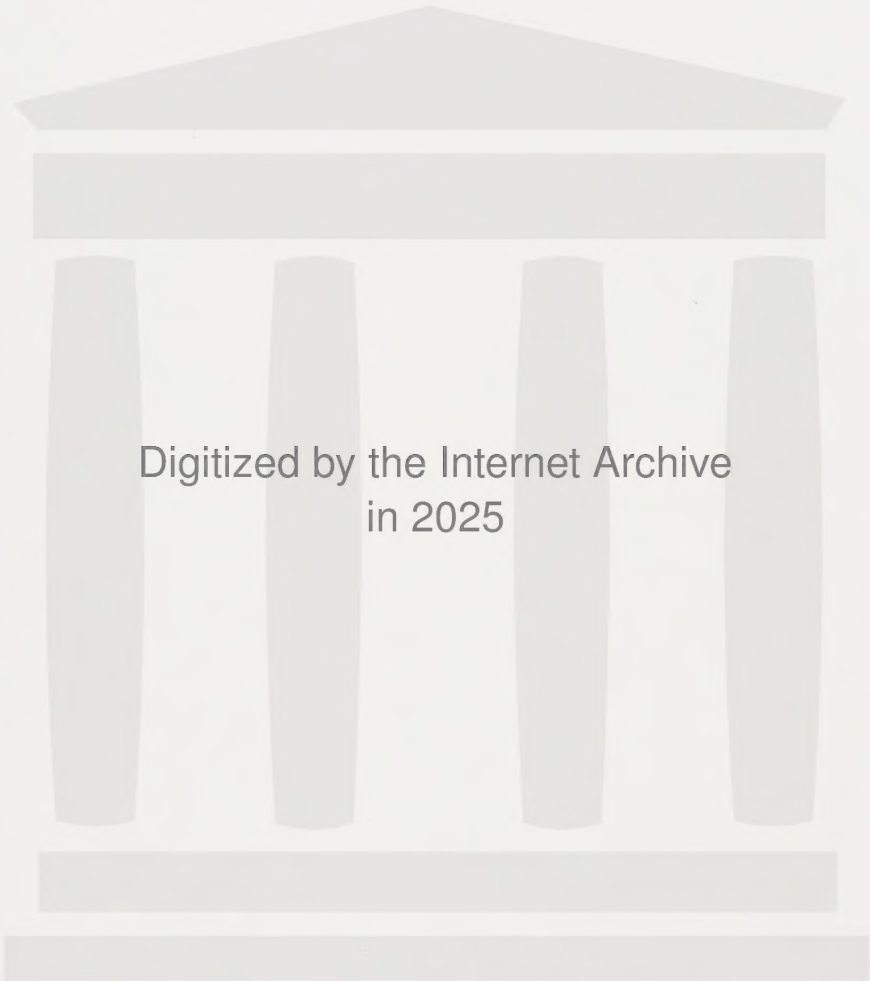
Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/encyclopedietheo0033vari

NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE

THÉOLOGIQUE,

OU NOUVELLE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT, EN FRANÇAIS ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

DES LIVRES APOCRYPHES, — DES DÉCRETS DES CONGRÉGATIONS ROMAINES, — DE PATROLOGIE, — DE BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE ET ANTI-CHRÉTIENNE, — DES CONFRÉRIES, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE — DES CROISADES, — DES MISSIONS, — D'ANECDOTES CHRÉTIENNES, — D'ASCÉTISME ET DES INVOCATIONS A LA VIERGE, — DES INDULGENCES, — DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES, — DE STATISTIQUE CHRÉTIENNE, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — D'ÉDUCATION, — DES PERSÉCUTIONS, — DES ERREURS SOCIALES, — DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — DES CONVERSIONS AU CATHOLICISME, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES APOLOGISTES INVOLONTAIRES, — D'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE, — DE LITTÉRATURE, *id.*, — D'ARCHÉOLOGIE, *id.*, — D'ARCHITECTURE, DE PEINTURE ET DE SCULPTURE *id.*, — DE NUMISMATIQUE *id.*, — D'HÉRALDIQUE *id.*, — DE MUSIQUE *id.*, — D'ANTHROPOLOGIE *id.*, — DE PALÉONTOLOGIE *id.*, — D'ÉPIGRAPHIE *id.*, — DE BOTANIQUE *id.*, — DE ZOOLOGIE *id.*, — DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES. — DE MÉDECINE-PRATIQUE, — D'AGRI-SILVI-VITI-ET HORTICULTURE, ETC.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

DICTIONNAIRE DES CONVERSIONS

TOME UNIQUE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1852

38577

ALMA COLLEGE 203 LIBRARY M588 Alma, California

DICTIONNAIRE

DES

CONVERSIONS,

OU

ESSAI D'ENCYCLOPÉDIE HISTORIQUE

DES CONVERSIONS AU CATHOLICISME

DEPUIS DIX-HUIT SIÈCLES ET PRINCIPALEMENT DEPUIS LE PROTESTANTISME,

contenant :

1° L'HISTOIRE NOMINALE ET DÉTAILLÉE DE PLUS DE HUIT MILLE CONVERSIONS PRINCIPALES ET L'INDICATION SOMMAIRE DE PLUSIEURS MILLIONS D'AUTRES ;

2° LES MOTIFS DE CES CONVERSIONS,

LA PLUPART ÉCRITS PAR LES CONVERTIS EUX-MÊMES ;

AVEC

UNE TABLE DES MATIÈRES INDIQUANT LA DATE DE CHAQUE CONVERSION.

(CET OUVRAGE, EN EXPOSANT L'UNIVERSALITÉ DES MOTIFS QUI ONT RAMENÉ AU SEIN DU CATHOLICISME UN NOMBRE SI PRODIGIEUX D'HOMMES VENUS DU JUDAÏSME, DU PAGANISME, DU MAHOMÉTISME, DU PROTESTANTISME, DE L'HÉRÉSIE, DU PHILOSOPHISME ET DE L'INCRÉDULITÉ, ÉTABLIT PAR LA MÊME L'UNIVERSALITÉ DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DU CATHOLICISME, ET DEVIENT AINSI LA PLUS PUISSANTE, LA PLUS VARIÉE, LA PLUS INSTRUCTIVE ET LA PLUS VIVANTE DE TOUTES LES DÉMONSTRATIONS ÉVANGÉLIQUES,

TOUTES CES PREUVES SE RÉSUMANT EN UNE PREUVE UNIQUE, DE TOUS LES TEMPS, DE TOUS LES LIEUX ET DE TOUS LES HOMMES, SAVOIR L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE, COMME IL EST EXPLIQUÉ DANS L'INTRODUCTION.)

PAR C.-F. CHEVÉ.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.

1 VOLUME. PRIX : 8 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1852.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous avons une omission à réparer. Ce que dit l'auteur en parlant, dans son Introduction, des difficultés qu'il a rencontrées pour arriver à réunir les éléments de son travail, ne saurait s'appliquer à l'Angleterre; car tout ne manquait pas pour faire l'histoire des conversions de ce pays. La plupart des convertis, les membres les plus célèbres du clergé anglican et des universités anglaises ont publié les motifs *de leur retour à l'unité, et un auteur bien connu, M. Jules Gondon, a eu soin de nous en faire connaître en détail les circonstances.*

Le petit ouvrage d'où sont tirés les renseignements généraux qui ont fourni la partie de l'Introduction relative aux conversions récentes en Angleterre, *et qui est cité page* 66, *nous a donné des indications précieuses sur tous les convertis dont M. Jules Gondon a recueilli les noms. Nous en avons tiré en outre les notices sur l'illustre P. Newman, le R. Georges Ward, le R. Freder. Oakely, le R. P. Faber, etc., etc. Un autre volume intitulé :* Motifs de Conversion *recueillis, traduits et publiés par M. Jules Gondon, nous a mis en possession des renseignements que nous avons reproduits aux noms des R. W. Marshall, Moore Capes, G. Browne, Charles Seager, Healy Thompson, W. G. Penny, Spencer Northcote, etc., etc. Ces deux petits volumes offraient un travail complet sur la matière jusqu'au moment de leur publication. Nous ne pouvions mieux faire que d'en reproduire la substance.*

M. Jules Gondon a complété depuis ces études intéressantes, et a publié sur le R. P. Newman en particulier une Notice biographique (*a*) *du plus haut intérêt, qui forme comme l'avant-propos des beaux volumes de* Conférences *du célèbre oratorien dont on lui doit la traduction.*

(*a*) *Notice biographique* sur le R. P. Newman, 1 volume format in-8°.

Imprimerie Migne, au Petit-Montrouge.

INTRODUCTION.

I.

SOURCES ET PLAN DE CET ESSAI.

Le travail que nous entreprenons est entièrement neuf et sans précédents. Après de longues et minutieuses recherches bibliographiques, nous nous sommes assuré qu'il n'existait aucune œuvre de ce genre. Chose étrange! lorsque la science et l'histoire catholiques sont si riches, disons mieux, si encombrées dans toutes leurs branches diverses, on a complétement négligé celle-ci. Les seuls essais qui aient été tentés sont, un ouvrage allemand luthérien, qui ne contient que quelques conversions particulières et une publication de la Société des bons livres, nomenclature incomplète, qui n'embrasse que les vingt-cinq premières années de ce siècle. Pour l'époque qui suit, comme pour celle qui précède, tout manquait absolument, même les documents où puiser les éléments de cette histoire. En effet, la plupart des convertis n'ont publié nulle part les circonstances et les motifs de leur conversion; tout est oublié jusqu'à leurs noms, et nos biographies, conçues toutes à un autre point de vue, n'en font pas la moindre mention. Quant au nombre fort restreint de ceux auxquels un rôle historique ou littéraire a valu les honneurs de la biographie, sauf de rares exceptions, on a tout écrit sur leur vie, tout excepté l'histoire et surtout les motifs de leur conversion. C'est à n'y pas croire, si l'on ne se rappelait que nos livres historiques sont presque tous postérieurs au protestantisme et datent en général du XVIII^e^ siècle. Quelques convertis, il est vrai, ont publié les raisons de leur retour au catholicisme; mais ces écrits, considérés jusqu'ici comme n'ayant qu'une valeur tout individuelle, sont ou perdus ou tellement enfouis au fond des bibliothèques, qu'il est presque impossible de les en exhumer. Souvent, d'ailleurs, ces exposés de motifs sont des traités complets embrassant toutes les matières religieuses, mais au point de vue spécial des controverses du temps et sous une forme surannée qui en rend la reproduction fastidieuse et l'analyse impossible.

Dans cette situation et en présence de ces difficultés, voici comment nous avons dû procéder. Pour asseoir nos lignes principales d'opération, nous avons compulsé d'abord les grandes histoires de l'Eglise, principalement celles de Rorhbacher et de Fleury. Puis, remontant aux matériaux mêmes de ces annales, nous avons consulté la collection des *Procès-verbaux du clergé*, quelque chose comme cinquante ou soixante volumes in-fol., et les Mémoires particuliers sur l'histoire ecclésiastique, tels que l'*Essai sur l'influence de la religion en France pendant le* XVII^e^ *siècle*, etc., etc.; les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du* XVIII^e^ *siècle*, par Picot. Enfin, et c'est là où commençait, à proprement dire, notre travail, entrant dans le détail des biographies individuelles, nous avons parcouru successivement les grandes collections de Michaud, Chaudon et Delandine, Feller, Moreri, les collections bien plus volumineuses encore des Journaux depuis le XVII^e^ siècle jusqu'en 1852, tels que *le Mercure*, *l'Ami de la Religion*, *le Moniteur Catholique*, *la Voix de la Vérité* et les mille et mille Vies particulières, lettres, discours, brochures, traités, controverses et autres écrits divers, relatifs à chacun des convertis dont nous recherchions l'histoire.

En face de ces innombrables matériaux qui s'accumulaient devant nous, la première difficulté était de circonscrire et de délimiter notre œuvre. Au fond, l'histoire tout entière du catholicisme, depuis deux mille ans bientôt, n'est qu'une conversion continue. Des apôtres et des disciples du Christ, ces convertis de la première époque, de l'Eglise primitive semée par saint Pierre et saint Paul sur tous les points du monde, jusqu'aux peuples entiers

de l'Océanie, de l'Afrique, de l'Amérique, de la Chine, du Japon, de l'Asie, qu'évangélisent et que convertissent les missionnaires de nos jours, c'est par millions d'hommes qu'il faut compter les conversions de chaque année. Depuis Simon et les hérétiques des temps apostoliques jusqu'aux milliers de sectes protestantes qui pullulent à cette heure aux Etats-Unis, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, jusqu'aux Hégeliens et aux matérialistes de notre siècle, c'est par millions encore qu'à chaque génération l'Eglise catholique voit rentrer dans son sein les schismatiques, hérétiques ou incrédules, qui abandonnent successivement leurs sectes gnostiques, pélagiennes, ariennes, manichéennes, vaudoises, albigeoises, protestantes ou philosophiques. Comment donc mentionner, même sommairement, ces milliards de convertis depuis dix-neuf siècles consécutifs? Leurs noms seuls, la plupart inconnus d'ailleurs, rempliraient les volumes d'une bibliothèque, et leur histoire, fût-elle collective et résumée par personnalité morale, ne serait qu'une reproduction de l'histoire presque entière de l'Eglise. D'autant plus qu'à ces innombrables conversions de doctrine viennent s'ajouter encore d'innombrables conversions morales, l'histoire non moins volumineuse de ces millions d'âmes qui, à chaque génération, sont passées, soit tout d'un coup, soit par degrés, d'une vie plus ou moins contraire à la loi divine à une vie chrétienne et sainte. A ce point de vue même, et en descendant dans les profondeurs de la conscience humaine, on peut dire que chaque instant de l'existence de tout homme qui revient à la pratique d'une vertu est une conversion ou du moins un commencement de conversion, et qu'ainsi il faudrait retracer l'histoire intime de la vie religieuse et morale de chaque homme pour avoir une histoire complète des conversions.

Dans cette étendue sans bornes, dans cet océan sans rives, il fallait nécessairement nous circonscrire et nous tracer un cercle que nous pussions embrasser. Nous avons d'abord laissé, comme ne rentrant point dans notre cadre, et appartenant à l'histoire générale de l'Eglise, les conversions de peuples, de nations, toutes celles en un mot qui avaient un caractère collectif, nous bornant à en rappeler quelques traits dans cette Introduction. Nous avons ensuite rejeté, et renvoyé au *Dictionnaire des missions* toutes les conversions dues à nos missionnaires. Nous avons enfin renvoyé aux *Hagiographies* et *Biographies* particulières les innombrables conversions morales dont nous n'avons cité que quelques-unes des plus célèbres ou des plus exceptionnelles. Restait encore un cadre gigantesque et dépassant les bornes d'un ouvrage, quelque volumineux qu'il fût. Alors nous avons partagé l'ère chrétienne en deux périodes, l'une depuis l'origine du christianisme jusqu'à Luther et aux prétendus réformateurs du XVI^e^ siècle, l'autre de Luther à ce jour : pour la première nous nous sommes contenté de citer parmi les convertis les plus grands hommes, les plus illustres saints du christianisme, ne donnant de détails que sur quelques conversions tout à fait hors ligne, comme celle de saint Augustin, par exemple. Pour la seconde période, au contraire, c'est-à-dire depuis le protestantisme jusqu'à cette heure, nous avons été le plus complet possible.

Est-ce à dire qu'il faille juger du nombre des conversions depuis trois siècles par celles que nous rapportons? Loin de là, même pour notre siècle on ne peut donner qu'une partie tout à fait infime des conversions qui ont lieu chaque jour. La raison en est simple, les 99|100^es^ de ces conversions ne reçoivent aucune publicité, ne sont mentionnées nulle part, et, comme toutes les œuvres vraiment saintes, s'accomplissent dans le silence de l'humilité et de l'abnégation. Un très-grand nombre d'autres, bien que rapportées par les recueils religieux, ne mentionnent pas le nom de celui qui a fait abjuration et s'est converti. Dès lors il ne peut avoir place dans ce Dictionnaire (1). Pour la France d'ailleurs, où les

(1) Or le nombre de ces conversions ainsi rapportées sans indication de noms des convertis, est immense. On peut en juger par le relevé suivant de ce genre pris au hasard de 1816 à 1844 :

Dix protestants abjurent dans l'église de Saint-Charles de Nismes en 1816.

Un professeur d'histoire au lycée de Dusseldorf, converti en 1824.

Vingt-quatre personnes du diocèse de La Rochelle converties en 1838.

Trois sœurs de 15 à 20 ans, à Saulzoir près de Cambrai, converties en 1839.

Deux dames protestantes, à Blois, converties en 1839.

Deux familles protestantes, composées de 7 personnes, à Gand, converties en 1839; quatre Anglais abjurent en même temps dans l'église des Carmes-Chaussés de Gand.

Soixante protestants, de Malte, se convertirent en 1839.

Dix-sept protestants, à Malte, se convertirent en 1840.

Trente-un protestants, à La Rochelle, se converti-

protestants et les Juifs ne forment qu'une imperceptible fraction, les conversions sont la plupart celles d'hommes qui, quoique n'ayant avant leur retour au catholicisme que le baptême de leur naissance, ont cependant le nom de chrétiens et dont on ne signale dès lors la conversion que pour quelques-uns que leur haute position sociale ou littéraire met tout à fait hors ligne. A l'étranger, là même où les conversions sont innombrables et quotidiennes comme en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis, les 99/100es ne reçoivent aucune publicité, et on ne cite que celles des hommes auxquels leur science ou leurs fonctions donnent une importance particulière : encore une très-petite partie de ces dernières parviennent-elles à la connaissance des journaux français. Qu'est-ce lorsque la distance s'augmente ? Ainsi presque aucune des conversions aux Etats-Unis n'est rapportée dans les recueils français, bien qu'elles soient tellement innombrables que d'un recensement à l'autre la population catholique double et décuple. Les conversions de l'Orient nous restent également à peu près inconnues, quoiqu'on sache combien elles sont nombreuses. Quant à celles qui résultent de nos missions, par tout le globe et particulièrement en Océanie, ce n'est plus par individu, c'est par peuple qu'il faut compter. Mais nous avons dû ne pas les mentionner ici, pour ne pas faire double emploi avec le *Dictionnaire des missions*, qui les relate. Si on pèse avec soin toutes ces considérations, on comprendra, par le nombre des conversions rapportées ici, combien doit être prodigieux le nombre réel de toutes celles que nous sommes forcé de passer sous le silence. Aussi ce travail n'est-il qu'un jalon planté sur la route, un *Simple Essai* destiné à préparer pour la suite les matériaux d'une œuvre complète autrement impossible.

II.

QUELQUES EXEMPLES DE CONVERSIONS GÉNÉRALES ANTÉRIEURES AU PROTESTANTISME.

Si l'on veut se rendre compte de la propagation de l'Evangile dans chaque nation depuis l'origine du christianisme, on peut consulter à ce sujet une dissertation très-curieuse et peu connue, qui donne le résumé exact et complet de la conversion de chaque peuple au catholicisme, avec l'indication du temps où elle eut lieu et des ouvriers apostoliques à qui elle est due. Cette dissertation est intitulée : « Theatrum conversionis gentium totius orbis, sive chronologia de vocatione omnium populorum et propagatæ per universum orbem fidei christianæque religionis descriptio ; auctore Arnoldo Mermannio. » Elle fait partie du t. Ier du Chronicon Chronicorum ecclesiastico-politicum, ex hujus superiorisque ætatis scriptoribus concinnatum, etc., collectore Johanne Gualterio. Belga, 1614.

On sait quels pays furent le théâtre de la prédication des apôtres. Saint Pierre prêcha à Jérusalem, à Antioche, en Asie et à Rome ; saint Mathias dans la Colchide et dans l'Ethiopie ; saint

rent en 1840, dont douze hommes et dix-neuf femmes.

Une famille de 5 personnes, dans le diocèse d'Autun, se convertit en 1840.

Quatre-vingt-dix-huit personnes se convertirent en Prusse, en 1840.

Cinq cent quarante-huit conversions dans les Etats autrichiens, sans compter la Hongrie (1840).

Deux demoiselles protestantes, à Malines, converties en 1841.

Quatre dames protestantes, à Islington, converties en 1841.

Quatre méthodistes Wesleysens, dans les environs de Londres ; le même jour, trois protestants firent profession de la foi catholique dans la chapelle d'Eyrecourt, convertis en 1841.

Trente-sept conversions à La Rochelle, 21 hommes et 16 femmes, convertis en 1841.

Deux familles protestantes composées de 7 personnes, à Ste-Honorine-la-Chardonne, près de Condé-sur-Noireau, converties en 1841.

Deux protestantes, la mère et la fille, à Villé (Bas-Rhin), converties en 1842.

Trente-cinq abjurations à La Rochelle, 16 hommes et 19 femmes, convertis en 1842.

Trois cent quatre-vingt-seize conversions au catholicisme, dans la seule ville de Nottingham, 1842.

Dix protestants et 14 musulmans, à Madras, convertis en 1843.

Quatorze protestants embrassèrent à la fois la religion catholique, en 1843.

Vingt-huit protestants, convertis en 1843, à La Rochelle.

Vingt-trois protestants, à Derby, se convertirent le jour de l'Ascension 1843.

Onze protestants, dans la chapelle de Sainte-Marie de Westminster, convertis en 1843.

Soixante-une personnes, le jour de Pâques 1843, se convertirent à Lengboroug près de Leicester.

Dix-sept personnes, à Finton, se convertirent en 1843.

Seize protestants se convertirent en 1844, dans la paroisse de Meisse, diocèse de Viviers, abjurant en présence de l'évêque.

Soixante-deux protestants se convertirent en 1844, a Saulzoir (diocèse de Cambrai).

Jude, autrement saint Thadée, dans la Mésopotamie, en Arabie et en Idumée ; saint Siméon, en Perse, en Mésopotamie et en Libye ; saint Matthieu en Ethiopie. Mais avant de quitter les fidèles de la Judée il écrivit, à leur prière, son Evangile en hébreu moderne ou syro-chaldaïque pour leur être un souvenir et un résumé de sa prédication. Saint Barthélemi passa dans la grande Arménie et prêcha dans la partie de l'Inde la plus proche de nous ; saint Philippe, dans la Haute-Asie, et mourut à Hierapolis en Phrygie. Saint Thomas alla chez les Parthes et jusqu'aux Indes ; saint André vers les Scythes, d'où il passa en Grèce et en Epire. Saint Jacques, fils d'Alphée, demeura à Jérusalem dont il avait été établi évêque ; saint Jean prêcha dans l'Asie Mineure, et, suivant la tradition, jusque chez les Parthes. Saint Jacques, fils de Zébédée, évangélisa les Juifs dispersés.

Quoique nous eussions d'abord réuni un grand nombre de documents sur les conversions successives de chaque peuple et de chaque localité du globe, nous avons dû renoncer à ce travail si plein d'intérêt, parce qu'il exigeait un volume à part pour être convenablement traité. Nous nous bornerons donc à citer ici quelques faits parmi ceux qui sont le moins connus et qui concernent les contrées les plus éloignées.

Dans le pays des Homérites (Arabes de l'Yémen), eut lieu une conférence ou discussion publique, dont nous avons encore les actes et que saint Grégentius soutint à Taphas contre le juif Herbanus, docteur de la loi, en présence du roi, du sénat et de tout le peuple. Cette conférence, qui dura quarante jours, fut suivie de la conversion de *cinquante-cinq mille* juifs, qui comprenaient à peu près tous ceux du royaume. Herbanus fut du nombre. Le roi, qui voulut être son parrain, lui donna le nom de Léon, le fit un des membres de son conseil, avec une dignité qui répondait à celle de patrice. Pour éteindre entièrement le judaïsme, on abolit parmi les juifs la distinction de tribus, puis on les mêla avec les autres chrétiens.

En Poméranie saint Otton de Bamberg convertit, instruisit et baptisa 7,000 hommes à Piritz. A Camin, il convertit la duchesse de Poméranie et y baptisa tant de peuple que, bien qu'il fût aidé par ses prêtres, souvent dans cette fonction son aube était trempée de sueur jusqu'à la ceinture. A Stetin et à Vollin toute la population se convertit. Ces conversions avaient lieu en 1125. A la deuxième mission d'Otton, Temin, Uznoïm, Hologast, Cozegow, en un mot toute la Poméranie fut convertie.

Saint Hyacinthe, religieux dominicain, convertit en peu de temps dans la Cumanie, habitée par les Jazyges, un grand nombre de ces barbares, entre autres un de leurs princes, qui, en 1245, vint au premier concile général de Latran avec plusieurs seigneurs. Malgré les vastes déserts qui coupent la grande Tartarie, Hyacinthe la parcourut annonçant partout Jésus-Christ. Il pénétra jusqu'au Thibet, près des Indes orientales et jusque dans le Cathay qui est la province la plus septentrionale de la Chine.

En 1366, huit Frères Mineurs, en 50 jours, baptisèrent plus de 200,000 hommes en Bosnie, et afin qu'on ne doute pas du nombre, le roi fit écrire tous les noms des baptisés sur des registres publics. Les princes infidèles accouraient avec leurs sujets en foule au baptême ; les hérétiques et les schismatiques se réunissaient à l'église catholique avec leurs prêtres et leurs caloyers si opiniâtres auparavant. C'est ce qui résulte d'une lettre de Marc de Viterbe, général des Frères Mineurs qui évangélisaient ce pays. De même plus tard, en 1368, le pape Urbain apprit que les Frères Mineurs avaient converti un grand nombre d'hérétiques et de schismatiques en Bulgarie, en Rascie et en Bosnie. Lasco, duc de Moldavie, de la nation des Valaques, instruit par quelques Frères Mineurs, quitta le schisme où lui et ses sujets avaient vécu jusqu'alors.

Le 6 juillet 1439, fut proclamé, au concile de Florence, le décret d'union entre les Grecs et les Latins, souscrit par l'empereur Jean Paléologue, son confesseur Georges, protosyncelle, Isidore, métropolitain de Kiow et de toute la Russie, par les métropolitains d'Héraclée, de Monembasie, de Cyzique, de Trébisonde, de Nicomédie, de Lacédémone, de Mitylène, d'Amasée, de Rhodes et des Cyclades, de Distre, de Ganne, de Mélénice, de Drame. On y remarque la souscription d'Ignace, métropolitain de Tornovo, capitale de la Bulgarie,

et celle de Damien, métropolitain de la Moldavie et de la Valachie, et député de celui de Sébaste. Les métropolitains de Grèce, de Trébisonde, d'Ibérie et de Russie, qui souscrivirent au décret d'union, furent au nombre de 40. Ce décret fut notifié à toute la chrétienté.

Saint Jean de Capistran, envoyé vers les Hussites par le pape en 1451, y fit d'innombrables conversions. Non-seulement, dit-il, les barons et les gentilshommes, mais aussi les prêtres ont abjuré, au nombre de plus de 4,000, tous les erreurs des Hussites, sans parler de la conversion de plusieurs sujets des barons.

Vers la fin du v^e^ siècle, il y avait plus de 100,000 Mahométans dans la seule ville de Grenade. Ximenès et l'archevêque de Grenade, après avoir prédisposé en leur faveur les Morabites et les Alfaquis, qui sont parmi les Mahométans ce que sont les prêtres parmi les chrétiens, commencèrent les fonctions d'apôtre. Ils prêchaient l'un et l'autre en public et en particulier; le succès fut prodigieux. Les Alfaquis et les Morabites se montrèrent fidèles à leurs promesses. Il ne se passait guère de jours qu'il ne s'en convertît quelqu'un, et son exemple était toujours suivi d'un grand nombre. Le succès devint enfin si grand, qu'on fut obligé d'omettre les cérémonies du baptême, afin de pouvoir satisfaire tout le monde. Un jour Ximénès prêcha avec tant de force, qu'à la sortie du sermon trois à quatre mille personnes se présentèrent aux fonts sacrés. Ximenès les baptisa sur-le-champ par aspersion.

En Amérique, dès le début de la mission du frère Martin de Valence et de ses douze collègues, il y eut un si grand nombre de naturels à recevoir le baptême, que dans peu d'années on les comptait par millions. On lisait dans les archives de Charles-Quint, qu'un certain prêtre en avait baptisé sept cent mille, un autre trois cent mille, un troisième cent mille, les uns plus, les autres moins. Finalement les progrès de la religion furent tels en Amérique, par la prédication de quelques pauvres religieux, notamment de l'ordre de saint François, que, dans l'espace de 40 ans, on y établit jusqu'à 6,000 monastères et 600 évêchés.

En Chine, l'an 1625, dans une petite ville de la province du Chensi, appelée Siganfou, jadis capitale de l'empire, des ouvriers chinois, creusant les fondements d'une maison, trouvèrent une pierre de dix pieds de haut sur cinq de large, sur laquelle étaient gravées une croix et une inscription en ancien chinois, où l'on voyait aussi d'autres caractères tout à fait étrangers à la Chine.

La pierre, relevée par ordre du gouvernement, fut placée comme monument dans un temple d'idoles. En examinant cette pierre et en cherchant à expliquer l'inscription, on apprit avec surprise que la religion chrétienne avait été portée en Chine par un prêtre nommé Olopen, et qu'elle y avait été longtemps florissante. Les caractères étrangers se trouvèrent être des caractères stranghelos, dont se servaient les anciens Syriens. Pour bien comprendre cette histoire ecclésiastique de la Chine, ainsi écrite sur la pierre, il est bon de savoir ce que les annales chinoises nous apprennent sur l'empereur de cette époque. Thaitsoung, à l'âge de vingt-trois ans, avait subjugué presque toute la Chine et fait son père empereur. Proclamé lui-même empereur de la Chine l'an 627, il fut un des plus grands princes de cette époque. Il battit le souverain des Turcs, qui, accompagné de plus d'un million de chevaliers, était venu mettre le siége devant la ville impériale, et même le fit prisonnier. Après avoir détruit cet empire, toute la Tartarie passa sous sa domination, et il la réduisit en provinces. En 629, tous les rois tartares, d'un commun accord, lui déférèrent le titre d'empereur céleste. Il mourut l'an 649, à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir régné vingt-trois. On conçoit qu'un empereur pareil, toujours en communication avec les puissances étrangères, permit à la religion chrétienne comme aux autres de s'établir à la Chine. Voici donc ce que l'inscription porte:

« L'empereur Thaitsoung a illustré la Chine, y a fondé une nouvelle dynastie; il a gouverné les hommes sagement et saintement. Sous son règne arriva de Tathsin (nom chinois de l'empire romain) un homme d'une grande vertu, nommé Olopen. Contemplant le ciel pour diriger sa route (à travers les déserts de sable), il apporta avec lui les véritables Écritures. Ayant égard aux saisons des vents, il traversa d'une course rapide un

chemin difficile et périlleux. La neuvième année de Chimkuan (635 de Jésus-Christ) il arriva à Chamgan, ville impériale, aujourd'hui nommée Siganfou. L'empereur envoya à sa rencontre, au faubourg oriental, Famhivenlim, ministre de l'empire, avec grand appareil. Il fit traduire en chinois les saintes Écritures dans la bibliothèque impériale. La cour de l'empereur le questionna beaucoup sur la religion et comprit à fond qu'elle était véritable et bonne. L'empereur ordonna spécialement qu'elle fût publiée et divulguée. L'an douzième de Chimkuan (638 de Jésus-Christ), la septième lune, en automne, l'empereur fit cet édit :

« La doctrine n'a point de nom déterminé, le saint n'a point de substance déterminée. Il institue les religions, selon les pays, et passe en foule tous les hommes dans la barque. Un homme de grande vertu, nommé Olopen, originaire de Tathsin, a apporté de loin les Écritures et des images, et est venu les offrir dans ma suprême cour. Si l'on examine avec soin le but et l'esprit de cette religion, on la trouvera remplie de mystères excellents, et adonnée à la paix et à la tranquillité. Si l'on considère le premier souverain qu'elle propose d'adorer et de révérer, c'est l'auteur de tout bien et l'instituteur de tout ce qui est nécessaire pour obtenir la félicité. Cette religion bannit entièrement de ses discours tout ennuyeux verbiage et toute affectation de grands mots. Sa doctrine admet toute imperfection pour la conduire à la perfection ; mais la perfection étant acquise, l'imperfection est oubliée comme un pêcheur oublie la nasse après avoir pris le poisson. Elle est profitable aux affaires et utile aux hommes. Il est expédient qu'elle fleurisse dans tout le monde. Que les officiers que ceci regarde construisent sans différer un temple à la religion du royaume de Tathsin, dans le quartier de la ville Ynimfam, et qu'ils y établissent vingt-un bonzes (ou prêtres). »

Après avoir rapporté cet édit, l'inscription ajoute : « Quand la vertu de la vénérable dynastie Chen eut péri, Laokuim (ou Laotsen) passa dans l'Occident. Quand la sagesse de la dynastie de Tham a brillé, les mœurs admirables de la religion chrétienne sont venues dans l'Orient. Dans le Thsin, il ne se commet, par coutume, ni assassinats, ni vols. Les hommes y vivent dans la joie et dans la paix. Il n'y a point d'autres lois que la loi admirable. On n'y crée roi que celui qui en a les vertus. Les limites du pays sont amples et vastes. Les choses qui regardent l'ornement y abondent. »

« Kootsoung, grand empereur (qui succéda à son père l'an 650), imita respectueusement ses aïeux. Il illustra par une nouvelle augmentation de lumière la religion du vénérable et vrai Dieu, et fit élever dans toutes les provinces des temples admirables ou chrétiens. De plus, à l'exemple de son père, il éleva Olopen en dignité et l'honora du titre de pontife de la religion gardienne du royaume. La religion se répandit dans dix provinces, c'est-à-dire dans toutes les provinces de l'empire. La prospérité de l'État fleurit merveilleusement. Les temples remplirent toutes les villes, et les familles furent comblées d'une félicité admirable ou chrétienne. »

L'inscription rapporte ensuite que, « vers l'an 698, la religion chrétienne fut étrangement calomniée dans une province par les sectateurs de Fo, autrement Boudda, et l'an 712, par les lettrés inférieurs ; mais que Lohan, chef des prêtres chrétiens, et quatre de ses collègues, relevèrent la religion abattue. Enfin Hiventsoung, empereur d'une haute sagesse, ordonna à Nimhue et à quatre autres rois, d'aller en personne visiter l'Eglise des chrétiens, et d'avoir soin qu'on y fît le service divin. Alors la religion, qui avait été opprimée quelque temps, fut redressée comme auparavant. »

Tel est le résumé historique de la religion chrétienne en Chine, jusqu'au commencement du VIII^e^ siècle. On connaît l'histoire si instructive et si curieuse de la seconde conversion de la Chine. Celle du Japon n'est pas moins connue. Saint François Xavier s'embarqua pour ce pays le 24 juin 1549, avec le seigneur japonais Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques, qui avaient été baptisés à Goa. Il convertit et baptisa d'abord toute la famille de Paul, fit un grand nombre de conversions à Cangoxima, convertit plusieurs idolâtres dans la forteresse d'un prince nommé Ekandono, et de ce nombre l'intendant du prince. A Firando, il baptisa plus d'idolâtres en vingt jours qu'il n'avait fait à Cangoxima

en une année entière. Il baptisa trois mille païens dans la seule ville d'Amanguchi. Un jour que Fernandez, un de ses compagnons, prêchait dans la ville d'Amanguchi, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler et lui cracha au visage. Le Père, sans dire un seul mot et sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'un calme aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire furent saisis d'admiration. Un des plus savants docteurs de la ville, qui était présent, se dit à lui-même qu'une loi qui inspirait un tel courage, une telle grandeur d'âme, et qui faisait remporter sur soi-même une victoire si complète, ne pouvait venir que du ciel. Le sermon achevé, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait touché. Il demanda le baptême et le reçut solennellement. Cette illustre conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres. A Fucheo, où le roi de Bungo faisait sa résidence, il convertit quelques bonzes. Ses prédications et ses entretiens particuliers touchèrent le peuple, et on venait en foule lui demander le baptême, que le roi lui-même reçut plus tard. Enfin les conversions devinrent innombrables. En 1554, on comptait jusqu'à quinze cents personnes baptisées dans le royaume d'Arima, où aucun missionnaire n'avait encore pénétré. Il était très-ordinaire de voir des familles entières recevoir le baptême en un même jour. Naytondono, gouverneur d'Amanguchi, ayant embrassé le christianisme, plus de trois cents personnes, ses alliés et ses vassaux, suivirent aussitôt son exemple. Mais rien ne contribua davantage à faire rentrer un grand nombre d'idolâtres dans le sein de l'Eglise, que ce qui arriva dans ce même temps dans le Bungo, à deux bonzes fort célèbres dans tout l'empire.

Ils étaient venus exprès de Miaco à Puchéo pour voir des docteurs portugais, dont on parlait fort diversement dans tout le Japon, et pour s'assurer par eux-mêmes si ce qu'on avait publié de leur sainteté et de leur doctrine n'était point exagéré. Ils se donnèrent tout le loisir d'examiner leur conduite et celle des nouveaux chrétiens. Ils se rendirent très-assidus aux instructions que les Jésuites faisaient tous les jours en public, et comme ils étaient sans passions et sans préjugés et qu'ils avaient un désir sincère de connaître la vérité, ils conçurent bientôt une très-grande estime pour notre religion. Ils ne laissèrent pas d'entrer souvent en dispute avec le Père Goga; mais ils le firent toujours avec une modération qui les fit regarder par le missionnaire comme gens qui n'étaient pas éloignés du royaume de Dieu; il espéra même bientôt qu'ils seraient un jour les défenseurs d'une religion qu'ils ne paraissaient combattre que pour mieux s'instruire. Enfin, un jour qu'il prêchait sur une place de la ville, les deux bonzes vinrent à leur ordinaire lui proposer de très-bonnes difficultés; il y répondit d'une manière qui les satisfit parfaitement. Après quoi, continuant son discours, comme il eut cité un passage de saint Paul, un des deux docteurs lui demanda quel était ce Paul sur l'autorité duquel il s'appuyait si fort? Le Père commença par lui raconter en peu de mots l'histoire de l'apôtre des Gentils; et il avait à peine fini, que le bonze, prenant la parole et se tournant vers l'assistance, s'écria : Ecoutez, Japonais, je suis chrétien! et puisque j'ai imité Paul en combattant contre la doctrine de Jésus-Christ, je veux l'imiter en la prêchant aux infidèles. Et vous, mon cher compagnon, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre bonze, suivez mon exemple, et comme nous avons enseigné l'erreur de compagnie, il faut que nous allions ensemble annoncer la vérité à ceux qui ne la connaissent pas. Ils se jetèrent aussitôt l'un et l'autre aux pieds du prédicateur, et le supplièrent de les baptiser au plus tôt.

Le Père ne crut pas devoir différer de leur accorder cette grâce, et il donna au premier le nom de Paul et au second celui de Barnabé, comme ils l'en avaient eux-mêmes prié. Ils furent bientôt en état de travailler au salut des âmes, et ils tinrent exactement la parole qu'ils en avaient publiquement donnée. Paul s'étudia tellement à se former sur son saint Patron, qu'on peut dire qu'il était une copie vivante du docteur des nations. Tout ce que la pénitence a de plus austère n'était pas trop rigoureux pour lui; on le voyait sans cesse avec Barnabé, parcourant les bourgs et les villages, et semant le grain de la parole divine, avec des fruits d'autant plus abondants que le ciel y concourut plus d'une fois par des

prodiges. Dans le royaume de Pirando, un prince de la maison royale fut baptisé avec sa femme et un de ses frères : il reçut au baptême le nom d'Antoine. Il était seigneur de deux îles; aussitôt après son baptême, il y mena un missionnaire, et l'y seconda si bien, prêchant lui-même et ne dédaignant aucune des fonctions du ministère évangélique, qu'en moins de deux mois on y compta jusqu'à plus de quatorze cents chrétiens et plusieurs églises bâties à ses frais.

Le bonze Paul eut grande part à ses succès, mais ne ménagea pas assez ses forces, et fut bientôt la victime de son zèle. Il tomba malade, et jugeant que Dieu voulait l'appeler à lui, il témoigna qu'il souhaitait de mourir entre les bras du P. de Torrès. Il n'y avait encore, à ce qu'il paraît, aucun danger à lui accorder cette consolation, et il y aurait eu de la dureté à la lui refuser. On l'embarqua sur un bâtiment qui allait à Fuchéo ; à peine y fut-il arrivé que les médecins l'avertirent qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre. Il en témoigna une joie qui ne peut s'exprimer, et reçut les derniers sacrements de l'Eglise avec des transports d'amour dont les saints sont seuls capables; et peu de temps après, il alla recevoir dans le ciel la récompense due à ses travaux et à son éminente vertu, que Dieu avait autorisée par plus d'un événement miraculeux.

Le P. Viléla, passant un jour dans une rue de Pirando, aperçut un enfant qui accourait pour lui parler; il l'attendit, et dès que l'enfant fut à portée de se faire entendre, il demanda le baptême. Le Père lui répondit qu'il le baptiserait dès qu'il serait suffisamment instruit. — Ce sera donc tout à l'heure, dit l'enfant; car je sais tout ce qu'il faut savoir pour cela. Le Père l'interrogea et trouva qu'il disait vrai : il voulait pourtant le remettre au lendemain; mais l'enfant protesta qu'il ne bougerait point de la place qu'il n'eût obtenu ce qu'il souhaitait, et il fallut le contenter. Quelques jours après, le P. Viléla fut fort étonné de voir son petit néophyte qui lui amenait son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, qu'il avait convertis, et parfaitement instruits de nos mystères.

En 1560, le cubosama, ou empereur séculier, ayant permis de prêcher l'Evangile, il y eut jusqu'à quinze bonzes des plus célèbres qui demandèrent le baptême. Les néophytes composèrent un Traité de la supériorité de la religion sur les sectes du Japon. En 1562, le prince d'Omura reçut le baptême avec trente gentilshommes; son exemple est suivi par sa femme. Bonzes, grands juges, seigneurs, se convertirent en foule, entre autres Daxandono, grand juge, Tacayama, homme de guerre, qui reçut le baptême avec toute sa famille; son fils, Juste Ucondono, fut illustre par ses grandes actions, qui lui ont donné une place distinguée parmi les héros du Japon, plus illustre encore par ses vertus et par ses souffrances pour la cause du christianisme. Le seigneur de l'île Amacusa finit par embrasser la religion chrétienne et reçut le nom de Michel. Il fut ensuite l'apôtre de ses sujets. La conquête qui lui donna le plus de peine, fut celle de la princesse son épouse, qui seule arrêtait le progrès de l'Evangile. Le Japon n'avait peut-être pas un plus bel esprit que cette princesse, ni personne qui eût une plus parfaite connaissance de toutes les sectes qui avaient cours dans l'empire; et les bonzes les plus habiles ne se croyaient point déshonorés en la consultant sur les points les plus difficiles de la théologie japonnaise. Ce ne fut qu'après six années d'un travail qui aurait rebuté tout autre que son époux, qu'elle se rendit. Elle fut baptisée avec ses deux fils, dont l'aîné qui reçut le nom de Jean, a illustré ce nom par ses vertus, et surtout par son héroïque fermeté à soutenir la foi dans les temps les plus difficiles. La princesse, sa mère, fut nommée Grâce, et répara avec usure le temps qu'elle avait perdu par sa résistance. Elle se donna de grands mouvements pour la conversion des bonzes, et après qu'elle en eut gagné le plus grand nombre et les principaux, elle obligea le reste à sortir de l'île. Enfin à la mort du prince Michel, qui arriva l'an 1582, onze ans après son baptême, il ne restait plus dans ses Etats aucun vestige d'idolâtrie.

Sumitanda, prince d'Omura, avait rendu presque toute sa principauté chrétienne. Louis, roi de Gotto, travaillait à procurer le même bonheur à tout son royaume. On le voyait sans cesse aller de bourgade en bourgade, parcourir les montagnes et les bois, pénétrer

dans les plus inaccessibles retraites, tantôt pour assister un moribon ou pour ensevelir un mort, tantôt pour baptiser les adultes, instruire les prosélytes, exhorter les infidèles, faire le catéchisme aux enfants et les prières publiques, partout où il se trouvait. Rien ne lui paraissait petit lorsqu'il s'agissait de gagner une âme; aussi ne rencontrait-il jamais aucun obstacle. Ces insulaires, accoutumés à regarder leurs souverains comme des divinités bien plus inabordables que les dieux mêmes qu'ils adoraient, ne pouvaient résister aux discours pleins de bonté et d'onction de ce vertueux prince, et se trouvaient même déjà convertis par ses exemples avant qu'il leur parlât. Il lui restait bien peu de chose à faire pour achever l'entière réduction de ses Etats sous le joug de la foi, lorsqu'après trois ans de règne, Dieu l'appela, dans l'année 1579, pour lui faire porter dans le ciel une couronne beaucoup plus précieuse que celle qu'il portait sur la terre.

Tacayama, dont nous avons déjà parlé, mettait toute son occupation à faire des prosélytes, et, le premier jour de l'année 1575, on compta jusqu'à soixante-dix gentilshommes, qu'il avait amenés au P. Forez pour être baptisés, et qui se trouvèrent parfaitement instruits. Peu de jours après, il en amena encore trente-cinq, et l'on ne peut dire jusqu'où allait ses soins pour contribuer à tout ce qui pouvait avancer l'œuvre de Dieu. Bientôt même il ne put se résoudre à partager sa vie entre Dieu et le monde, et, pour n'avoir plus rien qui l'empêchât de se consacrer tout entier à la propagation et à l'affermissement de la foi, il se déchargea du gouvernement de son petit Etat sur son fils, se retira auprès d'une église qu'il avait fait bâtir avec une grande magnificence, et n'y voulut plus entendre parler que de ce qui concernait le service de Dieu.

Ensuite eut lieu une ambassade du Japon à Rome. Après la persécution, il y eut tant d'infidèles qui se convertirent au Japon qu'on en compta 70,000 en 1599, et 25,000 dans les seuls Etats du roi de Fingo. Ce prince, qui se nommait Augustin, y avait bien autant contribué que les missionnaires. Le roi de Mino, petit-fils de Nobununga, ne travaillait ni avec moins de zèle, ni avec moins de succès dans son royaume. Le parent de Taquenda, qui avait décollé ce généreux martyr, fut si touché de ce qu'il avait vu, qu'il demanda et reçut le baptême; il porta ensuite à l'évêque du Japon le sabre qu'il avait teint du sang du martyr, et lui protesta que son unique désir était de subir un pareil sort.

Joscimon, roi de Bungo, deux fois apostat et premier persécuteur de l'Eglise du Japon, finit par se convertir, fit pénitence et mourut en saint, l'an 1605. Sa mère Maxence, élevée par lui, fut une sainte et un prodige de piété. A la fin de 1605, on comptait au Japon dix-huit cent mille chrétiens, et ce nombre augmentait tous les jours. Alors eut lieu au Japon la plus horrible des persécutions qu'ait peut être jamais eu à supporter le catholicisme. De 1622 jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle, l'histoire de la chrétienté du Japon n'est qu'un martyrologe continuel. Tout l'empire est armé pour exterminer le christianisme. Les chrétiens sont brûlés vifs; puis la persécution prit les formes les plus horribles, les plus atroces qui rappellent les premiers martyrs. On calcule que, pendant le XVII^e^ siècle, le Japon seul eut près de deux millions de martyrs.

Ces quelques faits, pris, pour ainsi dire, au hasard, peuvent donner une idée du magnifique spectacle que présente la conversion des peuples.

III.

DU PROTESTANTISME.

Le protestantisme, résumant en lui toutes les hérésies antérieures, vint poser le principe même du schisme et de l'hérésie, dont le rationalisme n'est à son tour que la formule philosophique.

Rien de plus simple et de plus facile à saisir que cette grande filiation de l'erreur dans les temps modernes.

Au consentement commun et universel de la société spirituelle ou de l'Eglise, fondée sur la parole même de Dieu, conservée dans la tradition orale et écrite, Luther, Calvin et les prétendus réformateurs du XVI^e^ siècle substituèrent l'autorité exclusive d'un livre, la Bible.

« Je veux, dit Luther, dans son ouvrage *sur l'abus de la messe*, renouveler mon principe qui doit être maintenu irrévocablement par tout chrétien, savoir, que tout ce qui est en dehors de l'Ecriture, surtout en ce qui regarde les choses de Dieu, vient du diable. » Melanchthon s'exprime d'une manière non moins positive. Les articles de Smalkalde disent également que l'Ecriture est la seule règle de la foi. Ce principe est exprimé plus clairement encore dans la formule de concorde où l'on trouve : « Nous confessons que la seule règle et le seul principe d'après lesquels toutes les doctrines et tous les docteurs doivent être jugés et se conduire, sont uniquement les livres prophétiques et apostoliques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Tous les autres écrits des anciens et des nouveaux docteurs, quels qu'ils soient, doivent être et sans exception surbordonnés à l'Ecriture. » Calvin établit le même principe dans son *Institution chrétienne ;* Zwingle le proclama. Cette doctrine passa dans le symbole. La première confession helvétique dit : « L'Ecriture canonique, la parole de Dieu, transmise par le Saint-Esprit et présentée aux hommes par les prophètes et les apôtres, la plus parfaite et la plus ancienne philosophie, renferme seule complètement toute piété. » La seconde confession helvétique, les confessions brandebourgeoise, anglicane et bohémienne posent le même principe. Les sociniens, les arminiens et les quakers s'accordent avec cette doctrine.

Mais quels sont les livres dont doive se composer l'Ecriture sainte? Ici commence la difficulté. Luther, qui d'ailleurs n'a jamais pu se mettre d'accord avec lui-même à ce sujet, rejette péremptoirement l'Epître de saint Jacques, et émet des doutes sur l'Apocalypse de saint Jean ; Vetor soutient que le Pentateuque n'est pas de Moïse ; de Wette affirme que l'autorité des Livres des Rois est fort douteuse ; Carlstadt rejette les livres de Samuel et d'Esdras ; Staffner traite le livre de Judith de roman pieux ; Bretschneider nie que les Psaumes et les Cantiques de Salomon soient inspirés ; Michaëlis regarde le livre du prophète Jonas comme une jolie fable ; Wegschneider prétend que le livre de Daniel n'a jamais été écrit par ce prophète, et aujourd'hui encore, presque tous les protestants rejettent comme apocryphes de l'Ancien Testament le livre de Judith, celui de la Sagesse, le prophète Baruch, le livre de Jésus-Sirach, celui de Tobie, les deux livres des Machabées et quelques parties du prophète Daniel et du livre d'Esther ; les swedemborgiens rejettent les Actes des apôtres, toutes les Epîtres et tout l'Ancien Testament. Schulz et Schulthess ne croient pas à l'Evangile de saint Matthieu. Stacudin prétend établir que l'Evangile de saint Jean est l'œuvre d'un sage d'Alexandrie ; Tichhorn est convaincu que les Evangiles de saint Marc et de saint Luc ont été rédigés d'après un ancien manuscrit araméen ; Geisse affirme qu'aucun Evangile n'est de l'auteur dont il porte le nom ; Claudius veut que les Epîtres de saint Jean soient de quelque Juif dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous ; Schleiermacher attaque l'authenticité de la première Epître à Thimothée ; Baumgarten Crusius soutient que l'Epître aux Hébreux est d'un philosophe d'Alexandrie. Voilà donc la Bible tout entière rejetée par ceux-là même qui prétendent s'appuyer exclusivement sur la Bible. Aussi un autre protestant, Roos, s'écrie-t-il : « Où donc est la sainte Ecriture, puisqu'il n'est pas une syllabe de l'Ancien et du Nouveau Testament qui ne soit rejetée par quelque savant d'Allemagne, non pas dans l'obscurité d'un petit réduit, semblable à celui d'un étudiant, mais au grand jour, en plein soleil, et souvent sous l'œil du prince dont il est le pensionnaire. » Désormais donc, dit Roos, que personne ne cite plus, pour appuyer ses doctrines, des textes de l'Ecriture : sans la tradition, il serait impossible de prouver que l'Ancien Testament renferme la parole de Dieu.

Il y a plus : ce qui est ici la parole de Dieu devient plus loin la parole du diable, comme dit Luther, selon que, dans les mille sectes protestantes, on admet ou repousse tel livre de la Bible, et réciproquement ce qui était hier la parole du diable devient la parole de Dieu, selon qu'on reçoit le lendemain le livre rejeté la veille. Ainsi, par exemple, les magistrats de Strasbourg publièrent, en 1605 un règlement où l'on rejette l'Epître aux Hébreux, les Epîtres de saint Jacques et de saint Jude, et l'Apocalypse de saint Jean ; mais soixante-cinq ans, après ce même conseil admit ces livres antérieurement repoussés comme

apocryphes. Les confessions prostestantes ne diffèrent pas moins entre elles d'un lieu à un autre et d'un jour au jour suivant. Mais en vertu de quel principe décide-t-on cette question de l'authenticité des livres de la Bible ? Nécessairement, en vertu du jugement privé de chacun. En effet, après avoir donné la liste des livres qu'elle adopte, la confession française ajoute : « Nous adoptons les livres ci-dessus comme canoniques, et cela non pas par suite du consentement général de l'Eglise, mais bien plutôt d'après le témoignage intérieur du Saint-Esprit, par l'inspiration duquel nous avons appris que ceux-là sont différents de ceux de l'Eglise (les aprocryphes). » Le principe est posé, nous allons en voir découler les conséquences.

Ce n'est pas tout. Si c'est le jugement privé de chacun qui décide des livres qui doivent faire partie de l'Ecriture, c'est ce jugement privé qui décide aussi de leur interprétation. « Oui, écrit Luther aux Franciscains, je le dis au laïque armé de l'autorité, il faut croire plus qu'au pape, plus qu'au concile, plus qu'à l'Eglise elle-même. » C'est ce que remarque J.-J. Rousseau dans ses *Lettres de la montagne*. Partant du principe posé par Luther et surtout imitant sa manière d'agir, les luthériens, les réformés et les sociniens admettent qu'il est possible à chaque homme de trouver la verité par ses propres efforts; les anabaptistes, les quakers, les herrnhuters, les gichtéliens et les swédemborgiens disent que Dieu met chaque individu, par une inspiration personnelle, en possession de la vérité. Mais dans l'un comme dans l'autre système, c'est toujours l'individu qui est l'arbitre et le juge suprême.

Ce que Luther avait fait ses disciples ne devaient-ils pas le faire à leur tour pour imiter leur maître. Il avait interprété la Bible à sa guise; ses disciples l'interprétèrent également à leur gré. En vain le maître avait dit de sa doctrine sur la justification : « Cet article restera en dépit de tout le monde; c'est ce que je dis, moi, Martin Luther l'évangéliste. Personne d'après cela ne devra essayer de le renverser, ni l'empereur romain, ni l'empereur des Turcs, ni l'empereur des Tartares, ni le pape, ni les moines, ni les hommes, ni les rois, ni les princes, ni tous les diables de l'enfer. S'ils l'essayent, puissent les flammes de l'enfer être leur lot. Ce que je viens de dire devra être regardé comme une inspiration du Saint-Esprit. » En vertu de leur jugement privé vingt disciples de Luther émirent vingt doctrines diverses sur le même sujet; et Osiander, après avoir énuméré ces vingt opinions diverses qu'il rejette comme fausses, émet à son tour la sienne : tous donnant la leur comme une inspiration du Saint-Esprit et tirée de l'Ecriture. Il en fut ainsi de tous les points de doctrine. Chaque ministre devenait un Luther. Aussi Richard Stéele, dans une lettre satirique au pape Clément XI, après avoir observé que chaque ministre protestant s'attribue « l'autorité interprétative de l'Ecriture sainte, » ajoute : « Nous réussissons aussi bien par cette méthode, que si nous défendions la lecture de l'Ecriture sainte; et comme cela laisse aux particuliers tout le mérite de l'humilité, cela passe doucement sans qu'ils y fassent attention. Le peuple demeure toujours persuadé que nous admettons l'Ecriture comme règle de foi, et que tous peuvent la lire et la consulter quand il leur plaît. Ainsi, quoique par nos paroles nous conservions à l'Ecriture toute son autorité, nous avons cependant l'adresse d'y substituer réellement nos propres explications, et les dogmes tirés de ces explications. » Ce que chaque ministre fait, chaque homme ne doit-il pas le faire à son tour; et dès lors que devient la grande règle de foi, l'Ecriture sainte ?

Ici commence à apparaître un nouveau développement des doctrines protestantes, c'est la substitution de ce qu'ils appellent la parole, le Verbe *intérieur* à la parole écrite, à la Bible, l'*Esprit particulier* à l'Ecriture sainte. C'est le principe des schwenkfeldiens, des anabaptistes, des quakers, des swédemborgiens. « Le Verbe de Dieu, dit Schwenkfeld, est Dieu lui-même ; mais la doctrine et le commandement du Verbe, quand c'est un prophète qui l'exprime, n'est pas Dieu, non plus que l'Ecriture ; c'est un tableau ou une image du Verbe, ou un écrit. Or, quand les prédicateurs attribuent une force divine à la parole extérieure ou écrite de Dieu, et ne veulent entendre parler d'aucune autre parole , c'est de l'idolâtrie, parce qu'ils accordent à la lettre extérieure ce qui n'appartient qu'à Dieu et à son esprit. » Dans son écrit *De cursu verbi Dei*, Schwenkfeld s'efforce de prouver que la vérité nous

vient non de la parole extérieure mais de l'intérieure. Nous touchons aux dernières limites qui nous séparent encore du rationalisme ; c'est l'illuminisme qui nous aidera à les franchir. Voici la doctrine des quakers exposée dans l'apologie de Berclay : « Attendu que personne ne connaît le Père ni le Fils, et que la révélation du Fils se fait par l'Esprit, c'est par le témoignage de l'Esprit, que l'on peut seulement arriver à la véritable connaissance de Dieu. Dieu ne cesse de se révéler perpétuellement aux hommes par la révélation de l'Esprit. Ces révélations de l'Esprit, qui ont lieu par des paroles, des apparitions, des songes ou autres inspirations intérieures, ont été de tous temps et sont encore la véritable source de la foi... La révélation intérieure de Dieu est évidente par elle-même et n'a pas besoin de preuve... C'est cette illumination intérieure qui donna naissance à l'Ecriture sainte : cette Ecriture nous montre où est la source de la vérité ; mais elle n'est pas cette source. Il ne faut donc pas qu'on la regarde comme telle, ni la placer à la même hauteur que la règle la plus élevée de la foi et de la morale. Elle ne peut compter que pour une règle de second ordre, et doit demeurer surbordonnée à l'Esprit ; car ce n'est que l'Esprit qui nous apprend que nous pouvons nous fier à son témoignage... C'est l'Esprit et non pas l'Ecriture qui est le premier et suprême directeur. » Otez à cette pensée sa forme mystique, réduisez-la à sa formule intelligible, et il ne vous reste plus qu'à conclure avec Brentius : « Il n'est pas permis de prendre une opinion étrangère pour règle et de s'y soumettre avant de l'avoir auparavant éprouvée ; il est du devoir de tout particulier de juger la doctrine de la religion et de séparer le vrai du faux. »

Nous entrons en plein rationalisme : l'ère protestante finit, l'ère philosophique commence.

Le principe posé par le protestantisme devait se généraliser. Il fallait un homme qui, en lui donnant sa formule abstraite et philosophique, le dégageât de ses réticences et de sa forme religieuse. Cet homme fut Descartes, né à la fin du XVI^e^ siècle, à l'apogée du protestantisme, et qui passa la plus grande partie de sa vie dans les pays les plus protestants, la Hollande et la Suède. — Pour que le jugement individuel se dégage de toute opinion *étrangère* et l'éprouve, comme dit Brentius, il faut que chaque individu se dépouille de toutes les notions qu'il a antérieurement reçues et qu'il fasse *table rase* de son esprit. C'est précisément ce qu'enseigna Descartes par son doute méthodique. Il partait de cette maxime : « que, pour atteindre à la vérité, il faut, une fois dans sa vie, se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues, et reconstruire de nouveau, et dès le fondement, tout le système de ses connaissances. » Dès lors il ne restait plus dans le monde qu'une seule vérité, le *moi*, le *cogito*, *ergo sum*, c'est-à-dire la souveraineté absolue de l'individu, principe, moyen et fin, arbitre suprême de toute vérité.

Bossuet entrevit les terribles conséquences d'un tel principe; Voët y dénonça dès le début l'athéisme qui en est le résultat inévitable, et les écrits de Descartes furent condamnés. Bientôt Spinosa plus hardi et surtout plus conséquent que Descartes, et en suivant littéralement la méthode de celui-ci, en déduisit, dans son Traité théologico-politique la négation de l'Ecriture sainte, de la révélation et de toute croyance religieuse. « Pour vous découvrir clairement ma pensée, écrivit-il à son ami Oldemburg, je vous dirai qu'il n'est nullement nécessaire pour le salut de connaître le Christ selon la chair. »

Ce qui caractérise le protestantisme, c'est la négation de toute autorité supérieure à la raison individuelle. « Je ne croirai que je me suis trompé que lorsqu'on me l'aura prouvé, » a dit Luther à la diète de Worms : nul n'était donc tenu d'accepter les croyances des autres et de se soumettre à rien d'obligatoire ; chacun était juge suprême et infaillible en toutes choses. C'est en vertu de ce principe que les disciples de Luther nient toutes les croyances des premiers réformateurs, comme ceux-ci avaient nié le catholicisme. C'est en vertu de ce principe que Descartes nia toute autre autorité que le moi, et qu'en vertu de cette souveraineté du moi, Spinosa nia à son tour toute croyance religieuse. La raison individuelle se faisait centre et coordonnait tout à son point de vue, ou plutôt ne reconnaissait plus rien qu'elle-même. Kant vint à son tour nier la raison individuelle elle-même.

IV.

DES CONVERSIONS EN FRANCE DEPUIS LE PROTESTANTISME.

Nous avons d'abord voulu faire l'historique complet des conversions du XIX^e^ siècle, afin qu'on pût apprécier d'une manière certaine et *par les faits* l'immense mouvement de retour vers le catholicisme de notre époque, ses causes, ses progrès, ses haltes et ses résultats. Nous avons ensuite recherché quel était le fait le plus général dans cet ordre depuis trois siècles, c'est-à-dire depuis l'origine du protestantisme, et voici ce que nous avons trouvé : Le XVI^e^ siècle est le triomphe du protestantisme ; mais dès son début et malgré la sorte de vertige qui s'est emparé de presque toutes les têtes, la plupart des esprits d'élite et des hommes vraiment savants se détachent déjà du protestantisme dont ils commencent à voir les débordements, l'impuissance radicale et les effroyables conséquences. La multitude aveugle suit ; les esprit d'élites reviennent au catholicisme. Tel est le caractère du XVI^e^ siècle. Dans le XVII^e^ l'expérience du protestantisme est faite pour les masses elles-mêmes, du moins en France, où le jugement est vif et prompt. La foule et les esprits éminents, tout revient en masse au catholicisme. L'Allemagne et l'Angleterre restent seules en arrière; encore l'Angleterre offre-t-elle l'exemple d'un grand nombre de conversions. Tel est le XVII^e^ siècle. Dans le XVIII^e^ siècle le protestantisme recommence sous sa forme vraie, dernière et définitive, qui est le rationalisme ; et ses ravages sont alors moins étendus, mais plus profonds qu'au XVI^e^ siècle. Destiné à fermer toutes ces plaies en démontrant par la pratique les épouvantables conséquences du principe protestant, notre siècle enfin résume en fait de conversions les trois siècles antérieurs.

Cet immense mouvement de retour au catholicisme commença sur une échelle gigantesque dès la fin du XVI^e^ siècle. On assure que le P. Edmond Auger, mort le 19 janvier 1591, à l'âge de 61 ans seulement, avait converti jusqu'à 40,000 protestants. Saint François de Sales ramena à l'Eglise plus de 70,000 âmes (zwingliens et calvinistes) depuis 1592 jusqu'en 1602, où il fut évêque, c'est-à-dire en dix années. Qu'on juge par ce nombre de celui des conversions qu'il opéra depuis 1602 jusqu'à sa mort arrivée le 28 décembre 1622. Aussi était-ce avec raison que le cardinal du Perron disait « qu'il n'y avait point d'hérétiques qu'il ne pût convaincre ; mais qu'il fallait s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir. »

L'on assure que, en Bavière, dans l'année 1628 , quatorze mille deux cent cinquante-huit protestants embrassèrent le catholicisme par les efforts et les soins de Maximilien dit le *Grand*, duc de Bavière.

Les directeurs de la maison de la Propagation de la foi , établie à Marseille , avaient en 1670 ramené en 6 ans plus de 360 protestants. De semblables maisons avaient été formées en divers lieux, et une s'établit à Libourne vers 1675. Au bruit de l'arrivée de M. de Bérulle , les ministres protestants se sauvaient comme à celle de Véron , à ce point qu'il était obligé de changer de nom. Véron convertit , à Caen seulement , plus de 600 protestants, ou la moitié de ce qu'en renfermait alors la ville. L'appendice qui suit son traité de controverse nous a conservé les noms de plus de 300 de ces convertis , sous la forme la plus authentique et la plus officielle, avec les attestations précises et l'indication des qualités et domicile de chacun de ces convertis. Nous avons relevé, dans les *procès verbaux* du clergé du XVII^e^ siècle seulement le nom de 180 ministres protestants convertis.

On vit bientôt, en France, un nombre de conversions qui semblaient tenir du prodige : ce mouvement commença par le Poitou dès 1681. Dans les villages de Chenay et de Chey, 200 protestants abjurèrent à la fois. En avril 1681, on écrivait au *Mercure* : « Depuis deux mois on compte plus de 7,000 personnes de la religion prétendue réformée qui ont abjuré dans le diocèse de Poitiers. » L'évêque étant arrivé à Niort à cette époque, son logement fut assiégé par plus de 2,000 personnes qui lui demandaient l'absolution de l'hérésie. Il la leur donna après les instructions nécessaires ; et sa visite dans son diocèse fut aussi marquée par plusieurs conversions en masse. Dans le mois de juin suivant on écrivait : « Vous aurez appris par les nouvelles publiques les fruits merveilleux qu'on fait

tous les jours dans le Poitou. Les missions que l'évêque de Poitiers y a établies, et les soins qu'il prend de faire donner partout les instructions dont on a besoin, ont un succès si avantageux que plus de 12,000 personnes se sont converties depuis quatre mois. » Il y en eut à peu près de semblables dans le diocèse de La Rochelle : elles ne furent d'abord ni si nombreuses ni si promptes; mais elles éclatèrent un peu plus tard avec une telle unanimité que, vers le mois d'avril 1684, presque toute la ville de La Rochelle passa du protestantisme au catholicisme. De très-nombreuses conversions eurent lieu en Normandie dès le commencement de 1682. Le même mouvement se fit sentir en Alsace. La ville de Weissembourg ne comptait depuis longtemps que 7 catholiques, bientôt le nombre s'accrut au point qu'il fallut leur assigner une église. L'abbé Menercq, chanoine de Weissembourg, et depuis doyen de Landau, ramena tout le village de Munchausen. La ville de Seltz et les villages de Belheim, de Limesheim, de Kurt, de Hert et de Ptoltz, tous calvinistes, rentrèrent dans le sein de l'Église par les soins du Père Dez, recteur des Jésuites de Strasbourg; et il y eut à ce sujet une cérémonie importante, le 6 août 1684. Un très-grand nombre d'autres lieux suivirent cet exemple : tels furent, entre autres, la ville d'Hagenbach et les villages de Werdt, de Neubourg, d'Atentadt, de Schweighossen, de Scheital, de Séybach, tous les villages de la vallée de Scheltembach, Steinviller, Achenwiller, Linaenfeld, Sultz, et une infinité d'autres dont on peut voir la liste dans l'état présenté à la diète de Ratisbonne, après la paix de Ryswick, et rapporté dans les œuvres d'Adam Cortréius. D'autres localités se convertirent en partie seulement, et alors les églises furent partagées. On n'usa d'aucune violence pour obtenir ces conversions, et le gouvernement ne les favorisa que par l'envoi des missionnaires et l'établissement de curés diocésains. Dans la seule année 1685, il y eut à Strasbourg et aux environs, 4,060 conversions faites publiquement, sans compter celles qui ont eu lieu sans éclat. Les habitants des villages de Belem examinèrent, conférèrent, et après deux mois de discussion se rendirent tous catholiques. On compta dans ce village 80 familles converties, 60 à Semersheim, 30 à Pfort, 21 à Kurt et 70 à Seltz. Des ministres protestants suivirent l'exemple du peuple; quelques-uns se firent prêtres.

Dans le Béarn il s'opéra également des conversions rapides : des paroisses, des villes entières renonçaient à l'erreur, et les missionnaires ne pouvaient suffire aux désirs de ceux qui réclamaient leurs secours. L'intendant était M. de Foulcault, magistrat célèbre d'ailleurs par ses connaissances, par son goût pour les lettres et par ses excellentes qualités; des délibérations publiques eurent lieu, et des médailles furent frappées pour attester l'unanimité des sentiments. Sur une de ces médailles on a représenté des députés qui viennent en foule signer aux pieds des autels l'abjuration de leurs erreurs, et la légende est ainsi conçue : *Religio restituta in Bearnia publicis civitatum deliberationibus.*

Depuis le commencement de mars jusqu'à la fin de mai 1684 plus de 4,500 personnes abjurèrent le calvinisme dans le Béarn. Ces conversions continuèrent et les dix premiers jours de juin produisirent plus de 3,000 abjurations de plusieurs villes, bourgs et villages où avaient passé les missionnaires catholiques. Mais ce qui donna une grande impulsion à ce mouvement, ce fut la conversion de la ville de Salies tout entière, dans laquelle, parmi 500 familles protestantes, il n'y en avait pas 20 de catholiques. Cette ville, autrefois si opiniâtre contre le catholicisme, soutint du temps de la reine Jeanne un long siége : mais les plus considérables d'entre les gentilshommes et les bourgeois ayant abjuré, le peuple les imita; et en moins de trois jours il se convertit plus de 2,000 personnes. Le président de Gassion, alors à Salies, contribua extrêmement à ces conversions, et comme toutes les autres villes de Béarn avaient les yeux ouverts sur ce que ferait celle de Salies, ce changement général de tous les habitants les ébranla. Le président de Gassion, MM. Dorogne, de Candeau, de S. Macary et Senay, conseillers au parlement de Navarre, MM. les marquis de Moneins, sénéchal du pays de Soule, de la Toulade, lieutenant du roi, de Navarreux, MM. les barons de Bail et Bassart, et beaucoup d'autres officiers et gentilshommes travaillèrent activement à la conversion des habitants de leurs paroisses, et les ramenèrent presque tous. La famille du baron Darbomare surtout n'épargna rien dans ce but;

et par suite des missions et instructions, le nombre des conversions dans tout le Béarn fut vraiment extraordinaire.

La ville de Maslac, du diocèse de Lescar, donna l'exemple. En trois jours soixante familles de la ville et des environs se convertirent; les soins de l'abbé d'Arboucave, archiprêtre de Maslac, y contribuèrent beaucoup; soixante familles se convertirent ensuite, de sorte qu'il ne resta plus que huit protestants. Au bourg de Garlin, un capucin ayant monté en chaire, fit aux habitants l'exposition de la foi catholique, en expliqua les mystères et réfuta les erreurs du protestantisme. L'évêque de Lescar leur ayant ensuite demandé si quelqu'un d'eux avait des doutes à lui proposer, un des principaux entra en discussion, et après qu'il tout eut indiqué ce qu'il repoussait dans l'Église catholique, ce prélat le satisfit si pleinement qu'il prit le chemin de l'église. Tous les autres, convertis ainsi que lui, l'y suivirent et reçurent l'absolution de leur hérésie au nombre de 300. Dans les villages voisins plus de 400 personnes se convertirent en un même jour et vinrent faire leur abjuration à Garlin, entre autres le diacre qui avait beaucoup de crédit parmi les protestants et dont la conversion donna une vive impulsion à celles qui se firent depuis. Le nombre de ceux qui se convertirent à cette époque (juin 1685), à Garlin et aux environs, monta à près de 1200 personnes, et il n'y eut plus dans le pays que quatre familles protestantes.

A Pontac se convertirent 70 familles, entre lesquelles M. de Castelnau, gentilhomme d'une naissance considérable. Le bourg de Pardies, où il y avait plus de 80 familles protestantes changea entièrement en deux jours, et il ne resta plus qu'un seul protestant, toute sa famille s'étant faite catholique. Au bourg de Lagor, à une demi-lieue de Pardies, cinquante chefs de familles demandèrent à rentrer dans le sein de l'Église, et le lendemain presque tous les autres se convertirent, en sorte que de 131 familles de protestants qu'il y avait à Lagor et aux environs, il n'en demeura plus que 6 qui demandèrent du temps pour se faire instruire.

Toutes ces conversions se firent sans aucune violence. Ce qui se convertit dans le Béarn pendant ces trois mois monta à 660 familles ou plus de 4,000 personnes. Les habitants d'Oléron se firent instruire pendant quinze jours et déclarèrent qu'ils voulaient tous embrasser le catholicisme, ce qu'ils firent avec leurs femmes et leurs enfants, entre les mains de l'évêque d'Oléron, le 1er juillet 1685. Ils assistèrent tous à la messe pontificalement célébrée par ce prélat, et entendirent la prédication du P. Carrière, ayant à leur tête M. Goulard, ministre protestant qui s'était converti quinze jours auparavant, et qui avait rendu raison des motifs de son abjuration. Ils vinrent aussi le soir à l'église, où l'on chanta le *Te Deum* en actions de grâces. L'évêque bénit les nouveaux convertis et les autres catholiques dont l'église était pleine. La journée se termina par des réjouissances publiques.

Pau suivit l'exemple d'Oléron, et, après avoir employé douze jours à achever de se faire instruire, envoya à M. Foucault quatre députés d'entre eux. M. Vidal, ancien avocat, porta la parole et lui dit : « Que leur Eglise, si l'on pouvait encore lui donner ce nom, venait de les députer pour lui faire connaître, qu'après avoir mûrement examiné les points qui les avaient tenus si longtemps séparés de la communion romaine, ils avaient ouvert les yeux à la vérité.» Après le discours, ces députés remirent à M. Foucault un acte de délibération signé de tous les chefs de famille qui avaient assité à leur assemblée et conçue en ces termes : « Nous sous-« signés, habitants et chefs de famille de la ville de Pau, ayant fait jusqu'à présent profession « de la religion prétendue réformée, déclarons que... ayant été informés que l'on nous « avait déguisé les véritables sentiments de l'Église romaine : ce qui obligeait sa majesté qui « veille continuellement au bien et à l'avantage de ses sujets, à désirer que nous nous fissions « instruire des vérités catholiques, nous avons supplié le sieur Foucault, intendant, de nous « assembler pour délibérer sur une proposition si importante à notre salut, et cette liberté « nous ayant été accordée, nous nous sommes assemblés presque tous les jours pendant « trois semaines chez le sieur de Navailles, syndic du pays de Béarn et premier jurat de la « ville de Pau, pour bien reconnaître les causes de notre séparation d'avec l'Église ro-« maine, et nous déterminer sur le parti que nous avions à suivre; si bien qu'après avoir « mûrement délibéré sur tous les points dans lesquels nous différons, nous avons tous d'un

« commun accord convenu qu'il était de l'intérêt de nos consciences d'embrasser la foi ca-
« tholique, apostolique et romaine... que nous déclarons vouloir professer sincèrement
« et de bonne foi jusqu'au dernier moment de notre vie, en foi de quoi nous avons signé
« la présente délibération à Pau, ce 12 juillet 1685.

« Ainsi signé Vidal, député; Faget, avocat et doyen; la Vie, avocat; Gruyer, avocat et doyen;
« Dogovien, Faget, Larrieu, avocat; Remy, Vignat, Casaubon, médecin; Blair, avocat, etc. »

Cet acte solennel de délibération fut suivi de l'abjuration des habitants de Pau, prononcée le 15 juillet, jour où l'on fit une procession à laquelle assistèrent le parlement et tous les corps de la ville. Le *Te Deum* y fut chanté. Ensuite eurent lieu des réjouissances publiques au bruit des salves de mousquetterie et d'artillerie. Il ne resta plus à Pau que deux familles de gentilshommes et une d'un marchand, qui voulurent rester dans le protestantisme, ainsi que les femmes de trois officiers du parlement et de quatre autres bourgeois. L'intendant du Béarn, M. Foucault, écrivait au président de l'Assemblée générale du clergé de 1685, qu'il y avait chaque jour cinq à six cents conversions.

En août 1685, après avoir employé quinze jours pour achever de se faire instruire, les protestants d'Orthez se convertirent; ce furent d'abord quelques-uns des principaux dont la conversion fut suivie de celle de plus de 1,000 personnes en un jour, de 1,000 autres le lendemain, et en trois jours il n'y resta pas 200 protestants de près de 4,000 qu'il y en avait, de sorte qu'ils furent réduits à 10 ou 12 familles qui, avec une vingtaine d'autres, s'étaient engagées par un traité à demeurer dans le protestantisme, lors même que tous les protestants du Béarn se feraient catholiques, mais ces vingt autres familles se détachèrent. Aussi écrivait-on, à cette époque : « On peut maintenant regarder le Béarn comme une province toute catholique, puisque de 22,000 protestants qui remplissaient les meilleures villes et bourgs de la province et qui étaient les plus riches, il n'en reste plus que 800, dispersés dans toutes ses parties. Parmi ces nouveaux convertis, il y a trois ministres des plus habiles, qui ont fait leur abjuration depuis un mois. »

A Montauban, l'évêque, Jean-Michel Colbert, ayant réuni les principaux protestants de la ville, le 24 août 1685, les détermina par ses exhortations à quitter leurs erreurs; on chantait tous les ans le *Te Deum* à Montauban en mémoire de cet événement. Les villes des environs se firent toutes catholiques comme Montauban.

Dans le diocèse de Saintes, l'évêque, Guillaume du Plessis de la Brunetière, engagea les habitants de Saintes et de Saint-Jean d'Angély à écouter des instructions spéciales sur les points controversés. S'étant rendu dans cette dernière ville, qui fut longtemps le siége du protestantisme, les protestants s'assemblèrent le 8 septembre 1685; l'évêque les prévint que l'on userait de plus de douceur pour les porter à la réunion que leurs prédécesseurs n'avaient usé de violence pour les contraindre à se séparer. On indiqua des conférences. Les protestants proposèrent leurs difficultés : des religieux Bénédictins de Saint-Jean-d'Angély, et le P. Augustin tous fameux dans la controverse leur donnèrent les solutions satisfaisantes. Mais Durand, leur ministre, qui parlait au nom de tous les autres, témoignant qu'il n'était pas convaincu, ces assemblées furent continuées pendant huit jours consécutifs, soir et matin, dans le palais; ensuite eurent lieu des conférences particulières avec les plus attachés au calvinisme, surtout le ministre et M. le Valois, fameux avocat de la ville et l'un des principaux du parti. On leur apporta de si puissantes raisons qu'enfin on les convainquit. Ceux-ci en attirèrent un grand nombre d'autres. L'évêque de Saintes étant revenu à Saint-Jean d'Angély, le ministre Durand donna la déclaration qu'il avait projetée avec ceux de son parti. Enfin, après quelques nouvelles contestations, tout fut réglé. Pour rendre cette action plus solennelle, les protestants se rassemblèrent au palais, et on alla les chercher processionnellement en grande pompe. Après qu'ils eurent tous publiquement déclarés qu'ils étaient convaincus de leurs erreurs et qu'ils abjuraient en toute liberté, ils se mirent tous à genoux, abjurèrent par la bouche du ministre, à haute et intelligible voix, furent conduits avec le corps de la procession et au chant des psaumes à la grande porte de l'église, où l'évêque de Saintes leur ayant fait

une exhortation très-touchante, leur donna à tous l'absolution de leur hérésie, après quoi ils furent introduits dans l'église par ce prélat, qui entonna le *Te Deum*. On chanta les autres prières en action de grâces, et ils s'embrassèrent tous, tant le ministre que les autres, avec des démonstrations de joie extraordinaires. Cette ville, depuis si longtemps infestée d'hérésie, et qui pendant vingt années n'avait souffert aucun exercice de la religion catholique, y rentra en huit jours par la seule force de la vérité, sans qu'on ait employé la moindre contrainte. Un journal du temps *le Mercure*, rapporte ainsi les faits :

« A Saint-Jean d'Angély, des conférences, dirigées par l'évêque de Saintes, eurent lieu contre les protestants, représentés par leur ministre Durand. Dans la première M. Bar, archiprêtre et curé de Saint-Jean d'Angély, s'attacha uniquement à convaincre l'assemblée de la possibilité du salut dans l'Eglise catholique; il le prouva par le témoignage des docteurs protestants et par des passages formels de saint Irénée, de saint Ambroise, de saint Jérôme et de saint Augustin, qui ont donné le premier rang à cette Eglise et jugé qu'il fallait être lié de communion avec elle pour n'être pas exclu du salut. Ces vérités furent écoutées avec beaucoup d'attention, et quoique ces Pères prouvassent la nécessité d'être dans l'Eglise catholique, M. Bar n'y fit point de fonds, parce qu'il ne voulait en tirer que la possibilité du salut dans cette Eglise, et il réussit si bien à la prouver, qu'on s'aperçut aussitôt des progrès que fit sur tant d'âmes la force de la vérité. Le ministre, étonné, voulut sortir de la question, il avoua que du temps des Pères qu'on venait de citer il ne doutait point que l'on ne se pût sauver dans l'Eglise catholique. On le pressa d'en expliquer la raison, et après qu'il eut été longtemps sans savoir que répondre, il dit qu'un des articles qui retenaient davantage ceux de leur parti dans la séparation était le culte des reliques. Cette question fut vidée sur-le-champ par la lecture des Epîtres de saint Jérôme, traduites en français, qui se trouvèrent entre les mains de M. Bar. Le peuple entendit avec application la doctrine de ce Père et comprit que les objections de l'hérétique Vigilance contre la vénération des reliques étaient les mêmes que celles de leurs ministres, ce qui surprit fort les plus sincères. Cette première conférence fut fatale à l'hérésie. Son défenseur ne put rien répliquer de solide, et se retrancha à la demande de la vérification de tous les passages que l'on avait allégués. Ils furent vérifiés le lendemain en présence des magistrats et des plus habiles protestants, chez M. Beaudouin, avocat, que la goutte avait retenu au lit, et qui se convertit peu de temps après.

« On rapporta aux protestants, dans la seconde conférence, qu'on avait vérifié tous les passages allégués dans la première, ainsi que l'Epître de saint Jérôme contre Vigilance, et qu'il n'y avait plus qu'à proposer d'autres motifs de séparation. Le ministre parla de la transsubstantiation et de ses conséquences, et le Père Dom Laurent Faidy, bénédictin, allégua saint Cyrille de Jerusalem dans la quatrième catéchèse et en cita quelques paroles des plus essentielles. Comme ce Père a parfaitement expliqué le mystère de l'eucharistie, on lut en français cette catéchèse presque tout entière, avec une grande partie de la cinquième qui parle du sacrifice de la messe, de l'invocation des martyrs, de la prière pour les morts, etc., ce qui fit un très-grand plaisir aux nouveaux convertis et surprit les protestants, qui n'en avaient jamais entendu parler. La troisième conférence fut soutenue par le Père Augustin de Saint Jean d'Angély, capucin fort renommé dans les controverses. Le ministre et les doctes du parti, qui ne trouvaient pas leur compte dans la tradition de l'Eglise, demandèrent que l'on discutât sur l'Ecriture. On leur donna cette satisfaction, afin que le peuple ne crût pas que l'on refusait d'entrer dans cette sorte de controverse. On parla, pendant plusieurs conférences, de la réalité de l'adoration de l'hostie, du retranchement de la coupe, etc. Le Père Augustin défendit la cause de l'Eglise sur toutes ces choses avec beaucoup d'érudition et de charité, et il soutint toujours la doctrine catholique par la lecture de certains passages formels des Pères, que l'on écouta avec une entière attention. Sur la fin de la semaine, les prétendus réformés déclarèrent qu'ils n'avaient plus besoin de conférences, et demandèrent permission de s'assembler pour délibérer entre eux sur ce qu'ils avaient à faire.

« Les officiers crurent qu'il n'y avait point d'inconvénient à leur accorder cette grâce,

puisqu'il ne pouvait en revenir qu'un fort grand bien, comme il parut dans la suite. On dit que le ministre parla d'une manière très-forte pour persuader la réunion. M. Le Valois, fameux avocat, fit la même chose, et se servit du crédit qu'il s'était acquis sur l'esprit des protestants. Ainsi, après les assemblées particulières, les ministres et les principaux du parti dirent aux officiers qu'il y avait espérance qu'on se réunirait, mais que de certaines considérations les obligeraient d'attendre l'évêque de Saintes. Après le retour de l'évêque, les protestants s'étant convertis, l'on vit ces nouveaux catholiques dans de tels transports de joie que, ne pouvant marquer le plaisir intérieur qu'ils ressentaient que par de continuelles acclamations, ils mirent le prédicateur, qui était monté en chaire pour les prêcher, dans l'impossibilité de se faire donner audience. C'étaient des cris d'allégresse, réitérés à tous les moments. On les voyait, tout remplis de leur bonheur, embrasser les anciens catholiques et bénir l'évêque, de sorte que le prédicateur, ravi d'un si admirable changement, se contenta de les exhorter à demeurer fermes dans ces sentiments. Tous les calvinistes qui restaient alors, et dont le nombre était de trente chefs de famille et de 400 femmes ou enfants, abjurèrent en moins de huit jours ; il faut y ajouter cinquante gentilshommes qui firent aussi volontairement leur abjuration. »

A Saintes, M. de La Brunetière n'eut pas moins de succès : sur soixante gentilshommes, trente-cinq se rendirent sur-le-champ, et les autres successivement. Le prélat assembla la bourgeoisie et lui persuada de suivre cet exemple.

Montpellier suivit aussi ces exemples. Les protestants de la ville, s'étant assemblés le 29 septembre 1685, arrêtèrent de revenir à l'Eglise catholique. Cette délibération est ainsi conçue :

« Le 29e jour du mois de septembre 1685, nous étant assemblés par l'ordre de M. le duc « de Noailles, commandant en chef de cette province, qui nous a exhortés à suivre les bon- « nes inspirations qu'il a plu à Dieu de donner à ceux qui se sont, comme nous, trouvés « séparés de la véritable Eglise par le malheur de leur naissance, et de répondre au zèle et « aux saintes intentions que le roi a de voir tous ses sujets réunis dans une seule religion ; « nous avons délibéré sur cette matière, et nous avons cru ne pouvoir prendre un meilleur « parti que d'embrasser la religion catholique, apostolique et romaine, que nos pères ont « quittée ; renonçant à toutes les erreurs contraires. En foi de quoi nous avons signé la « présente délibération, que nous avons portée à M. le duc de Noailles, promettant de faire « abjuration quand il le trouvera à propos, dans les formes et en la manière prescrites par « les règles de la religion catholique. » Ces conversions furent principalement dues aux soins du cardinal de Bonzi et de l'évêque de Montpellier. Le concours fut si grand dans tout l'évêché de Montpellier et dans les églises où l'on recevait les abjurations des gens de toute condition, qu'on était quelquefois deux heures à attendre que les premiers fissent place aux autres. L'évêque de Montpellier alla ensuite à Lunes et à Manguio recevoir l'abjuration de tous ceux de ces communes en corps. Saint-Gilles, Sommières, plusieurs autres villes et lieux voisins abjurèrent le protestantisme dans le même temps.

A Nérac, les habitants délibéraient pour entrer au sein de l'Eglise ; le maréchal de Duras, qui était lui-même un protestant converti, passant par cette ville, discuta avec eux, et leur prouva si clairement la vérité du catholicisme, qu'ils se convertirent tous. Il fit la même chose dans le duché de Duras, où il ne resta plus un seul protestant. — M. de Duras assurait qu'il y avait déjà dès ce moment plus de 15,000 nouveaux convertis dans la Guienne.

Le peuple étant assemblé à Milhau, ville de Rouergue, pour délibérer s'il se convertirait ou non, il y en eut qui s'avisèrent de se demander les uns aux autres pourquoi ils étaient dans la religion de Calvin. On fouilla jusque dans l'origine et l'on trouva que, la ville étant autrefois toute catholique, ceux qui étaient du parti contraire, se trouvant avec une armée à leurs portes pendant les guerres de religion, les avaient forcés à prendre la leur. On en conclut que, puisque ce n'était point par une parfaite connaissance de la vraie religion qu'ils avaient quitté celle de leurs pères, il était injuste de balancer plus longtemps à y rentrer.

A Castres, les habitants renoncèrent aussi au calvinisme par une délibération générale

La ville d'Alais fit de même. Le marquis de la Fare et le marquis de Gaujac, son frère, qui y résidaient tous deux, étant entrés en négociation avec quelques protestants pour les engager à se convertir, leur apportèrent des raisons si fortes, qu'enfin ils les firent consentir à se réunir pour délibérer en corps de communauté de se rendre catholiques. Le 2 octobre 1685, ils firent une assemblée de tous les chefs de famille en présence de M. de la Fare, et ceux qui avaient le plus de lumières ayant entraîné les plus obstinés, la délibération fut prise et signée par tous les membres de l'assemblée, au nom de tous les protestants. Cette conversion fut de près de 4,000 personnes, et il ne resta plus dans Alais que quelques femmes qui ne voulurent pas quitter aussitôt la religion où elles étaient nées.

A cette époque les protestants du Dauphiné se convertirent également, et même presque partout en corps de communauté. Les habitants du bailliage de Briançon commencèrent. Les vallées de Pragella, de Queyras et de Cesanne, où à peine on pouvait trouver trois ou quatre maisons catholiques, le devinrent toutes; l'on vit y triompher presque sans rival le catholicisme, qui en avait été banni pendant un siècle. Quinze mille personnes y firent leur abjuration en moins de huit jours. Le bailliage d'Embrun suivit cet exemple. La ville de Dye, où l'hérésie avait toujours le plus triomphé, ne compta plus dans son enceinte aucun protestant, bien qu'il y en eût 8,000. Les villes de Gap et de Montélimart se convertirent en corps de communauté. Le bourg de Menet en Trièves, où depuis 120 ans il n'y avait aucun catholique, en fut rempli. Misoen, la Grave, le mont Delans, dans le pays d'Oysans, rentrèrent de même au sein de l'Eglise. La Mure, grand bourg et dont la moitié des habitants étaient protestants, n'en eut plus aucun, et tout cela s'accomplit dans le mois de septembre 1685. La ville de Romans ne compta plus presque aucun protestant. A Grenoble, les protestants commencèrent à accourir en foule à l'évêché dont les chambres, les salles, les cabinets, les chapelles, les degrés et les cours furent d'abord si remplis, qu'à peine pouvait-on trouver un endroit vide. Laurent de Perissol, seigneur d'Allières et de Gières, président au parlement, qui avait succédé à son père dans la même charge; Noble Isaac de Chabrières, seigneur de Baix; Noble Alexandre Pasqual, seigneur du Roure et de Meirins, conseillers au même parlement; Noble Sansom Vial, trésorier de France, et plusieurs gentilshommes de cette ville et de la campagne, qui se rencontrèrent alors à Grenoble, donnèrent les premiers exemples, qui furent suivis avec empressement de tous les protestants du dernier ordre. Ceux des autres lieux de la province ne l'eurent pas plutôt su que d'un commun consentement ils firent leurs déclarations entre les mains des prélats ou des curés des paroisses, en sorte qu'en novembre 1685 tout était catholique. Les protestants de la ville de Loudun, qui étaient au nombre de 3,000, se convertirent. Châtellerault suivit l'exemple de Loudun, et tout s'y convertit. Tous les matelots de la côte du pays d'Aunis, au nombre de 1,500, embrassèrent la religion catholique, aussi bien que tout ce qu'il restait à Lyon de protestants. Tous les chefs de ces familles, qui se montaient à 70, allèrent trouver l'archevêque et déclarèrent qu'eux et leurs familles étaient prêts de renoncer au calvinisme, ce qu'ils signèrent; après quoi ils firent tous abjuration. Mazères, le Carlo, Saverdan, Lasbordes, Savarat, Camarade, Mazdazil, se convertirent surtout par les soins de M. le marquis de Mirepoix, de M. de la Berchère et de l'abbé de Pailhez. L'exemple de ces villes fut suivi par tous les protestants des environs.

On eût dit qu'un mouvement général s'était opéré dans les esprits, et l'élan, se communiquant de proche, entraînait les protestants. A Nîmes, il y eut d'abord 2,500 conversions; les ministres protestants, s'étant convertis les premiers, convertirent à leur tour plus de 15,000 personnes. On vit soixante mille protestants de la ville et du diocèse changer de religion en trois jours. Par sa douceur l'évêque d'Orange ramena tous les protestants, à l'exception de quelques femmes. Ce fut surtout dans le Languedoc que l'entraînement parut plus vif.

L'évêque de Rennes, s'étant rendu à Vitré en Bretagne le 19 novembre 1685, alla le lendemain chez les protestants les plus considérables, pour les exhorter à ouvrir les yeux sur leurs erreurs. Le soir il donna la bénédiction dans la grande église, revêtu de ses habits pontifi-

eaux, ce qu'il fit tous les soirs jusqu'au dernier jour de ce mois, qu'il retourna à Rennes. Les jours suivants il continua ses visites, toujours à pied, accompagné de son grand vicaire, du P. Bruant, jésuite, et de plusieurs autres savants ecclésiastiques. Il vit tous les protestants, plus d'une fois, et même en alla chercher quelques-uns presque dans leurs maisons de campagne, à une assez grande distance de la ville Il leur parla avec force, en répondant à tout ce qu'ils lui opposèrent, et se montra si plein de douceur et si persuasif, que beaucoup d'entre eux, demandant du temps pour se faire instruire, commencèrent à montrer que les raisons dont il se servait contre eux leur paraissaient convaincantes. Le jeudi 22, on reçut des lettres du duc de Chaunes, gouverneur de Bretagne. Les magistrats firent aussitôt assembler les protestants, à la maison de ville, et les exhortèrent à se convertir. Deux jours après on fit une seconde assemblée, et alors M. de Gennes Guilmarais, avocat au parlement de Paris, porta la parole pour lui, et pour les principaux du parti, qui étaient présents. Les catholiques et les protestants s'embrassaient de tous côtés, et partout où ils passaient ce n'était que des démonstrations de joie. Leur nombre s'étant extrêmement accru en trois jours, le zélé prélat leur fit faire abjuration le 27, dans le chœur des Bénédictins. Il leur dit d'abord qu'ils ne pouvaient trop se réjouir d'être rentrés si heureusement au sein de l'Eglise dont leurs ancêtres s'étaient séparés, et sur la fin de cette cérémonie il les exhorta à travailler à leur salut, et invita tous les assistants à rendre grâces à Dieu avec lui du retour de ces brebis égarées. Il dit ensuite la messe du Saint-Esprit, après laquelle ils signèrent tous. Il se fit encore quantité d'abjurations le lendemain, et en huit jours il ne resta plus que cinquante protestants ou plutôt quarante, cinq femmes, cinq hommes s'étant peu après convertis comme les autres.

La Normandie suivit l'exemple des autres provinces. A Rouen les habitants s'étant assemblés, sur l'invitation du marquis de Beuvron, lieutenant général de la province, plus de 1,000 personnes abjurèrent le protestantisme en un seul jour ; le nombre augmenta dès le lendemain, et en peu de temps, de plus de 6,000 protestants à peine en resta-t-il 40 familles. A force de soins, de persévérance et d'instructions, le coadjuteur convertit les principaux des anciens du Consistoire. A Aubusson, dès l'arrivée du marquis de Saint-Germain, 120 protestants abjurèrent ; le lendemain 23 octobre, plus de 300 abjurèrent ; les conversions continuèrent le 24, et le nombre des calvinistes qui était de plus de 600 fut réduit à 12, qui enfin furent ramenés comme les autres. Ils assistèrent à la messe chantée en musique avec le *Te Deum*. Le ministre d'Aubusson fut converti à la suite des conférences qu'il eut avec M. Tixier, savant ecclésiastique. La ville de Sedan, où il y avait plus de 6,000 protestants, devint toute catholique. Le 23 octobre 1685, le Consistoire et les principaux bourgeois de la ville s'assemblèrent. Des conférences particulières commencèrent ensuite, les plus notables bourgeois et les principaux du Consistoire s'étant encore assemblés deux autres fois. Plusieurs déjà convaincus allèrent à l'Hôtel-de-Ville déclarer qu'ils embrassaient la religion catholique, dans laquelle ils voulaient vivre et mourir. On en dressa un acte aussitôt et ils le signèrent tous. Parmi eux était M. Conard, ex-capitaine de chevau-légers ; M. de Peterlot, aussi capitaine ; M. Catel et M. Jean Chevalier, tous deux anciens du Consistoire ; M. Léonard Chevalier, son frère, échevin et capitaine de la bourgeoisie ; M. Jean Chevalier, leur neveu, échevin et officier de la bourgoisie, et plus de 200 chefs des familles des bourgeois les plus considérables. Le lendemain ils allèrent à l'église, où le Féron, docteur de Sorbonne, grand vicaire de l'archevêque de Reims, leur fit un très-éloquent discours. On leur lut ensuite la profession de foi, qu'ils signèrent tous encore une fois dans l'église. Plus de 300 familles des villages circonvoisins suivirent l'exemple des habitants de Sedan.

A Ruffec et à Villefaignan, les habitants se convertirent. A Taillebourg, Saint-Savinien, Tonney-Charente, Tonney-Bouthonne, Matha, Fontenay-l'Abattu et aux environs, l'opiniâtreté était d'abord extrême ; mais les protestants consentirent enfin à des conférences, et en peu de jours se convertirent en foule. A la Rochefoucaud, Angoulême, Turenne, Argentan, les protestants abjurèrent également en masse. — Il ne resta plus aucun protestant dans la ville de Niort. Les conférences publiques y eurent leur effet accoutumé. Les

calvinistes, instruits et convaincus, se convertirent, sans que de plus de 5,000 personnes il soit resté un seul protestant. On célébra une fête à l'occasion de la conversion de cette ville. La noblesse de la campagne, qui n'était pas encore convertie, porta tous les protestants à s'assembler chez M. de Leuze de la Piquière, avocat, où ils prirent une résolution générale de se faire catholiques. Les cinq dernières familles protestantes qui restaient à Nogent-le-Roi y firent abjuration entre les mains de M. Bouchet, ancien curé de cette ville. Tous les protestants de la ville de Cluny, désabusés de leurs erreurs par le cardinal de Bouillon, et instruits des vérités du catholicisme, firent abjuration de l'hérésie entre les mains de Dom Claude de Brou, archidiacre de Cluny, en présence des curés et des officiers de la ville.

A la Charité, l'évêque d'Auxerre vint et commença à gagner les protestants par la douceur et la force de ses raisons. On fit des sermons de controverse soir et matin, dans lesquels on éclaircit avec tant de netteté les articles contestés entre les catholiques et les protestants, que ces derniers furent entièrement convaincus et abjurèrent. Après un mois de séjour, l'évêque d'Auxerre ne laissa en partant aucun protestant dans la ville. Plusieurs gentilshommes des environs firent aussi abjuration avec toute leur famille. Châtillon-sur-Loing dut en partie sa conversion à la duchesse de Meckelbourg, de l'illustre maison de Montmorency. Elle qui avait épousé en premières noces le petit-fils de l'amiral de Châtillon, l'un des principaux chefs du protestantisme, détruisit l'hérésie que ses prédécesseurs avaient eux-mêmes établie en ce lieu : elle demanda à l'archevêque un certain nombre de Pères de l'Oratoire des plus expérimentés, qui convertirent Châtillon : il n'y avait plus en janvier 1686 de protestants dans cette ville. A Alençon les protestants s'assemblèrent; puis la noblesse protestante eut avec M. de Bouville une longue conférence, après laquelle quantité d'entre eux déclarèrent vouloir se convertir. Pendant ce temps, les protestants recevaient des instructions, surtout par l'abbé de Grancey, M. Richer, trésorier de France, M. Deschênes et le P. du Parc, recteur des Jésuites : 50 abjurèrent d'abord, puis 80, parmi lesquels il y avait des anciens du Consistoire, des lecteurs et des gens qui avaient été proposés pour être ministres. Enfin les conversions se firent en si grand nombre que du lundi au vendredi toute la ville fut convertie.

A Metz, il y avait 300 personnes de distinction converties au commencement de janvier 1686. Parmi ces convertis on comptait plusieurs officiers. A cette époque il ne restait, pour ainsi dire, plus un calviniste dans les provinces qui en étaient le plus remplies, comme le Languedoc et le Poitou. De nombreuses conversions avaient lieu à Rennes et à Nantes.

A Privas, à la suite de missions, sur 1,500 habitants 800 s'étaient convertis depuis le mois de septembre 1685, entre autres deux ministres : 80 personnes environ différèrent leur conversion, afin de se faire mieux instruire. Bertrand Cagnon et Thomas Cousturier, principaux anciens et surveillants de Goron, ville du Bas-Costentin, retenaient dans l'erreur la plupart des protestants de la ville et des environs. Enfin, après beaucoup de combats et de discussions particulières et publiques, ils se rendirent aux preuves que leur donnèrent le P. Agathange du Polet et le P. Ange d'Ingouville, capucins, prédicateurs, missionnaires et controversistes fameux. Ces deux anciens ayant montré l'exemple par leur abjuration, ils furent suivis des plus obstinés, et ce fut une conversion générale. Châtillon-sur-Loing, dont les deux tiers des habitants étaient protestants, se convertit tout entière.

Nous trouvons cent soixante-treize abjurations reçues à Saint-Sulpice en 1686, et cent soixante-douze de 1687 à la fin du siècle.

Strasbourg particulièrement a été témoin d'un grand nombre d'abjurations. On dit que, lorsque Louis XIV s'en rendit maître en 1681, il y trouva à peine quelques familles catholiques, tandis que, au moment de la révolution, sur une population de cinquante-trois mille âmes, les catholiques montaient à trente mille. Ce changement s'était opéré lentement, sans choc, sans violence et par la seule force des instructions et des exemples. Les Jésuites furent envoyés à Strasbourg et y prêchèrent la controverse; les préjugés se dissipèrent, et l'auditoire grossit de jour en jour. Ce serait une tâche longue et difficile que de

prétendre tenir note de toutes les conversions arrivées dans cette ville pendant un siècle, et nous nous bornerons à donner le compte de celles qui ont eu lieu depuis1800, époque où la religion catholique put reparaître avec quelque liberté. On a une liste de soixante-dix-huit abjurations prononcées, depuis l'année 1800 jusqu'en 1822, dans l'église Saint-Laurent, qui est la paroisse de la cathédrale. Dans le nombre de ces soixante-dix-huit, il y avait onze calvinistes, les autres étaient luthériens. Depuis 1812, il y a eu neuf abjurations dans l'église de Saint-Louis de la citadelle de Strasbourg; elles sont dues au zèle de M. Annion, curé de cette paroisse, qui a aussi, depuis la même époque, procuré la conversion de trois juifs. D'autres listes d'abjurations sont venues de la même ville. Les registres de la paroisse actuelle de Sainte-Marie-Madeleine en offrent un grand nombre. Dans les mêmes registres on trouve quarante conversions de calvininistes ou de luthériens, depuis 1790 jusqu'en 1822. Dans le dernier siècle, un pieux ecclésiastique, M. Horneck, curé de Saint-Pierre-le-Vieux, puis curé de Saint-Laurent, à la cathédrale, opéra beaucoup de conversions; on en trouve dix-neuf dues à ses soins, de 1723 à 1728 — A Saint-Laurent, M. Horneck reçut trente-deux abjurations, depuis 1728 jusqu'à 1734. Nous trouvons soixante-dix autres abjurations, depuis 1736 jusqu'au commencement de la révolution.

Le dimanche, 3 mars 1839, à sept heures du matin, un ouvrier allemand, né et élevé dans le protestantisme, fit à Marseille son abjuration et reçu le baptême conditionnel dans la chapelle dite de l'OEuvre de la jeunesse pour la classe ouvrière. La conversion de cet homme présente des circonstances où il est impossible de ne pas reconnaître la main de Dieu. Intimement lié avec un compatriote, protestant comme lui, mais qui avait épousé une femme catholique, celui que notre Eglise compte aujourd'hui au nombre de ses enfants montrait toute l'inflexibilité d'un sectaire profondément convaincu. Son ami, étant devenu père, consentit à faire baptiser son enfant par un prêtre catholique. A cette nouvelle, l'autre devint furieux; il ne se borna pas aux reproches les plus sanglants, il alla jusqu'aux voies de fait contre la mère. Plus tard, et à la sollicitation de sa femme, son ami embrassa notre religion; nouveau redoublement de colère et scène violente sur la voie publique. Le fougueux protestant déclara au néophyte qu'il était un misérable, un renégat, et qu'il serait malheureux toute sa vie. A ces mots, l'autre tire un chapelet, et le présentant à celui qui l'insulte : Avec cela, dit-il, je ne puis plus être malheureux. Le protestant se tait et s'éloigne. Deux jours après, il vient chez son ami, et, se jetant à ses genoux, lui déclare qu'il a résolu d'être catholique, se fait instruire, persévère, et obtient la grâce qu'il sollicitait avec toute l'ardeur de son caractère. On assure qu'étonné d'un si prompt changement, son ami lui en demanda la cause. Voici toute la réponse qu'il obtint : En voyant ton chapelet, j'ai senti tomber ma colère; j'ai été désarmé, et j'ai senti que je voulais être catholique.

De 1802 à 1836, le nombre des abjurations à La Rochelle ne s'était élevé qu'à 80, et, de 1836 à 1841 on en a reçu 100, de sorte que ces *quatre* années seulement ont fourni vingt de plus que les *trente-quatre* années précédentes. Trente-sept protestants, vingt-et-un hommes et seize femmes, ont fait abjuration dans ce diocèse, pendant l'année 1842. Le contentement des nouveaux convertis se manifeste souvent de la manière la plus touchante : on est édifié du zèle avec lequel plusieurs d'entre eux travaillent à éclairer leurs frères encore retenus par le respect humain ou par la crainte. D'autres n'attendent qu'une circonstance favorable pour se prononcer. Parfois il arrive que la vérité triomphe un peu tard; mais sa victoire alors n'est que plus éclatante. En voici un exemple arrivé à La Rochelle : Un jeune militaire, âgé de 19 ans, et doué d'une intelligence remarquable, avait eu occasion de lire plusieurs ouvrages de controverse. De là des inquiétudes salutaires : la justesse de son esprit lui rendait évidente la divinité de la religion catholique, et, par conséquent, la nécessité de l'embrasser; mais sa volonté manquait d'énergie. La lutte avec sa conscience durait depuis un an, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Les souffrances ne firent que l'irriter. Sa jeune sœur, récemment convertie, eut à supporter ses railleries ou ses emportements, en échange des soins qu'elle lui prodiguait. Injures, propos

impies, blasphèmes étaient devenus son langage familier. « Je ne veux ni prêtres ni ministres, s'écria-t-il un jour; qu'ils ne paraissent pas ici.... D'ailleurs, je veux me jeter par la croisée, si demain je souffre autant... » *Ce demain* fut pour lui le jour du salut. Tout à coup il appelle son père, brave et loyal militaire, doué du cœur le plus sensible. « Je n'y tiens plus, mon père, il faut que je sois catholique.... Voulez-vous me permettre de laisser votre religion? — L'affaire est grave, mon fils; cependant consulte ton cœur : si c'est ton attrait, je n'y veux point mettre obstacle. — Hé bien! allez vous-même, mon père, chercher M. l'abbé C... » C'était un prêtre déjà connu dans la famille, et qui trouva le jeune malade dans les plus touchantes dispositions. Trois jours lui restaient encore à vivre; ils furent saintement employés. La croix, dont le jeune homme n'avait jamais fait même le signe, devint, dès cet instant, sa plus douce consolation. Il reçut les sacrements avec une vive foi; et, le dernier jour, l'heure de sa mort approchant, il demanda son père. « Il ne tardera pas à venir, lui dit-on. — Hé bien! répondit-il, en reprenant son crucifix, je ne verrai plus mon père; mais je vais voir mon Dieu... » Le pauvre père, en effet, arriva trop tard. Cette conversion ramena à la religion catholique la famille *tout entière*.

Nous devons dire encore que plusieurs enfants nés de parents protestants ont été présentés à l'église pour le saint baptême.

Quelle que soit la cause réelle de la diminution des protestants dans cette ville et ses environs, comme partout ailleurs, il est de fait que leur nombre à La Rochelle n'excède pas 500, sur une population de 14,000 âmes. Quant aux environs, un document *authentique* de l'année 1663, que nous avons sous les yeux, établit un point de comparaison en faveur de notre observation.

Il porte :

A Marans,	(en 1663),	500	protestants.	(en 1837)	
La Sarrie,	idem	50	id.	id.	5
Saint-Laurent Deloprée,	idem	800	id.	id.	0
Nicol,	idem	100	id.	id.	4
Surgères,	idem	250	id.	id.	7
Ciré,	idem	125	id.	id.	1
Bourgneuf,	idem	400	id.	id.	6
Dompierre,	idem	100	id.	id.	0
Thagri,	idem	400	id.	id.	8
Lajarne,	idem	100	id.	id.	10
Ars, Ile de Ré,	idem	100	id.	id.	2
Hoix,	idem	100	id.	id.	3
Sainte-Marie,	idem	52	id.	id.	0
Saint-Martin,	(en 1715),	200	id.	id.	60

Dans le courant de l'année 1844, il y eut, dans le seul diocèse de Cambrai, 124 abjurations de protestants, qui sont revenus à la foi catholique; trente-six en 1845; trente-trois en 1846; vingt-sept en 1847; vingt-deux en 1849; vingt-neuf en 1850. Nous avons vu, en France, une conversion bien éclatante : c'est celle de l'Eglise évangélique, *tout entière*, établie à Saulzoir, département du Nord. M. Petit-Pierre, ministre de ce culte dissident, à la suite d'une conférence publique, qui eut lieu, les 15 et 16 avril 1844, entre lui et M. Philippe, vicaire général du diocèse de Cambrai, en présence de cent soixante-dix coreligionnaires qui formaient la subdivision protestante de Saulzoir, et d'instructions sur les divers points de la foi qu'ils demandaient à embrasser, a fait abjuration, le dimanche suivant, après vêpres, et est rentré, avec tous ses frères égarés, dans le sein de l'Eglise catholique.

V.

DES CONVERSIONS RÉCENTES EN ANGLETERRE.

Depuis vingt-cinq ans, le retour progressif de l'Angleterre à l'unité frappe tous les yeux; son mouvement vers le catholicisme offre un caractère tout à fait significatif. En 1765, on ne comptait dans l'Angleterre, l'Ecosse et le pays de Galles, que soixante mille catholiques restés fidèles au culte de leurs ancêtres. Leur nombre commença à s'accroître d'une

manière sensible durant l'émigration française, et un recensement officiel a constaté qu'il était de cinq cent mille en 1821. Il était, en 1842, de deux millions cinq cent mille, et, en 1845, leur nombre s'est accru jusqu'à 3,380,000. Or, on compte, en outre, en Irlande, plus de sept millions de catholiques. En 1828, les quatre vicaires apostoliques de l'Angleterre, NN. SS. P. A Baines, T. Walsh, J. Briggs et T. Griffiths, adressaient collectivement une lettre aux fidèles pour recommander leurs séminaires à la charité. Dans cette lettre, les vicaires apostoliques parlaient, en ces termes, du mouvement religieux qui déjà commençait :

« Considérez avec quelle rapidité notre sainte religion étend ses rameaux sur ce royaume, la quantité de personnes qui sont récemment retournées au sein de l'Eglise catholique, combien de nouvelles missions ont été établies. Dans un grand nombre des anciennes, le troupeau s'est accru de manière à rendre l'augmentation des pasteurs nécessaire. Considérez aussi le nombre de catholiques qui, surtout dans le district occidental, sont laissés sans prêtres, parce qu'ils sont ou trop pauvres pour fournir à ses besoins, ou trop éloignés d'une mission pour être visités par un prêtre voisin. De là, les enfants sont laissés non-seulement sans instruction, mais ils n'ont pas de prêtres pour leur administrer le sacrement de baptême et apporter les consolations de la religion aux mourants. »

Voici quel a été le progrès du catholicisme dans la seule ville de Londres et dans les environs immédiats, depuis 1819 jusqu'en 1826, d'après un rapport officiel, présenté en 1828 à la chambre des communes. En 1819, on comptait 79,560 catholiques; en 1820, 83,340; en 1821, 86,280; en 1822, 95,570; en 1823, 103,200; en 1824, 115, 410; en 1825, 123,930; en 1826, 133,110.

Nos prêtres émigrés n'ont pas peu contribué par leurs instructions et par leur zèle à ce retour; le vertueux abbé Carron, pendant son séjour en Angleterre, avait reçu un grand nombre d'abjurations. A Jersey seulement, on comptait environ quatre-vingts protestants qui s'étaient faits catholiques, en dix ans. En 1828, le docteur Kernan, évêque de Glegher, donnait la confirmation, dans une tournée, à 7019 personnes, sur lesquels il y avait 79 protestants convertis. Le 13 septembre 1840, M. Griffiths, évêque catholique du district de Londres, confirma, dans la chapelle Sainte-Marie, à Morfielde, 40 protestants convertis. A Stirling (Ecosse), où une chapelle avait été ouverte, on comptait environ 300 convertis.

M. O'Doherty, qui gouvernait la paroisse de Killowen (Irlande), dans laquelle est renfermée une partie de la ville de Coleraine, annonçait, au début de 1840, que, dans les six dernières années, il avait reçu dans le sein de l'Eglise cent adultes convertis. Précédemment un autre pasteur, M. Greene, avait annoncé la conversion de quarante personnes dans la partie de Coleraine renfermée dans sa paroisse. La lettre de M. O'Doherty rappelle que le rapport des commissaires pour l'instruction publique, en 1834, rapport qui a été imprimé, portait le nombre de catholiques de Killowen, à cette époque, à 1,223 catholiques et 726 protestants, tandis que le recensement de la même paroisse, fait par l'autorité civile en 1839, donne 1,144 catholiques et 456 protestants. Les vicariats apostoliques les plus favorisés étaient celui du centre (Birmingham) et celui de Londres. En 1838 seulement, huit cents conversions eurent lieu dans le district du docteur Walsh : on peut sans crainte avancer qu'elles ne s'élèvent pas, en moyenne, à moins de 1,200 depuis cette époque. Nous avons sous les yeux l'état officiel adressé en 1842 au cardinal préfet de la Propagande, à Rome, par le vicaire apostolique de Londres. Ce document établit que la moyenne proportionnelle des conversions a été (de 1837 à 1842) de 600 environ par année. Voici, en effet, ce que nous lisons dans ce *Status districtus Londinensis :* « Conversi sunt quotannis ex hæresi ad fidem catholicam circa 600. » Depuis 1842, ce chiffre s'est accru d'une manière assez considérable pour que nous puissions l'élever de 6 à 800, sans craindre d'être taxé d'exagération. Mais on ne saurait énumérer les conversions qui ont lieu annuellement en Angleterre depuis une dizaine d'années. Dès le commencement de l'année 1842, le nombre s'en est si prodigieusement accru que, dans un *meeting* de l'institut de Saint-Jean, tenu à Londres dans *Richemond-Street* au mois de janvier, un des membres présents, M. Mac-Neil, ne craignit pas de déclarer que le mouvement religieux

qui régnait alors dans les esprits en faveur du catholicisme était si prononcé, qu'on aurait de la peine à trouver une famille où il n'y eût quelque catholique connu ou caché. Si l'on considère ce qui se passe dans ce pays, on comprendra que ces paroles n'ont rien d'exagéré. Le nombre des conversions à la religion catholique, qui va sans cesse croissant sur tous les points de la Grande-Bretagne, est incalculable, et, dans quelques endroits, il va au delà des plus belles espérances qu'on aurait pu concevoir. En voici un exemple digne de remarque : Il y a quelques années, un prêtre catholique non moins recommandable par sa piété que par ses talents, fut prié par les protestants d'une paroisse dénuée de tout secours spirituel, de leur rompre le pain de la parole. La permission nécessaire pour cela ayant été accordée après bien des difficultés, ce digne prêtre alla évangéliser ses nouveaux paroissiens. Dès la première fois qu'il parut dans la chaire de vérité, au milieu de ce troupeau depuis longtemps abandonné et sans pasteur, la grâce agit avec une telle puissance sur ces pauvres âmes que l'on vit, pour ainsi dire, se renouveler le miracle de la conversion des Juifs aux prédications de saint Pierre : l'assemblée presque tout entière abjura les doctrines de l'erreur, et fit profession de la foi catholique.

Un grand nombre d'autres faits non moins remarquables attestent le progrès de l'Angleterre. A Nottingham et aux environs, le nombre des conversions était extraordinaire : on a vu, dans la seule ville de Nottingham, le pasteur catholique recevoir dans le sein de l'Eglise, en moins de onze mois, jusqu'à trois cent quatre-vingt-seize protestants convertis à la foi.

On sait quel bien immense ont produit les conférences de controverse faites par le révérend M. Butler, à Liverpool : ce savant ecclésiastique a souvent baptisé le même jour plus de cinquante adultes ramenés à la vérité. Les conférences faites par un autre pasteur catholique, M. Sonderon, curé de Maryport, n'ont pas produit des fruits moins abondants : on a vu les protestants rentrer en foule dans le sein de l'Eglise. Dans la cathédrale de Saint-Chad, à Birmingham, trente-six abjurations ont eu lieu le même jour entre les mains d'un vénérable évêque, Mgr Wisemann.

Dans la capitale de la Grande-Bretagne, le mouvement qui entraîne les esprits vers le catholicisme n'est pas moins sensible qu'ailleurs. On a vu, à Londres, dans la chapelle de King-Leg, Mgr Wisemann conférer le sacrement de confirmation à cinquante six personnes, dont la plupart avaient embrassé le catholicisme depuis quelques mois seulement. Dans une des principales églises de Londres, dans l'église catholique de Marfield, on voit presque tous les dimanches sept ou huit de nos frères séparés abjurer leurs erreurs; et il a été constaté que, dans l'espace de six mois, cent vingt-sept protestants avaient embrassé le catholicisme dans cette seule église. Depuis l'ouverture de la cathédrale de Saint-Chad, à Birmingham, des conversions fréquentes eurent lieu dans cette église ; mais les convertis ont ordinairement pris rang parmi les fidèles, sans qu'aucune cérémonie éclatante fît connaître au public ces heureux changements.

Cependant le dimanche 12 décembre 1842, on a jugé convenable de fournir aux catholiques un sujet d'édification, et d'encourager les personnes qui manifestent déjà quelque tendance à se rapprocher de nous. Dans ce but, trente-six nouveaux convertis se sont présentés devant l'autel pour faire une profession publique de leur foi. Mgr Wisemann, qui était debout devant le jubé, leur a adressé une courte et touchante allocution, après laquelle les nouveaux enfants de l'Eglise ont récité le *Credo* de Pie VI. Ils ont été ensuite absous des censures qu'ils pouvaient avoir encourues; puis une messe a été célébrée, et à la suite on a chanté un *Te Deum* solennel. Cette cérémonie a produit l'effet qu'on en attendait, car, durant la semaine, plusieurs protestants sont venus à la cathédrale demander à être instruits des doctrines catholiques.

Un seul homme, l'abbé Gentilli, convertit en trois ans un nombre considérable de protestants. Ces conversions eurent lieu dans les villages de Belton, d'Osgathorpe et de Sheapeshed. En 1843, il convertit à Sheapeshed, soixante-quinze protestants, et à Loughboro

soixante et un. Le temps et l'espace nous manquent pour enregistrer le nombre prodigieux de conversions qui s'opèrent en Angleterre. Un digne prélat, Mgr Walsh, administre le sacrement de confirmation à soixante-douze personnes, dans la chapelle d'Aston-Hall ; et sur ce nombre on compte quarante-quatre protestants convertis depuis quelques semaines seulement ; en même temps un autre évêque, le docteur Briggs, confère le même sacrement dans la chapelle du Mont-Sainte-Marie-Bradfond, à cent quarante fidèles, au nombre desquels figurent trente nouveaux convertis. A Bilston, dans le Staffordshire, sur cent cinquante-trois personnes qui reçoivent le sacrement de confirmation, on compte soixante-trois nouveaux convertis. Peu après cinquante-six autres anglicans abjurent leurs erreurs dans la même ville. A Derby, vingt personnes adultes font leur profession de foi catholique dans l'église de Sainte-Marie, et elles ont le bonheur de voir leur exemple bientôt suivi par vingt-trois autres protestants. Quelques jours plus tard Derby est encore témoin de la conversion de quarante-neuf anglicans. Ici, il est constaté que deux cent cinquante abjurations ont eu lieu dans le même diocèse, en une seule année ; là, quatre familles très-respectables de Henley sont reçues à la fois dans le sein de la sainte Eglise catholique, et font leur profession publique de foi sous la direction du révérend Keeffe, pasteur de cette mission ; ailleurs, sur quarante-sept personnes qui reçoivent le sacrement de confirmation, on compte trente-sept protestants convertis ; ailleurs encore, dans l'espace d'une semaine, trois mille vingt et une personnes reçoivent également la confirmation des mains du très-révérend docteur Sharplex, évêque de Samarie et coadjuteur du vicaire apostolique du district de Lancashire ; et de ce nombre sont quatre cent cinquante nouveaux convertis, dont plusieurs ont reçu une éducation supérieure, et occupent un rang distingué dans la société. Un jour, c'est un prêtre vénérable, le révérend M. O'Keele de Hansey-Matwern, qui reçoit sept conversions à la fois ; un autre jour, on voit à Barsnley quatorze protestants abjurer ensemble leurs erreurs ; et ces conversions sont bientôt suivies d'un grand nombre d'autres dans la même ville. Tantôt c'est un saint missionnaire qui prépare à leur profession de foi des adultes dont le nombre va croissant tous les jours, et qui voit des mères protestantes lui apporter leurs enfants à baptiser ; tantôt c'est un pasteur zélé, le révérend M. Daly, qui parcourt en apôtre la petite ville de Saint-Just et les environs, annonçant partout la parole de Dieu, et qui a la consolation de voir une province presque entière revenir à la vérité.

Suivant un journal anglais, le *Liverpool Times*, le nombre des catholiques, vers le commencement de l'année 1843, s'élevait déjà à 230,000 à Londres et aux environs ; on en comptait 26,000 dans le seul comté de Lancashire ; le nombre s'en est considérablement accru en deux ans. Depuis quelques années, on évalue à 3,000 environ les conversions qui ont lieu annuellement en Angleterre ; parfois elles ont dépassé ce chiffre.

Dans les premiers jours de l'année 1843, un ministre protestant rentre dans le giron de la sainte Eglise catholique, et peu de temps après lui, cent soixante-dix de ses coreligionnaires imitent son exemple. Au mois de décembre de cette même année, madame Lambe et ses deux filles font abjuration publique du protestantisme ; quelque temps après, dix-huit protestants de diverses sectes se convertissent et abjurent dans l'église de Jersey, entre les mains du révérend M. Cunningham. Dans le courant de 1844, l'église de Morfields, qui est une des principales de Londres, ne voit pas se passer un seul dimanche sans que six ou sept protestants fassent abjuration ; et, en consultant les registres des baptêmes, on a trouvé que durant les six derniers mois de cette même année, cent vingt-sept protestants s'étaient faits catholiques dans cette même église.

Quant à l'Ecosse, on lisait dans le *Tablet* de Dublin les lignes suivantes adressées de Glasgow : « Quoiqu'il n'y ait eu, pendant ces dernières années, qu'un petit nombre de conversions à l'Eglise catholique parmi la classe élevée et les ministres de l'Eglise d'Ecosse, il ne faut point laisser croire à vos lecteurs que la doctrine catholique reste stationnaire en Ecosse. Bien au contraire, elle y fait des pas de géant. Pour le prouver, je dois seulement vous apprendre que quarante-six églises catholiques ont été bâties, et cinquante ecclesiastiques adjoints à la mission, durant les six années qui viennent de s'écouler. Les bonnes

Sœurs de la Charité et d'autres religieuses se multiplient chaque jour parmi nous. Dans toutes les villes et dans tous les villages, des ouvriers instruits, hommes et femmes, entrent dans le sein de l'Eglise romaine. Le cercle de mes connaissances n'est pas étendu, et cependant je pourrais nommer deux cents personnes que j'ai connues protestantes et qui aujourd'hui sont de très-fervents catholiques. »

En 1845, Mgr Wiseman adressait aux évêques de France la lettre suivante sur le mouvement religieux en Angleterre :

Paris, octobre, 1825.

« Monseigneur,

« Le lien de sympathie qui unit les parties et les membres de l'Eglise catholique, la confiance que l'évêque de cette Eglise (quelque indigne qu'il puisse être de ce nom) doit avoir en la bonté et en la charité des autres pasteurs ses frères, tels sont, Monseigneur, les titres qui me font espérer que vous voudrez bien m'accorder votre attention et votre intérêt.

« Il a plu à la divine Providence de vous placer, pour exercer votre ministère, dans un pays où la religion catholique est reconnue et professée par la presque totalité de la population; où un clergé nombreux, zélé et exemplaire allége le fardeau de votre charge pastorale et vous console par des fruits abondants de salut; un pays, enfin, où, après bien des années d'épreuve, vous voyez la religion et ses vénérables ministres sortir comme l'or de la fournaise, plus purs et plus brillants qu'avant d'y avoir passé. Quant à nous, nous avons au contraire été placés par la même Providence dans un pays où l'hérésie et le schisme ont longtemps prévalu et tiennent encore le peuple en masse enchaîné dans les ténèbres; où le nombre des ouvriers évangeliques est insuffisant pour la moisson; en un mot ou nous avons tout à faire : bâtir les églises, pourvoir à l'éducation, et fonder des institutions religieuses. Mais au milieu de cette désolation il a plu au Tout-Puissant d'opérer un changement propre à nous remplir de consolation. Il a fait briller sur nous un rayon d'espérance,qui dissipe les ténèbres de l'avenir; il a allégé nos travaux et les a rendus agréables, comparativement à ce qu'ils ont été pour nos pères dans le ministère. Nos prédécesseurs ont semé dans les larmes, et nous récoltons dans la joie.

« L'Eglise catholique tout entière a appris avec allégresse qu'il se manifeste en Angleterre un nouvel esprit religieux, que l'on ne peut s'empêcher de regarder comme une manifestation de ce même Esprit-Saint qui agita les eaux du chaos pour produire l'ordre et la lumière, et qui semble agiter aujourd'hui le sombre océan des erreurs humaines dans le but d'en tirer l'unité, la vérité et un monde nouveau de foi religieuse. Ce n'est pas seulement qu'il s'opère au milieu de nous des conversions plus nombreuses qu'autrefois, et parmi des personnes occupant dans la société des positions plus éminentes; mais les vieux préjugés s'effacent; on nous exprime des sentiments affectueux, et les esprits, en nombre plus considérable que jamais, se préoccupent du retour à l'unité et le désirent. Dans ce changement, le Tout-Puissant a eu soin de nous prémunir contre les dangers de la présomption, en nous plaçant dans l'impossibilité de nous attribuer même la plus faible part du bien qui s'opère.

« Ce qui se passe en Angleterre ne saurait s'expliquer ni par l'activité, ni par les prédications de notre clergé, ni par les ouvrages de nos écrivains, ni par le zèle et la piété des fidèles. Ce n'est ni l'habileté, ni la prudence, ni la puissance, ni l'adresse, ni la sagesse de l'homme, qui ont, même d'une manière éloignée, concouru au développement de ce qui se fait autour de nous. Bien au contraire, il semble que toute intervention de notre part, dans le but de hâter le dénouement, en aidant à venir à nous ceux qui se rapprochent de nos doctrines, ait eu pour résultat de retarder, plutôt que de seconder les effets qui se produisent. Une impulsion spontanée de la grâce et une succession providentielle de circonstances, sont les deux seuls moyens auxquels le Maître des hommes et des choses ait eu recours, pour produire les glorieux résultats dont nous sommes témoins.

« La foi nous apprend que nous pouvons favoriser cette action de la grâce d'une ma-

nière certaine, en recourant à la prière, et l'expérience nous a dit que c'était là notre seule et notre plus puissante ressource.

« Les catholiques d'Angleterre ont appris avec une sincère gratitude que leurs frères du continent et de la France en particulier, ont déjà uni leurs supplications aux leurs. Ils ont vu une preuve d'amour fraternel dans cet empressement à prier pour le retour de l'Angleterre à l'unité de la foi, au moment où Dieu commençait à toucher le cœur de quelques protestants, et à leur inspirer la pensée de chercher leur consolation dans le sein de leur mère affligée. Ces deux impulsions se sont développées simultanément ; l'une répondant à l'autre ou plutôt la secondant, et étant en quelque sorte sa récompense. Ainsi, nos prières devaient redoubler d'ardeur en proportion du succès dont elles sont couronnées. C'est là, Monseigneur, le genre de secours, la charité que le plus humble de vos frères vient solliciter de vous. Nous sommes arrivés à une crise des plus consolantes ; les esprits sont plus que jamais agités et inquiets sur ce qu'ils doivent faire. Un grand nombre des hommes qui sont disposés à venir à nous, ont à soutenir les luttes les plus terribles. Ils sont placés dans l'alternative de choisir entre la perte de tous les biens terrestres et le rejet de la vérité ; ils ont à vaincre le respect humain, les préjugés, à sacrifier leurs plus chers intérêts de famille, et souvent des affections que respectent la nature et la loi de Dieu. Toutes ces circonstances concourent à rendre leur conversion plus difficile, et pour plusieurs la démarche d'entrer en communion avec l'Eglise demande un esprit de sacrifice poussé à un degré héroïque.

« Quel catholique pourrait refuser ses prières, quel enfant de l'Eglise ne s'estimerait heureux de venir au secours des âmes engagées dans cette terrible lutte ? Plusieurs sont encore chancelants et indécis sur le parti qu'ils doivent prendre. Qui se refuserait à demander pour eux l'esprit de sagesse et de force dans toute sa plénitude ?

« J'espère, Monseigneur, que vous ne trouverez pas présomptueux de ma part l'appel que je fais à votre charité en faveur de cette cause, qui mérite tout l'intérêt de votre clergé et de votre troupeau.

« Le vénérable prélat dont je suis le coadjuteur a pensé, après mûres réflexions, et je me suis rangé de son avis, qu'un des moyens les plus efficaces pour hâter le moment du retour dans le commun bercail de tous ces frères, qu'un mouvement d'erreur en a fait sortir depuis longtemps, serait de solliciter de nos frères les évêques de France et des autres pays catholiques, une grande manifestation de sympathie et de prières, à l'égard de la malheureuse Eglise d'Angleterre.

« Cette circonstance vous explique, Monseigneur, comment je m'adresse à vous, plutôt que toute autre personne plus digne de remplir cette mission.

« Si nous pouvions, comme fruit de cet appel, espérer obtenir de vous une demande publique de prières de la part de vos prêtres, de vos communautés religieuses, ou de tous vos fidèles, si surtout nous pouvions obtenir de chacun des prêtres de votre diocèse une oblation de l'adorable sacrifice en faveur de notre malheureux pays, nos désirs, Monseigneur, seraient largement satisfaits.

« Nous aurions soin nous-mêmes ensuite, de porter à la connaissance de toute l'Angleterre ces témoignages et ces ardents désirs de votre charité ; et l'Église d'Angleterre répondrait, nous en avons l'espérance, à ces vœux de ses anciens frères.

« Vos cœurs pourraient jouir ainsi, dès cette vie, de la récompense due à votre charité, en attendant que Dieu rende ce bienfait au centuple dans le ciel, tant à vous, Monseigneur, qu'aux membres de votre clergé et à votre troupeau.

« Je vous prie d'excuser cette importunité, et de me permettre de me dire,

« Monseigneur,

« De votre Grandeur,

« Le très-humble et respectueux serviteur,

« N. WISEMAN,

« Évêque de Mélipotame. »

Le docteur Walsh, vicaire apostolique du district du Milieu, dans une de ses visites, confirma six cents protestants convertis; dans le voisinage de Withby, comté d'York, une congrégation nombreuse de protestants dissidents s'étant dégoûtée de son prédicant, résolut d'appeler dans sa chapelle, qui lui appartenait, M. Rigby, prêtre catholique d'Ugthorpe. On l'invita à venir, et les protestants se firent instruire dans la religion catholique.

Dans les environs du manoir de Grâce-Dieu, dans le Leicestershire, où il se fit en quelques années des conversions nombreuses, trente protestants abjurèrent l'erreur dans le cours de l'année 1846. Dans l'île de Jersey, sept protestants ont été admis dans l'Église le 30 décembre 1846, le rév. Cunningham, chargé de cette mission, en avait déjà converti plus de deux cents. Le vicaire apostolique du district occidental confirmait à cette époque trente convertis à Taunton. On vit la conversion au catholicisme d'une communauté de femmes puséistes, fondée à Londres, par un curé anglican, dans sa paroisse, le rév. M. Bennet. Voici, sur la conversion de ces religieuses, quelques détails. L'évêque de Londres avait engagé M. Bennet à se démettre de sa cure, et comme il ne s'empressait pas à suivre ce conseil, ses paroissiens prirent une voie moins douce. Ce fut à coups de pierres qu'ils le déterminèrent à quitter sa place. Ils le séparaient du même coup de ses religieuses, et les persécuteurs ne se doutaient pas qu'une fois soustraites à sa direction, ces pauvres femmes ne finissent par renoncer au puséisme. En cela ils ne se trompaient pas. Ces âmes dévouées ont cessé d'être puséistes, mais pour se faire catholiques.

Une lettre, adressée de Londres à la *Volkshalle* de Cologne, contient les observations suivantes : « En 1850, vingt-quatre ecclésiastiques anglicans embrassèrent la foi catholique ; on en compte trente-quatre qui se sont convertis en 1851. Le nombre des laïques qui se sont convertis s'est élevé à soixante-dix dans l'année 1851. Plusieurs d'entre eux ont beaucoup souffert dans leurs intérêts matériels par suite de leur conversion. On cite entre autres une jeune dame, dont le père a 500,000 francs de revenu, qui a été chassée de la maison paternelle parce qu'elle a embrassé le catholicisme. » Les journaux ont cité des noms remarquables appartenant aux premières familles d'Angleterre.

Nous n'avons pu signaler qu'un bien petit nombre de cette multitude prodigieuse de conversions opérées en Angleterre, principalement dans ces vingt-cinq dernières années.

Dans son livre intitulé : *Conversion de cent cinquante ministres anglicans*, etc., M. Jules Gondon résume ainsi les causes principales de ce grand mouvement religieux de l'Angleterre : « Des causes de deux sortes ont préparé les événements qui se passent sous nos yeux. Les unes sont inhérentes à l'organisation religieuse de l'Angleterre; les autres, quoique indépendantes des premières, ont agi d'une manière simultanée pour amener la crise actuelle.

« L'Église anglicane, tout en se séparant de l'unité, conserva l'organisation ecclésiastique, et maintint la plupart des doctrines qu'elle avait reçues de Rome. Quoique les principes et la discipline se soient émoussés dans les égarements qui suivirent cette mensongère réformation, cependant l'Église nationalisée d'Angleterre conserva toujours en elle des éléments de vie qui se développent aujourd'hui. Une des circonstances extérieures qui semblent avoir préparé davantage ce travail est, sans contredit, l'émigration du clergé français à la fin du siècle dernier. Lorsque la France ne fut plus digne d'être foulée par les pieds des saints, ses prêtres (1) passèrent en Angleterre, où leur présence eut un double résultat : D'abord le gouvernement qui les accueillit dut, pour être conséquent avec lui-même, cesser de persécuter, conformément aux lois, les sujets britanniques qui professaient un culte dont les martyrs et les confesseurs étaient accueillis par lui avec un sentiment de généreuse et louable hospitalité. De là le relâchement des lois pénales envers les catholiques ; c'était comme l'aurore de leur émancipation qui se levait sur eux, à mesure qu'ils accueillaient les confesseurs dont la patrie ingrate cherchait à étouffer la foi.

(1) On a évalué à 8,000, sans compter les moines et les religieuses, le nombre des prêtres français qui ont émigré en Angleterre.

« La seconde conséquence que nous avons à signaler, c'est que ces prêtres profitèrent de la bienveillance dont ils étaient l'objet pour remplir les fonctions d'apôtres, quoiqu'ils n'en eussent pas le nom. Dans leurs rapports avec leurs hôtes protestants, en enseignant leur langue aux fils des grandes familles au sein desquelles ils étaient accueillis, ils ne laissaient échapper aucune des circonstances qui leur permettaient d'expliquer leur foi et de faire connaître leur doctrine. Leur douceur, leur piété, leur vie exemplaire, étaient comme une prédication de tous les instants, devant laquelle se dissipaient les préjugés, s'évanouissaient les erreurs.

« Quelques conversions éclatantes, qui eurent lieu à l'époque où s'exerçait cet apostolat de l'exil frappèrent les esprits et les portèrent à l'étude sérieuse de la religion catholique. Il serait difficile de contester que l'émigration française ne soit une des nombreuses causes qui ont contribué à préparer de loin la crise religieuse. La présence du clergé français semble avoir ranimé, au sein de l'Angleterre protestante, les étincelles de vie que couvrait la poussière amoncelée par trois siècles d'erreurs. Nous devons aussi tenir compte de l'influence qu'a indubitablement exercée sur la société protestante d'Angleterre la présence des Irlandais, que la détresse de leur patrie refoule sans cesse dans son sein. La semence du catholicisme a été portée sur les ailes de la misère à travers le détroit qui sépare les îles sœurs.

« Le catholicisme a vu encore l'attention publique s'attacher à lui, quand le plus redoutable fléau de notre époque s'est abattu sur l'Angleterre. L'admirable dévouement du clergé catholique mis en regard de la conduite des ministres protestants a offert, en général, un contraste qui a fait soupçonner que le dévouement héroïque du prêtre prend son point d'appui hors de l'étroite sphère de l'humanité.

« L'étude de l'antiquité a produit aussi, au sein des universités, et celle d'Oxford en particulier, ce qu'on a appelé d'abord les *tendances* catholiques d'un certain nombre d'hommes, qui n'ont pas tardé à former une école. Ces tendances se formulèrent bientôt, et le puséisme imprima à la société anglaise tout entière ce mouvement remarquable qui a agité et agite encore si vivement l'Angleterre. Ce travail de renaissance catholique devait naturellement amener une réaction. La résistance a été vive, opiniâtre; les ennemis du parti anglo-catholique ont fait appel aux passions populaires. Cette réaction a contribué à achever ce que l'étude, la bonne foi et la prière avaient commencé dans un grand nombre d'esprits. »

VI.

DES CONVERSIONS EN ALLEMAGNE.

En Allemagne, le nombre actuel des catholiques suffit à lui seul pour montrer quelles innombrables conquêtes le catholicisme a fait sur le protestantisme, dans ce pays que les prétendus réformateurs du XVI^e^ siècle avaient enlevé presque en entier à l'unité catholique.

Comme la guerre de trente ans fut plutôt la lutte des Etats de l'empire que la guerre religieuse des peuples, nous trouvons que la majeure partie des dynasties d'Allemagne appartiennent au protestantisme et la majeure partie du peuple au catholicisme. Ainsi, en prenant pour le nombre des dynasties d'Allemagne 38, et pour celui de la population plus de 35,000,000, nous trouvons sous la proportion que voici :

	catholiques.	protestants.
Sous 6 gouvernements cathol.	13,328,204 et	3,022,114.
Sous 32 gouvernements protest.	6,081,964	12,834,079.

Ainsi le tiers des catholiques d'Allemagne se trouve sous des gouvernements protestants tandis qu'il n'y a que la cinquième partie des protestants qui se trouvent sous des gouvernements catholiques, et cela en comptant le royaume de Saxe, dans lequel la famille royale catholique est à la tête d'une population presque exclusivement protestante.

A côté des catholiques et des protestants de la confédération germanique se trouvent 318,000 juifs; 4,700 Grecs; et 300 arméniens.

La grande partie des catholiques soumis à des gouvernements protestants appartient à la Prusse :

On compte en Prusse (1840) 8 millions évangéliques ; 5 millions catholiques ; 3 millions juifs et 14,000 menhonites. Les catholiques sont particulièrement nombreux à Posen, dans la Prusse occidentale (population polonaise), ensuite dans la Silésie, si longtemps autrichienne, enfin dans les anciennes principautés ecclésiastiques de Westphalie et des évêques électeurs de Cologne et de Trèves. On compte :

En *Brandebourg*, sur 1,740,000, un nombre presque imperceptible de catholiques.

En *Poméranie*, sur 990,000 habitants, encore moins de catholiques qu'à Brandebourg.

En *Saxe*, sur 1,560,000 habitants, 90,000 catholiques.

En *Prusse* (deux provinces), sur 2,148,000 habitants, 555,000 catholiques.

Dans la province de *Posen*, sur 1,169,000 habitants, plus de 700,000 catholiques.

En *Silésie*, sur 2,679 habitants, près de la moitié sont catholiques.

En *Westphalie* et dans la *Province rhénane*, sur 3,729,000 habitants, 2,350,000 catholiques.

Qu'il nous suffise de dire que, dans le cours des dix dernières années, une seule congrégation religieuse de Vienne a instruit plus de cinq cents hétérodoxes, et que trois cent cinquante ont abjuré leurs diverses erreurs. Cent cinquante et un d'entre eux étaient Juifs. Dans la seule année 1840, il s'est converti à notre sainte religion, dans les États autrichiens, la Hongrie non comprise, cinq cent quarante-huit personnes de différentes sectes. En Hongrie, malgré les contradictions et les offenses qu'y souffre notre foi, plusieurs conversions signalées ont eu lieu, notamment en 1842. L'excellent journal ecclésiastique, intitulé : *Fasciculi Ecclesiastico-Litterarii*, qui s'imprimait à Pesth, en rapporte plusieurs.

Les résumés officiels des changements de religion, dressés vers 1844, montrent que dans le cours d'une année, vingt et quelques catholiques se sont déclarés protestants ; encore étaient-ce principalement des enfants nés de mariages mixtes, qui avaient été clandestinement élevés dans l'erreur protestante, et qui, parvenus à l'age de majorité, se sont déclarés ce que leur éducation les avait faits ; tandis que dans le même laps de temps, 886 protestants et 51 juifs ont embrassé la foi catholique. Il se passe rarement une année sans que quelques ministres protestants ne passent à l'Eglise catholique. Il a été fait en Autriche un relevé officiel des changements de religion qui ont eu lieu en 1842, dans toute la monarchie, la Hongrie et la Lombardie exceptées. Il en résulte que quatre-vingt-dix personnes ont affligé l'Eglise par leur apostasie pendant cette année, qui, en revanche, en a ramené neuf-cent trente-six au bercail de Jésus-Christ. Le relevé général des conversions à la foi catholique, qui ont eu lieu de 1833 à 1844, c'est-à-dire en dix années, en porte le nombre à cinq mille deux cent quarante-huit.

En août 1851, on écrivait de Silésie : « Il y a de nombreuses conversions de protestants au catholicisme. Dans les trois dernières années, le nombre des prosélytes, dans cette seule province, s'est élevé à 800. » En mars 1852, le *Lloyd* annonçait que deux cents communes de 6,000 âmes, appartenant au schisme grec, et situées dans le comté de Kraschon (Hongrie), étaient rentrées avec leur pasteur au sein de l'Eglise catholique

En Saxe comme dans le reste de l'Allemagne, les conversions sont très-fréquentes dans le peuple ; et le surintendant Ammon de Dresde se plaignait avec amertume, dans un sermon prononcé et imprimé en 1822, que l'on changeait aujourd'hui de croyance comme de vêtements, et que cela ne nuisait même plus à la considération de ceux qui rompaient ainsi *avec l'Eglise, leur épouse*, et avec leurs frères de religion. En 1847, l'*Allemagne méridionale* annonçait qu'une personne de haut parage, la femme du ministre du roi de Saxe, dont le mari était encore protestant, venait d'embrasser la foi catholique, et qu'un assez bon nombre de dames de Dresde se montraient si favorables à cette foi, qu'il y avait lieu d'espérer que peu à peu elles suivraient cet exemple. Nous avons la joie, écrit-on de Dantzich (Prusse), d'observer de jour en jour, de plus notables progrès du catholicisme dans notre ville.

Pendant le cours de cette année, vingt-sept personnes appartenant au protestantisme sont rentrées dans l'Eglise, abandonnée par leurs pères. Deux autres se préparent aussi à imiter leur exemple. Dans le cours de l'année 1829, plus de cent protestants du diocèse d'Erlau se sont réunis à l'Eglise catholique.

Au moment même où nous écrivons, 15 juillet 1852, nous trouvons dans les journaux l'annonce suivante : « Prusse. — Trente-et-un protestants s'étant convertis le 5 juillet 1852 au catholicisme, le conseil supérieur évangélique a adressé, à tous les surintendants, une circulaire pour leur demander les motifs de ces conversions, afin que l'on puisse prendre les moyens d'obvier à ce mouvement. »

Des conversions très-nombreuses ont lieu en Bavière, où le mouvement religieux se prononce de plus en plus. En 1851, dans la mission d'Etlingen, les Jésuites ont converti quarante-deux protestants. Beaucoup d'habitants de Carlsruhe avaient suivi leurs prédications ; il y eut des conversions parmi eux, et surtout dans l'armée : un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant ont fait abjuration le même jour, et on compte, dans la même ville, soixante-dix personnes qui se sont fait instruire dans la religion catholique. Un grand nombre de personnes notables de la ville ont demandé par écrit qu'une mission y soit donnée. En même temps les Rédemptoristes opéraient de nombreuses conversions dans le cercle de Liégen. — On écrivait récemment : « Les conversions de protestants continuent en Allemagne et surtout en Prusse ; un seul ecclésiastique de Breslau a converti 800 protestants depuis trois ans. »

On peut juger du reste de l'état actuel du protestantisme en Allemagne, et de son mouvement général de retour vers le catholicisme par les aveux suivants du *Correspondant du nord de l'Allemagne*, organe des luthériens à Mecklembourg :

« Nous sommes luthériens par la naissance et l'éducation, et certes ce n'est pas une passion coupable qui nous porte à nous séparer de ce que Dieu nous a donné. Nous n'avons en vue, en nous séparant, ni un avantage temporel, ni aucun intérêt personnel ; mais comment pourrions-nous rester plus longtemps dans une Eglise où il n'y a que désunion, faiblesse et ruines? Or, telle est l'Eglise luthérienne. Nous avons la prétention de fonder notre foi sur la Bible, et de rejeter ce qui la combat. C'est très-bien ; mais, tout le monde en convient, la Bible est un livre plein d'obsurités et de difficultés.

« On dit, il est vrai, que celles-ci proviennent de ce que Dieu, infiniment parfait, demeure toujours, lorsqu'il se révèle à nous, hommes imparfaits, incompréhensible par quelque endroit, et c'est pour cela que nous acceptons la sainte Ecriture, malgré certains passages qui nous sont impénétrables. Il doit cependant y avoir pour la plus grande partie des textes une interprétation à notre portée, et une manière de discerner la véritable. C'est cette interprétation sûre, invariable, telle que la possède l'Eglise catholique, qui manque à l'Eglise luthérienne. Non-seulement nos théologiens disputent à tort et à travers sur la canonicité de tel ou tel livre, effaçant par un trait de plume soit un chapitre, soit un verset; mais ils tombent encore dans les plus graves dissentiments lorsqu'il s'agit de l'intelligence des passages dont ils reconnaissent l'authenticité.

« Quand l'un a démontré *clair comme le jour* qu'un tel endroit doit être pris dans un tel sens, il en vient aussitôt un autre qui démontre également *clair comme le jour* que tous les interprètes se sont trompés avant lui, et qu'il faut l'entendre dans tel autre sens. Or, tandis que les théologiens eux-mêmes ignorent l'art de pénétrer le sens de la Bible, combien ne sommes-nous pas à plaindre, nous autres pauvres laïques? On nous renvoie à la Bible, et nulle part nous ne trouvons aucun moyen de comprendre ce livre de manière à arriver à l'unité de foi. Mais quoi? Qu'est-ce donc qu'une Eglise qui en appelle toujours et partout à la Bible, sans pouvoir fournir une interprétation invariable et solide? qui ne peut jamais dire avec une pleine assurance à ses fidèles : *Telle est l'interprétation de l'Eglise, et cette interprétation est la vraie?* Ne faut-il pas douter si elle possède le Saint-Esprit, et tout homme attaché de bonne foi au christianisme ne doit-il pas tourner ses

regards vers celle qui dit dogmatiquement : « *Voilà la décision de l'Eglise?* » N'est-il pas amené par le bon sens et la logique à s'en tenir à cette décision ?

« Nous en sommes là. Il se produit chez nous un mélange d'opinions contradictoires, qui donne lieu aux plus sérieuses réflexions. Nous avons des prédicateurs vieux luthériens, des orthodoxes, des piétistes, des supernaturalistes, des rationalistes, avec tous les degrés de nuances et de transition qui conduisent des uns aux autres. Dans la même chaire le Christ est tantôt : *Le Fils éternel du Père éternel,* » tantôt seulement : *Le plus sage des hommes.* Les fidèles sont instruits avant midi que l'homme ne rentre en grâce auprès de Dieu que par la rédemption que le Christ a accomplie en sa croix ; après midi, que le seul mérite personnel acquiert le ciel. Un prédicateur dira à ses confirmants que l'explication des Commandements est l'essentiel ; un autre prétendra, dans cette même église, que les doctrines sur la foi et les sacrements occupent la première place, et que le reste ne vient qu'en seconde ligne.

« Voilà pourtant où en est la direction dans tout l'enseignement. A quoi peuvent dès lors se rattacher les communautés au milieu de ces variations diamétralement opposées sur des points fondamentaux ? Il est évident qu'elles ne sont pas toutes vraies, puisqu'elles sont contradictoires : il faut qu'une seule soit vraie. Quelle est-elle ? à quelle doctrine doit-on soumettre sa foi pour espérer légitimement le salut ? L'Eglise luthérienne ne nous donne à cet égard ni principe ni décision. Elle laisse au contraire ses ministres libres de décider comme ils l'entendent ; ses ouailles, libres d'errer dans ce dédale de contradictions. Mais cette bigarrure ne se manifeste pas moins dans tout ce qui a rapport au culte extérieur, que dans l'enseignement théologique. Nulle part l'uniformité n'existe.

« Dans presque toutes les communes les choses liturgiques sont abandonnées au caprice individuel, tout comme le costume des dignitaires de l'Eglise. Pour ce qui concerne les livres de cantiques, les mélodies, les textes de sermons, l'ordre du service divin, la liturgie de l'autel, la forme du baptême, de la confirmation, de la cène, du mariage, de l'enterrement, la pratique d'une localité n'est jamais entièrement conforme à celle d'une autre, et souvent, lorsqu'à une distance de quatre ou six milles, on visite une Eglise ou qu'on assiste à un office, on reconnaît à peine si l'église et la commune ont la même profession, tant on trouve tout changé et disparate. Qu'est-ce, encore une fois, qu'une Eglise qui n'est pas même parvenue à établir l'unité dans les choses de cette importance ? Sous de telles conditions et avec des désaccords aussi essentiels, comment l'esprit d'union pénétrerait-il les cœurs pour y faire sentir la force de la communauté ?

« Les ministres vivent dans les communes seuls et indépendants, libres de faire et de laisser faire, selon que cela leur convient ; les consistoires ne s'en inquiètent nullement, tant que les pasteurs font la besogne de rigueur et qu'ils ne sont pas l'objet de quelque plainte. Dans bien des endroits les visites sont tombées en désuétude ; le pasteur et le sacristain, souvent le sacristain et le pasteur vaquent à l'administration spirituelle de la commune, année bonne, année mauvaise, avec la même routine, la même nonchalance, ou plutôt avec une négligence croissante et une décadence de plus en plus sensible. Personne ne s'inquiète si le service divin se fait, si la parole de Dieu est convenablement prêchée, si le soin des âmes existe, si les confirmants sont catéchisés et reçoivent une instruction convenable, et si tout ce qui concerne le bien et l'administration spirituelle de la commune est fait avec zèle, intelligence et exactitude, ou si le contraire n'a pas lieu. Les pasteurs font des rapports, il est vrai, mais ils font eux-mêmes ces rapports pour eux et leurs ouailles, et la plupart de ces rapports restent sans aucun résultat. C'est que le gouvernement de l'église se trouve entre les mains d'hommes ou qui n'y connaissent rien, ou qui sont tellement absorbés qu'ils rendent grâces au ciel lorsque les choses, restant dans la vieille ornière du passé, sont encore un tant soit peu supportables.

« Voilà le tableau de l'intérieur de l'Eglise luthérienne. Son état n'offre que désunion, faiblesse et impuissance ; et dans une telle situation, quel bien peut-elle faire ? Jetons un coup d'œil autour de nous. Des écoles sous la direction d'instituteurs sans foi et sans

connaissances, qui ramassent à peine, dans certains endroits, autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim ; des pasteurs vieux et décrépits, chargés de leur ministère jusqu'au dernier soupir, ou réduits à la misère s'ils l'abandonnent pour le bien de la paroisse ; des pasteurs sans foi, sans mœurs, paresseux et indifférents, à l'abri de toute plainte et de tout jugement ; quelques autres tellement pauvres qu'ils ont à grand'peine pour le pain quotidien ; des églises parfois bien honteuses de se trouver à côté de confortables écuries érigées avec le plus grand luxe pour de nobles animaux, tant elles sont sales et pauvres ; une multitude de communes qui ont répudié la foi et ses ministres ; plus de traces du dimanche, ni du service dominical ; plus de sainteté dans le mariage ni dans l'éducation des enfants ; la religion bannie des familles ; plus aucune discipline religieuse nulle part, parce qu'il n'y a plus personne qui soit disposé soit à subir, soit à défendre le joug de l'Eglise : — voilà la situation de l'Eglise luthérienne, qui est l'Eglise nationale.

« Et c'est là que nous resterions ! Nous voulons sauver notre christianisme ; nous irons là où l'Eglise sait ce que dit l'Ecriture ; où l'Eglise prescrit ce que ses ministres doivent enseigner, ce que ses fidèles doivent apprendre ; où l'on veille sur l'uniformité du culte ; où tout est solennel, relevé, en harmonie avec le cœur et l'adoration ; où un puissant chef spirituel ne se courbe pas devant les puissants de la terre, mais seulement devant Dieu ; où les communes ont encore conservé de la foi, de la discipline, des mœurs religieuses ; où l'Eglise est réellement bâtie sur un roc contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas. C'est à contre-cœur que nous nous séparons de la maison de nos pères, mais il faut nous séparer. En avant vers Rome ! » (Wohl auf, zu Rom !)

VII.

CONVERSIONS DANS LES PAYS-BAS, LA SUISSE, LA RUSSIE ET L'ORIENT.

Dans les Pays-Bas, l'augmentation progressive du nombre des catholiques et la diminution des protestants ne sont pas moins sensibles qu'en Allemagne. Dans un relevé, déjà ancien, le *Catholique de Spire*, d'après le calendrier ecclésiastique des Pays-Bas, comptait, dans les provinces du Sud, 3,588,396 catholiques, et dans les provinces du Nord, 679,441 ; ce qui fait pour tout le pays 4,267,837 ; et il ajoutait que les protestants formaient à peine le quart de la population entière.

En Suisse, d'après le recensement général, fait à la fin de 1850, ce pays compte aujourd'hui 971,328 catholiques. La population totale est de 2,392,740 habitants.

A Genève, cette métropole du calvinisme, la compagnie des pasteurs calvinistes, poussant le protestantisme à une de ses dernières conséquences, a défendu, le 3 mai 1817, de prêcher la divinité de Jésus-Christ, et a exclu du ministère pastoral ceux des aspirants qui ne voulaient pas souscrire à cette formule d'apostasie. Il y en eut deux ou trois qui résistèrent, et qui, avec quelques adhérents, voulurent conserver l'ancienne croyance à la divinité de Jésus-Christ. Ils furent excommuniés et bannis. Les pasteurs de Genève leur donnèrent le sobriquet de *Momiers*, comme qui dirait partisans d'une croyance surannée, d'une croyance *momie*.

D'un autre côté, après avoir été proscrit à Genève pendant près de trois siècles, l'ancien culte y a été légalement rétabli. Une église a été accordée à ses habitants catholiques, dont le nombre approchait, en 1840, de 7,000. En 1819, le conseil d'Etat reçut avec *reconnaissance* le bref de Pie VII, qui plaçait le canton de Genève sous la juridiction de l'évêque de Lausanne, résidant à Fribourg. L'année suivante, ce prélat y fit solennellement sa première visite pastorale. Partout il fut accueilli avec distinction. Arrivé à la première paroisse catholique du canton, il fut complimenté par deux députés du gouvernement et par le curé. Le conseil d'Etat lui avait fait préparer à Genève un logement convenable. Deux fois le prélat se rendit processionnellement à l'église catholique, habillé en rochet et en camail, et précédé de plusieurs ecclésiastiques en surplis, et y prêcha. C'était pour la première fois, depuis la réforme, qu'on entendait un évêque dans cette ville, et qu'il y paraissait avec les marques de sa dignité. Enfin, le jubilé y a été prêché en français par

un religieux de la Compagnie de Jésus, et en allemand par un autre de la Compagnie du bienheureux Liguori.

Des conversions, relativement nombreuses, s'opèrent également dans les pays déjà presque entièrement catholiques, comme l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

La Russie qui, de nos jours, est le pays d'Europe, et même du monde, où le catholicisme est le plus astucieusement et le plus tyranniquement opprimé, la Russie protestante ou photienne a cependant offert à l'Eglise catholique un assez grand nombre de conversions remarquables, surtout dans le cours du XIX^e^ siècle. Nous mentionnons les principales dans ce *Dictionnaire.*

Dans la Russie proprement dite, il y a plus de 2,700,000 catholiques ; la Pologne russe, à elle seule, a près de 4,500,000 catholiques. Le schisme greco-slave compte 56 millions d'adhérents, mais il y a encore 23 millions de catholiques. Sur ce nombre, 20 millions suivent le rite latin, Le rite catholique slave est donc réduit à 3 millions. Il y a en outre parmi les Slaves 800,000 musulmans et 1,500,000 protestants.

Le nombre de juifs qui ont abjuré le judaïsme et embrassé le catholicisme, dans la seule ville de Varsovie, dans le courant de l'année 1841, dépasse le chiffre de 400. Ce ne sont pas des juifs seulement qui se convertissent, et ce n'est pas en Pologne seulement que des conversions ont lieu : il se fait dans toutes les parties de la Russie comme un grand travail de régénération, que hâtent les persécutions de l'empereur, et les apostasies mêmes qu'il impose à des consciences plus faibles que perverties, plus ignorantes que coupables.

Nous trouvons ici, comme pour tous les autres pays, une infinité de conversions sans indication du nom des convertis, et telles que celles-ci, par exemple :

Le 19 juillet 1840, un jeune homme, d'une famille distinguée de Russie, abjura le schisme de Photius, à Liége. Il voyageait depuis dix ans, étudiant et observant tous les systèmes, les opinions, les croyances qu'il rencontrait chez les différents peuples, et il n'a pu trouver la vérité, le repos de la conviction, et une règle certaine contre les égarements de l'esprit humain, que dans l'Eglise catholique.

Deux militaires polonais, protestants, réfugiés en France, firent connaissance, sur la fin de 1837, avec un prêtre catholique. Après quelques jours de conversations et de lectures sur les caractères qui doivent aider à reconnaître la véritable Eglise, fondée par Jésus-Christ, ils se sentirent ébranlés. Néanmoins, avant de prendre un parti, ils demandèrent à voir ce que disaient là-dessus les auteurs protestants. Le prêtre leur en procura autant qu'il en put trouver. Ce qu'ils y lurent ne servit qu'à redoubler leur crainte de n'être pas dans la voie du salut. Ce qui les troubla le plus, ce fut de voir le catéchisme de Genève mettre de côté la divinité de Jésus-Christ. L'un d'eux, au milieu de ses perplexités, s'avisa d'un expédient : c'était d'aller interroger un des plus fameux pasteurs de la capitale, et de voir s'il saurait mieux que leurs livres résoudre les difficultés accumulées sur le protestantisme. Il arrive à Paris, et c'est à M. Coquerel qu'il s'adresse. Il lui expose l'objet de sa visite, et le désir qu'il a d'apprendre de lui si l'Eglise réformée remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne; car enfin, ajoute-t-il, la véritable Eglise, d'après les promesses de Jésus-Christ, doit encore exister; si elle existe, elle doit avoir toujours existé; on doit apercevoir le fil par où elle tient à son fondateur; on doit la voir remonter, par une succession non interrompue de pasteurs, jusqu'à saint Pierre, jusqu'à Jésus-Christ. M. Coquerel, au lieu de répondre à la difficulté, renvoie l'interrogateur à la lecture de la Bible, à l'étude des langues orientales, aux conférences publiques qu'il devait ouvrir pendant l'hiver.

Le Polonais ne prit pas le change; il pria M. Coquerel de se borner à dire nettement et simplement lequel, à son avis, du protestantisme ou du catholicisme, pouvait montrer une suite de pasteurs qui remontât jusqu'à Jésus-Christ. M. Coquerel, embarrassé, se jeta de nouveau hors de la question, et débita des phrases où son auditeur trouvait plus de bruit que de sens, puis il renvoya la solution au lendemain.

Le Polonais revient le lendemain et renouvelle sa question. Le pasteur, pour toute réponse, prétend que ce n'est pas ainsi qu'on arrive à découvrir la vérité : que le choix d'une religion demande des réflexions, des recherches; pressé de nouveau, il laisse échapper d'un air mystérieux, mais dogmatique, ces paroles confidentielles : « La bonne, la vraie religion est celle que chacun, en lisant la Bible, se fait à soi-même. » — S'il en est ainsi, dit le Polonais, on aura autant de religions que de têtes ; je ne vois plus de société religieuse, mais une bizarre confusion d'opinions humaines ; je ne vois plus l'Eglise telle que Jésus-Christ l'a fondée, cette Eglise qui ne connaît et ne professe qu'une foi qui subsiste toujours visible, qui a des pasteurs sous un chef suprême, et qui doit vivre jusqu'à la fin des siècles. — Ce que vous m'objectez, reprit M. Coquerel d'un air amical et riant, vous a été soufflé, je le vois bien. Mais voudriez-vous me dire quel est votre âge? — J'ai 35 ans. — Et moi j'en ai 45. Eh bien ! dans dix ans vous penserez comme moi. — Non, monsieur, non, jamais, répliqua brusquement le Polonais ; j'ajoute que j'étais entré chez vous, encore protestant, et j'en sors catholique. » A ces mots il se retira, et bientôt après, lui et son ami firent leur abjuration entre les mains de l'évêque d'Amiens.

On lit dans le *Tableau des Conversions* par l'abbé Rohrbacher : « Nous indiquerons sur la Russie un dernier fait, avec la source de qui nous le tenons. L'abbé prince Alexandre de Hoenlohe était en relations particulières avec l'empereur Alexandre de Russie : il fit même le voyage de Saint-Pétersbourg à la demande de l'empereur, et eut avec lui plusieurs entretiens. Or, le prince de Hohenlohe a positivement assuré à un seigneur polonais, de qui nous le tenons, que l'empereur Alexandre est mort catholique, ainsi que sa femme, l'impératrice Elisabeth, et qu'ils étaient catholiques l'un et l'autre assez longtemps avant leur mort. »

Quant aux Grecs de Constantinople nés dans le schisme de Photius ou de Michel Cérulaire, voici les renseignements que donnait sur eux M. Etienne, procureur général de Saint-Lazare dans une lettre du 20 novembre 1840 : « L'ignorance presque seule les retient éloignés du centre de l'unité. Ils ne savent même pas quels points de foi les séparent de la véritable Eglise. Ces frères égarés font consister toute leur religion dans quelques pratiques extérieures, qui leur servent de symbole et même de prières. Malgré leur antipathie pour les catholiques, ils aiment nos cérémonies et assistent volontiers à nos sermons. Bon nombre d'entre eux viennent puiser à nos écoles l'instruction qu'il leur est impossible de se procurer ailleurs Ceux-là ne tardent pas à se défaire de leurs préjugés, à sentir que leur foi ne repose que sur des fondements ruineux, et à concevoir de la nôtre une idée plus favorable. Si l'on joint à ces premières impressions l'influence que des maîtres et maîtresses exercent nécessairement sur des enfants, la confiance qu'ils leur inspirent par une vie de dévouement et de vertu, les explications souvent répétées du catéchisme, il est facile de comprendre, et l'expérience ne permet pas d'en douter, que bientôt le retour des hérétiques consolera l'Eglise de leur défection.

« L'église des missionnaires lazaristes est comme un port de salut vers lequel se dirigent tous ceux qui veulent échapper au naufrage de l'erreur. Là des familles entières viennent sans cesse demander qu'on les instruise de la foi catholique et qu'on les réunisse au centre de l'unité. Dans l'espace de quelques mois, un des missionnaires, M. Bonnieux, a, pour sa part, réconcilié à l'Eglise cent vingt-deux hérétiques. Entre toutes ces conversions la plus éclatante est celle de M. Artin, archevêque hérétique de Van en Arménie. » (*Voy.* Artin.)

A Constantinople, on écrivait dès 1834 : Le nombre des conversions opérées depuis trois ans est de trois cent soixante ; les conversions sont bien plus fréquentes depuis qu'on a ouvert l'église. A Ancyre seulement, depuis quelques mois, dix-huit personnes se sont converties. Le Souverain Pontife a, comme on sait, érigé cinq évêchés du rite arménien dans la province de Constantinople. Des lettres de cette ville attestent, dit l'*Observateur romain* du 25 février 1852, que cette érection a déjà produit d'heureux résultats. Un mouvement marqué en faveur du catholicisme s'est manifesté dans le diocèse de Bursa. Dans le

seul village de Gok Karasy, deux cents familles arméniennes sont rentrées dans le sein de l'Eglise. Dans le diocèse de Murat, beaucoup d'Arméniens schismatiques avaient signé un acte dans le même but, et les populations des villages voisins manifestaient des intentions semblables.

Dans la lettre plus haut citée de M. Etienne, on lit : « De la tolérance les Turcs passèrent bientôt à l'affection pour notre culte. Aussi vit-on, il y a deux ans, un village entier de ces infidèles embrasser l'Evangile. On a même la preuve que les mahométans les plus capables d'apprécier les questions religieuses s'occupent en secret de l'étude du christianisme. Tout récemment, un Turc de Damas fit appeler à son lit de mort un prêtre catholique, et lui demanda le baptême. La surprise du missionnaire fut à son comble en le trouvant aussi instruit des vérités du salut qu'impatient de recevoir le sacrement de la régénération. Peu d'instants après lui avoir conféré cette grâce, il vit son heureux néophyte expirer dans les sentiments de la piété la plus édifiante. Avec l'islamisme tomberont aussi les sectes dissidentes. Jusqu'à présent, elles n'ont subsisté que par lui ; c'est en soudoyant le fanatisme des Turcs, qu'elles achetaient le droit de nous vexer impunément. Désormais cette voie leur est fermée. L'Eglise, libre de toute entrave, doit donc s'attendre à recueillir ici une riche moisson : d'abondantes consolations lui feront bientôt oublier ses douleurs passées. »

Une lettre d'Alep, en date du 17 juillet 1846, annonce la conversion au catholicisme de l'évêque syrien schismatique d'Ouria, près d'Alep, et de son secrétaire. Le prélat converti a fait abjuration entre les mains du patriarche du rite syrien catholique qui habite Alep ; il a lu ensuite la profession de foi d'Urbain VIII. Son projet était de retourner bientôt dans son ancien diocèse, où il espérait pouvoir ramener à l'unité une grande partie de son troupeau. La lettre reçue par Mgr l'archevêque de Damas annonçait en outre la conversion de cent cinquante familles à Mossoul. L'archevêque paraissait convaincu que la liberté dont jouit la religion catholique devra produire d'immenses résultats sur les dispositons manifestées par les chrétiens des diverses sectes qui remplissent l'Orient.

Nous trouvons dans le *Catholico* de Gênes l'extrait suivant d'une lettre écrite de Jérusalem, en date du 23 janvier 1850, par le missionnaire P. Jean Paul de Malte au R. P. François-Antoine, missionnaire de la même ville : « Je suis heureux de vous annoncer qu'en octobre dernier, à Andana, ancienne ville peu éloignée de Tarse, cent cinquante familles d'Arméniens schismatiques se sont converties à la religion catholique. A cette nouvelle, le patriarche schismatique de Constantinople s'est empressé d'envoyer un évêque et quelques prêtres pour entraîner ces pauvres gens à l'apostasie ; de son côté, le patriarche catholique du mont Liban est venu à leur secours pour les affermir ; mais, ayant abjuré leurs erreurs entre les mains de notre père gardien d'Alep, ils ont répondu aux envoyés des deux patriarches qu'ils ne voulaient pour guides et pasteurs que les religieux franciscains de la terre sainte. « En conséquence, ils ont immédiatement adressé une supplique à Rome, pour obtenir de changer de rite et d'être désormais latins sous la juridiction de la terre sainte. Ici le catholicisme fait chaque jour des progrès. »

L'*Observatore romano* rapportait des extraits d'une lettre écrite par un Franciscain de Jérusalem à un Franciscain d'Italie, à la date du 11 octobre 1850. Il est dit : « Depuis votre départ on a baptisé, sous condition, à Jérusalem : 1° une famille protestante, composée du père, de la mère et d'une petite fille de douze ans ; 2° un voyageur de Wurtemberg ; un autre protestant de la Saxe, et un autre du grand duché de Hesse : puis le 8 décembre 1850, trois autres protestants. Ainsi, en peu de temps voici dix Européens qui viennent de rentrer dans le sein de l'Eglise, sans compter vingt Grecs ou Cophtes qui sont aussi rentrés dans le giron de l'Eglise. Le nombre de convertis dans notre mission, depuis un an, dépasse six cent trente. »

Le patriarche écrit, le 29 août 1851, pour donner la nouvelle que, dans le courant du même mois d'août, vingt-quatre familles arméniennes, hérétiques de Tarse, ont abjuré

leurs erreurs et ont eu le bonheur d'être reçues dans le sein de l'Eglise catholique. Cet exemple salutaire a été suivi par tous les habitants d'un bourg situé à peu de distance de Tarse. Dans ce bourg il ne reste plus un seul hérétique.

Dans le voisinage d'Ispahan (Perse), sept cents Arméniens nérétiques sont rentrés, en 1841, dans le sein de l'Eglise catholique, en même temps que leur pasteur, et ont abjuré les erreurs de l'eutychianisme. Ce résultat est dû au zèle d'un prêtre arménien catholique, de Constantinople, qui exerce, depuis plusieurs années, son ministère au milieu de ses compatriotes.

M. Eugène Boré écrivait de Perse, en décembre 1839 : « Peu à peu je m'étais lié avec quelques mollahs (docteurs de la loi musulmane). Ils venaient s'asseoir à côté de moi ; nous nous faisions mutuellement les plus belles protestations d'amitié. Toutefois, vous comprenez que nos conversations étaient extrêmement limitées : le turc était notre seul moyen de communication, et ils n'en savaient pas plus que moi. Aussi la pantomime jouait-elle le plus grand rôte dans nos discours. Un de ces mollahs, surtout, m'aimait beaucoup. Nous passions ensemble de longues soirées sur la terrasse à fumer le tchibouk. Un jour que j'étais seul avec lui, et que, par suite d'un silence forcé, il me voyait réduit à analyser de haut en bas tous les passants, quel ne fut pas mon étonnement de l'entendre me dire en turc : *Je suis catholique !* Dans le premier moment, je regardai autour de moi pour voir qui venait de prononcer ces paroles, et à qui elles s'adressaient, tant était grande ma surprise. Comment, en effet, pouvais-je croire que cet homme, l'un des chefs de la secte d'Ali, eût renoncé à sa religion pour en embrasser une étrangère qu'il pouvait à peine connaître, et dans le mépris de laquelle il avait été élevé ? Il en était pourtant ainsi. Cet excellent mollah est réellement catholique ; mais il ne peut pratiquer entièrement sa religion, les musulmans ne pouvant en changer sous peine de mort. Du reste, j'ai appris depuis que plusieurs autres étaient dans le même cas. La foi mahométane est dans une telle décadence dans ce pays, que les hommes sincères et qui ont du cœur cherchent à se rattacher à autre chose. Quant aux autres, ils restent musulmans extérieurement ; mais au fond ils ne sont rien. »

De nombreuses conversions, malheureusement trop peu connues, s'opèrent dans toutes les parties de l'Orient.

VIII.

CONVERSIONS AUX ETATS-UNIS, EN AFRIQUE ET DANS LE RESTE DU MONDE.

« Soixante ans se sont écoulés depuis que l'épiscopat américain a inauguré l'ère de sa constitution apostolique. Ces pas ont été ceux d'un géant. Pour mesurer la course qu'il a déjà fournie, il importe d'abord de connaître ce qu'il était à son point de départ. En 1791, Mgr Carroll tint son premier synode diocésain ; tous ces prêtres y assistèrent, ils étaient au nombre de 22. Le dénombrement des catholiques donna les chiffres suivants : pour le Maryland, 16,000 ; pour la Pensylvanie, 7,000 ; pour le reste des États-Unis, 1,500, en tout 24,500. A l'exception d'un seul couvent, celui des Thérésiennes, il n'y avait point de communauté religieuse ou ecclésiastique, point de collége, point de séminaire, point d'écoles catholiques. Les quelques chapelles d'alors n'étaient que des cabanes, ou des maisons particulières qu'on louait pour le service divin.

« Aujourd'hui l'étonnement le dispute à la joie, en voyant succéder à un évêché trente siéges épiscopaux, à 22 missionnaires 1,100 prêtres, à de rares et pauvres chapelles 1,300 églises ou oratoires, à l'absence complète de tout établissement d'éducation et de charité 26 séminaires, 19 ordres religieux, 23 communautés de prêtres, 34 colléges dirigés par des ecclésiastiques, 58 couvents de religieuses, 86 pensionnats et écoles de filles, plus de 100 sociétés de bienfaisance, des hôpitaux et des asiles sans nombre, qui prospèrent par le dévouement des vierges consacrées à Dieu ; enfin, au premier troupeau de 24,500 catholiques un imposant bercail de deux millions de frères. Deux millions de fidèles sur un total de vingt millions, c'est un catholique sur dix Américains, tandis qu'au commencement

du siècle dernier on comptait un catholique sur deux cents Américains. Les conquêtes de la foi sont vingt fois plus rapides que l'accroissement général de la population.

« Une autre différence utile à signaler entre les deux époques, c'est qu'autrefois l'Amérique était protestante de nom et de fait, et qu'elle ne l'est plus que de nom. Les dix-huit millions peuvent se classer ainsi: quatre millions seulement sont attachés à quelqu'une des innombrables sectes qui fourmillent aux Etats-Unis et dont aucune prise à part n'égale en nombre l'Eglise catholique. Quatorze autres millions n'ont encore opté pour aucun culte; mais ils espèrent ne pas mourir, disent-ils, avant d'avoir fait leur choix. Pour qui sera leur préférence un jour? A en juger par les discours qu'ils tiennent, notre foi aurait plus à glaner qu'une autre dans cette moisson flottante.

« Ce qui résulte de ces données, c'est que l'esprit du protestantisme se retire de l'esprit américain dans la même proportion que le catholicisme y pénètre ; que pour la grande majorité, cet esprit se repose déjà dans l'indifférence, et tend chaque jour à s'éteindre dans ce néant de son origine. » (*Gazette de France*, 19 novembre 1850.)

En 1793, époque à laquelle la population de Philadelphie était de 12,000 âmes, on y comptait 500 catholiques, c'est-à-dire un sur 24 habitants. En 1840, la population était de 250,000 âmes, et le nombre des catholiques de plus de 45,000 ; soit un sur 5 habitants. Pendant les trente dernières années, la population a doublé, tandis que le nombre des catholiques a plus que triplé.

En 1844, le *Courrier des Etats-Unis d'Amérique* montrait que les conversions de la foi catholique n'avaient jamais été aussi nombreuses dans les Etats occidentaux de l'Union. Une des plus remarquables venait d'avoir lieu dans la famille d'un homme d'Etat, qui, sous la présidence de Van-Büren, dirigeait l'un des ministères : ce protestant, fanatisé à l'excès, avait, à cette époque, au sein du conseil des ministres, appelé les vengeances du ciel et des hommes sur la perfide secte des catholiques, et voici que ses deux fils ont embrassé cette même foi.

Un fait rapporté par un évêque de ce pays prouverait seul le grand nombre de conversions. Ce prélat, donnant la confirmation dans une ville de son diocèse, remarquait que, dans le nombre des confirmés, les deux tiers à peu près étaient des protestants convertis. Une chose multiplia singulièrement les conversions dans le Kentuckez, ce furent les prédications violentes du docteur Hall, ministre presbytérien, qui s'était emporté jusqu'à provoquer à Bordstown une conférence avec M. David coadjuteur de M. Flaget, évêque de Kentuckez, cette conférence dura cinq heures, et les arguments faits de part et d'autre ont été imprimés. Le résultat a été peu favorable aux protestants. Plusieurs d'entre eux, qui tombèrent malades dans ce temps-là, appelèrent des prêtres catholiques ; dans le nombre était le docteur Brow, de Lebanon, et trois ou quatre autres de la paroisse Sainte-Rose.

Depuis quelques années, la terre de Cham, l'Afrique même, semble vouloir sortir de son long sommeil de mort. Depuis que Dieu en a ouvert le nord aux Français et le midi aux Anglais, on a vu s'élever à ces deux extrémités deux évêchés catholiques, celui d'Alger et celui du cap de Bonne-Espérance. Le diocèse d'Alger, l'ancienne Icosium, comptait en 1840 une population catholique de soixante-quatorze mille âmes, dont quatorze mille dans la ville d'Alger. Au mois de juin de la même année, le nouvel évêque Dupuch avait déjà reçu cent trente abjurations de protestants, sans compter les musulmans et les Juifs. Dans le mois suivant, il en reçut un nombre proportionné à Constantine, l'ancienne Cirthe. Depuis, ce nombre s'est prodigieusement accru.

Ce sujet rentrant dans le *Dictionnaire des missions*, nous ne parlerons pas des immenses résultats des travaux de nos missionnaires à la Cochinchine, au Tonquin, en Corée, à la Chine, dans toute l'Asie, l'Océanie, l'Amérique du Sud et les autres parties du globe. Quelques faits suffiront pour en juger :

En 1836, au moment où M. Maubant pénétra dans la Corée, elle comptait tout au plus quatre mille chrétiens ; en 1839 il y en avait plus de neuf mille : en sorte que trois ans d'apostolat ont doublé le nombre de nos fidèles. Depuis l'arrivée de M. Imbert, en moins d'un an, on avait baptisé dix-neuf cent quatre-vingt-quatorze, c'est-à-dire près de deux mille adultes

Dans une seule province de la Chine on a administré, en une année, le baptême à plus de trente-sept mille individus. A Ceylan, le nombre des catholiques s'augmenta en moins de vingt ans de plus de cent mille. En très-peu de temps Mgr Pompallier convertit plus de 40,000 idolâtres dans la Nouvelle-Zélande.

Les progrès du christianisme parmi les Cingalais étaient tout aussi remarquables. Les rois de Candy et de Cotte reçurent le baptême, et le jour où la cérémonie eut lieu pour ce dernier, plusieurs de ses nobles suivirent son exemple. Bientôt l'élan devint général ; des hommes et des femmes de toutes classes se firent chrétiens, et les prêtres de Bhoudda durent se réfugier dans l'intérieur du pays (27 sept. 1851). Le P. Vaz, oratorien, ayant été nommé vicaire général de Ceylan, par l'évêque de Cochin, poursuivit ses travaux apostoliques avec tant de vigueur qu'en peu de temps il eut rétabli le catholicisme à Jaffna et à Manaar, et ajouté à l'Eglise plus de 30,000 âmes converties de l'idolâtrie (27 sept. 1851).

Rien ne saurait mieux exprimer le désir ardent de s'instruire du catholicisme qui dévore tous les peuples idolâtres et sauvages que ces belles paroles d'un jeune chef de la Nouvelle-Zélande à l'un de nos missionnaires : « Si mon corps éprouve la faim après avoir passé un jour et demi sans manger, mon âme sent plus vivement encore le besoin de s'instruire : fais-moi connaître les preuves de la religion catholique, car lorsqu'on me demande raison de ma foi, j'appuie le front sur ma main et je cherche ; mais comme je ne trouve rien, je reste muet. »

IX.

CONVERSIONS DE JUIFS.

L'immense mouvement de retour des protestants de toutes les communions vers le catholicisme est assez connu. Celui des juifs l'est moins. Voici ce qu'en dit l'homme le plus compétent sur cette matière, M. Drach :

« Ce mouvement bien extraordinaire dans la nation juive, et qui semble être un signe certain des derniers temps du monde, a commencé à se manifester, il y a une vingtaine d'années, dans tous les pays, mais surtout en France, ce ressort puissant dont l'impulsion agit sur le reste du monde civilisé. Les enfants de Jacob retournent en foule, sans exagération aucune, à la foi catholique, véritable croyance de leurs ancêtres. Une partie va se perdre dans le protestantisme. Mais il n'est pas rare de voir ces Israélites misérablement fourvoyés, rentrer dans le *droit chemin*, qui conduit de la Synagogue à la seule Eglise fondée par son divin Instituteur, sur le roc solide et indéfectible, la chaire de saint Pierre...

« Un assez grand nombre d'autres israélites, particulièrement des Polonais, gagnés d'abord au protestantisme, par les *recruteurs* de la *Jew Society*, de Londres, dont les moyens de persuasion sont l'argent et les promesses d'établissements. Cette société dispose tous les ans d'une somme qui était, il y a quelque temps, de 25,000 livres sterling, produit de souscriptions. Dès que ces nouveaux Nathanaëls s'aperçurent qu'on les avait trompés, en leur donnant une fausse Eglise pour la véritable Eglise de Jésus-Christ, ils se tournèrent vers le catholicisme aussi naturellement que l'aimant vers le nord, moyennant l'efficace salutaire de la grâce d'en haut. Nous avons connu, entre autres de ces israélites, trois rabbins polonais, qui sont venus à Paris, avant 1830, abjurer l'anglicanisme, et un rabbin de Fezzan, âgé de quatre-vingts ans, qui, sur le point de recevoir le baptême à Londres, renonça aux avantages temporels qui l'attendaient, et se rendit à Rome pour s'y unir, comme il disait, *à la bonne Synagogue de Dieu*. Bien lui en prit, car il termina bientôt sa carrière par une sainte mort. Comme il ne savait que l'arabe et l'hébreu, il se confessait au cardinal Mezzofanti.

« C'est surtout dans la classe éclairée des israélites qu'il y a de fréquentes conversions. En France nous pourrions nommer un assez grand nombre de médecins, d'avocats, de savants, d'officiers de tout grade, et d'autres Israélites recommandables. « Les voies de Sion sont tristes et désertes ; car on ne va plus en nombre à ses solennités. »

« En Russie un grand nombre de Juifs ont renoncé à la synagogue. Six cents se sont réunis à l'Eglise romaine, malgré les persécutions auxquelles elle est en butte dans l'em-

pire du czar. Ces nouveaux chrétiens sont si nombreux qu'il a fallu rendre un ukase pour régler leurs conditions dans la société de ce pays. Dans la Prusse occidentale, deux cent trente-quatre juifs ont abandonné le culte israélite ; sur ce nombre dix-sept se sont faits catholiques. En Silésie, cent huit Juifs ont embrassé la foi catholique. Dans le diocèse de Breslau, trois cent soixante-six juifs ont reçu le baptême.

« Plusieurs juifs font baptiser leurs enfants, tandis qu'eux-mêmes, hélas ! retenus par des considérations temporelles, n'ont pas encore ce courage de la grâce qui fait renoncer à tout pour suivre Jésus-Christ. Espérons qu'ils sauront bientôt apprécier ces paroles du Seigneur : *Que sert à l'homme de gagner toute la terre s'il perd son âme?*

« Les persécutions dont les néophytes étaient l'objet, il y a quelques années, de la part de leurs plus anciens coreligionnaires, se sont bien ralenties depuis. Les persécuteurs se lassent en voyant leur besogne augmenter outre mesure. Nous publions avec une grande satisfaction que les principales familles des israélites de la capitale, continuent à traiter comme parents ceux de leurs membres qui sont baptisés. Autrefois, dans des cas semblables, les pères, les mères mêmes, les mères ! reniaient leurs enfants. »

X.

DES MOTIFS DE CONVERSIONS.

En entreprenant ce travail, nous avions pour but de prouver et d'exposer par les faits la *raison du catholicisme.* Nous disions : les raisons qui dans tous les lieux et dans tous les siècles ont determiné les conversions forment évidemment l'ensemble de tous les motifs de crédibilité, de toutes les preuves que puisse invoquer le catholicisme; dès lors notre travail fournira par sa nature même l'exposé le plus complet qu'on puisse imaginer des preuves de la religion catholique et le traité pour ainsi dire vivant et en action de tout ce qui peut en demontrer la vérité. Mais, nous sommes obligé de l'avouer, l'étude des faits n'a nullement répondu à notre premier point de vue. Nous nous sommes aperçu avec quelque surprise qu'à part un très-petit nombre de savants, de docteurs et de controversistes, la grande majorité, disons mieux, la presque totalité des hommes ne se déterminent point par ces raisons d'études spéculatives, mais bien par un tout autre ordre de motifs d'applications purement pratiques. Nous avons vu que toutes les conversions sont determinées par trois arguments qui même se résolvent en un seul.

L'histoire des conversions révèle tout d'abord un fait qui est sans contredit le caractère le plus saillant du XIX^e^ siècle ; c'est un immense retour au catholicisme à la fois des juifs, des protestants et des philosophes incrédules. — Les Juifs y reviennent surtout par l'argument historique et l'étude attentive de l'Ancien Testament ; — les protestants par l'expérience pratique de la nécessité de l'unité d'une société constituée, c'est-à-dire de l'Eglise définissant la morale, le dogme, le culte, la discipline, et établissant entre tous les fidèles non-seulement d'aujourd'hui, mais de tous les temps et de tous les lieux, une communauté invariable de doctrine, qui ne porte d'ailleurs aucune atteinte au développement progressif de l'humanité dans cette doctrine une et universelle. — Les incrédules et les philosophes y reviennent à leur tour par l'expérience pratique de l'impossibilité absolue de trouver en dehors du catholicisme une certitude réelle, et partant aucune vérité surtout de l'ordre religieux moral et social. De là trois arguments qui résument tous les motifs de ce prodigieux retour d'une multitude innombrable d'âmes au catholicisme : 1° l'argument de fait, historique et traditionnel, qui montre dans le Christ le Sauveur, l'incarnation du Verbe de Dieu attendu depuis 6,000 ans par l'humanité; 2° l'argument de droit social et expérimental, qui démontre qu'aucune société spirituelle, aucune communauté de doctrine n'est possible en dehors du catholicisme ; 3° l'argument de science philosophique et logique, qui prouve expérimentalement l'impossibilité d'arriver à aucune vérité en dehors de la révélation et du catholicisme.

Or, de ces trois arguments, les deux derniers n'en font qu'un seul, et le premier n'est que la question de fait, la base historique sur laquelle ils s'appuient. Impossibilité absolue de fonder une société spirituelle, une croyance commune, en dehors de l'Eglise

fondée par Jésus-Christ : voilà donc en définitive l'argument unique de toutes les conversions opérées dans le monde.

En effet, toute discussion entre le catholicisme et ses adversaires se résout, au fond et en dernière analyse, en une simple question de méthode.

Comment arriver à la vérité ? Telle est la première question de la science et de la vie.

Deux méthodes seules se présentent : la méthode protestante ou rationaliste et la méthode catholique.

La première, née avec Luther et Calvin, et qui finit à Descartes et à Kant, pose comme critérium de toute vérité le jugement particulier de l'individu, le moi humain. Le principe posé, il suivit la règle de sa logique. Au consentement commun de la société spirituelle ou de l'Eglise, Luther substitua celle d'un livre, la Bible ; mais, comme la raison individuelle restait en définitive seule interprète et juge de ce livre, après en avoir successivement modifié et rejeté ce qu'elle ne voulait pas adopter, elle le répudia bientôt tout entier à son tour pour ne plus croire qu'à elle-même ; et l'histoire des innombrables sectes protestantes, luthériennes, sociniennes, etc., n'est que la longue déduction logique de cette pensée primitive qui, à travers l'infinie diversité des interprétations particulières, arriva à se formuler complétement dans la méthode cartésienne, le moi des éclectiques, des philosophes allemands et des hégéliens, aboutissant, comme terme fatal, au scepticisme universel. Elle a conduit la société à la théorie et à la pratique de l'individualisme et de l'égoïsme absolus: c'était la conséquence nécessaire de son principe qui, posant chaque homme comme point de départ, centre et juge souverain de toute vérité, faisait ainsi de l'individu, de l'égoïsme, du moi, la base, la règle et le but de toute science et de toute vie.

La méthode catholique procède d'une manière tout à fait inverse. Elle pose pour critérium le consentement mutuel, l'adhésion commune des hommes à la pensée, à la raison même de Dieu, principe, moyen et fin de toute vérité, et repousse comme une erreur tout jugement particulier qui, se séparant du consentement commun, en rompt et brise l'unité. Cette méthode, qui ne se retrouve nulle part ailleurs, ni dans l'antiquité, ni dans le monde moderne, constitue l'essence même du catholicisme qui place la vérité dans une croyance commune, déposée au sein d'une société spirituelle et professée par tous ses membres en tous les temps et en tous les lieux, sans aucune interruption, et qui n'est que le développement successif dans l'espace et dans le temps d'une doctrine immuable et éternelle, rayonnement, communication, incarnation vivante du Verbe, c'est-à-dire de la pensée et de la raison de Dieu même. La croyance commune de chacune des sociétés ou Eglises particulières est représentée par l'épiscopat, présidée par le Pape, et qui, réunis en concile constituent la représentation de la croyance commune à toutes les sociétés ou Eglises particulières, en même temps que cette croyance commune à toute la société spirituelle de chaque siècle est celle de toute la société qui l'a précedée dans les siècles antérieurs. De là une solidarité, une communauté spirituelle qui, non-seulement relie les hommes dans l'unité d'un seul et même sentiment, d'une seule et même pensée, d'une seule et même vie et en fait un seul et même esprit, dans un seul et même corps, mais encore relie l'homme à Dieu lui-même en cette société, et par cette société spirituelle, dans laquelle il est immanent et dont il est le principe, le centre et le but.

La première de ces méthodes est évidemment une erreur, puisqu'elle rompt l'unité du genre humain, isole et sépare l'homme de l'homme, en prenant son point d'appui dans l'être particulier, c'est-à-dire contingent, variable et borné, brise l'indivisibilité de la vie, et conclut à l'individualisme, à l'égoïsme, à la désassociation absolue, au scepticisme universel. La seconde, au contraire, a tous les caractères de la vérité, car elle reconstitue en tout l'unité, l'indivisibilité de la vie en reliant l'homme à l'homme, l'humanité à Dieu, et concluant à une croyance commune et à la solidarité universelle.

Ces deux méthodes diffèrent non moins profondément par leur nature intime. Ramenée à la formule philosophique qui en est l'expression complète, la méthode protestante procède par abstraction, séparant ainsi l'intelligence ou la pensée du sentiment et de l'action, scindant l'homme de lui-même comme elle scinde l'homme de ses semblables, et mé-

connaissant la réalité des choses comme elle en méconnaît l'unité. Dans sa société spirituelle qui en est la formule vivante, la méthode catholique, au contraire, maintient indivisiblement unis les trois faces de la vie humaine par sa doctrine qui est à la fois et en même temps, sentiment, idée et action.

Le principe protestant et rationaliste du sens privé ou du jugement individuel ne saurait jamais constituer une base de certitude, et surtout fonder une croyance commune, une société spirituelle. Rien n'est plus facile à démontrer.

En effet, ce sens privé est la négation de lui-même. Le même homme regarde souvent comme une erreur ce qui auparavant était pour lui une vérité, comme un mal ce qui lui semblait auparavant un bien, comme injuste ce qui lui avait paru juste, et réciproquement. Non-seulement il change et varie avec les lieux, les temps, les hommes et les circonstances qui l'entourent, avec l'atmosphère religieux, moral, intellectuel et social, qu'il respire, avec les études successives qu'il fait et les enseignements qu'il reçoit; mais il se contredit du tout au tout, affirme le lendemain ce qu'il niait la veille et nie aujourd'hui ce qu'il affirmait hier. Tel passe d'une croyance religieuse, d'un système philosophique, d'une conviction politique ou sociale, d'une idée à l'idée, à la conviction, au système, à la croyance précisément inverse, soutenant aujourd'hui exactement le contraire de ce qu'il soutenait hier, brûlant ce qu'il avait adoré, adorant ce qu'il avait brûlé, en un mot affirmant tour à tour et souvent à la fois le oui et le non, le pour et le contre. Rien de plus général, rien de plus ordinaire que ce triste spectacle. C'est même une loi incontestable que plus l'homme sent, pense et vit par lui-même, plus il change, de sorte que cet antagonisme, cette contradiction de l'homme avec lui-même doit nécessairement devenir de plus en plus vaste et plus profonde.

Tel est le résultat du sens privé. Or, si le même homme à diverses époques et sous l'empire d'études ou d'enseignements opposés, est ainsi en contradiction avec lui-même, on peut affirmer à coup sûr que ce jugement individuel, qui conclut à deux choses contradictoires, au pour et au contre, n'est et ne saurait jamais être une règle certaine, un critérium infaillible de la vérité ; car le caractère essentiel de la vérité est d'être immuable, toujours d'accord avec elle-même.

Le sens privé conclut à la contradiction dans l'homme vis-à-vis de lui-même ; mais c'est bien autre chose encore si on l'examine de l'homme à l'homme. Ce que l'un tient pour erreur est vérité pour un autre; ce qui est le bien et le juste pour celui-ci est le mal et l'injuste pour celui-là. Sur toutes les questions religieuses, morales, philosophiques et sociales, on peut dire qu'il y a autant de croyances, de systèmes et d'idées opposées qu'il y a d'hommes qui sentent, pensent et veulent par eux-mêmes. Celui-ci adore Dieu, celui-là le nie, le blasphème et l'outrage; l'un croit à l'immortalité de l'âme, l'autre la rejette; celui-ci enseigne la morale de l'abnégation et du sacrifice, celui-là proclame l'égoïsme et la légitimité, la sainteté de toutes les passions. En religion, grecs schismatiques, hérétiques, milliers de sectes protestantes, luthériennes, anglicanes, calvinistes, zwingliennes, sociniennes, juives, idolâtres, polythéistes, fétichistes, déistes, incrédules, se combattent et se nient réciproquement. En philosophie, matérialistes, panthéistes, idéalistes, rationalistes, hégéliens, éclectiques, sceptiques, nihilistes, et des millions d'autres, se nient, se contredisent et s'excluent mutuellement dans une guerre à mort. En morale, en politique même antagonisme, même lutte de mille et mille systèmes contradictoires. Il serait plus facile de compter les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer que le nombre des idées antagonistes qui se combattent et s'entretuent à cette heure sur la terre. Que serait-ce si l'on voulait supputer celles qui se sont succédé depuis l'origine du genre humain ? Aussi est-ce le cas de dire ici avec Pascal : « On ne voit presque rien de juste et d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation au pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Bien plus, plus

les hommes sentent, pensent et vivent par eux-mêmes, plus ils diffèrent et se contredisent entre eux, de sorte que le progrès des lumières ne fait qu'augmenter et rendre plus profonde encore cette contradiction. Où l'antagonisme est-il plus ardent, plus implacable qu'entre les penseurs et les chefs d'école ?

Or, si les hommes se contredisent ainsi entre eux, de sentiments, de pensées, de volontés, autant qu'il y a d'hommes qui sentent, pensent et veulent, il est évident que le sens, le jugement individuel, qui conclut ainsi à la contradiction universelle, n'est et ne saurait jamais être le critérium certain et la règle infaillible de la vérité, dont le caractère fondamental est d'être immuable et toujours d'accord avec elle-même.

Quant au résultat pratique du jugement particulier, le voici : l'homme n'a plus d'autre alternative que le néant ou l'anthropophagie. En effet, de deux choses l'une : — Ou bien, en voyant cette contradiction incessante de l'homme à l'homme et de l'homme avec lui-même, il se prend à douter de tout, ne reconnaissant plus ni bien ni mal, ni vérité ni erreur, et, soit qu'il pare ce pyrrhonisme du beau nom de tolérance, soit qu'il se moque de lui-même et du monde avec le rire satanique de Voltaire, il a tari et éteint en lui toutes les sources de la vie morale et intellectuelle, heureux s'il sent en lui les angoisses de ce néant de toute croyance ardente et forte, c'est-à-dire de toute vie large et puissante, et s'il n'a pas perdu jusqu'à la conscience de cet état-cadavre, où l'homme vide de toute foi robuste n'est plus qu'une brute à face humaine. — Ou bien l'homme, vivant de la plénitude de sa vie, se dit devant sa conscience et devant Dieu, qu'il doit employer tous ses efforts et tous les moyens possibles pour faire triompher ce qu'il regarde comme la vérité, et pour anéantir l'erreur. Dès lors, tout homme qui ne sent pas et ne pense pas comme lui devient non seulement son ennemi personnel, mais, à ses yeux, l'ennemi de Dieu et du genre humain; et comme, en définitive, il ne peut détruire l'erreur qu'en détruisant celui dans lequel elle s'incarne, la guerre jusqu'à la mort, et au delà de la mort, l'anthropophagie morale, intellectuelle et physique devient le plus saint des devoirs, et l'homme qui n'extermine pas jusque dans sa race celui dont l'erreur empêche le bonheur du genre humain, devient traître à Dieu et à l'humanité. — Ainsi, douter de tout, c'est-à-dire ne plus vivre, se suicider moralement, intellectuellement et socialement, ou croire vraiment et réaliser sa foi en exterminant tout ce qui y fait obstacle, voilà la seule alternative pour les hommes forts et conséquents. Que la foule vulgaire suive une moyenne stupide et illogique, ce n'est qu'une marque de sa faiblesse et de son inintelligence.

Ce qui est le bien, le vrai, le bon et le juste pour un homme, peut être aussi, et est souvent le bien, le vrai, le bon et le juste pour un autre ; leurs deux sentiments concordent, ou plutôt sont identiques, un troisième, un quatrième, une multitude enfin juge absolument de même. Il y a *consensus*, accord, communauté de sentiments, de pensées, de volonté entre ces hommes. Évidemment cette certitude est plus haute et plus sûre, puisqu'elle contient et implique celle du jugement privé de chacun, et de plus, un certain accord, une certaine communauté entre ces divers jugements individuels élevés ainsi à leur seconde puissance, et formant, par leur ensemble, un jugement commun.

Toute société spirituelle ou temporelle, toute secte, toute école religieuse, philosophique ou politique, est fondée sur un accord, sur un *consensus* plus ou moins étroit de ce genre. On peut même dire que tout sentiment, toute idée qui reste à l'état purement individuel, est pour le monde comme s'il n'existait pas, et qu'il ne commence à avoir une existence extérieure et visible, une réalité objective, que du moment où, établissant un rapport entre deux ou plusieurs êtres, il groupe un certain nombre d'adeptes et d'apôtres.

Mais ici encore, le jugement commun ainsi que le jugement privé aboutit à la contradiction, c'est-à-dire à l'erreur et à la négation de lui-même. Et comment en serait-il autrement, puisque le jugement commun n'est que la collection de jugements individuels ?

Si l'on peut dire avec vérité qu'il n'est pas une erreur, une absurdité, une monstruosité qui n'ait été professée par quelque individu, en vertu de son sens privé, on peut dire de

même aussi qu'il n'est pas une erreur, une absurdité, une monstruosité qui n'ait été professée par un ensemble souvent considérable d'hommes, en vertu du sens collectif ou du jugement commun. Pendant quatre mille ans presque tous les peuples de l'antiquité, hormis les Juifs, furent idolâtres, polythéistes, fétichistes, adorant le soleil, la lune, la terre, l'eau, le vent, le feu, les animaux, les plantes, les pierres, et jusqu'aux objets les plus immondes. Des nations entières professèrent et pratiquèrent la doctrine de l'égorgement des hommes, de l'anthropophagie, de la promiscuité, de l'esclavage. Après six mille ans, presque toutes ces doctrines sont encore professées par des groupes d'hommes nombreux ; et à cette heure, on trouve encore 170,000,000 de sectateurs de Bouddha, 100,000,000 de sectateurs de Brahma, Confucius, Sinto, Naneck, Zoroaste, et du culte des esprits, 96,000,000 de sectateurs de Mahomet, et 107,000,000 professant le sabéisme et le fétichisme. On peut donc dire avec Sénèque qu'une grande majorité est souvent l'indice d'une mauvaise cause, et voir avec la dernière évidence, par ce simple résumé, des faits, que l'infaillibilité du jugement collectif, au lieu d'augmenter avec le nombre des adhérents, semble, au contraire, diminuer, à ce point que les erreurs les plus monstrueuses sont précisément celles qui rencontrent le plus de partisans.

D'ailleurs, le jugement collectif comme le jugement privé, se nie et se contredit lui-même de secte à secte et jusque dans le sein de la même secte. En effet, toutes ces sectes, ces écoles, se nient et s'excluent réciproquement ; l'une dit oui là où l'autre dit non, celle-ci soutient le pour, celle-là le contre, et toutes en vertu du même principe de jugement collectif. Face à face de l'école déiste qui affirme Dieu, se place l'école athée qui le nie ; en face de la secte spiritualiste qui affirme l'immortalité de l'âme, se place la secte matérialiste qui la nie ; l'une proclame le libre arbitre, l'autre le fatalisme ; celle-ci la personnalité divine et humaine, celle-là le panthéisme. Enfin, sur toutes les questions religieuses, morales et philosophiques, le jugement collectif comme le jugement privé a successivement et souvent simultanément affirmé, à la fois et en même temps, le pour et le contre, le oui et le non. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, puisque les mêmes individus que nous avons vus professer successivement les doctrines les plus contradictoires sont précisément ceux qui composent ces écoles et ces sectes ? Et puis, quelle valeur peut avoir cet assentiment commun, lorsque l'on voit, comme il arrive chaque jour, les mêmes hommes qui professaient hier le sentiment, l'idée collective d'une secte, d'une école religieuse ou philosophique, professer aujourd'hui l'idée contraire. Il y a plus, la même secte religieuse ou philosophique passe d'une idée à une idée diverse ou même opposée. Les variations infinies des milliers de sectes protestantes qui se sont succédé depuis Luther, Calvin, Zwingle et Socin, jusqu'à nos jours, en sont l'exemple le plus frappant en religion. Les variations, les contradictions innombrables des milliers de philosophes rationalistes, seulement de Descartes à Hégel, en sont l'exemple le plus frappant en philosophie. Les variations infinies des mêmes partis politiques, en différents temps, en fournissent des exemples non moins frappants en politique. Enfin, toutes ces communions se combattent entre elles ; l'une dit oui là où l'autre dit non ; celle-ci soutient le pour, celle-là le contre : opposition, antagonisme, contradiction flagrante entre toutes, voilà leur caractère fondamental.

Ainsi contradiction, c'est-à-dire erreur dans les divergences des membres d'une même secte ; — contradiction, c'est-à-dire erreur dans les variations infinies de cette secte ; — contradiction, c'est-à-dire erreur dans l'opposition, l'antagonisme de toutes ces sectes entre elles : voilà le résultat positif du jugement commun ; comme le jugement privé, il se nie et se contredit lui-même. Pourquoi ? par la même raison.

Le jugement collectif n'est, en définitive, qu'un jugement individuel multiplié par lui-même. Or, chaque homme est un être borné. Il ne peut voir, sentir, et comprendre le bien, la vérité, le bon, le juste, que d'une manière bornée et limitée comme lui. Chacun les perçoit sous certains aspects, où l'habitude, l'éducation, les préjugés, l'intérêt ou toute autre préoccupation, les lui montrent spécialement N'en pouvant embrasser à la fois et en

même temps tous les aspects, toutes les faces, qui sont infinis, parce qu'il est lui-même un être fini, il en embrasse seulement un coin, un angle, un point de vue spécial qui correspond à ses prédispositions morales, intellectuelles et pratiques; il s'y cantonne, s'y retranche et ne veut ou ne peut rien voir au delà. Pour lui la vérité est là, rien que là, et comme chaque homme diffère de tous ses semblables par ses prédispositions morales, intellectuelles et pratiques, soit natives soit acquises, il s'ensuit que chacun voit les choses sous un angle, sous une face, sous un point de vue différent, dans lequel seul il place la vérité et le bien. Les membres de l'humanité ressemblent ainsi à une foule de spectateurs qui examineraient un monument excessivement compliqué, chacun à un point de vue, à une perspective diverse et dans un détail particulier, ne pouvant embrasser tout l'ensemble, et jugeant que le point de vue où ils sont, le détail qu'ils voient est le monument tout entier. Ils sont encore comme une multitude qui, campée sur tous les points de la terre, ne verraient chacun que l'horizon particulier, le lieu qu'ils habitent, et en concluraient chacun que ce lieu, cet horizon, est toute la terre, tout le monde entier.

L'homme n'est pas moins un être borné, limité, lorsqu'il juge une chose de la même manière que d'autres, que lorsqu'il la juge différemment. Il ne peut toujours voir, sentir et comprendre le bien, la vérité que d'une manière bornée et limitée comme lui. Chaque secte, chaque école perçoit les choses sous un certain aspect que l'enseignement, l'habitude ou le parti pris lui montre spécialement, par cela seul qu'elle est composée d'êtres finis qui ne peuvent embrasser à la fois et en même temps tous les aspects, toutes les faces de toutes choses, ce qui serait la vision de l'infini, elle en embrasse seulement un coin, un angle, un point de vue particulier qui correspond à sa prédisposition morale et intellectuelle, point de vue peut-être plus large plus étendu que le point de vue purement individuel, mais qui n'en est pas moins incomplet et par conséquent erroné en ce que sa vue ne peut atteindre. Elle ne peut ou ne veut rien voir au delà. Pour elle, le bien, la vérité est là, rien que là, et comme chaque secte, chaque école diffère de toutes les autres par le point de vue où elle se place, il s'ensuit que chacune voit les choses sous un point de vue différent. Et pour suivre l'exemple que nous prenions plus haut, chaque secte embrasse peut-être un point de vue, une perspective plus large, un détail plus étendu et plus compliqué, mais ne pouvant embrasser l'ensemble du monument, et jugeant nécessairement de son seul point de vue, elle prend forcément ce détail pour le monument tout entier et ce point de vue particulier pour le point de vue universel. Ou, comme des groupes campés sur tous les points de la terre, elles embrassent un lieu, un horizon plus vaste peut-être que celui qui s'en tient au jugement individuel, et elles en concluent chacun que leur lieu, leur horizon est le monde entier.

En vain quelques hommes, plus exclusifs peut-être encore que les autres, viennent dire qu'il y a du bon et du vrai dans chaque système religieux, moral, philosophique et social, et qu'il ne s'agit que de prendre ce que tous ces systèmes ont de bien et de vrai. Ces hommes, comme tous les autres, n'en font pas moins ce tri, ce choix, en vertu d'un système particulier qui résulte de leur prédisposition morale, intellectuelle et pratique, et le seul résultat de cet éclectisme est un système de plus, c'est-à-dire une contradiction, une négation, une erreur de plus au milieu de tant de contradictions et d'erreurs.

En effet, tout sentiment, toute pensée, toute volonté de l'homme ne peut exister qu'à la condition d'être définie, délimitée et bornée. Or toute définition, toute délimitation, toute borne implique une séparation, une division, et partant un antagonisme, une lutte entre ces divers sentiments, pensées et volontés définies, c'est-à-dire toujours la contradiction et l'erreur.

L'homme restant un être fini et borné, il ne peut donc y avoir que l'être infini et absolu, c'est-à-dire Dieu, qui nous révèle le bien, la vérité, uns, universels, unité et synthèse qui concilie toutes les vérités partielles et contingentes, faisant disparaître dès lors la contradiction, l'exclusion, la négation, qui sont entre elles lorsque nous ne les voyons qu'à

notre point de vue humain, c'est-à-dire borné. De là la nécessité d'une révélation et la démonstration irréfutable du catholicisme, qui seul constitue, et a jamais pu constituer unité de doctrine et société spirituelle.

C'est ce qu'exprimait ainsi saint Augustin dans son livre intitulé : *De l'utilité de la Foi*, où il raconte à un ami ce qui s'était passé avant sa conversion, et rend compte des motifs qui l'ont fixé dans le sein de l'Eglise catholique : « Lorsque je me séparai de vous pour passer la mer, dit-il, mon esprit incertain ne savait déjà plus à quoi s'en tenir sur sa croyance. Cette incertitude augmentait de jour en jour depuis que j'avais entendu cet homme (Fauste le manichéen), qui semblait devoir nous arriver du ciel pour lever tous nos doutes, et que, si j'excepte une certaine éloquence, je ne trouvais pas supérieur à ceux que j'avais connus jusqu'alors. Déjà fixé en Italie, je me consultais moi-même pour savoir, non pas si je resterais attaché à la secte des manichéens, je regrettais trop vivement de l'avoir embrassée, mais quel moyen j'emploierais pour arriver à la connaissance de la vérité dont l'amour m'avait, vous ne l'ignorez pas, arraché tant de soupirs. Souvent je m'imaginais ne pouvoir y atteindre, et l'agitation de mes pensées poussait mon esprit vers la secte des académiciens. Souvent aussi je ne pouvais me persuader que la vérité fût inaccessible à l'esprit humain, si vif, si subtil, si pénétrant de sa nature, et *je pensais qu'il avait besoin seulement de chercher la règle de la vérité dans une autorité divine.* Restait à savoir quelle est cette autorité, puisque, parmi tant de divisions, chacun la revendique en faveur de son parti. Je me trouvais donc à mon grand regret, comme au milieu d'une forêt sans issue, et mon esprit, agité par le désir d'arriver à la vérité, ne goûtait plus aucun repos. Je me détachais de plus en plus de ceux que j'avais déjà résolu d'abandonner. Il ne me restait plus dans ma situation si périlleuse que de supplier par mes prières et par mes larmes la divine Providence de venir à mon secours. Je le faisais assidûment; j'avais été déjà fort ébranlé par quelques conférences de l'évêque de Milan, qui m'avaient donné l'envie de m'instruire sur beaucoup de passages de l'Ancien Testament que, par de fausses interprétations, nous rejetions avec horreur. Je résolus donc de demeurer cathéchumène dans l'église à laquelle mes parents m'avaient présenté, jusqu'à ce que j'eusse trouvé ce que je cherchais, ou que je fusse certain qu'il fallait y renoncer : *mon esprit était alors plein de docilité et tout prêt à se soumettre à quiconque se fût trouvé capable de l'instruire.* Si telles sont vos dispositions aujourd'hui, mon cher honoré, si plein du désir de sauver votre âme, vous voulez enfin mettre un terme à ses pénibles incertitudes, suivez la voie de la doctrine catholique que les apôtres nous ont enseignée après l'avoir reçue de Jésus-Christ, comme nous la transmettrons nous-mêmes à ceux qui viendront après nous. *Cette voie est celle de l'autorité, sans laquelle la vraie religion ne peut s'établir,* car il faut croire d'abord ce que par la suite on comprendra, si l'on s'en rend digne par ses œuvres. »

FIN DE L'INTRODUCTION.

DICTIONNAIRE

DES CONVERSIONS.

A

AARON (Saint), converti à la religion chrétienne qui commençait à pénétrer en Angleterre, se rendit à Rome pour se perfectionner dans la connaissance de l'Ecriture sainte, et, de retour dans sa patrie, y souffrit le martyre à Caërleon, dans le comté de Monmouth, l'an 287 selon les uns, et 304 selon d'autres.

AARON (Saint), né en Angleterre, se convertit avec toute sa famille au commencement du VI^e^ siècle, passa en France et se fixa dans une île déserte, connue depuis sous le nom d'île de Saint-Aaron. L'éclat de sa sainteté lui ayant conquis un grand nombre de disciples, il fonda un monastère dont il fut le premier abbé, seconda saint Malo dans ses travaux apostoliques, et mourut vers le milieu du VI^e^ siècle.

AARON BENADAM, de Maroc, juif, âgé de 25 ans, se convertit, fut baptisé le 1^er^ août 1830, par le cardinal Zurla, dans sa chapelle privée, et tenu sur les fonts de baptême par Marucchi, vice-recteur des catéchumènes.

ABDEMESSICH (Athanase) appartenait à l'Eglise chrétienne d'Orient qui suit le schisme d'Eutychès, et en cette qualité fut sacré par l'évêque d'Alep, et envoyé comme évêque au Malabar. Fatigué du climat, il revint à Alep en Syrie, où on lui donna une mission tendant à obtenir la spoliation des églises catholiques de Damas. C'est au moment où il allait accomplir cette triste fonction, qu'il éprouva des doutes violents sur la légitimité de la doctrine d'Eutychès, condamnée au concile général de Chalcédoine, en 451. Il demanda aux Lazaristes de Damas des conférences religieuses et abjura entre leurs mains ses erreurs sur la nature humaine de Jésus-Christ, niée par Eutychès. Après cette conversion, Abdemessich vint à Rome, où le pape lui fit le plus honorable accueil et l'engagea à visiter le clergé de France et d'Italie. Voici en quels termes cette conversion fut annoncée par une lettre du Levant, datée du 30 juin 1835, et insérée dans les *Annales de la Propagation de la foi* (janvier 1839) :

« Un fait bien remarquable et qui a produit une grande sensation à Damas, c'est la conversion d'un nouveau Saul, d'un évêque hérétique syrien, qui, après avoir exercé la plus cruelle persécution contre les catholiques, nous a comblés de consolations en cédant à la grâce, en rentrant dans le sein de l'Eglise. C'est un homme d'un esprit supérieur, d'une fermeté d'âme extraordinaire, que son patriarche avait envoyé à Damas pour enlever aux Syriens catholiques leur église. Dieu fit échouer tous ses projets et toucha si vivement son cœur, qu'il résolut d'embrasser la foi de ces mêmes catholiques qu'il était venu persécuter. Il fit son abjuration dans l'église des Syriens. »

ABÉLARD ou **ABAILARD** (*Pierre*), le célèbre docteur scolastique, naquit à Palais, près de Nantes, en 1079. Tout le monde connaît l'histoire de sa vie et de celle d'Héloïse. Condamné par le concile de Soissons en 1121 et par celui de Sens (1140), il en appela au Saint-Siége, et, passant à Cluny pour se rendre à Rome, fut converti par Pierre le Vénérable, qui le réconcilia avec saint Bernard, et obtint son pardon du Pape.

« Le docteur Pierre Abélard, écrivait-il au pape Innocent II, très-bien connu, je crois, de Votre Sagesse, a passé par Cluny, venant en France. Je lui ai demandé où il allait : « Je suis horriblement tourmenté, « m'a-t-il dit, des persécutions de certaines « gens qui me poursuivent du nom hérétique « que je déteste. J'ai appelé de leur jugement « à la majesté apostolique, et c'est dans son « sein que je veux me réfugier. » J'ai loué son projet, et je l'ai fortement encouragé à recourir à vous, lui disant que la justice apostolique ne lui manquerait pas, elle qui n'a jamais manqué même au pèlerin et à l'étranger. Je lui fis espérer en même temps que, s'il en était besoin, il pouvait compter sur de l'indulgence. Dans ces entrefaites, l'abbé de Clairvaux vint à Cluny, et il y fut question de ménager une réconciliation entre Abélard et cet abbé Bernard, qui l'a réduit à la nécessité de son appellation. Je me suis vivement entremis dans ce raccommodement, et n'ai rien épargné pour l'opérer. J'ai conjuré Pierre de retrancher de ses paroles et de ses

livres, par le conseil de Bernard et des autres hommes prudents, tout ce qui, dans ses discours ou dans ses écrits, aurait pu offenser les oreilles catholiques. Abélard y consentit; puis il partit. A son retour, il m'apprit que, par la médiation de l'abbé de Cîteaux, tous ses dissentiments avec celui de Clairvaux avaient disparu, et que tous leurs débats étaient pleinement assoupis. De ce moment, par notre avis, mais plus encore par l'inspiration divine, il a dit adieu pour toujours au tumulte des études et des écoles, et a choisi Cluny pour son dernier et perpétuel asile. Nous, pensant qu'une telle résolution convenait à sa vieillesse, à sa faiblesse, à sa conscience, convaincu aussi que sa science, qui vous est bien connue, pouvait être profitable à un grand nombre de nos frères, nous avons accédé à ses désirs, et, si Votre Bonté veut bien nous approuver, nous lui avons accordé bienveillamment de rester à jamais avec nous, qui sommes dévoué au saint-siége. Je vous prie donc, moi, le moindre mais le plus dévoué de vos serviteurs, le monastère de Cluny vous prie, Abélard vous prie aussi, par lui-même, par nous, par les frères qui vous portent ces lettres elles-mêmes, qu'il m'a fait vous écrire, nous vous prions tous de lui permettre de passer à Cluny les derniers jours qui restent encore à sa vie et à sa vieillesse; et peu de jours, hélas! lui restent à vivre! Nous vous prions tous de ne pas souffrir que les persécutions de qui que ce puisse être le troublent ou le chassent de cette maison, où, comme le passereau, il se réjouit d'avoir trouvé un asile, de ce nid où, comme la tourterelle, il se réjouit tant de s'être enfin reposé. Ne refusez pas la protection du bouclier apostolique, dont vous couvrez tous les hommes de bien, à un homme que vous avez autrefois tant aimé. »

Du monastère de Cluny Abélard fut envoyé plus tard à celui de Saint-Marcel, près de Châlon-sur-Saône, et y mourut le 21 avril 1142, à l'âge de soixante-trois ans. Héloïse, que Pierre le Vénérable avait visitée au Paraclet, et nommée sa sœur, réclame de l'homme miséricordieux une autre faveur : « Mettez aujourd'hui, dit-elle, ô mon frère, ô mon maître, le comble à tout ce que vous avez déjà fait pour votre sœur et votre servante. Daignez m'envoyer un écrit, marqué de votre sceau, qui contienne expressément l'absolution d'Abélard, afin que je la suspende à son tombeau. » L'abbé de Cluny lui répondit : « Je vous envoie, écrite et scellée de mon sceau, l'absolution de votre maître, Pierre Abélard, telle que vous me l'avez demandée. » Cet acte d'absolution est ainsi conçu : « Moi, Pierre, abbé de Cluny, qui ai reçu Pierre Abélard moine dans mon monastère, et qui ai accordé à l'abbesse Héloïse et aux sœurs du Paraclet le corps de ce moine que j'ai fait enlever en secret, j'absous Abélard de tous ses péchés, selon les devoirs de ma charge, et par l'autorité de Dieu tout-puissant et de tous les saints. »

Pierre le Vénérable retrace en ces termes à Héloïse les derniers moments d'Abélard : « Ce n'est pas aujourd'hui que je commence à vous aimer, ma très-chère sœur, écrit-il à Héloïse, car je me souviens que depuis longtemps je vous aime. Je n'avais pas encore passé les années de l'adolescence, je n'étais pas un jeune homme, que déjà était arrivée jusqu'à moi, non pas encore la renommée de votre vie religieuse, du moins de vos illustres études. On rapportait alors qu'une femme, liée encore de tous les liens du monde, se livrait, contre l'usage, aux occupations littéraires et à toutes les recherches de la sagesse mondaine; que ni les voluptés, ni les distractions, ni les délices du siècle ne pouvaient l'arracher au culte de tous les beaux-arts. On admirait que, tandis que le monde entier croupit dans une profonde et paresseuse ignorance, et que la science ne sait où poser le pied, je ne dis pas au milieu des femmes, mais jusque dans les assemblées viriles; on admirait que vous seule, dans les études élevées, vous vous montrassiez supérieure non-seulement à toutes les femmes, mais encore à tous les hommes. Bientôt, pour parler comme l'Apôtre, celui qui vous fit sortir des entrailles de votre mère, vous attira à lui par sa grâce, et vous changeâtes les sciences périssables contre la science de l'éternité. Au lieu de la logique, l'Evangile; au lieu de la physique, les apôtres; au lieu de Platon, le Christ; au lieu de l'académie, le cloître : voilà le choix vraiment philosophique qu'il vous fut donné de faire... Plût à Dieu que Cluny eût pu le posséder! Plût à Dieu que tu fusses enfermée dans notre douce captivité de Marcigni, avec les servantes du Seigneur qui aspirent à la liberté céleste!... Mais, puisque la providence de Dieu ne nous a pas accordé cette grâce, il nous a du moins fait cette faveur à l'égard de celui qui a été à toi, de celui qu'il faut souvent et toujours nommer avec honneur, le serviteur et le philosophe du Christ, le docteur Pierre, que, dans les dernières années de sa vie, la volonté divine a envoyé à Cluny..... Il n'est pas facile de dire en quelques lignes la sainteté, l'humilité et le dévouement qu'il nous a montrés, et dont le monastère entier peut porter hautement témoignage. Si je ne me trompe, je ne me souviens pas d'avoir vu jamais des manières et des habitudes si humbles... Je lui donnai, malgré lui, un rang distingué parmi nos frères; mais lui, il semblait le dernier de tous, par l'extrême négligence de ses vêtements. Dans les processions, où tous les frères ont coutume de marcher devant moi, je voyais avec admiration qu'un homme d'un si grand mérite et d'une si grande renommée pût ainsi se mépriser, se négliger lui-même. Il y a des religieux qui recherchent encore, et trop peut-être, l'élégance des vêtements; mais lui, insouciant et modeste, se contentait du plus simple de tous. Il en était de même de ses aliments et de tout ce qui regardait le soin de sa personne. Et je ne parle pas seulement des choses superflues; il se refusait tout, excepté le nécessaire. Sa conduite et

ses paroles étaient sévères pour lui comme pour les autres. Il lisait continuellement, priait souvent, ne parlait jamais, à moins que des conférences familières ou que des discours sur les choses saintes ne le forçassent de parler. Toutes les fois qu'il le pouvait, il offrait à Dieu le saint sacrifice, et lorsque, par mes lettres et par mes efforts je l'ai fait rentrer en grâce avec le siége apostolique, à peine pouvait-il encore se livrer aux choses divines. Que dirai-je de plus? son esprit, sa langue, son étude, méditait, enseignait, confessait les choses divines, philosophiques, savantes. Ainsi, simple, droit, craignant Dieu, fuyant le mal, il consacrait à Dieu les derniers jours de sa vie. Pour lui donner du repos et soulager ses infirmités, je l'ai envoyé à Châlon. J'avais choisi exprès dans cette contrée, la plus agréable de toute la Bourgogne, un couvent, voisin de la ville, dont il n'est séparé que par la Saône. Là, autant que la santé le lui permettait, il reprit ses anciennes études ; il était toujours sur ses livres, et comme on le dit aussi de Grégoire le Grand, il ne laissait passer aucun moment sans prier, lire, écrire ou dicter. Dans ses saints exercices, la mort, ce visiteur évangélique, vint le visiter; mais elle ne le surprit point endormi, comme tant d'autres, mais préparé et debout. Elle le trouva éveillé, et l'appela aux célestes noces, non comme une vierge folle, mais comme une vierge sainte. Il emporta avec lui sa lampe pleine d'huile, c'est-à-dire sa conscience remplie du témoignage d'une sainte vie. La maladie le saisit, empira; et bientôt, réduit à l'extrémité, il comprit bien qu'il allait payer sa dette à l'humanité. Alors, avec quelle sainteté, quelle dévotion, quelle ardeur catholique ne fit-il pas d'abord sa confession de foi, puis l'aveu de ses péchés ! avec quelle profonde tendresse et avidité de cœur ne reçut-il pas le saint viatique, le gage de la vie éternelle, le corps de notre Sauveur ! Avec quelle piété il recommanda lui-même son corps et son âme à Jésus, tous les moines de Saint-Marcel peuvent l'attester. Ainsi finit le docteur Pierre ; ainsi celui qui était connu de l'univers pour les merveilles de sa science et de son enseignement, soumis, comme un homme doux et simple, à la discipline du Christ, a passé, j'en ai la ferme espérance, dans le sein de son divin maître. Et vous, ma vénérable et très-chère sœur en Dieu, vous qui lui avez d'abord été unie par les liens de la chair, avant de vous attacher à lui par les nœuds meilleurs de la charité divine ; vous qui avez servi longtemps le Seigneur avec lui, et sous lui, souvenez-vous toujours de lui dans le Seigneur; car le Christ vous garde tous deux dans le fond de son cœur, il vous réchauffe dans son sein; et lorsque le Seigneur arrivera, à la voix de l'archange et au son de la trompette de Dieu qui descend du ciel, il te le conserve et te le rendra pour jamais..... »

Il ne restait plus à Pierre le Vénérable que le triste devoir de composer l'épitaphe d'Abélard. En voici la traduction :

« Le Socrate des Gaules, le grand Platon de l'Occident, notre nouvel Aristote; égal ou supérieur à tous les dialecticiens passés ; reconnu par l'univers entier comme le prince des études; esprit varié, subtil et pénétrant, au-dessus de tout par la force de sa raison et de son vif talent de la parole : tel était Abélard. Mais il s'est encore montré supérieur à tout cela lorsque, faisant profession de moine à Cluny, il a passé à la vraie philosophie, à la philosophie du Christ, au sein de laquelle, terminant précieusement les moments suprêmes de sa longue vie, le onzième jour des kalendes de mai, il mérita l'espérance d'être compté au nombre des plus excellents philosophes. »

ABERCROMBY (Thomas), médecin de Jacques II et protestant, alla à Leyde, où il se convertit au catholicisme, qu'il professa à son retour en Ecosse. Né en 1656, à Forlax, dans le comté d'Angus, en Ecosse, il mourut à Edimbourg en 1726.

ABGARE, souverain qui régnait sur l'Oshroëne, pays de la Mésopotamie, où se trouve Edesse, fut converti, suivant Eusèbe, par Thaddée, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, qui le guérit miraculeusement et opéra plusieurs autres prodiges.

ABIBON, fils de Gamaliel, dont saint Paul avait été disciple, quitta le judaïsme, à l'exemple de son père, pour devenir disciple du Christ, et mourut à vingt ans.

ABLANCOURT (Nicolas Perrot d'), né le 5 avril 1606, qui, dès l'âge de dix-huit ans, était avocat au parlement, se fit catholique quand son père fut sur le point de le marier. Mais son oncle, Cyprien Perrot, le détermina à un entretien avec un protestant savant, par suite duquel il retourna à l'Eglise réformée. Cependant, quelques années plus tard, s'étant livré avec zèle à l'étude de la philosophie et de la théologie, il renonça pour la seconde fois au protestantisme à Champagne. Sur la fin de ses jours, il s'occupa exclusivement de la lecture de l'Ecriture sainte et des relations sur le nouveau monde. Il mourut le 17 novembre 1664. Dans son oraison funèbre il est dit qu'il avait été généreux, sincère, charitable, doux, modéré, sobre, modeste, sans avarice, sans envie, sans ambition, et qu'il avait aimé la vérité par-dessus tout. (*Niceron*, VII, 1.)

ABNER, rabbin qui se convertit et embrassa le catholicisme en 1295, à Valladolid, où il professait la médecine. Depuis cette époque, il prit le nom d'ALPHONSE DE BURGOS (Alfonso el Burgales), et eut un emploi dans la cathédrale. Après sa conversion, il écrivit en hébreu un ouvrage intitulé : *Milchamoth-Hasem* (les Guerres du Seigneur) pour réfuter l'ouvrage que le rabbin Quinchi avait dirigé contre les chrétiens. Sur la demande de l'infante Blanche, il en fit ensuite une traduction en espagnol. Né à Burgos en 1270, Abner mourut vers l'an 1346, après s'être signalé durant plus de cinquante ans par son zèle pour le catholicisme.

ABONCOURT (Virginie-Catherine MARRHENS d'), veuve d'un ancien officier, abjura

le protestantisme dans la chapelle de l'hospice Necker, à Paris, le 21 mai 1829, âgée de quarante-huit ans.

ABOULY (Jean-Bernard), chantre protestant, fut instruit d'abord par le premier président du parlement de Toulouse, puis par l'archevêque de cette ville, dont les raisons lui parurent si fortes et si convaincantes qu'il déclara renoncer au protestantisme, se jeta avec toutes les marques possibles de soumission et de repentir aux pieds du prélat pour en recevoir l'absolution, et convertit ensuite son propre fils. L'archevêque de Toulouse reçut son abjuration le 31 mai 1683.

ABRAHAM, juif de l'île de Minorque, converti à la religion chrétienne à l'âge de cent deux ans, en 418, à la suite de la discussion publique soutenue victorieusement par Sévère, évêque de cette île, contre le fameux Théodore et un grand nombre de juifs, qui tous embrassèrent le catholicisme.

ABRAHAM (Moïse), juif qui habitait Ballyhales, embrassa la foi catholique le 30 août 1842. Cet Israélite, natif de Moscou, fut baptisé par M. Charles Kavanagh, curé de Ballyhales.

ABRAMO, juif converti, fut baptisé le 6 janvier 1828 dans l'église paroissiale de Saint-Joseph de Chiaja, à Naples, et eut pour parrain le chevalier Acton, gentilhomme de la chambre du roi.

ABULFERAGE (Grégoire), fils d'Aaron, le savant le plus universel de son pays, se convertit à la foi chrétienne.

ACACE (Saint), martyr à Sébaste en Arménie, était prêtre des idoles et grand ennemi du christianisme, lorsqu'assistant au supplice de sept femmes chrétiennes, leur constance héroïque au milieu des tourments fit sur lui une telle impression qu'il confessa Jésus-Christ en s'écriant qu'il était aussi son disciple. Il partagea leur supplice et eut la tête tranchée l'an 303.

ACCIDALIUS (Valens), savant célèbre par ses travaux de critique littéraire, et que Juste-Lipse appelle une des perles de l'Allemagne, abjura le protestantisme et embrassa la religion catholique à Neiss, résidence de l'évêque de Breslaw, où il s'était arrêté à son retour d'Italie. Né à Witstock, dans la marche de Brandebourg, en 1567, l'excès du travail altéra sa santé, et la mort vint le surprendre le 25 mai 1595, à l'âge de vingt-huit ans.

ACESTE (Saint), soldat et martyr, fut converti par l'apôtre saint Paul, qu'il était chargé de conduire au supplice, et il fut mis à mort peu de jours après.

ACHARD (Marie), protestante, Génevoise, fit abjuration et est rentrée dans le sein de l'Eglise à Montpellier, en 1814, après avoir été instruite par un des vicaires généraux de cette ville.

ACHESON (Lady Anabella et lady Olivia), filles du comte Gosford, se convertirent de la religion anglicane au catholicisme en 1845.

ACHMET-AGREDA, jeune Arabe âgé de vingt-deux ans et natif de Cherchell, abjura l'islamisme le 31 janvier 1850. Instruit des dogmes et de la morale catholiques par le Père L., jésuite, il reçut avec le baptême les noms de Louis-Marie-Gabriel.

ADALBERT. Saint Corbinien, allant trouver le maire du palais, Charles Martel, qui l'avait mandé, rencontra un voleur, nommé Adalbert, qu'on allait pendre. N'ayant pu obtenir que l'exécution fût différée jusqu'à ce qu'il eût parlé au prince, il tira à part le voleur, lui fit faire une confession de tous ses péchés et promettre qu'il changerait de vie et quitterait le siècle, après quoi il lui fit le signe de la croix sur la tête et sur la poitrine, et le laissa entre les mains des exécuteurs. Enfin il continua sa route et supplia Charles Martel de lui donner Adalbert vif ou mort. L'ayant obtenu, il envoya au lieu du supplice, où il se trouva encore vivant le troisième jour au soir. Adalbert, sincèrement converti, s'attacha à son libérateur, et fut un de ses fidèles disciples.

ADAMANTIUS, médecin, était, à ce qu'on croit, Juif de nation, et demeurait à Alexandrie. Il passa ensuite à Constantinople et s'y fit catholique. Il dédia à l'empereur Constance un ouvrage en deux livres sur la physiognomonie, qui nous est parvenu.

ADAMS (Marianne), jeune Anglaise, de Londres, après avoir reçu pendant plusieurs mois des instructions sur la religion, abjura l'anglicanisme le 3 mai 1830, dans le couvent du Divin-Amour, entre les mains du cardinal Zurla. Plusieurs Anglais de distinction assistaient à la cérémonie.

ADAMS (Thomas) abjura le protestantisme à Waterford (Angleterre), le 23 janvier 1842, entre les mains du révérend P. Cantwell, curé de Saint-Patrice.

ADELINE (Jacques), de Camilly, protestant converti vers 1630 par le célèbre prédicateur Véron, démontrant d'une manière irréfragable que le protestantisme est contraire à l'Ecriture et à la doctrine des Pères de l'Eglise.

ADELINE (Philippe), de la paroisse d'Aguerny, près de Caen, protestant converti vers 1630 par le même prédicateur Véron et par les mêmes motifs.

ADMIRAULT (Rachel), nièce du ministre de ce nom, fut convertie par les conférences du P. Alexis du Buc, théatin, et abjura le protestantisme à Paris entre ses mains, en avril 1682.

ADORNO (Julien), mari de sainte Catherine de Gênes, homme ambitieux, dissipateur et d'une vie déréglée, fut converti par sa femme. Il fit pénitence de ses égarements, et entra dans le tiers-ordre de Saint-François, où il mourut dans les plus grands sentiments de piété.

ADRETS (François de Beaumont, baron des), trop fameux dans les guerres religieuses du XVI^e^ siècle, naquit en 1513 et mourut le 2 février 1586 dans le catholicisme, qu'il avait d'abord si cruellement combattu et qu'il défendit ensuite. Il disait souvent, en se rappelant ses anciennes victoires, « qu'il avait fait les huguenots, mais qu'il voulait les défaire. »

ADRIAS (Saint) était encore idolâtre lors-

qu'il épousa sainte Pauline, sœur de saint Hippolyte. Celui-ci, qui était un chrétien zélé, parvint à les convertir l'un et l'autre, et le pape saint Etienne les baptisa avec leurs enfants, Néon et Marie. Adrias et Pauline, après leur baptême, distribuèrent tous leurs biens aux pauvres. Le greffier Maxime, voulant les surprendre, fut à son tour converti par eux. Arrêtés et livrés aux bourreaux, sainte Pauline expira entre leurs mains, ainsi que ses enfants Néon et Marie, et Adrias lui-même rendit l'âme le 12 décembre 256, après avoir subi le supplice des torches ardentes et des fouets plombés.

ADRIEN (Saint), officier dans les armées romaines, poursuivait avec fureur les chrétiens dans la persécution de Maximilien Galère, lorsque, touché de leur héroïsme et de leur mépris de la vie, il se convertit, et, avec sainte Tatie sa femme, prodigua ses soins aux confesseurs renfermés dans les prisons de Nicomédie, pendant la persécution de Dioclétien. Arrêté à son tour, il eut les jambes brisées et subit d'autres supplices, au milieu desquels il expira, avec vingt-trois autres, à Nicomédie, l'an 303.

ADULPHE (Saint), Anglais de naissance et frère de saint Botulphe, se convertit au christianisme à une époque où son pays était encore plongé dans le paganisme. Il quitta l'Angleterre et passa avec son frère dans la Gaule Belgique, pour s'y appliquer à l'étude de la religion sous d'habiles maîtres. Nommé évêque, il mourut vers le milieu du VII^e^ siècle.

ÆNINGHAUS (Jules), écrivain allemand, converti en 1812, et qui, depuis son retour au catholicisme, travailla à la rédaction d'un excellent journal publié à Francfort-sur-le-Mein, sous le titre de *Feuilles de palmier*.

AFRE (Sainte). Un saint évêque, Narcisse, contraint de s'enfuir de son pays, vint à Auguste, dans la Rhétie, actuellement Augsbourg en Bavière, accompagné de son diacre Félix; il entra chez une personne nommée Afre, sans savoir que c'était une courtisane. Elle crut qu'il venait dans les mêmes intentions que d'autres, et lui prépara à souper. Quand il fut prêt à se mettre à table, il commença par prier et par réciter des psaumes avec son diacre. Afre, qui n'avait jamais rien vu de semblable, se mit à demander qui il était. Lorsqu'elle apprit que c'était un évêque, elle se jeta aussitôt à ses pieds, disant : « Seigneur, je suis une indigne, et il n'y en a pas de plus misérable dans toute la ville ! » Narcisse répondit : « Mon Seigneur touché par une femme très-impure n'en a pas été souillé, il la purifia au contraire. Vous, de même, recevez la lumière de la foi, et vous serez purifiée de tous vos péchés. Eh ! comment, dit Afre, moi qui ai commis plus de péchés que je n'ai de cheveux sur la tête, comment pourrai-je être purifiée de tant d'immondices? Croyez seulement, répondit Narcisse, et recevez le baptême, et vous serez sauvée. » Alors, convoquant les trois filles qui la servaient et dont les noms étaient Digne, Euménie et Euprépie, elle leur dit : « Cet homme qui est venu chez nous est un évêque des chrétiens, et il m'a dit : « Si tu « crois au Christ et que tu reçoives le baptême, « tu pourras être purifiée de tout péché. » Que vous en semble? » Elles lui répondirent : « Vous êtes notre maîtresse, nous vous avons suivie dans le mal, comment ne vous suivrions-nous pas pour en obtenir le pardon? » L'évêque, avec son diacre, passa la nuit à prier et à chanter des psaumes : Afre et ses compagnes y assistaient et répondaient. Le lendemain, on vint pour arrêter les deux hôtes ; Afre les cacha et parla aux envoyés des persécuteurs de manière à leur donner le change. Un d'eux lui ayant dit : « Mais ceux qui sont venus chez vous, hier au soir, sont des chrétiens; je l'ai reconnu, en ce qu'à toute heure ils faisaient sur le front le signe de la croix, sur laquelle leur Christ a souffert. » Elle lui répliqua : « S'ils étaient chrétiens, seraient-ils entrés chez une prostituée? Il ne vient chez moi que des gens qui me ressemblent. » Quand ces agents se furent retirés, elle alla chez sa mère Hilarie, lui raconta tout ce qui s'était passé, et comment l'évêque lui avait promis de la rendre chrétienne, et que tous ses péchés lui seraient remis. Sa mère s'écria, pleine de joie : « Dieu veuille qu'il m'en arrive autant ! » L'évêque passa chez elle au soir ; elle le reçut avec la plus profonde vénération, et lui exposa naïvement quel avait été jusqu'alors son culte religieux : « Mes parents, originaires de Chypre, ont apporté ici le culte de Vénus, à qui j'ai consacré ma fille. Comme cette déesse ne peut être honorée que par des personnes qui se livrent à la débauche, j'ai permis à ma fille de demeurer dans un lieu de prostitution, persuadée que la déesse me serait d'autant plus favorable, que ma fille s'appliquerait davantage à l'imiter. » L'évêque ne put s'empêcher de gémir à ce récit jusqu'à verser des larmes. Il prescrivit aux catéchumènes plusieurs jours de jeûne, et, après les avoir suffisamment instruites, il baptisa Hilarie avec sa fille, ses domestiques, ainsi que ses parents et amis.

Peu après, Afre répara par le martyre le scandale de sa vie passée. Le juge Gaïus l'ayant fait arrêter comme chrétienne, elle confessa Jésus-Christ avec un saint courage. « Sacrifie aux dieux, lui dit le juge, il t'est plus avantageux de vivre que de mourir dans les tourments. — J'ai assez commis de péchés avant de connaître Dieu; mais je ne ferai jamais ce que vous me commandez. — Va sacrifier au Capitole. — Mon Capitole est Jésus-Christ, que j'ai devant les yeux; je lui confesse tous les jours mes péchés; et parce que je suis indigne de lui offrir un sacrifice, je désire me sacrifier moi-même pour son nom, afin que le corps par lequel j'ai péché, soit purifié par les tourments. — A ce que j'apprends, tu es une femme publique; sacrifie, puisque tu es étrangère au Dieu des chrétiens. — Mon Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était descendu du ciel pour

les pécheurs. Ses Evangiles témoignent qu'une femme perdue lui arrosa les pieds de ses larmes, et reçut le pardon; et qu'il n'a jamais méprisé ni ces femmes, ni les publicains, à qui même il a permis de manger avec lui. — Sacrifie, afin que tes amants continuent à t'aimer et à t'enrichir. — Je ne recevrai jamais de cet argent détestable; j'ai jeté comme des ordures ce que j'en avais, en sentant ma conscience chargée. Mes frères les pauvres n'en voulaient point, mais je les ai obligés par mes prières à le recevoir, afin qu'ils priassent pour mes péchés. — Jésus-Christ ne veut point de toi, c'est en vain que tu veux le reconnaître pour ton Dieu; une femme publique ne peut être nommée chrétienne. — Il est vrai que je ne mérite pas le non de chrétienne; mais la miséricorde, de Dieu, qui ne regarde pas le mérite, m'a bien voulu admettre à ce nom. — Comment le sais-tu? — Je connais que Dieu ne m'a pas rejetée de devant sa face, en ce qu'il me permet de venir à la glorieuse confession de son saint nom, par laquelle j'espère recevoir le pardon de tous mes crimes. — Ce sont des contes; sacrifie plutôt aux dieux, qui te sauveront. — Mon sauveur est Jésus-Christ qui, étant à la croix, promit les biens du paradis au larron qui le confessait. — Sacrifie! que je ne te fasse fouetter en présence de tes amants. — Je n'ai de la confusion que de mes péchés. — Sacrifie donc! Je suis honteux de disputer si longtemps avec toi; sinon, tu mourras. — C'est ce que je désire, si je n'en suis pas indigne, de trouver le repos par cette confession. — Sacrifie, autrement je te ferai tourmenter, et ensuite brûler vive. — Que ce corps dans lequel j'ai péché reçoive divers tourments; pour mon âme, je ne la souillerai point par les sacrifices des démons. »

Alors le juge dicta cette sentence : « Nous ordonnons qu'Afre, femme publique, qui s'est déclarée chrétienne, et qui n'a pas voulu participer aux sacrifices, soit brûlée vive. » Aussitôt les exécuteurs l'enlevèrent et la menèrent dans une île du lac, où ils la dépouillèrent et la lièrent à un poteau. Elle leva les yeux au ciel et pria avec larmes, disant : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Jésus-Christ, qui n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à pénitence, qui avez promis par votre parole inviolable qu'à quelque moment que le pécheur se convertisse, vous oublierez ses péchés, recevez à cette heure la pénitence de mes souffrances, et par ce feu temporel préparé à mon corps, délivrez-moi du feu éternel qui brûle l'âme et le corps. » Ensuite on l'environna de sarments et on y mit le feu. On l'entendit qui disait : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de l'honneur que vous me faites de me recevoir en victime pour votre nom; vous qui avez été offert en la croix, victime unique pour tout le monde, juste pour les injustes, exempt de péché pour tous les pécheurs. Je vous offre mon sacrifice, à vous, mon Dieu, qui régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. » Le même jour que sainte Afre fut ensevelie, Hilarie sa mère, et ses trois suivantes Euménie, Euprépie et Digne, qui avaient été baptisées avec elle par le saint évêque Narcisse, souffrirent aussi le martyre, l'an 304.

AFRIQUE (Mlle de SAINTE-), fille d'Abel du Luc, seigneur de Sainte-Afrique, et de Marthe de Gallière. Son bisaïeul, du Luc, fut premier président à la chambre de l'édit de Castres. Henri IV, qui le connaissait pour un homme d'un mérite extraordinaire, l'avait honoré de cette charge. Le père de Mme de Sainte-Afrique, mort dans le protestantisme, laissa quatre fils et une fille; l'aîné de ses fils, s'étant converti peu après, toucha les trois frères, qui suivirent son exemple. Il ne restait que la fille, âgée d'environ onze ans. Elle allait au prêche avec sa mère, et cette mère, ayant découvert qu'elle avait quelque penchant à se faire catholique, l'envoya à Montpellier, chez M. de la Verrure-Gallière, son oncle, conseiller de la Cour des comptes, afin qu'il la confirmât dans le protestantisme, où elle était née. Elle y demeura cinq ans, et jusqu'à la mort de Mme de Sainte-Afrique sa mère. Alors l'aîné de ses frères, se voyant plus libre, la fit entrer chez les Ursulines de Saint-Charles de Montpellier, où elle abjura le 23 février 1682, entre les mains de l'abbé de Saint-Michel, vicaire général de Mgr l'évêque de Montpellier.

AGA (Osman), ancien général mahométan, né en Candie, et âgé de 40 ans, manifesta, lui et sa suite, le désir d'abjurer l'alcoran, et de recevoir le baptême. Cette éclatante conversion eut lieu à Rome, le 17 décembre 1822.

Après avoir passé plusieurs jours dans le couvent des Pères Conventuels, près la basilique des Douze-Apôtres, édifié les religieux par sa ferme résolution, et assisté à toutes les instructions qui conviennent à un catéchumène, il reçut le baptême dans la même église, le 15 janvier, jour de la fête de la Conversion de Saint-Paul. Le cardinal Galeffi, évêque d'Albano, lui administra ce sacrement, le confirma, et lui donna la communion. L'infant Dom Charles-Louis, fils de la duchesse de Lucques, fut son parrain, et lui donna les noms de Charles-Louis-Paul-Hercule-Joseph-Marie. La duchesse de Lucques assistait à la cérémonie, ainsi que beaucoup de personnes de distinction, et chacun admirait la ferveur du nouveau converti.

AGAB, fut l'un des soixante-douze disciples du Christ. Il prédit une grande famine qui eut lieu en 42, sous l'empereur Claude, et prédit aussi l'emprisonnement de saint Paul. Il souffrit le martyre à Antioche.

AGAPET (Saint), converti par saint Porphyre, confessa sa foi par le martyre, à Préneste, aujourd'hui Palestrine, dans la campagne de Rome. Fustigé à coups de nerfs de bœufs, puis exposé aux lions, qui ne lui

firent aucun mal, il eut la tête tranchée vers l'an 273.

AGATHOCLIE (Sainte) sortait d'une famille pauvre, et entra au service d'une dame riche, très-attachée au culte des idoles. Agathoclie fut convertie à la foi chrétienne par une autre servante; sa maîtresse, surprise du changement de sa conduite, n'en eut pas plutôt appris la cause, qu'elle lui infligea toutes sortes de mauvais traitements, afin de l'obliger à renoncer au christianisme. Ne pouvant en venir à bout, elle la livra au préfet de la province, qui la fit déchirer en morceaux, lui fit couper la langue, et la condamna à être brûlée, vers la fin du IIIe siècle ou le commencement du IVe.

AGATHON (Saint), soldat à Alexandrie, ayant été chargé de garder les cadavres de quelques martyrs, empêcha les païens de venir les insulter. Conduit devant le magistrat, il confessa Jésus-Christ, et eut la tête tranchée pendant la persécution de Dèce.

AGILANE, ambassadeur de Lévigilde à Chilpéric, était arien. En passant à Tours, il eut une longue conférence avec Grégoire, évêque de cette ville. A son retour en Espagne, Agilane abjura l'arianisme et se fit catholique.

AGLAÉ ET BONIFACE. Dans les premières années du IVe siècle, il y avait à Rome une femme nommée Aglaé, fille d'Acace, proconsul, de race de sénateurs; elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens à Rome; elle avait soixante-treize intendants pour gouverner ses domaines, et un au-dessus de tous, nommé Boniface, avec qui elle entretenait un commerce criminel. Il était adonné au vin et à toutes sortes de débauches; mais il avait trois qualités : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. Quand il voyait un étranger ou un voyageur, il le servait avec toute sorte d'affection; la nuit, il allait par les places et par les rues, et donnait aux pauvres ce dont ils avaient besoin. Après bien du temps, Aglaé, touchée de la grâce, l'appela un jour, et lui dit : « Tu vois en combien de crimes nous sommes plongés, sans réfléchir qu'il faudra nous présenter devant Dieu, et lui rendre compte de ce que nous avons fait de mal en ce monde. J'ai entendu dire à des chrétiens que si quelqu'un sert les saints qui combattent pour le Christ, il aura part avec eux au jour du terrible jugement. Je viens aussi d'apprendre que les serviteurs du Christ combattent en Orient contre le démon, et livrent leurs corps aux tourments pour ne point nier le Christ. Va donc, et apporte-nous des reliques des saints martyrs, afin qu'en les servant et leur bâtissant des oratoires dignes d'eux, nous soyons sauvés par leur moyen, nous et plusieurs autres. » Boniface prit quantité d'or pour acheter les reliques et pour donner aux pauvres, avec douze chevaux, trois litières et divers parfums pour honorer les saints martyrs.

En partant il dit à sa maîtresse, par plaisanterie : « Madame, si je trouve des reliques de martyrs, je les rapporterai; mais si mes propres reliques vous arrivent, recevez-les comme celles d'un martyr. » Aglaé lui dit : « Laisse-là tes extravagances, et songe que tu dois porter les reliques des saints. Pour moi, pauvre pécheresse, je t'attends sous peu. Cependant, que le Seigneur Dieu de l'univers, qui a pris pour nous la forme d'esclave et répandu son sang pour le salut du genre humain, daigne envoyer son ange devant toi, conduire tes pas dans sa miséricorde et accomplir mon désir, sans considérer mes péchés. » Boniface partit, et par le chemin il disait en lui-même : « Il est juste que je ne mange point de chair et que je ne boive point de vin, puisque, tout indigne et tout pécheur que je suis, je dois porter les reliques des saints martyrs; » et levant les yeux au ciel, il dit : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Fils unique, venez à mon secours et conduisez mon voyage, afin que votre nom soit glorifié dans tous les siècles. » Après quelques jours de marche, Boniface arriva dans la ville de Tarse, en Cilicie, et, apprenant que dans ce moment même il y avait des martyrs qui combattaient, il dit à ses compagnons de voyage : « Mes frères, allez, cherchez une hôtellerie : moi, je m'en vais voir ceux que je désire le plus. » Etant arrivé au lieu du combat, il vit les martyrs dans les tortures; l'un était pendu par un pied, et avait du feu sous la tête; un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés; les bourreaux en sciaient un troisième; un quatrième avait les mains coupées; un cinquième avait un pieu fiché dans la gorge, et était ainsi cloué à terre; un autre avait les pieds et les mains renversés et attachés par derrière, et les bourreaux le frappaient à coups de bâton. Leurs tourments glaçaient d'effroi les spectateurs. Boniface s'approcha des martyrs, qui étaient au nombre de vingt, et les baisait, en criant : « Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens! Qu'il est grand, le Dieu des saints martyrs! De grâce, serviteurs du Christ, priez pour moi, afin que j'entre en part avec vous au combat contre le démon? » Il s'assit à leurs pieds et embrassait leurs liens, les baisant et disant : « Combattez, athlètes et martyrs du Christ, foulez aux pieds le démon; un peu de patience; le travail est petit et la récompense est grande. » Le gouverneur, jetant les yeux sur le peuple, l'aperçut et dit : « Qui est celui-là qui se moque ainsi de moi et des dieux? Qu'on l'amène à mon tribunal. » Puis s'adressant à lui-même : « Dis-moi, qui es-tu, toi qui méprises la splendeur de mon siége? » Boniface répondit : « Je suis chrétien, et comme j'ai le Christ pour maître, je vous méprise, vous et votre tribunal. » Le gouverneur reprit : « Comment t'appelles-tu? » Boniface répondit : « Je vous l'ai déjà dit : Je suis chrétien; mais si vous voulez savoir mon nom vulgaire, on m'appelle Boniface. » Le gouverneur dit : « Avant que je te touche les côtes, approche et sacrifie. » Boniface répondit : « Je vous ai déjà dit plusieurs fois que je suis chrétien et que je ne sacrifie point aux démons. Si vous voulez

faire quelque chose, faites, voilà mon corps devant vous. » Le gouverneur, en colère, le fit suspendre et déchirer avec des ongles de fer ; les bourreaux le déchirèrent tellement, qu'on lui voyait les os. Le bienheureux ne répondait rien, mais fixait les yeux sur les saints martyrs. Le gouverneur, lui ayant fait donner quelque relâche, lui dit une heure après : « Misérable! sacrifie et prends pitié de toi. — Trois fois misérable, lui répondit le bienheureux, vous ne rougissez pas de me répéter sans cesse : Sacrifie! à moi qui ne veux pas seulement entendre parler de vos simulacres de néant. » Le gouverneur ordonna d'aiguiser des roseaux et de les lui enfoncer sous les ongles des mains. Le saint regardait le ciel et souffrait sans rien dire. Le gouverneur, le voyant insensible aux tourments, commanda qu'on lui ouvrît la bouche et qu'on y versât du plomb bouillant. Avant qu'on exécutât cet ordre, le bienheureux, regardant au ciel, fit cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu; venez au secours de votre serviteur, soulagez-moi dans ces peines et ne permettez pas que je sois vaincu par cet impur gouverneur; vous savez que c'est pour votre nom que je souffre. » Ayant achevé sa prière, il cria aux autres martyrs : « Je vous supplie, serviteurs du Christ, priez pour votre serviteur! » Les saints dirent tout d'une voix: « Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même enverra son ange pour vous délivrer de ce méchant; il achèvera dans peu votre course et placera votre nom entre les premiers-nés. » Après qu'ils eurent achevé leur prière, le peuple se mit à pleurer et criait à haute voix: « Il est grand, le Dieu des chrétiens! Il est grand le Dieu des martyrs! Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauvez-nous! nous croyons tous en vous et nous avons recours à vous. Anathème aux idoles des nations! » Alors tout le peuple courut renverser l'autel et jeter des pierres au gouverneur, qui se leva et se retira tout effrayé de ce tumulte. Le jour suivant, de grand matin, il s'assit sur son tribunal, fit amener le saint et lui dit : « Misérable, d'où te vient cette fureur de mettre tes espérances en un homme, et un homme qui a été crucifié comme un malfaiteur? » Le martyr lui répondit : « Tais-toi, n'ouvre pas tes lèvres impures pour nommer Notre-Seigneur Jésus-Christ; serpent à l'intelligence ténébreuse, qui as vieilli en de mauvais jours, anathème à toi! car Jésus-Christ, mon maître, a souffert pour sauver le genre humain. » Le gouverneur, irrité, commanda que l'on emplît une chaudière de poix, et que quand elle serait bouillante, on y jetât le saint la tête la première.

Le martyr, ayant fait le signe de la croix, y fut jeté. Mais la chaudière fondit aussitôt comme de la cire devant le feu. Elle ne fit point de mal au saint, mais elle brûla plusieurs bourreaux. Le gouverneur, épouvanté de la puissance du Christ et de la patience du martyr, commanda qu'on lui coupât la tête avec l'épée. Les soldats le tirèrent promptement du tribunal. Le martyr, ayant fait le signe de la croix, supplia les bourreaux de lui donner un peu de temps pour prier ; et, se tenant debout vers l'Orient, il dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre serviteur; envoyez votre ange et recevez mon âme en paix, afin que le dragon meurtrier ne puisse lui faire de mal. Mettez-moi en repos avec le chœur de vos saints martyrs, et délivrez votre peuple de cette oppression des impies ; car à vous appartiennent l'honneur et la puissance, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. » Ayant achevé sa prière, il fut exécuté vers l'an 307 ; et il se fit un grand tremblement de terre, en sorte que tous s'écrièrent : « Il est grand, le Dieu des chrétiens! » Et plusieurs crurent en Jésus-Christ.

Cependant, les compagnons de Boniface le cherchaient partout; ne le trouvant pas, ils commencèrent à se dire l'un à l'autre : « Il sera dans un lieu de débauche ou ailleurs à se réjouir, tandis que nous nous tourmentons à le chercher. » En discourant ainsi, ils rencontrèrent le frère du geôlier, et ils lui dirent : « N'avez-vous pas vu ici un étranger venu de Rome? » Celui-ci répartit : « Hier, il y eut un étranger qui fut martyrisé pour le Christ, et il eut la tête coupée. » « Et où est-il? » demandèrent les autres. Il répondit : « Dans l'arène, » et ajouta : « Comment est-il? » Ils dirent : « C'est un homme carré, épais, blond, qui porte un manteau d'écarlate. » Il répliqua : « Celui que vous cherchez souffrit hier le martyre. » Eux répondirent : « Celui que nous cherchons est un ivrogne et un débauché, qui n'a rien de commun avec le martyr. » Le frère du geôlier reprit : « Que vous coûterait-il de venir jusqu'à l'arène et de le voir? » Ils le suivirent donc, et il leur montra son corps étendu. Ils le prièrent de leur montrer aussi sa tête ; il l'alla chercher et l'apporta. Le visage du martyr, étant présenté à ses compagnons, leur parut miraculeusement sourire. Eux, l'ayant reconnu, pleurèrent amèrement en disant : « Ne vous souvenez pas de notre péché et du mal que nous avons dit de vous, serviteur du Christ! » Et ils dirent à l'officier : « Voilà celui que nous cherchons; nous vous prions de nous le donner. » Il refusa de le leur donner gratuitement ; et ils lui en payèrent cinq cents pièces d'or, et l'emportèrent. Ils l'embaumèrent et l'enveloppèrent de linges précieux, le mirent dans une des litières, et reprirent leur chemin, louant Dieu de l'heureuse fin du saint martyr. Cependant, un ange apparut à Aglaé, et lui dit : « Celui qui était votre esclave est à présent notre frère ; recevez-le comme votre seigneur, et le placez dignement; car par son intercession tous vos péchés vous seront remis. » Elle se leva promptement, prit avec elle des ecclésiastiques pieux, avec des cierges et des parfums ; et, faisant ainsi des prières, ils allèrent au-devant des reliques. Elles furent placées à cinquante stades de Rome, sur le

bord de la voie Latine, et Aglaé y fit bâtir un oratoire. Aglaé renonça au monde, donna tout son bien aux pauvres et affranchit tous ses esclaves, ne retenant que quelques jeunes filles, qui renoncèrent au monde avec elle. Elle vécut encore, dans les exercices de la piété, treize ans, après lesquels, étant morte, elle fut enterrée auprès de Boniface.

AGLIBERT (Saint), originaire des bords du Rhin, vint s'établir à Créteil avec saint Agoard, son compatriote : ils furent convertis l'un et l'autre à la foi chrétienne par saint Altin et saint Eoald. Arrêtés pour avoir renversé un temple d'idoles, ils furent condamnés à mort et exécutés vers l'an 273, ou, selon d'autres, 250.

AGLIONBY (Mlle), Anglaise, et cousine du membre du parlement pour Cockermouth, abjura l'anglicanisme et se fit catholique en septembre 1850.

AGOSTINI (Matthieu), né en Corse et converti à l'âge de 30 ans, était soldat dans le 19e léger. Il fut instruit et préparé par l'abbé Karst, aumônier du régiment. Son baptême eut lieu dans l'église paroissiale d'Huningue, en présence d'un grand nombre de spectateurs, le 9 juillet 1829.

AGOUR DE BONNEVAL (D'), fils, seigneur de Vorèpre, conseiller à la chambre de l'Edit de Grenoble, se convertit de la manière la plus éclatante et fit son abjuration en 1633. Il était de la famille des anciens comtes de Sault.

AGRICOLA (Etienne), prédicateur dans le comté de Mansfeld, fut révoqué pour avoir adopté les principes de Major, devint prédicateur à la cathédrale de Naumbourg, se convertit et fit le voyage de Rome, où il se noya dans le Tibre.

AGRICOLE (Saint), d'une famille noble de Bologne, embrassa le christianisme, et convertit saint Vital, son serviteur. Arrêtés en 304, saint Vital expira sous les yeux de son maître, et lui-même mourut aussi martyr, percé de clous sur une croix.

ALZERN (Marguerite), protestante irlandaise qui se convertit et fit abjuration, avec trois autres, en 1828, dans la paroisse d'Upper-Glamnire, dans le comté de Cork, devant une assemblée nombreuse et distinguée. L'ecclésiastique qui les reçut au sein de l'Eglise catholique prononça un discours sur les causes, les progrès et la décadence actuelle de la réforme en Angleterre. Il dit, en terminant, que si la défaveur qui pèse sur les catholiques en Irlande est, en général, une garantie pour la bonne foi des protestants qui se convertissent dans ce pays, les amis du catholicisme doivent surtout se réjouir de la conversion des personnes comme celles-ci, qui appartiennent aux classes élevées, dont la position sociale exclut jusqu'à la possibilité de leur supposer des motifs intéressés.

AIECHA, l'odalisque d'Achmet-Bey, ramenée de Constantine par Mme Vialard, se convertit et fut baptisée en juillet 1839. Plusieurs autres femmes musulmanes et juives recueillies dans le couvent des sœurs de Saint-Joseph, embrassèrent le christianisme à la même époque.

AIGNAN (La marquise de SAINT-), qui paraissait fort attachée au calvinisme, en reconnut enfin la fausseté et l'abjura en mars 1686. Les conseils de Mlle Clisson, son amie, contribuèrent beaucoup à sa conversion. Femme d'une vertu et d'une piété qui lui attiraient l'estime de tout le monde, la marquise de Saint-Aignan, tous les jours aux pieds des autels, remerciait Dieu de lui avoir ouvert les yeux à la vérité.

AIZAN (Saint), roi des Ethiopiens, fut converti à la foi chrétienne par saint Frumence, qui avait été régent du royaume pendant sa minorité. Par ses soins et ceux de saint Frumence, une grande partie de la nation reçut le baptême, à l'exemple du roi et du prince Sazan, son frère, qu'il avait associé à la royauté. Ils s'appliquèrent surtout à la conversion des Juifs, très-nombreux dans leurs Etats. Aïzan mourut sur la fin du IVe siècle.

AJO, juif d'Ancône, se convertit, et, le 19 décembre 1845; le cardinal Patrizzi lui administra les sacrements du baptême et de la confirmation. Il reçut les noms de Philippe-Marie de Zenati. Cette édifiante cérémonie eut lieu dans la chapelle des religieuses de la Visitation, à Rome.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, ravagea la Palestine l'an 509, et fit mourir des solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit opérer par les chrétiens le touchèrent tellement qu'il demanda à être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparait au baptême, les Acéphales, disciples de l'hérésiarque Sévère, essayèrent de l'attirer à leur secte. Ils lui envoyèrent des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le nouveau catéchumène méprisa leurs avances et se fit catholique.

I. — ALATRI (Isaac), juif converti à l'âge de vingt-huit ans environ, après avoir été éprouvé pendant plusieurs mois, reçut solennellement le baptême, dans l'église de Saint-Charles-du-Cours, le 29 septembre 1815, à Rome : on lui donna le nom de Raymond.

II. — ALATTRI (Elie), âgé de trente-huit ans, et sa femme Nina, âgée de vingt-huit, juifs convertis, reçurent le baptême, le 10 novembre 1827, des mains du cardinal Zurla, dans l'église des Oblates de Sainte-Françoise, à Rome, avec leurs trois enfants, Raphaël, Salomon et Rose. Ils avaient été instruits et préparés par M. Rosatini, recteur de la maison des Catéchumènes, qui assistait à la cérémonie.

ALBAN (saint), le premier et le plus illustre martyr de l'Angleterre, d'une famille distinguée de Vérulam. Etant encore païen, il accueillit dans sa maison un ecclésiastique nommé Amphibalus, qui cherchait à se soustraire à la persécution de Dioclétien, et fut tellement édifié de sa conduite qu'il conçut le désir de connaître une religion qui produisait de si sublimes vertus, et s'étant

fait instruire, il devint bientôt un chrétien fervent. La retraite d'Amphibalus ayant été découverte, il le fit évader et se présenta à sa place. Condamné à être décapité après avoir été battu cruellement, il convertit sur la route, par un prodige, le bourreau qui se prosterna à ses pieds et demanda à mourir avec lui. Ils furent décapités tous les deux l'an 303, ou, selon d'autres, le 22 juin 286. La vue de ce martyr convertit plusieurs des assistants qui reçurent le baptême et furent ensuite massacrés par les idolâtres au nombre de mille.

ALBANY (Christie), maître ès-arts et fellow du collége d'Oriel, auteur de plusieurs ouvrages de piété, abjura l'anglicanisme et se fit catholique à Londres en octobre 1845. Un autre ecclésiastique du même collége donna aussi sa démission de la place qu'il y occupait, pour embrasser le catholicisme.

ALBERTI (Charlotte), fille du ministre protestant de ce nom, femme de Nicolas Mœhler, et connu par ses rapports avec Lessing, se convertit à Hambourg en 1803.

ALBIE (saint), né en Irlande, fut converti par des missionnaires bretons. Saint Patrice, auquel il s'attacha, le fit archevêque de la province de Munster où il convertit un grand nombre d'infidèles, et mourut en 525.

ALBION, chef des Saxons, qui accompagna Witikind à la cour de Charlemagne et se convertit avec lui.

ALBUSY ou ARBUSSY (Joseph), ministre protestant converti, fut reçu, le 9 août, dans l'assemblée générale du clergé de France de 1670, et y rappela, en ces termes, les motifs de sa conversion :... « Je sais bien, dit-il, que l'Eglise n'a jamais refusé aux hérétiques d'entrer en discussion des points qu'ils ont voulu contester, et qu'elle n'a jamais manqué de les confondre par l'évidence des Ecritures saintes et par la doctrine des Pères de l'ancienne Eglise. Mais il y a un moyen plus court et plus facile pour renverser d'un seul coup toutes les erreurs et toutes les hérésies, c'est d'examiner la succession des évêques depuis les apôtres : car les hérétiques sont venus après l'établissement de la vérité, comme ce méchant homme, dont parle l'Evangile, vint, de nuit, jeter de l'ivraie dans le champ où le Seigneur avait semé le bon grain. Ils se sont levés les uns après les autres, et l'histoire nous les montre tous comme autant de chefs de parti. L'Eglise, qui a pris soin de conserver chèrement dans ses registres le nom de ses martyrs et le jour de leur mort, que les anciens Pères ont appelé *natalitia martyrum*, a pris aussi le soin de conserver le nom de ses ennemis et de ses persécuteurs, entre lesquels les hérétiques ne sont pas moins remarquables que les tyrans. Les anciens monuments nous apprennent leur malheureuse apparition et les jours auxquels ils ont commencé de troubler l'Eglise que nous pouvons appeler *funesta hæreticorum natalitia;* il n'en est pas ainsi des évêques qui occupent les chaires des apôtres : nous en voyons la suite et la succession continuelle jusques à nous; car si quelqu'un d'entre eux a voulu porter ou favoriser quelque hérésie, nous le voyons en même temps hors de la succession, faisant un parti nouveau et une faction nouvelle : un autre est venu qui a rempli la place qu'il avait désertée a réparé la brèche qu'il avait faite, et par ce moyen entretenu la pureté et l'antiquité de la succession. C'est un ordre qui a été depuis le commencement, qui subsiste aujourd'hui, et qui subsistera jusqu'à la fin du monde. C'est ce coup mortel que les hérétiques n'ont jamais pu détourner. C'est le moyen par lequel Tertullien a triomphé de ceux de son temps. » Et après avoir cité le livre des *Prescriptions*, ch. 32, le troisième livre de saint Irénée contre les hérésies, ch. 3; le livre second de saint Optat de Milève contre Parménien, et l'épître de saint Augustin contre les Manichéens, Albusy conclut en disant : « Cette raison est encore aujourd'hui aussi forte qu'elle ait jamais été. Car comme il est arrivé depuis beaucoup de désordres et de nouveautés, il les faut corriger en revenant à la vénérable antiquité que vous représentez si bien par la longueur de votre succession. De sorte que vous êtes des arguments animés et des démonstrations vivantes pour convaincre les auteurs des nouvelles sectes. » Albusy ou Arbussy publia une *déclaration contenant les moyens de réunir les protestants dans l'Eglise catholique*, 1670, in-8°, ouvrage que Bossuet revêtit de l'approbation la plus honorable. Non-seulement il jugeait le livre *docte et sincère*, mais il félicitait l'Eglise d'avoir acquis *un homme d'un si grand mérite et d'une si profonde érudition.*

ALDEBERT (Jean-Pierre d'). Au commencement de l'année 1826, il y eut une mission dans la ville de Nîmes; les protestants vinrent entendre les missionnaires, et, dans la seule paroisse de Saint-Baudille, il y eut trois abjurations. La plus éclatante est celle de M. d'Aldebert, juge au tribunal de Nîmes. Ce magistrat, issu d'une famille honorable du pays, et jouissant personnellement de l'estime de ses concitoyens, avait été révolté, dès 1815, de la conduite de ses coréligionnaires. Les doutes qu'il avait sur la religion se fortifièrent peu à peu. Enfin, les missions ayant eu lieu, il en suivit les exercices dans l'église de Saint-Baudille, sa paroisse. Après avoir entendu un des missionnaires, il désira avoir des entretiens avec lui : le résultat de ces conférences fut son abjuration, qui eut lieu le 27 janvier 1826, dans l'église de sa paroisse. Il fit cette démarche avec la joie d'un homme longtemps agité de doutes et d'incertitudes. M. d'Aldebert était âgé d'environ soixante ans; on pense bien que ce n'est pas sans combat qu'il en vint à prendre ce parti. Son fils, ministre protestant dans le Dauphiné, arriva exprès à Nîmes pour détourner le coup, et resta assez longtemps dans cette ville. Deux sœurs de M. d'Aldebert ne négligèrent rien pour le retenir dans le protestantisme : c'est à elles qu'il écrivit, sur sa conversion,

la lettre suivante qui nous en explique parfaitement les motifs :

Nîmes, le 6 février 1826.

« L'on vous a dit vrai, mes très-chères sœurs ; subjugué, non par des considérations mondaines, qui n'auront jamais aucune influence sur moi, mais par la force irrésistible de la vérité, j'ai suivi l'exemple de M. Brangassargues et de M. le prieur de Brangassargues, mes deux oncles paternels ; celui du frère de M. Laval et de M. d'Aldebert de Roux, mes grands oncles maternel et paternel ; celui de plusieurs parents collatéraux ; celui enfin d'une foule de mes concitoyens, et, comme eux, j'ai abandonné la religion tronquée où le seul hasard de ma naissance m'avait placé, et j'ai embrassé, sans hésitation et en son entier, la seule véritable, celle qui a été établie par Jésus-Christ et ses apôtres, et que mes aïeux ont constamment professée pendant plus de quinze siècles.

« Je n'ai fait, comme vous pouvez bien penser, une telle démarche qu'après y avoir longuement réfléchi, qu'après avoir mûrement pesé les raisons pour et contre, en un mot qu'avec grande connaissance des choses, et lorsque, ne pouvant plus fermer les yeux à l'évidence, j'ai demeuré convaincu qu'il n'y avait plus à hésiter à sacrifier les préjugés du monde au seul intérêt vraiment précieux, celui de mon salut.

« Je prévois, nonobstant tout cela, que la calomnie ne manquera pas de m'attribuer d'autres motifs ; les uns se plairont à répandre que ma conversion a été le résultat de la faiblesse ; que j'ai cédé aux diverses influences dont on m'a accablé ; que le cœur et la conviction n'y ont eu aucune part. Ils se fonderont, pour établir cette faiblesse, sur une démarche antérieure qui, à leurs yeux, aurait été le comble de la pusillanimité, tandis qu'aux miens ce fut celui du courage, puisque, pour satisfaire à ma conscience, j'eus à fouler aux pieds tous les préjugés et les avantages de ce monde. D'autres, plus méchants encore, iront peut-être jusqu'à dire que j'ai été séduit par des promesses éblouissantes ; ils me supposeront assez vil pour avoir sacrifié mon âme à des avantages temporels.

« Que ne dira-t-on pas encore ? Mais, fort de ma conscience, je dépose toutes ces humiliations au pied de la croix de Jésus-Christ, qui fera tout le reste de ma vie, mon unique gloire, et je m'estime trop heureux de l'avoir conquise à si bon marché. Quant à vous, mes chères sœurs, qui avez été à même de sonder les replis les plus cachés de mon cœur, qui savez que je suis animé des sentiments d'honneur, de droiture et de loyauté, que je les pousse même jusqu'au fanatisme, vous me jugerez plus sainement, et vous n'hésiterez pas à penser que, si j'ai fait une démarche susceptible d'être mal interprétée, je ne puis m'y être décidé qu'après avoir acquis l'intime conviction que le salut de mon âme en dépendait.

« Vous m'exhortez dans votre lettre *à ne point me perdre*, et je vous sais bon gré de cette recommandation, que je ne puis attribuer qu'à votre amitié. Mais, hélas ! mes chères sœurs, que je me crois fondé avec plus de raison à vous faire en sens inverse la même exhortation à vous dire : Tremblez ! oui, tremblez pour vous si vous ne m'imitez ? Ah ! si j'avais le bonheur de vous voir réaliser ce souhait, ce serait bien alors que ma joie serait à son comble ! Mais je sens que pour cela il est indispensable que Dieu vous accorde les mêmes grâces dont il a bien voulu me favoriser. Je lui en fais donc la plus ardente prière et je ne cesserai de la lui réitérer tous les jours de ma vie. Mais, quoi qu'il en arrive, je n'en serai pas moins à votre égard, mes très-chères sœurs, toujours le plus tendre des frères.

« *Signé* d'Aldebert. »

ALEMAND (Louis-Augustin), né à Grenoble, en 1643, abjura le protestantisme, et embrassa la religion chrétienne. Reçu docteur en médecine à la Faculté d'Aix, il revint à Paris : Pélisson et le P. Bouhours furent les amis d'Alemand, qui mourut à Genève en 1728. Parmi ses écrits, nous remarquons l'*Histoire monastique de l'Irlande* (1690). Il se proposait de publier un ouvrage où il démontrait que les protestants ne sont pas toujours inutiles à la religion catholique. — Son frère, avocat au parlement de Grenoble, avait dédié au P. La Chaise, un ouvrage à peu près semblable, contenant un nouveau système contre les protestants.

ALÈS (Jean), savant théologien anglais, qui accompagna en Hollande l'ambassadeur de Jacques 1er lors du synode de Dortrecht. Il était calviniste, mais il abjura cette doctrine, et devint chanoine de Windsor. Obligé pendant les troubles d'Angleterre de quitter son bénéfice, après avoir vendu à vil prix sa bibliothèque qui était magnifique, il mourut dans la pauvreté, le 19 mai 1656, âgé de soixante-douze ans. On a de lui un *Traité du schisme*, qu'il composa à la sollicitation de Chillingoworth son ami, et d'autres écrits dans lesquels il développe un sage esprit de tolérance.

I. — ALEXANDRE, frère de Rufus et fils de Siméon le Cyrénéen, fut un des premiers Juifs qui se convertirent au catholicisme.

II. — ALEXANDRE (Saint), Longin et Félicien. Lorsque saint Victor était dans les fers à Marseille, la prison s'ouvrit tout à coup et fut remplie d'une lumière plus resplendissante que le jour. Le martyr chantait avec les anges les louanges de Dieu. Trois soldats qui le gardaient, voyant cette lumière, se jetèrent aux pieds du saint, le prièrent de leur pardonner, et demandèrent le baptême. Le martyr les instruisit avec le plus grand soin, selon que le temps lui permettait ; et, ayant fait venir des prêtres la même nuit, il les mena à la mer, où ayant été baptisés, il les releva de l'eau de ses propres mains, c'est-à dire qu'il fut leur

parrain. Leurs noms étaient Alexandre, Longin et Félicien. Le lendemain matin, leur conversion ayant été divulguée, l'empereur envoya des appariteurs, qui les prirent avec Victor et les amenèrent à la place publique, où toute la ville accourut. Les trois soldats que Victor avait encouragés par un pieux discours, persévérèrent courageusement; et aussitôt, par ordre de l'empereur, ils eurent la tête tranchée, l'an 290.

III. — ALEXANDRE (Saint) était frère de saint Marc, qui exerçait la profession de berger. Celui-ci, qui était chrétien, fut arrêté l'an 303, et livré aux plus cruelles tortures; mais les miracles qu'il opéra pendant qu'on le tourmentait, convertirent Alexandre, qui était présent, ainsi que deux autres de ses frères, Alphée et Zosime. Ils souffrirent à leur tour le martyre à Antioche de Pisidie.

IV. — ALEXANDRE, évêque de Licopolis, dans la province de la Thébaïde, en Egypte, et probablement prédécesseur de Mélétius, vers la fin du IVe siècle. Il était né païen, fit profession de la philosophie platonicienne, puis tomba entre les mains des manichéens, qui l'attirèrent dans leur secte. Parvenu enfin à la connaissance du catholicisme, il ne se contenta pas d'abjurer l'hérésie, il en écrivit même une réfutation intitulée : *De manichæorum placitis*, et qui est importante comme pièce historique. L'auteur y fait preuve d'une grande érudition.

V. — ALEXANDRE, seigneur de Syrie, qui avait servi sous les empereurs Théodose et Arcade, renonça au monde et fonda sur les bords de l'Euphrate l'ordre dit des Acémètes. Il fonda deux autres monastères, l'un près de Constantinople, du côté du Pont-Euxin, et l'autre à Gomand, en Bithynie, où il mourut vers l'an 430.

VI. — ALEXANDRE NEWISKI, ou NUFKI-NEWKOI, grand duc de Russie, né en 1218, et qui succéda à Jaroslas, son père, en 1244. Il renonça au trône pour embrasser l'état monastique, et mourut en 1281 ou, selon d'autres, en 1263.

VII. — ALEXANDRE DE FOIGNY, prince écossais, qui se rendit célèbre par sa sainte vie dans le monastère de Foigny, où il était convers de l'ordre de Cîteaux.

ALFONSE III, duc d'Est, né en 1591, succéda à César d'Est, son père, en 1623, et ne fut pas plutôt sur le trône qu'il se livra à toutes ses passions, et tyrannisa ses sujets. La mort d'Isabelle de Savoie, sa femme, le fit rentrer en lui-même, et, après avoir fondé d'utiles et pieuses institutions, il abdiqua en faveur de son fils François, et prit, en 1629, l'habit de capucin dans le couvent de Marano. Il remplit pendant quinze ans, sous le nom de Jean-Baptiste, tous les devoirs d'un fervent religieux, et mourut à Castelnovo, le 24 mai 1644, à l'âge de cinquante-trois ans.

ALFONSE DE ZAMORA, juif très-savant, frappé de la vérité de la religion catholique, l'embrassa vers la fin du XVe siècle. On ne connaît pas les détails de sa vie; on sait seulement qu'il mourut en 1530, et qu'il travailla avec zèle et érudition à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximénès. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages.

ALGA, princesse russe, qui dans sa vieillesse embrassa le christianisme. En 945, Igor son époux, en mourant, lui laissa le gouvernement de ses Etats.

ALGAR, docteur de l'université d'Oxford, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique à Rome, en janvier 1851.

ALIPE, ami de saint Augustin, qui se convertit et reçut le baptême avec lui. Nous donnerons les détails de sa conversion en parlant de celle du célèbre docteur de l'Eglise (*Voy.* S. AUGUSTIN). Alipe était né comme lui à Tagaste, où ses parents tenaient le premier rang. Plus jeune qu'Augustin dont il avait été le disciple à Tagaste et à Carthage, il vint à Rome apprendre le droit, et fut ensuite assesseur du comte des largitions, et du grand trésorier d'Italie. Augustin étant venu à Rome, Alipe le suivit à Milan, ne pouvant le quitter; et continua d'exercer, auprès d'autres magistrats, la même charge, d'assesseur ou de conseiller avec une grande intégrité. Il devint, après sa conversion, évêque de Tagaste, et se distingua surtout dans la conférence de Carthage contre les donatistes en 411.

ALKINSON, un des notables habitants de la ville de Tuam, abjura le protestantisme et embrassa la religion catholique dans l'église cathédrale de Saint-Jarlath, en octobre 1840.

I.— ALLAIS (Léon), en latin *Allatius*, l'un des plus savants littérateurs italiens du XVIIe siècle, était né en 1586 dans l'île de Chio, de parents grecs schismatiques; mais il vint dès l'âge de neuf ans en Calabre, se rendit à Rome en 1600, fut nommé bibliothécaire du Vatican en 1661, et mourut, au mois de janvier 1669, âgé de quatre-vingt-trois ans, après avoir fondé plusieurs colléges dans l'île de Chio, sa patrie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart de théologie ou de liturgie, et dont plusieurs ont pour objet la conversion des schismatiques grecs. Le plus considérable est *De Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis perpetua consensione* : il s'y propose, comme le titre l'annonce, de prouver que l'Eglise latine et l'Eglise grecque ont toujours été unies dans la même foi.

II.—ALLAIS (Marie), de Caen, protestante, convertie vers 1630, par le fameux prédicateur Véron, qui prouvait d'une manière irréfragable que la Bible avait été falsifiée par les protestants, et que leur doctrine était contraire à l'Ecriture sainte et à celle des Pères de l'Eglise.

ALLARD, ancien président en l'élection de Grenoble, protestant converti vers l'an 1685.

ALLARD (Mad.), veuve du général français de ce nom, si connu dans l'Inde, se convertit au catholicisme, et reçut le baptême le 22 décembre 1842. Voici en quels termes cette nouvelle est rapportée dans les journaux du temps :

« Depuis longues années, des semences de

catholicisme avaient été jetées par de pieux ecclésiastiques, dans son esprit et dans son cœur, complétement étranger jusqu'alors à la connaissance de nos dogmes et de notre morale. Ces premières leçons, reçues par un esprit droit et sincère, par un cœur aimant et naturellement bon et bienfaisant, produisirent dès lors les plus heureux fruits, et tout fit espérer de voir bientôt la néophyte grossir les rangs de l'Eglise catholique. Ainsi disposée, elle a vu luire enfin pour elle ce jour de bonheur.

« Le mardi soir, 21 décembre, M. Teisseire, préfet du Var, accompagné de madame Teisseire, arriva avec une compagnie de lanciers brillamment équipée, qu'on lui avait donnée pour escorte jusqu'à Saint-Tropez, où cette troupe d'élite vit ses rangs se renforcer par trois autres compagnies de dragons, de hussards et de canonniers, qui conduisirent le préfet au château de madame Allard.

« Le lendemain 22, à neuf heures, les mêmes compagnies militaires se rendirent aux avenues du château, grossies cette fois de la garnison de la citadelle, capitaine en tête, et immédiatement le cortége se mit en marche, au milieu des troupes formant la haie. Soudain les portes s'ouvrirent, et au milieu de M. le préfet du Var, du général Ventura, en grande tenue, à côté de madame Teisseire, madame Allard, revêtue d'une robe de satin blanc et d'un voile de même étoffe, terminés l'un et l'autre d'une brillante et riche bordure en or, s'avança humble et modeste, vers le lieu de la cérémonie.

« On ne rendra jamais la profonde impression qu'a produite sur la foule immense qui se pressait, le moment où a coulé l'eau régénératrice du baptême. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que tout, en cette femme forte, a été digne de son nom et de la démarche qu'elle venait de faire. »

ALLÈGRE, jeune ministre protestant, converti en 1788. Le récit de toutes les circonstances de cette conversion se trouve dans deux lettres, la première du directeur du séminaire d'Avignon à l'un de ses confrères, la seconde de M. Allègre lui-même à M. Thayer, autre ministre protestant converti. Voici la première de ces lettres :

« Avignon, ce 1er février 1789.

« Monsieur,

« Que le Seigneur soit béni à jamais; il vient d'opérer, dans sa grande miséricorde, un prodige de grâce bien propre à consoler l'Eglise dans ses malheureux jours, et à remplir de joie ses vrais enfants; car ne puis-je pas qualifier ainsi la conversion d'un protestant qui, après avoir abjuré l'hérésie qu'il professait depuis son enfance, et qui, depuis plusieurs années l'enseignait aux autres, en qualité d'adjoint d'un ministre de sa secte, a eu le courage de renoncer à son poste, pour se retirer dans un séminaire, et y étudier les desseins de Dieu sur lui? C'est le séminaire d'Avignon où personne n'édifie plus que ce cher néophyte : si Dieu l'appelle à l'état ecclésiastique, nous avons tout lieu d'espérer qu'il sera un digne ministre des saints autels.

« Vous m'envoyâtes il y a quelques mois la relation de M. Thayer : je vous envoie le précis de celle de M. Allègre; c'est le nom du néophyte dont je vous parle : le premier a été ministre protestant en Amérique, le second a été adjoint de ministre en France : vous trouverez en l'un et l'autre de grands rapports de ressemblance. Je souhaite que vous soyez autant édifié par la lecture de la lettre que je vous adresse, que nous l'avons été par celle que vous nous avez fait parvenir. Vous pouvez la faire circuler; elle ne contient rien que de certain, rien dont on ne puisse donner les preuves les moins suspectes. Je me serais fait un crime de mêler le faux au vrai, ou même de rien exagérer. Je ne crains point que M. Allègre se plaigne jamais que j'ai altéré les faits; s'il vient à lire son histoire imprimée, je ne doute pas que sa modestie en souffre; mais il n'y trouvera rien qui ne soit exactement conforme à la vérité.....

« C'est dans le diocèse de Nîmes qu'est né M. Allègre, d'un père et d'une mère calvinistes; on lui enseigna, dès sa plus tendre enfance, la doctrine de la religion prétendue réformée. On peut juger des soins qu'on prit à en graver les principes dans son âme, par la profession de son père qui était ministre protestant et qui en exerçait les fonctions à Clarisson. Celui-ci le mit au collége de cette ville, dès qu'il fut en état de commencer ses études; mais il ne manqua pas de le prémunir et contre la saine doctrine qu'on y enseignait et contre les saintes pratiques qui y sont en usage; on ne lui permettait pas de les suivre, et s'il en demandait la raison, on lui donnait une de ces mauvaises réponses qui ne sont que trop capables d'en imposer à un jeune homme peu instruit.....

« Il y avait peu de temps que M. Allègre étudiait, lorsque la mort lui enleva son père. Il se vit, avec deux frères dont il était l'aîné, sur les bras d'une mère remplie de bonnes qualités et pleine de tendresse pour ses enfants, qui ne négligea rien pour leur donner la meilleure éducation.

« Elle se détermina bientôt à venir s'établir à Nîmes, et les fit étudier chez les Pères de la doctrine chrétienne. Son premier soin était de veiller sur leur conduite, pour conserver la pureté de leurs mœurs. M. Allègre se distingua de ses condisciples par ses grands talents et son application constante au travail. Ses anciens compagnons d'étude lui rendent témoignage qu'il les surpassait tous; ses premières études étant finies, la mère et les enfants partirent pour Lausanne. Il y a dans cette ville un séminaire établi pour préparer un certain nombre de Français à exercer les fonctions de ministre; ils y sont entretenus gratuitement. M. Allègre y fut admis ainsi que ses deux frères... Ils admiraient ses talents autant qu'ils aimaient son caractère et estimaient les belles qualités de son cœur. Mais plus d'une fois

la pénétration de son esprit leur donna des inquiétudes. Ces messieurs soutenaient une mauvaise cause, et M. Allègre, quoique jeune, n'était pas de caractère à juger des paroles de ses maîtres... Mais M. Allègre ne tarda pas à s'apercevoir que ses maîtres et ses professeurs les plus instruits n'étaient point d'accord sur les articles les plus importants.....

« Il y en eut un qui, dans une conversation particulière, lui fit entendre qu'il pensait en socinien; qu'il ne croyait aucun mystère; qu'il n'admettait que ce qu'il connaissait par les lumières de la raison.

« M. Allègre, faisant sa philosophie, avait lu certains ouvrages des incrédules de nos jours, qui avaient fait sur lui de funestes impressions : on n'avale pas cette sorte de poison impunément; le fruit de ses lectures fut de préconiser le génie et l'éloquence des auteurs auxquels il avait pris goût, de prendre leur défense contre ceux qui leur rendaient justice en les dénonçant comme des hommes très-dangereux, et d'adopter plusieurs de leurs principes impies. Il est facile à un protestant de se faire un système de religion dans lequel il n'admet point de mystère; juge de sa foi, il sait éluder la force des textes de la sainte Ecriture, et leur donner le sens qui lui plaît. La conversation que M. Allègre eut avec le protestant socinien le conduisit à ne plus rien croire de ce que croient les protestants comme les catholiques sur la Trinité, l'Incarnation, la satisfaction.

« Mais le Seigneur ne permit pas qu'il restât longtemps dans cet affreux abîme. Qu'allait-il devenir, et que seraient devenues tant d'âmes avec lesquelles il devait avoir des liaisons étroites, s'il avait grossi le nombre de ces hommes de scandale qui affichent l'irréligion? Ce qui retira ce jeune homme de ce précipice est étonnant; vous y admirerez le doigt de Dieu. Le lendemain du jour où il s'était entretenu avec le socinien, il avait bu tout le venin de la doctrine anti-chrétienne; à son réveil, il trouva sur sa table le poëme de Racine sur la religion; il le prit, et à peine en eut-il lu quelques pages, qu'il revint de son incrédulité. Ses doutes furent entièrement dissipés; dès ce moment il demeura convaincu de la vérité des dogmes que croient les catholiques, d'accord avec les vrais protestants. M. Allègre, qui n'était déjà plus mécréant, tenait encore trop à l'éducation pour se rendre à la religion catholique; non qu'il fût toujours attaché aux erreurs du protestantisme : il voyait où il conduit, faute d'admettre un centre d'unité; mais il était arrêté par les imputations calomnieuses dont les protestants noircissent la doctrine de l'Eglise. Sa religion, si c'en est une, était le tolérantisme, etc., etc.....

« Cependant sa santé fut considérablement altérée; les inquiétudes dont il était agité et une application excessive à des études qu'il prolongeait bien avant dans la nuit, le jetèrent dans un état d'épuisement qui dura deux ans. Les moments que sa faiblesse lui permettait de donner à l'application, il les employait à lire tantôt les ouvrages des protestants, tantôt ceux des catholiques; plus il lisait ceux-ci, plus ses préjugés diminuaient. Un jour qu'il venait de lire Nicole, il dit à son frère : « Si je reconnais que « l'auteur de ce livre n'en impose point, je « n'hésiterai pas; lorsque je serai de retour « en France, je me ferai catholique. » Le frère est protestant à Uzès : on peut s'assurer de la vérité du fait par son propre témoignage. Une circonstance lui fit connaître clairement la facilité avec laquelle les protestants s'éloignent des sentiments de Calvin : elle contribua beaucoup à lui montrer combien la base sur laquelle porte le protestantisme est peu solide.

« M. Allègre paraissant aux exercices théologiques des protestants, après plusieurs jours d'absence, le professeur, qui traitait alors la question où l'on examine la manière dont la grâce agit dans nos cœurs, l'interrogea pour savoir son sentiment; il crut ne pouvoir mieux satisfaire à ce qu'on lui demandait qu'en exposant le système de Calvin qu'il avait étudié en son particulier; tous furent singulièrement étonnés de ses réponses. Un de ses condisciples lui ayant demandé où il avait puisé des idées si extraordinaires : « Dans Calvin, » lui répondit-il. « Un tel système, lui répartit-on, pouvait être « bon dans le XVI^e^ siècle, mais on pense bien « différemment. » Notre étudiant n'avait-il pas raison de conclure qu'une Eglise dont la doctrine n'est pas toujours la même, ne peut être la véritable Eglise de Jésus-Christ ?

« Dès qu'il eut fini son cours d'études, on l'envoya en France, avec des lettres de recommandation pour le synode du Bas-Languedoc. Ces lettres étaient aussi flatteuses pour lui qu'elles pouvaient l'être; on y faisait tellement l'éloge de ses vertus, de ses talents, et des progrès qu'il avait faits en tout genre, que, les ayant retrouvées quelque temps avant sa conversion, il les brûla, tant sa modestie était alarmée. Un sacrifice de cette nature était bien propre à attirer sur lui les grâces que Dieu prépare aux humbles.

« On le nomma proposant à Saint-Laurent dans le diocèse de Nîmes.

« Un proposant est un adjoint que l'on donne à chaque ministre, parce qu'ordinairement il y a plusieurs districts ou paroisses à gouverner. C'est sous l'inspection du ministre que le proposant fait chaque dimanche le prêche, la prière et l'instruction dans le district où il est envoyé; le ministre n'y paraît ordinairement que quatre fois l'année, pour y lire la liturgie et y distribuer la cène, fonction qui lui est réservée. Le proposant est encore chargé de visiter les malades et d'assister les moribonds. Le troupeau de M. Allègre était composé de plus de six cents personnes : tandis qu'il y exerçait ses fonctions, une maladie épidémique s'y répandit, et il en fut attaqué.

« On craignit de le perdre bientôt si l'on ne le plaçait dans un poste où l'air fût plus

sain ; c'est ce qui détermina le synode suivant à le mettre à Montaran, qui est à une petite lieue d'Uzès, où il fut fait proposant et sut se concilier tous les cœurs.

« Tout parlait en faveur de M. Allègre : ses mœurs, qui étaient irréprochables ; son extérieur composé, pénétrant, honnête ; son amour pour la retraite ; toute sa conduite enfin, qui faisait dire : « Les autres ministres « et proposants sont tels dans les fonctions « de leur ministère ; mais M. Allègre est « proposant dans toutes ses actions. » On admirait ses talents, son érudition, son éloquence dans la prédication.

« Ceci vous étonnera ; mais vous saurez que M. Allègre, qui cherchait toujours la vérité, qui l'entrevoyait et pensait à rentrer dans le sein de l'Église catholique, ne prêcha jamais sur les matières controversées ; c'était ordinairement sur la morale : s'il parlait quelquefois des dogmes, c'était de ceux qui étaient également admis par les protestants et par les catholiques. Il peut se rendre ce consolant témoignage, qu'étant ministre de l'erreur il ne l'a jamais enseignée. Ayant eu occasion de montrer un de ses discours sur la satisfaction pour nos péchés à un ministre, celui-ci voulut qu'il en retranchât une phrase comme exprimant le dogme catholique.

« M. Allègre était autant chéri qu'estimé à Montaran ; les anciens lui en donnèrent une preuve non équivoque. Après une exhortation qu'il eut occasion de faire dans une circonstance frappante, ils s'assemblèrent, et arrêtèrent d'une voix unanime qu'ils ne recevraient jamais à Montaran d'autres ministres que lui. Ils ne soupçonnaient pas ce qui se passait dans son âme. Il était catholique dans le fond du cœur, et sa résolution était prise que, s'il lui survenait une maladie dangereuse, il ferait appeler le curé de la paroisse, et prononcerait son abjuration, voulant mourir dans le sein de l'Église romaine, quelques représentations que puissent lui faire ses amis, son frère et tous les ministres protestants. S'il tâchait de se corriger de ses moindres défauts, et de vivre d'une manière conforme à l'Évangile, c'était afin de ne mettre aucun obstacle au don précieux de la foi, et d'obtenir les grâces dont il avait besoin pour surmonter les grandes difficultés qui s'opposaient à l'exécution de son dessein. Il fut souvent tenté de différer sa conversion jusqu'à la mort, pensant qu'il lui fallait renoncer à un poste qui fournissait à peu de choses près son entretien, ainsi qu'à l'espérance d'en avoir bientôt un autre plus honorable et plus lucratif ; qu'il ne pouvait se convertir sans s'attirer l'indignation de ses amis et des ministres de sa secte, sans affliger très-sensiblement un frère qu'il aimait, et encore plus une mère dont il était tendrement aimé.

« A ces réflexions que lui suggéraient la chair et le sang, il en opposait d'autres qui lui étaient inspirées par la raison et la religion. Suis-je assuré, se disait-il à lui même, de pouvoir faire à la mort ce que je voudrais remettre à ce dernier moment ? Quand je pourrais le faire, qui m'a dit que je le ferai ? En aurai-je le temps ? En aurai-je la grâce ? Si j'aime quelqu'un plus que Dieu, fût-ce ma mère, je ne suis pas digne de Dieu : à quels châtiments ne dois-je donc pas m'attendre ! Si je suis sage, mes intérêts temporels me feront sacrifier un bonheur éternel !...

« La paroisse de Montaran avait pour vicaire un homme plein de science et de piété. M. Allègre le connaissait de réputation. D'après ce qu'il en avait entendu dire, il jugea qu'il pourrait prendre de lui les éclaircissements qu'il désirait ; il ne se trompa pas ; il le vit, et, dès la première conférence qu'il eut avec lui, il en fut très-satisfait. Celui-ci lui développa ce qu'enseigne l'Église catholique sûr les principaux dogmes, et, en donnant pour vérité de foi ce qu'elle a décidé, il ne tarda pas à être convaincu que l'*Exposition de la doctrine catholique*, composée par M. Bossuet, contenait la pure doctrine de l'Église. Dès lors, le vicaire de Montaran et M. Allègre contractèrent une amitié fondée sur la plus parfaite estime qu'ils avaient l'un pour l'autre. Elle s'entretint par de fréquentes lettres qu'ils s'écrivaient pour ne point donner d'ombrage par des visites trop fréquentes, et voici quel fut le résultat de leur correspondance. Il fut conclu que M. Allègre, bien résolu de faire tous les sacrifices que Dieu demandait de lui, et surtout de vaincre la tendresse naturelle qui lui faisait craindre de déplaire à sa mère (ce qui lui coûtait le plus), se retirerait au séminaire de Saint-Charles, à Avignon, après néanmoins qu'il aurait passé à Nîmes, pour faire part de son projet aux supérieurs ecclésiastiques. Il convenait qu'il en agît ainsi, parce qu'il était né dans ce diocèse. Il ne tarda pas à se rendre dans cette dernière ville, et personne ne pouvait soupçonner le motif qui l'y conduisait : la circonstance était favorable pour le voyageur et semblait même l'exiger. Il était aux approches du synode que les protestants devaient tenir en cette ville, et le proposant devait être confirmé dans le poste où il était en si grande considération.

« Arrivé à Nîmes, il s'empressa de voir M. Clemenceau, vicaire général et curé de Saint-Castor : charmé de l'accueil gracieux qu'il en reçut, il lui ouvrit son cœur, et le quitta plus affermi que jamais dans la résolution de partir incessamment pour Avignon.

« Ce fut le 3 mai 1788 que M. Allègre arriva à Avignon et entra au séminaire. Dès la première entrevue avec les supérieurs et les directeurs, il leur fit part de son dessein. C'était, disait-il, de chercher la vérité, ajoutant que, s'il la trouvait dans l'Église catholique, il l'embrasserait avec ardeur ; mais aussi qu'il n'y voulait entrer qu'à cette condition. Ce début annonçait la droiture de son âme et prévint tous les esprits en sa faveur. On ne différa pas de lui procurer les moyens de s'instruire à fond, comme il le désirait. On lui mit entre les mains les ouvrages polémiques de Bossuet, la Perpétuité de la foi, les controverses de Bellarmin,

entre autres celles de François Vernet, le *Traité de l'Eucharistie*, par Pélisson, etc. Il désira lire dans les sources les passages des Pères qui établissent la conformité de l'Eglise catholique avec celle des premiers siècles, et on lui fournit aussitôt les ouvrages des premiers docteurs de l'Eglise.

« M. Allègre proposa, dans différentes conférences, toutes les objections qu'il connaissait, et s'expliqua sur tout ce qui avait été le fondement de la croyance dont il avait jusque-là fait profession avec tous ceux de sa secte. Il trouva, d'une part, tant d'incohérence dans les principes du calvinisme; de l'autre, tant d'accord et de solidité dans ceux des catholiques, qu'il ne soupira plus qu'après le moment où il ferait son abjuration. La fête de saint Pierre lui parut le jour le plus propre à cette démarche. Ce fut donc ce jour qu'il choisit. Après s'y être préparé par les larmes de la pénitence, il la fit dans la chapelle du séminaire sans beaucoup d'appareil...

« Les sectaires qui sont dans le diocèse de Nîmes et dans celui d'Uzès apprirent bientôt que le proposant de Montaran était au séminaire d'Avignon, que son dessein était de se faire catholique, et qu'il ferait incessamment profession d'être enfant de l'Eglise romaine. Vous jugerez combien cette nouvelle les étonna, et qu'elle leur causa un chagrin proportionné à l'estime qu'ils avaient pour lui, et aux grandes espérances qu'ils en avaient conçues. Tandis qu'ils s'entretenaient de sa conversion, et en marquaient leurs grandes inquiétudes, il reçut une lettre de sa mère et de celui de ses frères qui étudiait encore à Lausanne.

« Cette mère respectable ne dissimulait pas sa douleur : on n'en doit pas être surpris; mais ce qui dut être bien consolant pour son fils, c'est qu'elle rendait justice à la pureté de ses motifs : elle supposait, ce qui était vrai, que c'était pour mener une vie plus austère qu'il embrassait la religion catholique. Elle avouait, comme tout le monde en convient, qu'il y a plus d'austérités dans l'Eglise romaine que chez les protestants...

« Elle terminait sa lettre en disant qu'elle se consolait de ce que son fils était toujours le disciple de Jésus-Christ, et de ce que, le reconnaissant pour son médiateur, il était toujours dans la voie du salut...

« Les lettres de son jeune frère n'annonçaient pas la même modération : c'était un amas de difficultés frivoles, ou d'imputations calomnieuses contre les usages de l'Eglise. M. Allègre lui répondit avec autant de charité que de justesse, par une fidèle exposition de la doctrine catholique... Il démontrait à son frère que le juge des différends sur la foi ne pouvait être l'Ecriture sainte; que l'Ecriture sainte avait besoin d'être expliquée; qu'elle ne pouvait pas l'être par l'interprétation particulière de chaque fidèle; qu'il fallait nécessairement un interprète infaillible, et que cet interprète était incontestablement le corps des premiers pasteurs successeurs des apôtres.

« Dieu veut, disait-il, que chacun parvienne à la connaissance de la vérité; chacun peut donc y parvenir : or, pour y parvenir, il faut que Dieu ait donné un moyen qui soit à la portée de tous; ce moyen, selon les protestants, est l'examen que fera chaque particulier des paroles de l'Ecriture ; mais cette voie n'est-elle pas impossible? La plupart des hommes ne sont-ils pas incapables par eux-mêmes de connaître la canonicité des livres divins, leur intégrité, l'authenticité des versions, le sens de tant de différents textes? D'ailleurs, cette voie n'ouvre-t-elle pas la porte à toutes les erreurs? N'est-elle pas pour tous les hérétiques un retranchement où l'on ne pourra les forcer? ne perpétue-t-elle pas les disputes? La raison seule enseigne donc que la sagesse de Dieu a dû instituer un autre moyen de les déterminer : quel est-il? l'autorité de l'Eglise : point d'autres voies de découvrir la vérité; elle est facile; elle est à la portée de tous, sans nulle exception; elle est conforme à l'ordre de la Providence, et aux penchants qu'ont les hommes de se laisser conduire en matière de religion; elle est très-propre à terminer toutes les controverses, témoin l'expérience de tous les siècles. Combien s'est-il élevé d'hérésies et d'erreurs depuis le temps des apôtres! toutes ont été condamnées, assoupies par l'autorité des premiers pasteurs, comme on le voit dans l'histoire des conciles. En écoutant le corps des pasteurs, on ne risque rien. Jésus-Christ a promis à ses apôtres, et en leur personne à leurs successeurs, d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles lorsqu'ils enseigneraient. Jésus-Christ, qui est la vérité même, assure que les portes de l'enfer, c'est-à-dire l'erreur, ne prévaudraient jamais contre l'Eglise. Il nous déclare que, quiconque ne se soumettra pas au jugement de l'Eglise, sera traité comme un païen et un publicain. Saint Paul dit que l'Eglise est la base et la colonne de la vérité; que Jésus-Christ lui a donné des pasteurs pour fixer par leur enseignement ce qu'on doit croire, et empêcher les fidèles de se laisser emporter à tout vent de doctrine... »

« Chaque jour il remercie le Seigneur de lui avoir fait connaître la vérité, et le bénit de lui avoir donné la force de rompre les chaînes qui l'attachaient à sa secte. »

Voici maintenant la lettre par laquelle M. Allègre lui-même annonçait à M. Thayer sa conversion :

« Avignon, le 20 juillet 1788.

« Monsieur, vous avez eu tant de part à ma conversion, que la reconnaissance m'engage à vous en apprendre en détail les circonstances. Je viens donc, pour m'acquitter de ce que je vous dois, vous inviter à bénir le Seigneur de l'heureux changement qu'il a opéré dans mon cœur. Souffrez que je me félicite du bonheur que j'ai de vous témoigner l'affection et le respect que j'ai pour vous : sentiments que m'ont inspirés l'histoire de votre conversion et les détails édi-

fiants qu'une main charitable m'a communiqués sur votre compte. Pour vous, monsieur, qu'anime un zèle si ardent pour la gloire de Dieu, avec quel plaisir n'apprendrez-vous pas que, tandis que vous recevez tant d'abjurations, la relation de votre conversion est lue avec fruit en province!

« Je suis fils de ministre, et j'ai été protestant moi-même. Mon père, mort depuis longtemps, me laissa fort jeune, avec deux frères dont je suis l'aîné, sous la conduite de notre mère, femme respectable, dont l'unique occupation fut dès-lors de veiller à notre éducation et de nous donner de bonnes mœurs : elle vint s'établir avec nous à Nîmes et nous fit entrer au collége de MM. les Doctrinaires. A peine j'eus fini mes premières études, que cette bonne mère, consentant à s'expatrier, nous accompagna à Lausanne, où j'ai passé six années sous ses yeux. Je dois donc rendre grâces à Dieu d'avoir été élevé par une si bonne institutrice, dont la conduite édifiante et les bonnes leçons ont fait germer dans mon cœur la vertu et la piété, m'ont peu à peu corrigé de mes défauts, et ont ainsi préparé de loin ma conversion. La tendresse de ma digne mère était trop vigilante pour que je pusse tomber dans le libertinage des jeunes gens. Mais le démon, qui a plus d'un moyen pour nous perdre, m'inspira de lire, lorsque j'étais en philosophie, les ouvrages de quelques incrédules modernes, auteurs dangereux qui se cachent sous le masque de la probité et de la religion même pour saper plus sûrement les fondements de la foi; méprisables auteurs, qu'il suffit de connaître pour être à l'épreuve de leur fausse philosophie et de leur séduisante éloquence : c'était à peu près ce que les gens de bien me disaient contre ces auteurs. Hélas! je prenais leur défense. Dieu sait le regret que j'en ai. Cependant leurs mauvais principes diminuèrent insensiblement mes sentiments de religion et réduisirent mon christianisme à bien peu de chose. Je trouvai alors fort commodes les principes des protestants selon lesquels chacun est juge de sa foi. Je me fis un système de religion d'où les mystères furent bannis. Vainement m'aurait-on opposé l'autorité de l'Ecriture et des textes formels; j'en aurais aisément éludé la force, en leur donnant un tour favorable à mes principes, à l'exemple, je ne dis pas des sociniens, mais d'un grand nombre de protestants qui rejettent l'éternité des peines, le mystère de la Trinité, l'existence des démons, etc., quoique ces dogmes soient assez clairement énoncés dans les livres saints. En général, on peut dire que les protestants s'abusent par ce respect qu'ils prétendent avoir pour l'Ecriture, qui n'est dans le vrai pour eux qu'un fantôme de juge auquel ils font dire tout ce qu'ils veulent, et dans les décisions duquel ils ne voient que ce qu'ils croient.

« Je persistai pendant plus d'un an dans cette espèce d'incrédulité assez générale parmi les protestants. Il est vrai qu'elle n'était pas absolumeunt décidée chez moi. Je doutais, je craignais de me tromper; je demandais souvent à Dieu qu'il me fit connaître la vérité. Il eut pitié de mon état. Une longue maladie, qui suspendit mes études, me donna le temps de m'occuper de la religion : j'étais encore bien loin d'en croire les mystères; Dieu changea mon cœur d'une manière extraordinaire. Un soir, après avoir eu avec une personne, qu'il serait inutile de nommer, une longue conversation sur le socinianisme, j'allai me coucher; le lendemain, je trouvai ma façon de penser toute différente; je ne ressentis plus de répugnance à croire les dogmes que j'avais rejetés jusqu'alors.

« Dieu ne laisse rien d'imparfait; ce qu'il a commencé, il l'achève. C'est ce qu'il a fait à mon égard; en cessant d'être socinien, je commençai à douter de la vérité du calvinisme; le titre de calvinisme me choquait; car, outre qu'il attestait la nouveauté de notre croyance, je ne voulais pas me dire le disciple d'un homme. D'ailleurs, disais-je en moi-même, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait point mettre Luther, Calvin et leurs sectateurs au nombre des hérétiques : comme eux Luther, le chef des réformés, a soutenu des opinions opposées aux opinions reçues : comme eux il a fait un choix entre les dogmes reçus, a retenu ceux qui lui ont plu et a rejeté les autres : comme eux il s'est séparé de l'Eglise dans laquelle il avait été élevé, sans se joindre à une autre : comme eux il a été anathématisé par l'Eglise assemblée : comme eux il a protesté contre le concile qui l'a condamné. La lecture des ouvrages de Nicole contre les protestants fit naître en moi de nouvelles réflexions. Dès lors il ne me fut plus possible de douter qu'ils ne fussent coupables de schisme. Pour se laver de ce reproche, les protestants disent qu'à la vérité ils se sont séparés de l'Eglise romaine, mais que l'Eglise romaine n'est point la vraie Eglise. On leur demande où était donc la vraie Eglise avant Luther et Calvin? Ils sont forcés de dire qu'elle était invisible. On les presse par cet argument auquel il est difficile de répondre : la vraie Eglise doit toujours subsister, suivant les promesses de son fondateur : elle ne peut subsister sans une profession publique de foi, puisque c'est le devoir des fidèles de confesser Jésus-Christ devant les hommes; donc la vraie Eglise doit toujours être visible.

« Au reste, Nicole n'était pas le seul qui me rendait la réforme suspecte. Les écrits polémiques des protestants, ceux en particulier de Jurieu produisaient sur moi cet effet. Vous connaissez, monsieur, le fanatisme de ce ministre et ses inconséquences qui sautent aux yeux; mais, pour ne parler que du plus fameux de ses ouvrages, quelle idée pourrais-je avoir d'un système qui ne fait entrer la société des protestants dans l'Eglise de Jésus-Christ qu'en ouvrant la porte de cette sainte Eglise aux sectes les plus opposées par leur croyance et leur profession de foi?

« Cependant on me fit faire des études re-

latives au ministère. Pendant le peu de temps que je consacrai à cet objet, j'aurais pu perdre de vue mes difficultés et mes doutes, si je n'avais eu occasion de remarquer la cohérence qui se trouve dans les principes de la religion catholique ; je la fis observer à un de mes amis. Ne serait-ce pas là, lui dis-je, une preuve de la vérité et de la divinité de cette religion ? — Non, me répondit-il, mais plutôt de son ancienneté. Cette réponse, dans le sens que je la pris, n'était pas capable de diminuer le respect que j'avais pour l'Eglise romaine. Je puis dire qu'alors même j'étais catholique, puisque si une maladie dangereuse m'eût fait voir la mort de près, je n'aurais pas hésité à demander un prêtre, et j'aurais volontiers passé par-dessus quelques difficultés qu'il me restait encore à résoudre. Ce fut dans ces dispositions que je quittai Lausanne pour retourner en France, charmé de venir dans un pays où la religion catholique était établie et où je pouvais promptement trouver des secours spirituels, si la mort venait à me surprendre. Cependant, pour ne pas faire une démarche imprudente, je me remis sur de nouveaux frais à chercher la vérité. Je lus d'abord une partie de l'*Histoire des variations des protestants*, par Bossuet, ouvrage si propre à me faire sentir la justesse d'une réflexion que l'auteur met à la tête de sa préface : « Si les protestants, dit-il, sa-« vaient à fond comment s'est formée leur « religion, avec combien de variations et « avec quelles circonstances leurs profes-« sions de foi ont été dressées ; comment ils « se sont séparés premièrement de nous, et « depuis entre eux..... cette réforme, dont ils « se vantent, ne les contenterait guère ; et, « pour dire franchement ce que j'en pense, « elle ne leur inspirerait que du mépris. » Et quel autre sentiment, en effet, peut-on avoir pour la réforme, quand on lit, dans l'histoire des emportements de son auteur, ces propos indécents dans lesquels il fait intervenir tantôt d'une manière ridicule le nom du diable, tantôt d'une manière impie le nom adorable du Sauveur. D'ailleurs, les changements successifs qu'a subis la doctrine des protestants, et les divisions continuelles qu'il y a eu entre eux depuis leur schisme, devraient, ce me semble, leur prouver invinciblement, d'un côté, que la vérité n'est pas chez eux, puisque la vérité est une ; et, de l'autre, la nécessité d'un tribunal infaillible qui termine les dissensions, entretienne l'unité, la paix et la charité.

« Quelques progrès que j'eusse déjà faits dans la recherche de la vérité, je ne me déclarai point alors pour elle, parce qu'il me restait encore plusieurs doutes à éclaircir : ainsi, après avoir été pendant un an proposant à Saint-Laurent, dans le diocèse de Nîmes, je fus placé sous le même titre à Montaren, près d'Uzès. Ce fut la Providence elle-même qui me conduisit dans cette paroisse, dont le respectable vicaire devait, par sa conduite édifiante et ses bonnes prières, avancer l'ouvrage de ma conversion. Il était impossible que je ne fusse pas touché de la régularité de ce saint prêtre, de son désintéressement, de son amour pour les pauvres, et que je n'aimasse toujours davantage une religion qui lui inspirait tant de zèle et de ferveur. J'eus avec lui, sous certains prétextes, une longue conversation, dans laquelle, distinguant soigneusement les articles de foi des opinions, il m'exposa avec clarté la doctrine de l'Eglise catholique, et me présenta plusieurs motifs de crédibilité en sa faveur. Les difficultés que je ne pus lui proposer alors, et la solution de ces difficultés, furent le sujet d'une correspondance, par lettres, que nous eûmes quelque temps après notre entrevue. Le culte des saints était ce qui me faisait le plus de peine, parce que je le croyais contraire à l'Ecriture, qui ne nous défend pourtant nulle part d'honorer les serviteurs de Dieu et d'avoir recours à leurs prières. L'invocation de la sainte Vierge, en particulier, me paraissait condamnée par la réponse de Jésus à Marie qui lui demandait un miracle aux noces de Cana : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* Tandis que j'aurais dû observer que, quelque dure que paraisse la réponse du Sauveur à sa mère, il ne laisse pas d'accueillir sa demande et de l'exaucer, puisqu'il accorde à son intercession un miracle d'autant plus grand qu'il dérangeait en quelque sorte l'ordre de la Providence, le temps de manifester sa gloire n'étant pas encore venu.

« Pour la présence de Notre-Seigneur dans l'eucharistie, j'étais assez disposé à la croire, quand je lisais sans préjugés l'institution de cet auguste sacrement. J'ai vu, depuis, les preuves multipliées de ce dogme ; mais, dès lors même, les propres principes des calvinistes me le faisaient regarder comme très-compatible avec le salut, puisqu'ils offrent leur communion avec les luthériens qui le croient, et dans la doctrine desquels ils conviennent unanimement qu'il n'y a point de venin. La présence réelle une fois admise, la manière dont les catholiques l'entendent, et les conséquences qu'ils en tirent, ne devaient rien avoir de rebutant pour moi, et devaient, au contraire, me paraître très justes et très-naturelles. Mais les préjugés de mon enfance me revenaient toujours dans l'esprit, et résistaient à tous les moyens d'instruction que j'employais. Persuadé que Dieu seul pouvait me faire connaître la vérité, j'eus recours à la prière ; je ne l'avais jamais négligée, j'en fis alors un usage particulier. Je ne cessai de demander au Père des lumières qu'il éclairât mon esprit.

« Combien de fois lui ai-je dit avec la plus grande ferveur : Mon Dieu, ouvrez les yeux de mon entendement, afin que je voie les merveilles de votre loi, afin que je sache dans quelle religion je dois vivre et mourir. Pour ne mettre nul obstacle aux grâces de Dieu, dont j'avais un si pressant besoin, je tâchai de me corriger des plus petits défauts ; je m'imposai même des privations et des pénitences. Dieu fut touché de mes vœux et de mes bonnes dispositions. Deux semaines

avant la fin de l'année que je devais passer à Montaren, lorsque j'étais indécis sur ce que je devais faire, ou, pour mieux dire, comme j'étais bien déterminé à prendre encore une année pour me décider, le saint vicaire dont j'ai parlé me fit passer la relation de la conversion d'un ministre protestant, opérée à Rome à l'occasion des miracles du pieux Labre. Quelle impression fit sur moi la lecture de ce petit livre ! Je ne pouvais révoquer en doute la réalité des miracles, que M. Thayer avait examinés avec toute l'incrédulité d'un protestant. Il était entré dans la plus grande discussion des points controversés ; il ne s'était rendu qu'à l'évidence. Des miracles aussi bien appuyés, un exemple aussi frappant que le vôtre, voilà, Monsieur, ce qui acheva de me convertir. Je lus avec transport la prière qui était dans votre relation, et je l'adressai plusieurs fois à Dieu, avec le plus vif désir d'être exaucé. Je m'occupai ensuite des moyens de me rendre à Avignon. Après avoir fait à Dieu le sacrifice pénible de ma famille et de mon état, et pris quelques arrangements nécessaires, je vins me jeter entre les bras de M. le supérieur du séminaire de Saint-Charles, qui m'accueillit avec tous les témoignages d'amitié et de charité que l'on peut attendre d'un ministre de Jésus-Christ. Mon premier soin fut de proposer, soit à M. le supérieur, soit à MM. les directeurs, ses dignes confrères, toutes les difficultés que j'avais eues et que j'avais encore ; les réponses qu'on me fit ne laissèrent rien à désirer. Je méditai ensuite avec soin les preuves de la vérité de la religion catholique, et une forte conviction prit la place des doutes. Je ne soupirai plus qu'après le moment de mon abjuration, que je fis le jour de la fête de saint Pierre, mon patron. Que de grâces n'ai-je pas reçues de Dieu depuis ce jour ! Il a daigné me recevoir quelquefois à sa table. A l'anxiété, à l'inquiétude, qui me désolaient, il a fait succéder dans mon cœur la tranquillité et la paix ; et la crainte de la mort et des jugements de Dieu a fait place à la confiance et à la joie. Maintenant je ne désire rien par rapport à moi, si ce n'est que Dieu joigne à tant de grâces qu'il m'a faites celle d'une reconnaissance proportionnée à la grandeur de ses bienfaits : *Quia misericordia tua magna est super me : et eruisti animam meam ex inferno inferiori.*

« Voilà, Monsieur, en peu de mots, l'histoire de ma conversion. Je désire qu'elle puisse vous édifier. Qu'il me soit permis, après vous avoir renouvelé mes protestations d'estime et d'attachement, de vous demander une grâce : c'est que vous vous souveniez de moi dans vos prières, et que l'abondante moisson que Dieu vous prépare dans un pays éloigné ne vous fasse pas oublier une âme dont la conversion est, pour ainsi dire, votre ouvrage. Si vous daignez m'écrire quelques mots d'édification, et m'apprendre les nouvelles merveilles que Dieu a opérées par votre moyen, croyez que je sentirai le prix de cette faveur. Je me ferai un devoir à l'avenir, si vous le voulez bien, de vous apprendre tout ce qui pourra m'arriver d'intéressant, surtout si je prends l'état ecclésiastique, et si j'ai ce nouveau trait de ressemblance avec une personne que je voudrais pouvoir imiter en tout.

« J'ai l'honneur, etc. »

ALLEN (Miss NANCY), Anglaise convertie en 1822.

ALLIES (le Révérend J.), vicaire de Lannton, en Angleterre, résigna ses fonctions, en septembre 1850, pour passer de l'anglicanisme à l'Eglise catholique.

ALMIGGI (Moyse), juif d'Ancône, se convertit à l'âge de vingt-six ans, vers le premier tiers de ce siècle. La veille de la Pentecôte, il reçut à Rome les sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie des mains de Mgr Frattini, archevêque de Philippes, qui lui adressa une religieuse allocution.

ALPHÉE (Saint) était encore païen lorsque, assistant au supplice de saint Marc, son frère, il fut si frappé des miracles qu'il lui vit opérer pendant qu'on le tourmentait, qu'il se convertit, ainsi que ses deux autres frères, Alexandre et Zozime. Ils subirent le martyre à Antioche de Pisidie, sous Dioclétien.

ALPROU (Annette), juive convertie, native de Padoue, fut baptisée à Alexandrie, en Piémont, le 6 janvier 1833, par le chanoine vicaire général Destefani. La cérémonie eut lieu dans l'église de la confrérie des catéchumènes, dite de la Miséricorde. La néophyte avait été instruite par les soins du vicaire général et de prêtres zélés.

ALSTICE (Mme), Anglaise convertie en 18[illegible].

ALVARE-GARCIAS de sainte Marie, troisième fils de Palet, de Burgos, savant théologien espagnol, se convertit et reçut le baptême avec son père en 1390 à Burgos, sa ville natale. Il est auteur de la *Coronica del Rey D. Juan II*, publiée pour la première fois en 1519, à Logrono, par Laurent Galindes de Caravajal.

ALVARÈS (Abraham), juif converti, fut baptisé à Saint-Germain-en-Laye, en mars 1686.

ALY, mahométan algérien converti, reçut, le 25 juin 1842, le baptême et la confirmation des mains du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, dans l'église de la Très-Sainte-Trinité, au mont Pincius. Le néophyte fut tenu sur les fonts par la duchesse de Dolberg, née de Brignole-Sale, et M. Jean Podesti, qui lui donnèrent les noms d'Antoine-Marie-Jean-Baptiste Augustin.

AMANCE (Saint), tribun d'une légion romaine, se convertit au christianisme. Arrêté à la tête de sa légion comme chrétien, il fut fouetté publiquement, puis livré aux flammes ; mais le feu ne lui ayant fait aucun mal, on lui brisa la tête à coups de bâton, vers l'an 119, à Tivoli.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, et mari de sainte Marcelle, engagé d'abord dans l'erreur des valen-

tiniens, fut converti à la foi catholique par Origène, qu'il avait été entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit et son éloquence. Il ne cessa de presser Origène de travailler sur l'Ecriture sainte, entretint quatorze personnes pour écrire sous lui, et l'engagea à réfuter Celse. Il confessa généreusement la foi de Jésus Christ devant Maximin, et mourut vers l'an 250.

AMBROISE SAINT-JOHN, *student* de l'Eglise du Christ à Oxford, ex-vicaire de Walmer, dans le Kent, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique à Prior-Park le 2 octobre 1845.

AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III. Après avoir été marié, il entra dans l'abbaye de Bonnevaux, et demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde le toucha vivement. Il quitta Bonnevaux et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était présenté à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tanciès, dans la Tarentaise. Pendant qu'on bâtissait les monastères, il se mêlait lui-même parmi les ouvriers et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux l'an 1140. — Son fils, nommé aussi AMÉDÉE, qu'il avait fait élever dans la piété, passa quelques années à la cour de l'empereur, et prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

AMELAND (Lady), Anglaise convertie au catholicisme en 1828.

AMERBACH (Vitus), né à Weidinguen, en Bavière, étudia à Wittemberg la philosophie, le droit et la théologie, s'y maria, et se rangea parmi les sectateurs de Luther ; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, devint professeur de philosophie à Ingolstadt, eut un fils qui fut son successeur, et y mourut âgé de soixante-dix ans, le 13 septembre 1557.

AMILTHON, ministre écossais, se convertit en 1665.

AMOS BERACHIA, célèbre rabbin de l'île de Minorque, qui soutint la foi de ses pères dans la fameuse discussion publique de l'évêque Sévère contre le savant Théodore. Amos résista cinq jours à l'éclat de la vérité, que le pieux prélat avait fait briller à ses yeux, et à la grâce divine qui l'attirait ; mais, au bout de ce temps, méprisant tout respect humain, il alla se jeter, contrit et repentant, aux pieds de l'évêque pour se relever chrétien.

AMOS DU TIXIER, seigneur de Maisons, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, renonça au protestantisme à l'heure de la mort.

AMPEROUX (DU FAUX), gentilhomme de Bretagne, conseiller au parlement de Paris, homme instruit et très-versé dans les lettres, l'histoire, les langues et la politique, eut des doutes sur la vérité du protestantisme. Après avoir fait un long examen en lisant les livres publiés de part et d'autre, n'ayant pu se satisfaire et se déterminer, il alla trouver Bossuet, pour qui la lecture de ses ouvrages et sa réputation lui avaient donné une haute estime, et les longues conférences qu'il eut avec ce savant prélat dissipèrent entièrement ses doutes. Convaincu enfin que, selon les promesses de l'Evangile, il doit y avoir eu toujours une véritable Eglise, subsistante et visible, qui ne peut être autre que l'Eglise catholique, il abjura entre les mains de Bossuet, à Versailles, peu de jours après ces conférences, en février 1686.

AMPOUX, conseiller au parlement de Paris, abjura le calvinisme et se fit catholique, en 1685.

AMURAT, musulman, qui se fit catholique à Rhodes au XV^e^ siècle.

AMY (Mme), veuve, et ses deux enfants, abjurèrent solennellement le protestantisme, le 18 avril 1840, dans l'église Saint-André à Anvers. Ils reçurent le baptême, et Mme Amy fit sa première communion. Cette cérémonie avait attiré un grand concours de monde.

ANACLET OU CLET (Saint), natif d'Athènes, ayant entendu prêcher saint Pierre, se convertit et s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre et prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à Lin l'an 78 ou 79, et souffrit le martyre. Nous avons ses *Lettres à tous les évêques*.

ANANIE, Juif converti par les apôtres. Il était natif de Damas et y demeurait. Il eut ordre de Jésus-Christ, qui lui apparut, d'aller baptiser saint Paul, nouvellement converti ; ce qu'il exécuta. Il prêcha ensuite l'Evangile à Damas, à Eleuthéropolis et en d'autres lieux, souffrit diverses persécutions et fut lapidé à Damas par les Juifs et les païens.

I. — ANASTASE (Saint), exerçait les fonctions de greffier en chef du tribunal qui condamna à mort saint Agapet. La constance avec laquelle ce martyr, âgé de quinze ans seulement, souffrit divers supplices, le frappa tellement, qu'il se convertit et embrassa le christianisme. Aurélien, informé de sa conversion, le fit exécuter à son tour, vers l'an 273.

II. — ANASTASE (Saint), Persan d'origine et mage de profession, comme son père, qui lui avait enseigné la magie dès sa première enfance. Son nom persan était Magundat. Il servait dans la cavalerie lorsqu'après la prise de Jérusalem, la sainte croix fut transportée à Ctésiphon, capitale de la Perse. Etonné de la grande vénération que les chrétiens avaient pour cet instrument de supplice, Anastase voulut en connaître le motif ; il se mit donc à étudier la religion chrétienne, et fut extrêmement frappé de la beauté de sa morale et de la sublimité de ses dogmes. Ayant quitté la milice, il se retira dans la ville d'Hiéraple chez un orfévre persan qui était chrétien et qui le conduisait souvent aux réunions de fidèles. Ce qu'il désirait surtout, c'était de

recevoir le baptême. L'orfévre, qui craignait les Perses, alors maîtres du pays, différait toujours. Cependant il l'emmenait avec lui dans les églises. Magundat y ayant vu peintes les histoires des martyrs, lui demandait ce que cela voulait dire. Apprenant alors les souffrances et les miracles des saints, leur constance devant les tyrans le ravissait d'admiration. Il se rendit à Jérusalem, dans le désir de se faire chrétien. Il y reçut des mains du saint prêtre Modeste le baptême avec d'autres Persans, qui souffrirent le martyre depuis à Edesse, et il prit alors le nom d'Anastase. Il demeura huit jours chez le prêtre Elie. Quand il eut déposé les habits blancs, Elie lui demanda quel genre de vie il comptait embrasser. Anastase le pria de le faire moine. Elie le recommanda au monastère de Saint-Anastase, près de Jérusalem, où l'abbé Justin le reçut sous sa discipline, le fit instruire dans les lettres grecques et élever comme son propre fils. C'était l'an 620. Après divers tourments, il souffrit avec une héroïque constance le martyre, le 22 janvier 628.

III. — ANASTASE (Saint), d'abord engagé dans l'arianisme pendant sa jeunesse, se convertit, devint évêque de Pavie, et mourut vers l'an 680.

IV. — ANASTASE LE PRÊCHEUR, converti fils d'un magicien, eut toutes sortes de traverses, qu'il supporta avec une patience héroïque. Prédicateur infatigable, il opéra de nombreuses conversions.

ANCOURT (Florent, CARTON, sieur D'), naquit à Fontainebleau, le 1er novembre 1661. Son père et sa mère étaient protestants, mais ils abjurèrent dans la suite pour embrasser la religion catholique. Il se livra au barreau, puis au théâtre ; il fut non-seulement un grand acteur, mais encore un auteur distingué. Des pensées plus sérieuses lui firent prendre la résolution de quitter entièrement le théâtre; ce qu'il fit en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelles-le-Roi, en Berry, où il ne s'occupa plus que de choses de piété. Il composa une traduction des Psaumes de David en vers français. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il fit faire son tombeau dans la chapelle de son château, et l'alla voir lui-même avec la fermeté d'une âme vraiment détachée de la vie, et qui n'aspire plus qu'à l'éternité. Il mourut le 6 décembre 1726, âgé de soixante-cinq ans.

ANCOUX (Joseph), israélité de Bozzola, diocèse de Crémone, dans la Lombardie vénitienne, se convertit ainsi que sa femme, trois fils et une parente ; et le 20 mars 1832, l'évêque leur administra à tous les sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie, et leur adressa une pieuse allocution.

ANDEOUD (Louis), ancien directeur et inspecteur général des contributions indirectes, né à Genève d'une famille de magistrats, était protestant. Il est mort catholique à Bordeaux. Obligé, par ses fonctions, d'assister aux cérémonies du culte catholique, il avait, dans maintes occasions, entendu la voix de ses fidèles apôtres. La vérité avait frappé son âme depuis bien des années, il fit appeler le curé de la paroisse de Notre-Dame, au moment de sa maladie, et mourut dans la foi catholique, après une édifiante conversion.

ANDERDON (le Rév. W.-H.), maître-ès-arts de l'université d'Oxford, neveu de l'archidiacre Manning et curé de la paroisse Sainte-Marguerite (Leicester), fit abjuration de l'anglicanisme, et fut reçu au sein de l'Eglise catholique par le Rév P. de Ravignan, le dimanche 24 novembre 1850, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lion. M. Anderdon a été confirmé par le cardinal de Fornari, le mardi 26 novembre 1850, dans la chapelle de la Nonciature apostolique. Il fréquenta depuis la faculté de théologie du collége romain, pour y entendre les leçons des savants Perrone et Passaglia.

ANDERTON (Laurence), natif de la province de Lancastre en Angleterre, après s'être converti et avoir embrassé la religion catholique, se distingua chez les jésuites par ses talents pour la prédication et pour la controverse. On a de lui la *Progéniture des Catholiques et des Protestants*, Rome, 1632.

I. — ANDRÉ (Saint), apôtre, né à Bethsaïde, petite ville de Galilée, et frère de saint Pierre. D'abord disciple de saint Jean-Baptiste, il fut le premier des apôtres qui s'attacha à Jésus, et lui amena Simon, son frère. Après l'Ascension du Sauveur et la descente du Saint-Esprit, il alla prêcher l'Evangile dans la Scythie, la Sogdiane, la Colchide, le Pont, la Grèce, l'Epire, l'Achaïe, où il fut crucifié à Patras.

II. — ANDRÉ (Saint), tribun, se convertit à la foi chrétienne avec plusieurs des soldats qu'il commandait ; cette conversion fut produite par une victoire miraculeuse qu'il remporta sur les Perses. Dénoncés ensuite comme chrétiens, André et ses compagnons furent massacrés, vers l'an 300, par les troupes du président Séleucus, dans les défilés du mont Thaurus, en Cilicie.

III. — ANDRÉ (Jean), né à Xativa dans le royaume de Valence, musulman, était fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion catholique en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Après sa conversion il publia la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduit de l'Espagnol dans toutes les langues. Nous en avons une version française par Gui Lefèvre de la Bodène, en 1574. C'est un chef-d'œuvre de science et de logique, où peuvent puiser aujourd'hui encore ceux qui écrivent contre le mahométisme.

IV. — ANDRÉ (Jacques), dit SCHMIDLIN, chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wittemberg en 1528. Après avoir étudié la philosophie, la théologie et les langues, il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Augsbourg, et fut employé par plusieurs d'entre eux. Sur la fin de ses jours il embrassa la religion catholique. Il

mourut à soixante-deux ans, en 1590. On a de lui près de cent cinquante *Opuscules latins sur des matières de théologie et de controverse*. Son ouvrage le plus connu est intitulé *De la Concorde*.

V. — ANDRÉ, catéchiste cochinchinois, fut converti et formé à la piété par le P. de Rhodes. Arrêté comme chrétien, il fut mis à mort et mérita le titre de premier martyr de la Cochinchine.

ANDRESEN (Mlle), Danoise, âgée de trente ans, assistait, le 22 mai 1842, dans l'église de Damery, à l'abjuration que Mlle Brown, de Calcutta, y faisait publiquement du calvinisme. Le 20 avril 1843, elle abjura, à son tour, le luthéranisme. Après avoir reçu le baptême sous condition, elle communia avec une ferveur angélique. Elle était accompagnée d'un grand concours de fidèles.

ANDRONIC, parent de saint Paul, embrassa avant celui-ci la religion du Christ l'an 34, et fut son compagnon de captivité. Il jouissait de la considération des apôtres par la sainteté de sa vie. On croit qu'il fut martyrisé à Jérusalem avec Junie, sa femme.

ANDRYANE (Alexandre), Français, compagnon de Silvio Pellico dans la prison de Spielberg, fut ramené comme lui à la religion par le malheur. On peut voir dans *ses mémoires* quels étaient ses sentiments sur le catholicisme.

ANGE (Saint), né à Jérusalem de parents juifs, embrassa le christianisme et se joignit à quelques anachorètes qui menaient une vie très-austère sur les bords du Jourdain. Ayant passé du mont Carmel en Europe pour y prêcher l'Evangile, il fut massacré à Licate en Sicile, l'an 1225.

ANGE LÉVI, jeune juif qui se convertit et reçut le baptême, le 26 juillet 1825, après avoir été éprouvé dans la maison des catéchumènes.

ANGEL (baron de S.) et sa femme protestants, furent convertis au XVII^e^ siècle par le fameux controversiste Véron. Le motif principal de leur conversion fut l'autorité de l'Ecriture sainte et celle des SS. PP. des quatre premiers siècles démontrées contraires au protestantisme et conformes à la religion catholique. « Le vice de l'hérésie, disait Véron, n'est pas tant de nier l'Ecriture que de la mal interpréter. Quel est le moyen de s'assurer si notre doctrine y est ou non conforme? Il faut que vous vous en rapportiez ou à vous-même après une longue étude, ou à vos ministres, ou à nos docteurs et saints Pères des quatre premiers siècles spécialement siégeant dans les conciles et parlant selon la doctrine commune de l'Eglise. Vous n'avez ni le temps, ni les études nécessaires pour juger vous-même. Si vous êtes forcé de vous en remettre au jugement d'autrui, nos docteurs ont sur les vôtres d'immenses avantages en nombre, talent et antiquité. Nous regardez-vous comme juge et partie, il faut alors ou renoncer à trouver la vérité, ou acquiescer à la doctrine que nous prouvons être celle des Pères des quatre premiers siècles. »

ANGÈLE DE POLIGNY (la bienheureuse), femme mariée, née à Poligny dans l'Ombrie, qui oublia tous ses devoirs pour se livrer aux désordres les plus criminels. Mais la mort de son époux et de ses enfants l'ayant fait rentrer en elle-même, elle vendit tous ses biens, dont elle distribua le prix aux pauvres, entra dans le tiers-ordre de Saint François, expia ses fautes passées par une austère pénitence qui dura autant que sa vie, et mourut saintement en 1388.

ANGER ET SES DEUX SERVITEURS. Pendant le séjour que saint François-Xavier fit à Malaca, on lui présenta un Japonais nommé Anger. C'était un homme de trente-cinq ans, marié, riche, noble d'extraction, et qui avait mené une vie assez déréglée. Les Portugais, qui deux ans auparavant avaient fait la découverte du Japon, le connurent à Cangoxima, lieu de sa naissance, et surent de lui-même qu'étant fort troublé du souvenir des péchés de sa jeunesse, il s'était retiré parmi les bonzes solitaires; mais que ni la solitude, ni l'entretien de ces moines du Japon, n'avaient pu lui rendre la tranquillité de son esprit, et qu'il s'était remis dans le commerce du monde, plus agité que jamais des remords de sa conscience. Les Portugais lui parlèrent du père Xavier, leur ami, le refuge des pécheurs et le consolateur des affligés. Anger se sentit une forte envie d'aller chercher le saint homme; mais la longueur du chemin, qui était de huit cent lieues, les périls d'une mer très-orageuse et la considération de sa famille le refroidirent un peu. Une malheureuse affaire qu'il eut presque en même temps le détermina enfin; car, ayant tué un homme dans une querelle et étant poursuivi par la justice, il ne trouva point de meilleure retraite que les navires des Portugais, ni de voie plus sûre que d'accepter l'offre qu'on lui avait faite. Après quelques autres incidents, il vint donc à Malaca, où saint François-Xavier le reçut avec bonté et lui promit la tranquillité de l'âme, qu'il cherchait; mais il ajouta qu'on ne pouvait goûter cette tranquillité que dans la véritable religion. Le Japonais fut charmé de ce discours; et comme il savait un peu le portugais, le saint l'instruisit des mystères de la foi, et lui proposa de s'embarquer avec ses domestiques pour Goa, où il devait aller bientôt lui-même. Etant arrivé à Goa, il acheva d'instruire Anger et ses deux serviteurs. Ils furent baptisés solennellement par l'évêque de Goa. Anger voulut prendre le nom de Paul de Sainte-Foi; un de ses domestiques prit le nom de Jean, et l'autre celui d'Antoine.

ANGILBERT (Saint), Neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un père l'est à son fils. Charlemagne lui donna sa fille Berthe, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et ministre principal de Pépin, son fils, qu'il avait fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère et sa femme, pour se faire moine, en 790, dans le monastère de Centule ou de Saint-Riquier,

dont il devint abbé peu d'années après. Il fit quatre voyages à Rome, et mourut le 13 février 814.

ANGOT (Suzanne), de Caen, convertie, vers la fin du XVII^e^ siècle, par le célèbre controversiste Véron.

ANHALT-CŒTHEN (Frédéric-Ferdinand, duc D'). La maison d'Anhalt est partagée en trois branches principales, Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg, et Anhalt-Cœthen. Frédéric-Ferdinand naquit à Pless le 25 juin 1769, et devint duc régnant en 1818; veuf d'une princesse d'Holstein-Beck, il épousa en 1815 la comtesse de Brandebourg, née en 1793. Ce prince passa une partie de l'année 1825 à Paris avec la duchesse son épouse, et ils y assistèrent l'un et l'autre à différentes cérémonies religieuses. Il paraît que le duc méditait depuis longtemps d'abandonner le protestantisme. Il voulut avoir des entretiens sur la religion avec des ecclésiastiques et des laïques instruits. Déjà un gentilhomme de sa maison, M. Albert de Haza, secrétaire du cabinet et conseiller de légation, avait fait son abjuration à Paris, le 24 octobre de la même année, entre les mains de Mgr l'archevêque; la duchesse imita son mari. Etant rentré dans ses États, il annonça publiquement à ses sujets, par la proclamation suivante, son retour dans le sein de l'Eglise catholique.

« Nous, Frédéric-Ferdinand, par la grâce de Dieu, duc régnant et souverain d'Anhalt, duc de Saxe, d'Engern et de Westphalie, etc., énonçant à tous et à chacun de nos vassaux, seigneurs, maires, magistrats, communes, villes et villages, et à tous nos sujets de l'ordre ecclésiastique et séculier, notre salut, leur faisons part que, le 24 octobre de l'année passée, nous et notre épouse bien-aimée S. A. R. Julie, duchesse d'Anchalt, sommes retournés dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

« Nous y joignons la déclaration que nous conserverons et protégerons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, les droits et les libertés de nos sujets protestants, et que nous ne cesserons pas de porter tous nos soins à faire prospérer le bonheur et le salut de notre pays.

« Nous voulons aussi, par ces présentes et par nos ferventes prières quotidiennes, recommander très-humblement nous et nos sujets fidèles à la grâce de Dieu, le guide et le protecteur des princes et des peuples.

« Donné dans notre résidence, à Cœthen, le 13 janvier 1826 après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et l'an huitième de notre règne. « *Signé* FERDINAND. »

Cette déclaration excita d'abord quelques clameurs parmi les protestants; la régence et le consistoire s'avisèrent, quelques jours après, d'écrire au duc pour lui demander par quel tribunal seraient exercés à l'avenir les droits pontificaux et episcopaux (*papalia et episcopalia*), ainsi que l'on parle en Allemagne sur l'Eglise protestante, le duc ne pouvant, disait-on, conserver ces droits. Le prince manda chez lui les membres de la régence et du consistoire: il leur témoigna son étonnement de leur démarche, et leur dit que sa conversion ne pouvait en rien altérer ses droits comme souverain. Le duc d'Anhalt déduisit ses observations aux membres présents, qui se soumirent de bonne grâce, en ajoutant que, puisque le prince le croyait ainsi, tout était terminé. Alors commença, en présence du duc, un entretien où l'on parla même du dogme. Un ministre ayant voulu soutenir que l'Eglise protestante n'avait pas de dogmes moins fixes que l'Eglise catholique, il se trouva qu'après avoir énoncé un dogme de cette nature, les ministres présents réclamèrent: de là une altercation entre eux, et chacun eut une image de la confusion et de la discorde qui règne parmi les protestants sur des points essentiels. Le duc d'Anhalt laissa MM. du consistoire disputer pendant quelque temps, puis ne put s'empêcher de leur dire avec douceur que, tout en parlant d'unité et de fixité, ils venaient, dans une très-petite réunion, d'exprimer quatre opinions différentes sur un seul point. Les contradictions ne lui ont pas manqué. Les mêmes écrivains et journaux protestants, qui avaient attaqué et injurié M. de Haller, lors de son retour à l'Eglise catholique, attaquèrent ainsi et injurièrent impunément le duc et la duchesse d'Anhalt. Les gazettes d'Allemagne ont même publié une lettre assez longue du roi de Prusse et de la duchesse sa sœur. Tous ces mouvements du protestantisme n'empêchèrent point le duc de soutenir son éclatante conversion avec fermeté et une sagesse imperturbables. D'ailleurs, malgré toutes les déclamations des feuilles protestantes, ses sujets, loin de lui retirer leur attachement, ont voulu contribuer eux-mêmes à la construction de l'Eglise catholique que le duc élevait à Cœthen. Les laboureurs amenaient les matériaux, les artistes fournissaient la main d'œuvre; par exemple, l'un s'était chargé d'élever les deux petits autels en beau marbre; d'autres, de faire à leurs frais la grande porte de l'église, etc. Tout cela de leur plein gré et sans aucune rétribution. D'un autre côté, le pape Léon XII lui envoya, comme témoignage de son intérêt et de son affection paternelle, deux beaux tableaux représentant la Mère de Dieu, deux statues en argent des saints apôtres Pierre et Paul, et une croix d'argent dans laquelle est enchâssé un morceau de la vraie croix. Outre la chapelle du duc, une église fut bâtie à Cœthen.

Plusieurs grands pays imitèrent l'exemple du prince, qui mena pendant le reste de ses jours une vie très-retirée et mourut, le 23 août 1830, à l'âge de 61 ans. Les Etats qu'il gouverna lui sont redevables de grands bienfaits.

ANIABA (Louis), fils du roi de la grande Tartarie, ou, suivant une autre version, de la Côte-D'or en Guinée (Afrique), et surnommé prince des Kaimaquites, fut baptisé à Ispahan avec éclat, vint en France et fut instruit par Bossuet, qui en parle dans ses œuvres. Il fut présenté en grande pompe, le 12 février 1701, au cardinal de Noailles, resta douze ans

en France, en passa trois à Rome, et, s'étant voué à la Vierge, alla porter le catholicisme dans son pays, où il retourna accompagné de missionnaires jacobins. Ce jeune homme revint plus tard à Paris.

ANIEN (Saint) était Juif et cordonnier à Alexandrie. Un jour saint Marc entra chez lui, l'instruisit dans la religion chrétienne, lui et plusieurs autres personnes présentes à ses conférences, et les convertit tous. Vers l'an 62 Anien fut élu évêque d'Alexandrie. Il gouverna saintement cette église pendant vingt-deux ans, et mourut le 16 novembre 85.

ANNE *la Prophétesse*, fille de Phanuel. Quand la sainte Vierge vint se purifier au temple, Anne, cédant aux transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie et peut être appelée dès lors sa premièrs convertie.

ANQUITAR (marquis d'), cousin germain de la duchesse de Richelieu et allié aux plus grandes maisons de France, renonca au protestantisme et se convertit avec sa famille tout entière, non moins illustre par son esprit que par sa vertu. L'exemple du marquis de Saint-Simon d'Anquitar, son fils, qui abjura dès l'été de 1681, l'avait porté à examiner sérieusement les vérités catholiques. Il n'eut pas de peine à en être convaincu. La marquise d'Anquitar, sa femme, combattit plus longtemps; mais enfin, après les doctes sermons du Père Bernard, jésuite, qui sut mêler à propos quelques points de controverse aux grands sujets qu'il traita en sa présence dans l'église de Richelieu, de solides entretiens, et les savants écrits de M. du Fresne l'ont entièrement retirée de ses erreurs. Ayant dressé de sa propre main un mémoire de tout ce qui la repoussait le plus dans le protestantisme, elle le porta elle-même aux ministres de Loudun.

Elle en revint très-peu satisfaite de leurs réponses, et le marquis d'Anquitar, la voyant persuadée de ce qu'il croyait déjà, envoya demander l'évêque de Poitiers. Ce digne prélat, connu par le grand nombre de conversions qu'il a faites, n'attendit pas qu'il eût terminé le Jubilé et la semaine sainte, et, partant le lendemain, il alla chercher avec une joie inconcevable ces brebis égarées pour les ramener au bercail. La cérémonie de cette abjuration eut lieu à Richelieu, le 21 mars 1682, en présence d'une foule innombrable de spectateurs. Les demoiselles d'Anquitar suivirent l'exemple de leur père et de leur mère. Deux autres personnes de ce même diocèse abjurèrent en même temps, et l'évêque de Poitiers leur fit à tous une exhortation si forte et si éloquente, que, s'il leur fût resté encore quelques doutes, elle les eût dissipés. M. Grammont de Richelieu adressait, sur cette conversion, la lettre suivante à une dame qui, après avoir été opiniâtrément attachée au protestantisme, y avait heureusement renoncé :

« A Madame De Gritin.

« A Richelieu, ce 24 mars 1684.

« Je vous l'avais bien dit, Madame, lorsque vous fîtes votre abjuration en cette ville, que les prétendus réformés suivraient bientôt votre exemple, puisqu'il est vrai qu'il s'est fait tant de conversions depuis ce temps-là, qu'on n'y trouve maintenant qu'un seul religionnaire, dont même on a sujet d'espérer bientôt le retour à la véritable Eglise. Je sais bien que Messieurs de la mission ont beaucoup contribué à ces abjurations ; mais je puis assurer que, dans celle dont je vais vous apprendre la nouvelle, Madame la marquise d'Anquitar a tout fait. Comme elle est entièrement convaincue de la fausseté de la religion prétendue réformée, elle n'a rien négligé pour en retirer une de ses filles de chambre, qui depuis deux ans balançait à se déterminer là-dessus. Les difficultés qu'elle a rencontrées à la gagner tout à fait n'ayant point été capables de la rebuter, elle a tellement redoublé son zèle, qu'enfin elle lui a fait reconnaître ses erreurs et le danger où elle était engagée ; elle a abjuré ici le 19 avril 1684, et elle en paraît si satisfaite, que je ne crois pas qu'elle se plaigne jamais d'une défaite, qui lui est plus glorieuse que sa résistance et ses combats. Vous savez, Madame, que madame la marquise d'Anquitar, avant sa conversion, a confondu les ministres qu'elle consultait sur ses doutes ; vous connaissez la force de son esprit, ses vertus, son mérite et sa capacité; mais vous ne savez peut-être pas que depuis son abjuration elle n'a laissé passer aucun jour sans entendre la messe, et que ni les veilles, ni les incommodités du chaud, ni la rigueur du froid, ni les affaires particulières, qui sont des excuses assez ordinaires pour des personnes qui n'ont ni sa vertu ni son zèle, ne l'ont jamais dispensée de venir assister, en cette ville, à toutes les cérémonies de l'Eglise. Sa piété même est telle, qu'elle a bien voulu se mettre d'une confrérie de la Charité, établie par madame la duchesse de Richelieu. Son mérite et sa vertu, plutôt que sa naissance et son rang, la firent aussitôt choisir pour en être supérieure, et elle s'acquitte de cet emploi avec une assiduité et une ferveur qui édifient tout le monde. »

ANSLO (Régnier Van), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1626. Elevé dans l'anabaptisme, il fit en 1649 un voyage à Rome, et y embrassa la religion catholique. Il mourut à Parme le 10 mai 1669.

ANSTEY (H), Anglais qui se convertit et abjura l'anglicanisme en 1846.

ANSTICE (Mme), Anglaise, auteur de plusieurs ouvrages, sœur de M. J. Ruscombe Poole, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique en 1845.

ANTHOINE (Esther et Catherine), deux sœurs de Caen, protestantes, converties vers 1630 par le prédicateur Véron.

ANTHOINE (Pierre), de Caen, protestant converti vers 1630 par le prédicateur Véron.

ANTHUSE (Sainte), tenait un rang considérable à Tarse en Cilicie, où elle fut baptisée par saint Athanase et où elle souffrit le martyre avec douze de ses serviteurs vers l'an 258.

ANTIPAS fut un des premiers disciples du Christ. Il en est question dans l'*Apocalypse* seulement. Evêque de Pergame, il subit le martyre dans cette ville, et, suivant la tradition, fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent.

ANTOINE, JEAN et EUSTACHE, vulgairement appelés saint *Kucley*, saint *Milhey*, et saint *Nizilon*. Ces trois saints, dont les deux premiers étaient frères, naquirent dans la Lithuanie, de familles très-illustres. Ils furent tous trois chambellans d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie et père du fameux Jagellon. Ayant été élevés dans la religion du pays, ils n'adoraient d'autres divinités que le feu ; ils furent convertis au christianisme et reçurent le baptême des mains d'un prêtre appelé Nestorius. Le refus qu'ils firent de manger des viandes défendues un jour de jeûne leur coûta la vie.

Ils furent mis en prison par ordre du grand-duc, qui, après diverses tortures, les condamna à mort. Jean fut exécuté le 24 avril, Antoine le 14 juin, et Eustache le 13 décembre. Le dernier, qui était le plus jeune des trois, souffrit d'horribles tourments avant d'être mis à mort. On lui meurtrit le corps à grands coups de bâtons, on lui cassa les jambes, on lui arracha avec violence les cheveux et la peau de la tête. Ces trois saints moururent à Wilna l'an 1342.

APELLES, disciple du Sauveur, que saint Paul nomme *fidèle disciple du Christ*, dans une de ses Epîtres, souffrit le martyre à Smyrne, avec saint Luc, le 22 avril.

APER, personnage illustre par sa naissance, son savoir et son éloquence, et qui occupait dans les Gaules une des premières charges de la magistrature, sur la fin du IVe siècle. Ayant donné tous ses biens aux pauvres, il renonça au monde à l'exemple de saint Paulin de Nole, dont il était l'ami, fut ordonné prêtre et embrassa l'état monastique, tandis que sa femme, de son côté, prit le voile de religieuse.

APHRAATE (Saint), né en Perse vers le commencement du IVe siècle, d'une famille illustre qui l'éleva dans le paganisme, se convertit à la foi chrétienne, et, ayant quitté sa patrie, il mena en Mésopotamie et en Syrie la vie du plus austère anachorète.

APOLLINAIRE (Saint), exerçait les fonctions d'exécuteur à Reims, où il fut chargé par le juge de donner la torture à saint Timothée, et fut tellement frappé de la constance du saint martyr, et des miracles dont il fut témoin qu'il se convertit au christianisme. Arrêté et incarcéré sur-le-champ, il fut baptisé dans sa prison la nuit suivante, par saint Maur, prêtre, qui fut martyrisé un jour avant lui. Appollinaire eut la tête tranchée, avec saint Timothée, le 23 août 287.

APOLLONE (Saint), sénateur romain très-versé dans les lettres et la philosophie, abjura l'idolâtrie et se convertit au christianisme, dont il fut l'un des plus ardents défenseurs. A peine converti, il se livra à l'étude de l'Ecriture sainte et à la pratique des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes. Il fut accusé par un de ses esclaves nommé Sévère, qui fut puni de mort, suivant l'ordonnance de Marc-Aurèle, qui défendait d'accuser les chrétiens comme chrétiens. L'esclave fut donc mis en croix, et eut les jambes cassées, par sentence de Perennès, préfet du prétoire. Mais ensuite Perennès pria Apollone de rendre compte au sénat de sa conduite. Il composa un discours excellent, où il confessait nettement la foi chrétienne, et en faisait l'apologie, et le débita en plein sénat. Mais comme on tenait pour maxime de ne point pardonner aux chrétiens qui avaient une fois comparu en jugement, s'ils ne se rétractaient, il fut condamné à mort par décret du sénat, et fut exécuté. C'était la huitième année du règne de Commode, 189 de Jésus-Christ.

APOLLOS ou APOLLON (Saint), Juif, natif d'Alexandrie, se convertit au christianisme et fut l'un des premiers prédicateurs de l'Evangile. Doué d'une rare éloquence, il la fit servir au progrès du catholicisme. La première fois qu'il parla pour cette sainte cause, ce fut à Ephèse, où il arriva pendant l'absence de saint Paul. Il démontra hardiment dans la synagogue que Jésus-Christ était le Messie. Aquila et Priscille, l'ayant entendu, l'accueillirent chez eux, et c'est là, à ce que l'on croit, qu'il fut baptisé l'an 54 de Jésus-Christ. A partir de ce moment, il travailla avec grand fruit à la conversion des Juifs, et devint plus tard un des amis les plus chers de saint Paul.

APPIEN (Saint), né en Lycie, d'une famille noble et riche, et frère de saint Adèse, se convertit jeune encore au christianisme, et subit bientôt avec un courage héroïque les plus horribles tortures du martyre, le 2 avril 306.

APPLETON (Daniel), riche négociant anglais, en Portugal, se convertit au catholicisme en 1840.

APRONIEN (Saint), geôlier à Rome, était encore païen, lorsque tirant de prison le martyr saint Sisine, pour le faire comparaître devant le préfet Laodice, il entendit une voix qui disait : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Aussitôt il se convertit et fut baptisé ; et comme il persévéra à confesser hautement sa foi, il eut la tête tranchée l'an 304.

APULÉE (Saint), s'attacha d'abord à Simon le Magicien, mais, à la vue des miracles opérées par saint Pierre, il embrassa la doctrine apostolique, et après le supplice de cet apôtre, remporta lui-même la couronne du martyre sous le consulaire Aurélien.

AQUART (Daniel), de Caen, protestant converti vers 1630 par le prédicateur Véron, sur l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise démontrées conformes à la doctrine catholique.

AQUART (Jacqueline), fille d'un ancien de Caen, protestante convertie à la même époque et par les mêmes motifs.

AQUILA (Saint), juif natif du Pont-Lui et

sa femme Priscille avaient embrassé le christianisme après la mort du Sauveur et vivaient à Rome, lorsqu'un édit impérial les força à quitter cette ville. Réfugiés à Corinthe, ils donnèrent l'hospitalité à saint Paul et partagèrent ses travaux apostoliques à Corinthe d'abord, l'an 51, et plus tard à Ephèse, vers l'an 58.

AQUILINE et NICÈTE (saintes), deux sœurs qui faisaient le métier de courtisanes. Le gouverneur d'une ville de Syrie leur ordonna de pénétrer dans la prison pour y séduire un chrétien nommé Christophe ; mais celui-ci, loin de céder à leurs criminelles avances, les convertit ; elles l'accompagnèrent au lieu de son supplice, demandèrent à partager son sort, et eurent l'une et l'autre la tête tranchée.

AQUIN (Philippe D'), rabbin, né à Carpentras. Son nom était Mardochée. Il prit celui d'Aquin de la ville d'Aquino, dans le royaume de Naples, où il se convertit et fut baptisé, vers 1610, après avoir été chassé de la synagogue d'Avignon, à cause de son penchant pour le christianisme. Plus tard, il revint en France et s'établit à Paris avec sa famille. S'étant consacré à l'enseignement de l'hébreu, Louis XIII le nomma professeur au Collége de France et interprète pour la langue hébraïque. Il mourut honoré et estimé, vers l'an 1650, après avoir publié plusieurs écrits qui attestent combien il était versé dans la langue qu'il enseignait, et dans la science rabbinique. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire hébreu, rabbinique et talmudiste.*

I. — ARBAUD (D'), seigneur de Blansac, originaire d'Arles, protestant converti. Son abjuration fit un grand bruit dans le Languedoc. Ce gentilhomme, d'une ancienne noblesse, demeurait à Nîmes : ses prédécesseurs, protestants comme lui, s'y étaient établis depuis cent ans. Ses parents et les ministres de Nîmes prirent grand soin de le fortifier dans le calvinisme. D'abord l'histoire du passé si ardemment catholique de ses ancêtres lui donna un premier penchant vers le catholicisme ; ensuite l'archevêque d'Arles, avec qui il avait des rapports de bienséance, ne perdait pas les occasions de l'exhorter à ouvrir les yeux à la vérité, et il le faisait d'une manière si apostolique et si remplie de douceur que M. d'Arbaud avoua depuis que ses sollicitations, accompagnées de l'exemple de sa piété, avaient puissamment contribué à le retirer de ses erreurs. Sollicité aussi par M. le duc de Noailles, gouverneur du Languedoc, il eut, en le quittant, une conférence de trois heures avec Pierre de la Broue, évêque de Mirepoix et ami de Bossuet, en présence de plusieurs évêques, du comte du Roure, du vicomte de Polignac, du comte de Lussan et d'autres personnes de distinction. On y agita toutes les matières de controverse. Cette conférence fut suivie de trois ou quatre autres, dans la maison de l'évêque de Mirepoix. Les raisons que lui apporta ce prélat furent si fortes, qu'ayant commencé dès ce moment à être convaincu de la vérité, M. d'Arbaud le fut entièrement par les lettres que l'évêque de Mirepoix lui écrivit ensuite, sur les vices de la prétendue réforme, et auxquelles M. d'Arbaud répondait, défendant toujours sa religion, sans pouvoir se déclarer catholique, quoiqu'il le fût en effet, n'étant plus retenu que par le seul respect humain. Il laissa passer encore deux ans dans cet état d'hésitation, convaincu de la nécessité de revenir au catholicisme, mais n'osant faire le dernier pas ; enfin, ne pouvant plus résister, il fit savoir à l'évêque de Mirepoix, qui s'était rendu aux Etats de Languedoc, qu'il voulait vivre et mourir catholique. Il fit part de cette nouvelle au cardinal de Bonsy, à l'Intendant, et alla à Arles communiquer son projet à l'archevêque et au coadjuteur. De là il se rendit à Montpellier, où l'évêque d'Uzès reçut son abjuration dans la chapelle des Pénitents-Blancs, en janvier 1685, en présence de l'évêque de Mirepoix et de M. de Plantade, conseiller à la cour des aides, oncle de Mme d'Arbaud, sa femme. Cette conversion réjouit toute la ville. M. d'Arbaud connaissait parfaitement le protestantisme et avait passé par toutes les charges de ce parti, consistoires, députations, synodes, assemblées générales, particulières et secrètes, et était considéré comme le chef du calvinisme dans les villes de Nîmes, d'Uzès et de Montpellier. Il avait beaucoup d'esprit et de savoir. Après sa conversion, toute la noblesse, les ordres religieux, les municipalités et le peuple tout entier allèrent à Nîmes lui adresser leurs félicitations. Mais il eut beaucoup à souffrir de sa famille, et sa femme l'abandonna avec sept de ses enfants.

II. — ARBAUD (Mademoiselle D'), fille du précédent, parut pendant un an d'une opiniâtreté invincible dans le calvinisme, malgré l'exemple de la conversion de son père, dont elle connaissait le savoir. Mais enfin celui-ci l'ayant fait consentir à passer quelques jours à Arles, auprès de Mme l'abbesse de Saint-Césaire, pendant qu'il allait ailleurs pour quelques affaires, on gagna sur son esprit, qui était d'une étendue, d'une délicatesse et d'une force admirables, qu'elle entrerait librement et sans contrainte en explication avec quelque savant ecclésiastique qu'elle choisirait, pour s'instruire des vérités de la religion catholique. Le P. Théophile, provincial des Carmes déchaussés, très-habile théologien et prédicateur, ayant été prié de venir conférer avec elle, lui fit si bien reconnaître l'erreur où sa naissance l'avait engagée, qu'après plusieurs conférences, se sentant entièrement convaincue, elle voulut abjurer, et en fit prévenir l'archevêque d'Arles. Il en eut une joie difficile à exprimer, et, malgré son âge extrêmement avancé, il voulut présider lui-même aux cérémonies de cette abjuration. Elle eut lieu la veille de la Toussaint 1685, dans la chapelle de son palais, qui, quoique fort grande, se trouva toute remplie d'un concours extraordinaire de personnes de distinction. Ce prélat, revêtu de ses habits

pontificaux, fit un discours si touchant, si plein de force et d'érudition, et l'accompagna d'une si grande effusion de pleurs et de tendresse, qu'il arracha des larmes à son auditoire tout entier. Mademoiselle d'Arbaud fit sa profession de foi avec une piété vraiment édifiante et qui ne laissait aucun doute sur la sincérité de sa conversion.

ARBOUVILLE (Théophile DE FESQUES D'), seigneur de Beauchesne, d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de l'Anjou, fut élevé dans le protestantisme par ses parents habitant la Touraine, et envoyé dès l'âge de douze ans en Allemagne, auprès du prince de Nassau-Tillimbourg. Après quinze années de service militaire en Hollande, quelques doutes sur la religion qu'il professait lui inspirèrent une forte résolution d'abandonner tout pour s'en éclaircir. Il se rendit à Paris, où il eut plusieurs conférences sur ce qui causait ses doutes. M. Vignier de Richelieu, le voyant convaincu de ses erreurs, le présenta au P. de Lachaise, qui chargea le P. du Champ du soin de l'instruire, et enfin, le 10 juillet 1685, il fit abjuration du calvinisme dans l'église de Saint-Louis, entre les mains du P. Robinet, par l'ordre de l'archevêque de Paris. La cérémonie eut lieu en présence de plusieurs personnes de distinction, parents et amis de M. d'Arbouville, parmi lesquels était Mme de Marmande, sa sœur, qui avait fait près de cent lieues pour assister à cette cérémonie.

ARBUSSY. *Voy.* ALBUSY.

ARC (DE L'), protestant, conseiller au parlement de Rouen, qui se convertit dans le XVII^e^ siècle. Les protestants enlevèrent sa fille, la transportèrent en Angleterre, et on la maria, sans le consulter, à un protestant.

ARDALION (Saint), était un bateleur qui, jouant sur le théâtre les cérémonies des chrétiens et contrefaisant les martyrs au milieu des tortures, fut tout à coup changé et converti si complétement, qu'il en prouva ensuite la sincérité non seulement par ses paroles, mais encore par le témoignage de son sang, en souffrant le martyre vers l'an 309.

ARDENAY (Mlles D'), deux filles du marquis d'Ardenay, se convertirent par les soins du marquis de Cognée, leur oncle. Ayant été amenées à Château-du-Loir, chez Mme Le Mazon de Trèves, l'aînée abjura le calvinisme le 10 mars 1683, entre les mains de l'évêque du Mans, qui avait montré une sollicitude extraordinaire pour son instruction ; et la cadette reçut du même prélat le baptême, en attendant un âge plus avancé pour son abjuration.

ARENDT (Guillaume-Amédée), de Berlin, habile linguiste, professeur à la faculté de théologie protestante de l'université de Bonn (Prusse rhénane), embrassa la religion catholique en 1832, et publia un petit écrit sur sa conversion. Cet écrit a été imprimé dans le *Catholique* de Spire, et a pour titre: *Exposition des motifs de mon retour à l'Eglise catholique*, adressée à la Faculté théologique protestante de Bonn. M. Arendt fut depuis professeur à l'université catholique de Louvain.

ARENT (Caroline), Hanovrienne, abjura le protestantisme à Charleroi, diocèse de Tournai, en 1837, entre les mains de M. Raoult, curé doyen de cette ville. Elle avait été instruite par Van Geersdæle, vicaire aumônier.

ARIEN (Saint), exerçait à Antinoé les fonctions de juge, et venait de condamner saint Apollone et saint Philemon à être brûlés vifs. Les deux martyrs étaient près du bûcher allumé, lorsque saint Apollone fit à Dieu cette prière : « Seigneur, ne livrez pas aux bêtes les âmes qui confessent votre nom, mais manifestez votre puissance. » Aussitôt, un nuage de rosée l'environna ainsi que son compagnon, et éteignit le feu. Arien, frappé de ce prodige, s'écria : « Le Dieu des chrétiens est grand; il est le seul Dieu! » Il fut conduit à Alexandrie, avec les deux martyrs, par ordre du préfet d'Egypte, qui, ne pouvant vaincre leur constance, les fit jeter à la mer, vers l'an 311.

ARISTARQUE, juif de Thessalonique. Disciple et compagnon de saint Paul, il l'accompagna à Ephèse et y demeura deux ans avec lui, acceptant avec joie sa part de travail et de dangers. Echappé comme par miracle à la sédition que les orfévres de cette ville firent naître au sujet de la statue de Diane, il accompagna son maître en Grèce, puis en Asie, en Judée, et en dernier lieu à Rome, où il mourut décapité, sous le règne de Néron. Saint Paul se plaît à l'appeler son compagnon de captivité, *concaptivus meus*.

ARISTIDE (Saint), philosophe platonicien d'Athènes, distingué par son éloquence, et qui, comme saint Justin, conserva l'habit de philosophe après avoir embrassé le christianisme. Il présenta à l'empereur Adrien, l'an 125, une *Apologie de la religion chrétienne*, dans laquelle il se sert des écrits des philosophes eux-mêmes pour la justifier. Il soutint encore de vive voix, dit-on, la divinité de Jésus-Christ en présence de cet empereur.

ARMAND, protestant, âgé de trente-cinq ans, et établi depuis quelque temps à Saint-Céré, diocèse de Cahors, y fit abjuration le 26 juin 1838. L'abbé Martin, grand-vicaire du diocèse, avait été chargé par l'évêque de présider à la cérémonie, qui eut lieu dans l'église de Saint-Céré, en présence du clergé et des fidèles. L'abbé Martin adressa deux exhortations au nouveau catholique, qui édifia les assistants par sa piété et par l'accent de conviction avec lequel il prononça son abjuration.

ARMERAL (Denis L'), protestant converti à Caen vers 1630, par le controversiste Véron, sur l'autorité de la Bible et des Pères apportée en faveur du catholicisme.

ARNAUD, financier, intéressé dans les fermes générales, abjura le protestantisme en 1681. Par son exemple, sa sage conduite et ses instructions tendres et paternelles, il convertit à son tour plus de cent-dix personnes, et presque toutes de sa famille. Deux de ses parents et un de ses employés recon-

nurent leur erreur peu de temps apres. M. de Fontaines, son fils unique, suivit son exemple le premier jour du Carême, et, le 7 juin 1682, Mme Arnaud, sa femme, M. de Blair, et M. des Plantes, tous deux fils de la même dame, mais d'un premier lit, M. de Fayolle, fils aîné de M. de Blair, et la demoiselle de Mme Arnaud, firent abjuration entre les mains de l'archevêque de Paris, en présence de M. Lamet, curé de Saint-Eustache, et de M. Varet, docteur de Sorbonne. Ce savant prélat leur fit un discours des plus touchants et qui les aurait entièrement confirmés dans la croyance catholique, s'il leur était resté quelques doutes.

ARNOBE (l'Ancien), célèbre apologiste de la religion chrétienne, naquit à Sicca, dans l'Afrique proconsulaire, et y brilla vers la fin du IIIe siècle, pendant assez longtemps, comme professeur d'éloquence. Il employa principalement ses talents à combattre le christianisme. « Dans ces premiers temps, dit Origène, l'esprit de Dieu frappait souvent les âmes d'une impression subite, en songe ou en vision, qui les portait à se convertir. » Pressé par une impulsion de cette nature, dans laquelle il crut entendre la voix du ciel, Arnobe résolut aussitôt d'échanger la religion qu'il avait professée jusqu'alors contre celle de Jésus-Christ, et pria l'évêque de Sicca de l'admettre dans l'Eglise. Quelque sincère que fût le changement d'Arnobe, l'évêque, en réfléchissant à sa conduite précédente, ne put s'empêcher d'hésiter un peu, et exigea de lui, comme préparation à son admission, et pour preuve de la vérité de sa conversion, qu'il défendît dans un écrit la religion qu'il avait jusqu'alors attaquée. Arnobe se rendit à son désir, et composa un ouvrage apologétique et polémique, d'une étendue assez considérable, où il se proposa principalement de combattre le paganisme. Après avoir rempli cette condition, il reçut le baptême. Trittenheim assure qu'il entra plus tard dans les ordres. Son ouvrage date du commencement du IVe siècle, au temps de la persécution de Dioclétien. La profession d'Arnobe l'ayant obligé de lire les auteurs païens, il s'était rendu très-habile dans la connaissance du paganisme, où il puise les arguments les plus propres à le réfuter.

ARNOUL (Saint), évêque de Metz, l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz, qu'il quitta ensuite pour se faire solitaire dans les déserts des Vosges, et s'appliqua surtout à la conversion des Francs, encore idolâtres. Saint Arnoul avait eu de Dode, son épouse, deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut père de Pepin-Héristal, qui eut pour fils Charles Martel, duquel nos rois de la seconde race sont descendus.

ARNSTEINER, banquier juif, de Vienne, dans ce siècle, qui avait essayé de se tuer dans un accès de désespoir, ayant été guéri de sa blessure, se fit instruire des dogmes du christianisme, et demanda le baptême. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de la Visitation de Vienne.

ARPENT, ministre de la ville de Sécz, en Normandie, après avoir exercé son ministère pendant plus de vingt-cinq ans, parmi les protestants, reconnut son erreur et en fit abjuration le dimanche 20 avril 1685, dans l'église de Notre-Dame, entre les mains de l'archevêque de Paris. M. Deschesnes, lieutenant général des eaux et forêts d'Alençon, avait beaucoup contribué à cette conversion.

ARRIVES (Jean), natif d'Assast, arrondissement de Pau, égaré par de funestes conseils, avait embrassé le protestantisme. En zélé partisan de sa nouvelle doctrine, il distribuait gratuitement, depuis quelques années, des brochures que la *Société biblique* publie à profusion. Après plusieurs conférences avec le pasteur d'Assast, il reconnut son erreur et en fit abjuration. (XIXe siècle.)

ARROS D'AURIAC (baron d'), sa femme et sept de ses enfants, abjurèrent le protestantisme à Pau en Béarn, le 7 juin 1682, persuadés par les mêmes raisons qui déterminèrent la conversion de M. Blair, et que celui-ci résuma dans une lettre à madame d'Arros, sa sœur, lettre qu'il rendit publique.

ARSACE (Saint), Persan de nation, et qui porta les armes dans sa jeunesse, occupait la place d'intendant du domaine impérial, lorsqu'il se convertit au christianisme. Après avoir confessé Jésus-Christ, vers l'an 320, il renonça à sa charge pour mener la vie de reclus, dans une tour de Nicomédie; sa sainteté éclata par des miracles et des révélations, et il mourut le 24 août 358.

ARTEMAS, disciple de saint Paul, envoyé par ce dernier dans l'île de Crète, où il prêcha la foi.

ARTHÈME (Saint), geôlier, sainte Candide, sa femme, et sainte Pauline, leur fille, furent converties à la foi chrétienne par saint Pierre l'Exorciste, et baptisées par le prêtre saint Marcelin. Arrêté par l'ordre du juge Sérène, Arthème fut battu avec des touets plombés et ensuite décapité, l'an 304. Candide et Pauline furent martyrisées avec lui.

ARTIN (Mgr), archevêque hérétique de Van, en Arménie, était considéré comme l'un des plus fermes appuis de sa secte, dont il occupait un des siéges principaux. Souvent le patriarche schismatique de Constantinople l'avait appelé dans cette capitale pour faire servir son éloquence au triomphe de l'erreur. En 1840, il l'avait encore chargé d'adresser à ses coreligionnaires une suite d'instructions, dans le but de les prémunir contre le prosélytisme protestant, auquel plusieurs d'entre eux s'étaient laissé surprendre. Grâce à l'élévation de son esprit, à la droiture de son cœur, et surtout à une secrète inspiration d'en haut, Mgr Artin n'avait pour l'Eglise romaine aucune antipathie. La notable différence qu'il avait eu mille occasions de remarquer entre la conduite des sectaires et celle des catholiques, différence tout à l'avantage des derniers, lui avait inspiré

pour nous et pour nos doctrines une certaine affection. Plus d'une fois il lui arriva de proposer, du haut de la chaire, nos chrétiens pour modèle aux hérétiques, en les exhortant à honorer comme eux leur foi par leurs vertus. Un jour même, il déclara qu'il aimerait mieux voir ses frères entrer dans le sein de l'Eglise romaine que de les voir passer dans les rangs du protestantisme. C'en fut assez pour déchaîner contre lui la haine du patriarche et de tout son clergé. On le renvoya brusquement dans son diocèse, et défense lui fut faite de remettre jamais les pieds à Constantinople. La Providence avait ménagé cette disgrâce pour achever de lui ouvrir les yeux. Il comprit que l'esprit de Dieu ne peut être dans un parti où l'on proscrit avec tant d'acharnement un simple hommage rendu à la vérité, une légitime inclination vers ce qui paraît digne de tout respect. Bientôt sa résolution fut prise : il alla se jeter dans les bras de M. Leleu, notre préfet apostolique à Constantinople, et le pria de mettre la dernière main à une conversion que la grâce avait commencée depuis si longtemps dans son cœur. Cette démarche fit une sensation profonde. Le patriarche, effrayé des suites qu'elle ne manquerait pas d'avoir, à cause de la réputation du prélat, mit tout en œuvre pour obtenir du gouvernement turc qu'il lui fût livré comme transfuge. Le clergé seconda de tout son pouvoir les intrigues du chef. Il fallut toute l'influence de l'ambassadeur français pour résister à leurs efforts réunis, et conserver à la religion sa glorieuse conquête.

Les résultats qu'avait voulu prévenir l'hérésie ne se firent pas longtemps attendre. En apprenant la conversion de leur premier pasteur, sept cents personnes de la ville de Van résolurent de suivre son exemple, et vinrent à Constantinople pour recevoir ses instructions. Leurs sentiments se furent bientôt communiqués à leurs coreligionnaires de la capitale : à toute heure ils assiégeaient la maison des missionnaires pour conférer avec le prélat arménien sur l'abjuration qu'ils méditaient. Enfin, le 6 août 1840, Mgr Artin fut réconcilié à l'Eglise, en présence d'une foule d'hérétiques, qu'il exhorta à rentrer avec lui dans la voie du salut. Peu de temps après ce discours, où respirait toute l'onction d'une âme heureuse de posséder enfin la vérité, on compta douze cents imitateurs de cette mémorable conversion. Le vénérable archevêque a vu plusieurs fois, depuis cette époque, sa vie menacée : on a même essayé d'incendier sa maison, dans l'espoir qu'il périrait dans les flammes. C'est pour se soustraire à ces dangers qu'il fit un voyage en France. Par là se trouva aussi réalisé son grand désir de se préparer, dans la retraite à travailler un jour à la conversion de ses anciens diocésains. Il se proposait de passer, à cet effet, deux années dans la communauté de Paris, d'où il repartirait ensuite pour l'Arménie, plein de courage et d'espérance.

ARUNDELL (Mme), sœur de lord Greenville, se convertit et abjura l'anglicanisme, en 1818.

ARUNDEL (La comtesse) a été reçue, le 28 janvier 1850, dans le sein de l'Eglise catholique. Elle abjura l'anglicanisme dans la chapelle de l'Oratoire, entre les mains du P. Faber.

ARVAL DE MAREST (D'), protestant converti, en mai 1682, par le P. Rochette, qui enseignait la métaphysique à Arles. Cette conversion excita dans la ville une grande joie.

ASCHENBACH, peintre d'un grand talent, de Dusseldorf (Prusse), quitta le protestantisme et se convertit en 1843. Sa mère et ses jeunes frères lui avaient donné l'exemple, et étaient rentrés, depuis quelques années déjà, dans le sein de l'Eglise.

I.—ASCOLI (Salomon-Vital), juif converti, qui jouissait d'une grande considération parmi les siens par son savoir, sa conduite et son dévouement à la synagogue. Il était parvenu à l'âge de soixante-quatre ans, et était père d'une nombreuse famille. Il rendit compte des motifs de sa conversion dans un Mémoire qui fut entre les mains du chanoine et professeur Bedetti.

Ascoli y fait remonter le principe de sa conversion au passage de Pie VII par Ancône, en 1814. Il avait été nommé membre d'une commission pour aller au-devant du Pape, et les Juifs d'Ancône le chargèrent d'offrir leurs hommages au Saint-Père. Ascoli eut l'honneur de le complimenter ; le Pape le reçut très-bien, lui donna sa main à baiser, et exprima le désir que Dieu voulût l'éclairer. Le souvenir de cet accueil et de ce désir occupait souvent Ascoli ; il lui revenait souvent à l'esprit dans le silence de la nuit, et plus il cherchait à chasser cette idée, plus il se sentait excité à embrasser le christianisme. Il raconta ses combats à un chrétien, avec lequel il était lié, qui l'exhorta à ne pas résister à la grâce, lui offrit un livre des Evangiles, et lui en montra quelques passages ; mais Ascoli répondit qu'il ne voulait point étudier une autre religion, et qu'il resterait fidèle à la sienne. Cependant la Providence préparait des événements qui devaient triompher de sa résistance. Des malheurs domestiques et des pertes dans son commerce commencèrent à l'ébranler. Un jour, ayant pris la Bible pour se distraire, le voile qui couvrait ses yeux tomba tout à coup ; il connut le sens de l'Ecriture, et de la Trinité qui y est marqué en tant de passages, comme l'a montré M. Drach dans ses lettres, et comme l'avait reconnu autrefois un Juif d'Ancône, l'ancien rabbin Ferretti, dans son livre *De la vérité de la foi chrétienne dévoilée à la synagogue*, imprimé à Venise en 1741. Ascoli découvrit les autres vérités annoncées dans l'Ecriture, et confirmées par Jésus-Christ ; il prit donc sa résolution, l'exécuta, fut baptisé à Ancône le 15 décembre 1827, et donna aux habitants le plus édifiant spectacle. Son parrain fut M. Louis Ricotti, ancien gonfalonier de la ville, homme recommandable par toutes sortes de vertus. La cérémonie fut faite par

M. Nembrini, évêque d'Ancône, qui prononça à cette occasion un discours touchant et plein d'intérêt. Dans ce même temps, des juifs se convertirent à Ravenne, à Florence, et peu après à Naples et à Milan. En mars 1828, un juif de Chiérasque fut baptisé, après avoir écrit à ses frères une lettre remarquable où il rend compte des motifs de sa conversion. A Modène, on a vu deux familles entières entrer dans l'Eglise, le 17 mai et le 14 novembre 1826. En juin, d'autres conversions eurent lieu à Turin et à Alexandrie ; en juillet, à Rome ; en septembre, à Ascoli ; en novembre, à Revel ; en décembre, à Alexandrie... Dès le moment de sa conversion, Ascoli devint un apôtre, surtout pour sa famille. Son exemple entraîna son fils aîné, Prosper, baptisé à Rome le 8 octobre 1831 par le cardinal Zurla, et son petit-fils, Salomon, qui fut aussi baptisé, et depuis élevé au séminaire d'Ancône. Sa petite-fille Allégra, s'est décidée volontairement à embrasser le christianisme; après avoir été instruite pendant quelque temps, elle s'est préparée à son abjuration par une retraite de trois jours. La cérémonie eut lieu à Lorette, le dimanche 13 novembre 1831. On s'est rendu en procession à l'église où la jeune personne fut baptisée. Le chanoine Cristianopulo, missionnaire apostolique, fondateur et directeur de deux maisons d'orphelines à Lorette, adressa un discours à la néophyte ; et M. Serra, évêque d'Orope et commissaire apostolique de Lorette et de la Sainte-Maison, célébra la messe, et, après une exhortation pieuse, donna la communion à la jeune Allégra et à son frère Solomon, aujourd'hui Michel Ascoli. Le soir, il y eut salut, sermon de M. Cristianopulo et *Te Deum*. La place publique était ornée de drapeaux, et le chapitre en corps vint recevoir la néophyte à l'entrée de la basilique. La jeune personne était assistée de deux marraines, nièces de M. Cristianopulo ; elle reçut les noms de Marie-Anne-Claire-Antoinette-Julienne. La belle-fille de M. Ascoli, Victoire Zabban, que ses parents avaient emmenée à Pise, se décida par les lettres de son mari et de sa fille, à retourner avec sa famille et à embrasser aussi le catholicisme.

III. — ASCOLI (Samuel-Vital) et sa femme Justine Gentiluomo, juifs convertis, reçurent le baptême des mains du cardinal Patrizi, dans l'église de Sainte-Catherine, à Rome, le 19 février 1843, ainsi que leurs enfants, Pacifique et Allégra. Les parrains et marraines étaient Phiffer de Ollishofen, capitaine de la garde suisse, qui nomma le père Charles-Marie ; et madame Phiffer, qui nomma la mère Clémentine ; le comte Charles Marescalchi, de Bologne, qui donna au fils le nom de Ferdinand ; la comtesse Marescalchi, qui donna à la fille celui de Marie-Céleste. Le cardinal administra le sacrement de confirmation aux quatre nouveaux chrétiens, et pendant la messe admit les deux époux à la sainte table. Cette édifiante cérémonie avait attiré un grand concours de peuple.

ASHTON (M^me^), femme distinguée par son esprit et par ses connaissances, cherchait depuis longtemps la vérité, et l'avait demandée vainement à différentes sectes. Elle vint en France pour se livrer avec plus de facilité à l'étude de la religion, et eut de fréquents entretiens avec Mgr l'évêque de Londres, qui se trouvait alors à Paris. Il lui fit goûter la foi, en lui montrant surtout cette autorité et cette fixité qui nous préservent des fluctuations de l'esprit humain ; mais madame Ashton ne se rendit qu'à des preuves solides et qu'à une instruction suivie. Elle prononça son abjuration en 1818, et se retira en Pologne.

ASMAN-BEY, mahométan, âgé de vingt-trois ans, se convertit au catholicisme et reçut solennellement le baptême, à Rome, des mains du cardinal Fransoni, dans l'église de l'Annonciation, le 10 décembre 1841. On lui donna le nom de Pierre-Déodat, et le comte de la Ferronnays fut son parrain

ASMEN, Turc, âgé de dix-huit ans, se convertit, et fut baptisé à Rome, le samedi saint 1823.

ASPÉBÉTÈS, sa famille et son peuple. Dès le début de la persecution en Perse, au commencement du v^e^ siècle, les mages firent donner ordre à tous les chefs des Sarrasins soumis aux Perses de garder les routes, afin d'arrêter les chrétiens qui s'enfuiraient sur les terres de l'empire. Mais, Aspébétès, un de ces chefs, touché de compassion, loin de leur faire obstacle, favorisait leur fuite. Bahram en fut averti. Aspébétès, redoutant sa cruauté, emporta tous ses biens, et se réfugia avec sa tribu sur les terres des Romains. Anatolius, préfet d'Orient, lui donna un établissement en Arabie, et le commandement des Sarrasins soumis à l'empire. Quelque temps après, Térélon, le fils d'Aspébétès, ayant été guéri d'une paralysie par les prières de saint Euthymius, fondateur d'un monastère près de Jérusalem, le père se fit chrétien avec sa famille et son peuple, dont il fut dans la suite nommé évêque. Il prit le nom de Pierre, et fut, par sa sainteté, un des prélats les plus célèbres de l'Orient. Maris, frère de sa femme, ne voulut plus quitter saint Euthymius. Il renonça à tout et donna ses biens, qui étaient grands, pour bâtir et augmenter le monastère, où il passa le reste de ses jours.

ASPREN (Saint), ayant été miraculeusement guéri par l'apôtre saint Pierre, se convertit, reçut le baptême et fut ordonné premier évêque de Naples.

ASQUILK (José), âgé de trente-deux ans, rentra au sein de l'Eglise catholique, fut baptisé dans l'église de Saint-Michel de Séville (Espagne), et confirmé par l'évêque des Canaries, en 1843.

ASSEM-SELIM, Egyptien, né près du Caire, reçut le baptême dans la paroisse des Prêcheurs à Marseille, le 16 août 1835, étant âgé de dix-neuf ans. Il s'enfuit d'un vaisseau turc, à bord duquel il était, et se réfugia sur un navire toscan. Les Turcs revinrent l'y chercher ; mais il échappa à leurs recherches, et passa sur une frégate construite à Marseille pour le bey de Tunis Le capitaine,

M. Henrico, voyant ses instances pour être instruit dans la religion chrétienne, le confia aux soins de l'abbé Richaud, vicaire de Saint-Cannat. Le néophyte répondit au zèle de cet ecclésiastique. Il fut présenté à l'église par le capitaine Henrico et sa fille, qui étaient parrain et marraine. Il se tenait à la porte de l'église, vêtu de blanc. Après une allocution touchante du curé, et des réponses précises d'Assem à toutes les demandes qui lui ont été faites, il reçut avec la plus grande joie le baptême.

I. — ASTERE (Saint), sénateur romain, ayant vu avec quelle fermeté saint Marin avait souffert la mort, fut saisi d'admiration, prit le corps sanglant dans ses bras, l'emporta chez lui et lui donna la sépulture. Il fut décapité l'an 262.

II. — ASTERE (Saint), évêque de Pétra, en Arabie, vivait en 347. Après avoir d'abord partagé les erreurs d'Arius, il les abjura et se réunit à l'Eglise. Les ariens le firent alors reléguer en Afrique. Il assista au concile de Sardaigne et à celui d'Alexandrie, tenu sous l'empereur Julien. Dans ce dernier, il fut député pour en porter les Actes à l'Eglise d'Antioche. Saint Athanase a fait un grand éloge d'Astère dans sa lettre aux solitaires.

ASTON COSSIN (Robert), *student*. de l'église du Christ à Oxford, curé de la paroisse Sainte-Marie-Madeleine, auteur de la *Vie de saint Guillaume*, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique à Prior-Park, le 3 décembre 1845.

ATHENAGORE était païen d'origine, natif d'Athènes, avait étudié la philosophie grecque et s'était fait platonicien. D'après un fragment conservé par Philippe Sidète, il avait eu l'intention, avant Celse, de combattre le christianisme dans un écrit; pour cette raison, il avait lu les livres saints des chrétiens, et leur lecture l'avait, au contraire, converti. Quoi qu'il en soit, Athénagore embrassa le christianisme et fut directeur de l'école des catéchistes d'Alexandrie. Vers l'an 177, il adressa à Marc-Aurèle-Antonin et à son fils Commode une *Apologie de la religion chrétienne*, qui est un témoignage important de la force de son esprit, de sa vaste érudition et de son éloquence. Nous avons aussi de lui un *Traité de la Résurrection des morts*. Athénagore réunit à un haut degré l'esprit et le talent, avec une grande pureté de style, une sublime dignité chrétienne, beaucoup d'art dans la composition, une science profonde, une direction à la fois spéculative et pratique, et une éloquence remarquable.

ATHENODORE (Saint), frère de saint Grégoire le Thaumaturge, naquit à Néocésarée, au commencement du IIIe siècle, et fut élevé dans le paganisme. La grâce acheva en lui la conversion commencée par les instructions d'Origène; il devint évêque d'une ville du Pont, eut beaucoup à souffrir pour le nom de Jésus-Christ, et fut martyrisé vers l'an 273.

ATHUMAR (Le bienheureux), né en Saxe, dans le VIIIe siècle, d'une des familles les plus distinguées du pays, était encore très-jeune lorsqu'il fut choisi pour être un des ôtages que Charlemagne exigea des Saxons, afin d'empêcher qu'ils ne se révoltassent. Instruit des vérités chrétiennes, et baptisé par l'évêque de Wurtzbourg, il fut ordonné prêtre, et devint premier évêque de Paderborn. Il convertit la plus grande partie des peuples de son diocèse, qui avaient vécu jusqu'alors dans l'idolâtrie, et mourut le 9 août de l'an 815 ou 816.

AUBERT DE VERSÉ (Noël), né dans le Maine, d'abord protestant, écrivit ensuite en faveur du socinianisme, puis rentra dans le sein de l'Eglise, vers 1690. La loyauté de la conversion de cet ancien ministre du diocèse du Mans paraît surtout dans son ouvrage, intitulé l'*Antisocinien*, ou *nouvelle Apologie de la foi catholique contre les sociniens et les calvinistes*. L'ouvrage est dédié à l'abbé Duquin, depuis évêque de Séez, auquel l'auteur reconnaît avoir de grandes obligations. Aubert de Versé dit que cette apologie est *une espèce d'amende honorable qu'il fait pour sa récidive*, et il raconte les circonstances et les motifs de sa conversion d'une manière qui en témoigne la sincérité et la candeur. (*Voy.* p. 322). Cet écrivain composa aussi le *Tableau du socinianisme*, et mourut à Paris en 1714.

AUBERTIN (Isabelle), nièce de M. Aubertin, ministre protestant, instruite et convertie par le P. Alexis du Buc, Théatin, abjura le protestantisme entre les mains de l'évêque de Lavaur, en avril 1632.

AUBETERRE (David Bouchard, vicomte d'), né à Genève, d'une famille illustre, qui s'y était retirée, après avoir embrassé la religion protestante, revint dans sa patrie, où il avait obtenu la restitution de ses biens, qui avaient été donnés au maréchal de Saint-André, fit profession de la foi catholique, fut nommé gouverneur du Périgord par Henri IV, et fut tué au siége de la petite place de l'Isle, d'un coup de mousquet.

AUBIN (de Saint-), interprète de langues, se convertit et fit abjuration du protestantisme entre les mains de l'évêque de Metz, en janvier 1686.

AUDAX (Saint), encore païen, assistait au supplice de sainte Anatolie, et la vue des miracles opérés par cette illustre martyre le convertit au christianisme. Jeté en prison comme chrétien, il fut décapité vers l'an 250, à Thore, près du lac de Vélino en Lombardie

AUGE (d'), et toute sa famille, protestants convertis au commencement du XVIIe siècle.

AUGEREAU (d'), jeune officier, abjura le protestantisme dans la chapelle de l'hospice Necker, au milieu d'un grand concours de fidèles. Il a singulièrement édifié cette touchante réunion, par sa pieuse et noble contenance, par le ton pénétré et convaincu avec lequel il a prononcé à haute voix la profession de foi et le serment catholiques.

Une autre abjuration eut lieu en même temps : celle d'une jeune fille du canton de

Vaud, dont la piété et l'émotion ont touché tous les cœurs, déjà attendris par son air souffrant et ses yeux baignés de larmes. Le pieux aumônier de l'hospice, l'abbé Desquibes, qui avait préparé ce double retour au bercail de l'Eglise, a su encore ajouter à l'intérêt d'une cérémonie aussi édifiante par une exhortation chaleureuse.

AUGIER, ministre protestant de Parthenay, se convertit, au commencement du XVII^e^ siècle, avec sa femme et douze enfants.

AUGUSTA, jeune Anglaise, âgée de vingt ans, abjura, en 1839, au couvent des Sœurs de la Charité, à Saffelaere, en Belgique, les erreurs de l'église anglicane, dans laquelle elle avait été élevée, et reçut le baptême. Née hors du sein de l'Eglise catholique, elle avait résisté aux exhortations de ses dignes maîtresses pendant les six mois qu'elle avait passés dans ce couvent, où elle s'était rendue de Bruxelles pour apprendre la langue française, qui lui était totalement étrangère. Mais à peine eut-elle quitté cette maison que, livrée à elle-même, ses réflexions, le souvenir des vertus qu'elle avait vu pratiquer par ces saintes filles, et les conseils d'un sage ecclésiastique de Namur, M. le chanoine Collard, ont achevé sa conversion. La jeune néophyte montra pendant toute la cérémonie la plus profonde conviction. Des larmes d'attendrissement coulèrent de tous les yeux, quand le chanoine de Decker prononça de l'autel son exhortation. La jeune Anglaise était assistée par M. Lacroix, ancien missionnaire aux Etats-Unis, qui reçut son abjuration faite en anglais. C'est M. de Decker, supérieur des Frères et Sœurs de la Charité, qui lui a administré le baptême; il lui servait en même temps de parrain; elle avait pour marraine madame Fr. Verganwen, de cette ville.

AUGUSTIN (Saint), l'illustre Père et docteur de l'Eglise, naquit à Tagaste, ville épiscopale de Numidie, le 13 novembre 354. Ses parents étaient chrétiens. Son père se nommait Patrice et sa mère Monique. Ils eurent grand soin de le faire instruire des lettres humaines, et tout le monde remarquait en lui un esprit excellent, et des dispositions merveilleuses pour les sciences. Etant tombé malade en son enfance, et en péril de mort, il demanda le baptême, ayant déjà été fait catéchumène par le signe de la croix et le sel. Sa mère, alarmée, disposait tout pour le faire baptiser; mais, tout d'un coup, il se porta mieux, et son baptême fut différé. Il étudia d'abord à Madaure la grammaire et la rhétorique jusqu'à l'âge de seize ans, où son père le fit revenir à Tagaste, et l'y retint un an, pendant qu'il se préparait à l'envoyer achever ses études à Carthage; car la passion de faire étudier ce fils lui faisait faire des efforts au-delà de ses ressources. Pendant ce séjour à Tagaste, le jeune Augustin, méprisant les sages conseils de sa mère, commença à se laisser emporter à ses passions, invité par l'oisiveté et la complaisance de son père, qui n'était pas encore baptisé; mais il le fut avant sa mort, qui arriva peu de temps après.

Dans ses études, les règles de la grammaire, l'étude du grec, tout ce qui demandait un travail positif le rebutait; mais il fondait en larmes en lisant la mort de Didon, et ne pouvait se séparer de ces fables de l'antiquité, qui animaient son imagination : telle fut la direction que prit son esprit. Ses parents, rassemblant leurs modiques ressources, parvinrent à l'envoyer à Carthage pour achever ses études. Il continua à se livrer aux plaisirs avec un avide empressement. Cependant, il ne faut pas croire qu'il s'abandonnât à de honteuses débauches. « Et qu'est-ce qui faisait mon plaisir, dit-il, sinon d'aimer et d'être aimé? » Aussi s'attacha-t-il à une femme qu'il aima pendant quinze ans avec fidélité, dont il eut un fils, et qu'il ne quitta que lorsqu'il commença à réformer sa vie. En même temps il s'appliquait avec soin à la réthorique et à l'éloquence, et, se préparant à suivre la carrière du barreau, il s'accuse du goût extrême qu'il avait alors pour les représentations de théâtre; il y trouvait des émotions conformes aux sentiments auxquels il se livrait. Il était dans sa dix-neuvième année, étudiant avec zèle les lettres et l'éloquence, lorsqu'il vint à lire un livre de Cicéron, nommé *Hortensius*. Ce livre renfermait une exhortation à la philosophie; il fit en lui une soudaine révolution, et dès lors il conçut une ardeur incroyable pour la vérité et pour la sagesse; mais le philosophe qui avait éveillé en lui ce sentiment était loin de le satisfaire.

La seule chose qui lui déplaisait dans les philosophes, c'est qu'il n'y trouvait point le nom de Jésus-Christ, qu'il avait reçu avec le lait de sa mère, et qui avait fait dans son cœur une profonde impression. Il voulut donc lire les saintes Ecritures; mais la simplicité du style l'en dégoûta, habitué qu'il était à l'élégance de Cicéron. Alors il tomba entre les mains des manichéens, qui ne parlant que de Jésus-Christ, du Saint-Esprit et de la vérité, le séduisirent par leurs discours pompeux, lui donnèrent du goût pour leurs rêveries et de l'aversion pour l'Ancien Testament. Cependant sa mère, plus affligée que si elle l'avait vu mort, ne voulait plus manger avec lui; mais elle fut consolée par un songe. Elle se vit sur une règle de bois, un jeune homme resplendissant, qui venait à elle d'un visage riant, lui demandant la cause de sa douleur, elle répondit qu'elle pleurait la perte de son fils. « Voyez, lui dit-il; il est avec vous. » En effet, elle le vit auprès d'elle, sur la même règle. Elle raconta ce songe à Augustin, qui lui dit : « C'est que vous serez ce que je suis; » mais elle répondit sans hésiter. « Non, car on ne m'a pas dit : Tu seras où il est; mais, il sera où tu es. » Depuis ce temps, elle logea et mangea avec lui, comme auparavant. Elle s'adressa à un saint évêque, et le pria de parler à son fils. L'évêque répondit : « Il est encore trop indocile et trop enflé de cette hérésie qui lui est nouvelle.

Laissez-le et contentez-vous de prier pour lui; il verra, en lisant, quelle est cette erreur. Moi qui vous parle, en mon enfance je fus livré aux manichéens par ma mère, qu'ils avaient séduite, j'ai non-seulement lu, mais transcrit presque tous leurs livres, et de moi-même, je me suis désabusé. » La mère ne se rendit point à ces paroles du saint évêque; et comme, pleurant abondamment, elle continua à le presser de parler à son fils, l'évêque lui répondit avec quelque humeur : « Allez, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse ! » Ce qu'elle reçut comme un oracle du ciel.

Non-seulement saint Augustin devint manichéen, mais il entraîna plusieurs de ses amis dans son erreur, et y demeura attaché pendant neuf ans, jusqu'à sa vingt-troisième année. De plus en plus ébranlé par les difficultés qu'il se faisait, et par les absurdités que l'étude des physiciens et des astronomes lui faisait apercevoir dans le manichéisme, mais ne sachant que substituer à ce système, sentant le besoin de ne pas laisser sans solution les questions qui importent le plus à tout homme qui pense, il n'abjurait pas positivement sa secte. C'était la philosophie d'Aristote qui le tenait, pour ainsi dire, renfermé dans les absurdités des manichéens. Accoutumé à croire que toutes nos idées ont nos sens pour unique principe, et ne pouvant s'élever à aucune notion spirituelle, la matière et ses propriétés étaient les seules vérités qui lui semblassent exister. Une des choses qui contribua à le dégoûter davantage des manichéens, ce furent ses conversations avec Fauste, le chef de la secte. On lui avait annoncé que toutes ses objections seraient résolues par cet habile sophiste : il vit un homme agréable, mais peu savant, plus spirituel que profond, et détournant adroitement les questions pour éviter les difficultés.

Pendant ces neuf années, saint Augustin croissait toujours en savoir, en éloquence, en méditation; les peines de la vie et le développement de son esprit le rapprochaient de plus en plus des idées de la vraie religion. La perte de son meilleur ami, qu'il vit mourir avec les consolations chrétiennes, la douleur continuelle de sa mère, qui s'affligeait de le voir manichéen, tout contribuait à le pousser au but qu'il devait atteindre. Après avoir professé l'éloquence, soit à Carthage, soit à Tagaste, après avoir composé son premier ouvrage : *De la beauté et de la convenance*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous, il se rendit à Rome : c'était un théâtre plus digne de ses talents; d'ailleurs, le désordre des mœurs de Carthage lui était odieux. Il se déroba furtivement aux larmes de sa mère, quitta l'Afrique, passa peu de temps à Rome, et alla remplir à Milan une place de professeur d'éloquence, à laquelle il fut nommé.

Saint Ambroise occupait le siége de Milan, et ses saintes prédications étaient célèbres. L'amour de l'éloquence attira d'abord saint Augustin, et, peu à peu, il en vint à goûter non-seulement la diction, mais aussi la doctrine du saint évêque. Il estimait saint Ambroise heureux, selon le monde, voyant combien il était honoré des personnes les plus puissantes, mais il ne pouvait l'entretenir à loisir comme il aurait voulu, pour lui faire connaître les agitations de son âme, à cause de la foule de ceux qui venaient le trouver pour diverses affaires, et il n'osait l'interrompre dans le reste du temps que le saint évêque donnait à la lecture. « Souvent, dit-il, quand nous étions chez lui, car ce n'était point l'usage d'empêcher personne d'entrer ni de l'avertir, nous le voyions lisant tout bas, et, après être demeurés longtemps assis en silence, nous nous retirions, jugeant qu'il ne voulait pas être interrompu dans ce peu de temps qu'il avait pour se remettre l'esprit et la voix. Je l'entendais prêcher au peuple tous les dimanches; je reconnaissais de plus en plus la vérité du christianisme. »

Sa mère vint le joindre; Alype et Nebride, ses vertueux amis, vinrent vivre avec lui. Ses méditations devenaient de plus en plus profondes, sa vie prenait chaque jour plus de gravité; il marchait d'un pas rapide vers la religion. Il était convaincu; mais quitter tout attachement à la terre lui paraissait trop rude. Il reconnut facilement le néant de la gloire et de l'ambition; mais il ne pouvait arracher de son cœur les plaisirs de l'amour. Il quitta la femme avec laquelle il vivait, mais peu après il en prit une autre. Il lut l'Ecriture sainte, et, pour la première fois, il en sentit toute la puissance. Ses agitations, ses combats redoublaient, tout le poussait vers une sublime résolution. En cet état, il s'adressa au prêtre Simplicien, qui depuis sa jeunesse jusqu'à un âge avancé avait vécu dans une grande piété. Il avait instruit saint Ambroise, qui l'aimait comme son père; Augustin lui raconta tout le cours de ses erreurs, et lui dit qu'il avait lu quelques livres des platoniciens que le rhéteur Victorin avait traduits en latin. Simplicien le félicita de n'être pas tombé sur les écrits des autres philosophes, pleins de déceptions, au lieu que ceux-ci insinuaient partout Dieu et son Verbe. Il lui raconta la conversion de Victorin même, à laquelle il avait eu tant de part. Augustin en fut sensiblement ému et désirait ardemment l'imiter, non-seulement en recevant le baptême, mais en renonçant, comme lui, à la profession de la rhétorique. Mais arrivé aux derniers moments de la conversion de saint Augustin, laissons le parler lui-même dans ses *Confessions*, cette sublime et continuelle prière qu'il adresse à Dieu avec une onction et une familiarité si touchantes : « Un jour que Nébride était absent, dit-il, j'ai oublié pour quelle cause, un de mes compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, personnage considérable, et alors en grand crédit à la cour de l'empereur, vint nous trouver, Alipe et moi, je ne me souviens plus à quel sujet. Nous prîmes des siéges pour converser plus à notre aise; et Pontitien, ayant aperçu un

livre pose sur une table à jouer qui était placée devant nous, le prit, l'ouvrit et fut étonné de voir que c'étaient les Epîtres de saint Paul : car il avait pensé mettre la main sur un de ces livres qui avaient rapport à ma pénible profession. Aussitôt, me regardant avec un sourire approbateur, il me témoigna comme il était agréablement surpris de trouver devant moi un tel livre et ce seul livre; car il était chrétien, Seigneur, et de ceux qui vous servent fidèlement; et dans l'église, où il était assidu, il vous adressait, prosterné en votre présence, de longues et fréquentes prières. Sur ce que je lui fis connaître alors que les saintes Ecritures étaient le principal objet de mes méditations, il commença à nous parler d'Antoine, ce solitaire d'Egypte, dont le nom, déjà si célèbre et si vénéré parmi vos serviteurs, nous avait été jusqu'alors inconnu, ce qu'ayant remarqué, ce fut un motif pour lui de s'étendre davantage sur ce sujet, s'efforçant de nous donner une juste idée d'un si grand homme, et admirant que son nom ne fût point encore arrivé jusqu'à nous.

« Ces effets merveilleux de votre grâce, attestés par tant de témoignages opérés depuis si peu de temps et presque de nos jours dans la religion véritable et dans l'Eglise catholique, nous remplissaient d'admiration; et de part et d'autre nous éprouvions un égal étonnement : nous, d'entendre raconter de si grandes choses; lui, de ce que ces choses étaient nouvelles pour nous. Continuant son discours, il nous parla ensuite de la grande multitude des monastères, et de cette fécondité miraculeuse des déserts, où tant de saints menaient une vie qui, comme un parfum divin, semblait s'élever jusqu'à vous; toutes choses qui de même nous étaient tellement inconnues que nous ne savions pas même qu'à Milan, où nous étions, et hors des murs de la ville, il y avait un de ces monastères tout rempli de ces justes qui, sous la direction de l'évêque Ambroise, y vivaient dans une sainte confraternité.

« Pontitien ne cessait pas de parler, et nous l'écoutions en silence et avec la plus grande attention. Alors il nous raconta qu'un jour, la cour étant à Trèves, il arriva que, dans l'après-dînée, et pendant que l'empereur prenait le divertissement des jeux du cirque, il sortit avec trois de ses amis pour s'aller promener dans des jardins qui touchaient les murs de la ville; que là s'étant séparés sans dessein, et marchant comme au hasard deux à deux, l'un des trois avec lui, les autres ensemble, ceux-ci, sans prendre garde où ils allaient, entrèrent dans une pauvre cabane habitée par quelques-uns de vos serviteurs, « de ceux qui sont pau-« vres d'esprit et à qui le royaume des « cieux appartient, » et que là ils trouvèrent un livre où la vie de saint Antoine était écrite.

« L'un d'eux commença à le lire; et voilà qu'il se sent aussitôt saisi d'admiration, qu'il s'enflamme, et que, tout en continuant de lire, il forme le projet d'embrasser une pareille vie, et, quittant le service de l'empereur, de se consacrer tout entier à vous servir (l'un et l'autre étaient de ceux que l'on appelle *agents des affaires du prince*). Embrasé d'un amour tout céleste, et pénétré d'une sainte confusion, il s'indigne tout à coup contre lui-même, et jetant les yeux sur son ami, il lui adresse ces paroles : « Dites-« moi, je vous prie, que prétendons-nous « obtenir par tant de peines et de travaux? « que cherchons-nous en servant le prince? « quel est le but que nous prétendons at-« teindre? que pouvons-nous espérer de plus « en vivant dans cette cour que d'y devenir « quelques jours amis de l'empereur? En « cela même qu'y a-t-il qui ne soit plein « d'incertitude et de danger? Par quels pé-« rils ne me faut-il pas passer avant d'arri-« ver à cette fortune qui est elle-même un « péril beaucoup plus grand; et encore, « quand arriverai-je? Tandis que, pour de-« venir l'ami de Dieu, je n'ai qu'à vouloir, « et à l'instant même je le suis. »

« Il lui parla ainsi, et, tout agité des mouvements que faisait naître en lui le dessein et en quelque sorte l'enfantement de sa vie nouvelle, il reporta ses yeux sur le livre, et, à mesure qu'il lisait, vous changiez son cœur, où seul, Seigneur, vous pouviez voir ce qui se passait, et vous le détachiez de toutes les affections du monde, ainsi qu'il y parut peu après. Car, continuant encore quelque temps de lire, ballotté par cette tempête qui s'était élevée au-dedans de lui-même, et par intervalles saisi d'une sorte de frémissement, il vit enfin quel était le bon parti, l'embrassa aussitôt, et déjà tout entier à vous : « C'en est fait, dit-il à son ami, je « renonce pour jamais à ce qui faisait « toutes nos espérances; j'ai résolu de ser-« vir Dieu, et dès ce moment même et dans « ce même lieu, sans aller plus loin. Si vous « répugnez à suivre mon exemple, du moins « ne vous opposez pas à mon dessein. » A quoi celui-ci ayant répondu qu'il était près de s'associer à lui dans une si sainte entreprise, et à recevoir sa part d'une aussi haute récompense, l'un et l'autre, dès ce moment, tout entiers à vous, ô mon Dieu! en quittant toutes choses pour vous suivre, commencèrent à élever cette tour dont il est parlé dans vos Ecritures, ayant amassé un fonds suffisant pour conduire l'édifice jusqu'à sa fin.

« Cependant Pontitien et celui qui se promenait avec lui dans une autre partie du jardin les cherchaient de toutes parts; et étant enfin arrivés à cette cabane où ils les trouvèrent, les avertirent qu'il était temps de se retirer, parce que le jour commençait à baisser. Eux alors, leur apprenant la résolution qu'ils avaient prise, et leur racontant de quelle sorte ils y étaient entrés, et comme ils s'y étaient affermis, les supplièrent, s'ils n'étaient pas disposés à l'imiter, de ne pas du moins les chagriner en cherchant à la combattre. Ceux-ci, n'éprouvant aucun changement dans leur âme, pleurèrent du moins sur eux-mêmes, adressèrent

aux deux amis de pieuses félicitations, se recommandèrent à leurs prières, et, portant le fardeau d'un cœur attaché à la terre, retournèrent au palais de l'empereur. Ceux-là restèrent dans la cabane, élevant leurs cœurs et toutes leurs pensées vers le ciel; et tous les deux étaient à la veille de se marier; et les deux jeunes filles auxquelles ils étaient déjà fiancés, ayant su cette résolution qu'ils avaient prise, en prirent une toute semblable, et vous consacrèrent leur virginité.

« Voilà ce que Pontitien nous raconta; et vous, Seigneur, tandis qu'il me parlait, vous me rameniez vers moi et en dépit de moi; vous me forciez à me retourner pour me contempler, malgré ma volonté qui me faisait porter ailleurs mes regards; vous m'exposiez moi-même devant mes propres yeux, afin que je visse à quel point j'étais infâme, hideux, difforme, de quelle fange et de quelles horribles plaies j'étais couvert. Je le voyais, j'en avais horreur, et je cherchais vainement à m'échapper à moi-même. Si je faisais un effort pour m'en distraire, comme il ne cessait point de parler, vous ne cessiez point aussi de reporter mon image devant ma vue; vous la faisiez pour ainsi dire pénétrer devant mes yeux, afin que, voyant mon iniquité, je pusse la reconnaître et la haïr. Ce n'est pas qu'auparavant elle me fût inconnue; mais j'affectais de l'ignorer, je l'oubliais, je m'obstinais à ne la point voir. Alors, au contraire, plus j'admirais, plus j'aimais ces chrétiens dont on me racontait ces mouvements de piété si vifs et si salutaires qui les avaient portés à se donner entièrement à vous pour obtenir leur guérison, plus la comparaison que j'en faisais avec moi-même me rendait haïssable à mes propres yeux. Je considérais avec douleur que tant d'années de ma vie s'étaient écoulées (peut-être plus de douze années) depuis qu'à l'âge de dix-neuf ans, lisant l'*Hortensius* de Cicéron, je m'étais senti touché de l'amour de la sagesse, et que, jusqu'à ce moment, j'avais toujours différé de quitter sans retour les biens purement terrestres pour ne penser qu'à acquérir un bien si précieux, un bien dont non-seulement la possession, mais la simple recherche est préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes, à toutes les voluptés de la terre.

« Mais, misérable que j'étais, et plus misérable qu'on ne le saurait dire, dès ma plus tendre jeunesse je vous avais demandé le don de chasteté; mais comment l'avais-je demandé? Je vous avais dit : « Accordez-moi, Seigneur, d'être chaste et continent, *mais non pas encore tout à l'heure*, » car je craignais d'être trop promptement exaucé; je craignais d'être trop promptement guéri du mal impur dont j'étais possédé, aimant mieux être consumé par ses feux que de les voir entièrement éteints. Je m'étais en outre égaré dans des voies pernicieuses, entraîné par une superstition sacrilége où rien de certain et de solide ne s'offrait à mon esprit, mais qui me semblait préférable à d'autres choses que je combattais avec animosité, au lieu de les chercher avec piété.

« De là j'étais tombé dans cette autre erreur de croire que ce qui me faisait différer de jour en jour de renoncer aux espérances du siècle pour ne suivre que vous, c'était que la voie par où il me fallait passer ne m'était encore point assez connue. Mais arriva enfin le jour où je devais me voir dans toute ma nudité, et où la voix de ma conscience devait me faire entendre ces reproches : « Que deviennent tes frivoles discours, toi qui ne voulais pas, dis-tu, abandonner le fardeau de tes vains attachements pour une vérité qui n'avait encore rien d'assuré pour toi? Voilà maintenant que tu n'en peux plus douter, et cependant ce fardeau t'accable encore; tandis que d'autres qui ne se sont pas consumés dans ces recherches, qui, comme toi, n'ont pas perdu dix années de leur vie dans de semblables études, sont déjà libres, ont déjà reçu les ailes avec lesquelles ils vont prendre leur essor vers le ciel. »

« Pendant que Pontitien nous parlait, telles étaient les pensées qui déchiraient mon cœur, telle était l'horrible confusion dont je me sentais pénétré. Il se retira enfin, après avoir achevé son récit et réglé l'affaire qui l'avait amené vers nous. Alors, seul avec moi-même, que ne dis-je point contre moi-même! Quelles paroles amères et piquantes n'adressai-je point à mon âme, pour l'exciter à me suivre dans l'effort que je faisais pour aller vers vous! Et néanmoins elle résistait; elle résistait et ne s'exécutait pas; tous les raisonnements qui avaient fait jusqu'alors sa défense étaient combattus et épuisés; réduite au silence, elle demeurait toute tremblante, craignant à l'égal de la mort d'être arrêtée dans le cours de ses longues et vicieuses habitudes, qui cependant, la consumant peu à peu, la conduisaient à la mort. Alors, dans cette guerre intestine que j'avais moi-même excitée au-dedans de moi-même, et qui m'agitait jusque dans les dernières profondeurs de mon âme, l'esprit rempli d'un trouble qui se peignait sur tous les traits de mon visage, je me tournai tout à coup vers Alipe et m'écriai : « Que faisons-nous? Qu'est-ce que ceci? Que venons-nous d'entendre? Quoi! des ignorants se réveillent; ils ravissent le ciel, et nous, avec notre science, de même que des animaux stupides, nous demeurons lâchement ensevelis dans la chair et dans le sang! Est-ce parce qu'ils ont pris les devants que nous avons honte de les suivre? Eh! ne devrions-nous pas plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre? » — Je lui dis ces paroles ou je ne sais quelles autres à peu près semblables, et le transport où j'étais m'emporta aussitôt loin de lui, alors qu'il me regardait en silence et frappé d'étonnement. En effet, le son de ma voix avait quelque chose d'extraordinaire, et mon front, et mes joues, et mes yeux, et la couleur de mon visage, et cette altération

même de ma voix, en disaient plus que mes paroles sur ce qui se passait alors dans mon âme.

« Il y avait, dans la maison que nous habitions, un petit jardin dont nous avions la jouissance, parce que notre hôte, qui ne faisait point sa demeure dans cette maison, nous l'avait abandonnée tout entière. Le trouble de mon cœur m'y avait poussé comme dans un lieu où personne ne viendrait m'interrompre au milieu de ce violent combat que je me livrais à moi-même, et dont vous seul, Seigneur, connaissiez l'issue, que je ne savais pas. C'était une faveur salutaire que celle dont j'étais transporté : je me sentais mourir d'une mort qui allait me rendre à la vie ; et, connaissant le mal qui était en moi, j'ignorais quel bien était sur le point d'en prendre la place.

« Je m'en allai donc dans ce jardin, où Alipe accourut aussitôt sur mes pas, car j'étais également seul lorsqu'il était avec moi ; et comment m'aurait-il abandonné dans un tel état? Nous allâmes nous asseoir le plus loin possible de la maison. J'étais hors de moi, frémissant, m'indignant contre moi-même de ce que je tardais tant à m'unir à vous, alors que tous mes os me criaient que c'était vers vous qu'il fallait aller, et élevaient jusqu'au ciel un semblable dessein; et l'on ne va vers vous ni sur des vaisseaux, ni sur des chars, ni même en faisant à pied le petit nombre de pas que j'avais faits pour venir de la maison au lieu où nous étions assis. Y aller, y arriver même, n'est autre chose qu'y vouloir aller; mais le vouloir pleinement, fortement, et non pas en laissant flotter de côté et d'autre une volonté à demi malade et languissante, dont une partie qui s'élève vers le ciel lutte contre l'autre qui retombe vers la terre.

« Telle était la maladie de mon âme, et, dans ces souffrances qu'elle me faisait durement éprouver, je m'accusais beaucoup plus qu'à l'ordinaire ; me roulant et me débattant dans ma chaîne jusqu'à ce que j'eusse achevé de la rompre : car, bien qu'alors elle me retînt à peine, je n'en étais pas entièrement dégagé. Et vous, Seigneur, vous me pressiez jusque dans les secrètes profondeurs de mon âme ; et, sévère par l'effet de votre miséricorde, vous me faisiez sentir à coups redoublés l'aiguillon de la honte et de la crainte, de peur que, différant à rompre ce qui restait d'anneaux de cette chaîne, elle n'en prît des forces nouvelles et ne me serrât plus étroitement que jamais.

« Je me disais donc à moi-même et du fond du cœur : « C'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut enfin me donner à Dieu ; » et déjà cette parole me faisait avancer vers l'exécution de mon dessein; j'étais sur le point de l'achever, et cependant je ne l'achevais pas. Je ne retombais pas néanmoins dans l'abîme de mes anciennes misères ; mais, me tenant sur les bords, j'y reprenais haleine ; puis, par de nouveaux efforts, je m'approchais encore davantage du bien auquel je voulais atteindre ; encore un peu, et j'allais le toucher et l'embrasser : cependant, je n'y étais point encore ; je ne le touchais ni ne l'embrassais, parce que je balançais à mourir à ce qui est une mort véritable pour vivre de la véritable vie.

« La vieille habitude du mal avait plus de pouvoir sur moi que le bien, auquel je n'étais pas accoutumé; et, à mesure que je voyais approcher le moment où j'allais devenir tout autre que je n'avais été, la terreur que m'inspirait ce moment semblait me saisir davantage. Cependant elle ne me faisait point reculer ; je ne retournais point en arrière, je demeurais en suspens. Alipe, toujours auprès de moi pendant que j'étais livré à une agitation aussi extraordinaire, attendait en silence quelle en serait la fin.

« Alors une méditation profonde ayant tiré des plus secrets replis de mon âme et exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères, il s'éleva en moi un violent orage qui portait avec lui une pluie abondante de larmes ; et, afin de pouvoir la répandre tout entière avec les gémissements et les sanglots qui allaient naître d'elle, je me levai et m'éloignai d'Alipe. Jugeant que je ne pouvais pleurer à mon aise que dans une entière solitude, je m'éloignai de lui autant qu'il le fallait pour n'être pas troublé, même par la présence d'un ami aussi cher.

« Tel était l'état où je me trouvais alors, et il s'en aperçut : car, en me levant, j'avais laissé échapper quelques mots d'un ton de voix qui faisait connaître que j'allais fondre en larmes. Il demeura donc, tout saisi d'étonnement, au lieu où nous étions assis, et moi j'allai me jeter à terre sous un figuier : de quelle manière? je ne le sais; et là, je donnai libre carrière à mes larmes. Mes yeux en répandirent des torrents, et ce fut, Seigneur, un sacrifice qu'il vous plut de recevoir. Je m'adressai à vous, et vous disais : « Et en même temps vous, Seigneur, jusques à quand (1)..... jusques à quand durera votre colère? Ne vous souvenez plus de nos iniquités passées? » Si ce n'étaient ces propres paroles, c'en était le sens : car je sentais bien que c'était le poids de ces iniquités qui m'accablait, et je me disais à moi-même avec un accent lamentable : « Jusques à quand, jusques à quand? Sera-ce demain et demain encore? pourquoi pas tout à l'heure? pourquoi ce moment même ne mettrait-il pas fin à toutes ces infamies? »

« Je parlais de la sorte, et je pleurais amèrement dans l'affliction profonde de mon cœur; et voilà que d'une maison voisine j'entendis sortir une voix : c'était comme la voix d'une jeune fille ou d'un jeune garçon qui disait en chantant et répétait plusieurs fois ces paroles : *Prenez et lisez, prenez et lisez.* Je changeai soudain de visage, et me mis à chercher attentivement en moi-même si, dans quelques-uns de leurs jeux, les enfants n'étaient pas accoutumés de chanter quelque chose de semblable; et je ne me sou-

(1) *Ps.* VI, 3. *Ps.* X, 2 ; *Ps.* LXX, 5.

vins pas de l'avoir jamais remarqué. Arrêtant le cours de mes larmes, je me levai, ne pouvant expliquer autrement ces paroles que comme un commandement divin qui m'ordonnait d'ouvrir les saintes Ecritures, et d'y lire le premier passage qui se présenterait à mes yeux. C'est ainsi qu'Antoine, selon qu'on m'en avait appris, entrant dans une église au moment où on y lisait ces paroles de l'Evangile : « Allez, vendez tout ce que « vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous « aurez un trésor dans le ciel; et après cela « venez et suivez-moi (1),» les reçut comme un avertissement du ciel qui lui était particulièrement adressé, et sur-le-champ se convertit à vous.

« Je retournai donc précipitamment au lieu où Alipe était assis, et où j'avais laissé le livre des Epîtres de saint Paul, lorsque j'en étais parti. Je le pris, je l'ouvris, et je lus des yeux seulement ce passage, le premier sur lequel ils s'arrêtèrent : « Ne vivez « ni dans les excès du vin, ni dans ceux de « la bonne chère, ni dans l'impureté et la « débauche, ni dans un esprit de contention « et de jalousie; mais revêtez-vous de Notre-« Seigneur Jésus-Christ, et n'ayez pas l'a-« mour de votre chair jusqu'à la livrer aux « sensualités (2). » Je n'en voulus pas voir davantage, et il n'en était pas besoin : car à peine avais-je achevé de lire ce peu de mots, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la paix, et qu'à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont mes doutes la tenaient enveloppée.

« Puis ayant marqué du doigt cet endroit du livre, ou de je ne sais quel autre signe, je le fermai, et, avec un visage sur lequel se peignait déjà le calme de mon âme, j'appris à Alipe ce qui m'était arrivé. J'ignorais ce qui se passait en lui-même dans ce moment, et voici comment il me le découvrit : il désira voir ce que je venais de lire, je le lui montrai; et ayant fait attention à ces paroles qui suivent et que je n'avais point remarquées : « Soutenez aussi celui qui est faible « dans la foi, » il se les appliqua à lui-même, me le déclara aussitôt, et se trouva tellement fortifié par cet avertissement, que, sans aucun trouble, sans la moindre hésitation, il se joignit à l'instant même à moi par une ferme et sainte résolution, sous tous les rapports, si convenable à ses mœurs, depuis longtemps, et sans comparaison, bien plus honnêtes que les miennes.

« De là nous allâmes trouver ma mère, et lui tout raconter; elle s'en réjouit. Nous lui dîmes comment la chose s'était passée; elle en fut ravie, elle en tressaillit de joie. Elle vous bénissait, Seigneur, vous dont la puissance passe infiniment ce que nous en demandons, ce que nous pouvons en comprendre; elle vous bénissait de ce que vous lui aviez accordé pour moi bien plus qu'elle n'était accoutumée de vous demander par ses gémissements et par ses larmes : car vous m'aviez si entièrement ramené à vous, que je n'avais plus aucune pensée, ni pour le mariage, ni pour aucune autre espérance du siècle; ferme désormais dans cette règle de la foi où, tant d'années auparavant, vous lui aviez révélé qu'un jour je serais avec elle. Ainsi vous changeâtes ses pleurs en une joie qui passait de beaucoup tous les vœux qu'elle avait pu former, en une joie pour elle plus agréable et plus pure que celle qu'elle avait souhaité recevoir des enfants légitimes qui seraient nés de ma chair. »

Cette conversion de saint Augustin a paru si importante, que l'Eglise, par un privilége qu'il ne partage qu'avec saint Paul, l'a consacrée par une fête particulière qui se célèbre le 5 mai. Dès lors, saint Augustin ne s'occupa plus qu'à vivre saintement; il se retira à la campagne avec quelques amis, qui, se réglant toujours sur lui, étaient devenus de pieux chrétiens. Sainte Monique présidait à cette sainte société, où l'on se livrait sans cesse à de religieux entretiens et à des études assidues. Saint Augustin élevait, en outre, avec soin et amour son fils Adéodat, qui donnait de grandes espérances. Dans cette retraite, il composa divers ouvrages.

Ses amis recueillaient les conférences qu'ils avaient avec lui. Enfin saint Augustin avec son ami Alipe et son fils Adéodat, âgé d'environ quinze ans, furent baptisés par saint Ambroise, la veille de Pâques, 25 avril 387 : saint Augustin avait alors trente-trois ans. Il renonça à la profession de rhéteur; de retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la prière, donna ses biens aux pauvres, et forma une communauté de clercs avec lesquels il vécut. Il confondit Fortunat, prêtre manichéen, dans une conférence publique; puis, dans une autre, Félix, qui abjura sa doctrine entre les mains de son vainqueur, signala son zèle dans une troisième conférence des évêques catholiques et des donatistes à Carthage, et, évêque d'Hippone, présida de nombreux conciles et illustra l'Eglise par ses innombrables écrits. Il mourut le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans, et les évêques chassés de leurs siéges par les Vandales emportèrent ses reliques en Sardaigne, lieu de leur exil.

AUGUSTIN (Marie). Un jeune Arabe, appartenant à l'une des premières familles de Constantine, et qui doit être chef d'une des plus puissantes tribus de la province, reçut en 1842, le baptême dans la chapelle de l'institution que l'abbé Poiloup dirigeait à Vaugirard. L'évêque d'Alger administra ce sacrement au néophyte, qui prit les noms de Marie et d'Augustin. Le parrain était M. le comte de la Myre, représenté par son fils Fernand de la Myre, et la marraine madame Choiselat-Gallien.

AURE (Sainte), musulmane, sœur de saint Adolphe et de saint Jean, qui furent martyrisés au commencement du règne d'Abdérame, se convertit comme eux au christianisme, embrassa la vie religieuse, et comme

(1) *Matth.* XIX, 21.
(2) *Rom.* XIII, 13, 14.

eux souffrit le martyre à Cordoue, le 19 juillet 856.

AUTLEY, Anglais de distinction, se convertit en 1844.

AUVRAY (Gabrielle), d'Argentan, très-obstinée dans le protestantisme, ne souffrait pas même qu'on le discutât. Cependant le P. Michel-Ange, gardien des capucins de la ville, lui apporta des raisons si fortes et si convaincantes qu'enfin elle abjura publiquement le calvinisme, en 1686. Presque aussitôt elle demanda à Dieu qu'il lui plût de faire en sorte qu'elle mourût dans la religion qu'elle venait d'embrasser, si elle était la meilleure comme elle en était persuadée, et aussitôt elle fut prise d'une maladie qui ne lui laissa que le temps de se confesser et de recevoir l'extrême-onction, ce qu'elle fit avec une ferveur dont tous les assistants furent touchés. M. de Boisgelin qui demeurait aussi obstiné, malgré les instructions que le P. Goupil, jacobin et docteur de Sorbonne, lui donnait sur tous ses doutes, n'eût pas plutôt su la circonstance de cette mort, qu'il demanda à Dieu la même grâce et dit qu'il voudrait mourir après son abjuration, si elle le mettait dans la bonne voie; sur quoi le P. Goupil l'ayant pressé de nouveau par les plus puissantes raisons, il recommanda la chose à Dieu, abjura, tomba malade et mourut le lendemain, 7 septembre 1686.

AUXIBE (Saint) fut baptisé par saint Marc, devint évêque de Soles, en Chypre, et mourut vers l'an 102.

AUZOU, après avoir longtemps affligé l'Eglise par ses égarements, rentra au sein du catholicisme et donna un éclatant témoignage de son repentir. Il était depuis quelque temps en voie de retour vers Dieu, et avait eu de fréquents entretiens avec un pieux et charitable ecclésiastique. Mais laissons-le exposer lui-même ses sentiments, avouer ses erreurs et en demander pardon à Dieu et aux hommes. Voici sa déclaration et rétractation, suivie de la lettre qu'il écrivit à un respectable prélat, Mgr l'évêque de Versailles, pour en demander la publicité.

« Au nom de la très-sainte et adorable Trinité, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, Je soussigné, chef de l'Eglise prétendue réformée, dite Eglise évangélique française, voulant donner à tous les fidèles catholiques une preuve non équivoque de mon retour à l'unité, de ma soumission et de mon respect pour le dogme de la foi et les saintes règles de la discipline de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ai librement et volontairement souscrit ma présente rétractation.

« Pendant plusieurs années j'ai eu le malheur de répandre l'erreur par mes écrits et par mes discours, j'ai lutté contre l'autorité ecclésiastique; satires, paradoxes, sophismes, je n'ai rien épargné pour mettre mes projets à exécution.

« Séduit par une vaine espérance et par des illusions d'un orgueil secret, encouragé par le grand nombre de prosélytes qui se multipliaient autour de moi, je me flattais de mettre le sceau à une révolution religieuse à laquelle j'osais aspirer, et je semblais défier mes adversaires de préserver leurs autels du coup que je devais leur porter.

« O prodige de la grâce de Dieu! je me suis senti comme renversé par une main puissante et invincible. Ma conscience m'a reproché mes blasphèmes et m'a crié de réparer mes outrages et d'abjurer mes erreurs. Quel changement soudain s'est opéré dans mon âme! Terrassé comme Paul le fut aux portes de Damas, j'éprouvai un vif désir de me réconcilier avec l'Eglise sainte que j'avais offensée, et, il y a dix mois, j'allai trouver un digne ministre de Dieu pour remettre entre ses mains ma volonté, réclamer ses conseils et le prier d'éclairer mes démarches.

« La conférence fut courte, ma déférence pleine et entière, la remise de mes écrits fut le premier gage de ma soumission; la cessation de mes fonctions illicites, le premier acte de ma conversion.

« Mes yeux avaient été fermés à toutes les clartés de la vérité; soudain, mon esprit éclairé ne put se refuser plus longtemps à ses vives lumières, et la tendre charité du prêtre acheva ce que la grâce avait commencé.

« Je ne crains pas de l'avouer et de le publier à la face de toutes les églises, j'ai été infidèle, impie, blasphémateur, persécuteur de l'Eglise. Je déplore amèrement, devant Dieu, d'avoir reçu les ordres sacrés des mains d'un évêque schismatique, d'en avoir exercé les fonctions sacriléges, d'avoir émis une profession de foi contraire à celle de l'Eglise catholique, apostolique, romaine; d'avoir désolé plusieurs évêques et ravagé leur troupeau.

« Je désavoue et condamne toutes les erreurs contenues dans cette profession de foi, ainsi que tous les écrits erronés que j'avais publiés, et que j'ai cherché à anéantir depuis, comme je le devais.

« Je désire réparer, par tous les moyens possibles, les maux incalculables que j'ai faits à l'Eglise de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, et je me soumets humblement de nouveau, d'esprit et de cœur, simplement et sans réserve, à toutes les conditions qu'il plaira à Mgr l'évêque de Versailles de m'imposer, afin de mériter, par mon repentir et mon obéissance, le bonheur d'être réintégré dans la communion catholique, au sein de laquelle je veux vivre et mourir.

« J'atteste ici volontiers que, tant que j'ai vécu dans le schisme, j'ai été en proie aux déchirements de ma conscience. Mais depuis que j'ai abjuré mes erreurs et rétracté mes sophismes, que j'abjure et que je rétracte de nouveau, mon cœur a été soulagé; et si ma persévérance a été mise à l'épreuve et ma réconciliation définitive différée heureusement, ces délais et cette lenteur ont été adoucis par les dispositions bienveillantes de plusieurs prélats, et les bontés des charitables ecclésiastiques témoins de mon repentir.

« Aussi, c'est pour m'acquitter envers Dieu et son Eglise sainte, que je viens aujourd'hui rendre ici l'hommage le plus sincère à cette religion divine, à la seule vraie Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dont j'osais être le persécuteur et dont j'espère, avec la grâce de Dieu, devenir un jour le serviteur le plus docile et le plus dévoué, si la divine bonté ne dédaigne pas les humbles services du dernier de ses enfants, qui revient à elle avec un cœur contrit et humilié.

« Fait à Versailles, le 12 août 1839,

« Signé l'abbé Auzou. »

« Monseigneur, la rétractation que j'ai l'honneur de vous adresser, et qui, vous le savez, était depuis longtemps dans mon cœur, serait venue plus tôt consoler l'Eglise de Dieu par sa publicité, si je n'en avais été empêché par des circonstances impérieuses et indépendantes de ma volonté.

« Aujourd'hui ce besoin se fait sentir à mon cœur avec une telle violence, que je viens la déposer humblement à vos pieds, et vous prier de lui donner toute la publicité que vous jugerez convenable dans l'intérêt de l'Eglise et dans l'intérêt des personnes que mes prédications erronées auraient pu détourner de la vraie voie.

« Puissent les sentiments qui m'animent faire oublier à Votre Grandeur mes fautes passées et me mériter la grâce ineffable de m'approcher des autels du Dieu vivant !

« Veuillez recevoir, avec l'expression du repentir le plus absolu, l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, le plus humble et le plus soumis de vos serviteurs.

« Signé l'abbé Auzou. »

AVENELLE (Jean), protestant converti au commencement du XVII^e^ siècle par le controversiste Véron.

AVILA (Moïse d'), juif portugais et fils d'un rabbin, fit abjuration du judaïsme et fut baptisé dans l'église de Sainte-Opportune, en juin 1686. M. Macé, curé de cette paroisse travaillait depuis quatorze mois à cette conversion. Le duc de Saint-Aignan et la marquise de Béthune, sœur de la reine de Pologne, tinrent d'Avila sur les fonts. La foule fut si grande qu'il eût été impossible de faire la cérémonie si l'on n'eût fermé l'église. Le zèle du nouveau converti édifia la nombreuse assemblée qui en fut témoin. Le discours de M. Macé fut touchant : il y montra toutes les raisons dont il s'était servi pour cette conversion, et comme elles étaient convaincantes, il exhorta d'Avila à se les rappeler souvent pour n'être jamais ébranlé dans sa foi.

AVOUD (Jacques), originaire de Die dans le Dauphiné. Elevé dans le protestantisme, il y vécut pendant plusieurs années, après lesquelles il fit abjuration, embrassa la religion catholique et prit l'état ecclésiastique. Dès lors, il consacra sa plume à des ouvrages propres à ramener dans le giron de l'Eglise ceux qui en étaient encore éloignés. Il défendit le célibat des prêtres dans un *Poëme à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence, avec plusieurs remarques et advis pour le salut des âmes et conversions des devoyez*, 1651. Il se qualifie, dans le titre de cet écrit, de *Prestre de la ville de Die, et sacristain d'Aoust en Dyois.*

AVULLY (baron d'), était le chef du parti calviniste dans le Châblais, où il avait acquis, par ses grandes qualités, une réputation extraordinaire à Genève et dans les provinces voisines. Il avait épousé une demoiselle catholique, pleine de vertu et d'une maison illustre. La complaisance, la douceur, la charité et la piété de cette dame furent les premiers attraits dont Dieu se servit pour tirer son époux de l'erreur où sa naissance, bien plus que son choix, l'avait engagé. Il ne put croire que Dieu, dont les miséricordes sont infinies sur les plus grands pécheurs, eût abandonné une personne si vertueuse à l'illusion et au mensonge. Dans cette prévention il tâcha, par des manières adroites et pleines de douceur, de l'attirer au calvinisme; mais cette dame, instruite par saint François de Sales, fit paraître tant de fermeté dans sa foi, qu'il lui promit de ne plus l'inquiéter. Ce point gagné, elle en obtint un autre, qui fut qu'il irait entendre saint François qui prêchait le carême à Thonon. Ils y furent ensemble; et François, qui avait été averti, prêcha avec tant de force sur les marques de la véritable Eglise, que d'Avully en fut ébranlé. Dans ce même temps, un ministre calviniste, s'étant converti au catholicisme, fut condamné à mort et exécuté par ses anciens coreligionnaires. D'Avully, qui avait beaucoup de droiture, désapprouva publiquement cette violence; on le paya de mauvaises raisons, ce qui acheva de lui faire perdre l'estime qu'il avait eue jusqu'alors pour les ministres. D'Avully avait été jusqu'alors calviniste de bonne foi.

Le refus honteux que les ministres avaient fait de conférer avec saint François les lui avait rendus suspects; leur violence à l'égard du ministre converti avait augmenté ses défiances; mais comme il n'était pas juste de décider de la bonté d'une religion sur la mauvaise conduite de ceux qui l'enseignent et qui en font profession, il demeurait dans une hésitation qui ne lui permettait pas de se déclarer en faveur d'une des deux religions au préjudice de l'autre. Les entretiens qu'il eut avec saint François le tirèrent de ce dangereux état, et le firent pencher du côté du catholicisme. Madame d'Avully secondait les soins de cet homme apostolique par des aumônes, par des prières ferventes et par des larmes continuelles qu'elle répandait devant Dieu, pour en obtenir la conversion de son mari. Dieu exauça les prières pleines de foi de cette femme vertueuse. D'Avully reconnut que ce n'était pas elle, mais lui-même, qui était engagé dans l'illusion et dans l'erreur. Comme la conversion du baron d'Avully devait faire un grand éclat dans le monde, il voulut n'avoir rien à se reprocher.

Il conférait souvent avec saint François; il mettait par écrit ses doutes et ses réponses; il les examinait ensuite avec toute l'attention d'un homme qui craint de se tromper dans la chose qui lui importe le plus. Non content de cela, et ne pouvant conférer avec saint François de Sales, à Thonon, avec la liberté et le secret qu'il souhaitait, il lui donna rendez-vous dans une forêt qui est à une lieue de Thonon; ils s'y rendaient de part et d'autre plusieurs fois la semaine, et y conféraient en liberté sur tous les points qui sont en contestation entre les catholiques et les calvinistes. Enfin d'Avully étant prêt à se rendre, il lui vint dans l'esprit qu'il devait encore prendre une autre précaution qui l'exemptât des reproches qu'on pourrait lui faire de ne s'être rapporté qu'à lui-même du choix important qu'il avait à faire de la religion dans laquelle il prétendait vivre et mourir. Il proposa à saint François de rédiger par écrit les principaux points de leurs entretiens, et de les envoyer à Genève et à Berne, pour voir ce que les plus fameux ministres, qui étaient dans ces deux villes, auraient à y répondre. Saint François lui répartit qu'il n'avait jamais eu dessein ni de tromper ni de surprendre personne; qu'il approuvait sa proposition, et qu'il l'assurait par avance ou qu'on ne lui répondrait pas, ou qu'on ne lui répondrait rien qui pût détruire ce qu'il avait avancé; mais qu'il le priait à son tour, qu'après qu'il aurait fait cette dernière tentative, il ne différât plus à faire une profession publique de la religion catholique. D'Avully le lui promit. Les conférences qu'ils avaient eues ensemble furent mises par écrit et envoyées aux ministres de Genève et de Berne. Ce que saint François avait prévu arriva : d'Avully ne reçut point de réponse; il prit leur silence pour un aveu de l'impuissance où ils étaient de le satisfaire; et, déplorant leur obstination et leur aveuglement, il renonça au schisme et fut reçu dans l'Eglise catholique. Il composa ensuite un livre pour exposer les motifs de sa conversion.

AYROLLES (Le sieur D'), d'Alais, protestant, se convertit au XVII^e^ siècle.

AZADE (saint), eunuque de Sapor, roi de Perse, converti au catholicisme, périt dans la persécution ordonnée par ce prince, l'an 341. L'historien Sozomène dit qu'il y périt plus de seize mille chrétiens. On les massacra en tout lieu, depuis le vendredi saint jusqu'au dimanche de la Pentecôte. Sapor, qui estimait la probité et les vertus d'Azade, apprit sa mort avec douleur, ne le soupçonnant pas chrétien; dès lors il restreignit la persécution au clergé.

AZIZ (Jacob), juif d'Ancône, âgé de vingt-cinq ans, qui se convertit, fut baptisé le samedi saint 1835, dans le baptistère de Saint-Jean de Latran, par le cardinal Odescalchi, qui lui administra les sacrements de confirmation et d'eucharistie, après lui avoir adressé une touchante allocution.

B

BACALAN (Mlle), fille du seigneur de Livron, protecteur des protestants dans tout le pays de Genève, fut convertie par le P. Alexis du Buc, théatin, entre les mains de qui elle fit abjuration, en janvier 1686.

BACCHI (Joseph-Benjamin) juif de Turin, âgé de 33 ans, se convertit et reçut, le 10 novembre 1827, le baptême, la confirmation et la communion des mains du cardinal Zurla, dans l'église des Oblates de Sainte-Françoise, à Rome. Il avait été instruit par le recteur de la maison des catéchumènes, M. Rosatini, qui assistait à la cérémonie.

BACCHUS (Henry), théologien du collége de Corpus-Christi, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique à Londres, en janvier 1846.

BACCIO DELLA PORTA, peintre, né à Savigniano en Toscane, fut d'abord disciple de Léonard de Vinci. Lorsqu'en 1498, Jérôme Savonarole, son ami, fut condamné à être brûlé vif pour avoir montré trop de zèle contre les abus d'alors, Baccio ayant tenté de vains efforts avec cent cinquante autres amis pour lui sauver la vie, fit vœu, dans ce grand danger, de se faire dominicain, et fut nommé frère Bartholomæus. Il prit l'habit à Prato, le 26 juillet 1500 et mourut le 8 août 1517.

BACHELIER DE GENTES (Pierre), né à Reims, avait reçu une éducation chrétienne, dont il perdit bientôt le souvenir. Il affectionnait les voyages, et vivait dans la dissipation et les plaisirs. A l'âge de plus de trente ans, Dieu le toucha, et sa conversion fut entière et constante. Sa charité éclata surtout pendant les fléaux qui affligèrent, en 1650, la ville et les environs de Reims; il consacra ses revenus, ses soins, ses veilles à soulager les malheureux, sans craindre ni l'excès de la fatigue, ni les dangers de la contagion. Il mourut à Reims le 4 mai 1672.

BACHELIER (Jean-Marguerite), président du comité révolutionnaire de Nantes et complice de Carrier, se convertit au catholicisme, qu'il professa publiquement durant plus de trente années, supportant avec une patience vraiment chrétienne les fréquents outrages que lui attirait le souvenir de sa vie politique passée. Il traduisit les psaumes en vers, composa des cantiques, et mourut le 10 août 1843 avec toutes les marques de la plus vive piété.

I. — BACHMAN (Jean-Jacques), calviniste, né à Heidelberg, duché de Bade, et demeurant à Naples, dans le palais de la duchesse de Floridia, eut des conférences avec un ecclésiastique, commença à reconnaître les erreurs de sa secte et à témoigner le désir de les abandonner. Le 26 octobre 1825, il fit abjuration dans l'église de la Croix, à Naples, entre les

mains du grand chapelain du roi, Gabriel-Marie Gravina, archevêque de Mitylène, assisté de son clergé.

II. — BACHMAN (Henri), du canton de Zurich, militaire au service du Saint-Siége, témoignait depuis longtemps le désir de renoncer au protestantisme et de rentrer dans le sein de l'Eglise. Instruit par le P. Colombo, jésuite, il fit avec neuf autres son abjuration à Forli, entre les mains de Mgr Tomba, évêque de Rodiopolis et visiteur apostolique de ce diocèse, qui leur adressa une allocution touchante et leur administra les sacrements de confirmation et d'eucharistie. Le P. Colombo assistait à cette cérémonie, qui eut lieu le 4 mai 1834.

BACHOVIUS, ou BACHOV d'Echs (Reinhard), né à Cologne en 1544, s'appliqua aux langues, à la jurisprudence et à la théologie, et composa plusieurs écrits. Après avoir embrassé le calvinisme il se fit catholique. Il apprit le commerce à Leipzig, s'y maria, se mit à étudier, apprit les langues anciennes, la langue italienne, et parvint à parler et à écrire assez couramment en français, devint conseiller, puis échevin et bourgmestre. Après la mort de l'Electeur on le somma d'affirmer, sous la foi du serment, qu'il était luthérien. Sur son refus, il perdit ses emplois, fut obligé de quitter Leipzig (1593) à la suite de troubles occasionnés par des disputes de religion, se retira à Zerlst et obtint les faveurs de l'Electeur palatin, qui lui confia plusieurs postes honorables (*Adam., vita, I*). Professeur à l'université d'Heidelberg, il mourut dans cette ville, le 17 février 1613, avec la réputation d'un savant. — Son fils, professeur de jurisprudence à l'académie d Heidelberg, mourut aussi catholique.

BACOUE (Léon), né en 1608, à Castel-Jaloux, en Gascogne, de parents protestants, embrassa la religion catholique, se fit franciscain, devint évêque de Glandèves en 1672, de Pamiers en 1686, et mourut le 13 février 1694. On remarque qu'il est le seul huguenot converti qui soit parvenu à l'épiscopat sous Louis XIV. Bacoue s'était fait connaître, en 1635, par une traduction française de la *Théologie morale* de Villalobos.

I. — BADEN (Philibert, margrave de), protestant converti, né le 22 janvier 1536, marié avec Mathilde, fille du duc Guillaume IV de Bavière, et mort à la bataille de Montcontour le 3 octobre 1569, avait eu soin de faire élever son fils unique, né le 16 septembre 1565 et décédé le 17 juin 1588, dans le sein de l'Eglise catholique.

II. — BADEN (Edouard-Fortuné), fils du margrave Christophe de Rodemachern et d'une princesse de Suède du nom de Cécile, se convertit aussi à la foi catholique. Il eut le malheur de tomber du haut d'un escalier pendant son séjour à Bruxelles, et perdit la vie par suite de cet accident.

III. — BADEN (Jacques LE HOCHBERG, margrave de), dont la conversion au catholicisme eut un grand éclat et de hautes conséquences, était né le 26 mai 1562. Il se maria en 1584, avec Elisabeth, fille du comte Florent de Culenburg en Hollande. Il avait vu l'Italie et avait pris service sous le duc de Parme, dans l'armée des Pays-Bas. Il était lié d'amitié avec un grand nombre de princes catholiques, parmi lesquels se trouvaient entre autres le prince électoral Ernest de Cologne et le nonce du Pape en Suisse.

Le fameux docteur Jean Pistorius, qui renonça au luthéranisme pour embrasser la religion des réformés, et qui plus tard se convertit au catholicisme, était attaché à la personne du margrave en qualité de médecin. Le prédicateur de la cour du margrave, M. Jean Zehender, se convertit aussi et fit profession de foi le même jour que son maître. Sa résolution de se faire catholique étant devenue publique en 1787, Jacques fit semblant de vouloir demander encore conseil, et il invita les théologiens de Tubingue, Jacques Schmiedlin et Jacques Herrbrand, à se réunir à Baden et à établir une discussion avec Pistorius, pour voir s'ils pourraient l'éclairer sur ses doutes en matière de religion. Pappus de Strasbourg ayant eu d'abord un entretien à ce sujet, en présence du margrave avec le docteur Georges Hanlm, de Fribourg, Pistorius fut chargé de rédiger trois cents propositions sur la question de la justification, et ces propositions devaient former les points de discussion à Emmandingen. Pistorius et Pappus se donnèrent la main et déclarèrent que celui d'entre eux dont l'enseignement serait démontré comme se trouvant en opposition avec les écrits de saint Augustin embrasserait la foi du vainqueur ; le margrave aussi prit part à la discussion. Mais Pappus remarqua bientôt à quoi cela aboutirait, il reconnut que Pistorius était trop prévenu et qu'il n'y avait pas moyen de discuter sérieusement avec lui. Une proposition que présenta le docteur Hunnius au landgrave Louis de Hessen de faire reprendre la discussion n'eut point d'autre résultat que la remise au margrave de la réponse par écrit aux trois cents questions rédigées par Pistorius. Ces faits, tels que nous venons de les exposer, sont rapportés de cette manière dans un ouvrage de Salig qui a pour titre : *Histoire complète de la confession d'Augsbourg ;* — La Haye, 1730, in-4°, I, 768. Schroeckh aussi (R. III, 311) convient qu'effectivement il y eut des discussions en l'an 1589 et en l'an 1590 entre les théologiens des deux églises, et que ces discussions avaient lieu à Baden et à Emmendingen, en présence même du margrave (*Fechtii Historia colloquii Emmendingensis ;* Rostock, 1594, in-8° ; *Acta colloquii in Baden ;* Tubingue, 1590. 2 alph. 2 1/2, tom. IV). Pistorius eut pour dessein, dans cette circonstance, de montrer que les théologiens du Wurtemberg n'avaient pas le courage d'accepter le combat. Mais le duc de Wurtemberg fit partir pour Baden, et pendant qu'il était temps encore, les docteurs André et Herrbrand. Les formes pour la marche à suivre dans la discussion furent réglées, et l'on conféra pendant deux jours

sur la question dite de l'Eglise. Pistorius interrompit bientôt les expositions, en disant que l'on ne s'en tenait point au mode dit dialectique. Les théologiens de Tubingue firent des instances pour obtenir que la discussion eût lieu encore deux ou trois jours et prirent l'engagement de ne point s'écarter de la forme de l'école, et Bornius lui-même, qui passait pour un zélé défenseur du siége de Rome, pria Pistorius de continuer. Mais le margrave ne voulut plus rien entendre, et fit comprendre qu'en procédant ainsi il faudrait une année entière pour arriver à quelque résultat. Il fit son abjuration, le 15 juillet 1590, à Tennenbach en présence d'une nombreuse assemblée de catholiques ; il reçut l'absolution du P. Théodore Busæus, recteur de la Société de Jésus, à Molsheim, et pratiqua publiquement la religion catholique. La nouvelle de cette conversion causa tant de joie au pape Sixte V, qu'il ordonna de faire célébrer une procession publique dans les principales églises de Rome ; il assista lui-même en personne à cette solennité, marcha nu-pieds avec le collége des cardinaux et tout le corps du clergé. Mais, le 15 août 1590, mourut le noble converti. En attendant il avait fait tous ses efforts et avait mis tout en œuvre pour propager la religion catholique et lui donner la supériorité dans ses Etats. Le cardinal Caraffa dit quelque part, dans son ouvrage qui a pour titre : *Germania sacra restaurata*, qu'il avait pu assister le margrave dans l'accomplissement de ses intentions à cet égard. Le pays devint bientôt d'une telle ferveur pour la pratique de la religion catholique que les derniers margraves de Baden firent toutes les démarches pour obtenir la canonisation du prince Bernard, qui appartenait à leur famille. (Lacns, *Histoire de Baden.*)

Les motifs qui portèrent le margrave à se faire catholique, consistent surtout à dire que les luthériens mettent à la charge des catholiques beaucoup de choses qui ne sont pas vraies; qu'ils sont divisés en tant de sectes et tellement désunis entre eux que l'on ne sait plus même ce que c'est qu'être ou n'être pas luthérien ; que leur religion n'avait aucun fondement de certitude et reposait uniquement sur des conjectures humaines; que Luther n'avait tenu ni pour les Flaciens, ni pour les Ubiquistes, etc.; qu'il avait été inconstant en fait de doctrine; qu'il n'avait point opéré de miracle; qu'il avait faussé l'Ecriture sainte; que ses propres écrits étaient remplis d'erreurs et de fausses prétentions; qu'ils étaient impurs, scandaleux, outrageants, et pleins de choses ignobles; que la Confession d'Augsbourg avait subi toutes sortes de changements avant et après son impression, que plus de huit fois on avait raturé, changé, augmenté, mis sous presse, obscurci et aboli la vieille doctrine; introduit un enseignement nouveau, caché la vérité, intercalé des erreurs; que depuis Mélanchton, pendant et après la vie de Luther, on a fait de cette Confession d'Augsbourg un vrai jeu d'enfant, et qu'on l'a traitée, s'il nous est permis de parler ainsi, comme le chat traite la souris. (*Motifs fondés de la conversion à la foi catholique de notre cher prince Jacques, par la grâce de Dieu, margrave de Baden*, par Pistorius. Cologne, 1591, in-4°).

I.—BADEN-DOURLACH (Gustave-Adolphe, de la maison de), né le 14 décembre 1631, abjura le protestantisme et embrassa la foi catholique en 1664, devint abbé à Fulde en 1671, à Kempten en 1673 et mourut le 25 décembre 1677.

II.—BADEN-DOURLACH (Charles-Frédéric de), né en 1651, devint catholique en 1670 et mourut cardinal le 5 septembre 1676.

III. — BADEN-DOURLACH. Plusieurs autres princes de cette famille se convertirent en Allemagne.

BAGGS (Charles-Michel), naquit à Dublin le 21 mai 1803. Son père était protestant ; mais quoique élevé dès sa première enfance dans le schisme et l'hérésie, Dieu lui fit la grâce de lui montrer de bonne heure la vérité : il abjura le protestantisme et il embrassa la foi catholique avec la joie et la ferveur d'une âme demeurée toujours pure. Du côté de sa mère il tenait aux familles catholiques les plus considérables de l'Irlande. Il fit ses premières études au collége de Sedgley-Park, et acheva son éducation au collége de Saint-Edmond, près de Londres. Sa précoce intelligence, sa rare piété et les succès qui le distinguèrent, le firent choisir pour être envoyé au collége anglais de Rome. Tels furent ses progrès dans les études sérieuses auxquelles il se livrait sans relâche, comme dans l'exercice de toutes les vertus sacerdotales, qu'il fut bientôt jugé digne d'être nommé vice-recteur du collége anglais. En 1837, le pape Grégoire XVI lui donna de nouveaux témoignages publics de sa bienveillance en le nommant d'abord camérier. Lorsque, en 1840, Mgr Wiseman, recteur du collége anglais, fut nommé coadjuteur du vicaire apostolique du district du milieu, en Angleterre, le Saint-Père jugea que personne n'était plus digne que Mgr Baggs de le remplacer dans ce poste si important. En 1836, il publia un discours fortement raisonné sur la primauté du Souverain Pontife ; il écrivit une lettre adressée au R. Burges, dans laquelle il défendait victorieusement plusieurs pratiques de l'Eglise catholique. Témoin des préjugés que les Anglais protestants ont contre Rome, et affligé du peu de respect avec lequel ils assistent en général aux solennités de l'Eglise catholique, il publia, pour déraciner de leur esprit ces préventions funestes et pour leur inspirer en même temps une plus juste idée de nos cérémonies sacrées, deux opuscules intitulés, l'un, *Description de la chapelle papale*, et l'autre, *La messe pontificale du jour de Pâques*. Plus tard il compléta ces deux publications par un ouvrage ayant pour titre : *Les cérémonies de la semaine sainte*. Nommé, le 30 mai 1844, vicaire apostolique du district occidental d'Angleterre, dont le siége venait de vaquer par la mort du vénérable Mgr Baynes, il

commençait a y receuillir les fruits abondants de son zèle, lorsqu'il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 16 octobre 1845.

I. — BAGSHAW (Christophe), né dans la province de Derby, fit ses études à l'université d'Oxford, fut, en 1579, principal du collége de Glocester-Hall, et en 1582, quitta ses bénéfices et ses places pour se faire catholique. Etant passé sur le continent, il fit un court séjour en France, se rendit à Rome, où il étudia la théologie dans le collége anglais, prit le bonnet de docteur dans une université d'Italie, et revint en Angleterre en qualité de missionnaire. Il fut arrêté et renfermé au château de Wishich, avec plusieurs autres détenus pour la même cause. Ayant été mis en liberté, il fut chargé par le clergé d'aller suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre qui divisait toute l'Eglise catholique d'Angleterre. Il se retira quelque temps après à Paris, où il passa le reste de ses jours, et mourut vers 1626. Bagshaw était habile controversiste.

II. — BAGSHAW (Henriette), fille du comte de Staffordshire, en Angleterre, appartenant à la secte des puséistes, rentra dans le sein de l'Eglise catholique à Rome. Après avoir été instruite par le R. P. Martin Crane, prieur des Augustins irlandais de Sainte-Marie-de-Posterula, elle fit son abjuration le 2 février 1851, entre les mains du révérend prieur, et fut baptisée sous condition; le lendemain elle fut confirmée et admise à la communion.

BAIAN ou Baion (André), prêtre indien, né à Goa; il embrassa la religion chrétienne et reçut les ordres en 1630. On a de lui plusieurs bons ouvrages.

BAICHE (Henriette), anglaise qui abjura l'anglicanisme et rentra dans le sein de l'Eglise en 1845.

I. — BAILEY (Thomas), fils de Louis Bailey, évêque de Bangor, auteur d'un ouvrage très-répandu en Angleterre sous le titre de : *Pratique de piété;* après avoir fait ses études à Cambridge, il devint sous-doyen de Well. Il suivit Charles Ier à l'armée, puis voyagea en Flandre et en France. Son séjour dans ces deux pays lui fournit l'occasion d'examiner à fond la religion catholique, qu'il finit par embrasser. Bailey se réfugia en Italie, s'y attacha au cardinal Ottobini, nonce à Ferrare, où il mourut peu de temps avant le rétablissement de Charles II. C'était un homme plein d'esprit et de savoir. Parmi ses écrits, nous remarquons : *La fin des controverses entre les religions catholique et protestante;* Douai, 1654.

II. — BAILEY (Georges), de Waterford (Irlande), abjura l'anglicanisme et fut reçu au nombre des enfants de l'Eglise par l'abbé Cantwel, curé de cette ville, le 12 juin 1844.

III. — BAILEY (J.-J.), révérend, auparavant ministre épiscopalien à Harlem (Amérique), se convertit, fit abjuration dans un voyage à Rome, en 1845, et devint prêtre catholique et professeur au collége de Saint-John. (Tordam).

BAILLANY (Ascanio), ministre protestant qui se convertit dans les premières années du XVIIe siècle et devint prêtre catholique en Italie.

BAINS (Mme de), calviniste, penchant déjà pour le catholicisme, désira avoir une conférence avec Duperron, alors évêque d'Evreux, pour éclaircir quelques doutes qui lui restaient encore : de Bérulle, qui n'avait que vingt-trois ans, s'y trouva avec plusieurs autres, et eût une si grande part à la conclusion de cette conversion qu'on peut la lui attribuer tout entière. En effet, lorsqu'il eut une fois parlé, Mme de Bains fut tellement touchée et tellement satisfaite de ses raisons, qu'elle dit qu'elle n'en voulait point d'autre que lui pour résoudre ses difficultés. Il continua à la voir jusqu'à ce qu'il l'eût pleinement établie dans la foi et surtout pénétrée de la plus vive piété. Sur sa demande, Mme de Bains donna à la fille dont elle accoucha bientôt, le nom de Marie et la consacra à la Vierge. Ce fut depuis la mère Marie-Magdeleine de Jésus, Carmélite, prieure du couvent de l'Incarnation de Paris.

BAKER (David), Bénédictin anglais, fut élevé dans l'université d'Oxford, et fit ensuite de très-grands progrès dans l'étude des lois. Infecté dans sa jeunesse des principes de l'athéisme, il y renonça pour embrasser le christianisme, et peu de temps après, étant allé en Italie, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît où il prit le nom d'Augustin. Il fut envoyé en Angleterre en qualité de missionnaire, sous le règne de Charles Ier; mais son goût pour la retraite le rendant peu propre à ces fonctions, il fut nommé directeur des Bénédictins anglais à Cambrai, et mourut à Londres en 1641. Il est auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité.

BALDEMUS, docteur protestant connu par ses écrits, abjura le luthéranisme à à Leipsick en 1827.

BALLARD (C. F. Vashon), de Worcester-Collége, à Oxford, se destinait au ministère de l'église anglicane lorsqu'il se fit catholique en septembre 1850.

BALLIOL, d'Oxford, auteur du *Modèle d'une église chrétienne*, de plusieurs traités de controverses, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique à Londres le 3 septembre 1845.

BALTHAZAR, l'un des trois princes ou mages qui vinrent de l'Orient en Judée pour adorer Jésus-Christ, guidés par une étoile miraculeuse. Ils furent ensuite, d'après une ancienne tradition, baptisés par saint Thomas, et prêchèrent eux-mêmes l'Evangile dans leur patrie, qu'on croit être la Perse.

BANCELIN, capitaine à Metz et proche parent d'un ministre de cette ville, abjura le protestantisme en février 1686.

BANKS (James), fils d'un ministre protes-

tant, fit abjuration et rentra dans le sein de l'Eglise il y a peu d'années.

I.—BARBE (Richard) et Jeanne sa sœur, protestants à Caen, furent convertis vers 1630, par le fameux controversiste Véron, qui leur démontra que le protestantisme est contraire à l'Ecriture et à la doctrine des Pères de l'Eglise.

II.—BARBE, père de Philippe Barbe, réfugié français qui était devenu ministre anglican, rentra plus tard dans le sein de l'Eglise.

BARBER, ministre anglican très-instruit, âgé de trente-cinq ans, fut converti à New-Yorck, en 1818, par le P. Fenwich, depuis évêque de Cincinnati. Sa conversion fit beaucoup de bruit, car il jouissait d'une grande considération. Sa femme ayant également renoncé au protestantisme, ils se séparèrent d'un commun accord, et, en présence de l'archevêque de Baltimore : M. Barber entra au noviciat des Jésuites, où il se distingua par son humilité; sa femme fut admise dans le couvent de la Visitation de Georges-Town, où elle faisait, par sa ferveur, l'admiration de la communauté. Ses quatre filles ont aussi embrassé l'état religieux. M. Barber fut ordonné prêtre en 1822.

BARBEY (Marin et Jeanne), protestants à Caen, furent convertis, vers 1630, par le prédicateur Véron, sur l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise des premiers siècles.

I.—BARBIER, ministre protestant converti dans les premières années du XVII^e^ siècle.

II.—BARBIER (Jacques LE) de Caen, protestant converti vers 1630, sur l'autorité de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise par le controversiste Véron.

III.—BARBIER (Jean LE) de Caen, fils du précédent, converti à la même époque et par les mêmes motifs.

BARDONNENCHE (Alexandre DE), seigneur de Thorane, de Trésane, de Saint-Martin, de Clelles, vicomte de Clermont en Trièves et auparavant conseiller au parlement de Grenoble en Dauphiné, se convertit, et prononça son abjuration le 5 septembre 1682, entre les mains de l'évêque de cette ville, Etienne Le Camus. La conversion de ce magistrat surprit tous ses concitoyens qui le regardaient comme la colonne de son parti ; il perdait une place de conseiller protestant, on lui proposait celle de conseiller catholique dans le même parlement; mais il la refusa, ne voulant pas, dit-il, qu'on pût le soupçonner d'avoir cherché quelque avantage temporel dans une occasion où il n'avait fait que céder aux mouvements de sa conscience. Homme de capacité et d'esprit, il a eu le brevet de conseiller d'Etat et s'est toujours distingué dans les emplois qui lui furent confiés pendant qu'il était officier au parlement de Grenoble.

BAREY (M^me^ DE) à Saint-Nicolas-de-Port, s'est convertie au catholicisme depuis peu d'années.

BARLES (Lucien), jeune protestant suisse, âgé de vingt-quatre ans, né à Renan, canton Berne, fut touché de la grâce au commencement d'août 1835, demanda à être instruit de la religion chrétienne, fit son abjuration au mois de septembre dans la cathédrale d'Avellino, entre les mains de l'évêque, et reçut la communion et la confirmation.

BARNABÉ (saint), né à Chypre, et des descendants de la tribu de Lévi, fut un des douze disciples de Jésus-Christ. Il s'appelait avant *José* ou *Joseph* et avait été condisciple de saint Paul. Aussitôt après sa conversion, il vendit tout ce qu'il possédait et en remit le prix entre les mains des apôtres pour qu'ils le distribuassent à chacun selon son besoin. Ce fut lui qui, après la conversion de saint Paul, présenta celui-ci à saint Pierre et à saint Jacques. Cet homme que l'Evangile déclare bon, plein de foi et rempli du Saint-Esprit, reçut mission spéciale pour travailler avec saint Paul à la conversion des gentils, et parcourut avec lui l'Asie, la Syrie, la Grèce et plusieurs autres pays. Partout la charité des deux apôtres convertit une quantité innombrable d'âmes à la religion du Christ. Plus tard, Barnabé voyagea avec saint Marc, son cousin, et porta la parole de vie en Chypre, son pays natal. Milan le reconnaît pour son apôtre. Il subit le martyre à Salamine, après avoir fait un grand nombre de chrétiens. Saint Chrysostome place sa mort en l'an 63.

BARNES (Jean) ou BARNS, Bénédictin anglais, né dans la province de Lancastre, vers la fin du XVI^e^ siècle, fut élevé à l'université d'Oxford; mais, voulant abandonner la religion anglicane, il alla étudier la théologie à Salamanque, où il entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Etant retourné en Angleterre, pour y exercer les fonctions de missionnaire, il fut pris, déporté en Normandie, d'où il fut appelé à Dieulwart, prieuré de son ordre en Lorraine, pour y être professeur de théologie. Peu après, il alla remplir le même emploi à Douai, d'où il passa en Angleterre et se fixa à Oxford. Il se prononça fortement contre l'ultramontanisme, dans un traité anglais : *De la Suprématie des conciles ;* il se retira à Paris vers 1624, puis en Flandre, et de là à Rome.

BAROCAS (Jacob), rabbin de Livourne, se convertit et fut baptisé avec sa femme et ses deux enfants, le 21 juin 1817, par le cardinal Morozzo, dans l'église des Douze-Apôtres.

BARONIUS JUSTUS, né à Sanlen, dans le duché de Clèves, fit abjuration du calvinisme, au commencement du XVII^e^ siècle, entre les mains du pape Clément VIII. Le cardinal Baronius lui servit de parrain. Il portait le nom de Calvin, qu'il changea en celui de Juste. Il a publié *les Motifs de sa Conversion*, un *Traité des préjugés et de prescription contre les hérétiques*.

BARRAUD, ministre protestant de La Rochefoucauld, se convertit dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle.

BARRY (Charles DE), et sa femme abjurè-

rent l'anglicanisme et rentrèrent dans le sein de l'Église en 1834.

I. — BARSABAS (Joseph) un des premiers disciples de Jésus-Christ. Ses vertus l'avaient fait surnommer le *Juste*. Après l'ascension du Sauveur, il fut présenté avec Mathias aux apôtres pour remplacer Judas. Le sort décida en faveur de Mathias ; mais Barsabas n'en exerça pas moins l'apostolat jusqu'à la fin de sa vie. Il eut beaucoup à souffrir de la part des Juifs. Plusieurs martyrologes prétendent qu'il subit le martyre à Jérusalem.

II. — BARSABAS, surnom de *Jude*, disciple de Jésus-Christ, dont il est question dans les *Actes des apôtres*. Il fut de ceux que l'Église envoya à Antioche pour y porter aux fidèles les décisions du concile de Jérusalem.

BARTHÉLEMY (Saint), apôtre, dont le nom signifie *fils de Tholomée*, et qu'on croit être le même que *Nathanaël*, né à Cana, en Galilée, fut un des soixante-douze disciples. Il fut un des témoins de la résurrection de Jésus-Christ, reçut le Saint-Esprit en même temps que les autres apôtres, et porta l'Évangile dans les contrées les plus reculées de l'Orient, en Ethiopie, et, d'après Eusèbe, jusqu'aux Indes, où il laissa un Evangile de saint Matthieu en hébreu. De retour de ces régions lointaines, il alla prêcher la foi en Lycaonie, et subit le martyre dans la Grande-Arménie, où il fut écorché vif et crucifié.

BARTHOLMAÉ, docteur allemand, abjura le protestantisme en 1839.

BAS (Etienne Le) et sa mère, à Caen, furent convertis vers 1630 par le prédicateur Véron, qui leur démontra l'erreur du protestantisme au moyen de l'Écriture sainte et des Pères.

BASILIDES. Lors du martyre de sainte Potamienne, le préfet la remit, après sa condamnation entre les mains de Basilides, qui était un de ses gardes, pour la mener au supplice. Ce soldat la traita avec beaucoup de douceur et d'humanité. Il repoussait la populace qui, le long du chemin, s'empressait pour insulter Potamienne. Elle lui dit d'avoir du courage, et lui promit qu'aussitôt qu'elle serait sortie de cette vie, elle demanderait grâce pour lui au Seigneur, et qu'il sentirait bientôt les effets de sa reconnaissance. Après qu'elle eut ainsi parlé, on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et on l'y enfonça peu à peu jusqu'au sommet de la tête. Sa mère Marcelle fut brûlée en même temps. Peu après, les soldats compagnons de Basilides, voulant l'obliger à jurer par quelqu'un de leurs faux dieux, il dit qu'il ne lui était pas permis de jurer, parce qu'il était chrétien, et qu'il le déclarait publiquement. Ils crurent d'abord qu'il plaisantait ; mais voyant qu'il persévérait avec fermeté, ils le conduisirent au préfet, qui, ayant entendu la même confession, le fit mettre en prison. Les chrétiens vinrent le visiter, et lui demandèrent la cause d'un changement si subit. Il répondit : « Potamienne m'est apparue la nuit, trois jours après son martyre, et m'a mis une couronne sur la tête, en me disant qu'elle avait demandé grâce au Seigneur pour moi, et l'avait obtenue, et que, dans peu, il me recevrait dans sa gloire. »

Les frères lui donnèrent le baptême, et le lendemain il fut décapité avec la hache.

Sainte Potamienne apparut en songe à plusieurs autres habitants d'Alexandrie, qui se convertirent également.

BASILISSE (Sainte), d'une famille distinguée, fut instruite des vérités chrétiennes par saint Pierre et saint Paul. Arrêtée pendant la persécution de Néron, avec sainte Anastasie, elle professa la foi au milieu des tourments les plus cruels ; on lui coupa la langue et les pieds et elle fut ensuite décapitée à Rome, l'an 66.

BASSIEN (Saint), né en Sicile vers l'an 322, était fils de Sergius, gouverneur de Syracuse. Etant à Rome depuis quelques années il fit la connaissance d'un prêtre nommé Gordien, qui l'instruisit dans la religion chrétienne et lui conféra le baptême. Son père qui était idolâtre, lui donna ordre de revenir à Syracuse, se proposant de lui faire quitter le christianisme de gré ou de force. Bassien alla se cacher près de Ravenne, dont l'évêque l'éleva au sacerdoce. Elu lui-même évêque de Lodi, en 377, il se lia d'une étroite amitié avec saint Ambroise, assista aux conciles d'Aquilée et de Milan, réfuta Jovinien et mourut le 19 janvier 413.

BASSILLE (Sainte), née à Rome, vers l'an 240, et fille d'un sénateur, fut élevée dans le paganisme ; mais instruite plus tard dans la religion chrétienne, elle se convertit et fut baptisée par le pape saint Corneille. Liée d'une sainte amitié avec Eugénie, elle seconda son zèle pour la conversion des dames romaines, dont elles gagnèrent un grand nombre à Jésus-Christ. Bassille souffrit le martyre, et le bourreau lui fit passer son épée au travers du corps.

BASTARD (Edmond Rodney-Pollexfen), élevé à Eton et à Oxford, prit ses hauts grades universitaires et fit parti des puséistes qu'il soutint généreusement par ses libéralités. Après de sérieuses études il embrassa enfin le catholicisme, dans ces dernières années.

I. — BASTIDE, homme instruit, Ancien de Charenton et frère du ministre protestant de Blois, se convertit en 1686.

II. — BASTIDE, protestant distingué par ses principes et sa réputation, se convertit et abjura entre les mains du curé de Ganges, diocèse de Montpellier en 1823 ; il y eut un tel soulèvement contre lui à l'occasion de sa conversion, que l'autorité civile fut forcée d'intervenir pour protéger sa liberté. M. Bastide mit dans son retour à l'Eglise une ardeur et un dévouement remarquables; il édifia tous les fidèles le jour de sa communion, et entra dans une association pieuse ; le curé de Ganges eut beaucoup de part à cette heureuse conquête.

BATHURST, agrégé de Merton-Collége et

curé de Kibworth-Beauchamp, renonça à de très-grands bénéfices pour embrasser le catholicisme. Il abjura l'anglicanisme en septembre 1850, et reçut le baptême avec sa sœur dans les premiers jours d'octobre. La correspondance de Londres qui signale cette conversion, en constate un grand nombre d'autres parmi des personnes de distinction dont elle omet de donner les noms.

BATURIS, roi des Ibères, nation qui habitait les bords du Pont-Euxin, fut surpris à la chasse par un orage si épouvantable, qu'il s'égara et se trouva au milieu des précipices dans une nuit profonde. Effrayé de son danger, il promit au Dieu des chrétiens, s'il l'en délivrait, d'embrasser son culte. Les nuages, dit-on, se dissipèrent aussitôt ; la lune parut dans tout son éclat, et Baturis rejoignit sa suite. Fidèle à son vœu, il devint l'apôtre de ses Etats, vers l'an 327.

BAUDON, d'Alais, protestant converti dans le XVII^e^ siècle.

I. — BAUDOUIN (François), né à Arras, le 1^er^ juin, l'an 1520, se forma aux lettres à Louvain, vécut quelque temps à la cour de Charles Quint, parcourut la France et l'Allemagne, enseigna le droit à Bourges, à Strasbourg et à Heidelberg. Il devait, par ordre supérieur, assister au colloque de Poissy, pour travailler à éteindre les dissensions religieuses. Mais les huguenots ne voulurent point souffrir qu'il prît part aux conférences, mécontents qu'ils étaient d'un traité de Cassander qu'il avait apporté et fait circuler, et qui était relatif à ce colloque. Antoine, roi de Navarre, le nomma alors gouverneur de Charles, son fils naturel, et lui accorda des pensions considérables. Il avait été très-lié avec Calvin, et quelques-uns de ses écrits se ressentent de cette liaison; mais la lecture de Georges Cassander le dégoûta de la nouvelle secte. Il professa le droit à Paris et à Angers. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, l'envoya au concile de Trente pour être son orateur. Il mourut bon catholique le 24 octobre 1573. Le P. Maldonat, jésuite, l'assista à sa mort. Très-versé dans les belles-lettres, la jurisprudence et l'histoire ecclésiastique, Baudouin démontra dans une préface très-estimée, la conformité du schisme des calvinistes avec celui des donatistes.

II. — BAUDOUIN, avocat à Saint-Jean-d'Angély, renonça au protestantisme et se fit catholique vers le mois de décembre 1685, à la suite de conférences publiques entre M. Bar, archiprêtre et le ministre protestant. M. Baudouin jouissait d'une telle réputation que sa conversion amena celle de communes entières qui le consultèrent sur les motifs de son changement, et furent convaincues par la force des raisons qu'il leur apporta.

BAUDRIÈRE (De), conseiller à l'élection de Caen fut converti au commencement du XVII^e^ siècle par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères alléguée avec tant de force par le controversiste Véron.

BAUMBLATT (Luitpold), savant philologue de Bavière, converti en 1833, est l'auteur d'une traduction allemande des *Lettres aux Israélites*, qui furent l'instrument principal de sa conversion au catholicisme.

BAUSSAN (Elie Louis DE), protestant converti vers la fin du XVII^e^ siècle.

BAUTAIN, aujourd'hui vicaire-général à l'archevêché de Paris, raconte ainsi lui-même sa conversion dans son *Discours de la morale de l'Evangile comparée à celle des philosophes.*

« Et moi aussi, je me suis cru philosophe, parce que j'ai été amateur de la sagesse humaine, admirateur des vaines doctrines. J'ai cru, comme beaucoup d'autres, que la mesure de l'absolu et du possible se trouvait dans ma raison, et que ma volonté était sa loi à elle-même. J'ai cherché la vérité en moi, dans la nature et dans les livres ; j'ai frappé à la porte de toutes les écoles humaines ; je me suis abandonné à tout vent de doctrine, et je n'ai trouvé que ténèbres et incertitudes, vanités et contradictions. Grâce au ciel, je n'ai jamais pu pactiser avec les doctrines dégradantes du matérialisme, ni me rouler systématiquement dans la fange. Mais j'ai été idolâtre de la beauté, esclave de l'imagination, et au milieu des prestiges des arts et de l'enchantement des images, mon âme est restée vide et affamée. Alors j'ai raisonné avec Aristote, j'ai voulu refaire mon entendement avec Bacon, j'ai douté méthodiquement avec Descartes, j'ai essayé de déterminer avec Kant ce qu'il m'était impossible et permis de connaître ; et le résultat de mes raisonnements, de mon renouvellement, de mon doute méthodique et de ma critique, a été que je ne savais rien, et que peut-être je ne pouvais rien savoir. Je me suis réfugié avec Zénon dans mon for intérieur, dans ma conscience morale, cherchant le bonheur dans l'indépendance de ma volonté ; je me suis fait stoïcien. Mais ici encore je me suis trouvé sans principe, sans direction, sans but, et de plus sans nourriture et sans bonheur, ne sachant que faire de ma liberté, et n'osant l'exercer de peur de la perdre. Je me suis tourné vers Platon ; ses spéculations sublimes ont élevé mon esprit comme sur des ailes ; j'espérai arriver par ses idées à la contemplation de la vérité pure, de la beauté éternelle. J'étais enflé de sciences et d'idées : j'ai appris à discourir magnifiquement sur le bien, mais je ne savais pas le pratiquer. Je pressentais beaucoup, je voyais peu, et je ne goûtais rien ; je n'étais ni meilleur ni plus heureux pour être plus savant; et au milieu de mes rêves de vertu et de perfection, je sentais toujours dans mon sein l'hydre vivante et l'égoïsme qui se riait de mes théories et de mes efforts. Dégoûté des doctrines humaines, doutant de tout, croyant à peine à ma propre raison, ne sachant que faire de moi et des autres au milieu du monde, je périssais consumé par

la soif du vrai, dévoré par la faim de la justice et du bien, et ne les trouvant nulle part! Un livre m'a sauvé, mais ce n'était pas un livre sorti de la main des hommes! Je l'avais longtemps dédaigné, et je ne le croyais bon que pour les crédules et les ignorants. J'y ai trouvé la science la plus profonde de l'homme et de la nature, la morale la plus simple et la plus sublime à la fois. J'ai lu l'Evangile de Jésus-Christ, avec le désir d'y trouver la vérité; et j'ai été saisi d'une vive admiration, pénétré d'une douce lumière qui n'a pas seulement éclairé mon esprit, mais qui a porté sa chaleur et sa vie au fond de mon âme. Elle m'a comme ressuscité. Les écailles sont tombées de mes yeux. J'ai vu l'homme tel qu'il est et qu'il doit être; j'ai compris son passé, son présent, son avenir; et j'ai tressailli de joie en retrouvant ce que la religion m'avait enseigné dès l'enfance, en sentant renaître dans mon cœur la foi, l'espérance et la charité. »

Dans un ouvrage intitulé : *Philosophie du christianisme, correspondance religieuse de L. Bautain*, M. H. de Bonnechose rapporte ainsi les circonstances qui suivirent la conversion de M. Bautain, et celle des élèves que ce professeur avait lui-même convertis : « La rénovation intérieure, opérée dans le professeur de Strasbourg par la lumière divine, se manifeste aussitôt dans son enseignement, qui devient tout chrétien. Ce n'est plus un système, une doctrine arbitraire, pleine de l'esprit de l'homme, vide de l'esprit de Dieu; c'est la vérité chrétienne, présentée sous une forme humaine et scientifique. Cette parole chaude de vie et de charité va toucher et remuer les cœurs qui s'ouvrent à sa douce et puissante influence. Déjà de nombreux élèves se pressaient autour de leur maître : maintenant ils s'attachent à lui du fond de leur âme, parce qu'il les attache à Dieu; et son enseignement dépose journellement en eux des semences fécondes qui porteront bientôt leurs fruits. Instruire et guérir les âmes, tel était son but. Mais le Sauveur guérissait aussi les maux du corps : son nouveau disciple étudie la médecine, est reçu docteur, et se livre aussi au soulagement des misères extérieures de l'humanité. Cependant un avertissement secret lui faisait sentir que pour faire le bien de la manière la plus pure et la plus efficace, il fallait en avoir reçu la mission sacrée de celui qui est descendu du ciel sur la terre pour y passer en faisant le bien; qu'il fallait que la vertu divine vivifiât les œuvres de l'homme, et que le caractère sacerdotal était nécessaire pour fonder le règne de la vérité dans les âmes.

« Le philosophe, le médecin, prend donc la résolution de devenir prêtre. Il s'en ouvre à de puissants amis qui réunissent aussitôt leurs efforts pour l'en détourner. Ils lui montrent sa carrière, si belle suivant le monde et pleine d'avenir, tout à coup interrompue, et peut-être bientôt fermée, obscurcie! Ils lui font les offres les plus éblouissantes pour l'engager à la poursuivre, pour y faciliter sa marche, pour lui aplanir sa route vers le terme de la plus haute ambition et en même temps, on fait ressortir à ses yeux les préventions du clergé, le chagrin qu'il se prépare en entrant dans ses rangs, l'ignorance et la jalousie prêtes à se liguer contre lui pour travestir ses intentions, dénaturer ses doctrines, neutraliser son influence, paralyser son ministère et le réduire peut-être à vivre inutile à tout, au monde et à l'Eglise Ainsi parlait la raison, la prudence et l'amitié généreuse. Mais il est une voix auguste et mystérieuse qui parle plus haut encore au cœur magnanime qui ne peut plus vivre que pour la vérité. Cette voix fut entendue et elle fut obéie. Dieu dit à son futur ministre comme il l'avait dit autrefois à saint Paul : *qu'il lui montrera combien il faudra qu'il souffre pour son nom*; et il l'arme d'une force inébranlable pour se vouer sans réserve à son service au risque d'être méconnu, calomnié, persécuté par ceux-là même dont il va partager la mission et les travaux.

« Mgr l'évêque de Strasbourg sentit alors tout le prix d'une pareille conquête — Il ouvre ses bras au nouveau défenseur de la foi, l'éprouve, reconnaît en lui la vocation divine, s'empresse de lui conférer les ordres sacrés, et concourt ainsi, comme instrument de la Providence, à renouveler dans le sein de l'Eglise cette joie qu'elle éprouva aux premiers siècles, quand elle voyait les plus puissants docteurs de la science humaine devenir les apôtres de la croix de Jésus-Christ attestant ainsi au monde par leur parole, par leur expérience et leur exemple, la vanité du savoir de l'homme et la supériorité de la foi sur la raison.

« Le premier élève que le maître eut pour imitateur fut un jeune homme appartenant à une des familles les plus distinguées et les plus opulentes de Strasbourg, Adolphe Carl. — (*Voy.* Carl, Adolphe.)

« Mais la parole de son maître devait susciter des chrétiens et des prêtres jusqu'au sein du judaïsme et au milieu de la synagogue. Théodore Ratisbonne, Isidore Goschler, Jules Lewel, tous trois avocats et israélites, ont été convertis par elle et par la correspondance publiée aujourd'hui.

« Sa doctrine exposée dans ces lettres, et développée sous d'autres formes et d'autres circonstances, a fait encore entrer dans les ordres sacrés Nestor Lewel, et dans le christianisme quatre personnes de sa famille.

« C'est cette doctrine qui a éclairé, nourri, fortifié dans leur foi plusieurs autres jeunes gens qui, cédant à l'impulsion qu'ils en ont reçue, sont sortis des rangs du monde, pour se donner à Dieu sans réserve et servir d'instrument à la propagation de l'Evangile : un élève de l'Ecole polythechnique; connu par ses succès aux concours généraux de l'Université, un avocat général près la cour royale de Besançon, un jeune Génois, Français d'origine, mais élevé en Italie et conduit providentiellement à Strasbourg pour y embrasser le sacerdoce avec la philosophie chrétienne, le fils d'une des familles com-

merçantes les plus considérées de cette ville, et dans laquelle se sont conservées les traditions héréditaires de l'honneur et de la probité religieuse ; enfin tout récemment, le digne et loyal descendant d'une des plus anciennes et des plus nobles maisons d'Alsace.

« Ainsi déjà ont été formés et réunis dans un centre commun de foi, de science et de charité dix prêtres prêts à tout sacrifier pour la religion dont ils sont devenus les ministres. D'autres suivent la même voie et mûrissent dans le mystère pour le même dévouement. Nous citons ces faits parce qu'ils servent de confirmation à la doctrine, comme la doctrine leur sert d'éclaircissement et les explique. »

H. DE BONNECHOSE *prêtre.* »

« Strasbourg, le 25 décembre 1834. »

BAUVAIS (Mme DE), à Caen, protestante convertie, vers 1630, par Véron, prédicateur célèbre qui démontrait l'erreur du protestantisme par l'Ecriture sainte et la doctrine des Pères.

BAUYN (Les deux frères), de Bâle, se convertirent successivement, et d'une manière remarquable. Bauyn, médecin à Bâle, homme habile dans son état, et qui a laissé quelques écrits, avait deux fils auxquels il donna une éducation soignée. Il envoya l'aîné, Jean-Gaspard Bauyn, à Paris, et lui procura une place dans la maison de Mademoiselle, fille de Gaston, duc d'Orléans, et cousine germaine de Louis XIV. Un des aumôniers de la princesse, homme d'esprit et bon ecclésiastique, eut quelques conférences avec ce jeune homme, et le convainquit sans peine que les protestants n'avaient eu aucun motif légitime de se séparer de l'Eglise catholique. L'étranger abandonna le protestantisme, voulut reprendre ses études, entra au séminaire de Saint-Sulpice en 1656, et, étant devenu prêtre, resta dans la maison de Mademoiselle en qualité d'aumônier. M. Bauyn père apprit cette nouvelle avec chagrin ; il croyait, ainsi que beaucoup des protestants, que le célibat ecclésiastique était un voile sous lequel la plupart des prêtres cachaient une vie peu régulière. A ses yeux la démarche de son fils déshonorait sa famille, et il voulut au moins faire quelques efforts pour le ramener. Il fit donc partir pour Paris, au bout de quelques années, le second de ses fils, âgé alors d'un peu plus de vingt ans. Celui-ci, qui s'appelait Jean-Jacques Bauyn, s'était logé en arrivant dans le faubourg Saint-Germain, chez une dame qui, apprenant qu'il était protestant et Suisse, crut ne pouvoir mieux faire que de lui procurer la connaissance d'un prêtre du même pays. Elle l'adressa à M. Bauyn l'aîné, qui demeurait au Luxembourg, et les deux frères se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre. D'abord on ne parla point de religion ; mais bientôt le plus jeune ayant témoigné à l'aîné son étonnement de le voir livré à une croyance superstitieuse et dans un état qui favorisait, selon lui, la corruption, l'aîné le détrompa doucement sur l'un et l'autre point, et l'adressa au P. de Saintpé de l'Oratoire, ecclésiastique pieux et instruit qui acheva d'éclairer ce jeune homme plein de candeur. Jean-Jacques Bauyn se convertit comme son frère ; il reprit aussi ses études et entra en 1663 au séminaire de Saint-Sulpice où il ne se distingua pas moins par ses talents que par sa ferveur. Quand il fut revêtu du sacerdoce, il resta dans le séminaire, et y remplit les fonctions de directeur avec un zèle, une charité et une douceur qui lui gagnaient tous les cœurs. Ses exhortations étaient pleines d'une onction pénétrante. Il rendit à plusieurs de ses compatriotes le service qu'on lui avait rendu à lui-même, et les Suisses catholiques qui se trouvaient à Paris lui amenaient souvent des protestants de leur pays dont il dissipait presque toujours les préventions par ses manières affectueuses et par des instructions solides. Ce pieux prêtre mourut au séminaire de Saint-Sulpice, le 19 mars 1696, à l'âge de cinquante-cinq ans. L'aîné Jean-Gaspard Bauyn opéra quelques conversions et devint aumônier de la princesse de Guise, puis directeur des fille des Saint-Joseph.

BAVON (Saint), qui portait aussi le nom d'Allowin, sortait d'une famille noble du pays de Liége. Il eut d'abord une vie déréglée ; mais la mort de sa femme et les prédications de saint Amand le convertirent. Il se soumit à la pénitence canonique, distribua ses biens aux pauvres et se retira dans le monastère de Saint-Pierre de Gand. Il se fit ensuite ermite, choisit pour sa demeure le tronc d'un arbre creux, puis se construisit une cellule dans la forêt de Malmédi, près de Gand, ne vivant que d'herbes sauvages et d'un peu d'eau. Saint Floribert, abbé du monastère de Saint-Pierre, lui permit de vivre en reclus dans une nouvelle cellule qu'il bâtit près de cette abbaye. Ce fut là que le patron de Gand termina sa vie d'anachorète le 1er octobre 650. On cite de lui le trait suivant : Pendant qu'il se livrait aux austérités, il vit un jour venir à lui un homme qui autrefois avait été son esclave, et qu'il avait lui-même vendu. A son aspect, il se livra à des gémissements lamentables d'avoir commis envers lui un si grand crime, et se jeta à ses genoux, disant : « C'est moi qui vous ai vendu lié de courroies ; ne vous souvenez pas du mal que je vous ai fait, et accordez-moi une prière. Frappez mon corps de verges, rasez-moi la tête comme on le fait aux voleurs, et jetez-moi en prison, les pieds et les mains liés, ainsi que je le mérite ; peut-être si vous faites cela, la clémence divine m'accordera mon pardon. » L'esclave, tombé lui-même à ses pieds, dit qu'il n'oserait jamais faire une telle chose. Mais l'homme de Dieu qui parlait avec éloquence s'efforça de l'y engager. Contraint et malgré lui, l'esclave, vaincu par ses prières, fit ce qui lui était ordonné, lia les mains au saint, lui rasa la tête, lui attacha les pieds à des entraves, le conduisit à la prison publique, et saint Bavon y resta quelque temps, déplorant jour et nuit ses actes d'une vie mondaine qu'il

avait toujours devant les yeux comme un lourd fardeau. Ce fait, ainsi raconté par l'auteur contemporain de la Vie de saint Bavon, nous montre jusqu'à quel point la piété chrétienne et la profession monastique changeait les mœurs des barbares. Plus tard soixante gentilshommes touchés de son exemple embrassèrent les austérités de la pénitence et bâtirent à Gand une église en son honneur.

BAYEUR (Salomon), de Caen, converti vers 1630, par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise des premiers siècles avec lesquels le prédicateur Véron réfutait si victorieusement le protestantisme.

I.— BAYEUX (Anne) de Caen, converti à la même époque que le précédent et par les mêmes motifs.

II.—BAYEUX (Michel de) de Caen, converti à la même époque et par les mêmes motifs.

BAYLE (Pierre), fils du ministre protestant Guillaume Bayle, né à Carlat le 18 novembre 1647, raconte (*Chimère de la cabale*, 138) que pendant son séjour à l'académie de Puylaurens, il s'était occupé, non-seulement de la rhétorique et de l'histoire, mais aussi de la philosophie, et qu'il avait lu des écrits de controverse, non pas dans l'intention de se fortifier dans ses préventions, mais pour examiner, conformément aux grands principes des protestants, si la doctrine qu'il avait sucée avec le lait maternel était vraie ou fausse, ce qui rend nécessaire d'entendre les deux parties, et que c'était pour cela qu'il a été si curieux d'apprendre à connaître les catholiques par leurs propres écrits. Lui aussi fut ébranlé dans sa foi par la pensée que les protestants ne reconnaissent aucun juge dans les discussions religieuses. Le curé de l'endroit le fortifia dans ses doutes, de manière qu'il se crut bientôt obligé à se réunir, le 19 mars 1669, au tronc de l'arbre dont il regardait les protestants comme des branches détachées. Son père, qui l'aimait tendrement, en fut très-affecté, et sur les instances de ses parents, il retourna à l'Eglise réformée, le 21 août 1670 ; et la crainte des ordonnances contre les relaps le força de quitter la France. « Mais après avoir appris, écrit-il, la grammaire latine et la rhétorique en partie chez mon père, en partie à l'académie de Puylaurens, je commençais à suivre le cours de philosophie, et je le fréquentai pendant quatre à cinq mois. Alors je me rendis à Toulouse plein de doutes sur ma religion, par suite de la lecture de différents écrits de controverse. Je demeurai chez un prêtre qui entra avec moi dans des discussions, et qui non-seulement augmenta mes doutes, mais finit par me convaincre que je professais une mauvaise religion. Je le quittai, et continuai à fréquenter le cours de philosophie à l'école des Jésuites de la même ville. Monseigneur l'évêque de Rieux, dans le diocèse duquel j'étais né, après avoir eu connaissance de ma conversion et de l'indignation que par là je m'étais attirée de la part de mes parents, et ayant également été instruit que j'étais studieux et de bonnes mœurs, m'honora de sa protection. » Ses aventures postérieures sont connues. Saurin (tom. III de ses Discours), en parlant de lui, dit : « Il fut libre de toute passion contraire à l'esprit de l'Evangile, chaste dans ses mœurs, honnête et sérieux dans ses discours, modéré dans le boire et le manger et d'une vie austère. »

BAYLY (Thomas), théologien anglais, étudia à l'université de Cambridge. En 1644, il se retira à Oxford avec les ecclésiastiques qui suivirent la fortune de Charles Ier, passa ensuite en France, et revint en Angleterre un an après la mort du roi ; mais quelques écrits qu'il publia ayant alarmé le gouvernement, il fut arrêté et enfermé dans la prison de Newgate. Etant parvenu à recouvrer sa liberté, il se réfugia en Hollande, où il se déclara catholique et travailla à réfuter le protestantisme qu'il avait longtemps prêché. Il mourut, dit-on, en Italie, dans un hôpital, vers l'année 1657.

BAZIN, fameux ministre protestant d'Orthez, au diocèse d'Escar. Quoiqu'il comptât neuf ministres dans sa famille, dont l'exemple devait l'affermir dans ses erreurs, il les abjura, le 2 août 1680, entre les mains de l'évêque d'Acqs, après avoir suivi les conférences de controverse, qui se faisaient à Saint-Sulpice. Cette cérémonie attira une affluence prodigieuse de peuple. L'évêque de Genève y assista et souscrivit à son abjuration avec M. de la Bernaudière, curé de de Saint-Sulpice.

BEAUCHAMP, négociant à Londres et sa femme. Tous deux protestants déclarés, ils avaient, pour la religion catholique, des préventions et une antipathie trop communes en Angleterre. Le hasard voulut qu'on leur prêtât séparément à l'un et à l'autre un livre qui dissipa peu à peu leurs préjugés. Mais, comme ils connaissaient leurs dispositions réciproques antérieures, ils n'osèrent se faire confidence de leur changement. Chacun d'eux craignait l'opposition de l'autre : ils se firent donc instruire très-secrètement ; et, chacun d'eux s'étant convaincu de la vérité de la religion catholique, leur abjuration eut lieu à peu près vers le même temps, mais à l'insu l'un de l'autre. Il est probable qu'ils attendaient tous deux une occasion favorable pour se déclarer, quand un jour ils se trouvèrent côte à côte à la sainte table dans la chapelle catholique de Lincoln's-Inn, à Londres. On peut juger quelle fut mutuellement leur surprise. Leurs enfants ont persévéré dans la religion catholique.

BEAUDROUET (David), Génevois, abjura le calvinisme et rentra dans le sein de l'Eglise, le 13 septembre 1818.

BEAUREGARD (Jean-Juste DE BOUCHERS DE), gentilhomme allemand, luthérien, se convertit par les soins de Marie-Agnès de Noël, femme très-distinguée, qui le mena ensuite chez M. de Blampignon, docteur en Sorbonne et curé de Saint-Merry. Ils eurent ensemble une conférence de deux heures, et M. de Blampignon leva tous ses scrupules avec tant de force et de netteté que ce gentilhomme, s'étant jeté à ses pieds, le conjura les larmes aux yeux de lui faire faire abju-

ration de ses erreurs dès le même jour, ce qui eut lieu le **11** juin **1686**, dans le chœur de l'église de Saint-Merry. M. de Blampignon l'instruisit plus amplement des vérités catholiques pendant les trois jours suivants. Le samedi **15**, M. de Beauregard fit une confession générale et le lendemain il communia pour la première fois avec tant de zèle et de ferveur qu'il combla de joie tous les assistants.

BECKENDORF, conseiller d'Etat du roi de Prusse, au ministère des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, abjura le luthéranisme en **1827** : sa conversion lui fit perdre le haut emploi qu'il exerçait et un traitement de 6,000 thalers. Lui-même rendit compte de ce qui se passa à cet égard dans la lettre suivante au rédacteur de l'*Ami de la Religion et de l'Eglise* qui se publiait à Wurtzbourg ; cette lettre, écrite avec une extrême modération, rectifie ce qu'avaient avancé quelques feuilles. « Le même jour, dit M. Beckendorf, que je formai le dessein de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, et je le déclarai au roi, c'était le 9 août **1825**, par conséquent vingt-deux mois avant mon changement définitif, qui n'eut lieu que le 4 juin **1827**. S. M. me montra beaucoup de douceur, et quoiqu'elle désapprouvât fort mon dessein, je n'éprouvai jusqu'à l'exécution aucun changement de sa part relativement aux fonctions que j'exerçais. A la fin d'avril, je me rendis à Ratisbonne avec une permission expresse, et non en profitant d'un temps de vacances, comme on l'a dit, car il n'y en a point dans notre administration.

« De Ratisbonne, j'écrivis directement au roi de Prusse quelques jours avant ma profession de foi, et lui annonçai de nouveau cette démarche, et j'ajoutai qu'il me semblait qu'elle ne pouvait avoir aucune influence sur mes services dans l'administration. S. M. ne fut point de cet avis ; elle décida que je ne pouvais plus rester dans mes fonctions, ni même en avoir d'autres dans le ministère des affaires ecclésiastiques et dans l'instruction publique. Cette décision ne me fut mandée que quelques jours avant mon retour, par une lettre de mon supérieur dans l'administration, en date du **14** juin **1827**. Après avoir attendu quelque temps, je m'adressai au roi, le priant de me donner quelque place ou de m'accorder un congé illimité, jusqu'à ce qu'il se présentât un emploi convenable. Telle est donc ma position, et j'attends le moment où je pourrai être rappelé. Je ne souhaitais rien tant que de n'offusquer personne par ma démarche, et surtout de ne point aigrir les partis qui sont en présence. J'ai vu avec plaisir que ni mes parents, ni mes amis, ni personne parmi mes connaissances ne se sont éloignés de moi ; tous me sont attachés comme par le passé : j'en remercie Dieu. » La destitution qui frappait M. Beckendorf a été maintenue, et, n'ayant obtenu aucun emploi en compensation, il prit le parti de se retirer à sa maison de campagne dans la Poméranie.

BECKETT (Miss), Anglaise d'une haute naissance, se convertit au catholicisme en septembre **1842**. Le docteur Kennedy, évêque de Killaloe, et un grand concours d'ecclésiastiques du Decanate, se réunirent à Birr pour procéder à l'admission de miss Beckett parmi les sœurs de l'ordre de la Merci. M. Spencer a prêché le sermon de réception.

BEDDEROLE (Jean), né à Genève en **1697**, quitta sa patrie où il plaidait avec distinction pour venir vivre à Paris. Obligé de sortir de cette ville, il alla à Rome, y abjura le protestantisme et se fit reconnaître comme descendant de la famille de Bentivoglio ; mais il parut redoutable à cette maison, qui l'obligea de quitter Rome. Il vint vivre et mourir dans la pauvreté dans un petit village près de Genève.

BÉDEN, fils de sir Christophe Béden, intendant maritime de la ville de Madras, converti en **1840**.

BÉDÉRINE (Louis), jeune protestant, né à Saint-Jean-du-Gard, âgé de vingt-deux ans, fit abjuration à Aigues-Mortes, diocèse de Nîmes, le **17** juin **1836**, et travailla à la conversion de ses anciens coreligionnaires.

BEER, docteur-médecin à Metz, né juif, depuis longtemps infirme, mais qui avait conservé toutes ses facultés intellectuelles, voulut mourir chrétien. Le **23** janvier **1836**, il fit abjuration et fut baptisé. Cette démarche était pour lui le résultat de la réflexion et de l'étude. M. Beer y survécut, et succomba le 25 janvier à la maladie qui le consumait.

BEGUELIN (Frédéric), protestant suisse, né à Berne, fut instruit de la religion chrétienne par le recteur de l'hospice des catéchumènes de Turin, se convertit, et abjura le 30 juin **1836**. Les syndics de la confrérie du Saint-Esprit entouraient le néophyte. Le chanoine Valletti, recteur de l'église, prononça en français un discours adapté à la circonstance.

BEGUIN (François), militaire protestant, condamné pour désertion à Spolète, se trouvant avec d'autres détenus que des Pères Rédemptoristes instruisaient dans la religion, manifesta à l'archevêque de Spolète le désir d'être catholique. Ce prélat commença leur instruction qui fut achevée par le P. Léopold, religieux Franciscain. Il fit son abjuration à la cathédrale, le 6 avril **1834**, avec dix autres qui communièrent et furent confirmés comme lui.

BEINES (Madame), protestante, désirant embrasser le catholicisme, engagea, en **1597**, des conférences à Paris entre Du Perron, alors évêque d'Evreux, et un fameux ministre de ce temps nommé Daniel Tilenus. Ces conférences eurent pour résultat la conversion de madame Beines et celle de plusieurs autres personnes qui y assistaient, entre autres de Prévost de Pelletier.

BELIN (De), gentilhomme de Saintonge, et sa femme, furent convertis, en **1603**, par de Bérulle, dont le biographe rapporte ainsi cette conversion : « Ce gentilhomme et sa

femme étaient nés et élevés tous deux dans l'hérésie; ils en faisaient plus que jamais profession, lorsque M. de Bérulle, les rencontrant à Paris chez un de ses amis, chercha l'occasion de les entretenir. M. de Belin sachant qui il était, et n'ignorant pas les diverses conférences qu'il avait eues avec ceux de son parti, s'imagina aussitôt qu'il s'allait jeter sur les controverses et que tout l'entretien allait se passer en disputes et en contestations. Mais il fut bien étonné de voir qu'il prenait un tout autre style et un autre chemin. Car, après quelques paroles sur la tromperie de leurs ministres, il se mit à leur parler à fond des devoirs essentiels de la créature envers le Créateur et des chrétiens envers Jésus-Christ, et il en parla de sorte que les sentiments de piété entrant dans leurs âmes donnèrent ensuite ouverture aux lumières de la foi. Au lieu que dans les autres conversions des hérétiques, on ne fait souvent qu'une conversion imparfaite où la vérité est rarement accompagnée de la dévotion; ici la dévotion fraya le chemin à la vérité. Il les fit bons catholiques en les faisant bons chrétiens; et au lieu de s'amuser à attaquer leur esprit et à lui donner de légères atteintes, il leur porta le coup droit au cœur. L'entendement, qui d'ordinaire jette les flammes de la volonté avec ses lumières, vit par un ordre nouveau monter à lui les lumières d'une volonté tout enflammée d'amour; la religion triompha par sa seule beauté, sans employer sa force. »

BELIN (Etienne Le), protestant dans le diocèse d'Autun, se convertit vers le milieu du XVII^e^ siècle.

I.—**BELL** (Miss), Anglaise, abjura le protestantisme le 17 septembre 1844, entre les mains du docteur Baggs, dans la chapelle isolée de Town-Abbey, et y reçut le sacrement de confirmation.

II.—**BELL** (Le Rév. J.), ministre de l'Eglise presbytérienne de la secte du R. M. Irving, abjura l'anglicanisme et rentra dans l'Eglise catholique en octobre 1847.

BELLACHI (Simon), fils de Rodolphe, comte de Saint-Archange, territoire de Rimini, avait, dès sa jeunesse, été entraîné aux désordres trop ordinaires à cet âge, et que rendaient encore plus communs les funestes divisions qui désolaient alors l'Italie. Mais son cœur fut touché de la grâce dans le moment où il pensait le moins à son salut, et il prit aussitôt la résolution d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, en qualité de simple frère lai, afin que son sacrifice fût plus entier et plus agréable à Dieu. Jamais il ne voulut consentir à accepter aucune charge dans l'ordre, et fit toute sa vie ses délices des fonctions les plus basses et les plus pénibles. Sans cesse on le voyait occupé à nettoyer la maison et l'église, à travailler au jardin, à porter l'eau, à fendre le bois. Mais ces travaux, tout pénibles qu'ils devaient être pour lui qui n'en avait point contracté l'habitude dans son jeune âge, ne l'empêchèrent nullement de se livrer encore à des austérités secrètes dont le récit épouvante la nature. Simon fut appelé à une vie meilleure l'an 1319 et invoqué comme saint presque aussitôt après sa mort. Son culte, non interrompu depuis cinq siècles, a été approuvé par le pape Pie VII, en 1821.

BELLASIS (Sergent) fit abjuration et fut reçu dans l'Eglise catholique par le rév. P. Brownhill, de la Compagnie de Jésus, en janvier 1851. La cérémonie eut lieu dans l'église des Jésuites d'Angleterre.

BELMER (Jacques), protestant de Caen, que le prédicateur Véron convertit vers 1630, par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

BELZUNCE (Comte de), père de l'évêque de Marseille, était un protestant converti au XVII^e^ siècle.

BEMPORAD, juif converti, reçut, le 5 décembre 1817, le baptême, la communion et la confirmation dans l'église de Sainte-Marie-du-Mont, à Rome, des mains de M. Candide-Marie Frattini, archevêque de Philippes, et vice-gérant de Rome.

BÉNAC, père du duc de Navailles, rentra dans le sein de l'Eglise, avec toute sa famille, au XVII^e^ siècle.

BENEDETTI (Sauveur-Léon de), juif d'Acqui, en Piémont, âgé de dix-neuf ans, se convertit et reçut, le 25 juillet 1828, les sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie des mains du cardinal Zurla, vicaire du Pape, à Rome. Il était assisté de M. Philippe Colonna, recteur des catéchumènes; la cérémonie fut terminée par le *Te Deum*.

BENEN (Saint) fut converti, ainsi que toute sa famille, et son père encore idolâtre, par saint Patrice, dont il partagea ensuite les travaux, et auquel il succéda comme archevêque d'Armagh en Irlande, vers 464. Après avoir gouverné dix ans cette église et s'être rendu illustre par sa sainteté et par ses miracles, il mourut en 474.

BENETT, fils du membre du Parlement anglais pour le Wiltshire, se convertit et abjura l'anglicanisme vers 1836.

BENISEN (Marien), juif d'Alger, âgé de vingt-quatre ans, se convertit, fut baptisé et confirmé avec trois autres, le 15 septembre 1827, dans l'église de Sainte-Marie-du-Mont, à Rome, par le cardinal Zurla, vicaire du Pape, qui leur adressa une exhortation touchante à persévérer dans la voie où ils venaient d'entrer.

BENNET (Henri), comte d'Arlington, né en 1618, revint, selon l'évêque Burnet, au catholicisme à l'heure de sa mort arrivée le 28 août 1685.

BENSERADE (Isaac de), naquit en 1612 à Lyons-la-Forêt, petite ville de la haute Normandie. Suivant l'opinion commune, son père était maître des eaux-et-forêts, et il abjura le calvinisme peu de temps après la naissance de son fils. Plus tard celui-ci, dégoûté du monde, se retira à Gentilly, dans une maison qu'il orna d'inscriptions. Ce fut à la religion qu'il consacra désormais ses vers et les dernières années de sa vie. Il

mourut le 19 octobre 1691, âgé de près de quatre-vingts ans.

BENSIMON (Abraham), juif d'Alger, âgé de vingt-cinq ans, se convertit et reçut avec trois autres, le 25 juillet 1828, à Rome, le baptême, la confirmation et l'eucharistie des mains du cardinal Zurla, vicaire du Pape, qui leur adressa une homélie.

BERCHOFFEN (Madame de), femme du gouverneur de la ville et de la principauté d'Orange, s'y convertit avec sa fille en novembre 1685. Elle était fille de M. Charles de Vethieux, conseiller au Parlement de Grenoble, mort en 1650. Il laissa un fils qui se fit aussi catholique en 1651, et qui fut ordonné prêtre.

BERENDS, savant Hollandais, se convertit au catholicisme en 1827.

BÉRENGER (Gédéon de), capitaine d'infanterie, fit abjuration du calvinisme à Besançon, le 20 août 1700, entre les mains de l'archevêque.

BERETÈZE (Mademoiselle Clara), fille d'un capitaine anglais pensionné, abjura l'anglicanisme dans la chapelle du Sacré-Cœur, à Jettelis-Bruxelles, le 31 janvier 1841. Ce fut l'aumônier de l'établissement qui l'instruisit dans les principes de la religion catholique et reçut son abjuration. La sœur de mademoiselle Beretèze s'était déjà convertie depuis plusieurs mois.

BERGER, converti par Bérulle dans le XVII^e^ siècle, mort conseiller au Parlement de Paris, après une vie consacrée à la piété.

BERGUES (Mademoiselle de), fille aînée de M. de Bergues, gentilhomme et seigneur de Faux, Mons et Banes, après avoir abjuré le calvinisme entre les mains de M. Carrier, docteur en théologie et curé de Faux, prit, le 2 janvier 1688, l'habit des Ursulines chez les religieuses de Notre-Dame de Sarlat.

BERIDON, luthérien, se convertit et reçut le baptême sous condition des mains de Mgr Étienne Bocci, délégat apostolique de Rome en mai 1843. Le prélat l'avait entretenu dans plusieurs conférences, et il avait été catéchisé par un religieux de Saint-Jean de Dieu. Il eut pour parrain le vicomte Du Couëdic, son commandant. La cérémonie produisit l'effet le plus édifiant et l'émotion la plus douce parmi les assistants. M. de la Tour-Maubourg y était présent.

BERMAY était un ardent propagateur du protestantisme à Tarare et dans tout le diocèse de Lyon, jusqu'à la fin de 1846, où il se convertit. Il publia un écrit assez court, mais fort explicite, sur les *motifs de son retour à l'Eglise catholique*, écrit cité par le cardinal archevêque de Lyon dans son mandement de 1846, et dont voici le passage final qui résume parfaitement la situation passée et la fermeté actuelle des convictions du nouveau converti :

« J'étais grandement en danger d'aboutir à l'indifférence ou dans l'incrédulité, si Dieu ne m'eût visité dans sa miséricorde et ne m'eût fait la grâce d'ouvrir les yeux. Je me suis trouvé, à mon réveil, dans la situation de l'enfant prodigue qui, à bout de toute ressource personnelle et gisant dans une affreuse misère, soupire après la maison paternelle qu'il a eu l'imprudence d'abandonner. Aucune illusion ne pouvait plus m'attacher à la secte, et d'un autre côté je ne pouvais plus me dissimuler les immenses avantages du catholique qui trouve dans son Eglise un guide certain pour sa foi, et des trésors de grâces pour tous ses besoins spirituels. Il me fut facile, avec la bonne volonté que Dieu me donna, de me défaire successivement de tous les préjugés dont je m'étais imbu dans le protestantisme et précédemment dans mon état d'indifférence, et de reconnaître le caractère de vérité et de divinité de l'Eglise catholique. J'ai désiré dès lors ardemment de rentrer dans son sein. Dieu m'a accordé cette grâce. Je désirerais que toutes les personnes qui m'ont connu comme propagateur de l'erreur eussent connaissance de mon retour à la vérité et pussent apprécier les motifs de ma conversion. Ces motifs ressortiraient peut-être suffisamment de ce qui précède; néanmoins j'ajouterai quelques lignes encore pour en spécifier les plus remarquables.

« Ainsi j'ai dû renoncer au principe fondamental du protestantisme la libre interprétation de l'Ecriture et l'autorité individuelle en matière de foi, parce qu'avec ce principe il n'est pas d'erreur que l'on ne puisse admettre, il n'est pas de vérité que l'on ne puisse rejeter.

« J'ai dû abjurer toutes les doctrines en opposition à celles de l'Eglise, parce que tout motif de crédibilité leur manque et qu'elles ne sont sanctionnées par aucune autorité valable.

« J'ai dû croire à l'existence d'une Eglise visible, parce qu'on y a cru depuis l'établissement du christianisme, et qu'une foule de passages de l'Ecriture ont toujours été interprétés dans ce sens.

« J'ai dû croire à l'autorité unique dans cette Eglise pour les mêmes raisons

« J'ai dû me soumettre à cette autorité, parce qu'elle est de Dieu, et que la rejeter serait rejeter l'autorité de Dieu.

« Or, il est impossible de méconnaître que ces caractères conviennent uniquement à l'Eglise catholique.

« Il est donc certain que j'obéis à Dieu et que je suis dans l'unique voie de vérité et de salut, en me soumettant à l'autorité de l'Eglise pour toute doctrine et toute pratique chrétienne.

« Lyon, le 30 octobre 1846.

« R. A. BERMAY. »

1. — BERNARD DE SCAMMACA. Né a Catane en Sicile, d'une famille riche et distinguée, s'abandonna à toute la fougue de ses passions et ne se refusait aucun plaisir; mais Dieu l'arrêta au milieu de ses désordres, en lui envoyant une maladie qui lui donna occasion de réfléchir sérieusement sur le triste état de son âme. Eclairé alors d'une lumière céleste, il résolut d'abandonner le monde dont il ne connaissait que trop, par sa propre expérience, la corruption et la

vanité, et dans le commerce duquel il n'avait recueilli que déceptions et mécomptes. Lorsqu'il fut guéri, il se présenta au couvent des Dominicains, et sollicita son admission avec tant d'instance, qu'elle lui fut accordée. Bientôt on put aisément se convaincre que ce n'était pas le feu d'une ferveur passagère qui avait porté ce pécheur converti à embrasser l'état religieux, mais qu'il s'était véritablement et entièrement dépouillé du vieil homme, pour se revêtir du nouveau. Son obéissance, sa douceur, sa modestie et ses autres vertus montrèrent quelle perfection un chrétien est capable d'acquérir lorsqu'il revient à Dieu dans la sincérité de son cœur. Bernard n'ignorait pas que le but principal de l'institut des Frères Prêcheurs est de travailler au salut des âmes. Il se dévoua donc au service du prochain, afin de l'assister dans toutes ses nécessités spirituelles. Mais comme il craignait de négliger sa propre sanctification en cherchant à procurer celle des autres, non content de supporter les peines et les fatigues attachées à la vie apostolique, et voulant d'ailleurs expier les péchés de sa jeunesse, il se livrait à diverses pratiques de pénitence, déchirait son corps par de sanglantes disciplines, et menait la vie la plus austère. Etranger désormais aux choses de la terre, il ne suspendait ses œuvres de zèle que pour s'adonner avec ardeur à la méditation des choses célestes. Le Seigneur voulut récompenser d'une manière sensible la vertu de son serviteur. On assure que les religieux du couvent qu'habitait le bienheureux le virent plusieurs fois, pendant son oraison, élevé de terre et entouré d'une lumière surnaturelle. Après avoir fourni, dans l'état religieux, une carrière pleine de mérites devant Dieu, Bernard mourut de la mort des justes, l'an 1486.

II. — BERNARD (Isaac), protestant de Caen, que le controversiste Véron convertit vers 1630, par l'autorité de la Bible et des Pères de l'Eglise des premiers siècles.

III. — BERNARD, de Saint-Quentin, après de longues hésitations, embrassa enfin le catholicisme. Il avait un frère qui, ayant reconnu avant lui la fausseté du calvinisme, aida beaucoup à sa conversion. C'est entre les mains de l'évêque de Tournay que M. Bernard fit sa profession publique de foi, vers la fin de février 1681. A peine fut-il de retour à Saint-Quentin qu'il fit connaître à sa femme toutes les raisons qui l'avaient porté à se convertir. Elle y trouva tant de force que, se sentant convaincue, elle résolut de l'imiter, et abjura le 7 mars 1681, entre les mains de M. Bendier. Cette conversion en détermina plusieurs autres à Saint-Quentin.

IV. — BERNARD (Mlle), de Rouen, connue par ses ouvrages, fit abjuration du protestantisme en octobre 1685. Elle ne renonça à ses erreurs qu'après une longue et sérieuse recherche de la vérité.

V. — BERNARD (Guillaume), comte de Limbourg, se convertit en 1827.

BERNARDI (Mlle DE), née Tieck, se convertit au catholicisme en 1823.

BERNARDIN-OBRÉGON, instituteur des Frères infirmiers, qui ont soin des malades dans les hôpitaux, naquit en 1540, à Las Huelgas, près de Burgos, d'une famille noble qui lui fit embrasser la carrière des armes. Sa jeunesse fut d'abord dissipée et il tenait la conduite malheureusement trop ordinaire aux gens de sa profession, lorsqu'un exemple de vertu dans un homme du peuple le toucha tellement qu'il se convertit en 1568. Il venait, dans un mouvement de colère, de donner un soufflet, et celui qui l'avait reçu l'en remercia avec un ton de reconnaissance qui le pénétra d'admiration. Changé aussitôt en un autre homme, il renonça au monde, se dévoua au service des malades, et forma une association des frères infirmiers qu'on appelle en Espagne Obrégons, du nom de leur pieux fondateur. Il mourut à l'hôpital de Madrid, qui était le centre de sa congrégation, le 6 août 1598, âgé d'environ cinquante-huit ans.

BERNON (Jean), ministre protestant de Saint-Just, diocèse de Saintes, se convertit dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

BERNOT (Mme), israélite, de Patin, âgée de 80 ans, abjura en 1846 le judaïsme entre les mains de l'abbé Sarazin, en présence d'un grand concours de fidèles, édifiés et attendris par cette touchante cérémonie. L'abbé Sarazin avait déjà converti précédemment plusieurs israélites et protestants.

BERNOUILLI, de Bâle, major des gardes suisses de Courten, au service de la France, et fils de Jean Bernouilli, directeur de l'Académie des sciences de Berlin, embrassa le catholicisme en 1798, ainsi qu'une de ses sœurs nommée Catherine. Ces deux enfants du célèbre géomètre étaient eux-mêmes distingués par l'élévation et la solidité de leur esprit.

BEROALD DE VERVILLE (François), fils de Mathieu Beroald, ministre protestant, connu par son *Chronicon sacræ Scripturæ*. De protestant, François devint catholique et chanoine de Saint-Gratien de Tours, en 1592. Né à Paris, le 23 avril 1558, il mourut vers l'an 1612, après s'être spécialement consacré à l'étude des sciences naturelles et à l'alchimie.

BERRY-WALFORD (John), esquire, avocat à Londres, se convertit en 1846.

BERSELH, de Berne, officier en Piémont, se convertit vers 1820.

BERSINET, ministre protestant, converti au commencement du XVII^e siècle.

BERTHOLLET DE FRABRARE, né à Aigle, canton de Vaud, se convertit en 1812, avec sa femme, ses enfants et le reste de sa famille,

BERTINS (Pierre), Flamand, longtemps professeur et bibliothécaire à Leyde, et savant estimé, cosmographe et historiographe de Louis XIII, né à Béveren, en Flandre, le 14 mai 1565, quitta la Hollande où son père était ministre protestant à Rotterdam, voyagea en France, en Allemagne, en Bohême, en Silésie, en Prusse, en Pologne, en Russie, et revint en France. Il prétendit, dans la dispute des *Remontrants, et Contre-remontrants*,

que l'homme n'est pas justifié devant Dieu par une justice étrangère, mais que celle-ci doit lui être inculquée et donnée, parce que sans cela tout zèle pour la piété serait éteint. Il publia au profit des *Remontrants* l'écrit *De sanctorum perseverantia et apostasia*, 1610. On prétend qu'il fut forcé de donner sa démission pour cette raison. Ceci arriva en 1615; ensuite il fut nommé professeur de philosophie, et il vécut paisiblement pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'on l'obligeât à paraître au synode de Leyde, où on l'exclut de la communion protestante. Il embrassa la religion catholique, et fit son abjuration le 25 juin 1620, entre les mains de Henri de Gondi, cardinal de Retz, évêque de Paris. Un discours qu'il prononça peu après dans le collége de Boncour, et qui a été imprimé, fait connaître les motifs de sa conversion et plusieurs circonstances de sa vie. Il mourut le 3 octobre 1629, à l'âge de soixante-quatre ans.

BERTON (Charles-Joseph), originaire du canton de Berne, abjura à Mornant près Lyon, vers 1820.

BERTOUL ou BERTULFE (Saint), né en Allemagne, vers le milieu du VII^e^ siècle, de parents idolâtres, quitta son pays et se retira dans le diocèse de Thérouanne, en Artois, où il se fit instruire de la religion chrétienne et reçut le baptême. Le comte Wambert lui donna la terre de Renty où Bertoul mit des religieux, dont il eut la conduite, tout laïque qu'il était. Il termina, le 5 février 707, une vie de prière, de mortifications, de douceur et de charité.

BERTRAND (Marie), de Caen et de Langrune. Trois personnes de ce nom furent converties vers 1630, par les prédications de Véron, célèbre par ses travaux sur l'Ecriture sainte et les Pères des premiers siècles de l'Eglise.

BERTU, homme de lettres, qui fut apôtre et prédicateur des Saint-Simoniens, dans le Midi, adressa, en 1834, au *Mémorial agenais* et au *Journal de la Guyenne*, la lettre suivante, pour annoncer son retour au catholicisme.

« Monsieur le rédacteur,

« Dans un moment d'égarement que je déplorerai toute ma vie, j'étais entré dans la nouvelle secte connue sous le nom de *Saint-Simonisme*.

« Tout le monde connaît en France la manière de voyager de ces nouveaux convertisseurs. On les a vus rarement ensemble au nombre de plus de douze; j'avais pris la résolution de voyager seul : c'est donc moi seul qui demeure responsable des troubles, huées, rassemblements, qui ont eu lieu plusieurs fois sur mon passage depuis Montpellier jusqu'à Bordeaux.

« Bien qu'il ne serait pas entièrement dépourvu d'événements, je vous fais grâce de l'Odyssée de mon voyage, d'autant plus que j'ai à vous prier, monsieur le rédacteur, de me rendre un service essentiel : c'est de vouloir bien annoncer, avec toute la publicité possible, que j'ai cessé de faire partie du corps nomade du *Père-Enfantin;* que j'abjure à jamais ses doctrines subversives, et que, dans l'intérêt de mon salut, pour le bonheur de ma famille et pour faire cesser un scandale public, encouragé par les sages conseils du respectable prélat qui administre ce diocèse, guidé par mon bon et vertueux directeur, je suis venu, pour ne plus le quitter, retrouver le bercail du vrai pasteur fidèle.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« BERTU, homme de lettres. »

BERTUÈS, Hollandais, très-savant, qui se convertit avec toute sa famille, au commencement du XVII^e^ siècle, vint en France, travailla à traduire en latin les œuvres du cardinal Duperron, pour les rendre accessibles à tous les peuples, et présenta cette traduction déjà fort avancée à l'assemblée du clergé de 1621.

BERYLLE, évêque de Bostrel, en Arabie, vers 240, après avoir gouverné quelque temps son Eglise avec réputation, tomba dans cette erreur, que Jésus-Christ n'avait point existé avant l'incarnation, et qu'il n'avait été Dieu que parce que le Père demeurait en lui, comme dans les Prophètes. Plusieurs évêques zélés s'assemblèrent en concile, discutèrent contre Berylle et ne purent le réduire. On appela Origène, qui ne réfuta pas seulement les erreurs de l'évêque arabe, mais accompagna ses raisonnements d'une douceur et d'une charité si admirables, qu'il lui fit reconnaître la vérité et professer avec un nouvel éclat la foi qu'il avait abandonnée.

BESIER (Martin), de Bernières près de Caen, converti au commencement du XVII^e^ siècle, par Véron.

BESOLD (Christophe), fils d'un secrétaire de mairie d'Eslingue qui s'était rendu de là à Tubingue pour mieux surveiller l'éducation de ses fils. Né en 1557, il fit son droit dans cette ville dans les années 1593-97. C'était un jeune homme délicat, pieux, religieux, probe, timide et sensible, sa curiosité l'entraîna à l'étude d'un grand nombre de branches scientifiques, sa timidité naturelle était accompagnée d'une sensibilité si vive que chaque événement désagréable l'excitait. Besold acquit dans sa branche de prédilection une éducation de professeur, mais, comme dit Spittler, ses dispositions naturelles le conduisirent aussi à des études spéculatives d'histoire et de théologie; son cœur sensible chercha une nourriture qu'il ne trouva pas dans les œuvres de Justinien; son esprit d'observation qu'il ne put satisfaire dans les sciences de prédilection, était toujours excité à des jouissances plus étendues. Il apprit le grec et l'hébreu pour pouvoir lire la Bible dans sa langue primitive; il l'étudia ainsi que les Pères de l'Eglise et Jean Duns Scott.

Ayant été nommé professeur de droit à Tubingue, il y consacra tous ses soins. Il chercha et ne trouva pas un ami à qui il eût pu ouvrir son cœur. Il se dégoûta de la théologie tracassière de son temps. Le livre d'Arndt, *du vrai Christianisme*, le décida pour les sciences mystiques; dès ce moment

il lut à Kempis, Tauler et Rusbroch, s'adonna aux exercices, mortifications et pratiques ascétiques, vit souvent avec une émotion religieuse le culte pompeux de l'Eglise catholique près de Tubingue, et se lia d'amitié avec le prieur des Carmélites à Rottembourg près du Necker. La recherche de vieux écrits, souvent inédits, lui fit faire la connaissance plus particulière des Capucins de cette ville, et il cultiva l'amitié de plusieurs personnes catholiques notables des provinces allemandes de l'empire d'Autriche. L'an 1623 il publia l'*Imitation de la vie pauvre du Christ*, selon un vieux manuscrit de Tauler; il avoue qu'à cette époque déjà et à l'occasion de cette édition du traité, des soupçons s'étaient élevés sur sa personne et sur sa foi dans l'esprit des luthériens, et que même plus d'une dispute avait éclaté pour la même raison. En effet, des lettres arrivèrent de l'Autriche (1626) et annoncèrent que Besold s'était converti au catholicisme. Son ami Kepp lui écrivit de Linz que ce bruit était même parvenu jusqu'à ses oreilles. Il répondit le 17 septembre : « Le bruit de ma conversion n'a rien de fondé; que cependant ceux des vôtres qui, comme je le vois, s'occupent de mon salut, soient sans inquiétude. J'ai l'habitude de répondre de toute mon âme à ceux qui me suspectent d'un changement de religion, dont je ne sais rien, que je me tiens aux croyances antiques, même aux plus antiques; je préfère me tromper avec les Pères de l'Eglise primitive, que d'imiter le zèle abject des novateurs. Cependant je crois et je suis fermement convaincu que les erreurs reprochées aux catholiques romains par les nôtres sont neuves et ne viennent pas de l'Eglise primitive. »

Malgré cela on établit de petites inquisitions secrètes contre Besold et ses amis. Lorsqu'il publia, en 1627, son *Héraclite*, on prêcha ouvertement contre cet écrit dans les chaires de Tubingue. Dans la même année il défendit la possession wurtembergeoise de quelques couvents contre l'évêque d'Augsbourg, reconnut un an plus tard solennellement la formule du concordat, et se rendit, comme toujours à l'église et à la table du Seigneur. Il paraît presque qu'il était plongé dans une grande indécision pendant trois ou quatre ans, et, comme Spettler dit, Dieu lui-même dut l'inviter à se convertir par la preuve la plus incontestable de la vérité de la religion catholique. Lorsqu'il assistait (1629), dans la ville de Scheer, à la dévotion de saint Munibald et des reliques de saint Wilibald, et qu'il vit la piété de la foule, il résolut d'entrer solennellement dans l'Eglise catholique, si dans l'espace d'un an Dieu bénissait son mariage stérile depuis vingt-neuf ans; il lui naquit en effet une fille, qui fut même plus tard sauvée d'un grand danger par l'invocation de saint Munibald, de saint Wilibald et de sainte Malburge. Dès ce moment, Besold ne tarda plus (1er août 1639), d'abjurer le protestantisme à Heilbraun, dans une retraite solennelle, entre les mains du provincial des austères moines Franciscains, Walfgang Hagner. Comme justement à cette époque, l'armée suédoise entra victorieusement en Souabe, plusieurs de ses nouveaux compagnons de foi lui conseillèrent probablement de ne pas rendre public ce pas important. Quoique Besold fréquentât encore ses amis, il ne confiait à aucun d'eux le secret de sa conversion, et ce n'est qu'après la bataille de Nordlingue, qu'il l'avoua publiquement. Aucun de ses adversaires ne lui a jamais fait le reproche de s'être converti parce qu'il aurait craint de perdre son pain et sa vie sous le nouveau gouvernement autrichien en Wurtemberg, ou par spéculation et ambition. Il n'était certainement pas agréable à la maison d'Autriche, à qui était réservé le droit d'héritage du Wurtemberg en cas d'extinction de la branche masculine, que Besold prouvât qu'un tiers de ce pays devrait rentrer dans l'ancienne situation légale de son incontestable indépendance de l'empire. Malgré cela il fut nommé conseillier intime de Wurtemberg pendant le gouvernement autrichien mixte, et lui et quelques conseilliers impériaux, que l'empereur envoya de Vienne, gouvernèrent le duché.

Il redevint ensuite professeur des Pandectes à Ingolstadt, où il mourut en 1638. Quelque temps avant sa mort, il avait été appelé à Bononie par le Pape, et avait reçu un décret d'expectative pour la prévôté de Stuttgard, parce qu'il défendait avec fermeté l'indépendance des monastères du Wurtemberg, et qu'il se montrait infatigable pour prouver ses opinions par des notions historiques. Citons de ses écrits les suivants : *Motifs chrétiens et édifiants pourquoi Christophe Besold, docteur des deux jurisprudences, professeur ci-devant à l'Université du prince de Wurtemberg à Tubingue, aujourd'hui à l'Académie du prince électeur de Bavière à Ingolstadt, a cru que la vraie et unique foi qui puisse nous sauver ne se trouve que dans l'Eglise catholique romaine. C'est pourquoi il a spontanément et par le propre mouvement de sa conscience, pour échapper à la damnation éternelle, embrassé la foi catholique et abandonné les sectes naissantes, ainsi que leurs doctrines.* D'abord imprimé à Ingolstadt, chez Grégoire Haulin, dans les années 1639-1642. — *Motifs du retour, dans l'Eglise catholique romaine, du docteur Christophe Besold*, revus, traduits et publiés par P. M. K.; Augsbourg, 1828. Page 159, on lit : « Toute la religion des luthériens consiste en sermons, c'est-à-dire en une simple science, dont les auditeurs jouissent peu. Si on demandait à quelqu'un ce qu'il a appris par les sermons pendant toute sa vie, il serait bien embarrassé de vous répondre. Les prières dans l'église sont courtes; le chant se fait avec peu de dévotion, et élève par conséquent peu d'âmes vers Dieu. En général, les luthériens ne se servent pas de cérémonies qui éveillent le sentiment et émeuvent le cœur. On a entièrement supprimé chez eux les usages de se mettre à genoux, de jeûner, de veiller, de se revêtir d'un cilice, et cependant l'Ecriture sainte en parle à chaque

page. Au contraire, tout ce qu'on voit chez les catholiques, dans leurs églises, a pour but de détacher le cœur du monde, de le diriger vers Dieu, et de le conduire au ciel au milieu d'émotions. » Les détails que donne de sa fin le baron de Springenstein, de la synopse de Besold (édition d'Ingolstadt) font connaître bien avantageusement les derniers sentiments d'un ardent catholicisme. Quelques instants avant sa mort, les paroles suivantes lui échappèrent deux fois : « Il est bien dur de mourir, » et quand on vint à en parler, il dit : « En suis-je donc là? » (*Archives patr. de Maser*, VIII, 431, ff. 3. 7; baron de Spettler, sur la conversion de Christophe Besold. Appendice, par Mohnike Greiswald, 1822.)

Il mourut à Ingolstadt le 15 septembre 1638, au moment où le Pape venait de lui faire offrir une chaire à Bologne, avec 4,000 ducats de pension. Il a écrit avec érudition un grand nombre d'ouvrages d'histoire et de jurisprudence. — Sa femme abjura aussi après sa mort.

BESOMBES, de Saint-Geniez, conseiller, puis doyen de la Cour des aides de Montauban, et membre de l'Académie de cette ville, eut une jeunesse orageuse et fut quelque temps égaré par la philosophie antichrétienne; mais il ouvrit les yeux à la vérité, revint entièrement à Dieu, étudia l'Ecriture sainte, et faisait chaque jour des réflexions sur ce qui l'avait le plus touché. C'est, dit-on, de ce travail journalier que résulta l'ouvrage où il consigna sa conversion, et qui est intitulé : *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, traduit en français par Cassagne de Peyronenc, sous ce titre : *Sentiments d'une âme pénitente revenue des erreurs de la philosophie moderne au saint joug de la religion*, 1787. M. Besombes garda longtemps son manuscrit sans vouloir le publier; ce ne fut qu'un an avant sa mort qu'il consentit à le faire imprimer, mais à condition qu'il en garderait tous les exemplaires. Cette clause fut respectée de son vivant, et ce ne fut qu'après son décès que quelques exemplaires se répandirent. M. Besombes était un homme très-pieux, pénitent, détaché du monde, toujours occupé de Dieu et de la prière; son livre est édifiant, et son traducteur le compare à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce magistrat mourut à Cahors, le 20 août 1783, âgé de soixante-cinq ans, et dans des sentiments de piété dignes d'une vie passée au sein des pratiques de la pénitence.

BEURON (Marie), de Douvre, près de Caen, fut convertie vers 1630 par Véron. Motifs : contradiction du protestantisme avec la Bible et les Pères.

BEYNAC (DE), mestre de camp d'un régiment de cavalerie, abjura le calvinisme, et le vicomte de Beynac, son frère, suivit son exemple en 1681. Ils appartenaient à une des familles les plus considérables du Périgord.

BEYNIER, riche habitant de Châtillon-les-Dombes, se convertit au catholicisme dans le XVII^e^ siècle.

BIDEN (M.-J.-M.-X.-Ch.), fils de sir Christophe Biden, intendant maritime de la ville de Madras, aux Indes, âgé d'environ vingt-deux ans, né et élevé dans l'anglicanisme, s'était d'abord livré à l'étude des lois. Il avait ensuite résolu d'embrasser la cléricature, et s'était rendu, le 3 novembre 1839, à Bruges, pour s'y préparer sous la direction d'un ministre anglican qui habite cette ville. Bientôt il s'éleva des discussions entre le maître et l'élève, au sujet de la tradition et de quelques pratiques religieuses. Biden commença à fréquenter les églises catholiques; la majesté des cérémonies y toucha son cœur; alors il se mit à faire des recherches avec une prudence au-dessus de son âge, et s'occupa pendant quatre mois, avec un professeur du séminaire, à parcourir, dans les originaux grecs et latins, les témoignages des Pères. Munis de ces documents, il retourna en Angleterre, soumit le tout à la réfutation d'un ministre érudit qui avait été son premier instituteur, revint à Bruges plus catholique qu'il n'en était parti, et se prépara dès lors au baptême.

Après quatre jours de retraite passés au séminaire pour sa préparation prochaine, il se présenta à l'église, où se trouvaient déjà l'évêque de Bruges, M. Corselis, le supérieur, les professeurs et les élèves du séminaire, ceux du collége épiscopal, et les familles anglaises les plus distinguées de la ville. A cette vue, des larmes échappèrent au néophyte. Il songeait certainement à sa famille, à ses amis d'autrefois, à son avenir, encore incertain..... Mais bientôt la grâce l'emporta sur la nature

Les exorcismes d'usage terminés, le professeur Faict rappela les progrès admirables de la religion catholique dans l'univers, et surtout en Angleterre, jadis si féconde en saints. Le néophyte prononça ensuite son abjuration d'une voix ferme. Le baptême lui fut conféré par l'évêque lui-même. M. Berington et madame Thompson remplissaient les fonctions de parrain et marraine. L'évêque lui administra encore le sacrement de confirmation; puis il commença le saint sacrifice pendant lequel M. Biden fit sa première communion. La sérénité de son visage annonçait alors le calme et la joie de son âme. Cette belle cérémonie qui eut lieu à la fin de 1840, se termina par le chant du *Te Deum*.

BIDOUX (Jean), Suisse converti par l'abbé Esslinger, abjura le calvinisme le 7 décembre 1833, entre les mains de l'évêque de Rodiopolis, et le lendemain 8, reçut du même la confirmation dans la cathédrale de Forli.

BIESTER, fils du bibliothécaire du roi de Prusse, homme qui s'était fait un nom par son opposition à la religion, s'était aussi lui-même montré d'abord chaud partisan des doctrines philosophiques et collaborateur ardent du journal littéraire intitulé : *la Bibliothèque germanique universelle*, publiée à Berlin par Nicolaï. Mais plus tard il revint

de ses erreurs, se convertit et abjura en 1818.

BIGGS (Jean), protestant, âgé de plus de quatre-vingts ans et qui résidait à Thorn, abjura en 1822, avec une ardeur et une abondance de larmes qui ont offert le spectacle le plus édifiant; ce respectable vieillard est mort peu après dans les plus vifs sentiments de piété.

BIKART (Hayman-Léopold), juif, né à Wingen, duché de Bade, et âgé de vingt-quatre ans, se convertit et fut baptisé dans l'église de Sainte-Marie *della Scala*, à Rome, le 12 septembre 1830, par le cardinal Zurla.

BILLY (Pierre), de Camilly, près de Caen, fut converti par Véron, en 1630.

BINAS (Marie-Antoinette-Suzanne), du département du Gard, se convertit et abjura le luthéranisme, le 26 décembre 1828, entre les mains de l'aumônier de l'hôpital Saint-Jean, à Perpignan. Elle fit profession de foi publique après avoir reçu le baptême sous condition, communia et fut confirmée le dimanche suivant. Un grand nombre de fidèles assistaient à la cérémonie.

BINDER (le docteur Guillaume), de Louisbourg, au royaume de Wurtemberg, fort connu par son ouvrage intitulé : *du Protestantisme dans sa dissolution intérieure*, ouvrage qui a produit en Allemagne une si profonde sensation. Ce savant professeur, émule et intime ami du docteur Hurter, à la louange duquel il venait de publier un opuscule intitulé : *Frédéric Hurter le régénéré*, imita son exemple, en rentrant dans le sein de l'Eglise catholique à la fin de 1845. Il avait été, pendant de longues années, secrétaire privé du prince de Metternich.

BINOIS (Catherine) et sa sœur, de Caen, converties par Véron, vers 1630.

BINTO (Isaac), juif d'Alger, se convertit et reçut le baptême le 18 juin 1837, à Rome, dans l'église de Saint-François, près le pont Sixte, des mains du cardinal Odescalchi. On lui donna les noms de Charles Leganeri : son parrain était le bailli Candida, lieutenant de l'ordre de Malte.

BIRIÉ, né à Metz, diocèse de Coutances, et élevé dans la religion judaïque, était attaché à l'hôpital maritime de Cherbourg. Instruit de la religion catholique par M. Rauline, aumônier de la marine, ce vieillard sollicita le baptême qu'il reçut le 9 novembre 1842. M. Lauvergne, médecin en chef de la marine, et madame Parseval-Deschênes, femme du préfet maritime, lui servirent de parrain et de marraine.

BIRKS (B. Henry), gradué universitaire, vicaire d'Arley (Northwich), dans le Cheshire, abjura l'anglicanisme à Oscott, le 28 novembre 1845.

BIRON (Mlle DE), âgée de vingt-cinq ans, et d'une des plus illustres familles d'Angleterre, où ses parents avaient toujours été l'appui du protestantisme, se convertit et abjura dans l'église des Carmélites, du grand couvent, le 7 juillet 1681, à la suite des conférences de controverse du P. Alexis Dubuc, religieux Théatin.

BISEUIL (Mlle), d'Alençon, née et élevée dans le protestantisme, voulut examiner les bases de sa croyance. La pénétration de son esprit et de son jugement lui en eut bientôt démontré l'erreur : les lumières du P. de La Rue, jésuite, lui aidèrent à dissiper ses derniers doutes; et malgré la résistance de ses parents, elle abjura solennellement en mars 1680.

BIZINGANI, fils d'un des principaux chefs de guerre de sa nation, reçut, le 29 janvier 1846, à Munich (Bavière), les sacrements de baptême et d'eucharistie. Né à Hohila, sur la rivière du Humat, l'un des affluents du Nil bleu, au midi du Sennaar, il était au service du comte de Bassenheim. Le jeune nègre mahométan avait été enlevé par des marchands d'esclaves indigènes, et après beaucoup de vicissitudes et d'aventures, il avait trouvé dans son dernier maître, qui lui avait rendu la liberté, un protecteur généreux qui lui procura la connaissance du christianisme. Le grand nombre de personnes qui assistaient à son baptême étaient profondément émues de la foi et de la piété du jeune néophyte.

BLAGRAVE (J.-H.), esquire, Anglais, se convertit en 1846.

I. — BLAIR (DE), issu d'une famille noble d'Ecosse, mais né en France, se convertit avec toute sa maison et ses proches, en juin 1682, et publia les motifs de sa conversion

II. — BLAIR, avocat à Pau, se convertit au catholicisme, et fut l'un des signataires de la délibération publique, du 12 juillet 1685, par laquelle les protestants de la ville de Pau renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée. (Voir l'*Introduction.*)

III.—BLAIR de Fayole (DE), président à mortier au Parlement de Metz, homme d'un profond savoir, d'une vertu et intégrité singulières, se convertit au catholicisme. Après lui madame de Blair, sa femme, fit abjuration entre les mains de l'évêque de Metz, en octobre 1686.

BLANC (LE), protestant, du diocèse de Châlons, se convertit vers 1621.

BLANCHARD (Jacques), militaire protestant, condamné pour désertion, manifesta à l'archevêque de Spolète, avec dix autres détenus, le désir d'embrasser le catholicisme. Ce prélat, après leur avoir fait comprendre la gravité de cette démarche, chargea un religieux franciscain, le P. Léopold, d'achever leur instruction. Quand elle fut terminée, le 6 avril 1834, ils abjurèrent à la cathédrale, reçurent le baptême, la confirmation et la communion des mains de l'archevêque qui leur adressa une pieuse allocution sur la vérité de la religion. Ils eurent pour parrains des ecclésiastiques et des hommes distingués de la ville de Spolète.

BLANCHET, ministre protestant à la Rochelle, se convertit et abjura le 1er janvier 1665.

BLEDS (Isabeau, Jacob, et Philippine DE), à Caen, tous trois convertis, en 1630, par Véron. Motifs : incomptabilité du protestan-

tisme avec la doctrine de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

BLES (Jacques de Plumetot, surnommé de), converti à la même époque et par les mêmes motifs que les précédents.

BLEZ (Marie de), convertie à la même époque et par les mêmes motifs.

BLIN (Aaron), juif, originaire de Metz, et né le 16 octobre 1790, se convertit à l'âge de trente-huit ans. M. Pierre, curé de Saint-Pierre de Nancy, l'instruisait depuis assez longtemps. Son baptême eut lieu dans la chapelle du séminaire de Nancy, le 31 août 1823. Il édifia tous les assistants, reçut les noms d'Emmanuel-Michel, et eut pour parrain M. Bertrand de Maison-Neuve, lieutenant général en retraite ; et pour marraine, Mme de Bourgogne; c'était le dernier de quatre frères qui avaient successivement embrassé le christianisme. Marié à une catholique, leur mariage fut béni suivant les règles de l'Eglise.

BLOUET de Camilly, de Caen, converti vers 1630, par Veron.

I. — BLUM (Mlle), écrivit elle-même l'historique détaillé de sa conversion et de sa vie jusqu'à son entrée dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire. Quelque longue que soit cette relation, nous la donnons en entier, et comme document authentique écrit de la main d'une convertie, et comme histoire intime d'une âme montrant quelle joie accompagne et suit, malgré toutes les épreuves, le retour complet à Dieu.

Relation de Mlle Blum, écrite par elle-même.

« Pour la plus grande gloire de Dieu, je me rends au désir des personnes pieuses qui veulent savoir comment j'ai eu le bonheur de parvenir à la profession de la foi catholique, en les suppliant, et toutes celles qui liront cet écrit, de se joindre à moi pour en bénir et en louer le Père des miséricordes : à consulter la modestie chrétienne, il me conviendrait mieux de tenir cachés des événements qui me concernent; mais comme ils sont de nature à édifier le prochain et à faire admirer la bonté gratuite du Seigneur sur les âmes les plus égarées, j'ai cru faire une chose qui lui serait agréable, en racontant avec simplicité, comment des ténèbres de l'hérésie je me vois aujourd'hui transportée au sein de la lumière, et d'enfant de perdition que j'étais, je suis devenue enfant de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

« Née de parents attachés à la secte de Calvin, depuis que j'ai été capable de réfléchir j'ai eu la pensée de renoncer à ma religion, pour embrasser celle des catholiques.

Dès que j'en ai entendu parler, j'en ai conçu autant d'estime que de mépris pour la doctrine des protestants. Je prenais plaisir à faire raconter à mes parents en quoi consistait la religion des catholiques, et quelles étaient leurs pratiques principales. Ils croyaient m'en donner de l'éloignement, en me disant qu'elle imposait le jeûne et la pénitence ; mais comme j'apprenais tous les jours l'Evangile qu'on nous faisait réciter de mémoire dans notre jeune âge, je leur répondais que Notre-Seigneur avait jeûné quarante jours. Peut-on rien faire de mieux, ajoutais-je, que ce que le bon Dieu lui-même a fait pendant qu'il a vécu sur la terre avec les hommes, surtout si on le fait pour son amour? Car, il me semblait que rien ne devait coûter, dès qu'on agissait par ce motif qui adoucit tout ce qu'il y a de plus rude et de plus austère. Aussi je n'étais nullement effrayée de la peinture affreuse qu'on s'efforçait de me faire de la religion catholique. Voyant les protestants tourner en dérision les cérémonies de l'Eglise romaine, et en particulier le signe de la croix, je demandais ce qu'on disait en le faisant. Quand j'eus appris qu'on nommait les trois personnes de la Sainte-Trinité, j'en conclus que les catholiques étaient donc plus dévots aux trois personnes divines que les protestants.

« Persuadée que cette pratique n'avait rien que de louable, je m'accoutumai à suivre, étant seule, l'exemple des catholiques de la Suisse, imprimant le signe de la croix avec le pouce sur le front, la bouche et le cœur, j'étais fort touchée lorsqu'on me racontait la passion de Notre-Seigneur. Je ne pouvais entendre cette histoire sans être attendrie jusqu'aux larmes. J'aurais beaucoup aimé à faire ma prière à genoux, ce que les protestants ne font jamais, priant toujours assis. Je le faisais en particulier, et surtout lorsque je me mettais au lit. Prenant ma couverture sur mes épaules, je priais Dieu en cet état, jusqu'à ce que le sommeil m'eût contrainte de me mettre sur mon chevet: ce que je demandais le plus, c'était la grâce d'être vertueuse.

« Lorsqu'il passait quelque religieux dans le pays, je courais avec empressement pour le voir, et je recevais avec plaisir les petites images qu'il me donnait. Ma mère ne voyait cela qu'avec peine. Elle soupçonnait mon inclination pour la religion catholique. Plus je lui faisais de questions sur ce qui s'y pratiquait, plus elle s'appliquait à réprimer ma curiosité et à m'indisposer contre ceux qui en faisaient profession. Elle croyait y réussir en me répétant qu'il y avait eu des protestants assez malheureux pour se faire catholiques, et tomber ainsi dans la damnation éternelle. Le ton de persuasion qu'elle prenait alors ne m'en imposait point ; loin d'ajouter foi à ses paroles, je regardais au contraire la religion protestante comme une voie de perdition. Ma mère y était fort attachée, ce qui m'affligeait beaucoup. Tout éloignée qu'elle était du chemin du salut, elle n'en avait pas moins de zèle à nous faire observer les dix commandements de Dieu, et remplir le devoir de la prière avec beaucoup de fidélité, d'attention et de respect. Manquions-nous aux plus petites choses, elle nous punissait, ne souffrant pas même que nous tournassions la tête. Elle nous faisait répéter souvent cette prière : « Mon Dieu, « ôtez-moi ce cœur de pierre, et donnez-moi « un cœur de chair toujours docile à votre « grâce. »

« Le temps de faire ma première communion étant venu, je la fis; c'est-à-dire que j'assistai à la cène. Je pris le morceau de pain qu'on me présenta ; je donnais la main au ministre, cérémonie par laquelle je protestais que jamais je ne changerais de religion ; mais pensant bien autrement, car j'étais toujours dans la même volonté d'y renoncer. Ma mère, devant qui je dissimulais, devenait tous les jours plus inquiète ; elle témoignait sa crainte à mon père qui lui répondit qu'en fait de religion il ne voulait point gêner ses enfants, mais qu'il leur laisserait toute liberté de suivre leurs inclinations, n'étant point opposé du tout à la religion catholique.

« Après un séjour de quinze jours à Bade, nous revînmes à notre maison. Au bout de quelques jours arriva la mort de mon père, âgé seulement de trente-un ans. Il parla de Dieu tout le temps de sa maladie. Lorsqu'il était en santé, son occupation la plus ordinaire était de composer des cantiques sur les psaumes de David, qu'il chantait ensuite en jouant des instruments. Lorsqu'il vit approcher sa fin, il fit appeler ses enfants. Nous étions cinq, j'étais l'aînée, et j'avais quinze ans. Il nous donna sa bénédiction, nous dit plusieurs choses édifiantes, nous recommanda de craindre et d'aimer Dieu, nous inspira le mépris des grandeurs du monde, ajoutant bien d'autres avis qui nous touchèrent jusqu'aux larmes. Mais ce qui frappa le plus tous ceux qui étaient autour de son lit, c'est qu'il annonça que dans la suite on verrait arriver dans sa famille des choses singulières, auxquelles on ne s'attendait pas : sans doute il voulait parler des grâces et des miséricordes du Seigneur sur mon changement de religion. Il dit encore d'un petit frère, le dernier de la famille, qui n'avait pas deux ans, et qui était un bel enfant: « Ce petit serait bien heureux s'il plaisait à « Dieu de le retirer de ce monde, ce serait « un ange dans le ciel, car son baptême est « bon. » Quelques moments après, cet enfant, qui se portait très-bien, entra dans des convulsions affreuses, et mourut dans la même minute où mon père rendit le dernier soupir. On le lui mit entre les bras dans la bière où il fut enseveli. Cet événement, qui eut pour garant beaucoup de témoins, dont quelques-uns vivent encore, frappa tout le monde. Dans la même année je perdis encore ma mère, ma grand'mère et une petite sœur. Nous restâmes trois enfants sous la conduite d'une tante qui nous prît avec elle.

« Je pensais alors qu'il me serait bien plus facile d'embrasser la religion catholique. Je m'occupais sans cesse des moyens d'exécuter mon projet. Je méditais de m'enfuir à Bade ; mais la proximité du lieu me faisait craindre que ma tante ne vînt bientôt à me découvrir, et ne me fît revenir chez elle. Portant continuellement mon désir dans mon cœur, je priais ardemment Dieu et la sainte Vierge de faire naître quelque occasion favorable de consommer enfin mon projet. Elle n'arriva qu'une année après de cette manière. Une de mes cousines avait demeuré quelque temps à Lyon, où elle avait appris le français. On prenait beaucoup de plaisir dans notre famille à entendre parler cette langue ; et cela était nécessaire pour le commerce que nous faisions. Je proposai à ma tante le voyage de Lyon, où il me serait facile de l'apprendre. Pour la faire consentir à mon projet, j'alléguai le besoin que j'avais de parler français aux marchands avec qui nous avions à traiter ; et de peur qu'elle ne soupçonnât mon véritable dessein, en toute occasion je témoignais beaucoup de mépris pour les catholiques. Ce double stratagème me réussit ; j'obtins ce que je désirais, et je me regardai dès lors comme à la veille du bonheur auquel j'aspirais depuis longtemps. Je partis en septembre 1762; j'avais seize ans.

« J'arrivai à Lyon chez un parent protestant, où je fus bien reçue. Mais comme peu de jours après il m'échappa de dire : Je voudrais bien me faire catholique, ce bon accueil ne dura pas ; on pensa même à me renvoyer en Suisse. Cependant Dieu ne le permit pas. Mon cousin, et les autres protestants du quartier, qu'il consulta, opinèrent tous que pour me faire abandonner mon dessein, il fallait me traiter durement. On en vint là sans nul ménagement. Au moindre mot de plainte, on me disait que si je n'étais pas contente d'être ainsi traitée, il fallait retourner au pays d'où j'étais venue. Je pris le parti de souffrir de bon cœur ces mauvais traitements pour l'amour de Celui qui a tant souffert pour moi.

« J'avais cette intention dans le cœur, quoique je ne susse pas la rendre à Notre-Seigneur et la lui offrir. Mon grand désir était de mériter par cette résignation la grâce de devenir bientôt catholique. Je ne demeurai pas longtemps chez ce cousin, parce que les domestiques étaient catholiques, et qu'il craignait qu'ils ne favorisassent mon dessein. Il me plaça dans Lyon chez d'autres protestants qui n'en agirent pas mieux avec moi. Je passai ainsi l'hiver à éprouver toutes sortes de rebuts, de rigueurs et de mépris. Mes péchés en méritaient bien davantage.

« Je m'appliquais cependant à étudier la langue française. Ce n'était pas sans beaucoup de peine ; mais je ne pouvais rien entreprendre sans la savoir. J'allai un jour chez les dames de Saint-Pierre, pour essayer si je pourrais me faire comprendre. Je leur parlai assez longtemps sans qu'elles entendissent rien à mon langage, ce qui me jeta dans la plus profonde tristesse. Je me retirai le cœur noyé d'amertume et inconsolable de me voir toujours protestante.

« Je n'osais en cet état offrir mes prières à Dieu, persuadée qu'il ne pouvait les agréer dès que je n'étais pas dans la vraie Eglise. Au retour de la belle saison, on me conduisit à la campagne dans une maison située à la Guillotière, où les protestants se réunissaient pour y passer le temps en jeux et en

parties de plaisir Je ne sus pas résister à la tentation, et l'exemple m'entraîna; je me proposais toujours d'être plus retenue le lendemain, mais était-il venu, j'oubliais mes résolutions. Je demeurai là jusqu'à la fin de juin. Je savais alors assez de français pour déclarer mon dessein; voici les premières démarches que je fis : je m'adressai à une boulangère, et la priai de me ménager chez elle une entrevue avec le curé de la paroisse. Elle alla aussitôt l'avertir. Ne pouvant venir lui-même, il envoya son vicaire. Je fis part à celui-ci du désir que javais d'être catholique ; il y applaudit, et après m'avoir représenté qu'il fallait au plus tôt m'instruire des mystères et des vérités de la foi, il me promit de venir tous les matins dans cette maison où je me rendrais secrètement. Je lui parlai longtemps, mais il eut beaucoup de peine à me comprendre ; il m'entendit assez cependant pour mettre en peu de jours un grand calme dans mon esprit. Une semaine n'était pas encore écoulée, que je rencontrai le curé ; je lui ouvris mon cœur. Il m'encouragea beaucoup et me fit espérer un bon succès.

« Mais la conférence que j'avais eue avec lui vint tout aussitôt à la connaissance des protestants. Dès que je fus rendue chez eux, on me demanda pourquoi je parlais aux prêtres ; je répondis qu'ils étaient aussi honnêtes hommes que les autres. — Ne voulez-vous pas, ajouta-t-on, vous faire catholique ? — Je m'en garderais bien, répliquai-je. Ils comprirent que je dissimulais, et me menacèrent de tout dire à M. Cherbe, mon parent. Dès le lendemain, en effet, il fut instruit. Son premier mot fut qu'il fallait incessamment, et sans m'en prévenir, me faire partir pour la Suisse. Dieu permit que la fille qui m'avait dénoncée vînt me dire en secret : « Demain on vous conduira dans « votre pays. » Prenant toujours le ton de la dissimulation : « La bonne nouvelle ! lui dis-je, « je reverrai donc bientôt ma famille ! » Le soir, je fis paraître une joie extrême de mon prochain départ. Mais faisant semblant d'aller me promener au jardin, j'allai témoigner ma peine au curé et prendre son conseil sur le moyen de m'évader au plus tôt, ne pouvant me sauver sur-le-champ comme je l'aurais désiré. « Revenez demain de grand « matin, me dit-il, vous vous réfugierez chez « M. Perrot, près de la cure, et vous y de- « meurerez jusqu'à ce que je vous aie « trouvé une place. » Je retournai donc à la maison, toute saisie de crainte de manquer mon coup. Je ne fis que trembler et prier toute la nuit. A trois heures, je me lève bien doucement, prends de mes habits ce que je peux en emporter, faisant un sacrifice du reste, et sors sans que personne ne me voie ni ne m'entende. Je me rends chez M. Perrot, qui me cache dans une chambre, que jappellerais mieux un trou ou une étroite prison, éclairée par un carreau de vitre. Je fus obligée de demeurer là tout le mois de juillet, et d'y endurer des chaleurs excessives ; je faisais pitié à toutes les personnes de la maison. Elles étaient si occupées qu'elles oubliaient quelquefois de m'apporter à manger. Je souffrais autant de la soif que de la faim dans cette longue et dure captivité. Je m'affligeais de ne pouvoir ni lire ni travailler. Pier Dieu, pleurer et dormir, c'était tout ce que je pouvais faire. Ne voyant personne, je n'apprenais pas la langue. Le curé et le vicaire, qui ne me comprenaient guère, venaient rarement me voir ; ils attendaient pour m'instruire que je susse parler. Oh ! combien je me désolais le jour et la nuit ! Quoi ! me disais-je, toute baignée de larmes, me voilà donc reduite à ne savoir plus ce que je suis, car je ne suis ni protestante ni catholique. Terrible situation ! Je veux renoncer à ma religion, et je ne puis embrasser la véritable. Mon Dieu ! ne me tirerez-vous pas d'une si cruelle extrémité ? Quand serai-je fille de votre Eglise ! C'était pour moi un supplice de voir mon abjuration retardée. Pour comble de malheur, le curé étant tombé malade, pouvait d'autant moins me trouver un asile, que les protestants me cherchaient partout, et faisaient grand bruit pour me découvrir. Ils allaient de maison en maison, vinrent jusqu'à celle où j'étais, et ouvrirent même la porte de ma chambre. Le lieu était si obscur qu'ils n'avancèrent pas. Dieu permit donc que je ne fusse point aperçue. Comme je tremblais lorsque je les entendis ! Une autre fois que M. Perrot m'avait fait descendre pour dîner en famille, il vint une demoiselle protestante qui me considéra sans me reconnaître, parce que j'étais vêtue en paysanne. Le jour de sainte Anne, ma patronne, on m'apporta un bouquet ; j'ignorais que c'était sa fête : je lui adressai une prière en allemand ; ce fut la première fois que Dieu m'inspira d'invoquer les saints ! Depuis ce temps-là j'ai eu beaucoup de confiance en leur intercession, ne doutant point de leur pouvoir auprès de Dieu.

« A la fin de juillet, le curé me fit venir chez lui. Je le priai de me permettre d'aller à l'église. Il devait se faire ce jour-là une procession à Notre-Dame de Fourvières, pour demander la pluie. Il me dit que je pouvais y assister et entendre la sainte messe. De peur que les protestants ne me reconnussent j'y allai en habit de paysanne. Jamais je n'avais assisté à la messe. Je fus tout étonnée, voyant les ornements et les cérémonies dont j'ignorais les significations. A chaque partie du saint sacrifice, je faisais comme les autres. Ainsi, au *Confiteor*, je frappai ma poitrine ; à l'Evangile, je me tenais debout ; à l'Elévation, je m'inclinais sans adorer Dieu, ne sachant pas qu'il était réellement présent dans l'hostie. De retour au presbytère, je demandai au curé ce que représentait tout ce que j'avais vu faire au prêtre, et en termes si singuliers qu'il ne pouvait s'empêcher de rire. Ses réponses me satisfirent et m'édifièrent tellement, qu'avec les plus grands sentiments de respect pour la sainte messe, il m'inspira un désir ardent d'y assister de nouveau. Je le priai de me placer. Peu de jours après, il

me fit entrer chez les demoiselles Balard à la Guillotière ; c'était une maison de piété. Le vicaire vint m'instruire très-assidûment. Dieu m'accorda une facilité qui l'étonna et m'étonna moi-même. Au bout de deux mois le curé désigna la fête de saint Denis pour recevoir mon abjuration. J'étais grandement impatiente de devenir fille de l'Eglise.

« Mais il survint la veille de cette fête un accident qui devait faire manquer la cérémonie ; étant à la messe avec Mlle Balard, je me sentis attaquée d'un point de côté auquel se joignit une fièvre violente ; je me mis au lit, et la nuit fut si orageuse qu'on me crut au moment d'expirer. Ces demoiselles me donnèrent un remède qui me guérit si parfaitement, que le matin il ne restait pas même de trace de mon mal. Je me levai et je me rendis à la messe paroissiale ; c'était un dimanche. On avertit le public, qu'après vêpres une protestante devait faire abjuration. A l'heure indiquée l'église se trouva pleine; à défaut du curé, qui était encore malade, ses vicaires firent la cérémonie. On chanta le *Veni, Creator*, puis on exposa le Saint-Sacrement et on donna la bénédiction. On me le présenta pour l'adorer. Mon cœur en ce moment tressaillit de joie. La présence de Notre-Seigneur me frappa si vivement, qu'il me semblait le voir devant moi, plein de gloire et de majesté, m'attirer à lui par les charmes de sa personne et la tendresse de son amour. J'éprouvai un saisissement si extraordinaire dans tout mon corps, et de si fortes impressions dans mon âme et dans mes sens, que je crus ne pouvoir y survivre. Il se passa en moi des choses que je ne puis rendre, ce qui dura environ un quart d'heure. Revenue à moi, je versai beaucoup de larmes de consolation. Je répondis à toutes les demandes qu'on fait en pareil cas, avec toute l'effusion de mon cœur. Je prononçai ensuite mon abjuration, la torche à la main, et fis une profession de foi. On chanta le *Te Deum*. Je me retirai de l'église dans un contentement parfait, au comble de mes vœux d'être enfin catholique. Je ne cessais de bénir le Seigneur d'une si grande grâce. Tout le monde me félicitait, jusqu'aux petits enfants qui me suivaient, touchaient et baisaient ma robe. Quelques peines et quelques attaques que j'aie essuyées depuis cette époque, la seule pensée que j'étais catholique me faisait tout supporter avec joie ; par la miséricorde divine, je me trouve si affermie dans ma foi, que quand je verrais tout le monde l'abandonner, loin, ce me semble, d'en être ébranlée, je la signerais de tout mon sang. Oui, si Dieu me trouvait digne de la couronne du martyre, ce serait le plus ardent de mes vœux : jusqu'à présent jamais je n'ai été tentée de me repentir de mon changement, quoique je me sois vue entièrement abandonnée de mes parents, privée de toute ressource, mal nourrie, mal vêtue, obligée de gagner mon pain à la sueur de mon front. Tout m'est devenu doux par cette seule pensée, C'est pour avoir embrassé la religion catholique que je suis réduite à cet état de détresse et de pauvreté. Dieu me tenait lieu de toutes choses ; j'aimais mon indigence, et contente de mon sort, je bénissais sans cesse la divine miséricorde de m'avoir retirée de mes erreurs. Je ne puis comprendre comment on peut offenser Dieu, après tout ce qu'il a fait pour notre salut. Ah ! le ciel me préserve d'encourir jamais sa disgrâce ! Mon abjuration faite, j'entrepris ma confession générale ; la première fois que je me présentai à mon confesseur, je ne savais que dire, rien ne m'a jamais tant coûté. Malgré mon extrême répugnance, je fis ma confession à trois reprises, une fois par semaine, je craignais beaucoup de la faire mal ; pour apprendre à la bien faire, j'eus la simplicité d'écouter une dame qui se confessait, ce qui me donna bien de l'ouverture pour m'exprimer ; je ne savais pas que je faisais mal, quoique je sentisse intérieurement quelque peine, car il me vint en pensée que la confession devait être secrète, et que, comme je n'aurais pas voulu qu'on eût entendu ma confession, je faisais donc mal d'écouter celle des autres. Je ne cachai point ce que je venais de faire aux demoiselles chez qui je demeurais. Elles m'éclairèrent, et quoiqu'elles excusassent ma faute en faveur de ma bonne foi, elles me recommandèrent de m'en confesser, ce que je ne manquai pas de faire. Je fis ma première communion le jour de la Toussaint, et je la fis avec une onction intérieure qui remplit mon âme de joie. Il me serait bien difficile d'exprimer les sentiments dont elle était pénétrée et les douces impressions qu'elle ressentit : ce fut pendant mon action de grâces que le Seigneur me donna l'attrait de la vie religieuse, et le désir d'entrer dans l'ordre de Sainte-Claire, pour y expier, dans les austérités de la pénitence, la vie sensuelle que j'avais menée jusqu'à ma conversion. Je ne tardai pas à faire les démarches nécessaires pour y être admise, et m'informai des règles qui s'y observaient ; tout ce qu'on m'en disait d'effrayant ne faisait qu'enflammer mon désir. Je fis quelques essais, couchant sur la paille, marchant pieds nus, pratiquant d'autres austérités ; tout cela m'était plus doux que les plaisirs dont j'avais joui dans ma famille où rien ne m'était refusé. Je tâchais de cacher mon dessein. Cependant la joie que je faisais paraître lorsque je parlais de la vie des filles de Sainte-Claire, le faisait soupçonner. Vous voulez être religieuse, me disait-on ; je répondais que n'ayant point de dot, je ne pouvais espérer ce bonheur, mais que le monde ne me serait jamais rien ; j'attendais le moment de la Providence, et je me confiais en elle.

« Entre les différentes impressions que j'éprouvais alors, aucune ne m'affecta plus vivement que celles auxquelles donnait occasion le son des cloches pour les morts ; pensant une fois que ceux de mes parents qui n'étaient plus n'avaient point de suffrages de l'Eglise, je fus si émue, que je m'en

allai tout éplorée trouver mon confesseur qui ne put s'empêcher de mêler ses larmes avec les miennes. « Tout ce que vous avez « à faire, me dit-il, c'est d'adorer les juge- « ments de Dieu, sans vouloir les pénétrer, « et d'éloigner toutes ces pensées de votre « esprit. » J'ai beau faire, toutes les fois que cette pensée me revient, et qu'en me souvenant du sort de mes parents morts, je me rappelle encore que les vivants sont hors de la voie du salut, je ne puis m'en consoler.

« A la fête de Noël j'assistai à la messe de minuit ; j'y fus singulièrement touchée à la vue du saint enfant Jésus couché dans la crèche; j'étais dans une telle admiration et si transportée des merveilles de ce mystère, qu'il me semblait être à Bethléem, occupée à rendre mes hommages à ce Dieu sauveur, et à le remercier de ma vocation à la foi catholique. Je me consacrai de toute l'étendue de mon cœur à son service, j'aurais voulu passer là toute la nuit; je ne sortis de l'église qu'en me faisant beaucoup de violence. La majesté des cérémonies me ravissait, je pleurai longtemps de dévotion et de joie ; mais en même temps je fus vivement affligée de voir plusieurs catholiques assister sans respect aux saints mystères, et méconnaître ainsi la grâce que Dieu leur avait faite de naître dans le sein de la vraie Eglise. A la vue du crucifix je ne pouvais retenir mes larmes. A la bénédiction du saint sacrement, il me semblait que mon cœur se fondait en amour aux pieds de Notre-Seigneur; et aux jours de communion surtout, je m'oubliais tellement pour me perdre en lui, que plusieurs fois je demeurai cinq heures de suite en sa présence, croyant n'y avoir passé qu'un moment; j'aurais voulu, s'il eût été possible, y demeurer toujours. Un cœur qui a goûté une fois combien le Seigneur est doux, ne trouve plus dans toutes les choses de la terre que dégoût et amertume.

« J'eus dans ce même temps la consolation d'apprendre la conversion d'un protestant qui avait fait son abjuration à Lyon peu de temps après moi, L'événement fit beaucoup de bruit ; il mérite d'être connu, en voici l'histoire en peu de mots: Ce protestant rencontra dans cette ville un prêtre qui portait le saint sacrement à un malade; tout déconcerté de se trouver là, pour éviter une compagnie qu'il avait en horreur, il fuit de rue en rue. Chose singulière! le prêtre le suivait pas à pas, n'ayant pas d'autre chemin à prendre pour aller à la maison où il était appelé. Ne se possédant plus, il entre comme un furieux par la première porte qui se présente, et monte jusqu'à l'étage le plus élevé, mais c'est précisément la maison du malade, et au moment où il se croyait bien loin de ceux qu'il voulait éviter, il voit, en se retournant, le saint sacrement tout près de lui. Le prêtre entre dans la chambre où il devait l'administrer, et cet homme se trouve renfermé au milieu de tout le peuple qui occupait l'escalier, sans pouvoir s'échapper par aucun endroit. Le voilà tout étourdi et comme hors de lui-même. Au même instant un coup de la grâce le frappe intérieurement : « Eh « quoi ! se dit-il à lui-même, je fuis Dieu qui « me poursuit, comme si je pouvais lui ré- « sister ! Non, me voici, Seigneur, je suis « vaincu par votre présence, je me prosterne « à vos pieds, vous rendant hommage de ma « foi; je me rends à vous; je crois ferme- « ment que vous êtes réellement présent « dans cette hostie; vrai Dieu et vrai homme, « né d'une vierge, et mort sur une croix pour « mon salut, j'abjure dès à présent toutes « mes erreurs, et je vous serai fidèle jusqu'à « la mort. » Aussitôt, adressant la parole au ministre de Jésus-Christ et au peuple qui l'accompagnait, il dit: « Je prends à temoin « cette assemblée de mon serment : Je crois « le mystère de la sainte eucharistie que « j'ai rejeté jusqu'à ce jour, et je jure de con- « server cette foi jusqu'à la mort. » Il n'y eut personne qui ne tressaillît de joie à la vue de ce miracle de la grâce, et qui n'en bénît le Seigneur avec transport. L'administration faite, le néophyte prend un flambeau et accompagne le saint sacrement jusqu'à l'église. Il a persévéré dans ses bons sentiments, s'est fait instruire, est rentré, par une abjuration solennelle, dans le sein de l'Eglise, et ne s'est plus fait connaître que par la vie la plus édifiante. Tout ceci arriva dans la semaine de la Passion.

« Pour revenir à moi, chaque jour j'admirai de nouveaux traits de la divine Providence en ma faveur; forcée de gagner ma pension par mon travail, depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit j'étais occupée à faire des mitaines de laines, et obligée d'aller les vendre dans la ville.

« Je rencontrai une dame à qui je fis compassion. Devinant, après m'avoir considérée, que je n'avais point été élevée à ce métier-là, elle me prit tout ce que j'avais de marchandise, et m'en donna le double de ce que je demandais. Ce n'est pas la seule fois que pareille chose me soit arrivée. Chaque mois je gagnais dix-huit livres; j'en payais quinze pour ma pension, et le reste servait à mes petits besoins. Je trouvais ma pension très-forte, vu qu'on ne me nourrissait qu'avec du gros pain, des fèves, des truffes ou autre choses semblables, et en trop petite quantité. Je n'étais pas accoutumée à un si médiocre ordinaire, mais Dieu voulait me faire expier mes sensualités passées. M. le curé, touché de ma situation, me mit dans une maison où il ne m'en coûtait que douze livres, et j'y étais mieux nourrie; mais comme elle était très-fréquentée, je ne m'y plaisais pas. Il n'y avait pas un mois que j'y demeurais, lorsqu'un de mes cousins arriva à Lyon et me fit chercher pendant trois jours par ses domestiques, pour m'apporter de la part de ma tante de l'argent et des habits. Il découvrit enfin que j'étais à la Guillotière. On vint me dire qu'un de mes parents me demandait, et s'annonçait comme envoyé par ma famille. Je frissonnai et fis difficulté de le voir. La demoiselle de la maison m'y obligea et eut

la complaisance de m'accompagner avec deux de ses parents. Je me présente au voyageur qui, après m'avoir saluée fort honnêtement, entra en conversation et me pressa de retourner en Suisse auprès de ma tante, ajoutant qu'elle était prête à me recevoir, que dès qu'elle me verrait, elle oublierait tous mes égarements, et que mon refus la ferait mourir de chagrin: « Décidez-vous, mademoiselle, « me dit-il en finissant, j'ai ordre de vous « conduire. » Je lui répondis que cette démarche était inutile, et que jamais je ne remettrais le pied dans mon pays. Je suis catholique, ajoutai-je, et je veux l'être jusqu'à la mort. A ces mots il entra en fureur et se laissa aller à toutes sortes d'emportements. Peu de temps après il s'apaisa et me demanda s'il y avait longtemps que j'étais catholique, je lui répondis : Depuis le mois d'octobre. Il voulut savoir depuis quand je faisais mon séjour à la Guillotière, je le satisfis. « Cela ne vous fait pas grand honneur, « me dit-il, de demeurer parmi des gens de « basse condition. » Je lui représentai que s'ils n'étaient pas de condition, leurs âmes étaient plus agréables à Dieu que la sienne et celles de tous les protestants. Il me présenta cinq cents livres, et me demanda si je reconnaissais la sainte Vierge. « Oui, vrai- « ment, lui répliqu'ai-je.— Hé bien, reprit-il, « en remettant dans sa poche la somme qu'il « venait de m'offrir, la sainte Vierge vous « donnera de l'argent tant que vous en vou- « drez : puisque vous avez en elle tant de « confiance, elle ne vous laissera manquer « de rien. Que vous êtes heureuse! vous « n'avez plus besoin de Dieu pour aller en « paradis, ce sera la sainte Vierge et les « saints qui vous y feront entrer. Voici deux « tabliers de cuisine, ce sera votre apanage; « vous êtes l'opprobre de votre famille et de « tout le pays, nous vous renonçons; adieu.» Je lui répondis : « Et moi aussi je vous re- « nonce, je vous dis un éternel adieu, avec « bien de la douleur de vous voir si attaché « à votre secte. » Je me retirai pour aller lire la lettre de ma tante, elle était écrite sur le même ton que je venais d'entendre; dès les premières lignes, je la jetai au feu.

« En beaucoup d'autres occasions j'ai eu de grands reproches à essuyer et toutes sortes d'injures à supporter; plus d'une fois les protestants m'ont traitée de folle, de cerveau perdu, d'esprit misérablement abusé par l'erreur. Ce qu'on me disait de plus modéré, c'est que j'étais digne de compassion. Ceux qui me plaignaient, appuyée sur les paroles de Jésus-Christ, *Vous êtes pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon église, et jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle*, je les plaignais bien davantage, et plus on s'efforçait d'ébranler ma foi, plus je m'y fortifiais, répétant toujours que je croirais fermement jusqu'au dernier soupir.

« Le jeudi saint, méditant devant le sacré tombeau où reposait Notre-Seigneur, je fus vivement touchée des grands mystères et des cérémonies de l'Eglise. Pendant que je répandais des larmes, il me vint une pensée de prier mon Sauveur qu'il daignât me faire trouver une maison où je pusse travailler à mon salut. Au sortir de l'église je rencontrai l'abbé Hériot, qui, m'ayant abordée, m'offrit ses services, me témoigna qu'il aurait souhaité me connaître plus tôt, et me combla d'honnêtetés. Je le remerciai humblement sans lui demander aucune grâce, et mettant toute ma confiance en Dieu. Le lendemain, vendredi saint, se trouvant avec madame de Claris, qui venait d'assister au sermon de la Passion, il lui fit mon histoire. Elle en fut si touchée, qu'aussitôt elle vint me trouver, malgré le mauvais temps qu'il faisait alors, car le vent était si violent qu'on pouvait à peine marcher. Elle me fit tant d'amitié que j'en étais confuse. La conversation finit par m'inviter à dîner chez elle le jour de Pâques. La seconde fête et le jeudi suivant je m'y rendis; elle me demanda quel parti je voulais prendre. Je lui dis que tout mon désir était d'être religieuse, pour faire pénitence de mes péchés; mais que n'ayant nulle ressource je ne pouvais l'espérer, « Mon « enfant, me répondit-elle, il n'y a rien « d'impossible, confiez-vous en Dieu; je « veux vous avoir chez moi, et vous regarde « dès à présent comme ma fille. » J'acceptai cette offre si gracieuse et si avantageuse pour moi; mon premier mouvement fut d'en remercier Dieu de tout mon cœur, je vis bien qu'on ne perd rien à se reposer sur lui. Je continuai mon petit travail ordinaire, dont le fruit servit à m'équiper, car je manquais presque de tout. J'avais coutume de me coiffer en cheveux, ignorant si cela était contraire à la piété chrétienne. Madame de Claris me fit charitablement des leçons de modestie et de simplicité auxquelles je me conformai avec plaisir.

« Que m'arriva-t-il alors? Du moment que j'eus trouvé plus de secours humains, le goût sensible de la dévotion me fut ôté et je ne me sentis plus cet attrait pour la prière qui auparavant faisait mes délices. La vue du crucifix ne me faisait plus la même impression, les larmes ne coulaient plus. Ce qu'il y avait de plus triste pour moi, c'est que je n'osais plus approcher des sacrements, ni même exposer mon état à mon confesseur, dans la crainte qu'il ne me reprochât de n'être point bonne catholique. A mon ancienne paix avait succédé un trouble et des perplexités qui me désolaient, je me décidai cependant à lui ouvrir mon cœur; ce ne fut pas sans en retirer un grand soulagement; il me fit comprendre avec beaucoup de charité, que dans les commencements Dieu me nourrissait avec le lait des consolations, parce que j'étais une enfant; mais qu'actuellement, comme je devais être plus forte, il voulait me donner une nourriture plus solide, et que je ne devais pas m'attacher à ces goûts sensibles que j'avais éprouvés jusque-là, mais uniquement à Dieu, et qu'il fallait être contente dans quelque disposition où il lui plût de me laisser à l'avenir. Ces avis me furent très-salutaires, mais le calme fut de peu de durée. En peu de temps mes pei-

nes revinrent et augmentèrent. A tout moment je croyais offenser Dieu, tant que je me vis tourmentée par les scrupules. Je n'osais ni boire, ni manger, ni converser, ni dormir; je vivais dans une frayeur et une anxiété continuelles, sans savoir comment je pourrais sortir d'un état si cruel. J'usai encore du remède qui m'avait tant soulagée. Je découvris tout ce qui se passait dans mon âme à mon directeur, je pris même conseil de madame de Claris, ma bienfaitrice. Il n'en fallut pas davantage pour rendre la sérénité à mon esprit et la paix à mon cœur. J'avais un père dans mon confesseur, et dans cette dame une mère pleine de tendresse et de compassion. Je ne puis méconnaître dans les services qu'elle m'a rendus une faveur du ciel et une providence toute particulière.

« Le jour de sainte Claire de cette même année, j'allai dans l'église des religieuses de ce nom, pour y faire mes dévotions. Mon attrait pour cette maison se fit sentir en moi plus que jamais. Je fus même inspirée de m'y présenter; je m'adresse à une sœur qui me promet de prévenir madame l'abbesse. Le lendemain je revins et j'eus un entretien avec elle; je lui témoignai le grand désir que j'avais d'être fille de Sainte-Claire, « et « la vôtre, ma mère ajoutai-je, si vous voulez « avoir la charité de me recevoir. » Elle m'écouta avec bonté et me donna quelques espérances. « Revenez me voir dans quelques « jours, » me dit-elle. Je n'y manque pas; cette seconde fois je trouve une autre sœur à la porte, qui me dit : « Mademoiselle, si c'est « pour vous faire religieuse que vous de- « mandez notre mère abbesse, c'est assez « inutile, à moins que vous ne soyez de « condition; elle n'en reçoit pas d'autres. » Fort étonnée d'un tel langage, je lui répondis avec franchise : « Il est vrai, ma sœur, je « ne suis que fille de marchand; mais serait- « il possible que ces dames, qui se glorifient « de fouler aux pieds la gloire du monde, « prissent garde à la condition? Quoi! je « comptais me présenter dans un asile de la « pauvreté, de la simplicité et de l'humilité « religieuse, et j'y trouve tout l'orgueil du « monde! » Je la quittai ainsi, et j'allai trouver mon confesseur, parce que je craignais d'avoir mal parlé. Je lui racontai mon aventure. Il s'en amusa beaucoup et me dit : « Vous auriez pu ajouter que saint François, « leur père, n'était que le fils d'un marchand; « mais c'est assez d'une fois, n'y retournez « plus. » On me dit que madame l'abbesse, instruite de l'événement, en avait badiné : ce qui me tranquillisa; car j'avais peur que ma réponse ne mît obstacle à ma réception. Je pris sur moi d'aller me présenter de nouveau. On me fit entrer dans la maison, contre mon attente, pour m'examiner de plus près. Je me mis à genoux et baisai la terre. Cette manière d'agir, conforme à leur usage sans que je le susse, plut beaucoup aux religieuses. Dieu me l'avait inspirée, car j'ignorais comment je devais paraître devant ces dames. Je subis ensuite toutes les épreuves qu'elles jugèrent à propos de mettre en œuvre. Elles me rapportèrent plusieurs imputations dont on m'avait chargée calomnieusement. Je ne pus les entendre sans frémir d'horreur. Mes excuses et mes larmes furent toute ma défense. J'étais assurée du témoignage de ma conscience, et je les vis bientôt revenir de leurs préjugés. Dieu avait ses desseins en me mettant à des épreuves si rudes et si mortifiantes. Loin de ralentir mon désir, elles ne firent que l'enflammer davantage. Eussent-elles été plus pénibles encore et plus humiliantes, ce n'eût été rien, pourvu qu'elles se terminassent par ma réception, car mon but, en postulant pour la vie des filles de Sainte-Claire, était de m'exercer à souffrir, de passer mes jours dans la retraite, toute séparée du monde, pour converser uniquement avec Dieu et ses épouses.

« Je ne tardai pas à être reçue. Quelle fut ma joie quand madame l'abbesse me dit en présence de toutes les religieuses : « Vous « voilà notre sœur! » Mon entrée fut remise à six mois, pour me donner le temps d'apprendre bien à lire le français et le latin, que je devais prononcer tous les jours en récitant le grand office. Ce ne fut qu'après ma réception consommée que je fis part de mes démarches à madame de Claris. Elle eut la sagesse de m'éprouver elle-même à son tour. Elle m'objecta la grande austérité de la règle et la faiblesse de mon tempérament. Elle me parla d'un autre couvent où par condescendance à ses volontés, j'allai me présenter. J'y fus parfaitement accueillie; on m'offrit de me recevoir sans dot comme fille de chœur, et l'on me fit beaucoup d'instances pour entrer sur-le-champ. J'eus toutes les peines du monde à m'en défendre. Une voix intérieure me disait que ce n'était pas ma vocation; durant tout le temps de mon entretien avec les dames qui me traitaient si favorablement, je sentais sur le cœur comme un poids qui m'accablait. Leurs caresses ne me plaisaient pas tant que le souvenir des épreuves de Sainte-Claire; je me retirai donc plus persuadée que jamais de ma vocation pour Sainte-Claire : à mon retour, je rendis compte de tout à madame de Claris qui me laissa pleine liberté de suivre mon attrait. Elle continua de m'éprouver, et s'appliqua à dompter mon naturel vif et impétueux, jusqu'à me dire : « Autant de fois que vous suivrez la pétu- « lance de votre caractère, autant de mois « de délai avant d'entrer en religion. »

« Cette dame voulut que j'allasse dans l'intervalle à Ambert, pour apprendre mon travail à de petites filles qu'elle entretenait par charité au couvent des Ursulines, et aussi pour m'y exercer à lire le latin. Le froid était excessif; j'eus d'autant plus de peine à le supporter durant le voyage, que jamais dans mon pays je n'avais souffert des rigueurs de l'hiver. Nous ne sortions de la maison qu'une fois les dimanches et les fêtes, pour assister au prêche; l'âpreté du froid me fit plus d'une fois verser des larmes.

Montée sur un mulet chargé de deux balles, et qui s'abattait de temps en temps, j'étais encore saisie de la crainte de périr à tout moment. Le domestique qui m'accompagnait, homme sage et pieux, me disait : « Sou- « venez-vous, mademoiselle, de ce que « vous disiez si souvent à Lyon : souffrons « tout pour l'amour de Dieu. » Ces paroles m'encourageaient, il me portait compassion. Pour le tranquilliser à mon tour, car il craignait beaucoup pour moi, je chantais de temps en temps, et disais : « C'est pour « Dieu que je souffre ; il faut le faire avec « joie. »

« J'arrivai à Ambert toute mouillée et toute transie, mais à bon port, et sans nul accident fâcheux ; le Seigneur me préparait une nouvelle épreuve. On me fit la plus froide réception. Je n'avais point été annoncée et l'on ne savait qui j'étais Je n'en sus donc mauvais gré à personne ; ce petit contre-temps ne dura que quelques moments; Madame de Boucheron, à qui j'étais adressée, eut à peine lu la lettre de madame de Claris, qu'elle me fit toutes sortes d'amitiés. Je demeurai huit jours chez elle pour attendre la permission d'entrer au couvent ; mais les dames religieuses ne voulurent point m'ouvrir la porte de leur maison, elles craignaient d'être trompées. Leurs craintes se dissipèrent en peu de temps, et j'entrai. La vie que je menais dans cette communauté, quoique la règle en soit beaucoup moins pénible que celle des dames de Sainte-Claire, jointe aux instructions que j'y recevais, servit beaucoup à m'affermir dans le dessein d'embrasser l'état religieux. Les consolations que j'y goûtais furent pour moi comme un avant-goût du paradis. Oh ! combien les délices de l'esprit surpassent celles des sens ! La pénitence et la communion étaient mes plus doux exercices. J'aurais voulu pouvoir passer les nuits entières devant le saint sacrement. Je ne le quittais jamais qu'avec peine pour aller prendre du repos ; plusieurs fois j'ai tenté de demeurer toute la nuit en sa présence, sans qu'on s'en aperçût; mais on m'observait de si près que je ne pouvais y réussir. Tout ce qu'il m'était permis de faire, c'était de passer quelques heures au pied de mon crucifix, pleurant mes péchés et ceux de tous les pécheurs, surtout au carnaval, temps où j'étais bien touchée des désordres qui se commettaient dans le monde. Je priais Notre-Seigneur de m'appliquer les grâces que perdaient les mondains par leurs crimes.

« Après un séjour de deux mois et demi, je fus rappelée à Lyon, et Dieu voulut que le retour fût aussi rude, par la rigueur du froid, que le premier voyage. Mais je ne m'ennuyai pas un moment pendant la route; j'offrais à Dieu mes souffrances en union de ce que Notre-Seigneur avait enduré lorsqu'il voyageait dans la Judée et la Galilée. Je les trouvai bien légères en comparaison de ce qu'il avait souffert pour moi. De retour chez madame de Claris, j'y restai tout le Carême. La troisième fête de Pâques, elle consentit que j'allasse au couvent de Sainte-Claire essayer mon habit. Ces dames, voyant combien j'étais satisfaite après l'avoir pris, et la peine que je témoignai à le quitter et à sortir de leur maison, me gardèrent, à mon grand contentement. Ce fut alors que, le tressaillement dans le cœur, je chantai avec une joie singulière les miséricordes du Seigneur. J'entrai avec une autre demoiselle de Lyon, âgée comme moi de dix-huit ans, qui est un sujet accompli. Nous n'eûmes aucune peine l'une et l'autre à nous accoutumer à la règle : marcher nu-pieds, porter de grosse serge, coucher sur la dure, nous lever à minuit, faire toujours maigre et jeûner souvent, tout cela, et les autres œuvres de pénitence, c'était pour nous un plaisir infiniment au-dessus de tous ceux que nous avions goûtés dans le monde. Il faut l'avoir senti pour le connaître; je regarde donc les jours où je viens d'écrire cette relation comme les plus beaux jours de ma vie. Madame de Claris, que je regarde comme une seconde mère tant elle m'a comblée d'amitiés et de bons offices, m'a fait une visite qui m'a été infiniment précieuse, par le plaisir que j'ai ressenti à lui témoigner toute ma reconnaissance, mais en réservant de conserver toute ma vie dans mon cœur le souvenir de tout ce qu'elle a fait pour moi, et de lui rendre devant Dieu ce qu'il ne me serait plus permis de lui rendre de vive voix; je l'ai priée de trouver bon que je fisse mon sacrifice tout entier, en l'avertissant qu'elle ne me verrait plus que le jour de ma profession et celui de mon enterrement, si je meurs avant elle; car je ne veux plus voir personne du monde, et tout ensevelie au monde, il ne sera plus rien pour moi ; je ne saurai même plus s'il y en a un. Dieu et moi, rien autre chose : je dis un adieu éternel à tout le reste.

« Je me recommande aux prières de toutes les personnes qui liront cette relation que j'ai faite par obéissance. »

Une religieuse de Saint-Ursule d'Ambert nous a laissé encore le récit suivant des traits les plus édifiants de mademoiselle Blum durant le séjour qu'elle fit dans ce monastère. Il complète l'histoire de cette convertie.

« Rien n'est plus admirable, dit-elle, que la conduite dont mademoiselle Blum a donné l'exemple à toute notre maison pendant les deux mois et demi qu'elle a demeuré avec nous. C'est une âme que Dieu a prévenue dès le berceau, quoiqu'elle soit née dans l'hérésie, de grâces particulières. A peine fut-elle capable de discerner la vérité de l'erreur, qu'elle montra autant d'aversion pour celle-ci que d'affection et d'attrait pour la première. La relation qu'elle a faite de sa conversion à la foi et de son entrée en religion serait imparfaite, si l'on n'y ajoutait le tableau de la vie édifiante qu'elle a menée durant son séjour dans notre monastère.

« Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'on la vit, toute néophyte qu'elle était, courir dans les voies de la perfection, et commencer en quelque sorte par où les autres finissent. On

peut dire qu'elle portait la vertu jusqu'à l'héroïsme; sa principale maxime et sa résolution capitale fut de ne rien refuser à la grâce, comme de ne rien accorder à la nature, résolution qu'elle exécuta fidèlement jusqu'au dernier jour. Tous ses soins étaient de chercher son trésor uniquement dans la pureté du cœur et le dégagement de toutes les choses créées, qu'elle regardait comme de la boue. Elle mettait sa gloire dans les humiliations, les mépris et l'abjection. Ses délices étaient la mortification et la pénitence. Ces vertus faisaient son caractère; elle les chérissait entre toutes les autres, et les progrès qu'elle y faisait chaque jour nous la firent bientôt regarder et respecter comme une digne écolière de Jésus crucifié. Son grand désir était de l'imiter en imitant saint François et sainte Claire, qu'elle avait pris pour modèles dès qu'elle avait eu quelque espoir d'être leur fille. Tout occupée de son dessein d'embrasser leur règle, elle en fit les premiers essais par la pratique de la nôtre. Elle la suivait dans tous ses points avec l'exactitude de la professe la plus fervente; toujours levée à quatre heures, pour être la première au chœur, souvent elle se couchait tout habillée. L'oraison était comme son élément; elle y courait comme on court à un festin; souvent elle y versait d'abondantes larmes, et c'était la même chose dans plusieurs autres exercices. Il n'était pas rare de la voir demeurer pendant cinq heures à genoux au pied de l'autel, sans mouvement, ce qui lui arrivait surtout les dimanches et les fêtes : elle n'en sortait que lorsqu'on allait l'avertir pour le dîner.

« Dans ses repas, elle prenait avec tant d'indifférence les aliments qu'on lui servait, qu'elle paraissait ne pas discerner les bons des mauvais. Tout lui était égal, et outre la lecture qui l'occupait habituellement tout entière, on la voyait, pour l'ordinaire, si élevée au-dessus des sens, qu'on jugeait aisément qu'elle ne prenait qu'à regret la nourriture du corps. Plusieurs fois même les impressions que l'oraison avait laissées dans son âme lui ôtèrent la liberté de manger. Quant aux récréations, elles ne lui plaisaient qu'autant qu'on s'y entretenait de l'objet de son amour : toute autre chose lui était insipide. Lorsqu'on voulait l'obliger de se chauffer, quelque froid qu'il fît, elle choisissait toujours la plus mauvaise place, et observait de ne point parler en se chauffant, disant qu'il ne fallait pas prendre tant de plaisir ni de soulagement à la fois.

« Conduite par l'esprit de Dieu qui la dirigeait dans toutes ses œuvres et dans toutes ses conversations, elle suivait les traces de sa lumière sans s'écarter ni s'arrêter. Nous avons remarqué en elle un si grand attrait pour la pénitence, que malgré toute notre vigilance pour la modérer, souvent elle se livrait à des mortifications extraordinaires que nous taisons, parce qu'elles sont plus admirables qu'imitables. Tout ce qu'elle entendait raconter des saints les plus pénitents, elle eût voulu le pratiquer à leur exemple. Elle nous disait que si elle eût connu un ordre plus austère que celui des religieuses claristes, fallût-il l'aller chercher au bout du monde, elle le ferait, tant elle désirait de souffrir pour Dieu. Cette jeune amante du Calvaire était si ingénieuse à se mortifier, que lorsqu'on avait fermé une porte à son zèle, pour se procurer des souffrances elle savait bien s'en ouvrir quatre. Plusieurs fois on lui avait fait défendre certaines austérités par son confesseur; elle obéissait, mais elle en imaginait d'autres encore plus rudes. On eût dit qu'elle en était insatiable. Non, jamais voluptueuse n'a été si ardente pour les plaisirs qu'elle l'était pour la croix. Le premier jour de l'an, comme elle méditait devant le saint sacrement le mystère douloureux de la circoncision de Notre-Seigneur, attendrie jusqu'aux larmes des excès de son amour pour nous, et pénétrée du désir de se sacrifier pour lui sans réserve, elle examina ce qu'elle pourrait lui offrir ce jour-là en esprit de sacrifice. Elle remarqua qu'elle avait mis beaucoup de variété autrefois dans ses ajustements, et l'usage qu'elle faisait encore de son miroir fut à ses yeux une preuve qu'elle n'était pas encore tout à fait guérie de cette infirmité si commune à son sexe; sortie du chœur, elle va le jeter hors de sa chambre et le mettre en morceaux. Rubans, poudre et tout ce qui ressentait encore le goût du monde, elle y renonça dès lors si parfaitement, que depuis ce temps-là, s'entretenir de pareilles frivolités c'eût été pour elle un supplice, tant elle en avait d'horreur. Il n'y avait plus de parloir pour elle; la demandait-on du dehors, elle sortait quelquefois de sa cellule, mais c'était pour aller s'entretenir avec Jésus-Christ au pied des saints autels. Elle n'était visible que pour de vertueux ecclésiastiques qui venaient de temps en temps pour l'instruire. Ces messieurs ont avoué qu'ils y gagnaient autant pour leur propre édification qu'elle pouvait gagner avec eux pour son instruction. Ils la regardaient comme une de ces âmes rares en qui Dieu prend ses complaisances, tant ils admiraient en elle de modestie, de simplicité, de candeur, d'humilité; ils la croyaient si avancée dans cette dernière vertu, qu'ils doutaient si elle était encore sujette aux retours de l'amour-propre. Le désir de plaire aux hommes paraissait entièrement mort en elle, et tous ces mélanges secrets d'intérêts, de vues humaines qui arrêtent tant d'âmes dans la voie de la perfection, semblaient ne trouver nulle entrée dans son cœur. Parfaite sans le savoir, nous croyons pouvoir assurer qu'il est difficile à une âme de s'oublier davantage soi-même, et d'être plus petite à ses propres yeux; comme si elle n'avait aucune connaissance du bien que Dieu opérait en elle, ne vivant que pour son Dieu qu'elle voyait en toutes choses, elle ne tenait à rien de ce qui est créé. Quoi qu'il arrivât, rien ne troublait la paix de son cœur. Tout abîmée dans le sein de son Dieu, elle ne s'occupait que de lui, soupirant sans cesse après le bon-

heur de le posséder et de converser avec lui dans la sainte communion.

« Elle en approchait quatre, cinq et six fois la semaine. C'était alors surtout qu'elle éprouvait tout ce que les communications du divin Epoux ont de plus tendre et de plus amoureux ; transfusion de cœur à cœur, colloques ardents, voix intérieures pleines de charmes et de douceur, silence de tous les sens et repos délicieux en Dieu, union la plus intime et la plus étroite avec lui : voilà ce qui lui était devenu familier. L'esprit saint, qui s'était rendu maître de son âme, lui découvrit les mystères et les secrets les plus cachés. Tous les jours elle devenait plus habile dans ce langage du cœur qui n'est connu que des saints, et dans la science de l'Evangile. Le mépris et la louange, le blâme et l'estime, les éloges et les injures, tout lui était égal, parce qu'en toutes choses elle ne regardait que Dieu, comme elle regardait Dieu en toutes choses. Oui, elle pouvait le dire après saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi.* Portée à tout comme sur les ailes du saint amour, elle semblait n'avoir rien de la vie d'Adam, tant on la trouvait spirituelle et au-dessus des voies ordinaires. Elle charmait par son ingénuité. Elle nous eût dit avec la franchise et la simplicité d'un enfant tout ce que Dieu opérait en elle, si elle avait mieux su s'expliquer en français. Elle le parlait encore trop difficilement, ce qui obligeait son directeur de lui faire mettre par écrit, en allemand, ses bonnes pensées et ses résolutions, qu'il nous rendait ensuite dans notre langue. Nous en avons recueilli ce que nous avons pu savoir et nous en eussions su davantage, si nous nous y étions pris plus tôt, ou même si son travail d'une part, de l'autre ses longs entretiens avec Notre-Seigneur qu'elle ne pouvait quitter, les dimanches et les fêtes nous eussent permis de converser plus souvent avec elle... J'oubliais de dire qu'elle était fort embarrassée lorsqu'elle se préparait à la confession. Avec tout le soin qu'elle mettait à s'examiner elle ne trouvait rien à dire à son confesseur. Lorsqu'elle nous faisait part de ses peines à ce sujet, avec sa candeur ordinaire, et que, pour la mettre sur la voie nous lui demandions, par exemple, si elle n'avait pas eu des distractions ou des négligences dans ses prières : « Mais, répondait-« elle, comment peut-on être devant Dieu, et « penser à autre chose qu'à lui ? »

« Enfin, pour terminer ce récit par trois ou quatre nouveaux traits, notre règle lui paraissait trop douce. Elle ajoutait beaucoup de pratiques qui rendaient sa vie bien plus pénitente et plus parfaite que la nôtre. Aussi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, lui avait-il donné le don des larmes ; grâce qui change en délices les saintes rigueurs de la pénitence la plus sévère. Combien d'heures, pendant la nuit, ou peut-être combien de nuits entières elle a passées devant son crucifix, à pleurer la perte de tant de chrétiens qui abandonnent Dieu dans le carnaval ! Elle ne pouvait se consoler des malheurs où les âmes se précipitent dans ces jours de ténèbres et d'endurcissement. Elle s'offrait à Dieu comme une victime pour obtenir leur conversion. Une fois, la vue de son crucifix qui lui rendait vivement présents les outrages et les cruautés que les libertins renouvelaient alors contre Notre-Seigneur, l'émut si fort, que dans la crainte qu'elle ne succombât sous le poids de la douleur qui accablait son âme, nous la contraignîmes de se distraire, et la retirâmes, comme malgré elle, de la présence de la croix où son amour la tenait comme enchaînée.

« Si quelquefois on lui servait à table quelque chose d'extraordinaire, elle s'en privait et le faisait porter à des malades, presque sans qu'on s'en aperçût, car elle était aussi ennemie de la singularité que les voies de Dieu sur elle étaient singulières. Tout était si naturel dans sa conduite, et elle ressentait si peu l'affectation, qu'elle gagnait le cœur de toutes celles de la maison. On ne pouvait la connaître sans l'aimer. Il est bien difficile, surtout à son âge, de ne pas s'attacher aux personnes qui nous témoignent de l'estime et une affection particulière ; son attachement à Dieu seul tenait son cœur trop fermé aux créatures pour ne pas la préserver de cette imperfection. Tout respirait dans cette belle âme la sainteté la plus aimable, et on eût dit que la vertu était née avec elle.

« Voilà ce que nous avons remarqué dans Mlle Blum, de plus propre à édifier. Nous savons combien elle fait encore de progrès depuis qu'elle est allée s'ensevelir dans le couvent de Sainte-Claire à Lyon : heureuse la maison qui possède un si riche trésor ! Plus heureux ceux qui, touchés de ses exemples, auront le courage de l'imiter ! Heureuse surtout cette généreuse fugitive, de pouvoir dire en toute vérité, d'après les oracles de l'Ecriture : « Pour avoir abandonné la reli-« gion de mes pères, j'ai été moi-même « abandonnée, et depuis mon entrée dans le « sein de l'Eglise, je suis tout étrangère à la « maison où j'avais reçu le jour, n'ayant « plus ni père ni mère, ni sœur, ni proches « ni amis ; mais le Seigneur, selon ses pro-« messes, m'a prise entre ses bras et m'a « conduite dans la maison de ses épouses, où « j'ai trouvé plus de mères, de sœurs, d'a-« mis, que je n'en ai perdu dans le siècle. « Gloire lui soit rendue à jamais ! »

II. — **BLUM**, jeune médecin israélite de Strasbourg, homme fort instruit et fort considéré, ayant été frappé de la conversion miraculeuse de Marie-Alphonse Ratisbonne, et s'étant fait enseigner les vérités de la religion catholique, abjura lui-même le judaïsme en mai 1843.

BLUME (Henri-Jules), professeur de Helmstadt, envoyé au prince Jean-Frédéric de Brunswich pour le dissuader de se faire catholique, se détacha lui-même du protestantisme et embrassa le catholicisme à Ratisbonne, en 1653, demanda sa démission, et entra au service de l'électeur de Mayence.

BLUNT (Mme) et ses cinq filles se con-

vertirent au catholicisme, en 1840, avec plusieurs autres.

BLYTHE (E. Cheveland-), médecin, né à Salem, dans l'état de Massachusets, le 20 janvier 1771, d'une famille épiscopale, se convertit en 1809. Il voyagea dans les Indes et en Europe, et ayant lu, jeune encore, l'*Age de la Raison*, de Thomas Payne, il devint incrédule. Il vit à Paris, en 1795, Payne, qui le confirma dans ses égarements. Cependant d'heureuses inclinations et un esprit droit le ramenaient à la religion; il étudia successivement en Angleterre et dans les colonies le dogme de plusieurs sectes protestantes, des Moraves, de la Nouvelle-Jérusalem, des quakers, des unitaires, dirigés à Londres par Disney, des universalistes, etc., etc., nulle part il ne trouva le caractère de la vérité. La lecture des ouvrages de Priestley lui ôta ses doutes sur la révélation, et celle des sermons de Massillon le toucha beaucoup, et affaiblit ses préventions contre l'Eglise catholique. Etant retourné à Boston en 1805, il voulut conférer avec MM. de Cheverus et Matignon, ecclésiastiques et missionnaires français, dont le premier fut depuis évêque de Boston. De fréquents entretiens avec ces hommes estimables et instruits, et un examen fait avec beaucoup de maturité, de candeur et de bonne foi, décidèrent enfin M. Cheveland Blythe. Il fit son abjuration, avec toute sa famille, dans l'église Sainte-Croix de Boston, le jour de la Pentecôte 1809, et fut confirmé l'année suivante par l'évêque de Quebec. Depuis ce temps, il vécut dans les pratiques de la piété, et publia une *Apologie pour sa conversion*, qui a vu le jour à New-York, en 1815, et dont nous avons sous les yeux une traduction française; cet écrit porte un caractère touchant de franchise et de persuasion.

BO (Benjamin du) escuyer de la paroisse de Saint-Martin, près de Caen, fut converti vers 1630 par Véron. Motifs : Contradiction du protestantisme avec l'Ecriture-Sainte interprétée selon les Pères de l'Eglise des premiers siècles.

BOCACE ou Boccace, illustre par ses ouvrages, et surtout par son *Decaméron*, naquit à Certaldo, en Toscane, l'an 1313. De retour de ses voyages, Bocace, vivement pénétré des conseils et des exhortations touchantes que lui adressait sans cesse Pétrarque, son ami, pour le faire revenir de ses égarements et de la vie licencieuse qu'il menait, se convertit et embrassa avec une extrême ferveur toutes les pratiques religieuses, détesta ses travaux littéraires et résolut de les brûler tous. Cet écrivain, le plus célèbre peut-être de l'Italie, mourut en 1375.

BOCCELLA (Jeanne), épouse du marquis Boccella, majordome de la cour, abjura l'anglicanisme en janvier 1851, dans la chapelle du palais épiscopal de Lucques (Italie). La cérémonie eut lieu à portes closes, et elle reçut le baptême des mains de l'archevêque de Lucques. L'ex-duchesse de Lucques fut sa marraine, et le comte de Orsucci son parrain.

BOECLER (Jean-Wofgang), théologien allemand, originaire de Livonie, d'abord luthérien, occupa différents postes ecclésiastiques en Livonie et en Estonie, puis renonça à ses fonctions en 1697, et quitta ces pays pour se rendre à Cologne, où il abjura le protestantisme et se fit prêtre catholique. Il mourut à Cologne en 1717. Il a publié divers ouvrages en faveur du catholicisme.

BOERSCH (Charles), ancien rédacteur du *Courrier du Bas-Rhin*, dans lequel il avait fait la guerre aux catholiques, se convertit en août 1851.

BOGORIS, roi des Bulgares, se convertit l'an 865 avec une partie de son peuple. Voici comment on raconte cette conversion. Une famine qui affligea son pays le porta à invoquer le Dieu des chrétiens, dont le moine Théodore Comphara lui avait autrefois parlé, et dont sa sœur, chrétienne depuis longtemps, lui disait de grandes choses. La famine ayant cessé, il résolut de se faire chrétien, et on dit qu'il y fut encore excité par un tableau effrayant du jugement dernier que lui fit un moine nommé Methodius, qu'il avait fait venir pour lui peindre des chasses; car il aimait passionnément cet exercice. Il se fit donc instruire, et demanda à l'empereur de Constantinople un évêque, qui le baptisa et le nomma Michel, comme l'empereur.

Mais bien qu'il eût été baptisé de nuit, les grands de sa cour en ayant eu connaissance, excitèrent tout le peuple contre lui et vinrent l'assiéger dans son château. Il ne laissa pas de sortir contre eux, portant la croix dans son sein, et accompagné seulement de quarante-huit hommes qui lui étaient restés fidèles; ceux-ci, quoique en si petit nombre, étonnèrent tellement les rebelles, qu'ils ne purent soutenir le choc, et leur défaite parut un miracle. Le roi fit mourir cinquante-deux des grands, les plus séditieux, et pardonna à la multitude; alors il les exhorta tous à se faire chrétiens, et en persuada un grand nombre. Plein de zèle pour la foi chrétienne, Bogoris abdiqua plus tard et entra dans un monastère où il passa saintement le reste de sa vie.

BOHLENG (Charles), d'une des plus illustres familles de Suède, et capitaine au régiment d'Alsace, se convertit et abjura à Metz, le 15 décembre 1686, entre les mains du P. Alexis Dubuc, supérieur des Théatins, et en présence de plusieurs personnes de distinction.

BOIERS (Jean de) et François de Boiers, son fils, gentilshommes protestants, se convertirent vers 1625, et travaillèrent ensuite eux-mêmes à la conversion de leurs anciens coreligionnaires.

BOIGET, qui avait embrassé la secte de Châtel, abjura en mai 1843, entre les mains d'Etienne Bocci, délégat apostolique de Rome. Ce prélat l'avait entretenu dans plusieurs conférences, et il avait été catéchisé par un religieux de Saint-Jean-de-Dieu. La

cérémonie produisit l'effet le plus consolant et l'émotion la plus douce parmi les assistants, au nombre desquels était le comte de La Tour-Maubourg.

BOINEBOURG (Jean-Christian comte de), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né à Eisenach, le 12 avril 1622, fut employé par le landgrave de Hesse dans diverses négociations, et y réussit si bien que le roi de Suède et le duc de Saxe-Gotha voulurent l'attirer à leur service; mais il embrassa la religion catholique, se rendit à la cour de Mayence, et à la mort de l'empereur Ferdinand III, il fut envoyé à Munich pour savoir si l'électeur de Bavière accepterait la couronne impériale. Il siéga à la diète de Ratisbonne et acquit bientôt dans l'empire tant de considération et de pouvoir, que l'électeur de Mayence, inquiet et jaloux, le dépouilla de ses places, et le fit mettre en prison. Il en sortit au bout de cinq mois, et se retira à Francfort.

BOISCLAIR (Charlotte-Émélie DE), fille du précepteur des princes de Danemark, se convertit et abjura le 1er août 1707 : son abjuration fut suivie le 23 septembre de celle de sa mère.

BOISGELIN (de), protestant converti à Metz dans le XVIIe siècle.

BOISGUILLAUME (de), gentilhomme protestant du Maine, fit abjuration au château Souchelles, le 21 mars 1685, entre les mains de l'évêque d'Angers qui prononça un discours en cette occasion.

BOISNIER, sieur de la Mothe, petit-fils de M. de la Gabte, ministre protestant de Bourgueil, et neveu de M. Amiraut, ministre de Saumur, abjura le calvinisme entre les mains du P. Alexis du Buc, théatin, le 21 juin 1682, en présence de l'abbé de Bourgueil et de M. le commandeur Le Tellier, tous deux fils du marquis de Louvois. La cérémonie se fit dans l'église des Théatins à l'issue de la controverse.

BOITERD (Marie), de Plumetot, fut converti vers 1630 par le prédicateur Véron.

BOLK (Elisabeth), Génevoise, abjura le protestantisme et rentra dans le sein de l'Eglise en 1818.

BOLLÉ (Gustave), de Berlin, âgé d'environ trente-cinq ans, qui avait étudié à Liége et servi comme officier en Allemagne, entra dans le régiment des chasseurs partisans en Belgique où il fut condamné à mort par le conseil de guerre de la province de Limbourg. Atteint à Hasselt d'une maladie du cœur qui fit de rapides progrès depuis sa condamnation, Bollé, qui était protestant, voulut se convertir dans ses derniers moments, et quelques heures avant sa mort, qui arriva le 19 décembre 1840, il fit appeler un prêtre catholique, qui, après un entretien assez long, lui administra tous les secours de la religion. Cette cérémonie produisit le plus grand effet sur un autre condamné, Schneider, qui également demanda à embrasser la religion catholique.

Deux ans auparavant, un docteur luthérien, né à la Haye et habile naturaliste, vint s'établir en Belgique, dans la province de Hainaut. M. Michot, alors curé d'Havinnes, fit sa connaissance, lui parla de la religion et lui expliqua les points contestés par les protestants. L'étranger demanda de son propre mouvement à embrasser le catholicisme; quelques formalités à remplir l'obligèrent à différer et ne firent qu'augmenter ses désirs. Enfin l'abjuration eut lieu le 12 août. M. Michot et Madame de Bousile, comtesse d'Auxi de Thoricourt, étaient parrain et marraine; M. Descamps, doyen de Sainte-Waudru à Mons, et grand vicaire de Tournay, baptisa sous condition le docteur et lui adressa une pieuse allocution. Le néophyte était ému jusqu'aux larmes. M. Michot célébra ensuite la messe à laquelle le nouveau converti communia après avoir prononcé du ton le plus ferme un acte de foi en la présence réelle.

BOLSEC (Jérôme-Hermès), né à Paris et médecin à Lyon, suivit à Genève Calvin dont il adopta les opinions; mais plus tard il se sépara de lui et rentra dans le sein de l'Eglise catholique. Il était théologien, publia la *Vie de Calvin*, celle *de Bèze* et vivait encore en 1580.

BOMEZ, protestant converti vers le milieu du XVIIe siècle.

BON (Moïse LE), ministre protestant du diocèse de Valence, se convertit vers 1660.

BONACORSI (Bonaventure) naquit vers le milieu du XIIIe siècle à Pistoie, en Toscane, où sa famille était l'une des plus distinguées. C'était l'époque des luttes les plus vives entre les Gibelins et les Guelfes. Aussitôt qu'il fut en âge de prendre part aux discordes civiles, il s'y livra avec impétuosité, et finit par devenir un des chefs les plus ardents de la faction gibeline. Tout occupé du soin de soutenir le parti qu'il avait embrassé et de faire du mal à ses ennemis, il étouffait en lui les sentiments de religion et contribuait à causer la désolation dans sa ville natale. Saint Philippe Béniti, s'enfuyant de Florence, dont on voulait le faire évêque, vint prêcher à Pistoie et exhorter ses habitants à cesser leurs funestes divisions. Son discours simple, mais plein d'onction et accompagné de cette bénédiction particulière que le Seigneur accorde aux paroles des saints, produisit des effets merveilleux; plusieurs de ses auditeurs, touchés de la grâce, se convertirent à l'heure même et se réconcilièrent avec leurs ennemis. Mais personne ne profita mieux que Bonacorsi du sermon de saint Philippe. Pénétré de douleur à la pensée des crimes qu'il avait commis, il va se jeter aux pieds du prédicateur, et sans écouter le respect humain, il lui en fait publiquement l'aveu lui demandant la faveur d'être admis dans son ordre. L'homme de Dieu l'embrasse tendrement et lui promet de satisfaire sa demande à deux conditions : la première, qu'il se réconcilierait avec tous ses ennemis et principalement avec les partisans de la faction opposée, qu'il avait si cruellement traitée; la seconde, qu'il réparerait tout le dommage qu'il avait

causé pendant le cours de la guerre civile. Le nouveau pénitent promit tout et remplit fidèlement sa promesse. S'étant prosterné devant tout le peuple, il demanda publiquement pardon à ses concitoyens du mal qu'il leur avait fait, et les sollicita de lui accorder sa grâce. Malgré son orgueil et sa fierté il alla voir ses plus mortels ennemis, et souffrit patiemment les rebuts de plusieurs d'entre eux. Ses restitutions surpassèrent de beaucoup les injustices dont il s'était rendu coupable. Après une confession publique de ses désordres, il reçut l'habit des Servites et donna par cette démarche éclatante un exemple de générosité chrétienne qui porta plusieurs à se convertir. Bonacorsi, qui, pour exprimer la joie qu'il ressentait de son retour à Dieu, avait pris le surnom de Bonaventure, se hâta de se rendre au mont Senario, où il fit de si grands progrès dans la vertu, que saint Philippe le proposait aux autres religieux pour modèle. Après une vie toute sainte, il mourut à Orviette l'an 1315, et fut enterré dans l'église de son ordre, sous l'autel de la Sainte-Vierge. Des miracles opérés à son tombeau et le concours du peuple qui venait honorer ses reliques depuis un temps immémorial déterminèrent le pape Pie VII à approuver son culte, le 23 avril 1822.

BONDI (Rose), juive de Rome, abjura le samedi saint 1828, entre les mains du cardinal Zurla, qui lui donna le baptême, la confirmation et la communion ; elle eut pour parrain M. Brochant de Villiers, de Paris, et pour marraine Mme Lucie Roger.

BONHAJOT (Mlle Louise-Susannne), née dans le protestantisme, fit abjuration entre les mains d'un des vicaires de la métropole de Paris le 1er mars 1822, dans la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

I. — BONIFACE, martyr à Tarse en Cilicie. *Voir* Aglaé.

II. — BONIFACE, juif, converti par Mgr Candide-Marie Frattini, archevêque de Philippes et vice-gérant de Rome, qui lui administra le baptême, la confirmation et l'eucharistie, le 5 décembre 1817, dans l'église de Sainte-Marie-du-Mont

BONNAZ (Jean-Marie), calviniste, né à Nyon, dans le canton de Vaud, fit son abjuration dans la cathédrale de Faenza, Etat-Pontifical, le 3 mai 1836, entre les mains de l'évêque, M. Folicaldi. Il eut pour parrain le comte Mazzolani.

BONNECHOSE (Henri de), avocat, magistrat, fut converti vers 1833 par M. Bautain, professeur de philosophie à Strasbourg, écrivit dans la *Revue européenne* le récit de sa conversion, et devint l'un de nos prédicateurs les plus persuasifs. (*V. Suppl.*, t. II.)

BONNEL (Mme) et ses enfants, protestants à Caen, furent convertis vers 1630, par Véron. Motifs : Contradiction du protestantisme avec la doctrine de l'Ecriture sainte interprétée par les Pères des quatre premiers siècles de l'Eglise.

BONNET (Nicolas), de Caen, converti à la même époque et par les mêmes motifs que les précédents.

BOONE ROWE (James), du collége de Saint-Jean, sous-gradué membre de l'université de Cambridge, abjura l'anglicanisme à Birmingham en novembre 1845.

BORACH-LÉVI, juif, se convertit vers le milieu du XVIIIe siècle. (*Voy. Suppl.*, t. II.)

I. — BORASTUS (Grégoire-Laurent), docteur en droit et en théologie, naquit à Norkoping, en Suède, vers l'année 1584. Il quitta jeune sa patrie, passa du luthéranisme à l'Eglise catholique, et s'engagea au service de la Pologne, alors en guerre avec la Suède. Connu par plusieurs écrits, Borastus était très-savant et s'appelait lui-même chanoine de Cracovie, prévôt de Wischioiwitz, et secrétaire de trois rois de Pologne. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort.

II. — BORASTUS (Etienne), autre Suédois qui quitta sa patrie et rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et qui, selon une tradition populaire de la province où il était né, joua un rôle remarquable à Rome, et devint cardinal.

BORDAGE (Marquis du). Après avoir longtemps cherché la vérité et avoir hésité tant qu'il lui restait le moindre doute, il embrassa la religion catholique, et abjura le protestantisme à Lille, en Flandre, vers la fin de septembre 1686, entre les mains de l'évêque de Tournay. Son fils unique lui avait donné l'exemple quatre mois auparavant. — Un autre du même nom fit également abjuration en 1701.

BORDE (La), proposant protestant, se convertit vers 1695.

BORDENAVE, ministre à Castelnau, en Bigorre, diocèse de Tarbes, abjura le calvinisme, le 4 septembre 1683, entre les mains de M. de Fromentières, évêque d'Aire, en Gascogne, en présence de l'évêque de Tarbes et d'une très-nombreuse assemblée. Il avait eu plusieurs conférences par écrit avec l'évêque d'Aire et en avait reçu des réponses si concluantes que tous ses doutes se dissipèrent et qu'étant entièrement convaincu de la vérité, il la fit connaître à plusieurs personnes de son parti, qu'il ramena au sein de l'Eglise avec cinq de ses enfants.

BORIE, ministre protestant de Pontac, diocèse de Tarbes, se convertit vers l'an 1700.

BORZIVOY, jeune duc des Bohêmes, vers la fin du IXe siècle, vint un jour trouver le roi Suentopoule, dont il dépendait. Le roi le reçut avec honneur; mais au repas, il le fit asseoir à terre, suivant l'usage des païens, car il l'était encore, et ne l'admit point à sa table avec les seigneurs chrétiens. Saint Methodius, sensible à l'injure faite au jeune duc, en prit occasion de l'instruire de la vanité des idoles et de la vérité du christianisme. Borzivoy, ayant bien écouté et réfléchi, demanda le baptême, avec trente de ses comtes. Saint Methodius, après les avoir instruits et leur avoir fait observer les jeûnes solennels, les baptisa et leur donna un prêtre pour les affermir dans la foi. Le jeune duc avait épousé une femme

de la nation des Slaves. Elle se nommait Ludmille et avait beaucoup de zèle pour les idoles. L'exemple de son mari et les instructions du prêtre qu'il avait amené, lui firent ouvrir les yeux; elle se convertit, devint une sainte, termina même sa vie par le martyre, et laissa un petit-fils, qui est aussi compté parmi les saints. Une partie de la nation des Bohêmes suivit l'exemple de son prince, l'autre partie demeura idolâtre. Cette dernière expulsa même le duc Borzivoy, parce qu'il était chrétien, et se donna un autre chef; mais, enfin, la partie chrétienne de la nation eut le dessus. Borzivoy, après s'être refugié près de Suentopoule, fut rappelé et régna tranquillement.

BOSANGUET, avocat, après trois ans d'études et de correspondances avec les premiers théologiens protestants, se convertit en 1840.

BOSANQUET, avoué en Angleterre, abjura l'anglicanisme en 1843.

BOSCH (Pierre-Jean VAN DEN), ancien militaire, âgé de quarante-neuf ans, et encore attaché à l'armée belge, né à Leyde et élevé dans le protestantisme, abjura le 17 avril 1838 entre les mains de Van Thillo, vicaire de Laeken, qui l'avait instruit et disposé à cet acte.

BOSENGUET (DE), l'un des habitants les plus considérables de la ville de Lunel, se convertit en février 1681, à la suite d'une mission, et son exemple fut suivi par tous ses enfants, qui étaient en grand nombre : un de ses fils était lieutenant-major dans un régiment. Cette conversion fit alors tant d'éclat qu'elle fut célébrée par des réjouissances publiques.

BOSSIN (DE), gentilhomme de Champagne, converti au XVII^e^ siècle par le P. Alexis Dubuc.

BOST (Miss Sara), jeune anglaise protestante, abjura le 23 décembre 1822, à Evreux. Cette jeune personne montra un grand courage en cette occasion, et fit cette démarche malgré les oppositions les plus vives. Sa conversion est due au zèle de l'abbé Aubé, vicaire de Saint-Taurin, d'Evreux.

BOTUIDE ou BOTWIN (Saint), martyr et apôtre de la Sudermanie, naquit en Suède de parents idolâtres et fut lui-même élevé dans le paganisme. Etant allé en Angleterre, il fit une partie du voyage avec un saint prêtre, qui l'instruisit des vérités chrétiennes. Botuide se convertit, et, de retour dans sa patrie, il se fit l'apôtre de la Sudermanie, où il détruisit presque partout le paganisme.

BOUCHARD (le P.), jésuite qui avait apostasié et était allé s'établir à Lausanne, où on l'avait fait professeur, poursuivi par ses remords, revint au bercail et fit abjuration à Thonon, le 15 juin 1608, entre les mains de saint François de Sales, qui raconte dans ses *Lettres* combien cette conversion fut un sujet de joie pour lui.

BOUCHART (Olive) fut converti vers 1630 par Véron.

BOUCHIER (Laura), Anglaise, convertie en 1846.

BOUDAN, maître des comptes, ami du baron de Pouget, et son frère, conseiller au présidial de Nîmes, suivirent l'exemple que le baron leur avait donné et se convertirent comme lui, avec un grand nombre d'autres protestants, à la suite de la mission de Véron en 1606.

BOUET (Marie et Rachel), de Caen, toutes deux converties par Véron vers 1630.

BOUGUER (Pierre), savant mathématicien, et membre de l'Académie des sciences de Paris, naquit au Croisic en 1698, fut couronné par l'Académie des sciences en 1717, et choisi en 1736, avec Godin et de La Condamine, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. Bouguer partagea les fatigues et la gloire de ses confrères, fit plusieurs découvertes importantes dans les sciences physiques, laissa un grand nombre d'ouvrages très-estimés et mourut en 1758. Il partageait depuis longtemps l'incrédulité du XVIII^e^ siècle, alors dans toute sa force. Il fut converti par le P. Laberthonie, religieux dominicain, qui nous a laissé lui-même, dans les deux lettres suivantes, le récit de cette conversion et de la controverse pleine de solidité et d'intérêt qui la détermina :

PREMIÈRE LETTRE.

Contenant la relation de ce qui s'est passé pendant la dernière maladie de M. Bouguer, membre de l'Académie des sciences.

« On m'assure, Monsieur, que vous désirez savoir dans quels sentiments M. Bouguer, votre ancien ami, a fini ses jours; je vais satisfaire votre curiosité pour la gloire de Dieu, le triomphe de sa grâce, et la consolation de son Eglise.

« Le 23 juillet, on vint me proposer d'aller voir un académicien attaqué d'une longue maladie, lequel souhaitait d'avoir avec moi des entretiens sur la religion. On me le dépeignit comme un homme qui n'était ni un incrédule décidé, ni un fidèle soumis ; mais qui néanmoins désirait qu'on le convainquît des vérités de la religion. Un sermon, que j'avais à prêcher hors de Paris m'obligea de renvoyer cette visite au 29. Je trouvai, la veille, en arrivant, un billet écrit de la main du malade lui-même, par lequel j'appris qu'il s'était donné la peine de passer chez nous, et qu'il m'invitait à dîner chez lui pour le premier d'août; ce fut là sa dernière sortie. Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que j'éprouvai un secret mouvement de joie, en apprenant, par ce billet, que j'aurais à m'entretenir avec un homme célèbre par la pénétration de son esprit et par l'étendue de ses connaissances. J'ai toujours remarqué qu'il n'y a de difficulté à convaincre de la vérité de la religion, que les incrédules subalternes, les petits génies qui sont incapables de suivre un raisonnement, et qui, aux préjugés du cœur, joignent un grand fond d'ignorance.

« Je ne manquai pas d'aller le voir le lendemain 29 ; mais une potion violente qu'il

avait prise l'avait tellement affaibli, qu'il ne fut pas possible de rien entamer ce jour-là, et qu'il fallut renvoyer notre entretien au premier d'août. Cependant, sur le peu de paroles qu'il m'avait dites, je crus devoir lui écrire une lettre, où, après lui avoir témoigné la part bien sincère que je prenais à l'état de souffrances dans lequel je l'avais trouvé la veille, et lui avoir fait envisager la religion comme pouvant seule lui fournir de vrais motifs de consolation au milieu de ses douleurs, je lui proposais les six vérités, que je le priai de bien examiner; afin que, s'il les adoptait, elles nous servissent de principes, et que nos entretiens en fussent et plus précis et plus utiles.

« I. *Les volontés d'autrui ne peuvent nous être connues que par un témoignage pris hors de nous.*

« II. *Sous un Dieu sage, bon et puissant, l'homme ne peut être dans le désordre ni malheureux que par sa faute.*

« III. *Sous un Dieu juste, l'homme ne peut être misérable sans l'avoir mérité.*

« Comme M. Bouguer aurait pu m'opposer l'exemple des brutes, je le priais d'observer qu'il n'est pas à beaucoup près aussi certain que les bêtes soient misérables, qu'il est évident qu'un Dieu bon et juste ne peut rendre misérables des créatures qui ne l'ont pas mérité; qu'ainsi, on ne peut partir de la supposition incertaine de la misère des bêtes, pour attaquer une vérité aussi évidente que celle qui est énoncée par la proposition.

« IV. *Dieu ne doit rien à l'homme, surtout si l'homme est son ennemi; et l'homme doit tout à Dieu.*

« V. *Dieu ne peut se tromper, ni nous tromper, et l'erreur ne peut jamais venir que de la créature.*

« VI. *La démonstration des mystères, c'est leur révélation; ils sont démontrés vrais, dès qu'ils sont démontrés révélés.*

« Le mardi suivant, à l'issue du dîner, nous entrâmes en matière : M. Bouguer tira ma lettre, relut attentivement les six propositions, et les adopta toutes ; il hésita seulement sur la quatrième, disant que Dieu ne pouvait créer l'homme, sans le douer d'un entendement, d'une raison, d'une volonté, etc. Mais je le priai d'observer que ces facultés appartiennent à la nature de l'homme; qu'il ne serait point homme, s'il en était privé; que comme Dieu ne devait point l'existence à l'homme, qui n'était pas avant sa création, il ne lui devait pas non plus les facultés naturelles; mais qu'ayant voulu créer l'homme, il fallait bien qu'il le créât avec tout ce qui constitue la nature de l'homme, et non pas celle d'un être différent; que ma proposition supposait l'homme fait et non à faire, et que c'était de l'homme ainsi pourvu de tout ce qui appartient à sa nature, que je disais, que Dieu ne lui doit rien, pour marquer que tout ce que Dieu donne à l'homme au delà de sa nature, est purement gratuit, et que l'homme n'a point de droit proprement dit aux bienfaits de Dieu.

« M. Bouguer se rendit, mais il se jeta aussitôt sur les mystères, et me proposa ses difficultés sur la Trinité, et sur la satisfaction de l'innocent à la place des coupables, laquelle ne lui paraissait pas juste, et sur la présence réelle. Au sujet de la Trinité il me dit qu'il paraissait y voir de la contradiction à dire que trois ne font qu'un ; « or, « ajouta-t-il, on conçoit bien que Dieu peut « révéler des choses dont la raison ne peut « comprendre le *comment*, mais peut-on « concevoir qu'il révèle des choses que la « raison voit clairement être contradictoires ? « Peut-il révéler, par exemple, qu'un cercle « est carré ? »

« Je lui répondis que Dieu, la souveraine vérité, ne peut se démentir lui-même et que l'essence métaphysique des êtres n'étant autre chose que l'idée éternelle et immuable qu'il en a, il se démentirait, s'il révélait le contradictoire de leur essence et de ses idées, qu'il ne pouvait donc pas révéler qu'un cercle demeurant cercle, est carré. Mais, poursuivis-je, cela n'a point d'application au mystère de la Trinité ; trois et un ne se disent pas de la même chose. Il y aurait de la contradiction sans doute, si l'on disait que trois dieux ne font qu'un Dieu, ou que trois personnes ne font qu'une personne, parce qu'alors on identifierait le nombre de trois avec l'unité, ce qui est visiblement contradictoire. Mais il n'y a point de contradiction à dire qu'une seule et même nature divine subsiste par indivis en trois personnes. C'est là une de ces vérités révélées dont il ne nous est pas donné de pénétrer le *comment* et qui passent infiniment notre raison.

« Mais, répliqua M. Bouguer, vous ne sa- « vez pas ce que c'est que *personne* en Dieu : « comment donc pouvez-vous assurer qu'il y « en a trois ? »

Je retorquai aussitôt son argument, et je lui dis : « Vous ne savez pas plus que moi, Mon- « sieur, ce que c'est que *personne* en Dieu, « comment donc pouvez-vous assurer qu'il « n'y en a qu'une ou nier qu'il y en a trois ? « Après tout, reprit-il, si nous ignorons ce « que c'est que *personne*, Dieu ne l'ignore « pas, et s'il nous a révélés qu'il est un en « trois personnes, nous devons le croire « encore que nous ne puissions pas le com- « prendre. » J'applaudis à la remarque, sans lui faire apercevoir qu'elle ne pouvait être faite que par un homme qui adopte les divines Ecritures, de peur qu'il ne crût s'être trop avancé. Je profitai de cette ouverture pour lui faire observer que, comme le Fils se dit envoyé du Père, il dit aussi que le Père et lui envoient le Saint-Esprit, ce qui annonce clairement une pluralité de personnes.

« Sur la satisfaction de l'innocent à la place des coupables, laquelle ne lui paraissait pas juste, je lui dis :

« 1° Que Dieu était le maître absolu des « conditions, sous lesquelles il voulait bien « faire grâce au genre humain ; que son bon

« plaisir avait été de lui pardonner au moyen « d'une satisfaction faite à sa justice; et que « les coupables ne pouvant la lui faire, « attendu qu'ils lui étaient odieux, il fallait « bien que quelqu'un agréable à ses yeux « satisfît pour eux : d'où il suit qu'il n'y avait « qu'un innocent qui pût se charger de cette « satisfaction.

« 2° Que dans l'économie de la religion, « les coupables ne laissaient pas toutefois de « satisfaire à Dieu, parce qu'étant devenus « membres de Jésus-Christ par la grâce de « l'adoption, et formant avec lui *le Christ en-* « *tier*, leur satisfaction est celle de Jésus- « Christ même dans ses membres, suivant « ce que dit saint Paul: *J'accomplis* dans ma « chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ. « Qu'ainsi la satisfaction de l'innocent n'a « pas déchargé les coupables de l'obligation « de satisfaire, mais qu'elle a seulement « sanctifié leurs satisfactions et ennobli leurs « souffrances, en sorte que ce qui n'eût été « dans Jésus-Christ qu'un supplice honteux « et stérile, devient, en lui et par lui, un « sacrifice d'expiation, agréable à Dieu et « salutaire à l'homme: en un mot, que de « la satisfaction du chef et de celle des mem- « bres, il ne résulte pas deux satisfactions « indépendantes l'une de l'autre, mais une « seule satisfaction du Christ entier. » Sur quoi je promis de lui lire, le jour suivant, une conférence, dans laquelle je tâche de développer cette matière.

« Sur la présence réelle, M. Bouguer observa de lui-même, que si l'on disait de Jésus-Christ qu'il est et qu'il n'est pas dans l'eucharistie, il y aurait de la contradiction: mais qu'on ne voyait pas évidemment qu'il y en eût à dire que Jésus-Christ est dans l'eucharistie, et qu'il est aussi dans le ciel. Je ne crus pas devoir rien ajouter à sa remarque, puisqu'il ne trouvait plus de contradiction dans ce mystère ; cependant comme le temps se passait à raisonner sur les mystères, je fis observer à M. Bouguer que si nous parcourions toutes les difficultés que l'esprit humain peut fournir contre eux, nous ne finirions jamais ; que je ne m'étais pas engagé à lui démontrer leur accord avec les lumières présentes de notre raison; qu'il n'y avait contre eux des difficultés de notre part que parce que c'étaient des mystères, et non des vérités proportionnées à notre faible intelligence ; qu'il était tombé d'accord, que *Dieu ne peut ni se tromper, ni nous tromper, et que les mystères sont démontrés vrais, dès qu'ils sont démontrés révélés;* qu'ainsi, tout consistait à s'assurer de la révélation, à parvenir à Jésus-Christ, à l'écouter, et à nous soumettre dès que nous l'aurions trouvé et reconnu Fils de Dieu, incarné pour instruire et sauver les hommes. M. Bouguer en convint, et me dit qu'il avait toujours cru la révélation utile; qu'il reconnaissait même que la morale n'avait été bien développée que par Jésus-Christ ; mais qu'il ne lui paraissait pas que la révélation fût absolument *nécessaire*, si ce n'est au peuple ; sur quoi, il fit de grands éloges de Socrate, de Platon, de Cicéron, d'Epictète, qu'il croyait avoir connu la véritable religion.

« Je ne crus pas devoir heurter de front ces diverses assertions; il n'était pas encore temps de lui faire voir que depuis le péché et la dépravation de l'homme, il n'y a jamais eu de véritable religion que par la foi au Médiateur. Je lui accordai donc que les philosophes avaient connu plus de devoirs de la loi naturelle que les autres païens. « Mais, lui dis-je, « vous venez, Monsieur, de me faire un aveu « très-important; vous convenez avec moi « que la révélation est absolument nécessaire « au peuple, qui fait certainement plus des « quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hom- « mes : or l'exception que vous faites d'un « si petit nombre de particuliers à qui vous « ne la jugez pas nécessaire, ne peut être « une raison de nier qu'elle soit absolument « nécessaire au genre humain. Je ne vois pas « dès lors, comment vous pourriez accorder « le refus de cette révélation, avec l'idée que « nous avons tous de la bonté infinie de Dieu, « surtout, si, à la raison de *nécessité* pour le « peuple, nous ajoutons celle *d'utilité* pour « les philosophes eux-mêmes, à qui de votre « aveu la révélation est très-avantageuse. Quels « plus puissants motifs pour croire qu'un Dieu « infiniment bon n'aura pas laissé l'homme « dans ses ténèbres, que l'utilité de la révé- « lation pour le petit nombre des philoso- « phes, et son absolue nécessité pour la tota- « lité morale du genre humain ? Je suis donc « en droit d'en conclure que cette révélation « a été faite, et il ne doit plus être question « entre nous, que du ministère par qui elle « a été faite.

« Je crois cependant qu'on peut démontrer « en rigueur sa nécessité à quiconque ne res- « treint pas la véritable religion au seul culte « intérieur, et reconnaît que l'homme étant « composé de corps et d'âme, et en même « temps membre d'une société, est tenu à « des devoirs extérieurs; qu'il doit faire « hommage à Dieu de son corps, et de tout « ce qui est à son usage, comme de son âme « et de toutes ses facultés; exciter dans ses « semblables par des signes visibles des sen- « timents d'amour, de reconnaissance, de « crainte et de respect, dont il est lui-même « pénétré pour la divinité. »

« Je vis bien que le mot de *démonstration rigoureuse* avait frappé notre profond géomètre; il me demanda avec empressement quelle était donc cette démonstration, et voici de quelle manière je procédai pour remplir mon engagement: « Par tout ce qui a été « dit jusqu'ici, nous pouvons établir pour « demande en supposition accordée, qu'il y a « un Dieu et qu'il exige de nous un culte « quelconque. » M. Bouguer l'accorda, et s'imaginant peut-être mais quoique à tort, que je le soupçonnais d'Athéisme ou d'Epicurisme, il ajouta avec un peu d'émotion qu'il avait toujours reconnu la distinction essentielle du juste et de l'injuste ; la loi naturelle et le dogme d'une autre vie, dans laquelle Dieu rendra justice aux hommes selon leurs œuvres. Après avoir applaudi à ces vérités,

qui cependant ne sont pas au delà du déisme, je lui proposai d'y ajouter les principes suivants :

« I. J'appelle *culte de Dieu* l'hommage que la créature raisonnable doit rendre à son Créateur.

« II. Cet hommage consiste à faire ce que Dieu veut que nous fassions pour lui plaire, à accomplir ses volontés légales.

« M. Bouguer l'ayant accordé, j'en tirai la conséquence suivante : donc connaître le vrai culte de Dieu, c'est connaître ses volontés légales.

« Ce corollaire ne pouvait souffrir de difficultés ; je rappelai alors une vérité déja avouée : *les volontés d'autrui ne peuvent nous être connues que par un témoignage pris hors de nous.*

« Prenons pour exemple les volontés du roi : il est impossible que nous les découvrions avec une entière certitude par la voie du raisonnement. Il faut que le prince nous les manifeste lui-même, ou par la parole, ou par un édit, ou par l'organe de son ministre, ou par tout autre moyen pris hors de nous. La voie de la discussion et du raisonnement peut bien être employée avec succès pour découvrir si le roi a effectivement manifesté ses volontés, si l'édit qui les renferme est authentique, si celui qui s'annonce comme son ministre, est véritablement revêtu de ce caractère. Mais cette voie nous est absolument inutile pour découvrir les volontés intérieures du souverain, tant qu'il ne les manifeste pas au dehors par quelque témoignage.

« A plus forte raison cette voie nous est-elle entièrement inutile pour découvrir les volontés de Dieu, dont les pensées sont infiniment éloignées des nôtres, dont les motifs de vouloir et d'agir sont autant au-dessus de nos lumières que son être est au-dessus du nôtre, et dont les voies sont pour nous un abîme profond et impénétrable. Prétendre connaître ses volontés légales, sans qu'il les manifeste, ce serait prétendre connaître l'inconnu, sans partir d'aucun principe connu. Nous avons le plus grand intérêt à connaître le dessein que Dieu a eu en nous donnant l'être et la vie, la condition fondamentale qu'il a mise à ce don, les devoirs qu'il nous impose, et que nous ne pouvons violer ou méconnaître sans être ingrats et rebelles. Mais encore une fois, quel moyen de connaître ces devoirs, de les connaître tous, de les connaître sûrement? Complétez, nous dira-t-on, l'idée que Dieu vous a donnée de lui-même, et vous y trouverez écrits en caractères éclatants, ce qu'il exige de vous. Mais la première chose que nous découvrons en portant nos regards sur ce grand objet, est la disproportion immense qui est entre son être et nos pensées : il est infini en tous sens, et nous, nous sommes très-bornés. Les volontés qui nous paraissent en Dieu immuables et nécessaires peuvent être fort différentes de nos conjectures et de nos préjugés : tout en Dieu, sa justice, sa sainteté, comme sa nature, est incompréhensible.

« Ses volontés libres surtout nous sont absolument inconnues avant qu'il ait daigné les manifester aux hommes : nous n'avons point assisté à ses conseils, nous ignorons ce qu'il a résolu sur le genre humain, la place qu'il a marquée à chacun de nous dans l'économie de ses desseins et de ses œuvres. Si nous entreprenons de le deviner par les efforts de notre raison, nous nous exposons à un danger évident de nous tromper; et combien les suites de notre méprise et de notre témérité sur un point de cette importance seraient-elles funestes?

« Il est donc visible que nous ignorerons toujours ses desseins et nos devoirs ; que nous n'aurons tout au plus là-dessus que de timides conjectures, et non une entière assurance, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous instruire. Cette manifestation est ce qui s'appelle *révélation ;* sans elle nous serions à jamais plongés dans une affreuse ignorance, ou dans la plus désolante incertitude. Il ne s'agissait plus, après cela, que de donner la forme à la démonstration que j'avais promise, c'est ce que je fis par le théorème suivant :

« Le vrai culte de Dieu ne peut nous être connu que par la révélation.

DÉMONSTRATION.

« Par la seconde définition, et le corollaire qui la suit, le vrai culte de Dieu c'est ce que Dieu veut que nous fassions pour lui plaire, et connaître ce culte, c'est connaître les volontés légales de Dieu; or, par le principe établi ci-dessus, les volontés légales de Dieu ne peuvent nous être connues que par la révélation : donc le vrai culte de Dieu ne peut nous être connu que par la révélation. C'est ce qui était à démontrer.

« La nécessité d'une révélation étant ainsi démontrée, nous conclûmes que Dieu l'avait faite à l'homme en le créant, sans quoi il n'aurait pu en exiger un culte : c'est ce qu'on nomme la *révélation naturelle.* Quant au détail de ce culte, c'est-à-dire à la manière dont les hommes doivent exprimer au dehors les sentiments intérieurs dont ils sont pénétrés envers la Divinité, nous examinâmes laquelle était la plus convenable, ou la révélation *immédiate*, faite à chaque homme en particulier, ou la révélation *traditionnelle*, c'est-à-dire, faite d'abord immédiatement au premier homme, pour la transmettre ensuite à sa postérité par la voie naturelle de l'enseignement; et il nous parut que la révélation immédiate était sujette aux mêmes inconvénients que la voie du raisonnement; que comme chacun prétendrait mieux raisonner que les autres, et qu'il y aurait autant de divers cultes que de divers raisonnements, si la découverte du culte était laissée à notre seule raison, de même chacun alléguerait sa prétendue révélation *immédiate*, et le genre humain ne serait qu'un amas d'illuminés et de fanatiques, qui, n'ayant d'autre règle que leur esprit particulier, nous donneraient les vains systèmes de leur imagination pour des oracles de Dieu même; que, d'ailleurs, on n'y gagnerait rien, puisque outre cette révélation im-

médiate, nous aurions encore besoin d'un signe ou d'un témoignage certain qui nous en garantît la vérité, et nous fît discerner ses leçons des erreurs de notre propre esprit et des préjugés de nos passions, ce qu'on appelle en théologie avoir l'évidence du témoignage, *evidentia in attestante;* qu'ainsi, à quelques principes généraux près, que la raison peut-être est en état de démontrer à chaque particulier, tels que l'existence de la Divinité, l'obligation de lui rendre un culte, etc., la révélation traditionnelle était, à l'égard de tout le reste, la seule convenable, la seule analogue à l'état et aux besoins du genre humain, la seule propre à fixer et à réunir tous les esprits, la seule enfin capable d'établir l'uniformité dans les devoirs et dans le détail du culte divin.

« Nous conclûmes de là que Dieu, par une révélation immédiate, avait instruit Adam de tous les devoirs du vrai culte, pour en transmettre la connaissance à ses descendants par la tradition orale. Nous convînmes ensuite que si, séduits et aveuglés par les passions, les hommes avaient entièrement perdu de vue les devoirs du vrai culte, ils ne pouvaient les connaître de nouveau sans le secours d'une seconde révélation, qui vînt dissiper les préjugés et les ténèbres que la dépravation avait répandus sur une matière où la méprise est un si grand malheur, et la simple incertitude une situation désolante.

« Nous jetâmes alors un coup d'œil sur l'état déplorable du genre humain avant Jésus-Christ, sur les vices et les effroyables égarements qui régnaient alors sur toute la terre. De bonne foi, peut-on dire qu'avant Jésus-Christ le vrai culte fût connu? Et comment aurait-il été connu, lorsque le vrai Dieu ne l'était pas lui-même? Je n'excepte ici que le peuple hébreu, séparé de tous les autres, qui connaissait le vrai Dieu et son vrai culte; mais bien loin que l'exception que je fais de ce peuple détruise la nécessité d'une seconde révélation, elle en est, au contraire, une nouvelle preuve; car il est constant que les Israélites eux-mêmes n'avaient eu la connaissance du vrai Dieu et de son culte que par la révélation, faite d'abord à leurs pères Abraham, Isaac, et Jacob, et ensuite à toute la nation par le ministère de Moïse, sur le mont Sinaï, avec l'appareil le plus imposant et le plus redoutable. Au surplus, cette révélation n'était que la figure d'une autre plus importante, que Dieu promettait de faire un jour par Jésus-Christ à toutes les nations de la terre.

« Excepté donc le seul peuple de la Judée, que connaissait-on de la religion dans tout le reste du monde? On savait tout au plus qu'il existait une divinité, et qu'elle exigeait un culte; mais qu'était-ce que cette divinité, et le culte qui pouvait lui plaire? C'est sur quoi le genre humain était dans la plus grossière ignorance, ou dans les plus monstrueuses erreurs. Une seconde révélation lui était donc nécessaire pour l'instruire de nouveau et de l'objet et des devoirs du vrai culte. Nous remarquâmes encore que tous les beaux principes de morale que l'on trouve épars dans les écrits des philosophes, se réduisent à certains devoirs de l'homme envers ses semblables, mais que les principaux devoirs envers l'auteur de son être, lui étaient absolument inconnus; qu'aucun philosophe, par exemple, n'avait seulement soupçonné que l'homme doive aimer son Dieu; qu'aucun n'avait connu la création, ni, par conséquent, les devoirs qu'exige de nous la qualité de créature envers le Créateur; que les plus éclairés d'entre eux, tels que Socrate, Platon, Cicéron et Sénèque, n'avaient guère proposé que des doutes, des opinions flottantes, incertaines, contradictoires; que les deux premiers avaient été des avant-coureurs de Spinosa; qu'ils ne croyaient l'âme immortelle, que parce qu'ils en faisaient une portion de la Divinité, laquelle, après sa mort, allait se rejoindre à son tout; que les deux derniers étaient des ingrats, des orgueilleux qui osaient traiter d'absurde l'obligation sacrée et inviolable de rendre grâces à Dieu de ce qu'on est homme de bien, comme si la vertu et la sagesse étaient uniquement l'ouvrage de l'homme, et non un don de Dieu. De tout cela, nous conclûmes que, pour ramener les hommes au vrai culte de Dieu, la philosophie humaine était insuffisante, et qu'une seconde révélation leur était absolument nécessaire.

« Tel fut notre premier entretien. Jusques-là, nous n'étions encore que pélagiens, et il me restait à montrer que cette seconde révélation n'était pas seulement destinée à éclairer l'esprit de l'homme, mais à réformer ses penchants et à guérir son cœur, à lui faire aimer les devoirs que la première lui avait fait connaître, à surmonter par un amour plus pur et plus fort, les faux attraits qui l'avaient séduit et corrompu. Mais il fallait auparavant amener M. Bouguer à l'aveu de la dépravation du genre humain par le péché originel, et c'est ce que je fis dans l'entretien du lendemain.

« Je le trouvai dans son lit, d'où il ne sortit plus que pour entrer dans le tombeau. Après m'être informé de son état avec tout l'intérêt que cet homme estimable m'avait inspiré dès le premier moment que je l'avais vu, je lui dis que la religion était moins l'affaire de l'esprit que du cœur; il en convint, et pour entrer en matière, je lui demandai ce qu'il pensait d'une idée de la religion que j'allais lui proposer. « Dieu, lui « dis-je, est notre souverain seigneur, nous « sommes ses sujets, et la religion est comme « le *pacta conventa* entre les souverains et « ses sujets; c'est une alliance réciproque « par laquelle l'homme s'engage par justice « à rendre à Dieu un culte qui lui soit agréa- « ble, et Dieu s'engage par bonté à rendre « l'homme heureux pour le récompenser de « sa fidélité et de son obéissance. »

« M. Bouguer trouva cette idée fort juste. Alors, mettant un peu de vivacité dans mon ton, pour faire plus d'impression sur lui :

« Vous voilà, lui dis-je, étendu sur un lit de « douleur, dites-moi, je vous prie, êtes-vous « heureux? — Hélas ! non, me répondit-il. — « Et le genre humain, poursuivis-je, est-il « heureux? Qu'est-ce que l'histoire des hom- « mes, sinon l'histoire des guerres, des pestes, « des famines, des calamités, des misères, « des injustices, des passions et de tous les « ravages? Cependant, nous désirons tous « invinciblement d'être heureux ; et malgré « ce désir qui fait partie de notre être, nous « sommes misérables. Que peut-on conclure « de là, dès qu'on admet un Dieu, une pro- « vidence et la nécessité d'un culte, sinon « qu'il faut que le genre humain ait manqué « à la condition de l'alliance que Dieu avait « bien voulu contracter avec lui ; qu'il n'a « point rendu à son Créateur les hommages « et l'obéissance qu'il lui devait à tant de ti- « tres, et qu'en punition de son infidélité et « de sa révolte, il est dans le désordre, la « corruption et la misère? »

« M. Bouguer me dit alors que cette obser- vation nous menait au péché originel, et que, contre les règles du raisonnement, je prou- vais un point douteux et obscur, par un autre qui l'était bien plus encore : *obscurum per obscurius*. Je lui laissai le temps de dévelop- per sa pensée ; mais voyant qu'il s'arrêtait, je repris la parole et lui dis : « Non, Monsieur, « mon raisonnement n'a pas ce défaut ; je ne « prouve point le moins obscur par le plus « obscur ; au contraire, je prouve ce qui est « obscur et contesté par ce qui est évident « et ne peut être révoqué en doute. Oui sans « doute, la transmission du péché originel « est un mystère très-obscur, que je n'en- « treprends point de vous expliquer ; mais « n'est-ce pas un fait public et constant, que « nous sommes misérables? N'est-ce pas un « principe également évident et incontesta- « ble, qu'un Dieu bon et juste ne peut tour- « menter des innocents ; ou, comme vous « l'avez avoué plus haut, que sous un Dieu « sage, bon, juste et tout-puissant, nul ne « peut être misérable sans l'avoir mérité? Or, « c'est de ce fait et de ce principe, également « évidents, que je conclus qu'il y a un péché, « un désordre, qui infecte la nature humaine, « et qui nous rend tous dignes du malheur « que nous éprouvons. Ce n'est donc point « par le péché originel que je prouve la reli- « gion, mais c'est par la conviction de nos « misères et de la justice de Dieu, qui ne lui « permet pas de punir des innocents, que je « prouve que nous sommes déréglés, coupa- « bles, ennemis de Dieu, indignes de paraî- « tre en sa présence.

« Les philosophes eux-mêmes, poursui- « vis-je, ont entrevu cette vérité. Saint Au- « gustin nous a conservé des fragments de « quelques ouvrages de Cicéron qui se sont « perdus, dans lesquels cet orateur philoso- « phe est presque chrétien sur cette matière ; « il y conclut, à la vue des misères qui ac- « cablent l'homme, depuis le moment de sa « naissance jusqu'à celui de sa mort, qu'il « faut qu'il se soit rendu coupable de quel- « que grand crime ; et l'on sait que Pla- « ton, dont il faisait gloire de suivre les sen- « timents, conjecturait que les âmes avaient « préexisté dans une autre vie ; qu'elles s'y « étaient souillées par quelque grand crime, « pour la punition duquel elles avaient été « enfermées dans des corps sujets à toutes « sortes de misères.

« Le fait de la chute de l'homme se trouve « encore confirmé par la pratique univer- « selle du genre humain. Partout et dans « tous les temps, on a vu des hommes offrir « à la Divinité des sacrifices expiatoires et « égorger des animaux en leur place, dans « le dessein et l'espérance d'apaiser un Dieu « qu'ils croyaient irrité contre eux. Or, est- « il vraisemblable qu'à l'orient comme à « l'occident, au midi comme au nord, il soit « venu dans l'esprit de toutes les nations « de la terre, d'offrir ces sortes de sacrifices, « si une tradition antérieure à la dispersion « des peuples, et aussi ancienne que le « monde, ne leur eût appris que la nature « humaine est souillée, criminelle, ennemie « de Dieu? Le siècle d'or et le siècle de fer, « tant célébrés par les poëtes, ne sont-ils pas « deux emblèmes des deux différents états « du genre humain? Le premier où régnaient « la paix et le bonheur avec l'innocence ; le « second, où la dépravation et la misère sont « devenues universelles.

« Tout se réunit donc, la révélation, la phi- « losophie, la pratique universelle, la fable « même, pour nous apprendre que l'homme « naît déréglé, corrompu, ennemi de Dieu. « Mais la religion ne nous laisse pas sans res- « source, comme la philosophie ; en nous mon- « trant nos maux, elle nous montre aussi le « remède, elle nous annonce que nous avons « accès auprès de Dieu par un médiateur « qui lui est agréable, et qui nous rend tels « à ses yeux : c'est ce qui nous est attesté « par l'histoire du genre humain ; nous y « trouvons que ce médiateur était annoncé « et attendu de tout temps; Dieu le promet « à Adam qui, par Seth et les autres anciens « patriarches, transmet cette promesse à « Noé. Il est bon d'observer que Noé a pu « la recevoir immédiatement de Mathusa- « lem, et celui-ci d'Adam. Noé, par son fils « Sem, la transmet à Abraham, qui a vécu « avec lui ; et comme Sem a aussi vécu cent « ans avec Mathusalem, qui mourut l'année « du déluge, deux hommes, savoir : Mathu- « salem et Sem suffirent pour former la « chaîne de la tradition depuis Adam jusqu'à « Abraham. Mathusalem a instruit Sem de « la création du monde, de la chute de « l'homme, de la promesse du libérateur; et « il a appris lui-même ces grands événe- « ments du premier homme, père du genre « humain, devenu coupable avec sa posté- « rité et consolé par cette espérance ; Sem de « son côté transmettant tous ces faits à Abra- « ham, y ajoutait celui du déluge dont il avait « été témoin oculaire. Quelle tradition moins « suspecte d'altération que celle qui ne passe « que par deux bouches?

« Cette promesse est ensuite renouvelée à « Abraham ainsi qu'à son fils Isaac, et à son

« petit-fils Jacob, dans des révélations particulières, dont ils transmettent le souvenir « à leur postérité, en dressant des autels, « ou des monuments publics dans les lieux « où Dieu les leur a faites. Un grand peuple « se forme de la famille de Jacob ; alors, de « peur que la promesse ne s'altère en s'éloignant de son origine, ou même qu'elle ne « soit oubliée par ce peuple, comme elle l'était « par tous les autres, elle est consignée dans « un livre dont l'authenticité, dans tous les « faits qui y sont rapportés, est garantie par « plus d'un million de témoins oculaires. Le « peuple la conserve fidèlement durant « quinze siècles ; un roi d'Egypte, grec d'origine, fait traduire ce livre en grec, qui « était la langue la plus répandue de son « temps. La Providence l'ordonne ainsi, afin « que toute la terre ait connaissance de la « promesse que Dieu a faite de bénir toutes « les nations en celui qui sortirait de la race « d'Abraham, par Isaac, Jacob, Juda, Jessé, « David et Salomon. Enfin Jésus-Christ, issu « de tous ces patriarches, paraît sur la terre, « et dit : Me voici ; je suis ce médiateur, ce « libérateur, ce Messie si solennellement « promis et si longtemps attendu.

« Je ne détaillerai point ici, Monsieur, les « preuves multipliées et convaincantes qu'il « donne de la vérité de sa mission ; vous les « connaissez aussi bien que moi ; je remarquerai seulement que les objections que « l'on fait contre ces preuves sont si faibles, « si vaines, si peu sincères, qu'elles ne peuvent éblouir que des esprits frivoles et des « cœurs corrompus. Y a-t-il, je ne dis pas « de la bonne foi, mais de la pudeur, à opposer aux miracles publics, éclatants, incontestables de Jésus-Christ, les prétendus prodiges d'un Vespasien, d'un Appollonius de Thyane ; les oracles de Délos ou « de Delphes aux prophéties de l'Ancien ou « du Nouveau Testament ; l'insipide roman « d'un Philostrate à l'inimitable histoire de « l'Evangile ; le témoignage de quelques enthousiastes qui se sont dévoués à la mort « pour soutenir de vaines opinions à celui « des apôtres, qui ont donné leur vie pour « attester des faits éclatants, où la méprise est « impossible et la fraude encore plus inconcevable ?

« Ils assurent qu'ils ont vu Jésus-Christ « ressuscité, qu'ils ont mangé, bu et conversé avec lui, depuis sa résurrection ; « qu'ils l'ont vu monter au ciel ; que selon « sa promesse ils ont reçu le Saint-Esprit « sous la forme de langues étrangères ; ils « en donnent aussitôt la preuve, en parlant « diverses langues qu'ils n'avaient ni ne « pouvaient avoir apprises ; ils scellent de « leur sang la vérité de leur témoignage, « sans qu'il soit possible à la plus artificieuse « chicane de supposer à leur constance, « d'autre principe ni d'autre motif que l'amour de la vérité. Leur témoignage reçoit, « pendant trois siècles, le dernier sceau de « la certitude historique, par celui de leurs « disciples et des disciples de leurs disciples : « ceux-ci ont soutenu par milliers jusqu'à « la mort, qu'ils avaient vu faire des miracles aux apôtres ; qu'ils les avaient entendus parler diverses langues, et qu'en « croyant à leur parole, ils avaient reçu les « mêmes dons : ce n'est point de leur part « une vaine jactance ; ils prouvent ce qu'ils « disent, en faisant des miracles et en parlant des langues qui leur étaient auparavant inconnues ; de sorte que leurs dons « miraculeux prouvaient ceux des apôtres « et la communication que Jésus-Christ leur « en avait faite par le Saint-Esprit.

« Convenons donc, ajoutai-je en finissant, « que saint Augustin a eu grande raison de « réduire toute la science de la religion à « bien connaître le premier et le second « Adam ; c'est-à-dire la corruption que nous « tirons du premier et la justice qui nous « est communiquée par le second. Le premier « nous a tous éloignés de Dieu, le second « nous en rapproche. Membres du premier, « nous participons à son crime et à la malédiction qui l'a suivi : membres du second « qui s'est rendu malédiction pour nous, « nous sommes associés aux bénédictions « dont il est la source ; nous formons avec « lui ce Christ entier, ce Fils bien-aimé en « qui le Père a mis toute sa complaisance. »

« Autant qu'on peut juger de l'intérieur par les paroles, ce fut là le moment de la grâce. M. Bouguer me dit d'un ton pénétré : « Hélas ! mon père, rien n'est plus vrai « que nous ne sommes que corruption et « péché, que nous sommes par nous-mêmes « indignes de nous présenter devant Dieu ; « que notre cœur est entièrement éloigné « de lui, et que notre corruption ne vient « que de ce que nous ne l'aimons pas. Oui, « lui seul mérite notre amour, et nous n'aimons que nous-mêmes. C'est là un grand « désordre. Nous ne pouvons avoir d'aimable « que ce qu'il nous donne ; et corrompus, « comme nous sommes, nous ne pouvons lui « devenir agréables que par Jésus-Christ, son « Fils unique, notre médiateur, qui a bien « voulu satisfaire pour nous à sa justice, et « par ce moyen nous réconcilier avec lui. « Puis-je espérer que ce divin médiateur « voudra bien encore étendre sur moi sa miséricorde ? Je n'ai été incrédule que parce « que j'étais corrompu. Allons au plus pressé, « mon père : c'est mon cœur plutôt que mon « esprit qui a besoin d'être guéri. » Plein de joie de le voir dans ces bonnes dispositions, je lui dis que le temps de la crainte était passé, qu'il devait s'élever à Dieu par l'espérance, qu'il lui deviendrait propice en considération des mérites de Jésus-Christ ; que non-seulement il pouvait espérer, mais qu'il le devait, parce que Dieu ne nous fait pas moins un précepte d'espérer que de croire et d'aimer ; que la corruption du corps n'est pas une raison de ne pas espérer, puisque Jésus-Christ nous déclare lui-même qu'il n'est venu que pour guérir les malades et convertir les pécheurs ; qu'il y en a d'appelés à la dernière heure comme à la première, et que le seul péché que Dieu ne pardonne pas, c'est de désespérer de sa mi-

sémicorde : que c'était une grâce signalée que Dieu lui avait déjà faite, de l'avoir convaincu qu'il n'était par lui-même que péché et que corruption; qu'il n'y avait de ressources pour lui que dans Jésus-Christ; que Dieu ne lui aurait pas découvert l'extrême misère de son âme, le remède qui pouvait la guérir, le besoin qu'il avait de Jésus-Christ, l'obligation où il était de mettre en lui toute son espérance, s'il n'eût voulu lui faire éprouver la puissante miséricorde de ce libérateur; qu'il est le Dieu des misérables, et que notre misère ne saurait être un obstacle à sa bonté, puisqu'elle en est la matière, que je voyais avec une extrême consolation, que Dieu commençait à lui inspirer son amour, puisqu'il se déplaisait à lui-même, et que la charité seule peut nous faire haïr nos déréglements et notre injustice. Elle seule aussi pouvait former dans son cœur ces sentiments de foi et d'espérance qu'il avait en Jésus-Christ. Il n'y a proprement que la charité qui *croit tout*, *qui espère tout*; c'est d'elle aussi qu'il est dit qu'elle *souffre tout*; qu'il devait donc prendre en esprit de pénitence et d'amour les souffrances qu'il endurait; être bien aise que Dieu appesantît ainsi sur lui sa main paternelle pour le purifier et le guérir; qu'il devait surtout lui offrir le sacrifice de sa vie, s'il le lui demandait, et le prier de l'accepter en l'unissant au sacrifice que Jésus-Christ lui avait fait de la sienne; sur quoi je lui lus cette conférence sur l'esprit de sacrifice, que je lui avais promise la veille.

« Je lui appris enfin qu'on avait eu égard à ses désirs, et qu'on m'avait donné la permission de l'entendre en confession. Je lui dis donc de faire une revue de sa vie la plus exacte qu'il pourrait; et pour la lui faciliter, je lui indiquai pour modèle l'examen de conscience, qui se trouve dans l'instruction sur les *Sacrements de pénitence et d'Eucharistie*, qu'il envoya acheter sur-le-champ. Comme je voulais qu'il avançât dans la connaissance de Jésus-Christ, je lui conseillai de se faire lire l'Epître aux Hébreux, dans l'intervalle où il n'examinerait pas sa conscience, et d'ajouter à cette lecture celle de la belle prière de M. Pascal, pour demander à Dieu le bon usage des maladies, qui est à la suite de ses *Pensées*. Je le quittai enfin fort consolé, avec promesse que je viendrais tous les jours recevoir sa confession et l'aider à la bien faire.

« Je le trouvai le lendemain enchanté des lectures que je lui avais conseillées, et des instructions sur les deux sacrements dont on lui avait lu quelques morceaux. Il s'était aussi fait réciter le soir et le matin les prières des Heures de Noailles. Je ne crus pas devoir le charger de beaucoup de prières vocales. Le cinquantième et le douzième psaume bien médités me parurent suffire à son état; je lui recommandai seulement d'élever de temps en temps son cœur *à Dieu* par de courtes aspirations, telles que celles-ci : « *Mon Dieu, je ne puis rien sans vous : « Mon Dieu, aidez mon incrédulité; mon « Dieu, dites une seule parole et mon âme « sera guérie; mon Dieu, attachez-moi avec « vous à la croix, afin que j'y meure au pé- « ché;* mon Dieu, *ayez pitié de ma misère.* » Il fut toujours fidèle à observer ce que je crus devoir lui prescrire; mais entre toutes les vérités que la grâce avait déjà mises dans son esprit et dans son cœur, aucune n'y avait fait une impression si vive et si profonde que celle qui nous apprend le besoin que nous avons du médiateur et de sa grâce : il était tout pénétré; il y revenait sans cesse; il ne la perdait pas un moment de vue. On voyait bien que ce grand génie ne voulait plus savoir que cette importante vérité, qu'on ne va à Dieu que par Jésus-Christ.

« Cependant, quelque vigueur qu'eût son esprit, qu'il avait aussi présent que dans la santé la plus parfaite, son corps s'affaiblissait de jour en jour; et le médecin m'ayant fait avertir, le dimanche 13 d'août, qu'il pourrait bien succomber à quelqu'une des évacuations qui lui étaient survenues, je le disposai ce même jour à recevoir les derniers sacrements. On lui lut ce qui est dit de celui de l'extrême onction dans le *Catéchisme de Montpellier* qu'il avait dans sa bibliothèque, tandis que je fus moi-même prier le curé de Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse, de venir lui administrer les derniers secours de l'Eglise. De retour auprès du malade, je lui fis faire une exacte profession de foi et tous les autres actes nécessaires en pareil cas.

« Une heure et demie après, M. le curé, accompagné de M. Fouchy, auditeur des comptes, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, en robe de palais, et de M. Chevalier, avocat au conseil, exécuteur testamentaire, apporta les deux sacrements des mourants, et fit, selon l'usage, une exhortation au malade avant l'administration de chacun d'eux. Dès qu'il eut fini, et immédiatement avant la réception du saint viatique, M. Bouguer ramassa toutes ses forces pour faire une profession abrégée de sa foi, qui édifia tous les assistants. Voici quelles furent ses paroles : « Je crois avec simpli- « cité toutes les vérités de la foi, je désire « de mourir dans la foi de l'Eglise catho- « lique, apostolique et romaine; je prie Dieu « de tout mon cœur d'accepter le sacrifice « que je lui fais de ma vie, et de m'accorder « la grâce d'une bonne mort; je suis un « cloaque d'iniquités, mais je mets toute ma « ressource dans les mérites et la miséri- « corde infinie de Jésus-Christ mon Sauveur. » Après le départ de M. le curé, j'exhortai le malade à rendre à Dieu de sincères actions de grâces, et ayant marqué à son domestique ce qu'il fallait lui lire, je le laissai plein de la joie et de la consolation du Saint-Esprit, et regardant ce jour comme le plus grand et le plus heureux jour de sa vie.

« Je me rendis chez lui le lendemain matin, et ne le quittai qu'à midi. J'aurais bien voulu pouvoir passer auprès de lui le reste de la journée, mais j'étais engagé à prêcher

le jour de l'Assomption à Poissy; néanmoins, avant que de le quitter, je voulus de nouveau éprouver sa foi dans les moindres choses, pour m'assurer s'il avait reçu de Dieu cette simplicité d'enfant, dont il avait fait profession en recevant le saint viatique, et qui fait le caractère des vrais fidèles. Je pris donc occasion de la fête que l'Eglise allait célébrer le lendemain, pour lui dire que jusques alors tous nos entretiens n'avaient roulé que sur Jésus-Christ, parce que lui seul est notre médiateur et notre victime, et qu'il s'agissait de ranimer sa confiance en la miséricorde de ce Sauveur tout-puissant; mais que l'Eglise avait toujours cru devoir employer auprès de lui l'intercession de ceux qu'il honore du nom de ses amis et de ses frères, et qu'il a faits rois et prêtres pour la gloire de notre Dieu; qu'il avait vu la veille, avant de recevoir les sacrements, que M. le curé et tous les assistants avaient récité à genoux les litanies des saints, pour les prier d'être ses intercesseurs auprès de Dieu; que parmi ces intercesseurs, il n'y en avait aucun qui pût être aussi agréable à Jésus-Christ que sa sainte mère; que l'Eglise nous faisait réclamer la protection de cette bienheureuse Vierge, principalement pour l'heure de notre mort, dans cette célèbre et ancienne prière : *Sancta Maria, Mater Dei*, etc., que cette prière serait injurieuse à la sainte Vierge, si on ne croyait pas qu'elle pût, ou qu'elle voulût nous aider par son intercession dans le grand ouvrage de notre salut; qu'ainsi il devait s'unir en esprit à l'Eglise, qui allait célébrer les premières Vêpres de sa fête, et se mettre sous la protection de cette excellente créature, la première élue en Jésus-Christ. Aussitôt M. Bouguer récita la prière *Sancta Maria*, etc., et prononça l'*Amen* avec beaucoup de force; ensuite il me serra la main en me remerciant, comme s'il eût eu un secret pressentiment qu'il ne me reverrait plus.

« En effet, deux heures après que je l'eus quitté, ses yeux se tournèrent, on l'entendit tout le reste de la journée s'entretenir de Jésus-Christ, prier et s'exhorter lui-même à la mort. Jamais, quoiqu'il souffrît beaucoup, il ne lui échappa aucune plainte. Vers les sept heures du soir il commença à avoir quelques absences momentanées, qui ne l'empêchèrent pas d'être très-attentif à suivre les prières des agonisants qu'on lui récita. Il ne perdit entièrement la connaissance qu'à trois heures et un quart du matin, et il expira doucement vers les quatre heures.

« Vous trouverez, Monsieur, ma lettre un peu longue, mais j'ai cru que vous seriez bien aise de savoir jusqu'aux moindres circonstances de la conversion d'un homme aussi célèbre que M. Bouguer, qui de plus avait l'avantage d'être votre ancien ami. Je sais d'ailleurs quelle est la joie des gens de bien, lorsqu'ils apprennent que la grâce a fait quelque nouvelle conquête : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*. M. Bouguer avait lu le pour et le contre, et profond mathématicien, je veux dire homme qui approfondit, et qui ne se paye pas de paroles, il avait même assisté très-régulièrement aux différentes instructions sur la religion que j'avais prêchées à Saint-Barthélemy, pendant le carême de 1752; mais cette persuasion qui vient de la grâce n'avait pas accompagné ses lectures; il était ébranlé sans être convaincu, parce que son cœur redoutait la sainte sévérité de la religion. Mais enfin, le moment de la miséricorde étant venu pour lui, son esprit s'est ouvert à la lumière : il a commencé à goûter la vérité, qu'il avait jusqu'alors méconnue ou repoussée. Dans notre second entretien il a eu le bonheur d'être vaincu par elle; il lui a sacrifié sans réserve ses répugnances et ses erreurs. Il a eu dès lors la docilité d'un enfant, Jésus-Christ n'est plus sorti de son esprit, il a toujours été dans sa bouche, ce qui doit faire présumer qu'il s'était fortement établi dans son cœur : je crois, Monsieur, qu'il n'est pas nécessaire de le recommander à vos prières. Vous l'aimiez lorsqu'il vivait, vous ne l'oublierez pas après sa mort : j'ose espérer aussi qu'en vous ressouvenant de lui devant Dieu, vous voudrez bien étendre votre charité sur le faible instrument dont il a plu à Dieu de se servir pour le ramener à la vérité.

« J'ai l'honneur d'être avec respect,

« Monsieur,

« votre très-humble, etc.

« A Paris, le 15 septembre 1758. »

SECONDE LETTRE,

Dans laquelle on continue d'exposer les preuves de la religion, et la réponse aux objections de M. Bouguer.

« Quand j'eus l'honneur de vous écrire, Monsieur, pour vous rendre compte des dernières dispositions de votre illustre ami, M. Bouguer, je ne m'attendais pas que ma lettre dût un jour devenir publique par un grand nombre de copies que vous en avez laissé prendre, et qui en ont produit quantité d'autres. Si je l'eusse prévu, j'aurais donné plus d'étendue à ma narration; j'aurais développé ce que je n'ai fait qu'indiquer; j'aurais rapporté toutes mes preuves, les observations de M. Bouguer et mes réponses. Notre premier entretien dura plus de trois heures : vous pensez bien, Monsieur, que, dans un aussi long espace de temps, il dut se dire de part et d'autre beaucoup plus de choses que je n'en rapporte. Mais, pour ne rien omettre, il aurait fallu faire un livre, et je n'avais dessein que d'écrire une lettre : je vais suppléer, au moins en partie, à mes omissions, puisque vous les jugez utiles; et, sans autre préambule, j'entre en matière.

« Vous avez vu, Monsieur, que la conversation roula d'abord sur les mystères; c'est par où cette espèce de controverse commence toujours. On veut paraître avoir eu quelque raison de douter de la vérité de la religion, et on ne manque pas de se jeter sur les mystères, parce que c'est là le côté de la religion où l'incrédulité croit avoir plus d'avantage. M. Bouguer établit fort judicieusement cette

différence entre les preuves métaphysiques et les preuves morales, que par les premières on prouve la vérité intrinsèque de la chose, et par les secondes on prouve seulement qu'on a raison de la croire vraie. Et comme la vérité ne peut pas être contraire à elle-même, il en conclut qu'on ne peut jamais avoir raison de croire vraie une chose qui, par des preuves métaphysiques, est démontrée fausse.

« Je convins du principe, mais je n'eus garde de convenir de l'application qu'il en faisait aux mystères : vous avez sans doute remarqué dans ce qu'il dit au sujet de celui de la Trinité, qu'il le croyait contradictoire aux notions communes et nécessaires, qui nous apprennent que *trois* font *trois*, et non pas *un;* et qu'*un* ne fait qu'*un* et non pas *trois*. « Or, disait-il, on ne peut jamais avoir « aucune raison de croire que Dieu ait ré- « vélé le contradictoire de ces notions pri- « mitives, qu'il a lui-même gravées dans no- « tre intelligence, et qui sont d'éternelle vé- « rité. » Je lui accordai encore une fois le principe, mais je lui fis observer que l'application qu'il en faisait au mystère de la Trinité n'était pas juste, puisque ce n'est pas de la même chose que nous disons, qu'elle est *un* et *trois* tout ensemble, mais qu'*un* ne se rapporte qu'à la nature, et *trois* aux personnes. « Les notions, lui dis-je, que « vous réclamez, nous apprennent bien « qu'*une* divinité ne peut pas être *trois* di- « vinités, ni *une* personne divine *trois* per- « sonnes divines; mais ces notions ne vont « pas plus loin, et ne nous apprennent pas « qu'une seule divinité ne puisse subsister « en trois personnes divines.

« M. Bouguer n'insista pas; mais, pour « couper court à toute discussion sur les « mystères, je lui lus un petit écrit, que j'a- « vais fait là-dessus un an auparavant. Je « m'en étais muni en allant le voir, parce « que je présumais que j'aurais des objec- « tions à essuyer sur les mystères. Voici la por- « tion de cet écrit qui a rapport à notre sujet.

« Il y a deux parties dans la religion chré- « tienne, la *spéculative* et la *morale*, ce « qu'elle ordonne de pratiquer. On ne repro- « chera point à la religion chrétienne que sa « partie morale soit hors de la portée des « esprits; le reproche tomberait également « sur ce que les déistes appellent la religion « naturelle, à laquelle les déistes veulent « s'en tenir, sans aller plus loin; car la mo- « rale de la religion chrétienne n'est pas dif- « férente de celle de la loi naturelle : c'est de « part et d'autre le Décalogue. La religion « chrétienne, il est vrai, y a ajouté certains « préceptes relatifs à l'état de corruption où « elle suppose le genre humain; mais les « choses ordonnées ou défendues par ces « préceptes n'ont rien qui soit hors de la « portée des esprits les plus simples, quand « ils sont dociles, et qu'ils n'ont pas été cor- « rompus par les sophismes d'une philoso- « phie aveugle et téméraire. Tout le monde « entend ce que c'est que réprimer ses pas- « sions, mortifier sa chair, porter sa croix, « veiller sur soi-même, etc. Un esprit judi- « cieux et conséquent voit aisément le rap- « port qui se trouve entre ces devoirs parti- « culiers et les grands principes de la loi na- « turelle. Il n'est donc plus question que de « savoir si le reproche de n'être pas à la por- « tée de notre esprit tombe sur la partie « dogmatique spéculative de la religion.

« Qu'est-ce que Dieu, suivant la religion « chrétienne, nous ordonne par rapport aux « mystères nous ordonne-t-il de les com- « prendre ? Si cela est, les déistes ont raison, « et la religion chrétienne n'est à portée « d'aucun esprit sur la terre; mais si cela « n'est pas, les déistes ont tort de faire ce « reproche à la religion chrétienne. Or, elle « ne nous ordonne pas de comprendre les « mystères qu'elle prétend que Dieu nous a « révélés. La preuve en est, qu'elle nous « donne elle-même les mystères pour des « vérités supérieures à toutes les lumières « présentes de notre esprit, et que la raison, « avec tous ses efforts et ses ressources, ne « saurait comprendre. Les déistes ne l'igno- « rent pas; donc, puisqu'elle ne nous or- « donne pas de *comprendre* ces mystères, il « est faux et contre la bonne foi, de dire « qu'elle nous ordonne quelque chose qui « est au-dessus de la portée de notre esprit. « Mais la religion chrétienne n'ordonne-t- « elle pas au moins de *croire* des mystères « que notre esprit ne peut comprendre ? Oui, « elle l'ordonne, mais pour lui reprocher « avec justice qu'en cela elle nous ordonne « ce qui est au-dessus de la portée de notre « esprit, qu'on nous fasse voir auparavant « que croire est la même chose que com- « prendre, ou bien qu'il est impossible de « croire ce qu'on ne *comprend pas;* ou bien « enfin que, comme il est au-dessus de « la portée de notre esprit de comprendre « les mystères, il est aussi au-dessus de la « portée de notre esprit d'ajouter foi au « témoignage de Dieu, en supposant même « qu'il nous les a révélés.

« Croire, à proprement parler, ce n'est « pas savoir par soi-même et par ses pro- « pres lumières la vérité de la chose que « l'on croit, c'est seulement ajouter foi à un « témoin qui nous assure que la chose qu'il « raconte est vraie : c'est acquiescer à l'au- « torité de celui qui nous atteste la vérité de « ce qu'il nous dit; et cet acquiescement est « toujours proportionné au degré d'autorité « que nous reconnaissons actuellement dans « celui qui nous parle. Si nous le reconnais- « sons faillible, capable de se tromper lui- « même par faiblesse, ou de vouloir tromper « les autres par intérêt, ou nous refusons « d'ajouter foi à sa parole, ou notre acquies- « cement du moins est accompagné de doute « et de méfiance. Si nous le reconnaissons « infaillible et incapable de se tromper lui- « même et de nous tromper, notre acquiesce- « ment est plein et parfait, il exclut tout « doute et toute défiance. Ce n'est donc pas « proprement la connaissance de la vérité des « choses qu'on nous propose, qui est re- « quise afin que nous les croyions; au con-

« traire, si nous l'avions cette connaissance, « nous ne croirions plus la chose sur le rapport d'autrui, nous la comprendrions, « nous en aurions l'évidence et non pas la « foi. Mais c'est la seule autorité réelle ou « présumée de celui qui nous parle, qui nous « porte à croire la vérité de la chose qu'il « nous atteste.

« Qu'importe, après cela, qu'il soit au-« dessus de la portée de notre esprit de « comprendre les mystères que la religion « chrétienne nous propose comme vrais? « Est-il au-dessus de la portée de notre es-« prit d'acquiescer au témoignage et à l'au-« torité de Dieu, et de croire que les mystè-« res qu'il nous révèle sont véritables? « Est-il rien de plus à la portée de tout « esprit que cet acquiescement, fondé sur « un principe que personne n'ignore, ni ne « peut ignorer, savoir, que Dieu étant la « vérité même, la bonté, la sainteté par « essence, il est impossible qu'il se trompe « lui-même ou qu'il veuille nous tromper? « Qu'on ne dise donc plus que la religion « chrétienne n'est point à la portée de l'es-« prit humain, puisque dans sa partie, même « dogmatique, elle n'ordonne rien qui ne « soit à la portée des esprits les plus sim-« ples, en ne leur demandant qu'un acquies-« cement sans hésitation et sans réserve à « l'autorité et au témoignage de la vérité « suprême, lequel acquiescement est sans « doute le plus noble usage de la raison, et « n'a rien que de facile et d'honorable à « l'homme, comme le reconnaît un auteur « non suspect.

« Il n'y a donc ni bonne foi ni justesse à « dire, comme font les incrédules, que la « religion chrétienne nous ordonne de croire « des choses *incroyables*. Si elle en propo-« sait de telles, nous l'avouons sans peine, « il ne serait ni juste ni possible de les « croire : on ne peut pas plus commander à « l'esprit de croire ce qui est incroyable, « qu'à l'œil de voir ce qui est invisible. Et « les mystères, dit-on, ne sont-ils pas in-« croyables? Non, assurément, à moins que « par une équivoque inexcusable, on ne con-« fonde ce qui est *incroyable* avec ce qui est « *incompréhensible* : croire et comprendre « sont deux opérations de l'entendement « très-différentes, ou qui s'excluent même « mutuellement, comme on l'a déjà observé; « d'où il suit que ce qui est *incompréhensible* « n'est pas pour cela *incroyable*. Une vérité « peut fort bien être *crue* sans être *comprise* ; « afin qu'elle soit crue il suffit qu'elle soit « attestée par un témoin digne de foi; il n'est « pas nécessaire pour cela qu'elle soit com-« prise : elle est croyable dès que celui qui « l'atteste est digne de foi. Ne voit-on pas « tous les jours des gens qui n'ont aucune « connaissance d'astronomie croire, sur la « foi et l'autorité des astronomes, qu'à tel « jour, à telle heure et telle minute, il y « aura une éclipse de soleil ou de lune, en-« core qu'ils ne voient en aucune manière « la cause de ces événements. Si les mystères « de la religion chrétienne sont révélés, il « n'est rien d'aussi *croyable* que ces grands « objets que la foi nous présente, parce « qu'un Dieu qui se manifeste à sa créature, « et qui atteste lui-même ses desseins, ses « volontés, ses œuvres, est de tous les té-« moins le plus digne de foi. On a donc tort « de dire que la religion chrétienne propose « à notre foi des choses tout à fait *incroya-« bles*, et que, par conséquent, elle n'est à la « portée d'aucun esprit : puisqu'au con-« traire, supposé la révélation, rien n'est plus « *croyable* que ce qu'elle nous propose à « croire, savoir, que les mystères révélés « de Dieu sont vrais; et que rien assurément « n'est plus à la portée de tout esprit sage et « docile, que de croire ce que nous dit un Dieu « infiniment digne d'être cru sur sa parole.

« Que les déistes avouent donc que toute « la dispute entre eux et nous ne doit rouler « que sur le *fait* de la révélation. Que d'ob-« jections perdues! Que de déclamations « inutiles! Que de chicanes détruites, dès « qu'on réduit la question à ce point unique, « mais décisif, savoir si Dieu s'est manifesté « à l'homme, s'il l'a instruit de ses volontés, « en un mot s'il y a une révélation. La plu-« part des déistes épuisent toute leur science « métaphysique, toute leur dialectique, tous « leurs talents à attaquer nos mystères, à « prouver que la raison ne peut les attein-« dre, qu'il ne faut ni affirmer ni admettre « ce qu'on ne saurait comprendre. »

« Il faut rendre justice à M. Bouguer, il n'aimait point cette méthode pointilleuse, qui consiste à disputer sans fin et sans fruit, qui chicane sans cesse pour se dispenser de croire : il convint de bonne foi que la révélation une fois établie, toute la religion s'ensuivait nécessairement. C'est aussi, Monsieur, ce que vous me marquez qu'ont dit certaines personnes qui, prévenues contre les termes de révélation *naturelle* et *surnaturelle*, préfèrent leur substituer ceux de *première* et de *seconde* révélation, le surnaturel étant toujours suspect à celui qui ne croit pas. Je ne m'attachai donc pas à lui prouver que Dieu, en créant l'homme, quelle qu'en ait été la cause, ayant perdu de vue cette première révélation, il lui en avait fallu une seconde, qui lui a été faite par Jésus-Christ. On ne peut nier, ce me semble, dès qu'on admet qu'il y a un Dieu et qu'il exige un culte, que la nécessité de cette première révélation ne soit démontrée dans ma première lettre : M. Bouguer l'avoua sans peine. Après une courte discussion, il fut convenu entre nous que Dieu, en tirant le premier homme du néant, avait éclairé sa raison, lui avait révélé ses *volontés légales*, pour être la règle de sa conduite à l'égard de trois objets, avec lesquels il devait avoir des relations nécessaires, savoir : Dieu, soi-même, ses semblables. Nous examinâmes ensuite si, pour ce qui regarde le détail du culte extérieur et visible, il y avait quelque fondement de croire que Dieu eût continué de faire immédiatement à chaque homme la même révélation qu'il avait faite au premier père du genre humain. Cet arti-

cle n'était pas susceptible d'évidence et de démonstration, nous ne pouvions être guidés que par les faits.

« Il est visible, dis-je à M. Bouguer, que si Dieu eût continué de révéler immédiatement par lui-même à chaque homme le détail de son culte, ainsi qu'il l'avait fait à l'égard d'Adam, comme la vérité est une, qu'il ne peut y avoir en Dieu le oui et le non, et que sans doute il n'aurait pas révélé à l'un le contraire de ce qu'il avait révélé à l'autre, tous les hommes auraient continué d'avoir de la divinité et du culte qui lui est dû les mêmes idées qu'en avait eues le premier homme, et jamais rien n'eût été plus uniforme parmi eux que leur religion et leur croyance.

« Or, l'histoire du genre humain nous apprend tout le contraire ; nous y trouvons que non-seulement les hommes perdirent entièrement de vue, fort peu de temps après le déluge, les instructions que Noé leur avait laissées touchant le culte de Dieu, mais encore qu'ils poussèrent la folie et l'impiété jusqu'à tout adorer, excepté le seul Dieu véritable. Nous y trouvons que les Chaldéens, les Indiens et les autres peuples orientaux rendaient les honneurs divins au feu, au soleil, à la lune, à tous les astres. Plusieurs d'entre eux adoptèrent dans la suite l'impiété des deux principes coéternels, indépendants et ennemis. Nous y trouvons que les Egyptiens avaient divinisé leurs hiéroglyphes et leurs symboles ; qu'ils se prosternaient devant des bœufs, des crocodiles, des chats, des chiens et des rats ; qu'ils regardaient même leurs jardins potagers comme autant de pépinières de dieux. Nous y trouvons que les Chananéens, les Phéniciens, les Sidoniens, les Carthaginois, les Gaulois, et nombre d'autres peuples sacrifiaient à la divinité des victimes humaines ; qu'ils souillaient leurs mains et leurs autels du sang de leurs propres enfants ; qu'ils étouffaient dans leur cœur tout sentiment de la nature et de l'humanité, par principe de religion. Nous y trouvons que les Grecs et les Romains eux-mêmes avaient choisi pour leurs dieux des parricides, des adultères, des incestueux, des monstres souillés par les plus grands crimes, et que leur mythologie n'est qu'un détail aussi absurde qu'impie des jalousies, des querelles, des combats, des blessures, des infamies de leurs impures ou imaginaires divinités.

« Je sais bien que les prétendus sages, ou les philosophes éclectiques qui parurent dans les premiers siècles du christianisme, poussés à bout par nos apologistes, rougissaient de l'impiété et de l'extravagance de leur mythologie. Pour en couvrir l'infamie, et donner un sens supportable aux scandaleuses histoires de leurs dieux, ils les tournaient en allégories ; mais ils venaient trop tard ; ces prétendues allégories étaient depuis longtemps révérées par les peuples comme des faits certains et des vérités littérales : elles faisaient le fond de leur religion. C'étaient là leurs mystères et les sujets de leurs fêtes. Et d'ailleurs, quelque tournure, quelque explication que l'on eût voulu donner dans la suite à ces honteuses folies, de pareilles allégories auraient-elles jamais été imaginées ou adoptées, si le genre humain eût conservé avec une exacte fidélité le dépôt de la première révélation ? Une si monstrueuse dépravation, une ignorance si universelle sur l'article de la religion, sont une preuve palpable que Dieu, bien loin d'avoir continué de faire immédiatement par lui-même à chaque homme la même révélation qu'il avait faite au chef de la nature humaine, avait, au contraire, retiré sa lumière du milieu des nations, et les laissait marcher dans leurs voies corrompues, comme il est dit dans nos Écritures sacrées.

« Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans ma lettre précédente touchant les philosophes que M. Bouguer prétendait avoir connu la véritable religion, et que je lui fis remarquer n'avoir été que des athées déguisés, ou des matérialistes, qui sous le nom de Dieu, ou du grand Jupiter, n'entendaient que l'air, le ciel, la nature, ou le hasard ; ou enfin des ingrats, des orgueilleux, des impies, qui refusaient à Dieu la gloire qui lui est due, et croyaient ne devoir qu'à eux-mêmes la vertu, la sagesse, et tous les biens de l'âme. Je rapporterai seulement ici une objection que M. Bouguer me proposa, et la réponse que j'y fis :

« Dieu, me dit-il, a certainement donné à « tous les hommes une certaine mesure de « raison pour se conduire. Ne pourrait-on « pas dire qu'il n'exige que l'accomplisse- « ment des devoirs que leur raison peut dé- « couvrir ? Peuvent-ils être coupables de n'a- « voir pas accompli ce qu'ils ont ignoré ? « L'ignorance n'est point un péché puisque « les anges mêmes sont ignorants et ne sa- « vent pas tout ? »

« Je convins avec lui que la toute-science étant un attribut qui ne peut appartenir qu'à l'Etre infini, ainsi que la toute-puissance, il est autant de la nature des intelligences créées de ne pas tout savoir que de ne pas tout pouvoir. Mais je le priai d'observer aussi, que l'ignorance dans les esprits créés pouvant être la suite et la peine de leur négligence et d'une dépravation volontaire, elle ne pouvait toujours leur servir d'excuse ; qu'il fallait donc distinguer entre les vérités, celles qu'ils sont obligés de connaître et celles qu'ils peuvent ignorer sans leur faute. Au moyen de cette distinction, si raisonnable et si juste, je lui dis que les anges n'ignorent aucune des vérités qu'ils sont obligés de savoir : que quant aux autres, ils n'en connaissent que celles qu'il plaît à Dieu de leur manifester, qu'ainsi l'ignorance de celles qu'il ne leur manifeste pas, n'est dans ces pures intelligences ni un péché, ni un désordre, ni un malheur, mais plutôt une loi de l'ordre immuable, selon lequel la créature ne peut avoir les attributs du Créateur, et une suite nécessaire des bornes de l'intelligence créée. « Je conviens donc, poursuivis- « je, qu'un homme ne sera point coupable

« pour n'avoir pas su les mathématiques ou la « physique, ou le nombre des grains de sable « de la mer, parce qu'il n'y est pas obligé ; « mais il sera très-coupable de n'avoir pas su « ce qu'il devait faire pour rendre à Dieu le « culte qu'il exige, parce qu'il est obligé de « le savoir. Vous êtes tombé d'accord que « Dieu exige un culte de la part des hommes, « et qu'il ne peut en exiger qu'un, parce « qu'il n'y en a qu'un de vrai, et que tout ce « qui s'en écarte n'est point ce culte unique « que Dieu exige. L'obligation de le lui ren- « dre emporte donc celle de le connaître, et « par conséquent l'ignorance de l'homme sur « ce point ne peut être qu'un désordre. Or, « vous êtes également tombé d'accord que, « sous un Dieu sage, saint et puissant, « l'homme ne peut être dans le désordre que « par sa faute. C'est donc la faute de l'homme, « s'il ignore les devoirs qu'il est obligé de « remplir à l'égard de Dieu ; cette ignorance « vicieuse ne peut excuser la transgression « de ses devoirs.

« Dieu a donné à chaque homme une cer- « taine mesure de raison et de lumière pour « se conduire, soit ; mais s'est-il imposé la « loi de ne pas éclairer cette raison par « une lumière supérieure, de ne pas fixer « son inconstance, de ne pas prévenir ou « réparer ses égarements par l'autorité sou- « veraine de la révélation ? C'est ce qu'on ne « pourrait assurer sans une étrange témé- « rité. Au contraire, l'idée que nous avons « de la bonté de Dieu et de cette providence « paternelle qui veille sur le genre humain, « nous donne un juste sujet de croire qu'il « lui aura accordé une faveur si précieuse « et si nécessaire. L'homme ne doit rien ou- « blier pour changer cette conjecture en une « certitude absolue, et ce serait de sa part « une négligence inexcusable, aussi contraire « à ses intérêts qu'à ses devoirs, de ne vou- » loir pas s'assurer s'il y a une révélation, « sous prétexte que Dieu ne demandera pas « compte des devoirs qu'on aura ignorés. « N'est-ce pas là haïr la lumière, vouloir « ignorer ses devoirs pour être dispensé de « les remplir ? Si cette disposition n'est pas « un désordre et un crime, il n'y en eut ja- « mais.

« Les déistes eux-mêmes sont forcés d'a- « vouer qu'une pareille ignorance est un « désordre. Ils sont frappés de l'évidence « de ce principe, que le meilleur usage que « l'homme puisse faire de son esprit, c'est « de s'en servir pour connaître quel est le « culte que l'Etre suprême exige de lui. Il « n'est dans l'ordre, que lorsque après l'avoir « découvert, il honore Dieu comme il veut « être honoré ; et comme rien ne doit tant « intéresser l'homme que le soin de plaire « à Dieu, il est pour lui d'une importance « extrême de connaître la vraie religion, « dans laquelle seule on peut plaire à Dieu. « S'il est pour l'homme d'une extrême im- « portance de connaître la vraie religion, « parce que ce n'est que par elle qu'on peut « plaire à Dieu ; si l'homme n'est dans l'or- « dre que lorsqu'il l'a découverte et qu'il « rend à Dieu le culte qu'elle lui prescrit, « il est donc dans le désordre tant qu'il l'i- « gnore ; il déplaît donc à Dieu, il est donc « coupable ; car on ne peut déplaire à Dieu « que par le désordre et par le péché. Des « hommes qui admettent ces principes sont- « ils bien conséquents, lorsqu'ils prétendent « ailleurs que l'ignorance du vrai culte n'est « et ne peut être criminelle ? Le déiste, il « est vrai, n'attribue la découverte de la « vraie religion et de tous les devoirs qu'elle « nous impose qu'au bon usage que l'homme « fera de son esprit et de ses lumières na- « turelles, sans qu'il ait besoin pour cela « de révélation ; mais cette prétention n'est « pas soutenable.

« Car enfin, lui dirai-je, vous me renvoyez « à la raison pour faire cette importante « découverte, et à quelle raison me ren- « voyez-vous ? Est-ce à la vôtre, est-ce à la « mienne ? Si vous me renvoyez à la vôtre, « comme elle n'est nullement d'accord avec « la mienne, je vous arrête tout court, et je « vous soutiens que vous êtes dans l'erreur. « Vous dites qu'il est évident que le culte « de Dieu consiste en telle ou telle chose, « et moi je vous dis qu'il est évident qu'il « ne consiste point en cela, mais dans des « sentiments et des pratiques tout différents. « Vous alléguez les lumières de votre raison, « et moi j'allègue les lumières de la mienne. « Dois-je vous sacrifier mes lumières ? De- « vez-vous me sacrifier les vôtres ? Nous « n'avons, ni vous ni moi, le privilége de « l'infaillibilité ; si vous réclamez l'évidence, « je vous répondrai qu'elle ne luit pas moins « pour moi que pour vous.

« Me renverrez-vous à ma propre raison, « sans vous départir de la vôtre ? Mais dès- « lors, vous ouvrez la porte à toutes les varia- « tions, à toutes les erreurs, à toutes les « illusions que l'imagination déréglée des « hommes peut enfanter ; car je prétends, « comme vous et tous les autres, être avoué « de la raison dans ce que j'imagine au su- « jet du culte de Dieu. Voyez, je vous prie, « quel abîme vous ouvrez à l'esprit hu- « main ; il n'a plus de règle certaine pour « discerner ses devoirs ; tout devient pour « lui flottant et arbitraire. Vous introduisez « le plus outré pyrrhonisme en matière de « religion ; vous vous rendez par ce seul « trait, le garant du matérialiste, de l'athée, « de l'idolâtre, de tous ceux qui, comme « vous et moi, en appelleraient à leur faible « et aveugle raison. Vous établissez pour « principe, qu'il *n'y a qu'une vraie religion*, « dans laquelle seule on peut plaire à Dieu ; « et vous introduisez autant de vraies reli- « gions, autant de cultes légitimes et agréa- « bles à Dieu, qu'il y a d'hommes qui se « piquent de ne suivre exactement que les « lumières de leur raison. Concluons donc « que cette raison, que tout le monde ré- « clame en sa faveur, et qui néanmoins a « des vues si différentes dans chaque « homme, ne suffit pas pour discerner le « vrai culte de Dieu, et fixer nos devoirs ; « qu'elle n'est point, par elle-même, une

« règle certaine en matière de religion, qu'il « faut nécessairement qu'une lumière di- « vine, qu'une autorité infiniment supérieure « à la nôtre, règle nos devoirs et fixe nos « idées. C'est là aussi tout ce que nous de- « mandons pour établir la nécessité d'une « seconde révélation.

« Je ne veux, dis-je encore, pour prouver « l'insuffisance de la raison et la nécessité « de la révélation, que les efforts que font « les incrédules pour établir le pyrrhonisme. « Que trouve-t-on dans leurs ouvrages ? un « pédantesque étalage de toutes les opi- « nions absurdes, de toutes les rêveries, de « tous les songes creux des peuples anciens « et modernes, des philosophes de tous les « lieux et de tous les temps.

« Les brochures intitulées Le *Monde*, « *l'Histoire de l'âme*, le livre *De l'Esprit*, une « infinité d'autres ouvrages imprimés ou « manuscrits, dont nous sommes inondés « depuis plusieurs années, ne présentent « pas autre chose. C'est là surtout le carac- « tère de ce livre fameux, qui est le maga- « sin général et la grande ressource de nos « incrédules modernes (1). Or, je conçois « très-bien que des gens qui n'admettent un « Dieu que par bienséance, et pour ne pas « trop soulever les esprits par un audacieux « athéisme, sont fort soulagés de cet étalage « des égarements de l'esprit humain, et ne « sont pas fâchés qu'on en conclue qu'il n'y « a ni Dieu, ni Providence, ni culte, ni vé- « rité, quoiqu'ils n'osent tirer eux-mêmes « cette affreuse conséquence, pour ne pas « heurter de front ce qu'il leur plaît d'ap- « peler préjugé national, ou plutôt pour ne « pas s'exposer à la juste indignation des « puissances ; car nos prétendus philosophes « veulent bien être les prédicateurs et les « apôtres de l'étrange doctrine qu'ils ap- « portent au monde ; mais aucun d'eux n'a « jamais eu ni assez de bonne foi ni assez « de courage pour en être le martyr.

« Mais vous, monsieur, qui admettez sin- « cèrement, et par conviction, l'existence « d'un Dieu, la nécessité et l'unité d'un vé- « ritable culte, pouvez-vous tirer de tous « les égarements de l'esprit humain d'autre « conséquence, sinon que la raison ne se « suffit pas à elle-même pour connaître ce « que Dieu veut que nous fassions pour lui « plaire, et qu'il faut absolument qu'il nous « en instruise par la révélation ? — Ne suf- « firait-il pas, me dit alors M. Bouguer, que « Dieu éclairât plus particulièrement la rai- « son de certains hommes, comme il avait « éclairé celle d'Adam, lesquels ensuite pour- « raient instruire les autres qui ont moins de « pénétration ? — Oui et non, lui répondis-je : « oui, si par là vous voulez exclure la né- « cessité d'une révélation immédiatement « faite à chaque homme ; non, si vous ne « voulez m'accorder pour tout le genre hu- « main qu'une révélation naturelle faite « à quelques particuliers, pour instruire « les autres. Une pareille révélation avait « été faite à Adam ; elle n'a pourtant pas « suffi à sa postérité, le fait est constant, « vous le reconnaissez vous-même, en cher- « chant dans une semblable révélation, faite « du moins à quelques-uns, les moyens « d'instruire les autres du vrai culte de Dieu, « qui s'était perdu parmi toutes les nations. « Mais si celle qui fut faite à Adam n'a pas « suffi, comment une autre de même espèce « pourrait-elle suffire ?

« D'ailleurs, toutes les difficultés que j'ai « proposées ci-devant aux déistes, qui me « renvoyaient aux décisions de leur raison, « reviennent ici, puisque cette révélation « dont vous parlez n'est autre chose que le « don naturel de la droite raison, que Dieu, « selon vous, aurait communiqué à quelques- « uns, préférablement à tout le reste des « hommes. Mais comment me feront-ils en- « tendre à moi, qui me crois favorisé du « même don, et qui cependant ne penserai « pas comme eux, comment, dis-je, me « feront-ils entendre qu'ils ne me parlent « que d'après l'enseignement de Dieu, et « que je dois leur faire le sacrifice de mon « opinion particulière ? Ils raisonneront mieux « que moi sur la religion, je le veux ; mais « il faut que j'en sois convaincu pour leur « soumettre mes idées ; et je ne puis en être « assuré, tant que, par défaut de pénétra- « tion, ou autrement, je ne goûterai pas « leurs raisonnements, quelque éblouissants « ou décisifs qu'ils puissent être. D'ailleurs, « j'aurai toujours à leur objecter que, quel- « que habiles qu'ils soient, ils ne sont pas « infaillibles, et de quel droit entreprен- « dront-ils alors de me soumettre impérieu- « sement à leurs idées ? S'il est des philo- « sophes à qui l'on puisse dire que Dieu a « fait la révélation dont vous parlez, c'est « sans doute à Socrate et à Platon, son dis- « ciple. Cependant, ces deux grands hommes, « avec tous leurs talents, leur logique, leur « éloquence, ont-ils pu persuader les Athé- « niens, leurs compatriotes, seulement de « l'unité de Dieu, dont ils paraissent eux- « mêmes convaincus ? Une pareille révéla- « tion dénuée de tout signe, qui en attestât « et l'origine et la certitude, n'aurait donc « pas assez d'autorité pour ramener les es- « prits, les subjuguer, les réunir. Elle ne « suffit donc pas au genre humain, il lui en « faut une qui s'annonce avec des caractères « éclatants, des titres incontestables, et dont « on ne puisse douter sans abuser visible- « ment de sa raison, sans manquer de bonne « foi ; une révélation enfin, qui par son in- « faillible autorité, soit de nature à sou- « mettre tous les esprits ; et telle est évi- « demment la révélation chrétienne.

« Jésus-Christ, promis et attendu pendant « quatre mille ans, paraît enfin sur la terre au « moment marqué dans les anciens oracles. « Il choisit douze hommes dans la lie du « peuple, dont il fait ses disciples ; il prouve « la vérité de sa mission par les plus grands « miracles ; il promet et envoie à ses apôtres « le Saint-Esprit, qui leur enseigne toute « vérité. Il leur communique par cet Esprit- « Saint, les dons les plus miraculeux, pour

(1) Le *Dictionnaire* de Bayle.

« servir de preuves à leur mission et à la « vérité de la révélation dont ils sont les « dépositaires. Munis de ces lettres de « créance, ils vont, sur la parole de Jésus- « Christ, enseigner toutes les nations; ils « confirment la vérité de leur enseignement « par des miracles de toute espèce. Ils fon- « dent l'Eglise chrétienne, ils lui confient « le dépôt de la révélation qu'ils avaient « eux-mêmes reçu de Jésus-Christ, et le « scellent de leur sang. Ils se donnent avant « leur mort des successeurs de leur minis- « tère, qui transmettront jusqu'à la fin des « siècles cette révélation par la voie de l'en- « seignement. Si tous ces points sont cer- « tains, comme il n'est pas permis d'en dou- « ter, la raison n'a qu'à se taire, écouter et « se soumettre; elle nous a conduit à Jé- « sus-Christ, c'est tout ce qu'elle avait à « faire, le reste n'est plus de sa compétence. »

« M. Bouguer tâcha de combattre la né- cessité de la révélation faite par Jésus-Christ, en alléguant celle qui avait déjà été faite par le ministère de Moïse. « Les Juifs, disait- « il, étaient instruits du vrai culte de Dieu, « et pouvaient en instruire les autres. Où est « donc la nécessité d'une révélation qui soit « faite par Jésus-Christ? »

« Je regardai comme une grande avance que M. Bouguer reconnût la révélation faite au peuple de Dieu par le ministère de Moïse. Je me rappelai intérieurement l'application que saint Augustin fait à chaque homme des trois états de la nature humaine, *avant la loi*, *sous la loi*, *et sous la grâce*. J'avais trouvé M. Bouguer dans le premier état; il venait d'entrer dans le second; je ne pus me refuser à l'espérance que Dieu le mettrait bientôt dans le troisième, en lui faisant sen- tir l'insuffisance de la loi, la nécessité du Réparateur et le besoin de sa grâce.

« Mais comme la conversation durait de- puis trois heures avec une contention d'es- prit toujours soutenue de part et d'autre; que M. Bouguer en avait le pouls fort agité, le visage même assez enflammé, et que j'é- tais moi-même fatigué de parler, je me con- tentai de lui répondre en peu de mots, que si une nouvelle révélation n'eût été néces- saire aux hommes, que pour les instruire des devoirs du vrai culte, on pourrait, peut- être, dire que celle que Dieu avait faite par Moïse leur suffirait, puisque les préceptes nouveaux de l'Evangile sont ceux du Déca- logue donné à Moïse; mais qu'une autre raison bien plus essentielle rendait cette révélation insuffisante, et celle de Jésus- Christ absolument nécessaire; qu'il s'agis- sait non-seulement d'apprendre aux hommes ce qu'ils doivent faire pour plaire à Dieu, mais encore de leur inspirer la volonté de l'accomplir; que la principale maladie de l'homme ne consistait pas dans les ténèbres de son esprit, mais dans la dépravation de son cœur, et que le ministère d'un pur homme, tel que Moïse, ne pouvait pénétrer jusque-là pour le réformer et le guérir; qu'il en avait lui-même reconnu l'insuffi- sance, en renvoyant les hommes à un autre prophète et à un autre législateur, qu'il leur avait ordonné d'écouter, et dont par conséquent il déclarait lui-même n'être que le précurseur, le serviteur et la figure; qu'en- fin, sa mission ne lui avait été donnée que pour le seul peuple hébreu; au lieu que le Prophète par excellence qu'il annonçait, devait être envoyé pour toutes les nations de la terre, afin que tous connussent le Sei- gneur, comme dit Jérémie, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

« Nous en restâmes là le premier jour. Vous voyez, monsieur, que, pour prouver à M. Bouguer la nécessité du médecin, il fal- lait auparavant le convaincre de la maladie. Je le remis au jour suivant, et c'est ce qui m'a fait dire, dans ma précédente lettre, que ce premier entretien fini, nous n'étions en- core que pélagiens.

« Si les personnes qui, à la lecture de ma première lettre, ont dit que la révélation une fois admise, il ne reste plus de diffi- culté, ont connaissance de celle-ci, j'espère qu'elles imiteront M. Bouguer, et qu'elles se rendront aux preuves abrégées que j'y donne de la nécessité de cette révélation. S'il s'en trouve néanmoins qui résistent encore, leur résistance (qu'il me soit permis de le dire), ne pourra certainement venir que de ce qu'elles n'auront pas la bonne foi de notre académicien, ou la justesse d'esprit, qualité bien rare dans les incrédules. Combien, en effet, en rencontre-t-on qui n'ont aucun sys- tème suivi, qui ne savent pas même ce qu'ils sont. Parlez religion avec eux, vous les trouverez armés d'une douzaine d'objections triviales, qu'ils ont puisées dans différentes brochures de nos prétendus philosophes, et dont ils se sont fait un rôle et qu'ils débitent sans y changer un seul mot. Ils ne sentent pas que telle objection qu'ils proposent ne peut convenir qu'à un déiste qui admet la religion qu'on a coutume d'appeler, quoique impro- prement, la *religion naturelle* : telle autre à un épicurien, qui voulant bien admettre un Dieu, dispense l'homme de l'honorer; telle autre enfin à un spinosiste ou matérialiste, qui fait de la nature une substance unique, ou un tout qu'il lui plaît d'appeler Dieu. N'importe, tout leur est bon, pourvu que ce soit une objection contre la religion qu'ils haïssent; et comment convaincre des hommes de cette espèce? Il faudrait que Dieu leur inspirât, comme à M. Bouguer, un amour sincère de la vérité, avec la ferme résolu- tion de lui sacrifier leurs préjugés, et sur- tout leurs passions; car, n'en doutez pas, ce sont les passions qui les rendent obstinés et inaccessibles aux plus évidentes démons- trations.

« Vous avez bien raison de dire, mon- sieur, que ce grand homme, en avouant qu'il n'avait été incrédule que parce qu'il avait été corrompu, a plutôt fait la confession de ces gens-là que la sienne propre; disons mieux, en faisant la sienne, il a fait aussi celle de tout le genre humain. Dieu ne lui a pas plus tôt ouvert les yeux sur le désor- dre évident de la nature, qu'il s'écrie : *Rien*

n'est plus vrai, que nous ne sommes que corruption et que péché, Tous les vains systèmes enfantés dans ces derniers temps, pour justifier les passions et les confondre avec la nature de l'homme, ne lui paraissent plus que les mauvaises défaites d'un criminel qui voudrait donner le change à son juge; un édifice de fange qui s'écroule, un amas de sophismes qui ne peut tenir contre le sentiment de tant de misères qui assiégent l'humanité. Il trouve cette corruption dans le cœur de l'homme, qui naît ennemi de Dieu, idolâtre de soi-même; et, s'en faisant aussitôt l'application, il reconnaît humblement dans ce désordre la source de son incrédulité passée. *Je n'ai été incrédule*, dit-il, *que parce que j'étais corrompu*. M. Bouguer, faisant cet humble aveu, pour rendre hommage à la vérité qui le presse, est, et sera toujours, aux yeux des justes appréciateurs du mérite, bien plus grand que quand, l'astrolabe à la main, il grimpait au sommet des Cordillières, pour mesurer l'arc du méridien et déterminer la figure de la terre. Hélas! plein de cette science qui enfle et ne fait que des orgueilleux misérables, tant qu'elle n'est point jointe à la charité qui édifie, il cherchait alors à connaître les justes dimensions d'un lieu d'exil, où il n'occupait qu'un point, où il ne devait paraître qu'un instant, et il vivait dans une ignorance déplorable sur tout ce qu'il lui importait de savoir. Il ne connaissait ni son Dieu et ce qui lui est dû; ni le Rédempteur et le besoin qu'il avait de sa grâce; ni ses devoirs, ni les moyens de les remplir; ni sa dernière fin, ni la voie qui pouvait l'y conduire.

« Au reste, monsieur, la méprise de ceux qui, en lisant l'endroit de ma lettre, où je rapporte cet aveu de M. Bouguer, ont dit que j'avais donné atteinte au secret de la confession, est, à mon avis, la chose du monde la plus pitoyable. Elle prouve que ces prétendus philosophes, qui se mêlent de prononcer sur la religion, auraient grand besoin qu'on les remît au catéchisme. Qu'ils sachent donc, ces ignorants censeurs, que je n'aurais pas même consenti à recevoir cette confession secrète et sacramentelle, dont ils veulent parler, si M. Bouguer n'eût fait préalablement cette confession publique de la corruption humaine, sauf à lui à s'en faire l'application, comme il fit alors : en recevant ensuite le saint viatique, il ne craignit pas de se déshonorer, en faisant l'aveu d'un fait d'ailleurs public et constant, savoir, que l'incrédulité ne vient que de la corruption du cœur. Quand même il ne s'en serait pas fait l'application en termes exprès, pourrait-on croire qu'il fît une exception de lui-même, lorsqu'il me dit : *Rien n'est plus vrai que nous ne sommes que corruption et que péché!* C'était là une profession, qu'il avait à faire avant toute accusation de ses fautes secrètes; profession que l'Eglise exige et exigera toujours des incrédules qui nient la corruption de la nature, comme elle exige de tous les hérétiques qui rentrent dans son sein, la profession des dogmes qu'ils ne croyaient pas auparavant. D'ailleurs, n'est-ce pas le reproche que nous faisons publiquement à tous les incrédules, de ne l'être que parce qu'ils sont corrompus, et parce qu'ils veulent se ménager l'affreux plaisir de l'être sans remords? Tous ceux d'entre eux qui reviennent sincèrement à la foi, ne font-ils pas publiquement cet aveu; et combien une déclaration qui ne peut avoir d'autre motif que l'amour de la vérité, est-elle préférable aux vaines déclamations de ces hommes sans vertu et sans bonne foi, qui osent dire que tout est bien dans la nature, qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, ou que la loi qui condamne nos vices, n'est qu'un préjugé, une convention arbitraire.

« Mais n'y a-t-il que ceux qui sont livrés à des passions grossières et brutales, à qui il convienne de s'avouer corrompus? Ne le sommes-nous pas tous sans exception? N'est-ce pas à ce titre que nous avons tous besoin du céleste médecin? Et pouvons-nous demander à Dieu le secours de sa grâce, sans appuyer notre demande sur l'aveu sincère et véritable de notre corruption? Le père du lunatique, qui demandait à Jésus-Christ la guérison de son fils, et qui certainement ne la lui demandait que parce qu'il avait la confiance que ce Sauveur tout-puissant pouvait l'opérer, ne laissait pas de lui dire : *Seigneur, aidez mon incrédulité*. Et M. Bouguer, au premier rayon de la grâce qui lui découvre une vérité jusqu'alors voilée à ses yeux, une vérité que Dieu tient cachée aux sages du siècle et ne révèle qu'aux petits, je veux dire la dépravation de l'homme, par cela même que son cœur est éloigné de Dieu : M. Bouguer, dis-je, n'aura pas pu s'écrier : *Je n'ai été incrédule que parce que j'étais corrompu?* Que ceux dont cet aveu blesse la délicatesse, nous apprennent donc ce qui l'avait rendu incrédule; car, enfin, il avait reçu la foi avec le baptême, il avait été instruit et élevé dans le sein de l'Eglise catholique. Je suis fâché que l'aveu de ce grand homme les choque; mais il a dû le faire, et j'ai dû le rapporter, ne fût-ce que pour confondre les orgueilleux, qui se faisant une religion et une morale à leur mode, sont d'autant plus corrompus et plus misérables, qu'ils ne veulent voir ni leur corruption, ni leur misère, ni l'orgueil qui y met le comble. C'est cet orgueil qui est la grande corruption de l'homme et la funeste racine de tous ses vices; mais ce n'est pas ici le lieu de moraliser.

« Je n'ai plus, monsieur, qu'à répondre à ceux qui pourraient être surpris que notre académicien ne m'ait pas proposé plus d'objections que je n'en ai rapportées. « Comment! « diront ces hommes, hérissés de difficultés « et fiers de leurs sophismes, comment « M. Bouguer a-t-il adopté, sans contradic- « tion, la mission divine de Jésus-Christ? « N'avait-il donc rien à dire contre sa doc- « trine, contre les miracles, contre les pro- « phéties qu'on lui applique, contre les té-

« moignages de ses disciples, contre l'inspi-
« ration, l'authenticité, la fidélité des Evan-
« giles et des autres Ecritures, etc., etc., etc.?»

« A cela je réponds tout simplement que M. Bouguer était un honnête homme qui ne m'avait point appelé pour chicaner; mais pour l'aider à se convaincre. Quand je le vis pour la première fois, je le trouvai déjà persuadé de l'existence de Dieu, de l'obligation de lui rendre un culte, de la différence essentielle du juste et de l'injuste, manifestée à l'homme par la loi naturelle, des récompenses et des peines de l'autre vie. Il admirait aussi la doctrine de Jésus-Christ, et il convenait que cette science des devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et soi-même, n'avait été bien développée que par l'Evangile. Que lui manquait-il donc pour être chrétien? Il lui manquait d'être convaincu de l'insuffisance de la raison pour découvrir et pour goûter cette morale pure qu'il admirait, et de la nécessité d'une révélation qui l'imprimât dans l'esprit et dans le cœur. Il lui manquait d'être convaincu du désordre et de la corruption de la nature humaine, du besoin qu'elle avait d'être guérie et ramenée à sa pureté primitive, par le ministère de la nouvelle révélation; il lui manquait en un mot d'être convaincu que l'homme n'est par lui-même que mensonge et que péché; qu'il ne peut ni connaître les lois de Dieu, ni les accomplir que par Jésus-Christ, *la voie, la vérité et la vie*. Avec un esprit aussi juste et un cœur aussi droit que M. Bouguer, mes entretiens ne pouvaient rouler que sur cet objet; il est vrai qu'il se jeta d'abord sur les mystères; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faisait un écart, et comme on n'est pas recevable à former des difficultés contre les mystères, dès qu'on a une fois admis la révélation, on ne l'est pas davantage à former des difficultés contre eux, avant de savoir s'ils sont où s'ils ne sont pas révélés, il revint donc sans peine à cette seule discussion.

« D'abord, il lui parut que la seule lumière de la droite raison suffisait aux hommes, pour connaître le vrai culte de Dieu: ce fut sa première objection. Je lui montrai par le fait que tous n'ont pas ce don, quoique tous se l'attribuent; que le nombre de ceux qui ne raisonnent pas ou qui raisonnent mal, est incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui raisonnent juste; je lui fis observer encore que les raisonnements humains sur la religion étant contradictoires, il y aurait autant de cultes différents que d'hommes qui raisonneraient différemment. M. Bouguer crut trouver un remède à cet inconvénient, en supposant une révélation faite à des hommes choisis, par exemple, aux philosophes pour instruire le reste du genre humain: ce fut sa seconde objection. Je lui fis remarquer que ces hommes choisis, n'ayant aucun signe, aucune preuve sensible à apporter de la révélation qui leur aurait été faite, aucun titre pour justifier leur mission, et ne pouvant appuyer leur doctrine que sur leur propre autorité, toujours faillible, le remède était insuffisant, et ne pouvait ramener les hommes à l'unité du vrai culte de Dieu. Alors M. Bouguer se retrancha sur la révélation faite au peuple hébreu par le ministère de Moïse: ce fut sa troisième objection. Pour le coup il commença à reconnaître une révélation surnaturelle et proprement dite; mais il ne fut pas difficile de lui faire sentir que cette révélation ne suffirait pas, qu'elle n'était qu'économique, préparatoire et figurative d'une autre révélation qui graverait dans le cœur ce que celle de Moïse n'avait gravé que sur la pierre.

« M. Bouguer ne pouvait suivre une autre marche, sans faire des écarts, et il n'était pas homme à s'écarter. Parvenu de la sorte à reconnaître la nécessité d'une nouvelle révélation, pour retirer le genre humain des ténèbres de l'ignorance, et de la corruption du péché, il ne pouvait plus se tourner que vers Jésus-Christ, ni refuser de reconnaître en lui le ministre de cette divine révélation; dès-lors toutes les prétendues difficultés contre sa doctrine, contre ses miracles, contre les prophéties qu'on lui applique, contre le témoignage de ses apôtres, contre les divines Ecritures, etc., ne parurent à M. Bouguer que ce qu'elles sont en effet, de mauvaises et honteuses chicanes, faites par les passions révoltées contre une religion pure, mais sévère, qui vient troubler leurs plaisirs et les remplir d'épouvante.

« Voilà, Monsieur, tout ce que j'avais à ajouter à ma précédente lettre, pour vous rendre dans la dernière exactitude tout ce qui s'est passé entre M. Bouguer et moi. Si vous trouvez des esprits pointilleux, à qui ces deux lettres ne suffisent point, je vous prie de leur dire que je n'ai pas entrepris de faire un traité complet de la religion, en vous rapportant mes entretiens avec M. votre ami, moins encore de répondre à une infinité de petites objections cent fois réfutées, et auxquelles les incrédules ne reviennent sans cesse, que parce qu'ils ne lisent que ce qui flatte leur incrédulité et leurs passions. Il peut néanmoins s'en trouver à qui l'exemple de M. Bouguer fasse une impression salutaire. Je le souhaite de tout mon cœur; mais je n'ignore pas que les exemples les plus frappants ne touchent qu'autant que la grâce du Sauveur les rend efficaces. C'est à vous, Monsieur, dont la charité est vraiment catholique, à vous intéresser auprès de Dieu pour la conversion de ceux de nos frères qui ont abandonné notre Père commun. J'ai planté, vous arroserez; et qui sait si le Dieu des miséricordes ne donnera pas à cette œuvre de zèle un heureux accroissement?

« J'ai l'honneur d'être avec respect,
« Monsieur,
« Votre très-humble, etc.
« A Paris, le 5 février 1759. »

BOUILLAU (Ismaël), né à Loudun le 28 septembre 1605, voyagea en Italie, en Alle-

magne, en Pologne et en Orient, comme agent du roi Casimir, et cultiva la théologie, l'histoire sacrée et profane, les mathématiques et particulièrement l'astronomie. « Il fut peut-être le premier, dit Bailly, qui fit usage de l'astronomie étrangère et asiatique, et qui fit connaître les tables des anciens Perses et leur exactitude. » Il abandonna à vingt-sept ans la religion protestante dans laquelle ses parents l'avaient élevé, se fit catholique, puis prêtre, et mourut, le 25 novembre 1694, dans l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, où il s'était retiré. Bouillau était en correspondance avec les écrivains les plus célèbres de son temps. On conserve à la Bibliothèque nationale de Paris 3 volumes in-4° de lettres qui lui furent adressées de 1660 à 1673 par Desnoyers, secrétaire des commandements de Marie de Gonzague, reine de Pologne.

BOUILLON (Frédéric-Maurice DE LA TOUR, duc DE), frère aîné du maréchal de Turenne, et père du cardinal de Bouillon, et renommé par ses talents militaires, était l'âme du parti protestant qu'il quitta pour faire profession de la religion catholique en 1637. Il mourut en 1652 dans sa quarante-huitième année.

BOULLY, célèbre avocat, se convertit en janvier 1686.

BOURBON (Henri DE), marquis de Malause, abandonna le protestantisme le 3 octobre 1647, par les soins de Gaspar de Daillon, évêque d'Albi.

BOURBON-LAVEDAN (Guy-Henri DE), marquis de Malause, fit son abjuration à Paris le 12 août 1678, peu après Mlle de Duras. Il était par sa mère petit-neveu de Turenne et petit-fils du marquis de Malause; aussi converti.

BOURCHTER (Sir), Anglais converti vers 1836.

I. — BOURGEOIS (Catherine LE), de la paroisse de St-Aignan de Cramesnil, village près de Caen, protestante convertie, vers 1630, par Véron, sur l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

II. — BOURGEOIS (Louis), militaire protestant détenu à Spolète pour désertion avec dix autres, manifesta à M. Cadolini, archevêque de cette ville, le désir d'être catholique. Après leur avoir démontré la vérité du catholicisme, ce prélat chargea un religieux franciscain, le P. Léopold, d'achever leur instruction qui fut terminée le 6 avril 1834. Ils abjurèrent à la cathédrale et reçurent le baptême, la confirmation et la communion des mains de l'archevêque qui leur adressa une pieuse allocution sur la vérité de la religion : ils eurent pour parrain des ecclésiastiques et des hommes distingués de la ville.

BOURGUIGNON, ministre protestant converti qui mourut en 1641.

BOURILLON (Elisabeth DE) protestante, se convertit et fit profession de foi, en mai 1684, entre les mains de M. Jary, curé de Saint-Georges de Mesnil, en Anjou, qui lui adressa pendant la cérémonie une exhortation fort édifiante.

BOUSQUET (François, Paul et Catherine DU), protestants de Caen convertis par Véron vers 1630.

BOUSSET (André), ministre protestant converti vers 1625.

BOUVIER (Daniel), de Caen, protestant converti vers 1630 par Véron : motifs, autorité de l'Ecriture interprétée par les Pères des quatre premiers siècles.

BOUX (DE), conseiller de la cour des Aides de Montpellier, converti au XVII^e^ siècle.

BOVET (Philippe), se convertit et fit abjuration du calvinisme le 7 décembre 1833, entre les mains de l'évêque de Rodiopolis, qui le lendemain lui donna la confirmation dans la cathédrale de Forli.

I. — BOWDEN (John-William), anglican, à qui M. Newman dédia le second volume de ses *Sermons de paroisse*, se convertit au catholicisme en 1846.

II. — BOWDEN (Mme), veuve de feu J.-N. Bowden, esq., auteur de la *Vie de saint Grégoire VII*; rentra au sein de l'Eglise avec ses trois enfants, en 1846.

III. — BOWDEN, membre de l'université d'Oxford, converti à la foi catholique dans la première quinzaine d'août 1848.

I. — BOWLES (Emilie), à Oxford, sœur du ministre de ce nom, qui occupait la place de vicaire apostolique de Littlemore dont M. Newman (d'Oxford) était le curé, se convertit et abjura l'anglicanisme à Rome, en 1843.

A la même époque, à Barnsley, le dimanche de l'octave du Saint-Sacrement, quatorze protestants faisaient abjuration dans l'église de cette ville, et plus de douze personnes y recevaient l'instruction pour les préparer à embrasser le catholicisme.

II. — BOWLES (le R. Frédéric L.) du collége d'Exeter, maître ès-arts, et diacre, abjura l'anglicanisme à Littlemore (Angleterre) entre les mains de M. Newman, le 9 octobre 1845.

BOYHMIE (Le docteur), ministre presbytérien de l'université d'Edimbourg, qui avait été député par le midi de la France pour faire des prosélytes, afin de fonder une église à Marseille, et qui recevait une subvention annuelle de 50,000 fr., fut converti à la foi catholique par le R. P. Ferrand. Il abjura le 31 juillet 1850, à Avignon, entre les mains de l'archevêque. Reparti pour Londres, il entra chez les RR. PP. de l'Oratoire, pour se préparer à l'apostolat catholique.

BOYLE (Lady), qui épousa depuis sir Thomas Webb, se convertit au catholicisme en 1822.

I. — BOZZOLO (Angèle-Ancona), jeune juive, se convertit à l'âge de vingt-un ans. M. Affredi, évêque de Crémone, lui conféra le baptême dans sa chapelle, le 17 mai 1828; elle eut pour marraine la marquise Sordi, née Verri, femme du magistrat. Les premières autorités de la ville assistaient à la cérémonie où la néophyte montra beaucoup de foi et de piété. Elle reçut aussi la confirmation et la communion des mains du prélat qui lui adressa à la fin de la messe une exhortation pleine de charité.

H. — BOZZOLO (Jacob Sagré DE), juif converti. Les sacrements de baptême, de confirmation et d'Eucharistie lui furent administrés dans l'église de la maison des cathécumènes à Venise, en juin 1836. Il prit le nom de François-Marie Vindesar. Le premier qui l'avait instruit est le P. de l'Oratoire de Padoue, Barthélemi Cornet, si digne émule des vertus du saint fondateur. Le P. Augustin Kuyumgich, recteur de la maison, a achevé cette bonne œuvre par ses instructions. Le parrain fut le comte François Revedin. Le cardinal patriarche présida à la cérémonie et prononça un discours.

BRACKSPEARE (Marie), née en Angleterre, et élevée dans la religion anglicane, avait un frère ministre et connu, même dans la littérature, comme un très-bon helléniste. Elle avait aussi une sœur mariée à Poitiers, dans une famille catholique. Etant venue en France avec sa mère pour visiter sa sœur, elle entendit parler de la religion catholique, et conçut le désir de l'étudier et de la connaître. Agée de trente-deux ans, elle avait de l'esprit et du jugement. Elle entrevit la vérité. Mais que de liens la retenaient encore! Sa famille, sa mère, sa sœur étaient fortement attachées à leur religion; elle craignait d'affliger des personnes si chères. Néanmoins le soin de son salut l'emporta. Elle se décida à faire son abjuration, mais de manda que la cérémonie fût secrète. L'abjuration eut lieu dans la chapelle particulière de l'évêque de Poitiers, en 1835.

BRADE (Charles) se laissa séduire ainsi que quelques autres par la secte moderne de Ronge, mais fit ensuite avec trois autres personnes une rétractation publique reproduite par les feuilles de Breslau et conçue en ces termes :

« La honte la plus profonde nous pousse à déclarer publiquement que si, nous aussi, nous nous sommes laissés égarer par les louanges trompeuses des journaux de Breslau, au point de donner notre signature à l'acte des novateurs, nous avons pourtant reconnu notre erreur à la haine amère contre tout ce qui est catholique qui s'est fait jour aussi bien dans les assemblées publiques que dans les écrits de Ronge; nous n'avons pas trouvé la vérité et la vraie charité chrétienne là où l'injure, la moquerie, la haine sont loués comme la *lumière* du XIX^e^ siècle. Aussi retournons-nous avec le repentir le plus profond au sein de l'*Eglise de nos pères*.

« GODEFROI PACZOLT, PAUL MUCHE et
« sa femme, AUGUSTE HABITZ et sa
« femme, CHARLES BRADE. »

BRAMSTON (Jacques-York), né le 18 mars 1763, d'une famille protestante, à Oundle, dans le comté du Northpton; il commença ses études dans sa patrie, et les termina à Cambridge. On l'avait destiné d'abord à un riche emploi dans l'Inde, puis à la marine; mais la Providence mit des obstacles à cet arrangement; il s'appliqua à l'étude des lois, sous la direction du célèbre Charles Butler et se distinguait déjà dans cette partie par sa pénétration, lorsque ses entretiens sur la religion avec M. Butler, et son voisinage de la chapelle de Sardaigne, où il allait d'abord par curiosité, mais où ensuite il assistait aux instructions, l'amenèrent peu à peu à modifier ses idées. Il se convainquit de la vérité du catholicisme, et fit son abjuration en 1790, entre les mains du P. O'Leary. M. Bramston avait alors vingt-sept ans, et cette démarche ne pouvait être attribuée ni à la légèreté de l'âge, ni au défaut de réflexion; sa conversion ne le brouilla point avec sa famille ou avec ses amis. Tous ceux qui le connaissaient rendirent justice aux nobles motifs qui l'avaient dirigé; son désir était d'entrer immédiatement dans l'état ecclésiastique, mais son père voulut qu'il éprouvât sa vocation au moins pendant un an. Ce terme expiré, le fils partit pour Lisbonne, et y entra au collége anglais. Il passa quatre ans dans cette maison, sans vouloir jouir des priviléges auxquels son âge lui eût peut-être donné droit de prétendre. Ordonné prêtre, il resta encore quatre années en Portugal, y exerçant son ministère surtout envers les soldats anglais qui y tenaient garnison. Il montra son dévouement dans une épidémie qui faisait de grands ravages parmi eux, et se lia d'amitié avec quelques portugais de distinction avec lesquels il continua toujours d'entretenir des relations.

De retour en Angleterre en 1801, il se présenta au vicaire apostolique du district de Londres, et demanda à être placé dans la chapelle de Saint-Georges-Fields, la plus pauvre des congrégations de Londres et des environs, et qui, de son temps, devint la plus nombreuse. Son zèle y recueillit d'abondantes bénédictions; les soins de son troupeau l'occupaient jour et nuit; il aimait surtout à visiter les pauvres, à assister les malades, à consoler les malheureux. La mort d'un frère aîné, en augmentant sa fortune, lui donna plus de moyens de soulager l'indigence. Il possédait toute la confiance de l'évêque Poynter, l'accompagna à Rome en 1814 et l'assista de ses conseils. En 1823, M. Poynter le demanda pour coadjuteur; M. Bramston résista longtemps. Il alléguait qu'il avait été protestant; il faisait valoir sa mauvaise santé. Enfin, son évêque triompha de ses répugnances, et M. Bramston fut sacré le 29 juin 1823, au collége de Saint-Edmond, sous le titre d'évêque d'Usula. Peu de mois après, il quitta Saint-Georges-Fields, après vingt-trois ans de résidence.

La mort du docteur Poynter, en 1827, laissa à M. Bramston tout le poids de la charge épiscopale. Il se donna l'année suivante un coadjuteur, le docteur Gradwell, et le perdit en 1833. Son zèle pour la régularité de son clergé, son assiduité à ses fonctions, son empressement à concourir à toutes les œuvres de charité, son savoir, son aptitude aux affaires, un grand fonds de bienveillance, tout avait contribué à lui concilier l'estime et l'affection. Les ministres d'Etat eux-mêmes lui témoignaient des égards. Une cruelle infirmité l'avait tour-

menté une partie de sa vie. Il mourut à Southampton le 11 juillet 1836, après avoir ramené beaucoup de protestants dans le sein de l'Eglise.

BRANDIS, professeur de philosophie à l'université de Bonn, converti en 1835.

BRANISKA (la comtesse Catherine), veuve du prince Sanguskow, Russe, convertie en 1844.

BRASSARD, écuyer, converti vers 1630 par Véron.

BRASSART (Thomas), de la paroisse de Culy, près Caen, converti à la même époque et par le même que le précédent.

BRASSER, converti au catholicisme dans le XIX^e^ siècle.

BRAUN (Jonathan), militaire, ouvrier de l'administration, né dans le protestantisme à Schilligheim (Bas-Rhin), fit abjuration, le 25 mars 1844, dans la chapelle du couvent de Notre-Dame, à Tournon. L'aumônier l'avait disposé à cet acte solennel par de fréquents entretiens sur les vérités de la foi. Ce jeune soldat ne voulut point partir pour l'Algérie sans avoir embrassé la religion catholique.

BRAWSON (V.-A.), d'Amérique, se convertit et abjura publiquement le protestantisme en 1845. Cette conversion fit du bruit parmi les protestants des Etats-Unis, et prépara le retour de plusieurs à l'Eglise catholique.

BRAX (Julien), Maure mahométan, âgé de dix-huit ans, se convertit et fut baptisé, en mai 1835, dans la baptistère de l'église de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, par le cardinal Odescalchi, avec trois enfants mahométans d'Ethiopie, Sahid, Hales et Haisce, dont les parrain et marraine étaient le maréchal Marmont et la comtesse Esterhazy. Le cardinal lui donna la confirmation et la communion après une allocution touchante.

BREILMENEU (Mlle DE) se convertit et abjura le protestantisme, vers le milieu de 1685, entre les mains de l'évêque de Saint-Brieuc. A cette époque, il ne restait plus que quatre familles protestantes dans tout le diocèse de Saint-Brieuc, du grand nombre qu'il y en avait lorsque ce prélat en prit possession.

BRENMENN (Frédéric), âgé de trente-deux ans, né en Bavière, d'un père protestant et d'une mère catholique, fit son abjuration et reçut le baptême sous condition dans l'église de Saint-Eusèbe, à Auxerre, en 1842. L'abbé Mazui, premier vicaire de la cathédrale, a vivement ému, par sa parole touchante, la foule attentive qui se pressait auprès des fonts baptismaux. Le lendemain, Frédéric Brenmenn reçut la bénédiction nuptiale.

A la même époque, dans le diocèse de Pamiers, le dimanche de la Quinquagésime 1842, un ouvrier protestant, qui recevait depuis longtemps des instructions de M. Sicre, curé de Foix, fit abjuration et reçu le baptême sous condition. M. Hubert Saint-Paul, vice-président du tribunal, et mademoiselle Boyé, lui servirent de parrain et de marraine.

En même temps le protestantisme faisait des pertes nombreuses dans le diocèse de Metz. Le 7 février 1842, un jeune homme de vingt-un ans abjura entre les mains de M. l'abbé Emel, premier vicaire de la paroisse. Il était anabaptiste. Sa mère l'avait devancé dans le courant de l'été précédent.

Une veuve, tourmentée depuis longtemps par ses doutes, et qui ne le cachait pas, tomba malade. Son inquiétude croissant avec son mal, elle fit appeler le même abbé Emel, qui reçut son abjuration. Elle mourut dans les plus grands sentiments de foi, et munie des sacrements de l'Eglise. Sa conversion fit une profonde sensation parmi les protestants de Sarguemines et des environs. Cette veuve était connue, bien que protestante, pour sa dévotion à la sainte Vierge.

Deux autres protestants, mari et femme, tous deux avancés en âge, se firent instruire et abjurèrent peu de temps après.

BRENTANO, auparavant professeur à Berlin, abjura le protestantisme en 1812, et publia depuis les *Motifs de sa conversion* et une relation des prodiges opérés en la personne d'une extatique d'Allemagne.

BRENZIUS (Samuel-Frédéric), juif allemand, embrassa la religion catholique en 1601. Il publia les motifs de sa conversion dans un ouvrage dont Jean Wulfer donna une traduction latine à Nuremberg en 1680, in-4°, ou 1715, in-12.

BRESSON (Mme DE), protestante d'origine suisse, abjura le protestantisme à Boulogne-sur-Mer, en mai 1839.

BRETEUIL (La comtesse DE), convertie au catholicisme depuis un certain nombre d'années.

I. — BRETON (DU), protestant converti vers 1628.

II. — BRETON (Anne et Jeanne, dites LE), sœurs, furent converties à Caen, vers 1630, par Véron. Motifs : Contradiction du protestantisme avec la doctrine de l'Ecriture sainte interprétée par les Pères des quatre premiers siècles.

BRIDGES (Mlle), fille aînée de M. Matthieu Bridges, esquire d'Aldershot-Manor (Surrey), abjura l'anglicanisme à Prior-Park, dans les derniers jours du carême de 1846.

BRIDGEWATER (Jean), en latin *Aquapontanus*, né dans le Yorckshire, d'une famille originaire du comté de Sommerset, fit ses études à l'université d'Oxford, fut successivement recteur du collége de Wooton-Courtenay au diocèse de Wells, puis de celui de Lincoln à Oxford, chanoine de Wells, archidiacre de Rochester, etc.; mais enfin pressé par les remords de sa conscience qui lui reprochait son adhésion extérieure à la nouvelle religion, il abandonna tous ses bénéfices, et se retira au collége anglais de Douai, emmenant avec lui plusieurs de ses disciples, qu'il avait élevés secrètement dans les principes du catholicisme. Il passa de là à Rome, puis en Allemagne, où il était encore en 1594. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

BRIGGS, Américain converti, abjura publiquement le protestantisme en 1845. Cette

conversion fit du bruit aux Etats-Unis, et en ramena plusieurs au catholicisme.

BRION (Jean), protestant de Caen, que le controversiste Véron convertit vers 1630, en démontrant que la doctrine protestante est radicalement contraire à celle de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

BRISSET (David, Anne, Madeleine, Marguerite et Olive), tous cinq de Caen, convertis à la même époque et par les mêmes motifs que le précédent.

BRISTOL, lord anglais, converti en 1833.

BRODEAU (Victor), seigneur de Cande, qui pendant l'espace de trente-huit ans avait été secrétaire de Henri IV, fut décidé par son maître à embrasser la foi catholique. Le même fit élever dans la religion catholique Henri II de Bourbon, né en 1588, mort le 26 décembre 1646, et celui-ci à son tour, persuada Jean de Saint-Bonnet, son page, de la maison de Caylar, dans la suite maréchal de France, mort le 14 juin 1637, à se convertir au catholicisme.

BROOK CHAS BRIDGES, gradué universitaire (Oriel-College), diacre, abjura l'anglicanisme à Londres, le 25 septembre 1845.

BROSSE (Jean-Baptiste DE LA), ministre protestant, abjura en 1658, se retira aussitôt après sa conversion, chez les R. P. de l'Oratoire de Riom, entra dans leur communauté, reçut les ordres sacrés, se livra au ministère de la chaire, qu'il exerça pendant plusieurs années à Paris et dans les provinces, et mourut en 1688.

I. — BROWN (le docteur), de Lebanon, au Kentucky, se fit catholique en novembre 1822.

II. — BROWN (Marie), Anglaise, élevée au sein de la religion anglicane, fit abjuration dans la chapelle des dames Augustines, à Paris, en 1834, âgée de vingt-huit ans. Elle se sentait pressée depuis longtemps du désir de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique : elle fut instruite et préparée par un ecclésiastique de la paroisse de Saint-Médard; l'abbé Tresvaux, grand vicaire, reçut son abjuration, et lui administra le baptême sous condition. L'abbé Guyon lui adressa un discours pour lui faire sentir toute l'importance de la grâce qu'elle avait reçue. Miss Marie Brown se disposait à entrer dans l'ordre des dames Augustines.

III.—BROWN (Jane), d'une paroisse d'Irlande où l'on ne comptait de protestants qu'elle, le ministre et sa famille, embrassa le catholicisme, et mourut quelques jours après dans les sentiments de la plus vive piété.

IV. — BROWN (T.) esquire de Shrewsburg (Angleterre), abjura l'anglicanisme en 1845.

I. — BROWNE (Edward, G.), vicaire de Brawdsey en Suffolk, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise, à Saint-Malo, le jour de Noël 1845. Ce ministre anglican, collaborateur de la *Gazette de l'Eglise et de l'Etat* (*Church and state Gazette*), adressa au rédacteur de cette feuille la lettre suivante pour lui annoncer sa conversion. Il y juge avec une juste sévérité l'Eglise anglicane, et se prononce hautement contre la validité des ordres, depuis l'établissement de Henri VIII.

« Monsieur,

« Je vous ai récemment adressé plusieurs lettres à l'occasion de l'*apostasie* des gens qui ont embrassé la foi des dissidents, et je fais partie du comité organisé pour obtenir des signatures à la pétition qui doit être présentée au parlement, contre les prétentions de forcer le *clergé* (comme l'ont dernièrement décidé les cours ecclésiastiques) à enterrer des personnes baptisées d'une manière schismatique. Ces deux circonstances m'imposent, je crois, l'obligation de vous informer que j'ai obtenu d'être admis dans l'Eglise catholique. (Je me sers du mot *clergé* par courtoisie pour ces laïques, qui, en Angleterre, s'imaginent être dans les saints ordres).

« J'ai été, depuis mon enfance, accoutumé à confesser ma croyance en la sainte Eglise catholique et apostolique; et toutefois, c'est en vain, pendant que j'étais membre, ou ce qu'on appelle ministre de l'établissement protestant, que j'ai cherché l'unité autour de moi. En vain ai-je cherché ces *marques de vie* dont le vénéré docteur Pusey parle en termes si saints et si exaltés; en vain ai-je cherché la communion des saints; mais les événements présents, et ceux qu'annonce l'avenir, ont dirigé mes pensées vers Rome. Je commence maintenant à sentir la vérité de ce qu'a dit l'auteur de la *Vie de saint Wilfrid* : « Tourner ses regards vers Rome est « un instinct catholique, implanté en nous « pour la sûreté de notre foi. » Je ne voulais cependant pas me laisser entraîner par le sentiment; j'ai donc examiné et réexaminé le sujet. Plus j'ai étudié les prétentions de l'établissement, plus j'ai recherché les preuves sur lesquelles s'appuient ses prétentions, et plus je me suis convaincu que notre établissement n'a aucun droit à être regardé comme une branche de l'Eglise catholique.

« En fait, il devenait chaque jour plus évident pour moi que l'Eglise anglicane n'est ni plus ni moins qu'un *imposteur gigantesque*. Dans cette position critique, tandis que mon esprit était agité par des idées diverses, et ballotté çà et là, cherchant un port de refuge, mon âme a été providentiellement dirigée vers la *Fin de la controverse* du docteur Milner. Avant que ce précieux volume ne tombât entre mes mains, quoique l'Eglise anglicane eût perdu pour moi tous les signes extérieurs de catholicité, elle conservait encore la validité de ses ordres. Mon attention se porta naturellement sur ce point, et bientôt je vis, aux preuves irrécusables avancées par Milner dans sa vingt-neuvième lettre, que, même en admettant la validité de la succession et de l'ordination de Parker, la forme de la consécration était telle que les paroles adressées aux évêques eussent tout aussi bien pu être adressées à un enfant : « Prenez le Saint-Esprit, et rappelez-vous « que vous accordez la grâce de Dieu qui est « en vous et l'imposition des mains. »

« Cette formule fut signalée par des théologiens catholiques, Champney, Lewgar et

autres, comme soulevant des objections, tellement qu'en 1662, la convocation altéra la formule usitée dans l'ordination des prêtres et la consécration des évêques. « Mais, « comme le fait observer Milner, en admet- « tant que ces altérations soient suffisantes « pour obvier à toutes les objections des « catholiques (ce qui n'est pas), elles vinrent « un siècle trop tard pour répondre à leur « objet; de sorte que, si les prêtres et les « évêques étaient ordonnés et consacrés « d'une manière non valide sous les règnes « d'Edouard et d'Elisabeth, il a dû en être « de même pour ceux du règne de Charles II « et de leurs successeurs.

« En admettant que Parker et ses consé- « crateurs, Borlow et Scorg, aient été con- « sacrés validement, néanmoins l'Eglise « d'Angleterre se trouvait hors du giron de « saint Pierre, en tant qu'établie par la loi; « elle est donc hors de l'Eglise catholique. « *Qui Ecclesiæ renititur et resistit*, dit saint « Cyprien, *qui cathedram Petri, super quem « fundata est Ecclesia, deserit, in Ecclesia se « esse confidit? Quisquis ab Ecclesia segre- « gatus, adulteræ jungitur, a promissis Ec- « clesiæ separatur. Alienus est, profanus est, « hostis est.* »

« Je demande sincèrement, dans le langage du pieux écrivain de la *Vie de saint Richard*, évêque de Chichester, que les prières de ce saint (j'ajouterai volontiers et celles de la sainte Vierge) puissent être utiles à tous ceux qui, dans ce temps de perplexité, ne savent où trouver le repos pour leur âme; puissent ces prières les conduire au seul port (l'Eglise catholique) où l'on trouve la paix dans ce monde de misère!

« Je suis votre très-humble serviteur en Jésus-Christ.

« Edward G. Browne,

« ex-vicaire de Bawdsey en Suffolk. »

II. — BROWNE (Edward), Anglais converti, fut reçu au sein de l'Eglise à Saint-Malo le jour de Noël 1845.

III. — BROWNE (Mme), Anglaise convertie, fut reçue à Saint-Servan, diocèse de Rennes, en 1846.

IV. — BROWNE (Mlle), Anglaise convertie, reçue à Saint-Servan en 1846.

BROWNSON, philosophe distingué, publiciste éminent des Etats-Unis fondateur de la revue américaine : *Boston Quarterly - Review*, abjura le protestantisme pour se convertir à la foi catholique; mais laissons parler M. Brownson lui-même qui a fait le récit suivant de sa conversion :

« Il y a quelques années, dit-il, j'étais éclectique, j'en conviens; dans le cours de ma vie j'ai suivi successivement nombre de systèmes, mais aucun longtemps de suite; j'ai désavoué l'éclectisme dans le numéro de janvier 1842 du *Boston Quarterly-Review*, et je puis affirmer en conscience depuis lors n'avoir rien eu de commun avec cette doctrine.

« L'éclectisme abandonné, j'entrepris de fonder un nouveau système de phisolophie à moi particulier, que j'appelai *philosophie synthétique*. Cette philosophie était basée sur des principes entièrement opposés à l'éclectisme; elle fut pendant deux ans et demi mon grand cheval de bataille, et me conduisit, ou plutôt fut pour moi l'occasion d'arriver aux portes de l'Eglise catholique. Je dis aux portes, car, bien que j'espère en avoir franchi plus tard le seuil pour pénétrer dans le temple jusqu'au sanctuaire lui-même, toutefois mon système ne m'amena qu'aux portes de l'Eglise, et encore d'une manière accidentelle et non par un résultat nécessaire. La vérité, c'est que tout en ayant pendant deux ans et demi que dura mon système, beaucoup parlé de l'Église au point de vue dogmatique, je n'en connaissais en réalité que ce que j'avais appris de ses ennemis, les éclectiques français, les saint-simoniens et les protestants. Il y a un an, je n'avais lu que deux livres catholiques : *Milner's end of controversy* et le *Catéchisme du Concile de Trente*, encore seulement en partie. Durant toute ma vie, je n'avais jamais ni vu ni entretenu une heure entière, sur des sujets religieux, un seul catholique intelligent; je jugeais des principales doctrines catholiques par induction, et d'après la connaissance que j'avais des doctrines protestantes qui leur sont opposées. Bien qu'il me soit arrivé quelquefois de deviner juste, je me trompais plus souvent encore. Je m'étais donc créé à moi-même un catholicisme idéal, que je faisais cadrer avec ma philosophie, et que celle-ci soutenait en revanche. Ce catholicisme idéal, je m'imaginais que c'était précisément là ce que l'Église croit, et ce qui constitue réellement ses articles de foi. J'en tirais une conclusion à peu près aussi juste que les précédentes : j'étais catholique, et j'avais découvert une philosophie qui légitimait la foi catholique, en donnant à toutes ses doctrines une base scientifique.

« Telles étaient mes croyances quand je commençai le premier volume de cette *Revue*. J'y persévérai jusqu'après la publication du numéro de juillet dernier; mais elles changèrent avant la publication de celui d'octobre. Que mon système de phisolophie soit, oui ou non, une doctrine facile, c'est ce que je ne puis pas actuellement décider. Je suis sûr qu'il ne conduit pas directement au catholicisme. Ma conversion au catholicisme, qui repose sur d'autres bases que des raisonnements métaphysiques, a si entièrement révolutionné (*revolutionized*) tout mon esprit, elle m'a mis en face d'un ordre de pensées si entièrement nouveau pour moi et m'a fait voir toutes choses sous un jour si différent et si clair, que je n'ai aujourd'hui qu'extrêmement peu de confiance dans tout ce que j'ai pu soutenir avant d'entrer dans le sein de l'Église. Les meilleures choses que j'ai pu écrire sont entremêlées d'une quantité d'erreurs que je dois aujourd'hui reconnaître... Si dans quelqu'un de mes écrits philosophiques ou autres il y a quoi que ce soit de contraire à la foi catholique, je le désavoue par cela même. Je suis loin de croire que

nous tous, philosophes de notre époque, nous ayons, depuis les anciens docteurs catholiques, fait aucunement avancer la philosophie, sauf toutefois en ce qui se rapporte aux sciences physiques. Aujourd'hui j'ai plus de confiance dans les conclusions de saint Thomas que dans les miennes propres; et quand elles se trouvent être différentes des siennes, je penserais avoir une présomption pour le moins aveugle, si je disais que ce sont les siennes et non les miennes qui sont erronées. Je renonce définitivement à toutes mes prétentions à une philosophie qui m'appartienne en propre, et, en cette matière comme en toute autre, je me contente de suivre les anciennes routes sans en frayer de nouvelles. Je n'accorde plus aucune valeur, et je prie mes amis de n'en pas accorder davantage à tout ce j'ai pu écrire jusqu'à présent. Ma vie commence avec ma naissance dans l'Eglise catholique. Je dis cela parce que je désire n'être lié par rien de ce que j'ai écrit autrefois, et que, sauf peut-être la critique de Kant, quelques essais politiques, plus les articles de ma *Revue* sur la réforme sociale et l'Eglise anglicane, j'anéantirais avec plaisir tous mes travaux, si cela était possible. J'ai beaucoup écrit et publié depuis vingt ans; un seul petit volume in-douze contiendrait tout ce que je ne voudrais pas effacer de mes productions antérieures au mois d'octobre dernier. »

On ne saurait certes désirer une soumission plus humble et plus parfaite. Combien la foi abaisse de hauteurs ! *Ma vie commence avec ma naissance dans l'Eglise catholique.* Comme cette parole est vraie et belle ! Ah ! oui, nous n'avons véritablement la vie que lorsque nous sommes dans la vérité, lorsque nous possédons la vérité. Hors de la foi, c'est le mensonge; ce n'est pas la vie ! c'est une apparence de vie pire que la mort !... M. Brownson continue :

« J'ai dit que je m'étais figuré que ma philosophie conduisait nécessairement à l'Eglise catholique. J'eus longtemps cette conviction avec sincérité, et, quand je commençais mon journal, je n'avais pas le moindre doute que l'Eglise catholique ne fût la vraie Eglise. Mais l'idée que je me faisais alors de l'Eglise était telle que je croyais raisonnablement pouvoir me tenir en dehors d'elle, pour un temps du moins, et travailler à amener l'opinion publique protestante à de justes vues sur l'Eglise en général.

« Nous pensions pouvoir faire plus de bien hors de la vraie Eglise que dans son sein, et notre illusion, pour être honnête, n'en était pas moins une erreur absurde; du moins elle fut courte : la logique réclamait un aveu de catholicisme complet et public, et j'ai toujours eu en horreur la faute capitale de l'inconséquence. De plus, une autre question nous pressait encore bien davantage, c'était celle du propre salut de notre âme. Si l'Eglise catholique était la vraie Eglise, je ne pouvais être sauvé hors de sa communion; car en admettant que l'ignorance invincible puisse être sauvée hors de son sein, cette excuse de l'ignorance invincible ne pouvait en rien me servir, puisque je croyais l'Eglise catholique la vraie Eglise. Ainsi je me trouvais dans la nécessité de recourir aux secours que l'Egise catholique peut seule accorder. Il était d'ailleurs inutile de prouver la nécessité de cette Eglise, si en se tenant à côté d'elle on pouvait se conserver pur et atteindre ce dégré de sainteté de vie qui est le but pour lequel ont été institués l'Eglise et ses sacrements.

« Quand je commençai à m'occuper de mon instruction, je me supposais dans toutes les matières fondamentales un catholique parfaitement instruit, et je pensais être devenu tel de par la vertu de ma philosophie; mais je fus bientôt détrompé. Le commencement du désillusionnement fut une lettre d'un de nos meilleurs amis, qui exposait à une lumière claire et distincte les résultats logiques de mes spéculations philosophiques; et il me montrait que les conséquences ne m'obligeaient pas à entrer dans le sein de l'Eglise catholique; je fus convaincu de la justesse de cette assertion; je m'aperçus en cet instant de ce que je n'avais pas soupçonné jusqu'alors, c'est que mes conclusions catholiques résultaient non de données fournies par ma métaphysique, mais d'une autre source que je n'avais pas encore distinguée. Je trouvai que j'avais marché sur une double voie de pensées, et conclu, sans m'en douter, d'après l'une ou d'après l'autre, suivant que cela avait été davantage à ma convenance. Mon attention était dirigée où se séparaient les deux directions de pensées accidentellement venues dans mon esprit, et que mon raisonnement n'avait pas distinguées. Je vis le moment où ces deux voies n'avaient plus une connexion nécessaire l'une avec l'autre. Grâce à l'ami dont je viens de parler, je devins ainsi capable de les séparer et de comprendre le chemin par lequel j'étais arrivé à embrasser la foi catholique; je vis en outre que les fondements de la foi, dans mon esprit, étaient entièrement distincts de toute spéculation philosophique quelconque. »

Nouvelle et éclatante preuve de la vanité des systèmes philosophiques, fournie par l'un des plus illustres représentants de cette pauvre philosophie humaine, qui égare au lieu de conduire, qui obscurcit l'intelligence au lieu de l'éclairer !... Mais laissons encore parler M. Brownson; il démontre de plus en plus l'inanité du rationalisme, et il explique par quelles voies admirables il est parvenu aux clartés de la foi :

« Je viens de faire cette exposition pour éviter à mes amis la difficulté de chercher à découvrir par quelle voie j'ai atteint l'Eglise catholique en partant de mes principes métaphysiques. Ce n'est pas par mes principes que je suis arrivé là. J'ai été converti comme le sont tous ceux qui sont amenés à entrer dans l'Église catholique. Je me suis entièrement convaincu de l'insuffisance du rationalisme et du transcendantisme. Je me suis donc persuadé de la nécessité de la révélation

divine, et de ce fait que la révélation chrétienne a ce caractère divin nécessaire. De là, par une suite de raisonnements que l'on peut voir dans un article de ma Revue, j'arrivai infailliblement à l'Église catholique ; le procédé est simple et facile. Il n'exige ni subtilité, ni une longue suite de raisonnements métaphysiques. Avec lui il n'est besoin que d'un bon sens ordinaire, d'un esprit respectueux et de la disposition de croire à une évidence suffisante. La métaphysique peut trouver place dans l'explication de différentes doctrines théologiques ; mais pour établir la foi, la nécessité ne s'en fait guère sentir. Ceux qui espèrent trouver dans la métaphysique la voie qui les conduise à la croyance de la révélation surnaturelle de Dieu, s'égareront bien vraisemblablement et tomberont à la fin en défaillance. La vérité de la révélation doit être admise avec simplicité sur sa pleine et positive évidence ; on ne peut y arriver par la simple sagesse humaine. Après vingt ans et plus passés à errer à la recherche d'un chemin nouveau et meilleur pour parvenir à la vérité, j'ai été forcé de venir me jeter en toute humilité et en toute docilité aux pieds de notre Sauveur béni, et de m'instruire dans l'ancienne voie, comme l'avaient fait nos frères avant les expériences de Luther et de Calvin. Je consentis à ne plus rien savoir afin de tout savoir. Esprits forts, esprits audacieux, esprits éclairés, jeunes gens, vous tous à qui l'expérience n'a pu servir et qui vous confiez avant tout à vous-mêmes, vous pouvez rire de moi et dire que j'ai été faible, que mon cœur a défailli ; mais vous ne pouvez m'émouvoir. J'ai compté parmi vous, j'ai méprisé comme vous méprisez, avec autant de courage, avec autant de sagesse ; je peux donc demander à être méprisé, accusé. Hélas ! nous connaissons ce que coûtent et ce que valent les mépris... Puissiez-vous vivre assez longtemps pour être abreuvés des vôtres et devenir honteux de vos railleries, comme je le suis des miennes. »

Nous proposons ces paroles et ces considérations aux méditations de ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans le sein de l'Eglise. Enfin nous terminerons en reproduisant un autre passage du même numéro, qui n'est pas moins intéressant :

« Je regrette de connaître aussi peu les livres catholiques ascétiques ; il y a à peine une année, je n'avais pas encore lu dans toute ma vie une demi-douzaine de livres catholiques, de quelque espèce que ce soit, dogmatiques, polémiques ou ascétiques. Il me semble actuellement que ma vie et mes études antérieures à ma conversion à la foi catholique se soient évanouies. Chaque jour je trouve dans la littérature catholique des trésors que je n'avais même pas soupçonnés ; et quiconque a commencé à sentir la richesse de cette littérature ne peut plus souffrir celle des protestants ; ceci est surtout vrai quant à ce qui se rapporte à la littérature ascétique. Les livres protestants ascétiques sont froids et formalistes, ils n'ont rien de l'onction de l'esprit, ils rendent la vertu repoussante et haïssable. Nos écrivains catholiques ascétiques, tout en étant plus sévères que les protestants, rendent néanmoins la vertu aimable ; en nous montrant la croix, ils nous la font embrasser avec amour. »

M. Brownson s'était acquis, au delà des Etats-Unis et du continent américain, une véritable réputation de philosophe. Voici l'opinion que M. Cousin a exprimée à son sujet : « En 1836 et 1837, M. Brownson a publié une apologie de mes principes où brille un talent de pensées et de style qui, régulièrement développé, promet à l'Amérique un écrivain philosophique du premier ordre. »

A cette époque, la *Revue de Dublin*, s'occupant de cette conversion si remarquable fesait à ce sujet les réflexions suivantes : « M. Brownson écrivait dans le *Boston quarterly Review*, et croyons-nous, dans le *Christian Examiner;* ses écrits se sont toujours distingués par l'expression vigoureuse d'une sincère conviction et par un amour énergique de la vérité. En 1845, il commença sa propre *Quarterly* (1), et au moment où il publiait le quatrième numéro, au mois d'octobre de cette même année, il mit un terme à ses courses dans le labyrinthe de la philosophie moderne et vint se placer comme un humble écolier au pied de l'Eglise du Christ ; quelque habile et quelque exercé que fût son propre jugement, depuis longtemps son seul guide, il l'abaissa devant les enseignements de l'Eglise, et vint ajouter son nom à la liste des penseurs et des hommes de mérite qui, dans ces derniers temps, ont embrassé la foi catholique... »

En cet endroit, la *Revue de Dublin* donne les extraits de M. Brownson que nous avons cités, et poursuit : « Il est impossible de n'être pas charmé de la franchise, de la candeur et de la droiture que l'on trouve dans le récit fait par l'heureux converti lui-même. C'est avec une bien grande vérité que saint Grégoire écrivait : *Et fortasse laboriosum non est homini relinquere sua, sed valde laboriosum est relinquere semetipsum. Minus quippe est abnegare quod habet, valde autem multum est abnegare quod est.* Et, si l'intelligence est la partie la plus précieuse de notre être, il faut certainement une grâce toute spéciale pour nous porter à abandonner toutes nos pensées, toutes nos doctrines, toutes nos méditations, pour nous faire consentir à voir tous nos travaux rester sans résultats et sans récompenses, pour sacrifier une réputation et une gloire péniblement acquises. Briser ainsi avec les études d'une longue suite d'années, et recommencer sur des bases nouvelles, c'est là, certes, une résolution courageuse et qui fait honneur à celui qui la prend ; c'est une preuve nouvelle que l'Eglise est réellement l'école du Christ, qu'elle confond entièrement, aujourd'hui comme toujours, la sagesse de ce monde, et qu'elle sait décider l'homme à lui préférer la folie de la croix... »

(1) En Angleterre et aux Etats-Unis, il y a beaucoup de *Revues* qui, paraissant seulement quatre fois par an, c'est-à-dire tous les trois mois, prennent le nom de *Quarterly*.

« Oublier ainsi, » ajoute un peu plus loin la *Revue de Dublin*, « oublier ainsi le passé et recommencer l'étude de la religion par l'alphabet, si l'on peut dire, c'est là la résolution la plus courageuse que puisse prendre un converti qui a passé toute sa vie à étudier les sciences religieuses. »

BRUCE (W.), esquire, fils d'un négociant de Leeds (Angleterre), se convertit et abjura l'anglicanisme à Leeds en 1846.

BRUCKER (Raymond), écrivain contemporain, d'une verve inépuisable et d'une originalité prodigieuse, plus remarquable encore par sa conversation que par ses écrits, avait été *Evadamiste* et matérialiste, lorsqu'il revint au catholicisme par une conversion éclatante. Il fut toujours depuis, dans la presse et partout, l'un des défenseurs les plus ardents et les plus infatigables de la religion, qu'il honore surtout par une abnégation personnelle et un renoncement à ses propres intérêts poussé jusqu'à l'héroïsme.

Un de ses fils, jeté sur les pontons pour cause politique, fut converti par un prêtre socialiste qui y était avec lui, et baptisé à l'âge de vingt-cinq ans environ.

BRUEIL DE GERCY (Mlle DE), protestante de la ville de Sédan, se convertit vers le mois de juillet 1680, à la suite des prédications du P. Alexis Dubuc, religieux théatin.

BRUEYS (David-Augustin), né à Aix en 1640 d'une famille noble et ancienne, fut élevé dans le calvinisme et dans la controverse et destiné au barreau. Se sentant peu de goût pour la jurisprudence, il se livra tout entier à la théologie, et devint en peu de temps un des membres les plus savants du consistoire de Montpellier. En cette qualité il fit une réponse à l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet, qui, au lieu de répliquer, entreprit de convertir son adversaire et y réussit. Brueys, devenu catholique en 1682, combattit contre les ministres protestants, entre autres, contre Jurieu, Lenfant et La Roque.

Il publia, peu après son abjuration, un *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants*. Jurieu et d'autres ministres entreprirent de répondre à cet écrit. Brueys est auteur de plusieurs autres ouvrages de controverse, entre autres, une *Défense du culte extérieur de l'Eglise catholique*, avec une *Réfutation faite à l'examen*, 1685 in-12; une *Réponse aux plaintes des protestants*, 1686; un *Traité de l'Eucharistie*, un autre *de l'Eglise*, et une *Histoire du fanatisme de notre temps*, 1692, in-12, avec une suite en 1709, et une autre en 1713. Brueys entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, et mourut le 25 novembre 1723, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

BRUHL (Henri, comte DE). Le Richelieu de la Saxe, ministre d'Auguste III, roi de Pologne, naquit le 13 août 1700 à Thuringe, et abandonna le protestantisme pour se faire catholique. Il mourut le 28 octobre 1763.

BRUNIHILDE ou BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths et qui épousa Sigebert, roi franc, était arienne. Mais les instructions des évêques et les remontrances du roi la convertirent; elle fut réconciliée à l'Eglise par l'onction du saint chrême, dit Grégoire de Tours. Après avoir épousé en secondes noces Mérovée, fils de Chilpéric, elle devint régente du royaume d'Austrasie et mourut en 613. Elle avait fondé un grand nombre d'hôpitaux, d'églises et de monastères.

BRUNSCHWIG (Samuel), âgé de trente-huit ans, né dans le département du Haut-Rhin, à Blozheim, canton de Mulhausen, accablé sous le poids de malheurs de famille, et devenu pauvre marchand colporteur. Son compagnon de commerce l'abandonna, emportant dans sa fuite le reste de leurs marchandises et quelques épargnes qu'ils avaient amassées ensemble. Demeuré sans ressources dans une ville étrangère, il tomba malade de chagrin et de misère. L'hôtel-Dieu de Mâcon le reçut vers le milieu du mois de mai de l'année 1841. Les religieuses Augustines qui desservent cet hospice s'aperçurent bientôt que Samuel professait la religion judaïque, et dès lors l'entourèrent de soins les plus affectueux. Ces religieuses, et des militaires malades comme Samuel lui parlaient quelque fois, mais toujours avec douceur de la religion chrétienne.

Samuel écoutait et ne répondait pas, ou bien s'adressant au plus zélé de ces soldats missionnaires, il lui représentait que ne l'attaquant point sur sa croyance au Christ, il demandait, lui juif, qu'on eût pour le culte qu'il professait la même déférence. Ce digne militaire cessa ses instances, mais sans cesser d'examiner ce que faisait Samuel, qu'il voyait prendre souvent un livre, en lire quelques lignes, le poser puis le reprendre encore, et ce livre était le *Manuel de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Marie* que les Sœurs avaient mis entre ses mains. On l'engagea à lire le récit de la conversion de M. Ratisbonne, et un ouvrage où il pût trouver la preuve de l'accomplissement, en la personne de Jésus-Christ, des prophéties antiques. La maladie cependant faisait des progrès et la conversion de Samuel n'avançait pas. M. B., savant rabbin, baptisé peu de mois auparavant par Mgr l'archevêque de Lyon, instruit du danger qui menaçait un de ses anciens coreligionnaires, accourut à Mâcon, et sans se faire connaître à Samuel, lui parla avec cette conviction profonde que la vérité seule peut donner, et avec l'ardeur d'un zèle que la charité catholique inspire. Il dévoila sous ses yeux les prophéties de l'ancienne loi, lui prouva que tout s'était accompli en Jésus-Christ, lui fit voir dans le Messie le type divin des figures de l'antique alliance, et dans les célestes doctrines de la loi de grâce et d'amour, le complément et la perfection de la loi et des observances mosaïques. Samuel instruit dans sa religion opposa à son Ananie des objections et des difficultés; celui-ci répondit aux unes, renversa les autres. Enfin, après trois longues conférences tenues à des intervalles assez

éloignés, la grâce parla au cœur du juif. « Je vois la vérité, dit-il, et je veux la suivre. » Dès lors on disposa le prosélyte au baptême, et on lui apprit les éléments de la doctrine chrétienne. Mais la foi est peu de chose sans les œuvres. Celui qui allait renaître de l'eau et du Saint-Esprit (*Jean*, III, 5) avait à mettre en pratique ces deux grandes et difficiles leçons de l'amour des ennemis et du renoncement à soi-même. « Pardonnez-vous, mon ami, lui disait, la veille du baptême, celui qui devait être son parrain, à l'exemple du Sauveur mort sur la croix en pardonnant à ses bourreaux, pardonnez-vous à cette personne dont vous avez si cruellement à vous plaindre; pardonnez-vous à votre associé ce vol qu'il a commis à votre préjudice, et qui vous a réduit à la misère? Priez-vous pour lui, afin que Dieu touche aussi son cœur, qu'il se convertisse et qu'il vive? — Oui certainement, puisque le bon Dieu me pardonne. — Et puis êtes-vous disposé à faire à Dieu le sacrifice de votre vie? Le remerciez-vous de toutes ces épreuves si sensibles qu'il vous a ménagées, pour faire de vous un chrétien; car c'est dans des vues de miséricorde qu'il vous a tiré ainsi du milieu de votre peuple, et s'il vous a affligé dans votre corps, c'est pour sauver votre âme. Quelle reconnaissance vous lui devez! Il laisse vos frères dans l'erreur, et vous, il vous appelle à la divine lumière de la foi! — Oui, le bon Dieu m'a fait une grande grâce! » La cérémonie du baptême eut lieu 14 juillet 1842, la chapelle de l'hospice civil était pleine de fidèles; plusieurs ecclésiastiques s'étaient réunis à l'aumônier. On se disposait à porter Samuel, mais il résiste, et cet homme que la mort a déjà marqué de son sceau veut aller jusqu'au pied de l'autel. L'eau sainte a coulé sur son front régénéré; Alexandre-Marie-Joseph a été baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et à ce moment solennel, il semble qu'il ne puisse plus contenir les sentiments qui débordent de son cœur; il interrompit la touchante et pathétique exhortation de l'aumônier par ses protestations de fidélité et de reconnaissance. Enfin, au milieu du recueillement et de l'émotion de tous les témoins de cette scène, fortifié par le baptême, il reçut avec ferveur la confirmation. Le même soir une des Sœurs lui ayant parlé de la nécessité de faire à Dieu le sacrifice de sa vie, il le fit avec une générosité qui arracha des larmes. « La sainte Vierge, dit alors le nouveau baptisé, me prépare une couronne. » Le lendemain le néophyte reçut en viatique la sainte communion, et là encore, sa foi, sa ferveur, édifièrent les personnes pieuses qui avaient voulu en être les témoins. Les souffrances d'Alexandre étaient vives et aiguës. Cependant, la sœur qui le veillait ne l'entendit pas proférer une seule plainte, ne le vit pas manifester un signe d'impatience. Il mourut en donnant les marques de la plus vive piété, le 16 juillet 1842.

I.—BRUNSWICK (Eric DE, dit le *Jeune*), né le 10 août 1528, fut élevé par sa mère avec beaucoup de soin, et instruit dans le luthéranisme; mais on assure que, lorsqu'il se rendit à Wittenberg pour voir Luther, celui-ci dit que le jeune prince ne tarderait pas à revenir à la religion catholique. En effet, il servit Charles-Quint contre les princes de la confession d'Augsbourg, et, de retour dans ses Etats, il s'efforça d'y arrêter les progrès de la prétendue réforme. Ayant entrepris un voyage en Italie, il mourut subitement à Padoue en 1584.

II.—BRUNSWICK (Jean-Frédéric DE), troisième fils du duc George, et l'un des jeunes gens les plus distingués de son temps, voyagea dans les pays catholiques et particulièrement en Italie: ces voyages lui donnèrent occasion de connaître les membres et les institutions de l'Eglise catholique, et de revenir sur bien des préventions qu'une éducation première lui avait inoculées. En 1649, on manda d'Italie à ses frères, les ducs régnants, qu'il avait pris de l'inclination pour l'Eglise catholique, et qu'il pensait s'y réunir publiquement. Aussitôt on lui envoya le lieutenant-colonel de Goertz, avec Henri-Jules Blume, professeur de Helmstadt, pour le ramener à d'autres sentiments; mais on n'atteignit point le but. Le duc Jean-Frédéric, qui plus tard contribua à convertir Blume lui-même (*Voy.* BLUME), écrivit de Rome à ses frères, dès le 29 décembre 1651, qu'après un examen approfondi, de ferventes prières qui lui avaient obtenu des dons et des grâces de l'Esprit saint, il était entré au sein de l'Eglise universelle. Ce qui lui en avait donné la première pensée, c'était l'union de l'Eglise catholique, s'accordant en tout avec la doctrine primitive des Pères et de l'Ecriture sainte, et toujours d'accord avec elle-même, tandis qu'en dehors d'elle il n'y a plus qu'antagonisme et divisions sans cesse nouvelles, d'où est venue la ruine de la nation allemande. Il ne demandait à ses frères que de pouvoir exercer le culte catholique dans une chapelle particulière du château de Celle: cette grâce lui fut refusée, d'après l'avis des théologiens de Helmstadt, les mêmes qui convenaient qu'on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine. (*Voy.* BRUNSWICK Elisabeth.) Le duc resta donc à l'étranger jusqu'en 1665, où il hérita d'une partie du Hanovre.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Elisabeth-Christine DE). Lors de son mariage avec l'archiduc d'Autriche, compétiteur de Philippe V pour la couronne d'Espagne, et depuis empereur sous le nom de Charles VI, cette princesse était luthérienne. Le duc Louis-Rodolphe, son père, crut devoir consulter sur son mariage les théologiens du duché de Brunswick. Les docteurs de l'université de Helmstadt furent donc assemblés à ce sujet, et après avoir examiné l'affaire, l'université rendit le 28 avril 1707 une décision fameuse en faveur du catholicisme. Elle se fonde sur l'autorité et l'aveu de Mélanchton, que l'Eglise catholique n'a pas cessé d'être la vraie Eglise. Elle conserve les dogmes fondamentaux; on peut donc y faire son sa-

lut. Haffenresifer, théologien de Tubingue, avait pensé de même. La déclaration de la Faculté d'Helmstadt ayant été imprimée à Cologne, les journalistes de Trévoux l'insérèrent dans leur cahier de mai 1708, avec une traduction française. Cette pièce foudroyante pour le protestantisme par les conséquences qui en découlent, jeta l'alarme et l'épouvante surtout chez les anglicans. En déployant tous ses efforts pour rassurer l'Eglise anglicane, Frickius avoue que la décision d'Helmstadt, qui cause tant de bruit, ébranle les fondements du protestantisme. « Elle attaque, dit-il, l'*Acropolis*, la citadelle de notre Eglise ; si l'opinion de Fabrius triomphe, on nous regardera comme des calomniateurs et des sycophantes. Est-ce pour arriver à ce résultat que tant de sang aura été versé ? Puisque l'on peut se sauver chez les catholiques, fallait-il incendier l'Europe par la guerre de trente ans pour soutenir la défection de Luther ? » En conséquence de la décision de l'université d'Helmstadt, la princesse de Brunswick-Wolfenbüttel embrassa le catholicisme. La princesse, ni ses parents n'étaient d'abord nullement disposés à donner leur consentement pour un changement de religion. Il y avait à peine dix-huit mois que la princesse avait fait sa profession de foi avec la plus vive émotion, et elle avait déclaré alors, à haute voix et de la manière la plus solennelle, qu'elle aimerait plutôt perdre la vie que de renoncer à sa religion. Son grand-père intervint, et engagea sa fille, l'abbesse de Gandersheim, à prendre Elisabeth sous sa direction. C'est là, d'après ce que l'on dit, que Wolfgang Plockner, jésuite au collége de Vienne, ou suivant d'autres, un savant bénédictin, du nom de Gottfried Bessel, envoyé à Wolfenbüttel, réussit à dissiper les doutes de la princesse et à la persuader. (Moser, XI, 1.) Elisabeth en référa au Souverain Pontife et déclara au Saint-Père qu'elle voulait dépendre de lui, et qu'elle le reconnaissait pour chef de l'Eglise. Le Pape répondit que cela ne suffisait point, et qu'il exigeait avant tout de sa part une déclaration formelle et précise par laquelle elle reconnaîtrait qu'il est impossible de faire son salut dans l'Eglise évangélique, et que, dans le cas contraire, il n'aurait aucune communication avec elle. Il fallait se soumettre à cette condition ; elle se rendit donc à la cathédrale de Mayence et fit en présence de Lothaire François, comte de Schönborn, prince électoral de Mayence et évêque de Bamberg, une profession de foi catholique très-étendue et rédigée dans les termes les plus clairs ; copie de cet acte fut de suite expédiée à Rome par un courrier extraordinaire, le 7 mai 1707. La princesse avait avec elle le conseiller intime Rudolphe Caspar d'Imhof, qui l'accompagna dans son voyage à Vienne pour assister en qualité de témoin au contrat de mariage, et qui se rendit aussi avec elle en Espagne. Caspar d'Imhof passait pour avoir été l'instrument principal de la conversion d'Elisabeth ; cependant Schlegel, dans son *Histoire de l'Eglise du* XVIII^e^ *siècle*, tome 1, page 8, 929, attribue ce mérite au conseiller Raesewiz. Le Souverain Pontife, aussitôt après l'arrangement des conventions préliminaires, adressa au prince électoral et archevêque de Mayence la lettre suivante, en date du 2 juillet 1707 :

« La nouvelle que vous m'avez fait parvenir au sujet du retour si édifiant et si solennel à l'Eglise catholique de notre très-chère fille en Jésus-Christ la noble princesse Elisabeth, duchesse de Braunschweig et de Lüneburg, a fait surabonder notre cœur de joie et de bonheur. Si les paroles nous manquent pour exprimer notre satisfaction à cet égard, personne, mieux que vous, qui connaissez si bien notre sollicitude pour le salut des âmes, ne peut comprendre quelles actions de grâces nous rendons à Dieu pour un si grand bienfait. Par une faveur spéciale du Très-Haut, cette nouvelle nous parvint précisément à une époque où nous fûmes accablé des plus vives inquiétudes, au sujet du compte que nous avons à rendre devant Dieu de notre ministère. Mais le Père des miséricordes, qui vient au secours de ceux qui l'invoquent, nous consola dans nos tribulations. En passant de l'espérance à la joie, la foi fait naître en nous de nouvelles espérances, et nous osons nous laisser aller à la pensée que l'héroïque exemple que vient de donner au monde cette excellente princesse brillera comme un phare lumineux sur le chemin de la vérité et du salut. En attendant, nous sommes persuadé que vous avez suivi le zèle qui vous anime pour l'accomplissement de votre charge, et que vous avez contribué pour beaucoup à cette œuvre de conversion. Nous vous embrassons de la plénitude de notre affection, et nous vous félicitons de tout notre cœur des grands mérites que votre si digne et spéciale coopération vous ont fait acquérir devant le Très-Haut, etc. »

Une lettre de la même date adressée par le Pape à la princesse contient entre autres les lignes suivantes : « Il était digne et convenable pour Votre Altesse d'ouvrir son cœur au réveil dès l'aurore, de se souvenir de son Créateur dès les jours de sa première jeunesse, de reconnaître au milieu des ténèbres et de suivre le seul chemin qui conduit au bonheur ; qu'inspirée des lumières de la grâce, elle renonçât aux erreurs dans lesquelles elle a été élevée pour embrasser la vérité catholique. Réjouissez-vous donc dans le Seigneur de votre privilége, et soyez dans la jubilation d'être devenue un spectacle de jouissance pour les anges mêmes du ciel. C'était bien pour répondre à notre amour paternel que vous vous êtes empressée de nous faire l'annonce par lettres de votre part de ce glorieux événement, et que vous nous avez fait parvenir des témoignages si touchants de votre piété filiale pour nous et pour le siége apostolique. Lorsque nous en fîmes la lecture, notre cœur surabondait de joie et notre langue jubilait dans le Seigneur ; car il est certain, qu'en considération des éminentes qualités qui vous distin-

guent, vous êtes devenue un ornement remarquable pour l'Eglise romaine. Nous nous réjouissons aussi, et avant tout, pour vous-même ; c'était faire preuve de sagesse, qu'après avoir reçu la vie du ciel, vous vous empressassiez d'aller au sein de votre si tendre mère pour goûter le lait pur, et que vous cherchassiez vous-même la source du Sauveur pour y puiser avec joie la nourriture du salut que vous demanderiez en vain à des citernes dispersées et desséchées. En remerciant Dieu, le père des miséricordes, de vous avoir honorée d'un si grand don de ses grâces, et de nous avoir accordé à nous-mêmes une joie si extraordinaire, nous le supplierons en même temps et sans cesse de continuer à vous combler de ses faveurs, et de vous faire arriver à une perfection de plus en plus éminente. Nous avons la confiance que vous redoublerez de zèle et de piété pour les mériter, etc. »

La célébration du mariage de la princesse n'eut lieu qu'en 1708. Elle eut à lutter pendant plusieurs années contre des scrupules de conscience au sujet de son changement de religion. C'est pour avoir fait une opposition trop vive contre ce changement de religion que Georges Nitsché, surintendant à Wolfenbütel, ainsi que Jean Niekamp et Albert, Fidèle Knopf, prédicateur à la Cour, furent déposés de leurs places. Cependant ces hommes trouvèrent encore des emplois dans les Etats voisins, et quand la célébration du mariage eut lieu et fut annoncée publiquement, l'un d'entre eux, Georges Nitsché, qui était surintendant à Braunschweig se permit de dire du haut de la chaire : « Mes chers amis, l'une de nos princesses a été livrée au papisme, l'autre a été cédée au paganisme, et je crois, moi, que si demain le diable se présentait pour réclamer la troisième, l'on ne ferait aucune difficulté de la lui accorder. »

Le pape de son côté adressa à l'impératrice Elisabeth, à l'époque de son retour d'Espagne en Allemagne, en 1715, une lettre ainsi conçue : « Lorsque nous avons appris qu'à votre retour en Allemagne vos excellents et nobles parents viendraient à notre rencontre, nous avons éprouvé une grande joie, surtout en pensant que vous trouveriez là l'occasion très-favorable de mettre tout en œuvre pour les porter à renoncer à l'erreur et pour les engager à embrasser la seule et vraie foi. Nous sommes assuré que vous saisirez avec empressement cette occasion si favorable de faire le bien; votre grande piété et votre haute intelligence doivent vous faire comprendre que la manière la plus élevée, la plus digne et la plus efficace de témoigner votre amour filial et votre reconnaissance à ceux qui vous ont donné le jour, c'est de faire tous les efforts possibles pour leur procurer la grâce du salut. Pour réussir dans cette démarche, vous ferez valoir auprès de vos parents les mêmes motifs qui ont fait sur vous une si grande impression, et qui vous ont décidée à embrasser la religion catholique ; vous leur représenterez aussi les glorieux et nobles exemples de votre vénérable grand-père et ceux de votre tante si éminemment distinguée par sa foi et sa piété. Nous espérons que, bénies de Dieu, ces considérations auront d'autant plus de poids pour vos parents qu'ils appartiennent en partage à la famille même. » (*Epist. Clementis XI*, 1742.)

II.—BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Antoine Ulrich, duc de), grand-père de la précédente, né à Hitzaker le 4 octobre 1633, et marié, le 7 août 1656, avec Elisabeth-Julienne, fille du duc Frédéric de Holstein Marburg, qui mourut le 4 février 1704. Il parcourut la France, l'Angleterre et l'Italie, revint en Allemagne, partagea les titres et le pouvoir de son frère Rodolphe-Auguste, et après la mort de ce frère, arrivée en 1704, resta seul souverain du duché de Brunswick. En 1710, il embrassa publiquement à Bamberg la religion catholique, à l'occasion du mariage de sa petite-fille Elisabeth-Christine avec le roi d'Espagne, Charles III. On croit qu'il s'était déjà converti depuis quelque temps, mais qu'il avait demandé au pape Clément XI la permission de tenir sa conversion secrète. Une grande princesse, qui fut durant tout son séjour parmi les Français une vraie et bonne mère pour la nation allemande, en fait l'éloge en ces termes : « Si les mérites et les bonnes intentions doivent être comptés pour quelque chose, il sera juste de considérer le duc comme un des plus grands monarques du monde. » Il avait été si zélé protestant qu'il rendit en vers toute la doctrine sur la cène de Notre-Seigneur, et fit insérer cette composition dans un ouvrage religieux qu'il avait rédigé lui-même et qui fut imprimé et réimprimé à plusieurs reprises différentes. Il était aussi auteur de deux romans, dont l'un, dit *Aramena*, et imprimé à Nürnberg en 1678, traite un sujet tiré de l'époque des patriarches et indique dans le prince une grande connaissance de l'histoire et du cœur humain; l'autre, appelé *Octavia*, parut à Nürnberg et à Braunschweig en plusieurs livraisons depuis 1685 jusqu'en 1702; une nouvelle édition fut imprimée en 1712. Ce second écrit expose l'histoire romaine depuis Néron jusqu'au second siècle de l'ère chrétienne, et fait connaître que le duc était très-versé dans les œuvres des classiques romains. C'est à juste titre qu'on l'appelle généralement un prince savant; le fameux Leibnitz remplit auprès de lui, pendant quelque temps, la charge de bibliothécaire, et eut le bonheur de le gagner pour son plan d'union. La correspondance avec le Souverain Pontife qui l'honora d'un bref, (*Welt ùnd Staats Spiegel* XIV, 151), où il lui proposait de rentrer dans le sein de l'Eglise, eut pour résultat de lui faire entreprendre, en 1710, le voyage à Bamberg, et de le décider à faire dans cette ville sa profession de foi catholique. Ce pas, le prince l'a fait avec réflexion comme l'atteste la pièce officielle suivante, qui émane de la chancellerie même de l'empire. (*Lüngs deùtsche Reichskanzlei*, VIII, 619.)

Adresse par laquelle le ministère ecclésiastique de Braunschweig conjure et supplie le duc Antoine Ulrich de Braunschweig-Lüneburg-Wolffenbtütel, de ne pas faire profession de foi catholique.

P. P.

« Votre Altesse ayant daigné exaucer la prière que nous lui avons adressée, il y a peu de temps, en faveur de notre Eglise, nous nous sommes prosternés devant le Très-Haut pour le remercier du fond de nos entrailles de nous avoir rendus dignes de vos faveurs, et nous venons en ce jour déposer humblement à vos pieds l'hommage de notre profonde gratitude, en prenant l'engagement de prier sans cesse le Seigneur de vous assister en toute chose et d'accueillir et d'exaucer tous vos vœux et tous vos souhaits. Et lors même que nous eussions ressenti une joie bien sensible de voir exclure entièrement le papisme de ce pays et de savoir cette bonne ville en possession de la seule parole pure de l'Evangile, néanmoins, étant habitués à nous soumettre avec une humble résignation aux ordres de votre altesse, nous continuerons de mettre notre confiance en Dieu et nous espérons obtenir de sa bonté la grâce de triompher des épreuves qui viennent de surgir et de nous assister de sa puissance dans l'exercice de notre ministère, de nous aider à combattre avec joie et prudence toutes les erreurs, à remplir, comme il convient, tous les devoirs de notre charge pastorale.

Mais, excellent prince et seigneur, si à cette grande douleur de notre âme devait se joindre un mal plus grand encore et qui aurait pour objet l'attention portée sur la personne même de Votre Altesse, que l'on dit être, d'après le bruit qui court et d'après ce que l'on nous rapporte de source certaine, dans la résolution d'embrasser la religion catholique et d'avoir déjà désigné le vendredi saint pour faire une profession publique à cet égard dans le lieu même qui eut tant d'éclat pour une cérémonie de la même nature. Cette nouvelle, si peu attendue, a causé partout parmi vos fidèles sujets une telle consternation que nous n'avons pas dû nous borner à supplier Dieu à genoux, de détourner de l'âme princière de Votre Altesse un si grand malheur, mais que nous éprouvions l'obligation de nous présenter devant vous pour vous exposer très-humblement nos craintes, en priant Votre Altesse d'être bien persuadée que nous n'avons point été portés à cette démarche par quelque esprit de présomption, mais que nous n'avons été mus, pour agir comme nous venons de le faire, que par la considération de notre très-soumise obligation, par l'extrême nécessité, par le devoir de notre charge et le cri de notre conscience. Votre Altesse, en sa qualité de prince très-intelligent, daignera remarquer qu'elle porte la couronne de l'âge le plus avancé, non-seulement parmi les princes de la confession évangélique, mais encore parmi toutes les puissances chrétiennes et tous les potentats du monde, et considérée à ce point de vue, cette démarche produirait une sensation immense. Il est facile aussi de concevoir que l'effet de cet acte serait d'autant plus grand, que l'on sait partout quelle science profonde possède Votre Altesse, combien elle est versée dans les œuvres des écrits évangéliques et qu'elle jouit à juste titre dans le monde entier de la réputation d'homme sage, de grand philosophe. Et comme donc vous avez déjà un pied dans le tombeau et devant la porte de l'éternité, vous daignerez prendre en sérieuse considération le danger auquel est exposée votre âme, vous daignerez réfléchir aussi sur ce que l'on penserait de ce changement de religion partout dans le monde, sur ce qu'en dirait la postérité la plus reculée. Ensuite veuillez examiner aussi quelle grande différence il y a entre l'Eglise papale et l'Eglise évangélique. C'est pour faire reconnaître, pour faire ressortir cette différence, que les vénérables prédécesseurs et les pères de Votre Altesse, les ducs de Braunschweig et de Lünebourg et plusieurs autres princes ont enduré tant de peines, tant de soins et tant de soucis, et qu'ils n'ont agi ainsi que par ce qu'ils étaient convaincus que l'on ne pouvait point faire son salut dans une telle Eglise. Il est connu aussi que le concile de Trente, au lieu d'améliorer, a contribué à empirer encore cet état des choses en posant des limites à la parole de Dieu, en élevant les lois et les pratiques humaines au-dessus de l'ordre établi par le Christ, en ne reconnaissant point que le seul mérite du sang répandu sur le Calvaire suffit pour assurer le salut, en détournant tous les articles de foi, sans aucune exception, de leur véritable sens; en posant autrement que Dieu ne les a institués les œuvres et les moyens de salut, et en considérant l'état des âmes dans l'éternité d'une manière qui est en opposition avec la vraie parole de Dieu. Nous assurons Votre Altesse que jamais ni Calixte, ni Génésius, n'ont enseigné nulle part que l'on pourrait se sauver dans l'une comme dans l'autre religion, mais que tout en convenant que les simples fidèles, les ignorants, les hommes de bonne foi, peuvent encore arriver au salut dans une telle Eglise, ils ont eu soin de faire comprendre qu'il n'en est pas de même de ceux qui auraient pu et qui auraient dû reconnaître la vérité, et qu'il est excessivement dangereux de passer d'une Eglise à une autre, comme Calixte l'a formellement écrit au comte Vassal Philippe et à plusieurs autres particuliers. Certes, adhérer à une seule et peu importante erreur et ne pas chercher à s'en délivrer, cela donne à réfléchir; mais quelle responsabilité pour celui qui vous entraîne à une institution où tant d'erreurs fourmillent et s'enchaînent? Cependant, dans le cas que nous ne voulons pas prévoir, où Votre

Altesse croirait ne devoir point prêter une oreille attentive à nos suppliques, nous la conjurerions de remarquer quel énorme scandale résulterait de ce changement de religion pour notre communauté, pour toute l'Eglise évangélique, et surtout pour cette bonne ville qui a si héroïquement combattu pour la foi de nos pères ; quelles pensées de désolation surgiront dans le cœur de tous vos fidèles sujets, et comme ils vont prier Dieu d'une voix unanime de conserver dans la grâce de la vérité reconnue de l'Evangile Votre Altesse et sa noble maison ! Que sont tous les empires du monde et leur gloire en comparaison de la perte de l'âme immortelle, et quel terrible jugement pour celui qui consentirait à cette effroyable transaction ! Enfin l'amertume qui nous désole ne nous permet plus de continuer ; nous ne pouvons plus que prier Votre Altesse, par la miséricorde de Dieu et en considération de notre dévouement et de notre fidélité, de conserver, de maintenir intact, comme elle en a pris l'engagement dans l'acte solennel dit *Constanter*, le point capital de l'ordre religieux, et de vouloir bien, avant de consommer ce pas, nous exposer ses doutes en fait de religion. Nous discuterons la question et nous nous chargeons de fournir les solutions les plus satisfaisantes. En attendant, nous fléchissons encore une fois nos genoux devant Dieu, et nous lui adressons nos plus pressantes supplications dans l'intention d'obtenir pour Votre Altesse la persévérance dans la pureté évangélique, un bien-être constant et parfait et le salut éternel. Nous serons toujours, comme Dieu nous l'ordonne, de Votre Altesse, les très-dévoués et très-suppliants serviteurs.

« U. U. Braunschweig, avril, anno 1710. »

Le duc arriva le 9 avril à Bamberg, et séjourna dans cette ville les deux jours suivants ; il y fut rejoint le jour même de son arrivée par le duc régnant de Saxe-Meiningen. Le 12, les deux princes allèrent à Erlangen pour visiter la résidence et les jardins de Mme la margrave ; ils poussèrent jusqu'à Nürnberg, où ils assistèrent le dimanche à l'office divin. Aussitôt que le duc de Meiningen eut fait ses adieux et quitté Bamberg, le duc Antoine Ulrich fit son abjuration et fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique. Ce changement de religion fut l'œuvre des négociations d'Annibal Albani, neveu du Pape. Tout se passa si secrètement que ni les parents du duc, ni ses ministres, n'en eurent absolument aucune connaissance. Il parut alors dans le public un ouvrage qui avait pour titre : *Exposition des considérations et des motifs qui ont porté Son Altesse, le prince et seigneur Antoine Ulrich, à entrer dans le sein de l'Eglise catholique*, 1710, in-12, par Raesewitz. A côté de toutes les considérations dont il est partout question en pareille circonstance, il est fait mention de l'opinion où se trouvent la plupart des protestants que le Pape est le premier chef des évêques et n'est point pris pour l'Antechrist ; que les abus qui existaient dans l'Eglise ont été réformés, que ces abus n'étaient point tels qu'ils eussent pu nuire au fondement du salut ; que tous les conseils et toutes les décisions contenus dans le concile de Trente ont leur origine et leur base dans l'Ecriture sainte, qu'ils ont été puisés dans les anciens conciles et dans les écrits des premiers Pères de l'Eglise ; que c'est dans l'Eglise romaine que l'on rencontre le plus de piété ; qu'elle possède de la manière la plus évidente les caractères qui conviennent à la véritable Eglise, qu'elle est conséquemment guidée par l'Esprit saint. Divers autres ouvrages furent publiés à la même occasion, et entre autres : *Schwendler*, où *Epître à un théologien saxon, dans laquelle sont discutés et démontrés, d'après l'Ecriture sainte, les cinquante motifs qui ont porté une personne auguste à quitter l'Eglise évangélique et à entrer dans l'Eglise catholique romaine ;* 1712. André Freyberger, jésuite à Prague, s'occupa à réfuter ce dernier ouvrage dans un écrit qui a pour titre : *Les esprits d'erreur*, 1713. Il y eut une réplique sous le titre de : *Défense de l'Epître à un théologien saxon et revendication des cinquante motifs*, par le docteur Günther, 1714. Une contre-réplique sous le nom suivant : *Anciens et nouveaux esprits d'erreur*, par Freyberger, 1714. Enfin : *Apologie de Schwendler* par le docteur Günther, 1715. Le Souverain-Pontife annonça cet événement aux cardinaux dans un discours qu'il tint au consistoire et où il est dit qu'il espère que, sans aucun doute, tout le monde prendra part à sa joie, selon ces paroles de l'Evangile : « que dans le ciel il y a plus de joie à l'occasion du retour d'un pécheur qu'à la vue de plusieurs justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Dans le même discours furent exaltés les titres du triomphe que venait de remporter l'Eglise par la conquête d'un seigneur d'une si illustre maison et si vénérable par son âge et ses hautes qualités personnelles. Le Pape termina son discours en souhaitant que tous ceux qui partagent encore les erreurs dans lesquelles gémissait le noble duc, veuillent bien l'imiter dans sa conversion. (*Orationes Consistoriales Clementis XI*, p. 47.) La supplique que fit parvenir le duc au Saint-Siége pour obtenir la concession de l'usage du calice ne fut point accueillie. Le Pape lui écrivit ce qui suit ;

« A notre très-cher fils, le noble prince Antoine Ulrich, duc de Braunschweig, etc., Clément XI, pape.

« Très-cher fils, bénédiction et salut apostolique. Nous recevons à bras ouverts, et comme vous le méritez si bien, Votre Altesse Sérénissime, toutes les fois qu'elle voudra bien s'adresser à nous. Il nous serait impossible de vous dire quelles larmes de joie sont tombées de nos yeux et quelle jouissance a ressentie notre cœur le jour où nous avons reçu la lettre par laquelle notre cher neveu, le cardinal Albani, nous a annoncé l'heureuse nouvelle de votre entrée dans le sein de l'Eglise catholique. Le salut d'une seule âme est précieux devant le Sei-

gneur; il a coûté tout le sang de Jésus-Christ, il nous réjouit au delà de toute expression et nous console abondamment au milieu de nos tribulations ; mais, en apprenant la nouvelle de la conversion de Votre Altesse à la vraie foi, nous avons été d'autant plus heureux que vous êtes éminemment élevé en origine et en dignité, et que l'on sait partout que vous n'avez pris cette démarche immense, qu'après de sérieuses réflexions et un examen très-approfondi. Nous avons donc tout lieu d'espérer, qu'avec la grâce de Dieu, votre exemple fera une profonde impression et ne manquera pas de trouver des imitateurs. Mais tout en éprouvant de la joie et les plus douces consolations au souvenir du bonheur que Dieu vous a fait, notre âme est pleine d'inquiétude quand nous considérons que ceux qui sont enveloppés de l'erreur et qui marchent dans les ténèbres, s'efforceront de tout leur pouvoir pour faire passer votre conversion à Dieu et à la vérité comme une œuvre du démon, et qu'ils feront valoir, auprès de Votre Altesse, tous les motifs imaginables pour vous détourner de la voie dans laquelle vous êtes entré et vous entraîner dans l'abîme de la perdition éternelle. Mais les adversaires de votre salut travailleront en vain, et nous avons la confiance que cette grandeur d'âme qui vous anime et qui vous a fait éviter les embûches du démon, et qui a contribué à vous faire acquérir la liberté des enfants de Dieu, vous aidera à vaincre dorénavant encore tous les obstacles que l'on pourra soulever. Oui ! vous résisterez, comme un rempart inexpugnable, contre toutes ces entreprises; et si notre autorité et notre puissance peuvent contribuer à vous affermir dans votre résolution et vous être de quelque utilité pour votre repos, nous les plaçons entièrement à votre service et à votre disposition. Au reste, et pour vous obtenir plus de mérites, il est nécessaire de conduire l'œuvre si bien commencée à toute sa perfection, en faisant connaître au monde entier, et le plus tôt possible, la situation dans laquelle vous vous trouviez placé.

« Et pour quel motif renfermeriez-vous plus longtemps au fond de votre cœur le grand bienfait que Dieu vous a accordé, surtout en considérant que ceux qui gémissent encore dans la nuit des erreurs seraient retenus par là dans les ténèbres et tarderaient à manifester aussi leur sentiment ? Ayez donc soin de faire luire la lumière que la grâce de Dieu a fait briller en vous; confessez publiquement cette foi en Dieu qui vous a manifesté la vérité et qui vous rend heureux, afin que ceux qui sont encore dans la peine et le trouble qui vous affligeaient, il n'y a que peu de temps, reconnaissent la cause et la source de leur malheur. Vous avez la conviction d'avoir fait une œuvre agréable à Dieu; eh bien! ayez confiance en celui en qui vous croyez; car il est écrit, que ceux qui viennent à Dieu font profession de la foi qui les anime, et que ceux qui craignent de confesser le Seigneur seront repoussés et maudits quand le Fils de l'Homme viendra en grande majesté juger les vivants et les morts. Dans tout ce que nous disons ici, Votre Altesse reconnaîtra le grand amour que nous lui portons, et de quel grand zèle nous sommes animé pour votre salut. Nous prierons Dieu pour vous nuit et jour ; nous supplierons le Seigneur, le Père des miséricordes, d'accomplir en vous l'œuvre de son infinie sagesse, et c'est sous sa haute protection que nous donnons à Votre Altesse notre salut et notre bénédiction apostoliques. — Donné à Rome le 10 février 1710. »

Le 27 mars suivant, de la même année 1710, le duc rendit un édit qui avait pour but de tranquilliser ses sujets de l'Eglise évangélique. Il est établi là, en principe, qu'il n'est nullement question d'introduire des réformes qui pourraient troubler l'ordre de choses existant, ou d'user de quelque violence, de quelque contrainte pour affaires de religion. Il est statué ensuite : « 1° qu'aucune innovation ne pourrait être entreprise dans ce qui regarde le service divin de l'Eglise évangélique ou la tenue des cérémonies en usage; que partout on continuerait à observer la règle établie, et que la liberté de conscience était assurée à tous et à chacun; 2° qu'il n'entrera jamais dans l'esprit ni dans la pensée du gouvernement de rien enlever aux fidèles de la confession évangélique de leurs églises, de leurs chapelles, abbayes, couvents, hospices, fondations, biens, rentes, pour le céder en tout ou en partie aux catholiques; enfin que l'on ne touchera pas même aux chapelles de ses propres maisons ou des lieux de sa résidence ; 3° que non-seulement on n'admettrait dans le conseil et les colléges que des sujets de la religion évangélique, mais que l'on destituerait même ceux contre lesquels s'élèverait le moindre doute fondé à cet égard ; que le duc n'aurait à sa cour, pour le service de sa chapelle et pour sa propre dévotion, qu'un ou tout au plus deux éclésiastiques, qu'aucun jésuite ne trouverait entrée dans le duché; que les places et les charges du ressort de la justice, soit à la campagne, soit dans les villes et à sa propre cour, ne seraient accordées qu'à ceux de ses sujets qui font profession de la religion évangélique; ne sont exceptées de cette mesure que les seules personnes engagées déjà à son propre service ; 4° qu'il est ordonné aux colléges intimes et consistoriaux d'observer sévèrement et de ne laisser transgresser en rien les droits dits sacrés et épiscopaux, afin qu'il n'y ait aucun préjudice pour les successeurs; que c'est le collége du conseil intime qui est chargé de gérer les affaires ecclésiastiques, ainsi que tout ce qui a trait à la religion, et qui pourrait survenir dans toute l'étendue de l'État ou dans les comices de l'empire, et de faire signer les rescrits et les ordonnances à donner à ce sujet par le prince héritier ou même par commission spéciale; que les expéditions qui ont rapport à l'exercice de la religion évangélique doivent être placées sous la direction des conseillers du consistoire; que le duc ne se réserve que la

gestion des dispenses et des ordonnances qui ne concernent en aucune manière la religion ou le service divin de l'Eglise évangélique ; que même, en cela, le duc aura soin de se laisser diriger d'après les vues de son conseil intime et conformément aux principes en vigueur dans l'Eglise évangélique, et d'éviter, en tout, ce qui pourrait déplaire à ses sujets évangéliques ; 5° qu'il était fortement recommandé aux colléges et aux Etats de veiller sévèrement à l'exécution de ces divers points, et de dénoncer toute transgression quelconque à cet égard ; que tous ceux qui voudraient faire quelque représentation sous ce rapport seraient bien accueillis ; 6° ne pourront nous délivrer de l'observation ou du parfait accomplissement du présent décret, ni les protestations que pourraient présenter les catholiques, ni aucun statut ou décret politique ou religieux, moins encore quelque dispense émanée à ce sujet du siége apostolique. Mais nous aurons soin de nous conformer sincèrement et sans aucune réserve aux présentes déclarations, en engageant pour cela notre parole, notre honneur, notre dignité, etc. »

Rethmeyer[1], qui rapporte ce document dans toute son étendue dans son ouvrage, qui a pour titre : *Braunschweig-Lüneburgisché chronica*, Braunschweig, 1722, III, 1560, F. F., ajoute que peu de temps après la publication de ce rescrit, le duc, en accueillant avec bienveillance la demande qui lui fut faite à cet égard par Sa Majesté l'empereur, donna des ordres pour faire construire une église catholique sur l'emplacement qui a été acquis par une espèce de concours et qui se trouve situé entre le Magni et la porte de pierres, et que dans cet édifice fût célébré le culte de la religion catholique romaine. La construction de ce monument commença dès l'année suivante, elle fut poussée avec vigueur et toucha bientôt à son terme. C'est vers cette époque de l'an 1710 que se brisa la plaque de l'horloge de la tour à Wolfbüttel ; la pièce qui se détacha, coupa en deux les chiffres VII et XI, qui, multipliés l'un par l'autre, donnent juste le nombre 77, ou le nombre des années de l'âge du duc. Cet accident fut interprété comme étant de mauvais augure pour une fin prochaine de sa vie. L'événement ne répondit point à la prévision, et le duc continua de jouir d'une bonne et paisible santé. La quête pour la construction de l'église fut si productive que déjà, en 1711, les souscriptions, faites par la Cour romaine et les Etats catholiques de l'empire, la firent monter à 36,440 florins. Lorsqu'en 1713, l'impératrice arriva à Botzen, à son retour d'Italie en Allemagne, elle y fit la rencontre de son grand-père, le duc Antoine Ulrich. Celui-ci reçut un froid accueil au point qu'il jugea convenable de ne pas prendre place à la table de la princesse, et lorsqu'il voulut savoir le motif qui avait dicté cette conduite à son égard, on lui répondit qu'à son élection à Francfort l'empereur avait pris l'engagement, devant le ban des électeurs, d'agir ainsi. Certes, cela était pénible et douloureux pour un homme aussi vénérable que le duc, et qui se trouvait au bord du tombeau. En effet, le duc Antoine Ulrich mourut à Salzdahlen, le 27 mars 1714, à l'âge de quatre-vingt-un an. Déjà, quelque temps avant sa mort, il avait dit publiquement, et à différentes reprises, que ses forces diminuaient et qu'il sentait bien que sa fin approchait ; il tomba en faiblesse et son tempérament, quelque vigoureux qu'il fût, ne put point opposer de résistance. Peu de mois avant sa mort, il visita lui-même les tombeaux de ses ancêtres en disant : « Je veux voir le lieu où l'on m'enterrera bientôt. » Il était très-attaché à la duchesse, son épouse, décédée en 1704, et l'on avait fait des dispositions dans les caveaux pour placer les deux cercueils l'un à côté de l'autre. Il fit ses adieux avec une courageuse résolution à toutes les personnes qui l'entouraient au moment où il entrait en agonie et donna la bénédiction à tous ses amis, à toutes les personnes chères à son cœur. Rethmeyer rapporte ces détails. Il mourut à Salzthal, avec une fermeté d'âme et une tranquillité d'esprit qui étonnèrent tous ceux qui l'approchaient. L'abbé de Bucquoy a donné un écrit de sa mort intitulé : *La force d'esprit ou la belle mort, récit de ce qui s'est passé au décès d'Antoine Ulrich de Brünswick*, 1714. C'était un écrivain remarquable et versé dans la théologie. Il publia, comme nous l'avons dit, un écrit très-remarquable intitulé : *Cinquante raisons pourquoi la religion catholique romaine doit être préférée à toutes les autres, et pourquoi en effet le duc Antoine Ulric de Brünswick-Wolfenbuttel abjura le luthéranisme en* 1710. Plusieurs brefs de Clément XI au duc Antoine Ulrick attestent le zèle de ce prince pour la croyance qu'il avait embrassée.

La nouvelle de cette mort affligea le Pape très-sensiblement, il la fit connaître aux cardinaux dans un consistoire secret, il prononça même à cette occasion, le 7 mai, un discours ou une oraison funèbre que nos lecteurs doivent être désireux de connaître, et que nous nous empressons de rapporter ici : « Vénérables frères, il y a environ quatre ans que, réuni avec vous dans cette enceinte, j'ai eu le bonheur de vous annoncer que le chef et le seigneur de l'illustre maison de Braunschweig et de Lünebourg, le duc Antoine Ulrich, avait renoncé aux erreurs du luthéranisme dans lesquelles il avait été élevé, et qu'il avait embrassé publiquement la religion catholique. Vous savez que le vénérable prince n'a point fait ce pas à la légère, ni par inconstance de caractère, ni en vue d'obtenir quelque avantage temporel, mais après avoir réfléchi mûrement, sérieusement et pendant plusieurs années sur l'importance de l'affaire ; qu'il avait prévu et bien considéré toutes les peines, toutes les amertumes et tous les dangers auxquels il s'exposait ; qu'il lui tenait à cœur de n'écouter que la voix de la vérité, de ne suivre que les inspirations de

la grâce divine, et qu'en agissant comme il a agi, il n'avait présent à l'esprit que le salut éternel de son âme. Ah ! nous étions dans la joie quand nous vous annoncions ce glorieux événement. Aujourd'hui, vénérables frères, nous sommes dans la tristesse et la désolation, nous venons vous faire part de la mort de ce prince ! Vous partagerez notre tristesse et notre douleur avec d'autant plus de sincérité que vous savez mesurer toute l'étendue de la perte que vient de faire l'Eglise dans la personne de ce prince si dévoué au Saint-Siége apostolique. Ce qui dans ces douloureuses circonstances peut adoucir en quelque chose notre profond chagrin, c'est la considération des hautes qualités qui ont si éminemment distingué le noble défunt, et le souvenir de ce courage magnanime, de cette ferme résolution avec laquelle il a fait le sacrifice de sa vie à l'Etre éternel, et la pensée de sa sublime résignation dans les dernières souffrances. Et de quel admirable zèle n'était-il pas animé pour la gloire de la maison du Seigneur ? Non content d'avoir fait bâtir une église monumentale pour l'usage des catholiques dans la ville même de Braunschweig, il a eu soin de la décorer avec richesse et magnificence. Cet acte de piété fut couronné d'une œuvre plus glorieuse encore et qu'il eut le bonheur d'accomplir peu de temps avant sa mort. Depuis longtemps déjà il avait exprimé le désir d'assurer aux catholiques le libre et public exercice du culte dans toute l'étendue de ses biens et de ses Etats, et il réussit enfin à leur faire garantir ce privilége pour toujours. Il déclara alors, avec un cœur plein de joie, qu'il ne lui restait plus rien à souhaiter que de voir finir bientôt les jours de sa vie. Ce sont là des sujets de consolation qui soutiennent notre cœur au milieu de la tristesse profonde qui nous accable. Ces œuvres de vertu et de piété contribuent à faire bénir toujours la mémoire du noble défunt en ce monde, elles nous donnent la confiance aussi qu'il a reçu dans le ciel la récompense des élus. En attendant, la charité nous fait un devoir d'élever nos cœurs vers Dieu, et de le supplier d'accorder toutes ses faveurs à un prince qui a si bien mérité de l'Eglise catholique et du Saint-Siége apostolique. Quant à nous, nous avons accompli ce pieux devoir jusqu'en ce jour, et nous venons vous conjurer, vénérables frères, de vouloir bien remplir, envers le défunt, la même œuvre de piété. Déjà nous avons donné les ordres en conséquence, et nous avons fait savoir que les offices publics, commandés à l'occasion de ce triste événement, et qui seront célébrés dans toutes les églises du collége de la propagation de la foi, en présence de ceux d'entre vous qui sont chargés des affaires de ce ressort, soient commencés au plus tôt. Plaise à Dieu que ce bon prince voie s'accomplir, du haut du ciel, le vœu le plus cher à son cœur, et qu'il désirait si ardemment voir se réaliser pendant le cours de sa vie mortelle, à savoir que tous les princes de son illustre maison, et tous les nombreux sujets de ses Etats entrent dans la voie de salut qu'il a si glorieusement parcourue, et deviennent comme lui la gloire de l'Eglise. » (*Clém.* XI, *ep.* 410, 678, 1737.)

Poellnitz, dans ses *Mémoires*, I, 125, émet sur le duc l'opinion suivante, fondée sur ses propres observations : « Les ennemis du noble duc ont voulu prétendre qu'il n'aurait embrassé la foi catholique qu'en vue d'intérêts d'honneur, et qu'il n'aurait eu pour but dans cette démarche que l'acquisition de l'évêché de Hildesheim et la possession de la principauté de Cologne, qui se trouvaient alors vacants par suite du bannissement du prince de Cologne ; mais il est facile de reconnaître que ce reproche n'était qu'une calomnie, quand on réfléchit que le duc de Braunschweig possédait alors déjà un rang assez éminent parmi les princes de l'empire pour ne point se sentir porté à son âge de quatre-vingts ans à acquérir encore la dignité d'évêque ou de prince électoral ; pour ce qui regarde la succession à faire de ces titres à ses descendants, il n'y avait point lieu pour lui de jamais l'espérer. Il est au contraire très-certain que la conversion de ce prince fut le résultat de ses propres études, de ses longues méditations sur la religion. Il s'occupait depuis plusieurs années de ce changement de religion. Quand il consentit au mariage de sa petite-fille avec l'empereur, on avait mis pour condition que la jeune princesse renonçât à la religion dans laquelle elle avait été élevée. Il y eut à cette occasion une réunion des plus grands théologiens protestants de l'Allemagne, et ces savants, comme autrefois les ministres évangéliques consultés par Henri IV, déclarèrent que l'on pouvait faire son salut dans l'Eglise catholique. Cette décision inspira de la confiance à la jeune princesse qui était d'une conscience bien tendre et qui se trouvait dans la persuasion qu'elle ne pourrait point faire sa conversion sans compromettre le salut de son âme. Le duc aussi contribua à la porter à se convertir et annonça qu'il était lui-même dans l'intention de se faire catholique ; Imhoft, son ministre d'Etat, promit d'en faire autant. Ce dernier passait pour érudit et savant, et sa grande probité lui avait fait obtenir toute la confiance de son maître. Les entretiens sur la religion étaient devenus l'objet principal de ses préoccupations. Imhoft étudia sérieusement la question et avoua franchement que la religion catholique était la seule vraie religion. Ce ministre fit son abjuration peu de temps après la solennité de l'abjuration de la princesse. Quant au duc, il laissa passer encore quelque temps, avant de faire sa profession de foi, et dévoué du fond de son cœur à l'Eglise catholique, il voulut préparer de loin, et peu à peu, ses sujets à ce changement de religion. Cependant la princesse le rendit attentif sur les engagements qui avaient été faits, et il prit définitivement son parti. Celle-ci avait appris à son arrivée à Barcelone que le duc n'avait point encore accompli la promesse qu'il lui

avait donnée de se faire catholique, elle lui écrivit alors une longue lettre à ce sujet, dans laquelle elle exposait ses scrupules sur le pas qu'elle venait de faire et lui fit entendre que la foi qu'elle avait embrassée pourrait bien n'être pas la vraie foi, puisqu'il tardait si longtemps à la professer publiquement. Le duc répondit qu'il s'empresserait d'accomplir ses engagements, et représenta à la princesse qu'après avoir contribué à lui obtenir l'une des plus belles couronnes sur la terre, il était heureux d'avoir contribué aussi à lui faire acquérir une couronne plus belle encore et éternellement durable dans le ciel. »

III. — **BRUNSWICH** (Henriette-Christine de), fille du précédent, d'abord abbesse luthérienne de Grandersheim, puis ensuite de Rüremonde, fit abjuration et rentra dans le sein de l'Eglise en 1712, ainsi que sa sœur, Auguste-Dorothée, mariée au comte de Schwartzbourg-Arnstadt.

BRUYS (François), né le 7 février 1708, au village de Serrières, dans le Maconnais, d'un père qui était marchand, passa en Suisse, puis en Hollande où il fit profession publique du protestantisme qui était la religion de ses pères. Le comte de Neuwied le nomma son bibliothécaire en 1735, mais l'envie de rentrer au sein de l'Eglise catholique le ramena en France en 1736, et il fit son abjuration à Paris. Ses *Mémoires*, composés depuis, attestent la sincérité de sa conversion. Il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 21 mai 1738.

BUCHELMAN (Chrétien), élevé dans le protestantisme, fit abjuration, le 27 juillet, en Suisse, dans la cathédrale de Faenza. Au désir qu'il montra d'embrasser la religion catholique, l'évêque l'adressa à un curé de la ville qui l'instruisit et prépara. Le prélat, M. Folicaldi, reçut son abjuration, lui administra la confirmation et la communion.

BUCHER, de Berne, officier en Piémont, se convertit vers 1821.

BUCHEZ, l'un des philosophes les plus profonds et le génie le plus généralisateur peut-être de notre siècle, président de l'Assemblée constituante de 1848, fut d'abord entraîné par les doctrines matérialistes de son époque jusqu'à l'athéisme. Mais ses vastes connaissances dans les sciences physiques, physiologiques, et surtout en histoire, lui eurent bientôt démontré l'absurdité de l'athéisme et du matérialisme. Disciple de Saint-Simon, qui dans son dernier ouvrage confessa la divinité de Jésus-Christ, l'un des fondateurs du carbonarisme en France, révolutionnaire et démocrate ardent, Buchez chercha d'abord un criterium, une règle universelle et infaillible qui fût le fondement de toute vérité théorique et pratique, et reconnut bientôt que la morale a seule ce caractère, la morale ne pouvant être obligatoire pour tous les hommes qu'autant qu'elle est divine ou révélée. Les données de la philosophie comme l'étude de l'histoire le conduisirent également à cet immense résultat. La morale chrétienne qui, par Moïse, remonte de l'Evangile et du Christ jusqu'au berceau du monde, l'amena naturellement à reconnaître le dogme, puis le catholicisme tout entier. Déjà Buchez, qui dès le début s'était radicalement séparé des saint-simoniens, avait publié son *Introduction à la science de l'histoire*, conception si éminemment encyclopédique; son *Histoire parlementaire de la révolution française*, collection précieuse de tous les documents de cette époque; son *Introduction à l'étude des sciences*, généralisation aussi originale que profonde, et préludait, dans la revue intitulée l'*Européen*, à la conciliation du catholicisme et de la démocratie, qu'il poursuivait encore en 1848, dans la *Revue nationale;* plus tard, il exposa ses conceptions philosophiques avec toute leur ampleur et tous leurs détails, dans son *Traité complet de philosophie*. Buchez fut pour un très-grand nombre de jeunes gens imbus des idées démocratiques, l'instrument providentiel et la voie de leur conversion au catholicisme: parmi eux nous pouvons citer Requedat et Piel, morts religieux dominicains; Besson, aujourd'hui dans le même ordre; Roux-Lavergne, rédacteur de l'*Univers;* Bastide, ancien rédacteur du *National* et ex-ministre des affaires étrangères, et une foule innombrable d'autres, qui puisèrent dans les écrits de M. Buchez la réfutation de leurs préjugés anti-religieux, un respect profond pour le catholicisme et une conviction tout au moins dogmatique. C'est grâce à cette école que celui qui écrit ces lignes à lui-même fait les premiers pas qui l'on ensuite ramené complétement au catholicisme. On peut même dire que cette école fut avec celle de l'*Avenir*, le principal agent de la réaction du XIX^e^ siècle contre le voltairianisme et l'esprit d'incrédulité religieuse qui régnèrent jusque sous la Restauration, réaction inaugurée cependant dès le début de ce siècle par Châteaubriand dans son *Génie du Christianisme*. Encore trop méconnus de nos jours à cause des préventions politiques qui s'y mêlent, les services que M. Buchez a rendus à la religion par son retour au catholicisme, nous permettent de le compter au nombre des plus illustres convertis de ce temps déjà si fécond en conversions remarquables.

BUCKLAND (Ralph), né en 1564, à West-Hateh, dans le comté de Sommerset, fit ses études dans le collége de la Madeleine, à Oxford, et entra dans le barreau. L'application qu'il donna aux devoirs de son état ne l'empêcha pas de prendre une connaissance profonde des matières controversées entre les deux Eglises qui partageaient l'Angleterre. Cette lecture commença par lui donner de la défiance sur les dogmes particuliers du protestantisme, et il finit par embrasser le catholicisme. Sa conversion fut si sérieuse, qu'il se défit de son riche patrimoine pour se retirer à Douai, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Il fit un voyage à Rome, d'où il revint en Angleterre en qualité de missionnaire, fonction qu'il remplit avec succès pendant vingt ans. Il mourut en 1611.

BUCKLE (W. H.), esquire, anglais, reçu au sein de l'Eglise, à Ramsgate, en 1846.

BUEX (Charles), d'une des plus illustres familles d'Angleterre, se convertit et fit son abjuration en 1685, en les mains du P. Alexis du Buc.

BUFORD (Le Rév. Henry), curé de Hexton, se convertit et fut admis dans le giron de l'Eglise catholique par le Rév. F. Oakeley, le 20 février 1851.

BUGUET, du diocèse de Boulogne, fils du ministre protestant de Calais, et qui avait été proposant, se convertit vers 1645.

BUHRY (Jean-Jacques), natif de Zurich, zwinglien et l'un des plus chauds partisans de sa secte, déclamait hautement contre le catholicisme et blasphémait même ce qu'il contient de plus sacré, cela dans une paroisse où il y a tout au plus quatre à cinq protestants. Neuf mois s'étaient à peine écoulés, que Buhry était complétement converti, et le 5 mars 1843, il renonça à ses erreurs en présence de toute la paroisse de Sentheim, malgré toutes les difficultés que cherchaient à lui susciter ses coreligionnaires de Massevaux.

I.—BUKLE (Walter), du collége d'Exeter, à Oxford (Angleterre), se convertit et fut reçu à Oscott en 1846.

II.—BUKLE (Mme et Mlle), femme et fille du converti de ce nom, rentrèrent au sein de l'Eglise, à Rome, en 1846.

BULLER LAMONT (Edouard), fils de Norman Lamont, membre du parlement anglais, fit son abjuration le 22 octobre 1839, et reçut la communion dans la chapelle catholique de Shortwood, près de Bath.

BULWER. La mère et la sœur de Taylor-Bulwer, esquire, abjurèrent l'anglicanisme à Hull, dans la chapelle de cette ville, en juin 1843.

Le 30 avril précédent, onze protestants avaient abjuré dans la chapelle de Sainte-Marie, à Westminster. Six d'entre eux étaient de la religion anglicane, deux de celle d'Ecosse, et trois de la secte des méthodistes wesleyens. C'est le docteur Mayer qui les avait instruits et qui eut la consolation de les recevoir au nombre des enfants de l'Eglise. Le même jour, Mgr Wisseman avait confirmé dans la chapelle de Kinkley cinquante-six personnes, dont la plupart avaient embrassé le catholicisme depuis quelques mois seulement.

BUNGER (Charles-Guillaume), docteur protestant, d'abord prédicateur à Dresde, puis ministre à Bautzen, se convertit, et fit, le 29 juillet 1836, son abjuration et sa profession de foi dans la chapelle de l'Annonciation, à Vienne, entre les mains du cardinal Ostini, et devint depuis l'apologiste zélé de l'Eglise catholique.

BURCK (Elisabeth), femme de Jean Garl, ministre protestant alors nouvellement converti, fit son abjuration, le 17 décembre 1732, à Strasbourg.

BURCKE (Lady), épouse d'un seigneur irlandais, récemment convertie au catholicisme.

BUCKINGHAM (Comtesse DE), protestante convertie au catholicisme en Angleterre, vers 1622. A ce sujet, l'ambassadeur français, Tillières, écrivait à son maître, le 5 juin 1622 : « Dans une de mes dernières lettres, je vous mandai que la comtesse de Buckingham était devenue catholique. Cette nouvelle causa le plus grand déplaisir au roi et au fils de la comtesse : au roi, qui, en sa qualité d'ennemi de notre religion, se trouvait humilié de ce qu'une dame de sa cour, la mère de son favori, avec laquelle il avait des conférences si fréquentes et si explicites (car il se croit un docteur en théologie), eût abandonné sa religion ; au marquis de Buckingham, qui sait que si quelque chose est capable de ruiner son crédit, ou d'y porter atteinte, c'est assurément un événement de ce genre. Ils ont, l'un et l'autre, mis tout en œuvre pour la faire sortir de la bonne voie. Le marquis organisa même une longue conférence, à laquelle assistèrent sa mère, le garde des sceaux (brave homme favorable aux catholiques), le P. Fischer et le prédicateur Ovit; mais le résultat de ce colloque trompa son attente. On indiqua une seconde conférence, dans laquelle le roi se chargea de porter la parole. Si l'on peut gagner une âme par des vociférations, des imprécations et des jurements, la comtesse a eu grand tort de ne pas se laisser persuader. » (*Voy.*

BURDER (Georges), gradué universitaire, fut reçu au sein de l'Eglise à Oscott, le 24 janvier 1846, et fut depuis novice au monastère cistercien de Saint-Bernard, dans la forêt de Charnwood, dans le Leicestershire. la *Lettre de Raumer*, p. 1831, II, 328.)

BURNS et sa femme, de Portman-Street, furent reçus avec toute leur famille au sein de l'Eglise catholique, en octobre 1847, dans la chapelle espagnole, par le R. William Hunt.

BURTON (Thomas), maître ès-arts, vicaire de l'église de la Trinité, à Brompton, se convertit, abjura, et reçut la confirmation et la communion au collége de Saint-Edmond, le 31 juillet 1844.

I.—BUS (César DE), instituteur de la congrégation de la Doctrine chrétienne, naquit le 3 février 1544, à Cavaillon, d'une ancienne famille, originaire de Côme en Italie. Sa première profession fut celle des armes; il y joignit le goût de la poésie, et composa même quelques pièces de théâtre. Comme il se disposait à aller servir sur un vaisseau que son frère commandait, dans le golfe de Gascogne, une maladie le retint. Sa santé étant rétablie, il se rendit à la cour et y mena une vie fort dissipée; mais à l'âge de trente ans il se convertit, embrassa l'état ecclésiastique, et se consacra entièrement à l'instruction des enfants et du peuple, et à la réforme du clergé séculier et régulier. Sa vie était un modèle pour ses confrères. Il courait de villages en villages, prêchant, catéchisant et excitant les pécheurs à la pénitence. Son zèle lui ayant attiré plusieurs disciples, il en forma une communauté, dont la mission fut d'enseigner la doctrine chrétienne, et qui prit naissance en 1592, dans la petite ville de l'Isle, au Comtat-Venaissin, et s'établit l'année suivante à

Avignon. Cette congrégation, après avoir souffert beaucoup de contradictions, fut enfin approuvée par Clément VIII en 1597. César de Bus proposa pour toute règle à ses disciples l'Evangile et les canons, n'y ajoutant que quelques statuts qui en étaient comme l'explication. Il eut la consolation de la voir prospérer sous son gouvernement. Frappé de cécité dans les treize dernières années de sa vie, ses enfants voulurent continuer à être gouvernés par lui, et il ne cessa de remplir toutes les fonctions du saint ministère compatibles avec son infirmité, jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1607. Le peuple lui rendit pendant longtemps un culte public et lui attribua plusieurs miracles. César de Bus avait encore institué une congrégation de femmes, destinée à l'instruction des personnes du sexe. Il leur donna le nom de *Filles de la Doctrine chrétienne*, et ensuite celui d'*Ursulines*, parce qu'il les mit sous le patronage de sainte Ursule, et que leur vocation était à peu près la même que celle des Ursulines déjà établies en Italie. Cette utile institution se répandit en Dauphiné, en Provence, en Languedoc et en Gascogne. On en publia l'histoire en 1681, 2 vol. in-4°. Elle subsistait encore au moment de la révolution, sous le titre de *Congrégation des Ursulines de Toulouse*.

II. — BUS (Agar DE), descendant du précédent, César de Bus, fondateur des Pères de la Doctrine chrétienne, a consigné l'histoire et les motifs de sa conversion dans un ouvrage intitulé : MOTIFS DÉTERMINANTS D'EMBRASSER LA FOI CATHOLIQUE, *fondés sur l'efficacité de sa doctrine dans l'intérêt humanitaire et social, et sur les preuves multipliées, appréciables par la raison, de la divinité de son origine*. 1844. Nous lisons dans l'Avant-propos de cet ouvrage :

« Cet essai n'était pas destiné à voir le jour de la publicité ; l'auteur l'avait écrit pour l'instruction de ses enfants et petits-enfants, comme le legs le plus précieux qu'il croyait pouvoir leur faire : car la pauvreté même, avec la paix du cœur que donne la foi, vaut mieux que la richesse avec l'incrédulité, compagne habituelle des mauvaises passions.

« Mais des personnes éclairées, qui en ont lu quelques fragments, ont pensé que cet ouvrage pouvait produire un effet salutaire sur certains esprits, qu'une indifférence irréfléchie et d'injustes préventions éloignent de la religion, et qui seraient mieux disposés à s'en rapprocher, s'ils voulaient se décider à donner quelques instants à l'étude des vérités qu'elle enseigne et des heureux effets qu'elle produit sur le bonheur de l'homme. C'est pourquoi l'auteur, qui n'est revenu lui-même à la foi que par cette étude, s'est décidé à publier cet essai...

Causes et motifs de cet ouvrage.

« J'appartiens à une famille honorable du midi de la France, vouée dans tous les temps au service de la patrie, et qui compte parmi ses aïeux le fondateur d'un ordre catholique enseignant, qui a fourni à la génération actuelle des hommes du plus grand mérite.

« Dès mon enfance, je puisais dans les leçons et l'exemple de mes ancêtres, les principes religieux, que l'on peut bien perdre de vue dans la tourmente des passions, mais que l'on est toujours sûr de retrouver, après l'orage, pour nous faire éviter de nouveaux écueils et nous conduire au port. Malheureusement cet orage des passions a longtemps grondé sur moi.

« A l'âge de quinze ans, forcé par le malheur des temps (1793) d'interrompre mon éducation, et lancé sans protecteur et sans guide sur la scène orageuse du monde, je m'occupai, trop exclusivement peut-être, des besoins matériels du corps, et négligeai entièrement ceux de l'âme, cherchant dans les plaisirs des sens et dans les vanités de la science cette satisfaction que l'on m'avait appris à trouver dans la paix du cœur et dans cette humble résignation à la volonté divine, qui la procure. Livré tout entier au soin de mes intérêts et aux voluptés du monde, je ne trouvais plus un seul instant pour entretenir en moi cette foi aux dogmes chrétiens, source du vrai bien, qui m'avait encouragé dès mon entrée dans la vie; et, sans partager positivement les préventions systématiques des incrédules que je rencontrais sur mon chemin, je laissai la foi, par l'indifférence que je mis à la retenir, s'échapper de mon âme ingrate et s'en aller ailleurs porter ses bienfaits.

« Livré, dès ce moment, à toutes les incertitudes de l'esprit, à cette vaine curiosité qui porte l'homme à la recherche de l'inconnu, à cette orgueilleuse présomption qui lui fait dédaigner ou repousser toute vérité qui n'est pas le produit de son génie, et lui inspire la sotte prétention d'arriver, par sa propre science, à la découverte du principe des choses, je m'efforçais, dans mon délire, de substituer à la volonté intelligente, sage et forte qui a présidé à la création du monde, la puissance aveugle de la matière agissant par nécessité et par ses propres forces.

« Selon le système insensé auquel mon esprit malade s'obstinait à donner l'existence, la lumière était due à l'immense pression occasionnée par le poids des atomes élémentaires répandus dans l'espace, sur leur centre commun devenu le *soleil*, par l'inflammation instantanée que cette pression avait produite, un jour, sur les atomes gazeux et combustibles les plus rapprochés de ce centre ou noyau.

« Cette inflammation aurait causé une dilatation subtile de tous les corps environnants, à mesure qu'elle les aurait atteints, et lancé au loin, par sa force d'expansion, les divers produits de la combustion dans l'ordre de leurs densités respectives, formant ainsi, par le moyen des agglomérations successives, les diverses planètes plus ou moins éloignées du soleil. Ces planètes auraient acquis leur mouvement elliptique autour de cet astre par

le déplacement continuel de son centre et sa translation sur son immense orbite. Dans ce système, les étoiles étaient le produit de l'aggrégration des parties les plus subtiles et les plus refringentes de la matière, réfléchissant d'une manière éclatante la lumière solaire, malgré leur prodigieux éloignement.

« Dans le même système, cette lumière était entretenue par la transformation successive et perpétuelle des gaz hydrogène et oxygène, alimentant d'abord, à leur état gazeux, la combustion solaire, passant, à l'aide de cette combustion, à l'état de vapeur; maintenant, par sa force répulsive, les planètes à leur distance respective, les empêchant ainsi de tomber dans le soleil, par suite des lois de la gravitation; puis, les éléments de l'eau retournant à leur état gazeux et revenant entretenir le feu solaire, et toujours ainsi.

« Je comptais beaucoup sur la vérité de ce système, car l'expérience chimique m'avait démontré que l'hydrogène et l'oxygène brûlés ensemble dans une cornue, en proportions déterminées, donnent un poids de vapeurs aqueuses ou d'eau, égal aux poids réunis des deux gaz employés; et qu'à son tour, la décomposition de la même eau reproduisait les mêmes quantités de gaz, *sans déperdition aucune*. J'étais d'autant plus enchanté de ma découverte, qu'elle résolvait la question de savoir si la lumière solaire est une *émanation*, une *ondulation* ou une simple *réflexion;* et qu'elle donnait gain de cause à la première de ces opinions, en fournissant un moyen continuel de réparation et d'entretien de la déperdition que ce système d'émanation perpétuelle devait causer dans le soleil.

« J'en étais là de mes recherches qui donnaient lieu à des calculs, à des combinaisons infinies, lorsque Dieu mit fin à mes audacieuses et fatigantes investigations, en me privant subitement de la faculté de m'y livrer davantage.

« En effet, il m'arriva alors ce qui arrive toujours lorsque l'on abandonne les biens solides de la foi pour courir après les illusions de la terre. Ma santé, déjà usée par des écarts que ne réprimaient plus les doctrines du christianisme et que venait d'affaiblir encore la contention d'esprit qu'avaient exigée mes folles préoccupations, fut détruite avant l'âge, et enfin, le 19 mars 1841, une attaque d'apoplexie, suivie d'une paralysie incomplète, vint m'arracher, dans ma soixante-deuxième année, à ces plaisirs du monde dont la religion m'avait montré les dangers, mais dans lesquels ma raison, privée des lumières de la foi, m'avait au contraire précipité en aveugle.

« Si l'on veut réfléchir à ce qui précède, on connaîtra le sort fatal destiné, dès cette vie, à l'homme qui, à l'aide de sa raison *finie* comme lui, veut, poussé par le doute, pénétrer dans les profondeurs de la sagesse *infinie*. A mesure qu'il s'avance dans ces régions inconnues, les ténèbres s'épaississent et bientôt il s'égare tout à fait dans une obscurité inextricable; il ne lui reste plus dans cette position difficile que deux moyens d'en sortir: par la *mort*, s'il persiste à avancer; ou par la *vie*, si, revenant sur ses pas, il s'empresse de retourner *au grand jour* de la foi, dans laquelle il pourra se reposer à son aise des fatigues de ses imprudentes recherches. Je ne saurais trop engager mes lecteurs à se convaincre de cette vérité, en se reportant au récit naïf que fait Jouffroy du bonheur qu'il éprouvait sous l'empire de la foi, en opposition aux souffrances de toute nature qui sont venues l'assaillir, lorsqu'il s'est lancé dans les ténèbres de la philosophie, au milieu desquelles il est mort à la peine, dans la force de l'âge et du talent.

« Je ne rapportai pas d'abord le coup qui venait de me frapper à sa véritable cause, l'abus de toutes les facultés du corps et de l'esprit, sous l'empire des passions si fortement réprouvées par les doctrines catholiques qui avaient cessé, depuis longtemps, d'être la règle de mes actions. Et loin de m'élever par la pensée vers le ciel dans lequel réside ce Dieu que l'on m'avait peint comme le principe et la fin de l'homme, je me cramponnais de mon mieux par mes violents regrets, à cette terre prête à m'ensevelir dans ses abîmes; oubliant entièrement ce que j'avais appris dans ma jeunesse, que la terre n'est qu'un *lieu d'exil et d'épreuves*, où Dieu a placé l'homme après sa chute, et m'obstinant à la considérer comme *un lieu de délices*, que nous devons habiter pour l'éternité et dont il y avait une grande injustice de la part de Dieu à m'arracher si tôt.

« La foi en Dieu et l'espérance dans son infinie miséricorde étaient tellement éteintes dans mon âme, qu'il ne me vint pas une seule fois dans l'esprit, en ce moment de crise, de recourir à lui, qui avait été mon premier amour dans ma jeunesse, et ma femme éplorée attendait auprès de mon lit, dans la plus grande anxiété, qu'il vînt *de moi* d'appeler un ministre de la religion, tant elle craignait que ce mot seul de *prêtre*, prononcé par elle, augmentât mon désespoir et provoquât de ma part quelque nouveau blasphème.

« Cependant ce Dieu que je reniais dans mon âme, ou que je taxais de rigueur et d'injustice à mon égard, veillait sur moi, tant son amour est grand pour les hommes! Par les soins d'un jeune et habile médecin, bienfaiteur avoué de nos contrées, je fus rendu à un meilleur état de santé plus tôt qu'il ne l'espérait lui-même, comme il m'en a fait depuis le modeste aveu. Mais ce retour à la vie ne m'inspira aucun retour vers Dieu, dont je ne soupçonnais pas même l'intervention dans cette circonstance.

« Ce ne fut que quelques mois après que, retiré à la campagne, dont le séjour m'avait été conseillé, un rayon de clarté divine vint subitement m'éclairer.

« Témoin des beautés de la création qui se déroulait sous mes yeux, je me mis un jour à méditer sur le principe de tant de merveilles, et je revins à mon malheureux système de création *par les seules forces de la matière*, auquel ma maladie m'avait empê-

ché de mettre fin et que je voulais reprendre; mais cette fois, Dieu eut pitié de moi et dirigea vers *la vérité* les efforts que je voulais faire de nouveau pour m'enfoncer de plus en plus dans *l'erreur*.

« Il fit donc naître en moi un vague souvenir que l'opinion, attribuant la création à l'existence d'une *gravitation innée* dans la matière, avait été victorieusement combattue dans le temps; et, curieux de me remettre sous les yeux les pièces de cette intéressante polémique, je pensai à me procurer les ouvrages qui les renfermaient, et je me mis à étudier cette question.

« Le résultat de ce premier travail fut de me convaincre que rien de ce que je voyais n'avait pu être formé par un hasard *aveugle*, ayant agi *sans dessein* et *sans but déterminé*, et que toutes ces créations spontanées d'êtres organisées *par les seules forces de la matière*, n'étaient que le fruit d'une raison malade. Je fus enchanté de m'accorder sur ce point avec les plus grands génies des siècles passés et de notre époque, et de trouver au premier rang de cette opinion, le grand Newton, qui, le premier, avait découvert ces lois importantes de la gravitation, soupçonnées par Kepler, et qui, dans quatre lettres à Bentley, son contemporain, avait victorieusement réfuté, par des raisons puisées dans la physique elle-même, ces systèmes que l'on prétendait appuyer sur cette science. Newton m'enseigna donc que ce monde n'avait pu être formé, mis en mouvement et soumis à des lois régulières, que par une puissance *intelligente, sage et forte*, qui ne pouvait être que le Dieu des chrétiens, et que si la matière avait pu être réunie originairement par une loi physique de gravitation innée, aucune parcelle n'aurait jamais pu s'en échapper pour former les soleils, les planètes et autres corps célestes.

« Je reconnus, dès ce moment, la vanité de la philosophie, et je fus ainsi conduit à m'avouer la cause de ses erreurs; c'est que dans ses divers systèmes sur la formation de l'univers, la philosophie prend généralement pour *cause première* de cette formation les lois constitutives et régulatrices qu'elle découvre, lesquelles, selon la religion, et même aux yeux de la raison, ne peuvent être que des *effets* d'une volonté suprême, et les moyens qu'elle a employés et qu'elle emploie tous les jours dans la formation, la conservation et le gouvernement du monde, car *toute loi suppose nécessairement un législateur*.

« Ce résultat de l'exploration d'une des plus importantes questions qui puissent occuper la pensée de l'homme, m'encouragea dans de nouvelles recherches, et c'est ainsi que je fus conduit par degrés à la foi dans le christianisme, qui fait aujourd'hui ma consolation et ma joie.

« Mais cette foi était seulement dans mon cœur; aucun *acte extérieur* n'avait encore annoncé cet heureux événement à ma femme, qui faisait des vœux sincères pour ma conversion, ni à ceux de mes amis qui la désiraient aussi, soit dans mon propre intérêt, soit pour l'exemple qu'elle devait donner à d'autres personnes qui leur étaient également chères, et comme moi étaient encore sous l'empire du scepticisme. Une sorte de *respect humain* me retenait encore; mais il dut céder plus tard à mes convictions raffermies par l'étude, ainsi qu'à l'exhortation vraiment *apostolique* du digne prélat qui dirige, avec tant de succès, les affaires de ce diocèse, et qui, instruit par moi de mon hésitation, m'écrivit la lettre suivante :

Archevêché de Bourges, le 14 juin 1842.

« Monsieur,

« Je suis fort reconnaissant de tout ce « que vous voulez bien m'exprimer, et je « me fais un devoir de vous le témoigner. « Vous portez un nom, monsieur, qui rappelle de bien précieux souvenirs, et ce « nom est bien propre à m'inspirer, pour « vous-même, des sentiments auxquels vous « avez sans doute personnellement bien des « titres. Ce sera avec un bien vif intérêt que « je prierai le Seigneur de vous éclairer et « de vous conduire dans cette voie de la « vérité, hors de laquelle il n'y a que trouble et affliction d'esprit. J'aime à penser, « monsieur, que vous cherchez avec le désir de trouver; et alors j'ai la douce « conviction qu'avec l'aide de la grâce divine, vous arriverez heureusement au « but; des délais prolongés sans fin sont un « écueil que vous voudrez éviter. La foi est « un besoin pour notre âme; puissiez-vous, « monsieur, en goûter toutes les consolations dans la pratique d'une religion sainte, qui fixe toutes les incertitudes, a des « remèdes efficaces pour tous les maux, et « donne une paix que rien autre ne saurait « donner.

« Agréez, monsieur, l'assurance de la « considération très-distinguée avec laquelle « j'ai l'honneur d'être votre très-humble et « très-obéissant serviteur.

« + J. M. A. Célestin.

« *Archevêque de Bourges.* »

« Pouvais-je d'ailleurs résister plus longtemps à l'exemple de l'abnégation de soi-même et de la pieuse charité envers les autres que me donnait chaque jour mon épouse bien-aimée, vertus que je reconnaissais être, chez elle, les fruits de cette foi à laquelle j'aspirais? Je la vois encore, cette bonne et digne amie, chez qui le malheur ne commençait pas; car, dès sa plus tendre jeunesse, elle avait été soumise à de rudes épreuves; je la vois encore, dis-je, venant de subir le coup le plus sensible qui puisse atteindre le cœur d'une femme, coup qui la plaçait entre deux chevets également chers à son cœur, celui d'une vieille mère infirme et d'un mari expirant; allant de l'un à l'autre porter les consolations d'une espérance que sans doute elle ne partageait pas; souffrante elle-même, et ne s'occupant que de leurs souffrances; toujours calme et avec la sérénité sur le visage lorsqu'elle s'appro-

chait de nous, de crainte de nous inquiéter, et répandant des larmes amères lorsqu'elle était hors de notre présence; puis, retirée dans sa chambre solitaire, adressant à Dieu des prières ferventes pour notre conservation à tous deux; enfin, s'oubliant elle-même, si visiblement atteinte par les souffrances du corps et les alarmes continuelles qui contristaient son cœur.

« Tel était le tableau de toutes les vertus chrétiennes que me donnait journellement cette angélique créature : pouvais-je mieux lui témoigner ma reconnaissance qu'en me réunissant à elle *dans la même foi* et dans *les mêmes espérances?* Aussi, faisant cesser mon irrésolution, il y aura bientôt un an que, livrant la conduite de mon âme à un respectable ecclésiastique, je suis revenu à la foi de mes pères, et que je jouis de cette paix du cœur et de ce calme de l'esprit qui en sont les fruits salutaires.

« On ne peut donc pas attribuer à la crainte de la mort, ni à l'affaiblissement progressif de mes facultés intellectuelles, non plus qu'à l'insistance importune des prêtres, que jusque-là je n'avais pas vus, et que depuis j'ai vus rarement, trop rarement sans doute, mon retour à mes anciennes croyances; ce retour a été le fruit d'un examen approfondi et consciencieux des controverses qui ont existé, depuis l'établissement du christianisme, en matière religieuse, et du parti adopté par ma propre raison à la suite de ces lumineux débats.

« Qu'on ne me dise donc plus que la raison *est contraire* aux vérités du christianisme, puisque c'est la raison qui, dans cette circonstance, a déterminé ma foi. Sans doute la raison de l'homme peut s'égarer dans l'exercice de cette faculté (et les divers systèmes philosophiques qu'elle a inventés dans ses écarts en sont la preuve); sans doute les vertus qu'enseigne le christianisme peuvent lui paraître *au-dessus* de sa portée; *mais les enseignements de la philosophie sont-ils mieux démontrés?*

« Or, dans ces incertitudes, soumettez-vous à cette règle infaillible du bon sens : *Qu'entre deux choses également incompréhensibles il faut opter pour celle qui présente le plus d'avantages dans l'intérêt de l'humanité.*

« Appliquant ici cette règle, peut-on, sans être justement prévenu de folie incurable, hésiter entre une croyance qui *satisfait le cœur* par un langage doux et persuasif, ayant des paroles et des consolations pour toutes les afflictions, des règles de conduite et des conseils pour toutes les positions de la vie; qui met un terme à toutes les incertitudes de l'esprit, *par la foi* dans un Dieu juste, bon et miséricordieux; qui soutient toutes les infortunes *par l'espérance* en une autre vie meilleure; qui allége et partage toutes les souffrances de cette vie par les secours matériels et moraux *de la charité;* qui contient le vice par la crainte des châtiments éternels; qui inspire la vertu par l'espoir d'une récompense également éternelle! Peut-on, dis-je, hésiter entre une telle croyance et une philosophie *sèche* et *aride* pour le cœur, qui ne s'adresse qu'à l'esprit, et n'a aucun soulagement à offrir à l'humanité souffrante; qui d'ailleurs occupe l'intelligence sans la satisfaire, et qui, poussant toujours l'homme à de nouvelles recherches dans les régions de l'infini, le fait mourir avant le temps des fatigues du voyage, et du désespoir de n'avoir rapporté de ses excursions lointaines que le dogme désolant du scepticisme.

« Au reste, ce que je dis plus haut d'une égale incompréhensibilité des dogmes du christianisme et des assertions philosophiques, n'est de ma part qu'une simple hypothèse, une concession que j'ai voulu faire à la philosophie, comme une preuve de la supériorité de la cause que je défends; car si les dogmes chrétiens sont incompréhensibles *par leur nature*, ils sont au moins dignes de foi *par leur origine;* ces dogmes ayant été proclamés, selon cette religion, par *Dieu lui-même*, tandis que les systèmes philosophiques ne sont que le produit d'une spéculation de l'esprit de *l'homme*, toujours sujet à l'erreur. En sorte que tous les efforts que la croyance en ces dogmes exige de la raison humaine se réduisent à une question *de fait*, celle de savoir si Dieu s'est manifesté à l'homme par l'auteur du christianisme

« Or, la divinité de Jésus-Christ est attestée par toutes les preuves historiques et logiques qui forment nos convictions *dans les affaires de la vie commune*; de telle sorte que si cette question était posée devant un jury, celui-ci, après avoir assisté à tous les débats, et en avoir consciencieusement apprécié toutes les circonstances dans le fond de son cœur, ne pourrait hésiter à la résoudre par l'affirmative, tant sont fortes et décisives les preuves de toutes sortes qui auraient passé devant ses yeux.

« Il résulte de ce qui précède, que la foi n'est nécessaire que là où la raison finit; et qu'on peut acquérir *par la raison* la preuve de la divinité de l'auteur du christianisme.

« Une fois cette preuve admise, il faut croire *par la foi* toutes les vérités que Jésus-Christ nous a enseignées, *quelque incompréhensibles qu'elles nous paraissent;* car cette incompréhensibilité, à l'égard de choses qui sont *au-dessus* de notre raison, n'est pas, par elle-même, une preuve que ces choses ne sont pas vraies. »

Dans une *Explication* qui précède le second volume de ce livre, et qui en rappelle le véritable objet, M. de Bus donne lui-même l'analyse suivante de son ouvrage :

« Parvenu, par la foi et la pratique de la religion catholique, à un état de bien-être plus vrai, plus complet que celui que j'avais obtenu par la voie de la philosophie, de la science et des plaisirs du monde, j'ai voulu faire partager à d'autres mon intéressante découverte, en leur indiquant par quelle gradation de raisonnements j'étais arrivé à cet heureux résultat. J'ai donc dit d'abord à mes lecteurs :

« Ne jugeons pas la croyance catholique

sur l'incompréhensibilité de ses dogmes et le peu d'attraits de ses pratiques, mais d'après le bien qu'elle produit sur la partie matérielle comme sur la partie spirituelle de notre être, ainsi que sur la société à laquelle nous appartenons. Si l'on ne considérait, leur ai-je dit, que l'amertume insupportable du *quinquina;* si l'on voulait, pour se déterminer à en faire usage, se rendre un compte exact de son principe et du mode d'action qu'il exerce sur notre économie; toutes choses que les médecins qui le prescrivent ne comprennent pas eux-mêmes, de leur aveu, on ne se déciderait jamais à le prendre. Nous l'acceptons à cause de l'assurance qu'on nous donne de son efficacité pour guérir la fièvre qui nous dévore, propriété que l'expérience nous a fait connaître chez les autres et quelquefois sur nous-mêmes. De semblables motifs doivent nous décider également à pratiquer la religion catholique, laquelle produit sur les *maladies de l'âme* le même effet salutaire que le quinquina ou tout autre spécifique sur les *maladies du corps;* de même qu'elle allége les souffrances de celui-ci, en nous portant à la résignation et en nous faisant un mérite de notre patience à les supporter. Cet effet salutaire de la foi nous est également attesté par l'expérience et le témoignage de ceux qui la possèdent, même par les regrets de ceux qui ne l'ont pas et qui l'envient à ceux qui l'ont, comme il nous est arrivé si souvent à nous-même de le faire, et comme l'ont si bien exprimé des hommes dont on ne suspectera pas le témoignage : Voltaire, Jouffroy, M. Michelet, etc., etc., que l'on n'accusera pas d'être de zélés propagateurs de la foi.

« J'ai donc exposé d'abord les bienfaits de la foi catholique, dans l'intérêt de l'humanité individuelle et sociale, et c'est là le premier *motif déterminant* que j'ai offert aux gens de bien, aux véritables amis de leurs pays et de l'humanité, dans la vue de les disposer à m'imiter ; puis, j'ai ajouté :

« Je n'entends nullement exiger de mes lecteurs qu'ils croient aux dogmes chrétiens, comme à une chose qui tombe sous les sens et qui rentre dans le domaine de notre intelligence; mais parce que celui qui nous a enseigné cette doctrine, insaisissable par les seules lumières de notre raison, nous offre en lui-même tous les caractères d'un être *surnaturel et divin*, pour lequel les choses *surnaturelles et divines* ne pouvaient être un mystère ; en sorte que tout se réduit à examiner et à se convaincre de la vérité de cette proposition : N.-S. JÉSUS-CHRIST ÉTAIT REVÊTU D'UN CARACTÈRE SURNATUREL ET DIVIN. Ici, rien ne dépasse la portée de notre raison ; il nous est facile de résoudre cette question à l'aide d'une juste et loyale appréciation des FAITS ; et par la même méthode qui nous sert à décider qu'Alexandre était un conquérant insatiable , Socrate et Platon de grands philosophes, Cicéron un grand orateur, Pascal un génie universel, Newton un grand physicien, Kepler un grand astronome, Louis XIV un grand roi, Châteaubriand un grand écrivain, Napoléon un grand capitaine, etc.

« J'ai mis alors sous les yeux de mes lecteurs les *pièces* qui pouvaient leur faciliter cet examen, les divers faits, qu'elles constatent, les puissantes conséquences qui en découlent : instruction de laquelle doit résulter pour eux une parfaite conviction de la DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST. Enfin, j'ai ajouté : une fois convaincus que c'est Dieu lui-même qui a parlé dans l'Evangile, nous devons croire avec confiance et abandon tout ce qu'il a jugé à propos de nous révéler de ses mystères, bien qu'il ne soit pas dans notre nature finie de nous les expliquer par les seules lumières de notre intelligence.

« Or l'Evangile n'est pas un livre caché à notre vue et conservé dans l'ombre et dans le secret par nos prêtres ; il est à la disposition des hommes depuis près de deux mille ans, et nous pouvons l'étudier à notre aise. Seulement, il nous faut l'admettre dans tous ses enseignements, et ne pas nous permettre, comme beaucoup font, de choisir, parmi ceux qu'il nous a révélés, ceux qui sont à notre convenance, et de rejeter les autres. C'est ce *choix arbitraire* de la raison individuelle qui a causé les dissidences funestes que la sagesse déplore et dont notre pauvre humanité souffre. Ainsi, nous devons croire à l'Evangile dans toutes ses dispositions et dans ses dogmes incompréhensibles, soit qu'il nous trace des règles de conduite, soit qu'il nous signale les apôtres et leurs successeurs comme préposés à nous diriger et à nous conduire dans cette voie. Croire à l'Evangile et ne pas croire à l'Eglise qu'il a spécialement et formellement chargée de nous l'enseigner; croire au pouvoir qu'avait Jésus-Christ de remettre les péchés et ne pas croire à la transmission formelle qu'il a faite à l'Eglise de ce pouvoir en quittant la terre, c'est une révolte non justifiable de la raison contre cette autorité divine que l'on s'est vu forcé de reconnaître dans l'Evangile, et qui doit être la même pour toutes les paroles qui le constituent. En un mot, TOUT ce qui est contenu dans l'Evangile doit être article de foi pour nous, ou bien nous devons TOUT rejeter comme faux et controuvé. Or, dans l'étude que nous avons faite des preuves de la vérité de la révélation, nous avons acquis la certitude que ce divin livre n'a été ni supposé ni altéré depuis son apparition. Voyez l'ouvrage, pages 35 et suiv., et le titre 6 du II^e^ volume, pages 354 et suiv., où l'on démontre que l'Eglise catholique est la véritable Eglise instituée par Jésus-Christ, et celle qui a conservé et nous a transmis le plus fidèlement et dans son intégrité la parole évangélique telle qu'il l'a enseignée, que les apôtres l'ont entendue et que les premiers chrétiens l'ont pratiquée.

« Exposer les effets salutaires de la foi catholique, démontrer la divinité de Jésus-Christ son auteur, et l'autorité qu'il a donnée à son Eglise de l'enseigner aux nations, afin de disposer les hommes chez lesquels l'in-

crédulité n'est pas un système fondé sur des considérations personnelles, à embrasser une croyance aussi bienfaisante pour l'humanité et si éminemment sociale : TEL EST LE SEUL OBJET QUE JE ME SUIS PROPOSÉ DANS CET OUVRAGE. »

BUSSIÈRE (DE LA) et sa femme, protestants convertis vers 1685.

BUTLAND (Benjamin-Joseph), du collége de la Trinité, sous-gradué, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise à Oscott (Angleterre), en septembre 1844.

I. — BUTLER (Joseph), évêque anglican de Durham, et auteur de quelques écrits en faveur de la révélation. Le bruit avait couru que cet évêque, qui était fort considéré dans son parti, et qui aimait beaucoup la pompe des cérémonies, avait fait profession de la religion catholique avant sa mort, arrivée à Bath le 16 juin 1752. Kipps nie le fait dans sa *Biographie britannique*, et l'on dit aussi dans la *Biographie universelle* de Michaud que cette assertion *paraît dénuée de fondement*. M. de Trévern cite un témoignage contraire que lui a donné par écrit un Anglais fort distingué, M. W. Sheldon, homme aussi considéré par son caractère personnel que par la noblesse de sa famille. M. Sheldon raconte que, se trouvant dans sa jeunesse chez son père, le docteur Sharp, ministre anglican, qui jouissait de quelque réputation dans son Eglise, et qui était maître du temple à Londres et chapelain du roi, leur dit que le fait de la conversion de l'évêque Butler *était positif*, et qu'ils *pouvaient le croire en toute sûreté*. M. Trévern conserva ce témoignage, écrit en anglais de la main de son ami, M. Sheldon.

II. — BUTLER (Sophie), née à Dublin le 19 septembre 1769, était fille de Brindsley-Butler, comte de Hansborough, pair d'Irlande. Etant venue avec ses parents en Italie, elle montra du penchant pour la religion catholique, et fit sa profession de foi à Milan, le 17 juillet 1787. Le 11 mai de l'année suivante elle reçut la confirmation à Bologne, des mains du cardinal archevêque Gioannetti. Elle épousa le marquis Louis Mariscotti Berselli, de Bologne. Aimée de tous par sa douceur, sa piété, et charité pour les pauvres et sa candeur, elle fut éprouvée sur la fin de sa vie par de graves infirmités, et mourut à Bologne, le 30 janvier 1840, dans les sentiments les plus chrétiens.

III. — BUTLER (Samuel), converti en 1834. Sa conversion est relatée par la lettre suivante de l'évêque de Boston, écrite le 14 mars 1840 : « La gravité des attaques dirigées contre les doctrines catholiques a porté bien des protestants à en faire un examen sérieux. Ils ont alors reconnu la fausseté des calomnies inventées contre notre foi, et ont fini par abjurer leurs erreurs. De ce nombre est le docteur Samuel Butler, médecin distingué du Berleshire oriental. Aujourd'hui, catholique édifiant, il espère, par ses instructions et par son exemple, faire partager son bonheur à tous les membres de sa nombreuse famille. »

IV. — BUTLER (Le Rév.), de l'université d'Oxford chapelain du lord, haut commissaire des îles Ioniennes, s'est converti au catholicisme et a fait son abjuration le 23 novembre 1850.

BYRON (Miss) âgée de vingt-cinq ans, d'une illustre famille d'Angleterre, fit abjuration, le 7 juillet 1681, dans l'église des Carmelites de la rue Saint-Jacques, entre les mains du P. Alexis Dubuc, théatin.

BYSANCE (Louis DE) naquit à Constantinople vers 1647. Il était fils d'un orfévre juif et s'appelait Raphaël Lévi. Ses mœurs étaient extrêmement douces et pures. Doué d'un vif désir de s'instruire, il lisait beaucoup, et fréquentait tous les étrangers savants. Les Jésuites et les Capucins français lui prouvèrent la vérité de la religion catholique ; l'Evangile acheva de le convaincre. Décidé à embrasser le christianisme, il eut le courage de dénoncer comme un imposteur le fameux *Sabadai Levi*, qui se donnait pour le Messie, et avait surpris la bonne foi d'un très-grand nombre d'Israélites. Devenu truchement de la légation française par la protection de Nointel, Lévi commit l'imprudence de se déguiser en janissaire pour accompagner un Français en Morée. Reconnu plus tard à Constantinople par des familiers du pacha de Morée, il fut accusé d'avoir apostasié l'islamisme, et placé par conséquent dans la cruelle alternative de reprendre le turban ou de subir la peine de mort. Raphaël n'eût jamais consenti à vivre à ce prix, si les prières et les larmes de sa famille n'eussent fait violence à sa volonté. Mais aussitôt qu'il se vit libre sous le nom de *Mohammed Effendi*, c'est-à-dire *Mahomet le savant*, il se réfugia à l'hôtel de France, où il resta caché pendant six mois, décidé plus que jamais à embrasser le catholicisme. Nointel le fit embarquer secrètement pour Marseille, d'où il se rendit à Paris. Toutes les tentatives des protestants pour l'attirer à eux furent inutiles. Raphaël persista dans sa résolution, et, après avoir été instruit par les PP. Richard Simon et de Sainte-Marthe, de l'Oratoire, il reçut le baptême en 1674, à Saint-Germain-en-Laye, et fut tenu sur les fonts baptismaux par le duc de Mazarin, au nom du roi, et par M^me^ de Colbert, au nom de la reine. Il prit le nom de Louis de Bysance, du lieu de sa naissance. Quelques temps après il entra dans la congrégation de l'Oratoire et y fut élevé au sacerdoce. Toute sa vie fut une preuve de la sincérité de sa conversion. Le P. Bysance était un homme très-savant, versé dans les langues anciennes et modernes et dans les mathématiques. Il a laissé plusieurs manuscrits sur la religion des mahométans, qui décèlent une profonde érudition et que l'on conserve à la Bibliothèque nationale. Il fut enlevé à sa congrégation le 23 mai 1722, et regretté par les savants de son époque, qui tous avaient cultivé à l'envi son amitié.

BYSSEGGER (Jean), militaire protestant, détenu à Spolète, manifesta, avec dix de ses compagnons, à M. Cadolini, archevêque de la ville, le désir d'être catholique. Ce prélat leur ayant démontré la vérité du catholicisme chargea le P. Léopold, religieux fran-

ciscain, d'achever leur instruction qui fut terminée le 6 avril 1834. Les néophytes firent profession de foi à la cathédrale, et reçurent le baptême, la confirmation et la communion des mains de l'archevêque, qui leur adressa une pieuse allocution.

C

CABIAC (Claude DE BANE seigneur DE), de l'ancienne famille des barons d'Avéjan, naquit à Nîmes en 1578, et y fut d'abord élevé dans les principes du calvinisme que ses parents professaient ; mais ayant été envoyé au collége des Jésuites de Tournon, il en sortit non-seulement catholique, mais même d'un zèle ardent pour les intérêts de sa nouvelle religion. Il se signala par la composition d'un ouvrage qui ne fut néanmoins public que quelques mois après, sous ce titre ; *L'Ecriture abandonnée par les ministres de la religion réformée.* On vanta beaucoup le mérite de cet écrit, où l'on trouve un grand nombre de passages des livres saints, des conciles, des Pères, pour prouver que, loin que l'Evangile justifie nulle part la doctrine des réformés, il la condamne partout. On assure que ce traité opéra un grand nombre de conversions. Tel avait été le zèle de l'auteur qu'en lui administrant les derniers sacrements, l'évêque de Nîmes le remercia solennellement, au nom du clergé, des services qu'il avait rendus à l'Eglise. Cabiac avait été pourvu, en 1620, d'un office de conseiller au présidial de Nîmes. Il mourut dans cette ville au commencement de 1658.

CACHERAT (Maximilien), proposant et désigné au ministériat dans le diocèse de Lisieux, se convertit et fit abjuration du protestantisme dans lequel il avait été élevé, entre les mains de l'évêque de Lisieux, vers le milieu du XVII^e^ siècle.

CACHET (Mlle), de la Suisse, appartenant à la secte de Calvin, après avoir abjuré ses erreurs, reçut solennellement le baptême et la communion du vicaire capitulaire dans l'église des Dominicains de Gênes, le 8 septembre 1850.

I. — CADOLLE (DE), de Montpellier, l'aîné de la famille de ce nom, fit, vers le mois de juin 1681, abjuration du protestantisme, avec sa femme et tous leurs enfants, dont plusieurs étaient officiers dans l'armée.

II. — CADOLLE (François DE), seigneur de Cannau, capitaine dans le régiment de Champagne et major de la citadelle de Montpellier, suivit l'exemple de son frère aîné (le précédent), et renonça au calvinisme en 1681. Il servait depuis vingt-cinq ou trente ans dans les armées de Flandre, d'Allemagne et de Catalogne, et avait eu divers commandements aux siéges des villes. On pouvait voir la preuve de sa bravoure aux cicatrices dont tout son corps était couvert.

I. — CAGLI (Michel), juif d'Ancône, se convertit et reçut, le samedi saint 1838, le baptême, la confirmation et la communion, dans le baptistère de Constantin, à Saint-Jean de Latran, à Rome, des mains du cardinal Odescalchi, qui lui adressa une touchante homélie.

II. — CAGLI (Raphaël), juif d'Ancône, âgé de vingt-deux ans, se convertit, et fut baptisé avec trois autres, par le pape lui-même, le 22 mai 1847, dans la basilique de Latran, à Rome. Pie IX fut reçu par le cardinal Barberini, archiprêtre de la basilique, à la tête de son chapitre. Après avoir adoré le saint sacrement, il se rendit processionnellement au baptistère de Constantin, où il administra le saint baptême, suivant les sacrés rites de l'Eglise, aux néophytes. Le pape retourna à la basilique, où il leur conféra le sacrement de la confirmation. Il adressa à ceux qu'il venait de régénérer par les eaux du baptême et de confirmer, quelques paroles pleines d'édification ; il leur fit remarquer d'abord l'extrême bonté de Dieu, qui, de temps en temps, aime à réunir les épis dispersés d'Israël ; c'est ainsi qu'eux-mêmes devaient reconnaître combien le Seigneur était miséricordieux, en les appelant à la vraie foi. Il les félicita d'avoir su abandonner leur patrie, leur famille et leurs biens, pour obéir à cette voix de la conscience qui les pressait ; mais il ne leur laissa pas ignorer que le Seigneur leur demandait encore plus, en exigeant le renoncement à eux-mêmes ; triple renoncement qui doit s'étendre sur l'intelligence, la volonté et le cœur. Le premier devait leur faire abandonner leurs anciennes croyances, et nourrir dans leur esprit la foi aux vérités évangéliques qui doivent compléter la révélation mosaïque par la foi du Christ, les tables de la loi par le code de l'Evangile, et par la vérité ce qui n'en était que l'ombre. Le renoncement à leur propre volonté devait leur faire préférer celle de Dieu à tout autre, à l'exemple de saint Paul, qui, plein de zèle pour la loi judaïque qu'il croyait vraie, mais touché de la grâce, n'eut plus d'autre volonté que celle de faire triompher la religion du divin nazaréen devant la synagogue et devant l'aréopage ; enfin, le renoncement à leur propre cœur devait leur faire changer leurs affections personnelles ; si auparavant ils s'adonnaient aux passions et aux injustes trafics de Tyr et de Sidon, ils devaient désormais consacrer leur cœur à l'amour du Sauveur des hommes. Le pape finit par invoquer sur eux et sur tous les chrétiens les grâces de l'Esprit-Saint. Cette invocation fut si tendre et si affectueuse, qu'elle remplit tout l'auditoire de l'émotion la plus vive. Après cette touchante allocution, le pape donna à l'assistance sa bénédiction apostolique.

CAGNON (Bertrand), ancien et surveillant de Goron, ville du Bas-Maine, se convertit et abjura le protestantisme en 1685, à la suite de longues discussions publiques et particulières contre les théologiens catholiques, et surtout contre le P. Agathange du Polet, et

le P. Ange d'Ingouville, prédicateurs, missionnaires et controversistes fameux. La conversion de Cagnon et celle de Thomas Cousturier entraînèrent bientôt celle de tous les protestants de la ville.

CAHAIGNES (Bertrand), maçon, de la paroisse de Mathieu, village près de Caen, fut converti, vers 1630, par Véron. Motifs : contradiction du protestantisme avec la doctrine de l'Ecriture et des Pères.

CAHN (Mlle), israélite convertie, fit abjuration à Paris dans l'église de Saint-Méry, la veille de la Toussaint 1842. Le baptême solennel lui fut conféré par le curé. Autour d'elle se pressaient un grand nombre de fidèles vivement touchés de son recueillement et de sa piété. Plusieurs fois, durant la cérémonie, les larmes du célébrant et des assistants se sont mêlées à celles de la néophyte. Le jour de la Toussaint, la nouvelle catholique, au milieu d'une nombreuse communion générale, s'est assise pour la première fois à la table sainte ; sur ses traits on lisait toute la joie de son âme, et le bonheur qu'elle goûtait au banquet sacré

CAILLE (Marie LA), protestante de Caen, convertie au commencement du XVII^e^ siècle par Véron.

CAISSAIGNE (DE LA), fut convertie au début du XVII^e^ siècle par Véron, qui lui démontra combien le protestantisme était en opposition avec la doctrine de la Bible et des Pères de l'Eglise. Caissaigne abjura après avoir publiquement confondu son propre ministre.

CAIUS (Saint), disciple de saint Paul, était originaire de la Macédoine et habitait Corinthe, lorsque l'Apôtre y vint prêcher l'Evangile. C'est chez lui qu'il logea pendant son séjour dans cette ville, et c'est dans sa maison qu'il écrivit son Epître aux Romains. Il le récompensa de son hospitalité en le convertissant au christianisme. Caius accompagna saint Paul en Asie, en Syrie et en Judée, partageant ses fatigues et ses dangers.

CAJALOU (Daniel), protestant, fils d'un avocat général au parlement de Pau, se convertit, et fit profession de foi entre les mains du P. Dubuc, à la fin de l'année 1682.

CAJAS (Jean), médecin anglais, né à Norwich en 1510, et mort en 1573, embrassa la foi catholique.

CALAS (Antoine), fils de l'infortuné Jean Calas, condamné au supplice de la roue, le 9 mars 1762, et dont on reconnut plus tard l'innocence, avait abjuré le protestantisme, et s'était fait catholique.

CALEMBERG (duc DE), de la branche de Brunswick-Zell, prince converti au catholicisme.

CALIER, protestant du diocese de Nîmes, se convertit vers 1660, perdit ses biens, et fut déshérité par son père, à cause de sa conversion, qui lui attira en outre, beaucoup de traverses et de persécutions.

CALIGNON (Pierre-Antoine d'Ambesieux DE), naquit au village de Greenwich, près Londres, en octobre 1729, dans la religion protestante, sa famille ayant été obligée de fuir après la révocation de l'édit de Nantes. Rentré en France en 1735, avec Suzanne, sa sœur aînée, il devint, après d'excellentes études, un catholique ardent. Ordonné prêtre, puis nommé aumônier du roi à Genève, où il officiait pour les catholiques, chez le résident de France, Calignon professa ensuite la rhétorique à Lyon, pendant dix ans, après lesquels on lui donna un canonicat à Crépy en Valois, où sa sœur était abbesse de Saint-Michel. Il se livra à la prédication à Paris, à Lyon et dans plusieurs autres villes, où le choix de ses sujets et l'élégance de sa diction lui attirèrent de nombreux auditeurs. On regrette qu'il n'ait pas fait imprimer ses sermons. La chaire ne fut pas son seul genre de littérature : on a de lui, entre autres ouvrages, le *Tableau des grandeurs de Dieu dans l'économie de la religion, dans l'ordre de la société, et dans les merveilles de la nature.* Grand vicaire à l'archevêché d'Embrun, lors de la révolution, il se retira à Saint-Maur, puis à Ponthierry près de Melun, et mourut le 25 décembre 1795.

CALLY, musulman, militaire, né en 1787, se convertit et fut baptisé à Strasbourg le 14 avril 1817.

CALMAN (John T.), avocat, membre de l'université d'Oxford, du collége de Worcester, se convertit et fut reçu à Prior-Park en novembre 1845.

CALOCER (Saint), fut converti au christianisme par saint Faustin et saint Jovite. Il souffrit le martyre à Bresse en Lombardie vers l'an 120.

CALOMAN et SALOMÉ, sa femme, schismatiques russes, furent convertis vers 1245, par saint Hyacinthe, religieux dominicain. L'un et l'autre vécurent depuis dans la continence, et embrassèrent l'état de perfection.

CALVERT (Georges), plus connu sous le nom de comte de BALTIMORE, naquit en 1578 à Kyplin dans le Yorkshire, d'une ancienne famille originaire de Flandre. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, et voyagé en différentes contrées du continent, il devint secrétaire de lord Cécil, l'un des ministres de Jacques I^er^. Ses vertus et ses talents lui méritèrent la confiance du prince, qui le fit successivement chevalier, lord d'Irlande, sous le titre de *baron de Baltimore* et secrétaire d'Etat en 1619. Au bout de cinq ans, il déclara ouvertement au roi qu'il était pressé par sa conscience de faire profession de la religion catholique, et lui remit les sceaux de sa place, qu'il avait tenus avec une intégrité et une capacité digne d'exemple. Jacques lui conserva sa confiance et son rang au conseil privé. Après la mort de ce roi, il alla prendre possession des terres qu'il lui avait concédées dans l'île de Terre-Neuve. Mais obligé de la quitter, il repassa en Angleterre et se disposait à partir pour le Maryland, afin de s'y mettre à l'abri de la sévérité des lois contre les catholiques lorsqu'il termina sa carrière, le 15 avril 1632. Son fils partit d'Angleterre l'année suivante avec deux cents familles catholiques, qui furent bientôt après suivies d'un grand nombre d'autres, fuyant les lois pénales de leur pays natal contre leur religion. Les

catholiques y forment encore aujourd'hui une population plus nombreuse que celle de toute autre religion; la ville de Baltimore est même devenue dans ces derniers temps le centre de la catholicité des Etats-Unis, par l'érection d'un siége épiscopal en 1789. Enfin Pie VII, en établissant quatre autres siéges épiscopaux dans les mêmes Etats, a donné à celui de Baltimore le titre et les droits de métropolitain.

CALVIN (Juste), réformé de Santen, dans le duché de Clèves, se déclara publiquement catholique à Rome, en 1600 ou 1601, sous le pape Clément VIII. Son témoin fut le célèbre cardinal Baronius, dont il adopta le nom. Après avoir pris ses grades en théologie et en droit à Sienne et à Pérouse, il se fixa à Mayence, et composa des écrits de controverse dans lesquels il expose les motifs de sa conversion. On dit même que le cardinal le regardait comme un homme très-capable de réfuter le principal ouvrage de Calvin. (Miræus, *De Script.*, ser. XVII).

CALVINZEL (Louis), ministre évangéliste du diocèse de Saint-Louis, aux Etats-Unis, se convertit, et après avoir dit adieu à ses ouailles, fut reçu, en ces derniers temps, le jour de la fête de Saint-Ignace, dans l'église de Saint-François-Xavier, au nombre des catholiques, par le ministère du révérend Père Vandevelde. Cette cérémonie fit la plus vive impression sur le cœur de tous les assistants.

CAMARINI (Sara), juive, âgée de cinquante-cinq ans, se convertit, après avoir longtemps été instruite dans la maison des catéchumènes, et fut baptisée, le 28 septembre 1828, par M. Capelleti évêque d'Ascoli, dans la cathédrale de Pesaro, avec ses enfants, Victoire, David et Grâce, âgés la première de dix-sept ans, le second de quatorze ans et le troisième de douze. Elle reçut le baptême, la confirmation et la communion avec une joie et un recueillement extraordinaires.

CAMBDEN (Lord et Lady) quittèrent l'anglicanisme pour embrasser la religion catholique. Après une audience du Souverain-Pontife, ils abjurèrent à Rome, le 4 janvier 1851, et firent profession entre les mains de Mgr Talbot.

CAMPBELL (Miss), écossaise, la même qui épousa depuis le prince de Polignac, se convertit en 1818, avant qu'il fût question de son mariage.

CAMPBELL-SMITH, ministre anglican, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise à Oscott, le 27 mars 1845. — Sa femme suivit son exemple la même année.

CAMPIAN (Edmond), né à Londres en 1540, reçut les ordres sacrés selon le rite anglican, et se réfugia en Irlande afin d'y faire profession de la religion catholique. Pour se soustraire aux recherches des protestants, il repassa en Angleterre, et de là sur le continent en 1570. Après avoir enseigné les humanités, puis la théologie au collége anglais de Douai, Campian alla, en 1573, se faire jésuite à Rome. Il publia, en deux arguments, l'apologie de son changemen. de religion et l'adressa aux deux universités d'Angleterre. Il était fils d'un teneur de livres, et avait étudié à Oxford. Il fut envoyé à Vienne, à Pragues et en Angleterre. Il adressa (1581) une épître remarquable à Richard Chaneus, évêque de Glocester. Dans cet écrit il lui rappelle, avec effusion de cœur, leur amitié d'autrefois, se reproche de s'être laissé détourner, par un sentiment d'amour-propre, de lui tenir depuis longtemps le langage qu'il lui tient présentement, et le presse de rentrer, au moins dans sa vieillesse, dans le sein de l'Eglise catholique (*in quam solam Christus influit*). Il appuie en général son argumentation sur l'autorité de l'Eglise, et sur les décrets du concile de Trente, auquel il prodigue de grands éloges. Plus tard Campian et Parsons furent mis à la tête de la mission catholique d'Angleterre. Le premier, peu de temps après son arrivée, publia un écrit qui était un défi au clergé anglican d'entrer en discussion sur les dix points principaux qui séparaient les deux communions. Rédigé avec autant de solidité que de modération, cet écrit fit du bruit; le succès de la mission en fit encore davantage. Le gouvernement s'alarma des conversions nombreuses qui s'opéraient journellement dans toutes les classes. L'ombrageuse Elisabeth, qui croyait voir des conjurés contre sa personne dans tous les catholiques qui abordaient en Angleterre, entretenait partout des émissaires pour les découvrir et les dénoncer. Le secrétaire d'Etat, Walsingham, mit des espions à la poursuite de Campian et de ses compagnons. Campian fut arrêté à Lyford, dans le Berkshire, et conduit à travers une grande partie de l'Angleterre, portant un écriteau sur la tête, qui annonçait son nom, son état, et les crimes dont on avait intérêt de le déclarer coupable. La populace de Londres, ameutée par cet appareil, l'accompagna jusqu'à la Tour, en le chargeant d'imprécations. Cette disposition de la multitude fut alimentée par des pamphlets remplis d'invectives, où les nouveaux missionnaires étaient représentés comme les agents d'une ligue formée entre le Pape et le roi d'Espagne contre l'Angleterre; et l'on finit par le mettre en jugement avec d'autres missionnaires. Leur acte d'accusation portait qu'ils avaient juré une obéissance sans bornes à l'évêque de Rome, comploté contre la vie de la reine, excité les peuples à la rébellion. On leur envoya des théologiens anglicans, en leur refusant les moyens nécessaires pour soutenir une pareille controverse. La plupart des témoins à charge furent choisis parmi les dénonciateurs ou des apostats. Des juges prévenus cherchèrent à les embarrasser par des questions captieuses, à les intimider par des menaces : on les mit à la torture sans pouvoir leur arracher l'aveu d'aucun crime. Campian protesta, au contraire, qu'il avait toujours prié pour le salut de la reine et pour sa conservation. Le résultat de cette procédure fut une sentence de mort contre

Campian et ses co-accusés. On leur offrit leur grâce et des bénéfices, s'ils voulaient renoncer à leur mission et reconnaître la reine comme chef suprême de l'Eglise anglicane. Sur leurs refus, Campian et ses trois compagnons furent pendus à Tyburn, et coupés en quartiers le 1er décembre 1581. Etant montés sur l'échafaud, ils prièrent à haute voix pour la reine et pour la prospérité de son règne. Campian eut de nombreux apologistes. Sans parler du jésuite Bombino, son biographe qui l'appelle le *prince des premiers martyrs anglais*, le cardinal Alan ou Allyn démontra son innocence et celle de ses compagnons, et prouva que leur mission n'eut jamais d'autre objet que de ramener les Anglais à la religion de leurs pères. On peut lire à cet égard la lettre où Campian rend compte de cette mission à son général. On n'y trouve rien qui ait le moindre rapport à un complot. Il est encore reconnu qu'avant de partir de Rome, il avait obtenu de Grégoire XIV des modifications importantes à la bulle de Pie V contre Elisabeth. Au surplus, tous les historiens protestants eux-mêmes n'ont jamais reproché à Campian que d'être catholique, et ils conviennent que cette exécution fut une mesure politique, pour calmer les inquiétudes des Anglais sur le projet de mariage du duc d'Anjou, alors à la cour de Londres, avec Elisabeth, projet dans lequel les zélés anglicans voyaient la tolérance du papisme. Wood observe qu'au jugement de tous les écrivains des deux partis, Campian, doux, modeste par caractère, était doué des plus rares talents, savant orateur, éloquent, excellent dialecticien, prédicateur exact dans sa morale. Ces qualités brillent en effet dans ses nombreux ouvrages. Le clergé avait fait, pendant sa détention, de grands mais d'inutiles efforts, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise anglicane (***Reliques de Müller***, Leipzig 1806, III, 238).

CAN (François). Chinois nouvellement converti au catholicisme et encore catéchiste, confessa sa foi par le martyre. Arrêté en mai 1836, il montra toujours en prison la constance dont il avait déjà donné des preuves éclatantes. Les mandarins s'efforçaient de temps en temps de l'engager par de belles paroles à fouler aux pieds la croix, mais ce fut toujours inutilement. *Ayez pitié de votre jeunesse*, lui disait-on : il répondait qu'il *était déjà vieux, puisqu'il était déjà mûr pour le ciel.* On l'engageait à avoir pitié de sa vieille mère : « Il serait, disait-il, l'opprobre de sa mère s'il foulait la croix aux pieds. » A de nouvelles incitations de faire cet acte d'apostasie, il n'opposait que des paroles de fermeté : *J'aime mieux mourir en adorant la croix que de vivre en l'insultant... Je désire mourir et être avec Jésus-Christ..... Heureuse mort qui me procurera la vie éternelle!* Les mandarins lui proposant l'exemple de ceux qui avaient eu la faiblesse de fouler la croix aux pieds, il répondit : *C'est l'exemple des bons qu'il faut imiter non celui des mauvais ; quand tout le monde foulerait la croix, cela ne m'engagerait pas à le faire. Plutôt mille fois une mort cruelle que de commettre un tel crime!* D'autres lui représentant qu'après avoir fait cette faute, il pourrait s'en repentir et qu'il obtiendrait son pardon : *Il vaut mieux*, disait-il, *ne pas pécher, que d'avoir à se repentir du péché commis.*

Tous les efforts tentés pour lui faire renoncer sa foi, furent donc inutiles. Aussi les mandarins, irrités, prononcèrent par ordre exprès du roi la sentence de mort. Can, se voyant sur le point de remporter la couronne, ne pouvait retenir sa joie. Près de souffrir le martyre, il parla sur le bonheur de mourir pour la foi; les chrétiens et les païens qui l'entendirent ne pouvaient revenir de leur étonnement, tant de ce qu'il leur disait que de son air serein et de son ton joyeux. Une foule immense le suivit au supplice. Sa fermeté ne se démentit point. Après lui avoir mis la corde au cou, on le pressa encore de fouler la croix : il refusa avec horreur. Il se conforma aux usages du pays en prenant quelque nourriture que lui offrirent les fidèles. A la fin, ayant levé les yeux au ciel, il expira le 20 novembre 1837, n'ayant environ que trente-quatre ans. Cela se passait dans l'ancienne ville royale du Tong-King. Le mandarin commanda qu'on lui coupât la tête, et alors non-seulement les chrétiens, mais les païens recueillirent de son sang.

CANDIDE (Sainte) habitait Naples et fut la première personne que saint Pierre convertit, lorsqu'il arriva dans cette ville pour y prêcher l'Evangile. Elle reçut de lui le baptême et mourut saintement.

CANDIOT (Mustapha-Verrieri), âgé de dix-neuf ans environ, se convertit et reçut le baptême dans la chapelle privée de la duchesse de Lucques, le 18 mars 1822, des mains de M. Barthélemy Ménochio, évêque de Porphire. Il était cousin de Louis del Giglio, baptisé lui-même peu auparavant dans l'église des Douze-Apôtres. Après le baptême, le prélat administra au néophyte la confirmation et l'eucharistie. L'infant d'Espagne D. Louis fut le parrain de Verrieri, et lui donna les noms de Joseph-Marie-Raphaël-Edouard-Baltazar del Giglio.

CANT (Saint), saint Cantien, son frère, sainte Cantienne, sa sœur, de la famille des Anices, l'une des plus illustres de Rome et proches parents de l'empereur Carin, furent instruits des vérités chrétiennes et convertis par Protus leur gouverneur. Ils confessèrent la foi par le martyre et furent tous trois décapités avec Protus, à Aquilée, vers l'an 304.

CAOP, ministre anglican, se convertit au catholicisme et fit abjuration à Oxford, le 25 novembre 1845.

CAPEL DU TILLOY, gentilhomme d'Anjou, fils d'un ministre protestant de Saumur, fit abjuration en 1670. Les protestants, furieux de cette conversion, lui enlevèrent ses enfants et il fit longtemps des démarches inutiles pour obtenir son fils. Il rendit de grands services à l'Eglise.

CAPEMENN, jeune Suisse, détenu à Tulle,

pour formalités de passeport, ayant assisté à la messe célébrée dans la prison par un pieux chanoine de la ville, l'abbé de La Farge, il déclara qu'il voulait être catholique; car il avait été élevé dans le protestantisme. L'abbé de La Farge l'accueillit avec bonté, l'instruisit, lui fit lire de bons ouvrages de controverse. Le jeune homme étudia et un autre prisonnier lui donnait quelques explications. L'abbé de La Farge ne négligea rien pour l'instruire, le préparer et l'éprouver. Au bout de trois mois, le samedi saint 1834, Capemenn fit son abjuration dans la chapelle des Sœurs de la Congrégation de Nevers, reçut le baptême et la communion et témoigna le jour même la vivacité de sa foi.

1. — CAPES (John-Moore), maître ès-arts, curé de l'église de Saint-Jean-Baptiste à Bridgewater, se convertit et fut reçu au sein de l'église, à Oscott, le 27 juin 1845. Ce ministre anglican appartenait, comme M. Ward, au collége de Balliol, et il était depuis fort peu de temps à la tête de sa paroisse quand il prit la résolution d'embrasser la foi catholique. Il avait fait bâtir à ses frais l'église qu'il administrait. Une des conditions auxquelles il s'était imposé ce généreux sacrifice, était que la paroisse assurerait un revenu convenable à l'ecclésiastique chargé de la desservir, sans qu'il fût nécessaire d'imposer aux fidèles la taxe ordinairement prélevée sur les banquettes, dont les églises anglicanes tirent généralement un revenu considérable. Quoique l'église de M. Capes eût été livrée au culte avant le 9 avril 1845 seulement, déjà au mois de juin suivant, 40,000 fr. avaient été remis pour la dotation de la cure aux commissaires ecclésiastiques, qui devaient eux-mêmes y ajouter, dès qu'ils pourraient le faire, une somme importante. Les affaires paroissiales de Bridgewater en étaient là, lorsque ses habitants apprirent de leur curé lui-même qu'il avait adressé sa démission à son évêque pour devenir enfant de l'Eglise romaine. M. Capes leur annonça cette nouvelle par une lettre datée du 23 juin, qui produisit la plus vive sensation dans toute sa paroisse. Nous reproduisons en entier ce document :

« *Aux paroissiens de l'église de Saint-Jean-Baptiste, castover, à Bridgewater.*

« Mes chers frères et amis,

« Le moment est enfin arrivé où je dois entrer en communication avec vous sur un sujet qui vous causera, je ne puis que le craindre, autant de surprise que de perplexité et d'inquiétude. Je sais que des bruits divers sur mes opinions religieuses ont été répandus dans la ville et son voisinage, et que, par suite, vous êtes dans une grande incertitude sur le point de savoir dans laquelle des nombreuses catégories qui divisent le monde chrétien vous devez me classer.

« Je crains cependant que vous ne soyez loin de vous attendre à la nouvelle que je viens vous donner. Après plusieurs années de mûres réflexions, je suis arrivé à cette conclusion qu'il m'est impossible, en conscience, de rester plus longtemps membre de l'Eglise établie d'Angleterre, et en conséquence, je cesse d'être ministre de l'église de Saint-Jean.

« Vous ne douterez pas, j'en suis sûr, qu'en vous faisant cette communication, je sente profondément le coup pénible que cette nouvelle causera à la plupart, sinon à chacun d'entre vous. C'est parce que je vois l'accomplissement de la volonté de Dieu dans cette démarche, que je me décide à vous communiquer ce que je sais devoir vous causer du chagrin.

« Quand je vois la plupart d'entre vous privés de toute instruction religieuse, des espérances et des joies de l'Evangile; quand je vois la multitude d'enfants négligés qui attendent quelqu'un pour les guider et les instruire; quand je songe à votre bonté et à votre bienveillance pour moi, à la reconnaissance avec laquelle vous suiviez les offices de l'église Saint-Jean; lorsque tout cela me revient à l'esprit, j'hésite, dans la crainte de tout plonger dans le trouble, la confusion et l'étonnement, à vous exposer ma détermination; mais je me rappelle, alors, que l'on doit obéir à la voix de Dieu à tout prix, à tout risque, lors même que l'œil de l'homme verrait dans cet acte d'obéissance une cause de désordre et de mal.

« Depuis deux ou trois ans, je ne puis vaincre en moi le sentiment que l'Eglise établie d'Angleterre n'est pas la véritable Eglise du Christ. Elle a bien peu, presque aucune des marques auxquelles nous pouvons distinguer l'Eglise où tous les hommes sont appelés à se réfugier contre le monde. Je l'ai connue par expérience, cette Eglise établie, et je l'ai trouvée en défaut. Elle a quelques bonnes qualités, et une partie de ses membres méritent notre sincère respect et notre affection. Mais, si nous devons en croire la sainte Ecriture, le Seigneur de l'Eglise, celui qui est notre repos et notre refuge, n'est pas avec elle, et nous le trouvons ailleurs. Nous devons le chercher dans l'Eglise qui, depuis son origine, a conservé la même vérité; dans celle qui remplit les commandements de Dieu et lui gagne des âmes; dans celle qui n'est ni divisée, ni déchirée par des doctrines diverses, ni par les prétentions d'apôtres qui tous veulent qu'on les écoute comme des envoyés de Dieu.

« Vous me demanderez peut-être pourquoi, si j'ai cru depuis si longtemps que l'Eglise d'Angleterre n'est pas une branche de la véritable Eglise, je suis resté jusqu'à ce jour dans son sein? C'est parce que j'espérais des temps meilleurs; j'ai attendu afin de voir si le bras de Dieu interviendrait pour la sauver, et cette conduite ne m'a pas causé d'inquiétude. Je n'avais encore reçu aucun avertissement de Dieu (autant que je pouvais en juger) pour quitter l'Eglise dans laquelle je suis né. Mais il en est autrement aujourd'hui. Depuis quelque temps cette question a pesé puissamment et sans cesse sur ma conscience, et je n'aurais que des

raisons mondaines à invoquer pour ne pas me rendre à la grâce quand elle s'offre à moi et me presse. Je n'ose pas refuser d'obéir, maintenant que j'entends (à ce que je crois) la voix du Christ qui me dit : *Levez-vous et suivez-moi.*

« J'ai, en conséquence, remis ma démission entre les mains de l'évêque, et je renonce à toute prétention relative à la dotation de l'église Saint-Jean. Je restitue ces fonds aux mains qui les ont versés, tout en sentant profondément combien ces personnes vont être désappointées et désolées de ce que je me crois en conscience obligé d'agir ainsi. Tout ce que je puis faire en retour de votre bienveillance passée et de votre amitié, ce sera de vous aider de tout mon pouvoir dans les arrangements que vous croirez convenable de prendre. Quant à moi, la perte de ce que j'abandonne est, sous tous les rapports, considérable ; mais l'accomplissement d'un devoir exige de nous tous les sacrifices; c'est pourquoi je ne puis hésiter un moment à abandonner toute chose plutôt que de résister au commandement de Dieu.

« Je ne saurais être insensible à la mauvaise opinion que vous concevrez probablement de moi et de ma conduite, à cause de la démarche que je fais. Il est impossible que quelqu'un de vous ne pense pas mal de moi. Tout ce que je vous demande, c'est de me juger charitablement, et je crois que, s'il était en mon pouvoir, je travaillerais encore de toutes mes forces pour votre bien-être spirituel et temporel.

« Je vous prie aussi de ne pas perdre de vue que je ne change en rien ma croyance dans les doctrines religieuses que je vous ai enseignées; je crois encore vous avoir prêché le vrai et pur Evangile de la grâce de Dieu, et c'est parce que je suis de plus en plus convaincu que cet Évangile n'est pas celui enseigné par l'Eglise d'Angleterre que je me sépare d'elle pour aller chercher la vérité et celui qui nous l'a donnée au sein de l'Eglise catholique. Je sais que c'est là qu'on le trouve. Je l'ai appris avec l'assistance de l'Ecriture sainte; je sais, je vois, je sens, par un millier de preuves, que là le Christ, notre Sauveur, est présent ; c'est là, par sa miséricorde infinie, que je vais aller à lui.

« Croyez-moi toujours, mes chers amis, votre sincère et affectionné,

« 23 juin 1845. « S.-M. Capes. »

En abandonnant sa paroisse, M. Capes a non-seulement renoncé aux avantages que lui offrait sa position ; mais il a perdu, sans aucune compensation, tout ce qu'il lui avait donné. L'Eglise construite à ses frais a dû rester au culte anglican. Une seule satisfaction lui est offerte, et M. Capes l'a regardée sans doute comme une large récompense en retour de ses sacrifices : c'est que plusieurs de ses paroissiens ont voulu suivre son exemple, et qu'ils ont, après lui, abjuré l'anglicanisme, pour entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Mme Capes, femme de ce ministre anglican, se convertit elle-même bientôt après et rentra au sein de l'Eglise catholique en 1845.

II.—CAPES (M. J.), frère du précédent, procureur près la cour des prérogatives de Cantorbéry, suivit en décembre 1845 l'exemple de son frère et abandonna, pour embrasser le catholicisme, la place de 37,500 fr. qu'il occupait au bureau des prérogatives.

CAPOUE (la princesse DE), connue avant son mariage sous le nom de Pénélope Smith, née à Ballingatray, dans le comté de Waterford, en Irlande, se convertit au catholicisme en 1839.

CAPOUILLET, homme de lettres de Mons, en Belgique, qui s'était montré l'ardent ennemi de la religion et du clergé, se réconcilia avec l'Eglise en avril 1843. Il partit pour Rome, afin d'entrer au séminaire romain, dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Les lettres qu'il écrivit de la capitale du monde chrétien témoignaient de son intelligence comme de la sincérité de ses convictions religieuses.

CAPPEL (Jean), fils de Jacques-Louis Cappel, pasteur protestant de Saumur et professeur d'hébreu, osa jeune encore discuter sur la controverse avec son père, qui le chassa de sa maison ; le jeune homme se fit instruire plus à fond, et après de fréquents entretiens avec le P. Thomas, de l'Oratoire, alors professeur à Saumur, il fit abjuration entre les mains du savant P. Morin, persévéra dans la pratique de la religion catholique, entra dans l'Oratoire, se voua à la conversion des hérétiques, et publia en 1650 le livre de son père intitulé *Critica sacra*, ouvrage favorable au principe de l'Eglise sur l'autorité de l'Ecriture.

CAPPELLI (François), dit *Cicognati*, de la Romagne, professeur de physique au collége de Malte, homme instruit, mais qui affichait malheureusement les maximes de l'incrédulité moderne, se convertit en 1838, détesta ses erreurs, reconnut et déclara lui-même l'impiété de ses écrits ; et, devant ses élèves, ses amis et ses confrères, rétracta solennellement tout ce qu'il avait avancé de vive voix ou publié contre le catholicisme. Parmi ses dernières volontés, la plus remarquable est celle où il assigne une partie de son avoir, 500 écus de Malte pour célébrer des messes en mémoire des morts. Cappelli est mort heureux et consolé d'avoir reçu tous les secours de la religion.

CARBEN (Victor DE), rabbin allemand, né à Cologne en 1423, devint très-versé dans les langues, les coutumes et les lois des peuples de l'Orient. Les Juifs de Cologne le choisirent pour leur rabbin, et dans cet emploi il acquit une réputation telle que l'archevêque de cette ville attacha une grande importance à sa conversion : il l'entreprit et y réussit. A l'âge de 39 ans, Carben abandonnant sa femme, plus attachée que lui à la foi judaïque, et trois enfants

nés de leur mariage, reçut le baptême en présence d'un grand concours de peuple. Quelque temps après il entra dans les ordres, fut fait prêtre, et dès ce moment employa ses talents à combattre les erreurs qu'il avait partagées pendant tant d'années. Il mourut à Cologne le 2 février 1515 à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après avoir pendant quarante-trois ans édifié les fidèles par la sainteté de sa vie et de ses écrits. Ses ouvrages les plus remarquables sont : 1° *Propugnaculum fidei christianæ, instar dialogi, christianum et judæum disputatores introducens* in-4°, sans date. 2° *Judæorum errores et mores, opus aureum ac novum et a doctis viris diu exspectatum.* Cologne 1509, in-4° Trad. en Allemand. 1550 in-8°.

CARCOSSI (Elie). Pie V, n'étant que cardinal, avait pressé d'embrasser le christianisme plusieurs juifs célèbres : un rabbin nommé Elie Carcossi, croyant se défaire à jamais de ses sollicitations, lui répondit : « Je me ferai chrétien, quand on vous fera pape. » Cet engagement dérisoire était oublié lorsqu'il se vit mandé au palais du Souverain Pontife et amicalement sommé de tenir parole. Elie n'osant nier la vérité, s'en retourna fort triste et fort irrésolu. Durant la nuit le Pape pria la sainte Vierge avec ardeur pour cette conversion ; et le lendemain Elie et ses trois enfants imploraient la grâce du baptême. Pie V voulut le leur administrer lui-même ; la cérémonie eut lieu en présence d'une multitude de spectateurs, et Elie reçut du pape son propre nom de Michel. La conversion de ce rabbin, qui jouissait d'une grande influence parmi ses frères, en ayant déterminé beaucoup d'autres, Pie V fonda aussitôt une maison pour recevoir les catéchumènes et les y faire instruire amplement.

CARL (Adolphe), appartenant à l'une des familles les plus distinguées et les plus opulentes de Strasbourg, fut converti par M. Bautain, alors professeur de philosophie dans cette ville et devint son premier élève. Voici comment en parle M. Henri de Bonnechose dans la préface de la *Philosophie du Christianisme* de L. Bautain : « Adolphe Carl élevé chrétiennement, doué d'une volonté forte et d'un caractère énergique, s'était laissé gagner par l'esprit du monde dans le passage périlleux de l'adolescence à la jeunesse. Une existence douce et séduisante au milieu des jouissances que donnent la fortune et la considération publique, s'offrait devant lui et paraissait devoir le captiver, quand la parole du philosophe chrétien le saisit, l'arrache à la mollesse et aux enchantements du monde, lui fait sentir le sérieux de la vie, l'embrase d'un ardent amour pour la sagesse et la vérité, réveille, nourrit sa foi, ressuscite et refait en lui le chrétien, et le porte à diriger l'emploi de toutes ses facultés vers son propre perfectionnement et le soulagement de ses semblables. On veut l'éloigner et l'envoyer dans la capitale : il résiste à cette tentative et à l'entraînement de la curiosité si naturelle à son âge. Il demeure fixé là où est son guide et son ami ; il se livre comme lui à l'art de guérir ; il étudie les sciences médicales ; devient le modèle de ses condisciples par sa conduite comme par ses succès ; se voit couronné par une société savante ; et sentant bientôt cet appel intérieur auquel avait cédé celui dont il suit les traces, il prend la détermination d'y répondre aussi fidèlement. Mais avant de quitter le théâtre de ses premières études, il veut venger la médecine du reproche de matérialisme ; il présente et soutient sur ce sujet une thèse qui a laissé dans la faculté un long souvenir ; et le lendemain de cette protestation publique et solennelle, faite au nom de l'esprit contre la matière, il dépouille la robe de docteur pour prendre l'habit des clercs, et il entre dans la maison des hautes études ecclésiastiques, fondée par Mgr l'évêque de Strasbourg. Depuis, il a dirigé, pendant quatre ans, le petit séminaire de cette ville. »

CAROLI (Philippe), né à Neubourg sur le Danube en 1628, professeur d'histoire et de philosophie à Aetdorf, homme d'une profonde érudition, abandonna sa place, sa femme et ses enfants, et entra (1629), selon toute vraisemblance à Linz, dans le giron de l'Eglise catholique. Il expliqua les motifs de sa conversion dans un écrit intitulé *Antiquæ fidei triumphus*, qu'il dédia à l'empereur Ferdinand II. L'histoire ne raconte plus de lui que sa mort, qui arriva à Vienne (mai 1639).

CARPE (Saint), converti par saint Paul, habitait Troade lorsque l'apôtre vint dans cette ville. On pense que Carpe devint évêque de Bérée.

CARPWALD, roi des Estangles, ou Anglais orientaux fut déterminé par le roi Edwin à embrasser le christianisme avec tout son peuple.

Redwald, son père, avait autrefois reçu le baptême dans le pays de Kent. Mais étant revenu chez lui, il fut séduit par sa femme et par quelques docteurs, en sorte qu'il joignait le culte de ses anciens dieux à celui du Christ, et que, dans un temple, il avait deux autels, un pour le sacrifice de Jésus-Christ et un pour les idoles. Son fils Carpwald fut tué peu de temps après sa conversion, et la contrée demeura trois ans dans l'erreur, jusqu'au règne de Sigebert, son frère, qui s'était fait chrétien dans les Gaules, y étant exilé.

I. — CASAUBON, ministre protestant converti vers 1615.

II. — CASAUBON, fils du ministre protestant Isaac Casaubon, se convertit au catholicisme. Un autre fils d'Isaac Casaubon s'étant aussi converti, et, fait capucin, alla le trouver pour lui demander sa bénédiction : *Je te la donne de bon cœur*, lui dit son père, *je ne te condamne point ; ne me condamne pas non plus ; nous paraîtrons tous deux au tribunal de Jésus-Christ.*

III. — CASAUBON, médecin à Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la Délibération publique du 12 juillet 1685, par laquelle les habitants de la ville

de Pau renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée.

CASE (Jean), né à Woodstock, comté d'Oxford, se rendit fameux au XVI^e^ siècle, dans l'université de cette ville, par son talent pour la dialectique, et fut regardé comme un des plus subtils argumentateurs de son temps. Soupçonné d'être catholique au fond du cœur, on le destitua de ses places dans l'université; mais, comme il était un excellent maître, on lui permit d'élever une école de philosophie, qui fut très-fréquentée, surtout par les catholiques. La crainte de troubler sa tranquillité lui avait fait adopter le système de quelques catholiques de son pays qui croyaient pouvoir concilier la foi orthodoxe avec leur assistance au service divin dans les églises anglicanes; mais, lors de sa dernière maladie, il fit une franche confession du catholicisme et voulut mourir entre les bras d'un prêtre de cette communion.

CASE-MAJOR, ministre protestant converti qui mourut en 1641.

CASENAVE (Théophile), ministre protestant à Lescar en Béarn, se convertit vers 1615 et dut sa conversion principalement au cardinal Duperron.

CASTELBERG (Baltazar DE), d'Hanz en Suisse, avait fait dans sa jeunesse ses études à Bâle, devint membre du synode protestant des Grisons, et exerça en plusieurs lieux l'office de pasteur. En 1789, la commune d'Hanz l'appela par le vœu général au grade de prévôt de cette ville. Il avait la réputation d'un homme aussi instruit qu'aimable. En 1808, la confiance dont il jouissait le fit choisir dans le synode de Tusi pour doyen de la confédération des Grisons, et par suite pour président et modérateur alternatif de tout le clergé protestant du canton. Depuis trente années entières M. de Castelberg était torturé par des doutes sur la foi; il avait soif de la vérité, et il la cherchait avec ardeur. Il avait examiné mûrement le système de Kant et les autres systèmes nés de son temps, et n'y avait trouvé qu'erreurs et illusions. Une maladie qu'il eut le décida enfin à professer hautement le catholicisme auquel il était arrivé après de longues recherches. Le 3 juin 1825, en remerciant ses paroissiens de l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné, il leur fit annoncer qu'il était rentré dans le sein de l'Eglise catholique. Il prit congé du synode protestant, en disant que le salut de son âme l'obligeait à compter pour rien la perte de son bénéfice et les autres sacrifices pénibles à la nature. Il y lut une lettre insérée dans le journal catholique de Wurzbourg, nommé *l'Ami de l'Eglise*, et dans laquelle il déduit les motifs de son retour à la foi de ses pères. Cette éclatante conversion fut suivie de celle de Valentin, son fils, déjà prédicant zélé, qui revint à l'Eglise avec toute sa famille. — Le comte de Castelberg, calme depuis son abjuration, consacra ses dernières années à Dieu et à sa sanctification. Ce ne fut pas pour le généreux vieillard une médiocre joie de recevoir un bref encourageant et paternel, de la part de Léon XII. Castelberg mourut à Hanz à l'âge de quatre-vingt-huit ans le 10 octobre 1835.

CASTELNAU, gentilhomme d'une famille illustre, se convertit à Pontac, en juin 1685.

CASTORIUS ou CASTORE (Saint), sculpteur converti par saint Sébastien et baptisé par saint Polycarpe, prêtre de l'Eglise romaine, ayant refusé de faire des idoles, fut livré aux plus cruelles tortures et jeté dans le Tibre l'an 286.

CASTRIEL CARO, juif prussien, fils d'Abraham, et âgé de vingt-cinq ans, se convertit au catholicisme et se présenta à l'église de Sainte-Marie de la Minerve, à Rome, le 1^er^ juillet 1826, pour obtenir le baptême qui lui fut conféré par le cardinal Zurla, et reçut aussi le sacrement de confirmation.

CASWALL (Edouard), membre de l'université de Cambridge, maître-ès-arts du collége de Brasenase d'Oxford, *fellow* de Clare-Hall, se convertit et rentra au sein de l'Eglise catholique en 1846. — Sa femme suivit son exemple. — Son frère avait fait abjuration de l'anglicanisme l'année précédente.

CATEL, ancien du consistoire de Sédan, converti à la suite de conférences entre les catholiques et les protestants, alla à l'Hôtel-de-Ville avec plusieurs autres déclarer qu'ils voulaient embrasser le catholicisme. Le lendemain (décembre 1685), ils signèrent de nouveau leur profession de foi dans l'église; deux cents chefs des familles les plus considérables de la ville et plus de quatre cents familles des villages circonvoisins imitèrent leur exemple.

CAUMON (Mme DE), femme d'un colonel de cavalerie et sœur de M. Vilette, chef d'escadre, se convertit vers 1686, deux jours après son frère avec Mlles de Caumon et de Mayne, ses filles, par les soins du président de Fontmort.

CAUMONT (Anne DE), comtesse de Sainte-Foi, née en 1574, embrassa, jeune encore, la religion catholique, et honora sa démarche par une piété tendre et une vertu courageuse.

CAUSSES (Jean), ministre protestant, converti vers 1615.

CAVALLIER (Jean), né à Saune en Languedoc, protestant converti le 25 octobre 1715.

CAVENDISH, agrégé de Trinity-Collége à Cambridge, et recteur de Casterston (Angleterre), renonça à de très-grands bénéfices pour se faire catholique, en septembre 1850.

CAVIGLIO (Rose), juive, fut instruite dans la religion chrétienne par la maison des Catéchumènes de Venise, et reçut le 18 novembre 1838, le baptême des mains de Pierre Piantou, prieur de Sainte-Marie-de la-Miséricorde qui, le 3 juin 1840, baptisa les deux enfants de Rose Caviglio, nommées Louise et Justine.

CAWLEY (M.), vieillard octogénaire, qui avait jusqu'alors montré un grand zèle comme protestant, se convertit et fut baptisé le 30 mai 1841, dans la chapelle de Roscréa. — Les enfants de ce respectable vieillard avaient déjà précédemment embrassé la foi catholique.

CAYES, recteur de Bridgewater (Sommerset), se convertit au catholicisme et abjura l'anglicanisme à la tête d'un nombre assez considérable de ses paroissiens les plus respectés, qui bientôt entreprirent la construction d'une chapelle.

CAYET (Pierre-Victor PALMA-) naquit en 1525 à Montrichard, petite ville de Touraine, d'une famille pauvre. Il montra dans ses premières études des dispositions si heureuses, qu'un gentilhomme, ami de sa famille, se chargea de pourvoir à son éducation. Ramus, son professeur et son ami, ayant embrassé le calvinisme, Cayet suivit son exemple. Il se rendit à Genève, parcourut l'Allemagne et fut envoyé pasteur à Montreuil-Bonnin, village de l'arrondissement de Poitiers. Sa réputation l'ayant fait connaître à Catherine de Bourbon, cette princesse le fit venir à Pau, puis l'emmena à Paris et le produisit à la cour. Cayet eut l'occasion de voir l'abbé, depuis cardinal Duperron, et de discuter avec lui différents points de controverse religieuse. Après la levée du siége de Rouen, en 1592, la cour s'étant retirée à Mantes, Duperron y eut des conférences avec les ministres Rothan et Berault; plusieurs furent ébranlés en cette occasion et quittèrent le protestantisme quelques années après. Au nombre des assistants était le ministre Cayet qui, convaincu par les arguments de Duperron, songea bientôt à rentrer au sein de l'Eglise. Les calvinistes instruits des démarches qu'il faisait dans ce but, et voulant prévenir l'effet que ne pouvait manquer de produire sa conversion, le citèrent à comparaître dans un synode. Cayet n'y ayant point paru, fut déposé du ministère. Il n'en poursuivit pas moins son projet, et le 9 novembre 1595, à l'âge de 70 ans, il fit son abjuration à Paris en présence du corps de l'université et publia les motifs de sa conversion. Il vint habiter le monastère de Saint-Martin-des-Champs, puis le collége de Navarre où dès 1596 il fut professeur d'hébreu et de langues orientales, place dont il ne jouit en titre qu'en 1599, après la mort de François Jourdan qu'il avait suppléé jusque-là. Reçu docteur en théologie en 1600, après avoir été ordonné prêtre, il mourut le 10 mars 1610, âgé de 85 ans. La plupart de ses ouvrages roulent sur des matières de théologie et sur des points de controverse. Après son abjuration il eut avec le ministre protestant Dumoulin une conférence publique qui produisit de part et d'autre quelques écrits. Les calvinistes cherchèrent tous les moyens de le rendre odieux et de le perdre de réputation : ils l'accusèrent de magie et d'avoir fait un pacte avec le diable pour qu'il lui apprît les langues. Ses écrits historiques prouvent qu'il avait des connaissances peu communes. Comme prédicateur, il parlait mieux après une courte préparation qu'après s'y être préparé avec beaucoup de peine.

CAZALLET (Siméon DE), ministre protestant converti par l'entremise de l'évêque de Vavres vers 1619.

CÉCILIUS (Saint), prêtre de Carthage, fut élevé dans le paganisme et converti par Octave et Minutius Félix dans la fameuse conférence que ce dernier a rapportée dans le dialogue intitulé, *Octavius*, ouvrage le plus parfait peut-être de l'antiquité chrétienne, tant par l'élégance et la douceur admirables du style, que par la beauté des pensées et la force des raisonnements. Cécilius était marié et père de plusieurs enfants, lorsque sa science et ses vertus lui firent conférer le sacerdoce. S'étant lié d'amitié avec saint Cyprien qui professait la rhétorique à Carthage et qui était encore engagé dans l'idolâtrie, il le convertit au christianisme. Cyprien honora toujours comme un père Cécilius qui avait été l'auteur de sa conversion, et joignit par reconnaissance son nom au sien en se faisant appeler depuis Cécilius Cyprianus.

CEDWALLA, roi de Vessex, qui avait fait une magnifique réception à saint Wilfrid, quitta son royaume au bout de deux ans, l'an 688 et fit le pèlerinage de Rome. Il désirait être baptisé auprès des tombeaux des apôtres et passer aussitôt après à la vie éternelle. Dieu lui accorda l'un et l'autre. Etant arrivé à Rome, il fut baptisé le samedi saint, 10 avril 689, par le pape Sergius, qui le nomma Pierre. Il portait encore l'habit blanc lorsqu'il tomba malade et mourut le 20 du même mois, âgé de trente ans.

I. — CÉRÉAL (Saint), officier chargé par l'empereur Adrien d'arrêter saint Gétule et saint Amancé, son frère, tous deux officiers aussi qui avaient embrassé le christianisme, fut lui-même converti par les deux frères. Condamné à mort avec eux, il fut décapité vers l'an 118, après avoir souffert différentes tortures.

II. — CÉRÉAL (Saint), soldat, était époux de sainte Sallustie. Ils furent convertis l'un et l'autre par le pape saint Corneille avec lequel ils souffrirent le martyre à Rome, l'an 252.

I. — CHABOT, protestant converti vers 1635.

II. — CHABOT (Mlle), d'une maison où le calvinisme était devenu héréditaire, se convertit vers 1686.

CHABRIÈDES (DE), président au parlement de Grenoble, se fit catholique dans le XVII^e^ siècle.

CHACUN (Mardochée), juif du Maroc, âgé de trente-un ans, se convertit et reçut le baptême, la communion et la confirmation, à Rome le 25 juillet 1828, des mains du cardinal Zurla, vicaire du Pape. Il était assisté de M. Philippe Colonna, recteur des catéchumènes.

CHADIRAC DE GACHARNAUT (DE), converti par les savantes controverses du P. Alexis Dubuc, abjura entre ses mains le protestantisme, le 9 août 1681. Cette action fut d'autant plus solennelle qu'il fit un discours fort éloquent sur les motifs qui l'avaient porté à se convertir.

CHALIER, ministre protestant en répu-

tation à cette époque, se convertit dans le XVII^e^ siècle.

CHALLONER (Richard), évêque titulaire de Débra, et vicaire apostolique en Angleterre pour le district de Londres, naquit le 29 septembre 1691, dans le diocèse de Chichester de parents protestants, fut instruit dans le catholicisme par un prêtre et fit de bonne heure abjuration du calvinisme. Envoyé en 1704 au collége anglais de Douai, successivement professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie, Challoner repassa en Angleterre en 1730, où il s'employa tout entier aux fonctions du saint ministère et à la composition de divers écrits parmi lesquels on distingue : 1° les *Fondements de la doctrine catholique* pour prouver la vérité des différents articles de la profession de foi de Pie IV ; 2° *Histoire abrégée des commencements et des progrès de la religion protestante*, dont le but est de montrer qu'elle a pris naissance dans les passions humaines et que dès son origine elle a été déchirée par une foule de sectes ennemies les unes des autres ; 3° *Raisons pour lesquelles un catholique romain ne peut pas se conformer à la religion protestante*, suivies de la *Pierre de touche du protestantisme :* il y met cette religion en contradiction avec le texte de la Bible ; 4° *Autorité infaillible de l'Eglise dans les matières de doctrine, fondée sur les promesses de Jésus-Christ et prouvée par les ouvrages même des protestants.* Le 29 janvier 1741 il fut sacré coadjuteur du docteur Pètre, évêque catholique de Londres. Les devoirs de son éminente dignité ne ralentirent point son travail de composition. Chaque année fut marquée par de nouveaux ouvrages : tels sont : les *Mémoires des missionnaires*, etc., où l'on voit que, depuis l'année 1577 jusqu'à la fin du règne d'Elisabeth en 1603, le nombre des catholiques qui avaient souffert la mort pour cause de religion se montait à 134 ; les *Fondements de l'ancienne religion*, excellent traité de l'Eglise contre les protestants ; *Britannia sancta* contenant les Vies des saints les plus célèbres dans les trois royaumes, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la réformation. La mort de Pètre en 1758 le laissa chargé du soin de tout son troupeau. Malgré les occupations de son ministère, il publia encore en 1760 la *Cité de Dieu du Nouveau Testament*, où il trace l'histoire de l'Eglise, celle des principales hérésies, et de la conversion des différents peuples jusqu'à ces derniers temps ; le *Martyrologe britannique* auquel il ajouta depuis un supplément et un appendix. Après un temps de persécution où Challoner fut traduit devant les tribunaux comme catholique, où chaque jour les prêtres étaient condamnés à des amendes pécuniaires, à des emprisonnements perpétuels, où le peuple pillait les chapelles et incendiait les maisons des catholiques, Challoner, parvenu à l'âge de quatre-vingt-onze ans, mourut d'apoplexie le 12 janvier 1781, regretté même de ceux dont la religion était contraire à la sienne.

CHALUET, fils de Pierre Chaluet, conseiller à la chambre de l'Edit de Grenoble, se convertit au catholicisme avant 1685.

CHAMBERLAYNE (Georges), avait été élevé dans le protestantisme et occupait une place à l'université de Cambridge. Ayant eu occasion de voyager en France peu de temps avant la révolution, il rencontra un Père de l'Oratoire, qui lui fit naître quelques doutes sur les fondements du protestantisme. Par son conseil, M. Chamberlayne lut l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, de Bossuet, le *Discours sur l'Histoire universelle*, la *Perpétuité de la foi*, etc. Ces livres firent impression sur un esprit droit et sur un cœur bien disposé. M. Chamberlayne devint zélé catholique, renonça à sa place de Cambridge, et, quoiqu'il ne fût plus jeune, alla faire ses études à Douai, et fut ordonné prêtre. Il fut pendant plusieurs années chargé d'une congrégation dans sa patrie, et mourut à Londres, en 1815, également aimé pour ses heureuses qualités et estimé pour sa piété et son zèle.

CHAMBRE BILLON, d'Alençon, qui avait été d'abord un des protestants les plus opiniâtres et avait dit au nom de tous les autres qu'il était prêt à mourir pour sa croyance, fut un des premiers à se convertir à la suite des conférences qui eurent lieu entre les catholiques et les protestants en 1686 ; et prouva bientôt la sincérité de sa conversion.

CHAMPAR (Henriette Louise Emilie DE), née Gemusens, se convertit et fit abjuration dans la chapelle du couvent des dames du Sacré-Cœur à Paris, le 23 avril 1826. Elle était de Bâle, habitait Dornach, canton de Soleure, et était depuis longtemps favorablement disposée pour la religion catholique que professaient son mari et ses enfants. Elle prononça son abjuration du calvinisme d'un ton ferme et qui annonçait les sentiments de piété dont elle était animée. Plusieurs personnes de distinction assistaient à cette cérémonie. Mme de Champar plaça sa fille dans le couvent du Sacré-Cœur.

CHAMPLAIN (Mme DE) femme du gouverneur du Canada, abandonna ainsi que sa mère le protestantisme pour se faire catholique vers le début du XVII^e^ siècle.

CHAMPRON, ministre protestant, converti au catholicisme dans le XVII^e^ siècle.

CHANROSIER, d'Alençon, l'homme le plus renommé par son esprit parmi les protestants de la contrée, qui le consultaient comme un oracle ; et ses réponses étaient pour eux autant de décisions. On savait dant toute la ville que M. de Chanrosier, son père, étant tout près de mourir, et ayant trois fils dans le protestantisme, avait demandé à Dieu qu'il lui plût de les éclairer. Cette prière qui se trouva exaucée pour les deux aînés, morts l'un et l'autre après leur abjuration, semblait être sans effet pour le dernier puisque, étant tombé en apoplexie à l'âge de soixante-cinq ans sans encore avoir donné aucunes marques de conversion, il n'y avait pas d'apparence qu'il dût jamais chan-

ger de parti. Cependant, revenu à la santé en avril 1680, il fit aussitôt appeller le père Anselme de Lisieux, entre les mains de qui il déclara formellement vouloir vivre et mourir dans l'exercice de la religion catholique. Il en remplit ensuite les devoirs avec zèle et une piété surprenante.

CHANTEAU (Antoine), de la famille Caumartin, fut converti par M. Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, qui a écrit lui-même l'histoire et les motifs de cette éclatante conversion qu'il propose à l'édification des fidèles. Voici l'abrégé de cette relation.

« M. Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, prêchait les dimanches et les fêtes dans l'église de Saint-Nicolas des Champs à Paris, en l'année 1661, lorsque le pape, ayant accordé un jubilé en France, M. Joly, curé de cette église et depuis évêque d'Agen, l'engagea à quitter le sujet ordinaire de l'évangile, pour instruire ses paroissiens de ce qu'ils devaient faire pour participer aux grâces de ce saint temps.

« M. Chanteau, cousin germain de M. Caumartin, conseilleur d'Etat, demeurant en ce temps-là dans la paroisse de Saint-Nicolas des Champs, était âgé d'environ quarante ans, et s'était défait depuis peu de sa charge d'auditeur des comptes. C'était un homme bien fait de sa personne, d'un esprit vif et pénétrant, d'une grâce et d'un enjouement extraordinaire dans les compagnies; ce qui lui gagnait aisément l'amitié des grands et l'estime de tout le monde. Ardent et zélé pour ses amis, il cherchait avec empressement les occasions de leur rendre service, et se faisait même un plaisir d'obliger les personnes qu'il ne connaissait pas; fidèle à ses promesses, il croyait qu'il était indigne d'un honnête homme de jamais manquer à sa parole : c'est pourquoi il était exact jusqu'au scrupule, prompt et ponctuel à exécuter tout ce qu'il avait promis. Mais il avait terni l'éclat de ces belles qualités par une vie toute païenne : plongé dans le crime et dans la débauche depuis plusieurs années, il s'était abandonné à l'excès et au déréglement de ses passions. Son cœur était dans un tel endurcissement et dans un si grand oubli de Dieu que, loin de faire quelque effort pour quitter ses désordres et sortir d'un état si déplorable, il ne craignait rien tant que d'être obligé de changer de vie et de conduite.

« Cependant il n'avait rien plus à cœur que de paraître honnête homme, selon le monde. Mais persuadé qu'il ne pouvait passer pour un chrétien en menant une vie si déréglée, et que tout ce qu'il pratiquerait dans cet état des exercices extérieurs de la religion, lui serait tout à fait inutile, ou ne servirait qu'à irriter davantage la justice et la colère de Dieu contre lui, il n'allait que très-rarement à l'église et seulement pour obliger ses laquais à entendre quelquefois la messe; il n'approchait plus des sacrements, il ne priait plus Dieu ni soir ni matin, et ne pouvait plus entendre parler que de ce qui flattait ses passions, ou secondait les efforts qu'il faisait pour oublier Dieu, pour étouffer tous les remords de sa conscience, et pour rejeter toutes les lumières dont Dieu pouvait éclairer son esprit; résolu, quand la mort arriverait, de n'écouter aucun de ceux qui viendraient lui parler de Dieu, de mettre le drap par dessus sa tête, et de faire comme il le disait, le plongeon.

« Quand il se trouvait dans la compagnie de quelques prêtres ou de quelques religieux, qui parlaient des matières de la religion, son plaisir était de combattre tout ce qu'ils disaient; et comme il avait infiniment d'esprit et qu'il appuyait son impiété de raisonnements subtils et captieux, il les poussait si vivement, qu'ils avaient de la peine à éluder ses fausses raisons. Jusque-là que M. Leroi, abbé de Haute-Fontaine, homme très-savant et très-pieux, comme il paraît par tant de livres qu'il a composés, était lui-même quelquefois embarrassé à lui répondre.

« Il prenait encore un grand plaisir à tourner en ridicule tous les prédicateurs qui passaient pour les plus habiles. On fit les derniers efforts pour lui faire entendre les prédications de M. Joly, curé de Saint-Nicolas des Champs, qui prêchait avec beaucoup de force et de succès. Il l'entendit en effet deux fois, et après il le traitait de baladin et de pateleur, critiquant tout ce qu'il avait entendu prêcher.

« Dieu, qui avait choisi M. Chanteau pour en faire un grand pénitent, commença de lui toucher le cœur par un récit qu'on lui fit en allant à Bourbon, de ce qui s'était passé entre M. le duc de Liancourt et un de ses amis. Dieu ayant fait la grâce à ce duc de lui toucher le cœur, lui ayant fait quitter toutes sortes de débauches, et lui ayant donné le désir de vivre dans la retraite, et de faire pénitence, un autre seigneur de ses amis, qui avait été compagnon de ses débauches, en eut du chagrin, et ne le voyant plus, il s'en plaignit à tout le monde, tournant sa dévotion en ridicule. Quelques-uns ayant averti M. de Liancourt du procédé de son ami et lui ayant conseillé de l'aller voir, il le fit. Ce seigneur ne voulut pas lui parler; cependant il entra dans sa chambre et lui demanda doucement d'où venait qu'il ne lui faisait plus l'honneur de le voir? Il lui répondit qu'il ne le verrait plus, et qu'il fallait être fou pour se convertir à l'âge de quarante-deux ans. Ces paroles touchèrent M. Chanteau, quand on lui fit ce récit. Il dit en lui-même : J'ai bientôt quarante deux ans : il ne faut donc plus songer à se convertir, il faut passer le reste de sa vie comme on l'a commencée. Etant à Bourbon, on lui écrivit pour une affaire pressante, de s'en revenir à Paris Il y vint en poste et y arriva un vendredi. A son retour, madame Chanteau, qui avait beaucoup de piété, et qui faisait faire partout des prières pour la conversion de son fils, lui dit entre autres choses : « Mon fils, je serais bien aise que vous vou-« lussiez entendre un chanoine de Saint-« Cloud, qui prêche les dimanches et les fêtes

« dans notre paroisse. » Il lui répondit : « Je « n'en ferai rien, ma mère, j'en suis si saoul, « que je n'en entendrai jamais aucun. » Le samedi sa bonne mère lui en parla encore : il fit la même réponse. Le dimanche au matin, comme elle montait en carrosse pour aller à la paroisse, il vint lui souhaiter le bonjour. Elle l'embrassa et lui dit : « Je « vous prie, mon cher enfant, ne me refu- « sez pas la grâce que je vous demande : « faites-moi le plaisir de venir entendre « notre prédicateur. — Vous êtes une étrange « femme, lui dit-il; il n'y a pas moyen de « vous rien refuser. » Il prit son manteau et monta en carrosse. Etant arrivé dans l'église, il prit place dans le banc de madame Galland, où elle était. M. Feuillet prêchait ce jour-là sur la fausse pénitence que font la plupart des chrétiens. Madame Galland s'aperçut, pendant le sermon, que M. Chanteau soupirait beaucoup et versait des larmes : elle ne fit pas semblant de le voir, mais quand la prédication fut finie, elle dit à madame Chanteau : « Quoi ! madame, votre fils « serait-il converti? — Je n'en sais rien, « madame, lui répondit-elle, mais je prie « Dieu de tout mon cœur que cela soit; il y « a longtemps que je demande au Seigneur « qu'il le convertisse. »

« M. Chanteau étant retourné en sa maison, alla trouver un gentilhomme nommé M. de Boisbondeau, qui avait quitté la débauche depuis quelques années. Il lui marqua la grâce que Dieu lui avait faite, et le désir ardent qu'il avait de se convertir et de faire pénitence.

« Il le pria de lui indiquer quelque habile confesseur qui pût lui apprendre ce qu'il devait faire pour sortir de l'état déplorable où il s'était jeté par ses crimes. M. de Boisbondeau lui indiqua un confesseur. Etant retourné en sa maison, sa mère qui était revenue de la paroisse, s'aperçut que son visage était changé, et le voyant tout triste quoiqu'il fût d'ordinaire le plus enjoué de tous les hommes, elle lui dit : « Qu'avez-vous, « mon fils? — Ma mère, répondit-il, c'est « vous qui êtes la cause de cette tristesse « qui paraît sur mon visage, mais qui « est bien plus grande dans le fond de « mon cœur. Vous m'avez forcé d'entendre « votre prédicateur; il semble que cette « prédication ait été faite pour moi, il n'a « pas dit une parole dont je n'aie été péné- « tré. — Mais, mon fils, lui dit-elle, ce ser- « mon était pour vous comme pour tous les « autres; il était pour moi aussi bien que « pour vous : rien n'était plus propre pour « nous apprendre que nous n'avons jamais « fait une véritable pénitence. » Dès ce jour-là, il quitta les compagnies qu'il aimait avec tant de passion, et sans lesquelles il ne pouvait vivre : elles commencèrent à lui être à charge, il ne les alla point chercher ce jour-là; il ne fut point à la comédie comme il avait la coutume; il demeura dans sa chambre comme ses laquais le rapportèrent à sa mère, t eil ne fit que pleurer : le lundi, il alla voir ec religieux que M. de Boisbondeau lui avait indiqué. Il lui fit le récit de tout ce qui lui était arrivé, et de la grâce que Dieu lui avait faite. Ce père lui en témoigna sa joie. Il lui dit qu'il fallait se disposer à faire une bonne confession générale; il lui ordonna de brûler tous les méchants livres qu'il avait chez lui : ce qu'il fit aussitôt qu'il fut de retour en sa maison. Il avait une grande impatience de faire une confession générale : il alla trouver ce confesseur deux ou trois fois; il commença sa confession le dimanche suivant, et entendit encore M. Feuillet, et ne perdit depuis ce temps-là jusqu'à la mort aucun de ses sermons...

« M. Chanteau eut ensuite de longues et pieuses conférences avec M. Feuillet, qui lui traça une règle admirable de vie, et lui fit faire un examen approfondi de sa conscience.

« Depuis que je vous ai vu, lui dit « M. Chanteau, M. Joly m'a engagé de me « trouver à l'assemblée qui se fait pour le « service des pauvres de la paroisse : j'y ai « été, et j'ai remarqué qu'on avait bien du « zèle pour le secours des pauvres; que « l'ordre qu'on avait pour les soulager était « admirable; mais il faut que je vous con- « fesse qu'il est fort à craindre qu'il ne se « mêle bien de l'amour-propre parmi tout « cela; qu'étant aussi grand pécheur que je « le suis, il faut me séparer du monde et « faire mes aumônes en particulier, comme « il plaira à Dieu de m'inspirer. Il m'a donné « un grand désir de délivrer des prisonniers : « j'en ai déjà délivré quelques-uns, et je « continuerai de le faire si vous le jugez à « propos. Dans cette assemblée qui se fait « pour les pauvres, comme il y en a un grand « nombre, on les secourt faiblement, on les « soutient un peu dans leur misère, mais on « ne les en délivre pas.

« Dieu m'a inspiré de chercher soigneu- « sement dans la paroisse des gens de mé- « tier, qui travaillent actuellement, mais « qui, chargés d'enfants, ne peuvent sub- « sister, et sont dans la misère. Je me suis « informé de quelques-uns sans découvrir « le dessein que j'avais; j'ai appris qu'un « cordonnier vivait très-chrétiennement « dans sa famille, mais qu'il était extrême- « ment pauvre, et ne pouvait même travail- « ler parce qu'il manquait de cuir; je lui en « ai envoyé assez pour travailler longtemps, « et j'espère que par ce moyen il se relèvera « un peu de sa misère. J'ai fait quelque « chose de semblable pour un menuisier; « j'ai trouvé des pauvres gens qui avaient « des enfants, et qui ne pouvaient pas les « envoyer à l'école pour les instruire, je fe- « rai payer leurs mois. Croyez-vous, Mon- « sieur, que cela soit bien, et que je doive « suivre cette conduite dans les occasions « qui se présenteront? — Oui, répondit « M. Feuillet, suivez les mouvements que « Dieu vous inspire, et quant à la prière, la « continuez-vous toujours, et lisez-vous « toujours l'Evangile? — Oui, Monsieur, dit « M. Chanteau, vous m'avez appris que la « vie du chrétien était une prière conti- « nuelle, et que c'était prier toujours que

« de faire toutes ses œuvres et toutes ses « actions en vue de Dieu et en sa présence. « J'ai suivi et je suivrai cet avis, s'il plaît à « Dieu de m'en faire la grâce ; car je m'a- « perçois que cette pratique me tient tou- « jours en sa présence. Quant à la lecture « de l'Evangile, que je vous suis obligé, « Monsieur, de m'avoir comme forcé à le « lire ! Il est vrai que j'ai eu beaucoup de « peine pendant trois semaines ou un mois ; « mais à présent je m'aperçois que Dieu me « fait la grâce de connaître qu'il n'y a rien au « monde de plus important au chrétien que « cette lecture. Elle l'humilie, elle l'abaisse ; « quand il voit son peu de lumière, elle lui « fait connaître sa misère et son néant, sa « dépendance de Dieu ; elle lui fait sentir « qu'il ne peut rien par lui-même ; qu'il ne « peut avoir aucune pensée, ni aucune lu- « mière sur l'Evangile, si Dieu ne les lui ac- « corde. Vous avez bien marqué aussi dans « l'ordre de la journée que vous m'avez « prescrit, que quand je n'apprendrais par « la lecture de l'Evangile qu'à connaître mon « néant et ma misère, la grandeur de Dieu « et le besoin continuel que l'on a de son « secours, ce serait toujours beaucoup ap- « prendre. Outre cela, Monsieur, vous avez « eu raison de me dire que l'Evangile est le « véritable pain qui doit être donné au chré- « tien. J'ai commencé à comprendre la né- « cessité qu'il y a de se nourrir de la divine « parole ; elle commence à me paraître douce « et agréable ; et si Dieu me continue ses « grâces, cette nourriture que je ne prenais « que pendant un quart d'heure le matin et « avec tant de peine, je m'en nourrirai tous « les moments de ma vie, et avec un grand « plaisir... »

« Après que M. Chanteau se fut examiné sur ce que M. Feuillet lui avait prescrit, il le vint trouver et lui dit : « Monsieur, je me « trouve coupable de tous ces péchés d'ava- « rice, d'amour des grandeurs, des plaisirs, « du luxe et de moi-même ; faites-moi la « grâce, s'il vous plaît, de voir si j'ai bien « exprimé toutes ces choses, et si j'en ai « bien marqué toutes les particularités. » Ce qu'ils firent ensemble ; puis il continua : « Monsieur, vous avez eu raison de me dire, « que l'amour de Dieu croîtrait toujours ; « car je m'aperçois qu'il n'est point sorti de « mon cœur depuis le jour que j'entendis « votre sermon de la fausse pénitence. Dès « ce moment je commençai d'avoir du dé- « goût pour les choses que j'avais malheu- « reusement aimées dans le monde. Je vou- « drais, Monsieur, que vous me fissiez la « grâce de me dire ce que je dois faire dans « la conjoncture où je me trouve. J'ai donné « aux pauvres presque tout ce qui me restait « de bien. Il ne me reste plus qu'un lit et « quelques autres meubles, desquels on me « veut donner douze cents livres. Je voudrais « bien les vendre ; mais ma mère s'y oppose « fortement. — Eh bien ! laissez-les à ma- « dame Chanteau, lui dit M. Feuillet, à la « charge qu'elle donnera par mois cent li- « vres aux pauvres, et dites-lui ensuite que « vous ne voulez plus vivre que des cha- « rités qu'elle vous fera. » Ce qu'il exécuta dans la suite.

« Tous les soirs ses domestiques venaient prier Dieu dans sa chambre. Il leur faisait la lecture de l'Evangile, et le matin, après la prière, il leur demandait quelle pensée Dieu leur avait donnée sur les vérités qui y étaient contenues. Non-seulement il avait soin de les faire prier Dieu, mais encore il donnait des maîtres à quelques-uns, pour leur apprendre la langue latine et à écrire ; il en avait un soin tout particulier.

« Quelque temps après, M. Feuillet étant allé à Paris, vit M. Chanteau. Celui-ci l'entretint sur le progrès qu'il avait fait tant dans la lecture de l'Evangile que dans la pratique de la pénitence. Il était en effet si embrasé de l'amour de Dieu, si contrit et si rempli de douleur de ses péchés ; avait un si ardent désir de satisfaire à la justice de Dieu, qu'il dit à M. Feuillet : « S'il m'était permis, « et si c'était la volonté de Dieu, je voudrais, « pour l'expiation de mes péchés, porter sur « moi seul toutes les peines que souffrent « les autres hommes. » Il souffrait quand il voyait quelqu'un dans les souffrances...

« Un jour, un des laquais de M. Chanteau, dit M. Feuillet, qui lui demandait comment vivait son maître : « Mon maître, dit-il, c'est « un saint. Il prie continuellement, il ne fait « que soupirer. Il a donné tout son bien aux « pauvres. Dernièrement, comme il revenait « de la ville, un pauvre qui était presque nu, « lui demanda l'aumône ; il alla au bout d'une « allée, il déchaussa une paire de ses bas, « et les donna à ce pauvre. Je pense que « c'est qu'il n'avait point d'argent. — Ne re- « marquez-vous point, dit M. Feuillet, qu'il « fasse quelque pénitence extraordinaire ? « — Monsieur, répondit ce garçon, nous ne « le voyons pas, il s'enferme dans son cabi- « net ; nous l'entendons bien prier et gé- « mir, mais nous ne savons pas ce qu'il fait. « D'ailleurs, il va chez tous les pauvres hon- « teux, tant de la paroisse que dans les lieux « les plus cachés : quand il trouve des ma- « lades, il leur dit des choses qui les font « pleurer, et il leur donne l'aumône. »

« Un jour, une personne qui connaissait M. Chanteau, le vit qui servait des malades à la Charité, ceint d'une serviette ; qui les instruisait, et qui les encourageait à supporter leurs maux en esprit de pénitence.

« Un autre jour, Mme Chanteau l'ayant envoyé chercher en plusieurs endroits pour une affaire de conséquence, on le trouva dans une maison où il était monté par une échelle, dans un grenier, pour y visiter de pauvres malades, les consoler et les secourir dans leurs besoins, et il témoigna être fâché qu'on l'eût rencontré dans un si saint et si pieux exercice.

« Il allait souvent visiter les prisonniers de Saint-Martin des Champs, en délivrait plusieurs, comme on a déjà dit. Ayant appris un jour, par les autres prisonniers, qu'il y en avait un dans une basse-fosse, auquel personne n'avait la liberté de parler, M. Chan-

teau nt tant par ses sollicitations, qu'il obligea M. le bailli de lui permettre de le voir, de l'aider dans sa misère, et de le secourir dans son besoin. Ayant visité ce pauvre homme, il apprit de lui que ses ennemis l'avaient fait emprisonner injustement, lui ayant supposé de faux témoins, qui l'accusaient d'avoir tué un homme, qu'il était tellement innocent de ce meurtre, que ses ennemis, qui savaient son innocence, ne voulaient point le faire juger, et prétendaient le faire mourir dans ce cachot, sans qu'il pût découvrir sa misère à personne. Dieu inspira à M. Chanteau de poursuivre cette affaire et de la faire juger. Elle le fut en effet, et cet homme fut condamné à mort. M. Chanteau le fit appeler de ce jugement au parlement, où il fit convaincre les faux témoins par un grand nombre de personnes qui déposèrent avoir vu cet homme travaillant dans sa maison au même temps que l'on avait tué celui du meurtre duquel il était accusé. Par arrêt de la cour, il fut déclaré innocent et absous. M. Chanteau souffrit des peines incroyables à la poursuite de ce procès, en paya les frais et les dépens, fit subsister la famille de cet homme pendant sa prison; et quand il fut sorti, il lui donna de quoi se rétablir, lui fournissant des meubles, des ustensiles, et toutes les choses nécessaires pour gagner sa vie...

« Il se dépouilla du peu de bien qu'il lui restait. Il vécut dans une humilité surprenante, et ne songea plus qu'à s'affliger, qu'à se mortifier, qu'à souffrir. La plus grande peine qu'il ressentait dans ces commencements, c'était d'aller à pied; et comme il allait à la Charité, ou à l'Hôtel-Dieu, servir les pauvres; qu'il y avait fort loin de l'Echelle du Temple, où il demeurait, jusqu'à ces hôpitaux, cette fatigue lui fit souffrir de violentes douleurs...

« Ceux qui le voyaient dans les rues étaient touchés de respect pour sa personne. Les plus débauchés, le voyant dans l'église, immobile dans la prière pendant plusieurs heures, étaient touchés de douleur et de componction, et sa seule vue a porté quelques personnes à renoncer au monde, à se convertir et à faire pénitence. Les jours de carême et les jours de jeûne, ses domestiques portaient dans sa chambre un peu d'eau et de pain, et ne pouvaient découvrir l'heure qu'il prenait son repas...

« La dernière année de sa pénitence, toutes les vertus s'augmentèrent en lui d'une manière admirable. Sa charité était si ardente que les étincelles s'en répandaient sur tous ceux qui avaient seulement le bonheur de le voir. Sa séparation du monde fut telle qu'il ne vit presque plus personne. Quoique toute sa joie fût de voir M. Feuillet, il s'en priva par esprit de pénitence, se contentant de lui écrire quelquefois. Il se sépara même de ses domestiques, et ne se servait d'eux que dans la nécessité. Ses prières et ses larmes furent continuelles pendant le carême, après lequel il mourut. Il allait à pied depuis l'Echelle du Temple jusqu'à Saint-Nicolas du Chardonneret, pour entendre tous les jours les sermons de M. Sarazin. Toutes les douleurs qu'il souffrait en marchant se renouvelèrent et furent excessives; son jeûne fut surprenant; car on ne savait pas s'il mangeait ce morceau de pain qu'on lui portait dans sa chambre. Enfin, on peut dire qu'il était tout abîmé en Dieu, et que, vivant sur la terre, sa conversation était dans le ciel...

« Le jour de sainte Monique, qui était un jeudi, M. Chanteau entendit prêcher M. Feuillet aux Grands-Augustins de Paris. Le samedi suivant, il fut saisi d'une fièvre ardente qui s'aigrissait par tous les remèdes qu'on lui pouvait faire. Le lundi on manda M. Feuillet, qui, étant arrivé, lui dit : « Courage, mon cher ami, Dieu veut peut-« être vous tirer du milieu des tempêtes, pour « vous donner la jouissance de son paradis « et de sa gloire. Offrons-lui, je vous prie, « votre vie en sacrifice; il s'est offert pour « vous sur la croix, vous ne sauriez recon-« naître ses bontés qu'en lui rendant ce « qu'il vous a donné le premier.

« Quand vous prêchâtes le sermon de la « fausse pénitence, répondit M. Chanteau, « qui fit tout mon bonheur, et duquel Dieu « se servit pour m'ouvrir les yeux, il ne « m'eut pas plutôt séparé du monde, vidé « mon cœur de toutes les affections de la « terre, et fait connaître que je devais me « séparer de toutes les créatures, qu'il me « donna aussi la pensée de m'offrir à lui « en sacrifice. Je le fis, et je me mis entre « les mains de sa justice, comme une vic-« time sur laquelle il devait décharger tous « les traits de sa colère... »

En mourant, il ne restait plus à M. Chanteau qu'une pièce de 30 sous, qu'il fit donner aux pauvres. Il mourut entre les bras de M. Feuillet, le 23 mai 1667, âgé de quarante-sept ans.

CHANTER, membre du collége d'Oriel, à l'université d'Oxford, se convertit au catholicisme en février 1846. C'était le quarante-troisième membre de l'université d'Oxford qui, depuis trois ans, s'était réuni à l'Eglise catholique

CHAPPERON (Veuve), protestante de Caen, convertie vers 1630, par Véron.

CHARARIC, ainsi nommé par Grégoire de Tours, et appelé, selon d'autres historiens, *Théodemire* ou *Artamire*. Ce prince, roi des Suèves établis en Galice, avait un fils dangereusement malade, et qui respirait à peine. Le voyant à l'extrémité, il dit aux siens : « Mais ce Martin, que l'on dit faire tant de miracles dans les Gaules, dites-moi, je vous prie, de quelle religion était-il? » Ils lui répondirent : « De son vivant, il gouvernait comme évêque un peuple catholique; il enseignait qu'il faut adorer le Fils avec le Père et le Saint-Esprit, comme étant d'une même substance; et maintenant, élevé au ciel, il ne cesse de combler son peuple de bienfaits. » — « S'il en est ainsi, reprit le roi, que quelques-uns de mes amis aillent jusqu'à son temple avec des présents considérables; et s'ils obtiennent la guérison de

mon fils, je m'informerai de la foi catholique et je croirai ce que Martin a cru. » Il fit donc peser autant d'or et d'argent que pesait son fils, et l'envoya au sépulcre du saint, à Tours. Les envoyés étant revenus rapportèrent qu'ils y avaient vu plusieurs miracles, et ajoutèrent : « Nous ignorons pourquoi votre fils n'est pas guéri. » Le roi comprit que son fils ne guérirait point qu'il ne crût Jésus-Christ égal à son Père. C'est pourquoi il commença à bâtir une église magnifique en l'honneur de saint Martin; et quand elle fut achevée, il dit : « Si je suis assez heureux pour recevoir des reliques de cet homme juste, je croirai tout ce qu'enseignent les évêques. » Il envoya donc les siens une seconde fois avec des présents encore plus considérables que la première. Les députés, étant arrivés à Tours, demandèrent des reliques. On offrit de leur en donner suivant la coutume, c'est-à-dire des linges ou des pièces d'étoffe qui eussent été quelque temps sur le tombeau ; mais ils dirent : « Permettez-nous d'y mettre nous-mêmes ce que nous voulons emporter. » Alors ils y mirent un drap de soie après l'avoir pesé, et dirent : « Si nous trouvons grâce devant notre saint patron, ce que nous avons mis pèsera demain davantage, et nous le garderons comme une bénédiction. » Ils passèrent la nuit en prières au pied du tombeau ; et le lendmain, l'étoffe ayant été mise une seconde fois dans la balance, elle enleva entièrement le poids qui auparavant faisait équilibre. Ils emportèrent alors ces reliques en triomphe, et partirent en chantant des psaumes dans les rues de Tours. Les prisonniers de la ville demandèrent ce que c'était ; on leur dit : « Ce sont les reliques du seigneur Martin que l'on envoie en Galice : c'est pour cela qu'on chante. » Aussitôt les prisonniers invoquent le saint avec larmes ; leurs chaînes se rompent, la prison s'ouvre d'elle-même, et ils courent, à la vue de tout le peuple, se prosterner devant les reliques et remercier leur libérateur. L'évêque obtint du juge qu'il ratifiât la grâce que saint Martin venait de leur faire. Les députés de Galice en eurent une extrême joie, ne doutant pas que le saint ne leur fût favorable; et, après une heureuse navigation, ils arrivèrent chez eux. Les reliques furent reçues avec une extrême vénération : le fils du roi, parfaitement guéri, vint au-devant ; le roi reconnut l'unité du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et fut oint du saint chrême avec toute sa maison ; et les lépreux, qui étaient en grand nombre dans son peuple, furent tous guéris. Il se fit une multitude de miracles en la nouvelle église de Saint-Martin, et le peuple était si zélé pour la religion catholique, qu'il eût souffert le martyre s'il en avait eu l'occasion. C'est ainsi que cet événement est rapporté par Grégoire qui fut évêque de Tours environ douze ans après. Cette conversion se fit principalement par les travaux d'un autre saint Martin, que la Providence fit arriver en Galice en même temps que les reliques y arrivaient. Il était de Pannonie, aussi bien que saint Martin de Tours. Etant encore jeune, il fit un voyage en Orient, dans le dessein de visiter les saints lieux. Il se rendit si habile dans les sciences, qu'au jugement de Grégoire de Tours, il surpassait tous ceux de son siècle. Ce fut donc lui qui donna aux Suèves de Galice la règle de la foi, qui affermit les églises, fonda des monastères, composa des livres de piété et écrivit un grand nombre de lettres pour exhorter les nouveaux convertis à la pratique de toutes les vertus. Saint Martin fonda entre autres le monastère de Dume, dont il porta depuis le nom.

CHARAS (Moïse), savant médecin et pharmacien, né à Uzès en 1618, vint à Paris, où il fut nommé démonstrateur de chimie au Jardin des Plantes, et enseigna cette science pendant neuf ans au Collége royal. Forcé de quitter la France en 1680, par la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Angleterre, puis en Hollande et en Espagne, où il avait été appelé par le roi Charles II, depuis longtemps malade. Il y fut arrêté et passa quatre mois en prison. Pendant ce séjour, il pria Dieu de l'éclairer, eut des conférences avec des théologiens, et fit abjuration du protestantisme avec toutes les marques d'un retour véritable. Etant rentré en France, il réitéra cet acte à Saint-Sulpice le 1er juillet 1691, entre les mains de l'archevêque de Paris, et fut présenté le lendemain au roi qui le félicita de sa démarche. Son fils aîné s'était converti quelque temps auparavant à l'insu du père. Moïse fut reçu à l'Académie des sciences en 1692, et mourut bon catholique le 17 janvier 1698, à quatre-vingts ans. Il a laissé plusieurs ouvrages français et latins.

CHARCE (Mlle d'Allerat de la), protestante convertie au XVIIe siècle, amie de la princesse Eléonore-Charlotte de Wurtemberg-Montbéliard, à la conversion de laquelle elle contribua.

I. — CHARDON, avocat fameux, converti vers le mois de novembre 1685, voulut être parfaitement instruit du catholicisme, qu'il songeait à embrasser, et attendit qu'il ne lui restât aucun doute. Il avoue « qu'étant né dans une religion tolérée, il y était demeuré sans avoir eu le temps jusqu'alors d'en approfondir les erreurs ; mais que lorsqu'il y avait fait réflexion, il avait senti qu'une religion si nouvelle ne pouvait être la véritable, et qu'il n'avait pu douter qu'elle n'eût le sort de ceux qui, ayant fait des fortunes trop prodigieuses, se trouvent élevés si haut qu'il est presque impossible qu'ils ne retombent dans le néant d'où ils sont sortis. » Depuis sa conversion, ce célèbre avocat prouva à ses anciens coreligionnaires qu'il ne s'était converti qu'après avoir examiné à loisir et mûrement tout ce qui regardait l'une et l'autre communion, et que s'il n'eût pas été pleinement convaincu des erreurs du calvinisme, rien au monde n'aurait été capable de l'engager à s'en séparer.

II. — CHARDON (Mme), épouse du précédent, femme d'un caractère estimable et d'un esprit très-cultivé, fut éclairée par Bossuet vers 1686, mais ne se rendit qu'après les réflexions les plus mûres et les combats les plus prolongés. Mme Chardon était zélée protestante, et avait vu avec chagrin son mari rentrer dans l'Eglise au moment de la révocation de l'édit de Nantes. Ce qui se passait alors lui semblait fournir de nouveaux motifs de s'attacher fortement à la réforme. Cependant, on lui ménagea des entretiens avec plusieurs controversistes, notamment avec l'évêque de Tournay, M. de Choiseul, prélat distingué par son savoir, et avec le ministre converti Desmahis, son parent. Leurs raisons la frappèrent, sans cependant la ramener encore, et elle avoue elle-même qu'elle signa une abjuration simulée, uniquement pour échapper à des rigueurs qu'elle redoutait. Elle raconte avec naïveté ses incertitudes, ses agitations et ses angoisses; à la fin, la grâce triompha de ses résistances, et ce fut Bossuet qui acheva de la persuader.

Elle resta liée avec ce prélat, et elle allait le voir à Germigny; elle entretenait aussi des relations avec la famille Lamoignon, et rassemblait chez elle des personnes de mérite. Son esprit, ses connaissances, son heureux caractère, la rendaient l'âme d'une famille nombreuse et d'une société choisie. Autant elle avait paru attachée au calvinisme, autant elle montra de zèle pour détromper ceux dont elle avait partagé les erreurs. Louis XIV lui adressait quelquefois des dames protestantes, et il faisait passer entre ses mains une partie des fonds qu'il destinait aux nouvelles converties. Mme Chardon nous a laissé l'histoire et les *motifs de sa conversion écrits par elle-même*. Nous regrettons de ne pouvoir donner en entier cet écrit qui annonce autant de bonne foi que de science, et qui résume les motifs de la plupart des conversions de cette époque en répondant aux principales difficultés formées par les calvinistes contre la doctrine catholique. Voici la partie la plus importante de cette relation :

Je m'instruisais avec soin des maximes de la religion que je professais; je lisais tous les jours avec application la sainte Ecriture, j'en écrivais et j'en apprenais plusieurs endroits..... M'étant rendue fort habile, à ce que je croyais, dans la controverse sur les matières qui divisent les catholiques d'avec les protestants, on me regarda comme un pilier du protestantisme..... L'union et le commerce que nous avions avec les catholiques, bien loin de nous approcher de leur religion, ne servaient qu'à nous en éloigner... On redoublait même ses soins dans ces derniers temps où il paraissait que le roi avait dessein de réunir les protestants avec les catholiques..... »

Après avoir rapporté ensuite ses longues luttes, ses tourments, ses déchirements, ses doutes et ses premières controverses avec les catholiques, elle poursuit ainsi :

« Un de mes parents, M. Desmahis, qui parle mieux religion que personne du monde, m'étant venu voir, et m'ayant prouvé d'une manière démonstrative la nécessité de l'autorité, je commençai à sentir quelque trouble; il ébranlait, par les réflexions qu'il me faisait faire, tout ce que j'avais cru autrefois si solide. L'Ecriture ne me paraissait plus si claire, je trouvais mille choses dans ma religion que je ne voyais point dans les livres saints, et mille choses dans ces saints livres que je ne voyais point dans ma religion. Mais, malheureuse que je suis ! ne pouvant m'empêcher de voir les défauts des principes de ma religion, découvrant l'obscurité de l'Ecriture, les différents sens qu'on pouvait lui donner, je commençai à douter de tout, sans pouvoir me déterminer à rien. Je croyais qu'il n'y avait point de milieu entre être protestante ou faire sa religion à sa mode.

« Ma raison ne pouvant surmonter les difficultés qui s'élevaient de toutes parts, je vins à ne rien croire du tout. Cependant mon cœur résistait, cet état ne m'accommodait point, je sentais que mon âme était créée pour d'autres biens que pour les périssables; il me paraissait que le plus sûr était de rejeter ces pensées de pyrrhonisme qui s'élevaient dans mon esprit; je voulais me sauver. Dans cette situation, je pris la résolution de me défaire, autant que possible, de mes préventions, et d'examiner les religions, afin de suivre absolument celle qui me paraîtrait la meilleure Jusque-là je n'avais songé qu'à combattre la catholique. Mais alors je commençai à les examiner toutes, je jetai les yeux sur les quatre religions principales qui sont dans le monde; je les examinai autant que mon peu de science et mon peu de capacité me le purent permettre. La raison et le bon sens me firent comprendre que je devais me déterminer en faveur de la chrétienne : mais lorsque j'en fus là, les difficultés me parurent encore plus terribles. Je trouvai dans la religion chrétienne mille sectes différentes, qui assurent toutes qu'elles ont la vérité. Je ne voulais plus en croire personne sur sa parole, et c'était un examen judicieux qui devait me déterminer. Tout ce que j'avais entendu dire à tant d'habiles gens que la charité avait portés à me venir chercher, se présenta à mon esprit; j'en voyais même dans ce temps-là dont les conversations commençaient à me paraître moins suspectes. Ce que mon époux m'avait dit si souvent du premier chapitre du quatrième livre de Calvin revint à ma mémoire, je voulus le voir par moi-même, et à mesure que je le lisais, il me semblait que des écailles tombaient de mes yeux : ce qui n'avait point produit d'effet tant que je l'avais regardé au travers de ma prévention commença à faire quelque impression sur mon cœur.....

« Votre miséricorde, ô mon Dieu ! avait bien d'autres desseins sur moi. Vous commençâtes à m'ouvrir les yeux en me faisant apercevoir clairement les défauts de la religion protestante. Dès que j'eus aperçu que

ses principes ne pouvaient se soutenir, j'eus une ardeur d'autant plus vive de savoir à quoi il fallait s'en tenir, que j'étais plus honteuse d'avoir été si longtemps abusée par mes conducteurs. A force de m'assurer qu'ils ne me disaient rien que de certain, ils m'avaient fait prendre pour tel les choses du monde les moins certaines ! et je m'en étais si fort entêtée, que je les avais débitées à mon tour comme si elles avaient eu le dernier degré d'évidence et de certitude ; surmontant mes préventions, vous m'en fîtes connaître la fausseté, Seigneur ! vous me faisiez peu à peu revenir de mes égarements. Je n'étais pas encore rétablie dans la vérité, mon cœur résistait à la vue de certains objets, mais je commençais à être dégagée de l'erreur. Soyez béni à jamais, mon Dieu ! de la douceur avec laquelle vous avez supporté mes résistances

« C'est dans ce temps, Seigneur, que vous me fîtes comprendre d'une manière à n'en pouvoir douter, que le système que je m'étais fait n'était point du tout solide, qu'il ne s'accordait ni avec les principes de l'Ecriture, ni avec les écrits de Pères. Revenant comme d'un profond sommeil, j'en vis tout d'un coup les défauts ; guidée par votre grâce, je compris aisément que si je donnais à mon esprit la liberté de raisonner, de choisir, de décider, j'irais bientôt plus loin que les réformateurs ; que me servant de cette liberté, je ferais un système à ma mode; je trouvai dangereux les principes d'une religion qui conduisent par des routes si différentes de celles qui sont tracées dans l'Ecriture. Tant de réflexions, mais plus encore, mon Sauveur, votre grâce qui travaillait en moi, qui dissipait mes doutes, qui fortifiait mes lumières, avait effacé mes préventions. Vous bénîtes enfin mes lectures, mes larmes, mes prières; vous me fîtes sentir la nécessité de l'autorité : je commençai à voir que la religion catholique était la seule qui pouvait se soutenir. Le système des sectes me parut ridicule : cette liberté de raisonner et de décider soi-même sur les choses de la foi me fit peur : je sentais mon incapacité. Le schisme me fit horreur, je le voyais condamné par l'Ecriture et par les Pères ; je le voyais même condamné par Calvin, lequel, pour fortifier son sentiment, rapporte tous les exemples des fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui, sans se séparer, supportaient les mauvaises pratiques et les fausses doctrines qui étaient tolérées par les conducteurs.

« Je voyais à la vérité l'antiquité toute semée de gens qui faisaient des sociétés nouvelles, sous prétexte de réformer et suivre de plus près la lettre de l'Ecriture, mais je voyais en même temps ces sociétés condamnées par le corps de l'Eglise dont elles se détachaient. Je voyais ce corps subsister toujours, malgré les accusations des hérétiques, et demeurer la véritable Eglise de l'aveu même des protestants. Je trouvai fort étrange qu'une société qui s'était séparée, et qui n'était pas jointe à une autre société plus ancienne, voulût faire croire qu'elle fût la véritable Eglise. Il me paraissait que la société protestante, dans sa naissance, était une société séparée de toutes les communions du monde, et par conséquent pareille à celles qui se sont séparées de l'Eglise dans les siècles passés. On ne pouvait faire un pareil reproche à l'Eglise catholique.

« Il me parut aussi fort étrange que nos réformateurs accusent l'Eglise d'être tombée dans l'idolâtrie et dans la désolation, elle, qui, selon les oracles de l'Ecriture, doit être la colonne et le soutien de la vérité, contre qui les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir, et avec qui Jésus-Christ doit être jusqu'à la fin des siècles.

« C'est par toutes ces réflexions, Dieu de miséricorde, que vous établissiez votre vérité dans mon âme, soutenue par votre grâce. Tous les jours je faisais quelques nouveaux progrès vers l'Eglise catholique. Je sentis dans ce temps, d'une manière à ne pouvoir plus résister, que l'unité recommandée dans la sainte Ecriture, était d'une nécessité indispensable, vous me fîtes connaître que cette unité ne pouvait subsister sans l'autorité. Mais, mon Dieu, vous ne vouliez pas encore terminer mes peines ; j'avais été trop longtemps infidèle pour jouir sitôt de la douceur que vous faites goûter à vos enfants dans le sein de votre Eglise. Le démon fit un dernier effort. Me voyant convaincue de la nécessité de l'autorité, il m'embarrassa sur le lieu où je devais la placer, il me présenta les uns disant qu'on la trouvait dans un concile assemblé par le Pape ; il me présenta les autres m'assurant qu'un concile suffisait sans le Pape, et que ses décisions devenaient des choses de foi. Mais tout cela ne mettait pas fin à mes peines. Je voyais des conciles nombreux, qui, bien loin de paraître infaillibles, avaient erré. J'entendais saint Augustin qui m'assurait qu'un concile universel pouvait être réformé par un concile qui viendrait dans la suite. Je voyais le concile de Francfort et celui de Nicée, qui semblaient se contredire au sujet des images. C'est ainsi, mon Dieu, que l'ennemi de mon salut se jouait de la faiblesse de mon esprit. J'errais, ne pénétrant pas le sens de vos Ecritures et le système de votre Eglise. Mon esprit n'était pas encore assez débarrassé et assez éclairé, pour comprendre que ce n'est pas le nombre des évêques, ni la qualité de celui qui assemble, qui en fait l'infaillibilité, tout cela ne sert qu'à établir un préjugé favorable pour le concile, mais cela ne démontre pas qu'il soit infaillible. Je vous rends grâces, mon Sauveur, de ce que, après tant de résistances, tant de peines, tant de faux raisonnements, vous me fîtes enfin comprendre que ce qui fait le fondement de la foi catholique, c'est le témoignage universel de toutes les générations de l'Eglise, consulté et attesté par le concert unanime de toute l'Eglise présente. Pour me faire comprendre cette vérité, on me dit que, lorsqu'il s'élève quelque dispute sur laquelle il s'agit de décider, les

évêques s'assemblent, mais que ce n'est pas pour faire de nouveaux dogmes, qu'ils ne sont dans le concile que des témoins qui doivent déposer ce qu'ils ont trouvé établi dans leurs diocèses, qu'il n'est pas au pouvoir des évêques de faire un point, qu'ils ne peuvent que décider sur les témoignages, et que encore il faut que ces décisions soient ratifiées par le Souverain-Pontife; sans quoi elles ne seraient plus infaillibles : au contraire, on les regarderait comme des novateurs, ainsi qu'il arriva au concile de Rimini, qui a été regardé partout comme un faux concile, parce qu'on n'y a pas suivi les chemins battus ; que, pour qu'on soit obligé de se soumettre aux décisions, il faut que tout le corps successif de l'Eglise s'accorde à dire que Jésus-Christ ou ses apôtres nous ont enseigné le dogme qu'elle exprime.

« Je me soumis sans peine à ces règles, qui me paraissaient de bon sens et selon les Ecritures, et dès que je vis l'endroit où je pouvais placer l'autorité, je sentis un repos qui ne m'était pas ordinaire depuis longtemps. Je vous rends grâce, mon Sauveur, de la tranquillité dont vous avez rempli mon âme, en me faisant connaître qu'un tel témoignage ne peut être faux.

« L'endroit de saint Augustin que j'ai rapporté, par lequel on tachait de m'éblouir, ne me fit plus de peine. On me fit connaître qu'il ne parlait que de la discipline. On me fit aussi comprendre que les contradictions qu'on s'était efforcé de me faire voir entre le concile de Nicée et celui de Francfort, n'étaient pas sur les choses de la foi. C'est ainsi, mon Dieu, que vous dessilliez mes yeux, vous ouvriez mon esprit, et vous me faisiez comprendre des vérités que j'avais si longtemps combattues. Mais je n'en demeurai pas là : quoique je me sentisse disposée à me soumettre à tout ce que votre Eglise avait décidé, je voulus encore examiner avec soin chaque dogme en particulier. Je reconnus qu'on avait retranché plusieurs choses chez les protestants, que je trouvais clairement dans la parole de Dieu. Je trouvais qu'il y avait bien de la témérité à rejeter sans raison plusieurs vérités et plusieurs coutumes que l'Eglise tient de la tradition apostolique. Cependant tout ce qui s'appelait tradition, me faisait de la peine; ce qu'on puisait dans la sainte Ecriture faisait impression sur mon cœur; mais dès qu'on me parlait de tradition, mon esprit avait un grand penchant à la révolte. Pour détruire ma prévention à cet égard, on commença par me montrer que cette Ecriture de laquelle je ne voulais point sortir, n'était reconnue elle-même pour l'Ecriture sainte que par la tradition de l'Eglise. Les protestants qui, à l'égard du choix des livres sacrés, ne sont appuyés sur aucun fondement, en ont conservé et en ont rejeté selon le caprice des auteurs de la réforme. Les calvinistes ont rejeté de l'Ancien Testament plusieurs livres, comme ceux des *Machabées;* et plusieurs luthériens en ont même rejeté du Nouveau, comme l'*Epître aux hébreux*, celle de saint Jacques et l'*Apocalypse*. Il me parut que cette diversité de sentiments jetterait dans de grands embarras; puisqu'on ne saurait pas même sur quoi il faudrait appuyer sa foi. On me fit remarquer que l'Eglise avait toujours conservé ces traditions avec respect ; que les fidèles s'appuient sur le témoignage unanime de l'Eglise, comme sur un témoignage certain, que dans tous les temps qui se sont passés depuis Adam jusqu'à Moïse, ils n'avaient point d'autre moyen de connaître ce que Dieu voulait qu'ils fissent que celui de la tradition publique d'une génération à la génération suivante, que les fidèles juifs qui sont venus depuis Moïse, se sont aussi confiés à la tradition, et qu'ils n'avaient point d'autre moyen pour connaître la divinité des livres sacrés, le sens des passages que ces livres contiennent, et les dogmes de foi qu'ils ne contiennent pas, comme ceux de la résurrection, du paradis et de l'enfer, qui ne sont pas proposés clairement dans les cinq livres de Moïse : c'est ce qui engagea ce grand législateur en mourant, de leur enseigner le moyen par lequel ils devaient se conduire à tous égards : *Interrogez vos pères*, leur disait-il, *et ils vous enseigneront, consultez vos anciens, et ils vous instruiront.* (*Deuter.* XXXII, 7.)

« On me fit remarquer de plus que le même esprit avait régné parmi les apôtres : sans cela ils auraient écrit, pour l'édification de la postérité, dans les lieux où ils allaient porter l'Evangile, s'ils n'avaient pas cru que cette postérité pourrait, sur les choses de foi, s'en rapporter au témoignage de leurs pères, qui est ce qu'on appelle la tradition de l'Eglise. Ceux d'entre les apôtres qui ont écrit n'auraient pas touché si légèrement qu'ils ont fait plusieurs articles de la religion, comme le baptême des petits enfants, le changement du samedi au dimanche.

« Leur grand soin, comme on le voit dans leurs écrits, était de laisser le dépôt de la foi entre les mains des fidèles (*II Thim.* II, 2), qui se transportait à d'autres; ce qui est établi, comme on le voit, par la tradition. Il paraît même que les apôtres n'ont écrit que par la nécessité. On me montra ce passage de saint Paul (*II Thess.* II, 14) dans lequel l'apôtre, écrivant aux Thessaloniciens, les exhorte à demeurer fermes en retenant les traditions qu'ils avaient apprises, soit de vive voix, soit par épître. Comme je contestais ce passage, et que je soutenais que le mot *tradition* n'y était pas, et que l'apôtre s'était servi de celui d'*enseignement*, qui avait une signification différente, on m'assura que les protestants avaient altéré ce passage, que le mot de *tradition* se trouvait en cet endroit dans l'original, aussi bien que dans les endroits dans lesquels les protestants l'ont laissé, parce que les traditions y sont défendues. Cette fraude me parut de la plus mauvaise foi du monde, et après avoir bien réfléchi sur ce qu'on venait de me dire, je compris qu'il y avait des traditions pratiqu-

lières, comme celles des Pharisiens, qui sont quelquefois bonnes et quelquefois mauvaises, sur lesquelles on ne peut rien fonder ; mais qu'il y en avait aussi qui étaient venues à nous depuis les apôtres, de génération en génération, qu'il n'était pas permis de rejeter.

« L'impossibilité où les protestants sont de marquer le temps dans lequel les dogmes et les cultes qu'ils blâment se sont introduits, servit fort à me faire connaître que l'Eglise tient de tradition apostolique tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle croit. On trouve le commencement de toutes les hérésies, il n'y en a jamais eu dans l'Eglise qui se soit établie si universellement et si tranquillement qu'on n'y ait point résisté, et qu'on ne se soit souvenu par qui elles ont été introduites, et dans quel siècle elles ont commencé. Je ne trouvais point que les protestants, même les plus éclairés, pussent marquer le commencement de ce qu'ils appellent erreur : d'où je conclus que ce que j'avais regardé jusqu'alors comme de faux dogmes était des vérités. Il est vrai que MM. Aubertin et Daillé ont marqué le siècle où l'on trouve qu'il est parlé pour la première fois de la prière pour les morts. Mais il est vrai aussi que l'endroit même qu'ils citent, suppose une pratique établie. Cependant cette prière et ce purgatoire sont du nombre de ces choses que nous disons être sorties de la boutique de Satan. J'examinai la sainte Ecriture sur ce sujet ; il me parut que cet état était représenté dans les discours du Sauveur (*Matth.* v, 5) par l'idée d'une prison dont on ne sort qu'après avoir payé la dernière obole. Il paraît encore plus clairement que notre Sauveur pensait à cet état, lorsqu'il enseignait qu'il y a des péchés qui, n'étant pas pardonnés en ce monde, le sont dans l'autre (*Matth.* xii, 32).

« L'apôtre saint Paul reconnaît cette vérité, lorsqu'il pose pour principe que sans la sainteté personne ne verra Dieu (*Heb.* vi, 12). Or, la plupart des fidèles, quand ils meurent, ont bien des restes de corruption, bien des choses dont ils n'ont pas assez fait pénitence.

« Il faut donc qu'il y ait quelque état où ils puissent purifier leurs âmes. Saint Paul enseigne qu'il y a sous la terre des créatures qui adorent Jésus-Christ (*Philip.* ii, 10), aussi bien que les saints qui sont au ciel, et les fidèles qui sont sur la terre...

« Jean Hus et Wiclef, que nous regardions comme étant du nombre des réformateurs, ne rejetaient pas la prière pour les morts ni le purgatoire. *L'Eglise dormante*, disaient-ils, *sont les prédestinés qui souffrent dans le purgatoire.* Luther, moins hardi que Calvin, dans cette occasion, ne l'a pas condamnée. *Nous savons*, dit l'Apologie de la Confession d'Augsbourg, *que les anciens font mention de la prière pour les morts, ce qui fait que nous n'en parlons point. Quant aux morts*, dit Luther, *parce que l'Ecriture n'en parle point, j'estime qu'il n'y a point de péché de prier Dieu pour eux par dévotion, de cette manière, ou semblable : Que Dieu fasse miséricorde à leurs âmes, si elles sont en état de la recevoir.*

« *Il ne faut pas rejeter*, dit Jean Zwingle, *de la communion des réformés, ceux qui voudront encore prier pour leurs parents morts.* Enfin Calvin avoue que plusieurs de ses confrères ne voulaient point contester l'article du purgatoire : il confesse (*L. Institut.*, ch. n. v, 610) que la prière pour les morts était reçue dans toute l'Eglise depuis plus de treize cents ans. J'en trouvai assez dans tous ces témoignages pour me rassurer sur ce chapitre.

« La confirmation que j'avais toujours regardée comme une pratique nouvelle, me parut établie dans les passages de la sainte Ecriture, sur lesquels mon esprit prévenu m'avait empêché de faire attention. Je lus avec soin les Actes des apôtres dans lesquels je remarquai qu'ils imposaient les mains sur ceux qui avaient reçu le baptême, afin de leur attirer les grâces du Saint-Esprit (*Act.*, viii, 14, 15, 16, 17)...

« Je remarquai encore que le soin qu'ils prenaient en passant par les villes, de demander s'il n'y avait personne qui n'eût point reçu le Saint-Esprit, ressemblait fort à ce que font aujourd'hui les évêques dans leur diocèse. J'ai trouvai encore dans le dix-neuvième chapitre des *Actes* que les apôtres, après avoir baptisé les fidèles, leur imposaient les mains.

« Je passai ensuite à la considération de la confession que nous avions mise avec les autres points de la doctrine de l'Eglise, entre les choses qui sortent de la boutique de Satan.

« Je trouvai que dans l'Ancien Testament même elle était ordonnée (*Levit.* v, 5, 6). *Quand quelqu'un*, dit Moïse, *sera coupable, il confessera en quel point il a péché, et le sacrificateur fera la propitiation pour lui, à cause de son péché.*

« Je trouvai dans le Nouveau Testament que les Juifs qui étaient baptisés par saint Jean au Jourdain, confessaient leurs péchés, et que cette confession (*Marc.* i, 5) n'était pas générale comme nous nous l'étions figuré, puisque saint Luc rapporte que, depuis que l'Eglise chrétienne fut tout à fait établie (*Act.* xi, 18), *ceux qui avaient cru venaient confessant et déclarant leurs actions mauvaises*...

« On n'eut pas de peine à me faire recevoir l'extrême-onction comme un sacrement ; je la voyais établie dans le Nouveau Testament (*Jacq.*, v, 16). Saint Jacques dit formellement : *Y a-t-il quelqu'un d'entre vous malade, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, qu'ils prient pour lui, et qu'ils l'oignent d'huile au nom du Seigneur ; le Seigneur le relèvera, et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés.* Je trouvais dans cet oracle le signe sacré qui est l'onction, laquelle onction on doit joindre à la prière.

« La grâce est la guérison du corps, quand elle est utile à la gloire de Dieu, et surtout la rémission des péchés. Je me souviens que Calvin lui-même, avouant que les apôtres

s'étaient servis de cette onction comme d'un sacrement (Calvin, *Comm. sur l'Epît. de saint Jacques*, ch. v, vers. 14), déclare qu'il n'est pas de l'avis de ceux qui croient que c'était un médicament. A la vérité, malgré ce témoignage, il n'a pas laissé de la rejeter, mais il me parut que l'ordre de saint Jacques, la pratique des apôtres et de l'Eglise après eux, étaient d'un aussi grand poids que le sentiment de Calvin, qu'il ne fonde que sur la cessation des miracles. Si la conclusion était juste, il faudrait, comme je l'ai montré au sujet de la confirmation, ne plus baptiser, parce que les miracles qui accompagnaient autrefois ce sacrement ont cessé.

« Je passai ensuite à la considération de l'eucharistie. Le premier mouvement que j'eus fut de déplorer la misère de l'esprit humain, qui a trouvé un sujet de scandale et de division dans un sacrement qui était institué pour être un lien d'amour, de paix et de charité entre les chrétiens.

« La réalité a été un mystère auquel mon esprit prévenu a le plus résisté. Je voulais toujours raisonner, et, en raisonnant, je ne pouvais me former une idée juste. Je ne sentais pas que ce mystère est de la nature des autres mystères que l'esprit humain ne peut comprendre. Dès que je vins à regarder ce sacrement comme un mystère, je ne cherchai plus à le comprendre, mais je cherchai seulement son établissement.

« Je regardai d'abord si les figures et les prédictions de l'ancienne loi pouvaient avoir du rapport avec la réalité (*Levit.* VII). Je trouvai que les Israélites mangeaient, dans leurs repas sacrés, les victimes qui avaient été offertes à Dieu sur son autel. L'agneau qu'ils mangeaient dans leur Pâque était le même qui venait d'être sacrifié. Les Israélites mangeaient les victimes de tous leurs sacrifices de prospérité. Cette immolation et cette manducation de l'agneau sont les deux principaux traits de la figure. Notre-Seigneur a accompli le premier sur la croix; il accomplit tous les jours le second dans le repas sacré de l'eucharistie. La manne était mangée et gardée dans le tabernacle. Toutes ces figures me parurent favorables pour le sentiment catholique.

« Je passai plus loin, et je considérai ensuite que Jésus-Christ, selon la coutume qu'il avait d'insinuer les mystères avant que de les accomplir, comme il avait fait dans sa mort, dans sa résurrection, dans l'envoi de son Esprit, avait aussi jugé à propos de promettre l'eucharistie avant que de la donner. C'est ce qu'il fit, comme nous le rapporte saint Jean (VI, 51 et suiv.) dans le sixième chapitre de son Evangile. Les réponses que nous faisons pour éluder la preuve que les catholiques tirent de ce chapitre me parurent pitoyables.

« Dire qu'il n'est point parlé dans ce chapitre de l'eucharistie, est une chose qui ne se peut soutenir. Outre que, sans cela, saint Jean, dans tout son Evangile, n'aurait point parlé de ce mystère si important, et que les autres évangélistes ont pris soin de ne point oublier; de plus, il n'y aurait aucun endroit de la parole de Dieu où il fût parlé des effets de la sainte eucharistie. Si vous éloignez le sens des catholiques, il est impossible d'expliquer tout ce qui se trouve dans ce chapitre. Les Pères l'ont entendu de cette manière, et les protestants, dans leur confession de foi, en parlant de l'eucharistie, renvoient à ce chapitre.

« Je jetai ensuite les yeux sur le chapitre de la première épître de saint Paul aux Corinthiens. Je trouvai que l'Apôtre y enseigne clairement que, par l'eucharistie, on communie véritablement au corps et au sang du Seigneur. *Le pain que nous rompons*, dit-il, *n'est-il pas la communion au corps du Seigneur? Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la communion au sang du Sauveur?* Il me parut que cela ne se pouvait entendre que d'une manducation réelle du corps de Jésus-Christ; car saint Paul compare, en cet endroit, l'eucharistie avec les repas sacrés dans lesquels les Juifs mangeaient réellement la victime qui avait été immolée. L'endroit où il assure que *celui qui communie indignement* (*II Cor.* IV, 27) *est coupable du corps et du sang du Sauveur, ne discernant pas le corps du Seigneur*, ne servit pas peu à confirmer ma foi.

« La foule des passages que l'on trouve dans les Pères en faveur du sens catholique, et qui sont cités dans les livres de M. Aubertin, ne servit pas peu à me déterminer. Il me parut qu'il me suffisait de montrer que les objections des protestants ne sont point convaincantes pour qu'on doive recevoir la créance des catholiques appuyée sur une si grande quantité de preuves si solides.

« L'adoration, soit à l'autel, soit en public, me parut une suite naturelle de la présence de Jésus-Christ sous les symboles. Et je ne conçois pas pourquoi les gens de la religion prétendue réformée regardent cette pratique avec tant d'horreur, eux qui lisent tous les jours dans la sainte Ecriture les marques extraordinaires d'honneur et de respect qu'on rendait à l'arche qui était un symbole bien moins auguste de la présence de Dieu chez les Juifs, que l'eucharistie ne l'est entre les chrétiens; eux qui ont avoué en tant d'endroits que la présence réelle emportait l'adoration. Voici comme Zwingle en parle : « Si Jésus-Christ est dans la cène, « dit-il, pourquoi *n'y aurait-il pas de péché à « ne l'y pas adorer?* Jésus-Christ est adora- « ble *partout où il est.* »

« Bèze est encore de ce sentiment : « Si je « croyais, dit-il, que Jésus-Christ fût réelle- « ment et *corporellement dans le pain*, je croi- « rais son adoration non-seulement *tolérable* « et religieuse, mais encore *nécessaire.* »

« M. d'Aillé avoue la même chose (*Apologie*, pag. 66) : « Si le sujet qu'on nomme *sa- « crement* de l'eucharistie, dit-il, est *le corps « de Jésus-Christ*, comme ceux de l'Eglise « romaine le croient, *il est évident qu'on le « peut et qu'on le doit adorer*, attendu que le « *corps de Jésus-Christ* est un sujet adora- « ble... »

« Me sentant tranquillisé sur ce sujet, je passai à la considération du sacrifice de la messe. Je trouvai d'abord que le prophète Malachie (*Mal.* I) avait prédit qu'il y aurait un sacrifice dans l'Eglise chrétienne. Après avoir représenté Dieu rejetant l'oblation des Israélites, il continue en disant de la part de Dieu : *Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, mon nom sera grand entre toutes les nations, et l'on offrira partout à mon nom une oblation pure.* Je conclus, en lisant cette prophétie, qu'il devait donc y avoir un sacrifice public, propre à être substitué au culte de l'ancien temple ; un sacrifice dont la victime et l'oblation ne vînt pas de la main des hommes ; un sacrifice qui fût offert partout ; un sacrifice dont l'oblation fût une victime pure. Je trouvai tout cela accompli dans l'eucharistie catholique, et non ailleurs. Je trouvai de plus que ce sacrifice était marqué par tous les types de l'Ancien Testament, aussi bien que par la prophétie que je viens de citer. Il paraît même que la perfection du sacrifice de l'Eglise chrétienne étant infiniment au-dessus de celle des sacrifices de la loi, il a été nécessaire d'employer tous les types et tous les sacrifices anciens pour représenter celui de nos autels. Le sacrifice d'holocauste, eucharistique et impétratoire, qui sont les trois sortes de sacrifices qu'on offrait sous la loi, représentaient parfaitement le sacrifice de la messe. L'agneau sans tache est offert tout entier à Dieu, comme l'holocauste lui était offert. Nous bénissons Dieu, comme ils le bénissaient dans leurs sacrifices eucharistiques ; et nous tâchons de nous rendre Dieu propice, comme ils tâchaient de se le rendre autrefois par leurs sacrifices impétratoires. Leurs sacrifices étaient en même temps et sacrifices et figures du sacrifice, savoir, du sacrifice de la croix. Nous trouvons de même sur notre autel une figure du sacrifice de la croix, mais une figure de sacrifice, qui est en même temps un sacrifice véritable. Les sacrifices eucharistiques en particulier étaient une figure très-expressive du sacrifice de la messe. Là, le peuple étant réconcilié avec Dieu, à qui il avait offert un sacrifice de paix, mangeait de la victime qui lui avait été offerte et qui, pour cet effet, était transportée de l'autel, qui était comme la table de Dieu, sur les tables particulières des Israélites. Ainsi les chrétiens, après avoir apaisé Dieu par la victime qu'ils lui offrent, ont l'avantage de recevoir cette sainte victime dans le plus saint de tous les repas. Dans la pâque, la victime était en même temps un sacrifice et un sacrement. Un sacrifice, puisque l'agneau était offert à Dieu sur son autel ; un sacrement, parce que les Israélites mangeaient ensuite cet agneau qui avait été offert, et un mémorial qui leur renouvelait l'idée de la délivrance d'Egypte. De même le mystère de nos autels est un sacrifice. Jésus-Christ, notre pâque, y est offert à Dieu ; il est un sacrement, parce que les fidèles y reçoivent Jésus-Christ pour se nourrir dans l'espérance de la vie éternelle ; il est un mémorial, puisqu'on y renouvelle le souvenir de la délivrance opérée par l'effusion du sang de Jésus-Christ. Le baptême, qui a succédé à la circoncision, est seulement un sacrement, comme la circoncision était seulement un sacrement. La pâque était un sacrifice et un sacrement tout ensemble ; l'eucharistie, qui lui a succédé, est aussi un sacrifice et un sacrement...

« Après avoir ainsi parcouru l'Ancien Testament, je reviens au Nouveau. Je trouvai que Notre-Seigneur enseigne qu'il y aura un sacrifice, lorsqu'il parle d'un autel entre les chrétiens. Il propose la même vérité à la Samaritaine, en lui enseignant (*Joan.* IV) que l'adoration, que les Juifs ne voulaient rendre qu'à Jérusalem, et les Samaritains sur la montagne de Jacob, serait désormais rendue partout. Il est constant que le mot d'*adorer* est ici employé comme un terme équivalent à celui de sacrifice. Par cette adoration il faut donc entendre le sacrifice, puisque les Juifs et les Samaritains reconnaissaient que les autres parties du culte de Dieu pouvaient lui être rendues dans toutes les parties du monde, et que leur dispute était seulement sur la partie de cette adoration qui consiste dans le sacrifice, laquelle adoration n'était permise autrefois qu'à Jérusalem ; au lieu qu'à présent elle doit être rendue à Dieu par tout l'univers.

« Je trouvai en lisant les écrits des apôtres que, suivant le style de leur Maître, ils reconnaissaient un sacrifice. *Celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel*, dit saint Paul, et dans un autre endroit : *Il est bon*, dit-il aux Hébreux, *d'affermir son cœur par la grâce ; au lieu de viandes qui n'ont point servi à ceux qui les ont recherchées, nous avons un autel, duquel ceux qui sont encore attachés au culte du tabernacle, n'ont point le pouvoir de manger.* Il me parut, en lisant ce passage, que l'apôtre parlait d'un sacrifice visible qui se trouvait parmi les chrétiens, et qui avait succédé aux anciens sacrifices ; car il oppose l'autel des chrétiens à celui des Juifs où l'on voulait faire retourner ceux qui étaient convertis.....

« Notre-Seigneur fit, lorsqu'il institua l'eucharistie, ce que tous les prêtres font aujourd'hui. Il prit du pain et du vin, il les bénit, et en fit son corps et son sang. Il mit la victime sur la table, et la mit en forme de victime, parce qu'il la sépara mystiquement. Il présenta à son Père, vers lequel il leva les yeux, la victime de réconciliation ; il la prit ensuite pour la faire manger à ses apôtres. Après avoir participé à ses dons sacrés, ils dirent un cantique d'action de grâces. Voilà tout ce qui se trouve dans l'Ecriture, et voilà tout ce qui est essentiel à la messe.

« Après cet examen, je sentis que les raisonnements que je faisais sur l'*Epître aux Hébreux*, tombaient d'eux-mêmes. Il me parut que lorsque saint Paul assure que le Seigneur (*Hebr.* IX, 26) ne s'offre qu'une fois, il parle seulement de l'oblation visible et sanglante, par laquelle Jésus-Christ a expié nos péchés. Car il oppose cette oblation une

fois faite aux immolations réitérées des victimes....

« Je jetai ensuite les yeux sur ce qu'on me présenta de l'antiquité sur ce sujet. Je trouvai dans l'histoire ecclésiastique des manières de parler pareilles à celles d'aujourd'hui. M. Lesueur lui-même nous parle souvent d'autels et de sacrifices. Voici un passage de saint Irénée, qui me parut fort (L. XIV. c. 32) : « Jésus-Christ, dit-il, a enseigné une « *nouvelle oblation de la nouv elle alliance*, « savoir, le sacrifice que *l'Eglise a reçu* « *des apôtres*, et *qu'elle offre à Dieu dans* « *tout le monde*, dont Malachie, un desdouze « prophètes, parle en ces termes : *Vous* « *ne m'êtes point agréable* (*Mal*, I, 10). Donc, « continue-t-il, l'oblation de l'Eglise que No- « tre-Seigneur *a commandé qu'on offrira en* « *tous lieux*, est un sacrifice pur *devant* « *Dieu*. » En voici un de saint Cyprien qui n'est pas moins fort : « Jésus-Christ Notre- « Seigneur et notre père, *le souverain prêtre*, « a lui même offert le premier un *sacrifice à* « *Dieu le Père* et a *commandé qu'on fit la même* « *chose en mémoire de lui*. Et ainsi le prêtre « s'acquitte véritablement de sa *fonction de* « *vicaire de Jésus-Christ qui imite ce que Jésus-* « *Christ a fait*, et offre à Dieu un sacrifice « véritable et accompli. » Et ailleurs le même auteur dit que « les évêques, ses *prédéces-* « *seurs*, avaient ordonné qu'*on n'offrirait* « *point de sacrifice de l'autel* pour celui qui « aurait nommé *un prêtre par testament*, « *pour tuteur et curateur de ses enfants*. »

« Saint Chrysostome (*Hom.* 14), en parlant des anciens sacrifices, assure ses auditeurs (*I Cor.* X) que « Dieu leur a donné un sa- « crifice bien plus éclatant et bien plus ter- « rible, en ordonnant de l'offrir lui-même, « au lieu de l'immolation des bêtes. Ce ter- « rible et redoutable sacrifice, dit-il, nous « *invite à l'unité avec nos frères*. » Saint Augustin rapporte, dans ses *Confessions*, qu'on offrit pour sa mère, selon la coutume, le sacrifice de la Rédemption. Plus j'avançais dans cet examen, et plus la nouveauté de nos manières de parler me faisait peur. Je ne comprends pas pourquoi nous rejetions avec tant d'aigreur une doctrine puisée dans l'Ecriture, confirmée par tant de siècles, expliquée d'une manière si claire dans le concile de Trente.....

« Convaincue par tant de choses, je sentis mes préventions s'évanouir. Mes peines se tournèrent en désirs; et je ne songeai plus qu'à recevoir mon Sauveur, de la manière dont j'étais persuadée qu'il se voulait donner à moi. Je communiai, et ce que je sentis en communiant, me persuada plus vivement de la présence de mon Sauveur dans le sacrement de nos autels, que n'avaient fait toutes mes lectures. Je ne puis m'empêcher dans cet endroit d'élever mon cœur à Dieu, pour lui rendre des actions de grâces immortelles de la miséricorde dont il m'a prévenue, et des consolations dont il a rempli mon âme.

« C'est ainsi que je finis l'examen laborieux et pénible que j'avais entrepris. Après avoir parcouru toutes ces choses, je sentis une tranquillité qu'il y avait longtemps que j'avais perdue. Ma première tranquillité se pouvait appeler une sécurité, car j'étais contente sans avoir examiné à fond si je le devais être : la tranquillité que je possède à présent est fondée sur toute la lumière dont je suis capable. »

PRIÈRE.

« Soyez à jamais béni, mon Seigneur et « mon Dieu, de ce qu'après avoir éclairé « mon esprit, vous avez enfin fixé mon « cœur. J'étais protestante par naissance : « grâce à vos soins, je suis catholique par « choix. Mes préventions sont évanouies, et « je suis mille fois plus catholique que je « n'ai jamais été protestante. Que vous me « récompensez magnifiquement, mon Sau- « veur, même dès cette vie, des peines par « lesquelles vous avez permis que je pas- « sasse ! Je jouis d'une parfaite tranquillité « dans le sein de celle que je ne haïssais « que parce que je ne la connaissais pas. « Eclairée à présent par les lumières que « vous avez daigné répandre sur mon esprit, « j'aime votre Eglise plus que ma vie, et je « ne puis m'empêcher d'envier le bonheur « de ceux que vous avez rendus dignes de « souffrir en soutenant ses droits. Encore « une fois, mon céleste époux, soyez à ja- « mais béni : vous avez triomphé de mon « esprit et de mon cœur; je vous consacre, « dans ce moment, l'un et l'autre. Mon es- « prit ne sera plus occupé qu'à méditer les « célestes vérités. Mon cœur n'aura plus de « sensibilité pour les choses périssables ! « Assez et trop longtemps ils ont couru l'un « et l'autre après des ombres qui n'étaient « point capables de les remplir. Mais, enfin, « grâces à vos soins, tout vous est soumis « en moi, et je ne veux plus vivre que pour « vous donner les plus tendres marques de « mon amour. Faites-moi la grâce, mon Dieu, « de réparer par mon zèle pour votre Eglise « le zèle aveugle que j'avais pour la religion « dans laquelle j'étais engagée par ma nais- « sance. Si j'ai été autrefois assez malheu- « reuse pour éloigner par mon exemple et « par mes paroles ceux qui voulaient ren- « trer dans son sein, que mon exemple et « mes paroles ramènent aujourd'hui ceux « qui veulent s'en éloigner. Faites-moi la « grâce, de réparer par une grande atten- « tion sur tous mes devoirs les déréglements « de ma vie passée. Puis-je moins faire pour « celui qui a tout fait pour moi? Vous n'avez « rien négligé pour opérer ma conversion, « vous avez surmonté mes résistances, vous « vous êtes rendu le maître d'un cœur re- « belle, d'un esprit aveugle, vous avez couru « après votre esclave : je ne pouvais par moi- « même retourner à vous, si vous n'étiez « venu au-devant de moi; ma conversion et « mon retour vers vous ont entendu votre « miséricorde. Que de reconnaissance et « d'amour une conduite si tendre demande ! « Mon Seigneur et mon Dieu, mon cœur est « pénétré. Que vous dirai-je qui ne soit au-

« dessous de ce que je sens? Oh ! que les « biens que vous avez préparés pour ceux « qui vous aiment sont grands ! Les avant- « goûts, les prémices en sont dans mon cœur. « Quand vous verrai-je face à face? Quand « me sera-t-il permis d'entrer et de me pré- « senter devant mon Dieu? Quand me sera- « t-il donné de me désaltérer dans le fleuve « de vos délices? Mon âme se consume en « désirs. Rompez, Seigneur, les liens qui me « tiennent attachée à la terre. Attendant ce « moment heureux, ce moment si désiré, « conduisez-moi par vos sages conseils, me- « nez-moi dans les voies de la justice. Vous « avez rendu toutes mes pensées captives « sous votre obéissance, vous avez pardonné « les péchés de mon ignorance : pardonnez « encore ceux que je commets à présent. Que « je vive de la vie de la foi, donnez-moi la « force de marcher d'un pas égal dans la « voie de vos commandements, donnez-moi « les lumières et la docilité dont j'ai besoin « pour profiter des secours que votre Eglise « fournit. Faites, mon Dieu, qu'ayant à « présent une religion de principe et une « piété d'ordre, j'avance à grands pas vers le « but de ma vocation éternelle. Par Notre- « Seigneur Jésus-Christ. *Amen, Amen !* »

1. — **CHARLES-QUINT**, empereur et roi d'Espagne, dont l'histoire est assez connue, et qui naquit à Gand, le 24 février 1500, eut plusieurs fois, dans ses revers, l'idée d'abdiquer l'empire. Longtemps avant d'exécuter son projet, comme il visitait la vallée de Saint-Just, il s'écria, au milieu de ses courtisans : « Voilà une belle retraite pour un autre Dioclétien. » Les Etats des Pays-Bas s'étant assemblés à Louvain, au mois d'octobre 1555, il rappela, dans une harangue pompeuse, la vie agitée et pénible qu'il avait menée, ses fréquents voyages en Europe, et même en Afrique, les guerres qu'il avait soutenues; il insista particulièrement sur le sacrifice qu'il avait fait de son temps, de ses plaisirs, de sa santé, pour défendre la religion, et finit en invoquant « le Dieu tout-puissant auquel il consacrait le reste de sa vie. » Ayant remis à son fils Philippe II la souveraineté des Pays-Bas et la couronne d'Espagne, il envoya une ambassade solennelle en Allemagne pour annoncer son abdication aux électeurs; et s'étant embarqué en Zélande, il arriva sur les côtes de Biscaye. On dit qu'en sortant de son vaisseau, il se prosterna et baisa la terre, en s'écriant : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu je retourne à toi, mère commune des hommes. » Il s'était choisi une retraite au monastère de Saint-Just, près de Placentia, dans l'Estramadure. « Ce fut là, dit Robertson, qu'il ensevelit dans la solitude et le silence sa grandeur, son ambition et tous ses vastes projets qui, pendant la moitié d'un siècle, avaient rempli l'Europe d'agitations et d'alarmes. Ses amusements se bornaient à des promenades sur un petit cheval, le seul qu'il eût conservé, à la culture d'un jardin et à des ouvrages de mécanique. » Il faisait des horloges, et, ayant éprouvé la difficulté d'en faire marcher deux exactement d'accord, on prétend qu'il réfléchit sur sa folie en se rappelant le temps où il avait voulu contraindre un grand nombre d'hommes à adopter la même façon de penser. Il assistait deux fois par jour au service divin, lisait des livres de piété, et particulièrement les œuvres de saint Augustin et de saint Bernard. La nouveauté de ce genre de vie, la douceur du climat, la satisfaction que Charles-Quint goûta d'être délivré des soins du gouvernement, firent d'abord de sa retraite un séjour de délices ; mais bientôt de nouvelles attaques de goutte le plongèrent dans des accès de mélancolie. Il renonça aux plaisirs les plus innocents de sa solitude, et pratiqua dans toute leur rigueur les règles de la vie monastique. Dans le zèle de sa dévotion il cherchait à inventer quelque acte de piété qui pût signaler sa ferveur et attirer sur lui les regards du ciel. Enfin il résolut de célébrer ses propres obsèques. Enveloppé d'un linceul, et précédé de ses serviteurs, vêtus de deuil, il s'avança vers une bière placée au milieu de l'église du couvent et s'y étendit. On célébra l'office des morts, et le monarque mêla sa voix à celle des religieux qui priaient pour lui. Après la dernière aspersion, on se retira, et les portes de l'église se fermèrent. Charles-Quint, resté seul, se tint encore quelque temps dans le cercueil : s'étant levé enfin, il alla se prosterner devant l'autel; puis il rentra dans la cellule, où il passa la nuit dans la plus profonde méditation. Cette cérémonie hâta, dit-on, la fin de ses jours; une fièvre, causée par l'agitation violente où les idées de la mort l'avaient jeté, l'enleva le 21 septembre 1558. Telle fut la fin de Charles-Quint, sous le règne duquel la fortune de la maison d'Autriche fut prodigieuse. Tout concourut à la puissance de ce prince pendant plusieurs années; et, « pour lui procurer un nouveau genre de grandeur, dit Montesquieu, le monde s'étendit, et l'on vit paraître un monde nouveau sous son obéissance. »

II. — **CHARLES II**, fils de Charles Stuart et roi d'Angleterre, né le 29 mai 1630, régna de 1660 à 1685, et mourut d'une attaque d'apoplexie, le 6 février 1685. Il professait secrètement le catholicisme depuis le traité des Pyrénées, et reçut en mourant les sacrements de l'Eglise catholique, à laquelle des papiers écrits de sa main, et publiés par son frère, ont prouvé qu'il était secrètement attaché. Voici du reste le passage de son historien sur ses derniers moments :

« Charles ayant refusé de répondre d'une manière positive aux demandes du ministre anglican, le duc d'York fit retirer les assistants, s'approcha du malade, et lui demanda s'il devait envoyer chercher un prêtre catholique. « Pour l'amour de Dieu, faites-le, « répondit le roi ; mais, ajouta-t-il aussitôt, « cela ne vous exposera-t-il pas à quelques « dangers? » faisant allusion aux peines portées par la loi contre ceux qui s'étaient employés à réconcilier quelqu'un avec l'Eglise romaine. Le prêtre étranger que le duc en-

voya chercher ne se trouva pas ; mais on pria Worcester de prendre sa place. Jacques ordonna que tout le monde quittât la chambre, excepté le comte Bath, premier gentilhomme de la chambre, le comte de Feverham, capitaine des gardes, dont il croyait la présence nécessaire, et pour prévenir tout bruit fâcheux ; alors il introduisit Huddleston, en disant : « Sire, ce brave « homme a autrefois sauvé votre vie : il vient « aujourd'hui sauver votre âme. » Le prêtre se mit à genoux et offrit son ministère au roi. Charles répondit à toutes les demandes qu'il désirait mourir dans la communion de l'Eglise catholique romaine ; qu'il se repentait sincèrement de tous ses péchés, et en particulier d'avoir différé sa réconciliation jusqu'à cette heure ; qu'il espérait être sauvé par les mérites de Jésus-Christ, son Sauveur ; qu'il pardonnait à ses ennemis, demandait pardon à tous ceux qu'il avait offensés, et n'avait d'inimitié pour personne ; enfin qu'il se proposait, si Dieu lui rendait la santé, de prouver la sincérité de son repentir par un changement de vie complet. Huddleston, ayant reçu sa confession, lui administra l'extrême onction, l'eucharistie, et se retira. »

III. — CHARLES ALEXANDRE, depuis duc régnant de Wurtemberg, rentra dans le sein de l'Eglise catholique en 1712 et y persévéra jusqu'à sa mort en 1737.

IV. — CHARLES (l'archiduchesse), née princesse de Nassau, se convertit au catholicisme en 1823.

CHARLETON, docteur, chirurgien du 63e régiment stationné à Bellary, embrassa la religion catholique en 1823. Il appartenait auparavant à la secte baptiste, à laquelle il avait jusqu'alors montré le plus grand dévouement et consacré tout ce qu'il pouvait épargner sur ses appointements.

A la même époque se convertit dans l'Inde un brahme qui se proposait de se vouer désormais à la conversion de ses compatriotes.

CHARLOTTE-ELISABETH ou ELISABETH-CHARLOTTE de Bavière, fille de Charles-Louis, électeur palatin du Rhin, seconde femme de Philippe de France, frère de Louis XIV, mère du Régent, naquit à Heidelberg, le 27 mai 1652. Urbain Chevreau, nommé conseiller de l'électeur palatin, vint à Heidelberg, où il vit la princesse Charlotte, dont les opinions religieuses étaient chancelantes. Chevreau l'instruisit en secret dans la religion catholique, et lui persuada de l'embrasser. Charlotte-Elisabeth abjura le luthéranisme la veille de son mariage. Elle mourut à Saint-Cloud le 8 décembre 1722, âgée de soixante-dix ans.

CHASSAIGNE (DE LA), seigneur de *Boireclon* et de la *Braudrière*, ancien officier, gouverneur d'Arles dans le Roussillon, avait servi près d'un demi-siècle dans les armées françaises, tant sur mer que sur terre, à Candie, en Flandre, en Allemagne, en Catalogne, et avait eu plusieurs commandements aux siéges des villes. Tout son corps était couvert de cicatrices reçues en divers combats. Ce militaire, originaire du Poitou, se convertit en 1682, ainsi que sa femme et dix de ses enfants parmi lesquels il y en avait un ayant une compagnie dans le régiment de la reine. C'est à lui principalement qu'on dut la conversion d'un grand nombre de soldats et même d'officiers protestants, en garnison dans des places de la frontière d'Espagne, et qui chaque jour embrassaient le catholicisme.

CHAUVEAU (Sébastien) qui tenait un rang distingué à la cour, officier au service du roi de Bourgogne, né en Anjou, en 1635, avait montré dans différentes occasions autant de capacité que d'intégrité. Touché d'un sermon qu'il entendit, il renonça tout à coup à la place qu'il occupait dans la maison du prince, et se fixa à l'institution de l'Oratoire. Là, en même temps qu'il se traitait sévèrement lui-même et qu'il expiait ses premières années par les jeûnes et les veilles, les mortifications et l'esprit de pauvreté, il se rendit en même temps utile au prochain, donnant de sages conseils à ceux qui le visitaient, fondant des écoles à la campagne, distribuant de bons livres, et faisant apprendre des métiers à de pauvres enfants. Ennemi des abus et des désordres, il les dénonçait aux autorités, disait librement la vérité aux grands, et persévéra pendant vingt-huit ans dans les pratiques de la piété. Il mourut le 5 février 1725.

CHEKE (Jean), né en 1514 dans l'île de Wight, s'était déclaré pour la réforme, lorsqu'il devint, en 1540, professeur de grec à Cambridge. Plus tard (1543) le roi Henri VIII le nomma gouverneur du prince de Galles, dans la suite Edouard VI ; celui-ci en fit son chambellan, l'éleva au rang de chevalier et enfin (1553) à la dignité de secrétaire d'Etat. Après la mort de ce prince, Cheke se déclara pour Jeanne Grey et fut enfermé dans la Tour de Londres après la défaite du parti de cette princesse. La reine Marie lui ayant rendu la liberté, il se rendit à Padoue, où il expliqua Démosthènes dans des leçons publiques, puis se retira à Strasbourg ; ce qui lui valut la confiscation de tous les biens qu'il possédait en Angleterre. Lorsque, en 1547, il alla à la recherche de sa femme qu'il croyait retirée à Bruxelles, il fut arrêté près d'Anvers et conduit prisonnier à Londres. La reine Marie charga deux de ses chapelains de travailler à le convertir : des conférences avec le Cardinal Polus le décidèrent à signer un écrit qui attestait sa conversion à la foi catholique. Mais il fit de plus une abjuration publique ; et comme le cardinal ne trouvait pas encore cette démarche suffisante, il obligea Cheke à réciter une nouvelle et très longue profession de foi, dont il avait lui-même rédigé la formule. Cheke mourut le 13 septembre 1557. (*Nicéron*, VIII, 270.)

CHERON (Elisabeth-Sophie), femme célèbre qui reçut le titre d'académicienne, cultivait à la fois avec succès la peinture, les langues savantes, la poésie et la musique, et traduisit en vers français les Psaumes de David. Née à Paris, le 3 octobre 1648, distinguée

comme peintre, elle reçut dès l'age de sept ans des leçons de dessin, et exécuta à l'âge de douze ans une peinture remarquable. Elle fut élevée dans la religion calviniste, que professait son père, quoique sa mère fût catholique. A l'âge de quatorze ans cette dernière la conduisit à l'abbaye de Jouarre où elle devait faire les portraits de l'abbesse et de quelques pensionnaires. Un gentilhomme anglais, nommé de la Réade, qui de zélé protestant était devenu un fervent catholique, lui inspira le premier des doutes sur sa religion, et à son retour dans sa ville natale, de Prussé, curé de Saint-Sulpice, la convertit complétement, de sorte qu'après une année d'épreuves elle fit sa rétractation chez une certaine dame Miamion (*Nicéron*, x, 397).

Elle épousa depuis sa conversion M. Le Hay, ingénieur. Elle mourut à Paris le 3 septembre 1711, âgée de soixante-trois ans. Elle a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels nous remarquons : 1° *Essai des Psaumes et Cantiques mis en vers;* 2° *Le Cantique d'Habacuc* et *le Psaume* CIII, traduits en vers français ; 3° *Ode sur le jugement dernier.*

CHEVALAY, de Vevey, élève du cours de théologie protestante à Lausanne, entreprit de réfuter la lettre de M. de Haller dans son dépit de voir que nul des pasteurs ne savait y répondre. En effet, il étudia ses arguments; mais d'ennemi qu'il était de l'Eglise catholique, il en devint le fils soumis, quitta sa propre famille qui le menaçait de le priver de sa liberté, et vint à Fribourg où il abjura le calvinisme en 1820. Ayant ensuite passé quelque temps dans un couvent de la Trappe, voisin de Laval, et fait à Paris ses études en médecine, il alla à Naples en qualité de médecin attaché à l'ambassade de France. L'étendue de ses connaissances et la sagesse de sa conduite lui ont concilié, dans cette ville, l'estime et la confiance.

CHEVALIER (Jean), Ancien du consistoire de Sedan, Léonard Chevalier son frère échevin et capitaine de la bourgeoisie, ainsi que leur neveu du même nom, se convertirent à la suite de conférences entre les catholiques et les protestants, en décembre 1685. Ils allèrent à l'Hôtel-de-Ville déclarer qu'ils embrassaient le catholicisme dans lequel ils voulaient vivre et mourir; et le lendemain ils firent leur profession de foi qu'ils signèrent de nouveau dans l'église. Plus de deux cents chefs des familles les plus considérables de la bourgeoisie et trois cents familles des villages circonvoisins de Sedan suivirent leur exemple.

CHIOL, administrateur de la paroisse de Saint-Paul à Londres, se convertit et fut reçu, avec sa femme et sa mère, dans l'église catholique par Mgr Wisemann. Ce retour au catholicisme produisit une profonde impression à Londres. A cette époque, les conversions étaient si fréquentes en Angleterre, que les journaux de ce pays avaient cessé de les annoncer, à moins que les néophytes ne fussent des hommes d'une haute importance, comme M. Chiol.

CHIZELLE (Mme), née Catherine Barbara Strehl, femme du secrétaire du quartier général du Haut-Rhin, se convertit dans les premières années du XIX^e^ siècle.

CHOEN (veuve Gioya-Tiani) juive, se convertit avec ses deux fils Jacob et Tranquille ; ils abjurèrent le judaïsme et reçurent le baptême, qui leur fut administré, le 13 décembre 1832, par le cardinal Zurla, dans l'église des religieuses Dominicaines de Sainte-Catherine de Sienne à Montemagna-Napoli. Cette conversion fut due aux conseils et aux exhortations d'un autre fils de cette veuve, qui avait embrassé la religion catholique depuis 1825, et était entré dans l'ordre de Saint-Dominique sous le nom de frère Vincent. La veuve et ses deux fils ont eu pour marraine la princesse Lancellatti, et pour parrain le marquis Origo et M. Galanti. Le cardinal-vicaire leur a aussi administré la confirmation et les a admis à la sainte table.

CHOISEUL (la comtesse DE), née Johnson, renonça au protestantisme le 18 octobre 1817, entre les mains de l'abbé Carron. A la même époque plusieurs Anglais et Anglaises firent aussi abjuration en France.

CHOWNITZ (Julien), dit *Joseph Chovanetz*, qui, sous ce dernier nom, s'était fait une réputation dans la littérature et dans les journaux, se trouvait alors directeur d'un journal appelé *Poste accélérée d'Ulm*, ville où il faisait sa résidence. Cet écrivain, catholique de naissance, mais non plus de foi, embrassa tout à coup le rongisme avec une véhémence de zèle et de ferveur qui le plaça d'emblée parmi les colonnes du nouveau temple que Ronge venait d'élever au rationalisme prétendu religieux. Suivant ses propres aveux, c'était le désordre de ses mœurs qui, successivement et après de longs combats, l'avait transformé en ennemi de cette Eglise à laquelle son enfance, guidée par une mère éminemment chrétienne, et sa première adolescence, avaient été profondément dévouées. La philosophie de Hégel, puis celle de Bruno-Baner et de Feuerbach, l'avait peu à peu fait tomber dans les abîmes du *nihilisme*, ainsi qu'il le rapporte lui-même.

« Le désespoir, dit-il plus loin dans le récit qu'il fait de ses égarements et de sa conversion, saisit tout mon être moral ; l'abîme, le vide, qui désolaient mon cœur m'engloutirent tout entier; penser, examiner, savoir même, tout cela ne me donnait plus aucun repos : ainsi j'en revins à me précipiter dans le plaisir; je m'y plongeais comme un furieux, empressé d'en finir avec la vie ! »

« Toutefois, et en dépit de son scepticisme (c'est toujours lui qui parle), il éprouvait souvent une inexplicable impulsion, une sorte de violence morale qui le forçait d'entrer dans les églises catholiques : l'incrédule était souvent vu agenouillé aux pieds des autels. Certains appelaient cela de l'hypocrisie, mais ceux qui raisonnent ainsi ne connaissent pas le cœur humain. Tel se gonfle et fait parade d'une incrédulité orgueilleuse, qui, dans la solitude de sa demeure, éprouve, ne fût-ce que pendant quelques instants, des pensées de foi en Dieu et en son éternité : et alors quelque amer soupir se dégage malgré

lui de sa poitrine. » Chownitz venait de faire le pas décisif. Un pamphlet intitulé, *Une défection de Rome, lettre d'adieu à la hiérarchie*, inondait les librairies hétérodoxes de l'Allemagne, et l'apostat y avait acquis une gigantesque célébrité. Alors il se crut de force à prendre une attitude prépondérante dans la secte, en se faisant lui-même fondateur d'une communauté, dite *Eglise rongienne*. C'est ici qu'il faut spécialement s'attacher à ses récits, si l'on veut se faire une idée de ce qu'est une pareille Eglise. « Je ne suis pas, dit-il dans sa rétractation, homme à m'armer du ridicule lorsqu'il s'agit de combattre des faits ou des choses de quelque importance; mais, en vérité, quiconque a pu connaître le germano-catholicisme comme je le connais, ne pourra parler de lui qu'avec risée, et c'est encore le mode le plus doux de s'occuper de lui.

« Deux hommes s'étaient trouvés, puis quatre, puis cinq, qui, sous ma direction, consentirent à s'organiser en Eglise. Pour ma part, je prenais la chose au sérieux, bien que, de temps à autre, j'entendisse, comme le réformateur, au fond de ma conscience, une voix accusatrice me demandant si ce que j'entreprenais était juste et loyal, et s'il était bien possible que je comprisse mieux les choses que cette Eglise qui, depuis quinze cents ans, enseigne les hommes (*voy.* les écrits de Luther). Ces questions n'avaient pour moi rien qui pût m'intimider, et je continuais mon œuvre résolument, sans scrupule et sans remords. »

Nous ne pensons pas qu'il y ait rien à ajouter à cette courte esquisse du culte d'une Eglise germano-catholique, et du caractère des prêtres apostats qui la présidaient. Quant à M. Chownitz, ses yeux s'étaient dessillés, et, par une faveur signalée du ciel, lorsqu'il balançait encore entre le repentir du mal qu'il avait fait et la crainte des outrages qu'allaient lui prodiguer ses anciens patrons et ses amis, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit aux bords du tombeau. Alors se réveilla en lui, avec sa précédente foi, la crainte des jugements de Dieu, et bientôt il prit la ferme résolution de retourner au sein de la miséricordieuse Eglise. En effet, à peine convalescent, il se traîna à son bureau, et écrivit au vénérable curé Hirnichen, à Mayence. Il s'adressait à ce digne ministre de l'Eglise, parce que, plein de foi et de charité, celui-ci lui avait, quelques années auparavant, adressé, par la voie des journaux, une vive mais charitable correction. Ainsi, celui dont la juste sévérité l'avait châtié, devait être plus tard son sauveur, son guide et son ami le plus compatissant.

« J'avais, dit-il, d'excellentes raisons pour faire de ma résolution un profond mystère. *Je connaissais mes anciens adeptes, et je les savais capables de me faire payer cher ma conversion.* Déjà je les savais furieux de ce que, vers la fin de ma maladie, et pendant ma convalescence, je leur avais fermé ma porte et avais rompu tous mes rapports avec eux : mon départ pour Mayence devint le signal de leurs récriminations les plus injurieuses. »

« Telle est, remarque M. Chownitz, *la morale des catholiques allemands, telle est leur justice, telle est leur charité!* Tant qu'on leur appartient, on est un grand homme; si on les abandonne, ils vous jettent de la boue au visage; et ce sont ces gens-là qui se plaignent des publications de leurs adversaires; ils crient à la passion, à la haine, à la partialité des catholiques! Que mon exemple serve à les juger! Ils me devaient une trop funeste reconnaissance; car c'est moi qui ai fondé leur commune. Hélas! hélas! qu'il est vrai que qui sème du vent, recueille des tempêtes! »

M. Chownitz termine son opuscule en annonçant que le 30 août 1845 il eut l'ineffable bonheur de trouver grâce devant Dieu et son Eglise véritable. Après avoir prononcé la profession de foi décrétée par le saint concile de Trente, il reçut les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie des mains de M. le curé Hirnichen, dans son église paroissiale de Saint-Christophe.

I. — CHRÉTIEN (Florent), né à Orléans, en 1540, fils de Guillaume Chrétien, fut élevé dans la religion protestante. Henri Estienne lui donna des leçons de grec, et le mit en relation avec les érudits de son temps. Son génie et ses talents le firent choisir pour veiller à l'éducation de Henri de Navarre, depuis roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose. Il mourut catholique à Vendôme, en 1596.

II. — CHRETIEN II, duc régnant de Deux-Ponts, se convertit et se déclara catholique en 1758. (*Voy.* DEUX-PONTS.)

CHRETIENNE (Anne-Marie-). Le 20 juillet 1681, il se fit une fort grande cérémonie à Metz, pour le baptême d'une jeune juive. Le dauphin et la dauphine lui servirent de parrain et de marraine par l'intermédiaire de M. Bazin, intendant de la justice des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et frontière d'Allemagne et par celui de son épouse. La cérémonie eut lieu avec la plus grande pompe; et la néophyte reçut le nom de *Anne-Marie-Chrétienne*.

CHRISTIAN DE BRANDEBOURG (margrave), administrateur intrus de l'archevêché, avait été fait prisonnier de guerre à la prise de Magdebourg. Il fut conduit à Wolfenbüttel, puis à Ingolstadt, à Vienne et à Neustadt, où, un an après, il se réunit publiquement à l'Eglise catholique. Il exposa les motifs de cette conversion dans un écrit latin intitulé : *Miroir brandebourgeois de la vérité.* « Zélé luthérien, dit Menzel, et instruit à fond dans les dogmes de sa confession, ce n'était point par la persuasion d'autrui, mais uniquement par ses propres efforts à vouloir convaincre d'erreur les dogmes catholiques, qu'il était arrivé à se déclarer pour une religion que jusqu'alors il avait toujours tenue pour antichrétienne. Un petit livre du jésuite Elias Schiller, intitulé : *Fondement de la vérité catholique*, lui avait été donné en présent, avant qu'il sortît du quartier général; il l'avait lu pour passer le temps,

et dans l'espoir d'y trouver matière contre les enseignements catholiques, au sujet desquels il eut souvent des discussions pendant sa captivité. Le seul argument de cet opuscule, que l'Eglise, à qui a été promise la perpétuelle assistance de Dieu et du Saint-Esprit, n'a jamais pu cesser d'être la véritable, lui avait fait naître de si grandes difficultés, qu'il en tomba dans une profonde mélancolie. Alors il se souvint comment, durant le siége de Magdebourg, il avait prié Dieu de tout son cœur qu'il ne permît pas que le sang de tant de chrétiens fût répandu, ni tant d'âmes précipitées dans la perdition temporelle et éternelle, et comment enfin il avait demandé la délivrance de cette ville, comme la marque que Dieu avait pour agréable la troupe orthodoxe des *évangélistes*. Peu après arriva une ruine semblable à la ruine de Troie et de Jérusalem. Il ne présumait en porter aucun jugement ; mais la pensée lui vint d'elle-même que, par là, Dieu voulait lui faire entendre quelque chose. » Dans cette disposition, étant à Ingolstadt, il devint accessible aux exhortations d'un jésuite, le P. Stallhouse, qui lui présenta le jeune comte Tilly, gouverneur de la ville. Auparavant il avait une telle idée des Jésuites, qu'il eût mieux aimé, disait-il, avoir pour compagnon Satan lui-même ; maintenant, après avoir vaincu la première répugnance, il en aima d'autant plus cet homme aux manières prévenantes, qui parlait sur divers sujets avec intelligence et modération. Le discours étant venu sur la religion, le P. Stallhouse émit cette pensée : « Si l'Eglise catholique enseignait réellement ce que lui imputent les protestants, je serais le premier à l'abandonner. » Des évêques et de savants ecclésiastiques, qui le virent ensuite à Vienne et à Neustadt, achevèrent sa conversion. Quand il eut fait sa profession de foi, il reçut sa liberté comme prisonnier de guerre. Il demeura toutefois dans les pays héréditaires d'Autriche, dans un domaine qu'il acheta en Bohême, et où il mourut le 1er janvier 1665.

CHRISTINE, née le 8 décembre 1626, eut pour père Gustave-Adolphe, et pour mère Marie-Eléonore, princesse de Brandebourg. Elle n'avait que six ans, lorsqu'elle fut proclamée reine de Suède.

Quand, après la mort de Gustave Adolphe, elle fut proclamée reine par les Etats du royaume, un député de l'ordre des paysans demanda : « Quelle est cette fille de Gustave? nous ne la connaissons pas, et nous ne l'avons jamais vue. » Alors le grand maréchal alla la chercher dans ses appartements, la conduisit au milieu des députés ; et le questionneur, qui la fixa avec beaucoup d'attention, finit par dire : « Elle l'est, voici le nez et le front, voici les yeux de Gustave ; qu'elle soit notre reine ! »

Vers la fin de l'année 1653, le P. Mannerschied, confesseur de l'ambassadeur Pimentel, écrivit d'elle : « Sa taille est un peu au dessus de la moyenne, elle a le front large, les yeux grands et vifs, le regard très-agréable, un nez aquilin et une jolie petite bouche. »

Sa voix trahissait la femme, mais dans de certaines occasions elle sut lui donner la force de la voix mâle. Son regard était sérieux et pensif, mais les traits de sa figure changeaient facilement, selon les différentes impressions qu'elle ressentait, mais aussi elle conservait une dignité calme, même dans ses moments orageux ; elle disait elle-même que les grandes âmes doivent ressembler à la mer, dont le fond reste dans un repos éternel, quelque agités que soient les flots.

A son départ pour l'Allemagne, Gustave confia son éducation à sa sœur, la princesse Catherine, épouse du comte Palatin Jean Casimir ; il l'avait en outre vivement recommandée au grand chancelier Axel Oxenstierna. Elle-même dit dans sa biographie, qui est rédigée en forme d'une longue prière :

« Je sais de bonne source qu'on avait prédit au roi que je ne mourrais pas dans la religion dans laquelle je suis née, et que je devais tout quitter. Cela fit tant d'impresion sur lui, qu'il songea à tous les moyens possibles pour l'empêcher, et il croyait ne pouvoir mieux y parvenir qu'en me confiant exclusivement à des Suédois, et en défendant expressément qu'aucun catholique n'approchât de moi. Mais toi, ô Seigneur, qui fais échouer toutes les entreprises de la prudence humaine, et qui t'en sers dans des vues auxquelles rien ne résiste, tu as triomphé de tous ces obstacles qu'on opposait à ma félicité éternelle. » Ce ne furent probablement pas ses deux gouverneurs, les conseillers d'état Axel Banner et Gustave Horn, ni son précepteur, le docteur Jean Matthiæ, ministre de la cour du roi, et ensuite évêque à Strangnæs, qui l'instruisit durant l'espace de dix ans, qui posèrent dans son âme le germe des deux actes les plus importants de sa vie. Elle-même fait l'éloge de ce dernier, comme ayant été un homme intègre et ennemi de toute pédanterie, dont l'une de ses idées favorites fut la réunion des églises chrétiennes dissidentes. Et si, en parlant de la reine, elle dit : « Si l'on m'avait abandonnée à ma mère, elle m'aurait gâtée, puisqu'à côté de beaucoup de bonnes qualités, elle ne possédait cependant aucune de celles qu'il faut avoir pour bien gouverner, » elle trouva cependant occasion de se procurer des connaissances distinguées dans l'art si difficile de gouverner, dans les enseignements du grand chancelier Oxenstierna, qui était revenu d'Allemagne en 1636. Dans les institutions des Etats du royaume pour l'éducation de la jeune reine on lit : « Pour ce qui regarde les études de Sa Majesté, il faut qu'avant tout elle s'applique à l'art de gouverner l'Etat en souverain chrétien. Mais comme cet art s'acquiert plutôt par le temps et l'expérience que par les études du jeune âge, et que la vraie connaissance de Dieu et de son culte est le véritable fondement de tout le reste, le plus avantageux est que Sa Majesté soit particulièrement instruite de la parole de Dieu, des articles de foi et de la

morale chrétienne d'après des écrits adaptés à cet usage. Car, ce fondement une fois bien posé et convenablement affermi, le bâtiment qui lui sera superposé sera achevé d'autant plus vite et sera d'une durée plus sûre. » On y ajoute expressément que la jeune princesse devra être préservée des erreurs des papistes, comme de celles des calvinistes.

Avec ses talents distingués, un résultat brillant ne pouvait que difficilement manquer aux efforts de ses précepteurs ; car elle était douée d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit rare et pénétrant, d'un amour ardent pour les sciences, et d'un désir de s'instruire tellement insatiable que, dans la suite, l'excès de l'étude (elle ne voulait pas négliger les affaires de l'Etat) menaça sa santé. Elle parlait et écrivait, et cela en partie encore comme enfant, le suédois, le latin, l'allemand, le français et le hollandais, comme le prouvent ses lettres publiées dans la suite ; en outre elle comprenait le grec, un peu d'italien, et n'était même pas étrangère aux langues orientales. Dès l'âge de dix ans, elle possédait les éléments de différentes sciences, et étonnait souvent son précepteur par les observations qu'elle lui fit sur ses leçons ; à l'âge de dix-huit ans, elle lisait Thucydide et Polybe dans la langue originale, et savait aussi bien porter son jugement sur ces deux historiens que sur le contenu de la plupart des auteurs grecs et latins. Tacite était son auteur de prédilection ; elle appelait son Histoire un jeu d'échecs, parce qu'elle a besoin d'être lue avec beaucoup de réflexion ; elle savait facilement la traduire en français, et même, parmi les Pères de l'Eglise, dont elle avait lu plusieurs, elle s'en était choisi un, Grégoire de Nazianze, qu'elle préférait aux autres. D'après ce qui vient d'être dit, elle ne possédait pas seulement une science étendue et profonde, mais elle était également très-versée dans les beaux-arts ; il s'ensuivit que sa renommée se répandit bientôt au loin, et ceux qui s'approchèrent d'elle se convainquirent de la pénétration de son jugement, de son éloquence naturelle, de sa connaissance étendue des hommes, de son esprit brillant, et de la justesse et de la force de ses discours. C'est ici le lieu où un de ses aveux mérite d'être cité : « Je n'ai appris qu'un peu à danser et à monter à cheval ; en attendant je connais aussi les autres exercices corporels, et je sais assez bien me servir de presque toutes les armes et les manier sans instruction. »

C'est à sa louange qu'il faut dire que, malgré tout cela, elle conserva ce caractère particulier à la femme, qu'ordinairement les femmes savantes abandonnent, et dont l'absence rend leur société si rebutante ; car elle ne voulait pas passer pour savante ni pour avoir beaucoup lu, et à l'occasion de disputes entre des savants auxquelles elle assistait, elle ne s'en mêla jamais avec précipitation, mais à la fin seulement elle manifestait son opinion d'une manière nette et en peu de mots. A l'âge de deux ans, étant en compagnie avec son père, elle entendait tirer le canon à Colmar sans en être effrayée ; au contraire elle en manifesta sa joie ; depuis cette époque, le roi la prit avec lui pour assister aux revues de ses troupes, et partout elle manifesta un courage non équivoque dont elle fit preuve quand, à l'âge de sept ans, elle reçut des ambassadeurs, malgré la crainte qu'on avait qu'ils ne lui inspirassent de la frayeur par leurs barbes et leur extérieur sauvage. Par contre, elle avait une antipathie naturelle pour tout ce que font et disent les femmes ; on ne pouvait jamais parvenir à lui faire apprendre les travaux manuels de son sexe. Il n'y avait qu'une fille, nommée Ebba Sparre, distinguée par sa beauté incomparable et les lumières de son esprit, qui sût se maintenir dans sa faveur et sa confiance, même après qu'elle fut mariée ; et comme son père avait ordonné expressément de l'instruire parfaitement comme un prince, et de ne lui inspirer des qualités de son sexe que la décence et la modestie, elle devait nécessairement devenir telle que nous la dépeint l'envoyé français Chanut, témoin oculaire de sa vie : « La nature, dit-il ne lui refusa aucune des qualités qui feraient l'ornement d'un jeune prince ; elle est infatigable dans ses travaux à la campagne, et quand elle est à la chasse, elle passe bien dix heures de temps à cheval ; ni le froid ni la chaleur ne l'incommodent ; ses repas sont préparés sans art, simples et sans friandises. Personne en Suède ne sait aussi bien qu'elle atteindre avec une seule balle dans son arme un lièvre lancé. C'est sans contrainte qu'elle laisse faire à un cheval toutes les évolutions possibles, et elle est loin de s'en faire gloire. Elle s'entretient rarement avec les dames de sa cour, puisque les exercices auxquels elle se livre à la campagne, ou les soins des affaires d'Etat, la privent de leur commerce ; mais aussi les dames ne se rendent pas chez elle, si ce n'est à l'occasion d'une certaine espèce de réception, et même alors, après les premiers compliments, elle les laisse plantées dans un coin de l'appartement, et s'entretient avec les hommes. Se trouve-t-elle avec des personnes desquelles elle pense ne pas pouvoir apprendre beaucoup, alors elle rompt brusquement l'entretien, et ne dit pas un mot de plus qu'il ne faut. C'est pour cette raison que tous les officiers de sa cour lui parlent peu, et cependant ils l'aiment ; car, quelque peu qu'elle leur parle, elle le fait toujours avec douceur ; elle est très-bonne à leur égard, même beaucoup plus généreuse que ne le lui permettent les revenus de l'Etat. De temps à autre elle s'amuse à les railler d'une manière piquante, mais elle le fait avec beaucoup de grâce et sans amertume ; cependant il vaudrait peut-être mieux qu'elle s'en abstînt, puisque ceux qui ont été l'objet de ses railleries craignent toujours de perdre de leur considération. Toutefois cela n'arrive que rarement, puisque les affaires et l'étude ne lui laissent que peu de temps, aussi en est-elle avare, car à l'ordinaire elle ne dort

que cinq heures, et comme ce temps ne suffit pas pour réparer ses forces, elle est des fois dans la nécessité, surtout en été, de se reposer pendant une heure après table. Elle emploie si peu de temps à faire sa toilette, que cette affaire ne peut pas être comptée parmi ses occupations journalières. Dans un quart d'heure elle est habillée, et si l'on excepte les jours de grandes solennités, toute sa coiffure consiste en un peigne et un morceau de ruban. Cependant ses cheveux, qui pendent avec négligence, vont bien avec sa figure; mais ni au soleil, ni au vent ou à la pluie, ni en ville, ni à la campagne elle ne porte de coiffe ou de masque. Quand elle est à cheval, elle ne porte pas d'autre coiffure, pour se défendre contre l'intempérie de l'air, qu'un chapeau orné de plumes; et un étranger qui l'aurait vue à la chasse dans son habit hongrois et avec un petit collet à la façon des hommes, ne la prendrait jamais pour la reine. Sans doute cette insouciance est blâmable, surtout puisque sa santé pourrait en souffrir; mais elle ne considère rien comme en comparaison de son amour ardent pour l'honneur et la vertu; on peut dire que son ambition tend plus à illustrer son nom par un mérite extraordinaire que par des conquêtes, et qu'elle veut devoir sa gloire plutôt à elle-même qu'au courage de ses sujets. » De même Mannerschied rapporte: « J'ai remarqué des fois, en lui parlant, que sa main était couverte de taches d'encre qu'elle s'était faites en écrivant; j'ai aussi vu qu'elle portait du linge déchiré. Quand on lui fait observer de mieux faire attention sur elle-même, elle répond qu'il faut abandonner ce soin à des gens qui n'ont rien à faire. On sait que pendant dix-huit mois elle a dormi à peine trois heures chaque nuit; quand elle est levée, elle emploie cinq heures à la lecture de différents écrits. C'est un tourment pour elle d'assister à un festin public; mais si elle est seule, elle reste à peine une demi-heure à table. Elle ne boit que de l'eau; on ne lui a jamais entendu dire un mot sur la bonne ou mauvaise préparation de ses viandes; aussi elle ne s'occupe pas de la cuisine. J'ai souvent entendu dire d'elle qu'elle vivait sans chagrins et sans inquiétudes, et qu'elle ne connaissait rien en ce monde qui fût assez grand, assez pernicieux et assez dur pour troubler la tranquillité de son âme. Elle se vantait de ne pas craindre la mort plus qu'elle ne craint le sommeil. Au milieu de l'hiver, quand la mer est toute couverte de glace, elle se promène en traîneau à la campagne, et cela même pendant quatre à six heures de la nuit. » Quand, en 1652, elle inspectait la flotte qu'elle avait fait armer à Stockholm, elle se trouvait sur une petite planche étroite avec l'amiral Flemming; celui-ci tomba dans la mer en emportant dans sa chute et la planche et la reine, celle-ci y tomba de même, puisque l'amiral l'attira à lui en se tenant à son jupon, et elle avala beaucoup d'eau. Son écuyer, Antoine Steimberg, se précipita à sa suite, la prit par un bout de ses vêtements, et elle fut bientôt sauvée. A cette occasion elle conserva tant de présence d'esprit, qu'elle songea de suite à sauver l'amiral, qui la tenait toujours encore par ses vêtements; elle le loua d'avoir sauvé sa vie par ce moyen, et ne voulut ni prendre de médecine, ni se mettre au lit; au contraire elle mangea publiquement et raconta cette aventure avec beaucoup de plaisir.

On fait honneur à son désir de s'instruire et à sa générosité d'avoir appelé à sa cour les plus grands savants de son temps, comme un Grotius, un Freinsheim, un Vossius, un Heinsius, un Descartes, un Conring, un Bochart, un Huet, un Salmasius, etc.

On ne peut douter que, dans les premières années de son règne, elle n'ait été sincèrement attachée à l'Eglise évangelico-luthérienne; car en 1651 elle écrivit au duc d'Orléans: « Si notre religion n'avait pas d'autre avantage que celui d'être libre de l'ambition et de la dissolution des ecclésiastiques, cela ne serait déjà pas la moindre de nos consolations de voir que nos sujets et nos provinces jouissent d'autant plus de repos, qu'ils sont sans évêques et sans cardinaux, tandis qu'on nous assure que tous vos troubles et tous vos événements malheureux ne proviennent que des partis et des intrigues antichrétiennes de ces gens qui devraient préférer leurs églises et leurs fonctions aux dignités et aux négociations astucieuses de la cour, si toutefois il est vrai, comme ils le disent, qu'ils sont les serviteurs de Dieu et que leur vocation est toute apostolique. » Elle était même résolue, vers ce temps, d'ériger dans l'intérêt de l'Eglise évangélique, une Société théologique en Allemagne, qui devait s'occuper de la réunion des confessions protestantes. Le prêtre catholique Mannerschied, rapporte: « Il ne manque rien à cette admirable reine que la vraie religion, mais, malgré les nombreux entretiens que j'ai eus avec elle, je n'ai pu l'y engager; elle est liée par les lois fondamentales de l'Etat, dont elle ne pourrait plus être reine, si elle changeait de religion. »

« Quand l'évêque Godeau lui exprimait par écrit le vœu de sa conversion, elle lui répondit, en 1652, qu'il lui demandait l'impossible, en y ajoutant: « La principale occupation de ma raison consistait toujours « dans l'examen de la vérité, et je ne puis « me changer sans m'éloigner du but que je « m'étais constamment proposé. Depuis « longtemps je suis convaincue que ce que « je crois est ce que l'on doit croire. Il me « convient plutôt à moi de souhaiter qu'ou« tre les belles lumières qui éclairent votre « âme, vous acquériez aussi celles que je « possède sous ce rapport. »

« Quand le bruit se répandit que le landgrave Frédéric de Hesse-Cassel (mort en 1645), voulait passer à Eschwege du côté des catholiques, Christine chercha à l'en détourner, quoique plutôt par des motifs de réputation, que par des raisons tirées de la religion. » Chanut lui rend aussi le même témoignage en 1648. « S'il est permis de juger de l'intérieur d'après les apparences

extérieures, elle a de hautes idées de la Divinité et est sincèrement dévouée au christianisme. Elle n'approuve pas qu'à l'occasion des entretiens ordinaires sur les sciences, on abandonne la doctrine sur la grâce pour philosopher en bon païen, et elle regarde pour des rêveries ce qui n'est pas conforme à l'Evangile. Elle ne dispute pas avec aigreur sur les points controversés entre les évangélistes et les catholiques romains; il paraît qu'elle se soucie moins de se faire instruire de ces controverses que des objections que font les philosophes, les païens et les juifs. Sa dévotion envers Dieu se montre dans la confiance qu'elle met en sa protection plus qu'en toute autre chose : au reste elle n'est pas trop consciencieuse, et ne donne pas lieu à croire à une dévotion cérémonielle forcée. Rien n'est plus présent à son esprit que l'amour incroyable d'une haute vertu, qui fait toute sa joie et tout son bonheur. » Dans la biographie qu'elle a faite d'elle-même, elle lui dit : « Je me serais certainement mariée si je n'avais pas ressenti en moi la force que vous m'avez donnée de renoncer aux plaisirs de l'amour. Je naquis dans des circonstances si favorables, que, parmi tous les hommes, j'aurais pu choisir celui qui m'aurait le mieux convenu, et chacun auquel j'aurais voulu donner ma main se serait senti heureux. Aussi je comprenais trop bien mes avantages pour ne pas avoir su m'en servir. Si j'avais ressenti en moi la moindre faiblesse, alors j'aurais pu, comme bien d'autres, me marier pour me réjouir et goûter tous les avantages de ma position. Mais si cela avait été un besoin pour moi, je n'aurais pas été animée d'une antipathie invincible contre le mariage dont j'ai donné des preuves si éclatantes. » En effet, elle repoussa une foule de propositions de mariage.

« Il est incroyable, dit Chanut, quelle puissance elle exerce sur son conseil, car à sa personne de reine elle joint encore les agréments, la confiance, les bienfaits et la force de la persuasion à un tel point, que les conseillers d'Etat, dans leurs assemblées, s'étonnent eux-mêmes souvent du pouvoir qu'elle exerce sur leurs opinions. Il y en a qui attribuent cette grande soumission, que les officiers de l'Etat lui témoignent, aux égards qu'on a pour les femmes, et s'imaginent que le penchant secret de la nature et la condescendance qu'on a pour son sexe les soumettent à sa volonté sans qu'ils s'en aperçoivent. Mais si l'on veut avouer la vérité, sa grande autorité résulte de ses bonnes qualités, et on dit qu'un roi qui posséderait les mêmes vertus jouirait d'un pouvoir absolu dans son conseil. Elle ordonne tout elle-même, sans l'avis d'aucun ministre ; son temps est journellement partagé entre les sciences et les affaires d'Etat ; quant à sa toilette, elle ne s'en occupe nullement, et elle n'est femme sous aucun rapport... Des fois il lui plaît de parler, comme les stoïciens, de cette sublimité de la vertu qui fait notre plus grand bonheur en cette vie. Elle parle avec une force admirable sur cette matière. Si elle s'en entretient avec des personnes qui sont dans son intimité, et qu'elle vienne à parler de la véritable appréciation de toutes les choses humaines, c'est alors qu'on voit avec un plaisir immense comme elle jette sa couronne à ses pieds, en proclamant ouvertement que la vertu est le seul bien après lequel tous les hommes, sans exception, doivent aspirer, sans égard pour leur condition. Mais, malgré cet aveu, elle n'oublie pas longtemps qu'elle est reine ; elle reprend de suite sa couronne, en reconnaît l'importance, et regarde le bon emploi de son autorité comme le premier degré pour arriver à la vertu. » A ce sujet, Mannerschied est encore plus explicite : « La reine consacre le matin aux affaires de l'Etat et assiste régulièrement à son conseil. J'ai vu qu'un jour où elle s'était fait faire une saignée, elle avait convoqué son conseil, auquel elle assista pendant près de cinq heures. Une autre fois, quoique souffrante de la fièvre pendant quatre semaines, elle ne laissa pas pour cela de s'occuper des affaires de l'Etat. Elle dit que Dieu lui a confié le gouvernement de son royaume, et qu'elle voulait l'administrer de son mieux, et que si elle ne devait pas toujours y réussir, elle aurait cependant la consolation de n'avoir rien à se reprocher. Toutes les affaires publiques passent par ses mains, elle les règle toute seule et les termine. Les envoyés et les ministres étrangers ne traitent qu'avec elle seule, sans l'intervention d'un secrétaire d'Etat, et si, à l'occasion d'audience publique, les premiers lui adressent des harangues, elle seule leur répond. Il est incroyable, et cependant, je le vois journellement de mes yeux, comme ces grands capitaines, ces Suédois, au nom et par les armes desquels toute l'Allemagne tremblait, restent muets et pleins de respect devant leur reine. Elle prend connaissance de tout ce qui regarde le gouvernement, et a lu tous les traités qui y ont rapport, malgré leur nombre et leur étendue. Elle aime toutes les nations, puisqu'elle estime la vertu partout où elle se trouve.

« Dans les conversations ordinaires elle est si familière qu'on ne la prendrait pas même pour une dame de qualité, encore moins pour une reine. Elle adresse la parole la première aux personnes avec lesquelles elle veut s'entretenir, elle les prend par la main, les harcèle par des paroles piquantes, rit et plaisante avec une entière franchise : mais en même temps elle inspire tant de respect que dans sa présence on est comme un enfant.

« S'occupe-t-elle de choses sérieuses, alors elle prend un air majestueux qui en impose même aux plus hardis. Je l'ai vue, au moment d'une conversation intime, passer à l'attitude sérieuse qui convient à la majesté royale, tellement que je ne pouvais croire à mes yeux même. M. Pimentel, qui cependant la voit journellement, avoue que, quand il s'entretient avec elle de choses importantes, elle est toute différente d'elle-même et qu'on peut à peine la reconnaître. Elle montre la

force de son jugement dans les dépêches qu'elle ordonne, et à l'occasion desquelles elle est si jalouse de son autorité, qu'elle ne se sert du secours de personne. Elle occupe je ne sais combien de secrétaires qui peuvent à peine écrire toutes les lettres qu'elle leur dicte, et qu'elle parcourt ensuite pour les corriger. Elle est tellement généreuse, que, s'il est permis de dire qu'elle n'observe pas de mesure en quelques points, cela ne regarde que les présents qu'elle prodigue. Elle observe religieusement les lois de la justice. C'est pour cela qu'elle dit qu'elle n'avait que très-rarement fait grâce à des criminels qui avaient mérité la mort, quoiqu'elle n'ait jamais condamné quelqu'un à la mort sans verser des larmes. Sa bonté égale ses autres vertus, comme tous les étrangers le savent, puisqu'il n'y en a aucun qui arrive à sa cour, qui ne soit reçu d'une manière très-gracieuse. » Elle avait reçu une éducation mâle et forte, fait des études d'homme, et connaissait les Pères de l'Eglise. « Son esprit est tout à fait extraordinaire, écrivait Naudé à Gassendi ; elle a tout vu, elle a tout lu, elle sait tout. » Elle montra la même aptitude pour les affaires du gouvernement. En 1644, elle se chargea de l'administration, joua le premier rôle dans le Nord ; la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre recherchèrent son alliance. Elle correspondit avec plusieurs savants et en appela d'autres à sa cour, comme Descartes, par exemple.

Le monde fut bien étonné quand, le 16 juin 1654, cette reine si forte et si savante déposa la couronne de Suède et la remit à son oncle, le comte palatin, Charles-Gustave.

« Je pense, écrivit-elle, que jamais les femmes ne devraient régner, et j'en suis tellement convaincue que, si je m'étais mariée, j'aurais bien certainement exclu mes filles du droit de succession, car j'aurais sans doute plus aimé mon royaume que mes enfants. Il est, en effet, presque impossible à une femme de remplir dignement les devoirs de la couronne, soit qu'elle gouverne en son nom, soit qu'elle se trouve chargée de la régence ; sa pusillanimité, sa faiblesse d'esprit et de corps la rendent également impropre au gouvernement. » Entre autres la reine répondit à Chanut, qui, à cette occasion, lui avait recommandé beaucoup de prudence : « Je sais que peu de personnes approuveront ma détermination, mais je suis persuadée que vous vous trouvez dans ce petit nombre. Les autres ne connaissent pas mon caractère et ne sont pas à même d'apprécier mes motifs, puisque jamais je ne m'en suis ouverte qu'à vous et à un second ami, dont l'élévation et la noblesse d'âme me permettent d'attendre un jugement semblable au vôtre. » Un peu plus tard, elle dit avoir été principalement poussée à renoncer à la couronne par inclination pour l'Eglise catholique. A cette époque, son dégoût des affaires était parvenu au suprême degré, car, lorsqu'en présence du prince Charles, deux secrétaires étaient venus soumettre quelques actes à sa signature, elle dit croire, en voyant ces gens apercevoir le démon, et qu'elle ne tarderait pas à céder sous peu le gouvernement à celui qui posséderait assez de force et de capacité pour bien s'en acquitter, vu que la Suède avait en outre besoin d'un souverain qui pût aussi se mettre à la tête de ses armées. Elle persista avec énergie dans son projet, sans égard aux vives représentations d'Oxenstierna, qui lui prédit d'amers regrets; malgré les instances réitérées de son successeur même, qui employa tout pour l'en détourner ; et quoique les Etats l'eussent conjurée, et que sa mère, dont peu de semaines avant elle avait pris congé, lui eût fait les plus sérieuses remontrances pour l'engager à revenir de sa détermination.

Déjà en ce temps le clergé répandit parmi le peuple le bruit que cette princesse allait embrasser le catholicisme en pays étranger, ce qui fit émettre dans le tiers-état l'opinion qu'il fallait la forcer à dépenser ses revenus en Suède. Elle passa cinq jours à Stockholm, et se dirigea non vers l'Allemagne, ainsi qu'elle se l'était d'abord proposé, mais vers le Danemark. A cette époque ce royaume se trouvait séparé de la Suède par un petit ruisseau, elle le sauta avec un plaisir indicible, en s'écriant : « Me voilà enfin libre et hors de la Suède, où je ne compte plus jamais retourner. »

Cette abdication de Christine étonna l'univers. Mais le monde fut étonné bien plus encore, lorsque, l'année suivante, il vit cette reine du Nord, cette fille unique de Gustave-Adolphe, cette papesse luthérienne de la Scandinavie, professer publiquement la foi catholique à Inspruck dans le Tyrol, entre les mains d'un ancien luthérien d'Hambourg, converti comme elle, Luc Holstenius, alors prélat romain, et envoyé au-devant d'elle par le pape Alexandre VII. Ce qui n'étonnera pas moins, ce sont les principaux motifs qui la ramenèrent au catholicisme : ce furent précisément ceux qui en éloignent le vulgaire des protestants ; le célibat religieux, l'autorité du pape. Elle était âgée de neuf ans, lorsqu'on lui donna pour la première fois une exposition des dogmes de l'Eglise catholique, et qu'on lui apprit entre autres que dans cette Eglise le célibat était regardé comme méritoire : « Ah ! s'écria-t-elle, que cela est beau ; je veux embrasser cette religion. » On lui reprocha sévèrement cette pensée ; mais elle y persévéra avec d'autant plus de constance. D'autres impressions semblables vinrent plus tard encore la frapper : « Quand on est catholique, dit-elle, on a la consolation de croire ce que tant de nobles esprits ont cru pendant seize siècles ; on possède la gloire d'appartenir à une religion qui est confirmée par un million de miracles et par des millions de martyrs ; une religion enfin, ajoutait-elle, qui a produit tant de vierges admirables qui ont triomphé des faiblesses de leur sexe, et se sont consacrées à Dieu. » La constitution de la Suède repose sur le luthéranisme, qui était dès lors imposé à Christine comme une nécessité ; elle résolut de secouer le joug, et

s'en sépara spontanément; elle se sentait irrévocablement attirée vers une autre religion dont elle n'avait encore qu'une connaissance imparfaite. « Ce qui lui paraissait surtout une institution admirablement appropriée à la bonté de Dieu, observe le protestant Ranke, c'était l'unité de l'Eglise dans la papauté. Elle s'abandonnait de jour en jour à cette croyance avec plus de résolution; on eût dit qu'elle satisfaisait par là à ce besoin de dévouement qui est dans la nature de la femme. »

Christine employa pour se rapprocher de l'Eglise une ruse singulière. Le premier à qui elle donna connaissance de ses dispositions fut un jésuite, Antoine Macedo, confesseur de l'ambassadeur portugais Pinto Pereira. Cet ambassadeur, ne parlant d'autre langue que la portugaise, employait son confesseur comme interprète. Un des grands plaisirs de la reine, c'était de faire tomber la conversation avec l'interprète sur des controverses religieuses, dans les audiences qu'elle donnait à l'ambassadeur, pendant que celui-ci croyait qu'elle traitait des affaires de l'Etat, et de confier son plus intime secret à un tiers, Macedo, en présence d'un autre tiers qui n'y comprenait rien. Macedo disparut subitement de Stockolm. La reine fit semblant de le faire chercher; mais elle-même l'avait envoyé à Rome pour communiquer directement au général des Jésuites ses intentions, et lui demander quelques membres de son ordre. Ceux-ci arrivèrent à Stockolm au mois de février 1652. Ils se firent présenter comme des gentilshommes italiens en voyage, et furent invités à la table de la reine. Elle devina sur-le-champ qui ils étaient. Lorsqu'ils entrèrent devant elle dans la salle à manger, elle dit tout bas à l'un d'eux : « Vous avez peut-être des lettres pour moi? » Il répondit oui, sans se détourner. Elle lui recommanda de ne parler avec personne, et envoya après dîner le serviteur en qui elle avait le plus confiance chercher les lettres : et le lendemain elle fit conduire les Jésuites eux-mêmes, sous le plus profond secret, dans le palais. Ainsi, dans le palais royal de Gustave-Adolphe, des envoyés de Rome se réunirent avec la fille de ce monarque, le plus zélé défenseur du protestantisme, pour traiter avec elle de sa conversion à l'Eglise catholique!

La reine parla à ces Pères des obstacles qu'elle rencontrerait à effectuer sa conversion, dans le cas où elle se déciderait. Ces obstacles parurent quelquefois insurmontables; et un jour, lorsqu'elle revit les Jésuites, elle leur déclara qu'ils pouvaient s'en retourner, que sa conversion était inexécutable, qu'il lui serait toujours très-difficile de devenir complétement catholique de cœur. Les Pères furent stupéfaits : ils employèrent tous les moyens pour la maintenir dans ses résolutions, ils lui représentèrent Dieu et l'éternité, et déclarèrent que ses doutes étaient une tentation. Ce qui caractérise très-bien Christine, c'est que, dans ce moment-là même, elle était beaucoup plus déterminée que jamais. « Que diriez-vous, reprit-elle, subitement, si j'étais plus près de devenir catholique que vous ne le pensez?»—« Je ne puis décrire le sentiment que nous éprouvâmes, dit le Jésuite auteur de cette relation; nous crûmes que nous ressuscitions d'entre les morts. » La reine demanda si le pape ne pourrait pas lui donner l'autorisation de communier une fois tous les ans selon le rite luthérien : — Nous répondîmes : Non. « Alors, dit-elle, il n'y a aucun remède; il faut abdiquer la couronne. »

Après avoir volontairement renoncé au trône en 1654, à l'âge de vingt ans, Christine traversa l'Allemagne. Elle arriva à Hambourg en juillet 1654; une lettre du pape Alexandre VII, en date du 10 octobre 1655, la pressa vivement de se rendre à Rome où, à la suite de l'allocution prononcée par le légat, à l'occasion de cette profession de foi, était lu le bref du pape qui lui confia les pouvoirs nécessaires pour terminer cette affaire. Il y est dit que Christine, née de parents acatholiques, a été instruite et élevée dans l'hérésie, mais que depuis, éclairée de Dieu, et reconnaissant la vérité, elle désire renoncer entièrement à l'erreur et se voir, avec l'aide de la bénédiction divine, reçue dans le sein de l'Eglise catholique. Dans ce même document se trouve encore cette injonction : « Nous voulons néanmoins qu'un notaire assermenté assiste à la conclusion de cet acte. » Puis, à l'adresse du légat, est ajouté : « Nous déclarons en outre qu'à défaut même de tout autre témoin, créance pleine et entière soit accordée à votre attestation. » Dans la profession de foi de la reine sont, entre autres, insérées ces paroles : « Je crois fermement et j'admets la doctrine, la discipline et les constitutions des saints apôtres et de l'Eglise catholique, quoiqu'elles ne se trouvent pas toutes consignées en termes exprès dans la Bible, et j'entends les saintes Ecritures dans le sens adopté par l'Eglise qui a eu jusqu'à présent, a encore actuellement, et conservera dans la suite, en vertu des ordres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le pouvoir de discerner la véritable interprétation; je reçois également et sans la moindre restriction les commentaires que les saints Pères nous ont donnés de ces mêmes Ecritures..... et je regarde la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, comme la mère et la maîtresse de toutes les autres églises et m'engage à une soumission absolue envers l'évêque de Rome, que je reconnais successeur de saint Pierre, prince des apôtres et vicaire de Notre-Seigneur-Jésus-Christ... En même temps je renonce à toutes les maximes et à toutes les opinions, de quelque nom et de quelque considération qu'elles s'affublent; je rejette, maudis et anathématise toutes les sectes, erreurs et schismes que jusqu'à ce jour a rejetés, maudits et anathématisés le catholicisme. » Dans la formule d'absolution accordée à la reine après son abjuration, se trouve cette prière : « Reçois, ô Dieu éternel, avec ton infinie bonté et selon l'étendue de ta miséricorde, cette brebis qui par ta toute-puissance vient d'être arrachée à la gueule des

loups dévorants ; réunis-la au bercail de tes fidèles pour que, préservée de toute atteinte nuisible du mauvais esprit, elle soit à même de réjouir par son retour la sainte Eglise, dont la tendresse maternelle se félicite d'avoir retrouvé cette enfant égarée... Regarde d'un œil compatissant ta servante, afin que les erreurs dans lesquelles l'avait réduite l'astuce du démon lui soient remises par la vertu de ta grâce, et que, soutenue par la connaissance de tes vérités, elle reste incorporée dans la communion de ta sainte Eglise. » Dans l'absolution, le légat délia la nouvelle convertie de toute excommunication ainsi que des censures et des peines spirituelles qu'elle aurait pu avoir encourues.

De Hambourg, la reine passa à Munster, où elle s'entretint confidentiellement avec les Jésuites, et se rendit à Anvers. Elle y reçut la visite de plusieurs grands personnages, et dans ces occasions elle exigea d'être traitée avec les égards dus à son caractère royal. A La Haye, elle vit aussi l'ambassadeur français Chanut.

Le 23 décembre 1654 Christine fit son entrée solennelle à Bruxelles, et le lendemain eut lieu l'importante démarche de cette ancienne reine, à laquelle le pape Innocent X avait maintenu ce titre dans la bulle par laquelle il rejetait le traité de paix de Westphalie. Ce fut dans le palais archiépiscopal qu'elle fit sa profession de foi catholique, en présence du P. Guèmes, dominicain, qui d'abord secrétaire d'ambassade en Suède sous Pimentel, puis, chargé pendant un an de la correspondance des employés de la cour, avait repris le 1er novembre 1650 son habit monastique. L'archiduc, le comte de Fuehsaldagna, le comte Montecuculli, et le secrétaire d'Etat Navarra apposèrent leur signature à l'acte d'abjuration qu'avaient déjà signé Christine et le révérend Père. Plus tard, au 3 novembre 1655, elle renouvela publiquement sa profession de foi dans la cathédrale d'Inspruck, en présence de Luc Holstenius, Hambourgeois de naissance qui, converti peu avant elle et déjà avantageusement connu pour son esprit de prosélytisme, fut jugé très propre à cette affaire. Il était protonotaire apostolique, chanoine de l'église de Saint-Pierre, et inspecteur de la bibliothèque du Vatican à Rome.

On raconte que, dans l'une de ses excursions lointaines, elle sortit de sa litière dès qu'elle aperçut la tour de l'église de Lorette, et qu'après plusieurs génuflexions elle franchit à pied toute la distance qui la séparait encore de la sainte chapelle. Un écrivain (Parival, *Hist. du siècle de Fer*, t. II, 384), en rapportant ce fait, s'écrie : « Qu'il est étonnant de voir une jeune reine quitter le nord pour embrasser une religion que les armes de son père avaient tant opprimée ! » Le 19 décembre, Christine fit son entrée à Rome ; elle annonça en ces termes sa conversion au roi Charles-Gustave, son successeur : « Je suis heureusement arrivée ici, où j'ai trouvé la permission et l'ordre de Sa Sainteté pour me déclarer ce que je suis depuis longtemps. » Elle se soumit, suivant l'usage en vigueur, à l'humble cérémonial du baisement de la mule du pape, et fut, sous le prénom d'Alexandrine, confirmée par Alexandre VII. Le clergé suédois lui vit de très-mauvais œil prendre le prénom d'Alexandrine, et lui reprocha formellement quelque temps après d'avoir renoncé à celui d'Augusta, qui, par une légère transposition de syllabes, lui rappelait le nom de son père, pour l'échanger contre celui du pape.

Christine devait nécessairement déplaire aux protestants, dont elle avait quitté la communion. Dans la suite, on lui reprocha d'avoir, déjà quelques années avant son abdication, été catholique en secret ; on ajouta même, d'après quelques renseignements, qu'en le devenant elle avait accompli le vœu que, dans une maladie, elle fit à Dieu d'embrasser cette religion s'il lui rendait la santé.

Le pape ne pouvait et ne voulait pas cacher la joie que lui causa la conversion de la fille de Gustave-Adolphe ; on comprend facilement que la majorité des catholiques partagea sa satisfaction, et qu'elle poussa des cris d'allégresse.

En avançant en âge, Christine n'avait plus trouvé assez de repos et de consolation dans sa croyance, et, à la suite de quelques conférences avec les catholiques, elle se sentit naître des doutes que les plus habiles luthériens n'auraient pu résoudre, ni de vive voix, ni par leurs écrits. Plus tard, au rapport même de cette princesse, elle répondit à l'un des plus éloquents prédicateurs de la cour de Suède, qui lui demandait la raison de sa conversion, qu'il devait l'attribuer à ses sermons ; qu'elle n'avait jamais été luthérienne zélée, et qu'au moment où elle ambitionna la couronne de la Pologne, elle avait fait entendre par le nonce apostolique que jamais elle n'aurait quitté le trône de Suède si ce royaume avait été catholique ou aurait pu le devenir.

Dans les *Mémoires de sa vie* dédiés à Dieu, et dans lesquelles elle se juge avec une remarquable impartialité, nous trouvons, parmi les sentences tracées de sa propre main, les déclarations suivantes : « Dieu fait connaître sa volonté par le seul intermédiaire de l'Eglise catholique, hors laquelle il n'y a pas de salut, et à laquelle est due une soumission aveugle et illimitée. Il n'y a de vrais chrétiens que ceux qui sont soudés à la chaîne non interrompue des papes, depuis saint Pierre jusqu'à Innocent XI, et l'on est en droit de contester ce titre à tous ceux qui ne croient point à ce chef visible de l'Eglise que Dieu a confirmé d'une manière si étonnante par le si grand nombre de miracles, de conciles, et autres choses mémorables, qu'on ne peut, à moins de renoncer à la saine raison, révoquer en doute l'accomplissement des paroles qui lui assurent le triomphe sur toutes les tentatives de l'enfer. Dieu veut que le gouvernement de son Eglise soit monarchique ; il a cédé son infaillibilité au pape, et non aux conciles ; le pape est tout

sans eux, ils ne sont rien sans lui, et ce n'est qu'à Dieu seul qu'il doit compte de ses actions. Tous les souverains, rois et empereurs, doivent au pape vénération, obéissance, assistance et hommage, comme au remplaçant du Dieu, dont ils ont reçu leur pouvoir et leur dignité. L'invocation que nous adressons à la mère de Dieu, aux anges et aux saints, est aussi raisonnable que l'est peu la grossière injure que les protestants profèrent contre cette vénération. Nous louons Dieu en ses saints, nous le remercions pour tous les mérites et les bienfaits dont il les a ornés, pour la vertu et la gloire dont il les a couronnés. Nous nous efforçons d'imiter courageusement leur exemple, et nous demandons à Dieu de vouloir bien agréer la médiation qu'ils offrent en notre faveur à son infinie majesté, et c'est ainsi qu'en eux nous adorons Dieu comme l'unique source de toute grâce, qui les fortifia de toutes les vertus qu'ils pratiquèrent, et de tout prodige qu'ils exécutèrent à sa gloire..... Selon moi, la difficulté de la confession ne consiste pas dans l'aveu des fautes commises, puisqu'on ne doit pas rougir de dire ce qu'on n'eut pas honte de faire ; mais ce qu'il y a de pénible, c'est de condamner sincèrement ses passions et ses désirs déréglés, et d'y renoncer pour toujours..... On n'est tenu qu'à une déclaration franche et loyale de toutes ses mauvaises pensées, paroles et actions. »

Christine s'occupa en outre avec le plus grand zèle de la propagation de la foi catholique dans les pays qui en interdisaient le culte, tels que le Danemark, Hambourg et la Suède ; pour parvenir à son but, elle sollicita plus d'une fois l'aide de cours puissantes. Lorsqu'en 1660 elle manifesta l'intention de revenir en son pays et d'y reprendre la couronne, les Etats se déclarèrent instruits de l'engagement par lequel elle avait flatté le pape de convertir toute la Suède au catholicisme. Cette entreprise, qui échoua près de la multitude, eut plus de succès chez quelques particuliers. A Hambourg, elle gagna Pierre Lambécius, et le célèbre Dacier lui écrivit en 1678 : « J'espère et je désire que la lecture des écrivains sacrés, pour peu que vous les consultiez sans prévention, vous convaincra qu'environ quinze cents ans avant que Luther et Calvin aient renié la vérité, toutes les personnes distinguées par leur science et leur dignité étaient aussi catholiques que nous le sommes encore tous à présent à Rome, et que l'est la majorité et la plus sensée partie en France. » Christine parut se plaire plus spécialement à faire des prosélytes parmi les Suédois. Elle vit entre autres son exemple suivi par Barislon, son secrétaire. Lorsqu'il se trouvait une fois en sa charge à Stockholm, le roi refusa de le recevoir en audience jusqu'à ce qu'il eût affirmé par serment qu'il n'était pas catholique romain, Christine lui écrivit alors : « L'honneur et la vie sont deux choses qui, à mon avis, méritent qu'on en prenne soin ; si vous deviez renier ou cacher votre religion, vous ne sauveriez ni l'un ni l'autre en vous présentant devant moi ; vous devez vivre et mourir catholique ; si vous ne le faites pas, vous vous rendez indigne de moi..... Revenez, mais sans avoir de vilenie ou de lâcheté à vous reprocher, et fournissez-moi des preuves que vous avez vécu en bon catholique et que vous en avez rempli toutes les obligations. Si vous revenez de cette manière, je vous recevrai avec joie et bienveillance ; dût-il ne me rester qu'une croûte de pain, je la partagerai avec vous et je mourrai plutôt que de vous priver de mon assistance..... Si, au contraire, vous manquez à ce devoir, qui doit vous être plus cher que la vie, ne vous présentez plus jamais devant moi ; soyez persuadé que je ne laisserai pas cette lâcheté impunie, et dussiez-vous vous réfugier jusqu'entre les bras du roi de Suède, son pouvoir ne vous garantira pas l'existence. »

En 1667 l'élection de Clément IX, avec lequel elle avait eu des relations amicales lorsqu'il n'était encore que cardinal, lui causa une grande joie. Elle se trouvait précisément à Hambourg lorsque lui parvint cette nouvelle, et elle organisa des fêtes magnifiques, commanda des feux d'artifice, illumina son palais et le décora du nom et des armes du pape ; elle y fit même représenter l'Eglise terrassant l'Hérésie. Cette démonstration irrita le peuple, auquel elle avait fait distribuer du vin ; il s'ameuta, lui cassa les vitres et voulut s'emparer du château, que ses domestiques défendirent à coups de feu. Les assaillants, en voyant quelques-uns des leurs tués et beaucoup de blessés, devinrent si exaspérés, que la reine ne parvint qu'à grand'peine à se soustraire à leur fureur et à gagner, par une porte dérobée, la demeure du résident de Suède ; plus tard elle fit distribuer deux mille écus aux victimes de cette échaufourrée, qu'elle attribua à l'instigation des pasteurs de Hambourg.

Après sa conversion, Christine continua de s'adonner assidûment à ses études scientifiques, pricipalement à des expériences chimiques ; et de fortes sommes y passèrent, surtout à Hambourg. Elle engagea le célèbre Spanheim à composer son immortel ouvrage sur l'utilité et l'excellence des monnaies antiques. En général, soit à Rome, soit dans le reste de l'Italie, tout homme érudit devint l'objet de ses attentions, et l'Académie pastorale fut créée sous ses auspices par quatorze personnes qui, pour leurs séances ordinaires, se réunirent dans son palais.

Elle disait : « La félicité de mon père aurait été parfaite si, au lieu de mourir pour la défense de l'hérésie, il s'était sacrifié pour l'antique religion de ses ancêtres. » Elle ajoutait néanmoins que peut-être, dans ses derniers moments, Dieu l'avait converti et reçu en grâce ; puis elle rapportait qu'on avait prédit à son père qu'elle quitterait un jour sa religion et son trône, et que par ce motif il ne l'avait confiée qu'à des Suédois et for-

mellement ordonné l'éloignement de tout catholique romain.

Des témoins oculaires, qui ne ménagent aucun de ses défauts, la louent nommément sur sa pureté, et il lui est non-moins honorable d'être à l'abri du moindre reproche d'intempérance, d'avoir constamment brusqué les flatteurs et de n'avoir jamais cherché à tirer parti de ses connaissances et de son esprit. Elle assaisonnait ses discours d'expressions fines et ingénieuses qui lui permirent de tourner facilement en dérision les sophismes des savants et la présomptueuse suffisance de leur philologie.

Son existence fut souvent empoisonnée par les calomnies et les attaques des écrivains : immédiatement après sa conversion, ils la raillèrent en répandant le bruit qu'elle s'était réservée près du pape l'autorisation de lire tous les ouvrages défendus. En 1667, elle écrivit à Bourdelot : « Autant que personne j'affectionne les belles actions ; mais je n'aime pas les panégyriques, je me sens plus d'inclination pour les satires, puisque je lis avec plaisir celles qui sont à mon adresse, et le nombre, grâce à Dieu, en est assez considérable ; de cette manière je me distrais à mes propres frais, après m'être si longtemps divertie aux dépens des autres. Je dis à mes propres frais, car tout ce que j'ai vu jusqu'à présent est si sot et si absurde, que je n'aurais pu le lire, si cela n'avait été dirigé contre moi. » En 1674, elle se plaignit d'un libelle injurieux qui avait paru en France, et demanda l'intervention de l'ambassadeur de Suède pour obtenir le châtiment du rédacteur ; elle ajouta bien dans sa lettre : « Quoique je sois très-disposée à mépriser et à pardonner de pareilles sottises, qui ne peuvent que nuire à leurs auteurs, je crois quelque satisfaction due à ma gloire, et je ne peux la lui refuser ; je vous assure cependant que j'agis sans dépit et sans émotion ; je me console en songeant que dans notre siècle on ne ménage personne, et que les plus grands mérites ne sont point à l'abri de la calomnie. Quant à moi, je me suis habituée à l'ingratitude du genre humain, et depuis longtemps je me vois en butte à l'envie et à l'imposture ; je m'en tranquillise par l'aveu de ma conscience, qui ne me fait aucun reproche. La Suède, Rome et les autres pays dans lesquels j'ai vécu, témoigneront après ma mort de la fausseté de toutes ces attaques. Mon honneur et ma gloire sont, grâce à Dieu, suffisamment établis pour n'avoir rien à redouter de ces calomnies ; je m'adresse même à la conscience de ceux qui en sont les auteurs, et je suis persuadée qu'ils sont les premiers à démentir intérieurement ce qu'ils ont avancé. » Mais lorsque, plus tard, un journaliste de Mantoue inséra dans sa feuille que l'appui de la France garantirait suffisamment la Suède, elle demanda aussitôt sa punition au prince, parce qu'elle croyait la Suède assez puissante pour pouvoir se passer de toute autre assistance que de celle de Dieu. Cette démarche prouve que Christine avait toujours conservé une forte prédilection pour ce royaume.

Pour juger des sentiments qui animaient Christine sur la fin de ses jours, nous nous en rapportons à son propre témoignage : « Savez-vous, dit-elle confidentiellement, à l'issue de l'année 1679, au comte de Wasenau, que le monde n'a rien qui puisse contenter l'homme. Si vous pouviez devenir l'unique monarque de l'univers, si vous étiez entouré de tout l'éclat, de toute la gloire, de toutes les grandeurs, de toutes les félicités et de toutes les délices imaginables, vous ne seriez pas plus satisfait que vous ne l'êtes à présent. Je vous parle par expérience ; non, vous ne seriez pas plus heureux..... Si vous étiez assez convaincu de cette vérité, vous entreriez avec joie dans le port que vous ouvre la divine Providence, pour vous préserver du naufrage (elle lui conseillait d'embrasser l'état religieux). Vous me demanderez peut-être pourquoi je ne le fais pas ; vous êtes dans votre droit ; mais outre que je ne me sens nulle envie de rendre à qui que ce soit compte de mes actions, et que je me trouve être d'une condition qui m'en dispense, je veux cependant, pour aplanir toutes vos difficultés, vous dire que cette même Providence qui vous appelle à ce bonheur, m'interdit d'y aspirer ; j'en juge par les effets. Tout ce qui m'est arrivé dans le cours de ma vie me donne la certitude que Dieu ne veut pas que j'y pense, et je ne pourrais, sans enfreindre ses ordres, embrasser un genre de vie auquel, selon toute apparence, je ne suis pas appelée. » Parmi ses sentences, on trouve cette pensée : « Il ne faut pas croire que les moines et les nonnes ne sont propres à rien ici-bas ; bien plus, ils ont choisi le plus noble des états. Leur loisir, pendant lequel ils s'entretiennent exclusivement avec Dieu, est digne d'envie, et leur vocation commande beaucoup de respect. » Plus elle avançait en âge, plus elle plaçait son honneur à ne se soumettre qu'au Pape. En 1684, elle écrivit au chevalier Terlon : « Quant à la conversion des hérétiques dont vous parlez d'une manière si péremptoire, je ne sais quoi vous dire ; j'y comprends aussi peu, que j'ignore jusqu'à présent si en France on s'occupe à convertir les hérétiques au catholicisme ou à protestantiser les catholiques. » Le même chevalier lui ayant demandé son opinion sur la révocation de l'Edit de Nantes et les persécutions auxquelles, par suite, se trouvaient exposés les protestants en France, persécutions qu'en 1685 le pape Innocent doit avoir hautement improuvées, elle lui écrivit : « Je vous avoue franchement que je ne suis pas très-rassurée sur l'heureuse issue de cette importante mesure, et que je ne puis m'en réjouir comme d'une chose utile à notre sainte religion ; j'y vois, au contraire, beaucoup de désavantage..... Vous êtes assuré de la sincérité de ces convertis ? je désire qu'ils servent fidèlement Dieu et leur roi ; mais je crains leur opiniâtreté ... Je plains sincèrement ces malheureux d'être nés dans l'hérésie, et aussi peu que pour

tous les biens du monde je voudrais partager leurs erreurs, aussi peu voudrais-je contribuer à leur infortune... Rien n'est plus digne de louange que la conversion des hérétiques et des incrédules ; mais la méthode dont on se sert est très-nouvelle, et comme Jésus ne l'a pas employée pour convertir le monde, elle ne peut être la meilleure. L'intérêt de l'Eglise romaine m'est sans doute aussi cher que la vie ; mais c'est précisément cet intérêt qui ne me permet de voir qu'avec douleur ce qui se passe. »

Christine naquit bien dans l'hérésie luthérienne, mais depuis qu'elle parvint à un âge capable de sérieuses réflexions, elle eut le bonheur de n'ajouter aucune foi à l'enseignement de Luther et de Calvin. De toutes les religions, elle choisit la catholique romaine, qu'elle reconnut être la seule véritable ; jamais elle ne se sentit le moindre attrait pour celle dans laquelle elle était née ; on peut, en outre, assurer que si elle n'avait pas préféré la religion catholique, elle n'aurait adopté aucune de celle qui existent ; elle s'en serait plutôt façonnée une.

Dans une de ses lettres adressées, en 1687, à mademoiselle Scudéry, elle lui fait cette confidence : « Vous devez savoir que depuis que je ne vous ai plus vue, je ne me suis nullement embellie, j'ai également conservé, dans un même degré et dans toute leur vigueur, mes bonnes et mauvaises qualités ; je n'envie le bonheur, les vastes états et les richesses de personne ; mais je voudrais surpasser tout le monde en mérites et en vertus, et cela me rend mécontente de moi-même. Ma santé se trouve en bon état, et s'y maintiendra tant qu'il plaira à Dieu. J'ai une aversion innée pour la vieillesse, et je ne sais trop comment je pourrai m'y faire ; si on m'avait laissé le choix entre elle et la mort, je crois que sans délibérer j'aurais pris ce dernier parti ; mais comme en cela nos goûts ne sont pas consultés, je m'y habitue et je vis heureuse. Voilà pourquoi la mort, qui s'approche et ne manque jamais son moment, ne m'inquiète pas ; je l'attends sans la désirer ni la craindre. » Christine, pour consoler de la mort de son père le jeune marquis del Monte, qu'elle avait député en Suède afin de régler quelques affaires d'intérêt, lui écrivit : « Je suis bien peinée que vous soyez privé de messes, mais on trouve Dieu partout, et lui seul suffit ; tout le reste, quelque pompeux que ce soit, n'est rien sans lui ; songez que tous nous disparaîtrons comme une ombre. »

L'évêque Burnet, qui se trouvait à Rome en 1687, prétend que Christine se divertissait librement aux dépens du Pape, et s'était ouvertement déclarée contre lui. « Il est indispensable, aurait-elle dit, que l'Eglise soit gouvernée par le Saint-Esprit, car depuis que je suis à Rome, j'ai vu quatre souverains pontifes, et je jure qu'aucun des quatre n'avait le sens commun ; je suis témoin que, strictement parlant, ils ont été les premiers et les derniers des hommes. » Dans plusieurs lettres où elle parle du pape Innocent en femme offensée, à cause de quelques différends particuliers, elle ne manque cependant pas d'ajouter : « Rome est le seul phénix qui renaisse toujours plus beau et plus grand de ses cendres. » La femme mémorable qui pensa ainsi fut atteinte, en 1689, d'une maladie dangereuse ; elle en revint ; mais une rechute la prévint qu'il était temps de se préparer à la mort. Elle le fit avec courage ; elle sollicita et obtint le pardon du pape, signa son testament, que lui présenta le cardinal Azzolini, et, soutenue par les consolantes exhortations d'un religieux carmélite, elle expira le 19 avril 1689, à l'âge de soixante-trois ans. Elle demanda vingt mille messes pour le repos de son âme, et fonda à perpétuité trois messes par jour dans l'église de Saint-Pierre, à Rome. (*Recueil de quelques pièces curieuses, servant à l'éclaircissement de l'Histoire de la vie de la reine Christine, ensemble plusieurs voyages qu'elle a faits.* A Cologne, chez Pierre du Morteau, MDCLXVIII, p. 156 ; *Mémoire concernant Christine, reine de Suède*, etc., par Archenholz, à Amsterdam et à Leipsick, MDCCLI in-4° ; et *Biographie universelle*, de Sihrœckh, 2e édit., Berlin, MDCCLXXIV, v. 2 et 3.)

CHROMACE (Saint), vicaire du préfet de Rome sous l'empereur Carin, faisait exécuter les édits portés contre les chrétiens, et plusieurs furent envoyés au martyre par son ordre. Parmi ceux qui comparurent devant son tribunal pour cause de religion, on cite saint Tranquillin, qui avait été guéri de la goutte en recevant le baptême. Comme Chromace était cruellement tourmenté par la même maladie, il n'eut pas plutôt appris ce fait, qu'il résolut de se faire instruire de la religion chrétienne ; saint Sébastien informé de cette disposition, l'instruisit des vérités de la foi, et lui envoya le prêtre Polycarpe qui le baptisa, et à l'instant il fut délivré de son mal. Chromace frappé de ce miracle, ordonna d'élargir les chrétiens qu'il avait fait emprisonner et leur donna un asile dans sa maison ; ensuite, il affranchit ses esclaves et se démit de sa place. Peu de temps après ayant obtenu de l'empereur la permission de se retirer à la campagne, il y passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et mourut saintement. Il paraît qu'il survécut plusieurs années à saint Tiburce, son fils, qui s'était converti avec lui et qui souffrit le martyre en 286.

CIARDI, homme a qui on imputait divers crimes, ayant été cité devant saint Antonin, archevêque de Florence, pour répondre aux accusations portées contre lui, forma l'horrible projet de l'assassiner et lui porta un coup de poignard. Le saint par une protection spéciale de Dieu, ne fut pas blessé, et loin de livrer son assassin à la justice, ou de chercher à s'en venger, il lui pardonna généreusement et demanda à Dieu sa conversion. Ce malheureux se convertit bientôt après et entra dans l'ordre de Saint-François (XVe siècle).

CINEGISLE, roi des Gevisses ou Saxons

occidentaux au VII^e siècle, fut converti par saint Birin qui, après l'avoir instruit, le baptisa avec son peuple. Saint Oswald, roi des Northumbres, se trouva présent et leva des fonts baptismaux le roi, dont ensuite il épousa la fille. Les deux rois donnèrent à saint Birin la ville de Dorcinque, aujourd'hui Dorcester, pour y établir son siége épiscopal. Il y bâtit et y dédia plusieurs églises, et y mourut après avoir converti par ses travaux une grande partie de la population.

CINGAL (Denys), protestant de Boulon, près de Caen, fut converti vers 1630, par Véron.

CLAGET, riche propriétaire du Maryland, se convertit en 1817. Il était proche parent de M. Claget, évêque anglican du Maryland; et, ayant entendu dire à celui-ci que s'il était catholique, il resterait dans cette communion, sa conclusion fut que les protestants avaient donc eu tort, dans l'origine, de se séparer de l'Eglise romaine; ainsi, c'est un évêque protestant qui fut cause de la conversion d'un protestant.

CLAIRE DE RIMINI (La bienheureuse) veuve, née à Rimini, vers le milieu du XIII^e siècle, d'une famille noble, se maria très-jeune ; et étant devenue veuve quelque temps après, elle se livra avec ardeur à tous les amusements et à tous les plaisirs d'un monde frivole. Les malheurs de son pays, ceux même de sa famille, au milieu des guerres civiles qui désolaient sa patrie, ne furent pas capables de la faire rentrer en elle-même. Elle avait passé à de secondes noces, lorsque étant entrée un jour dans l'église des Franciscains, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : *Efforcez-vous, Claire, de dire un* Pater *et un* Ave *à la louange de Dieu, et comme une marque de votre souvenir, et de les réciter avec attention sans penser à autre chose.* Cet avertissement qu'elle ne comprit pas d'abord, la fit cependant réfléchir. Elle ouvrit enfin les yeux sur sa vie passée, et résolut de l'expier par une sincère pénitence. Son mari lui permit de vivre en religieuse et d'en porter l'habit ; et comme il mourut peu de temps après, Claire se voyant libre de se consacrer entièrement à Jésus-Christ et de ne plus s'occuper que de sa propre sanctification, se dévoua à de grandes austérités, marchant nu-pieds, ne portant que des habits pauvres et grossiers, ne prenant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, excepté les dimanches et les fêtes où elle y ajoutait un peu d'huile ; mais pendant le carême elle ne vivait que de pain et d'herbes crues. Elle portait au cou, aux bras et aux genoux des cercles de fer, et avait le corps couvert d'une espèce de cuirasse du même métal, qu'on conserve encore à Rimini. Après trente années d'une vie ainsi passée dans les plus dures pratiques de la pénitence, elle mourut le 10 février 1326.

CLARCK (Pierre), protestant, se convertit au catholicisme et fut baptisé par M. G. Van Thillo, vicaire de Notre-Dame de Laeken, vers 1841.

I. — CLARE (Marie-Elisabeth), fille d'un ministre anglican, fit abjuration entre les mains de M. Desquirou, curé de Meung-sur-Loire, le quatrième dimanche de l'Avent 1819. Il y avait longtemps que la grâce la sollicitait de prendre ce parti. Etant venue par curiosité en 1817, entendre M. Reboul, qui prêcha pendant l'automne de cette année, elle fut frappée des vérités qu'il annonçait, et ne manqua plus un seul discours. Elle venait pour cela, tous les soirs, de sa demeure, à trois quarts de lieue de la ville. Elle eut plusieurs entretiens avec le missionnaire, disputant le terrain pied à pied, et montrant beaucoup d'esprit et de connaissances. Elle alla plusieurs fois à Orléans, où le missionnaire prêcha au commencement de 1818. Enfin M. Reboul étant venu à Meung, Miss Clare assista encore à tous ses sermons, mais déjà elle ne se défendait plus. Elle avait eu le temps de faire des réflexions, et son retour eut le plus grand éclat. Elle voulut faire sa profession de foi publiquement, et la cérémonie eut lieu en effet dans l'église, en présence d'un peuple nombreux, qui fut touché de la piété, de l'assurance et en même temps de la modestie de Miss Clare. Cette conquête fut d'autant plus précieuse que Miss Clare était fort instruite. Elle lisait les saints Pères, et en traduisit les œuvres en anglais et en français avec une grande facilité. Elle reçut le baptême conditionnel et communia. Cette démarche a dû d'autant plus coûter à cette généreuse anglaise, qu'outre ses préjugés précédents, elle vivait avec une sœur plus jeune qu'elle, et fort attachée au protestantisme. Miss Clare avait quarante-cinq ans, et avait mûri son projet pendant plusieurs années.

II. — CLARE (La comtesse DE). Anglaise convertie et qui rentra au sein de l'Eglise catholique en 1842.

CLARKE (Hélène), protestante, fit abjuration à Albany, diocèse de New-Yorck, aux Etats-Unis, le dimanche de Pâques 1833. Cette dame, d'un esprit cultivé, connaissait très-bien les doctrines protestantes dans lesquelles elle avait été élevée, et ce ne fut qu'après une mûre délibération qu'elle y renonça.

I. — CLAUDE (Saint), était conservateur des registres d'enrôlement militaire; il fut converti à la foi chrétienne par saint Sébastien, et baptisé par le prêtre saint Polycarpe. Arrêté par ordre du juge Fabien, qui pendant dix jours essaya de l'ébranler par ses menaces et par ses promesses, il fut mis à la torture, puis noyé en 286.

II. — CLAUDE (Saint), martyr avec sainte Prepedigne, son épouse, saint Alexandre et saint Cutius, ses fils, était d'une naissance illustre et tenait un rang distingué dans l'empire. Ayant embrassé le christianisme, il fut envoyé en exil par ordre de l'empereur Dioclétien. Ce prince le condamna ensuite au supplice du feu, qu'il subit avec sa femme et ses enfants, l'an 295.

CLAUSBERG (Christlieb), né le 27 décembre 1689, était un mathématicien d'un grand mérite. Les vérités de la religion catholique ayant frappé sa haute intelligence, il l'embrassa dans le Clarsthal, et fut baptisé

par Gaspard Calvoer. Alors, retiré à Dantzig, ce célèbre professeur de mathématiques consacra ses heures de loisir à donner des leçons d'hébreu rabbinique. Hambourg et Lubeck le possédèrent tour à tour, depuis 1730 jusqu'à 1733, époque à laquelle il se rendit à Leipzig, où il fit imprimer plusieurs ouvrages. Mais il quitta bientôt cette ville pour se rendre à Copenhague, où il était appelé à faire l'éducation du prince royal, et où il fut honoré en outre des charges de contrôleur de la caisse particulière du roi et de conseiller d'Etat, charges qu'il remplit honorablement durant tout le règne de Christian VI. Il mourut le 6 juin 1751, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et surtout des mathématiciens dont il était, pour ainsi dire, le doyen et le maître. Le plus remarquable de ses nombreux ouvrages est l'*Arithmétique démonstrative*, Leipzig, 1781, in-8°. Les allemands le considèrent comme un chef-d'œuvre dans son genre, et les critiques de toutes les nations s'accordent à dire qu'il mériterait d'être traduit dans toutes les langues.

CLAUSEL (DE), conseiller de la cour des aides de Montpellier, converti dans le XVII^e siècle.

I. — CLÉMENT (Saint), pape, Romain de naissance et juif d'origine, fut converti par les apôtres saint Pierre et saint Paul. Il accompagna saint Paul à Philippes, puis à Rome. Ce fut dans cette dernière ville, que saint Pierre le consacra évêque, et lui conféra la mission de le suppléer au Saint-Siége. Nommé pape, selon les uns, vers l'an 68, et selon d'autres, le 13 janvier 91, il avait toujours refusé cet honneur auparavant, voulant se consacrer entièrement à la conversion des Juifs. Il supporta avec une sainte résignation les persécutions de Domitien, et souffrit le martyre vers l'an 100, où il fut précipité dans la mer avec une ancre qu'on lui avait attachée au cou. Nous avons de ce saint Pontife, quelques lettres admirables.

II. —CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Saint), docteur de l'Eglise, né dans la Grèce, et probablement à Athènes, vers le milieu du II^e siècle, fut élevé dans l'idolâtrie. Il parcourut pour s'instruire l'Italie, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Egypte ; c'est dans ce dernier pays qu'il termina ses études philosophiques sous saint Patène, chef de la célèbre école d'Alexandrie. Philosophe platonicien il reconnut enfin les erreurs de l'idolâtrie, se convertit au christianisme, et succéda à saint Pantène dans la direction de l'école d'Alexandrie, l'an 190. Ses leçons attirèrent un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on cite Origène et saint Alexandre, qui devint évêque de Jérusalem. Comme la plupart de ceux qui venaient l'entendre étaient idolâtres, il commençait par les instruire de ce qu'il y avait de bon dans la philosophie païenne, insistant sur les points de morale qu'on découvre par les lumières naturelles, et c'est par la raison qu'il les conduisait à la foi. Il fut ordonné prêtre vers l'an 192; et, dix ans après, la persécution de Sévère l'obligea d'abandonner son école, pour se réfugier en Cappadoce d'où il se rendit à Jérusalem et y prêcha avec de grands succès. Il alla ensuite à Antioche d'où il revint à Alexandrie, et partout où il passait, il raffermissait le courage des chrétiens, et en augmentait le nombre par des conversions qu'opéraient ses discours. Il mourut à Alexandrie vers l'an 216, avec la réputation de l'homme le plus savant de son siècle.

III.—CLÉMENT (Jean) et sa femme, convertis vers 1630, par Véron.

IV.—CLÉMENT (Jean de SAINT-), gentilhomme du Bearn, converti dans le XVII^e siècle.

V.—CLÉMENT, anglais, converti et reçu au sein de l'Eglise catholique à Rome, en 1845.

CLÉOPHAS (Saint), l'un des deux disciples du Christ qui, allant de Jérusalem à Emmaüs, rencontrèrent leur divin maître le jour de sa résurrection. Il fut mis à mort par les Juifs pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ, et fut enterré à Emmaüs dans la maison où il avait reçu le Seigneur à sa table.

CLERC (Antoine LE) sieur de la Forest, maître des requêtes de la reine Marguerite de Valois, combattit d'abord pour les calvinistes, et embrassa ensuite la religion catholique à laquelle il consacra ses talents. Saint François de Sales, saint Vincent de Paule, le cardinal du Perron, les personnes les plus vertueuses et les plus éclairées de son siècle, furent liés avec lui. Il mourut à Paris, en odeur de sainteté, le 23 janvier 1628, à soixante-cinq ans. On a écrit sa Vie, sous le titre de *Séculier parfait*. On a de Le Clerc *quelques ouvrages de piété, de droit et d'érudition*.

CLEREMAILLIÉ (Dame DE), protestante de Genève, se convertit et prononça son abjuration le 2 mai 1683, entre les mains du P. Alexis Dubuc.

CLÈVES (Marie DE), princesse de Condé, fille de François I^er, duc de Nevers, issue des illustres maisons de Clèves et de Bourbon-Vendôme, fut élevée dans la religion calviniste. Cette princesse, que les poëtes du temps célébrèrent sous le nom de *Belle-Marie*, inspira une passion violente au duc d'Anjou, depuis Henri III. On a cru que la différence seule de religion l'a empêché de l'épouser. Peu de temps avant le départ de ce prince pour la Pologne, Marie de Clèves, épousa son cousin germain, Henri I^er, prince de Condé. Deux mois après son mariage, le 3 octobre 1572, elle abjura publiquement la religion protestante dans l'église de Saint-Denis. Le Pape lui adressa un bref sur sa conversion. Elle survécut peu à cette cérémonie. Cette princesse, qui avait fait l'admiration de la cour de Charles IX par sa beauté et ses vertus, mourut en couches, au palais du Louvre, le 30 octobre 1574, âgée de vingt-un ans, un mois après le retour de Henri III.

CLIFFORT (Thomas), grand trésorier d'Angleterre, naquit en 1630, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lois, mena une vie très-dissipée, et voyagea dans les pays étrangers, où il embrassa enfin la religion catholique.

Successivement membre du parlement, ministre plénipotentiaire en Suède et en Danemarck, contrôleur de la maison royale, puis grand trésorier, il encourut enfin la disgrâce du roi par ses démarches pressantes pour le rétablissement du catholicisme, donna sa démission et se retira dans ses terres, où il mourut en 1673.

CLOS (Du) médecin du roi et membre de l'Académie des sciences était protestant. Après avoir étudié le catholicisme il rentra au sein de l'Eglise, et fit son abjuration le 10 août 1685, dans l'église des Augustins déchaussés, entre les mains du P. Amédée.

CLOTOMONT (Bachelier de) avait été longtemps plus occupé des soins de la fortune et de l'ambition que de son salut; chargé de commissions importantes, il avait voyagé en divers pays. A l'âge de soixante ans la grâce le toucha; il s'adressa à dom Maurin, prieur des Chartreux à Paris, et lui témoigna le désir d'entrer dans le cloître. Mais on craignait, qu'à son âge, il ne pût se plier aux habitudes de la vie religieuse. Dom Maurin engagea M. de Clotomont à se mettre sous la conduite du P. de La Tour de l'Oratoire, qui, cédant aux instances de ce pénitent, lui permit de se retirer chez les Camaldules de Gros-Bois. De Clotomont y fit bâtir une cellule, et y passa quatorze ans dans les exercices de la piété. Eprouvé par de douloureuses infirmités, il les souffrit avec patience et finit ses jours dans cette retraite, en juillet 1707.

CLOVIS (*Chlodoveus* ou *Chlodovechus*), roi des Francs, né l'an 465, succéda en 481 à son père Childéric. Clovis était le chef de la tribu des Francs Saliens qui s'était fixée dans la Ménapie, restreinte, lors des derniers temps de l'empire romain, au diocèse de Tournai, qui comprenait alors aussi ceux de Bruges et d'Ypres. Au milieu de la férocité de mœurs qui caractérisait sa nation, Clovis déploya une politique inconnue à ses prédécesseurs; il ménagea le culte des vaincus, et chercha même à se concilier l'amitié des chefs de cette religion dont l'influence était alors toute puissante sur les Gaulois Romains, qui formaient la base de la population des contrées qu'il venait de soumettre. Ainsi, saint Rémi, évêque de Reims, ayant fait réclamer auprès de lui un vase d'une grandeur et d'une beauté remarquables: « Suivez-moi dans Soissons, dit le roi aux députés de l'évêque; là nous devons partager le butin, et si le sort me donne ce vase, je vous le rendrai. » Clovis demanda à ses guerriers assemblés dans Soissons, que ce vase lui fût remis; les Francs, pleins de respect et d'amour pour leur chef, lui répondirent unanimement qu'il pouvait choisir dans le butin ce qui lui convenait. Un seul, plus audacieux, fend le vase avec sa hache ou francisque, en disant: « Tu n'auras rien que le sort n'en ait décidé » Aussitôt tous les regards des Francs immobiles d'étonnement, se dirigent sur Clovis. Lui, dissimulant son indignation, prend tranquillement le vase brisé et le remet aux députés; mais ce même soldat s'étant trouvé un an après au champ de mars ou à la revue, avec des armes mal en ordre, Clovis lui fendit la tête avec sa francisque en lui disant: « C'est ainsi que tu frappas le vase de Soissons. » Les Wisigoths étaient les peuples de la Gaule les plus redoutables pour les Francs Saliens, et Clovis, afin de pouvoir leur résister avec plus d'avantage, chercha à se concilier les Bourguignons, et demanda la main d'une princesse de leur sang; c'est ainsi qu'il épousa Clotilde, nièce du roi Gondebauld. Elle était belle, et l'amour resserra les nœuds que la politique avait formés. Elevée dans la foi catholique, au milieu d'une cour arienne, ses vœux et son devoir la portaient à faire tous ses efforts pour convertir son époux païen. Clotilde ayant eu un fils, souhaitait de le consacrer par le baptême. Elle disait souvent à son époux: « Les dieux que vous adorez ne sont rien, ils ne peuvent secourir ni eux ni les autres, puisqu'ils sont faits de bois, de pierre ou de métal. Ceux dont on leur a donné les noms n'étaient que des hommes et des hommes criminels. Il faut plutôt adorer le Créateur de l'univers, qui a fait luire le soleil, orné le ciel d'étoiles, rempli la terre d'animaux, et formé de sa main l'homme, auquel il a soumis toutes créatures. » Mais ces paroles de la reine ne persuadèrent point le roi, qui répondait toujours: « C'est par l'ordre de nos dieux que tout se fait; quant au vôtre, il est clair qu'il ne peut rien, et ce qui est encore bien plus fort, il n'est pas même de la race des dieux. » Cependant la reine préparait le baptême de son fils; elle fit orner l'église des plus riches tapisseries, pour attirer au moins le roi par cette pompe. L'enfant fut baptisé et nommé Ingomer; mais il mourut portant encore l'habit blanc, c'est-à-dire dans la semaine de son baptême. Le roi en fit des reproches amers à Clotilde et lui dit: « S'il avait été consacré au nom de mes dieux il ne serait pas mort, mais étant baptisé au nom du vôtre, il ne pouvait vivre. » La reine répondit: « Je rends grâce à Dieu qui ne m'a pas trouvée indigne de porter un enfant qu'il a appelé à son royaume céleste. » Elle eut ensuite un autre fils qu'elle fit également baptiser et qu'elle nomma Clodomer. Il tomba aussi malade et le roi lui dit: « Il ne peut en arriver autrement, il mourra comme son frère, ayant été baptisé au nom de votre Christ. » Il guérit toutefois par la volonté de Dieu et les prières de sa mère.

Mais à la bataille de Tolbiac, livrée près de Cologne en 496, l'allié de Clovis, Sigebert, roi des Francs de Cologne, ayant été blessé au genou, ses troupes prirent la fuite; celles de Clovis même commençaient à plier et à se rompre, et les Allemands se tenaient assurés de la victoire. Dans cette extrémité, Clovis se souvint des leçons de Clotilde, leva les mains au ciel et dit avec larmes: « Jésus-Christ, vous que Clotilde assure être le Fils du Dieu vivant, si, comme on le publie, vous donnez secours aux malheureux et la victoire à ceux qui espèrent en vous,

l'implore instamment votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, je croirai en vous, et je me ferai baptiser en votre nom. Car j'ai invoqué mes dieux en vain ; il faut bien qu'ils n'aient aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les adorent. C'est pourquoi je vous invoque et je désire croire en vous; seulement, délivrez-moi de mes ennemis. » A peine eut-il achevé cette prière que les Allemands commencent à fuir, et peu après, voyant leur roi tué, ils se rendirent à Clovis en disant : « Qu'on cesse de faire périr le peuple, car dès maintenant nous sommes à vous ! » Clovis fit cesser le combat, réunit les deux peuples et s'en revint en paix. Fidèle à son vœu d'embrasser la religion chrétienne, il s'empressa de s'en faire instruire, même pendant la marche, afin de se disposer plus vite au baptême. Il prit pour ce sujet, en passant à Toul, un saint prêtre nommé Vidast ou Vaast, qui y vivait dans la retraite et dans une grande réputation de vertu. Ce saint homme le confirma encore mieux dans la foi par ses miracles que par ses leçons. En effet, comme il passait avec le roi dans le pays de Vouzi, sur le pont de la rivière d'Aisne, un aveugle s'écria : « Homme de Dieu, ayez pitié de moi ; je ne demande ni or ni argent, rendez-moi la vue. » Le saint, se sentant assisté d'en haut, non-seulement pour le salut de cet infortuné, mais encore de tout le peuple qui était présent, se mit en prière et fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle en disant : « Seigneur Jésus, vous qui êtes la lumière véritable, vous qui avez ouvert les yeux de l'aveugle-né, ouvrez encore les yeux de celui ci, afin que le peuple ici présent connaisse que vous êtes le seul Dieu faisant des prodiges au ciel et sur la terre. » A l'instant l'aveugle recouvra la vue, et, pour conserver la mémoire du miracle, on bâtit une église en ce lieu. Cependant la reine avait fait venir secrètement saint Remy, qui acheva de faire connaître au roi le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et la vanité des idoles dont lui-même avait éprouvé l'impuissance. « Très-saint Père, dit Clovis, je vous écouterais volontiers, mais il reste une difficulté : le peuple qui me suit ne voudra point quitter ses dieux. Je vais leur parler suivant vos instructions. » Il assembla donc les Francs. Mais avant qu'il leur parlât, tout le peuple, touché de Dieu, s'écria d'une voix : « Seigneur, nous rejetons les dieux mortels, et nous sommes prêts à suivre le Dieu immortel que prêche Remy. » L'évêque, au comble de la joie, prépara tout pour le baptême du roi des Francs. Secondé de saint Vaast, il continua de les instruire, et leur faisait observer, suivant les canons, quelques jours de pénitence. En même temps, plusieurs évêques se rendirent à Reims pour cette solennité, qui se fit le jour de Noël 496. On avait tapissé les rues depuis la demeure du roi jusqu'à l'église; l'église elle-même était éclairée de cierges parfumés, et le baptistère rempli d'odeurs exquises. On marcha en procession avec les Evangiles et la croix, en chantant des hymnes et des litanies. Saint Remy tenait le roi par la main; la reine suivait avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois mille hommes de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ. Au milieu de cette pompe, le roi dit à l'évêque : « Mon père, est-ce là le royaume de Jésus-Christ que vous m'avez promis ? — Non, répondit-il, ce n'est que le commencement du chemin pour y parvenir. » Le roi, étant arrivé au baptistère, demanda le baptême. Le saint évêque lui dit alors : « Fier Sicambre, baisse docilement la tête; brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. » Ensuite, lui ayant fait confesser la foi en la Trinité, il le baptisa et l'oignit du saint-chrême. Les trois mille officiers ou soldats qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les évêques et les autres ministres. Les deux princesses, sœurs de Clovis, étaient Alboflède et Lanthilde. Alboflède reçut le baptême, et Lanthilde, qui était déjà chrétienne, mais qui professait l'arianisme, fut réconciliée par l'onction du saint-chrême. Clovis ne voulut pas que les réjouissances d'une si heureuse fête fussent troublées par les larmes des malheureux : il mit en liberté tous les prisonniers, et fit de grandes libéralités aux églises. Il porta pendant huit jours l'habit blanc des néophytes, et comme saint Remy, qui continuait de l'instruire pendant ce temps-là, lui lisait un jour la passion de Jésus-Christ, il s'écria tout d'un coup : « Ah ! si j'avais été là avec mes Francs, je l'aurais bien vengé ! » Ce mot annonçait dès lors l'épée chrétienne de Charles Martel, de Charlemagne, de Godefroi et de Tancrède.

La nouvelle de la conversion de Clovis répandit la joie dans tout le monde chrétien. Le pape Anastase y fut d'autant plus sensible, qu'il espéra trouver en ce prince un puissant protecteur de l'Eglise. C'était, en effet, le seul souverain qui fût alors vraiment catholique. L'empereur Anastase était livré aux eutychiens, qu'il protégeait; Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie; Alaric roi des Visigoths, dans l'Espagne et l'Aquitaine; Gondebaud, roi des Burgondes, dans la Gaule; Trasamond, roi des Vandales, en Afrique : tous ces princes faisaient profession de l'arianisme.

Le pape écrivit donc à Clovis en ces termes : « Nous nous félicitons, très-glorieux fils, de ce que votre entrée dans la foi chrétienne concourt avec notre entrée dans le pontificat. Car la chaire de saint Pierre pourrait-elle ne pas tressaillir de joie, quand elle voit la plénitude des nations accourir vers elle; quand elle voit le filet que ce pêcheur d'hommes, ce portier du ciel a reçu ordre de jeter, se remplir à travers les siècles ? C'est ce que nous avons voulu faire savoir à Votre Sérénité par le prêtre Eumérius, afin que, connaissant la joie de votre Père, vous croissiez en bonnes œuvres,

vous mettiez le comble a notre consolation, vous soyez notre couronne, et que l'Eglise, votre mère se réjouisse des progrès d'un si grand roi qu'elle vient d'enfanter à Dieu. Glorieux et illustre fils, soyez donc la consolation de votre mère ; soyez lui, pour la soutenir, une colonne de fer. Car la charité d'un grand nombre se refroidit, et, par la ruse des méchants, notre barque est battue d'une furieuse tempête.

« Mais nous espérons, contre toute espérance, et nous louons le Seigneur de ce qu'il vous a tiré de la puissance des ténèbres pour donner à son Eglise, dans la personne d'un si grand prince, un protecteur capable de la défendre contre tous ses ennemis. Daigne aussi le Dieu tout-puissant continuer de vous accorder, à vous et à votre royaume, sa céleste protection! Qu'il ordonne à ses anges de vous garder dans toutes vos voies, et qu'il vous donne la victoire sur tous les ennemis qui vous entourent (1) »

Ce qui révèle encore mieux la joie universelle que causa parmi les catholiques la conversion et le baptême de Clovis, c'est la lettre de saint Avit, évêque de Vienne. Il était sujet du roi des Burgondes, qui avait en lui beaucoup de confiance. On pourrait croire que dès lors les Burgondes étaient tributaires des Francs, puisque, dans cette lettre, Gondebaud est appelé soldat ou vassal de Clovis. Ce dernier, avait recommandé à l'évêque de Vienne la délivrance d'un captif, fils d'un de ses serviteurs. Saint Avit en profita pour le féliciter de sa conversion.

Il lui dit d'abord que le choix qu'il a fait de la religion catholique, préférablement à tant de sectes hérétiques, est un préjugé favorable pour elle, et comme un rayon par lequel la lumière de la vérité se manifeste. « Votre choix règle le jugement des autres ; vous jugez pour eux, tandis que vous choisissez pour vous, et votre foi devient notre victoire. La plupart de ceux que nous pressons d'embrasser la vraie foi nous opposent les coutumes et les usages de leurs ancêtres, qu'ils ont honte de condamner; et, par un prétendu respect pour leurs pères, ils demeurent dans leur infidélité. Mais, après le miracle que nous venons de voir, que cette honte et ce prétexte disparaissent. Vous n'avez voulu hériter de vos ancêtres, que de la noblesse ; tout le reste de ce qui fait la gloire d'un grand prince vient de vous-même, et rejaillit de vous sur vos pères. S'ils ont fait de grandes choses, vous en faites de plus grandes. Vous avez appris de vos aïeux à régner sur la terre; vous apprenez à vos descendants à régner dans le ciel. Que la Grèce se félicite d'avoir un prince de notre sainte loi ; elle n'est plus la seule qui ait ce bonheur : voici une nouvelle lumière qui s'élève dans la personne d'un ancien roi de notre Occident. Et certes, ce n'est pas sans mystère, qu'elle a commencé à luire le jour de la naissance du Rédempteur. Il était convenable que vous fussiez régénéré dans l'eau le même jour que le Seigneur du ciel était né sur la terre pour le salut du monde.

« Que dirai-je de la solennité de votre baptême ? quoique je n'y aie pas assisté j'y ai été présent en esprit, et j'ai pris part à la joie commune. Car la bonté divine avait voulu que votre très-sublime humilité nous fît savoir, auparavant cette heureuse nouvelle. Oh ! que cette nuit sacrée nous a remplis de consolation à votre sujet! qu'elle a fourni de matières à nos réflexions et à nos entretiens ! Quel spectacle, disions-nous, de voir une troupe de pontifes assemblés, servir avec empressement au baptême de ce grand roi, de voir cette tête redoutée des nations se courber devant les serviteurs de Dieu; cette chevelure nourrie sous le casque militaire, recevoir, par l'onction sainte, un casque de salut; ce guerrier quitter pour un temps la cuirasse, pour se revêtir d'habits blancs. N'en doutez pas, ô le plus florissant des rois, la mollesse de ces nouveaux habits donnera une nouvelle force à vos armes; et ce que votre bonheur a fait jusqu'à présent, votre piété le fera encore mieux.

« Je voudrais mêler a vos éloges quelques mots d'avis et d'exhortations, s'il y avait quelque chose que vous fussiez à ignorer ou à ne pratiquer pas. Mais prêcherai-je la foi à celui qui a été confirmé dans cette foi, et qui l'a connue auparavant sans le secours des prédicateurs ? Prêcherai-je l'humilité à qui nous en a donné tant de marques, avant même que de nous les devoir par la profession du christianisme ? Exhorterai-je à la clémence celui dont un peuple de captifs mis en liberté, annonce la miséricorde à Dieu et aux hommes par les larmes que la joie fait couler ? Il n'y a qu'une chose que je voudrais voir augmenter encore : c'est que, puisque Dieu fera par vous votre nation tout à fait sienne, vous procuriez, du bon trésor de votre cœur, les semences de la foi aux nations plus lointaines, plongées encore dans leur naturelle ignorance, mais non encore corrompues par des dogmes pervers. Ne dédaignez pas de leur envoyer des ambassadeurs pour les intérêts d'un Dieu qui a eu tant soin des vôtres. Soumis à la religion, les peuples païens vous serviront au loin par reconnaissance, et vous regarderont comme leur prince. Vous êtes comme le soleil : tout jouit de sa lumière ; ce qui est plus près s'en réjouit davantage, mais ce qui est plus loin n'est pas privé de son éclat. Tout retentit de vos triomphes; quoique d'un autre pays, cette félicité nous touche aussi nous-mêmes; chaque fois que vous combattez, c'est à nous la victoire. Mais au comble de la gloire et de la souveraine puissance, vous ne faites pas moins éclater votre piété que votre pouvoir. C'est ce qui vous a porté a vous intéresser pour la délivrance du fils d'un de vos serviteurs. Je l'ai obtenue de mon prince, qui, quoique roi de sa

(1) Labbe, t. IV; 1282.

nation, est votre soldat. J'envie à ce jeune homme le bonheur qu'il aura de vous voir. Il lui sera moins avantageux d'être rendu à son père propre que d'être présenté au père commun de tous (1). »

Ce fut cette conversion de Clovis, et la protection qu'il accordait au catholicisme, plus que la crainte de ne pouvoir lui résister qui engagèrent les cités d'Armorique, en 497, à se soumettre à lui, et qui réunirent à son royaume des pays si vastes et si fertiles, et des peuples si valeureux. Sachant que Théodoric, qui était menacé par l'empereur Anastase, avait besoin de toutes ses troupes, Clovis assembla les chefs de son armée à Paris et leur dit : « Souffrirons-nous que des ariens, des hérétiques, possèdent les plus belles portions des Gaules ? Marchons contre eux, emparons-nous de leurs fertiles provinces et partageons-les entre nous. » Les Wisigoths furent défaits, Clovis pénétra jusqu'aux frontières de l'Espagne et rétablit partout les honneurs de l'Eglise catholique. Ce fut après avoir terminé cette conquête importante, que Clovis reçut et accepta le consulat, qui lui fut conféré par l'empereur Anastase. Le roi des Francs, plaçant un diadème sur sa tête, parut dans l'église de Saint-Martin de Tours, revêtu d'une tunique et d'un manteau de pourpre, et fut salué par la multitude des noms de *Consul* et d'*Auguste*. Les Gaulois Romains ne se crurent plus désormais soumis à la force, mais à une autorité légitime, qu'ils étaient habitués à respecter, et les Francs révéraient dans leur chef un titre qui rappelait la majesté de la république, et que les empereurs mêmes s'honoraient de porter.

Clovis n'avait que quarante-cinq ans lorsqu'il termina à Paris, le 27 novembre 511, une carrière dont de sanglantes souillures n'ont pu effacer la gloire.

COCCIUS (Josse), savant controversiste, natif de Bilfeld, d'abord luthérien, embrassa la religion catholique à Cologne et fut chanoine à Juliers. Il mourut le 31 décembre 1618. Après sa conversion il travailla pendant vingt-quatre ans à un recueil de témoignages des conciles et des Pères sur les questions controversées. (Ce recueil, in-folio avait pour titre : *Thesauri catholici*, 1599 et 1600.)

COCK (Miss), anglaise qui habitait Paris depuis un an, et y fit abjuration du protestantisme le 7 décembre 1839, entre les mains de l'abbé de Moligny qui l'avait instruite.

Sa sœur aînée avait déjà fait son abjuration dans la même année, entre les mains de l'abbé Degurry, grand vicaire d'Arras.

COCKBURN (Miss), jeune anglaise, nièce de l'amiral de ce nom et du doyen de la cathédrale d'Yorck, renonça à l'anglicanisme et rentra dans le sein de l'Eglise catholique ; elle prononça son abjuration le 8 décembre 1840, dans la chapelle du Catéchisme, à Saint-Louis d'Antin, entre les mains de l'abbé de Moligny. Agée d'environ vingt-cinq ans, fort instruite, elle ne se décida qu'après de nombreuses conférences, avec l'abbé de Moligny, après avoir consulté les ministres anglicans, et s'être convaincue par leurs réponses que ce n'était pas chez eux que se trouvait la véritable Eglise. Sa sœur aînée avait précédemment embrassé la religion catholique (1).

CODURE (Philippe), natif d'Annonay, secrétaire du roi, se convertit après avoir exercé les fonctions de ministre protestant à Nîmes ; il s'appliqua à l'étude des langues et de l'Ecriture sainte, et laissa quelques ouvrages de controverse, entre autres un *commentaire sur Job*, et une *dissertation sur la messe et la présence réelle*. Codure mourut en 1660.

COEFFETEAU, ministre protestant, converti vers 1615.

COEN-CAGLI (Léon). Le 2 juin 1838, un juif d'Ancône se présenta fort agité au séminaire épiscopal de cette ville, et demanda à parler au directeur. Il lui témoigna un ardent désir de se faire chrétien ; il s'en était ouvert deux mois auparavant à un autre ecclésiastique de la ville. Le directeur du séminaire l'accueillit avec bonté, et sut que ce jeune homme, âgé d'environ dix-huit ans, se nommait Coen-Cagli, et était d'une famille de banquiers, originaire de Hollande, fixée ensuite à Ancône, et qui était autrefois fort riche, quoiqu'elle fût un peu déchue de son ancienne splendeur. Le jeune juif choisit lui-même pour faire son instruction l'ecclésiastique auquel il s'était présenté d'abord, le chanoine Foltrani. L'évêque d'Ancône, M. Cadolini, voulut le voir, fut touché de sa candeur et l'exhorta à persévérer. Cependant les jours paraissaient bien longs au jeune Léon, et il demandait instamment le baptême. La cérémonie fut fixée au 2 juillet. Elle eut lieu dans l'église du couvent de Sainte-Pélagie, en présence d'un grand concours. L'évêque présidait ; ce fut lui qui fit les questions et les exhortations au néophite ; il lui conféra le baptême, célébra la messe, l'admit à la communion, et à la fin de la messe, lui adressa une homélie touchante. Le prélat Sizzi, délégué apostolique, assistait à la cérémonie, ainsi que plusieurs ecclésiastiques et des personnes de distinction.

COEN (Rose), juive, qui se nomma depuis Catherine-Marie Cappelletto, du nom de son mari, fut instruite et baptisée par le frère prieur Augustin Kaynugik de la maison des Cathéchumènes, à Venise, le 17 sept. 1838, et eut pour marraine une dame du palais.

COFFIN, ministre anglican, se convertit au catholicisme et alla à Rome abjurer le protestantisme en 1847. Retourné en Angleterre où il fonda avec M. Newman une communauté de l'Oratoire, il prêchait le 15 janvier 1848, à Saint-Jacques, à Bruges. Une foule considérable d'Anglais, tant catholiques que protestants, assistaient à ce sermon, qui produisit la plus vive impression.

COHEN (Isaac), fils d'un rabbin de la

(1) Labbe, t. IV, 1266

(1) Elle paraît être la même que la précédente.

synagogue de Carpentras, était considéré parmi ses coreligionnaires comme descendant de la tribu de Lévi et de la race sacerdotale. Initié aux saintes Ecritures par une profonde connaissance de la langue hébraïque, il était réputé docteur parmi les siens. Cependant, de sérieuses réflexions le disposaient depuis plus de trente ans à un changement de religion. Sa parfaite intelligence de la Bible, surtout des prophètes, qu'il interprétait dans le sens de l'Eglise catholique, et la lecture des *OEuvres de Bossuet* ont déterminé sa conversion. Cohen, âgé de soixante-neuf ans, reçut le baptême à Verquières, près Noyer, le dimanche 14 mai 1843, en présence d'une immense population, édifiée de sa joie et de sa piété. « Si les Israélites lisaient Bossuet, dit le nouveau chrétien, ils accourraient en foule au sein de l'Eglise. »

COL DE VILARS (Elie), naquit en 1675, à Larochefoucault en Angoumois. Ses parents, protestants, cultivèrent, quoique pauvres, ses premières années. Il vint à Paris compléter ses études, y fit abjuration et se livra à l'éducation de la jeunesse en même temps qu'à l'étude des lettres. Plus tard, il devint médecin du roi au Châtelet, médecin titulaire à l'Hôtel-Dieu. Il en fut nommé doyen en 1740 et continué dans cette place quatre années de suite. Trois ans après la cessation de ses fonctions décanales, au moment où il venait d'être désigné à une chaire de matière médicale, Col de Vilars mourut le 26 juin 1747, regretté des amis que lui avait fixés l'intégrité de ses mœurs. Ses ouvrages ont joui d'une certaine célébrité.

COLAS (Anne), protestante de Moüen, village près de Caen, fut convertie au commencement du XVII^e^ siècle par Véron.

COLEMAN, médecin en Amérique, qui avait été élevé dans une famille de quakers, et qui avait ensuite quitté cette secte pour celle des *shakers* à Libanon, se convertit au catholicisme, abjura et fut baptisé dans l'église de Sainte-Marie à Albany, état de New-York, le 6 février 1834. Après avoir fait sa profession de foi, il se rendit dans une congrégation où il y avait un grand nombre de protestants; il y parla avec clarté et avec fermeté des motifs de sa conversion; il dit qu'il avait étudié la religion catholique et qu'il avait trouvé seulement en elle le repos, la paix, l'assurance du salut. Il finit en démontrant qu'elle est la véritable, ou que le christianisme est une imposture.

I.—COLIGNI (Charles DE), marquis d'Andelot, fils de l'amiral de ce nom, avait, avant sa mort, renoncé au protestantisme.

II.—COLIGNI (Gaspard DE), quatrième du nom, duc de Châtillon et arrière-petit-fils de l'amiral tué dans le massacre de la Saint-Barthélemy, fut lieutenant général, abjura le calvinisme en 1643, et mourut le 8 février 1649, à l'âge de 34 ans, d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton. En son fils, mort à l'âge de dix-sept ans, finit la postérité de l'amiral de Coligni.

I.—COLIN (Olive), protestante de Caen que Véron convertit avec six cents autres au commencement du XVII^e^ siècle.

II.—COLIN DE PLANCY, né près d'Arcis-sur-Aube, le 28 janvier 1796, fit à Troyes de bonnes études. Plusieurs ecclésiastiques de ses parents voulurent le diriger vers la carrière qu'ils avaient embrassée; mais il déclara qu'il renonçait à l'état ecclésiastique, lui préférant celui d'homme de lettres. Il vint à Paris en 1814, et dès lors, égaré par la philosophie incrédule, il publia successivement le *Dictionnaire infernal* ou *Recherches d'anecdotes* sur tout ce qui tient aux sciences secrètes, aux superstitions diverses, aux choses mystérieuses et surnaturelles, etc., 1818, 2 vol. in-8°; le *Diable peint par lui-même*, 1819, in-8°; le *Dictionnaire féodal*, 1819, 2 vol. in-8°; les *Mémoires d'un vilain du XIV^e^ siècle*, 1820, 2 vol. in-12; le *Dictionnaire de la folie et de la raison*, 1820, 2 vol. in-12; le *Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses*, 1822, 3 vol. in-8°, etc. Il est juste d'ajouter que, dans les *Jésuites remis en cause*, ou *Entretiens des vivants et des morts, partisans et adversaires, sur la frontière des Deux-Mondes, drame théologique en cinq journées*, 1825, in 8°, M. Colin de Plancy montra en plusieurs endroits une sagesse et une équité qui contrastèrent avec les tristes doctrines qu'il professait et avec le ton qu'il prenait dans ses autres ouvrages. Cet auteur, si malheureusement fécond, faisait, en outre, le commerce de la librairie, et en 1831, ses spéculations aboutirent à sa ruine. Dieu le conduisit ainsi dans la voie des épreuves, pour le ramener à lui. Ses préventions contre le catholicisme se dissipèrent peu à peu, il se convertit entièrement et devint un des enfants les plus soumis de l'Eglise.

Voici la rétractation aussi noble que touchante de cet écrivain; elle est datée de Kulenburg, en Hollande, le 9 août 1841 :

« Ceux de mes amis qui liront ces lignes, éprouveront sans doute quelque surprise, s'ils se rappellent surtout les ouvrages que j'ai publiés depuis 1818. Ils m'ont vu marcher si violemment dans les sentiers de la philosophie anti-catholique, qu'ils n'ont pas dû prévoir de ma part un retour complet à d'autres idées. Dans ces jours de vertige, je ne le prévoyais pas moi-même; il a fallu pour m'arrêter des leçons fortes et multipliées. Ces leçons, grâce à Dieu, n'ont pas été perdues. En 1833, je me suis mis à la recherche sérieuse de la vérité. Livré à moi-même, cette recherche a été longue. Il m'a fallu huit ans d'hésitations pénibles et de luttes intérieures, pour renaître aux convictions que l'esprit du mal avait étouffées.

« Enfin, Dieu, dont la bonté est sans mesure, a fait tomber ces écailles qui chargeaient encore mes yeux. Il m'a fait voir, parlant à mon esprit et à mon cœur, que les systèmes et les raisonnements de la philosophie menteuse, à laquelle j'avais si longtemps prodigué mes hommages, ne sont qu'erreur, déception, fausseté grossière et mauvaise foi; que ces systèmes ne sont soutenus que par l'orgueil dans l'intérêt du vice

et de la corruption, que la sagesse humaine n'est que du vent si elle ne s'appuie sur la révélation, hors de laquelle aucun philosophe n'a jamais pu expliquer l'homme, et que la vérité est uniquement dans la religion catholique, où elle se trouve complète, solide, inaltérable. Quand je me sentis relevé par ces convictions, sans avoir encore consulté personne, redevenu catholique par la seule recherche droite et sincère de la vérité, et surtout par une grâce immense de la bonté de Dieu, je retournai complétement à lui, honteux et brisé de regrets, je rentrai dans l'Eglise, qui m'a reçu comme le bon père de famille reçoit l'enfant prodigue, en me comblant d'allégresse et de joie.

« Je crois devoir annoncer publiquement cette nouvelle, si heureuse pour moi, à tous ceux qui m'ont vu tant d'années incrédule, impie, vivant dans l'oubli de Dieu égaré moi-même en égarant les autres. Cette révolution, qui s'est opérée en moi, je dois surtout l'annoncer à ceux qui ont lu les livres coupables dont je suis l'auteur.

« Donc, je condamne et foule aux pieds ce que j'ai écrit contre la foi et les mœurs. Je déplore avec amertume les funestes leçons qu'on a puisées dans ces livres maudits. Je demande pardon à Dieu des désordres qu'ils ont causés et qu'ils pourront causer encore. Je le supplie de toucher les consciences que j'ai empoisonnées, comme il a daigné toucher la mienne. Je prie ceux qui possèdent quelques-uns de mes mauvais écrits de les repousser loin d'eux, de me pardonner le mal que j'ai pu leur faire, et d'être convaincus que, s'ils relisent ces ouvrages que je renie aujourd'hui, ils se préparent les durs regrets qui me pressent depuis longtemps moi-même. Je le répète devant Dieu et devant les hommes, devant vous qui lisez ceci : comme le Sicambre à qui saint Remi fit courber la tête, j'adore ce que j'ai brûlé, je brûle ce que j'ai adoré. Je déclare que je me soumets en tout et sans réserve à la sainte Eglise catholique, au saint-siége, approuvant tout ce qu'il approuve, condamnant tout ce qu'il condamne, détestant tout ce que j'ai dit et écrit, fait, publié de condamnable, soit que le souverain pontife l'ait déjà réprouvé, soit qu'il ne l'ait pas fait encore.

« Et je demande à Dieu, de tout mon cœur, la grâce de vivre et mourir en digne chrétien, dans la foi de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, me proposant, avec l'aide de Dieu, d'employer désormais tous mes efforts, à réparer, autant que je le pourrai, dans mes nouveaux écrits, le mal que j'ai fait durant les longues et folles années de mes égarements.

« J. Colin de Plancy.

« A Kulenburg, le 9 août 1841 »

Depuis cette généreuse et energique profession de foi M. Colin de Plancy reçut du pape le bref suivant :

A notre cher fils J. Colin de Plancy à la Haye.

Grégoire XVI, pape.

« Notre très-cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« Votre lettre qui porte la date du 12 août 1840 et qui nous a été remise depuis peu, a rempli notre cœur d'une grande consolation. Car, puisque nous tenons, quoique sans mérite de notre part, la place de Celui *qui est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, et qu'il ne veut qu'aucun d'eux périsse, mais que tous retournent à lui par la pénitence*, nous n'avons certainement pu nous empêcher de nous réjouir beaucoup quand nous avons appris que vous étiez retourné, par la grâce du Seigneur miséricordieux, des ténèbres de l'incrédulité à la lumière de la vérité catholique, et quand nous avons su que vous aviez même détesté vos erreurs et vos mauvais livres antérieurs par un écrit particulier, que vous avez fait publier pour la réparation nécessaire des scandales, lesquels vous vous êtes, d'ailleurs, déclaré prêt à réparer encore ultérieurement, autant que vous pourrez le faire, avec le secours de Dieu.

« Nous donc aussi, dilatant les entrailles de notre charité paternelle, nous vous recevons avec la plus vive tendresse comme une brebis revenue à résipiscence, et nous approuvons et nous confirmons l'absolution que vous avez déjà reçue des censures ecclésiastiques qui avaient été encourues par vous. Nous vous comptons, en conséquence, au nombre de nos chers enfants et de ceux de la sainte Eglise.

« Courage, notre cher fils! marchez avec allégresse dans une nouvelle vie, et, après avoir obtenu de Dieu une si grande miséricorde, témoignez votre reconnaissance par de bonnes œuvres et par de dignes fruits de pénitence. A cette fin, ne cessez jamais de répandre humblement vos prières aux pieds du Seigneur, pour que vous trouviez toujours auprès de lui le secours de sa grâce dans vos besoins.

« Nous le prions aussi humblement nous-même, afin que toutes choses vous prospèrent et vous soient salutaires. C'est un présage de ce bonheur, et comme un témoignage de notre bienveillance, que nous vous donnons très-affectueusement, notre cher fils, la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 16 octobre 1841, onzième année de notre pontificat.

« Charles Vizzardelli,

« *Secrétaire des lettres latines de S. S.* »

COLLEY-JENKS (Elisabeth-Eugénie et Marie-Anne-Séraphine), anglaises protestantes, filles de Timothée Colley-Jenks, écuyer du comté de Northampton, la première âgée de vingt ans, et l'autre de dix-sept, avaient été instruites et préparées par l'abbé Rouxel, aumônier du collége de Vendôme, et avaient fait l'une et l'autre une re-

traite chez les Dames de la Visitation. Elles firent abjuration à Paris, le 2 septembre 1833, dans la chapelle des Dames de la Visitation, et furent baptisées par l'abbé Faudet, curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui leur adressa une courte allocution. La cadette fit sa première communion le même jour. Les parrain et marraine furent, pour l'aînée, M. Beauvais, ancien député, et Mme la comtesse de Gauville; et, pour la seconde, l'abbé Rouxel et Mme de Saint-Bauzile. Le lendemain elles furent confirmées à Versailles par l'évêque, qui leur adressa des paroles de piété. Leur mère, née Elisabeth Orton, annonçait l'intention de suivre cet exemple, et elle envoya deux autres filles plus jeunes à la Visitation de Paris, pour y être instruites et préparées. Toute cette famille montrait les plus heureuses dispositions à rentrer au sein de l'Eglise.

COLLYNS (Charles-H.), maître ès-arts, *student* de l'Eglise du Christ à Oxford, ancien vicaire de la paroisse de Sainte-Marie-Magdeleine à Oxford, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise, à Prior-Park, le 29 octobre 1845.

COLMANN, maître de musique du Prytanée de Ménars (Loir-et-Cher), se convertit et abjura le calvinisme, en 1839, entre les mains du directeur de cet établissement. Les conférences qu'il avait eues et qu'il avait encore avec l'abbé Mamier, aumônier du Prytanée, l'ont pleinement convaincu de la vérité du catholicisme.

COLOM (Zacharie), né à Vau en 1569, et avocat au conseil de cette ville, ayant conçu des doutes sur le protestantisme, dans lequel il avait été élevé, s'instruisit à fond de la religion catholique, et se rendit à Rome, où il fit abjuration. Plus tard il rentra dans sa patrie comme Barnabite et missionnaire, et ramena beaucoup de protestants par ses prédications.

COLOMBINI (Saint-Jean), fondateur des Jésuates. A Sienne, un premier magistrat de la ville, qui faisait en même temps la banque, revenait à la maison pour dîner : ce n'était pas encore l'heure, mais il avait faim. Comme le dîner n'était pas prêt, le magistrat se met en colère contre sa femme. Pour le calmer et lui faire prendre patience, elle lui offre un livre à lire. Le magistrat se fâche encore plus, jette le livre par terre et s'emporte contre tous les gens de la maison. Toutefois, quelques moments après, il a honte de lui-même; il ramasse le livre, c'était la *Vie des saints;* il l'ouvre et tombe sur la vie de sainte Marie d'Egypte; il prend un tel plaisir à cette lecture, que sa femme l'ayant averti que le dîner était prêt, il répondit : « Attendez, à votre tour, que j'aie fini mon histoire. » La femme, toute joyeuse, entra dans un cabinet voisin, et, tombant à genoux, pria Dieu d'achever la bonne œuvre qu'il avait commencée. Sa prière ne fut pas vaine. Jean Colombini, c'était le nom de son époux, fut dès ce moment un autre homme. Porté à l'avarice, habitué à quereller pour une obole, il devint généreux et charitable. Quand il achetait quelque chose, il ajoutait toujours au prix qu'on lui demandait; et quand il vendait, il diminuait le prix courant. Ses concitoyens ne savaient comment expliquer ce changement de conduite. Bien loin de faire désormais aucun tort, il réparait au triple et quadruple ceux qu'il croyait avoir faits; il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, visitait les hôpitaux, fréquentait les églises et donnait beaucoup de temps à la prière. Sa femme, Blasie, conjurait Dieu de le confirmer dans ses bons sentiments : elle fut exaucée beaucoup plus qu'elle ne s'y attendait. Il embrassa la continence perpétuelle, renonça à tous ses biens, ainsi que son ami intime, François Vincent. Ce fut un spectacle bien étrange pour les habitants de Sienne de voir leur ancien gonfalonier, leur premier magistrat, devenu mendiant volontaire. Chose qui ne les étonna pas moins : tant que Jean Colombini vécut dans les délices, il était toujours maladif et d'un estomac débile; dès qu'il vécut d'aumônes, on le vit de jour en jour mieux portant et plus robuste : à peine vêtu pendant l'hiver, il n'avait jamais froid. Autrefois avide de gloire, il l'était alors d'humiliations. Le chef des cuisines du palais communal manquait d'un aide; Jean Colombini ambitionna d'en remplir la place; et on vit le sénateur de Sienne, l'ancien magistrat de la république, faire les fonctions d'aide-cuisinier dans le même palais où naguère il tenait le premier rang. Se rappelant comme il aimait autrefois à parader dans les rues et les places, sur un cheval magnifique, pour s'attirer les applaudissements du peuple, il se procure un âne des plus chétifs, monte dessus avec son habit de mendiant, et fait le tour de la ville pour solliciter et recueillir les dérisions de tout le monde. Il convertit, par ses prédications et par son exemple, un grand nombre de pécheurs, étendit son apostolat, fonda l'Ordre des Jésuates et mourut le 31 juillet 1367, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

COMBALASSE (DE), ministre protestant de la ville de Réalmont, fit abjuration entre les mains de l'évêque d'Alby, vers 1645.

COMBERBACH (Robert), capitaine de l'artillerie royale d'Angleterre, se trouvait, en 1814, par billet de logement, chez un curé d'Anvers qui avait chez lui un autre ecclésiastique fort distingué. Là il eut l'occasion de faire des comparaisons journalières entre le clergé catholique et les ministres anglicans, et ces rapprochements le touchèrent. Des entretiens fréquents achevèrent de le déterminer, et il renonça à l'erreur. Sa conversion fut, avec le temps, l'occasion de celle de vingt-quatre membres de sa famille. Son propre frère, ordonné prêtre après avoir fait ses études au séminaire de Malines, travailla depuis à la conversion de ses compatriotes; et son fils entra au même séminaire.

I.—COMTE (Pierre LE), ministre protestant, de Roche-Chouard, diocèse de Poitiers, se convertit vers 1617.

II. — COMTE (Michel et Magdeleine LE), protestants de Caen, que le controversiste Veron convertit ainsi que six cents autres, vers 1630.

III. — COMTE (LE), ministre protestant converti, qui mourut en 1641.

IV. — COMTE, sous-officier d'infanterie, protestant, se convertit et fit abjuration le 2 juillet 1838, dans la chapelle de l'hospice de Saint-Pol, en Artois. Ce militaire, fils du physicien de ce nom, fort connu à Paris, était âgé de vingt-cinq ans, et avait de l'instruction; il sentait le vide du protestantisme, et son séjour à l'hospice, où une maladie l'avait longtemps retenu, lui permit de faire des lectures solides et d'avoir des entretiens avec l'abbé Rabitaille, curé de Saint-Pol, ecclésiastique fort capable et fort zélé. L'abbé Bonhomme, vicaire, eut aussi part à la conversion de M. Comte, qui abjura et reçut le baptême avec des marques sensibles de joie.

CONAN, riche seigneur du territoire de Tréguier, dans l'Armorique, fut converti par saint Brieuc, dans le v^e^ siècle, et lui fournit des fonds pour bâtir un monastère dans la partie septentrionale de l'Armorique.

CONARD, capitaine de chevau-légers, converti en décembre 1685, à la suite de conférences entre les catholiques et les protestants de Sedan, alla à l'Hôtel-de-Ville avec plusieurs autres, déclarer qu'ils embrassaient la religion catholique, et firent leur profession de foi qu'ils signèrent tous de nouveau le lendemain dans l'Église. Plus de deux cents chefs des familles les plus considérables de la bourgeoisie et trois cents familles des villages circonvoisins de Sedan imitèrent leur exemple.

I.—CONDÉ (Louis DE BOURBON, prince DE), premier prince du sang, né le 8 septembre 1621, s'était illustré dès sa première jeunesse par ses exploits militaires. Il avait à vingt-deux ans remporté la victoire signalée de Rocroi, et était regardé comme un des premiers capitaines de son temps. La guerre, le monde et la politique lui avaient fait perdre de vue les pratiques de la religion, mais sans déraciner en lui la foi, ainsi qu'il l'attesta lui-même. Frère du prince de Conti et de la duchesse de Longueville, qui avait passé ses dernières années dans la retraite, le grand Condé sentit aussi la nécessité de mettre un terme aux agitations de sa vie, et de couronner ses exploits en servant Dieu avec une entière fidélité. Il avait quitté la cour en 1680, et s'était retiré à Chantilly, où il charmait ses loisirs par des lectures solides et par de sages entretiens. C'est là que la voix de la grâce se fit entendre; on nous saura gré de laisser parler ici Bossuet :

« L'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce; sans être averti par la maladie, ce grand prince exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux qu'il appelle exprès règle les affaires de sa conscience; il obéit, humble chrétien, à sa discrétion, et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice à Dieu, qu'il invoqua avec foi, et qui lui donna le goût de son Ecriture, et dans ce livre divin la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice : on y soulageait la veuve et l'orphelin, et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de la famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants, il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu, et ce jeune prince, son petit-fils, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été nourris malheureusement dans l'erreur que la France tolérait alors : combien de fois l'a-t-on vu s'occuper de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion! Ah! quelle incomparable netteté d'esprit quand il leur faisait voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique! C'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner le cœur et à guérir les esprits malades. Ce sont ces choses simples : gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut et souffrir les maux qu'il envoie; ce sont ces communes pratiques de la religion chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant les saints anges et devant son père céleste (1). »

Telles étaient les dispositions du prince, lorsque s'étant rendu de Chantilly à Fontainebleau pour visiter sa belle-fille malade, il fut frappé lui-même d'une maladie dangereuse. Les premiers mots, quand on lui annonça son état, furent de demander à Dieu *la grâce de bien mourir*. Il fit appeler le P. Deschamps, jésuite, son confesseur, mit en ordre les affaires de sa maison, et recommanda, entre autres, qu'on construisît une église à Chantilly pour servir de paroisse. Ensuite, il voulut faire une confession générale, et, se trouvant trop faible pour s'expliquer lui-même, il chargea son confesseur de demander publiquement pardon aux personnes de sa maison, des scandales qu'il leur avait donnés. Il reçut les sacrements avec de vifs sentiments de piété pour Dieu, s'entretenait de pieuses pensées, et donna à sa famille des conseils pleins de sagesse et de religion. C'est alors qu'il déclara qu'il n'avait *jamais douté des mystères de la religion;* mais, poursuivit-il, *j'en doute moins que jamais. Que ces vérités se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit! Oui nous verrons Dieu comme il est, face à face.* Il répétait en latin, avec un goût merveilleux, ces grands mots : *Sicuti est, facie ad faciem*, et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. C'est dans ces pieux sentiments que Condé termina sa carrière, le 11 décembre 1686; et il est remarquable que les deux plus grands capitaines de ce siècle

(1) *Oraison funèbre du prince de Condé.*

s'honorèrent l'un et l'autre par la vivacité de leurs sentiments religieux. Louis XIV, qui avait fait rendre tant d'honneurs à la mémoire de Turenne, ordonna aussi pour Condé la pompe d'un service solennel où les évêques et les cours souveraines assistèrent; Bossuet fut chargé de prononcer l'oraison funèbre. La cérémonie se fit dans l'église de Notre-Dame, le 10 mars 1687, au milieu d'un grand concours; c'est là que l'évêque de Meaux prononça ce discours, une des plus belles productions de son génie, par la hauteur des pensées, par la variété des tableaux, par la noble simplicité du style. L'orateur parcourt rapidement les campagnes et les exploits du prince, et les peint avec ces vives images d'une âme inspirée par son émotion, non moins que par son talent; mais la dernière partie du discours est consacrée tout entière à montrer quels furent les sentiments religieux du grand Condé, dans ses dernières années et surtout aux approches de la mort.

II. — CONDÉ (Charlotte-Catherine DE LA TRÉMOILLE, veuve du prince DE) n'avait différé quelque temps d'abjurer le protestantisme que parce qu'elle voulait auparavant faire déclarer son innocence, relativement à la mort de son mari; elle craignait qu'on ne la soupçonnât d'avoir cherché par cette démarche à se concilier la faveur du roi et du parlement, et elle attendit que l'arrêt qui la justifiait eût été rendu avant de prononcer son abjuration. Cette cérémonie eut lieu en 1595 à Rouen, entre les mains du légat et en présence du cardinal de Gondi. Le fils de cette princesse fut élevé dans la religion catholique.

III.—CONDÉ, roi de l'île de Ceylan, converti par saint François-Xavier.

CONNELLY (Pierre), né à Philadelphie (Amérique), était fils d'un *ancien* de l'Eglise presbytérienne, mais avait été élevé dans l'Eglise épiscopale. Il y prit les ordres, et sa conduite et ses talents le firent nommer recteur de la congrégation protestante-épiscopale à Natchez. L'évêque protestant du Tennessée parla de lui avec éloge dans un rapport qu'il fit de sa visite sur les bords du Mississipi. Mais au milieu de ses travaux, l'esprit de M. Connelly était souvent tourmenté de la crainte de suivre une mauvaise direction, et de professer une religion qui ne serait pas la véritable. Il ne trouvait dans les auteurs que de nouveaux motifs d'augmenter ses incertitudes, et connaissait très-peu de controversistes catholiques. L'affaiblissement de sa santé et le trouble de son esprit l'engagèrent à résigner sa place. Des entretiens avec l'évêque de Saint-Louis, et la lecture de quelques ouvrages de controverse, achevèrent de dissiper les préventions qu'on lui avait inspirées dans sa jeunesse contre nos dogmes et nos pratiques. Son discours d'adieu à la congrégation de Natchez, et sa lettre à l'évêque protestant du Tennessée, montrent son amour pour la vérité, et le résultat de ses recherches. Il y prouve la nécessité d'une autorité dans l'Eglise et l'obligation de s'y soumettre.

M. Connelly adressa ses adieux à son troupeau, étant à Rome à réfléchir à loisir sur la démarche qu'il allait faire. C'est dans la métropole du monde catholique qu'il fit son abjuration publique et solennelle le dimanche des Rameaux, 27 mars 1836, entre les mains du cardinal Odescalchi, vicaire du pape, et fut depuis ordonné prêtre. Cette conversion fit la plus grande sensation aux Etats-Unis. — La femme de M. Connelly est devenue aussi catholique, et fit sa première communion à la Nouvelle-Orléans avec son mari avant leur départ. Elle entra ensuite au couvent des Dames-du-Sacré-Cœur. — Ses deux fils imitèrent également son exemple.

CONNOR (Bernard), médecin et philosophe Irlandais, vint en France à l'âge de vingt ans, et fut chargé de l'éducation des fils du grand chancelier du roi de Pologne, qui était à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne et ailleurs, il devint médecin de S. M. Polonaise, qui le donna à l'électrice de Bavière, sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la Société royale, et embrassa extérieurement la communion de l'Eglise anglicane, mais il mourut catholique, le 30 octobre 1698, à trente-trois ans. On a de lui un livre intitulé *Evangelium medici, seu Medicina mystica, de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis in bibliis memoratis reliquisque quæ medicinæ indagini subjici possunt*, in 8° Londres 1697. Ce livre, dont les exemplaires sont rares, a été réimprimé à Amsterdam en 1699; le philosophe médecin s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile.

I.—CONRAD, frère du duc Louis, mari de sainte Elisabeth de Hongrie, se livrait sans frein aux violences que pouvaient lui suggérer toutes ses passions. En 1232 à l'occasion d'une pénitence infligée par l'archevêque de Mayence, à l'abbé de Reinhartzbrum, protégé de la maison de Thuringe, le landgrave Conrad fut tellement irrité contre le prélat, qu'il courut sur lui en plein chapitre, à Erfurt, le prit par les cheveux, le renversa par terre, et l'aurait certainement poignardé, si ses serviteurs ne l'en eussent empêché. Non content de ces excès, il se mit à ravager les possessions du siége de Mayence, et assiégea, entre autres, la ville de Pritzlat. Il la prit d'assaut, et pour se venger des dérisions qu'il avait essuyées de la part des femmes de la ville, pendant le siége, il y fit mettre le feu, qui consuma la cité toute entière avec ses églises, ses monastères, et une grande partie des habitants. Il se retira ensuite dans son château de Tenneberg, près Gotha, où la main de Dieu ne devait pas tarder à le toucher. Un jour il y vit arriver une fille de mauvaise vie, qui semblait tombée dans la plus grande misère, et qui venait lui demander l'aumône. Le landgrave lui ayant reproché très-durement

l'infamie de sa profession, l'infortunée lui répondit, que c'était la misère seule qui l'y avait forcée, et lui fit un tableau si déchirant de cette misère, qu'il en fut ému au point de lui promettre de subvenir désormais à ses besoins, à condition qu'elle renoncerait à sa vie criminelle. Cet accident produisit une profonde émotion sur son âme ; il passa la nuit suivante dans une agitation extrême, en réfléchissant combien il était plus coupable que cette malheureuse qu'il avait insultée, et que la pauvreté seule l'avait poussée dans le vice, tandis que lui, riche et puissant, faisait un si grand abus des dons de Dieu. Le lendemain il communiqua ses pensées à plusieurs de ses compagnons d'armes et de violence, et apprit avec surprise qu'ils avaient été agités par les mêmes réflexions ; ils regardèrent aussitôt cette voie intérieure et simultanée comme un avertissement du ciel, et résolurent de faire pénitence et de changer de vie. Ils s'en allèrent d'abord pieds nus à un pèlerinage voisin, à Gladenbach, et de là à Rome, pour obtenir du pape même l'absolution de leurs péchés. Après de rudes pénitences, Conrad entra dans l'ordre Teutonique.

II.—CONRAD (Jean), militaire suisse, né à Lipperschways, canton de Thurgovie, avait été élevé dans la religion protestante, qu'il abjura avant de mourir, en janvier 1827, en présence de deux témoins, et entre les mains de l'aumônier de l'hôpital de Perpignan. Il y avait longtemps qu'il méditait cette démarche, dont il avait été détourné par ses compatriotes. Entré à l'hospice au commencement de novembre, il employa le temps de sa maladie à se confirmer dans son projet, et Dieu lui laissa le temps de l'exécuter.

CONSTANCE FAULKON, ou PHAULKON, ou PAULKON, dont le véritable nom était *Constantin*, naquit vers le milieu du XVII^e^ siècle, à Custode, bourg de l'île de Céphalonie. Sa mère était grecque. Il avait à peine atteint sa douzième année, qu'il s'embarqua pour l'Angleterre, d'où il passa dans les Indes. Il frêta un vaisseau pour commercer, fit naufrage sur la côte de Malabar, où il rencontra l'ambassadeur du roi de Siam, en Perse, naufragé comme lui, et que Constance ramena à Siam. Celui-ci lui fit faire la connaissance du barkalon, ou premier ministre du royaume, qui le chargea de plusieurs négociations dont il s'acquitta si bien, qu'à la mort du barkalon il exerça toutes les fonctions de ministre. Quoique Grec de naissance, Constance ayant vécu longtemps avec les Anglais, avait embrassé l'anglicanisme ; le jésuite portugais Thomas entreprit d'en faire un catholique. Constance écouta, pendant une maladie, les instructions de Thomas, et fit abjuration le 2 mai 1682. Il résolut aussitôt d'introduire le catholicisme à Siam, au Tonquin, à la Chine, à la Cochinchine et au Japon. Il détermina le roi de Siam à envoyer à Louis XIV trois députés qui, par malheur, moururent en route. Louis XIV, l'ayant su, envoya lui-même une ambassade à Siam, et le roi promit de se convertir. Au milieu de ces négociations, dont la propagation du catholicisme était l'objet, les princes de Ciampa et de Macassar, réfugiés à Siam, y ourdirent un complot en faveur du mahométisme ; mais l'activité du premier ministre parvint à l'étouffer, après un combat où le prince de Macassar fut tué par Constance, qui montra une grande valeur. Les troupes françaises se répandirent dans le royaume de Siam ; on leur donna les forteresses de Mergui et de Bankok, et le roi fit demander de nouvelles troupes par le jésuite Tachard, son ambassadeur à la cour de France ; mais une mésintelligence ayant éclaté entre Constance et Desforges, commandant des Français, les grands du royaume, mécontents de l'influence qu'avaient les étrangers sur toutes les affaires, en profitèrent pour la détruire. Un mandarin de l'ordre des Opras, nommé *Pitracha* excita un soulèvement, fit le monarque prisonnier, et se déclara régent du royaume. On contraignit les Français à quitter Siam ; plusieurs chrétiens furent mis à mort, et Constance eut la tête tranchée. Le roi de Siam mourut bientôt lui-même, et Pitracha, qu'on soupçonna d'être son assassin, lui succéda.

CONSTANT (Isaac), protestant du diocèse de la Rochelle, qui se convertit vers 1650.

CONSTANT DE REBECQUE (Charles-Louis), frère de Benjamin Constant, député, l'un et l'autre fils de Samuel Constant de Rebecque, génevois, mort en 1800. Charles-Louis Constant de Rebecque, âgé d'environ quarante ans, se convertit et fit abjuration entre les mains de l'abbé Petite, aumônier du collége, qui avait été délégué à cet effet par l'autorité compétente, et qui lui administra le baptême sous condition. Cette cérémonie eut lieu le 24 avril 1826, à Poligny, diocèse de Saint-Claude. Le nom de M. Constant de Rebecque et la réputation de son frère aîné donnèrent un grand intérêt à cette conversion.

1.—CONSTANTIN (saint), roi des Bretons et martyr, menait une vie déréglée, lorsqu'il fut converti par saint Gildas de Rhuys, et quitta le trône pour prendre l'habit religieux dans le monastère de Saint-David. S'étant joint à saint Colomb, il prêcha l'Evangile aux Pictes septentrionaux, qui habitaient le nord de l'Ecosse. Après avoir converti au christianisme tout le pays de Cantys, il fut mis à mort par les infidèles l'an 556.

II.—CONSTANTIN le Grand (Caius Flavius Valerius Aurelius Claudius), empereur romain, fils de Constance Chlore et de sainte Hélène, né à Naïsse en Dardanie, l'an 274, avait dix-neuf ans lorsque son père fut associé à l'empire. Proclamé empereur le 25 juillet 306, il marchait contre Maxence : comme ses forces étaient moindres que celles de ses ennemis, il sentit le besoin d'un secours supérieur, et pensa à quelle divinité il s'adresserait. Il considéra que les empereurs qui de son temps avaient été zélés pour l'idolâtrie avaient péri misérа-

blement, et que son père Constance, qui avait honoré toute sa vie le seul Dieu souverain, en avait reçu des marques sensibles de protection. Il résolut donc de s'attacher à ce Dieu, et se mit à le prier instamment de se faire connaître à lui, et d'étendre sur lui sa main favorable. L'empereur Constantin priait ainsi de toute son âme, quand vers le midi, le soleil commençant à baisser, comme il marchait par la campagne avec des troupes, il vit dans le ciel, au-dessus du soleil, une croix de lumière, et cette inscription : *In hoc signo vinces*, Tu vaincras par ce signe. Il fut étrangement surpris de cette vision, et les troupes qui l'accompagnaient, et qui virent la même chose, ne furent pas moins étonnées. L'empereur, longtemps après, racontait cette merveille, et assurait avec serment l'avoir vue de ses yeux, en présence d'Eusèbe, évêque de Césarée, qui en a écrit l'histoire. Constantin fut occupé le reste du jour, pensant à ce que ce prodige pouvait signifier. La nuit, comme il dormait, Jésus-Christ lui apparut, avec le même signe qu'il avait vu dans le ciel, et lui ordonna d'en faire une image et de s'en servir contre ses ennemis dans les combats. L'empereur se leva avec le jour, et déclara le songe à ses amis; puis il fit venir des ouvriers, et s'étant assis au milieu d'eux, leur expliqua la figure de l'enseigne qu'il voulait faire, et leur commanda de l'exécuter avec de l'or et des pierres précieuses. Voici quelle en était la forme : un long bois comme d'une pique revêtu d'or avait une traverse en forme de croix, au bout d'en haut était attachée une couronne d'or et de pierreries qui enfermait le symbole du nom de Christ, c'est-à-dire, les deux premières lettres de son nom. A la traverse de la croix pendait un petit drapeau carré, d'une étoffe très-précieuse, de pourpre tissu d'or et chargée de pierreries. Au-dessus de ce drapeau et au-dessous de la petite croix, c'est-à-dire du monogramme, était en or l'image de l'empereur et de ses enfants. Telle fut l'enseigne que fit faire Constantin : la forme n'en était pas nouvelle; mais on ne trouve point avant ce temps le nom de *labarum*, que l'on lui donna toujours depuis. L'empereur en fit faire de semblables pour toutes ses troupes. Lui-même portait sur son casque la croix, ou le monogramme du Christ : ses soldats le portaient sur leurs écus; et les médailles des empereurs chrétiens en sont pleines. L'empereur choisit ensuite cinquante hommes, des plus braves et des plus pieux de ses gardes, qui eurent la charge de porter le labarum tour à tour.

Cependant, il fit venir des évêques, et leur demanda quel était ce Dieu qui lui était apparu, et que signifiait ce signe. Ils lui dirent : « Ce Dieu est le Fils unique du seul Dieu; le signe que vous avez vu est le trophée de la victoire qu'il a remportée sur la mort, quand il est venu sur la terre. » Là-dessus ils lui expliquèrent la cause de son avénement et le mystère de l'Incarnation. L'empereur écoutait ces discours, et, toujours frappé de ce qu'il avait vu, les recevait comme des instructions divines. Il voulut dès lors lire les saintes Ecritures, avoir toujours des évêques auprès de lui, et honorer en toutes manières le Dieu qui lui avait apparu. Le christianisme monta sur le trône avec Constantin, qui convoqua le concile d'Arles, pour finir le schisme des donatistes, et fit assembler le concile œcuménique de Nicée en 325, se chargea de tous les frais de cette grande assemblée, poussa la déférence envers les Pères du concile jusqu'à rester debout, et ne voulut s'asseoir que sur leurs instances réitérées. Quand il en rencontrait de ceux qui avaient confessé Jésus-Christ dans les tourments, il baisait leurs glorieuses cicatrices, espérant obtenir de ce saint attouchement une bénédiction particulière. Il exhorta les évêques à apaiser les divisions qui troublaient l'Eglise, déclarant qu'il n'avait voulu se trouver au milieu d'eux que comme un simple fidèle, et qu'il leur laissait une pleine liberté de traiter les questions de la foi. Le concile dura trente-six jours. Lorsqu'il fut terminé, Constantin en rendit grâce à Dieu par une fête solennelle et fit un festin avec tous les Pères. Lorsqu'il fut sur le point de partir, il leur adressa un magnifique discours pour adieu. Il racheta ses fautes par d'éminentes vertus, par une piété sincère, par le zèle qu'il mit à étendre et à faire fleurir le christianisme, par les lois pleines de sagesse qu'il porta, et par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacrements de l'Eglise. Il mourut le 22 mai, jour de la Pentecôte de l'année 337, à l'âge de soixante-trois ans. Il avait composé et prêché plusieurs sermons, entre autres un discours à l'Assemblée des saints, prêché à Constantinople le jour de Pâques.

III.—CONSTANTIN, patriarche des Arméniens, envoya quatre députés, un évêque nommé Joachim, et trois docteurs nommés Sarchis, Marc et Thomas, qui, après avoir fait gréer à l'empereur Paléologue leur projet de réunion des Arméniens à l'Eglise catholique, arrivèrent au concile de Florence en septembre 1439, consommèrent cette réunion dans la session synodale du 22 septembre suivant.

I. — CONSTANTINI (Anne), juive, depuis Françoise Pichi, se convertit au catholicisme à Ancône vers 1827; sa conversion fut accompagnée de circonstances extrêmement édifiantes.

II.—CONSTANTINI. Le 9 janvier 1842, une famille entière d'israélites convertis, celle des Constantini d'Ancône, reçut le baptême dans l'antique et vaste église d'*Ara-Cœli*, sur le Capitole. Les deux époux Constantini et leurs quatre filles étaient vêtus de blanc. La foule assistait avec émotion à cette touchante et magnifique cérémonie, que présidait le cardinal Fansoni. Mgr. C. Acton, auditeur de la chambre apostolique, le comte Philibert de Colombiano, grand-maître de la maison de S. M. la reine Christine de Sardaigne, la princesse Joséphine Lancessoti et

la comtesse Maria Buturlin, née Poniatowski, tinrent sur les fonts sacrés les six néophytes. Après le baptême, le P. Bernardin de Ferentino rappela par quelles grâces cette famille avait été conduite à la connaissance et à l'amour de l'Evangile. Les époux reçurent ensuite la bénédiction nuptiale et participèrent au banquet sacré. L'âge seul de leurs quatre enfants n'a point permis qu'on leur distribuât le pain eucharistique.

CONSTANTIUS, manichéen, qui essaya de ramener ses coreligionnaires à une vie plus pure, se convertit ensuite à la foi catholique du temps de saint Augustin.

I.—COOKE (John-Athanase), gentilhomme, converti au catholicisme dans le XIX^e^ siècle.

II.—COOKE, capitaine protestant, se convertit au catholicisme et fit son abjuration entre les mains de Mgr Borghi, à Madras. Le *Bengal-Catholic-Herald* du 22 juillet 1843, qui annonçait cette conversion, ajoutait que, dans ce mois, vingt-quatre personnes converties dans la même ville y avaient été baptisées : on comptait parmi elles dix protestants et quatorze musulmans. Quelques jours après, quatre protestants et cinq musulmans s'étaient convertis et avaient abjuré leurs erreurs dans l'église catholique de Chandernagor.

COOPE (Henri-Georges), maître-ès-arts, diacre, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Oscott le 26 novembre 1845.

COOPER, né au sein du protestantisme, dans la ville de Morgolk, de l'état de Virginie, avait suivi longtemps la carrière maritime et visité les diverses parties du globe. Etant tombé dangereusement malade en 1808, à Paris, il se sentit pressé de lire la Bible, qu'il ne connaissait pas encore. Cette lecture l'intéressa vivement et lui fit faire de graves réflexions ; mais l'histoire du Nouveau Testament surtout lui fit une telle impression, qu'il lui a principalement attribué depuis sa conversion. En lisant les traits d'ineffable bonté du Fils de Dieu, il brûlait d'amour pour lui sans le connaître encore, et désirait ardemment un *ami* pareil à *l'homme* dont il avait lu l'histoire, lorsqu'un jour il entendit clairement, ou crut entendre une voix qui lui disait : « Si tu veux être mon ami, il ne dépend que de toi. » Quelque temps après, étant à Londres, toujours préoccupé de la même pensée et relisant sans cesse l'Evangile, dans lequel il trouvait sans cesse de nouvelles beautés, il entendit une seconde fois la même voix lui adressant les mêmes paroles. Mais la voix ne lui indiquait pas la route pour parvenir à ce bonheur. C'est pourquoi il ouvrit son cœur et toutes ses pensées à un ami protestant, qui l'engagea à se livrer à l'étude des diverses religions, afin de choisir. Les difficultés ne faisaient que croître. Cependant, Cooper ne balança pas à se procurer des livres de toutes les sectes religieuses existantes en Angleterre, et repassa aux Etats-Unis, afin de ne s'occuper que de l'objet de ses désirs. Sur ces entrefaites, une dame catholique lui conseilla de se retirer à la campagne, afin d'être plus calme, et lui confia un petit livre de sa communion, qui devait, disait-elle, compléter le recueil des ouvrages sur toutes les religions qu'il possédait déjà. M. Cooper commençait donc à s'occuper de cette grande affaire, lorsqu'un homme qu'il ne connaissait pas, lui fut envoyé pour dissiper tous ses doutes. C'était l'abbé Matignac, dont les discours vifs et profonds déterminèrent M. Cooper à renoncer, nonobstant les oppositions de sa famille, aux erreurs dans lesquelles il avait vécu et à embrasser le catholicisme. La conduite du néophyte ne présenta d'abord rien d'extraordinaire ; mais il paraît que bientôt un coup de la grâce, dont M. Cooper n'a parlé qu'à certains de ses plus intimes amis, le décida à entrer dans l'état ecclésiastique. Il se rendit donc au séminaire de Baltimore, dont il devint l'édification par sa piété, sa régularité, et par un charme indéfinissable qui entourait toute sa personne. On remarqua qu'il entra au séminaire le même jour qu'un autre protestant nouvellement converti, que le Dieu de vérité conduisait vers le sanctuaire, afin de répandre sur la terre américaine, visiblement bénie, des germes abondants de sainteté. Le séjour de M. Cooper dans cette maison de son éducation cléricale, pendant laquelle il fut confié aux soins de l'abbé Dubourg, depuis évêque de la Nouvelle-Orléans, le mit en rapport avec les membres les plus distingués de ce clergé du nouveau continent, dont le ciel se sert pour opérer tant de prodiges. A peine parvenu à la prêtrise, M. Cooper se livra avec le plus grand zèle aux travaux de la vie apostolique. On l'envoya diriger plusieurs congrégations nombreuses, et il fit partout aimer l'*ami de son cœur*, ce Divin maître, qu'il se plaignait d'avoir connu, d'avoir aimé trop tard. Ce fut même pour lui montrer son amour qu'il voulut faire le pèlerinage de Jérusalem et celui de Rome, à laquelle il avait voué le plus sincère attachement. Apparaissant ensuite dans sa patrie, on le vit se dépouiller de tous ses biens, qui étaient considérables, pensant qu'on n'aime pas entièrement lorsqu'on ne se donne pas avec ce qu'on possède. Ses abondantes aumônes ont fécondé les missions, coopéré à l'érection de plusieurs églises et contribué à la fondation de divers couvents qui rendent les plus grands services à la religion. Ses forces venant à trahir ses désirs, M. Cooper se crut obligé, sur l'avis des médecins, de quitter l'Amérique en 1832, pour habiter un climat plus doux. Il se dirigea donc vers Bordeaux, qu'il avait visité dans sa jeunesse, et où l'attirait surtout l'ancienne amitié de M. de Cheverus, qui lui accorda bientôt toute sa confiance.

COQUELART, avocat au parlement de Paris, se convertit dans le XVII^e^ siècle.

COQUENAS (Mathurin), âgé de quarante ans, né en Languedoc dans le protestan-

tisme, était depuis quatorze ans au service du duc de Saint-Aignan et fut converti par ce duc, homme de piété, qui fut très-longtemps à vaincre son opiniâtre résistance et le mit enfin entre les mains du P. Alexis du Buc, si célèbre par les innombrables conversions qu'il opéra; le P. du Buc lui fit reconnaître la fausseté du calvinisme. Il abjura le 17 juillet 1683 dans la chapelle du château d'Arlincourt, près Magny, entre les mains de M. Buquet, curé de Parres. Le duc de Saint-Aignan, la duchesse et toute leur famille assistaient à cette cérémonie.

CORAS (Jacques DE), né à Toulouse vers 1630, suivit d'abord le parti des armes et fut cadet dans le régiment aux gardes; mais il céda aux instances de son père, qui souhaitait de lui voir choisir une profession plus analogue à ses moyens, donna sa démission et étudia la théologie. Nommé ministre de la religion réformée, il en exerça les fonctions pendant quelques années dans de petites villes du Languedoc et de la Guienne, et auprès du maréchal de Turenne. Ayant eu l'occasion de lire les *Controverses du cardinal de Richelieu*, il résolut d'en entreprendre la réfutation; une lecture de cet ouvrage lui ayant inspiré des doutes que ses confrères ne purent résoudre, il s'adressa à un prêtre catholique, et abjura bien ôt le calvinisme à Montauban entre les mains de l'évêque, Pierre de Berthier, et rendit compte des motifs de sa conversion dans un écrit (*Conversion de J. de Coras*, 1665, in-12), où il rétractait ses erreurs et en particulier un livre qu'il avait donné cinq ans auparavant pour montrer qu'il ne pouvait y avoir d'union entre l'Eglise romaine et les protestants. Il fit hommage de son livre à l'assemblée du clergé de 1665. Jacques de Coras mourut en 1677, dans un âge peu avancé.

CORÈBE (Saint), préfet à Messine, fut converti au christianisme par saint Eleuthère, évêque d'Illyrie, et confessa sa foi par le martyre sous l'empereur Adrien.

CORNEILLE (Saint), centurion à Césarée dans une cohorte de la légion appelée l'Italienne, était religieux et craignant Dieu, avec toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant sans cesse. Il vit, environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui et lui dit: « Corneille ! » Lui, regardant l'ange, et saisi de frayeur, répondit : « Qu'y a-t-il, Seigneur? — Vos prières, lui dit l'ange, et vos aumônes sont montées devant Dieu. Envoyez à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. » Lorsque l'ange qui lui parlait fut retiré, il appela deux de ses serviteurs et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait, et, après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé. Or, le lendemain, comme ils étaient en chemin et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison vers la sixième heure pour prier; et, ayant faim, il voulut manger. Mais pendant qu'on lui préparait sa nourriture, il lui survint une extase; il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins qui descendait du ciel jusqu'à terre, et où il y avait toutes sortes d'animaux, des reptiles et des oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui : « Lève-toi, Pierre, immole et mange. » Mais Pierre répondit : « Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé d'impur et d'immonde. » Et la voix une seconde fois lui dit : « N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. » Cela fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe fut retirée dans le ciel. Tandis que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, les hommes que Corneille avait envoyés, ayant demandé la maison de Simon, se présentèrent à la porte. Or, Pierre songeant à sa vision, l'Esprit lui dit : « Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas d'aller avec eux, car c'est moi qui te les ai envoyés. » Aussitôt Pierre descendit vers ces hommes et leur dit : « Me voici, je suis celui que vous cherchez; quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus ? » Ils répondirent : « Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a été averti par un saint ange de vous faire venir chez lui et d'écouter ce que vous auriez à lui dire.» Pierre les fit donc entrer et les logea. Le jour suivant, il partit avec eux, et quelques-uns des frères de Joppé, ils étaient six, allèrent avec lui, et le jour d'après ils arrivèrent à Césarée. Corneille, qui les attendait, avait rassemblé ses parents et ses amis. Quand Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, l'adora. Mais Pierre le releva, disant : « Levez-vous; et moi aussi, je ne suis qu'un homme. » Et, s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Il leur dit : « Vous savez combien il est odieux à un juif de s'unir à un étranger ou d'aller chez lui; mais Dieu m'a appris à n'appeler aucun homme profane et impur. C'est pourquoi, dès que vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande pourquoi vous m'avez fait venir ? » Corneille répondit : « Il y a maintenant quatre jours, qu'étant en prière dans ma maison, à la neuvième heure, un homme revêtu d'une robe blanche s'est présenté devant moi et m'a dit : « Corneille, ta prière est exaucée, « et Dieu s'est souvenu de tes aumônes. « Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, « surnommé Pierre; il est logé dans la mai« son de Simon le corroyeur, près de la « mer. Lorsqu'il sera venu, il te parlera. » J'ai envoyé vers vous aussitôt, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc, nous voilà tous devant Dieu et devant vous, pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire. » Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : « En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation, celui

qui le craint lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël en leur annonçant la paix en Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché; vous savez Jésus de Nazareth, comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du démon, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, il a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu; à nous qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. » Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui l'écoutaient. Les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les nations; car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit: « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme vous? » Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours.

CORNICH (Sarah), anglaise qui se convertit et fit son abjuration à Lucques le 15 juin 1847, avec ses six fils, des erreurs du protestantisme pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique. Le baptême sous condition fut conféré à toute cette famille dans la chapelle du palais archiépiscopal par le ministre de Mgr Bertolozzi. S. A. R. la duchesse de Lucques, qui était marraine, était représentée par la baronne de Ward. La pompe déployée pour cette cérémonie, mais surtout le recueillement et la piété des néophytes, firent une vive impression sur la nombreuse assemblée d'élite qui remplissait la chapelle archiépiscopale. Des larmes d'attendrissement coulèrent de tous les yeux à la vue de cette courageuse mère et de ses fils, rayonnants d'une joie et d'une sérénité celeste, après avoir surmonté les plus graves difficultés pour obéir à la voix de leur conscience, et suivre la divine lumière de la foi que la grâce de Dieu et les enseignements d'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique avaient fait luire à leurs regards.

I. — CORNU (Jacques et Pierre LE), protestants de Caen, convertis vers 1630 par Veron.

II. — CORNU (Rodolphe), militaire protestant qui manifesta avec dix autres à M. Cadolini, archevêque de Spolète, le désir d'être catholique. Ce prélat leur ayant fait comprendre la vérité de la religion, chargea un religieux franciscain, le P. Leopold, d'achever leur instruction; et le 6 avril 1834, ils firent leur abjuration à la cathédrale de Spolète et reçurent le baptême, la confirmation et la communion des mains de l'archevêque qui leur adressa une pieuse allocution.

CORRAY (Michel), calviniste suisse qui se convertit, fit son abjuration à San-Remo, Etat de Gènes, entre les mains du curé délégué par l'évêque, et en présence des chanoines et d'un grand nombre de fidèles le 6 juin 1841. Le néophyte fut baptisé sous condition. Il avait été instruit et préparé par le chanoine Rodi, qui le lendemain, jour de la Pentecôte, l'admit à la communion.

CORRÉGE (Marie), protestante âgée de quatre-vingts ans, se convertit et prononça son abjuration reçue par M. Millet, curé d'Orange, en 1820. Elle montra dans cette démarche une grande foi et un grand empressement.

CORRIEZ (Albert), pharmacien, se convertit et fit solennellement abjuration de l'hérésie de Calvin, le 6 juillet 1842, dans l'église de la Cauchie, diocèse d'Amiens.

CORSINI (Saint André), naquit à Florence le 30 novembre 1302. Ses parents l'avaient consacré à Dieu avant sa naissance, mais ses passions le plongèrent dans tous les égarements de la jeunesse, et Pérégrina, sa mère, ne cessait, comme une autre Monique, de demander au ciel sa conversion. Ses prières furent enfin exaucées. Corsini prit l'habit des enfants du Carmel l'an 1319, et fut ordonné prêtre en 1328. Il alla prendre à Paris quelques degrés, continua ses études à Avignon chez le cardinal Corsini, son oncle, et, de retour dans sa patrie, fut élu prieur du couvent de Florence. Ayant été nommé évêque de Fiesole, il se cacha. On fit longtemps d'inutiles recherches pour découvrir sa retraite, et le chapitre allait procéder à une nouvelle élection, lorsqu'un enfant découvrit et fit connaître son asile. Alors Corsini se soumit et reçut l'onction épiscopale en 1360. Il portait un cilice et une ceinture de fer, ne parlait que rarement aux femmes, détestait la flatterie et la médisance, recherchait les pauvres avec soin, et les assistait secrètement. A l'exemple de Grégoire le Grand, il avait sur lui la liste de tous les indigents de son diocèse. Le jeudi de chaque semaine, il lavait les pieds des pauvres. On lit dans sa Vie qu'un de ces malheureux ne voulant point présenter ses jambes parce qu'elles étaient couvertes d'ulcères, Corsini surmonta sa résistance, et que, dans cette ablution, les ulcères du pauvre furent soudainement guéris. Les biographes du saint rapportent encore qu'il renouvela une fois le miracle de la multiplication des pains. Corsini avait un talent particulier pour réunir les esprits divisés. Il réussit à apaiser toutes les séditions qui s'élevaient de son temps, soit à Florence, soit à Fiesole. Urbain V l'ayant envoyé en qualité de légat à Bologne, où le peuple et la noblesse se partageaient en factions contraires, il rétablit la paix en cette ville, et mourut le 6 janvier 1373, dans la treizième année de

son épiscopat Le peuple voulut l'honorer du culte des saints immédiatement après sa mort. Urbain VIII le canonisa en 1629, et sa fête fut fixée au 4 février.

CORVINUS DE BELDEREN (Jean-Arnold), prédicateur protestant à Leyde, qui avait défendu les opinions d'Arménius sur la prédestination, le libre arbitre et la grâce divine dans un écrit particulier, quitta son emploi et étudia la jurisprudence. Il embrassa la religion catholique après la mort de son père, ou même dès l'an 1644, selon Adelung, devint professeur de droit à Mayence et conseiller intime de l'électeur archevêque de cette ville. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages de jurisprudence. Il mourut en 1650 (Wittediar).

COSIN, fils de Jean Cosin, évêque anglican de Durham, se fit catholique vers le milieu du XVII^e^ siècle.

COSNIER (Marguerite LE), protestante qui fut convertie vers 1630 par Véron.

COSTANTINI (Anne), jeune juive, avait été baptisée dans son enfance, en temps de maladie, par une nourrice chrétienne. Le 2 avril elle fut placée dans une maison où elle put être instruite de la religion catholique. Elle fut bientôt convaincue, et après quelques hésitations, quelques combats, elle ratifia les promesses de son baptême, dont on lui suppléa les cérémonies et reçut l'eucharistie et la confirmation, le 10 septembre 1826 à Ancône, des mains de Mgr Membrini, évêque de cette ville. Le pape fit deux rescrits en faveur de la néophyte. On publia l'histoire de cette conversion et trois lettres d'Anne à sa famille.

I. — COTEAU (Pierre-François), né à Genève et élevé dans les principes du calvinisme, fit abjuration le 1^er^ janvier 1808.

II. — COTEAU (Anne-Marie-Marguerite), de Genève, sœur du précédent, renonça au calvinisme et rentra dans le sein de l'Église le 8 décembre 1816.

COTELIER, savant ministre protestant à Nîmes, se convertit au catholicisme et avait été déposé pour ce sujet par un synode protestant. Devenu catholique il cultiva les dispositions de son fils Jean-Baptiste Cotelier, qui se rendit depuis célèbre dans les antiquités ecclésiastiques.

COTTERET, ministre protestant du diocèse d'Angers qui se convertit et fut présenté à l'assemblée générale du clergé de 1675.

COTTIBI, fameux ministre protestant à Poitiers, rentra dans le sein de l'Eglise en 1661 et écrivit au consistoire une lettre pour rendre compte des raisons qui l'avaient porté à faire abjuration.

COULEON, l'un des chefs des Pauliciens, sorte de Manichéens, fut converti par l'empereur Alexis Comnène.

COURCILLON. *Voy.* DANGEAU.

COURDIL (David), ministre protestant à Château-sur-Loir, puis à Pinperdu paroisse de Savigny en Anjou, homme d'un très-grand savoir, était l'ami particulier de David Gilli ministre à Baugé. Desmahis ministre à Orléans, déjà sur le point de se convertir, s'était ouvert de ses doutes au sujet du protestantisme à Courdil et à Gilli, ses amis, avec lesquels il avait eu des conférences et qui commençaient eux-mêmes à sentir le faible de la prétendue réforme. Courdil, et Gilli étudièrent avec soin les points controversés, et consultèrent leurs confrères, dont les réponses ne les satisfirent pas : forcés ainsi que Desmahis d'ouvrir les yeux à la vérité, voici comment ils la proclamèrent. Le synode des protestants de la généralité d'Angers, assemblé à Sorgues où était leur temple à une lieue de la ville, avait été ouvert le 2 juin 1683, par M. Dautichamp, lieutenant du roi, choisi pour y assister en qualité de commissaire. Il était composé de députés du consistoire de Touraine, d'Anjou et du Maine, qui selon leur langage formaient trois classes ou colloques, c'est-à-dire trois évêchés, ou une province. Le jour suivant, 3 juin, Courdil et Gilli se présentèrent pour entrer à ce synode et y rendre compte de leur conduite. Ils furent admis et prirent séance. La permission de parler leur ayant été accordée, Gilli dit en substance. *Que depuis longtemps son esprit était embarrassé de plusieurs difficultés auxquelles il ne pouvait répondre, qu'en demeurant d'accord que l'Ecriture sainte est insuffisante pour être l'unique règle de notre foi et de nos mœurs ;* et ayant ensuite prouvé par un éloquent discours la nécessité de la tradition, il conclut; *qu'il reconnaissait l'Eglise catholique, apostolique et romaine, pour l'unique et véritable, établie par le Sauveur du monde.* Il n'eut pas plus tôt fini que Courdil prit la parole et dit : *qu'il ne trouvait rien de plus téméraire, ni de plus injuste, que la séparation des premiers réformateurs d'avec l'Eglise catholique;* ce qu'ayant aussi fortement prouvé par un discours plein de science, il déclara *qu'il retournait dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, puisqu'il n'y avait jamais eu de raison de la quitter.* On les laissa parler sans les interrompre, quoique leurs discours fussent très-longs, et ces deux ministres en se retirant, souhaitèrent à tous ceux qui les avaient écoutés, que Dieu leur fît la même grâce de les éclairer de la lumière de la vraie foi, et de les retirer de leurs erreurs. Cette déclaration publique et faite en synode, ce qui était sans exemple dans l'histoire du calvinisme, déconcerta les ministres et parut un grand échec pour leur parti. Aussi en témoignèrent-ils toute la douleur imaginable, par les jeûnes et les prières extraordinaires qu'ils ordonnèrent pour apaiser, disaient-ils, la colère de Dieu sur leur Eglise. Cette déclaration fut suivie de l'abjuration et de la profession de foi que firent Courdil et Gilli, le 6 juin 1683, jour de la Pentecôte, entre les mains de l'évêque d'Angers. Ce prélat les reçut après les Vêpres dans l'église cathédrale, revêtu de ses habits pontificaux, avec tout l'éclat et toute la pompe que demandait une conversion aussi avantageuse à l'Eglise. Il reçut en même temps celle de huit autres personnes

entraînées par Courdil et Gilli. Tout cela se fit en présence du chapitre, et d'un concours extraordinaire de peuple, qu'attirait la haute réputation de ces ministres estimés de tout le monde, par leur piété, et surtout des protestants par le zèle et la science qu'ils avaient montré. L'évêque d'Angers fit un discours très-édifiant à ces nouveaux convertis. Ce discours terminé, l'évêque entonna le *Te Deum* qui fut chanté en musique, par le chœur de l'église cathédrale, au son de toutes les cloches.

COURLANDE (Ferdinand, duc DE) se convertit au catholicisme, et sa conversion lui coûta le trône. Il était issu de ce Gothard Kettler, maître des chevaliers teutoniques de Livonie, qui avait embrassé le luthéranisme au XVI^e^ siècle, et avait fait ériger la Courlande en duché. Ferdinand, devenu héritier naturel de cet état, ne put s'en mettre en possession, avant eu à combattre à la fois et l'ambition de la Russie et les préventions des Courlandais qui ne voulaient point d'un souverain catholique. Il fut obligé de se retirer à Dantzick, où il mourut en 1737, dans les pratiques de la piété.

COURT (Fezli-Azemdjou), princesse indienne, épouse du général Court, l'ami et le compagnon d'armes du général Allard, se convertit au catholicisme et reçut des mains de l'évêque de Marseille, le 20 juin 1844, le sacrement de baptême dans la chapelle du palais épiscopal. Son mariage avec le général fut ensuite consacré suivant le rite de l'Eglise catholique. Les parrain et marraine de la générale Court étaient le lieutenant-général comte et Mme la comtesse d'Hautpoul. Après le mariage, l'évêque a successivement baptisé les deux filles et le fils des deux époux. Mme Marie Bannou-Pandeï, veuve du général Allard, fut marraine de ce dernier. Pendant la solennité, l'évêque, s'adressant au général Court, dont il rappela avec bonheur les brillants services dans l'Inde, le remercia au nom de l'Eglise de la conquête qu'il venait d'assurer à la foi chrétienne et à la foi de la France. Le prélat félicita l'homme de guerre « dont la nouvelle victoire, lui a-t-il dit, exempte de larmes et de sang, a été inscrite au livre du ciel. » Ces paroles, parties du cœur, ont produit une vive sensation parmi l'assistance, et causé à la jeune néophyte la plus douce émotion. Mme la générale Court venue à Marseille avant son époux, avait, dès les premiers temps de son arrivée, manifesté l'intention d'embrasser la religion catholique. Son zèle et sa docilité à recevoir l'instruction nécessaire ont donné de douces consolations à l'abbé Martel, dont le général se trouve être le paroissien. Le général Court, originaire de Grasse, département du Var, après de longues années de glorieux travaux militaires, a dû quitter le service de Lahore, infortuné royaume qu'ont désolé ses dernières révolutions. Marié selon les lois de son pays, sa première pensée, en touchant le sol de la France, fut d'appeler sur cette union la consécration catholique. La cérémonie dont nous venons de rendre compte a dignement accompli le vœu chrétien des deux époux.

COURTENAI (Guillaume) Une cérémonie intéressante attirait le 25 mai 1816 un grand concours de fidèles dans la chapelle du collége de Saint-Omer. Guillaume Courtenai, protestant, né en Angleterre, âgé de dix-huit ans, et pensionnaire de la maison, y fit son abjuration entre les mains de l'évêque d'Arras. Le principal du collége, dont les instructions avaient disposé ce jeune homme, rendit compte au prélat des dispositions de son néophyte, ainsi que de celles de ses parents, qui ne mettaient aucun obstacle à sa détermination. Il adressa ensuite une exhortation à M. Courtenai lui-même, qui lut en français, et à haute voix, une abjuration renfermant le symbole de Nicée, et la rétractation des erreurs de l'Eglise anglicane. Le principal lui rappela les nouveaux devoirs qu'il venait de s'imposer, et l'exhorta à rester fidèle à ses engagements. A la messe qui suivit, le jeune anglais fit sa première communion, et l'évêque lui donna la confirmation. La cérémonie fut terminée par un *Te Deum*. Plusieurs compatriotes de M. Courtenai étaient présents, les uns catholiques, les autres protestants. — C'était la neuvième abjuration que l'abbé Poillion, principal de ce collége, avait procurée depuis son retour de l'émigration.

COUSTELLIER, ministre protestant, converti vers 1641.

I. — COUSTURIER (Jeanne), protestante convertie avec six cents autres par Véron vers 1630.

II. — COUSTURIER (Thomas), ancien surveillant de Goron, ville du Bas-Costentin, retenait, ainsi que Bertrand Cagnon, la plupart des protestants de la ville et des environs dans l'hérésie. Mais après beaucoup de luttes et de discussions publiques et particulières, ils se rendirent enfin aux preuves convaincantes que leur donnèrent le P. Agathange du Polet et le P. Ange d'Ingouville, capucins, prédicateurs, missionnaires et controversistes fameux. L'exemple de ces deux anciens entraînant les plus obstinés, tous les protestants de la ville se convertirent en avril 1685.

COWBES (Henri), ministre protestant de Saint-Sauveur, à Leeds, abjura l'anglicanisme et rentra dans le sein de l'Eglise vers 1851. Nous trouvons son nom dans un appel du 24 juillet de la même année en faveur d'une mission catholique des Oblats de Marie, destinée à ramener son ancien troupeau dans le bercail où lui-même avait eu le bonheur de rentrer.

COX, du collége d'Exeter, à Oxford, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise en 1846.

CRASHAW (Richard), poète anglais du XVI^e^ siècle, fut élevé à l'université de Cambridge, où il se distingua par son talent dans la poésie latine et anglaise. Devenu associé d'un des colléges de cette université, il en fut expulsé à l'époque de la rébellion parce

qu'il rejetait le *Covenant*. Il abandonna le protestantisme pour la religion catholique, et vint à Paris, où, en 1646, le poëte Cowley, son ami, informé de sa détresse, le secourut et le recommanda à la reine Henriette-Marie d'Angleterre, qui résidait alors en France. Cette princesse lui donna des lettres de recommandation ; il passa en Italie, où il fut secrétaire d'un cardinal romain, et chanoine de Notre-Dame de Lorette, il y mourut vers l'an 1650. Crashaw était d'un caractère ardent, désintéressé, et d'une dévotion mystique qui réfutent surabondamment les attaques dont la sincérité de la conversion fut l'objet. Il a laissé *plusieurs poëmes* très-estimés, qui sont tous sur des sujets religieux.

CRATON (Saint) fut converti à la foi chrétienne, avec sa femme et ses enfants, par Saint-Valentin, évêque de Terni ; et souffrit le martyre à Rome avec les mêmes peu de temps après.

CRAWLEY, vicaire protestant de Saint-Sauveur, à Leeds, abjura l'anglicanisme et rentra dans le sein de l'Eglise vers 1851. Son nom se trouve avec celui de quatre autres ministres protestants convertis de la même paroisse, au bas d'un appel en faveur d'une mission catholique dirigée par les Oblats de Marie, et destinée à ramener au catholicisme leur ancien troupeau.

CRÉANGE (Comte DE), l'un des plus puissants seigneurs de la Lorraine allemande, se convertit à l'occasion d'une maladie qui le mit en danger de mort, et fit abjuration du luthéranisme le 7 mai 1681 entre les mains de l'évêque de Metz.

CRÉMIEU (Élie), juif de Marseille, âgé de vingt-trois ans, embrassa le christianisme dans cette ville. Résistant à la voix de la chair et du sang, insensible aux menaces comme aux caresses, il ne craignit pas de se voir abandonné et deshérité de ses proches. La cérémonie de son baptême eut lieu le 2 février 1818, avec beaucoup de pompe. Plusieurs curés des environs y assistèrent avec les autorités et un grand nombre de fidèles. Le lendemain, le nouveau chrétien reçut la communion avec les marques d'une vive piété.

CRÉQUI (La maréchale DE) suivit l'exemple du duc de Lesdiguières, son père, et quitta le protestantisme pour embrasser la religion catholique.

CRESCENT (Saint), disciple de saint Paul ; vint prêcher l'Evangile dans les Gaules, et fonda le siége épiscopal de Vienne en Dauphiné, dont il fut le premier évêque. Après avoir converti un grand nombre d'infidèles, et laissé une église florissante, il retourna dans l'Asie Mineure, sa patrie, et exerça les fonctions épiscopales chez les Galates jusqu'à la fin de sa vie, qui se termina par le martyre pendant la persécution de Trajan.

CRESPI (Jacques), de Valence, ministre protestant, converti vers 1615.

CRESSEY ou CRESSY (Hugues-Paulin ou Sérénus), né en 1605 à Wakefield, dans le comté d'York, d'une famille de ministres anglicans, fut élevé à Oxford. Il devint chapelain du vicomte de Falkland, puis doyen de Laughlin, en Irlande ; mais les troubles ne lui permirent point de jouir de ce bénéfice. Lord Falkland ayant été tué à la bataille de Newbury (1643), Cressy accepta la proposition d'accompagner dans ses voyages sur le continent le jeune Charles Bertie, depuis comte de Flamouth. Ce fut dans ses voyages que son aversion pour le fanatisme puritain qui désolait alors son pays, le conduisit au catholicisme ; il abjura à Rome en 1646, et vint ensuite à Paris où il publia son *Exomologis*, ou *fidèle exposition de l'occasion et des motifs de sa conversion à l'unité catholique*, 1647 et 1653, in-8°. Ce livre est regardé comme une des meilleures réfutations qui aient été faite des écrits en faveur de la religion protestante, et particulièrement du docteur Chillingworth. Cressy envoya un exemplaire de son ouvrage au docteur Hammond, son ami, qui répondit à sa confiance en l'engageant à revenir en Angleterre, où il lui promettait entière liberté de conscience. Cressy refusa cette offre. Naturellement porté à la piété, il avait formé le projet d'entrer aux Chartreux anglais de Niewport en Irlande ; ses amis catholiques, craignant l'impression que pourrait faire sur un nouveau converti la sévérité de cet ordre, parvinrent à l'en détourner ; mais, déterminé à la vie monastique, il se rendit à Douai, où il entra dans le monastère des Bénédictins anglais, et changea ses noms de Hugues-Paulin en celui de SÉRÉNUS. Envoyé en mission en Angleterre à l'époque de la Restauration, il devint chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II, donna sa démission au bout de deux ans, et passa la plus grande partie du reste de sa vie à Londres, où il composa son *Histoire de l'Eglise d'Angleterre depuis le commencement du christianisme jusqu'à la conquête des Normands*. Rouen, 1668, in-fol., ouvrage rempli d'érudition et de recherches curieuses, parmi lesquelles on accuse l'auteur d'avoir mêlé trop de traditions fabuleuses de la légende anglaise ; mais ce reproche semble mal fondé, puisque l'auteur, annonce lui-même qu'il ne se regarde pas comme obligé de croire tout ce qu'il rapporte. Cressy avait poussé son histoire jusqu'au règne de Henri VIII ; mais la deuxième partie est restée manuscrite chez les Bénédictins anglais de Douai. Il mourut le 10 août 1674, dans la maison de Richard Caryll, riche gentilhomme du comté de Sussex, chez lequel il s'était retiré vers la fin de ses jours. Il a laissé en faveur de la religion un grand nombre d'ouvrages. On remarque dans quelques-uns son penchant au mysticisme, notamment dans sa *Sancta Sophia*, ou *Direction pour les prières de la contemplation*, Douai, 1657, 2 vol. in-8°, et dans son *Recueil de seize révélations d'amour divin, accordées à une dévote servante de N. S., nommée mère Julienne, anachorète de Norwich, et qui vivait sous Edouard ;* 1670, in-8°. C'était un homme de mœurs exemplaires, et d'une modération, d'une sincérité admirables.

CRISPE, chef de la synagogue de Corinthe, fut converti au christianisme, ainsi que toute sa famille, par saint Paul. Ils furent tous baptisés par lui, et Crispe devint évêque à l'île d'Egine auprès d'Athènes.

CROST, père de Herbert Crost, évêque anglican, d'une famille ancienne du comté de Herford, rentra dans le sein de l'Eglise catholique vers le commencement du XVII^e^ siècle.

CROIX (Julie DE LA), anglaise, fille de sir Robert Robickton, et marié à François Sallan de la Croix, était depuis longtemps touchée du désir de se réunir à l'Eglise catholique ; elle y fut enfin déterminée par la charité et les instructions de M. Gillot, curé de la paroisse. Après s'être disposée aux sacrements, par une sérieuse préparation, Mme de la Croix prononça son abjuration, en 1834, à Apremont, canton de Saint-Michel, en présence d'un grand nombre de personnes, et son mariage fut béni par l'Eglise. Depuis ce temps elle se fit remarquer par la ferveur de sa piété.

CROIZET, ministre protestant converti, qui mourut en 1641.

CROMWEL (Thomas), comte d'Essex, ministre de Henri VIII et grand chambellan d'Angleterre, fut l'un des plus ardents persécuteurs des catholiques et le destructeur des abbayes. Mais il fut accusé d'hérésie et condamné à mort. Etant sur l'échafaud, il déclara qu'il mourait dans cette même foi catholique qu'il avait persécuté toute sa vie. Né vers l'an 1490, il fut exécuté à Tower-Hill le 28 juillet 1540.

CROPAZ, suisse protestant se convertit, et, le 31 octobre 1833, fit, avec cinq autres, abjuration dans la chapelle du vicaire apostolique de Forli en présence de ce prélat, de l'évêque de Faenza et de plusieurs autres personnes pieuses. Leur zèle pour embrasser la vraie foi résista à tous les assauts qu'ils eurent à soutenir de la part de leurs coreligionnaires. On ne leur épargna point les railleries et on leur offrit même de l'argent pour les détourner de leur projet. Le 1^er^ novembre, ils furent confirmés dans la cathédrale de Forli par l'évêque de Rodiopolis, et reçurent la communion. Leur extérieur pieux et recueilli édifia tous les assistants.

CROSBY (Pierre), neveu du colonel Crosby, qui avait été pendant vingt ans membre du parlement, dans le comté de Kerry, en Irlande, examina soigneusement la doctrine catholique et la doctrine protestante et convaincu de la vérité de la première rentra au sein de l'Eglise. Il se déclara donc catholique peu avant sa mort qui eut lieu en octobre 1840. Ses ancêtres étaient protestants comme lui.

CROSI (Cosme-Marie), juif né à Rome, converti, et baptisé le 13 mai 1825, se présenta dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve, et demanda à être revêtu de l'habit de Saint-Dominique, en qualité de frère convers ; il fut reçu par les supérieurs, et prit l'habit de Dominicain.

CROTEAU (Louise-Dorothée Herht), âgée de trente-quatre ans, née à Charlottembourg, près Berlin, avait sucé avec le lait les principes de la prétendue réforme. Mariée à un militaire français, pendant l'occupation du territoire prussien par les armées de Bonaparte, elle vint avec son mari, retiré du service, habiter le village de Maillebois, département d'Eure-et-Loir. D'abord elle parut vouloir rester dans les erreurs du protestantisme ; mais le curé du lieu fit tant par sa douceur, ses instructions et son zèle, qu'il ramena cette brebis à son troupeau. Le jour de la Pentecôte 1823, Mme Croteau abjura entre les mains du curé de Maillebois, qui était muni des autorisations nécessaires. Elle paraissait sentir toute l'importance de la démarche qu'elle faisait, et son air recueilli attendrit tous les spectateurs.

CROZET (Simon), ministre protestant qui avait de la réputation, se convertit vers 1635.

I. — CRUS (Laurent), danois et luthérien, se convertit, se fit prêtre, alla prêcher dans sa patrie et y mourut, après avoir ramené au sein de l'Eglise plusieurs de ses parents et de ses compatriotes (XVII^e^ siècle).

II. — CRUS (La marquise DE), protestante convertie en janvier 1688. Desmahis, lui-même protestant converti, écrivait à son sujet, le 12 février 1688. « Pendant que j'ai été à Paris, j'ai admiré la puissance de la grâce en la conversion de Mme la marquise de Crus, fille de M. de Saint-Martin, le conseiller qui est en Hollande. Après avoir fui en Angleterre, elle était revenue sur un passeport obtenu par son mari. C'était une dame d'un esprit fort pénétrant. Elle était aussi fort distinguée parmi nous par son détachement du monde et son application aux choses de la piété. Dans l'examen qu'elle a fait des matières de religion, Dieu lui a fait la grâce d'être extraordinairement touchée sur la question de l'Eglise. Elle est entrée dans l'Eglise avec une abondance de lumières, de zèle et de joie fort extraordinaire..... Depuis sa conversion, qui s'est faite il y a environ trois semaines, elle trouve un grand goût à tous les offices de l'Eglise, elle a une grande ardeur pour s'approcher des sacrements, et travaille vivement à rectifier la conversion des personnes auprès de qui elle a quelque vocation. » Il parle ailleurs du progrès extraordinaire de la grâce et de la piété de cette dame.

CRUSSOL (Marquise DE), d'Uzès, protestante qui se convertit dans le XVII^e^ siècle.

CUDSEMIUS (Pierre), né à Duisbourg, dans le duché de Clèves, se disait de Wesel parce qu'il y avait été élevé. Son père, imbu des erreurs de Calvin, les avait comuniquées à son fils, qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de la confirmation et le nom de Pierre, abandonnant celui de Samuel, qu'on lui avait donné au baptême. Il se rendit à Rome, se fit estimer et chérir du cardinal Bellarmin, se fixa ensuite à Cologne et y mourut au commencement du XVII^e^ siècle. Nous avons de lui : *De desperata Calvini causa, Le synode d'Utrecht* et divers autres

ouvrages de controverse. Les notes en sont savantes et curieuses.

CULÉ (Jeanne), de Caen, convertie par Véron vers 1630. Motifs : contradiction du protestantisme avec l'Ecriture sainte interprétée par les Pères de l'Eglise.

CUSSI (Marie DE), à Caen, convertie à la même époque et par les mêmes motifs que la précédente.

CYNÉGILS, roi des Saxons occidentaux dans la Grande-Bretagne, fut converti par saint Birin, et embrassa le christianisme avec un nombre prodigieux de païens, vers l'an 635.

CYPRÆUS (Jean-Adolphe), ministre protestant de Saint-Michel Sleswig, hérita des goûts de son père pour l'étude. Etant tombé malade en 1633, les médecins lui conseillèrent un voyage en Hollande pour se rétablir. Après sa guérison, il revenait dans sa famille, lorsque passant à Cologne, il eut l'occasion d'entrer en discussion avec quelques prêtres catholiques sur des matières de foi. Le résultat de ces conférences fut son abjuration. Il s'établit alors à Cologne, et y publia l'ouvrage commencé par son père.

I. — CYPRIEN (Saint), évêque de Carthage, docteur de l'Eglise et martyr, était fils d'un des principaux sénateurs de cette ville. Après s'être livré avec de grands succès à l'étude de la philosophie, des belles-lettres et de la rhétorique, il donnait des leçons publiques d'éloquence dans sa patrie. Il dit lui-même, dans son livre à Donat, qu'il avait vécu au milieu des faisceaux, qui étaient chez les Romains l'emblème de la plus haute magistrature ; mais il déplore en même temps le malheur qu'il avait eu d'être esclave du vice et des passions. Déjà il avançait en âge et il était encore païen. Un saint prêtre, nommé Cécilius, le convertit. On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est le même Cécilius qui fut converti par ses amis, Minucius Félix et Octave. Ce qui paraissait le plus difficile à Cyprien, c'était de renaître à une vie nouvelle, âgé comme il l'était, et avec des habitudes enracinées. Il ignorait encore la puissance de la grâce ; mais quand il eut reçu le baptême, il se sentit tout autre, et il trouva facilement ce qui lui avait paru jusqu'alors impossible.

Par reconnaissance, il joignit le nom de son maître aux deux qu'il portait déjà, et se fit appeler Thascius-Cécilius-Cyprianus Cécilius de son côté, qu'il révérait comme un père, l'aimait comme son fils et son meilleur ami ; et, en mourant, il lui recommanda sa femme et ses enfants ; car il avait été marié avant d'avoir reçu la prêtrise. Le nouveau converti s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte : frappé des éloges que les divins oracles donnent à la pureté et à la pauvreté volontaire, il embrassa la continence et donna ses biens aux pauvres. Il s'appliqua aussi à la lecture des anciens Pères, et surtout de Tertullien, son compatriote, qu'il appelait son maître. Ses progrès dans la perfection furent si rapides, sa vie était si édifiante et son mérite si extraordinaire, que, quoiqu'il fût encore neophyte, le peuple demanda avec de vives instances qu'on l'élevât au sacerdoce, ce qui eut lieu en 247. Un an à peine après son ordination, le peuple et le clergé de Carthage le choisirent pour succéder à l'évêque Donat qui venait de mourir. Après une vie toute consacrée à la défense et à la propagation du christianisme ainsi qu'à la composition de ses admirables ouvrages, saint Cyprien confessa généreusement sa foi par le martyr, et fut décapité le 14 septembre 258.

II. — CYPRIEN (Saint), surnommé le *Magicien* pour le distinguer du précédent, né vers le milieu du IIIe siècle à Antioche, petite ville sur les confins de la Syrie et de l'Arabie, fut élevé dès son enfance dans les superstitions et les mystères du paganisme. Il s'appliqua à l'astrologie judiciaire et à la magie. Pour se perfectionner dans ces sciences occultes, il fit de nombreux voyages, se rendit à Athènes, au mont Olympe en Macédoine, à Argos en Phrygie, à Memphis en Egypte, dans la Chaldée, et jusqu'aux Indes. Lorsqu'il eut été initié à tous les secrets de son art, il se livra, pour l'exercer, aux crimes les plus horribles, jusqu'à égorger des enfants pour chercher dans leurs entrailles palpitantes la connaissance de l'avenir. Les funestes connaissances qu'il avait acquises lui servaient à séduire les vierges ; mais elles vinrent échouer contre une vierge chrétienne nommée Justine, sa compatriote, d'une naissance et d'une beauté distinguées. Un jeune homme, qui était idolâtre, ayant conçu pour elle une violente passion, et ne pouvant la lui faire partager, eut recours à Cyprien. Celui-ci, épris de la jeune vierge à son tour, mit en œuvre toutes les ressources de son art, afin de réussir pour son propre compte. Justine s'arma du signe de Jésus-Christ et rendit inutile l'invocation des esprits de ténèbres. Cyprien, se voyant vaincu par un pouvoir supérieur, commença à réfléchir. Sa conversion n'eut lieu qu'après les luttes les plus terribles. Mais le souvenir de ses crimes le plongeait dans une mélancolie qui approchait du désespoir. Prosterné la face contre terre, n'osant lever les yeux au ciel, il s'écriait, au milieu des larmes et des sanglots : « Malheur à moi ! malheur à moi ! » Dieu, touché de sa douleur, lui inspira l'idée de s'adresser au saint prêtre Eusèbe, qu'il connaissait depuis longtemps. Cyprien ne lui eut pas plus tôt confié ses peines qu'il se sentit consolé, et comme il y avait trois jours qu'il n'avait rien mangé, Eusèbe lui fit prendre un peu de nourriture. Le dimanche suivant, il le conduisit à l'assemblée des fidèles, et Cyprien fut singulièrement frappé du recueillement et de la piété dont étaient pénétrés les chrétiens. Il lui semblait voir dans ces hommes célestes des anges qui chantaient les louanges de Dieu. Ceux qui composaient l'assemblée furent très-étonnés de voir un prêtre introduire Cyprien parmi eux ; l'évêque qui présidait pouvait à peine en croire ses yeux, ou du moins il ne s'imaginait pas que la conversion de celui qui cau-

sait sa surprise fût sincère. Mais Cyprien dissipa ses doutes le lendemain en brûlant devant lui tous ses livres de magie, en donnant tous ses biens aux pauvres et en se mettant au nombre des catéchumènes. Quelque temps après, l'évêque le baptisa. Comme il avait scandalisé ou abusé un grand nombre de personnes, il fit un aveu public des artifices dont il s'était servi, et confessa hautement ses fautes, ajoutant qu'il n'y avait qu'illusions dans ces opérations magiques. Le jeune homme qui aimait Justine, et qui se nommait Agladius, fut si touché de cet exemple qu'il se fit aussi chrétien. Saint Grégoire de Nazianze, parlant du changement opéré en Cyprien après sa conversion, en fait l'éloge le plus magnifique, et ajoute qu'il demanda, par humilité, un des plus bas emplois de l'Église. Eudoxie, cité par Photius, dit qu'il fut fait portier, mais que quelque temps après on l'ordonna prêtre, et qu'il fut ensuite élevé sur le siége épiscopal d'Antioche, sa patrie. Il confessa sa foi par le martyre et fut décapité avec Justine sur les bords du fleuve Gallus, vers l'an 304.

CYRIAQUE, exécuteur chargé de décapiter saint Antioque, voyant qu'il sortait du corps de ce martyr du lait au lieu de sang, fut si frappé de ce prodige qu'il se convertit et souffrit aussi lui-même le martyre.

CYRUS (Flavius), évêque de Cotyce, en Phrygie, né sur la fin du IVe siècle à Panople, en Egypte, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et cultiva surtout la poésie. Il commandait les troupes qui défendaient Carthage, lorsque cette ville fut prise en 440, par Genséric, roi des Vandales. La valeur qu'il avait déployée dans ce siége fut récompensée par le consulat l'année suivante, et Théodose le Jeune le nomma ensuite préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée en 446 par un tremblement de terre qui détruisit ses remparts, ainsi que dix-sept tours qui les défendaient, il la rétablit et l'embellit considérablement. Le peuple, pour lui en témoigner sa reconnaissance, s'écria un jour qu'il était dans le cirque à côté de l'empereur : « Constantin a bâti la ville, et Cyrus l'a réparée. » Théodose, jaloux de cette exclamation, le dépouilla de la préfecture et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Cette disgrâce lui fut salutaire, et, touché de la grâce divine, il ouvrit les yeux à la vérité. Après sa conversion, il se montra un si parfait modèle de la vie chrétienne qu'il fut jugé digne de l'épiscopat. Placé sur le siége de Cotyce, il y vécut et mourut saintement sous l'empereur Léon.

CYZ (Marie de), naquit à Leyden, en 1656, de parents nobles qui l'élevèrent dans l'hérésie de Calvin. Elle fut mariée à vingt-six ans à un gentilhomme fort riche, nommé de Combe, avec lequel elle eut tant à souffrir qu'au bout de dix-huit mois il fallut les séparer. Mais six mois après, il la laissa veuve. Le frère de son mari l'emmena en France, où, ayant reconnu les erreurs dans lesquelles elle avait été élevée, elle fit abjuration à Paris, ce qui lui attira de très-mauvais traitements de la part de ses parents, jusqu'à lui refuser la nourriture. Après quelques années d'une vie humble et pieuse, Dieu lui inspira de retirer chez elle les filles et femmes tombées qui voulaient faire pénitence volontaire de leurs dérèglements, et en peu de temps elle en forma une espèce de communauté qu'elle nomma du *Bon Pasteur*. Le Seigneur ayant béni son œuvre, il fallut penser à avoir une maison plus étendue. Le roi, averti de cet heureux succès, lui donna, en 1688, une maison sise au faubourg Saint-Germain, qui appartenait à un calviniste qui s'était retiré du royaume, ajoutant une donation de 1,500 livres pour les réparations. C'est là que madame de Combe eut la consolation de voir, sous sa conduite, une centaine de filles pénitentes qu'elle gouverna avec sagesse jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1692, n'étant âgée que de trente-six ans. Son institut s'était déjà répandu dans plusieurs villes de France.

D

DACIER (André), garde des livres du cabinet du roi, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né à Castres, dans le haut Languedoc, le 6 avril 1651, fit ses études d'abord dans sa ville natale, et ensuite à Puylaurens et à Saumur. Après avoir entrepris quelques voyages, il fut admis, par le duc de Montausier, parmi les savants qui devaient s'occuper à commenter les anciens auteurs, pour l'usage du dauphin. A Saumur, il avait demeuré dans la maison du célèbre Tanneguy Lefèvre, qui en 1651 était devenu père d'une fille à laquelle un savant astrologue avait dressé une nativité très-favorable. Celle-ci fit remarquer ses talents à son père, quand, en assistant aux leçons de son frère, elle soufflait à ce dernier ses réponses, sur quoi le père se décida à la faire prendre part elle-même à ses leçons. Et en effet, dans peu de temps elle parvint à des connaissances très-étendues dans les langues anciennes et modernes, ainsi que des auteurs classiques, dont elle commentait quelques-uns, comme on sait, puisqu'elle aussi fut engagée, par le duc de Montausier, à s'occuper du travail dont il est parlé ci-dessus. La reine Christine de Suède entra en correspondance avec elle. M. Dacier et la célèbre Mme Dacier (Anne Lefèvre), son épouse, nés tous deux protestants, renoncèrent solennellement au protestantisme en septembre 1685, et plusieurs mois avant qu'il fût question de la révocation de l'édit

de Nantes. Leur conversion fut suivie de celle de beaucoup de personnes de distinction, à qui ces illustres convertis firent signer une délibération de rentrer au sein de l'Eglise catholique; la ville de Castres presque tout entière les imita. C'est ainsi, par l'exemple des principaux qui exposaient les motifs de leur conversion, que le reste se convertissait en si grand nombre dans toutes les villes du Languedoc. M. Dacier répondait à M. Milton, qui l'exhortait à ouvrir les yeux à la vérité :

« Castres, le 25 septembre 1685.

« ..... Ma femme et moi sommes de très-bons catholiques. Nous le serions depuis plus de quatre mois, si nous n'eussions ménagé les choses pour rendre notre conversion plus agréable à Dieu... et plus utile à notre pays. Cela nous a heureusement réussi : en nous déclarant, nous avons obligé la plus grande partie de la ville à nous suivre. Jeudi dernier, nous leur fîmes signer une délibération très-conforme à la volonté du roi. Cela entraîne tout le reste, et tout Castres sera catholique dans quatre jours; l'on a sujet d'espérer que ce bon exemple servira d'instruction aux villes voisines, et peut-être même à tout le Languedoc... »

En apostille : « Le seul ouvrage que j'aie de prêt, c'est un petit Traité sur la religion. Je l'ai composé à mesure que je travaillais à m'éclaircir; et il m'a déjà servi utilement à lever les scrupules de ceux qui se sont adressés à moi. »

Pour donner à cette conversion le moins d'éclat possible, et détourner d'eux jusqu'au moindre soupçon que des vues d'ambition ou de fortune entrassent pour quelque chose dans ce changement, M. et Mme Dacier se retirèrent à Castres, patrie de M. Dacier. Il fallut un ordre du roi pour les rappeler à Paris et les rendre à leurs travaux littéraires. L'aînée de leurs filles se fit religieuse à l'abbaye de Longchamp. Souvent pressée de publier les remarques qu'elle avait faites sur quelques parties de l'Ecriture sainte, Mme Dacier répondait « qu'il convenait aux femmes de lire et de méditer l'Ecriture, mais de garder sur ces matières le silence que leur recommande saint Paul. » (Niceron, III, 393.) — En 1695, M. Dacier devint membre de l'Académie française, et en 1713 il en fut nommé secrétaire; plus tard, il obtint encore d'autres emplois honorifiques, et mourut le 18 septembre 1722. Il fut doux, modeste, ami fidèle, et animé d'un grand amour pour le travail. Anne quitta ce monde avant lui, le 17 août 1720. Courage, persévérance, bonté de cœur, calme modestie, voilà les vertus qui lui étaient propres; elle ne faisait pas apparat de son savoir, et n'en donna des preuves qu'après des provocations réitérées; et ceux qui ne la connaissaient pas de près ne soupçonnaient en elle qu'une femme ordinaire. Sur l'observation que lui fit un jour son mari, de prendre en considération leur peu de fortune en faisant des aumônes, elle répondit : Les biens que nous possédons ne nous donneront pas la vie, mais bien les aumônes que nous distribuons; celles-là nous vaudront l'amitié de Dieu, et nous aideront à effacer nos péchés.

DACRE (Mlle), d'une des plus célèbres familles d'Angleterre, qui date de 1321, s'est convertie au catholicisme il y a quelques années.

DAEN BOUROU et DAEN TROULOLO, deux princes de Macassar, nés mahométans et fils de Daen Maallé, frère du feu roi de Macassar, furent convertis par les Jésuites à la religion catholique, et reçurent le baptême le 7 mars 1688, des mains de l'évêque du Mans. Le roi de France fut le parrain de l'aîné de ces deux frères, et la dauphine la marraine : il fut nommé Louis, et le cadet Louis-Dauphin.

DAISNE (Anne), anglaise d'origine, du comté d'Essex, près Londres, se convertit et abjura le protestantisme en août 1845, dans la chapelle de la communauté des Augustines.

Cette jeune personne, âgée de vingt-trois ans, avait fait déjà l'éducation des enfants de ministres protestants en Angleterre, circonstance qui rendit sa conversion plus remarquable. Cette cérémonie touchante, à laquelle on avait cherché à donner peu d'éclat, a été présidée par M. Boniface, curé de Saint-Jean-Baptiste, en présence de plusieurs ecclésiastiques. Les personnes, en petit nombre, qui y assistaient furent extrêmement touchées de la foi ardente et des sentiments de bonheur qu'annonçait la jeune néophyte, qui reçut le baptême et l'eucharistie. Quelques jours après, le cardinal-évêque d'Arras lui conféra dans sa chapelle le sacrement de confirmation.

DALGAIRNS (John Dobrée), maître ès-arts, ancien *scholar* du collége d'Exeter, membre de l'université d'Oxford, homme d'un talent remarquable, se convertit à la religion catholique et fit abjuration en septembre 1845, à Aston-Hall (Straffordshire), entre les mains du R. P. Dominique, de la congrégation des Passionistes. Il demeurait depuis plusieurs années avec M. Newman, dans sa retraite de Littlemore, près d'Oxford. Il est connu par une *Vie de saint Etienne Harding*, abbé de Cîteaux, fondateur des Cisterciens, mort en 1334. Ce livre, qui parut à Londres en 1844, eut un grand nombre d'éditions. Il est aussi l'auteur des Vies de saint Helier, de saint Gilbert, de saint Elred, et autres faisant partie de la collection des Vies de saints anglais. C'est M. Dalgairns qui, avant sa conversion, adressait à un journal de Paris la lettre suivante, écrite en français, telle que nous la publions, et où il exposait d'une manière si remarquable les sentiments de l'école d'Oxford :

« Oxford, le dimanche de la Passion 1841.

Monsieur,

« La charité que vous avez toujours montrée envers l'Eglise anglicane me fait croire que vous ne refuserez pas de donner place dans votre journal catholique à la lettre d'un

des enfants de cette Eglise affligée, qui a bu jusqu'à la lie cette coupe amère qui est maintenant le partage de toutes les Eglises du Christ. Les yeux de toute la chrétienté sont en ce moment tournés vers l'Angleterre, si longtemps séparée du reste de l'Europe catholique; partout s'est élevé un pressentiment que l'heure de la réunion est arrivée, et que cette île, jadis si fertile en saints, va encore pousser de nouveaux fruits, dignes des martyrs qui l'ont arrosée de leur sang. Et vraiment ce pressentiment n'est pas sans raison, comme je vais vous le prouver par le récit de ce qui se passe en ce moment à l'université d'Oxford. Ce récit est d'autant plus important, que cette université est vraiment le cœur de l'Eglise anglicane, dont les palpitations font tressaillir les membres les plus reculés de ce grand corps. Le but unique que je me propose est de vous donner une idée juste de la position où se trouve maintenant l'Eglise anglicane, afin que les catholiques français puissent prendre part aux émotions de nos âmes. Et je ne crois pas qu'il soit possible de vous en donner une idée approfondie autrement que par le moyen d'une exposition d'un petit traité qui a paru dernièrement. Je ne me flatte pas que vous allez approuver toutes les opinions que je vais vous exposer; je ne prétends pas les défendre : je n'en suis que l'historien, et non pas l'auteur.

« Un de nos théologiens, M. Newman, a publié il y a peu de jours le numero 90 des *Traités pour les temps présents*, dans lequel il prétend démontrer que l'Eglise de Rome n'est tombée en aucune erreur formelle au concile de Trente; que les invocations des saints (par exemple l'*Ora pro nobis*), le purgatoire et la primauté du saint-siége de Rome, ne sont nullement contraires aux traditions catholiques, ni même à nos formulaires autorisés; enfin, que le dogme de la transsubstantiation ne doit pas être un obstacle à la réunion des Eglises, parce que sur cet article il n'y a qu'une différence verbale. En même temps, il n'est que peu satisfait de nos trente-neuf articles, quoiqu'il soutienne partout que la providence de Dieu a empêché les réformateurs d'y insérer ouvertement les dogmes protestants, auxquels ils n'étaient que trop attachés. Bien que, selon lui, ces articles soient susceptibles d'une interprétation catholique, cependant il les regarde comme un fardeau que Dieu, dans sa colère, pour les péchés de nos ancêtres, nous a imposé comme une chaîne qu'il faut supporter jusqu'à ce que nous soyons dignes d'en être délivrés. Vous sentirez, monsieur, toute l'importance de ces opinions, et d'autant plus que ce ne sont point les opinions d'un théologien isolé. Je puis vous assurer que, tandis qu'une opposition s'élevait de la part des membres les plus âgés de l'Université (comme on pouvait bien s'y attendre, puisqu'ils ont vécu sous le système du XVIII^e^ siècle), cette même opposition me donna lieu d'observer que même les plus modérés du parti catholique, à Oxford, étaient prêts à soutenir l'auteur du traité.

« Vous voyez donc, monsieur, que l'humilité, la première condition de toute réforme saine, ne nous manque pas. Nous sommes peu satisfaits de notre position; nous gémissons des péchés que commirent nos ancêtres en se séparant du monde catholique; nous éprouvons un désir brûlant de nous réunir à nos frères; nous aimons d'un amour sans feinte le Siége apostolique, que nous reconnaissons être le chef de la chrétienté, et d'autant plus que l'Eglise de Rome est notre mère, qui envoya de son sein le bienheureux Augustin nous apporter sa foi inébranlable. Nous reconnaissons encore que ce ne sont pas nos formulaires, ni même le concile de Trente, qui nous empêchent de nous y réunir. Après toutes ces concessions, vous pouvez bien me demander : Pourquoi donc ne venez-vous pas nous rejoindre? Qu'est-ce qui vous en empêcherait? Vos formulaires? Mais, à ce que vous prétendez, vous ne les regardez pas d'un œil trop favorable. Les nôtres? Mais, selon vous, ils ne contiennent aucune erreur. Ma réponse à cette question va vous développer encore plus clairement notre position présente. Premièrement, monsieur, tandis que M. Newman s'exprime ainsi nettement sur la pureté des formulaires autorisés par l'Eglise de Rome, il distingue toujours entre le système du concile de Trente et un autre système qui existe dans cette Eglise. Tandis qu'il rend grâce à Dieu de ce qu'il a préservé le concile de toute erreur formelle en matière de foi, en même temps il soutient qu'en matière de pratique il y a des corruptions dans l'Eglise, contre lesquelles le concile même élève la voix, mais qui néanmoins y existent encore et qui réclament hautement une réforme. Je pourrai, à quelque époque future, vous donner un extrait tiré des écrits de ce savant théologien, qui vous mettra plus à même de vous former une idée précise de ses opinions. En attendant, je traduirai quelques-unes de ses expressions, qui serviront à éclaircir ce que j'ai dit. D'un côté, il avance que, *malgré toutes les erreurs de son système pratique, il n'y a que l'Eglise de Rome qui ait donné libre cours aux émotions d'adoration, de mystère, de tendresse, de révérence, de dévotion, et aux autres sentiments de ce genre, qu'on peut appeler si entièrement catholiques.* Cet homme, d'ailleurs, n'a pas beaucoup l'air d'un protestant. Mais dans le même ouvrage il dit que, malgré cet épanchement de cœur, cet amour catholique qu'on y trouve, il y a cependant un élément non catholique qui existe en matière de pratique, un système traditionnel qui tend à substituer à l'Evangile du Christ un autre Evangile qui ne lui appartient pas. Il soutient toujours que la théorie de l'Eglise est pure; cependant, d'après certains livres de dévotion trop généralement répandus, d'après les récits de plusieurs voyageurs éclairés et tout à fait affranchis du protestantisme vulgaire, il

craint qu'il n'y ait un système autorisé, qui, en matière de pratique, *au lieu de présenter à l'âme du pécheur la sainte Trinité, le ciel et l'enfer, y substitue la sainte Vierge, les saints et le purgatoire*. Il est vrai que tout ceci ne forme pas une partie essentielle de la foi de l'Eglise; cependant il avoue que le système réclame si hautement une réforme, qu'il serait impossible à l'Eglise anglicane de se jeter encore entre les bras de celle de Rome.

« En second lieu, nous avons un devoir sacré à remplir envers les membres de notre Eglise. Nous ne pouvons pas encore nous résoudre à croire que cette chère Angleterre est dans la position où se trouvent les hérétiques qui se glorifient du nom de Calvin et de Luther. Eh! monsieur, l'ordre épiscopal ne vaudrait-il pas encore quelque chose? Un roi sacrilége a bien pu enlever des autels de Cantorbéry les ossements sacrés de saint Thomas; mais croyez-vous qu'il ait eu le pouvoir d'en chasser cette grande âme, qui du haut de son trône dans le ciel veille toujours sur ce siége, qu'il a illustré par sa vie et consacré par son sang? A Dieu ne plaise que la lignée auguste de Lanfranc et d'Anselme soit à jamais terminée! Si nous ne l'avons pas conservée, elle n'est plus; car certes vous ne direz pas que c'est vous qui en avez gardé la succession

« Il n'y a pas d'archevêque, *in partibus* de Cantorbéry ou de York, comme il y en a de Cambysopolis ou de Siga. Ou bien direz-vous qu'au moment où l'archevêque a cessé d'être en communion avec Rome, il a aussi cessé d'exister? Mais permettez-moi de faire ici un peu de scolastique et d'emprunter les termes dont se fût servi l'école, afin de donner plus de précision à nos idées. La papauté selon nous, est plutôt la forme accidentelle que la forme essentielle de l'Eglise. C'est-à-dire elle ressemble plutôt à la chaleur qu'à la vie de l'Eglise. L'absence de la chaleur est une marque de maladie : sans elle, les membres sans vigueur se traînent tristement, les fonctions de la vie languissent, cependant la vie peut y exister encore. Ainsi l'union avec le pape est le résultat nécessaire de la santé parfaite d'une Eglise; le retranchement de cette union est une preuve que tout n'y va pas bien; c'est un symptôme de la présence de quelque maladie qui en ronge les entrailles; le sacerdoce y est souvent privé de quelques-unes de ses fonctions, et comme, hélas! ce n'est que trop certainement le cas parmi nous, l'épiscopat y est assujetti aux puissances de ce monde. Cependant la vie, c'est-à-dire l'essence de l'Eglise n'y est pas encore éteinte. Nous avons donc encore un devoir envers nos frères. Il y a en ce moment-ci dans l'Eglise anglicane une foule de personnes qui balancent entre le protestantisme et le catholicisme, et qui néanmoins repousseraient avec horreur l'idée même d'une réunion avec Rome. Les préjugés protestants, qui ont pendant plus de 300 ans infecté notre Eglise, y sont malheureusement trop enracinés pour en être extirpés sans beaucoup de ménagement. Il faut donc offrir à Dieu en sacrifice ce désir ardent qui nous dévore de revoir l'unité parfaite de l'Eglise du Christ. Il faut supporter encore le vide terrible que met dans nos cœurs l'isolement de notre Eglise, et rester tranquilles jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de convertir les cœurs de nos confrères anglicans, surtout de nos saints pères, les évêques. Nous sommes destinés, j'en suis persuadé, a ramener plusieurs des brebis errantes à la connaissance de la vérité. En effet, le progrès des opinions catholiques en Angleterre pendant les sept dernières années, est si inconcevable, que nulle espérance ne doit paraître extravagante. Tenons-nous donc en repos pour quelques années jusqu'à ce que (Dieu le veuille ainsi!) les oreilles des Anglais soient accoutumées à entendre prononcer avec révérence le nom de Rome; au bout de ce terme vous verrez bien le fruit de notre patience.

« Mais de plus, monsieur, j'ose le dire, nous avons encore un devoir sacré à remplir envers Rome. Loin de nous soit ce protestantisme vulgaire qui ose ouvrir sa bouche profane et proférer des calomnies dans le siége de saint Pierre! Oui, si une fois on était parvenu à me persuader que l'esprit de Dieu a quitté l'Eglise de Rome, je croirai en même temps que le christianisme va s'éteindre dans toute la terre. Cependant nous autres Anglais ne pouvons ouvrir les yeux sans voir autour de nous un système qui, au nom du catholicisme romain, s'unit à nos schismatiques, paraît partout en Irlande et en Angleterre comme le principe de la sédition, et s'efforce par des supercheries et des représentations équivoques de détacher de nous les membres de notre Eglise. Pardonnez-moi si, avec la plus vive douleur, j'ose encore aussi tendrement que cela m'est possible, découvrir les plaies de ma mère et gémir. Il me semble qu'en Angleterre les bons catholiques romains, eux-mêmes, ne peuvent être aveugles sur l'état où se trouve maintenant leur Eglise du moins dans les îles Britanniques. Ils ne peuvent que regretter cet esprit de politique mondaine qui unit les chefs de leur parti à un ministère qui tolère toutes les religions également, parce qu'il les hait toutes également; qui ne protége les catholiques romains que parce qu'il les regarde comme une de ces sectes qui travaillent à la destruction de l'Eglise anglicane. C'est pitié de voir que les catholiques romains sont mis dans la même catégorie que les méthodistes, les quakers, les indépendants et même que les sociniens, et qu'en même temps ils ne rougissent pas de se servir des avantages que leur présente cet arrangement impie. Mais tandis qu'une partie des catholiques romains en Angleterre détestent ce système funeste, je ne crois pas que les catholiques français le regardent avec toute l'horreur qu'il mérite. Il faut avouer que ma surprise fut bien grande de trouver dans les ouvrages d'un

écrivain français dont le nom ne doit jamais être prononcé par un catholique sans le plus grand respect, une comparaison entre le grand Agitateur et saint Thomas de Cantorbéry. Ma surprise ne fut pas moindre de trouver un éloge du même personnage dans les ouvrages d'un auteur dont la voix a trouvé un écho dans les cœurs de plusieurs de ces Anglais qui tournent déjà un regard d'amour vers la religion de leurs pères. Béni soit à jamais celui qui nous à appris à connaître et à aimer la chère sainte Elisabeth : béni soit celui qui nous à montré une image fidèle de ces siècles de foi, image d'autant plus chère que cette foi si simple, cette foi d'enfant s'est envolée au ciel, et ne nous a laissé que la foi des pénitents, qui se frappent sur la poitrine et regrettent les années qu'ils ont à jamais perdues! Si cet auteur connaissait le système d'iniquité qui désole l'Irlande, certes, il n'en aurait pas loué le chef dans son *Traité sur le vandalisme et le catholicisme dans l'art*. Je ne nie pas que l'Angleterre ait exercé une tyrannie affreuse contre l'Irlande; mais, d'un autre côté, je suis bien sûr que si les auteurs dont j'ai parlé eussent considéré la foule de mécréans, de schismatiques et de séditieux à laquelle s'est allié un parti qui s'appelle catholique romain en Angleterre, ils effaceraient le nom du démagogue qui en est le chef, de leurs pages si remplies de pureté et de religion. Je le répète donc, nous avons un devoir sacré à remplir envers l'Eglise de Rome. Il faut la désabuser de cet aveuglement funeste qui la mène à se fier à un bras de chair, à s'appuyer sur un roseau qui va plier sous elle, et enfin lui percer la main.

« Permettez-moi de vous offrir en conclusion une ou deux remarques. Permettez-moi de vous indiquer un moyen sûr de réunir l'Angleterre à l'Eglise de Rome, moyen que j'appelle irrésistible. Que les catholiques romains en Angleterre travaillent à se réformer eux-mêmes; qu'ils rompent les liens de politique mondaine qui les unissent à nos schismatiques; qu'ils cessent de favoriser la sédition et la trahison : ce ne sont pas par les armes de l'Eglise; non, elle a vaincu le monde par les souffrances, par les jeûnes, par les prières. On nous apprend que deux ordres de moines viennent s'établir en Angleterre pour travailler à notre conversion. Eh bien ! monsieur, qu'ils laissent à Dieu le soin de toucher nos cœurs, qu'ils s'abstiennent de ces efforts malheureux qui ont été faits contre la paix de nos troupeaux; qu'ils se gardent bien de tâcher de gagner les *individus*. C'est un ouvrage bien long, celui de ramasser une nation brin par brin, atome par atome. Je prétends leur montrer un moyen de moissonner le royaume entier, et d'en entasser les fruits dans les greniers de l'Eglise. Qu'ils travaillent parmi les catholiques romains; qu'ils nous présentent ce que nous n'avons pas parmi nous, l'image d'une Eglise parfaite en discipline et en mœurs; qu'elle soit chaste et belle comme le doit être l'Epouse divine de Jésus-Christ; qu'elle chante nuit et jour les louanges de son Sauveur, et que même ses vêtements extérieurs soient éclatants, afin que le spectateur soit frappé d'admiration, se jette à ses pieds, voyant clairement en elle la bien-aimée du Roi du ciel : qu'ils aillent dans nos grandes villes prêcher l'Evangile à cette populace demi-païenne; qu'ils marchent nu-pieds; qu'ils se ceignent du sac; qu'ils portent la mortification écrite sur leur front; enfin, qu'il se trouve parmi eux un saint tel que le séraphin d'Assisse, et le cœur de l'Angleterre est déjà gagné.

« Et ce grand cœur, jadis si catholique, ce pauvre cœur si longtemps déchiré par la rigueur de sa propre vie épuisée en vains efforts, pour combler le vide affreux qui y règne, ne mérite-t-il pas quelques sacrifices de votre part, afin qu'il soit soulagé et guéri ?

« Oh ! qu'il fut doux d'apprendre que nos frères catholiques priaient pour nous ! L'armée triomphante dans le ciel prie aussi pour nous. Elle a prié, j'en suis sûr, depuis le commencement de ces trois siècles de schisme et d'hérésie. Pourquoi les prières de saint Grégoire, de saint Augustin, de saint Thomas, ne sont-elles pas exaucées ? C'est à cause de nos péchés, non-seulement de l'Angleterre, mais aussi de Rome. Allons, faisons pénitence ensemble et nous serons exaucés, Pendant ce saint temps où l'Eglise se retire au fond de la solitude de son âme, suivant les pieds sanglants de son divin Maître, *poussé par l'esprit dans le désert*, sachez que plusieurs d'entre nous tendent les mains nuit et jour vers le Seigneur, et lui demandent, avec sanglots, de les réunir à leurs frères catholiques. Français ! ne manquez pas de nous assister en ce saint exercice, et je suis persuadé qu'il ne se passera pas beaucoup de carêmes avant que nous chantions ensemble nos hymnes pascales dans ces accents sublimes dont s'est servi depuis tant de siècles l'Epouse divine du Christ.

« UN JEUNE MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD. »

Après sa conversion, M. Dalgairns, fit partie des Pères de l'Oratoire anglais fondé par Newman.

DALLIER, de Grenoble, protestant converti dans le XVII^e^ siècle.

DALY (Marie), protestante irlandaise, se convertit et fit abjuration avec trois autres en 1828, dans la paroisse d'Upperglamnire, dans le comté de Cork, devant une assemblée nombreuse et distinguée. L'ecclésiastique qui les reçut au sein de l'Eglise catholique prononça un discours sur les causes, les progrès et la décadence actuelle de la réforme en Angleterre. Il dit, en terminant, que si la défaveur qui pèse sur les catholiques en Irlande est, en général, une garantie pour la bonne foi des protestants qui se convertissent dans ce pays, les amis du catholicisme doivent surtout se réjouir de la conversion de personnes comme celles-ci qui

appartiennent aux classes élevées, et dont la position sociale exclut jusqu'à la possibilité de leur supposer des motifs intéressés.

DAMBOIT, de Larboux, protestant converti au catholicisme dans le XIX^e^ siècle.

DAMBRINE (Pélagie), née et élevée dans le protestantisme, et âgée de vingt-trois ans, était sur le point de se marier à un catholique. La considération de ce mariage n'était pas pour elle un motif déterminant de conversion; car un rescrit du saint-siége, en date du 5 septembre 1840, avait levé l'empêchement de religion mixte; mais la grâce parlait au cœur de Dambrine. Restée orpheline, elle se trouvait placée sous la direction d'oncles et de tantes, qui ne lui épargnèrent ni les remontrances, ni les reproches dès qu'ils la virent disposée à revenir à l'unité. Ce fut en vain qu'une tante, fort âgée, l'avertit qu'elle la déshériterait si ce projet venait à se réaliser. La néophyte, qui s'était fait instruire des vérités de la foi par le curé de Wanquetin, résista à tous les reproches de ses coreligionnaires et aux menaces de sa tante. Elle se fortifiait dans sa résolution en se rappelant ces paroles : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Elle n'hésita pas à sacrifier l'espérance d'une succession assez considérable pour sa position. Autorisé à cet effet par le cardinal-évêque d'Arras, le curé de Wanquetin reçut l'abjuration de Pélagie Dambrine, le 3 novembre 1840, veille de son mariage, et l'exemple d'une conversion aussi sincère que désintéressée ébranla plusieurs protestants de la contrée.

DANCHEZ, protestant converti vers 1628.

I. — DANGEAU (Philippe DE COURCILLON, marquis DE), était, par sa mère, arrière-petit-fils du sage Duplessis-Mornay, naquit le 21 septembre 1638 de parents protestants, et fut lui-même élevé dans le protestantisme. Il se convertit à la religion catholique vers 1663. Il servit en Flandre sous Turenne, en Espagne et fut aide-de-camp du roi. Son goût déclaré pour les lettres le fit recevoir membre de l'Académie française et membre de l'Académie des sciences; nommé grand maître des ordres de Notre-Dame du Mont-Carmel, de Saint-Lazare, de Jérusalem, il songea aussitôt à relever ce dernier ordre, négligé depuis longtemps et procura, par ses soins, la fondation de plus de vingt-cinq commanderies nouvelles. Il employait les revenus et les droits de sa grande maîtrise à faire élever en commun, dans une grande maison vouée à cet usage, douze jeunes gentilshommes. « A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse, qui était encore moins celle d'un homme du grand monde que d'un homme officieux et bienfaisant. » Il mourut le 9 septembre 1720, et laissa des *Mémoires* manuscrits dans lesquels Voltaire, Hénault, La Beaumelle, ont puisé plusieurs anecdotes curieuses.

II. — DANGEAU (LOUIS DE COURCILLON, abbé DE), frère du précédent, naquit en janvier 1643. Il avait été élevé dans la religion calviniste, mais Bossuet, après plusieurs conférences, le fit rentrer dans le sein de l'Eglise. Le premier essai de l'*Exposition de la doctrine catholique* de l'évêque de Meaux fut consacré à l'instruction du marquis de Dangeau et de l'abbé de Dangeau, son frère, qui portait alors le nom de marquis de Courcillon. Petits-fils, par leur mère, du fameux Duplessis-Mornay, ils avaient puisé dans le sang de cet ardent défenseur du calvinisme des préventions héréditaires contre l'Eglise romaine. L'abbé Dangeau rapporte lui-même dans ses *Mémoires*, p. 210, quelle méthode suivit Bossuet pour le convertir, et rend compte, dans ses *Dialogues sur la religion*, de la conduite de ce prélat et de la sienne en cette occasion.

Ce témoignage de sa reconnaissance pour celui qui l'avait désabusé de ses erreurs est aussi la preuve la moins suspecte de sa candeur et de sa bonne foi. Non-seulement l'abbé de Dangeau avoue généreusement sa défaite, mais il voulut l'honorer lui-même en abjurant entre les mains de son vainqueur. Ce fut en 1668 qu'eut lieu cette abjuration qui fit alors beaucoup de bruit.

« Dangeau pressa, dit d'Alembert, son abjuration, et se sentit soulagé de n'avoir plus à craindre de déplaire à son Dieu et à son souverain. Rassuré désormais pour ce monde et pour l'autre, il entra dans l'état ecclésiastique. » L'abbé Dangeau voyagea dans une partie de l'Europe; il fut envoyé extraordinaire en Pologne, et, de retour en France, fut nommé lecteur du roi. Camérier de Clément X et d'Innocent XII, il fut reçu à l'Académie française en 1682, et mourut le 1^er^ janvier 1723. Il possédait presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand et les langues qui en dépendent. Ses vertus étaient bien au-dessus de son savoir. « Plein d'humanité pour les malheureux, dit d'Alembert, il prodiguait, avec une fortune médiocre, ses secours à l'indigence, et joignait à ses bienfaits le bienfait plus grand de les cacher. »

DANIEL. Famille d'Israélites qui embrassa le christianisme vers la fin de 1840. Deux frères, MM. Daniel, qui habitaient Paris, ont d'eux-mêmes cherché la vérité de bonne foi. Tous deux instruits et riches demandèrent à avoir des entretiens avec un ecclésiastique éclairé; et ce n'est qu'après un examen et des épreuves sérieuses qu'ils se déclarèrent chrétiens. Ils furent baptisés l'un et l'autre le 24 octobre 1840 dans la chapelle des dames du Saint-Sacrement. Le plus jeune avait 25 ans. L'aîné, âgé de 30 ans, était marié. On a tout fait pour empêcher sa femme de suivre son exemple; mais elle-même avait déjà des doutes, voulut se faire instruire, et reçut le baptême le jour de la fête de saint Jean, dans la même chapelle. Trois enfants qu'elle avait furent également baptisés, et les deux aînés firent leur première communion avec leur mère. Cette cérémonie fort touchante et les pieuses dispositions des nou-

veaux convertis ont beaucoup édifié les assistants.

DANZEGER (Jacques), juif de Trieste, âgé de vingt-quatre ans, se présenta spontanément pour embrasser la religion catholique et reçut le baptême, à Rome, le 12 septembre 1830, des mains du cardinal Zurla dans l'église Sainte-Marie della Scala.

DANZIGHER (Abram), juif de Hongrie, se convertit au catholicisme et fut baptisé à Rome le samedi saint 1838 dans le baptistère de Constantin à Saint-Jean-de-Latran, par le cardinal Odescalchi. Il eut pour parrain le prélat Conestabile de Pérouse, et reçut la confirmation et la communion des mains du cardinal qui lui adressa une touchante allocution.

DAURE (Louis), né à Milhau en 1665, fut élevé par des parents protestants, et fréquentait les écoles protestantes de Montpellier, lorsqu'il se convertit et entra chez les Dominicains de cette ville. Ayant été envoyé à Paris dans la maison du Noviciat, il se livra aux œuvres de charité, retira beaucoup de personnes du désordre et en forma la communauté de Saint-Valère, qu'il dirigeait lui-même. Il mourut dans la maison du Noviciat, le 10 mai 1728. L'établissement de Saint-Valère se soutint après sa mort. Le P. Daure est l'auteur d'un livre de controverse, intitulé : *L'Eglise protestante détruite par elle-même*, ou *les calvinistes ramenés par leurs principes à la véritable foi*, 1689, in-12. Ce livre était dédié à Bossuet.

DAUROS, gentilhomme protestant, avait été pris au siége de Pamiers, en 1628, et condamné à mort par le parlement de Toulouse, comme rebelle. Le charitable M. Donnand, évêque de Mirepoix, alla le voir dans sa prison, le toucha par ses instructions et par sa douceur, lui fit prononcer son abjuration, lui donna les plus tendres soins, et eut la consolation de voir cet homme repentant mourir en demandant pardon à Dieu.

DAVANT, ministre protestant du diocèse d'Oléron en Béarn, se convertit vers 1641.

DAVENPORT (Christophe), savant Franciscain anglais, né à Coventry, dans le comté de Warwick, vers 1598, se convertit au catholicisme vers l'âge de dix-sept ans, et quitta l'université d'Oxford pour aller à Douai, et de là à Ypres, où il prit l'habit religieux en 1617. Il revint ensuite en Angleterre en qualité de missionnaire de son ordre sous le nom de *Franciscus a Sancta Clara*, et montra beaucoup de zèle pour faire des prosélytes. Il réunissait à un vaste savoir une éloquence facile et des manières vives et aimables qui le rendaient agréable même aux protestants, dont il se fit également estimer par ses mœurs et par son caractère. La reine Henriette Marie, femme de Charles Ier, le choisit pour un de ses chapelains. Lorsque la guerre civile commença à éclater, il fut obligé de se tenir caché, tantôt à Londres, tantôt à Oxford. Un des griefs allégués contre l'archevêque Laud était d'avoir eu plusieurs conférences avec lui, dans le but d'introduire « la doctrine « romaine et la superstition dans ce royau- « me. » Après la restauration, Davenport fut fait chapelain de la nouvelle reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, et nommé pour la troisième fois provincial de son ordre en Angleterre. Il mourut à Londres le 26 avril 1665.

I.—DAVID, solitaire en Egypte, fut d'abord un chef de voleurs, qui était devenu la terreur du pays par ses brigandages et ses assassinats. Un jour qu'il se livrait à une de ses expéditions habituelles, à la tête de trente hommes, il fut tout à coup touché d'un si vif repentir de ses crimes, qu'il abandonna ses compagnons pour aller s'ensevelir dans un monastère situé près d'Hermopolis. Lorsqu'il frappa à la porte, le portier lui demanda ce qu'il voulait. — « Je veux être solitaire. » Cette réponse ayant été transmise à l'abbé, celui-ci sortit aussitôt, et, voyant un homme déjà avancé en âge, il lui dit : « Vous ne pouvez être admis ici ; notre genre de vie est si austère qu'il vous serait impossible de vous y accoutumer. — Ah ! mon père, recevez-moi, je vous en conjure, il n'y a rien à quoi je ne sois disposé à me soumettre. » L'abbé persistant dans son refus, « Eh bien ! mon Père, ajouta-t-il, je vous dirai que je suis David, ce fameux chef de voleurs dont vous avez entendu parler, et je viens ici pleurer mes crimes. Je vous proteste par ce Dieu qui habite le ciel, que si vous refusez de me recevoir, et que votre refus m'expose à retourner à cette vie criminelle que je déplore, vous répondrez devant lui de tous les crimes que je pourrai commettre à l'avenir. » Frappé de ces paroles, l'abbé l'admit dans son monastère. Il surpassa par ses austérités les plus fervents de la communauté, devint pour eux un modèle, et mourut de la mort des justes dans le VIe siècle.

II. — DAVID (Guillaume-Joseph), chevalier, comte de Villemontade, était de Bretagne, fils de Mathurin David, seigneur de la Rochebernard, Villemontade, etc. Les réflexions qu'il avait faites dès ses jeunes années sur l'obligation de chercher la vérité sans s'obstiner dans l'erreur par considération de famille, commencèrent à lui faire sentir de grands troubles. Touché par différents sermons qu'il entendit dans les églises catholiques, il s'accoutuma à des pratiques de dévotion contraires au protestantisme. Elles le favorisèrent pour éclairer ses doutes. Il consulta les plus savants ministres ; et, mécontent de leurs réponses, il entra au séminaire de Saint-Lazare, où de jour en jour ses yeux se dessillaient. M. de Villemontade, son père, voulut le faire revenir. A son retour, il l'enferma pendant trois mois avec toutes les rigueurs imaginables. Le fils soutint cette persécution avec courage et déclara qu'il voulait vivre et mourir catholique. Cette franchise adoucit son père, qui voulut l'éblouir par les séductions de la fortune, mais en vain. Le fils consulta de nouveau des ministres fameux, et enfin, le 17 septembre 1680, abjura ses erreurs à Avignon entre les mains de P. de Perussis. Cette action faite avec un zèle qui marquait assez l'attrait puissant de

la grâce, il quitta le monde et entra dans le tiers-ordre de Saint-François de Picpus. Renvoyé à Lyon où était le noviciat de la province, il y prit l'habit le 5 octobre 1680 sous le nom de Fr. François-Marie. Sa ferveur était extrême : il était alors âgé de 26 ans.

III. — DAVID, abandonna l'hérésie nestorienne pour rentrer dans le sein de l'Eglise, et alla en Italie dans l'intérêt de ses compatriotes catholiques. David était né à Patavor dans la province d'Aderbigian, entre la mer Caspienne, le Kurdistan ou l'Arménie. Son pays fut réuni à la religion catholique par le zèle de l'archevêque de Salamade et de trois missionnaires; mais on avait besoin d'une église pour réunir les fidèles ; et les habitants, pauvres, sans commerce et écrasés de tributs par le roi de Perse, étaient hors d'état de contribuer aux dépenses. On songea donc à envoyer quêter en pays étrangers. Deux laïques, Moïse et David, partirent en 1827 pour l'Asie Mineure, d'où ils se rendirent à Alexandrie. Là, Moïse, le plus jeune des deux fut atteint d'une maladie et succomba. Cette perte ne découragea point son compagnon. Il s'embarqua pour Libourne, d'où il se rendit à Rome.

IV.—DAVID (Elisa), fille de M. Mayer David, négociant, et d'Anne Salomon, âgée d'environ vingt-huit ans, se convertit et fut baptisée le 1er septembre, par l'abbé Pierre, qui commença et finit la cérémonie par une pieuse exhortation. Il rappela à la néophyte la grâce que Dieu lui avait faite, et les obligations qui en résultaient pour elle. La convertie fit sa profession de foi, répondit aux questions prescrites, et parut animée des sentiments d'une foi vive et d'une grande piété. Elle avait pour parrain M. Tardy de Montraville, commandant de la gendarmerie du département, et pour marraine madame veuve de Bourgogne. On lui donna les noms de Marie-Anne-Reine-Elisabeth. M. Michel, supérieur du séminaire, M. Ferry, professeur, plusieurs séminaristes et fidèles étaient présents à la cérémonie.

V.—DAVID (Joseph), juif, qui faisait partie de la légion de Hohenlohe, témoignait depuis longtemps le désir d'être chrétien. M. Molinary, aumônier du régiment, ne négligea rien pour s'assurer de la sincérité de ses dispositions. M. Mourier, jeune ecclésiastique, se chargea d'instruire Joseph, et le fit avec beaucoup de zèle et de patience. Quand celui-ci fut bien préparé, et après qu'il eut montré le plus vif désir de recevoir le baptême, la fête de la Circoncision fut indiquée pour la cérémonie. M. de Marphy, colonel de la légion, voulut que son état-major en fût témoin. Le parrain était M. Serret, maire, et la marraine Mme de Marphy. Avant de donner le baptême et la communion au néophyte, M. Blacheré, curé, lui adressa un discours sur la grâce qu'il allait recevoir, et sur les engagements qu'il allait contracter, il reçut les noms de Pierre-Jean-Baptiste-Henri. La cérémonie se termina par le *Te Deum*.

VI. — DAVID (Joseph), israélite, employé dans une administration publique, à Lyon, embrassa la religion chrétienne, en 1834. Il avait été instruit par l'abbé Laporte, curé de Jurançon, qui avait eu le bonheur quelque temps auparavant de ramener au sein de l'Eglise un protestant.

DAVIDSON (Thomas), Ecossais, âgé de vingt-sept ans, abjura le presbytéranisme, le 30 mars, à Gênes, dans l'église paroissiale de Sainte-Marie-de-la-Consolation-des-Religieux-Augustins, et au milieu d'une foule de peuple, entre les mains d'un ancien missionnaire au Pégu et dans le royaume d'Ava, le P. Ricca, qui l'avait ramené à la vérité. Le néophyte eut pour parrain et marraine le prince Dominique Doria Pamphili Landi, et la marquise de Spinola.

DAVIES (Marie-Anne), fille d'un architecte anglais, à Lucques, née à Londres en 1812, avait perdu de bonne heure sa mère, et avait été élevée dans la religion protestante. A onze ans, elle avait eu occasion d'entrer dans une chapelle catholique, et avait été frappée de ce qu'elle y vit. Ce souvenir ne s'était point effacé de son esprit, et il la préserva des préventions trop communes parmi les protestants pour tout ce qui a rapport à l'Eglise catholique. A quinze ans, elle lut une histoire de la réforme écrite par un protestant, et ayant vu qu'autrefois tous les Anglais étaient catholiques, elle se demandait comment il était possible que toute une nation eût changé de religion par le caprice d'un seul homme, et d'un homme tel que Henri VIII. Son père, à qui elle fit part de ses doutes, se fâcha et lui fit lire le calendrier des protestants, qui lui parut plein de mensonges et de choses ridicules. Depuis, miss Davies fit la connaissance de la famille de M. Ryan, médecin irlandais catholique, et là elle se familiarisa avec les pratiques catholiques, qu'elle trouvait fort raisonnables. Elle accompagnait la famille de M. Ryan à la chapelle de Sardaigne, et y entendait les instructions. Elle cessa d'aller dans les églises protestantes. Toutefois, elle ne se déclara point encore catholique, sans doute dans la crainte d'irriter son père, qui déjà l'avait maltraitée à cause de son penchant pour notre religion. Elle crut probablement faciliter le projet qu'elle nourrissait, en épousant un jeune catholique de Lucques Paul Doroni, qu'elle avait connu chez son père. Le mariage se fit devant le ministre protestant, suivant les lois anglaises, et ce fut la première fois depuis longtemps, et aussi la dernière, que Anne Davies parut dans un temple protestant. Elle n'hésita point à faire baptiser catholiquement deux petites filles qu'elle eut, quoique cela contrariât son père. Elle ne se laissa point ébranler non plus par le refus qu'il lui fit d'une partie de la succession de sa mère, et d'un legs d'un oncle, legs fait à condition qu'elle ne quitterait pas l'Eglise anglicane. Elle n'attendait qu'une occasion pour se déclarer catholique, cette occasion se présenta bientôt. Son mari étant tombé malade, les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air de son pays. Il partit pour Lucques; sa femme l'y suivit

depuis avec ses deux filles. Se trouvant sur la paroisse de Saint-Fridiano, elle pria le curé de vouloir bien achever de l'instruire. Elle se prépara à son abjuration, qui eut lieu le 4 avril 1839, dans la chapelle de l'archevêque de Lucques. Le même jour elle reçut le baptême sous condition. Il arriva là une circonstance que nous ne voulons pas omettre. Le prêtre lui ayant fait mettre les mains sur les Evangiles, lui demanda si elle disait anathème aux erreurs dans lesquelles elle avait été élevée. Dans son trouble, elle comprit qu'on lui demandait de dire anathème à ses père et mère. « Attendez au moins, dit-elle, que j'avertisse mon père, » et elle s'évanouit. Etant revenue à elle, on lui expliqua qu'il ne s'agissait pas de maudire son père, mais de renoncer à ses erreurs. Elle répondit alors, et, quelques jours après, elle reçut l'absolution et fut confirmée dans la même chapelle. Sa première communion eut lieu publiquement dans l'église paroissiale de Saint-Fridiano. Dans toutes ces cérémonies, la jeune dame montra des sentiments de foi et de piété qui touchèrent tous les assistants.

DAVOUST (La baronne), née *Phipps*, fit abjuration solennelle du protestantisme, le 5 juin 1842, dans la chapelle épiscopale de Montpellier, en présence de l'évêque et entre les mains de l'abbé de Cossigny, chanoine de Montauban, qui avait été l'instrument de sa conversion. En 1838, Mlle Phipps entra dans l'église cathédrale de Tours, au moment où l'abbé de Cossigny prononçait un des sermons du carême : la parole divine germa dans son esprit, et depuis lors elle marcha dans des voies nouvelles. Les antécédents de la catéchumène, fille d'un pasteur de l'Eglise anglicane, jouissant d'une fortune considérable, sa récente union avec le neveu d'un maréchal de l'empire, capitaine d'état-major, son éducation distinguée, sa ferveur, le maintien noble et recueilli de son mari, tout contribuait à donner à la cérémonie le plus vif intérêt. Après un discours dans lequel l'abbé de Cossigny raconta avec simplicité l'histoire touchante de cette conversion, la néophyte lut l'acte de son abjuration. Cette lecture terminée elle demanda le baptême qui lui fut donné sous condition, avec toutes les cérémonies usitées pour les adultes. Elle reçut ensuite le sacrement de pénitence, puis conduite par le baron Davoust, elle s'est agenouillée au pied de l'autel pour soumettre à la bénédiction sacerdotale un mariage contracté depuis deux mois et que l'Eglise allait élever à la dignité de sacrement. Au moment de la communion les deux époux se sont assis à la sainte table. L'évêque termina la cérémonie par la confirmation, après laquelle il adressa à l'assemblée quelques paroles brûlantes de zèle et de charité.

I. — DAYMAN, ministre anglican, qui appartient au diocèse de Worcester, se convertit au catholicisme, et fit abjuration en 1850. Sa conduite comme ministre avait donné lieu à une controverse devenue publique entre lui et son évêque. Voici en quels termes M. Dayman annonça son abjuration au *Morning-Post* :

« Monsieur,

« Ayant appris que vous avez eu la bonté de publier dans vos colonnes la correspondance qui a eu lieu entre l'évêque de Worcester et moi, peut-être ne trouverez-vous pas mauvais non plus de faire connaître à vos lecteurs le contenu de cette lettre. On peut, je crois, demander avec justice de ceux qui ont enseigné, de donner à leurs auditeurs les raisons sérieuses qui les ont portés à changer de vues sur des matières aussi graves. J'ai donc le bonheur de vous informer, vous et vos nombreux lecteurs, qu'après des angoisses sans nombre et des prières incessantes, je suis entré dans le sein de la seule église catholique, l'Eglise de Rome, parce que j'ai cru que la ruine ou le salut de mon âme dépendait de cette démarche. J'ai donc été accueilli dans sa sainte communion par le révérend Père Newman, à l'Oratoire de Birmingham. Peut-être ne serait-il pas convenable pour vous de savoir ni sûr pour moi de dire, sous le poids de mes sentiments actuels, la paix profonde, la joie divine et presque extatique qui inondent mon âme depuis que la grâce et l'amour de Dieu m'ont permis de faire ce pas décisif et si heureux.

« Cependant vous me permettrez, j'ose l'espérer, de manifester le vœu ardent que vous et mes frères, vous arriviez bientôt, ou tout au moins un jour, au même résultat, afin d'acquérir par là plus de paix, de repos, de joie ; plus de cette unité, de cette charité, que vous ne pouvez jamais goûter dans un royaume si terriblement divisé en lui-même que la triste église d'Angleterre. Je vais vous faire, si vous le voulez bien, une seule question : Ne pensez-vous pas, monsieur, quand nous voyons des choses si extraordinaires dans l'établissement protestant, quand nous voyons un archevêque nous dire que les petits enfants n'ont pas besoin absolument d'être régénérés pour entrer dans le royaume des cieux ; quand nous voyons un autre archevêque, celui de Cantorbéry, refuser de me donner sa bénédiction, quoique je la demandasse à genoux, sous prétexte que c'eût été aller contre les doctrines de l'Eglise anglicane; quand évêque s'élève contre évêque, maître contre maître ; quand au XIX^e^ siècle, quelques juges laïques peuvent décider si le dogme fondamental du baptême est ou n'est pas nécessaire au salut; quand enfin les caractères essentiels d'une Eglise paraissent perdus parmi nous, qu'il n'y a ni unité, ni amour, ni foi, ni discipline, ni vraie sainteté, ni vrai catholicisme ; ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il y a dans tout cela plus qu'il ne faut pour navrer de douleur celui qui recherche sincèrement la vérité, cette vérité immuable, infaillible, toujours *une* dans le passé, le présent et l'avenir? Ne croyez-vous pas qu'il y a là une source de doutes terribles pour l'âme de

l'homme qui veut la vérité, déposée dans la seule église qui est le pilier et la colonne de la vérité ?

« Et maintenant, monsieur, permettez-moi de prendre congé de vous et de vous remercier pour tout ce que vous avez fait avec d'excellentes intentions et dans le but de procurer le bien de l'Eglise chrétienne. Laissez-moi dire adieu pour toujours, quoique à regret, à celle qui, au lieu d'embrasser, d'apaiser, de consoler en mère véritable des enfants dont tous les efforts, tous les vœux étaient de l'aimer tendrement les a traités en étrangers, en gens suspects avec un froid dédain, avec un profond mépris, qui enfin les a repoussés loin d'elle comme l'aurait fait une marâtre dénaturée ! »

II. —DAYMAN (Mme), femme du précédent et deux demoiselles du même nom, sœurs du ministre anglican, embrassèrent également le catholicisme en septembre 1850.

DEAN (Jean), Anglais recommandable, se convertit au catholicisme et fut reçu au sein de l'Eglise, le 1er août 1832, au collége anglais à Rome, avec M. Frédéric Waite, par le cardinal Weld qui lui administra le sacrement du baptême de la manière la plus solennelle, en observant le rite pour les adultes. Il eut pour parrain le commandeur Manley, adjudant général des troupes pontificales. Le cardinal leur donna ensuite la confirmation, puis la communion à la fin de la messe. Plusieurs personnes de distinction étaient présentes, entre autres l'ambassadeur de Portugal et celui de Naples. Le 14 août, les deux étrangers furent présentés au pape, qui les accueillit avec bonté ; ils étaient accompagnés du comte Hauks-le-Grince, aux soins et au zèle duquel ils devaient en grande partie leur conversion.

DEAVIS (Frédéric), âgé de vingt-trois ans, abjura le 5 février 1844, dans l'église de Courroy-le-Grand, paroisse du Brabant, entre Wavre et Gembloux, l'anglicanisme dans lequel il était né. Il reçut le baptême, et fit sa première communion pendant la messe solennelle qui fut chantée à cette occasion. Le curé prononça un discours sur l'unité de l'Eglise, l'origine des sectes dissidentes, et en particulier sur l'anglicanisme. M. Decoster, vicaire de la paroisse, qui avait guidé le néophyte dans son instruction pendant plus d'un an, fut son parrain et Mme Rayner sa marraine.

DEBARD (Charles), ancien maître d'armes au 1er régiment d'infanterie légère, se convertit et abjura le protestantisme à Pfaffans, arrondissement de Belfort, diocèse de Strasbourg, en mai 1829. Il avait été instruit par les soins de M. Rouesch, curé de Pfaffans et de M. Cacheux. Un grand nombre de fidèles furent témoins de cette abjuration ; l'église était remplie, et l'abbé Cacheux développa avec talent les preuves de la religion catholique les plus capables de faire impression. Voici l'acte d'abjuration de Debard, qui fait honneur à sa courageuse résolution :

« Je soussigné, Charles Debard, ancien maître d'armes au 1er régiment d'infanterie légère, déclare, à la face du ciel et de la terre, qu'ayant eu le malheur de naître de parents protestants, j'ai professé jusqu'à ce jour la doctrine de Luther ; mais qu'ayant été éclairé par les soins de MM. Rouesch et Cacheux, j'ai enfin eu le bonheur de reconnaître que c'est la seule Eglise catholique, apostolique et romaine qui enseigne la vérité ; qu'elle est le vaisseau hors duquel il n'y a point de salut à espérer, et le rocher contre lequel viendront toujours se briser les vains efforts de l'erreur et du mensonge.

« C'est pourquoi, dans la crainte d'être frappé par la mort avant d'avoir pu faire abjuration publique de mes erreurs comme je le dois à Dieu et à son Eglise, j'ai cru devoir publier sans nouveau délai une déclaration de mes sentiments, que j'ai rédigée étant dans la plénitude de mes facultés : je déclare donc que j'embrasse de toute l'étendue de mon esprit et de mon cœur toute la doctrine de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine ; j'abjure à jamais, avec une conscience franche comme celle d'un militaire, les erreurs de Luther et de Calvin..... j'embrasse les vérités saintes de cette Eglise infaillible, toujours pure et sans tache, que mes aïeux eurent le malheur d'abandonner. Je fais à Dieu l'aveu sincère de mes erreurs, et j'espère en trouver le pardon dans le sein de son ineffable miséricorde. J'invite tous mes parents et amis, et tous ceux qui sont sur le chemin de l'erreur, de partager mon bonheur.

« Pour exprimer en un mot tous mes sentiments, je suis prêt à sceller de mon sang cette religion, pour laquelle la légion thébaine, commandée par saint Maurice, a souffert le martyre.

« Fait à la Rivière, canton de Fontaine (Haut-Rhin), le 5 mai 1829.

« Charles Debard. »

DECLAN (Saint), naquit en Irlande et se rendit à Rome où il fut instruit dans la religion chrétienne. On croit qu'il fut admis aux ordres et devint évêque d'Ardmore. Rentré dans sa patrie, il y prêcha l'Evangile quelque temps avant la mission de saint Patrice, et mourut dans le Ve siècle.

DEFFENS (de), Gentilhomme de Poitou, remarquable par son esprit et son mérite non moins que par sa naissance, se convertit et abjura le calvinisme à Poitiers, le 27 janvier 1683, entre les mains de l'évêque et en présence de toute la noblesse. Cette abjuration causa une grande joie dans tout le pays, et fit d'autant plus d'impression que M. de Deffens avait épousé une femme dans la famille de laquelle il y avait eu sept ou huit ministres protestants, son grand-père, son père, ses frères et ses neveux. M. de Fontmort, président de Niort, dont il était parent, contribua beaucoup à cette conversion, ainsi que Mme de Fontmort, femme de ce président et d'un esprit très-distingué.— M. de Deffens, étant de retour à Niort, y fit abjurer le calvinisme à ses enfants.—Sa conversion fut suivie de celle de M. de Montaillon, son frère aîné.

DEGARENNE, ministre protestant converti vers 1615.

DELAMORTE (Daniel), sieur de Laval, âgé de quarante ans, et sa femme, Françoise de Cros, se convertirent et abjurèrent le protestantisme le 11 janvier 1707.

DELAURE-DUBEZ (Jean-Joseph), né le 9 septembre 1748, d'une famille honorable de Rodez, fut destiné par ses parents à la magistrature, et fit ses études de droit à Toulouse. Il y suivit le barreau jusqu'en 1786, où son père, qui était lieutenant au présidial de Rodez, le rappela auprès de lui. En 1790, le fils fut nommé juge au tribunal de Rodez, devint successivement président du tribunal criminel en 1795, commissaire du gouvernement en 1796, procureur général près la cour de justice criminelle de l'Aveyron, depuis 1800 jusqu'en 1811. A cette époque, appelé à Montpellier comme conseiller à la cour pendant les Cent jours, il refusa le serment; mais fut réintégré dans sa place par Louis XVIII et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 30 août 1829. A Rodez comme à Montpellier, son intégrité et ses lumières lui avaient concilié la confiance et la considération générales. Dans les dix-huit dernières années de sa vie, la religion vint donner un nouvel éclat à ses heureuses qualités. M. Dubez avait payé son tribut aux erreurs qui dominaient de son temps, il avait longtemps vécu dans l'incrédulité. Il raconte lui-même au commencement de son livre intitulé : *Aux incrédules et aux croyants, l'athée devenu chrétien*, comment ses propres réflexions le ramenèrent à la foi. En 1812, faisant aux environs de Montpellier une promenade solitaire, il se rappela son enfance, le bonheur dont il jouissait dans ce temps d'innocence, et les exemples d'une mère vertueuse et chrétienne qui s'était consacrée jusque dans sa veillesse aux œuvres de charité. Ces souvenirs le touchèrent, et quand il fit un retour sur lui-même, le contraste de sa vie avec celle de sa mère fit naître en lui des remords; absorbé par ses réflexions, il se trouvait près de l'église du séminaire; vivement ému, il tomba à genoux devant l'église et adressa une prière au Dieu de sa mère, pour lui demander de connaître la vérité. Parti pour les vacances peu de temps après, Dubez en employa la plus grande partie à lire Bossuet, Pascal, Bourdaloue, Massillon et les *Confessions* de saint Augustin. Ce dernier ouvrage lui offrait des rapports avec sa propre histoire. Ces lectures réfléchies dissipèrent ses doutes et ses erreurs. De retour à Montpellier, il s'adressa à un ecclésiastique recommandable qui, dit-il, l'*aida à débrouiller le chaos de sa vieille conscience*, et, après une épreuve convenable, il put remplir le devoir pascal. Depuis sa conversion il lut un grand nombre d'ouvrages sur les preuves de la religion; ces écrits le confirmèrent dans sa conviction. Son retour exerça quelque influence sur ceux de ses collègues qui revinrent aussi à la religion. Ayant appris dans la suite qu'un de ses parents, imbu des idées philosophiques était malade, il lui écrivit pour s'informer de sa santé, et lui envoya le récit de sa conversion. Depuis, à la prière de ce même parent, il rédigea une analyse des principales preuves de la religion : c'est cette analyse qui, étendue et modifiée, est devenue l'ouvrage intitulé : *Aux incrédules et aux croyants, l'athée redevenu chrétien*, ouvrage qui est un résumé remarquable de toutes les preuves du christianisme. L'auteur avait pensé, dit-il, que son exemple donnerait une nouvelle force à sa démonstration.

DELIUS (Christophe-Traugott), minéralogiste, né en Saxe, en 1730, d'une famille noble, ruinée par les guerres du XVII^e^ siècle. Après avoir fait de bonnes études il entra au service, qu'il quitta bientôt pour se livrer à la minéralogie; il alla à Vienne, où il embrassa la religion catholique. En 1756, il fut fait essayeur, et en 1761 inspecteur des mines de Hongrie. Nommé conseiller du département général des mines et des monnaies d'Autriche, il découvrit une mine d'opale en Hongrie, et mourut à Florence le 21 janvier 1779.

DEL MARE, né à Gênes, en 1734, d'une famille juive, suivit jusqu'à dix-sept ans le commerce qui était la profession de son père. Un ecclésiastique zélé de Gênes, l'abbé Franzoni, le conquit à la foi, et le baptisa en 1753; le marquis Maras Durazzo fut son parrain. Le jeune homme prit les noms de Paul-Marcel, fit ses premières études dans sa patrie, et, étant entré dans l'état ecclésiastique, alla les continuer à Rome en 1758, et s'y fixa près d'une communauté de prêtres génois qui s'appliquaient à l'instruction et aux missions, pour être ensuite employé par la congrégation de la Propagande. Il contracta d'honorables liaisons avec de célèbres personnages, entre autres avec le savant Giorgi, et acquit une réputation peu commune de doctrine et de zèle. Après qu'il eut passé quelques années dans l'exercice continuel des missions, de la prédication, et des autres travaux du ministère, il fut appelé en 1783, par le grand duc Leopold, pour professer la théologie à Sienne, et quatre ans après il devint successeur de Fassini dans la chaire d'Ecriture sainte à Pise. Il prit une part assez active à la controverse sur les Arméniens, et défendit la faculté de théologie de Sienne par des *principes théologiques*, 1786, in-8°, et publia un très-grand nombre d'autres ouvrages. Il laissa le peu qu'il possédait pour doter les pauvres jeunes gens qui voudraient faire des vœux dans le monastère de Saint-Benoît, à Pise, et donna sa bibliothèque aux religieux carmes. Le ciel lui accorda une vieillesse sainte et heureuse. Il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, le 17 février 1824, et célébrait encore la messe huit jours avant sa mort. Sa maladie fut marquée par des signes éclatants de piété et de résignation.

DELON, ancien secrétaire général de la préfecture des Pyrénées-Orientales, se fit instruire dans la religion catholique, et

l'embrassa en 1817. Son abjuration eut lieu à Perpignan. Il fut baptisé sous condition, par l'abbé Barera, en présence de M. Devilliers du Terrage, préfet du département, qui lui servit de parrain.

I. — **DEMAISON** (Pierre), converti, dont nous ne connaissons l'histoire que par la pièce suivante, qui est la courageuse rétractation de ses erreurs et de ses scandales :

II. — « Moi, Demaison Pierre, gémissant sur les égarements de ma vie, et pensant que mes regrets concentrés au fond de mon âme sont insuffisants pour réparer les énormes scandales que j'ai donnés, ai fait appeler plusieurs personnes pour assister à la rétractation de mes erreurs. J'ai prié M. le curé de Boussac de la rédiger par écrit, afin qu'affichée, elle soit le monument de ma honte devant les hommes, et le témoignage de ma profonde douleur devant Dieu !

« Je déclare donc que j'ai été un des plus ardents sectateurs des doctrines impies qui ont été prêchées dès la naissance de la révolution. Je n'ai point de cruautés à me reprocher; mais il n'est point d'écarts dans lesquels je ne me sois plongé. J'ai affligé les regards, particulièrement des habitants de Boussac, du spectacle dégoûtant de mes scènes impies, dont leur ville a été le théâtre..... Je confesse hautement que j'ai méconnu la puissance de Dieu; que j'ai méprisé son culte; que j'ai fait un usage indigne des ornements sacerdotaux; que j'ai renversé plusieurs croix, et que j'ai traité ignominieusement les images des saints..... O mon Dieu ! il faut que votre miséricorde soit infinie, si vous avez oublié mes scélératesses ! Cependant vous avez pardonné au bon larron..... cette réflexion apaise un peu mes craintes et réveille mon espérance..... Voyez les déchirements de mon cœur, et souvenez-vous que vous êtes mort pour les pécheurs !

« Je confesse que je reconnais un Dieu en trois personnes : le Père qui nous a créés ; le Fils qui nous a rachetés ; le Saint-Esprit qui nous sanctifiés. Je veux que ma profession de foi soit affichée; que la turpitude de ma conduite soit placardée..... Que ne puis-je expier mes erreurs au prix de tout mon sang ! Je prie les personnes qui me rendent l'office charitable d'assister à la rétractation de tous mes crimes de vouloir bien la signer, et de n'être point scandalisées de la profession que j'ai faite devant elles, et de ne se souvenir que de ma profonde douleur.

« Nous sousignés avons été présents à la déclaration ci-dessus, faite à Boussac le 31 décembre 1824. Ont signé à l'original AUTOURDE, *avocat;* AUTOURDE, LÉPINARD, BAUDRON. »

DEMAS (Saint) fut converti par l'apôtre saint Paul, dont il devint le disciple et souffrit le martyre à Rome.

DEMAZIÈRES, protestant de la secte des Arminiens, officier dans le 56e régiment de ligne, fit abjuration à Verdun le jour de l'Épiphanie 1823. Ayant été reçu à l'hôpital militaire, il fut si touché des soins et des exemples des sœurs hospitalières de Saint-Charles, qui desservaient cet hôpital, que ces premières impressions le disposèrent à faire des réflexions sur les points qui nous divisent. Il fut instruit par M. Tyet, curé de Saint-Sauveur, qui eut la satisfaction de le ramener complétement au sein de l'Eglise. M. Demazières fut baptisé sous condition. Le corps des officiers et plusieurs personnes de distinction assistaient à cette cérémonie.

DENIS (Saint), surnommé l'*Aréopagite*, parce qu'il était membre du célèbre tribunal de l'Aréopage, fut converti par l'apôtre saint Paul, lorsque celui-ci vint, en 51, prêcher l'Evangile à Athènes. Il devint évêque de cette ville, et, condamné à être brûlé vif, il souffrit le martyre vers l'an 95.

DENIS (Saint) naquit à Alexandrie, vers la fin du IIe siècle, et sortait d'une famille distinguée. Il s'appliqua avec succès à l'étude des sciences profanes; mais la lecture des Epîtres de saint Paul, en lui offrant des charmes qu'il n'avait pas trouvés dans les livres des philosophes, lui fit comprendre l'absurdité du paganisme, dans lequel il avait été élevé, et il se fit chrétien. Lui-même nous apprend qu'il fut redevable de sa conversion à une voix qui se fit entendre à lui dans une vision. Son changement, qui était le fruit d'une conviction sincère et éclairée, fut si parfait qu'il ne voulut plus vivre que pour Dieu. Foulant donc aux pieds tous les avantages temporels que lui offraient sa naissance, ses richesses et son mérite, il se mit au nombre des disciples d'Origène, qui faisait des catéchèses à Alexandrie. Ses progrès dans la science de la religion et dans la piété le firent élever au sacerdoce. Il remplaça Origène en 231, et, en 248, il succéda sur le siége d'Alexandrie à l'évêque Héraclas. Exilé à Cephron dans la Libye, en 257, saint Denis mourut à Alexandrie, en 265, après un glorieux épiscopat de dix-sept ans. Saint Basile et les Grecs lui donnent le titre de Grand, et saint Athanase l'appelle le docteur de l'Eglise catholique.

DEROSSI FERRARAIS (Abraham), israélite romain, âgé de dix-neuf ans, se convertit au catholicisme, et reçut le baptême dans l'église du couvent de Saint-Bernardin de Sienne, le 13 novembre 1836, des mains du cardinal Odescalchi, évêque de Sabine, et vicaire général du pape. Il fut tenu sur les fonts par M. Selvaggiani, chapelain du pape, et par l'abbé Marucchi, recteur des catéchumènes.

DESGRANGES (Imbert), Génevoise, convertie à Grenoble en 1818.

DESLANDE (Michel), protestant de Caen, converti vers 1630 par Véron. Motifs : Autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

DESMAHIS (Marin GROSTESTE, seigneur), naquit à Paris, le 22 décembre 1649, de M. Grosteste de la Buffière, dont l'honnêteté et la probité avaient acquis à leur famille une grande considération dans le monde, et surtout parmi les membres du consistoire de Charenton.

Desmahis fut baptisé à Charenton, et étudia à Genève et à Oxford; il suça avec

le fait la religion de Calvin, et ses parents lui communiquèrent, parmi beaucoup de bonnes qualités, le zèle ardent du calvinisme, qui plus tard le poussa au ministère qu'il exerça plusieurs années, à Authon dans le Perche, puis à Bionne, où était le temple des calvinistes d'Orléans. Il vivait comme beaucoup d'autres dans une religion qu'il n'avait guère examinée, croyant n'avoir rien autre chose à faire que d'y affermir ceux dont on l'avait fait pasteur. Ce fut un an et demi ou deux ans avant sa conversion qu'un trouble salutaire commença à se former dans son esprit. Ayant lu les *Préjugés légitimes contre les calvinistes*, par Nicole, il sentit quelques doutes sur la vérité de la religion, et voulut les éclaicir; il étudia les ouvrages les plus remarquables de part et d'autre, et eut des conférences tantôt avec Allix et Pajon, ministres protestants comme lui, et fort considérés dans leurs partis, tantôt avec Nicole et le docteur Pirot. Son esprit fut longtemps fort agité. Enfin, après deux ans de réflexions, d'examens et de recherches, la grâce triompha dans ce cœur si droit. Il se dépeint lui-même en peu de mots dans une relation abrégée qu'il adressa à un abbé de grand mérite, qui, dans son amour pour l'Eglise, et son zèle pour les progrès de la foi, lui avait demandé cette narration. Il y parle ainsi à la troisième personne :

« Le sieur Desmahis, dit-il, ministre d'Orléans, sentit, un an et demi ou deux ans avant sa conversion, que le principe des protestants, qui les attache à la sainte Ecriture seule, et fait dépendre cette Ecriture du raisonnement de chacun qui la lit, portait à deux grandes erreurs et à d'horribles divisions; Dieu lui fit la grâce de connaître en même temps le respect que l'on devait à l'autorité de la tradition publique de l'Eglise, qui lui paraissait le seul moyen de connaître avec certitude la divinité des livres sacrés. Cependant une résistance très-criminelle aux mouvements de la grâce de Dieu ne lui permettait pas de trouver de repos dans les distractions où il avait le malheur d'en chercher. Ses doutes sur la religion se présentaient vivement à son esprit, dans les conversations, le soir et le matin. Ils s'augmentaient par la faiblesse qu'il remarquait dans les discours des habiles ministres qu'il mettait sur ces matières, dans les lettres de ceux à qui il en écrivait, et dans les livres de leurs auteurs. Cet état l'obligeait d'éviter les visites qu'il rendait auparavant aux particuliers de sa religion, et de ne leur parler en public que de morale. Il se découvrit à l'un des ministres convertis depuis en Anjou, à qui Dieu fit la grâce d'inspirer les mêmes doutes, et ils résolurent ensemble de communiquer leurs difficultés, chacun de leur côté, aux plus habiles ministres, et de se mander l'un à l'autre le succès de cet examen. Le sieur Desmahis quitta, dans cette vue, les fonctions de sa charge, et vint à Paris chez ses parents. Il y conféra avec plusieurs ministres, durant cinq ou six mois; mais cet examen ne servit qu'à confirmer ses doutes.

« Le sieur Gilly, ministre en Anjou, y engagea un autre ministre, de ses amis, qui s'est converti avec lui; et ils remarquaient bien que les ministres à qui ils proposaient leurs difficultés, ne pouvaient y répondre. Le sieur Desmahis reconnut la même faiblesse dans ceux qu'il vit à Paris. Chacun de ceux qui les entretenaient avait de différents principes, et il n'y en avait aucun qui leur dit rien de solide.

« Enfin ils se résolurent, avec la grâce de Dieu, de renoncer aux considérations charnelles qui leur avaient fait bien de la peine au milieu de leurs doutes, et se déclarèrent, chacun de son côté, entre les mains de leurs évêques, qu'ils regardaient comme leur supérieur légitime. Cette conversion a eu, par la grâce de Dieu, quelques succès. Ceux qui s'étaient convertis ont été confirmés par cet exemple. Plusieurs se sont vus obligés par là de les écouter, et se sont faits catholiques, et ceux qui sont opiniâtres ont commencé à croire qu'il était possible de quitter leur religion par des vues de conscience. Les personnes à qui leur zèle a fait souhaiter des nouvelles de cette affaire sont priées d'en recommander les suites à Dieu, pour le bien particulier de ceux qu'il a convertis, et pour celui des personnes à qui Dieu n'a pas encore fait cette grâce. »

Il s'expliqua encore plus au long dans une lettre à un de ses amis, du principal motif de sa conversion, deux ans après, le 11 août 1685. « C'est, dit-il, sur la matière de la règle de la foi que Dieu m'a touché. J'ai sur cela trois vues principales : la première, c'est que les catholiques seuls ont, sur cette matière, une certitude raisonnable. La seconde, qu'ils proposent seuls une voie accommodée à la capacité de tous. La troisième est qu'ils proposent seuls la voie dont Dieu s'est servi depuis le commencement du monde jusqu'à présent.

« Dans la première, je voudrais montrer surtout combien le bon sens oblige de respecter la tradition publique; combien cette voie si autorisée donne d'avantage aux catholiques; que ce n'est que selon leurs principes qu'il est raisonnable de dire que l'Ecriture est divine, qu'elle est claire, qu'on en peut tirer des preuves, qu'il est utile de la lire, qu'elle est parfaite; que rien de tout cela n'est vrai, selon les principes des protestants qui se font une gloire de n'avoir point de préjugés, ou du moins de n'en avoir point de certains quand ils approchent de ce livre sacré; là, je voudrais distinguer les différentes sortes d'évidence, débrouiller les équivoques perpétuelles qui sont dans cette expression : *Ceci est clair dans la sainte Ecriture*, et qui empêchent ceux des ministres qui ont de la bonne foi, d'en pouvoir profiter; tirer la plupart de mes règles des choses qui se remarquent dans les conversations, et dont les plus simples conviennent, et montrer au doigt que c'est sur les hérétiques que retombent toutes les accusations

de mépris et de *contorsions* des saintes Ecritures. C'est là une matière inépuisable à cause des exemples ; mais je me suis imaginé qu'elle serait d'une grande utilité.

« Dans la seconde, je voudrais montrer comment, dans l'Eglise catholique, chacun peut connaître la nécessité de juger par soumission à l'autorité ; discerner l'autorité à laquelle il se doit soumettre ; apprendre ce que cette autorité a déterminé. Là, je parlerais du respect naturel pour la tradition publique ; je traiterais un peu au long la difficulté que les ministres relèvent aujourd'hui si fort à l'égard de la peine que peuvent avoir les particuliers à connaître l'Eglise, qu'ils osent comparer à celle de juger en détail de la vérité des dogmes ; je montrerais combien la religion prétendue réformée m'a fait de peine, en cet endroit, en exposant les difficultés par lesquelles on doit passer pour juger par cette voie, et je tâcherais de ne pas insister sur les choses que M. Nicole a si parfaitement traitées.

« Dans la troisième, je voudrais montrer que la règle de la foi que proposent les catholiques est celle que Dieu a suivie depuis le commencement du monde, et que celle que proposent les prétendus réformés est une voie par laquelle il ne s'est jamais fait aucun chrétien. Voilà mes vues générales. Je ne sais si en composant, tout cela ne changera point : c'est là ce que produit souvent la sécheresse de mon esprit. Je suis assuré qu'en chemin faisant je pourrais faire sentir la vanité de cent endroits de M. Claude et de M. Jurieu.

« Ces vues font aisément sentir le peu de justesse des esprits qui n'ont rien de solide, et qui jettent de la poudre aux yeux. Dieu a voulu me toucher par là, afin que tous les efforts que mon opiniâtreté me ferait faire pour raffermir mon cœur, en lisant les meilleurs livres et consultant les docteurs pour mes anciennes créances, ne servissent qu'à m'ébranler davantage, et à rendre ce parti entièrement insupportable à ma conscience. »

Il est aisé de voir que ce que nous venons de transcrire d'une des lettres de Desmahis est le plan général d'un ouvrage que ce nouveau catholique avait dessein de composer pour justifier et mettre dans son jour le motif capital de sa conversion, dont deux de ses collègues avaient été si heureusement touchés, et dont il espérait que Dieu voudrait se servir, pour faire faire à d'autres de sérieuses réflexions sur l'illusion par laquelle on les entretient dans l'erreur et dans le schisme.

Desmahis informa par occasion le public des principaux motifs de son changement dans les deux écrits, l'un intitulé : *Considérations sur le schisme des protestants ;* l'autre : *Traité de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, prouvée par l'Ecriture.* Dans le premier, page 82, repoussant la calomnie de quelques calvinistes qui publiaient que c'était le socinianisme qui lui avait fait quitter leur communion, il parle ainsi : « Si ces messieurs eussent souhaité de bonne foi de savoir la véritable cause de ma retraite, ils se seraient informés de ma conduite pendant ces deux années dernières, où j'étais fort occupé des pensées par lesquelles la grâce de Dieu m'a enfin déterminé ; on leur eût dit que ce n'est point sur cette matière que je faisais des difficultés aux ministres avec qui je me suis entretenu de bouche ou par lettres, et que ces conversations et les lettres roulaient entièrement sur des objections contre le principe des protestants, et en faveur de celui des catholiques. Lorsque je ne me sentis plus en état de contenir au-dedans de moi les agitations qui causaient mes vues sur la faiblesse de notre religion, j'allai à Paris pour découvrir mon état à ma famille, et consulter à cœur ouvert les plus habiles ministres.

« Les deux écrits que j'y fis pour mieux montrer les raisons qui ne me permettaient plus d'être de leur religion avec le repos de ma conscience, sont encore entre mes mains. Quand vous voudrez les lire, vous y verrez que la fausseté du principe des protestants, et la solidité de celui des catholiques, étaient les grandes causes du changement de mon cœur. Si ces messieurs qui m'accusent avaient, comme il leur était facile, parlé ou écrit à mes parents, et aux ministres avec qui je conférais, on eût appris que je parus convaincu que l'Ecriture, le bon sens et l'expérience de tous les siècles obligent de regarder l'autorité de l'Eglise présente comme une règle certaine ; ce qui est la chose du monde la plus opposée au socinianisme ; on les eût assurés que je ne parus point embarrassé sur l'éternelle divinité de Jésus-Christ, et qu'au contraire j'en étais si persuadé, qu'une des principales vues par lesquelles je prouvais la fausseté du principe des protestants, était que ceux qui les suivaient bien ne pourraient pas regarder cette divinité comme un dogme nécessaire, et seraient par là dans un danger évident de tomber dans l'hérésie des sociniens ou du moins dans celle des ariens. »

Dans le second écrit, page 92, il nous apprend que l'application de ce principe général, à la matière particulière de l'eucharistie, fut une des choses qui servit le plus à sa conversion. « Ces promesses si vaines des réformateurs et des ministres qui leur ont succédé, de n'instruire les hommes que par la parole de Dieu sur l'eucharistie comme sur les autres points, ont même contribué à me faire quitter leur communion... On ne peut assez déplorer sur ce sujet, ajoute-t-il plus bas, l'entêtement de la société qu'ils ont détachée de l'Eglise. Il y règne une espèce d'enchantement qui fait voir dans la parole de Dieu les choses qui n'y sont pas, et empêche de voir celles qui y sont. On ne saurait ôter de l'esprit de ceux qui la composent, que c'est la crainte de n'être pas les plus forts sur cette divine parole qui nous fait parler si souvent de l'autorité de l'Eglise. Désabusez-vous, monsieur, nous sommes persuadés que depuis le commencement de la *Genèse* jusqu'à la

fin de l'*Apocalypse*, il n'y a pas un seul passage contre nous. Si nous recommandons fortement l'autorité de l'Eglise, c'est parce que nous respectons la sainte Ecriture elle-même, où nous trouvons cette autorité si clairement recommandée. C'est parce que nous voulons nous soumettre à la volonté de Dieu qui en a fait dépendre les peuples. C'est parce que nous craignons la colère que Dieu a toujours marquée contre ceux qui ont prétendu entendre mieux la sainte Ecriture que l'Eglise, et que nous voulons être du nombre de ses enfants qui ont toujours été ceux qui se sont soumis aux lumières de l'Eglise, et n'ont point voulu sortir de sa communion. » Peut-on trouver depuis la naisance du calvinisme une conversion dont toutes les circonstances en marquent davantage la sincérité, la bonne foi et la solidité, et qui ait été accompagnée ou suivie d'une plus sensible bénédiction de Dieu? Ce n'est point un homme qui ignorât sa religion, ni qui fût peu capable d'en juger; c'est un ministre qui avait beaucoup d'esprit et de pénétration, et dont les talents et les bonnes qualités avaient tellement éclaté dans son parti, qu'on lui avait confié un de ses principaux postes, en le laissant ministre à Orléans tout jeune qu'il était encore. Ce n'est aucun dégoût personnel, ni aucun chagrin qui l'ait tenté; il était estimé, respecté, honoré de la confiance des plus honnêtes gens de sa communion. Ce ne sont point des amis catholiques qui l'ont entraîné; il n'avait aucune liaison avec des catholiques, encore moins sa famille ni ses parents; ils étaient tous calvinistes. Son père était un des anciens de Charenton; un de ses frères ministre dans un lieu considérable; tous les autres fortement attachés au parti. L'intérêt n'a pu s'y mêler; il perdait presque tout en se retirant, et il ne fut pas longtemps après sa conversion sans ressentir les effets de l'indignation de ses parents quant aux biens temporels. Une pension avait été promise aux ministres convertis; il la refusa et se mit ainsi au-dessus de tout soupçon d'intérêt. On peut encore, avec moins de raison, l'accuser d'avoir fait les choses à la légère, de s'être dérobé au parti par une retraite subite, indélibérée, sans examen, sans consultation, sans s'ouvrir de ses doutes à ceux qui pouvaient mettre sa conscience en repos. Il fit tout cela pendant deux ans. Il eut durant six mois des conférences reglées à Paris, chez ses parents, avec les ministres de Charenton. Il en consulta d'autres par écrit, il exposa souvent ses doutes à M. Pajon, son collègue à Orléans, qui passait pour un des plus habiles de sa communion, et qui était même en quelque façon chef de parti. Par-dessus tout, il sollicitait puissamment, durant cet examen, le Père des lumières de l'éclairer sur ses doutes, et de lui découvrir la vérité. Il y employa et les prières, et les jeûnes, et les aumônes et toutes sortes de bonnes œuvres; tellement qu'après sa conversion, quelques-uns de ceux qui en étaient les plus contrariés tâchèrent de le décrier en publiant qu'il s'était troublé le cerveau à force de prier et de jeûner. Il fallait que la conviction fût bien puissante dans son esprit pour avoir pu la faire passer comme il fit dans celui d'un autre ministre, et par lui dans un troisième, et pour porter ces deux derniers à cette résolution, qui n'a point d'exemple, de se déclarer catholiques en plein synode et d'y exposer publiquement les raisons et les motifs de leur changement, qui étaient les mêmes que ceux que M. Desmahis leur avait communiqués. C'est ce que firent ces deux ministres d'Anjou, et ce fut là le premier fruit de la conversion de M. Desmahis, et la première bénédiction dont Dieu voulut qu'elle fût accompagnée comme d'un gage de celles qui devaient la suivre bientôt. Tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens dans la communion qu'il avait quittée, quelque chagrin qu'ils en eussent, n'ont pu faire autre chose que de le regretter et de le plaindre, selon la disposition de leur esprit. L'un d'eux, touché de son changement, demandait un jour à un autre, d'où il pouvait provenir, par quel jugement de Dieu il était arrivé; à quoi celui-ci, qui connaissait la droiture de son cœur et combien ses mœurs avaient toujours été innocentes et réglées, répondit par ces paroles de Notre-Seigneur, à l'occasion de l'aveugle-né : « *Ce n'est point qu'il* « *ait péché ni ceux qui l'ont mis au monde;* « *mais c'est afin que les merveilles de Dieu* « *éclatent en lui.* »

Au reste Desmahis était si véritablement changé, qu'il ne paraissait pas en lui la moindre trace de sa première croyance. Il pensait qu'il y avait peu de ministres protestans qui fussent dans leur religion de bonne foi. Il disait que « cette société ne méritait pas le nom de religion, mais plutôt celui de faction. » Il était comme régénéré, et il ne se souvenait de ce qu'il avait été hors de l'Église, que pour bénir Dieu de lui en avoir ouvert la porte. *Demandez pour moi un esprit de reconnaissance*, écrivait-il à un de ses amis dans la lettre du 11 août 1685 déjà citée. *Que je serais heureux*, ajoutait-il, *s'il m'était aussi impossible d'éviter les moindres infidélités, que la grâce de Dieu m'a rendu impossible la moindre approbation pour mes anciennes erreurs!*

Ce fut dans ces dispositions que Desmahis fit son abjuration à Paris, entre les mains de M. Coislin évêque d'Orléans, qu'il commença dès lors à reconnaître pour son supérieur légitime. Il entra dans l'Église le jour où Jésus-Christ était entré dans le ciel : car ce fut le jour de l'Ascension du Sauveur, le 27 mai 1681. Environ dans le même temps, les deux ministres d'Anjou firent aussi leur déclaration en plein synode assemblé à Saint-Calès, où le R. P. Perré, prêtre de l'Oratoire, se trouva de la part du roi pour en être témoin. Ils déclarèrent la douleur qu'ils avaient d'avoir trompé les peuples jusqu'alors, la résolution

qu'ils avaient prise d'entrer dans l'Église catholique, et les motifs de leur changement. Un ancien du consistoire d'Angers en les entendant en fut persuadé, un médecin, sa femme et plusieurs autres personnes furent aussi désabusés, et tous firent leur abjuration entre les mains de l'évêque d'Angers, Henri Arnauld, frère du docteur de ce nom, le jour de la Pentecôte de la même année.

Desmahis n'aurait pas manqué de courage pour faire sa déclaration avec le même éclat que ses deux collègues, si l'occasion s'en fût présentée dans un synode de sa province. Il aurait pu aussi faire son abjuration à Orléans à la vue de ceux qu'il avait confirmés dans l'erreur. Mais il crut, dans la situation où il se trouvait, devoir épargner cette peine à ses frères égarés, et à beaucoup de ses parents qui étaient à Orléans, et les adoucir par cette marque de la considération qu'il avait pour eux. « *Je vous aime tendrement*, » dit-il à l'un d'eux au commencement de ses *Considérations sur le schisme des protestants*, « *et vous le pouvez connaître en faisant réflexion sur toute ma conduite, sur l'endroit que j'ai choisi pour ma conversion*, sur les précautions avec lesquelles j'en ai empêché la publication dans une gazette, dont les extraits se crient dans vos rues, sur mon absence, sur mon silence. Lorsque les premiers mouvements seront passés, ce me sera une grande consolation de réparer par mon séjour à Orléans les malheurs de ma vie passée. Je ne puis en avoir de plus grande en attendant ce retour, que de voir, par quelques lettres de mes amis, qu'il y en a d'assez raisonnables pour s'appliquer sérieusement à l'examen des raisons de mon changement. » La consolation qu'il ressentait de se voir enfant de l'Église, était beaucoup augmentée en lui dans le commencement par l'expérience qu'il avait d'en voir rentrer beaucoup d'autres dans son sein. Connaissant l'artifice dont les ministres se servent communément pour retenir les peuples dans le schisme, il aurait souhaité que l'on eût pris des mesures efficaces pour en arrêter les mauvais effets, en leur faisant bien distinguer les vrais principes de la croyance catholique d'avec les faux principes des protestants, et d'avec ceux mêmes de quelques particuliers catholiques; les choses que les ministres imputent injustement à l'Église romaine d'avec celles qui lui doivent être justement attribuées; les abus que tout au plus elle tolère d'avec ceux qu'on l'accuse faussement d'approuver; les opinions des particuliers que l'Église souffre d'avec celles de l'Église même, et enfin les dogmes qu'on suppose qu'elle enseigne d'avec ceux qu'elle a définis et qu'elle oblige ses enfants à croire.

C'est ce qui lui faisait écrire de Paris à Orléans, peu de jours après sa conversion, au sujet de celle des deux autres ministres : « Pourvu que l'on ait occasion de distinguer les abus et les opinions particulières, des sentiments qu'un catholique est obligé d'embrasser, et de montrer les véritables principes sur lesquels on doit fonder la créance de ses sentiments, il y a lieu d'espérer du succès dans les personnes qui cherchent sincèrement leur salut; » il s'explique à ce sujet dans sa lettre du 11 août 1685, avant la révocation de l'édit de Nantes, où il parle de diverses conversions qui s'étaient faites en plusieurs endroits. « Il se fait partout, dit-il, quelques conversions particulières de temps en temps, et j'en vois quelques-uns qui voudraient que les dragons fussent à leur porte, parce qu'ils sont retenus par des considérations de famille et de parti plutôt que par des vues de conscience... Je suis persuadé que cette sévérité jointe aux autres déclarations aurait fait encore de beaucoup plus grands et meilleurs progrès, si l'on eût fait précéder pendant une année ou deux l'obligation d'assister dans leurs temples à des instructions judicieuses, douces et pathétiques, qu'auraient pu faire des ecclésiastiques choisis. Cet avis n'a pas été goûté, à ce que l'on m'a dit (c'était lui-même qui l'avait donné). Entre autres avantages, ces instructions auraient servi à faire connaître au peuple les véritables sentiments de l'Église. » Il savait par expérience combien les ministres étaient ingénieux à tromper et à se tromper eux-mêmes en cette matière. Dans les conférences qu'il eut à Paris avec les ministres de Charenton, M. Alix, l'un d'eux, ne put, sur plusieurs points, lui dire autre chose, sinon que ce qu'il prenait pour un sentiment reçu dans l'Église catholique ne l'était pas. Sur quoi, ayant été voir M. Pirot, celui-ci l'assura que ces articles s'enseignaient communément parmi les catholiques, et que lui-même les enseignait en Sorbonne. Après que Desmahis eut fait sa profession de foi entre les mains de son évêque, il se trouva comme étranger parmi ses plus proches parents. Il n'en recevait que des rebuts, et on le regardait comme la honte et l'opprobre de la famille. Et lui, content de souffrir ces mortifications pour la foi, s'estima heureux d'avoir d'abord quelque chose à offrir à Dieu pour l'expiation de son infidélité passée, et pour les malheureux soins qu'il avait pris dans son ministère de confirmer dans l'erreur et dans le schisme ceux qui étaient avec lui. Il ne songea depuis qu'à mener une vie chrétienne, et digne de la grâce qu'il venait de recevoir. La beauté de l'Église lui gagna le cœur. Il en aima les cérémonies, les usages et les pratiques, discernant bien les abus populaires d'avec ce qui est de l'institution et des coutumes immémoriales de l'Église. La confession, qui fait souvent beaucoup de peine aux nouveaux catholiques, ne lui en faisait aucune. Il examinait avec une grande sévérité ses moindres fautes, et s'en accusait de si bonne foi et avec tant de douleur que son confesseur en était extrêmement édifié. Pour ce qui est de la sainte communion, la manière pleine de respect, de confiance et d'amour dont il s'en approchait, était une preuve sensible de l'ardeur et de la fermeté de sa foi sur ce mystère. Il y trouvait une

telle douceur et un si vif attrait, qu'il lui semblait qu'il n'en fallait pas davantage pour s'assurer de la présence réelle et corporelle de la chair et du sang du Fils de Dieu incarné, et il disait un jour en s'entretenant avec un de ses amis, seul à seul, pour faire connaître la douceur qu'il ressentait dans la sainte communion, que si on pouvait faire communier un protestant encore protestant, une seule communion lui gagnerait le cœur, et lui ferait sentir en même temps, et l'efficace de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et la vérité de la religion où l'on fait profession de la croire. C'était une manière de parler qu'il ne voulait pas que l'on prît à la lettre, et qui marque seulement combien Dieu lui faisait trouver de douceur, dans celui de tous nos mystères, qui est particulièrement l'objet du mépris et de l'horreur des calvinistes. Après quelque séjour à Paris depuis sa conversion, il s'en alla à Orléans, pour y gagner au moins par son exemple ceux qu'il avait instruits et confirmés auparavant dans leurs mauvais sentiments. Il se tenait le plus qu'il pouvait dans la retraite, recevant avec joie les occasions que Dieu lui présentait d'éclairer quelques-uns de ceux qui étaient engagés dans la prétendue réforme : et deux ans se passèrent ainsi. Mais le roi, ayant révoqué, au mois d'octobre 1685, l'edit de Nantes, et interdit tout autre exercice de religion que celui du catholicisme, Desmahis se trouva obligé de sortir de sa retraite pour venir au secours de ses frères égarés, dont un grand nombre se convertit alors, et d'autres furent fort ébranlés. Ce fut à l'occasion de cette abondante moisson qui se présentait de toutes parts, qu'il commença à avoir quelques pensées pour l'état ecclésiastique.

« Je sens dans cette conjoncture (écrivait-il à un ami, le 26 novembre de cette même année), quelque désir d'entrer dans l'état ecclésiastique : demandez, je vous prie, à Dieu qu'il me fasse connaître sa volonté. » Comme on était persuadé qu'il était un ouvrier très-propre à l'œuvre de Dieu, dans cette occasion, on ne manqua pas de jeter les yeux sur lui pour l'inviter au travail. Il marque, dans une lettre, 26 novembre, qu'il avait été obligé d'interrompre malgré lui son ouvrage, dont nous avons rapporté ci-dessus le plan, et qu'il était tellement occupé qu'il n'avait pas un moment à lui. Une autre personne de grand mérite, et des plus occupées à la conversion des hérétiques, en écrivait en ces termes : « M. Desmahis est continuellement appliqué à instruire les nouveaux convertis et ceux qui sont encore dans l'hérésie. Il est admirable par sa science, par sa piété et par son zèle. » Mais il témoignait lui-même dans sa lettre du 26 qu'il n'était pas peu en peine de se déterminer où il devait ses soins et ses travaux; les besoins étaient grands en Saintonge, et la moisson abondante. On le pressait d'y faire un voyage avec les abbés de Fénelon, Desmarets et plusieurs autres. « D'ailleurs il semble, disait-il, que la Providence m'attache plus particulièrement à Orléans, où M. l'évêque s'applique avec beaucoup de zèle. Il a fait venir chez lui tous les religionnaires de la ville, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, pour les obliger d'écouter des conférences publiques qu'il y faisait faire. » D'un autre côté, il se sentait retenu à Paris par les liens les plus tendres de la piété filiale. « L'on a, dit-il, relégué tous les anciens de Charenton, mon père est de ce nombre, et je dois me rendre auprès de lui pour voir si dans ces temps-ci Dieu me veut faire la grâce de pouvoir être mieux écouté. » Il avait encore un grand nombre de parents dont la conversion lui tenait fort au cœur, et entre lesquels quelques-uns avaient déjà embrassé la religion catholique de bonne foi. « Un de mes plus proches parents, écrit-il dans la même lettre, me disait encore hier qu'il reconnaissait combien il eût été malheureux s'il fût mort avant que ces temps l'eussent obligé à examiner les matières de la religion; il y a aussi, continue-t-il, beaucoup de mécontents que la continuation de leur ignorance et de leurs préventions rend malheureux. Mais je ne doute point que les lumières et la sainteté, qu'un peu de séjour dans l'Eglise leur y fera voir, ne gagnent le cœur de ceux-là. »

Ce bon fils était dans une sollicitude continuelle pour le salut de son père, de sa mère et de toute sa famille. Il mettait tout en œuvre auprès de Dieu pour obtenir la grâce de leur conversion. Il n'écrivait point à ses amis qu'il ne leur recommandât cette affaire, et il joignait aux instructions qu'il faisait à ses parents après qu'ils lui eurent une fois prêté l'oreille, les prières, les pénitences, les aumônes, et toutes sortes de bonnes œuvres. Son humilité lui faisait attribuer à ses propres péchés le retardement de leur conversion. « Je recommande à votre charité (disait-il à un ami en lui écrivant), toute ma famille qui est toujours dans les ténèbres les plus épaisses... Priez pour elle, afin que, nonobstant mes péchés, Dieu m'accorde la consolation qu'il accorde à tant d'autres. » Dieu enfin écouta ses larmes et ses prières, et bénit tellement sa sollicitude à leur égard, qu'il eut la joie de voir son père, sa mère, un de ses frères, et une grande partie de sa famille, rentrer dans le sein de l'Eglise après avoir renoncé de bonne foi à l'erreur et au schisme. Il n'y a que Dieu seul qui sache de quelle joie son cœur fut rempli par cette conversion, et plus résolu que jamais de lui en témoigner sa reconnaissance en lui consacrant le reste de ses jours par une plus grande fidélité à le servir, il songea à faire choix d'un état où il pût lui-même signaler sa fidélité. Il y avait longtemps qu'il méditait de se mettre, pour cet effet, dans une maison de retraite où il pût vaquer davantage à la prière et aux exercices de piété, où il pût prendre conseil et examiner ce que Dieu demandait de lui. Il avait peine cependant à perdre de

vue, son père, sa mère et les autres de sa famille qui s'étaient convertis, et ceux-ci n'en avaient pas moins à consentir qu'il s'éloignât tant soit peu d'eux; mais enfin, Dieu les disposa à donner les mains à ses désirs, et sur la fin de 1686, ou au commencement de l'année suivante, il entra au séminaire de Saint-Magloire, à Paris, et y prit la résolution de se donner à Dieu dans l'état ecclésiastique; il en écrivit en ces termes à une personne qui le lui avait conseillé :

« Il y a longtemps, monsieur, que je soupire après le moment où la grâce de Dieu m'a conduit. Enfin, il a bien voulu me détacher des distractions du monde et des efforts de mes parents pour me faire suivre le conseil que vous avez eu la charité de me donner. Je ne puis vous dire comment j'avais résolu de ne vous en point remercier jusqu'à ce que je pusse, par une soumission effective, vous montrer avec quel respect Dieu m'a fait regarder tout ce qui me vient de votre part. Je vous écris de Saint-Magloire, monsieur; bénissez-en Dieu pour moi, comme vous l'avez prié. Quelle miséricorde pour un homme qui, outre une inimitié déclarée, a contristé par tant d'infidélités secrètes le Saint-Esprit dont la grâce a changé son cœur sur la religion! Que Dieu est bon à mon égard, quoique je ne sois pas du nombre de ceux qui ont le cœur droit! Admirez cette miséricorde, monsieur, et que votre adoration supplée ici aux faiblesses de la mienne... Mon père et ma mère, dont la conversion est, grâce à Dieu, plus sincère que celle de beaucoup d'autres nouveaux catholiques, m'ont permis de faire ici une retraite jusqu'à Pâques et d'y entrer dans l'état ecclésiastique. Si les supérieurs de cette maison le jugent à propos, je suivrai sur cela le penchant qui persévère depuis longtemps dans mon cœur. Jusqu'à présent mon dessein n'est que de prendre les petits ordres, j'écouterai dans la suite ce que Dieu me dira, selon les occasions; mais il m'a semblé que, faible comme je suis, j'avais besoin d'un état qui me fût un avertissement perpétuel et une espèce d'étendard levé contre le monde auquel il est si facile de se laisser emporter. Cela m'obligera davantage d'étudier et de faire le peu de chose pour le service de l'Eglise dont on jugera que je ne suis pas tout à fait incapable. Voilà, monsieur, ce qui me fait aspirer à la porte de l'état ecclésiastique; persuadé, par la faiblesse de mon cœur et la petite capacité de mon esprit, encore plus que par l'indignité que forme l'emploi de ma vie passée, que Dieu ne veut pas que j'aille plus loin; ce sont là les sentiments qu'il me donne présentement. Mais que mes besoins sont grands sur ces premiers degrés mêmes de l'état ecclésiastique! Priez beaucoup pour moi, je vous en conjure par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre au bien de mon âme. »

On voit par cette lettre que la grâce opérait de plus en plus dans le cœur de ce fidèle converti, et les sentiments d'humilité, de docilité, de reconnaissance et d'estime pour l'état ecclésiastique qu'il y fait paraître, font voir avec quelle pureté il entra dans la cléricature. Il ne reçut alors que la tonsure cléricale, et ses parents ayant désiré qu'il retournât auprès d'eux, il sortit de Saint-Magloire plus tôt qu'il n'aurait souhaité. Il paraît, par la lettre où il parle de cette sortie du séminaire, qu'il s'était parfaitement donné à Dieu en faisant le premier pas de la consécration ecclésiastique, et que les vérités qui concernent la sainteté de cet état avaient pénétré son cœur d'une manière qui lui inspirait un grand respect. « Que j'ai, monsieur, de sujet de vous remercier de toute la charité que Dieu vous inspire pour moi, écrivait-il dans sa lettre du 22 avril 1687; il m'a fait la grâce d'être extrêmement édifié de votre lettre sur l'état ecclésiastique. J'entre, par la miséricorde de Dieu, dans un dessein sincère de me consacrer entièrement à son service, et sans autre difficulté que de discerner quels sont mes devoirs particuliers au travers de l'embarras que forme le sentiment de mon incapacité, et les diverses occasions dont chacune en particulier semble marquer la volonté de Dieu. »

Il parlait ainsi, parce qu'il se trouvait alors partagé entre les instances qu'on lui faisait pour l'engager au travail, et d'autres obligations dont il se sentait pressé d'ailleurs. « Monseigneur l'évêque de Luçon, dit-il dans la même lettre, me presse pour aller faire un tour de trois mois dans son diocèse où il me donnera la liberté de prêcher où de faire seulement des visites particulières comme je le souhaiterai, ou plutôt comme je sentirai par l'expérience que je pourrai être le moins inutile. Grâce à Dieu, je n'ai rien qui me retienne que la crainte de n'être pas utile à sa gloire, et de laisser par là d'autres devoirs qui devraient m'occuper. C'est une affaire sur laquelle je souhaite de prier et de consulter avant que de me déterminer.... J'irai en parler au P..... demain ou après demain. Il a bien voulu se charger avec charité des mouvements de mon cœur, et j'ai trouvé chez lui de grandes lumières. » Il finit cette lettre en demandant à l'ordinaire des prières pour son père et sa mère : « ils s'avancent, dit-il, de plus en plus, et je voudrais bien que tous les autres fussent dans le même état qu'eux. » Il parle ailleurs avec beaucoup de satisfaction de l'un de ses frères, « à qui Dieu, dit-il, a donné un cœur tout à fait catholique. » S'il ne se rendit pas au désir de l'évêque de Luçon, au moins il alla en Poitou travailler sur les domaines d'un gentilhomme qui lui avait demandé une visite, et qui était ami de son père et de sa mère, et il profita de la disposition où, il les vit, de lui permettre, et même de lui conseiller cette visite en considération de l'amitié, pour les accoutumer peu à peu à se passer de lui. Dans le même temps l'évêque d'Orléans le voyant déterminé à l'état ecclésiastique dont il avait pris l'habit et la tonsure, songea à l'attacher à son église, craignant que quelque autre ne le prévînt,

et ne lui enlevât un si digne sujet. Un canonicat de sa cathédrale étant donc venu à vaquer, il le présenta à Desmahis, et celui-ci, croyant que cet engagement venait de la Providence, et voyant d'ailleurs que ses parents n'y mettaient pas d'opposition, l'accepta et en prit possession, en passant par Orléans pour aller chez ce gentilhomme de Poitou. Il y avait dans la paroisse de ce gentilhomme quinze ou seize cents nouveaux catholiques qu'il trouva assez bien disposés. « Tous courent, dit-il, aux sermons, et ils sont même bien aises qu'on les entretienne des différends de la religion. On peut tout dire aux nouveaux catholiques, il ne s'agit que de choisir la manière dont on le leur dit : beaucoup de douceur et de raisons solides. » Quoique le canonicat que son évêque lui avait conféré sans qu'il l'eût recherché en aucune manière, semblât devoir le déterminer entièrement et fixer sa vocation, il paraît néanmoins, par sa lettre du 13 juin de cette année, que l'amour et le besoin qu'il croyait avoir de la retraite le tenait encore en suspens. « Que j'aurais besoin de votre présence, M...., disait-il : plusieurs vues se représentent en même temps, je l'avoue ; un de mes plus grands faibles est le défaut de lumière pour la conduite : je ne sais que choisir. Mon cœur est pour la retraite ; je voudrais y avoir passé quelques années : cela s'accommoderait mieux à mes vues et à mes besoins. » Comme la terre de ce gentilhomme était dans le diocèse de Luçon, il alla voir l'évêque qui l'avait fort désiré, et il marque, dans sa lettre de juin, que son petit voyage dans le diocèse de Luçon avait été accompagné de quelque marque de la bénédiction de Dieu. Il y faisait des instructions sur les évangiles des dimanches que les nouveaux catholiques écoutaient avec plaisir, et il trouva parmi eux plusieurs sujets d'édification. Ce fut au retour de ce voyage qu'on lui conféra les premiers ordres, et on le rappela même exprès pour l'obliger de les recevoir ; voici comme il en parle dans une lettre du 21 septembre 1687, écrite du séminaire de Saint-Magloire où il venait de faire pour cet effet une retraite. « J'aurais demeuré plus longtemps en ce pays-là, si monseigneur d'Orléans et notre chapitre ne m'eussent pressé de revenir pour me présenter aux ordres. On a voulu que le petit voyage que j'ai fait servît à me dispenser du séminaire et de l'interstice ; de sorte que j'ai reçu en deux jours consécutifs les ordes mineurs et le sous-diaconat. »

Il ne sortit de la retraite de Saint-Magloire qu'avec un grand désir de s'en procurer une plus grande et plus longue, ne songeant qu'à se rendre digne des ordres qu'il venait de recevoir. « J'espère, dit-il, que Dieu me fera la grâce d'aller à Orléans dans quinze jours. Je souhaite d'y commencer mon séjour par une retraite d'une année dans le séminaire, si j'en puis obtenir la permission de monseigneur l'évêque d'Orléans. Il me faut former une habitude d'esprit de retraite et d'ordre dans l'emploi du temps, que j'aurais de la peine à prendre ailleurs, aussi bien que la connaissance des exercices de chacun des ordres que j'ai reçus..... afin que dans le chœur et hors du chœur je remplisse tous mes devoirs d'une manière qui répare les malheurs du passé devant Dieu et devant les hommes. » Dieu reçut sans doute les désirs de son cœur, et eut pour agréable le sacrifice de sa volonté ; mais il ne lui permit pas d'en venir sitôt à l'exécution : car M. l'évêque de Luçon, qui savait quelle bénédiction Dieu avait donnée à ses travaux dans son premier voyage en Poitou, eut un si grand désir de procurer encore ce secours aux nouveaux catholiques de son diocèse, qu'il employa pour cela l'autorité du roi, et obtint de lui un ordre pour faire aller Desmahis en Poitou, et l'attacher même au diocèse de Luçon. Il obéit, et se transporta dans ce diocèse. Mais il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il y tomba malade d'une maladie qui lui procura, durant deux mois qu'elle dura, une partie de la retraite que les hommes lui avaient ravie. Après qu'il fut guéri, il se donna au travail sous *les ordres et le plus souvent même sous les yeux de Mgr de Luçon*, comme il nous l'apprend dans sa lettre du 12 février 1688. *Il m'obligeait*, dit-il, *à des conversations particulières avec les nouveaux convertis et à quelques instructions familières en public.* Il revint ensuite à Paris où Dieu le consola par le bon état où il trouva sa famille : « Je suis allé à Paris, où j'ai trouvé, grâces à Dieu, que toute ma famille croissait en foi, et en grâce, père, mère, frères, beau-frère, tante, cousins germains, la miséricorde de Dieu a mis là des exemples d'amour pour l'Eglise et de zèle pour ses avantages qui m'obligent envers Dieu à de grandes louanges. »

Mais Dieu mêlait sa joie d'amertume par le retardement de la parfaite conversion des personnes de sa connaissance : « J'ai, dit-il, beaucoup de sujet de m'affliger de trouver plusieurs personnes fort opposées à la religion catholique ; j'adore les miséricordes et les jugements de Dieu ; demandez-lui, s'il vous plaît, qu'il me fasse la grâce de remplir mes devoirs sur des objets si différents. » Pour se consoler, il raconte quelques conversions qui s'étaient faites pendant son séjour à Paris, et entre autres celle de madame la marquise de Crus. On voit dans tout cela un si grand amour pour l'Eglise, un zèle si ardent pour sa gloire, une tendresse si chrétienne pour sa famille, qu'on reconnaît que Dieu s'était entièrement rendu maître de son cœur, et qu'il le faisait profiter du bien et du mal, en le portant à y adorer les conseils de sa miséricorde et les ordres de sa justice sur les hommes. Il était depuis deux mois à peine à Orléans, que l'évêque de Luçon le fit demander au roi une seconde fois par quelques nouveaux catholiques du Poitou. Desmahis partit donc au commencement de mai. Il était si éloigné de trouver une satisfaction dans ces marques d'estime et de distinction, qu'il gémissait de se voir arraché à une vie plus

retirée pour aller se procurer. Il n'y avait que la volonté de Dieu et l'utilité de ses frères qui le consolaient. « Ce voyage, dit-il, ne m'accommode point, parce qu'il me consume un temps que j'avais destiné et qui m'était nécessaire pour l'étude. Mais on n'a consulté ni mes pensées ni mes besoins dans cette affaire ; quelques nouveaux catholiques du lieu où j'étais allé ont demandé à M. de Louvois que j'y retournasse. Cette démarche a obligé le roi de témoigner à M. l'évêque d'Orléans qu'il le souhaitait : ainsi je ne suis point en état de raisonner. Il faut sacrifier le besoin d'étude aux ordres de la Providence, et ne penser qu'à faire son devoir dans l'endroit où elle m'appelle. Ce m'est une très-grande consolation d'y travailler par les ordres et sous les yeux de M. de Luçon, prélat très-distingué par sa capacité, sa sagesse et sa piété. »

Il gémissait ensuite des divers obstacles qui s'opposaient au progrès de la foi catholique, et à l'avancement des nouveaux convertis. « Ils sont, disait-il, tentés au dehors par des lettres envenimées et séditieuses qu'on leur laisse recevoir, et au dedans non-seulement par le commerce de gens mal convertis avec qui ils ont toutes leurs liaisons, mais encore par la négligence et l'ignorance de plusieurs ecclésiastiques. Je ne vois presque aucun lieu d'espérer que les véritables conversions se multiplient un peu considérablement ; il est bien triste qu'on ait perdu l'occasion avantageuse qu'avait l'Eglise de réduire presque tout à fait ce grand corps par une jonction sage de petites peines et de voies d'édification accommodées à l'état de leur esprit. Dieu veuille remédier à un si grand mal par cette puissance par laquelle il peut, comme le dit saint Paul, se soumettre toutes choses. »

La consolation qu'il éprouvait dans sa douleur de voir combien on peut ménager les avantages de l'Eglise, était de jeter les yeux sur plusieurs exemples édifiants parmi les nouveaux catholiques, et surtout de sa famille. « Dieu, dit-il, me fait la miséricorde d'en voir plusieurs dans ma famille ; mon père et ma mère s'avancent tous les jours, leur assiduité pour les offices et les sacrements de l'Eglise leur a attiré l'aliénation de plusieurs de leurs amis mal convertis ; ayez la bonté de les recommander de plus en plus à Notre Seigneur Jésus-Christ ; je tremble toujours à cause du mauvais air où ils vivent. Ils me paraîtraient en sûreté s'ils étaient tout à fait détachés des parents et des amis mal convertis. » Après le voyage du Poitou dont il vient de parler, et qui consuma apparemment une bonne partie du reste de l'année 1688, il ne fit plus de voyage, sinon à Paris, où il allait de temps en temps pour rendre à ses parents le plus essentiel des devoirs de la piété filiale, qui est de soutenir ceux à qui on doit la vie dans la foi et dans la piété, lorsqu'ils ont besoin de ce secours. Il s'appliqua à Orléans à remplir les devoirs de sa vocation, à profiter de son repos pour l'étude ecclésiastique et à prendre part aux bonnes œuvres et à l'instruction des néophytes ou des hérétiques qui voulaient se convertir, selon que la Providence lui en donnait l'occasion.

Il vint passer trois mois à Paris en septembre 1689, à l'instance de son père et de sa mère, et il se justifie d'une si longue absence dans une lettre du 15 décembre, en ces termes : « Mon père et ma mère m'ont obligé de venir (à Paris) et d'y passer près de trois mois ; je crois, à cause de leur état et de la conjoncture présente, leur devoir une complaisance où d'autres enfants ne feraient pas céder les obligations d'une profession semblable à la mienne. Le chagrin pourrait avoir des contre-coups où le principal serait intéressé, en inclinant leur cœur vers d'autres enfants dont les conseils sont moins bons que les miens (c'est-à-dire de ceux qui n'étaient pas convertis) ; grâce à Dieu, ils persévèrent dans leurs bonnes dispositions. Monseigneur de Luçon voulut bien leur donner, mardi dernier, la confirmation dans l'Eglise des grandes Carmélites, aussi bien qu'à plusieurs autres nouveaux catholiques. »

Il parle ensuite de ce qui s'était passé à l'occasion de la fuite de plusieurs, ou mal convertis, ou des protestants cachés. « Il me semble, dit-il, que l'orage de cette conjoncture n'a emporté que ceux qui visiblement n'étaient que de la paille, et que ce qui paraissait avoir quelque solidité est demeuré dans l'air. Ces froments même me paraissaient être devenus meilleurs. Ainsi s'accomplit aujourd'hui cet oracle du Saint-Esprit : Celui qui est juste se sanctifie, et celui qui est sale se salit encore. »

En décembre 1690, Desmahis reçut le diaconat des mains de l'évêque d'Orléans, et on peut juger par ce que nous avons vu de ses sentiments pour la sainteté de l'état ecclésiastique que ce fut avec les dispositions les plus saintes. En 1692, on le pressa d'aller prêcher à Paris l'octave du Saint-Sacrement, dans la paroisse de Saint-André-des-Arts ; ses parents l'en sollicitaient ardemment, mais il crut devoir préférer Orléans à Paris. « Parce que, dit-il, c'est ici la ville où plusieurs raisons m'obligent de consacrer préférablement à tout autre mon petit travail. » (Lettre du 13 juin 1692.) Après s'être acquitté de cette fonction de son ministère, il accorda à l'empressement de ses parents un voyage à Paris d'où il était de retour depuis près d'un an.

Ceux qui l'ont vu appliqué à ses devoirs dans tous les temps de sa vie nouvelle, et qui ont été témoins du zèle avec lequel il se donnait à toutes les bonnes œuvres, peuvent dire combien il fut un sujet d'édification jusqu'au dernier soupir. Il était prêt à tout bien, courait à tout, embrassait tout et ne trouvait jamais de raisons pour se dispenser de prêter son secours et son ministère au premier besoin qui se présentait, ne craignant jamais de se déranger quand l'ordre de la Providence se manifestait, appréhendant beaucoup de manquer à l'œuvre de Dieu, et désirant qu'il le trouvât, en venant

à lui, appliqué à ce que sa sainte volonté demandait de son serviteur.

Il s'appliquait singulièrement aux écoles de charité, qu'il considérait comme un des moyens les plus propres et les plus efficaces pour former de bons chrétiens, et pour établir solidement le bien dans les familles. Mais son œuvre favorite, et à laquelle il consacra plus particulièrement ses soins, son ministère, son temps, son application et son bien, c'était la maison des nouvelles catholiques, à laquelle il donnait tous les ans une somme considérable. Quoique d'abord il eût refusé par un vrai désintéressement la pension qu'on donne aux ministres convertis, on lui persuada dans la suite qu'il ferait bien de la recevoir, étant chargé d'un grand nombre de besoins publics, et il donna encore cette pension à la maison des nouvelles catholiques, ainsi qu'en font foi les actes passés par-devant notaire. Les biens spirituels qu'il y faisait surpassaient encore le bien temporel, et sa charité lui avait inspiré de rassembler plusieurs œuvres dans celle-là. Il en écrivit en ces termes à un ami environ six semaines avant sa mort : « Comme la maison des nouvelles converties, dont j'ai soin, est destinée à instruire et à préparer aux sacrements les filles qui viennent de l'hérésie, et qu'il ne s'en présente pas toujours de telles, j'y ai joint quelques œuvres de charité, comme on le fait dans d'autres maisons, pour occuper les personnes qui restent toujours et édifier celles qui survinnent. Nous faisons donc en cette maison deux classes, l'école de charité pour les pauvres filles, et pour arrêter les grandes, on leur fait passer dans une chambre de travail tout le temps du jour où elles ne sont plus dans les classes, et le dimanche après le service on leur fait une instruction publique en présence des mères, et ont joint à cette instruction des cantiques spirituels. Il nous faudrait, pour remplir la place du supérieur, qui est présentement vacante, une personne qui eût assez de supériorité d'esprit, et d'amour de Dieu dans le cœur, pour animer ces œuvres, et même peut-être y en joindre d'autres. Mais où la trouver? rien n'est plus rare : ainsi nous passons le temps, persuadés qu'il vaut mieux faire le bien imparfaitement, que de ne point travailler du tout. »

Il n'est pas nécessaire de parler du zèle avec lequel il s'employait à la conversion de ceux qu'il avait laissés dans l'erreur. Paris, Orléans, le Poitou, toute la France vit qu'il avait ce travail d'autant plus à cœur, qu'il croyait que c'était le moyen le plus naturel de réparer le mal qu'il avait fait, lorsqu'il était assis dans la chaire de l'erreur. Il n'avait pas toujours occasion d'y travailler, mais il avait toujours le cœur plein de joie et de reconnaissance, quand il entendait parler des bons succès dont Dieu bénissait les soins et l'application des autres pour la conversion de ses frères égarés. Il s'en entretenait avec ses amis par lettres, pour répandre la joie de son cœur dans le leur, et les inviter à bénir Dieu des grâces et des miséricordes qu'il versait dans les âmes de ceux qui étaient ou convertis ou à convertir. Il commence ainsi une de ses lettres (du 31 mars 1689) : « Je voudrais bien, monsieur, pouvoir vous réjouir par quelque nouveau triomphe de la grâce de Dieu, car il me paraît que c'est pour vous une grande consolation que Dieu répande abondamment dans son Eglise cette grande miséricorde, de sanctifier l'insensibilité des cœurs; priez pour moi de plus en plus, afin que je participe à ce don céleste. Dieu a bien voulu m'en donner quelques prémices. Il me semble que je n'ai point de joie plus grande que celle de voir prospérer les intérêts de sa gloire, ou, dans les événements généraux, ou dans les personnes particulières. » Il parle dans cette lettre, et dans d'autres, de la conversion de plusieurs personnes, de celle de la marquise de Crus, de mademoiselle du Perré, et de quelques autres.

La grâce faisait aussi de grands progrès dans le cœur de Desmahis, et Dieu, qui voulait le retirer bientôt de ce monde, semblait se hâter de le rendre digne de lui, en le faisant marcher à pas rapides dans la voie du ciel. Il parut un an avant sa mort que Dieu s'appliquait encore plus à le purifier par l'humilité du cœur, et par la souffrance du corps, par un redoublement de zèle pour son œuvre principale, et par son amour pour la vérité et pour l'Eglise. Son humilité était grande, et sans affectation; il en donne une marque dans une lettre du 13 janvier 1694 où il paraît déterminé à ne point se laisser élever au sacerdoce, par le sentiment de son indignité. « Je suis toujours, dit-il, dans le même état à l'égard des ordres; la parfaite incapacité que je sens sur la direction, éteint en moi tout le désir de monter plus haut, et je me contente d'exercer mon ordre de diacre en expliquant l'Evangile en quelques occasions. Si Dieu veut finir la langueur, ou plutôt l'extrême délicatesse où je me trouve depuis ma maladie, j'espère qu'il me fera la grâce de reprendre cet exercice. » Ce n'était pas seulement sur cet article qu'il était humble; nous avons vu, et il le marque en plusieurs endroits, comme il attribuait le retardement de la conversion de sa famille, à ses propres péchés, à la petitesse de son esprit et à la faiblesse de son cœur. Enfin, quand on le pressait de donner au public le motif de sa conversion, en expliquant la nécessité d'une autorité infaillible dans l'Eglise, et les autres points qui s'y lient, il se mettait si bas, que si on ne l'eût connu d'ailleurs, et par ses écrits même, on l'aurait cru tout à fait incapable d'écrire (*Lettre du* 11 *août* 1685). « Toutes les fois, dit-il, que je veux composer sur un dessein un peu grand, je suis étonné de trouver tant de faiblesse dans mon esprit, ma mémoire ne me fournit aucune pensée, et mon esprit est si étroit, qu'il ne saurait contenir plusieurs idées en même temps pour juger de l'ordre où il les faut mettre. J'écris, je récris, il me faut dix fois copier la même chose. Souvent je me trouve dans une telle sécheresse d'imagina-

tion, que je suis obligé de quitter la plume. Je vous assure sincèrement que je doute si c'est par paresse ou par incapacité, que je n'ai presque rien fait encore. Dieu me fasse la grâce de m'humilier véritablement en sa présence et devant mon prochain, j'en ai beaucoup de sujets. Je suis très-fâché que ce soit dans un cœur aussi peu accompagné que le mien, que se trouve un grand amour pour l'endroit de la religion qui me paraît le plus solide, et où il me semble qu'un bon esprit pourrait s'exercer avec tant d'utilité. »

Le second moyen par lequel Dieu le purifia dans la dernière année de sa vie fut une grande maladie qu'il eut en 1693; il en parle si saintement dans une lettre du 13 janvier 1693, qu'on voit par cela seul qu'il était de ceux en qui l'amour de Dieu fait toujours mettre à profit pour sa gloire, et pour leur sanctification, tous les événements auxquels ils ont quelque part. Après un compliment sur le commencement de l'année, il parle ainsi : « Je vous y demande aussi vos actions de grâces pour les faveurs que Dieu m'a faites, et vos prières pour celles dont j'ai besoin. Outre les grâces anciennes qui sont si singulières, j'en ai reçu de nouvelles dans une grande maladie dont j'ai été visité. La maladie même m'en paraît une considérable. Quel avantage d'avoir été conduit jusqu'aux portes de la mort! il n'y a point de meilleur moyen pour connaître et bien sentir la vanité des choses de cette vie et l'importance de ce qui peut contribuer à nous rendre bienheureux dans l'autre. Combien y a-t-il de malades au monde à qui Dieu ne donne pas ses secours spirituels et temporels que j'ai trouvés dans mon mal? un peu de part à cette adoration, à vos louanges et à vos actions de grâces pour Dieu. Je voudrais, les bénissant aussi faiblement que je fais, qu'il fût loué pour ses miséricordes sur moi, par un grand nombre de fidèles qui le savent mieux louer. Toutes ces grâces de Dieu sont de nouveaux motifs de me consacrer entièrement à sa gloire, qui me rendent vos prières très-nécessaires. Ayez la charité de lui demander que je vive en homme qui a touché le sépulcre, et que tous mes désirs et toutes mes actions soient propres à me préparer pour le jour où il y faudra entrer effectivement. »

Il parle ensuite avec beaucoup de reconnaissance de l'amitié que lui avaient témoignée ses parents en cette occasion, et des bons effets que leur visite avait produits. « Mon père et ma mère, dit-il, ont voulu, nonobstant leur extrême vieillesse, venir à mon secours dans mon extrémité. Cette rencontre a donné occasion à beaucoup de témoignages de leur foi, et même de leur respect pour toutes les cérémonies de l'Eglise. »

Tous ceux qui l'ont connu savent combien il était transporté de joie dans tous les événements qui pouvaient contribuer à la gloire de la religion catholique, et il s'appliquait avec un soin particulier à s'avancer lui-même par tout ce que son zèle lui pouvait inspirer. Il recueillit et fit imprimer plusieurs sentences de l'Ecriture et des saints Pères, qu'il distribuait aux pauvres avec ses aumônes. Il fit encore imprimer les hymnes de l'Eglise et plusieurs cantiques spirituels pour l'édification des fidèles. Toutes ses conversations étaient des exhortations vives et pleines de feu ; il n'était pas moins sensible à tout ce qui pouvait obscurcir la beauté de la maison de Dieu. Une des principales causes de sa maladie et de sa mort fut la douleur extrême qu'il ressentit du malheur épouvantable où était tombée une personne de sa connaissance, par son apostasie. Il avait, par sa fidélité et sa grande ferveur, mérité la récompense destinée par le père de famille aux ouvriers qui ne vont travailler à la vigne qu'à la dernière heure. La mort qui est un sujet de frayeur et de crainte pour la plupart des chrétiens, lui parut d'abord le terme de ses infirmités, la fin des misères de la vie, et le commencement de son bonheur éternel, et ce fut cette forte persuasion qui le fit s'écrier avec un saint transport, en se mettant au lit: « Hélas, Seigneur! ne sera-ce pas cette fois que vous me retirerez de la terre, et de cette vallée de larmes où mon cœur soupire après vous? *O Dieu des armées, que vos tabernacles sont aimables! mon âme soupire après la maison du Seigneur.*» Dieu l'avait préparé dès l'année précédente à ce sacrifice, par la grande maladie dont nous avons parlé, et par la faiblesse qui lui en resta toujours depuis. Dès le commencement de cette maladie, il la regarda comme la dernière, et il dit dès lors, et répéta depuis plusieurs fois, qu'il espérait être plus heureux cette année que la précédente. Ceux qui lui parlèrent durant sa maladie, le trouvèrent toujours dans des sentiments si chrétiens et si détachés de la terre, qu'ils virent bien que c'était un fruit mûr pour le ciel, et que tous ses désirs y tendaient ; il ne pensait à autre chose, et ceux qui l'on vu et étudié de plus près, assurent qu'il n'a pas cessé un moment d'être occupé de Dieu, d'en parler à tous ceux qui l'approchaient, et de leur demander sans relâche qu'ils lui en parlassent. Il demanda les sacrements et celui de l'extrême-onction avec empressement, et les reçut avec cette foi vive, ce profond respect, cette tendresse et cette attention qu'il avait toujours eue depuis sa conversion pour la sainteté de nos mystères. Avant que de recevoir le saint viatique, il renouvela sa profession de foi, et en recevant l'extrême-onction, il anathématisa de nouveau toutes les erreurs de Luther et de Calvin, en général et en particulier, et témoigna la joie et la reconnaissance qu'il avait de mourir dans le sein de l'Eglise catholique. Plus la maladie augmentait, plus on voyait croître en lui les sentiments de piété. Il témoigna toujours des désirs si vifs et si ardents d'aller à Dieu, qu'il ne pouvait entendre dire qu'on faisait des prières pour sa santé. Il souffrait avec une patience vraiment chrétienne les douleurs d'une fièvre ardente et d'un violent mal de tête, qui fai-

saient sa maladie. Mais quelques vives que fussent ses douleurs, elles ne l'empêchaient pas de recevoir ses amis avec sa douceur ordinaire ; et ceux qui avaient en lui une confiance particulière, lui demandant des avis pour la perfection de leur âme, il en donnait de si propres à chacun, et de si conformes à leurs besoins particuliers, qu'ils en étaient surpris. Il demandait lui-même de son côté avec instance qu'on l'aidât à tenir toujours son cœur dans la présence de Dieu, et dans la vigilance d'un épouse qui attend son époux. Il n'avait presque plus de voix, qu'il faisait des efforts pour prier qu'on lui fît de saintes lectures. Lorsqu'on lui avait récité des versets des psaumes qui lui touchaient le cœur, il les répétait avec délice, les expliquant même quelquefois avec beaucoup de lumière, et en faisait une espèce de paraphrase dont tous les assistants étaient édifiés. Il disait, en prenant un remède très-répugnant : *Tout pour Dieu, rien pour les créatures.* Un de ses amis intimes, homme de grande piété, qui le veillait une des dernières nuits, le voyant baisser, s'approcha de lui pour lui dire de songer à achever son sacrifice, en sorte qu'il pût dire à Jésus-Christ, *Consummatum est:* aussitôt ce pieux mourant prit en main son crucifix, et ayant ramassé toutes ses forces, il dit d'une voix, la plus haute qu'il put, ces belles paroles : « Mon divin Sauveur, c'est aujourd'hui qu'il faut que je vous fasse publiquement la protestation que je vous ai faite tant de fois, que je veux être pour jamais uni à vous, et que je ne mets ma confiance qu'en vos souffrances et en votre mort. »

Le 16 octobre 1694, jour de l'octave de Saint-Denis et de ses compagnons martyrs, était celui que Dieu avait choisi pour rappeler à lui ce fidèle serviteur, qui mourut en adorant et louant les grandes miséricordes de Dieu sur lui, et en espérant humblement qu'il les lui continuerait pour l'éternité. Il était âgé seulement de quarante-cinq ans, après en avoir vécu onze et près de cinq mois dans l'Eglise catholique. Son évêque, son chapitre, sa famille, ses amis, tout Orléans et la province entière, les anciens et les nouveaux catholiques, tout le monde enfin regretta la perte d'un homme qui était d'un si grand secours pour les pauvres, d'un exemple si édifiant pour les ecclésiastiques, d'un zèle si ardent et si pur pour toutes les bonnes œuvres, d'un amour si vif pour l'Eglise. Il avait un esprit distingué, un jugement net et solide, l'imagination vive et agréable, un style animé et une manière de s'expliquer heureuse et pathétique. Il était fort versé dans les saintes Écritures, en pénétrait les véritables sens, les expliquait d'une manière nette, en démêlait les obscurités avec une grande facilité, et satisfaisait solidement aux difficultés et aux objections les plus embarrassantes. Il prêchait avec une éloquence vive, pleine de force et d'onction.

DESPEAUX abjura le protestantisme le jour de Noël 1685.

DETLINGEN (Baron de), officier général, abjura le protestantisme à Strasbourg, dans la paroisse de Saint-Jean et de Saint-Marc en 1822. Sa femme lui avait donné l'exemple auparavant et s'était faite publiquement catholique au plus fort de la persécution, touchée, disait-elle, du courage des prêtres qui se laissaient égorger pour leur foi, et vérifiant ainsi de nos jours cette belle parole de Tertullien : *Le sang des martyrs est une semence de nouveaux chrétiens.*

DEUTZ (Simon), beau-frère de M. Drach et fils du grand rabbin du consistoire central des israélités de France. C'était un jeune homme de vingt-six ans, qui s'était distingué de bonne heure par ses progrès dans la théologie rabbinique, mais que la lecture des livres philosophiques jeta ensuite dans une étrange confusion de pensées. Il en vint à nier les principales vérités de la révélation et à abandonner les pratiques du judaïsme. En même temps sa haine pour la religion chrétienne le rendait un des plus ardents persécuteurs des Juifs qui embrassaient le christianisme. Cependant l'étude et la réflexion découvrirent à Deutz la fausseté des systèmes philosophiques, mais elles lui inspirèrent aussi des inquiétudes sur son sort à venir. Il ne trouvait pas dans sa religion le calme dont il avait besoin :

« C'est dans ces circonstances, dit M. Drach dans une *Relation de cette conversion*, que M. K. Deutz tourna ses regards du côté de la religion catholique, vers laquelle il se sentait entraîné par un attrait dont il ne pouvait pénétrer la cause. Il me communiqua son heureuse pensée de s'instruire des dogmes de l'Eglise, en protestant toutefois qu'il n'était pas encore décidé à se faire chrétien, attendu qu'il n'avait pas la conviction religieuse nécessaire pour se décider à faire une démarche aussi sérieuse. En même temps la Providence lui ménagea le bonheur de voir M. l'archevêque de Paris. Il découvrit à S. G. toutes ses dispositions, sans même lui cacher qu'il n'était pas encore convaincu de la vérité de la religion catholique. L'illustre pontife daigna s'entretenir assez longtemps avec cet intéressant israélite, qui le quitta édifié de l'onction de ses paroles, et surtout étonné d'avoir vu un *prêtre qui croyait de bonne foi.* Je le mis en rapport avec plusieurs autres ecclésiastiques, et il ne tarda pas à acquérir la certitude que les prêtres ne sont pas des *jongleurs*, comme le croient généralement les jeunes gens qui se repaissent journellement des articles impies de nos folliculaires irréligieux.

« Cette découverte lui inspira l'idée de faire une autre expérience. « Je vois main-« tenant, dit-il, que lorsqu'on examine les « choses de près, on se délivre de plus d'un « préjugé, de plus d'une injuste prévention. « Je veux faire la connaissance des jésuites. » Les jésuites ! les terribles jésuites, dont le nom seul avait la propriété de le mettre en fureur ! Nouveau sujet d'étonnement. Dans ces maisons où, sur la foi des organes de

la révolution, il a cru jusqu'ici que se tramaient les intrigues les plus coupables, que se décidait le sort de tous les Etats de l'Europe, que trouve-t-il? Des religieux vivant dans la plus grande simplicité, renonçant à eux-mêmes, ne s'occupant qu'à travailler dans la vigne du Seigneur, et à élever des enfants dans la crainte de Dieu. Certes, ils sont bien dangereux aux yeux d'un certain parti, ces hommes qui voudraient faire de tous nos jeunes gens de bons chrétiens. »

Deutz songea à se rendre à Rome pour achever de s'instruire de la religion chrétienne. Il éprouva beaucoup de combats, et eut peine à s'arracher des bras d'un père qu'il aimait tendrement. Arrivé à Rome, il se livra à une étude approfondie ; il trouvait dans les bibliothèques du Vatican et au Collége-Romain tous les secours qu'il pouvait désirer en livres hébreux et autres. Dieu fit briller à ses yeux la vérité. Deutz se prépara à son baptême par la lecture et la prière. Dans ses lettres à M. Drach, il lui témoigna très-souvent le regret de l'avoir persécuté, lui et ses enfants au sujet de leur baptême. Lui-même reçut ce sacrement à Rome des mains du cardinal d'Isoard; on lui donna le nom d'Hyacinthe : la cérémonie eut lieu le 3 février 1828, dans la chapelle du cardinal. M. Ostini, archevêque de Tarse et nonce en Suisse, administra la confirmation au néophyte, qui eut ensuite le bonheur de communier. Le cardinal d'Isoard lui adressa une pieuse exhortation. Les lettres de M. Deutz montrent combien sa foi était vive. Il fut, peu après, présenté au souverain pontife, qui le reçut avec bonté et s'entretint avec lui sur sa famille. Il annonça sa conversion à son père par une lettre dont M. Drach cite quelques extraits. Il se proposait d'étudier la théologie et d'embrasser l'état ecclésiastique.

C'est ce même Deutz qui livra la duchesse de Berry en 1832. Ce que nous venons de dire de sa conversion est extrait d'une *Relation de la conversion de M. K. Deutz, baptisé à Rome le 3 février* 1828*; précédée de quelques considérations sur le retour d'Israël dans l'Eglise de Dieu.* L'auteur voit dans ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux l'accomplissement de ce qui est annoncé dans l'Ecriture sur le retour des Juifs : « Celui qui oserait nier, dit-il, que cette grande prophétie commence à s'accomplir serait démenti par les faits. Jamais, depuis la dispersion d'Israël, on n'a vu tant de juifs embrasser la foi catholique. Autrefois c'était une chose remarquable lorsqu'un seul d'entre eux se convertissait ; depuis quelques années, on les voit entrer en foule dans cette Eglise qui est fondée sur la *pierre solide et inébranlable* du prince des apôtres. Les Juifs, régénérés en N.-S. Jésus-Christ à la dernière fête de la Pentecôte et la veille, surpassent en nombre ceux qui, à une époque plus reculée, ont été baptistés dans le cours de plusieurs siècles. Aussi entend-on plus d'un membre de la synagogue déclarer hautement que, dans vingt-cinq ans, les Juifs seront extrêmement rares. Un savant israélite, qui s'est imposé la noble tâche de réformer, par ses excellents écrits, les mœurs de ses coreligionnaires, ne cesse de répéter depuis cinq ans que leurs rangs s'éclaircissent journellement.

« Le moment n'est pas encore arrivé de proclamer publiquement les noms des principaux néophytes. Je dis *des principaux*, car il me serait impossible à moi-même de les connaître tous. »

Dans ses notes, M. Drach cite des extraits des lettres d'un israélite qui jouit d'une grande autorité dans le consistoire de la synagogue de Paris. Cet écrivain parle avec respect de Jésus-Christ; et dit que la religion juive ira sans cesse en déclinant.

I.—DEUX-PONTS (Gustave Samuel-Léopold, duc régnant de la maison palatine des), né le 2 avril 1670. Il abjura le protestantisme et embrassa la foi catholique le 8 septembre 1696, en présence du grand pénitencier, le cardinal Colloredo. Le pape lui céda pour résidence le palais qui avait été habité par le cardinal Strondanti, et lui fit un traitement annuel de 5,000 scudi. Il reçut la confirmation de la main du cardinal Denhoff, dans la chapelle de Saint-Philippe de Néri. Le pape pourvut largement à ses frais de voyage. Le prince se rendit en Allemagne et se présenta à la cour de l'empereur, dans l'intention d'obtenir l'autorisation de faire partie de l'armée qui dut se mettre en route pour entreprendre la guerre contre les Turcs. (*Théât. europ.* XV, 104.) Son mariage avec Dorothée, princesse palatine de Veldenz, fut célébré à Strasbourg en l'an 1707. Il y eut séparation de mariage en 1723, et le 16 septembre de cette même année, peu avant la mort de cette princesse, il s'unit avec Louise Dorothée de Hofmann. C'est en 1725 que l'empereur éleva Louise Dorothée de Hofmann à la dignité de comtesse de l'empire. S'il faut ajouter foi à ce qui est rapporté dans les *Archives* de Moser, son mariage avec sa première femme, qui avait douze ans de plus que lui, aurait été bien malheureux. La princesse Dorothée, dit Moser, montrait autant d'ardeur pour la confession évangélique que Gustave Samuel avait de zèle et de ferveur pour la propagation de la foi catholique. Quand il succéda, en 1719, à Charles XII, roi de Suède, dans la possession du duché des Deux-Ponts, il exprima souvent le désir d'avoir des héritiers et renouvela ses instances auprès du Pape Clément XI pour faire déclarer valide son union avec une princesse protestante.

La demande fut repoussée, et il reçut un bref, en cette occasion, daté du 28 août 1719, dont voici la teneur : « Tout espoir de voir entrer la princesse dans le sein de l'Eglise est perdu. Et quel scandale alors pour les fidèles, de vous voir vivre en mariage avec une femme qui a montré jusqu'à présent, tant de répugnance et tant d'opposition pour la foi catholique? Les hérétiques, de leur côté, seraient confirmés dans leurs erreurs

en apprenant que leurs mariages avec les catholiques sont approuvés, même sans de graves raisons, par le siége apostolique. Nous sommes donc d'avis qu'une telle union serait aussi préjudiciable à votre honneur qu'au salut de votre âme pour lequel nous répondrons devant Dieu, et qu'elle est contraire aussi aux intérêts de l'Eglise. Nous devons donc d'autant plus nous opposer à votre démarche, qu'il est connu que la princesse est déjà arrivée à un âge trop avancé, et qu'il n'y a plus lieu d'arriver à l'accomplissement de vos vœux concernant les héritiers dont vous avez tant besoin. Soyez-en persuadé, la religion est intéressée dans cette affaire, car non-seulement la foi ne sera point propagée dans vos Etats, mais elle s'éteindra même, si, ce que Dieu veuille détourner, vous n'avez point pour successeurs des enfants qui imitent leur père dans sa piété. Vous avez de la sagesse et une loyauté à toute épreuve, vous voudrez donc bien ne pas donner suite à cette pensée, peu approfondie, que vous nous avez exposée, et donner votre confiance à une princesse catholique digne de votre noble origine et de vos nobles qualités. Une telle union sera honorable pour vous, elle réjouira vos sujets, elle contribuera à affermir la foi dans vos Etats, et sera en même temps un sujet de consolation pour notre cœur. » Gustave-Samuel Léopold alla exprès à Rome afin de se réconcilier avec le saint-siége, et mourut en 1731.

II.—DEUX-PONTS (Marie-Elisabeth DES), sœur aînée du précédent, Gustave-Samuel, se convertit à la foi catholique le 4 mai 1700 (*Voy.* HUBNER, t. IX). Le *Théâtre européen*, XV, 814, contient l'annonce suivante : « La princesse des Deux-Ponts a embrassé la religion catholique romaine en présence de la princesse de Condé et de l'archevêque de Paris. »

III.—DEUX-PONTS (Frédéric, comte palatin duc DES), frère de Chrétien II, était issu de la branche de Birkenfeld qui avait hérité des Deux-Ponts. Né le 27 février 1724, il se maria, le 6 février 1746, avec la princesse Françoise-Dorothée, fille du prince héritier Joseph-Charles-Emmanuel de Soultzbach, et se convertit à la foi catholique le 8 décembre 1746. Le pape Benoît XIV lui donna la confirmation en 1751, et ajouta à son nom de baptême le nom de Michel, patron de la Bavière. Ce prince mourut le 15 août 1767. Il avait pour confesseur un jésuite, du nom de François Leedorf, qui annonça publiquement avoir été l'auteur de cette conversion. Ce fait se trouve rapporté dans l'ouvrage qui a pour titre: *Lettres sur divers points de controverse qui ont déterminé le duc Frédéric à se réunir à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine;* Mannhein, 1747. Hencké, dans son *Histoire du* XVIII^e^ *siècle*, 1^re^ part., 206, prétend que ces lettres ne sont qu'un simple écho des écrits du P. Scheffmacher, jésuite de Strasbourg; mais il est facile de remarquer que les deux auteurs ont puisé à une même source, qu'ils n'ont fait que copier Bossuet. Le chancelier Pfaff de Tübingue s'occupa à réfuter les lettres de Leedorf; il fut répliqué et répondu de nouvau à la réplique, au point que Leedorf sut attirer dans son parti les jésuites de Heidelberg, de Wurtzbourg et d'Ingolstadt. (C. art. *Histoire ecclésiastique*, XVIII, pag. 300; SCHROECKH, VII, 88.) Ces lettres ont eu une grande influence sur une autre conversion très-remarquable; l'extrait suivant peut donner une idée de l'esprit dans lequel elles se trouvent rédigées : « L'Eglise luthérienne ne peut pas être la vraie Eglise, parce qu'elle ne possède point le vrai sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, le sacrifice de la messe, qui est la continuation du sacrifice de la croix. La réforme a son principe dans un désir désordonné de gloire et dans la recherche de l'intérêt propre. Ce qui prouve que l'Eglise catholique est la vraie Eglise, c'est que, jusqu'en 1517, il n'y avait d'autre Eglise dans laquelle on pût faire son salut. » La religion catholique s'est conservée dans cette famille, qui a hérité successivement de l'électorat palatin et de celui de Bavière. Frédéric des Deux-Ponts passa au service de l'Autriche et devint feld-maréchal de l'empereur et de l'empire, et chevalier de la Toison-d'Or. Il commanda l'armée de l'empire pendant la campagne de 1758, et se fit connaître pour un général habile. Frédéric II, dans les *Mémoires de son temps*, parle plusieurs fois de lui.

IV.—DEUX-PONTS (Chrétien II, duc régnant DES), renonça au protestantisme, se déclara catholique en 1758, et mourut en 1775.

V.—DEUX-PONTS (Guillaume DES), né le 10 novembre 1752, de la maison palatine des ducs de Birckenfeld, reçut, en 1799, le titre de duc de Bavière; il devint, en 1803, duc de Berg, mais ne conserva cette dignité que jusqu'en 1806. Il se convertit au catholicisme le 15 août 1769, et eut pour épouse la princesse Marianne, fille du comte palatin Frédéric des Deux-Ponts, qui vint au monde le 18 juillet 1753, et se maria le 30 janvier 1780. (Voy. *Tableaux supplémentaires*, de J. HUBNER, 1^er^ livre, Copenhague 1722, tab. 60.)

DEVENANT (sir William), poëte anglais, né à Oxford en 1605, arrêté deux fois, passa en France et revint en Angleterre, où il devint lieutenant général. Lorsqu'il vit la cause royale perdue, il repassa en France, où il embrassa la religion catholique. Saisi sur mer par les Anglais, il fut mis en prison dans l'île de Wight et transféré ensuite à la Tour de Londres, en attendant que son procès lui fût fait par la haute cour de justice. Il n'avait sans doute à attendre que la mort, si Milton et quelques autres de ses amis n'eussent vivement intercédé pour lui. Il ne recouvra cependant sa liberté que deux ans après. Lors de la restauration, il témoigna dignement sa reconnaissance à Milton, en lui rendant le même service qu'il en avait reçu. Devenant mourut le 17 avril 1668, âgé de soixante-trois ans.

DEVIENNE (Fidèle), natif de Verdrel, se

convertit et abjura le protestantisme entre les mains du curé de Meaux, le 29 août 1841; il fut baptisé sous condition et reçut la communion. Une foule nombreuse assistait à cette touchante solennité. Ce jeune homme avait eu à lutter contre les efforts du ministre protestant qu'on avait appelé pour le retenir dans l'hérésie. L'intervention de la mère du néophyte fut pareillement inutile, et le courage de Fidèle Devienne fit sur sa mère elle-même assez d'impression pour qu'on espérât sa conversion.

DICKSON (Hugues), lieutenant dans le 60e régiment anglais (les tirailleurs), fit abjuration publique de la religion protestante, et embrassa la foi catholique; la cérémonie eut lieu le 26 juillet 1830, dans la chapelle catholique Tenchard-Street, à Bristol. Il publia les motifs pour lesquels il avait renoncé au protestantisme et était rentré dans le sein de l'Eglise catholique.

DIESBACH (Nicolas-Joseph-Albert DE), protestant, né à Berne (Suisse), le 15 février 1732, d'une des familles les plus distinguées du canton, était d'abord entré au service et devint capitaine dans le régiment d'infanterie dont le comte de Diesbach, son oncle, était colonel, et qui était au service du roi de Sardaigne. Etant entré par hasard dans une église à Turin, il fut frappé d'un sermon de controverse qu'il entendit, s'entretint ensuite avec le prédicateur, et finit par rentrer dans le sein de l'Eglise. Sa conversion ayant été connue, on le renvoya du régiment, et on confisqua son patrimoine. Le roi de Sardaigne donna à Diesbach une compagnie dans un de ses régiments italiens, et le jeune officier épousa la fille du consul d'Espagne à Nice. Il en eut une fille qui depuis se fit religieuse. Pour lui, ayant perdu sa femme, il quitta le service, entra chez les Jésuites, en 1759, et reçut les ordres. Il se consacra aux missions et rendit de grands services en Piémont et en Suisse; il donnait des exercices et des instructions à Turin, allait à Fribourg, et visitait ses parents protestants, qui, toutefois, ne lui rendirent pas son bien; seulement une de ses sœurs lui comptait chaque année la portion de revenu qui lui était échue. A la suppression de la société, le P. Diesbach se retira chez les Bénédictins de Rivalta, et y passa quelque temps, occupé à la composition de plusieurs ouvrages: ensuite il se consacra aux missions et aux retraites, et il exerça son ministère à Vienne, à Milan, à Fribourg et surtout à Turin. Il ferma les yeux, dans cette dernière ville, à sa fille, qui était religieuse Augustine du monastère du Crucifix.

On assure qu'il refusa l'évêché de Lausanne pour continuer ses travaux apostoliques. Son activité ne connaissait ni relâche ni obstacle; il courait le jour, la nuit, partout où il y avait des malheureux à secourir et des pécheurs à ramener. Il avait conservé de son premier état, des formes franches et militaires, qui contribuèrent souvent au succès de ses missions. Il mourut à Vienne vers la fin de l'été 1798, à l'âge de soixante-six ans. Il avait publié *le Chrétien catholique inviolablement attaché à sa religion, le Solitaire chrétien catholique* ainsi que quelques autres livres de piété en plusieurs langues, surtout en italien. Il avait aussi un frère, mort catholique, qui était maréchal de camp au service de la France, et qui commandait un régiment suisse au commencement de la révolution.

DIEU (DE) ministre protestant de Montpellier, converti vers 1628.

I.—DIGBY (Kenelm), fils d'Everard Digby qui fut pendu puis écartelé comme complice dans la conspiration des poudres. Kenelm, né en 1603, n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père. On doit le compter parmi le petit nombre d'hommes auxquels la nature a accordé cette brillante réunion des qualités physiques et morales qui éblouissent et commandent l'estime et l'admiration. On le compara à Pic de la Mirandole. Successivement commissaire de la marine et gouverneur de l'hôtel de la Trinité, il équipa une escadre à ses propres frais et battit les Vénitiens et les Algériens. Il avait été élevé dans la religion protestante; mais dans un voyage qu'il fit en France, en 1636, il fut converti à la foi catholique qui était celle de ses pères. Alors il montra le zèle de sa conversion et le talent d'un habile et judicieux écrivain dans deux écrits intitulés: *Conférences avec une dame sur le choix de la religion* et *correspondance entre lord George Digby et sir Kenelm Digby concernant la religion*; 1652. Son attachement à la cause du roi le fit renfermer dans la prison de Winchester par ordre du parlement. Il mit à profit le temps de sa captivité, et écrivit divers opuscules, entre autres une réfutation à la fois forte et polie du fameux ouvrage de Thomas Brown, intitulé *Religio Medici*. Enfin, à la requête de la reine régente de France, il fut mis en liberté et passa sur le continent. On l'accueillit à la cour de France avec empressement, et tous les hommes de lettres recherchèrent sa société. Ce fut alors qu'il vit Descartes, qui, dit-on, le reconnut à sa seule conversation. Condamné en Angleterre à un bannissement perpétuel sous peine de mort, Digby voyagea en Italie, en Allemagne, revint dans sa patrie sous Cromwell et mourut à Londres le 11 juin 1665.

II.—DIGBY (George), comte de Bristol, naquit en 1612. Membre de la chambre haute, il fut déclaré coupable de haute trahison et se retira dans les Pays-Bas. Après le rétablissement de Charles II, Digby, devenu comte de Bristol par la mort de son père, employa tous ses efforts pour introduire en Angleterre la religion catholique qu'il avait embrassée dans son exil. Il mourut à Chelsea, en 1676.

III.—DIGBY (Kenelm) descendant de sir Kenelm Digby, fils d'Everard Digby, qui fut exécuté sous Jacques Ier pour le complot des poudres. M. Kenelm Digby fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge. Il composa un *Commentaire historique et philosophique des huit béatitudes* et en publia un volume tous les ans. Le septième livre intitulé: *Les âges de foi*,

est surtout une production très-remarquable. L'auteur, ami de deux protestants convertis Georges Spencer et Phillips, se convertit lui-même vers 1837 à l'âge de trente ans. Homme fort instruit et parent de lord Digby, il fait briller dans ses ouvrages son esprit de piété, sa sagacité et son horreur pour les nouveautés. Ses excellentes études classiques, la connaissance qu'il a de la littérature des différents peuples, ses voyages, les recherches qu'il a faites dans les grandes bibliothèques publiques ont contribué à lui donner un rare trésor de connaissances en matière de religion. Il s'est surtout attaché à étudier le moyen âge et à relever tout ce qu'il trouve de glorieux pour l'Eglise catholique.

DIGNE (Sainte), servante de sainte Afre qui avait exercé à Augsbourg le métier de courtisanne, imita sa maîtresse dans sa conversion comme elle l'avait imitée dans ses désordres et fut baptisée, par le saint évêque Narcisse. Digne confessa sa foi par le martyre, et fut brûlée vive avec sainte Hilarie, mère de sainte Afre, le 7 août 304.

DILLON, médecin estimé du Kentucky (Etats-Unis), était tourmenté d'incertitudes depuis 14 ans, cherchant la vérité et ne la trouvant pas. Il apprit par hasard, s'il est possible de voir là le hasard, il apprit d'un bon catholique qu'il y avait une Église qui réclamait le privilége de l'infaillibilité. Il réfléchit que ce privilége était nécessaire et se mit à étudier l'histoire. Il se convainquit que l'Eglise catholique avait été assisté par son auteur, rentra dans son sein ainsi que sa femme, et ils reçurent le baptême en octobre 1838 des mains de M. Mac-Mahon, pasteur de la congrégation de Saint-Pie, dans le Kentuckey, qui faisait une excursion dans le voisinage. Il demeura depuis aussi ferme qu'éclairé dans sa croyance.

DODÉE (Paul), ministre protestant, converti vers 1628.

DOGOVEIN, de Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la délibération publique du 18 juillet 1685, par laquelle les protestants de la ville de Pau renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée, à la suite de conférences publiques et particulières.

DOLLING (Anne) nièce de l'amiral Brookinggi se convertit à la religion catholique et abjura le protestantisme, à Tournay, le 14 décembre 1827. Miss Dolling n'avait qu'une seule fois rencontré un prêtre catholique en Angleterre, et avait encore, lorsqu'elle arriva dans les Pays-Bas, tous les préjugés si communs parmi les protestants contre nos pratiques et notre croyance.

Du reste, elle était instruite et parlait l'italien, l'allemand et le français. A Tournay, elle fréquentait assidûment l'église Saint-Brice, parce qu'il n'y avait pas d'église de sa communion, mais sans cesser d'accuser les catholiques d'idolâtrie. Quelques livres commencèrent à dissiper ses préventions. Elle lut avec plaisir l'*Imitation*, et fut étonnée de voir par la lecture de la Bible, le danger de vouloir expliquer seule l'Écriture sainte. La procession du Saint-Sacrement lui fit une forte impression, d'autant plus qu'elle n'avait jamais eu de répugnance pour admettre le dogme de la présence réelle. Elle découvrit ses hésitations à miss Georgine Ponsonby, fille de l'ambassadeur anglais au Brésil, qui l'exhorta à retourner promptement en Angleterre. Miss Dolling ne suivit point ce conseil : elle cherchait de bonne foi la vérité, mais ne se rendit pas trop aisément. Dans ses entretiens avec l'ecclésiastique auquel elle exposait ses doutes, elle n'épargnait pas les objections et les difficultés. On lui conseilla de lire l'*Exposition de la doctrine catholique*, de Bossuet; la *Discussion amicale*, de M. de Trévern; la *Fin de la controverse*, par le docteur Milner. Ces lectures achevées elle voulut se livrer à ses réflexions dans une retraite de son choix et consulter en même temps quelques-uns de ses compatriotes. Elle écrivit en Angleterre à un professeur de Cambridge, à l'évêque anglican de Londres et à un jeune ministre de la même communion et issu d'une grande famille. Le premier ne répondit à aucune objection et ne fit autre chose que de déclamer contre les papes. L'évêque de Londres s'étonna beaucoup que miss Dolling eût l'idée de se soustraire à son autorité, mais il ne se donna pas la peine d'établir sa mission. Le jeune ministre, loin de blâmer miss Dolling, lui répondit que, quant à lui, loin d'avoir le moindre éloignement pour le pape et l'Eglise romaine, il détestait les grossières et mensongères inculpations dont tant de sectaires s'étaient rendus coupables à leur égard, et qu'il était prêt à se faire catholique, si Dieu lui faisait connaître qu'il le dût.

Quand miss Dolling eut reçu ces différentes réponses, elle n'hésita plus; la crainte même de perdre l'amitié des siens ne put l'arrêter, et elle fit son abjuration le 14 décembre 1827, comme nous l'avons dit.

DOMINIQUE, de Jérusalem, rabbin, né à Jérusalem en 1550, professa le droit talmudique à Saphet en Galilée. Sa grande réputation comme médecin le fit appeler à Constantinople où il donna ses soins au Grand Seigneur. Il embrassa la religion catholique à l'âge de cinquante ans, et il se rendit à Rome où il fut nommé professeur de langue hébraïque dans le collége des Néophites. Il traduisit en hébreu tous les livres du Nouveau Testament, et composa un *Traité des articles de la foi chrétienne*, sous le titre de *Fons Hortorum*. Ses ouvrages existaient manuscrits à la bibliothèque du collége des Néophites à Rome.

DOMUSLAS, nom de deux jeunes gens d'une noble et puissante famille de la Poméranie, converti par saint Otton de Bamberg.

DONNADIEU, général, né protestant, avait souvent et hautement déclaré que ses convictions les plus intimes le rattachaient à la religion catholique. Le P. de Ravignan, averti par un ami de Donnadieu, se transporta le 16 juin 1849, à Courbevoie, où le général était gravement malade du choléra. Il accueillit parfaitement le P. de Ravignan, et, dès cette première entrevue, lui dit d'un ton

très-assuré : « Je vous donne ma parole d'honneur que je me ferai catholique. » Le lendemain le P. de Ravignan revint. La mort approchait; mais le malade avait toute sa présence d'esprit. Sur une simple question le général déclara qu'il voulait vivre et mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine. L'Eglise reçut le vieux soldat dans son sein. Il remplit avec foi les derniers devoirs du chrétien, et voulut lui-même, en présence de son médecin et de plusieurs personnes, renouveler la déclaration formelle et spontanée qu'il était catholique. Les honneurs de la sépulture chrétienne lui furent rendus le 21 juin, dans l'église de Courbevoie.

DONATIEN et **ROGATIEN** étaient deux frères d'une famille illustre de l'Armorique. Donatien était le plus jeune; mais il se convertit le premier, et, ayant reçu le baptême, il travaillait à la conversion des idolâtres. Rogatien, son frère aîné, en fut touché; il voulut être aussi chrétien, et pria Donatien de lui faire recevoir le baptême avant la persécution, afin qu'elle ne le surprît pas païen ou catéchumène. Mais l'absence de l'évêque, qui s'était enfui, l'empêcha d'être baptisé. Cependant le gouverneur qui persécutait les chrétiens, étant venu à la ville, Donatien lui fut déféré comme détournant les autres du culte des dieux, et particulièrement son frère. Le gouverneur le fit amener; il confessa sa foi avec une sainte fierté, et fut mis en prison les fers aux pieds. Rogatien comparut aussi devant le gouverneur qui d'abord lui parla doucement et s'efforça de le gagner par ses promesses; mais, le voyant non moins ferme que son frère, il le fit mettre en prison. Ce qui les attristait tous les deux, c'est que Rogatien n'était pas encore baptisé, et que le lendemain ils devaient être mis à mort. Donatien fit alors pour lui cette prière : « Seigneur Jésus-Christ auprès de qui les désirs sincères égalent les effets, et qui en nous laissant le vouloir, vous êtes réservé le pouvoir, que la foi pure de Rogatien lui serve de baptême; et s'il arrive que le préfet nous fasse mourir dès demain, comme il a résolu, que le sang de votre serviteur soit pour lui une ablution et une onction sacramentelles! » Ayant ainsi veillé et prié toute la nuit, ils furent amenés le lendemain au tribunal du préfet, et, après de longues et d'horribles tortures, eurent tous deux la tête tranchée à Nantes, vers l'an 287.

DORDSWORTH (William), pasteur anglican de Christ'schurch, à Londres, se convertit et fit abjuration en juillet 1850.

DORFOUS (Marsille), jeune musulmane, avait été amenée d'Orient par une dame Rossi, qui avait suivi son mari pour affaire de commerce, et avait racheté cette jeune fille. Placée dans le Conservatoire des Filles de Marie, à Savone, elle y apprit à connaître la religion catholique, reçut le baptême, la communion et la confirmation des mains de l'évêque de Savone, le samedi saint 1838, et eut pour marraine madame Rossi.

DORMOND, protestant du canton de Vaud, membre de la Société Historique de la Suisse romande, fit, le 3 juillet 1845, dans l'église de Saint-Valère, à Sion, profession publique et solennelle de la foi catholique.

DORTHE (Mademoiselle), jeune protestante, dont les convictions religieuses paraissaient inébranlables, et qui les avait manifestées par des actions plus hardies que ne le comporte ordinairement son sexe, se convertit néanmoins au catholicisme après l'avoir étudié, et abjura au commencement de 1686, à Metz, dans l'église des Ursulines, entre les mains de l'évêque.

DORY (A.), saint-simonien, converti et revenu au catholicisme vers 1835, publia l'histoire de sa conversion dans un livre intitulé: *Retour au Christianisme de la part d'un Saint-Simonien.*

DOSITHÉE passa les premières années de sa vie d'une manière toute mondaine et dans une ignorance profonde des vérités du christianisme. Comme il avait beaucoup entendu parler de Jérusalem, il en fit le voyage par curiosité. C'était là où la miséricorde de Dieu l'attendait. Il se servit pour le toucher d'un tableau qui représentait les supplices de l'enfer. Dosithée, en ayant demandé l'explication à une personne inconnue qui se trouvait là, fut tellement frappé des choses nouvelles et terribles qu'on lui dit, qu'à l'heure même il quitta le monde pour aller vivre dans la retraite. Il s'adressa à l'abbé Séridon, qui lui donna l'habit monastique et le remit entre les mains de Dorothée, l'un de ses disciples, qu'il chargea du soin de l'instruire. Un vieillard du monastère déclara que Dosithée avait surpassé tous ses frères en vertus, quoiqu'il n'eût point pratiqué d'austérités extraordinaires. Il mourut vers la fin du VI^e^ siècle.

DOUBEVEYER (Nicolas-Paul), noble Russe, né à Moscou, abjura le schisme et reçut le baptême, sous conditions, à Florence, le quatrième dimanche du carême de l'année 1851. Dans la même province eut lieu alors la conversion d'une famille juive tout entière: le père, la mère, le fils et trois filles, firent abjuration, reçurent le baptême, la confirmation et la communion.

DOUDOIUT (Mademoiselle), née à Guernessey, d'un père catholique et d'une mère protestante, avait été élevée dans la religion de sa mère. A l'âge de douze ans, elle passa en France avec un secret désir de se faire catholique. Une maladie grave qu'elle essuya peu de temps après, et dont elle attribua la guérison à l'invocation d'un saint auquel elle s'était sentie pressée de se recommander, donna plus de force à son penchant. Mais elle fut placée, pour son éducation, chez une parente, protestante elle-même, qui veillait soigneusement à ce que la jeune personne ne connût la religion catholique que sous les couleurs fausses et odieuses que lui prêtent ses ennemis. Rendue, depuis un an seulement, à sa famille, qui habitait une campagne près de Quimper, mademoiselle Doudoiut profita de sa liberté pour fréquenter l'église voisine. Elle assistait régu-

lièrement à la messe, malgré les mauvais temps et malgré les plaisanteries. Les entretiens qu'elle eut avec une dame respectable et avec une jeune personne d'une haute piété achevèrent de la décider. Etant allée passer quelques jours à Quimper, elle fut frappée de la beauté des cérémonies de l'Eglise et de la piété de plusieurs fidèles. Elle se livra à l'étude de la religion avec autant de bonne foi que de zèle, et les difficultés comme les préjugés s'évanouirent devant des instructions solides. Mademoiselle Doudoiut obtint le consentement de son père, chevalier de Saint-Louis, distingué par ses sentiments, et abjura à Quimper le 4 août 1820, après un discours à la suite duquel on lui conféra le baptême sous conditions, le sacrement de pénitence et la communion à la messe célébrée par un des vicaires généraux, qui venait de recevoir son abjuration. Cette cérémonie s'est accomplie avec beaucoup d'édification ; la nouvelle catholique était transportée de joie, et ce qui ajoutait à son bonheur, c'est l'espérance qu'elle avait de voir sa mère faire bientôt la même démarche.

DOUET (Michel DU), protestant de Caen, fut converti vers 1630 par Véron. Motifs : contradiction du protestantisme avec la doctrine de la Bible et des Pères de l'Eglise.

I.—DOUGLAS LOVEDAY (Emélie), jeune Anglaise qui, malgré tous les efforts de son père irrité, persista fermement dans la résolution qu'elle avait prise d'embrasser la religion catholique, et abjura l'anglicanisme à Paris en 1822.

II.—DOUGLAS (Edward), gradué universitaire, ministre anglican de l'Eglise du Christ, membre de l'Université d'Oxford, fut reçu au sein de l'Eglise, à Rome, le jour de Pâques 1842.

III. — DOUGLAS, étudiant de l'Université d'Oxford, distingué par ses talents et ses connaissances, fit abjuration, avec M. Renouf, dans la chapelle du collége de Sainte-Marie, à Oscott, en avril 1842. D'autres étudiants ne tardèrent pas à suivre cet exemple.

DOUVRE (Jean DE), de la paroisse de Cambre, près de Caen, protestant, que Véron convertit vers 1630 par l'autorité de la Bible et des Pères de l'Eglise.

DOZANNE (Madame), veuve d'un conseiller au parlement de Metz, abjura le protestantisme entre les mains de l'évêque de cette ville vers la fin de 1685.

DRACH (David), conquête importante et glorieuse pour l'Eglise, était un des plus savants rabbins de la Synagogue, qu'une étude approfondie des Ecritures ramena au christianisme. Auteur, dès avant sa conversion, de quelques poésies et de plusieurs ouvrages sur la littérature hébraïque, il possède les langues orientales, l'hébreu, le syriaque, le chaldaïque, l'arabe, etc. Il jouissait d'une estime générale parmi ses coreligionnaires ; heureux époux, heureux père, membre d'une société savante, passionné pour l'étude, déjà avantageusement connu par ses ouvrages, rien ne lui manquait pour le présent, tout lui promettait le plus bel avenir. Mais un rayon de vérité avait lui à ses yeux et mis à découvert l'imperfection du judaïsme. Depuis ce temps, il n'eut plus de goût pour ses fonctions de rabbin ; la lecture des prophètes, de l'Evangile et des Pères de l'Eglise, devint son occupation habituelle, jusqu'au jour où, pour obéir à l'intime conviction de sa conscience, il vint demander le baptême. Ce sont les propres réflexions qu'il a faites sur l'Ancien Testament, et particulièrement sur les prophéties dans leurs rapports avec l'Evangile et l'établissement du christianisme; ce sont, dis-je, ces réflexions qui disposèrent M. Drach en faveur de notre religion. Il ne connaissait aucun ecclésiastique; il s'adressa au doyen de la Faculté de théologie, qui eut plusieurs conférences avec lui et éclaircit ses difficultés. Le zèle et les talents de l'abbé Bournier-Fontanes ont été secondés, dans cette occasion, par la candeur d'un homme qui entrevoyait la vérité et qui était disposé à lui rendre hommage dès qu'il l'aurait connue. C'est le samedi saint de l'année 1823 que M. Drach fut baptisé à Notre-Dame. L'abbé Bournier Fontanes fit la cérémonie du catéchuménat pendant la bénédiction de l'eau. La bénédiction des fonts terminée, le néophyte marcha en tête de la procession, accompagné de ses deux enfants. Il fut baptisé à l'entrée du chœur par l'archevêque de Paris. Le dimanche de Pâques, le prélat lui donna la confirmation avant la messe pontificale et lui administra ensuite la communion. Tous les assistants furent édifiés de la piété de M. Drach. Il prit au baptême le nom de Paul, en l'honneur du saint apôtre, et il montra, en effet, une résolution et un courage dignes d'un si grand modèle. Il eut pour parrain M. Mertian, de Strasbourg, banquier à Paris, avec lequel il était déjà lié. Dès qu'il eut embrassé la croix, M. Drach en sentit toute la pesanteur. Des chagrins inouïs vinrent accabler son cœur : la fuite d'une épouse chérie, l'enlèvement de ses trois enfants qu'il avait fait baptiser, des reproches amers, des menaces violentes, mirent sa foi nouvelle aux plus rudes épreuves. Mais il fut fortifié par Celui qui a dit : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*, et Celui-là aussi lui rendit ses enfants après un an de la plus cruelle séparation. Mais laissons parler M. Drach lui-même dans son *Harmonie de l'Eglise et de la Synagogue*, où il raconte ainsi l'histoire, les motifs de sa conversion et les persécutions qui l'ont suivie : « Je suis né le 6 mars 1791, à Strasbourg, chef-lieu du département du Bas-Rhin, de parents qui ont toujours joui de l'estime générale, et zélés observateurs de la loi de Moïse. Le Seigneur m'inspira de bonne heure la soif de l'étude et le goût des langues. Mon père était assez éclairé pour donner à chacun de ses enfants l'éducation la plus conforme à leur goût, conduite sans exemple alors, ou peu s'en faut, parmi les juifs d'Alsace. On me fit *étudiant*. L'enseignement de mes premières années, comme celui de tous les enfants juifs de cette époque, lorsqu'ils n'étaient pas destinés à deve-

nir des marchands et des usuriers, consistait exclusivement dans l'explication du titre hébreu avec les commentaires en langue rabbinique, et dans l'étude du Talmud. Mon père, *rabbin* au grade de *thaber*, excellent hébraïsant et bon talmudiste, se chargea lui-même de cette instruction. Il s'y appliqua avec tant de soins, qu'à l'âge de dix ans, quand on me citait un verset quelconque de la Bible ou un mot un peu remarquable du texte sacré, j'en indiquais sans hésiter le chapitre et l'explication que les commentaires donnent de cet endroit. Ce qui contribuait le plus à fixer la concordance dans ma mémoire, ce furent les curieux qui venaient, plus souvent que je n'aurais voulu, m'importuner de questions souvent insidieuses; car il arrivait quelquefois qu'on me demandait l'endroit des versets qui n'existaient pas, forgés à plaisir ou pris dans d'autres livres que la Bible.

« Mon frère aîné, qui annonçait de grandes dispositions pour le dessin, fut envoyé à l'école centrale de notre ville pour y suivre les cours de M. Guérin, frère du peintre célèbre de ce nom. Jamais avant lui il n'avait paru là dans notre époque d'enfant de notre nation. Il faut qu'il eût une bien grande envie d'apprendre l'art des Apelles et des Raphaël, car sa patience et sa persévérance eurent à soutenir des assauts terribles. Malgré deux décrets récents, dont l'un déclarait les juifs *citoyens actifs*, et l'autre prononçait l'*égalité* de tous les citoyens, un mur d'airain s'élevait toujours entre les israélites et la société chrétienne, qui les regardait à la lettre comme une race de parias. Les camarades d'école de mon frère, qui ignoraient jusqu'à la possibilité de décrets aussi libéraux, le poursuivaient au sortir de la classe, l'accablant d'injures, de coups de pierre et, qui plus est, lui frottant les lèvres avec du lard. Malgré les chefs d'école, qui interposèrent plus d'une fois leur autorité, ces persécutions continuèrent jusqu'à ce que mon frère se fût distingué par ses progrès et les prix qu'il obtenait à la fin de chaque année. Il est maintenant un des meilleurs miniaturistes de notre province.

« Déjà alors le sujet favori de mes réflexions, c'étaient les motifs de la crédibilité religieuse, et je profitais volontiers de toutes les occasions de m'informer de la croyance et du culte des chrétiens. Je me rappelle que je me plaisais singulièrement à *raisonner* religion avec le garçon d'écurie de l'auberge de la *Cave profonde*, berceau de ma naissance, où nous demeurions. C'était un bon Lorrain allemand, très-pieux catholique. Sa bibliothèque se composait d'un petit catéchisme et d'un petit livre de dévotion du même volume. Malgré ce mince bagage théologique, il possédait la pieuse science des petits, et en ces temps d'impiétés et de profanations, il s'en tenait fermement à ces paroles de l'Apôtre : *Toi, c'est la foi qui te soutient.* Il ne devait pas être sans intérêt de voir discuter sur une matière aussi grave, un enfant de dix ans qui cherchait la vérité, avec un homme d'un âge mûr, bien persuadé qu'il la possédait.

« Ces colloques indiscrets m'attirèrent plus d'une fois des réprimandes sévères de la part de mes parents.

« A douze ans je fus admis, après avoir subi un examen, dans la première section de l'école talmudique, entretenue aux frais des juifs de l'Alsace, à Edendorf, à six lieues de Strasbourg. De cette classe, où l'on restait ordinairement trois ans, je passai l'année suivante à la seconde section, qui formait l'école talmudique de *Bischeim*, village près du chef-lieu du département. Après dix-huit mois de séjour dans celle-ci, je fus admis dans la troisième et dernière section, l'école des hautes études talmudiques, établie à *Westhoffen*, distant de quelques lieues de Strasbourg. Le *docteur de la loi*, qui présidait à cet institut, Rabbi Isaac Lundeschuetz, était un des plus savants et des plus subtils talmudistes de son temps. Il ne put assez s'étonner lorsque je lui présentai, rédigée en hébreu rabbinique, la thèse qu'il avait prononcée la veille en hébreo-germain devant tous les étudiants assemblés. Elle avait duré trois heures, et roulait sur le texte formant le fol. 8 du traité *Betza* du Talmud. Ce fut peu de semaines après mon arrivée à son académie. Il fit transcrire cette rédaction telle qu'elle était, dans un de ses manuscrits, dont il a depuis publié une partie.

« Dès ce jour, je devins un des principaux disciples auquel il communiquait, pour les consulter, ses travaux sur le Talmud.

« Plusieurs années après mon départ de son académie, ce rabbin continuait à m'écrire les lettres les plus affectueuses, où il me témoignait souvent *la consolation que lui causait le haut degré de mon instruction et de mon aptitude.* Je possède encore ces lettres.

« Pendant un long voyage, que Rabbi Isaac Lundeschuetz fit en Allemagne pour recueillir les aumônes, l'administration des écoles talmudiques m'envoya à Phalsbourg, en Lorraine, pour y continuer sa théologie sous la direction de Rabbi Gonguenheim, mort depuis peu à un âge très-avancé, grand rabbin de la conscription consistoriale israélite de Nancy. Une pièce de ce savant rabbin, que je possède encore, atteste dans les termes les plus flatteurs *mon application à l'étude et mes progrès dans la théologie judaïque dès ma première jeunesse, et les succès que j'ai obtenus à son école.*

« Pendant les vacances qui avaient lieu en printemps et en automne, au mois des grandes fêtes de Pâques et des Tabernacles, je revenais à Strasbourg où je profitais des thèses publiques et des études particulières du grand rabbin David Suitzheim, qu'on a vu successivement chef du Sanhédrin convoqué à Paris en 1807, par un décret impérial, et président du consistoire central des Israélites de France et d'Italie. Je fréquentais dans le même but les rabbins Samuel-Samuel et Zadoc Weil. Ces *docteurs en Israël* me donnèrent également à plusieurs fois les plus beaux témoignages de mon savoir et de mon talent en matière de théologie talmudique.

« La Providence a voulu que, malgré la soustraction de mes papiers et de mes manuscrits, la plupart de ces pièces me restassent entre les mains.

« Cependant, ma propension pour le christianisme prit un caractère plus décidé. Profitant de tous mes moments de loisirs et quand on n'y mettait pas trop d'obstacles, dérobant plusieurs heures au sommeil, je travaillais d'une manière incroyable à me perfectionner dans le latin et le grec, afin de m'instruire de cette religion dans les livres originaux. Mon penchant, bien que vague encore, pour la religion du Christ, ne pouvait manquer de se manifester de temps en temps. Mon père, qui ne cessait de m'observer, en était tellement alarmé, qu'il n'épargnait aucun moyen de me faire renoncer à ces *études profanes*, pour me restreindre à la théologie comme les autres jeunes étudiants. Ces entraves, comme d'ordinaire, ne servaient qu'à me stimuler davantage. Je continuais en secret mes études de prédilection, qui, à titre de fruit défendu, avait pour moi plus de charmes que jamais. Le sage avait bien raison quand il disait : *Aquæ furtivæ dulciores sunt, et panis absconditus suavior.*

« Au printemps de 1807, après avoir achevé mon cours de théologie talmudique, et à peine entré dans l'adolescence, je fus chargé de l'éducation des enfants de M. Mayer Sée, riche israélite de Ribeauville, dans le Haut-Rhin, qui mourut, il y a peu d'années, membre du conseil municipal. Outre les leçons ordinaires de grammaire, d'histoire, etc., et surtout d'hébreu, j'enseignais le Talmud à l'aîné de mes élèves. Je demeurai trois ans chez M. Sée, au bout desquelles, acceptant des conditions plus avantageuses, je me chargeai de l'éducation des enfants de son beau-frère.

« C'est à Ribeauville que j'eus, pour la première fois, un entretien avec un prêtre catholique

« Vous savez, mes chers frères, qu'il est bien rare, particulièrement en Alsace, que les Juifs fréquentent la société chrétienne qu'ils n'aiment pas, et où ils ne seraient admis qu'avec les dernières difficultés.

« Je réussis à me procurer, à Ribeauville, cette faveur exceptionnelle. Un peu d'instruction, et un extérieur si différent de celui auquel on reconnaît si facilement les Juifs dans notre province et en Allemagne, me servirent comme de lettres d'introduction dans quelques maisons chrétiennes.

« Parmi ces maisons, je citerai particulièrement celle du maire, en 1808, parce que je la fréquentais plus assidûment que les autres. Elle se composait d'une famille catholique fort pieuse et fort éclairée. J'y exprimais si nettement mes idées en faveur du christianisme, qu'on me prêta un catéchisme français, et que l'on me proposa un entretien avec un ecclésiastique. J'acceptai cette offre avec empressement. Au jour convenu, je me trouvai le premier au lieu du rendez-vous, où j'eus une conférence assez longue avec un prêtre de la paroisse. Mais le moment que le Seigneur avait fixé pour ma conversion n'était pas encore arrivé. La tournure que prit ma conversation avec cet ecclésiastique ne fut point de nature à m'y disposer. Je rendis le catéchisme quelques jours après, accompagné d'observations assez inconvenantes. Pour toute réplique, elles me furent renvoyées mises en pièces. L'estimable famille eut la charitable discrétion de garder silence, pour ne pas me compromettre vis-à-vis les Juifs. Elle attribuait sans doute à la légèreté de ma grande jeunesse tout ce qui venait de se passer. Je lui en sais gré encore à présent et je lui exprime ici publiquement ma reconnaissance du vif intérêt qu'elle a pris à mon salut, et de sa prudente conduite en cette circonstance.

« Je ne voulais plus en aucune manière m'occuper de la religion catholique; mais j'éprouvais intérieurement je ne sais quoi qui m'inquiétait et troublait mon repos.

« L'année suivante, le grand rabbin de la circonscription consistoriale du Haut-Rhin, nouvellement installé, vint en tournée à Ribeauville. Il me conféra, de son propre mouvement, le titre de rabbin au titre de hhaber, « frappé, » c'est ainsi qu'il s'exprima dans le diplôme, « de mon habileté dans le « Talmud à un âge si jeune et du succès avec « lequel je l'enseignais. » Six autres diplômes pour le même grade et dont la rédaction est un tissu d'éloges, me furent envoyés la même année, ou peu après, par des docteurs de la loi et des grands rabbins de la première distinction. Deux de ces titres m'annonçaient, pour un temps prochain, le grade de docteur. Dès lors, toutes mes vues se tournèrent vers le rabbinat, et je m'éloignai de plus en plus de mes premières idées chrétiennes.

« C'est aussi à Ribeauville que je goûtais pour la première fois, avec les transports d'une jeunesse innocente, le bonheur de voir mon nom cité dans un journal, et encore avec des éloges ! et encore dans un *journal officiel* que l'empereur, je n'en doutais pas le moins du monde, ne pouvait manquer de lire d'un bout à l'autre ! Aucune ligne ne pouvait échapper à son regard d'aigle ! Et puis cet immense public qui m'a vu dans ce journal, et d'une manière si flatteuse ! La tête m'en tournait...

« En 1810 je vins demeurer en qualité d'instituteur chez M. Javal aîné, à Colmar. L'honorable famille Javal, qui, quelques années après, s'est établie à Paris et dont je conserverai toute ma vie de touchants souvenirs, n'a cessé de me donner des témoignages de confiance et d'intérêt jusqu'à l'époque de mon abjuration. Dès ce moment toute relation cessa entre elle et moi; car des membres de cette famille, mes anciens élèves, imitèrent mon exemple.

« Après avoir resté deux ans dans cette famille, où j'étais si heureux, je pris la résolution d'exécuter un projet que je nourrissais depuis longtemps : savoir, d'aller à Paris pour me perfectionner dans mes *études profanes*, c'est-à-dire dans celles autres que le Talmud; mais dans ce temps-là tous les

projets des jeunes gens étaient ajournés jusqu'après le tirage de la conscription, tirage illusoire, car tous les numéros partaient. Appelé en 1811, je fus déclaré impropre au service militaire à cause de ma vue basse. Tout le jeune monde d'alors cherchait à se donner des défauts, afin de ne pas servir de *chair à canon* dans les horribles boucheries des champs de bataille; je m'étais exercé à la myopie, et j'y avais assez réussi pour être renvoyé dans mes foyers. Les jeunes gens israélites étaient assez vulgaires pour m'envier ce bonheur plus que l'article du petit journal préfectoral. Libre dorénavant de ma personne, j'éprouvais un sentiment irrésistible m'entraînant dans la capitale où *était arrêtée*, dis-je, *l'étoile de mon bonheur*. Je n'y voyais pourtant ni place ni protecteur.

« Mon père, à qui j'allai demander sa bénédiction avant de quitter notre belle et heureuse province, mettait tout en œuvre, et épuisait les plus belles fleurs de rhétorique, pour me faire renoncer à mon projet de départ. Enfin, me voyant inébranlable dans ma résolution, il répéta avec l'accent de l'exclamation ce mot des parents de Rébecca : « C'est le Seigneur qui parle en « cette rencontre. » « Ce ferme propos, « ajouta-t-il, est le gage d'un grand bonheur « qui l'attend à Paris. » Ah ! quel plus grand bonheur aurait pu m'y attendre que celui du saint sacrement de baptême ! Plaise à Dieu que je ne me sois jamais rendu indigne de cette grâce ! L'excellent M. Javal, de son côté, n'avait rien négligé pour me retenir chez lui. Il eut même la générosité de m'inviter, pendant les premiers mois avant mon départ, dans toutes ses lettres si amicales, si bienveillantes, à retourner chez lui à Colmar, si je ne trouvais rien à Paris.

« Je vins donc à Paris, riche en espérances vagues, pauvre en finances, n'y apportant d'autres moyens et d'autres recommandations que ma théologie juive et une provision de connaissances linguistiques.

« On était alors dans la première ferveur de la réforme sociale des *israélites français*, à laquelle la main de fer et le puissant génie de l'empereur venaient de donner l'impulsion avec la force d'une machine à vapeur à grande pression. Je trouvai le meilleur accueil auprès des principaux *israélites* de la capitale, pour la plupart hommes éclairés, s'occupant avec le zèle le plus louable à favoriser les vues de Napoléon sur leurs coreligionnaires, c'est-à-dire d'inspirer aux Juifs le goût de l'agriculture, des métiers, des arts, des sciences, sans oublier la profession des armes, pour les retirer de leur commerce frauduleux et de leurs habitudes usurières. Qu'ils étaient différents de nos *Juifs alsaciens*, ignorants, grossiers, avides d'argent, n'ayant d'autre ambition que de ramasser des richesses, ne reculant devant aucun moyen pour atteindre ce but, tout en ayant l'adresse de se mettre hors de l'atteinte de la loi ! Les cultivateurs des départements septentrionaux de l'empire, opprimés d'usures, touchaient à leur ruine, quand Napoléon, *qui ne plaisantait pas*, comme disait Talleyrand, déchargea un coup de sabre sur les créances judaïques.

« Dans la nouvelle sphère où je me trouvais, la Providence disposa les choses de la manière la plus admirable pour préparer ma conversion. Outre une place distinguée, que j'avais obtenue au consistoire central, feu M. Baruch Weil, israélite, qui jouissait à juste titre d'une grande considération, me confia l'éducation de ses nombreux enfants. Les rapides progrès des jeunes Weil, et leur solide instruction, dont leurs examens hebdomadaires fournissaient des preuves, firent que plusieurs familles, même des familles chrétiennes, me demandaient pour donner au moins à leurs enfants quelques leçons par semaine.

« M. Baruch Weil, chez qui je passais la plus grande partie de la journée et qui me donnait la table, fut l'instrument de ma résolution définitive, cette fois irrévocablement décidée, de professer publiquement le catholicisme. Il y contribua bien contre son intention, car il était très-zélé pour le pharisaïsme, et en observait toutes les prescriptions avec une scrupuleuse exactitude. Il avait pour voisin dans sa maison M. Louis Mertian, dont l'extrême modestie n'a pu défendre son nom de la plus honorable publicité.

« Une estime mutuelle, fondée de part et d'autre, avait établi des relations de bon voisinage entre les deux habitants de la même maison. Baruch Weil, plein de bienveillance pour moi, en profita pour m'introduire auprès de M. Mertian et de la dame respectable compagne digne d'un tel homme. Elle est de l'honorable famille Gosselin, dont un membre, savant distingué, a occupé un fauteuil à l'académie des Sciences et Belles-lettres. Ils me firent l'honneur de me confier la première instruction élémentaire de leurs jeunes enfants. Ce fut certainement le divin Pasteur, qui ne cesse de rechercher les brebis égarées, qui leur inspira, à eux si bons catholiques, de prendre un maître israélite pour leurs enfants, qu'ils élevaient si religieusement. Ce n'est pas à vous, mes chers frères, que j'ai besoin d'apprendre que les catholiques ont été toujours à l'égard des juifs plus tolérants et plus bienveillants que les protestants. Bientôt après, M. et M^me^ Bernard Mertian, qui méritent sous tous les rapports la même estime que leurs frères et belle-sœur, m'appelèrent également pour donner des leçons à leurs enfants.

« Electrisé, c'est bien le mot, par des exemples édifiants de la piété catholique que pour mon bonheur j'avais ainsi sous les yeux pendant plusieurs années, l'entraînement vers le christianisme que j'éprouvais autrefois se réveilla en moi avec une force à laquelle je n'opposais plus de résistance. La moindre cérémonie du culte catholique me faisait éprouver des émotions que je n'avais jamais ressenties, et dont il me serait difficile

de donner une idée. On désirait que je fisse expliquer à mes élèves le latin de l'Evangile du dimanche, mais on n'osait me le proposer. Je prévins spontanément ce désir, et je m'en acquittais en observant toujours et la convenance de ma position, comme ne m'étant pas encore déclaré chrétien, et celle de mes élèves catholiques. Toutefois il n'échappait pas à leurs parents que je prenais goût à l'explication de ce divin livre, si odieux à nos frères juifs, qui ne veulent pas le garder à la maison, et que je m'exprimais avec respect quand j'avais à parler des dogmes de l'Eglise ; cependant ils trouvèrent prudent de ne jamais faire tomber la conversation sur des questions religieuses.

« Depuis quelque temps, les ouvrages des principaux Pères de l'Eglise, tant grecs que latins, étaient devenus ma lecture habituelle. On se procurait ces ouvrages à peu de frais. Des épiciers et des marchands de papier les vendaient au poids. C'étaient encore les restes des bibliothèques enlevées des couvents à l'époque de la révolution. En m'instruisant ainsi à la meilleure source de la religion, qui insensiblement prenait racine dans mon cœur, je fus frappé des reproches que ces Pères font aux juifs, d'avoir porté une main sacrilége sur le texte hébreu, en le corrompant. Je m'étais aperçu moi-même, depuis longtemps, qu'en bien des endroits ce texte paraît avoir été altéré ou tronqué de telle manière qu'il y a visiblement des lacunes.

« Cette circonstance donna lieu à une nouvelle occupation. Je pris le parti de conférer attentivement l'hébreu de l'Ancien Testament avec la version grecque des Septante, parce que cette interprétation est l'ouvrage de docteurs de la synagogue, revêtus de toute l'autorité qu'on peut désirer, et qu'elle date du commencement du III^e^ siècle avant la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'une époque où ils n'avaient encore aucun intérêt à détourner le sens des prophéties qui regardent le Messie...

« Dans les nombreuses leçons divergentes des deux textes, le grec m'ayant presque toujours paru le plus correct, j'entrepris de restituer le texte original sur ce dernier, qui a visiblement servi de type aux autres traductions orientales, notamment à la syriaque. Il est encore à remarquer que presque partout où le Nouveau Testament, en citant l'Ancien, s'écarte de l'hébreu, il se trouve conforme aux Septante (comme *Gen.* 1, 24 ; *Matth.* XIX, 5 ; *Marc* X, 8, etc., etc.)

« *Apostoli consonant,* dit saint Irénée (*Cont.* « *hæres.*, l. III, cap. 25) *prædictæ interpreta-* « *tioni* (dis. LXX), *et interpretatio consonat* « *apostolorum traditioni.* »

« Cette conformité du Nouveau Testament avec les Septante est également attestée par Origène (*Ep. ad Rom.*, c. 15), et saint Cyrille jérusalémite (*Catech.* 4). On en voit des exemples jusque dans l'*Epître aux Hébreux* de saint Paul, qui ne pouvait point ignorer que ceux auxquels il s'adressait connaissaient le texte aussi bien que lui.

« Ce qui milite le plus en faveur du texte grec, c'est que saint Jérôme, qui a corrigé l'ancienne Vulgate sur l'hébreu et le chaldéen, langues qu'il avait étudiées sous des maîtres hébreux ; saint Jérôme, dont la traduction obtint le suffrage des Juifs mêmes, ainsi que l'atteste saint Augustin (*De doctr. christ.*, I, 8, c. 5), s'accorde beaucoup plus avec le grec qu'avec l'hébreu actuel ; et ce qui achève de prouver que du temps de ce docteur de l'Eglise, le texte hébreu était autre qu'à présent, c'est l'espèce de défi qu'il porte à ses adversaires d'indiquer un passage quelconque du grec qui ne se trouve dans l'original.

« *Æmuli nostri doceant, assumpta aliqua* « *de Septuaginta testimonia, quæ non inter* « *Hebræorum litteris* (*Quæst. heb. sur la Ge-* « *nèse*). »

« J'étais bien avancé dans ce travail, lorsqu'à ma grande joie je lus dans la préface de saint Jérôme sur les quatre évangélistes, qu'il regardait les Septante comme la sauvegarde et le boulevard de l'intégrité des divines Ecritures : « *Post Septuaginta,* dit-il, *nihil in* « *sacris Litteris potest immutari, vel perverti,* « *quin eorum translatione omnis fraus et* « *dolus patefiat.* » Tel est aussi le sentiment de saint Hilaire (*sur le psaume* II, et *sur le psaume* 131, *n°* 24).

« Mon travail sur les Septante ne resta pas longtemps un secret. Le grand rabbin Abraham Cologna, président du consistoire central, qui probablement n'en augurait rien de bon pour le pharisaïsme, dont il était un zélé adhérent, vint me trouver pour en avoir communication. Après en avoir pris connaissance, il m'enjoignit d'y renoncer et d'abandonner pour toujours l'idée de publier un ouvrage aussi anti-juif. Ne me trouvant pas fort disposé à obtempérer à cet ordre, il me menaça, à défaut du *malkut*, qui n'est plus de mise, d'une censure théologique en hébreu, en français et en italien, qu'il aurait envoyée à toutes les synagogues. On pense bien que cette menace polyglotte n'était pas de nature à m'effrayer : j'avais déjà tant marché que j'avais la Synagogue loin derrière moi, et que je touchais au seuil de l'Eglise.

« Le *Pentateuque*, que je ne tardai pas à terminer, obtint le suffrage de plusieurs savants de l'Institut, et surtout celui du célèbre orientaliste, qui a ranimé les études orientales de France, M. Sylvestre de Sacy, une des plus belles gloires de notre pays, et dont la perte laissera longtemps un vide difficile à combler. Après avoir examiné mon *texte hébreu restitué*, il daigna en accepter la dédicace, et le recommanda au ministre de l'intérieur, M. de Corbière, comme un ouvrage digne des encouragements du gouvernement.

« Cette occupation eut pour moi un autre résultat, d'un effet bien plus heureux. Dans l'examen attentif du texte, où, pour la première fois de ma vie, je m'étais mis, pour m'exprimer ainsi, hors de page des commentaires rabbiniques, je vis clairement que toutes les prophéties ne forment, en quelque sorte, qu'un grand cercle de la circonférence

de quatre mille ans, dont tous les rayons aboutissent au centre commun, qui est et qui ne saurait être que Notre-Seigneur Jésus-Christ, rédempteur des enfants d'Adam, déchus depuis le péché de leur père. Tel est l'objet et le but unique de toutes les prophéties qui concouraient à nous signaler le Messie, de manière à ne pouvoir pas le méconnaître. Elles forment dans leur ensemble le tableau le plus achevé. Les prophètes les plus anciens en tracent la première esquisse; à mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent du grand événement, plus leurs couleurs s'animent. Quand le tableau est terminé, les artistes ont fini leurs tâches, et ils disparaissent. Le dernier des prophètes d'Israël, avant de se retirer, prend soin de signaler le personnage qui doit venir lever le voile encore étendu sur ce mystère. « Voici que je vous envoie, dit-« il, au nom de l'Eternel, Elie le prophète, « avant que vienne le jour grand et redouta-« ble du Seigneur. » C'est Elie de la loi nouvelle, Jean-Baptiste, le premier et le plus grand des prophètes de la loi évangélique, qui n'avait pas de second en sainteté parmi les enfants de la femme...

« Parvenu à ce degré de conviction, il ne m'était plus permis de retarder plus longtemps mon catéchuménat. Le Seigneur daigna m'en inspirer le courage; et, dès les premiers jours de janvier 1823, je fis part de ma résolution à la pieuse famille Mertian, qui en éprouva une sainte joie, et voulut bien agréer ma proposition de me servir de parrain, ainsi qu'à mes enfants. J'étais marié depuis 1817.

« Mais que de combats j'eus à livrer à tout ce qui m'entourait, et à mon propre cœur ? Il faut s'être trouvé dans une situation semblable, pour s'en faire une idée : ma santé en a été altérée pendant plusieurs mois. Mon existence dépendait alors presque entièrement du consistoire, qui m'avait confié la direction de l'école israélite; le titre de *rabbin, docteur de la loi*, dont les principaux grands rabbins de France m'avaient délivré le diplôme, me donnait l'expectative du premier siége de grand rabbin qui serait venu à vaquer, et les chefs de plusieurs synagogues consistoriales étaient fort avancés en âge; les ouvrages en faveur du judaïsme, que j'avais publiés avec quelque succès, et auxquels j'allais donner un démenti si éclatant; la défaveur, pour ne rien dire de plus, que mon baptême allait déverser parmi les Juifs, sur mon père et ma mère, presque octogénaires, fort attachés au judaïsme, et sur tout le reste de ma famille; ma rupture certaine avec la famille à laquelle j'étais allié, et dont j'étais aimé comme un fils; la retraite présumable d'une épouse chérie, et le malheur qui devait en résulter pour mes trois enfants, âgés, les deux filles, de trois et de quatre ans, le garçon, de seize mois. Je me chargeai l'épaule de cette longue et lourde croix, avec ce contentement intérieur que la conscience de bien faire peut seule donner. Ne m'arrêtant à aucune considération humaine, renonçant aux plus tendres affections du cœur, je me rendis à l'invitation de celui qui avait déclaré, de sa bouche divine : « Si quelqu'un « vient à moi, et ne me préfère pas à son « père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, « à ses frères et sœurs, à soi-même, il ne « peut pas être mon disciple. Et quiconque « ne se charge pas de sa croix pour me sui-« vre, ne peut être mon disciple. »

« Après avoir imploré pour mes enfants le secours du Dieu qui a dit : *Sinite parvulos venire ad me :* Laissez venir à moi les petits enfants, et la protection de la toute-puissante et tendre Mère des chrétiens, je me présentai au vénérable doyen de la Faculté de théologie, M. l'abbé Fontanel, lui déclarant que, déjà convaincu de la vérité de la religion catholique, je demandais à être préparé au baptême. Il s'empressa d'acquiescer à mon désir, et remplit auprès de moi le ministère apostolique d'une manière digne de sa piété et de ses talents.

« Le dimanche des Rameaux, j'assistai avec mon vénérable catéchiste, pour la première fois, à la célébration de la sainte messe, dans l'église de sa paroisse, Saint-Etienne du Mont. Ah ! comment exprimer tout ce que j'éprouvais d'émotions pendant le bel office de ce jour ? La procession solennelle des Rameaux, qui me rappelait une procession semblable, conservée dans les usages de la Synagogue; ces paroles du Roi-Prophète : *Attollite portas principes vestras, et elevamini portæ æternales ; et introibit Rex gloriæ*, et le reste que j'avais répété si souvent dans les temples du pharisaïsme ; la lecture à voix diverses de la Passion, qui vous fait passer tour à tour par tant d'émotions; vous vous indignez contre les persécuteurs, et vous vous prenez d'une grande compassion pour la victime abandonnée sans défense à toute leur rage, une sombre tristesse s'empare de vous, votre cœur se serre de plus en plus. Vous souffrez avec l'*homme;* vous sentez la douleur des clous qui percent impitoyablement les pieds et les mains.

« Le cynisme barbare de cette foule brutale, de ces docteurs sans dignité, qui insultent par d'amères ironies aux plus cruelles souffrances, vous fait éprouver je ne sais quoi de stupéfiant; quand, à l'approche de la mort, la nature se couvre de deuil, un voile noir s'étend sur votre âme; votre tête s'incline avec celle de Jésus ; et quand il expire, vous vous laissez tomber, et vous baisez la terre comme pour ne plus vous relever qu'avec lui. Les cérémonies du sacrifice seul digne d'être offert à Dieu, dans lesquelles je vis produire sous mes yeux successivement, la mise en croix, la mort et la résurrection du Sauveur du monde ; la présence réelle et non figurée, non simplement commémorative, de ce Jésus de Nazareth qui a conversé tant d'années au milieu de ma nation, à Jérusalem et dans la Judée; le bonheur d'être bientôt du nombre de ces fidèles prosternés devant la sainte table, où il les conviait au banquet

de l'Agneau pascal : tout cela me transportait dans un monde idéal, comme le monde des esprits, reveillait en moi des sensations toutes nouvelles, me jetait dans une sorte de sainte ivresse. La religion qui donne des émotions pareilles peut-elle n'être pas divine ?

« Le siége de Paris était occupé par un de ses pontifes les plus illustres, Mgr de Quélen. Le prélat avait fixé le samedi saint pour mon baptême et celui de mes deux filles, qui devait avoir lieu à la cathédrale. Mon fils, trop jeune pour rester à la longue cérémonie de ce jour, ouvrit la marche de notre entrée dans l'Eglise de Dieu, en recevant le baptême le mercredi précédent à Saint-Jean-Saint-François, paroisse de M. et Mme Bernard Mertian ses parrains. Tous les assistants remarquèrent avec plaisir que le jeune enfant suçait le sel de la sagesse qu'on lui avait mis à la bouche conformément au Rituel. Le jeudi saint, après avoir envoyé au consistoire départemental de Paris la démission de ma place, je fis abjuration du judaïsme aux pieds du premier pasteur de la capitale. J'assistai ensuite au lavement des pieds de douze jeunes garçons, choisis entre les plus sages des écoles de Frères, tous habillés à neuf uniformément par la générosité du prélat. Je pleurais tout le long de la cérémonie...

« Le samedi saint, le plus beau jour de ma vie, je reçus enfin, ayant de chaque coté de moi une de mes filles, ce baptême tant et si long-temps désiré, des mains de Monseigneur, en présence d'un concours immense de fidèles et même de juifs. M. l'abbé Fontanel avait accompli préalablement la cérémonie de l'exorcisme. Ma première communion et ma confirmation furent réservées pour la grand'messe du lendemain.

« L'auguste cérémonie du jour de Pâques, les riches et éclatants ornements du pontife célébrant et du nombreux clergé qui l'assistait, me transportèrent en idée aux pompes du temple magnifique de Jérusalem, alors qu'il était encore *rempli de la gloire de Jéhovah*. Il me semblait voir le sacerdoce suprême entouré des prêtres fils d'Aaron, célébrant la grande solennité du jour des *Kippurim*. Mais c'était bien ici le cas de dire : *La gloire du second temple surpassait infiniment celle du premier...*

« Je n'essaierai pas de rendre ce qui se passa en moi après la sainte communion. Je le possédais enfin au milieu de mon cœur. L'éclat de la pompe du sanctuaire, les flots pressés de la foule religieuse, le grand temple gothique, tout autour de moi avait disparu. Où étais-je ? Mes frères, je n'en sais rien....

« Quelques jours après, Mgr l'archevêque, en me recommandant la dévotion à la très-sainte Vierge, traça, avec l'onction qui lui était si naturelle, un tableau touchant de la vie de la Mère de Dieu, et finit par ces mots : « Et vous aussi, peut-être, un glaive de douleur traversera-t-il votre cœur plus d'une « fois; alors souvenez-vous de *Marie*. »

« Déjà l'orage grondait au-dessus de ma tête, et cette espèce de prédiction ne tarda pas à se vérifier. C'était de droit : un chrétien sans croix est comme un soldat sans armes. Une terrible persécution éclata bientôt contre moi. Elaguant les détails qu'il serait inutile de rappeler ici, quoique intéressants en eux-mêmes, je rendrai compte du fait principal. Vous verrez, mes frères, comme le Seigneur sait déjouer, quand il lui plaît, les complots les mieux concertés contre la gloire de son nom ; et, tandis que les auteurs s'applaudissent de leur triomphe, il dit : *C'est assez*.

« J'emprunterai des passages de la relation qui en a été donnée par mon estimable ami, M. Morel, en changeant quelques mots qui ont trait aux détails supprimés, et qui me paraissent trop durs.

« A la cérémonie du baptême, le prélat m'avait adressé une allocution dans laquelle il m'exhortait à rapporter au milieu de nos frères, et au sein de ma famille, l'esprit de paix et de charité qui caractérise le christianisme. Monseigneur et des ecclésiastiques avec lesquels j'avais des rapports religieux continuaient à me recommander de me comporter en bon époux envers ma femme, persistant dans sa croyance première, et de redoubler d'égards pour elle ; en un mot, de lui prouver par ma conduite envers elle qu'un disciple de l'Evangile est meilleur qu'un juif. Non-seulement le lien contracté devant l'autorité civile est indissoluble, sans égard à la différence de religion des conjoints, mais encore aux yeux de la théologie catholique, tout mariage entre infidèles reste obligatoire après la conversion de l'un des époux, bien que l'autre refuse de suivre son exemple ; seulement il reste privé de la grâce du sacrement. Je me conformai à cette instruction d'autant plus volontiers que je satisfaisais à l'impulsion de mon cœur. Mais, comme chef de la communauté, c'était à moi de régler l'éducation des enfants ; la loi m'en déférait l'autorité exclusivement. Comme catholique, il m'incombait de leur procurer le baptême et de leur donner une éducation chrétienne : point de transaction possible sur ce point. J'annonçai en conséquence à leur mère ma résolution de les placer dans des pensions catholiques. Elle y consentit avec une déférence à laquelle je ne devais pas m'attendre ; mais cette déférence n'était qu'apparente. Elle masquait un piége.

« Peu de jours après, madame Drach, après « avoir reçu la visite très-longue d'un rabbin, demanda la permission d'aller passer « quelques semaines chez son père, donnant « pour motif que, malade par suite de la « commotion qu'elle venait d'éprouver, elle « y pouvait mieux rétablir sa santé. M. Drach « y consent. *J'espère*, ajouta-t-elle, *que tu ne « me refuseras point la consolation de garder « les enfants avec moi pendant ce peu de jours. « Dans ce cas, je ne regretterai pas, j'espère, le « mois prochain que tu les mettes en pension.* « M. Drach, qui ne se doutait pas du sens « caché de ces dernières paroles, consent

« encore à se séparer de ses enfants pendant « plusieurs semaines, bien que cette sépa- « ration dût lui être sensible, d'autant plus « qu'il ne pouvait les aller voir chez son « beau-père, celui-ci étant exaspéré de sa « conversion. Ainsi son extrême condes- « cendance pour *Sara*, sa femme, lui fait com- « mettre la faute, irréparable à moins d'un « miracle, de confier à une astucieuse famille « juive les trois nouveaux chrétiens en bas « âge. C'était mettre de tendres agneaux à « la gueule d'un loup ravissant.

« A peine arrivée chez son père, elle va se « loger à l'insu de son mari, dans une autre « maison. C'est là qu'elle disparut avec la « jeune famille. Le concours des juifs, et « surtout celui de ses parents, ne lui man- « qua pas dans cette entreprise audacieuse, « qui avait pour but de réduire son mari au « désespoir. Les ravisseurs prirent si bien « leurs mesures, que les recherches les plus « actives de l'autorité n'ont jamais pu dé- « couvrir la direction qu'avait prise la fugi- « tive. On sut dérober aux investigations de « la police jusqu'à la moindre trace du pas- « sage de quatre individus, depuis Paris jus- « qu'à Londres, par Calais et Douvres; car « c'est à Londres directement que la dame « fut expédiée.

« Qu'on se figure la position du malheu- « reux père, qui ne pouvait vivre sans ses « enfants. Il les aimait trop pour en suppor- « ter longtemps la perte, ses supplications « et ses pleurs pour obtenir de la famille « de *Sara* un seul mot qui puisse le ras- « surer sur leur sort échouent contre la du- « reté judaïque. Ce qui acheva de le désoler, « ce fut de recevoir de son épouse rebelle « une lettre pleine d'injures et un poignard « dessiné.

« On avait commencé l'instruction d'un « procès pour rapt d'enfants mineurs, dans « le but non pas d'atteindre les coupa- « bles, mais de retrouver la trace des en- « fants. Plusieurs mandats de comparution « furent décernés contre des israélites que « l'on savait parfaitement instruits de la re- « traite de Mme Drach. Le père de celle-ci, « mandé devant le juge d'instruction, pour « déposer, à titre de renseignements, remit « *bénévolement* une lettre de sa fille par la « poste, portant la date et le timbre de Berlin. « Un expert appelé sur-le-champ déclara que « la missive était écrite sur *papier anglais*, et « en *encre anglaise*. En effet, madame Drach, « ainsi que nous l'avons dit, était à Londres, « et, sauf la précaution de prendre un faux « nom d'*Elisabeth Goldsmith*, elle se montrait « publiquement parmi les Juifs de cette « ville, continuellement en relation avec « ceux de Paris. Ces derniers, au reste, « savaient où elle s'était réfugiée sans avoir « besoin de l'apprendre de leurs coreligion- « naires de l'autre côté de la Manche. Et la « police, pendant près de deux ans, ne sut « pas découvrir ce qui était à la connais- « sance des plus petits enfants juifs. L'in- « contestable adresse de la police française « échoua contre la profonde discrétion que « les Juifs savent observer envers les *goyim*, « toutes les fois qu'il y va de l'intérêt de « quelque affaire nationale.

« Le cœur rongé par un profond chagrin, « M. Drach était tombé dans un état de lan- « gueur qui, deux fois, avait menacé sérieu- « sement ses jours. Enfin, après quatre longs « mois de souffrances inouïes, voyant qu'il ne « pouvait rien attendre de l'administration, « mal servie en cette circonstance par ses « agents subalternes, il se décida à voyager, « pour aller lui-même à la recherche de ses « enfants. L'ensemble des rapports officiels « faisaient présumer que l'épouse fugitive « s'était dirigée vers la frontière d'Allema- « gne, par Metz, grand quartier général des « Israélites en France. M. Drach pouvait « donc espérer de réussir de l'autre côté du « Rhin. Outre cela, beaucoup de négociants « juifs de passage s'y arrêtent ordinaire- « ment quelques jours, et y débitent, avec « leurs marchandises, toutes les nouvelles « qu'ils ont ramassées en route.

Il part, mais à quels dangers personnels « ne va-t-il pas s'exposer dans ces contrées « où il est étranger et où les juifs, qui le per- « sécutent, sont plus nombreux et plus puis- « sants qu'en France. Et comment espérer « de récupérer ses enfants, quand même « il les découvrirait, d'entre les mains des « gens audacieux qui avaient su si bien « combiner leurs plans, si bien aviser « aux mesures d'en assurer l'exécution ? Il « mit sa confiance en celui au saint nom de « qui ses enfants n'avaient sans doute pas « été baptisés en vain, et comme le saint pa- « triarche de sa nation, *il espéra contre* « *toute espérance*. Il s'arrêta à Mayence, but « provisoire de son voyage. Là, attaqué « deux fois gravement par la maladie qui « mine une santé si florissante autrefois, il « parcourt une grande partie des anneaux « douloureux dont se compose la longue « chaîne de ses épreuves.

« Au bout de dix mois de séjour dans « cette ville, mon pauvre ami n'était pas plus « avancé qu'au moment de son arrivée. Il se « servait d'un juif, agent de la police de « Mayence, et cet homme bien payé ne fut « pas d'une plus grande utilité qu'un autre juif « qui avait été attaché exprès, pour le même « objet, à la police de sûreté de Paris. Que « peuvent les plus sages mesures des auto- « rités de tous les pays contre la vaste et « permanente conjuration d'un peuple qui, « réseau vaste autant que solide, jeté sur « tout le globe, porte ses forces partout où « surgit un événement qui intéresse le nom « israélite. Mais

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

« Quand le Seigneur veut montrer que le « secours vient directement de lui, il ne « manque jamais de l'envoyer d'une manière « qui trompe tous les calculs des hommes. « On va en voir ici un nouvel exemple.

« Un jeune homme, fils naturel, ou se disant « tel, d'un riche négociant israélite de Paris,

« venant à Londres, alla rendre visite à Sara, « comme faisaient tous les Israélites de Paris « qui arrivaient dans la capitale de la Grande- « Bretagne. C'était une espèce de pèlerinage « de curiosité. Il retourna chez elle le len- « demain, mais, soupçonné d'être un émis- « saire de la police de Paris, on lui refusa « la porte. Il y revint cependant encore à « plusieurs reprises, et fut éconduit autant « de fois. Piqué au vif de cette défiance, il « résolut de s'en venger. Quelque temps « après, dans un voyage qu'il fit à Franc- « fort-sur-le-Mein, il prit sa route par « Mayence, et ne manqua pas d'aller trouver « M. Drach, pour l'instruire qu'il avait vu sa « femme et ses enfants à Londres, et lui « indiqua la maison où ils demeuraient. « Ce fut pour la première fois, après sa « cruelle séparation d'avec ses chers enfants, « depuis presque un an, que mon ami eut « la consolation d'apprendre que les trois « vivaient encore. Ah ! que dans ce moment « il répéta avec attendrissement cette excla- « mation du vieillard de Chanaan : *C'est « assez ! Joseph mon fils vit encore !*

« Le seul moyen de récupérer ses enfants « et d'arriver peut-être à une réconciliation « avec sa femme, ce fut de se rendre promp- « tement à Londres, sans laisser le temps à « ses persécuteurs de le traverser. Il en « écrivit sur-le-champ à un vénérable eccléi- « siastique de Paris, avec lequel il entrete- « nait une correspondance suivie. L'homme « de Dieu lui répondit : « *Vade prospere*, Par- « tez, Dieu bénira votre voyage. » M. Drach « fut bientôt prêt à se mettre en route, et, « le jour de l'Assomption 1824, il s'embar- « qua sur le Rhin. Il arriva à Londres le « 24 suivant, après un voyage des plus heu- « reux. *La veille* de son départ, il lui par- « vint une lettre du prince Hohenlohe, qui « lui annonçait le secours de ses prières. « Il était permis de tirer de cette circons- « tance un bon augure.

« Mais, avant de voir la fin de ses maux, « il lui fallut encore épuiser une nouvelle « série d'anxiétés et de tribulations ; c'est « ce qu'il appelle *le bouquet de cette triste « fête*. Sa femme lui refusa de partager son « logis, en termes plus clairs, *le chassa de « chez elle*, et ne voulut aucunement avoir « de relations avec lui. Tout ce qu'il put « obtenir, ce fut de venir voir les enfants, « *de jour*, et *quand elle était à la maison*. « Sara voulut cependant garder ses hardes, « et pour cause. Ses effets, probablement, « devaient servir de cautionnement en cas « qu'il eût quelque *mauvais projet*. Folle « précaution, car ses malles, eussent-elles « eu des millions de fois leur valeur, que « M. Drach n'aurait pas hésité un moment « à les sacrifier pour le salut de ses enfants. « Mais comment les obtiendra-t-il, ces pe- « tits innocents ? S'adressera-t-il à l'auto- « rité, car la législation anglaise reconnaît, « comme la nôtre, les droits du père sur « ses enfants. A sa première démarche, les « juifs, maîtres de sa famille, usant des plus « grands moyens dont ils disposent, la feront « disparaître *pour toujours*. S'en emparera- « t-il par surprise ? Cela paraissait difficile « avec des gens tels que les juifs. N'im- « porte, le ciel lui inspire ce dernier parti, « projet physiquement inexécutable.

« Après avoir étudié le terrain pendant « un mois, il arrêta son plan ; mais il lui « manquait le point principal, le *véhicule* de « son opération, je veux dire une voiture « bourgeoise ; ce n'est pas un fiacre qu'il « faut dans des expéditions de telle nature, « surtout lorsqu'on a affaire à des gens si « actifs, si adroits, comme sont les juifs. Il « en écrivit à un ecclésiastique distingué « de Paris, homme prudent et d'action. Ce « digne ecclésiastique ne put, qu'après plu- « sieurs semaines, lui procurer une recom- « mandation pour l'abbé Weld, depuis un « des plus illustres cardinaux de la cour « romaine, mais alors simple prêtre. Celui- « ci, à son tour, recommanda M. Drach à « une dame anglaise catholique, très-pieuse, « la comtesse Mazzinghi, qui sanctifiait sa « brillante position sociale et sa grande « fortune par l'exercice continuel des œu- « vres de charité.

« M. Drach avait observé que, le dimanche, « Sara envoyait les enfants jouer pendant « toute la matinée au *Tower-Hill*, place « près de la Tour de Londres, *Champ-de- « Mars* des bons hommes de ce quartier, « c'est-à-dire que tous les enfants y vont « s'ébattre, comme ceux du Marais, à Paris, « vont s'amuser à la place Royale.

« Il prend donc ses dispositions, le jour est « fixé : le dimanche 7 novembre 1824, l'hos- « tie divine est offerte pour les trois jeunes « chrétiens. De nombreux fidèles unissent « leurs prières aux puissantes prières du « saint prince Hohenlohe, et le père, jus- « qu'alors si infortuné, voit avec surprise le « miracle accompli.

« Dès le matin une chaise de poste tout « attelée n'attendait qu'un coup de fouet « pour voler vers Douvres. La comtesse « Mazzinghi vint de bonne heure, dans son « équipage, se poster au *Tower-Hill*. Elle « attend bien longtemps avec une patience « que soutient sa brûlante charité pour le « salut du prochain. La brume de cette ma- « tinée-là aurait découragé toute autre per- « sonne, d'autant plus qu'il n'y avait pas « d'apparence que les enfants fissent leur « promenade accoutumée. La noble dame, « pleine de cette confiance qui ressemble à « une inspiration d'en-haut tint bon à son « poste. Entre onze heures et midi le brouil- « lard se dissipe comme par enchantement, « le ciel se rassérène, le soleil se montre et « invite à sortir les trois innocents, qui ar- « rivent accompagnés de leur bonne. « M. Drach leur propose une *promenade « en voiture*, qui est acceptée avec un joyeux « empressement. On s'achemina plutôt en « bondissant qu'en marchant vers la belle « voiture qui était stationnée là-près. Tout « le monde pêle-mêle y grimpe, y saute, « sans excepter la bonne, qui heureusement « était chrétienne ; une juive eût été plus

« défiante. En un instant la place est prise « d'assaut. On va d'abord déposer la bonne « à un quartier des plus éloignés du *Tower-* « *Hill*. De là M. Drach se réfugie à l'hô- « tel de l'ambassade française, pour se « mettre, avec ses enfants, sous la protection « de son gouvernement et prendre un passe- « port. M. Drach quitta Londres avec les « précieux objets de tant de peines et de « souffrances, en entonnant l'hymne : *In* « *exitu Israel de Ægypto*. Le lendemain « matin il toucha l'heureuse terre de « France.

« C'est ainsi que le Seigneur daigna mettre « un terme à la longue et cruelle tribulation « du néophyte; il ne restait plus aux pha- « risiens, ses persécuteurs, que la honte et « le souvenir de leur crime. Pleins de rage, « ils se jetèrent, pour dernière vengeance, « sur les effets de leur victime restés entre « leurs mains.

« Bon nombre de personnes respectables « peuvent attester que le récit est conforme « à la plus exacte vérité.

« Ce long événement renferme des faits « miraculeux par lesquels le Seigneur vou- « lait réconforter notre nouveau chrétien, « persécuté d'une manière si atroce. Mais « les raconter ici ce serait sortir de mon « sujet. »

« A ce récit fidèle, mes chers frères, appuyé du témoignage d'un très-grand nombre de personnes recommandables, et de plusieurs pièces d'une exacte authenticité, il ne reste plus que peu de détails à ajouter.

« Ma femme, restée à Londres malgré mes invitations réitérées les plus pressantes, les plus tendres, s'obstine jusqu'à ce moment, je ne dis pas *dans le judaïsme*, mais dans son aversion pour le christianisme, reniant mari et enfants. Elle n'a jamais rien voulu savoir de ses enfants. C'est un de ces rares exemples, où l'on a vu une femme étouffer dans son cœur l'amour maternel, et devant lequel les plus tendres sentiments de la nature ne sont que froideur.

« En 1830, pour éviter de nouveaux attentats contre mes enfants, à la faveur des troubles que je craignais, j'allai achever leur éducation en pays étranger. Prévenus par la grâce, ils se sont donnés à Dieu. Mes filles ont pris le voile l'une après l'autre à une année de distance, dans l'illustre ordre de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur à Angers, qui rend de si grands services à la société, et mon fils, qui a fait des études brillantes au collége de la Propagande, à Rome, a embrassé l'état ecclésiastique. . . »

« En 1833, dit une note de cette relation, M. Drach fit le pèlerinage de Lorette; Mesdemoiselles ses filles lui donnèrent leurs plus beaux bijoux pour les offrir de leur part à la Vierge miraculeuse de ce sanctuaire. L'aînée y joignit une lettre que nous reproduisons ici, puisque des amis indiscrets l'ont déjà publiée dans plusieurs journaux de l'Italie :

A LA TRÈS-SAINTE ET IMMACULÉE VIERGE MARIE.

« Ma tendre Mère,

« Il est vrai que je suis indigne de vous écrire, car il s'en faut bien que j'aie répondu autant que je le pouvais aux grâces que vous m'avez faites. C'est ce qui me rend coupable à vos yeux. Mais, ma bonne Mère, si vous m'abandonnez à qui aurais-je recours? Oubliez je vous en supplie, toutes les peines que je vous ai causées, et obtenez-moi ces grâces que je vous demande.

« La première est de me faire mourir de suite, si jamais je dois tomber dans un péché mortel.

« La seconde est de convertir maman. O Marie! il y a bien longtemps que je vous le demande : exaucez-moi.

« La troisime est que si Dieu, dans sa bonté infinie, m'appelle à être religieuse, je corresponde de tout mon pouvoir à la grandeur de ma vocation.

« La quatrième est que je garde mon scapulaire jusqu'au dernier jour de ma vie, et que je meure une veille de l'Assomption.

« Enfin, sainte Vierge, ma bonne Mère, faite que cette lettre ne vous soit pas enlevée, et que, dès qu'elle sera à vos pieds, je ressente en mon âme les effets que depuis si longtemps vous attendez de moi, et que, de mon côté, j'appelle de tous mes vœux, afin que, croissant en sagesse, je sois véritablement *enfant de Marie*, et que je puisse me dire avec plus de confiance,

« Votre fille.

« Marie-Clarisse DRACH. »

Parmi les circonstances de sa converison, il en est une que M. Drach a sans doute passée sous silence, dans la crainte de paraître entrer dans trop de détails. Nous croyons devoir suppléer à cette omission, parce qu'il s'agit d'une réponse juste et spirituelle qu'il fit à un ministre protestant. Celui-ci lui demandait pourquoi, se convertissant à la religion chrétienne, il n'avait pas embrassé le protestantisme. « C'est, répondit-il, qu'en entrant dans le nouveau peuple de Dieu, j'ai voulu retrouver la succession d'Aaron. »

Dès qu'il fut catholique, M. Drach se consacra avec un zèle infatigable et vraiment extraordinaire à la conversion des juifs; il en ramena au sein de l'Eglise un très-grand nombre qui abjurèrent et qui ne sont point compris dans ce recueil, parce qu'on n'a pas jugé convenable de livrer encore leurs noms à la publicité. Aussi peut-on dire que Dieu a exaucé cette prière que M. Drach faisait dans la préface de sa nouvelle édition si remarquable de la Bible de Vence : « Je prie le Seigneur, disait-il, qu'il daigne permettre surtout que cette partie de mon travail contribue à déchirer le voile mystérieux qui retient dans les ombres de la mort mes frères selon la chair, afin qu'ils portent leurs regards vers celui qu'ils ont percé; je ne les oublie pas plus que ma droite, et leur conversion, l'attente

des fidèles, doit être constamment le but de mes écrits. »

C'est ce qui eut lieu en effet. M. Drach publia successivement ses trois *Lettres d'un rabbin converti aux Israélistes ses frères.* C'est un véritable traité des preuves du christianisme contre l'obstination et l'aveuglement judaïque. Dans la première, publiée en 1825, l'auteur fait l'historique de sa conversion. Par une modération bien louable, il ne dit rien des mauvais traitements que les juifs lui avaient fait essuyer, n'opposant, suivant l'esprit de l'Evangile, que des bénédictions aux malédictions dont ils le chargeaient. Dans cette lettre, à la fois historique et polémique, il commence par montrer que toutes les vérités chrétiennes se trouvent dans l'Ancien Testament, et le prouve par un grand nombre de passages.

« C'est seulement, dit-il, une sorte de *préparation* évangélique, destinée à diminuer les préventions des juifs, et à leur faire concevoir que la *religion catholique n'est que la religion de leurs pères, qui a reçu son dernier développement à la venue du Messie* » Comme les rabbins s'efforcent de persuader aux Juifs que le dogme de la sainte Trinité constitue un polythéisme, M. Drach leur démontre en particulier, que le Dieu uniternaire qu'adore l'Eglise est celui qu'annoncent divers passages de l'Ancien Testament ; et l'interprétation en devient d'autant plus claire qu'il y joint plusieurs citations relatives à ces passages, extraits des anciens rabbins, et qui prouvent que les Juifs avaient une notion du mystère fondamental du christianisme. Nous nous bornerons à rapporter ici la citation suivante, tirée de Rabbi Behhaï :

« Rabbi-Haï le Gaon rapporte que les trois lumières d'en haut n'ont point de commencement, car elles sont l'essence, la nature et le principe de tous les principes. Selon la tradition de ce *Gaon*, elles s'appellent *lumière primitive* (or Kadmon), *lumière clarifiante* (or metzahhtzahh), *lumière claire* (or tzahh), et ces trois noms ne sont que *la même chose, la même essence, unis de l'union la plus forte dans le principe de tous les principes.* »

On trouve encore dans la lettre de M. Drach une foule d'autres observations curieuses. Par exemple, il remarque que dans l'hébreu la racine *bacar*, chair, réunit ces deux acceptions, s'*incarner*, et *annoncer une bonne nouvelle.*

Il nous apprend aussi que c'est encore aujourd'hui le pharisaïsme qui empêche les Juifs de se convertir. Ils ne lisent la Bible qu'à travers les interprétations du Talmud, qui est un recueil de traditions pharisaïques ; c'est le bandeau qui leur dérobe la vue de la lumière. Il constate encore un autre fait important : c'est que les Juifs n'ont plus de sacerdoce. On croit communément que les rabbins sont les prêtres des Juifs. M. Drach prouve au contraire que les rabbins sont dépouillés des fonctions les plus essentielles du sacerdoce ; et il cite, en termina t ses observations à ce sujet, cet aveu fort remarquable de M. Singer, notable du consistoire de Paris, dans sa brochure intitulée : *Des consistoires israélites de France.* « Les rabbins ne sont point, comme les curés et les pasteurs des communions chrétiennes, les ministres nécessaires de notre culte. L'office des prières au sein de nos temples ne s'effectue point par leur organe. Ils ne sont point les confidents de nos consciences. Leur pouvoir ne peut rien pour le salut de nos âmes, etc. »

Dans sa seconde *Lettre*, publiée en 1827, M. Drach explique les prophéties qui ont trait à la venue du Messie, et il cite un très-grand nombre de passages des livres rabbiniques. C'est la démonstration du christianisme par les prophéties. La troisième renferme la description détaillée du Messie que les Juifs attendent encore, avec les circonstances de sa venue. « Depuis la publication de ma seconde lettre, dit M. Drach, un grand nombre de mes frères sont rentrés dans le sein de l'Eglise ; quelques-uns sont entrés dans le sacerdoce, et d'autres ont même embrassé l'état religieux. » Vers ce temps M. Drach était bibliothécaire de la Propagande à Rome ; il n'a cessé depuis de poursuivre avec autant de zèle que de succès son œuvre de conversion de ses anciens coréligionnaires, et il publia dans ce but son ouvrage si remarquable intitulé : *Harmonie de l'Eglise et de la Synagogue.*

DRAGO (Isaac), juif anglais, né à Londres, mais habitant Nice depuis quarante ans, embrassa la religion catholique, ainsi que sa belle-fille et sa petite-fille, qui formaient toute sa famille, son fils unique étant mort l'année précédente. La cérémonie, qui dura près de trois heures, eut lieu à la cathédrale ; l'évêque, M. Colonna d'Istria, administra le baptême, la confirmation et la communion aux néophytes le 24 février 1833. Le parrain fut le comte Morra, gouverneur de Nice, et la marraine, la comtesse de Sainte-Agathe. L'évêque avait chargé le chanoine Menghi-darville d'instruire la famille Drago des vérités de la religion chrétienne. Le pieux et zélé ecclésiastique s'acquita parfaitement de ce soin.

Drago était un des plus notables parmi les juifs, un négociant d'un caractère honorable et d'une bonne réputation. L'affluence fut considérable à cette cérémonie. Parmi un grand nombre d'étrangers de distinction, on remarquait la princesse de Bavière, veuve d'Eugène de Beauharnais.

DROZ (Joseph), membre de l'Académie française, et de l'Académie des sciences morales et politiques, commença sa carrière par l'incrédulité voltairienne du XVIII^e^ siècle, et ne la termina qu'après être redevenu depuis longtemps déjà catholique par une conversion aussi éclatante et raisonnée que loyale et sincère. Le comte de Montalembert, qui le remplaça à l'Académie, en parle en ces termes dans son discours de réception : « Quelques traits sobrement tracés nous permettent de le suivre dans ses luttes intérieures. Il nous

peindra la répulsion qu'il éprouve « lorsque, jeune encore, cherchant la vérité qui semblait le fuir, » dans ses courses solitaires au sein de ses montagnes, il rencontre une croix, instrument de supplice, qui lui semble attrister la riante nature, et plus tard, revenu dans ces mêmes montagnes, il bénira la main qui élève le signe de la rédemption partout où peut passer un affligé. Il nous laisse entrevoir l'impression profonde produite sur lui par les récits des prêtres de sa province natale, si intrépides dans la persécution, si constants dans l'exil, cachés dans les forêts et les étables pour conserver aux populations désolées les secours de la religion, et payant souvent de leur vie cet obscur dévouement.

« Une autre fois, entrant dans une de ces églises qu'il avait longtemps regardées comme des ateliers de superstitions, il y aperçoit des personnes qu'il savait divisées par leurs opinions politiques, agenouillées devant le même autel, calmes, silencieuses et lisant attentivement ; il lui vient dans la mémoire que les livres où elles lisaient les obligeaient à prier les unes pour les autres, et il sort en méditant sur cette union des cœurs que l'unité de la foi ne donne pas toujours, mais qui n'existe nulle part sans elle.

« Il n'insiste pas, il ne détaille rien. Il laisse seulement deviner que c'est avant tout le cœur qui l'a éclairé, ramené. Il a aimé, il a souffert, il a pleuré. La félicité éternelle que le christianisme promet aux âmes pures, sert à la fois de consolation à sa douleur et de démonstration à son esprit. Et quand il apprend que cette même religion promet de prolonger dans le ciel les affections de la terre, et d'y resserrer pour jamais les chastes liens formés ici-bas, alors l'œuvre est consommée, la victoire est complète, il rend les armes et se prosterne avec amour devant l'Eternel vainqueur.

« Devenu chrétien, il éprouve la noble envie de confesser sa foi. Il ne rougit pas de s'être instruit en vieillissant ; au contraire, il trouve la chose toute simple ; il espère, il désire qu'on fasse comme lui. Il dit qu'il ne croira jamais qu'un homme soit assez stupide pour ne rien apprendre en quarante ans. Du reste, il ne veut pas plus se vanter que se taire. Selon lui, lorsqu'on revient à la religion, il ne faut ni se cacher, ni se donner en spectacle. Mais aimer le Christ et rougir de lui, c'est un acte de honteuse faiblesse ou d'insigne mauvaise foi. Il ne sort de son silence et de son indulgence habituelle que pour combattre le paradoxe odieux qui daigne faire l'aumône de la religion aux gens illettrés et vulgaires. Il n'est point d'erreur qu'il ait dénoncée avec plus d'énergie et d'indignation que la prétendue solution de ceux qui disent : « Donnez de la philosophie aux esprits cultivés, et jetez la religion au peuple. » Il la trouvait à la fois cynique et impossible.

Mais M. Droz nous a laissé lui-même l'histoire des luttes de son âme, des motifs et des phases successives de sa conversion, dans deux écrits aussi remarquables par leur profondeur que par leur simplicité ; le premier intitulé : *Pensées sur le christianisme*, et le second : *Aveux d'un philosophe chrétien*. Ce dernier, surtout, n'étant que l'histoire de la vie morale et religieuse de M. Droz, nous le transcrivons presque en entier :

« Lecteur, j'ai longtemps méconnu la vérité, la puissance et les charmes de la religion du Sauveur. Fasse le ciel que mes tristes aveux soient utiles à quelques personnes ! Cet espoir me détermine à surmonter la répugnance qu'un honnête homme éprouve à parler de soi, alors même qu'il parle pour s'accuser.

« La bonté du Tout-Puissant prend différentes voies pour ramener les esprits égarés. Il est des hommes qui, près d'achever une vie passée dans l'incrédulité, reviennent enfin de leurs erreurs, et témoignent un repentir sincère. A ce spectacle de miséricorde divine, les âmes pieuses se rappellent les paraboles qui nous représentent Dieu comme le plus tendre des pères et le plus généreux des maîtres ; une sainte émotion pénètre ces âmes charitables, et leurs actions de grâces s'élèvent vers le ciel. Mais, en général, les incrédules sont peu frappés des conversions subites auxquelles la mort vient en aide. Affaiblissement des organes, disent-ils, reveil des préjugés et des terreurs de l'enfance. Si l'on peut leur démontrer que le mourant a conservé sa présence d'esprit jusqu'au dernier instant, leur réponse est qu'il s'est conduit avec prudence, qu'il a craint d'exposer sa famille à des clameurs dévotes. Quelques-uns disent : Entouré de fanatiques, il s'est délivré d'eux par un mensonge nécessaire, il a voulu mourir tranquille.

« Pour nous rendre à la religion, l'adversité est un moyen qu'emploie souvent la Providence. Si les ambitions deçues abattent les âmes vulgaires, abrégent la vie des gens pusillanimes, elles inspirent des pensées vraies, des sentiments courageux, aux hommes qui méritent d'être désabusés, et, dans leur situation nouvelle, ils jouissent en paix d'un bonheur qu'ils avaient cherché vainement dans l'éclat et le bruit des prospérités mensongères. Les revers qui déconcertent l'orgueil, la cupidité, l'égoïsme, ne sont pas les plus redoutables ; il en est qui déchirent le cœur, et sous lesquels toute force humaine succombe. Perdre les êtres qu'on aime plus que son existence, ne trouver que l'isolement où l'on avait une famille, cette situation est horrible. Où se réfugieraient les infortunés sans appui, si Dieu lui-même ne s'approchait pour devenir leur soutien et leur asile ? Je croirais calomnier les incrédules si je les accusais d'être insensibles à la vue des bienfaits de la religion consolatrice. Cependant ils essaient bientôt d'affaiblir, d'étouffer, par leurs sophismes, le sentiment qui les avait d'abord émus, et, reprenant courage, ils rejettent les conséquences favorables au christianisme, tirées des con

versions produites par des pertes amères. Ne sait-on pas, disent-ils, que le malheur trouble l'esprit et dispose à la crédulité? Peut-on soutenir que le moment où un homme a le mieux raisonné est celui où la douleur altérait ses facultés, et le rendait incapable d'approfondir tout sujet difficile? les plus indulgents excusent la reconnaissance des malheureux envers le Dieu qui console: quand la réalité est affreuse, disent-ils, les faibles ont besoin d'illusions.

« Les moyens dont la Providence a daigné se servir pour dissiper mes erreurs, échappent aux interprétations, aux objections sur lesquelles nous venons de jeter un coup d'œil. J'étais encore dans la force de l'âge, ma situation était riante. Une suite d'observations me fit reconnaître que la raison est souvent un guide incertain de sa route ; j'appris où se trouve ce que la philosophie sera toujours impuissante à donner, et je vis s'évanouir enfin les préjugés qui semblaient être innés en moi.

« Dans mon enfance, une disposition singulière me faisait craindre d'approcher des églises. Rarement y entrais-je sans que ma vue fût troublée par l'étendue de l'édifice et la hauteur des voûtes. Quelquefois je poussais des cris, il fallait m'emporter promptement. Ainsi, la première impression que j'ai reçue dans le lieu saint fut accompagnée d'un sentiment d'effroi et de répulsion. Au collége, les pratiques religieuses me fatiguèrent, quelques-unes m'étaient très-pénibles, et ce fut encore pour moi une cause de fâcheuses impressions.

« L'enseignement routinier des classes m'ennuya d'autant plus que j'étais disposé à goûter les plaisirs de l'étude : j'avais de l'ambition littéraire. Dans mon année de rhétorique, je parvins à conduire, jusqu'à la fin du cinquième acte, une tragédie fort mauvaise assurément, mais qui excitait mon admiration et celle d'un fidèle ami, mon seul confident. Arrivé au cours de philosophie, je fus plus qu'ennuyé ; je fus révolté d'entendre des discussions en latin barbare, toujours asservies à la forme du syllogisme, et dont le mode eût suffi pour embrouiller les plus simples questions. Je dis à mon père le profond dégoût que j'éprouvais : il me combla de joie en ne s'opposant point à mon désir de travailler, en liberté, sous ses yeux, et le soir même il me donna quelques ouvrages de philosophie, entre autres le *Discours de la méthode*.

« Affranchi du collége, je devais l'être également de l'excès des pratiques religieuses, et n'oubliai point que je m'étais promis d'en restreindre le nombre ; mais qu'il me fallut peu de temps pour les abandonner toutes ! Au milieu des railleries dirigées contre le christianisme, je me trouvais sans moyen de défense. Presque toujours inattentif aux instructions religieuses, j'étais loin d'avoir donné à ma croyance les bases solides qu'aurait exigées le temps où nous vivions. La philosophie du XVIII^e^ siècle régnait. Les déistes, pour exercer de l'influence, n'avaient besoin ni d'un savoir profond, ni d'une dialectique pressante ; l'irréligion était à la mode, l'indifférence et l'incrédulité semblaient être répandues dans l'air qu'on respirait. Tandis que je m'occupais de littérature, et que je descendais prudemment de la poésie à la prose, j'entendais si souvent des voix si nombreuses répéter, avec une ferme assurance : « La cause du « christianisme est jugée et pour jamais per- « due, » que je ne doutai point qu'il fallait partir de cette opinion comme d'un fait certain, lorsqu'on s'entretenait de religion avec des hommes éclairés par les lumières de leur siècle. Ainsi se décidait alors la jeunesse. Dieu pouvait me punir de mon infidélité plus sévèrement qu'il ne l'a fait; il pouvait me laisser tomber dans l'abjection des sophistes bassement orgueilleux de soutenir que Dieu n'existe point, que l'homme agit sous l'empire de la fatalité, et que la morale est une fable imaginée par les habiles pour duper les sots et les faibles. Non, cet excès d'ignominie ne m'était pas réservé; Dieu, dont la bonté surpasse nos fautes; Dieu, à qui je dois tant d'actions de grâces, Dieu ne m'a jamais entièrement abandonné.

« Fier de sentir en moi une ardeur toute nouvelle pour les hautes idées de Dieu, d'une immortalité heureuse ou malheureuse, et de la sainteté des lois morales, je crus avoir pris possession de la vérité pure. Cependant, une profonde inquiétude me troublait.

« Quelle douleur ressentirait mon père en apprenant que sa croyance n'était plus celle de son fils? et comment espérer que mes pensées lui seraient longtemps dérobées? Lorsqu'il connut mes torts, il m'adressa des paroles aussi touchantes que sages; il redoubla d'affection pour moi, comme on éprouve un intérêt plus vif pour un être chéri quand on craint de le voir atteint d'une maladie grave. J'ignore où se fût arrêtée la douce influence que le ciel envoyait à mon aide si elle eût été mieux secondée. J'avais, bien jeune, perdu ma mère. Des personnes dont les intentions étaient droites, mais que dominait un zèle rigide, m'adressèrent des reproches peu ménagés. Mon caractère était alors impétueux ; je luttais volontiers contre les obstacles; et si je ne pouvais avoir le plaisir de les vaincre, je me donnais du moins celui de les braver. Je m'attachai à mon opinion lorsque je vis qu'il fallait, pour la défendre, m'exposer à quelques dangers, et mes erreurs s'enracinèrent dans mon âme.

« Des vices ne m'avaient pas conduit sur la pente glissante où je marchais. Autant je repoussais les dogmes et les pratiques, autant j'aspirais à suivre les principes de la morale. J'avais eu dans ma famille trop de bons exemples pour que ce désir ne me fût pas naturel; il m'offrait un moyen de disposer mon père à ne point désespérer de mon avenir. Puis je voulais exercer une vengeance contre ceux qui me jugeaient avec sévérité, en leur prouvant qu'un déiste peut

égaler ou surpasser un chrétien dans la pratique des devoirs envers les hommes : j'aurais voulu devenir parfait pour l'honneur de ma croyance.

« Je ne perdis point de temps à chercher des arguments contre le christianisme. A quoi bon? D'autres avaient pris cette peine, et la question était résolue pour moi. Dans mes projets, ce qui devait m'occuper surtout, c'était de réussir à m'améliorer. Malgré mon amour pour les lettres et la philosophie, loin de porter un fanatique hommage au patriarche de l'irréligion, je fus révolté de son cynisme. Je m'affligeai de voir un illustre poète avilir son génie en parodiant l'histoire de l'angélique héroïne de la France. Je ne pus achever la lecture de *Candide* : ce sourire plein de malice et ces bouffonneries en face des misères humaines contristent l'âme, abattent le courage. La prétendue *Philosophie de l'histoire* excite des sentiments plus pénibles encore. Dans ce libelle contre l'humanité, l'homme est un assemblage de vices qui le rendent à la fois haïssable et méprisable : que faire d'un être pareil? J'aime la liberté; je la demande pour tous les peuples en état de la comprendre, et quand j'ai vu des enthousiastes de Voltaire se donner pour les champions de la liberté publique, l'incohérence de leurs idées m'a confondu. Si l'homme est un composé du tigre et du singe, que parlez-vous de le rendre libre? Apportez une muselière et des chaînes ; garantissez la terre des crimes de ce monstre.

« La philosophie que je cultivai est la philosophie pratique. Je fus enchanté des *Essais de Montaigne*. Je conçus l'espoir de puiser une expérience anticipée dans ce livre, qui révèle tant de secrets du cœur humain, et qui présente souvent des observations utiles pour la conduite de la vie. Ce livre me devint un ami que je comprenais et qui semblait me comprendre. A nos entretiens, je joignis la lecture d'Horace. D'autres ouvrages me firent éprouver des émotions plus vives; ils donnaient plus d'élévation à mon âme; ils se rapprochaient mieux de l'idée que je me formais de Dieu et de la vertu. Que de fois j'ai relu le *Songe de Scipion!* Parmi mes livres favoris, je citerai encore les *Tusculanes*, les *Offices* de Cicéron, et le Plutarque d'Amyot.

« A l'âge où d'ordinaire on pense peu, je pris l'habitude d'observer et de réfléchir. Bientôt je m'aperçus que la plupart des hommes sont dupes ici-bas; qu'on leur fait perdre à poursuivre de chimériques avantages le temps qu'ils devaient employer à jouir des biens réels, faciles, mis par la Providence à leur portée, et j'ai tenu la promesse que je me fis alors de ne pas me laisser duper par les ambitieuses et cupides folies du vulgaire, classe où se trouvent tant de gens qui croient n'en être pas.

« Un grand changement dans mon existence fortifia ce que mes résolutions avaient de sage, et me les rendit peu difficiles à suivre au sein de la retraite; je devins éperduement épris d'une jeune personne dont les qualités aimables se peignaient sur sa figure charmante. Notre bonheur a duré quarante-sept ans, et mon amour pour elle ne dégénéra jamais en amitié; je le lui conserve encore au milieu de trois générations d'enfants qui soutiennent ma vieillesse, mais dont les soins empressés et la tendre affection ne peuvent m'empêcher de sentir qu'il nous manque la présence de leur mère.

« Peu d'années après mon mariage, guidé par mon goût pour les lettres, je transportai ma retraite à Paris. J'y connaissais quelques hommes dont le noble caractère rehaussait les talents. Notre liaison devint une amitié solide; je les vis se plaire dans ma modeste demeure, et le monde idéal que je rêvais se trouva réalisé pour moi. Un sujet d'ouvrage s'était naturellement offert à ma pensée : je publiai mon *Essai sur l'art d'être heureux*. Je voulus ensuite connaître les diverses théories morales enfantées par la raison humaine dans tous les pays et dans tous les siècles; je m'occupai de recueillir les matériaux qui m'ont servi à composer un livre intitulé : *De la philosophie morale, ou des différents systèmes sur la science de la vie*. Ce travail a fini par exercer sur moi une influence que j'étais loin de prévoir.

« Presque toujours, j'avais considéré la morale dans ses rapports avec les hommes de loisir et d'un esprit cultivé. Quelques études arrêtèrent fortement mon attention sur l'époque où le christianisme fit naître la plus vaste et la plus profonde révolution qui se fût opérée sur la terre.

« Deux vérités m'étaient bien démontrées; l'une, c'est que la morale serait un vain jeu de l'esprit si l'on ne pouvait en imprégner les âmes; l'autre, c'est que, pour améliorer le sort des hommes, il faut produire une amélioration en eux-mêmes.

« Des doutes sur la puissance de nos théories philosophiques pour accomplir de grandes réformes venaient parfois me troubler. Ces doutes, je les repoussai d'abord. Lorsque je portais mes regards sur les moralistes qui, partout et dans tous les âges, ont consacré leurs efforts à répandre la sagesse et le bonheur, ce noble concours d'amis de l'humanité électrisait mon âme et la remplissait d'espérance. Ayons du courage, persévérons, disais-je, et marchons vers le but sans nous arrêter à demander quel succès nous est réservé. L'enthousiasme abonde en résolutions généreuses; mais pour éclairer le courage, pour diriger la persévérance, il faut connaître les obstacles qui se présenteront, et découvrir les moyens de les surmonter. Quels moyens ont les philosophes pour combattre l'ignorance, les passions et les vices? leurs écrits sur la morale et sur la religion naturelle. Il est évident que leurs livres, ceux mêmes qui renferment le plus de pensées instructives, de réflexions judicieuses, de pages éloquentes, ne peuvent exercer d'influence sur la généralité des hommes, qui ne les lit point et ne saurait les comprendre.

« L'époque de gloire pour la philosophie

morale, l'époque où le monde en a reçu d'éclatants services, est celle où une législation monstrueuse divisait les hommes en citoyens et en esclaves, au sein même des républiques les plus célèbres. La philosophie n'avait point à instruire la multitude esclave, contenue par la crainte, et s'adressait uniquement à l'intelligence des hommes libres. Alors, sur le sol de la Grèce, fécond en orateurs, en artistes, en poëtes, en philosophes, ceux-ci ouvrirent de nombreuses écoles, admirables par leur variété même. Ces philosophes n'enseignaient pas seulement à discourir sur leurs principes, ils fortifiaient les caractères, ils aspiraient à régler les mouvements de l'âme, et voulaient qu'on reconnût à la vie de leurs disciples la sagesse de leurs doctrines. Combien était alors imposante et précieuse la science qui révélait l'unité de Dieu aux esprits d'élite, et qui faisait luire un rayon de lumière à travers les ténèbres du polythéisme ! Mais les leçons de la philosophie ne peuvent être entendues que dans un cercle très-limité. Les temps, grâce au ciel, sont changés ; des lois barbares sont abolies. A de déplorables exceptions près, les hommes sont libres, et chaque jour vient user les derniers débris de leurs chaînes. L'émancipation de la classe nombreuse exige que l'enseignement moral s'adresse à tous les degrés d'intelligence, qu'il pénètre dans toutes les âmes, et jamais les sages du paganisme n'ont connu les moyens d'améliorer de grandes masses d'hommes. Je vis avec effroi le levier qu'employaient les anciens philosophes, et que j'avais cru si fort, se courber, fléchir sous le poids qu'il nous est nécessaire de soulever. Que serait de nos jours l'enseignement moral, s'il ne pouvait être compris que d'un petit nombre d'hommes, et s'il laissait dans l'ignorance et l'abjection la société presque entière ? Il fallait des secours nouveaux pour des besoins jusqu'alors inconnus.

« Aussitôt que l'affranchissement de la race humaine eut été proclamé par la religion fraternelle du Christ, ses apôtres, ses disciples répandirent à flots sur le monde les paroles et les instructions de leur maître. Une ère nouvelle, l'ère du christianisme commença. L'enseignement de la religion a fini par anéantir celui de la philosophie morale, qui, sans cesse, perdait de son attrait et de son importance ; il lui reste des cours où l'on expose des théories : elle n'a plus d'école où l'on s'occupe de former les caractères et les mœurs.

« O puissance des préjugés ! Ces faits dont l'évidence me frappa, et que je n'hésitai point à reconnaître, auraient dû faire tomber le voile de mes yeux ; je le dis avec humiliation, ils me consternèrent. Je m'étais de si bonne heure séparé du christianisme, que mon opinion antireligieuse avait la force tenace de ces erreurs qui, reçues dès l'enfance, gardent leur fatal ascendant. Je n'admettais point, et certes je n'admettrai jamais que le mensonge puisse servir la vérité ; elle veut des moyens de succès purs comme elle-même. A quel homme sensé persuaderait-on que l'Eternel, pour défendre sa cause, a besoin que nous lui prêtions l'appui de l'imposture ? Je tirais de ces idées justes des conséquences fausses. Toute religion que ses partisans disaient être révélée, je la jugeais absurde ; la religion naturelle, évidemment émanée de Dieu, était pour moi la seule vraie ; je voulais lui rester fidèle, et ne point la corrompre en y mêlant des fables. Longtemps j'avais marché dans cette voie avec assurance ; après l'observation des faits que je viens de retracer, je ne vis plus de route à suivre, il me sembla que j'errais dans un dédale sans issue. Je désirais ardemment le bonheur des hommes : quel résultat obtenais-je de toutes mes recherches ? Quels secours étaient offerts à ceux qui voulaient répandre la morale ? une philosophie impuissante ! une religion fausse ! Je crus voir la Providence abandonner la terre.

« Je n'ignorais pas que de prétendus sages trouvaient facile à résoudre la question qui me paraissait insoluble ; ils la tranchaient en disant : « Donnez la philosophie aux es-« prits cultivés, et jetez la religion au peu-« ple. » On ferait disparaître le cynisme de leur langage, que leur opinion me révolterait encore. Cette opinion repose sur l'idée qu'il faut tromper les hommes pour les conduire ; exécrable maxime qui retentit comme un blasphème à mon oreille. Voulût-on la supposer vraie, il serait de nos jours impossible d'effectuer un partage qui condamnerait le grand nombre à l'erreur. Chaque fraction de la société parle assez haut pour être entendue de toutes les autres ; les idées circulent rapidement et pénètrent partout. Si l'on veut répandre la religion, une condition indispensable, c'est que les puissants, les riches, les hommes instruits la révèrent ; encore l'efficacité de leur exemple peut-elle être douteuse. Ce qui est certain, c'est que, s'il leur plaît d'afficher l'irréligion, leurs inférieurs se mettent avec eux sur le pied de l'égalité, en fait de mépris pour les *préjugés*.

« Des sophistes prétendent qu'il existe une différence absolue entre tromper les hommes pour les conduire au bien, et les tromper par intérêt personnel. Adopter une pareille morale, c'est s'engager dans une voie périlleuse. On s'y familiarise avec la duplicité, et je crains que celui qui commence par mentir en vue d'être utile aux hommes ne finisse par les duper à son profit.

« Ma situation devenait fort pénible. Ce n'était pas le scepticisme qui me tourmentait, je ne doutais point ; au contraire, je niais d'une manière formelle, absolue, l'efficacité de tous les moyens offerts pour améliorer les hommes. Ces deux idées, *la philosophie est impuissante, la religion est fausse*, m'étaient sans cesse présentes, et portaient le découragement jusqu'au fond de mon âme ; j'essayai de ne plus penser, et, dans quelques moments, je me flattais d'y réussir. L'habitude l'emporta, et, voulant me distraire, je cherchai un sujet d'observations. Je venais

de reconnaître la supériorité de puissance que le christianisme a sur la philosophie pour diriger les hommes. Je fus curieux d'examiner quelles sont les causes de cette supériorité. Je me promis de porter dans cet examen une entière bonne foi, une complète impartialité. Mes habitudes me dispensaient d'efforts pour être fidèle à ma promesse, et, d'ailleurs, de quoi s'agissait-il ? je voulais simplement vérifier les causes d'un fait dont la réalité ne m'inspirait aucun doute. Une religion peut offrir des préceptes sages, des moyens de propagation remarquables : on les admire, mais si cette religion est fausse, on ne la rejette pas moins.

« Pour mettre en parallèle les secours que la philosophie et ceux que la religion présentent à la morale, je n'avais aucun plan. Ce n'est pas un traité que j'écris ; je dirai, d'après mes souvenirs, les principales observations qui me frappèrent.

« La première cause de l'empire que le christianisme exerce sur les âmes est évidente. La philosophie ne donne que des conseils, un homme peut toujours opposer sa raison à celle d'un autre homme : la religion a des commandements et les promulgue au nom de l'Éternel. Leur origine peut être fabuleuse, et leur autorité très-grande ; une croyance erronée produit les mêmes effets que si elle était vraie sur les esprits convaincus qu'elle renferme la vérité. J'admis ce fait, sous la réserve qu'une illusion ne peut être une base inébranlable.

« La persuasion que le christianisme émane de la Divinité est une cause décisive de sa puissance ; mais il y en a d'autres, dont la plus importante est l'incomparable sagesse de sa morale. Les hommages qu'elle reçoit, même des adversaires de la religion, sont tellement frappants qu'un prélat a pu dire : « C'est du sein de l'incrédulité que s'élèvent « les témoignages les plus forts en faveur de « la morale chrétienne (1). »

« Je lus l'Évangile avec une attention que je ne lui avais pas encore donnée. J'éprouvai des sentiments très-divers. La morale divine touchait mon cœur, enchantait ma raison ; mais les idées mystérieuses qui s'y mêlent, produisaient sur moi des effets opposés à ceux dont elles pénètrent les croyants. Plus d'une fois je posai le livre, décidé à ne pas le reprendre ; je le reprenais, attiré par le charme de cette morale si pure, si élevée dans ses préceptes, si simple dans son expression. Jésus ne ressemble point à un orateur ; beaucoup de philosophes, quand le christianisme se répandit, ne trouvaient pas assez orné le langage de l'Évangile. Cet inimitable langage, ces paraboles qui s'offrent en abondance à Jésus, nous transmettent les leçons de la plus douce et de la plus imposante sagesse. Les juifs disaient dans leur étonnement : *Jamais homme n'a parlé comme celui-là !*

« Le Christ réunit des qualités qui s'excluent dans les hommes. On le voit *humble de cœur*, et, sans qu'on puisse imaginer que son humilité s'altère, il dit : *Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas.*

« J'étais ravi d'entendre sa morale, et de l'entendre prononcée par lui, dont les exemples sont en si parfaite harmonie avec ses préceptes. Toujours Jésus fait le bien, il guérit, il console, il éclaire. Quel dévouement absolu pour les hommes ! quelle certitude des souffrances et du triomphe qui l'attendent ! quelle vie est plus pure ? quelle mort est plus sublime ?

« Je prenais des idées justes de la morale évangélique sans faire d'autres progrès. Un soir, j'étais ému des touchants récits de la mort du Christ, laissés aux fidèles par les évangélistes; un homme très-ferme dans son incrédulité entra chez moi, il s'aperçut de mon émotion, et m'en demanda la cause. Je fus sincère ; il voulut plaisanter : « Je pense « comme vous, lui dis-je, que Dieu n'est « point apparu à nos pères ; mais, s'il leur « eût parlé, j'ai la conviction qu'ils en au- « raient reçu les mêmes principes que le « Christ leur a donnés. *Aimez Dieu et les « hommes*, tel est son précepte ; espérez- « vous en découvrir un plus fondamental ? « Ces mots renferment toute la loi ; ils sont « pour l'ordre moral ce que le *fiat lux* est « pour l'ordre physique. » Mon interlocuteur sourit, et me félicita sur ma conversion. « Oh! lui répondis-je, avec quelle ferveur je « serais chrétien, si l'on pouvait l'être sans « admettre les dogmes, et en réduisant les « pratiques à la prière ! »

« Souvent je m'étonnais de voir d'illustres philosophes moins éclairés que d'humbles chrétiens sur les plus graves sujets. N'est-il pas honteux que des savants consument encore de longues veilles à chercher ce qui est dès longtemps découvert ? Ainsi les philosophes discutent la question de savoir quelle est la destination de l'homme sur la terre; ils se jettent dans des subtilités, ils s'épuisent en déclamations plus ou moins éloquentes, tandis qu'une bonne femme chrétienne leur dirait : « Dieu nous a créés, pour l'aimer, l'ado- « rer, et nous faire un jour participer à sa « félicité. Nous sommes ici dans un lieu d'é- « preuves où des devoirs nous sont imposés, « et nous pouvons les accomplir ou les en- « freindre. Après cette courte vie, selon que « nous aurons obéi ou résisté aux volontés « de notre Père, il nous récompensera parce « qu'il est bon, ou il nous punira parce qu'il « est juste. » En traitant le même sujet, si les philosophes ne se bornent pas à développer ces paroles, ils nous *désenseignent* la vérité.

« Les déistes sont d'accord que l'athéisme est une monstrueuse erreur, mais sur combien de points l'ignorance les divise ! Selon les uns, Dieu est le créateur de la matière ; selon les autres, il en est seulement l'architecte ; plusieurs l'excusent des maux répandus ici-bas, parce que, ayant travaillé sur une matière rebelle, il n'a pu faire mieux. Certains déistes ne croient pas à l'immorta-

(1) Le cardinal de la Luzerne, *De l'Excellence de la religion.*

lité. Rousseau pense que l'âme survit au corps, assez longtemps du moins pour rétablir l'ordre troublé par l'injustice qui poursuit la vertu sur la terre ; mais il ne sait si l'âme est immortelle par sa nature. Kant, peu de jours avant sa mort, interrogé par un ami sur ce qu'il pensait de la vie à venir, répondit en sceptique (1).

« Toutefois, on peut dire que les déistes prennent, de plus en plus, des idées justes sur les attributs de Dieu ; puissance, sagesse, justice, bonté, clémence. Mais cet ensemble de vérités n'est point l'œuvre de la philosophie ; elle le doit au contact du christianisme qui répand sur la terre tant d'idées conformes à la grandeur de Dieu, au bonheur de l'homme, et dont la lumière pénètre, par quelques reflets, jusque dans les écrits de ses plus inconséquents détracteurs.

« Les raisonnements employés pour démontrer que la religion naturelle nous suffit me parurent faibles, lorsque je les examinai sérieusement. Cette loi, et la conscience destinée à nous en imposer le respect par ses avertissements, ses ordres et ses reproches, sont d'immenses bienfaits du Créateur. Une preuve de l'existence de Dieu, une preuve qui me dispenserait d'en demander aucune autre, c'est que ce monde va, malgré tous les efforts que font les hommes pour l'empêcher d'aller. Dieu, qui voulait la durée de son œuvre, a mis en nous des instincts de pitié et des notions de justice, qu'il ne nous est pas donné d'oublier, ni d'étouffer entièrement. Chrétiens et déistes pensent que la loi naturelle est une loi divine ! pour les déistes, c'est l'unique révélation ; pour les chrétiens, c'est la révélation première. « Il est bien étrange qu'il en faille une autre ! » a dit Jean-Jacques. Cela serait en effet bien étrange, si *l'autre* abolissait la première, et lui en substituait une contraire. Mais la première reste tellement immuable qu'aujourd'hui, si des fanatiques venaient au nom du ciel commander un crime, il suffirait encore, pour les confondre, de leur opposer la loi naturelle, parce qu'il est impossible que Dieu se contredise.

« Il serait superflu de prouver combien sont précieux les secours sur lesquels s'arrête en ce moment notre pensée. Tout homme jouissant de sa raison reconnaît leur importance universelle. Mais qu'on n'argumente point contre le christianisme, comme s'il venait nous dérober ces secours ; il maintient, il confirme la loi naturelle, il la rend plus complète et plus intelligible ; il affermit la conscience, il nous laisse ce que nous possédions, et ne veut qu'ajouter des bienfaits à des bienfaits.

« La seule question est celle de savoir si les appuis que le christianisme vient unir à d'autres sont nécessaires, et s'ils méritent la reconnaissance du genre humain. Autant il est vrai que la loi naturelle et la conscience offrent d'inappréciables avantages, autant il est certain que l'ignorance, les préjugés, les passions, les vices, peuvent obscurcir la loi naturelle et tromper la conscience. Celui qui, dès l'enfance, a vu des hommes réduits en esclavage, des victimes humaines immolées sur les autels, lira-t-il facilement dans son cœur la loi qui prescrit d'aimer ses semblables ? Près de nous, l'enfant qui, dans une de ces agglomérations qu'on ne peut appeler des familles, reçoit constamment l'exemple de la débauche et du vol, que le vagabondage enlève ensuite à son repaire, et pousse dans d'autres abîmes où se perfectionnera pour lui l'éducation du crime, ce malheureux enfant trouvera-t-il au fond de sa conscience des lumières assez vives pour dissiper les ténèbres amassées autour de lui et en lui ? Une situation moins effrayante, mais fort triste, est celle des hommes que leur dénûment, leurs besoins et ceux de leurs familles condamnent incessamment à de rudes travaux ; ils ont une vie machinale ; tout au présent, ils sont sans prévoyance, sans avenir, et le plus souvent des vices complètent leur misère. Il faudrait qu'une voix consolante sût réveiller en eux de bons instincts ; on verrait s'améliorer leur sort, s'ils connaissaient d'autres distractions que celles de l'ivrognerie, s'ils savaient employer le jour du repos, si on leur apprenait de bonne heure quelle force l'homme trouve dans de courtes prières qui peuvent s'allier à tous les travaux, à toutes les souffrances (1).

« Le jeune homme jeté dans le monde est-il bien à l'abri des séductions qui l'entourent, s'il n'a, pour s'en garantir, que les conseils donnés par son inexpérience à sa conscience distraite ? Il faudrait des secours puissants pour le disposer seulement à réfléchir.

« Nous sommes si faibles que de nombreux désordres existent, même sous l'empire de la loi chrétienne. Toutefois, pour juger que son pouvoir est très-supérieur à celui de la loi naturelle isolée, il suffit d'un coup d'œil sur l'état du monde avant le christianisme. Combien d'exemples d'esclavage et de licence ont cessé d'affliger les regards ! Combien de vices, de crimes, dont le souvenir nous révolte, n'excitaient alors ni réprobation ni surprise ! que de vertus se sont épurées et sont devenues plus actives ! que de larmes essuyées des mains de la charité ! N'ayons pas l'injustice de méconnaître que de grandes améliorations se sont opérées dans les lois, les mœurs, les usages, et proclamons, avec reconnaissance, que le christianisme est la

(1) Article KANT, par M. Stopfer, *Biographie Universelle*.

(1) L'extrême pauvreté est une abondante source d'impiété. Parlez de Dieu à des gens qui manquent du nécessaire, vous recevez souvent d'effrayantes réponses, telles que celles-ci : « S'il y avait un Dieu, « on ne verrait pas tant de misère. » — « Dieu... je « fais comme lui, il ne pense pas à moi, je ne pense « pas à lui. » Lorsque des personnes bienfaisantes, qui aident de leurs conseils ces êtres souffrants, parviennent à les tirer de leur situation accablante, l'âme de ces malheureux s'ouvre à l'espérance, et leurs regards commencent à se tourner vers le ciel.

source des changements heureux obtenus sur la terre.

« Etonné de son pouvoir, ému de ses bienfaits, je me demandais si l'on ne peut le juger uniquement que par ses fruits, et si les services qu'il a rendus au genre humain ne sont pas des preuves convaincantes de sa vérité. Je me disais aussi : L'amour-propre fait souvent parler avec légèreté sur les plus graves sujets ; on décide que tels appuis suffisent, que d'autres seraient superflus. Nous pensons être assez forts avec les premiers, nous serions humiliés d'en accepter de nouveaux. Nous contestons la puissance infinie de Dieu, et nous discutons ce qu'il lui sera permis de nous offrir !

« Je n'essaierai pas de décrire toutes les fluctuations auxquelles était livré mon esprit ; des idées opposées s'élevaient, se combattaient en moi, et m'entraînaient tour à tour. Le sentiment m'appelait à la religion de l'Evangile ; mais aussitôt que ma pensée se portait sur ce que je nommais encore la mythologie du christianisme, mes préjugés reprenaient leur empire, et je croyais alors recouvrer ma raison. Bientôt, je retombais dans l'accablement ; et je disais, avec un profond accent de regret : Il est bien malheureux que cette religion repose sur des fables.

« Je continuai mes observations, et toujours la haute utilité du christianisme me frappait davantage. J'avais vu que la philosophie est sans force sur la classe nombreuse ; je vis que l'appui religieux est plus essentiel encore à la classe dont l'intelligence est cultivée, et qui possède la fortune ou l'aisance, parce que ses devoirs sont plus multipliés, et que ses soins et ses exemples doivent exercer une grande influence.

« Je connaissais plusieurs hommes qui dirigeaient leurs méditations et leur activité vers les moyens d'adoucir la misère, et d'arriver à la prévenir. Ces esprits sages disaient souvent que, pour assurer le bonheur de la société, il faudrait unir les deux classes par le double lien des bienfaits et de la reconnaissance. Cette vérité fondamentale était alors regardée par beaucoup de gens comme une idée d'utopiste ; on l'aurait mieux caractérisée en disant : C'est une idée chrétienne. Aujourd'hui, les hommes éclairés ont pour but de la réaliser (1). J'attache avec un profond intérêt mes regards sur le grand nombre de personnes qui dirigent vers ce but leurs pensées et leur zèle. Les théories secourables et leur pratique se perfectionnent. On sait que la bienfaisance, après avoir aidé un malheureux, doit lui apprendre à s'aider lui-même ; on sait qu'il faut assainir la demeure du pauvre, et que les dons les plus précieux qu'on puisse y laisser sont la prévoyance et la fermeté nécessaires pour adopter et suivre de bonnes règles de conduite. J'admire les êtres généreux qui s'occupent ainsi d'améliorer leurs semblables, et de s'améliorer encore eux-mêmes ; cependant je ne puis me défendre de toute inquiétude sur la durée de leurs efforts. Combien d'obstacles viennent les éprouver ! quelle persévérance leur est nécessaire ! Peut-on ne pas s'alarmer en songeant qu'un plein succès exigera le concours de plusieurs générations ? L'homme se lasse si promptement ! Ses résolutions prises avec le plus d'enthousiasme lui laissent bientôt si peu de souvenir ! C'est à notre faiblesse qu'il faudrait trouver des remèdes. L'expérience dit qu'il en est un. Sous l'influence de la religion, la bienfaisance devient la *charité*, amour pur qui s'abreuve de courage à la source céleste. Tout est préparé dans le christianisme pour inspirer cet amour. Le Dieu des chrétiens a dit aux hommes : Vous m'appellerez *Notre Père*. Pour leur rendre sensible qu'ils forment une même famille, il a fait naître d'Adam et d'Eve le genre humain. L'Evangile est rempli de conseils, de préceptes, d'exemples qui nous pressent de nous entr'aider ; et Jésus, proportionnant aux besoins les secours, aima surtout les enfants et les pauvres !

« J'ai entendu souvent appeler *favoris du sort* les hommes opulents ; l'expression est juste, puisqu'ils peuvent apaiser de nombreuses souffrances. Loisir, fortune, sont d'heureux avantages, si la sagesse en règle l'emploi ; mais, sans elle, le loisir mène aisément aux vices de l'oisiveté, et la fortune peut conduire aux crimes de l'égoïsme.

« Très-peu d'hommes sont capables de résister à toute séduction. Il en est, beaucoup plus qu'on ne le croit peut-être, qui n'enfreindraient pas leur devoir pour une somme considérable ; mais, parmi ceux que ne tente point un appât si grossier, on en voit qui sont fort sensibles aux honneurs, aux titres, aux rubans. De ces deux genres de faiblesse, l'un est le plus vil et l'autre est le plus niais. Tel qui les surmonte avec un égal dédain se laisse fasciner par le sourire ou le regard d'une femme ; et celui qui sort avec honneur de toutes ces épreuves va peut-être commettre une injustice criante pour ne pas désobliger un ami.

« On veut maintenant que l'autorité ait plus d'action directe qu'elle n'en eut jamais sur les moyens de combattre la misère. Je pense qu'en mettant de côté les utopies, cette manière de voir peut amener de bons résultats. Mais n'oublions pas que le concours des particuliers et des associations volontaires sera toujours indispensable ; que, s'il n'y avait plus que la charité légale, les malheureux seraient privés de soins et de conseils très-utiles, et qu'on perdrait un puissant moyen d'unir les hommes.

« La philosophie n'impose pas assez l'obligation de veiller sur soi : elle condamne les actions coupables, mais elle est indulgente pour les pensées et les désirs qui n'ont pas immédiatement de funestes conséquences. La religion, plus prévoyante, interdit ces désirs parce qu'ils entraînent aux ac-

(1) J'ai terminé cet opuscule avant le mois de février.

tions, et ces pensées parce qu'elles font naître les désirs. On craint les soins qu'il faudrait s'imposer; on craint d'attrister sa vie en la réglant; mais la surveillance de soi concourt puissamment au bonheur de celui qui l'exerce : il jouit de l'harmonie qui règne entre ses pensées, ses désirs et ses actions. Celui-là seul est un homme.

« Plus on observe, plus on voit qu'il ne suffirait point d'enseigner une morale pure, qu'il faut encore donner la force de la suivre. Que résulte-t-il d'une théorie sage qu'on adopte sans y conformer sa vie? une contradiction flagrante, une accusation perpétuelle, une condamnation inévitable. Dans le nombre de nos systèmes de morale, choisissez celui que vous jugerez le meilleur, examinez ses effets sans partialité : il a très-peu d'influence, il exerce l'esprit bien plus qu'il ne pénètre et ne modifie l'âme. Si quelques philosophes paraissent tirer de grands avantages de la théorie qu'ils aiment, ce sont ceux qui, doués d'une rare fermeté de caractère, communiquent à leur théorie la force individuelle qui existe en eux-mêmes. La religion soutient ses disciples; nos systèmes ont besoin que nous les soutenions : nous sommes trop faibles pour obtenir ainsi de grands résultats.

« Une observation me frappa profondément. Qu'un déiste emprunte toute la morale évangélique pour en faire la règle de sa conduite, il aura sous les yeux les mêmes conseils et les mêmes préceptes que lisent les chrétiens, et cependant les effets en seront très-différents. C'est matériellement la même morale, c'est encore la plus sage théorie; mais, séparée des dogmes et du culte, il ne lui reste guère plus d'action sur les âmes qu'aux enseignements des philosophes. Isolée, elle est privée de vie, le souffle divin cesse de l'animer. Il y a donc un avantage immense du côté des croyants. Lorsque l'on voit nettement que, sans le secours de la religion, la morale ne peut pénétrer de grandes masses d'hommes; que, sans le même appui, nos opinions manquent de fixité, sages un jour, folles le lendemain; qu'il nous est trop facile de changer les règles de vie que nous traçons nous-mêmes, de les modifier au gré de l'exaltation de notre esprit ou des défaillances de notre cœur, loin de nier les bienfaits de la religion révélée, on oserait presque dire : Dieu la devait à ses faibles créatures.

« J'étais d'autant plus disposé à méditer avec recueillement sur un sujet de si haute importance que, lorsque je parlais de philosophie à des chrétiens pleins de vertus et de lumières, je ne trouvais point en eux les exagérations que leur prêtent d'intolérants incrédules. On les calomnie quand on les accuse de vouloir étouffer la raison : ils disent ce fait évident, qu'on ne peut pénétrer les mystérieux objets de la foi; mais ils appellent hautement la raison à juger les motifs qu'ils ont de croire. Placés sous l'empire de la loi divine, les chrétiens la chérissent et la révèrent comme leur soutien et leur guide. Ceux dont l'esprit est cultivé n'en considèrent pas moins avec intérêt les recherches et les efforts de la raison; ils voient pâlir les lueurs de la sagesse humaine devant l'éclat de la céleste lumière; en même temps ils admirent l'éternelle bonté du Créateur; ils lui rendent grâces de n'avoir jamais laissé l'homme sans secours moral. Ce fut au milieu des ténèbres du polythéisme que l'exercice de la raison, dirigé par la loi naturelle et par la voix de la conscience, produisit Socrate, Platon, Xénophon, Aristote, Marc-Aurèle, Epictète, et d'autres vrais philosophes qui resteront illustres dans tous les siècles.

« Les écrits sur la morale tracés par la sagesse humaine ont une utilité bien digne d'attention; quelquefois ces écrits inspirent de premières réflexions salutaires aux hommes qui repoussent les livres où se trouve la véritable sagesse. Ainsi, dans le tumulte de ses passions, le jeune homme destiné à devenir saint Augustin dédaignait l'Evangile, qui ne lui offrait point cette pompe oratoire dont il était avide. Une exhortation à la philosophie, l'*Hortensius* de Cicéron, tomba dans ses mains : il lut cet ouvrage et conçut aussitôt le projet de chercher la sagesse (1). Des erreurs l'entraînèrent encore; mais lorsqu'un homme a senti profondément le besoin de parvenir à la vérité, il ne peut plus être arrêté longtemps par des illusions; la réalité seule est capable de le satisfaire, il la poursuit, et la Providence couronne enfin ses efforts. Heureux qui reçoit en naissant la vérité et lui reste toujours fidèle! Heureux qui la reçoit par une clarté subite! Mais souvent il y a, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, le crépuscule, l'aurore et le jour.

« Ma pensée revenait fréquemment sur l'immense avantage que la religion a de donner, avec ses préceptes, la force de les mettre en pratique. Certes, la religion a de puissantes garanties de l'obéissance à ses lois, dans le sceau divin qui leur est imprimé, dans les récompenses et les peines éternelles qui seront distribuées par le juge infaillible; et cependant, que de moyens encore elle emploie pour rendre les devoirs présents à nos esprits mobiles et distraits! Je portai, pour la première fois, un regard sérieux sur les pratiques de la religion catholique. Souvent elles avaient été l'objet de mon dédain, une seule exceptée, la prière. On ne peut considérer comme réellement déiste l'homme qui croit, dit-il, en Dieu, mais qui, dans ses jours prospères, ne lui adresse aucun hommage de reconnaissance et d'amour, et qui, battu par les tempêtes, n'implore point sa bonté souveraine. Des sophistes nous disent qu'il est absurde de prier, de supposer qu'à la voix de faibles créatures, Dieu suspendra les lois de l'univers. Ce qui me paraissait absurde, même avant d'être chrétien, c'est de croire que

(1) Voyez les *Confessions de saint Augustin*, livre III, chap. 4 et 5

Dieu n'exauce jamais la prière, car il manquerait ou de puissance, ou de bonté. Si la déplorable opinion des sophistes était vraie, il en sortirait d'horribles conséquences. Nous aurions un Dieu qui ne serait pas Dieu, le ciel ne renfermerait qu'une idole immobile et sourde, la fatalité régnerait sur la terre, l'espérance même abandonnerait l'homme.

« Le déiste peut prier, et prier avec ferveur; mais souvent il néglige cet acte si nécessaire au soutien de la vie morale; il est seul juge des moments à lui consacrer, et peu de secours extérieurs viennent les lui rappeler. Déiste, je priais, mais sans régularité, malgré toutes mes résolutions, et bien que mon cœur s'ouvrît facilement à des impressions religieuses. Toujours la vue d'un beau site s'est embellie pour moi par la pensée des bienfaits du Créateur, et les discordes civiles me consternent, surtout quand j'admire la magnificence de la demeure que Dieu nous a donnée pour y vivre en paix.

« Le prisonnier, pour conserver des forces physiques, a besoin que, par intervalles, on lui fasse respirer un air pur; l'âme a de même besoin, pour ranimer ses forces morales, de ne pas rester continuellement sur cette terre qu'agitent les passions, et de s'élever par la pensée vers le séjour de paix. Un chrétien est heureux que sa religion l'oblige à la régularité dans la prière. Toujours, au réveil, ses regards se dirigent vers le père commun des hommes; toujours, à la fin de la journée, sa pensée s'arrête sur les fautes qu'il a commises : est-il rien de plus conforme à la raison que ces sages pratiques?

« J'ai longtemps regardé nos églises comme des ateliers de superstition. J'y entrai quelquefois, conduit tantôt par une vaine curiosité, tantôt par un désir plus réfléchi d'observer. Un jour, j'aperçus des personnes que divisaient leurs opinions politiques, et qui se trouvaient agenouillées près du même autel. Leurs visages étaient calmes; elles lisaient attentivement, et les livres qu'elles avaient dans les mains les obligeaient à prier les unes pour les autres : cette idée m'inspira de douces réflexions. Lorsque mes yeux se portaient sur une foule silencieuse, recueillie, j'étais ému. Je me rappelais que le Sauveur a dit : « Quand « vous prierez plusieurs ensemble, je serai « au milieu de vous; » et, pendant quelques moments, je ressentais l'influence de cette parole. Il est impossible que tout observateur sérieux ne trouve pas imposantes l'unanimité et l'élévation des pensées et des vœux de tant d'hommes rassemblés qui se repentent de leurs fautes, qui demandent des forces à Dieu, et qui le prient pour la paix et le bonheur de l'univers.

« Il y a des secours célestes que mon ignorance avait peine à comprendre. Pour découvrir le secret des fidèles, je cherchai à me placer dans leur situation d'esprit. J'aperçus alors quelles abondantes sources de force, de confiance et de paix sont ouvertes par les sacrements aux chrétiens. Il ne me fut donné que d'entrevoir ces merveilles : toutes les nobles jouissances de l'âme sont enveloppées d'un voile mystérieux, et l'on ne s'en forme une idée juste qu'après les avoir éprouvées soi-même. Il en résulte un obstacle, que rencontrent et dont s'affligent les chrétiens, lorsqu'ils essaient de faire concevoir à l'incrédule les délices dont ils s'abreuvent. Cet obstacle, je le répète, est l'effet d'une loi générale. Écrivains éloquents, poëtes qu'inspire le génie, seriez-vous compris du vulgaire, s'il vous entendait célébrer les charmes de l'étude et de la gloire?

« Les incrédules sont quelquefois émus par les pompes du culte; mais la plupart dédaignent d'en apprendre le sens. Ainsi, la messe n'est pour eux qu'une suite d'insignifiantes prières; elle est pour les catholiques le renouvellement de l'immolation du Christ au salut du genre humain. Quel sujet serait plus digne de les plonger dans l'adoration, la reconnaissance et l'amour? Si, en assistant au saint sacrifice, le chrétien reçoit la communion, les sentiments religieux pénètrent son âme dans toute leur intensité. Nous avons assurément une haute idée de la puissance de Dieu, quand nous nous transportons à l'époque où il créa les mondes, et traça leur route dans l'espace; ma raison cependant conçoit que ces prodiges sont faciles à l'Être infini, et sa puissance m'étonne davantage quand il s'abaisse jusqu'à nous, et qu'il se donne à de misérables pécheurs.

« Les dogmes dont tant de gens voudraient qu'il ne fût plus question dans ce siècle, les dogmes exercent sur la morale une prodigieuse influence. La bonté céleste ne s'est pas bornée à faire entendre ces mots : *Aimez Dieu et les hommes*. Quel courage inspirent, pour les mettre en pratique, le dévouement, les souffrances et le triomphe du Christ! Admirable harmonie! la puissance des dogmes soutient l'homme dans la voie tracée par la sagesse des préceptes.

« Cependant cette partie du christianisme est l'objet de censures amères. Les reproches d'absurdité, d'immoralité même, ne lui furent-ils pas souvent prodigués? Les incrédules s'indignent contre le dogme du péché originel; ils demandent comment on pourrait concilier avec la bonté et la justice de Dieu cette croyance que toutes les générations, jusqu'à la dernière, subiront la peine d'une faute qu'elle n'ont pas même vu commettre, et qui précéda de tant de siècles leur naissance. Une réponse claire se trouve dans le simple récit des faits : Dieu créa l'homme exempt de souffrance, et le rendit maître d'assurer son heureuse destinée. L'homme abusa du libre arbitre, il pécha. Destructeur des richesses dont il avait été comblé, il ne put transmettre à sa race qu'un héritage de misère. Dieu cependant n'abandonna point l'œuvre de sa pensée, et nous accusons sa justice quand nous devrions adorer sa bonté. L'homme conserva le libre arbitre, il lui fut permis de lutter contre le malheur. Si l'exemple du féroce Caïn devint contagieux, le doux

Abel aussi eut des imitateurs. S'il fallut de pénibles efforts pour arracher des biens qui venaient, dans l'heureux séjour, s'offrir d'eux-mêmes, ces efforts ne furent point sans récompense. Le travail n'est pas uniquement une source de fatigues, quelques jouissances le suivent, l'accompagnent. Des vertus qui fussent restées inactives se développèrent dans la nouvelle situation de l'homme. Les enfants d'Adam se trouvèrent comme lui sujets à la mort, mais, après notre chute, un terme à l'existence terrestre était désirable : il est la dernière espérance du faible persécuté. Quelques plaisirs se mêlèrent à nos tristesses ; de mélancoliques pensées pouvaient avoir des charmes. Sans doute, ce sont là de bien faibles dédommagements du bonheur perdu par la faute de notre premier père ; mais il en est d'autres qui sont immenses. Le pardon céleste est descendu sur la terre ; le genre humain a reçu par le dévouement expiatoire du Christ la plus grande preuve de tendresse que lui ait donnée l'Eternel. Un saint pontife, transporté de reconnaissance, en méditant sur les merveilles de la rédemption, a laissé, dans un élan d'amour, échapper ce mot sublime : *Felix culpa!* (1)

« Nous ne pouvons expliquer les mystères, mais il nous est donné de connaître leur utilité par leurs effets. Nous la voyons se manifester avec éclat, lorsque le dévouement du Christ agit sur les âmes et leur inspire des sacrifices héroïques. L'impénétrabilité des mystères n'est-elle point le sceau de leur céleste origine, la preuve qu'ils émanent du Dieu invisible, que ses bienfaits seuls nous rendent présent ? L'Eternel a, dans sa justice, énoncé clairement et sans réserve les préceptes de la sagesse. N'ayons pas la folie d'en conclure qu'il doit répondre aux questions que nous suggère la vaine curiosité de notre impétueux orgueil. Une haute preuve des mystères, c'est qu'ils abaissent l'orgueil et disposent à l'humilité, vertu qu'il est nécessaire de nous rappeler, et dont le nom excite nos dédains. Fénelon cependant était humble, lorsque, après une célèbre et triste controverse, il annonçait lui-même sa défaite et sa soumission. Vertu toute chrétienne, l'humilité surpasse la modestie comme l'adhésion à la volonté divine l'emporte sur la résignation. Quelle justesse et quel charme dans cette parole d'un cœur pur : *Être humble, c'est se rendre justice!*

« Chaque mystère n'est pas isolé : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, tous les mystères se lient entre eux. Je les trouvais imposants dans leur obscurité, et cependant ils ne furent longtemps que des fables pour moi. Une observation ébranla mon erreur.

« Lorsque, dans mon déisme, j'aspirais à me pénétrer de sentiments religieux, il m'arrivait de regretter que Dieu fût si loin de nos faibles regards, et je pensais avec tristesse que, pour de nombreux déistes, Dieu n'est peut-être qu'une pure abstraction. Assurément, on ne saurait donner un regret au polythéisme. Absurde et folle croyance, les dieux bannissaient Dieu de l'univers, et ne semblaient se familiariser avec les hommes que pour les tranquilliser sur les vices dont ils leur apportaient l'exemple. Mais le déisme ne répondait pas à tous les besoins de mon âme ; il ne nous donne pas avec le Tout-Puissant des relations assez appropriées à notre faiblesse. La vraie religion doit réunir tous les avantages nécessaires pour nous éclairer et nous fortifier. Le déisme ne les réunit pas ; il est vague ; il lui manque des moyens précieux pour dominer l'homme et le conduire au bonheur ; on sent que le déisme est une religion incomplète. J'apercevais un problème à résoudre, je cherchais à m'en rendre compte, et je ne voyais point que ce que je cherchais était près de moi. Le dogme de la Trinité nous enseigne qu'il existe un seul Dieu, infini, pur esprit, et qu'il y a en lui trois personnes parfaitement égales en tout, ayant la même divinité et la même nature. Une des personnes divines a pris un corps semblable au nôtre, et ne l'a pas rejeté comme un vêtement, en remontant au ciel, après s'être immolé pour nous. Les chrétiens peuvent donc contempler Dieu fait homme, assister à sa mort, à sa résurrection, l'adorer même dans le ciel, sans devenir anthropomorphites. La croyance chrétienne répondait d'une manière si directe et si juste aux désirs qui naissaient en moi de l'insuffisance du déisme, que je ressentis une émotion profonde en voyant la vérité jaillir d'un mystère, d'un fait incompréhensible. Plus la lumière divine pénètre l'âme, plus on reconnaît que l'ensemble des mystères présente l'histoire vraie des relations du ciel avec la terre, et de la terre avec le ciel.

« Pour conserver et pour répandre les dogmes, la morale et le culte, il existe une sainte et nombreuse milice dont les membres consacrent leur vie entière à la religion. Grâce au maître qu'ils servent, ils portent dans les chaumières une morale qui surpasse en pureté celle dont s'entretenaient les esprits les plus éclairés de l'Attique et de Rome. Leur voix se fait entendre dans les centres de corruption, ainsi que dans les campagnes. Leur courage les conduit au loin sous les climats les plus redoutables ; ils se font comprendre des sauvages et des barbares, et ceux qui succombent épuisés de fatigues ou livrés au martyre, répètent, en exhalant le dernier soupir : *Aimons Dieu et les hommes!*

« La charité réunit des chrétiennes pour seconder ces nobles travaux, elles prêchent surtout d'exemple. Ce n'est pas seulement dans leurs villes natales, non loin de leurs familles, qu'elles instruisent des enfants ou soignent des malades ; leurs bienfaits s'étendent de jour en jour. Au moment où j'écris, on me parle de l'admiration qu'elles excitent en Afrique, et j'apprends que plusieurs d'entre elles vont porter leurs soins touchants et le signe de la rédemption jusqu'aux extrémités de l'Asie.

« Il est évident que la réunion de tous les

(1) L'Église chante ce mot de saint Augustin.

moyens dont le christianisme dispose pour agir sur les hommes, a la force d'opérer de grandes améliorations. Il est impossible de ne pas reconnaître, dans ces moyens nombreux et coordonnés, l'œuvre du législateur le plus puissant et le plus éclairé. Que les déistes, s'ils le peuvent, nous disent quelque chose de raisonnable sur les moyens de suppléer à ce vaste ensemble d'appuis et de secours.

« Je fis beaucoup d'autres observations ; mais, toutes étant analogues aux précédentes, il serait inutile de les reproduire. Je voulus jeter un coup d'œil sur la route que j'avais parcourue, et juger quel devait être le résultat de mes recherches. Occupé d'idées sereines, élevées, je pensais que les derniers nuages allaient se dissiper à mes yeux, et que j'étais près du port ; quelle pénible surprise j'éprouvais !... Cette revue ne répondit point à mon espérance. L'utilité du christianisme m'était bien démontrée, chaque jour m'en avait apporté d'incontestables preuves ; mais de ce qu'un dogme exerce sur les croyants une salutaire influence, il ne s'ensuit pas nécessairement que ce dogme soit vrai ; j'avais vu des mystères produire d'admirables effets, mais ces mystères devenaient-ils moins incompréhensibles, et, par conséquent, plus croyables? Pour juger la puissance du christianisme, j'avais quelque temps vécu en imagination parmi les chrétiens, j'avais cherché à me placer dans leur disposition d'esprit. Je devais, avec la même bonne foi, changer de situation pour juger sans partialité les observations que j'avais recueillies. Les anciennes habitudes de ma faible raison pouvaient reprendre leur domination nouvelle, je fusse alors tombé dans le découragement ; et, craignant de voir s'éteindre les premières lueurs de croyances chrétiennes dont je venais de goûter les charmes, je disais avec mélancolie : Pourquoi faut-il que la vérité de la religion n'ait pas la même évidence que son utilité !

« Un jour que je répétais tristement cette plainte, il s'offrit à moi tout à coup une idée qui d'abord me fit baisser les yeux, mais qui bientôt me pénétra d'espérance. J'avais commis une faute sur laquelle mon attention ne s'était pas jusqu'à ce moment portée. Lorsque j'avais voulu commencer un examen du christianisme, j'étais tellement accoutumé à me croire capable de m'éclairer et de me guider moi-même, que ma présomptueuse ignorance n'avait pris aucun conseil pour diriger mes recherches. Il est facile de voir l'utilité de la religion, ses bienfaits sont sous nos yeux; mais plus d'instruction est nécessaire pour considérer la religion en elle-même, et pour se rendre compte de sa vérité. Il était indispensable qu'un homme éclairé par ses études voulût bien suppléer aux lumières dont j'étais dépourvu. Je connaissais un prêtre entouré de vénération; dans mon ardeur à sortir du doute, je décidai que je le verrais dès le lendemain matin.

« La nuit fut pour moi sans sommeil. J'étais heureux, j'avais la certitude que des preuves de la vérité du christianisme allaient m'être exposées, et j'étais plein d'espérance. Le doute prolongé m'aurait été insupportable. J'ai peu connu le scepticisme, mais il m'est odieux quand il obscurcit des sujets que nous avons essentiellement besoin d'éclaircir, et c'est à ceux-là qu'il s'attache; pour les questions d'un faible intérêt, on lui substitue aisément le dédain ou l'indifférence. Quand le jour parut, des inquiétudes vinrent me troubler. En sollicitant des lumières, j'avais à faire une réserve; l'entretien pouvait être aussitôt interrompu, et cette crainte me suivit chez l'ecclésiastique dont la bienveillance m'était si nécessaire.

« Je lui ouvris mon âme, je lui exposai avec sincérité mes pensées, mes agitations et mes vœux. Je terminai en lui disant : « Je dois aux preuves de sentiment « le désir que la religion soit vraie. Achevez de porter dans mon esprit l'entière « conviction que mon cœur appelle. Mais, « au lieu de chercher à convaincre ma raison, si vous m'ordonnez de croire, s'il « faut sacrifier le plus noble présent que « j'aie reçu du ciel, je n'ai plus rien à vous « demander, nous ne pouvons nous entendre. »

« Après m'avoir, d'une voix encourageante, félicité de mon retour vers la religion, ce bon prêtre me dit : « Si dans les « paroles que je vous adresserai, il en est « qui vous paraissent blesser les droits de « la raison, veuillez m'interrompre, je « n'aurai pas su me faire comprendre et « j'essayerai de réparer ma faute. » Cette douceur, cette humilité, me causèrent un trouble que je ne puis exprimer; je sentis que je n'étais qu'un profane, et que j'étais en face d'un chrétien.

« C'est avec des idées recueillies de la bouche du saint prêtre que j'ai, dans la suite, écrit une partie de mes *Pensées sur le christianisme* (1). Je ne puis les copier, mais je vais indiquer la marche que suivit mon vénérable guide pour me conduire au but. »

« Jamais, me dit-il, je ne me suis étonné « de trouver des mystères dans le christianisme, je savais qu'il en existe partout « dans le monde physique autant que dans « le monde intellectuel, en nous comme « autour de nous. Ce qui m'étonne, c'est de « voir tant d'incrédules complétement étran- « gers aux sujets dont ils parlent. Souvent « on est venu me dire : *Expliquez-moi* « *ce que je cherche vainement à comprendre*

(1) Lorsque je fus prié de les publier, je songeai un moment à les faire précéder du récit de mes erreurs, je rejetai presque aussitôt cette idée, et je persiste à croire que j'eus raison.

J'avais à présenter quelques preuves de la vérité du christianisme ; je sentis une extrême répugnance à commencer par attirer sur moi l'attention. Des détails personnels n'auraient offert qu'un bien faible intérêt, et ne pouvaient trouver place que dans une note ou dans un appendice.

« *dans la religion et je l'adopterai.* Des mys-
« tères en font partie, et l'on ne peut les
« en séparer; ainsi l'homme qui, pour de-
« venir chrétien, veut qu'on les explique,
« ou plutôt qu'on les supprime, dit, en d'au-
« tres termes : *J'embrasserai le christianisme,*
« *pourvu que vous le renversiez.*

« Les mystères seront dévoilés, ils cesse-
« ront dans le séjour des justes. Mais, avant
« d'être admis à la contemplation de Dieu,
« l'homme doit subir des épreuves, et c'en
« est une pour son orgueil que d'être ici-
« bas obligé de croire les mystères sans
« les comprendre. Qu'importe que ce fol
« orgueil s'irrite, si l'on peut convaincre la
« saine raison qu'elle doit se soumettre ?
« On le peut, en prouvant que la religion
« est révélée.

« L'incrédulité s'efforce en vain d'enve-
« lopper de nuages les preuves de la révé-
« lation. Dans le christianisme tout est élevé,
« tout est simple. Ces questions : Jésus-
« Christ a-t-il instruit nos pères de ses
« dogmes et de sa morale ? a-t-il été cruci-
« fié ? est-il ressuscité ? ces questions ne
« demandent que l'examen de faits suscep-
« tibles d'être vérifiés comme les autres
« faits historiques.

« Les incrédules disent : On peut savoir
« que Jésus-Christ a fait entendre des instru-
« ctions en Judée, comme on sait que Solon
« a donné des lois à l'Attique; il y a parité
« entre ces faits, qui sont du même ordre.
« Mais si, pour rehausser l'autorité des ins-
« tructions ou des lois, on cite des faits
« surnaturels, il n'y a point parité entre
« ces nouveaux faits et les précédents. La
« raison rejette les derniers; elle renon-
« cerait à ses lumières, elle abdiquerait son
« autorité, si elle admettait des miracles.

« Leur opinion ne me paraît pas même
« plausible. Sans doute il n'y a point parité
« entre les deux ordres de faits sur lesquels
« nous portons en ce moment nos regards;
« mais il y a identité dans les moyens d'in-
« vestigation. Que des événements soient
« naturels ou surnaturels, la manière de
« les vérifier est la même, il faut toujours
« leur appliquer avec sagacité l'observa-
» tion, les recherches, le raisonnement.
« Après un sérieux examen, si je vois
« que tel fait ne peut avoir été produit
« que par des causes naturelles, et si ce-
« pendant je juge que la réalité de ce
« fait est démontrée, ma raison, en pro-
« nonçant qu'il est surnaturel, use de son
« autorité. Comment prétendez-vous qu'au
« contraire elle y renonce ? Un fait surna-
« rel, un miracle est, dites-vous, impossible.
« Je concevrais cette réponse dans la bouche
« d'un athée. La cause n'existant pas pour
« lui, il est conséquent lorsqu'il nie les
« effets. Mais une opinion peut-être encore
« plus absurde que l'athéisme est celle
« des hommes qui s'imaginent croire en
« Dieu, et qui veulent mettre des bornes à
« son pouvoir, à sa bonté. Le nom sacré
« qu'ils profanent renferme nécessairement
« l'idée d'*être infini*. Leur contradiction fla-
« grante ne peut soutenir l'examen; qu'ils
« choisissent entre l'adoration de l'être
« infini, et la négation de l'existence de
« Dieu. »

« Le saint prêtre pensait qu'il faut cher
cher à s'instruire de toutes les preuves de
la religion, mais qu'une seule preuve frap-
pante, indubitable, suffit pour dessiller les
yeux d'un homme de bonne foi. Il m'enga-
gea à donner toute mon attention au mira-
cle de la résurrection du Christ, miracle
sur lequel saint Paul fait reposer la vérité
de notre religion. Mon excellent guide
m'exposa des faits, des raisonnements; il
m'indiqua des lectures utiles. « Allez, me
« dit-il ensuite, prenez du temps pour exa-
« miner, pour réfléchir; et demandez à Dieu,
« avec confiance, qu'il daigne vous faire
« connaître la vérité. »

« Lorsque je philosophais sur le Christ,
et que je voyais en lui un grand homme, je
parcourais sa vie en admirant ses sages
préceptes et ses sages exemples; je m'ar-
rêtais après sa mort sublime, et ne songeais
point à la résurrection, que j'avais jugée
fabuleuse. Un guide éclairé venait de rap-
peler fortement mon esprit vers la grande
question que j'avais tranchée avec tant de
légèreté. Cette question, le Christ est-il
ressuscité? est décisive. Qu'elle soit affir-
mativement résolue, les arguties que l'in-
crédulité va chercher dans des sujets obs-
curs, difficiles, où la raison ne portera ja-
mais une clarté visible à tous les yeux,
ces arguties n'ont plus rien qui puisse
alarmer les chrétiens. La résurrection est
le sceau divin attaché à la mission du Sau-
veur; la parole du Christ est donc infaillible,
et tout ce qu'il y a mystérieux dans la doc-
trine révélée par lui doit être reçu avec
une confiance absolue. Quand la raison
n'est pas aveuglée par l'orgueil, elle est
assez éclairée pour savoir qu'elle ne peut
tout comprendre, et que Dieu ne peut la
tromper.

« Je relus l'Evangile, deux faits acquirent
une importance toute nouvelle à mes yeux.
Jésus, lorsqu'il se dirigeait vers Jérusalem,
dit plusieurs fois à ses disciples : « J'aurai
« beaucoup à souffrir des sénateurs et des
« princes des prêtres, ils me mettront à
« mort. » Cette prédiction n'a rien d'extraor-
dinaire ; souvent l'homme résolu à se dé-
vouer pour ses semblables voit les dangers
qui le menacent et le sort qui l'attend. Mais
chaque fois que Jésus répète ces tristes pa-
roles, il ajoute avec assurance : « Le troi-
« sième jour je ressusciterai ! » Une telle
prédiction n'a point le même caractère que
la première. En écoutant ces mots étranges,
que d'idées se pressent dans l'esprit et le
troublent ! Celui qui fait cette prédiction ne
peut être un sage de la terre; il vient du
ciel, ou il est un imposteur.

« Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, ce-
lui qui nous paraissait offrir le modèle de la
perfection n'est qu'un fourbe. Tout annonce
que Jésus forma le projet de régénérer l'hu-
manité, que sa révolution morale avait pour

but d'épurer les âmes. Si j'ajoute foi à l'assertion des incrédules, Jésus nous a trompés; ses préceptes sortaient d'une bouche impure; ses moyens de succès, il les puisait dans le mensonge et l'hypocrisie. Hommes sensés! vous est-il possible de comprendre et de croire cette contradiction révoltante : la sagesse du Christ nous attire, sa morale nous ravit, et toutefois, si le Christ n'est pas ressuscité, l'imposture est manifeste : cet homme a voulu s'attribuer les honneurs divins, il a voulu remplacer les idoles en se faisant adorer lui-même!

« Obligé de choisir entre ces deux opinions : *Jésus est ressuscité*, — *Jésus est un fourbe*, — je consulte ma raison, j'interroge ma conscience ; l'une et l'autre répondent que la seconde opinion est la seule incroyable.

« Un détracteur du christianisme dira que je me laisse émouvoir, entraîner, et que des sentiments me tiennent lieu de preuves. Non, j'applique le bon sens aux faits que j'examine : Le Christ savait que les Juifs l'enverraient à la mort, qu'il touchait au moment de laisser à ses disciples le soin de conserver, de répandre sa doctrine, et le Christ dit : *Je ressusciterai*. Quel homme eût porté l'inhabileté, la folie jusqu'à tenir ce langage ? jusqu'à donner ainsi le moyen le plus simple, le plus certain de constater son imposture, et de rendre impossible que ses projets lui survivent? Dans la bouche du Christ, ces mots *Je ressusciterai*, sont une preuve irréfragable qu'il accomplit sa mission divine.

« La tradition juive est que les disciples de Jésus enlevèrent son corps, et répandirent le bruit de sa résurrection. Je n'emploierai pas contre cette allégation, des preuves que l'incrédulité juge faibles. Les Juifs faisaient garder l'entrée du sépulcre, il aurait donc été difficile d'y pénétrer; toutefois on peut enivrer ou séduire, intimider ou tromper des gardes ; et j'accorde que les difficultés de ce genre sont légères comparées à celle de voir un mort revenir à la vie. Mais si l'on réfléchit mûrement, on reconnaîtra que les disciples ne peuvent pas même avoir eu la pensée de l'enlèvement qu'on leur impute; sans doute ils croyaient à la promesse que le Christ leur avait faite de ressusciter dans trois jours. Alors, par quelle folie se fussent-ils exposés à de graves dangers, pour tenter une entreprise bien inutile, puisqu'ils étaient certains que, dans trois jours, ils reverraient leur maître? Croyaient-ils au contraire que sa promesse ne s'accomplirait point? ils savaient donc que le Christ les avait abusés. Dans cette supposition, quel motif les eût portés à braver des périls pour recueillir le corps de l'imposteur qui venait d'attirer sur eux la haine des Juifs? S'ils doutaient, le plus vulgaire bon sens disait d'attendre trois jours, pour savoir la vérité et pour ne point se compromettre.

« Lorsque le corps ne se trouva plus dans le sépulcre, si la résurrection ne l'en avait fait sortir, quel parti pouvaient prendre les disciples, accusés de l'avoir enlevé? Ces hommes n'étaient point, par leur caractère, disposés aux entreprises hardies. Ils n'avaient point, pendant la vie de leur maître, montré pour lui l'ardeur du dévouement. L'Evangile contient les reproches que Jésus-Christ leur adressait sur leur peu de confiance et de zèle ; quand il les laisse au pied du mont des Oliviers, il leur recommande de veiller et de prier, trois fois il descend vers eux, trois fois il les trouve endormis : « Eh quoi! leur dit-il, vous n'a-« vez pu veiller une heure avec moi! » Tous s'enfuient au moment où les Juifs le saisissent; Pierre le suit de loin, et tremblant, lorsque des femmes le désignent comme ayant accompagné Jésus, il affirme par d'odieux serments qu'ils ne le connaît point.

« Si Jésus n'est pas ressuscité, ses disciples consternés d'avoir été trompés, terrifiés par la pensée des vengeances qui les menacent, ses disciples doivent se cacher, ou s'enfuir, ou demander grâce... Non, les incrédules veulent nous persuader que ces hommes, sans en excepter un seul, résolurent de soutenir effrontément l'imposture dont ils ne pouvaient plus douter. Faibles quand ils avaient leur maître pour les encourager, et qu'il leur promettait des miracles, ils se transforment en héros quand il n'existe plus, et que ses prédications sont démenties! Quels honneurs, quelles richesses espèrent-ils de leur audace? Des haines, des combats, des supplices, sont les seules récompenses qu'ils puissent attendre de leur coupable dévouement. Pour que ces hommes, dont la faiblesse nous indignait, aient déployé le plus noble courage, il faut que des événements d'un ordre bien extraordinaire aient éclairé leur esprit, fortifié leur âme; ce merveilleux changement atteste la vérité du récit des chrétiens, il est une preuve évidente de la résurrection, des prodiges qui l'ont suivie, et cette preuve seule suffirait.

« Au risque de me répéter, j'insisterai sur un point très-important. Souvent les personnes qui veulent examiner la vérité du christianisme ne prennent point la voie directe pour sortir de leur doute, elles portent leur attention sur des sujets secondaires ; elles demandent, par exemple, qu'on leur explique comment la grâce se concilie avec le libre arbitre, la prescience de Dieu avec sa bonté et sa justice. Je sens à la fois que je suis libre de faire le bien, et que pour remplir mes devoirs j'ai besoin d'un appui, d'une force qui vient du ciel. Je ne saurais me représenter Dieu dépourvu de la prescience, ou de la bonté et de la justice. Je puis avoir nettement la conscience que plusieurs faits existent, sans qu'il soit donné à ma faible nature de comprendre ici-bas comment ces faits existent ensemble. Ainsi parle le bon sens. Si ces réponses ne me suffisent pas, si je veux de savantes explications, dans quelles difficultés inextricables vais-je m'embarrasser, sans que jamais

il en résulte rien ni pour la gloire de Dieu, ni pour les lumières de l'homme. Ecartons du grand sujet qui nous occupe les vaines subtilités, allons directement au but, examinons avec bonne foi la question décisive : Si le Christ est ressuscité ; Dieu a parlé ; oserait-on prétendre qu'il n'est pas la vérité même ?

« Les incrédules ont une idée fixe. Ils veulent qu'un miracle soit impossible. J'ai dit que, lorsque j'étais seulement déiste, je reconnaissais l'absurdité de ceux qui prétendent imposer des limites à la puissance divine ; j'ajoute qu'il y a, dans notre siècle, trop de lumières pour que le préjugé qui refuse d'admettre aucun miracle puisse longtemps se soutenir encore. Il tombera le jour où l'on sera conséquent à cette vérité simple, évidente, *Dieu est un être infini*.

« J'allai revoir le digne prêtre, je lui annonçai que mes doutes étaient entièrement dissipés, je lui exprimai ma reconnaissance, il m'interrompit : « Remercions « Dieu, me dit-il, vous l'avez prié avec con- « fiance de vous éclairer, et sa bonté vous a « exaucé. » Les idées qu'il me développa dans la suite de notre conversation peuvent se résumer en ces mots. « N'oublions jamais « que Dieu est l'auteur de tout bien. Les con- « victions formées par le seul raisonnement « seraient à peine des croyances, ce seraient « des opinions variables comme la raison qui « les aurait produites ; ainsi l'âme, pour « s'élever à l'immuable christianisme, a « besoin des dons célestes, la grâce, la foi. « Les incrédules jugent superstitieuses ces « paroles ; plaignons-les d'ignorer les rela- « tions du ciel avec la terre. Dieu, pour « notre bonheur, a voulu nous rappeler « sans cesse le besoin que nous avions de « lui et la puissance qu'il exerce sur nous ; « ce n'est pas uniquement en religion, c'est « en tout qu'il se réserve d'accorder ou de « refuser des dons précieux. L'homme, par « lui-même, ne pourrait subvenir à sa vie « matérielle ; il cultive, sa main conduit la « charrue, mais il faut que Dieu daigne « envoyer des pluies bienfaisantes qui fassent « germer les grains, et que son soleil dore « nos moissons. Le travail ne suffit pas à « la vie physique, le raisonnement ne suffi- « rait point à la vie morale. »

« Le saint prêtre, en terminant, me pressa dans ses bras ; « Prions, me dit-il, prions « pour vous et pour moi. » Je m'agenouillai près de lui, et mon âme, s'unissant à la sienne, y puisait la ferveur ; il me sembla que le ministre du Dieu de vérité m'enveloppait de ses vertus, et je sentis en moi que le Tout-Puissant exaucait sa prière !

I.—**DRUE DE GAURUS** (Jean Le), protestant, demeurant à Saint-Michel de Vancelles près de Caen, fut converti au catholicisme, vers 1630, par Véron, sur l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

II.—**DRUE** (Martin Le), de Fontenay', près de Caen, converti à la même époque et par les mêmes motifs que le précédent.

I. — **DRUMMOND** (Jacques), troisième comte de Perth, chevalier de l'ordre de la Jarretière, de Saint-André, fut fait conseiller d'Etat en 1670, grand justicier en 1680 et grand chancelier d'Ecosse en 1684. Touché de la lecture des papiers trouvés dans le cabinet de Charles II, il fit profession publique de la religion catholique dès la première année du règne de Jacques II. Ce furent les ouvrages de Bossuet qui préparèrent son retour au sein de l'Eglise, et surtout le livre de *l'Exposition de la doctrine catholique*. Il entretint une correspondance suivie avec Bossuet, depuis 1685 jusqu'en 1688. Sa reconnaissance pour ce grand évêque était si vive, qu'il lui écrivait ; « Je vous déclare sincèrement que si j'étais maître de moi, et que si la place à laquelle la divine Providence m'a attaché ne m'engageait pas à une résidence nécessaire, j'achèterais avec joie trois heures de conversation avec vous, en allant nu-pieds jusqu'à Meaux, en demandant mon pain durant tout le chemin. » (25 juillet 1686.)

Dans une autre de ses lettres, en date du 12 novembre 1685, il disait à Bossuet : « Vous êtes comme un autre saint Paul, dont les travaux ne se bornent pas à une nation ou à une seule province. Vos ouvrages parlent présentement en la plupart des langues de l'Europe, et vos prosélytes publient vos louanges en des langues que vous n'entendez pas. »

A la révolution de 1688, le prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre, fit arrêter le chancelier Perth, et il fut enfermé dans les prisons d'Edimbourg. Rien ne put ébranler la foi ni la constance de ce généreux prosélyte. Du fond de la prison il écrivit à Bossuet des lettres qui annonçaient sa pieuse résignation, et l'attente prochaine du martyre auquel il se croyait destiné, et qu'il semblait appeler de ses vœux passionnés. Mais le prince d'Orange était parfaitement indifférent sur toutes les controverses religieuses. La politique seule pouvait lui commander un crime nécessaire à son ambition, et la vie et la mort du chancelier Perth lui étaient également inutiles. Il lui rendit même la liberté et lui permit de sortir d'Angleterre. Ce fut au moment où il fut arrêté que la populace pilla sa maison, ses meubles, ses papiers, et brûla sur la place du marché d'Edimbourg un crucifix, le portrait du roi Jacques II, et celui de Bossuet. C'est ce qu'il écrivit lui-même à Bossuet, qui lui répondit : « Plût à Dieu qu'au lieu de mon portrait je pusse être en personne auprès de vous, pour vous encourager dans vos souffrances, pour prendre part à la gloire de votre confession, et après avoir prêché à vos compatriotes la vérité de la foi, la confirmer avec vous, si Dieu m'en jugeait digne, par tout mon sang ! » (14 mars 1689.)

Après plusieurs années de prison et de persécution, Drummond vint en France. Bossuet avait fait paraître son *Histoire des Variations* au moment où la révolution d'Angleterre éclata (1688). Cet ouvrage, où

l'aigle de Meaux peint avec tant de vérité et un intêret si attachant toutes les variations de l'Eglise anglicane, depuis le règne d'Henri VIII, avait achevé d'affermir le chancelier Perth dans les principes qui avaient déterminé sa conversion. Lorsqu'il fut établi en France, il entretint les liaisons les plus suivies avec Bossuet, qu'il consultait habituellement, et qu'il regardait comme l'interprète le plus fidèle des oracles de l'Eglise. Cette correspondance dura jusqu'à la mort de Bossuet, en 1704. Il se rendit ensuite à Rome, où il se fit remarquer par sa piété, et rejoignit Jacques II, qui le créa duc de Perth, et le fit son premier gentilhomme. Il fut aussi gouverneur de Jacques III, connu sous le nom de chevalier de Saint Georges, et grand chambellan de la reine sa mère. Cet homme vertueux mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 10 mai 1716, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il montra un grand zèle pour éclairer ceux de ses compatriotes qui avaient suivi Jacques II. Sa femme et toute sa famille suivirent son exemple.

II.—DRUMMOND (sir William-Stuart) de Grandtully, se convertit en 1848, dans l'Amérique, d'où il revint catholique en Angleterre, son pays, où il possède de très-grands biens.

III.—DRUMMOND (Gagé), fille de M. Drummond, membre du parlement anglais, qui s'était signalé dans la précédente session par de violentes diatribes contre les religieuses catholiques, se convertit elle-même au catholicisme en 1851.

DRYDEN (Jean), célèbre poète anglais, issu d'une bonne famille du comté de Northampton, naquit en 1631, dans ce comté, à Aldwincle, près de Oundle. On prétend qu'il fut élevé dans la secte des anabaptistes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se convertit à la religion catholique six mois avant l'époque où la révolution en fit un titre de réprobation. Reçu maître ès-arts en 1657, il fut un des membres de la Société royale de Londres dès son établissement, devint poète lauréat à la mort de sir Guillaume Davenat, et perdit à la révolution sa place d'historiographe. Mort le 1er mai 1707, âgé de soixante-dix ans, après avoir composé d'admirables ouvrages, entre autres un poëme satirique contre les protestants, intitulé : *The Hind and Panther*, il laissa trois fils, tous catholiques, dont l'un, Charles, fut huissier du palais du pape Clément XI, et l'autre, Henri, se fit religieux en pays étranger.

DUCAN (Pierre), ministre protestant, converti vers 1615.

DUCHAT, conseiller au parlement de Metz, se convertit et abjura le protestantisme en février 1686.

DUCLOS (Samuel Cottereau), de Paris, médecin du roi, membre de l'Académie des sciences, et mort en 1685, abjura le protestantisme et se convertit à la religion catholique.

DUCOMMUN (Henri-Louis), âgé de trente-un ans, qui avait été élevé dans le calvinisme, se convertit et abjura en mai 1827, entre les mains de l'abbé Pidoux, vicaire de Poligny (diocèse de Saint-Claude), délégué à cet effet par l'évêque. Cet ecclésiastique lui a également administré le baptême sous condition. Les témoins de son abjuration étaient M. Garnison, chanoine honoraire de Besançon et de Saint-Claude et curé de Poligny, et MM. Flages, Mazot, Boulerat. Beaucoup de fidèles étaient présents.

DUCROZ (Charles), de la ville de Die, et président au parlement de Grenoble, rentra dans le sein de l'Eglise catholique et abjura le protestantisme en novembre 1685.

DUFOUR (Gédéon), vicomte de Fécamp, et Anne Vimars, sa femme, renoncèrent au protestantisme et se convertirent dans le XVIIe siècle.

DUFTON (veuve) et ses six enfants, élevés dans la religion anglicane, firent abjuration à Burgues, dans les derniers jours de janvier 1851, entre les mains du curé de Notre-Dame et du vicaire de Wurf, qui les baptisa. Le lendemain Mme Dufton et son fils aîné communièrent et furent confirmés par l'évêque.

DUKE, médecin à Hastings, abjura le protestantisme en 1846 avec sa femme et tous les membres de sa famille, qui embrassèrent en même temps que lui la foi catholique.

A la même époque, une dame protestante anglaise fit sa profession de foi à Saint-Malo.

DULLY DE LAVAL (Joseph), protestant de Sedan, âgé de vingt-cinq ans, se convertit au catholicisme en 1714.

DUMARTHENAIS (Caroline), protestante, née à Aubonne, dans le canton de Vaud, fut amenée par la Providence à Frascati, et y réclama les soins d'un ecclésiastique zélé, M. Gratiani, chanoine pénitencier, qui l'instruisit dans de longues et nombreuses conférences, et la convainquit des vérités de la religion catholique. Mme Dumarthenais témoigna le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise; et le cardinal de Grégorio, évêque de Frascati, reçut son abjuration le 11 octobre 1833, et lui donna quelques jours après la confirmation et la communion. Les larmes de Mme Dumarthenais pendant la cérémonie attestaient assez la vivacité de ses pieux sentiments.

DUMONT, ministre protestant converti, qui mourut en 1641.

DUMOULIN (Charles), illustre et savant jurisconsulte dont Teissier dit avec raison : « Ses décisions avaient plus d'autorité dans le palais que les arrêts du parlement. » Dumoulin naquit à Paris en septembre 1500 et devint calviniste (1552), puis luthérien de la Confession d'Augsbourg. Le président de Thou raconte que ce jurisconsulte avait reconnu ses erreurs, et était redevenu catholique quelque temps avant sa mort. Ce qui l'avait le plus disposé à ce retour vers la religion de ses pères, c'était d'avoir vu que la réforme religieuse qu'il avait si ardemment souhaitée avait dégénéré en licence et en faction. Il se promettait, s'il vivait plus longtemps, d'en retirer beaucoup d'autres, par

ses leçons et son exemple, de l'erreur qui s'accroissait chaque jour. Dumoulin était sans contredit non-seulement un des plus grands jurisconsultes, mais encore un des hommes les plus érudits de son siècle. Il manque, à la vérité, quelquefois de critique, science encore peu avancée de son temps; mais, outre qu'il connaissait à fond les livres du droit civil, il possédait bien des Pères, les historiens ecclésiastiques, les canons des conciles, les canonistes et même les théologiens scholastiques. Il est étonnant qu'un seul homme ait pu lire et écrire autant d'ouvrages qu'il l'a fait. La mort vint mettre un terme à sa vie agitée. Dumoulin décéda le 27 janvier 1566, entouré de trois docteurs de Sorbonne, auxquels il développait et expliquait d'une manière très-claire, suivant l'auteur de sa Vie, le mystère de la prédestination.

DUPASTIER (Armande-Marguerite), née à Paris en juin 1809, renonça au protestantisme et rentra dans le sein de l'Eglise en 1832. Depuis quelques années elle avait conçu le dessein de cette démarche, qu'elle exécuta de la manière la plus consolante pour les fidèles qui en furent témoins.

DUPUIS, converti au catholicisme depuis quelques années.

I.—DURAND (Daniel), fils de Jean Durand, ministre d'Issurtille (diocèse de Castres), fut élevé dans le protestantisme et prêchait comme proposant à la place de son père; mais, ayant étudié le catholicisme, il fit abjuration entre les mains du vicaire général de l'évêque de Langres, vers 1660.

II.—DURAND, ministre protestant de Saint-Jean-d'Angely, soutint, pendant huit jours consécutifs, soir et matin, des conférences publiques contre les catholiques dirigées par Dom Laurent Faidy et le P. Augustin. Ensuite eurent lieu des conférences particulières, où l'on apporta de si fortes preuves en faveur du catholicisme, que Durand se convertit en septembre 1685; il entraîna les principaux calvinistes, puis toute la ville de Saint-Jean-d'Angely à abjurer avec lui (*Voy.* l'*Introduction*).

III.— DURAND, protestante, convertie à Caen vers 1630 par Véron, avec 600 autres.

II. — DURAS (Le maréchal **DE**), était un protestant, converti dans le XVII^e^ siècle.

DURAS (Marie de), dame d'atours de Madame, sœur des maréchaux de Duras et de Lorges et nièce de Turenne, avait été élevée dans la religion protestante. Ebranlée par l'exemple de son oncle et par la lecture de l'*Exposition* de Bossuet, elle souhaita entendre une discussion sur les points de controverse entre les plus habiles défenseurs de l'une et de l'autre cause. Jean Claude, ministre de Charenton, était regardé comme le plus fort théologien de son parti. Bossuet consentit à entrer en conférence avec ce ministre. Tous deux se trouvèrent, le 1^er^ mars 1678, chez la comtesse de Roye, sœur de mademoiselle de Duras et aussi protestante. La conférence dura cinq heures et roula sur l'autorité de l'Eglise, et Bossuet amena le ministre à ne pouvoir nier que, faute de reconnaître cette autorité, il y avait dans la réforme *un point où un chrétien ne sait pas même si l'Evangile est une fable ou une vérité.* A la suite de cette conférence, mademoiselle de Duras fit son abjuration, le 22 mars 1678, entre les mains de Bossuet, dans l'église des doctrinaires. Depuis, le prélat publia la relation de cette conférence, dont l'issue fut un nouvel échec porté au protestantisme. Claude osa s'attribuer la victoire; mais, écrivait Bossuet, « partout où M. Claude dira qu'il n'a pas avoué ce que je lui fais avouer dans le récit de la conférence, je m'engage, dans une seconde conférence, à tirer encore de lui le même aveu; et partout où il dira qu'il n'est pas demeuré sans réponse, je le forcerai, sans autres arguments que ceux qu'il a déjà ouïs, à des réponses si visiblement absurdes, que tout homme de bon sens avouera qu'il valait encore mieux se taire que de s'en être servi. » Claude jugea prudent de ne pas accepter le défi.

DUROT (Mme), née Kohler, fille d'un officier au service du roi de Wurtemberg, fit abjuration du protestantisme à Lille, le 1^er^ décembre 1820.

DURST, professeur d'histoire à Dusseldorf, converti à la religion catholique dans ce siècle, faillit perdre sa chaire pour avoir abjuré le protestantisme.

DYMAS ou **DYSMAS** (Saint), est le nom que quelques hagiographes donnent au bon larron qui fut crucifié avec Jésus-Christ. L'Evangile rapporte qu'il ne s'associa pas aux insultes et aux blasphèmes des Juifs, et que même il fit une remontrance à son camarade et l'exhorta à la crainte de Dieu. « Pour nous, lui dit-il, c'est justement que nous souffrons, et nos crimes nous ont mérité le supplice que nous subissons. Mais celui-ci n'a fait aucun mal, ajouta-t-il, en parlant de Jésus. » Puis, tournant la tête vers le Sauveur, il lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume. » Jésus lui répondit : « Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. »

E

EADBAUD, fils et successeur de saint Ethelbert, roi de Kent, était très-attaché aux superstitions du paganisme et avait même épousé la veuve de son propre père. Saint Laurent mit tout en œuvre pour l'amener au christianisme; mais il eut la douleur de voir tous ses efforts rester sans succès. Désespérant donc de la conversion d'un prince qui joignait l'inceste à l'idolâtrie, il était sur le point de passer en France, lors-

que saint Pierre lui apparut en songe, lui reprocha la lâcheté qui lui faisait abandonner un troupeau racheté du sang de Jésus-Christ, et le fouetta si rudement qu'il en eut le corps tout couvert de meurtrissures. Le roi, qui vit de ses propres yeux les coups que saint Laurent avait reçus, en fut si vivement frappé, qu'il embrassa la religion chrétienne et s'appliqua à la faire embrasser par ses sujets.

EBERMANN (Vite), né en 1597 à Rausweinsdorf, bourg luthérien relevant des seigneurs de Rottenhan près Bamberg, se convertit au catholicisme, et, devenu Jésuite, il professa pendant un temps notable, à Mayence et à Wurzbourg, la philosophie et la théologie; devint supérieur du séminaire de Fulse, et mourut à Mayence, le 8 avril 1675. Il eut des démêlés très-vifs avec les théologiens luthériens de son temps, nommément avec Calixte, et se fit la réputation d'un champion redoutable. (Woismanni, *Hist. Eccl. sæc.* XVI, § 9, n. 26.)

EBRARD, comte de Breteuil, était un jeune homme riche, qui menait une vie toute mondaine lorsque la grâce le toucha. Ayant fait de sérieuses réflexions sur sa conduite, il en eut honte, s'en repentit, et prit aussitôt la résolution de renoncer à tout. Pour l'exécuter, il changea d'habit, et se retira secrètement dans une province éloignée, où il se dit charbonnier, à l'exemple de saint Thibaut de Provins. Il agissait ainsi pour vaincre l'orgueil qu'il se reprochait; mais il craignit bientôt les écueils d'une vie solitaire où il n'avait point de guide. C'est pourquoi il se retira à Marmoutiers, où il se fit moine et mena une vie très-austère.

ECK (Louis), imprimeur, converti dans le second quart de ce siècle.

ECKART ou ECCARD (Jean-Georges d'), savant historien, ami de Leibnitz, versé dans la connaissance des antiquités ecclésiastiques et civiles de l'Allemagne et auteur d'écrits estimés sur ces matières, naquit à Duingen, dans le duché de Brunswich, le 7 sept. 1674. Il fit ses études d'une manière très-brillante. Formé à la célèbre Gorta, il acquit une telle habileté dans la versification latine, qu'il composa trois cents vers dans deux heures. Il étudia à Leipsick. Après avoir été quelque temps à l'académie, il fut successivement secrétaire du comte Flemming dans la Pologne, et de Leibnitz dans le Hanovre. Sur la recommandation de ce dernier, il obtint la chaire d'histoire à l'université de Helmstadt. Néanmoins, son bienfaiteur étant mort, il revint à Hanovre comme historien et bibliothécaire de la maison de Brunswich (1716). L'empereur lui avait conféré le titre de noblesse; mais il quitta tout d'un coup sa place (1722) et alla chez les Jésuites a Cologne, où quelques mois après il abjura le luthéranisme et se fit catholique. Il jouit d'une grande estime dans cette ville; les bourguemestres vinrent le consulter dans les affaires importantes et récompensèrent généreusement ses conseils. Eckhart exposa les motifs de sa conversion dans une lettre au prélat Passionei, depuis cardinal, qui paraît avoir eu part à ce changement, lettre imprimée avec les *Acta apostolica legationis Helveticæ*. Le pape ressentit une joie très-vive, en apprenant qu'un homme d'un si rare mérite était rentré dans le sein de l'Eglise, et il chargea le légat, en Allemagne, de lui procurer une place. On lui donna le choix d'être employé à Vienne, à Passau et à Wurtzbourg. Il se décida pour cette dernière ville, où il réunit les fonctions de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il fut anobli par l'empereur, et mourut le 9 avril 1730, peu de temps après son épouse, et laissa deux fils que le prince fit élever. Dans la lettre qu'il écrivit au cardinal Passionei (Cologne, 18 janv. 1724, *Sallut. continuée des mélanges*, 1741, p. 65), il le pria de le recommander à Rome et surtout au cardinal de Cologne. « Il a appris beaucoup, dit-il, pour pouvoir servir un grand prince et aussi l'Eglise; Passionei l'a estimé comme protestant, et le protége maintenant comme catholique. Après avoir examiné quelque temps sa conscience, il a vu qu'il s'était écarté du vrai chemin du salut. Des intérêts temporels l'avaient encore retenu dans l'erreur; mais, ayant surmonté tous les obstacles et brisé toutes les chaînes, il avait fait le sacrifice de tout ce qui lui était cher: de vieux manuscrits d'une belle bibliothèque, d'un riche musée, d'un revenu de cinquante écus, d'une épouse chérie et de trois enfants pleins d'espérance; il parlait en même temps de l'appui des Jésuites de Cologne. » Bochaike (dans son canevas de l'Histoire de l'université de Wurzbourg, 1788, t. II, p. 20), porte ce jugement sur Eckhart : « Egalant ou même surpassant l'indifférence de Leibnitz pour la religion protestante, il avait peu à abjurer. » Il prouva la sincérité de sa conversion par la peine qu'il se donna à gagner son épouse à la foi, et par sa mort édifiante où il se fit administrer tous les sacrements des mourants et récita le symbole de saint Athanase. (Hropp, *Chronique de Wurzbourg*, tom. II, pag. 6.)

I.—ECKSTEIN (Ferdinand baron d'), Allemand, d'une vaste et profonde érudition, se convertit à la religion catholique et abjura le protestantisme, en 1812, entre les mains du célèbre professeur l'abbé Piétro d'Ostini, depuis cardinal. Voici comment lui-même parle de sa conversion dans un passage d'une lettre adressée à l'abbé Lacordaire, le 18 juin 1834, et insérée dans la *France catholique*.

« Né et élevé dans la religion protestante, j'ai abjuré à Rome au temps même où le pape était abaissé, où la main de fer d'un despote pesait sur la tiare, où Napoléon l'assiégeait dans son palais de Monte-Cavallo et ne sut en tirer raison que par un rapt nocturne. A Rome même, en un jour de danger, je manifestais toute mon indignation, je saisissais ce moment pour me jeter dans les bras de l'Eglise, vers laquelle mon cœur m'entraînait. Je brisais avec ma patrie, avec

tout ce qui m'était cher au monde, avec les préjugés des penseurs protestants, dont je respectais sur tant de points la haute instruction et les savantes lumières. Je courais tous les risques dans un moment où la police impériale ne badinait pas sur le compte des hommes qu'elle était chargée de persécuter. »

Depuis sa conversion, le baron d'Ecktein defendit le catholicisme avec une science et un talent extrêmement remarquables. Collaborateur des *Annales de Vienne*, il publia ensuite à Paris un journal intitulé : Le *Catholic* et dont nous donnerons une idée par l'extrait suivant de ses observations sur le caractère de la réforme et sur ses conséquences en philosophie et en politique. « J'ai voulu indiquer, dit-il, comment les croyances protestantes ont dû disparaître toutes, et laisser la religion vacante dans leurs contrées respectives; comment, malgré leurs diversités, et en dépit de leurs professions de foi, elles ont eues pour tout produit un vague déisme, qu'a engendré la doctrine des prétendus sages du XVIII^e^ siècle. J'ai la conscience intime d'avoir écrit sans passion, et je donne comme résultat certain, d'après mes recherches et mes méditations, la disparution totale du protestantisme. Il n'y a réellement plus de luthériens et de calvinistes; il n'y a plus de mystiques dans les rangs des réformés, et il ne s'y trouve même plus de sociniens. On n'y reconnaît plus qu'une masse de sentiments confus, composés de raisonnements et de sensations indéfinies, et à laquelle l'Allemagne protestante a donné elle même le nom de *religiosité*, pour la distinguer de la religion. La morale s'y rencontre jusqu'à un certain point; mais la foi en a disparu. »

II.—**ECKSTEIN** (Moïse), juif, né à Zolkiew en Galicie, se convertit et fut baptisé à Venise le 15 décembre 1834, dans l'église dite des Jésuites, succursale de la paroisse des Saints-Apôtres. Ce jeune homme, fut converti par les soins du chapelain de 15^e^ régiment d'infanterie de ligne. Le cardinal Monico, patriarche de Venise, voulut présider à la cérémonie, à laquelle assistait tout l'état-major et le régiment auquel appartenait Eckstein. Le cardinal prononça un discours latin, qu'il chargea le chapelain d'expliquer en polonais au nouveau converti. Après le baptême, le néophyte reçut la confirmation, et le cardinal ayant célébré la messe l'admit à la sainte table. Un nombreux concours de fidèles remplissait l'église

EDBALD ou **EDELBALD**, roi de Kent, converti vers le début du XVII^e^ siècle.

EDELBURGE ou **EDILBURGE**, sœur du précédent et fille de saint Ethelbert, roi de Kent, embrassa le christianisme en même temps que son père, et fut baptisée avec lui en 537. Le pape Boniface lui écrivit pour la féliciter de sa conversion. Elle épousa ensuite saint Edwin, roi des Northumbres, qui était encore idolâtre, mais qui, grâce aux prières et aux sollicitation de son épouse, secondées par les instructions de saint Paulin, finit par se faire chrétien. Edelburge se retira plus tard dans le monastère de Linning, qu'elle avait fondé, y prit l'habit, et y mourut vers le milieu du VII^e^ siècle.

EDESE (Saint), frère de saint Cyprien, martyr à Césarée, naquit en Lycie dans l'Asie Mineure, s'adonna d'abord à l'étude de la philosophie, et embrassa ensuite le christianisme, tout en continuant de porter l'habit de philosophe. Il suivit les leçons de saint Pamphile à la célèbre école de Césarée, confessa courageusement sa foi devant les magistrats, pendant la persécution de Galère-Maximien, fut mis plusieurs fois en prison, condamné aux mines de la Palestine, et enfin, après avoir subi d'horribles tortures en Egypte, fut jeté dans la mer l'an 306.

EDOUARD (le prince), fils du roi de Bohême Frédéric IV, et qui fut lui-même un moment roi de Bohême, s'étant réfugié en France, renonça au protestantisme en 1645, peu après son mariage avec Anne de Gonzague, fille du duc de Mantoue. Ce prince fit depuis toujours profession de la foi catholique et mourut en 1663, dans de grands sentiments de piété, après avoir joué un très-grand rôle, surtout à l'époque de la Fronde.

I.—**EDWARDS**, membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques, classe de philosophie, correspondant de l'Académie des sciences et président de la Société scientifique de Versailles, était né et avait été élevé dans le protestantisme. Il s'occupa d'une étude toute spéciale sur les races humaines. Elle le conduisit à parcourir d'abord dans un intérêt purement scientifique les *Annales de la propagation de la Foi*, lecture qui fit une vive et profonde impression sur l'esprit surnaturellement droit du docteur. Les *Annales* qu'il avait consultées en savant, il les lut en chrétien, et le dernier cahier lui faisait attendre le cahier suivant avec une impatiente curiosité. La différence des moyens employés et des résultats obtenus par les missionnaires catholiques et par les missionnaires protestants frappait surtout son attention. De l'admiration que lui inspiraient le zèle et le dévouement des misionnaires il s'éleva à la considération de la vérité, que ces apôtres se dévouent à propager au péril de leur vie. La lecture des *Vies* de saint François-Xavier et de saint Ignace le confirma dans ses sentiments d'admiration, et dans le désir de connaître le catholicisme qui enfante de tels hommes. Un pieux ecclésiastique de Paris, lui prêta, sur ces entrefaites, l'ouvrage du P. Scheffmacher, intitulé : *Lettre d'un docteur catholique à un protestant sur les principaux points de controverse, et sur les obstacles au salut et à la conversion des luthériens et des calvinistes.* La lecture, de ces *lettres* avança singulièrement la conversion d'Edwards, qui, marié à une catholique lui annonça tout à coup ses dispositions, fruit des méditations de trois années. Sa pieuse épouse n'avait cessé de demander à Dieu, d'incliner l'esprit de son

mari vers la religion catholique; mais jamais elle n'avait adressé à Edwards, aucune sollicitation à cet égard, sachant bien qu'il était de ces caractères qui veulent se déterminer sans impulsion étrangère et d'eux-mêmes. On peut donc dire que tout ici est l'œuvre de la grâce et du travail d'un esprit juste, appliqué à la recherche de la vérité. L'abbé Pinart curé de Notre-Dame de Versailles, qui avait donné au docteur Edwards les instructions nécessaires, eut la consolation de les lui voir accueillir avec une simplicité, une droiture et un empressement admirables. Préparé par ce digne curé, M. Edwards fit entre ses mains abjuration du protestantisme en 1842, et fut ensuite admis pour la première fois à la communion, dans la chapelle des Sœurs de la Charité de la paroisse de Notre-Dame. L'évêque de Versailles lui administra la confirmation dans sa chapelle particulière; il était assisté de l'abbé Vandenhecke, vicaire général, de l'abbé Pinart, curé de Notre-Dame.

II. — EDWARDS (Frédérick), frère du précédent, pressé comme lui par la grâce, a eu aussi le bonheur de revenir à l'unité catholique, et, plusieurs jours avant Noël 1842, M. Pinart, curé de Notre-Dame à Versailles, reçut son abjuration, ainsi que celle d'un autre protestant.

III. — EDWARDS, ancien vicaire à Londres, puis à Ramsgate, père des pauvres, abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Église catholique, avec toute sa famille, dans ces dernières années.

EDWIN (Saint), cinquième roi des Northumbres, c'est-à-dire des Anglais fixés au nord de la rivière d'Humbre, était alors le plus puissant des Anglais. Edelburge, qu'il épousa, fut cause de la conversion de son époux et de ses sujets; car le roi Edwin l'ayant demandée en mariage, on lui répondit qu'il n'était pas permis de donner une vierge chrétienne à un païen. Edwin promit de lui laisser une pleine et entière liberté de pratiquer sa religion, avec toute sa suite, même les prêtres et les clercs, et déclara que, pour lui-même, il ne refusait pas d'embrasser la religion chrétienne, si, après avoir été examinée par des hommes sages, elle se trouvait la plus sainte et la plus digne de Dieu. Cependant le pape Boniface, sachant les bonnes dispositions du roi Edwin, lui écrivit une lettre pour l'exhorter à se faire chrétien par la considération de la grandeur du vrai Dieu, de la vanité des idoles et l'exemple de tous les autres princes, de l'empereur même, et du roi Edbald son voisin.

Il écrivit en même temps à Edelburge pour la féliciter de sa conversion, qu'il avait apprise avec celle du roi son frère, et pour l'exhorter fortement à user de tous ses efforts pour gagner à Dieu le roi son époux. Le roi des Saxons occidentaux ayant essayé de le faire assassiner, il promit d'embrasser le christianisme s'il demeurait vainqueur de cet ennemi. Il le vainquit et, après avoir reçu les instructions religieuses et avoir lui-même longtemps médité sur la foi nouvelle qu'il voulait embrasser, il retardait encore, lorsqu'il y fut enfin décidé de la manière suivante : Edwin, étant jeune, avait été longtemps persécuté par Edelfrid, son prédécesseur, et s'était enfin réfugié chez un autre roi anglais, nommé Redwald. Celui-ci, après l'avoir reçu chez lui, se laissa ébranler par les menaces et les promesses d'Edelfrid, et promit de le livrer. Edwin, en étant averti la nuit par un ami fidèle, sortit du palais et s'assit à la porte sur une pierre, fort embarrassé du parti qu'il devait prendre. Alors il vit un homme, dont le visage et l'habit lui étaient inconnus, qui lui demanda ce qu'il faisait là, seul, à telle heure, et ajouta : « Que donneriez-vous à celui qui vous délivrerait de cette inquiétude en persuadant à Redwald de ne point vous livrer et de ne vous faire aucun mal? » Edwin promit de donner tout ce qui dépendait de lui; et l'inconnu poursuivit : « Et si on vous promettait de vous délivrer de vos ennemis, et de vous faire roi, et roi plus puissant que tous les rois anglais qui vous ont précédé ? » Enfin il ajouta pour la troisième fois : « Et si celui qui vous prédit de si grands biens vous donne des conseils plus utiles pour votre salut et pour la conduite de votre vie qu'aucun de vos pères ou de vos parents n'en a jamais reçu, promettez-vous de les recevoir? » Edwin le promit, et aussitôt l'inconnu lui mit la main sur la tête, en disant : « Quand cela sera arrivé, souvenez-vous de ce que nous disons aujourd'hui et ne manquez pas d'accomplir votre promesse. » Il disparut aussitôt. Edwin demeura fort consolé, et son ami vint lui dire qu'il était en sûreté, et que le roi Redwald, à la persuasion de la reine, sa femme, avait résolu de le défendre. Il le fit en effet, attaqua même Edelfrid, le défit, et Edwin parvint ainsi à la couronne.

Le saint évêque Paulin, ayant appris par révélation cette prédiction, entra chez Edwin, comme il pensait au parti qu'il devait prendre au sujet de la religion, lui mit la main sur la tête et lui demanda s'il connaissait ce signal. Le roi, tremblant, voulut se jeter aux pieds de l'évêque, qui le releva et lui dit doucement : « Vous voyez que Dieu vous a délivré de vos ennemis et qu'il vous a donné le royaume que vous désiriez. Souvenez-vous d'accomplir la troisième chose que vous avez promise, qui est de recevoir la foi du Seigneur et de garder ses commandements. « Edwin demanda encore du temps pour conférer avec ceux de son conseil, afin qu'ils fussent baptisés tous ensemble; et l'évêque y consentit. Le roi ayant donc assemblé les principaux membres de son conseil, leur demanda leur avis. Coisi, grand prêtre des idoles, parla le premier, et déclara qu'il était prouvé par l'expérience que les dieux qu'ils adoraient n'avaient aucun pouvoir. Saint Paulin, prenant la parole à son tour, démontra avec force l'excellence et la nécessité de la religion chrétienne. Coisi applaudit à ce discours, et proposa de brûler les temples et les autels des idoles. Le roi

lui ayant demandé qui les profanerait le premier, Coisi répondit que c'était à lui à donner l'exemple, puisqu'il avait été le chef du culte idolâtrique : il demanda donc des armes et un cheval, deux choses que la superstition de ces peuples interdisait au grand prêtre, et étant monté sur le cheval du roi avec une épée à son côté et une lance à la main, il se rendit au principal temple, qu'il profana en y jetant sa lance; ensuite on y mit le feu et on le détruisit. Edwin déclara enfin publiquement qu'il renonçait à l'idolâtrie pour embrasser la foi de Jésus-Christ, et fut baptisé l'an 627, avec toute sa noblesse et une grande partie du peuple, à Eborac ou York, le jour de Pâques, 12 avril. L'évêque Paulin baptisa entre autres les enfants du roi, savoir : quatre fils, une fille et un petit-fils. Il baptisa aussi beaucoup de nobles et de personnes considérables. Etant venu dans un pays nommé Andregin, il y demeura trente jours, occupé à catéchiser et à baptiser, sans faire autre chose depuis le matin jusqu'au soir. Il baptisait dans les rivières ou par immersion. Très-pieux et très-zélé pour la propagation du christianisme, Edwin mourut le 13 octobre 633.

EFFART (Michel et Anne), deux protestants de Caen, convertis vers 1630, avec six cents autres, par le prédicateur Véron.

EISENBACH (Henri-Ferdinand), docteur, professeur de l'université de Tubingue (Allemagne, jouissant d'une grande réputation littéraire, rentra dans le sein de l'Eglise en 1833. Il écrivit lui-même l'histoire de sa conversion, qui fut insérée dans le *Catholich*, publié à Spire, et parut ensuite dans l'*Ami de la Religion*, traduite en français. Voici cette narration pleine d'intérêt :

« En livrant au public l'histoire de ma conversion et un précis de ma vie, j'obéis en partie à une haute et honorable invitation, en partie au désir de faire servir mon expérience à l'utilité des autres. Quand un tel retour n'est dû ni à des froissements d'amour-propre, ni à des calculs temporels, quand celui qui fait cette démarche se trouve, par son âge, son éducation et sa position, en état d'examiner mûrement et d'agir en pleine connaissance de cause, il est naturel que l'on désire connaître ses motifs. Peut-être cette exposition servira-t-elle à affermir quelque catholique ou à ébranler quelque protestant qui cherche la vérité de bonne foi. Je puis déclarer qu'ils ne trouveront ici ni artifice, ni exagération, mais la simple vérité. Si j'ai écarté des considérations qui ont fortifié ma résolution, ce n'a pas été pour présenter les faits sous un plus beau jour, c'est que ces motifs ou ne s'offraient pas si clairement à mon esprit, ou touchaient à des intérêts privés, ou pouvaient blesser quelques personnes.

« Je suis né le 29 mars 1795, à Bietigheim, dans le Wurtemberg, où mon père était grand bailli, et après avoir terminé mes études je vins à Tubingue, mon père ayant été transféré au tribunal supérieur de cette ville. Passionné pour les mathématiques dès ma plus tendre enfance, j'abandonnai, à la mort de mon père, l'étude du droit, à laquelle il tenait beaucoup, et j'entrepris quelques voyages, pendant lesquels je m'occupai beaucoup de langues modernes. Je revins, et ne trouvant aucune carrière où je pusse exercer mes connaissances mathématiques, je m'engageai à la traduction de quelques livres. Des ouvrages historiques, avec lesquels j'eus quelques succès, me donnèrent occasion d'étudier de plus près l'histoire, en sorte que plus tard je composai moi-même quelques ouvrages en ce genre.

« L'an 1823, je devins professeur à l'école d'application de Tubingue, et en 1825 j'entrai dans l'université de cette même ville, pour y enseigner les langues modernes et leur littérature. Mais un mal d'yeux, qui dura plusieurs années, vint ralentir mes travaux en cette partie, et m'obligea de chercher une autre place, que j'obtins en 1830 à l'Ecole d'application et d'industrie de Stuttgard, toutefois d'une manière provisoire et sous condition que je pourrais retourner à l'université. Mon mal empirait, je devins incapable de remplir les devoirs de ma charge, et, ayant obtenu une permission, je me retirai à Gmünd, dans la Souabe, pour m'y appliquer au rétablissement de ma santé. Après un séjour de cinq mois, je reçus un decret qui me privait de ma place à Stuttgard, je retournai ensuite à Tubingue, où, le premier jour de février, je fus admis dans le sein de l'Eglise catholique romaine, que mes pères avaient abandonnée dans un moment déplorable. Voilà quant aux événements extérieurs de ma vie.

« Pour donner sur ma vie intérieure les éclaircissements convenables, je suis obligé de dire avant tout que l'orgueil était ma passion dominante. L'orgueil, du moins relativement à moi-même, était le principal mobile de toutes mes actions.

« Ce qui alimentait cette passion, ce fut la lecture des auteurs classiques de l'ancienne Rome, que déjà, dans le temps de mes premières études, je méditais non-seulement pour remplir mon devoir, mais comme étant pour moi la plus douce occupation dans mes heures de loisir. C'est ainsi que la vertu des Romains devint pour moi le beau idéal. Mon cœur brûlait à la pensée qu'un jour, par mes efforts et mes sacrifices, je pourrais contribuer essentiellement à quelque chose de grand et de noble. Cette chose, je la plaçais tantôt dans la politique, tantôt dans une action morale quelconque. A la vérité, j'ambitionnais les éloges du monde, mais je me contentais aussi de ma propre conscience, quand je pouvais faire du bien en secret; car avant tout je cherchais le droit de pouvoir m'admirer moi-même. Avec les années mainte expérience vint refroidir cette passion des grandes choses, mais j'aspirais toujours à la gloire de passer pour un homme utile à la société et d'une probité rigoureuse. Toutefois, quand je crus apercevoir que mes obligations étaient inconciliables les unes avec les autres, et que d'autres fois par fai-

blesse humaine je ne pouvais les accomplir, je perdais courage, je murmurais contre l'ordre de ce monde, je désespérais de la vertu, ou bien je m'abandonnais à l'indifférence et à la dissipation. Ces écarts étaient les conséquences du faux principe sur lequel je fondais ma vertu, et qui devait rendre sans mérite tout le bien que j'aurais pu faire, puisque je ne m'y proposais d'autre fin que de me déifier moi-même.

« La même passion devint la source de presque toutes mes fautes, dont l'une des principales fut l'incrédulité. Arrogance de jeune homme, envie de savoir quelque chose d'extraordinaire, je commençai de très-bonne heure à rejeter certaines vérités du christianisme. Je fus bientôt puni de ma témérité à laisser la foi. Le christianisme tout entier perdit pour moi son ensemble, la foi perdue ne se refaisait par aucun raisonnement humain ; nulle preuve, soit historique, soit philosophique, ne me satisfaisait. Vainement je cherchais par des efforts d'esprit à retenir ce qui s'échappait, vainement je priais et pleurais parfois des heures entières ; pour ne me mettre point en contradiction avec ma propre raison, ainsi que je le pensais, il me fallut abandonner le christianisme tout entier.

« Au reste, si je rejetais les vérités du christianisme, ce n'était pas parce qu'elles m'étaient incompréhensibles. La nature, que j'avais étudiée, m'offrait des mystères contradictoires à la raison, et qu'il fallait cependant admettre, par exemple, l'attraction des corps célestes. Je ne pouvais donc rejeter la parole de Dieu pour ce motif. Mais en considérant la chose du point de vue protestant, qui me garantissait que l'Ecriture sainte fût réellement la parole de Dieu? supposé qu'elle le fût, qui m'en garantissait l'intégrité? si Luther à déclaré apocryphes certains livres, pourquoi d'autres n'auraient-ils pas le droit de déclarer apocryphes tel livre ou tel passage? d'ailleurs, qui m'en garantissait le vrai sens? On me renvoyait à ma raison, et ma raison croyait avoir découvert dans l'Ecriture des contradictions sans nombre. Ces doutes me parurent insolubles, et me firent méconnaître la divinité et l'infaillible vérité de l'Ecriture; et quiconque, suivant les principes protestants, rejette la tradition et l'autorité de l'Eglise, en viendra nécessairement là, s'il est conséquent dans ses idées. Les livres et les hommes près desquels je cherchais une solution ne m'offrirent que des sophismes artificiels, bien des preuves superficielles qui tournaient la plupart dans le même cercle; de plus, la façon amère dont on soutenait ordinairement ces propositions me détourna absolument d'en parler. Pour un homme qui marche dans cette fausse voie, il n'y a qu'un miracle extraordinaire qui puisse lui accorder la grâce de reconnaître la vérité comme telle; mais vouloir un miracle est une témérité pour celui à qui le droit chemin de la vérité est ouvert. *Fides fidelibus, signa infidelibus :* la foi pour les fidèles, les miracles pour les infidèles. Dans ce sens, je reconnais de tout mon cœur que l'Eglise catholique, étant la voie prescrite par Dieu même, est la seule qui sauve, et que hors d'elle il n'y a point de salut, à moins que la grâce de l'infinie miséricorde n'opère un miracle encore bien plus extraordinaire que l'Eglise même avec ses institutions. Loin de moi pourtant que je veuille juger ou même condamner ceux de mes frères qui vivent hors de l'Eglise catholique : je prie, au contraire, le Dieu de toute bonté de les amener à la connaissance de la vérité par des voies que lui seul connaît.

« De cet état d'incertitude et d'incrédulité, je fus sauvé d'une manière tout à fait extraordinaire, car je reconnais pour telles les circonstances qui me ramenèrent insensiblement à croire un christianisme positif, et à le professer dans le sens de l'Eglise catholique. Obscures sont les voies de la Providence, mais s'il est permis à l'homme borné d'exprimer des conjectures à cet égard, pour son salut et celui de ses semblables, je crois avoir été conduit de telle sorte, que je ne puis me glorifier que de la grâce prévenante du Seigneur, et qu'il ne reste rien que je puisse regarder comme mon propre mérite. Evidemment je devais être préservé par là de me croire meilleur que d'autres, et de donner place à l'orgueil qui m'eût privé de la bénédiction qui sauve, et que reçoit même l'instrument indigne.

« Ce qui suit fut la première occasion de mon salut. Je désirais une chose dont je faisais dépendre tout mon bonheur et qui absorbait toute mon âme : il me semblait n'avoir plus qu'à étendre la main pour la saisir lorsqu'elle faillit, dans le moment même, m'échapper à jamais. Je fis alors ce que fait un malade sans espérance : il méprise le remède du charlatan, et toutefois l'emploie dès qu'il ne peut lui nuire Je savais que. dans des cas semblables, beaucoup de catholiques font des vœux, et j'avais entendu dire que plusieurs, du moins à ce qu'ils croyaient, en avaient vu par là leurs souhaits accomplis. Sans proprement y croire, je fis vœu, si j'atteignais mon but, de faire un cadeau à la sainte Vierge et à sa mère sainte Anne. Ce qui me décida à choisir ces saintes, ce fut une joyeuse fête de famille où j'avais assisté depuis peu, et qui me rappela leurs noms des premiers. Immédiatement après avoir prononcé mon vœu, j'eus, comme par une inspiration, une de ces pensées heureuses qui, moyennant une tournure inaccoutumée de la chose, renversa soudain l'obstacle jusqu'alors insurmontable, et m'assura, sans effort et sans opposition, une victoire qui semblait m'être enlevée pour toujours. Si Jésus-Christ accorde bien des fois à la prière un bienfait, mais un bienfait qui n'est pas indispensable, comme aux convives de Cana, pour obtenir par là un but spirituel, on ne peut pas me faire un reproche de ce que ma conversion a été occasionnée par un bienfait temporel

D'ailleurs je puis ajouter avec confiance que ma foi ne repose point là-dessus, car le bienfait demandé si témérairement me fut enlevé plus tard, mais seulement alors que ma foi eut été tellement affermie sur des principes plus solides, que je ne regardais plus l'enlèvement de ce bienfait comme une punition de mon penchant au catholicisme.

« Une coïncidence si subite et si inespérée de l'accomplissement de mon désir avec l'expression de mon vœu avait été pour moi quelque chose de merveilleux : toutefois, familiarisé avec les illusions qu'on se fait en pareil cas, je ne regardais cette coïncidence que comme un heureux hasard. Cependant, même dans cette supposition, j'accomplis mon vœu, m'étant fait dès lors et toujours un point d'honneur de ne jamais manquer à ma parole, fût-ce pour des chimères. L'avantage temporel que j'avais obtenu semblait devoir être appelé un don du ciel, en tant qu'il surpassait mes espérances les plus hardies; ce fut une occasion pour moi d'admettre la possibilité d'une influence supérieure, et je voulus faire encore plus que je n'avais promis. La grâce divine en profita pour me conduire plus loin.

« Dans l'intention de faire quelque chose de plus que je n'avais promis, et aussi par une idée obscure que, dans le sens catholique, on pouvait de cette manière faire quelque chose d'agréable aux saints, j'assistai à une sainte messe. C'était la première fois que je le faisais par un motif louable. Cela fit sur moi une impression toute particulière; je me sentais saisi d'une manière toute merveilleuse. Un pareil sentiment ne venait certainement pas de l'impression des sens, ni du charme de la nouveauté, car à Stuttgard l'office divin se célèbre sans pompe et avec une extrême simplicité : ma vue basse m'empêchait de voir ce qui se passait à l'autel; et, dans mes voyages, j'avais assisté, à Paris, ainsi que dans de grandes villes d'Allemagne, à des offices très-solennels, dans un temps où j'étais incomparablement plus sensible à la musique. Même cette fois-ci, l'assistance à la messe n'avait d'abord été pour moi qu'une pure cérémonie, une œuvre extérieure; mais j'en sortis plein d'une dévotion réelle et avec le désir d'y retourner bientôt. Chaque fois que j'y assistai depuis, j'en fus récompensé par un certain rehaussement de mes dispositions religieuses : jamais je ne sortis d'une sainte messe sans avoir pris quelques bonnes résolutions; mais surtout je recevais chaque fois, pour les accomplir, une force que bien souvent je m'étais vainement souhaitée précédemment.

« Des vues de prudence, et aussi la crainte que cette énergie ne fût l'effet d'un enthousiasme passager, m'empêchèrent de communiquer mes dispositions à d'autres et de satisfaire le besoin que je sentais d'une instruction plus avancée, quand, vers Noël 1831, des catalogues fixèrent mon attention sur deux ouvrages : l'un était l'*Ave Maria* de Silbert; l'autre une traduction allemande de la sainte messe et la manière d'y assister convenablement, je trouvai dans le premier un trésor inappréciable des plus magnifiques prières, dont chacune, dite avec dévotion, me fortifia essentiellement dans le bien ou m'arracha à de périlleuses tentations.

« Peut être me serais-je contenté encore longtemps de continuer mes dévotions catholiques en secret, d'autant plus que mes vues, d'ailleurs peu convenablement affermies, pouvaient facilement exciter l'aversion de mes amis protestants, et me nuire aussi, au moins indirectement. Il fallait que la Providence me conduisît involontairement vers le but. Dans ma dévotion pour la Mère de Dieu, je ne pouvais qu'être peu satisfait d'entendre prononcer son nom si rarement et si froidement du haut de la chaire. Je crus pouvoir, dans un lieu principalement habité par des catholiques, apprendre plutôt la vraie manière de l'honorer. M'abandonnant à l'aventure, je partis le jeudi saint 1832 pour Gmund, en Souabe; j'y assistai le vendredi saint à l'office divin, dans l'église paroissiale, sans éprouver, ni intérieurement ni extérieurement, rien de nouveau. Mécontent de mon voyage, je voulais quitter Gmund, lorsque l'idée me vint, par curiosité et aussi par la possibilité d'y recevoir quelque édification, de visiter le célèbre pèlerinage de cet endroit. C'est une montagne, nommée la Montagne du Sauveur, le long de laquelle s'élèvent les stations de la croix en forme de chapelles. Des troupes d'âmes fidèles la remplissent, surtout au jour où l'on célèbre la mort du Rédempteur. Chacun est debout ou agenouillé, selon que son cœur le lui inspire, dans une silencieuse dévotion, devant les images qui, par l'impression sensible, contribuent infiniment à élever l'esprit vers Dieu et à le faire méditer affectueusement sur la passion et sur la charité du Sauveur.

« Pour l'intelligence de ce qui suit, je dois observer que, malgré mes efforts pour avancer dans la foi, les mérites de Jésus-Christ, en ce qu'ils ont d'extraordinaire, m'étaient restés incompréhensibles. Plus d'une fois j'étais tenté d'y voir une espèce de jonglerie, attendu que, d'après ma manière de voir, bien des hommes avaient souffert autant, et même plus. Ces idées m'accompagnaient encore aux premières stations. Je me tenais devant, parce que les autres personnes s'y arrêtaient aussi, et j'y faisais quelques prières.

« Mais tout d'un coup je sentis une influence pleine de bénédiction, et j'éprouvai l'accomplissement de ces paroles du Seigneur : « Là où il y a deux ou trois assemblés en « mon nom, je suis au milieu d'eux. » L'importance de la passion de Jésus-Christ aussi bien que ce qu'elle a de terrible se présenta clairement à mon esprit, du moins avec assez de clarté pour vaincre mes doutes, quoique je ne pusse pas encore expliquer mes idées nettement à d'autres : c'était arrivé à la station du couronnement d'épines. A la station suivante, où Pilate présente le

Sauveur au peuple, je fus saisi d'un sentiment profond de la faiblesse de mon esprit, de ma folie jusqu'alors, et de ma complète indignité. Dans cet humiliant état, j'essayai encore de disputer avec Dieu, et de lui opposer pour ma défense cette invincibilité même de faiblesse. Je fus surtout fort accablé d'une crainte pusillanime de pouvoir jamais atteindre le bien, croyant, comme bien des fois jusqu'alors, qu'à chaque pas que l'homme fait vers le bien, il en tombait d'autant plus profondément. Les derniers doutes furent levés par une grâce qui me fut accordée à la station suivante, où je vis le Sauveur tombé à terre sous le fardeau de la croix, et j'y reconnus un avertissement symbolique de ne pas nous livrer au désespoir après une rechute dans le péché. Lorsque, plein de dévotion et avec un amour pour Jésus, qui ne s'éveilla qu'alors, j'eus parcouru toutes les stations et quitté la montagne, il me vint cette pensée : Mais l'honneur que jusqu'à présent j'ai rendu aux saints n'est-ce pas une idolâtrie que Dieu a permise, comme il permet bien du mal, pour conduire l'homme au bien? Je recherchai seulement alors si cette doctrine était fondée sur l'Ecriture sainte et sur la raison ; mais aussi vite je sentis mes doutes éclaircis, et moi-même confirmé dans mes idées. Je me rappelai que, d'après la prière même que Jésus-Christ nous a enseignée, nous sommes obligés de prier pour nos semblables, et que certainement cette obligation ne nous aurait pas été imposée, si Dieu ne savait faire tourner à leur salut l'effet de nos prières, soit d'une manière, soit d'une autre. Or, si la prière d'un homme pécheur a une vertu si grande, combien plus la prière des saints. Un nouveau doute, si les saints, quoiqu'ils ne connaissent pas tout, en ont cependant connaissance, fut levé par cette considération, que chaque homme a son ange gardien, et qu'en tout cas, si l'intercession des saints nous est utile, Dieu aura certainement pris les dispositions nécessaires pour leur faire connaître notre invocation. Une nouvelle difficulté fut, si les saints, pour prier pour nous, devaient être invoqués auparavant. La réponse est que Dieu même, qui nous aime infiniment et qui nous donne de lui-même chaque bien, veut cependant en être prié : pourquoi donc l'intercession des saints ne deviendrait-elle pas plus efficace par cette condition extérieure, en ce que nous y reconnaissons notre indigence, et que nous y remplissons les devoirs de l'amour, de la vénération et de la reconnaissance. Par ces principes et d'autres, je parvins à me convaincre de la légitimité du culte des saints. Par là et par les autres effets des moyens de sanctification conservés dans l'Eglise catholique, je me sentis pénétré d'un vif désir d'appartenir à une Eglise qui n'avait pas rejeté ces moyens de salut.

« A la fête de Pâques qui suivit, je visitai de nouveau l'église catholique de Stuttgard. Elle était remplie de curieux et de dévots. Pendant la grand'messe, un paysan qui se tenait debout non loin de moi, s'agenouilla tout au milieu de l'allée. Vu par derrière, son attitude avait pour moi quelque chose d'excessivement grotesque, et, dans mon cœur, je me moquais de sa naïve dévotion ; mais je m'en repentis à l'instant : je souhaitai pouvoir être dévot d'une manière aussi parfaite ; je m'agenouillai dans mon banc, et priai Dieu de m'accorder une part à la fervente prière du paysan. C'était après la consécration. La grâce, plus particulièrement présente, m'inonda et me toucha de telle sorte que je ne rougis point de verser des larmes devant tout le monde, ce qui, à la vérité, n'était pas un très-grand sacrifice, attendu que la foule me dérobait aux yeux du plus grand nombre.

« Quelque temps après, mon mal d'yeux empira de telle sorte que je fus obligé d'interrompre mes fonctions et de chercher un séjour à la campagne. Mon premier désir était sans doute de demeurer dans un endroit catholique ; mais le séjour dans une ville catholique de notre royaume n'était guère compatible avec certains plans que je formais, pour le cas où je deviendrais incapable de reprendre mes fonctions. Toutefois, le voyage que j'entrepris, pour choisir un séjour, me ramena de nouveau à Gmund. Le mauvais temps m'y arrêta, et je résolus provisoirement d'y passer deux ou trois mois.

« Je n'étais point encore résolu de passer publiquement, ni même secrètement, s'il avait fallu prendre un parti, à l'Eglise catholique. Ce qui me détournait : d'un côté, c'était la soumission à la hiérarchie, dont le fondement ne m'était point encore clair, et de laquelle je croyais, d'après les préjugés vulgaires, qu'elle pouvait à son gré établir de nouveaux articles de foi ; d'un autre côté, d'après les observations que j'avais faites jusqu'alors, je croyais avoir remarqué un profond ébranlement dans l'Eglise romaine, et des divisions sur des points très-essentiels. Dans une telle irrésolution, ce n'était pas une hypocrisie de tenir toujours mes intentions soigneusement secrètes. Ce qui m'y engageait, même plus tard, ce n'étaient pas seulement des vues de prudence : je craignais que mes coreligionnaires ne fissent des efforts pour me retenir, et je savais par expérience que, dans les discussions de cette espèce, les calomnies intolérantes, l'acrimonie, les décisions tranchantes, prennent ordinairement la place des principes, et que par là-même on ne faisait qu'éloigner d'autant plus celui qu'on voulait convertir. Or, une démarche aussi importante ne devait pas être influencée par l'irritation, mais être la suite d'un examen sérieux et approfondi. J'évitai donc jusqu'au dernier jour, par des réponses évasives, toutes les tentatives de polémique.

« Les distractions et les amusements nécessaires à ma vue affaiblie venaient me trouver en foule dans cette petite cité hospitalière et vivante. Aussi ne manquai-je

pas un jour de me livrer à tous les plaisirs permis de la société ; d'autant que, d'un côté, je savais que le christianisme ne veut point de bigoterie, et que, de l'autre, je voulais me convaincre que ma nouvelle foi n'était pas un fanatisme engendré dans un corps affaibli par la solitude et les privations.

« Je ne négligeais cependant pas le salut de mon âme. Ma première excursion fut un pèlerinage d'action de grâces à la Montagne du Sauveur. Bientôt je recherchai quelques ecclésiastiques, à qui je découvris mon désir de connaître de plus près leur Eglise. Leur conduite me prouva combien est mal fondée l'opinion vulgaire, que tous les prêtres cherchent sans cesse et par tous les moyens à faire des prosélytes. Loin de m'engager directement, ils n'employèrent pas même les moyens indirects d'une affabilité prévenante et autres ; ils ne me donnèrent aucun ouvrage, ni apologétique, ni polémique, mais les communs catéchismes du peuple ; ils m'exhortèrent sérieusement à ne faire aucun pas sans avoir mûrement réfléchi à tout. Ainsi je leur dois, de ce côté, la conscience qu'aucun artifice n'a influencé ma conversion. Ce ne fut que quand ils me virent convenablement affermi dans ma nouvelle croyance, qu'ils joignirent aux livres des communications orales. Leur vie et leur conduite exemplaire m'édifièrent encore plus que leurs paroles. D'autres ecclésiastiques estimables me firent du bien par leur commerce et leurs prédications, encore que, faute d'occasion, je ne confiasse mon secret à aucun d'eux.

« Ma conviction croissait de jour en jour, quoiqu'elle restât encore trop faible pour m'engager à risquer ma position politique. La Providence m'allégea encore ce combat intérieur. Mon mal d'yeux augmenta à tel point que je n'avais plus guère d'autre perspective que de perdre la vue, et avec elle mon emploi. Je commençai donc plus librement à prendre part aux cérémonies extérieures des catholiques. Un remède inespéré me rendit l'usage nécessaire de la vue, et je retournai à l'université de Tubingue, ayant perdu, dans ce temps-là même, mon emploi à Stuttgard.

« Ma foi était plus appuyée sur des expériences intérieures que sur des preuves rationnelles ; mais depuis longtemps, et dans la prospérité et dans l'adversité, et dans les tentations vaincues comme dans les tentations victorieuses, elle s'était conservée inébranlable, m'aidant, me relevant et me consolant : elle avait produit de si bonnes résolutions, elle m'avait si bien aidé à les accomplir, elle avait si bien amélioré mon cœur et mon esprit, que je ne pouvais plus les regarder comme une illusion de mon imagination, et que je considérai comme un devoir d'en faire une profession publique. Je fis part de ma résolution aux professeurs de notre faculté de théologie, qui, m'ayant sérieusement averti de ne rien faire avec précipitation et voyant ma résolution inébranlable, me présentèrent encore en peu de mots plusieurs preuves importantes pour me convaincre de plus en plus.

« Instruit sur la manière de mon abjuration, j'allai chez M. Pressel, premier diacre, qui jusqu'alors avait été mon père spirituel. Avec l'estime que j'avais et que j'ai encore pour ce ministre vénérable et vraiment pieux, c'était pour moi une démarche pénible. La manière calme et approfondie dont il combattit mes nouvelles idées, la sincère amitié avec laquelle il me souhaita la bénédiction de Dieu à mon départ, ont tellement augmenté ma vénération et mon amour pour lui, que je ne puis m'empêcher de lui en donner cette preuve publique après notre séparation. Un nouvel et sérieux examen, auquel il m'avait provoqué, ne put ébranler ma conviction, et je remplis les autres formalités de cette importante démarche.

« La première chose fut une instruction religieuse près du curé catholique de la ville, M. Schœnweiller, directeur de l'institut Guillaume. Je l'estimais en général, mais je ne connaissais pas encore ses idées ; je ne savais si j'entendrais des opinions superstitieuses et outrées, ou bien des opinions nouvelles qui tendaient au moins à une séparation d'avec l'unité. Toutefois, je voulus éprouver jusqu'au dernier, et pour cela entendre son opinion sans déguisement, et non pas une opinion qui se serait accommodée à mes désirs. Dans cette intention, je lui parlai aussi peu que possible de mes opinions jusqu'alors et de mon histoire. Mais celui qui voulait tourner pour moi tout en bien m'avait conduit à un homme qui, sous aucun rapport, ne laissait rien à désirer.

« Clair et solide, il me donna partout les idées les plus nettes et les plus distinctes des plus importantes vérités ; il me les exposa avec une sévère orthodoxie, s'appuyant toujours des textes de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise et des conciles. Cette admirable doctrine de la justification, qui laisse à l'homme des actions méritoires sans nourrir son orgueil ou le présenter comme indépendant de la grâce, et sans le rendre, d'un autre côté, pusillanime et inactif, ce magnifique trésor de la seule Eglise véritable, il me l'exposa presque tout entier dans les paroles du concile de Trente. Je me souviens toujours avec ravissement et édification de cette amabilité céleste et transfigurée de son regard et de son visage, quand il parlait de l'amour et de la miséricorde de Dieu ; de sa gravité sombre, de son austérité menaçante, mais douce, quand il dépeignait le péché.

« Lorsque mon instruction fut achevée, je fis publiquement ma profession de foi le 1er février 1833, et je fus formellement autorisé à participer à l'inappréciable bienfait des moyens de salut qu'a reçus l'Eglise. A la vérité, cette profession de foi ne fut pas annoncée d'avance, pour ne point mortifier ceux qui jusqu'alors avaient été mes coreligionnaires : cependant elle ne se fit pas non

plus, comme le bruit en courut aussitôt, à minuit et les portes fermées, mais le matin à huit heures, immédiatement après la première messe, dans une église ouverte à tout le monde et en présence d'environ cinquante spectateurs. Je n'anathématisai pas non plus, comme on l'a dit, mes père et mère ou mes frères et sœurs ; je ne jugeai ni ne condamnai personne, pas même les auteurs des erreurs ; mais je déclarai que toutes les doctrines que l'Eglise rejette, anathématise et condamne, je les rejette, les anathématise et les condamne de même.

« Si je promis en outre de croire toutes les décisions de l'Eglise et de suivre ses commandements, je pouvais le faire en toute sûreté, attendu que l'on m'avait démontré rigoureusement, par des textes indubitables de la sainte Ecriture, que l'Eglise catholique ne pouvait jamais tomber dans des erreurs nuisibles au salut. Si précédemment je ne croyais pas à l'Ecriture sainte, parce que je n'avais pas la conviction que ce fût réellement la parole de Dieu, maintenant je vois clairement la nécessité d'une obéissance absolue à la parole de Dieu, même non écrite, puisque je la reconnais pour telle. Cette obéissance absolue n'est pas une obéissance servile, mais filiale, car elle a pour principe non la crainte de la punition, mais la reconnaissance pour tant de bienfaits qui nous sont offerts dans les moyens de salut, mais l'humble aveu de la faiblesse et de l'insuffisance de notre esprit, quand il s'agit d'apprécier des vérités si hautes, mais la confiance filiale que Dieu accomplira sa parole et qu'il fera faire à son Eglise tout ce qui est nécessaire pour notre salut. Une telle obéissance n'est point une obéissance aveugle, et n'exclut pas la recherche des raisons et des motifs : seulement nous devons les chercher comme un enfant docile, qui demande modestement à ses père et mère les raisons de leurs ordres, non pour en faire dépendre son obéissance, mais pour accomplir leur volonté selon le vrai sens, qu'il pourrait manquer s'il s'en tenait à la lettre seule.

« Le soir du 1er février, je fis encore une confession de toute ma vie. J'avais à confesser des fautes graves et nombreuses, je ne savais si la parole ne m'expirerait pas sur les lèvres ; mais je priai auparavant le Christ présent dans la sainte eucharistie, j'invoquai la très-sainte vierge Marie, saint Joseph, sainte Anne, les saints apôtres Pierre et Paul, tous les saints et mon ange gardien, que je n'eusse point le malheur de commettre aucun péché dans cette heure, ni de rien cacher volontairement. D'un pas mal assuré, mais avec une filiale confiance en la bonté de Dieu, je m'approchai du confessionnal, et là j'éprouvai de nouveau la vertu la plus efficace de la grâce. Sans me sentir retenu par la honte, et en général sans aucun effort, je confessai tout ce que je regardais comme essentiel, et après avoir reçu l'absolution, je rentrai chez moi avec la ferme confiance que tous mes péchés étaient pardonnés. Le lendemain matin, j'eus le bonheur d'être incorporé à la société réelle de Jésus-Christ et de son Eglise, par la réception de la très-sainte eucharistie, et je sentis s'éveiller en moi, pour la pratique des vertus, une énergie après laquelle j'avais vainement soupiré jusque-là. »

ELIA, mahométan, natif d'Alexandrie, appartenait au marquis Terragnoli, de Bénévent, qui souhaitait vivement de le voir chrétien. On le confia aux Jésuites, qui, à force de patience et de soins, l'ont instruit et préparé. Le cardinal Bossi, archevêque de Bénévent, lui donna le baptême, la confirmation et l'eucharistie le 17 août 1828 ; le marquis Terragnoli fut son parrain, ainsi que celui d'un autre Maure qui se convertit également.

ELIE, évêque des Maronites en Chypre, fit en son nom, en celui du clergé et des peuples qu'il représentait, abjuration des erreurs de Macaire d'Antioche, dont ils étaient infectés, reçurent la foi romaine, et se réunirent aux Latins en août 1445, au concile œcuménique de Latran, par l'intermédiaire d'Isaac, leur délégué.

ELIMAS ou BAR-JESU, juif, qui demeurait dans l'île de Crète au temps des apôtres. Il se trouvait à Paphos avec le proconsul Sergius Paulus, à la même époque que saint Paul et saint Barnabé. Le proconsul se sentant ému en entendant parler ces deux flambeaux de l'Eglise primitive, Elimas chercha à comprimer cet élan. Alors saint Paul, inspiré par l'Esprit-Saint, se tourna vers cet impie que la voix publique désignait comme coupable de magie, et lui dit : « O homme plein d'astuce et de tromperie, enfant du démon, ennemi de toute justice ! ne cesseras-tu pas de détruire les voies droites du Seigneur ? Mais maintenant, voici que la main du Seigneur est sur toi ; tu vas devenir aveugle et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. » Elimas devint en effet soudainement aveugle, et le proconsul se convertit en voyant ce miracle. Suivant Origène et saint Jean Chrysostome, Elimas se convertit aussi au bout de quelque temps et recouvra la vue par les prières de saint Paul.

ELISBAAN, roi d'Ethiopie, était païen. Dans un combat contre Dimion, roi des Homérites (Arabes de l'Yemen), il fit vœu de devenir chrétien s'il était vainqueur. Fidèle à sa promesse, il demanda un évêque et des clercs à l'empereur Justin, reçut le baptême avec les principaux de son empire, fit instruire ses sujets, et bâtit un grand nombre d'églises. Le christianisme fleurit en peu de temps dans toute l'Ethiopie. Elisbaan abdiqua plus tard pour revêtir le cilice et entrer dans un monastère, où il se consacra tout à fait à Dieu.

ELKAIM (Salomon), rabbin de Mogador, dans le royaume de Maroc, et âgé de vingt-un ans, se convertit et fut baptisé, le 19 janvier 1833, par le cardinal vicaire, dans l'église de Saint-Antoine du Mont Esquilin. M. Giustiniani et Weld furent ses parrains par procureur.

ELLENBOROUGH, fils du lord premier juge de ce nom et frère de lord Ellenborough, vicaire de Harbourne, chancelier du diocèse de Bath et Wells, donna sa démission pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique, en septembre 1851.

ELMES, à Dublin, embrassa la foi catholique, et fut reçu dans le sein de l'Eglise par M. Cantawell, curé de Saint-Patrick, en 1842.

EMDEN (Marie-Anne ERSKINE, veuve), Ecossaise, se convertit au catholicisme et fit abjuration, le 9 septembre 1822, dans la chapelle des Dames de la Congrégation, maison dite *des Oiseaux*, rue de Sèvres; c'est l'évêque de Chartres qui reçut son abjuration.

EMSLEY (S.-M.), membre de la législature du Haut-Canada, abjura le protestantisme et embrassa la foi catholique (XIX^e^ siècle). Cette conversion donna lieu à un pamphlet contre la doctrine de la transsubstantiation, dont l'auteur était un ministre anglican, le docteur Strachan, qui avait le titre d'archidiacre d'York, et était conseiller exécutif et législatif. Il envoya son écrit à l'évêque catholique. On trouva étrange le zèle de l'archidiacre pour ressusciter l'esprit de controverse et pour combattre la croyance des catholiques irlandais établis dans ce pays, et qui méritaient plus d'égards.

ENÉE DE GAZE (*Æneas Gazæus*), philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le V^e^ siècle, embrassa le christianisme. On a de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps.

ENGHELEIM (Prince Henri, comte D'), frère du roi de Prusse, se convertit au catholicisme et vint abjurer l'hérésie, en 1826, à Coëthen, près de la duchesse, sa sœur. Depuis cette époque, sa vie, vraiment exemplaire, fut la meilleure apologie de sa foi.

ENSOR (Jean-Marie-Mapes), Anglais de distinction, se sentait vivement sollicité de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique lorsque, se trouvant en mer sur un vaisseau qui lui appartenait, il fut assailli par une tempête et menacé de périr. Au plus fort du danger, il se disait en lui-même; « Au moins si j'étais catholique! » Au moment où il exprima ce regret, l'orage cessa, et, de retour à terre, M. Ensor ne songea plus qu'à réaliser le plus promptement possible son abjuration. Il habitait le Port-Louis, et tout avait été réglé pour que la cérémonie eût lieu le premier décembre 1841, à huit heures du soir, dans l'église de Saint-Louis de Lorient. Pendant toute la soirée, le temps fut affreux. Aucun des vieux marins de Port-Louis ne voulut se décider à conduire M. Ensor à Lorient, malgré les offres considérables d'argent qui leur furent faites. Dans cette extrémité, il se jeta avec deux de ses domestiques dans une petite yole, en prenant seulement la précaution de munir ses gens et lui de ceintures de sauvetage. Ces moyens étaient bien précaires pour une traversée d'une lieue, sous un vent violent. Mais M. Ensor mit sa confiance en Dieu, fit le signe de la croix en entrant dans sa frêle embarcation, et arriva sain et sauf. Cette abjuration du protestantisme, qui eut lieu entre les mains du vénérable curé de Lorient, produisit les meilleurs effets sur l'esprit des familles anglaises établies en assez grand nombre dans ces contrées.

EOALD (Saint) était un des principaux habitants de la ville de Sens qui furent convertis au christianisme dans le III^e^ siècle, par saint Altin et ses compagnons, envoyés de Rome dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile. Il se joignit à saint Altin, l'accompagna à Orléans, à Chartres et à Paris; et ils y opérèrent un grand nombre de conversions dans tous les lieux où ils passèrent. On cite entre autres celles de saint Agoard et de saint Aglibert, qui habitaient Créteil près de Paris. Etant venus rejoindre saint Savinien à Sens, ils y furent martyrisés avec lui et un grand nombre d'autres, vers l'an 273.

EPAPHRAS (Saint), disciple de saint Paul, que celui-ci fit évêque de Colosses en Phrygie et qu'il appelle son compagnon de captivité, versa comme lui son sang pour la foi qu'il avait embrassée.

I.—EPAPHRODITE (Saint) que saint Paul, dont il était le disciple, nomme son frère, son coopérateur, son compagnon d'armes, fut apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidèles de cette ville, ayant appris que saint Paul était détenu prisonnier à Rome, envoyèrent Epaphrodite pour lui porter de l'argent et l'aider de ses services. Celui-ci exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, saint Paul le renvoya vers ses fidèles de Philippes avec une lettre remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Epaphrodite.

II.—EPAPHRODITE (Saint), autre disciple des apôtres que saint Pierre établit évêque de Terracine.

EPHYSE (Saint), apôtre de la Sardaigne et martyr, né à Jérusalem dans le III^e^ siècle, était encore païen lorsqu'il vint à Rome, où il exerça des fonctions publiques. Ayant été nommé gouverneur de l'île de Sardaigne par Dioclétien, avec la mission d'y combattre le christianisme, il se rendait à son poste lorsqu'une vision céleste le frappa. Il aperçut dans les airs une nuée éclatante de laquelle sortit une voix qui l'appela par son nom. Saisi de frayeur il sent la lumière de la foi qui éclate dans son âme, et sur-le champ il sacrifie tout, emploi, honneurs, richesses, et, après avoir reçu le baptême, vint en Sardaigne pour prêcher la religion qu'on l'envoyait persécuter. La nouvelle d'une conversion si étonnante étant parvenue à Rome, Dioclétien nomme un autre gouverneur, appelé Jules, qui fut chargé de se saisir d'Ephyse et de lui faire son procès comme chrétien. Arrivé à Cagliari, le nouveau gouverneur l'ayant fait emprisonner, et voyant que les menaces et les promesses étaient inutiles, eut recours aux supplices et pour un moment, crut qu'il allait triom-

pher du généreux martyr; car, pendant qu'on le battait de verges, Ephyse demanda qu'on le conduisît au temple d'Apollon. Jules accède aussitôt à sa demande, s'imaginant qu'il était prêt à sacrifier. Arrivé près du temple, il se met à genoux et prie avec ferveur : à l'instant l'édifice s'écroule avec un fracas épouvantable. La foule, effrayée, s'enfuit en désordre, et le gouverneur lui-même ne sait quoi penser d'un événement aussi étrange; mais sa cruauté n'en fut pas ralentie. Il fit reconduire Ephyse en prison, et, après diverses tortures, lui fit trancher la tête le 13 février, sur la fin du IIIe siècle, ou au commencement du IVe.

EPISTEME (Sainte), vierge et martyre à Emèse en Phénicie, était encore païenne lorsqu'elle épousa Galation, mais déjà si disposée à recevoir la foi, qu'elle embrassa la religion de son mari le jour même de leur mariage. S'étant engagée dès-lors à la continence parfaite, Epistème se retira dans une maison de vierges. Arrêtée et conduite à Emèse avec son époux, ils eurent la tête tranchée le 5 novembre 253, après avoir souffert d'horribles tortures.

ERASTE (Saint), originaire, à ce que l'on croit, de Corinthe, exerçait les fonctions de trésorier de cette ville, lorsqu'il se convertit, devint disciple de saint Jean, s'associa à ses travaux évangéliques et fut premier évêque de Philippes en Macédoine.

EREMITA ou l'*Hermite* (Daniel), savant allemand, né à Anvers en 1584, devint secrétaire du duc de Florence, et mourut à Livourne en 1613. Il embrassa la foi catholique malgré la résistance de son père, et nous avons une lettre (*ep.* 332) que Casaubon lui adressa à ce sujet.

ERLACH (Mathilde D'), nièce de Mme Haller, issue d'une très-ancienne famille de Berne, et âgée de près de trente ans, annonça inopinément sa résolution d'être catholique, et même de se faire religieuse; il paraît que ses propres lectures et ses réflexions lui avaient suggéré ce dessein, qu'elle exécuta peu de jours après. Le 29 mai 1826, elle entra au couvent du Sacré-Cœur, à Paris, pour y recevoir l'instruction convenable, fit son abjuration le 23 juin, et, après avoir été postulante pendant près de trois mois, prit le voile au mois d'août suivant.

ERNST (François D'), de Berne, major général au service du roi de Sardaigne, abjura le protestantisme et se fit catholique à Nice, en Provence, en 1810.

EROUF (Jean D'), de Courseulle, près Caen, fut converti par Véron, vers 1630.

ESCHMANN (Jean-Pierre), protestant, né en Suisse, fit abjuration en 1817.

ESFRINE (DE L'), avocat à Caen, converti par Véron, vers 1630.

ESKELBROK, veuve d'un capitaine catholique, fut tellement édifiée de la manière dont son mari avait supporté la maladie dont il mourut, qu'elle voulut se faire instruire d'une religion pour laquelle elle avait toujours eu de l'estime. Elle ne fut retenue ni par la crainte de mécontenter sa famille, ni par les ressorts que firent jouer les ministres : une fois convaincue, elle se rendit, abjura le protestantisme, et prouva depuis, par une vie exemplaire, la sincérité de sa conversion, qui fit quelque bruit à Bouillon (Pays-Bas), où elle eut lieu, vers 1817.

ESPAGNE (Henri-Louis D'), gentilhomme d'Anjou, qui avait été amené en Angleterre par ses parents dès son bas âge, et élevé dans le protestantisme, se convertit et abjura le 15 septembre 1709 : plusieurs seigneurs assistaient à cette abjuration.

ESPLART (Jeanne), à Caen, fut convertie au début du XVIIe siècle avec six cents autres protestants de la ville, par le controversiste Véron.

ESSLINGER (Jean-Georges), naquit à Zurich, en Suisse, le 26 février 1790, de M. Félix Esslinger, négociant et bourgeois de Zurich, et d'Anne-Catherine, née Vogler. Il fut baptisé par le pasteur G. Lavater, célèbre physionomiste, qui se distingua toujours par un sincère attachement au christianisme, tandis qu'autour de lui le rationalisme faisait déjà des progrès qu'il déplorait amèrement. On remarqua dans le jeune Esslinger, dès ses plus tendres années, les plus heureuses dispositions et beaucoup d'aptitude pour l'étude des sciences. Son caractère était gai et aimable. Il entra fort jeune au collége de sa ville natale, et s'y distingua constamment par son application et un grand amour pour le travail. Il eut l'avantage d'avoir pour professeur d'humanités le savant philologue Brümi, sous la conduite duquel il fit de grands progrès, particulièrement dans la connaissance des langues savantes.

Son goût naturel pour les études sérieuses lui fit de bonne heure prendre la résolution de se livrer plus particulièrement à celle de la théologie, qu'il étudia sous le fameux professeur Schulthess, rationaliste prononcé, avec lequel il eut dans la suite de vives discussions religieuses, surtout à l'époque de son abjuration. La droiture de ses intentions et l'ardeur qu'il mit dans cette étude lui firent bientôt éprouver une inquiétude vague dont il ne pouvait se rendre compte. Au milieu de ce trouble, il ressentit surtout un vif désir de connaître la vérité. A l'âge de seize ans, il alla, pendant les vacances, faire une visite à un oncle qui était chargé des affaires temporelles d'une abbaye, située dans un canton voisin. La manière affable avec laquelle il fut accueilli par les religieux, les conversations qu'il eut avec eux, les visites qu'il renouvela au monastère augmentèrent le désir qu'il avait déjà de connaître la religion catholique. Cette circonstance de sa jeunesse resta gravée dans son esprit, et il se ressouvenait toujours avec plaisir de cette première occasion qu'il avait eue d'apprendre à connaître les prêtres catholiques.

En 1813, M. Esslinger, ayant achevé ses cours de philosophie et de théologie à l'académie de Zurich, subit avec distinction ses examens devant le conseil ecclésiastique, après lesquels il fut placé, comme pasteur

adjoint, à Richterswyl, grand et beau village du canton de Zurich. Pendant quatre ans qu'il y remplit les fonctions de son ministère, il sut mériter l'estime et l'affection de ceux au milieu desquels il vivait, et chez qui il a laissé les souvenirs les plus honorables pour lui. Au milieu des devoirs que lui imposait sa place, il ne cessait d'éprouver cette inquiétude religieuse qui le poussait vers les vérités catholiques. Pendant ses loisirs, le jeune ministre s'occupait à étudier, à comparer; et ce qui le frappait surtout, c'est l'unité et l'immutabilité de cette Eglise, qui a traversé les siècles sans souffrir d'altération dans ses dogmes, tandis que les contradictions du protestantisme devenaient pour lui de jour en jour plus palpables. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce qui se passait en lui, à ce moment de sa vie : « Dès l'époque où je fus confirmé par un ministre respectable, je commençai à réfléchir sur la religion plus sérieusement et plus profondément que la plupart des jeunes gens de mon âge.

« Un goût passionné pour la lecture, qui s'était manifesté en moi de très-bonne heure, et qu'avaient alimenté jusqu'alors tous les livres, sans distinction, que le hasard m'avait présentés, se dirigea dès-lors presque exclusivement sur les matières théologiques, et s'accrut encore du besoin qu'éprouvait mon esprit de trouver un fondement solide à ma foi. Ce qui me frappa d'abord, ce fut la différence, ou plutôt les contradictions entre les opinions théologiques de mon professeur, et les articles *de foi*, tels qu'il sont exposés dans les livres symboliques de notre Eglise et appuyés sur les texes mêmes de la sainte Ecriture. J'ai lu, pendant mon séjour à Richterswyl, une foule d'ouvrages, où les dogmes *reconnus par la foi universelle de l'Eglise* étaient tour à tour attaqués et défendus, et, de part et d'autre, par les armes de l'exégèse, c'est-à-dire de l'interprétation de l'Ecriture; ouvrages où l'on examine si les protestants doivent accepter implicitement toutes les paroles de Jésus-Christ et de ses apôtres, ou préalablement les soumettre à l'examen de leur raison individuelle; et je conclus de ces lectures qu'il était impossible, pour tout protestant conséquent, de ne pas adopter cette dernière opinion comme la seule compatible avec le principe fondamental de la réforme. »

Ce fut alors un besoin pour lui, de voir de plus près la religion catholique, et de la connaître dans ses pratiques et dans ses cérémonies. Pour y parvenir, il était comme indispensable qu'il quittât son pays. Il demanda donc et obtint, en 1817, la place d'aumônier du 7e régiment de la garde royale, 1er régiment Suisse au service de France. Dans la position nouvelle et difficile où il se trouvait, il sut se conduire de manière à mériter l'estime de ses chefs et des officiers du corps. Partout où le régiment se trouvait en garnison, M. Esslinger cherchait à se mettre en rapport avec des ecclésiastiques distingués, afin d'acquérir de nouvelles connaissances sur l'objet de ses continuelles méditations. Ses relations avec le clergé catholique étaient partout, soit à Paris, soit ailleurs, bienveillantes et amicales, tandis qu'il n'en avait presqu'aucune avec les ministres protestants. Les lumières de la vérité avaient déjà pénétré si avant dans son esprit, que les instructions qu'il faisait à son régiment étaient étrangères à toute polémique, et qu'elles traitaient uniquement la morale ou les vérités fondamentales du christianisme, sans faire mention des erreurs introduites par Zwingle et les autres soi-disant réformateurs. Il a même dit depuis que les sermons qu'il avait faits comme aumônier protestant auraient pu s'adresser à des catholiques, sans aucun inconvénient. Aussi cette manière de prêcher lui attira-t-elle un jour des reproches d'un des officiers. M. Esslinger lui répondit que les opinions protestantes étant si différentes, il faudrait, pour contenter tout le monde, faire un sermon pour chaque individu; que, la chose étant impossible, il fallait nécessairement s'en tenir à sa méthode; que là où il n'y avait point d'autorité, chacun était maître d'interpréter l'Evangile comme il l'entendait. La conversion de M. de Haller, membre du conseil souverain de la république de Berne et savant publiciste, arrivée en 1821, fit sur lui une grande impression, et dès que celui-ci se fut fixé à Paris, l'année suivante, M. Esslinger forma des relations avec lui. Il le voyait très-souvent pendant que son régiment était en garnison à Paris ou à Versailles. En général il était heureux d'apprendre quelques nouvelles conversions, parce qu'elles venaient en aide à ses convictions et servaient beaucoup à les affermir. Cependant pour lui le moment de la grâce n'était pas arrivé. Il pensait, comme plusieurs protestants convaincus de la vérité, mais qui luttent encore contre elle, qu'il suffisait d'être catholique dans son cœur; que ce serait un trop grand chagrin pour sa famille de le voir changer de religion; qu'au bout de quelques années il aurait sa pension et qu'alors il serait plus libre, etc., etc. En 1825, il suivit son régiment à Versailles, où Mme. de B***, femme d'un officier supérieur suisse du 8e de la garde, converti lui-même à la religion catholique, introduisit M. Esslinger dans la société d'une famille de ses amis, « dans le but, écrivait-elle, de satisfaire son désir de s'entretenir sur la religion, mais surtout pour lui faire observer de près l'action si douce de la foi catholique dans le commerce intime de la vie, car, ajoutait-elle, *il est convaincu, mais il n'est pas touché.* »

Cette observation est juste, M. Esslinger était convaincu. Aussi les conférences qu'il eut avec le trop célèbre abbé Lamennais firent peu d'impression sur lui; il s'était déjà fait toutes les réponses que le plus habile controversiste aurait pu lui faire. Sa tactique était alors de plaider le faux pour s'assurer si les réponses qu'on lui donnait étaient conformes à celles qu'il se donnait à lui-même. Un jour l'aumônier rencontra dans

cette même maison une protestante avec laquelle il eut une discussion très-vive qu'il termina par cette apostrophe : « Eh bien ! madame, qui nous mettra d'accord ? Nous n'avons point d'autorité; cependant il est bien évident que nous ne pouvons pas avoir tous les deux raison. »

A cette époque, il entra en relation avec les principaux rédacteurs du *Mémorial catholique*, qui, la plupart, étaient prêtres. Il leur disait dans l'intimité : « Je suis des vôtres, » et se consultait avec eux sur les moyens de servir mieux la cause du catholicisme. C'est dans ces dispositions qu'il fournit à ce journal plusieurs articles remarquables, qui parurent successivement depuis 1827, et dont voici la liste :

De l'amour de la vérité comme principe de salut, 1827.—*Quelques réflexions sur la maxime chrétienne :* Hors de l'Eglise il n'y a point de salut, 1827. — *Eclaircissement sur ces paroles de saint Paul :* Rationabile sit obsequium vestrum.—*Réflexion d'un ministre protestant sur le système de l'Eglise anglicane*, 1828. — *Quelques fragments de la seconde partie de l'ouvrage de M. Mœhler, sur l'unité de l'Eglise*, 1828.— *La théorie sociale de l'Evangile.* —*Paroles de paix aux gallicans et aux ultramontains*, 1829.—*Examen d'un mémoire pour l'abolition du célibat prescrit au clergé catholique*, 1830.— *Le procès de Galilée, d'après le* Staatsmann (*journal allemand*), 1830.—*Synode d'Ulster, en Irlande*, 1830. — *Le rationalisme récompensé et protégé par des gouvernements protestants*, 1830. — Dans tous ces articles, écrits avec beaucoup de mesure et d'adresse, il n'y avait pas la moindre trace du protestantisme. De plus, il traduisit en allemand l'ouvrage de M. l'abbé Gerbet, *Sur les fondements de la certitude*, et il recueillait dans les journaux étrangers, sous le titre de *nouvelles et variétés*, les faits les plus curieux, toujours choisis avec discernement et dans l'intérêt de la religion catholique On voit qu'il aimait à défendre notre foi, sans lui appartenir encore autrement que par ses convictions; mais il avait dès longtemps formé la résolution de l'embrasser un jour, et même de se dévouer à l'état ecclésiastique. Une dame catholique lui ayant demandé à cette époque s'il était marié : Non, madame, répondit-il brusquement; vous me verrez plutôt prêtre catholique que mari.

Pour mettre ce projet à exécution, il partit, en 1828, pour sa ville natale. Sa conduite, constamment irréprochable, l'avait fait estimer de toutes les personnes qui l'avaient connu à Versailles, et qui lui portaient un intérêt bien sincère. Ses amis le virent donc partir avec peine; il leur écrivit, pour les rassurer, que son projet était de passer quelques instants dans sa famille, et ensuite d'aller à Rome, pour y faire probablement son abjuration, et entrer dans le célèbre collége de la Propagande. En arrivant à Zurich, il annonça à ses parents qu'il désirait faire un petit voyage dans le nord de l'Italie. Mais tous ses projets furent découcertés par un singulier incident. Un passeport et des lettres de Paris, renfermant des recommandations pour quelques prélats romains, arrivèrent à Zurich, lui absent, tombèrent dans les mains de son père et lui firent pressentir les intentions de son fils. Il en résulta une scène vive et pénible entre M. Esslinger et son père, sa mère, son frère et sa sœur. Sa mère surtout fut consternée. Mais, malgré une certaine irrésolution de caractère dans cet homme à conceptions d'ailleurs si fortes, Dieu le soutint dans cette dure épreuve; il resta ferme et déclara franchement à sa famille sa résolution d'embrasser la religion catholique. Des parents collatéraux tentèrent des moyens de conciliation, et finalement la paix fut rétablie par une sorte de convention, en vertu de laquelle M. Esslinger s'engageait à renoncer au voyage de Rome, et à différer l'exécution de son projet pendant une année, à condition que si, au bout de ce temps, il persistait dans sa résolution, ses parents ne s'y opposeraient plus, et lui conserveraient leur affection; ce qu'ils lui promirent. Il retourna donc à son régiment, contrarié, mais avec l'esprit moins agité. Ayant obtenu le consentement de ses parents, c'était un grand pas fait dans la nouvelle carrière qu'il allait parcourir. C'était un soulagement pour son âme que la perspective, désormais peu éloignée, du terme de ses longues épreuves et de ses terribles combats avec lui-même.

Cependant l'année se passa sans qu'il se décidât à faire son abjuration; mais la révolution de 1830 survint, et M. Esslinger perdit sa place d'aumônier, par le licenciement des troupes suisses, et se trouva sans traitement et sans pension de réforme, mais non sans ressources, puisqu'il avait le fruit de ses épargnes et son patrimoine futur. Peu de mois après son retour dans sa patrie, on l'appela à Fribourg pour travailler à la rédaction d'un journal politique religieux qu'on venait d'y fonder, et qu'il rédigea bientôt presque seul et avec un véritable talent. Entre autres articles remarquables qu'il publia dans le *Véridique* (c'était le titre du journal), les publicistes apprécièrent surtout les deux suivants, qui parurent dans une suite de numéros : *Sur le système fédératif et les concordats politiques*, contre le système de l'unité révolutionnaire; et l'autre : *Sur les moyens de rétablir la ligue suisse.*

Cependant le moment marqué par la Providence pour le retour à l'Eglise de cet homme au cœur droit et aux convictions profondes s'approchait. M. Esslinger, en venant diriger à Fribourg un journal de principes tout catholiques, s'était déjà prononcé aux yeux du public et surtout de ses compatriotes. Un concours de circonstances extraordinaires, et en particulier la conduite d'un ancien ami, M. Fuessli, depuis *antistes* ou président du consistoire zuriquois, qui, dans l'intention de retenir son collègue dans le protestantisme, fit justement ce qui devait l'en détacher, amenèrent enfin le triomphe de la vérité dans le cœur de celui

dont l'*esprit* lui était acquis déjà depuis longtemps.

M. Esslinger adressa, en février 1831, une lettre au conseil ecclésiastique de Zurich, pour lui annoncer sa réunion prochaine à l'Eglise catholique, rédigée par lui-même en allemand et en français; elle a été rendue publique par la voie de l'impression. « Cette lettre, au jugement de M. de Haller, bien à même de l'apprécier, est un chef-d'œuvre de logique et de haute philosophie, par l'opposition nette et précise des principes fondamentaux du catholicisme, toujours conséquent avec lui-même, et du protestantisme, qui réduit ses partisans à d'éternelles contradictions.

Voici comme il s'exprime dans l'avant-propos :

« L'indifférentisme seul peut prononcer d'une manière absolue contre ce que l'on appelle *changement de religion*. Mais ce droit, le protestantisme ne l'a pas, car prescrire à l'homme d'*examiner* c'est le mettre sur la voie qui peut le conduire à ce changement, et ajouter, comme il le fait, que les paroles de l'homme doivent toujours être d'accord avec les convictions de son esprit, c'est poser un principe qui peut rendre enfin ce changement une impérieuse obligation de conscience.

« Tout ce que l'on peut exiger de l'homme qui change de religion, ou, pour parler plus exactement, qui passe d'une Eglise dans une autre, c'est qu'il agisse sans précipitation et avec franchise.

« Or, je crois avoir rempli l'une et l'autre de ces conditions.

« Ma conviction de la vérité de la religion catholique ou (ce qui revient au même pour quiconque veut être chrétien) de la connexion intime et indissoluble entre la révélation et le catholicisme, est pour moi le résultat d'un examen prolongé pendant plusieurs années. J'ai même jeté dans la balance tout ce qui pouvait servir de contre-poids à cette conviction, et ma raison, éclairée par la grâce divine, avait commencé depuis longtemps dans mon esprit l'œuvre de ma conversion, avant que mon cœur pût encore se décider à rompre les liens qui m'attachaient au protestantisme. Je ne me suis donc déterminé que lorsque hésiter plus longtemps eût été non-seulement fermer les yeux aux démonstrations les plus évidentes, mais encore fermer l'oreille aux avertissements les plus formels, aux invitations les plus distinctes, les plus pressantes que m'adressait la divine Providence.

« Toutes les sociétés humaines, monarchies et républiques, sont ébranlées dans leurs fondements, au moment où je trace ces lignes; c'est une raison de plus pour s'attacher à cette société immortelle que Jésus-Christ a fondée en disant: Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

L'auteur expose, au commencement de sa lettre, la circonstance qui l'a engagé à l'écrire, puis il en vient aux motifs qui le déterminent à répudier le protestantisme pour embrasser le catholicisme.

« Lorsque la connaissance de la langue anglaise me permit, dit-il, d'étudier l'état de l'Eglise, ou, pour mieux dire, des sectes innombrables qui divisent l'Eglise d'Angleterre, et qu'en même temps de fréquentes discussions avec des membres distingués du clergé de France, et la lecture des meilleurs ouvrages français de littérature ou de controverse catholique, eurent achevé d'éclairer mon esprit, alors mes derniers doutes se dissipèrent, et les propositions suivantes me furent invinciblement démontrées.

« 1° Si, en établissant le christianisme (et j'entends ici ce mot tel qu'il avait toujours été compris jusqu'à la nouvelle confusion des langues en Allemagne), Dieu a voulu donner aux hommes une révélation surnaturelle, c'est-à-dire imposer à leur foi des dogmes que n'enseignait pas la religion dite naturelle, des dogmes *obligatoires* et des préceptes *nécessaires* au salut, alors la religion protestante ne peut être vraie, car ces mêmes dogmes, articles fondamentaux de la foi chrétienne, *de l'aveu même des premiers réformateurs*, ces dogmes, qu'ils ont proclamés hautement avec toute la chrétienté, tels, par exemple, que la nature divine de Jésus-Christ, l'expiation des péchés par le sacrifice de la croix, etc., etc., ont tous été depuis et successivement niés et rejetés par les protestants modernes, plus conséquents que leurs devanciers, et cela en vertu du principe même du protestantisme, qui nie et rejette ce que l'examen particulier décide être inadmissible ;

« 2° Si Dieu a donné aux hommes une révélation (telle que nous venons de la définir), en même temps il doit leur avoir donné le moyen de connaître avec certitude les dogmes révélés dont la connaissance est nécessaire au salut ; et ce moyen ne pouvait être que l'établissement d'une autorité visible, perpétuelle, infaillible, telle enfin qu'elle existe dans l'Eglise catholique;

« 3° Pour être conséquent, il faut donc purement et simplement admettre la révélation, ou la rejeter purement et simplement; il faut, en matière de foi, attribuer le jugement définitif, soit à la raison individuelle de chaque homme, soit à l'autorité de l'Eglise universelle, c'est-à-dire qu'il faut opter entre le rationalisme et le catholicisme.

« Cependant, si, tout en hésitant encore à prendre un parti décisif, je penchais déjà depuis longtemps pour le catholicisme, c'était par les considérations suivantes :

« 1° D'un côté, le besoin qu'éprouvait mon esprit d'être conséquent, et, de l'autre, le besoin que mon cœur éprouvait de continuer à croire les articles de foi qui m'avaient été enseignés dans mon enfance, conformément à nos catéchismes et à nos livres symboliques.

« 2° Je me disais que le rationaliste, s'il est prédicateur chrétien, ne peut enseigner dans les sermons tout ce que croient ses au-

diteurs, pour ne pas dire plus qu'il ne croit lui-même, et que, dans les prières publiques qu'il ne peut changer, il est souvent réduit à proclamer en présence de Dieu, tant en son nom qu'au nom des fidèles, telle vérité qui, à ses yeux, a cessé de l'être. Or, une semblable conduite est déclarée déloyale par beaucoup d'hommes d'honneur, bien qu'elle soit défendue, ou du moins excusée, par des ministres protestants de Suisse ou d'Allemagne, qui, moins consciencieux sur ce point que plusieurs de leurs confrères d'Angleterre, n'ont pas eu, comme eux, le courage de renoncer aux émoluments attachés à leurs fonctions ecclésiastiques.

« 3° Une fois que l'on a reconnu philosophiquement la connexion intime entre la vérité de la révélation et la nécessité d'une autorité visible et perpétuelle qui la conserve toujours pure et inaltérable, on doit croire aussi que Dieu, qui ne refuse jamais à l'homme *de bonne volonté* les lumières indispensables au salut, lui fera découvrir, par le témoignage des faits, qu'effectivement cette autorité nécessaire existe et a toujours existé. Or, qu'on ouvre l'histoire sans prévention, et on verra avec un respectueux étonnement briller sans interruption, pendant dix-huit siècles, comme un fanal dominant l'univers, le magnifique édifice de l'Eglise catholique, immortelle dépositaire des vérités éternelles. Et que l'on remarque bien que ce que l'antiquité entend par ces mots *Eglise catholique*, ce n'est pas ce que les protestants entendent par *Eglise chrétienne*, *monde chrétien*, divisé pour eux et par eux en mille opinions, mille cultes, mille constitutions ecclésiastiques, toutes divergentes et souvent contradictoires; tandis que l'Eglise catholique, au contraire, seule conservatrice, seule interprète du christianisme primitif, seule aussi entre toutes les religions, se distingue essentiellement par sa triple unité de foi, de culte et de gouvernement.

« 4° On ne peut s'empêcher de reconnaître aussi, d'après le témoignage de l'histoire tout entière, qu'une humble foi aux dogmes et une obéissance absolue aux préceptes de l'Eglise catholique ont été constamment, depuis dix-huit siècles, la source des plus hautes vertus, la base des connaissances les plus profondes, et le principe générateur de la civilisation la plus parfaite.

« 5° Il est également certain que nulle autre religion n'offre à ses ministres, s'ils sont pieux et zélés, des moyens si puissants de coopérer, comme pasteurs des âmes, et selon toute l'étendue des devoirs qu'impose ce titre sublime, au soulagement des malheureux, à la conversion des pécheurs, en un mot d'atteindre ce but, que les protestants eux-mêmes regardent comme le but principal de toute religion; de contribuer, autant que possible, au bonheur de l'homme dans le temps, et de l'assurer dans l'éternité.

« 6° L'Eglise catholique, en imposant à l'homme l'humilité et la mortification, montre une connaissance profonde de la source première de tous les maux qui en tout temps ont affligé l'humanité, et plus particulièrement aujourd'hui, où, de l'aveu même de la plupart des moralistes protestants, les deux plaies mortelles du siècle sont l'orgueil de l'esprit et la soif inextinguible des jouissances.

« 7° Enfin, le pouvoir théocratique, application naturelle du catholicisme à la société politique, et qui, une fois déjà, et pour son bonheur, a gouverné le monde, est destiné, selon toute apparence, à mettre un terme aux vaines disputes comme aux vains essais des hommes pour reconstituer la société chrétienne, en résolvant enfin, n'importe sous quelle forme, le grand problème social, insoluble sans lui, d'affranchir à la fois les peuples de l'empire des despotes et du joug de la démagogie.

« Telles sont les considérations qui, entre beaucoup d'autres, m'ont particulièrement frappé. Maintenant, qu'elles ne m'aient pas aussitôt déterminé à embrasser le catholicisme, cela doit-il étonner ceux qui ont étudié le cœur humain? ne peut-on pas reconnaître tout ce que j'ai reconnu, et se sentir encore arrêté par de grandes difficultés? Et parce que l'on admet franchement la connexion intime qui existe entre la certitude d'une révélation et la nécessité d'une autorité chargée de la conserver et de la défendre, s'ensuit-il que la raison, ou, si l'on veut, la faiblesse de l'homme, ne reculera pas devant certains dogmes que cette autorité enseigne, et devant certains préceptes qu'elle lui prescrit? Car autre chose est d'avouer que, sous peine d'inconséquence, il faut opter entre le catholicisme et le rationalisme, et autre chose est de sacrifier aux préceptes sévères du premier des principes du second, qui sont plus commodes dans la pratique, qui ont de puissants auxiliaires dans le penchant naturel de notre esprit pour ce qui flatte son orgueil et favorise son indépendance, enfin qui sont recommandés par l'exemple séduisant et les arguments spécieux de ses nombreux défenseurs. Aussi, parmi les protestants, combien n'en voit-on pas qui, rationalistes prononcés, n'admettent aujourd'hui la révélation (qu'ils nomment en Allemagne *surnaturalisme*) qu'après avoir, ainsi que moi, longtemps hésité entre ces deux doctrines!

« Or, si l'on trouve l'indécision excusable, alors même qu'il n'est question que de choses de peu d'importance, à plus forte raison doit-elle être permise lorsqu'il s'agit de prendre un parti irrévocable, et dont les conséquences sont immenses et pour soi et pour les autres. En pareil cas, ce n'est pas assez d'une conviction froide, fondée sur le raisonnement, il faut encore comme une détermination de la volonté et comme un élan du cœur que ne puissent arrêter les plus grands sacrifices. Tant qu'elle manquait cette précieuse disposition, je pouvais bien, il est vrai, regretter quelquefois de n'être pas né dans l'Eglise catholique, et abrité par elle contre les doutes et les combats qui agitaient ma vie; mais ma résolution n'allait pas plus

loin, et le courage me manquait pour rompre définitivement avec le protestantisme et avec une Eglise où j'avais reçu les premières impressions religieuses, et qui compte parmi ses membres tant d'objets de ma tendresse, de mon amitié et de ma plus sincère vénération. Mille raisons, ou, si l'on veut, mille prétextes se présentaient pour m'y retenir. Je me disais que plusieurs ministres, plusieurs théologiens protestants avaient aussi remarqué cette liaison intime entre la révélation et le catholicisme, et l'avaient même publiquement reconnue, et ne s'étaient pourtant pas faits catholiques. Je me livrais encore à cette espérance, que tout en continuant l'exercice de mon ministère, je pourrais être utile à la cause de la vérité, et unir mes efforts aux efforts de plusieurs pasteurs protestants, qui, sincères admirateurs des beautés du catholicisme, travaillent, autant qu'il dépend d'eux, à la future réunion de toutes les Eglises. Je me disais aussi (et cet argument me paraissait le plus solide) que les jugements que nous portons d'après notre examen particulier étant toujours plus ou moins incertains, et la raison individuelle pouvant rejeter demain ce qu'elle admettait hier, je devais, avant de risquer une démarche, source peut-être d'un repentir tardif, attendre que Dieu parlât plus distinctement à mon cœur, et y imprimât une conviction plus forte et plus impérieuse. Enfin, je ne voulais pas précipiter une démarche qui devait nécessairement déplaire à mes confrères que j'estime, à mes concitoyens que j'aime, et qui pouvait me faire perdre l'affection d'amis qui me sont bien chers, et surtout affliger une famille à laquelle je suis bien tendrement attaché.

« Tels sont les motifs (auxquels peut-être je devais ajouter l'indécision naturelle de mon caractère) qui me retenaient encore à une époque où cependant mon retour au catholicisme n'eût point exigé de moi, comme aujourd'hui, le sacrifice de mes intérêts temporels...

« Sans doute il est quelquefois difficile d'obéir à la voix de Dieu. Nous vivons dans un temps où quiconque aime et recherche les biens de ce monde ne sera pas tenté de se faire catholique. Il peut surtout paraître dur, à l'âge que j'ai atteint, à quarante ans passés, de refaire sa vie et de chercher au hasard, parmi des étrangers, un asile et des moyens d'existence. On comprendra aussi tout ce qu'il doit m'en coûter pour rompre les liens qui m'attachaient à l'Eglise, à la noble ville de Zurich, où je compte des amis et des parents si dignes de ma tendresse. Cependant aucune de ces considérations ne peut m'arrêter. Je sens trop que je ne pourrai trouver la paix de l'âme que lorsque j'aurai fait le sacrifice que Dieu me demande, que lorsque je serai entré dans la voie qu'il me montre. Oui, plus je considère ce que la Providence divine a fait pour m'amener au point où je suis, plus je sens que désormais je ne puis séparer, dans ma conviction, la vérité de la religion catholique et l'existence même d'une Providence qui conduit celui qui s'abandonne à elle, et exauce la prière qui demande où est la route qui mène au salut...

« J'ajouterai que l'Eglise protestante perdra peu en perdant un ministre, qui sans doute eût rempli consciencieusement les devoirs de son ministère, mais qui ne pouvait plus soutenir avec conviction le principe fondamental du protestantisme, principe définitivement destructeur de la foi chrétienne, quand on le comprend dans toute son étendue et qu'on l'applique dans toute sa rigueur; et, d'un autre côté, l'Eglise catholique, attaquée, trahie, abandonnée de toutes parts, et même par ses propres enfants, gagne toujours quelque chose au retour de néophytes, protestants de naissance et catholiques de conviction, qui ont été conduits, par l'étude même de l'erreur, à la connaissance de la vérité, et qui, l'ayant longtemps cherchée, se trouvent ainsi préparés à la défendre...

« Au reste, si ma patrie veut mériter le surnom d'*éclairée* qu'elle porte, si elle veut être sincèrement tolérante, elle ne m'en voudra pas d'avoir obéi à l'impulsion de ma conscience, et mes concitoyens, comme aussi mes anciens confrères, détournant les yeux de ce qui nous sépare aujourd'hui, ne verront que ce qui peut encore nous unir, l'amour de la vérité, quelque part qu'elle se trouve, l'enthousiasme pour tout ce qui est beau et bon, l'attachement à notre chère patrie, où tous ensemble, catholiques et protestants, nous devons entretenir la concorde et la paix, jusqu'au jour heureux et désiré où, s'accomplissant la prière de notre divin Rédempteur : *Qu'ils soient tous UN*, les fils d'une même patrie redeviendront aussi les enfants d'une même Eglise! »

M. Schulthess, alors président du consistoire, tâcha de répondre à cette lettre et d'en détruire les raisonnements victorieux ; mais ce fut en vain : il ne réussit dans sa réponse qu'à confirmer le jugement d'un savant de la Suisse allemande, qui l'appelait *un arrogant rationaliste*. M. Esslinger ne crut pas devoir garder un silence qu'on aurait interprété comme une victoire de son adversaire. Il répondit donc à son ancien professeur par une brochure allemande de 111 pages, dans laquelle il prit pour toujours congé du consistoire zuriquois. Cet écrit est daté du jour de la très-sainte Trinité, 29 mai 1831; et est resté sans réplique. Depuis ce moment, M. Esslinger ne songea plus qu'à se préparer à son abjuration, qu'il eut le bonheur de faire entre les mains de Mgr. Yenni, évêque de Lausanne et de Genève. A la manière dont il fut accueilli à son entrée dans l'Eglise catholique, et par le digne prélat qui avait reçu sa profession de foi, et par ses anciens et nouveaux amis, il put voir se réaliser ce qu'il avait dit en terminant sa lettre au conseil ecclésiastique : « Si des protestants qui se font catholiques perdent des amis par l'intolérance de leurs coreligionnaires et compatriotes, ils peu-

vent se dire en revanche : l'Eglise sera pour nous une nouvelle patrie, et les enfants de cette bonne mère seront pour nous d'autres frères. »

Comme en embrassant la religion catholique il s'était toujours proposé d'entrer dans l'état ecclésiastique, il demanda son admission au séminaire de Fribourg, et s'y occupa à compléter avec ardeur ses études théologiques.

Pendant qu'il se préparait ainsi à recevoir les ordres sacrés, M. le comte de Courten, qui venait de recruter un régiment suisse au service du Saint-Siége, offrit à M. Esslinger, qu'il avait connu à Paris, la place de premier aumônier dans son régiment. Cette circonstance fit hâter son ordination, et l'on crut pouvoir abréger le temps des épreuves ordinaires en faveur de celui qui, pour professer la vérité, avait surmonté tant d'obstacles. Le second dimanche après Pâques, 6 mai 1832, il fut ordonné prêtre dans l'église des Ursulines, et deux jours après il eut le bonheur de célébrer sa première messe dans celle du séminaire. Nous n'essayons pas de peindre les sentiments dont son âme fut remplie dans ce moment solennel, et particulièrement lorsqu'il donna la communion à plusieurs personnes qui avaient voulu s'associer à son bonheur, et parmi lesquelles se trouvaient ses amis de Versailles, M. le comte et Madame la comtesse O'm...., les dames Mart..., L..., qui avaient si puissamment contribué à son retour à l'Eglise. A partir de ce jour, ses inquiétudes diminuèrent sensiblement, et il arriva bientôt au point de ne pas comprendre comment il n'avait pas eu plus de confiance en Dieu. Il éprouvait, disait-il, un calme et un bien-être qu'il n'avait jamais sentis.

A son arrivée à Forli, où le régiment s'était formé, M. l'abbé Esslinger éprouva une émotion bien vive la première fois qu'il dit la messe et qu'il prêcha en sa qualité d'aumônier. « J'avais besoin de regarder les ornements sacerdotaux et l'autel, dit-il à un de ses amis, pour ne pas me croire à Paris, en face du régiment des gardes, à qui j'avais prêché pendant treize ans. » Il y avait à la fois bien de l'analogie et bien du contraste entre ces deux positions. Il eut l'avantage de se trouver logé chez M. Pellegrini, dont la sœur, demoiselle respectable et d'une rare piété, sut apprécier les vertus et les qualités de M. Esslinger, et adoucir les longues douleurs de sa dernière maladie par les soins les plus désintéressés et les plus assidus. Dans un voyage à Rome, au printemps de 1834, il fut reçu avec distinction par le souverain Pontife, par divers cardinaux, et par les prélats les plus savants de cette capitale du monde chrétien. Le Saint-Père lui donna même un témoignage bien honorable et bien précieux de sa satisfaction, en lui conférant l'ordre de Saint-Grégoire. Cependant le désir de revoir sa famille et sa patrie, qu'il n'avait pas vues depuis sa conversion, lui fit demander l'année suivante, un congé pour la Suisse. Il passa par Fribourg, pour témoigner encore à Mgr l'évêque et à ses confrères sa vive reconnaissance.

On remarqua avec satisfaction le changement qui s'était opéré dans sa physionomie. Les combats intérieurs qu'il avait soutenus si longtemps lui donnaient autrefois une expression dure et sévère, et ces signes d'inquiétude et de malaise avaient disparu pour faire place au calme et à la sérénité que donne le repos de l'âme.

En se rendant dans sa ville natale, il avait surtout à cœur de s'y montrer prêtre catholique. Le jour de l'Assomption, il exprima à M. le curé le désir de prêcher en l'honneur de la sainte Vierge. Il le fit en présence de plusieurs membres de sa famille, qui s'était réconciliée avec sa nouvelle position. Ce fut pour lui une grande consolation de faire ainsi sa profession de foi en présence de ses concitoyens, et de rendre à la Mère de Dieu un hommage solennel à Zurich, où, depuis trois siècles, elle avait reçu tant d'outrages.

Son projet était de revenir à Fribourg, et même il avait quelque envie de s'y fixer. Son zèle lui inspirait la crainte de ne pas faire au régiment tout le bien qu'il aurait désiré ; d'ailleurs il se sentait plus de disposition pour le travail du cabinet que pour l'exercice du saint ministère.

Il était encore au milieu de sa famille, quand il apprit que le choléra-morbus avait envahi l'Italie et qu'il approchait de Forli. Il n'hésite pas un instant, il part par le chemin le plus direct, craignant de pas arriver assez tôt au poste où l'appellent son zèle et son devoir, désirant dévouer sa vie au soin des âmes pour lesquelles le bon pasteur se sacrifie lui-même (*Joan.* x, 11).

De retour à Forli, il s'y distingua, comme précedemment, par une conduite vraiment ecclésiastique, un zèle éclairé et une constante application aux devoirs de son état. Par ses soins une trentaine de soldats protestants furent instruits et ramenés dans le sein de l'Eglise. Mgr l'évêque Stanislas Tomba, prélat aussi éminent en piété qu'en savoir, lui en témoigna publiquement sa reconnaissance. Mais les travaux du saint ministère n'absorbaient pas tellement son temps, qu'il n'en trouvât encore pour étudier et écrire ; il fournit des articles écrits en italien aux *Annales des sciences religieuses* (*Annali delle scienze religiose*, qui se publient à Rome et qu'il avait puissamment contribué à fonder. Il se chargea principalement d'y rendre compte de la littérature religieuse de l'Allemagne. Entre autre morceaux remarquables, nous pouvons citer l'analyse du célèbre ouvrage de son compatriote, M. Hurter, sur l'Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains. Il composa aussi les *Entretiens* publiés en 1840, et dont divers obstacles empêchèrent l'impression pendant sa vie.

Voici comment il s'exprime sur cet ouvrage, dans une lettre adressée à l'abbé Fontana, le 26 octobre 1833 :

« Mon cher ami, il est temps que je vous

dise un mot du manuscrit qui doit vous avoir été remis par M. Al. de D. C'est la première partie d'un travail auquel je consacre mes loisirs et mes réflexions. Vous et Monseigneur, à qui vous l'avez, je l'espère, communiqué, pourrez juger, par ce que vous en avez, s'il mérite d'être publié et s'il peut faire du bien. Je pense, dans tous les cas, que ce que vous n'avez pas encore ne sera pas au-dessous de ce que je vous ai déjà envoyé. Je suis près de finir le V^e^ entretien, le plus long, attendu qu'il embrasse tous les autres dogmes controversés, à l'exception de celui de l'eucharistie, traité dans le IV^e^. Je n'y emploie que l'Ecriture sainte et la raison religieuse, attendu que je parlerai ensuite, dans le VI^e^, ou le VI^e^ et le VII^e^, *ex professo*, de la tradition et de l'autorité de l'Eglise. J'ajouterai une confirmation de tous mes raisonnements par une suite de citations d'auteurs protestants, surtout de l'Allemagne et de l'Angleterre, dont on ne s'est pas encore servi dans les livres de controverse écrits en français, et que j'ai recueillies lorsque j'avais à ma portée les nouveautés littéraires, théologiques et religieuses de l'Allemagne et de l'Angleterre protestantes. L'ouvrage se terminera par un dernier entretien sur les motifs qui doivent déterminer un protestant à embrasser la religion catholique, quand une fois il s'est convaincu de sa vérité.

« J'ai cherché à mettre de la franchise dans l'exposition des objections protestantes, ce qui, dans toute discussion, produit un heureux effet sur ceux qu'on veut convaincre; je me suis efforcé de même de choisir de préférence les arguments les plus assortis à la manière de voir des protestants, d'éviter les arguments moins concluants, et de répandre un jour nouveau sur quelques points de la doctrine catholique. »

Tel est le jugement de l'auteur sur son livre, jugement confirmé par le digne prélat à qui M. Esslinger légua ce précieux dépôt quelques jours avant sa mort.

Une fin prématurée allait bientôt nous le ravir. Il ne fut pas donné à ce digne prêtre, éprouvé par tant de vicissitudes, de jouir longtemps des avantages que des antécédents si honorables lui auraient procurés, ni d'enrichir la littérature religieuse de nouveaux travaux scientifiques. Doué d'une faible santé, et néanmoins excessivement laborieux, il tomba malade en janvier 1837. Le 28 avril, il écrivait à ses amis de Fribourg que, depuis quatre mois, il n'était monté à l'autel qu'une seule fois pour faire ses Pâques; et ce fut le dernier sacrifice qu'il put offrir avant de faire à Dieu celui de sa vie. Cette sortie avait aggravé son mal. Il espérait néanmoins encore que la belle saison lui rendrait assez de force pour lui permettre d'aller respirer en Suisse l'air natal. Son médecin l'entretenait dans cette espérance.

Cependant elle devait être déçue. Le 29 mai, il adressa à Mgr l'évêque de Lauzanne et de Genève la lettre suivante:

« Monseigneur, il y a peu de jours, ma santé et ma vie étaient assez compromises pour qu'on m'ait conseillé de recevoir les sacrements de l'Eglise. Je résolus alors de vous écrire, ou plutôt de vous faire écrire, pour vous donner une nouvelle marque de ma confiance entière en votre bonté, confiance que vous avez si bien justifiée dans ces circonstances mémorables où, étranger à Fribourg, je venais demander à son digne pasteur le plus grand des bienfaits, la vraie religion. Vous savez, Monseigneur, que l'intime conviction de ma foi est déposée dans un manuscrit dont je désire ardemment la publication. Je crains que, si cette maladie tranche mes jours, mon travail ne tombe en oubli. J'en serais péniblement affecté, d'autant plus que les protestants n'inclinent que trop à penser qu'il y a dans le cœur des prosélytes une porte secrète ouverte à des doutes, à des regrets, à de vagues inquiétudes sur le parti qu'ils ont pris en abjurant le protestantisme. Rien ne saurait être moins fondé qu'un tel préjugé, et rien de plus propre à le détruire que de montrer, par un nouvel exemple, que les motifs d'aversion pour le protestantisme augmentent, dans les néocatholiques, en force, en nombre, en variété, à mesure qu'eux-mêmes croissent en expérience, qu'ils se dépouillent de leurs préjugés par l'étude et surtout par la pratique des devoirs religieux; car la pratique est, si je puis m'exprimer ainsi, le grand vérificateur des théories.

« Ce que je viens de dire, Monseigneur, suffira pour un cœur comme le vôtre. Que Dieu prolonge ou abrége mes jours, je compte sur vos sentiments à la vie et à la mort, comme vous pouvez toujours compter sur la tendre et profonde soumission de votre très-obéissant serviteur,

« L'abbé Esslinger.

« Forli, le 29 mai 1837. »

Cette lettre, dont la date rappelle la lettre d'adieu écrite six ans plus tôt au consistoire de Zurich, fut pour l'évêque de Lauzanne le sujet d'une vive douleur, puisqu'elle lui annonçait la fin prochaine d'un homme enlevé si vite à l'Eglise; et cependant d'une vraie satisfaction, puisqu'elle témoignait si haut de sa constance dans ses principes religieux en présence de l'éternité qui allait le recevoir.

Il accepta le legs que lui confiait le pieux moribond, et s'empressa de l'assurer qu'il se chargeait de faire imprimer son ouvrage.

A cette époque, il arriva à Forli un médecin célèbre, et M. Esslinger, qui sentait tous les jours ses forces diminuer, malgré les assurances de son médecin ordinaire, voulut le consulter. A la suite de cette consultation, il fit appeler mademoiselle Pellegrini et lui dit qu'il n'y avait plus pour lui aucun espoir. Dès ce moment, il ne s'occupa plus que de l'éternité.

Le 18 juin, il dicta sa lettre d'adieu à ses amis. Il y témoignait une résignation parfaite à la volonté divine, et demandait à Dieu de le retirer de ce monde lorsqu'il le jugerait suffisamment éprouvé par la maladie

et purifié par les souffrances. Dans cette même lettre, il remerciait toutes les personnes, soit de Versailles, soit de Fribourg, qui avaient contribué à sa conversion, leur exprimait sa vive reconnaissance et se recommandait à leurs prières.

Le médecin qui l'avait éclairé sur son état avait dit, dans l'étonnement que lui avait causé sa courageuse fermeté : « Jamais je n'ai vu quelqu'un recevoir son arrêt de mort avec autant de calme et de sang froid. » Voici comment il raconta à Mlle Pellegrini la conversation qui s'était établie entre lui et le malade : « Je suis content, M. le docteur, d'avoir l'occasion de causer avec vous ; je suis philosophe chrétien et catholique, de plus, je suis prêtre, et je dois mieux encore que les séculiers me résigner aux dispositions du ciel. C'est pourquoi je veux savoir de vous trois choses : la première, quelle est la nature de ma maladie? la seconde, n'y a-t-il plus d'espoir de guérison? enfin, dans le cas où il n'y aurait plus d'espoir combien de temps ai-je encore à vivre? » Voyant que j'hésitais à lui répondre, il insista et dit qu'il lui importait d'avoir des réponses précises, parce qu'il avait des affaires à arranger. Je répondis alors : Voici ma réponse à la première question. « Votre maladie était au commencement un vice au cœur, qui a dégénéré en hydropisie de poitrine ; vous auriez pu être guéri, si vous aviez été bien traité dans le principe ; à la troisième question, je ne puis vous donner qu'une réponse douteuse. Peut-être verrez-vous la fin de l'été ; mais l'automne pourra vous être fatal. Il me remercia, et je sortis étonné et édifié de que j'avais entendu. »

Le malade reçut plusieurs fois les saints sacrements et tous les secours de la religion chrétienne. L'évêque vint le voir et lui donna des témoignages particuliers de son affection et du tendre intérêt qu'il lui portait. Dieu lui fit la grâce de souffrir, et de souffrir beaucoup avec une grande patience et une admirable résignation ; aussi sa maladie et sa mort, arrivée le 18 août, furent un vrai sujet d'édification et de regret pour la ville de Forli, et en particulier pour son régiment.

Voici comment, sous la date du 19 août, Monseigneur Tomba annonça ce triste événement à l'évêque de Lausanne et de Genève : « Je m'empresse de communiquer à Votre Grandeur la triste nouvelle de la mort du bon abbé Esslinger, arrivée hier un peu après midi. Sa maladie a été un long exercice de patience, et sa mort tranquille est précieuse devant Dieu. Cette perte me fait éprouver un grand chagrin..... » Ainsi mourut, dans sa quarante-huitième année, cet homme distingué par la droiture de son caractère et l'étendue de ses connaissances, qui, luttant dans son cœur pendant de longues années contre ses convictions religieuses, céda à l'empire de la vérité ; qui, de ministre protestant devenu prêtre catholique, laissa à ses anciens coreligionnaires, un monument précieux de l'ardeur et de la solidité de sa foi et de son zèle pour leur retour au centre de l'unité, dans l'ouvrage remarquable intitulé : *Entretiens familiers d'un ministre protestant avec des anciens coreligionnaires.*

ESTCOURT (Edgar-Edward), du collége d'Exeter, maître ès-arts, abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Eglise à Prior-Park, le 19 décembre 1845.

ESTELLE ou EUSTELLE (Sainte), vierge et martyre à Saintes, fut convertie à la foi chrétienne et baptisée par saint Eutrope, premier évêque de cette ville. Après le martyre du saint évêque, qui avait été mis à mort par les païens, Estelle lui procura une sépulture aussi honorable qu'elle le put, au milieu des dangers d'une violente persécution. Cet acte de religieuse charité ayant fait connaître qu'elle était chrétienne, son père fit tous ses efforts pour la ramener aux superstitions du paganisme ; mais ne pouvant y réussir, il la livra aux persécuteurs qui l'emprisonnèrent, et lui firent subir d'autres tourments, qui furent suivis de la mort. Elle reçut le coup mortel vers la fin du IIe siècle, en prononçant le nom de Jésus.

ESTHER, juive, née à Rome et âgée de vingt ans, avait été envoyée à Livourne, dès l'âge de sept ans, par sa mère, pour l'empêcher de se faire chrétienne, comme ses sœurs ; mais elle triompha de tous les obstacles, fut baptisée le 29 septembre 1815 par le cardinal Scotti, et reçut le nom de Béatrix.

ETHELBERT, roi de la Grande Bretagne. Les Anglais et les Saxons, peuples de Germanie, étaient venus en Bretagne, environ un siècle et demi auparavant, appelés par les Bretons, pour les défendre contre les Ecossais et les Pictes. S'étant rendus maîtres, sur les Bretons même, de la plus grande partie de l'île, ils y établirent sept à huit royaumes, qui formaient une espèce de confédération nationale, dont un des rois était le chef ou le suzerain. Ce chef, le troisième depuis leur établissement, était alors Ethelbert ou plutôt Edilbert, autrement Albert, roi de Kent, qui avait épousé Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. Chrétienne et catholique, la princesse franque n'avait épousé Ethelbert qu'à condition de conserver le libre exercice de sa religion, et avait amené avec elle un évêque nomma Lindard. Augustin, étant arrivé dans l'île de Chanet, envoya à Ethelbert quelques-uns de la nation des Francs, qu'il avait pris suivant l'ordre du pape saint Grégoire ; car les Francs et les Anglais étant tous Germains d'origine, parlaient à peu près la même langue, tandis que Augustin ne parlait que le latin. Il manda au roi qu'il était venu de Rome pour lui apporter une bonne nouvelle, savoir la promesse certaine d'une joie éternelle et d'un règne sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Le roi, qui avait déjà ouï parler de la religion chrétienne à la reine son épouse, ordonna que les Romains demeurassent dans l'île où ils étaient, jusqu'à ce qu'il vît ce qu'il devait faire pour eux ; il commanda en même temps de leur procurer tout ce qui leur était nécessaire. Quelque temps après, il vint à l'île de Thanet auprès d'Augustin

et de ses compagnons, mais voulut les recevoir en plein air ; car la superstition lui faisait craindre que, s'il les écoutait dans une maison, ils ne le surprissent par quelque opération magique. Ceux-ci arrivèrent en procession, portant pour étendard une croix d'argent et l'image du Sauveur peinte sur un tableau, et chantant des litanies pour demander à Dieu le salut du peuple pour lequel ils étaient venus. Le roi les fit asseoir, et ils commencèrent à lui annoncer l'Evangile, ainsi qu'à tous les assistants. Il répondit : « Vos paroles et vos promesses sont fort belles ; mais comme elles sont nouvelles et incertaines, je ne puis point y acquiescer, et laisser ce que j'ai observé depuis si longtemps avec la nation des Anglais. Toutefois, parce que vous êtes venus de loin, et que vous désirez nous faire part de ce que vous croyez le plus vrai et le meilleur, nous voulons vous recevoir bien, et vous faire donner ce qui vous sera nécessaire pour votre subsistance, et nous ne vous empêchons point d'attirer à votre religion tous ceux que vous pourrez persuader. » Il leur donna donc un logement dans la ville de Doroverne, qui était sa capitale, depuis nommée pour cette raison, Cantuaria ou Cantorbéry, c'est-à-dire capitale du royaume de Cant. Ils y entrèrent en procession, suivant leur coutume, avec la croix et l'image de Jésus-Christ, et chantaient : « Nous vous prions, Seigneur, par votre infinie miséricorde, de détourner votre colère de dessus cette ville et de dessus votre maison sainte. » Etant établis dans leur nouvelle demeure, ils commencèrent à imiter la vie apostolique de la primitive Eglise, s'appliquant continuellement à la prière, aux veilles et aux jeûnes, et méprisant tous les biens de ce monde. Ils pratiquaient tout ce qu'ils enseignaient, disposés à souffrir, même la mort, pour la vérité qu'ils annonçaient. Près de la ville, à l'orient, était une église bâtie en l'honneur de saint Martin, du temps que les Romains habitaient encore la Grande-Bretagne. La reine y faisait ses prières, et les missionnaires s'y assemblaient aussi, dans les commencements, pour chanter les psaumes, prier, célébrer la messe, prêcher et baptiser ; car plusieurs Anglais embrassèrent la foi, touchés de la vie simple et innocente des missionnaires et de la douceur de leur doctrine. Le roi lui-même, ravi de la pureté de leur vie et de la beauté de leurs promesses, confirmées par plusieurs miracles, crut et fut baptisé ; après quoi le nombre de ceux qui venaient aux instructions s'accrut de jour en jour, et les conversions furent fréquentes. Ethelbert en ressentait une grande joie, mais ne contraignait personne ; car il avait appris des missionnaires que le service de Jésus-Christ doit être volontaire. Alors il leur donna, dans sa capitale, un lieu convenable pour établir un siége épiscopal avec des biens suffisants.

La connaissance de l'Evangile s'étendit bientôt au royaume d'Essex, voisin de celui de Kent, et successivement la foi fut portée aux nations les plus septentrionales de l'île. Dans l'espace de 80 ans les Anglo-Saxons embrassèrent tous la religion chrétienne ; leur férocité céda aux efforts des missionnaires, et leurs mœurs se polirent sous l'influence de l'Evangile. Le grand nombre d'églises, d'hôpitaux et de monastères qui furent établis, prouve le zèle de ces nouveaux convertis. On vit la civilisation marcher d'un pas égal avec la religion, et les lettres fleurirent dans ce pays, tandis que le reste de l'occident était couvert d'épaisses ténèbres. Ethelbert mourut l'an 616, après le règne le plus glorieux, et l'Eglise l'a mis au nombre des saints.

I. — ETIENNE (Saint), diacre et premier martyr, fut converti par la première prédication de saint Pierre. Il était du nombre des sept diacres que les apôtres choisirent pour distribuer les biens de la primitive communauté de Jérusalem à chacun selon ses besoins, et, ayant été nommé le premier, saint Irénée lui donne le titre d'archidiacre. Malgré les nombreuses occupations de cette charge, Etienne eut part aussi à la prédication de l'Evangile, ce qui lui suscita des ennemis, qui ameutèrent le peuple contre lui, et l'accusèrent d'avoir blasphémé Dieu, Moïse et la loi. Etienne se défendit énergiquement et ne fit par là qu'aigrir l'esprit de ses juges qui le condamnèrent à la mort. A peine eut-il entendu l'arrêt prononcé contre lui qu'il s'écria avec une joie ineffable : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme, qui est debout à la droite de Dieu. » Ces paroles furent considérées comme un nouveau blasphème ; on se rua sur Etienne et on le traîna hors de Jérusalem pour le lapider. « Seigneur, s'écria-t-il pendant qu'on le lapidait, Seigneur, ne leur imputez point ce péché ! » Il ne put en dire davantage, et mourut neuf mois après l'Ascension du Sauveur.

II. — ETIENNE (Antoine), le dernier des imprimeurs de ce nom, quitta Genève, rentra dans le sein de l'Eglise et imprima les œuvres du cardinal du Perron et d'autres ouvrages d'érudition ecclésiastique. Il mourut à Paris en 1674, âgé de quatre vingts ans.

EUDE, ministre protestant converti vers 1638, se retira chez les Pères de l'Oratoire.

EUDOCIE (Sainte), martyre à Héliopolis, fut instruite dans la religion chrétienne et baptisée par l'évêque Théodote. Ayant été arrêtée pendant la persécution de Trajan, elle fut percée d'un coup d'épée par ordre de Vincent, gouverneur de la province.

EUNICE, mère de saint Timothée, compagnon des travaux apostoliques de saint Paul. Quoique le jeune Timothée eût été élevé dans le paganisme, religion de son père, Eunice professait le judaïsme ; elle se convertit à la religion catholique ainsi que sa mère Loïde.

EUNOMIE (Sainte), martyre à Augsbourg, était servante de sainte Afre (*Voy.* AFRE). Après l'avoir imitée dans ses désordres, elle l'imita dans sa conversion, et fut baptisée avec elle par saint Narcisse qui les avait instruites dans la foi. Ayant concouru à rendre

les derniers devoirs à sa maîtresse, après son martyre, on lui fit un crime de ce devoir de religion, et elle fut brûlée vive dans le tombeau de sainte Afre où elle avait été renfermée par ordre du juge Gaïus, l'an 304.

EUPHRASE (Saint), martyr dans l'île de Corfou, avec six autres, fut converti à la foi chrétienne, ainsi que ses compagnons, par saint Jason, disciple de saint Paul. Avant leur conversion ils exerçaient le métier de brigands, et après ils versèrent leur sang pour Jésus-Christ sur la fin du premier siècle.

EUPREPIE (Sainte), martyre à Augsbourg, était servante de sainte Afre (*Voy.* AFRE), et avait imité les dérèglements de sa maîtresse, lorsqu'elles étaient idolâtres l'une et l'autre ; mais elle l'imita aussi dans sa conversion, et fut baptisée par l'évêque saint Narcisse qui l'avait instruite dans la foi chrétienne. Elle fut brûlée vive avec sainte Hilarie, mère de sainte Afre, l'an 304.

EUSTACHE (Saint) se nommait Placide avant sa conversion, et paraît être le même qui servit avec distinction sous Vespasien et sous Titus, dans la guerre contre les Juifs, à la tête de la cavalerie romaine qu'il commandait, et que plus tard Trajan fit chercher par tout l'empire, pour lui confier le commandement des troupes qu'il envoyait contre les barbares; mais on ne put le découvrir, parce qu'en embrassant le christianisme il avait changé de nom, et vivait dans la retraite. Après sa conversion il distribua ses biens aux pauvres, et s'appliqua à la pratique fidèle de la religion qu'il avait embrassée. Ayant été arrêté par ordre du même Trajan, ou d'Adrien son successeur, avec sa famille qui était aussi chrétienne, il fut condamné aux bêtes avec sainte Théopiste, sa femme, et ses deux fils, Théopiste et Agape. Les bêtes ne leur ayant fait aucun mal, ils furent renfermés dans un bœuf d'airain, sous lequel on alluma du feu, et ils y périrent étouffés par la chaleur. On croit que saint Eustache souffrit le martyre à Rome même, au commencement du IIe siècle.

EUTHALIE (Sainte), vierge et martyre à Lentini en Sicile, ayant embrassé le christianisme fut mise à mort par son frère Servilien qui, à la nouvelle de ce changement de religion, la perça d'un coup d'épée.

EUTREMIUS (Pierre), théologien catholique de Wesel, qui a publié deux traités : *De desperata Calvini causa*, Colon., 1617, et *Speculum vivum Ecclesiæ apostolicæ; Saxomiam catholicam*, Colon., 1621, est un des innombrables protestants convertis dans le XVIIe siècle.

EUTROPIE (Sainte), servante de sainte Afre, se convertit comme elle après l'avoir imitée dans ses désordres, fut baptisée par le prêtre Narcisse, et ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut brûlée vive dans le tombeau de sainte Afre à Augsbourg en 304.

EVELLE (Saint), l'un des officiers de Néron, se convertit à l'occasion du martyre de saint Torpès et fut décapité pour la foi peu de temps après qu'il eut embrassé le christianisme.

EVERILDE (Sainte), née en Angleterre dans l'idolâtrie, se convertit au christianisme, et après son baptême elle quitta le monde pour vivre dans la solitude où elle prit plus tard la conduite de plusieurs personnes de son sexe. Elle les dirigea dans les voies de la perfection, et ne cessa de leur donner l'exemple des plus sublimes vertus, jusqu'à sa mort arrivée le 9 juillet, sur la fin du VIIe siècle.

EVILASE (Saint), martyr à Cyzique dans la Propontide, était prêtre des idoles, et en cette qualité fut chargé du supplice de sainte Fauste, vierge et martyre. Il lui rasa d'abord la tête, ce qui était pour les personnes du sexe une espèce d'ignominie ; l'ayant ensuite fait suspendre en l'air afin qu'on la coupât en deux par le milieu du corps, les exécuteurs ne purent venir à bout de lui faire aucun mal. Evilase, étonné de ce prodige, crut en Jésus-Christ. On le livra par ordre de l'empereur Maximien aux plus cruels tourments, et ensuite il fut décapité avec sainte Fauste, vers la fin du IIIe siècle.

EVODE, un des soixante-douze disciples du Sauveur, subit le martyre vers la fin du premier siècle à Antioche, où il avait succédé à saint Pierre sur le siége pontifical, en 41.

EVROULT (Saint), seigneur de la cour du roi Childebert, renonça au monde, distribua son bien aux pauvres, et devenu pauvre lui-même, se retira dans la forêt d'Ouche, au diocèse de Lisieux, où il convertit plusieurs voleurs et réunit tant de disciples qu'il eût jusqu'à quinze cents cellules autour de la sienne, sans compter treize autres monastères qu'il bâtit ailleurs. Né en 547 à Bayeux, il mourut le 29 décembre 596.

EXPERT-L'ETOILE (Jean-Jacques), protestant, fit abjuration et rentra dans le sein de l'Eglise le 6 février 1821.

EXUPERIE (Sainte) appartenait à une famille distinguée, et était épouse de saint Olympe, tribun militaire, et mère de saint Théodule. Convertis par les instructions de saint Symphrône, ils furent baptisés par le pape saint Etienne, et peu après furent condamnés comme chrétiens au supplice du feu, pendant la persécution de l'empereur Valérien.

F

FABER (Frédéric-William), maître ès-arts, fellow du collége de l'université à Oxford, recteur d'Elton, en Huntingdonshire, fondateur de l'ordre de Saint-Wilfrid, poëte de la plus grande distinction, auteur d'un ouvrage intitulé : *Vues et pensées sur les églises*

continentales, d'une *Vie de saint Wilfrid*, de plusieurs vies, de saints et des poëmes *Cherwell Waterlity*, *The Styrian Lake*, *Sir Lancelot*, etc., etc., se convertit, abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Eglise à Northampton le 17 novembre 1845. Lui-même rendit compte des motifs de sa conversion dans la lettre suivante :

« EXAMEN DES MOTIFS DE RESTER DANS LA COMMUNION ANGLICANE.

« *Lettre à un ami du parti de la Haute-Eglise.*

« Mon cher ami,

« L'auteur de Hawkstone nous dit qu'un papiste et un évangélique se ressemblent beaucoup sur un point capital, et cela sans s'en douter : c'est qu'ils se trompent l'un et l'autre sur la mission de celui qui enseigne la doctrine chrétienne, qui, dit-il, doit se borner à remplir un message, et non, ainsi qu'ils le prétendent, chercher à sauver les âmes une à une. Cette manière de voir ne me paraît pas singulière, car, quand les catholiques, agissant d'après *leurs* notions de l'enseignement chrétien, essaient de convertir les protestants en leur montrant le dangereux état de leur âme, les anglicans sont portés à regarder cette manière de procéder comme injustifiable et même comme tout à fait immorale. Je me souviens d'avoir été moi-même frappé et offensé tant de la préférence, en apparence égoïste, qu'un homme donne à son âme, en la guidant d'après les Exercices de saint Ignace, que de la rigidité avec laquelle il simplifie la manière dont les pécheurs voient les choses, de la hardiesse avec laquelle il laisse à la divine Providence le soin de lever les difficultés qui naissent de cette manière d'agir du pénitent, et de l'opiniâtreté qu'il met à nous refuser le droit de travailler à l'avancement spirituel des autres, avant d'avoir préalablement pris nous-même soin de nos âmes. L'écrivain d'Oxford dont nous venons de citer les paroles est donc certainement très-exact dans ce qu'il avance, en tant que que son assertion s'applique aux catholiques. Dans tous leurs livres pratiques de dévotion, ils donnent au salut des âmes en particulier une préférence que bien des protestants s'expliquent difficilement, et qui leur paraît semblable au prosélytisme sans scrupule des pharisiens. Quoi qu'il en soit, je vais braver les objections si souvent avancées, et faire route avec vous. Cette considération unique, simple, grave et touchante a agi sur moi : j'ai abandonné l'anglicanisme parce que j'étais moralement certain que je ne pouvais être sauvé en restant dans son sein. Je veux vous démontrer que vous êtes vous-même, comme partisan de la Haute-Eglise, dans cette position de doute et d'inquiétude sur *la seule chose nécessaire*, et que c'est résister à la voix de Dieu que de rester où vous vous trouvez, *par les motifs que vous alléguez.*

« Vos occupations ne vous permettront pas, je vous l'accorde, de feuilleter les Pères, de faire avec leurs écrits ce que vous reprochez par inconséquence aux dissidents de faire avec l'Ecriture, ni d'être profondément versé dans l'histoire ecclésiastique et autres matières. Eh bien! soit. Mais, mon cher ami, vous avez une âme à sauver pour laquelle Jésus a versé son sang précieux, comme s'il n'y avait pas d'autre âme dans le monde. Pour elle il a fondé son Eglise, et il l'a enrichie des trésors de ses mérites. Deux routes vous sont ouvertes. Vous n'avez ni les loisirs, ni les moyens de devenir théologien ; il vous reste donc à reconnaître dans votre Eglise quelque autorité, devant laquelle vous consentiez à vous incliner et à rester tranquille, ou à examiner votre position à l'aide des facultés de votre esprit et de la prière. Si le résultat de cette dernière investigation est de vous jeter dans ce doute accablant, que vous pourriez être dans une position des plus dangereuses pour votre âme, alors agissez comme un homme qui ne s'inquiète d'autre chose que du salut de son âme : et soumettez-vous à l'Eglise catholique, au sein de laquelle vous admettez déjà que vous *pouvez* sans aucun doute sauver votre âme.

« Cette manière de poser la question vous semble-t-elle immorale? Sans doute, pour de sévères controversistes, elle paraîtra très-illogique ; mais cela nous importe peu à vous et à moi. Vous désirez sauver votre âme, et je désire vous voir jouir de cette paix spirituelle et de ce bonheur que Dieu, quoique j'en fusse indigne, m'a accordés en me plaçant dans le vrai bercail. Maintenant, de votre propre aveu, la première de ces alternatives ne vous est pas ouverte. Vous niez qu'aucun individu, primat, évêque, ou même l'épiscopat protestant tout entier, ait des droits à se faire écouter quand il dogmatise. Bien plus, non-seulement vous mettez cette autorité en question, mais vous niez qu'aucun de ces pouvoirs ait le droit d'interpréter le *prayer-book*, et vous parlez du livre de prières comme étant lui-même imparfait. Sur plusieurs points importants, vous le trouvez moins catholique qu'il ne devrait l'être, et sur quelques questions graves, vous pensez qu'il doit être regardé comme un simple essai. Il va sans dire que je n'ai pas à m'occuper de la vérité ou de la fausseté de ces propositions. C'est vous-même qui les avancez, et quelle que soit leur valeur, elles montrent clairement que l'homme qui les met en avant, ne reconnaît pas dans l'établissement protestant une autorité dogmatique devant laquelle il est prêt à s'incliner, s'il arrive à cette autorité de n'être pas d'accord avec ses propres opinions, comme partisan de la haute Eglise. C'en est assez d'avoir, dès le début, fait naître un doute quant à la convenance et à la loyauté de rester où vous êtes ; mais, laissant de côté cette route, il ne vous reste évidemment de votre propre aveu, que la seconde voie : celle d'examiner votre position par vous-même, par les facultés de votre esprit et par la prière. Si le

résultat de cette investigation est de vous jeter dans le doute accablant que vous pourriez être dans une position des plus dangereuses pour votre âme, alors agissez comme agirait un homme qui ne s'inquiète que du salut de son âme.

« Laissez-moi dire quelques mots de certaines assertions que vous invoquez pour défendre votre position. Prises dans leur ensemble ou séparément, elles forment certainement une nouvelle base de communion dans l'Eglise, base qu'un vieux catholique comprendrait peut-être difficilement, et il refuserait de croire qu'on puisse les invoquer avec franchise. Le cas est bien différent avec un simple converti comme moi; car je sais combien fortes et puissantes peuvent paraître certaines raisons jusqu'au moment où elles s'évanouissent, comme tomberait un bandeau de dessus les yeux. Il est difficile de se rendre compte de la cause d'un si long aveuglement, aveuglement que nous sommes malgré nous forcés de regarder comme une illusion spirituelle, dont Dieu dans sa miséricorde, nous a délivrés malgré notre indignité.

« J'espère que vous ne regarderez pas comme une vaine formule l'excuse que je vous fais d'avance pour tout ce qui vous paraîtra dur et grossier dans mon langage. Je suis pénétré d'un profond sentiment de chagrin, parce que vous êtes en danger de perdre votre âme, et que vous vous trouvez sous le coup d'une illusion subtile, mais effrayante. J'éprouve un désir affectueux de vous voir amené à la vraie lumière et entrer dans le vrai bercail, et je sens en même temps une conviction chaque jour plus forte de la fausseté de votre position et de la nécessité absolue où vous êtes d'entrer en communion avec le Saint-Siége. Attendez-vous donc à un style qui vous paraîtra blessant, amer, sarcastique et d'un dogmatisme affecté. Vous êtes si profondément enveloppé dans vos théories actuelles, qu'en entendant parler comme je vais le faire, mon langage devra vous paraître blessant, et je ne serai ni surpris, ni fâché de vous l'entendre qualifier ainsi. Je dirai même que je m'attends à vous l'entendre juger sévèrement ; peut-être aussi jeterez-vous ma lettre à terre, dans l'indignation que vous inspirera presque nécessairement l'odieux amour-propre de l'écrivain. Je prévois que les choses se passeront ainsi, par les raisons suivantes. Premièrement, ce qu'on appelle dans le langage de la controverse un *habit retourné* ou un renégat, jouit à peine du privilége d'élever la voix. Les paroles qui, sorties de la bouche d'un autre, ne blesseraient personne, deviennent des injures dans la sienne. Secondement, vous n'êtes pas catholique, et vous n'avez, en conséquence, aucune idée du ton positif avec lequel les catholiques peuvent parler, et cela sans la moindre suffisance, quand ils ont l'Eglise avec eux. On pourrait dire sans exagération que vous parlez avec tout autant d'assurance et d'un ton non moins dogmatique, de théories qui sont rejetées non-seulement par l'Eglise catholique, mais encore par vos propres supérieurs ecclésiastiques et par plus des trois quarts des membres de votre communion. Troisièmement, mon argumentation doit être en grande mesure une *reductio ad absurdum*. C'est là un mode ingrat de discussion, mais il est inévitable dans cette circonstance ; car je dois vous montrer que les arguments sur lesquels vous vous appuyez pour rester séparé de l'Eglise catholique, doivent aussi tenir les dissidents éloignés de vous, et les païens éloignés de l'Evangile. Quatrièmement, bon nombre des motifs que vous mettez en avant, pour rester dans l'Eglise anglicane, me paraissent, à moi catholique, si misérablement profanes, et ils frisent de si près le blasphème, que, si je ne me servais pas de termes énergiques pour les caractériser, je croirais compromettre la vérité d'une manière coupable. Enfin, j'avoue que j'éprouve un ardent désir de vous voir, par la grâce de Dieu, sortir d'une position qui vous rend rebelle envers l'Eglise du Christ, déloyal envers votre propre communion, insoumis envers vos supérieurs actuels, position pleine de dangers pour votre salut. J'espère vous voir sortir de ce mysticisme sombre, obscur et superstitieux, dans lequel vous permettez aux chefs de votre parti de vous envelopper, pour entrer dans le véritable bercail où, *après votre conversion*, la lumière de la volonté de Dieu brillera vive et radieuse autour de vous, éclairera le passé et vous servira de guide dans le présent.

« Les excuses que je vous offre auront un titre de plus à votre considération, quand je vous rappellerai qu'on ne peut guère m'accuser d'écrire contre la position que j'ai moi-même occupée. Je n'ai jamais pu accepter la théorie qui consiste *à adopter, mais à ne pas enseigner la doctrine romaine*. Cette théorie répugnait à mes sentiments naturels de droiture, et me semblait être une négation réelle de la mission d'une église, qui doit enseigner ce qu'elle croit. Je n'ai jamais tenu à l'anglicanisme par aucun de ces liens secrets et mystérieux qu'il est de si bon ton de votre part de nous reprocher, et j'ajouterai que ce mysticisme subtil dans lequel la section puséiste de l'établissement protestant a pris depuis peu un dernier et fatal refuge, est un développement tout récent qui compte à peine quelques mois d'existence. De sorte qu'il ne serait d'aucune façon vrai de dire que j'écris tout à fait ou principalement contre ce qui était, il y a peu de temps, ma propre position. J'écris cependant comme un homme qui était anglican il y a trois mois, et qui a passé plusieurs années de sa vie dans un état d'hostilité contre la sainte Eglise, état que Dieu, à ce qu'il espère, lui pardonnera dans sa miséricorde ; comme un homme qui craint maintenant d'avoir résisté jadis aux appels de la grâce, ce dont il se repent profondément ; comme un homme qui regarde l'état dont il a été tiré, malgré son indignité, comme une illusion qui l'empêchait de remplir le véritable but de son existence : la gloire Dieu et le salut de son âme ; comme un homme, enfin, qui a parlé publiquement

et avec une sotte amertume contre Rome, qui a honte de sa vanité ignorante et de sa coupable présomption, et qui, tout en s'humiliant à ce souvenir, saisit avec joie l'occasion d'avouer ses fautes.

« Vous penserez peut-être qu'il n'est pas généreux de ma part de mettre les partis en contradiction avec les partis, d'opposer les évangéliques aux tractariens, les Anglo-catholiques aux latitudinairiens ; mais c'est chose absolument inévitable. Votre position le nécessite ; nous ne saurions faire un pas à droite ou à gauche sans nous heurter contre quelqu'une de vos subdivisions intérieures.

« L'impossibilité de procéder autrement est un puissant argument contre vous : quiconque, je le pense, considérera la question de bonne foi devra le sentir ainsi. Pourquoi vous semblerait-il contre nature que ceux qui vous ont quitté, éprouvassent d'autres sentiments que ceux de fidélité et d'affection pour votre système, ou eussent autre chose que d'agréables souvenirs de la position terrible dont ils ont été arrachés par la crainte de la mort éternelle ? A qui est due ma fidélité chrétienne ? n'est-ce pas à l'Eglise de mon baptême ? et sûrement vous ne pouvez être assez sot pour supposer que l'on soit baptisé dans une branche particulière, insulaire, nationale ou provinciale de l'Eglise, ou en toute autre chose que l'Eglise catholique du Christ. C'est donc à elle que ma fidélité est due, la vôtre lui est due aussi. Un système faux m'a enlevé à ma mère aussitôt que j'ai eu le sentiment de faire des actes de schisme et la volonté de commettre un péché mortel. Ce système m'a nourri dans la haine du Saint-Siége ; il m'a élevé dans une fausse doctrine ; il a eu la vigueur de ma jeunesse, et a formé la tournure de mon esprit ; il m'a élevé dans une étrange négligence de toute instruction doctrinale et de toute sauvegarde morale ; et maintenant dois-je ma fidélité à la mère divine dont j'ai été ravi et dont le visage me fut si longtemps étranger, ou à celle qui m'a arraché à elle, en usurpant un nom qui n'était pas le sien, et dont j'ai découvert la fraude ? Non ! Je dois être fidèle à l'Eglise au nom de laquelle j'ai été baptisé, l'Eglise où sont morts mes ancêtres, l'Eglise d'où je puis secourir mes pères, morts loin de son sein parce qu'ils étaient dans l'ignorance. De même qu'un enfant dérobé qui a retrouvé sa mère, sa tendre réception, les battements de son cœur lui disent avec plus de vérité que ne peuvent le faire toutes les preuves légales de parenté, qu'elle et qu'elle seule est la véritable mère qui l'a offert autrefois à Dieu, et qui le reçoit aujourd'hui sans suspicion, sans épreuves et sans reproches, avec une allégresse qui l'humilie.

« 1° Vous me dites que presque toutes, sinon toutes les difficultés de la position prise par l'anglicanisme, ont été résolues par les théologiens anglicans ; celles-là par un écrivain, celles-ci par d'autres. Il me semble que c'est une étrange manière d'être en communion avec une Eglise que la *possibilité* de cette communion par la *solution* de certaines difficultés. Mais permettez-moi de vous suggérer une idée. Je n'écris pas une simple lettre de controverse, et je n'entends conséquemment pas discuter jusqu'à quel point, dans tel et tel cas particulier, les théologiens anglicans ont résolu telle ou telle difficulté, point sur lequel votre manière de voir peut changer. Mais je vous demanderai si vous n'êtes pas coupable de division déguisée ? Heureusement que le gros bon sens est la meilleure logique du monde. Bien qu'il puisse paraître étrange aux personnes qui ne sont pas familières avec les termes techniques de la logique, d'entendre dire qu'un nombre d'arguments pris en eux-mêmes peuvent être mauvais, lorsqu'ils forment néanmoins un ensemble des plus concluants, comme *membres* unis d'un argument ; cependant le sens commun et l'expérience de la manière dont on arrive à convaincre les criminels dans nos cours de justice, font sûrement ressortir l'absurdité qu'il y aurait à dire que l'union et le concours d'un certain nombre de probabilités morales pesant sur une personne, en un certain temps et lieu, forment une preuve plus sûre de culpabilité qu'un témoignage plus simple et plus direct. Un profond ignorant ou un raisonneur très-inconséquent pourraient seuls trouver paradoxal l'avocat qui prétendrait être beaucoup plus satisfait d'une conviction reposant sur une évidence tirée des circonstances, que d'un verdict rendu sur le serment prêté directement par une masse de témoins, par la simple raison que ce genre de preuves se trouve plus à l'abri de l'artifice des hommes. L'argument cumulatif est la méthode légale, favorite de recueillir des preuves, parce qu'elle fournit une satisfaction particulière aux esprits honnêtes, qui ne se livrent pas à une investigation comme à une simple constatation de preuves pour arriver à une conviction arrêtée d'avance. C'est ce fameux argument cumulatif qui, dans les célèbres *Discours sur le Romanisme*, publiés il y a quelques années, a été sinon entièrement, au moins presque tout à fait laissé de côté. L'argument, tiré de l'histoire, tel qu'il est employé dans ces discours, est concluant quant à certaines objections anglicanes en détail, mais il laisse l'argument cumulatif tel qu'il le trouve. En fait, la théorie anglicane trouve l'histoire intraitable, excepté *in disjectis membris*. Si vous arrivez à montrer, ainsi que vous pensez pouvoir le faire, qu'à telle époque l'Eglise catholique se trouvait dans la malheureuse catégorie que je nomme A, à telle autre, dans la malheureuse catégorie que je nomme B, puis dans la malheureuse catégorie C ; et de plus, quand vous pourriez démontrer qu'à telle ou telle époque (j'accorde ceci uniquement pour faciliter l'argumentation) l'Eglise catholique, dans ses malheurs successifs, a vu s'accumuler contre elle *tous* les désavantages de la position anglicane, il ne nous resterait pas moins à prouver qu'elle

a eu à lutter contre *tous à la fois*. A moins que vous ne me montriez que ce *cumulus* de difficultés désolantes qui, de votre aveu, pèse maintenant si lourdement sur l'établissement, a aussi pesé sur l'Eglise catholique et en même temps ; à moins, dis-je, que vous ne me montriez cela, vous n'établirez absolument rien qui ressemble à un parallèle consolant pour vous, entre le protestantisme anglais et une époque quelconque de l'Eglise catholique. Quand vous aurez complété la tâche herculéenne de rechercher et de résoudre en détail les difficultés anglicanes, vous aurez à entreprendre une tâche plus pénible encore, celle de réfuter l'argument dans son ensemble (*in cumulo*). Il ne me paraît pas que vous ayez donné assez d'attention à ce point, et j'avoue que quand je l'examinai, il me parut pouvoir seconder puissamment la solution de la question.

« 2° Vous dites que ces difficultés sont des épreuves envoyées de Dieu pour le raffermissement de votre foi, et que l'impatience de s'en débarrasser serait une impatience coupable. Il est vrai que, dans un sens, toutes les difficultés sont des épreuves qui viennent de Dieu. Il en est néanmoins qui sont la conséquence de nos péchés et de ceux de nos ancêtres ; nous devons les endurer avec patience, et cependant nous en tirer avec diligence, s'il est possible, parce qu'elles mettent notre âme en péril. Quand vous parlez des épreuves *de Dieu*, il faut nécessairement établir des distinctions. Si vous me le permettez, j'ajouterai que dans ces derniers temps, tout récemment, les anglicans ont étrangement abusé du saint nom de Dieu pour glisser sur les arguments et se débarrasser des objections, en tout attribuant au Très-Haut, en appelant leurs difficultés providentielles, en leur assignant une mission divine, en expliquant leur signification dans les conseils impénétrables de Dieu, en fuyant les preuves, et s'écriant comme des inspirés : Un mystère ! un mystère ! ce qui ne laisse pas que de raisonner d'une manière assez profane. De fait, le protestantisme paraît toujours profane quand il essaie d'être respectueux, car alors il n'est qu'une grossière caricature, ou, pour mieux dire, une disgracieuse servitude. On ne peut jeter les yeux sur aucune production des partisans de la Haute-Eglise, sans être choqué de la manière dont le saint nom de Dieu est jeté à tort et à travers avec un semblant orgueilleux de respect, comme si c'était un simple instrument de logique. Cette manière de procéder est un phénomène, entre tous les nombreux et différents raisonnements auxquels les *high churchmen* ont recours, et elle est aussi malheureuse qu'artificieuse. Mais je voudrais que vous considérassiez si cette manière de voir, dans les embarras de votre Eglise, des épreuves qu'il est de votre devoir de souffrir avec patience, n'est pas en opposition avec toute idée d'une Eglise visible.

« Dans la religion, si l'obscurité est faite pour nous éprouver, la lumière nous est donnée pour nous guider ; l'une et l'autre ont leur but. L'Eglise visible, l'Epouse du Christ, le pilier et le fondement de la vérité, la ville bâtie sur la colline, la lumière placée sur le chandelier, est-elle l'obscurité de la religion ou sa lumière ? Nous devons avoir des doutes et des inquiétudes ; mais sûrement l'Eglise doit être notre force pour les supporter, et tarir la source d'où ces doutes et ces inquiétudes émanent. Nous devons porter notre croix ; mais qui nous préparera à une épreuve si terrible, si notre Eglise doit être notre croix ? Et cependant vous reconnaissez que *votre* église est une véritable croix : votre lumière devient donc obscurité. Hélas ! pourquoi en est-il ainsi ? Vous me répondrez peut-être : Ce n'est pas tant que l'Eglise soit devenue ténèbres ; mais c'est que mes péchés m'empêchent d'apercevoir la lumière de l'Eglise.

« Certainement quelque chose vous aveugle, car, sans cela, vous distingueriez les attraits célestes de l'Epouse de votre Sauveur, là seulement où ils brillent dans leur douce majesté. Un catholique vous dirait que l'Eglise n'est pour personne plus manifeste, qu'elle n'a pour personne un regard plein d'une plus tendre pitié que pour le pécheur. Un catholique serait, en vérité, blessé de l'injure faite à son Dieu par une théorie qui nierait à l'Eglise sa fonction principale, en enseignant que le refuge du pécheur n'est plus pour lui un lieu de sûreté, parce qu'il peut arriver que les pécheurs et les âmes vraiment pénitentes ne puissent plus voir l'Eglise, ou ne puissent plus dire avec certitude quand ils la voient. Assurément, toute cette théorie est inventée dans un but déterminé, et ce but n'est ni de consoler les pécheurs, ni d'encourager et de guider les pénitents sincères. Ce n'est pas une preuve de la communion des saints, car elle détruit l'essence même d'une église visible, et elle renferme les plus folles extravagances du puritanisme.

« Si ce n'était une profanation que de discuter sur des expressions si solennelles, il ne serait pas difficile de rétorquer l'argument tiré de la Providence. Comme il est probable que chaque converti sent qu'il a agi bien moins par sa propre impulsion que par une volonté supérieure à la sienne, il peut qualifier de providentiel son éloignement presque forcé de l'anglicanisme, à aussi juste titre que vous votre séjour volontaire dans cette communion. Oh ! triste preuve du besoin des sauvegardes catholiques pour conserver le véritable respect des choses saintes ! Ce qui semblait autrefois une protestation imposante contre l'insouciance des autres protestants, dégénère maintenant en une habitude folle et téméraire de commenter les desseins secrets de la Providence, de fixer, de choisir, de combiner, de désigner les voies que prendra le Saint-Esprit et celles qu'il s'abstiendra de suivre. Ainsi que les fanatiques sectaires de George Fox, vous abandonnez les enseignements et les garanties de la parole écrite (sans rien dire de celles de la tradition, ce guide ferme et

éclairé), pour une lumière surnaturelle et irrégulière que vous avez d'abord imaginée comme une hypothèse, pour vous rendre compte d'un fait, comme une simple déviation de la version simple et ordinaire que le christianisme donne de ce fait ; et puis vous vous aventurez à soutenir que Dieu vous a donné cette lumière ! Que l'on parle de l'Eucharistie ou du trône médiateur de la Vierge, et vous vous éloignez avec une révérence que je dois appeler affectée, de la manière catholique de systématiser la doctrine, et cependant vous vous jetez tête baissée dans le système protestant sur la Providence; vous rejetez avec un entêtement froid et aveugle ce que vous avez d'abord adopté éperdument, comme un sombre nuage qui voilait à vos yeux la chaire de saint Pierre.

« 3° Vous dites encore que vous n'avez pas essayé tous les moyens de grâce fournis par votre position actuelle, et que vous seriez coupable de l'abandonner, avant d'avoir fait cette épreuve. Ce qui me frappe tout d'abord comme vicieux dans cet argument, c'est qu'il peut être également présenté par un juif, un mahométan ou un idolâtre. Aucun infidèle, qui par l'inspiration de l'Esprit-Saint a obéi à l'impulsion de sa conscience au milieu des ténèbres qui l'enveloppaient, n'a fait tout ce qu'il aurait pu faire, même dans sa position désavantageuse. L'unité de Dieu implique beaucoup plus que le meilleur mahométan ne peut faire ; les réunions de méthodistes offrent des occasions de s'humilier, de recevoir des conseils affectueux, des avis spirituels que l'on ne trouve ni toujours, ni souvent dans l'établissement, et cependant le meilleur des méthodistes n'en fait pas toujours un plein usage; de sorte que, d'après votre théorie, il serait *immoral*, de la part du curé anglican de la paroisse, de presser le méthodiste d'entrer dans l'établissement. Le bon méthodiste sait aussi peu que vous-même qu'il est en état de schisme, et vous êtes cependant tous deux dans ce cas. Je suis même très-tenté de mettre en question si un méthodiste a sur sa postion des doutes aussi forts que ceux que vous avez sur la vôtre. D'après votre principe, il serait impossible que quelqu'un se convertît jamais de l'erreur à la vérité; car on conçoit difficilement dans le monde une position erronée, dans laquelle il n'y ait pas plus de lumières morales qu'un homme n'en peut utiliser. De sorte que je ne puis réellement pas admettre la force de votre raisonnement. Les saints nous disent, aussi bien que le vieux proverbe, que, pour atteindre certaine hauteur, il faut viser beaucoup plus haut, et de même, pour utiliser pleinement les petits moyens de grâce offerts dans votre position, il peut vous être nécessaire de posséder les grâces plus nombreuses et d'un ordre plus élevé que vous offre l'Eglise catholique. Peut-être ne pouvez-vous plus utiliser actuellement ce que vous aviez conservé à l'époque de la Réforme, parce que vous avez besoin de ce que vous avez rejeté alors.

« Mais, supposez qu'il soit de votre devoir de *vous servir* de tous les moyens qui sont à votre disposition, ce qui, vous m'y faites songer, diffère essentiellement de se soutenir par eux. Supposez que vous alliez à confesse, quand vous aurez trouvé un ministre prêt à entendre votre confession, ou qui vous paraîtra mériter votre confiance. Supposez que vous puissiez arriver auprès d'un de ces ministres; mais, sur un millier de gens de la classe pauvre, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf seront obligés de faire du mieux qu'ils pourront sans confession. Supposez que vous ayez une foi entière dans l'absolution, dont la validité est niée par les trois quarts de la chrétienté, ainsi que par l'Eglise grecque schismatique, votre favorite, par toutes les sectes protestantes hors de l'établissement anglican, et certainement par plus des trois quarts des membres du clergé et des laïques de cette Eglise. Supposez que cela forme seulement une des nombreuses difficultés que vous avez résolues, vous sentez, comme assurément vous le sentirez par la grâce de Dieu, les merveilleux avantages moraux de la confession fréquente, et son effet salutaire sur votre caractère et les dispositions de votre esprit ; mais comment soutenez-vous votre vie spirituelle ? Est-ce comme chrétien particulier, à l'aide des moyens offerts par votre Eglise, à l'aide d'un enseignement autorisé par elle, de pratiques ascétiques qu'elle recommande et qu'elle laisse à la discrétion de votre confesseur Non, en ce qui vous regarde, la vie spirituelle est en partie (je dis *en partie*, parce que les non-réalités de l'ecclésiologie n'ont pas grand pouvoir sur vous) dans les émotions agréables causées par les ornements du culte dans une paroisse où le peuple ne croit ni au sacrifice, ni à la présence réelle, et ce qui est plus encore, dans la lecture de la vie de saints catholiques, dans des traductions d'écrivains spirituels, même jésuites; vous la trouvez en adaptant à vos offices des cérémonies catholiques (pourquoi *adapter* si vous êtes catholique et dans l'Eglise catholique) ? Vous soutenez votre vie spirituelle par des dévotions particulières tout à fait romaines, telles que celles du sacré cœur de Jésus, dont le nom seul blesse les protestants, qui rejettent implicitement ou explicitement toute la doctrine de l'Incarnation, et qui s'éloignent avec horreur de pareilles dévotions; par l'invocation secrète des saints, ou, quand on est moins courageux, par un timide et scrupuleux *oret* qui, à ce que l'on suppose, fait éviter le coupable *ora*. Ce sont là les moyens *privés* dont vous usez pour grandir en grâce; et si vous avez, mon cher ami, des scrupules de quitter l'établissement anglican, avant d'avoir essayé tous ses moyens de grâce, ne devriez-vous pas avoir des scrupules de recourir à des dévotions secrètes, à des pratiques ascétiques, qui ne peuvent être enseignées ouvertement, et qui sont étrangères à l'esprit de votre communion ? Ne vivez-vous pas à la fois en anglican et en catholique ro-

main. Ne mêlez-vous pas deux religions? Accordez-vous à la religion que vous professez le droit de vous gouverner comme vous devriez le faire? Ne choisissez-vous pas vous-même votre propre pape, votre propre évêque, votre directeur spirituel? N'êtes-vous pas plutôt éclectique que catholique? En un mot, ne regardez-vous pas toutes ces choses comme au-dessous de vous, comme soumises aux opérations et aux dissections de vos goûts éclectiques? Or, n'est-ce pas là du protestantisme pur? De fait, il n'y a pas d'ultra-protestantisme; tout le protestantisme est également ultra, et l'exercice du jugement privé n'est jamais poussé aussi loin que par ceux même qui se vantent si haut de le rejeter. Vous direz, c'est le langage d'un renégat; soit. Je ne tiens pas à repousser cette épithète; mais je vous demanderai: cela est-il *vrai?* Soyez sûr que lorsqu'une crise remue une société religieuse aussi violemment que la nôtre, tous vos efforts pour réparer votre vêtement spirituel avec des lambeaux de pourpre enlevés à la dévotion romaine, rendront votre position pire. Je veux dire que si vous n'êtes pas vite catholique, vous serez bientôt rationaliste. Si vous êtes franc, en disant que vous ne pouvez abandonner l'établissement anglican, avant d'avoir essayé de tous les moyens de grâce qu'il vous offre, le même sentiment de délicatesse exige, je crois, que vous vous en *teniez* simplement, respectueusement et patiemment aux moyens de grâce qu'il vous offre, et que vous ne contractiez pas de dettes envers Rome.

« Comme tous les autres systèmes faux, quand un cas extrême se présente, le *tractarianisme* est poussé dans deux voies opposées contre lesquelles il lutte vainement, et néanmoins, pour être conséquent avec lui-même, il lui faut avancer ou reculer. Un écrivain éminent, ministre d'une paroisse, a exprimé la plus vive indignation touchant l'aveu d'un de ses amis, disant que les prières romaines avaient retiré un de ses frères de l'Eglise anglicane. L'inflexible fidélité de son austère anglicanisme lui fit comprendre qu'il ne peut y avoir de scission légitime entre une branche de l'Eglise et une autre qui n'est pas en communication avec elle; c'est un schisme, où toutes les prétentions romaines sont vraies.

« Quant à vous, mon ami, vous vous refusez à nous appeler schismatiques, et cependant vous ne voulez pas admettre la seconde partie de l'alternative. Ainsi, il est indubitable que *quelque chose* détache les personnes de vous d'une manière qui n'a pas d'exemple depuis la réforme. L'œuvre est si variée et s'opère de telle sorte, qu'il est impossible d'en donner l'explication en lui assignant une cause ordinaire. Ce sera donc ou l'œuvre du Saint-Esprit ou celle du démon. Les anglicans conséquents, qui ne gardent aucune mesure et ne s'arrêtent devant aucun anathème, adoptent tout naturellement la dernière opinion. Pour vous, vous repoussez cette conclusion peu amicale, et néanmoins vous ne voulez pas voir dans cette œuvre la main de Dieu, ni vous humilier devant elle. Il n'y a pourtant pas de milieu. Tournez-vous du côté qui vous plaira, vous devez arriver ou à l'Eglise romaine ou à un protestantisme sans déguisement. Une pression s'exerce sur votre parti, qui doit le diviser, en forçant les uns à avancer, et les autres à reculer. L'atmosphère est devenue telle que ces gentilles et pieuses inconséquences ne pourront plus vivre et respirer à l'aise. Vous sentez, à votre place et dans la mesure qui vous appartient, la pression qui s'exerce sur le protestantisme dans le monde entier. Rome et l'incrédulité sont deux tourbillons, autour desquels et vers lesquels tous les autres modes d'opinion convergent visiblement en cercles plus ou moins rapides. C'est un spectacle effrayant pour celui qui a quelque souci de son prochain.

« Il est sans doute très-naturel de dire que des arguments qui paraissent faibles, outrés et tirés par les cheveux, peuvent cependant être très-justes, quand ils sont donnés comme motifs, non d'abandonner, mais de rester dans l'Eglise où la Providence vous a placé. Vous parlez avec une forte présomption de votre côté. Le cours extérieur des choses, qui ne fut pas votre œuvre et que vous ne gouvernez pas, est pour vous. Vous partez de là comme de votre point d'appui; cette présomption vous fournit, si je puis parler ainsi, un secours continuel pour fortifier des arguments que vous avouez n'être, en grande partie, ni concluants ni naturels. Ils deviennent naturels, parce qu'ils vous aident à défendre votre position actuelle. Tout cela est fort beau *jusqu'à un certain point.* Mais quand vous dites que vous n'avez d'autres devoirs à remplir que ceux imposés par votre position actuelle, votre prétention devient déraisonnable, et peut tomber dans l'absurdité. Ici comme ailleurs, vos arguments sont également au service d'un brahme ou d'un mahométan; ils se réduisent à défendre le principe d'une religion héréditaire, non au profit de son influence légitime, mais pour la destruction de tous les principes, quels qu'ils soient.

« Vous ne sauriez nier que vous avez des devoirs envers la vérité, et ces devoirs impliquent nécessairement au moins l'examen attentif de ce qui *prétend* être la vérité, examen plus ou moins approfondi, plus ou moins long, suivant vos affaires dans la vie. De plus, vos devoirs envers votre position présente impliquent un examen rapide et consciencieux des autres positions, toutes les fois que les circonstances extérieures de l'Eglise ou du monde, et non la simple curiosité de votre intelligence, appellent votre attention sur ces positions. Dans votre cas, dire que vous n'avez pas de devoirs à remplir envers Rome, et que vous n'êtes pas obligé de peser mûrement les raisons qui vous séparent d'elle, ce serait tenir le langage d'un esprit irrité et impatient de l'obscurité qui borne ses propres vues. Je n'exagère pas l'importance des événements récents, en disant qu'ils imposent, en cons-

cience à tout *high-churchman* l'obligation d'examiner les raisons objectives et substantives qui le retiennent où il est. Peu importe qu'il examine les raisons qui l'attachent à la communion anglicane, ou celles qui le tiennent séparé de l'Eglise de Rome; son devoir est de se rendre compte de ces raisons, et quoique, historiquement parlant, il soit plus sage de commencer par examiner les dernières, je préférerais qu'il débutât par les premières, parce qu'alors il verrait d'abord la vérité, et l'investigation serait plus tôt terminée. Un tel examen des premiers principes est, par lui-même, non pas seulement un travail oiseux de l'intelligence, mais, dans l'acception la plus solennelle du mot, un devoir de conscience. Car les circonstances extérieures l'imposent à l'homme comme une question purement pratique, la plus importante qu'il ait à résoudre dans la vie. Comment pouvez-vous dire que vous n'avez aucun devoir à remplir envers Rome? Votre ancienne et active hostilité contre elle ne vous impose-t-elle pas aujourd'hui des devoirs? Vous vivez dans des livres romains, dans les pratiques romaines de dévotion, dans les usages ascétiques; vous lui faites des emprunts que votre communion regarde comme illicites, et votre conduite timide semble faire naître le soupçon que vous n'agissez pas avec une entière franchise! Pendant ce temps, vous jouissez du bien-être, de la tranquillité, des richesses, du respect, qui entourent l'établissement; vous unissez les biens temporels du protestantisme reconnu aux biens spirituels du catholicisme repoussé, et cependant vous *n'avez aucun devoir envers Rome!* Je ne plaisante pas lorsque je vous prie de soumettre cette question à l'évêque protestant de votre diocèse, et de vous en tenir à sa réponse.

« 4° Ici vous abandonnez subitement votre terrain pour prendre une nouvelle position. Vous vous tournez à droite, puis à gauche, de sorte qu'il est difficile de savoir de quel côté il faut vous attendre. Quelques personnes se plaignent de la diversité des chemins qui mènent à Rome, comme si cette diversité même était une bonne raison de rester en arrière; tandis que d'autres plus réfléchies regardent cette diversité comme un caractère important de la divinité des droits de Rome. Non-seulement les membres de votre petit parti diffèrent entre eux, mais vous êtes continuellement en contradiction avec vous-même. On pourrait laisser vos raisonnements se détruire les uns les autres, et votre protestantisme devenir une négation plus forte que jamais, s'il ne valait pas mieux que la verge d'Aaron se changeât en serpent et ne les dévorât, dans votre propre intérêt, avant qu'ils aient eu le temps de se détruire réciproquement. Vous me dites maintenant que vous êtes écrasé par les grandeurs de l'Eglise, que vous reconnaissez la sainteté supérieure de son système, mais que plus vous approchez du moment d'entrer en communion avec elle, et plus vous sentez que vous êtes indigne de cette communion. Vous dites qu'une chose au moins vous paraît simple, c'est que, pour une personne aussi indigne, aussi inutile que vous, il n'est pas besoin de soupirer après les richesses spirituelles du système romain, et de laisser l'Eglise où la providence de Dieu vous a placé. En ce qui touche l'argument de la Providence, si vous ne consentez pas à en faire l'application aux juifs et aux mahométans, puisqu'ils ne sont pas chrétiens, il est au moins applicable aux méthodistes, aux baptistes, aux trembleurs et autres. J'admets pleinement qu'il y a une grande force dans le principe plaidant en faveur de la *religion héréditaire;* mais ce n'est pas le seul principe que l'on puisse invoquer pour décider une question de cette importance. Je ne puis m'empêcher de faire ici une observation qui s'applique aussi bien à l'étendue exagérée donnée par quelques-uns à ce principe de *religion héréditaire*, qu'à la fausse humilité de votre langage, lorsque vous parlez de votre indignité d'être admis dans la communion romaine : c'est qu'il n'y a rien moins que de la sécurité, pour les anglicans, à tirer des principes d'action de la vie des saints de l'Eglise romaine. Ces principes étaient établis pour la communion dans laquelle ces saints se sont formés; ils étaient calculés pour trouver leur sphère d'action au milieu de contre-poids et de sauvegardes que vous ne pouvez savoir. Leur action, pour être sûre, doit être constamment sous le contrôle de l'autorité. Ces principes étaient appropriés à un système tout à fait opposé au système anglican; dans ce dernier, ils peuvent facilement devenir, et ils seront souvent extravagants, à cause des combinaisons dont ils sont entourés.

« Il en est de même des principes de la théologie ascétique et du symbolisme de la décoration des églises. Quoi de plus instructif et de plus touchant, que ce symbolisme de l'Eglise catholique, et quoi de plus faux que cette ecclésiologie ergoteuse de l'Eglise protestante, quand elle est ostensiblement séparée de la doctrine? Ce qui est saint et élevé dans la première peut, dans une secte, devenir dangereux, immoral et avilissant, ou, comme dans l'ecclésiologie, purement puéril. C'est l'humilité, pensez-vous, qui vous fait dire que vous n'êtes pas digne d'entrer dans la communion catholique; mais ce langage est tellement présomptueux, qu'il ne faut pas vous étonner que les catholiques le regardent comme une tentation du démon.

« Dans votre position, vous soumettre à l'Eglise n'est pas une petite humiliation. Vous abandonnez, en effet, une position qui vous donne de l'influence sur les autres. On croira que vos facultés mentales se sont affaiblies; vous vous mettez dans le cas humiliant d'un homme qui rétracte beaucoup de choses qu'il soutenait jadis; l'on vous appelle renégat, et l'on vous donne d'autres noms semblables. Par le fait de votre conversion, vous devenez une nullité, et ceci offre un avantage si immense pour votre avancement spirituel, que le malin

esprit le craint par-dessus tout. Vous vous êtes emparé d'une position, et quand vous dites que vous êtes indigne de descendre des hauteurs où vous vous êtes isolé, quelque vraie, quelque juste que cette opinion puisse être dans d'autres cas, ce n'est certes pas ici un acte de la vertu d'humilité.

« Quand les catholiques essaient de vous convertir, ce n'est pas un appel flatteur qu'ils vous adressent; ils vous regardent comme un voyageur égaré qui est entraîné toujours davantage hors de la bonne route par un orgueil secret dont vous avez à peine conscience. Ils ne vous demandent ni d'adopter certaines vues théologiques que leur instruction les rend aptes à recevoir, ni de vous joindre à eux, comme si votre adhésion à leur communion était utile à tout autre qu'à vous-même, ni enfin comme si l'on allait entreprendre un grand ouvrage auquel on vous invitât honorablement à prendre part. Ils vous appellent à eux comme ils s'adressent au pauvre apprenti de Birmingham, en lui disant de sauver son âme, de passer de l'erreur à la vérité, des ténèbres à la lumière, de se réconcilier avec Dieu, de faire la paix avec l'Eglise qu'il a offensée, de solliciter à genoux son pardon, et d'être relevé de son excommunication. C'est un appel d'amour; il n'a rien qui ressemble à un appel de flatterie : voilà l'humiliation dont vous vous reconnaissez indigne. Hélas! qui est donc digne d'être lavé dans le précieux sang? qui donc mérite la grâce indicible du salut? Est-ce par humilité que vous rejetez ces dons? Est-ce de l'humilité que de repousser l'offre gracieuse de celui qui s'offre à tous, et de prétendre que cette offre ne devrait jamais vous être faite, ou que vous ne devriez jamais l'accepter, à cause de votre indignité, c'est-à-dire par le besoin même que vous en avez? Un catholique ne vous demande pas de quitter une branche de l'Eglise pour entrer dans une autre; mais il vous appelle parce que vous êtes hors de l'Eglise; il veut vous retirer d'un état de schisme et d'une hérésie se développant chaque jour; il veut vous voir entrer pénitent dans le seul vrai bercail de Jésus-Christ. Je dois vous demander de quand date cette théorie des branches de l'Eglise, car c'est un langage qui sonne étrangement aux oreilles. Est-ce que toutes les églises sont des *Eglises branches?* Y a-t-il une *Eglise tronc?* S'il en existe une, quelle est-elle? Si c'est l'Eglise romaine, une branche coupée, solennellement tranchée par la cognée de l'excommunication, n'a pas à se vanter beaucoup de ce qu'elle a formé jadis partie de l'arbre. Je dois insister aussi sur ce point que, lorsque les anglicans parlent d'*Eglise branche*, ils sont obligés d'ajouter — ce qui est la partie distinctive de leur théorie — cette fatale épithète de *non communicating*, c'est-à-dire qui n'est pas en communication avec les autres. Pour montrer de quelle manière cette même question peut se présenter à un autre esprit, je vais citer, avec permission, le passage suivant d'une lettre d'un de mes amis à un ministre anglican qui avait des doutes :

« Quant à votre théorie d'Eglises branches, si ce n'est pas une pure illusion, il doit, comme le dit F***, y avoir quelque part une Eglise tronc. Ou vous supposez que les branches croissent sur un tronc invisible, et alors votre exemple est absurde, puisque vous dites des *branches* de l'église visible et le *tronc* de l'église invisible; ou autrement il ne peut y avoir de branches que celles de la seule Eglise visible. Il est superflu de dire dans cette circonstance : *les analogies ne doivent pas être poussées trop loin;* car les analogies sont souvent notre seul moyen de représenter la vérité, et alors ce qui leur répond plus exactement est la réalité. Ainsi le soleil produit la lumière et par elle la chaleur; aussi est-il donné comme le type de la Trinité. Mais, supposant ce type autorisé, qui, dans ce monde, songerait à dire que la doctrine de la Divinité des trois personnes n'y répond pas mieux que la théorie macédonienne prétendant que le Père et le Fils sont Dieu, mais que le Saint-Esprit ne l'est pas? La vraie doctrine est celle qui sert de clef aux types, et qui répond à toutes leurs applications. De la même manière, la doctrine romaine de l'Eglise est une clef à l'analogie d'un arbre et de ses branches, tandis que votre théorie des Eglises branches n'a pas cette qualité. Les catholiques d'Angleterre sont une branche du tronc visible qui est à Rome; mais les anglicans forment une branche d'un tronc invisible, qui n'est pas la contre-partie d'un tronc visible, mais une pure création de leur imagination, création qui ne nous est garantie ni par l'Ecriture ni par la tradition. Non! Tout ce bruit d'humilité n'est que l'écho de l'orgueil, et cet éloge poétique de la majesté de l'Eglise romaine n'est pas plus agréable à des oreilles catholiques, qu'à celles de vos frères évangéliques et dissidents! Laissez aux impies de l'Allemagne le soin de faire l'apologie de l'Eglise du moyen âge; les esprits du mal portent malgré eux témoignage à celui dont l'Eglise est la fiancée, et ils reconnaissent la présence de son apôtre. L'Eglise catholique ne demande pas, ne désire pas, et même repousse loin d'elle votre tribut de paroles pompeuses; elle vous demande une seule chose : l'aumône de votre pauvre âme qui périt.

« 5° Mais vous n'avez pas encore entièrement épuisé vos arguments tirés de l'humilité. Ne pensez pas, je vous prie, que je dise ceci dans un esprit de sarcasme et de dédain. Je me regarderais comme très-coupable de traiter avec légèreté l'humilité réelle d'un esprit plongé dans les perplexités du doute. Mais vous devez aussi me permettre de vous rappeler qu'il n'est pas de vertu que le diable ne contrefasse plus fréquemment et avec plus de succès que l'humilité, il n'est pas de vertu dont les contrefaçons soient plus pernicieuses. Des personnes de tous les partis ont remarqué un orgueil secret dans la conduite de ceux qui occupent en ce mo-

ment votre position, position qui a été en grande mesure la mienne, quoique pas entièrement, il y a peu de temps. Quelques-uns des arguments mis en avant par les anglo-catholiques veulent implicitement qu'on se pose en juge des autres et même de toutes les églises, et la plupart impliquent le droit d'examiner pour soi-même, avec sa propre intelligence, toute la croyance d'une église, soit dans l'Ecriture, soit dans les Pères, prétention qui va très-bien aux évangéliques et aux dissidents, mais qui est d'une inconséquence ridicule chez un *high-churchman*. En vérité, l'austère protestantisme de la haute-église devient partout et chaque jour plus apparent et plus saisissable. Quand les croyances d'un homme placent continuellement sur sa langue des formules d'humilité, et qu'on le voit avancer, avec une opiniâtreté calme et non suspecte, les prétentions les plus arrogantes et des arguments sur lesquels il n'a pas (comme les catholiques) sa propre église avec lui, mais bien contre lui, on doit mettre en suspicion la prétendue humilité d'où tout ceci émane.

« Je ne parle ni des hommes comme M. Bennett, qui est un bon, un honnête, un franc donatiste ; ni comme M. Palmer, du collége de Worcester, qui a sur du papier une église qu'il appelle l'église anglaise ; c'est l'église modèle de la chrétienté, et nous devons tous nous former ou nous réformer d'après elle. En laissant de côté l'histoire, cette façon d'agir est parfaitement intelligible. Comme une théorie intellectuelle est un excellent réservoir, et que l'arrogance de ses prétentions découle logiquement de ses prémisses, il arrive que c'est la théorie qui est fière, et non ses logiques champions. Le *tractarianisme* vaut beaucoup mieux que cet austère anglicanisme, parce qu'il a en lui un instinct plus prononcé de dévotion ; mais il est aussi, à cause même de cet instinct, beaucoup moins conséquent et plus facile à séduire ; il tombera plus aisément dans des illusions spirituelles. Je n'ai pas encore signalé la grande raison que vous invoquez pour rester dans la communion anglicane, en disant que vous croyez plus sûr et plus humble d'attendre jusqu'à ce qu'un tel et un tel (vous nommez trois personnes) entrent dans l'Eglise romaine. Observez maintenant, mon ami, que vous avancez ceci comme *un motif de rester dans la communion anglicane :* rien moins que cela. Est-ce que ce peut être pour un chrétien catholique une manière d'être en communion avec son église ? Si ce n'est pas là cet homme condamné par Notre-Seigneur, et qui est le type de l'esprit anti-catholique, je ne sais pas à qui ces paroles peuvent s'appliquer. Quels que puissent être les desseins de Dieu sur les hommes que vous nommez, il ne nous appartient pas de sonder ces desseins. Il serait présomptueux et contraire à la charité de vouloir dire s'ils sont retenus où ils sont pour le bien des autres, ou pour le châtiment du péché (théorie pénible qui a été soutenue). D'où vient, si ce n'est de vous-même, le choix qui a élevé si arbitrairement ces hommes à une sorte de pontificat sur votre propre jugement, de telle sorte que toute votre responsabilité personnelle, toutes vos obligations envers Dieu, résident dans votre soumission à l'autorité non officielle de trois hommes qui ne sont pas d'accord entre eux, et qui, depuis trois ans, ont, d'une manière plus ou moins manifeste, changé de terrain, et cela plusieurs fois ? Qui donc, si ce n'est vous-même, a choisi pour guides des hommes à demi-proscrits par les chefs spirituels de la communion à laquelle vous appartenez, et que plus de la moitié des ecclésiastiques, leurs amis, désireraient voir s'éloigner d'eux ? C'est sûrement là du protestantisme le plus pur, et ce n'est certainement pas la forme la plus humble de cette hérésie qui se montre sous des aspects si variés. Ce peut être un motif pour que vous restiez en communion avec vos propres idées et avec les autorités de votre choix ; mais ce n'est pas un motif de rester en communion avec l'établissement anglican. S'il existe une église d'Angleterre ; si, en l'absence d'une décision formelle et dogmatique, le sens commun peut arriver, dans les choses pratiques, à connaître l'opinion de cette église à l'aide des exhortations (*charges*) des évêques, de l'intervention des archidiacres, du soulèvement des laïques, des décisions de corps académiques, des jugements obligatoires et non attaqués des cours épiscopales, de l'impatience hautement exprimée du sentiment public, je vous demanderai : Pensez-vous que les deux *convocations* (réunion du clergé) de Cantorbéry et d'York vous autorisassent à rester en communion avec elles, en alléguant comme raison la présence dans l'établissement des personnes que vous nommez ? Ne pensez-vous pas, au contraire, que vos modèles seraient eux-mêmes proscrits et condamnés au silence par l'autorité publique de ces convocations ? Vous répondrez sans doute à cela qu'il est providentiel que les convocations ne se réunissent pas. Hélas ! nous recourons encore ici à une intervention sacrée. Mais oubliez-vous que les châtiments sont providentiels, que le malheur dont une ville est frappée est aussi providentiel ? ou bien prétendez-vous que votre propre *interprétation* de la Providence doive dominer, comme guide de conduite, tous les principes de la théologie morale, de la prudence et les règles de l'Ecriture sainte ? Nous rencontrons encore ici cet élément de protestantisme qui se mêle si étrangement à vos doctrines de *high-churchman*. Laissez-moi vous poser un exemple. Un auteur révéré (que je m'abstiens de nommer et auquel je fais allusion avec affection et gratitude) a revendiqué pour lui et ses amis le droit de ne rien dire contre les doctrines romaines, et de rester en suspens pour ce qui les touche. Ce fut là une sorte de condition à laquelle il resta dans la communion anglicane.

« A cette prétention, le journal *le Record* répondait avec beaucoup de justesse que cet

auteur se plaçait sur un terrain qu'un jeune homme, désireux d'entrer dans les ordres, ne saurait occuper ; car il n'est pas un évêque dans l'établissement qui voulût l'ordonner en sachant qu'il fait de pareilles réserves. Est-ce que le motif que vous alléguez d'attendre jusqu'à ce que tel et tel se convertissent, n'est pas aussi insoutenable et aussi illégitime ? Vous citez, il est vrai, Athanase *contra mundum*, et ainsi les évêques protestants s'en vont aux quatre vents des cieux. Bien, mais est-ce là de l'humilité ? Etes-vous sûr que vous et les vôtres, mis ensemble, pesez un Athanase ? Avez-vous la confiance qu'Athanase se serait trouvé avec vous dans cette circonstance ? Je crains bien que nous ne le vissions aujourd'hui avec une chasuble papiste sur les épaules plutôt qu'avec la robe universitaire d'Oxford ou de Cambridge.

« Pouvez-vous penser que cette raison soit bien humble ? Vous croyez peut-être encore qu'elle vous met en toute sûreté ; mais faites-en l'application à un impie, ou, ce qui est moins frappant, à un pieux dissident. Si ce motif vous offre quelque sécurité, un dissident a tort d'entrer dans l'établissement anglican, et votre droit de le presser peut très-bien être mis en question. Plus un homme devient humble, et plus il doit apercevoir le mérite des autres et ses propres imperfections ; de telle sorte qu'il approche constamment de cette conviction habituelle des saints, qu'il est le plus grand des pécheurs. Chaque pas fait par le méthodiste, le trembleur ou l'indépendant dans la perfection morale et spirituelle, l'éloigne davantage de ce que vous considérez comme la vérité, c'est-à-dire de l'établissement protestant ; car chaque jour il voit un plus grand nombre de personnes restant dans sa communion et qui valent beaucoup mieux que lui. Par suite, il pense qu'il est plus sûr et plus humble pour lui d'attendre que ces personnes entrent dans l'établissement, avant de faire lui-même une démarche si grave. Je ne vois pas pourquoi il ne rétorquerait pas l'argument du recteur de sa paroisse, aussi bien que vous, celui du prêtre catholique vous invitant à abjurer votre hérésie et à vous réconcilier avec la sainte Eglise de Dieu. Vous avez, en outre, de la position du méthodiste une idée bien meilleure que le catholique n'a de la vôtre, et il a sur vous des avantages incontestables : d'abord, parce qu'il n'a aucun doute sur sa position ; ensuite, parce qu'il est en paix avec sa propre communion, et non comme vous dans un état de mi-séparation. Vous aurez à rendre compte de votre âme, de votre conduite, de votre patience, de la faiblesse ou de la force de votre ignorance, de la manière dont vous aurez écouté la voix de Dieu, et pas du tout de la conduite de ceux que vous avez choisis pour guides. Puis ensuite, êtes-vous certain de vous trouver, relativement à la doctrine, sur le même terrain que les hommes que vous citez ? N'êtes-vous pas sur certains points plus romains qu'ils ne le sont ? N'avez-vous pas déjà, dans votre esprit, abandonné quelques motifs de rester dans la communion anglicane, motifs qu'ils invoquent encore d'une manière inébranlable ? S'il en est ainsi, avez-vous le droit d'avoir dans l'anglicanisme une confiance d'emprunt, c'est-à-dire d'user de la confiance de ces hommes comme de la vôtre propre, lorsqu'elle repose chez eux sur des bases que vous avez déjà renversées en vous ? Nier les prémisses d'un interlocuteur et jurer par ses conclusions, n'est pas d'une merveilleuse logique, à moins que vous n'ayez de meilleures prémisses à poser. Ne perdez pas cela de vue en examinant la question.

« En quoi consiste l'humilité réelle dans le sujet particulier dont nous parlons ? Elle consiste à obéir à la voix de Dieu, et non à lui indiquer les choses dignes de lui, à étouffer des doutes qui, après tout, sont des convictions, c'est-à-dire presque des convictions, telles du moins que vous pouvez les avoir en étant séparé de l'Eglise catholique et excommunié par elle, et non, dis-je, à étouffer des doutes, parce que des hommes qui ont des doutes plus faibles ou différents des vôtres, ont confiance dans leur position. Si vous êtes moins instruit, moins saint, que ceux dont vous invoquez l'appui, cela ne serait-il pas plus en harmonie, non avec la règle invariable de Dieu, mais avec la manière dont il procède ordinairement, et qui consiste à daigner le plus souvent appeler d'abord à lui les moins dignes. Si vous visez à l'humilité héroïque des saints (chose aussi périlleuse à essayer qu'impossible à obtenir, parce que vous êtes schismatique), vous devriez sentir qu'un appel de la grâce est une preuve de votre indignité, et vous pénétrer plus profondément du sentiment de cette indignité. J'irai même jusqu'à dire que si la présence dans l'église protestante des quelques hommes de bien que vous citez, est réellement un motif pour vous de rester dans cette communion, alors les choses en sont arrivées au point que vous avez reçu un avertissement, avertissement aussi clair que vous pouvez vraisemblablement le recevoir, et plus précis que plusieurs d'entre nous, qui étions dans le schisme, ne le méritons.

« J'ai entendu plusieurs d'entre vous demander un appel intérieur, et dire qu'ils resteraient anglicans jusqu'à ce qu'ils entendissent cette voix intérieure dans leur âme. Le manque de respect du puritanisme apparaît une fois de plus ! Quel sentiment avez-vous de votre propre indignité, quelle humilité que de demander un appel intérieur qui fait partie de l'héritage des saints ? Dieu, il est sûr, peut vous l'accorder ; mais le réclamer, dire que vous l'attendez, est certainement une présomption. Non-seulement cette présomption d'un appel intérieur est irrespectueuse et orgueilleuse, mais elle est des plus inconséquentes. Vous qui vous réjouissez dans le mystère, dans la demi-lumière, qui préférez les obscurs sentiers de

la Providence, interprétés par vous, aux plus simples injonctions de la casuistique ou aux marques extérieures de l'Eglise ; vous qui, pour arriver là, renversez presque le système dogmatique, vous êtes certainement inconséquent, en attendant un appel intérieur sur lequel on ne puisse se méprendre. Depuis peu, nous commençons, dites-vous, à apprendre combien le romanisme est profane et irrévérentieux ; pourquoi cette méthode d'attaque nouvelle ou tout au moins fraîchement réitérée ? A cause, répond-on, de l'instinct de sa propre défense dans le protestantisme : la haute-église, sous la direction d'esprits inquiétés d'une manière désolante, marche rapidement vers un absurde système d'impiété mystique.

« 6° Ce que j'ai dit contre la prétention de rester dans la communion anglicane parce que certaines personnes y demeurent, dont l'exemple vivant vous invite à rester, s'applique avec une force encore plus grande à la prétention d'avoir un gage de la catholicité de votre église en ce qu'elle a produit jadis Laud et Andrewes. Laissant de côté la question de savoir si elle est la même église, quoiqu'elle conserve la même lettre morte de formulaires, je vois dans le fait que l'Eglise romaine a produit saint François de Sales, saint Philippe de Néri et saint Charles Borromée depuis la réforme, un argument plus fort pour entrer en communion avec elle que ne l'est le premier pour m'engager à en rester éloigné. Mais il est, relativement à Laud et à Andrewes, un point, ou deux, que vous me semblez ne pas avoir examiné.

« Tout d'abord, ces deux hommes étaient en position d'exercer l'autorité, et ils avaient, d'une manière temporaire et locale, la puissance de contenir et d'écarter les abus, développement naturel de l'anglicanisme, sur lequel vous n'avez aucun contrôle. Ils enseignaient sans recourir aux exhortations épiscopales qui portent à ces abus de si rudes coups dans les visites triennales ! Laud a même mené les choses avec une très-grande autorité, presque jusqu'au moment où arriva la catastrophe. Maintenant, comment les évêques eux-mêmes et la couronne avec eux, empêchent-ils l'oppression de cette angoisse dont vous avouez que les corruptions intraitables de cette église patronnée par l'État vous accablent, angoisse qui peut être un moyen d'amener votre esprit blessé à voir que, si l'Eglise catholique est l'abri, la demeure, le port tranquille, la mère vigilante, la bienveillante discipline de ceux qui aiment Dieu, et qui seraient prêts à faire pénitence pour leurs péchés, la Babel où vous êtes à présent, avec ses divisions de langages, n'est pas l'Eglise catholique.

« Secondement, le système anglican n'avait pas encore été mis à l'épreuve ; les doctrines de Hooker, que vous êtes disposé à admettre, n'étaient pas un développement, mais une déviation des principes de la réforme. Cramner l'aurait brûlé pour son cinquième livre, la charte de l'anglicanisme. L'anglicanisme propre date de Hooker ; il eut son berceau au milieu des gibets élevés par Elisabeth ; il a grandi entre les mains des théologiens-Stuart, à l'ombre des prérogatives, tandis que le couteau tranchant de la chambre étoilée était suspendu sur la tête des sectaires turbulents. L'histoire de l'anglicanisme primitif est le contre-pied de celle du christianisme. Il a grandi avec la faveur des grands ; la persécution de la révolte vint ensuite. L'Eglise, au contraire, grandit en dépit de la haine des grands, et elle s'abrita dans l'accession de Constantin. Ainsi, de quelque manière que ce soit, à l'époque de Laud et d'Andrewes, le système anglican n'avait pas subi l'épreuve du temps ; on ignorait comment il pourrait s'adapter à des circonstances nouvelles, faire tête à de nouvelles difficultés ; en agir avec le schisme ; se montrer le fondement et le pilier de la vérité contre l'hérésie ; maintenir intacte toute la doctrine de l'Incarnation, ce critérium pour juger des églises debout ou en décadence. Tout alors se montrait en perspective ; on ne pouvait jeter sur l'anglicanisme un coup d'œil rétrospectif.

« Le passé n'offrait que la délivrance d'Édouard VI et l'influence de Francfort. Mais, *maintenant* que pensez-vous du système anglican ? est-il aussi plein d'espérance que jadis ? est-ce que le cinquième livre de Hooker est un *nostrum* aussi complet qu'il l'a été ? Comment agit l'anglicanisme avec le schisme, l'hérésie, l'érastianisme, la population des villes manufacturières, les colonies, l'Irlande, le papisme et le panthéisme ? Où sont les vigoureuses luttes qu'il soutient ? Il a la richesse, la dignité, la puissance, les églises, les colléges, les écoles, et les privilèges inestimables qui découlent de l'autorité de Victoria. Nous avons droit d'en attendre des merveilles ; où sont ses triomphes quotidiens ? Il est continuellement battu autour même des poêles de ses sacristies confortables. Les temples dissidents, ces hideux phénomènes d'architecture qui vous font tant d'horreur, existent-ils à cause de l'établissement anglican ou en dépit de lui ? Je pense que c'est à cause de lui, mais peu importe ; car d'une manière ou d'autre, ils fournissent un triste commentaire des gloires de la réforme et du mariage du clergé.

« Du temps de Laud, le protestantisme n'avait pas encore pris son développement dans l'hérésie et l'impiété... Une considération qui n'eût pas manqué d'exercer une puissante influence sur Andrewes, c'est que la grande réforme du saint concile de Trente n'avait pas encore été mise en œuvre, réforme qui a donné à l'Eglise catholique une nouvelle vigueur. Saint Jean-de-Dieu, saint François de Paule, saint Philippe de Néri, saint Louis de Gonzague, saint Ignace, saint François de Borgia, saint Pierre d'Alcantara, saint Charles Borromée, saint Stanislas Kostka, saint Jean de la Croix, saint François-Xavier, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, et autres noms que vous vénérez ont été, dans la période qui sépare Henri VIII de Guillaume III, le produit ou

plutôt une partie choisie du produit de sainteté de l'Eglise romaine et de ce qu'on appelle la morale de Trente. Si toutes ces choses avaient été sous les yeux d'Andrewes, comme elles sont sous les vôtres, vous pourriez bien n'avoir pas son nom à citer, ainsi que vous le faites maintenant. Pesez ces considérations, et voyez si vous pouvez réellement regarder comme un motif de rester dans l'établissement protestant la présence dans cette église de deux théologiens des XVI^e^ et XVII^e^ siècle, qui sont repoussés comme des mauvais génies par la majorité des anglicans du dix-neuvième.

« 7° Excusez-moi si je vous parle d'un soupçon qui me préoccupe. Est-ce que votre répugnance à devenir catholique ne se lie pas à l'espoir de changements politiques qui seraient effectués par la jeunesse intelligente de la génération actuelle, changements qui remédieraient à tous les maux que je déplore? Il ne me serait pas difficile de démontrer que toute espérance d'améliorer la condition des pauvres, de tirer la nation de son égoïsme dégradant, de sa fièvre d'argent et de l'incrédulité qui se répand tous les jours davantage, est la plus extravagante des illusions. L'anglicanisme manque pour opérer ces réformes de moyens d'actions, et l'on pourrait aisément vous montrer que l'anglicanisme est précisément la cause qui rapetisse parmi nous toute grandeur, si je ne craignais de sortir des limites de cette lettre, écrite dans la seule anxiété que m'inspire le sort de votre âme. Ces châteaux en Espagne, ces plans de la jeune Angleterre pour arracher, à l'exemple du pieux Enée, la vieille Albion à la conflagration du dix-neuvième siècle, prêtent assez au ridicule.

« L'Angleterre a besoin de saints beaucoup plus que d'hommes d'Etat, et comment une communion où l'on ne peut pratiquer l'obéissance produirait-elle des saints? O misérable communion qui n'est en communion avec personne! Elle n'est pas en communion avec les saints, car elle n'a pas la puissance qui les a canonisés; elle ne peut leur adresser de catholiques invocations; elle ne peut ni les toucher en rendant hommage à leurs reliques, ni enseigner leurs doctrines, ni écrire leur vie, ni mettre le mot saint devant leurs noms, sans être condamnée par la majorité de ses membres! Elle n'est en communion ni avec la chrétienté catholique, car elle en a été séparée, ni avec les Grecs schismatiques qui anathématisent ses doctrines et ses enfants, ni avec sa sœur l'établissement d'Ecosse, ni avec sa fille l'établissement d'Amérique, qui a rejeté le symbole d'Athanase et purifié le *Te Deum*, ni avec ses compères protestants de Berlin et de Genève, de Copenhague et de Hambourg.

« 8° La manière dont je parle de l'établissement anglican va vous fournir un autre motif pour rester où vous êtes, parce que, direz-vous, la conduite et le ton des nouveaux convertis à l'Eglise romaine vous déplaisent fort. Vous n'aimez pas davantage les manières des anciens catholiques anglais. Quant à ces derniers, je désire qu'un jour vous puissiez, en vous convertissant, goûter les avantages et les charmes qui naissent des rapports avec eux. Voilà donc votre humilité qui s'érige encore en juge pour blâmer des hommes que, selon vos propres expressions, vous vénériez avant leur conversion? Vous vous récriez de la révoltante immoralité des convertis! En quoi consiste-t-elle? « Ils es-« saient, dites-vous, de faire des séductions, « en invitant des personnes qui sont dans la « branche de l'Eglise où la Providence de « Dieu les a placées, à passer dans la bran-« che romaine. » Cette accusation pèse également sur les anciens catholiques; elle remonte même jusqu'à l'Eglise, car nous faisons envers les autres ce que l'Eglise a fait envers nous.

« Vous me dites qu'il y a en Angleterre assez d'impiété à combattre, pour qu'au lieu de tourner nos armes contre vous, nous les dirigions avec vous contre le mal que vous signalez. L'Eglise catholique est en tout ceci un juge plus éclairé que moi, et si elle croit convenable d'attaquer l'établissement, n'ayant pas plus longtemps la jouissance de la liberté protestante dont vous avez le privilége, je ne puis critiquer sa décision, ni agir autrement qu'elle le désire. Ici, comme ailleurs, vous me mettez dans votre position, et vous jugez ma conduite morale par la règle de la vôtre, ce qui n'est ni très-humble ni très-équitable; c'est l'Eglise qu'il vous faut attaquer, et non ses enfants.

« La première chose que faisait un ancien missionnaire en abordant un rivage idolâtre, était de déployer la croix; mais s'il avait été précédé par un imposteur qui cherchât à égarer le peuple avec une fausse croix, l'imposteur devenait le premier objet de ses véhémentes attaques... Je sais que nous nous trouvons dans une position difficile. On nous reproche aux uns d'avoir quitté trop tôt l'établissement, aux autres d'y être restés trop longtemps ou d'y avoir suivi une fausse route, etc., etc.; mais est-ce que certains anglicans ne sont pas accusés eux-mêmes d'immoralité et de déloyauté pour demeurer dans leur position actuelle? N'êtes-vous pas obligé d'essayer de donner satisfaction à vos frères, avec qui vous êtes en communion, sur le point de savoir comment vous osez répondre à celui qui vous consulte qu'il peut croire tout ce qui est enseigné par le concile de Trente, lorsque le fait même du concile implique la reconnaissance de la suprématie papale, et que vous restez cependant anglican? Un des hauts dignitaires de votre Eglise a fait naguère cette réponse à un membre d'une université qui lui exprimait le désir d'entrer dans l'Eglise romaine. Il ne saurait donc y avoir dans la conduite des anciens catholiques anglais ni des convertis, conduite qui est parfaitement d'accord avec les enseignements de leur Eglise, un motif pour vous de rester anglican.

« 9° Vous invoquez encore comme défense *la vie nouvelle qui se manifeste dans l'Eglise*

d'Angleterre. Est-ce que ces mots ne mettent pas une fois de plus en évidence la veine d'orgueil que nous avons déjà signalée et l'exercice du jugement privé? La vie nouvelle! Mais vous condamnez donc, de votre propre autorité, l'ancien état de choses, qui est encore préféré par la grande majorité des anglicans? Le parti évangélique a travaillé avec énergie et ardeur durant soixante-dix ans. Tous ses efforts ne sont donc rien, tandis que vous appelez avec emphase notre propre mouvement *la vie de l'Eglise d'Angleterre!* Mais la vie est donnée en vue d'autres fonctions. L'homme malade qui recouvre la santé marche et travaille; or cette prétendue vie puséiste qui s'est mise en mouvement, qui a marché, quelle direction a-t-elle prise? Toutes les autres fractions de votre communion répondent qu'elle s'est dirigée vers Rome; vers Rome! crient aussi les dissidents de toutes les nuances. Maintenant, dites-moi si c'est là une tendance naturelle ou une déviation excentrique? Vous aurez de la peine à prouver au bon sens du genre humain que ce mouvement soit dans le dernier cas..... Je ne dois pas passer sous silence un argument tiré de la vie que vous prétendez exister au dedans de vous, dans la crainte que vous ne le croyiez irréfutable.

« On dit quelquefois : aussi longtemps que vous ferez des progrès spirituels, aussi longtemps que vous sentirez, à la fin du mois, avoir plus de force qu'au commencement pour résister à la tentation et renoncer à vous-même, aussi longtemps que vous serez sûr d'avoir part à la grâce de Dieu, et par suite, que vous vous trouverez dans un état meilleur que vous ne méritez, vous ne devrez pas chercher à sortir de votre église. Est-ce que de tels signes de vie intérieure ne sont pas incertains et précaires? Est-ce que la grâce n'est pas donnée fort souvent aux hommes, afin de les conduire plus loin, pour amener, par exemple, les hérétiques de leurs conclusions fausses à des conclusions vraies, pour faire passer le païen de l'athéisme à l'Évangile? N'est-il pas très-possible, à en juger par ce qui se passe autour de vous, que ces grâces vous soient données pour vous pousser plus loin? Ne se peut-il pas que la grâce vous soit retirée après une certaine expérience, s'il vous arrive de ne pas y correspondre comme l'attend celui qui vous l'accorde? Mais je passe sur ces considérations. Est-ce que votre argument ne prouve pas un peu trop, et ne peut-on pas le réduire à n'être plus qu'une absurdité? S'il est vrai, personne ne peut se convertir de l'erreur à la vérité avant d'avoir perdu la grâce qui lui fut d'abord accordée! Une conversion, pour être faite avec toute sécurité et être agréable à Dieu, doit donc avoir lieu lorsqu'on se trouve en état de péché mortel. Si elle a lieu lorsque le converti avance en grâce, qu'il soit arien, nestorien, monophysite ou anglican, elle est coupable, abominable, et elle n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit!

« 10° Vous dites que vous voulez aller plus loin, que vous désirez suivre les saints de Dieu. Mais comment le ferez-vous, quand vous êtes volontairement sous le poids d'une excommunication; quand vous êtes séparé, par votre attachement pervers et obstiné à l'erreur, de la société divine qui a nourri et formé les saints? Comment ferez-vous des saints sans la pratique de l'obéissance? Ce n'est pas l'obéissance *à un système* qui a fait les saints, mais l'obéissance aux personnes, l'obéissance aux vice-gérants vivants de la Divinité, aux directeurs spirituels, aux supérieurs monastiques et aux évêques, à celui qui est assis sur la chaire de Pierre. L'Eglise catholique ne connaît rien de ces systèmes mouvants, de ces articles glacés, de ces liturgies congelées, de ce culte chicanier des rubriques, des insurrections de surplis, et autres choses semblables. Chez elle, les hommes sont en contact avec de la chair et des os; ils s'inclinent, ils obéissent, ils sont froissés, abaissés, et ils obéissent avec plus d'amour : les grâces de Dieu leur sont accordées; ils deviennent saints, et des générations innombrables les vénèrent. Les saints anglicans devraient aussi le devenir par l'obéissance aux évêques anglicans, par une obéissance réelle, une obéissance qui ne sera pas limitée par l'interprétation privée des rubriques. Est-ce que c'est là le genre d'obéissance que vous pratiquez envers vos évêques? ...

« Mais, mon cher ami, ce désir d'imiter les saints me porte à vous dire quelques mots de la question des ordres anglicans. Vous avez des doutes sur votre position. Tout naturellement, la première question qui doit se présenter à un homme désireux de suivre les traces des saints catholiques, est celle-ci : « Suis-je sûr d'avoir des prêtres autour de moi; suis-je sûr qu'ils ont la juridiction de m'absoudre; que je puis suivre les prescriptions les plus élevées de la religion avec foi et sans la distraction perpétuelle, l'inquiétude du doute? Suis-je sûr de ces choses? Sinon, comme je crois en une Eglise visible, ai-je le droit de rester en dehors de la certitude sur de pareilles matières? » J'ai, à dessein, évité jusqu'ici d'entrer dans les arguments théologiques exposés par d'autres écrivains beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire. Je m'en suis tenu aux motifs mis en avant par vous et par vos amis, et j'ai examiné chaque point de la manière dont il m'a semblé que les eût examinés une personne jalouse du salut de son âme. Je suivrai la même ligne pour ce que j'ai à dire sur les ordres anglicans. Vous prétendez que l'Eglise n'a jamais décidé la question, et que le pape n'a pas rendu à ce sujet un jugement dogmatique, devant lequel vous vous inclineriez s'il était rendu. Tout d'abord, laissez-moi vous demander si vous agissez loyalement envers la communion anglicane, quand vous restez dans son sein avec la détermination prise par avance de vous soumettre à un décret du pape sur ce qui touche à l'ordination de vos ministres?

« Puis ensuite, est-ce que Rome n'a pas explicitement résolu la question des ordres anglicans en administrant la confirmation et

l'ordination sans aucune condition? Ceci est d'autant plus remarquable, que l'Eglise administre aux convertis le baptême sous condition sans cérémonies, avec le moins de solennité possible, afin de donner à entendre sa crainte du sacrilége, et de montrer qu'elle y est forcée par la simple prudence que commande la charité. Je pourrais recourir à de nombreux arguments théologiques, et montrer qu'ils sont tous péremptoires contre la validité des ordres anglicans ; mais je laisse ce soin à ceux qui s'occupent spécialement de traiter cette question.

« Quant à vous, de votre propre aveu, vous n'avez pas l'ombre d'un doute sur notre succession et nos sacrements; tandis que vous avouez avoir des doutes et des inquiétudes sur les vôtres. Ceci devrait suffire pour déterminer votre soumission à l'Eglise. En un mot, ou vous devez retourner au simple protestantisme, dont vous avez outrepassé les limites, ou il vous faut avancer et vous soumettre à l'Eglise romaine ; sans cela, en restant où vous êtes vous agirez d'une manière déloyale en votre conscience et envers votre communion actuelle. Vous êtes arrivé au point où la route se sépare : un pas de plus peut entraîner la dernière grâce, et si, ayant vous-même des doutes graves, vous appelez sur votre tête le sang de votre frère, en étouffant ses doutes par la supériorité de votre intelligence, ce pas renfermera probablement la grâce finale.

« Sans entrer directement dans la question des ordres anglicans et de la validité de vos sacrements, je vous l'ai montré : un doute grave, pour ne pas dire plus qu'un doute, pèse au moins sur toute la question, et ce doute est funeste à la vie de l'âme ; il retarde, il glace et étouffe toute chose sainte et bénie tendant à la perfection. Je vous ai montré, en supposant que vous aperceviez une grande probabilité de votre côté, que cependant, en matière de foi et de sacrement, cette probabilité ne saurait suffire. D'après la doctrine de saint Thomas, de saint Alphonse et de tous les grands maîtres de théologie morale, vous êtes obligé, non de vous en tenir à l'opinion probable, mais de prendre le parti le plus sûr. Si vous daignez donner à ces deux points l'attention qu'ils méritent, je ne pense pas que vous soyez tout à fait aussi tranquille, même sur la question des ordres et des sacrements touchant lesquels vous étiez plein de confiance. Mais faisons encore un pas. Il est consolant pour vous de penser, quoi qu'il en soit, que vous avez les sacrements et que vous êtes en sûreté de conscience. Vous vous retranchez là-dessus, comme si vous étiez inexpugnable; et cependant, après tout, vous n'êtes pas aussi en sûreté que vous vous l'imaginez. Laissant de côté vos doutes relativement aux ordres et à l'obligation morale qui pèse sur vous de choisir l'opinion la plus sûre, et non l'opinion probable, cependant *les sacrements valides ne donnent pas la sécurité*, quand ils sont *entachés de schisme*. L'on peut manger l'Agneau, ainsi que vous l'apprenez par les paroles, si bien connues, de saint Jérôme, et cependant sa réception peut être une profanation, si ceux qui le mangent sont hors de la maison bâtie par saint Pierre. Les théologiens nous enseignent que le schisme n'invalide aucun sacrement, si ce n'est celui de la pénitence, dans lequel l'absolution est affectée, excepté à l'article de la mort, par le manque de juridiction, mais le schisme met un obstacle à l'efficacité des sacrements ; il les circonscrit en eux-mêmes ; il suspend leurs effets; il les tient dans cet état de suspension inefficace, jusqu'à ce que la charité de l'Evangile, le *charitas* de saint Augustin, leur ouvre l'accès des âmes. C'est dans ce sens qu'on doit entendre le passage de saint Basile, où il trace un si effroyable tableau du dommage que l'on encourt quand on est en état de schisme. Saint Augustin, que vous citez si volontiers, n'est pas moins explicite quand, écrivant sur les donatistes qui se convertissent, il parle « des dons de Dieu, « qui ne leur avaient servi de rien, en tant « qu'ils n'avaient pas la charité ; car, ajouta-t-« il, *qui peut dire avoir la charité du « Christ, quand il n'embrasse pas son unité?* « Ainsi, quand ils entrent dans l'Eglise « catholique, ils ne reçoivent pas ce qu'ils « ont déjà, mais ce qu'ils n'avaient pas, afin « que ce qu'ils avaient puisse commencer à « leur profiter. Ils reçoivent ici la racine de « la charité, le gage de la paix et le lien de « l'unité, afin que tous ces sacrements de « vérité qu'ils ont puissent servir à leur salut « et non à leur condamnation. »

« Il ressort donc de l'autorité des Pères, invoqués par vous avec tant de confiance, qu'il ne suffit pas, pour être en sûreté de conscience, d'avoir des sacrements valides. La doctrine que vous invoquez comme votre dernier refuge est opposée à la doctrine de l'Eglise, même à l'époque de saint Augustin...

« Je conclus. Vous direz que tout ceci n'est après tout qu'un argument *ad hominem:* c'est vrai, et je n'entendais pas faire autre chose.

« J'ai besoin de vous voir catholique, parce que votre âme court un danger imminent si vous restez où vous êtes; j'ai besoin de vous voir catholique, parce qu'en demeurant en arrière, j'ai peur que vous n'agissiez mal et d'une manière indélicate; j'ai besoin de vous voir catholique, parce que les sympathies et les désirs les plus élevés ne sont pas satisfaits où vous vous trouvez; j'ai besoin de vous voir dans l'Eglise au nom de laquelle vous avez été baptisé, le seul bercail catholique de Jésus-Christ, dont vous êtes sorti depuis que l'usage de votre raison vous a poussé à des actes ouverts de schisme; j'ai besoin de vous voir dans l'Eglise de vos bons pères et de vos ancêtres, où vous pourrez les secourir par des prières et des messes. et non là où une froide séparation vous éloigne d'eux; dans cette prétendue église (ô misérable et dégradante cruauté!) vous avez excommunié les morts, et vos frères s'en vantent!

« Je désire instamment tout ceci, et c'est

pourquoi j'écris,comme je le fais. Permettez-moi de dire, en me résumant, que si je trouve vos motifs peu concluants en les examinant l'un après l'autre, ils ne le sont pas davantage dans leur ensemble, par le seul fait qu'ils sont en contradiction entre eux. Ils tendent à prouver que toutes les marques de l'Eglise catholique peuvent subir une éclipse totale, de telle sorte que l'Eglise sera successivement visible et invisible ; ils tendent à substituer à la vie uniforme de l'Eglise catholique ces élans intraitables d'ardeur renaissante dans lesquels s'est jeté de temps en temps l'anglicanisme en vue de sa sécurité et de sa commodité. Vos motifs supposent qu'un homme, se trouvant dans la position si orgueilleuse que je maintiens être la vôtre, *doit* la découvrir, comme si l'orgueil était un de ces péchés apparents, et non le plus secret, le plus subtil, le plus condescendant et le plus modeste de tous les péchés. Vos motifs vous portent à reposer sur les traces de vie intérieure que vous remarquez dans les autres, lorsque, pour être en sûreté, vous devriez vous-même participer à cette vie ; car alors vous verriez le danger de votre position, et vous pourriez être heureusement poussé à l'abandonner. Vous ne pouvez attendre de voir toutes ces choses clairement, tant que vous serez hors du bercail de Jésus-Christ; mais vous devez cependant y voir assez pour sentir que vous êtes dans une position qui offre les plus grands embarras, et je pourrais affectueusement ajouter qui est pleine de dangers non moins grands que vos embarras. Vous ne manquerez pas de dire que j'écris comme un renégat ; mais, cher ami, ne songez pas à moi ; pensez à ce que je vous ai dit. Réfléchissez s'il y a quelque vérité dans mes paroles ; je sais qu'elles sont inspirées par l'amour. Essayez de passer sur la manière rude dont je vous parle, sur le style d'un apostat, et sur tout ce que vous trouvez à y blâmer. Je vous ai dit simplement pourquoi j'ai abjuré le protestantisme, et je ne me suis pas contenté de nier l'avoir abjuré pour telle ou telle raison. Ce que je vous ai dit si franchement doit nécessairement vous offenser. Je ne parlerai ni de la paix, ni du bonheur, ni du calme qu'éprouve celui qui, après s'être trouvé dans votre position particulière, se convertit. Dans tous vos motifs, j'ai cru découvrir quatre caractères qui sont communs à tous et qui reparaissent partout : 1° un orgueil caché, subtil et intolérant, qui toujours et en tout domine votre jugement sans que vous vous en doutiez; 2° un mysticisme profane, maladif et puritain, dans lequel votre système se plonge chaque jour plus profondément, comme si c'était la fange du montanisme; 3° une disposition à éloigner l'anxiété simple, contrite et humble, touchant votre âme, et un empressement des plus vifs à vous attacher à des vues vagues et à des généralités; 4° une chagrine résistance à ce que vous commande votre position présente, résistance se couvrant du manteau d'une humble résignation, et qui demande des sympathies avec ces plaintes pitoyables qu'implique l'opiniâtreté la plus ingrate. Tout ce que vous m'alléguez me semble se rattacher directement à l'un ou à l'autre de ces quatre caractères. Hélas ! il doit en être ainsi avec ceux qui n'ont pas et ne peuvent pas encore avoir la Foi. Vous n'êtes pas catholique, et votre croyance n'est autre que celle dont parle saint Ambroise : *Credis quod tibi prodesse præsumis ; non credis quod Deo dignum est.* Jusqu'à quand en sera-t-il ainsi de vous et des hommes de votre parti ?

« Votre affectionné.

« Frédéric-William Faber. »

Déjà M. Faber avait fondé une communauté religieuse sous le nom de Frères de la volonté de Dieu ou Wilfridiens, de saint Wilfrid, leur patron, dont M. Faber a écrit la Vie. Les hommes de dévouement qui se placèrent sous sa direction étaient, pour la plupart, avec lui avant sa conversion. M. Faber avait conçu son projet alors qu'il était encore anglican. Cette communauté ressemble peu à celles qui ont été ou qui existent aujourd'hui dans l'Eglise catholique. Ses membres relèvent de l'autorité épiscopale, et toutes ses règles en font un ordre de religieux spécialement adapté aux circonstances et aux besoins actuels de l'Angleterre. Lors de leur conversion, le premier acte du maître et des disciples fut de demander à M. Vareing, vicaire apostolique du district qu'ils habitaient, ce qu'ils avaient à faire. Le vénérable prélat a vivement insisté auprès d'eux pour qu'ils poursuivissent la réalisation de leur projet, et il eut soin de leur adjoindre un ecclésiastique distingué pour présider à leurs études théologiques et à leur direction spirituelle. Cette maison avait été fondée dans le comté de Strafford. Quand Newman et quelques-uns de ses amis établirent leur communauté naissante de l'Oratoire, près de Birmingham, M. Faber vint les y joindre avec les siens, pour ne former tous ensemble qu'une même famille.

FABIOLE (Sainte), était de l'illustre famille des Fabius, et avait épousé un homme de mœurs si déréglées, qu'elle le quitta, et, se trouvant encore jeune; usa de la liberté que lui donnaient les lois civiles, et se remaria à un autre. Après la mort de ce second mari, elle rentra en elle-même, et reconnaissant que ce mariage avait été contre la loi de l'Evangile, elle en fit pénitence publique, et la veille de Pâques, elle se présenta à la basilique de Latran avec les pénitents, les cheveux épars, et dans le plus triste état, tirant les larmes de l'évêque, des prêtres et de tout le peuple. Elle demeura hors de l'église jusqu'à ce que l'évêque l'y rappelât, comme il l'en avait chassée. Ensuite elle vendit tout son bien, et fut la première qui établit à Rome un hôpital de malades, où elle les servait de ses propres mains. Elle faisait de grandes libéralités aux clercs, aux moines, aux vierges, non-seulement dans Rome, mais dans toute la Toscane, où il y avait dé-

jà plusieurs monastères. Elle mourut vers l'an 400.

FACQUEROLLE, ministre protestant converti vers 1635.

I. — FAGET, avocat et doyen de Pau, se convertit au catholicisme, et fut l'un des signataires de la délibération publique du 12 juillet 1685, par laquelle les protestants de cette ville renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée. (*Voy.* l'*Introduction.*)

II. — FAGET, à Pau, se convertit à la même époque et de la même manière que le précédent, à la suite de conférences publiques et particulières entre les catholiques et les protestants.

FALCKENSTEIN (Jean-Henri DE), naquit en 1682 ; on le croit originaire de la Silésie. Après bien des aventures, il fut mis, en 1714, par le margrave Bayreuth, à la tête de l'Académie noble d'Erlangen. En 1718, il embrassa la religion catholique, et entra comme conseiller aulique et chambellan, au service du prince-évêque d'Eichstett ; en 1730, le margrave d'Anspach le nomma conseiller aulique, titre qui ne lui donnait point d'occupation et lui laissait le temps de publier ses nombreux ouvrages historiques et diplomatiques. Cependant il fut envoyé en 1738, comme résident du margrave, à Erfurt, où il passa encore deux ans. Le 3 février 1760, il mourut à Schwabach.

FARKAS (Jean), prédicateur protestant pendant l'espace de douze ans, à Puszta, (comtat de Zalad) en Hongrie, fit abjuration du protestantisme en 1842. Jugé digne d'être promu aux ordres sacrés, il s'y prépara ensuite par l'étude de la théologie, au séminaire archiépiscopal de Strigonie.

FARNABY ou FARNABIE (Thomas), célèbre professeur anglais, fils d'un charpentier du pays de Cornouailles, mais dont la famille était originaire d'Italie, naquit à Londres vers 1575, et fut d'abord attaché comme serviteur au collége de Merton d'Oxford. Il abandonna bientôt et son pays et le protestantisme, passa en Espagne, et fut reçu dans un collége de jésuites. Plus tard, il accompagna sir Francis Drake et sir Jonh Hawkins dans leur dernière navigation, en 1595, et se fit un nom dans l'enseignement. Soupçonné ensuite d'avoir favorisé le soulèvement qui eut lieu aux environs de Cambridge en faveur du roi, il fut renfermé à Newgate en 1643, et transféré de là à Cly-House, où il demeura plusieurs années. Il mourut le 12 juin 1647, âgé de soixante-douze ans.

FARO (Justine), juive de Padoue, se convertit et reçut le baptême le 15 octobre 1830, des mains du patriarche de Venise, M. Jacques Monico, dans l'église du pieux institut des Catéchumènes ; elle était dans cette maison depuis plusieurs mois. Le prélat lui administra également la confirmation et l'eucharistie.

FARR, Anglaise, qui abjura le protestantisme le samedi saint 1834, dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, à Amiens. Il paraît que le Père abbé des trapistes du Gard contribua beaucoup à instruire et à éclairer mademoiselle Farr.

FARRELL (Hariot), irlandaise, embrassa la religion catholique, et abjura le protestantisme le 2 mars 1844, entre les mains du curé de Longhrea, en Irlande.

FATEU, mauresque dont on ignore le pays natal, parce qu'elle fut emmenée en esclavage dès ses plus tendres années, se convertit au 1828, catholicisme, et fut baptisée le samedi saint à Rome, par le cardinal Zurla, qui lui donna la confirmation, et, après une pieuse exhortation, l'admit à la communion. La cérémonie fut très-touchante.

I. — FATIME, irccassienne, âgée de trente-cinq ans, se convertit, fut baptisée et confirmée par le cardinal Matteï, évêque de Frascatti, le 23 janvier, dans la chapelle intérieure du palais de M. le baron de Vincenzo Grazioli, richement décorée pour cette circonstance. Le parrain et la marraine étaient le commandeur Pio Grazioli et la comtesse Céline-Marie-Louise de Viella, veuve du comte de Divonne, maréchal de camp et pair de France. Le cardinal Mezzofanti et plusieurs nobles personnages assistaient à cette touchante cérémonie.

II. — FATIME, élevée dans la religion mahométane, et âgée de vingt-deux ans, vint de Livourne à Rome dans le dessin d'embrasser le christianisme. Elle entra dans la maison des catéchumènes, où on l'instruisit pendant sept mois ; convaincue de la vérité de la religion, elle témoigna un ardent désir d'être baptisée. Après des exercices préparatoires, elle reçut donc le baptême le 18 janvier 1838, jour de la fête de la Chaire de Saint-Pierre, dans l'église de Saint-Esprit des Napolitains. C'est le cardinal Odescalchi, vicaire, qui fit la cérémonie. La marraine était la princesse de Danemark, qui donna à la jeune maure les noms de Philippine-Marie-Constance-Ignatie Néri. Les chefs de la pieuse Société de l'apostolat catholique étaient présents.

FAUCAMBERGE (née Madeleine DE LORMEAU), veuve d'un ministre protestant de Senlis, et âgée de soixante-onze ans, se convertit au catholicisme dans le XVII^e^ siècle.

FAUGERE (Baronne de), âgée de quarante ans, était si opiniâtrement attachée au protestantisme, qu'elle disait qu'on la massacrerait plutôt que de jamais la rendre catholique. Mais il ne faut qu'un moment de la grâce pour briser le cœur le plus endurci. Elle en fut un exemple frappant ; en effet, elle vint aussi se jeter aux pieds du docteur Berthe, supérieur de la congrégation de la Mission à Saint-Lazarre, et ses larmes coulaient en telle abondance du regret d'être demeurée si longtemps dans l'erreur, qu'il eut toutes les peines du monde à les arrêter et fut extrêmement touché de sa pénitence. Cette conversion eut lieu à Lodève en 1686, en même temps qu'une foule innombrable d'autres s'opéraient sur tous les points de la France

FAUSTE, père de saint Symphorien, à Autun, fut converti par saint Bénigne.

FAUSTIEN (Saint), l'un des sept voleurs que convertit saint Jason, souffrit le martyre pour la foi, vers le commencement du IIe siècle.

FAYOLLE (Moret de la), protestant, avocat au parlement, fit abjuration en octobre 1684 entre les mains de l'archevêque de Paris; c'était un homme instruit et estimé dans son parti. Il demeurait ordinairement à Poitiers, où sa conversion ébranla d'autant plus ses anciens coreligionnaires, que son mérite et la connaissance qu'ils avaient de ses profondes lumières les avaient obligés plusieurs fois de le charger du soin de leurs affaires les plus importantes dans leurs consistoires et synodes. Homme aussi éclairé que sage, il ne prit une semblable détermination qu'après être parfaitement convaincu des vérités catholiques.

I. — FELIX, surnommé *Pratensis*, fils d'un rabbin de Prato, en Toscane. Dans un voyage qu'il fit en Italie après la mort de son père, homme fort savant et qui avait été son instituteur, il eut occasion de reconnaître la vérité de la religion catholique et l'embrassa sans hésitation, sans calcul. Quelque temps après, il entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Sa conversion eut lieu avant l'an 1506. Il traduisit les Psaumes en latin et les dédia à Léon X. Ce Pontife lui accorda, sur sa requête, la permission de traduire aussi les autres livres de l'Ancien Testament. C'est à Félix qu'est due la rare correction de la Bible de Bamberg. Ce savant religieux mourut à un âge très-avancé, en 1557.

II. — FELIX-POLYEUCTE, noms que reçut au baptême un jeune homme âgé d'environ vingt-sept ans, né de parents protestants. Quand il fut arrivé à l'âge de treize ou quatorze ans, sa mère, zélée protestante, voulut le faire baptiser par un ministre; mais, quoiqu'il eût assisté à plusieurs cérémonies protestantes, il avait déjà quelque idée de se faire catholique et se refusa aux instances de sa mère. Depuis il passa six ans à l'armée. De retour dans son pays, il vint habiter une paroisse voisine, à Huncq, diocèse d'Arras, et pria M. Mallette, curé de Huncq, de l'instruire. Celui-ci, après avoir pris les autorisations convenables et s'être assuré des dispositions du néophyte, lui administra le baptême et la communion la veille de la Pentecôte, 24 mai 1827. Son parrain fut M. Demonchaux, et sa marraine Mlle Mallette.

FELLGER (Henri), jeune homme de vingt ans, né à Stuttgard, capitale du royaume de Wurtemberg, abjura le luthéranisme à Gênes le 24 novembre 1839 dans l'église collégiale de Notre-Dame-des-Vignes, entre les mains du vicaire général, Guales, prévôt de cette église. Par précaution, Fellger fut baptisé sous condition, et eut pour parrain le commandeur Ramirez, ministre plénipotentiaire du roi des deux Siciles près le roi de Sardaigne, et pour marraine la comtesse Solare de la Marguerite.

FELLOWS (Emélie), fille d'un ministre anglican, et âgée d'environ vingt-deux ans, se convertit et fit son abjuration dans une chapelle catholique à Londres, en 1832. Son père, qui y consentait, assista à la cérémonie, et fit présent d'un beau missel romain au pasteur qui avait instruit sa fille.

FELUS (Mardochée), de Livourne, juif, âgé de vingt-cinq ans, se convertit et fut baptisé le samedi saint de l'année 1830, à à Saint-Jean-de-Latran, par le cardinal Zurla.

Trois autres Israélites, aussi de Livourne, enfants d'Anselme Dumont, lui-même catéchumène, furent baptisés et confirmés en même temps. Ils se nommaient Prosper, Isaac et Stella.

FENOU (Mlle), recommandable par ses belles qualités et d'une famille fort attachée au protestantisme, se convertit à la religion catholique, et fit son abjuration en septembre 1684, dans l'église des Filles de Sainte-Marie à Paris.

FENZI (Emeraude), femme juive, fit abjuration le 22 octobre 1836, à Carpi, dans l'état de Modène. Elle s'était retirée avec ses deux filles dans la maison des Orphelines. Là, elle fut instruite par le chanoine Cattani et par M. Bulgarelli, recteur du séminaire. Après l'avoir éprouvée et s'être assuré de ses bonnes dispositions, l'évêque de Carpi la baptisa avec ses deux filles, l'admit à la sainte table, et lui donna la confirmation. La néophyte prit les noms de Marie-Thérèse-Emeraude Vellanie, du nom de son mari; car il est d'usage en Italie que les Juifs baptisés changent même leur nom de famille. Les fidèles présents s'unissaient aux vœux que formait cette femme pour que son mari et ses fils suivissent son exemple; elle pleurait beaucoup en songeant à eux. — Déjà plusieurs juifs à Carpi étaient précédemment entrés dans le sein de l'Eglise.

FEREYRA (Mme de Tscharner), de Berne, se convertit au catholicisme, à la suite de son mariage avec un étranger catholique, vers 1821.

FERGUSON (Mme), femme de David Ferguson, esquire, et belle-sœur de l'avocat de Dublin qui porte ce nom, se convertit à la religion catholique, et abjura l'anglicanisme entre les mains d'un dominicain du couvent de Limerick, en 1844.

FERRARY, ministre protestant, converti vers 1617.

FERRÉ (Marie), de Saint-Nicolas près de Caen, l'un des six cents protestants convertis vers 1630 à Caen et aux environs, par le célèbre prédicateur Véron, qui ramenait les hérétiques, surtout par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise qu'eux-mêmes reconnaissaient.

FERRÉOL (Saint), qui avait le grade de tribun militaire dans les armées impériales, se convertit au christianisme. Il habitait Vienne, dans les Gaules, lorsqu'il logea chez lui saint Julien de Brioude qui avait embrassé comme lui l'état militaire, et qui, comme lui, professait la religion chrétienne. Crispin, gouverneur de la province, après avoir fait décapiter saint Julien, fit arrêter

Ferréol sur le soupçon d'avoir abandonné le culte de ses pères, soupçon que le tribun changea en certitude par son refus de sacrifier aux dieux ; et comme le gouverneur pour le déterminer lui représentait le poste honorable qu'il occupait dans l'armée, et la nécessité où il était de donner l'exemple de l'obéissance aux édits du prince, Ferréol lui répondit : *Je ne tiens pas autant que vous vous l'imaginez à mon grade et à mon traitement ; je ne demande que la vie et la liberté de servir Dieu ; si l'on ne veut pas me les accorder, j'aime mieux mourir que d'abandonner ma religion.* Crispin, l'ayant fait battre de verges, l'envoya en prison chargé de chaînes. Trois jours après, Ferréol se trouvant miraculeusement débarrassé de ses fers, et voyant ses gardes endormis et les portes de sa prison ouvertes, s'enfuit par la route qui conduit à Lyon. Mais l'ayant quittée pour échapper à ceux qu'on avait envoyés à sa poursuite, il passa le Rhône à la nage, et fut repris sur l'autre rive. On lui lia les mains derrière le dos et on lui fit reprendre le chemin de Vienne. Ceux qui l'avaient repris ne le conduisirent pas jusqu'à la ville : ils lui tranchèrent la tête sur les bords du Rhône, vers l'an 304.

FERRET, jeune ministre protestant de Genève, rentra dans le sein de l'église catholique, en janvier 1850. M. Ferret est fort instruit : il sait l'hébreu et le syriaque, et avait débuté avec succès comme prédicateur dans les temples de Genève.

I.—**FERRIER** (Jérémie), ministre protestant comme son père, professa la théologie à l'académie de Nîmes ; il était né dans cette ville après le milieu du XVI^e^ siècle, et mourut à Paris le 26 septembre 1626, converti depuis treize ans à la religion catholique. Personne cependant ne s'en était plus montré l'antagoniste. Il avait soutenu dans une thèse publique, que le pape était l'Antechrist, et cette proposition acceptée au synode national de Gap, avait reçu par ses soins une sanction solennelle.

Le parlement de Toulouse se préparait sérieusement à le poursuivre juridiquement, ce dont il fut empêché par Henri IV. Cette assertion fut tellement goûtée de ses coreligionnaires qu'ils déclarèrent qu'elle devait être insérée comme article particulier dans leur profession de foi. Mais quand Ferrier devint plus modéré dans ses déclamations contre les catholiques, on commença à se méfier de lui, on le regarda comme un faux frère et un traître, et le synode national de Privas lui interdit le ministère de la parole à Nîmes, non sans une forte opposition de la part de sa communauté, et cela sous le prétexte que dans ses sermons il n'avait pas été assez orthodoxe, qu'il avait négligé ses devoirs de professeur. Sur cela Ferrier se fit recevoir conseiller au tribunal de Nîmes ; mais lorsque, le 14 juillet 1613, il était sur le point de quitter le tribunal pour se rendre chez lui, ses adversaires, de concert avec la populace, avaient provoqué un soulèvement contre lui, ils l'insultèrent, lui jetèrent des pierres, et il fut forcé de se mettre en sûreté chez le lieutenant Rozel. Exaspérés de n'être pas parvenus à s'en emparer, ils se rendirent à sa maison, la pillèrent et brûlèrent devant la porte une grande partie de ses meubles et de ses livres. Les 15 et 16 ils ravagèrent ses biens-fonds et ses vignes, et Ferrier se réfugia à Beaucaire, après avoir été caché dans un souterrain pendant trois jours. Il assure qu'il avait été à moitié mort par suite des coups de pierre qu'on lui avait portés, que c'était comme par miracle qu'il avait échappé aux mains des trente sbires du consistoire, qui s'étaient obligés par serment de le mettre à mort ; que ces scènes avaient précipité sa mère sexagénaire dans le tombeau ; que ces zélateurs n'avaient été empêchés qu'avec beaucoup de peine de jeter ses enfants au feu, et qu'ils avaient maltraité d'une manière cruelle sa femme et sa belle-mère. Il attribuait tout cela à l'assurance qu'avaient donnée les réformés que les auteurs de ces barbaries gagneraient le paradis.

« Ainsi ajoute-t-il, je devins forcément catholique : (par le cardinal Duperron). Il est vrai et je l'assure, Dieu me fit cette grâce malgré moi, puisque je lui résistais, puisque je le fuyais, puisque j'avais horreur du salut qu'il m'offrait. Ma vocation fut tellement violente puisque mon opiniâtreté dans l'hérésie fut si grande ! » Plus tard il parvint à la dignité de conseiller d'Etat, en 1622, mourut en catholique zélé le 26 septembre 1626, ce qui est prouvé par un livre intitulé : *De l'heureux trépas et mort du sieur Ferrier.* Aussi il ordonna peu avant sa mort qu'on mît l'épitaphe suivante sur son tombeau : *Hic jacet Hieremias Ferrier, qui anno Domini* 1613 *catholicam, apostolicam et Romanam fidem firmiter amplexus, ad extremum usque vitæ spiritum firmiter retinuit.*

Ses premiers doutes sur le protestantisme s'élevèrent au synode de Saumur ; venu à Paris avec toute sa famille, il fit abjuration entre les mains du cardinal Duperron, et reconnut pour des blasphèmes, dans un ouvrage qu'il publia presque aussitôt, tout ce qu'il avait précédemment dit du pape. Après cette rétractation et sa conversion, la ville eût ordre d'acheter les biens de Ferrier, et de lui payer une assez forte somme à titre d'indemnité. Estimé de Richelieu et de Louis XIII, il fut employé dans plusieurs affaires importantes. On lui attribue le *Catholique d'Etat*, 1625, in 8°, c'est une réponse aux calomnies que les partisans de l'Espagne répandaient contre la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Antechrist et de ses marques, contre les ennemis de l'Eglise*, Paris 1515. (*Voy.* les détails de sa conversion et, sur ce qu'il eut à souffrir dans son parti, sa *Vie* par le P. Coton, XVII^e^ siècle.)

II. — **FERRIER** (Isaïe), sans doute parent du précédent, ministre protestant converti vers 1615.

FERRIÈRES (François-Marie), âgé de vingt-trois ans, originaire de Warloy-Baillon,

diocèse d'Amiens, militaire dans la 3me compagnie du train des équipages en résidence à Evreux, se convertit et fit abjuration, le 20 octobre 1834, de la religion protestante, dans laquelle il avait été élevé. C'est l'abbé Douin, curé de la cathédrale d'Evreux, qui reçut son abjuration dans la chapelle de cette ville, en présence de l'abbé Dosière, directeur de l'hospice, et de l'abbé Levasseur, premier vicaire de la cathédrale, tous deux chanoines honoraires. Un grand nombre de fidèles assistaient à la cérémonie. Ferrières fut baptisé sous condition, puis admis à la première communion. Le surlendemain, le curé de la cathédrale le présenta à l'évêque d'Evreux, qui lui administra la confirmation. Ce jeune homme montra des sentiments de foi et de ferveur qui ont édifié tous les assistants. Il y avait près de trois mois que le curé le préparait à cette démarche.

FEYDT (Diderik), appartenant à une famille honorable de Berghem, en Norwége, eut le bonheur d'être admis dans le sein de l'Eglise, en abjurant, entre les mains de l'évêque de Nantes, les erreurs du protestantisme en 1841. Le néophyte, assisté de l'abbé David, vicaire de Haute-Goulaine, qui l'avait instruit des saintes vérités de la foi catholique, et de Mlle Duperrier, chez laquelle il avait reçu une hospitalité chrétienne pendant qu'il se disposait aux sacrements, montrait assez par son recueillement profond, par la sérénité de son visage, par la pieuse assurance avec laquelle il répondit aux questions qui lui étaient adressées, qu'il était vivement pénétré de la grâce de Dieu, et que son cœur goûtait une paix délicieuse; et après avoir été baptisé sous condition, Feydt entendit la messe de l'évêque, qui lui donna la communion et la confirmation. Tant de faveurs réunies ont fait couler de douces larmes des yeux du jeune catholique, et bientôt son attendrissement s'est communiqué à toute l'assistance, quand Mgr de Hercé, dans une allocution touchante, a déploré le malheur de nos frères égarés, et rappelé les avantages inappréciables que l'on trouve dans l'Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a qu'incertitude pendant la vie, que terreurs déchirantes à la mort. Nous devons dire en terminant, à la gloire de la mère des chrétiens, que cette conversion semble un de ses innombrables bienfaits, puisque depuis longtemps déjà, Diderik Feydt récitait assidûment la célèbre prière de saint Bernard, le *Memorare*, et que, plus le jour de son entrée dans l'Eglise approchait, plus aussi sa confiance et sa piété redoublaient envers le sainte Vierge, de qui il disait affectueusement : *J'ai perdu ma mère, mais je la retrouve en Marie.*

FIELDING (Le vicomte), membre du parlement anglais, fils aîné du comte de Denbigl, alors âgé de trente-deux ans, embrassa la religion catholique, en septembre 1850. Il présidait le meeting supplémentaire qui eut lieu, dans le mois d'août précédent, à la taverne des Francs-Maçons, au sujet de la nomination de M. Gorham, et condamna hautement la décision du comité judiciaire du conseil privé, comme subversive du droit de l'Eglise en matière de foi. C'est là un des motifs qui lui ont fait abandonner l'Eglise anglicane. Il adressa plus tard au *Times* une lettre dans laquelle il explique ainsi les motifs qui ont dirigé sa conduite : « Les douloureux conflits qui se sont élevés dernièrement dans ce que l'on appelle l'Eglise d'Angleterre (affaire Gorham citée plus haut) n'ont été qu'indirectement la cause de ma conversion au catholicisme romain, en ce qu'ils m'ont démontré l'absence complète d'une autorité vivante, définie, en matière de foi, autorité sans laquelle les symboles et les formulaires, pouvant être interprétés de diverses manières, ne sont que lettres mortes. Cette autorité vivante, définie, concluante et infaillible, puisqu'elle est dirigée par la parole promise de l'Esprit-Saint, je la trouve dans la seule Eglise de Rome. C'est par cette raison et par suite de la ferme conviction que l'Eglise d'Angleterre, autant que la Réforme, a renié sa catholicité en se séparant du centre de l'unité, que j'ai cru devoir l'abandonner, persuadé qu'elle recueille aujourd'hui les fruits naturels de la semence qu'elle-même jeta à cette époque. »

La vicomtesse de Fielding, sa femme, d'une piété et d'une vertu remarquables, se convertit en même temps que son mari; et cette double conversion eut un grand retentissement en Angleterre.

FILCHIUS ou FILCHINS (Guillaume), capucin anglais, issu d'une famille noble, naquit en 1560, au sein du protestantisme, et fut dès son enfance imbu du système des puritains. Il passa sa jeunesse à Londres, où, n'étant retenu par aucun frein, il se livra à la dissipation et aux excès dont une grande capitale n'offre que trop l'occasion. Bientôt néanmoins il sentit le vide de ces faux plaisirs, et fit des retours sur lui-même. Voulant mettre sa conscience en sûreté, il abjura le calvinisme, dans lequel il ne vit plus qu'une nouveauté dangereuse, et revint au giron de l'Eglise. Il vendit tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et vint en France, où il entra dans l'ordre des Capucins, à Meudon, âgé de vingt-quatre ans, et prit le nom de P. Benoît. Là, se livrant à toute sa ferveur, humble, assidu à la prière, mortifiant son corps par le jeûne et les austérités, il se montra un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Enflammé de zèle pour la conversion de ses compatriotes, sans égard aux dangers qu'il aurait à courir, brûlant même du désir de répandre son sang pour la foi, il osa, en 1599, passer en Angleterre, où de sévères lois proscrivaient le catholicisme, et chercha par ses discours à confirmer dans leur attachement à l'Eglise romaine ceux qui y avaient persévéré, et à y rappeler les autres. Il fut pris dans l'exercice de cette pieuse et périlleuse mission, et dénoncé à la reine Elisabeth, qui le fit mettre en prison. On l'y traita comme un séditieux et un artisan de troubles. Il y gémit pendant trois mois,

souffrant la faim, la soif, les privations de tous genres, et tous les maux d'une dure captivité. Enfin, la reine Elisabeth céda aux instances réitérées de Henri III, roi de France, et rendit la liberté à Filchins. Il revint en France, où le roi le reçut avec une extrême bienveillance, l'honora de ses bontés, et le chargea de la direction spirituelle des personnes attachées à son service. Dans son couvent, on lui confia la conduite du noviciat. Il s'acquitta de cet emploi avec zèle, et il sortit de ses mains plusieurs religieux d'une éminente vertu. S'il faut en croire l'historien de son ordre, Filchins aurait eu des révélations, et il aurait été doué de l'esprit de prophétie et du don des miracles. Le P. Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lumières, tels que : 1° *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort. Il s'en fit successivement plusieurs éditions, à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs. 2° *Soliloquium pium et grave*, dans lequel il explique les motifs de sa conversion; Paris, 1609. Son livre *Eques christianus* contribua à la conversion de M. Thayer, ministre protestant, qui en a fait un bel éloge.

FILTZ-GERALD (Lord), converti au catholicisme en 1815.

FINCK (Samuel), protestant, né à Berne, admis à la fin de 1836 parmi les ouvriers en toile dans l'hospice des pauvres (*Albergo*), à Naples, voulut embrasser la religion catholique, et fit abjuration le 7 décembre 1837, entre les mains du cardinal-archevêque de Naples. La cérémonie eut lieu dans l'église de l'établissement, en présence du surintendant de l'administration et de tous les habitants de la maison. L'abbé Ajello, recteur d'*Albergo*, et le P. Kingestein, jésuite allemand, n'ont pas peu contribué à la résolution de Finck.

FINGAR (Saint), était fils d'un roi d'Irlande, et fut chassé de la cour par son propre père, pour avoir reçu honorablement saint Patrice et avoir embrassé le christianisme. Il passa dans les Gaules, et se fixa dans l'Armorique, aujourd'hui la Bretagne, où il reçut un accueil favorable. Après la mort de son père, il retourna en Irlande, et en ramena plusieurs chrétiens, avec lesquels il s'établit dans une solitude, pour y pratiquer les exercices de la vie ascétique, comme il l'avait appris de saint Patrice. Il fut massacré avec sainte Piale, sa sœur, et ses compagnons, par un prince breton, nommé Thewdric, vers l'an 455.

FINIEN (Saint), fut, après saint Patrice, l'un des plus illustres évêques d'Irlande. Il était né dans la province de Leinster. Il dut la connaissance de la religion chrétienne aux disciples de saint Patrice. Il passa vers 490 dans le pays de Galles, où il vécut avec saint David, saint Gildas et saint Cathmaël, revint dans sa patrie trente ans plus tard, c'est-à-dire vers 520, forma un grand nombre de saints, fut sacré évêque de Clonard, et, après une vie d'austérités, mourut le 12 décembre 552.

FINZI (Sabat), juif, âgé de trente-deux ans, qui se convertit au catholicisme et fut baptisé à Rome le samedi saint 1823, ainsi qu'un turc et la fille d'un aga, qui fut arrachée par les Français au massacre de Tripolitza, et dont le comte de Villeneuve et la baronne de Damas furent les parrain et marraine.

FIORENTINI D'URBIN (Ange) et Diane, deux israélites qui se convertirent et furent baptisés à Rome le samedi saint 1842, dans le baptistère de Constantin, par le cardinal Patrizzi, qui les confirma et leur adressa un discours touchant pour les exhorter à conserver intacte cette belle robe d'innocence qu'ils venaient de recevoir. Ange Fiorentini d'Urbin reçut les noms d'Emile-Ange-Marie; et Diane, ceux de Marie-Agnès-Thérèse. Les néophytes furent tenus sur les fonts par le comte d'Oultremont de Warfusex, ministre de Belgique, et par la comtesse Marie d'Oultremont, son épouse.

FIREBRACE, juge, et son frère, Sir FIREBRACE, furent reçus en 1842 dans le sein de l'unité catholique, par M. Mac-Donnell, avant son départ de Demerari. — Il ne se passait pas alors de semaine où il n'y eût plusieurs abjurations.

FIRMIN (Saint), premier évêque d'Amiens et martyr, originaire de Pampelune, fut converti par saint Honest de Nîmes, avec lequel il évangélisa la Navarre. Il fut décapité vers l'an 287.

FIRMUS. Saint Augustin prêchait très-fréquemment, souvent jusqu'à deux fois en un jour. Tout ce qui lui restait de temps, il l'employait à méditer ce qu'il devait dire. Mais il lui arrivait quelquefois, dans la chaire même, de se sentir inspiré de parler d'un sujet différent. Ainsi, un jour, étant à table avec ses amis, il leur demanda s'ils n'avaient pas remarqué que la fin de son sermon ne répondait pas au commencement. Ils lui avouèrent qu'ils en avaient été surpris. « Je crois, dit-il alors, que Dieu, qui dispose de nous et de nos paroles comme il lui plaît, a voulu se servir de mon oubli et de mon égarement pour instruire quelqu'un de l'auditoire et le retirer de son erreur. » Sa digression involontaire était une réfutation du manichéisme. Le lendemain, pendant qu'il était assis dans le monastère, au milieu de ses amis, un négociant nommé Firmus, jusque-là manichéen, vint se jeter à ses pieds, fondant en larmes, en le priant d'achever ce qu'il avait commencé; car ce qu'il avait dit contre l'erreur des manichéens, la veille, l'avait rendu catholique. Tous admirèrent les voies secrètes de Dieu pour la sanctification des âmes. Firmus embrassa la vie monastique, et fit de si grands progrès dans la vertu, qu'une église d'outremer le demanda et l'obtint malgré lui pour son prêtre.

I. — FISCHER, de Berne, père et fils, tous deux au service, se convertirent, le premier en Transylvanie, le second en Piémont. Ils cherchaient mutuellement à s'exciter à s'embrasser la foi catholique, quand ils se rencontrèrent dans une ville et se reconnurent pour catholiques l'un et l'autre. Ce dernier s'est fait prêtre, et était, en 1823, chapelain dans la compagnie des gardes suisses du roi de Sardaigne, à Turin.

II. — FISCHER (Jean-Frédéric), de Wittemberg, militaire au service du Saint-Siége, manifestait depuis quelque temps le désir de se faire catholique. Il fut instruit par le P. Colombo de Riga, jésuite; et M. Tomba, évêque de Rodiopolis et visiteur apostolique du diocèse de Forli, reçut, le 4 mai 1834, son abjuration dans sa chapelle à Forli, lui administra la confirmation et la communion, et lui adressa une allocution sur la grâce que Dieu lui faisait et sur le zèle avec lequel il devait y répondre.

FITE-MARIA (Henri-Antoine DE LA), abbé de Saint-Polycarpe, était né à Pau, de parents calvinistes. Il se convertit, fit ses études théologiques à Paris, et fut nommé à l'abbaye de Saint-Polycarpe en 1705, étant encore dans les ordres mineurs. Il réforma cette abbaye, et vivait comme le religieux le plus fervent. Il mourut le 4 mars 1728.

FITZGERALD (Edward), capitaine irlandais, marin fort âgé, né à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse, décédé à Dublin en 1842, avait été reçu dans le sein de l'Eglise catholique peu de jours auparavant, par M. Bergin, qui administra au vieillard les dernières consolations de la religion.

FITZGIBBONS, fils d'un ministre protestant irlandais, pourvu d'un riche bénéfice à Limerick, se fit catholique en 1833; la sœur et la fille du même pasteur suivirent cet exemple et renoncèrent au protestantisme, malgré les avantages temporels qu'ils pouvaient y trouver. Le fils, devenu prêtre, exerça le ministère catholique dans la paroisse même où le père résidait. La sœur de celui-ci devint supérieure des religieuses de Sainte-Claire, établies dans cette ville, et la fille se mit au nombre des religieuses de ce monastère.

FLAMARE (l'abbé DE), avait été élevé dans le protestantisme, et destiné par ses parents à devenir ministre; on l'avait mis à cet effet chez Mathieu de Larroque, ministre à Rouen, homme habile et assez modéré dans ses opinions. Le jeune Flamare prit dans ses entretiens des dispositions plus favorables pour l'Eglise catholique; dans la suite, il étudia notre doctrine, et finit par se convaincre que c'était la seule voie du salut. Son zèle l'engagea même à entrer dans l'état ecclésiastique, et à publier un ouvrage de controverse sur la *Conformité de la créance de l'Eglise catholique avec celle de l'Eglise primitive*, Rouen, 1701, 2 vol. in-12.

I. — FLAVIE DOMITILLE, *L'Ancienne*, nièce de l'empereur Domitien qui lui fit épouser Flavius Clément, son cousin, embrassa le christianisme, ainsi que son mari, lequel était consul en 95 avec Domitien, lorsque celui-ci le fit condamner à mort pour la foi. Flavie Domitille fut aussi persécutée et exilée dans l'île Pandataria, aujourd'hui Sainte-Marie près de Pouzzoles. Elle laissa deux fils, Vespasien et Domitien, que l'empereur Domitien destinait à l'empire.

II. — FLAVIE DOMITILLE (Sainte), nièce de la précédente. L'empereur Domitien, son grand-oncle, irrité de ce qu'elle avait embrassé le christianisme, et reçu le voile des mains du pape saint Clément, la relégua dans l'île de Pontia, la quinzième année de son règne. Elle fut suivie dans son exil par deux de ses principaux domestiques, saint Nérée et saint Achillée, que leur martyre a rendus célèbres dans l'Eglise. Etant venue à Terracine, après la mort de Domitien, comme elle s'appliquait à propager la religion, ce prosélytisme fut regardé comme un crime, et on mit le feu à la maison qu'elle habitait. Elle y fut brûlée avec deux filles qui la servaient, sainte Euphrosine et sainte Théodora, au commencement du règne de Trajan.

I. — FLAVIEN CLÉMENT (Saint), neveu de Vespasien, et cousin de l'empereur Domitien, avec lequel il fut consul en 95, fut condamné à mort par ce prince l'année suivante, parce qu'il s'était fait chrétien, et qu'il ne voulut pas apostasier.

II. — FLAVIEN (Saint), martyr sous Dioclétien, avait été préfet de Rome. S'étant converti, il fut arrêté comme chrétien, et mis à mort avec plusieurs autres à Civita-Vecchia.

FLEISCHER (Charles), littérateur à Francfort, homme instruit, abjura le protestantisme en 1823, entre les mains de M. Orth, curé de la cathédrale. Depuis sa conversion il traduisit la *Réfutation* du livre de M. de Stourdza. Cette réfutation fut publiée à Mayence, et a même contribué à la conversion de la femme de M. Fleischer, qui fit abjuration depuis son mari.

FLEUR (Mme DE LA), à Caen, protestante convertie par Véron, vers 1630.

FLORENCE (Sainte), martyre en Languedoc, se convertit à la vue du courage que montraient au milieu de leurs tourments les saints martyrs, Tibère et Modeste, et fut associée à leurs combats, ainsi qu'à leur couronne, sous l'empereur Dioclétien.

FLORENCOURT (DE), homme d'état, considéré dans toute l'Allemagne, abjura le protestantisme à Schewrin, vers 1850. Une grande émotion se manifesta parmi les spectateurs de la cérémonie, quand il lut à haute voix devant l'autel le symbole du concile de Trente, et quand il déclara qu'il voulait vivre et mourir en fidèle enfant de l'Eglise catholique. Cette conversion est l'une des plus remarquables opérées dans ces dernières années en Allemagne.

La femme et la fille de ce célèbre publiciste, suivant son exemple, embrassèrent la religion catholique, à Vienne, en mai 1852.

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, conseiller au parlement de Bordeaux en

1570, se distingua moins comme magistrat que comme controversiste. Il avait d'abord embrassé les opinions de Calvin; mais il les réfuta ensuite. On a de lui : 1° plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Ante-Christ*; 2° *De l'Origine des hérésies*, 2 vol. in-4°; livre plein de recherches curieuses, mais qui prouvent plus d'érudition que de critique. Il mourut en 1602, dans un âge avancé.

FOBY (Pierre), proposant protestant du diocèse d'Uzès, converti vers 1665.

FOCHÉ, proposant protestant, converti vers 1655.

FOLEY (Henri), avocat anglais, converti en 1846.

I. — FONTAINE (Veille de Coignée), jeune homme d'une des plus anciennes familles de la province du Maine, se convertit et abjura le protestantisme le 7 juin 1685, entre les mains de l'archevêque de Paris, dans la chapelle de Saint-Germain. Sa profession de foi fut d'autant plus solennelle qu'il la fit devant tout le clergé assemblé en ce lieu pour les affaires de l'Eglise. L'archevêque ayant embrassé le nouveau converti avec de grandes marques de joie de ce qu'il avait renoncé à ses erreurs, les autres prélats firent de même. Cette conversion eut lieu par les soins de M. des Chesnes, lieutenant général des eaux et forêts du baillage d'Alençon.

II. — FONTAINE (Jean-Marie), protestant, né à Vergère, près Vauvert, diocèse de Nîmes; âgé de soixante-sept ans, se trouvant à l'hôpital d'Arles, y fut instruit, pendant près de six mois, par M. l'abbé Raibaud, aumônier. Il résistait cependant encore aux sollicitations de la grâce, lorsque les agitations qu'il éprouva le décidèrent enfin. Il demanda à voir le prêtre, et lui témoigna un vif désir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Il fit son abjuration le 20 décembre 1824, en présence de l'aumônier des religieuses Hospitalières et d'autres assistants.

FONTAINES (Mme de), veuve d'un secrétaire du roi, se convertit en 1623, par les soins du P. Athanase Molé. — Sa fille et son fils suivirent son exemple; la première devint religieuse de la Visitation sous le nom de mère Eugénie de Fontaines, et elle a fait elle-même le récit de sa conversion. (*Vie de la mère Eugénie de Fontaines*, in-12.)

FONTANAS, dit *Fontaine*, protestant, qui fit son abjuration à l'hospice des Incurables le 2 décembre 1820.

FONTCOUVERT (de), gentilhomme de Gascogne, abjura le calvinisme en 1612, à Châlon-sur-Saône.

FONTENAY (Jean-Baptiste Blain de), bon peintre de fleurs, élève du célèbre Baptiste Monnoyer, naquit à Caen en 1654, et mourut à Paris en 1715. Il était fils d'un peintre peu connu qui l'avait élevé dans la religion prétendue réformée. En 1685 il fit abjuration et épousa la fille de son maître, zélé catholique. Il fut admis à l'Académie en 1687; Louis XIV lui accorda un logement au Louvre et une pension, et il fut employé par le gouvernement dans presque toutes les maisons royales.

FORAN, le plus ancien capitaine des vaisseaux de la marine royale, abjura entre les mains de l'archevêque de Paris, en 1685.

FORBÈS, fils de Guillaume Forbès, premier évêque anglican d'Édimbourg qui mourut en 1634, embrassa la religion catholique. Son père, qui s'était efforcé de réunir toutes les communions chrétiennes, semblait lui-même pencher vers le catholicisme.

FORBES, ministre anglican à New-York, adressa, à la fin de 1849, au président du comité anglican de cette ville, une lettre ou il s'exprime en ces termes : « Vous comprendrez sans peine l'émotion profonde que j'éprouve en vous annonçant que je ne puis remplir plus longtemps les fonctions de ministre protestant de l'Eglise épiscopale. Je suis arrivé, en effet, à la conviction consciencieuse et profonde que Dieu exige ma soumission à l'Eglise apostolique, qui est seule en communion avec le siége de Rome, et à laquelle seule est dû mon hommage lige. »

Le docteur Forbes était un ministre protestant célèbre par son éloquence et sa piété, et son retour à l'Eglise catholique, ainsi que son ordination à la prêtrise, ont eu en Amérique un retentissement égal aux conversions des Newman et des Manning en Angleterre. La réputation du docteur Forbes était telle, que le révérend W. Palmer avait jeté les yeux sur lui pour opérer l'union de l'Eglise épiscopale d'Amérique avec l'Eglise russe.

L'église dont le docteur Forbes devint ensuite curé, était la vingt-et-unième église catholique de New-York; mais quoique chaque année elle en voit augmenter le nombre, la population catholique augmente plus rapidement encore.

FORBIN (François-Toussaint), plus connu sous le nom de comte de Rosemberg, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille, en 1693, il fit vœu de se faire religieux à la Trappe, accomplit ce vœu environ dix ans après, prit le nom de frère Arsène, et fut envoyé à Buon Solazzo, en Toscane, pour y rétablir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut en 1710; on a publié la relation édifiante de sa vie et de sa mort, traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertuy.

FORCE (duc de la), après avoir eu plusieurs conférences avec l'archevêque de Paris, fut entièrement convaincu des erreurs de la religion protestante, qu'il abjura en mai 1686. Quatre de ses fils abjurèrent également le protestantisme le mois suivant, dans l'église de Saint-Louis, entre les mains du P. de La Chaise.

FOREST, ne voulut pas mourir dans le protestantisme où il avait été élevé, et se fit catholique. — Marie Forest, sa fille (femme Mucet), âgée de cinquante-cinq ans, suivit son exemple, et à la suite des conférences du P. Alexis Dubuc, abjura le protestantisme

en septembre 1684, dans l'église des Religieuses anglaises à Paris.

FORESTIER (André), natif de Montpellier, ayant été en Hollande dès l'âge de six ans, y fut élevé et employé par les Etats généraux. Ministre protestant du Marquis de Montpoüillan, lieutenant-général de leur cavalerie, puis auprès de leurs ambassadeurs à Constantinople d'abord, à Smyrne ensuite, et enfin en France, il abjura entre les mains de l'archevêque de Paris en octobre 1686. Sa position particulière ne permettait pas de soupçonner dans sa démarche quelques motifs de crainte ou d'intérêt. Attaché comme chapelain à l'embassadeur de Hollande, ce ministre n'était point atteint par les mesures prises contre les ministres français. En abandonnant le protestantisme, il perdit même par sa conversion une place avantageuse, une pension de 1,400 livres, ses meubles et ses papiers d'une valeur de 4,000 livres. Pour expliquer les motifs de sa conversion, Forestier publia l'année suivante un livre où il montra autant de candeur que de connaissance de la controverse. Ce livre est intitulé : *Les justes raisons que les protestants de France ont eues de se réunir à l'Eglise romaine, sous le règne de Louis XIV*. Il se divise en quatre parties dont les titres suivants résument parfaitement la pensée : *La première raison, que les protestants de France ont eue de se réunir à l'Eglise romaine, est tirée de leur schisme ou séparation injuste d'avec la même Eglise. La seconde, des différends infinis, et des divisions capitales qui se font entre eux en matière de religion. La troisième, de leurs unions politiques avec les protestants d'Allemagne et d'Angleterre. La quatrième, du mépris qu'ils ont pour les Traditions apostoliques, pour la Sainte Messe, pour les autres sacrements et pour les cérémonies.*

Forestier se consacra à l'état ecclésiastique, et sa conversion, qui fit alors beaucoup de bruit, fut suivie d'un grand nombre d'autres.

FORKERN ou FORCHERN (Saint), fut converti et baptisé par saint Loman auquel il succéda, vers la fin du v^e^ siècle, comme second évêque de Trim en Irlande. Il mourut en 505.

FORLI (Michel), jeune juif de Ferrare, fut reçu le 27 avril 1838 dans la pieuse maison des Catéchumènes de cette ville. Ce jeune homme n'avait pas encore quinze ans, que s'étant appliqué à l'étude de l'hébreu, il en vint à entendre l'Ecriture autrement que son maître, avec lequel il disputait souvent. Mais ces disputes ne firent que convaincre l'élève des erreurs de sa nation, et que le confirmer dans la persuasion de la vérité du christianisme. Ses parents, pour le distraire, le firent voyager, et l'envoyèrent tantôt en Toscane, tantôt à Milan, tantôt dans d'autres villes de la Lombardie. Ces voyages répétés ne changèrent point les dispositions du jeune homme, qui nourrissait toujours au fond de son cœur le désir d'embrasser le christianisme, et qui saisissait toutes les occasions de s'entretenir sur la religion avec de jeunes chrétiens. Il avait déjà pris jour avec le président de la maison des Catéchumènes, quand ses parents, qui s'en doutaient peut-être, le firent partir immédiatement pour Venise et pour Trieste. A Venise, il écrivit à un de ses amis à Ferrare pour lui faire part de son dessein ; mais la lettre, au lieu d'être remise à son ami, tomba entre les mains des juifs. Il resta deux mois à Venise à attendre une réponse. On l'envoya à Padoue chez une tante juive. Au lieu de se rendre chez elle, il chercha les moyens d'avoir un passeport pour retourner à Ferrare, l'obtint, et alors prévint un ami chrétien de Ferrare qu'il arriverait dans cette ville le 27 avril. L'ami prévint le président des Catéchumènes, qui envoya au-devant du jeune homme. Avec quelle joie Forli se vit dans cet asile après lequel il soupirait depuis si longtemps ! Accueilli dans la maison, il reçut les instructions nécessaires, et demanda avec ardeur le baptême. Le jour de la Saint-Jean, accompagné de ses parrains, le marquis de Calcagni, et le jurisconsulte Colognesi, il fut conduit processionnellement à la cathédrale, où le cardinal della Genga, archevêque, lui administra le baptême et la confirmation, et ayant ensuite célébré la messe, l'admit à la communion. Un grand nombre de fidèles s'était porté à la cérémonie. On conduisit ensuite processionnellement le néophyte de la cathédrale à l'église de la confrérie de Saint-Jean-Baptiste, où le *Te Deum* fut chanté, et la bénédiction du saint sacrement donnée. Les excellentes dispositions de ce jeune homme faisaient concevoir les plus grandes espérances.

FORMBY (Henry), maître ès-arts, ministre anglican de Ruardean, dans le comté de Glocester, auteur d'un ouvrage intitulé : *Visite à l'Orient*, fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Oscott le 24 janvier 1846. — C'était depuis deux mois la centième personne de marque, dont quarante ecclésiastiques qui abjuraient successivement l'anglicanisme.

FORTESCUE WELLS (E.), du collége de la Trinité, sous-gradué, membre de l'université de Cambridge, fut reçu au sein de l'Eglise, à Birmingham, en novembre 1845.

I. — FORTI (Ange), d'une famille distinguée parmi les juifs, après avoir éprouvé et mûri son dessein d'embrasser le catholicisme, l'exécuta dans le séminaire épiscopal d'Ancône, et reçut la veille de la Pentecôte, en 1827, le baptême et la confirmation. Il fut ensuite admis à la communion, qu'il reçut des mains de Mgr César Nembrini-Pronі-Gonzaga, évêque d'Ancône; le prélat lui adressa un discours pour le confirmer dans dans la foi. M. Maruli, délégué apostolique de la province, fut le parrain du néophyte, et lui donna les noms de Paul-Cyriaque.

II. — FORTI (Benjamin), juif, se convertit, fut baptisé le 8 septembre 1834, et reçut en même temps la confirmation et l'eucharistie. Il avait précédemment été instruit avec soin et préparé par les jésuites et par d'autres prêtres zélés. La cérémonie eut lieu dans l'église de saint Mercurial, premier évêque

de Forli. Elle fut faite par M. Tomba, évêque de Rodiopolis et vicaire apostolique de Forli, qui prononça un discours adapté à la circonstance. Le néophyte eut pour parrain au baptême le marquis Paulucci, pro-légat de la province, et à la confirmation le comte Mangelli, gonfalonnier de la ville.

III. — FORTI, juif, né à Sienne, se convertit et reçut le baptême le samedi saint de l'année 1844 des mains du cardinal Patrizi, vicaire général du pape, dans le baptistère de Constantin, près Saint-Jean de Latran. On lui donna les noms de Gaspard-Marie-Paul ; son parrain fut le vicomte de Clermont-Tonnerre.

FORTSNER (Caroline DE) fit abjuration du protestantisme, le 19 août 1739, entre les mains de M. Ricci, désigné évêque suffragant de Strasbourg.

FOSSE (Jacques DE LA), de Breteuille-Rabet, fut l'un des six cents protestants convertis vers 1630, à Caen et aux environs par le controversiste Véron qui ramena ces hérétiques au moyen de l'Ecriture sainte et des Pères qu'eux-mêmes reconnaissaient.

FOUCHER (Perrine), de la paroisse de Mathieu, village près de Caen, converti par le même et à la même époque.

FOUCHIER (Nicolas DE BOISNOBLE), mousquetaire, né à Lautrec, et âgé de trente-cinq ans, abjura le protestantisme, le 12 août 1715.

FOUCQUES (Robert et Robine), protestants de Caen, convertis vers 1630 par Véron.

FOULEBOIS (DE), ailleurs appelé FOULEBLON, et gouverneur de Laon, protestant converti au catholicisme dans le XVII^e^ siècle par le P. Coton.

FOULLON, protestant, converti vers 1645, fut depuis prêtre de l'hôpital des Quinze-Vingts.

FOULONGUE de PRÉCORBIN (M^me^ DE), née anglaise, femme d'un chevalier de Saint-Louis, fit abjuration à Paris, le 2 novembre 1818, et persévéra dans la pratique de la religion catholique.

FOURNIER (Henriette), jeune personne de vingt ans fit abjuration du protestantisme à Béthune, diocèse d'Arras, le 7 juin 1836, où l'évêque d'Arras était arrivé la veille pour la cérémonie, qui eut lieu dans la chapelle des sœurs de charité. Le prélat baptisa Henriette sous condition, et lui donna la confirmation et la communion. M. de Gautès était son parrain, et Mme Lefèvre-Dupré sa marraine. Un grand nombre de fidèles assistaient à la cérémonie. Le clergé de la ville était présent, ainsi que le maire, le président du tribunal et le procureur du roi. Une courte allocution prononcée par l'évêque d'Arras, parut faire une vive impression sur la jeune personne qui n'a pu retenir ses larmes quand le prélat fit des vœux pour que la mère, qui était présente et émue, imitât l'exemple de sa fille. Celle-ci avait été instruite par l'abbé Marin, un des vicaires de la ville; et pour rentrer dans le sein de l'Eglise elle eut à résister aux ardentes sollicitations d'une dame dont le prosélytisme était notoire à Arras, et qui lui fit des offres avantageuses ? La foi de la jeune personne surmonta tous les obstacles.

I. — FOX (Anne-Marie), née en Angleterre, et âgée de dix-neuf ans, abjura le protestantisme, en 1842, entre les mains de l'évêque de Beauvais, en présence de quelques ecclésiastiques, dans la chapelle du château de Mello. Elle avait été préparée par le curé de Villers-sous-Saint-Leu.

II. — FOX, écuyer de Torquay appartenant auparavant à la société des Amis (les quakers) se convertit et reçut la confirmation le 17 septembre 1844, des mains du docteur Baggs dans la chapelle isolée de Torr-Abbey (Angleterre).

FRANCES-SEWELL (Elisa), anglaise convertie au catholicisme, fut reçue au sein de l'Eglise, à Bruges, en 1846.

FRANCK (Chrétien) de Gardenleben, dans la Marche, protestant devenu catholique et jésuite à l'âge de vingt ans, fit son noviciat en Italie, visita Rome et Naples, s'arrêta plus tard dans le Magdebourg, pour se mêler aux controverses de l'époque et obtint en 1547 une chaire de philosophie à Vienne.

FRANKE (Arthur), théologien protestant de Berlin longtemps très-zélé pour sa foi, rentra au sein de l'Eglise catholique et se disposait à embrasser l'état ecclésiastique en 1844.

FRÉBURE (Anne et Suzanne DE), deux sœurs de Caen, protestantes converties vers 1630 par Véron.

I. — FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, prince-électeur de Saxe et roi de Pologne, né à Dresde le 12 mai 1660, second fils de Jean-Georges III, électeur de Saxe, et de Anne-Sophie, fille de Frédéric III, roi du Danemark, reçut de ses gouverneurs une éducation distinguée, sous le rapport physique comme sous le rapport intellectuel. Pour développer les forces de son corps, il prit de bonne heure des leçons d'équitation, de maniement d'armes, de lutte, de danse, de jeu de paume. A son premier essai du tir, il montra autant de plaisir que d'adresse. On avait l'habitude de dire de lui, à sa treizième et quatorzième année : « Il y a une force de corps incroyable dans le duc Frédéric, et, s'il continue ainsi à croître, ce sera un second Samson. » Dans la suite, on admirait généralement son adresse extraordinaire dans tous les exercices corporels que nous venons d'énumérer. On a cité beaucoup de preuves de la force de son corps ; il est cependant hors de doute qu'il montra une force et une adresse si extraordinaires dans un grand carrousel, l'an 1686, que le bruit s'en répandit au loin. Dans l'avant-cour de l'arsenal de Nüremberg, se trouvait un boulet garni d'un anneau en fer ; quatre hommes pouvaient à peine le soulever à la hauteur d'un pouce : Frédéric le souleva à une hauteur énorme. Ayant assisté à Dresde à une chasse au sanglier (1709), il visa tous les animaux au crâne ; l'un d'entre eux, n'ayant pas bien reçu la décharge se précipita sur lui. Aussitôt, il le saisit de la main gauche, tira de la main droite et le perça. On raconte ensuite de lui qu'il roula sur elle-même, comme une feuille de papier, une

forte assiette d'argent qui se trouvait dans le cabinet des curiosités artistiques à Berlin ; qu'il comprimait d'une main, dans sa partie inférieure, un gobelet d'argent bien épais, pendant qu'il enfonçait le pouce tellement profondément par en haut que le vin sauta jusqu'au plafond ; qu'il en perça un autre d'une flèche qu'il y jeta ; qu'il tordit enfin d'une main un morceau de fer de la forme d'un boulon, de manière à le rendre semblable à une vis. Il ne trahit pas moins de bonne heure un esprit vif et une conception rapide, de sorte qu'il fit de grands progrès en géographie et en histoire, surtout dans l'histoire nationale. Avant l'âge de dix ans, il étudia les mathématiques, le dessin, et le génie qu'il poussa loin dans la suite. Il ne négligea pas non plus la langue française et la langue italienne. Il ne prononçait pas encore bien les mots, lorsqu'on lui apprit déjà différentes prières ; à l'âge de quatre ans on lui inculqua le petit catéchisme luthérien.

Les voyages qu'il commença à l'âge de dix-sept ans, contribuèrent surtout à son éducation. L'année 1687, il se rendit par Francfort à la cour de France, où il gagna tous les cœurs par ses manières aimables ; dans l'automne de la même année, il tomba dangereusement malade et arriva convalescent à Madrid le 31 décembre, d'où il se rendit à Lisbonne, au printemps de 1688. Après avoir fait presque le même chemin à son retour, il se vit obligé de se rendre en Italie en passant par Lyon, afin de ne pas être fait prisonnier par les Français par suite de la guerre qui avait éclaté. Il n'échappa qu'avec peine à ce danger. En Italie, il visita Turin, Gênes, Milan, Venise et Florence, et était sur le point de se rendre à Rome, lorsque par suite des ordres de son père, il fut obligé de revenir dans sa patrie en passant par le Tyrol, la Carniole, la Styrie, la Hongrie et Vienne. L'intention de son père était de lui faire faire quelques campagnes sur le Rhin. Le 16 août 1691, Frédéric-Auguste perdit l'électeur Jean-Georges III ; son frère aîné, l'électeur Jean-Georges IV, prit les rênes du gouvernement. Ensuite il passa quelques temps à la cour impériale, où il jouit de beaucoup d'estime malgré les dissensions qui existaient entre elle et la Saxe. Le 10 janvier 1693 il se maria avec Christine Eberhardine, fille du margrave de Baireuth. Il fit un second voyage en Italie, au mois d'octobre de la même année, et fut de retour à Vienne le 9 février 1694. A Nuremberg, il entra avec un carosse attelé de six chevaux dans la Grande-Cave, connue sous le nom de Herren-Keller ; puis, malgré les quarante-deux colonnes qui s'y trouvent placées en deux rangées, il y fit une évolution et en sortit ensuite. Vers le même temps, il gagna sur son frère un pari qui consistait à savoir lequel des deux ferait le plus rapidement, et à cheval, le chemin de Dresde à Leipzig. L'électeur mourut de la variole, le 27 avril 1694, et Frédéric-Auguste lui succéda. Il eut, au commencement de son règne, quelques difficultés avec la cour impériale. Cependant, après la réconciliation, il envoya à l'Autriche un corps de troupes auxiliaires, commanda avec talent, avec bravoure et avec succès ; toute l'armée autrichienne contre les Turcs ; il fit de même plusieurs dispositions pleines de sagesse dans ses Etats héréditaires.

Après la mort de Jean III Sobiesky, roi de Pologne, arrivée le 15 juin 1696, Frédéric-Auguste parvint à cette couronne par l'influence de l'empereur. Cependant il fut obligé de prouver par l'évêque de Raals, plus tard cardinal duc de Saxe-Zeitz, qu'il avait embrassé la religion catholique romaine, ce qui était arrivé le 2 juin de la même année à Bades, près de Vienne. Le nonce du pape le confirma par un certificat lors de son élection. D'après un usage, l'archevêque de Gnesen devait demander au roi, en latin, s'il voulait confesser et défendre la foi catholique jusqu'à sa mort et s'il s'engageait à le prouver par de bonnes œuvres. Le roi répondit affirmativement. Ensuite il lui demandait s'il voulait prendre sous sa protection l'Eglise et le clergé. La réponse fut encore affirmative. Pendant son voyage en Pologne, Frédéric-Auguste, communia publiquement chez les jésuites de Breslau, le jour de l'Assomption. Lors du couronnement on lui donna lecture du *professio fidei*, qu'il signa après avoir prêté serment (5 septembre 1697). Pendant cet acte solennel il s'évanouit par suite de sa lourde armure et de la grande chaleur.

Par des lettres patentes du 27 juillet 1697, il déclara maintenir fermement, pour les Etats généraux comme pour tout sujet, quoi qu'il ait embrassé la religion catholique et romaine, le libre exercice de la religion d'autrefois, les églises, le service divin, les cérémonies, les universités, les écoles et les autres prérogatives, telles qu'elles étaient jadis ; qu'il ne forcerait personne à embrasser le catholicisme et qu'il laisserait à chacun la liberté d'agir selon sa conscience. Cette déclaration fut renouvelée dans un décret, daté de Cracovie, du 29 septembre 1697. Le 16 juillet (Varsovie), il chargea le duc Frédéric de Saxe-Gotha, par une commission viagère, autant dans l'extérieur que dans l'intérieur des Etats de l'électorat, de la présidence du directoire des affaires de l'Eglise évangélique ; de manière à n'avoir à rendre compte à personne, mais avec le concours du collége des conseillers intimes de Dresde. Tout ce qui regarde l'expédition et la sous-direction du consistoire supérieur et des autres consistoires fut abandonné au conseil intime. La constitution ecclésiastique du pays ne devait subir aucun changement sans motif grave. Il se réserva à lui-même les soins de nommer les consistoires et les professeurs des Universités ainsi qu'à d'autres places semblables. Cependant il se trouva dans la suite des motifs assez graves pour prendre en considération le plus proche agnat, le duc de Meissensels, et de charger les deux princes du directoire.

Plusieurs circonstances ayant aggravé cette

présidence commune, le duc de Gotha donna sa démission entre les mains d'Auguste, de sorte que le duc de Meissensels fut chargé du directoire à vie, sous la condition, de continuer les communications et les rapports avec le collége des conseillers intimes de l'Eglise évangélique à Dresde, en tout ce qu'un électeur évangélique de Saxe avait l'habitude de faire en dehors comme en dedans de l'Etat, auprès des congrès évangéliques. Le 1er et le 5 février 1700, on conclut un traité formel à cet égard.

Charles XII, roi de Suède, fit promettre par Auguste, qu'il ne ferait jamais le moindre changement dans l'état religieux de son pays, et que les catholiques seraient déclarés incapables de posséder jamais en Saxe une église, une école, une académie ou un couvent. C'est pour cette raison que ce traité de paix blessa tant le pape Clément XI. Cependant il se tranquillisa lorsque Auguste députa, à Rome, le baron de Schenk pour l'excuser. Le pape, c'est ainsi qu'il s'exprima, en vertu de la puissance que Dieu lui avait donnée, déclara le traité nul et en dégagea Auguste.

Il paraît certain que sa conversion avait été préparée longtemps d'avance. Un jésuite, envoyé de Rome, séjournait secrètement à la cour de l'électeur Jean George II (1656-1680). On sait du moins qu'Urbain Cérus écrivit au pape Innocent XII, les paroles suivantes : « Je rappelle à Votre Sainteté, l'assurance qu'elle reçut d'un jésuite allemand qui avait séjourné longtemps en Saxe et surtout à Dresde, que l'électeur a un grand penchant pour la religion catholique. Déjà dans sa jeunesse Frédéric-Auguste doit avoir été préparé par un jésuite déguisé qui lui était entièrement inconnu. Ce jésuite, nommé Père Happer, remplissait dans sa suite les fonctions de secrétaire de voyage, sous le nom de Meddermann. On va même jusqu'à prétendre que son gouverneur était un secret catholique qui savait la présence du jésuite et assistait journellement à la messe; on avait donné à ces fréquents rapports les apparences d'affaires de secrétariat.

« La mère du prince ayant, dit-on, appris ce secret, écrivit à son fils qu'il y avait un jésuite dans sa suite, et qu'il eut à prendre garde de lui. » (Voy. *Appendice à la géographie de personnages remarquables*, de Busching, t. II, p. 231).

Un autre écrivain raconte que Frédéric-Auguste, pendant son voyage à Rome, avait été présenté au pape Innocent III, sous le nom de comte de Meissen. Le pape lui recommanda avec instance les catholiques saxons qui se trouvaient dans un mauvais état. Le prince lui promit de faire son possible pour les protéger. Plein de joie, le pape l'embrassa en disant d'un ton de prophétie: « Dieu récompensera votre vertu; il vous ramènera dans le giron de l'Eglise, et vous y ferez votre salut. » (*Vie et exploits de Frédéric-Auguste* III; Leipzig, 1737, in-8, p. 5 et suiv.) Des contemporains déclarent que Frédéric-Auguste a tenu sa promesse avec probité, qu'il a été aussi juste avec les protestants qu'avec les catholiques, et qu'il n'a jamais fait aucune différence entre eux; mais qu'il a exigé que les uns comme les autres soient des hommes de probité et d'honneur.

La conversion de l'électeur produisit une grande sensation en Saxe, selon Schirach (*Biographie des Allemands*; Halle, 1773, v. 227). Ses sujets protestants craignaient pour la liberté de conscience, et, quoique cette crainte fut vaine, elle fit cependant naître dans bien des cœurs faibles, un certain éloignement pour leur souverain, éloignement qui se manifesta même par la suite dans l'histoire.

Frédéric-Auguste se montra austère dans les exercices de la religion catholique; il assistait ponctuellement à la messe, et fit le lavement des pieds habituel le jeudi saint. Il montra du courage et de l'intrépidité dans chaque occasion, dans la guerre contre les Turcs, comme dans sa lutte malheureuse avec Charles XII; ses partisans ont appelé trait de grandeur sa conduite envers son ennemi, lorsque celui-ci s'était rendu à Dresde sans aucune suite, sans que le roi se fût emparé de sa personne. Ayant appris sa mort, il en fut tellement ému qu'il se renferma pendant plusieurs jours dans son cabinet, et lorsque le comte de Sparr la lui annonça en audience officielle, il versa des larmes. Ses sujets l'aimaient beaucoup à cause de sa bonté. Son épouse était morte le 4 septembre 1727, Frédéric-Auguste lui-même décéda le 1er février 1733. S'étant aperçu de l'approche de son heure dernière, il reçut les derniers sacrements, et lorsque son confesseur lui demanda s'il n'avait plus rien à déclarer, il répondit, d'après plusieurs versions rendues publiques : « Je sais très-bien que je suis un grand pécheur. Cependant ma faiblesse ne me permet pas de recommencer un récit détaillé de mes fautes. En attendant j'en ai demandé pardon à mon Dieu, et je m'en suis repenti de tout mon cœur, et j'espère, par conséquent, qu'il me les pardonnera pour l'amour de Jésus-Christ. »

Ensuite le confesseur lui donna encore une fois l'absolution; puis il couvrit ses yeux d'une main et mourut. Il avait été choisi, en 1695, pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, soutint la réputation de bravoure qu'il avait déjà acquise, et gagna sur eux la bataille d'Oltach, en 1696. Il montra sur le trône de l'attachement pour le catholicisme, et la Providence se servit de lui pour rappeler à la foi une famille dont plusieurs membres donnèrent depuis de grands exemples de piété et de vertu. Ce prince avait parcouru dans sa jeunesse toutes les cours de l'Europe, et avait rapporté de ses voyages beaucoup de connaissances et d'urbanité, brave et clément envers ses ennemis, il était plein de grandeur d'âme dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

II. — FREDERIC-AUGUSTE III, roi de Pologne, fils du précédent, né en 1696, imita

dans la suite, comme souverain, les splendeurs de son père.

Dirigé par son favori, le comte de Brulh, il se rendit indépendant de la Russie. Après la conversion de son père, il resta sous une direction protestante, mais le pape représenta à son père, avec instance, que c'était une affaire de conscience (20 juillet 1701), et qu'il fallait absolument retirer le jeune prince des mains luthériennes. Dans une lettre autographe on lit entre autres : « Garde-toi, notre très-cher fils en Jésus-Christ, d'exposer à un danger si menaçant le salut de ton bien aimé fils; ne le laisse pas plus longtemps aux soins des personnes qui chercheront sans aucun doute à former, selon eux, celui dont ils entreprennent l'éducation, afin qu'ils ne disposent pas son esprit et son cœur aux erreurs et aux ténèbres, dans lesquelles ils sont aveuglés eux-mêmes, et auxquelles tu n'as échappé heureusement qu'avec l'aide du Dieu miséricordieux. Ecarte donc de ton fils innocent un danger aussi pernicieux. » Ce bref a trait surtout au zèle de la mère et de la grand-mère du prince, parce qu'elles s'occupaient particulièrement de son éducation et de son instruction dans le protestantisme. Son gouverneur en chef était Alexandre de Millitz, plus tard président du conseil intime; son informateur Jean Michel Vislavius, plus tard conseiller ecclésiastique et consistorial supérieur et, Jean-Valentin Merbitz, conseiller émérite de l'école de la ville de Dresde. Le 10 octobre 1709, le prince reçut pour la première fois la communion en présence de sa grand-mère selon le rite luthérien, après avoir fait sa profession de foi la veille, au prédicateur de la cour D. Pippingen. Une année après, le Pape envoya son neveu Annibal Albani (1710), pour chercher du roi Auguste la déclaration définitive s'il voulait laisser entrer son fils dans l'Eglise catholique. Les pourparlers eurent un résultat si heureux, que le Pape l'annonça bientôt après au consistoire des cardinaux : « Le roi, dit-il, a engagé sa parole royale, sur nos instances, de laisser entrer son fils dans l'Eglise romaine, et de le laisser élever, jusqu'à sa majorité, par des hommes qui le fortifieront dans ces principes. » L'année 1711, le prince accompagna son père en Pologne, et à son retour il assista à l'élection de l'empereur, à Francfort; ses compagnons furent le comte de Costa et le baron de Magen. A l'âge de seize ans, lorsqu'il fit un voyage en Italie, les sujets soucieux firent au roi la demande de le rappeler. Il se rapprocha des frontières allemandes et se rendit à Milan, de là à Bologne, où il fut reçu splendidement d'après les ordres du Pape, il y jouit de tous les plaisirs. Instruit par le père Salerno, jésuite, depuis cardinal, il fit à Bologne, le 17 novembre 1712, son abjuration et sa confession de foi catholique entre les mains du cardinal Cusani, et, selon d'autres, du cardinal Buoncompagno. Tout cela se fit si secrètement que les Etats n'en apprirent rien; on publia que l'électeur, malgré son entourage de domestiques catholiques, n'était pas disposé à se convertir à la religion catholique qu'on lui avait dépeinte sous des couleurs si favorables. Le 27 mars 1713, pleins d'inquiétudes de ce qui allait arriver, ils adressèrent au roi l'écrit suivant :

« Les nombreuses et grandes grâces que le glorieux règne de votre Majesté royale et Altesse électorale a très-gracieusement accordées à vos fidèles sujets et vassaux, ont imprimé dans leurs cœurs et âmes un éternel monument de la plus profonde gratitude. Votre Majesté est d'autant plus digne de leur vénération et de leur haute estime, qu'elle cherche avec soin à maintenir le calme et et la paix dans ses Etats héréditaires, et à les préserver de tous les dangers apparents. Lorsque le Très-Haut a permis, il y a quelques années, qu'ils fussent envahis par l'ennemi, Votre Majesté, dans son amour et dans sa bienveillance, a su détourner le danger par une ferme contenance. Quoique nous n'ayons pas encore pu tout à fait oublier les dégâts que nous avons soufferts, elle a empêché la dévastation totale de notre pays, a toujours maintenu le droit et la justice, et laissé à chacun ses libertés et priviléges, ce qui est certes un des plus grands bienfaits pour un pays sous le rapport des choses temporelles. De la même manière que le salut de l'âme est de loin préférable aux choses temporelles, de la même manière il existe un bienfait bien plus grand pour nous; car Votre Majesté royale et Altesse électorale a bien voulu gratifier ses Etats héréditaires et leur prouver son affection de la manière la plus claire en leur laissant la liberté de conscience dans la religion luthérienne évangélique, et non-seulement en la promettant dans le pays par des mandements, mais remplissant ses promesses de la manière la plus gracieuse, quoiqu'elle ait jugé à propos de changer de religion pour son auguste personne. Il est vrai que notre félicité a été souvent interrompue quand Votre Majesté royale et Altesse électorale a été appelée hors de ce pays dans son royaume de Pologne par les soins du gouvernement; car elle nous a ainsi privés pour notre profond chagrin, de sa chère présence qui est notre unique consolateur et notre unique secours dans les dangers et les tribulations. Cependant nous étions toujours encouragés pendant cette absence, tant que Son Altesse Sérénissime le prince était dans le pays, et nous ne sommes pas considérés comme entièrement abandonnés par sa présence qui nous comblait de joie. Mais comme nous avons été encore privés de cette consolation et que Son Altesse s'est éloignée de nous d'une manière particulièrement douloureuse pour nous et s'est rendue dans un pays étranger, notre esprit et notre cœur ont tellement été abattus que tout le pays est hors de lui-même, et cela d'autant plus, que si cet éloignement devait se prolonger, comme nous nous en doutons, la personne de Votre Majesté royale et Altesse électorale se trouverait sans espoir de con-

solation dans un état de tristesse et de chagrin par suite des affaires de gouvernement. Roi très-gracieux et seigneur, l'absence du très-cher prince est par elle-même très-douloureuse pour nous, mais nous en sommes tout à fait inconsolables en voyant que tous les enfants de notre patrie sont repoussés de ses côtés, et, hélas ! ce qui est encore le plus fort, qu'il est entre les mains de personnes étrangères et attachées à la religion catholique.

« Nous ne pouvons pas comprendre, par suite du grand chagrin qui a accablé notre esprit après ce malheureux événement si imprévu, comment la Saxe a pu tomber dans une si profonde disgrâce auprès de Votre Majesté royale et Altesse électorale. Aucune chronique, aucune annale ne peut tirer en doute notre fidélité et notre probité héréditaires, et ne peut nous accuser d'inconstance. Nous ne comprenons donc pas pourquoi nous n'avons pas été jugés dignes d'entourer l'auguste prince de serviteurs vigilants et prévoyants pendant ses voyages, tandis que nous avons suffisamment prouvé notre zèle ainsi que nous l'espérons. Nous ne savons par quelles paroles exprimer à votre Majesté royale et Altesse électorale les chagrins et les tourments de notre cœur de voir ainsi repoussées de l'entourage du très-cher Prince, notre nation et notre religion, quoique le mépris dans lequel nous sommes peut-être tombés chez les autres nations, et surtout chez les catholiques, soit déjà bien sensible pour nous, nous pourrions encore le supporter patiemment si le danger de Votre Majesté royale, pour qui nos devanciers ont sacrifié leur vie et leur bien, n'était pas trop manifeste.

« Nous regardons cela, du reste, comme un moyen de nous plonger ainsi que notre postérité dans la plus grande misère et de nous rendre les hommes les plus malheureux, après avoir joui de la plus grande liberté avec l'ordre de Dieu et sous le gouvernement paternel de votre Majesté royale et Altesse électorale. Dans ce triste état nous ne savons prendre d'autres mesures que de nous adresser à Dieu et à votre Majesté royale et Altesse électorale, dont la clémence si connue et dont les chères promesses fondées sur votre miséricorde paternelle voudront et ne pourront repousser notre demande. Veuillez donc nous rendre les grâces de Votre Majesté royale et Altesse électorale et nous tirer de cet état déplorable.

« Majesté royale et Altesse électorale, vous êtes le Père de la patrie ; vous êtes après Dieu notre unique asile où nous puissions chercher et trouver salut et protection dans le besoin et les adversités; sur votre clémence est fondée notre bonheur et malheur temporels, notre bien ou mal. Nous nous adressons donc à vous dans cette grande calamité, et nous vous supplions, pour l'amour de Dieu et pour le salut de vos fidèles provinces qui ne peuvent pas être secourues autrement, de jeter un regard miséricordieux sur notre chagrin, et de nous sauver très-gracieusement d'un danger que nous n'avons jamais connu jusqu'ici. Rendez-nous donc votre auguste Prince pour notre consolation dans l'état où il était jusqu'à ce jour. Nous prions en même temps Votre Majesté royale et Altesse électorale de ne pas regarder notre supplique comme une inquiétude présomptueuse, ou une immixtion indiscrète dans les affaires de votre haute maison royale, comme elle pourrait être expliquée par vos ennemis, ou comme si nous avions eu l'intention de mettre par là, d'une manière inconvenante, un terme à la puissance paternelle de Votre Majesté royale. Regardez-la avec votre clémence paternelle comme l'expression de notre zèle patriotique, qui n'a d'autre but, d'après la conviction de notre conscience et ainsi que le commandent notre devoir et notre amour, que le bien de votre haute maison royale et de vos très-fidèles États. Ayez confiance dans vos Saxons fidèles jusqu'à la mort, et ne croyez pas que nous nous mêlions jamais dans le gouvernement de votre très-haute maison royale en tant que le salut de notre patrie n'y est pas compris.

« Mais comme l'auguste prince a été donné par le ciel, comme souverain d'abord, à votre très-haute maison royale et électorale, et en même temps à tous les pays saxons, et que notre bien-être consiste dans la succession protestante d'une maison électorale, toujours estimée dans l'empire germain, et l'unique source de notre constante félicité, nous devons nous intéresser à son état par suite de notre estime naturelle et de notre amour pour Votre Altesse. Veuillez nous pardonner également cette demande en faveur de notre fédération saxonne et de notre dévouement pour notre souverain et sa très-haute maison. Agréez d'autant plus favorablement la prière et le désir de vos fidèles sujets et vassaux que les prières et les vœux adressés au ciel lors de la naissance de l'auguste prince qui a comblé de joie le pays et Votre Majesté royale ont été exaucés aujourd'hui ; que l'éducation que Votre Majesté royale lui a fait donner a été bénie d'en haut ; que l'espérance que nous avons conçue dès son berceau même s'est réalisée ; que son développement pour tout ce qui regarde les hautes qualités d'un prince chrétien est devenu pour tout le monde un modèle incomparable. Ces qualités se sont manifestées, non-seulement lors de l'élection et du couronnement de l'empereur à Francfort, mais elles ont acquis l'estime et l'approbation générales, de sorte que tous les yeux sont fixés sur vous. La Saxe est fière d'un tel avantage, l'Eglise luthérienne surtout le voit avec une satisfaction intime, et tous les sincères patriotes lui ont voué leur attachement. Nous sommes donc plongés dans de grands soucis, non-seulement parce que nous craignons pour les dangers de sa vie, mais parce que Son Altesse, en commençant un si long voyage, a été séparée de tous les enfants de sa patrie et de tous ses amis en religion ; qu'elle n'est entourée que de catholiques romains qui se donneront toutes les peines pour convertir, par

de douces persuasions, Son Altesse de la re-religion luthérienne à la religion catholique, ou qui emploieront peut-être même de ces moyens qui supposent une contrainte morale. Votre Majesté royale et Altesse électorale est douée d'une intelligence extraordinaire, elle sait que Dieu le tout-puissant, seul peut sonder les cœurs et régner dans les consciences. Vous n'avez non plus jamais exigé quelque chose de semblable de vos sujets et vassaux; vous avez prouvé le contraire à Dresde par vos ordonnances, *Reversales*, *mandata de dato hohvekoiva* du 27 juillet 1697, ainsi que du 21 août 1705, nous sommes donc dans le ferme espoir que vous ne tolérerez pas cela non plus pour votre auguste prince. Mais si, contre vos intentions et contre votre volonté, cela arrivait, et que Son Altesse abandonnée de tous ses amis en religion ne puisse pas résister aux tentations multipliées dans une si tendre jeunesse, on ne pourrait plus y remédier, et le tort ainsi que les fâcheuses conséquences seraient aussi grandes que sensibles pour nous. Votre Majesté royale et Altesse électorale, veuillez prendre en considération que les glorieux princes électeurs de Saxe ont acquis et conservé jusqu'ici la direction du corps évangélique et une autorité extraordinaire en dedans comme en dehors, en défendant avec zèle la religion luthérienne évangélique lorsqu'elle eut été confirmée par les traités de paix de Passau et de Munster. Il est ensuite connu que la constitution du gouvernement par la réunion héréditaire des maisons de Brandebourg et de Hesse, ainsi que par leur association fraternelle, Jean-George I^er^, au souvenir très-chrétien, a arrêté, par son testament paternel, que les successeurs au gouvernement de la doctrine luthérienne, selon la confession d'Augsbourg, doivent toujours être de cette religion. Votre Majesté royale et Altesse électorale, veuillez aussi se souvenir que, lors de la réception des hommages du pays, vous avez fait publier vos intentions très-chrétiennes sur toutes les chaires, et vous vous êtes engagée, par les paroles les plus rassurantes, ce qui a inspiré à vos fidèles Etats héréditaires des sentiments éternels de gratitude et de dévouement. Ainsi le bonheur et le malheur, la puissance et la considération de la maison électorale de Saxe, aussi bien que toute son existence, et par conséquent la constitution de tout le pays sont fondés sur le maintien de la religion et doctrine évangéliques. Il est donc à craindre que s'il arrivait quelque chose de contraire à la religion, malgré les intentions de V. M. R., à Son Altesse électorale le Prince, ce que Dieu veuille empêcher dans sa miséricorde, tout soit exposé à un danger inévitable; tout souffre l'altération la plus funeste; la base de la constitution du pays serait ébranlée, et sa ruine totale en serait la conséquence dans l'avenir. Il est même à craindre que les puissances protestantes et les princes de l'Empire, dont Votre Majesté Royale, selon votre mandement très-chrétien du 24 août 1705, veut éviter les mauvaises impressions, n'en prennent ombrage. Nous vivons donc dans le consolant espoir que Votre Majesté royale et Altesse électorale ne nous comptera pas comme une disgrâce, si nous vous avons librement découvert les inquiétudes de nos cœurs, et pour décharger notre conscience, déposé cet écrit dans nos Etats, dans les universités respectives et dans les facultés théologiques de Leipzig et de Wittemberg; afin que nous ne chargions, ni nos personnes, ni notre postérité, de la colère et de la disgrâce de Dieu et des hommes, afin que nous n'encourrions pas le reproche de n'avoir pas, selon nos devoirs, ouvert nos cœurs fidèles et représenté les circonstances d'une chose si importante, la conservation de la constitution du pays selon la chère parole, si souvent répétée par Votre Majesté royale, les engagements avec les maisons électorales et princières de Brandebourg et de Hesse, selon la paix de Wesphalie avec tout l'empire romain, et surtout avec le corps évangélique, nos consciences, nos saints devoirs envers Dieu, l'amour de la patrie, nous invitent à faire ce pas.

« Dans cette innocente intention, nous déposons à genoux devant le trône de Votre Majesté royale et Altesse électorale dans l'espoir d'être exaucés, cette humble demande. Votre Majesté royale veuille s'opposer par miséricorde paternelle, à ce que rien de contraire à la religion luthérienne, admise dans ce pays, n'arrive à la personne royale de l'auguste prince royal afin que ni l'état ecclésiastique ou politique ne soit en danger. Veuillez plutôt nous protéger pieusement afin que nous puissions vivre sans obstacle et sans trouble selon la doctrine luthérienne reconnue pour toujours, et nous accorder ce que Votre Altesse promit gracieusement aux fidèles Etats, l'année 1699, le 17 novembre, et sur le *dato* de Varsovie, le 18 février 1702, c'est-à-dire que *reducation du predis* soit faite à la gloire de Dieu, pour la consolation et le bonheur du pays. Veuillez donc rappeler le prince de ce dangereux voyage et l'entourer de domestiques évangéliques, afin que la joie du pays soit parfaite. Nous nous éloignons donc du trône avec le ferme espoir d'être exaucés gracieusement et de voir bientôt au milieu de nous le joyau inestimable de notre pays, notre très-cher prince, par l'intervention de Votre Majesté royale et Altesse électorale. Nous réitérons, comme la nature et le devoir nous l'ordonnent d'ailleurs, l'humble expression de notre fidèle affection, de notre obéissance et de notre dévouement; nous sommes prêts ainsi que nous l'avons fait jusqu'ici, de sacrifier avec plaisir pendant toute notre vie, nos biens et notre sang, selon nos facultés, et nous sommes pour toujours, de Votre Majesté royale et Altesse électorale les très-humbles, très-fidèles, très-dévoués et très-obéissants serviteurs du ban et de l'arrière-ban de la chevalerie et des cités.

« Dresde, le 16 mars 1702. »

Là-dessus le prince-électeur se rendit à Florence, y cultiva son penchant pour la peinture et prit également des leçons dans l'histoire et dans la jurisprudence. Vers la fin de cette année il traversa une partie de l'Allemagne pour se rendre en France, retourna ensuite en Italie et séjourna principalement à Venise, où il tomba malade de la variole. Il évita cependant la ville de Rome. Lorsque sa grand'mère mourut, le 1er juillet 1717, dont le désir le plus ardent était de le voir encore une fois, afin de lui donner la bénédiction maternelle, on résolut de faire connaître sa conversion dans l'année de la seconde fête séculaire de la Réformation; la publication se fit en un même jour à Vienne et à Rome, le 11 octobre. Le prince était déjà arrivé dans la première de ces capitales pour faire la connaissance de sa future épouse, l'archiduchesse Maria-Josepha. Le jour susdit il confessa la religion catholique dans l'hôtel du cardinal de Saxe-Zeitz, en présence des premiers ministres et des cavaliers, et reçut la communion des mains du nonce du Pape George Spinola (Voyez *Confession de foi du prince-électeur Frédéric-Auguste de Saxe, lorsqu'il renonça à la religion évangélique pour embrasser la foi catholique-romaine ;* Vienne, 1717). L'avis épiscopal est conçu en ces termes : « Nous mandons et faisons savoir à tous ceux qui verront ou entendront lire ces présentes, que l'auguste prince, seigneur Frédéric-Auguste, prince-électeur de Saxe, notre bien-aimé et bien honoré cousin, a été absous de toutes les hérésies et péchés, en vertu du pouvoir que le pape nous a conféré, le 2 juillet 1717. Il a d'abord renoncé à la doctrine de Luther, a fait sa confession de foi, admis la religion catholique romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut, et a reçu la sainte communion avec respect et dévotion de nos mains, selon les préceptes et règles de l'Eglise catholique. Pour mieux confirmer cela, nous avons signé cet écrit de notre propre main. Donné à Baaden en Autriche, les jour et an que dessus. Christophe-Auguste, évêque de Raab. » La confession de foi finit ainsi : « Enfin je jure devant Dieu et devant les anges, ainsi que devant toutes les personnes présentes, que, malgré les changements qui pourraient s'opérer dans l'état religieux ou politique, je ne quitterai jamais l'Eglise catholique-romaine par crainte ou par faveur, ni ne retournerai à l'Eglise hérétique évangélique, que je maudis et que je n'admettrai plus. » Le 29 septemble 1717, le prince écrivit au pape, de Luitz :

« Très-saint Père,

« Votre Sainteté n'ignore certainement pas de quelle manière Dieu, par sa miséricorde infinie, a touché mon cœur, et éclairé mon esprit de telle sorte que je suis rentré dans le giron de l'Eglise romaine, de laquelle ma malheureuse naissance m'a tenu éloigné trop longtemps. J'avais alors le bonheur d'en instruire Votre Sainteté et de vous rendre l'hommage que je vous devais à juste titre de reconnaissance, et comme le plus grand bienfait, celui auquel est attaché le salut de mon âme, l'exigeait.

« Je ne cessais non plus, très-saint Père, de vous répéter de temps à autre l'assurance de ma soumission et de ma plus sincère gratitude; en même temps vous étiez dans l'intelligence des puissants motifs qui me forçaient de tenir caché devant les hommes le bien que Dieu avait opéré en moi. Cependant je sentais toujours combien il était dangereux de ne pas reconnaître publiquement la vérité que Dieu m'a fait voir, et je trouvais bien difficile de me diriger pendant des années entières selon ce que les circonstances du temps paraissaient exiger. Je brûlais toujours du désir de publier les effets merveilleux que la grâce a produits dans mon cœur; je suis enfin sur le point de réaliser ce que je désirais si ardemment. Le roi mon père et mon seigneur, après m'avoir toujours laissé une grande liberté de conscience, me comble aujourd'hui d'un autre bienfait, qui n'est pas moins précieux; ce bienfait consiste dans la permission qu'il m'a donnée de publier mes désirs et pensées que Dieu m'a inspirés sous ce rapport. Je suis résolu de le faire dans quelques jours, quand je serai arrivé à Vienne. Ceci m'engage, saint Père, à vous écrire aujourd'hui pour rendre compte à Votre Sainteté de la réalisation d'une chose qui a déjà coûté tant de soins, de prières et de pleurs pendant votre pontificat.

« Cependant ce n'est pas le seul but de ma lettre; en même temps que je vous présente mes remercîments pour les grâces que vous m'avez accordées, j'en ai d'autres à vous demander. Après Dieu, je dois l'heureux succès de ma conversion aux soins de Votre Sainteté : vous étiez préoccupé avec un zèle si aimable et si apostolique de ramener à la voix du véritable pasteur une brebis égarée.

« Pour cette raison vous approuverez plus facilement cette publication; c'est cette approbation que je me permets de vous demander très-humblement. Cependant je m'afflige extrêmement d'un scrupule de conscience, qui vient du scandale que j'ai donné à la chrétienté, en vivant pendant cinq années sans donner des marques extérieures du service divin; il est connu de tout le monde que je n'ai jamais assisté à des sermons hérétiques, et que peu de personnes ont eu connaissance de mes exercices dans la religion catholique. Pour toutes ces raisons je me permets encore une fois de recourir à la bonté de Votre Sainteté, que j'ai si souvent éprouvée, et de vous supplier très-humblement de me faire une dernière grâce : de publier ma conversion et d'y ajouter que j'ai pendant cinq ans, avec l'aide de Dieu, rempli les devoirs d'un chrétien catholique, tant en assistant à la messe qu'en me confessant et communiant. Votre Sainteté a été instruite de tout cela tant par moi que par le Père Salerno. En rendant ce

témoignage à la vérité, vous réparerez le scandale que j'ai pu donner à mon prochain, en cachant ma foi selon les apparences. Du reste, cette nouvelle preuve de votre affection paternelle éveillera dans mon âme de nouveaux sentiments de reconnaissance, que je reconnais devoir de toutes les manières à Votre Sainteté. Je crois vous donner la meilleure marque de mon dévouement, en vous assurant que je serai toujours prêt à verser mon sang pour la vérité, que Dieu m'a fait connaître; d'y régler toute ma vie, et d'honorer dans votre personne non-seulement les voies de Jésus-Christ, mais même celui par la médiation de qui Dieu m'a départi de si grands bienfaits. J'ai besoin de la bénédiction apostolique de Votre Sainteté. Je prends donc la liberté de vous la demander en toute soumission. En me jetant à vos pieds, que j'embrasse humblement, je suis, avec le plus profond respect, etc. »

Le P. Jean-Baptiste Salerno, jésuite, fut envoyé de Dresde en Autriche, pour guider le prince-électeur dans son changement de religion. Lorsque la reine d'Angleterre avait conseillé à Auguste de ne pas permettre la conversion du prince, celui-ci lui donna l'assurance réitérée que ce n'était jamais son intention d'encourager le prince à changer de religion. La reine avait bien accueilli cette promesse, et écrit la lettre suivante, datée de Windsor le 30 septembre 1712, au roi Auguste : « Le roi Auguste sait très-bien quelle affection j'ai toujours portée pour sa personne et sa maison, et il peut se figurer lui-même avec quel plaisir j'ai appris par M. Elorme la promesse, faite en son nom, que ce n'était jamais son intention de faire changer de religion à son fils le prince-électeur. Rien n'aurait pu venir plus à propos pour sa consolation, d'autant plus que les lettres italiennes racontent que le prince était sur le point de se rendre à Rome. » Elle conjurait le roi Auguste de la tirer d'inquiétude, ainsi que d'autres amis sincèrement dévoués à sa maison, en rappelant le prince. L'envoyé extraordinaire Scoli lui ferait savoir le reste verbalement en son nom. Le roi de Danemark, sous la date du 22 novembre de la même année 1712, écrivit au roi Auguste la lettre suivante, sur ce qui concernait la conversion du prince :

« Sérénissime électeur,

« Votre Majesté se rappellera sans doute encore la conversation que nous avions ensemble au camp de Stralsund relativement au bruit qu'on avait répandu, comme si vous aviez l'intention de faire inviter votre fils, le prince royal et électeur, à se convertir à la religion catholique. Je vous ai exposé de bon cœur et dans les meilleures intentions beaucoup de motifs importants pour vous dissuader de l'exécution de ce projet. Plus j'ai depuis réfléchi mûrement sur l'importance et la suite de cette affaire, plus j'ai trouvé des raisons pour persister dans les sentiments que j'ai exprimés alors à Votre Majesté, et plus j'ai trouvé ce changement de religion d'une haute gravité. Dans le ferme espoir que Votre Majesté ne me l'explique pas en mal et reconnaisse la fidélité et la sincérité de l'amitié et de l'affection invariables que j'ai toujours portées à votre maison royale et électorale, je prends la liberté de toucher encore une fois cette matière, que je tiens beaucoup à cœur, et de vous en entretenir franchement par correspondance. Votre haute Prudence, veuillez d'autant plus considérer mûrement les suites extraordinaires de cette affaire, qu'outre la Providence et la direction divine, la prospérité, l'éclat, la considération et le respect de Votre Majesté royale et électorale en dépendent. Votre Majesté, veuillez avant tout prendre en considération que ce n'est pas une œuvre agréable à Dieu de forcer la conscience, contre le gré et contre la volonté, d'embrasser une religion étrangère; que, pour ce qui me regarde, j'ai encore intérêt à ce que le fils, le prince royal et électoral, de Votre Majesté, continue à être attaché d'une manière invariable à la confession d'Augsbourg. Votre Majesté est le fils de la princesse sœur aînée de Sa Majesté feu mon glorieux père; et par conséquent votre fils, *vigore legis regiæ vel sanctionis pragmaticæ*, est le premier héritier et successeur dans mes terres et mon royaume, si jamais Dieu visitait ma famille royale. Cependant, si le prince-électeur devait changer de religion et entrer dans l'Eglise catholique romaine, *ipso facto*, en vertu de *legis regiæ*, il s'exclurait lui-même de la succession éventuelle de mes terres et de mon royaume, et s'en rendrait incapable par fait de religion. C'est pour cette raison et au souvenir de notre proche parenté et de vos traités personnels d'amitié, que j'ai découvert tout cela à Votre Majesté, avec un plein espoir et dans les meilleures intentions. Je vis donc dans la persuasion que ces représentations, que me suggère mon amitié sincère et fidèle, trouvent un accès auprès de Votre Majesté, et que vous laissiez à votre fils, le prince royal et électoral, pleine liberté sous le rapport de la religion. Veuillez, par conséquent, laisser encore le séjour de votre fils à Rome aussi peu que possible, en cas qu'il soit déjà parti pour cette ville, afin d'ôter par là tout soupçon aux puissances protestantes. »

Après la publication de la conversion du prince électeur, le roi de Pologne reçut la lettre suivante du roi de Danemark, datée de Copenhague, 9 novembre 1717 :

« J'ai reçu, sous la date du 25 du mois d'octobre, une lettre de Votre Majesté royale, et j'ai appris la conversion de votre très-cher fils, le prince-électeur; j'y ai vu en même temps, avec une extrême douleur et une grande consternation, qu'il a quitté publiquement la religion évangélique pour entrer dans l'Eglise catholique, à Vienne, il y a quelques semaines. Votre Majesté se rappellera sans doute par quels motifs graves j'ai méconseillé cette conversion, sous la date du 22 novembre 1712, lorsqu'il y a quelques années, un bruit que l'expérience a, hélas!

confirmé, s'est répandu. J'ai de justes raisons de déplorer que mes représentations bien intentionnées n'ont pas trouvé d'accès auprès de vous, et n'ont pas été assez puissantes pour empêcher une action qui, nécessairement, éveillera toutes sortes d'inquiétudes chez les princes protestants. Il ne me reste dans toute cette affaire que la consolation d'avoir tout essayé pour empêcher la conversion; ensuite il est douteux que le prince-électeur, par ce changement inattendu, jouisse d'une véritable satisfaction et d'une conscience tranquille à cause de la vie éternelle, qui est cependant le bien le plus précieux; je doute également qu'il y trouve son compte à cause des raisons que j'ai exposées à Votre Majesté royale; vous avez accepté vous-même la succession des droits sur mon royaume et mes terres, et, par conséquent vous y renoncez en cas d'éventualité en vertu de *legis regalis ac sanctionis pragmaticæ*. C'est cependant une chose arrêtée que le Très-Haut protégera son Eglise et la maintiendra jusqu'à la fin du monde, malgré toutes les machinations de ses ennemis; ce dont je suis sûr, Dieu merci. Je compte aussi sur la promesse de Votre Majesté que le changement de religion de votre très-cher fils, le prince-électeur, n'est qu'un acte purement personnel; qu'il ne troublera en rien l'état des choses, sous le rapport religieux, dans vos Etats protestants; qu'il n'entraînera en rien une contrariété morale pour vos propres sujets. Je suis, etc. »

La reine écrivit aussi la lettre suivante au prince-électeur Frédéric-Auguste.

« Mon fils,

« Si tu voyais la désolation dans laquelle m'a plongée la triste nouvelle de ton malheureux abandon de la vraie connaissance de Dieu, qui seule puisse faire ton salut je ne doute pas que ton cœur d'enfant ne se brisât à la vue de mes larmes, à moins que tu n'aies renié, avec ton vrai Dieu, ta fidèle mère. O fils de douleur! mes larmes sont maintenant ma nourriture jour et nuit, parce que ta pauvre mère est forcée de pleurer et de regretter, non la perte de biens temporels, mais celle de ton salut, le plus grand malheur de ta pauvre âme. Je pleure mon enfant avec Rachel, et je ne veux pas me laisser consoler, car il paraît que c'en est fait de toi. Si cependant les sentiments du quatrième commandement et l'amour filial pour ta mère ne sont pas entièrement éteints en toi par suite des erreurs que tu viens d'embrasser, ah! alors exauce-moi qui te parle par cette lettre de larmes! Mon fils, enfant de mes entrailles, exauce-moi! afin que ton Dieu t'exauce également. Je suis ta mère, mon fils, chair de ma chair, tu as joui depuis ton enfance de mon amour maternel, ainsi que ma conscience me le dit. Tu peux comprendre par ma fidélité maternelle que nous autres chrétiens nous tenons le plus à ces sortes de choses et que je ne demande que le bonheur et le salut éternel de ton âme. Maudite la mère qui conseille à son enfant de quitter le chemin de la vie pour prendre le chemin de la perdition et de l'abîme de soufre et de l'enfer, soit par une précipitation irréfléchie, par des opinions aveugles, par considération pour des biens temporels, par peur de calomnies et de mépris de ses coreligionnaires, ou par respect humain.

« Malheur à une pareille mère; elle mériterait d'être haïe et méprisée de son enfant, et flétrie du soupçon d'une action aussi criminelle, selon l'ordre du Christ (*Luc.* xv, 26). Or, je puis me rendre le témoignage que je me suis donné toutes les peines pour arracher mon enfant des griffes de Satan, et pour l'amener à mon Jésus, qui a versé son sang pour nous; ma conscience innocente et bien instruite, Jésus, le sévère Jésus des vivants et des morts, découvrira, en ce témoignage, que j'ai tâché de le ramener par la parole infaillible de mon Dieu vivant. Efforce-toi donc, mon cher fils, à écouter avec obéissance ta mère, qui se jette ici à tes pieds en versant des torrents de larmes. Je te conjure, par les soins que tu dois avoir pour ton salut, de ne pas me mépriser, mon enfant, par suite des instigations de tes séducteurs; ne me méprise pas, sous prétexte que je suis une femme qui se permet de juger et de discuter des points de religion. Tu sais, mon cher enfant, que l'amour infini et la grâce de mon Dieu m'ont fait naître dans une Eglise qui permet aux femmes, selon l'ancienne sainte Eglise apostolique, de lire dans la Bible et d'y chercher la vie éternelle. Tu sais que des femmes, par exemple, la grand'mère et la mère de saint Timothée, Eunice, dont parle saint Paul (*II Tim.* i, 5), y sont invitées à apprendre à connaître les mystères de la foi, sous peine de la perte de leur salut. Tout homme juste, homme ou femme, doit vivre selon sa foi (*Hebr.* ii, 4). Ta propre conscience te convaincra que j'ai toujours pris cette parole en considération, et que la parole de mon Dieu était la joie et le bonheur de mon cœur. C'est par cette même parole véridique et infaillible que je juge la nouvelle doctrine.

« Mon jugement repose sur cette parole divine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. On t'a donc conduit à embrasser une foi qui n'entraînera pour toi que la condamnation et les tourments de l'enfer! Je te l'écris le cœur brisé : nos théologiens ont depuis longtemps éconduit les séducteurs par des motifs fondés, profonds et détaillés. Je m'attache à de telles démonstrations que ma prudence chrétienne trouve dans la Bible. Est-ce une doctrine ou une religion sainte et salutaire, celle qui craint la Bible, le seul livre où nous puissions trouver notre salut (*Joan.* xx)? qui déteste la Bible comme son ennemi mortel? qui ne veut absolument pas se soumettre à son jugement, afin que ses ruses et ses tromperies ne soient pas dévoilées? qui arrache des mains de ses enfants, comme un livre dangereux, la Bible, dont Jésus recommande cependant la lecture à tous les hommes

(*Joan*, v)? qui leur défend d'y méditer sous la menace de la malédiction la plus accablante? O doctrine condamnable! la parole, qu'ils auront méprisée, les maudira et les condamnera au jugement dernier, selon l'expression du Christ (*Joan.* xii). Est-ce une doctrine sainte et salutaire, celle qui se moque constamment de l'unique moyen de salut? Mon pauvre enfant séduit, n'es-tu pas forcé de m'avouer cela? Dis-moi ce que tes yeux ont vu, et tes oreilles ont entendu. Où est le calice de la cène, calice dont Jésus a cependant si instamment ordonné et institué l'usage? Ne se moque-t-on pas d'une manière bien ridicule de cette ordonnance? n'en prive-t-on pas les communiants? ne brave-t-on pas Jésus en la regardant comme entièrement inutile? Il me semble que le Saint-Esprit a prononcé son jugement contre cette doctrine : celui qui abandonne les ordonnances de Jésus, Dieu l'effacera du livre de la vie éternelle et l'exclura de la cité sainte (*Apoc.* xx, 19). N'as-tu jamais entendu dire que l'homme doit faire son salut par ses bonnes œuvres? Comme le sang que Jésus-Christ a versé dans les douleurs et les tourments est offensé par là, tandis qu'il est suffisant pour le salut de l'homme, et que la Bible m'assure que nous ne pouvons faire notre salut que par le sang de Jésus (*Act.* iv), et que ceux qui cherchent à gagner le ciel par des œuvres se chargent de la malédiction éternelle (*Joan.* iii, 20).

« Est-ce une sainte et salutaire doctrine, celle qui engage les enfants à de nombreux actes d'idolâtrie, à l'invocation des saints, à l'adoration des images? Cependant Dieu a déclaré que le partage des idolâtres sera l'abîme qui brûle de feu et de soufre, ce qui est une seconde mort (*Apoc.*, xxi, 8)? Tu vois, enfant misérable, car il faut que je finisse et que je passe sous silence d'autres erreurs condamnables, que mes larmes arrêtent ma plume à chaque instant; tu as embrassé telle doctrine maudite; la fin en sera la damnation, et tu es attaché avec des chaînes infernales dans la foi papiste. Ah! mon cher enfant, si tu aimes encore la Bible, qui est ton doux Jésus lui-même, déchire les liens du diable, sors des ténèbres du papisme, afin que tu n'encoures pas leur punition. Je conjure ta conscience, confesse-moi la vérité, ainsi que les pensées de ton cœur, que mon Jésus, qui sait tout, découvrira un jour; n'est-ce pas vrai, rien ne t'a engagé à embrasser cette foi que le gain temporel, la promesse d'un emploi d'honneur et d'une riche pension? Mais méprise toutes ces promesses. A quoi te servira d'avoir gagné le monde pour perdre ton âme? Penses-tu que tes richesses puissent prospérer, étant obligée par Dieu même de te maudire, à cause de ton iniquité et de ton offense envers Dieu? Ne sais-tu pas que la malédiction d'une mère renverse la fortune et la maison des enfants? Nous autres chrétiens évangéliques, nous avons un Dieu riche, qui enrichi a ceux qui mettent leur confiance en lui, et qui mènent une vie pieuse; qui élève les petits et donne l'abondance aux affamés, si c'est nécessaire. C'est ainsi, mon cher enfant, que mon cœur maternel est toujours ouvert pour toi et t'admettra toujours. Ah! miséricorde, mon fils, ô fils de mes entrailles, que j'ai porté dans mon sein avec tant de peine, et que j'ai nourri avec tant de soins; miséricorde pour ta pauvre âme, miséricorde pour ta pauvre mère! que sans cela tu feras descendre dans la tombe par suite des douleurs de son cœur. Retourne à la foi évangélique, afin que je puisse vivre avec toi, non-seulement ici-bas, mais là-haut, dans la joie éternelle, avec tes bienheureux ancêtres et Jésus. Je désirerais plutôt que mon sein eût été ta tombe, si je devais te voir dans les ténèbres de l'enfer, au lieu du sein de mon Jésus. Reviens, mon bien-aimé enfant, afin que Dieu, ton Père céleste, et ta triste mère puissent s'écrier dans la joie : Mon fils était mort, et il est revenu à la vie (*Luc* xv, 24). Dieu te pardonnera certainement ta faute grave, comme au parjure Pierre, en vertu des saintes et éternelles paroles du Christ. Béni le messager qui m'apportera cette nouvelle! J'invoquerai pour cela, nuit et jour, la bonté de Dieu. N'en doute pas, Dieu exaucera mes prières et mes larmes, car une femme ne peut oublier son enfant, et elle ne peut refuser miséricorde au fils de ses entrailles. C'est pourquoi je ne t'oublierai jamais dans les prières que j'adresserai à mon Dieu, ô fils exposé à perdre le salut de ton âme. Je reste ta mère qui t'aime toujours de tout son cœur, mais qui déplore sans cesse ton affreux parjure et versera des larmes amères. »

Mittag (p. 30) dit que lorsque le prince revit sa mère, elle le trouva tout changé par la longue absence. Le roi réitéra, dans une déclaration du 23 octobre 1717, que ce changement de religion n'est qu'une affaire personnelle, et qu'elle ne portera pas le moindre préjudice à la liberté religieuse des luthériens évangéliques. Il y est dit : « Nous ne pouvons regarder cela autrement que comme l'œuvre du Très-Haut. » Dans la déclaration écrite, adressée aux ministres, on lit : « Le prince-électeur a trouvé, après une mûre réflexion, qu'il ne convient pas à un prince royal de cacher plus longtemps une religion qu'il a embrassée il y a cinq ans..... Ensuite nous donnerons à leurs seigneuries l'assurance la plus complète qu'elles n'ont aucune raison de se préoccuper ou de s'inquiéter, en quoi que ce soit, du changement de religion du prince. Nous n'avons, comme tout le monde sait, jamais exercé la moindre contrainte ou puissance sur les autres en matière religieuse. Nous sommes convaincu que la foi est un don de Dieu, et qu'il est juste que nos sujets jouissent de la même liberté de conscience que nous avons toujours accordée à notre cher prince.

« D'après tout cela leurs seigneuries peuvent être assurées que notre bien-aimé fils montrera et prouvera toujours des senti-

ments aussi justes et modérés que nous-même. » De pareils manifestes furent adressés à toutes les puissances protestantes qui étaient amies ou alliées du roi, notamment au duc Chrétien de Saxe-Weissenfels. On adressa une déclaration spéciale à l'Oberlausitz. Plusieurs membres du corps évangélique pensaient donner la direction à un autre prince-électeur, soit au prince-électeur de Brandebourg ou de Brunswick; cependant tout resta dans l'ancien état. Lors des solennités de réception après le mariage du prince présomptif (1719), la reine (1729) se rendit avec sa nièce dans l'église protestante du château. Miltag assure qu'Auguste III était égal à son père, si toutefois il ne l'a pas surpassé, en affabilité, amabilité, générosité, bonté et prodigalité. (Voy. *Vie et exploits de Frédéric-Auguste III;* Leipzig, 1737, p. 558.) D'après d'autres renseignements, il était doux, prodigue, magnifique par habitude, soumis à son confesseur, beau, mais sans aucune expression. (Voy. l'*Histoire portative* de Raumer; Leipzig, 1832. Même année, p. 408.) Frédéric-Auguste III succéda à son père dans l'électorat de Saxe en 1733, et, monté sur le trône de Pologne en 1736, il professa publiquement le catholicisme, dans lequel ses descendants ont persévéré. Il mourut, après un règne agité, le 5 octobre 1763.

III. — FRÉDÉRIC, frère de Chrétien II, fit abjuration en 1746, et la religion catholique s'est conservée dans cette branche, qui a hérité successivement de l'électorat palatin et de celui de Bavière. — Trois fils de Frédéric V, électeur palatin et roi de Bohême, embrassèrent également le catholicisme.

IV. — FRÉDERIC, prince héréditaire de Hesse-Cassel, se déclara catholique, en 1754. A cette nouvelle, tout le corps protestant prit l'alarme. Il semblait que cette Eglise fût menacée de sa destruction. Le roi d'Angleterre, beau-père du prince, et les autres princes protestants, se réunirent pour prendre les précautions que réclamait un si grand danger. Le landgrave de Hesse-Cassel assembla les Etats de son pays pour empêcher que ce changement ne nuisît aux intérêts du protestantisme. On y statua que, si la régence passait au prince héréditaire, il ne lui serait pas permis de rien changer aux lois du pays, d'accorder des églises aux catholiques, ni même d'élever ses enfants à son gré. L'aîné de ceux-ci fut dès lors mis en possession du comté de Hanau, quoiqu'il ne fût pas encore en âge de gouverner. Mais on voulait le soustraire à l'influence de l'exemple paternel. Les autres enfants furent pareillement émancipés. Ces arrangements furent jugés si importants, qu'ils furent garantis par les rois de Prusse et de Danemark, par les puissances maritimes et par tout le corps *évangélique*. Le prince devenu landgrave en 1760, sous le nom de Frédéric II, exerça paisiblement sa religion sans troubler ses sujets dans la leur. Il mourut en 1785.

FRÉDÉRIC DE SAXE-GOTHA. *Voy.* SAXE-GOTHA.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE-CHARLES, troisième fils du duc de Hesse-Darmstadt. *Voy.* HESSE-DARMSTADT.

FRÉDÉRIC-FERDINAND, duc d'Anhalt-Coëthen. *Voy.* ANHALT-COETHEN.

FREIHANGEN (Frédéric), depuis longtemps détenu dans les prisons comme prévenu d'un crime horrible, fut touché par la grâce, et sa conversion fut trop sincère et trop éclatante pour ne pas être mentionnée, car ce sont les actes de repentir des plus grands coupables qui font le mieux connaître les miséricordes de Dieu. Le 11 novembre 1818, dix jours avant son jugement, étant dans la prison de la conciergerie d'Amiens, Freihangen fit abjuration par un acte écrit en allemand et en français, et ainsi conçu :

« Je soussigné Frédéric Freihangen, âgé de trente-huit ans, natif de Kœnigsberg, demeurant ordinairement à Dieppe, marié à Caroline Hurtel, de qui j'ai quatre enfants qui professent, ainsi que mon épouse, la religion catholique, apostolique et romaine, déclare que je suis né dans la religion luthérienne, que j'ai professée jusqu'à ce jour; que depuis longtemps et plus d'une fois j'ai pensé à embrasser la religion de mon épouse et de mes enfants; et que depuis que je suis dans les prisons d'Abbeville et d'Amiens, je m'en suis plus particulièrement occupé.

« Après avoir mûrement examiné les différents points contestés entre la religion luthérienne et la religion catholique, j'ai reconnu et reconnais, par ces présentes, que la religion catholique est la seule qui procure les vraies consolations pendant la vie et après la mort; que c'est la religion qui a été professée et suivie par mes ancêtres avant Luther, comme la seule et vraie religion hors laquelle il n'y a point de salut.

« J'abjure sans distinction toutes les erreurs enseignées par Luther et ses disciples, et j'embrasse de tout mon cœur, avec une pleine et entière conviction, et sans aucune répugnance, toutes les vérités que m'enseigne la religion catholique, apostolique et romaine, et je souscris avec joie à tout ce qu'elle peut me prescrire pour le bien et le salut de mon âme; non-seulement je crois toutes les vérités qu'elle enseigne, mais je déclare être dans la ferme résolution de les mettre en pratique tout le reste de ma vie.

« Signé Frédéric FREIHANGEN. »

Indépendamment de cet acte, Frédéric Freihangen fit une abjuration publique, le 22 novembre, dans la chapelle de la Conciergerie, en présence de plusieurs pieux habitants d'Amiens. L'abbé D..., qui reçut son abjuration, prononça dans cette cérémonie un discours touchant, exhorta Freihangen à souffrir la mort en esprit de pénitence, et pressa les autres prisonniers de profiter de cet exemple pour fléchir la justice divine. Après cette cérémonie, qui fit couler des larmes, la messe fut célébrée, et on chanta le *Te Deum*. Freihangen conserva le plus grand calme et montra la plus parfaite résignation. Son heure dernière était

cependant arrivée. Il avait été condamné à mort la veille par la cour prévôtale, et devait être exécuté le jour même à midi ; il monta à l'échafaud avec un air de confiance; il embrassa le respectable ecclésiastique qui l'accompagnait, le pria de remercier les personnes qui avaient pris intérêt à sa conversion, et dit à haute voix : *Je reconnais la justice de mon arrêt, je suis coupable, mais j'ai le bonheur de mourir catholique.* La foi et le repentir de ce condamné ont fait une vive impression sur ceux qui en ont été témoins.

FREMIN DE MARZILLY, capitaine dans le régiment de Grancé, après avoir étudié pendant deux ans, avec une application extraordinaire, les vérités de la religion catholique,en fut enfin entièrement convaincu par les conférences qu'il eut à Reims avec l'archevêque de cette ville et le savant M. Faure, son vicaire général.

Il abjura donc le protestantisme, et la cérémonie eut lieu dans la cathédrale, le 12 juin 1681, en présence de tous les corps constitués et des personnes les plus importantes de Reims. L'archevêque, pour la rendre plus édifiante et plus solennelle, voulut la faire lui-même, et la termina, par un excellent discours, où brillait son zèle pour tout ce qui touche aux intérêts de l'Eglise. Pour comble de joie, on apprit le même jour que le frère de M. de Marzilly, connu sous le nom de Fremin de Sainte-Fraise dans le régiment de Coningsmark, où il était lieutenant d'une compagnie, venait aussi de faire abjuration à Boulogne ; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces deux frères sont heureusement sortis en même temps des voies de l'erreur, sans que l'un sût rien du dessein de l'autre. Ils avaient encore leur mère, et quatre sœurs, et c'était là tout ce qui restait alors à Reims de protestants. Les belles qualités de M. de Marzilly contribuèrent beaucoup à la joie que tous ceux qui le connaissaient eurent de sa conversion. Il était d'une probité peu commune et savant au delà de ce qu'on aurait cru dans un homme alors âgé seulement de vingt-huit ans.

FREMIN (Louis), proposant protestant du diocèse de Genève, converti au catholicisme, vers 1690.

FRENCH, fils d'un ministre protestant à Galway en Irlande, se fit catholique en 1833, fut ordonné prêtre, et exerça son ministère dans le lieu même de la résidence de son père.

FRESNE-CANAYE (le président de), qui avait été commissaire de la conférence de Fontainebleau entre Duperron et Duplessis-Mornay, et déjà ébranlé par les arguments du premier, se convertit en 1601, six mois après la conférence de Nîmes entre le ministre Chamier et le P. Coton. A la suite de cette dernière conférence, trente-cinq protestants de Nîmes, dont trois magistrats, rentrèrent aussi dans le sein de l'Eglise. Philippe Canaye, seigneur de Fresne, était fils du célèbre avocat Jacques la Canaye; il avait reçu une éducation très-soignée. A l'âge de quinze ans, il embrassa la réforme, pendant les guerres intérieures de la France. Il fit le voyage de Constantinople en passant par l'Allemagne et l'Italie ; il fut reçu avocat à Paris sous Henri III, devint conseiller d'Etat, et Henri IV l'employa dans les affaires importantes de l'Etat. En 1600, il assista, comme nous l'avons dit, au colloque de Fontainebleau, et à la suite de cette conférence, il fit vœu de rentrer dans le giron de l'Eglise catholique, ce qu'il exécuta en effet. (LELONG, *Bibl. hist. de la France*, ETOILE, *Mém.* II. 297.) Il mourut le 27 février 1610

FRESNE (Marie du), l'un des six cents protestants de la ville de Caen et des environs, que Véron ramena au sein du catholicisme, vers 1630, par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

FRESNY. Deux protestants convertis par le même et à la même époque.

FRESQUES-D'ARBOUVILLE (Théophile DE), d'Anjou, fit abjuration du protestantisme à Paris, dans l'église Saint-Louis des Jésuites, entre les mains du Père Bobinet (XVII^e^ siècle).

FRÉTIGIL, reine des Marcomans, fut convertie par la renommée seule de saint Ambroise. Ayant entendu parler de lui à un chrétien venu d'Italie, elle crut en Jésus-Christ et envoya des ambassadeurs à Milan, avec des présents pour l'Eglise, priant saint Ambroise de l'instruire par écrit. Il lui répondit dans une lettre fort belle, en forme de catéchisme, où il l'exhortait à engager son mari à garder la paix avec les Romains. La reine, ayant reçu cette lettre, fit encore plus ; elle persuada au roi de se donner aux Romains avec tout son peuple. Elle vint elle-même à Milan, mais elle eut la douleur de n'y plus trouver le saint en vie.

FREUDENFELD, pasteur protestant et professeur de belles-lettres à l'université de Bonn, fut converti, dit-on, en assistant à une instruction qu'un jeune séminariste catholique faisait à des jeunes gens. Sa conversion, qui eut une grande importance, fut suivie de celle de plusieurs jeunes étudiants luthériens. Professeur à Bonn, en 1821, au commencement du second semestre de l'année scolastique, il avait annoncé qu'il voulait donner des leçons sur l'histoire des trois derniers siècles. Quelques esprits ardents, connaissant son amour pour la vérité historique, s'en mécontentèrent et formèrent, à ce qu'il paraît, le dessein de troubler ses leçons. En effet, le 24 mai, au lieu de soixante-trois auditeurs inscrits comme ses écoliers, il s'en présenta deux cents. Le professeur cependant conserva des égards devant un auditoire de différentes communions. Conduit par son argument à parler de la réforme, il la considéra seulement du côté historique, et dit qu'il avait eu pour guides Heerens, de Villers et quelques autres, regardés comme impartiaux parmi les protestants. Il avait divisé sa leçon en trois questions : *Quels furent les principes de la réforme? — Quels en furent les moyens? — Quelles en furent les conséquences?* Après

avoir parié des avantages judicieux trouvés par Heerens et de Villers sur les points de la réforme, il lut ensuite un passage d'une lettre de Luther à Mélanchton : *Si vim evaserimus*, disait le réformateur, *pace obtenta, dolos, mendacia, ac lapsus facile emendabimus*. Le professeur ayant fait quelques observations sur cette confession si spontanée, la leçon fut interrompue ; cependant le recteur de l'université et le sénat, ayant condamné le fait, justifièrent Freudenfeld ; mais ce dernier ayant assuré que ses écoliers n'étaient pas coupables du tumulte, que c'était seulement les étrangers, on lui permit de recevoir ses seuls élèves. Ayant repris ses leçons le 1er juin, le plus grand ordre y régna ; plus tard ensuite, il reçut la défense de continuer. Freudenfeld partit en 1821 de Bonn pour Rome, où il entra dans la Compagnie de Jésus, qui l'envoya plus tard à Fribourg en Suisse.

FREYTAG (Jean-Henri), luthérien, né le 25 janvier 1804, à Gestimgen, dans le duché de Saxe-Weymar, abjura publiquement le protestantisme dans l'église de la confrérie du Saint-Esprit de Turin, entre les mains de M. Mounier, chapelain de la garde du palais royal, délégué à cet effet. Le 11 septembre 1838, le nouveau converti reçut la confirmation, que lui administra l'archevêque dans sa chapelle privée.

FRICKERT (François-Louis), jeune soldat allemand, élevé dans le luthéranisme, fit abjuration, le 24 avril 1837, dans la chapelle de l'hôpital de Castelnaudary. Ce jeune homme, né dans le Wurtemberg, fit ses études à Zurich et s'enrôla ensuite dans la légion étrangère. Revenu depuis quelques mois d'Espagne en France, il entra pour cause de blessures à l'hôpital de Castelnaudary. C'est là qu'il mit à exécution le projet d'embrasser la religion catholique, vers laquelle il inclinait depuis longtemps : c'était la religion de sa mère. Il fut instruit et préparé à son abjuration par l'abbé Redon, aumônier de l'hôpital.

FRIDERICI (Daniel-Reinhold), licencié en droit et seigneur à Lahr, fit son abjuration, le 15 février 1732, à Strasbourg.

FRIES (Marie-Clémentine), dame Le Vicomte, femme d'un major d'artillerie au service de Russie, et membre de la Légion d'honneur, renonça au luthéranisme à Strasbourg le 9 avril 1822.

FRIST (Marie-Anne), précédemment au service de la princesse Vilhelmine, veuve du prince Henri, frère de Frédéric II, roi de Prusse, fit abjuration le 27 novembre 1807, à Strasbourg, dans la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux. Elle habitait Berlin, et ayant été touchée de la lecture de livres de piété catholique, elle résolut d'embrasser cette religion. Les prêtres auxquels elle s'adressa l'engagèrent à faire abjuration ailleurs, pour ne pas exciter de clameurs. Elle se rendit à Strasbourg, exécuta sa résolution avec beaucoup de courage, la soutint par une vie pieuse, et mourut de la manière la plus édifiante quelques années après.

FRIZELL (Charles-Robert), gentilhomme irlandais, se convertit au catholicisme en 1818, vint ensuite habiter la France, et y fut un modèle de piété.

FRIZES, qui avait été receveur général pour le roi dans la généralité de Montpellier, fit abjuration, le 15 novembre 1685, avec toute sa famille et ses domestiques, entre les mains de l'archevêque de Paris. Il descendait de Siméon Frizes, baron de Sauve, en Languedoc, qui fut secrétaire d'Etat et des commandements sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Son abjuration, qui se fit en présence de quantité de personnes de distinction et de mérite, fut d'une grande édification pour tous. M. Frizes était un des vingt-quatre Anciens de Charenton des plus zélés pour le calvinisme, et n'épargna aucun effort pour le soutenir, tant qu'il le crut vrai.

FROARST (Elisabeth), luthérienne, née en Angleterre, âgée de quarante-cinq ans, veuve de M. Leclerc, capitaine de vaisseau, fit abjuration à la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Paris, entre les mains de M. Seta, aumônier, assisté de l'abbé Giroudon, en présence d'un très-grand nombre de dames de distinction. M. Récamier, représenté par M. Chevalley, et Mme de La Rochejacquelein, représentée par Mlle Favé, dame de charité, furent parrain et marraine. Après la messe, M. Seta adressa à la nouvelle convertie un discours fort touchant, et les religieuses de l'Hôtel-Dieu chantèrent le *Veni, Creator* et le *Te Deum*. — Le même jour, il y eut une semblable abjuration à l'hôpital de la Charité.

FROMENT (DE), procureur du roi, étant tombé malade, reçut la visite du P. Alexis Dubuc, lui déclara qu'il voulait se convertir, et fit abjuration, en juillet 1681, entre les mains des capucins qui vinrent l'instruire. Il vécut encore dix jours, et employa tout ce temps à des actes de dévotion et de piété qui surprirent tout le monde. Les ordres religieux accompagnèrent son corps, avec tous les catholiques, dans l'église des Observantins, où il souhaita d'être enterré.

FUA (Amédée), juif, de Padoue, fut instruit dans la maison des catéchumènes et baptisé, le 6 décembre 1838, par le prieur de cette maison. Son parrain était M. Zotti, vicaire de Saint-Luc.

FUCHS, négociant et consul d'Oldenbourg, abjura le culte luthérien pour embrasser la religion catholique. Il fut baptisé en 1842 dans l'église Notre-Dame d'Anvers, et eut pour parrain le doyen d'Anvers. Sa femme, qui était catholique, et l'aîné de leurs huit enfants, élevés dans la même religion, communièrent à la messe que le doyen célébra après le baptême : cette conversion exerça la plus heureuse influence.

FULLERTON (Georgiana), femme du capitaine de ce nom, fille de lord Granville, ambassadeur d'Angleterre à Paris, et l'auteur du célèbre roman *Ellen Middleton*, abjura l'anglicanisme en 1846. — Le capitaine Fullerton, son mari, et toute sa famille suivirent l'exemple de lady Georgiana, et

rentrèrent dans le sein de l'Eglise à la fin de la même année.

FUSAY (Jeanne-Marie), née à Genève et élevée dans le calvinisme, fit abjuration le 22 mars 1801.

FUSQUE (Sainte), vierge et martyre à Ravenne, n'avait que quinze ans lorsquelle se sentit le désir d'embrasser le christianisme. Elle en parla à Maure, sa nourrice, qui était aussi idolâtre, et celle-ci, loin de la détourner, voulut recevoir le baptême avec elle. Le père de Fusque, à la nouvelle de ce changement de religion devint furieux, et employa tous les moyens à sa disposition pour la conserver au culte des faux dieux ; mais, n'ayant pu réussir, il la livra à Quintien, gouverneur de la province, afin qu'il la punît selon les lois, aimant mieux la voir morte que chrétienne. Quintien la fit comparaître avec Maure et leur fit subir une cruelle fustigation, ainsi que d'autres tourments; mais, se voyant vaincu par leur constance, il les condamna à mort. Leur supplice eut lieu vers l'an 250.

G

GABRIAC (Pierre, Gérard DE), dans les Cévennes, du diocèse de Mende, après avoir été proposant protestant pendant deux ans et demi, se convertit au catholicisme et fit son abjuration entre les mains de l'évêque de Mende, le 6 mai 1644.

GACHE (Suzanne), protestante, âgée de dix-sept ans, dont la conversion et la guérison sont rapportées en ces termes par les sœurs de l'hospice de Marmande :

« Marmande, 13 avril 1835.

« Suzanne Gache, protestante, âgée de dix-sept ans, fut apportée dans notre hospice, le 22 septembre 1834, à huit heures du soir. Elle était si mal que le médecin craignait qu'elle ne mourût dans la nuit. Je m'empressai donc de m'informer si elle avait été administrée, mais j'appris qu'elle était protestante. Point d'espérance de l'éclairer sur la religion, car la maladie l'avait réduite à un état de surdité extrême, jointe à un délire où elle était restée six semaines. M. l'aumônier, dans ses visites journalières aux malades de la salle, ne manquait pas de lui adresser quelques paroles de charité; mais, pour toute réponse, elle lui disait qu'elle voulait mourir protestante, parce que toute sa famille l'était, qu'il la laissât tranquille ; d'autres fois elle tournait la tête pour n'avoir pas à lui répondre. Le danger augmentait tous les jours par des escarres gangréneuses qui se manifestèrent sur plusieurs parties du corps et qui ne laissèrent aucun doute aux deux médecins et au chirurgien qui la visitaient que la malade ne dût prochainement succomber. Dans la peine que j'éprouvais de voir qu'après tant de souffrances, cette pauvre enfant n'avait à attendre que des malheurs plus grands encore, je me sentis pressée de lui mettre à son insu la médaille (de l'immaculée conception de la sainte Vierge) dans le lit, et nous commençâmes une neuvaine avec les enfants de la maison. Le quatrième jour je lui fis voir la médaille, lui disant que c'était l'image de notre bonne mère, et qu'elle était *miraculeuse.* Elle la regarda, la baisa même et désira l'avoir sur son lit et sous les yeux, ce qui nous donna une grande confiance que la grâce commençait à agir. En effet, le huitième jour de la neuvaine, elle me dit qu'elle voulait parler à M. l'aumônier. Je le priai donc de suite de passer auprès du lit de ma pauvre malade. *Oh ! mon Père,* s'écria-t-elle en le voyant, *je ne me suis jamais confessée; je veux le faire et me mettre en état de mourir dans la religion catholique.*

« Depuis ce moment elle a persévéré dans les mêmes sentiments et le même désir : le sacrement de baptême lui fut administré, et dès lors elle se trouva beaucoup mieux. Son ardeur à s'instruire des vérités de la religion, et la piété avec laquelle elle en pratique tous les exercices, sont admirables : elle se dispose à faire sa première communion. »

GACHES, protestant du diocèse de Nîmes, juge d'instruction au tribunal du Vigan, magistrat, à qui ses excellentes qualités, ainsi que ses talents, avaient acquis une estime générale, fit abjuration le 6 mai 1824, après un examen long et sérieux, après une étude attentive des points controversés. Il fut secondé dans cette démarche par le zèle d'un digne ami, M. le vicomte d'Alzon, ancien député. Cette conversion a d'autant plus réjoui les catholiques qu'elle se présenta sous les caractères les plus honorables. On ne pouvait, en effet, prêter des motifs d'intérêt à un homme placé par sa fortune au-dessus de tels soupçons, ni taxer d'ignorance celui qui avait fourni dans le barreau une carrière distinguée, ni flétrir par d'indignes motifs une réputation protégée par cinquante ans de travaux et de services.

GAGARIN, prince russe, depuis novice chez les Jésuites à Rome, et la princesse de GAGARIN, se convertirent à la religion catholique en 1844.

GAGERN (Ernest DE), fils de l'ancien ministre protestant de Nassau et frère du célèbre député de ce nom aux Etats de Darmstadt, fit abjuration à Mayence, pendant le carême de 1822, après des instructions préalables, et avec l'assentiment de son père. Il continua à montrer du goût pour la piété, et s'est fait depuis moine franciscain.

Un de ses frères, Guillaume de Gagern, embrassa comme lui le catholicisme, et fit sa profession de foi dans l'église du séminaire.

GAGNEIN (Ester), de Vaumeray, près Caen, l'un des six cents protestants que Véron

ramena au catholicisme à Caen et aux environs, vers 1630, par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

I. — GALICHET, qui déployait depuis quelques années un zèle très-ardent afin de propager le protestantisme parmi la population de la ville d'Arras, revint au catholicisme après l'avoir étudié, et fit son abjuration solennelle, en janvier 1846, dans l'Eglise de Saint-Laurent à Arras.

GALITZIN (princesse), née comtesse Amélie de Schmettau. Placée dès son enfance dans un pensionnat de Breslau pour y recevoir une éducation à la mode, elle en sortit, après huit ou neuf ans, avec quelques connaissances en musique, mais du reste si ignorante, qu'elle était encore très-peu exercée à lire et à écrire. Elle se montra de plus si gauche dans les sociétés, que sa mère la mit à Berlin, dans un pensionnat tenu par un certain athée français, nommé Prémonval. Elle y resta dix-huit mois, non pour y apprendre à lire et à écrire, mais à danser, à parler français, avec un peu de mythologie. Sous la direction d'un pareil guide sorti de l'école de Lamettrie, elle oublia nécessairement les idées religieuses qu'on lui avait inspirées précédemment. Revenue à la maison paternelle elle se dégoûta bientôt de la vie ennuyeuse et froide du grand monde ; son orgueil était froissé, d'ailleurs, de se voir, par suite de son ignorance, incapable de parler de tout, comme les autres demoiselles de qualité, avec un air d'esprit et de savoir. Elle résolut d'acquérir cette facilité par la lecture. Sans aucune direction pour le choix des ouvrages, il fallut s'abandonner à un loueur de livres, qui lui en envoyait de temps en temps. Quoique ce fussent des romans et qu'elle les dévorât, cette manie de lire ne produisit sur elle d'autre effet que de lui faire aimer la solitude, qu'elle partageait entre la lecture et la musique. Peu à peu une certaine réminiscence de ses premières impressions religieuses lui fit considérer son état moral : elle en conçut une peur terrible de l'enfer et du diable. Le besoin de se rassurer éveilla en elle ce penchant à la spéculation, qui occupa une grande partie de sa vie, et qui, enfin, par bien des écarts et par les sentiers stériles de la sagesse naturelle, la conduisit à la porte de la vérité céleste. Le sentiment de la dignité morale de l'homme, l'importance de la distinction entre le bien et le mal, se réveillèrent en elle. Tels furent les résultats de la réflexion à laquelle s'était assujettie une jeune personne de quinze ans. Combien peu de son sexe, par la lecture des romans, deviennent capables de faire une réflexion sérieuse sur leur conduite! Cependant la jeune comtesse n'échappa point à la contagion qui, d'Angleterre et de France, par les frivoles écrits d'un Voltaire, d'un Helvétius, d'un Diderot et autres, répandait l'incrédulité, le matérialisme et le libertinage de la pensée parmi tous les grands et dans la plupart des cours. La princesse, guidée par le sentiment du juste, mais étrangère à la religion positive, cherchait, par le moyen de sa raison, à se rendre évidentes les vérités de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Même après son mariage avec le prince de Galitzin en 1768, elle continua, avec une ardeur toujours croissante, à consacrer la plus grande partie de ses heures à réfléchir sur sa destination en ce monde, et des sujets semblables. Galitzin, son époux, était admirateur passionné de Voltaire et de Diderot. Partout où la princesse se trouva, en l'accompagnant, elle ne découvrit que la licence la plus immorale et la plus profonde corruption. Ces expériences la déterminèrent, au commencement de l'année 1770, à se retirer tout à fait du monde et de son commerce, pour se consacrer exclusivement à l'éducation de ses enfants, Marianne, née en 1769, et Démétrius, né en 1770, et pour suppléer à ce qui avait été si fort négligé dans la sienne propre. Après plusieurs années de séjour en Hollande, où son mari était ambassadeur de Russie, elle établit, en 1779, son domicile à Munster. Là elle se lia d'amitié avec M. de Fustenberg, à qui ses connaissances en fait d'éducation avaient acquis une grande renommée. Cependant elle continua longtemps encore à n'appuyer sa conduite morale que sur l'amour de soi ou l'égoïsme, et s'efforçait, d'après ces principes, de faire de ses enfants des gens de bien. Ce ne fut que plus tard qu'elle reconnut l'insuffisance de ses principes d'éducation, et regretta d'avoir manqué de croyance, et fondé la sienne si tard, sur la base de la vie religieuse. Cette femme, mariée à l'ambassadeur russe à Paris, depuis renommée par ses écrits et sa longue incrédulité, se convertit enfin au catholicisme de la manière suivante :

En 1783 la miséricordieuse main de Dieu lui envoya une grave maladie. Comme elle commençait à prendre un caractère fort sérieux, M. de Furstenberg envoya son confesseur au lit de la malade pour lui offrir la croyance au Sauveur et aux secours de l'Eglise. Elle s'en excusa, sur le manque de conviction. Toutefois, elle fit à M. de Furstenberg une réponse qui le tranquillisa, lui promettant, si Dieu lui prolongeait la vie, d'étudier sérieusement le christianisme. Elle guérit et tint parole; et après un examen sérieux du catholicisme, vers la fin du mois d'août 1786, elle revint à la foi et à l'Eglise. Sa conversion fut si profonde et si sérieuse, qu'elle-même convertit ensuite, pour première conquête, le prince Galitzin son fils depuis prêtre et missionnaire. Profondément convaincue par ses réflexions et son expérience, de la faiblesse humaine, vivement pénétrée de l'insuffisance de ses forces, elle passa le reste de ses jours dans la prière, dans des combats contre sa volonté propre et dans des regrets sur sa vie passée. L'abnégation de soi-même, la plus profonde humilité et le renoncement à sa volonté étaient devenus son exercice continuel. Sous la direction de Furstenberg et particulièrement de son sage confesseur Overberg,

elle s'avança dans les voies de la piété et de la mort continuelle à soi-même. Ses dernières années furent une grande épreuve de sa résignation à la volonté de Dieu. Elle avait à lutter contre des maladies continues et douloureuses. De plus, son mari étant mort, elle eut beaucoup à souffrir de la part de sa famille, qui l'accusait d'avoir contribué à faire prendre à son fils sa résolution, non-seulement de se faire catholique, mais d'embrasser l'état de missionnaire dans le Nouveau-Monde. Enfin, après une très-douloureuse maladie, qu'elle souffrit avec une religieuse patience, elle mourut le 27 avril 1806, munie de toutes les consolations des mourants.

II. — GALITZIN (Démétrius) fils du prince Gallitzin, ministre plénipotentiaire de Russie en Hollande, était né à La Haye, le 21 décembre 1770. A l'âge de vingt-deux ans, il unissait, aux agréments extérieurs, les brillantes qualités de l'esprit, et les qualités plus solides qui naissent d'une âme généreuse et portée à l'enthousiasme. Pour mieux acquérir les connaissances nécessaires à la carrière qu'il devait suivre en Russie, Galitzin voulut voyager. Il traversa l'Océan, et alla étudier les institutions d'un peuple libre, dans les Etats-Unis de l'Amérique ; et c'est là, au sein des plaisirs et des succès du monde, tandis que son père impatient attendait son retour pour voir se réaliser en lui des espérances d'ambition, c'est là dans ce pays où la civilisation matérielle établissait son empire exclusif sur un siècle frivole, incrédule et corrompu; c'est là que la grâce se saisissait de son âme, qui n'attendait qu'un rayon divin pour s'épanouir et répandre des parfums et des trésors de vérité. Oui, la grâce se saisit du jeune prince; elle le pénètre, le façonne et lui fait entreprendre la carrière la plus belle, la plus héroïque, l'apostolat. Il était né dans le schisme grec, il avait hérité des ridicules préjugés que les Russes conservent encore contre l'Eglise catholique, de ces préjugés que l'orgueil a fait naître, que l'ignorance a acceptés, que l'habitude entretient et dont le despotisme profite pour se mettte à la place de Dieu; il était né dans le schisme, et accoutumé au joug honteux qui impose l'erreur, il en ignorait probablement et le poids et l'ignominie. Son âme ne s'était pas encore trouvée sous l'influence de la vérité, mais dès qu'elle s'offrit à lui, ce fut avec ardeur qu'il l'embrassa, qu'il se dévoua à sa cause, qu'il devint catholique. Ses plaisirs, son ambition, les honneurs qui l'attendaient, tout fut oublié; il se soumit avec joie aux plus grands sacrifices, et accepta sans se plaindre l'injuste persécution d'un père irrité. Cependant, fermement résolu à ne rien terminer légèrement, Galitzin chercha un conseil; il s'adressa à M. Jean Caroll, premier évêque de Baltimore, le prélat le plus distingué de l'Amérique, dont la mémoire sera toujours vénérée par tous les enfants de l'Eglise; celui-ci développa avec amour cette âme si bien préparée. Sous un tel maître, le jeune Galitzin n'eut pas besoin de grands efforts pour comprendre à quoi se réduisent toutes les questions qui séparent l'Eglise grecque de sa mère. Il vit qu'entre elles est un abîme, mais qu'on peut facilement le franchir ; que c'est une question humaine, historique, politique, et que pour tout esprit juste, à moins qu'il n'ait été obscurci par le vice ou les intérêts matériels, ce n'est plus même une question.

Tout cela, le jeune Galitzin le comprit facilement. Il fit son abjuration, et bientôt, de plus en plus touché par la grâce, il entra au séminaire de Baltimore, fondé par des prêtres français que la révolution avait chassés de leur pays ; enfin, le 19 mars 1795, il reçut les ordres des mains de M. Caroll, son vénérable directeur. Une fois prêtre, Démétrius Galitzin aurait pu aller à Rome, où son rang, ses lumières, surtout ses vertus et sa piété lui eussent ouvert le chemin des plus hautes dignités ecclésiastiques ; mais non ! il quitte Baltimore, s'enfonce dans la Pensylvanie, et après avoir exercé pendant quelque temps son ministère à Conwago, d'où il visitait un grand district, il y fixa sa résidence en 1799. D'abord il n'y avait dans ce lieu qu'un petit nombre de familles, mais des congrégations nombreuses se formèrent insensiblement. L'abbé prince de Galitzin se consacra tout entier à son troupeau. Sa charité, la simplicité de son zèle, sa persévérance au milieu des privations, lui concilièrent l'estime et la confiance. De Conwago, où il y avait beaucoup d'Allemands, il alla exercer le ministère à Taancy-Town. Il en partit avec un grand nombre de ses paroissiens pour former un établissement à Fort-Cumberland, dans un autre comté. Il fut leur conseil et leur guide pour le temporel comme pour le spirituel, bâtit une église et pourvut aux besoins de son troupeau. Une pension qu'il recevait de sa famille lui servait à aider les colons, dont il était véritablement le père. C'est dans ces travaux apostoliques que l'abbé prince de Galitzin mourut près Lorette, diocèse de Philadelphie.

A une époque où les Etats-Unis d'Amérique étaient menacés d'avoir la guerre avec les Anglais, le gouvernement américain ordonna des prières et des jeûnes pour préserver le pays de ce malheur. Un ministre protestant profita de cette occasion pour invectiver publiquement contre les catholiques, les représentant d'un côté comme les ennemis des Américains, indignes du droit de cité ; de l'autre, comme des gens plongés dans un amas de superstitions, à l'égal des païens. L'abbé prince de Galitzin publia une *Défense des principes catholiques dans une lettre à un ministre protestant*. Il s'y plaint d'abord avec calme de l'emportement du ministre, qui, sans aucune provocation et dans un jour de prières publiques, avait déversé le mépris et la haine sur plus de cent cinquante millions de catholiques, par des accusations vagues et sans preuves. Ensuite il expose avec ordre et clarté ce que

croient les catholiques, particulièrement sur la confession, la sainte eucharistie, le sacrifice de la messe, la communion sous une seule espèce, les prières pour les morts, et le purgatoire, l'honneur rendu aux saints, les images, les peintures et les reliques, sur le pape, sur la tolérance. Cette défense de l'abbé prince de Galitzin fit une grande sensation. Beaucoup de protestants reconnurent ingénument que les preuves étaient sans réplique. Quelques-uns s'adressèrent même à l'auteur, pour renoncer à leurs erreurs et rentrer dans le sein de la véritable Eglise. Près de deux ans se passèrent avant que le ministre répondît. Sa réponse parut enfin sous le titre de *Vindication*. Ce titre seul annonçait le ton de l'ouvrage.

De plus, au lieu de s'attacher aux choses et aux preuves capitales, le ministre se jetait sur des accessoires, fesait de longues chicanes sur ce que le prince n'avait pas dit. Par exemple, sur l'infaillibilité de l'Eglise, le prince avait dit que de l'aveu de tous les catholiques, cette infaillibilité réside certainement dans le corps des pasteurs unis à leur chef. Le ministre, supposant qu'il attribuait l'infaillibilité à chaque évêque, faisait là-dessus une longue tirade, accompagnée de mauvaises plaisanteries. Il se permettait même d'avancer des faussetés avec une mauvaise foi notoire. Par exemple, il assurait effrontément que, d'après le Missel romain, le prêtre, pour faire de l'eau bénite, y jetait un charbon et y mêlait de son crachat. Le prince Gallitzin fit une réponse, qu'il adressa, non point au ministre, qui ne la méritait pas, mais à tous les protestants d'Amérique, sous le titre d'*Appel au public protestant*. Ces opuscules d'un prince russe, mort dans les laborieuses fonctions de missionnaire catholique, méritent d'être connus en Europe.

Ce pieux prêtre est mort le 6 mai 1840, à sa résidence, près Lorette, comté de Cambria, diocèse de Philadelphie.

III. — GALITZIN (Prince Pierre), né à Saint-Pétersbourg le 25 juin 1792, du prince Alexis et de la comtesse Alexandrine Pratassofs, fut tenu sur les fonds baptismaux par l'impératrice Catherine II. Il descendait en ligne directe du célèbre maréchal Galitzin, dont la bravoure et la présence d'esprit sauvèrent d'une défaite complète l'empereur Pierre I^er^, à la bataille de Pultawa, et qui, depuis, par la victoire qu'il remporta à Leskaï, réunit à l'empire une partie de la Finlande. Honorant dans l'arrière-petit-fils les mérites de son aïeul, l'auguste marraine déposa sur le berceau de son filleul un brevet de capitaine, qui, plus tard, fut annulé par Paul I^er^. La révolution française, qui semblait avoir pris à tâche de jeter dans tous les pays de la terre l'élite de sa population, avait poussé en Russie beaucoup de prêtres et de ses nobles, qui y reçurent l'accueil le plus distingué. Les premiers payèrent l'hospitalité qui leur était accordée, en naturalisant sur ce sol inculte encore les connaissances religieuses et scientifiques qu'ils y importèrent. Elevé et instruit par Salandre, un de ces émigrés, Pierre Galitzin épousa, en 1817, la princesse Zlotnicka, qui la première se convertit au catholicisme qu'elle ne tarda pas à faire connaître et aimer à son époux. Celui-ci abjura à son tour le schisme russe, sans craindre la confiscation de tous ses biens, ni la déchéance de la noblesse et des décorations, que l'empereur prononça contre lui. Scrupuleux observateur des préceptes de l'Eglise, assidu aux pratiques de la piété la plus solide, le prince Pierre donnait à sa famille l'exemple d'une vie irrépréhensible aux yeux des hommes, sainte aux yeux de Dieu, lorsqu'il mourut à Paris le 28 octobre 1842.

GALLAIS (Mlle DES) abjura le protestantisme en août 1681, à l'exemple de presque toute sa famille, qui, depuis seize ans, avait renoncé à l'erreur. Elle était de la maison d'Horry, dont la noblesse était connue depuis plus de trois siècles dans la province de l'Angoumois. Son père étant mort, le plus jeune de ses frères, qui était page du comte de Jarnac, embrassa la religion catholique. Son abjuration fut suivie de celle de M. de la Conrade, son frère aîné, et ensuite des deux autres, d'une sœur et d'une tante. Mlle des Gallais proposa ses doutes au P. Girou, jésuite. Les profondes lumières qu'il avait, jointes aux favorables dispositions qu'il trouva dans son esprit, le firent venir aisément à bout de cette conversion. Il donna à Mlle des Gallais une parfaite connaissance de ses erreurs, et elle les abjura quelque temps après, en présence de Mme de Jarnac et de plusieurs autres personnes de qualité.

GALLICAN (Saint), martyr à Alexandrie, fut un des principaux personnages de l'empire sous Constantin le Grand, qui l'honorait de son amitié. Ce prince l'ayant mis à la tête d'une expédition contre les Scythes, Gallican les défit complétement, et reçut, pour récompense de ses exploits, la dignité de consul, à laquelle il fut élevé l'an 330. Ayant été converti à la foi chrétienne par saint Jean et saint Paul, qui servaient sous lui en qualité d'officiers, il se retira à Ostie avec saint Hilarin, et il fit de sa maison une espèce d'hospice, où il recevait les étrangers et les malades, qu'il servait lui-même avec une grande charité. On venait de toutes parts admirer un homme qui avait été patrice et consul, lavant les pieds aux pauvres, dressant pour eux des tables, et leur rendant, ainsi qu'aux malades, les soins les plus affectueux. Chassé d'Ostie sous Julien l'Apostat, il se rendit à Alexandrie, où ayant refusé d'obéir au juge Rancin, qui lui commandait de sacrifier aux dieux, il fut décapité le 25 juin 362.

GALLIER (Laurent LE), protestant de Caen, converti vers 1630 par Véron.

GALLUS avait quitté sa femme et s'était retiré à Clermont. Saint Loup écrivit à saint Sidoine, évêque de cette ville, une lettre pleine d'onction et de force à la fois. Gallus, qu'elle concernait, ne l'eut pas plutôt lue, qu'il fut saisi d'un remords salutaire, et qu'il prit

la résolution de retourner vers sa femme. « Quoi de plus admirable ! » s'écrie Sidoine à cette occasion. « Quelle réprimande, qui convertit un pécheur, en lui faisant aimer celui par qui il est réprimandé ! »

GALSUIDE, sœur aînée de Brunehaud et fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, épousa Chilpéric et se convertit à la foi chrétienne.

GALTAND (Marie), protestante, âgée de vingt-quatre ans, fit abjuration, le 3 mai 1840, dans l'église de Malaville, arrondissement de Cognac, entre les mains de M. Dussol, chanoine de la cathédrale, et en présence de M. Fayon, curé du lieu.

GAMALIEL, disciple secret de Jésus-Christ, était docteur de la loi et avait été maître de saint Paul. Dans une assemblée que les Juifs tinrent pour faire périr les apôtres, il fut favorable à ceux-ci, et souffrit beaucoup des mauvais traitements dont on les accabla, surtout du martyre de saint Etienne qu'il fit ensevelir honorablement. On croit qu'il subit le martyre, et qu'après sa mort il apparut en songe à un prêtre nommé Lucien, pour lui révéler l'endroit où gisaient ses restes mortels.

GANE (Pierre), l'un des six cents protestants convertis à Caen par Véron vers 1630.

GANNARD (née Suzanne-Marie SANDOS), épouse du docteur Gannard, élevée dans le protestantisme, fit abjuration et reçut le baptême à Quingey, le 7 juillet 1850, des mains du digne curé de cette ville. Depuis longtemps elle avait voué à la sainte Vierge un culte tout particulier ; dans le silence de la solitude, elle priait souvent ce divin *refuge des pécheurs, consolatrice des affligés*. Toute protestante que Mme Gannard était, elle avait plus d'une fois fait dire des messes en l'honneur de la sainte mère de Dieu. Sa dévotion était sincère, ses prières étaient ardentes ; elles ont été exaucées. Il serait difficile de décrire l'émotion éprouvée par les personnes admises à cette pieuse cérémonie.

GANTES (Frédéric), de Longueville-lès-Saint-Avold, artisan luthérien, âgé de quarante ans, étant malade, abjura le luthéranisme, le 20 mai 1850, entre les mains de M. Schmitt, vicaire. Plusieurs personnes présentes furent édifiées de ses sentiments et de sa foi. Deux jours après, le malade est mort, plein de consolation et d'espérance.

GARDNER (Jones), protestant à New-York, déclara, dans une lettre du 18 janvier 1834, insérée dans le *Weckly registre et catholic diary*, journal de cette ville, qu'il avait pris la résolution de se faire catholique en entendant la défense du protestantisme faite par le docteur Brownler dans des controverses entre lui et les prêtres catholiques de New-York, et qu'il s'était déterminé par sept raisons : 1° parce que l'Eglise romaine est la seule catholique ; 2° parce qu'elle est apostolique remontant jusqu'aux apôtres ; 3° parce qu'elle a résisté aux révolutions et aux hérésies ; 4° parce que l'Eglise séparée n'a ni règle ni foi ; 5° que celle-ci rejette les dogmes reconnus anciennement ; 6° toutes les pratiques respectables ; 7° qu'elle mène à l'oubli de la religion. En outre, Gardner (Jones) répondit dans le même journal à ce qui avait été écrit contre sa conversion dans quelques feuilles protestantes.

GARITZARIN, princesse russe, convertie au catholicisme dans ce siècle.

I. — GARNIER, converti, avec toute sa famille, vers 1645.

II. — GARNIER (Mlle), protestante de Poitiers, fit profession de foi entre les mains du P. Alexis Dubuc, le 20 juin 1683.

GARNY (Patrice M., esquire), protestant converti, laissa par testament plus de 8,000 francs à divers établissements de charité et de piété de Dublin (XIXe siècle).

GARREAU (Joseph-Etienne-Louis), militaire au 10e régiment de ligne, abjura le luthéranisme, le 26 décembre 1828, dans la chapelle de l'hospice Saint-Jean, à Perpignan, entre les mains de l'aumônier, et fut baptisé sous condition. Le nouveau converti a ensuite entendu la messe et y a été admis à la communion. Un grand nombre de fidèles assistaient à la cérémonie. Le dimanche suivant, l'évêque de Perpignan lui donna la confirmation. Garreau était de Neufchâteau, dans les Vosges.

GARRIGUES, ministre protestant de Nîmes, converti vers 1650.

GARRON, de Châtillon-les-Dombes, et sa famille furent convertis par saint Vincent de Paul, pendant le séjour qu'il fit en ce lieu.

GARRY (Pierre), ministre protestant à Saint-Antonin, se convertit au catholicisme vers 1628, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé dans le diocèse de Bordeaux.

GAS, femme d'un marchand du même nom, née protestante, se fit catholique lors de son mariage. (XIXe siècle.)

GASPARD (Saint), l'un des trois mages qui, conduits par une étoile miraculeuse, vinrent de l'Orient en Judée pour y adorer l'Enfant Jésus. La tradition porte qu'ils furent baptisés, dans la suite, par saint Thomas, et qu'ils prêchèrent l'Evangile dans la Perse.

GASSION (veuve de Frédéric-Henri DE), née Suzanne DURAND, la dernière personne du nom de Gassion, abjura le protestantisme entre les mains du P. Robinet, jésuite, en novembre 1685. Elle ne se convertit qu'après s'être fait instruire pendant une année entière, et avoir elle-même vérifié tous les passages de l'Ecriture qui pouvaient servir à la détromper.

GASTERON (Guillaume), ministre protestant de Saumur, diocèse d'Angers, qui avait de la réputation dans son parti, se convertit vers 1628.

GAUDENCE (Saint), évêque de Novare et confesseur, né avant le milieu du IVe siècle, de parents idolâtres, eut le bonheur de connaître la vraie foi, qu'il embrassa avec ardeur. Ayant essayé de convertir sa famille, cette tentative lui attira des persécutions qui l'obligèrent à s'expatrier. Associé d'abord aux missions de saint Laurent, qui travaillait à la conversion des infidèles qui

restaient encore à Novare, il fut ordonné évêque de cette ville, et s'appliqua surtout à extirper les restes du paganisme du milieu de son troupeau, et ses efforts eurent un tel succès qu'il convertit jusqu'aux meurtriers de saint Laurent, et qu'il ne resta plus un seul idolâtre dans Novare. Il réforma son clergé, établit la vie commune, et après un épiscopat de vingt ans, mourut vers l'an 417.

GAUDENZIO (Paganini), naquit en 1596, à Peschiavo, petite ville du pays des Grisons ; mais, ayant vécu presque toujours en Italie, et ayant occupé pendant vingt-un ans une chaire dans l'université de Pise, il est regardé comme Italien. Il eut le bonheur de trouver dans sa patrie un maître fort habile, qui lui fit faire de bonnes études, et ce qui valait encore mieux, lui inspira pour toute sa vie l'amour des lettres et du travail. Il parcourut ensuite les principales universités de l'Allemagne, et le fruit qu'il retira des leçons de leurs plus savants professeurs lui donna dès lors l'idée de chercher à obtenir une chaire dans quelque école célèbre. L'application qu'il avait donnée à la théologie, la connaissance qu'il avait acquise non-seulement du grec, mais de l'hébreu et du chaldéen, lui firent découvrir beaucoup d'erreurs dans le calvinisme qu'il avait professé jusqu'alors; il se fit catholique, et craignant d'être persécuté dans son pays, ayant même, assure-t-on, commencé à l'être, il passa en Italie, séjourna quelque temps en Lombardie, et se rendit enfin à Rome. Il obtint la place de professeur de langue grecque dans le collége de la Sapience. En 1625 et 1626, il publia un savant ouvrage en deux parties, sur les dogmes et les rites de l'ancienne Eglise ; il y réfutait avec chaleur les erreurs des calvinistes, qu'il avait partagées autrefois. Il les combattit plus directement encore dans un volume qu'il publia l'année suivante, contre la *Panstratia* de Chamier, l'un de leurs principaux docteurs. Professeur de belles-lettres à Pise, il y mourut le 3 janvier 1648, âgé de cinquante-trois ans, et fut enterré au Campo-Santo.

GAUDET (Pierre), ministre protestant, converti vers 1625.

GAUGAIN (Françoise), femme Le Gris, protestante de Caen, convertie vers 1630, par Veron.

GAULTIER (Nicolas), ministre protestant, converti vers 1617.

GAUTEREAU, député de Poitou, pour les affaires de la religion prétendue réformée, ce qui montre qu'il était instruit à fond sur tout ce qui pouvait servir à la défense du protestantisme, en découvrit cependant les erreurs, et fit abjuration entre les mains de l'archevêque de Paris, en 1682.

GAUTERON. Dans une cérémonie faite en juillet 1683, à Montpellier, M. Gauteron, avocat à la cour des aides de cette ville, se jeta à genoux devant l'évêque, comme pour demander publiquement pardon à Dieu d'être resté si longtemps dans l'hérésie. Après qu'il l'eut abjurée avec cinq de ses enfants, l'évêque lui dit que l'humilité avec laquelle il venait de faire réparation en présence de tout un grand peuple, lui tenait lieu des pénitences que l'Eglise impose d'ordinaire aux hérétiques, et dont il le déchargeait. — Cepré lat reçut encore en ce jour plusieurs autres abjurations.

GAUTIER (Jacqueline), à Caen, protestante, convertie vers 1630, par Veron.

GAY (Marie), née à Saint-Jean-de-Luserna, diocèse de Pignerol, abjura le calvinisme le 14 septembre 1838, entre les mains de M. Louis Henry, chanoine de la Trinité, de la congrégation du corps du Seigneur de Turin. La nouvelle convertie reçut la confirmation que lui administra l'archevêque dans sa chapelle privée.

GEISA, duc des Hongrois, et la duchesse Sarloth, sa femme, se convertirent l'un et l'autre au christianisme. Geisa mourut en 997.

GEISSLER, de Shoresdemühl, le plus ardent défenseur de Czerski, quitta les rangs des nouveaux dissidents, et se réconcilia avec l'Eglise catholique, ainsi que toute sa famille, composée de six personnes, en octobre 1845.

GEJE (Marie-Louise), femme de Laurent Schroeder, directeur des hospices militaires, se convertit et abjura le protestantisme à Strasbourg, dans les premières années de ce siècle.

GELASIN (Saint), d'abord bateleur et ensuite martyr à Héliopolis, en Phénicie, se fit baptiser sur le théâtre en dérision de nos mystères; mais il ne fut pas plutôt sorti du bain chaud où il s'était mis pour contrefaire l'immersion du baptême, qu'il professa hautement le christianisme. Les spectateurs, furieux de ce changement subit, se jetèrent sur lui et le lapidèrent, l'an 297.

GELZER, militaire, engagé pour la seconde fois dans la légion étrangère de France, se rendit en Afrique. Une indisposition subite le força de s'arrêter à l'hospice de Bourg-Saint-Andéol. Né dans les erreurs de Calvin, il refusa d'abord de suivre les exercices de piété pratiqués dans l'hospice ; mais enfin, cédant aux instances de la sœur Valérie, zélée et digne supérieure de la maison, il se mit à genoux pendant la prière que l'on fait en commun. Cette participation extérieure à un acte de la vraie religion, vint troubler son sommeil ; elle éveilla en sa mémoire le souvenir de M. Hurter, son compatriote, abjurant la foi protestante aux pieds du chef de l'Eglise. Un jour entier se passa dans les réflexions. A son front triste et pensif, il était facile de s'apercevoir du trouble qui le tourmentait. Mêmes pensées, mêmes insomnies la nuit suivante.

Le matin venu il demanda un prêtre, mais un prêtre *qui ne fût pas jeune*. On s'empressa de lui amener le curé de la paroisse qui, après plusieurs conférences, eut la douce consolation de recevoir l'abjuration de ses erreurs en mai 1845. La pensée de renoncer pour toujours à sa famille lui fit verser des larmes : mais l'exemple de M. Hurter, tou-

jours présent à son esprit, vint le consoler : *Non*, répondait-il souvent, *la religion protestante n'est pas la bonne, puisqu'un homme si savant l'a abandonnée*. Il fut baptisé le jour même de son abjuration ; le lendemain il reçut la sainte eucharistie avec une ferveur vraiment touchante.

I. — **GENÈS**, comédien, jouant à Rome sur le théâtre devant l'empereur Dioclétien et tout le peuple, se coucha comme s'il eût été malade, et dit : « Ah ! mes amis, je me sens bien pesant, je voudrais être soulagé. » — « Comment te soulagerons-nous? » répondirent les autres. « Veux-tu que nous te fassions raboter pour te rendre plus léger? » — « Insensés, dit-il, je veux mourir chrétien. » — « Pourquoi? » dirent-ils. — « Afin qu'en ce grand jour Dieu me reçoive comme un fugitif. » On fit venir un prêtre et un exorciste ; c'est-à-dire des comédiens qui en faisaient le personnage. S'étant assis près de son lit, ils lui dirent : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu envoyé chercher? » Genès, changé tout d'un coup par inspiration divine, leur répondit sérieusement : « Parce que je veux recevoir la grâce de Jésus-Christ et renaître pour être délivré de mes péchés. » Ils accomplirent les cérémonies du baptême ; et quand on l'eut revêtu d'habits blancs, des soldats le prirent, en continuant le jeu, et le présentèrent à l'empereur, pour être interrogé comme les martyrs. Alors il parla ainsi, du lieu élevé où il était : « Ecoutez, empereur et toute la cour, les sages et le peuple de cette ville : toutes les fois que j'ai seulement ouï nommer un chrétien, j'en ai eu horreur, et j'ai insulté ceux qui persévéraient dans la confession de ce nom. J'ai détesté mes parents mêmes et mes alliés, à cause du nom de chrétien ; et j'ai méprisé cette religion jusqu'à m'informer exactement de ses mystères pour vous en divertir. Mais quand l'eau m'a touché à nu, et quand j'ai été interrogé, j'ai répondu que je croyais ; j'ai vu une main qui venait du ciel, et des anges lumineux au-dessus de moi ; ils ont lu dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis mon enfance, les ont lavés dans la même eau dont j'ai été arrosé en votre présence, et m'ont ensuite montré le livre plus blanc que la neige. Vous donc maintenant, grand empereur, et vous, peuple, qui avez ri de ces mystères, croyez avec moi que Jésus-Christ est le véritable Seigneur ; qu'il est la lumière et la vérité ; et que c'est par lui que vous pouvez obtenir le pardon. » L'empereur Dioclétien, extrêmement indigné de ces paroles, le fit battre cruellement à coups de bâton, et le mit entre les mains du préfet Plautien, pour le contraindre à sacrifier. Le préfet le fit mettre sur le chevalet, où il fut longtemps déchiré avec les ongles de fer, et brûlé avec des flambeaux ; mais il disait constamment : « Il n'y a point d'autre roi que celui que j'ai vu : je l'adore et je le sers ; et quand on me tuerait mille fois pour son service, je serai toujours à lui : les tourments ne m'ôteront Jésus-Christ ni de la bouche, ni du cœur. J'ai grand regret de mon égarement, de l'horreur que j'ai eue de son saint nom, et d'être venu si tard à l'adorer. » Enfin il eût la tête tranchée le 25 août 303.

II. — **GENÈS**, greffier, entendant lire à Arles, devant le tribunal, l'ordre pour persécuter les chrétiens, et ne pouvant se résoudre à l'écrire, jeta devant les pieds du juge les tablettes cirées sur lesquelles il écrivait, s'enfuit et se cacha. Le juge ordonna de le prendre, et comme on ne put le trouver, il le condamna à perdre la tête, sitôt qu'on l'aurait découvert. Cependant le martyr fit demander à l'évêque, par des personnes fidèles, de le baptiser. Mais la violence de la persécution ne permettant pas de le satisfaire, l'évêque lui fit dire qu'il serait suffisamment baptisé dans son sang. Enfin Dieu permit qu'il fût découvert. Il voulut encore s'échapper en passant le Rhône à la nage, mais il fut pris de l'autre côté et eut la tête tranchée au commencement du IV^e^ siècle

GENST (Mme DE) née Jaussen, abjura en mai 1816 le protestantisme entre les mains du curé de Saint-Nicolas, à Bruxelles. Après la cérémonie du baptême, elle fit sa première communion. Ensuite l'union des époux de Genst reçut la consécration religieuse, et leur enfant fut baptisé.

GENTIEN (Saint), martyr à Amiens, fut converti à la foi chrétienne par saint Fuscien et saint Victorin, lors de leur passage dans cette ville. Comme il avait déjà quelque connaissance de la religion et qu'il désirait l'embrasser, il fit des démarches pour que les deux saints logeassent chez lui, et ils acceptèrent sa demande. Dénoncé pour ce fait, Rictiovare, préfet des Gaules, lui fit trancher la tête vers l'an 286.

GENTILUOMO (Salomon), israélite né à Spalatro en Dalmatie ; éclairé par la grâce, il embrassa la religion chrétienne, et, instruit par le prévôt Bercich, il reçut le baptême, le 23 juin 1838, dans la cathédrale de Zara en Dalmatie, et prit le nom de Venceslas. Le prévôt lui adressa une courte exhortation sur la sainteté du baptême et sur les devoirs du chrétien. Le néophyte eut pour parrain le gouverneur comte de Lilienberg, représenté en son absence par le chambellan Ghetaldi, conseiller du gouvernement. Après le baptême, le prévôt dit la messe, à laquelle communièrent et le néophyte et le parrain.

GEOFFROI (Martin), esquire, à Gallway en Irlande, et sa femme, firent abjuration de la religion protestante, le 28 mai 1837, dans la chapelle du couvent de la Présentation de la même ville. L'abjuration fut reçue par le P. Killeen, religieux augustin. — C'était la seconde conversion à Gallway dans le mois de mai.

GEOGHEGAM (Dunton), Américain, âgé de quarante-cinq ans, était un citoyen estimable que son excellent jugement et sa fortune ont élevé aux premiers postes de la magistrature. Depuis plus de deux ans, ses entretiens avec M. Abell, prêtre, et la lecture des livres catholiques, avaient dissipé ses préjugés ; il avait permis à ses deux filles

années de se faire catholiques, mais lui-même n'avait osé se déclarer. C'est un protestant de ses amis qui détermina sa conversion : il l'invita à venir entendre un prédicant de la secte des baptistes, qui s'éleva contre le baptême des enfants et contre les pratiques catholiques, entre autres contre les honneurs rendus à la croix. La violence des déclamations de ce prédicant, ses momeries pour tourner en ridicule les cérémonies de l'Eglise, ses blasphèmes en parlant de la croix, qu'il appela la *marque de la bête*, le *signe de l'apostasie*, le *sceau de la réprobation*, firent sur M. Geoghegam un effet tout contraire à celui qu'on s'était proposé : il sortit de la salle, irrité de ce qu'il avait entendu, et résolut de recevoir le baptême le plus tôt possible. Il voulut que cette cérémonie eût lieu un dimanche à la messe de paroisse, et en présence de toute la congrégation. M. Robey, autre converti et magistrat, fut son parrain. M. Geoghegam reçut le baptême des mains de M. Abell, le 14 avril 1822, répondit d'une voix ferme à toutes les questions, recita le *Credo* et le *Pater*, et parut rempli de vifs sentiments de piété.

GÉRAUD (Edmond) était né et a vécu protestant ; il est mort catholique. Les détails de cette conversion sont touchants ; ils rappellent, de la manière la plus frappante, cet oracle saint : *Le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle.* M. Géraud s'était choisi une compagne catholique, et avait consenti, en se mariant, à la clause expresse qui assurait la catholicité des enfants. Sans le savoir, c'était pour lui qu'il stipulait. En effet, sa jeune fille, âgée de neuf ans, mais éclairée par la grâce avant l'âge de la raison, gémissait de voir son père séparé de sa communion. Souvent, lorsque, priant en sa présence, elle récitait le Symbole des apôtres, elle s'arrêtait à ces mots : *Je crois l'Eglise catholique*, et témoignait à son père sa douleur de ce qu'il ne pouvait pas les prononcer avec elle; il lui répondait : *Sois tranquille, chère enfant; je ne suis pas éloigné. Si jamais je suis malade, je me fais catholique.* Hélas ! ce moment n'est arrivé que trop tôt pour sa famille. M. Géraud tomba malade; sa femme, au milieu de ses trop justes alarmes, n'oubliant pas qu'il lui avait dit souvent vouloir mourir catholique, n'osait cependant pas lui en parler. Elle choisit pour médiatrice sa fille, qui fut appelée ainsi à remplir le ministère des anges. Cette aimable enfant approche en pleurant du lit de son père, lui rappelle sa promesse, en ajoutant que le matin même, à la messe, elle a demandé à Dieu sa conversion. Le cœur paternel s'émeut; les combats intérieurs l'agitent. Au milieu de cet orage précurseur du calme, il s'écrie : « Laissez-moi quelques instants, ma fille; vous reviendrez plus tard. » L'après-midi, comme l'enfant rentrait dans la chambre du malade, il l'appelle et lui dit : « Ma fille, je me reproche d'avoir mal récompensé votre courage quand, ce matin, vous m'avez parlé avec tant de candeur. Eh bien ! je veux moi-même annoncer à votre mère que ma résolution est définitivement prise, que je vais faire abjuration. » Le soir, d'anciens magistrats, des hommes de lettres, qui formaient la société habituelle de M. Géraud, s'étant réunis chez lui, il leur annonça lui-même sa résolution, et en développa les motifs avec cette chaleur d'âme qui faisait son caractère, et qui rend ses écrits si attachants. Il avait toute sa vie étudié la religion ; et la conviction, fruit de ses méditations et de ses recherches, était depuis longtemps dans son âme et y attendait le moment de la grâce. Il déclara donc qu'il abjurait le protestantisme avec connaissance de cause, sans rien craindre de ce qu'on pourrait dire ou penser; qu'il était convaincu que la vérité était dans la croyance catholique, et qu'elle n'était que là. Un ami lui proposa alors d'appeler l'archevêque de Bordeaux pour recevoir son abjuration. « Non, répondit-il, je demande le curé de la paroisse. Il me semble avoir lu que, lorsqu'il est digne de notre confiance, il est plus simple et plus naturel de s'adresser à lui. » C'est donc entre les mains de son pasteur, desservant de la paroisse de campagne qu'il habitait près de Bordeaux, que M. Edmond Géraud fit, le 4 mai 1831, son abjuration et sa profession de foi, telle qu'elle est dans le Rituel du diocèse. Il en prononça les paroles avec un accent de conviction et de piété qui raffermit la foi des assistants et fit couler leurs larmes. Le nouveau converti, qui pleurait aussi, mais de joie, déclara croire sans aucune restriction tous les articles de la foi catholique, et se soumettre entièrement aux commandements de Dieu et de l'Eglise. Le mal ayant fait des progrès rapides, M. Géraud mourut le 21 mai dans les sentiments de la plus vive piété, bénissant Dieu, et ne se lassant pas de lui témoigner sa reconnaissance pour le bienfait inestimable de sa conversion.

GÉREAU (Vicomtesse DE), née Anglaise, fit abjuration dans l'église des Missions-Etrangères ; c'est M. l'abbé Busson du séminaire des Missions qui reçut son abjuration le 27 juin 1827.

GERMAIN (DE SAINT-), petit-fils de Duplessis-Mornay, l'un des chefs protestants les plus fameux, se convertit vers 1640, après avoir été proposant.

GERSAN, ministre protestant converti, qui mourut en 1641.

GÉTULE (Saint), mari de sainte Symphorose, et martyr, servit dans les armées romaines en qualité de tribun, et ayant embrassé le christianisme, donna sa démission et se retira dans le pays des Sabins. Adrien, ayant appris qu'il avait changé de religion, envoya pour l'arrêter un officier nommé Cereal, qui fut converti par Gétule et son frère Amance. Le prince chargea Licinius de les condamner à mort tous les trois, en cas qu'ils ne voulussent pas abjurer le christianisme. Il les tint en prison pendant vingt-sept jours, leur faisant endurer les plus cruelles tortures, afin de vaincre leur constance; mais ne pouvant rien gagner sur eux, il les condamna à être décapités à Tivoli, vers l'an 118.

GFROERER, le célèbre professeur de l'Université de Fribourg en Brisgau, embrassa ouvertement le catholicisme en 1851. Une de ses filles entra dans l'ordre des sœurs de la Charité.

GIARVE (Michel), patriarche des Jacobites, abjura le schisme en 1775, et nommé par Pie VI patriarche catholique des Syriens, ramena à l'unité plusieurs évêques; il fut persécuté à outrance par le patriarche schismatique arménien de Constantinople, et défendu par le grand seigneur. Depuis lors, les conversions des Jacobites se multiplièrent chaque jour.

GIBBS, qui eut pendant longtemps la direction des écoles du dimanche à Aylesbury, embrassa la foi de l'Eglise catholique en 1843. Il fut depuis rédacteur du journal de la localitité. Le *Morning-Herald* signalait M. Gibbs comme ayant fait vœu d'établir à Aylesbury un prêtre catholique, et de faire, à l'aide de son journal, de la propagande papiste. M. Gibbs publia une lettre où il expose les motifs de sa conversion.

GIBERT (Germain), l'un des six cents protestants convertis à Caen, vers 1630, par Veron.

I. — GIBSON, gentleman du Maryland, et propriétaire de l'île de Magothy, à quinze lieues de Baltimore, eut à combattre toute sa famille pour se convertir, et ne céda qu'à une conviction intime, préparée par une étude approfondie des preuves de notre foi; il fut dirigé par M. Dubourg, depuis évêque de Louisianne, puis de Montauban, et abjura en 1809.

II. — GIBSON (W.), Mme W. Scot, son et épouse leurs six enfants embrassèrent la religion catholique à Killina dans le comté de Fermanagh (Irlande).

III. — GIBSON (J.-M.), esquire, converti au catholicisme en 1847, avait voyagé durant plusieurs années en Orient, dont il rapporta l'eau du Jourdain qui servit à son baptême. Deux ans auparavant il s'était rencontré dans la maison d'un ami, avec le cardinal archevêque-évêque d'Imola, qui depuis est monté sur le trône pontifical. Il discuta longuement alors avec le pieux cardinal sur divers points de la doctrine catholique.

GIFFEN (Hubert VAN), célèbre jurisconsulte et philologue, né en 1534, professa le droit avec beaucoup de distinction à Buren dans la Gueldre, à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstad. L'empereur Rodolphe II, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et référendaire de l'empire. Giffen abjura le protestantisme, et mourut le 26 juillet 1604.

GILBERT, gentilhomme de Die en Dauphiné, après avoir rempli plusieurs années la fonction de ministre protestant dans cette ville, reconnut enfin les erreurs du calvinisme et en fit abjuration entre les mains de l'archevêque de Paris en 1685. Comme il n'avait changé de religion qu'après s'être fortement convaincu des vérités du catholicisme, il voulut faire part à M. de Salières, commissaire ordinaire de l'artillerie, son frère aîné, des raisons qui l'avaient porté à ce changement. Ces raisons persuadèrent M. de Salières, qui abjura également à son tour entre les mains de l'archevêque de Paris. Voici cette lettre, plus tard rendue publique, et dans laquelle Gilbert expose lui-même les motifs de sa conversion.

A Paris, le 18 mai 1685.

« Monsieur mon cher frère,

« Je crois que vous ne serez pas surpris de la nouvelle que je vais vous apprendre de ma réunion à l'Eglise. Vous savez que lorsque j'étais à Die, mes sentiments me portaient à embrasser la religion catholique. Il est vrai que, craignant de recevoir des illusions et des fantômes pour des vérités, j'ai longtemps balancé sur le parti que je devais prendre; mais j'ai enfin reconnu que la difficulté que j'avais à me fixer me venait des préjugés de ma naissance, fortifiés de mon éducation, qui n'ont pu être surmontés tout d'un coup, et desquels j'ai enfin parfaitement triomphé, reconnaissant que je ne pouvais rester plus longtemps dans le schisme sans commettre, suivant le sentiment de saint Augustin, le plus grand de tous les crimes. L'examen de ce seul article pourrait suffire à un homme qui ne serait point préoccupé, pour l'obliger, sans descendre dans aucun détail, à rentrer dans cette route que tous les chrétiens tenaient avant les premiers réformateurs pour aller au ciel.

« En vérité, mon cher frère, peut-on bien s'imaginer que tous ceux qui ont vécu avant Calvin sous le ministère Latin, n'aient pu faire leur salut? Nul protestant n'a encore osé le dire; et s'ils ont obtenu le salut dans une communion où ces erreurs et ces faux cultes que vous reprochez à l'Eglise étaient en vogue, la postérité n'aurait-elle pas pu marcher en sûreté sur ces traces? De quel nom peut-on appeler votre séparation que de celui de schisme, puisque même, selon M. Daillé, le schisme est une séparation injuste? et il avoue qu'elle est telle, lorsqu'elle n'est pas indispensable. Si je pouvais me donner le loisir dans une lettre, de vous démontrer que votre fait est en ce point conforme à celui des Donatistes, vous verriez que les reproches des catholiques du temps de Donat à ces sectaires sont les mêmes que nous vous faisons aujourd'hui, comme leurs défenses sont les vôtres. Où trouverez-vous un exemple depuis l'origine de l'Eglise d'un semblable attentat? Lorsque du temps d'Elie, l'idolâtrie avait infecté le peuple d'Israël, ces sept mille hommes si vantés parmi vous, formèrent-ils d'abord une nouvelle société? dressèrent-ils de nouveaux autels? ne se contentèrent-ils pas de cette séparation, que l'on appelle négative, en n'adhérant point à l'idolâtrie, sans faire des assemblées à part, et rompre l'unité de l'Eglise, et lorsque le Sauveur du monde s'est manifesté en chair, quelque extrême que fût la corruption de l'Eglise judaïque, n'a-t-il pas voulu qu'en vertu de la succession on écoutât les Scribes et les Pharisiens, *parce que*, dit-il, *ils sont assis dans la chaire de Moïse?* Il n'a fallu rien de moins que l'autorité du Fils de Dieu et une autorité éclatante et glorieuse par ses miracles, pour former une nouvelle Eglise, et

vous voulez qu'on suive les fondateurs d'une nouvelle Eglise, qui n'ont rien en eux qui les doive faire suivre, sans mission, sans miracles, et qui sont au contraire accompagnés de tant de circonstances rebutantes, qu'il faut être bien aveugle pour s'y laisser entraîner. Le Sauveur du monde dit des Juifs, *qu'ils auraient été sans péché pour ne pas croire en lui, sans les signes qu'il faisait*, et vous voulez qu'on croie vos réformateurs sur leur parole, comme si leur authenticité était plus grande que celle du Fils de Dieu.

« On voit des gens qui, dès qu'ils paraissent dans le monde, s'entrequerellent avec une rage furieuse, qui se traitent de diables et d'enragés, et qui, comme des bêtes farouches, sont prêts à se déchirer. Ils veulent, disent-ils, redonner à l'Eglise son ancienne pureté, mais les sentiments de leur esprit sont aussi opposés que ceux de leur cœur, et Dieu par un juste jugement permet, pour confondre leur entreprise, qu'ils parlent d'aussi différents langages que ceux qui bâtissaient la Tour de Babel. Ce sont des gens qui abolissent d'abord, sous prétexte de la liberté chrétienne, ce qui pouvait servir de bride à nos passions et de remède à notre corruption. L'Ecriture, et après elle les saints Pères, ont recommandé l'abstinence et le célibat; cependant ils ont aboli l'un et l'autre. Il y a peu de protestants à qui j'aie entendu louer la confession. Quelle est donc cette réformation, qui ne tend qu'à détruire ce que les gens d'entre vous qui ont la bonne foi reconnaissent salutaire? Faites un peu de réflexion sur la personne, sur la conduite, sur les motifs qui ont fait agir Calvin, sur les maux qu'il a causé dans le monde, et vous m'avouerez qu'il n'y a rien de divin dans son entreprise, comme vous le prétendez; que c'est cette passion orgueilleuse qui paraît si visiblement dans ses écrits, qui a été le grand ressort de la réformation. Luther se vante d'avoir eu la pensée de réformer l'Eglise, après une conversation qu'il eut avec le diable, qui l'avertit de ses erreurs. Informez-vous du fait si vous en doutez. Je vous laisse faire après là-dessus les réflexions d'un homme de bon sens. Que peut-on attendre de tels docteurs, qui d'abord font paraître si peu de respect et d'amour pour une Eglise à laquelle ils devraient une reconnaissance spirituelle, qui, dès leur première démarche, ouvrent les cloîtres, dévoilent les vierges, permettent tout ce que l'ancienne discipline défend? et qu'est-ce qu'on peut en croire, si ce n'est que le plaisir de se voir chefs de parti, et d'immortaliser leur mémoire par une si fameuse révolte, mettant le feu dans l'Eglise comme autrefois Eurostrate dans le temple de Diane, pour la gloire de faire parler d'eux, a été le motif de leur prétendue réformation, plutôt que l'intérêt de la vérité? Vous dites que l'Eglise était dans de grands désordres, que la corruption et l'ignorance avaient infecté les pasteurs et les peuples, et que le grand relâchement des premiers avait laissé dégénérer plusieurs saintes institutions en superstition. On pourrait vous accorder qu'il y en avait dans la pratique; mais je dis qu'il fallait le dire à l'Eglise suivant l'ordre du Sauveur, et attendre les remèdes que Dieu y apporterait par son ministère, sans usurper ce que nul ne peut s'attribuer sans y être appelé de Dieu. Mais aujourd'hui que les pasteurs ont repris leur zèle et leur vigilance, et que l'Eglise a usé de son autorité pour retrancher ce qu'il y avait de superflu dans le zèle trop indiscret des peuples; aujourd'hui qu'on voit l'Eglise formée sur le modèle de celle des premiers siècles, ne faut-il pas être bien opiniâtre pour refuser de vous remettre dans le sein d'une mère qui vous rappelle d'une manière si forte et si tendre? Ne serait-il pas temps de fermer une plaie qui a saigné si longtemps, et, après tant de divisions et de haines, de s'étudier enfin a garder l'unité dans le lien de la paix? Me direz-vous que vous risqueriez votre salut, si vous aviez communion avec une société qui enseigne des erreurs mortelles, et qui pratique des cultes damnables? A cela je vous réponds que vous êtes obligé de vous réunir à l'Eglise avant que d'entrer dans cet examen. Si cependant, par un passe-droit, nous nous appliquions à rechercher si elle est aussi coupable que les ministres vous le font croire, pourrez-vous bien vous imaginer que l'Eglise à qui Jésus-Christ a fait une si expresse et si glorieuse promesse, lorsqu'il a dit *que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle*, puisse être tombée dans cette ruine et cette désolation prétendue? Cette colonne de la vérité, comme l'appelle saint Paul, serait-elle devenue la colonne de l'enfer et du mensonge? Quelle aurait été la bonté de Dieu envers l'épouse de son Fils, de la laisser dans un si déplorable état durant tant de siècles, et qui s'imaginera jamais qu'il ait été possible que cette extrême corruption se soit si universellement répandue, qu'il n'y ait eu au moins quelques Eglises particulières qui aient conservé la pureté du service de Dieu, et le précieux dépôt de la vérité? Ne frémissez-vous point lorsque vous considérez que vous êtes d'une secte qui ne peut se vanter d'être en communion avec aucune qui l'ait précédée, et qui n'ose connaître pour ses prédécesseurs que quelques misérables dispersés, qui, outre les sentiments qu'ils avaient communs avec vous, ont été coupables de plusieurs détestables hérésies que vous abhorrez comme nous, et à qui on aurait toujours pu faire la demande que nous vous faisons: « Qui êtes-vous, et d'où êtes-vous venus? où est l'endroit de l'Ecriture qui ait prédit votre réformation? Aurait-elle manqué de circonstancier un événement aussi remarquable? » Mais je ne saurais ni presser les matières, ni les approfondir dans une lettre que je vous écris à la hâte. Je vous prie seulement, mon cher frère, de faire un peu de réflexion sur ces deux importants articles, d'où dépend la décision des autres. Le premier est, qu'il y a

toujours eu un tribunal subsistant pour la décision des différends qui naissaient dans la religion. Vous dites que c'est l'Ecriture. Nous reconnaissons avec vous, qu'elle est une loi souveraine par laquelle il faut juger ; mais l'interprétation en revient à l'Eglise, c'est de sa bouche que nous devons en apprendre le véritable sens, plutôt que de celle d'un particulier. Car comment par l'Ecriture seule pourrez-vous vous assurer que la vérité se trouve dans votre parti? Tous les hérétiques du monde ne viennent-ils pas la Bible à la main? Ne confrontent-ils pas les passages comme vous? Ne prétendent-ils pas avoir le Saint-Esprit comme vous et n'observent-ils pas à leur compte les moyens de bien interpréter? Quel avantage aurez-vous sur eux et qu'est-ce que vous direz en faveur de votre cause, qu'ils n'allèguent pour la leur? Avouez donc que Dieu aurait manqué au bien de son Eglise s'il n'avait établi un moyen sûr pour régler la foi.

« Croyez-moi, mon cher frère, il faut bien mieux n'être pas sage en soi-même, comme dit l'Ecriture, que d'en trop présumer; et sur cette maxime fondamentale du christianisme, je vous demande si Calvin ne devait point se soumettre à la voix de l'Eglise, plutôt qu'aux lumières prétendues de son esprit particulier et si ceux qui suivirent ses nouveautés n'eussent pas été plus sages d'écouter l'Eglise qu'un particulier. Vous-même, en feuilletant la Bible, avez-vous reconnu que ce que vous faites profession de croire dans les symboles y est conforme, ou, si c'est quelque autorité qui vous l'a fait croire avant cette lecture? Je sais que vous avez beaucoup de discernement, et que le livre de l'Ecriture sainte vous est assez familier; mais je vous demande en conscience si, avant qu'on vous le donnât à lire, vous eussiez déjà été instruit de ce que vous deviez croire sur les mystères de la Trinité, de la génération du Fils, de la procession du Saint-Esprit, de l'incarnation de la seconde personne? eussiez-vous pu faire par vos propres lumières une confession orthodoxe? Croyez-vous que vous auriez pu reconnaître un livre de l'Eucharistie pour un livre divin? Qu'on en fasse l'expérience tant qu'on voudra, je suis persuadé que si on n'enseigne à celui qui l'entreprendra, quel est le sentiment de l'Eglise, il n'y réussira jamais. Qui l'assurera que le passage de saint Jean qui dit qu'il *y en a trois au ciel* n'a pas été ajouté comme le prétendent les ariens, ou que celui-ci, *le Père est plus grand que moi*, ne marque pas une supériorité à l'égard de l'essence? A quel désespoir ne serait pas réduit l'homme qui ne pourrait trouver la vérité, qu'en lisant la Bible avec autant d'exactitude qu'il faudrait, ne sachant même si la tradition serait fidèle, si Dieu n'y avait pourvu en établissant son Eglise pour interprète souveraine et infaillible de sa volonté, de la bouche de qui on peut apprendre la vérité sans erreurs, puisqu'il a imprimé en elle tant de marques de sa divinité, qu'il est impossible de la méconnaître? Vous me ferez ici sans doute, de grandes difficultés. Vous me demanderez qui pourra vous déclarer les sentiments de l'Eglise, puisque les docteurs et les conciles s'y sont souvent opposés? A cela je vous dis, que vous le devez chercher dans le consentement universel de l'Eglise, dont les conciles sont la bouche. Ils ne sont jamais opposés sur les matières de foi. Lors donc que vous verrez un sentiment reçu par l'Eglise universelle, conforme par conséquent aux saints conciles œcuméniques, vous ne pourrez pas vous refuser de vous y soumettre, et la plus grande marque de la validité d'un concile, c'est lorsque l'Eglise universelle s'y assujettit, et surtout lorsqu'elle y persévère plusieurs siècles sans changement, comme nous le voyons à l'égard du concile de Trente. Peut-être que vous m'objecterez encore, que vous ne savez pas si c'est l'Eglise romaine qui possède justement ce titre, ou quelqu'une de ces autres sociétés qui se l'attribuent comme elle ; mais je dis qu'il suffit que vous reconnaissiez la nécessité du tribunal de l'Eglise, car, après cela, vous ne pourrez pas dire que Calvin et sa secte aient eu ce privilége, lorsqu'il se rebella contre elle, puisque vous êtes contraints d'avoir recours à la chimère d'une Eglise invisible, à qui on n'aurait pas pu s'adresser pour avoir la décision des controverses. Laissez après cela à l'Eglise romaine le soin de débattre ses droits contre les sociétés schismatiques. Si j'avais le temps, je vous convaincrais par votre propre experience que vous êtes contraint, dans la pratique, de reconnaître une Eglise pour juge souverain de vos différends, quoique dans la théorie vous souteniez un principe contraire, mais j'aime mieux passer à l'autre vérité sur laquelle vous devez faire réflexion, c'est qu'il faut recevoir les traditions apostoliques.

« Outre que saint Paul veut qu'on garde les traditions, non-seulement celles qui étaient écrites, mais encore celles qu'il a données de vive voix. Saint Jean nous avertit que Jésus-Christ avait fait tant de signes qui n'étaient pas écrits, que tout le monde ensemble ne pourrait pas les porter; et vous êtes contraints comme nous de recevoir plusieurs importantes vérités que vous ne tenez que de la tradition. Où trouverez-vous dans la Bible l'ordre de solenniser le dimanche plutôt que le sabbat? Et sans entasser beaucoup d'exemples, vous savez que Jésus-Christ a institué le baptême par l'immersion ; trouvez-vous que ce soit la même cérémonie que l'aspersion? Qui vous a dit que Dieu ait promis sa grâce à l'une comme à l'autre? Il ne s'agit pas là d'une affaire de petite importance, puisqu'il s'agit de la validité d'un des plus augustes sacrements de l'Eglise. Cependant vous n'en pouvez être assuré que par la voie de la tradition. Lors donc que vous ne trouverez pas plusieurs pratiques clairement établies dans l'Ecriture, souvenez-vous qu'il suffit que vous les ayez reçues dans l'Eglise universelle, pour croire que c'est de Dieu que vous les tenez, puisqu'il a promis d'être avec

elle jusqu'à la fin du monde. Si une fois vous avez conçu l'idée que vous devez avoir de son autorité, vous prendrez cet esprit de soumission qui est si nécessaire au chrétien, et vous ne raisonnerez plus contre ses arrêts, quelque contraires qu'ils paraissent à vos interprétations particulières. Je me souviens qu'étant à Die, ce qui vous faisait le plus de peine, c'était le retranchement de la coupe. Apprenez d'ici que les raisons de l'Eglise ont été bonnes, puisqu'elle l'a ainsi déterminé. Mais Jésus-Christ a institué le sacrement sous deux espèces ; l'Eglise primitive l'a ainsi pratiqué. Je vous dis que de même que Jésus-Christ a institué le baptême par l'immersion, et que l'Eglise a eu de suffisantes raisons pour le réduire à l'aspersion ; elle a aussi pu établir la communion sous une seule espèce. On les retient toutes deux dans la célébration du mystère, pour faire commémoration de sa mort : mais on vous dit que la communion sous les deux espèces est un point de discipline que l'Eglise peut établir comme il lui plaît, suivant les différentes raisons que lui fournissent les circonstances où elle se trouve. L'Eglise ne l'a pas ainsi ordonné par aucun mépris de l'institution du Sauveur, et elle est en liberté de la redonner à ses enfants quand elle le trouvera bon. Je n'ai plus qu'à vous conjurer de faire un parallèle général des deux religions : laquelle mérite d'être préférée, ou celle qui a encore le ministère que Jésus-Christ a établi, et qui l'a conservé par une succession continuelle, ou celle qui en a usurpé un nouveau ; celle qui s'est maintenue durant tous les siècles, et contre le venin de l'hérésie, et contre la fureur des tyrans, *contre qui les portes de l'enfer n'ont point prévalu*, ou celle qui voit sa destruction en moins de deux siècles, comme toutes les autres sectes ; celle qui, suivant toutes les prédictions, est si illustre par la multitude de ses peuples en comparaison des sectes, ou celle qui a des limites bien plus étroites; laquelle est l'Eglise de Jésus-Christ, ou celle qui, suivant l'ordre du Maître, fait prêcher son Evangile à toute la terre, ou la calviniste qui ne s'en met guère en peine ; ou la catholique, qui a produit et qui produit encore tant de martyrs et de confesseurs, ou la protestante qui voit tous les jours que ces martyrs sont séditieux ; ou la nôtre, qui enseigne à servir Dieu d'une manière auguste, conforme à sa majesté, ou la vôtre, qui n'a aucun sel dans ses dévotions ? Je n'aurais jamais fait si je voulais étaler les avantages de l'Eglise sur votre secte. Je vous laisse le soin de les considérer vous-même, et de consulter les bons livres qui peuvent vous y aider. Je vous prie, pour la fin, de ne point laisser une aussi importante affaire, et de ne point vous laisser entêter par les considérations de vos parents et de vos amis. C'est assez avoir demeuré hors de son centre. C'est seulement en y rentrant que l'on peut trouver le véritable repos. Je suis persuadé que Mme votre femme est dans de fort bons sentiments ; je vous prie de l'assurer de mes respects et de mon amitié. Dieu veuille que nous nous voyions un jour tous dans une même famille spirituelle aussi bien que dans la temporelle. Diminuez autant qu'il dépendra de vous les chagrins que cette nouvelle pourra causer à ma mère. Je crains fort de m'être attiré son inimitié, mais j'espère que Dieu lui touchera le cœur, et qu'enfin elle ne trouvera pas mauvais que j'aie satisfait à ma conscience. La profession où je me trouvais malheureusement engagé sera peut-être ce qui lui donnera plus d'horreur : pour moi, je m'abandonne à la Providence. Examinez bien s'il vous est permis de croire que vous puissiez faire votre salut dans une communion ou ceux qui ont devancé Calvin l'ont fait, et dans laquelle tant de martyrs, de rois, de docteurs et de saints, ont vécu et sont morts. Je prie Dieu qu'il vous conseille lui-même et qu'il vous inspire votre bien. Adieu mon cher frère, ne cessez pas de m'aimer et de croire que je suis toujours votre, etc. »

GILBERT-PLOMER, avocat anglais, converti en 1846.

GILLI (David), ministre protestant à Beaugé, en Anjou, et natif du Languedoc, commençait déjà à sentir lui-même le faible du protestantisme, lorsque Desmahis, ministre d'Orléans, encore incertain sur sa conversion, s'ouvrit à lui de ses doutes, et eut, à ce sujet, plusieurs conférences tant avec lui qu'avec Courdil, ministre de Château-du-Loir. Liés d'amitié, Gilli et Courdil étudièrent avec soin les points controversés, et consultèrent leurs confrères, dont les réponses ne les satisfirent pas. Ces deux hommes d'un très-grand savoir, forcés bientôt d'ouvrir les yeux à la vérité, la proclamèrent hardiment de la manière suivante : Le synode protestant de la généralité d'Angers, assemblé à Sorgues où était leur temple, à une lieue de la ville, avait été ouvert le 2 juin 1683, par M. d'Autichamp, lieutenant du roi, choisi pour y assister en qualité de commissaire. Il était composé de députés du consistoire de Touraine, d'Anjou et du Maine, qui, selon leur langage, formaient trois classes ou colloques, c'est-à-dire trois évêchés ou une province. Le jour suivant, 3 juin, Gilli et Courdil se présentèrent pour entrer à ce synode et y rendre compte de leur conduite. Ils furent admis et prirent séance. La permission de parler leur ayant été accordée, Gilli dit en substance : « Que depuis longtemps son esprit était embarrassé de plusieurs difficultés auxquelles il ne pouvait répondre qu'en demeurant d'accord que l'Ecriture sainte est insuffisante pour être l'unique règle de notre foi et de nos mœurs. » Et ayant ainsi prouvé par un éloquent discours, la nécessité de la tradition, il conclut : « Qu'il reconnaissait l'Eglise catholique, apostolique et romaine, pour l'unique et véritable, établie par le Sauveur du monde. » Courdil prit ensuite la parole et démontra, avec une science remarquable, « que rien n'avait été plus téméraire et plus injuste que la séparation des premiers réformateurs d'avec l'Eglise catholique ; » concluant à la nécessité absolue de

rentrer dans son sein. On les laissa parler sans les interrompre, bien que leurs discours fussent très-longs, et ces deux ministres, en se retirant, souhaitèrent à tous leurs auditeurs que Dieu leur fît la même grâce de les éclairer et de les ramener au catholicisme. Cette déclaration publique, faite en plein synode, ce qui était sans exemple dans l'histoire du calvinisme, de l'aveu même des protestants, déconcerta les ministres et fut un grand échec pour leur parti; aussi en témoignèrent-ils toute leur douleur par des jeûnes et des prières extraordinaires qu'ils ordonnèrent, afin d'apaiser, disaient-ils, la colère de Dieu sur leur Eglise. Trois jours après cette déclaration, Gilli fit abjuration, le jour de la Pentecôte, 6 juin 1683, entre les mains de l'évêque d'Angers, avec Courdil qu'il avait attiré à la foi catholique, ainsi que Clément, gentilhomme, ancien du consistoire de Sorgues et deux de ses enfants, un autre ancien du lieu où prêchait Courdil, M. Beaulieu, médecin à Beaufort, et trois autres. L'évêque d'Angers reçut ces abjurations après vêpres, dans l'église cathédrale, revêtu de ses habits pontificaux avec tout l'éclat et toute la pompe possibles, en présence du chapitre et d'un concours extraordinaire de peuple qu'attiraient la haute réputation de ces convertis, estimés de tout le monde par leurs science et leur piété. L'évêque fit un discours fort édifiant, puis on entonna le *Te Deum*, chanté en musique par le chœur de l'église cathédrale, au son de toutes les cloches.

Depuis sa conversion, Gilli montra autant de constance dans sa sincérité que dans sa conduite; on l'envoya même en Languedoc où il était né; il y contribua, par son zèle, à éclairer plusieurs ministres protestants, et il rédigea un écrit propre à les convaincre. Il mourut à Angers, le 27 décembre 1711, à soixante-quinze ans. On a de lui un recueil utile aux controversistes sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1683, in-12, où il expose les raisons qu'il eut de se réunir à l'Eglise catholique.

I. — GILLIERS, protestant, président au parlement de Grenoble, rentra dans le sein de l'Eglise au XVII^e^ siècle.

II. — GILLIERS (Gaspard DE), protestant, conseiller en la chambre de l'édit de Paris, se convertit au catholicisme bien avant la révocation de l'édit de Nantes.

GIRAL (Paul-Abraham), ancien représentant du peuple, puis membre du conseil des Cinq-Cents, abjura les erreurs du calvinisme le 26 juin 1845, et reçut le baptême en présence d'un nombreux concours de fidèles de la paroisse de Warize. Depuis deux ou trois ans M. Giral se préparait à ce grand acte, et il l'a accompli avec une visible satisfaction. Après le baptême, qui lui fut donné conditionnellement par M. Bettinga, curé, et l'absolution, aussi conditionnellement, M. Giral communia. Une foi vive et une tendre dévotion se remarquaient en lui. Le retour au catholicisme de cet homme instruit, et qui joua un grand rôle dans la révolution, fit une sensation générale.

GITRO, chef des Danois, reçut le baptême et fut tenu sur les fonts par Alfred ou Elfrède le Grand, qui l'avait vaincu.

GLADSTONE (Miss), anglaise, sœur de l'ancien ministre secrétaire d'Etat au département des colonies, abjura l'anglicanisme et fut reçue au sein de l'Eglise en 1842.

GLENNIE (John-Melville), gradué universitaire, vicaire protestant inamovible de Mark, comté de Sommerset, fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique à Oscott, le 26 novembre 1845.

GLIE (Mme DE SAINT-), demeurant à Binarville, diocèse de Reims, abjura le protestantisme vers 1686, et montra la sincérité de sa conversion par les actes de piété qu'elle fit, surtout pendant sa maladie.

GLORY (Pierre), de Castres, protestant converti, qui étant devenu veuf, entra dans l'état ecclésiastique, prit les ordres sacrés à Toulouse, et exerça le ministère à la Guadeloupe. Nommé en 1820 par le pape Pie VII évêque des possessions françaises de Saint-Domingue, il mourut, à ce que l'on croit, dans sa traversée en Amérique.

GOBERT, anglais de nation et ministre protestant dans un régiment écossais, se convertit au catholicisme vers 1642 et abjura entre les mains de l'archevêque de Reims; il renonça, pour rentrer au sein de l'Eglise, à une place de 1,000 livres par an.

I. — GODEFROY (Théodore), fils de Denis Godefroy, célèbre jurisconsulte, naquit à Genève le 17 juillet 1580, fit ses études à Strasbourg, où son père occupait une chaire de droit : après les avoir terminées, il vint à Paris en 1602, abandonna la religion protestante dans laquelle il avait été élevé. Il se livra avec succès aux recherches historiques. Nommé historiographe en 1632, il fut chargé d'affaires à Munster où il mourut le 5 octobre 1649, à soixante-neuf ans. Il laissa un grand nombre d'ouvrages et travailla beaucoup sur l'histoire de France. — Ses enfants furent élevés dans la religion catholique.

II. — GODEFROY, protestant, converti vers 1625.

GODINELAYE (Mlle DE LA MOTHE DE LA), s'étant éclairée sur quelques doutes qui lui restaient encore, abjura le protestantisme le 11 février 1681, dans l'église des religieuses Ursulines de Rennes. Elle était âgée de vingt-trois ans. Sa mère s'était mariée à un ministre protestant et avait mis auprès d'elle une gouvernante des plus obstinées dans ses erreurs. Cependant, mademoiselle de la Godinelaye se convertit, après avoir été convaincue de la vérité du catholicisme par le livre de l'évêque de Condom, que lui avait expliqué M. du Plessis-Bardoul, gentilhomme de ses voisins à la campagne.

I. — GOERTZ (Comtesse DE), protestante, qui embrassa la religion catholique à Breslau en 1826.

II. — GOERTZ (Le comte Frédéric-Guillaume DE), seigneur de Schlitz, se convertit et fit

profession de foi, le 20 septembre 1839, entre les mains de M. Pierre-Léopold Kaiser évêque de Mayence. Le lendemain, il reçut la sainte communion pendant la messe épiscopale. Ce retour à l'Eglise catholique de la part d'un protestant aussi distingué par sa naissance que par son savoir, fut le résultat d'une étude approfondie de plusieurs années et de la connaissance des ouvrages de controverse et des points de divergence qui séparent les deux églises. Le comte de Goertz avait rendu des services signalés à l'instruction primaire et s'était acquis, par ses vertus domestiques et publiques, l'amour de ses sujets.

GOETZE (Jean-Christian), théologien et biographe allemand, né en 1692, à Hoburg, près de Wurtzen, où son père était ministre protestant, enseignait la philosophie à l'université de Leipzig, lorsqu'il fut converti à la foi catholique. Il alla continuer ses études à Vienne et à Rome, où il fut reçu docteur en philosophie au collége de la Sapience, ordonné prêtre, fait chanoine de Breslau, et, en 1717, premier chapelain du roi de Pologne, électeur de Saxe, qui le nomma, en 1724, conservateur de la bibliothèque royale de Dresde. Outre plusieurs ouvrages théologiques qu'il a composés en allemand ou traduits de l'italien, il a publié en allemand : *Memorabilia bibliothecæ regiæ Dresdensis*, 1743 et années suivantes ; cet ouvrage est rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude. La préface contient l'histoire de cette célèbre bibliothèque, fondée en 1588 par l'électeur Auguste de Saxe. Goetze mourut le 5 juin 1749, avant d'avoir terminé son ouvrage, que Struvius désirait si vivement de voir continuer.

GOGUET (Pierre, sieur DE LA CARRIÈRE — ALEXANDRE — et Marie, femme VASNIER), trois protestants de Caen, que Véron ramena au catholicisme avec six cents autres, vers 1630, par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

GOLAH (Georges), militaire, détenu à Spolète, qui, avec dix autres, manifesta à M. Cadolini, archevêque de cette ville, le désir de se faire catholique. Ce prélat, après leur avoir montré que le catholicisme est en effet la seule vraie religion, chargea un religieux franciscain, le P. Léopold, de les instruire. Le 6 avril 1834, ils firent abjuration dans la cathédrale et reçurent le baptême, la confirmation et la communion des mains de l'archevêque, qui leur adressa une pieuse allocution sur la vérité de la religion. Ils eurent pour parrains des ecclésiastiques et des hommes distingués, de la ville.

GOLDENBERG, israélite, né à Unghwehevar, se convertit et reçut, le samedi saint 1844, le baptême des mains du cardinal Patrizi, vicaire général du pape, dans le baptistère de Constantin, près Saint-Jean-de-Latran, à Rome. Il prit les noms de François-Marie-Paul; le parrain était M. le commandeur Moutinho de Lima, ministre du Brésil près le Saint-Siége.

GOLDENSTEIN (David-Julka), tailleur, natif de Stanilawow, en Gallicie, et sa femme, Jesi, native de Czernowitz, en Bohême, tous deux sujets autrichiens, et de religion juive, ont spontanément embrassé la religion catholique, et reçu, sous les noms de Joseph-Jacques et de Philomène, le sacrement du baptême, qui leur fut administré, le samedi saint, dans l'église catholique d'Andrinople, par le révérend P. Fia, missionnaire apostolique, curé desservant de cette paroisse. M. Marcin, consul d'Autriche, assistait les néophytes comme parrain.

GOLDMANN (Charles-Edouard), de Dresde, protestant, se convertit au catholicisme et fonda à Leipsick, pour le défendre, un journal remarquable par la pureté de sadoctrine ainsi que par sa modération et sa charité.

GOLINDUCHE (Sainte), surnommée la *Martyre vivante*, sortait d'une illustre famille des mages, et fut élevée dans leurs superstitions. Elle épousa l'un des premiers personnages de la Perse, dont elle eut deux fils. Trois ans après son mariage, elle apprit par un ange, dans une extase, les mystères de la religion chrétienne, qu'elle embrassa aussitôt après. Sa conversion étant devenue publique, les mages lui firent subir divers tourments pour la forcer à l'apostasie, mais elle triompha de leurs efforts. Dieu la favorisa du don des miracles et du don de prophétie, de manière qu'elle prédisait l'avenir et découvrait les choses cachées. Elle fit le pèlerinage de Jérusalem pour visiter les lieux saints. Après avoir converti sa famille et un grand nombre de Persans elle mourut au commencement du VII^e^ siècle à Hiérapolé, comme nous l'apprenons d'Etienne, évêque de cette ville, qui a écrit sa Vie.

GOLTAND (Marie), à Malaville, protestante convertie en 1840.

GONDET (Mme), née Welter, femme d'un négociant, abjura le protestantisme à Orange, le 20 mars 1819.

GONZAGUE-CLÈVES (Anne DE) plus connue sous le nom de princesse PALATINE, fille du duc de Nevers et de Mantoue, et sœur de la reine de Pologne, Louise-Marie, avait épousé, en 1645, Edouard, prince palatin du Rhin, qu'elle perdit après dix-huit ans de mariage. Elle montra beaucoup d'activité dans les guerres de la fronde; mais du moins elle resta toujours attachée aux intérêts de la reine régente, et les mémoires du temps s'accordent à célébrer l'habileté, la fidélité et le courage dont elle donna des preuves en plusieurs circonstances difficiles. Même après son veuvage, elle passa encore quelque temps dans la dissipation et le tumulte des affaires. Enfin Dieu toucha cette âme ardente, elle revint aux pratiques de la religion qu'elle avait pu oublier, et elle écrivit elle-même les circonstances de sa conversion, sur la recommandation de l'abbé de Rancé, dont les conseils lui furent utiles. Un million qu'elle retira du duché de Rethelois, lui servit à multiplier ses bonnes œuvres. Elle fit passer des secours à sa sœur la reine de Pologne, acca-

blée de disgrâces au milieu des divisions de ce royaume. Une foi vive et une pénitence austère succéda chez la princesse Palatine à tous les égarements de l'esprit et du cœur. Elle renonça aux parures, aux divertissements, au luxe. Sa maison était réglée comme un monastère et les heures d'oraison étaient marquées comme les repas. Dans les contestations qui troublèrent l'Eglise, elle déclarait hautement qu'elle n'avait d'autre part à y prendre que celle de la soumission à l'autorité. Dans ses dernières années, elle redoubla ses largesses, et elle se félicitait de devenir pauvre par amour pour les pauvres. Après une vie agitée, elle vint mourir à Paris, le 6 juillet 1684, à soixante-huit ans. Bossuet rendit un éclatant témoignage à ses vertus, dans l'oraison funèbre de cette princesse.

GONZALVE DE SAINTE-MARIE, deuxième fils du célèbre théologien espagnol, Paul de Burgos, embrassa le christianisme en même temps que son père; dans le courant de l'année 1390, à Burgos qui l'avait vu naître. Héritier des talents et des vertus de son père, il parvint à l'évêché de Placentia, dans l'Estramadure, dont il occupa le siége, en montrant une grande charité, jusqu'à l'époque de sa mort.

GORDAS, roi des Huns qui habitaient la Chersonèse-Taurique, vint lui-même à Constantinople, au VI^e^ siècle, pour recevoir le baptême. Justinien fut son parrain. De retour à son pays, Gordas voulut, trop brusquement peut-être, disposer ses sujets au christianisme : il fit fondre les statues d'or et d'argent de leurs fausses divinités. Les Huns idolâtres se révoltèrent et tuèrent Gordas.

GORDON DE HUNTLY (André DE), originaire d'Ecosse, naquit à Paris de parents catholiques et fut baptisé à l'église de Saint-Louis en l'Ile, le 11 novembre 1717. Il eut le malheur de perdre son père à l'âge de trois ans; et sa mère ayant d'autres enfants et pas assez de fortune pour les élever selon leur état, envoya André en Angleterre, où il fut élevé par ses parents protestants dans tous les préjugés de la religion anglicane; ces préjugés crurent encore avec l'âge. En 1755, il eut occasion de faire un voyage à Rome, où, de concert avec plusieurs jeunes gens de sa religion, il forma le dessein de demander une audience particulière du pape Benoît XIV, qui occupait alors le siége pontifical. André, ainsi que ses compagnons, n'avait d'autre but, dans cette circonstance, que de s'amuser et de tourner en ridicule les cérémonies qui accompagnent une présentation. Mais, à peine fut-il entré, que l'air vénérable du pontife le pénétra d'un respect involontaire; et, lorsque Benoît XIV lui demanda ce qu'il désirait, touché de la grâce de Dieu, il s'écria : « Saint Père, un « prêtre pour m'instruire de la religion ca« tholique ! » Les autres, surpris de cette exclamation à laquelle ils ne s'attendaient pas, crurent d'abord que c'était une plaisanterie; mais André les détrompa bientôt. Il se fit instruire et prononça son abjuration à Rome, le 10 octobre 1755. Sa conversion fut aussi solide qu'elle avait été éclatante. Il mourut en 1761, et transmit à ses enfants la foi catholique, qu'ils ont toujours conservée.

I.—GORDON (John), vicaire anglican de l'Eglise du Christ, de Saint-Pancrace (quartier de Londres), résigna ses fonctions, afin d'embrasser la religion catholique en 1847.

II.—GORDON (William-T.), ministre anglican de l'Eglise du Christ à Oxford, fit abjuration, le 15 octobre 1847, au collége de Saint-Grégoire de Downside.

GORRET (Jean), protestant, docteur dans la maison d'arrêt de Toulouse, avait témoigné le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Le zèle et la charité de l'abbé Ratier, aumônier des prisons, et des membres du bureau de la Miséricorde, secondèrent les bonnes dispositions du docteur Gorret. Le 10 août 1829, il reçut le baptême sous condition, et la communion; M. Carquet, doyen des membres de la Miséricorde lui servit de parrain. La cérémonie se fit avec beaucoup de recueillement.

Le jour précédent, 9 août 1829, M. Chamont, évêque de Saint-Claude, avait reçu l'abjuration d'un protestant établi dans cette ville depuis plusieurs années. L'évêque célébra la messe, administra au néophyte le baptême sous condition, et l'admit à la sainte table. L'abbé Ferrouil de Montgaillard, grand vicaire du diocèse, prononça un discours en cette occasion.

GOSCHLER (Isidore), avocat, puis professeur de philosophie au collége de Besançon et au petit séminaire de Strasbourg, fut converti par M. Bautain, et écrivit lui même dans la préface de la *Philosophie du christianisme*, le récit suivant de sa conversion, de ses premiers travaux et des luttes qu'eut à soutenir l'école de M. Bautain dont il faisait partie :

« Rien n'est plus simple que l'histoire de ma conversion. La Providence m'a toujours mené comme par la main, et m'a fait passer par des degrés insensibles, du judaïsme au christianisme, et du monde dans l'Eglise.

« Admis, dès mon enfance, dans les établissements d'instruction publique, j'ai été élevé par des parents juifs, et instruit par des maîtres chrétiens, les uns aussi peu fervents que les autres; de telle sorte que les premiers ne m'ont jamais inspiré ni préjugé ni prévention contre une religion qui n'était pas la leur, et que les autres ne m'ont jamais fait entendre une parole qui pût m'amener à leur croyance. Je ne connaissais guère la loi de Moïse, et suivais peu les rites de la synagogue. J'aurais désiré être chrétien de nom, afin de partager complétement la condition de mes amis et de mes condisciples, et d'échapper à la défaveur attachée au nom de juif. J'étais, par le fait, comme beaucoup de jeunes hommes de nos temps, un assez honnête païen, croyant en Dieu et en sa justice, maintenu dans l'ordre et la loi par l'amour naturel que j'avais pour

mes parents, et par l'amour propre ou le point d'honneur, qui me faisait désirer et rechercher l'estime des hommes.

« Je passai mon enfance livré à la légèreté et à la frivolité du jeune âge. Mes études, toutes profanes, ne me faisaient point pressentir le sérieux de la vie et laissaient en moi le besoin religieux sans nourriture. J'arrivai ainsi en philosophie, n'y apportant que de vagues croyances, et prêt à les abandonner si elles n'avaient pu se justifier à mon intelligence, et s'allier avec le sentiment de la liberté et de dignité humaine qui commençait à s'éveiller en moi.

« La plupart de mes condisciples étaient dans les mêmes dispositions. Chrétiens de nom, ils l'étaient peu de fait et de conviction : et nous étions parfaitement d'accord, si l'absence de toute croyance peut fonder un accord, si une tolérance qui a pour principe l'ignorance de la vérité peut s'appeler harmonie.

« Dans ces dispositions, raisonneurs et exigeants que nous étions d'ailleurs, comme les jeunes gens de notre âge et particulièrement de notre siècle, si nous eussions été soumis à un enseignement philosophique en dehors du mouvement et des besoins de l'époque, si, conformément à une méthode surannée, on nous eût fait argumenter et discuter sur des thèses récitées de mémoire, excitant et fortifiant ainsi le penchant très-prononcé que nous avions à trouver des objections contre tout ce qui dépassait notre raison ; puis, qu'on eût prétendu détruire nos objections par des raisons aussi fortes ou aussi vaines que nos attaques, et nous prouver rationnellement des vérités dont nous ne possédions que la forme et dont il nous fallait l'idée; je l'affirme, les croyances de notre enfance se seraient évanouies sous l'oppression de la dialectique et la racine de la foi se serait desséchée dans l'aridité des discussions. Mais, grâces au ciel, grâces à M. Royer-Collard, alors grand-maître de l'université, qui avait su discerner le génie naissant ; un homme jeune encore et connaissant les besoins de son siècle professait la philosophie au collége de Strasbourg quand j'y commençai mon cours, et sa parole décida de mon avenir.

« J'en appelle à tous ceux qui entendirent alors avec moi M. Bautain. Comment exprimer le bonheur que nous goûtions à recevoir cette parole de science et de vérité, revêtue de tous les charmes d'une douce et entraînante éloquence? Tout à la fois simple, grave et riche en développements, elle s'appuyait sur les faits de la conscience humaine, de la société civile, de l'histoire des peuples, des lois et des phénomènes de la nature. Attiré par quelque chose de vivant qui me pénétrait, subjugué par le charme d'un enseignement plein d'âme, où le maître semblait épancher dans ses disciples la surabondance de ses sentiments et de ses lumières, je recevais avidement les vérités qui nous étaient présentées; et j'admettais avec une confiance, que justifiaient chaque jour des connaissances nouvelles, ce qui nous était enseigné de nous-mêmes, de notre nature, de notre grandeur et de notre destinée. Nous étions jeunes, légers, dissipés, comme on l'est à dix-sept ans ; la doctrine philosophique nous apprit à rentrer en nous-mêmes, et nous rendit graves sans pédanterie, recueillis sans affectation et sérieux sans chagrin. Le cœur, à cet âge, a besoin d'aimer, et demande à se poser dans un objet digne de lui. Au lieu de nous le laisser chercher dans les créatures, le maître nous élevait vers le créateur; au lieu de nous abandonner à l'illusion de la beauté de ce monde, il nous appelait à la contemplation de cette beauté céleste, de cette éternelle sagesse dont le vrai philosophe est l'*amant*. Notre vie prit alors un caractère de philosophie pratique. Nous sentions la nécessité d'offrir un vase pur à la lumière pure, et nous aurions rougi de recevoir la parole qui nous la transmettait dans un cœur profané par des affections indignes d'elle, dans un esprit souillé par des images grossières. Je sortis du collége avec un tel goût des choses célestes, qu'un jour dans l'effusion de l'amitié, je dis à mon condisciple Adolphe Carl : « S'il y avait des couvents juifs, je serais prêt à y entrer. » Tout cet enseignement vivant qui perce jusqu'au foyer de notre être, qui remue et change la volonté, qui nourrit et féconde les facultés les plus nobles de notre âme, avait déposé profondément dans la mienne la semence divine d'où devait jaillir tout le développement de ma vie ! Mais cette semence sommeilla quelque temps encore, enfouie et cachée ; et elle eût été même étouffée, si la parole qui l'avait implantée ne l'avait aussi, en son temps, ressuscitée.

« J'avais dix-huit ans : j'allai passer mes vacances à Paris ; et le séjour que j'y fis, la liberté qui succéda tout à coup à la discipline du collége, le laisser-aller, l'insouciance, l'indifférence pour le travail, qui remplaça les efforts que le désir du succès avait soutenus durant mes études classiques, indifférence dont l'enseignement du droit que je suivais ne pouvait me guérir ; tout cela affaiblit peu à peu les impressions du maître et me fit oublier les leçons de la philosophie. Walter Scott et Byron étaient mon Cujas et mon Pothier ; et, au milieu des promenades, des spectacles, des bals et des concerts, que je fréquentais plus assidûment que les cours de la Faculté, il ne me restait de la sagesse de mon collége qu'une vague mélancolie, une secrète inquiétude un mécontentement intérieur qui me laissait peu de repos, et me firent accepter, avec une singulière reconnaissance, deux maladies graves dont je fus atteint, et qui me rappelèrent à des pensées plus sérieuses. Mais avec la maladie se dissipèrent ces heureux résultats, et de nouvelles vacances passées à Lyon me rejetèrent dans la vanité et la niaiserie. J'allais ainsi, errant à l'aventure, l'esprit toujours attaché par un lien secret, à la vérité, mais le cœur déclinant de plus en plus vers les créatures; quand un jour,

par une grâce providentielle que j'appelais alors hasard, tant j'ignorais l'impulsion à laquelle j'obéissais, j'allais trouver Théodore Ratisbonne : c'était un de mes amis d'enfance que j'avais revu de loin en loin durant ma première année de droit, mais dont une divergence d'opinions politiques m'avait séparé. « Demain, me dit-il, nous commençons un cours de philosophie chez M. Bautain ; plusieurs de nos amis le suivront : tu devrais en être aussi. » Oui, répondis-je sans hésiter ; et, le quittant aussitôt, je vais droit à mon ancien maître, je le prie de m'admettre à ses leçons particulières, je l'obtiens ; le cours commence ; je vais y prendre place, et dès lors une nouvelle direction est donnée à mon existence.

« La faim de la science, augmentée par une année de disette, le désir de la vérité devenu plus pressant au sortir d'une période de vide et de dégoût, le bonheur de me retrouver avec d'anciens amis, et par-dessus tout, la joie intime et profonde que je puisais dans la doctrine du maître, firent bientôt de moi un nouvel homme. J'abandonnai les sociétés que j'avais fréquentées, les plaisirs que j'avais poursuivis ; je me donnai tout entier à l'étude : le jour et bien souvent une partie des nuits étaient employés à la rédaction des leçons que j'avais recueillies. Le sentiment religieux qui les animait réveilla, développa celui qu'avait fait germer en moi mon premier enseignement philosophique ; et l'année n'était pas écoulée, que le besoin de réaliser la vérité admise et d'entrer en rapport vivant avec Dieu me porta à consulter le maître sur la voie que j'avais à suivre. Les observations plus exactes de la loi et des usages mosaïques que j'avais complétement négligés, me menèrent à une observation pratique, sérieuse et franche de la loi de justice, principe de la loi d'amour. Je devins alors (et certes je puis le rappeler sans vaine gloire) un objet d'étonnement et d'édification pour la Synagogue. J'assistais avec assiduité et recueillement à ses solennités ; et au milieu de l'agitation confuse de ses cérémonies, retiré dans un coin, étranger à ce qui m'entourait, dans mon cœur avec le Dieu de mes pères, et appelant à mon secours le Rédempteur promis, dont à chaque verset les Psaumes de David me parlaient en un langage qui ne m'était plus une énigme, et que j'appliquai au Sauveur connu et reconnu par mon cœur pour être Jésus de Nazareth, le Christ du Seigneur.

« Hors de la Synagogue, chez moi je lisais alors l'Evangile de saint Matthieu, dont notre professeur de philosophie citait de nombreux passages ; et je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai quand, pour la première fois, j'en vins au chapitre où l'évangéliste rapporte les paroles du Sauveur à ses disciples qui lui demandaient comment il faut prier : « Lorsque vous prierez, ne ressemblez pas « aux hypocrites qui affectent de prier en se « tenant debout dans les synagogues et au « coin des rues pour être mieux vus des « hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont « reçu leur récompense ; mais lorsque vous « voudrez prier, entrez dans votre chambre, « et la porte étant fermée, priez votre Père « dans le secret, et votre Père, qui voit ce qui « se passe dans le secret vous en rendra la « récompense. » (*S. Matth.* VI, 5.)

J'allais en effet fermer ma porte à clef, je répétais avec un sentiment qui m'était aussi doux que nouveau les divines paroles de l'Oraison dominicale, et ce fut la première révélation qui me fut faite de cette prière intérieure, de cette adoration en esprit et en vérité qui constitue l'essence de la vie chrétienne, le véritable signe de Dieu en nous et qui m'a toujours depuis éclairé, soutenu, consolé dans les circonstances plus ou moins graves et pénibles où je me suis trouvé. J'avais alors à porter ce calme intérieur, *cette conversation dans le ciel*, comme l'appelle saint Paul, au milieu des conversations du monde et du mouvement de la société. Il y avait dans ce contraste entre mon état intérieur et ce qui se passait autour de moi, quelque chose qui me charmait et qui m'inspirait un sentiment d'indépendance et de supériorité qu'un chrétien n'aurait peut-être pas avoué, mais qui soutenait un jeune homme flottant encore entre le monde et l'Eglise.

« J'avais terminé mes études de droit ; il fallait embrasser un état dans le monde ; mes parents me destinaient au barreau ; mais je ne sentais aucun attrait pour cette carrière. Mes amis se livraient aux études médicales ; je résolus de suivre leur exemple, autant pour partager leurs travaux que pour acquérir de nouvelles connaissances, complément nécessaire de la doctrine philosophique. J'en demandai l'autorisation à mes parents, qui la refusèrent longtemps ; enfin Dieu inclina leur cœur, et je fus bientôt reçu comme chirurgien surnuméraire à l'hospice civil, où je suivis avec ardeur les cours et les cliniques de la Faculté. Tandis que je m'appliquais ainsi à la science de guérir et que je soignais avec intérêt et avec zèle les malades confiés à ma garde, une autre sphère d'activité s'ouvrit en même temps pour moi, et j'y entrai avec mon ami Théodore Ratisbonne. Ce fut lui qui vainquit ma répugnance à partager les soins qu'il donnait à l'instruction de la jeunesse israélite, dont il s'était chargé. L'esprit chrétien, dont nous étions remplis l'un et l'autre pénétra par dégrés, sous les formes d'une instruction profane, les élèves qui la recevaient. C'était pour eux une séve féconde qui vivifiait leur cœur et leur esprit, et les heureux progrès de leur développement moral et intellectuel me dédommagèrent de toutes les peines et de tous les ennuis que me coûtèrent deux années de travaux et d'enseignement au milieu des Juifs.

« Plus je les voyais, plus je vivais avec eux et fréquentais la Synagogue plus aussi je me sentais intérieurement entraîné vers l'Eglise, dont la parole et les espérances transmises par le maître qui était devenu mon guide et mon père, me donnaient la force de surmonter mes dégoûts. Depuis

longtemps mes entretiens avec mes amis avaient pour objet la nécessité d'entrer dans l'Eglise franchement, ouvertement et par le fait, comme nous lui appartenions de cœur et d'intention, et ce fut à cette époque surtout que notre correspondance avec le maître fut active.

« En considérant les choses philosophiquement, il me semblait inutile de passer par les formes ordinaires de l'initiation chrétienne, non que j'eusse aucun éloignement pour les formes, mais leur nécessité ne m'était pas démontrée. Théodore ne sentait pas ainsi, il soutenait cette nécessité avec une foi que nous traitions de faiblesse. Cette faiblesse fit sa force et son bonheur ; il fut initié avant moi, mais une fois qu'il le fut notre union était si intime et nos croyances si harmoniques, que ma position me devint insupportable. Je me sentais comme isolé dans le monde, sans nom et sans caractère propre, sans culte, sans lien ni rapport commun avec aucune société religieuse, car juif je ne l'étais plus, et chrétien je ne l'étais pas encore.

« Je frappais alors avec instance à la porte de cette Eglise, arche de salut pour l'humanité. Elle me fut ouverte cinquante jours après que mon ami y fut entré, et celui qui m'avait appelé à la vérité et qui m'en avait montré la voie, qui était mon père en Jésus-Christ, me présenta aux fonts sacrés, à la piscine de la résignation.

« Le soir de ce même jour, je rentrai dans ma famille, dont les membres étaient tous réunis. Etrange situation ! Au dehors rien ne paraissait changé, ils me croyaient encore des leurs. Mais au dedans je ne leur appartenais plus, et j'étais bien loin d'eux ! Ils étaient restés dans le désert, et j'étais rentré dans la terre promise ! Ils attendaient le Sauveur, et je l'avais même confessé, j'avais été pénétré de sa vertu divine, je portais en moi les prémices de la vie du ciel ! La marque du sang que les juifs firent retomber sur leur tête et sur celle de leurs descendants en demandant la mort du Juste, était encore imprimée sur leur front, et le signe de la rédemption et du salut l'avait effacé du mien ! Oh ! que mon âme éprouvait de consolations et de tristesses, de joie et de douleur, quand je me trouvais ainsi avec la conscience de ma libération, de ma dignité et de mes espérances chrétiennes, au milieu de mes parents courbés encore sous le fatal anathème.

« Je cessai dès lors comme je le devais de judaïser à la Synagogue, sans néanmoins déclarer encore publiquement ma foi. Notre position dans les écoles juives, et le bien que la Providence nous permettait d'y faire, nous imposaient cette réserve, bien pénible à mon cœur. Je sortais de grand matin pour assister au saint sacrifice, et je cherchais la force et le courage nécessaire pour supporter le poids du jour. Je m'éloignais aussi quelquefois pour entrer furtivement dans une église, et y faire ma prière ; et ces prières faites dans le mystère et à la dérobée attirait dans mon âme un baume divin qu la ravissait. Mais Dieu qui m'avait prescrit le silence me donna aussi le signal de le rompre et de faire ma profession de foi publique. Un malheur inattendu frappa ma famille, me dégagea des fonctions que je remplissais dans les écoles et me rendit libre. Je pouvais alors montrer qui j'étais et me déclarer chrétien, je le devais ; mais Dieu demandait plus encore. Une voix qui ne m'a jamais trompé me parlait depuis quelque temps au fond du cœur, et m'inspirait le désir de consacrer toute ma vie à celui qui m'avait racheté de son sang.

« L'ardeur de mon caractère avait besoin d'action et de dévouement. J'avais longtemps rêvé celui du soldat qui se donne à son prince et à sa patrie. Maintenant une autre milice m'ouvrait ses rangs ; Jésus-Christ m'appelait à entrer dans la sienne, je me sentais porté vers le saint ministère. J'avais fait part de ces dispositions à mon guide, qui m'avait retenu en me conseillant d'attendre avec patience une indication providentielle ; elle venait de se manifester. La position de ma famille exigeait que je prisse un parti décisif.

« Il fallait ou me fixer dans le monde en embrassant une de ses professions, ou rompre définitivement avec lui pour porter l'offrande de ma liberté et de ma vie aux pieds des autels. Dieu parlait, mais la nature aussi se faisait entendre et luttait contre la grâce. Il m'était arrivé plus d'une fois de pressentir comme un bonheur le moment de tout quitter pour me donner au Seigneur ; mon imagination me peignait alors cette résolution comme entourée d'un certain éclat.

« Je me voyais sortant du monde avec l'honneur que donne l'apparence du sacrifice, avec cette espèce de gloire qui s'attache au dévouement, et que les hommes accordent à ceux qui renoncent librement au faux brillant de la terre. Mais sortir du monde quand aucun avantage ne semblait plus m'y retenir, fuir les hommes quand ils n'avaient rien à m'offrir, délaisser ma famille quand elle semblait avoir le plus besoin de moi, l'abandonner quand ma présence lui était une consolation dans ses peines !... Cette lâcheté apparente, cette ingratitude aux yeux des hommes et de ma famille, ce sacrifice de l'opinion, de la considération et de l'honneur, selon le monde, fut un des plus grands que Dieu exigea de moi ; il m'en donna la force, et je le fis de toute mon âme. Mon entrée dans les ordres fut résolue. Cependant quelques obstacles extérieurs la retardèrent et me retinrent dans ma famille, comme pour m'habituer par degrés à la souffrance que je n'avais jamais connue.

« Je me trouvais souvent seul avec mon père. Un soir j'étais auprès de lui. Je le vois encore, le coude appuyé sur une table, le front dans sa main droite, et gardant le silence. De ses yeux s'échappaient de grosses larmes, que lui arrachaient sa position et l'espèce d'indifférence qu'il croyait voir

en moi; car je me taisais aussi, et tandis que je partageais intérieurement ses afflictions, tandis que je sentais tout ce qu'avait de cruel pour lui mon apparente insensibilité, j'étais forcé de me roidir contre ma tendresse, et de faire violence au désir que j'éprouvais de le consoler, pour ne pas être entamé dans ma résolution et pour conserver la force de l'exécuter. Un saint Louis de Gonzague, un saint François de Sales aurait eu des consolations pour son père, tout en restant fidèle à son Dieu; mais, faible néophyte que j'étais, je demeurais immobile et muet, le visage contracté, étouffant tout signe extérieur des angoisses qui déchiraient mon âme. Mon secours et ma force étaient alors dans le souvenir de ces paroles du Sauveur : « Celui qui aime son père « ou sa mère plus que moi n'est pas digne « de moi. » Oh! que j'eusse volontiers quitté la vie pour échapper à l'alternative d'encourir les reproches de fils dénaturé ou de trahir mon divin maître. Il me soutint dans ce combat; je lui abandonnai le soin de ma justification et la consolation de mes parents; et, sans plus hésiter, j'obéis à l'appel. Je voulus épargner à ma famille des adieux pénibles; et le jour de la Toussaint, vers sept heures du soir, je sortis furtivement de la maison paternelle, où je ne devais plus rentrer. Je me rendis dans celle où mes amis étaient réunis, et je concertai avec eux mon départ du lendemain pour la maison des hautes études ecclésiastiques, fondée à Molsheim par Mgr l'évêque, qui voulait bien m'y recevoir. Mais à peine étions-nous ensemble que la porte du salon s'ouvre, et l'on annonce ma mère; inquiète, troublée, alarmée de plusieurs indices qu'elle avait remarqués depuis quelques jours, elle avait deviné mon secret, et venait toute éplorée redemander son fils. En entendant prononcer son nom, je m'étais élancé dans une pièce voisine. Elle ne me vit pas, et, trompée dans son espérance, elle se retira bientôt. Je reparus alors au milieu de mes amis assemblés. Tous gardaient le silence. C'était un de ces moments solennels où une démarche décide de l'avenir, et où l'homme, dans la plénitude de son pouvoir et de sa liberté, sent qu'il va faire un acte qui engagera toute sa vie. J'étais majeur, j'étais voué à Dieu, j'étais élu du sanctuaire, je voulus me retirer dès le soir même au grand séminaire; mais l'heure était trop avancée pour m'y présenter. Celui qui me donna l'hospitalité durant cette nuit fut M. Liebermann, grand vicaire du diocèse de Strasbourg, ancien supérieur du grand séminaire de Mayence. Le prêtre de Jésus-Christ, vénérable vieillard blanchi dans le saint ministère, reçut le néophyte avec la joie d'un vieux pilote qui voit échapper du naufrage le jeune marin que le flot a jeté sur la rive entre ses bras. Si la reconnaissance est la mémoire du cœur, je me rappellerai toujours sa bienveillance toute chrétienne, et les soins touchants dont il m'entoura dans cette circonstance critique de ma vie.

« Cette nuit, la première que je passais sous un toit étranger, je l'employai en partie à écrire à ma famille, pour lui exposer les motifs de ma conduite; et quand le jour fut venu, je partis pour ma destination. C'était une froide matinée d'automne; d'épais brouillards obscurcissaient l'atmosphère; point de lumières dans la vallée, plus de feuillage sur les coteaux : la nature était triste. J'arrivais au château de Molsheim; j'étais le premier qu'il devait recevoir; il était encore désert et triste comme la nature. Mon cœur était triste aussi; car je me voyais éloigné non-seulement de ma famille, mais encore de mes amis les plus chers, de mes guides, de ceux qui seuls ici-bas pouvaient adoucir mes peines et me dédommager, par leur tendre affection, des sacrifices douloureux que Dieu m'avait commandés. Toutefois, à la gloire de ce Dieu de bonté, je dirai que les consolations qu'il m'accorda bientôt dans le silence et la paix du cœur, dans le recueillement de la prière et la fréquentation des sacrements, surpassèrent tout ce que j'osais espérer et firent surabonder la joie où avait abondé l'affliction. Non, l'on n'a rien perdu quand on a trouvé Dieu, rien quitté quand on peut goûter le ciel au fond de son âme; et c'est alors que l'on sent avec bonheur se réaliser ces paroles du Sauveur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et « sa justice, et le reste vous sera donné par « surcroît. »

« Cependant une nouvelle épreuve m'était réservée; j'étais depuis trois semaines à Molsheim, quand un matin, je vois entrer dans ma chambre ma mère fondant en larmes. Elle venait encore, cette pauvre mère, faire une tentative pour retrouver son fils. Mais elle ne pouvait parler, la douleur la suffoquait. Elle ne prononçait que des mots entrecoupés de sanglots. « Tu m'as quitté, « Isidore, Isidore, je n'ai plus de fils! Isi« dore, pourquoi n'es-tu plus mon fils? » Oh! oui, je l'étais encore; la douleur poignante que j'éprouvais n'en rendit que trop témoignage au-dedans de moi, lorsque je vis combien le chagrin avait troublé sa raison et altéré ses traits, que l'aspect seul de mon habit la faisait frémir, que ses mains s'étendaient pour m'embrasser, et qu'elle me repoussait avec terreur quand je m'approchais d'elle pour répondre à sa tendresse. Mais, de même que naguère, il m'avait fallu étouffer mes peines en face de mon père, je devais maintenant rester calme en présence de l'affliction maternelle, être à la fois fils et chrétien, homme et ministre de Jésus-Christ; et, grâce au Seigneur, je pus conserver ce double caractère : mes paroles furent douces et sereines, je cherchais sans faiblesse à modérer la désolation de ma mère, mes efforts furent inutiles, elle ne me comprenait plus, sa douleur l'avait égarée, on l'entraîna hors de ma chambre. Je restai seul! Oh! ma mère, puisse le sacrifice que j'offris alors à Dieu de toutes les angoisses de mon âme, de toutes les larmes que je n'avais pu verser en votre présence, vous attirer sa grâce, sa lumière

et sa bénédiction! Puissiez-vous retrouver votre fils dans le cœur de celui à qui tous les jours il demande votre salut et votre bonheur!

« La secousse avait été violente, j'avais senti jusqu'à la moelle des os le glaive de celui qui a dit : « Je ne suis pas venu « apporter la paix mais l'épée, je suis venu « séparer le fils d'avec son père. » J'ai connu les déchirements de cette lutte contre la nature, la chair et le monde, et quand Dieu nous a soutenu dans de telles épreuves, par la foi, quand il nous a fait triompher par elle seule; qui osera dire que cette foi est sans fondement? qui osera dire que la doctrine qui l'engendre ne donne pas de certitude, et que la parole qui transmet cette doctrine est sans vertu, sans puissance et sans bénédiction.

« Mon séjour à Molsheim était employé à des études théologiques. Celles que nous faisions en commun m'instruisaient bien moins que mes lectures particulières et ma correspondance avec mon guide, qui, dans deux années que je passai dans la maison des hautes études, eut la charité de m'écrire régulièrement trois fois par semaine. La méthode qu'on suivait dans nos conférences était bien différente de cette méthode d'exposition simple, calme et lumineuse qui m'avait conduit par la philosophie au christianisme, par la foi à l'Eglise. Aussi, je sortais de ces leçons profondément affligé et je versais souvent des larmes quand je rentrais dans ma chambre, après avoir assisté à ces débats syllogistiques, à ces tristes discussions où l'on ressassait les arguments, preuves, objections et réponses de la théologie scolastique, avec un dévergondage d'esprit et de paroles qui tendaient à dépouiller ma foi de sa candeur originelle et de sa céleste virginité.

« Je ne cachais point mon étonnement et mon chagrin, j'en parlai ouvertement à Mgr l'évêque, qui, dès lors, proscrivit les discussions latines, prohiba l'usage des théologies en forme, et ordonna qu'on rédigerait des dissertations françaises qu'on lui remettrait. La première question qu'on nous donna à traiter fut : *L'insuffisance de la raison en matière de religion.* J'exposai longuement et nettement ma manière de voir. Le professeur en donnant un tel sujet avait sans doute voulu sonder un jeune homme du monde, un avocat, un élève en médecine; il s'attendait probablement à trouver en lui un raisonneur obstiné; sa surprise fut grande, quand je lus mon travail; quand il vit que non-seulement je récusais comme lui l'autorité de la raison pour le dogme chrétien; mais que j'en démontrais encore l'insuffisance pour la religion naturelle, par les preuves de l'existence de Dieu et ses perfections infinies. Mon travail resta dans les mains du professeur et fut lu ailleurs aussi. On connut dès lors l'accord des élèves avec celui qui les avait instruits et qui enseignait depuis nombre d'années et publiquement dans sa chaire académique, que la condition première de toute science philosophique et théologique est la foi. Depuis lors, le préjugé, l'ignorance et la jalousie se sont mis en lutte ouverte contre lui. Mais il a prêché dans la chaire chrétienne pendant six ans, et ses prédications sont demeurées inattaquables; il a écrit, et ses écrits sont restés sans réponses. Lorsqu'au lieu d'imputations vagues et injurieuses, lorsqu'au lieu de basses calomnies on demandait à nos adversaires des faits et des preuves, des explications catégoriques; tous les griefs contre le maître et ses disciples se traduisaient en ces mots : « Que parlent-ils de théologie? ils « n'en savent rien, ils n'en peuvent rien sa- « voir puisqu'ils n'ont point fait de sémi- « naire. » Ainsi l'on ne pourrait être théologien qu'à la condition d'avoir passé quatre années sur les bancs! Ainsi l'on contesterait ce titre à saint Ambroise et à saint Augustin parce que ni l'un ni l'autre n'ont été séminaristes! Mais peut-on dire que nous n'avons pas rempli cette condition, quand nous avons passé deux ans dans la maison épiscopale, dans le séminaire placé sous la surveillance de l'évêque lui-même? Toutefois, si pour être théologien, il faut avoir employé plusieurs années à apprendre et à réciter de mémoire le contenu de plusieurs volumes que tout le monde peut lire, que nous avons lus et dont nous avons même fait de nombreux extraits; s'il faut encore avoir chargé sa mémoire des objections faites contre tel ou tel dogme en tout temps, depuis Celse et Julien jusqu'à Voltaire et Rousseau, ainsi que des réponses communes à ces objections; s'il faut croire et prétendre posséder la science des mystères divins dans cet acquis de mémoire dont tout écolier est capable, oui, nous en convenons et sans peine, à ce prix, nous ne sommes pas théologiens.

« Mais si pour avoir quelque connaissance en théologie, il faut avant tout une métaphysique profonde, solide et chétienne, une métaphysique ayant sa base dans la nature la plus intime de l'homme et qui constate le rapport foncier et nécessaire de la créature au Créateur, du créé à l'incréé, nous croyons en avoir appris quelque chose.

« Si la théologie suppose une théorie scientifique et chrétienne sur l'origine du monde, de la société dans le monde, de l'Eglise dans la société, si elle suppose la connaissance de son développement et de son histoire à travers les siècles, dans sa divine autorité enfin, nous croyons en avoir appris quelque chose.

« Si le théologien doit connaître les livres sacrés au moins dans leur ensemble, ou leur unité historique, connaître les discussions dogmatiques de l'Eglise, les dogmes spécialement formulés par elle à l'occasion des hérésies qui ont surgi dans son sein, nous croyons en avoir appris quelque chose.

« Si la théologie doit développer l'idée d'une morale fondée dans la vraie nature de l'homme, l'idée d'une loi découlant de son rapport de subordination et de dépendance à l'égard de son principe créateur et

manifestant dans son for intérieur la volonté de ce principe, nous croyons en avoir appris quelque chose.

« Si enfin la théologie comprend la symbolique, la liturgie chrétienne, la connaissance des signes et des formes analogues à l'état actuel de l'homme, signes ou formes sous lesquels il reçoit les dons divins, et par lesquels il rentre dans son rapport primitif avec Dieu, nous croyons en savoir quelque chose.

« Tandis que je continuai mon noviciat à Molsheim, M. Bautain, ordonné diacre, faisait à Strasbourg une suite d'instructions catéchétiques, où se portaient en foule les hommes du monde et la jeunesse académique; sa parole chaleureuse les touchait en les éclairant, et ramenait à l'Eglise ceux qui depuis longtemps en avaient oublié le chemin. Le bruit de ses succès apostoliques se répandit au loin et retentit à Besançon. Le collége royal de cette ville était alors dirigé par un homme, que distinguait autant l'étendue de ses connaissances que la fermeté de caractère qu'il déployait dans l'accomplissement de ses devoirs souvent difficiles et pénibles. L'amélioration des études et la réforme des mœurs dans l'établissement qui lui était confié excitait sa plus vive sollicitude, elle était partagée par un jeune prêtre plein de zèle chargé des fonctions d'aumônier, et l'un et l'autre étaient soutenus dans leur louables efforts par un illustre prélat que la Providence avait placé à Besançon. Le désir de ranimer la foi dans la jeunesse du collége, et de rétablir les fondements d'une moralité solide, inspira au proviseur la pensée de faire entendre à ses élèves la parole du philosophe de Strasbourg, et ce fut de concert avec Mgr de Rohan, qu'il l'invita à venir prêcher une retraite au collége. Toujours prêt quand il s'agit d'évangéliser, M. Bautain, prêtre depuis quelques mois, part pour Besançon, et je fus choisi pour l'accompagner. J'étais heureux de partager avec lui cette première mission, heureux d'en consacrer les prémices à cette jeunesse des colléges, dont les habitudes et les travaux avaient longtemps été les miens, et pour qui j'ai toujours conservé affection et sympathie. Mgr de Besançon (à qui Mgr de Strasbourg écrivait en lui envoyant M. Bautain, qu'il lui confiait *la perle* de son diocèse), nous reçut non-seulement avec cette noble affabilité dont il était un si parfait modèle, mais encore avec une simplicité cordiale et une prévenance affectueuse, dont nous fûmes profondément touchés, et dès lors, sa tendre piété, ses vertus apostoliques, l'estime et la confiance qu'il daignait nous témoigner nous pénétrèrent d'un sentiment de respect et d'attachement que rien ne pourra jamais altérer. La mort nous a ravi ce digne pontife, mais elle n'a point détruit le rapport vivant qui s'est établi entre son âme et la nôtre, car j'ai l'intime conviction que dans le règne éternel de la vérité, se continue et se perpétue ce qui a été fondé dans la vérité ici-bas.

« Le digne pasteur fut réjoui par les fruits que produisit la prédication de M. l'abbé Bautain, au collége. Ils furent abondants et la parole chaude de foi, brillante de lumière que recevait alors les élèves et les maîtres, laissa en eux une impression profonde. La chaire de philosophie devint vacante, on sentit quelle influence pouvait avoir le choix du professeur qui serait appelé à la remplir, et l'on s'adressa au professeur de Strasbourg, pour qu'il désignât un sujet investi de sa confiance et propre à reproduire son enseignement. Je fus indiqué, agréé, nommé; et je revins avec l'autorisation de mon évêque m'établir au collége de Besançon, à la fin de l'année 1829. J'y commençais mes fonctions nouvelles, dont l'exercice fut plein de consolations et de douceur. Les élèves recevaient avec joie la doctrine qu'il m'était donné de leur transmettre; mes collègues me témoignaient affection et bienveillance, et nous étions les uns et les autres encouragés par les bontés de Mgr l'archevêque qui nous accueillait toujours en père, et venait bien souvent au milieu de nous, réjouir ses enfants par sa présence et donner une nouvelle force à nos leçons par l'onction de sa parole qui ouvrait et gagnait tous les cœurs. Ainsi s'écoula une année; je n'étais que diacre, Mgr de Besançon avait le désir de m'ordonner prêtre, si j'obtenais le consentement de Mgr de Strasbourg, mais il me fut refusé. Mgr de Trevern, m'avait laissé partir avec peine; il avait depuis regretté la permission qu'il m'avait donnée et prescrit mon retour, il disait souvent qu'il voulait qu'on lui rendît son Isidore. Voici les fragments de deux lettres qui témoignent des sentiments qui l'animaient alors. Dans la première, Mgr chargeait M. Bautain de me faire connaître ses intentions, et s'exprimait ainsi. « Lui « mander qu'avant de partir, il m'a promis « et donné sa parole de revenir à Pâques « pour l'ordination; qu'il m'est odieux de « voir manquer à une parole donnée, et que « si j'ai si fort insisté à ce qu'il me la donnât, c'est qu'il me tient à cœur de mettre « la dernière main à sa génération spirituelle « et ecclésiastique, comme à celle de ses « quatre amis, et cela d'autant plus que « l'enfantement m'a été laborieux, pénible, « m'a valu beaucoup de contradictions au-« dedans et au-dehors, qui m'ont rendu mes « cinq enfants bien plus chers que tous les « autres, qu'après m'avoir tant coûté il est « juste que j'aie la consolation de leur ouvrir « la porte du sanctuaire, que j'y mets un « prix tout particulier, et que j'en suis trop « jaloux pour le céder même à mon illustre « métropolitain. »

« La seconde lettre me fut écrite le 4 mars 1830 par M. l'abbé Birgy, secrétaire de l'évêque. On y lit : « C'est de la part de « Monseigneur que je vous écris. Vous « savez qu'il ne vous a laissé partir qu'à « contre cœur et qu'il n'y a consenti que « pour le moins de temps possible. Il ne « veut pas faire de vous un homme de

« collége; il vous croit propre à quelque « chose de plus relevé et de plus utile à « l'Eglise. Il connaît et apprécie les talents « que la Providence vous a donnés et il est « persuadé qu'avec de l'étude, vous pouvez « devenir un défenseur, un apologiste de « la religion, genre de prédicateur si néces- « saire dans notre siècle et pour lequel les « hommes manquent dans l'Eglise. Voilà où « il désire que vous tourniez vos vues, vos « études entièrement et sans partage. Il « voudrait vous rappeler au plus tôt dans « son diocèse ; arrangez-vous avec votre « proviseur pour vous faire remplacer à « Pâques si cela se peut, sinon Monseigneur « vous permettra d'aller achever l'année, mais « il ne veut pas que vous retourniez à « Besançon après les vacances. Faites-vous « donner un successeur, soit après Pâques, « soit après l'année prochaine au plus tard. « Dites au proviseur que vos affaires per- « sonnelles vous obligent de ne plus vous « absenter de votre pays. Ne lui dites pas « autre chose. Il ne faut pas que l'on puisse « mal interpréter l'ordre que je suis chargé « de vous transmettre, comme s'il y avait « de la mauvaise volonté dans Monseigneur « contre Besançon ce qui est fort loin de sa « pensée et de ses principes. Je puis vous « assurer que Monseigneur fait de vous « un cas particulier, qu'il n'aime pas à vous « voir si loin de son diocèse et occupé « d'un emploi qui n'est pas celui qui vous « convient, » etc.

« Jai cité ces pièces uniquement pour faire connaître quel était le degré d'estime, de confiance et d'affection dont Mgr l'évêque de Strasbourg honorait alors le maître et ses élèves dont sa Grandeur connaissait certainement les doctrines, manifestées dans leurs écrits, dans leurs entretiens, et dans les examens qu'elle même leur avait fait subir. Je revins, à la fin de 1830, à Strasbourg ; mais je n'y vins pas seul. J'avais vu souvent chez Mgr l'archevêque M. H. de Bonnechose, avocat général près la cour royale de Besançon que Mgr de Rohan admettait dans son intimité et qui professait pour lui la plus vive affection. J'avais été touché de sa modestie et de sa réserve, égale à ses talents et à sa réputation; une secrète sympathie m'avait attiré vers lui ; dès l'origine, je discernais en lui les mouvements de la grâce divine, qui agissait sur son cœur et semblait l'appeler à une mission plus pure et plus haute que celle qu'il remplissait déjà parmi les hommes, comme organe de la justice humaine ; j'avais souvent prié pour lui dans le fond de mon cœur, sans lui laisser rien entrevoir des sentiments et des espérances qui m'animaient à son égard. L'œuvre de Dieu avait mûri; sa voix avait triomphé des intérêts du monde dans cette âme noble qui devait se donner tout entière à lui. Elle s'était livrée avec abandon, m'avait confié le changement qui s'opérait dans son intérieur; j'avais répondu avec franchise et chaleur à ses ouvertures, et depuis ce jour nous fûmes amis pour ne plus nous séparer, car l'avocat général voulut venir à Strasbourg pour y consulter le philosophe chrétien sur sa vocation, et cette vocation bien reconnue l'a fixé parmi nous, en a fait un collégue et un frère dans l'apostolat. A Noël 1830, il fut ordonné sous-diacre et je fus ordonné prêtre avec Théodore Ratisbonne.

« Déjà depuis deux mois Mgr l'évêque avait confié à mes amis la direction du petit séminaire de Strasbourg et j'avais donné ma démission de professeur à Besançon pour partager avec eux la charge pénible qu'ils avaient acceptée. D'autres peuvent dire les succès que nous y avons obtenus, les contrariétés que nous y avons rencontrées ; il me reste à raconter la suite de nos premières relations avec Mgr l'archevêque de Besançon. Elles avaient continué malgré son absence et son séjour en Italie. Il avait bien voulu se souvenir de nous auprès de Sa Sainteté Grégoire XVI et il nous communiqua de touchants témoignages de l'intérêt et de l'affection du père commun des fidèles, qui le chargea expressément de nous transmettre sa bénédiction et de nous dire que nous étions une consolation pour son âme au milieu des peines de tous genres dont l'affligeait la situation de l'Eglise. La lettre du cardinal qui en fait foi est entre nos mains.

« Revenu dans son diocèse, qu'il n'avait pas revu depuis sa promotion au cardinalat et depuis les événements de 1830, Mgr de Rohan sentit la nécessité de fortifier les études théologiques et de donner à l'enseignement philosophique de la jeunesse cléricale une direction plus haute, plus éclairée, plus conforme aux besoins du temps. Invités à venir le voir, nous nous rendîmes auprès de lui dans le courant des vacances, M. l'abbé Bautain, M. l'abbé de Bonnechose et moi. Il daigna nous confier ses projets d'amélioration ; plusieurs conférences furent employées à régler l'exécution et elles eurent pour résultat la fondation d'une maison de hautes études annexée au grand séminaire, et ma nomination à la chaire de philosophie du séminaire d'Ecole, situé à une lieue de Besançon, Mgr de Strasbourg consentit à ce que l'abbé de Bonnechose et moi nous vinssions nous établir de nouveau à Besançon, pour seconder les vues de son métropolitain. L'abbé de Bonnechose fut installé à la maison des hautes études et y commença un cours d'éloquence sacrée et j'entrai en même temps dans l'exercice de mes fonctions au séminaire d'Ecole.

« Il serait difficile d'exprimer les obstacles et les oppositions que j'eus à combattre. Les préventions de l'esprit de province contre un étranger se réunissaient à celles qu'inspirait aux membres du vieux clergé leur attachement pour les méthodes anciennes, et aux jeunes ecclésiastiques leur prédilection pour les doctrines de l'abbé de Lamennais, car les uns et les autres voyaient en moi un adversaire, puisque d'un côté j'étais autorisé par le cardinal à professer la philosophie française et sans m'assujettir aux formes scolastiques, et que de l'autre, je ne

déguisais pas mon éloignement pour la doctrine du *sens commun*, incompatible, selon moi, avec celle de l'Eglise et repoussée par le cardinal. Je ne relèverai pas des procédés qui furent employés pour entraver ma mission. Ils furent tels qu'ils forcèrent Son Eminence à interposer ouvertement son autorité pour maintenir l'œuvre qu'il avait commencée. Les chefs avaient compromis les élèves et s'étaient compromis avec eux ; un acte de sévérité était devenu nécessaire : il fut fait. La résistance devint plus opiniâtre et plus flagrante. Dieu sait ce qu'il daigna me donner de force et de fermeté pour me soutenir dans une position si pénible. Le cardinal en était profondément affecté et daigna m'écrire dans une de ses lettres : « Je « prie Dieu de tout mon cœur, mon cher « abbé, de consommer le retour du calme « devenu si urgent. J'écris à M. le supérieur « (d'Ecole) une lettre dont il pourra user « auprès des élèves quand ils seront calmés. « Ils ne se doutent guère de la peine qu'ils « m'ont causée et du mal qu'ils ont fait à la « religion. *J'en ai été malade hier et aujour-* « *d'hui ;* mais je n'en suis point abattu et « *je tiendrai bon.* Adieu. Prions et espérons... « Ayez toujours présent à l'esprit combien « nous sommes *susceptibles et difficiles.* »

« C'était ainsi que, fort de sa conscience et de sa confiance en Dieu, dont il ne voulait que suivre les inspirations, et accomplir la volonté, il poursuivait avec énergie l'accomplissement des plans qu'il avait conçus et concertés avec M. Bautain pour relever l'enseignement ecclésiastique dans son diocèse. Sa correspondance avec le philosophe de Strasbourg était devenue dans ces derniers temps très-active ; et si jamais elle est mise au jour on ne pourra se défendre d'admirer avec de profonds regrets la hauteur de vue et la noblesse de sentiments qui animaient ces deux hommes, partis de si loin pour se rencontrer dans la même voie avec les mêmes désirs, les mêmes desseins et les mêmes espérances ; tous deux sortis du monde ; le duc, homme de cour, ayant passé par toutes les grandeurs, goûté de toutes les jouissances du siècle, et n'y ayant trouvé que vanité ; le philosophe ayant parcouru toutes les écoles, épuisé toutes les doctrines humaines, et n'y ayant trouvé que vanité et affliction d'esprit ; l'un archevêque, cardinal, revêtu de toute l'autorité et de toute la puissance d'un prince de l'Eglise ; l'autre simple prêtre, mais armé de toute l'autorité de la science et de la puissance de la parole ! Que n'auraient point accompli par leur union ces deux instruments de la Providence pour étendre le règne de la vérité, si une fin prématurée n'eût brisé leur concours et ravi le pontife aux vœux de l'Eglise, comme pour mieux faire sentir aux hommes que l'œuvre divine n'a besoin d'aucun bras de chair pour triompher, et qu'il lui suffit de la force d'en haut.

« Hélas ! la maladie dont il nous avait annoncé les symptômes, n'était que trop réelle. Le 17 janvier il se mit au lit, pour ne plus se relever. Les ecclésiastiques attachés à sa personne, l'abbé de Bonnechose et moi, nous veillâmes attentivement auprès de lui. Il était tout occupé des intérêts de son diocèse. Dans ses intervalles de repos il me parlait de la douleur que lui causait l'opposition de ceux qui auraient dû lui servir d'auxiliaires, et gémissait d'être si peu compris, si peu secondé dans ses entreprises pour l'amélioration du clergé et des fidèles dont il avait à répondre devant Dieu Son mal s'aggravait tous les jours. L'alarme devint générale ; et alors se manifestèrent les témoignages de la plus touchante affection parmi les fidèles menacés de perdre leur premier pasteur. On les voyait chaque jour accourir en foule à la métropole, et s'y répandre en supplications pour obtenir sa guérison. La nuit même ces prières continuaient sans interruption, dans une vaste salle de l'archevêché où le saint sacrement était exposé. Mais ni ces vœux ardents, ni l'art des médecins, ni le sacrifice même de plus d'une âme généreuse, qui offrit secrètement sa vie en échange de cette vie si précieuse pour le diocèse et pour l'Eglise, ne purent éloigner le terme arrêté par la Providence.

« Oh ! quelles étaient mes angoisses lorsque je quittais le cardinal sur son lit de souffrances, et que de retour à l'Ecole pour y faire mon cours, je restais tout le jour sans recevoir de ses nouvelles ! Quel fut mon saisissement lorsqu'un matin j'entendis le bruit lointain et lugubre de toutes les cloches de la ville ! Je partis à la hâte ; je tremblais à mesure que j'avançais. Je n'osais interroger ceux que je rencontrais sur la route. Il me semblait à tout moment entendre le glas de la mort. J'arrivai haletant à l'évêché. Le cardinal vivait encore. Il avait été administré. Il avait fait ses adieux à son chapitre, il lui avait adressé ses derniers avis, et l'expression touchante de ses derniers vœux pour le bonheur de son troupeau. Ses forces alors s'étaient ranimées et avec elles s'étaient réveillées nos espérances. Les médecins seuls n'en conservaient aucune. Il tomba bientôt dans une défaillance qui le conduisit à l'agonie. Oh ! qu'elle fut douloureuse et solennelle ! Non je n'oublierai jamais cette couche funèbre autour de laquelle étaient prosternés prêtres et laïcs, amis et serviteurs, ceux que l'affection avait réunis, et qui se tenaient dans un profond silence attendant, en tremblant, l'issue de ce dernier combat entre la mort et la vie ! Debout, au milieu d'eux, le médecin tenait sa main appuyée sur la poitrine du mourant, il comptait les dernières pulsations de ce cœur généreux ; puis l'oreille inclinée vers sa bouche, il semblait recueillir le dernier souffle prêt à s'en exhaler. Tout à coup il se lève (et je sentis un frisson me saisir comme au moment d'entendre une sentence terrible) : « Messieurs, dit-il, je vous annonce « que Son Eminence, le cardinal duc de « Rohan, archevêque de Besançon, est « mort !.... » Il y eut un moment d'un

morne silence qui fut bientôt interrompu par nos sanglots et nos prières. Chacun donna le baiser d'adieu à ce visage qui avait gardé son calme et sa noblesse sous l'empreinte de la mort..... Et c'en fut pour toujours ici bas !.....

« C'était une perte cruelle pour mon cœur. De tous ces honneurs, de tous ces hommages, de toutes ces pompes qui naguère encore environnaient cet illustre pontife, ce prince de l'Eglise, dont une parole et un regard était une loi pour la foule qui l'entourait, et il ne lui restait plus que sa foi devant Dieu, et ses œuvres devant les hommes. Il était là, pâle, immobile, glacé, couché dans tout le néant de l'homme.

« J'annonçai cette mort à Mgr l'évêque de Strasbourg qui m'ordonna de revenir dans son diocèse ; mais les vicaires capitulaires demandèrent et obtinrent la prolongation de mon séjour à l'Ecole. Les cendres du cardinal étaient encore chaudes, que les intrigues, les mauvais procédés, les calomnies se renouvelèrent. Le moment de la retraite était venu. Triste de voir une belle œuvre arrêtée dès son origine, mais heureux de ma délivrance qui me rendait à mes amis, je partis avec la conscience d'avoir répondu selon mes forces et avec toute l'énergie de mon désir à la confiance du cardinal et à l'appel de la Providence; je remportai le témoignage de quelques hommes de bien, et quelques prêtres éclairés qui avaient été les coopérateurs actifs et zèlés de son Eminence, dans ses efforts pour le bien.

« Il en est un à qui particulièrement, je m'estime heureux de pouvoir exprimer ma reconnaissance. C'est une dette qu'il m'est doux d'acquitter. Je crois aussi pouvoir me prévaloir ici de son témoignage, parce que, d'un côté, l'autorité d'un vicaire général, deux fois chargé de l'administration diocésaine, durant la vacance du siége, et le suffrage d'un théologien aussi érudit qu'éclairé, sont d'une irrécusable valeur pour confirmer l'exactitude de son récit, et que, de l'autre, les attaques dont notre doctrine est devenue l'objet, nous impose le devoir de faire ressortir la vérité par tous les moyens légitimes. Je résume donc tout ce que j'aurai pu dire, sur les tristes débats d'Ecole, dans cette citation de la lettre écrite, le 4 mars 1833, par le grand vicaire de Besançon au supérieur du petit séminaire de Saint-Louis.

« Monsieur, vous connaissez le motif « qui nous a empêché d'écrire à Mgr l'évêque « de Strasbourg. La tombe qui renfermait « les restes de Son Eminence était à peine « fermée, qu'appuyée sur les premières « préventions qui n'étaient qu'assoupies ou « contenues par l'autorité, la calomnie la « plus atroce leva la tête et vint tomber sur « M. l'abbé Isidore, qui a montré dans cette « occasion le caractère du chrétien et du « prêtre. Il n'a répondu que par une résignation, un calme, une charité qui nous « eût inspiré la plus haute estime pour lui, « s'il ne l'avait obtenue depuis le moment « où il a paru parmi nous. La conduite qu'il « a tenue dans cette circonstance ne peut « tourner qu'à la honte de ses injustes détracteurs. Une chose qui vous frappera autant qu'elle m'a touché, c'est que fort de « sa conscience et de l'estime de ceux qui « le connaissent et qui ont pu suivre ses « leçons, comme ma qualité d'instructeur « des études m'a permis de les suivre, il a « préféré de lui-même prendre le parti de « quitter de suite plutôt que de se rendre « au désir que nous avions de le conserver « plus longtemps. Il n'a eu d'autre motif « que la crainte malheureusement trop fon- « dée que notre autorité fût compromise « vis-à-vis les efforts de la calomnie, je lui « en serai toujours reconnaissant. C'est as- « sez vous dire les peines, les afflictions que « j'éprouve de la conduite de certains eccléé- « siastiques à l'égard de M. l'abbé Isidore. « Si j'ai eu chagrin, c'est de ne pouvoir faire « ce que j'aurais desiré pour lui rendre com- « plétement justice, etc. »

« Revenu à Strasbourg, j'eus la joie de me retrouver auprès de mon ancien maître, de mon guide, de mon père en Jésus-Christ ; et de pouvoir partager sous sa direction les travaux de mes amis au collége de Saint-Louis. Mgr l'évêque nous donna la plus grande preuve des sentiments d'estime et de confiance, en ordonnant prêtres à Noël 1833, quatre d'entre nous qui ne l'étaient pas encore. Unis de foi, de vues, de doctrines, nous avons continué jusqu'en ces derniers temps à instruire la jeunesse du diocèse, confiée à nos soins par notre premier pasteur.

« Nous cultivions ainsi ces jeunes plantes sous l'œil de la Providence ; la vie se développait en eux, et déjà d'heureux fruits payaient nos efforts et en promettaient de plus abondants pour un prochain avenir, quand le maître de la vigne a permis que notre travail fût interrompu. La paix et ses consolations nous ont suivi dans notre retraite. A lui de juger entre nous et nos adversaires. Pour nous, qu'il a prévenus de tant de grâces, pour nous qu'il a appelés de si loin à sa divine lumière, quelles que soient les tribulations que les hommes nous fassent éprouver, nous ne pouvons que lui rendre honneur, gloire et bénédiction par toutes les puissances de notre âme et tous les jours de notre vie. Isidore Goschler, prêtre. »

GOSLIN (Abraham), juif d'Amsterdam, âgé de vingt et un ans, se convertit au catholicisme et le 8 janvier reçut le baptême, la confirmation et la communion, avec deux autres, des mains du cardinal Zurla, vicaire général du pape, qui leur adressa une exhortation pieuse. La cérémonie fut terminée par le *Te Deum*.

GOSSLER, deux frères, fils du président de ce nom, d'abord étudiants à Bonn, puis résidant à Berlin, se convertirent vers 1820. M. Frendenfeld, leur professeur, lui-même converti, paraît avoir eu la plus grande part à leur conversion.

GOTER (Jean), missionnaire catholique en Angleterre, était né dans le comté de Southampton, et fut élevé dans la religion anglicane. S'étant fait catholique, il se rendit à Lisbonne, où il y avait un collége catholique anglais, et après y avoir achevé ses études, il fut ordonné prêtre et revint exercer les fonctions de missionnaire dans sa patrie. L'état où était alors le catholicisme en Angleterre, rendait ce ministère difficile et dangereux. Charles II régnait, et les préventions contre le papisme étaient portées au comble. Le règne de Jacques II sembla promettre aux catholiques des temps plus heureux ; mais le calme fut court. Toutefois les missionnaires en profitèrent pour le bien de la foi. Il s'ouvrit plusieurs chapelles à Londres, où Goter résidait ordinairement. Il se fit dans toutes les classes des conversions éclatantes dont la plupart furent durables, et persistèrent après la révolution. Plusieurs ecclésiastiques publièrent de bons ouvrages de controverse, et d'autres furent victorieux dans des conférences avec des docteurs anglais. Goter en eut une contre Stillingfliet ; Puton, jésuite, en soutint une autre contre Tenison et Giffard, et Godden une contre Patrich et Janes, en présence du roi lui même. Mais de tous les controversistes qui parurent à cette époque, les plus distingués furent Serjeant et Goter. Celui-ci montra dans ces occasions autant de talent que de zèle. Voué à une vie laborieuse et retirée, il laissa de nombreux écrits qui sont encore estimés des catholiques anglais, et que l'on peut partager en deux classes, les livres de piété et ceux de controverse. Les premiers sont des instructions pour les fêtes, sur les épîtres et évangiles de tous les dimanches de toute l'année, pour les différentes conditions de la vie : elles forment plus de douze volumes. Parmi les ouvrages de controverse, on cite ceux qui ont pour titres : *Raison et autorité ;* la *Nuée des témoins ;* la *Transsubstantiation défendue ;* le *Papisme mal représenté ;* le *Guide du chrétien dans le choix d'une religion.* Les adversaires de Goter furent Claggest, Vake, Stratford. Il fut question en 1702, de l'élever à l'épiscopat; et il méritait cette distinction par ses vertus et ses travaux. Il mourut en mer le 2 octobre 1704, en se rendant à Lisbonne pour les affaires du clergé catholique. Nous devons à Dodd de nous avoir conservé quelques détails sur cet homme estimable dans son *Histoire de l'Eglise d'Angleterre,* ouvrage curieux et plein de recherches, qui fait connaître l'état et l'histoire des catholiques de ce royaume pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècle, et dont il est à regretter que nous n'ayons pas au moins un abrégé dans notre langue. L'auteur cite vingt-neuf ouvrages différents de Goter, dont dix-sept de controverse.

GOTHESCALC (Saint), roi slave, renonça d'abord à la religion chrétienne, puis rentré dans le sein de l'Eglise, épousa la fille du roi Canutet, voulut ramener sa nation au christianisme qu'elle avait reçue autrefois et oublié depuis. Son zèle était infatigable. Il avait converti le tiers de ceux qui, sous son aïeul Mistivoi, étaient retombés dans le paganisme. Le nombre des infidèles était infini qui se convertissaient tous les jours et l'on aurait pu dès lors convertir tous les Slaves, sans l'avarice des seigneurs saxons, gouverneurs de la frontière, qui ne songaient qu'à en tirer des tributs. Gothescalc fut tué par les païens qu'il voulait convertir, le 7 juin 1065.

GOUGH (Etienne), ministre anglican, s'était retiré en France lors des troubles de sa patrie; il étudia les points de controverse qui séparent les deux Eglises, et, après des conférences avec deux ecclésiastiques instruits, Duhamel et Feydeau, il fit abjuration en 1651, s'attacha à la congrégation de l'Oratoire, et fonda aux Vertus près Paris, un séminaire qu'il dirigea pendant plusieurs années et où il recevait les catholiques de sa nation. Le clergé catholique anglais l'en remercia par une lettre. En 1651, Gough fit un voyage dans sa patrie ; à son retour, il se fixa dans la maison de la rue Saint-Honoré à Paris, où il mourut le 5 janvier 1682, âgé de soixante-dix-sept ans, laissant des notes sur le Nouveau-Testament, presque toutes relatives au dogme et à la controverse.

GOUIX (Louis, — Nicolas — et Philippe LE), trois protestants de Caen que Véron ramena avec six cents autres au catholicisme vers 1630 par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

GOULARD, ministre protestant d'Oléron, se convertit en juillet 1684, et quinze jours après presque tous les protestants de la ville, entraînés par son exemple, se convertirent à leur tour.

GOUVERNA (Mme), américaine, fit abjuration le 9 août 1818, dans la chapelle de l'abbé Carron, à Meung-sur-Loire.

GOYER, proposant protestant, converti vers 1641.

GOYON DE MATIGNON (Elisabeth), protestante convertie en 1701.

GOZBERT, duc de Wurtzbourg sur le Mein, était encore païen. Saint Kilien l'entretint, le convertit, le baptisa, et un grand nombre suivit son exemple, vers 689.

GRANET (Alexandre), embrassa la foi catholique à Galway, en Ecosse, le 12 juin 1844. Il avait été élevé dans l'Eglise presbytérienne. Atteint d'une maladie dangereuse et sentant sa fin approcher, il envoya chercher un prêtre et rentra dans le sein de l'Eglise.

GRANGE (DE LA), gentilhomme du Vivarais après avoir entendu pendant l'Avent quelques sermons du P. de Langeron, jésuite, abjura le calvinisme entre ses mains à Vesoul, en 1631. Il était militaire depuis quarante ans et officier de cavalerie dans le régiment du chevalier Duc.

GRANT (Johnson), du collége de Saint-Jean, sous-gradué, membre de l'université d'Oxford, fut reçu au sein de l'Eglise au séminaire diocésain de Bruges, en décembre 1841.

GRANTLEY (Norton, baron de), fils, se convertit au catholicisme pendant un voyage qu'il fit à Paris vers 1847.

GRAPHÆUS (Corneille), aussi appelé *Scribonius*, en flamand *Schryner*, né, en 1482, à Alost en Flandre, acquit, par son mérite, le droit de bourgeoisie de la ville d'Anvers, dont il fut ensuite nommé greffier ou secrétaire ; et il y mourut en 1558, à l'âge de soixante-seize ans. Il avait de la célébrité, de son temps, comme poëte, orateur, historien, et aussi pour la musique vocale. Graphæus avait goûté la doctrine de Luther ; mais il l'abjura solennellement le 6 mai 1522, jour où les écrits de ce réformateur furent brûlés publiquement par les ordres du magistrat d'Anvers. Il publia un poëme en vers héroïques, contre l'hérésie des anabaptistes, en 1535, in-12. On soupçonne que cet auteur est le même que *Cyprien-Corneille Graphæus*, qui fit imprimer à Paris, chez Badius d'Asche ou Ascensius, un petit recueil de *Poemata*, et une *Vie de saint Guillaume*, aussi en vers latins, adressée au cardinal de Croy.

GRASTROW (Mme Maria Paulli de), fille de feu le pasteur Frédéric Paulli, âgée de trente-quatre ans, abjura, le 5 juillet 1850, les erreurs de la secte luthérienne, et embrassa le catholicisme, dans une chapelle de l'église des PP. capucins de Rome, en présence des RR. PP. Vananzio, de Turin, et Michel-Ange, de Boniglione, définiteurs généraux de l'ordre des Capucins. Le R. Albert de Bulsano (Tyrol), définiteur général du même ordre, et par autorité supérieure délégué à cet effet, reçut son abjuration.

GRATRY (Alphonse), ancien élève de l'école polytechnique, depuis prêtre et professeur, converti dans le XIXe siècle.

GRAUNT (Jean) naquit à Londres en 1620, et mourut le 18 avril 1674, âgé de cinquante-quatre ans. Membre de la Société royale par suite de ses *Observations naturelles et politiques sur les listes mortuaires*, ouvrage qui créa la science appelée depuis *Arithmétique politique*, il était né de parents puritains, devint ensuite socinien et se convertit à la religion catholique.

GRAY (Lucie), Anglaise, qui se convertit au mois de juin 1828, dans la paroisse de Luneau, diocèse de Saint-Brieuc. Depuis plus de cinquante ans qu'un Stuart, allié et compagnon d'armes du prétendant, vint finir ses jours au château de Guilvala, paroisse de Merdrignac, on n'avait pas vu de protestants dans le canton, lorsqu'une riche famille anglaise vint s'y fixer en 1822. La seule catholique de la maison était une dame qui avait embrassé, il y avait plusieurs années, notre religion à Rome. Vers la fin de janvier 1828, Mlle Lucie Gray se montra régulièrement aux offices de la paroisse. Bientôt elle se présenta au tribunal de la pénitence, ensuite elle demanda à faire son abjuration. Elle disait que, depuis plusieurs années, elle était occupée de l'idée qu'elle faisait bien peu pour gagner le ciel, tandis que les catholiques se soumettaient à des pratiques de satisfaction et de pénitence qui leur facilitaient le salut.

L'évêque de Saint-Brieuc, informé de ses heureuses dispositions, adjoignit à l'abbé Souchet, curé de Merdrignac et chanoine honoraire de Saint-Brieuc, M. le recteur de Saint-Launeau. Tous deux se chargèrent d'instruire la jeune néophyte et de la préparer à son abjuration. Elle la fit, le 19 juin 1828, entre les mains de M. le curé de Merdrignac, qui lui conféra le baptême sous condition. Sa modestie, sa piété, son air de contentement et de joie, frappaient l'admiration tous les assistants. M. de Julienne de Bleznau et Mlle Moisan, fille du directeur des forges de la Hardouinaie, présentèrent la jeune convertie aux fonts baptismaux,

GRAZZIADDIO (Samuel), juif d'Ancône, se convertit au catholicisme et fut baptisé en 1815, par le cardinal Ruffo, archevêque de Naples, qui conféra aussi le baptême à un catéchumène de Pesaro, auquel il adressa une exhortation paternelle.

GREENVILLE, sœur du lord de ce nom, abjura l'anglicanisme, et se convertit en 1819.

I. — GREGOIRE THAUMATURGE (Saint), né à Néocésarée, dans le Pont, de parents nobles et riches, mais païens, perdit son père à l'âge de quatorze ans. La Providence l'amena peu à peu à une parfaite conversion par le ministère de l'ange qu'elle lui avait donné dès son enfance pour le conduire. Sa mère, qui vivait encore, le jugeant assez instruit des choses convenables à sa condition et à son âge, lui fit étudier la rhétorique ; car elle le destinait au barreau, et il réussit tellement dans cette étude, que chacun voyait qu'il serait un excellent orateur. Il avait dès lors un si grand amour de la vérité, que, même par manière d'exercice oratoire, il ne pouvait se résoudre à louer une chose qui n'eût pas été réellement louable ; il estimait encore si fort la pureté de la vie, que, voyant la disproportion qu'il y avait entre les actions des philosophes païens et leurs préceptes, il aima mieux se contenter des lumières ordinaires que d'en aller puiser de plus relevées à une source si corrompue. Arrivé à Césarée avec Athénodore, son frère, ils firent connaissance avec Origène, qui venait d'ouvrir à Césarée son école et qui reconnut bientôt dans les deux frères une capacité extraordinaire pour les sciences et de rares dispositions pour la vertu. Il s'appliqua donc avec un soin tout particulier à les faire sortir des erreurs du paganisme, en leur inspirant un grand désir d'arriver à la connaissance et à la possession de la vérité. Il commença par leur enseigner la logique, ensuite la philosophie naturelle, pour les amener à la théologie, en expliquant les saintes Ecritures. Saint Grégoire fut baptisé, puis élevé sur le siége de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Il évita d'abord cet honneur par la fuite, mais il fallut qu'il se rendît aux

sollicitations du peuple. Lorsqu'il monta sur le siége de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que dix-sept chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y laissait plus, dit-on, qu'un pareil nombre d'idolâtres. Grégoire mourut le 17 novembre 270. Les Pères parlent de lui comme d'un nouveau Moïse, d'un nouveau Paul, et les païens eux-mêmes constatent ses innombrables travaux. Ruffin et Usuard le nomment martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnaient ce nom à ceux qui avaient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de ce défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui; mais le *Remerciement à Origène*, morceau d'éloquence; l'*Epître canonique*, et la *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui.

II.—GRÉGOIRE L'ANCIEN (Saint), évêque de Nazianze, avait épousé sainte Nonne, de laquelle il eut saint Grégoire de Nazianze, saint Césaire et sainte Gorgonie. Né vers l'an 287, il fut élevé dans les superstitions du paganisme, et, devenu premier magistrat de la ville de Nazianze, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et d'intégrité. Il possédait toutes les vertus morales qui font l'honnête homme selon le monde; il ne lui manquait plus que d'être chrétien. Sainte Nonne, son épouse, ne cessait d'employer auprès de Dieu les larmes et les prières pour obtenir sa conversion. Elle eut enfin la consolation de voir ses vœux exaucés. Grégoire reçut le baptême à Nazianze même, vers l'an 325, et son mérite le fit élever, quatre ans après, sur le siége épiscopal de cette ville, qu'il occupa pendant près d'un demi-siècle. Il mourut en 374, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Son fils prononça son oraison funèbre en présence de sainte Nonne et de saint Basile le Grand, et il fit un éloge touchant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité.

III.—GRÉGOIRE, chef de tribu à la Nouvelle-Zélande, fut converti au catholicisme, et baptisé le premier.—Peu après, le baptême fut administré à la fille d'un des premiers chefs de l'île, qui reçut le nom de Marie-Anne.

IV.—GRÉGOIRE-MARIE, chef d'une nombreuse et honorable famille israélite, se convertit et reçut le baptême le 28 septembre 1845, dans la chapelle des néophytes. Ce vieillard, âgé de soixante-dix-huit ans, a vivement édifié le clergé et les fidèles qui ont assisté à la cérémonie.

GRENUS (Marie-Louise), protestante, née à Genève, fit abjuration le 20 juillet 1810.

GRENVILLE WOOD, Anglais converti, et reçu au sein de l'Eglise catholique à Anvers, en 1846.

GRÈTES, roi des Hérules, établis par Anastase sur les bords du Danube, vint, en 528, à Constantinople, demanda le baptême, et le reçut le jour de l'Epiphanie, avec douze de ses parents et toute sa cour. L'empereur voulut être son parrain, et le combla de présents.—A l'exemple du roi, le reste de la nation embrassa le christianisme.

GRIER (Thomas), protestant de Loughrea, qui fit abjuration et fut admis au sein de l'Eglise le 6 août 1843. Cette cérémonie, très-édifiante, avait, suivant l'habitude, piqué la curiosité des protestants, qui s'y étaient rendus en grand nombre.

GRIMONIE ou GERMAINE (Sainte), vierge et martyre, était fille d'un prince d'Irlande. Ayant eu le bonheur de connaître Jésus-Christ, elle reçut le baptême et fit vœu de virginité. Son père, qui était idolâtre, fut irrité de ce changement de religion, et voulut la contraindre à accepter l'époux qu'il lui présentait. Grimonie, pour rester fidèle à Dieu, et pour se soustraire aux persécutions auxquelles elle était en butte, quitta secrètement sa patrie, et s'étant embarquée, elle passa dans les Gaules, et se fixa dans une solitude près de la ville des Vermandois, où elle mena la vie anachorétique. On rapporte que son père, qui la faisait chercher partout, ayant fini par découvrir sa retraite, la menaça de mort si elle ne voulait pas retourner au culte des idoles, et que, sur son refus, il lui fit trancher la tête.

GRIMSHAU, un des plus dignes et des plus respectables magistrats de Lancashire (Angleterre), se convertit au catholicisme en septembre 1851.

GRITIN (Mme DE), après avoir combattu pendant deux ans pour le protestantisme, se convertit, et fut ramenée au catholicisme par l'étude la plus longue et la plus sérieuse. Sa conversion et celle de M. Gritin, son mari, furent dues aux soins de M. Vignier, qui y travailla avec une assiduité extraordinaire. Elle abjura au commencement de février 1681, dans l'église de la Mission de Richelieu. Elle quitta tout, parents et amis, et se brouilla même, par cet acte, avec sa mère, bien qu'elles s'aimassent tendrement.

GROEMER (Robert), gentilhomme écossais, né de parents protestants, était venu à la suite du prince Jacques II, auquel il était attaché. Il se convertit par les soins du duc de Perth, dont il était parent. La jeunesse et des occasions dangereuses l'entraînèrent quelque temps dans une vie peu régulière; mais, touché de repentir, il embrassa les rigueurs de la pénitence dans l'abbaye de la Trappe, et y persévéra jusqu'à sa mort, le 20 mai 1701 (1). Toute sa famille rentra successivement dans le sein de l'Eglise. Son père, le colonel Grœmer, fut si touché d'un voyage qu'il fit à la Trappe, et des entretiens du jeune Robert, qu'il embrassa la religion catholique, et voulut prononcer son abjuration le jour même, 31 octobre 1700, que son fils prononça ses vœux. Un autre fils du colonel s'était converti plusieurs années auparavant, en 1694, et était ensuite entré dans l'ordre des Capucins en 1698, sous le nom de Père Archange d'Ecosse. Ce religieux eut la consolation de ramener dans

(1) *Voyez* la *Relation de sa mort* dans le Recueil de ceux des Trappistes, 1705, in-12; il y est appelé Grœme.

le sein de l'Eglise sa mère et un autre de ses frères. La cérémonie de leur abjuration eut lieu dans l'église des Capucins de Paris, le 13 mars 1702, en présence du colonel Grœmer, et le P. Archange prononça en cette occasion un discours que nous trouvons rapporté dans un journal du temps (1), et qui est édifiant et solide.

GROSTESTE DE LA BUSIÈRE, un des Anciens de Charenton, et père de Desmahis, ministre d'Orléans. Son fils s'étant converti, il ne voulut plus le voir, ni même permettre qu'il entrât chez lui. Mais Desmahis, l'ayant été trouver à Bourges, lui démontra si clairement les erreurs du protestantisme, que M. de la Busière y renonça. Desmahis eut le bonheur de convertir son père, sa mère, son frère, qui était avocat au parlement, sa sœur et plusieurs autres de ses proches (*Voy.* DESMAHIS).

GROTKOWSKI (Etienne et Jean), frères, et officiers polonais, se convertirent de la manière suivante :

Un Polonais, M. le comte P., qui portait un nom célèbre en Pologne, ayant fait une retraite à Saint-Acheul, près d'Amiens, parla à Grotkowski du bonheur qu'il avait éprouvé. Celui-ci, quoique protestant, désira visiter aussi cette solitude, et s'occupa de recherches sur la religion. « Je ne veux, ni ne puis, se dit-il à lui-même, entrer dans l'examen détaillé de tous les points controversés entre les protestants et les catholiques ; ni mes études antérieures, ni le temps dont je puis disposer, ne me le permettent : une telle discussion est d'ailleurs inutile. La véritable Eglise de Jésus-Christ doit se rattacher directement à son fondateur; je dois la voir remonter, par une succession non interrompue de pasteurs légitimes, jusqu'à saint Pierre. La nature de cette société religieuse l'exige, et plus encore les promesses de son fondateur. C'est donc un fait historique qu'il s'agit de constater, et si une seule des sociétés chrétiennes offre cette descendance directe des apôtres, ce doit être pour moi l'arche du salut. » Les ouvrages des apologistes les plus connus, le *Traité du ministère des pasteurs*, de Fénelon, quelques écrits de Bossuet, du cardinal de la Luzerne, commencèrent à éclairer le jeune Polonais. Il se procura quelques livres protestants, entre autres, le *Catéchisme de Genève*, où il ne remarqua pas sans étonnement qu'on mettait de côté la divinité de Jésus-Christ. Mais que d'obstacles dans les préjugés de la naissance et de l'éducation ! Le jeune étranger voulut prendre tous les moyens de dissiper ses inquiétudes et montrer sa bonne foi à ses parents et à ses amis. Il résolut d'aller conférer à Paris avec des pasteurs distingués de son Eglise sur les points qui l'avaient occupé. Il s'adressa à l'un d'eux, M. Coquerel, et lui exposa ses difficultés sur la succession des pasteurs dans l'Eglise protestante. Mais il ne put réussir à faire entrer le ministre dans la question proposée. On le renvoyait à la lecture de la Bible, à l'étude des langues savantes d'Orient et aux conférences publiques que le pasteur devait faire pendant l'hiver. Une seconde conférence avec le ministre n'apporta pas plus de lumières dans l'esprit du jeune Polonais, et il n'en recueillit que cette audacieuse assertion de M. Coquerel, qu'à un certain âge c'était à chacun à se faire sa religion, et que plus tard il en viendrait là. Cette maxime d'indifférence décida M. Grotkowski à abandonner une Eglise où on traitait si légèrement la religion. Hésitant encore lorsqu'il était entré chez le ministre, il en sortit convaincu que ce n'était pas là que pouvait se trouver la vérité. Il avait d'ailleurs appelé la prière à son secours, il avait demandé à Dieu de l'éclairer. Il était frappé des cérémonies catholiques. Une ordination que fit à Saint-Acheul l'évêque de Soissons le toucha beaucoup; le recueillement du prélat et des ordinands, et la majesté de la cérémonie lui firent impression. Etienne et Jean Grotkowski se décidèrent à faire leur abjuration ; ils se rendirent à Saint-Acheul avec quelques amis. On fixa le 17 septembre 1837 pour la cérémonie : c'était le jour où se célèbre à Saint-Acheul la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. La chapelle de l'église était richement décorée, et la nef était remplie de monde. L'évêque d'Amiens, malgré son âge et ses infirmités, avait voulu présider à la cérémonie. Un chœur de musiciens exécuta l'hymne *Veni, Creator*. L'abbé Lacroix, qui avait dirigé les deux jeunes étrangers dans leurs exercices religieux, prononça un discours analogue à la circonstance. Ils récitèrent à haute voix la formule d'abjuration et la profession de foi contenues dans le Rituel. Le baptême sous condition leur fut conféré dans une chapelle particulière, et, après s'être réconciliés, ils rentrèrent au sein de l'Eglise. L'évêque célébra la messe. On admirait le recueillement des nouveaux fidèles et des amis qui les accompagnaient. Le prélat voulut donner la communion, de ses mains tremblantes, aux deux frères. Leurs compatriotes et de pieux fidèles les suivirent à la table sainte : enfin, après la messe, MM. Grotkowski reçurent la confirmation. Un *Te Deum* termina cette touchante cérémonie. (*Voy.* l'INTRODUCTION, col. 77-80.)

GROUVENSTEINS (Edouard, baron DE), attaché au département des affaires étrangères à La Haye, se fit catholique en 1820. Le hasard l'ayant conduit à une cérémonie dans une église catholique, il en fut touché, et, à son retour à La Haye, il eut des entretiens avec M. l'abbé Raynal, curé de cette ville. Cet ecclésiastique, homme de mérite, lui exposa les preuves en faveur de notre Eglise, et M. de Grouvensteins se rendit à la vérité. Ce jeune homme, d'un caractère aimable, continua à professer et à pratiquer la foi, honorant la religion par sa piété franche et par une conduite courageuse et loyale.

GRUYER, avocat et doyen à Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la délibération publique, du 12

(1) *Mercure* de mai 1702.

juillet 1685, par laquelle les protestants de la ville de Pau renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée (*Voy.* l'Introduction, col. 37-40).

GUALBERT (Saint Jean), fondateur de la congrégation de Vallombreuse, sortait d'une famille riche et noble établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. A peine fut-il entré dans le monde, qu'il en prit l'esprit et le goût des vanités. Il dut son salut à un événement qui pouvait le perdre tout à fait. Son frère unique avait été tué par un gentilhomme. Jean, excité encore par son père, résolut de venger sa mort. Un jour de Vendredi-Saint, revenant de la campagne avec des hommes en armes, il rencontre le gentilhomme dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi ranime sa vengeance: il met l'épée à la main pour la lui passer au travers du corps; mais l'autre se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure, par la passion de Jésus-Christ dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert se sentit touché jusqu'au fond de l'âme. Il tend la main au meurtrier de son frère, et lui dit avec douceur : « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non-seulement la vie, mais mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. » S'étant embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent. Jean, continuant sa route, arrive bientôt à une certaine église; il y entre, y prie avec une ferveur extraordinaire devant un crucifix, qu'il voit distinctement incliner la tête, comme pour le remercier de la miséricorde qu'il venait de faire pour l'amour de lui. Profondément ému de ce qu'il voyait, Gualbert se mit à penser de quelle manière il pourrait le mieux plaire à Dieu ; car, disait-il en lui-même : quelle récompense ne recevrai-je pas dans le ciel, si je sers fidèlement le Seigneur, lui qui, pour si peu que je viens de faire, me récompense par un si grand miracle? Plein de ses pensées il s'approchait de Florence, lorsqu'il renvoya son écuyer, entra dans le monastère de Saint-Miniat, au faubourg, raconta à l'abbé tout ce qui venait de lui arriver, et lui demanda l'habit monastique. Il vécut dans les plus grandes austérités et la pratique de toutes les vertus et mourut le 12 juillet 1730, âgé de 74 ans.

GUALTERIO-KENNEDY-LAWRIE rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et abjura l'anglicanisme dans l'église de Santa-Maria in Campo, entre les mains de l'évêque de Frésole, le 24 mai 1851.

GUERDON, ministre protestant, converti vers 1655.

GUERECHE, homme instruit, demeurant à Abondant, canton d'Anet, diocèse de Chartres, abjura solennellement le protestantisme en octobre 1826. Sa conduite édifiante dans cette occasion, et les larmes qu'il versa au moment où il reçut la communion pour la première fois, touchèrent profondément ceux qui s'étaient portés en foule à l'église.

GUERET (Madeleine), protestante de Caen, convertie, vers 1630, par le prédicateur Veron.

GUERIN (Rose), de Genève, fit abjuration à Milan, entre les mains du grand pénitencier, M. Branca, dans le mois d'août 1820.

GUERS (François), prêtre de l'ancien diocèse de Genève, qui avait eu le malheur de tomber dans le schisme constitutionnel, puis dans d'autres égarements, de contracter mariage et d'embrasser publiquement le protestantisme à Genève, ainsi qu'il l'expose dans la supplique qu'il a lui-même adressée au souverain pontife, fit abjuration, et rentra dans le sein de l'Eglise le 22 décembre 1819.

GUGOT (Charles), soldat, reçu dans l'hôpital militaire de la Trinité à Naples, y fit abjuration du protestantisme, et rentra dans le sein de l'Eglise, le 28 décembre 1840, en présence de plusieurs personnes distinguées du clergé et de l'état militaire.

GUIANNUD, Suisse, protestant, se convertit le 31 octobre 1833, et fit avec cinq autres abjuration dans la chapelle du vicaire apostolique de Forli, en présence du prélat, de l'évêque de Faenza et de plusieurs autres personnes pieuses. Leur zèle pour embrasser la vraie foi résista à tous les assauts qu'ils avaient à soutenir de la part de leurs coreligionnaires. On ne leur épargna point les railleries, et on leur offrit même de l'argent pour les détourner de leur projet. Le 1er novembre, ils furent confirmés dans la cathédrale de Forli par l'évêque de Rodiopolis, et reçurent la communion. Leur extérieur pieux et recueilli édifia tous les assistants.

GUIBERT, ministre protestant, converti vers 1615.

GUICHARD DE PERAY (Mlle), nièce du marquis de Dangeau, qui, depuis, se fit carmélite et fut un modèle de piété et de ferveur, fut convertie principalement par ses entretiens avec Bossuet.

GUICHENON (Samuel), historien, né à Mâcon en 1607, était fils d'un chirurgien protestant. Après avoir achevé ses études, il visita l'Italie, et pendant son séjour dans ce pays, ou peu après son retour en France, il abjura le calvinisme, et revint à la religion de ses ancêtres. Philibert Collet et quelques autres écrivains rapportent qu'il y fut déterminé par un rêve dans lequel il crut voir saint François d'Assise, qui l'exhortait à rentrer dans le sein de l'Eglise. Il obtint bientôt par ses ouvrages une réputation très-étendue; et l'on peut dire que jamais auteur ne fut aussi magnifiquement récompensé. Il mourut à Bourg, le 8 septembre 1664, âgé de cinquante-sept ans, et fut inhumé dans l'église des Dominicains de cette ville, où l'on voyait son épitaphe.

GUILBERT, seigneur du Hamel, se convertit et abjura le protestantisme, en août 1682, dans l'église des Théatins, entre les mains du P. Alexis du Buc, en présence de

plusieurs personnes de qualité. Il était d'une des plus anciennes familles de Normandie.

I.—GUILLAUME (Saint), duc d'Aquitaine, nommé aussi *de Gellone*, florissait au temps de Charlemagne, et était aimé de ce prince, qui l'employa utilement contre les Sarrasins. Ces infidèles avaient envahi une partie du Languedoc : Guillaume, à la tête d'une armée, les défit, et en délivra cette province. Charlemagne le récompensa en lui donnant le comté de Toulouse et le titre de duc d'Aquitaine. En 808, Guillaume renonça au monde et à tous les avantages dont il jouissait, pour ne s'occuper que de son salut. Il se retira dans la vallée de Gellone, près Lodève, où il bâtit un monastère, nommé depuis Saint-Guilhem-du-Désert. Il y fit profession, du consentement de la duchesse sa femme, y vécut en saint, et y mourut le 28 mai 812, jour auquel on célèbre sa fête.

II.—GUILLAUME-CHRISTIAN, margrave de Brambourg, converti au catholicisme, et mort en 1665.

III. — GUILLAUME, ministre protestant, converti vers 1621.

GUILLEMETTE (Massien et Marie), deux protestants, des six cents que Véron convertit à Caen et aux environs, vers 1630, par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

GUILLEMIN (Marthe), de Caen, convertie à la même époque et par les mêmes motifs.

GUILLEMOT, Parisien qui fut toujours reconnu, et même par les protestants, pour un homme d'érudition et d'esprit, après avoir eu quelques conférences avec le ministre Claude, abjura le calvinisme en novembre 1682, en présence de plusieurs personnes de qualité, dans l'église de Sainte-Anne-la-Royale des Théatins, entre les mains du P. Alexis du Buc, qui avait utilement travaillé à le convertir.

GUILLON (Mme), née Barbara Gauthier, veuve d'un lieutenant de cuirassiers, abjura le luthéranisme, et se fit catholique au commencement de ce siècle.

GUISARD (Pierre), médecin, né à La Salle, dans les Cévennes, en 1700, suppléa M. Marcot, ouvrit à Montpellier un cours de physique expérimentale, fort étendu pour ce temps-là, vint à Paris en 1742, abjura le calvinisme pour rentrer dans le sein de l'Eglise, et mourut en 1746.

GULDIN (Paul), habile mathématicien, naquit à Saint-Gall, en 1577, de parents protestants. Il fut placé en apprentissage chez un orfévre, et il exerça ensuite cet état dans différentes villes d'Allemagne. Pendant son séjour à Freisingue, il consulta le prieur des Bénédictins de cette ville sur les doutes qu'avait fait naître dans son esprit la lecture de quelques ouvrages de controverse, et se détermina, par les conseils de ce religieux, à abjurer, en 1597, les erreurs dans lesquel les il avait été élevé. Il entra chez les Jésuites comme frère ou coadjuteur temporel, et changea son nom d'Habacuc en celui de Paul, l'apôtre des gentils. Le hasard développa dans la retraite les talents de Guldin pour les mathématiques, et ses progrès furent si grands, qu'il professa successivement cette science à Rome et à Gratz, où il mourut le 3 novembre 1643.

GUNHILDA, sœur de Suénon, roi des Danois, embrassa le christianisme, et mourut le 13 novembre 1002, avec Palig son mari, et ses enfants, dans le massacre, ordonné par Ethelred, de tous les Danois qui étaient en Angleterre.

GUNTER ou GONTHIER, ermite, était un seigneur de Thuringe, illustre par sa naissance et sa dignité, qui, touché du repentir des péchés de sa jeunesse, alla trouver saint Godehard, depuis peu abbé de Hirsfeld, et ensuite évêque de Hildesheim. Gunter lui découvrit le fond de sa conscience, et l'abbé lui persuada d'embrasser la vie monastique. Il renonça à ses biens, qui étaient grands, et les donna au monastère de Hirsfeld, du consentement de ses héritiers. Ensuite il se retira par la permission de son abbé, avec quelques moines d'Altaha, dans un désert des forêts de Bohême, où il fonda un ermitage au nouveau monastère, l'an 1008, et y demeura trente-sept ans. Lui et ses disciples vivaient dans une extrême pauvreté. Leur nourriture était grossière, ils ne buvaient que de l'eau et encore avec mesure. Il mourut le 9 octobre 1045, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

GUY, comte DE LAVAL, protestant converti dans le XVII^e^ siècle.

GUYON (Susanne DE MONGOMMERY), veuve du comte Henry DE MATIGNON), fit abjuration du protestantisme, le 26 janvier 1686, entre les mains de l'archevêque de Paris.

H

HABER (Mlle DE), israélite et petite-nièce de M. Worms de Ronmilly, président du Consistoire central des israélites de France, se convertit au catholicisme vers 1843, avant son mariage avec M. de Grouchy, qui fut célébré à Paris.

HABIDE (Saint), martyr à Samosate, capitale de la Syrie Comagène, était né dans cette ville et sortait d'une famille sénatoriale. S'étant converti et ayant reçu le baptême, il fut arrêté avec quatre de ses compatriotes qui s'étaient fait chrétiens avec lui, et l'on s'empara de leurs personnes dans la maison de saint Hipparque, qu'on venait de saisir lui-même et qui avait beaucoup contribué à leur conversion. L'empereur Maximien, ayant fait comparaître ces jeunes chrétiens devant lui, employa les promesses et les menaces pour les déterminer à sacrifier aux dieux ; mais, voyant leur constance, il les fit charger de chaînes et renfermer dans des cachots séparés, défendant de leur donner à boire

ou à manger jusqu'après les fêtes. Ce terme expiré, il se fit dresser un tribunal dans une prairie près de l'Euphrate. Les martyrs, plus semblables à des spectres qu'à des hommes vivants, tant ils avaient souffert de la faim, furent conduits devant lui et persistèrent dans la résolution qu'ils avaient prise de mourir plutôt que d'apostasier. En conséquence, Maximien les condamna à être crucifiés. On détacha de la croix Habide encore vivant, et, pour l'achever, on lui enfonça des clous dans la tête avec tant de barbarie que sa cervelle rejaillit jusque sur son visage. Maximien avait ordonné que les corps d'Habide et de ses compagnons fussent jetés dans l'Euphrate. Saint Habide souffrit l'an 287.

HABITZ (Auguste), partisan de la secte de Ronge en Allemagne, fit ensuite, avec plusieurs autres, une rétractation publique reproduite dans les feuilles de Breslaw et conçue en ces termes :

« La honte la plus profonde nous pousse à déclarer publiquement que si nous, aussi, nous nous sommes laissé égarer par les louanges trompeuses des journaux de Breslaw, au point de donner notre signature à la secte des novateurs, nous avons pourtant reconnu notre erreur à la haine amère contre tout ce qui est catholique, qui s'est fait jour aussi bien dans les assemblées publiques que dans les écrits de Ronge ; nous n'avons pas trouvé la vérité et la vraie charité chrétienne là où l'injure, la moquerie, la haine sont louées comme la *lumière* du XIX^e^ siècle. Aussi retournons-nous, avec le repentir le plus profond, au sein de l'*Eglise de nos pères.*

« Godefroi Paczolt, Paul Muche et sa femme, Auguste Habitz et sa femme, Charles Brade. »

HACHINS, ministre protestant à Boston, converti en 1843.

HADEGDORN (Mme de Saxe de), femme d'un officier général, abjura le luthéranisme et se fit catholique vers le commencement de ce siècle.

HADIN (Maurice-Moïse), juif instruit par la maison des Catéchumènes à Venise, fut baptisé à la fin de 1838, avec Achille son fils, âgé de seize ans, Mathilde sa fille, âgée de dix-sept ans, et quatre autres filles plus jeunes, Olympie, Clémentine, Irma et Julie. Les deux aînés reçurent aussi la confirmation, qui fut, ainsi que le baptême, administrée par le cardinal patriarche de Venise.

HAGIEMY, née dans le pays des Gallas, voisin de l'Abyssinie, fut achetée à Moka par M. Combes, célèbre voyageur, qui venait de porter en Abyssinie des présents du roi des Français au roi de Choa. Amenée à Marseille, elle y fut baptisée, le 27 février 1843, dans la chapelle du palais épiscopal, par Mgr. de Mazenod. Le prélat était assisté de M. Bodous, vicaire de la Trinité, qui avait instruit la néophyte. Le parrain et la marraine étaient M. et Mme Combes. Le baptême fut administré avec l'eau du Jourdain, que M. Eusèbe de Salles avait puisée lui-même à deux lieues du lac de Tibériade, en face d'un confluent du Hiéromaz.

HAHN-HAHN (Comtesse Ida), née et élevée dans le culte luthérien, écrivain très-distingué, auteur de romans très-estimés, et à qui l'on doit une savante description des établissements religieux chrétiens en Orient, embrassa le catholicisme le 26 mars 1850, après son retour d'Orient, où elle avait longtemps séjourné. Elle reçut le baptême dans l'église de Sainte-Edwige, à Berlin, en présence de plusieurs témoins considérables. Elle entra, à la fin de 1851, comme religieuse dans le couvent des Carmélites à Cologne.

I. — HAIGH (M. D.-H.), jeune négociant, récemment retiré des affaires, fit abjuration le 1^er^ janvier 1847, entre les mains du R. H. Wameslay, curé de Sainte-Anne à Leeds. Il venait d'hériter d'une succession considérable : la position du nouveau converti donnait le plus vif intérêt à cette cérémonie.

II. — HAIGH, de Leeds, deux du même nom, frères du converti Haigh, qui embrassa la foi en même temps que le révérend M. Macmullen. Après avoir fait à quelques jours d'intervalle leur abjuration à Birmingham, en 1846, ils furent confirmés ensemble à Oscott, des mains de Mgr Wiseman.

HAILLAN (Bernard de Girard, seigneur du), célèbre historien, né à Bordeaux en 1535, était fils d'un ancien lieutenant de l'amirauté de Guienne. Il fut présenté à la cour, abjura bientôt après les principes de la réforme, dans laquelle il avait été élevé. Il fut secrétaire d'ambassade de François de Noailles, évêque d'Acqs à Londres et à Venise, secrétaire des finances du duc d'Anjou (depuis Henri III), historiographe, généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit, et mourut à Paris, le 23 novembre 1610, dans sa soixante-seizième année.

HAINACH (François), juif hongrois, militaire au 32^e^ régiment de ligne autrichien, se convertit et fut baptisé le 26 avril 1835, dans la paroisse de Saint-Michel, à Modène, par l'abbé Schuleck, chapelain du régiment, assisté du P. Herman Kochs, jésuite, qui instruisait le néophyte depuis quatre mois. Après le baptême, Hainach communia, et on lut ensuite, selon l'usage, la traduction de l'Évangile en hongrois.

HALLER (Charles-Louis de), membre du conseil souverain de Berne, petit-fils de l'illustre médecin de ce nom, neveu du philosophe de Haller, fils et père de magistrats, longtemps magistrat lui-même, et connu de toute l'Europe littéraire par des écrits remarquables, fut ramené par ses longues études à la religion catholique, à l'âge de cinquante ans, et abjura le protestantisme le 17 octobre 1820, entre les mains de l'evêque de Fribourg. Cet écrivain distingué, qui réunit l'éclat des vertus à une éminente érudition, donna l'exemple du plus grand sacrifice, et, retiré à Paris, il adressa, le 13 avril 1821, la lettre suivante à sa famille pour lui exposer l'histoire et les motifs de son retour à l'Eglise catholique.

« Ma chère bien-aimée épouse, et vous,

mes très-chers frères, sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, auxquels je suis bien tendrement attaché, soit par les liens du sang, soit par une alliance dont je m'honore, et par le souvenir de tant de bienfaits, je ne pensais pas que je serais jamais dans le cas de vous faire à Paris une ouverture qui vous surprendra et vous affligera peut-être, qui me coûte aussi par cette seule raison, mais à laquelle la nécessité m'oblige, et qui tôt ou tard se tournera pour vous en consolation et en joie. Depuis longues années nous vivons ensemble dans la meilleure harmonie; le ciel l'a récompensée par toutes sortes de bénédictions : accordez-moi encore votre amitié, écoutez-moi avec bonté dans une des époques les plus décisives de ma vie.

« Vous connaissez depuis longtemps, et par mes discours et par les bruits publics, mon penchant pour l'Eglise catholique, qui n'est autre chose que la société universelle des chrétiens. Ce penchant ne date pas d'aujourd'hui; personne ne m'y a engagé, personne ne m'a sollicité ; il est le fruit naturel d'un bon cœur, d'une raison saine et de la grâce particulière de Dieu, qui, dans le cours de ma vie, m'y a conduit d'une manière presque miraculeuse. Mes frères et sœurs se rappelleront peut-être avec quelle équité feu notre père (1) parlait souvent des catholiques au sein de sa famille; il les connaissait par nombre de relations littéraires, il les aimait, il en justifiait même la croyance sur divers points. Ce germe s'est développé dans moi, et malgré les erreurs de ma jeunesse, mon ignorance du moins ne fut jamais une répugnance. La beauté des temples catholiques éleva toujours mon âme vers des objets religieux; la nudité des nôtres, dont on a fait disparaître jusqu'au dernier emblème du christianisme, la sécheresse de notre culte me déplut; il me semblait souvent qu'il nous manquait quelque chose, que nous étions étrangers au milieu des chrétiens. Vous trouverez déjà des traces de ces dispositions dans un éloge de Lavater que je fis il y a vingt-et-un ans à Weimar. On avait reproché à cet homme célèbre le même penchant; je cherchai à le justifier, et quoique, hélas! je n'eusse pas alors d'autre religion que la religion dite naturelle, ou plutôt celle que je me faisais à moi-même, la manière dont j'y parlais, par les seules lumières du bon sens, de la confession, de l'abstinence périodique considérée comme un exercice de privation, de la décoration des temples, de la cérémonie du lavement des pieds, et même de l'unité de l'Eglise, frappa d'étonnement même de savants catholiques. Pendant mon émigration j'appris à connaître beaucoup de prélats et de prêtres catholiques, et, quoiqu'ils ne me parlassent jamais de religion, ou du moins qu'ils ne cherchassent pas à ébranler ma croyance, je ne pus qu'admirer leur esprit de charité, leur résignation au milieu de tous les outrages, et, j'ose le dire, même leurs lumières et leurs profondes connaissances. Je ne sais quelle secrète sympathie m'attira vers eux, et comment ils m'inspirèrent toujours tant de confiance. L'étude des livres sur les sociétés secrètes et révolutionnaires de l'Allemagne me montra l'exemple d'une association spirituelle, répandue sur tout le globe pour enseigner, maintenir et propager des principes impies et détestables, mais néanmoins devenue puissante par son organisation, l'union de ses membres et les divers moyens qu'ils ont employés pour arriver à leur but; et, bien que ces sociétés m'inspirassent de l'horreur, elles me firent cependant sentir la nécessité d'une société religieuse contraire, d'une autorité enseignante et gardienne de la vérité, afin de mettre un frein aux écarts de la raison individuelle, de réunir les bons, et d'empêcher que les hommes ne fussent livrés à tout vent de doctrine; mais je ne me doutais pas encore, et je ne m'aperçus que beaucoup plus tard que cette société existe dans l'Eglise chrétienne, universelle ou catholique, et que c'est là la raison de la haine qu'ont tous les impies contre cette Eglise, tandis que toutes les âmes honnêtes et religieuses, même dans les confessions séparées, se rapprochent d'elles, du moins par sentiment. Pendant mon séjour à Vienne, bien que ma conversion eût pu alors m'être utile sous des rapports temporels, je n'y pensai même pas, et personne ne m'en parla. Tout au plus quelques bonnes âmes, qui me voulaient du bien, voyant mon cœur sans haine et mon esprit sans préjugés, laissèrent percer des vœux ou de légères insinuations. Un jour, en passant devant une librairie, je vis un petit livre destiné pour le peuple, et où sont expliqués tous les rites et cérémonies de l'Eglise catholique ; je l'achetai par pure curiosité, et je le possède encore. Quelle ne fut pas ma surprise, en y apprenant tant de choses instructives, le sens, le but et l'utilité de tant d'usages que nous prenons pour des superstitions! Mais ce furent surtout mes réflexions et mes études politiques qui me conduisirent peu à peu à reconnaître des vérités que j'étais loin de prévoir. Dégoûté des fausses doctrines dominantes, et y voyant la cause de tous les maux, la pureté de mon cœur me fit toujours rechercher d'autres principes sur l'origine légitime et la nature des rapports sociaux. Une seule idée simple et féconde, véritablement inspirée par la grâce de Dieu, celle de partir d'en haut, de placer dans l'ordre du temps, et dans la science comme dans la nature, le père avant les enfants, le maître avant les serviteurs, le prince avant les sujets, le docteur avant les disciples, amena, de conséquences en conséquences, le plan de ce livre ou de ce corps de doctrine qui fait aujourd'hui tant de bruit en Europe (1), et qui, j'ose le dire, est destiné peut-être à rétablir les vrais principes de la justice sociale, et à réparer beaucoup

(1) Théophile-Emmanuel de Haller, du conseil souverain de Berne, et bailli à Nyon, auteur de la *Bibliothèque de l'histoire suisse*, mort en 1786.

(1) *Restauration de la science politique*, ou *Théorie de l'ordre social naturel, opposé à la chimère de l'état civil factice;* Winterthur, 1816-1821, 4 vol.

de maux sur la terre. Je me représentai donc aussi une puissance ou une autorité spirituelle préexistante; le fondateur d'une doctrine religieuse, s'agrégeant des disciples, les réunissant en société pour maintenir et propager cette doctrine, leur donnant des lois et des institutions, acquérant peu à peu des propriétés territoriales pour satisfaire aux divers besoins de cette société religieuse, pouvant même parvenir à une indépendance extérieure ou temporelle, etc. Consultant ensuite l'histoire et l'expérience, je vis que tout cela s'était ainsi réalisé dans l'Eglise catholique; et cette seule observation m'en fit reconnaître la nécessité, la vérité, la légitimité. Des personnes pénétrantes parmi les catholiques remarquèrent déjà cette propension dans l'*Abrégé de la science politique* que je fis imprimer en 1808, et me dirent que je partageais leur foi sans le savoir. La lecture attentive et fréquente de la Bible me prouva bien plus encore que je ne m'étais pas trompé; car, avec cet esprit de justice et d'impartialité que Dieu m'a donné, je ne pus méconnaître d'innombrables passages qui n'ont de rapport qu'à un royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire une église ou une société de fidèles, que saint Paul appelle le corps de Jésus-Christ (1), ayant son chef et ses membres, destinés à maintenir et à perpétuer la religion chrétienne, à rassembler les bons, à les séparer des méchants, à les fortifier par leur réunion, etc.; passages que nos ministres ne citent jamais, parce que, dans le sens protestant, il est impossible de leur donner une explication simple et naturelle. Le petit ouvrage que je publiai en 1811, sous le titre de *Religion politique*, ou de *Politique religieuse*, et qui n'est qu'un rapprochement des passages de l'Ecriture sainte sur les rapports et les devoirs sociaux, fournit une nouvelle preuve de ces principes, bien que j'y aie gardé encore beaucoup de ménagement, et que peu de personnes aient pénétré toute ma pensée.

« Ainsi, mes chers frères et sœurs, je puis dire en vérité que, dès l'année 1808, j'étais catholique dans l'âme et protestant seulement de nom. Ce sentiment prit un nouveau degré de force en 1815, époque où la Providence, dans sa miséricorde, semble avoir réuni l'évêché de Bâle à notre canton, pour nous instruire et nous familiariser avec les véritables notions de l'Eglise universelle, et pour détruire tant de fatales préventions. Envoyé dans cette nouvelle partie de notre territoire, rédigeant les instructions pour l'acte de réunion et cet acte lui-même, j'appris à connaître des hommes distingués et des ouvrages plus célèbres encore, qui m'étaient nécessaires ou utiles pour enrichir et perfectionner le quatrième volume de mon ouvrage traitant des sociétés religieuses ou des empires ecclésiastiques. Leur lecture nourrissait mon esprit et mon âme; peu à peu les derniers doutes disparurent, même sur le dogme, dont je m'étais jusqu'alors peu occupé; le bandeau tomba de mes yeux; mon esprit se trouva d'accord avec mon cœur; il me semblait avoir trouvé *la voie, la vérité, la vie*, et mon âme ayant faim et soif de vérité, me parut enfin satisfaite. D'un autre côté, je lisais aussi des auteurs protestants, principalement ceux qui traitent de ce qu'on appelle droit ecclésiastique : et, le croiriez-vous, mes chers frères et sœurs, ce furent eux, plus encore que les écrivains catholiques, qui me confirmèrent dans mes sentiments. Leurs incertitudes et leurs variations éternelles, leurs contradictions, leurs réticences, et les concessions qui leur échappent parfois dans des moments de sincérité, enfin ce ton de sécheresse, d'aigreur et de dédain, si peu conforme soit à la religion et à la charité chrétienne, soit aux égards dus à des frères aînés et à une Eglise encore aujourd'hui si nombreuse et si respectable, me prouvèrent que nous n'étions pas dans la vérité, parce que la vérité ne varie point, et ne se sert point d'armes de cette espèce. J'entrevis au surplus avec la plus grande évidence ce qu'au fond les deux partis avouent, savoir : que la révolution du XVI^e^ siècle, que nous appelons la réforme, est, dans son principe, dans ses moyens et dans ses résultats, l'image parfaite et le précurseur de la révolution politique de nos jours; et mon aversion pour cette dernière me donna du dégoût pour la première. De ce dont le cœur était plein la bouche abonda, et tout le monde sait combien mes discours, en 1816 et 1817, roulaient souvent sur ces matières. Des théologiens protestants même en furent frappés, et m'approuvèrent dans les points principaux. Ainsi les trois premiers volumes de la *Restauration*, qui furent imprimés à cette époque, bien qu'ils ne traitent que des gouvernements temporels, renferment déjà grand nombre de passages favorables à l'Eglise catholique, et pas un seul qui lui soit contraire.

« Dans l'automne de 1818, des affaires particulières m'appelèrent à Naples. Faisant le voyage de Reggio à Rome avec une famille anglaise et un abbé français, il fut souvent question de matières ecclésiastiques, parce que l'aspect de l'Italie et de ses nombreux monuments en fournit l'occasion à chaque pas. L'abbé, se trouvant un moment seul avec moi, me fit l'éloge des sentiments équitables de ces Anglais pour la religion catholique, et sur ma réponse que cela ne m'étonnait pas, que la révolution avait ouvert les yeux à beaucoup de monde, et que j'étais aussi protestant, il ne voulut pas le croire. Il m'appliqua même ces paroles que notre notre Sauveur dit au centenier de Capharnaüm. *Pareille foi, je ne l'ai pas trouvée parmi les nôtres.* Voyant mes dispositions, il insista fortement pour m'engager à retourner dans le sein de l'Eglise, que je reconnaissais pour véritable et légitime. J'y répugnais encore, soit par respect humain, ou pour ne pas faire de la peine à ma famille, soit pour renvoyer cette démarche jusqu'à la fin de mes jours, soit parce que j'espérais peut-être que mon quatrième volume ferait plus d'effet en sortant en apparence de la plume d'un protes-

(1) *I Tim.* III, 15.

lant. Sur cela il cessa ses instances, mais il m'écrivit encore une lettre de Rome, où il me rappela seulement quelques passages de l'Écriture sainte, et entre autres celui-ci : *Aujourd'hui que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* (*Ps.* XCIV).

« Les choses en restèrent sur ce pied pendant toute l'année 1819, époque où je travaillais principalement au quatrième volume de la *Restauration*, dont chaque chapitre me confirma dans ma foi, et me prouva la nécessité, la vérité, la sainteté et les immenses bienfaits de l'Eglise catholique. Mon âme en fut émue au delà de toute expression. En automne, le duc Adolphe de Mecklimbourg-Schwerin, passant quelques jours à Berne, vint me voir. Egalement rentré dans l'Eglise, et néanmoins réconcilié maintenant avec toute sa famille protestante, ce prince aimable, voyant mes dispositions d'une part, et mes inquiétudes de l'autre, m'informa que je pourrais être catholique en secret, obtenir dispense pour les actes extérieurs, et que grand nombre de protestants se trouvaient dans le même cas. Cette idée me calma, parce qu'elle m'offrait le moyen de satisfaire à ma conscience sans aucun éclat public, que je désirais éviter. Toutefois je ne pris encore aucune résolution.

« Quelques dimanches avant Noël 1819, je versais un matin des larmes dans mon cabinet, par une émotion religieuse, réfléchissant au passage de l'Ecriture que l'abbé français m'avait rappelé, inquiet sur l'éducation de mes enfants, et priant Dieu pour eux, quand ma femme vint me proposer d'aller au sermon, parce qu'un savant professeur prêchait. Je m'y rendis. Quel fut mon étonnement et mon émotion en l'entendant prendre pour texte ces paroles : *Aujourd'hui que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur!* Ce sermon semblait inspiré par la Providence même, pour être appliqué à ma situation particulière. L'orateur ne développa point son texte de la manière ordinaire : il parla de l'établissement du Christianisme et de l'Eglise chrétienne, de saint Pierre convertissant en un jour cinq mille infidèles, du grain de senevé dont il résulterait un *grand arbre*, de la nécessité d'entrer dans le *royaume de Dieu*, du danger de renvoyer cette résolution jusqu'à la fin de ses jours, etc. Le soir j'eus une longue conversation avec l'auteur même de ce discours. Je lui fis remarquer que notre Eglise protestante ne présentait pas l'image d'un arbre, mais plutôt de feuilles dispersées, devenues le jouet des vents; qu'un arbre avait une racine, un tronc, des branches et des feuilles, tenant les uns aux autres, et que l'Eglise catholique seule me semblait porter ce caractère, comme ayant un chef et des membres, comme formant un troupeau soumis par une hiérarchie graduelle à un seul pasteur. La conversation s'engagea encore sur divers points, sur ce qu'on doit entendre par le *royaume de Dieu*, sur la primauté de saint Pierre, sur la perpétuité du saint-siége, qui très-certainement a quelque chose de miraculeux; sur la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de maintenir une croyance fixe dans l'Eglise protestante, etc. Le savant théologien m'écouta avec beaucoup d'intérêt, et ne put disconvenir de la justesse de plusieurs de mes observations. Il convint aussi que la séparation de l'Eglise universelle était un malheur, et se retrancha finalement derrière les objections ordinaires sur les anciens abus introduits dans l'Eglise, et sur le déréglement de plusieurs de ses membres ou de ses chefs : objections qui me semblaient prouver bien peu, vu que chez nous aussi il y a des abus, et de très-grands; que l'histoire ne rapporte pas des choses fort édifiantes de Luther et de Calvin; que nos ministres ne sont pas plus irréprochables que les prêtres catholiques; qu'enfin parmi eux quelques hommes peuvent bien être corrompus, mais jamais l'universalité, encore moins la foi et la religion qu'ils enseignent.

« Quant à moi, convaincu par la Bible même que le royaume de Dieu sur la terre ne consiste pas seulement dans la connaissance et l'accomplissement de ses préceptes (ce qui est sans doute son but et sa fin), mais aussi dans les moyens extérieurs pour y parvenir, c'est-à-dire dans l'Eglise, ou l'autorité établie pour enseigner, interpréter et propager ces mêmes lois divines, et nous procurer par là la paix et la joie dans le Saint-Esprit, qui est le dernier objet de cet empire céleste, je crus voir dans le sermon que je venais d'entendre le doigt de Dieu qui m'indiquait le chemin à suivre, et il me décida. J'écrivis le lendemain à un ami, qui seul connaissait mes dispositions et ma longue perplexité, le billet suivant :

« Je n'ai pu dormir cette nuit, et de douces « larmes ont coulé de mes yeux. Le Seigneur « paraît avoir exaucé les prières de tant de « chrétiens en ma faveur. Sa grâce opère si « puissamment en moi que je ne peux ni ne « veux plus y résister. Il m'est impossible « de vivre désormais dans cette éternelle « révolte contre Dieu et contre ma propre « conviction. Allez donc à Fribourg, mon « respectable ami, dites à Monseigneur l'évê- « que ce dont nous sommes convenus. Im- « plorez la miséricorde de l'Eglise en faveur « d'une brebis née dans l'erreur, entourée « de ses partisans, mais qui jette un regard « de tendresse vers la mère commune, et « qui n'attend que le moment propice pour « se réunir publiquement au troupeau de « Jésus-Christ, gouverné par ses légitimes « pasteurs. »

« La démarche fut faite, non pas de suite, mais après un intervalle de plusieurs jours de réflexion, pendant lesquels j'insistai encore. L'évêque, à qui mes ouvrages politiques m'avaient déjà fait connaître, me répondit par une lettre pleine de bonté et de charité qui me fit fondre en larmes, et qui seule m'aurait fait reconnaître la divinité de cette Eglise, si je n'en avais pas été persuadé d'avance. Il me dit que depuis longtemps il m'avait envisagé comme un enfant de l'Eglise catholique, et qu'il n'était pas surpris de ma

résolution, qu'il s'y attendait, qu'il m'en félicitait. Il entra dans toute ma position, dans la délicatesse de mes rapports de famille et de société; il m'annonça que l'Eglise se contenterait de la profession de foi, et que, pour éviter un plus grand mal ou pour faire un plus grand bien, je pourrais être dispensé des actes extérieurs pour un temps indéterminé; enfin, il m'indiqua le petit nombre de réparations et de formalités à remplir. Néanmoins plus de huit mois s'écoulèrent encore, pendant lesquels je composai le petit ouvrage sur la constitution d'Espagne, et j'achevai le quatrième volume de la *Restauration*, qui parut à la fin d'août 1820. Ce dernier ouvrage, bien qu'il ne traite que des sociétés spirituelles ou religieuses en général, et moins des dogmes que de la nature et de l'organisation de l'Eglise, est néanmoins écrit d'un bout à l'autre dans des principes catholiques, et renferme pour ainsi dire une profession de foi faite devant l'univers entier. L'évêque ne me pressa nullement pendant cet intervalle. Ce n'est point l'esprit de cette Eglise, comme vous le croyez peut-être; elle ne fait point violence, mais elle ouvre à celui qui frappe, elle voit venir, elle laisse faire la grâce de Dieu, assez puissante quand une fois elle a touché le cœur de l'homme. J'aurais pu renvoyer encore; je n'ai rien précipité; il a fallu une lutte de dix à douze ans pour me décider; mais je n'avais plus de repos, ma résolution resta inébranlable. Enfin, on arrangea le lieu et le jour avec toute la prudence possible, et ce fut le 17 octobre 1820, dans la maison de campagne de M. Boccard, allié d'Affry, à Jetschwil, où l'évêque se rendit comme pour faire visite à la famille, que je fis ma profession de foi et ma confession générale; je reçus l'absolution, vu mon sincère repentir, et le surlendemain, à six heures du matin, dans l'oratoire particulier de l'évêque, à Fribourg, le sacrement de la confirmation et celui de la communion, qui me donnèrent une force, un calme et une satisfaction inexprimables, et dont aucun protestant ne peut se faire une idée.

« Afin de ne pas faire d'éclat public, et de ne point affliger le cœur de mes parents, mon intention était de garder ce secret dans le fond de mon âme et de ne le déclarer que dans un moment plus favorable, ou, si ce moment n'arrivait pas, du moins à l'approche de ma mort et dans mon testament. Cependant il n'est pas permis de renier sa foi. Aussi vous vous rappellerez, mes chers frères et sœurs, que lors des bruits qui coururent à la fin de décembre et des questions qu'on me fit, je ne vous ai jamais dit que j'étais protestant; mais tout en avouant ma propension et même ma croyance, je vous ai répondu, tantôt qu'extérieurement et *publiquement* je n'avais pas changé; tantôt que je ne pratiquais pas les actes de la religion catholique; tantôt que, pour l'apparence, j'étais toujours le même, et que je ne jugeais pas nécessaire de faire une démarche ou déclaration publique; ce qui était bien conforme à la vérité. Si par hasard, ce dont je ne me souviens pas, il m'était échappé une expression qui eût eu l'air d'une dénégation, elle n'était pas dans ma volonté, et j'en demanderais pardon à Dieu et aux hommes. Un jour, dans une effusion de cœur et de tendresse, j'en fis même l'ouverture à ma femme; je l'instruisis des bruits qui couraient; je lui avouai mon intime conviction; je lui dis tout, excepté le dernier secret : je ne lui cachai même pas que, si on m'interrogeait publiquement, je ne pourrais renier ma foi; que je serais obligé de me déclarer, et qu'il semblait presque que Dieu voulait me forcer à donner cet exemple. A ma grande consolation, ma femme reçut cet aveu avec beaucoup de calme; elle ne m'en fit point de reproche, et c'est ce qui me fait espérer que le ciel, écoutant mes ferventes prières, l'assistera de sa grâce et adoucira l'amertume que je crains de lui causer. La seule chose qu'elle me dit, avec une tendre résignation, ce furent ces paroles : « Si tu étais obligé de te déclarer, nous ne pourrions pas rester à Berne. Toutefois, on peut vivre partout. » Une autre fois elle laissa échapper seulement ces mots : « Si cela n'est pas indispensable, ne le fais point, à cause de tes enfants. » C'était là aussi mon intention : on se contenta de mes réponses, et la tempête paraissait apaisée.

« Mon voyage à Paris n'avait aucun rapport avec cet objet. Mon but était purement personnel et littéraire, comme je l'ai encore écrit d'ici à mon frère aîné. Mais à peine avais-je passé huit jours dans cette capitale, où je comptais enfin jouir de quelques moments de satisfaction, voilà qu'on me mande de Suisse que deux folliculaires, n'aimant pas plus la religion protestante que la catholique, d'ailleurs éternellement ennemis de ma patrie et de ma personne, ne comptant pour rien la paix d'une famille et le bonheur d'un individu, annoncent au public ce qu'ils appellent mon changement; et que l'une de ces feuilles, quoique sans me nommer, désigne cependant le lieu et l'époque avec assez de vérité.

« Je ne saurais vous exprimer, mes chers frères et sœurs, dans quel bouleversement cette nouvelle a jeté mon âme. J'en devins malade, et vos peines seules formaient les miennes. J'ignore absolument par qui ce secret peut avoir été trahi. Mais j'en comprends toutefois la possibilité. Mon quatrième volume a excité une attention générale et produit une grande sensation, tant en Suisse que dans l'étranger. Les catholiques en sont ravis de joie, ils en louent le Seigneur; grand nombre de protestants même l'approuvent et font de sérieuses réflexions. Chacun aura voulu savoir si j'étais en effet catholique, si mes actions répondaient à mes écrits; on aura fait des questions partout; un domestique aura peut-être fait et communiqué une conjecture, un autre l'aura grossie, un troisième l'aura affirmée comme une certitude, et en rapprochant les indices, la vérité finit par être devinée. Quoi qu'il en soit, je ne

puis reconnaître dans tout ceci que le doigt de Dieu, qui se sert quelquefois des méchants mêmes pour exécuter ses desseins, et qui, par des événements successifs, paraît vouloir décidément que je donne cet exemple au monde et ne reste pas à moitié chemin. *Que sa volonté souveraine soit faite :* je dois m'y soumettre avec humilité. Après avoir donc versé bien des larmes, réfléchi des nuits entières, invoqué à genoux l'assistance du Saint-Esprit, et consulté des personnes sages et prudentes, je n'ai trouvé de calme et de repos que dans la résolution de vous avouer toute la vérité, jusqu'ici couverte d'un voile; de confesser devant les hommes la foi que je confesse devant Dieu, et de porter, s'il le faut, la part de croix qu'il daignera m'envoyer, me fiant à sa miséricorde, que, vu mon obéissance et mes instantes prières, il donnera à ma femme, mes enfants et ma famille, la force de supporter les peines et les tribulations qui seront les suites momentanées de cette résolution. J'en appelle à votre propre jugement, mes chers frères et sœurs, si je puis faire hautement, si le secret peut encore être gardé. L'éclat que je voulais éviter est déjà fait par mes ennemis; il n'y a plus rien à y ajouter. Une réponse négative à ces articles de gazette, un démenti net et formel tel que vous le demandez, n'est pas possible. Une réponse évasive ou ambiguë serait facile à faire, mais ne servirait de rien et ne ferait qu'augmenter et prolonger notre commun tourment; ou elle serait prise pour une dénégation, ce qui ne peut s'accorder avec le devoir d'un honnête homme et d'un chrétien ou bien l'on devinerait la vérité à travers le voile, et le but ne serait pas rempli. Je passerais au contraire pour un homme irrésolu, craintif, vacillant qui, par respect humain, n'ose pas avouer sa religion. Je serais éternellement dans une position fausse, louche, finalement mésestimé, tant des protestants que des catholiques. D'autres articles de gazette suivraient; on me tourmenterait toujours par des questions, tantôt en badinant, tantôt d'une manière sérieuse; vous connaissez mon ingénuité qui rougit de tout ce qui a seulement l'apparence d'un mensonge, et tôt ou tard il faudrait pourtant dire la vérité. Ajoutez à cela la publication de mon quatrième volume, qui est répandu dans le monde entier, et qu'on réimprime déjà dans ce moment. Les annonces les plus flatteuses en ont été faites dans divers journaux littéraires; de toutes les parties de la Suisse et de l'Allemagne, il m'est arrivé des lettres de remerciement et de touchants témoignages de satisfaction. Bien certainement personne ne le réfutera, mais aussi personne ne croira qu'après un tel livre on puisse rester protestant. Ce serait une contradiction choquante, qui ôterait toute force persuasive à un ouvrage destiné peut-être à produire de grands effets. Si, au contraire, prenant une résolution vertueuse et me soumettant à la volonté de Dieu, manifestée par tant de signes, j'avoue toute la vérité, il en résultera sans doute pour vous de la surprise et de l'affliction, mais elle passera bientôt, comme tant d'autres exemples l'ont prouvé : on sera forcé d'estimer un homme qui, sans aucun avantage temporel, sacrifiant au contraire ses plus chers intérêts, luttant contre des sollicitations qui lui brisent le cœur, ne renie point la foi dont il est convaincu, et la tranquillité me sera acquise pour le reste de mes jours. Vous-mêmes, mes chers amis, j'en ai la persuasion intime, vous ne cesserez de m'aimer; et moi, par la raison même que je suis chrétien catholique, je vous aimerai plus tendrement encore. Au reste, tout ce que la douceur et l'amitié peuvent exiger ou permettre de ménagements, pourvu que ma conscience soit satisfaite, je les observerai de bien grand cœur, et je m'en rapporte à ce sujet aux vœux et aux conseils de ma famille. Croyez-vous qu'il faille faire la déclaration au gouvernement ? Je vous y autorise, et vous pourrez même donner des copies de cette lettre. Convient-il de demander la démission de mes places, surtout celle du conseil secret, quoique aucune loi ne m'y oblige, et qu'il faudrait plutôt l'exemple contraire ? je le ferai bien volontiers. Depuis longtemps je suis dégoûté de ces places, soit parce que je ne puis y faire aucun bien, soit par mon vif désir d'employer le peu de vie qui me reste au salut de mon âme et à l'achèvement d'un ouvrage pour lequel le ciel semble m'avoir plus particulièrement destiné. Pensez-vous qu'il serait même nécessaire ou convenable de quitter Berne, du moins pour quelque temps ? Ma fortune bien que médiocre y suffit, et j'espère que ma tendre épouse ne m'abandonnera point; mais, s'il est possible, je voudrais vivre et mourir dans ma patrie. Quant à mes chers enfants, j'adresse des vœux au ciel pour qu'il les dirige lui-même dans la bonne voie; mais ils sont déjà trop âgés pour que je veuille les engager malgré eux, quoique les lois elles-mêmes exigent la religion du père. Fasse le ciel que tôt ou tard leur volonté et celle de leur mère n'y soient pas contraires ! mais avant tout il faut leur propre et libre conviction. Ce qui me console en attendant, c'est ma persuasion intime que bientôt peut-être il se sera passé des événements en Europe qui faciliteront ces sortes de retours à des millions de nos frères séparés; nombre de préjugés disparaîtront, les exemples se multiplieront, et si, en ce cas, mes enfants inclinent vers l'Eglise universelle, ils n'auront pas à soutenir la même lutte que leur père.

« Maintenant, mes chers frères et sœurs, et vous surtout tendre compagne de ma vie, si après cet exposé ingénu et cet aveu sincère, il m'est permis d'ajouter quelques motifs de consolation, songez d'abord que ce n'est pas ma propre volonté, mais celle de Dieu qui a dirigé tout cela. Jamais je n'ai désiré, encore moins recherché cette espèce de renom ou de célébrité littéraire qui cause des inquiétudes à ma femme, et qui, pour quelques moments de satisfaction, n'est en effet qu'une source de chagrins, qu'une con-

ronne d'épines. Mais pour le bien du monde il faut aussi des hommes qui se prononcent, qui défendent ou rétablissent la vérité, surtout dans une époque de grandes crises; et en pareil cas, on n'est pas son propre maître : c'est une providence supérieure qui assigne à chacun sa place. Si j'avais pu m'imaginer de je recevrais cette mission, jamais je ne me serais engagé dans les liens du mariage, répa n'associer personne à mon infortune : moin en a décidé autrement ; il a eu ses pensées.

vrage tribuez pas ce que je vais vous dire j'achev amour-propre : on est bien loin *ration*, ltiment quand on pleure et qu'on dernier squ'au fond de l'âme; mais, en des soci le cours de ma vie, je ne puis général, uter. mes chers amis, je suis un ture et dans la main de Dieu, qui a néanmo choisir pour préparer ou exécu- princi que dessein de sa miséricorde, et di me conduit d'après sa volonté et non d'après la mienne. C'est lui qui bien m'accorda ces dons du cœur et de l'esprit qui, dès ma tendre enfance, me firent aimer la vérité avec passion et combattre l'erreur, ou ce qui me paraissait tel; c'est lui qui m'inspira plus tard ces idées simples et heureuses, dont le développement me fit découvrir un nouveau monde de vérités; c'est lui qui, depuis seize ans, me donne cette application exclusive au même objet, ce courage moral dont je m'étonne souvent moi-même, cette persévérance inébranlable, malgré tant de dégoûts et de chagrins, malgré mon extrême sensibilité et ma timidité naturelle. Ne voyez-vous donc pas ce que tant d'autres ont observé? Il suscite un républicain pour asseoir et rétablir les monarchies sur leurs véritables bases; un homme simple et peu instruit, dont l'éducation fut assez négligée, pour confondre la science la plus orgueilleuse des savants, celle dont il fut lui-même imbu dans sa jeunesse, dont il partagea un instant les erreurs; un laïque enfin et un protestant, le descendant d'un réformateur même, pour faire briller l'Eglise universelle d'un nouvel éclat et la défendre avec des armes qu'on n'avait pas encore employées. Croyez-vous que j'aie jamais eu cette pensée-là; que, sans l'appui d'une force supérieure, j'eusse pu l'exécuter, triompher de tant d'habitudes, déraciner tant d'idées reçues dès mon enfance, résister à tant de liens qui me sont chers comme la prunelle de mes yeux? Je vous le demande, n'y a-t-il pas dans tout cela quelque chose de surnaturel?

« Au surplus, mes chers amis, qu'est-ce donc d'être catholique, mot qui vous effraye par les préjugés de votre éducation? Si j'étais devenu athée, impie, membre de sociétés anti-chrétiennes ou séditieuses, on n'aurait rien dit; quelques bonnes âmes seules auraient gémi en secret. Si je m'étais lié à d'autres sectes également séparées de la religion dominante et de la croyance de nos pères, sociniennes, moraves, mystiques, méthodistes, etc., on l'eût peut-être approuvé, ou tout au plus blâmé comme un excès de zèle; mais se réunir à la grande société universelle, à la grande communauté des chrétiens, la plus ancienne, la plus nombreuse, celle dont furent nos ancêtres et qui est répandue dans tout le globe, qui, quoi qu'on en dise, est toujours restée la même, qui n'est sortie d'aucune et dont toutes les autres sont sorties, serait-ce donc une faute irrémissible? Etre catholique, mes chers frères et sœurs, ce n'est donc point être superstitieux, c'est tout simplement être chrétien, membre de cette société de fidèles unis sous le même chef, dans la même foi, le même culte par toute la terre; de cette société qui, en quelque pays que vous soyez, vous fait rencontrer des amis et des frères, vous offre partout la même croyance, la même règle des actions, les mêmes secours de charité dans toutes les peines et toutes les infortunes. Cette communauté a-t-elle quelque chose de si effrayant? Ne voyez-vous pas qu'elle forme la plus grande et la plus belle des patries? Pour moi, elle m'est plus chère encore depuis que presque tous les autres liens sociaux sont relâchés ou brisés.

« Vous me parlez d'un changement de religion, d'une abjuration de la foi de nos pères : mes amis, un protestant qui devient catholique ne change pas, à bien parler, de religion, il rentre seulement dans le sein de l'Eglise; c'est une brebis errante qui cherche le pasteur et le troupeau légitimes, un enfant perdu qui retourne dans la maison de son père, un soldat égaré prêt à défendre la même cause, mais qui rejoint le corps d'armée et obéit à son chef. Tout ce que les protestants croient ou affirment de croire, les catholiques le croient aussi, et plus fermement encore; le symbole est le même dans les deux confessions. Vous voyez encore dans le vôtre l'Eglise chrétienne universelle et la communion des saints, c'est-à-dire des chrétiens; seulement, parmi ces sectes diverses, on ne sait jamais vous montrer où elle est, et à quel signe on peut la reconnaître. Ainsi, mes chers frères et sœurs, en y rentrant, on n'abjure pas sa religion, on renonce seulement au schisme, c'est-à-dire à la séparation de l'Eglise, aux rêveries de son propre esprit, qui, selon l'Ecriture, est la cause de tous les égarements. Il n'est pas un écrivain protestant, même parmi les réformateurs, qui ne déplore cette fatale séparation qui, depuis trois siècles, divise des frères faits pour s'aimer et se soutenir. On l'attribue à des circonstances extraordinaires, à des abus vrais ou supposés; mais ces circonstances n'existent plus, ces abus ont cessé, ils ont été réformés par l'Eglise elle-même : pourquoi ne pas s'y réunir? Au surplus, mes chers frères et sœurs, songez que, si personne n'avait embrassé une autre foi que celle de ses pères, le monde ne serait pas devenu chrétien; nous vivrions encore dans l'idolâtrie et le paganisme. Tout est-il donc égal, l'erreur ou la vérité une fois reconnue? N'est-ce pas plutôt Luther et Calvin qui ont abandonné et fait abandonner à

d'autres l'antique foi de leurs pères, tandis que moi j'y retourne? Et nous-mêmes, avons-nous encore la religion de nos pères immédiats, celle qui nous fut transmise dans notre jeunesse? Nos enfants recevront-ils la même foi? Hélas! quel changement déplorable s'est opéré parmi nous, seulement depuis trente à quarante ans! Il n'y a plus de croyance commune, chacun se fait une religion à part ou n'en reconnaît aucune; chacun explique la Bible selon sa fantaisie, ou n'y croit pas du tout; nos ministres mêmes sont divisés entre eux, et ne savent plus ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils doivent enseigner : l'un affirme le matin ce que l'autre réfute l'après-dîner, et ces contradictions commencent à choquer les laïques eux-mêmes; car si les pasteurs ne savent plus le chemin, comment les brebis devront-elles se fier à leur conduite? Pour nous en consoler, on va jusqu'à nous dire que la religion doit se modifier et se réformer continuellement, en sorte que ceux qui me reprochent d'avoir changé changent eux-mêmes tous les jours. J'avoue qu'il m'est impossible de vivre dans cette anarchie dans laquelle je ne vois que le caractère de l'erreur et tout l'opposé d'une société religieuse. Mon cœur aimant a besoin de tenir à quelque chose de stable, et je ne le trouve que dans l'Eglise catholique : elle a ce caractère d'immutabilité imprimé à tous les ouvrages du Créateur.

« Vous êtes effrayés peut-être de quelques dogmes de l'Eglise catholique ? Mes amis, toute religion a ses mystères, ils sont nécessaires pour humilier notre orgueil, pour affermir notre foi et pour élever notre âme à l'incompréhensibilité, c'est-à-dire à la Divinité. Tout est miracle dans la nature ; nous en voyons, nous en sentons les résultats, mais nous n'en comprenons ni la possibilité ni les causes. Dieu même, son auteur et son législateur invisible, que nous ne connaissons que par les yeux de la foi et par les effets de sa puissance, n'est-il pas le plus grand des mystères ? Mon célèbre aïeul (1) n'a-t-il pas déjà dit que de toutes les objections des impies, celle tirée de l'incompréhensibilité était la plus absurde de toutes? Plusieurs dogmes de l'Eglise protestante surpassent tout aussi bien notre entendement que ceux que vous croyez particuliers à l'Eglise catholique. Au reste, quand une fois on reconnaît la divinité de cette Eglise, il faut écouter ceux dont Jésus-Christ a dit : *Qui vous écoute m'écoute ;* et je ne prétends pas en savoir plus que tant de beaux génies depuis dix-huit siècles. Enfin, l'Eglise trouve ses dogmes dans l'Ecriture sainte que vous admettez aussi. Pourquoi lui refuseriez-vous le droit de l'interpréter, que vous invoquez pour vous-même et pour chaque individu ? Du moins elle l'explique d'une manière conforme à toute l'antiquité et à l'immense majorité des chrétiens, d'une manière enfin qui porte dans le cœur de ceux qui croient une force surnaturelle et d'ineffables consolations.

« Vous trouvez sans doute qu'il y a trop de cérémonies, et l'on vous dit que cette religion ne consiste que dans le culte extérieur. Mes amis, j'avais pensé comme vous, mais j'ai vu que nous jugions sans connaissance de cause, et j'ai été bien désabusé. Lisez les écrits célèbres des docteurs catholiques, les superbes mandements de leurs évêques, les sermons de leurs orateurs, leurs sublimes commentaires des Ecritures, la magnificence de leurs cantiques et de leurs prières, et ces admirables livres de dévotion et de morale, et vous verrez s'ils n'ont pas des idées aussi grandes, aussi élevées, aussi pures sur la religion intérieure que les nôtres, et peut-être bien davantage. Quant aux cérémonies et aux pratiques du culte extérieur, elles sont l'expression naturelle de la foi ; elles ont toutes un but et un sens moral pour fortifier les bonnes habitudes et pour élever l'âme aux idées religieuses. Au reste, ce ne sont pas des choses absolument nécessaires ; elles peuvent, ainsi que chez vous, varier selon les circonstances, et elles varient, en effet, comme des objets de pure discipline. S'il y en a trop chez les catholiques, très-certainement il y en a trop peu chez les protestants, et j'aime encore mieux l'excès que le défaut du bien. Simple fidèle, ce n'est pas à moi à juger l'Eglise : quelle confusion ne règnerait-il pas si chacun voulait réformer à sa manière? Dans nos républiques, nos gouvernements temporels, tous les usages, toutes les formes, ne me plaisent peut-être pas également, et cependant je suis obligé de m'y soumettre, de les suivre, si je veux rester membre de cette société.

« Vous croyez peut-être que la Bible suffit, qu'elle est la parole de Dieu et que chacun peut y puiser sa religion? Ah! mes chers frères et sœurs, les catholiques connaissent la Bible aussi bien que nous ; ils la citent plus fréquemment, ils en recommandent la lecture aux fidèles, et surtout ils y croient avec une foi plus vive que la nôtre ; enfin, il m'a toujours semblé qu'ils l'expliquent encore et qu'ils l'appliquent d'une manière bien plus élevée et plus spirituelle. C'est eux qui nous l'ont donnée, comme tout ce que nous avons encore de bon et de chrétien ; sans l'Eglise catholique, nous n'aurions pas même la Bible ; c'est sur son témoignage que nous croyons à sa divinité, son intégrité, son authenticité ; seulement elle pense et j'ai toujours cru que cela devait être ainsi, que, lorsqu'il s'élève des doutes ou des contestations sur le sens, c'est à l'Eglise seule à l'interpréter. La Bible est un livre ou une collection de livres saints de l'Eglise ou de la société chrétienne ; mais elle n'est pas cette société elle-même, pas plus que les lois écrites ne forment à elles seules ce qu'on appelle un royaume temporel. Elles seraient une lettre morte sans l'esprit de cette autorité dont elles émanent et qui les

(1) Albert de Haller, membre du conseil souverain de Berne, seigneur de Goumens le Jux et Eclagnons.

vivifie. Le christianisme a existé avant la Bible, du moins avant le Nouveau Testament ; les apôtres mêmes ne l'avaient pas encore. Où avez-vous jamais vu dans le monde une religion se propager et se conserver pure avec le secours d'un livre seul, que les uns ne lisent pas et que les autres comprennent mal, livré à l'interprétation arbitraire de chacun, sans sacerdoce et sans ministère ? Ne sentez-vous pas que d'après ce principe on pourrait aussi abolir nos temples, nos pasteurs, nos écoles et nos catéchismes ? Nous en voyons déjà les effets déplorables par la multitude des sectes bizarres, et quelquefois même abominables, qui désolent nos villes et nos campagnes ; sectes contre lesquelles il n'y a point de remède, d'après le prétendu droit de l'interprétation individuelle, et qui finiront par y détruire toute religion, pour produire de terribles bouleversements, ou par nous ramener forcément à l'unité catholique.

« Vous vous plaignez enfin que l'Eglise catholique vous condamne, qu'elle prétend que vous ne pouvez vous sauver hors d'elle. Ah ! mes amis, que vous connaissez peu l'immense charité de cette bonne mère que nous avons si imprudemment abandonnée, bien plus pour notre malheur que pour le sien ! Elle ne condamne pas vos personnes, mais seulement vos erreurs, ou les faux principes que l'on vous enseigne, tout comme le médecin ne condamne que la maladie, et non le malade ; elle ne vous hait point, elle vous aime ; elle vous appelle ses frères, bien que séparés, tandis que vous ne donnez jamais aux catholiques ce titre amical ; elle prie pour vous tous les jours au pied des autels ; elle gémit d'avoir perdu tant d'enfants qui lui sont chers, qu'elle voit livrés à tous les loups, c'est-à-dire à tous les faux docteurs, et privés de tant de moyens de sanctification. Toutes les sectes sont conjurées contre elle, non par une foi commune, mais par une haine commune ; et c'est précisément ce qui m'a prouvé qu'elle devait être la véritable, parce que toutes les erreurs, même les plus opposées entre elles, s'accordent aussi en ce qu'elles haïssent la vérité, ainsi que vous voyez de nos jours toutes les sectes politiques se diviser à l'infini par leurs constitutions bizarres et leurs pouvoirs factices ou usurpés, et ne se réunir que dans leur acharnement contre tout souverain naturel et légitime. L'Eglise catholique seule rend amour pour haine, bienfaits pour insultes ; elle fait du bien même à ses ennemis ; elle soulage, elle console tous les infortunés, de quelque pays et de quelque croyance qu'ils soient.

« Où avez-vous jamais vu un véritable catholique qui vous ait fait du mal ? Pour moi je n'en ai jamais reçu que du bien dans tout le cours de ma vie, et il m'est impossible de haïr ceux qui m'aiment. Et s'il est permis de citer des choses purement temporelles à l'appui d'une vérité générale, Berne, notre patrie même, dans toutes les crises de son existence, où a-t-elle trouvé des amis, si ce n'est parmi ses anciens frères, les catholiques ? Qui, au contraire, lui a envié ce bonheur dont elle jouissait autrefois ; qui a constamment cherché à lui nuire ; qui l'a abandonnée dans tous ses dangers ? Regardez autour de vous, je ne vous le dirai pas. Temporellement, du moins, on ne se sauve pas en flottant à tout vent de doctrine, en n'ayant aucune croyance fixe et commune. Dans les guerres de ce monde, on ne se sauve pas, on ne remporte pas la victoire, si chacun combat et s'endort à son gré, si chacun veut commander et personne obéir. Il en est de même dans les guerres que nous livrons à l'enfer, c'est-à-dire aux puissances invisibles du mal et de l'erreur. Quant au salut éternel, ce calme uni à la vie dont le salut ou la santé de l'âme dans cette vie est la condition, l'image et le précurseur, si vous êtes de bonne foi, croyant sincèrement à la vérité de votre religion, chrétiens de cœur, et remplissant les devoirs que cette qualité vous impose, sans doute que Dieu n'impute point l'erreur involontaire, l'erreur invincible. Mais moi, convaincu depuis douze ans que nous sommes dans la fausse voie, certain que l'Eglise catholique est l'Eglise légitime et véritable, l'*Eglise du Dieu vivant, la colonne et le fondement de la vérité* (*I Tim.* III, 15), ne devrais-je pas me condamner éternellement moi-même, si je ne m'y réunissais pas, surtout lorsque le doigt de Dieu m'y invite d'une manière si évidente ? Je ne suis point assez téméraire pour juger de la miséricorde de Dieu dans une autre vie, mais il me paraît démontré que, sans le retour sincère à la religion et à l'Eglise catholique, il y a peu ou point de salut sur la terre, et que c'est pour cela aussi que Jésus-Christ est venu l'établir.

« Pardonnez-moi, mes chers amis, cette longue effusion de mon cœur dans une affaire aussi importante. J'ai pensé qu'une profession de foi aussi sincère ne pourrait que toucher des âmes bien nées ; et y a-t-il de plus belles âmes que le ciel m'a accordées dans mes parents, dans mes frères et sœurs de sang et d'alliance ? Jamais je ne pourrai lui en témoigner assez de reconnaissance. Consolez-vous : votre frère ne sera pas isolé, et le bras de Dieu le soutiendra. N'en doutez pas, nous vivons dans une des plus grandes crises du monde, et des événements incroyables vont se préparer. Du milieu des ruines apparentes, purifiées par le malheur, l'Eglise antique et universelle se relève plus sainte et plus majestueuse que jamais, après une longue et terrible persécution. Partout elle gagne des âmes, même sans aucune protection des puissances temporelles. Une espèce de jugement général s'approche, et qui sait si ce n'est pas le dernier ? Le monde est partagé entre les chrétiens unis au centre commun du siége de saint Pierre d'un côté, et les impies ou les ligues antichrétiennes de l'autre. Ces deux partis seuls se combattent, parce que seuls ils sont organisés ; mais tout ce qu'il y a encore d'âmes honnêtes et religieuses

parmi les protestants se rattachent déjà et doivent se rattacher plus ou moins à leurs frères catholiques, sous peine que, vu leurs dispersions et le défaut d'une croyance commune, on ne les confonde avec les ennemis du christianisme, et qu'on ne leur dise : D'où venez-vous ? A qui tenez-vous ? Je ne vous connais pas. Aussi des milliers m'ont précédé, des milliers me suivront. Jamais les conversions n'ont été si fréquentes et si éclatantes que de nos jours. Vous en verrez des exemples encore bien plus remarquables que le mien, et je pourrais vous en citer déjà de bien frappants dans toutes les classes, depuis les princes souverains et les savants de ce monde, jusqu'aux ouvriers et jusqu'aux ministres protestants eux-mêmes, tant en Angleterre qu'en Allemagne et en Suisse. Qui sait même si j'ai fait autre chose que de vous montrer le chemin ? Entre croire et confesser, il y a bien peu de différence. Vous m'accordez le fond, pourquoi la forme vous blesserait-elle ? Ah ! laissez, laissez-moi donc cette liberté de conscience que vous invoquez pour tous les autres : oui, je vaincrai votre répugnance, si tant est qu'elle existe ; je vous forcerai de m'aimer malgré vous ; je vous prouverai par ma conduite, si elle n'est pas sainte, la morale qui m'impose cette antique religion de nos pères, à laquelle je suis retourné. Je serai meilleur mari, meilleur père, meilleur frère ; je remplirai tous mes devoirs de société avec plus de scrupule encore qu'auparavant. Ne me refusez donc pas votre amitié, ce qui briserait mon cœur sans changer ma foi. J'ai prié pour ma femme, et de nombreux chrétiens ont réuni leurs prières aux miennes. Dieu les exaucera, il l'assistera de sa grâce pour supporter les peines passagères que je lui cause, peut-être même pour les changer en satisfaction. Mais si elle était encore triste et désolée, je vous la recommande : songez qu'elle est votre sœur, la mère de mes enfants, la compagne de ma vie ; qu'elle a partagé avec moi bien plus de peines que de plaisirs. Entourez-la de votre amour, de vos tendres consolations ; versez du baume dans son cœur ; dites-lui que je n'ai pas fait une mauvaise action, que vous m'aimez encore : alors le calme renaîtra, son courage se relèvera, et nous passerons ensemble des jours, sinon sans tribulation, du moins pleins de douceur, d'union et de concorde. La Providence aussi aura soin de mes chers enfants ; j'espère leur léguer la bénédiction de Dieu et un nom qui ne les laissera pas sans amis dans le monde. Quelques émotions salutaires, quelques exemples de la vertu souffrante ou de l'innocence persécutée ne feront que du bien à leur âme. Souvent j'ai craint pour eux cette prospérité non interrompue, qui trop communément enfante et nourrit l'orgueil, endurcit et dessèche le cœur. Enfin, mes chers frères et sœurs, s'il m'est permis de prier aussi pour moi, de vous conjurer dans cette semaine sainte, par la charité de notre commun Sauveur Jésus-Christ, ne me laissez pas attendre la réponse à cette longue lettre, tirez-moi des mortelles inquiétudes dont est troublé tout mon séjour ici. Dites-moi que la grande crise est passée, que vous me conservez votre affection, que ma femme aussi se soumet à la volonté de Dieu, que je peux venir vous embrasser et voler dans vos bras. Mais dussent d'autres souffrances m'être reservées ; dussiez-vous même, ce que je suis loin de penser, m'abandonner aussi et vous éloigner plus ou moins de moi, je ne vous en aimerai pas moins jusqu'à mon dernier soupir, peut-être plus prochain qu'on ne le pense, vu l'affaiblissement de ma santé causé par tant de travaux, par mon extrême sensibilité et par de continuelles émotions morales.

« Paris, ce 13 avril 1824. »

« Charles-Louis de Haller. »

Cette lettre excita à Berne un orage qu'elle ne devait pas, ce semble, faire naître. On avait lieu d'espérer que la démarche de M. de Haller produirait une grande sensation à Berne, et en effet, elle l'y produisit. Mais sa lettre, en touchant sa famille, a aussi soulevé quelques passions et réveillé quelques ressentiments. On jeta les hauts cris contre lui. Dès le 25 avril, une motion fut faite au conseil pour proposer au grand conseil de le suspendre de ses places. Une pareille motion, faite le lendemain à l'administration de la ville, fut rejetée. Le 7 mai, il y eut de longs débats au grand conseil à son sujet : On dit que MM. les conseillers May, de Deguigius-Chevigny, Thorman, Tscharner et autres, parlèrent avec force en faveur de M. de Haller ; mais l'autre parti, appuyé par un des avoyers, l'emporta. On arrêta, par 91 voix contre 50, de ne pas admettre la démission volontaire de M. de Haller de l'administration de la ville. Ensuite 114 contre 27 le suspendirent de toutes ses places, *sauf à faire examiner par les tribunaux les mesures ultérieures à prendre*. Après ce résultat, M. Albert-Emmanuel de Haller, conseiller d'Etat et frère aîné du catholique, se démit aussitôt de sa place au petit et au grand conseil. M. de Bonald avait fait une éloquente défense en faveur de son ami, qui fut consolé de son infortune par la conversion de sa famille entière, conversion qui fut complétée le 31 décembre 1826, par l'abjuration de son fils aîné Charles. — Cet excellent père, tout occupé de l'avenir religieux de ses enfants, faisait des vœux pour que Dieu daignât les éclairer. A la fin de 1825, il fut convenu avec sa famille qu'un ministre protestant et ensuite un prêtre catholique viendraient chez lui faire des conférences de controverse. M. Galland, ministre génevois, autrefois pasteur à Berne, et qui était venu à Paris pour diriger une école de missions protestantes formée par la Société biblique, vint, pendant plusieurs semaines, chez M. de Haller, qui assistait aux conférences, et qui, tout en laissant une entière latitude au ministre, faisait cependant des observations sur différents points de controverse, et força le ministre, par la simple lecture d'un catéchisme catholique, à rétracter des assertions hasardées contre l'E-

glise et contre sa doctrine. Quand ces conférences eurent été terminées, un prêtre catholique vint en faire d'une autre nature, et insista surtout sur les caractères de la véritable Eglise. Les occupations de cet ecclésiastique ne lui ayant pas permis de donner à ses instructions tout le développement que souhaitait la famille Haller, un ecclésiastique anglais, qui se trouvait en France, M. l'abbé Kinsley, se chargea d'expliquer tout le catéchisme ; mais, avant même qu'il eût commencé ses leçons, Mlle Cécile de Haller, jeune personne d'un esprit solide et déjà depuis quelque temps bien disposée pour la religion catholique, se déclara hautement ; elle fit son abjuration le dimanche 21 mai 1826 dans la chapelle de l'établissement de Mme Pagès, et, quelques semaines après, fit sa première communion, à Saint-Sulpice. — Mme de Haller, la mère, qui assistait à cette cérémonie, en fut touchée : elle n'avait pas été peu surprise la veille quand sa fille était venue lui demander à genoux sa bénédiction, démarche absolument inconnue chez les protestants. Le même jour, 21 mai, une nièce de M. de Haller, Mlle Mathilde d'Erlach, se convertit au catholicisme, puis se fit religieuse *Voy.* D'ERLACH.

Cependant l'instruction des fils de M. de Haller continuait ; leur sœur y assistait malgré sa démarche ; on ne saurait, disait-elle, être trop instruite. Le père n'avait point cru devoir se trouver à ces conférences, afin que ses enfants eussent plus de liberté de proposer leurs difficultés. Ils s'instruisirent en outre par des lectures solides. Le 1er août, le plus jeune des fils, M. Albert de Haller, âgé de dix-huit ans, jeune homme plein de droiture et de bonne foi, déclara qu'il était décidé à embrasser la religion catholique, et alla lui-même l'annoncer au ministre protestant dont il avait reçu les premières leçons. Il fit son abjuration et sa première communion le 10 août 1826, en présence de toute sa famille. Quelques jours après il partit pour Berne avec ses parents, reçut la confirmation des mains de l'évêque de Fribourg, et se rendit à Turin, pour y entrer au service dans l'armée du roi de Sardaigne. — Le fils aîné, M. Charles de Haller, âgé de dix-neuf ans, n'avait encore pris aucune résolution, il fit dans le même temps un voyage en Angleterre avec M. l'abbé Kinsley, observa de près les sectes, qui pullulent en Angleterre, et se décida pour l'Eglise universelle. Je veux être chrétien, disait-il ; mais où trouver le christianisme parmi tant d'opinions contradictoires ? Il revint à Paris vers la fin d'octobre ; une maladie grave, qu'il essuya au mois de novembre, à Juilly, l'obligea de suspendre l'exécution de son projet. A peine rétabli, il fit son abjuration à Juilly, le 31 décembre 1826 ; le lendemain, 1er janvier, il fit sa première communion à Paris, et le 10 janvier il reçut la confirmation des mains de l'archevêque de Paris. — Ainsi, tous les enfants de M. de Haller se trouvèrent réunis dans le sein de l'Eglise catholique ; leur mère, loin de s'opposer à ces démarches, les a au contraire approuvées, certaine qu'elles étaient le résultat d'une entière conviction. Elle a fini elle-même depuis par suivre leur exemple en 1826. — M. Albert de Haller, ayant été faire sa théologie à Rome, est entré dans l'état ecclésiastique et devint curé d'une paroisse en Suisse. M. Charles Louis de Haller nous a laissé les ouvrages suivants : *Eloge de Lavater*, publié à Weimar en 1800 ; un *Abrégé de la Science politique*, en 1808 ; *Religion en politique en* 1811 ; *Restauration de la science politique* ou *théorie de l'ordre social naturel*, 1808 à 1821, 4 vol. in-8° ; *Constitution de l'Espagne*, 1820 ; *Lettre à sa famille*, 1821 ; les *Dénominations de parti*, divers articles dans le *Mémorial catholique* ; l'*Histoire de la Révolution religieuse*, ou de la *Réforme protestante dans la Suisse occidentale* ; *Mélanges de haute politique*, Paris, 1839.

HALLEY (Henri), l'un des six cents protestants de Caen et des environs qui furent convertis par le prédicateur Véron, vers 1630.

HALLMANN (Jean-Chrétien) renonça au luthéranisme pour embrasser la religion catholique, et mourut à Breslau en 1704. Il a laissé diverses *pièces de théâtre* en allemand.

HAMANN (Jean-Georges), surnommé le *Mage du Nord*, naquit en 1730 à Kœnisberg en Prusse. Son père, habile chirurgien, le destinait à devenir ministre protestant. Mais les goûts du jeune homme l'entraînèrent ailleurs. Economiste distingué, poète fécond et spirituel, grand orientaliste, docte écrivain et profond philosophe, il abjura le protestantisme en 1787, et vint mourir, l'année suivante, à Munster, près de la princesse de Gallitzin, devenue catholique aussi, et qui lui fit ériger un monument.

HAMILTON (Jacques), comte d'Arran, duc de Chatellerault, fut régent du royaume d'Angleterre après la mort de Jacques V, de 1543 à 1551, et mourut en 1576. Il abjura publiquement la doctrine du protestantisme qu'il avait jusqu'alors professée.

HANLY (le Rév. Thompson), curé anglican de Ramsgate, anciennement de Saint-Mary-Lebone, et ensuite de Saint-James-Piccadilly, se convertit et fut, dans le mois d'avril 1846, admis dans la communion catholique.

HANMER, qui remplissait les fonctions de vicaire anglican dans une paroisse de Devonshire (Angleterre), fit abjuration le 14 janvier 1850.

I. — HARDENBERG (DE), conseiller provincial dans le comté de Mansfeld, ainsi que feu son frère, qui avait épousé en secondes noces une fille du comte de Stolberg, depuis dame d'honneur de la princesse Cunégonde, tante du roi de Saxe, se convertirent et rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique en 1818 ; la première femme de M. de Hardenberg avait aussi fait précédemment abjuration.

II. — HARDENBERG (DE), ministre plénipotentiaire du roi de Hanovre à la cour de Berlin, se convertit au catholicisme en 1844, et paya de sa destitution la gloire de sa conversion. En effet, à la suite de cet acte qui fit grand bruit en Allemagne, M. de Hardenberg fut rappelé par son souverain et remplacé à

Berlin par le ministre des finances M. de Schulte.

HARLAY DE SANCY (Nicolas DE) né en 1546 successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel général des Cent-Suisses, premier maître d'hôtel et surintendant des finances, si célèbre par ses talents, ses négociations, ses services et son dévouement pour Henri IV, rentra au sein de l'Eglise vers 1597. Du Perron composa pour lui un court *Traité de l'Eucharistie*.

HARLOW (Marie) de Loughrea, fit abjuration le 29 janvier 1843, à la messe paroissiale, entre les mains de M. Mahony.

HARNAY (Le docteur), autrefois rédacteur d'un journal littéraire dans le Kentucky, se convertit et fit abjuration en 1822. Il n'est pas seulement revenu de ses préjugés contre la religion catholique, mais il quitta le monde et se fit moine dans l'ordre de Saint-Dominique. Comme tous les protestants, il se figurait que tous nos prêtres étaient des ignorants ou des fanatiques ; mais, ayant eu occasion de voir de près quelques missionnaires, il fut touché de leur simplicité, de leur conduite franche, de leur piété soutenue; il se rendit à Cincinnati aussitôt que la communauté y fut suffisamment établie.

HARNISCH (Godefroi), Saxon, âgé de vingt-huit ans, au service du comte de Senfft-Pilsach, ministre d'Autriche dans cette cour, abjura le luthérianisme le 21 avril 1836, dans la chapelle des PP. Rédemptoristes, à Modène. Le recteur de la maison reçut cette abjuration comme délégué de l'évêque, et prononça, après l'évangile, un discours en allemand sur la nécessité de la foi. Le surlendemain, l'évêque de Modène administra, dans sa chapelle, la confirmation au nouveau catholique, qui eut pour parrain le pieux ministre d'Autriche. Ce seigneur avait aussi assisté à l'abjuration.

HAROLD, roi des Danois, se convertit et se fit baptiser avec sa femme et son fils, encore jeune, dont le roi Othon fut parrain. On raconte aussi un miracle qui contribua à la conversion d'Harold. Dans un festin, il y eut contestation sur le culte des dieux. Les Danois disaient que Jésus-Christ, à la vérité, était un dieu, mais qu'il y en avait de plus grands, parce qu'ils montraient aux hommes de plus grands prodiges. Un prêtre nommé Poppon, qui fut depuis évêque, soutint que Jésus-Christ était le seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Harold lui demanda s'il voulait donner en sa présence preuve de cette créance. Il le promit et le roi le fit garder. Le lendemain matin il fit rougir un fer très-pesant, et commanda à Poppon de le porter en témoignage de la foi chrétienne. Il le prit sans hésiter, après l'avoir béni, le porta autant que le roi voulut; puis, montra à tout le monde sa main saine et entière. Harold ordonna qu'on jetterait à bas les idoles, et qu'on n'adorerait que Jésus-Christ. Il mourut le jour de la Toussaint 980, et la cause de sa mort le fit considérer comme martyr.

HARPE (Jean-François DE LA), membre de l'Académie des sciences, né à Paris le 20 novembre 1739. Orphelin à l'âge de neuf ans, il fut nourri quelque temps par les Sœurs de Charité, et élevé gratuitement dans un des colléges de Paris. Quand il débuta dans la littérature, Voltaire et ses adeptes y régnaient en maîtres. La Harpe se lia de bonne heure avec eux, se distingua par quelques pièces de théâtre, puis par les éloges de quelques personnages illustres, enfin par un cours de littérature ancienne et moderne, où il ramenait les règles du bon goût. Lorsque vint à éclater la révolution française, il en adopta les idées. Toutefois, arrêté en 1794, ce fut en prison qu'il renonça à ses opinions philosophiques. M. Regnauld de Bellescize, évêque de Saint-Brieuc, en prison avec lui, contribua, dit-on, à cette conversion. Elle fut éclatante, et La Harpe, plein d'ardeur pour ses nouvelles croyances, combattit hautement les ennemis du catholicisme, réfuta les doctrines philosophiques, et avait commencé une *Apologie de la religion*. Il nous apprend lui-même que sa conversion fut entièrement opérée, lorsque ouvrant au hasard l'*Imitation de Jésus-Christ*, il tomba sur ces paroles : « Me voici, mon fils, je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué. » Pendant sa détention, il traduisit le *Psautier*, à la tête duquel il mit un excellent discours sur l'esprit des livres saints et le style des prophètes. Depuis ce temps, La Harpe fut un homme et surtout un écrivain nouveau. Il ne craignit pas de donner à sa conversion la publicité qu' exigeait le scandale dont il avait pu être cause ; et, bravant à la fois les sarcasmes des révolutionnaires et des philosophes, on le vit, dans ses leçons publiques, faire une honorable rétractation. C'est alors qu'il fit paraître son *Cours de littérature ancienne et moderne*, qu'il avait entrepris en 1786. Condamné à la déportation en 1798, La Harpe mourut le 11 février 1803.

HARPER, ministre anglican de la chapelle des Propriétaires, à Funlico, fut reçu, le 22 février 1851, dans le sein de l'église catholique par le Rév. docteur Whitty.—Plusieurs membres de la congrégation dirigée par M. Harper ont suivi leur pasteur.

HARRINGTON (John), membre de l'université d'Oxford, fit abjuration en janvier 1851.

HARRIS d'Alford, prédicateur protestant distingué, se convertit au catholicisme en 1841.

I.— HARRY (Philippe), l'un des six cents protestants convertis à Caen et aux environs, par Véron, vers 1630.

II.— HARRY (Mme), se convertit et fut reçue au sein de l'Eglise, à Rome, en 1846.

HARTHAWAY (Frédéric), professeur au collége de Worcester, et d'abord curé anglican de Sainte-Marie-Madeleine, résigna ses fonctions pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique, en novembre 1851.

HARTOG (Mlle), abjura, le 22 mai 1840, la religion israélite, et fut baptisée dans la petite chapelle de la cathédrale d'Anvers. M. Legrelle, bourguemestre, lui servait de parrain, et Mme la baronne Dubois-d'Oultremont, de marraine. Immédiatement après la cérémonie du baptême, elle a communié.

HARTWELL (Louise-Thérèse), Anglaise, convertie à la religion catholique en 1833, a rédigé elle-même une relation de sa conversion, par déférence pour les instances d'un respectable ecclésiastique. Cette relation ayant paru propre à édifier, le cardinal Weld, qui favorise noblement toutes les œuvres utiles, fit imprimer à Rome l'original anglais avec une traduction italienne. M. Drach, connu par son zèle pour la religion, et par ses importants travaux, alors bibliothécaire de la Propagande, en a donné une traduction française dont nous extrayons l'analyse suivante :

Fille d'un baronnet anglais, capitaine dans la marine royale, Miss Hartwell naquit le 20 juin 1813. Elle perdit son père et resta seule avec sa mère, ses frères et ses sœurs étant tous morts successivement. « Mon attrait pour l'Eglise catholique, dit-elle en commençant sa relation, n'a rien eu que de spontané. Personne ne m'en avait jamais parlé, personne ne m'a jamais fait l'éloge d'aucun de ses dogmes. Je ne puis considérer ce qui s'est passé en moi que comme l'effet d'une grâce spéciale de Dieu, qui m'a guidée d'une manière miraculeuse dans tout le cours de ma vie. Mes doutes relativement à l'orthodoxie de l'Eglise anglicane à laquelle appartenaient mes parents, remontent chez moi à l'époque du premier âge. Depuis la première fois qu'on avait commencé à m'apprendre le symbole des apôtres, je n'étais certainement plus protestante. »

Dès son enfance, elle recherchait les cérémonies catholiques, et tout ce qui était catholique faisait sur elle impression. A quatre ans, elle visita un couvent de Carmélites et s'en souvenait encore. En Irlande, où elle alla à dix ans, elle eut occasion de voir des catholiques et entra dans une chapelle. Elle trouva dans un livre l'*Ave Maria* en italien, et l'apprit par cœur. Cependant ses idées sur la religion étaient fort vagues. Une seule chose la frappait, c'est que l'Eglise anglicane n'était point l'Eglise catholique. C'était un supplice pour elle d'aller au temple protestant, et un bonheur au contraire d'entrer dans une chapelle catholique. Au milieu des divertissements du monde, elle pensait à la religion catholique. Plus d'une fois elle fut tentée de s'ouvrir à quelque catholique et ne l'osa point. Après la mort de son père, on l'emmena en Allemagne, auprès d'un oncle qui était son tuteur. Elle y eut beaucoup à souffrir, à ce qu'il paraît, à cause de son attrait pour la religion catholique ; car elle se trouvait dans un pays catholique et soutenait souvent des discussions sur les matières de religion, parlant toujours en faveur des catholiques, et justifiant leurs pratiques de dévotion. Elle prit la résolution de ne plus aller au temple protestant.

Peu avant son départ d'Allemagne, dans l'automne de 1831, un grave accident la rendit souffrante et percluse. Elle resta dans cet état jusqu'en 1835, sans avoir un seul jour de santé. « Mais, je ne saurais assez, dit-elle, en rendre des actions de grâces à Dieu, car je ne doute pas que ce fût un effet de miséricorde. Il a voulu me détacher plus complétement du monde et me faire sentir le besoin de me consacrer à son service. » A Paris, on consulta pour elle le célèbre Dupuytren, qui déclara qu'elle n'avait que quelques jours à vivre. Pendant sa maladie, son désir d'être catholique augmentait toujours. Elle ne dormait point et lisait les livres relatifs à la religion catholique. Elle aurait voulu se déclarer à Paris, mais il n'y avait pas moyen, elle était entourée de parents très-mal disposés. Enfin, à Londres, le 10 janvier 1832, elle découvrit que l'évêque catholique s'appelait Bramston. Elle venait d'être dans un grand danger et était fort agitée. Le lendemain elle demanda à sa mère d'écrire à M. Bramston, dont elle avait trouvé le nom dans un almanach. « Il faut, dit-elle, que je sois catholique ; et il n'y a point d'autre église que l'Eglise catholique romaine, j'en suis convaincue. Il faut que je voie un prêtre. Que m'importe ce qu'en dira le monde ? Je puis mourir, et si je meurs catholique, cela ne fait de tort à personne. Mais il n'est point d'autre moyen de sauver mon âme. Ma chère mère, si vous m'aimez, écrivez à M. Bramston. »

Sa mère, la voyant très-malade n'osa lui refuser d'écrire ; mais elle se promit bien du moins de rester protestante. Le 12 janvier arriva M. Gradwel, coadjuteur de M. Bramston. Il eut un entretien avec miss Hartwell, la mère présente, et celle-ci elle-même se convainquit bientôt qu'elle avait été dans l'erreur. Le prélat leur fit de fréquentes visites. La mère l'écoutait avec intérêt, et commença à observer les pratiques extérieures de la religion catholique, allant à la messe, se conformant aux abstinences, etc. Quant à Miss Hartwell, elle était comme soulagée d'un grand poids ; elle était satisfaite et tranquille, et jouissait même de ses souffrances. Le blâme des gens du monde lui devint indifférent. Elle pardonna à ceux qui s'étaient faits ses ennemis sans aucune provocation. Le mercredi de Pâques, 25 avril 1832, elle fit sa première communion ainsi que sa mère, dans la chapelle de Bavière à Londres, et deux jours après elles quittèrent l'Angleterre pour toujours.

L'étonnement et la colère de leurs parents furent extrêmes. On en voulait surtout à miss, on ne voulait pas l'entendre. Elle gémit de ces dispositions et pria pour ces pauvres aveugles. Elle avait toujours senti une grande dévotion pour sainte Thérèse. Elle se mit sous sa protection et ajouta son nom, en recevant la confirmation, à celui qu'elle portait déjà. Elle avait aussi beaucoup de dévotion pour saint Louis de Gonzague

qu'elle regardait comme son patron. Sa mère, qui s'appelait aussi Louise, était née le jour de la fête de ce saint, et miss la veille.

Le 18 janvier 1833, le cardinal Weld leur administra à toutes deux le sacrement de confirmation. Miss Hartwell avait toujours eu le désir de se faire Carmélite, mais on l'en détournait à cause de sa santé; on ne croyait pas qu'elle pût supporter les austérités de Carmes. Elle s'était donc rabattue sur la Visitation, mais une rechute de sa maladie, peu de mois avant l'époque fixée pour son retour en Angleterre, la força de renoncer au projet de quitter l'Italie. Elle continua à être très-malade à Gênes, jusqu'au commencement de septembre 1835. Alors elle prit, une nuit, la résolution de se faire Carmélite, dès qu'elle recouvrerait la santé. Le lendemain elle se sentit délivrée de ses souffrances; son état de faiblesse et de langueur était disparu, et n'est plus revenu.

Le 14 avril, Mlle Louise-Thérèse Hartwell prit l'habit religieux chez les Carmélites, dans l'Eglise de Sainte-Thérèse, aux Quatre-Fontaines. Elle répondit avec docilité à la vocation qui l'appelait dans le cloître. Sa mère convertie aussi à la religion catholique, l'anima elle-même, quoique n'ayant que cette fille, ayant perdu son mari et étant séparée de ses cinq fils, l'anima, dis-je, à suivre son attrait. Mlle Hartwel a dit adieu au monde, et a reçu le voile des mains du cardinal Odescalchi.

HARTZINGER (Mme), née à Angerstroem. Les motifs de sa conversion furent publiquement développés et juridiquement déposés à la grande chancellerie d'Angleterre. Mme Hartzinger était venue jusqu'en 1802 dans une complète indifférence sur la religion. A cette époque, étant âgée de cinquante ans, elle voulut en avoir une avec connaissance de cause. Elle se mit d'abord à étudier la liturgie anglicane, principalement les trente-neuf articles. N'y trouvant pas les éclaircissements qu'elle cherchait, y voyant au contraire des choses contradictoires, elle consulte, d'après l'avis de son frère, les plus habiles ministres. Leurs réponses lui paraissent vagues, incertaines et contraires les unes aux autres. Ayant demandé à l'un d'eux s'il avait le pouvoir de remettre les péchés, ainsi que Notre-Seigneur le donna aux apôtres, l'autre tout déconcerté lui répondit que c'était pour lui une question si nouvelle et si inattendue, qu'il n'y avait pas encore pensé jusque-là. Afin de pouvoir mieux comparer ces diverses réponses, elle les écrivait sur la marge de son livre de liturgie. Ne trouvant point la lumière de ce côté, elle se tourna de l'autre. Comme elle recevait dans sa maison plusieurs émigrés français, et parmi eux quelques ecclésiastiques, elle les engageait, comme malgré eux, à discuter tantôt tel point de controverse, tantôt tel autre. Nos compatriotes se prêtaient avec peine à ces discussions, de crainte qu'on ne les dénonçât comme des faiseurs de prosélytes. Quelques-uns mêmes pensaient à quitter la maison pour éviter ces controverses sans cesse renaissantes, lorsque tout d'un coup cette dame se déclara catholique et fit publiquement son abjuration. Son mari, à la suite d'affaires moitié politiques moitié commerciales, dont il avait été chargé sur le continent, avait reçu défense de reparaître en Angleterre. Son fils étudiait pour être ministre anglican quand la mère eut déclaré sa conversion; un membre de sa famille, son frère, lui fit promettre juridiquement, si elle voulait conserver la tutelle de son fils et de sa fille, qu'elle n'userait point de son autorité pour les engager à suivre son exemple, ce qui l'aurait mise dans le cas d'être déportée à Botany-Bay. Le fils, après avoir en grande partie achevé ses études, fut pris d'un mal de jambes qui le retint plusieurs semaines sur son lit. Pendant ce temps, il lisait les ouvrages anglicans qui devaient le préparer à son examen de ministre. Qui le croirait? c'est la lecture de ces livres-là mêmes qui le convertit, et, un jour, sans que personne s'y attendît, il annonça à sa mère qu'il était catholique, et demanda un prêtre pour recevoir les derniers sacrements, persuadé qu'il devait mourir bientôt. Il mourut en effet peu de jours après. A ce coup, toute la famille s'émeut et crie à la séduction. Le frère de Mme Hartzinger la cite par-devant le chancelier, comme prévenue d'avoir provoqué le changement du jeune homme par des moyens illégaux. Arrivée à la chancellerie, elle prête serment que ni elle ni personne de sa maison n'a influencé la démarche de son fils. Interpellée par le chancelier de déclarer qui l'avait *séduite* elle-même, elle raconte l'histoire de sa conversion, annonce que ce qui l'a éloignée de l'anglicanisme c'étaient les réponses insoutenables et contradictoires des ministres; et, pour preuve, fait voir ces mêmes réponses écrites jour par jour sur la marge de sa liturgie, qui reste déposée à la chancellerie. Comme il n'y avait rien à répondre, on assoupit l'affaire et il n'en fut plus question. Pendant ces débats, la fille partageait les préventions des autres parents et entretenait une correspondance active avec son père. Le calme rétabli, sa mère se contentait de prier pour elle, lorsqu'un jour elle l'aperçoit à genoux devant une image de la sainte Vierge; surprise, elle lui demande ce qu'elle fait là. « Ah! ma mère, lui répond l'autre en se jetant dans ses bras, et moi aussi je suis catholique. » Elle s'était instruite et convertie en secret. A cette nouvelle, le père fit venir sa fille auprès de lui, et la mit entre les mains de trois ou quatre ministres protestants, qui, l'un après l'autre, cherchèrent à l'ébranler par leurs raisonnements. A chaque conférence, la jeune personne demandant un délai pour répondre, et puis, sous main, consultait un prêtre catholique. Cette curieuse controverse a été imprimée. Le père voyant que tous les efforts n'aboutissaient à rien, la renvoya à sa mère. Depuis cette époque, Mme Hartzinger, s'adonna entièrement aux bonnes œuvres, au soulagement des pauvres, à la visite des hô-

pitaux, et mourut dans ces saintes pratiques.

HATTON (Mme), de la ville de Londres fit abjuration et reçut le baptême, le 6 janvier 1846, dans la chapelle des Dames de la Providence, des mains de l'abbé Lebourgeois, vicaire de Saint-Pierre de Lisieux. Elle était venue voir ses deux filles, dont l'aînée était religieuse de la Providence, et l'autre pensionnaire dans cette communauté, et dont elle ne pouvait supporter d'être plus longtemps séparée. Elle venait remplir un de ses devoirs de mère, et elle ne s'attendait pas à goûter avec les joies si douces de la nature les joies plus douces encore de la religion et de la foi. Elle avait été cependant déjà heureusement préparée par les lettres de ses filles qui contenaient d'ardentes apologies de l'Eglise *une, sainte, apostolique et romaine*, lettres qu'il fallait lui arracher des mains, et qu'elle relisait toujours dans les larmes. Elle disait elle-même qu'elle trouvait un merveilleux attrait à la dévotion envers Marie, et à la prière pour les morts, touchantes pratiques dont la prétendue réforme eut la cruauté de vouloir dépouiller le culte chrétien. La vue du bonheur de ses filles était en argument déjà très-puissant sur le cœur d'une mère; c'était aussi, à n'en pas douter, un des moyens de la grâce. Pendant son séjour à Lisieux elle n'eut qu'une pensée, qu'une occupation : celle de s'instruire à fond de cette religion qu'elle admirait déjà dans la personne de ses enfants. Bientôt tous les doutes tous les préjugés ont fait place à la conviction la plus profonde.

HAUENSTEIN (Nicolas), protestant, militaire suisse du canton d'Arau, au service du Saint-Siége, témoignait depuis quelques temps, avec plusieurs autres, le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Ils furent instruits par P. Colombo de Riga, jésuite; et le 4 mai 1834, M. Tomba, évêque de Rodiopolis et visiteur apostolique du diocèse de Forli reçut leur abjuration dans sa chapelle à Forli, leur administra la confirmation et la communion et leur adressa une allocution sur la grâce que Dieu leur faisait et sur le zèle avec lequel ils devaient y répondre.

HAUT-MESNIL (Philippe DE), écuyer de la paroisse Saint-Aignen, village près de Caen, converti par Véron vers 1630.

HAZA (Albert DE), gentilhomme de la maison du duc d'Anhalt-Coethen lui-même converti en 1824, secrétaire du cabinet et conseiller de légation, fut son abjuration à Paris le 5 juillet 1825, et donna, depuis, l'exemple d'une piété aussi éclairée que soutenue. Ce sage ministre avait déjà fait connaître son penchant pour le catholicisme par la traduction allemande de l'ouvrage du comte de Maistre, sur *Le principe générateur des constitutions*.

HEBERT (Jacques et Pasquette), protestants de Caen, convertis vers 1630 par le prédicateur Véron.

HÉGÉSIPPE, Juif converti au christianisme qui mourut vers 180. C'est le premier auteur qui, après les apôtres, ait légué à la postérité une histoire ecclésiastique. Depuis la mort du Sauveur jusqu'à son temps. Quelques fragments cités par Eusèbe nous restent seuls de son ouvrage. On y voit la même simplicité qui règne dans les écrits des évangélistes.

I. — HÉLÈNE (Sainte) impératrice, née à York en Angleterre vers l'an 247, épousa en 272 Constance Chlore et eut pour premier fils Constantin devenu empereur en 306. Hélène n'embrassa pas la foi en même temps que son fils, mais lorsqu'elle se convertit ce fut d'une manière si parfaite, qu'elle pratiqua toujours depuis les plus héroïques vertus, voulant regagner, par sa ferveur les années qu'elle avait passées dans les superstitions du paganisme. Ruffin dit, en parlant de son zèle et de sa foi, que l'une et l'autre étaient incomparables. C'est elle qui découvrit la vraie croix et qui orna d'édifices somptueux les lieux sanctifiés par les principaux actes du Sauveur. Elle mourut en août 328.

II. — HÉLÈNE ou OLGA (Sainte) reine de Moscovie, était l'épouse d'Ihor ou Igor, qui fut tué en 945 par les Dreulans, lorsqu'il traversait leur pays, au retour d'une expédition contre Constantinople et dans laquelle il avait échoué. Hélène qui s'appelait alors Olga, et qui était encore idolâtre, vengea la mort de son mari et vainquit les Dreulans dans une bataille qu'elle commandait en personne. Elle régna ensuite plusieurs années avec autant de sagesse que de gloire. Parvenue à l'âge de soixante-dix ans, elle laissa le gouvernement à son fils Suatoslas, pour se rendre en 955 à Constantinople où elle fut accueillie par l'empereur Constantin VI Porphyrogénète, embrassa le christianisme et fut baptisée sous le nom d'Hélène. De retour dans sa patrie, elle s'appliqua de tout son pouvoir à y répandre la lumière de l'Evangile, et son zèle produisit les plus heureux effets. Elle mourut après l'an 970.

HELSEN, fondateur d'un nouveau culte hérétique en Belgique, abjura publiquement ses erreurs et publia sa rétractation en 1842.

HEMANS (Charles), Anglais, fils de la célèbre poëte de ce nom, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise catholique en 1843.

HEMERLING, protestant suisse, se convertit et fit abjuration avec quatre autres le 31 octobre 1833, dans la chapelle du vicaire apostolique de Forli en présence de ce prélat, de l'évêque de Faenza et de plusieurs autres personnes pieuses. Leur zèle pour embrasser la vraie foi, résista à tous les assauts qu'ils eurent à soutenir de la part de leur coreligionnaires. On ne leur épargna pas les railleries et on leur offrit même de l'argent pour les détourner de leur projet. Le premier novembre, ils furent confirmés dans la cathédrale de Forli par l'évêque de Rodiopolis et reçurent la communion. Leur extérieur pieux et recueilli édifia tous les assistants.

HÉNÉAGE (Mme), anglaise, et sa fille se convertirent et furent reçues au sein de l'Eglise, à Paris, en 1845.

HENN (William), ministre anglican fit abjuration le 11 novembre 1850.

HENNESSY (Mme), protestante convertie, fut admise au sein de l'Eglise catholique en 1842, par le Rév. Patrick Cantewell, en Irlande. A la même époque, deux protestantes, originaires de la Zélande, ayant été instruites par le curé de Molenbeek-Saint-Jean, firent abjuration. Elles furent baptisées sous condition et communièrent à la fin de la messe qui fut célébrée en action de grâce. Cette cérémonie fut d'autant plus touchante, qu'on se rappelait que l'une des deux néophytes avait manifesté autrefois beacoup de mécontentement de l'abjuration d'une amie appartenant aussi au culte protestant; il a donc fallu toute l'évidence de la vérité, pour lui faire suivre son exemple.

HENNINGHANS, négociant à Crefeld, protestant, converti au XIXe siècle.

HENRI IV, surnommé *le Grand*, roi de France et de Navarre, né à Pau, le 13 décembre 1553, fut élevé dans le calvinisme et destiné à la défense de cette secte par Jeanne d'Albret, sa mère, qui l'avait embrassée ouvertement : on l'en déclara en effet le chef à la Rochelle en 1569. On sait en effet combien il la défendit de son épée contre la Ligue ; mais plus de dix ans avant son abjuration il avait déjà manifesté ses doutes sur la vérité du calvinisme. On l'avait plusieurs fois sollicité de se faire instruire dans la religion catholique, et il n'y avait montré aucune répugnance. En 1534, Henri III lui avait envoyé le duc d'Epernon pour le presser d'abandonner la réforme ; le roi de Navarre avait répondu qu'il était de bonne foi et qu'il ne demandait qu'à être éclairé. Peu après il proposa des conférences entre des prélats et des ministres protestants. Le 9 avril 1588, Elisabeth, reine d'Angleterre, écrivit à Henri III, roi de France, une lettre autographe dans laquelle il est dit : « Si j'ai soutenu Henri de Navarre, je l'ai fait parce que j'étais convaincu que sa perte serait aussi la vôtre. Aussi lui ai-je constamment donné le conseil de se soumettre à vous, mais non de changer de religion contre sa conscience. » Le 15 mai 1590, l'ambassadeur François de Maisse marquait à Henri IV de Venise et de Rome. « Les princes italiens souhaitent que Votre Majesté se fasse catholique et qu'elle entre en alliance avec eux et le pape, contre les Espagnols; mais la chose souffre de grandes difficultés pour le moment, c'est pour cela que le pape lui-même a fait entendre qu'il n'était pas opportun que vous fassiez ce pas de suite, qu'il aurait patience et qu'il laisserait agir le temps et la grâce de Dieu. » (Raumer, *Lettres de Paris, sur l'étude de l'histoire du* XVIe *et* XVIIe *siècles*, Leipsick, 1831, 222, et 234.)

Le 30 juillet, le roi répondit : « Pour ce qui regarde le reproche que je ne voulais jamais changer de religion, ce qui serait suffisamment démontré par les retards que j'y ai apportés jusqu'ici, il faut que vous sachiez, que jamais aucune crainte, ni aucun respect humain ne sauraient me décider à un pareil changement. D'un autre côté je ne suis pas tellement entêté à ne pas le vouloir même alors qu'on m'aura fait voir mon erreur. » Quand il fut sur le trône de France, ses plus fidèles serviteurs l'engageaient à revenir à la foi de ses ancêtres et à celle de la plus grande partie des Français. Il avait eu sur ce sujet des entretiens avec plusieurs prélats et docteurs notamment avec le savant Duperron. Renaud de Beaune, archevêque de Bourges eut aussi part à la conversion du roi, ainsi que les Béarnais de Salettes, de Morlas, Serres, Sponde. A la fin d'avril 1593, l'archevêque de Bourges annonça dans les conférences tenues à Suresnes entre les catholiques des deux partis la conversion prochaine de Henri. Celui-ci convoqua à Mantes, pour le 22 juillet 1593, une assemblée de théologiens, dont un archevêque, cinq évêques et deux curés de Paris. Il avait été encore au prêche à Mantes le 18 juillet. Dans la conférence du vingt-deux, il dit aux théologiens rassemblés qu'il avait déjà reçu quelques instructions sur la foi catholique, mais qu'il désirait de plus grands éclaircissnments sur les points controversés. Le lendemain, après un discours de cinq heures par l'archevêque de Bourges, et après avoir conféré avec ces prélats, il leur proposa ses dernières difficultés, entendit leur réponse et se déclara parfaitement satisfait et débarrassé de tous ses doutes, il signa la confession de foi qui lui fut présentée, et il convint que, dès le prochain dimanche, 25 juillet, il se présenterait à l'église de Saint-Denis pour y entendre la messe. L'archevêque de Bourges prit sur lui de lui accorder une absolution provisionnelle, en raison du danger de mort subite auquel il était particulièrement exposé pendant la guerre, sous condition qu'il recourrait au Pape, sitôt que commodément faire se pourrait, pour le reconnaître et promettre d'obéir aux commandements justes et raisonnables de l'Eglise. Enfin, le 25 juillet, à cinq heures du matin, Henri, précédé des gardes suisses, écossaises et françaises, et entouré d'un grand nombre de princes, officiers de la couronne et gentilshommes, se présenta aux portes de l'église de Saint-Denis, qu'il trouva fermées. Le grand chancelier frappa à la plus grande porte, qui fut ouverte aussitôt. L'archevêque de Bourges parut alors assis dans la chaire pontificale, et entouré d'un grand nombre de prélats. Il demanda au roi qui il était et ce qu'il voulait.

Celui-ci répondit qu'il était Henri, roi de France et de Navarre, et qu'il demandait à être admis dans le sein de l'Eglise catholique. « Est-ce du fond du cœur ? reprit l'archevêque, et êtes-vous vraiment repentant de vos erreurs ? » A ces mots, le roi se jeta à genoux et fit sa profession de foi en ces termes : « Je proteste et je jure à la face du Dieu tout-puissant, de vivre et de mourir dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, de la protéger et de la défendre envers tous, au péril de mon sang et de ma vie, renonçant

à toutes hérésies contraires à la doctrine de ladite Eglise. » Après cette profession de foi, le roi remit à l'archevêque un écrit qui la contenait et signé de sa main ; ce qui étant fait, ce prince encore à genoux à l'entrée de l'église, baisa l'anneau du prélat qui lui donna sa bénédiction, et reçut son abjuration. Il se releva, aidé du cardinal de Bourbon et de l'archevêque, et fut conduit avec beaucoup de peine, à cause de l'affluence du peuple, dans le chœur de l'église, suivi des évêques de Nantes, de Séez, de Digne, de Maillezais, de Chartres, du Mans ; de René de Daillon, nommé à l'évêché de Bayeux ; de Jacques Davy, nommé à celui d'Evreux ; des religieux de l'abbaye, des abbés de Bellezane et de la Courronne, de l'archidiacre d'Avranches ; d'Olivier Bérenger aussi docteur et prédicateur du roi, et des curés de Saint-Gervais et de Saint-Méri ; en présence desquels Sa Majesté, à genoux devant le grand autel, réitéra son serment et sa protestation devant les saints évangiles.

Le roi ayant été relevé fut conduit à l'autel, qu'il baisa après avoir fait le signe de la croix, et se retira ensuite derrière l'autel, sous un pavillon, où l'archevêque de Bourges l'entendit en confession et lui donna l'absolution pendant que l'on chantait le *Te Deum*. Après s'être confessé, il fut conduit au lieu du sanctuaire où l'on avait placé un prie-Dieu couvert de velours cramoisi brun, semé de fleurs de lis d'or, sous un dais orné de même. Là, ayant à sa droite l'archevêque de Bourges et à sa gauche le cardinal de Bourbon, autour de lui tous les évêques et autres que l'on vient de nommer, et derrière les premiers le chancelier, les officiers de la couronne, le Parlement, le grand conseil et la chambre des comptes ; le roi entendit avec beaucoup de piété la grand' messe qui fut chantée par l'évêque de Nantes. A l'Evangile, le cardinal lui en apporta le livre à baiser et le conduisit à l'Offrande. On remarqua avec intérêt qu'à l'élévation de l'hostie et du calice, il se prosterna profondément en se frappant la poitrine. Il reçut avec la même piété la paix qui lui fut apportée par le cardinal. La messe achevée, le monarque, en se retirant au bruit des tambours, des trompettes et de l'artillerie, fit jeter beaucoup d'argent au peuple et fut conduit à l'abbaye. Le soir il revint à l'église, assista au sermon, qui fut prononcé par l'archevêque de Bourges, et entendit les vêpres. La cérémonie terminée, il monta à cheval, et alla à Montmartre rendre grâce à Dieu de sa couversion sur le tombeau des saints martyrs apôtres de France.

Le 27 février 1594, comme la ville de Reims était encore aux mains de la Ligue, Henri IV se fit sacrer à Chartres, par Nicolas de Thou, évêque de cette ville. Le 22 mars, le comte de Brissac, nommé gouverneur de Paris par Mayenne, en ouvre l'entrée à Henri IV. Enfin le 13 septembre 1595, le pape Clément VIII reçut solennellement Henri IV au sein de l'Eglise.

Henri IV avait dit dans sa profession de foi : « Je rescognois la saincte Eglise catholique apostolique et romaine ; mère et supérieure de toutes les Eglises : promets et jure vraye obéissance spirituelle au sainct Père de Rome, successeur de sainct Pierre, chef des Apostres et vicaire de Jésus-Christ. » (*Mémoires de sages et royalles économies d'estat domestiques, politiques et militaires de Henry le Grand* ; à Amst., I, 115.)

Sur cela la reine Elisabeth d'Angleterre dit dans une lettre confidentielle à Henri : « Quelle douleur, quelle tristesse, quels gémissements, ne ressentais-je pas dans mon âme en apprenant ces nouvelles qui me furent communiquées par l'ambassadeur Morlas ! Mon Dieu, est-il possible que des considérations mondaines puissent faire oublier la terreur dont nous menace la crainte de Dieu ! Peut-on espérer un heureux résultat d'une action aussi damnable ! Pouvez-vous vous abandonner à cette illusion, que celui qui vous a conservé et protégé jusqu'ici vous abandonnera dans les besoins les plus pressants ? Oh, qu'il est dangereux de faire le mal dans l'espoir d'en tirer le bien ! Cependant je ne désespère pas que vous ne soyez mieux inspiré plus tard ; en attendant, je ne cesserai de prier tout particulièrement pour vous, afin que les mains d'Esaü ne corrompent la bénédiction de Jacob. Et si vous me vouez une amitié et une fidélité pleines et entières, je déclare que je les ai chèrement acquises et conservées, et que jamais je ne me séparerai de vous, pourvu que la crainte ne vous fasse changer, autrement je ne serais qu'une demi-sœur. Car je préférerai toujours le frère naturel au frère adoptif, comme Dieu le connaît, lui qui veuille vous diriger dans la bonne voie de sentiments meilleurs. » (*Lettres de Raumer*, I, 402.)

La loyauté de Henri IV comme celle de Turenne, repousse tout soupçon injurieux sur les motifs de sa conversion. Henri montra d'ailleurs par sa conduite la sincérité de sa démarche. Aussi dit-il à l'occasion de la mort de la reine Elisabeth : « Il y a trois choses très-véritables et que le monde ne veut pas croire, qu'Elisabeth soit morte vierge, que l'archiduc soit un grand capitaine et le roi un bon chrétien. » Un jour qu'il s'était mis à genoux devant un prêtre qui portait le Saint-Sacrement, Sully lui dit : « Est-il possible, Sire, que vous croyiez à cela après les choses que vous avez vues ? — Oui, lui répondit le roi, j'y crois, et il faut être fou pour ne pas y croire. Je voudrais qu'il m'en eût coûté un doigt de la main et que vous y crussiez comme moi. » Il fut très-offensé du propos d'un marchand qui ne le connaissait pas, et qui, parlant de sa conversion, dit : « La caque sent toujours le hareng. — Oui mon ami, dit Henri en se faisant connaître, mais c'est à votre égard et non au mien. Je suis, Dieu merci, bon chrétien, et vous gardez encore du vieux levain de la Ligue..... »

Après sa conversion, il ne manqua jamais la messe, les dimanches et fêtes. Il avait même l'habitude de l'entendre les jours ou-

vrables. Lorsque des affaires pressantes s'opposaient à ce qu'il y assistât ces jours-là, il en faisait comme des excuses aux prélats de la cour, et leur disait : « Quand je travaille pour le public, il me semble que c'est quitter Dieu pour Dieu même. »

Dans un discours au parlement, à l'occasion de l'édit de Nantes en 1598, Henri s'exprime ainsi : « Je veux rassembler avec douceur tous mes sujets, et la première condition de cette union, c'est que l'édit soit vérifié, car je n'entends pas qu'il y ait *personne en mon royaume plus catholique que moi...*, *mais n'être catholique que par intérêt, c'est ne valoir rien.* »

Depuis sa conversion, Henri IV eut toujours un très-grand respect pour le Saint-Siége, et s'en montra le défenseur avec le même zèle que ses ancêtres ; il rappela les Jésuites. Il aimait à voir des protestants abandonner ce parti, et il fit élever dans la religion catholique le prince de Condé dont le père et le grand-père avaient professé la réforme. Il ne tint pas à lui que sa sœur, la princesse Catherine n'embrassât aussi la religion catholique, et il la pressa plusieurs fois à cet égard : « Il employa, dit un historien du temps, tous les moyens de douceur pour attirer avec lui ses sujets dans le sein de l'Eglise ; si bien *qu'il fut cause de la conversion de plus de* SOIXANTE MILLE *âmes*, mais il ne voulut jamais user d'aucune violence pour cela, comme les Ligueurs l'eussent désiré, et même il méprisait ceux qui se convertissaient pour quelque intérêt temporel. »

Il lisait et étudiait sérieusement l'Ecriture sainte, il prenait plaisir à l'entendre expliquer, et joignant l'action à la théorie, il rétablit l'exercice de la religion catholique en plus de *trois cents* villes et bourgs.

Que dire enfin de tant d'églises qu'il a rebâties, de tant d'hôpitaux qu'il a fondés, entre autres celui de Saint-Louis auprès de Paris pour les pestiférés ; l'un des plus beaux bâtiments qui ornaient cette grande ville, était celui des Frères de la Charité au faubourg Saint-Germain. C'est lui encore qui a conservé le Saint-Sépulcre que les Turcs voulaient détruire ; lui qui a fait mettre en liberté les Cordeliers qui en étaient les gardiens, et que les barbares avaient mis aux fers, lui qui a obtenu du Grand-Seigneur la permission de bâtir une maison aux PP. Jésuites dans les faubourgs de Constantinople.

Il aimait à dire qu'il avait pourvu aux prévisions de trois sortes de personnes : des Huguenots qui pensaient qu'il serait toujours de leur religion ; des Ligueurs qui souhaitaient qu'il ne se convertît point ; et du tiers-parti qui croyait qu'il ne pourrait jamais se remarier : « *Je les ai trompés tous trois*, disait-il ; *j'ai quitté le huguenotisme,* JE SUIS BON CATHOLIQUE ; *je me suis remarié, et j'ai des enfants qui me succéderont, s'il plaît à Dieu.* »

Dans plusieurs rencontres, on entendit Henri IV dire aux Huguenots : « S'il me fallait perdre un bras pour vous rendre tous catholiques, j'en ferais volontiers le sacrifice, et j'en regarderais la perte comme bien légère en comparaison du bien que je vous procurerais. Mais la foi est un don de Dieu. Il appelle tout le monde et n'y force personne. »

Henri IV rétablit la religion catholique dans douze endroits de la principauté du Béarn, et enleva aux Huguenots le patronage des églises pour le donner aux catholiques.

Voici en quels termes saint François de Sales parle de Henri IV à l'occasion de sa mort. Après avoir déploré cette mort fatale, et loué les belles qualités de Henri, il ajoute dans une lettre à Deshayes : « Au demeurant, le plus grand bonheur de ce grand roi défunt fut celui par lequel se rendant enfant de l'Eglise, il se rendit père de la France, se rendant brebis du grand Pasteur ; il se rendit pasteur de tant de peuples, et convertissant son cœur à Dieu, il convertit celui de tous les bons catholiques à soi. C'est ce seul bonheur qui me fait espérer que la douce et miséricordieuse providence du Père céleste aura insensiblement mis dans ce cœur royal, au dernier article de sa vie, la contrition nécessaire pour une heureuse mort. Ainsi priai-je cette souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui le fut à tant de gens, qu'elle pardonne à celui qui pardonna à tant d'ennemis, et qu'elle reçoive cette âme réconciliée en sa gloire, qui en reçut tant en sa grâce après leur réconciliation. »

Ces paroles d'un grand saint sont le meilleur panégyrique d'Henri IV ; elles suffiraient, seules, à la gloire de ce prince.

I. — HENRY (Nicolas), militaire détenu à Spolète, manifesta avec dix autres à M. Cadolini, archevêque de cette ville, le désir de se faire catholique. Celui-ci, après avoir commencé leur instruction, chargea un religieux franciscain, le P. Léopold, de l'achever, et, le 6 avril 1834, reçut leur abjuration à la cathédrale, leur donna le baptême, la confirmation et la communion, et leur adressa une pieuse allocution sur la vérité de la religion catholique.

II. — HENRY (Miss) abjura le protestantisme à Dungiven, dans la chapelle de Gart-Naghi, et fut reçu au sein de l'Eglise catholique par M. Dempsey. — Deux protestants venaient également d'abjurer. (XIX^e^ siècle.)

HEPBURN (Jacques-Bonaventure), philologue écossais, né en 1573, à Hamstocks, dans le comté de Haddington, fut élevé à l'université de Saint-André. Ayant embrassé la religion catholique, il visita la France et l'Italie, et voyagea ensuite dans diverses contrées de l'Orient. A son retour en Europe, il entra dans un couvent de Minimes près d'Avignon, qu'il quitta pour passer dans le monastère de la Sainte-Trinité, du même ordre à Rome. Le pape Paul V le nomma gardien des livres et manuscrits orientaux du Vatican, emploi qu'il conserva six ans. On croit qu'il mourut à Venise en 1621. Il savait, à ce que l'on a prétendu, soixante-douze langues différentes.

HÉRACLAS (Saint), né à Alexandrie, était père de saint Plutarque, martyr. Il se convertit en même temps que lui, pendant la persécution de Sévère ; et Origène, qui tenait une école dans cette ville, fut l'instrument dont Dieu se servit pour les amener à la connaissance de la vérité. Héraclas, après avoir été le disciple d'Origène, devint son collègue dans sa fonction de catéchiste. Son mérite le fit élever sur le siége d'Alexandrie sa patrie, en 231, et après un épiscopat de seize ans, il mourut le 4 décembre 247.

HÉRACLE (Saint), martyr à Vérulam, en Angleterre, était un soldat qui exerçait les fonctions d'exécuteur public. Chargé de décapiter saint Alban, il se convertit à la vue des miracles opérés par ce saint martyr pendant qu'on le conduisait au lieu du supplice, et, jetant le glaive qu'il tenait à la main, il se prosterna aux pieds d'Alban, et demanda de mourir avec lui ou plutôt à sa place. Cette conversion subite retarda l'exécution, parce qu'il fallut du temps pour trouver un autre bourreau. Quant à Héracle, qui s'était déclaré hautement chrétien, il fut décapité avec le saint martyr qu'il avait refusé d'exécuter, et il fut baptisé par son sang l'an 303.

HÉRACLIA (Saint), martyr à Alexandrie, vers l'an 210, fut converti par Origène.

HÉRAIDE (Sainte), disciple d'Origène, et convertie par lui, fut baptisée par le feu, c'est-à-dire brûlée vive pour la foi, l'an 210.

HERBANTON (Isaac-Pierre D'), ministre anglican, à Londres, se convertit et fit abjuration en 1727, à l'âge de soixante-huit ans, avec toute sa famille ; la maréchale de Grammont, la duchesse de Gontault et la marquise de Lavardin, assistèrent à la cérémonie.

HERBERT, peintre distingué qui fut ramené à la religion catholique vers 1839, par la lecture des vies de Grammer, Ridley et Latimer, qu'il étudiait pour une peinture dont le but était de tourner en ridicule l'Eucharistie, dans une dispute en prison, entre ce prélat et Bradford.

HERBET (Ferdinand), docteur en théologie, connu dans le monde savant par sa *Bibliothèque des penseurs chrétiens*, abjura le protestantisme à Munich, en 1832, et rendit compte des motifs de sa conversion dans un ouvrage publié à Landshut, en 1833, sous ce titre : *L'Église et ses adversaires dans les trois derniers siècles, déclaration chrétienne du docteur F. Herbet*. L'auteur montre les vices essentiels du protestantisme, qui n'a point de base, ni de foi véritable, ni d'organisation, et qui ne peut former une société.

HERBIN, conseiller au parlement de Metz, se convertit avec sa famille, et fit abjuration entre les mains de l'évêque de Metz, vers la fin de 1685.

HERCULAN (Saint), soldat, se convertit à la vue des miracles opérés pendant qu'on torturait saint Alexandre. Comme il confessait hautement Jésus-Christ, on lui fit subir de cruels tourments, et il fut ensuite décapité sous l'empereur Antonin.

HERCULÈS (Mlle), fille du général comte d'Herculès, qui avait épousé une protestante, fut élevée hors de l'Église catholique. Mariée en 1839, au docteur Philippe Kunkell, elle ne cessa, depuis lors, de se disposer, sous la direction de l'abbé Niel, à une abjuration qu'elle eut le bonheur d'accomplir le 2 juin 1841. L'abbé de Genoude, autorisé à cet effet par l'archevêque de Paris, reçut dans sa chapelle cette abjuration de Madame Kunkell. On peut regarder la confiance que cette dame avait en Marie comme le premier mobile de son admirable conversion. Le comte d'Herculès, de Lyon, parent de Mme Kunkell, fut témoin de cette touchante cérémonie.

HERCULIEN (Saint), officier qui se convertit et reçut le baptême le même jour que Constantin le reçut à Achiron, près de Nicomédie, comme le déclare lui-même dans sa réponse à Julien l'Apostat, qui l'envoya au supplice, l'an 363, avec trois autres.

HÉRIOLD ou **HÉROLD**, roi des Danois, ayant été détrôné par les fils de Godefrède, un de ses successeurs, s'était réfugié depuis plusieurs années à la cour de l'empereur Louis, qui le reçut avec bonté et l'exhorta à se faire chrétien, afin que les Francs portassent plus volontiers les armes pour son service. Au mois de juin 826, comme Louis tenait les états à Ingelleim, Hérold se convertit et reçut le baptême avec la reine sa femme, les princes ses enfants, et un grand nombre de ses sujets, qui l'avaient suivi. La cérémonie s'en fit à Mayence, dans l'église de Saint-Alban. L'empereur fut le parrain du roi, et l'impératrice Judith fut la marraine de la reine. Et en 826, retournant en Danemark, il emmena avec lui des missionnaires pour évangéliser ce pays.

HERMANN, le célèbre pianiste, appartenait à la religion juive. C'est dans un de ses voyages dans le midi de la France que, frappé des vertus du christianisme, Hermann brisa toutes ses relations avec le monde, et alla à Rome déposer aux pieds du Saint-Père son abjuration. De retour d'Italie, il passa par Agen, et visita le couvent des Carmes de l'Ermitage. Dans cette retraite célèbre, le pianiste forma la résolution de se faire moine. Il fit successivement son noviciat à l'Ermitage. Après quelques mois de séjour, Hermann vint à Cardan, près de Cardillac (Gironde), dans un couvent habité par des Carmes. Depuis cette époque, le pianiste, oublieux du monde, se livra à l'étude des préceptes du catholicisme. Il se proposa d'entrer dans les ordres ecclésiastiques, et aux fêtes de Noël 1850, il reçut l'ordination comme sous-diacre. Depuis qu'Hermann est à Cardan, il se fait chaque dimanche à l'église du couvent un grand concours de personnes désireuses d'entendre l'éminent musicien, exécutant la musique religieuse sur un piano qu'il s'était réservé dans sa retraite.

HERMAS (Saint), l'un des soixante-douze disciples du Christ, selon les Grecs, fut évêque de Philippes en Macédoine,

HERMENIGILDE, fils du roi des Visigoths, et qui était arien, avait épousé Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie, qui entreprit de convertir le roi, son mari. Hermenigilde résista longtemps, mais à la fin, instruit et persuadé par saint Léandre, évêque de Séville, sa capitale, et de plus son oncle maternel, il abjura l'hérésie arienne, fut reconcilié à l'Eglise par l'onction du saint chrême, et reçut le nom de Jean, quoiqu'il ne soit connu que sous celui d'Hermenigilde. Il fut tué par ordre de son père, le 13 avril 586.

HERMÈS, disciple de saint Paul, qui le salue dans son *Epître aux Romains*.

HERMIONE (Sainte), fille de saint Philippe, apôtre. Elle reçut le baptême ainsi que ses trois sœurs, et, comme elles, vécut et mourut saintement.

HERMIPPE et **HERMOLAUS**, deux frères convertis par saint Hermolaüs, et qui souffrirent le martyre avec lui, l'an 303.

HERON (Saint), martyr à Alexandrie, était disciple d'Origène, qui l'arracha aux ténèbres de l'idolâtrie. Il venait d'être baptisé lorsqu'il fut arrêté par ordre de Létus, gouverneur d'Egypte, qui le fit décapiter l'an 210.

HEROT (Mme veuve), née Hausvogts, luthérienne, qui fit abjuration à Michery près Sens, le 17 décembre 1836. Elle avait été instruite et préparée par M. Remacle Lissoir, curé du lieu, qui était un ancien religieux prémontré, neveu de Remacle Lissoir, aussi prémontré, abbé régulier de la Valdieu, auteur de l'abrégé du *Febronius* de Hontheim, et mort aumônier des Invalides, le 13 mai 1806.

HEROUD (Jean D') protestant de Caen, converti vers 1630 par Véron.

HERS (Lazare), juif de Haguenau, qui se convertit et fut baptisé le 27 décembre 1827, dans l'église Saint-André, à Lille. Touché des conversions qui avaient eu lieu récemment en Allemagne, il avait demandé à être instruit de la religion chrétienne. Deux personnes notables de la ville furent ses parrain et marraine.

HERSCHEL (F.), dont le nom est connu en Allemagne, avait été élevé dans la religion catholique, mais pendant les six mois qu'il étudia dans l'université de Bonn, il passa à Halle et là il se déclara tout à fait protestant, suivit le cours de théologie protestante, et subit un examen pour entrer dans le ministère. Mais il quitta le ministère protestant, et le 27 février 1837, il fit à Cologne sa profession de foi catholique et dut entrer au séminaire à la suite de l'examen qu'il subit.

HERT (Dorothée), née à Charlottembourg, près Berlin, et mariée à un Français, abjura le protestantisme en 1820, à Maillebois, dans le département d'Eure-et-Loire, convaincue par le curé de ce lieu.

HERVARD protestant converti vers 1685.

HERWIG (Jean-Juste), conseiller à la chambre du commerce de Wurzbourg, naquit le 1er mai 1742 à Owsedenbourg, dans la principauté du même nom, étudia à Altorf, et épousa la fille de l'illustre théologien Bernhied; son grand-père du côté de sa mère fut le surintendant Hartmann de Rothenbourg sur le Tauber. Herwig obtint presque immédiatement, à la fin de ses études, la cure de de Meinherd, située dans la principauté d'Hohenlohe-Waldenbourg. Il desservit dans la suite la commune de Riedbach. Nous le laissons raconter lui-même sa conversion: « J'avais le bonheur de vivre dans mon pays natal au milieu des catholiques, et je prends Dieu à témoin que, plus d'une foi, dans mon jeune âge je fus frappé de la simplicité de leurs mœurs, de leur fraternité et de la majesté de leur culte..... Revenu de l'université, j'entrai dans la voie du propre examen, non-seulement parce que tel est le principe fondamental du protestantisme, mais encore parce que j'y voyais le seul moyen de parvenir à la vérité.....

« Dira-t-on que mon système religieux, que j'avais basé sur l'examen privé, manquait de fermeté? c'est un reproche qui prouvera en même temps combien peu de garantie et de ressources offre la religion protestante à un esprit sérieux, qui cherche la vérité et qui demande une conviction religieuse et un fondement inébranlable de croyance..... Faisant les fonctions de pasteur à peine une demi-année, je fus tourmenté par une foule de doutes sur la légitimité de ma mission; et ces doutes furent certainement les premiers rayons de la véritable lumière qui allait me luire. Mon occupation principale fut alors l'étude de l'histoire ecclésiastique; mais avec mes recherches augmentèrent mes doutes sur la vérité du protestantisme. Il me fut impossible d'établir un parallèle entre la doctrine pure des premiers temps du christianisme et la religion altérée de l'Eglise réformée. Seul et retiré, comme j'avais l'habitude de l'être dès ma jeunesse, pour consacrer les loisirs de ma vie à la recherche de la vérité, je faisais journellement cette réflexion : comment une religion qui fut la religion universelle pendant treize siècles, aurait-elle pu être corrompue et fausse, au moment qu'un seul homme se leva et entreprit l'œuvre de sa prétendue réforme, dans des intentions qui ne furent rien moins que nobles. Tout rempli de ces difficultés je fus près de tomber dans un scepticisme complet, lorsque je lus les lettres de l'illustre P. Scheffmacher. Je les lus deux fois, seulement par nécessité, puis quelques semaines après, dans le dessein d'en examiner la doctrine avec une scrupuleuse attention, et sans préjugé. Après les avoir bien examinées, j'en comparai le contenu avec la polémique de Schubert, ce fut le travail de toute une année. L'an 1768, au mois de novembre, j'allai trouver mon beau-père à Altorf; je pris pour prétexte de le consulter sur quelques passages difficiles d'Aristophane; mais je lui exposai principalement mes doutes sur la religion, doutes qui ne me furent pas dissipés par les réponses qu'il me donna.

« Si mes amis d'Altorf, surtout le docteur

Dietelmeier et le professeur Will se souviennent encore des conférences que j'eus avec eux, ils se rappelleront avoir remarqué en moi des distractions et certaines préoccupations, qui trahissaient plus que de simples difficultés sur Aristophane. Dès ce moment, je fus certainement persuadé que la religion catholique a été défigurée par les préjugés, ou par la haine, ou par l'ignorance passée; que l'Eglise romaine est la seule vraie, et que s'il est encore une religion chrétienne, elle ne peut se trouver que dans l'Eglise catholique; ainsi, convaincu de la vérité de la religion catholique, je résolus immédiatement de m'y instruire encore davantage, et d'attendre l'occasion favorable pour renoncer à ma cure et à mes erreurs. Depuis quelques années, je me livrais particulièrement à l'étude des langues et des belles lettres, pour faire croire au public que j'avais dessein d'entrer dans l'enseignement. Le ciel me donna des amis qui m'encouragèrent et m'assurèrent de leur bienveillant concours dans la réalisation du projet que je méditais. Dès lors, je ne demandai que d'être appelé à d'autres fonctions: et je puis affirmer que je n'avais d'autre but que de pouvoir exécuter mon projet sans retentissement. Sur ces entrefaites se présenta un digne candidat à ma cure... Je demandai celle de Niedbach. En l'obtenant, je fus mis dans le cas d'attendre commodément mon rappel, et de prouver au public que mes intentions étaient pures, et que ma conversion à la vraie foi n'était pas l'effet de l'irréflexion, ou du désespoir, ou d'un sordide intérêt, encore moins l'œuvre, d'un homme qui aurait perdu l'esprit. Nommé recteur à Burgfriedberg, je dus refuser ce poste, parce que mon épouse ne pouvait pas se résoudre à m'y accompagner. Je révélai alors pour la première fois mes pensées intimes, à un de mes illustres protecteurs, qui me recommanda au prince; ma demande fut agréée, et un décret de sa part m'assigna une place honorable dans la chambre du commerce. »

Tel est en résumé l'écrit par lequel Jean Juste Herwig informa le public de son changement de religion. Würzbourg 1771.

Nous avons encore de Herwig une lettre qu'il avait écrite à son père; on y lit : « Je conçois aisément combien vous sera sensible mon changement de religion; je vous plains de vous chagriner mal à propos : je vous assure que la seule conviction m'a conduit dans le sein de la vraie Eglise..... O mon père, à qui je dois, après Dieu, mon existence, et que j'aimerai et honorerai jusqu'à mon dernier soupir, que je vous souhaiterais cette même conviction de la foi catholique, cette conviction qui est si forte, si profonde dans mon cœur!... Je me crois trop faible pour faire des prosélytes, car la foi est un don de Dieu..... Priez le bon Dieu de vous ôter ces préjugés innés et cette animosité contre l'Eglise catholique, afin que je puisse dans l'éternité, vous aimer du même amour dont je vous aime à présent, et dont je vous aimerai jusqu'à la mort, »

Dans la lettre qu'il y joignit pour sa femme, il réfute le reproche d'hypocrisie qu'on pourrait lui adresser, pour avoir caché si longtemps le changement de religion qu'il avait résolu.

« D'abord, dit-il, aurais-je pu me tromper? mais ce ne serait pas moi qui me serais trompé; l'Eglise, oui, Dieu lui-même et Jésus-Christ, les fondateurs de l'Eglise m'auraient trompé; ainsi pensait Hugo Victorin : « Mon Dieu disait-il, si je suis dans l'erreur « vous m'y avez jeté!.... » J'avais différé ma profession de foi pendant trois mois, car je voulus d'abord m'instruire parfaitement dans les choses pratiques de notre sainte religion. Entouré et conseillé par des théologiens zélés et instruits, je vis que la voie dans laquelle j'étais entré était la seule vraie devant Dieu..... Je réponds peu à la seconde objection, que je ne pouvais faire de bonne foi les fonctions de pasteur. L'attachement que m'ont conservé mes anciennes ouailles m'est un suffisant témoignage que j'avais fidèlement rempli mes devoirs envers Dieu et les âmes confiées à ma direction. Je fus un serviteur fidèle... et dans cette pensée je crus devoir conserver mon poste jusqu'à ce que, après avoir employé de mon mieux les moyens déterminés par le célèbre Baumgarten, je me fusse convaincu de la fausseté de mes opinions religieuses. Me reprochera-t-on d'avoir donné le plus grand scandale à toute l'Eglise protestante? Tous ceux qui me sont unis par les liens du sang et de l'amitié appartiennent encore à mes anciennes croyances; mais aussi tous ont trop de noblesse de sentiment, pour juger sévèrement une conversion qui est basée sur la liberté de conscience et sur les lois fondamentales de l'empire romain, une conversion que Dieu a opérée en moi et qui cause ma félicité. Quant à moi, je respecte et je pratique la loi de Jésus-Christ, qui me commande d'aimer tous les hommes, même ses plus grands ennemis; mais qui me commande aussi d'aimer davantage ceux qui me sont le plus proches. » (*Nova acta Hist. eccl.*, t. XI, p. 289; — *Rép.*, *Éclaircissements sur cet écrit*; Franef., 1772, in-8°; — *Réfut.*, *Lettres d'Anskevist, touchant sa conversion*, 2e collection Würzbourg, 1773.)

HESS (Rodolphe), d'une famille des plus distinguées de Zurich à laquelle appartenait l'ancien *antistes* de cette ville, fit à Rome, le 11 juillet 1846, abjuration des erreurs zwingliennes, entre les mains du cardinal Lambruschini, qui lui administra les sacrements de confirmation et d'eucharistie. C'est à Lausanne que le nouveau converti avait senti pour la foi catholique le premier attrait, qu'il n'a pu suivre qu'après plusieurs années de résistance, même physique, que lui suscitait sa famille. Il avait été placé par elle dans une pension protestante de Lausanne, où se trouvaient quelques élèves catholiques qu'il voyait maltraiter presque tous les dimanches, lorsqu'ils insistaient pour pouvoir se rendre aux offices de la paroisse. L'indignation et la compassion que

lui inspirèrent ces brutalités devinrent le premier mobile de son désir de connaître une religion qui donnait un si noble courage à ses condisciples; il la connut et l'embrassa avec une égale résolution. Cette conversion fit à Zurich, et en Suisse, une profonde impression.

I.—HESSE-CASSEL (*Voir* IV.— Frédéric).

II. — HESSE-DARMSTADT (Le landgrave Frédéric de), arrière-petit-fils du landgrave Philippe de Hesse, se convertit en 1636. Il devint cardinal et prince-evêque de Breslau, où il mourut en 1682, après avoir bâti, dans l'église cathédrale de cette ville, une chapelle en l'honneur de sa glorieuse bisaïeule, sainte Elisabeth de Turinge ou de Hongrie.

III. —HESSE-DARMSTADT. Trois princes de ce nom se firent catholiques dans le XVIII^e^ siècle.

IV. — HESSE-DARMSTADT (Frédéric-Auguste-Charles, troisième fils du grand duc de), né le 4 mai 1768, abjura le protestantisme en 1817. Pour le féliciter de son retour a l'Eglise catholique et répondre en même temps aux lettres qu'il en avait reçues, le pape Pie VII lui adressa le bref suivant, le 6 janvier 1818:

« Cher fils et prince, salut et bénédiction apostolique. C'est avec un grand plaisir que nous avons reçu dernièrement vos lettres remplies pour nous d'attachement et de dévouement; ce témoignage nous a été fort agréable de la part d'un prince que nous sommes loin d'avoir oublié, comme vous paraissiez le croire, mais dont nous nous souvenons toujours avec un tendre intérêt. Vous le méritez certainement par ce zèle et cette ardeur avec lesquels vous avez renoncé à l'erreur où vous étiez né, pour embrasser la religion catholique; et afin de la professer publiquement, vous n'avez point hésité de renoncer à toute espérance du pouvoir souverain auquel vous aviez droit par votre naissance. Nous avons appris d'ailleurs avec quelle fermeté vous persévérez dans cette profession de la foi catholique, et nous en trouvons encore une preuve signalée dans votre lettre que nous avons relue avec la plus vive consolation.

« Comme le soin que nous prenons de vous écrire vous montre suffisamment notre estime et notre bienveillance, vous pourrez aussi facilement comprendre combien votre projet de venir bientôt dans notre capitale nous a été agréable, et combien nous nous réjouirons de pouvoir vous y faire l'accueil le plus affectueux. Nous sommes reconnaissant des bonnes dispositions du grand duc de Hesse, votre père, à notre égard, dispositions qu'il nous a fait connaître par vous; nous sommes surtout très-touché de ses inclinations favorables pour les catholiques de ses Etats, et nous en avons eu plus d'une preuve. Plût à Dieu que nous pussions être unis ensemble par les liens d'une parfaite charité!

« Nous vous exhortons vivement non-seulement à suivre constamment et à pratiquer avec une religieuse fidélité la foi que vous avez embrassée, mais encore à exciter, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, vos parents à suivre votre exemple; priez Dieu que la miséricorde qui vous a été faite rejaillisse sur vos proches, qui sont dans l'erreur ou vous avez été vous-même. Nous avons la confiance que vos exemples et vos prières pourront y contribuer beaucoup, et nous l'espérons d'autant plus que plusieurs personnes de l'illustre maison de Hesse-Darmstadt ont renoncé à l'erreur et sont rentrées dans le sein de l'Eglise.

« Au reste, sensible à votre démarche, nous éprouvons pour vous un mouvement de tendresse paternelle d'autant plus vif que nous voyons mieux quel est votre zèle et votre piété; nous vous accordons de tout notre cœur notre bénédiction apostolique. Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 6 janvier 1818, 18^e^ année de notre pontificat.

« PIUS P. P. VII. »

V. — HESSE-HOMBOURG (Landgrave de), converti au catholicisme.

VI. — HESSE-RHINFELS (Le landgrave Ernest de), était arrière-petit-fils du fameux landgrave Philippe de Hesse, à qui Luther permit d'avoir à la fois deux femmes, en récompense de son zèle pour la réforme. Ernest, né en 1623, fut obligé par sa mère à prier, à chanter des cantiques et à lire la Bible trois fois le jour; à entendre deux sermons le dimanche, un le mercredi et le vendredi, et à apprendre par cœur tout le catéchisme de Heidelberg, avec deux cents passages de la Bible. Il assura avoir lu la Bible plus de trente fois d'un bout à l'autre. Tous les soirs il examinait sévèrement sa conscience; il regardait le dimanche comme trop saint pour y lire un auteur profane ou écrire une lettre: il ne l'employait qu'à méditer sur les sermons qu'il avait entendus ou à lire des livres édifiants. Dans les voyages et dans les expéditions militaires, toujours il avait des livres sur lui. Leibnitz disait de lui que sa science était aussi grande que la pureté de son âme; un autre l'appelait le savant d'entre les princes, et le prince d'entre les savants. Dans la guerre de trente ans il combattit vaillamment pour la cause protestante, qui était celle de sa maison. Après la paix, dans un voyage qu'il fit en Autriche pour des affaires de famille, et qu'il continua par l'Italie et la France, il professait l'opinion que, dans ces pays, il règne plus de sens commun qu'en Allemagne; que le vice de l'ivrognerie rend les têtes allemandes encore plus pauvres en intelligence qu'elles le sont naturellement. Convaincu de la vérité du catholicisme, et décidé à s'y convertir, avant d'exécuter sa résolution, il invita trois théologiens protestants à conférer en sa présence avec trois capucins sur cette question: Jésus-Christ a-t-il donné à l'apôtre Pierre la juridiction de l'Eglise universelle, et le pontife romain, comme successeur de l'apôtre, a-t-il reçu à ce titre une assistance tellement infaillible que, quand il prononce

ex cathedra, il ne peut pas errer dans les choses de la foi? La conférence eut lieu vers la fin de l'année 1651. Le six janvier de l'année suivante, le landgrave, avec son épouse, fit sa profession de foi catholique à Cologne, entre les mains de l'archevêque électeur, et reçut la confirmation.

Il écrivit au pape Innocent X : « Après que l'ineffable bonté de la divine Providence m'a conduit, avec mon épouse bien-aimée, des abîmes de la prétendue réforme à l'admirable et irréformable lumière de la vérité et de l'unité catholiques, je ne puis exprimer avec quel zèle, prévenu et assisté de l'Esprit-Saint, j'ai reconnu la dignité du Saint-Siége apostolique, et je méprise maintenant les erreurs dont j'étais préoccupé depuis mon enfance. Tant que le vicaire de Jésus-Christ m'a été caché, je suivais les prédicateurs de l'erreur, jusqu'à ce que les vestiges de l'ancien troupeau me manifestassent le sentier de la paix catholique. L'ayant aperçu, je confessai publiquement la foi dont mes frères se sont écartés; je suis retourné à l'Eglise qu'ils ont abandonnée, et je me redonne au Seigneur qu'il ont renié. »

VII. — HESSE-RHINFELS. Plusieurs landgraves de ce nom, se convertirent et abjurèrent le protestantisme comme le précédent. Le duc Guillaume était mort catholique, en 1725, et ses successeurs ont continué à professer le catholicisme.

HEXT (Mlle), anglaise convertie et reçue au sein de l'Eglise catholique, en 1844.

HEYMAU, israélite âgé de trente-trois ans, fit son abjuration, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, le 20 septembre 1830, entre les mains de l'abbé Oegger, après s'être convaincu de la divinité du christianisme. Le même ecclésiastique lui conféra le baptême, et, dans cette cérémonie, le marquis de la Suze, pair de France, voulut bien être parrain, et Mme de Verdun, femme de l'intendant de Monsieur, la marraine. L'abbé Oegger prononça, entre la cérémonie du baptême et la messe, à laquelle le nouveau chrétien communia, une instruction sur la divinité de Jésus-Christ, et fit sentir l'héroïsme de ses vertus et le divin éclat qui brille dans toute sa vie, et surtout dans sa passion. Comment, disait-il, est-il possible de méconnaître celui dont les exemples ont été si étonnants, dont les miracles sont incontestables, dont l'histoire se rattache à celle de tout le genre humain, et qui a eu sur l'univers une si grande influence que dix-huit cents ans après sa mort, de nouvelles conquêtes viennent ajouter chaque jour à son empire? L'orateur fit des vœux pour voir rentrer dans l'unité ceux que leur naissance ou leurs passions en tiennent éloignés. Le néophyte témoigna beaucoup d'attention pendant ce discours, et de piété pendant la cérémonie.

HIÉROTHÉE (Saint), membre de l'Aréopage, converti par saint Paul avec saint Denis.

I. — HILAIRE (Saint), né au sein de l'idolâtrie dans le fond des Gaules, à Poitiers, d'une des plus illustres familles. Il étudia avec succès les sciences profanes, et s'appliqua particulièrement à l'éloquence, imitant le style de Quintilien. Il fit plus : il s'éleva par degrés à la connaissance parfaite de la foi chrétienne. « Je considerais, dit-il, que l'état le plus désirable selon les sens, est le repos dans l'abondance, mais que ce bonheur nous est commun avec les bêtes. Je compris donc que le bonheur de l'homme devait être plus relevé, et je le mettais dans la pratique de la vertu, et dans la connaissance de la vérité. La vie présente n'étant qu'une suite de misères, il me parut que nous l'avions reçue pour exercer la patience, la modération, la douceur, et que Dieu tout bon ne nous avait point donné la vie pour nous rendre plus misérables en nous l'ôtant. Mon âme se portait donc avec ardeur à connaître ce Dieu, auteur de tout bien; car je voyais clairement l'absurdité de tout ce que les païens enseignaient touchant la Divinité, la partageant en plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, l'attribuant à des animaux, à des statues et à d'autres choses insensibles. Je reconnus qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu, éternel, tout-puissant, immuable. Plein de ces pensées, je lus avec admiration ces paroles dans les livres de Moïse : *Je suis celui qui suis*. Et dans Isaïe : *Le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied*. Et encore : *Il tient le ciel dans sa main, et y renferme la terre*. Et dans les psaumes : *Où irai-je pour me dérober à votre esprit, et où m'enfuirai-je de devant votre face?* Ces paroles me firent connaître que tout est soumis à Dieu, qu'il est au delà de tout et partout, qu'il est la source de toute beauté et la beauté infinie; en un mot, je compris que je devais le croire incompréhensible. Je portais plus loin mes désirs, et je souhaitais que ces bons sentiments que j'avais de Dieu, et les bonnes mœurs eussent une récompense éternelle. Cela me semblait juste; mais la faiblesse de mon corps et même de mon esprit me donna de la crainte, quand les écrits des évangélistes et des apôtres me firent trouver plus que je n'eusse osé espérer, particulièrement le commencement de l'Evangile de saint Jean, où j'appris que Dieu avait un Fils coéternel et consubstantiel à son Père; que ce Fils, le Verbe de Dieu, s'était fait chair, afin que l'homme pût devenir fils de Dieu (1). »

Saint Hilaire, arrivé par ces degrés à la connaissance de la vérité complète, l'embrassa avec joie et reçut le baptême. Sa femme, dont le nom et la vie nous sont inconnus, le suivit dans la foi, avec une fille unique, nommée Apère, qu'il avait eue de son mariage, et à qui il persuada de vivre dans une virginité perpétuelle. Depuis son baptême, il s'appliqua avec tant de soin à former ses mœurs sur les règles de l'Eglise, qu'il semblait, étant laïque et marié, posséder déjà la grâce du sacerdoce. Son zèle pour la vérité l'engagea à l'annoncer partout,

(1) HIL., *De Trin.*, I, 4.

instruisant les uns de la foi en la Trinité, animant les autres à la vertu par les promesses du royaume des cieux. Après avoir vécu assez longtemps dans ces saints exercices, tout le peuple de Poitiers le demanda pour évêque, en la place, comme l'on croit, de Maxence, frère de saint Maximin de Trèves. C'était vers l'an 353. Après quinze années du plus glorieux épiscopat, saint Hilaire mourut le 13 janvier 368 ; il a laissé d'admirables ouvrages.

II. — **HILAIRE** (DE SAINT-), lieutenant général de l'artillerie et militaire d'un très-grand mérite, abjura le protestantisme en janvier 1686.

HILARIE (Sainte), mère de sainte Afre convertie avec elle, souffrit le martyre l'an 304. (*Voy.* AFRE.)

HILARION (Saint), l'un des plus célèbres solitaires de l'Egypte, illustre par ses miracles, naquit l'an 292 à Tagaste, petite ville à cinq lieues de Gaze, de parents idolâtres, et se rendit très-jeune à Alexandrie, pour y étudier la grammaire. C'est dans cette ville qu'il eut le bonheur de connaître la vérité, et dès qu'il eut reçu le baptême, il ne soupira plus qu'après les choses du ciel. Il mourut en 372, âgé de plus de quatre-vingts ans.

HILL (Le P.), religieux dominicain, un des plus zélés missionnaires de l'Ohio et grand vicaire de Cincinnati, était né en Angleterre, de parents qui suivaient la communion anglicane. A l'âge de vingt-cinq ans, il commença à avoir des doutes sur sa religion, et après un mûr examen, il se convainquit qu'il devait y renoncer pour être sauvé. Il n'hésita point, et se fit catholique. Il avait été élevé au collége anglais de Saint-Omer, et était entré au service, où il devint lieutenant dans le 1er régiment des gardes à cheval du roi d'Angleterre, mais l'état militaire ne convenait point à ses principes ; il donna sa démission, voyagea en France pendant la révolution, et fut envoyé à Verdun avec les autres Anglais. Ayant obtenu sa liberté au bout de deux ans, il retourna en Angleterre, renonça au monde, et entra au collége catholique d'Old-hall-Green. Après y avoir passé quelques années, il se rendit à Rome, prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de la Minerve, et fut ordonné prêtre. Son zèle le porta à se dévouer aux missions d'Amérique, où il fut si utile par son talent pour la chaire, par son activité, son désintéressement et par toutes les vertus d'un bon religieux. Ses exemples seuls inspiraient la piété; humble, doux, affable, il était aimé et respecté de tous ; il commença à exercer son ministère à Cincinnati même, et y seconda merveilleusement M. Fenwich. Ses discours à la cathédrale sur les points de controverse réduisirent au silence les ennemis de la religion catholique. Dans l'été de l'année 1827, il fit une longue mission du côté du lac Erié ; il écrivait à l'évêque, le 17 août 1828, que Dieu l'avait comblé de consolations dans ses travaux; il avait opéré plusieurs conversions, baptisé vingt-deux adultes, entre autres un sauvage, réhabilité des mariages, et entendu grand nombre de confessions. La plupart des catholiques qu'il visita n'avaient pas vu de missionnaires depuis trois ou quatre ans. Il mourut le 3 septembre 1828, à Canton, dans l'Etat de l'Ohio, où il résidait et exerçait les fonctions de missionnaire depuis le mois de novembre précédent; il n'avait que cinquante-deux ans. Il demanda à être enterré avec ses habits de religieux.

M. Hill s'étant converti, deux personnes de sa famille suivirent son exemple, entre autres sa sœur, Mme Myott. (*Voy.* MYOTT.)

HILLEL, arrière-petit-fils de Judas le Saint, célèbre astronome, contemporain d'Origène qui professait pour lui une vive amitié, et qui rendit un éclatant témoignage à ses lumières en se prévalant souvent de ses conseils.

C'est lui qui introduisit parmi les Juifs l'usage de compter les années depuis la création du monde. Avant cette époque, le point de départ de leurs dates se rapportait à quelque fait remarquable, tel que la sortie d'Egypte, la publication de la loi, etc. Saint Epiphane nous apprend que Hillel se convertit et fut baptisé à son lit de mort par l'évêque de Tiberias, au commencement du IVe siècle. Il est auteur d'un cycle de dix-neuf ans qui a été en usage jusqu'à la réforme introduite sous Alphonse, roi de Castille.

HING (Thomas-Harper), sous-gradué d'Exeter-College, université d'Oxford, rentra dans le sein de l'Eglise catholique en 1844. C'était alors le dix-huitième converti de cette université.

HINSEQUIN, lord anglais, converti au catholicisme vers 1660.

I. — **HIPPOLYTE** (Saint), soldat et martyr à Rome, ayant été chargé de garder saint Laurent, emprisonné pour la foi, fut converti et baptisé par ce saint dans sa prison. Après avoir souffert diverses tortures, on l'attacha à des chevaux indomptés qui mirent son corps en pièces, les païens ayant voulu par ce genre de supplice, lui procurer une mort semblable à celle d'Hippolyte, fils de Thésée, dont il portait le nom. Son martyre eut lieu l'an 258.

II. — **HIPPOLYTE** (Mme DE SAINT-), protestante de Montpellier, qui se convertit au catholicisme avec ses deux filles, en 1820.

HIRENARQUE (Saint), bourreau et martyr à Sébaste en Arménie, pendant la persécution de Dioclétien. Ayant fait subir à sept femmes chrétiennes les plus cruelles tortures, la constance intrépide qu'elles déployèrent en confessant le nom de Jésus-Christ le frappa tellement, que tout à coup il s'écria qu'il était aussi chrétien. Le président Maxime, furieux de cette conversion, ordonna qu'Hirénarque fût précipité dans un marais, d'où il sortit sain et sauf. Placé ensuite sur un bûcher auquel on mit le feu, les flammes l'épargnèrent comme les eaux; et, pour en finir, il fut décapité avec saint Acace, prêtre.

HITZELBERGER (François-Christophe-Nicolas-Joseph), calviniste d'Alsace, né à Ridesheim, département du Haut-Rhin, fit abjuration dans l'église de Saint-Julien-le-Pauvre en 1828. Cet homme était âgé de trente-cinq ans, et était tourmenté depuis long-temps du désir de se faire instruire de la religion catholique, qui était la religion de sa mère. Il quitta son pays, où il prévoyait trop d'obstacles à sa démarche, et vint à Paris, où il s'adressa à de pieux ecclésiastiques qui éclairèrent ses doutes. Il abjura entre les mains de l'abbé Boni, aumônier de l'Hôtel-Dieu, autorisé par l'archevêque, et en présence de MM. Seta et Luciani, tous deux aumôniers de la maison. Les bonnes dispositions d'Hitzelberger lui concilièrent l'estime des personnes qui le servirent dans cette circonstance.

HOCHSTRASSE (Jean), soldat reçu dans l'hôpital de la Trinité à Naples, fit abjuration du protestantisme, et rentra dans le sein de l'Eglise le 28 décembre 1840, en présence de personnes distinguées dans le clergé et dans l'état militaire.

HODIERNE protestant de Caen converti par Véron, vers 1630.

HOENINGHAUS. *Voy.* ÆNINGHAUS.

HOGERDON (Mme DE) de Saxe, femme d'un officier général, embrassa le catholicisme à Strasbourg, vers le commencement de ce siècle.

HOHENTAL, (Le comte DE) à Dresde, se convertit au christianisme en 1826.

HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN (La princesse héréditaire DE) princesse de Bade, fit en 1846, pendant la semaine sainte, dans la chapelle de la cour, abjuration de l'hérésie protestante, et le jeudi saint elle reçut, dans l'église paroissiale, à la grande édification des fidèles, la sainte Eucharistie.

HOIT, pasteur de l'Eglise épiscopalienne de Saint-Alban, Etat de Vermont (Amérique du nord), désirait prendre toutes les informations possibles au sujet de la foi des catholiques, et il s'était livré à des investigations qui occupaient alors un si grand nombre d'individus, tant de ce côté-ci de l'Océan que de l'autre. Dans cette vue il se procura quelques livres de controverse, et assista même aux cérémonies de l'Eglise catholique. Cela parut suffisant à son évêque pour lui demander une explication, et ensuite pour le soumettre aux censures. M. Hoit avait seulement usé d'une liberté que le protestantisme accorde à tous; les procédés de l'évêque étaient donc injustes et abusifs. Le résultat des recherches de M. Hoit fut de renoncer aux erreurs du protestantisme, et de ramener en même temps avec lui sa femme et ses enfants à la religion catholique. L'extrait suivant d'une lettre qu'il écrivit à un prêtre, fait voir combien il appréciait le bonheur qui lui était accordé, ainsi qu'à sa famille.

« Vous vous réjouirez avec moi, dit-il, de ce que je suis enfin catholique, et de ce que comme tel, j'ai le droit de m'adresser à vous comme à un des pasteurs du troupeau auquel j'appartiens, et de ce que je puis avec raison vous demander votre bénédiction pour moi et les miens. Cet heureux événement, c'est-à-dire mon admission dans l'Eglise catholique, eut lieu le 25 juillet, fête de saint Jacques, dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal; ma profession de foi fut reçue par le révérend John Richards, que vous connaissez peut-être comme un des plus anciens et des principaux membres de cette maison; en même temps il m'administra sous condition le sacrement du baptême. Je fis ma première communion le lendemain matin (dimanche), dans la grande église de Sainte-Marie; l'après midi précédent, j'eus le plaisir d'avoir une entrevue avec l'évêque Bourget, et je m'arrangeai avec lui pour me procurer un rendez-vous avec ma famille le samedi suivant, chez le révérend M. Migneault, curé de Chambly. En conséquence, étant retourné chez moi et ayant conduit ma famille en ce lieu, madame Hoit, fit le 1er août, son abjuration et sa profession de foi, qui fut reçue par le révérend M. Migneault, dans l'église de Saint-Joseph, où il lui donna aussi le baptême sous condition; le lendemain dimanche, elle reçut la communion pour la première fois à la messe de l'évêque; et ensuite l'évêque Bourget nous administra le sacrement de la confirmation. Après la messe paroissiale, l'évêque administra lui-même le baptême à nos quatre enfants, au plus jeune sans condition, aux trois autres conditionnellement; ce qu'il fit, à la demande de M. Migneault, avec beaucoup de cérémonies, en présence de toute l'assemblée. C'est ce que vous appelez ecclésiastiquement une célébration pontificale, où administration pontificale du sacrement. Le lendemain, nous retournâmes chez nous, d'où je vous écris la présente. Je vous ai mentionné particulièrement les dates et les circonstances, à cause de l'intérêt que vous me témoignez, pensant qu'il vous plairait de les connaître; maintenant, nous sommes seuls, éloignés des églises et des catholiques, à la réserve de quelques pauvres familles émigrées qui sont venues en ces lieux, etc., etc. Cependant nous nous trouvons heureux, vraiment heureux; ce qui ne nous était pas arrivé jusqu'à présent depuis plusieurs mois, heureux et reconnaissants de ce que Dieu nous à appelés si gracieusement ici dans son ancien troupeau. »

HOLFORT (Herman), de Wezel en Prusse, luthérien, fut reçu, à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, pour blessures. M. le curé de l'hôpital, voyant le vif désir qu'il manifestait de rentrer dans la religion de ses pères, lui procura un digne ecclésiastique connaissant la langue allemande, pour lui enseigner les vérités de la foi catholique. Etant sur le point de faire son abjuration, Holfort fut renvoyé de cet hôpital à celui de Saint-Pierre. Il persista dans l'intention d'embrasser le catholicisme et continua à se faire instruire. Enfin, le 21 décembre 1838,

il fit son abjuration dans l'église de l'hospice Saint-Pierre, entre les mains du curé.

HOLLAND (Lord et Lady) se convertirent à Rome à la foi catholique, à la fin de septembre 1841. Cette nouvelle fut apportée par un jeune Anglais qui était parti laïque protestant, et qui revenait prêtre catholique.

I.—HOLSTEIN (Luc), en latin *Holstenius*, naquit en 1596 à Hambourg. Après avoir achevé ses études, il se fixa à Leyde, et acquit de vastes connaissances autant par son application que par ses rapports avec Hugues Grotius, Gerh, Jean Vossius, Daniel Heinsius et Jean Meursius. Ses travaux universitaires étaient la philosophie platonique et la médecine. Ensuite (1617) il parcourut, avec son ami Philippe Cluver, l'Italie et la Sicile. De là il se rendit en Angleterre (1622), où il séjourna tantôt à Oxford, tantôt à Londres (1623). Il retourna à Hambourg, puis revint à Paris, lia connaissance et amitié avec les savants les plus célèbres, entre autres avec Peiresc, conseiller à Aix en Provence, et surnommé le procureur général de la littérature. Il commença à se détacher du protestantisme par une vive répugnance pour l'ignorance des littérateurs et des universités protestantes de l'Allemagne.

Le président de Mesmes, touché de son mérite, lui confia la garde de sa bibliothèque : emploi doux et commode, qui le mettait au milieu des livres qu'il aimait. C'est vers cette époque qu'il faut placer sa conversion à la religion catholique. Holstenius explique ainsi lui-même les motifs de cette conversion : « Depuis le moment, écrit-il à Peiresc, où je commençai, fort jeune encore, à goûter la philosophie platonicienne dans les ouvrages de Maxime de Tyr, de Chalcidius et d'Hiéroclès, je sentis naître en mon âme un vif désir, d'abord d'approfondir, puis d'éclaircir et de propager, autant qu'il serait en moi, cette divine méthode de philosophie. L'utilité infinie que je retirai bientôt de ces recherches, me confirma singulièrement dans cette pensée. En effet, voyant que Bessarion, Steuchus et d'autres philosophes, confirmaient par les écrits des Pères, la doctrine de Platon, je m'enfonçai tout entier dans la lecture des ouvrages où ils ont traité, soit en grec, soit en latin, de cette théologie contemplative et mystique, par laquelle l'âme s'élève vers Dieu. Cette lecture me conduisit à admirer de toute mon âme la manière solide et divine dont les Pères philosophent; et je me vis placé, à mon insu, presque dans le sein de l'Eglise catholique. S. Augustin, dans ses Confessions, fait de lui-même un semblable récit. Ces contemplations divines élevèrent tellement mon âme à la connaissance de la vérité, l'affermirent tellement, que désormais elle ne se traîna plus autour de ces petites questions et de ces minutieuses difficultés, dont les novateurs ont coutume d'embarrasser l'affaire de la foi. » On a dit que les Jésuites, et particulièrement le P. Sirmond, avaient eu une grande part à la conversion de Holstenius, et que la Société fit beaucoup d'efforts pour se l'attacher. Cela est avancé sur des indices qui ne sont pas des preuves. Nous avons quelques lettres de Holstenius au P. Sirmond ; mais elles sont très-postérieures à l'époque dont il s'agit, et il n'y est parlé que de littérature : « J'ai toujours évité avec le plus grand soin, écrit-il à Peiresc, d'offenser en rien quelqu'un de cette société, qui change en cause publique les causes particulières; mais je la cultive avec toute sorte d'honnêteté et de bons offices, et je reconnais que je ne lui ai pas de médiocres obligations. » Cette lettre est de 1634, huit ans environ après la conversion de Holstenius ; et les *obligations* dont il est question peuvent s'entendre des démarches que le général de la société faisait alors auprès du cardinal Barberini, pour faire obtenir à Holstenius quelque place stable. Au reste, si nous avons remarqué qu'il n'est pas bien prouvé que les Jésuites aient opéré le changement de religion de Holstenius, ni qu'ils aient voulu lui faire prendre leur habit, c'est uniquement par esprit d'exactitude ; car il serait fort vraisemblable et fort naturel qu'ils eussent tâché de gagner à la communion catholique et à leur société un homme de ce mérite. Ce fut surtout Peiresc qui lui fit faire la connaissance du cardinal François Barberini, qui se trouvait justement en France, et qui prit Holstenius avec lui à Rome, lui donna un logement dans sa maison, et le nomma son secrétaire et son bibliothécaire. Dans la suite, le pape Urbain VIII l'éleva à la dignité de chanoine de l'église du Vatican; Innocent X le nomma même administrateur de la bibliothèque du Vatican. On ne pouvait pas lui conférer le titre de bibliothécaire, parce que, selon les règles, un membre du collége des cardinaux pouvait seul être revêtu de cette dignité. Dès ce moment, il consacra sa vie entièrement au service du catholicisme, et laissa au monde savant des fruits précieux de son zèle et de son intelligence dans de nombreux écrits. Holstenius voulait donner une collection considérable d'homélies des Pères grecs, recueillies par ses soins dans les différentes bibliothèques des pays qu'il avait successivement habités. Il avait même déjà, en 1627, contribué utilement à l'édition de saint Athanase, publiée par les libraires de Paris. A ses projets déjà si vastes, il en joignit bientôt un autre, celui d'un recueil de tous les monuments, de tous les actes qui concernent l'histoire des papes. Une lecture critique d'Anastase le Bibliothécaire, écrivain très-utile et trop négligé, l'avait jeté dans cette nouvelle étude. Il s'aperçut bientôt qu'Alph. Chacon, Panvinio, Platina et les autres biographes des souverains pontifes, laissaient beaucoup à désirer; et, s'étant mis à chercher dans les bibliothèques de Rome, il trouva un nombre immense de documents inédits de la plus haute importance : mais il recueillit, et ne publia rien. La critique de la *Bible*, les monuments anciens l'occupèrent aussi. Il collationna des manuscrits de l'*Ancien Testament* ; il fit un

recueil considérable d'inscriptions. Mais ces travaux furent, ainsi que tous les autres, perdus pour le public.

Ce fut Holstenius qui fut envoyé à Inspruck, auprès de la reine Christine, pour recevoir son abjuration et l'admettre dans la communion catholique. Cette distinction tenait très-probablement au même motif qui l'avait fait choisir pour le voyage de Pologne, à sa connaissance de la langue allemande, que personne, à la cour de Rome, n'entendait ni ne parlait. C'est ainsi qu'il avait été employé à la conversion de Frédéric, landgrave de Darmstad, qui se fit catholique en 1637. Depuis, il employa son éloquence, avec un égal succès, à la conversion d'un grand seigneur danois, nommé Ranzaw. Son zèle pour les conversions était tellement grand, qu'avant sa mort il cherchait à gagner à l'Eglise catholique le marquis Chrétien Ernst de Brandenbourg. Dans une congrégation qui eut lieu en 1739 pour le rapprochement des Grecs et des Latins, il ne craignit pas de dire que cette déplorable dissention qui sépare l'Eglise d'Orient de celle d'Occident doit être principalement attribuée à ces hommes qui, par un vain amour de dispute, mettent tout en controverse; qui jugent avec témérité des choses qu'ils connaissent mal, et qui, au lieu de citer l'Ecriture, les conciles et les Pères, n'ont à présenter que de frivoles arguments. Dans l'été de 1659, Holstenius fut attaqué d'un mal de reins fort grave, et, après diverses alternatives de santé et de rechutes, il mourut à Rome le 2 février 1661, à l'âge de soixante-cinq ans.

Dans son testament, il institua son héritier le cardinal Barberini ; il donna beaucoup de manuscrits à la reine Christine et au pape, et sa bibliothèque aux moines Augustins. Cependant il stipula aussi une somme pour les catholiques suédois pauvres à Rome, et fit cadeau à la ville de Hambourg de vingt-neuf volumes de manuscrits (Nicéron, XIX, 30. ff.) Barberini fit déposer le corps de Holstenius dans l'église de Sainte-Marie dell'Anima et lui fit ériger un mausolée de marbre, avec une inscription détaillée dans laquelle il est nommé *propugnator religionis catholicæ*. Nicéron rend à Holstein le juste témoignage suivant: « Il avait de grandes connaissances dans les antiquités spirituelles et politiques; il avait l'esprit délié et le jugement juste. Ses œuvres ne sont ni grandes ni étendues, mais ses observations et dissertations sont justes et profondes... Il était très-savant en géographie et extraordinairement versé dans la philosophie platonique. »

II. — HOLSTEIN. Neuf princes ou princesses de Holstein se convertirent à la foi catholique.

III. — HOLSTEIN-BECK (Frédéric-Guillaume, duc de) renonça à la communion luthérienne pour rentrer dans le sein de l'Eglise.

IV. — HOLSTEIN-BECK (Charles-Louis duc de) abjura le luthérianisme pour embrasser la foi catholique.

V. — HOLSTEIN-BECK, née baronne de Richtoff, embrassa le catholicisme à Breslau, en 1820.

HOLZWAR (Georges), protestant, se convertit et fit sa profession de foi, le 3 décembre 1838, entre les mains d'Antoine Corbi, évêque d'Ascoli, et devant plusieurs ecclésiastiques.

HOMBERG (Guillaume) protestant, fils d'un gentilhomme de Quendlinbourg, né à Batavia, le 8 janvier 1652, après avoir reçu son éducation à Iéna et à Leipsick devint d'abord avocat en Italie ; ensuite il se rendit célèbre comme médecin, chimiste et botaniste. En 1682, il fit profession de la foi catholique en France. A cause de cette conversion, son père le déshérita. En 1702, il devint physicien, et en 1704, premier médecin du prince d'Orléans ; il mourut de la dyssenterie, le 24 septembre 1715.

HONORAT (Saint), qui fonda, vers 420, le monastère de Lerins, dans cette île qui porte aujourd'hui son nom, né à Arles, était d'une famille noble et qui avait même eu l'honneur du consulat. Il se convertit et reçut le baptême étant à la fleur de son âge, malgré l'opposition de son père et de toute sa famille. Dès lors il commença une vie sévère et mortifiée, il se coupa les cheveux, porta des habits grossiers, abattit son visage par le jeûne. Un de ses frères nommé Vénance converti par lui, embrassa le même genre de vie. Ayant distribué leurs biens aux pauvres, ils se mirent sous la direction d'un saint ermite nommé Capraise, qui demeurait dans les îles de Marseille. Ils entreprirent avec lui un voyage et demeurèrent quelque temps en Achaïe. Vénance mourut à Methone, et Honorat revint en Provence. La vénération qu'il avait pour Léonce et Fréjus le porta à s'établir dans son diocèse ; il choisit la petite île de Lérins, alors déserte et infectée de serpents, et y bâtit un monastère qui fut bientôt habité par un grand nombre de moines de toutes nations. Quoiqu'il évitât depuis longtemps la cléricature, il fut ordonné prêtre ; il avait un talent particulier pour la conduite des âmes. L'église d'Arles l'ayant demandé pour pasteur, il y fut consacré évêque après Patrocle ; mais il ne la gouverna que deux ans. Il réunit les esprits divisés, et se rendit principalement recommandable par sa charité, qui lui fit distribuer en peu de temps les trésors que ses prédécesseurs avaient amassés. Il instruisit même dans son lit pendant sa dernière maladie, et avait prêché son peuple le jour de l'Epiphanie, environ huit jours avant sa mort, qui arriva l'an 429.

HOOD (Edward T.), esquire, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise en 1845, en même temps qu'un des chapelains de l'évêque anglican de Londres.

HOPE (J.-R.), célèbre dans le barreau anglais, docteur en droit canon, *fellow* du collége de Merton, ancien chancelier du diocèse de Salisbury, fit abjuration solennelle et fut reçu dans le sein de l'Eglise, le

6 avril 1851, en même temps que M. Manning.

HORMÈS (Jean DE). Le patriarcat nestorien de Babylone passait, depuis trois cent dix-neuf ans, de l'oncle au neveu, dans la famille de Jean de Hormès. Celui-ci, promu au patriarcat en 1776, abjura le nestorianisme en 1780, et fit sa soumission à Pie VI. En récompense de ses travaux incalculables pour la propagation de la foi, il reçut le pallium en 1835. Il est mort en 1839, âgé de cent deux ans, avec les sentiments de la foi la plus vive, s'estimant mille fois heureux d'avoir connu et fait connaître l'Eglise catholique. Jean d'Hormès réussit à ramener à l'unité le plus grand nombre de ses prêtres, et chassa ceux qui ne voulurent point se réunir à la sainte Eglise romaine. C'est de ce moment que date l'accroissement du catholicisme dans ces contrées. Le respectable vieillard souffrit pendant sa vie d'innombrables persécutions; mais il est toujours demeuré ferme dans la foi. Son austérité était telle qu'il n'a jamais mangé de viande, et qu'il ne se nourrissait que de légumes. Depuis la ruine d'Alcoche, sa patrie, il fut réduit à la plus extrême misère. Heureusement que la société de la Propagation est venue à son secours dans les derniers jours de sa vie.

HORNE (Ed.), recteur des paroisses de Saint-Laurent et de Saint-Jean à Southampton, abjura l'anglicanisme et rentra au sein de l'Eglise en 1846.

HORRY DE LA CONRADE (D'), famille distinguée parmi la noblesse de l'Angoumois, qui abjura toute entière le protestantisme et se fit catholique dans le XVII^e^ siècle.

HORST, un des officiers les plus distingués de l'armée prussienne, embrassa le catholicisme, et sans doute à cause de sa conversion et de son mariage avec Mlle Kuczkowska qui professait la même religion, il fut tout à coup en 1847 mis en disponibilité avec l'injonction de s'établir dans la forteresse de Stralsund.

HOSPITAL (Jean DE L') vivait dans le XIV^e^ siècle en Auvergne. Il était médecin. On ne sait pas à quelle époque il entra dans le sein de l'Eglise. Ayant quitté la médecine, il s'attacha à la personne du connétable de Bourbon dont il dirigea les affaires avec tant de zèle et de loyauté que celui-ci le fit bailli de Montpensier, auditeur de ses comptes à Moulins, et lui donna la terre de Bussière en Auvergne et deux villages dans le comté de Montpensier. Jean était d'un caractère noble, ses mœurs étaient irréprochables. Il inspira ses vertus à son fils Michel qui plus tard devint chancelier de France.

HOU, HOÏLDE OU HOULDE (Sainte), sœur de sainte Lindru, fut instruite dans la religion par un saint prêtre nommé Eugène, reçut le voile des mains de saint Alpin évêque de Châlons-sur-Marne, et mourut dans le V^e^ siècle.

HOUTTHON (Mme veuve) et ses deux filles firent abjuration à Chambéry en mai 1831, entre les mains du missionnaire Heuberger. Elles habitaient une campagne auprès de Chambéry, et apprirent en fréquentant les catholiques à se dépouiller des préjugés si communs chez les protestants. Les filles étaient âgées d'environ trente ans, et firent par conséquent cette démarche en pleine connaissance de cause. Leur abjuration eut lieu dans la chapelle des dames du Sacré-Cœur, à Chambéry, après les instructions qu'elles reçurent de M. Heuberger.

HOWEL (Le Rév. E. P.) embrassa la foi catholique en 1845, et fut depuis pasteur catholique d'Elisabeth-Town dans la nouvelle Jersey en Amérique

HUA (Charles), docteur en philosophie et ministre protestant, converti au catholicisme en 1844.

HUBER, de Bade, fils d'un des plus ardents révolutionnaires suisses, se convertit vers 1820, et entra dans l'ordre des Jésuites.

HUESTON, Anglaise, fille de M. Hueston de Gort, se convertit à la religion catholique en 1842.

HUGGER (Marie-Ursule et Catherine-Barbe), de Colmar, deux sœurs, firent leur abjuration le 7 novembre 1762, entre les mains de M. Duvernin, évêque d'Arath et suffragant.

HUGI (Abraham), protestant, officier suisse et capitaine dans un régiment au service de la France, mérita, par la vie régulière qu'il menait dans les camps, de connaître et d'embrasser la vérité; il abjura le calvinisme le 4 mai 1688 au Quesnoy, et reçut la confirmation des mains de l'archevêque de Cambrai. Cette démarche l'ayant brouillé avec sa famille, il quitta le service, et se retira dans l'abbaye de Saint-Pierremont, en Lorraine, où il passa vingt-cinq ans dans les exercices de la piété et de la pénitence.—Hugi avait été marié, et son fils suivit son exemple et rentra dans le sein de l'Eglise. — Une fille qu'il avait eue persista dans la profession du calvinisme, quoique le père eût rédigé pour elle de petits traités de controverse qui ne la persuadèrent point. La vie de ce sage officier montre en lui une vertu constante et généreuse, et son courage dans sa pénitence est plus admirable encore que celui qu'il avait fait paraître dans les combats. Il mourut le 8 mars 1727, dans les pratiques de la plus haute piété. Joseph Delisle, bénédictin de Saint-Vannes, donna sa vie sous ce titre : *Vie de M. Hugy, calviniste converti, capitaine au régiment de Sparre*, 1731.

HUGUES, théologien protestant à Munich, se convertit au catholicisme en octobre 1832, et entra dans l'état ecclésiastique.

I. —HUILLIER (Alexandre L'), seigneur de Chalendos en Brie, abjura le protestantisme à Prébé, entre les mains de l'abbé de la Salle, aumônier du roi (1685). Il était d'une famille aussi illustre qu'ancienne.

II. — HUILLIER (Mlle L') fut convertie par Bérulle, ainsi qu'un gentilhomme, fils du gouverneur de Vendôme, qui fut opiniâtre jusqu'au bout, et qui se défendant jus-

qu'à l'extrémité, l'occupa à conférer avec lui trois heures par jour l'espace de six mois.

HUISSEAU (Isaac D'), de Fontenay, fils d'un ministre protestant, et âgé de dix-neuf ans, se convertit et abjura le protestantisme le 5 juin 1701.

HULF, trois juifs de Pesth, en Hongrie, qui se firent catholiques, savoir : le père, le fils et le petit-fils. Ils étaient de la famille du banquier de ce nom, renommé pour ses grandes affaires, son crédit et sa probité. Le père Gerson Hulf était prévôt de la communauté hébraïque de Bude. Il se fit instruire, ainsi que ses enfants, et tous trois furent baptisés le 13 septembre 1819, dans l'église de Theresienstadt ou de l'Esprit-Saint, par le curé, M. Adam de Schrajer. Ils eurent pour parrains les personnages les plus distingués de Pesth.

HUNGERLE (Charles), protestant du grand duché de Bade, âgé de trente-trois ans, fit abjuration du protestantisme à Forli, le 18 mai 1839. L'évêque lui administra solennellement le baptême. Il était militaire dans le second régiment étranger au service du Saint-Siége, appartenait à la secte des anabaptistes, et n'avait pas encore reçu le baptême. L'évêque lui a également administré les sacrements de confirmation et d'eucharistie.

HUNNIUS (Helferich-Udalric), jurisconsulte protestant, était fils du célèbre théologien Gilles Hunnius, qui enseigna d'abord à Marbourg, puis à Wittemberg, et frère de Nicolas Hunnius qui s'acquit également quelque réputation comme théologien. Hunnius Udalric naquit à Marbourg, le 17 mars 1583. Il était doué de qualités estimables. Son éducation commença sous d'heureux auspices dans l'école de sa ville natale; et, lorsque son père eut été transféré à Wittemberg, il y suivit de bonne heure les cours de jurisprudence. Quelque temps après il donna des leçons privées sur les principes du droit, et compta au nombre de ses élèves le comte Oxenstirn, devenu plus tard chancelier, le feld-maréchal Horn, et quelques autres personnages nobles. Ses travaux lui ayant acquis quelque célébrité, plusieurs princes lui offrirent une charge de conseiller aulique; et quelques villes notables lui firent des avances pour qu'il acceptât les fonctions de syndic. Mais comme la vie académique avait plus d'attrait pour lui, il se fit recevoir docteur en droit à Giessen, en 1608, reprit, pendant quelque temps, ses anciennes occupations à Wittemberg, revint à Giessen, en 1613, pour y professer le droit, refusa la dignité de syndic de Brunswick, fut appelé à la première chaire de droit à Marbourg, et devint, peu après, vice-chancelier de l'Université de la même ville. Tout à coup il quitta sa charge pour devenir conseiller en chef de la chancellerie de Philippe Christophe, électeur de Trèves et évêque de Spire. Il est à peu près certain qu'il s'était déjà secrètement converti à la foi catholique étant encore à Marbourg, qu'il y avait lu l'ouvrage de Martin Becan : *De republica ecclesiatica*, et qu'il avait donné son assentiment aux vérités qui sont enseignées dans ce livre; mais ce n'est qu'à Philippsbourg, où il résidait, qu'il fit publiquement profession de foi catholique. Il exposa les motifs de sa conversion dans l'écrit suivant : *Invicta prorsus et indissolubilia XII argumenta quibus convictus atque constrictus relicta Lutherana secta Catholicam profitetur fidem*, etc., etc.; Hudelb., 1631. Hunnius ayant déclaré la première édition fautive, il faut s'en tenir à la seconde qui fut augmentée de quatre feuilles in-12°, avec un appendice intitulé : *Evidentis demonstrationis quod archihærum lutherana a vetustissimis hæresibus sit compilata;* Cologne, 1632. Il montre que la doctrine luthérienne autorise une vie déréglée, fausse le sens de la parole de Dieu, et pousse à la désobéissance aux lois. Il dit également que le verset de l'Evangile de saint Jean, 1, 29 : « Voici l'agneau de Dieu, etc., » a été mal traduit, puisque le verbe *tollere* est rendu par *porter* et non par *ôter*, et il montre que cette traduction vicieuse a été faite dans le but de répandre la grande erreur que par la justification les péchés sont, non pas ôtés mais seulement couverts.

On vante la modération de Hunnius et son amabilité dans les relations sociales. Et quant aux motifs de sa conversion, voici comment il s'en exprime lui-même : « Je jure par tout ce qu'il y a de sacré pour moi, que si j'ai changé de religion, je ne l'ai fait ni par légèreté, ni par ambition, ni par impiété, mais uniquement dans l'intérêt de mon salut. Non-seulement la Hesse entière, mais encore tous ceux qui m'ont connu à Geissen et à Marbourg, où j'ai passé seize années de ma vie, savent, et l'attesteraient au besoin, que j'ai vécu, comme luthérien, dans les honneurs et les dignités. L'académie de Marboug m'a rendu, à cet égard, un témoignage extrêmement honorable. Mes adversaires mêmes me rendent cette justice, puisqu'ils reconnaissent unanimement que, par ma démarche insensée, comme ils l'appellent, je me suis attiré la perte de mes dignités et de mes honneurs. » La ville de Philipsbourg ne lui offrant pas une retraite assez tranquille, au milieu des agitations de la guerre, il se rendit, avec l'agrément de son seigneur, à Cologne, où le libraire Corneille d'Egmont lui donna une cordiale hospitalité. Pendant son séjour dans cette ville, il soigna les intérêts de plusieurs princes ecclésiastiques et séculiers, fut nommé conseiller par quelques-uns d'entr'eux, et donna des leçons publiques sur le droit papal. Sa femme ne voulut ni le suivre à Cologne, ni abjurer la réforme. Dans la suite il lui persuada de se rendre auprès de lui; et finalement elle devint elle-même catholique. Il mourut le 27 mars 1636. (JUGLER, *Pièces relatives à une biographie de jurisconsultes*; Leipz, 1777.) En réponse à l'écrit de Hunnius que nous avons cité plus haut, on vit paraître : *Joh. Himmelii solutio indissolubilium argumentorum Pontificiorum quibus*

H. V. Hunnius illaqueatus fuit, den., 1633; — *Petri Haberkornii vindicatio lutheranæ fidei contra Hunnium;* Marb., 1631.

HUNT, capitaine, et sa famille se convertirent au catholicisme en 1840.

HUNTER, Anglais, le frère âgé de vingt ans et la sœur de dix-huit, abjurèrent les erreurs de la secte des anabaptistes dans lesquelles ils avaient été élevés, le 24 septembre 1826, à Saint-Chamond, diocèse de Lyon. Ils furent baptisés dans l'église Notre-Dame de Saint-Chamond, avec toute la pompe prescrite pour les adultes, y entendirent la messe, et y communièrent avec piété. Le curé leur adressa une exhortation convenable, et la cérémonie offrit aux fidèles un véritable sujet d'édification.

HUNTHERUS ou HONTHERUS (Jacob), né en Suède à la fin du XVI^e^ ou au commencement du XVII^e^ siècle, quitta jeune sa patrie, passa en Hollande et de là en Angleterre. On croit que c'est dans ce pays qu'il se fit catholique. Il se rendit, en 1623, à Paris, accompagna l'ambassadeur d'Autriche à Vienne, et fut secrétaire impérial à Ratisbonne. Il est surtout connu par ses *Lettres latines* pleines de sel et d'anecdotes, et adressées aux personnages les plus illustres de la Suède.

HUNTINGDON, ministre protestant des Etats-Unis, fit abjuration en janvier 1850. Il s'était distingué par l'érudition et l'habileté avec lesquelles il occupait une chaire de professeur au collége de Saint-Paul, près de New-York. Après un voyage en Europe, il retourna en Amérique, où il remplissait, dans une paroisse, les fonctions de son ministère. Cette conversion fut suivie de plusieurs autres.

HUNZINGER (Esther), protestante âgée de vingt ans, fit abjuration, le 20 mai 1833, à Sepois-le-Bas, arrondissement d'Altkirch, diocèse de Strasbourg.—Sa mère, encore protestante, avait été touchée de cette cérémonie, et plus encore de la conduite de sa fille et de son exactitude à remplir tous ses devoirs. Elle se fit instruire à son tour, et prononça son abjuration le 15 septembre 1833, entre les mains de l'abbé Ilntz, et en présence de plusieurs curés voisins. Schull, curé d'Hirsingen, prononça un discours sur les erreurs du luthérianisme; madame Hunzinger, entourée de ses enfants, édifiait tout le monde par son recueillement et par la satisfaction qui brillait sur son visage.

I. — HURTER (Frédéric), né le 19 mars 1787, président du consistoire de Schaffhouse, auteur de l' *Histoire du pape Innocent III*, du *Tableau des institutions et des mœurs de l'Eglise au moyen âge*, magnifiques travaux de réhabilitation historique qui devaient mériter à leur auteur la grâce de la conversion, et du livre intitulé : *Persécution de l'Eglise catholique en Suisse*, est une des plus glorieuses conquêtes de l'Eglise dans ces dernières années. Hurter vint à Paris en mai 1843, fit des démarches pour obtenir l'intervention du gouvernement français en faveur des catholiques de la Suisse, et manifesta les sentiments de pitié et de juste indignation que lui inspirait la polémique honteuse et calomniatrice de nos professeurs, légistes, journalistes, contre l'Eglise catholique. Enfin, il entreprit le voyage de Rome, où le Seigneur l'attendait : il passe par Pavie, a le bonheur de considérer les reliques de saint Augustin, ce qui fait sur son esprit et sur son cœur la plus heureuse impression. Il arrive dans la ville éternelle, au centre de cette unité catholique qui avait toujours frappé son âme noble et droite ; il est admis à une audience du souverain-pontife, qui l'accueille avec bonté, et qui lui adresse ces paroles toutes paternelles : « Quand pourrai-je vous appeler mon fils ? — Un jour, » répondit Hurter... Et ce jour n'était pas éloigné... Les derniers combats de la grâce se livraient dans l'âme de Hurter. Il passa une nuit dans l'agitation, et c'était l'aurore d'un beau jour qui devait réjouir le ciel et l'Eglise.

Après cette nuit d'angoisses qui suivit l'audience du saint-père, Hurter se leva plus calme qu'à l'ordinaire, et tout le monde remarqua en lui une sérénité habituelle auparavant à sa bonne et douce figure allemande, mais qu'il semblait avoir perdue depuis son séjour à Rome. Dès le grand matin il court chez un ecclésiastique suisse de ses amis, chapelain au palais pontifical, et lui dit : « Je suis résolu; faites-moi le plaisir d'aller chez le saint-père; demandez-lui ses ordres pour mon abjuration, et que ce soit le plus tôt possible. » le pape assigne le surlendemain, et nomme le cardinal Ostini pour recevoir l'abjuration.

Le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, Hurter reçut le baptême et la confirmation dans la chambre occupée autrefois au collége Romain par cet angélique jeune homme. Le parrain du nouveau catholique était M. le docteur Wihmann, qui avait fait son abjuration, à pareil jour et dans la même chambre, il y avait vingt et un ans. Hurter est descendu ensuite dans l'église de Saint-Ignace, et pour la première fois il fut admis à la table sainte, où se sont présentés après lui onze à douze cents élèves du collége. « Je renonce, dit un témoin oculaire, à dépeindre l'émotion de la foule attirée par la fête du jour, quand elle a vu ce célèbre docteur de l'hérésie humilier sa raison devant la sublimité des saints mystères, et courber, au milieu des enfants, sa tête blanchie par l'âge et la méditation. Après la communion, le nouveau catholique, qui jusque-là s'était tenu en dehors de la balustrade, a été introduit dans le sanctuaire et a pris place sur un prie-dieu. C'est là que j'ai pu m'édifier de son profond recueillement, comme je l'ai été hier de sa joie, quand il nous a parlé des grâces que Dieu venait de lui faire. Nous étions allés, sous les auspices du P. Ventura, lui rendre visite dans l'appartement qu'il occupe au Quirinal, chez son compatriote et son ami, Mgr Custen, aumônier des Suisses. Il nous embrassa en versant des larmes; et comme nous le priâmes

de vouloir bien nous donner quelques mots écrits de sa main, il traça aussitôt ces paroles : *La grâce fait tout*, les data du 20 juin 1844, et signa : Le docteur Hurter. »

« Je viens d'assister, dit un autre témoin oculaire, l'abbé de Bonnechose, dans une lettre datée de Rome, 21 juin 1844, je viens d'assister à la solennité la plus touchante, et mon âme est encore toute remplie des impressions qu'elle y a reçues. L'illustre auteur d'*Innocent III*, Hurter, a fait aujourd'hui sa première communion au milieu de la jeunesse romaine, rassemblée dans la vaste enceinte de Saint-Ignace pour célébrer la fête de saint Louis de Gonzague. Vous savez combien cette entière conversion était désirée, comme elle semblait prochaine et pourtant comme elle s'éloignait toujours. Enfin Dieu a frappé son dernier coup sur cette âme qui l'attendait toujours, et ce coup a été porté dans Rome...

« Le cardinal Ostini fut désigné pour la recevoir; la préparation ne fut pas longue, il y a trente ans qu'elle se fait. « Hurter « n'est pas un *catéchumène*, mais un *apolo-* « *giste*, » a dit, dans ces graves circonstances, la bouche la plus auguste qui soit dans l'univers. Il y a deux jours, donc, l'abjuration fut faite, et aujourd'hui tout était prêt pour la communion. L'immense nef de Saint-Ignace était toute revêtue de magnificence en l'honneur de saint Louis de Gonzague; autour de son tombeau virginal, la foule des fidèles adorait en silence. Les élèves du collége Germanique, ceux du collége Romain, et une multitude innombrable de jeunes gens appartenant à d'autres instituts d'éducation et à toutes les conditions, remplissaient le vaste intervalle du portail au sanctuaire. Là, le saint sacrifice était célébré par le vénérable cardinal Ostini; et seul, à genoux devant la table de communion, entre l'autel et les rangs pressés de la jeunesse qui remplissait l'édifice, apparaissait le vieux antistès du consistoire de Schaffouse, l'historien et le justificateur d'Innocent III... O Louis de Gonzague! ô grand pontife Innocent! que vous abaissiez alors des regards de complaisance sur cette glorieuse conquête de l'Eglise, et comme vous souriiez à son triomphe! Pour moi, admirant les voies de la Providence afin de captiver cette âme droite sous le joug si doux de la vérité, je lui appliquais involontairement ces paroles de l'office du jour : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* Oui, Hurter avait l'âme droite, et Dieu l'a conduit comme par la main. Il lui a montré son royaume sur terre, l'Eglise du Christ, la chaire de Pierre, où il est assis, où il parle, où il règne en la personne de son vicaire. Il lui a donné, en dépit d'une éducation de mensonge, la science et l'intelligence de sa doctrine et de ses divins mystères. Enfin il lui a inspiré des travaux dont le but était de rendre hommage à l'Eglise défigurée, et de justifier le pontificat calomnié; et ces travaux, il les a bénis, il les a remplis de séve et de vie, il leur fera porter des fruits d'immortalité. »

De retour en Suisse, Hurter reçut en quelque sorte sa consécration d'enfant de l'Eglise catholique par les persécutions que ses anciens coreligionnaires voulurent lui faire subir, à lui et à son honorable famille, sans doute au nom de la tolérance. Mais Hurter raconte ces détails dans la lettre suivante, que termine l'*Exposé des motifs qui ont décidé le retour de Hurter dans le sein de l'Eglise catholique*, exposé écrit par Hurter lui-même.

« Monsieur,

« Souvent, à Rome, et surtout dans le moment béni de mon retour au sein de l'Eglise, j'ai pensé à vous et à tous mes amis de Paris; je songeais à l'intérêt que la nouvelle de ma conversion inspirerait à vous et à tant d'autres catholiques de cœur et d'âme; je me représentais la joie que vous éprouveriez. Mais quoique ni vous, ni aucun autre de ceux dont j'avais eu le bonheur de faire la connaissance à Paris, l'an passé, n'aient pu assister à la cérémonie de mon abjuration, la France cependant y était représentée, et je nomme particulièrement M. l'abbé Gerbet et M. Mérieux, grand vicaire de M. l'évêque de Digne. Les félicitations qui m'ont été adressées par les représentants de votre patrie n'ont pu néanmoins remplacer les sentiments de tant de personnages honorables, amis connus et inconnus, qui ont exprimé des vœux pour mon salut. Tous, et le saint-père le premier, ont reconnu que mon retour à l'Eglise pouvait être regardé comme la récompense de mes travaux consciencieux. Je vous envoie quelques détails sur les motifs de ma conversion. Cet exposé vous montrera comment la grâce divine a aplani l'obstacle que je redoutais le plus, et qui m'avait paru d'abord le plus insurmontable : je veux parler de l'assentiment volontaire de ma femme. Dès le commencement, son opposition était très-modérée; mais elle a fini par approuver de bon cœur ma résolution

« Le bas peuple, irrité et excité contre moi par la presse et par quelques piétistes, a prétendu prouver par un charivari furieux, et par d'autres excès, que j'avais trahi la foi et la ville. Ces manœuvres se répétèrent pendant deux soirées, et de telle manière que non-seulement la police, mais le gouvernement a été forcé de prendre des mesures sérieuses de répression. Pendant que ces mouvements avaient lieu, je me trouvais *in bona pace* à Inspruck, ce qui atteste que ces attaques étaient dirigées uniquement contre ma femme et mes enfants. Au lieu de me faire des reproches, ma femme me parlait de tous ces désordres avec la plus parfaite tranquillité et même avec une sérénité imperturbable. Voilà pourquoi j'ai raison de me réjouir : je vois la grâce divine opérer déjà dans l'âme de ma femme, et j'espère qu'elle achèvera ce qui est déjà commencé.

« Cédant aux conseils de ma femme et de mon frère, je m'arrêtai pendant les premiers jours dans l'abbaye de Reinau : de là j'ai publié ma déclaration aux habitants de notre ville. Quelques jours après j'y suis arrivé, et j'ai passé et repassé dans les rues, sans être ni inquiété, ni insulté, ni moins honoré qu'auparavant.

« Comme, suivant le langage du cardinal Micara, le jeune homme qui reçoit l'ordre de la prêtrise signe son arrêt de mort, de même celui qui retourne dans le sein de l'Eglise doit se tenir prêt à subir les tribulations : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*, dit saint Paul ; mais la résigation et les prières des vrais membres de l'Eglise donnent des forces supérieures.

« *Ex corde et in Jesu Christo crucifixo.*

« Votre ami très-sincère et très dévoué.

« F. Hurter.

« Schaffhouse, ce 2 août 1844. »

Exposé des motifs qui ont décidé mon retour dans le sein de l'Eglise catholique.

« Les études que j'ai été obligé de faire pour la composition de mon histoire du pape Innocent III, avaient fixé mon attention sur la structure merveilleuse qui distingue l'édifice de l'Eglise catholique. Je fus ravi en observant la direction vigoureuse imprimée par cette longue suite de souverains-pontifes, tous dignes d'une si haute position ; j'admirai la vigilance avec laquelle ils savent maintenir l'unité et la pureté de la doctrine.

« En regard de ces faits se présenta la mobilité des sectes protestantes, leur pitoyable dépendance des autorités gouvernementales, leurs divisions intérieures et cet esprit d'individualisme qui soumet la doctrine aux analyses sans mesure des critiques, au rationalisme des théologiens, à la libre interprétation des prédicateurs. Moi-même en qualité de prédicateur, et plus tard de chef spirituel d'un canton protestant de la Suisse, je me considérai comme la sentinelle chargée de veiller à la garde d'un poste à moitié perdu, obligée de le défendre par tous les moyens en son pouvoir, avec une résolution ferme et courageuse ; c'est dans ce but que je voulus tenir avec la plus inflexible rigueur, au respect de tous les dogmes fondamentaux du christianisme révélé, ceux de la Trinité, du péché originel, de la Divinité de Jésus-Christ, de la Rédemption. L'ensemble de mon enseignement, et comme prédicateur et comme professeur, tendait à repousser toutes tentatives de rationalisme. Je m'appliquai donc sérieusement à fortifier et à maintenir les débris survivants de la véritable doctrine. Mais à cette époque, l'objet spécial de mes travaux concernait plutôt l'extérieur que l'intérieur de l'Eglise, plutôt son histoire et sa constitution que ses dogmes. Toutefois ma conviction religieuse était déjà blessée de voir cette fraction du protestantisme à laquelle j'appartenais écarter entièrement le culte de la sainte Vierge, soit qu'il ne fût tenu aucun compte de son existence, soit qu'elle fût considérée seulement comme une mère ordinaire et une simple femme pieuse. Dès mes jeunes annees, sans avoir cherché à m'instruire par la lecture de quelques ouvrages, sans être entré dans aucune discussion, sans posséder une connaissance particulière de l'enseignement catholique au sujet de la mère de Dieu, déjà je me sentais pénétré d'une inexprimable vénération pour elle. Je devinais en elle l'avocate du chrétien, et du fond de mon cœur je m'adressais à elle dans l'intimité de ma vie privée. Dans les chaires protestantes, il est permis de rejeter complétement tout ce que les fondateurs du protestantisme ont daigné conserver des dogmes du christianisme ; mais vouloir conserver ou rétablir ce qu'ils ont rejeté, voilà ce qui rencontrerait, sans nul doute, de la part des protestants, une vive opposition, un blâme sévère ; cependant je m'efforçais d'appeler l'attention sur la *Vierge* (ainsi est-elle nommée dans la confession d'Augsbourg), de rappeler à la mémoire de mes coreligionnaires qu'elle était la haute signification de la personne de la mère du Christ. Aller au-delà, il ne m'était pas possible dans la position particulière que j'occupais.

« Dans l'année 1840, on m'adressa cette question inconvenante, si j'étais protestant de cœur ? question qui ne venait pas à propos de faits ayant rapport avec mes fonctions publiques, mais exclusivement au sujet de l'histoire d'Innocent III et d'un voyage à Vienne. Je refusai de répondre à cette question, parce qu'on prétendait plutôt savoir ce que je ne croyais pas que ce que je croyais. Si, au contraire, on m'avait demandé : Etes-vous catholique ? Alors j'aurais répondu, à cette époque, par un NON tout court. Mon refus souleva contre moi un véritable orage ; et l'ingratitude, des idées bornées, un piétisme étroit, l'envie, la vengeance, la haine politique se réunirent contre un seul homme, lequel de son côté se défendit avec beaucoup de vivacité. Aujourd'hui, pour dire toute ma pensée, je ne dois que des remercîments à mes ennemis ; aujourd'hui que le *fruit de justice et de paix* est mûr, je reconnais dans ces luttes, alors si douloureuses pour moi, le moyen salutaire employé pour ma sanctification ; convaincu que Dieu, dès ma tendre enfance, a voulu me conduire, malgré de si longs détours, au but que j'ai atteint, je regarde, à cette heure bénie, la tempête qui a grondé sur ma tête comme le signal et l'impulsion de la course que j'ai suivie, à partir de ce jour, soutenu par une volonté fixe et ferme.

« Je tombe malade avec toute ma famille ; deux filles bien-aimées me sont ravies par la mort ; tandis que dans plus d'un couvent catholique de la Suisse, des prières se disaient pour la guérison de mes enfants, le piétisme se livrait aux élans d'une joie cruelle, heureux de pouvoir enfoncer dans le cœur d'un père un poignard à triple tranchant ; la conviction profonde me vint donc, qu'avec de telles gens il n'y avait de paix à espérer, qu'à

la condition de se courber sous le joug le plus dur d'un misérable aveuglement. Mon choix pouvait-il être encore douteux? Je rejetai dignités, places, revenus, et rentrai dans la vie privée; dégoûté d'une secte qui, par le rationalisme, renverse tous les dogmes chrétiens, ou, par le piétisme, foule aux pieds la morale. Jusqu'à ce jour cependant je n'admettais pas encore tous les enseignements de l'Eglise catholique. Mais est-il présumable que quatre années de la vie d'un homme qui pense, qui aime le travail et qui jouit du libre emploi de son temps, se seraient écoulées sans le faire avancer ou reculer? Personne ne le croirait. La vérité est que la direction donnée à mon esprit par la divine Providence m'avait fait faire des progrès hâtés par mes propres études. Ce n'est pas à dire que telles ou telles personnes m'eussent influencé directement ou indirectement; toutefois la lumière se fit; elle répandit de jour en jour un éclat plus distinct sur la voie que je suivais

« Dans mes travaux, j'avais eu à consulter de nombreux ouvrages sur l'origine de la soi-disant réforme, sur ses causes, sur les moyens tentés pour fixer ses dogmes, sur son influence politique, particulièrement en Angleterre. Les preuves ne me manquaient pas, même autour de moi, lesquelles démontraient la fureur qui anime le rationalisme contre l'Eglise catholique, tandis qu'il abandonne à sa libre action le protestantisme et se rallie même à lui, parce qu'il poursuit un but semblable, la destruction du catholicisme. Cet autre fait se présentait à moi au milieu de mes études: les peuples catholiques lancés en avant dans la voie des révolutions politiques, ont le pouvoir de s'arrêter et de se reconstituer, tandis que les peuples protestants ne peuvent plus se fixer au milieu de leurs mouvements précipités; les nations catholiques, agitées par le délire révolutionnaire, se guérissent beaucoup plus vite de cette maladie que les nations protestantes, et celles-ci seulement en proportion de l'affaiblissement de leurs sentiments hostiles contre les catholiques.

« Le spectacle des luttes que l'Eglise catholique subit, dans notre siècle et dans le monde entier, exerça surtout une influence décisive sur mon esprit. J'examinais la valeur morale des partis divers et les moyens de combat employés par les uns et par les autres. Ici, je voyais à la tête des ennemis de l'Eglise cet autocrate qui réunit dans sa personne la cruauté d'un Domitien et l'astuce d'un Julien; là ces pharisiens politiques qui émancipent les Noirs pour accabler les Blancs, parce que ceux-ci sont catholiques, sous un joug plus dûr et sous le poids d'une horrible misère; qui traversent toutes les mers pour propager, d'une main, la stérilité d'un enseignement évangélique, et fournir de l'autre des poignards à toutes les révoltes. Voici un pays protestant, la Prusse, où l'on a employé toutes les ruses d'une diplomatie perfide, afin d'opposer entre les luthériens et les calvinistes des essais de fusion pour mieux écraser l'Eglise catholique; dans d'autres pays allemands, le despotisme ministériel, inspiré par les doctrines audacieuses et impudentes de Hégel, se sert d'espions, de juges d'instruction, de l'amende et de la prison contre des prêtres fidèles à leur croyance. En France, des députés usent de tous les artifices d'une faconde intarissable pour entraver les droits de l'Eglise; le gouvernement s'acharne à maintenir une législation née des plus mauvaises passions révolutionnaires; nous voyons régner une civilisation superficielle, fille du journalisme, l'idolâtrie, des intérêts matériels, une philosophie dirigée contre Dieu même, une jeunesse élevée dans des principes destructifs de tout ordre social.... Ensemble monstrueux d'hommes et de choses qui se heurtent dans la confusion pour ruiner l'édifice éternel de la Providence.

« Malgré tant de contrariétés et d'attaques, le souffle d'un meilleur esprit se fait sentir. On ne peut dire de quel point de l'horizon il descend, mais il est impossible de nier que l'Eglise gagne du terrain là même où ont lieu les plus violents efforts pour la faire reculer. Les coups dirigés contre elle ne servent qu'à la fortifier, et les tentatives organisées par les hommes les plus puissants avortent contre toute attente.

« Il est vrai qu'il se rencontre des prêtres dont l'esprit est assez borné pour ne pouvoir apprécier toute la valeur des instructions catholiques; des prêtres qui prétendent réduire le colossal édifice de l'Eglise à la propre mesure de leur intelligence infime; mais, par bonheur, nous en voyons d'autres qui agissent avec plus d'esprit et plus de vigueur; qui ne se laissent pas intimider par ce mot d'*ultramontanisme*, à l'usage de tous ceux qui veulent entraver la libre et inviolable action de l'Eglise.

« Voilà tous les faits qui me firent sérieusement réfléchir sur l'existence d'une institution qui sort, renouvelée et fortifiée, de la lutte contre tant d'ennemis franchement déclarés ou hypocritement déguisés.

« Après ma démission des fonctions de président du Consistoire, je consacrai la liberté de mes loisirs à l'étude des dogmes catholiques, et je mis à profit, sous ce rapport, la lecture de la *Symbolique* de Mœhler. Jamais je n'avais douté que le christianisme fût une révélation divine; mais, à cette époque seulement, je m'occupai de certaines assertions des protestants qui prétendent, par exemple, que le christianisme ne s'est conservé dans toute sa pureté que pendant les premiers siècles, pour s'engloutir ensuite, pendant douze siècles, dans un abîme d'erreurs, et d'institutions exclusivement humaines, abîme fermé enfin par l'avénement de génies supérieurs...., c'est-à-dire par un moine riche en contradictions de tous genres, et par un roi débauché et spoliateur. Le simple bon sens ne devrait-il pas suffire à interdire toute confiance en une prétendue réforme dirigée par des personnages d'une valeur morale aussi révoltante? Ajoutez les

déchirements intérieurs de tant de sectes protestantes, leur divergence au sujet de toutes les doctrines essentielles, et qui ne s'unissent que dans leur opposition et leur haine contre l'Eglise. Je fus donc amené à constater que les différences qui existent dans l'enseignement du protestantisme, se manifestèrent dès les premiers jours de la réforme, comme il se voit aujourd'hui encore parmi tant de protestants qui étonnent par l'étrangeté de leurs systèmes, par cette facilité à les modifier, à les changer suivant les besoins du jour. Une des causes non moins décisives qui contribuèrent à m'éclairer et à fixer ma résolution, fut la certitude de rencontrer, au contraire, chez tous les théologiens, catholiques romains, l'unité et l'harmonie de l'enseignement. Le langage des novateurs protestants touchant une Eglise invisible, une tradition de la pure doctrine par le moyen d'une suite indéfinie d'hérésies, ce langage ne peut aveugler quiconque a conservé ou retrouvé la faculté d'apprécier les hommes et les choses.

« J'achevai d'être fortifié dans ces convictions par la lecture d'une traduction allemande du traité de l'*Explication de la sainte messe*, par Innocent III.

« Tels sont donc les moyens visibles et palpables dont Dieu s'est servi pour ma conversion ; ces moyens se trouvent à la portée de tout le monde. Les motifs cachés, ceux qui viennent d'en haut et ne sont connus que du ciel, ceux-là resteront un secret devant les hommes. Ce n'est qu'après mon retour dans le sein de l'Eglise que j'ai su combien de prières avaient été adressées au Père éternel dans divers couvents par des prêtres, par des laïques, à Rome, dans le reste de l'Italie, dans le Tyrol, en Bavière, en Suisse, peut-être aussi dans d'autres pays, prières adressées depuis plusieurs années à la sainte Vierge, pour obtenir son intercession auprès du Père de toute grâce ; après ma conversion seulement j'ai appris combien de messes avaient été célébrées pour obtenir la miséricorde de Dieu en ma faveur. Le jour de mon départ pour Rome, un de mes amis de Paris me recommanda à l'archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie.

« Sous la protection de tous ces pieux sentiments, j'entrepris mon voyage à Rome le 29 février 1844, fermement décidé à me déclarer le fils le plus fidèle de cette tendre mère, l'Eglise catholique.

« A Pavie, grâce à une intervention amicale, et par faveur toute particulière, on exposa à la vénération publique les reliques insignes du grand évêque d'Hippone ; je m'approchai, en tremblant, de ces ossements sacrés, renfermant encore dans mon cœur mes sentiments de respect et d'amour, car le moment de me prononcer n'était pas venu... Mais je reçus de la contemplation de ces saintes reliques une nouvelle et plus vive impulsion pour accomplir mon projet. Comment n'aurais-je pas trouvé grande, louable et attachante une institution qui, après plus de quinze siècles écoulés, n'a pas cessé de vénérer l'enveloppe terrestre d'une intelligence supérieure, modèle éternel des plus belles vertus, dont les lumières et la puissance éclairent encore et fortifient l'Eglise ? Ces pieux et nobles sentiments furent entretenus dans mon esprit par la lecture d'un ouvrage de M. le chanoine Giovanni Bosisio : *Relation historique, avec documents, du don fait par l'Eglise de Pavie, d'une relique insigne du corps de saint Augustin à Mgr Antoine-Adolphe Dupuch, évêque d'Alger.* »

« Un seul fait peut-être aurait pu exercer une influence de nature à m'arrêter dans l'exécution de mon projet, c'est la rencontre d'un zèle louable, mais inopportun, qui eût été employé à hâter le moment de ma conversion. Sous ce rapport, je n'ai eu qu'à me féliciter, car, pendant les trois mois de mon séjour à Rome, nulle action morale d'aucun genre ne fut exercée pour me faire prononcer ces paroles solennelles que l'on désirait tant entendre sortir de ma bouche. Une fois seulement, dans une audience qui me fut accordée par le Saint-Père, ces mots me furent adressés avec la plus inexprimable sérénité : SPERO CHE LEI SERA MIO FIGLIO, J'ESPÈRE QUE VOUS SEREZ UN JOUR MON FILS. Une autre fois, le pieux et savant archevêque de Thessalonique, Mgr Rossi me dit à Naples : *J'espère que vous serez des nôtres.* Plusieurs autres amis et protecteurs exprimèrent de semblables désirs, mais sans jamais aller plus loin. Quoique j'aie eu le bonheur de me voir honoré d'un grand nombre d'entretiens intimes avec le célèbre R. Père Perronne, de la société de Jésus, ce saint et savant prélat ne fit qu'une seule allusion à ce qui était cependant le vœu de son cœur. Le jour de la fête de saint Louis de Gonzague, lorsque je remerciais du fond de mon âme le P. Perronne de n'avoir jamais abordé cette question, le R. Père me répondit : *J'avais bien prévu que la grâce de Dieu suffirait pour opérer, et voilà pourquoi une intervention humaine eût été superflue.* Au Mont-Cassin, dans cette maison illustre, mère de tant d'abbayes et congrégations célèbres, la conversation se porta un jour sur ma conversion ; on exprima la crainte d'attirer sur ma tête les fureurs de la haine, si ma conversion devait se faire avec solennité, et non pas dans la retraite et le silence d'une église isolée et déserte. Je répliquai : Je suis décidé à n'abjurer nulle part ailleurs qu'à Rome même, et je ne veux ni chercher, ni fuir la publicité plus ou moins éclatante d'une action qui n'a pas besoin d'être cachée, puisqu'elle est bonne, juste et louable. Surtout dans cette circonstance importante pour moi, je veux agir avec cette loyauté qui a toujours été la règle de ma conduite.

« Quoique dans la préface d'une collection d'œuvres diverses, publiée peu de temps avant mon départ pour Rome, j'eusse assez clairement indiqué mon projet de conversion, jamais cependant je ne m'expliquai, à ce sujet, avec ma femme. Je me proposais

de lui faire connaître par écrit mes intentions. En effet, mes lettres datées de Pise contenaient déjà des indications qui devenaient de plus en plus claires et directes, à mesure que j'approchais de Rome. Grâce à Dieu, j'éprouvai la douce satisfaction de ne rencontrer, de la part de ma femme, qu'une opposition modérée, tendrement affectueuse, qui finit par ne plus se réduire qu'aux craintes d'une mère inquiète sur l'avenir de ses enfants. Décidément, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, l'influence de la volonté divine était manifeste et directe.

« Tranquille de ce côté, je ne voulus plus mettre de retard à l'exécution de mon grand acte. Le 14 juin, je déclarai à Son Eminence le cardinal Ostini, le seul ami qui connût ma pensée intime, que rien ne s'opposait plus à mon retour dans le sein de l'Eglise. Le jour et l'heure de mon abjuration furent fixés au dimanche suivant, le 16 juin, dans les appartements de Son Eminence. Je crus de mon devoir d'avertir de cette détermination Sa Sainteté, qui avait daigné m'honorer par tant de bienveillance et de bonté paternelle. Lorsque ma lettre arriva au cabinet de Sa Sainteté, Mgr le cardinal secrétaire d'Etat se trouvait présent, et le Saint-Père, plein de joie, la lui communiqua. Le Saint-Père et le cardinal n'approuvèrent pas l'idée que j'avais exprimée de me borner, dans le moment, à une simple déclaration et à la signature d'un acte d'abjuration, pour accomplir plus tard, à mon retour en Suisse, les autres cérémonies.

« Mon retour à l'Eglise catholique a donc été exécuté le 16 juin 1844, fête de saint François Régis ; j'ai reçu la première communion et la confirmation le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague. Dans cette solennité, Mgr le cardinal Ostini se rappela avec émotion qu'il avait, il y a trente ans, dans la même chapelle de saint Louis de Gonzague, reçu au sein de l'Eglise catholique l'illustre peintre Overbeek, lequel s'est présenté comme parrain.

« Je fus admis à l'honneur de recevoir la sainte communion, en précédant la jeunesse studieuse de Rome, réunie pour cette cérémonie, afin de lui prouver comment des études sérieuses et impartiales ne manquent jamais de conduire les intelligences à s'identifier avec l'unité vivante de la sainte Eglise.

« La presence d'un grand nombre de mes amis de Rome, d'Allemagne, de la France et de la Suisse, dans cette journée mémorable pour moi, a été un nouvel encouragement pour mon courage et ma persévérance. »

II. — HURTER (Mme), femme du précédent, le célèbre historiographe et ancien antistès de Schaffouse, se convertit au catholicisme. Son abjuration eut lieu le 19 mars 1846, dans la chapelle de la nonciature apostolique, et fut suivie de la confirmation, que Mgr Viale Préla lui conféra et que la néophyte reçut, ainsi que tous les sacrements de l'Eglise, avec tous les signes de la plus douce et de la plus profonde émotion. L'instruction catholique lui avait été donnée par le R. P. Martin, de la congrégation du T.-S. Rédempteur.

III. — HURTER, fils des précédents, élève de l'Institut polytechnique de Vienne, embrassa la foi catholique, à la grande joie de son illustre père, en juillet 1845.

HUSCIA (Israël Rachamim), rabbin de Babylonne, âgé de quarante-cinq ans, se convertit au catholicisme et fut baptisé avec un autre juif, le 17 juillet 1831, par le cardinal Zurla dans l'église du couvent de Saint-Dominique et de Saint-Sixte. Ces deux juifs eurent pour parrains le marquis Aléran Pallavicini, de Genève, élève de l'Académie ecclésiastique, et l'avocat André Barberi. Les deux néophytes reçurent la sacrement de confirmation, et le cardinal vicaire leur adressa une pieuse exhortation.

I.— HUTCHISSON (William), sous-gradué, membre du collége de la Trinité, à Cambridge, se convertit à la religion catholique, et fut reçu au sein de l'Eglise à Birmingham le 28 décembre 1845.

II.— HUTCHISSON (le Rév. W.), de la paroisse de Saint-Eudellion, près Wadebridge Cornwal, dans le diocèse d'Exeter, abandonna l'Eglise anglicane pour celle de Rome, en 1851.

HYPACE (Saint), tribun et martyr à Tripoli, en Phénicie, fut converti par le soldat saint Léonce, et souffrit avec lui sous le préfet Adrien.

I

IANOZKI (Jean-Daniel), ou proprement Iaenich. Comme élève à Sforta, l'an 1745, il publia des écrits critiques. Plus tard il se rendit dans la Pologne, où il se convertit à la religion catholique. Le comte André Stanislaüs Zaluski, évêque de Cracovie, lui confia l'inspection de sa belle bibliothèque, et Ianoski sut bien l'utiliser pour son *Dictionnaire des savants polonais*. On rapporte une lettre critique touchant sa conversion (*Collect. contin.*, 1750, p. 559).

IBRAHIM-EFFENDI, jeune musulman, âgé de vingt-sept ans, se convertit et fut régénéré, le 17 août 1845, par le baptême que lui conféra le cardinal Patrizi, qui ensuite lui donna la confirmation. De nombreux fidèles assistèrent à la cérémonie, qui eut lieu dans l'église Saint-Jérôme de la Charité à Rome.

I. — IGNACE (Saint), Juif d'origine et disciple de saint Jean, fut élevé au siége épiscopal d'Antioche, l'an 68 de l'ère vulgaire. Nous n'avons aucune connaissance de sa vie avant sa conversion : mais nous savons

qu'après être entré dans le sein de l'Eglise, il donna l'exemple de toutes les vertus et gouverna son évêché, pendant quarante ans, avec une charité profonde, avec un zèle infatigable, avec un courage et une fermeté qui, aux époques des persécutions, préservèrent ses ouailles de tout danger, et remportèrent sans cesse des victoires éclatantes contre les novateurs. Son désir le plus vif était de donner sa vie, à l'exemple de son maître, pour la foi de Jésus-Christ; dans toutes ses prières, il demandait à Dieu la grâce de subir le martyre. Le ciel l'exauça. En 107, Trajan se rendit en Orient, et, ayant fait son entrée à Antioche, il conçut le projet de détruire de fond en comble l'Eglise de cette ville, en commençant par le chef qui la gouvernait. Il se fit donc amener saint Ignace, et, après l'avoir interrogé, il ordonna « qu'Ignace serait enchaîné et conduit à Rome, pour être dévoré par les bêtes dans les plaisirs du peuple. » Grande fut la joie du saint évêque en entendant cet arrêt. Son voyage d'Antioche à Rome fut une véritable marche triomphale. Partout les fidèles s'empressaient de rendre hommage à ses grandes vertus. C'est alors qu'il écrivit ses lettres. Aussitôt arrivé dans la capitale du monde chrétien, il fut mené dans l'amphithéâtre pour servir à la solennité profane que les Romains nommaient *sigillaria*, et fut dévoré par deux lions.

II. — IGNACE, patriarche des Syriens, en son nom et en celui de sa nation, envoya, en 1444, l'archevêque Abdala d'Ephèse, pour se réunir à l'Eglise romaine, ce qui eut lieu à la trente-unième session du concile de Florence.

IM (Joseph), de la Corée, fut baptisé dans sa prison, et mourut martyr de la foi, étranglé à l'âge de cinquante-quatre ans (*Voy.* sa touchante histoire dans Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, t. XXVIII, p. 477, etc.).

IMECOURT, ancien colonel, et sept de ses enfants, qui étaient militaires, firent abjuration entre les mains du P. Gaillard, jésuite, en 1685. Le père entra dans l'état ecclésiastique, et devint abbé dans le diocèse de Verdun.

INCISCOLE (Saint), martyr dans l'île de Corfou, était un des sept voleurs convertis par saint Jason, et qui donnèrent leur vie pour la foi qu'ils avaient embrassée, le 29 avril, sur la fin du Ier siècle.

INGENHEIM (comte d'), frère du roi de Prusse (*Voy.* Engheleim).

IONILLE (Sainte), martyre à Orbat, en Cappadoce, avec sainte Léonille, sous l'empereur Marc-Aurèle, se convertit à la vue du courage que déployèrent les saints martyrs Speusippe, Eleusippe et Meleusippe, en subissant leur supplice, et mourut comme eux pour la foi chrétienne.

IPHIGÉNIE (Sainte), vierge en Ethiopie, fut baptisée par l'apôtre saint Matthieu, qui la consacra à Jésus-Christ.

IRONSIDE, ministre protestant et professeur à New-York (Etats-Unis), se convertit au catholicisme en 1818. C'était un homme plein de foi et de courage. Son changement l'obligea de quitter New-York, où il tenait une école très-florissante. Il se transporta à Washington. Sa femme et ses enfants tirent longtemps à leurs anciens préjugés contre la foi catholique; il ne la leur prêcha que par ses exemples et ses vertus. Dieu exauça ses prières: ses enfants se convertirent, sa femme rentra dans le sein de l'Eglise, et elle mit une de ses filles chez les religieuses d'Emmitsbourg. Ces conversions eurent du retentissement aux Etats-Unis.

I. — ISAAC, juif, d'Egypte, âgé de vingt-cinq ans, se convertit et fut baptisé en 1830, à Rome, dans l'église Sainte-Catherine de Sienne, par le cardinal Zurla.

II. — ISAAC LEVITE (Jean) vivait dans le XVIe siècle. C'était un des Juifs les plus savants de son époque. On sait qu'il se convertit et reçut le baptême à Cologne, où il devint professeur de langue hébraïque; mais on ne connaît pas l'époque exacte de sa conversion. Il fut un des plus chauds défenseurs de l'intégrité du texte hébreu des saints livres, et prouva victorieusement, contre Guillaume Lindanus, qu'il n'a pas été altéré par les Juifs.

ISENN (Thomas), jeune protestant irlandais, qui, étant tombé malade à Tours, fit abjuration le 12 décembre 1824. Il avait été instruit par l'abbé Delvin, vicaire de Saint-François-de-Paule. Il mourut à Tours, reçut les sacrements de l'Eglise et édifia par ses sentiments.

ISRAEL, juif piémontais, âgé de quarante ans, versé dans les lois et la langue hébraïque, vint exprès de son pays pour se faire chrétien; le baptême lui fut conféré solennellement dans l'église de Saint-Charles-du-Cours, le 29 septembre 1815.

ISRERSTAEDT (Chrétien), qui avait été pendant sept ans prédicateur luthérien à Jerersgehofen, près d'Erfurt, embrassa la religion catholique, en 1724, le quinzième dimanche de la Sainte-Trinité, fit sa profession de foi dans l'église collégiale d'Erfurt, et prêta le serment accoutumé. A la confirmation il prit le nom d'Ignace. Il lut sur l'Evangile selon saint Luc, chap. VII, vers. 14, un sermon qui fut publié sous le titre de *Résurrection de Chrétien-Ignace Isrerstaedt du tombeau de plusieurs erreurs.* Erfurt, 1714, 4 feuilles in-4°. Dans ce sermon, il se compare au jeune homme de Naïm, vante le livre de Hildebrand sur l'Offertoire, déclare que les considérations des questions controversées par Fabricius l'avaient déterminé à changer de religion, et s'arrête surtout à l'article de l'Eglise invisible. On publia contre lui *l'Epître au sujet de la défection de Chrétien Isrerstaedt*, avec la réponse *à son sermon :* de la Résurrection; Gotha, 1724, 1¼ feuille in-8°. Isrerstaedt ayant attaqué dans son sermon l'ouvrage du pasteur Fretzscher à Erfurt : « *Le sincère protestant et l'explication courte et conforme à l'Ecriture du symbole de la foi catholique romaine*, eut pour réponse : *Triomphe de la vérité évangélique dans la défense de l'examen, conforme à l'E-*

criture, du symbole de foi catholique ; et réfutation victorieuse du sermon de la Résurrection, *tenu par Isrerstaedt ;* Erfurt, 1725, in-8°. Un an plus tôt, Philippe-Jacques Zoerg était revenu du catholicisme au protestantisme, et avait fait (27 sept. 1724), à Iéna, un sermon dans lequel il prétendait que l'Eglise romaine s'était éloignée des paroles de Jésus-Christ dans l'évangile de saint Jean, ch. VIII, v. 31; Iéna, 1724, 2 1/2 feuil. in-12. Isrerstaedt prouva que l'Eglise catholique est restée fidèle aux paroles de l'Evangile, mais que Luther et ses disciples les ont reniées et falsifiées; Erfurt, 1725, 8 feuil. in-12. Boerg répliqua par un écrit intitulé : « *Réponse victorieuse au vieux levain romain que Chrétien Isrerstaedt a remué;* 1726. »

ITALIA (Raphaël), de Mantoue, juif, se convertit au catholicisme, et fut baptisé le 1er juin 1816, la veille de la Pentecôte, aux fonts de Constantin, à Saint-Jean-de-Latran, à l'âge de trente-huit ans, par M. Belli, archevêque de Nazianze.

J

I. — JACOB DE BADEN-DOURLAC (margrave DE). Ses qualités éminentes, ses talents et la haute influence qu'il s'était acquise de bonne heure dans les affaires publiques lui promettaient une carrière brillante. Ses liaisons avec des princes catholiques, surtout son intimité avec son savant médecin, qui du luthéranisme avait passé au calvinisme et du calvinisme à l'Eglise universelle, inspirèrent au margrave des doutes sur la légitimité du culte protestant. Toutefois, pour ne pas agir à la légère dans une affaire aussi grave, il procura, au mois de novembre 1589, une conférence religieuse à Bade, entre trois théologiens wurtembergeois d'une part, et Pistorius, Zehender, prédicateur de la cour badoise, et quelques prêtres catholiques d'autre part. André, l'un des théologiens wurtembergeois, et le médecin Pistorius ouvrirent la conférence, sous la présidence alternative du duc Frédéric de Wurtemberg et du margrave, par une discussion sur le caractère de la véritable Eglise. Mais le margrave leva le colloque à la troisième séance, parce que les parties entrèrent, sous la forme de leurs arguments, dans une contestation qui ne laissait prévoir aucune fin, et ne promettait aucun résultat pour le but du margrave, de savoir au juste ce que c'est que l'Eglise. Cette non-réussite n'empêcha pas le prince de réunir, l'année suivante, plusieurs théologiens catholiques et protestants à Emmending, dans le comté de Hochberg, pour leur faire discuter cette question : Si l'Eglise est constamment visible ; où elle était avant Luther ; toutefois, Pistorius ne devait par y prendre part ; Maître Pappus, de Strasbourg, portait la parole pour les protestants. La question fut examinée sous toutes ses faces pendant quatre jours, en sept séances, sans que les orateurs pussent s'accorder. Quelques semaines après ce colloque, le margrave se réunit formellement à l'Eglise, en faisant profession de foi dans le monastère cistercien de Tennebach, près Fribourg, en présence de plusieurs prélats et théologiens catholiques, entre les mains du jésuite Busée. C'était le premier exemple d'un prince, né dans le protestantisme, qui revenait si solennellement à l'Eglise catholique. C'était la première fois que le principe de la pacification religieuse qui faisait dépendre de la volonté du souverain la croyance des sujets, allait se tourner contre le clergé protestant. Les fauteurs de la réformation en avaient profité pour abolir dans leurs domaines l'ancien culte qui leur déplaisait, et pour refuser la tolérance à ceux qui y demeuraient constamment fidèles. Le margrave de Bade procéda de la même manière contre le nouveau culte. Il ne conserva aux ministres leur traitement que pendant trois mois, pria le cardinal André d'Autriche, évêque de Constance, d'envoyer son évêque suffragant pour dédier de nouveau les églises rendues à l'ancien culte. Etant tombé malade bientôt après, il dit à un de ses serviteurs qui était demeuré protestant : « Mon cher, prends exemple sur moi ; ne delibère pas si longtemps, viens bientôt. Vois comme Dieu me punit, par cette maladie temporelle, de ce que j'ai tardé si longtemps, et que je n'aie pas confessé mon christianisme aussitôt dès le commencement. » Ce prince rendit son âme à Dieu le 17 août 1590.

II. — JACOB (Jean), protestant de Caen, converti vers 1630 par Véron avec six cents autres, que ramena au catholicisme l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

III. — JACOB, juif converti, et baptisé le 7 mars 1816 dans l'église métropolitaine de Paris. Il avait été instruit depuis longtemps par l'abbé de la Bouderie, qui lui fit subir des épreuves, et s'assura de la sincérité de sa conversion. Le parrain et la marraine étaient M. de la Bouillerie, payeur de la liste civile, et Mme de la Bouillerie. Le néophyte reçut le même jour la bénédiction nuptiale et la première communion. En lui administrant chacun des sacrements, l'abbé de la Bouderie lui adressa un discours pour l'exhorter à entrer dans les vues de l'Eglise, et à profiter des grâces qui lui étaient offertes. Le nouveau catholique répondit au zèle et à la charité du digne ecclésiastique qui lui avait donné ses soins. Il reçut au baptême les noms d'Alphonse-Jean-Sébastien-Louis.

IV. — JACOB DELL' AQUILA, israélite, qui se convertit et fut baptisé avec un autre, le samedi saint 1842, au baptistère de Constantin, à Rome, par le cardinal Patrizi, qui lui donna les noms de Jules-Marie-Firmin. Ces néophytes furent tenus sur les fonts par le comte d'Oultre-

mont de Warfusée, ministre de Belgique, par la comtesse Marie d'Oultremont, son épouse, et par Mgr Veyssière, camérier secret du pape, avec procuration de la comtesse Emélie d'Oultremont. Après le baptême, le cardinal donna aux nouveaux chrétiens le sacrement de confirmation, et leur adressa un touchant discours, pour les exhorter à conserver intacte cette belle robe d'innocence qu'ils venaient de recevoir.

JACOBY-JOEL (Charles-François), savant israélite allemand, très-connu en Allemagne par son ouvrage *Plainte d'un juif*, et encore beaucoup plus par sa brochure : *Voix de Berlin adressée aux habitants des bords du Rhin et de la Westphalie.* Cet écrit est une défense de l'archevêque de Cologne. Dans une réplique aux attaques des protestants, Jacoby-Joël déclare publiquement qu'il a reçu le baptême, et qu'il s'est fait recevoir dans le sein de l'Eglise catholique. C'est le 20 août 1839 que cette cérémonie eut lieu à Berlin. Parmi les témoins, on remarquait un fils de l'illustre comte de Stolberg. Le néophyte, qui était sur le point de retourner dans sa patrie, évita, depuis son départ de Berlin, tout ce qui pouvait donner une tendance politique à son passage du judaïsme au christianisme. Il écrivait, à ce sujet : « La direction que j'ai suivie depuis l'année 1834 devait me conduire, moi juif, au catholicisme, et les hommes clairvoyants pensent trop juste pour ajouter foi à ce que diront à l'occasion de la démarche que je fais, et qui est uniquement la suite d'une profonde conviction, les journaux qui, jusqu'à présent, ont pris à tâche de mystifier le public sur mon compte. »

JACORNAN (Nicolas), ministre protestant du diocèse de Nîmes, converti vers 1625.

I. — JACQUES (Saint), dit *le Majeur*, l'un des premiers apôtres, naquit dans le bourg de Bethsaïde en Galilée. Il était fils de Zébédée et de Salomé. Jacques et Jean son frère raccommodaient un jour leurs filets dans une barque, lorsque Jésus, qui passait sur le rivage, leur ordonna de le suivre. Ils obéirent immédiatement. Tous deux furent témoins, ainsi que saint Pierre, de la transfiguration sur la montagne. Saint Jacques accompagna Jésus dans le jardin des Oliviers, mais il s'enfuit aussitôt qu'il le vit entouré de gens armés et quitta Jérusalem. Il y revint cependant après la résurrection du Christ, et, après avoir reçu le Saint-Esprit, il y prêcha l'Evangile avec tant de zèle que les Juifs demandèrent sa mort. Hérode Agrippa le condamna à mort. Alors celui qui l'avait accusé se convertit et le pria de lui pardonner, ce à quoi le saint consentit de grand cœur. Accusé et accusateur subirent le même sort, tous deux eurent la tête tranchée. Saint Jacques fut le premier des apôtres qui versa son sang pour la foi.

II. — JACQUES (Saint), *le Mineur*, surnommé *le Juste*, fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Il était consacré à Dieu dès le ventre de sa mère; jamais il ne but de vin, ni ne mangea de la chair d'aucun animal; ses cheveux ne furent jamais coupés. Il priait continuellement dans le temple et avait la permission d'entrer dans le sanctuaire. Il fut appelé à la foi la seconde année de la prédication de Jésus-Christ. Placé à la tête de l'Eglise de Jérusalem après l'ascension du Sauveur, il la gouverna saintement pendant vingt-neuf ans. Il assista au premier concile de Jérusalem, et y parla après saint Pierre. L'an 62 de Jésus-Christ, le pontife Ananie, profitant de l'absence du gouverneur romain, appela saint Jacques devant le sanhédrin, et voulut le forcer à dire au peuple que Jésus-Christ n'était point le Fils de Dieu. Le saint, ayant refusé de proférer ce blasphème, fut précipité de la terrasse du temple et tué d'un coup de levier par un foulon. On a de cet apôtre une lettre authentique.

III. — JACQUES (Saint), martyr à Samosate en Syrie, avec six autres, fut converti à la religion chrétienne par saint Hipparque, l'un des compagnons de son martyre. Jacques étant allé avec d'autres jeunes gens lui faire une visite, ils le trouvèrent dans sa chambre, occupé à prier Dieu devant la croix, avec saint Philothée. Il demanda aux deux saints pourquoi ils s'enfermaient ainsi seuls dans une chambre et pourquoi ils se livraient à la tristesse, pendant que toute la ville était dans la joie à l'occasion d'une fête en l'honneur des dieux, ordonnée par l'empereur Maximien, qui, revenant vainqueur des Perses, en 287, s'était arrêté à Samosate pour y célébrer sa victoire par des sacrifices solennels. Ils répondirent qu'ils adoraient le créateur du monde. « Eh quoi ! dit Jacques, prenez-vous cette croix pour le créateur du monde ? car je vois que vous l'adorez. — Nous adorons, reprit Hipparque, celui qui a été attaché à la croix. » Après quelques discours sur la religion, Jacques et ses quatre compagnons dirent qu'ils consentaient à être baptisés, tant leurs bonnes dispositions les rendaient dociles à la grâce, dans cet entretien, à la suite duquel un saint prêtre, nommé aussi Jacques, vint les baptiser. Maximien ayant su qu'Hipparque et Philothée étaient chrétiens, les fit saisir dans la maison du premier, et on arrêta en même temps les cinq jeunes gens qui se trouvaient alors avec eux. Sur leur refus de sacrifier, Jacques et ses compagnons furent étendus sur le chevalet, et reçurent chacun vingt-cinq coups de fouet sur les épaules et des coups de courroie sur la poitrine et le ventre ; ensuite ils furent reconduits en prison. Un troisième interrogatoire n'ayant fait que rendre l'empereur plus furieux, ils les fit lier avec des cordes et les condamna à être crucifiés. Jacques, attaché à la croix, vécut jusqu'au lendemain.

IV. — JACQUES II, roi d'Angleterre, n'étant encore que duc d'York, avait publiquement embrassé le catholicisme (1670). Comme roi, il assista à la messe avec tous les insignes de sa dignité, et envoya à Rome un chargé d'affaires, pour porter au Pape l'hommage de sa soumission. Il essaya aussi de faire des prosélytes, et gagna le comte de Sunderland. Celui-ci, néanmoins, ne sortit point publi-

quement de l'Eglise anglicane, tandis qu'un autre favori du roi, Antoine Fanmer, ne fit aucun mystère de son changement de religion.

JADIK (J.-B.) luthérien, né en Russie, se convertit et fut baptisé, le 25 avril 1838, dans l'Eglise Sainte-Anne, à Bruges, en Flandre.

JAGELLON, grand-duc de Lithuanie, épousa, en 1836, sainte Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie et ensuite de Pologne, qui mit pour condition que ce prince, qui était païen, recevrait le baptême et qu'il établirait le christianisme dans son duché, qui dès lors fut réuni à la Pologne.

JAGER (Barbe), protestant du canton des Grisons, âgé de vingt-deux ans, fit abjuration de ses erreurs à Grono, le 18 avril 1836 ; peu après il reçut les sacrements de pénitence et d'eucharistie avec beaucoup d'édification, et son mariage fut béni suivant le rite de l'Eglise catholique.

JANISSON, Ancien de Charenton, se convertit au catholicisme, vers 1686.

I. — JANVIER (saint), martyr dans l'île de Corfou, était l'un des sept voleurs qui furent convertis par saint Jason, et qui souffrirent ensuite la mort pour Jésus-Christ, vers la fin du 1er siècle.

II. — JANVIER (François), proposant protestant du diocèse de Grenoble, converti vers 1665.

JARDIN (Marie Du), protestante de Caen, convertie par Véron, vers 1630, avec six cents autres.

JAREMAR, prince de l'île de Rugen, se convertit avec la plupart de ses sujets, vers l'an 1168.

JARKE, docteur de l'université de Berlin, auteur d'un *Manuel de droit criminel*, professeur de droit et écrivain célèbre en Allemagne, se convertit au catholicisme en 1828, ce qui lui fit perdre sa chaire.

A peine sa conversion fut-elle connue à Berlin, qu'il reçut sa démission. Ses efforts pour être employé de nouveau demeurèrent sans succès, et, plus tard, il accepta une place en Autriche..

JARVICE (Charlotte), anglaise protestante, fit abjuration, le 2 juillet 1835, dans la chapelle des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve; l'abbé Mac-Ardel, prêtre irlandais, reçut son abjuration, lui donna le baptême sous condition, et l'admit à la communion. Elle fut confirmée le dimanche suivant, à Saint-Sulpice, par l'archevêque.

JASON (saint), disciple de Jésus-Christ, est mentionné par saint Paul, qui l'appelle Cypriote, c'est-à-dire de l'île de Chypre. La tradition des Grecs porte qu'il devint évêque de Tarse en Cilicie.

JAYET, né en Suisse de parents protestants, avait été destiné d'abord aux fonctions de pasteur, puis il se fit avocat. Il suivait sa religion de bonne foi. Parvenu à un âge mûr, des lectures et des conversations avec des catholiques éclairés lui firent concevoir des doutes. Il chercha à les dissiper par un examen attentif ; et enfin, après un travail souvent interrompu par le tourbillon des affaires et le tumulte des passions, il se convainquit qu'il n'était pas dans la véritable Eglise. Avant de tirer cette conclusion, il était venu s'établir en France, et y avait même formé des liaisons qui furent funestes à son repos. Obligé de quitter sa résidence, en 1815, il vint se fixer à Milhau, en qualité d'instituteur des protestants. Il s'y vit bientôt à la tête de deux écoles florissantes, l'une de jeunes gens, l'autre de jeunes personnes. Les Calvinistes du pays avaient toute confiance en lui. Cependant il était toujours tourmenté par ses inquiétudes sur la religion. Une maladie dangereuse, qui le mit aux portes du tombeau, lui fit sentir ce qu'il risquait à lutter contre sa conscience. A peine eut-il repris ses forces qu'il fit témoigner à l'abbé de Gualy le désir de le voir. Dès le premier entretien, il lui communiqua sa profession de foi, et les motifs de sa conversion qu'il venait de rédiger. L'abbé de Gualy le félicita de si heureuses dispositions, mais crut devoir l'éprouver. Forcé de le quitter il lui donna quelques bons livres, et l'exhorta à prier Dieu. M. Jayet lui écrivit plusieurs fois, en décembre 1816, et toujours pour l'entretenir de son désir de se réunir à l'Eglise et pour lui demander d'en accélérer le moment. Sa santé devint meilleure, et il se flattait de l'espérance de réparer auprès de ses coreligionaires le malheur qu'il avait eu d'enseigner l'erreur, quand une rechute le mit de nouveau en danger. Le 5 janvier 1817, il eut une conférence avec M. de Gualy. Il voulut annoncer lui-même sa conversion à M. Castel, ministre à Milhau ; et comme celui-ci demandait s'il était vrai qu'il voulût abandonner la religion de ses pères ; « En me réunissant à la véritable Eglise, lui dit M. Jayet, je rentre dans la religion de mes pères, qui furent longtemps catholiques avant de devenir protestants. » Ainsi le pasteur calviniste reçut le premier l'abjuration du malade. Celui-ci s'étant retiré, M. de Gualy resta avec M. Jayet, le confessa, reçut son abjuration en présence de témoins, et lui donna le viatique. De pieux fidèles furent édifiés de son ardeur ; il voulut que sa femme assistât à la cérémonie. Enfin il mourut peu après dans de grands sentiments de piété. Son fils, âgé de vingt-trois ans, promit au moment même de suivre son exemple. Ces details sont extraits d'une lettre de M. de Gualy, datée de Creissels, 20 janvier 1817. Elle est suivie de la *Déclaration et profession de foi de Jayet et des motifs de sa conversion* rédigés par lui-même, écrits de sa main et remis à cet ecclésiastique. Le tout porte un caractère de sincérité et de bonne foi qui ne permet pas de douter des motifs de la démarche de Jayet. « Il y a plus d'un mois, écrivait-il le 15 décembre 1816, que j'ai renoncé dans mon cœur au culte protestant, et que je me borne aux prières contenues dans les *Heures d'Avignon.* » Tels sont les détails contenus dans l'écrit intitulé : *Relation de la conversion de M. Jayet, protestant, en* 1817.

I. — JEAN-BAPTISTE (Saint), précurseur de Jésus-Christ, naquit l'an du monde 4004.

Il était fils de Zacharie et d'Elisabeth. Un ange annonça sa naissance à son père, dont l'incrédulité à cette prédiction fut punie par la perte de l'usage de la parole. Lorsque la sainte Vierge alla visiter Elisabeth, Jean-Baptiste tressaillit dans le sein de sa mère. Sa vie se passa dans le désert, au milieu des abstinences, jusqu'à l'an 29 de Jésus-Christ, époque à laquelle il commença à prêcher la pénitence et à baptiser dans les eaux du Jourdain. — « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert, » disait-il, à ceux qui le prenaient pour le Messie. Ce fut lui qui baptisa le Rédempteur, et qui le montra au peuple en disant : « C'est l'Agneau de Dieu, la victime par excellence. » L'indignation qu'il manifesta pour le mariage d'Hérode-Antipas avec Hérodias, femme de son frère, fut la cause de sa mort. Cette femme vindicative obtint de son mari d'abord la captivité, puis la mort de Jean-Baptiste, qui fut décapité dans sa prison.

II. — JEAN (Saint) l'Evangéliste, fils de Zébédée, né à Bethsaïda en Galilée. Nous avons vu, à l'article Saint Jacques le majeur, comment il fut appelé à l'apostolat. Il fut témoin des principaux miracles du Sauveur, et reçut de lui des marques d'une affection particulière. Ce fut lui qui fit les préparatifs de la dernière Pâque, lui qui seul osa, pendant la cène, demander à Jésus-Christ quel serait le disciple qui le trahirait. Il n'abandonna point son maître durant la passion, il assista même au crucifiement. Jésus, avant d'expirer, lui recommanda sa mère. Il vit le premier le corps glorieux de Jésus-Christ et annonça sa résurrection aux apôtres. Lorsque la prédication fut commencée, il fut arrêté, mis en prison, et remis bientôt en liberté avec défense de prêcher. Ayant transgressé cet ordre, il fut remis en prison et battu de verges. Il suivit saint Pierre à Samarie et y annonça la nouvelle loi. Saint Paul dit qu'il assista au premier concile de Jérusalem. Quoiqu'il prêchât dans différentes villes, sa résidence habituelle était Ephèse. Arrêté l'an 95, il fut condamné à être plongé vivant dans une cuve d'huile bouillante. Saint Jérôme atteste qu'il subit ce supplice sans en être nullement atteint. Au sortir de cette épreuve, il fut exilé à Pathmos, l'une des Sporades. C'est dans cette ville qu'il composa l'*Apocalypse*. Après la mort de Domitien, il obtint la permission de revenir à Ephèse, où il mourut l'an 99, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, après avoir rédigé son *Evangile*. On a aussi de lui trois *Epîtres*.

III. — JEAN (Saint), surnommé *Marc*, fils de Marie, était disciple des apôtres. Il accompagna saint Paul et saint Barnabé en Pamphylie, puis revint seul à Jérusalem. Quelque temps après, il suivit Barnabé dans l'île de Chypre. L'histoire ne fait plus mention de lui jusqu'à l'an 63, époque à laquelle il rendit à saint Paul, prisonnier à Rome, de grands services.

IV. — JEAN (Saint), martyr à Rome avec saint Marcien son père, avait été ressuscité par saint Abonde, prêtre, et saint Abondance, diacre. Ce miracle les convertit l'un et l'autre, et ils furent associés aux tourments et au triomphe des deux saints martyrs, pendant la persécution de l'empereur Dioclétien.

V. — JEAN, natif de Séville ou de Luna, s'appelait avant sa conversion *Aben-Dreatte*. Il vivait vers le milieu du XII^e^ siècle. On ne connaît ni l'époque de sa régénération évangélique, ni les circonstances de sa vie. On sait seulement, par ses ouvrages, qu'il rendit de grands services à la littérature en traduisant les meilleurs auteurs arabes, Avicenne, Algazel, Alfarabius, etc.

VI. — JEAN de Capoue vivait dans le XIII^e^ siècle. On ignore le nom qu'il portait avant sa conversion, ainsi que les circonstances de sa vie. Il n'est connu que par la fameuse traduction latine d'un ouvrage hébreu du rabbin Joël, intitulé *Calilah et Dimnah*.

VII. — JEAN, patriarche des jacobites, et Constantin Zaré-Jacob, envoyèrent en leur nom, et au nom des peuples de leur dépendance, une ambassade qui, dans la session du 4 février 1442 du concile de Florence, réunirent les jacobites à l'Eglise romaine.

VIII. — JEAN III, roi de Suède, fils de Gustave Wasa et de Marguerite Leionhuvud, naquit le 21 décembre 1537. Il parvint à détrôner Eric, son frère aîné, le fit prisonnier et monta sur le trône en 1568. Le luthéranisme avait été introduit en Suède par Gustave Wasa; Jean entreprit de rétablir la religion catholique.

Quelques années auparavant, Eric avait ordonné d'enfermer ce même Jean au château de Gripsholm. A cette époque, il était déjà marié avec Catherine, sœur du roi Sigismond-Auguste de Pologne, et celle-ci profita de la solitude de la prison pour inspirer à son mari, sur les sollicitations et sous la direction du cardinal Hosius, du penchant pour le catholicisme. Etant monté sur le trône, il ne fit pas d'abord connaître ouvertement ses intentions; mais quand, en 1571, l'archevêque était sur le point de faire distribuer au clergé le règlement de l'Eglise qu'il avait rédigé, Jean l'examina et y ajouta des additions, et publia une nouvelle liturgie où les cérémonies de l'ancien culte se trouvaient mêlées à celles du nouveau, et le clergé l'accepta sous cette forme en 1572. A cette époque, Jean se berçait d'un plan de réunion des deux partis d'après ses propres idées. Au mois de juin 1574, Laurent Petersshon Gothus parvint à l'archevêché. Celui-ci se soumit entièrement aux conditions de Jean : il signa des articles qui étaient diamétralement opposés aux principes protestants, et, après une courte résistance de la part du clergé, il fut installé selon l'usage romain. Quatre années plus tard parut un nouvel Agenda qui, avec peu de changements, n'était qu'une répétition du missel corrigé par le concile de Trente.

Le 16 mai 1578, Jean fit abjuration entre les mains d'un jésuite, Antoine Possevin, nonce du Pape, qui, sous le titre d'envoyé

autrichien en Suède, y avait été envoyé pour terminer l'affaire de la conversion, et Jean promit de se conformer au désir du Pape. Mais le peuple et les évêques luthériens protestèrent, ainsi que Charles, duc de Sudermanie, qui refusa d'admettre ces changements dans son duché. Jean, dont le caractère était faible et irrésolu, craignit d'aller plus loin. Il avait eu de sa première femme un fils, nommé Sigismond, qu'il fit élever dans la religion catholique et qui devint roi de Pologne. En attendant, l'introduction de la liturgie lui tenait continuellement à cœur, et sur son lit de mort il déclara, avec douleur et remords, que ce n'avait pas été pour plaire au pape qu'il avait cherché à l'introduire, mais par respect pour le sacrement de l'autel et pour l'augmentation de l'autorité ecclésiastique, et qu'à l'avenir il ne forcerait plus personne à l'accepter contre sa conscience. Il mourut d'une maladie de langueur le 19 octobre 1592.

IX. — JEAN (Baronne de Saint-), née de Causin, à Orange, se convertit au catholicisme en 1820.

JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, suivit Jésus-Christ dans ses voyages et mit sa fortune à son service. Elle l'accompagna au Calvaire, assista à sa sépulture, porta, avec les autres saintes femmes, des aromes à son tombeau, et eut le bonheur d'être témoin de l'apparition du Sauveur du monde en revenant de cette pieuse mission. On ne connaît aucun autre détail de sa vie

JEANNIN (Françoise-Gabrielle), née Duc, à Genève et élevée dans le calvinisme, fit abjuration le 25 mars 1809.

JEHOU, prêtre nestorien, converti par l'évêque de Diarbekre, qui convertit lui-même le prêtre Nebbia. (*Voy.* Nebbia.)

JEPHSON, ministre anglican, membre de l'université de Dublin, fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique ainsi que sa femme et ses enfants : sa conversion eut lieu dans la première quinzaine d'août 1848.

JERNINGHAM (Mme). Voy. Middleton.

JEROME de Sainte-Foi, savant juif espagnol, dont le nom israélite était Josué Lurchi. Ses études profondes lui firent connaître la vérité de la religion catholique, qu'il embrassa avec ferveur. Il soutint seul une conférence publique contre les juifs d'Aragon, en 1413, conférence mémorable pour son éclat et pour les fruits qu'elle porta. L'antipape Benoit XIII y assistait avec grand nombre de cardinaux, d'évêques et de théologiens. Commencée le 7 février, elle ne finit que le 10 mai. Les adversaires de Jérôme étaient le nassi ou chef de la synagogue et tous les plus renommés rabbins du royaume. Il démontra d'une manière irréfragable que le Messie était venu et que Jésus-Christ en avait tous les caractères. Le 10 novembre de la même année il livra au public son *Traité sur les erreurs dangereuses qui sont dans le Talmud contre la loi de Moise, contre le Messie et contre les chrétiens.* Ce brillant ouvrage, qui causa la conversion de plus de *cinq mille* Juifs, a été imprimé à Francfort en 1602 et inséré dans la *Bibliothèque des Pères.*

JERSEY, anglais converti dans ces dernières années.

JOHNSON (Henri), capitaine de vaisseau dont la conversion se trouve rapportée par la lettre suivante, adressée au R.-P. Ignace:

« Très-Révérend Père, j'ai la joie de vous apprendre que, le 14 février 1852, j'ai reçu dans le sein de l'Eglise catholique le capitaine de bâtiment appelé *Henri Johnson.* Il avait fait trois voyages pour Aden, donnant chaque fois le passage gratuit à des missionnaires catholiques, qui eurent le bonheur de convertir et de baptiser seize marins de l'équipage. Il avait conduit à l'île de Leichelly un capucin, nommé le frère Léon, qui y demeura seize jours. Dans ce court espace de temps, ce religieux baptisa trois mille individus qui, bien que catholiques de naissance, étaient depuis soixante ans privés de la présence de tout prêtre catholique.

« Le capitaine Johnson fut témoin des persécutions qu'eut à subir le frère Léon, et il le fut aussi de sa charité et de sa résignation à la volonté de Dieu; revenu à Aden, le capitaine vint me trouver et me dit : « Je « ne puis résister plus longtemps; je dois « devenir catholique. » Après son abjuration, rencontrant chez moi un protestant, qui vantait sa religion, il lui dit : « Hier encore j'é- « tais protestant, mais aujourd'hui je suis « catholique, et mon cœur en est dans la « joie. » Puis, se tournant vers moi, il me pria de ne pas oublier d'écrire à Bombay, et de faire en sorte que sa conversion fût annoncée dans tous les journaux de cette ville.

« Je suis, etc.,

« Aden, octobre 1851.

« Lewis Stuarla,

« *Chapelain catholique romain.* »

JOHNSTON (le R. A.), ministre bénéficiaire de l'Eglise anglicane, se convertit et fut reçu à Prior-Park, dans le giron de l'Eglise catholique, le 15 février 1851, par le révérend B.-J. Morris, qui avait été lui-même son maître à Exeter-College.

JOHNSTONE, vicaire dans l'Eglise-Etablie d'Angleterre, fit abjuration le 14 janvier 1850.

JOLLY, proposant protestant du diocèse de Tarbes, converti vers 1665.

JOLY (Jacques), du diocèse de Rhodez, fils d'un ministre protestant, se convertit au catholicisme avant 1655 et contribua à la conversion de plusieurs autres protestants.

JONES (Miss), fille du juge Jones de la cour suprême (Amérique), embrassa, en 1845, la foi catholique.

JOSAPHAT, fils d'un roi des Indes, fut converti par saint Barlaam. Après avoir régné du vivant de son père sur une partie de ses Etats, il renonça au trône pour aller passer le reste de sa vie dans la solitude, sous la conduite de Barlaam.

I. — JOSEPH D'ARIMATHIE, nom de la ville de Judée dans laquelle il était né. Il occupait une place qui lui donnait accès dans les

plus célèbres assemblées de la ville de Jérusalem, où il s'était établi, et où il possédait de grands biens. Il faisait partie de la commission rassemblée chez Caïphe lorsque Jésus-Christ y fut conduit, mais il ne voulut point signer sa condamnation, car c'était un homme juste et vertueux, et même disciple du Sauveur en secret. Cependant, après la mort de Jésus-Christ, la crainte des Juifs ne le retint plus. Il demanda ouvertement et obtint de Pilate le corps du Rédempteur, qu'il ensevelit dans un sépulcre neuf creusé dans le roc d'une grotte de son propre jardin. On pense qu'il se joignit ensuite aux disciples, et qu'il mourut à Jérusalem après avoir servi à l'édification de l'Eglise naissante.

II. — JOSEPH BARSABAS (Saint), l'un des soixante-douze disciples, fut mis sur les rangs avec saint Mathias, lorsque les apôtres s'assemblèrent pour donner un successeur au traître Judas. Après la dispersion des apôtres, il alla prêcher l'Evangile à plusieurs nations, confirmant, par divers prodiges, la doctrine qu'il annonçait.

III. — JOSEPH DE PALESTINE. (Saint), dit le comte Joseph, né vers l'an 285, était l'ami de Hilliel, fondateur de la célèbre école de Tibériade. Joseph, qui professait le judaïsme, devint le principal ornement de cette école. Hilliel, qui était aussi juif, s'étant fait administrer en secret le baptême par un évêque, lorsqu'il touchait à ses derniers moments, Joseph, qui avait été témoin de cette cérémonie, prit soin de Judas, fils d'Hilliel, que celui-ci lui avait recommandé, et qui succéda à son père dans la dignité de patriarche des Juifs. Le jeune Judas, oubliant les exemples de vertus que son père lui avait laissés, tomba dans les plus grands désordres, et alla même jusqu'à employer la magie pour séduire une femme chrétienne; mais l'effet de ses charmes fut arrêté par le signe de la croix. Joseph fut extrêmement surpris en apprenant ce prodige, et ayant eu un songe dans lequel Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Je suis ce Jésus que vos pères ont crucifié, croyez en moi, » il se sentit plus que jamais pénétré d'estime pour le christianisme. Etant allé en Cilicie pour ramasser des dîmes qu'on payait au patriarche, il fut surpris par les juifs lisant le livre des Evangiles qu'il avait emprunté des chrétiens. Ses coreligionnaires, déjà mécontents de sa conduite, se jetèrent sur lui, le traînèrent à la synagogue et le battirent cruellement; ils se disposaient même à lui faire un traitement plus barbare, lorsque l'évêque se retira d'entre leurs mains. Joseph, qui venait de souffrir pour Jésus-Christ, ne tarda pas de devenir son disciple; il crut en lui et reçut le baptême. Constant, qui s'était rendu maître de l'Orient en 323, lui donna le titre de comte. Il mourut vers l'an 356, à l'âge d'environ soixante et onze ans.

IV. — JOSEPH-MARIE-FRANÇOIS, nom que reçut au baptême un jeune nègre du Sénégal arrivé à Marseille. Ce jeune homme, âgé de dix-neuf ans, s'était embarqué sur un bâtiment commandé par un capitaine provençal. Il voyait cet homme faire soir et matin sa prière, et n'en concevait pas l'objet. Le capitaine le lui expliqua, lui parla de la religion, la lui fit aimer par son exemple, et lui inspira le désir de la connaître. Le jeune homme souhaitait ardemment d'être instruit, et soupirait après son arrivée dans le port pour y trouver ce qu'il désirait. Dès son arrivée à Marseille, le capitaine le présenta aux grands vicaires, MM. de Mazenod et Tempier, qui l'accueillirent avec bonté, et chargèrent de son instruction un ecclésiastique du séminaire. Depuis, le nègre n'a laissé passer aucun jour sans se faire instruire; il donna des marques sensibles de piété. Le samedi saint, 1828, il fut baptisé solennellement dans la cathédrale par l'évêque, qui ne pouvait retenir ses larmes. Le chapitre et le séminaire étaient présents à cette cérémonie.

Joseph-Marie-François eut pour parrain et marraine le beau frère et la belle-sœur du capitaine auquel il devait sa conversion. Le jour de Pâques, il fit sa première communion dans la chapelle du séminaire, des mains de M. Tempier, et l'évêque lui administra ensuite le sacrement de confirmation.

Plusieurs autres conversions eurent lieu à cette époque dans le diocèse de Marseille, et furent dues presque toutes au zèle des missionnaires de Provence; la plus remarquable peut-être est celle d'un peintre habile qui était juif, et qui s'est converti par les soins de M. Jeancard.

JOSUÉ BAROUET, savant rabbin de l'île de Minorque, qui, en 418, prit part à la discussion publique de l'évêque Sévère contre le fameux juif Théodore (*Voy.* THÉODORE), et qui, vaincu par l'éloquence du saint prélat, embrassa le christianisme au sortir de cette assemblée

JOUET (Michel et Pierre), protestants de Caen, convertis vers 1630, avec six cents autres, par le controversiste Véron.

JOUNG, son épouse et ses cinq élèves, dans l'anglicanisme, firent abjuration de leurs erreurs à Beernem, dans la Flandre occidentale, à la fin de 1840. C'est M. de Wulf, vicaire de Saint-André, qui les avait instruits.

JOUNIN (Susanne), protestante, née dans le canton de Vaud, et mariée à Paris à un Belge, fit abjuration, en novembre 1834, dans la chapelle des Sœurs de la Charité de la Cité. Elle avait été instruite par l'abbé Tresvaux, grand vicaire de Paris, qui reçut son abjuration Les assistants furent édifiés de son air de piété et de candeur.

I. — JOUX (Pierre DE), de La Chapelle, ancien pasteur de Genève, puis président du consistoire protestant de Nantes, naquit en 1752, dans une petite ville au pied des Alpes; sa mère était française et originaire de Nîmes. Il fit ses études à Genève, en Angleterre et à Bâle, et fut reçu ministre à l'âge de vingt-cinq ans; appelé à Paris, par Court de Gebelin, il le seconda dans son grand ouvrage du *Monde primitif*, composa, sous sa direction, le *Dictionnaire des cri-*

gines latines, et travailla aussi aux *Origines grecques et à l'histoire de la parole*. Depuis il fut nommé directeur d'un collége dans le département du Léman, et occupa cette place quatorze ans. Devenu président du consistoire de Nantes, il en remplit les fonctions onze ans et demi, mais déjà ces fonctions répugnaient à un homme qui commençait à se dégoûter du protestantisme et qui entrevoyait la vérité. Fontanes, qui le connaissait, le nomma recteur de l'université de Brême; mais les événements de 1813 firent perdre à M. de Joux l'expectative de cette place; il resta à Nantes jusqu'à la fin de 1815, où l'on lui donna un successeur pendant sa présidence. Le désir de connaître à fond la religion catholique lui inspira le projet de faire un voyage en Italie, où il était déjà allé en 1773, avec lord Allen, et où il pourrait étudier plus sûrement la doctrine et les pratiques de l'Eglise. La Providence favorisa son dessein en lui procurant la société d'un jeune lord anglais, étudiant d'Oxford, qui désirait visiter l'Italie, et qui inclinait secrètement vers le catholicisme. Ils partirent au commencement de 1816. De Joux observa soigneusement les usages et la discipline du clergé, il visitait les églises et les couvents, assistait aux cérémonies, étudiait les dogmes et s'informait de tout ce qui pouvait éclairer ses doutes. A son retour d'Italie, il se retira en Ecosse, où il résida sept ans, il était professeur de langues anciennes dans l'institut de Dollar, près de Sterling. Enfin, toujours pressé par une voix intérieure qui l'appelait dans le sein de l'Eglise véritable, il revint sur le continent et se décida à franchir un pas difficile. Il ne se déclara ouvertement catholique qu'en 1825, quelque temps avant sa mort, mais il l'était de cœur depuis longtemps. Un des grands motifs qui le ramenèrent à l'ancienne Eglise était la confusion où il voyait tomber la réforme protestante : plus de croyance certaine sur rien. A Genève même, les pasteurs évitaient de parler du péché originel et de la divinité de Jésus-Christ. Pour s'opposer à ce torrent de l'indifférence, Pierre de Joux publia, en 1803, un ouvrage en 4 vol. (*Prédication du christianisme*), où il soutenait avec force les vérités de la foi que les premiers protestants croyaient comme les catholiques, mais que leurs descendants abandonnaient successivement pour aller se perdre dans le déisme et l'incrédulité. Dans cet ouvrage il disait déjà : « C'est l'orthodoxie pure et simple qui a aligné toutes mes opinions et régularisé toute ma croyance; c'est l'Evangile, en un mot, tel que l'a entendu jusqu'à ce jour l'universalité des chrétiens. » Son zèle pour l'ancienne croyance et contre les erreurs nouvelles était si connu, que ses confrères les pasteurs de Genève lui offrirent trente-trois louis par année, tant qu'il n'occuperait point de place ni ne prêcherait dans leur canton, dans la crainte qu'il ne prêchât avec trop d'ardeur la divinité de Jésus-Christ. En 1813, dans une circonstance où il s'agissait de conversion, il dit encore : « Pour moi, je blâmerais un catholique qui se ferait protestant, parce qu'il n'est pas permis à celui qui a le plus de chercher le moins; mais je ne saurais blâmer un protestant qui se ferait catholique, parce qu'il est bien permis à celui qui a le moins de chercher le plus. »

Un autre motif qui le ramenait vers l'ancienne foi était que le protestantisme ne tendait pas moins qu'à bouleverser les royaumes et les empires. « J'ai reconnu, dit-il, dans la préface d'un autre de ses ouvrages, que la révolution religieuse du XVI^e^ siècle est la cause principale du bouleversement politique qui a éclaté en 1789. Je suis convaincu, en un mot, que l'esprit du protestantisme, essentiellement ami des nouveautés, de l'indépendance et de la liberté des opinions en matière de foi et de gouvernement, a produit la révolution française, le plus vaste système de destruction de l'ordre social qui ait été offert au monde épouvanté, et dont un concours inouï de conjonctures, sur lequel est empreint le doigt de Dieu, a pu seul nous délivrer. »

Surpris de la fatale désunion qui sépare les catholiques et les protestants, bien plus affligé encore de rencontrer une multitude de personnes qui ne tenaient à aucune religion quelconque, Pierre de Joux crut en trouver une cause dans les libelles impies que les sophistes du XVIII^e^ siècle avaient répandus contre le clergé, surtout contre les successeurs de saint Pierre, contre le culte romain, les cénobites d'Italie et l'ordre sacerdotal. « C'est par le centre même de la catholicité, dit-il, que ces esprits menteurs commencèrent leur œuvre de ténèbres. D'infidèles voyageurs travestirent les ministres des autels : les pontifes les plus dignes de vénération, Pie VI et Pie VII, ne furent point à l'abri de leurs calomnies. Ils n'ignoraient pas, ces hommes pervers, qu'en infectant de leur venin contagieux les sources d'où la religion se répand dans les âmes, ils inspiraient pour elle de l'indifférence ou de l'aversion. La plupart des relations de voyages en Italie qu'ils publièrent fourmillent de mensonges; elles ne furent faites que pour avilir les prêtres, pour tourner les ordres monastiques en dérision, pour représenter comme des habitudes puériles et superstitieuses les saintes pratiques qui alimentent la dévotion. » Pour être plus en état de réfuter ces mensonges, ces calomnies, et hâter par là le retour des protestants à l'ancienne Eglise, ce qui était l'objet de tous ses vœux, il fit son second voyage en Italie. Ce voyage le confirma dans des dispositions favorables où il était depuis longtemps par rapport au catholicisme, car dès sa jeunesse il avait étudié les anciens Pères, à commencer par les premiers siècles, et avait été frappé de l'unité de l'Eglise catholique. Il ne dissimule pas qu'il a bien tardé à renoncer au protestantisme.

« J'ai fléchi, je l'avoue, sous le joug des circonstances impérieuses, sous la loi de la nécessité. Une épouse vertueuse et tendrement aimée, entourée de mes treize enfants,

me demandait du pain pour elle et pour eux. Je n'avais pour nourrir une si grande famille que le traitement de cent livres sterling que je recevais annuellement comme pasteur. J'aurais bien eu pour moi seul l'esprit de renoncement et le courage des sacrifices, mais je me croyais d'autant moins le droit d'immoler les intérêts de ma compagne et de ma jeune famille, qu'elles ne partageaient point mes sentimens religieux, et que le protestantisme était leur croyance ; il y a de plus une raison particulière qui a suspendu pendant longtemps l'acte solennel de mon retour à la religion de mes ancêtres, c'est le désir ardent que j'avais de le rendre utile, non-seulement à mes contemporains, mais encore aux générations futures, en faisant précéder de la publication de mes *Lettres sur l'Italie* la profession solennelle de ma foi. Il m'a fallu près de huit ans afin de rassembler les matériaux indispensables pour ce genre de composition ; car étant obligé d'accorder tout le jour à mes élèves, je n'y pouvais consacrer qu'une partie des soirées et des nuits. »

Enfin Pierre de Joux fit son abjuration le 11 octobre 1825, entre les mains de l'archevêque de Paris. Il jouissait alors d'une parfaite santé ; mais le 26 octobre suivant il fut frappé d'une paralysie et mourut au bout de trois jours, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise et avoir édifié par la fermeté de sa foi et par sa résignation. Aussi une de ses filles, qui le soignait dans sa maladie, en fut si touchée qu'elle suivit l'exemple de son père. (*Voy.* Joséphine DE JOUX.)

Ses *Lettres sur l'Italie* s'imprimaient quand la mort est venue le surprendre. Dans ces lettres auxquelles il travaillait depuis quelques années, Pierre de Joux consigna les sentiments et les motifs qui lui ont dicté son abjuration ; il attachait, avec raison, beaucoup d'importance à cet ouvrage, résultat à la fois de ses voyages, de ses lectures, de ses méditations : son âme s'y montre tout entière. Ces *Lettres sur l'Italie* ne sont que l'introduction aux *Soirées napolitaines*, autre ouvrage purement littéraire, composé en Italie, et consacré à des recherches sur les antiquités du pays et sur la langue et l'histoire de cette belle contrée. Les lettres sont précédées d'un avant-propos où l'auteur explique les motifs de sa conversion et de la publication de son livre. Il combat cet esprit d'indifférence qui prétend qu'un honnête homme ne doit pas changer de religion. Il se flatte que ses lettres pourraient contribuer à réunir les catholiques et les protestants, qu'elles ramèneraient à la religion bien des hommes qui l'ont oubliée. Il y donne ensuite sur lui-même des détails que nous avons reproduits précédemment. Il justifie la doctrine et les pratiques de l'Eglise catholique ; il répond aux objections des protestants sur la lecture de l'Ecriture sainte, sur les images et les cérémonies : il prend la défense des ordres religieux et rappelle les services qu'ils ont rendus à la religion et à la société ; ce qu'il dit des papes, de leurs gouvernements, de leurs vertus et de leurs bienfaits, est plein de sagesse et de vérité. Il rapporte des arguments en faveur de l'autorité de l'Eglise, du dogme du purgatoire, et disserte sur quelques autres points de doctrine ou sur des faits relatifs à la religion ; enfin, tout l'ouvrage tend à dissiper les préjugés des protestants et à venger notre croyance. Il est curieux d'y voir un président de consistoire protestant, un ancien pasteur de Genève, justifier l'Eglise romaine de tous les reproches qu'on lui a faits, et l'en justifier, non-seulement par son propre témoignage, mais encore par le témoignage d'un grand nombre de protestants célèbres, la plupart ministres. Voici comment le fameux Mosheim y dépeint la tolérance du chef de la réforme :

« L'inflexibilité de Luther et la manière rigoureuse dont il traita ceux qui avaient le malheur de croire plus que lui sur un point et moins sur un autre, qui ne suivaient pas exactement toutes ses opinions ou qui s'écartaient de la ligne étroite qu'il avait tracée, occasionnèrent sur le continent européen, durant la plus grande partie du XVI^e^ siècle, d'horribles calamités ; et des milliers d'innocents périrent pour avoir professé une autre doctrine que la sienne.

« Après avoir sacrifié son repos, consacré sa vie entière à établir le principe erroné, que chacun a droit d'interpréter à son gré l'Ecriture sainte et de suivre son propre jugement en matière de foi, Luther voulut que tous ceux qui embrasseraient sa cause se soumissent sans restriction au système immoral et dangereux qu'il créa sur le fatalisme, la prédestination et l'efficacité de la foi sans les œuvres. Il porta l'aveuglement, la violence et l'obstination à cet égard, jusqu'à rejeter sur ce point si important l'autorité des Pères de l'Eglise, celle des conciles universels, et, bien plus encore, le témoignage exprès de l'un des apôtres, qui s'éleva contre cette pernicieuse oppression. Il poussa l'opiniâtreté, l'extravagance et l'impiété, jusqu'à déclarer que l'*Epître* de saint Jacques, où il est dit positivement, où il est démontré d'une manière admirable que les bonnes œuvres doivent être unies à la foi, que celles-ci ne sont rien sans elles, *n'est qu'un livre de paille.* »

Dans la cinquième lettre, pour justifier l'usage où est l'Eglise romaine de célébrer une partie du culte en une ancienne langue, il cite les paroles que lui disait un ministre de l'Eglise anglicane, qui, comme lui, avait voyagé en Italie : « Il n'est aucun livre de prières, aucun psautier latin, aucun recueil d'hymnes et de cantiques, qui n'ait en regard la traduction en italien, le plus souvent d'un style si mélodieux, si simple et si énergique, qu'on ne peut, à cette lecture, s'empêcher d'être attendri. Chaque soir, lorsque j'assistais aux vêpres, je me sentais pénétré d'un sentiment irrésistible de reconnaissance envers la Divinité ; à mon lever, je sentais le besoin d'aller aux matines renouveler en

moi cette heureuse impression qui me rendait supérieur aux chagrins du reste de la journée. A Milan, à Naples, à Vérone, lorsque je n'avais pas sur moi mes *Heures*, je parcourais le livre de prières des personnes assises auprès de moi; j'avais la consolation de suivre les paroles saintes mises sous mes yeux en pur italien. Je voyais couler de bien douces larmes lorsque l'hymne harmonieuse s'élevait au Ciel, et je goûtais le bonheur d'en répandre. Je me sentais entraîné, je respirais dans une atmosphère céleste, et toutes mes préventions, tous les préjugés de mon éducation protestante, cédaient à l'ascendant supérieur de la charité, de la miséricorde et de l'amour. »

Dans la lettre VII^e^, il rappelle quelles impressions des milliers de protestants, presque tous anglais, avaient éprouvées en assistant avec lui à Rome aux solennités de Pâques. « Jamais, me disaient-ils, des spectateurs réunis de toutes les nations, pris dans tous les ordres de la société et dans les deux sexes, n'ont été plus vivement émus; jamais aussi aucune cérémonie religieuse n'a été plus propre à frapper les sens, à remuer l'âme, à imposer à l'esprit le plus indépendant, que celle où le souverain pontife ouvrant les bras vers le peuple, qui priait et adorait en silence, invoqua le Très-Haut avec tant de ferveur et d'humilité, en faveur de Rome et de l'univers, prononçant à haute voix cette énergique et ancienne prière : *Urbi et Orbi*, donnant ensuite la bénédiction, du haut du balcon de l'église de Saint-Pierre, à la multitude immense qui remplissait cette spacieuse et magnifique enceinte. Le pape laissa, même dans les cœurs les plus indifférents, les plus prévenus d'opinions défavorables au culte catholique, une impression profonde de piété, une émotion douce et religieuse et une telle admiration pour un culte si majestueux, qu'il n'y avait pas jusqu'aux prétendus esprits forts qui ne dissent alors, comme disait autrefois Hérode à saint Paul : *Tu me persuaderais presque d'être chrétien.*

Voici comme, dans la lettre suivante, il parle du gouvernement de Rome : « On sait que le plus pauvre des plébéiens peut parvenir au cardinalat, c'est-à-dire à la dignité de prince de l'Eglise : antique et touchante conformité qui se conserve entre les premiers apôtres et leurs successeurs. L'humilité est encore essentiellement le caractère de ceux-ci; ils peuvent être choisis entre les hommes les plus obscurs pour occuper les plus hautes dignités : c'est la vertu seule, ce sont les talents, c'est le mérite, l'intelligence, qui assignent les rangs et les places dans l'Eglise chrétienne. Tout italien, tout citoyen de Rome, que dis-je? tout étranger même, quelque pauvre qu'il soit, peut arriver au pontificat. Pour confondre toute distinction mondaine, tout orgueil qui viendrait d'une illustre origine, il doit être donné au pape nouvellement élu *un nouveau nom* : il ne se glorifie plus de la noblesse de ses ancêtres, et le seul titre d'élévation qui le distingue comme chef visible de l'Eglise exprime uniquement la perfection à laquelle il doit sans cesse aspirer pour être digne de représenter sur la terre le *chef adorable et invisible*. Les nations et les rois appellent le souverain pontife Sa Sainteté. »

Veut-on savoir quelle impression la vue du pape fit sur cet ancien pasteur de Genève? qu'on écoute ce qu'il en dit dans sa lettre XVII^e^ : « Entrez dans ces vastes et magnifiques palais, le Quirinal, le Vatican, la villa Gandolfo, sur le mont Saint-Albe; traversez ses appartements, où brille plus de magnificence peut-être que chez les plus grands monarques de l'univers; pénétrez au delà du vestibule, vous serez reçu dans l'antichambre de Sa Sainteté par un prélat revêtu des habits pontificaux, décoré de la pourpre, et faisant l'office d'introducteur. — Vous cherchez un potentat superbe, et vous redoutez la présentation... La porte s'ouvre, et votre cœur se rassure; vous découvrez un vieillard courbé sous le poids de ses travaux et de sa dignité, affaibli par les macérations et par l'abstinence, assis sur un fauteuil, ayant une table devant lui, dans une chambre meublée simplement comme celle d'un religieux; ne craignez pas de vous prosterner en le saluant par trois fois, selon l'usage de l'Eglise orientale qui s'est transmis en Europe; vous poserez avec respect vos lèvres sur la croix brodée au-dessus de sa pantoufle; il vous tendra la main pour vous relever; il s'entretiendra avec vous, comme le père tendre avec le fils qu'il aime, et ne vous laissera point aller qu'il ne vous ait béni; il vous priera même d'accepter un don quelconque comme un gage de souvenir. — Voilà l'homme, l'homme de l'Evangile, et la ressemblance terrestre du divin chef que nous devons imiter. »

Voulons-nous savoir quels sont les plaisirs et les occupations du chef de l'Eglise? écoutons encore M. de Joux. « Tandis que les monarques, leurs ministres et leurs conseillers, que dis-je? tous les hommes quelconques, jouissent régulièrement de quelques heures de récréation après les travaux pénibles du jour... le monarque spirituel se voit absolument privé de toutes ces jouissances : le repas, pour lui seul, ne saurait être une récréation; il est solitaire, court et frugal. Depuis l'intervention du concile de Trente, qui pénétra dans le sanctuaire du palais pontifical, et qui prescrivit au chef de l'Eglise une perpétuelle abstinence, le pape mange seul; le silence des cloîtres préside à sa table; personne n'y est admis. Après avoir consacré le matin tout entier au service divin, à l'administration des affaires publiques, au travail qu'il fait en commun avec les ministres d'Etat, il visite une église, un hôpital; c'est là son unique récréation. En un mot, les pratiques de la dévotion et les soins continuels du gouvernement occupent tour à tour les heures du prince et du pontife. Quelque honnêtes que soient ses goûts, il ne peut les satisfaire, et ses moments de loisir sont consacrés à la méditation, ou à la pro-

menade qu'il fait chaque jour dans les allées de son jardin.

« Une chose, entre autres, qui fait tant de plaisir à la plupart des hommes, et qui semble les consoler des peines et de l'ennui d'une vie uniforme, c'est le changement de vêtements, dont la forme et la couleur varient suivant les différentes saisons ou suivant les caprices de la mode : le pape porte toujours la même costume ; il est vêtu de blanc, symbole d'innocence et de pureté. » Tel est le portrait qu'un ministre protestant nous trace de la vie d'un pape, de ce monarque spirituel, dont un autre protestant, Edmond Burke, disait au parlement d'Angleterre : « Comme prince temporel, le pape est l'égal de tous les souverains en dignité ; mais si l'on ajoute à ce titre celui de Chef suprême du christianisme, il n'a plus d'égal. »

II. — JOUX (Joséphine DE), fille du précédent et qui habitait l'Angleterre ainsi que le reste de sa famille, était accourue pour donner ses soins à son père mourant. Pendant qu'il recevait le viatique, elle se jeta, navrée de douleur, au pied de son lit, et, comme elle le raconta elle-même, s'étant *agenouillée protestante obstinée, elle se releva catholique.* Dans une lettre adressée à sa sœur, pour lui apprendre son retour au sein de l'Eglise catholique, elle lui expose ainsi les motifs de sa conversion. Elle aurait, dit-elle dans son *Avant-propos*, gardé le silence sur sa démarche, si des personnes graves ne l'avaient pressée de faire connaître ses motifs. Elle rend donc compte de ce qui l'a portée à renoncer au protestantisme. Elle avoue que l'abjuration de son père l'avait d'abord pénétrée de douleur ; mais le spectacle de sa mort, son calme, sa résignation, les prières de l'Eglise, les exhortations du prêtre, firent sur elle une profonde impression. Elle désira s'instruire plus à fond, et eut, pendant près de deux mois, plusieurs conférences avec M. l'abbé de Saint-Arroman, qui avait assisté son père à la mort. Cet ecclésiastique répondit à ses objections, éclaircit ses doutes, et fit briller à ses yeux la lumière de la vérité ; elle fit abjuration, le 15 décembre 1826, entre les mains de l'archevêque de Paris, et sentit après cette démarche une joie et une consolation indicibles.

Mlle de Joux expose ensuite à sa sœur les raisons qui l'ont déterminée. Cinq motifs ont surtout influé sur sa conversion : 1° l'exemple de son père et de beaucoup d'autres protestants ; 2° le peu d'accord qui existe entre les partisans de la réforme sur les principes qu'on doit reconnaître ; 3° la nouveauté de cette religion ; 4° l'unité de doctrine de l'Eglise catholique ; 5° l'esprit de charité qui y règne. Mlle de Joux développe ces différents motifs avec simplicité et avec candeur. On voit dans sa lettre, une âme droite, une fille pleine de tendresse pour son père, les sentiments les plus affectueux comme les plus honorables : c'est le langage de la sincérité et de la conviction. La fille de M. Joux ne se dissimule pas à quoi elle s'expose ; elle mécontente ses parents, ses anciens amis, ses protecteurs ; mais elle n'a point cru que ces considérations dussent l'empêcher de suivre la vérité qui se montrait à elle. Sa lettre finit par les choses les plus tendres qu'elle adresse à sa sœur, et par des vœux pour toute sa famille. Cet écrit offre en outre des particularités sur M. de Joux le père, et on trouve à la suite quelques lettres honorables de plusieurs personnages sur cet homme estimable. Parmi ces lettres, il y en a une d'un ancien ministre protestant converti à M. de Joux ; cette lettre, dont on ne nomme pas l'auteur, ne serait pas une nouvelle preuve en faveur de la tolérance pratique des protestants.

JOVIEN (Saint), officier dans l'armée romaine, se convertit et reçut le baptême le même jour que Constantin fut baptisé à Aquilone près de Nicomédie. Il confessa généreusement sa foi par le martyre, l'an 362, à Antioche.

I. — JUDA SAMOSATE, ainsi appelé de la ville de Samos, où il était né, en 360, était un savant rabbin. Il se trouvait à l'île de Minorque en 418, lors de la dispute de l'évêque Sévère contre le juif Théodore (*Voy.* THÉODORE), et sollicité, après la réunion, par le zèle de Ruben, il embrassa la vérité que le saint prélat lui avait démontrée jusqu'à l'évidence, mais qu'il s'était jusqu'alors refusé à accepter pour des motifs temporels. Après sa conversion, il fut pendant toute sa vie un chrétien zélé et charitable.

II. — JUDA LEVI, riche négociant israélite de l'île de Minorque. Lors de la dispute publique entre l'évêque Sévère et le fameux Théodore (*Voy.* THÉODORE), Juda, malgré le triomphe éclatant du saint prélat, resta sourd à la voix de la vérité ; mais lorsqu'il vit ce même Théodore, qui avait si bien défendu la foi de ses ancêtres, embrasser la religion du Christ (an 418), il accourut à lui pour être éclairé, et ne quitta ce grand homme que pour aller donner son bien aux pauvres, et s'enrôler ensuite sous la bannière du Rédempteur, auquel il consacra le reste de ses jours.

JUDE (Saint), apôtre, nommé aussi Lébée, Thadée, ou *le Zélé*, était parent de Jésus-Christ, et frère de saint Jacques le Mineur. Ce fut le Sauveur lui-même qui l'appela à sa suite. Après la mort de son divin maître, il prêcha l'Evangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Libye. On croit qu'il subit le martyre dans la ville de Béryte vers l'an 80. La dernière des sept épîtres catholiques est de saint Jude.

JUDGE (James-Robert), avocat anglais, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise catholique en 1845.

JUDITH, femme juive de l'île de Minorque. Après la dispute publique qui eut lieu dans cette île en 418, entre l'évêque Sévère et le célèbre Théodore (*Voy.* THÉODORE), et qui fut cause de si nombreuses conversions, Judith, ayant résisté huit jours à la grâce, prit le parti de s'enfuir par mer ; mais les vents contraires l'ayant ramenée miraculeu-

sement dans l'île, elle vint se jeter aux pieds de l'évêque en le priant avec componction et larmes de lui administrer le baptême. « Mais pourquoi, lui dit le pieux prélat, avez-vous pris le parti de la fuite? Quoique le prophète Jonas, répondit-elle, eût tenté de se dérober au Seigneur, il n'en a pas moins accompli sa volonté sainte. » Et le bon évêque la régénéra par le baptême.

JUILLARD, cinq frères de ce nom, demeurant à Athies, près Laon, se convertirent au catholicisme en 1827. Trois d'entre eux étaient depuis quelques mois rentrés dans le sein de l'Eglise par les soins de l'abbé Detz, vicaire de Notre-Dame à Laon, et desservant d'Athies, deux autres frères, qui étaient les aînés, suivirent cet exemple. L'un, François-Augustin Juillard, avait vingt-huit ans, et était sorti tout récemment du 4e régiment d'infanterie de la garde royale; l'autre, Louis-Daniel, avait vingt-six ans et demi, et n'habitait pas la paroisse à l'époque où les autres firent abjuration. Ses deux frères, de retour dans leur famille, furent touchés de l'exemple de leurs cadets, et s'adressèrent aussi à l'abbé Detz, qui s'est assuré de la sincérité de leur désir, et qui les a préparés et instruits avec le même zèle. Il reçut leur abjuration le 20 octobre, dans l'église d'Athies, et leur adressa une exhortation fort solide sur les dangers de la voie qu'ils avaient suivie jusque-là, sur le bonheur qu'ils goûteraient dans le sein de l'Eglise catholique, et sur les obligations qu'ils allaient contracter. Le vertueux prêtre célébra ensuite la messe, à laquelle ils communièrent, et il leur fit encore, avant et après la communion, une nouvelle exhortation sur la grandeur du sacrement. La cérémonie fut terminée par le *Te Deum*, et une bonne partie des habitants s'empressa de prendre part à la joie de cette heureuse démarche.

JULIEN (Saint), né dans l'Occident après le commencement du IVe siècle fut emmené captif dans sa jeunesse et vendu comme esclave en Syrie. S'étant converti au christianisme plusieurs années après, il entra dans un monastère vers l'an 345, devint un des plus illustres et des plus saints solitaires de la Mésopotamie et mourut vers l'an 370.

JUNIA, femme d'Andronic, et parente, par son mari, de l'apôtre des gentils, se convertit au christianisme et subit le martyre à Jérusalem avec son époux.

JUNIN, ministre protestant converti, et qui mourut en 1641.

JUNT, officier belge, lieutenant de chasseurs, à Audenarde, fit, le 5 juillet 1834, abjuration du luthéranisme, dans lequel il avait été élevé, et se réunit à l'Eglise catholique. Il fut baptisé sous condition, et son mariage, qui n'avait été contracté que civilement, a été béni. Il fut admis ensuite à la sainte table, et le même jour reçut la confirmation à Nieuwkerke, des mains de l'évêque de Gand, qui y était en tournée.—Trois soldats protestants, alors à l'hospice d'Audenarde, après avoir été instruits par l'aumônier, embrassèrent aussi la religion catholique.

JUSSUL, colonel qui était Arabe, et qui épousa la belle-fille du général Guilleminot, avait reçu le baptême peu de jours avant son mariage. La cérémonie eut lieu à Sainte-Elisabeth, le 5 mars 1845.

JUSTE (Saint), soldat et martyr à Rome, se convertit au christianisme à la vue d'une croix miraculeuse qui lui apparut pendant qu'il servait sous le tribun Claude, reçut le baptême et distribua ses biens aux pauvres. Arrêté comme chrétien par ordre du préfet Magnèce, il fut frappé à coups de nerfs de bœuf. On lui mit ensuite sur la tête un casque rougi au feu et on le jeta dans un brasier au milieu duquel il expira, sans que son corps eût reçu aucune atteinte des flammes, sans même qu'il eût perdu un seul de ses cheveux.

JUSTI (Jean-Henri-Dieudonné **Gottlob de**) habile minéralogiste allemand, écrivain versé à la fois dans les sciences politiques, statistiques, techniques et littéraires, homme dont le naturel inquiet et passionné lui créa les destinées les plus bizarres. (*Mémoires all.* Leipsizg. 9 vol. I, p. 42.) Il naquit à Brüch dans la Thuringe, et fut enfant de chœur, l'an 1702, à Iéna. Entré à l'Académie, il fixa par ses talents supérieurs l'attention du professeur d'économie politique, qui devint son conseil et son soutien; c'est sous sa présidence qu'il obtint le grade de docteur. Pendant la guerre de la succession, il s'enrôla dans l'armée autrichienne, et, selon d'autres, dans l'armée sarde. Son instruction l'éleva sur-le-champ au grade de sergent-major, et il serait devenu maréchal de logis, si un acte d'insubordination n'avait amené son arrestation et sa dégradation. Plein d'indignation, il chercha et trouva l'occasion de se faire prendre par les ennemis, mais il leur échappa bientôt et vint se réfugier à Leipsick. Il s'y soutint par des traductions et des travaux littéraires.

Sa réputation littéraire lui fit offrir la chaire d'économie politique au collége Thérésianum à Vienne. Là une demoiselle lui persuada d'embrasser la religion catholique et il l'épousa en reconnaissance. Il n'obtint pas la chaire qu'on lui avait offerte, mais il fut reçu membre du conseil des mines et des finances. Ensuite il perdit sa place et son pain, et il fut même exilé.

Il reprit à Erfurt sa carrière littéraire, devint membre du conseil des mines et commissaire de police en chef à Gœttingen, en 1755. Il avait aussi ouvert un cours de littérature dans cette ville et aidé à rédiger le journal scientifique. Il alla ensuite à Copenhague comme inspecteur des colonies et fut sur le point de se rendre dans la Suisse, lorsqu'il fut arrêté par le duc de Wurtemberg et livré au roi de Prusse, qui le fit enfermer à Breslau. La cause de cette arrestation fut un ouvrage qu'il avait publié sur la diminution de la valeur monétaire, et dont les deux premiers avaient été offensés. Rendu à la liberté, il faillit la perdre de nouveau par les Russes qui le regardèrent comme l'auteur de la biographie du comte de Brühl. Il fut nommé président du conseil des mines et inspecteur

en chef de toutes les mines et usines du roi de Prusse. Pourtant peu de temps après, il fut destitué (1768) et conduit à Custri où il mourut le 20 juillet 1771. (*Journal des Savants*, sept. 1777.)

JUSTIN (Saint), martyr, l'un des premiers défenseurs de la religion chrétienne, naquit à Sichem, aujourd'hui Naplouse, en Palestine. Il était, ainsi que ses parents, Grec d'origine et païen de religion. Dès sa jeunesse, il se livra passionnément à l'étude de la philosophie, afin d'apprendre à connaître Dieu et parvenir à la science du souverain bien. S'étant donc adressé d'abord à un stoïcien, il le quitta quelque temps après, parce qu'au lieu de pouvoir lui communiquer cette science, il l'ignorait au point de la mépriser et de ne pas la croire nécessaire. Il se dégoûta de même bientôt d'un professeur péripatéticien, et puis d'un pythagoricien célèbre. Du premier, parce qu'il demandait de convenir d'un salaire : bassesse, dit Justin, indigne d'un philosophe ; du second, parce que, avant de l'élever à la considération du souverain bien et du souverain beau, il exigeait qu'il apprît l'astrononomie, la musique et la géométrie. Justin se fâchait de ce qu'on voulût l'obliger de faire un aussi long détour. Il se retourna donc du côté des platoniciens.

Par bonheur, un des principaux d'entre eux, homme intelligent, s'était fixé depuis peu à Naplouse ; il se mit sous sa conduite. Chaque jour il faisait des progrès sensibles à cette école. Il lui semblait que l'intelligence des choses incorporelles le soulevait de terre et que la contemplation des idées donnait des ailes à son esprit. Déjà il s'applaudissait d'être devenu sage en si peu de temps et follement s'imaginait qu'il était sur le point de voir Dieu lui-même ; car il savait que c'était là le but de la philosophie de Platon. Ainsi rempli de lui-même, et enflé de son savoir, il sortit un jour de la ville et se dirigea vers une solitude peu éloignée de la mer, pour s'y livrer plus tranquillement à ses méditations accoutumées. Il approchait du lieu où il croyait aller et se trouver seul, quand il aperçut derrière lui un vieillard d'un extérieur doux et vénérable. Il se retourne aussitôt, s'arrête et le considère attentivement. « Est-ce que vous me connaissez, dit alors le vieillard ? — Non, répondit Justin. — Pourquoi me regardez-vous si fixement ? dit le vieillard. — Je m'étonne, répliqua l'autre, comment vous m'avez suivi en ce lieu, où je m'attendais à ne rencontrer personne. — Ce qui m'y amène, repartit celui-là, c'est l'inquiétude que j'ai pour quelques-uns de mes amis : ils sont en voyage ; je viens ici pour en apprendre des nouvelles et voir si je ne les découvrirai pas quelque part. Mais, vous-même, pourquoi vous trouvez-vous dans cette solitude ? » Justin lui ayant appris que c'était pour se livrer à ses méditations philosophiques, il s'établit entre eux, sur ce sujet, une assez longue conversation dans laquelle le sage et vénérable vieillard s'étudia et réussit à le convaincre de la vanité de la science dont il se faisait gloire, et à lui découvrir les sources d'où la connaisance de la vérité venait aux hommes. Comme il lui démontrait que ni Pythagore, ni Platon, ni aucun autre philosophe, n'étaient des guides sûrs pour arriver au terme où il aspirait, Justin lui demanda quels maîtres il fallait donc suivre, si ceux-là n'avaient pas connu la vérité. « A une époque très-reculée, dit le vieillard, et bien avant ceux qu'on a crus philosophes, il y a eu des hommes justes, bienheureux et chéris de Dieu, qui, parlant par l'esprit divin, ont annoncé d'avance ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. On les appelle prophètes. Eux seuls ont connu la vérité ; eux seuls l'ont annoncée aux hommes sans craindre ni considérer personne, sans se laisser vaincre par la gloire. Ils n'ont prêché que ce qu'ils ont entendu et vu par l'Esprit-Saint qui les animait. Leurs écrits subsistent encore. Quand on les lit avec foi, ils contribuent puissamment à faire connaître les principes, la fin et tout ce qu'il convient à un philosophe de savoir. Ils n'usent point de démonstrations dans leurs discours ; le témoignage qu'ils rendent de la vérité est beaucoup au-dessus de toute démonstration. Leurs oracles, que nous voyons, ou accomplis déjà, ou bien s'accomplissant tous les jours devant nos yeux, nous font une nécessité de leur donner une croyance entière. Ajoutez-y les miracles réels qu'ils opéraient en célébrant un seul Dieu, créateur et père de toutes choses, et en annonçant aux hommes son fils Jésus-Christ, ce que n'ont jamais fait et ne feront jamais les faux prophètes, qu'anime un esprit trompeur et immonde. Ils entreprennent seulement de produire certains prodiges pour surprendre les hommes ; et ils célèbrent les louanges des esprits d'erreur et des démons. Mais vous, priez avant tout que les portes de la lumière vous soient ouvertes ; car nul ne peut ni voir, ni entendre ces choses, si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence. »

Quand il lui eut dit ces paroles et beaucoup d'autres encore, le vieillard, en se retirant, l'engagea à les méditer plus au long ; après quoi Justin ne le revit plus jamais. Ce discours anima dans son cœur un grand feu et un vif amour des prophètes et des hommes, qui sont les amis du Christ. « En réfléchissant dans moi-même à tout ce que je venais d'entendre, dit-il en terminant son récit, je trouvais que c'était là la seule philosophie certaine et utile. Et voilà comment et pourquoi je suis à présent philosophe. »

Outre les motifs que lui avait allégués le vénérable vieillard, ce qui le décida puissamment encore à embrasser le christianisme, ce fut la constance des martyrs ; il voyait une preuve convaincante de la vérité de leur religion et de la fausseté des déréglements qu'on leur imputait, dans le peu de crainte qu'ils avaient de la mort et de tout ce qui effraie le plus la nature humaine. Cette conversion arriva de 132 à 136, dans

les dernières années du règne d'Adrien. Ayant reçu le baptême à l'âge de trente ans, Justin ouvrit à Rome une école de philosophie chrétienne, et de nombreux auditeurs y venaient entendre les leçons de la morale évangélique. Il s'attacha plusieurs disciples, parmi lesquels on remarque Tatien. Il prêcha la parole divine avec le zèle et l'ardeur d'un ministre du Dieu qu'il adorait. Toujours animé du désir de répandre la connaissance du vrai Dieu, il entreprit plusieurs voyages : il parcourut l'Italie, l'Asie Mineure et l'Egypte; par ses discours énergiques et pleins de feu, il eut le bonheur de convertir plus d'un infidèle. Saint Justin termina ses glorieux travaux par le martyre. Il avait essayé de faire embrasser la religion chrétienne à un philosophe cynique, nommé Crescentius ; mais celui-ci, livré à la débauche, rempli d'ambition et d'orgueil, aima mieux flatter le peuple en perdant saint Justin, que de céder à la force des raisonnements et de la vérité. Il l'accusa devant Rusticus, préfet de Rome, quoique l'empereur n'eût porté aucun édit contre les chrétiens. Saint Justin et ses compagnons furent condamnés à mort; et, après avoir été frappé de verges, ils eurent la tête tranchée. Saint Justin mourut, l'an 167, à l'âge de soixante-quatre ans, sous le règne de Marc-Aurèle. A peine eut-il reçu le baptême, qu'il adressa un *Discours aux païens*, dans lequel il n'eut d'autre but que de justifier sa conversion. Quelque temps après, il fit une *Exhortation aux Grecs;* ouvrage qui paraît être le même que celui auquel Eusèbe donne le titre de *Réfutation* (*Histoire ecclésiastique*, liv. IV, chap. VIII). Saint Justin expose, en habile dialecticien, toutes les erreurs et absurdités du paganisme, et emploie les motifs les plus puissants pour engager les Grecs à embrasser la religion chrétienne. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, et qui lui a valu le beau titre de docteur de l'Eglise, est sa grande *Apologie*. Il paraît qu'il l'écrivit à Rome, vers l'an 150 : il la dédia à l'empereur Tite-Antonin et à ses deux fils adoptifs. L'apologiste y prend la défense de sa religion, reproche aux païens leur injuste et cruelle persécution, justifie les chrétiens de tous les prétendus crimes dont on les accusait, et fait même l'énumération des services qu'ils rendent à l'Etat. Enfin, il termine en suppliant l'empereur de ne pas condamner des hommes qui, loin d'être nuisibles et dangereux, sont ses plus fidèles et plus zélés serviteurs. Si l'on croit Eusèbe, cette reclamation eut tout le succès qu'on pouvait en attendre, car il rapporte que Tite-Antonin envoya dans l'Asie Mineure un décret dans lequel il défendait de poursuivre les chrétiens pour leur religion. Outre ses ouvrages, saint Justin écrivit encore un *Dialogue entre lui et Tryphon*, un *Traité de la monarchie ou de l'unité de Dieu*, et une *Lettre* à Diogùète. Enfin, vers 166 et 167, peu de temps après le supplice de quelques martyrs, Justin, indigné de la barbarie des païens, adressa à Marc-Aurèle et au sénat romain sa *Seconde Apologie*, où il dit : « Je m'attends bien que cet écrit me coûtera la vie, » ce qui fut en effet justifié par l'événement. On attribue encore à saint Justin d'autres ouvrages. On admire en lui une conscience profonde des matières philosophiques et une vaste érudition. Quoiqu'il ne se soit pas appliqué dans sa jeunesse à l'étude de la religion chrétienne, il montre une grande connaissance des saintes Ecritures, et parle de nos mystères avec une exactitude remarquable.

K

KARA, domestique mahométan du bailli Colbert, avait été pris par les Grecs et acheté à Malte. Beaucoup de personnes essayèrent de le convertir, mais ne purent vaincre son opiniâtreté. Cependant l'abbé de Maurepas lui fit si bien connaître les vérités du christianisme, qu'il demanda le baptême et le reçut dans l'église Saint-Eustache, en mai 1638. Jamais zèle ne fut plus ardent que celui qu'il témoigna pour la religion qu'il embrassait. Il mourut quelques jours après et conserva la même ferveur jusqu'à son dernier moment.

KARSTNER d'Angenstein, né Balthasar, de Strasbourg, se convertit au catholicisme en 1823.

KAUFFMANN (Bernard) et Jetta Lander, sa femme, juifs allemands, se convertirent au catholicisme, et, le 3 août 1840, leurs deux filles encore juives, reçurent le baptême des mains de l'abbé Lelasseur, aumônier de Nantes.

KEIL (Albert), Hollandais, sous-brigadier des douanes à Mouscron, âgé de quarante-sept ans, fit publiquement abjuration dans l'église de Mouscron, le 17 avril 1838. Marié depuis longtemps par dispense à une catholique d'Ath, il avait fait élever tous ses enfants dans cette religion. Le nouveau converti approcha de la sainte table avec recueillement, accompagné de sa femme et de ses quatre enfants. Les chefs des douanes du lieu assistaient à la cérémonie.

KELLERMANN (J.-F.), né à Leipsick, passa successivement au service du Portugal, de l'Espagne, de la France et de la Belgique ; dans ces pays divers il fut frappé de l'unité de la religion catholique. A cette marque il reconnut la vérité, et s'empressa de renoncer aux erreurs de Luther. Kellermann, militaire au 11e de ligne, fit abjuration au camp de Beverloo, et reçut, en avril 1842, le baptême des mains de M. Engelsboch qui s'était devoué à l'instruction des militaires. Il fut ensuite confirmé à Hasselt par l'évêque de Liége.

KENNEDY (Nigel), frère du marquis d'Ailsa, embrassa la foi catholique, en 1850.

Demeurant près d'Ayr, ce jeune homme avait abandonné son banc réservé dans une chapelle épiscopale, pour assister très-assidûment aux sermons du P. Thompson, prêtre catholique de district.

I. — KENT, écuyer anglais, protestant honorable, qui mourut catholique, et conjura sa femme de suivre son exemple (XIXe siècle).

II. — KENT (S. A. R. la duchesse de), de Londres, se convertit à l'Eglise catholique en 1851.

KERCKRING (Théodore), médecin du XVIIe siècle, naquit à Amsterdam, d'une famille protestante originaire de Lubeck. Ce ne fut qu'à dix-huit ans qu'il commença l'étude du latin, avec Benoît Spinosa, sous François Van-Ende, qu'on disait athée. Quoique Kerckring eût epousé la fille de son maître, loin d'adopter ses opinions, il embrassa la religion catholique, et passa en France. Il acquit une grande célébrité, et mourut à Hambourg le 2 novembre 1693.

KERST JANS VAN VEEN, âgé de vingt-quatre ans, né à Steenwyck, province d'Overyssel, en Hollande, abjura la religion protestante le 29 avril 1840, à Anvers, dans l'église Saint-André. Il communia le lendemain.

KESSELS (Mme), femme d'un major d'artillerie de l'armée belge, alors en garnison à Liége, était marié depuis plus de vingt ans. Il avait été convenu, lors du mariage, que les garçons seraient élevés dans la religion catholique, qui était celle du père, et que les filles suivraient la religion de leur mère. Dix-huit enfants étaient nés de ce mariage, onze encore vivants. Pendant ses dernières couches, Mme Kessels, essuya une grave maladie; les médecins désespérèrent de son rétablissement, et elle-même recommanda à son mari, si elle mourait, de se remarier avec une catholique, et de faire rentrer dans le sein de l'Eglise tous leurs enfants. Elle fit en même temps le vœu d'être catholique, si elle revenait en santé. La guérison ne lui fit point oublier sa promesse. Elle se fit instruire par l'abbé Staren, vicaire de la paroisse, pendant que le curé de Saint-Barthélemi instruisait les aînés de ses enfants. L'évêque de Liége les baptisa le samedi saint 1837, avec solennité. Les sept parrains et marraines, appartenant aux familles les plus distinguées de la ville, étaient allés prendre leurs filleules au domicile de Kessels. La mère avait fait son abjuration le jeudi de Pâques, et l'évêque devait confirmer toute cette famille le lundi suivant. Trois des enfants firent leur première communion avec les autres enfants de la paroisse.

KETTELER (Le baron Richard de), officier de hussards, à Dusseldorf converti au catholicisme, en 1840. Grande fut la suprise quand il donna sa démission pour étudier la théologie, et chez un de ses chefs le regret s'exprima par cette phrase bourrue : « Vos chances sont minces : l'archevêque de Cologne est encore jeune. » — « Ne craignez pas les honneurs pour moi, » répondit Ketteler, « je veux vivre si catholiquement que je ne serai jamais en faveur. » Plus tard, pendant la guerre du Schleswig, un aumônier galopait parmi les balles, en donnant l'absolution à ceux qui tombaient autour de lui; c'était l'abbé Richard de Ketteler. Le roi de Prusse, lui donna la décoration de l'Aigle-Rouge. Après la conclusion de l'amnistie, M. Ketteler fut nommé curé d'Hopeton en Westphalie. Cette paroisse que son frère avait administrée avant lui, lui porta bientôt un attachement sincère. Mais le cœur du prêtre n'était pas satisfait; souvent il disait : « Comment le saint comte Godefroi de Kappenberg et son frère Othon, abandonnèrent-ils tout ce qu'ils possédaient pour être les apôtres de la Westphalie? » A leur exemple il résolut de renoncer à tout. Il se déroba nuitamment aux déchirants adieux de ses paroissiens, et, après avoir passé quelques jours chez son frère, il entra chez les capucins du Tyrol.

KEVERBERG (Charles-Louis-Guillaume-Joseph, baron de), mort à La Haye le 30 novembre 1841, à l'âge de soixante-treize ans, naquit le 13 mars 1768, au château de Limbourg. Sa jeunesse tomba au milieu de l'époque la plus désastreuse de la philosophie du XVIIIe siècle. Elevé à l'école perverse de la première université de Bonn, et plus tard à celle du fameux Kant, qu'il connut personnellement et qu'il fréquenta, il embrassa toutes sortes d'erreurs philosophiques. Il fut successivement membre de l'Etat noble de la Gueldre prussienne, du conseil général du département de la Meuse-Inférieure, sous-préfet de l'arrondissement de Clèves, préfet de l'arrondissement de l'Ems-Supérieur, gouverneur de la province d'Anvers, puis gouverneur de la Flandre orientale jusqu'en 1819, époque où il entra au conseil d'Etat.

La Providence lui donna pour amis des hommes qui le rappelaient de temps en temps à la pensée de l'autre vie. Il ne demeura pas sourd à leur voix. Le 13 octobre 1841, il assista à la consécration solennelle de l'Eglise de Sainte-Thérèse à La Haye. Depuis cette époque il commença à voir avec plaisir les ministres de la religion. Le 2 novembre, il fit à Mgr Capaccini une confession générale, et communia le lendemain. Sur la proposition de Mgr Capaccini il signa avec empressement la rétractation suivante de ses erreurs :

« Ayant eu le bonheur d'avoir été élevé d'après les principes de la religion catholique, mais m'en étant ensuite malheureusement écarté par des idées tout à fait erronées et antichrétiennes, je profite au moins des derniers moments de mon existence en ce monde, que le bon Dieu m'accorde encore dans sa miséricorde infinie, tout indigne que j'en suis, pour déplorer dans l'amertume de mon cœur, même par ce peu de lignes, les égarements de ma conduite précédente et pour en faire au ciel une amende honorable. Je demande aussi pardon à tous ceux que j'ai pu scandaliser d'une manière quelconque; ils voudront bien, je n'en doute pas, me pardon-

ner en vue de Dieu, tout le mal que cela leur a fait, et je ne cesserai jamais d'en remercier le Seigneur, qui m'a fait la grâce particulière de me réconcilier enfin avec lui.

« La Haye, le 8 novembre 1841,

« Le baron DE KEVERBERG,
« *Conseiller d'Etat.* »

« Le soussigné Frédéric-Charles, comte de Loë, certifie que la signature ci-dessus est celle du baron Charles de Keverberg, conseiller d'Etat hollandais, et qu'elle a été apposée à la présente déclaration en sa présence spontanément, et après en avoir approuvé entièrement le contenu.

« La Haye le 9 novembre 1841,

« *Signé :* Frédéric comte DE LOE. »

Enfin, le 24 novembre 1841, le baron Keberberg reçut l'extrême-onction et l'absolution générale, et le 30, il termina ses jours, laissant le souvenir d'une mort toute chrétienne.

KEYLAU (Erberhart), peintre connu en Italie sous le nom de *Monsu Bernardo*, naquit en 1524, à Helsingor, en Danemark, et fut élevé dans la religion luthérienne. Il résista d'abord aux instances de son protecteur Gio-Carlo Savorgan, puis du cardinal Aquaviva, qui le pressèrent de changer de religion, et arriva à Rome le 31 mars 1656. Une maladie contagieuse y régnait alors, et il en fut atteint : dans la crainte que lui causa cette maladie, il eut recours à un religieux de son pays, dont les exhortations pieuses parvinrent à le convertir. Il abjura solennellement le luthéranisme et renonça entièrement à sa patrie pour se fixer à Rome. Il fut chargé d'un grand nombre de travaux pour l'Italie, la France et l'Espagne, mourut à Rome en 1687, dans les sentiments les plus religieux, et fut enterré dans le cimetière des Danois.

KEYS (Richard-Henry), professeur au collége d'Aubusson (Creuse), fit abjuration entre les mains de l'évêque de Limoges, le jour de la transfiguration, 6 août 1840. L'abbé Jardet, un des vicaires de cette paroisse, et chanoine honoraire de Moulins, avait été chargé d'instruire le néophyte qui était âgé de vingt-sept ans. Plus de vingt prêtres assistaient à cette cérémonie. La foule était nombreuse. M. de Beaugenest, grand vicaire, prononça dans cette circonstance un fort bon discours sur la divinité de la religion et sur l'obligation où nous étions de la pratiquer pour notre bonheur.

I. — KIARAN (Saint), évêque de Saghir, que les Bretons nomment Piran, et qui fut surnommé par les Irlandais le premier-né de leurs saints, naquit à Ossery, vers l'an 352. Ayant eu, vers l'âge de trente ans, quelques notions sur le christianisme, il fit le voyage de Rome, où il séjourna vingt ans pour se perfectioner dans la religion. Etant revenu en Irlande vers l'an 402, avec saint Albée, saint Déclan, saint Ibar, et deux autres qui tous sont honorés comme saints, il se fit construire une cellule dans une solitude près de la rivière de Fuaran et s'y forma bientôt un monastère. Après avoir converti toute sa famille, il donna le voile à Liadan, sa mère, et lui fonda un monastère nommé par les Irlandais Ceall-Lidain-Kiaran : passa ensuite dans la province de Cornouailles, où il mena la vie érémitique sur les bords de la Sévern. Il lui vint des disciples qu'il instruisit dans les voies de la perfection. Il mourut dans le v^e^ siècle, et on éleva plus tard une église sur son tombeau. Saint Kiaran contribua beaucoup à la conversion des Irlandais

II. — KIARAN LE JEUNE (Saint), abbé en Irlande, était d'une naissance obscure; élevé dans les superstitions païennes, il se convertit en entendant lire à l'église un passage de l'Evangile. S'étant mis sous la conduite de saint Finien de Clonard, il fit de tels progrès dans la vertu que son maître en était dans l'admiration, et qu'il prédit que son disciple serait l'auteur d'une règle qu'adopteraient la plupart des moines d'Irlande. Saint Kiaran fonda un monastère dans l'île d'Inis-Ingeon, dont la propriété lui fut cédée par le roi Dermitius. Il en fonda dans le Westh-Meath un second qui fut nommé Cluain-Macnois et qui devint ensuite un siége épiscopal. Saint Kiaran mourut le 9 septembre 549.

I. — KING (Le docteur), ministre protestant de Londres, suivit l'exemple de M. Spencer, et se fit catholique; après avoir cherché la vérité pendant deux ans, il fit sa profession de foi entre les mains du docteur Baines, évêque de Siga et vicaire apostolique du district de l'ouest.

II. — KING (Thomas-H.), sous-gradué du collége d'Exeter, membre de l'université d'Oxford, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise à Birmingham, en janvier 1844.

KINGDON, du collége de la Trinité et de l'université de Cambridge (Angleterre), embrassa la foi catholique en 1846.

KIRCHER (Jean), théologien, né dans le XVII^e^ siècle, à Tubingue, fit ses études à l'académie de cette ville avec beaucoup de succès. Il fut ensuite reçu ministre protestant; mais n'ayant pu obtenir une vacation aussi promptement qu'il le désirait, il résolut de voyager. La lecture de quelques ouvrages de controverse l'ayant déterminé à examiner les principes religieux dans lesquels il avait été élevé, il ne tarda pas à en reconnaître le peu de solidité, et abjura enfin solennellement le luthéranisme. Il rendit compte de ses motifs dans un ouvrage intitulé : *Ætiologia in qua migrationis suæ ex lutherana synagoga in Ecclesiam catholicam veras et solidas rationes succincte exponit*, etc., etc., Vienne, 1640, in-8°. Cet écrit produisit une grande sensation, et plusieurs ministres essayèrent de le réfuter; Dorschius et Calon opposèrent à cet écrit : l'un, son *Ætiologia ilo Kircheri malot;* l'autre, son *Introduction dans les disputes religieuses en dehors de l'Eglise evangelico-luthérienne;* Iéna, 1704, II, 730. On n'a rien pu découvrir sur Kircher, postérieurement à son abjuration.

KNASNER-OTTVEILER (Jacques), de la nouvelle Prusse, âgé de trente ans, abjura les erreurs de Luther le 17 janvier 1836, dans l'église du Saint-Esprit des Napolitains, fut ensuite confirmé par le cardinal Franzoni, puis admis à la sainte table.

KNECHT (Emmanuel), protestant de Berne, major au service du roi de Sardaigne, se convertit au catholicisme en 1814.

KNOX (J.-A.), gradué universitaire, membre de l'université de Cambridge, *scholar* du collége de la Trinité, fut reçu au sein de l'Eglise à Northampton, en novembre 1845.

I.—KOEHLER, docteur protestant à Wurtzbourg, se convertit au catholicisme en 1823,

II.—KOEHLER, de Nuremberg, sous-recteur de l'école des études à Neustadt sur l'Aisch, se convertit au catholicisme en 1823.

KOHLER (Mme Jeanne-Frédéric), née à Stutgard, fille d'un officier au service du roi de Wurtemberg, et mariée à M. Durot, avait été élevée dans le luthéranisme. Parvenue à l'âge de quarante-deux ans, elle fut instruite par l'abbé Bater, aumônier de la légion du Bas-Rhin, en garnison à Lille. Elle fit abjuration entre ses mains, au milieu d'un concours de fidèles que cette cérémonie avait attirés, le 1er décembre 1821, dans l'église de Saint-Maurice. On lui a suppléé les cérémonies du baptême; elle eut pour parrain M. Beaussier-Mathon, négociant et membre de la chambre des députés de 1815, et pour marraine, madame Barbier. La nouvelle convertie reçut aussi la communion des mains de M. Bater. La cérémonie fut terminée par un *Te Deum*.

KOLB, président du consistoire protestant de Lille, fit, le 3 juin 1840, à Lille, son abjuration dans la chapelle du Sacré-Cœur, entre les mains de M. le doyen de la Madeleine. On fut attendri quand on entendit ce vieillard dire anathème aux erreurs protestantes, quand on le vit s'incliner pour recevoir l'eau de la régénération, quand on le vit surtout humilier son front devant la sainte eucharistie qu'il avait si longtemps eu le malheur de blasphémer. On ne saurait peindre sa joie et celle de sa vertueuse épouse au moment où, toute baignée de douces larmes, elle s'avança pour communier avec lui; on ne saurait dire la joie de ses enfants, dont l'une, professe au Sacré-Cœur, était sans cesse aux pieds du Sauveur pour lui demander la conversion d'un père, pendant qu'une autre, demeurée près de lui, était comme un bon ange épiant le moment où sonnerait pour son père l'heure du salut. M. Kolb avait longtemps combattu : sa qualité de président du consistoire, les obsessions des ministres, les égards des protestants, tout contribuait à le retenir, matériellement du moins, dans le sein de l'erreur, que son cœur, au reste, commençait depuis quelques années à désavouer en secret. Il n'a rien moins fallu que la plénitude de la lumière pour le déterminer. Enfin, ce moment vint; il ne résista plus : sa vie même ne fut plus qu'une longue impatience de voir arriver le jour où il pourrait rentrer dans le bercail de Jésus-Christ.

KOPELY (Joseph-Frédéric), étudiant en philosophie en Hongrie, fit abjuration en 1842.

KREBS (Charles), luthérien du diocèse de Wratislaw, en Pologne, se convertit au catholicisme dans les premières années de ce siècle, se fit prêtre et fut curé à Bilsheim.

KROG (Nicolas), protestant, né à Langeland, en Danemark et âgé de vingt-sept ans, fit abjuration de l'hérésie à Naples, le 26 août 1832, dans l'église Sainte-Marie-des-Sept-Douleurs, dite communément Sainte-Marie-*Tout-Bien*. Il embrassa la foi catholique après avoir été instruit et préparé par M. Michel Posig, prêtre et chapelain de cette paroisse. Un grand nombre de fidèles assistaient à la cérémonie, qui fut fort édifiante.

KRULLER (Abraham), militaire protestant, Hollandais d'origine, fit abjuration entre les mains de Raoult, curé-doyen de Charleroi, diocèse de Tournai, en 1837; il avait été instruit par Van Geersdaele, vicaire aumônier. Le néophyte soutint par sa conduite la démarche qu'il avait faite.

KUMMER (Georges), soldat protestant, dans le 1er régiment suisse au service du roi de Naples, reçu à l'hôpital militaire de la Trinité, à Naples, abjura, le 20 novembre 1838, dans cette ville.

KUPER (Chrétien), qui appartenait à l'Eglise luthérienne, fit sa profession de foi et adhéra à toutes les doctrines de l'Eglise catholique. L'aumônier de l'hôpital Necker lui conféra le baptême après avoir prononcé une instruction fort touchante. On fut édifié des sentiments et de la tenue du nouveau converti.—L'aumônier a également, dans la même cérémonie, conféré le baptême sous condition à un jeune nègre. Celui-ci, vendu en Afrique et conduit comme esclave en Amérique, avait pour parrain et marraine un Français et une Française, qui, après l'avoir racheté, l'ont amené en France et l'ont présenté au baptême. —L'archevêque nommé d'Auch leur donna la confirmation.

KUSTER (Ludolphe), luthérien, critique habile et helléniste distingué, connu surtout par une édition du Nouveau Testament grec de Mill. Il était fils d'un bourguemestre du même nom, de Blumberg, en Westphalie, dans le comté de Lippe, où il naquit en février 1670. Il se prépara à l'académie, dans l'institut de Zoachim à Berlin, sous la direction de son frère, qui y fut professeur, et dont il dirigea l'école lui-même à l'âge de quinze ans. Il étudia aussi à Francfort-sur-l'Oder. Devenu précepteur du comte de Schwérin, il obtint une pension du prince-électeur de Brandebourg. Dans l'espoir, dit-on, d'être placé dans l'établissement de Zoachim, il se mit à voyager pendant quelques années, et parcourut la Hollande, la France et l'Angleterre, où il travaillait principalement à sa publication de Suidas; cette publication l'engagea dans une lutte avec Ironar, mais elle lui fit une grande réputation dans la postérité. Il la dédia à Frédéric Ier, roi de Prusse, qui le nomma professeur de belles-

lettres, et l'honora du titre de son bibliothécaire, que possédaient plusieurs savants. Il lui donna en outre un revenu de 1500 écus, auquel du reste il ne fut pas très-sensible. Voyant que le célèbre LaCroze lui était préféré et que d'autres, à cause de ses anciens appointements, lui disputaient la prééminence, et aussi, n'ayant pas le talent de se recommander au conseil du roi, il prit le parti de quitter sa place et sa résidence.

Ce qui est certain, c'est qu'il se rendit à Amsterdam, et là, malgré sa vie simple et frugale, il dépensa ce qu'il avait économisé. Il vint à Rotterdam et ne fut pas mieux; quelque temps après, il alla à Anvers chez les jésuites, pour avoir la solution de ses doutes sur la religion. Son abjuration solennelle de l'hérésie eut lieu à Paris dans l'église du noviciat des jésuites, le 25 juillet 1713. Il fut reçu membre de l'Académie quoique le nombre déterminé fût complet. Mais peu d'années après, en 1716, le 12 octobre, un abcès dans les entrailles le conduisit au tombeau dans sa quarante-septième année, et des bruits défavorables se répandirent sur son genre de mort (*Thes. Epist.* de La Croze, III, 152). Küster a le mérite d'avoir possédé la langue grecque dans toute sa perfection et d'avoir bien connu aussi la langue latine. Il s'appliqua surtout à l'étude de l'histoire et de la chronologie des mots grecs; dans cette science consistait, selon lui, la preuve d'un vrai savant. Ses contemporains le représentent comme un homme doué d'un caractère doux et paisible; mais ils avouent également que la connaissance des hommes et du monde lui manquait (Niceron, II, 110, ff.).

L

LABE (Léon), juif et chef des rabbins de Jérusalem, âgé de quarante-un ans, se convertit et reçut le baptême le 13 janvier, des mains du cardinal Litta, dans l'église de Saint-Ignace. On lui donna les noms de Paul-Etienne-Laurent-Justin Latti. Le cardinal administra ensuite au néophyte la confirmation, prononça une homélie, célébra la messe et donna la communion à Latti, qui passait pour un homme habile dans les langues, et fort distingué parmi les juifs.

LA COMBE (Isaac), calviniste, fut converti par l'abbé de Polignac dans son voyage en Hollande, et sa femme Judith Menout, revenue de ce pays où son mari avait abjuré quelques années auparavant, embrassa elle-même la religion catholique, à Paris, en 1714.

I. — **LACOSTE**, président du consistoire protestant de Chambon, département de la Haute-Loire, se trouvant en danger de mort, en 1825, fit appeler le curé de Fay-le-Froid, et abjura. Ce fut le gendre du ministre, protestant lui-même, qui s'empressa d'aller chercher cet ecclésiastique, lequel fut reçu par toute la famille avec toutes sortes d'égards. Cette démarche d'un homme accrédité dans tout le pays y fit une vive impression. Un grand nombre de protestants qui habitaient ces montagnes furent ébranlés. La diversité de doctrines et de pratiques qu'ils remarquaient chez leurs ministres, contribuaient déjà à les rendre flottants.

II. — **LACOSTE** (Jean-Baptiste), avocat et député du Cantal à la Convention, vota la mort de Louis XVI et contre le sursis. Envoyé en mission dans les départements, il y suivit le système de terreur alors en vigueur. Dans une lettre datée de Strasbourg, le 14 nivôse (3 janvier) 1794, il se vantait des profanations qu'il avait ordonnées à Spire, et envoyait la dépouille des églises, les saints, les ciboires et *autres instruments de sottise*, disait-il. Dénoncé en 1795 pour sa conduite dans ses missions, il fut arrêté, puis amnistié en 1800, Bonaparte l'appela à une préfecture, et, en 1815, à celle de la Sarthe. Compris dans l'exception à la loi d'amnistie, Lacoste se réfugia en Belgique; depuis il revint à Mauriac, sa patrie; y étant tombé malade, il fit appeler le curé de la ville, l'abbé d'Auzers, qui le confessa, et l'engagea à déclarer publiquement combien il regrettait d'avoir participé aux lois sanguinaires de cette époque, d'avoir voté la mort de Louis XVI, d'avoir ordonné le supplice de l'abbé Filiol, vicaire de Mauriac, qui y avait été exécuté, en 1795, pour refus de serment; d'avoir enfin dans ses missions insulté la religion, persécuté les gens de bien et donné des scandales. Le malade se soumit humblement à ce qui lui était prescrit, et témoigna un vif repentir de ses cruautés et des folies auxquelles il avait pris part. Ce ne fut pas chez lui une disposition passagère ni l'effet de la crainte de la mort. Lacoste ne succomba point à cette maladie, et pendant les deux ou trois ans qu'il survécut, il se montra exact aux pratiques de la religion, et même à ses exercices. Il mourut dans ces sentiments le 13 août 1821. Ceux qui l'ont vu dans ses dernières années savent combien il s'empressait de parler de ses erreurs, de son repentir. Nulle conversion n'a paru plus éclatante ni plus sincère.

LACTANCE (Lucius-Cœlius-Firmianus), orateur et apologiste de la religion chrétienne, florissant dans les IIIe et IVe siècles. Il est appelé *Cœcilius* dans quelques monuments. L'opinion commune est qu'il naquit en Afrique, puisqu'il étudia dans la ville de Sicca, en Numidie. Ses parents étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il eut pour maître de réthorique le célèbre Arnobe l'ancien, qu'il surpassa de beaucoup en éloquence et en érudition. Il se fit remarquer de bonne heure par des poésies et des écrits qui annonçaient des dispositions heureuses et qui promettaient un écrivain du premier ordre. La réputation dont il jouissait, le fit nommer, par Dioclétien vers 290, pour enseigner les

belles-lettres dans la ville de Nicomédie, à laquelle cet empereur désirait ardemment de donner de l'éclat, et qu'il voulait rendre rivale de Rome. Son école fut peu fréquentée, parce qu'on y parlait plus le grec que le latin. Il négligea le barreau, quoiqu'il eût tous les moyens nécessaires pour y paraître avec honneur. Il n'en mit pas moins à profit le loisir auquel il se trouvait condamné, et composa différents ouvrages. Il paraît qu'il renonça au paganisme avant l'an 303. On voit qu'il était chrétien au temps de la persécution de Dioclétien; car il écrivit alors contre Hiéroclès, président de Bithynie, qui n'avait pas peu contribué à enflammer la colère de l'empereur; et dans son *Traité de l'ouvrage de Dieu*, il releva avec éloge la pureté de conscience d'un de ses disciples, qui, malgré les embarras de la vie civile, n'oubliait pas la patrie céleste. Le changement qui s'opéra dans sa croyance influa sur sa vie. Il prit la résolution de renoncer à la profession de rhéteur, de consacrer ses rares talents à la propagation et à la défense du christianisme. Tout porte à croire que son séjour à Nicomédie se prolongea jusqu'en 317, et qu'il fut témoin oculaire des horribles cruautés que l'on y exerça contre les chrétiens. Quand il raconte le renversement des églises et les barbaries de tout genre, qui accompagnèrent cette persécution, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il parle de ce qu'il a vu lui-même. De Nicomédie, Lactance fut appelé dans les Gaules par l'empereur Constantin, qui lui confia l'instruction de Crispe, son fils, déjà César. Il était alors avancé en âge et presque décrépit; mais il ranima ses forces pour former dans les belles-lettres un prince qui donnait les plus grandes espérances. Le succès couronna ses efforts; mais son désintéressement égalait sa modestie. Quoiqu'il fût à la source des grâces et sur le chemin de la fortune, il vécut dans un état voisin de la pauvreté. On présume qu'il mourut à Trèves, résidence ordinaire de Crispe, auquel il eut la douleur de survivre; l'année de sa mort est incertaine, quoiqu'elle soit placée par le plus grand nombre des critiques en 325. Ses ouvrages les plus importants sont les *Institutions divines* et le *Traité de la mort des persécuteurs*.

LA FONTAINE (Jean DE), le célèbre fabuliste, naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. Le premier des poëtes anciens et modernes dans un genre de poésie très-agréable, non moins original par son caractère et sa conduite que par son talent et son génie, La Fontaine est un de ces hommes rares dont on admire les ouvrages, et dont on aime la personne. Ses premiers *Contes* avaient paru en 1664. La première édition des six premiers livres des *Fables* est de l'année 1668: dix ans plus tard il donna au public les six derniers livres. Il fut reçu le, 2 mai 1684, à l'Académie. En 1692, La Fontaine tomba dangereusement malade. Sans avoir été ce qu'on appelle un esprit fort, un incrédule, sa vie jusque-là avait été peu chrétienne, et il avait enveloppé les devoirs qu'impose la religion dans cette insouciance qui lui était si naturelle. L'abbé Poujet, vicaire de Saint-Roch, et depuis membre de l'Oratoire, qui connaissait La Fontaine, alla le voir comme remplissant un devoir de société plutôt que celui d'un ministre de la religion; cependant il amena insensiblement la conversation sur la religion et ses preuves: « Je me suis mis, dit alors le malade avec sa naïveté ordinaire, à lire le Nouveau Testament; je vous assure que c'est un fort bon livre. Oui, par ma foi, c'est un fort bon livre; mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu, c'est l'éternité des peines; je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. » L'abbé Poujet, homme d'esprit et bon théologien, discuta cette objection, et résolut la difficulté qui satisfit La Fontaine. Charmé du succès de cette visite, l'abbé Poujet lui en rendit deux par jour durant le cours de sa maladie, qui fut longue, et chaque jour il fit de nouveaux progrès sur l'esprit d'un homme toujours vrai, toujours de bonne foi, et qui pensait moins à justifier sa conduite passée qu'à s'instruire et à se convertir. La Fontaine soumit facilement son esprit au joug de cette religion que professaient alors si unanimement tant de grands hommes ses contemporains, et presque tous ses amis. Il y eut cependant deux points sur lesquels l'avis de l'abbé Poujet lui parut un peu tyrannique; il résista même longtemps avant de se rendre. Le premier était une satisfaction publique et une espèce d'amende honorable pour le scandale qu'avaient donné ses *Contes;* l'autre, une promesse de ne jamais livrer aux comédiens une pièce qu'il avait récemment composée. Cette seconde décision, surtout, lui paraissait extrêmement sévère et tout à fait injuste; il en appela, de l'avis de l'abbé Poujet, au jugement de quelques docteurs de Sorbonne: ce jugement ne lui fut point favorable, et alors, sans balancer, il jeta la pièce au feu: on en ignore même le titre. Il s'était déjà rendu sur l'article des *Contes*. C'est sans doute au milieu des débats animés qui résultèrent du sentiment impérieux de l'abbé Poujet et de la résistance un peu vive de La Fontaine, qu'il faut placer ce mot si connu, attribué à sa servante: « Eh! ne le tourmentez pas tant: il es plus bête que méchant; Dieu n'aura jamais le courage de le damner. »

La maladie prenant un caractère extrêmement grave, il reçut le viatique, le 12 février 1693, en présence d'une députation de l'Académie, qu'il avait désirée pour être témoin de ses sentiments et de son repentir; il demanda publiquement pardon du scandale dont ses poésies trop libres avaient été la source. Le bruit de sa mort se répandit dans Paris; cependant il revint de cette maladie, et, la première fois que depuis sa convalescence il se rendit à l'Académie, il y renouvela l'expression des regrets qu'il avait fait éclater en présence de la députation de ce corps, d'avoir employé ses talents à composer des ouvrages dont la lecture

pouvait offenser la pudeur et les mœurs. Il promit de nouveau de les consacrer désormais à des sujets de piété ; et il y lut, comme le premier fruit de cet engagement, une paraphrase du *Dies iræ*. Fidèle à sa parole, il s'occupa de traduire en vers français les hymnes de l'Eglise : « J'espère, écrivait-il à un ami, que nous attraperons tous les deux les quatre-vingts ans, et que j'aurai le temps de finir mes hymnes. » Cet ami était Maucroix, chanoine de Reims, que sa longue et constante amitié pour La Fontaine a immortalisé en l'associant à sa mémoire.

Quand il mourut, on le trouva revêtu d'un cilice par dessous ses vêtements ordinaires. Plusieurs témoignages du temps, et surtout un vers de Racine, attestent les austérités par lesquelles il voulut expier ses fautes à la fin de sa vie :

Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Presque tous les biographes avancent sa mort d'un mois, et la placent au 13 mars 1695. C'est le 13 avril de cette année qu'il mourut.

LAFOSSE (Jean), né à Tonneins, embrassa le catholicisme à Toulon en 1821.

LAING (P.-H.), du collége de la Reine à Cambridge, abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Eglise en janvier 1847, au collége d'Oscott, par M. Wiseman.

LAMBECK ou **LAMBECIUS** (Pierre), neveu de Holstenius, revint à l'Eglise catholique par une voie semblable à celle de son oncle. Né comme lui à Hambourg l'an 1628, il montra de bonne heure une grande aptitude pour les recherches savantes. Holstein, son oncle maternel, lui écrivit de Rome pour le détourner de fréquenter les universités allemandes, à cause des tavernes et des lieux de débauche, et à cause du pédantisme qui y régnait ; il lui recommanda au contraire les académies de Néerlande, de France et d'Italie. Conformément à ce conseil, Lambecius fit ses études en France, visita son oncle à Rome, retourna, l'an 1660, à Hambourg, sa ville natale, y accepta le rectorat du gymnase, mais le quitta deux ans après, et se déclara catholique à Venise. Il mourut en 1680, bibliothécaire impérial à Vienne, où l'empereur Léopold l'honorait de ses bonnes grâces. Son principal ouvrage se compose de commentaires ou mémoires sur les manuscrits de la Bibliothèque de Vienne, en huit volumes in-folio.

LAMBELLET (Abraham), protestant suisse converti, eut une longue correspondance avec M. Vincent Brum, prêtre de la mission à Naples. Ils discutèrent ensemble les questions les plus difficiles de la religion. Lambellet était instruit et ses propres recherches favorisèrent le zèle de son guide. Son abjuration eut lieu en 1834, par le ministère du nonce à Naples, M. Ferretti, archevêque de Seleuci. Le prélat prononça à cette occasion deux pieuses exhortations.

LAMBERT (Anne de Streverne), fit abjuration à Waterford (Angleterre), entre les mains de Mgr Walsh en 1843.

LAMBRECH (Marie-Elisabeth), luthérienne, âgée de soixante-huit ans, se convertit et reçut le baptême dans la cathédrale de Tulle en 1843.

LAMENTANI (Stella), juive de Rome, se convertit et reçut le baptême avec trois autres, la veille de la Pentecôte 1827, dans le baptistère de Sainte-Marie-Majeure, des mains mêmes du pape, qui leur administra aussi la confirmation et la communion, et leur adressa une allocution paternelle sur la faveur qu'ils venaient de recevoir. La cérémonie se fit avec une très-grande pompe.

LAMONT (Edouard Butler), fils de Norman Lamont, membre du parlement anglais, fit abjuration le 22 octobre 1839, et reçut la communion dans la chapelle catholique de Shortwood, près de Bath. Avant la cérémonie, le Révérend J. Laskin adressa au néophyte une exhortation sur l'importance du devoir qu'il allait remplir, et sur le bonheur dont jouissent ceux qui, revêtant le nouvel homme, marchent dans la justice et dans la sainteté de la vérité, comme de fidèles disciples de notre divin Rédempteur. Lamont montra pendant la cérémonie une ferveur et une dévotion qui marquaient de sa part une ferme conviction.

LANCASTER (Raphaël) et sa femme embrassèrent le catholicisme dans le second quart de ce siècle.

LANDELIN, né d'une famille noble de France, dans le pays de Cambrai, fut d'abord recommandé par ses parents à saint Aubert, son évêque et son parrain, pour l'instruire des lettres. Quand il fut en âge, le saint prélat voulut lui donner la tonsure cléricale ; mais le jeune homme en fut détourné par quelques-uns de ses proches. Il quitta le saint, rentra dans le siècle et s'abandonna à ses passions, jusqu'à commettre des meurtres et des brigandages. La mort subite d'un de ses compagnons l'ayant touché, il se convertit, alla trouver saint Aubert, se jeta à ses pieds lui demandant la pénitence. Le saint évêque le mit dans son monastère, où il demeura en habit séculier. Après avoir travaillé longtemps à expier ses crimes, il résolut de quitter le siècle. Il reçut même la tonsure, fit plusieurs pèlerinages à Rome, et fut enfin promu au diaconat et à la prêtrise. Après quoi, ayant reçu la bénédiction de saint Aubert, il se retira à Lobes sur la Sambre, où il bâtit le monastère de Lobes, en l'honneur de saint Pierre, celui d'Aume et celui de Vaslers. Il laissa saint Usmar à Lobes et saint Dadon à Vaslers ; et s'étant retiré dans une forêt du Hainaut avec deux de ses disciples, saint Adelin et saint Domitien, il y fonda le monastère de Crépin, où il mourut vers l'an 696, dans les pratiques de la plus austère pénitence. Il est honoré le 15 juin.

LANDE (Louis ou Ludovic), architecte prussien, homme instruit, demeurant à Paris, fit abjuration dans cette ville, le 18 juin 1831, entre les mains de Vincent-Marie Henderger, missionnaire américain qui s'y trouvait alors.

LANG (Henri), né en Saxe, abjura le protestantisme à Trente le 22 avril.

LANGE (Joseph), ou *Langius*, philologue, né au XVI^e^ siècle, à Kaiserberg dans la Haute-Alsace, était savant dans les langues anciennes; il abjura le luthéranisme, et fut nommé, peu de temps après, professeur de grec et de mathématiques au collége de Fribourg en Brisgaw. Il s'acquitta de cette double fonction avec succès, et mourut vers 1630.

LANGENAU (Baron DE), de Dresde, se convertit au catholicisme en 1851.

LANGERIE (M. DE), abjura le protestantisme et se fit catholique vers 1682.—Madame de Langerie sa femme, remarquable par sa naissance, par son esprit et par son opiniâtreté dans le protestantisme, n'avait point été touchée par l'exemple de son mari; et ses plus proches parents qui avaient été comme elle élevés dès leur enfance dans l'hérésie de Calvin, et l'ayant heureusement abjurée, lui montraient inutilement qu'elle n'était pas dans la bonne voie. Enfin elle fut entièrement convaincue par l'abbé de Grancey, connu par son mérite et sa grande réputation, fils du maréchal de Grancey et neveu de l'archevêque de Rouen. Madame de Langerie fit son abjuration le 15 mars 1686, entre ses mains. —Des jeunes personnes de la même famille, placées dans la comunauté des Nouvelles-Catholiques à Paris, s'y convertirent par les soins de l'abbé de Fénelon.

LANGUOT (Siméon), converti vers 1630, par Véron, à Caen.

LANNOY (Lady SUSSEX-), abjura le protestantisme à Florence le 19 novembre 1850.

LANTIN (Samuel), fut converti par le prédicateur Véron, célèbre par sa méthode de controverse, où il prouvait que la Bible avait été falsifiée par les protestants, et que leur doctrine était contraire à l'Ecriture sainte et à la doctrine des Pères de l'Eglise des premiers siècles: il abjura le protestantisme vers 1630.

LAPORTE, protestant, qui s'était rendu coupable du meurtre commis, en 1815, sur la personne de l'abbé d'Esgrigny, et qui fut condamné à mort par la cour d'assises du Gard, voulut se faire catholique. Ne reconnaîtrait-on pas là l'effet des prières du vertueux abbé qui, en mourant, pria pour ses assassins ?

LARDENOIS, protestant, nouvellement converti en 1660, et qui travailla à la conversion de ses anciens coreligionnaires.

LARPENT, ministre à Séez, après avoir exercé ses fonctions pendant vingt-cinq ans, fit abjuration, le 20 avril 1685, entre les mains de l'archevêque de Paris.

LARRIEU, avocat à Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la délibération publique du 12 juillet 1685, par laquelle les habitants de la ville de Pau renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée. (*Voy.* l'INTRODUCTION, col. 37-39.)

LARROQUE (Daniel DE) était fils de Matthieu Larroque, qui avait été longtemps ministre à Rouen, et qui était estimé dans son parti et modéré dans ses opinions. Ses enfants rentrèrent dans le sein de l'Eglise Daniel naquit vers 1660, à Vitré, en Bretagne, se disposa par des études convenables à remplir les fonctions du pastorat. A la révocation de l'édit de Nantes, il se retira d'abord à Londres, puis à Copenhague; et n'ayant pas trouvé l'établissement avantageux qu'on lui promettait, il revint en Hollande, où Bayle l'associa à la rédaction d'un journal littéraire. Rentré en France en 1690, Larroque ne tarda pas à prononcer son abjuration. Une lettre de l'abbé d'Olivet au président Bouhier (Paris, 1739), contient beaucoup de particularités sur Daniel de Larroque, qui mourut le 5 septembre 1731; c'était un homme habile, et il a laissé plusieurs ouvrages de critique.

LAS (DU), proposant protestant, converti vers 1630.

LASARE, juif, âgé de vingt-sept ans, fit abjuration le 4 novembre 1823, entre les mains de M. Fay, doyen de Mouzon et curé de Raucourt; il reçut le baptême des mains du curé de Chemery. On lui donna les noms de Charles-Louis-Théodore; le maire de Chemery et sa femme ont été parrain et marraine.

I. — LATOUR (Paul), pasteur de l'Eglise protestante des Bordes et président de l'Eglise consistoriale du Mas-d'Azil (Ariége), fit abjuration en 1822. Ce pasteur était le même, qui à Toulouse avait fondé la première église protestante. S'étant appliqué depuis plusieurs années, comme il le dit lui-même, à approfondir la doctrine catholique, il reconnut que là seulement se trouvait la vérité. Encouragé par l'exemple de son ancien paroissien, M. Dambois de Larboux, fortifié par la lecture de la lettre de M. Haller, il rédigea la déclaration suivante de ses sentiments, datée du 1^er^ septembre 1822.

« Je soussigné Paul Latour, déclare à la face du ciel et de la terre, qu'ayant eu le malheur de naître de parents protestants, j'ai professé jusqu'à ce jour la doctrine de Calvin; mais que m'étant appliqué, depuis plusieurs années, avec le secours des lumières et des grâces du ciel, à approfondir la doctrine de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, j'ai enfin reconnu que c'était la seule Eglise qui enseignât la vérité, qu'elle est le vaisseau qui seul peut triompher du naufrage, et la pierre contre laquelle viendront toujours se briser le mensonge et l'erreur.

« C'est pourquoi, dans la crainte d'être surpris par la mort avant d'avoir pu faire l'abjuration publique de mes erreurs, comme je le dois à Dieu et à son Eglise, encouragé d'ailleurs par l'édifiant exemple de mon digne et respectable ex-paroissien, M. Dambois de Larboux; fortifié par les sentiments et les motifs si éloquemment exprimés dans la lettre de M. Haller à sa famille; touché surtout de la grâce du Saint-Esprit, qui a triomphé enfin des difficultés et des obstacles que j'avais eu le malheur de lui opposer, j'ai cru devoir publier, sans nouveau délai, une

déclaration de mes sentiments, que j'ai rédigée, étant dans la plénitude de mes facultés intellectuelles et morales. Je déclare donc que j'embrasse de toute l'étendue de mon esprit et de mon cœur, toute la doctrine de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine; j'abjure à jamais les erreurs de Calvin, de Luther et de tous les autres hérésiarques dont les doctrines perverses ont semé sur toute la terre l'esprit de vertige, de révolte et d'anarchie. J'embrasse les vérités saintes de cette Eglise infaillible, toujours pure et sans tache, que mes aïeux eurent le malheur d'abandonner. Je fais à Dieu l'aveu sincère de mes erreurs, et j'espère en trouver le pardon dans le sein de son ineffable miséricorde.....

« J'invite et presse tous mes parents, mes amis, et tous ceux qui sont dans l'erreur, dans laquelle je ne les ai que trop entretenus, de suivre mon exemple.....

« J'adresse avec tout le respect dont il est digne, la présente déclaration, à M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, en le suppliant de vouloir bien m'admettre au plus tôt à faire mon abjuration solennelle; j'espère de sa charité, de son zèle et de sa haute vertu, qu'il voudra bien m'accorder incessamment cette grâce, et me faire entrer au plus tôt dans la communauté de cette Eglise, dans le sein de laquelle je veux vivre et mourir, comme le plus soumis de ses enfants..... Pour exprimer en un mot mes véritables sentiments, j'adhère et me soumets d'esprit et de cœur aux décisions du saint concile de Trente, et je suis prêt à souscrire dans toute son étendue la profession de foi qu'il a lui-même dressée.

« Fait à Montagne, commune des Bordes, canton du Mas-d'Azil (Ariége).

« Le premier septembre 1822.

« Paul Latour. »

Dans cet acte, M. Latour embrasse la doctrine de l'Eglise catholique sur la présence réelle, sur la succession des pasteurs et sur l'autorité de l'Eglise pour interpréter l'Ecriture et décider les controverses. Il fit sa profession de foi et son abjuration, le 19 septembre 1822, dans la chapelle de l'archevêché de Toulouse, entre les mains de l'archevêque, qui était assisté de ses deux grands vicaires, MM. Savy et Larroque. Cinq habitants de Toulouse, MM. Prévot, Bajon, Manavit, Fourcade et Cavanac, étaient témoins, et ont signé l'acte de M. Latour, qui a reçu l'absolution de l'hérésie. Cet ancien ministre avait soixante-dix ans lorsqu'il rentra dans le sein de l'Eglise et fut un sujet d'édification pour les fidèles.

II. — LATOUR-MAUBOURG (Mme de), protestante convertie au catholicisme depuis quelques années.

LAUNOIS (Matthieu), ministre protestant, se convertit au catholicisme. Plus tard, pourvu d'un canonicat, il habita la Flandre, où, entre autres écrits de controverse, il publia, en 1576, l'*Exposé des motifs de sa conversion.*

LAURENS (Du), ministre protestant du diocèse de Nîmes, se convertit vers 1635, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et composa des livres de controverse.

LAURI, rabbin de la synagogue, se convertit, et fut baptisé avec six de ses enfants et deux de ses parents, le 7 février 1689, dans l'église de Saint-Simplice de Metz, par le grand vicaire du diocèse.

LAURISTON (H.), anglais, converti au catholicisme, à Toulouse, en 1846.

LAVABRE, ancien militaire, renonça au calvinisme, à Toulouse, le 24 avril 1817.

I. — LAVAL (Comte de), fut converti par Bérulle, et Dieu voulut qu'après l'avoir attiré à la foi par ses pieux et savants discours, il l'y confirmât par une action admirable dont ce seigneur fut lui-même le sujet et le témoin. Il était non-seulement engagé dans l'hérésie, mais, par un second malheur, il se trouvait sous la conduite de Daniel Tilenus, qui était tout ensemble et son ministre et son précepteur, et qui l'entretenait dans l'erreur. Il triompha de cet obstacle, convertit le jeune seigneur, qui lui fit sa confession générale, et s'étant enfermé avec lui chez les Feuillants, pendant trois jours, celui-ci en sortit entièrement affermi dans la grâce et la foi. Le comte de Laval, par considération pour sa mère, hésitait à embrasser la religion catholique. Henri IV lui dit: « Décidez-vous, et pensez que devant Dieu vous n'avez pas de père, et devant l'Eglise vous n'avez pas de mère. » Laval abjura l'erreur, et devint si zélé pour la religion, qu'il résolut d'aller la défendre contre les Turcs, qui attaquaient alors les chrétiens du côté de la Hongrie. Il mourut en combattant les infidèles, et après avoir communié le jour et la veille du combat. Son corps fut transporté à Laval dans le tombeau de ses ancêtres.

II. — LAVAL, ministre protestant à Condé-sur-Noireau (Calvados), homme d'une érudition étendue et d'un zèle très-ardent, d'abord pour la prétendue réforme, l'abandonna enfin après de longs combats et des agitations intérieures, se réunit à l'Eglise catholique, et fit son abjuration à Paris en 1821. Depuis il rendit compte des motifs de sa conversion dans une *Lettre à ses anciens coreligionnaires.* Cette démarche courageuse d'un homme qui renonce à des erreurs dans lesquelles il avait été nourri, qui sacrifie une place et des émoluments, qui se rétracte, enfin, et fait les aveux les plus pénibles à l'orgueil, cette démarche, dis-je, devient plus frappante encore, et acquiert une nouvelle autorité par cette *Lettre* dont voici l'analyse :

M. Laval commence par peindre ses incertitudes et ses angoisses. Il interrogeait sa raison, dit-il, et sa raison, abandonnée à elle-même, errait de doute en doute; il interrogeait la Bible, et ce livre divin ne pouvait non plus fixer sa foi, puisque sa raison, faible et incertaine, en était pour lui l'unique interprète. Il ne voyait dans le protestantisme qu'une effroyable confusion d'opinions contradictoires; cette confusion, il

l'avait observée en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, et partout il avait vu les protestants, et surtout les ministres, flottant à tout vent de doctrine, sans pouvoir se fixer à quelque chose, ne s'accordant sur rien, si ce n'est à douter.

« Combien de fois je me sentais porté à demander à Dieu qu'il me fît connaître sa vérité, ou qu'il m'ôtât le désir de la connaître. Ce désir, qu'il avait mis dans mon cœur, n'y était-il donc que pour mon tourment? devais-je l'arracher de mon âme? devais-je, renonçant à la vérité, me réfugier loin d'elle, loin de Dieu, dans une stupide insouciance? Tel était le terme fatal où m'entraînaient mes incertitudes; et, sans la grâce divine, je me serais délivré, comme tant d'autres, du tourment du doute, en cherchant dans l'indifférence une affreuse paix. Grâces soient rendues à celui qui, fidèle à ceux qui le cherchent, n'a pas permis que je tombasse dans cet abîme. J'avais toujours eu en horreur cette indifférence aussi insensée que coupable. Il en est, je le sais, qui consentent à s'y endormir durant cette courte vie, mais je n'ai jamais pu oublier, comme eux, le jour du réveil.

« Ainsi, également incapable de renoncer à la vérité, et de la trouver hors de l'Eglise, je me sentais entraîné par tout le poids de mes angoisses dans le sein de cette mère commune de tous les chrétiens, qui reçut de la bouche même du Sauveur les paroles de la vie éternelle, qu'elle a été chargée par lui d'*enseigner à toutes les nations jusqu'à la consommation des siècles*. Quel était l'objet de mes vœux? que cherchais-je? Condamné à des doutes irrémédiables pour avoir voulu, d'après le principe du protestantisme, être moi-même l'auteur et l'arbitre de ma foi, je sentais la nécessité absolue d'une autorité enseignante, pour déterminer la vraie foi. Cette autorité devait exister quelque part, puisqu'elle est nécessaire. Je n'avais qu'à lever les yeux, et elle m'apparaissait au milieu du monde. Seule dans l'univers, l'Eglise catholique réclame cette autorité; seule elle l'a constamment exercée. C'est donc là seulement, me disais-je, que je retrouverai la foi, la paix, la vie. Dépouillé de tous ces biens pour avoir cherché la vérité par l'orgueil de ma raison, comment hésiterais-je à rentrer par l'humilité dans la possession de ces mêmes biens, en soumettant mes vaines opinions à l'autorité de l'Eglise éternelle. Au commencement de mes erreurs, cette soumission aurait coûté à ma confiance sans bornes en ma propre raison; mais j'en suis désormais désabusé par une expérience bien amère, et cette raison, honteuse d'elle-même, n'a plus la force de s'enorgueillir, après avoir acquis tant de preuves de son impuissance. Semblable à l'enfant prodigue, c'est l'excès de mes maux qui, brisant ma présomption, me ramène soumis à la maison paternelle. »

Après avoir ainsi raconté ses propres agitations jusqu'au moment où il eut la force de suivre le cri de la conscience, M. Laval examine ce qu'est au fond le protestantisme; le protestantisme, dit-il, n'est au fond qu'un véritable sytème d'incrédulité, et il le prouve par des considérations prises dans le fond même de la doctrine protestante:

« Le principe fondamental du protestantisme, c'est que la raison de chaque homme, interprétant l'Ecriture sainte, est son unique règle de foi. Le protestant ne saurait en avoir d'autre, puisque c'est sa raison seule qui détermine pour lui le sens de la Bible. Or, comme nul ne peut se croire infaillible, ni par conséquent être assuré que la foi qu'il s'est faite ne renferme pas *d'erreur*, nul ne peut avoir une foi *certaine*.....

« Hélas! je ne l'ai que trop éprouvé moi-même, en ne recueillant, pour prix d'un long examen et de pénibles recherches, que le sentiment de mon impuissance à me créer à moi-même une foi certaine. Lorsque, pour remplir le premier devoir du chrétien, je demandais à ma raison un acte de foi, elle n'osait répondre. Chaque recherche nouvelle amenait avec elle de nouvelles incertitudes. Ce que je croyais un jour, parce qu'il me semblait le trouver clairement dans l'Ecriture, j'en doutais le lendemain, parce que je ne l'y voyais plus aussi clairement, et quelquefois je finissais par y trouver le dogme contraire. Souvent pressé par le besoin d'une croyance fixe, je me faisais un symbole, je le déclarais irrévocable : ce symbole éternel durait à peine quelques jours, et ma raison recommençait à errer d'opinion en opinion, sans rien trouver en elle-même de stable que sa propre instabilité. Comment rester dans cet état? comment s'y complaire! Et si je dis que tout protestant qui veut se rendre compte de sa foi tombe nécessairement dans les mêmes perplexités, et que l'inconstance de ses opinions augmente en proportion de son instruction et de ses recherches, quelle conscience protestante me démentira?

« Considéré sous un autre rapport, le principe du protestantisme conduit encore directement à la destruction de la foi. Sait-on ce qu'on fait lorsqu'on dit aux hommes : Ne croyez que d'après votre examen particulier? C'est dire clairement à la plus grande partie des hommes : *Ne croyez rien*. En effet, on ne saurait disconvenir que la discussion des textes de l'Ecriture ne soit au-dessus de la portée des ignorants, des hommes sans lettres, du peuple, en un mot, c'est-à-dire, de la plus grande partie du genre humain. Les auteurs protestants en ont fait souvent l'aveu, quelque terrible qu'il fût pour le protestantisme; mais, entraînés par le sens commun, ils sentaient qu'il serait trop absurbe de soutenir que le peuple pût voir clair dans la discussion du sens de la Bible, sur lequel les savants ne peuvent s'accorder, et que celui qui ne sait pas lire, par exemple, pût déterminer le sens d'un livre. Or, si l'examen particulier est impraticable pour la plus grande partie des hommes, et que néanmoins il soit, suivant le principe des protestants, le seul moyen

de connaître la vraie foi, il s ensuit rigoureusement que la plus grande partie des hommes doit désespérer de la connaître. Voilà donc le terme fatal de cette doctrine si flatteuse d'abord pour l'orgueil, et bientôt si humiliante. On exalte la raison de chaque homme, pour l'établir en révolte contre l'autorité de l'Eglise; on lui dit : Ne crains rien, affirme, nie, dogmatise à ton gré; tu te suffis à toi-même, et voilà que, pour n'avoir voulu croire qu'en lui, il est condamné à ne rien croire. Aussi remarquez que, si le peuple, dans certaines contrées protestantes, conserve encore quelque foi, ce n'est pas en vertu des principes de la réforme, c'est, au contraire, en les repoussant dans la pratique; c'est que, dans le fait, il règle sa foi sur l'enseignement du pasteur, parce qu'il sent très-bien que, s'il voulait ne la former que d'après des discussions au-dessus de sa portée, il la perdrait à l'instant même. Mais si la foi chrétienne est impossible à la plupart des chrétiens, le christianisme ne saurait être la religion véritable, qui, nécessaire à tous, doit être à la portée de tous. Ainsi, le protestantisme prétend qu'il est le christianisme véritable; et, dans ses principes, le christianisme ne serait pas la vérité. Voilà sa dernière conséquence, et tout protestant qui ne la tire pas ne s'entend pas lui-même.....

« Dès que l'on donne à chaque individu le droit de former lui-même sa croyance d'après sa propre interprétation de la Bible, qui ne voit qu'un symbole est la chose la plus rigoureusement impossible qu'on puisse imaginer? Un symbole renferme ce qu'il est nécessaire de croire; or, comment déterminer ce qui est nécessaire, lorsque chaque individu a le droit de choisir lui-même ce qu'il doit admettre ou rejeter? Reconnaître ce droit, n'est-ce pas déclarer formellement qu'on ne reconnaît aucun dogme dont la foi soit nécessaire? La raison de tout homme étant naturellement indépendante de la raison de tout autre homme, nul ne peut faire à autrui une obligation de croire ce qu'il croit lui-même d'après sa seule raison; ils peuvent avoir chacun des opinions purement individuelles; mais jamais il n'en sortira une règle de foi à laquelle ils soient tenus de se soumettre. Vous apercevrez tel dogme de la Bible, et vous le croyez d'après votre raison; mais si ma raison ne l'y aperçoit pas ou y aperçoit le contraire, je dois le rejeter en vertu du même principe qui vous l'a fait admettre. Ainsi le luthérien admet la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, parce que sa raison découvre ce dogme dans la Bible; mais la raison du calviniste, qui n'est pas obligée de céder à la sienne, ne l'y découvrant pas, il ne peut exiger de lui cette croyance, ni prononcer qu'elle est nécessaire. Ainsi encore, la raison du luthérien et du calviniste est convaincue que la divinité de Jésus-Christ est très-clairement exprimée dans la Bible; mais comme le socinien, interprétant également l'Ecriture sainte d'après sa raison, croit y trouver le fondement d'une opinion contraire, non-seulement ils ne peuvent affirmer que la foi à la divinité de Jésus-Christ soit nécessaire, mais ils doivent reconnaître qu'en vertu du principe commun des protestants, le socinien doit la rejeter. Parcourez toutes les vérités révélées, il en sera de même pour toutes : on n'en trouvera pas une seule dont on puisse affirmer, dans les principes de la réforme, qu'il est nécessaire de la croire pour être chrétien. »

M. Laval montre avec la même clarté que le principe du protestantisme détruit la morale, qu'il anéantit le culte, qu'il n'offre aucun moyen de reconnaître les livres inspirés, que tout protestant a le même droit que les premiers réformateurs de rejeter tel ou tel livre, et par conséquent tel ou tel dogme, que l'indépendance de chaque homme en matière de foi est une source d'opinions, de systèmes, de divisions, et à la fin d'indifférence; que l'état actuel du protestantisme n'atteste que trop ce résultat nécessaire; qu'aussi bien on voit partout les incrédules faire cause commune avec les protestants, etc. L'auteur finit par des réflexions adressées plus directement à ses anciens coreligionnaires; il leur dit :

« Si nos pères ont eu le malheur de sortir de son sein, instruits par la longue expérience de nos erreurs, hâtons-nous d'y rentrer. La réforme, qui a senti depuis longtemps que l'excès du mal finirait par ramener les esprits qu'elle égare à l'unité catholique, cherche à endormir leur conscience en lui répétant, comme une maxime sacrée, qu'on ne doit jamais changer de religion; et sur ce principe elle condamne tout retour à l'Eglise catholique. Mais cette maxime n'est que la condamnation du protestantisme lui-même. La seule religion qui ait droit de dire : Ne changez pas, est celle qui n'a jamais changé; mais que fut le protestantisme à son origine, sinon un grand changement dans la religion? Qu'est-il dans toute son histoire, qu'une suite de changements, où l'on voit les dogmes, les confessions de foi, les sectes perpétuellement varier? Pourquoi le protestantisme, qui change sans cesse, voudrait-il nous défendre de retourner à l'Eglise, qui ne l'a jamais fait? Pourquoi demeurerions-nous obstinément attachés à toutes ses inconstances? Et rentrer dans l'Eglise, qu'est-ce autre chose que mettre fin pour soi à tous ces changements, pour se reposer enfin dans l'antique foi? C'est lui qui a voulu en changer, nous ne faisons qu'y revenir. Sans doute, si l'on quittait une secte pour rentrer dans une autre, ce serait une chose bien vaine; car toutes les sectes protestantes étant également dépourvues d'autorité, on retrouverait dans toutes les mêmes incertitudes; mais sortir du protestantisme pour rentrer dans l'Eglise catholique, c'est passer des variations à la croyance invariable, des divisions à l'unité, de l'erreur, qui est d'hier, à la vérité, qui est de tous les temps; c'est passer du doute à la foi, c'est sortir de la mort pour recouvrer la vie. »

Telle est la substance de cette *Lettre*, qui renferme en vingt-deux pages des arguments péremptoires contre le protestantisme. On peut dire que l'auteur en a parfaitement saisi le vice originel et les conséquences nécessaires. Il caractérise fort bien cette incertitude continuelle, ce défaut de fixité, cette absence de principes, ou plutôt le danger de ce principe fondamental qui appelle toutes les erreurs et sanctionne toutes les illusions. M. Laval raisonne avec précision, analyse avec sagesse, discute avec méthode, conclut avec force. Nous ne doutons point que sa *Lettre*, méditée sérieusement par des esprits droits, ne leur occasionne un trouble salutaire, et ne les éclaire sur le besoin d'une autorité pour réprimer les écarts d'une orgueilleuse raison. Tant de sectes qui naissent et meurent, tant d'opinions et de systèmes qui se heurtent, nous avertissent assez que l'esprit humain a besoin d'un flambeau et d'un guide ; il ne nous aurait pas été dit d'écouter l'Eglise que l'expérience suffirait, ce semble, pour nous engager à nous soumettre à cette autorité nécessaire.

A l'occasion du scandale de Sionville, près Cherbourg, M. Laval, toujours fermement attaché à l'Eglise catholique, adressa quelques questions à M. Gourjon, ministre protestant, à Cherbourg ; celui-ci, n'y ayant pu répondre, M. Laval les adressa aux consistoires de la confession d'Augsbourg et de l'Eglise réformée séant à Paris, et aux facultés théologiques de Montauban et de Strasbourg. Voici ces questions :

« *Première.* — S'il n'est pas vrai que le protestantisme est divisé en une trentaine d'Eglises ayant chacune sa confession de foi particulière ?

« *Deuxième.* — S'il n'est pas vrai que rien au monde n'est aussi sérieux qu'une confession de foi, puisque le salut en dépend ?

« *Troisième.* — S'il n'est pas vrai qu'une confession de foi où l'on trouverait cet article : *Peut-être sommes-nous dans l'erreur*, serait une confession de foi absurde ?

« *Quatrième.* — S'il n'est pas vrai qu'une confession de foi suppose l'infaillibilité dans ceux qui l'ont dressée et doit nécessairement poser ce principe : *Hors d'elle point de salut ?*

« *Cinquième.* — S'il n'est pas vrai que la plupart des Eglises protestantes ont conservé le *Credo* (le symbole des apôtres), où l'on trouve : *Je crois à l'Eglise universelle?*

« *Sixième.* — S'il n'est pas vrai que dans leur liturgie l'on y excommunie *ceux qui font des sectes pour rompre l'union de l'Eglise ?* »

Les consistoires ne répondirent pas plus que M. Gourjon aux interpellations de M. Laval, dont le zèle n'en était pas moins digne de remarque. Cet ancien ministre avait alors un fils diacre, sujet distingué, et qui faisait ses études théologiques à Saint-Sulpice.

LAVARDIN (Jean de Beaumanoir, plus connu sous le nom de maréchal de), naquit dans le Maine en 1551, et fut élevé auprès de Henri IV, qui n'était alors que prince de Béarn. Dès l'âge de dix-huit ans, il commença de porter les armes, et se trouva en 1569 au siége de Poitiers dans l'armée des huguenots. Son père, Charles de Beaumanoir, avait été un zélé partisan de cette secte et avait perdu la vie dans le massacre de la Saint-Barthélemi ; Jean de Beaumanoir se fit catholique à la mort de son père, et après avoir rempli les fonctions de maréchal de France et d'ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1612, il mourut à Paris en 1614.

LAVAUD (Gabriel), ministre protestant converti vers 1615.

LAVERDAN, phalanstérien, écrivain plein de verve, converti au catholicisme dans ces dernières années, et qui en est devenu l'un des plus fermes croyants et l'un des plus zélés défenseurs.

I. — LAW-STOWEL, membre d'une université d'Angleterre, abjura l'anglicanisme et se fit catholique en 1845.

II. — LAW (William-Toury), ex-chancelier du diocèse de Bath et Wells, résidant à Boulogne avec sa nombreuse famille, abjura le protestantisme pour rentrer dans le sein de l'Eglise en 1852. M. Law, ministre protestant, jouissait d'une position élevée dans l'Eglise anglicane, et, en se faisant catholique, il perdit d'un seul coup environ 16,000 francs, que sa place lui rapportait chaque année. Il travailla avec autant de zèle que de succès à la conversion de toute sa famille.

III. — LAW (Thomas-Graves), âgé de quinze ans, du collége de Winchester (Angleterre), et Miss Hélène-Anne Law, âgée de dix-neuf ans, fils et fille de William Law, ex-vicaire de Harborne, près Birmingham, et ex-chancelier de Bath et Wells, ont été reçus dans le sein de l'Eglise catholique par le Rév. Ferrare, le 17 janvier 1852, dans l'église Saint-Nicolas, à Boulogne-sur-Mer.

LAWRENCE, capitaine anglais, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise catholique en 1842.

LAZARE, disciple et ami du Sauveur, frère de Marie et de Marthe, fut ressuscité par Jésus-Christ, miracle qui exaspéra les Juifs au point de jurer la mort de l'un et de l'autre. Ils crucifièrent le Sauveur, mais l'Evangile ne nous dit pas ce qu'il advint à Lazare. Les Grecs prétendent qu'il mourut dans l'île de Chypre où il était évêque et que ses reliques ont été transportées à Constantinople sous l'empereur Léon le Sage.

LEAKY (Marie), anglaise, élevée dans les erreurs de l'Eglise anglicane, en fit abjuration dans l'Eglise de l'Abbaye-aux-Bois, le 17 juillet 1835, entre les mains de l'ancien évêque de Tulle, qui lui adressa à cette occasion une pieuse et solide exhortation. Huit jours après, le même prélat administra le baptême, sous condition, à la néophyte, et lui donna la confirmation. Marie Léaky fut redevable de sa conversion aux soins et au zèle de mademoiselle O'Farrel, irlandaise

catholique qui habitait Paris, et qui l'instruisit, pendant plusieurs mois.

LEBIZÉ (DE), lieutenant de l'amirauté de France à Caen, fut converti avec six cents autres par Véron qui les ramena au sein de l'Eglise vers 1630 par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères des premiers siècles.

LEBLANC (Etienne), frère de Louis Leblanc ministre protestant à Sedan, et auteur d'écrits en faveur de la réforme, étant venu à Paris, y étudia la religion catholique avec plus de soin, fit abjuration, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et devint prêtre et docteur en théologie. Il retira de l'erreur une de ses nièces qui embrassa la vie religieuse. L'abbé Leblanc était cathéchiste et prédicateur; il mourut le 18 octobre 1670, au séminaire Saint-Sulpice.

LEBRODEUR-DESMARETS (Pierre), ancien secrétaire du roi de Prusse, né catholique, mais qui était tombé dans l'erreur en pays étranger, rentra dans le sein de l'église en 1692.

LECHMORE, (Miss), protestante, demeurant à Great-Malvern dans le Worcestershire, se convertit et fut reçue dans le sein de l'Eglise catholique en 1847. Cette jeune personnne tenait à de hautes familles d'Angleterre, elle était proche parente d'un évêque protestant et de plusieurs membres du clergé anglican de son voisinage.

LECLERC DE LA FOREST (Antoine), né à Auxerre en 1563, d'une famille de robe, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; et reçut la tonsure des mains de Jacques Amyot, son évêque. Mais séduit par la lecture des ouvrages de Calvin, il embrassa la réforme, prit le parti des armes, et servit, avec le grade de capitaine, à l'armée du roi de Navarre, depuis 1585 jusqu'en 1592. L'année suivante étant en quartier à Tours, il assistait à la réception d'un de ses amis, nommé conseiller au parlement; ayant obtenu du président la permission de haranguer l'assemblée, il parla des devoirs du magistrat avec tant d'éloquence et fit voir d'ailleurs les connaissances si étendues en jurisprudence qu'à l'instant même il fut nommé avocat et professeur en droit. Il contribua, en 1594, à rétablir la ville d'Auxerre sous l'obéissance de Henri IV. A la suite d'une maladie, il rentra dans le sein de l'Eglise catholique et vint se fixer à Paris où il se maria. La reine Marguerite de Valois l'avait nommé maître des requêtes de son hôtel; et il présidait aux conférences qui s'y tenaient sur les matières de sciences et d'éducation. Leclerc eut part à tout ce qui se fit de son temps dans l'intérêt de la religion : il fit choisir Saint Vincent de Paul pour remplir la place d'aumônier de la princesse; aida saint François de Sales dans ses utiles projets, et contribua à la réforme de plusieurs institutions religieuses. il mourut à Paris le 23 Janvier 1628 et fut inhumé dans l'église de Picpus, où on lisait encore son épitaphe, il y a peu d'années.

I. — LEE, fils d'un ministre protestant, se convertit au XIX^e^ siècle.

II. — LEE, ancien gouverneur du Maryland, doué de rares qualités, se convertit au catholicisme en 1809 et persévéra dans sa foi par une vie régulière jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans ses terres à Frédérik-Town.

I. — LEFEBVRE (Fidèle-Aimé-Augustin), protestant âgé de vingt-sept ans, fit abjuration, le 5 avril 1839 dans l'église de la Gorgue, canton de Marville, arrondissement d'Hazebrouck, diocèse de Cambrai, et reçut le baptême sous condition des mains du curé de la Gorgue.

II. — LEFEBVRE (Auguste), protestant, âgé de vingt-deux ans, rentra dans le sein de l'Eglise par une solennelle abjuration à Arras, en 1841. M. Vallon-Capelle, maire de la Ventie, et Mme veuve Taffin furent ses parrain et marraine. — L'année précédente, un de ses parents, âgé de quinze ans, avait donné le même exemple.—Auguste Lefebvre a, en même temps, fait bénir son mariage contracté civilement depuis quatre ans.

III. — LEFEBVRE (Charles-Edouard), avocat à la cour de Paris, décédé dans la paroisse de Notre-Dame, le 29 avril 1843, était né à Gaillefontaine près Neufchâtel-en-Bray, en l'année 1798. Sa famille l'ayant destiné au barreau, il vint à Paris faire son droit en 1817. Resté seul à vingt ans au milieu de la capitale, il s'enflamma bien vite de toutes les passions politiques, hostiles au pouvoir de cette époque. Il se fit carbonaro, et fut de cœur et de pensée de toutes les conspirations contre le gouvernement de la Restauration. La révolution de juillet ayant déçu ses espérances, il entra dans son cœur de l'amertume et du découragement. Au milieu de tous les systèmes qui surgirent après cette révolution se produisit la philosophie dont M. Buchez était le chef. Les hommes de cette école répandirent des Evangiles, et l'un de ces petits livres destinés aux ouvriers tomba entre les mains de M. Lefebvre vers l'année 1838, au moment où il était gravement malade d'une affection à la gorge. Cette maladie, qui le tint trois mois en face de la mort, lui donna le loisir de lire les saints Evangiles et de les méditer. Il étudia ensuite les *Epîtres* de saint Paul, de saint Jacques, de saint Pierre, et son admiration et sa foi allèrent toujours en croissant. C'était beaucoup que d'être arrivé là; mais il lui restait d'attester sa foi par la pratique, et il fallait pour cela croire à la tradition de l'Eglise et aux sacrements. Les anciennes préventions contre les prêtres, qui avaient été si vives pendant la Restauration, parce que ces préventions étaient politiques, firent obstacle un instant à la conversion de Lefebvre : mais la droiture qu'il apportait dans cet examen le fit bientôt triompher de ce malheureux préjugé. Il s'adressa à un respectable curé de Paris, et dès lors l'Eglise put compter Lefebvre au nombre de ses enfants les plus fidèles et les plus dévoués. Depuis trois ans, M. Lefebvre n'avait plus eu qu'un sentiment et qu'une pensée, aimer Dieu et le servir, ramener les brebis égarées. En tous lieux et à tous pro-

pos il défendait le christianisme, et le préconisait avec une grande chaleur de cœur qu'il savait allier à une indulgence parfaite. Plusieurs de ses amis lui doivent d'être rentrés dans le sein de l'Eglise et revenus aux pratiques chrétiennes. Tous ont été édifiés et fortifiés par sa parole, par l'énergique expression de sa foi et surtout par sa vie pure. Non content de cet apostolat par la parole, Lefebvre s'occupait beaucoup des idées panthéistiques qui infectent notre époque, et il s'essayait à les réfuter par les vérités chrétiennes. Il a laissé un grand nombre de manuscrits qui témoignent de ses efforts et des études auxquelles il s'est livré pour combattre cette erreur. Il a formulé de belles pages sur la Trinité et sur d'autres vérités de la plus haute portée. Il s'est éteint doucement et sans efforts le 29 avril 1843.

LEFFARD (Anne), protestante de Caen, convertie vers 1630 par Véron.

LEFLEM (Mme) fit abjuration le 8 avril 1817 avec sa fille Marie-Céleste Leflem. Elles avaient été instruites par l'abbé Rouxel, et furent baptisées sous condition par M. Rion, curé de Treguier, et grand vicaire du diocèse.

LEFORT (Mlle), jeune protestante de Bernières-sur-Mer, diocèse de Bayeux, rentra dans le sein de l'Eglise catholique en 1834. Ayant perdu sa nièce, elle avait été fort affligée de voir que les ministres de sa religion n'étaient point venus lui apporter des consolations et des secours pour la fortifier dans ce dernier passage. Elle chercha une religion plus charitable pour les mourants et se félicita de l'avoir trouvée.

LEGGUES (Esther), naquit de parents calvinistes et se convertit à la religion catholique qu'elle servit avec la plus grande ferveur (XVIIe siècle). Sa Vie est rapportée dans les *Vies des saints de Bretagne*, etc., par l'abbé Trésaux, 1838.

LÉGLISE (DE), magistrat, procureur du roi à Villeneuve-de-Berg en Vivarais; se convertit en 1669 et perdit tous ses biens par suite des persécutions que les protestants lui suscitèrent à ce sujet.

LEICESTER-BUCKINGHAM, anglais, secrétaire de l'Institut anglais et étranger se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise en 1845.

LEIGH (William), du collége de Brazennose, à Oxford, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise à Leamington, en mars 1844.

LEMERY (Nicolas), médecin et chimiste, né à Rouen le 17 novembre 1645 et mort le 19 juin 1715. Sa réputation fut rapide, brillante et méritée. Il était calviniste, fut persécuté et passa en Angleterre. Mais il fit abjuration en 1686, et se réunit à l'Eglise catholique. Il fut reçu membre associé de l'Académie des sciences, le 4 février 1699, et pensionnaire, le 28 novembre de la même année.

LEMMER (Guillaume), soldat, reçu dans l'hôpital militaire de la Trinité, à Naples, fit abjuration du protestantisme le 28 décembre 1840, et rentra dans le sein de l'Eglise en présence de plusieurs personnes distinguées du clergé et de l'état militaire.

LENDI (Mme Barbara), née d'une famille zwinglienne, fit abjuration, renonça à ses erreurs, et reçut le baptême le 27 avril 1833, à Ovada, dans les Etats du roi de Sardaigne. On l'éprouva pendant près de deux ans.

LENNARD (William), protestant d'Irlande, se convertit et fit abjuration avec trois autres en 1828, dans la paroisse d'Upper-Glamnire, dans le comté de Cork, devant une assemblée nombreuse et distinguée. L'ecclésiastique qui les reçut au sein de l'Eglise catholique prononça un discours sur les causes, les progrès et la décadence actuelle de la réforme en Angleterre. Il dit, en terminant, que la défaveur qui pèse sur les catholiques en Irlande est en général une garantie pour la bonne foi des protestants qui se convertissent dans ce pays.

I. — LE NOIR (Pierre), ministre protestant qui se convertit au catholicisme dans le XVIIe siècle.

II. — LE NOIR (Victor), ministre protestant, qui se convertit au catholicisme dans le XVIIe siècle.

LENTULUS (Colonel DE), protestant suisse, après avoir été instruit dans la religion catholique, fit abjuration en 1839, et rentra dans le sein de l'Eglise. Impliqué dans le procès réactionnaire de Berne, en 1832, il avait été contraint d'abandonner sa patrie, et depuis il devint commandant de l'artillerie suisse au service du gouvernement pontifical.

LEOCADIUS, sénateur, ancêtre de Grégoire de Tours, est le premier de la famille qui embrassa la religion chrétienne.

LÉOCRITIE, jeune vierge d'une des plus illustres familles de musulmans de Cordoue, fut instruite dans la religion chrétienne par une de ses parentes, qui la fit baptiser. Son père et sa mère n'en eurent pas plus tôt connaissance, qu'ils ne cessèrent de la maltraiter pour la faire renoncer à la foi. Elle fit part de sa situation à saint Euloge et à sa sœur Anulone, les priant de lui procurer un asile où elle pût pratiquer sa religion en liberté. Euloge lui fournit les moyens de s'échapper de la maison paternelle; mais les parents de Léocritie ayant réussi à la découvrir, elle fut conduite devant le juge, ainsi qu'Euloge, auquel le juge fit un crime de sa conduite en cette circonstance. Mais voyant que les menaces ne pouvaient l'intimider, il le fit conduire au palais afin qu'il comparût devant le roi, en présence duquel Euloge se mit à prouver la vérité du christianisme; on ne voulut pas le laisser parler, et on les condamna à perdre la tête (IXe siècle).

LÉODICE (Saint), martyr en Thrace, fut converti par sainte Glycère, dont il était geôlier, et souffrit le martyre avec elle l'an 162.

LÉON, hébreu, savant rabbin, né dans le royaume de Castille vers la fin du XVe siècle. Etant juif, il s'appelait Rabi-Juda-ben-Isaac Abarbanel, c'est-à-dire, fils d'Isaac Abarba-

nel. Il suivit son père à Naples lorsque celui-ci fut chassé d'Espagne par Ferdinand et Isabelle, en 1492. Un an après, lorsque Charles VIII pénétra en Italie, Léon alla se fixer à Gênes, embrassa le christianisme, et professa la médecine avec honneur jusqu'à sa mort, dont on ne connaît pas exactement l'époque. Il a donné les motifs de sa conversion dans un ouvrage italien intitulé : *Dialoghi de amore composti per Leone medico, di natione hebreo et dipoi fatto christiano*; Rome, 1535, in-4°, et Venise, 1541. Cet ouvrage eut un tel succès, qu'il fut traduit d'abord en latin par Sarrazin, Venise, 1564; puis en espagnol deux fois, et enfin en français, par Pontus de Thiard et le seigneur du Parc, Paris, 1580, in-8°. Q. Barrtoloni, qui était lié avec Léon, fait un grand éloge de son esprit et de son cœur.

LEOYD (le Rév. William), vicaire anglican, converti au catholicisme dans ces dernières années.

LE ROI, ministre protestant, qui se convertit au catholicisme dans le XVII^e^ siècle.

LESAGE-TEN-BROECK (J.-G.), hollandais, fils et frère de ministres protestants. Il avait à peu près trente ans quand il abjura le protestantisme et rentra dans le sein de l'Eglise catholique vers 1806. Son retour à la religion ne fit d'abord aucun bruit; mais depuis, ayant pris la plume pour essayer de détromper ses parents et ses amis sur la véritable croyance de l'Eglise catholique, les écrivains et les journaux protestants l'attaquèrent avec une extrême chaleur. Il rédigea en hollandais un recueil périodique qui portait le titre d'*Ami de la religion*, et paraissait une fois par mois. On y traitait de toutes les matières qui se rapportent à la religion. M. Ten-Broeck publia encore un autre journal, sous le titre de *Bibliothèque catholique pour le royaume des Pays-Bas*. Cette Bibliothèque était destinée à rendre compte des ouvrages nouveaux, et principalement à réfuter les assertions des protestants contre l'Eglise catholique. Le même auteur a encore traduit la *Vie de saint Vincent de Paul*, par le comte de Stolberg. Il était secrétaire d'une société catholique formée en Hollande pour la propagation des bons livres. Plus tard, M. Lesage-Ten-Broeck publia son journal à Grave, dans le Brabant hollandais, partie où les catholiques sont le plus nombreux. Chevalier de l'ordre de l'Éperon d'or, membre de plusieurs instituts, rédacteur des *Nederlandsche catholyke Stemmen* (Voix catholique de la Néerlande), du *Gods dient vriend* (Ami de la religion), et auteur de plusieurs autres ouvrages religieux, Lesage-Ten-Broeck mourut subitement en 1847, à la suite d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-dix ans. C'est lui qui, le premier, osa élever la voix en faveur de l'Eglise opprimée et des droits méconnus des catholiques néerlandais, et pendant trente ans, il s'est acquitté de cette tâche avec un talent et une persévérance qui le placent au premier rang des courageux défenseurs de la foi et de ses confesseurs.

Lui-même était rentré, par la force de ses convictions, dans le giron de l'Eglise catholique, et ces convictions, il les soutint jusqu'au moment de la mort. Son influence sur tous les hommes religieux, tant prêtres que laïques, était immense, et l'on honorait généralement sa sagesse en même temps qu'on admirait son courage. Aveugle depuis environ vingt-six ans, il avait constamment souffert cette calamité avec une angélique résignation, sans qu'elle fût capable d'arrêter en lui cet élan pour la défense de la cause qu'il avait embrassée et dont il avait défendu et maintenu les droits imprescriptibles. Son titre de chevalier de l'Eperon d'Or prouve assez que son nom avait retenti jusqu'à Rome, et ce fut Grégoire XVI qui récompensa les services qu'il n'a cessé de rendre à la religion et à l'Eglise.

LESCENER (Frédéric), né en Westphalie, d'un mariage mixte, éloigné de ses parents et domicilié à Ropeviller, canton de Bitche, diocèse de Metz, abjura les erreurs de Luther, le 3 mai 1843, fête de l'Invention de la Sainte-Croix, dans l'église de Ropeviller, entre les mains du nouveau curé de cette paroisse. Aucune considération personnelle n'a motivé cette conversion, qui fut uniquement le résultat de la recherche de la vérité et des prières d'une pieuse mère gémissant depuis longtemps de l'intolérance de son mari, qui s'opposait à ce vœu si cher à son cœur.

LESCHERPY (Geneviève), de Caen, l'un des six cents protestants convertis par Véron, vers 1630.

LESCURE (Jean DE), gentilhomme d'une des plus anciennes familles du Périgord, et sa femme, se convertirent et firent abjuration, le 16 mai 1683, entre les mains du P. Alexis Dubuc et en présence de plusieurs personnes de qualité.

LESDIGUIÈRES (François DE BONNE, duc DE), né à Saint-Bonnet-de-Champsaur, dans le haut Dauphiné, fut un des capitaines de Henri IV, qui aida le plus efficacement ce prince à monter sur le trône, et depuis contribua encore beaucoup à défendre sa puissance contre les ennemis de la France. Ce grand général, duc et pair, maréchal et dernier connétable de France, si célèbre dans les règnes de Henri IV et de Louis XIII, avait été jusqu'alors zélé calviniste. Mais, ayant donné quelques espérances de son retour à l'Eglise catholique, le parlement de Grenoble jeta les yeux sur saint François de Sales comme sur l'homme du monde le plus capable de contribuer à cette conversion. Lesdiguières était un homme d'un grand sens, d'un esprit solide, qui ne manquait pas de savoir, et qui passait pour calviniste de bonne foi. Sa valeur et ses grandes actions lui avaient acquis la réputation d'un des plus grands et des plus heureux capitaines de l'Europe, et les calvinistes de France le regardaient comme un de leurs plus grands appuis. Les avantages que Henri IV avait été comme forcé de leur accorder par l'édit de Nantes, les avait mis,

en Dauphiné, à peu près sur le pied d'une république indépendante ; elle subsistait au milieu du royaume à la faveur de cet édit ; et comme ses intérêts ne s'accordaient pas toujours avec ceux de l'Etat, elle avait soin de ménager les braves de son parti et les y tenait attachés par des pensions considérables, qui leur donnaient le moyen de vivre avec éclat. Lesdiguières en était un ; ainsi, comme il avait de grands ménagements à garder, l'ouvrage de sa conversion demandait le secret, et devait être conduit avec beaucoup de précaution. Il fallait donc à l'évêque de Genève, pour venir à Grenoble, un prétexte qui couvrît le véritable motif de son voyage, et qui l'arrêtât assez longtemps pour exécuter ce grand dessein. Dans cette vue, le parlement lui écrivit pour le prier de lui faire la même grâce qu'il avait accordée à celui de Dijon, et de venir prêcher le carême prochain dans la capitale du Dauphiné, dont Lesdiguières était alors le gouverneur. Saint François répondit que, s'agissant de sortir des Etats du duc de Savoie, il ne le pouvait faire sans le congé de son souverain, et qu'il avait des raisons pour ne le pas demander. Sur cette réponse, le parlement députa deux conseillers au duc de Savoie pour lui demander son consentement. Il l'accorda, et saint François, qui était persuadé de l'avantage qui reviendrait à l'Eglise de la conversion de Lesdiguières, crut qu'elle était un motif suffisant pour l'éloigner momentanément de sa résidence ; il en écrivit au pape, qui l'approuva, et il se prépara à faire ce voyage. Le carême approchant, le parlement lui envoya deux conseillers pour le prendre et le conduire à Grenoble. Les conversions qui s'ensuivirent furent en si grand nombre, que les ministres s'en étant étonnés, firent de sévères défenses d'assister à ses sermons ; mais elles n'empêchèrent pas un des plus habiles d'entre eux de renoncer publiquement à ses erreurs.

Cette conversion fit un si grand bruit, et anima si fort les plus zélés du parti contre lui, que le premier président crut qu'il ne pouvait se dispenser de le faire accompagner ; mais l'ayant proposé au saint prélat, il répondit : « qu'il s'était toujours bien trouvé de ne mettre sa confiance qu'en Dieu, et qu'il lui demandait par avance qu'il pardonnât à tous ceux qui lui feraient quelques outrages. »

Jusqu'alors Lesdiguières n'avait point assisté aux prédications du saint prélat ; il avait de grandes mesures à garder. Mais enfin la réputation de saint François devint si grande qu'il ne put résister à la curiosité qu'il avait de l'entendre. Il assista toujours depuis avec beaucoup d'assiduité à ses sermons, et s'en sentant ébranlé, il voulut avoir avec lui des conférences particulières. Ces sortes d'entretiens étaient le fort de saint François, et on n'a guère vu qu'il n'y eût pas achevé ce qu'il avait commencé en chaire. Comme il joignait à une grande capacité et à un grand usage une présence d'esprit admirable, une modération à l'épreuve de tout, et une douceur insinuante que rien n'était capable de vaincre, il avait des avantages dont il n'était pas aisé de se défendre. Ce fut par là qu'il s'insinua dans l'esprit de Lesdiguières, qui fut si satisfait du premier entretien qu'il eut avec lui qu'il lui en demanda plusieurs autres. Ils furent d'abord secrets, mais enfin Lesdiguières, qui avait l'âme grande, crut qu'il y avait de la bassesse à se contraindre et à user de dissimulation. Ses conférences devinrent publiques, et il ne fit point de difficulté d'avouer qu'il en était fort satisfait, et que les manières de l'évêque de Genève le dégoûtaient extrêmement de celles des ministres protestants. On croyait que les choses en demeureraient là, et que le duc, retenu par des intérêts humains n'irait pas plus loin, lorsqu'on apprit que, de concert avec saint François, il avait obtenu du duc de Savoie qu'il viendrait encore prêcher à Grenoble le carême suivant. Alors on ne douta plus que le saint prélat n'achevât enfin ce grand ouvrage (1618). En effet, il ne fut pas plus tôt de retour à Grenoble que ses conférences avec Lesdiguières recommencèrent ; mais son cœur engagé dans les liens d'un amour profane ne pouvait se résoudre à suivre les lumières de son esprit

Lesdiguières étant à Turin, il arriva une occasion qui fit voir quelles étaient ses dispositions à l'égard de l'Eglise catholique. Le cardinal Ludovisio, qui avait assisté aux conférences de la part du pape, étant près de retourner à Rome, la paix conclue, vint voir le duc de Lesdiguières pour prendre congé de lui. Comme ils se séparaient, Lesdiguières lui dit : « qu'il n'était pas assez ennemi de l'Eglise romaine pour ne lui pas souhaiter un pape de son mérite. — Et moi, repondit le cardinal, je suis assez de vos amis pour souhaiter de vous voir bon catholique. » Lesdiguières répondit « qu'il voudrait qu'il ne tînt qu'à cela qu'il fût pape, que la chose ne tarderait guère à se faire. — N'allons pas si vite, repartit le cardinal, promettez-moi seulement de vous faire catholique si je suis pape. » Lesdiguières le lui promit. Ce qu'ils se dirent alors par pure civilité arriva depuis comme ils en étaient convenus. Le cardinal fut fait pape, et prit le nom de Grégoire XV ; et Lesdiguières, persuadé depuis longtemps par François, embrassa la religion catholique. Lesdiguières eut aussi, à différentes reprises, des entretiens sur la religion avec le P. Coton. Quelques historiens ont fait honneur de sa conversion au zèle persuasif de Déageant ; mais il est certain que saint François de Sales y eut la plus grande part. Lesdiguières fit abjuration à Grenoble, le 25 juillet 1622, entre les mains de l'archevêque d'Embrun. Après plusieurs exploits, il mourut le 28 septembre 1626. Ses lettres de connétable portent qu'il reçut ce titre : « Pour avoir toujours été vainqueur et n'avoir jamais été vaincu. » Le duc de Rohan parle ainsi de sa conversion dans ses Mémoires : « Lesdiguières avait été d'abord calviniste de bonne foi ; mais les entretiens et les sermons du P. Co-

on le ramenèrent peu à peu à la religion catholique. On prétend même que longtemps avant son abjuration il avait fait le projet de fonder à Grenoble une maison de Jésuites; et l'on sait combien ces religieux étaient opposés aux opinions nouvelles, et avec quelle ardeur ils les combattaient. »

LESIGNY, gentilhomme protestant, âgé de plus de quatre-vingts ans, et allié de M. de Longueville, n'ignorait pas que la religion où il vivait n'était guère plus vieille que lui. Il eut scrupule d'y mourir, considérant que s'il remontait jusqu'aux anciens jours, s'il repassait dans sa mémoire l'ordre et la suite des générations, et qu'il interrogeât ses ancêtres et son père, ils ne pourraient rien dire du Dieu qu'il adorait; il eut honte de s'être courbé devant une idole qu'il s'était faite; et près d'arriver à la fin de sa course il voulut voir s'il était au moins dans le bon chemin. M. Séguier, marquis d'O, dont il était parent, s'offrit de l'assister en ce bon dessein; et ne connaissant personne qui fût plus capable de le satisfaire que M. de Bérulle, son cousin germain, il le pria de vouloir bien conférer avec un des ministres de ce bon vieillard. Le jour et le lieu furent assignés, le ministre se rendit à dîner avec M. de Lesigny, chez le marquis d'O, et après le repas, ne voyant encore personne qui fût là pour l'attaquer, il demanda à qui il avait affaire. On lui répondit que ce serait M. de Vieil-Verger, aumônier du roi; et déjà s'imaginant avoir à discuter contre un homme sans réputation, il se persuadait qu'il en aurait bon marché. Mais il fut extrêmement surpris quand il vit arriver M. de Bérulle, et sentant bien qu'il était trop faible pour lui résister, il résolut de crier si haut que son adversaire ne pût être entendu. Mais M. de Bérulle éleva le ton de sa voix, et le ministre vaincu se retira. Alors de Bérulle acheva de convertir ce gentilhomme.

LESPINGUEUX (Zacharie), l'un des six cents protestants de Caen que Véron ramena au catholicisme, vers 1630, en leur démontrant la contradiction du protestantisme avec la doctrine de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

LETHBRIDGE, fille de sir Thomas Lethbridge, baronet, se fit catholique en 1840, et fut renvoyée de la maison paternelle à cause de sa conversion. Un oncle ayant refusé de lui donner asile, à moins qu'elle ne renonçât à la foi catholique, elle entra chez lord Stourton comme gouvernante de ses enfants.

LEUCIPPE, mère de saint Galatéon, fut convertie à la religion chrétienne par un serviteur de Dieu. A vingt-quatre ans Galatéon épousa sainte Epitème, qui n'était pas encore chrétienne, mais qui était tellement préparée par la grâce à recevoir la lumière de la foi, que le jour même de leur mariage elle embrassa la religion de son mari. Elle fit plus, et d'après les conseils de Galatéon elle s'engagea à vivre dans la continence; ils furent condamnés à perdre la tête et on les décapita le 5 novembre 253.

LEUZE DE LA LIQUIÈRE, avocat à Niort, se convertit en décembre 1685. Les protestants de la ville s'assemblèrent chez lui, où ils prirent une résolution générale de se faire catholiques.

LÉVÊQUE (Nicolas), fils d'un grand rabbin des juifs, et lui-même rabbin et sacrificateur à Metz et à Reims, fut converti au christianisme le 15 août 1826, par M. Macquart, grand vicaire de Reims, et baptisé le 24 août; M. Regnart de Ligny et Mme Daire furent ses parrain et marraine. Lévêque publia en 1826 un ouvrage, prélude de travaux beaucoup plus importants, et qui renferme : 1° Quatre lettres à sa mère, à sa sœur, à son frère et à sa jeune sœur; 2° une lettre aux rabbins de Metz, une aux rabbins de France, deux aux grands rabbins des juifs, et vingt-deux aux rabbins de Paris, en y comprenant la *conclusion;* 3° une lettre à M. Macquart, qui l'avait converti, et une à M. Regnart de Ligny et à Mme Daire, ses parrain et marraine. Ces lettres, empreintes d'érudition et du prosélytisme le plus ardent pour la religion chrétienne, contiennent sur la conversion de l'auteur quelques détails épars que nous rassemblons ici :

« Mon père, dit-il dans sa lettre aux rabbins de Metz, mon père était jadis grand rabbin des juifs; il se trouvait le plus riche de tous; il avait pour ses enfants, et pour moi surtout, l'amour le plus tendre; une foule de professeurs me furent donnés pour ainsi dire presque en naissant.

« A peine parvenu à l'âge de six ans, j'avais pour maître principal le rabbin de la ville; sous ses soins j'appris par cœur la Bible et le Talmud tout à la fois.

« Mon père exigea de ce professeur que je fusse en peu de temps à même de prononcer un discours à la grande synagogue; je comptais à cette époque huit ans et demi.

« Je fis le discours; la ville entière, qui en fut saisie de transports de joie et d'étonnement, composait mon auditoire. Ma mère, dont je ne profère jamais le nom sans attendrissement, dans l'effusion des sentiments plus vifs que ceux dont était pénétré le public, octroya à la synagogue un don de 10,000 francs; je ne compte pas ici ceux que mon généreux père fit de son côté; les détails en seraient non-seulement trop longs, mais peut-être superflus à vos yeux. Craignant que ma santé, mon esprit, dont le développement demandait à être ménagé ne s'altérassent, il défendit à mon professeur les ouvrages ci-après, savoir : 1° *La Pénitence des corps;* — 2° *le Devoir de l'âme à Dieu;* — 3° *l'Amour de notre cœur pour Dieu;* — 4° *l'Art de la vie;* enfin une foule d'autres dont la liste serait également aussi longue que superflue.

« Défense expresse de les lire fut sévèrement recommandée.

« Mais Dieu, voulant étendre mes lumières, me fournit les moyens de me les procurer. Je les ai entièrement lus avec au-

tant d'amour que d'empressement ; aussi les plaisirs de ce siècle m'étaient-ils devenus d'une indifférence extrême.

« Mon père, dont la clairvoyance n'était pas facile à tromper, me questionna sur mes lectures en me demandant si les livres que je viens de vous citer n'en faisaient pas l'objet principal ; l'affirmative fut ma réponse. Mon père en fut terrassé ; et, dans son étonnement accompagné d'une vive douleur, il se borna à me dire : *Mon fils, vous êtes perdu*.....

« Dès cet instant, il prescrivit strictement à tous mes maîtres, dont il me priva d'une partie, de me rendre moins attentif à l'étude, et de m'inspirer mon premier goût pour les sociétés et les plaisirs qu'elles procurent. Tous leurs soins furent sans succès. Dieu, dont je ne pouvais perdre le souvenir, m'excita à faire pénitence ; des nuits entières furent sacrifiées à un travail opiniâtre. Ma tendre mère, oubliant son propre repos, venait plusieurs fois s'asseoir auprès de moi pour me contraindre à dormir ; j'obéissais, mais de suite, après son départ, je me remettais à l'étude avec autant de charme que de précipitation.

« Ma fidélité envers Dieu était des plus constantes ; mes prières et mes jeûnes des plus fervents. La ville entière était dans le plus grand chagrin à cause de mon sort, et, dans les transports d'un étonnement que j'aurais de la peine à vous rendre, me faisait passer pour un ange du ciel ; Dieu qui dans ses décrets, souvent incompréhensibles, ne voulait pas encore m'arracher de cette situation, m'avait réservé à des épreuves d'un autre genre, et que je vais vous faire connaître sans exagération, mais avec sincérité.

« La guerre survint ; mon père en fut la première victime ; je fus épargné, peut-être, par cette divine Providence à la conduite de laquelle je m'étais totalement abandonné.

« Elle me conduisit à Metz, à l'époque même du jour consacré à la fête de Pâques ; je me hâtai, dès mon arrivée en cette ville, de me présenter chez les rabbins ; mon instruction, jointe à l'excellence de mes mœurs, me fit admettre sur-le-champ dans leur intimité.

« Durant l'espace de quinze mois ma conduite fut des plus régulières ; je ne me livrai, pendant tout ce temps, qu'à une heure environ de repos sur vingt-quatre heures. Trois jours de la semaine me voyaient dans une parfaite abstinence ; tous les matins, mon corps entier était plongé dans l'eau froide, je formai le dessein de ne prendre aucune nourriture, pendant quarante jours, à l'imitation de mon divin maître, de mon Rédempteur ; mes forces physiques ne répondirent pas à mes forces morales.

« Je fus à Reims ; c'est là que le voile qui couvrait mes yeux est tombé. Aussitôt que cet heureux changement s'opéra dans mon âme, je dis aux juifs que je voulais m'éloigner ; ils persistèrent à me retenir, et employèrent même [illegible] je fus obligé d'invoquer l'autorité de la loi pour pouvoir en sortir ; enfin je parvins, non sans peine, à fuir cette ville, et je fus forcé d'y laisser mes effets. Pendant quinze jours on a été constamment à ma recherche, avec l'intention bien prononcée de me faire périr.....

« Le jour même de votre départ, dit-il dans la lettre à sa mère, ce jour où nous pensions nous arracher à une terre qui paraissait frappée du courroux du Seigneur ; qui l'eût pensé ! ce jour-là fut celui de notre séparation ; le plus grand malheur que j'aie jamais redouté..... ô ciel ! tant de maux après tant de prospérités ! et fallait-il....? Oui, mon Dieu, que vos voies sont secrètes, et que vos desseins sont impénétrables !

« Tant d'infortunes devaient être le passage séduisant à un bonheur non plus périssable et trompeur, comme celui de mes premières années ; après m'avoir, par une chaîne de nouveaux événements, jeté de tous les côtés de l'ancien monde, la Providence me fixa enfin à Metz. Je me réserve à vous faire part de tous ces détails quand le Seigneur me donnera la grâce de vous revoir ; car, bien qu'ils soient intéressants, la brièveté d'une lettre ne me permet pas de les insérer ici. Revenu un peu à moi de tant de secousses, et pressé par mon ardeur pour la recherche de la vérité, je me livrai avec un nouveau feu à l'étude, et déjà irrésolu, je ne ménageais aucune voie pour obtenir du Seigneur un rayon de ses lumières et de m'éclairer dans ces cruelles incertitudes ! Je lui sacrifiai donc, dans la personne des indigents, le peu qui me restait de l'argent que j'avais pu prendre avec moi lors de mon départ. Pendant quinze mois je demeurai sans dormir, jeûnant trois jours de la semaine, en me plongeant tous les jours au matin dans l'eau froide. Le bon Dieu m'inspira le dessein et me donna la force d'exercer ces mortifications, dont il voulait me récompenser ; mais son heure n'était pas encore venue. Après ces quinze mois, je me rendis à Reims. C'était là que Dieu m'attendait. Le brouillard enfin se dissipa, et je vis que le voile qui me couvrait les yeux était déchiré entièrement, en sorte que pour peu qu'on se tourne du côté du jour, on ne peut manquer de voir dans quelles ténèbres on est plongé.....

« J'ai été jusqu'au 13 avril au petit séminaire de Reims ; les six mois de séjour que j'y fis ont été consacrés aux premiers éléments de la langue française, langue qui, par son harmonie, par la facilité qu'elle présente à rendre tous les sentiments, est devenue une langue universelle, préférée à toutes les autres dans la plupart des cours européennes. Je compte faire suivre cette étude de celle de la langue latine, la seule employée dans le rite religieux ; car, depuis le jour de ma renaissance, c'est-à-dire depuis le jour de mon baptême (24 août 1826), je n'ai jamais cessé d'espérer que le grand Être ne me destinât à servir ses saints autels. Heureux, ma bonne mère, si, par ma constance, ma persévérance dans les nouveaux principes

que j'ai embrassés, par ma ferveur à m'y maintenir, je puis parvenir à réparer entièrement, à effacer le mal que j'ai fait éprouver à la religion chrétienne, par le zèle ardent que j'avais voué au judaïsme, dont les erreurs m'ont été démontrées de la manière la plus claire, la plus évidente. »

I. — **LÉVI PHILIPPE**, célèbre grammairien juif d'Oxford, qui embrassa le christianisme dans le XVII^e^ siècle. Sa conversion fut dictée par une profonde conviction ; toute sa vie le prouva. On ne connaît pas la date de sa mort. Nous lui devons une bonne *Grammaire hébraïque*, imprimée en anglais à Oxford, en 1705.

II. — **LÉVI DE SALUZZO**, natif de Turin, juif très-savant dans la littérature hébraïque et dans les autres langues, qu'il possédait parfaitement, se convertit et fut baptisé le 26 mars 1686, dans l'église paroissiale de Versailles, par l'évêque de Soissons, qui l'avait converti. Il eut pour parrain le duc de Montausier, et pour marraine Mlle d'Usès, sa petite-fille, qui l'ont nommé Charles.

III. — **LÉVI** (Lazare), de Metz, juif qui se convertit, et reçut le baptême des mains de M. Frattini, vice-gérant de Rome, vers le commencement de 1815.

IV. — **LÉVI**, rabbin de la synagogue de Saint-Avold, après avoir été instruit par l'abbé Beauvalet, professeur du séminaire, fit abjuration, et fut baptisé par l'abbé Go, archiprêtre et curé de Notre-Dame, à Metz, qui lui adressa une excellente exhortation. Lévi avait cinquante-un ans, et était né dans le grand-duché de Hesse ; il reçut les noms de Louis-Paul, et montra les dispositions les plus édifiantes.

V. — **LÉVI** (Jacob), juif âgé de dix-huit ans, se convertit et fut baptisé le 10 août 1834, jour de la fête de Saint-Laurent, à Quiers ou Chieri, en Piémont. Il était de la ville même, et avait été instruit et préparé pendant plusieurs mois par les jésuites.

VI. — **LÉVI** (Jean), juif hongrois dont le nom israélite était Simon, et qui appartenait au 32^e^ régiment de la ligne autrichienne, se convertit et fut baptisé, avec un autre juif, le 26 avril 1835, dans la paroisse de Saint-Michée, à Modène. Ils étaient instruits depuis quatre mois par le P. Herman Kochs, jésuite. L'abbé Schuteck, chapelain du régiment, les baptisa, assisté du P. Kochs. Après le baptême, M. Schuteck célébra la messe, où il admit les deux néophytes à la communion. On lut ensuite, selon l'usage, la traduction de l'Évangile en hongrois.

VII. — **LÉVI** (Ernestine), juive convertie en 1838 et dont les trois enfants Jules, Emile et Charles, furent baptisés par l'évêque de Modène, et tenus sur les fonts par le marquis Livizzani, podestat de Modène.

VIII. — **LÉVI** (Benoist), médecin, sa femme Erneste, et leurs trois enfants Céleste, Henri et Léon, juifs convertis, furent reçus dans le sein de l'Eglise, à Modène, le 8 février 1839. Le père eut pour parrain le comte Riccini, ministre de Modène. La mère eut pour marraine la comtesse Salis, et les trois enfants le chanoine Canuri, pénitencier de la cathédrale, et Antoine Mari.

LEVISTON (Charlotte DE) abjura le calvinisme vers 1682. La cérémonie de cette abjuration eut lieu à Angers, dans l'église des Capucins, entre les mains de l'évêque.

LEWEL (Jules), juif converti par M. Bautain, avocat à la Cour royale de Nancy, puis prêtre et professeur au petit séminaire de Strasbourg, rapporte ainsi lui-même dans la *Philosophie du christianisme* l'histoire et les motifs de sa conversion, au moment même où l'école de M. Bautain était déjà sous le coup d'une sorte d'interdit :

« Amené au christianisme par l'enseignement philosophique de M. Bautain, j'ai reçu il y a huit ans la plus grande grâce qui puisse être accordée à l'homme en ce monde, celle d'être régénéré dans mon âme par l'eau et l'Esprit. Depuis ce temps, parmi les conversions récentes opposées aux adversaires du christianisme comme preuve de sa vitalité, j'ai souvent entendu citer la mienne et celle de plusieurs de mes amis. Heureux de nous sentir enfants de l'Eglise, nous jouissions avec une douce reconnaissance du bienfait de Dieu ; mais persuadés qu'après dix-huit siècles de persistance et de combat, la religion de Jésus-Christ toujours inébranlable et triomphante avait d'autres témoignages de sa vertu divine que le retour de quelques hommes de bonne volonté, nous gardions le silence. Aujourd'hui qu'on attaque le maître et la doctrine qui m'ont conduit au salut, le sentiment de la justice et de la reconnaissance m'obligent à parler.

« D'ailleurs chrétien et prêtre dénoncé à l'Eglise dans la personne de mon maître, suspecté dans le fondement de ma foi, puisque cette foi a sa base dans l'enseignement que j'ai reçu, je dois à l'Eglise de lui rendre compte des motifs qui m'ont amené dans son sein et de la voie par laquelle j'y ai été conduit. Puisse le peu que je vais en dire contribuer à dissiper les préventions funestes qui ont jeté l'alarme dans les esprits et affligé douloureusement bien des cœurs !

« J'étais aussi un de ces jeunes hommes tourmentés par le besoin de la vérité, sentant un grand vide dans mon âme et portant avec douleur les contradictions de ma double nature, lorsque la Providence, il y a treize ans, me conduisit à Strasbourg pour y suivre les cours de la Faculté de droit.

« La vérité qui daignait à mon insu m'attirer à elle m'avait préparé par degrés à ce moment qui décida de toute ma vie. Longtemps auparavant, bien jeune encore, j'avais perdu la foi de mon premier âge, l'esprit de doute et de critique l'avait remplacée. Je n'avais plus de père, et privé par une longue et cruelle maladie des conseils de ma mère j'étais resté comme sans frein et sans guide quand l'*Emile* de Rousseau me tomba entre les mains ; je lus cet ouvrage, et il me transporta. La *Profession de foi du vicaire savoyard* réveilla en moi le goût du vrai et du bien, me fit sortir de l'état de dissipation où l'ou-

bli de Dieu et de moi-même m'avait longtemps retenu, fit revivre en mon cœur le besoin de foi, et, par là, me préserva plus tard des atteintes funestes que j'aurais dû recevoir d'écrits pernicieux dont la lecture ne put jamais, malgré les difficultés et les doutes qu'elle jeta souvent dans mon esprit, étouffer l'instinct religieux ranimé dans mon cœur. Un livre, après *Emile* de Rousseau, vint fortifier en moi cette tendance salutaire et me rapprocher plus encore de la vérité : ce fut le *Génie du Christianisme*.

« J'étais allé passer quelques jours à la campagne chez un de mes amis; j'y trouvai cet ouvrage, et il fut pour moi une source d'idées nouvelles, nobles et grandes. Il me fit goûter une joie si douce, une consolation si profonde, que le souvenir de ces lectures me préserva de beaucoup de périls auxquels je fus exposé pendant mon séjour dans la capitale. Ce fut leur influence qui souvent éveilla les remords de mon âme après des fautes commises, et plus d'une fois me servit de frein au moment d'en commettre.

« Déterminé, après bien des vicissitudes, à faire mon droit, je m'y préparai par quelques études sérieuses. Curieux des recherches philosophiques, je me rejouissais d'aller bientôt entendre les leçons de M. Bautain que la renommée m'avait déjà fait connaître. Je me rappellerai toute ma vie qu'en me rendant à Strasbourg, au moment de quitter ma ville natale pour entrer dans la voie nouvelle dans laquelle tendaient mes vœux depuis longtemps, je tombais à genoux dans la voiture où j'étais seul, en versant d'abondantes larmes, je m'écriais de toute ma force : Mon Dieu je veux être vertueux ! Etait-ce le pressentiment de ce qui devait résulter de cette demarche importante? Je n'en doute pas aujourd'hui.

« Arrivé à Strasbourg, je suivis avec assiduité les cours de droit; je fréquentais plusieurs des facultés des sciences et des lettres. Le cours de philosophie se faisant à la même heure que celui du droit pour lequel j'étais inscrit, je ne pus, cette première année, entendre M. Bautain, que rarement et comme par échappée; mais sa parole m'attirait vivement et me captivait; je sentais en elle quelque chose de vivant qui m'allait au cœur. Cependant vers la fin de cette année, dans l'espoir de pousser plus avant mes études de jurisprudence, j'avais songé sérieusement à aller finir mon droit à Paris; un seul motif m'arrêtait : le désir de pouvoir suivre plus assidûment le cours de philosophie. J'assistai dans cette disposition à la leçon qui termina le cours de 1822. Cette leçon m'émut tellement que je rentrai dans ma chambre hors de moi; je la parcourus longtemps dans une agitation extrême, et, percé au vif par cette parole vivante, plein du désir de la recevoir encore, je pris dans ce moment même la résolution de revenir à Strasbourg.

« J'y revins en effet, deux mois après; mais à mon arrivée on m'annonce la suspension du cours de philosophie. Cet événement m'affligе sans me décourager; je conçus même l'espoir d'entrer en rapport avec le philosophe, sans prévoir cependant le moyen d'y parvenir. En attendant, je continue à m'occuper de philosophie, lorsqu'un jour j'apprends que sur la demande de quelques jeunes gens, M. Bautain a consenti à donner un cours particulier. J'obtins la faveur d'y être admis; et quelque temps après, le 13 mai 1823, nous nous réunissons pour la première fois.

« Je n'essayerai point de décrire tout ce que me fit éprouver un enseignement si nouveau pour moi. Apprendre à connaître l'homme et le monde, les rapports qui lient les hommes entre eux et tous ensemble à Dieu : entrevoir les mystères les plus profonds de la nature, la cause de la misère présente de l'humanité, le but de la vie humaine en ce monde et la voie à suivre pour l'atteindre; tels furent les premiers fruits de ces leçons ! Aussi toutes ces hautes vérités annoncées, avec calme, noblesse, simplicité, opérèrent comme une renovation dans mon intelligence. Il faut avoir été longtemps dans les ténèbres de l'ignorance, poursuivi cependant par le désir de la vérité et du bien, pour comprendre ce que j'éprouvai quand je me sentis comme investi de cette lumière nouvelle. C'était-là cette parole vivante que je cherchais depuis si longtemps, c'était cette science que j'avais si ardemment désirée. Par elle, mon origine, ma nature, ma loi et ma fin, que jusqu'ici j'avais à peine vaguement pressenties, m'étaient enfin manifestées ; j'apprenais à me connaître ; et une mesure m'était donnée pour apprécier les hommes et les choses de ce monde avec lesquelles j'étais resté jusqu'à ce moment confondu. Quelle joie de pouvoir croire à la dignité humaine malgré la dégradation de l'homme, de pouvoir espérer en une régénération spirituelle et progressive de l'humanité, de porter son regard depuis le berceau du genre humain jusqu'au temps présent, et de retrouver partout la main providentielle conduisant l'homme à travers les siècles à sa destination ! Quiconque a participé à l'enseignement de l'Eglise et à l'éducation chrétienne, n'a pu rester entièrement étranger à ces vérités; mais encore une fois, moi, juif, et juif mondain, je les ignorais : aussi avec quelle ardeur mon âme altérée but l'eau vivifiante de cette doctrine !

« Trois mois s'écoulèrent ainsi : ce fut un des temps les plus doux de ma vie. Hors les heures du cours, nous pouvions voir en particulier le professeur : il nous recevait avec bonté, écoutait nos observations, éclaircissait nos doutes et ne nous laissait point partir sans nous donner quelques paroles de bienveillance et d'intérêt.

« Son enseignement, en éclairant notre intelligence, nous faisait sentir plus vivement le besoin de l'âme. J'appris que c'est par la prière que ce besoin est satisfait; et je m'adressai à mon maître pour connaître le secret de la prière. Il me conseilla de lire avec calme et simplicité la parole sacrée, de

recevoir suivant ma capacité la lumière qu'elle renferme, de réaliser le bien que j'aurais reconnu, et d'aller ainsi au jour le jour. Je relus donc une partie des livres de l'ancienne loi, puis j'ouvris l'Evangile, et j'entrai ainsi sans le savoir, en rapport avec la source de la vérité et de la vie. J'appris à la connaître, non pas seulement en spéculation, mais par expérience, par conviction intime.

« Ces idées et ces dispositions nouvelles donnèrent plus de sérieux à ma conduite, marquèrent un terme plus net et plus fixe à mes actions. Dès lors, les études de jurisprudence auxquelles pendant plus de deux années je m'étais livré avec ardeur, perdirent de leur importance à mes yeux : je ne les considérais plus sous le même point de vue qu'autrefois, mon horizon s'était élargi, et la science médicale mettant l'homme en rapport immédiat avec la nature, me paraissait plus réellement utile, et m'attirait davantage.

« Un second cours de philosophie succéda au premier ; je continuai à lire l'Ecriture et à prier. La science éclairant mon intelligence, et la prière nourrissant mon âme, j'avançais, chaque jour, croyant n'être que philosophe, et devenant chrétien à mon insu ; car, adoptant la doctrine du maître qui m'instruisait, et cette doctrine n'étant que le développement de la parole de vérité, je recevais par là même cette parole dans mon esprit et dans mon cœur ; j'apprenais à prononcer avec respect le nom de l'auteur du salut. Je me rappelle encore, dans les premiers temps, mon esprit plein des préjugés de l'ignorance et de ma première éducation ne vit d'abord en Jésus de Nazareth qu'un homme de bien, un philosophe, dont la doctrine condamnait le mal et excitait au bien : plus tard je le regardai comme un prophète, un envoyé divin ; jusqu'à ce qu'un rayon de grâce, perçant jusqu'au fond de mon âme, me fit confesser, avec le Centurion de l'Evangile : *Oui, cet homme était vraiment le Fils de Dieu !*

« J'avais terminé mes études de droit et pris ma licence ; je revins à Nancy, non sans peine, éloigné, par mes convictions philosophiques, de la carrière qui s'ouvrait devant moi ; redoutant d'avance l'embarras des affaires, les travaux de la pratique judiciaire, et pressentant en outre plus vivement que jamais les obstacles que me susciterait dans le monde ma qualité de Juif. Aussi, quatre mois se passèrent avant que j'eusse pu me décider à prêter le serment d'avocat ; je me fis enfin inscrire au tableau, et quelques mois après, je tombai dangereusement malade. Pendant ma convalescence, mon désir de quitter la profession d'avocat devint plus vif ; je me sentais porté intérieurement à retourner à Strasbourg pour y vivre auprès de mon maître, afin de me livrer avec lui aux études médicales : je lui exposai mes vues. Loin de les désapprouver, il m'engagea à les suivre, en me conseillant toutefois de ne rien précipiter, et, pendant près d'une année encore, je continuai à fréquenter le barreau, je plaidai même ; mais, en même temps, je suivais quelque cours de médecine à l'école secondaire de Nancy.

« Cette époque fut vraiment critique pour moi. Plus la motion intérieure me portait à revenir à Strasbourg, plus le monde et le mal semblaient se réunir pour m'en éloigner. Je continuais à m'occuper d'études sérieuses (j'invoquais la vérité) et faisais des efforts pour réaliser le bien que je connaissais ; mais, dans mon isolement, privé que j'étais des leçons et des conseils de mon guide, mon intelligence s'obscurcissait souvent et la force intérieure s'affaiblissait. Oh ? quels reproches j'entendais en moi quand, cédant quelquefois aux vains attraits du monde, j'avais consenti à me mêler à ses fêtes, à prendre part à ses plaisirs ! Comme il était sévère, terrible, le juge intérieur qui me condamnait ! Sa voix mystérieuse et auguste ne cessait de proclamer la loi dans mon cœur, et me rappelait à la vérité par des motions secrètes.

« Tantôt c'était un passage de l'Evangile ou de l'Ancien Testament, la vue d'un crucifix qui élevait et fortifiait mon cœur ; tantôt c'était une lettre de mon maître, le souvenir de mes amis, le bruit de leurs succès dans la voie du bien, qui venaient ranimer ma vigueur prête à s'éteindre. Sentant le besoin de m'entourer de signes qui me rappelassent mes devoirs je portais sur moi les commandements divins, et l'image du Dieu sauveur placée pendant mon travail devant mes yeux, entretenait ma foi affermie. Un jour, ce souvenir est encore présent à mon âme, je crus voir l'image vivante de Jésus crucifié qui m'appelait, tant j'étais poursuivi par sa grâce ! Une autre fois, après avoir passé la soirée dans le monde, j'étais rentré vers une heure du matin, triste et fatigué, mécontent des hommes et de moi-même ; tout à coup j'aperçois, vis-à-vis de ma fenêtre dans une maison voisine, à la pâle lueur d'une lampe, une personne à genoux priant devant un crucifix dans le silence de la nuit. Quel contraste ! La honte et le remords entrèrent dans mon cœur ! « Philosophe, amateur de « la sagesse et de la vérité, me dit une voix « secrète, te voilà dans les ténèbres, saturé « des niaiseries du monde, plein de dégoût « et d'ennui ; regarde cette âme : pendant « que, dissipant en pure perte la parole et « la vie, tu t'alliais à la vanité et au men- « songe, recherchant l'estime et l'attention « des hommes, cette âme ignorée, peut-être « dédaignée du monde, croyant n'avoir pour « témoin que Dieu seul, invoquait la vérité, « et attirait sur la terre la vertu et les béné- « dictions divines. » Un autre jour j'étais triste ; un chant doux et simple vint frapper mes oreilles, et l'air m'apporta de loin en loin ces paroles : « Je ne crains rien, Jésus « est avec moi. » Ces mots me pénètrèrent jusqu'au fond de l'âme ; que de fois ils me sont revenus depuis pour me relever et me fortifier dans mes peines ! Un soir encore, c'était la veille de Noël, je sortais d'une assemblée brillante, il était onze heures, une

foule inaccoutumée se dirigeait vers l'église cathédrale. J'y entrai avec elle ; et ce temple illuminé, cette affluence de fidèles qui se pressaient dans les parvis sacrés, la joie calme, la douce sérénité qu'exprimaient leurs traits, me frappèrent. J'eusse voulu rester parmi eux, mais je n'osais. Je m'éloignai triste et pensif du lieu de la prière, et rentrai dans ma solitude. Dans ce moment, le souvenir des vérités qui m'avaient été enseignées à Strasbourg se reveilla dans mon cœur et je me rappelai que celui qu'on appelle le Sauveur des hommes était né, à cette heure, et que les fidèles dont je venais de traverser la foule allaient célébrer cet événement mystérieux et sacré. Il me fut impossible de me livrer au repos; une force invincible me força de me lever et de sortir. Il y a une croix de bois sur une place de la ville ; je m'y rendis, et restai longtemps à genoux seul, dans l'obscurité, devant le signe du salut. Alors seulement, l'inquiétude et l'agitation s'éloignèrent de mon cœur : car j'avais invoqué celui qui a rendu la paix au monde ; j'avais appelé sur moi sa vertu et son amour.

« Tel était l'état dans lequel je passai près de deux années. Cependant durant ce temps j'eus la consolation d'être employé à une bonne œuvre. Les Israélites de Nancy à l'imitation de ceux d'autres villes de France, désirant favoriser l'avancement de leurs coreligionnaires, avaient formé une société dans le but de faciliter à des enfants pauvres l'apprentissage de quelques métiers ; je fus nommé membre de la commission administrative de la société, et j'y travaillais sous l'influence de l'esprit qui m'animait. Mais j'étais trop faible pour me soutenir longtemps dans cette position. Une correspondance active avait entretenu mes rapports avec mon maître et mes amis; trois voyages à Strasbourg dans le cours de deux années les avaient resserrés encore, et me faisaient d'autant plus désirer de me fixer dans cette ville. Depuis quelques temps je sentais que mon avenir serait compromis par un plus long retard. La voix intérieure se faisait entendre plus vivement ; ses reproches devenaient plus fréquents et plus importants, lorsqu'un jour, en lisant l'Evangile je tombai sur ce passage de saint Luc : *Il y a trois ans que je viens chercher le fruit à ce figuier sans en trouver. Coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il la terre ?* Oui, me suis-je dit, voilà trois ans que j'ai reçu la parole divine, et je n'ai pas encore porté de fruits ! Dans ce moment même ma résolution de partir fut prise irrévocablement; et huit jours après le 31 juillet 1826, j'étais à Strasbourg.

« Je recommençai la vie d'étudiant et suivis les cours de la faculté en médecine. Afin de prendre une position vraiment sérieuse, quelque temps après mon arrivée j'avais passé plusieurs jours dans la retraite occupé à prier et à méditer les plus hautes vérités. Pendant ces jours de grâce, je connus mieux la vertu de la prière ; les vérités chrétiennes que je méditais, expliquées par l'enseignement philosophique que j'avais reçu, et confirmées par mon expérience, me pénétrèrent plus profondément et fortifièrent ma résolution de mener, sous la direction de mon maître, une vie entièrement conforme à l'Evangile. Je me croyais chrétien, j'adhérais de cœur à la parole de Jésus-Christ, je l'invoquai avec foi, et quoique je susse qu'il y a des sacrements de l'Eglise, persuadé que, par ma foi, je participais à l'esprit qu'ils transmettent, je ne croyais par nécessaire de les recevoir.

« Je vivais dans une grande intimité avec deux amis qui suivaient la même voie, MM. Théodore Ratisbonne et Isidore Goschler qui tous deux s'employaient alors activement à la direction des écoles israélites. Cependant plus j'avançais, moins ce que j'avais obtenu me suffisait ! Il me manquait toujours quelque chose ! L'étude n'avait plus pour moi le même attrait; et j'étais poussé vers un terme que j'entrevoyais à peine. Un jour nous nous entretenions des moyens de faire prospérer les israélites, et on proposait de donner plus de développement à ce qui était commencé; lorsque, sans aucune préméditation, mais par suite de la conviction que j'avais de la nécessité de la foi au christianisme, je me mis à dire : « Croyons nous donc relever la Synagogue par le judaïsme ? » Cette parole frappa une personne catholique qui était présente; et elle me demanda : « Mais vous, Monsieur, « qui parlez, êtes-vous donc chrétien ? » Je répondis sans hésiter : « Oui, car je crois « en Jésus-Christ. » Alors il me fut répliqué : « Vous vous trompez : vous pouvez être « catéchumène, mais vous n'êtes point « chrétien; car vous n'êtes point bap- « tisé ! »

« Cette parole si simple et si vraie, me jeta dans un trouble ; elle bouleversait mes idées; et dès ce moment mon inquiétude augmenta. Il faut donc être purifié par les eaux du baptême pour devenir chrétien, me disais-je. Le baptême ! je ne l'avais pas cru nécessaire; mais aujourd'hui même je serais prêt à le recevoir, si ce n'est ma mère et la douleur profonde que cette démarche lui causera. Les choses en restèrent là pour le moment, mais de ce jour, il s'opéra un changement notable dans ma conduite; je cessai de fréquenter la synagogue; j'allai dans les temples catholiques prendre part aux cérémonies de l'église; son culte imposant et mystérieux m'imposait un grand respect, et me faisait souvent éprouver des émotions, des sentiments que je n'avais jamais connus. Quelles douces larmes j'ai versées dans ces temples où je n'osais à peine entrer, où je me regardais comme étranger, crainte même d'être reconnu par ceux que j'y rencontrais; et combien de fois, poussé par le besoin de mon cœur, j'allai, dès le matin, à la faveur de l'obscurité, m'unir au prêtre à l'autel, à la prière des chrétiens qui m'entouraient ; et livré successivement à des sentiments de joie, de

repentir et d'espérance, invoquer du fond de mon âme le Sauveur des hommes ! Ainsi après quatre années d'instruction, d'expériences et d'études, soutenu par une grâce progressive, aidé de la prière et de la lecture de l'Evangile, sans discussions, sans contention, éclairé par un enseignement large et profond, sans avoir su pendant longtemps où il me conduisait; catéchumène depuis plusieurs années et ignorant ce nom, je me trouvai à la porte de l'Eglise catholique, sans que jamais on eût employé d'autre moyen pour m'amener à ce terme que la *science* et la *charité*.

« Cependant les exigences de ma conscience s'augmentant, je compris enfin qu'il fallait un sacrifice, que l'affection naturelle ne devait point l'emporter sur l'appel de Dieu et je sollicitai le baptême devant lequel j'avais un instant hésité, parce que je n'avais pas encore la conviction de sa nécessité. Une fois convaincu, je le demandai avec instance sans plus de retard, heureux de pouvoir offrir à Dieu, en retour de sa grâce, un renoncement douloureux ! Il était déjà fait dans mon cœur, déjà même le jour de mon baptême était fixé, quand j'appris la mort de ma mère. Elle venait de succomber après de longues souffrances. Puissent ces souffrances et mon sacrifice lui compter pour quelque chose devant le Dieu de miséricorde !... Je reçus alors une instruction religieuse plus dogmatique, et quelques temps après, le 2 février 1827, je m'inclinai avec amour sous la main bienfaisante qui me lava dans l'eau de la régénération, et m'appliqua la vertu du sang de mon Sauveur... Ce fut mon maître qui me présenta au baptême, c'est lui qui, depuis huit ans, m'aide à en tenir les promesses, et me soutient dans les travaux de la vie spirituelle.

« Cette époque fut un temps de grâces dont je n'essayerai pas même de parler ; j'y goûtais des joies profondes, ineffables. Ce qui me remplissait d'un bonheur intime, c'était de me sentir rattaché au grand arbre de la vie, d'avoir la conscience que j'appartenais enfin à l'élite de l'humanité, que par cette imitation sacrée, j'étais enfin relevé de la dégradation profonde où mes pères avaient langui pendant dix-huit siècles, et dont moi-même j'avais gémi et souffert. Il me semblait voir des frères dans tous ceux que je rencontrais, et j'étais porté vers eux par un mouvement d'affection que je n'avais jamais éprouvé.

« Après comme avant mon baptême, je continuais à recevoir l'enseignement ; et la parole me fut donnée alors, non plus seulement sous la forme philosophique mais avec une simplicité chrétienne, plus noble et plus touchante encore. Ce fut dans ses catéchèses que me furent développés avec plus d'étendue qu'auparavant les dogmes catholiques. Ce fut là que j'entendis parler d'une manière plus précise et plus explicite de l'Eglise, de son institution, de sa hiérarchie, de son autorité et de sa mission sur la terre, de son rappport avec l'Eglise triomphante dans le ciel et avec l'Eglise souffrante dans le lieu de purification. Là me furent expliqués le sacrement d'Eucharistie et la perpétuité du sacrifice offert sur le Calvaire.

« J'avais déjà plusieurs fois senti dans mon cœur ce feu divin qu'apporte avec lui le sacrement de l'amour ; mais ma foi en ce mystère auguste resta quelques temps ténébreuse, et ce ne fut qu'après avoir été souvent nourri et fortifié par ce pain du ciel que je devins capable de concevoir l'idée sublime de ce mystère. Régénéré que j'étais à la vie divine, le besoin d'un aliment qui entretînt cette vie nouvelle en moi, m'en avait fait pressentir la nécessité ; des analogies tirées de la nature m'en avaient fait entrevoir la possibilité ; la touche intérieure de la grâce m'en donna la conviction profonde, et l'expérience me l'a confirmée.

« Ainsi se consolidait et se fortifiait peu à peu une résolution prise même avant mon baptême, celle d'entrer dans l'état ecclésiastique. Un jour, dans une instruction religieuse, il avait été question du sacerdoce chrétien, destiné à perpétuer la doctrine et le sacrifice de l'Eglise ; on m'avait montré le prêtre de la nouvelle alliance, chargé de transmettre aux hommes la vie de l'âme et de l'intelligence, et obligé dès lors à plus de pureté, à plus de science, à plus de dévouement. Je le vis représentant de Jésus-Christ sur la terre, dépositaire et ministre de son pouvoir, continuateur de son œuvre, placé dans l'Eglise pour éclairer ses frères, les soulager dans toutes leurs misères et contribuer ainsi de la manière la plus efficace à leur bonheur !... Cet état, m'écriai-je, est le plus élevé auquel l'homme puisse atteindre en ce monde, c'est là la plus noble mission qu'il y puisse remplir ! Au même instant, mes regards tombèrent sur le portrait d'un des derniers évêques de Mayence, dont j'avais appris à vénérer le dévouement et la charité ; et l'image du vertueux prélat, qui semblait me dire ce que peut être un vrai ministre de Jésus-Christ, fit une telle impression sur mon âme qu'aussitôt j'ajoutai : Puisqu'il en est ainsi, je serai prêtre ! et depuis ce moment, grâce à Dieu, ma résolution n'a pas varié. Cependant, rien ne fut précipité ; et longtemps encore après mon baptême, je continuai à mûrir en silence dans la voie nouvelle où la Providence m'avait fait entrer, poursuivant mes études médicales, mais sans y mettre la même activité. Dans ces premiers temps d'enfance spirituelle, saturé de la science humaine, j'avais besoin d'une nourriture plus solide ; mon âme était toute remplie des grâces que je recevais et mon esprit était déjà tourné vers l'esprit, plus sublime auquel j'aspirais.

« Dans le cours de cette année, mes deux amis, Théodore et Isidore, reçurent aussi le baptême ; celui-ci prit le premier l'habit ecclésiastique, et entra dans la maison de Mgr. l'évêque à Mosheim. Deux mois après, je l'y rejoignis, et là, pendant deux années, nous vécûmes sous les yeux de notre évêque, dans le calme de la retraite.

« La doctrine philosophique qui nous

avait amenés au christianisme, et surtout l'habitude de la prière, nous avait donné plus que nous ne pouvions trouver dans l'enseignement rationnel de cette maison. La méthode qu'on y suivait n'était pas celle par laquelle nous avions été appelés à l'Evangile, et nous ne pûmes jamais l'adopter; mais sans mission pour la combattre, nous la laissions à ceux à qui elle paraissait suffire. Notre maître nous commandait de respecter les opinions des autres; et ses conseils tendaient toujours à nous faire pratiquer l'humilité chrétienne, si nécessaire à des jeunes néophytes qui venaient d'entrer dans l'Eglise. Mais intérieurement je remerciais Dieu de m'avoir préservé de cette fausse science, de cette argumentation subtile dans laquelle la raison s'embarrasse et s'épuise, qui éteint l'intelligence et qui dessèche le cœur. Combien mon âme nouvellement régénérée et ma foi vierge, souffraient de ces tristes débats ou je voyais livrés à la dispute des hommes, les mystères sacrés que j'adorais en silence! Quels sentiments douloureux j'éprouvais quand j'entendais la parole de Dieu, d'un côté travestie, dénaturée, mutilée par ses ennemis, et de l'autre défendue, comment et par qui? Par des jeunes gens de bonne foi, avec des intentions droites, mais sans expérience des hommes et de la vie, sans connaissance du temps et de leur siècle, et qui s'imaginaient naïvement qu'on peut tout faire avec des arguments. Mais je le répète, le respect que mon maître m'inspirait pour l'Eglise et ses ministres m'arrêtait; et me renfermant dans la doctrine qui m'avait éclairé, je cherchais à échapper ainsi aux conséquences d'une méthode qui, loin de consolider ma foi, eût pu, non l'ébranler (elle était fondée trop avant dans mon âme), mais troubler ma paix, en soulevant d'une manière indiscrète des difficultés que je n'eusse jamais imaginées; car combien de fois, dans ces luttes rationnelles, j'ai entendu proposer des questions que mon esprit, exercé par l'étude des lois et par l'habitude de la discussion, ne voyait point résolues dans les réponses qu'on y faisait. Que serais-je donc devenu si je n'eusse été convaincu de la vanité de la raison et de ses disputes dans les choses de Dieu? Aussi cette épreuve fut-elle pour moi une justification nouvelle de la doctrine qui m'avait conduit à la foi.

« Pendant mon séjour à Mosheim, je reçus successivement les ordres sacrés. L'union toute de charité qui m'attachait à mon maître et à mes amis, devint plus étroite avec les années. Quelque temps après que j'eus été ordonné prêtre, je fus choisi avec eux pour faire partie de la nouvelle administration du petit Séminaire. Pendant quatre années, nos convictions, notre foi, notre union, nous ont aidé à faire dans cette maison le bien qui s'y est fait; et aujourd'hui cette conviction, cette foi et cette union nous conservent calmes et tranquilles au milieu des bruits des opinions contradictoires que notre sortie de cet établissement a provoqués. Et cette *union* cette *foi* et ces *convictions* sont *inébranlables*.

« Non, et dans les circonstances délicates où nous nous trouvons, j'ai besoin de le déclarer en finissant, non, ce n'est pas par des arguments de raison que j'ai été conduit à l'Eglise; homme du monde que j'étais, plein d'activité et de confiance en moi-même, ma raison païenne repoussait ces arguments; j'en savais ou croyais en savoir plus qu'il n'en fallait pour écarter ces faibles armes, et je regardais en dédain ceux qui s'en servaient. Privé de la grâce du baptême, du bienfait de l'instruction chrétienne, j'étais malade comme tout homme qui vient en ce monde, exalté par l'orgueil naturel dans mon esprit et ma volonté; et mon maître ne crut pas que pour guérir ce mal il fallût l'enflammer. Au lieu d'exciter ma raison par l'argumentation, profitant de l'appel intérieur que la soif de la vérité manifestait en moi, il s'adressa à mon intelligence et elle parla à mon âme....; et incliné par la grâce, je m'attachais, par la foi simple, par l'acquiescement et l'adhésion du cœur, à cette vérité que mon intelligence reconnaissait dans la parole sacrée! Ainsi devinrent inutiles toutes ces discussions qui ne satisfont jamais entièrement. Je n'avais point étudié, avant de devenir chrétien, les preuves de l'Etre nécessaire, et je croyais à l'existence de Dieu....; je ne m'étais point appuyé sur les arguments tirés des prophéties pour croire à la promesse du Messie: on ne me laissa point ignorer ces prophéties; mais, dès mon enfance, j'y avais cru en union avec mes Pères.... Je ne connaissais pas les preuves déduites de l'authenticité de l'Evangile pour démontrer sa divinité; j'avais sans doute été frappé du changement opéré dans le monde par la doctrine chrétienne...; mais, avant d'être capable de concevoir la vraie cause de ce changement, avant de l'admirer, j'ai cru à la parole de Jésus-Christ; et, éclairé par ma misère, touché par la grâce, j'avais aimé l'homme-Dieu, j'avais prié....

« Ce ne sont donc ni des *erreurs* ni des *chimères* qui m'ont conduit à l'Evangile et à l'Eglise: c'est la conviction la plus intime et la plus profonde que l'homme puisse avoir en ce monde, celle que donne l'action même de la grâce dans le cœur, et la lumière de la vérité qui féconde l'intelligence. C'est cette conviction du cœur et de l'intelligence qui m'a arrêté dans la voie périlleuse où je courais; c'est par elle que m'est venue la lumière au milieu des ténèbres; c'est elle qui m'a appris à connaître un Sauveur... C'est à cette conviction que je dois ces moments de calme et de bonheur que j'ai goûtés depuis huit ans; c'est elle encore qui m'a fait supporter avec plus de patience les peines qui, pendant ce temps, m'ont quelquefois traversé. C'est elle qui m'a introduit dans la grande famille catholique, dans l'Eglise. C'est par elle qu'enfant de l'ancienne alliance, j'ai été amené à devenir ministre de la nouvelle et prêtre de Jésus-Christ. C'est à elle que je dois enfin d'avoir vu,

depuis mon entrée dans l'Eglise, cinq membres de ma famille régénérés par l'eau du salut, trouver leur bonheur dans la pratique de l'Evangile, et parmi eux le plus jeune de mes frères... Voilà ce que j'avais besoin de dire, voilà le témoignage ou plutôt l'hommage public que j'avais à rendre à la doctrine qui a fait mon salut, et le bonheur de tant de personnes qui me sont si chères.

« Puisse cette parole, expression de mon âme, retentir jusqu'à l'âme du prince de l'Eglise, qui, lors de notre renaissance à la grâce, nous accueillit avec tant de bonté ; qui, pendant longtemps, nous honora d'une affection paternelle, à laquelle il nous était si doux de répondre par notre respect filial ! Puisse-t-elle dissiper dans son esprit les impressions funestes des calomnies par lesquelles on a cherché à rendre notre foi suspecte ! Car n'a-t-on point osé dire, ne répète-t-on pas encore sourdement parmi les fidèles, que dis-je ? ne prêche-t-on pas publiquement que nous, qui avons fait une expérience si miraculeuse de la grâce et de la miséricorde divine, *nous ne croyons pas aux miracles de Jésus-Christ !* Eh, qui donc nous a portés à renoncer au monde et à nos avantages dans le monde ? Qui nous a tirés des ténèbres où étaient nos pères ? Qui a déchiré le voile qui pesait sur nos cœurs, sinon la foi que Dieu a mise dans nos âmes, sinon l'amour qu'il nous a donné pour l'Evangile de Jésus-Christ ? Et ceux qui ont tout quitté pour l'Evangile ne croyaient donc pas aux miracles de l'Evangile ? Imputations odieuses, mais plus absurdes encore. Il nous semblait qu'après huit ans d'épreuves et de pratique chrétienne, nous avions donné assez de marques de notre attachement à l'Eglise pour n'avoir plus besoin de justifier notre foi par des paroles....

« Néanmoins, tout en déplorant que de si tristes motifs nous y obligent, nous déclarons hautement, nous, descendants d'Abraham, père des croyants, devenus par une grâce spéciale enfants de l'Eglise et prêtres de Jésus-Christ, que nous croyons et professons sans aucune réserve, en union avec notre maître et notre père dans la foi, tout ce que l'Eglise catholique, apostolique et romaine croit et enseigne, que nous repoussons avec elle tout ce qu'elle réprouve et condamne. Heureux de lui appartenir, notre désir le plus intime et le plus vrai est de vivre et de mourir en la servant, en lui obéissant. Quel que soit le mal qu'un petit nombre d'hommes cherchent à nous faire, sans que nous sachions ce qui peut justifier tant d'animosité, leurs clameurs ne nous étonnent ni ne nous effraient, pas plus que leurs exemples ne nous ont refroidi ou ébranlé. Que le Père des miséricordes daigne, en touchant leurs cœurs et éclairant leur esprit, dissiper leur aveuglement et leur colère ; qu'il daigne en ces temps d'épreuve nous soutenir par sa grâce afin que nous apprenions à supporter l'injustice, et surtout à la pardonner.

« Jules LEWEL, prêtre. »

LEWIS (D.), maître ès-arts du collége de Jésus à Oxford, vicaire de Sainte-Marie, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise le dimanche de la Pentecôte 1846.

LEZIGNEM-LEZAI (Gabriel DE), ou *Lusignan*, d'une famille illustre, fut converti par l'abbé de Bérulle, ainsi que Suzanne de Cétis, sa femme ; leur fille unique ayant voulu faire profession de la vie religieuse, ils fondèrent pour elle un couvent de la congrégation de Notre-Dame, à Puyberland, en Poitou.

LIBERMAN, nom de plusieurs frères qui se convertirent du judaïsme à la religion chrétienne et dont le père, rabbin à Saverne, était distingué, parmi les siens, par son esprit et son savoir. — L'un deux, âgé de vingt-cinq ans, et qui habitait Paris depuis quelque temps, se convertit et reçut le baptême le samedi saint de l'année 1826 dans l'église des Dames de la Visitation, rue des Postes. Il avait été instruit par l'abbé Martin de Noirlieu, qui lui adressa, pendant la cérémonie, un discours plein de force et d'à-propos. Tout le monde a paru surtout ému, quand le prédicateur a rappelé la conversion si franche et si éclatante de M. Drach, qui lui-même se trouvait présent, et qui a renouvelé tout haut les promesses de son baptême. Le lendemain, jour de Pâques, le nouveau converti assista à la grand'messe à Notre-Dame, et reçut la communion et la confirmation des mains de l'archevêque. — Un second fut baptisé dans la chapelle du collége Stanislas en mai 1837. Il était âgé de quarante-trois ans et versé dans la théologie rabbinique car il s'était destiné d'abord à être rabbin. Il reçut les noms de Marie-Joseph-Philomène. Ses parrain et marraine furent le docteur Récamier et son épouse. Liberman avait déjà quatre frères baptisés. — Un troisième, l'abbé Liberman, qui fut un exemple d'édification pour le séminaire de Saint-Sulpice, si édifiant lui-même, a formé, à force de persévérance et de zèle, une congrégation de missionnaires qui se vouent à la conversion, et par conséquent à la civilisation des nègres, un peu négligés depuis la mort de leur saint missionnaire le P. Calver. — Le docteur Liberman, frère des précédents, médecin distingué de Strasbourg, ami d'enfance et condisciple de M. Drach, dont il a partagé pendant plusieurs années ses études talmudiques, avait également renoncé au judaïsme et reçu le baptême.

LICHTY (Jean), militaire protestant, détenu à Spolète, et qui manifesta à l'archevêque de cette ville le désir d'être catholique. Instruit par le P. Léopold, religieux franciscain, il abjura avec dix autres le 6 avril 1834, et reçut le baptême, la confirmation et la communion des mains de l'archevêque, qui leur adressa une pieuse allocution sur la vérité de la religion catholique.

LIDY (Augustin), jeune nègre qui se convertit et fut baptisé à Vaugirard, par le curé de la paroisse, en 1829. Il avait été placé dans l'établissement de Saint-Nicolas, par le ministre de la marine, qui s'intéressait à son sort. Il fut instruit par les Frères qui

dirigent cet établissement. La nièce du ministre fut sa marraine.

LIMBOURG, protestant du diocèse de Reims, se convertit au catholicisme vers 1641, et sa conversion fut un grand exemple pour les protestants de la ville de Sédan, où il jouissait d'une estime particulière et d'une haute réputation.

LIMBOURG-STYRUM (Guillaume-Bernard, comte de), né en 1795, à Arnheim, en Gueldre (Pays-Bas), fit abjuration de la religion protestante dans la chapelle des dames de la Congrégation, rue de Sèvres, à Paris, le 3 juillet 1827. Ce seigneur méditait depuis longtemps cette démarche, et s'y est préparé dans la retraite ; il a édifié par sa piété, et est reparti pour la Hollande, où il réside ordinairement.

LINDÉ (Jean), né dans la Poméranie prussienne et élevé dans le luthéranisme, était venu se fixer à Verneuil, où il habitait depuis seize ans. Il avait épousé depuis quinze ans une personne de la même ville. On rendait unanimement témoignage de sa bonne conduite, il veillait à l'éducation de ses enfants, et montrait du zèle pour qu'ils fussent élevés dans la religion catholique. Déjà sa fille aînée avait fait, il y a quelque temps, sa première communion dans la paroisse, et elle avait reçue la confirmation. Dieu récompensa les bonnes dispositions de cet homme, et lui inspira le désir d'embrasser la religion catholique. L'époque de la mission décida cette démarche. Touché des discours de M. l'abbé Pieau, Lindé s'adressa à lui, et fut instruit et préparé. Son abjuration eut lieu dans l'église de la Magdeleine, en 1827, le jour même de la fête de la conversion de saint Paul. Après l'abjuration, prononcée avec un accent ferme et avec un air de satisfaction, gages de la droiture et de la sincérité des sentiments de Lindé, l'abbé Pieau lui donna la bénédiction nuptiale, et les deux époux participèrent ensemble au banquet eucharistique. Cette conversion produisit une joie vive parmi tous les fidèles.

LINDNER (N.), hollandaise connue sous le nom de *Zouteland*, qui était celui de son premier mari, épousa en secondes noces Boisson, ingénieur du roi. Après avoir quitté le calvinisme pour embrasser la religion catholique, elle publia un ouvrage intitulé : *La Babylone démasquée*. C'est un dialogue entre deux dames sur les motifs qui doivent engager à renoncer aux sectes séparées de la communion catholique. Mme Lindner est aussi l'auteur de plusieurs traductions.

LIPPE (Octave DE), agnat de la maison régnante de ce nom, se convertit au catholicisme en 1846, en Westphalie.

Il avait, pendant dix années, fait son unique occupation de l'étude de l'enseignement de l'Eglise catholique qu'il se plaisait à répéter à ses enfants.

LIPSE (Juste), célèbre philologue et savant polygraphe, naquit le 18 octobre 1547, à Isque (Overyssche), village entre Bruxelles et Louvain. Il resta treize ans professeur d'histoire à l'université de Leyde, professant la religion dite réformée, comme à Iéna, on l'avait vu suivre la confession d'Augsbourg. Il se mêla beaucoup de questions ecclésiastiques. Burman pose en fait que dès 1584, il avait formé le projet de quitter Leyde et de retourner à la religion catholique. Lipse publia à Anvers, en 1589, ses *Politicorum libri* VI, où il se déclare partisan d'une religion exclusive. Sous prétexte de prendre les eaux de Spa, il se rendit au couvent des Jésuites à Mayence, rentra dans l'Eglise catholique, et mourut entre les bras de trois Jésuites, d'un Franciscain et de son ami Nicolas Oudart, chanoine et Coadjuteur de l'évêque de Malines. Avant d'expirer, il avait recommandé à sa femme de faire don de son manteau à la Vierge de l'Église de Saint-Pierre à Louvain. Ce manteau fut effectivement vendu, et le prix affecté à une œuvre pie. Déjà antérieurement (1602), il avait fait suspendre une plume d'or dans la chapelle de Notre-Dame de Halle, en reconnaissance de ce qu'il avait été guéri, par son intercession, d'une maladie dont il était attaqué. Philippe II, roi d'Espagne, l'avait honoré du titre d'historiographe, et le prince Albert de Brabant lui avait accordé une charge de conseiller, dont il ne prit jamais possession. Sa réputation de savant et de critique éminent subsistera en dépit de tous les efforts faits par ses adversaires pour la lui enlever. Rentré dans le sein de l'Église, il prit la plume pour justifier la dévotion aux images, et termina sa carrière, le 23 mars 1606, à Louvain.

LIVINGSTON (John-Brugh), écuyer de la ville de la Nouvelle-Jersey (Amérique), embrassa la foi catholique en 1845. Depuis sa conversion, il écrivit un ouvrage fort estimé sur la doctrine de la justification.

I. — LLOYD (Mlle), convertie au catholicisme, à Tuan, en Irlande, en 1840.

II. — LLOYD (W.-H.), maître ès-arts, ancien *fellow* du collége de Jésus, à Oxford, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise, à Birmingham, en 1846.

I. — LOCKHART (William), *bachelor of arts* du collége d'Exeter, vivait depuis quelque temps, avec M. Newman, à Littlemore. Les journaux protestants de Londres rapportaient que ce *malheureux* jeune homme avait adopté, depuis quatre ans, les principes propagés par les *Traités pour le temps présent*, publication puséyste qui cessa par ordre de l'évêque anglican d'Oxford. Depuis, M. Lockhart avait souvent montré que les sentiments d'affection qu'il avait eus pour l'église anglicane diminuaient chaque jour, au point que ses amis s'en alarmèrent et crurent devoir prier M. Newman de vouloir bien se charger de sa direction, afin de prévenir le *malheur* qu'ils semblaient redouter. « On suppose, ajoute la feuille protestante, que M. Newman a fait ce qu'il a pu pour l'empêcher de se joindre à l'Eglise de Rome; mais sa conversion nous dit le fatal résultat de cet expérience. » En effet, M. Lockhart abjura l'anglicanisme, et fut reçu au sein de

l'Eglise, à Loughborough, en août 1843.

On annonçait en même temps, la conversion d'un vicaire de Wiltshire. — Les jours précédents, M. Walsh avait confirmé, dans la chapelle d'Aston-Hall, soixante-douze personnes, parmi lesquelles on comptait quarante-quatre protestants convertis depuis quelques semaines seulement.

II. — LOCKHART (Mme), mère du précédent, se convertit en 1846.

III. — LOCKHART (Miss), anglaise, belle-sœur de l'éditeur de *Quaterly-Review*, se convertit et entra dans le sein de l'Eglise catholique en 1846.

LOESSER (Christian-Adolphe), âgé de vingt-huit ans, était né à Hambourg, d'une famille juive, et fut élevé dans les pratiques du judaïsme ; mais en avançant en âge il comprit le faible de cette religion, et fut frappé de la simplicité des préceptes du christianisme et de la pureté de sa morale. S'étant mis à voyager, il eut le malheur de rencontrer en Italie des ministres luthériens qui lui inculquèrent leurs erreurs et le baptisèrent. Toutefois, Loesser n'était point satisfait, et une voix intérieure lui disait qu'il n'était pas encore dans la voie du salut. De bons livres, qui lui tombèrent entre les mains, lui inspirèrent une grande estime pour la religion catholique, et un vif désir de l'embrasser. Arrivé à Pérouse, dans les Etats de l'Eglise, depuis deux mois, il se présenta de lui-même à l'évêque, M. Cittadini, et lui demanda à être admis dans le sein de l'Eglise. Le prélat l'accueillit avec bonté et commit, pour l'éprouver et l'instruire, le P. Sainte-d'Iési, des Mineurs de l'Observance du couvent de Saint-François-du-Mont. Celui-ci s'acquitta de cette commission avec autant de zèle que de charité, et, au bout de quelques temps, put rendre bon témoignage au prélat des dispositions du jeune homme. Il reçut son abjuration, l'entendit en confession et lui donna l'absolution des censures canoniques, ce qui eut lieu le 29 septembre 1831, jour de Saint-Michel. De plus, Loesser fit son abjuration solennelle, le dimanche 2 octobre de la même année, dans la cathédrale de Pérouse, entre les mains de l'évêque assisté de son chapitre. Le prélat célébra la messe, adressa une exhortation au néophyte et lui administra les sacrements d'eucharistie et de confirmation.

LOIDE, aïeule de saint Timothée. La seule circonstance que l'on connaisse de sa vie est celle de sa conversion au christianisme. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort.

LOIR (Mlle), protestante, après avoir conféré avec le ministre Claude, fut si peu satisfaite de ses réponses qu'elle abjura le calvinisme, le 21 mai 1681, à Saint-Eustache, à Paris, entre les mains de l'abbé Binard, controversiste distingué de ce temps.

LOMBROSO (Jacob), israélite instruit, entraîné vers la religion catholique par l'étude, par la réflexion et surtout par la grâce, fut solennellement baptisé, le 28 octobre 1844, dans l'église des Barnabites, à Turin, en Piémont. C'est l'évêque du diocèse qui lui administra ce sacrement. Un prince de Sardaigne accompagnait le catéchumène aux fonts sacrés ; un roi assistait à la cérémonie, « ajoutant ainsi, dit la *Gazette piémontaise*, à la majesté religieuse la majesté royale. »

LOMÉNIE (DE), secrétaire d'Etat, se convertit au catholicisme dans le XVII^e^ siècle.

I.—LONGIN (Saint), soldat et martyr à Césarée en Cappadoce, est, à ce que l'on croit, le même qui ouvrit avec sa lance le côté de Jésus-Christ sur la croix, et se convertit ensuite.

II. — LONGIN (Saint,) soldat et martyr à Rome, assistait au supplice de saint Paul, et la vue de ce spectacle le convertit ainsi que deux de ses compagnons. Ils souffrirent la mort peu de jours après le saint apôtre.

LOPEZ (Raphaël), juif de Florence, âgé de vingt-cinq ans, se convertit et fut baptisé à Rome, le samedi saint 1832, dans le baptistère de Constantin, église de Saint-Jean de Latran, par le cardinal Zurla, qui lui administra les sacrements de confirmation et d'Eucharistie et lui adressa une pieuse exhortation à la persévérance. Le parrain du néophyte était M. Drach.

LORY (DE), protestant, gendre de l'ancien lieutenant-colonel du régiment de Turenne, se convertit au catholicisme à Metz en janvier 1686.

LOSINSKY, protestant, célèbre peintre de paysages, occupé alors à décorer à fresque le château royal de Capellen, près de Coblentz, se convertit au catholicisme en 1844.

LOSTANGE (Marquis DE) et sa femme, protestants convertis dans le XVII^e^ siècle.

I. — LOUISE-HOLLANDINE (Princesse), fille de Frédéric V, roi de Bohême et comte palatin du Rhin, résolut, à l'âge de trente-cinq ans, de se faire catholique ; elle avait été instruite dans cette religion par Elisabeth de Berghes, princesse d'Oxsordre. Louise quitta La Haye, où résidait sa mère, et se rendit à Anvers où elle fit abjuration dans l'église des Jésuites, le 25 janvier 1658. Elle avait dès lors le projet d'embrasser la vie religieuse, et elle entra en effet, l'année suivante, à l'abbaye de Maubuisson, où elle devint abbesse, et où elle fut jusqu'à la fin un modèle de ferveur, de pénitence et d'humilité. Elle était sœur de cette princesse Sophie qui fut appelée au trône d'Angleterre au préjudice de Jacques II. Elle mourut à Maubuisson en 1709.

II. — LOUISE, convertie des îles Sandwich, persécutée par les missionnaires protestants, et qui confessa courageusement sa foi, de 1829 à 1830.

LOVAT, gentilhomme écossais qui abjura le protestantisme et se fit catholique au commencement du XVII^e^ siècle. On lit dans le *Journal manuscrit* de l'abbé Ledieu, sous la date du 26 avril 1703 : « Ces trois jours, mardi, mercredi et jeudi. M. de Meaux a eu des conférences chez lui avec milord Lovat, gentilhomme écossais protestant, sur la religion ; et, le samedi matin 28, il lui a écrit

une grande lettre sur ce sujet, lui envoyant son *Catéchisme* et ses *Prières ecclésiastiques*, que ce gentilhomme lui avait demandés pour apprendre la liturgie, le culte et les fêtes de l'Eglise. C'est M. le nonce ordinaire qui les lui a envoyés, accompagné de son auditeur. Ce gentilhomme est très-bien disposé. Il doit retourner en Angleterre et en Ecosse, avant de se réunir à l'Eglise. » C'est le même lord Lovat, qui depuis (en 1747) porta sa tête sur l'échafaud, à l'âge de quatre-vingts ans. C'est lui qui fut le premier moteur du mouvement qui éclata en Ecosse en 1745 et 1746, pour reporter la maison de Stuart sur le trône de la Grande-Bretagne.

LOVE (W.-C.-M.), avocat, fit abjuration publique de la religion protestante, dans laquelle il avait été élevé, et embrassa la foi catholique ; la cérémonie eut lieu le 26 juillet 1830, dans la chapelle catholique de Tenchard-Street, à Bristol.

LOVEDAY (Miss), anglaise, qui se convertit au catholicisme, en 1822.

LOVEJOY, membre de l'Eglise baptiste des Etats-Unis, fit abjuration le 10 mars 1833. Après l'évangile, il s'avança dans l'église sur l'invitation du prêtre, et ayant pris place près le sanctuaire, il fit à haute voix sa profession de foi catholique, comme il est prescrit en pareil cas. Le pasteur lui permit ensuite d'adresser un petit discours à ses amis, qui étaient là en grand nombre. M. Lovejoy leur expliqua le motif de sa démarche. L'église était entièrement remplie, et la déclaration de M. Lovejoy fut écoutée avec un vif intérêt de tous ceux qui étaient présents, catholiques et protestants.

LOWENDAL (Ulric-Frédéric, baron DE), dont l'abjuration eut lieu le 9 janvier 1723, à Strasbourg.

LUC (Saint), évangéliste, né à Antioche, où il se livra pendant sa jeunesse à l'étude des lettres, voyagea ensuite en Grèce et en Egypte pour se perfectionner dans les sciences et surtout dans la médecine. Il excellait aussi dans la peinture. Il se convertit au christianisme, fut le compagnon des travaux apostoliques de saint Paul, écrivit son *Evangile* vers l'an 53, les *Actes des apôtres* dix ans plus tard ; et après avoir beaucoup souffert pour la foi dans le cours de ses prédications, il mourut en Achaïe dans un âge fort avancé.

LUCAS, Anglais, né et élevé dans la secte des quakers ou des *amis*, et ayant une suite d'ancêtres quakers pendant un siècle avant sa naissance, eut, vers 1839, le bonheur de reconnaître la vérité de la religion catholique, et suivit fidèlement la voix de sa conscience, en embrassant cette religion. De plus, il crut devoir informer ses anciens coreligionnaires des motifs qui l'avaient porté à les quitter pour s'unir aux catholiques. Il fit imprimer à Londres, en 1839, un opuscule où il expose ses raisons ; il compare la doctrine catholique avec l'enseignement des quakers, et montre combien on a fait de fausses peintures de la première.

LUCE (Saint), l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, fut évêque de Laodicée, selon les Grecs.

LUCHOWSKY, Grec schismatique, converti au catholicisme vers 1844.

LUCIEN et MARCIEN, avaient été l'un et l'autre élevés dans l'idolâtrie et adonnés aux sciences magiques, dans lesquelles ils s'étaient acquis l'un et l'autre une grande réputation. N'ayant pu décider une jeune chrétienne de Nicomédie, aussi remarquable par sa beauté que par sa vertu, à consentir à la passion qu'ils avaient conçue pour elle, ils eurent recours à tout ce que la magie leur fournissait de ressources pour triompher de sa résistance ; mais tous leurs efforts échouèrent. Alors ils comprirent que le Dieu qu'invoquait la jeune vierge était plus puissant que les esprits de ténèbres auxquels ils s'adressaient, et ils ouvrirent les yeux à la lumière de l'Evangile. Aussitôt ils transportent leurs livres de magie au milieu de la ville, et les y brûlent au grand étonnement de tout le peuple. Devenus chrétiens, ils quittèrent tout, se retirèrent dans la solitude, expiant leur vie passée par le jeûne et la prière ; après quoi ils se mirent à prêcher Jésus-Christ aux païens. La persécution venue, ceux-ci les arrêtèrent et les conduisirent au proconsul Sabin, disant : « Voilà des hommes qui attaquent maintenant ce qu'ils prêchaient autrefois, et qui prêchent ce qu'ils attaquaient. » Le proconsul leur ayant fait subir un interrogatoire, où ils témoignèrent une humble fermeté, les condamna à être brûlés vifs. « Seigneur Jésus, s'écrièrent-ils sur le bûcher, nous ne pouvons vous rendre assez de grâces de ce qu'après nous avoir rachetés de l'erreur de la gentilité, misérables et indignes que nous étions, vous avez daigné nous faire arriver à cette passion bienheureuse, et nous rendre participants de tous vos saints. A vous la louange, à vous la gloire ; c'est à vous que nous recommandons notre âme et notre esprit. » Ils subirent le martyre le 26 octobre 250.

LUCILLIEN (Saint), martyr à Byzance, était prêtre des idoles lorsqu'il embrassa le christianisme. Arrêté à cause de ce changement de religion, il subit de cruelles tortures et fut ensuite jeté dans une fournaise ; mais il en sortit sain et sauf, parce qu'une pluie subite éteignit les flammes. Le président Sylvain, loin d'être frappé de ce prodige opéré en faveur du martyr, le fit crucifier vers l'an 273.

LUCINE (Sainte), dame romaine, qui fut, à ce que l'on croit, convertie par l'apôtre saint Paul, et qui se consacra ensuite tout entière à la pratique des œuvres de charité.

I. — LUCIUS, de Cyrène, était disciple des apôtres et prophète. Il imposa les mains à saint Paul et à saint Barnabé, à Antioche, pour la mission à laquelle le Saint-Esprit les destinait. Il devint plus tard évêque de Cyrène.

II. — LUCIUS, roi d'une partie de la Grande-Bretagne, écrivit, vers l'an 182, au pape saint Eleuthère, pour le prier de lui procurer les moyens de s'instruire de la

religion chrétienne. Le pape accueillit sa demande et lui envoya des missionnaires ; on cite saint Fugoce et saint Damien ou Dumien, qui baptisèrent Lucius ainsi qu'un grand nombre de ses sujets ; et le christianisme fut pratiqué tranquillement dans le pays jusqu'à la persécution de Dioclétien.

III. — LUCIUS (Saint), sénateur et martyr, voyant la constance de Théodore, évêque de Cyrène, à souffrir pour Jésus-Christ, se fit chrétien et convertit ensuite le président Dignien, avec lequel il se rendit à Chypre. Comme la persécution de Dioclétien sévissait dans cette île, et qu'un grand nombre de fidèles confessaient la foi dans les tourments, Lucius se joignit à eux de son propre mouvement et fut martyrisé à son tour.

LUDMILLE (Sainte), duchesse de Bohême et patronne de ce royaume, née en Bavière, vers l'an 874, de parents encore païens, fut mariée à Borzivajus, duc de Bohême. Convertis l'un et l'autre après leur mariage, par saint Cyrille et saint Méthode, apôtres de la Moravie, ils s'appliquèrent avec zèle à la conversion de leurs sujets, et ils réussirent à en amener le plus grand nombre au service du vrai Dieu. Ludmille, s'étant retirée dans la solitude, fut étranglée, en 927, par deux princes païens.

LUETKENS (J.-J.), né d'une famille originaire de Suède, et demeurant à Bordeaux, avait été élevé dans le luthéranisme. Il assista, en 1817, aux conférences que l'abbé Frayssinous donna dans cette ville, et ensuite aux exercices de la mission. Dès lors il se proposa de s'instruire des dogmes de la religion catholique, dirigea ses lectures vers ce but, et eut des entretiens avec le curé de la paroisse. Surpris par la maladie dont il est mort, il n'eut pas le temps de faire abjuration publique, mais il fut assisté par le curé de Saint-Laurent, et est mort catholique en 1819. M. Luetkens n'avait que quarante-trois ans.

LUGNY (Zacharie CHARDON DE), protestant, était militaire et avait fait la campagne de Flandre, en 1667. Déjà il avait étudié la controverse ; de retour à Paris, il s'instruisit à fond sur ces matières, et suivit toutes les assemblées qui se tenaient à ce sujet. Non content d'avoir abandonné l'erreur, il voulut se mettre en état d'être utile, reprit ses études, reçut les ordres sacrés et s'employa avec succès à la conversion des protestants.

LULLE (Raymond), le célèbre docteur scolastique, naquit à Majorque, vers l'an 1235, de parents nobles, venus de la Catalogne à la suite de Jacques, roi d'Aragon, qui conquit cette île. Il avait trente ans quand il se convertit, étant sénéchal du roi de Majorque et abandonné à de criminelles amours. Il aimait une dame mariée, belle de visage, mais dont le sein était rongé par un chancre hideux. Pour le guérir de sa passion, cette dame, qui était chrétienne, lui fit connaître sa repoussante infirmité. Ce remède ne suffit pas encore. Cinq fois de suite il eut la même vision ; il vit ou crut voir Jésus-Christ en croix. La dernière fois il pensa que Dieu demandait de lui qu'il quittât le monde et se donnât entièrement à son service. Après trois mois encore d'hésitation, il vendit tous ses biens, à la réserve de quelque peu pour la subsistance de sa femme et de ses enfants, avec la résolution de ne plus jamais revenir chez lui. C'était environ l'an 1266. Après plusieurs pèlerinages, il composa ses admirables traités de logique. Depuis longtemps il avait résolu de se vouer à l'apostolat des mahométans, s'embarqua, arriva à Tunis, où il faillit être condamné à mort. Après un grand nombre de voyages en Italie, en France et à Chypre, il se rendit une seconde fois en Afrique.

A Bone, il réussit à convertir plusieurs philosophes averroïstes, qui regardaient la foi comme opposée à la raison. Alger le vit ensuite opérer de nouvelles conversions ; mais ayant disputé avec un philosophe arabe, qu'il réfuta de vive voix et par écrit, il fut arrêté, mis au cachot, et, après des sollicitations et des offres vaines pour lui faire changer de croyance ou du moins lui fermer la bouche, on le bannit à perpétuité comme perturbateur du repos public. Embarqué sur un vaisseau génois, Lulle fait naufrage à la vue du port de Pise et s'occupe néanmoins de répandre les principes de sa méthode, de les résumer et de les abréger. A sa prière, les Pisans, déterminés par l'exemple des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, lui remettent, pour le pape, des lettres dont l'objet est de proposer un ordre de chevaliers chrétiens, pour délivrer les saints lieux de la domination des Turcs, dont il voulait toutefois opérer la conversion. Il obtint de pareilles lettres de Gênes. Les dames génoises s'engagèrent à contribuer de leurs deniers à cette expédition ; mais la proposition de Raymond Lulle parut impraticable au pape. Parti une troisième fois pour l'Afrique à l'âge de quatre-vingts ans, il prêcha publiquement le christianisme et, condamné à mort, fut lapidé le 29 juin 1315.

LUSSE (Paul-Abraham DE), gentilhomme du Languedoc, qui se convertit dans le XVII^e^ siècle.

LYDIE (Sainte), marchande de pourpre à Philippes en Macédoine, était originaire de Tyr. Ayant été convertie par saint Paul, lorsqu'elle eut reçu le baptême, elle pria l'apôtre de venir loger chez elle. Il s'y rendit en effet avec Silas et reçut d'elle la plus généreuse hospitalité pendant le reste du temps qu'il passa à Philippes.

LYMAN (Mme), fille du célèbre docteur Warren, rentra dans le sein de l'Eglise vers 1840. Cette conversion éclatante, faite par le docteur Butler, eut à Boston le plus heureux retentissement. — Deux nouveaux prosélytes achevaient en ce moment de s'instruire des dogmes catholiques ; l'un était un avocat de cette ville, l'autre était la fille d'un des juges : huit jours après ils firent

leur abjuration. L'évêque de Boston, qui donne ces détails dans une lettre en date du 14 mars 1840, ajoute : « Un ministre protestant s'est démis de ses fonctions, a renié les erreurs et attend son admission parmi les plus humbles enfants de l'Eglise catholique. Je ne parle ici que des conversions notables; je ne dis rien de la multitude de ceux des classes inférieures qui reviennent à l'unité : ils forment en grande partie les congrégations de Boston, South-Boston, Charleston et Roxburg. Partout où se plante le véritable étendard de Jésus-Christ, l'Evangile compte aussitôt de nombreux enfants. »

LYNCH abjura le protestantisme en même temps que miss Henry, à Dungiven, dans la chapelle de Gort-naghy, et ont été reçus dans le sein de l'Eglise par M. Dempsey. Plusieurs protestants assistaient à cette cérémonie.

LYNE et quarante-une autres malheureuses victimes du prosélytisme protestant, qui spécule sur l'horrible misère des habitants de ce pays, rentrèrent au sein de l'Eglise. Cette cérémonie, extrêmement touchante, qui eut lieu à Dingle (Irlande), le 24 février 1850, est venue révéler les souffrances morales des victimes de cette propagande inhumaine. Quarante-deux infortunés, qui, pour ne pas mourir de faim, avaient embrassé le protestantisme, sont venus dans l'église de Dingle abjurer publiquement cette doctrine. Le plus ancien d'entre ces faux protestants, le nommé Lyne, a ajouté à haute voix à leur déclaration commune que ses chagrins et ses remords étaient si cuisants, que la nuit il ne pouvait goûter aucun repos, et qu'il en était devenu presque aveugle; que, de plus, depuis douze ans, il n'avait osé prendre un rasoir en main, dans la crainte de mettre fin à sa douleur en se coupant la gorge. Voici maintenant la pièce que ces catholiques égarés ont lue devant l'autel de Dingle; tous les hommes honnêtes en comprendront la douloureuse signification :

« Nous, soussignés, ayant dans un jour de malheur, et pour ne point mourir d'inanition, abandonné l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dont les divins enseignements n'ont jamais fait pour nous l'objet du moindre doute, et étant enfin, par la grâce de Dieu, revenus à la vraie foi de nos pères, éprouvons le besoin de déclarer solennellement, en la présence de Dieu et de cette assemblée de fidèles, que nous nous sommes joints aux protestants, non par conviction ou pour demeurer protestants, mais uniquement pour échapper à la mort, nous et nos familles. Nous déclarons aussi solennellement que nous avons toujours récité les prières catholiques, les prières que nous avions apprises dès notre enfance; et que, quand nous assistions aux offices des protestants, nous faisions violence à nos consciences, et croyions qu'en agissant de la sorte nous attirions sur nous la peine de la damnation, comprenant que nous nous conduisions en misérables hypocrites, et que nous vendions nos âmes immortelles pour un peu de vile monnaie. Aujourd'hui nous venons nous soumettre humblement à notre mère la sainte Eglise, et réclamons instamment les prières de cette assemblée de fidèles, pour obtenir de Dieu, par les mérites de notre divin Sauveur et l'intercession de sa sainte mère, la grâce d'un sincère repentir et de persévérer dans notre ferme résolution de vivre et de mourir dans la sainte foi catholique. »

(*Suivent quarante-deux signatures.*)

Voici l'extrait d'une lettre adressée au *Tablet* de Dublin, qui prouvera que, dans leur retour à la vraie Eglise, ces malheureux n'ont point été guidés par les mêmes motifs qui la leur avaient fait abandonner.

« Un grand nombre d'autres faux protestants, désireux de faire leur rétractation publique, se trouvaient encore dans la partie inférieure de l'Eglise; mais leurs misérables haillons cachaient si mal leur nudité, que je n'ai pas osé les amener au pied de l'autel et les exposer à la vue des fidèles. J'ai dû vêtir une partie de ceux qui ont eu le bonheur de faire leur déclaration; d'autres ont emprunté des vêtements pour le temps de la cérémonie.

« Je ne dois pas oublier de dire que l'été dernier nous avions plus de trois cents enfants qui assistaient, à Ventry, aux écoles des agents du prosélytisme protestant, et que j'ai été assez heureux pour les ramener au bercail, quoique nous n'ayons point d'écoles où ils puissent se rendre.

« Une détresse inouïe règne ici. Nul langage ne pourrait exprimer toute l'horreur de la misère où une grande partie de la population se trouve plongée. Personne ne peut croire à une si hideuse pauvreté sans en être témoin. Ce n'est pas le pain seul qui manque, ce sont les vêtements les plus indispensables; des familles entières en sont tellement dépourvues, qu'elles n'osent sortir de leurs misérables demeures. C'est au milieu de cette détresse incomparable que les agents de la propagande protestante parcourent les routes, épiant les infortunés catholiques pour leur ravir leur foi, la seule chose qu'ils possèdent encore. »

LYNES (Elisabeth), dame très-respectable, jusqu'alors profondément enracinée dans le protestantisme, se convertit et eut le bonheur d'être reçue dans le sein de l'Eglise catholique par le Rév. docteur Coen, à Loughrea (Irlande), le 5 septembre 1841. Cette cérémonie fut un grand sujet d'édification pour la nombreuse assemblée. Peu avant la réception de la néophyte, le prélat sortit de la sacristie, monta à l'autel, revêtu de ses habits pontificaux, et lut l'évangile du jour, qu'il expliqua avec éloquence; il appela ensuite l'attention sur la cérémonie de la réception. La nouvelle convertie s'avança en face de l'autel, portant dans une main un cierge allumé, et un crucifix de l'autre; elle fit alors une confession pleine et entière de la foi catholique. L'évêque adressa de nouveau à l'assemblée une courte

religion chrétienne. Le pape accueillit sa demande et lui envoya des missionnaires ; on cite saint Fugoce et saint Damien ou Dumien, qui baptisèrent Lucius ainsi qu'un grand nombre de ses sujets ; et le christianisme fut pratiqué tranquillement dans le pays jusqu'à la persécution de Dioclétien.

III. — LUCIUS (Saint), sénateur et martyr, voyant la constance de Théodore, évêque de Cyrène, à souffrir pour Jésus-Christ, se fit chrétien et convertit ensuite le président Dignien, avec lequel il se rendit à Chypre. Comme la persécution de Dioclétien sévissait dans cette île, et qu'un grand nombre de fidèles confessaient la foi dans les tourments, Lucius se joignit à eux de son propre mouvement et fut martyrisé à son tour.

LUDMILLE (Sainte), duchesse de Bohême et patronne de ce royaume, née en Bavière, vers l'an 874, de parents encore païens, fut mariée à Borzivajus, duc de Bohême. Convertis l'un et l'autre après leur mariage, par saint Cyrille et saint Méthode, apôtres de la Moravie, ils s'appliquèrent avec zèle à la conversion de leurs sujets, et ils réussirent à en amener le plus grand nombre au service du vrai Dieu. Ludmille, s'étant retirée dans la solitude, fut étranglée, en 927, par deux princes païens.

LUETKENS (J.-J.), né d'une famille originaire de Suède, et demeurant à Bordeaux, avait été élevé dans le luthéranisme. Il assista, en 1817, aux conférences que l'abbé Frayssinous donna dans cette ville, et ensuite aux exercices de la mission. Dès lors il se proposa de s'instruire des dogmes de la religion catholique, dirigea ses lectures vers ce but, et eut des entretiens avec le curé de la paroisse. Surpris par la maladie dont il est mort, il n'eut pas le temps de faire abjuration publique, mais il fut assisté par le curé de Saint-Laurent, et est mort catholique en 1819. M. Luetkens n'avait que quarante-trois ans.

LUGNY (Zacharie CHARDON DE), protestant, était militaire et avait fait la campagne de Flandre, en 1667. Déjà il avait étudié la controverse ; de retour à Paris, il s'instruisit à fond sur ces matières, et suivit toutes les assemblées qui se tenaient à ce sujet. Non content d'avoir abandonné l'erreur, il voulut se mettre en état d'être utile, reprit ses études, reçut les ordres sacrés et s'employa avec succès à la conversion des protestants.

LULLE (Raymond), le célèbre docteur scolastique, naquit à Majorque, vers l'an 1235, de parents nobles, venus de la Catalogne à la suite de Jacques, roi d'Aragon, qui conquit cette île. Il avait trente ans quand il se convertit, étant sénéchal du roi de Majorque et abandonné à de criminelles amours. Il aimait une dame mariée, belle de visage, mais dont le sein était rongé par un chancre hideux. Pour le guérir de sa passion, cette dame, qui était chrétienne, lui fit connaître sa repoussante infirmité. Ce remède ne suffit pas encore. Cinq fois de suite il eut la même vision ; il vit ou crut voir Jésus-Christ en croix. La dernière fois il pensa que Dieu demandait de lui qu'il quittât le monde et se donnât entièrement à son service. Après trois mois encore d'hésitation, il vendit tous ses biens, à la réserve de quelque peu pour la subsistance de sa femme et de ses enfants, avec la résolution de ne plus jamais revenir chez lui. C'était environ l'an 1266. Après plusieurs pèlerinages, il composa ses admirables traités de logique. Depuis longtemps il avait résolu de se vouer à l'apostolat des mahométans, s'embarqua, arriva à Tunis, où il faillit être condamné à mort. Après un grand nombre de voyages en Italie, en France et à Chypre, il se rendit une seconde fois en Afrique.

A Bone, il réussit à convertir plusieurs philosophes averroïstes, qui regardaient la foi comme opposée à la raison. Alger le vit ensuite opérer de nouvelles conversions ; mais ayant disputé avec un philosophe arabe, qu'il réfuta de vive voix et par écrit, il fut arrêté, mis au cachot, et, après des sollicitations et des offres vaines pour lui faire changer de croyance ou du moins lui fermer la bouche, on le bannit à perpétuité comme perturbateur du repos public. Embarqué sur un vaisseau génois, Lulle fait naufrage à la vue du port de Pise et s'occupe néanmoins de répandre les principes de sa méthode, de les résumer et de les abréger. A sa prière, les Pisans, déterminés par l'exemple des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, lui remettent, pour le pape, des lettres dont l'objet est de proposer un ordre de chevaliers chrétiens, pour délivrer les saints lieux de la domination des Turcs, dont il voulait toutefois opérer la conversion. Il obtint de pareilles lettres de Gênes. Les dames génoises s'engagèrent à contribuer de leurs deniers à cette expédition ; mais la proposition de Raymond Lulle parut impraticable au pape. Parti une troisième fois pour l'Afrique à l'âge de quatre-vingts ans, il prêcha publiquement le christianisme et, condamné à mort, fut lapidé le 29 juin 1315.

LUSSE (Paul-Abraham DE), gentilhomme du Languedoc, qui se convertit dans le XVII^e^ siècle.

LYDIE (Sainte), marchande de pourpre à Philippes en Macédoine, était originaire de Tyr. Ayant été convertie par saint Paul, lorsqu'elle eut reçu le baptême, elle pria l'apôtre de venir loger chez elle. Il s'y rendit en effet avec Silas et reçut d'elle la plus généreuse hospitalité pendant le reste du temps qu'il passa à Philippes.

LYMAN (Mme), fille du célèbre docteur Warren, rentra dans le sein de l'Eglise vers 1840. Cette conversion éclatante, faite par le docteur Butler, eut à Boston le plus heureux retentissement. — Deux nouveaux prosélytes achevaient en ce moment de s'instruire des dogmes catholiques ; l'un était un avocat de cette ville, l'autre était la fille d'un des juges : huit jours après ils firent

leur abjuration. L'évêque de Boston, qui donne ces détails dans une lettre en date du 14 mars 1840, ajoute : « Un ministre protestant s'est démis de ses fonctions, a renié les erreurs et attend son admission parmi les plus humbles enfants de l'Eglise catholique. Je ne parle ici que des conversions notables; je ne dis rien de la multitude de ceux des classes inférieures qui reviennent à l'unité : ils forment en grande partie les congrégations de Boston, South-Boston, Charleston et Roxburg. Partout où se plante le véritable étendard de Jésus-Christ, l'Evangile compte aussitôt de nombreux enfants. »

LYNCH abjura le protestantisme en même temps que miss Henry, à Dungiven, dans la chapelle de Gort-naghy, et ont été reçus dans le sein de l'Eglise par M. Dempsey. Plusieurs protestants assistaient à cette cérémonie.

LYNE et quarante-une autres malheureuses victimes du prosélytisme protestant, qui spécule sur l'horrible misère des habitants de ce pays, rentrèrent au sein de l'Eglise. Cette cérémonie, extrêmement touchante, qui eut lieu à Dingle (Irlande), le 24 février 1850, est venue révéler les souffrances morales des victimes de cette propagande inhumaine. Quarante-deux infortunés, qui, pour ne pas mourir de faim, avaient embrassé le protestantisme, sont venus dans l'église de Dingle abjurer publiquement cette doctrine. Le plus ancien d'entre ces faux protestants, le nommé Lyne, a ajouté à haute voix à leur déclaration commune que ses chagrins et ses remords étaient si cuisants, que la nuit il ne pouvait goûter aucun repos, et qu'il en était devenu presque aveugle; que, de plus, depuis douze ans, il n'avait osé prendre un rasoir en main, dans la crainte de mettre fin à sa douleur en se coupant la gorge. Voici maintenant la pièce que ces catholiques égarés ont lue devant l'autel de Dingle; tous les hommes honnêtes en comprendront la douloureuse signification :

« Nous, soussignés, ayant dans un jour de malheur, et pour ne point mourir d'inanition, abandonné l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dont les divins enseignements n'ont jamais fait pour nous l'objet du moindre doute, et étant enfin, par la grâce de Dieu, revenus à la vraie foi de nos pères, éprouvons le besoin de déclarer solennellement, en la présence de Dieu et de cette assemblée de fidèles, que nous nous sommes joints aux protestants, non par conviction ou pour demeurer protestants, mais uniquement pour échapper à la mort, nous et nos familles. Nous déclarons aussi solennellement que nous avons toujours récité les prières catholiques, les prières que nous avions apprises dès notre enfance; et que, quand nous assistions aux offices des protestants, nous faisions violence à nos consciences, et croyions qu'en agissant de la sorte nous attirions sur nous la peine de la damnation, comprenant que nous nous conduisions en misérables hypocrites, et que nous vendions nos âmes immortelles pour un peu de vile monnaie. Aujourd'hui nous venons nous soumettre humblement à notre mère la sainte Eglise, et réclamons instamment les prières de cette assemblée de fidèles, pour obtenir de Dieu, par les mérites de notre divin Sauveur et l'intercession de sa sainte mère, la grâce d'un sincère repentir et de persévérer dans notre ferme résolution de vivre et de mourir dans la sainte foi catholique. »

(*Suivent quarante-deux signatures.*)

Voici l'extrait d'une lettre adressée au *Tablet* de Dublin, qui prouvera que, dans leur retour à la vraie Eglise, ces malheureux n'ont point été guidés par les mêmes motifs qui la leur avaient fait abandonner.

« Un grand nombre d'autres faux protestants, désireux de faire leur rétractation publique, se trouvaient encore dans la partie inférieure de l'Eglise; mais leurs misérables haillons cachaient si mal leur nudité, que je n'ai pas osé les amener au pied de l'autel et les exposer à la vue des fidèles. J'ai dû vêtir une partie de ceux qui ont eu le bonheur de faire leur déclaration; d'autres ont emprunté des vêtements pour le temps de la cérémonie.

« Je ne dois pas oublier de dire que l'été dernier nous avions plus de trois cents enfants qui assistaient, à Ventry, aux écoles des agents du prosélytisme protestant, et que j'ai été assez heureux pour les ramener au bercail, quoique nous n'ayons point d'écoles où ils puissent se rendre.

« Une détresse inouïe règne ici. Nul langage ne pourrait exprimer toute l'horreur de la misère où une grande partie de la population se trouve plongée. Personne ne peut croire à une si hideuse pauvreté sans en être témoin. Ce n'est pas le pain seul qui manque, ce sont les vêtements les plus indispensables; des familles entières en sont tellement dépourvues, qu'elles n'osent sortir de leurs misérables demeures. C'est au milieu de cette détresse incomparable que les agents de la propagande protestante parcourent les routes, épiant les infortunés catholiques pour leur ravir leur foi, la seule chose qu'ils possèdent encore. »

LYNES (Elisabeth), dame très-respectable, jusqu'alors profondément enracinée dans le protestantisme, se convertit et eut le bonheur d'être reçue dans le sein de l'Eglise catholique par le Rév. docteur Coen, à Loughrea (Irlande), le 5 septembre 1841. Cette cérémonie fut un grand sujet d'édification pour la nombreuse assemblée. Peu avant la réception de la néophyte, le prélat sortit de la sacristie, monta à l'autel, revêtu de ses habits pontificaux, et lut l'évangile du jour, qu'il expliqua avec éloquence; il appela ensuite l'attention sur la cérémonie de la réception. La nouvelle convertie s'avança en face de l'autel, portant dans une main un cierge allumé, et un crucifix de l'autre; elle fit alors une confession pleine et entière de la foi catholique. L'évêque adressa de nouveau à l'assemblée une courte

allocution sur l'acte solennel dont elle venait d'être témoin, et ajouta que le prêtre de la ville d'Eyrecourt lui avait demandé le pouvoir d'admettre le même jour dans le sein de l'Eglise une autre convertie, et deux autres encore le dimanche suivant. On chanta le *Miserere* et le *Veni, Creator*, qui furent suivis du *Te Deum*, et la cérémonie se termina par la bénédiction du saint sacrement, donnée par l'évêque.

LYSIMAQUE, préfet, envoyé à Sybapolis avec Sévère, son oncle, pour y persécuter les chrétiens. Il fut converti avec Prime, principalement par sainte Fébronie. Aussitôt après leur conversion, ils firent cesser la persécution, qui était celle de Dioclétien (IVe siècle).

LYTTELTON (Georges), chanchelier de l'Echiquier, en Angleterre, né en 1709. Livré dans sa jeunesse à la fougue de ses passions, et entraîné par la fréquentation d'amis corrompus, il avait entretenu longtemps des doutes sur la vérité et les fondements du christianisme. Persuadé qu'il était temps de ne plus douter ou croire sur parole, il s'appliqua sérieusement à s'éclairer sur cette importante question. Son désir sincère et pur le conduisit à la vérité, qu'il cherchait. Convaincu lui-même, il voulut enseigner ce qu'il avait appris, et publia en 1747 ses *Observations sur la conversion et l'apostolat de saint Paul*, ouvrage auquel l'incrédulité n'a jamais pu répondre, et où il prouve la vérité de la religion par le seul fait de la conversion et de l'apostolat de saint Paul. Son père a consacré dans une lettre touchante, qu'il lui adressa dans cette circonstance, sa joie inexprimable d'un changement si désiré et si peu attendu. Il mourut le 22 août 1773. Le docteur Johnson, son médecin, a laissé sur ses derniers moments des détails touchants, dont nous extrayons ceux qui peuvent le mieux peindre Lyttelton. « Le dimanche, à onze heures du matin, dit le docteur Johnson, Sa Seigneurie me fit appeler et me dit : « Je sens ma fin « s'approcher ; j'ai voulu avoir un entretien « avec vous, docteur, ajouta-t-il ; je veux « vous faire ma confession. Lorsque j'entrai « dans le monde, je fus entouré d'amis qui « voulurent ébranler ma foi dans la religion « chrétienne ; je vis des difficultés qui me « firent naître des doutes, mais je conservai « mon esprit dans la disposition de recevoir « la vérité et la conviction. L'évidence et « les dogmes du christianisme, étudiés avec « soin, m'ont raffermi et persuadé de la « vérité de cette sainte doctrine. J'en ai fait « la règle de ma vie ; elle est aujourd'hui « le fondement de mes espérances pour « l'avenir. »

M

MACGREGOR (Alexandre NUGENT-MURRAY), lieutenant dans le 66e régiment de l'armée britannique dans les Indes, et sa femme Eléonore, se convertirent au catholicisme ainsi que leurs enfants, et firent abjuration solennelle du protestantisme en 1840, entre les mains du P. Adéodat, vicaire général de la mission de Cawnpore (Indostan). Ils communièrent ensuite, et leurs deux enfants furent baptisés sous condition.

MACLAURIN (Le Rév.), doyen du diocèse de Moray et Ross, en Ecosse, abandonna l'église épiscopale d'Angleterre pour embrasser le catholicisme. Le 20 octobre 1850, il annonça sa conversion, en chaire, à la congrégation d'Elgin. Cet événement quoiqu'on s'y attendît depuis longtemps, n'en a pas moins impressionné toute la paroisse. M. Maclaurin est marié et père de famille.

MACMULLEN (Le Révérend R. G.), *fellow* du collége de Corpus-Christi, à Oxford, qui habitait Leeds, fit abjuration le 1er janvier 1847 entre les mains du Révérend H. Wamesley, prêtre de la chapelle de Sainte-Anne à Leeds. La position de ce nouveau néophyte donnait le plus vif intérêt à cet événement.

MACRINE (Sainte), mère de saint Basile l'ancien et aïeule de saint Basile le Grand et de sainte Macrine la jeune, était d'une illustre famille du Pont, et elle fut convertie au catholicisme par saint Grégoire le Thaumaturge. Elle fut dépouillée de ses biens et souffrit de cruels tourments l'an 311, pendant la persécution de l'empereur Maximin II. Sainte Macrine mourut avant le milieu du IVe siècle.

MACULL ou MANGOLD (Saint), évêque de l'île du Man, était un prince irlandais qui, avant d'avoir été converti par saint Patrice, était chef de pirates. Après son baptême, devenu un homme tout nouveau, il se retira dans l'île du Man pour y mener la vie anachorétique. Il en fut élu évêque en 494, du consentement unanime du clergé et du peuple, pour succéder à saint Germain. Il étendit beaucoup le royaume de Jésus-Christ dans cette île, par ses travaux et par ses exemples. Il mourut l'an 518.

MAFFRE, ministre de la religion prétendue réformée dans le canton de Fay-le-Froid (Puy), rentra dans le giron de l'Eglise catholique. Ce n'est qu'après avoir vu clairement qu'en restant protestant il compromettait ses intérêts éternels, qu'il s'est fait catholique. Le 15 septembre 1850 eut lieu la cérémonie de son abjuration et celle de son baptême, dans l'église de Fay-le-Froid, au milieu d'un concours de catholiques et de protestants, venus pour être témoins d'une solennité aussi imposante. C'est entre les mains du vénérable Preala, vicaire général et supérieur du grand séminaire, que M. Maffre renonça à ses erreurs. Que de larmes pleines d'émotion ont coulé des yeux, lors-

qu'on a vu le néophyte, après avoir participé à la sainte eucharistie, s'adresser à ses anciens coreligionnaires et les engager, par le bonheur qu'il ressentait en entrant au bercail du légitime pasteur, à le suivre et à l'imiter ! Cette conversion éclatante eut un grand retentissement dans les montagnes, où se trouvent les quelques protestants que renferme le diocèse du Puy, et elle sollicita plusieurs de nos frères séparés à se réunir au centre de l'unité.

MAGARRAGTHY (Robert), protestant irlandais dans le comté de Sligo, fit abjuration, en avril 1837, dans la chapelle de Glenade, entre les mains de M. de Lacy, prêtre de paroisse comme on dit en Irlande, ou curé du lieu.

MAGDELEINE (Sainte Marie-), native de Magdala, ville de la Galilée. Ayant été guérie par Jésus-Christ, qui chassa sept démons de son corps, elle s'attacha irrévocablement au Rédempteur, et le suivit dans tous ses voyages et même au Calvaire. Après la passion, elle alla avec les autres saintes femmes au tombeau du divin Maître, pour embaumer son corps, mais elle ne le trouva pas. Après avoir porté cette nouvelle aux apôtres, elle revint au sépulcre. Jésus-Christ lui apparut alors. Elle ne le reconnut point d'abord, mais lorsqu'il l'appela par son nom, elle se proterna, et voulut baiser ses pieds. Jésus le lui défendit, et lui ordonna d'aller dire à ses frères ce qui venait de lui arriver.

MAHAULT, ministre protestant converti, et qui mourut en 1641.

MAIDAILLAN (Comte de), protestant de Lesparre, aussi distingué par les lumières de son esprit que par les avantages de sa naissance, voulut s'éclairer à fond au sujet des vérités catholiques. Il fut si pleinement convaincu, que, ne se contentant pas de renoncer à l'erreur, il voulut que ce qui avait servi à le détromper contribuât à faire cesser l'aveuglement de ceux qui persistaient dans le calvinisme. Il résuma les motifs qui l'avaient déterminé à se réunir à l'Eglise catholique, dans la lettre suivante qui convertit plusieurs autres protestants :

Lettre de M. le comte de Maidaillan de Lesparre, sur les motifs de réunion à l'Eglise romaine.

A Paris, ce 4 février 1686.

« Monsieur ***,

« Je me trouve à l'heure qu'il est dans l'obligation de vous tenir la parole que je vous ai donnée, Monsieur, de vous mander les motifs de ma réunion à l'Eglise romaine, sitôt que je l'aurais résolue, puisqu'enfin je l'ai faite après une mûre et une longue délibération, et après plusieurs conférences avec un grand nombre des plus importants et des plus habiles de cette communion, parmi lesquels Mgr l'archevêque de Paris m'a enfin déterminé à y entrer; et j'ose me flatter qu'on me rend ici assez de justice pour y être persuadé que je ne l'ai pas fait par aucun motif, ou de crainte, ou d'espérance, et que si je n'avais cru le pouvoir faire en conscience, rien au monde n'aurait été capable de m'y forcer, en me faisant oublier que Dieu seul doit et peut me tenir lieu de toutes choses.

« Je vous dirai donc que, comme l'article de l'adoration dans l'eucharistie m'avait paru le fondement principal de notre séparation, à cause de l'idolâtrie que j'y croyais couverte sous le spécieux titre d'adoration, il m'a paru tout de même que, les difficultés sur ce point étant levées, cette séparation deviendrait trop scandaleuse, et marquerait un esprit opiniâtre qu'on aurait raison de condamner, si elle continuait davantage; à quoi j'ajoute que ce serait une espèce de révolte contre notre souverain (à qui nous devons tout ce qui ne va pas contre la conscience), que de différer notre réunion par le seul motif de la gloire, ou plutôt de la vanité d'être des derniers, lequel devient une désobéissance, et même une faiblesse en nous sitôt que nous sommes persuadés que nous pouvons obéir sans pécher contre notre conscience. Voici le raisonnement sur lequel je me suis fondé pour lever mes scrupules sur le point de l'eucharistie.

« Comme les prétendus réformés jugent du sens des Ecritures par eux-mêmes et non par aucune autorité (sans que je veuille rien décider là dessus), je pourrais leur demander pourquoi ils expliquent littéralement le passage de l'Ecriture qui dit *que* Jésus-Christ *est Dieu*, et qu'ils n'expliquent pas tout de même littéralement celui qui dit que *le pain est sa chair*, puisqu'il y a plus loin de l'humanité de Jésus-Christ à la divinité que de la substance de sa chair, et qu'il est plus aisé de concevoir que du pain soit sa chair que de concevoir que son humanité soit Dieu (quoique tous deux inconcevables), de même qu'il n'est pas plus difficile de croire que cette même toute-puissance de Dieu ait fait qu'un morceau de pain devienne sa propre chair, sans que les espèces disparaissent, que de croire que cette même toute-puissance ait fait que l'humanité soit devenue Dieu en Jésus-Christ, sans que les apparences de l'humanité disparussent non plus, comme il est arrivé lorsqu'il vivait parmi les hommes, et qu'ainsi il ne peut y avoir plus de contrariété à conclure, selon les Ecritures, que ce qui nous paraît du pain soit la chair de Jésus-Christ, que de conclure que ce qui a paru homme en Jésus-Christ fût Dieu.

« De tout ce raisonnement on peut inférer, par une conséquence nécessaire, qu'il n'a pas dû paraître plus juste aux apôtres d'adorer la divinité de Jésus-Christ sous la figure humaine, qu'à nous d'adorer sa chair comme vivifiante par le Saint-Esprit, sous les signes qui nous la représentent, puisqu'il n'y avait point d'autres raisons d'adorer Jésus-Christ lorsqu'il était sur la terre, que celle de son union avec la divinité, et qu'ainsi en adorant sa figure humaine, ce n'était qu'adorer sa divinité, unie à son humanité par cet Esprit saint.

« D'où il s'ensuit que notre adoration dans la sainte eucharistie, ce n'est qu'adorer Jésus-Christ sous ce qui paraît pain, c'est-à-dire adorer le principe de notre satisfaction, qui est cet esprit vivifiant, lequel s'unit et se donne à nous par la foi dans ce divin mystère, et nous l'y rend uniquement autant que nécessairement adorable par cette même foi, puisque ce n'est ni le pain au sens des prétendus réformés, ni la chair dans le sens des catholiques, qui nous sanctifient, mais le seul esprit par la foi.

« Ainsi les prétendus réformés regardant et recevant ce pain par la foi, comme représentant réellement l'esprit vivifiant de Dieu, je ne trouve aucune difficulté à lui rendre le même culte que s'il y était au sens des catholiques (supposé qu'ils se trompassent), puisque les prétendus réformés demeurent persuadés qu'il y est par la seule chose qui le rend adorable, qui est son esprit vivifiant, et que là il se donne à nous d'une façon toute particulière, ce qu'il ne fait point ainsi dans tous les autres lieux du monde, quoiqu'il ne laisse pas de les remplir par son esprit et par son immensité.

« Je me sers du même raisonnement touchant le sacrifice de la messe, puisqu'à l'égard de Dieu (et selon l'explication que m'en ont donnée les plus célèbres docteurs de l'Eglise romaine), c'est une commémoration du vrai sacrifice du corps de Jésus-Christ, qu'il a lui-même offert sur la croix pour notre rédemption; qu'à notre égard c'est une application de ce sacrifice propitiatoire pour la rémission de nos offenses, et que, dans ce sacrifice eucharistique ou d'actions de grâces, cet esprit vivifiant est le même que dans le saint sacrement, sous les signes et sous les espèces qui nous y apparaissent.

« Voilà, Monsieur, en peu de mots, quels sont les motifs de ma réunion. La simplicité avec laquelle je viens de m'en expliquer vous paraîtra sans doute moins proportionnée à la dignité de mon sujet qu'à l'ignorance des gens de ma profession; cependant vous ne devez pas en être moins touché, car enfin, la simplicité ne laisse pas d'avoir ses grâces, surtout dans la religion où vous savez que la foi, qui y est si essentielle, nous demande la simplicité de la colombe. Je souhaite donc que vous et tous ceux qui ont différé, comme vous, de savoir ce que je viens d'écrire, en soyez autant convaincus que je le suis, afin que, persuadés que vous pouvez obéir au roi sans pécher contre vos consciences, vous ne différiez pas davantage, en les mettant en repos et vous aussi, à lui donner, comme moi, cette marque de votre obéissance et du désir que vous devez avoir de lui plaire, dont vous ne devez jamais illégitimement vous dispenser, puisque vous le pouvez faire sans offenser Dieu, qui permet tout ce qui arrive dans le monde (dont la connaissance des causes lui est réservée), et puisque enfin, après lui, nous devons tout au roi qu'il nous a donné, et surtout un aussi grand roi que le nôtre.»

MAILLET, protestant converti vers 1623.

MAINSELLI (Jérôme), principal fondateur des prêtres de l'ordre du Bon-Jésus, natif de Menta, au territoire de Césène. Après la mort de son père et de sa mère, il habitait Ravenne, où il s'abandonnait à toutes sortes de débauches, et était le scandale de la ville; il avait alors vingt-cinq ans. Ayant été sollicité par sa sœur d'aller voir la bienheureuse Gentile, il fut si touché de ses discours et des avis qu'elle lui donna, qu'il se convertit et mena une vie si sainte et si exemplaire, qu'ayant été ordonné prêtre, la sainte le prit pour son directeur.

I. — MAIRE (Célestine), âgée de vingt-sept ans, élevée dans le protestantisme, fit abjuration, le 30 avril 1839, dans l'église d'Orchies, diocèse de Cambrai, et reçut le baptême conditionnel avec la communion et le sacrement de mariage.

II. — MAIRE (Firmin), protestant de Neuchâtel, soldat dans la compagnie de chasseurs en garnison à Camérino (Etats de l'Église). Eclairé de la grâce, il y a fidèlement répondu, et dès les premiers jours de son arrivée à Camérino, il témoigna, avec quatre de ses camarades, le désir de se réunir à l'Église catholique. Les quatre militaires, ne sachant assez bien ni l'italien ni le français, furent envoyés à Rome, où on les instruisit en allemand. Quant à Firmin Maire, M. Baldini, archevêque de Camérino, le fit venir, et le confia aux soins du chanoine Fabiani, ecclésiastique zélé, qui l'instruisit et l'éprouva. Maire se montra ferme dans la volonté d'abandonner le protestantisme, et rédigea même un petit catéchisme où il réfutait les erreurs de la réforme. M. Fabiani le prépara à son abjuration, et Maire abjura le 29 juin 1833, dans la cathédrale de cette ville. L'archevêque lui donna le sacrement de confirmation; il l'admit à la sainte table. Le chapitre, le clergé, la compagnie entière de soldats et un grand concours de peuple assistaient à la cérémonie, qui se termina par un discours du prélat adressé au nouveau catholique pour lui faire sentir la grandeur du bienfait qu'il avait reçu, et l'exhorter à la persévérance.

MALADERIE (Anne Rousse de la), protestante de Caen, convertie vers 1630 par Véron.

MALHERBE (Perrine), convertie à la même époque et par le même.

MALOH, jeune nègre qui, se rendant à Marseille pour regagner sa patrie, arriva à Lyon dans le courant de 1815. La crainte du choléra, qui ravageait alors le midi, l'engagea à suspendre son départ. Maloh avait été enlevé de bonne heure à ses parents, et était entré au service d'un officier qui l'amena en France. Jusque-là il ne s'était point occupé de religion, et n'avait entendu que quelques instructions de l'aumônier du régiment. Il s'adressa au curé de Saint-François, qui s'empressa de le faire instruire; après un temps d'épreuve dans une maison de retraite, on jugea Maloh en état de recevoir le baptême, qui lui fut administré

dans l'église de Saint-François, le dimanche 31 mars 1836. Maloh eut pour parrain et pour marraine M. et madame Girard; il reçut les noms de Joseph-Marie-Alexandre. Un concours nombreux s'était porté à cette cérémonie. M. le curé de Saint-François adressa une pieuse allocution au jeune nègre, qui était né à Ségo, dans le Sénégal, et qui était âgé de vingt-quatre ans.

MAMELTE (Sainte), martyre en Perse, ayant quitté, d'après l'avertissement d'un ange, le culte des idoles et embrassé la religion chrétienne, fut lapidée par les païens au milieu d'un soulèvement populaire, et jetée ensuite dans un lac.

MAMERTIN (Saint), abbé, était encore idolâtre et habitait les environs d'Auxerre, lorsqu'une douleur à l'œil et une tumeur à la main le déterminèrent à aller demander à ses dieux la guérison de ces infirmités. Ayant rencontré en route un clerc de saint Germain, nommé Savin, il lui apprit le but de son voyage, et celui-ci en prit occasion pour lui faire sentir la vanité du culte des idoles et la sainteté du christianisme. Mamertin, éclairé par la grâce, prit sur-le-champ la résolution d'aller trouver saint Germain. Mais, pendant qu'il se rendait à Auxerre, un violent orage l'obligea de se réfugier dans un oratoire construit sur le tombeau de saint Corcodème, et là le Seigneur le favorisa d'une vision miraculeuse qui acheva de le détromper. Le lendemain, il se rendit auprès du saint évêque pour lui faire part de ses dispositions. Germain, qui se trouvait alors dans le monastère qu'il avait fondé près d'Auxerre, le reçut avec bonté; et après l'avoir instruit et baptisé, il frotta son œil et sa main avec de l'huile qu'il avait bénite. A l'instant Mamertin fut guéri, et la vue de ce miracle fit sur lui une impression si profonde, que pour en témoigner à Dieu sa reconnaissance il voulut se consacrer à son service. Il mourut dans le v^e^ siècle, après avoir laissé par écrit l'histoire de sa conversion et de sa guérison miraculeuse.

MAMME, martyr dans l'île de Corfou, était l'un des sept voleurs qui furent convertis à la foi chrétienne par saint Jason, et qui furent ensuite mis à mort, sur la fin du premier siècle, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux.

MAN, docteur de l'université d'Oxford, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique à Rome, en janvier 1851.

MANAHEM, frère de lait d'Hérode-Antipas. Il était prêtre à Antioche. Le Saint-Esprit lui ordonna d'imposer les mains à *Paul* et à *Barnabé* pour qu'ils allassent prêcher l'Evangile aux gentils. On pense généralement qu'il était du nombre des soixante-douze disciples du Seigneur, et qu'il mourut à Antioche.

MANBY, doyen de Derry (Angleterre), se fit catholique sous le règne de Jacques II.

MANCEL (Françoise), du nombre des six cents protestants que le célèbre controversiste Véron ramena au catholicisme à Caen et aux environs, vers 1630, en démontrant que le protestantisme est contraire à l'Ecriture sainte, qu'il avait falsifiée, et à la doctrine des Pères de l'Eglise, interprètes de l'Ecriture.

MANCELIERE (Jacques DE LA), converti à la même époque et par les mêmes motifs.

MANCHON (Mme), de Maumeray, près de Caen, convertie à la même époque et par les mêmes motifs.

MANECIER (Mme LE), convertie à la même époque et par les mêmes motifs.

MANGEAT (Jean et Eléazar, dits), convertis à la même époque et par les mêmes motifs.

MANGEANT (Magdeleine et Nicolas), convertis à la même époque et par les mêmes motifs que les précédents.

MANGEOT, médecin, protestant converti vers le commencement de 1686.

MANNING, célèbre docteur, maître ès-arts, ancien *fellow* du collége de Merton, à Oxford, qui avait donné sa démission d'archidiacre de Chichester, abjura à Londres, le 6 avril 1851, les erreurs de l'anglicanisme et fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique. M. Manning fut élevé à la grande école publique de Harrow. En quittant le théâtre de ses premiers succès classiques, il entra au collége de Balliol, à Oxford, où il obtint, en 1830, les honneurs les plus élevés de l'Université. Il n'est pas sans intérêt d'observer que parmi les compagnons les plus distingués de sa classe se trouvaient M. William Palmer, qui naguère a embrassé la foi catholique, et M. Anstice, enlevé jeune encore à ses travaux, et dont la veuve est aussi entrée dans l'Eglise. M. Manning fut élu plus tard *fellow* du collége de Merton. Nous ne savons si, à cette époque, il avait l'intention d'entrer dans les ordres; mais il ne tarda pas à embrasser la carrière ecclésiastique, et fut ensuite présenté par le curé de Lavington, dans le comté de Sussex. Le jeune *clegyman* épousa une des filles de feu le révérend M. Sargent, le pieux ministre de cette paroisse, un de ces hommes dont le zèle et les vertus font regretter qu'ils n'aient pas connu la vérité, mais qui, par l'excellence de leur vie, ont préparé la voie à ceux qui sont venus après eux. Mme Manning mourut fort jeune. Elle avait trois sœurs, dont deux sont devenues catholiques. La troisième avait épousé l'évêque d'Oxford. Il y avait peu de temps que M. Manning était curé de Lavington, lorsque le R. docteur Ottes le fit archidiacre de sa cathédrale. Cette position est la plus élevée du diocèse. L'archidiacre est le substitut de l'évêque, et le remplace dans les fonctions les plus délicates. Depuis lors, jusqu'au moment où il s'est démis de ses fonctions, M. Manning s'est consacré tout entier aux devoirs de son ministère, aimé de tous et vénéré, même des hommes qui étaient les plus opposés à ses principes. En 1841, le savant archidiacre occupa la charge de prédicateur de l'université d'Oxford, fonctions spéciales, dont la durée est de deux ans. La réputation et l'influence de l'éminent théologien grandissaient, à mesure que son talent était mis en œuvre. Les âmes qui cherchaient une direction se

tournaient vers lui. Dans toutes les circonstances solennelles on s'adressait à M. Manning, et quand il s'agissait de stimuler la charité des fidèles, son éloquence douce et persuasive faisait des merveilles. En 1844, l'archidiacre de Chichester fut porté candidat comme prédicateur de Lincoln's Inn, charge dont disposent tous les membres éminents de cette célèbre école de jurisprudence. Ses opinions de théologie ne parurent pas assez larges aux jurisconsultes chargés de ce choix; ils préférèrent à M. Manning un ecclésiastique professant des doctrines plus accommodantes, mais qui lui était bien inférieur comme théologien et comme orateur. De 1824 à 1850, M. Manning a publié quatre volumes de sermons, non moins remarquables par l'élévation des idées, la force de la doctrine, la grâce et la beauté du style, que par le travail de développement bien sensible que la vérité imprimait à son esprit. Le célèbre théologien publia aussi un *Traité sur l'unité de l'Eglise*, dédié à son ami M. Gladstone, depuis représentant d'Oxford au parlement. On a de lui des sermons détachés, quelques brochures sur les questions qui ont successivement occupé l'attention du clergé anglican, et des *charges* ou mandements adressés au clergé en sa qualité d'archidiacre. Les sermons prêchés par M. Manning devant l'université d'Oxford ont été publiés en un volume, en 1844. L'attachement, l'affection de ses paroissiens proclament assez haut de quelle manière l'archidiacre Manning remplissait ses devoirs de pasteur. Ces sentiments se sont manifestés dans plusieurs circonstances d'une manière touchante, et surtout durant les tristes incidents de l'affaire Gorham. Ce mémorable et instructif procès paraît avoir surtout contribué à dissiper les illusions que M. Manning a longtemps entretenues. Depuis une année environ, on remarquait que le pieux archidiacre prêchait moins souvent qu'autrefois. Il se bornait au ministère strictement indispensable à ses fonctions pastorales. On fit cette remarque l'été de 1850, lors de la consécration de l'église de Saint-Barnabé à Londres. Un service commémoratif des plus solennels eut lieu dans cette circonstance. On avait annoncé que M. Manning y prêcherait deux fois par jour durant l'octave qui inaugurerait l'ouverture de l'église. Cependant M. Manning n'y prêcha qu'une seule fois. Ce silence était sans doute commandé par des doutes naissants. Après l'arrêt du conseil privé de la reine, rendu dans l'affaire Gorham, l'archidiacre Manning fut des premiers à protester contre cette sentence, déclarant que l'Eglise anglicane se trouvait liée jusqu'à ce qu'elle eût rejeté expressément et ouvertement la doctrine énoncée qui s'y trouve sanctionnée. Ce fut presque immédiatement après que M. Manning donna sa démission d'archidiacre et de curé pour entrer dans la vie laïque. L'évêque de Chichester, le R. docteur Gilbert, homme aimable, mais d'une hostilité très-prononcée contre le catholicisme, refusa d'abord la double démission de M. Manning. Le prélat attendit jusqu'au dernier jour sans le remplacer, espérant encore qu'il se déterminerait à reprendre ses fonctions. C'est ainsi que M. Manning sut se faire chérir, vénérer et désirer des hommes les plus opposés à ses idées Après plusieurs mois passés dans la retraite, l'étude et la prière, M. Manning fut reçu dans l'Eglise catholique, le jour de la Passion 6 avril 1851, à Londres, entrant, selon l'expression d'un autre converti de distinction, dans le royaume de Dieu comme un petit enfant. Le dimanche des Rameaux, le nouveau fils de l'Eglise reçut la confirmation des mains du cardinal Wiseman, qui l'admit ensuite dans les ordres mineurs en lui donnant la tonsure. M. Manning, engagé dans les ordres sacrés, grossit la phalange des apôtres qui évangélisent l'Angleterre. Dieu sait quels succès obtinrent l'exemple de ses vertus et l'éloquence de ses prédications. Tel est l'ancien archidiacre de Chichester, depuis la conversion du R. Newman, la plus brillante conquête, sans contredit, que l'Eglise ait faite en Angleterre dans les rangs du clergé anglican.

L'université d'Oxford a perdu à elle seule, dans ces derniers temps, plus de *quatre-vingt à cent* de ses membres les plus distingués.

L'ancien ami et le nouveau prosélyte du docteur Newman, le docteur Manning, ordonné prêtre peu de temps après sa conversion, alla prêcher à Chichester, où il avait été archidiacre protestant. En novembre 1851, il se rendit à Rome. Ses anciens coreligionnaires l'appelaient avec raison le Fénelon de l'anglicanisme.

MANNS VIOOL, juif d'Amsterdam, se convertit et reçut le baptême, le 8 février 1840, dans la chapelle ducale de Saint-Louis, à Parme, des mains de l'évêque de Borgo san Domino, qui lui administra ensuite la confirmation et l'admit à la sainte table. Le néophyte fut tenu sur les fonts par l'archiduchesse de Parme, qui était présente, et avait chargé de la représenter le comte Louis san Vitale, son chambellan; le comte fut ensuite son parrain pour le sacrement de confirmation et lui donna le nom de Louis. Le néophyte paraissait ému et ne pouvait retenir ses larmes. Dès qu'il avait manifesté le désir d'être chrétien, il avait été instruit par deux ecclésiastiques, M. Tamagi et M. Lamprecht, chapelain privé de la princesse. L'évêque de Parme l'examina ensuite, et, trouvant son instruction assez avancée, fixa le jour de son baptême.

MANZONI (Mme), de Milan, née Blondel de Cully, dans le canton de Vaud, protestante, qui se convertit à Paris et ramena à la religion catholique sa belle-mère et son mari (XIX^e^ siècle).

MAR (Isaïe), évêque nestorien, découvrit qu'un jeune Chaldéen, de Diarbekre, teinturier de son état, converti par le zèle des Dominicains, avait converti à son tour la plupart des nestoriens de Khosrova. Ce jeune artisan devint bientôt l'apôtre des jeunes

apprentis qui l'avaient choisi pour maître. Ses instructions, et plus encore ses bons exemples opérèrent leur conversion. A ces prosélytes se joignit un homme veuf, doué de quelque instruction, et qui fut jugé capable d'être le père spirituel de cette société naissante. Il l'envoya près du patriarche de Mossul pour être ordonné. Lorsqu'il revint, sa maison servit de chapelle aux catholiques. L'intolérance des nestoriens, au milieu desquels ils vivaient, les obligeait au secret; et ils le gardèrent si religieusement, que, durant vingt années consécutives, leur Eglise put se consolider et s'étendre à l'insu de tous les profanes. Enfin l'évêque nestorien, Mar-Isaïe, découvrit le mystère; et, l'heureux changement opéré dans son village lui ouvrant les yeux, il va dans la Géorgie, à Akaltriké, faire son abjuration entre les mains des missionnaires catholiques, puis s'en retourne à Khosrova convertir le reste de ses ouailles. Le patriarche de Mossul, apprenant cette joyeuse nouvelle, lui envoya quelques Dominicains, dont les instructions éclairèrent et affermirent ces nouveaux frères. Le successeur de Mar-Isaïe, Jean Guriel, élevé au collége de la Propagande, rapporta de ce centre glorieux du catholicisme la science de la foi qu'il avait recouvrée, et vint à son tour la propager dans les villages environnants. Pataura, peu distant de Khosrova, fut reconquis par son zèle, et cette société s'agrandit encore, grâce à l'activité pastorale de Mgr Mar-Michaël, disciple, comme lui, de la Propagande, qui fut promu à l'importante dignité de patriarche des Chaldéens.

I.—MARC (saint), évangéliste, n'embrassa la foi chrétienne qu'après la mort du Sauveur. On croit que c'est lui que saint Pierre appelle son fils spirituel, parce qu'il était disciple et interprète de cet apôtre, et qu'il l'accompagna dans son second voyage à Rome. Il écrivit son Evangile dans cette capitale, pour les fidèles qui le priaient de leur communiquer les instructions entendues par lui de la bouche du chef des apôtres. Lorsque l'empereur Claude chassa de Rome tous les Juifs, Marc, n'ayant plus espoir de faire des prosélytes dans cette ville, se rendit en Egypte où il prêcha l'Evangile et fonda l'Eglise d'Alexandrie. Il expira dans les supplices le 25 avril de l'an 68.

II.— MARC LEVI, son fils, et sa fille, tous trois juifs, se convertirent et reçurent le baptême et le sacrement de confirmation en 1827. Le père et le fils furent admis à la sainte table.

I. — MARCEL (saint), martyr à Rome, avec saint Apulée, s'attacha d'abord à Simon le magicien, qu'il quitta ensuite pour devenir le disciple de saint Pierre, et il se convertit à la vue des miracles opérés par le prince des apôtres. Il souffrit la mort pour la foi sous le consulaire Aurélien.

II. — MARCEL (L.-F.), ancien régent du canton de Genève à Annecy, protestant converti en 1849.

MARCELLIEN (saint), martyr en Toscane avec saint Secondien et saint Vérien, se convertit à la vue du courage que déployaient à Rome les chrétiens, au commencement de la persécution de l'empereur Dèce. Après avoir reçu le baptême, il déclara publiquement qu'il était chrétien. Arrêté à Rome, où il se trouvait encore, il fut livré par ordre du proconsulaire Promote aux plus cruelles tortures, telles que les verges, le chevalet, les ongles de fer et les torches ardentes. Conduit ensuite avec ses deux compagnons en Toscane, sa patrie, il y fut décapité l'an 250.

MARCHA, dit Du pras, ministre protestant, converti vers 1628.

MARCHAIS (de), gentilhomme de Saintonge, officier dans la compagnie de Morton, se convertit et abjura le protestantisme vers le commencement de 1686.

I. — MARCHAND (Nicolas), ministre protestant, converti vers 1615.

II. — MARCHAND (Catherine Le), protestante de Caen, convertie vers 1630 par Véron.

MARCHAYS (Isaac), conseiller au présidial de Saintes et âgé de cinquante ans, abjura le protestantisme en 1714.

I. — MARCIEN (saint), martyr à Nicomédie avec saint Lucien, pendant la persécution de Dèce en 250, était, ainsi que son compagnon, né dans l'idolâtrie, et tous deux s'étaient adonnés à l'étude des sciences magiques. Epris d'un amour violent pour une jeune vierge de Nicomédie, ils employèrent les ressources de leur art diabolique pour s'en faire aimer, mais en vain. Les esprits de ténèbres qu'ils fatiguaient par leurs évocations, leur firent enfin cette réponse:

« La personne dont la beauté vous touche est du nombre de ces vierges qui sont consacrées à Jésus-Christ, le Seigneur et le Dieu de tous les hommes, qui a donné sa vie pour eux..... Il prend soin de la préserver de tous nos artifices, et il nous fait beaucoup souffrir chaque fois que nous essayons d'entreprendre quelque chose contre elle. Ainsi, nous cédons malgré nous à un pouvoir supérieur, et nous sommes forcés de confesser notre impuissance. » Cet aveu des démons surprit étrangement nos magiciens, et ils en furent comme terrassés. Revenus ensuite du saisissement qu'ils venaient d'éprouver, ils se disaient : « Quoi! ce Jésus-Christ est si puissant que tout lui obéit, et que ceux-là mêmes que nous croyons des dieux, tremblent devant lui! c'est donc à lui que nous voulons être désormais; c'est lui seul que nous devons craindre, c'est lui seul que nous devons adorer. » Après cette subite résolution, qui leur était inspirée par le ciel, ils en prennent une autre qui en était la conséquence. Se rendant à l'instant même sur la place publique, ils allument un grand feu et y jettent leurs livres, leurs caractères magiques et tout ce qui servait à l'exercice de leur art exécrable, publiant à haute voix la grâce que Dieu venait de leur faire, en ouvrant leurs yeux à la vérité. Ils se rendent ensuite dans l'assemblée des fidèles, et lors-

qu'ils eurent reçu le baptême, ils se retirèrent dans un désert, où ils se livrèrent avec tant d'ardeur aux austérités de la pénitence, qu'ils ne prirent tous les trois jours qu'un peu de pain et d'eau. Ils ne sortaient de leur retraite que pour aller annoncer Jésus-Christ aux idolâtres. Ayant été arrêtés comme chrétiens, ils furent condamnés à être brûlés.

II. — MARCIEN (saint), martyr, était un personnage distingué de Rome, qui se convertit à la vue de la résurrection de son fils, nommé Jean, opérée par les prières des saints martyrs Abonde et Abondance. L'empereur Dioclétien, informé de cette conversion, lui fit trancher la tête, ainsi qu'à son fils et aux deux saints qui avaient ressuscité ce dernier.

MARCOWIS (Chrétien), juif, fils d'un rabbin très-savant et converti aux christianisme. Son nom est mentionné dans les procès-verbaux du clergé de 1641.

I. — MARE (Marie DE LA), femme de Daniel Garnier, à Caen, convertie vers 1630, par Véron.

II. — MARE (Paul-Marcel DE LA), fils d'un négociant juif, naquit à Gênes en 1734; il embrassa la religion catholique à l'âge de dix-neuf ans, et fut tenu sur les fonts baptismaux par le marquis Michel Durazzo. Se sentant un penchant irrésistible pour la carrière ecclésiastique, il alla étudier à Rome, puis à l'abbaye de Subbiaco. En 1758, il célébra pour la première fois le sacrifice de la messe dans la capitale du christianisme, puis il reprit ses études dans une communauté de prêtres génois, qui se destinaient aux missions. Le grand duc Léopold le choisit, en 1783, pour occuper la chaire de théologie, à l'université de Sienne. Ce ne fut que quatre ans plus tard qu'il enseigna la sainte Ecriture à Pise. Mais ayant alors manifesté quelques opinions jansénistes, il fut exclus de cette dernière université, et ses écrits furent mis à l'index. Cependant, après avoir longtemps persisté dans l'erreur, il remit, le 5 novembre 1817, une rétractation signée de lui à l'archevêque de Pise. Le 17 février 1824, étant âgé de quatre-vingt-dix ans, il fut enlevé à ses amis par la vieillesse plutôt que par la maladie, car il avait célébré la messe le 9 du même mois. Il légua sa bibliothèque aux Carmes de Pise et sa fortune aux jeunes gens pauvres qui désireraient se consacrer au service de Dieu dans le monastère de Saint-Benoît de la même ville. Nous avons de lui deux ouvrages: 1° *Six lettres de Finale*, 2° *De locis theologicis*, Pise, 1789.

MARGANO, nègre de Nubie, abjura le mahométisme et reçut le baptême le 24 octobre 1830, à Truffarello en Piémont. Il était venu d'Égypte à la suite d'un marchand italien, et était entré au service du comte Vagnone, qui le fit instruire et lui servit de parrain. Margano reçut les noms de Melchior-Joseph; son abjuration fut solennelle et avait attiré plusieurs personnes de Turin.

MARGUERITE DE CORTONE (sainte), pénitente, naquit vers l'an 1248, à Alviano en Toscane, et elle eut le malheur de s'abandonner au désordre dans sa jeunesse; mais une grâce toute particulière la retira de ses égarements, à l'âge de vingt-cinq ans. La vue du cadavre d'un homme avec lequel elle entretenait un commerce criminel, et qui était déjà à moitié rongé par les vers, la frappa tellement, qu'elle se trouva changée à l'instant même. Aussitôt elle alla se jeter aux pieds de son père, pour lui demander un pardon dont elle se disait indigne, et l'ayant obtenu, elle se présenta, la corde au cou, à l'église paroissiale d'Alviano, pour faire une réparation des scandales qu'elle avait causés par ses déréglements. S'étant rendue à Cortone avec la résolution d'entrer dans l'ordre de Saint-François, elle commença par faire une confession générale de toute sa vie, et après une épreuve de trois ans, elle fut admise à la profession religieuse. Dans la vue d'expier ses fautes, elle se livrait à des austérités incroyables. Après avoir été pendant vingt-trois ans un parfait modèle de pénitence, elle mourut le 22 février 1297.

I. — MARIE DE CLÉOPHAS, c'est-à-dire épouse de Cléophas. L'Evangile l'appelle sœur de la mère de Jésus. Elle fut une des premières saintes femmes qui crurent à la divine mission du Sauveur, et elle l'accompagna dans ses courses aussi bien qu'au Calvaire. Témoin de son ensevelissement, elle retourna le dimanche matin à son tombeau avec les autres saintes femmes, apprit des anges que Jésus était ressuscité, et alla avec ses compagnes communiquer cette heureuse nouvelle aux apôtres. Jésus leur apparut en chemin, et elles l'adorèrent.

II. — MARIE, sœur de Marthe et de Lazare, était de Béthanie, village des environs de Jérusalem. Sa famille jouissait de l'affection et de l'estime de Jésus-Christ. C'est Marie qui, après la mort de son frère, exprima sa foi en ces termes au Rédempteur qui vint chez elle: « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus, ému de ses pleurs, ressuscita Lazare. Lorsque Jésus était chez Simon le lépreux, Marie lui versa de l'huile odoriférante sur les pieds et les lui essuya avec ses cheveux.

III. — MARIE (Sainte), mère de saint Jean, surnommé Marc, qui était disciple des apôtres, mourut dans le courant du 1er siècle, et elle est honorée en Chypre le 29 juin.

IV. — MARIE D'EGYPTE, ou MARIE ÉGYPTIENNE (Sainte), ainsi dite de sa patrie, naquit vers l'an 354, et quitta la maison paternelle vers l'âge de douze ans, pour se rendre à Alexandrie, où elle exerça l'infâme profession de courtisane; ce n'était pas l'appât du gain qui la poussait au désordre, mais le désir de satisfaire un penchant effréné. Après dix-sept ans d'une pareille vie, ayant vu un jour plusieurs personnes se diriger vers la mer, elle demanda où elles allaient. On lui répondit qu'elles allaient à Jérusalem pour y célébrer l'exaltation de la sainte Croix. Elle s'embarqua avec elles, et continua ses désordres pendant la traversée. A son arrivée

à Jérusalem, elle ne changea point de conduite; quand le jour de la fête fut venu, elle se rendit avec la foule à l'église où l'on exposait la croix du Sauveur à la vénération des fidèles. Mais lorsqu'elle voulut franchir le portail du saint lieu, elle se trouva repoussée par une force invisible, et cela jusqu'à trois fois. Un événement si extraordinaire lui fit faire des réflexions sérieuses, et elle conclut que c'était l'abomination de sa vie qui lui fermait l'entrée du temple. Cette pensée lui arracha des larmes, et tandis qu'elle se frappait la poitrine en sanglotant, elle aperçut au-dessus du lieu où elle se trouvait une image de la mère de Dieu. S'adressant alors à Marie, elle la conjura, par son incomparable pureté, d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse, et de faire agréer à Dieu ses gémissements et son repentir. Elle la supplia en même temps de lui obtenir la grâce d'entrer dans l'Eglise pour y voir le bois sacré qui fut l'instrument de notre rédemption, et lui promit de consacrer au Seigneur le reste de ses jours, qu'elle s'engageait à passer dans les austérités de la pénitence. Cette prière remplit Marie d'Egypte de consolation et d'espérance. Cette fois elle put pénétrer dans le saint lieu, et même jusque dans le chœur, où elle eut le bonheur de vénérer de tout près la sainte croix, devant laquelle elle se prosterna sur le pavé qu'elle arrosa de ses larmes. Etant ensuite retournée devant l'image de Marie, elle la pria de nouveau d'être sa protectrice et son guide dans sa vie nouvelle. Alors elle entendit une voix qui lui dit : *Si tu passes le Jourdain, tu trouveras un parfait repos.* Marie se leva aussitôt, et après avoir acheté trois pains chez un boulanger, et demandé quelle était la porte de la ville qui conduisait au Jourdain, elle se mit en route sur-le-champ. Marie avait vingt-neuf ans lorsqu'elle se convertit en 383, et elle en passa quarante-sept sans avoir de rapports avec être humain. Après cette vie de la plus austère pénitence, elle mourut l'an 431.

MARIE, avocat au parlement de Paris, après avoir longtemps combattu, termina les difficultés qui l'arrêtaient par une solennelle abjuration qu'il fit le 17 novembre 1680, dans l'église du noviciat des Jésuites, entre les mains du P. Doy, directeur de la congrégation établie dans cette maison, avec qui il avait eu de fréquentes conférences. Il était de Grenoble, et on fut convaincu de la sincérité de son changement, non-seulement par les intérêts du monde auxquels il renonça, abandonnant tous les avantages que lui offraient ses parents, mais encore par les motifs qu'il exposa dans un discours prononcé en robe au pied de l'autel, et cela d'une manière si édifiante, qu'il attira l'admiration de la foule de personnes de qualité qui furent témoins de cette action.

I. — **MARIN** (Thomas), l'un des six cents protestants que Véron convertit vers 1630, à Caen et aux environs, par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

II. — **MARIN** (Michel), converti à la même époque et par les mêmes motifs que le précédent.

MARIOTTE (Mlle), fille du recteur anglican de Claverton, près Bath, fut reçue au sein de l'Eglise en 1844.

MARIS, seigneur persan, qui embrassa la foi chrétienne avec sa femme et ses enfants, distribua ses biens aux pauvres, et vint à Rome où il souffrit le martyre avec ses deux fils, saint Audifaix et saint Abachum. (III^e^ siècle.)

MAROT (Nicolas), et sa femme, protestants de Caen, convertis par Véron vers 1630.

MARQUET (Barthélemy), de Valence, président au parlement de Grenoble, rentra dans le sein de l'Eglise catholique avec toute sa famille, vers le milieu du XVII^e^ siècle.

MARS (DE), gentilhomme converti vers 1650.

I. — **MARSHALL** (Henri-Johnson), gradué universitaire, vicaire de l'archidiacre Robert Wilberforce, se convertit et abjura l'anglicanisme le 7 décembre 1845.

II. — **MARSHALL** (Thomas-William), curé de Swallow-Cliffe et Arnstey à Wilts, auteur d'un ouvrage intitulé : *Notes sur l'épiscopat catholique*, fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Oscott, le 26 novembre 1845. Il exposa lui-même les motifs de sa conversion dans la lettre suivante, intitulée : *Vingt-deux raisons pour entrer dans l'Eglise catholique :*

« 1. — Parce que, parlant d'une manière générale, il est nécessaire pour être sauvé, d'après ce que Jésus-Christ a établi (1) et le témoignage des saints, que les chrétiens soient en communion avec le siége de saint Pierre, siége dans lequel a toujours brillé la suprématie de la chaire apostolique : *In qua*, comme saint Augustin le rappelait aux protestants de son temps, *semper apostolicæ cathedræ viguit principatus* (*contra Donat. Pertin.*, ep. 162); siége qui, suivant saint Cyprien, est la chaire de Pierre, la principale Eglise, la source de l'unité du sacerdoce: *Petri cathedra, atque ecclesia principalis, unde unitas sacerdotalis exorta est* (epist. 55, *ad Cornelium*); siége, dit saint Irénée, auquel il est nécessaire que *chaque église* s'adresse, parce qu'il forme la plus puissante principauté (liv III, chap. 3). Quiconque est *hors* de ce siége, ajoute saint Jérôme, est un être profane; quiconque mangera l'agneau hors de cette maison, est profane : *Quicunque extra hanc domum agnum comederit profanus est* (*Ad Damascum papam*, epist. 57). Conformément à la volonté divine et au commandement de l'Eglise, un saint Athanase, un saint Chrysostome et un saint Hilaire se sont joyeusement soumis, eux et leurs troupeaux, à l'autorité de ce siége, laissant ainsi un exemple à leurs successeurs, ainsi qu'aux fidèles de tous les pays et de tous les siècles.

« 2. — Parce que toutes ces sectes protestantes étant postérieures aux apôtres et d'une

(1) Saint Matth., XVI, 18, 19; XVII, 27; saint Luc, V, 3, 4; XII, 41, 42; XXII, 32; saint Jean, I, 42; XXI, 15, 16, 17, etc., etc.

origine purement humaine, elles sont en dehors de l'Eglise du Christ.

« 3. — Parce que la prétendue réforme fut une sédition impie, une révolte préméditée contre l'institution de Dieu, subversive de la vraie religion, même dans ses premiers effets, et fatale, comme l'événement l'a prouvé, à la pureté de la foi, au bonheur et à la prospérité du genre humain.

« 4. — Parce que la réformation *anglicane* a été conduite d'après les mêmes principes que la réforme de l'Allemagne ou de la Suisse, par des hommes animés du même esprit, et qu'au fond elle a produit les mêmes résultats.

« 5. — Parce que l'occasion, l'origine de cette réforme a été le désir d'Henri VIII de répudier sa femme légitime, projet impie, repoussé par le pape, mais que Cranmer (qui, malgré des vœux solennels, était lui-même marié *secrètement*) n'hésita pas à conseiller et à accomplir.

« 6. — Parce que les annales de l'Eglise anglicane, en parfaite harmonie avec cette origine de mauvais augure, nous offrent l'histoire du péché sous ses formes les plus hideuses, de l'orgueil, du sacrilége, de l'apathie, de l'oubli du pauvre, de l'hérésie, du fanatisme et de l'incrédulité.

« 7. — Parce que ses évêques, séparés de la communion de saint Pierre et de l'Eglise universelle, n'ont ni juridiction ni mission, et qu'ils ne peuvent exercer légalement aucun acte de gouvernement ou d'autorité : cela indépendamment de cette grave considération qu'aucune autre partie de la chrétienté ne reconnaît leurs ordres, n'admet la validité de leurs actes, ni leur puissance de conférer un don spirituel ou ecclésiastique quel qu'il soit.

« 8. — Parce que ses évêques sont ennemis ardents de l'Eglise catholique, de ses doctrines, et qu'ils sanctionnent et enseignent plusieurs hérésies capitales.

« 9. — Parce que l'Eglise anglicane, tout comme l'Eglise luthérienne, condamne des doctrines qui ont toujours été reçues comme vraies, et qu'elle en enseigne d'autres qui, de tous temps, ont été rejetées comme fausses.

« 10. — Parce que ses fondateurs et ses principaux ministres ne se contentent pas d'outrager l'*Eglise du Dieu vivant*, l'épouse du Christ, la mère de tous les saints, celle qui enseigne les nations, *la colonne et l'appui de la vérité* (*I Tim.*, III, 15), la plus grande des œuvres de Dieu, en l'appelant *une prostituée, sotte, sale, vieille et flétrie*, la plus grande *courtisane des courtisanes, la mère de la prostitution* (*Homélie sur le péril de l'idolâtrie, 3e partie*), *la plus sale des prostituées qu'on ait jamais vue, la bête babylonienne de Rome* (*Homélie sur la révolte*), et en se servant d'un grand nombre de phrases semblables qui expriment d'incroyables blasphèmes. Non contents d'appeler le premier évêque de la chrétienté *antechrist*, et d'apprendre au peuple à le regarder comme un démon, et même à prier pour être délivré *du pape, du diable et de tout le royaume de l'antechrist* (*Homélie pour le dimanche de la Pentecôte*), ils sont allés plus loin dans cette voie impie ; ils ont renversé et détruit les autels, aboli la messe, renié la doctrine précieuse et fondamentale du sacrifice chrétien, et supprimé, pour la première fois depuis l'établissement de l'Eglise chrétienne sur la terre, cette *pure offrande* que les liturgies primitives ont appelée le *sacrifice non sanglant et redoutable* que Dieu a déclaré, par la bouche de son prophète, devoir être l'élément essentiel et caractéristique du culte des gentils (*Malach.* I, 11).

« 11. — Parce que tout le culte ou système religieux d'où cette *offrande pure*, ce sacrifice quotidien (*Daniel*, XII, 11), est exclu, est plutôt une philosophie qu'une religion.

« 12. — Parce qu'une pareille philosophie enlève à tous les sacrifices de l'ancienne loi, qui n'étaient que la figure de celui de la messe, leur principale signification de leur principal objet ; parce qu'elle enlève à notre Sauveur Jésus-Christ ce sacerdoce d'*après l'ordre de Melchisédech* qu'il exerce chaque jour dans les divins mystères où il est à la fois prêtre et victime, ou, selon saint Chrysostome, il est à la fois celui qui offre et celui qui est offert : sacrifice où Jésus-Christ est prêtre, à la fois sacrificateur et oblation : *Per hoc*, dit saint Augustin, *et sacerdos est Christus, ipse offerens, ipse et oblatio* (*De civitate Dei*, liv. X, c. 20). Tous les sacrifices ont disparu devant ce grand et véritable sacrifice : *Huic summo veroque sacrificio cuncta sacrificia falsa cesserunt* (*ibid.*), où l'on trouve toujours le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech : *Ubi apparet etiam sacerdotium secundum ordinem Melchisedech* (liv. XVIII, c. 20).

« 13. — Parce que les principes sur lesquels repose l'anglicanisme rendent nulles les promesses immuables et réitérées que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faites à son Eglise, et que, tandis que les défenseurs de ces principes les retiendraient volontiers au profit d'une forme particulière d'erreur, ils sont en même temps propres, ainsi que l'histoire le démontre, à soutenir tout autre schisme ou hérésie qui a paru dans le monde.

« 14. — Parce que les innombrables divisions créées et fortifiées par ces principes, ont, indépendamment du scandale qu'elles causent à la religion en général, rendu presque impossible la propagation de l'Evangile parmi les nations païennes du monde, et ensuite parce qu'il ne saurait y avoir de caractère plus évident de leur véritable nature que de les voir frustrer le plus cher objet de la charité chrétienne, et empêcher l'accomplissement d'un des devoirs les plus sacrés, les plus solennels et les plus impérieux de l'Eglise.

« 15. — Parce que la théorie anglicane d'*Eglises* nationales indépendantes, parfaitement constituées en elles-mêmes, mais ne se rattachant ni à un centre commun, ni à une autre portion de la chrétienté, outre qu'elle ré-

pugne d'une manière manifeste à toute analogie avec les œuvres divines, cette théorie, disons-nous, pose un principe d'unité (ou mieux une maxime de division) inconnu avant le XVI^e^ siècle, rejeté par saint Cyprien, à qui il a été faussement attribué, qui est né des seuls exigences des systèmes protestants, qui est fatal à l'existence même de l'Eglise, et enfin dont le véritable caractère s'est manifesté dans ce fait que certains sectateurs en ont tiré la théorie la plus extravagante (quoique ni moins pernicieuse ni moins mal fondée) des *congrégations* indépendantes de la même secte.

« 16. — Parce que l'Eglise anglicane, qui s'est levée si orgueilleusement contre toute la chrétienté, a trouvé le châtiment dû à la grandeur de son péché. Pour avoir dans un moment malheureux levé le pied contre sa propre mère, elle a, par une juste punition, donné le jour à des enfants rebelles et ingrats. Pour avoir tout fait en vue de détruire dans le monde la doctrine d'une Eglise catholique et universelle, elle a, comme en vertu d'un jugement divin, complétement échoué à inculquer dans l'esprit de ses enfants non-seulement l'affection et la révérence, mais même les notions les plus élémentaires d'une Eglise, d'après la théorie nouvelle et incomplète qu'elle donne d'une pareille constitution. Ceci est tellement vrai qu'un de ses principaux évêques a avoué récemment qu'il existe une ignorance presque complète sur ce point, non-seulement dans la foule des fidèles, mais dans tous les rangs et dans toutes les classes, et d'une manière plus frappante chez les hommes dont la position est plus élevée. (*Mandement de l'évêque d'Exeter pour* 1845, *p.* 31.)

« 17. — Parce que, d'autre part, tout point de doctrine, dans les Eglises en communion avec le saint-siége, est fondé sur des témoignages clairs de la parole de Dieu, se trouve dans les liturgies primitives, est établi dans les conciles œcuméniques et autres, a été protesté par tous les saints et martyrs, avancé et défendu dans les écrits de ces mêmes docteurs de l'Eglise, qui furent successivement envoyés, de siècle en siècle, par la divine Providence, soit pour signaler et réfuter l'erreur, soit pour conserver et défendre *la foi jadis transmise aux saints*.

« 18. — Parce que la prétention de l'Eglise anglicane d'appartenir à la famille catholique est rejetée dans toutes les parties du monde, tandis que celle de la communion apostolique dans ce pays est admise du genre humain entier. De sorte que la faible minorité des anglicans, qui, en dépit du désaveu formel du reste de la chrétienté, désire être appelée catholique, se trouve précisément dans la position des hommes, dans la société civile, qui se font passer quelque temps comme alliés de telle ou telle noble famille, et qui usurpent pour arriver à leurs fins le nom d'un Howard ou d'un Percy, mais dont les prétentions de parenté sont rejetées et désavouées avec indignation par les véritables membres de la famille, depuis le plus petit d'eux jusqu'au plus grand, et que chacun tourne justement en ridicule, en les signalant comme des imposteurs démasqués. De même, la prétention de la part d'une Eglise protestante d'Angleterre à se faire passer pour *catholique*, est rejetée d'une manière unanime par tous ceux à qui appartient réellement ce titre en Orient comme en Occident. Nous voyons au contraire que les fidèles qui, dans ce pays, se trouvent, par l'intermédiaire des vicaires apostoliques, en communion avec le successeur de saint Pierre, sont affectueusement reconnus dans toutes les parties du monde chrétien comme véritables membres de la grande famille catholique.

« 19. — Parce que le témoignage unanime de l'*Orbis terrarum*, toujours invoqué par saint Augustin contre les donatistes, est aussi concluant dans ce cas que dans les autres.

« 20. — Parce que l'Eglise grecque schismatique elle-même, ainsi que les autres sectes d'Orient, témoignent dans presque tous les points controversés, en *faveur* de la théologie romaine qu'elles adoptent, en dépit de leurs dissidences et de leurs dispositions hostiles à son égard, et, par conséquent, leur témoignage est *contre* l'Eglise anglicane qu'elles anathématisent, malgré les fortes raisons qu'elles auraient de sympathiser et de s'entendre avec elle. Ces sectes, bien que séparées de Rome depuis des siècles, s'accordent néanmoins avec elle pour condamner des protestants de toutes les dénominations qu'elles regardent comme les ennemis communs du christianisme primitif et apostolique.

« 21. — Parce que les mêmes doctrines qui ont été reprochées à l'Eglise catholique comme des *erreurs* et des *corruptions*, ont reçu une justification nouvelle et frappante par l'histoire et le développement des sociétés qui ont si malheureusement rejeté ses doctrines. Ainsi, par exemple, à l'égard de l'honneur que l'Eglise catholique rend à la sainte Mère de Notre-Seigneur, et que les protestants ont, sans scrupule, appelé *idolâtrie*, il a été prouvé, par leur éloignement général de la foi, que cet honneur est non-seulement la corrélation, mais aussi la sauvegarde de la doctrine de l'incarnation de Notre-Seigneur. Car, tandis que l'Eglise a toujours maintenu, même parmi ses membres les moins instruits, la foi la plus pure et la dévotion la plus ardente pour son adorable personne, et cela en grande mesure, à l'aide de ces *doctrines* condamnées par les protestants comme superstitieuses et idolâtres, les communions rivales, qui se vantaient surtout de rendre au divin Rédempteur l'honneur immense dû à son nom, sont arrivées à le renier de la manière la plus incroyable; les unes sciemment et par le blasphème, comme en Allemagne, en France, en Irlande, dans les cantons suisses et ailleurs; les autres sans préméditation, par suite d'une ignorance profonde ou gros-

sière, ou de leur indifférence, comme en Angleterre, en Suède, etc., etc. Le feu qu'elles se glorifieraient d'avoir allumé s'est éteint depuis bien des années sur leurs autels.

« De sorte qu'il en résulte, même en ce qui regarde ces quelques systèmes protestants qui ne sont pas encore complétement en dissolution, que la principale distinction entre eux et les autres consiste en ce que leurs membres les plus religieux font, en ce moment, en Angleterre et dans quelques parties de l'Allemagne luthérienne, de vains efforts pour réparer la ruine de la réforme, pour adoucir et humaniser la théologie de leurs principaux écrivains, et restaurer peu à peu ces vérités fondamentales et évangéliques que les catholiques n'ont pas été tentés de perdre de vue, mais qui ont été bannies de toutes les écoles protestantes.

« 22. — Enfin, parce que la prétendue réforme a été, de l'aveu même de ses adhérents, une expérience complétement échouée. Tandis qu'elle a conduit la plus grande partie de ses victimes aux dernières limites de la confusion, de l'hérésie, de l'incrédulité et de tous les systèmes : — le luthéranisme, le zwinglisme, le calvinisme, l'anglicanisme, qui sont, à cette heure, ou dans un état de décadence complète, ou dans celui d'une dissolution désespérée. — Nous voyons l'Eglise catholique rester seule ce qu'elle était bien des siècles avant que ses rivales eussent même commencé leur malheureuse carrière; elle est tranquille et calme, repoussant aisément, comme par un charme secret, les hérésies et impiétés qui règnent triomphantes dans toutes les sectes séparées; elle est debout, ne craignant rien, ne concédant rien. Lorsque les plus puissantes dynasties de la terre se seront successivement éteintes, l'Eglise de sant Pierre restera seule, reposant sur ses fondements éternels et impérissables, contemplant, du haut de ses remparts, la ruine des nations et des peuples, survivant par un miracle perpétuel à tous ses ennemis, et s'appuyant sur Celui qui lui a ainsi merveilleusement confirmé sa promesse, *la même hier, aujourd'hui et toujours.*

« Ainsi, l'expérience de trois siècles d'épreuves et de dangers sans pareils n'ont servi qu'à faire ressortir davantage la vérité de la double alliance de Dieu et de son Eglise, alliance de mort contre ses ennemis, et de miséricorde pour elle-même; de mort contre ses ennemis, en ce qu'il a dit : Ils se réuniront assurément, mais non près de moi : quiconque se liguera contre toi, périra à cause de toi; toute arme offensive forgée contre toi sera impuissante, et tu condamneras celui qui élèvera la voix contre toi pour te juger; de miséricorde envers elle-même, en ce qu'il a déclaré, en s'adressant à elle dans la personne de saint Pierre, son premier pasteur : *Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

« Thomas-William Marshall. »

Plus de trente paroissiens de M. Marshall, de Swallow-Cliffe passèrent immédiatement avec leur pasteur dans le sein de l'Eglise catholique.

III. — MARSHALL (Mme), femme du précédent ministre anglican converti de Swallow-Cliffe, fut reçue au sein de l'Eglise en 1845.

MARTHE, sœur de Lazare. Jésus se rendait souvent à sa maison de Béthanie, et c'était elle qui le recevait ordinairement. Un jour elle se plaignit à lui de ce que sa sœur se tenait aux pieds du Sauveur, au lieu de l'aider à lui préparer le repas. Jésus lui répondit « qu'elle avait tort de s'inquiéter; que Marie avait choisi la meilleure part. » Les auteurs anciens ont constamment cru qu'elle mourut, ainsi que Marie et Lazare, à Jérusalem.

I. — MARTIN (David), ministre protestant, en Béarn, et son fils Hilaire Martin, abandonnèrent la réforme l'un après l'autre; l'histoire de leur conversion est fort remarquable. Le jeune Hilaire, ayant été envoyé par son père au collége des Barnabites de Lescar, pour y faire sa philosophie, y eut des disputes réglées avec ses maîtres, et finit par se rendre à leurs objections. Il entra même dans leur ordre, et écrivit à son père pour lui rendre compte des motifs de sa démarche. David Martin refusa, pendant deux ans, de recevoir ses lettres; enfin il permit à son fils de venir le voir. Leurs entretiens roulaient souvent sur la religion. Hilaire montrait à son père toutes les grandes preuves de la doctrine catholique; ils suivaient ensemble la tradition des Pères dans tous les âges. Le résultat de leurs conférences fut, qu'au bout de quelques années, David rentra lui-même dans le sein de l'Eglise, et publia les motifs de sa conversion. Cet acte eut un grand éclat. David était âgé de soixante-dix ans; il avait été, pendant plus de trente ans, ministre à Castets. Il était regardé comme un homme d'honneur, et en même temps comme un théologien habile dans son parti. Son retour à l'Eglise parut une défaite pour les protestants; il fut suivi de la conversion de tous ses parents, au nombre de quarante, et de celle de beaucoup d'autres protestants du pays. L'évêque de Lescar fit passer à Rome, en 1642, une relation de cet événement. Hilaire Martin fut un zélé missionnaire dans son pays, et il réprima plusieurs entreprises des protestants.

II. — MARTIN, ministre du Maine, prononça son abjuration entre les mains de Victor Le Bouthillier, archevêque de Tours (XVII^e siècle); il montra pour la conversion de ceux de son parti un zèle soutenu; rendit compte, dans un écrit, des motifs de sa conversion, et rédigea d'autres ouvrages dans le même sens; il y a, entre autres, de lui un traité *De la vocation des ministres*, composé après une conférence que l'auteur avait eue avec Gache, ministre de Charenton.

III. — MARTIN (Jean), méthodiste anglais, fit son abjuration à Paris (XIX^e siècle),

IV. — MARTIN, militaire protestant, âgé de dix-neuf ans, ayant été condamné à mort pour désertion, en 1833, à Forli, M. Tomba, évêque de Rodiopolis, et visiteur du diocèse, alla le voir le 15 août, et lui témoigna combien il était touché de son sort, lui parla de religion et l'exhorta à rentrer en lui-même. Le prisonnier l'écouta en silence, mais le lendemain il montra le plus vif désir de recevoir le charitable pasteur. Celui-ci accourut, lui procura un prêtre zélé pour l'instruire, et vint de temps en temps l'encourager par sa présence et ses avis. Ces soins ne furent pas stériles : Martin montra les meilleures dispositions et annonça le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise, car il était né de parents catholiques et s'était laissé entraîner dans l'erreur. Son abjuration eut lieu le 28 août 1833, jour de la fête de Saint-Augustin. Elle fut reçue par le pieux évêque.

Martin se présenta au tribunal de la pénitence et donna des signes non équivoques de repentir. Les jours suivants il fut confirmé et admis à la sainte table. Sa piété, sa joie, ses larmes pendant la cérémonie formaient un spectacle touchant pour les assistants, car plusieurs ecclésiastiques, officiers et autres personnes notables, avaient voulu en être témoins. Les prisonniers eux-mêmes en étaient frappés et demandaient à partager le même bonheur. Depuis ce temps Martin ne montra ni abattement ni désespoir. Au contraire, calme et résigné, il soupirait après la mort. Le 10 septembre arriva la confirmation de la sentence, et le 12 eut lieu l'exécution.

V.—MARTIN (Mme Geoffroi), à Gallvay, protestante convertie en 1837.

MARTINEAU DE LA JALQUE (Pierre-Matthieu-François SAINT-AVIT DE), protestant distingué. L'histoire de sa conversion et de sa mort est rapportée dans la lettre suivante d'un directeur du séminaire de Paris à un de ses confrères :

« Monsieur et cher confrère, vous me demandez un détail de la conversion de M. de Martineau : je vous l'envoie d'autant plus volontiers que, malgré les vifs regrets qu'excite dans mon cœur le souvenir de ce respectable ecclésiastique, je trouve une grande douceur à m'occuper encore de lui. Vous comprenez déjà qu'avec l'histoire de sa conversion que vous attendez, je vous envoie celle de sa mort que vous n'attendiez pas ; vous lirez l'une et l'autre, je l'espère, avec beaucoup d'intérêt, et vous ne manquerez pas de les faire lire à M. Allègre, votre cher néophyte. Il y trouvera de quoi s'affermir de plus en plus dans la religion qu'il vient d'embrasser, en reconnaissant, dans la personne de M. Martineau, l'accomplissement le plus marqué de cette promesse de l'Esprit-Saint : *Celui qui craint le Seigneur jouira d'un grand bonheur à la fin de sa vie, et il sera béni au jour de sa mort* (1); bonheur dont il n'eût pu jouir, s'il n'avait eu celui de mourir dans le sein de l'Eglise et muni des derniers secours qu'elle porte à ses enfants.

« Pierre-Matthieu-François Saint-Avit de Martineau de la Jalque naquit le 8 mars 1763, dans la petite ville de Sainte-Foi, en Agénois, d'un père et d'une mère faisant profession du calvinisme, mariés à la manière des protestants. Peu de jours après sa naissance, il fut baptisé par un ministre de la prétendue réforme ; mais, à l'âge de quatre ans, il tomba entre les mains de quelques zélés catholiques qui, ayant lieu de respecter la validité de son baptême, le firent rebaptiser sous condition.

« Son père, lorsqu'il le vit en état de commencer ses études, l'envoya au collége de Bordeaux. Il savait bien qu'en le confiant aux instituteurs de cette maison, il le livrait à des maîtres qui lui inspireraient des sentiments fort différents des siens ; mais il se rassurait sur les leçons qu'il se proposait de lui donner lorsque le temps des vacances le rappellerait auprès de lui. Dès son premier voyage, il n'omit rien avant le départ pour le prémunir contre les principes de la foi catholique. L'enfant ne fut que trop docile aux impressions que ce premier maître avait pris soin de jeter dans son esprit. Il fit toutes ses humanités avec un succès qui répondait à ses heureuses dispositions, et, par les attestations de ses professeurs, que j'ai trouvées après sa mort, on voit qu'il se distingua toujours entre ses condisciples. On remarqua de plus qu'il sut également se concilier l'estime de ses maîtres par les belles qualités de son esprit, et gagner leur affection par les agréments de son caractère. Ils crurent pendant quelque temps élever un enfant catholique, mais ils découvrirent dans sa conduite quelques traits d'hypocrisie : toutefois ils ne désespérèrent pas de le gagner peu à peu, et d'en faire un enfant de l'Eglise. Lorsqu'on lui témoignait les soupçons qu'on avait sur sa religion, il en était quitte pour dissimuler adroitement les sentiments qu'il conservait toujours dans son cœur. Ainsi, quand on lui eut reproché de s'être échappé plusieurs fois de la chapelle pendant la sainte messe, ou de s'être caché pour n'y point assister, il s'y rendit assidu. Il se confessait tous les mois pour se conformer à la règle du collége, mais il faisait un jeu de la confession, et, lorsqu'il se trouvait avec ses parents ou ses amis protestants, il plaisantait sur ce qu'il avait dit à l'oreille du confesseur. Celui-ci lui parla souvent de la première communion pour l'engager à s'y préparer. Sa réponse ordinaire était, que la chose avait trop d'importance pour n'y pas penser longtemps, et qu'il ne pouvait se déterminer à la faire si tôt. Sorti du collége, il se démasqua et reprit, dans la maison paternelle, tout le langage qu'on y parlait : il venait d'achever sa rhétorique. Son père, gentilhomme d'une fortune aisée, et jaloux de lui procurer une éducation conforme à sa naissance et au dessein qu'il avait de le mettre au service, n'épargna rien pour en faire

(1) Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die defunctionis suæ benedicetur. (*Eccli.* I, 13.)

un officier capable de se distinguer dans la profession des armes. Comme il avait une taille avantageuse, de la souplesse dans les membres et beaucoup de dextérité, la danse, le manége et l'exercice des armes firent remarquer en lui tous les talents extérieurs qui peuvent relever ceux de l'esprit. Au mois de mai 1780, on obtint pour lui une place sur la frégate *la Railleuse*, commandée par M. de Saint-Côme; il avait dix-neuf ans lorsque, par ordre de M. de la Touche, lieutenant général des armées navales, il s'embarqua pour passer en Amérique. Après avoir servi vingt mois en qualité de volontaire navigateur au mois de janvier 1782, il reçut ordre de s'embarquer sur le vaisseau du roi *la Victoire*, commandé par M. le chevalier d'Albert Saint-Hippolyte, chef d'escadre. Ce second service ayant fini par le retour du vaisseau dans les ports de France, il se rendit chez son père au mois de mai 1782, bien résolu de suivre la carrière où il avait fait les premiers pas. On voit par les certificats des officiers supérieurs sous les ordres desquels il avait fait ses deux campagnes qu'il avait su mériter leurs suffrages autant par sa conduite et ses mœurs, que par sa bravoure et sa fidélité à la discipline militaire. Ce n'est pas qu'il ne s'en soit quelquefois écarté; son génie vif et bouillant, joint à son habileté à manier les armes, l'exposait plus que beaucoup d'autres à tourner contre lui-même et ses collègues celles dont il ne devait user que contre les ennemis de la patrie et de l'État: plus d'une fois il oublia la défense imposée par les lois divines et humaines à tous ceux qui portent le glaive, de l'ensanglanter par un crime; il se laissa emporter à la fureur du duel: mille fois, depuis que la religion eut tout changé en lui, il a béni le Seigneur de n'avoir point péri dans ces détestables combats, comme de n'avoir porté le coup de la mort à aucun de ses complices. Il n'y pensait qu'avec horreur; et, de tous les égarements de sa vie, c'était celui dont le souvenir faisait les plus vives impressions sur son esprit et sur ses sens.

« De retour dans sa famille, il s'appliqua à cultiver ses talents militaires, et attendit l'occasion la plus prochaine de s'embarquer de nouveau. Comme il aimait beaucoup l'exercice, son père lui fit présent d'un beau cheval, sur lequel il se promenait fréquemment sans lui mettre de mors, pour ne point lui gâter la bouche. Voulant un jour le monter, et ne trouvant point le bridon avec lequel il avait coutume de le gouverner, il se contenta d'un licou. L'animal, qui se senti plus libre qu'à l'ordinaire, eut à peine fait quelques pas, qu'il prit le galop sans que le cavalier pût venir à bout de le retenir; il eut bientôt parcouru un très-long espace de terrain; et loin de modérer sa course, plus il avançait, plus son impétuosité redoublait. Le jeune officier, pour éviter le péril affreux dont il était menacé, prit le parti de se débarrasser et de se jeter par terre en se précipitant: il se renversa sur une de ses jambes; la secousse fut si violente, que le poids de son corps fit casser cette même jambe, et avec tant de bruit, qu'il ne put douter, à l'instant même de sa chute, de l'accident funeste qui venait de lui arriver. Quelques personnes de la campagne, qui travaillaient près de là, accoururent à l'instant; il avait déjà perdu connaissance. On le transporta chez son père, où l'on n'eut rien de plus pressé que d'appeler un chirurgien pour visiter la jambe et pour la remettre. On conçoit aisément tout ce que dut souffrir, dans cette douloureuse opération, un jeune homme naturellement fort impatient, et combien il lui en coûta de se voir condamné à garder le lit durant des mois entiers. Il eut tout le temps de se livrer à ses réflexions; celle qui le tourmentait le plus, c'était la crainte de ne pouvoir, dans la suite, marcher que très-difficilement, de demeurer même peut-être boiteux tout le reste de sa vie. La longueur de sa guérison ne contribua pas peu à augmenter cette crainte; il fut contraint de garder le lit plus longtemps qu'il n'est ordinaire après un accident semblable. Dieu, qui voulait l'attirer à lui, ne prolongea ses souffrances et l'espèce de captivité où il avait permis qu'il fût réduit, que pour le forcer en quelque sorte à rentrer dans son cœur, et à s'occuper moins de son sort temporel que du sort éternel de son âme. Soit que les instructions qu'il avait entendues au collége de Bordeaux lui revinssent à l'esprit, et commençassent à produire en lui ce qu'elles n'avaient pu opérer alors, soit qu'il fût visité par quelque zélé catholique du pays, qui plaignait plus son aveuglement spirituel que la situation de son corps, et qui entreprit de l'instruire (ce que je n'ai pu découvrir), il est certain que les grâces, tant intérieures qu'extérieures, qu'il reçut alors, ne trouvèrent plus son cœur aussi indocile qu'il l'avait été jusque-là. On n'est jamais mieux disposé à reconnaître la vérité de la religion catholique, et le vice des sectes qui l'ont abandonnée, que lorsque, seul avec Dieu et soi-même, on doit arrêter ses regards sur les années éternelles, et méditer l'Évangile. Le jeune chevalier de Martineau en fit l'expérience; et convaincu déjà de la fausseté de la doctrine qu'il avait sucée avec le lait, il prit la résolution d'y renoncer pour se faire catholique. Mais de si heureuses dispositions ne furent pas de longue durée; la bonne semence qui promettait des fruits permanents de salut fut étouffée presque aussitôt qu'on l'avait vue naître. Les souffrances étaient le moyen dont la divine Providence s'était servie pour lui faire ouvrir les yeux à la lumière. Mais assuré de sa guérison, il oublia bientôt ses promesses, et ne pensa plus à renoncer à l'erreur. Les démarches éclatantes qu'il s'agissait de faire pour abjurer le calvinisme, les sacrifices que ce changement exigeait de lui, et surtout la faiblesse de son cœur, qui n'avait pas le courage de rompre les liens de ses passions, ni de s'élever au-dessus du respect hu-

main, ennemi si terrible aux jeunes gens, tout cela fit avorter le généreux dessein qu'il avait formé de se convertir.

« Aux approches de la santé dont il était enfin à la veille de jouir, après plusieurs mois de langueur et d'ennui, le souvenir de l'éternité s'éloigna entièrement de son esprit; et, désabusé des dogmes de Calvin, dont il sentait l'absurdité, sans avoir le courage de dévouer à la religion catholique un cœur dont l'ambition et les autres passions de son âge s'étaient emparées de nouveau, il ne savait plus lui-même ce qu'il était; il ne se félicitait plus que des avantages dont on le flattait et des moyens de s'avancer qui l'attendaient après son rétablissement, lorsque la main qui l'avait frappé si rudement une première fois lui porta un nouveau coup auquel il ne s'attendait pas et qu'il n'avait pas même lieu d'appréhender. Comme le chirurgien l'assura que sa jambe était parfaitement remise et qu'il pouvait commencer d'en faire usage, muni des appuis qu'on prend en pareil cas, il essaya de marcher; il n'avait fait que trois ou quatre pas, lorsque le pied lui ayant glissé, sa jambe se brisa une seconde fois : nouvel accident qui fut infiniment plus fâcheux que le premier. Les secours ne lui manquèrent pas; mais la seconde fracture se trouva beaucoup plus dangereuse que la première, et le chirurgien ne dissimula point la difficulté qu'il y aurait, non-seulement à rétablir la jambe, et à la rétablir surtout sans que le jeune officier perdît rien de la bonne grâce avec laquelle il marchait, mais encore à la conserver. Je voudrais être à portée de recueillir tout ce qui se passa dans son âme et tout ce que lui suggéra, dans cette extrémité, la violence d'une douleur qui devait peu différer du désespoir. Ce que je sais au moins, c'est qu'il ne put méconnaître dans cette seconde chute une punition du ciel et qu'il ne tarda pas à s'en avouer digne par l'ingratitude avec laquelle il avait abusé de sa guérison. On ne l'eut pas plutôt rapporté sur son lit, qu'il l'arrosa de ses larmes; mais ce n'étaient encore que des larmes arrachées par le sentiment d'une douleur aiguë : il ne tarda pas à en verser qui furent le fruit d'un cœur brisé par la contrition : « Hélas! disait-il, que deviendrai-« je, s'il faut en venir à me couper la jambe, « comme j'en suis visiblement menacé? » (on crut longtemps qu'il n'y avait plus d'autre parti à prendre), et s'il faut subir cette ter-« rible opération, qui me dit que je serai « du petit nombre de ceux qui ont le bon-« heur d'y survivre? » Ces réflexions lui étaient toujours présentes : se voyant menacé de si près d'être enlevé de ce monde et porté au tombeau, il ne pouvait penser sans frémir que son sort roulait sur l'effrayante alternative ou d'être éternellement dans le séjour des incrédules et des impies, ou d'aller jouir du bonheur promis aux fidèles et aux pécheurs sincèrement convertis; ainsi, n'ayant plus la force de résister aux sollicitations pressantes de la grâce et persuadé qu'il serait hors de la voie du salut tant qu'il ne se jetterait pas entre les bras de l'Eglise romaine, il se détermina à faire venir secrètement un vertueux curé qui n'était pas éloigné de sa maison; celui-ci, aussi consolé des dispositions où il le trouva qu'il avait été affligé de son retour à ses premiers sentiments lors de sa convalescence, seconda ses désirs de conversion avec tout le zèle d'un digne ministre de Jésus-Christ et de son Eglise. Il l'instruisit dans les fréquents entretiens qu'il eut avec lui, et le dirigea avec autant de sagesse que d'affection et de charité. Mais pendant que la grâce avançait, l'œuvre de Dieu dans son âme, les hommes de l'art à qui sa jambe était livrée voyaient s'affaiblir de jour en jour l'espoir de le rétablir. Le mal crût tellement, que, désespérant de pouvoir rejoindre les deux parties de la jambe, ils décidèrent qu'on procéderait incessamment à l'amputation; on en faisait tous les préparatifs, et en même temps on y disposait le malade par tout ce qui peut inspirer la patience et la force nécessaires dans une épreuve si douloureuse. Il forma dès lors la résolution inébranlable d'exécuter, si Dieu lui accordait de nouveau la guérison, un projet qui était un gage bien assuré du changement de son cœur, c'était de quitter la maison paternelle, où il voyait bien qu'il ne pouvait faire son salut, pour faire hautement profession de la religion catholique. A son second baptême, on lui avait donné Pierre pour patron; il l'invoqua alors pour la première fois de sa vie, en lui promettant de ne plus vivre séparé de l'Eglise, mais d'embrasser la foi et de tout sacrifier à son salut. Après avoir pris ses mesures avec Dieu et avec son âme, il pria instamment son père de consentir qu'on différât l'opération. C'est à moi-même, ou en ma présence, qu'il a assuré plusieurs fois que du moment qu'il eut fait cette prière, il s'opéra un changement si heureux dans l'état de sa jambe, qu'il l'a toujours regardé comme une sorte de miracle. On continua donc de la panser sans lui parler d'amputation, et l'on attendit le moment favorable de l'y déterminer. Mais l'on fut bien surpris de trouver sa jambe au bout de quelques jours entièrement différente de ce qu'elle avait été jusque-là. Le doigt de Dieu se montrait trop sensiblement à lui dans sa guérison si désespérée de ceux qui le traitaient ou qui le visitaient, pour qu'il ne le reconnût pas. Il renouvela sa résolution et s'y affermit plus que jamais; dès lors plus de projet de service de marine, ni de démarches pour avancer sa fortune. Il était sincèrement catholique dans le cœur; mais il lui fallait un guide pour marcher dans la carrière où Jésus-Christ l'appelait, et il ne lui fut pas aisé, tant qu'il garda le lit ou la chambre, de se le procurer. Il fut assez heureux toutefois pour se ménager quelques entrevues avec le digne ecclésiastique qui avait déjà tenté l'œuvre de sa conversion, et l'on convint des mesures que l'on prendrait dès que le malade serait en état de sortir. Ce ne fut qu'après onze mois, depuis sa chute, qu'il se trouva rétabli. On craignait beaucoup pour

lui, et il craignait lui-même que sa jambe, après avoir essuyé tant de traitements entre les mains des chirurgiens, n'eût contracté, soit quelque difformité considérable, soit une faiblesse qui rendit son pas défectueux. On s'attendait même à le voir boiter un peu ; mais on fut heureusement trompé, et tout ce qui lui resta fut un anneau qui s'était formé autour de sa jambe, à l'endroit de la fracture. Un succès aussi complet, loin de lui faire oublier la main paternelle qui, après l'avoir affligé, venait de le guérir si parfaitement, ne fit que ranimer sa ferveur : le premier usage qu'il fit de ses jambes fut d'aller rendre à Notre-Seigneur des actions de grâce, et recevoir les charitables avis du pieux directeur qui lui avait déjà porté les premiers secours spirituels.

« Celui-ci lui donna à lire-l'*Histoire des variations*, les *Avertissements et instructions pastorales* avec l'*Exposition de la doctrine catholique* et autres ouvrages de M. Bossuet, composés pour la défense de la foi contre les protestants. Quoiqu'il n'eût étudié ni théologie ni philosophie, il comprit assez ce qu'il lisait pour se convaincre de la nécessité d'embrasser la religion catholique. Mais comment se déclarer pour elle dans le sein d'une famille où le nom seul de l'Eglise romaine était en horreur ! Il sonda les dispositions de son père qui l'aimait tendrement; il espéra que son affection le rendrait, sinon favorable, du moins indifférent sur son projet. De temps en temps, il hasardait quelques mots dans la conversation, à dessein de faire entrevoir le projet qu'il roulait dans son esprit. Il savait se taire quand il le fallait, de peur de choquer un père dont il était infiniment jaloux de conserver l'amitié. Celui-ci se borna d'abord à prendre le ton de la plaisanterie, et son cœur paternel substitua cette peine douce et légère à la rigueur que lui eût inspirée contre un autre son attachement pour sa secte. Le jeune homme, enhardi par cette espèce d'impunité, prit ses moments pour s'ouvrir davantage et pour annoncer sans détour qu'il pensait très-sérieusement à se déclarer enfant de l'Eglise catholique. Alors on changea de langage à son égard : aux représentations et aux railleries succédèrent les reproches et les menaces. Tous deux se trouvaient dans une étrange perplexité. L'amour filial ne cédait qu'avec peine dans le cœur de l'un aux motifs supérieurs qui lui faisaient un devoir de la résistance : une affection réciproque combattait chez l'autre la nécessité où il croyait être de sévir contre son cher chevalier. Chacun s'occupait du dernier parti qu'il avait à prendre. On sait que le zèle de la religion chez les sectaires est capable de porter aux derniers excès. L'affection qu'avait toujours eue ce père infortuné pour son enfant se changea en résolution de le déshériter, s'il en venait à abjurer le calvinisme, et de le bannir de sa maison. Un traitement si dur plongea le jeune de Martineau dans la douleur la plus amère, mais il ne se découragea point. Pour prévenir le coup, il résolut de s'éloigner lui-même de la maison paternelle ; et déterminé à se voir privé de tout plutôt que de perdre son âme, il se concerta avec son directeur et un curé voisin qui connaissait à Poitiers des prêtres aussi vertueux que lui, sur les moyens de mettre son projet à exécution. La maison de M. Bernard, alors professeur de philosophie, et depuis principal du collége de Poitiers, fut l'asile que Dieu prépara à ce généreux transfuge. Tout fut disposé secrètement pour le voyage, et dès qu'il eut touché la somme qui lui était due pour appointements de son service sur mer, il partit. Rendu à Poitiers, il alla se jeter entre les bras de l'homme charitable qui devait lui servir de père ; il en fut reçu avec une charité et une tendresse qui soulagèrent beaucoup la douleur qu'il avait ressentie de s'être vu obligé de fuir de la maison paternelle et le chagrin qui le suivait partout de s'en voir exilé peut-être pour toujours, sans avoir pu dire adieu à la personne du monde la plus chère à son cœur. Depuis plusieurs années il avait perdu sa mère; il était inconsolable du malheur qu'elle avait eu de mourir hors du sein de l'Eglise. Il n'avait plus qu'un père, qu'un frère, mais qui lui étaient devenus plus étrangers que si jamais il n'avait eu de rapports avec eux ; quelle tribulation pour un fils plein d'âme et des grands sentiments que donne la religion ! Dieu lui fit éprouver alors ce que promet Notre-Seigneur à ceux qui auront quitté pour lui père, mère, frère, sœur et ami; pour un père et un frère selon la chair, qu'il venait de perdre, il en trouva plusieurs selon l'esprit. M. Bernard et M. de Senailhac, ci-devant principal du collége de Poitiers, et depuis vicaire général de Saint-Claude, eurent bientôt connu tout le prix du dépôt que la divine Providence avait mis entre leurs mains. Ils l'instruisirent, et, en peu de temps, ils le trouvèrent capable de recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Comme il n'avait assisté aux prêches que dans son enfance, et que, depuis son retour du collége de Bordeaux chez son père, où il s'occupait moins des exercices de sa religion que de ses fonctions militaires, il n'y avait point reparu ; comme d'ailleurs la vie édifiante qu'il menait à Poitiers, depuis qu'il était arrivé dans cette ville, était déjà un témoignage éclatant de sa foi et de sa vertu, on ne jugea pas nécessaire de recevoir son abjuration avec la solennité ordinaire. La confession, dont il avait fait si longtemps un sujet de dérision et une profanation horrible, était devenue pour lui une source de consolation et de paix. Sa première communion offrit à ceux qui en furent témoins un spectacle attendrissant. Tout ce qu'il avait perdu en quittant la maison de son père, il le retrouvait dans le pain céleste, avec les délices intérieures qu'il n'avait jamais connues.

« Les hommes de Dieu qui lui administraient les secours spirituels n'étaient pas moins attentifs à ses besoins temporels. Il n'avait emporté, en quittant Sainte-Foix, sa

patrie, que la somme de 427 livres, qui était la récompense de son service militaire, ressource précieuse que Dieu lui avait comme mise en réserve pour le besoin actuel où il venait de se trouver, et qu'il se félicitait de n'avoir reçue que deux ans après son débarquement. Ce secours lui avait fourni les frais de son voyage et de quoi faire les premières dépenses de son séjour à Poitiers. Ses protecteurs, après l'avoir instruit et fortifié dans les principes de la foi qu'il professait, le placèrent dans la maison d'un respectable magistrat (M. de la Mardière), conseiller au présidial de cette ville, pour y remplir les fonctions de précepteur; il fut chargé de l'éducation de deux enfants; il s'en acquitta avec un zèle et une intelligence qui le firent bientôt estimer et chérir comme le premier enfant de la maison. Tout cela n'était point la maison paternelle; et, en esprit chaque jour auprès du père et du frère avec lesquels il ne lui était plus permis de vivre, il ne pouvait trouver que dans la méditation de quoi soutenir le poids de la douleur qui l'accablait. A la tristesse qui paraissait sur son visage lorsqu'on lui parlait de sa famille, on s'apercevait bientôt du chagrin qu'il nourrissait dans son cœur; on n'en sentait que mieux le prix des services qu'il rendait et de ce que l'on faisait pour le payer de retour. Dans toutes les maisons de Poitiers où l'on s'entretenait du jeune chevalier de Martineau, de ses malheurs, de son esprit, de ses talents, des charmes de sa conversation, de sa douceur, de sa tendre piété, c'était à qui en ferait le plus d'éloges.

« Prêt à tout et capable de tout, on eût voulu pouvoir le multiplier et le posséder tout à la fois dans plusieurs des premières maisons de Poitiers.

« Une partie des moments libres qui lui restaient après avoir donné des leçons à ses élèves, il la consacrait à instruire un autre enfant dans une maison voisine de celle de M. de la Mardière. Mais plus occupé encore du soin de se former lui-même, il assistait aux leçons de philosophie que donnait M. Bernard au collége, et il s'y distinguait autant par ses succès que par sa vertu. Elle fut mise plus d'une fois à l'épreuve; mais outre l'esprit de lumière qui l'avait conduit dans cette ville, il avait dans les personnes qu'il fréquentait plus d'un ange visible qui veillait sur lui et savait le mettre en garde contre les périls auxquels était exposé son salut; tous les piéges qu'on lui tendait ne servirent donc qu'à l'affermir dans la vertu. Quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent une fois d'aller à la comédie, il refusa, et aux instances qu'on lui fit pour l'y entraîner, il répondit en homme incapable de se laisser ébranler. Plus il resistait, plus on le pressait de se rendre. Dans la pensée que peut-être il était arrêté par la petite dépense qu'il faudrait faire, on lui offrit un billet : c'eût été une conquête et un triomphe pour lesjeunes gens qui l'investissaient; mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à faire connaître la fermeté de son âme et la solidité de sa vertu. On ne fut pas tenté, dans la suite, de lui faire jamais semblable proposition. Autant ceux qui aimaient leur plaisir étaient jaloux de l'attirer à eux, autant il avait de zèle à les attirer à Dieu. « Non, « m'écrivait M. l'abbé d'Aviau (1), je n'ai « rien vu en lui, ou entendu, qui ne tendît au « bien, à la perfection : et comme il cherchait « à répandre sur ceux qui l'entouraient le « beau feu dont il était consumé, plus d'une « fois Dieu a béni les essais de son zèle. »

« L'épreuve dont je viens de parler n'est pas comparable à celle dont j'ai été informé tout récemment par l'homme du monde le mieux instruit sur ce qui le regarde. Une vertu médiocre y eût succombé; la sienne n'en devint que plus solide et plus forte.

« Peu de temps après qu'il eut quitté Sainte-Foix, sa patrie, on l'accusa dans cette ville d'avoir joué la religion en la faisant servir de voile à un commerce criminel, dont on prétendait donner des preuves sans réplique. On ajoutait qu'il avait fui au moment où le scandale devenait trop public pour qu'il pût se dérober autrement à la diffamation. Les apparences rendaient le fait si vraisemblable, et les couleurs qu'on lui donnait étaient si séduisantes, que les catholiques de Sainte-Foix, comme les calvinistes, ne croyaient pas pouvoir l'en disculper. Le curé même, qui avait adressé M. de Martineau à M. de Senailhac, d'après lequel je raconte le fait, le crut comme les autres. Il en écrivit à celui-ci, et il le fit en homme qui voulait obliger son ami, lui marquant qu'il était trompé par le prétendu converti à qui il avait fait accueil; que c'était un jeune homme sans mœurs et un hypocrite, dont on ne parlait plus à Sainte-Foix qu'avec indignation et horreur; M. de Senailhac le connaissait trop bien pour ajouter foi à l'imputation. Après avoir hésité longtemps s'il lui en parlerait, il fut déterminé par des raisons de prudence et de sagesse, à ne pas lui laisser ignorer la calomnie. Une accusation si cruelle fut pour lui un coup de foudre qui le frappa rudement sans le renverser. « Ce « sont, dit-il, mes ennemis qui me poursui- « vent; jamais je n'ai rien fait de sembla- « ble à ce qu'ils m'imputent, pas même étant « calviniste. » M. de Senailhac le consola, surtout en lui rapportant que saint Athanase, entre plusieurs autres, avait essuyé une calomnie encore plus atroce, puisqu'elle tombait sur la personne d'un évêque. « Peut- « être, lui répondit-il en sanglotant, que « Dieu fera connaître mon innocence. » Elle fut reconnue en effet, mais ce ne fut qu'au bout d'un an, et sans qu'il eût rien fait ni rien écrit pour se justifier. La fausseté du bruit qui s'était répandu contre son honneur fut mise dans une évidence à laquelle il était impossible de se refuser. Aussi tous les catholiques qui l'avaient cru coupable firent-ils aux calomniateurs qui avaient accrédité l'opinion publique, des reproches proportionnés à l'injure qu'ils avaient faite

(1) Mort archevêque de Bordeaux.

à sa réputation. C'est ainsi que Dieu, après avoir éprouvé son serviteur, le vengea de la manière la plus éclatante, et confondit la malice de ses persécuteurs par l'hommage qu'on fut forcé partout de rendre à sa vertu.

« Il était dans sa vingt-unième année, il se sentait de l'attrait pour l'état ecclésiastique; un des motifs qui l'y portait était le désir, s'il avait le bonheur de parvenir au sacerdoce, de consacrer les prémices de son zèle à opérer la conversion de son père et de son frère. Plein d'ardeur et d'émulation par caractère, cette perspective augmentait beaucoup l'énergie de son âme. Il fallait, pour exécuter son dessein, entreprendre un cours de philosophie; depuis plus de trois ans, il avait perdu de vue les belles-lettres et, entièrement livré à l'étude de la navigation, il avait négligé totalement la lecture des auteurs latins. Avec moins de pénétration et de facilité, il lui eût été impossible d'embrasser tout à la fois tant d'occupations différentes, et il eût entrepris trop de choses pour réussir dans aucune; mais précepteur excellent, dans deux maisons, il était encore meilleur élève dans l'université, où il étudiait la philosophie. Les éléments de cette science, tout arides qu'ils sont, ne le dégoûtèrent point. Ce fut un jeu pour lui, et en quatre ou cinq mois il fit de si rapides progrès dans la logique et la métaphysique, qu'on pensa à le produire au premier acte public. Il accepta l'offre qu'on lui fit d'ouvrir la carrière des thèses au commencement d'avril, en disputant sur la partie de la philosophie qu'il avait déjà parcourue; et le programme était imprimé lorsque la même Providence qui l'avait conduit à Poitiers sembla avoir de nouveaux desseins sur lui.

« La sensation que fit ce jeune étudiant dans la ville parmi toutes les personnes vertueuses, ne tarda pas à inspirer le plus grand intérêt à son sort. M. l'abbé d'Aviau, vicaire général, depuis archevêque de Vienne, ne fut pas le dernier à s'occuper de lui. Il avait lu depuis peu de temps la relation de la conversion de M. Thayer, cet ex-ministre de Boston, depuis missionnaire apostolique, dont tout le monde sait l'histoire, et qui venait de recevoir la tonsure au petit séminaire de Saint-Sulpice, où il demeurait: il la fit lire à M. de Martineau; celui-ci fut frappé des traits de la grâce dont elle était remplie; et ce qui lui fit une impression toute particulière, ce fut d'apprendre que M. Thayer soupirait comme lui après le moment où, ayant reçu le sacerdoce, il pourrait se rendre auprès de son père et de ses frères, ne désirant rien tant, après son propre salut, que de leur procurer le trésor de la foi. M. d'Aviau ayant connu ses dispositions, lui obtint une place au séminaire de Saint-Sulpice, où M. Thayer lui-même se préparait par l'étude de la théologie à recevoir les saints ordres. Les deux néophytes s'embrassèrent avec tendresse comme deux frères en Jésus-Christ, qui, après avoir couru les périls sur mer, se trouvent miraculeusement rendus au même port. M. de Martineau fut un modèle de piété et de vertu. Il reçut le sous-diaconat au mois de septembre 1787. Sa santé s'était altérée, elle se rétablit dans le courant de l'année suivante. Mais au mois de décembre 1788, ayant travaillé au delà de ses forces dans un incendie qui avait éclaté au séminaire, il tomba grièvement malade et mourut dans les plus admirables sentiments de résignation et de patience. »

I. — MARTINIEN (Saint), martyr à Rome, était l'un des gardiens de la prison Mamertine, et il fut converti à la foi chrétienne par les apôtres saint Pierre et saint Paul, lorsqu'ils étaient détenus dans cette prison. Il souffrit la mort pendant la persécution de Néron, peu de jours après ces deux apôtres.

II. — MARTINIEN (Saint), martyr en Afrique avec saint Saturnien, son frère. Ils étaient esclaves d'un Vandale, et avaient été convertis à la foi catholique par sainte Maxime qui servait le même maître qu'eux. Après diverses tortures, il fut condamné à être attaché par les pieds à une voiture à quatre chevaux, qu'on fit courir dans des lieux couverts d'épines. Son supplice eut lieu vers le milieu du v^e^ siècle.

MASKELL, chapelain anglican de l'évêque d'Exeter et examinateur du clergé du diocèse, fit abjuration en juillet 1850.

MASON, homme d'un talent et d'un mérite reconnus, abjura l'anglicanisme et rentra dans le sein de l'Eglise, vers 1842.

MASSA (Joseph), mahométan d'Afrique, se convertit au catholicisme et fut baptisé à Rome, le samedi saint 1832, dans le baptistère de Constantin à Saint-Jean de Latran, par le cardinal Zurla qui lui administra la confirmation et la communion, et lui adressa une pieuse exhortation à la persévérance.

MASSAUD, jeune homme de dix-sept ans, né dans les environs de Turin, et esclave depuis l'âge de cinq ans; se trouvant à Ancône, il désira abandonner la loi de Mahomet pour se faire chrétien. Mais la dureté de son patron l'empêcha d'exécuter ce projet. Le commandeur Ferretti lui en facilita les moyens, le fit conduire à ses frais à Rome, et le fit placer à l'hospice des Catéchumènes. C'est le cardinal Litta qui lui conféra le baptême. Massaud reçut les noms de Cyriaque-Gabriel. Il montra d'heureuses dispositions et entra au collége de la Propagande. Cette cérémonie avait attiré un grand concours. — On instruisait dans ce moment onze hommes et six femmes.

MASSÉ (Mme) née Mesmer, de Berne, se convertit au catholicisme à la suite de son mariage avec un étranger catholique, vers 1820.

MASSINGER (Philippe), poète dramatique anglais, naquit en 1584, à Salisbury, où son père était au service du comte de Pembroke. Poussé par le dégoût des études scolastiques, il quitta l'université d'Oxford avant d'avoir pris ses degrés. Il paraît qu'il avait embrassé la religion catholique lorsqu'il vint à Londres, où son talent et ses mœurs

douces lui attirèrent des succès dans le monde et dans les lettres. Massinger fut trouvé mort dans son lit, le 28 mars 1640. Il menait une vie si retirée que les registres de sa paroisse ne font mention de lui que par cette formule laconique : *Le 29 mars 1639-40, a été enterré Philippe Massinger, étranger!!!!*

MASSUS, ministre protestant converti qui mourut vers 1655.

MATHES (Charles-Médard), jeune protestant, natif de Hanau, en Allemagne, et résidant à Freeren, canton de Tongres, Belgique, fit, le 20 février 1842, abjuration solennelle du protestantisme dans l'église de Freeren. Assisté de trois curés du canton, le doyen de Tongres, par les soins duquel ce jeune Allemand avait été instruit dans la religion catholique, reçut son abjuration.

MATHIAS (Saint), l'un des soixante-douze disciples. Après la trahison de Judas, il resta une place vacante dans le nouvel apostolat. Deux hommes furent désignés pour l'occuper. Ce furent Joseph surnommé le *Juste* et Mathias. Après avoir prié le Saint-Esprit, les fidèles tirèrent au sort afin de connaître à ce sujet, la volonté divine. Le sort désigna Mathias l'an 33 de Notre-Seigneur. La vie et le genre de mort de cet apôtre demeurent inconnus. Il prêcha, dit-on, l'Evangile en Ethiopie, et y souffrit le martyre.

MATHIEU (Jean-Marie), militaire au 32e de ligne, fit son abjuration du protestantisme, le 15 février 1832, dans l'hospice d'Ancenis, où il était entré comme malade quelques semaines auparavant. Il était du département de la Gironde; dès son arrivée à l'hospice, deux de ses camarades, Fouguet et Fougère, lui parlèrent de religion, et l'engagèrent à renoncer aux erreurs de sa communion. Mathieu fut frappé de ce qu'ils lui dirent à ce sujet, et réclama des Ursulines de Chavagnes qui desservent l'hospice, des instructions plus étendues. Mathieu désira ensuite conférer avec un ecclésiastique de la paroisse. Enfin, il voulut faire abjuration, et reçut le baptême sous condition : il eut pour parrain M. Gisqueau, ancien magistrat, et pour marraine, Mlle Desbrare. Un bon nombre de militaires du 32e et du 4e d'artillerie, et beaucoup d'habitants d'Ancenis ont assisté à la cérémonie, qui fut remarquable par les sentiments de foi et de joie qu'a montré ce militaire.

MATHILDE, mère du célèbre Thomas Becket. Un citoyen distingué de Londres puisqu'il est nommé vicomte, Gilbert était son nom, prit la croix dans sa jeunesse et fit le pèlerinage en terre sainte avec un parent nommé Richard, qui lui servait d'écuyer. Comme ils visitaient les saints lieux, ils tombèrent dans une embuscade de Sarrasins avec plusieurs autres, furent faits prisonniers et donnés à un émir ou commandant des infidèles. Ils restèrent ainsi une année et demie dans l'esclavage. Comme Gilbert, surnommé Becket, passait pour le plus considérable des captifs, et que d'ailleurs, il était fort bien de sa personne, l'émir, sans lui ôter ses fers, le traitait avec assez d'humanité, le faisait venir pendant qu'il était à table, pour causer ensemble de la situation, des mœurs et coutumes des différentes nations. Charmé de sa conversation, l'émir fit plus d'une fois du bien à ses compagnons de captivité. La fille unique de l'émir leur en faisait secrètement le plus qu'elle pouvait. Cette jeune musulmane avait pris Gilbert en affection. Un jour, ayant trouvé l'occasion de lui parler, elle lui demanda d'où il était, et en quoi consistait la religion chrétienne. Gilbert lui répondit qu'il était Anglais, de la ville de Londres, et lui expliqua la foi chrétienne le mieux qu'il put. Alors elle lui demanda : « Souffrirais-tu volontiers la mort pour ton Dieu et pour la foi du Christ? » Il répondit : « Je mourrais de bon cœur pour mon Dieu. » Aussitôt la jeune musulmane déclara qu'elle voulait devenir chrétienne à cause de lui, pourvu qu'il lui promît, sur sa foi, de la prendre pour épouse. Gilbert, fort embarrassé, garda le silence, et différa de jour en jour sa réponse. Dans l'intervalle, il trouva moyen de s'échapper de prison avec ses compatriotes et de revenir en Angleterre et à Londres. Quelque temps après, la jeune musulmane, enfant unique de l'émir, s'enfuit de la maison paternelle, s'embarqua avec quelques pèlerins du nord de l'Europe, qui la débarquèrent en Angleterre au passage. Pour se guider dans ce nouveau pays, elle ne savait que deux mots : *Londres* et *Gilbert*. Arrivée ainsi à Londres, elle répétait le nom de Gilbert par les rues, lorsque l'écuyer Richard la reconnut, et en avertit son ami et son maître. Etonné, au delà de toute mesure, Gilbert Becket la fit mettre chez une veuve respectable, alla trouver l'évêque de Londres, lui raconta toute l'histoire, et lui demanda conseil. Six évêques s'y trouvaient réunis pour les affaires du royaume et de l'Eglise. Tous ils furent émerveillés d'une aventure si singulière, et y reconnurent une intervention spéciale de la Providence. De leur avis, la jeune musulmane fut solennellement baptisée à la cathédrale de Saint-Paul, reçut le nom de Mathilde, épousa Gilbert Becket, et, le vingt-un décembre 1117, jour de Saint-Thomas, lui donna un fils qui reçut au baptême le nom de cet apôtre. Ce fut le célèbre Thomas Becket.

MATHURIN (Saint), prêtre et confesseur, né dans le IVe siècle, sur le territoire de Sens, de parents idolâtres, embrassa de bonne heure le christianisme et abandonna tout ce qu'il possédait dans le monde pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Ayant été élevé au sacerdoce, il se livra avec tant de zèle et de succès à la prédication de l'Evangile, qu'il convertit un nombre considérable de païens, parmi lesquels on comptait son père et sa mère. Il mourut dans le IVe ou le Ve siècle.

MATTHEW (Tobie), né à Oxford en 1578, était fils de Tobie Matthew, archevêque d'York, et, par sa mère, petit-fils de Barlow, évêque de Chichester. Il voyagea en

différentes contrées de l'Europe, et apprit la plupart des langues étrangères. Ses relations avec les Anglais catholiques que la persécution avait fait sortir de leur pays, l'engagèrent à embrasser le catholicisme. Créé chevalier par Jacques Ier, il accompagna le comte de Strafford, lord-lieutenant d'Irlande, sous Charles Ier. Lorque la guerre civile éclata en Angleterre, il se retira chez les Jésuites de Gand, où il termina ses jours le 13 octobre 1655. Il y a parmi ses œuvres une *Vie de sainte Thérèse; le Bandit pénitent*, ou *Histoire de la conversion et de la mort du très-illustre lord signor Troilo Savelli, baron romain*, et une traduction des *Confessions de saint Augustin*.

MATTHIEU ou LEVI, fils d'Alphée. On croit qu'il était Galiléen et commis du receveur des impôts qui se levaient à Capharnaüm. Le bureau dans lequel il était employé se trouvait hors de la ville, sur le rivage de la mer de Tibériade. Il quitta tout pour suivre Jésus-Christ, qui enseignait dans la contrée depuis près d'un an, et lui donna un repas chez lui. Plus tard, il devint un des douze apôtres. L'Evangile ne nous apprend pas autre chose sur saint Matthieu. On pense généralement qu'il subit le martyre chez les Parthes, où il alla porter la parole de Dieu, après avoir prêché l'Evangile pendant plusieurs années en Judée. C'est dans ce dernier pays qu'il écrivit son Evangile vers l'an 36 de Jésus-Christ.

MATTIOLI BERLACHINI (Jacques), de Modène, avocat, condamné politique, dont l'abjuration fut légalement reçue en 1834 et rendue publique sur sa propre demande. Il raconte dans cet écrit, qui est assez étendu, combien il a été trompé dans sa jeunesse par les faux philosophes et par les mauvais livres. Mais, enfin, l'expérience et la réflexion l'ont détrompé; il a compris ses fautes, il déteste et abjure ses erreurs; il en demande pardon à Dieu, à son vicaire sur la terre, aux pasteurs de l'Eglise. Il espère que sa conversion lui rendra la tendresse d'une mère respectable qui a tout fait pour lui inspirer d'autres sentiments, l'affection d'une épouse et d'une famille qu'il a contristées par ses égarements. Cet écrit est conçu dans des termes qui annoncent un profond repentir.

MATUR (Saint), martyr à Lyon, avec saint Pothin, évêque, et plusieurs autres, n'était que néophyte lorsqu'il fut arrêté comme chrétien, et après avoir confessé Jésus-Christ avec courage, il fut emprisonné avec ses compagnons. Ayant été condamné à être exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre, il fut enfin égorgé l'an 177 de Jésus-Christ.

MAUGUERIE DE BENNEUILLE (DE LA), protestant de Caen, converti par Véron vers 1630.

I. — MAURE (Sainte), martyre à Ravenne, avec sainte Fusque, dont elle était la nourrice, et par qui elle fut convertie à la religion chrétienne, reçut le baptême avec Fusque, et elles devinrent l'une et l'autre des modèles de piété. Le père de Fusque, qui était idolâtre, ne pouvant obtenir de sa fille qu'elle renonçât à la religion qu'elle venait d'embrasser, la dénonça à Quintien, gouverneur de la province, qui la fit arrêter ainsi que Maure. Après diverses tortures, elles moururent pour la foi vers le milieu du IIIe siècle.

II. — MAURE (sainte), épouse de saint Timothée et martyre, était mariée depuis trois semaines, lorsqu'Arien, gouverneur de la Thébaïde, fit arrêter son mari dans le bourg de Perape, et voyant que les plus horribles tortures ne pouvaient le décider à l'apostasie, il fit venir sa jeune épouse, et lui conseilla d'user de toute l'influence qu'elle avait sur lui pour le décider à sacrifier aux dieux. Maure se para de ses plus beaux habits et se mit en devoir d'exécuter la commission dont elle s'était chargée; mais lorsqu'elle parut devant son mari, celui-ci ne lui eut pas plutôt reproché sa criminelle condescendance, qu'elle se sentit changée tout à coup, et qu'elle s'écria qu'elle aussi était chrétienne et qu'elle voulait mourir avec son époux, trop heureuse si, par l'effusion de son sang, elle pouvait expier la faute qu'elle venait de commettre. Arien la condamna à être crucifiée avec son mari, ce qui fut exécuté le 19 décembre de l'an 304.

MAVILLE (Esther), juive, désirait depuis longtemps être admise dans le sein de l'Eglise. Elle fut baptisée, le 14 août 1826, à Notre-Dame de Paris, par l'abbé Girod, vicaire, qui l'avait instruite et préparée. Elle eut pour parrain son frère, officier de la Légion d'honneur, dont le même ecclésiastique avait reçu l'abjuration quelques années auparavant.

I. — MAXIME (saint), martyr à Rome, était un officier païen, qui, chargé de conduire au supplice saint Tiburce et saint Valérien, fut si touché de leur constance, qu'il confessa Jésus-Christ à leur exemple. Il fut décapité avec eux l'an 229.

II. — MAXIME (Saint), greffier à Rome et martyr, ayant été chargé, pendant la persécution de Valérien, d'arrêter saint Eusèbe, saint Marcel et plusieurs autres chrétiens, qui s'étaient retirés dans une sablonnière près de la ville, il se mit en devoir de s'acquitter de cette commission; mais s'étant trouvé tout à coup possédé du démon, il eut recours à ceux qu'il venait d'arrêter, et il fut délivré par leurs prières. Ce miracle le frappa tellement, qu'il demanda le baptême, et le pape saint Etienne le lui administra après qu'il l'eut instruit pendant quelques jours. Valérien apprit de Maxime même sa conversion et la liberté avec laquelle il l'entendit parler contre les idoles le mit dans une telle fureur, qu'il le fit jeter du haut du pont dans le Tibre, l'an 256.

MAXWEL, élevé dans le protestantisme, fit abjuration à Saint-Merry, à Paris, la veille de la Toussaint 1842. Le baptême solennel lui fut conféré par le curé. Autour de lui se pressaient un grand nombre de fidèles, vivement touchés de son recueillement et de sa piété. Plusieurs fois durant la cérémonie, les larmes du célébrant et des assistants se sont mêlées à celles du néophyte. Le jour

de la Toussaint, le nouveau catholique, au milieu d'une nombreuse communion générale, s'est assis pour la première fois à la table sainte. Sur ses traits, on lisait toute la joie de son âme, et le bonheur qu'il goûtait.

MAY (H.), juif converti, qui fut ordonné prêtre catholique à Paris (XIX^e siècle).

MAYER, juif, savant mathématicien, chef de l'institution préparatoire pour les écoles Polytechnique et de Saint-Cyr, frère de M. Simon-Mayer Dalmbert, président du consistoire central des Juifs, se convertit au catholicisme. Il fut baptisé avec un autre juif à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 23 avril 1818, et reçut les noms d'Ange-Alexandre-Bernard-Jean. L'abbé Labouderie, qui les avait instruits l'un et l'autre, prononça, à chaque cérémonie, un discours remarquable. Le premier de ces discours a pour but de faire voir que la morale de Jésus-Christ l'emporte sur celle de la loi mosaïque. Dans le second, l'auteur déduit quelques preuves des miracles du Sauveur. Ces discours montrent que l'auteur est versé dans la connaissance de la langue hébraïque et même dans les livres rabbins.

MAZENCOURT (Mme DE) et une autre dame de condition furent converties par Bérulle, en Picardie, au XVII^e siècle.

I. — MECKLEMBOURG-SCHWERIN (Christian-Louis, duc régnant de), étant venu à Paris, y embrassa la religion catholique en 1663, et eut Louis XIV pour parrain ; il épousa peu après une catholique zélée, Isabelle-Angélique de Montmorency-Bouteville, sœur du maréchal de Luxembourg, et veuve du duc de Châtillon.

II. — MECKLEMBOURG-SCHWERIN (Adolphe-Frédéric, duc de), né le 18 décembre 1785, et quatrième fils de Frédéric-François, grand duc de Mecklembourg, et de Louise de Saxe-Gotha. Dès sa jeunesse, il montra beaucoup de penchant pour la religion catholique, et ce penchant se fortifia par le soin qu'il avait de lire de bons ouvrages. Le jeune prince en vint au point de demander à son père la permission de changer de religion : elle lui fut refusée ; et, pour lui faire perdre son envie, on lui ordonna de voyager, et on le mit sous la conduite d'un gouverneur qui devait le conduire dans les diverses universités protestantes d'Allemagne, et à qui il était recommandé surtout d'empêcher que son élève ne fréquentât les catholiques, ou ne lût leurs ouvrages. Mais cette défense ne changea point les dispositions du jeune prince qui trouvait dans les livres protestants mêmes des motifs d'éloignement pour leur doctrine. Il exposait ses doutes à son gouverneur, qui tâchait de les résoudre de son mieux, mais qui, d'ailleurs, en homme sage et modéré, s'abstenait de ces imputations de fanatisme et d'imposture que tant de protestants se permettent encore contre les catholiques. Charmé lui-même de la solidité d'esprit du prince, et voyant l'inutilité des précautions prises pour le détourner de son projet, il finit par lui permettre de lire les livres catholiques, et se contenta de rendre au père de son élève compte des sentiments de cet intéressant jeune homme. C'est alors que le prince Adolphe lut l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, de Bossuet, lecture qui fit sur lui une profonde impression, et le décida tout à fait. On a vu un exemplaire de l'ouvrage sur lequel il avait exposé en abrégé les principaux motifs de sa conversion. Enfin, après bien des instances, il obtint du prince, son père, la liberté de suivre les mouvements de sa conscience, mais à condition qu'il ferait son abjuration loin de sa famille, et qu'il resterait en pays étranger. On lui assignait seulement une certaine somme par an. Le prince Adolphe fit abjuration à Genève, en 1818. Il alla ensuite passer quelque temps à Fribourg, en Suisse, où il menait la vie la plus édifiante. Sa piété, son assiduité aux pratiques de la religion, ses entretiens, qui annonçaient assez la vivacité de sa foi, tout chez lui était un grand exemple. On était touché, en outre, de la simplicité de ses manières, de la franchise de son caractère et de la solidité de son esprit. Après avoir séjourné quelque temps à Fribourg, il alla de là à Berne, où il détermina M. de Haller à faire tous les sacrifices pour obéir à sa conscience. Il vint ensuite à Rome offrir l'hommage de sa piété au Souverain Pontife. Ce fut pendant son séjour dans cette capitale, qu'il perdit successivement son père et son frère aîné. Celui-ci s'était toujours montré très-opposé à la conversion du prince. Ces événements rappelèrent le prince Adolphe dans sa famille ; mais il ne devait pas jouir longtemps du plaisir de la revoir : une maladie l'a emporté en 1822, à l'âge de trente-sept ans, à Magdebourg où il avait fait élever une église catholique.

III. — MECKLEMBOURG-SCHWERIN, (princesse Charlotte-Frédéric, fille du grand-duc régnant de), et première femme du prince royal, plus tard roi de Danemark. Elle naquit le 4 décembre 1784, et était sœur du prince Adolphe-Frédéric, le précédent dont la conversion fut si éclatante. Elle avait toujours eu de l'inclination pour la religion catholique, et en défendait même la cause, encore enfant, contre le docteur luthérien qui l'instruisait. Elle était fort attachée au prince Adolphe, et ressentit vivement sa perte. Ils s'écrivaient souvent, et on peut croire qu'ils se fortifiaient mutuellement. La princesse Charlotte eut à souffrir des peines cruelles. Mariée au prince royal de Danemark, mère d'un fils, elle fut séparée de son époux au bout de quelques années. Reléguée à Altona, puis dans le Jutland, sa seule consolation dans sa disgrâce fut d'implorer le secours de Dieu, pour accomplir le dessein qu'elle avait formé depuis longtemps. La Providence lui en fournit les moyens, en la conduisant dans les Etats de l'empereur d'Autriche, en Italie. Elle se fixa à Vicence, et y fut éprouvée par de douloureuses infirmités. Elle voulut visiter le pèlerinage de Notre-Dame-du-Mont-Bérice, pour y implorer l'assistance de la mère du Sauveur. Elle s'adressa ensuite à l'évêque,

M. Peruzzi, et lui fit part de sa résolution de renoncer au luthéranisme. Le sage et pieux prélat la loua de ce généreux dessein, et l'exhorta à s'instruire et à s'appliquer aux bonnes œuvres. La princesse reçut cet avis comme venant du ciel. Elle fut instruite par le père Chioda, théatin, qui gouvernait l'église de Saint-Gaëtan. Elle eut à soutenir de grands combats. Ses affections de fille, d'épouse et de mère, les suites qu'aurait sa démarche, le mécontentement de deux cours, les réflexions qu'on lui suggera, les menaces mêmes qu'on lui fit, tout cela était pour elle autant de pénibles assauts ; mais elle s'éleva au-dessus de toute considération humaine, et se jeta dans les bras de la Providence. Elle commença par défendre sévèrement dans sa maison que personne y parlât mal de la religion catholique. Le rigoureux hiver de 1829 à 1830 lui donna lieu de montrer son bon cœur et sa piété. Elle répandit beaucoup de largesses dans le sein des pauvres, accompagnant ses bonnes œuvres de ferventes prières. Enfin ses vœux furent couronnés, et son abjuration eut lieu le 27 février 1830, dans la chapelle épiscopale. Sa fermeté à répondre aux demandes du vénérable prélat, son émotion et ses larmes touchèrent tous les assistants, et M. Péruzzi fut obligé de se faire violence pour achever la cérémonie. Le 3 mars, la princesse reçut les sacrement de pénitence, de confirmation et d'eucharistie; elle eut pour marraine à la confirmation Mme Pasqualigo, femme du commissaire impérial. Ses sentiments, à la réception de chaque sacrement, se manifestèrent de la manière la plus touchante. Depuis, on la vit assister à tous les offices de la semaine sainte. Elle voulut s'inscrire dans la confrérie du Saint-Sacrement de sa paroisse, et elle suivit la procession des Quarante-Heures. Elle supporta avec résignation les suites de sa démarche, et sa joie sembla augmenter avec les contradictions, les pertes et les privations. La pieuse princesse de Danemark se retira depuis à Rome où elle est morte le 13 juillet 1840, après une longue maladie, âgée de cinquante-six ans. Elle avait eu de son mariage un fils, Frédéric-Charles-Christian, né le 6 octobre 1808 et marié en 1828 à Wilhemine-Marie, deuxième fille du roi. — Le prince Frédéric se convertit et suivit l'exemple de sa mère et de son oncle, Adolphe-Schwerin.

MEELFUHRER (Rudolf Martin, fils de Jean Christophe), doyen à Schwabach, s'était fait un nom dans diverses universités luthériennes par des écrits théologiques et par ses connaissances orientales peu communes. En 1712, il sortit de son pays pour aller s'établir à Augsbourg. Il y tint dans l'Eglise réformée de Saint-Ebune un sermon sur la conversion des pauvres d'esprit. Ce sermon imprimé fut suivi bientôt (9 janvier 1713) d'un autre écrit où il se déclara pour la religion catholique (une feuille in-4°). Il y parle d'une bibliothèque, bien au-dessus de cent quintaux qu'il avait possédée, et de postes avantageux qui lui avaient été offerts. Il s'élève contre les autorités spirituelles et temporelles d'Anspach et de Baireuth et se plaint de ce qu'on ne lui a pas accordé le décanat de Schwabach. Théodore Bibliander écrivit contre lui (*Examen de la déclaration de Meelführer*, per Frédéric Strunzen; Wittemberg, 1713, cinq demi-feuilles in-4°) Meelführer répondit : *Avis à Mess. Wernsdorffer et Fred. Strunzen*, Kempen, 1714, huit feuilles in-fol.). Meelführer avait été bibliothécaire à Eichstadt. Nous rapportons encore de lui un autre écrit intitulé : *La gloire et la joie de l'Eglise.* Il fut imprimé dans la collégiale de Kempen, chez Jean Maïr, 1714. Il y dit « que les luthériens ne sont que tolérés par l'empereur très-clément et qu'ils agissent diamétralement contre les principes fondamentaux de la tolérance; que l'empereur ne *souffre* dans ses Etats que deux sectes, les luthériens et les calvinistes, mais non pas les piétistes; qu'à une époque, à la première occasion favorable, on fera le dénombrement de tous les lieux sacrés et ordres sécularisés; que si en 1717 on écrit *Martinus Lutrerus doctor theologicæ*, la mesure des iniquités sera pleine et la période du luthéranisme écoulée. » Alors, les luthériens, à l'assemblée des Etats de l'Empire tenu à Augsbourg le 6 juillet 1714, arrêtèrent ce qui suit : « La majesté impériale veuille prononcer contre Meelführer, partout et pour tous les citoyens très-dangereux, les peines méritées et ordonnées par le traité de Westphalie, afin de statuer un exemple pour d'autres ; qu'il veuille faire exécuter ses ordonnances selon les lois constitutives de l'Empire; que sa majesté pour prévenir de pareils abus qui occasionnent des collisions intérieures et des défiances dangereuses, veuille publier un édit sévère, à l'exemple de ses glorieux prédécesseurs, et l'envoyer par tout l'Empire à toutes les autorités et à tous les censeurs de livres, avec l'injonction de s'y conformer exactement et de l'exécuter sans égards et sans ménagement des personnes délinquantes. » Dans le même temps s'éleva contre lui Hector Buchner, qui, jadis prieur au couvent de Saint-Bauz, s'était fait protestant, et qui publia un écrit intitulé : *Partout rien dans l'apologie de Meelführer;* Cobourg, 1714. L'an 1725, Meelführer, étant en chemin, fut arrêté près de Fouel, sur un ordre exprès de l'empereur, et conduit à la prison d'Eger. L'an 1725, il exprima son espoir d'une prochaine délivrance. (*Mémoires de* 1713-1714.) Walch constate qu'il mourut fidèle à la religion catholique.

MEGISTE (saint), soldat et martyr à Rome, se convertit ainsi que deux de ses camarades, à la vue du martyre de saint Paul qu'ils avaient conduit au supplice. Ils furent mis à mort deux jours après le saint apôtre.

MEILLARS (marquis DE), maréchal de camp, et sa famille abjurèrent le protestantisme et se firent catholiques vers le milieu du XVII^e^ siècle.

MEILLERAYE (Madeleine de la Porte de la), sœur du maréchal de France de ce nom, fut ramenée à la foi catholique par le cardinal de Richelieu, dont elle était parente; elle fut religieuse du Calvaire, puis abbesse de Chelles, et donna constamment les plus touchants exemples d'humilité, de ferveur et de toutes les vertus de son état.

MELBOURE (Louise), anglaise protestante âgée de vingt-un ans fit abjuration à Cambrai entre les mains de M. Rigaut curé doyen de Saint-Géry, le samedi saint 1840. M. Rigaut lui conféra le baptême sous condition immédiatement après la bénédiction des fonts.

MELCHIOR (saint), l'un des trois mages qui conduits par une étoile vinrent d'Orient à Jérusalem et de là à Bethléem, pour adorer Jésus-Christ. L'évangile ne nous dit plus rien d'eux, mais la tradition nous apprend qu'ils furent baptisés par saint Thomas, et qu'ils propagèrent le christianisme dans leur pays.

MELLON (saint), evêque de Rouen, né dans la Grande-Bretagne, était encore idolâtre lorsqu'il fit un voyage à Rome, dans le milieu du III^e^ siècle. S'étant converti dans cette ville, il fut baptisé par le pape saint Etienne, qui l'envoya prêcher la foi dans les Gaules vers l'an 257. Il évangélisa les Neustriens, et fixa son siége à Rouen vers l'an 260, après avoir converti un grand nombre d'infidèles; il mourut au commencement du IV^e^ siècle.

MENDELSSOHN, la fille du célébre rabbin et philosophe allemand de ce nom, quitta le Judaïsme, et après avoir embrassé le protestantisme rentra dans le sein de l'Eglise catholique et y ramena son époux.

MENDÈS d'Acosta, juif qui demeurait dans la paroisse de Saint-Sulpice fit abjuration entre les mains du curé, et reçut le baptême le 9 octobre 1822; on lui donna les noms d'Antoine-Eugène-Théodore. Il eut pour parrain l'ecclésiastique qui l'avait instruit, l'abbé V. M. Mendès. Il était fort attendri; et après le baptême il entendit la messe avec de grandes marques de piété. Depuis longtemps il se préparait à cette démarche. Son changement ne saurait être attribué à des motifs humains; M. Mendès jouissait d'une fortune considérable et était dans la maturité de l'âge; il avait quarante-cinq ans. — Son fils qui avait environ vingt ans fut instruit et préparé, et reçut plus tard le baptême. C'est même, dit-on, le fils qui, dans l'origine, à contribué à donner au père les premiers doutes sur sa croyance.

MENHER (Georges), luthérien, âgé de trente-quatre ans, né à Hipsheim, en Alsace, ayant demandé de lui-même à être instruit dans la religion catholique, fit abjuration du protestantisme le 12 octobre 1825 dans l'église de Saint-Antoine de Compiègne entre les mains de l'abbé Bondeville, vicaire de la paroisse. Le même jour il fit sa première communion, et le lendemain reçut la confirmation qui lui fut administrée par l'évêque de Beauvais, lequel se trouvait alors à Compiègne.

I. — **MERCIER de Bordes** (Josias), fils de Jean Mercier, comme lui, né à Uzès, hérita du vaste savoir de son père, et fut digne, sous ce rapport, d'avoir l'illustre Saumaise pour gendre. Il a conservé la réputation d'un habile critique. Attiré dans le sein de l'Eglise catholique, il ne se montra pas moins dévoué ensuite aux intérêts de Henri IV. Employé par ce prince dans diverses missions, il fut récompensé de ses services par le titre de conseiller d'Etat. Il mourut à Paris le 6 décembre 1626.

II. — **MERCIER** (Mme) protestante, témoigna le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Le curé de Saint-Louis-d'Antin à Paris se chargea de son instruction; elle fit son abjuration et reçut le baptême le 14 juillet 1838, et fut admise à la première communion le lendemain; l'abbé Abbadi lui servit de parrain, et la fille aînée du duc de Pamella s'offrit pour marraine.

MEREDITH (Edouard), anglais, né vers 1638, fut élevé à Oxford, et alla en Espagne comme secrétaire d'ambassade avec sir Guillaume Godolphin. Ils y embrassèrent tous les deux la religion catholique. De retour en Angleterre, Meredith se montra zèlé pour sa croyance; il quitta l'Angleterre à la révolution, et mourut en Italie vers 1703. On a de lui plusieurs ouvrages.

MERLAT, (Mlle), fille de l'ancien ministre de Saintes, et plus tard femme de M. d'Aunis, fit abjuration à Saintes, en septembre 1683, entre les mains de M. de la Brunetière, évêque de cette ville etc. Les soins assidus que M. de Boufonds son parent, conseiller à Saintes eut de lui éclaircir les points contestés de notre religion, lui avaient rendu la sienne suspecte; mais le plus grand coup fut porté par M. Richard curé de Medis, où elle faisait sa résidence ordinaire.

MERLET, ministre protestant converti, qui mourut en 1641.

MERSME (Elie), juif âgé de trente ans qui se convertit et reçut le baptême avec les sentiments de la plus touchante piété, le 4 avril 1831, dans la chapelle de l'hospice Necker rue de Sèvres. Né à Pondichéry, d'un père juif et d'une mère musulmane, dès l'âge le plus tendre il entra au service de la marine en qualité de matelot. Il parcourut presque toutes les mers, et il était sur la flotte française qui combattit à Navarin et sur celle qui fut de l'expédition d'Alger. La Providence voulut qu'une maladie l'amenât à l'hôpital Necker. Là, il fut touché de la charité que la religion inspire à ces filles vraiment chrétiennes qui se dévouent au service des malades. Il fut touché du zèle du respectable chapelain de cet établissement et de la piété avec laquelle il exerçait les fonctions du saint ministère. Il se présenta à lui et lui demanda de l'intruire sur la religion. Il ne tarda pas à désirer ardemment le baptême. Après qu'on se fut assuré de la sincérité de ses dispositions et qu'on l'eut suffisamment

instruit, on fixa la cérémonie au lundi de Pâques. La chapelle put à peine contenir les fidèles qui s'empressaient d'y assister. Le baptême fut solennellement administré au néophyte par M. l'abbé Etienne procureur général des Lazaristes, qui prononça un discours analogue à la circonstance. On lui donna pour parrain M. Léonce Abat, élève du collége Stanislas, et pour marraine Mme. Cordier sa sœur. Il reçut au baptême les prénoms de Joseph-Louis-Ambroise.

MERTEL (Daniel) suisse du canton d'Appenzel, militaire protestant au service du Saint-Siége témoignait depuis longtemps le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Il fut instruit par le P. Colombo de Riga jésuite et M. Tomba, évêque de Rodiopolis et visiteur apostolique du diocèse de Forli, reçut son abjuration dans sa chapelle, le 4 mai 1834, lui administra la confirmation et la communion, et lui adressa une allocution sur la grâce que Dieu lui faisait et sur le zèle avec lequel il devait y répondre. Le parrain fut un officicier autrichien du régiment de Kinski, en garnison à Forli.

MERTIAN (Jacques), riche commerçant, qui se convertit au catholicisme et se fit prêtre (XIX^e^ siècle).

MESNIL. Trois protestantes de ce nom furent converties à Caen et aux environs, vers 1630 par le célèbre controversiste Veron.

I. — MESTAYER, ministre protestant converti vers 1628.

II. — MESTAYER (Marie), femme de Louis Vilain, seigneur de Grandmaison, abjura le protestantisme entre les mains du Père gardien des capucins, en février 1681.

Son mari, voulant suivre son exemple, alla se faire instruire à Poitiers et abjura.

MEUIL, ministre protestant de la ville d'Eanse, diocèse d'Auch, converti vers 1700.

MEULLY (Georges), né en 1796, à Spulga, dans le canton des Grisons, se trouvait depuis neuf ans, pour raisons de commerce, à Correggio, dans l'Etat de Modène. Il avait une tante qui, vingt-cinq ans auparavant, abjura le protestantisme, mais le jeune homme, encore enfant, ne put profiter de ses entretiens. Depuis deux ans, et plus, il montrait du penchant pour la religion catholique, et ouvrit à cet égard son cœur à un bon catholique. Un esprit droit, une horreur naturelle pour le vice, un penchant déclaré pour la vertu, le préparèrent à trouver et à suivre la vérité. Il parlait quelquefois en faveur des catholiques, et il le fit une fois devant son père même, dans son dernier voyage en Suisse, en 1825. Le catholique auquel il avait confié ses incertitudes déclara qu'il avait toujours vu en lui autant de régularité que de candeur. Il s'instruisait des principes de la foi et dès-lors il observait les préceptes de l'Eglise sur l'abstinence et le jeûne, assistait aux prédications et ne se laissait détourner par aucun motif humain. Le 30 avril 1826, fut marqué pour son abjuration ; ce jour il se rendit à l'église paroissiale de Saint-Quirin, où il fit abjuration des erreurs de Zwingle entre les mains de M. Arani, vicaire capitulaire du diocèse de Reggio, et prononça aussi une profession de foi. M. Strani célébra la messe, et le P. Duni, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, qui, depuis plusieurs jours, donnait à Correggio un cours d'exercices pour le jubilé, adressa un petit discours au nouveau converti dont le maintien fut, pendant tout le temps, un sujet d'édification pour tous les assistants. Quelques jours après Meully écrivit à ses parents pour les instruire de sa démarche ; sa lettre datée de Corroggio, le 3 mai 1826, est pleine de candeur et de simplicité. Ce n'est, dit-il, ni par des affections particulières, ni par des vues humaines qu'il s'est déterminé, mais par de sérieuses réflexions aidées de la grâce divine. Il ne peut dissimuler sa joie, elle serait au comble, si ses parents ne blâmaient pas sa démarche et ne lui retiraient pas leur affection. Il ne sait encore quel résultat cet événement aura sur ses intérêts particuliers ; il se confie en la Providence. De bons catholiques lui ont faits des offres pleines d'intérêt. Le fait et la lettre sont rapportés dans les *Mémoires de religion* de Modène, tom. IX, cahier XXVII.

MEVILLE (Virginie), dame des Caraïtes, se retira pendant plusieurs mois dans une communauté religieuse pour s'y livrer, dans le silence, à l'étude des preuves de la religion chrétienne. Convaincue de sa vérité, elle se convertit et reçut le baptême le 16 novembre 1827, des mains de l'abbé Girod, premier vicaire de Notre-Dame et chanoine d'Avignon, qui, depuis quelques années, avait eu le bonheur de baptiser un grand nombre de juifs.

MEYERBEER. La fille du grand maëstro, se convertit au catholicisme en juillet 1851.

MEYRICK (Thomas), membre de l'université d'Oxford, *scholar* du collége de Corpus-Christi, auteur de la *Vie de la famille de saint Richard*, faisant partie de la *Vie des saints anglais*, fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Hendred, près d'Oxford, dans le carême de 1845.

MEYSSONIER (Lazare), médecin, né en 1602, à Mâcon, de parents protestants, fut reçu docteur à Montpellier, et s'établit à Lyon où il acquit une réputation très-étendue par la pratique de son art. Meyssonier était entré dès 1648 dans le sein de l'Eglise catholique, et avait fait connaître les motifs de sa conversion. Resté veuf et sans enfants, il obtint un canonicat de l'église Saint-Nizier, à Lyon, et mourut vers 1672. Il a laissé plusieurs ouvrages ascétiques.

MICHÉE, rabbin de la ville de Trèves, se convertit à la religion chrétienne en 1096, et donna l'exemple pendant tout le reste de sa vie d'une piété solide et éclairée.

I. — MICHEL, de Zurich, fils du commandant de cette ville, renonça au protestantisme en 1820, et se fit moine dans l'abbaye de Saint-Urbain.

II. — MICHEL (Jean), protestant du canton des Grisons, âgé de 27 ans, fit abjuration de ses erreurs à Misocco, le 4 avril 1836.

Peu après, il reçut les sacrements de pénitence et d'eucharistie avec beaucoup d'édification, et son mariage fut béni suivant le rit catholique.

III. – MICHEL, soldat juif de l'armée française à Rome, qui se convertit et reçut le baptême le 25 juin 1850 dans l'église de La-Trinité-du-Mont. Ce militaire, décoré de l'ordre de Saint-Grégoire pour sa belle conduite pendant le siége de Rome, était, quelques mois auparavant, à l'hôpital Saint-Dominique et Saint-Sixte : un de ses camarades venant de mourir, et lui étant convalescent, le chapelain de l'hôpital le pria, au moment où l'on transporterait le corps du défunt, de marcher devant en portant la croix, ce qu'il fit de bonne grâce, et il en fut si vivement touché qu'il résolut de prendre le parti auquel il pensait dès l'âge de douze ans, de se faire chrétien et catholique. C'était le R. P. de Bouchand qui était alors chapelain de l'hôpital; il instruisit ce jeune homme, qui, après s'être attiré l'estime et l'amitié de ses chefs par une bravoure à toute épreuve et une bonne conduite qui ne s'est jamais démentie, édifia toute l'assistance par son recueillement et sa piété; il accompagna, en tenant un coin de la chape, l'officiant, le cardinal-vicaire, depuis la porte de l'église jusqu'à l'autel. Il reçut le baptême sous les noms de Marie-Joseph; il avait pour marraine Mme la princesse Wolkonsky, et pour parrain le prince A. Torlonia. Après son baptême, il fut confirmé par Son Eminence avec six de ses camarades, et tous les sept reçurent la sainte communion à la messe. L'infatigable abbé Masson, d'Avignon, avait aussi contribué à instruire le néophyte. Le Souverain Pontife avait reçu ce dernier en audience particulière quelques jours avant, et lui avait donné un crucifix. Son colonel, son lieutenant-colonel et son capitaine, heureux de lui témoigner aussi publiquement leur estime, étaient présents à la cérémonie.

MICISLAS, duc de Pologne, avait épousé la sœur de l'ancien Boleslas, duc de Bohême, car ces deux peuples, Bohêmes et Polonais, étaient slaves. Cette princesse, nommée Dobrave, c'est-à-dire bonne, était chrétienne, et, voyant le duc son époux encore païen, elle songea à le convertir. Elle le gagna si bien par sa bonté et par ses exhortations continuelles qu'il se convertit et reçut le baptême en 965. Plusieurs de ses sujets se convertirent aussi.

MIDDLETON (Mlle), d'une famille commerçante de Southampton, embrassa la foi catholique en 1800, souffrant pour cela avec résignation l'exil de la maison paternelle; elle se retira à Londres près d'un oncle qui lui laissait la liberté de suivre sa religion. Dieu récompensa dans ce monde sa fidélité en lui donnant un parfait époux. M. Odouard Jerningham, de la famille de lord Strafford, avec lequel elle travailla, autant que possible, au soulagement des malheureux de son pays ou étrangers. Elle mourut en 1822.

MIKLO'S (Jean), notaire de la *Table royale* en Hongrie, fit abjuration du protestantisme en 1842.

MILET (Jean), protestant de Caen que le controversiste Veron convertit vers 1630.

MILHEY (saint), *Voy.* ANTOINE.

MILLER, (Jean-Gaspard), suisse du canton de Zurich, militaire au service du saint-siége, témoigna, avec six autres, le désir de rentrer dans le sein de l'Église. Instruits par par le P. Colombo de Riga, jésuite, ils firent abjuration le 4 mai 1834, entre les mains de M. Tonla, évêque de Rodiopolis, et visiteur apostolique du diocèse de Forli, qui leur donna la confirmation et la communion, et leur adressa une pieuse allocution.

MILLES (saint), évêque de Suze et martyr, né dans le pays des Razichites, fut élevé à la cour du roi de Perse, où il occupait un poste considérable, lorsqu'il embrassa le christianisme. S'étant fixé à Clam, près de Suze, après sa conversion, il retira de l'idolâtrie un grand nombre de personnes, qui formèrent un petit troupeau dont il devint le pasteur, après qu'il eut été élevé au sacerdoce. Il fut ensuite élu évêque de Suze, et sacré par saint Godiabe, évêque de Sapéta. Son zèle pour la conversion des infidèles lui attira bien des persécutions et des mauvais traitements de leur part. Saint Milles, n'emportant avec lui que le livre des Évangiles, visita les saints lieux et les principaux solitaires d'Égypte, entre autres saint Ammone, disciple de saint Antoine. Il se retira dans le pays de Mésène, et habita avec un saint ermite dans une solitude, sur l'Euphrate. Il guérit par ses prières le seigneur du lieu, malade depuis deux ans, et ce miracle entraîna la conversion d'un grand nombre d'infidèles. Il en convertit aussi beaucoup dans la province des Razichéens, où il s'était rendu pour y prêcher la foi. Il fut arrêté en 341, par Hormisdas Guphrise, souverain de la province; il fut conduit à Mahel-Dagdar, capitale des Razichéens, avec ses deux disciples, et mourut martyr.

MILLETIÈRE (Théophile BRACHET, sieur DE LA), né vers 1596, d'un maître des requêtes, écrivit un *Discours* pour engager les calvinistes de La Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion, contre le roi de France. Il fut arrêté en 1627 et conduit à Torvouse, où son arrêt de mort fut dressé de la main du premier président Masuyer; mais il en fut quitte pour une prison de quatre années. Ce long emprisonnement lui fit faire des réflexions qui tempérèrent son ardeur. Les guerres entreprises par les calvinistes pour défendre des priviléges qu'ils n'avaient obtenu qu'en combattant contre leur souverain, commençaient à lui paraître criminelles. Il était un des membres les plus actifs du parti protestant; ayant proposé en 1634 un plan de conciliation entre les deux Églises, il s'attira l'animadversion des ministres. Il rompit peu à peu avec eux, fit abjuration publique vers le milieu de 1645, et composa, depuis, plusieurs livres contre les erreurs des protestants. On le voit faire hommage de quelques-uns de ses ouvrages à l'assemblée du

clergé de 1650; il proposait d'ouvrir une conférence avec les ministres de Charenton, qu'il se flattait de convaincre dans une discussion. Mais l'assemblée, en louant son zèle, fut d'avis qu'il ne donnât point pour le moment suite à son projet. L'assemblée du clergé de 1655, fit imprimer à ses frais le livre de La Milletière, l'*Etat véritable des différends entre les catholiques et les protestants*. La Milletière mourut fort âgé, en 1665.

MILLS (Henry), du collége de la Trinité, sous-gradué, fut reçu au sein de l'Église à Birmingham, en janvier 1846.

I.—MILNER (Mme), de Chester, renonça, le 28 mars 1843, aux erreurs du protestantisme. Trois autres personnes de cette ville recevaient en ce moment l'instruction religieuse qui les préparait à embrasser la religion catholique. — A Feunton, dix-sept personnes appartenant à diverses sectes protestantes, avaient fait abjuration le 2 avril 1843.

II. — MILNER (John), du collége de la Reine, à l'université d'Oxford, se convertit et fut reçu dans le sein de l'Église catholique, en 1846. L'*Oxford-Herald*, qui donnait cette nouvelle, ajoutait que cet ecclésiastique avait rempli les fonctions de son ministère dans l'Église anglicane, jusqu'au dernier moment, et que sa conversion avait causé autant de surprise que de chagrin parmi ses paroissiens, et toutes les personnes de ses connaissances, dont il avait su gagner l'estime et l'affection.

MINDER (Albert), protestant suisse du canton de Berne, au service du Saint-Siége, témoignait depuis longtemps le désir de se faire catholique; il fut instruit et préparé par le P. Colombo de Riga, jésuite, et fit abjuration dans la chapelle de l'évêque, à Forli, entre les mains de ce prélat, qui lui administra la confirmation et la communion. Cette cérémonie, où treize militaires abjurèrent en même temps le protestantisme, eut lieu le 4 mai 1834.

MINOIS (Pierre), protestant de Caen, converti par Veron, vers 1630.

MINSTER (Thos), ministre protestant de Saint-Sauveur, à Leeds, abjura l'anglicanisme et rentra dans le sein de l'Église vers 1851. Nous trouvons son nom dans un appel du 24 juillet de la même année, en faveur d'une mission catholique des Oblats de Marie, destinée à ramener son ancien troupeau dans le bercail où lui-même avait eu le bonheur de rentrer.

MINUTIUS-FÉLIX et son ami Octavius, exercèrent avec distinction la profession d'avocats à Rome, vers la fin du IIe siècle. Souvent aussi ils remplissaient les fonctions de juges ou d'assesseurs. Comme avocats, ils défendaient sans scrupule les incestueux, les sacriléges, les parricides; pour les chrétiens, ils ne croyaient pas même pouvoir les entendre, tant ils étaient prévenus par des calomnies qu'on répandait contre eux. Comme juges, ils les condamnaient aux plus cruelles tortures, non pour leur faire avouer les crimes qu'on leur imputait, mais pour leur faire nier qu'ils fussent chrétiens. S'en trouvait-il quelqu'un de faible, que la douleur rendît apostat, ils lui applaudissaient aussitôt, lui devenaient favorables, comme si, en disant qu'il n'était plus chrétien, il se fût purgé de tous les crimes dont on le supposait coupable. Malgré tant de préventions et d'aveuglement, Minutius Félix et Octavius ouvrirent enfin les yeux à la lumière. Amis inséparables, et dans les folles amours de la jeunesse, et dans les études d'une même profession, ils le furent encore dans leur conversion au christianisme. Dans un ouvrage intitulé, du nom de son ami, *Octavius*, Minutius-Félix expose les principales raisons qui les ont engagés l'un et l'autre à renoncer au paganisme. C'est un dialogue entre Cœcilius, partisan de l'antique religion des Grecs et des Romains, et Octavius, alors chrétien. Cette discussion, écrite avec élégance et sagacité, intéresse par les notions qu'elle donne.

MINUTOLI (Joachim-Frédéric), protestant de Genève, qui se convertit au commencement du XVIIIe siècle, et publia à ce sujet, contre le protestantisme, une longue dissertation intitulée : *Motifs de la conversion du chevalier Minutoli, docteur ez droits, cy-devant proposant de l'Académie de Genève, tirés du caractère des ministres de la même Académie.*

« Je suis invité, dit-il, à faire connaître les motifs de ma conversion, par des amis fidèles que j'ai laissés à Genève, et qui m'ont fait avertir que ces derniers traits manquaient à la pièce, parce qu'ils le savent comme moi, en ayant souvent parlé dans nos familières conversations, où nous avions lié une étroite amitié, que je crois encore durer, nonobstant que j'aie renoncé aux dogmes que nous avions sucés ensemble avec le lait; la matière de nos entretiens roulait quelquefois sur la lettre pastorale et évangélique, que l'Eminentissime cardinal Spinola, évêque de Lucques, écrivoit en 1672, par ordre d'Innocent XI, aux six nobles et illustres familles Lucquoises, réfugiées à Genève, pour les inviter amoureusement de reprendre le chemin du bercail de Jésus-Christ, que leurs pères avaient abandonné. Sur quoi, ces amis me disoient en confiance que s'ils avoient été comme moi du nombre de ces familles, ils auroient répondu avec empressement aux invitations affectueuses, tendres et paternelles de ce grand prince de l'Église, qui leur offroit tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin pour le temps et pour une bienheureuse éternité, et blâmoient fort ces messieurs de s'être endurcis contre les mouvements de la grâce, qui attaque les cœurs, mais qui ne les force pas, et qui leur présentoit une main officieuse pour les ramener dans le chemin où ils pouvoient trouver le royaume de Dieu, sa justice et les biens temporels par surcroît.

« Rappelant un jour dans ma mémoire, ce que ces vénérables amis (qui ont contribué à me rendre ami de Dieu,) m'avoient dit sur cette matière, je demandai à feu mon

père, pourquoi l'on avoit fait à l'épître de ce zélé prélat, une réponse si peu correspondante à l'onction de ses paroles, et d'un style si mauvais, que le souverain sénat de Lucques se vit obligé de la condamner à être brulée, en place publique, par la main du bourreau; il me protesta de lui à moi, qu'il n'y avoit aucune part, et que si on avoit suivi son sentiment, on s'y seroit pris d'une manière très-différente; il m'avoua franchement que, sans des considérations politiques et humaines, la société des nobles Lucquois auroit songé sérieusement à un retour dans leur ancienne patrie, d'autant plus que chacun d'eux convenoit que l'on pouvoit se sauver dans l'Eglise Romaine.

« Quelque temps après, je vins lui dire que M. de Livron, son allié, et juge des deux seigneuries de Saint-Victor et Chapitre, s'appliquoit de bonne foi à s'instruire des véritez catholiques. Cette nouvelle ne le surprit point, mais il approuva sa conduite, et ajouta que, puisque sa conscience lui dictoit qu'il ne pouvoit pas faire son salut dans la communion où il étoit né, il agissoit prudemment de se disposer à se réunir à celle dont nos pères s'étoient séparez.

« Des aveux si formels tirés de la bouche d'un père, d'un ministre du premier rang, d'un orateur éloquent, d'un professeur aux belles-lettres, doué de l'intelligence des langues, du garde d'une bibliothèque ornée et enrichie de tout ce qui peut contenter les savants et les curieux, et qui par ses manières polies et gracieuses, y attiroit les étrangers; d'un écrivain qui avoit composé plus de 300 sermons, et les avoit débité dans les principales villes d'Hollande, et souvent à laprésence de Guillaume III, pour lors prince d'Orange.

« Toutes ces raisons me rendant toujours plus recommandable ce que m'avoit dit mon père, ne contribuèrent pas peu à me faire renoncer au ministère et à l'imposition des mains, et interrompre l'étude de la théologie, pour prendre celle de la jurisprudence. Il est vrai que dans une campagne que je fis en Flandre, je logeois avec un catholique romain qui m'avoit mis en doute pour ma religion, et qu'étant de retour à Genève, je flottois dans ma créance comme un homme qui a fait naufrage, je tendois les bras à la vérité, et Notre-Seigneur me favorisant de sa grâce, permit que mon père m'envoyât à l'université de Valence, où je trouvai le port que je cherchois, en y calmant les orages de mon esprit, par l'éclaircissement de mes doutes; il eut la bonté de me donner une lettre pour un professeur, par où il le priait de me prendre chez lui en pension, ce qu'il fit fort gracieusement, et comme il n'étoit pas moins bon physionomiste, que célèbre théologien et sçavant jurisconsulte, il connut d'abord que je n'étois pas de ces aveugles volontaires, de ces sophistes continuels, ni de ces chimériques opiniâtres; qualitez qui défigurent la plupart des protestants, je dis la plus forte, parce que j'en ai remarqué les deux sortes, les uns sont pacifiques, qui se vantent d'être attachés au sonde et à l'essentiel du christianisme, sans se soucier beaucoup des controverses et des disputes que les meilleurs ont même en horreur. L'autre sorte des protestants, sont des disputeurs et des controversistes, qui font consister, peu s'en faut, toute leur religion, à s'opposer à quantité d'opinions et de pratiques de l'Eglise Romaine, par d'autres opinions et d'autres pratiques extérieures toutes contraires.

« Ayant confirmé à mon professeur, que je n'avois jamais été au rang de ces derniers, il me soutint qu'il espéroit, avec l'écoulement des sept mois qui sont le terme du séjour que j'ai fait chez lui, de me rendre non seulement avocat, mais encore catholique, et afin que l'événement répondît à son attente, il commenca à me mettre en main l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, par le grand évêque de Meaux, avec le *Concile de Trente*, pour vérifier la conformité de ces sentiments, et ensemble une réponse faite par monsieur Brueys, de Montpellier à ladite *Exposition*, laquelle réponse fut trouvée si faible par l'Auteur même que, y ayant défendu de toutes ses forces le calvinisme, il se rendit sans délai auprès de cet incomparable prélat, et en fit une abjuration publique entre ses mains. Et dès que j'eus achevé la lecture de cet excellent ouvrage, je lui rendis compte des remarques que j'y avois faites, et commençai par lui dire qu'ayant confronté l'*Exposition* avec le *Concile*, j'avois trouvé que la doctrine exposée, était la même que celle qui est répandue dans tout le concile, sans aucun adoucissement ni relâchement, après quoi il m'engagea à lire tous les jours, quelques pages des trois volumes de la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie, défendue contre le livre du sieur Claude, ministre de Charenton, et je trouvois que cette dernière réponse était un chef-d'œuvre écrite, pour me servir des termes de Tertullien, avec les rayons même du soleil, et auquel on peut dire, qu'il n'y a qu'une dernière et incurable opiniâtreté qui y puisse résister, les preuves y sont toutes et si fortes et si claires, qu'une seule suffiroit, et toutes si belles et si nobles, que dans une si grande quantité, on n'y en peut remarquer aucune qui soit superflue. On y voit la vérité dans son jour, le mensonge admirablement et agréablement démêlé, et l'opiniâtreté confondue; les explications que M. Arnaud donne aux passages qu'il a cités, sont si naturelles et si sensibles, que pour peu qu'on ait d'équité, il est impossible de contredire les raisonnements opposés aux subtilités de M. Claude; et les plans qu'il substitue à ceux que ce ministre prétend établir, ont des fondements si fermes, et se soutiennent si solidement de tous côtés, qu'ils font paraître visiblement le peu de consistance et l'impossibilité des autres; enfin, il porte encore plus loin sa réalité que M. Claude, avec cet amas et cette abondance d'expressions, de vues et de dé-

tours, n'a poussé ses figures et ses apparences.

« Je ne sais si je suis prévenu en faveur de cet ouvrage, par l'impression de l'importante vérité qu'il défend; mais je suis persuadé qu'on n'a pas encore vu une victoire plus complète.

« Ayant donc trouvé Israël victorieux, chargé des dépouilles des Philistins, le champ de bataille remporté, leur général entièrement défait, et ses troupes dispersées à ne pouvoir pas se rallier, je crus que je pouvois, sans craindre aucun reproche de lâcheté, songer à ma retraite, quitter la partie, me rendre à discrétion, trembler, m'effrayer à la voix du vainqueur, cesser d'être son persécuteur pour dire avec Saül de Tarse : *Domine, quid vis me facere?* Seigneur que vous plaît-il que je fasse? A l'instant que j'eus appris d'un autre Ananie à qui mon père m'avoit adressé ce que je devois faire, il tomba de mes yeux comme des écailles et je lui promis de les fermer aux ténèbres du mensonge, et aux ombres de la mort dont j'étois enveloppé par le malheur de ma naissance, pour les ouvrir aux lumières des vérités catholiques, et à la vie de la grâce; que si bien je voulois retourner à Genève, c'étoit seulement pour y plaider quelques causes d'appareil et y cueillir les premiers fruits de mon doctorat, sans jamais y plus faire aucune fonction du calvinisme.

« Ce qui donna lieu à madame Minutoli, ma très-chère mère, de publier que depuis mon retour de Valence, j'avois été sans religion, et comme M. Mottet, mon professeur, craignoit que faisant encore quelque séjour dans cette ville, je ne fusse tenté à changer de résolution, il eut la précaution de me donner pour préservatif (en me donnant mon audience de congé), des nouvelles leçons, dont voici la substance :

« Souvenez-vous, Monsieur, que vos ancêtres (excepté quelques-uns dans ces deux derniers siècles), ont vécu et sont morts glorieusement dans la sainte Eglise romaine, témoins le cardinal Jean Minutoli, du titre de Sainte-Marie, décédé en 1062, le cardinal Henri Minutoli archevêque de Naples, créé par Boniface IX.

« Vous savez, Monsieur, que vos pères, et il ne faut pas remonter trop haut pour vous convaincre, après vous avoir donné mille différentes marques de leur foi et de leur piété, par tant de monuments illustres qui restent aujourd'hui dans l'église métropolitaine de Saint-Sauveur, dans la ville de Naples, par tant de fondations saintes qui sont encore autant de témoignages domestiques à votre famille, même de son changement, ont été malheureusement séduits par l'erreur, et qu'emportés par le vent de quelques considérations humaines, ils ont abandonné la foi de leurs ancêtres, et perdu cet héritage incomparablement plus illustre que le sang et la noblesse qu'ils avoient tirez d'eux.

« Considérez, je vous prie, que les premiers auteurs de la secte, que vous promettez d'abandonner par abjuration publique, étoient catholiques d'origine; c'est l'Eglise catholique qui les avoit engendrés en Jésus-Christ, qui leur avoit donnés les sacrements, qui leur avoit mis les Ecritures entre les mains. C'est cette Eglise qui étoit en possession du ministère évangélique, et qui l'avait reçu de main en main depuis les apôtres par la succession de ses pasteurs.

« Ils ne peuvent désavouer que cette Eglise ne soit la plus étendue, que ce ne soit la société radicale et originale dont toutes les autres se sont séparées.

« S'il y a quelque authorité sur la terre, il est évident que c'est elle qui la possède, et il est visible au contraire que les ministres calvinistes n'en ont aucune. Il n'y a qu'un peu plus d'un siècle et demi qu'ils ont commencé de former un corps à part, et l'un des plus essentiels principes de leurs doctrines, c'est qu'il n'y a point d'infaillibilité dans aucune assemblée ecclésiastique, ni par conséquent aussi dans la leur, il n'y a donc point de calviniste qui (toutes choses égales) ne dût souhaiter être catholique, et qui ne doive croire que l'Eglise catholique est la société naturelle, et qu'il n'en peut demeurer séparé sans raison et sans cause. Car pourquoi feroit-il une plaie certaine à cette Eglise pour un mal incertain, pourquoi condamneroit-il ses pères, ses pasteurs, ceux qui lui ont communiqué l'Evangile, ceux qui en sont dépositaires, ceux qu'il trouve revêtus de l'authorité de Jésus-Christ, s'il n'est entièrement certain qu'ils aient corrompu la foi par une fausse doctrine? Qui doute que dans l'incertitude il ne faille avoir plus d'inclination pour la société la plus authorisée, la plus ancienne, la plus universelle, et qui a plus de marques de la véritable Eglise, et il ne lui serviroit de rien de dire qu'il se trouve lié à une autre, et qu'il ne la doit pas abandonner sans évidence. Car il a infiniment plus de liens avec l'Eglise catholique qu'avec toute autre société, et ces autres liens qu'il a contractés avec une autre société, sont des liens injustes, téméraires, sacriléges, s'ils ne sont fondés sur la conviction des erreurs de la société avec laquelle il étoit originairement uni.

« La raison l'oblige donc de se séparer de la société des calvinistes même sans conviction et sans évidence de leurs erreurs, pourvu seulement qu'il en doute, et si les calvinistes s'en plaignent et qu'ils lui en demandent raison, il peut avec justice leur répondre de cette sorte :

« Rien ne peut attirer à votre société que l'évidence de la vérité, puisque vous reconnaissez la pureté de la doctrine pour l'unique marque de l'Eglise : rien ne me peut porter à condamner la société universelle que l'évidence de ses erreurs; cependant je ne trouve parmi vous, ni l'évidence de la vérité que vous promettez, ni l'évidence des erreurs pour lesquelles

« vous me voulez porter à condamner cette « Eglise universelle.

« Si vous êtes séparés d'elle sans conviction, vous ne sauriez nier que vous ne « soyez sacriléges et criminels : je le serais « donc aussi, si je vous imitais sans conviction, que je n'ai point, comme vous « n'auriez point dû condamner l'Eglise catholique si vous aviez été dans la disposition où je suis ; il est clair que vous ne « me pouvez pas conseiller de le faire pendant que j'y serai, cette Eglise a des liens « d'autorité, d'antiquité, de sainteté, de miracles qui me peuvent attacher à elle, lors « même que je n'ai pas l'évidence de la vérité de sa doctrine, mais vous n'en avez « aucune pour me retenir, sitôt que celui de « cette évidence prétendue vous manque. « Enfin vous seriez les plus injustes du monde, si vous osiez nier qu'elle ne mérite au « moins la préférence au-dessus de vous, et « par conséquent qu'ayant l'esprit partagé « par des raisons qui me paraissent égales « de part et d'autre, et ne pouvant néanmoins « demeurer neutre, il ne soit de mon devoir « de m'unir avec elle en me séparant de « vous.

« Je vous prie encore une fois, Monsieur, « de remarquer qu'entre la nouveauté qui « rend la secte des calvinistes beaucoup inférieure aux anciennes hérésies et aux « sectes schismatiques d'Orient, les prétendus réformés ont encore plusieurs singularités odieuses qui ne leur sont communes qu'avec les nouvelles sectes, ou qui « leur sont même entièrement particulières.

« Il n'y a que les protestants et ceux qui « sont sortis d'eux, ou nés avec eux, qui « condamnent le culte et l'invocation des « saints.

« Ils sont les seuls qui n'aient point d'évêques, et qui condamnent l'ordre comme « un établissement humain que l'ambition « ait produit.

« Ils sont les seuls où les prêtres s'attribuent l'autorité de faire des prêtres.

« Ils sont les seuls qui aient aboli les cérémonies ecclésiastiques et l'ordre de la « liturgie.

« Ils sont les seuls qui ne parlent point « d'oblation et de sacrifice du CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

« Ils sont les seuls qui ne prient point « pour les morts.

« Ils sont les seuls qui condamnent les « vœux monastiques, comme les inventions « du diable.

« Ils sont les seuls qui ôtent à l'Eglise le « pouvoir d'interdire certaines viandes à « certains jours.

« Ils sont les seuls qui n'observent point « le carême, et qui prétendent qu'il n'est « point permis à l'Eglise d'imposer à ses enfants des jeûnes réglés.

« Il n'y a que les calvinistes qui enseignent « que la justice une fois reçue ne se perd « jamais.

« Il n'y a qu'eux qui aient osé publier que « les péchés enormes étaient compatibles « avec la qualité de juste et d'enfant de « Dieu.

« Ils sont les seuls qui promettent le salut « aux enfants non baptisés.

« Ils sont les seuls qui enseignent que des « enfants baptisés mourant avant l'âge de la « raison peuvent être damnés.

« Toutes les sectes d'Orient sont unies à « l'Eglise romaine, dans la condamnation de « tous ces dogmes et de plusieurs autres « soutenus par les calvinistes, et ce consentement général forme un si violent préjugé contre eux, et les rabaisse tellement « au-dessous des autres sectes, que c'est « leur faire beaucoup de grâce que de les « mettre au dernier rang ; ne pouvant être « écoutés qu'après tous les autres, ils ne le « peuvent être jamais.

« Souvenez-vous, Monsieur, de ce que « vous m'avouâtes dans notre première entrevue. Souvenez-vous que la foi, qui est « indivisible, s'y trouve néanmoins divisée, « que l'un dit je suis à Paul, moi à Apollon, « moi à Céphas, et moi à JÉSUS-CHRIST. Souvenez-vous encore une fois des remarques « que monsieur votre père fit à Midelbourg, « capitale de Zélande, sur la constitution « des Eglises protestantes, et ses divisions « effroyables qui éclatent aujourd'hui plus « qu'elles ne faisaient alors, et vous m'avouerez franchement que la vue d'un corps si « monstrueux doit être insupportable. Ce « n'est pas le monstre à sept têtes que ces « églises soutiennent être Rome chrétienne, « depuis le IVe siècle jusqu'à présent. C'est « un monstre bien plus affreux, c'est l'hydre à « cent têtes toutes armées les unes contre les « autres, et qui s'égorgent mutuellement, « sans qu'il soit besoin qu'un Hercule vienne « les exterminer, et néanmoins cette hydre « ne laisse pas d'avoir l'audace de se dire « le corps mystique de JÉSUS-CHRIST, son « Eglise sainte, son peuple élu, sa maison « spirituelle, son temple auguste, et son « royaume éternel ; c'est plutôt une véritable « Babel qui se confond et qui se détruit par « ses propres mains, et que JÉSUS-CHRIST « achèvera bientôt de détruire par son avénement glorieux.

« En bonne foi, un corps si hideux et si déchiré, porte-t-il les marques de l'Eglise de « JÉSUS-CHRIST ?

« Et l'esprit qui anime ce corps peut-il « être l'esprit de Dieu, cet esprit d'unité, de « concorde, de sainteté, de patience, de charité ? Non assurément, cela même est impossible, de sorte que si l'Eglise catholique « n'est plus l'Eglise de JÉSUS-CHRIST, il faut « dire que son Eglise est périe sur la terre, « que son royaume est aboli, son temple « abattu et sa maison ruinée.

« Et qui l'osera dire, après ce que JÉSUS-CHRIST nous a promis ? Savoir que son « Eglise étant fondée sur le rocher immobile des siècles, les vagues les plus impétueuses, et les flots les plus violents et les « plus orageux de la mer viendront éternellement se briser contre elle. *Le fondement*

« *de Dieu demeure ferme.* La terre et l'enfer « ne sauraient jamais l'ébranler. Il est vrai « que la religion et l'Eglise ont souffert de « terribles agitations. Il est vrai qu'elles en « souffrent aujourd'hui de très-violentes.

« Cette pauvre Eglise est attaquée de tous « côtez, elle est combattue au dedans et au « dehors. Les infidèles, les hérétiques, les « méchants catholiques lui font souffrir mille « maux qui la défigurent si fort, qu'à peine « est-elle reconnaissable ; mais enfin elle « triomphera de tous ses ennemis, et nous « la verrons bientôt si brillante de gloire, « que tous les peuples de la terre n'auront « plus de peine à la reconnaître pour l'épouse « de l'Agneau, parce qu'elle sera alors sans « rides, sans tache et toute glorieuse.

« En attendant, souffrez, mon cher Mon- « sieur et frère bien-aimé en Notre-Seigneur, « qu'en finissant ces avis, je les finisse par une « réflexion qui regarde généralement tous « ceux que Dieu retire du schisme et de l'hé- « résie, et qui vous regarde par conséquent. « C'est que, quoiqu'on ait accoutumé d'appe- « ler ce changement *une conversion*, comme « en effet c'en est une, il ne faut pas pourtant « s'imaginer que ce soit la meilleure et la « plus parfaite, parce que si cette espèce de « *conversion* qu'on peut appeler la *conversion* « *de l'esprit*, n'est suivie ou accompagnée de « la *conversion du cœur*, elle est très-inutile « et incapable de nous sauver ; non-seule- « ment elle est très-inutile, mais même « elle est très-pernicieuse par accident, parce « qu'elle ne fait que tourner à notre propre « condamnation et aggraver notre malheur ; « cependant et les catholiques et les protes- « tants, appellent ce changement de croyance « et de communion du nom de *conversion* « par excellence, quoique le plus souvent ce « changement ne soit qu'un effet purement « humain et produit quelquefois par la seule « bonté naturelle d'un esprit qui sait raison- « ner juste, et discerner le vrai d'avec le faux, « et que ce changement soit très-rarement « suivi ou accompagné d'un véritable chan- « gement dans la vie et dans les mœurs.

« C'est donc très-peu de chose par rapport « au salut que de changer de sentiment et de « communion, à moins qu'on ne joigne à ce « changement un véritable amendement de « vie, une vie retirée, une vie de pénitence, « une vie sainte et vraiment chrétienne. »

« Voilà, mon cher Frère, la conversion « que vous devez demander à Dieu, et pour « vous qu'il a déjà éclairé des lumières di- « vines de la vérité, et pour tous nos pau- « vres frères séparés, car c'est votre intérêt « comme le mien que les troupes de Jésus- « Christ grossissent, et que celles du démon « diminuent, que le véritable souverain des « âmes règne, et qu'un cruel usurpateur « soit confondu ; que la vérité triomphe de « l'erreur, de l'entêtement et du mensonge, « que la foi se fasse jour au travers de tant de « nuages qui l'enveloppent, qu'on arrache le « masque à l'hérésie, qu'on en fasse remar- « quer la laideur, la rebellion et l'insolence, « et que des âmes jusqu'alors abusées par « les gens du prince de ténèbres, reconnais- « sent leur bonheur, lorsqu'elles sont ren- « dues à l'Eglise, et remises dans le sein de « leur charitable mère. »

« Après cela, j'ai lieu de croire que mes amis auront celui d'être contents de voir que j'ai suivi leurs conseils, en réparant dans une se- conde édition ce qui m'avait échappé dans la première, et en publiant les différentes routes que la grâce a tenues pour me rame- ner dans le giron de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, l'arche mystique du Seigneur, hors de laquelle on ne saurait être à couvert des fléaux de sa colère, c'est pour- quoi je veux y demeurer inviolablement attaché jusqu'au dernier soupir de ma vie, moyennant sa sainte grâce.

« Convertissez-vous, mes enfants, et re- « tournez à moi, dit le Seigneur, car je suis « votre Maître, j'en attirerai un ou deux de « chaque ville ou de chaque famille, et vous « ferai entrer en Sion, et vous donnerai des « pasteurs selon mon cœur, qui vous nour- « riront de la science du salut et de la doc- « trine des bonnes mœurs. (*Jerem.*, IV, « 14, 16.) »

Là se termine l'introduction des *Motifs de la conversion du chevalier Minutoli*. Elle est suivie de vingt-quatre lettres aux mi- nistres protestants, qui forment la matière d'un volume, et dans lesquelles il réfute une à une leurs assertions, par l'aveu et les actes des protestants eux-mêmes. Nous re- grettons de ne pouvoir donner à cause de sa longueur, ce travail qui montre une grande érudition, mais qui roule sur des points aujourd'hui presque sans intérêt.

MITCHELL (Alexandre), américain dis- tingué, qui se convertit et publia, en 1839, dans une suite de lettres une esquisse de sa vie avec les motifs de sa conversion au catholicisme. « Né de parents pieux, favorisé d'une religieuse éducation, je ne puis me rappeler un temps où je n'eus pas de pieuses affections. Je suçai, pour ainsi dire, avec le lait de ma pieuse mère, les premiers principes de la religion chrétienne. Les principaux faits du christianisme furent ineffaçablement imprimés dans mon enfan- tine mémoire avant que je fusse capable de les lire dans les saintes Ecritures, quoi- qu'on m'apprît à lire de bonne heure. On m'enseigna la chute de l'homme dans Adam, et la grande rédemption dans Jésus-Christ ; j'appris que Dieu était mon créateur, son Fils unique mon rédempteur, et le Saint-Esprit le sanctificateur des pauvres pécheurs. La prière du Seigneur, le Symbole des apôtres, et le Décalogue furent confiés de bonne heure à ma mémoire. Dans ces tendres an nées le culte divin, les solennités de la religion, firent souvent de profondes impres- sions sur mon esprit. C'est ainsi que la semence de la grâce divine fut jetée dans mon jeune cœur, et les commandements de Dieu imprimés d'une manière ineffaçable dans mon esprit d'enfant. Dans ces heureux jours de foi implicite et de filiale obéissance, je n'avais ni crainte ni soupçon que Dieu

ne bénit pas les moyens de grâce qu'il a institués pour le salut du genre humain. J'étais virtuellement un bon catholique, quoiqu'on m'enseignât à haïr l'Eglise catholique comme la mère des abominations. Ce que j'apprenais dans le catéchisme sur la prédestination des uns et la réprobation des autres ne me donnait point alors d'inquiétudes. Je croyais avec simplicité que, si j'aimais et je servais le Seigneur, sa douce Providence me protégerait à travers les vicissitudes de la vie, et qu'il m'accorderait des grâces suffisantes et la gloire éternelle. Or, c'était là substantiellement la bonne et antique foi catholique. Et, après bien des circuits et des égarements, m'y voici revenu. »

Vers l'âge de treize ou quatorze ans, Mitchell entendit parler pour la première fois de la nécessité d'un changement soudain, ou d'une seconde naissance spirituelle. Il vit d'honnêtes protestants s'inquiéter beaucoup de n'avoir point encore ressenti ce changement instantané. A force d'en entendre parler les autres, il conçut lui-même des inquiétudes sur l'état de son âme. C'était vers 1800. Ces nouvelles idées gagnèrent comme une épidémie. La nécessité d'être régénéré par un changement subit et surnaturel devint à la longue le thème populaire de tous les prédicateurs. On en parlait au peuple comme d'une condition indispensable du salut, et par tout le pays on dénonça la damnation sur tous ceux qui n'avaient pas conscience de cette grande opération. Ce n'étaient pas seulement les illettrés prédicants des méthodistes et des baptistes qui respiraient ainsi l'enthousiasme, mais encore bien des savants ministres presbytériens. C'était comme l'aurore de la grande régénération, ou plutôt comme un tonnerre sourd qui précédait la tempête. Les perturbations mentales du peuple commencèrent bientôt d'affecter les corps. Dans certaines occasions impressives, des hommes tombaient souvent à terre, comme il en tombe dans une bataille ; et quand ils survivaient, supposant qu'ils avaient subi la grande opération, ils témoignaient une joie indicible. Ces agonies convulsives ressemblaient aux douleurs d'une femme en travail, et paraissaient vraiment comme les angoisses d'une seconde naissance. Maints vieux professeurs de religion, distingués par leur vertu et leur piété, déclarèrent n'avoir jamais rien compris à la régénération jusqu'à ce qu'ils eussent expérimenté ces exercices corporels. Un entre autres, en sortant de ses convulsions, et paraissant encore dans la ferveur de l'inspiration, s'écria : « Le passage à travers la régénération est comme le passage à travers le trou d'une petite tarière. » Et tous devaient être poussés à travers cet étroit passage de la régénération, ou bien être perdus à jamais. Telle était la manie dominante de ces temps !

Une personne qui n'a jamais vu de ces excitations religieuses extraordinaires ne peut se former qu'une idée imparfaite de ces étranges scènes : elles sont au-dessous de toute description. Quoique ce pays fût alors peu habité, toutefois souvent plusieurs milliers restaient ensemble, nuit et jour et pendant plusieurs jours. Le peuple de toutes les communions affluait en masse : nul n'était indifférent ; la crainte s'emparait de toutes les âmes, et une consternation universelle semblait régner. La religion était le sujet populaire de toutes les conversations, dominait dans tous les cœurs, découlait de toutes les lèvres. Dans ces vastes assemblées de pêle-mêle, sans aucun arrangement concerté d'avance, les ministres de toutes les dénominations, à leur discrétion, prêchaient au peuple, du haut d'une table, d'un chariot, d'un tronc d'arbre, d'un bloc de bois. Une partie du peuple était dans une grande détresse, cherchant la religion ; plusieurs étaient dans les agonies de la régénération, tandis que d'autres se réjouissaient dans des ravissements extatiques. C'était l'impression générale que le glorieux millénaire avait commencé à paraître, et que toute la terre allait se convertir à Dieu par le merveilleux déploiement de sa puissance immédiate. Cette agréable et glorieuse perspective était proclamée avec la plus fervente éloquence, et chantée avec des accords ravissants. « Souvent, dit M. Mitchell, quand je pense à ce doux enthousiasme de ces temps-là, je suis tenté de souhaiter que cette chère illusion eût pu continuer toujours ; mais, comme un agréable songe, elle a passé bientôt. »

Le grand effet qu'on se promettait de ce *renouvellement* était la réunion de tous les chrétiens. Mais cette masse hétérogène, qui affluait pêle-mêle, se sépara bientôt : différentes sectes retournèrent à elles-mêmes. Les presbytériens étaient divisés : tandis que quelques-uns continuaient le *renouvellement*, d'autres s'en retiraient et en devenaient même les plus violents adversaires. Enfin, le consistoire presbytérien de Springfield se sépara de l'église de Kentuchy, et devint le principal conducteur du grand *renouvellement* qui continuait à régner. Les grandes assemblées furent aussi étendues que jamais. Bientôt le consistoire de Springfield se suicida, pour ainsi dire lui-même, en prononçant sa propre dissolution, en abdiquant toute autorité déléguée par successions de ministère, pour être appelé immédiatement par le Seigneur lui-même. En attendant que le peuple fût conduit immédiatement par l'Esprit saint, tout lien de subordination était rompu, ils ne pouvaient avoir de communion avec les autres Eglises, ni maintenir aucune union parmi eux-mêmes. Bientôt ils se dispersèrent de tous côtés. Bientôt la moitié du défunt consistoire et plusieurs de ses partisans se réunirent aux trembleurs. Deux autres membres du consistoire, suivis d'une partie du peuple, retournèrent aux presbytériens. Un seul membre du consistoire décédé, nommé Stone, continuait l'œuvre et s'associa des prédicants dont la plupart n'avaient aucune instruction. Mais bientôt la nouvelle

secte tomba dans une extrême et irrémédiable confusion. La superexcitation religieuse était complétement éteinte. La douce illusion du glorieux millénaire était évanouie sans retour, et le résultat du grand *renouvellement* ressemblait à l'histoire de la montagne qui enfante une souris.

M. Mitchell était entré dans la secte de M. Stone, et y resta, quoique ses parents s'en fussent retirés de bonne heure. Stone était un homme agréable et insinuant, qui s'était attaché le jeune homme, lorsqu'il était encore son ministre presbytérien. Quand il était pressé dans la dispute, il reculait jusqu'aux dernières extrémités du socinianisme, jusqu'à nier la sainte Trinité. La pieuse éducation que M. Mitchell avait reçue le retint au bord de ce précipice. Un violent soupçon s'éleva dans son esprit qu'il était dans une mauvaise voie. Son âme soupira après le pur et primitif christianisme : il avait soif du fleuve limpide de la fontaine originelle. Il chercha dès-lors avec une grande sollicitude la bonne et ancienne route, la route sur laquelle avaient marché les anciens Pères. De plus, au milieu de l'anarchie dont il était témoin, il avait remarqué que le peuple suivait presque toujours la direction de son ministre, ce qui le ramena insensiblement au principe si naturel de l'autorité.

« Vers ce temps, dit M. Mitchell, j'entendis parler d'un caractère extraordinaire, M. Hill, prêtre catholique de Cincinnati. Il était d'une noble famille d'Angleterre, et avait reçu l'éducation la plus soignée; il avait servi longtemps dans les armées britanniques sous lord Wellington, et s'était trouvé capitaine à la terrible bataille de Waterloo. Mais il avait renoncé à tous les honneurs du siècle et à tous les avantages auxquels son caractère élevé et ses services publics lui donnaient droit, et était devenu un humble ministre dans l'Eglise catholique romaine. En entendant faire ainsi l'esquisse de son caractère et de son histoire, je fus rempli d'étonnement touchant les motifs qui pouvaient l'avoir déterminé à faire un choix si étrange. Et une pensée me frappa, c'est qu'il pouvait bien avoir eu l'occasion d'explorer les anciennes histoires de l'Eglise et me donner ainsi les renseignements qui me manquaient sur les temps primitifs. Après quelques réflexions je m'aventurai à lui écrire une lettre, le questionnant sur les anciennes mœurs et doctrines de la chrétienté. Il me répondit bientôt de la manière la plus franche et la plus amicale, me donnant un court résumé des formes du culte chrétien dans les anciens temps, avec des extraits fort intéressants des premiers Pères. Et il m'invita, si jamais j'allais à Cincinnati, de venir le voir. Il ne se passa guère de temps sans que j'y allasse, et j'eus l'avantage de lui faire une visite. J'en fus bien récompensé, car je trouvai en lui tout à la fois un gentilhomme spirituel et accompli, et un humble et fervent chrétien. Il était aisé et agréable dans ses manières, très-condescendant et communicatif. Je l'estimai un de mes meilleurs amis jusqu'à sa mort. »

M. Hill lui montra que les cérémonies étaient nécessaires pour l'ordre du culte divin; que celles de l'Eglise catholiques exprimaient et excitaient de pieuses affections, qu'enfin elles remontaient jusqu'aux premiers âges de l'Eglise. Sur l'observation que lui fit M. Mitchell que les baptistes invoquaient aussi l'antiquité pour leur usage de baptiser par immersion, il répondit qu'à la vérité tel était l'usage commun dans les premiers temps, mais que ce mode était en soi une chose indifférente, la substance du baptême ne se trouvant pas moins dans le mode contraire. Il ajouta que les baptistes, dans leur zèle contentieux pour le mode, avaient perdu de vue la substance et paraissaient absolument ignorer la vertu et l'efficacité du baptême chrétien. Dans les premiers temps, suivant l'ordre de Dieu, le peuple était baptisé pour la rémission des péchés, et voilà ce qu'on appelait proprement régénération. Mais maintenant il faut qu'on professe être né de nouveau et qu'on sente que ses péchés sont pardonnés, avant de pouvoir être baptisé ! « A l'intant même, dit M. Mitchell, je vis et je sentis la force de cette observation.

« Plus j'y pensais, plus elle faisait d'impression sur mon esprit. Mille fois j'avais lu et entendu la proclamation de l'apôtre Pierre le jour de la Pentecôte, et toutefois le sens, qui en est si clair et si naturel, était en quelque sorte caché à mes yeux : Faites pénitence, et recevez le baptême au nom de Jésus *pour la rémission des péchés*. Cette expression si simple et si claire fut le principal moyen d'un changement radical dans mes idées religieuses. En y réfléchissant, je fus conduit à de nouvelles régions de recherches, et en explorant cet important objet, je demeurai convaincu que les angoisses d'esprit que nous avions éprouvées, moi et tant d'autres, venaient la plupart de ce que nous ne connaissions point ou ne croyions point assez l'efficacité du baptême chrétien. »

Après avoir étudié à fond l'article du baptême, M. Mitchell étudia de même les autres articles : comme la transsubstantiation et la sainte messe, la prière pour les morts, etc. Et toujours il trouva que les protestants, même la plupart des ministres, n'ont aucune idée de la doctrine catholique ; qu'elle est tout autre qu'ils se l'imaginent; que ceux des points qui semblent d'abord absurdes se trouvent fondés en vérité et en raison, et que tous remontent à la plus haute antiquité. Voici comme Mitchell résume l'histoire et le dernier résultat de ses recherches.

« On dit du célèbre Pope qu'un ami le pressa de lire les livres de controverse entre la religion catholique et la religion protestante, dans l'espérance qu'il embrasserait cette dernière. Il répondit que c'était une chose faite, que depuis longtemps il avait lu et examiné ce qu'on avait écrit de côté et d'autre, et que pendant quelque temps il avait été tour à tour catholique et protestant, selon le dernier livre qu'il venait de

lire. Et il me semble que c'est le cas de quiconque cherche sincèrement et candidement la vérité. Il pèse soigneusement les faits et les preuves des deux côtés, pendant que les bassins de la balance montent et descendent alternativement. Enfin, par le poids supérieur de l'évidence, un des bassins l'emporte de manière à ne plus remonter. Une impartiale décision a lieu, et un jugement consciencieux se forme. Tel nous paraît avoir été le cas de ce grand poëte et philosophe chrétien. Avec les meilleurs moyens d'investigation, et après avoir employé toute l'énergie de son puissant génie dans le plus important de tous les objets, il préféra la bonne antique foi catholique, et il le fit contrairement à tous les intérêts de ce monde. Par sa profession de la foi catholique, il renonçait à tous les honneurs et émoluments publics de son pays, auxquels son talent et ses vertus lui donnaient de justes titres, et il vécut et mourut humble et pieux catholique romain, dans la grande cité protestante de Londres. Et quand nous considérons la sévérité des lois anglaises contre les catholiques, on peut bien dire qu'il préféra de souffrir affliction avec le peuple de Dieu.

« Bien des fois j'avais lu ses œuvres avec le plus doux plaisir, particulièrement son *Messie*, et je n'avais point pensé qu'il était catholique. Lorsque, dans ses églogues sacrées, il invoquait la divine inspiration qui purifia par le feu les lèvres bénies d'Isaïe, jamais il ne me vint à l'esprit que c'était les gloires et les triomphes de l'Eglise romaine qu'il chantait dans ces stances si ravissantes: *Lève-toi, couronnée de lumière! lève-toi, royale Jérusalem!* Oui, quoiqu'elle fût vêtue de ses habits de deuil, supplantée par une Eglise protestante de nouvelle fabrique, opprimée par le pouvoir temporel, et persécutée par mille des plus grossières calomnies, c'est cette Sion qu'il aimait; c'est elle qu'il regardait comme l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité, où étaient fixées sa foi et son espérance, et pour la paix et la prospérité de laquelle il soupirait et priait. Quoiqu'elle parût en ruine, lui prenait encore plaisir à ses pierres, et sa poussière même lui était chère; et il était rempli de la douce espérance que Dieu apparaîtrait dans sa gloire, qu'il rebâtirait Sion, qu'il rendrait Jérusalem l'honneur de toute la terre; que tous les peuples et les royaumes se réuniraient pour servir le Seigneur, lorsqu'il n'y aura qu'un bercail, une grande communion catholique, et que le Seigneur sera roi sur toute la terre, et qu'il n'y aura de nom que le sien. Tel était l'agréable thème qui inspirait sa pieuse muse. Sa sublime piété s'est épandue en bien des effusions poétiques, particulièrement en deux hymnes: *Le chrétien mourant à son âme*, et *La prière universelle*.

« Il peut paraître présomptueux qu'un homme de si humbles talents et d'une si pauvre éducation se donne pour l'imitateur d'un si illustre caractère. Mais, suivant ma capacité et mes faibles moyens, j'ai soigneusement examiné la même importante controverse et j'ai été amené à la même conclusion. Je n'ai épargné ni peines ni dépenses pour me procurer toutes les informations possibles. Je crois avoir lu et examiné tous les principaux arguments qu'on peut avancer de part et d'autre. Et dans mes difficiles recherches, sentant ma faiblesse, j'implorai humblement le Père des lumières de m'envoyer la sagesse d'en haut pour éclairer mon intelligence et diriger mon esprit inquiet dans la voie de la vérité et de la vie éternelle; et j'ai été bien attentif à ce qu'aucun préjugé, aucun sentiment peu charitable ne fît pencher mon esprit dans cette importante décision, ni qu'aucune mauvaise considération ou aucun avantage temporel n'influençât mon choix. Et j'ai agi dans la solennelle conviction que dans peu il me faudrait rendre compte au juste juge de l'univers des motifs qui m'ont porté à choisir et à professer l'ancienne religion catholique, à laquelle le grand univers chrétien était harmonieusement uni, jusqu'aux malheureuses divisions des temps modernes. »

MIZLAS, prince de la ville de Cozegow, en Poméranie, fut converti par saint Othon de Bamberg.

MOCSY (Michel), d'abord ministre protestant à Duna, comitat de Tolna, en Hongrie, puis médecin, se convertit au catholicisme en 1842.

MOELLER (Nicolas), celèbre docteur, plus tard professeur à l'université catholique de Louvain, se convertit à Hambourg en 1803.) Sa femme Charlotte Alberti, fille du ministre protestant de ce nom et belle-sœur du célèbre poëte allemand M. Tieck, se convertit également à Dresde. (*Voy.* ALBERTI.)

MOERSCHEL (George), suisse et militaire dans le 2e régiment étranger, abjura le calvinisme le 7 décembre 1833, dans la cathédrale de Forli, entre les mains de l'évêque de Rodiopolis, qui le lendemain lui administra la confirmation et la communion, et adressa, à cette occasion, au peuple une allocution remarquable. Moerschel avait été converti par l'abbé Esslinger, chapelain de son régiment, qui l'avait instruit et préparé.

MOHAMMED, natif de la Mecque, âgé de vingt-deux ans, et ayant, comme tous les descendants de Mahomet, hérité du titre de schérif, fut appelé en Algérie par les intérêts du culte musulman; il eut occasion de connaître quelques bons catholiques, dont les entretiens et les exemples firent naître dans son cœur le désir d'être chrétien. Dès ce moment, il n'eut point de repos qu'il ne se fût rendu à Marseille pour exécuter son dessein, se fiant de tout le reste à la Providence. Les explications qu'il donna de son arrivée témoignant de la sincérité et de l'énergie de ses sentiments, M. Tempier, vicaire général, le reçut dans le grand séminaire. De son côté le curé de la paroisse grecque unie pourvut à son instruction religieuse à l'aide de la langue arabe, que Mohammed possédait parfaitement. Après plusieurs mois d'une préparation continue

et fervente, il était mûr pour recevoir la grâce après laquelle il soupirait ; il se présenta aux fonts baptismaux le samedi saint 1844, assisté du curé grec et de M. Hampony, négociant de Marseille, son parrain. Demba, nègre du Sénégal, et converti comme lui, se présentait également au baptême. L'émotion de l'évêque édifia les nombreux témoins de la cérémonie, autant que l'attitude recueillie et pénétrée des deux néophytes. Après le chant des litanies des saints, qui suivit le baptême, le prélat donna la confirmation aux deux nouveaux chrétiens, qui sont demeurés dans le chœur en habits blancs et un flambeau à la main.

I. — MOISE, dit le *Voleur* (saint), solitaire et martyr, né en Ethiopie après le commencement du IVe siècle, commença par entrer en service chez un magistrat, qui fut obligé de le chasser pour son inconduite, et surtout pour ses vols. Se trouvant sans place, il s'engagea dans une bande de voleurs. Sa force et son audace l'eurent bientôt élévé à la dignité de chef de ces brigands. Un jour qu'il avait médité un beau coup, il ne put réussir, parce qu'il en fut empêché par les chiens d'un berger, ce qui le mécontenta tellement qu'il passa le Nil à la nage, ses vêtements sur la tête et son épée entre les dents. Il allait atteindre le berger objet de sa vengeance, lorsque celui-ci, le voyant venir, de loin, prit la fuite. Moïse assouvit sa fureur sur le troupeau et tua quatre béliers, qu'il emporta avec lui en repassant le fleuve, et après avoir tiré plusieurs parts de cette capture pour se régaler copieusement, il alla rejoindre ses compagnons. Craignant ensuite d'être arrêté pour un assassinat qu'il venait de commettre, il se sauva en Egypte, et se réfugia dans le petit monastère de Petra, situé dans le désert de Scété. Témoin des austérités pratiquées par les moines, il se sentit touché d'une grâce de conversion si forte, qu'il se décida à changer de conduite, et qu'aussitôt il prouva la sincérité de son repentir par la rigueur de la pénitence. Dans les commencements de sa conversion le démon le livra à de rudes assauts : tantôt pour le jeter dans le désespoir, il lui mettait dans l'esprit qu'il n'y avait point de pardon pour lui, après tous ses crimes ; tantôt il cherchait à le rebuter à la vue de cette vie de mortification et d'œuvres pénibles à la nature qu'il s'était imposée. Il le poussait à reprendre son ancien état et à donner un libre cours à ses penchants. Moïse, à moitié vaincu, était sur le point de céder, lorsqu'il alla se jeter aux pieds d'un saint abbé, nommé Isodore, et lui fit connaître tout ce qui se passait dans son cœur. Celui-ci le consola, l'encouragea et lui prédit qu'il aurait encore à surmonter des tentations plus violentes, et qu'ensuite il jouirait d'une paix qui lui était inconnue. Un jour qu'il était dans sa cellule, quatre voleurs s'étant jetés sur lui, il les terrassa l'un après l'autre, et les ayant liés ensemble avec des cordes, il les chargea comme une botte de paille sur ses épaules ; il les porta à l'église, où ses frères étaient alors assemblés. « Ces hommes sont venus m'attaquer, leur dit-il ; mais comme mon état de moine me défend de leur faire du mal, je viens vous consulter sur ce qu'il faut que je fasse d'eux. » Ces brigands, touchés de cette modération, n'eurent pas plutôt su que celui qui se conduisait ainsi à leur égard était Moïse le Voleur, qu'ils connaissaient de réputation, qu'ils voulurent imiter sa conversion et qu'ils entrèrent dans le monastère pour y faire partie de la communauté. Moïse devint un des plus fervents anachorètes qui aient jamais peuplé les solitudes de l'Egypte. Le patriarche d'Alexandrie, informé de la haute perfection à laquelle il s'était élevé, l'ordonna prêtre malgré sa résistance, et le chargea du gouvernement du monastère. On croit qu'il fut mis à mort avant la fin du IVe siècle, à l'âge de soixante-quinze ans.

II.—MOISE JONAS, juif, reçut le baptême le 1er octobre 1827 avec pompe, dans la cathédrale de Saint-Denis, des mains de M. Rey, évêque de Pignerol. Il avait été instruit par le recteur spirituel de l'hospice de la Charité. Ghighetti fut le parrain du nouveau converti.

MOISSONNIEZ (Melle Andrée-Anne), de Genève, renonça au calvinisme et rentra dans le sein de l'Eglise le 14 mai 1817.

MOLET, ministre protestant, converti vers 1615.

MOLINIER (DE SAINT-ETIENNE), protestant, de la ville de Milhau, fit abjuration en juin 1680. Quelques doutes qui l'embarrassaient touchant l'invocation des saints et le purgatoire, l'ayant fait résoudre d'aller s'en éclaircir à Alby, qui est à trois journées de Milhau, il y conféra avec M. Arquier, homme d'une vertu et d'une érudition peu communes, connu pour tel dans toute la providence et qui pour cette raison avait été fait premier métropolitain par l'archevêque d'Alby. Ce fut après avoir reçu les lumières dont il avait besoin, qu'il abjura entre ses mains, dans la chapelle du séminaire de Sainte-Cécile, dont M. Arquier était chanoine. On ne peut douter de la sincérité de cette conversion, puisque celui qui l'a faite fut obligé de rester à Alby, parce que ses parents, qui étaient d'une très-bonne famille, n'ont plus voulu le recevoir chez eux. M. de Saint-Etienne avait porté les armes et avait été lieutenant dans le régiment de Vendôme.

MONCALM DE GOUSON (DE), ou MONTCALM DE GOZEN, seigneur de Saint-Vairan, dont la famille était des plus illustres du Languedoc, fils aîné de Louis de Montcalm, baron de Saint-Victor, seigneur de Guabriac et de Saint-Julien dans les Cévennes, et de feue Mme Judith de Vallat de Guabriac, fit son abjuration en 1685. Le commencement de cette conversion est dû à un éloquent discours que fit l'évêque de Grenoble, le jour où M. Vigne, fameux ministre protestant, fit profession des vérités catholiques.

MONCEAU (Jacques DE), gentilhomme âgé de soixante-cinq ans, qui abjura le protestantisme à Paris dans l'église de Saint-

Sulpice, le 14 mars 1701, comme le constatent les registres manuscrits de cette paroisse.

MONDOLFO (Ruben) et sa sœur Perla étaient depuis longtemps sollicités par la grâce divine : un pieux ecclésiastique cultiva avec soin ces premiers germes de foi. Deux savants prêtres de Fabriano catéchisèrent ensuite ces deux néophytes, qui ne purent enfin résister au désir de devenir chrétiens et d'entrer dans le sein de l'Eglise. La jeune catéchumène Perla touchait à peine à sa dix-huitième année. Tous les deux voulurent être baptisés dans la ville de Matélica, qu'ils habitaient ordinairement. Le 10 octobre, le baptême leur fut solennellement administré dans la cathédrale de cette ville, en présence d'un grand concours de fidèles qui montrèrent leur attendrissement par leurs larmes. Les deux néophytes prirent les noms d'Albert-Charles et Marie-Palmyre Testa. Le gouverneur Testa et avec lui deux notables de la ville, ainsi que trois dames d'un rang élevé, assistaient les nouveaux chrétiens dans tous les détails de la cérémonie du baptême, qui fut suivi de leur admission à la sainte table.

MONGINOT La Salle, protestant, se convertit avec toute sa famille, en février 1686.

MONNIER, ministre protestant de Nérac, se convertit vers 1675, et souffrit des pertes de fortune par suite de cette conversion.

I. — MONSELL (Villiam), membre du parlement anglais, se convertit au catholicisme vers la fin de 1850 ; cette éclatante conversion fit un immense effet en Angleterre. Quelques années auparavant, un membre protestant de la chambre des communes, M. Scott-Murray, avait donné le même spectacle que l'honorable représentant de Limerick. M. Murray dut, à la suite de sa conversion, résigner son siége et se représenter devant les électeurs. Il ne fut pas réélu.

II. — MONSELL (Lady Anna-Maria) se convertit au catholicisme dans les derniers jours de 1850, et son mari ne tarda pas à suivre son exemple.

I. — MONT (Sainte-Marie du), gentilhomme qui fut converti dans la fameuse conférence de Fontainebleau, entre les catholiques et les protestants. Bérulle fut choisi pour l'instruire plus à fond. Il l'éclaira sur divers points de la religion, lui fit faire une confession générale et versa dans son âme les lumières de la grâce, après y avoir fait entrer celles de la foi.

II. — MONT (Anne du), femme d'Abraham Philippe, protestante de Caen, convertie vers 1630, par Véron.

MONTAGNE (Josias), ministre protestant, converti vers 1615.

MONTAGU (Miss Helen), anglaise, convertie en 1846.

MONTAIGU, ingénieur du roi, qui l'employa à tirer en bas-relief le plan de plusieurs villes, fut envoyé à Saint-Omer. Là ayant logé avec sa femme chez Lucas Dessordères, commissaire des guerres, commandant les troupes de Saint-Omer et des villes circonvoisines, ce commissaire leur fit naître des doutes sur le protestantisme, où ils étaient nés, et par ses instructions, ses bons exemples et ses soins, les conduisit si bien dans le chemin de la vérité, qu'étant enfin convaincus que hors de l'Eglise catholique il n'y a point de salut, ils abjurèrent l'hérésie, le 8 octobre 1684, entre les mains de l'évêque de Saint-Omer.

MONTAILLON (de), gentilhomme du Poitou, fit abjuration entre les mains de l'évêque de Poitiers, le 27 janvier 1683, en présence de toute la noblesse. De Fontmort, lieutenant général, contribua beaucoup à sa conversion.

MONTALEMBERT (La marquise de), femme du pair de France, anglaise d'origine, fit abjuration en 1822, dans la chapelle des Tuileries ; sa ferveur, son zèle pour les bonnes œuvres, étaient des sûrs garants de la pureté de vues qui avait provoqué sa démarche.

I. — MONTAULT (Philippe de Benac de), duc de Navailles, pair et maréchal de France, d'une famille de Bigorre qui remonte au XIV^e^ siècle, fut reçu page chez le cardinal de Richelieu, en 1635, à l'âge de quatorze ans. Instruit par ce célèbre cardinal, il abjura le calvinisme, dans lequel il avait été élevé, et parvint ensuite aux plus hauts grades militaires. Nommé maréchal de France, il eut le cordon de l'ordre du Saint-Esprit et la place de gouverneur du duc d'Orléans, depuis régent du royaume. Sa conversion fut bientôt suivie de celles de son père, de ses frères et de la plus grande partie de sa famille. Il donna toujours depuis ce temps des marques d'une piété singulière, priant sans cesse, se faisant lire les matins l'Evangile ou quelque livre de dévotion, distribuant chaque jour des aumônes et souvent de très-considérables, fréquentant les sacrements et n'ayant pas de plus grand plaisir que de parler des choses de l'éternité. Il laissa par son testament des legs pieux et 20,000 écus aux pauvres. Il mourut à Paris le 16 février 1684, à l'âge de soixante-cinq ans.

II. — MONTAULT (Marquis de), neveu du maréchal de Navailles, abjura le protestantisme en 1681. Il était d'une des plus illustres familles du Béarn, et le seul qui portât alors le nom de Montault.

MONTAUSIER (Charles de Sainte-Maure, duc de), pair de France, né en 1610, d'une très-ancienne famille de Touraine. Maréchal de camp à vingt-huit ans, gouverneur de l'Alsace, puis prisonnier à Dutlingen, il paya la rançon de plusieurs officiers retenus avec lui et rentra en France. Ce fut alors qu'il abjura le calvinisme, dans lequel il avait été élevé. Comme il cherchait sincèrement la vérité, il eut des entretiens avec le P. Faure, cordelier, prédicateur de la Reine, et par suite évêque d'Amiens, et prononça son abjuration entre les mains de ce religieux. On le vit depuis empressé à ouvrir les yeux aux amis qu'il avait parmi les protestants. Lieutenant général, commandant de la Normandie, puis gouverneur du dauphin, il était le seul qui osât dire hardiment la vérité à

Louis XIV. On lui reconnaissait si généralement ce caractère, que le peuple, en voyant passer la cour, demandait souvent : « Où est cet homme vertueux qui dit toujours la vérité? » Dans une lettre du 5 août 1677, Mme de Sévigné s'explique ainsi sur Montausier : « Vous savez à quel point il me paraît orné de toutes sortes de vertus... C'est une sincérité et une honnêteté de l'ancienne chevalerie. » Dans une des promenades qu'il faisait avec son royal élève, ils étaient arrivés à la porte d'une chaumière; le gouverneur du dauphin lui dit : « Sous ce chaume, dans cette misérable retraite, logent le père, la mère et les enfants, qui travaillent tout le long du jour pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui supportent la faim pour subvenir aux frais de votre table somptueuse. » Le duc de Montausier termina, le 17 mai 1690, à l'âge de quatre-vingts ans, une vie illustrée par des vertus que n'obscurcit aucune faiblesse. Dans l'oraison funèbre du dauphin, Massillon a dit du gouverneur de ce prince : « Homme d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation, chrétien sans faiblesse, courtisan sans passion; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux, l'ami et le protecteur du mérite, le zélateur de la gloire de la nation, le censeur de la licence publique, enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle. » Fléchier, ami des deux époux, qui avait prononcé, en 1671, l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, fit encore celle du duc, le 11 août 1690, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, à Paris.

MONTBEL (Chevalier DE), capitaine au régiment du Roi, se retira à la Trappe où, sous le nom de frère Zénon, il donna l'exemple de la vie la plus sainte, et y mourut en 1695.

MONTCOP (Lucas), protestant de Caen, que Véron convertit vers 1630.

MONTE (Alexandre, Stella, Esther et Dolce DEL), quatre Israélites qui se convertirent et reçurent le baptême et la confirmation, le samedi saint 1841, des mains du cardinal Patrizi. Alexandre del Monte prit les noms de Charles-Pierre-Marie; et Stella, Esther et Dolce del Monte, ceux d'Agathe-Marie-Jeanne, Véronique-Marie-Joséphine-Gertrude, et Philomène-Marie-Gertrude. Le comte et la comtesse de La Tour-Maubourg, ambassadeur et ambassadrice de France, ont tenu Alexandre et Stella sur les fonts de baptême. La princesse Volkonsky fut marraine d'Esther, et la comtesse Soltyk marraine de Dolce.

MONTEBELLO (La comtesse DE) et ses trois filles, abjurèrent le protestantisme le 22 juillet 1851, entre les mains de l'évêque de Bayonne, au milieu d'une nombreuse assistance. Dès huit heures du matin, dans l'église de Gelos, Mme et Mlles de Montebello, qui avaient reçu quelques instants auparavant le baptême sous condition, étaient agenouillées, vêtues de blanc, au pied de l'autel. Après le chant du *Veni, Creator*, l'évêque prononça un discours approprié à la circonstance. Cette allocution s'est terminée par quelques paroles touchantes sur le bonheur de ces âmes qui rentrent dans le sein de l'Eglise, et sur la joie du pasteur qui leur en ouvre les portes. Une émotion visible régnait en ce moment dans l'auditoire, et plus d'une des personnes qui assistaient à la cérémonie n'ont pu retenir des larmes d'attendrissement. Mme et Mlles de Montebello ont ensuite prononcé la formule de l'abjuration, puis la messe a été célébrée, et elles ont reçu la communion des mains de l'évêque, qui leur a aussi administré le sacrement de confirmation. Mme de Montebello avait été élevée dans la religion anglicane. Elle est fille de M. Bodbington, dont le nom occupe une place distinguée dans la littérature anglaise.

MONTEITH (Robert), esquire de Castairs, en Ecosse, maître ès-arts, membre de l'université de Cambridge, du collége de la Trinité, fut reçu au sein de l'Eglise le 16 mars 1846. — Le 25 du même mois, son épouse fit abjuration dans la chapelle des Dames de Sainte-Marguerite, à Edimbourg.

I. — MONTEL (Jacques), proposant protestant du diocèse d'Uzès, converti en 1665.

II. — MONTEL (Judith), Cuneo, Etats-Sardes, israélite, instruit par le chanoine Ph. Mone, recteur de l'hospice des Catéchucumènes de Turin, reçut de ses mains le baptême, le 18 janvier 1843.

MONTFAGEAN, habitant la ville de Lunel, dans le Poitou, qui, après avoir vécu soixante ans dans le protestantisme, se convertit à la suite des conférences de controverse du P. Alexis Dubuc, en juillet 1681.

MONTGOMERY (Georges), gradué universitaire du collége de la Trinité, vicaire de Castleknock, près Dublin, fut reçu au sein de l'Eglise à Oscott, le 27 juin 1845.

MONTIER (Mme DE), de Berne, née à Wittenbach, se fit catholique à la suite de son mariage avec un étranger catholique (XIXe siècle).

MONTIGNY (Mlle DE), abjura le protestantisme entre les mains de l'évêque de Metz, dans l'Eglise des Ursulines, en février 1686.

MONTLOUET (Mlle DE), qui demeurait à Charenton, abjura le calvinisme le 21 mai 1681, dans l'église de Saint-Eustache, entre les mains de M. Binard, docteur en théologie. Elle avait été quinze jours auparavant chez M. Claude, ministre, avec lequel elle conféra trois heures sur plusieurs difficultés dont Mlle Loir, qui était présente, l'avait priée de lui demander l'éclaircissement, et ce ministre n'ayant pu y satisfaire, elle ne balança pas à prendre son parti. Mlle Loir était une personne d'esprit, dont M. Claude s'était autrefois servi pour empêcher la conversion de ceux qui venaient lui exposer leurs doutes, entre autres de la fille de M. Paneret, à Charenton, avec laquelle, vaincue enfin par la force de

la vérité, elle abjura cinq ans environ auparavant, entre les mains de l'abbé Maillet.

MONTLUC (Jean DE), aussi habile négociateur que le maréchal son frère, était grand capitaine, dominicain et évêque de Valence; il parut pencher vers le protestantisme, et Pie IV le condamna comme hérétique. Sur la fin de sa vie, il rentra tout à fait dans l'orthodoxie, et il mourut à Toulouse dans les bras d'un Père jésuite, le 13 avril 1579.

MONTMORENCY DEBOURS (Jean DE), marquis de Villeroye, se convertit dans le XVII^e^ siècle.

MONTSEGUR (Marquis DE), premier baron d'Agen, se convertit au catholicisme vers le milieu du XVII^e^ siècle.

MONTVEAU (DE), capitaine-commandant du régiment du Maine, et ancien lieutenant-colonel du régiment de Turenne, abjura le protestantisme à Metz, entre les mains de l'évêque de cette ville, en janvier 1686.

MOORMAN (Henri), jeune anglais, du plus beau caractère, et dont la conversion fut remarquable par plusieurs de ses circonstances. Il se trouvait, en 1815, habiter à Londres la même maison qu'un de nos plus célèbres écrivains, M. F. de La Mennais, alors retiré en Angleterre. Jeune et plein de candeur, il croyait pouvoir plaindre un homme qu'il supposait plongé dans les ténèbres d'une religion superstitieuse; dans la ferveur de son zèle, il entreprit de le convertir à l'Eglise anglicane, et il lui présenta, pour le persuader, les trente-neuf articles de la confession de foi de cette Eglise. Notre compatriote reçut son présent avec bonté, et lui proposa modestement quelques difficultés sur plusieurs articles de cette confession de foi. Le jeune homme n'en trouva pas la solution, mais promit de consulter les ministres. Ceux-ci dédaignent de lui répondre, ou ne lui donnent que des réponses en l'air. La bonne foi du jeune Moorman est humiliée d'être obligée d'avouer ce procédé de ses pasteurs; il a plusieurs entretiens avec l'écrivain français, dont les lumières et la charité triomphèrent de ses préventions. Cette âme franche et loyale s'ouvrit à la vérité, et l'embrassa avec ardeur. Moorman s'échappa d'Angleterre en 1816, et vint retrouver à Paris celui qui l'avait instruit; il fit abjuration en secret, retourna ensuite à Londres, et résista à toutes les séductions comme à toutes les menaces par lesquelles on essaya d'ébranler sa constance. Les contradictions qu'il éprouva furent peut-être la cause d'une maladie qui l'emporta en peu de jours, en 1818. Son caractère aimable et sa foi généreuse l'avaient lié de la manière la plus étroite avec l'homme illustre qui avait contribué à sa conversion, et qui ressentit vivement cette perte. Le jeune Moorman entretenait avec lui une correspondance assidue, et il y montrait une foi, une piété et un courage dignes d'admiration.

I. — MOREL (Ignace-Xavier), israélite de nation, dont les noms juifs sont Lévy Gempel, et qui fut converti principalement par le discours et par l'exemple édifiant de M. Drach. Il était médecin militaire en pays étranger, et a donné lui-même ces courts détails sur sa famille :

« Je suis né, dit-il, à Mitzig, petite ville du département du Bas-Rhin. Mon père, connu parmi les juifs sous le nom de Yekl-Mutzig, d'une famille lévite, m'amena fort jeune à Paris, où nous nous établîmes. Notre domicile a été successivement rue Beaubourg et dans les petites rues adjacentes. Ma mère, Hendlé-Mutzig, devenue veuve, quitta la capitale, après ma conversion, par suite de l'intolérance des israélites de Paris. » Cependant la mère, restée juive, n'était coupable que d'avoir un fils catholique.

II. — MOREL, Suisse protestant, se convertit le 31 octobre 1833; fit abjuration, avec cinq autres, dans la chapelle du vicaire apostolique de Forli, en présence du prélat, de l'évêque de Faenza et de plusieurs autres personnes pieuses. Leur zèle pour embrasser la vraie foi a résisté à tous les assauts qu'ils ont eu à soutenir de la part de leur coreligionnaires. On ne leur épargna point les railleries, et on leur offrit même de l'argent pour les détourner de leur projet. Le 1^er^ novembre ils furent confirmés dans la cathédrale de Forli par l'évêque de Rodiopolis, et reçurent la communion. Leur intérieur pieux et recueilli édifia tous les assistants.

MORGIAN, maure mahométan, se convertit au christianisme, et reçut le baptême, la confirmation et la communion à Rome, des mains mêmes du pape, la veille de la Pentecôte de l'année 1827, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. La cérémonie se fit avec la plus grande pompe, et le pape adressa à Morgian et à trois autres convertis une allocution paternelle sur la faveur qu'ils venaient de recevoir.

I. — MORIN (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Blois en 1591, de parents zélés calvinistes, fit ses humanités à la Rochelle, et fut ensuite envoyé à Leyde, où, pendant son cours de philosophie et de théologie, il apprit le grec et l'hébreu. De retour dans sa patrie, les langues orientales, l'Ecriture sainte, les conciles et les Pères, devinrent les principaux objets de ses études. Les excès auxquels il avait vu, en Hollande, les gomaristes et les arminiens se porter dans leurs disputes, lui avaient inspiré des doutes sur le fond de la doctrine des réformés; les relations qu'il eut avec les controversistes catholiques augmentèrent ses doutes. Le cardinal Duperron acheva de le convaincre; il reçut son abjuration et l'admit dans sa maison, d'où Morin passa dans celle de M. Zamet, évêque de Langres. En 1618, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellement fondée. En 1625, le P. de Bérulle le choisit pour être un des douze prêtres de l'Oratoire qui devaient former la chapelle de Henriette de France, reine d'Angleterre, espérant qu'il lui serait d'un grand secours par son savoir en théologie, s'il fallait entrer en controverse avec les anglicans. Les contradictions auxquelles fut exposée cette colonie l'ayant obligé de repasser la mer, il se fixa

dans la maison de Saint-Honoré, à Paris, où il résida le reste de sa vie. Il y travailla à la conversion des juifs, et à celle de ses anciens coreligionnaires, dont plusieurs lui durent leur retour à l'Eglise. Urbain VIII, qui s'occupait alors du grand projet de réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, appela le P. Morin à Rome pour se joindre aux théologiens chargés de ce travail; et dans les conférences qui eurent lieu à ce sujet, le P. Morin justifia l'idée que le pape avait de son savoir et de sa sagacité. Il mourut le 28 février 1659.

II. — MORIN (Pierre et Esther), protestant et protestante de Caen, convertis vers 1630 par Véron.

III. — MORIN (Salomon), neveu d'un ministre protestant de Caen, renonça au calvinisme entre les mains du P. Alexis Dubuc, en avril 1682.

MORLAY, ministre anglican, qui se convertit en 1819, quitta la place qu'il occupait, vint en France, et y reçut les ordres sacrés.

MORNAY (Pierre DE), maréchal de camp, frère du fameux Duplessis-Mornay; se convertit par les soins de Philippe du Bec, archevêque de Reims, son oncle maternel; sa fille, Marie de Buhi de Mornay, se rendit depuis illustre par sa piété (XVII^e siècle).

MORRHEN (Mme Catherine-Virginie), veuve d'un officier, se convertit au catholicisme, et fit abjuration le 24 mai en 1829. (*Voy.* ABONCOURT.)

MORRIS (John B.), maître ès-arts, gradué membre du collége de la Trinité, *fellow* du collége d'Exeter, à Oxford; auteur d'un ouvrage intitulé : *La Nature*, une *Parabole*, d'une traduction partielle de saint Chrysostôme et des *Rhythmes* de saint Ephraïm, obtint le prix d'indien en 1842. Il était assistant du docteur Pusey pour l'enseignement de l'hébreu. Il se convertit au catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise à Birmingham, le 16 janvier 1846.

MORSGIAN, Ethiopien, embrassa le catholicisme, et, le 6 juillet 1826, reçut le baptême, la confirmation et l'eucharistie, dans l'église de Sainte-Marie-del-Popolo, des mains du cardinal Falzacappa, qui lui adressa une pieuse et paternelle exhortation.

MORTEMER (Mistriss. et Miss.), deux anglaises, la mère et la fille, qui se convertirent et abjurèrent l'anglicanisme la veille de Noël 1847, dans l'église de Saint-Louis-d'Antin à Paris, entre les mains de l'abbé de Moligny.

MORTIMER (Robert), anglais de distinction, ministre protestant converti vers 1650.

MOSHEIM (Laurent), ministre protestant, homme fort instruit et auteur de plusieurs ouvrages, abjura le protestantisme en 1829. Il était petit-fils de Jean-Laurent Mosheim; le célèbre professeur de théologie à Helmstadt, puis à Gottingue, qui mourut le 9 septembre 1755, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages estimés chez les protestants, entre autres des Sermons, des Commentaires sur l'Ecriture, une Histoire ecclésiastique et des Dissertations sur les points d'érudition et de critique. Le petit-fils du savant luthérien abjura le protestantisme après avoir essuyé de la part de sa famille une persécution à laquelle les autorités mêmes du pays ont contribué; on a poussé les choses jusqu'à le tenir dans un cachot pendant vingt-un jours, en ne lui donnant que du pain et de l'eau. Ces mauvais traitements, qui font peu d'honneur à la tolérance protestante, n'ont point abattu le courage de M. Mosheim. Rendu à la liberté, il s'est retiré à Fribourg pour y faire sa théologie. Son intention était d'entrer dans l'état ecclésiastique, et il se proposait de publier les motifs de sa conversion.

MOTET (DU), deux frères gentilshommes d'Auxerrois, dont la famille avait toujours été très-considérable dans le parti protestant, firent abjuration avec Mlle du Motet, leur sœur. Après avoir senti longtemps plusieurs doutes sur lesquels ils essayaient de s'éclaircir dans la province, ils étaient venus depuis deux mois à Paris, où les conférences presque continuelles qu'ils eurent avec des gens aussi savants que pieux leur avaient enfin donné l'entier éclaircissement des vérités qu'ils cherchaient. Adressés à Bossuet par Mme de la Mothe, dont ils étaient connus particulièrement, ce prélat, leur ayant trouvé la disposition de cœur et d'esprit nécessaire pour une action de cette importance, reçut leur abjuration, le 27 juin 1683, dans le chœur de l'église du Val-de-Grâce, et leur fit un discours digne de la force et de la douceur de son esprit et de sa haute réputation. Tous ceux qui l'entendirent en furent touchés. La cérémonie fut faite en présence de Mlle d'Orléans, des duchesses d'Aumont, de Roquelaure et d'Epernon, de l'abbesse du Val-de-Grâce, de toute la communauté et d'un grand nombre d'amis des nouveaux convertis. Ils prononcèrent l'acte de leur abjuration avec une ferveur pleine de modestie et dont tout le monde fut édifié.

I. — MOTHE (DE LA), ministre protestant du diocèse de Rouen, converti en 1665.

II. — MOTHE-LUCHET (Mme DE LA), de Saintes, convertie par René Moreau, curé de Fontenay-le-Comte, dans le diocèse de la Rochelle (XVII^e siècle).

MOUNIER, ministre protestant à Nérac, fut éclairé et converti par Bossuet (XVII^e siècle).

MOUSQUET (Matthieu), protestant de Caen, converti vers 1630, par Véron.

I. — MOUTIER (Thomas et son fils), convertis à la même époque et par le même.

II. — MOUTIER (DE), née Wittembach, protestante convertie vers 1820.

MTODZIANOWSKI, officier polonais, ramené, vers 1838, à la religion, par le livre de M. Delauro-Dubez, intitulé *l'Athée devenu chrétien*, traduisit ce livre en polonais pour l'instruction d'une jeunesse chez qui, dit-il, le matérialisme domine.

MUCE (saint), solitaire en Egypte, fonda un monastère et eut pour disciple saint Coprès. Né dans le paganisme, il fut voleur dans sa jeunesse, et il poussait l'impiété jusqu'à profaner les tombeaux, pour s'em-

parer de la dépouille des morts. Une nuit qu'il s'était rendu près de la maison d'une vierge consacrée à Dieu, dans le dessein de lui enlever ce qu'elle possédait, il monta sur le toit pour trouver le moyen de pénétrer dans l'intérieur; mais ne trouvant aucun passage, il attendit et il se laissa surprendre par le sommeil. En s'éveillant le matin, il vit devant lui cette vierge qui lui demanda ce qu'il faisait là. Muce, se rappelant un songe qu'il avait eu cette nuit même, lui demanda où était l'église du lieu : elle l'y conduisit sans autres explications et le présenta aux prêtres. Ceux-ci, étonnés de voir ce brigand se prosterner à leurs pieds, furent bien plus surpris encore lorsqu'il les conjura de l'admettre au nombre des chrétiens et de lui imposer pour l'expiation de ses crimes la pénitence qu'ils jugeraient convenable. Ils lui enseignèrent les premières vérités de la religion, et lui donnèrent ensuite à méditer trois versets d'un psaume. Muce les quitta le troisième jour et se retira dans le désert, occupé à la prière et ne mangeant que des racines pour toute nourriture. Quelque temps après, il revint vers les prêtres, qui s'aperçurent qu'il avait fait son profit des trois versets qu'ils lui avaient donné à méditer. Il resta une semaine avec eux et retourna ensuite au désert, où il apprit par cœur toute l'Ecriture sainte. Il ne mangeait que le dimanche, et ses repas consistaient dans un pain que la Providence lui envoyait. Le bruit de cette merveille et l'éclat de sa sainteté lui attirèrent des disciples, ce qui donna lieu à la fondation d'un monastère. Un jour qu'il était allé dans le voisinage visiter un frère près d'expirer, il lui annonça que Dieu prolongerait sa vie, par ce qu'il n'était pas encore assez préparé à la mort. Saint Muce mourut vers le milieu du IV^e^ siècle.

MUCHE (Paul) et sa femme se laissèrent séduire, ainsi que quelques autres, par la secte moderne de Ronge; mais ils firent ensuite, avec trois autres personnes, une rétractation publique reproduite par les feuilles de Breslau. (*Voir* BRADE.)

MUELSER (Jean), militaire protestant, détenu à Spolète, manifesta avec dix autres, à l'archevêque de cette ville, le désir de se faire catholique. Après leur avoir fait comprendre toute la gravité de cette démarche, ce prélat chargea un religieux franciscain, le P. Léopold, d'achever leur instruction religieuse; et quand elle fut terminée, il reçut à la cathédrale, le 6 avril 1834, leur abjuration et leur profession de foi; les baptisa sous condition, leur administra la confirmation et la communion, et leur adressa une pieuse allocution sur la vérité du catholicisme. Ils eurent pour parrains des ecclésiastiques et des hommes distingués de Spolète.

MUGLICH (Maurice), docteur en philosophie, fit abjuration à Augsbourg, le 22 septembre 1839. Il avait été, pendant dix-sept ans, ministre protestant à Hundshubel, dans les montagnes métallifères de la Misnie en Saxe. Son bon esprit et son zèle lui gagnèrent les cœurs de ses paroissiens, en même temps qu'ils le portèrent à prendre connaissance des ouvrages ascétiques et théologiques de l'Eglise romaine. La conviction et la grâce ne tardèrent pas à entrer dans un cœur aussi candide. Il renonça à sa cure, c'est-à-dire à son existence temporelle, et vint faire profession de foi catholique entre les mains du P. Barnabé Huber, abbé des Bénédictins à Augsbourg. M. Muglich se chargea de la co-rédaction du journal intitulé *Sion*. Comme protestant, il a écrit plusieurs ouvrages qui pourraient servir de lecture à des catholiques.

MUGNAT (Samuel-Paul), ministre protestant à Mont-de-Marsan, qui s'est converti au catholicisme vers 1615, et dont le retour offrit le caractère le plus marqué de zèle et d'ardeur pour la vérité. Il mourut en 1641.

MUIR (Mlle), amie de Mlle Campbell, et appartenant à une riche famille de l'Ecosse, se convertit dans un voyage qu'elle fit en Italie en 1815. Elle eut occasion à Rome de voir un prélat dont les entretiens lui donnèrent des doutes sur le protestantisme, et finirent par l'éclairer tout à fait. Elle embrassa la vérité avec ardeur, et, de retour dans sa patrie, elle donna l'exemple de toutes les vertus, jusqu'à ce qu'une maladie incurable l'enleva, en 1817, à Londres. Elle était, dans les souffrances, un modèle de patience et de ferveur.

MUISSON, conseiller au parlement, et sa femme, firent abjuration en février 1686, après avoir pris un soin tout particulier de se bien faire instruire, et employé un long temps pour chercher la vérité qu'ils ont enfin reconnue.

I. — MULLER (Adam), de Berlin, conseiller à la cour de Weymar, puis consul autrichien à Leipsick, renommé en Allemagne par sa profonde connaissance du droit public, ami et disciple du vicomte de Bonald, se convainquit du néant de la réforme, abjura en 1817 et prouva la sincérité et la constance de son retour à la foi, dans plusieurs écrits, entre autres dans ses *Mélanges sur la philosophie, les arts et la religion*.

II. — MULLER, professeur protestant à Cassel, se convertit au catholicisme en 1823.

III. — MULLER (Frédéric), jeune peintre de Cassel, fit abjuration du protestantisme dans un voyage qu'il fit en Italie en 1835. De retour à Cassel, il y cultiva son art, principalement sous le rapport religieux, et il acquit de la réputation dans un pays presque tout protestant. L'un de ses tableaux représente la mort de sainte Elisabeth de Hongrie, femme du landgrave de Thuringe et de Hesse, morte en 1231.

IV.— MULLER (J.-J.), docteur en théologie et en philosophie, en dernier lieu professeur à l'université de Breslau, et connu alors par son penchant pour l'enseignement du protestantisme, écrivit de Halle, le 7 mars 1836, la lettre suivante au vicariat général de Breslau : « La grâce et la miséricorde divine m'ayant fait connaître mon erreur, je déplore mon injustice envers la sainte Église catholique, et je me propose d'entrer dans l'ordre des Béné-

dictins nouvellement institué. Ainsi je prie humblement le vicariat général de l'évêché de vouloir bien m'expédier le diplôme d'admission dans l'ordre. »

MUNRO (Mlle), fille de lady Doherty, abjura l'anglicanisme, et fut reçue au sein de l'Eglise en 1845.

MUNS (Richard), habitant de Waterford (Irlande), fut admis, le 15 août 1843, dans le sein de l'Eglise catholique. C'est M. l'abbé Cantwell qui reçut son abjuration.

MURRAY (Charles R. Scott-), gradué universitaire de l'Eglise du Christ, membre de la chambre des communes d'Angleterre pour Buckingham Shire, embrassa la foi catholique, et fut reçu au sein de l'Eglise à Rome, en 1844. Elève de l'université d'Oxford et de M. Newman, il était le *dix-huitième* disciple de ce professeur anglican, qui s'était fait catholique depuis 1841. Il appartenait au parti de la *Jeune Angleterre*, qui se montrait animé d'une vive sympathie pour la liberté de l'Eglise en France, comme dans le monde entier.

MUSATTI (Alexandre), juif d'Ancône, se convertit et fut baptisé solennellement par le cardinal Zurla, dans le baptistère de Constantin, le samedi saint 1833 ; on lui donna les noms d'Ange-François-Marie. Etant rentré ensuite processionnellement dans la basilique de Saint-Jean de Latran (Rome), qui est contiguë, le cardinal conféra au néophyte le sacrement de confirmation dans la chapelle du Crucifix, lui administra la communion à la messe pontificale, et lui adressa une allocution fort touchante. Le comte de Pianzano faisait les fonctions de parrain. — Une fille de Musatti avait déjà renoncé au judaïsme en 1818, et, s'étant échappée de sa maison, avait été baptisée à Ancône par le cardinal Rigauti. Elle fit profession dans le monastère de la Visitation à Rome, et continuait à y servir Dieu.

MUSSARD (Etienne-Esaïe), Genevois, renonça au calvinisme, et rentra dans le sein de l'Eglise le 14 mars 1821.

MYOTT (Mme), sœur de M. Hill, lieutenant, qui se convertit et devint ministre en Amérique, femme d'un ministre anglican, se fit catholique après la mort de son mari, et fut depuis supérieure du couvent des Dames Anglaises, à Bruges, communauté florissante, et maison renommée pour l'éducation (XIXe siècle).

N

NAAMAN, chef des Sarrasins ou Arabes du désert, se convertit dans les premières années du VIIe siècle. C'était un païen très-cruel, jusqu'à immoler de sa main des hommes à ses faux dieux. Il reçut le baptême, convertit tous les siens, fondit une idole d'or de Vénus et la distribua aux pauvres.

NAMER (Joseph), jeune israélite, âgé de vingt-quatre ans, se convertit et reçut le baptême et la confirmation, le 17 août 1845, des mains du cardinal Patrizi. De nombreux fidèles assistèrent à cette cérémonie qui eut lieu dans l'église de Saint-Jérôme de la Charité, à Rome, et le néophyte bénissait Dieu toujours admirable dans ses miséricordes.

NAMIAS, famille entière de Juifs, qui se convertit à Carpi, dans l'Etat de Modène, en 1836.

NANNÉS, un des principaux habitants de la ville de Sienne, qui entretenait des discordes scandaleuses. Sainte Catherine lui parla fortement pour le faire rentrer en lui-même; mais voyant qu'elle avait affaire à un cœur endurci, elle interrompit ses pressantes exhortations pour recourir à la prière. Aussitôt Nannés ouvrit son cœur à la grâce et donna des marques d'une parfaite conversion : il se réconcilia avec ses ennemis, et mena toujours depuis une conduite très-édifiante. Par reconnaissance, il donna à sainte Catherine une belle maison située à deux milles de la ville, laquelle fut convertie en un couvent par l'autorité du pape (XIVe siècle).

NARAKI, princesse russe et petite-nièce de l'empereur Nicolas, descendue volontairement des premières marches du trône impérial où l'appelaient son rang et sa naissance, abjura le rite gréco-russe pour se convertir à la religion catholique romaine et prendre le voile parmi les sœurs de la Charité. Cette vocation lui est venue dans un voyage qu'elle fit à Paris après avoir perdu son père. Elle fut édifiée par la vie exemplaire des sœurs de Saint-Vincent de Paul, et elle résolut de finir sa vie parmi elles. Pour arriver à ce but, rien ne lui coûta, ni la perte de ses biens qui furent confisqués, ni l'exil, ni l'abnégation de son existence. Au mérite d'une éducation parfaite, d'une instruction solide, elle joint la modestie qui ajoute un fleuron de plus à son angélique couronne. Le 17 février 1852, elle arriva à Valenciennes avec la supérieure de l'ordre de Saint-Vincent de Paul, afin d'examiner les bâtiments de l'hospice général, et de prendre des arrangements convenables pour l'installation des sœurs. Cette pieuse princesse a désiré occuper une cellule dans l'asile des sœurs de la Providence.

NARCISSE (saint), disciple de saint Paul, qui le mentionne dans son *Epître aux Romains*, fut mis à mort avec saint Ampliat et saint Urbain, dans une émeute suscitée contre les chrétiens par les païens et les juifs. Les Grecs le font évêque d'Athènes.

NASSAU (Charlotte-Flandrine de), fille du duc d'Orange et de Charlotte de Bourbon, naquit à Anvers en 1578, vint de bonne heure en France, embrassa la religion catholique et même la vie religieuse, fut un modèle de vertus et mourut abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, le 10 avril 1640.

NATALIE (Sainte), martyre à Cordoue, en Espagne, avec saint Georges et plusieurs autres, était épouse de saint Aurèle. Elle

professait la religion mahométane lors de son mariage; mais elle fut convertie par son mari, et, au baptême, elle changea son nom païen de Sabigothen en celui de Natalie. Arrêtée avec son mari, elle reçut avec lui la couronne du martyre le 27 juillet 852.

NATHAN (Abraham), de Butzow, juif, âgé de vingt-quatre ans, se convertit et fut baptisé avec trois autres, le 22 mai 1847, à Rome, dans la basilique de Latran, par le pape Pie IX, qui lui conféra ensuite le sacrement de confirmation, et adressa aux néophytes quelques paroles pleines d'édification. Il leur fit remarquer d'abord l'extrême bonté de Dieu qui, de temps en temps, aime à réunir les épis dispersés d'Israël; c'est ainsi qu'eux-mêmes devraient reconnaître combien le Seigneur était miséricordieux en les appelant à la vraie foi. Il les félicita d'avoir tout abandonné pour obéir à la voix de leur conscience, mais il ajouta que le Seigneur leur demandait encore plus en exigeant le renoncement à eux-mêmes, triple renoncement qui doit s'étendre sur le cœur, l'intelligence et la volonté. Le pape finit par invoquer sur eux et sur tous les chrétiens les grâces de de l'Esprit-Saint; et, après cette invocation, qui remplit l'auditoire de l'émotion la plus vive, il donna à l'assistance sa bénédiction apostolique.

NATHANAEL, de la petite ville de Cana, en Galilée. Philippe lui apprit qu'il avait rencontré le Messie et le conduisit vers Jésus-Christ. « C'est un vrai israélite, sans déguisement et sans fraude, » dit le Sauveur en le voyant. « D'où me connaissez-vous? » damanda Nathanaël, et le Sauveur lui répondit : « Je vous avais vu sous le figuier avant que Philippe ne vous appelât. » Alors Nathanaël le reconnut pour maître, pour le Fils de Dieu et le vrai roi d'Israël. Il fut admis au nombre des disciples de Jésus-Christ.

NAVAILLES (Philippe DE MONTAULT DE BENAC, duc DE). *Voir* MONTAULT.

NAZAR (Joseph), juif de Tunis, âgé de vingt-deux ans, se convertit, reçut le baptême et la confirmation, le 25 septembre 1817, des mains de M. Candide-Marie Frattini, archevêque de Phillippes; et fut tenu sur les fonts par M. Paul Sébastiani, député arménien près le saint-siége.

NEBBIA, prêtre nestorien, qui, converti par Jehou, renonça au nestorianisme et devint un zélé pasteur. Suivant l'usage des nestoriens, il était marié lorsqu'il fut revêtu de la dignité sacerdotale, et il était devenu père d'une nombreuse famille. Comme ses vertus et sa bonté lui conciliaient l'estime de ceux même dont il avait quitté les erreurs, un prêtre d'entre eux vint lui demander sa fille en mariage. Nebbia la lui accorda, puis après la conclusion du contrat, comprenant sa faute, il va s'en accuser à son évêque à qui il demande seulement qu'il lui soit permis d'aller remplir les devoirs de son ministère près des chrétiens du village de Nuilly, que la peste désolait. Il y court, et après avoir opéré de touchantes conversions, il succombe, au bout de quelques semaines, martyr de la charité. Sa fille, qui avait été l'occasion de ce sacrifice expiatoire, se convertit à son tour, et ses onze enfants devinrent successivement les chefs de onze familles catholiques. Elle eut aussi la consolation de convertir enfin son époux, connu sous le nom de Youssoup ou Joseph. La foi de Youssoup fut plusieurs fois mise à de rudes épreuves par les nestoriens qui voulaient se venger de sa défection, et recouraient à l'intervention des musulmans, pour ces lâches satisfactions. Les deux prêtres Youssoup et Nebbia furent souvent condamnés à d'injustes amendes. Ils subirent en commun la peine de la bastonnade qui leur fut infligée avec tant de barbarie, qu'ils perdirent les ongles des pieds. Un jour que Youssoup cheminait vers Ourmis pour visiter un malade, il rencontre un prêtre nestorien accompagné de deux musulmans, sur le grand pont de briques rouges qui avoisine les jardins de la ville. Celui-ci l'arrête et dit aux Turcs : « Voilà un de ces hommes qui croit et qui fait croire que Jésus-Christ est Dieu. Punissons-le de son idolâtrie. » Alors ils le saisissent et le poussent sur le parapet, en le menaçant de le jeter à la rivière s'il confesse la divinité du Sauveur. On était au printemps, et le lit du Nazlou, grossi par les neiges des montagnes, roulait ses flots avec impétuosité. Youssoup affirme courageusement la vérité, et il est précipité dans la rivière. Bien qu'il ne sache pas nager, il se débat si heureusement que le courant l'entraîne vers la rive. Chaque fois qu'il reparaissait sur l'eau, il élevait la voix et la main, comme dans une déposition juridique, et répétait : « Oui! il est Dieu. Oui! il est Dieu. » Paroles qu'il prononçait encore pendant que le flot le portait sur le rivage. Les deux Turcs, arrêtés sur le pont, le considéraient, curieux de savoir ce qu'il allait devenir. Tout surpris de son salut, ils frappèrent rudement le prêtre nestorien qui les avait engagés à cet acte inhumain, et lui dirent : « Chien de mécréant, le *Seigneur Jésus* est vraiment Dieu, car c'est lui qui l'a sauvé. »

NEIDHARDT (Jean-Erard), protestant, né à Falkenstein, en Autriche, en 1607. Ayant embrassé le catholicisme n'étant âgé que de quatorze ans, il entra chez les Jésuites, occupa, pendant quelque temps, une chaire de morale et de droit canonique, et demeura, par la suite, à la cour de Philippe IV. Il mourut cardinal et archevêque d'Edesse.

NEIL (Robert), de Cushenden (Irlande), âgé de quatre-vingt-deux ans, abjura le protestantisme en 1846, pour embrasser la foi catholique. Peu de jours après avoir ouvert son cœur à la vraie lumière, il rendit son âme à Dieu dans les sentiments de la plus grande piété.

I.— NELSON (Guillaume), de Curravally, dans le comté de Monaghan, en Irlande, était d'une famille presbytérienne et avait vécu dans cette communion; mais ayant été alité pendant trois mois, et ayant eu tout le temps de réfléchir sérieusement sur la religion, il découvrit, après un mûr examen, que l'E-

glise catholique était la seule vraie. Il demanda un prêtre, M. Nelson, fut baptisé et reçu dans le sein de l'Eglise romaine, et il est mort, dans les meilleurs sentiments, le 17 juin 1840. — C'était le second protestant converti depuis peu de temps sur les terres du grand partisan de la société biblique, M. Shirley.

II. — NELSON, lord anglais, se convertit à Bristol à la foi catholique au commencement de 1851.

NEON (Saint), martyr à Antioche de Pisidie, fut converti à la foi par les miracles de saint Marc le berger, et souffrit sous Dioclétien.

NEPPI (Isaac), juif de Ferrare, se convertit et reçut le baptême, la confirmation et la communion à Saint-Jean de Latran à Rome, la veille de la Pentecôte 1838, des mains de M. Piatti, patriarche d'Autriche et vicegérant de Rome, qui lui adressa une pieuse exhortation.

NEPVEU (Adrien), protestant de Caen converti par Véron au commencement du XVII^e^ siècle.

I.—NESSEL (Martin DE), bon poëte latin, natif de la Moravie, recteur de l'école d'Ueltzen, ensuite à Minden et enfin à Brême, partit de là secrètement (1667), se rendit à Vienne et embrassa le catholicisme. Ceci est d'autant plus remarquable qu'il avait rejeté la transsubstantiation dans ses poésies, et qu'il avait rendu en vers latins le cantique si connu : *Erhalt uns, Herr, bei deinem Wort, etc.* — L'un de ses fils, François-Albert, devint pasteur à Aurich (1679-1697) (1). — L'autre nommé Daniel est le suivant.

II. — NESSEL (Daniel DE), savant historien bibliographe, né à Minden en 1644, était fils du précédent, pro-recteur de l'académie de cette ville et homme de mérite. Il fréquenta les principales universités de l'Allemagne, reçut le bonnet de docteur en droit à Rostock, et, s'étant rendu à Vienne en 1667, y embrassa la foi catholique avec son père. Conservateur de la bibliothèque impériale et l'un des conseillers de l'empereur Léopold, il mourut à Vienne vers la fin de 1699.

NESTER (Jean-Sigismond), ministre luthérien, originaire de la ville de Dresde, qui résida à Nuremberg et à Inspruck, abandonna la réforme, et entra chez les Jésuites. Il était encore novice lorsqu'il prononça, le 5 mai 1715, dans la cathédrale de Strasbourg, en présence d'un grand auditoire, un discours sur les motifs qui l'avaient porté à embrasser la region catholique. (Voyez les *Mémoires* de Trévoux, 1715.)

Il montra que Luther n'avait plus d'autorité chez beaucoup de protestants, comme on pouvait le voir dans la Bible imprimée à Halle, qui contenait sur chaque marge cette inscription : *Ici Luther s'est trompé.* Cette assertion amena une correspondance par écrit entre lui et Jean-Philippe Storr, pasteur à Heilsbraun.

I. — NEUBOURG (Wolfgang-Guillaume, comte palatin DE). Le duché de Neubourg échut en partage, en 1569, à Philippe-Louis, dit *Paterfamilias*, fils de Wolfgang, comte palatin des Deux-Ponts. Ce prince était né le 2 octobre 1547, il avait pour femme Anne, fille du duc Guillaume de Jülich, et mourut le 12 août 1614 ; il appartenait à la confession dite évangélique. Son fils, né le 29 octobre 1578, s'appelait Wolfgang-Guillaume, et devint par la suite le plus fort concurrent pour l'héritage de la maison de Jülich. Un mariage entre lui et une fille du prince électeur Jean-Sigismond de Brandenbourg était considéré comme un moyen de conciliation pour les intérêts en lutte. Mais toutes ces combinaisons, arrangées tant bien que mal par la diplomatie, ne furent pas de longue durée. Une altercation très-vive suivit de près, et l'on ne dut plus songer à aucun arrangement. Guillaume se maria, en 1613, avec Madeleine, fille du duc Guillaume V de Bavière. Cette union reçut l'approbation des catholiques, surtout dans les Etats de Jülich et de Cléri, où l'on savait que le duc avait invoqué l'assistance de la Bavière et de l'Espagne.

Sur le point d'épouser cette princesse, sœur du duc Maximilien, Guillaume étudia sérieusement la foi de l'Eglise universelle et dans des livres et dans des conférences orales, en reconnut la vérité, l'embrassa d'abord secrètement, pour ne pas accabler son vieux père luthérien par cette nouvelle subite, mais l'y préparer avec ménagement. En effet, le 25 mai 1614, il se déclara publiquement catholique, à Dusseldorf, après avoir instruit son père du fait et des motifs de sa conversion, avec les vœux les plus ardents pour que Dieu lui fît la grâce de faire de même. Le père mit vainement tout en œuvre pour faire repentir son fils. Le prince persévéra avec zèle sans persécuter ses sujets luthériens et calvinistes, mais en exigeant la même tolérance pour les catholiques. Il fut ainsi dans la dynastie palatine la tige de la branche catholique de Neubourg.

Il exposa comme motifs de sa conversion que la foi des catholiques reposait sur l'Ecriture sainte et les témoignages des conciles généraux, qu'elle était d'accord avec la doctrine des saints Pères et le Symbole des apôtres ; que c'est conséquemment à tort que l'on reprochait à l'Eglise catholique romaine d'être sujette à toutes sortes de graves erreurs ; que la doctrine évangélique était une doctrine nouvelle et en tout point hérétique ; que ceux qui s'en faisaient les prédicateurs n'avaient aucune mission divine, qu'ils enseignaient la désobéissance à l'autorité civile, qu'ils faussaient les saintes Ecritures, qu'ils manquaient d'union, etc. ; que l'on ne peut trouver chez eux ni certitude pour la foi, ni aucune assurance pour le salut, et que si l'on avait le désir d'aller au ciel il fallait s'adresser à l'Eglise catholique, laquelle seule possède tous les caractères de la vérité. (*Copie d'une épître, comment et par quels motifs*, etc. ; Cologne, 1614 ; SCHROECKH. *K. G. S. D. R.*, IV. 370 ; *Struvs Pfalz Kirchenhistoria*, 533.) Le duc Guillaume écrivit une lettre à son père, dans la-

(1) Walch, *A. a., o.*, II, 74, 2 ; *Mémoires*, 1715, p. 141. Feuilles suiv. à Leipzick, p. 12.

quelle il fait observer qu'il avait été très-dévoué au protestantisme jusqu'au jour où il était entré en communication avec la Bavière ; mais que dès ce moment il avait reconnu que la foi catholique était la seule vraie foi ; que s'il avait hésité jusqu'alors à rendre sa profession de foi publique, c'était pour ne pas trop attrister son père et ses autres parents de la confession évangélique ; mais qu'ayant réfléchi mûrement sur cette question, il avait reconnu qu'il fallait se prononcer publiquement pour hâter par là la conversion de ses parents et de ses enfants ; qu'il publierait les motifs qui l'avaient porté à se faire catholique ; qu'en attendant il envoyait à ses parents le catéchisme de Canisius, qu'il les conjurait de se donner la peine de le lire et de prendre communication aussi de tous les autres écrits du même genre, qui allaient être imprimés prochainement.

« Pour ce qui me regarde, dit-il à la fin de sa lettre, j'adresserai sans cesse de ferventes prières au Très-Haut, pour votre conversion à la vérité, pour votre santé, pour la paix et la prospérité de vos Etats, en un mot, pour votre bonheur dans ce monde et dans la bienheureuse éternité. » (Henkes, *Magaz.*, *Philosophie de la Religion*, etc. tom., II, pag. 178.)

Le vieux père mourut le 12 août 1614. Peu avant sa mort, il adressa aux autorités de son administration les ordres et les décrets suivants :

« A tous nos fidèles sujets, etc., salut.

« Nous mandons et nous ordonnons à tous les surintendants de notre principauté, de bien prendre en considération les temps de calamité où nous vivons, et par quels efforts de séduction on cherche à opérer des changements de religion, — et en conséquence de cela, nous les chargeons de réunir tous les lundis, à l'heure de midi, dans leurs églises respectives, les fidèles confiés à leur garde ; d'annoncer et de faire célébrer avec toutes les cérémonies d'usage des prières publiques, et d'avoir soin que les mêmes exercices de piété soient faits par tous les pasteurs inférieurs soumis à leur direction. Nous mandons et nous voulons que non-seulement on ne fasse aucun obstacle au parfait accomplissement des ordres que nous venons de donner, mais encore que vous soyez soucieux de servir d'exemple en cette occasion, et que vous mettiez tout en œuvre pour engager toutes les personnes de votre maison, tous les bons citoyens, et en général tous les habitants sans aucune exception, à se rendre et à se trouver à cet office, avec leurs femmes, leurs enfants et tous leurs domestiques, et à prier le Seigneur de détourner de nous les grands malheurs dont nous sommes menacés. Nous ne croyons pas devoir vous assurer que nous sommes convaincu de toute votre attention à accomplir nos ordres, et nous vous envoyons en retour le témoignage de notre entier dévouement.

Donné à Neubourg-sur-Danube, le 12 juin 1614. »

Suit la formule des prières à faire en cette occasion. « Il est bien à craindre, fidèles sujets, qu'à tous ces maux qui nous affligent à cause de nos péchés ne vienne s'ajouter encore le châtiment terrible de la perte de la parole divine par laquelle seule est opéré notre salut, et que nous devons estimer et chérir comme notre plus grand trésor en ce monde. Privés de cet aliment de notre âme, nous nous trouverions relégués dans ce pays de désert dont parle le prophète Amos, et où nous subirions toutes les suites de notre ingratitude et de notre insouciance. Hélas ! en nous convertissant de tout notre cœur et en temps opportun au Seigneur notre Dieu et notre père dans le ciel, nous pouvons espérer avec confiance d'être délivrés des cruelles épreuves qui nous entourent nous et nos enfants et toute notre postérité. Recourez donc à lui et suppliez-le par sa grande miséricorde, en vue des mérites de son cher Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en considération de la gloire de son saint nom de nous être propice et, favorable, et de nous laisser jouir toujours, nous et nos descendants, de la sainte communion à laquelle il a daigné nous appeler et dont nous avons été faits participants jusqu'en ce jour. A cet effet nous devons et nous voulons supplier le Seigneur du fond de nos entrailles, avec des larmes et des soupirs, et dans les sentiments que notre foi nous inspire, d'accomplir envers nous ses promesses selon ses grandes miséricordes. En nous prosternant devant le Très-Haut, nous voudrons bien ne pas oublier de recommander à sa sainte garde notre bon et vénérable prince et son altesse magnanime la bonne princesse, son épouse chérie, ainsi que ce noble fils pour lequel leurs Altesses sont tant désolées. Voici la prière à dire :

« Oraison pour la conservation de la doctrine pure qui seule conduit au salut et pour préservation de toute fausse religion.

« Hélas ! Seigneur, Dieu et père tout-puissant ! nous en faisons l'aveu, nous sommes coupables, et nos prévarications nous ont rendus indignes, nous et nos descendants, de posséder le trésor de votre sainte et salutaire parole, qui seule peut nous consoler dans notre affliction et nous rendre heureux. Nous avons méconnu le temps durant lequel vous avez daigné nous visiter, nous avons abusé de vos grâces, nous avons fermé nos cœurs à la vérité, à vos saintes inspirations ; nous avons été présomptueux, ingrats, infidèles. Ah ! Seigneur, ne vous souvenez point de nos péchés, de nos prévarications passées, mais souvenez-vous de votre miséricorde ; ayez pitié de nous, sauvez-nous, délivrez-nous des séductions qui nous menacent ; accordez ces mêmes faveurs au chef de l'État et à tous ses chers parents. Pour la gloire de votre saint nom, accordez-nous le pardon de nos péchés, et que ceux qui vivent dans l'idolâtrie ne disent plus : *Où est leur Dieu?* Ah ! Seigneur, ne permettez pas

que nous devenions un sujet de raillerie pour le monde, que nous devenions le jouet de ceux qui nous entourent.

« Ayez compassion, Seigneur, de ce beau pays où il y a tant de milliers d'enfants, régénérés par les eaux du baptême, et que vous avez adoptés pour vos propres enfants; un grand nombre d'entre eux ne savent point encore distinguer le bien du mal; les autres, quoique bien instruits dans le cher catéchisme, pourraient néanmoins encore devenir la proie des loups. Il est certain que vous ne voulez point que vos enfants périssent ou qu'ils deviennent la victime des séductions et un objet de scandale. Ah! Seigneur, ne soyez point un simple hôte au milieu de nous, ni comme un étranger qui ne fait que passer! Pour votre gloire et pour notre consolation, conservez-nous notre bon prince et son auguste épouse; fortifiez-les pour le corps et pour l'âme dans les tristes et douloureuses circonstances où nous sommes placés. Faites-nous éviter les malheurs qui ont éclaté si inopinément, et les malheurs qui pourraient surgir encore. — Préparez-nous pour le jour de l'avénement du Fils de l'homme. Ah! divin Jésus, notre Sauveur, vous qui êtes l'auteur et le consommateur de notre foi, ayez pitié de nous, le jour s'incline, ne nous quittez point; le beau soleil que vous avez fait luire à nos yeux va s'obscurcir et disparaître au milieu des ténèbres, — et alors ni nous, ni nos chers enfants, nous n'aurions plus aucune vraie consolation ni durant notre vie, ni à l'article de la mort. Ah! divin Jésus, combattez pour nous comme vous avez toujours daigné le faire jusqu'en ce jour; mettez en fuite tous nos ennemis visibles et invisibles, qui allèguent une prétendue conversion et voudraient nous entraîner avec eux de la lumière dans les ténèbres, du seul vrai chemin de la vie dans la voie des erreurs et de la damnation. Ah! Seigneur, pour la gloire de votre saint nom, ne permettez pas que ni nous, ni nos enfants, nous suivions jamais le triste égarement dans lequel l'un ou l'autre, ou plusieurs d'entre eux se trouvent engagés; ne permettez jamais que nous adorions quelque autre que vous, que nous donnions à quelque idole inanimée les hommages dus à votre majesté! Ah! Seigneur, ne souffrez pas que votre sang précieux, que votre passion et votre mort soient perdus pour nous, pauvres pécheurs. Mais faites en sorte que tout le monde reconnaisse et dise : C'est Dieu qui a fait cela. C'est en vous que nous mettons notre espoir et toute notre confiance; ne nous livrez point à la confusion; que vos ennemis et les nôtres ne se réjouissent point de notre perte; que ces beaux temples où nos fêtes se célèbrent avec tant d'éclat, ne deviennent point des repaires de voleurs. Dieu de toute sagesse, Esprit-Saint, vous qui êtes le principe et la fin de toutes nos actions, accomplissez la bonne œuvre que vous avez commencée en nous. Protégez toujours nos principes et les autorités qui tiennent leur place; ne permettez pas que l'esprit de l'enfer trouve entrée dans nos cœurs, et que la fin soit plus déplorable que le commencement. Divine lumière, réjouissez-nous dorénavant encore de l'éclat et des bienfaits de la parole de vie qui nous donne la connaissance de votre être et la grâce de vous aimer de tout notre cœur; préservez-nous de toute doctrine fausse et mensongère, de tout désir d'avoir un autre maître que Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui nous avons recours pour la vie et pour la mort. O suprême consolateur, assistez-nous dans tous les besoins et dans toutes les afflictions, et donnez-nous la grâce de rester fidèles à votre service, de ne pas succomber à la tristesse et à la séduction. O Seigneur, assistez-nous dans toutes nos infirmités, aidez-nous à combattre vaillamment et à vous voir dans la bienheureuse éternité. Exaucez-nous, Dieu éternel, très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, pour la plus grande gloire de votre nom et pour le salut de notre âme. Amen. Amen.»

Un Jésuite très-zélé, Jacques Reihing, né à Augsbourg, en 1579, venait d'être nommé prédicateur à la cour du duc Wolfgang; il résidait d'abord en Bavière et aussitôt qu'il fut investi de sa nouvelle dignité, il se chargea de défendre publiquement la conversion de son maître, et c'est dans son ouvrage que nous avons puisé les détails que nous avons mentionnés. Cet écrit, imprimé à Augsbourg en 1579, défendit la doctrine catholique contre les attaques des protestants, et en particulier contre un certain Balthasar Meisner; il exposait et développait la question selon les principes contenus dans le catéchisme de Cahisius. C'est à ce même Jésuite que plusieurs historiens attribuent la conversion du duc; mais il est facile de voir que ce fait manque d'exactitude quand on considère que la nomination de Reihing à la place de prédicateur à la cour n a eu lieu, comme le font voir Rauscher, Théophile, Spizélius et le Père Alegambe, qu'après l'époque de cet éclatatant événement.

Le prince électeur de Brandenbourg, qui mit tout en œuvre dans l'affaire des différends de la maison des Jülich, pour gagner l'amitié des Hollandais, abandonna la confession des luthériens pour embrasser celle des réformés; sa cour et tout le pays soumis à sa domination suivirent son exemple. Quant à Wolfgang, tout en donnant à Dusseldorf, le 24 juin 1614, des décrets pour garantir à chacun et à tous le droit du libre exercice de sa religion, il eut soin de travailler de tout son mieux à la propagation de la foi catholique, non-seulement dans ses propres Etats, mais encore dans toute l'étendue de la principauté de Sulzbach.

II. — NEUBOURG (Chrétien-Auguste), neveu du précédent. La principauté de Sulzbach formait l'héritage d'Auguste, décédé le 14 août 1632, et qui était marié avec une princesse de la maison de Holstein. Son fils, Chrétien-Auguste, né le 26 juillet 1622, contracta mariage, le 3 avril 1649, à Stockholm, avec Amélie, comtesse de Nassau-Siegen, veuve du Seigneur Wrangel,

général en chef en Suède. Auguste avait lu beaucoup, et il passait pour un profond penseur ; l'on dit de lui que la vue des cérémonies de l'Eglise catholique donnait plus de jouissance aux sentiments de son cœur que la considération des disputes protestantes ne fournissait de lumières à son esprit. (KOEHLERS *Münzbelustigungen*, I, 321; XIV, 185.)

D'après le traité de paix de Westphalie, et ses décisions sur l'année normale 1624, le luthéranisme possédait seul le privilége du libre exercice public du culte dans les Etats de Sulzbach ; mais, en 1652, Chrétien-Auguste s'entendit avec le comte palatin Wolfgang-Guillaume de Neubourg, et fit une convention qui avait pour but d'établir un *simultaneum*, c'est-à-dire le libre exercice aussi de la religion catholique. Et trois ans après cet arrangement, au mois de décembre de l'an 1665, et non pas en 1655, comme le prétendent à tort Schröckh et Hencké, il fit profession de foi catholique, en présence du prince électeur de Mayence, dans la chapelle du château de Würtzbourg. Au mois de janvier de l'année suivante, il s'approcha du sacrement de pénitence, dans la même chapelle, et reçut la sainte communion des mains de l'évêque suffragant. Il rendit encore publiquement hommage à l'Eglise catholique en s'approchant de nouveau, avec le prince Wolfgang-Guillaume, des saints sacrements, le jour de Saint-Sébastien, dans l'église des Jésuites à Neubourg. A l'issue de l'office divin, les deux princes se donnèrent la paix en s'embrassant; on entonna le *Te Deum*, et vingt-quatre coups de canon accompagnèrent la célébration de cette solennité (*Théâtre européen*, VII, 1009). Il se montra disposé à protéger la liberté de conscience de ses sujets de la confession évangélique, et exprima formellement son sentiment à cet égard dans son dernier testament.

NEUKIRCH (Jean-François DE), citoyen de Schaffouse, se convertit au catholicisme en 1843.

NEUVILLARS (Suzanne DE LA POMMELIE, dame DE), dont on a publié la Vie, embrassa la foi catholique à vingt-trois ans, et endura à cette occasion de vives persécutions, dont sa patience et sa charité triomphèrent. Elle convertit plusieurs personnes de sa famille, et fut dans le mariage un modèle de ferveur et de charité (XVII^e^ siècle).

NEVE (Fréd.-Robert), maître ès-arts, recteur de Poole-Keynes, à Wilts, abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Eglise à Prior-Park, le 27 octobre 1845.

NEVOLON (Le B.), né à Faënza, dans la Romagne, y exerçait le métier de cordonnier. Ayant eu le malheur de s'écarter, dans sa première jeunesse, des saintes voies de l'Evangile, une maladie grave qu'il essuya à l'âge de vingt-quatre ans fut un moyen dont Dieu se servit pour le rappeler à la vertu. Revenu en santé, il donna les preuves d'une sincère conversion en distribuant le peu qu'il possédait aux pauvres, jusqu'à se réduire à la plus grande indigence, et en pratiquant le genre de vie le plus austère. Parvenu à une extrême vieillesse, il mourut le 27 juillet 1280, et fut béatifié par Pie VII le 31 mai 1817.

NEW, recteur de l'église du Christ, ainsi qu'un autre ministre de l'université d'Oxford, abjurèrent, en 1847, les erreurs de l'anglicanisme, pour rentrer au sein de l'Eglise catholique.

NEWELL (Miss), protestante, d'une famille respectable, abjura le protestantisme le 18 mars 1840, entre les mains du docteur Foran, évêque de Waterford, en Irlande. La cérémonie eut lieu au couvent de la Présentation, de Dungarvan. La chapelle était pleine de monde, et chacun fut édifié et touché. — La sœur de la jeune miss avait, peu auparavant, renoncé au protestantisme entre les mains du docteur Fogarty, pasteur à Limore.

I. — NEWMAN (Le docteur), en Portugal, converti en 1840.

II. — NEWMAN (John-Henry), *fellow* et ancien professeur du collége d'Oriel, à Oxford, curé de la paroisse de Sainte-Marie et de Littlemore ; auteur des ouvrages suivants : *L'Eglise des Pères*, les *Ariens du quatrième siècle*, la *Mission prophétique de l'Eglise*, *De la Justification*, huit volumes de *Sermons; Essai sur les miracles ecclésiastiques*, une traduction des *Traités choisis de saint Athanase*, le *Traité* XC des *Tracts for the times; Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, l'*Eglise de nos pères*, et un grand nombre d'articles de Revues et brochures, fut reçu au sein de l'Eglise catholique le 9 octobre 1845.

Ce célèbre théologien avait cherché, plus qu'aucun de ses amis et collaborateurs, à faire revivre dans l'Eglise anglicane les traditions et les pratiques catholiques. Il a toujours été regardé comme le chef de l'école d'Oxford, quoique ses disciples n'aient pas été appelés de son nom; son influence a été, sinon supérieure, au moins égale à celle du savant docteur Pusey. Profond penseur et brillant écrivain, M. Newman s'est toujours fait remarquer par la solidité de sa science et la franchise de son caractère. Il n'avait jamais reçu le titre de docteur, sa modestie s'étant contentée de prendre le grade de bachelier en théologie.

M. Newman n'était pas professeur public de l'université; mais il a été professeur très-distingué du collége d'Oriel, dont il était l'un des *fellows*. Il avait joui aussi d'un des bénéfices dont dispose ce collége, celui de curé de Sainte-Marie, l'une des églises paroissiales d'Oxford. Il fut nommé à Sainte-Marie en 1828. C'est dans le cours des sermons prêchés en cette église qu'il a développé à la jeunesse studieuse de l'université les doctrines qu'on lui a reprochées depuis, et qu'il a jeté le germe et hâté le développement du parti religieux dont les ramifications s'étendent dans toute la Grande-Bretagne.

La parole simple et puissante du curé de

Sainte-Marie acquit un si grand prestige, que les chefs des colléges, pour la plupart attachés aux traditions protestantes, essayèrent de détourner les jeunes étudiants d'assister aux sermons prêchés dans cette église ; mais le conflit qu'ils firent naître tourna au triomphe de l'orateur : il n'en eut pas moins d'auditeurs, et le nombre de ses admirateurs s'accrut.

M. Newman était encore à la force de l'âge lors de sa conversion : son extérieur n'annonçait guère que quarante ans. Ses manières sont d'une gracieuse et aimable simplicité ; il sait concilier d'affectueuses prévenances avec la réserve et la modestie qui brillent dans ses actes et sa conversation.

En 1836, M. Newman prit, avec le docteur Pusey, une part active dans une affaire qui émut vivement l'université, et qui était relative à l'enseignement du docteur Hampden. C'est surtout depuis cette époque qu'il a été plus particulièrement regardé comme le chef du parti désigné quelquefois sous le nom de *Newman's school*. Mais, dès 1832, ses articles dans le *British Magazine*, et plus tard dans le *British Critic*, avaient soulevé d'ardentes polémiques. Les *Tracts for the Times* (*Traités pour le temps présent*), à la collaboration desquels M. Newman prit la principale part, vinrent, à la fin de 1833, élargir l'arène du combat. La controverse gagnait chaque jour en vivacité et en importance, lorsqu'en 1841 l'apparition du traité XC, dont M. Newman se reconnut l'auteur, souleva tant de violences et de récriminations, que l'évêque d'Oxford intervint dans la lutte et arrêta la publication de ces intéressants traités.

Ce travail est, depuis 1841, le point sur lequel a roulé toute la controverse entre les théologiens anglicans. Son objet était d'établir que les trente-neuf articles de l'Église anglicane ont eu pour but de condamner les abus relatifs à certaines doctrines, et non les doctrines elles-mêmes, ainsi que l'ont cru et que le pensent encore la plupart des théologiens de cette Eglise. D'après cette interprétation, leur sens devient assez élastique pour qu'on puisse les mettre en harmonie avec les dogmes de l'Eglise primitive et universelle.

A peine ce traité (qui fut le dernier de la collection) eut-il paru, qu'il suscita par toute la Grande-Bretagne l'étonnement et la colère des partisans des vieilles idées protestantes. Quatre professeurs d'Oxford crurent devoir adresser à l'éditeur de ce recueil une protestation.

M. Newman ne s'effraya pas de ce menaçant défi, et il écrivit sans délai à un de ses amis, le docteur Selph, chanoine anglican, une lettre dans laquelle non-seulement il se déclarait l'auteur du traité, mais il en défendait les doctrines avec autant de franchise que de courage. Il est vrai que dans cette lettre il déclarait ouvertement, et à plusieurs reprises, ne pas approuver l'enseignement actuel de l'Église de Rome; il y laissait même échapper des paroles injurieuses contre la sainte Eglise, en disant qu'elle cherche à substituer au pur Evangile du Rédempteur un autre évangile tout humain et rempli d'usages condamnables. C'était chez lui un reste de l'habitude invétérée de juger les pratiques religieuses des catholiques d'après les interprétations chimériques et gratuites de l'imagination protestante.

Cependant, à côté de ces allégations fausses et calomnieuses, se trouve un aveu si beau, si sincère et si éloquent, de la grande et tranquille ascension du catholicisme dans toutes les parties du monde, et surtout en Angleterre, que nous devons le retracer ici :

« Et, en effet, dit M. Newman dans sa lettre au docteur Selph, il y a en ce moment dans notre Eglise (anglicane) une impulsion extraordinaire qui porte les esprits religieux vers quelque chose de plus profond et de plus vrai que ce qui suffisait au siècle passé. J'ai soutenu, et je soutiendrai toujours, qu'on ne peut rendre raison de ce fait en l'assimilant aux mouvements partiels d'individus qui tendent vers un même but commun. Il y a déjà quelques années que les poëtes et les philosophes de cette époque rendent témoignage de ce phénomène. Ces grands hommes qui ont tant illustré notre littérature, sir Walter Scott, Wordsworth et Coleridge, chacun à sa manière, et à quelque croyance religieuse qu'il appartînt, attestent néanmoins tour à tour ce fait, dont Alexandre Knox, en Irlande, témoigne d'une manière admirable, et dont Irving est une autre preuve. Le siècle tend vers je ne sais quel inconnu; et, par extraordinaire, la seule communion religieuse qui, dans le cours de ces dernières années, se soit montrée parmi nous (en Angleterre) en possession de cet inconnu, C'EST L'ÉGLISE DE ROME. Elle seule, malgré ses erreurs et les inconvénients de son système pratique, a donné un essor libre et régulier aux sentiments intimes d'adoration, de mysticisme, de tendresse, de révérence, de dévotion, et à tant d'autres sentiments qui peuvent s'appeler plus-spécialement catholiques. »

En lisant ces paroles, notre cœur ne put s'empêcher de ressentir une vive joie; car il fallait avoir un noble courage pour prononcer cet aveu à la face du monde, au moment même où celui qui le faisait était en butte à la malveillance de ses coreligionnaires irrités.

Peu de temps après, et à la suite de la polémique soulevée par le dernier *traité*, M. Newman donna une nouvelle preuve de sa hardiesse et de sa bonne foi quand la voix de sa conscience se fit entendre. Il rétracta tout ce qu'il avait écrit contre l'Eglise de Rome :

M. Newman releva alors, dans ses ouvrages et ses divers écrits, toutes les propositions mal sonnantes pour des oreilles catholiques, et il les répudia comme des *déclamations* insensées, dans la rétractation suivante :

Rétractation de M. Newman.

« Il y a plus de onze ans que je m'exprimais de la manière suivante dans un des premiers numéros des *Traités pour le temps présent* (*Tracts fort the Times*) :

« Quand on considère les grâces si précieuses dont jouit l'Eglise de Rome, ses titres si imposants à notre admiration, à notre révérence, à notre amour et à notre gratitude, il est impossible de ne pas se demander comment nous pouvons lui résister, ainsi que nous le faisons. Pourrions-nous nous empêcher de laisser éclater notre tendresse en nous hâtant de rentrer en communion avec elle, si nous n'étions arrêtés par ces paroles de la Vérité elle-même, qui nous ordonne de la préférer au monde entier? *Celui*, est-il dit, *qui aime son père ou sa mère plus que moi est indigne de moi*. Comment oserions-nous nous montrer sévères et suivre ce précepte, si nous n'avions les avertissements de Moïse contre tout prophète, quelque divins que soient d'ailleurs ses dons, qui nous prêcherait de nouveaux dieux, et l'anathème prononcé par saint Paul même contre les anges et les apôtres qui émettraient une nouvelle doctrine? »

« En écrivant ce passage, l'auteur était loin de penser qu'il arriverait un moment où il comprendrait que l'obstacle représenté comme empêchant la communion avec Rome, est dénué de tout fondement solide.

« Mon ouvrage sur le *Développement de la doctrine chrétienne* a pour but de montrer que cet obstacle n'en est pas un.

« Ayant, dans plusieurs publications antérieures, appelé l'attention publique sur cette difficulté, je me crois obligé de reconnaître ouvertement que, dans ma conviction actuelle, elle n'est qu'imaginaire.

« Mes opinions ont surtout changé touchant ce que je disais sur la mission prophétique de l'Eglise, dans mes *Discours* publiés au commencement de 1837. Il y a dans cet ouvrage plusieurs assertions que je voudrais n'avoir jamais avancées; mais j'appelle l'attention spéciale du lecteur sur le passage suivant que je rétracte avec les autres qui sont empreints du même esprit :

« Nous devons prendre les choses pour ce qu'elles sont, et non pour ce qu'elles prétendent être. Si nous sommes disposés à croire à la sincérité des professions de Rome, et portés à lui faire des avances comme envers une sœur ou une mère (ce qu'elle est en théorie), nous nous apercevrons trop tard que nous sommes dans les bras d'une mère dénaturée, qui sera sans aucune pitié pour nous, et qui triomphera dans les artifices qui nous auront amenés en son pouvoir. Non, laissant de côté les rêves que le romantisme de l'histoire de l'Eglise primitive et les hautes doctrines du catholicisme font naître dans un esprit sans expérience, soyons sûrs que Rome est notre ennemie, et qu'elle nous fera du mal quand elle le pourra. En parlant et en agissant conformément à cette conviction, nous pouvons ne manquer en rien à la charité chrétienne que nous lui devons. Il nous faut nous conduire envers elle comme avec un ami qui est frappé dans sa raison : ayons une affliction profonde, des pensées de tendre affection, d'amers regrets et le cœur brisé de tristesse; mais ayons l'œil ouvert et la main ferme. Car, en réalité, Rome est une Eglise qui a perdu les sens. Comblée de dons précieux, ayant des titres légitimes, elle est cependant incapable d'user religieusement de ces avantages. Elle est intéressée, obstinée, dure, malicieuse, cruelle, dénaturée, comme le sont les fous, ou plutôt, l'on pourrait dire qu'elle ressemble à un démoniaque. Elle a des principes, des pensées, des tendances qui ne sont pas les siennes propres : dans sa forme extérieure et dans sa puissance naturelle, elle est ce que Dieu l'a faite; mais elle est gouvernée au dedans par un esprit inexorable, qui règne sur elle en souverain et qui sait se servir de ses dons avec une grande subtilité et un grand succès. Ainsi, elle n'est elle-même que de nom; et jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la guérir, nous devrons la traiter comme si elle était le mauvais esprit qui la gouverne. En disant ceci, on ne doit pas supposer que je nie qu'il y ait dans le romanisme une excellence réelle, ni qu'il n'y ait parmi ses adhérents de très-excellentes personnes. Satan agit toujours d'après un système. Ce système a des parties diverses, compliquées, épineuses; il a des instruments de qualité différente dont quelques-uns sont le mal même, tandis que d'autres sont tellement irréprochables que, en eux-mêmes et pris en dehors de la fin à laquelle ils concourent, ils sont en réalité *des anges de lumière*, et peut-être qu'au dernier jour ils seront trouvés tels. Il y a dans le romanisme des choses absolument bonnes; il y en a qui sont seulement tachées et souillées; d'autres sont corrompues, et d'autres enfin sont criminelles : mais le système qui porte ce nom doit être vu dans son ensemble, et toutes ses parties doivent être regardées comme se rattachant à cet ensemble; on doit les considérer dans leurs rapports avec leur résultat pratique et la fin à laquelle elles concourent. »

« Je crois devoir ajouter qu'il y a dans mes *Discours* de 1837 une assertion sur laquelle je n'ai jamais eu de motifs pour changer d'opinion, c'est celle-ci :

« En Angleterre, l'Eglise vient en aide à l'Etat pour imposer la souscription aux articles comme un *test*, et cela non-seulement au clergé, mais aussi au corps qui gouverne dans nos universités; on en fait *un test contre le romanisme.*»

« Cette assertion s'accorde parfaitement

avec le désir où je suis, désir auquel je me suis déjà conformé, de travailler à dissiper les préjugés populaires sur les doctrines catholiques romaines et le sens des trente-neuf articles.

« Il y a quelques années, les journaux ont publié une rétractation de moi dont je désire reconnaître l'authenticité d'une manière formelle, et que je crois devoir reproduire ; la voici :

« Il est vrai qu'à diverses époques, en écri-
« vant contre le système romain, j'ai eu re-
« cours, non-seulement à des arguments
« dont je n'ai pas à parler ici, mais à ce qui
« ressemble fort à de la déclamation.»

« 1° Par exemple, en 1833, dans la *Lyra apostolica*, j'ai appelé Rome « une Eglise perdue. »

« 2° En 1833 encore, j'ai parlé de l'*apostasie papale*, dans un ouvrage sur les Ariens.

« 3° La même année, dans le quinzième numéro de la série des *Tracts for the Times*, traité dont les paroles m'appartiennent souvent, quoique je ne puisse me les approprier dans leur ensemble, je disais :

« Aujourd'hui Rome est hérétique. Allons
« même jusqu'à reconnaître que, par là, elle
« a altéré chez elle le caractère sacerdotal ;
« mais au moins elle n'était pas hérétique
« dans les premiers siècles. Si elle a apo-
« stasié, ce fut à l'époque du concile de
« Trente. Il est réellement à craindre que
« toute la communion romaine ne s'y soit
« liée par un engagement perpétuel à la
« cause de l'Antechrist. »

« Un ami, avec lequel j'étais très-familier, m'écrivit relativement à ce traité et à d'autres; il me disait, d'une manière générale, en parlant de la publication des *Tracts for the Times* : « Ces traités sont bien
« encourageants; mais je désirerais obtenir
« de vous, quand on fera une nouvelle édi-
« tion, d'en éliminer ou au moins d'en mo-
« difier plusieurs. L'autre jour, le *Traité sur*
« *la succession apostolique dans l'Eglise an-*
« *glicane* m'est tombé par hasard dans la
« main, et il m'a paru empreint de si peu de
« bonne foi, que je m'étonne que vous ayez
« pu, même dans l'excès de οἰκονομία et
« φενακισμός vous en rendre solidaire. »

« Je disais moi-même, dans une brochure publiée en 1838, sur le passage cité plus haut :

« Je l'avoue, je désirerais que ce passage
« ne fût pas écrit d'une manière si déclama-
« toire; mais sa substance exprime tout juste
« ce que je pense. »

« 4° J'ai dit aussi, en 1833 :

« Leur communion est infectée d'hérésie;
« nous devons la fuir comme une peste. Ils
« ont mis un mensonge à la place de la vé-
« rité de Dieu, et en revendiquant l'immuta-
« bilité de doctrine, ils ne peuvent réparer
« le crime qu'ils ont commis. » (*Tract.* XX.)

« 5° En 1834, j'écrivais dans une revue :

« L'esprit de la vieille Rome s'est de nou-
« veau levé et a démontré son identité par ses
« œuvres. Il a animé l'Eglise qui s'est établie
« dans cette ville, comme un mauvais génie
« pouvait s'emparer autrefois des possédés,
« et il lui a fait tenir un langage qui n'est
« pas le sien. Dans le système corrompu du
« papisme, nous avons la cruauté, la ruse
« et l'ambition de la république romaine.
« Sa cruauté paraît dans le sacrifice implaca-
« ble du bonheur et de la vertu de l'individu
« à un fantôme de convenance publique, dans
« son célibat forcé et dans ses persécutions
« au dehors. Nous retrouvons la ruse dans
« ses mensonges, ses fourberies et ses faux
« prodiges ; quant à son ambition envahissante
« elle apparaît dans ses prétentions au pou-
« voir universel. La vieille Rome vit encore;
« ses aigles ne s'abattent nulle part, mais
« elle n'en revendique pas moins la souve-
« raineté sous un autre prétexte. Je ne blâ-
« merai pas l'Eglise romaine, mais je la
« plaindrai; car, comme je l'ai dit, elle est
« possédée par un mauvais génie ; elle est
« dans l'esclavage. »

« Je disais dans la même publication :

« La sorcière placée sur les sept collines
« dont il est question dans l'Apocalypse,
« n'est pas l'Eglise de Rome, ainsi qu'on le
« suppose souvent, mais Rome païenne, ce
« mauvais esprit qui, dans sa forme primi-
« tive, était le principe qui animait la qua-
« trième monarchie. Dans la prophétie de
« saint Paul, il n'est pas question du temple
« de Dieu, mais de l'homme de péché qui
« se trouve dans le temple, du vieil homme
« ou du mauvais principe de la chair qui s'é-
« lève contre Dieu. Certainement c'est un
« mystère d'iniquité, et un mystère qui est
« bien de nature à exciter notre épouvante
« et notre horreur, de voir au cœur même
« de l'Eglise, dans sa plus haute dignité, sur
« le siége de saint Pierre, le principe du
« mal qui s'est intronisé et qui gouverne. Il
« semble que les années aient donné de la
« solidité à ce principe; Rome papiste a suc-
« cédé à Rome païenne, et plût à Dieu que
« nous n'eussions pas de raisons de craindre
« des développements plus rusés de l'Ante-
« christ dans le renversement des institu-
« tions qui suivra la chute de la papauté !...
« La distinction que j'établis n'est pas dé-
« nuée de sens. N'est-ce rien que de pou-
« voir fixer avec affection ses regards sur
« une mère à qui nous devons le bienfait
« du christianisme, au lieu d'avoir à la haïr ?
« N'est-ce rien de la regarder avec compas-
« sion et avec crainte, au lieu de la voir avec
« horreur ? N'est-ce rien que de la discul-
« per des noms si durs que lui ont jetés cer-
« tains interprètes des prophéties, quand ils
« l'ont représentée comme idolâtre et enne-
« mie de Dieu, tandis qu'en réalité elle est
« trompée ? mais ce n'est pas elle qui trompe.»

« J'ai dit aussi :

« Elle substitue virtuellement des prati-
« ques extérieures à l'obéissance morale, la
« mortification à la pénitence, la confession
« à la douleur, la profession extérieure à la
« foi, les lèvres au cœur; au moins voilà son
« système, tel qu'il est compris par le grand
« nombre. »

« J'écrivais encore dans la même publication :

« Rome nous a ravi les principes élevés « qu'elle a elle-même conservés malgré son « état de corruption. Quand nous l'avons « quittée, elle ne nous a pas permis de « poursuivre notre route dans les voies de « la sainteté ; nous avons laissé nos vête- « ments et nous avons fui. »

« L'ami, dont j'ai parlé plus haut, protestait en ces termes contre ces passages et plusieurs autres de la même publication :

« J'excepte, toutefois, de mon approbation « générale votre dernière attaque, très-su- « perflue, contre les pauvres romanistes. « Vous les avez d'abord dépeints comme dia- « boliquement possédés par le mauvais gé- « nie de Rome païenne; néanmoins, vous « trouvez un sujet d'admiration dans leur « esprit, surtout en ce qu'ils savent faire ser- « vir les ornements du culte à leur vérita- « ble destination. Vous parlez ensuite de « leur Eglise : tout cela est très-bien, et l'on « croit être arrivé au terme des épithètes, « lorsque vous retombez tout à coup dans « votre protestantisme, et vous vous lais- « sez aller à ce que je crois pouvoir appeler « le plaisir de les fronder. »

« Puis ensuite, après une remarque qui n'a pas ces extraits en vue, mon critique ajoute : « Je ne pense pas que vous trou- « viez un seul catholique romain, ayant « reçu de l'éducation, qui puisse vous dire « qu'il identifie la mortification extérieure et « la pénitence. En fait, je sais que les « catholiques romains prêchent contre cette « erreur aussi bien que vous pourriez le « faire. »

« 6° En 1834, je me suis servi, en parlant de certaines doctrines de l'Eglise de Rome, dans le *Tract* XXXVIII, des épithètes *anti-scripturaires*, *profanes, impies, hardies, sans autorité, grossières, monstrueuses, cruelles, procurant une consolation trompeuse.* En m'exprimant ainsi, j'attachais un sens précis à chacune de ces épithètes, et je les avais pesées avant de m'en servir.

« Relativement à ce passage, le même ami m'avait écrit : « Je dois protester de « nouveau contre les malédictions que « vous faites entendre à la fin de la pre- « mière *Viamedia* (*Tract* XXXVIII). Quel bien « cela peut-il faire? C'est manquer de cha- « rité à l'excès. Nous pouvons être étran- « gement trompés sur plusieurs points qui « se découvriront graduellement à nous. »

« Il y a déjà plusieurs années que j'ai supprimé le passage en question.

« 7° J'ai dit, en 1837, de l'Eglise de Rome :

« En réalité, c'est une Eglise qui a perdu « les sens, » etc. (ce passage est reproduit plus haut; voir la citation de la col. 970).

« 8° En 1837, j'écrivis dans une revue :

« Grégoire II et Grégoire III firent appel « au peuple contre l'empereur, dans un but « injustifiable, et, en apparence, de la ma- « nière la moins convenable. Ils devinrent « rebelles pour établir le culte des images. « Nous trouvons cependant, même dans « cette transaction, la trace du principe de « la puissance de l'Eglise, quoique tristement « défigurée et pervertie. Sa forme cepen- « dant, pour me servir des expressions de « Milton, *n'avait pas perdu encore son éclat « primitif, et ne brillait pas moins qu'un « archange tombé et un rayon de gloire qui « commence à s'obscurcir.*

« Il est notoire que c'est sur la même « base qu'a été élevée la monarchie ecclé- « siastique. Ni le souffle des princes ni les « flatteries d'une cour n'armèrent l'esprit « sévère et fier des Hildebrand et des Inno- « cent; mais ce fut l'abnégation de soi, la « renonciation aux pompes mondaines et « aux aisances de la vie, l'appel au peuple. »

« Je dois faire observer cependant, sur ce passage, qu'il n'est fait aucune allusion au sujet des vers de Milton, sujet qui répond mal à l'idée de pureté et de vertu ternie dont ils parlent. J'appliquais ces vers à un sujet qui, au moment où j'écrivais, me semblait leur être mieux approprié, c'est à l'Eglise catholique vue dans un certain exercice de sa puissance, en la personne des deux papes.

« J'ai peut-être avancé d'autres assertions empreintes d'exagération, et cela, alors que les assertions en elles-mêmes étaient irréprochables et vraies. Si vous me demandez comment un individu a pu s'aventurer non-seulement à entretenir, mais à publier pareilles opinions sur une communion si ancienne, si répandue et qui a produit tant de saints, je réponds ce que je me disais à moi-même : « Ce langage ne « m'appartient pas; je ne fais, en quelque « sorte, que suivre le sentiment commun « des théologiens de mon Eglise. Ils ont « toujours usé contre Rome d'un langage « extrêmement violent, même les plus ca- « pables et les plus savants d'entre eux. Je « désire entrer dans leur système. En disant « ce qu'ils disent, je suis à l'abri. Cette « manière de voir est nécessaire à notre po- « sition. » J'ai, en outre, des raisons de craindre que ce langage ne puisse être attribué, en grande partie, à un caractère impétueux, à l'espérance d'obtenir l'approbation de personnes que je respecte, et au désir de repousser l'accusation de romanisme.

« Ces explications ne renferment pas une rétractation de ce que j'ai écrit pour la défense de la doctrine anglicane; et comme je les donne par des raisons personnelles, je les donne sans consulter personne. Je suis aussi convaincu que jamais; et je ne doute pas que les catholiques romains eux-mêmes ne conviennent que la doctrine anglicane est l'antagoniste le plus fort de leur système, et même le seul possible. Si l'on doit résister à Rome, on ne saurait le faire par un autre moyen.

« Il va sans dire que je rétracte aujourd'hui les arguments auquels j'avais recours, lors de la publication de la pièce qui précède, en tant qu'ils touchent à l'Eglise de Rome,

ainsi que le langage dont je me servais pour les exprimer.

« John-Henry Newman.

« Littlemore, 6 octobre 1845. »

Il fallut bien du courage pour braver, par un acte aussi solennel, les flots d'injures et les accusations qui s'élevaient de toutes parts en Angleterre contre les chefs du puséisme et en particulier contre l'auteur des *Remarques sur quelques passages des trente-neuf articles.*

Depuis cet acte public, M. Newman a été signalé par ses adversaires comme rejetant, avec tous les puséistes, la méthode qui doit servir de règle de foi aux protestants. L'école d'Oxford fut accusée de reconnaître l'autorité de la tradition; et ce n'était pas, disaient ses adversaires, une allégation sans fondement, car ils citaient les sources où elle était puisée. Ils nous indiquaient les ouvrages et les pages où nous pouvions vérifier l'exactitude des citations. M. Newman avait dit dans un de ses ouvrages (*Newman's Lectures*, pag. 327) : « La Bible et la tradition catholique forment ensemble une règle de foi. » Ce même théologien avait écrit, à la page 343 du même ouvrage : « La Bible n'est qu'un document d'appel; le maître qui a autorité pour instruire les chrétiens, est la tradition catholique. »

Peu de temps après avoir rétracté les propositions émises contre l'Eglise de Rome dans ses divers ouvrages, M. Newman prit une résolution qui fut, durant plusieurs semaines, le thème de curieuses interprétations de la part de la presse anglaise. Il donna sa démission de la charge importante de curé de Sainte-Marie. Quelques personnes virent dans cette nouvelle démarche un premier pas vers l'Eglise catholique. Il semblait que le profond théologien cherchât à se dégager peu à peu des liens qui l'attachaient à l'anglicanisme, afin de pouvoir le juger avec plus de liberté. Voici en quels termes l'*Englisch Churchman*, feuille ecclésiastique, expliquait la retraite du savant écrivain :

« M. Newman s'est démis de la cure de Sainte-Marie, à laquelle est attachée la chapelle de Littlemore, bâtie par lui-même. Le fait est que, depuis un certain temps, il éprouvait, de la part des chefs des colléges, une opposition assez forte; ces derniers cherchaient à empêcher les jeunes gens d'assister à ses sermons. Il y a deux ans (1841) M. Newman, dans un de ses discours, fit allusion à ces circonstances, et il donna à entendre que, par suite, il était dans l'intention de se retirer. Sa résolution d'aujourd'hui n'est que la réalisation de ce premier projet. »

M. Newman avait depuis longtemps songé à donner sa démission. Dès l'année 1843 il s'était ménagé un lieu de retraite à Littlemore, l'annexe de sa paroisse, à une lieue d'Oxford. Là il avait loué un bâtiment pour loger sa nombreuse bibliothèque. Ce bâtiment étant beaucoup trop grand pour l'usage auquel il le destinait, il conçut le dessein de s'y retirer pour s'éloigner des troubles d'Oxford. Il fut heureux de pouvoir en même temps offrir un lieu de repos à ses amis. La maison fut appelée par lui le presbytère de Littlemore, où une petite église fut bâtie par ses soins; mais ses antagonistes se plaisaient à nommer cette maison son monastère. C'est dans cette retraite que MM. Lockart, Dalgairns et plusieurs autres ont puisé les germes de la science qui les a ramenés à la vérité.

L'isolement dans lequel vécut M. Newman, depuis le jour où il se démit de sa cure de Sainte-Marie jusqu'à celui où il est entré dans le sein de la véritable Eglise, ne laissait pas que d'inspirer des craintes assez vives à ses amis. L'année qui précéda sa conversion a surtout été féconde en conjectures. M. Newman ne prêchait plus, n'écrivait plus et ne se montrait nulle part. Que se passait-il dans cette grande intelligence?

Ce qui s'y passait est facile à deviner; son âme s'était ouverte au doute, et sa conscience délicate lui imposait le devoir de rester silencieux jusqu'à ce qu'il eût dissipé les ténèbres de son esprit. Il y aurait eu peu de sagesse de continuer à défendre un système qu'il pouvait être amené à condamner plus tard; dans le doute, M. Newman s'abstint de prendre part aux controverses qui s'élevèrent lors de la publication du dernier ouvrage de M. Ward, et des poursuites dont l'auteur et le livre furent l'objet. Les antagonistes de l'école d'Oxford, enhardis par le silence de ses chefs, par la condamnation dont le docteur Pusey était frappé et par la retraite de M. Newman, essayèrent, le 13 février 1845, d'obtenir de la grande assemblée universitaire la condamnation du traité publié en 1841 par l'ex-curé de Sainte-Marie. Le succès des propositions soumises à la docte assemblée contre M. Ward, fit espérer qu'on arriverait par contre-coup à condamner le chef de cette célèbre école. Malgré les protestations énergiques de M. Newman, le parti évangélique parvint à soumettre la question à l'assemblée; mais l'intervention des procureurs empêcha qu'elle émît un vote. Les antipuséistes ne se tinrent pas pour battus; car, sortis de la convocation, ils signèrent une requête qui fut bientôt couverte de signatures, insistant auprès des autorités universitaires pour qu'une nouvelle convocation eût lieu à l'effet de se prononcer sur le traité X C. Après mûre délibération, l'*Hebdomadal Board* décida qu'il ne se rendrait pas à cette demande, qui portait cependant la signature de cinq cent quarante et un membres de l'université. Ce fut une des dernières tracasseries dont M. Newman fut l'objet.

Ses ennemis, ayant perdu l'espoir de donner satisfaction à leurs ressentiments, firent tout ce qui était en leur pouvoir pour le tirer du silence que sa conscience lui imposait. Dans ce but, et sans prévoir peut-

être ce qui s'est réalisé plus tard, ils déclarèrent que M. Newman était décidé à entrer dans l'Eglise romaine ; et de temps en temps quelques correspondances anonymes se glissaient dans les journaux de Londres, annonçant qu'il avait *apostasié*. C'était là une tactique dont le but était d'amoindrir l'influence et la considération dont le chef du puséisme avait joui jusqu'alors ; on cherchait à démonétiser ce nom, que la piété et la science avaient entouré d'un si grand prestige. Il n'est pas jusqu'à l'un des prélats de l'Eglise anglicane, qui, plusieurs mois avant la conversion de ce célèbre champion de la vérité, n'ait osé, dans une lettre publiée à l'occasion de certains changements intoduits dans les cérémonies de quelques paroisses, parler en ces termes de la conversion future de M. Newman :

« Je crois qu'il y a peu de membres du clergé, ayant suivi les progrès des derniers événements survenus dans notre Eglise, qui ne sachent que les adhérents de M. Newman (car il est réellement le chef du parti) sont en très-petit nombre.

« Un court espace de temps suffira maintenant pour prouver cette assertion, car il est bien connu que M. Newman se dispose à se séparer de nous. Lorsque cet événement aura lieu, on verra combien peu de personnes seront disposées à le suivre (1). »

C'est là un fait assez étrange, et qui prouve le dépit que la conversion de M. Newman faisait naître dans l'esprit de certaines personnes : un évêque qui, dans une lettre publique, croit devoir anticiper sur les événements, et annoncer à l'Angleterre que son plus éminent docteur se dispose à se séparer de l'Eglise anglicane. Mais quelle nécessité, si cette conversion n'a pas plus d'importance que semble le dire l'évêque de Chichester, d'en occuper ainsi par avance le public? Qui avait donné mission à Mgr de Chichester de descendre dans la conscience d'un homme, et de confesser publiquement ce que M. Newman lui-même croyait devoir taire ?

L'affirmation de l'évêque anglican resta sans démenti : chacun en conclut que M. Newman avait pris la résolution de se soumettre à l'Eglise : seulement des circonstances particulières le décidèrent à ajourner la réalisation de ce grand projet jusqu'à la fin de l'année 1845, époque où il devait avoir achevé un ouvrage important en défense de l'Eglise de Rome et de ses doctrines (2).

La grâce de Dieu devança ses projets, en ne lui permettant pas d'ajourner si longtemps sa sainte résolution. Voici dans quelles circonstances il abjura l'erreur :

Le 29 septembre, jour de la Saint-Michel, le pieux disciple de M. Newman, M. Dalgairns, avait fait sa profession de foi catholique dans la chapelle des Passionnistes à Aston-Hall. Il retourna ensuite à Littlemore, d'où il écrivit au révérend Père Dominique de la Mère de Dieu, provincial de l'ordre des Passionnistes, en Angleterre, pour l'inviter à passer à Oxford, en allant en Belgique où il était obligé de se rendre.

Le saint religieux ne perdit pas un instant; la voix de Dieu lui inspira sans doute qu'il y avait à Oxford une riche moisson à recueillir. Il se mit donc en route, en priant le ciel de bénir son voyage, et il arriva à Oxford le soir du même jour, à dix heures, par une pluie battante, qui, durant cinq heures, lui était tombée sur le corps (car les diligences anglaises offrent aux voyageurs l'avantage de les laisser complétement à découvert). En descendant de voiture, le Père Dominique trouva M. Dalgairns, venu à sa rencontre avec M. Saint-John, qui avait fait sa profession de foi à Prior-Parck, le 2 octobre. La première parole qu'ils firent entendre au religieux fut de lui annoncer que M. Newman, leur ami et leur maître, était décidé à suivre l'exemple qu'ils lui avaient donné. Cette nouvelle fit oublier au bon Dominique les fatigues de son voyage, et il monta aussitôt en voiture pour se rendre auprès de M. Newman. A onze heures il arrivait à Littlemore, dans la maison de retraite où Dieu a favorisé de grâces si abondantes le chef du puséisme. Il s'approchait à peine du feu pour sécher ses vêtements, que M. Newman entra dans le salon, se prosterna aux pieds du Père passionniste, et, après lui avoir demandé sa bénédiction, il le pria de le confesser et de le recevoir dans l'Eglise de Jésus-Christ. A ce spectacle, des larmes de joie baignèrent les joues du saint religieux, qui se mit en prières et se rendit aussitôt à la demande de celui que l'Eglise allait admettre au nombre de ses enfants. M. Newman passa la nuit à faire sa confession générale. Le lendemain matin, le Père Dominique confessa les révérends MM. Bowles et Stanton, qui, le soir du 9 octobre, firent leur profession de foi catholique dans la forme ordinaire, avec une ferveur à laquelle le Passionniste a rendu un touchant témoignage. Cette cérémonie se fit dans l'oratoire particulier de M. Newman. Ces messieurs reçurent ensuite l'absolution et le sacrement de baptême *sub conditione*. Le lendemain matin (le 10), le Père Dominique dit la messe dans la chapelle de la maison, et donna la communion à MM. Newman, Saint-John, Bowles, Stanton et Dalgairns. Après la cérémonie, le Père Dominique fut conduit par M. Dalgairns chez un gentleman de Littlemore, nommé Woodmason. Arrivé là, le maître de la maison, sa femme et leurs deux filles, demandèrent à se confesser; ils furent aussitôt après reçus dans l'Eglise.

Quant à M. Newman, peu après sa conversion, il quitta sa demeure chérie de Littlemore, et se retira au collége d'Oscott, dans *Saint-Mary's-Vale*, établissement que

(1) *Lettre de l'evêque anglican de Chichester, en réponse au Mémoire des paroissiens de Shoreham.*

(2) *Histoire du développement de la doctrine chrétienne*, ou *Retour à l'Eglise catholique*, par John-Henri Newman.

le docteur Wiseman fit disposer pour recevoir les ministres et membres des universités récemment convertis, qui désiraient faire des études théologiques. Il y resta jusqu'au moment où il partit pour la ville sainte. Avant de quitter l'Angleterre, M. Newman, apprenant que le docteur Pusey était gravement malade, s'est rendu auprès de son ancien ami. L'entrevue a été de part et d'autre d'autant plus touchante, que ces deux grands hommes ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années. Leurs relations avaient cessé longtemps avant la conversion de M. Newman. Il paraît que le docteur Pusey, affaibli par les souffrances, a été vivement ému en revoyant celui dont un abîme le sépare aujourd'hui. Que s'est-il dit dans l'intimité de cette entrevue? — Il faut espérer que les paroles de M. Newman n'auront pas été sans exercer un effet salutaire sur son ami.

Le 9 septembre 1846, l'ancien chef du puséisme arrivait à Paris, d'où il partait le 11, se rendant à Langres, pour serrer la main de son ami et disciple, le révérend Dobrée Dalgairns, qui se préparait par le recueillement et l'étude à l'exercice du saint ministère. Dans les courts instants que le savant théologien anglais a passés à Paris, il a visité les principaux monuments religieux de la capitale de la France. Il a été reçu avec les marques d'une tendre cordialité par le nonce apostolique et par l'archevêque de Paris, qui, l'un et l'autre, ont été heureux de pouvoir lui exprimer de vive voix tout ce que leur cœur avait éprouvé d'allégresse en apprenant la conversion d'un esprit si éminent. L'ancien curé de Sainte-Marie et de Littlemore s'est agenouillé dans l'église où la piété des fidèles vénère les reliques de saint Vincent-de-Paul. Il a visité la maison des Missions-Etrangères, et a contemplé avec attendrissement ces monuments de la foi, qui, de nos jours comme aux premiers siècles de la chrétienté, proclament que l'Eglise de Jésus-Christ compte encore des apôtres qui versent courageusement leur sang pour rendre témoignage à la vérité. Le gracieux oratoire des Dames du Bon-Secours et la sainte Chapelle, où l'art et la foi ont réuni tant de richesses, ont vivement excité l'admiration de M. Newman.

Ajoutons que ce célèbre enfant de l'Eglise n'a pas voulu quitter Paris sans faire une visite à Notre-Dame-des-Victoires, ce sanctuaire où reposent les trophées de tant de conquêtes modernes du catholicisme, où chaque semaine un prêtre vénérable et vénéré lit, au milieu d'une foule pieuse, le bulletin des victoires remportées sous les auspices de Marie. Celui dont la conversion avait été dans ces murs sacrés l'objet de vives et persévérantes prières, venait se confondre parmi les fidèles qui avaient adressé leurs supplications au ciel, et, à son tour, lui aussi priait pour la conversion des amis dont il s'est séparé et de sa patrie tout entière. Le séjour de M. Newman à Paris a été court, parce qu'il avait hâte de se rendre à Rome, où il allait recevoir les ordres sacrés. Sa présence dans la capitale du monde chrétien ne saurait être un événement sans importance pour l'Angleterre religieuse. Le travail de régénération qui s'opère ne peut manquer d'en recevoir une impulsion nouvelle. L'intérêt que cette circonstance éveillera en faveur de l'Eglise renaissante d'Angleterre déterminera, sans aucun doute, des efforts nouveaux pour satisfaire à ses besoins. L'homme le plus éminent que l'anglicanisme ait eu depuis deux siècles, allait raffermir sa science et sa foi dans la ville sainte, et après avoir baisé le tombeau des apôtres, voulait partir, fort des grâces reçues et de la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ, pour aller évangéliser sa patrie.

La présence du R. J.-H. Newman à Langres n'a pas excité moins d'intérêt qu'à Paris. Sa simplicité et sa modestie ont fait le charme de toutes les personnes qui ont eu l'avantage d'être admises auprès de lui. L'évêque l'a accueilli avec l'empressement et la cordialité d'un frère. Quarante à cinquante membres du clergé ont eu l'honneur d'être présentés à celui dont la parole éloquente émouvait jadis la jeunesse studieuse de la première université d'Angleterre. Les marques de sympathie dont le savant écrivain a été l'objet lui ont dit le bonheur qu'éprouvent les catholiques de le compter parmi leurs frères. L'anxiété avec laquelle on cherchait à apprendre de ses lèvres les progrès du mouvement religieux de sa patrie, trahissait l'intérêt avec lequel la France suit la renaissance de l'Angleterre.

M. Newman était accompagné dans son voyage en France du révérend Ambroise Saint-John qui, comme lui, se rendait à Rome pour recevoir la plénitude du ministère sacré. Ce dernier était, avant sa conversion, membre du collége de l'église du Christ, et vicaire de Walmer. Le second compagnon de M. Newman était le révérend Robert Aston-Coffin qui, quoique fort jeune, était chanoine de l'église du Christ et curé de Sainte-Marie-Magdelaine, quand il abandonna sa brillante position pour embrasser la vraie foi. M. Newman et M. Saint-John sont allés de Langres à Besançon. Ils ont passé ensuite par la Suisse pour aller à Milan. Après un court séjour dans cette dernière ville, ils se sont rendus à Rome, où ils sont arrivés le 29 octobre. Dès le lendemain, M. Newman est allé se prosterner au tombeau des apôtres, conformément au vœu qu'il en avait fait. Quelles douces émotions ont dû s'emparer de son âme, quand, approchant du marbre qui recouvre les reliques du premier évêque de Rome, il a vu monter à l'autel le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, qui, par une heureuse coïncidence, venait par dévotion célébrer la sainte messe sur ce tombeau! Que de pensées consolantes ont dû naître de ce rapprochement dans l'esprit de celui qui venait faire acte de soumission à l'autorité de l'Eglise! M. Newman a été accueilli par Pie IX et par les hauts dignitaires de l'Eglise avec les plus grandes marques de distinction et de bien-

veillance. Il entra ensuite au collége de la Propagande.

Quoique la conversion du révérend M. Newman eût été annoncée longtemps à l'avance, et que chacun s'y attendît, elle n'en eut pas moins sur le clergé anglican et le public l'effet que devait naturellement produire un événement de cette importance. La veille même du jour où le célèbre théologien a accompli ce grand acte, la presse anglaise se berçait encore d'illusions, et le *Times* ne voyait dans l'abandon qu'il faisait du titre de *fellow* du collége d'Oriel, que le désir de quitter l'Université, comme il s'était éloigné, trois années auparavant, de la cure de Sainte-Marie. Il paraît d'ailleurs que la cérémonie de l'abjuration s'est faite en réalité plus tôt que M. Newman n'en avait d'abord eu l'intention. Dieu avait disposé de cette âme privilégiée avant le jour où elle s'était proposée de se donner à lui.

Jusque-là les protestants avaient cru pouvoir plaisanter sur les conversions qui s'opéraient. Les champions de l'anglicanisme avaient assez d'esprit pour expliquer la perte de tel et tel membre de l'université. On nous disait : celui-ci a l'esprit faux ; celui-là manque de science ; cet autre n'a jamais compris les harmonies de notre établissement. L'un, disait-on, se laissait entraîner par l'ardeur de son imagination, l'autre par la tendresse de ses sentiments ou la poésie de ses idées, et la crédulité publique acceptait ces explications comme le dernier mot des prodiges opérés par la grâce divine en faveur de la vérité. Mais ces prétendues raisons ont reçu la réfutation la plus éclatante qu'il fût possible de leur donner. L'homme qui, de l'aveu même du docteur Pusey, a depuis un siècle le mieux compris l'anglicanisme, celui qui a travaillé à relever les ruines qui se faisaient autour de cet édifice : l'homme que toute l'Angleterre regardait comme un instrument providentiel, destiné à rendre à l'établissement d'Henri VIII l'éclat que lui avait fait perdre l'indifférence du dernier siècle; en un mot, M. Henri Newman a rendu hommage à la vérité catholique en entrant dans la communion romaine. C'est là un fait accablant, qui parle plus haut que tous les raisonnements ; aussi l'Eglise anglicane en a-t-elle été vivement émue, et, de l'aveu des organes du puséisme, les efforts faits pour régénérer cette Eglise ne pouvaient recevoir un plus terrible coup.

Les principaux organes du protestantisme anglais ont annoncé avec douleur cette éclatante conversion ; mais ils ne se sont pas fait illusion sur ses conséquences, si l'on en juge par les réflexions dont ils ont accompagné la nouvelle de cet événement. Quelques-uns ont trahi leurs craintes, en s'écriant qu'il ne fallait pas pour cela désespérer du mouvement catholique de l'Eglise anglicane. Il est certain que tous les esprits graves en ont été plus ou moins ébranlés. Nous allons reproduire les appréciations des feuilles les plus influentes de l'Angleterre, afin que l'on juge de l'effet produit par la conversion de M. Newman et de ses amis. Voici comment s'exprimait le *Morning-Post* :

« Nous avions été depuis quelque temps préparés à la nouvelle de la conversion de M. Newman ; aussi, quoique nous en soyons frappés, maintenant que le fait est accompli, nous en sommes beaucoup moins affectés que si cet événement nous eût pris à l'improviste.

« Nous sommes profondément convaincus que M. Newman et ses amis ont quitté l'Eglise anglicane pour entrer dans une Eglise moins pure ; cependant, nous croyons qu'ils ont pris cette détermination uniquement pour obéir à l'impulsion de leur conscience. Une conversion sincère a seule ou les pousser à agir comme ils l'ont fait.

« Sans être extrêmement alarmés de ce qui vient d'arriver, nous n'en sommes pas moins pleins d'inquiétudes. Nous espérons cependant qu'on regardera ces faits plutôt comme un avertissement que comme des exemples à suivre, surtout pour les membres de l'Eglise anglicane, qui sont engagés dans les devoirs du ministère. Ce devrait être une leçon, même pour ceux qui pensent (peut-être avec de bonnes raisons) qu'il y a dans la discipline, dans le gouvernement et dans le sentiment catholique de l'Eglise de Rome beaucoup de choses préférables à ce que l'on trouve dans notre propre système. Selon nous, les hommes qui ont de la piété, de la fermeté et du bon sens, devront voir, dans ce qui se passe, des tentations auxquelles il faut résister... Nous n'hésitons pas à avancer que, si les chefs de l'Eglise d'Angleterre avaient agi comme ils auraient dû le faire, touchant le mouvement des trois dernières années, cette Eglise n'aurait pas perdu un membre aussi éminent que M. Newman. Au lieu d'encourager dans notre Eglise l'esprit catholique, on y a laissé triompher l'esprit de secte. Qu'on ne se méprenne pas sur ce que nous disons : nous sommes aussi loin que qui que ce soit de soutenir qu'il eût été sage d'imposer à une population comme la nôtre des cérémonies qu'elle n'aime pas ; mais nous maintenons, avec tout le respect convenable, que les sommités de l'Eglise d'Angleterre auraient dû s'expliquer clairement sur les vrais principes de l'Eglise, et empêcher par là les personnes qui tiennent à ces principes d'être l'objet de la raillerie des schismatiques occupant des places religieuses. »

Dans un second article, ce journal recherchait les causes diverses qui ont pu amener M. Newman et ses amis à la résolution qu'ils ont prise. Le *Post* avouait qu'il est terrible pour des hommes d'une piété sincère et active de ne pas trouver, dans l'Eglise anglicane, les moyens de dissiper leurs doutes sur les matières de foi et de doctrines.

« Il y a dans tous les sentiers de la vie des hommes qui ont senti le poids de trop de liberté, et qui aiment à chercher, dans quelque système bien arrêté, un refuge

contre le doute et les luttes de l'esprit qui leur sont devenus insupportables. Nous ne disons pas que ces hommes aient toujours raison, mais accordons-leur au moins qu'ils n'ont pas tout à fait tort. »

D'après le *Post*, les incertitudes en matière de foi, qui troublent l'harmonie de l'Eglise anglicane, ne font pas honneur à l'établissement, et donnent à Rome une supériorité incontestable. Tout cet article avait pour objet d'établir, malgré des aveux si étranges, que M. Newman s'est converti par suite des dispositions particulières où il se trouvait, et de son antipathie pour les disputes théologiques sur les points fondamentaux de la foi, mais pas du tout à cause des vices inhérents à l'Eglise anglicane.

Le *Post* se faisait complaisamment illusion, car les sentiments de M. Newman n'étaient que le fruit de ses profondes études sur l'anglicanisme. Si M. Newman eût trouvé dans l'Eglise où il est né et dont il a été ministre, la sécurité que lui offre l'Eglise romaine, il n'eût pas eu besoin de passer d'un culte à un autre pour trouver le repos de l'esprit et la paix de l'âme ; c'est donc aux vices de l'anglicanisme, et non aux dispositions particulières de M. Newman et de ses amis qu'il faut attribuer leur conversion.

L'English Churchman, un des organes du puséisme, cherchait, en exprimant la peine que lui causait la conversion de M. Newman, à amortir le coup que cet événement portait à l'établissement anglican.

« Il serait vain et insensé, disait-il, de nier que les tentatives faites depuis quelque temps pour ranimer chez nous les éléments catholiques (éléments qui nous appartiennent aussi bien qu'à toute autre branche de l'Eglise catholique), ont reçu, par la séparation de M. Newman, un coup beaucoup plus terrible que n'auraient pu le porter les efforts réunis de tous les adversaires anticatholiques de notre Eglise. »

Mais aussitôt le *Churchman* ajoutait que ce contre-temps n'arrêterait pas le mouvement de l'Eglise anglicane; et il faisait appel, dans ce but, à tous les hommes qui y avaient pris jusqu'à ce jour une part active.

« Quant à nous, ajoutait-il, quelque grande que nous jugions la perte d'un tel homme, et quelque profonde que soit notre douleur pour lui et pour nous, notre espérance et notre foi dans la solidité des principes que nous avons été des premiers à défendre sont aussi fortes que jamais. Les conversions à l'Eglise romaine ne nous découragent pas,... car nous sommes convaincus qu'en proportion que les pratiques des membres de notre Eglise seront plus ou moins en harmonie avec ses principes, et suivant que la vérité évangélique, l'ordre apostolique et la sainteté individuelle prévaudront parmi nous, les conversions à Rome augmenteront ou diminueront. »

Le *Times*, de son côté, nous disait la veille du jour où cette heureuse nouvelle s'est confirmée :

« Qu'un esprit doué d'aussi éminentes qualités soit poussé par sa propre énergie jusqu'à aller se briser sur l'écueil du papisme, c'est une chose des plus lamentables. Convaincus comme nous le sommes que l'Eglise d'Angleterre possède dans sa doctrine tout ce qui est nécessaire au salut, l'aberration (car on ne saurait trouver une autre expression) de l'esprit puséiste nous paraît quelque chose d'étrange et d'inexplicable. Quand nous voyons les hommes réunis pour défendre notre Eglise être arrivés à partager des sentiments qui tendent à sa destruction, nous sommes tentés de nous écrier avec Festus : *Trop de science les a rendus fous !* »

Le *Spectator* s'exprimait en ces termes : « M. Newman et plusieurs de ses adhérents ont abandonné l'Eglise d'Angleterre pour entrer dans celle de Rome. Cette détermination est, sans aucun doute, un événement important dans notre situation politico-religieuse, car elle réalise tout ce qui a été dit touchant les tendances romaines des doctrines puséites. D'un autre côté, ce fait atteste la sincérité et le désintéressement de ceux qui abandonnent leur position pour entrer dans une vie nouvelle. L'étrange schisme qui s'est developpé depuis plusieurs années reçoit, par suite de cet événement, une existence réelle. Quelle que soit la force numérique des puséistes, ils constituent une partie formidable de la convocation d'Oxford. Quelle que soit leur proportion relativement à la masse, ils forment une section importante de l'Eglise d'Angleterre, et cette section vient de répudier la réforme du XVI^e^ siècle, pour rentrer sous la juridiction du Saint-Siége. »

La conversion de M. Newman, dont le D^r^ Pusey parle avec tant de vénération dans sa lettre à ce sujet, est un fait énorme, en ce qu'il apprend à l'Angleterre protestante que le catholicisme n'est pas ce qu'elle l'avait cru, en le regardant à travers le prisme des préjugés anglicans. Aussi dites-vous avec raison, que *c'est la perte la plus vive que vous puissiez éprouver, et le plus grand événement qui soit arrivé depuis que vous avez cessé d'être en communion avec les autres Eglises*. Oui, nous espérons que cet événement dessillera les yeux d'un grand nombre. Les conversions dont nous sommes témoins prouvent que les puséistes cherchent la vérité de bonne foi, et Dieu, suivant ses promesses, les éclaire.

L'exemple a eu plus d'éloquence que les arguments, et l'Angleterre religieuse a semblé douter de l'exactitude des appréciations du docteur Pusey, quand elle a vu son plus savant théologien, M. Newman, abandonner sa position pour se soumettre humblement à l'autorité de Rome. La résolution de M. Newman a mis en déroute un tiers du clergé anglican. Jusqu'alors l'établissement national avait perdu des individus : dans la personne de M. Newman

il perdait un chef d'école, un homme qu'un parti considérable de l'Eglise nationale entourait de son respect et de son admiration. Ses disciples lui étaient attachés jusqu'à l'enthousiasme ; ils réglaient leur conduite sur la sienne, et, à l'heure du danger, ils lui confiaient aveuglément leurs destinées comme à leur plus habile pilote. Il est assez naturel que la soumission de cette haute intelligence à l'autorité de l'Eglise ait jeté le trouble dans les rangs du puséisme, car l'anglicanisme ne possédait, ni dans son épiscopat, ni dans ses universités, ni dans son nombreux clergé, un homme jouissant, comme théologien, d'une autorité égale à la sienne.

M. Newman ayant quitté Rome rentra dans sa patrie après avoir été ordonné prêtre dans le cours de l'année qu'il passa dans la ville sainte. Il avait résolu de fonder l'ordre des Oratoriens, et un grand nombre de ses amis devinrent ses disciples et ses collaborateurs dans cette œuvre importante. En vertu d'un bref du saint-siége il établit donc l'ordre des Oratoriens de Saint-Philippe de Néri, d'abord aux environs de Birmingham, au cœur même de l'Angleterre et au centre du mouvement, puis ensuite à Londres. Plus tard, M. Newman reçut du souverain pontife un témoignage de satisfaction auquel applaudirent les catholiques de tous les pays. Le vicaire apostolique du district central, Mgr Ullathorne, a remis au savant théologien un bref de Pie IX, qui lui conféra le titre de docteur. Cette cérémonie s'est faite dans la chapelle de l'Oratoire, de Birmingham. Après les prières d'usage, l'oratorien reçut le bonnet et l'anneau, insignes de sa dignité.

NEY (François), né à Anvers, fut d'abord élevé dans le protestantisme qu'il abjura pour embrasser la religion catholique, et devint, en Espagne, général de l'ordre de Saint-François (en 1607). Dans son *Histoire du règne de Philippe III*, Robert Watson dépeint ce moine comme un homme « d'un savoir profond, doué d'une grande intégrité, de talents remarquables, et célèbre surtout par son éloquence et son adresse. » Après avoir joué un rôle brillant dans les affaires de l'Etat, le P. Ney borna le reste de sa vie à l'exercice des paisibles vertus religieuses.

NICANOR fut un des sept premiers diacres de l'Eglise établie à Jérusalem l'an 34 de l'ère commune, et dont les fonctions étaient de servir aux tables et de faire une juste distribution des aumônes journalières. On ne connaît aucune circonstance de sa vie. Quelques écrivains prétendent qu'il fut brûlé avec deux mille autres chrétiens le même jour où saint Etienne fut lapidé; mais le Martyrologe romain dit qu'il remporta la palme du martyre, le 10 janvier, dans l'île de Chypre.

NICÉTAS (Saint), martyr chez les Goths, naquit sur les bords du Danube, vers le commencement du IVe siècle, de parents idolâtres, et fut converti dans sa jeunesse par Théophile qui était évêque des Goths sous Constantin. Il fut livré aux flammes et on transporta ses cendres à Mopsueste, ville de la Cilicie.

NICETTE (Sainte), martyre en Lycie avec sainte Aquiline, fut convertie au Christianisme par saint Christophe, martyr, et eut ensuite la tête tranchée.

NICODÈME, pharisien et neveu de Gamaliel, docteur de la loi. Il visita Jésus-Christ d'abord secrètement, puis sans se cacher, afin de recevoir ses instructions. Il prit la défense de la doctrine du Sauveur dont il demanda l'examen, avant la condamnation, aux Pharisiens eux-mêmes. Enfin il se déclara ouvertement disciple du Christ, prit soin de l'embaumement de son corps, seconda Joseph d'Arimathie pour ses funérailles, et se fit ensuite baptiser par les Apôtres. Alors il se vit déposé de sa dignité de prince des Juifs, chassé de la Synagogue et banni de Jérusalem. Son oncle Gamaliel lui offrit un asile dans une de ses terres où il mourut bientôt après.

NICOL (DE), premier consul de Lunel, et ses filles abandonnèrent le protestantisme à la suite d'une mission dans le XVIIe siècle.

NICOLAI (Erasme), évêque de Vesteras, en Suède, dans le XVIe siècle, fut du nombre des théologiens suédois qui se prêtèrent aux vues de Jean III, fils de Gustave Wasa, pour le rétablissement de la religion catholique en Suède ; et il fut installé dans son diocèse suivant le rite romain, et avec toutes les cérémonies en usage à Rome. Il mourut en 1580.

NICOLAS DE LYRE ainsi nommé d'une petite ville de Normandie, où il était né. Juif d'origine, il reconnut la vérité de la religion catholique, l'embrassa et prit l'habit des Frères Mineurs en 1291. Il fut reçu docteur à Paris, où il expliqua longtemps l'Ecriture dans un couvent de son ordre, dont il devint provincial. La reine Jeanne, femme de Philippe V, faisait grand cas de lui. Elle le nomma, collectivement avec d'autres personnages, son exécuteur testamentaire. Elevé par les rabbins, il connaissait fort bien pour son époque la langue hébraïque. Il était simple, modeste et très-attaché à son ordre et à l'Eglise. Sa mort arriva à Paris le 23 octobre 1340. Il a laissé : 1° des *Commentaires sur toute la Bible*, 6 vol. in-f°, Anvers, 1634 ; 2° une *Dispute contre les Juifs*, in-f° ; 3° un *Traité* contre un rabbin qui se servait du Nouveau Testament pour combattre la religion catholique.

NICOLLE (Jean), de la province de Galles, qui de prédicant était devenu catholique à Anvers, publia, vers 1581, un libelle, et à la suite de cette publication fut arrêté à Rouen ; et après avoir abjuré l'anglicanisme, déclara solennellement que, pendant son séjour en Angleterre, il avait écrit une foule de calomnies contre le Pape et le clergé catholique.

NICOMAQUE, maître de saint Arysdaghès, et personnage distingué, se convertit au Christianisme dans le IVe siècle.

NICON (Saint), maryr à Antioche de Pisidie, n'était pas encore chrétien lorsque, assistant au supplice de saint Marc le Berger, il

se convertit à la vue des miracles qu'il lui vit opérer pendant qu'on le torturait. Il fut martyrisé lui-même peu après pendant la même persécution que l'on croit être celle de Dioclétien.

NICOSTRATE (Saint), saint Marc et saint Marcellin ayant été condamnés à mort comme chrétiens, comme ils étaient d'une illustre famille de sénateurs, leurs parents obtinrent du préfet de Rome un délai de trente jours pour essayer de leur faire changer de résolution. Ils furent mis sous garde en la maison du premier greffier de la préfecture, nommé Nicostrate. Leur père, leur mère, leurs femmes et leurs enfants encore tout petits, et leurs amis firent ce qu'ils purent pour les fléchir ; déjà leurs âmes commençaient à mollir à la vue de tant de larmes, lorsque saint Sébastien, étant survenu, releva leur courage par un discours plein de feu, dont tous les assistants furent touchés. Le saint parut environné d'une lumière divine. Dès qu'il eut cessé de parler, Zoé, femme de Nicostrate, se jeta à ses pieds, tâchant de lui faire connaître, par ses gestes, ce qu'elle souhaitait de lui, car il y avait six ans qu'une maladie lui avait fait perdre la parole. Sébastien, ayant appris son état, fit le signe de la croix sur sa bouche, demandant tout haut à Jésus-Christ qu'il lui plût de la guérir, si tout ce qu'il venait de dire était véritable. L'effet suivit la parole, et Zoé se mit à louer le saint et à déclarer qu'elle croyait tout ce qu'il avait dit. Elle avait vu un ange descendu du ciel, qui tenait un livre ouvert devant les yeux de Sébastien, où tout ce qu'il avait dit était écrit mot à mot. Nicostrate, voyant la guérison de sa femme, se jeta pareillement aux pieds du saint, demanda pardon d'avoir tenu les deux martyrs en prison, leur ôta leurs chaînes et les pria de s'en aller où il leur plairait, déclarant qu'il se tiendrait heureux d'être emprisonné et mis à mort à leur place. Marc et Marcellin louèrent une foi si parfaite, mais ils n'eurent garde d'abandonner le combat pour y exposer un autre. La grâce ne s'arrêta point à Nicostrate et à sa femme; elle se répandit sur tous ceux qui étaient présents. Marc et Marcellin furent affermis dans leur foi, et eurent la consolation de voir ceux qui avaient fait tant d'efforts pour les arracher à Jésus-Christ, devenir eux-mêmes ses humbles disciples. Marc leur fit un discours où, s'adressant particulièrement à son père et à sa mère, à sa femme et à celle de son frère, il les exhorta à soutenir généreusement la foi qu'ils témoignaient vouloir embrasser, à ne point craindre tout ce que le démon pourrait faire pour la leur ravir; à mépriser, pour une félicité sans bornes, une vie que mille accidents peuvent nous faire perdre, et qui n'est qu'une source d'afflictions et de crimes. Tous ceux de l'assemblée fondaient en larmes, mêlant les regrets de leur infidélité passée avec les actions de grâces qu'ils rendaient à Dieu de les en avoir délivrés. Nicostrate protesta qu'il ne boirait ni ne mangerait, qu'il n'eût reçu le saint baptême; mais Sébastien lui dit qu'il devait auparavant changer de dignité, devenir officier de Jésus-Christ, d'officier qu'il était du préfet, et amener chez lui tous les prisonniers qu'il avait sous sa garde, afin qu'ils fussent catéchisés. « Car si le démon, ajouta-t-il, s'efforce de ravir ceux qui sont à Jésus-Christ, nous devons tâcher, au contraire, de restituer à leur Créateur ceux que son ennemi a injustement usurpés ; » et il l'assura que s'il offrait ce présent à Jésus-Christ au commencement de sa conversion, il en serait bientôt récompensé par le martyre. Nicostrate alla donc trouver le geôlier nommé Claude, pour lui dire d'amener chez lui tous les prisonniers, sous prétexte qu'il voulait les tenir prêts pour la première séance. Sébastien leur fit une exhortation, à la suite de laquelle, voyant qu'ils témoignaient le changement de leurs cœurs par leurs larmes, il leur fit ôter leurs chaînes, et puis s'en alla chercher un saint prêtre, nommé Polycarpe, qui était caché à cause de la persécution, et l'amena chez Nicostrate. Polycarpe, après avoir félicité ces nouveaux convertis, et leur avoir fait espérer le pardon de la miséricorde divine, leur prescrivit de jeûner jusqu'au soir et de donner chacun leur nom, ce qu'ils firent aussitôt avec une grande joie. Cependant Claude vint dire à Nicostrate que le préfet trouvait fort mauvais qu'il eût fait venir tous les prisonniers chez lui, et qu'il le mandait pour lui en rendre raison. Il y alla aussitôt, et satisfit le préfet, en lui disant que c'était pour épouvanter davantage les chrétiens qu'il avait en sa garde, par l'exemple des supplices des autres. C'était un mensonge, mais qu'on peut excuser dans une personne encore peu instruite.

En s'en revenant, il raconta à Claude, qui l'accompagnait, tout ce qui était arrivé chez lui particulièrement la guérison de sa femme. Claude en fut touché et alla chercher deux enfants qu'il avait, dont l'un était hydropique et l'autre incommodé de divers maux. Il les mit devant les saints, témoignant qu'il attendait d'eux la santé de ses enfants, et que pour lui, il croyait de tout son cœur en Jésus-Christ. Les saints l'assurèrent qu'eux et tous les autres qui étaient présents seraient guéris de tous leurs maux, aussitôt qu'ils seraient chrétiens. On prit en même temps les noms de ceux qui demandaient le baptême. C'étaient Tranquillin, père des deux martyrs, avec six de ses amis; ensuite Nicostrate; Castor, son frère; Claude le geôlier avec ses deux enfants; Marcie, femme de Tranquillin, avec les femmes et les enfants de saint Marc et Marcellin; Symphorose femme de Claude; Zoé femme de Nicostrate; puis toute la famille de Nicostrate, au nombre de trente-trois personnes; et enfin les prisonniers convertis qui étaient seize : ce qui faisait en tout *soixante-huit* individus. Ils furent tous baptisés par saint Polycarpe. Sébastien servit de parrain aux hommes; Béatrix, depuis martyre, et Lucine furent les marraines des personnes de leur sexe. Les deux enfants de Claude furent baptisés les

premiers, et sortirent des fonts aussi saints qu'aucun des autres, n'ayant pas seulement la moindre marque d'aucune incommodité. Tranquillin fut baptisé après eux. Il avait la goutte depuis onze ans, et il en était tellement tourmenté aux pieds et aux mains, qu'il pouvait à peine souffrir qu'on le transportât. Il ne pouvait pas même porter la main à la bouche pour manger; et il éprouva de très-grandes douleurs quand il fallut le déshabiller pour le baptême. Saint-Polycarpe lui demanda s'il croyait de tout son cœur que Jésus-Christ, fils unique de Dieu, pouvait lui rendre la santé et lui pardonner tous ses péchés; il répondit tout haut qu'il reconnaissait de tout son cœur que Jésus-Christ était fils de Dieu, et qu'il pouvait lui accorder le salut de l'âme et du corps; mais qu'il ne demandait que la rémission de ses péchés, et que, quand même il demeurerait dans ses douleurs après la sanctification du baptême, il ne pourrait pas douter de la foi de Jésus-Christ. Cette parole tira des larmes de joie de tous les saints, et ils demandèrent à Dieu qu'il lui accordât l'effet d'une foi si pure. Polycarpe, l'ayant oint du chrême, lui demanda une seconde fois s'il croyait au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Il n'eut pas plutôt répondu que oui, que sa goutte fut guérie en un moment, et il descendit de lui-même dans la fontaine, en s'écriant : « Vous êtes le Dieu unique et véritable, que ce misérable monde ne connaît point. » Tous les autres furent baptisés ensuite, et, durant les dix jours qui restaient de trente accordés à Tranquillin pour ses deux fils, ces nouveaux chrétiens ne s'occupèrent qu'à louer Dieu et à se préparer au combat, désirant tous ardemment le martyre jusqu'aux femmes et aux enfants. Quand ces trente jours furent expirés, le préfet Chromace envoya chercher Tranquillin, qui le remercia extrêmement du délai qu'il lui avait accordé, parce qu'il avait conservé les enfants au père et rendu le père aux enfants. Chromace, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, lui dit qu'il fallait donc que ses enfants vinssent offrir de l'encens aux dieux. Alors Tranquillin s'expliquant plus clairement, lui déclara qu'il était chrétien, et que c'était par ce moyen qu'il se trouvait guéri de la goutte dont il était travaillé auparavant; ceci toucha Chromace qui avait le même mal. Toutefois, ne voulant pas encore le témoigner, sans doute à cause des assistants, il fit arrêter Tranquillin pour le mener en prison, disant qu'il l'entendrait à la première séance. Mais il se le fit amener secrètement durant la nuit, et lui promit beaucoup d'argent pour apprendre le remède qui lui avait procuré la guérison. Tranquillin se moqua de l'argent qu'il lui promettait; mais il l'assura qu'il n'avait trouvé d'autre remède que de croire en Jésus-Christ, et que s'il voulait y recourir de même, il en recevrait aussi le même soulagement. Chromace le laissa aller, en lui disant de lui amener celui qui l'avait fait chrétien, afin que si cet homme lui promettait de le guérir, il pût embrasser la même religion. Tranquillin alla trouver aussitôt saint Polycarpe, et le mena secrètement chez le préfet qui lui promit la moitié de son bien, s'il pouvait le guérir de sa goutte. Polycarpe lui répondit que ce marché serait criminel pour l'un et pour l'autre, mais que Jésus-Christ pouvait éclairer ses ténèbres et le guérir de ses maux, s'il croyait en lui de tout son cœur. Il le catéchisa ensuite et lui ordonna un jeûne de trois jours, dont il s'acquitta lui-même avec Sébastien. Le troisième jour, ils revinrent ensemble trouver Chromace, et prirent sujet des douleurs de sa goutte pour lui parler des supplices éternels. Chromace donna aussitôt son nom et celui de Tiburce, son fils unique, pour être fait chrétiens. Mais Sébastien l'avertit de ne pas souhaiter le baptême pour être guéri, plutôt que par une véritable foi, et lui demanda que, pour marque d'une entière conversion, il leur permît d'aller briser toutes ses idoles, l'assurant qu'il ne manquerait pas d'être guéri aussitôt. Chromace voulut le faire par ses gens; mais le saint lui représenta que le démon pourrait leur nuire, à cause de leur infidélité et de leur négligence, et que l'on dirait aussitôt que c'était en punition de ce qu'ils auraient abattu ces idoles. Sébastien y fut donc lui-même avec Polycarpe, et après s'être mis en prière ils brisèrent plus de deux cents statues de toutes sortes de matières.

Tiburce renonça aussi au barreau où il était près de s'engager, ayant déjà acquis beaucoup d'érudition et d'éloquence. Il reçut le baptême dès lors. Chromace, ayant renoncé à toutes affaires du monde, le reçut peu de jours après. On baptisa avec lui QUATORZE CENTS personnes de sa famille, auxquelles il avait des auparavant donné la liberté, disant que ceux qui commençaient à avoir Dieu pour père, ne devaient plus être esclaves d'un homme.

NIGHTINGUTE (Ernest), lieutenant et neveu de lord Ellenborough, se convertit au catholicisme en **1851**.

NIHUS (Barthold), en latin *Nihusius*, savant controversiste. Né en **1584**, à Wolpe, dans le duché de Brunswich, de parents pauvres, il s'éleva par ses talents et son mérite aux plus hautes dignités de l'Eglise.

Il s'était formé dans les écoles de Verden et de Gosslar, et dans l'université d'Helmstaedt (**1607**). Sa pauvreté l'obligea, dans cette dernière ville, à entrer en qualité de domestique chez le professeur de logique Martin; mais, peu de temps après, le prince Philippe Sigismond de Brunswick, archevêque d'Osnabrück, lui assura un stipendium. Nihusius lui témoigna sa reconnaissance dans une pièce de vers qu'il lui dédia. Comme Martin le faisait beaucoup travailler, il ne tarda pas à se recommander autant par ses connaissances que par sa conduite, donna des répétitions aux élèves aisés, et fut reçu maître ès-arts en **1612**. Entraîné par ses goûts vers la médecine et la théologie, il eut quelque peine à faire son choix, parce qu'un certain parti se montrait hostile aux disciples de Martin et de Caselius, et,

en général à tous les jeunes gens qui se préparaient à la théologie par la philosophie et la science des antiquités, et trouvait moyen de leur rendre difficile l'entrée des différentes carrières. Il se ressentit de l'influence qu'exerçait ce parti, lorsqu'il se présenta pour soutenir des thèses de métaphysique. On lui fit éprouver un échec si humiliant qu'il se retira à Iéna, où il devint gouverneur de deux enfants de famille noble. Après avoir fait cette éducation, il obtint, à la cour de Weimar, une charge qui l'aurait fait vivre honorablement. Il y avait longtemps déjà qu'il éprouvait de l'éloignement pour le protestantisme. Fatigué de plus en plus de l'incertitude dans laquelle le laissaient les disputes continuelles des ministres luthériens, il partit secrètement de Weimar, et se rendit à Cologne, où il fit son abjuration solennelle, en 1622.

Il y devint directeur de l'établissement dans lequel on élevait, aux frais de l'archiconfrérie de la Sainte-Croix, des jeunes gens qui avaient quitté le protestantisme. Le promoteur et protecteur de cet établissement était alors le duc de Bavière. De Cologne Nihusius adressa une série de lettres à Horneius et à Calixte, théologiens d'Helmstaedt. Dans cet écrit, il insiste sur le besoin qu'ont les chrétiens d'un juge qui termine leurs controverses par une décision orale et infaillible, et fait remarquer que l'Ecriture n'a d'autorité que par le sens qu'on lui donne, et que les dissensions religieuses avaient toutes leurs sources dans les interprétations si diverses qu'on donnait à son texte. « Il faut donc, ajoute-t-il, ou renoncer à l'espoir de s'accorder jamais ou reconnaître à l'Eglise le droit de décider ces questions sans appel. » Cette autorité décisive, il l'attribuait au pape ; sa lettre à Calixte fut plusieurs fois réimprimée. Ce docteur ne lui répondit pas; mais dans une affiche collée sur la porte de la salle où il faisait son cours, il annonça qu'il le réfuterait dans ses leçons. Ce placard, imprimé à son insu, tomba sous les yeux de Nihusius qui en fut vivement irrité, (1625). A la même époque Nihusius fut nommé directeur d'un couvent, dans le duché de Brunswick, puis en 1629, abbé du couvent d'Heseld, que les catholiques avaient repris aux protestants. En 1633, il publia un ouvrage qui lui procura des avantages notables. *Ars nova, dicto S. Scripturæ unico lucrandi a pontificiis plurimas in partes Lutheranorum, delecta non nihil et suggesta theologis Helmstetensibus Georgia Calixto, præsertim et Conrado Horneio.*

Dans ce livre, il proposa et développa un argument nouveau pour la réfutation des hérétiques. Il soutenait qu'on n'avait pas le droit de sommer les catholiques romains, de prouver leur doctrine, attendu que par une profession tant de fois séculaire, la prescription leur était acquise; que c'était aux protestants à justifier, par des textes d'égale valeur, la liberté qu'ils se donnaient d'en rejeter plusieurs articles. Antoine Faber, conseiller du duc de Savoie, avait déjà employé le même argument, par Calixte (*Epitome theologiæ moralis;* Helms, 1634; *Tractatus de arte nova quam nuper commentatus est B. N.;* Francf, 1652, in-4°). — Plus tard Nihusius, qui avait reçu les ordres sacrés, devint évêque de Mysie et coadjuteur de l'archevêque de Mayence, et il mourut à Erfurt, le 10 mars 1657. Entre les années 1634 et 1640, il avait été contraint de fuir devant une armée suédoise et de se retirer en Hollande, où il écrivit contre Vossius, qu'il tâcha d'amener à embrasser le catholicisme. Bayle le nomme un fameux converti et convertisseur.

NILSON, peintre, qui, en août 1844, fut condamné par la cour royale de Stockholm (*Swea of Raett*), pour avoir abjuré le culte luthérien, religion dominante en Suède, et embrassé le catholicisme, à l'exil perpétuel, avec confiscation de ses biens, et perte de tous ses droits civils et politiques.

Après une délibération en la chambre du conseil, qui dura deux jours, la cour suprême confirma l'arrêt des premiers juges.

NIZILON ou EUSTACHE (saint). *Voy.* ANTOINE.

I. — NOBLE (Gilette et Marie LE), mère et fille à Caen, protestantes converties, vers 1630, par Veron.

II. — NOBLE (Isaac DE CHABRIÈRES), seigneur de Baix, président au parlement de Grenoble, fut un des premiers qui se convertirent de la ville de Grenoble, et presque toute la ville suivit son exemple. Il embrassa le catholicisme en octobre 1685.

III. — NOBLE (Jacques DYSE), seigneur de Saleon, de Châteauneuf et de Mazam, conseiller au parlement de Grenoble, fit abjuration, à Grenoble, le 2 octobre 1685.

NOÉ (Thobie LA), protestant de Caen, converti vers 1630, par Veron.

NOLE (Jeanne), de Caen, convertie à la même époque et par le même.

NOOD (E.-T.), esquire anglais, converti en 1846.

NORBERT (saint) naquit en 1080 dans la petite ville de Santen, au duché de Clèves. Son père était parent des derniers empereurs. Elevé dans la piété, il fut pourvu d'un canonicat; mais conduit à la cour de Frédéric, il ne pensa plus qu'à se livrer à tous les plaisirs de la vie la plus mondaine, C'était en 1114 ; Norbert ne pensait qu'aux choses du monde, à se divertir, parvenir aux honneurs et aux richesses. Les pensées de la vie future lui semblaient des songes et des fables. Allant à une partie de plaisir, bien monté, vêtu de soie, et suivi d'un seul domestique, il traversait une agréable prairie; tout à coup survint un grand orage, des éclairs, des tonnerres effroyables. Le domestique s'écrie d'épouvante : « Où allez-vous, seigneur? Que prétendez-vous faire ? Retournez, car la main de Dieu est armée contre vous, déjà sa colère commence d'éclater. » A peine eut-il achevé ces paroles, qu'une voix adressée à Norbert lui dit du haut du ciel : « Norbert, Norbert, pourquoi me persécutes-tu ? Est-ce ainsi que tu réponds aux

desseins de ma providence, et que tu fais servir aux projets de ton orgueil les richesses et l'intelligence que je t'ai données pour servir aux projets de ma gloire? Je t'avais mis au monde pour le salut et l'édification de mon Eglise, et voilà que tu es devenu la perdition des fidèles par tes scandales! Arrête, et reconnais que tu attaques ma puissance, en te révoltant contre les décrets de ma sagesse. » A ces mots, la foudre tombe aux pieds du cheval, brûle l'herbe, ouvre la terre de la hauteur d'un homme, et répand une odeur de soufre. Norbert demeure étendu d'un côté, le cheval de l'autre, et le valet épouvanté. Norbert parut mort pendant une heure, après laquelle il revint comme d'un profond sommeil, et s'écria : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Dès lors, ce fut un autre homme; il vendit tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et après d'immenses travaux apostoliques, d'innombrables conversions opérées, et la vie la plus sainte et la plus austère, il mourut le 6 juin 1134, âgé de cinquante-trois ans.

NORFOLK (Marie MORDAUNT, duchesse DE), dame d'honneur de la reine d'Angleterre, fit abjuration dans l'église Saint-Sulpice, le 14 janvier 1686, entre les mains de l'abbé de Couz. Cette conversion eut alors beaucoup d'importance et d'éclat.

NORSA (Samuel), jeune juif, était venu depuis quelques mois de Trieste à Ancône, pour s'y faire chrétien. Instruit par un pieux missionnaire, et longtemps éprouvé, il montra un vif désir d'être baptisé et confirmé. Comme le siége d'Ancône était vacant, on l'envoya à Lési, où le cardinal Ostini lui donna le baptême dans sa cathédrale le 21 janvier. Samuel reçut les noms de Louis-Pierre-Septime-Christophe Fossa, du nom du comte Christophe Fossa, son parrain; il fut ensuite confirmé par le cardinal, assista à la messe, et reçut la communion avec de grandes marques de foi. La cérémonie fut terminée par la procession du saint sacrement, que le néophyte suivit avec piété.

NORTHESK (Lord), Anglais, qui se convertit au catholicisme vers 1830.

NORZI (Benjamin), Juif, né à Fossano, se convertit au catholicisme et reçut le baptême avec ses trois enfants, dans la chapelle de l'hospice des Catéchumènes, le 6 février 1816, des mains du grand vicaire de Turin, qui l'unit en mariage à Mlle Viviant, catholique.

NOTREDAME (*Nostradamus* en latin). La famille du fameux Nostradamus, astrologue, vivant à Saint-Remy en Provence, au commencement du XVI^e^ siècle, avait quitté le judaïsme pour embrasser le catholicisme. Astruc en rend témoignage, et Nostradamus lui-même en parle et s'en glorifie.

NOVAT (saint) était fils de saint Pudent, sénateur romain et frère de saint Timothée, prêtre, ainsi que de sainte Pudentienne et de sainte Praxède, vierges, qui tous avaient été instruits dans la foi de Jésus-Christ et baptisés par les apôtres. Leur maison fut changée en une église, laquelle est connue dans l'antiquité ecclésiastique sous le nom d'église du Pasteur.

NUMESIUS, LUCILE sa fille, et *soixante-six* autres. Le tribun Numésius était venu trouver le pape saint Etienne, demandant le baptême, avec sa fille Lucile, aveugle dès sa naissance, quoiqu'elle eût les yeux ouverts. Le saint lui dit : « Si vous croyez de tout votre cœur, tout sera accordé à votre foi. » Numésius répondit : « Dès ce moment je crois de tout mon cœur que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né; et ce n'est pas malgré moi, ni par la persuasion des hommes, mais par sa vocation que je viens à vous. » On ne doit pas trop s'étonner de voir un païen connaître l'Evangile. Origène nous apprend qu'on le donnait à lire à ceux que l'on voyait capables d'en profiter. Etienne les ayant instruits et préparés, leur donna le baptême sous cette formule : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Lucile recouvra la vue avant de sortir des fonts baptismaux. Saint Etienne baptisa le même jour soixante-deux personnes de l'un et de l'autre sexe. Olympius, tribun, chargé d'envoyer Numésius et Sempronius, son intendant, au martyre, vint se jeter, avec sa femme Exupérie et leur fils Théodule, aux pieds de Sempronius, furent baptisés, et tous souffrirent le martyre. Tertullien, intendant d'Olympius, enterra leurs corps. Saint Etienne ayant su ses bonnes dispositions, le fit venir, l'instruisit, le baptisa, l'ordonna prêtre, et lui recommanda spécialement de rechercher les saints corps des martyrs. Mais deux jours après son baptême, il fut pris, tourmenté cruellement et décapité.

NYMPHAS (Saint), mentionné par saint Paul, qui écrit que la maison qu'il habitait à Laodicée servait d'église.

O

OAKELEY (Frédéric), maître ès-arts, *fellow* du collége de Balliol, chanoine honoraire de la cathédrale de Lichfield, ancien prédicateur de la chapelle royale de White-Hall, curé de Sainte-Marguerite de Londres, auteur d'un volume de *Sermons de l'Histoire de saint Augustin de Cantorbéry*, de plusieurs Traités de controverse et de livres de dévotion. M. Oakeley, l'un des membres les plus distingués et les plus actifs de l'université d'Oxford, ne tarda pas à suivre l'exemple de M. Newman; il fit abjuration à Oxford, le 29 octobre 1845, et reçut la confirmation des mains du docteur Wiseman, le jour de la fête de la Toussaint. Il commença par se démettre de son *fellowship* de Balliol et de son canonicat de Lichfield.

En 1825, M. Oakeley avait remporté à l'u-

niversité le prix du chancelier pour la composition latine. Il était au collége de l'église du Christ, lorsqu'il obtint, en 1827, son titre de fellow du collége de Balliol. Il eut, la même année, le prix du chancelier pour la composition anglaise, ainsi que le prix fondé par le docteur Ellerton. Depuis, M. Oakeley a rempli successivement les charges de prédicateur et d'examinateur public de l'université. C'est donc encore une intelligence d'élite, un des esprits éminents d'Angleterre, qui a rendu hommage à la vérité catholique en reconnaissant la suprématie du saint-siége.

Outre la part active que M. Oakeley a prise à la rédaction des écrits périodiques qui ont servi à propager le mouvement d'Oxford, il est entré personnellement dans la lutte engagée en 1841, à l'occasion du *Traité pour le temps présent*, portant le n° XC, dans lequel M. Newman cherchait à mettre en harmonie les trente-neuf articles du symbole anglican avec la doctrine catholique. M. Oakeley publia une défense de ce traité, intitulée *Subject of tract XC, historically examined.*

Appelé, six ans avant sa conversion, à la cure de Sainte-Marguerite, à Londres, il déploya dans l'exercice de ses fonctions un zèle des plus intelligents. Il sut communiquer sa piété au plus grand nombre de ses paroissiens, et son église était depuis longtemps regardée comme la plus *papiste* de Londres, par la manière dont on y célébrait les offices et par les doctrines que M. Oakeley y enseignait. Vivement attaqué par quelques-uns de ses collègues, le curé de Sainte-Marguerite publia, en novembre 1844, une très-longue lettre dans un journal qui est un des principaux organes des puséistes ; il y expliquait qu'il ne devait pas et ne pouvait pas entrer dans la communion romaine, parce qu'il avait dans l'Eglise anglicane *une place à occuper et une mission à remplir.*

A la suite de la condamnation de M. Ward, M. Oakeley écrivit au chancelier de l'université pour protester contre cette condamnation, et déclarer qu'il attachait aux trente-neuf articles le même sens que M. Ward.

« Le vote de la convocation, disait-il, me force de vous adresser quelques mots afin de fixer quelle est ma position dans l'université.

« Je ne désire pas rester membre de l'université ou ministre de l'Eglise d'Angleterre sous de fausses couleurs. Je revendique le droit de croire *toute la doctrine romaine*, et cela nonobstant mon acceptation des trente-neuf articles.

« J'ai dit, dans une brochure publiée il y a quinze jours, que j'avais avancé ces paroles après la plus mûre délibération : je les répète de nouveau avec la même intention et la même précision.

«..... Ce droit a été, en apparence, mis en question par le vote de la convocation, et il me paraît nécessaire, pour défendre ma propre position, de dire publiquement comment je considère ce vote. »

M. Oakeley critiquait la manière dont la convocation avait été appelée à voter sur plusieurs questions à la fois ; il déclarait partager entièrement l'avis de M. Ward sur le sens des trente-neuf articles, et il ajoutait :

« Mais si, dans le jugement du comité que que vous présidez et de la convocation, je me suis personnellement rendu coupable par la déclaration ci-dessus, et, si j'ai encouru quelque peine, je désire ne pas me mettre à couvert, sous prétexte de certaines nuances d'opinion, tandis que d'autres sont directement attaqués.

« Si, après avoir rendu publique cette expression de mes sentiments, on me laisse conserver ma place dans l'université, *je regarderai cette tolérance comme équivalent de la part des autorités universitaires, à l'aveu que la manière dont j'accepte les trente-neuf articles, ne compromet en rien ma bonne foi.* »

La lettre au vice-chancelier ne fut pas plutôt publiée, que l'évêque de Londres envoya chercher M. Oakeley et le pria de donner sa démission, afin d'éviter l'éclat d'un procès. M. Oakeley demanda quelques jours de réflexions, et offrit de publier une explication de sa lettre, dans la crainte qu'on y attachât un autre sens que celui qu'elle avait en réalité. Quelques jours plus tard, l'évêque réitéra sa demande en termes plus pressants, et déclara qu'il voulait avoir la réponse dans quatre jours.

En apprenant les dispositions de l'évêque de Londres, les paroissiens de Sainte-Marguerite adressèrent une requête à leur premier pasteur, où ils déclaraient « que, depuis six ans, il n'avait pas été dit dans la chaire de Sainte-Marguerite une seule parole que le prélat eût pu blâmer. »

M. Oakeley n'a jamais refusé de donner sa démission ; mais son évêque, après avoir consulté son conseil, se décida à recourir à la cour des Arches, au lieu de terminer l'affaire à l'amiable.

M. Oakeley apprit cette résolution avec plaisir, parce qu'il espérait que la cour serait amenée à discuter et à trancher la grande question du sens à attacher aux trente-neuf articles, qui fait le fond de toute la controverse actuelle. Ses espérances devaient être déçues. L'acte d'accusation dressé contre lui était rédigé en termes tellement vagues, qu'il ne tarda pas à être convaincu que la cour éviterait d'aborder la question principale, et dès lors le procès ne pouvait plus avoir de résultat pratique d'une utilité générale. C'est dans ces circonstances que M. Oakeley refusa de se défendre, et qu'il fut jugé par défaut, après avoir envoyé sa démission à l'évêque de Londres, qui refusa de l'accepter, et qui persista à attendre le dénoûment du procès qu'il avait engagé. Le curé de Sainte-Marguerite fit part de son intention à son évêque, dans une lettre datée du 3 juin, où il disait : « La poursuite de l'affaire, dans ces circonstances, ne peut produire pour l'Eglise d'Angleterre aucun résultat avantageux, qui soit capable de con-

tre-balancer le mal de la surexcitation qu'occasionnera inévitablement une telle poursuite. La publication qui servit de prétexte aux poursuites légales contre M. Oakeley, fut sa *Lettre à l'évêque de Londres*, lettre où il s'exprimait avec non moins de hardiesse que dans son épître au vice-chancelier. Il y exposait la situation critique que lui faisaient, au sein de l'université, les termes dans lesquels M. Ward avait été condamné. Après y avoir établi que la théologie dogmatique ne peut avoir reçu sa formule définitive dès les premiers siècles de l'Eglise, mais qu'elle a dû suivre l'erreur dans toutes ses ramifications et ses métamorphoses, afin de la combattre et de préciser la doctrine à mesure que l'hérésie le nécessitait, M. Oakeley continue :

« Je ne croirais jamais que le courant de la théologie dogmatique ne soit subitement gelé dans le IV^e^ ou le VI^e^ siècle de l'ère chrétienne. Je pense que, dans les derniers siècles, l'hérésie a pris des formes nouvelles... Or, puis-je croire que l'Eglise soit restée silencieuse dans ces circonstances? Tout au contraire, je suis convaincu qu'à Trente, comme à Nicée, elle s'est trouvée prête à sauvegarder l'orthodoxie par ses définitions scholastiques et ses inflexibles anathèmes. Il en a été de même dans les siècles intermédiaires.

« Le rapport qui existe entre le *Credo* de saint Athanase et celui des apôtres existe entre lui et les décisions dogmatiques plus récentes. Avec ces sentiments, Votre Seigneurie ne s'étonnera pas que j'ai trop bonne opinion de mon Eglise pour supposer, sans raison positive, qu'elle se trouve en contravention directe et non équivoque avec les décrets même des derniers conciles. Quoi! dans un coin du monde, un corps de théologiens (excellentes gens dans leur genre, je n'en doute pas, mais cependant exposés aux influences extérieures) ose mettre en question les actes solennels des prélats assemblés de la chrétienté!... Aussi ne suis-je pas surpris qu'un grand nombre de membres de notre Église aient salué avec bonheur la tentative faite de nos jours, de mettre les trente-neuf articles quelque peu en harmonie avec les décisions de l'Église universelle..... »

Parlant ensuite du symbole de la foi anglicane.

« Tout le monde, je le suppose, convient que les articles ont un sens ; et malgré cela, on les souscrit actuellement en leur attribuant tous les sens imaginables. Ils ont été primitivement rédigés, d'après ce qu'on nous dit, en vue d'éviter les dissidences d'opinions. Et cependant, mylord, quand nous considérons l'état actuel de notre Église, peut-on dire qu'ils aient répondu à leur objet? Il doit sûrement y avoir dans notre Église quelque autorité chargée d'interpréter et d'imposer les articles, et cependant il est beaucoup plus facile de dire où cette autorité n'est pas que de préciser où elle réside. Les universités, on l'admet généralement, présentent les articles à leurs membres de la part et au nom de l'Eglise d'Angleterre; mais elles n'ont aucun pouvoir de déterminer quel sens on doit leur attacher. Et de même que les universités n'ont pas le droit d'imposer une interprétation, de même (je le dis avec un profond respect) le clergé ne consentira pas, je pense, à accepter les trente-neuf articles dans le sens qu'y attachent leurs évêques respectifs. Car ce n'est un secret pour personne, que les divers évêques de l'Église établie ont des opinions divergentes sur certains points théologiques très-importants. Or, comme un ecclésiastique peut passer par divers diocèses, ou remplir en même temps des fonctions dans plusieurs, il est évident qu'il ne saurait altérer ses croyances théologiques à mesure qu'il passe d'un comté dans un autre.

« J'ai le privilége, par exemple, d'occuper une charge dans le diocèse de Londres, et un autre sous la juridiction de l'évêque de Lichfield. Mais qu'arriverait-il si, au lieu d'avoir un canonicat à Lichfield, j'étais investi de la même dignité dans tel autre diocèse que je pourrais nommer? Je me verrais obligé, pour plaire à mes supérieurs, d'accepter les articles dans deux sens contradictoires. Mais personne, heureusement, ne songe à soutenir que les évêques de notre Eglise ont individuellement l'autorité de déterminer le sens des articles, de sorte que je crains que cette puissance ne réside dans l'Eglise d'Angleterre comme corps, exprimant son opinion peut-être par un acte de *convocation* universitaire, ou par un jugement de la cour ecclésiastique, avec la sanction, probablement, des trois pouvoirs de l'Etat. »

Conformément à la résolution prise par l'évêque de Londres, le procès dut suivre son cours. Le 10 juin, l'affaire fut entendue, et le 30 du même mois sir H. Jenner Furst (un laïque) prononça le jugement. L'accusation portée contre M. Oakeley consistait surtout en ce qu'il avait, lui, « clerc, engagé dans les ordres sacrés de l'Eglise d'Angleterre, violé les lois, statuts, constitution et canons ecclésiastiques, en écrivant, ou publiant, ou faisant publier une brochure intitulée : *Une Lettre à l'évêque de Londres, sur une question relative aux récentes mesures prises à Oxford.* Dans cette lettre ou brochure, M. Oakeley maintenait sincèrement et affirmait des doctrines directement contraires au sens véritable, usuel et littéral d'un ou plusieurs des articles de religion, tels qu'ils sont établis par la loi ; ces doctrines sont, en outre, contraires auxdites lois, statuts, constitution, canons ecclésiastiques du royaume, et dangereuses pour la paix et l'unité de l'Eglise unie d'Angleterre et d'Irlande, telle qu'elle est maintenant établie par la loi. »

On remarquera que, pour l'instruction du public et le repos de la conscience des membres de l'Eglise qui pourraient partager les convictions de l'accusé, le juge laisse à chacun le soin de deviner quelles sont les doctrines funestes qui amenaient M. Oakeley devant la cour.

Plus loin le juge continue :

« De sorte que M. Oakeley se place dans la situation de M. Ward, en ce qui regarde le sens des trente-neuf articles, c'est-à-dire qu'il les a signés, en y attachant le sens identique dans lequel M. Ward a déclaré les avoir signés,... entendant par là que, littéralement, ils n'excluent pas, *in terminis*, les décisions formelles de l'Eglise. »

Ces accusations, dont aucune ne portait sur un point particulier, ont paru parfaitement prouvées à l'habile canoniste, qui a hardiment décidé que M. Oakeley, ayant été convaincu de professer des doctrines contraires à celles de l'Eglise d'Angleterre, était passible de ses censures ; il a, en conséquence, prononcé la condamnation en ces termes :

« La cour pense ne pas dépasser les bornes de la justice en privant M. Oakeley des pouvoirs dont il est investi, de remplir les fonctions de son ministère dans la chapelle de Sainte-Marguerite, et toute fonction sacerdotale dans le diocèse de Londres ; elle lui interdit de remplir lesdites fonctions partout ailleurs dans la province de Cantorbery, jusqu'à ce qu'il soit décidé à rétracter, et qu'il ait rétracté ses erreurs. La cour condamne, en outre, M. Oakeley aux dépens. Ce jugement sera affiché, selon l'usage, dans la chapelle de Sainte-Marguerite, le dimanche 6 juillet. »

Ainsi se termina cette étrange procédure, dont M. Oakeley fut victime, mais qui ne décida rien quant aux questions de doctrines. Car, qu'on ne croie pas que la cour ait eu la prétention de fixer le sens des articles ou d'indiquer seulement l'opinion à laquelle on doit se rattacher sur leur interprétation. Pas du tout. Sir Jenner Furst a bien soin de nous en donner l'assurance : « *Quant au sens*, dit-il, *dans lequel M. Oakeley a signé les articles, je ne siége pas ici pour censurer M. Oakeley sur ce terrain.* » Qui s'en serait douté? Du moins le savant jurisconsulte aurait-il dû ajouter sur quoi il censurait le coupable, puisque les articles n'avaient rien à faire dans la question. Est-ce que M. Furst siégeait par hasard pour délivrer l'évêque de Londres du cauchemar que lui causait l'édification donnée à son diocèse par les paroissiens de la chapelle confiée au zèle de M. Oakeley ?

Après ce procès, le curé de Sainte-Marguerite écrivit une curieuse lettre, où il soutenait avoir le droit d'accepter et de croire toute la doctrine catholique, quoiqu'il n'eût pas celui de l'enseigner dans l'Eglise anglicane. La distinction était ingénieuse, et il était difficile de la soutenir avec plus de subtilité que ne le faisait M. Oakeley ; il écrivait :

«..... Je me dis à moi-même : Je n'aurai jamais la pensée de renoncer au ministère que j'exerce, et moins encore à la communion de l'Eglise d'Angleterre, tant que je pourrai remplir, avec sûreté de conscience, les obligations qu'elle m'impose. Je suis bien convaincu qu'il n'y a pas de milieu entre le protestantisme et la théologie romaine. Rome seule me semble proposer des doctrines avec l'autorité d'une Eglise, et aussitôt que je quitte cette base solide, je suis emporté au gré de l'imagination, et réduit au jugement privé, à des vues particulières sur l'Ecriture ou l'antiquité, et même sur l'une et l'autre. Si Notre-Seigneur a laissé une Eglise sur la terre, cette Eglise doit être, *toties quoties*, l'interprète autorisé de sa parole. Or, je ne vois d'autre Eglise que celle de Rome qui prétende remplir cette charge pour le monde chrétien.

« D'un autre côté, le Tout-Puissant m'a placé, dans de bons desseins, dans l'Eglise d'Angleterre, et là, avec son aide, je demeurerai tant que je pourrai. J'ai une place à occuper et une œuvre à remplir où je suis. Ce n'est pas moi qui trancherai la difficulté. Quelques personnes autour de moi ont déjà, trop tôt, je pense, abandonné la lutte, et elles sont entrées dans l'Eglise catholique romaine. D'autres ne sont pas allées si loin, mais elles ont cessé de remplir les fonctions du ministère. Quant à moi, j'espère mieux de l'Eglise d'Angleterre, et du moins je ferai mon possible pour me maintenir où je suis. J'aperçois cependant une difficulté, une seule : *les trente-neuf articles*. Si je puis, en conscience, accepter les doctrines que ma conscience ne me permet pas de repousser, je me contenterai de m'abstenir de les enseigner. En les acceptant, je ne nie pas pour cela (ainsi qu'on l'a dit) mon droit à les enseigner, mais je l'abandonne. Je l'abandonne sans regret, et même avec bonheur, non parce qu'on m'a empêché d'exercer mon droit, mais parce que je suis disposé à agir ainsi. Je l'abandonne par des raisons morales et non par des raisons légales. Ma conscience me fait tout aussi bien un devoir de ne pas les enseigner, qu'elle m'empêche de renoncer à ces doctrines...

« Mais on me demande : comment un ministre peut-il se décider à cacher à son troupeau ce qu'il sait être la vérité et ce qu'il croit être important? Il est impossible de répondre brièvement à cette objection, mais je suis sûr qu'on peut la réfuter d'une manière satisfaisante. »

M. Oakeley, cherchant à résoudre la difficulté, se demandait ce qu'on entend par la doctrine romaine. Il nous disait qu'une grande partie de cette doctrine étant acceptée par les anglicans, il pourrait enseigner toutes les doctrines romaines communes à l'Eglise catholique et à l'Eglise anglicane. Après avoir fait cette classification, M. Oakeley pensait que le *residuum* devait être extrêmement petit.

Il disait aussi qu'il existe des terrains neutres sur lesquels un ministre de l'Evangile peut porter son enseignement et sans manquer à ses devoirs envers Rome ni envers l'Eglise anglicane; et même sur ces points de doctrine où les deux Eglises sont en dissidence, M. Oakeley avait trouvé l'ingénieux moyen d'être de l'avis de Rome, sans se prononcer contre la foi de l'Etablis-

sement. Ainsi, par exemple, sur la doctrine de l'invocation des saints, il nous disait :

« C'est là, je l'avoue, une doctrine romaine, et elle forme (avec le purgatoire) un des quelques points que la généralité des anglicans regardent comme *distinctifs* de l'Eglise romaine. La position que je prends m'oblige de croire que la doctrine vraie et autorisée sur ce sujet n'est pas condamnée *dans les termes* par ces trente-neuf articles. Mais j'aurais cru cependant commettre un péché de propos délibéré, si, officiant dans l'Eglise anglicane, j'avais recommandé cette doctrine du haut de la chaire. Il est vrai que je n'aurais pas été obligé à cela, même en me supposant prêtre catholique romain; car le concile de Trente lui-même ne recommande pas l'invocation des saints comme nécessaire, mais seulement comme profitable. Ainsi donc, d'une part, mon devoir envers l'Eglise d'Angleterre m'oblige seulement à m'abstenir de recommander cette pratique, tandis que, de l'autre côté, aucun de mes devoirs envers l'Eglise catholique ne m'impose l'obligation de la recommander aux fidèles. »

M. Oakeley comprend aujourd'hui, beaucoup mieux que nous ne pourrions le lui dire, que la piété d'un fils envers sa mère ne se borne pas seulement à remplir les devoirs obligatoires, indispensables, mais encore à aller au-devant de ses désirs, en faisant avec empressement ce qu'il sait lui être agréable, et en suivant les conseils que sa bonté lui donne, avec l'empressement qu'il mettrait dans l'accomplissement des devoirs qu'elle lui impose.

Ces explications de M. Oakeley ont l'avantage de nous faire connaître, avec une précision remarquable, la position où se trouvait non-seulement l'homme distingué qui nous les donne, mais encore tout le parti auquel il a appartenu. Cette position est celle que défendent encore les puséistes. L'avenir nous dira s'ils seront plus heureux que les Ward, les Oakeley, les Newman, dans la tâche où leurs devanciers ont échoué. Dans la même lettre, M. Oakeley nous parle de l'Eglise anglicane avec la franchise qui le caractérise :

« J'ai toujours avoué que l'Eglise actuelle d'Angleterre me paraît depuis longtemps, quoique providentielle, comme un établissement transitoire, et non un système complet et définitif. D'un autre côté, je sens vivement, par des raisons morales, que ce passage d'un état incomplet à un état plus parfait doit, s'il est possible, s'opérer d'une manière graduelle et non abrupte. J'ai agi ouvertement et sciemment en me plaçant, comme beaucoup d'autres personnes, à ce point de vue. Il n'est pas étonnant, après cela, qu'aux yeux de ceux qui voient dans l'Eglise d'Angleterre une institution permanente, les personnes qui jugent les choses comme moi paraissent inquiètes et peu jalouses de leurs devoirs. Les obligations envers un système passager sont indubitablement tout autres qu'envers un système stable, et personne ne soutiendra que l'on puisse avoir un dévouement bien cordial à ce que l'on sent n'être qu'une chose transitoire.... »

Ces aveux de la bonne foi faisaient pressentir, dès le mois de juin, que M. Oakeley ne tarderait pas à se convertir. Déjà il conçut le projet, tout en restant dans l'Eglise anglicane, de renoncer aux fonctions sacerdotales.

« A ceux qui me reprochent, disait-il, de faire de vains efforts, je réponds qu'en cela consistent la sagesse et le devoir des personnes qui se trouvent dans un état désespéré, tel qu'a toujours été le mien. Pouvais-je avec mes convictions bien arrêtées et, je l'espère, inébranlables sur la théologie catholique romaine, me retirer de l'Eglise d'Angleterre, du moins de l'exercice de mon ministère, sans une terrible lutte? Devais-je abandonner, sans nécessité, tout espoir, quelque faible qu'il fût, toute destination, quelque subtile qu'elle parût, à l'aide de laquelle je pouvais satisfaire ma conscience et maintenir la position dans laquelle je m'étais placé?.... »

Ces réflexions, peignant si bien le travail intérieur qui s'opérait dans l'âme de M. Oakeley, devaient infailliblement le conduire à la vérité. La lumière, en effet, n'a pas tardé à briller à ses yeux dans toute sa pureté, et il a fait sa profession de foi catholique, vers les derniers jours d'octobre, entre les mains du révérend M. Newsham, pasteur de la petite paroisse de Saint-Clément à Oxford. Il a exposé les motifs de sa conversion dans la lettre suivante adressée à un ami (M. Newman), et intitulée : *Soumission à l'Eglise catholique.*

« Mon cher ami,

« Je vous ai exposé longuement, il y a quelques semaines, les raisons que j'avais de me croire appelé à examiner ma position comme membre de l'Eglise d'Angleterre. Je vous fis part alors de l'intention où j'étais de consacrer à cet objet un temps déterminé. Je devais, dans ce but, m'abstenir, durant cet intervalle, de me commettre en quoi que ce soit, et continuer à me servir, autant que possible, de tous les moyens de grâce et d'assistance que m'offrait mon Eglise.

« Dans votre réponse, vous parûtes reconnaître que mes inquiétudes étaient raisonnables, qu'il était impossible et même probable que j'eusse raison d'agir tôt ou tard conformément à la détermination que ces inquiétudes m'inspiraient, si elles ne se dissipaient préalablement. Quant au plan que j'avais formé d'ajourner ma détermination jusqu'au moment que je vous fixais, vous me parliez avec moins de confiance. Vous me donniez à entendre que, selon vous, et sous l'influence de certaines circonstances (dont vous me laissiez entièrement l'appréciation), il pourrait être de mon devoir de hâter la démarche à laquelle j'étais naturellement si peu porté même à songer, ainsi que je vous l'avais dit.

« Je viens vous avouer maintenant que je trouve convenable de ne pas *attendre* plus longtemps *la lumière*, et vous dire pourquoi je crois devoir entrer de suite dans la période de la *préparation*.

« Dans votre lettre, vous établissiez une distinction entre ces deux états de l'esprit, et vous ajoutiez que vous n'admettiez pas la légalité d'un délai dans l'acte de se soumettre à une autorité que, par une conviction raisonnée et justifiée, l'on reconnaît comme réglant sa foi et sa conscience. Une conclusion qui me presse continuellement avec une force croissante, c'est que l'Eglise catholique, en communion avec le siége de saint Pierre, a ce droit incontestable à ma soumission. Votre propre exemple venant corroborer vos conseils, je sens que j'ai maintenant une évidence suffisante pour déterminer ma conduite.

« Vous vous le rappelez : dans une précédente lettre, je vous écrivis que je ne voyais pas la nécessité de publier mes *raisons* de laisser l'Eglise anglicane, dans le cas où je prendrais cette détermination. Cela, d'abord parce que j'étais fatigué de voir mon nom occuper le public, et ensuite parce que, dans tout ce que j'ai publié, en mon nom ou sous l'anonyme, depuis trois ou quatre années, je ne trouvais aucune assertion que je me crusse obligé de rétracter, pas même dans ma *Lettre à un ami catholique romain*, qui parut dans l'*English Churchman*, lettre où j'établissais de la manière la plus forte sur quoi reposait la confiance que j'avais alors en notre établissement ecclésiastique. Je veux dire que je ne puis trouver ni dans cette lettre, ni ailleurs, que j'aie jamais avancé un seul motif de rester dans l'Eglise anglicane qui n'ait été renversé ensuite par le cours des événements.

« Je n'entrerai pas dans la question de savoir si les raisons que je donnais alors méritaient peu de confiance parce qu'elles n'étaient pas essentiellement immuables ; mais, dans tous les cas, je ne doutais pas qu'aussi longtemps qu'elles pourraient m'être utiles, il était de mon devoir, alors que tous mes amis étaient découragés autour de moi, d'insister sur ces raisons et de leur donner la plus grande publicité.

« Lorsqu'après l'apparition de ma *Lettre à un catholique*, des personnes plus prévoyantes, mais que je m'imaginais être moins aimantes que moi, me prédirent que ces raisons s'évanouiraient certainement un jour, ainsi que cela est arrivé, je m'inquiétai peu de leurs prédictions, parce que je n'avais aucun désir d'anticiper leurs inductions. Il me semblait que j'avais de bons motifs, non-seulement de confesser mon Eglise dans ma conduite envers moi, mais, ce qui est plus encore, de tout abandonner pour me dévouer entièrement à son service. Je ne comprenais pas de défense plus péremptoire de ses droits, ni qui fût mieux en rapport avec les faits. Je trouvais que l'évidence sur laquelle je m'appuyais était assez forte (de reste pour moi) et assez concluante pour les autres. Il n'était pas une seule des questions dont j'étais satisfait, qui, de fait, ne dût aussi satisfaire ceux qui, n'ayant pas de temps à consacrer à des recherches historiques, s'étaient placés sous ma direction, et qui, par cela même qu'ils s'en rapportaient volontairement à moi, avaient reconnu mes droits à leur confiance, du moins dans une affaire si simple et si élémentaire.

« Je ne crois donc pas nécessaire de me justifier aux yeux du monde d'une résolution qui ne blesse en rien mes déclarations antérieures, résolutions que, de l'avis de la grande majorité des membres de l'Eglise établie et d'autres sectes, j'aurais dû prendre il y a longtemps, et qui excitera à peine l'étonnement d'un petit nombre de mes amis les plus intimes. Si vous me demandez pourquoi donc je livre cette lettre au public, je vais tâcher de vous l'expliquer.

« S'il ne s'agissait que de me défendre, je ne tiendrais pas à ce que l'on sût pourquoi je quitte l'Eglise anglicane ; mais, dans les circonstances actuelles, je crois devoir me mettre en avant pour dire publiquement les raisons qui n'ont pas pesé sur ma détermination. J'avoue qu'il m'est bien difficile de le faire sans toucher plus ou moins le côté positif de la question.

« J'ai entendu justifier, ou, pour mieux dire, excuser des résolutions semblables à celles que je vais prendre par des raisons qui non-seulement me semblent peu satisfaisantes, mais qui moralement et religieusement me paraissent fausses. Je les désavoue, et cela dans l'intérêt d'autrui aussi bien que dans le mien propre. En considérant la position particulière que j'occupe en ce moment dans l'Eglise d'Angleterre, je me crois obligé de dire jusqu'à quel point ces circonstances ont ou n'ont pas concouru à faire naître mon projet ou à hâter sa réalisation.

« 1° Que ma communion soit plongée dans plus de corruption pratique, qu'elle jouisse de moins de priviléges éminents, qu'elle offre à ses membres moins d'avantages que telle autre communion, je dirai tout d'abord que je ne regarde pas cela comme une raison déterminante pour la quitter. Je n'admets pas qu'une personne placée dans les circonstances où je me trouve puisse faire un choix entre ce qu'on appelle (d'après certaine théorie) les *différentes branches de l'Eglise catholique*, et embrasser celle d'entre elles qu'elle préférera. Je désire que l'on sache que je regarderais une telle conduite comme impossible à défendre, et que, si la communion à laquelle j'appartiens remplissait pour moi, *en quelque mesure*, les fonctions spéciales de l'Eglise catholique, je regarderais les motifs de la quitter comme des tentations auxquelles tous les principes moraux et religieux m'obligeraient de résister. Quand je dis *les fonctions spéciales de l'Eglise catholique*, je ne parle pas de la transmission de la grâce divine par le canal de ses commandements; car je conçois que ce privilége soit accordé, même en règle générale, aux membres d'un corps hérétique et schisma-

tique. Je ne voudrais pas poser des limites à l'étendue de l'*ignorance invincible*, qui, d'après la théorie catholique elle-même, est, pour les individus qui s'y trouvent de bonne foi, un contre-poids à l'obstacle que le schisme oppose à la réception de la grâce de la vie éternelle par le canal des commandements de leur propre communion.

« Je fais seulement allusion aux fonctions qui consistent dans l'autorité de l'enseignement, une direction morale déterminée et arrêtée, et la satisfaction (si je puis m'exprimer ainsi) de tous ces instincts chrétiens que l'Eglise catholique a indubitablement la puissance de satisfaire, qu'elle a toujours satisfaits, et, à ce que je crois, qu'elle satisfait actuellement dans la communion romaine : ainsi, par exemple, celui de l'affection filiale et fraternelle. Le Tout-Puissant ne souffre pas que les bons sentiments placés dans nos cœurs ne portent aucun fruit. Il ne les satisfait pas non plus directement et sans un intermédiaire; autrement il n'eût pas établi la sainte Eglise pour le représenter et attirer à lui tous les hommes par son canal. Ainsi que je vais l'expliquer, je ne trouve dans l'Eglise anglicane absolument rien qui corresponde à ces instincts que je sens néanmoins en moi. Tout, au contraire, y est fait pour les froisser et les repousser. Aussi je me sens dans un état qui n'est pas naturel. Je suis, comme on le dit, *hors de mon élément*, avec des organes dont je ne puis me défaire, qui m'ont été donnés avec une destination particulière, mais dans une atmosphère pour laquelle ils ne sont pas faits.

« Quant à l'*enseignement*, je n'en trouve point qui fasse autorité. L'Eglise anglicane ne propose rien à ses membres sur son propre *ipsa dixit*, et c'est cependant là, à mon avis, un des caractères de l'Eglise établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Eglise d'Angleterre nous renvoie toujours à la sainte Ecriture, dont l'interprétation, livrée au jugement privé ou à tout autre organe qu'à celui de l'Eglise vivante, est la route la plus directe à l'hérésie. Dans la communion anglicane, cette liberté donne actuellement naissance à une variété innombrable d'interprétations discordantes et même contradictoire de la vérité, qui ailleurs est UNE par essence.

« Quant à la direction de conduite, ma propre faiblesse me porte constamment à en rechercher une. Or, dans l'Eglise d'Angleterre, il n'y a absolument aucun système reconnu de théologie morale, sur lequel ceux qui entreprennent la tâche ardue et périlleuse de diriger les âmes soient tenus de régler leurs instructions : tout y est accidentel, capricieux et vague. Pour ce qui regarde la confession (en admettant que les prêtres de l'Eglise d'Angleterre soient autorisés à la recevoir), il n'y a de sauvegardé ni dans les dispositions de la règle, ni dans le contrôle de l'autorité, ni dans le prestige d'une association traditionnelle, ni même dans la force ordinaire de l'habitude, pour l'inviolabilité du secret, inviolabilité qui seule peut justifier la confiance requise, et qui, dans votre communion, est garantie par des sanctions si solennelles que le simple soupçon d'indiscrétion n'a, je suppose, jamais traversé l'esprit d'un catholique.

« 2° Je ne voudrais pas que l'on pût penser que j'abandonne l'Eglise d'Angleterre *seulement* à cause de la position particulière et anormale que j'y occupe (1). Je n'admets pas, comme on le dit communément, que je ne doive qu'à moi-même l'interdiction dont je suis frappé; néanmoins je ne nierai pas que cette interdiction n'ait eu une certaine influence sur ma conduite. Tout ce que je dis, c'est que je ne la regarde pas seulement comme la conséquence de mes propres actes, mais comme une faveur de la divine Providence à mon égard. Je ne la considère pas comme suffisante en elle-même pour déterminer ma résolution. Je m'explique.

« Je ne saurais convenir que ma position actuelle dans l'Eglise d'Angleterre soit mon propre ouvrage, à moins qu'on ne puisse dire cela de toute conséquence inattendue d'un acte délibéré et pesé mûrement. La démarche qui a amené directement cette position était, de ma part, sérieusement réfléchie et préméditée. Elle aurait pu (et avec plus de probabilité) avoir d'autres résultats; mais enfin elle a amené un fait que je me crois parfaitement en droit d'interpréter comme une faveur de la divine Providence.

« Je me crois d'autant plus autorisé à l'interpréter ainsi, que je vois, en y réfléchissant, que je n'ai pas cherché à faire naître les événements qui m'ont été contraires; mais que j'ai été en quelque sorte poursuivi, devancé, entraîné par eux. C'est pour moi une satisfaction indicible que de me rappeler qu'en donnant la démission de ma charge, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour prévenir la position où je me trouve, et obvier à ces inconvénients. Ils se sont simplement ajoutés à ceux que je pouvais attendre; mais ils n'ont aucune relation directe avec tel ou tel de mes actes. Les embarras particuliers qui pèsent sur moi en ce moment se rattachent à ma position, non seulement dans un diocèse particulier, mais dans l'Eglise d'Angleterre en général, et ils se présentent à moi, non comme le résultat immédiat de ma conduite, mais comme une déclaration gratuite et superflue faite contre moi par l'Eglise d'Angleterre. Que serait-il arrivé si mes offres de capitulation eussent été acceptées? Vraisemblablement les choses ne se fussent pas passées d'une manière différente; mais je pense souvent à ces paroles que je trouve dans les *Sermons sur les sujets du jour* : « Bien des hommes s'ap-« puient *pour un temps indéfini* sur une théo-« rie abstraite; ce sont les actes d'autorité

(1) M. Oakeley fait allusion à la condamnation dont il fut frappé par la cour ecclésiastique de Londres.

« qui donnent aux théories leur force et « leur portée. »

« En mettant au pis les désagréments que j'éprouve, je ne trouve pas qu'ils dussent me faire abandonner l'Eglise anglicane; et j'ai eu grand soin, dans toutes mes délibérations, de ne pas les laisser peser avec plus de poids qu'ils n'en ont sur mon changement. Ils n'ont pas été cependant sans exercer quelque influence, et ils devaient en avoir. D'abord, comme je l'ai dit, parce qu'ils ont fondu sur moi sans que je les cherchasse (du moins dans leur ensemble), et, ainsi qu'il paraît, selon les desseins de la Providence. Puis ensuite, parce que, de quelque part qu'ils soient venus, ils sont sérieux et terribles dans leurs effets. Je ne sais pas trop ce que l'on veut dire en parlant de mon mépris pour l'autorité de la cour ecclésiastique. J'observerai seulement que cette autorité ne me paraît pas méprisable. Sa sentence me touche de tous points, et me gêne dans tous mes mouvements. Non-seulement elle me prive d'exercer toutes fonctions spirituelles, et cela sous la sanction d'une pénalité, mais, de plus, elle m'empêche en conscience d'enseigner la théologie, soit en instruisant la jeunesse, soit dans des œuvres littéraires. Si l'autorité a eu pour objet de m'enlever non-seulement tout moyen d'influence théologique, mais encore toute influence religieuse quelconque dans ma communion, je reconnais que son plan a été couronné d'un succès complet. Il ne me reste d'autre ressource que de me faire fermier, ou de cultiver la littérature générale, deux choses qui ne sont nullement de mon goût. Je ne nie cependant pas qu'on ne dût *dans l'Eglise*, accepter ces coups terribles comme une pénitence, et continuer à rester dans son sein. Mais, à ma place, cela est absolument impossible, parce que je ne puis, dans aucun cas, accepter un jugement de l'Eglise d'Angleterre, qui est en contradiction avec l'Eglise de Rome sur les points qui obligent ma conscience. La sentence dont je suis frappé étant *conditionnelle à ma persévérance dans mes opinions théologiques*, la soumission aux peines qu'elle porte serait un acte d'obéissance passive. Or, comme une rétractation est tout à fait hors de question, je pense que ma position actuelle est assez irrégulière pour n'être pas tenable.

« Je crois cependant qu'elle n'a fait que contribuer, avec d'autres circonstances, à me donner la conviction que je suis hors de l'Eglise catholique. L'évêque Butler, je crois, dit dans ses sermons qu'un homme peut sentir une plus grande indignation (*νέμεσις*) lorsqu'il est lui-même l'objet d'une injure que quand elle en touche une autre. Aussi, quoique je ne sois pas sur le chapitre des injures et des ressentiments, je ne vois pas pourquoi je refuserais d'admettre que la conduite de l'Eglise d'Angleterre envers moi entre comme un élément important dans la grande question du jour. Mais les inquiétudes où je me trouve sont certainement d'une nature plus générale, ainsi que je vais l'expliquer.

« Selon moi, les théories purement abstraites et intellectuelles de la constitution d'une Eglise ne font pas bien grande impression sur les masses. Le peuple ne juge pas les grands sujets pratiques par la manière dont ils satisfont sa raison, mais selon qu'ils s'accordent avec ses affaires et ses désirs; selon qu'ils touchent son cœur, agitent sa conscience et l'entravent dans sa routine journalière. Mais peut-être que je juge les autres d'après moi. Aussi longtemps que l'Eglise d'Angleterre, en dépit de ses nombreuses anomalies, s'est présentée à ma conscience comme un objet digne de fidélité et d'affection, non-seulement je lui restais attaché, mais je me donnais à elle sans examiner la question de savoir quels étaient ses titres historiques à mon adhésion. Ainsi, maintenant, sans savoir précisément comment Rome établit ses prétentions sur l'histoire des siècles passés (question des plus intéressantes cependant et qui, j'y songe avec délices, sera bientôt éclaircie pour moi), je m'incline devant elle, parce qu'elle correspond parfaitement à ce type de l'Eglise catholique, qui est si profondément et par habitude imprimé sur ma nature morale et spirituelle, dans ces mêmes détails où l'Eglise anglicane a depuis quelque temps manqué et enfin complétement cessé de correspondre avec ce même type. Je vais descendre à quelques détails qui servent toujours à faire comprendre ce que l'on veut dire. Je suis aussi sûr que l'on peut être sûr de quelque chose, que la pensée d'un évêque chrétien doit faire naître une foule d'émotions tendres et respectueuses. Un évêque chrétien devrait être le *beau idéal* d'un père, ou, comme nous le disons, d'un père en Dieu. J'éprouve maintenant et j'ai longtemps éprouvé des sentiments qui trouveraient dans un tel objet de dévouement et d'affection le seul type qui leur corresponde. Autant que j'en puis juger, ces sentiments auraient eu, dans la communion romaine, leur libre cours et leur satisfaction propre. Mais je suppose que je parle au cœur de plus d'un ecclésiastique anglican, en disant que là où je me trouve, ces sentiments rencontrent (et cela par des causes inhérentes au système même) des désappointements et des dégoûts affligeants.

« Avec nos misérables divisions et nos doutes sur des matières essentielles, avec nos relations politiques, nos habitudes sociales, les comités du matin et les débats parlementaires du soir, il faut convenir que les circonstances dans lesquelles un évêque anglican se trouve placé sont sûrement de nature à sécullariser l'homme le plus intérieur, et à détériorer l'esprit le plus élevé, si toutefois, dans le mode de nomination, on choisissait communément parmi ces hommes-là pour remplir cette charge. Il semble donc que ce soit plus la faute du système que des individus, si nous cherchons en vain parmi les évêques anglicans, *en tant qu'évêques*,

cette noblesse, cette douceur, cette simplicité, cette sincérité, cette sensibilité, cette égalité d'humeur dont saint Ambroise et saint Charles nous offrent l'exemple, vertus auxquelles les lois divines et perpétuelles de l'Eglise catholique (surtout dans cette liberté de tout lien politique dont elle jouit en Angleterre) sont aussi favorables dans un siècle que dans l'autre. On dira que quelques évêques catholiques ne sont pas tels; mais je ne parle, ni d'un côté ni de l'autre, de simples individus ; je mets en regard les systèmes respectifs.

« Je ne croirai jamais non plus qu'un enfant de la sainte Eglise de Dieu soit destiné à ne trouver que les tentations de l'inquiétude, lorsqu'il cherche les stimulants ou les satisfactions d'un dévouement affectueux. Si l'on répond à cela que ces choses sont la *croix* de notre temps, qu'il faut s'armer de patience et non d'arguments, je ne puis en aucune façon admettre que ce soit la manière dont Dieu nous envoie les croix de sa miséricorde. L'Eglise est sûrement notre protectrice naturelle dans nos chagrins, mais elle n'est pas l'agent qui les inflige; elle est toujours persécutée, mais ce n'est pas elle qui persécute : comment la distinguerons-nous du monde ? Ensuite, si chacun est *dans* l'Eglise et que personne n'ait à y entrer, alors nous sommes exempts de la pénible nécessité de passer en revue la situation de nos affaires religieuses, et d'interpréter les signes du temps au désavantage de notre propre communion. Mais s'il n'en est pas ainsi, nous pouvons avoir d'autres devoirs moins agréables à remplir que celui d'une soumission résignée au système dans lequel nous nous trouvons.

« Un autre caractère de l'Eglise, dont son divin fondateur nous donne lui-même l'exemple et le précepte , c'est l'amour du prochain. L'Eglise est établie comme un lieu de refuge où le chrétien peut se retirer pour trouver repos et sympathie, de même qu'au sein d'une famille. Plus il sera délaissé et malheureux, plus elle devra être pour lui comme *frère, mère et sœur*. Elle vient à lui non-seulement par les relations de ce monde, mais malgré ces relations et pour en tenir lieu. Elle adoucit et sanctifie ces liens où ils existent ; quand ils n'existent pas, elle devient elle-même plus chère que le plus doux d'entre eux. Je suis fâché de le dire, mais je ne pense pas que l'Eglise nationale ait, sous ce rapport, aucun trait, même éloigné, de ressemblance avec l'Epouse de Jésus-Christ. Hélas! nous trouvons partout des animosités et des querelles ; mais ce qui nous condamne, c'est que la foi de la chrétienté n'est pas même pour nous un gage d'union. Si un homme s'appuie sur un principe exclusif d'organisation ecclésiastique, je ne nie pas qu'il puisse trouver une sorte de sympathie parmi ses frères. S'il va plus loin, et qu'il fasse des sacrifices manifestes à la cause de la religion, cette sympathie pourra s'échauffer et donner naissance à des émotions plus fortes. Ainsi, pour citer un exemple , cela s'est vu à l'égard de cet homme admirable , l'évêque Selwyn. Je ne prétends pas que des actes d'héroïsme aient perdu leur effet sur des Anglais, ni que les membres de l'Eglise anglicane ne soient sensibles à ce principe légitime et puissant d'union et de force qui est communément appelé *esprit de corps*. L'élément particulier et si essentiel de l'amour du prochain, dont (comme corps) ils manquent si visiblement et si malheureusement, est celui que les Grecs exprimaient si bien par le mot ἐπιεικεία, droiture, tendresse, indulgence, interprétation équitable, appréciation indulgente de la conduite d'autrui. Ils semblent à peine reconnaître d'autre lien et d'autre principe d'obligation dans les affaires de l'Eglise que celui de l'esprit de parti. La connaissance la plus superficielle de la littérature ecclésiastique du jour peut fournir des preuves abondantes à l'appui de ce que j'avance.

« Par exemple , certaines personnes, et assurément celles qui ne sont pas les moins intéressées à la restauration des principes catholiques parmi nous et, s'il pouvait en être ainsi , dans leur propre communion héréditaire , n'ont pas plutôt montré des doutes sur les droits et les pouvoirs de leur communion, que tout à coup , après avoir été quelque temps dans le vrai, elles se trouvent complétement dans le faux. On pourrait croire que chacun est en proie à une forte tentation naturelle de briser les liens qui l'attachent à une Eglise opulente et florissante, Eglise que la loi protége, que l'opinion publique reconnaît, Eglise de la majorité, église de son pays, de son intérieur, de ses vieux amis, de ses ancêtres immédiats ! Ainsi, les timides sont accusés de trahir *leur parti* par leur réserve ; ceux qui se mettent en avant le trahissent par leur trop de hardiesse (1). Les uns abandonnent par lâcheté la direction de ceux qui veillent sur eux (comme si ces sortes de personnes étaient bien disposées à se laisser mener) ; les autres font des déclarations qui, quoique strictement personnelles, compromettent le parti avec lequel ils sont publiquement identifiés (je donne la pensée, et non les mots). Si l'on se montre franc, on est blâmé de l'excès de sa candeur ; si l'on est réservé, on vous reproche votre subtilité, ou peut-être, ce qui est encore plus étrange, ces deux choses à la fois. Si l'on vit dans le monde, « qui s'inquiète ou « qui désirerait suivre un homme lâche et « égoïste ? » Si l'on vit dans le cloître (je reproduis les expressions et pas seulement la pensée), on nous parle de *discipline dégradante*, d'une vie isolée et contemplative. Tous ces symptômes annoncent certainement un système en décadence. Leur ensemble nous représente avec une certitude qui pourrait exciter le sourire, si elle ne nous faisai-

(1) Toutes les allusions de ce passage trouvent leur application dans la polémique des écrivains du parti puséiste.

trembler, cette description solennelle et mémorable d'une génération perverse : *Jean-Baptiste vint qui ne buvait ni ne mangeait, et vous dites : Il est possédé du démon.*

« La circonstance la plus décourageante dans ceci, c'est que toutes ces malheureuses critiques sont provoquées par cela seul que l'on montre de l'attachement à la cour de Rome. En vérité, si la théorie de l'Eglise d'Angleterre est indépendante et substantive, on ne saurait s'étonner de ce résultat, et nous n'avons aucune juste raison de nous en plaindre ; ce sera le contraire, si l'on met ces symptômes affligeants sur le compte d'un zèle mal réglé. Mais, ainsi que je l'entends, quelques personnes excellentes restent dans l'Eglise d'Angleterre, en s'appuyant sur cette raison que ses principes ne sont pas nationaux, mais catholiques, et que, quoique extérieurement séparée de l'Eglise qu'elles reconnaissent être la communion centrale de la chrétienté, elle est néanmoins unie de cœur et d'objet avec cette communion. Je demande à ces personnes comment elles peuvent concilier leur théorie avec les phénomènes que j'ai exposés. Il est vraiment curieux d'observer comment la *seule* idée que fait naître dans l'esprit de toute l'Eglise anglicane le mouvement vers Rome est celle de l'injure. *Apostasie, schisme, désertion*, sont, avec quelques expressions semblables, les termes par lesquels on signale ordinairement les conversions. Ceci montre, je crois, combien peu ses membres réalisent même la théorie d'une Eglise *divisée*, dans ce sens qu'ils formeraient une division de l'Eglise. Ils parlent bien plutôt comme les membres d'un club que d'une section de l'Eglise catholique. J'ai aussi été frappé de ce fait : que la différence de communion amène naturellement la rupture des relations, et cela tout à fait sans ou plutôt contre le désir des personnes. Je ne désire me porter ici ni en critique ni en censeur ; je me borne à constater des *faits*. De tels faits offrent à mon esprit une réponse péremptoire aux théories qui soutiennent que l'Eglise d'Angleterre n'est ni exclusive ni simplement nationale.

« J'arrive maintenant à une partie plus agréable de ma tâche, et à un caractère beaucoup plus intéressant de l'Eglise d'Angleterre : je veux parler de la sainteté que Dieu, aujourd'hui comme dans le passé, a suscitée et entretenue dans son sein. C'est là le point qui m'a toujours inspiré le plus de confiance en elle. Pendant toutes les longues méditations auxquelles les circonstances m'ont condamné, c'est là ce qui m'a toujours empêché de prendre des résolutions précipitées ; et maintenant que mon parti est arrêté, la pensée d'une séparation, même momentanée, de ceux que je regarde, par leurs vertus et leur sainteté, comme ayant sur moi une immense supériorité, est une des plus amères, quand je songe que (pendant quelque temps du moins) je ne marcherai pas dans la maison du Seigneur comme ami de quelques-uns des hommes que j'aime si tendrement. Afin qu'on ne s'imagine pas que j'ai traité à la légère le plus touchant de ces arguments, je vais dire sous quel point de vue il m'apparaît en ce moment.

« Je ne veux pas, comme certaines personnes que je connais, nier que ces fruits de sainteté soient vrais et d'un ordre élevé. Je ne saurais douter non plus (quoique je sois sur ce point en opposition avec des hommes que je respecte) que ces grâces aient été accordées à l'Eglise d'Angleterre avec plus d'abondance qu'à tout autre corps religieux en dehors de Rome. Je dirai même qu'elles ont été accordées aux membres de cette Eglise qui ont respecté ses commandements, de préférence à ceux qui se sont fait un principe et presque un mérite de les mépriser. Que l'on puisse rattacher ce fait aux priviléges et aux bienfaits spirituels que l'Eglise d'Angleterre a conservés et qui ont été perdus pour les autres sectes protestantes, on ne trouvera ces priviléges et ces bienfaits ni faibles ni ordinaires, si l'on considère leurs résultats, quoiqu'ils soient contraires dans leur opération, et même détériorés dans leurs produits, lorsqu'ils manquent de ce premier privilége que l'Eglise anglicane a rejeté avec ingratitude. On pourrait encore expliquer ce fait comme étant celui d'individus (des temps passés ou présents) qui, ayant refusé de prendre part au péché de leurs ancêtres, ont obtenu pour eux et pour d'autres la grâce de n'avoir pas à subir toutes les peines dues au péché de leurs pères. Ce bienfait peut encore être expliqué par un gage particulier de pénitence ou d'amour que Dieu aurait vu en nous ; ou serait-il dû à une intercession en notre faveur que Dieu aurait acceptée, en nous permettant, avec sa grande miséricorde, de partager, dans une large proportion, la surabondance des grâces de son Eglise ; de sorte que l'ombre de Pierre aurait béni ceux que sa personne ne pouvait atteindre ? Après tout, nous devrions accepter ce fait comme un mystère inexpliqué et inexplicable de l'amour de Dieu, dont les voies sont merveilleuses, mais dont les miséricordes sont si grandes, si surabondantes, qu'elles ne renferment jamais dans les bornes qu'il a lui-même posées aux canaux qui sont les voies ordinaires de leur transmission. Je ne vois, en aucun cas, et je serais désolé de penser, que nous soyons forcés de nier le fait, en refusant d'accepter les conclusions que l'on peut en tirer.

« La part que l'Eglise catholique elle-même fait au cas d'*ignorance invincible* nous permet d'expliquer sûrement ce phénomène, sans porter préjudice à sa grande, vénérable et imposante théorie. Il est bien plus difficile d'expliquer certains autres faits également irrécusables (à moins d'admettre cette théorie) que d'accepter la théorie en dépit de ces faits ! Cependant, qui oserait dire que, dans ce cas comme dans tous les autres, la règle par laquelle nous jugeons nos frères est celle dont nous nous servons pour nous-mêmes ? La question n'est pas si l'ignorance

invincible plaide en faveur des autres (il n'y a, Dieu en soit loué! aucune limite à l'espérance qu'elle les excusera), mais il s'agit de savoir si elle nous servira à nous individuellement. Il est plus généralement senti que librement reconnu que les membres de l'Eglise anglicane éprouvent en ce moment, comme individus, le besoin d'examiner avec soin quels sont les fondements de leur foi en cette Eglise ; je ne vois pas pourquoi l'on en douterait. Je ne voudrais pas aller jusqu'à dire que cette enquête doit se terminer, et moins encore qu'elle se terminera, dans tous les cas, par la conclusion à laquelle je suis moi-même arrivé. Mais je sens de plus en plus qu'elle devra mener à l'une des deux conclusions suivantes : si nous n'embrassons pas le système catholique, nous devrons nous jeter dans le système anglican. Que ceci soit bien pesé. Nous sommes actuellement dans l'Eglise, ou nous n'y sommes pas ; si nous n'y sommes pas, nous devons y entrer de suite. L'Eglise n'est pas une idée, une pure abstraction, mais une institution certaine qui vit et respire. L'Eglise anglicane est tout au-moins un corps organisé et agissant. Ce peut être un système faux, un système creux, un système mondain, peu satisfaisant et singulier, mais enfin c'est un système, un système défini et distinct. Il a ses évêques, qui, dans l'ensemble, parlent à peu près le même langage ; il a ses formulaires, qui, malgré leurs variétés, reçoivent de la part de ceux qui ont autorité pour cela une interprétation à peu près uniforme ; il a ces cours ecclésiastiques qui rendent des jugements que ses membres, pris individuellement, peuvent ne pas aimer, mais que l'Eglise d'Angleterre ne répudie en aucune façon, et qui se font sentir par des sentences assez dures et d'une opération ostensible. (Je voudrais ne pas paraître faire allusion à moi-même ; mais le fait dont je m'occupe est très-important et demande des exemples à l'appui.) Qui peut dire qu'une telle institution est simplement une lettre morte ou le produit de l'imagination ? Une personne consciencieuse peut-elle tout à la fois vivre *dans* ce système et en *dehors* de lui ; jouir de ses bienfaits et s'affranchir de ses restrictions ; le louer dans le monde en s'identifiant entièrement avec lui, tout en pensant que son principal devoir est de faire d'énergiques efforts pour le renverser?

« Ici je rencontre deux objections ; la première : la peinture, dira-t-on, que je viens de faire, appliquée à ceux que je laisse derrière moi, est erronée et injurieuse; la seconde, c'est que, s'il y eut jamais dans l'Eglise d'Angleterre pareille perfidie ou pareil oubli du devoir, c'est en moi-même qu'on en trouve le principal exemple. Je réplique.

« 1° Je n'accuse pas ceux de mes frères que je laisse dans l'Eglise d'Angleterre ; mais je leur pose avec intérêt et affection une question sérieuse. Je le fais avec d'autant plus de vivacité, et certainement avec d'autant plus d'anxiété, que je pense avoir été moi-même fort longtemps sans sentir toute la grandeur de cette question. J'en conclus donc que, si nous ne sommes pas disposés à nous jeter cœur et âme dans le système de l'Eglise anglicane, à nous soumettre sans plainte à ses décisions, à aimer, à révérer ses autorités, à sympathiser avec son esprit général ; si nous sommes assez mollement attachés à elle que nous entrevoyons la possibilité de la quitter un jour, et que nous allions même jusqu'à préciser, au moins en pensées sinon en paroles, les circonstances pouvant amener cette nécessité (qui jamais ne se présentera à l'esprit d'un chrétien catholique), examinons alors sérieusement, en nous-mêmes, si nous avons jamais regardé cette communion *comme notre Eglise*. Si la réponse est négative, n'est-il pas temps de nous lever et de nous demander où nous sommes, ce que nous faisons, quel sens nous attachons à cet axiome de nos propres ancêtres : *Extra Ecclesiam nulla salus?*

« 2° Quand il serait vrai que je fusse moi-même très-blâmable sur les particularités que je signale, j'espère que cela ne portera pas préjudice à mes conclusions, si elles sont justes. Je n'ai nulle envie de discuter s'il était depuis longtemps de mon devoir d'opter pour l'un ou l'autre de ces deux systèmes ecclésiastiques, dont l'un entravait mon chemin, tandis que l'autre intéressait mon imagination. Je suis cependant persuadé que mon dévoûment et ma fidélité à l'Eglise d'Angleterre ont été ébranlés, quoique très-naturellement cependant, d'une manière fâcheuse pour ce système. Il n'est pas vrai, ainsi qu'on l'a généralement supposé, que ceux qui se trouvent dans la même position que moi aient été dévoués à une idée et rebelles à la réalité.

« C'est pourquoi je proteste, et c'est pour moi une grande consolation que de pouvoir le faire, que mon Eglise a toujours été (sans partage) le point central de toutes mes affections, et que, loin de céder à aucune influence extérieure, je lui suis resté fidèlement soumis. J'ai pensé pendant un temps que les deux systèmes anglican et catholique n'étaient pas antagonistes, mais semblables, et je regardais comme un fait capital de travailler à en rapprocher les extrêmes autant qu'il était possible. Ainsi, j'ai cherché à modeler le service de la chapelle de Sainte-Marguerite sur un type dont je ne trouvais pas l'équivalent dans l'Eglise d'Angleterre. En cela, je n'ai jamais agi qu'en vue des intérêts de ma propre communion, tels que je les entendais, et je n'ai jamais transgressé sciemment les ordres de mon évêque. Je sentais, avec une peine croissante, que le résultat, si conforme qu'il fût à l'idée que je me faisais alors du beau et de l'édifiant dans le culte divin, était cependant une pure anomalie dans l'établissement ; que les autorités le toléraient à peine (et cela de fort mauvaise grâce) ; qu'il n'avait et vraisemblablement n'aurait jamais été imité, et ne pouvait être incorporé au tout ; en un mot, ce résultat était beaucoup trop la création et le jeu des

accidents pour pouvoir être pris pour ce fait important et ce signe d'espérance, que je m'étais plu à voir en lui pendant si longtemps. Amener le plus de sympathie et d'harmonie possible entre mon Eglise et l'Eglise romaine, tout en observant scrupuleusement les règles et les ordres de l'autorité (autant que je pouvais les connaître), telle fut, vous le savez, l'idée que je me faisais de la plus parfaite fidélité envers l'anglicanisme. Cette pensée naquit de ce que j'imaginais une ressemblance essentielle entre les deux systèmes : c'est de ce point que je partis (cela m'était permis) pour faire ressortir et prouver l'un par l'autre. Que cette prétention fût ou non extravagante, il n'en est pas moins vrai qu'elle a été censurée. Je suis arrivé enfin à l'opinion, partagée tout d'abord par des hommes plus sages que moi : que chercher à infuser l'esprit romain dans la communion anglicane, *c'est mettre du vin nouveau dans de vieux tonneaux*, opération qui doit avoir pour résultat de pourrir les vases et de répandre le vin : c'est gaspiller l'esprit catholique et mettre en pièces le réceptacle anglican. Je ne puis cependant regretter que l'expérience ait eu lieu.

« Un bien qu'amènera, je l'espère, le résultat négatif de cette épreuve, sera de faire tomber de dessus les yeux d'un grand nombre le voile qui les empêchait de voir nettement les droits de la sainte Eglise catholique. Beaucoup d'entre nous auraient bien volontiers été romains sans cesser d'être anglicans. Le monde a donné du résultat de cette expérience des interprétations diverses ; mais la meilleure explication, c'est que son résultat n'a pas raffermi la fidélité envers l'Eglise anglicane. On voit et l'on sent depuis longtemps que Rome doit tôt ou tard nous être rendue, et nous entretenions l'espoir que la force de transition pourrait être brisée, que la substitution s'adoucirait dans une absorption graduelle. Mais tout le monde ne voulait pas que les choses se passassent ainsi, et peut-être avait-on raison. Rome catholique a depuis longtemps élevé la voix contre la tentative de la recevoir en la partageant ainsi, et ce que l'austère fidélité de quelques membres de notre église n'a pas réussi à accomplir, l'Angleterre protestante l'a effectué pour elle. Rome, a longtemps cherché des réconciliations individuelles au lieu d'une union du corps entier, et les actes de l'Eglise d'Angleterre ont donné raison à son jugement et fait réussir son grand objet !

« C'est précisément là ce que nous devions attendre, si Rome est l'Eglise catholique. Dieu est intervenu par les voies les plus inattendues et à l'aide des instruments les moins dignes, afin de préserver de toute atteinte la foi des siècles, dont son Eglise a le précieux dépôt, afin d'assurer contre les invasions téméraires, ce système que (par ignorance sans doute) ceux qui le voient de loin sont tentés de critiquer. Il s'est même servi des hérétiques et des blasphémateurs pour accomplir ses desseins et étendre son royaume.

« Je suis, etc.

« Frédéric Oakeley.

« Littlemore, près d'Oxford, 23 octobre 1845. »

Oakeley, ex-élève du collége de Balliol, rentra comme étudiant dans le collége de Saint-Edmond, sous la direction de M. Griffiths, vicaire apostolique du district de Londres.

OBER (François-Adolphe), jeune protestant, né à Mittau, près Stuttgard, dans le royaume de Wurtemberg, élevé dans la communion dite évangélique, fit abjuration le dimanche 2 janvier 1840, dans l'église de Notre-Dame-des-Vignes, à Gênes, entre les mains de M. Guasco, prévôt de la collégiale et vicaire général, qui lui administra le baptême sous condition. Ce jeune homme, qui avait vingt-deux ans, eut pour parrain le marquis Pallavicini, et pour marraine la comtesse de Viry.

OBEY (Marie), protestante de Caen, convertie vers 1630, par Véron.

OBRECHT (Ulric), savant jurisconsulte et philologue distingué, était né le 23 juillet 1646, à Strasbourg. Il épousa la fille du célèbre Bœcler, auquel il succéda dans la double chaire d'éloquence et d'histoire : sa réputation lui attirait des élèves de toutes les parties de l'Allemagne. Outre la langue allemande, qui était sa langue maternelle, il possédait l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'espagnol et l'italien. Il dirigea principalement ses études sur la jurisprudence et sur l'histoire. Les nombreux ouvrages qu'il a laissés, et dont les *Mémoires de Trévoux* donnent le catalogue, témoignent de l'étendue de ses connaissances et de son érudition. Obrecht était né et avait été élevé dans la religion protestante. Son excellent esprit lui fit bientôt reconnaître que le principe fondamental de cette religion, qui abandonne l'Ecriture sainte à l'interprétation arbitraire des particuliers, ne servait qu'à multiplier les sectes ou à conduire à l'indifférence de toutes les religions. Il trouva dans ses vastes connaissances de l'antiquité la preuve de tous les dogmes que la religion catholique professe et que le protestantisme rejette. Il y découvrit également des traces de la plupart des cérémonies qu'on lui avait d'abord représentées comme des actes de superstition et d'idolâtrie. Cette antiquité de la doctrine et des usages, réunie à la succession légitime des pasteurs depuis les temps apostoliques, détermina sa conviction, avant même qu'il déclarât sa conversion.

Il était dans ces dispositions, lorsque Bossuet passa à Strasbourg en 1680 : les entretiens d'Obrecht avec ce prélat achevèrent de le fixer. L'année suivante 1681, Pelisson, venant à Strasbourg, à la suite de Louis XIV, et qui désirait, sur la réputation d'Obrecht, de le connaître personnellement, le vit souvent pendant son séjour dans cette ville. Il l'entretint sur les controverses de religion. L'exemple même de Pelisson, autrefois zélé

protestant, devenu ensuite zélé catholique, était propre à faire impression. Cependant Obrecht flottait encore indécis et arrêté par une sorte de respect humain. Les Jésuites que Louis XIV avait laissés à Strasbourg, achevèrent de décider Obrecht à déclarer solennellement la profession des vérités qu'il croyait déjà. Il vint à Paris en 1684, passa quelque temps à Germigny, auprès de Bossuet, et fit son abjuration entre ses mains. Nommé prêteur royal de Strasbourg, en 1685, il continuait toujours ses travaux d'érudition lorsqu'il mourut à Francfort, le 6 août 1701, à l'âge de cinquante-cinq ans, après avoir demandé et reçu tous les sacrements de l'Eglise. La sincérité de sa conversion est attestée par sa conduite et ses écrits. Le P. Dez paraît aussi avoir contribué à sa conversion. Il avait des relations étroites avec Bossuet, entre les mains duquel il fit abjuration. C'était un savant estimable qui, par ses connaissances et ses recherches, fut utile à Bossuet pour son *Histoire des Variations :* Louis XIV l'employa en diverses négociations. Bossuet était si charmé de l'érudition d'Obrecht qu'il le nommait *Epitome omnium scientiarum et homo omnium populorum.*

O'BYRNE (John) se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise catholique, à Loughrea (Irlande), le 12 juin 1842 : c'est le docteur Coen, évêque de Cloufort, qui présidait à la cérémonie. — Depuis deux ans de fréquentes conversions avaient déjà eu lieu à Loughrea.

ODINEAR, de la race des rois de Danemark, étudiant à Brême, se convertit, fut baptisé par l'archevêque Adaldague et son successeur, Libentius, l'ordonna évêque pour la conversion des gentils. Par la sainteté de sa vie et par ses prédications il soutint dignement la religion en Danemark.

ODON (saint), archevêque de Cantorbéry. Il était fils d'un seigneur danois païen, établi en Angleterre, qui, lui voyant de l'inclination pour la religion chrétienne, l'en détournait autant qu'il pouvait, ne voulant pas même souffrir qu'il nommât Jésus-Christ. Le jeune Odon continuant malgré cela à fréquenter les églises et à rapporter au logis les bonnes instructions qu'il y entendait, son père, outré de colère, le déshérita; et le jeune homme, ravi de perdre pour Dieu tout ce qu'il pouvait espérer sur la terre, quitta ses parents et se mit au service d'Anthelme, un des principaux seigneurs et des plus pieux de la cour du roi Alfred le Grand. Il se convertit, reçut le baptême, entra dans les ordres, mena la vie la plus sainte, devint archevêque de Cantorbéry et mourut le 4 juillet 961.

O DONOGHE (Mme), épouse de M. O' Donoghe, écuyer, fit abjuration le 28 avril 1845, entre les mains du R. O'Donnel, qui peu de temps auparavant avait reçu vingt-cinq autres protestants dans le sein de l'Eglise. (Guyanne-Britannique.)

OERTEL (Jean-Jacques-Maximilien) naquit à Ansbach en Bavière, en 1811. Il fut envoyé de bonne heure au collége, et à dix-neuf ans il étudia à l'université d'Erlangen, où il demeura cinq ans. Il y reçut les ordres dans l'Eglise luthérienne, et sur l'invitation de la Société des missionnaires évangélistes de Barmen en Prusse, il quitta son pays pour aller diriger des protestants allemands dans l'Amérique du Nord. En 1837, il arriva à New-York, et y remplit ses fonctions pendant dix-huit mois. De là, il alla joindre des protestants allemands émigrés dans le Missouri, et il les desservit jusqu'en novembre 1839, époque où il revint dans sa première congrégation.

Une remarque le peinait depuis longtemps, c'étaient les divisions des luthériens d'Allemagne, divisions telles qu'à peine trouverait-on deux ministres d'accord sur les points de doctrine. Aussi un habile professeur soutenait que l'Eglise luthérienne primitive n'existait plus. M. Oertel se flatta de trouver moins de discordance parmi les luthériens d'Amérique, exposés à moins de corruption, mais il fut bientôt détrompé. La division était encore plus grande, et son propre troupeau luthérien n'avait pas la même croyance que lui. Quand il arriva au Missouri, l'évêque luthérien venait d'être excommunié comme hérétique. Cela affligeait profondément M. Oertel, quand la Providence lui fit connaître M. Quarter auquel il exposa l'état de son âme. Il lui déclara franchement que s'il trouvait que la doctrine enseignée aujourd'hui était la même que les apôtres ont enseignée, il n'hésiterait point à se faire catholique. M. Quarter lui mit entre les mains les livres intitulés la *Foi des catholiques* et la *Fin de la controverse*, par M. Milnes. La lecture de ces livres et quelques entretiens avec M. Quarter le convainquirent de la vérité de notre doctrine et calmèrent un peu son esprit. Tel est le récit que M. Oertel, ancien ministre protestant à New-York, fit lui-même, lors de son abjuration qui eut lieu le 15 mars 1840, dans l'église Sainte-Marie à New-York. L'église était remplie. M. Quarter, pasteur de cette église, fit connaître la position et les titres du ministre qui fit ensuite lui-même en chaire sa profession de foi catholique, et présenta au pasteur un manuscrit où il exposait ses raisons pour se faire catholique. M. Quarter lut ce manuscrit. Après les détails personnels que nous venons de rapporter, M. Oertel exposa quelques-unes des raisons qui lui prouvaient que l'Eglise luthérienne ne peut être l'Eglise du Christ. La doctrine primitive ne peut se trouver que dans les anciens Pères, et, comparant la doctrine de Luther avec la leur, il voyait les différences. Longtemps il se flatta que quelque auteur luthérien lui fournirait la solution de ses doutes, il n'en trouva aucun. Il interrogeait ses amis pour éclaircir ses difficultés, aucun ne fut en état de le faire. Il chercha à appliquer à l'Eglise luthérienne les caractères de la véritable église, mais où étaient son unité, sa sainteté, sa catholicité et son apostolicité ? il n'en trouvait point chez elle de vestige. Il la quitta donc, et découvrant les caractères ci-

dessus dans l'Eglise catholique seule, il embrassa cette foi, et il espère, dit-il, y mourir.

M. Oertel, après cette lecture, reçut le baptême sous condition. On dit qu'il se proporait de publier un grand ouvrage sur sa conversion, et qu'il développerait ce que nous venons d'exposer très en abrégé.

OFFER (François), né à Saint-Immer, dans le canton de Berne, fut élevé dans la religion protestante. Enrôlé dans le 2e bataillon de chasseurs pontificaux, puis transféré dans le 1er bataillon et en garnison à Osimo, il abjura, le 27 juillet 1834, ses erreurs dans la cathédrale de cette ville. Après son abjuration, il fut baptisé sous condition et eut pour parrain le comte Cinti, auditeur des troupes pontificales. Le major Tinaldi, commandant la place, assistait à la cérémonie.

OFLER (Etienne), soldat protestant dans le 1er régiment suisse, au service du roi de Naples, reçu à l'hôpital militaire de la Trinité à Naples, fit abjuration le 2 novembre 1838, à Naples. Ses bonnes dispositions ont fort édifié les témoins de cette cérémonie.

OKI-WI-MI, femme indienne de la troupe des Ioways, était venue à Paris avec son mari, Shon-Ta-Yi-Gâ, atteinte d'une maladie pulmonaire très-avancée. La mort était proche. Oki-Wi-Mi le sentait elle-même et le disait. C'est alors que Jeffrey-Doraway l'interprète, qui est un pieux catholique, essaya de jeter dans l'âme de la jeune femme quelque semence de christianisme. Les Indiens de Montagnes-Rocheuses ne sont pas sans avoir des relations assez fréquentes avec les missionnaires catholiques de l'Union américaine. On peut croire qu'ils ont déjà des notions vagues encore, il est vrai, de notre religion; car la plus jeune fille du grand chef des Ioways qui était à Paris avec son père Ta-Pa-Ta-Mi, avait été baptisée à Saint-Louis du Missouri. On remarqua d'ailleurs que, pendant sa maladie, Oki-Vi-Mi paraissait fort attachée à une petite médaille de l'Immaculée-Conception qui lui avait été donnée par M. Alfred Vattemare. Une difficulté s'était présentée tout d'abord, mais de suite levée par la bonne volonté de Shon-Ta-Yi-Gâ. Oki-Wi-Mi était de la tribu de Sacke, et elle n'entendait pas la langue des Ioways. Il fallut donc que Jeffrey adressât les instructions à Shon-Ta-Yi-Gâ, qui les traduisit à sa femme.

Dans le mois de juin 1845, Oki-Wi-Mi, qui avait passé une nuit fort tranquille, semblait avoir recouvré ses forces. Tout à coup elle fit approcher son mari et lui annonça qu'elle allait mourir, que le Grand-Esprit la rappelait, et qu'elle voyait ses enfants qui lui tendaient les bras. Elle le remercia de ses soins si bons, si tendres, si empressés, puis elle ajouta qu'il ne devait pas hésiter à laisser son corps en France, et que cela ne l'empêcherait pas de se réunir à ses enfants et au Grand-Esprit : « Quand je serai morte, lui dit-elle enfin, tu m'habilleras de mes riches vêtements; tu m'entoureras de tout ce que les blancs m'ont donné; mais avant de m'enterrer, tu ôteras tout, excepté cela (en mettant la main sur la médaille de l'Immaculée-Conception), je veux le garder parce qu'il m'a consolé dans ma maladie. »

Jeffrey, à qui Shon-Ta-Yi-Gâ traduisait les paroles de sa femme, frappé de ce vœu de la pauvre malade, et croyant bien en saisir l'intention, se hâta de dire : « Demandez-lui si elle ne voudrait pas recevoir le baptême. — Oui, oui, tout de suite, » répondit Oki-Wi-Mi. A ce mot, Jeffrey courut chercher un prêtre, et revint bientôt avec un des vicaires de Saint-Roch, M. Leblanc, qui prit le bras de la malade, et sentant des pulsations sous sa main, il fit demander à Shon-Ta-Yi-Gâ, s'il ne s'opposait pas à ce que le baptême fût administré à sa femme; sur la réponse très-nette de l'Indien, il procéda aussitôt à la cérémonie, et Oki-Wi-Mi mourut chrétienne. Quand le vicaire voulut se retirer, Shon-Ta-Yi-Gâ s'approcha de lui, le remercia avec effusion et lui dit : « Mon père, je dois vous demander pardon de ne pas vous avoir appelé plus tôt. »

Oki-Wi-Mi, la femme du *Petit-Loup*, fut enterrée le lendemain avec tous les honneurs religieux accordés aux catholiques morts dans le sein de l'Eglise. Son mari et deux autres sauvages, dont un jeune garçon, assistèrent à la cérémonie funèbre d'une religion qu'ils ne connaissaient pas encore, et qui est venue consoler, à son heure suprême, leur infortunée compagne; la cérémonie eut lieu à la Magdeleine.

OLAPH ou OLAUS (saint), fils posthume de Harald, roi de Norwége. Privé du royaume paternel pendant sa jeunesse, il fit d'abord le métier de roi de la mer ou de pirate. Il vint en France aux secours des Normands, et en Angleterre au secours du roi Ethelred. Dans son expédition de Normandie, il embrassa le christianisme et reçut le baptême à Rouen, au commencement du XIe siècle. Rentré en Norwége, il fut reconnu roi, l'an 1015. Il travailla avec zèle à en extirper la superstition et l'idolâtrie, et se fit lui-même apôtre. Quoi qu'il en soit au juste du genre particulier de sa mort, Olaüs fut regardé comme martyr. On l'enterra avec honneur à Drontheim, capitale du royaume : il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, et il fut depuis en grande vénération à tous les peuples voisins. Il mourut l'an 1028, le 29 juillet, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Son fils, Magnus, ayant récupéré le trône, en 1035, contribua beaucoup à étendre la dévotion des peuples envers son père, que la cathédrale de Drontheim choisit pour patron tutélaire.

OLAUS, roi de Suède, dont Olaüs de Norwége avait épousé la fille, se fit chrétien avec sa femme et ses deux fils, Edmond et Amond. Ce dernier, auquel on donna le nom de Jacques, au baptême, surpassa en piété tous ses prédécesseurs. Olaüs de Suède ne fut pas moins zélé que son gendre, pour la propagation de la religion chrétienne et la conversion des idolâtres. Il avait été con-

verti par saint Anschaire, dans le IXe siècle. Lorsque ce saint missionnaire, après avoir évangélisé le Danemark, pénétra en Suède, Olaüs voulut que le sort décidât si le libre exercice de la religion chrétienne serait permis dans ses Etats, ou non. Anschaire, qui ne voyait qu'avec peine la cause de Dieu, soumise aux caprices du hasard, recommanda vivement au ciel l'issue d'une décision si bizarre, et les choses tournèrent selon ses désirs, c'est-à-dire à l'avantage du christianisme. Un grand nombre de Suédois se convertirent, et le prince lui-même imita cet exemple. Dans un temps de famine, ayant refusé d'offrir un sacrifice aux idoles d'Upsal pour les supplier de mettre fin au fléau, ce refus causa une révolte à Bezin où il faisait sa résidence; il y fut massacré par les idolâtres de cette ville, près des murs de laquelle s'était élevée celle de Stockholm.

O'LEAR DE BLACKBOG, anglais, qui abjura le protestantisme, dans la chapelle de Widgap, et embrassa la foi catholique, en 1846.

OLGA, *Voy.* II. — HÉLÈNE.

OLTLEY (sir Richard), membre de la communauté des Méthodistes Wesleyens, se convertit au catholicisme avec sa fille, en 1840.

OLYMPE (saint), tribun et martyr, fut converti avec sa femme, sainte Exupérie et saint Théodule, leur fils, par saint Symphrône. Le pape saint Etienne les baptisa ensuite, et comme on était au commencement de la persécution de Valérien, il les exhorta si efficacement à mourir pour la foi de Jésus-Christ, qu'ils donnèrent généreusement leur vie, en subissant le supplice du feu sur la voie Latine.

OLYMPIADE (saint), personnage consulaire et martyr à Amélia, en Ombrie, fut converti par sainte Firmine. Le bruit de sa conversion s'étant répandu, il fut arrêté comme chrétien, et comme il confessait Jésus-Christ avec un courage que rien ne pouvait ébranler, on l'étendit sur le chevalet, et il expira au milieu des tortures, sous Dioclétien, le 1er décembre.

ONÉSIME (saint), disciple de saint Paul, était Phrygien de naissance, et esclave de Philémon. Il avait volé son maître, et, pour éviter les châtiments qu'il méritait, il s'était enfui dans la capitale du monde, lorsqu'il fut amené par la divine providence aux pieds du saint prisonnier. Philémon était un chrétien distingué de Colosse, ville célèbre de Phrygie. Saint Paul l'aimait avec tendresse et avait beaucoup de confiance en son amitié. Ayant donc converti et régénéré Onésime dans ses liens, il ne voulut point le garder auprès de sa personne, mais le lui renvoya avec une lettre où il l'engage et le prie avec les expressions les plus tendres et les plus efficaces, de recevoir Onésime non plus comme un esclave, mais comme un frère, de lui pardonner ses fautes et lui remettre son larcin.

Onésime étant retourné à son maître avec cette épître, en fut accueilli avec toute la bonté, la douceur et la charité que désirait saint Paul. Et comme il lui avait fait entendre que l'assistance de ce serviteur lui serait d'un grand soulagement dans sa prison, il ne tarda pas de le lui renvoyer à Rome, d'où, l'année suivante, l'apôtre le dépêcha de nouveau à Colosse avec Tychique. Ce dernier était d'Asie et avait accompagné l'apôtre dans son voyage d'Achaïe à Jérusalem. Etant venu le trouver à Rome, il paraît avoir eu une place distinguée dans sa confiance, et parmi ses coopérateurs dans le ministère apostolique: aussi l'appelle-t-il jusqu'à deux fois, dans ses lettres, son bien-aimé frère et fidèle ministre dans le Seigneur. Onésime fut ordonné évêque à Berée, en Macédoine, et martyrisé l'an 95, sous l'empereur Domitien.

ONÉSIPHORE (Saint), disciple des apôtres et martyr, est honorablement mentionné par saint Paul, dans son *Epître à Timothée*. Etant allé à Rome, il rendit de grands services à l'apôtre, qui était alors en prison. Il fut arrêté à son tour dans la suite et fouetté par ordre du proconsul Adrien, qui le fit traîner par un cheval indompté, à la queue duquel on l'avait attaché. Cet horrible supplice lui arracha bientôt la vie, et son corps n'était déjà plus qu'un cadavre, pendant que le cheval, continuant sa course, le mettait en lambeaux.

ONFROY (Marie), l'un des six cents protestants que Véron convertit vers 1630, à Caen et aux environs, en leur démontrant la contradiction du principe protestant avec l'Ecriture sainte et les Pères de l'Eglise.

OPPERMANN, demoiselle protestante, du Hanovre, fit abjuration la veille de la Pentecôte, 1839, dans la chapelle des Dames de Saint-Michel, entre les mains de l'abbé Brunie, qui l'avait instruite et préparée.

OPTAT (saint), évêque de Milève en Numidie et Père de l'Eglise, naquit en Afrique, vers le milieu du IVe siècle et fut élevé dans l'idolâtrie. Saint Augustin dit de lui qu'il passa des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi, et qu'il apporta à l'Epouse de Jésus-Christ les richesses des Egyptiens, c'est-à-dire les sciences profanes et l'éloquence humaine. Ses talents et sa sainteté l'ayant fait placer sur le siége de Milève, il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre les donatistes. Il prit la plume pour réfuter Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage qui avait composé un ouvrage en cinq livres, pour la défense de son parti. Il ajouta, vers l'an 384, un septième livre qui complète l'ouvrage. Saint Augustin appelle saint Optat un évêque de vénérable mémoire, qui est par sa vertu l'ornement de l'Eglise. Saint Fulgence le met au même rang que saint Augustin et saint Ambroise. On ignore l'année de sa mort, mais on croit qu'il ne survécut pas longtemps à la publication de son septième livre.

OR (Louis DE L'), capitaine distingué, né à Berlin, professeur à l'Académie royale de Saxe, abjura le protestantisme et fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique, à Vienne,

le 29 juillet 1836, dans la chapelle du nonce apostolique, entre les mains du cardinal Ostini. Il n'a cessé depuis lors de combattre le rationalisme dans ses écrits.

ORDRE (Mme la comtesse D') et Mme de Bresson sa sœur, toutes deux d'origine suisse, abjurèrent le protestantisme dans la chapelle des sœurs de Bon-Secours, à Boulogne-sur-Mer, dans le mois de mai 1839. L'abbé Lecomte, vicaire général, reçut leur abjuration et M. Delcroix, curé de Haute-Ville, a dit la messe.

OREILLY, médecin anglais, se convertit et abjura l'hérésie de Calvin entre les mains du cardinal de la Tour-d'Auvergne, alors à Boulogne en tournée de confirmation, et rentra dans le sein de l'Eglise catholique, en avril 1842.

ORONTE (saint), martyr à Géronne en Espagne, avec saint Vincent, son frère, était d'une famille illustre et issu d'un sang impérial; il quitta le culte des idoles pour embrasser le christianisme. S'étant rendu à Roda avec son frère, le lévite Victor leur donna l'hospitalité. Oronte et Vincent ayant refusé de sacrifier aux idoles, Ruffin les condamna à mort, et ils furent décapités l'an 290, sous l'empereur Dioclétien.

ORR, anglais qui avait fait ses études à Oxford et s'est converti au catholicisme. Depuis longtemps il résistait à la grâce. A son départ d'Angleterre il était déjà convaincu des vérités de la religion catholique, mais il ne songeait nullement à l'embrasser. Un jour il était occupé à copier je ne sais dans quel livre un hymne à la très-sainte Vierge, lorsqu'il se sentit poussé à abjurer immédiatement, ce qui se fit dans l'église de la Propagande, le 15 juin 1851.

OSKELEY, anglais qui se convertit au catholicisme il y a quelques années. Il adressa au *Morning-Post*, le 22 octobre 1850, une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« Londres contient à lui seul autant de catholiques que Rome elle-même; et on peut, sans exagérer, en porter le nombre à 70,000. A Liverpool un tiers de la population est catholique; à Preston plus de la moitié des habitants suivent les rites romains; à Manchester, Birmingham, Bristol et dans tous les grands centres de populations, il y a considérablement de catholiques irlandais établis, et on peut dire que la population indigène vient de plus en plus à eux chaque jour. Les conversions sont si fréquentes, que nous aurons la majorité à un temps donné. »

OSTER. *Voyez* OTTER.

OSWALD (Saint), roi des Northumbres, neveu du roi Edwin, et martyr, né en 604, était fils d'Ethelfrid, tué par Redwal, roi des Est-Angles, dans une bataille qu'il lui livra en 617. Après cette mort tragique, Oswald et ses autres enfants se réfugièrent chez les Scots. Ils y furent instruits de la religion chrétienne, et reçurent ensuite le baptême. En 634, ils purent rentrer dans les Etats de leur père et en reconquérir une partie. Eanfrild, qui était l'aîné, régna sur les Déirois, qui étaient encore idolâtres. Ce prince dans la crainte de déplaire à ses sujets, abjura le christianisme, et Oswi, l'un de ses frères, imita son apostasie; quant à Oswald, il persévéra fidèlement dans les engagements qu'il avait contractés envers le vrai Dieu. Eanfrild et Oswi ayant péri de mort violente, dans le cours de la même année (634), les deux royaumes de Northumbres revinrent à Oswald. Sitôt que saint Oswald fut établi dans son royaume il songea à rendre chrétien tout son peuple. Pour cet effet, il envoya aux anciens des Ecossais, c'est-à-dire des Irlandais, chez lesquels il avait reçu le baptême, demander un évêque pour instruire les Anglais, ses sujets. On lui envoya d'abord un homme austère qui, ayant prêché quelque temps sans fruit, revint dans son pays et dit dans l'assemblée des anciens qu'il n'avait pu rien faire, parce qu'on l'avait envoyé à des barbares d'un esprit dur et indomptable. Il tint conseil là-dessus, avec un grand désir de procurer le salut de cette nation. Un des assistants, nommé Aïdan, dit au prêtre qui avait été envoyé: « Il me semble, mon frère, que vous avez été plus dur qu'il ne le fallait avec ce peuple grossier, et que vous n'avez pas commencé suivant la doctrine de l'apôtre, par leur donner le lait d'une instruction douce, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de préceptes plus parfaits. » Tous les assistants tournèrent les yeux sur Aïdan, et, après avoir bien examiné ses paroles, ils résolurent de l'envoyer pour l'instruction de ces peuples, comme excellant en discrétion, qui est la mère des vertus. Ces Ecossais, à qui le roi Oswald s'adressa étaient les moines de l'île de Isbi, et du monastère fondé par saint Colomb ou Colomban, l'ancien dans le siècle précédent. Le prêtre Ségène en était alors l'abbé, et ce fut lui qui envoya saint Aïdan au roi Oswald avec quelques autres moines, après l'avoir fait ordonner évêque. Le saint évêque commença donc à prêcher et à établir cette nouvelle église. On vit alors bien des fois un spectacle admirable. Pendant que l'évêque prêchait, comme il ne savait pas bien l'anglais, le roi lui servait d'interprète auprès de ses ducs et de ses officiers, ayant parfaitement appris la langue irlandaise pendant son exil. Depuis ce temps, plusieurs Irlandais venaient de jour en jour prêcher la foi avec un grand zèle, dans les provinces soumises au roi Oswald, et ceux qui étaient prêtres administraient le baptême. On bâtissait des églises en divers lieux, et le roi donnait libéralement des terres pour fonder des monastères où les jeunes Anglais apprenaient les lettres et la discipline régulière. Car, ces missionnaires irlandais, étaient moines pour la plupart, aussi bien que saint Aïdan, leur évêque.

Saint Oswald était le plus puissant roi d'Angleterre, et commandait aux quatre nations qui habitaient cette île, et qui parlaient chacune leur langue: Bretons, Pictes, Ecossais et Anglais. Toutefois il profita si bien des

instructions de saint Aïdan qu'il devint humble, doux aux pauvres et aux étrangers, et très-libéral. Il fut vaincu et tué dans le combat qui se livra le 5 août 642, à Maserfield.

OTTER (Jean), savant orientaliste, né en 1707, à Christianstadt, ville de Suède, d'une famille commerçante engagée dans le luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connaissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suède, il alla étudier à l'université de Lunden, où il se livra deux ans à la physique et à la théologie. Quelques lectures, qui le frappèrent, et des entretiens avec des catholiques, qu'il eut occasion de voir, lui donnèrent des doutes sur le luthéranisme, et il se rendit en France pour embrasser la religion catholique, en 1727. Ayant passé quelques années à Rouen, dans un séminaire, il fut appelé à Paris par le cardinal Fleury, qui le plaça au département des postes. Envoyé en Orient, en 1734, on lui donna en 1746 une chaire de professeur pour la langue arabe, et en mars 1748, il fut admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; mais il mourut le 25 septembre suivant.

OTTLEY (sir Richard). *Voy.* Oltley.

I. — OTTOLENGHI (Jacob), né à Acqui, en Piémont, et âgé de dix-sept ans, fit abjuration et reçut le baptême des mains du cardinal Zurla, dans la chapelle de Sainte-Marie-de-la-Minerve, le 26 juillet 1825.

II. — OTTOLENGHI (Grazia et Stella) juives, âgées, l'une de seize ans, l'autre de douze, furent baptisées et confirmées à Reggio, dans l'Etat de Modène. Elles étaient sœurs de Faustine Ottolenghi qui avait été baptisée le 20 avril 1838. La cérémonie fut faite par l'évêque de Reggio, dans sa chapelle privée, en présence de plusieurs personnes de distinction, entre autres du gouverneur et du comte Parigi, président de la maison des catéchumènes. Ces jeunes filles avaient été instruites par le P. Théophile de Lodi, capucin. Trois pieux ecclésiastiques, les prévôts de Saint-Prosper et de Saint-Augustin, et l'archiprêtre de Fiorenzuola, concoururent à cette bonne œuvre. Le dernier avait recueilli Faustine Ottolenghi au mois de décembre. Les deux jeunes sœurs de celle-ci avaient précédemment habité la maison des catéchumènes pour s'y éprouver, mais n'avaient pas paru décidées à se convertir. Elles ont demandé d'elles-mêmes à rentrer, et tout faisait espérer que leur conversion serait durable. Les catéchumènes et les néophites qui se trouvaient dans l'établissement ont assisté au baptême. On comptait dans la maison six converties cette année.

OUA-KA (Un fils de), roi d'une contrée voisine à celle du Basian en Afrique (côte des Dents) reçut le sacrement de baptême en juin 1847 dans l'église paroissiale de Sainte-Elisabeth à Paris. Il fit sa première communion le 19 juin de la même année, et eut pour parrain à son baptême M. Regnier, chef d'instruction.

OURFA (Mgr d'), évêque schismatique du rite syriaque, rentra, ainsi que son secrétaire, dans le giron de l'Eglise et fit profession de la foi catholique romaine entre les mains du patriarche syriaque de ce rite à Alep, et il se disposait à retourner à Ourfa dans l'espérance fondée, dit-on, de ramener au saint bercail ses anciennes ouailles. En outre, cent cinquante familles schismatiques ont embrassé la vraie foi à Mossul, et si les missionnaires avaient pu disposer de plus amples moyens, il ne paraît pas douteux que la multitude de sectes chrétiennes répandues dans la diapsara, ne se fussent bientôt formées en une seule et vaste communauté catholique. *Voy.*, au Supplément, Timote. »

OURRY (Maurice-L. - F.) journaliste et littérateur, que ses feuilletons irréligieux, ainsi qu'un grand nombre de pièces jouées aux théatres de l'Odéon, du Vaudeville et des Variétés, avaient tristement fait connaître, a consolé la religion par la déclaration suivante, signée au lit de mort :

« Etant en danger de mort, et voulant autant qu'il dépend de moi expier mes fautes, je déclare rétracter tout ce que j'ai pu écrire dans le cours de ma vie soit contre la religion, soit contre la morale, et je prie Dieu de m'en accorder le sincère repentir.

« Paris, le 20 janvier 1843.

« Ourry, *homme de lettres.* »

Cette déclaration fut faite par M. Ourry entre les mains de M. le curé de Saint-Laurent à Paris qui lui administra les sacrements de l'Eglise et qui se loua de ses sentiments sincères et profonds de retour et de repentir.

OUSELEY (sir Frédéric) fit abjuration de l'anglicanisme à Oxford où il était membre de l'université, au commencement de janvier 1851.

OVERBEEK (Frédéric), célèbre peintre de Lubeck, remarquable par son talent et établi à Rome, se convertit au catholicisme et fit abjuration dans la chapelle de Saint-Louis-de-Gonzague entre les mains du cardinal Ostini en 1817.

D'autres artistes allemands, alors dans la capitale du monde chrétien, ont aussi embrassé la religion catholique à la même époque.

OVON. C'était la coutume des païens de la Frise de faire mourir, en l'honneur de leurs dieux, celui sur qui tombait le sort. Comme on menait à la mort un jeune homme nommé Ovon, saint Vulfran pria le duc Radbod de lui donner la vie : et il était près de l'obtenir quand les païens s'y opposèrent en disant : « Si ton Christ peut le délivrer de la mort, il sera à toi le reste de ses jours. » Le saint accepta la condition ; on pendit Ovon, qui demeura au gibet pendant deux heures, et le saint se mit en prière. Sitôt qu'il eut fini de prier, la corde se rompit, Ovon tomba à terre, et, par l'ordre du saint, se releva en pleine santé. Il dit depuis que, lorsqu'il était pendu, il s'imaginait être ac-

cablé de sommeil, et soutenu par a ceinture du saint attachée autour de son corps. Il fut baptisé, devint moine de Fontenelle et prêtre, et laissa dans le monastère, plusieurs titres et plusieurs livres écrits de sa main. Saint Vulfran délivra plusieurs autres personnes de la mort. Le sort tomba un jour sur les enfants d'une veuve, dont l'un n'avait que sept ans et l'autre que cinq ; et ils devaient être noyés dans la mer, car il y avait diverses manières d'immoler ces victimes. On les exposa en un lieu où la haute marée devait arriver ; et comme elle commençait à gagner, le plus grand tenait son petit frère entre ses bras, s'efforçant de le retirer de l'eau. Le duc avec une multitude de peuple était présent à cet horrible spectacle, sans avoir pitié de ces innocents. Saint Vulfran les demanda ; le duc lui dit : « Si ton Christ peut les délivrer, qu'ils soient à lui ! » Le saint évêque ayant fait sa prière, la mer, en s'élevant, laissa à sec le lieu où étaient les enfants prêts à mourir; il alla les prendre de ses deux mains, les rendit à leur mère désolée et les baptisa. On crut qu'il avait marché sur les eaux et une grande multitude se convertit.

OWARD (Melle), jeune Anglaise de vingt ans qui avait été élevée dans la religion anglicane qu'elle abjura le 8 décembre 1840 entre les mains de l'abbé Dufêtre vicaire général de Tours.

Cette jeune personne, extrêmement distinguée par ses connaissances et son esprit naturel, voulut faire une étude appprofondie de la religion et n a pas tardé à être convaincue de la verité du catholicisme. Elle prononça son abjuration en présence d'une nombreuse assistance qui paraissait vivement émue. Son père, quoique protestant, lui avait donné son consentement par écrit, et il versait des larmes de joie en venant remercier M. Dufêtre du bonheur qu'il avait procuré à sa fille.—Trois mois auparavant, cet ecclésiastique si zélé avait déjà reçu l'abjuration d'une autre Anglaise de vingt-trois ans.

OXENSTIERNA (Gabriel THURESON, comte D') gouverneur du duché des Deux-Ponts et arrière-neveu d'Axel Oxenstierna, naquit à Stockholm en 1641 et mourut en mai 1707. Il quitta le luthéranisme pour se faire catholique comme le rapportent les mémoires du temps. Dans ses propres écrits il parle positivement de son bannissement de sa patrie et de la perte de ses biens pour la religion catholique, et il indique très-clairement son retour au catholicisme dans son épitaphe faite par lui-même.

OZANAM. Cette famille originairement juive compte un converti avant le XVII^e^ siècle époque où elle était rentrée au sein de l'Eglise catholique. Nous en faisons mention à cause de la célébrité qu'acquit à ce nom le mathématicien qui l'a porté et qui mourut à Paris en 1717, et surtout le catholique contemporain qui s'est fait une place si remarquable dans les lettres par ses divers travaux et surtout par ses études sur *Dante*

P

I. — PACE ou PACIO (Jules) jurisconsulte distingué, né à Vienne en 1550 avait composé un *Traité d'arithmétique* à l'âge de treize ans. Il professa successivement à Genève, Heidelberg, Sédan, Nimes, Montpellier, Valence et Padoue. Le célèbre Peiresc, son élève et son ami, fit d'abord de vains efforts pour le ramener à la religion catholique ; cependant il prononça son abjuration à Valence en 1620 et mourut en 1645.

II. — PACE (Angelo), juif, âgé de vingt-quatre ans, après avoir voyagé et conféré avec des rabbins, embrassa la foi chrétienne et fut baptisé par l'archevêque d'Avignon le 17 août 1687.

PACIFIQUE (Frère). Un très-célèbre poëte du XIII^e^ siècle, un troubadour lauréat de Frédéric II, que sa supériorité avait fait nommer *le roi des vers*, entra un jour dans l'Eglise d'un monastère du bourg de Saint-Séverin où saint François d'Assise prêchait sur le mystère de la croix, à son premier retour de Syrie. Dieu ouvrit les yeux du poëte ; il vit deux épées lumineuses croisées à travers la poitrine de saint François, et il connut que c'était là le saint homme dont on publiait de si grandes choses. Transpercé lui-même par le glaive de la parole divine, il renonça au monde et entra dans l'ordre des F. F. Mineurs. Saint François le voyant passer si parfaitement des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ, le nomma Frère Pacifique. Ce fut un homme d'une grande sainteté et il fut le premier ministre provincial de France.

PACOME (saint), instituteur de la règle des cénobites, naquit dans la Haute-Thebaïde, vers l'an 292. Il fut élevé dans les sciences de l'Egypte, dans la religion de ses parents, qui était le polythéisme, mais il montra de bonne heure beaucoup d'aversion, pour les superstitions dont le culte des idoles était accompagné. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé dans les troupes de l'empire pour défendre les prétentions de Maximin contre Licinius et Constantius. Vers l'an 312, suivant Tillemont et Godescard, Pacôme était arrivé à Thèbes ou Diospolis, avec d'autres jeunes gens que l'on avait également enrôlés de force, et que l'on traitait assez durement ; il reçut des nombreux chrétiens de cette ville tant de secours et de consolations, qu'il en fut vivement pénétré Le spectacle de la parfaite union des disciples de l'Evangile de leur désintéressement, et de leur charité fit sur son cœur une très-vive impression et acheva de le dégoûter de l'idolâtrie.

Aussitôt que l'armée dont il faisait partie

fut licenciée, il se retira dans une bourgade de la Thébaïde, et se fit inscrire au nombre des catéchumènes. Pendant les épreuves, il se distingua par sa piété et son zèle ; il ne cessait de prier le Créateur de lui faire connaître sa volonté. Admis au sacrement de la régénération, il y puisa de nouvelles forces pour accomplir les obligations du christianisme et se consacrer au service du Seigneur. Mais, afin de se décider plus sûrement sur le choix du parti qu'il avait à prendre, il alla consulter le vieillard Palémon, qui lui fit le tableau des austérités pratiquées par les solitaires, et des difficultés qu'il aurait à vaincre. Etonné, mais non découragé, Pacôme se soumit à tout, et se rangea sans hésiter sous la discipline d'un si bon maître. Les premiers temps de son noviciat furent pénibles, mais ils ne purent ébranler sa fermeté. Il rassembla bientôt un grand nombre de disciples ; et, après une vie d'héroïque austérité, il mourut en 348, à l'âge de cinquante-sept ans, de la peste qui ravageait ses monastères. A sa mort, ses religieux étaient au nombre de sept mille, et répandaient dans tout l'Orient l'éclat des plus sublimes vertus, au rapport de Pallade et de Cassien.

PAEZOLT (Godefroi) embrassa la secte moderne de Ronge ; mais reconnaissant bientôt qu'il avait été trompé, il fit, avec trois autres personnes, une rétractation publique reproduite par les feuilles de Breslau et conçue en ces termes :

« La honte la plus profonde nous pousse à déclarer publiquement que si, nous aussi, nous nous sommes laissés égarer par les louanges trompeuses des journaux de Breslau, au point de donner notre signature à l'acte des novateurs, nous avons pourtant reconnu notre erreur, à la haine amère contre tout ce qui est catholique, qui s'est fait jour aussi bien dans les assemblées publiques que dans les écrits de Ronge ; nous n'avons pas trouvé la vérité et la vraie charité chrétienne là où l'injure, la moquerie, la haine, sont louées comme *la lumière* du XIX^e^ siècle. Aussi retournons-nous, avec le repentir le plus profond, au sein de l'*Eglise de nos pères.* »

PAGES, proposant protestant, converti vers 1641.

PAGET, ministre protestant, converti vers 1655.

PAGEZ. Deux demoiselles de ce nom, d'une des meilleures familles de la Rochelle, se convertirent au catholicisme. Elles furent obligées de s'échapper de la maison paternelle, et après s'être fait instruire par M. Vignier de l'Oratoire, abjurèrent le calvinisme en décembre 1680.

PAISAN (Isabeau), protestante de Caen que le controversiste Véron convertit vers 1630, en démontrant la contradiction du protestantisme avec la doctrine de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise

PAISANT (Abraham, Robine et sa sœur), protestants de Caen, convertis par le même, à la même époque et par les mêmes motifs.

PAKENHAM (C.), capitaine des grenadiers, gardes de la reine d'Angleterre, se fit catholique en septembre 1850.

PALEY (T.-A.), professeur à l'université de Cambridge, du collége de Saint-Jean, petit-fils de l'auteur des *Evidences du Christianisme*, lui-même auteur de plusieurs ouvrages d'architecture et d'archéologie, se convertit au catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise en 1846, en même temps que M. Morris, son élève.

PALMER (Marie-Sara DE), femme du comte de Delange de la Bretollière de Foussac, maréchal de camp, fit abjuration du protestantisme dans l'église de Bussière, le 12 août 1822, instruite par l'archiprêtre de Saint-Savin, diocèse de Poitiers. M. Moreau, curé de Maillé, chargé de desservir une partie de la paroisse de la Bussière, qui était sans pasteur, reçut cette abjuration au milieu d'un grand concours. M. Fournet, supérieur général des Filles de Saint-André, et grand vicaire du diocèse, parla dans cette cérémonie, à laquelle la présence de ces pieuses et charitables Filles donnait un nouvel intérêt. Comme on a aujourd'hui de fortes raisons de suspecter la validité du baptême des protestants, on administra à Mme de Foussac ce sacrement sous condition. Elle eut pour parrain le comte de René Delange de la Bretollière, chef d'escadron, chevalier de Saint-Louis, maire de Saint-Savin, et pour marraine Mme d'Esgrigny de Gorguette. Marie-Sara de Palmer était une Anglaise venue en France depuis six ans. Elle étudia la religion, et reconnut dans notre Eglise des caractères imposants qui manquent totalement dans la sienne, l'autorité, l'unité, la succession des pasteurs, la fixité de la croyance, etc. Une fois son parti pris, elle montra beaucoup de droiture et de courage. Les Filles de Saint-André, qui font tant de bien dans cette paroisse, n'ont pas peu contribué à cette conversion.

II.— **PALMER** (Marie-Sara, comtesse DE), convertie au catholicisme en 1822.

III. — **PALMER** (John), avocat qui était imbu des erreurs presbytériennes, se convertit au catholicisme et fit son abjuration, le 20 novembre 1842, entre les mains du vicaire apostolique d'Agra, dans l'Inde.

PALPELIZ (Abraham), né en 1804, à Bregentz, dans le Tyrol, d'une famille juive qui se trouvait, depuis six ans, à Naples, y abjura le judaïsme le 30 septembre 1832, dans l'église de *Donna-Regina* (*Dame-Reine*), et embrassa la religion catholique. Il reçut au baptême les noms de Joseph-Michel-Antoine, en gardant son nom de famille. Le vicaire du Dôme le baptisa, et D. Horace Giordano fut son parrain.

PAMPHILE (saint), prêtre et martyr à Césarée en Palestine, naquit vers le milieu du III^e^ siècle, et sortait d'une des premières familles de Béryte, aujourd'hui Beyrouth en Syrie. Après avoir passé sa jeunesse dans les écoles de sa ville natale, qui jouissaient

alors d'une grande célébrité, il parvint à un poste élevé dans la magistrature. On ignore par quelle voie la grâce l'amena à la connaissance de Jésus-Christ; mais dès qu'il l'eut connu, il quitta les fonctions qu'il exerçait dans sa patrie, et se rendit à Alexandrie pour y étudier l'Ecriture sainte sous Piérius, successeur d'Origène, dans la célèbre école de cette ville. Il vint ensuite habiter à Césarée en Palestine, où il forma à ses frais une bibliothèque d'environ 30,000 volumes, qui contenait presque tous les ouvrages des anciens, et dont il fit présent à l'église de cette ville. Il y établit aussi une école publique pour les saintes Ecritures, et il donna lui-même une excellente édition de la Bible, qu'il transcrivit de sa propre main, et dont il distribua plusieurs copies gratuitement. Il employa presque toute sa vie à travailler sur les livres sacrés, et il nous reste de lui une courte explication des *Actes des apôtres*. Ses vertus n'étaient pas moins admirables que son amour pour l'étude. Après diverses tortures, il souffrit le martyre le 16 février 309.

PANSEMNE (sainte), pénitente à Antioche, s'était livrée au désordre dans cette ville, pendant plusieurs années, lorsqu'elle fut convertie par saint Théophane le reclus. Par son conseil elle imita ce qu'il pratiquait, et s'enferma dans une cellule murée, où elle pratiqua une rigoureuse pénitence. Elle mourut saintement quatorze mois après sa conversion.

PANTALÉON (saint), médecin de l'empereur Galère Maximien, et martyr à Nicomédie, eut d'abord le malheur d'abandonner la religion chrétienne qu'il professait, et cette apostasie ne lui fut pas arrachée par la violence des supplices, mais par le mauvais exemple que lui donnait une cour idolâtre, au milieu de laquelle il vivait. Saint Hermolaüs, avec lequel il était lié d'amitié, lui représenta si vivement l'énormité de sa chute, que le coupable, repentant, rentra dans le sein de l'Eglise. Pantaléon, après la publication des édits cruels portés contre les chrétiens, ne soupirait plus qu'après le moment où il pourrait expier son crime par l'effusion de son sang, et pour se préparer au martyre, il commença par distribuer ses biens aux pauvres. Ayant ensuite été arrêté dans sa maison avec Hermolaüs et deux autres, ils furent décapités l'an 303, après avoir subi diverses tortures.

PANTÈNE (saint), Père de l'Eglise, né en Sicile vers le milieu du IIe siècle, fut élevé dans les superstitions du paganisme. Il s'était appliqué beaucoup à l'éloquence et à la philosophie stoïcienne. Devenu chrétien et élevé à la cléricature, il s'en servit pour l'avantage de la religion et pour mettre dans un plus grand jour ses divins mystères.

Mais sa principale étude, après avoir reçu le baptême, paraît avoir été de dissimuler autant que possible ses talents par un véritable esprit d'humilité. Aussi Clément d'Alexandrie ne le trouva-t-il caché en Egypte qu'après l'avoir cherché longtemps, avec cette anxiété du chasseur qui poursuit le gibier dans les profondeurs de la forêt. Jusque-là Clément avait été sous divers maîtres; mais s'étant lié d'amitié avec Pantène, il découvrit en lui un tel fonds d'esprit, un si riche trésor de sagesse divine, qu'il ne crut pas devoir en chercher d'autres pour le conduire au faîte de la philosophie chrétienne. Dès lors Pantène commença à jeter un tel éclat dans l'église et la ville d'Alexandrie, que l'évêque Julien le chargea d'interpréter les saintes lettres dans cette école; les plus fameux de ses disciples furent ce même Clément et saint Alexandre, depuis évêque de Jérusalem, qui l'appelait son père, son seigneur et un homme vraiment heureux. La renommée de Pantène ne se renferma point dans les limites de l'empire romain, elle passa jusque dans les Indes : ces peuples lui envoyèrent une ambassade, et le prièrent de venir annoncer l'Evangile dans leur pays. Il y avait encore dans ce temps plusieurs saints personnages qui, sous le nom d'évangélistes et pleins du zèle de Dieu, abandonnaient volontairement toutes choses, à l'exemple des apôtres, pour étendre toujours plus la religion chrétienne. Pantène fut de ce nombre. Après avoir reçu la mission de Démétrius, évêque d'Alexandrie, et probablement encore l'ordination épiscopale, il annonça l'Evangile aux nations orientales, pénétra jusque dans l'Inde et prêcha la foi aux brachmanes et autres philosophes du pays, opéra un grand nombre de conversions et mourut l'an 216.

PAPIN (Isaac), naquit à Blois en 1657 : du côté paternel comme du côté maternel, il fut proche parent d'illustres savants (qu'on se souvienne de son oncle paternel et de Claude Pajon, son oncle maternel, ministre à Orléans). La faiblesse de sa constitution l'empêcha d'apprendre le latin avant l'âge de dix-sept ans; il étudia à Genève, où à cette époque les partis des universités et des particularistes se combattaient mutuellement au sujet de la doctrine sur la grâce; il se déclara pour les premiers. Il étudia également à Orléans, et en 1683 à Saumur, d'où il s'en alla sans le témoignage d'usage de l'académie qu'on lui avait refusé pour ne pas avoir voulu signer la condamnation du pajonisme. Elevé à Genève, il s'y était fortifié dans son attachement au protestantisme, qui était la religion de ses parents (1); mais en même temps il faisait profession de beaucoup de tolérance et de modération, et il suivait les principes de son oncle Pajon, ministre à Orléans. Ces principes l'exposèrent à des traverses dans son parti. S'étant retiré en Angleterre à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, il avait embrassé la religion anglicane, y avait reçu le titre de ministre de l'évêque Ely et était allé ensuite à Hambourg. Il publia des ouvrages où il défendait le système qu'il avait embrassé; ce système était que les protestants devaient tolérer tous ceux qui font profession de re-

(1) *Vie de Papin* en tête du *Recueil* de ses ouvrages, 1723, 3 vol. in-12.

garder l'Ecriture sainte comme règle de foi. D'après ce principe, Papin n'excluait point du salut ni les catholiques ni les protestants qui s'unissaient à l'Eglise romaine. Cette considération lui attira de vives persécutions de la part de Jurieu, son compatriote, ministre fameux dans son parti par ses emportements et ses prédications. A Hambourg, il fit connaissance avec une femme réfugiée, nommée Viard, qu'il épousa dans la suite, et avec laquelle il devait être convenu déjà alors d'embrasser la foi catholique. Jurieu, son ennemi, empêcha qu'il fût employé à Berlin, et après avoir été nommé ministre à Dantzig, on l'engagea, sur les instigations de Jurieu, à se réunir à l'Eglise de Rotterdam, et à signer la rédaction de la concordance de la doctrine qui fut rédigée à Rotterdam au mois d'avril 1686. Après s'y être refusé, en déclarant qu'il préférait s'en retourner en Angleterre, où des entraves pareilles étaient inconnues à l'Eglise qui l'avait ordonné, on lui témoigna de l'étonnement de ce que, à l'exemple de tant d'autres ministres, il faisait difficulté de se conformer aux décisions du synode hollandais. Sur quoi il répliqua : « Si un protestant a tort de ne pas se soumettre à un synode, alors tous les protestants ont eu tort de n'avoir pas voulu se soumettre au concile de Trente. »

Il s'était, du reste, déjà fait un nom dans son parti par ses connaissances, et des ennemis par ses maximes de tolérance. Cependant le principe que Papin avait adopté le conduisit insensiblement à reconnaître le besoin d'une autorité dans l'Eglise. Il étudia la doctrine catholique et fut étonné de la trouver si différente des peintures qu'en faisaient les ministres ses confrères. Bossuet, avec lequel il entra en correspondance, le toucha dans des réponses pleines de lumières et de charité. Le ministre se décida donc à revenir avec sa femme, qui était aussi une protestante réfugiée. En 1689 ils quittèrent Hambourg, et, passant par l'Angleterre, ils retournèrent en France. Arrivé à Calais, il y fut arrêté en sa qualité de ministre huguenot; mais, sur des lettres de la cour, il fut élargi. A leur arrivée à Paris ils furent accueillis par l'abbé Desmahis, leur ami, dont les entretiens charitables les affermirent dans leur résolution. Après plusieurs conférences avec Bossuet, ils firent abjuration entre ses mains, le 15 janvier 1690, dans l'église de l'Oratoire, rue Saint-Honoré. Leur conversion fut aussi durable qu'elle était sincère. Papin, ayant passé quelque temps dans sa famille à Orléans, contribua beaucoup à fortifier dans la foi trois jeunes Pajon, ses cousins germains, dont un devint depuis prêtre à l'Oratoire. Le reste de sa vie fut employé à écrire sur la religion, et à exposer les raisons qui l'avaient convaincu de la nécessité de quitter la réforme ; il soumit ses ouvrages à Bossuet, qui lui conseilla de les publier. Ils n'ont vu le jour qu'après sa mort, et renferment aussi des lettres d'une demoiselle de Royère que Papin avait affermie dans les croyances de l'Eglise catholique. Papin mourut le 19 juin 1709, à l'âge de cinquante-deux ans. Sa veuve publia le *Recueil* de ses ouvrages, 3 vol. in-12, précédés d'une *Lettre pastorale* de M. de Caumartin, évêque de Blois. (Conf. *Recueil des ouvrages composés par feu M. Papin, en faveur de la Religion ; nouvelle édition donnée par sa veuve.* Paris, 1723 ; 3 tom. in-12 ; Nicéron, III, 98.)

I. — PAPPENHEIM (Godfroi-Henri de), fils du maréchal héritier de l'empire, Gui de Pappenheim, était né en 1594, et l'on raconte que dans son enfance il n'aurait jamais versé de larmes. Il portait sur son front, en venant au monde, comme deux épées rouges, les armes de sa maison, et ce signe lui resta jusqu'à l'âge de la maturité; il disparut à cette époque de sa vie, et ne redevint visible qu'à de certains moments où il était plus vivement ému.

Il acquit des connaissances très-profondes dans les sciences aux universités d'Altdorf et de Tubingue, et dans ses voyages en France, en Espagne et en Italie. Il renonça au luthéranisme pour embrasser le catholicisme, et fut nommé par l'empereur chambellan et conseiller d'Etat de l'Empire. Il reçut après la mort de son père le titre de colonel, et assista en cette qualité à la bataille contre les Bohémiens sur la montagne Blanche. C'est là que trois de ses meilleurs amis tombèrent à ses côtés, et qu'il reçut lui-même plusieurs blessures; son cheval, tué ensuite, tomba sur lui de tout son corps, il fut atteint de nouveaux coups, il passa pour mort et personne ne s'occupa de lui. Il raconta souvent dans la suite qu'il ne savait point alors où il était, qu'il ne ressentait ni la joie des bienheureux, ni les peines des damnés, mais qu'il lui semblait être en purgatoire. Nous ne croyons pas devoir faire le récit des autres aventures de sa vie, et nous nous contentons d'ajouter qu'il fit la campagne de Lutzen près Leipzig, qu'il fut blessé mortellement et qu'il mourut au fort de Pleissen, peu d'heures après la bataille, dans les plus grandes douleurs. Ce qui le consola encore dans ses derniers moments, c'était la pensée que l'ennemi mortel des catholiques, Gustave-Adolphe, était tombé mort avant lui; Pappenheim avait une belle taille, une figure pleine, le nez aquilin, un front large et élevé, et des yeux pleins de feu; il était noble, sociable, vigilant, expérimenté, courageux, aimé de ses soldats qu'il traita avec douceur, craint de ses ennemis, résolu dans les situations difficiles, patient et résigné dans l'adversité. (*Voy.* Doerderlein, *Notices historiques sur les seigneurs et les comtes de Pappenheim*, Schwabach, 1727, pag. 330 et suivantes.)

II. — PAPPENHEIM (Wolfgang-Philippe de), fils aîné de Georges-Philippe, et qui était maréchal héritier du Saint-Empire romain et comte de Pappenheim, se convertit au catholicisme, et fonda une lignée propre et toute catholique ; il était né le 27 août 1618. — Cette branche s'éteignit à la mort de Louis-François, le 6 janvier 1697.

III. — PAPPENHEIM (Jean-Frédéric-Ferdinand, comte régnant de), né en 1727, devint catholique en 1773, et mourut en 1792. (*Act. eccl.*, *t.* I, p. 610.)

PARADIS (Paul), surnommé *Le Canosse*. On a très-peu de détails sur sa vie. On sait seulement qu'il naquit à Venise de parents juifs qui le firent instruire dans la langue hébraïque, et qu'ayant embrassé le catholicisme, il le professa pendant tout le reste de sa vie avec un zèle remarquable. Il donnait des leçons d'hébreu dans sa ville natale, lorsqu'en 1530, sur la recommandation de la reine de Navarre, François Ier lui donna la chaire de cette langue au collége royal qui venait d'être fondé, et où il acquit une grande réputation comme hébraïsant et homme de bien. En 1538 il n'occupait cependant plus cette place. On croit qu'il est mort en 1554. Jean Dufrêne, son disciple, a publié un dialogue latin composé par lui sur la vraie manière de lire l'hébreu; intitulé : *Pauli Paradisi Veneti Hebraicarum interpretis, de modo legendi Hebraice, dialogus;* Paris, 1534, in-8°.

PARAGRE (saint), martyr à Samosate, était membre du sénat de cette ville, lorsqu'il fut converti à la foi chrétienne par saint Hipparque, avec lequel il souffrit l'an 297, lors du passage dans cette ville de l'empereur Maximien, qui revenait vainqueur de la guerre contre les Perses. Saint Paragre ayant été attaché à une croix par ordre même du prince, comme il vivait encore le lendemain, l'empereur ordonna qu'on lui enfonçât des clous dans la tête, ce qui fut exécuté avec tant de cruauté que sa cervelle lui couvrit tout le visage.

PARASCÈVE (sainte), martyre en Palestine, était sœur de sainte Cyriaque; elles souffrirent l'une et l'autre dans le Ier siècle avec sainte Pothine, que les Grecs croient être la Samaritaine de l'Evangile.

I. — PARKER-Scammon, lieutenant du corps des ingénieurs topographes de l'armée des États-Unis, se convertit dans ces dernières années, et eut le bonheur de recevoir pour la première fois la sainte communion dans l'église de Saint-Pierre, à New-York. Avant sa conversion, il avait écrit plusieurs pamphlets contre la suprématie du Pape; mais depuis qu'il fut éclairé des lumières de la vraie foi, il a envoyé au churchman une rétractation de ses erreurs.

II. — PARKER (Miss), membre de l'Eglise établie d'Angleterre, se convertit au catholicisme et fit avec trois autres son abjuration, le 25 septembre 1842, entre les mains de M. O'Connor, pasteur de la colonie catholique de Stamfort. Miss Parker reçut avec la dévotion la plus édifiante le pain eucharistique.

PARKINSON (le Rév.), ministre de l'Eglise anglicane de Sainte-Marie, à Wakefield, résigna ses fonctions en mai 1851, pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique.

PARIS (Jeanne), protestante de Caen, qui fut convertie vers 1630 par Véron.

PARMENAS, le dernier des sept premiers diacres établis à Jérusalem, l'an 34 de l'ère commune. Il est certain qu'il subit le martyre, mais on n'est pas d'accord sur le lieu de son supplice. Aucune particularité sur sa vie n'est parvenue jusqu'à nous.

PARMENTIER (Joseph), protestant qui se convertit, et, le 5 janvier 1834, fit abjuration dans la cathédrale de Rimini. Détenu pour désertion de service militaire, il avait été visité en septembre 1833 par Gentilini, évêque de cette ville, qui avait chargé de son instruction le père Bruschelli, des Mineurs conventuels. Après des entretiens fréquents et une longue épreuve, il prononça son abjuration entre les mains du même prélat, qui lui administra le baptême, la confirmation et l'eucharistie, et prononça à cette occasion une pieuse exhortation. Parmentier avait été baptisé dans son pays au nom de Dieu seulement.

PARRE (Claude de la), ministre protestant estimé, d'un savoir extraordinaire et homme d'une grande réputation, se convertit et fit son abjuration le 28 septembre 1665, entre les mains de l'évêque d'Uzès, dans l'église des Augustins, avec une piété qui a extrêmement édifié tout le monde. Il expliqua dans un discours à l'assemblée du clergé de 1765 les motifs de sa conversion.

PARSONS (Daniel), maître ès-arts, membre d'Oriel-Collége, abjura l'anglicanisme, et rentra dans le sein de l'Eglise à Prior-Park, le 13 juillet 1843.

Mme Parsons, sa femme, se convertit également au catholicisme en 1844.

PAS (François de, marquis de Feuquières), un des plus habiles capitaines de son temps, renonça à la prétendue réforme pendant la minorité de Louis XIII.

PASCAL (Joseph-Siffren), natif de Savoillans (Vaucluse), se convertit et fit abjuration du protestantisme le 1er mars 1851, à l'hôpital Saint-Eloi, entre les mains de M. Bonisset, vicaire général du diocèse de Montpellier.

PASQUAL (Noble-Alexandre), seigneur de Roure et de Meireins, conseiller au parlement de Grenoble, et qui était de la chambre mi-partie, fut un des premiers qui se convertit à Grenoble, en novembre 1685, et presque tous les protestants de la ville suivirent son exemple.

PASTORIUS de Hutemberg (Joachim), historien, né en 1610, à Glogau en Silésie, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine et reçut ses degrés avec distinction; mais il renonça bientôt après à l'exercice de cet art pour suivre la carrière de l'enseignement, et fut nommé professeur honoraire à Elbing, puis à Dantzig. Il était socinien, et rentra dans le sein de l'Eglise catholique. Le roi Casimir V lui fit expédier des lettres de noblesse, et le nomma historiographe de Pologne. Pastorius mourut à Frauenberg, en Prusse, le 26 décembre 1681.

PATRAS de Campaigno (Thomas-Hercule de), d'une des plus anciennes familles du Boulonnais, abjura, le 22 février 1844, le protestantisme, dans l'église de Saint-Louis d'Antin à Paris, entre les mains de l'abbé Arnaul, vicaire de cette paroisse. — Tout récemment, l'abbé Th. de Ratisbonne avait déjà reçu l'abjuration de Mme de Campaigno, anglaise d'origine.

PATROBAS (Saint), disciple de l'apôtre saint Paul qui le mentionne dans son *Epître aux Romains*, devint, à ce que l'on croit, évêque en Italie; les uns disent à Naples, d'autres à Pouzzoles.

PATTERSON (James-Laird), ministre anglican de Trinity-Collége, fit abjuration en juillet 1850.

PAUL (saint), apôtre, de la tribu de Benjamin, né au commencement du 1er siècle, à Tarse en Cilicie, était fils d'un juif de cette ville qui appartenait à la secte des pharisiens. Dans la cérémonie de la circoncision, qui eut lieu huit jours après sa naissance, il reçut le nom de Saul. Il se rendit, très-jeune encore, à Jérusalem, où il se plaça sous la conduite de Gamaliel, personnage illustre, docteur de la loi et membre du Sanhédrin, qui l'éleva dans les principes pharisaïques. Saul se distingua parmi ses condisciples par son zèle pour la loi et pour les traditions du judaïsme, ce qui le rendit un des plus ardents persécuteurs du christianisme. Lorsqu'on lapida saint Etienne, il gardait les manteaux de ses meurtriers. Les fidèles de Jérusalem ayant eu à essuyer une violente persécution, Saul se montra un des plus acharnés à leur perte. Mais laissons parler ici saint Luc, son disciple, et saint Paul lui-même :

Voici comment saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, rapporte la conversion de saint Paul :

« Cependant Saul ravageait l'Eglise; et entrant dans les maisons, il en tirait par force les hommes et les femmes, et les faisait mettre en prison (1).

« Saul, ne respirant que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, vint trouver le grand prêtre,

« Et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il se trouvait quelques personnes de cette secte, homme ou femme, il les amenât prisonniers à Jérusalem.

« Mais lorsqu'il était en chemin et qu'il approchait déjà de Damas, il fut tout d'un coup environné et frappé d'une lumière du ciel.

« Et, tombant par terre, il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi « me persécutez-vous ? »

« Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus que « vous persécutez; et il vous est dur de « regimber contre l'aiguillon. »

« Alors, tout tremblant et tout effrayé, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je « fasse ? »

« Le Seigneur lui répondit : « Levez-vous « et entrez dans la ville; on vous dira là ce « qu'il faut que vous fassiez. » Or les hommes qui l'accompagnaient demeurèrent tout étonnés; car ils entendaient une voix, mais ils ne voyaient personne.

« Saul se leva donc de terre; et ayant les yeux ouverts il ne voyait point. Ainsi ils le conduisirent par la main et le menèrent à Damas.

« Où il fut trois jours sans voir, sans manger et sans boire.

« Or, il y avait à Damas un disciple, nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une une vision : « Ananie; » et il répondit : « Me voici, Seigneur. »

« Le Seigneur lui dit : « Levez-vous, et « vous en allez dans la rue qu'on appelle « Droite; cherchez dans la maison de Judas « un nommé Saul de Tarse, car il y est en « prière. »

« Et au même temps Saul voyait en vision un homme, nommé Ananie, qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue.

« Ananie lui répondit : « Seigneur, j'ai « entendu dire à plusieurs combien cet « homme a fait de maux à vos saints dans « Jérusalem.

« Et même il est venu en cette ville avec « un pouvoir du prince des prêtres, pour « emmener prisonniers tous ceux qui invo- « quent votre nom. »

« Le Seigneur lui repartit : « Allez le « trouver, parce que cet homme est un in- « strument que j'ai choisi pour porter mon « nom devant les gentils, devant les rois et « devant les enfants d'Israël.

« Car je lui montrerai combien il faudra « qu'il souffre pour mon nom. »

« Ananie s'en alla donc et étant entré dans la maison où était Saul, il lui imposa les mains, et lui dit : « Saul, mon frère, « le Seigneur Jésus, qui vous est apparu « dans le chemin par où vous veniez, « m'a envoyé afin que vous recouvriez la « vue, et que vous soyez rempli du Saint- « Esprit. »

« Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue; et s'étant levé, il fut baptisé.

« Ayant ensuite mangé, il reprit des forces et il demeura durant quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas.

« Et il se mit aussitôt à prêcher Jésus dans les synagogues, assurant qu'il était le fils de Dieu.

« Tous ceux qui l'écoutaient étaient frappés d'étonnement et ils disaient : « N'est-ce « pas là celui qui persécutait avec tant d'ar- « deur dans Jérusalem ceux qui invo- « quaient ce nom, et qui est venu ici pour « les emmener prisonniers aux princes des « prêtres ? »

« Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, leur prouvant que Jésus était le Christ (1). »

Voici maintenant comment saint Paul lui-même raconte sa conversion, lorsque, arrêté au milieu de Jérusalem, il parle au peuple en ces termes :

« Mes frères et mes pères, écoutez ce que j'ai à vous dire maintenant pour ma justification.

« Je suis juif, né à Tarse en Cilicie; j'ai

(1) *Actes des Apôtres*, chap. VIII, vers. 3.

(1) *Actes des Apôtres*, chap. IX, vers. 1 à 22.

été élevé dans cette ville aux pieds de Gamaliel, et instruit dans la manière la plus exacte d'observer la loi de nos pères, étant zélé pour la loi, comme vous l'êtes encore tous aujourd'hui.

« C'est moi qui ai persécuté ceux de cette secte jusqu'à la mort, les chargeant de chaînes, hommes et femmes, et les mettant en prison;

« Comme le grand prêtre et tout le sénat m'en sont témoins, jusque là même qu'ayant pris d'eux des lettres pour des frères de Damas, j'y allais pour amener aussi prisonniers à Jérusalem ceux de cette même secte qui étaient là, afin qu'ils fussent punis.

« Mais il arriva que, comme j'étais en chemin et que j'approchais de Damas, vers l'heure de midi, je fus environné tout d'un coup et frappé d'une grande lumière qui venait du ciel.

« Et étant tombé par terre, j'entendis une voix qui me disait : « Saul, Saul, « pourquoi me persécutez-vous ? »

« Je répondis : « Qui êtes-vous, Sei- « gneur? » Et celui qui me parlait me dit : « Je suis Jésus de Nazareth, que vous « persécutez. »

« Ceux qui étaient avec moi virent bien la lumière; mais ils n'entendirent point ce que disait celui qui me parlait.

« Alors je dis : « Seigneur, que ferai-je? » Et le Seigneur me répondit : « Levez-vous, « et allez à Damas, et on vous dira là tout « ce que vous devez faire. »

« Et comme le grand éclat de cette lumière m'avait aveuglé, ceux qui étaient avec moi me prirent par la main et me menèrent à Damas.

« Or, il y avait à Damas un homme pieux selon la loi, nommé Ananie, à la vertu duquel tous les juifs qui y demeuraient rendaient témoignage.

« Il vint me trouver, et s'approchant de moi, il me dit : « Mon frère Saul, recou- « vrez la vue. » Et au même instant, je vis et je le regardai.

« Il me dit ensuite : « Le Dieu de nos « pères vous a prédestiné pour connaître « sa volonté, pour voir le juste, et pour « entendre les paroles de sa bouche;

« Car vous lui rendrez témoignage devant « tous les hommes de ce que vous avez vu « et entendu. Qu'attendez-vous donc? Le- « vez-vous, et recevez le baptême, et lavez « vos péchés en invoquant le nom du Sei- « gneur. »

« Or, il arriva qu'étant revenu depuis à Jérusalem, lorsque j'étais en prières dans le temple, j'eus un ravissement d'esprit.

« Et je le vis qui me dit : « Hâtez-vous, « et sortez promptement de Jérusalem; car « ils ne recevront point le témoignage que « vous leur rendrez de moi. »

« Je lui répondis : « Seigneur, ils savent « eux-mêmes que c'était moi qui mettais « en prison et qui faisais fouetter dans les « synagogues ceux qui croyaient en vous;

« Et que, lorsqu'on répandait le sang de « votre martyr Etienne, j'étais présent et « consentais à sa mort, et je gardais les « vêtements de ceux qui le lapidaient. »

« Mais il me dit : « Allez vous-en; car « je vous enverrai bien loin vers les gen- « tils. »

« Les juifs l'avaient écouté jusqu'à ce mot, mais alors ils élevèrent leurs voix et crièrent : « Otez du monde ce méchant; « car ce serait un crime de le laisser « vivre (1). »

Saint Paul répète encore devant Agrippa l'histoire de sa conversion et de son apostolat (*Actes des Apôtres*, ch. xxvi, v. 9 à 21), et la rappelle dans ses Epîtres. (*Galates*, ch. iv, 13-23, etc.)

Aussitôt après, saint Paul se mit à prêcher l'Evangile avec autant de zèle qu'il en mettait auparavant à le réfuter et fit d'innombrables conversions en Arabie, à Jérusalem, à Césarée, à Tarse, ensuite à Antioche, en Chypre, à Paphos, accompagné de saint Barnabé. Dans cette dernière ville il convertit le proconsul Sergius Paulus et on pense généralement que c'est à cette occasion qu'il prit le nom de Paul.

A Lystres, où il guérit un homme perclus dès sa naissance, Paul courut de graves dangers. Des Juifs, venus d'Icône et d'Antioche en Pisidie, surent si bien mettre en œuvre le mensonge et la calomnie qu'ils déterminèrent le peuple, prêt naguère à lui sacrifier des victimes comme à un Dieu, à le traîner hors de la ville en le maltraitant à coups de pierres. Il fut laissé pour mort. Après plusieurs voyages, Paul vint à Jérusalem avec Barnabé, député par les chrétiens d'Antioche et de Syrie afin de consulter les apôtres sur l'observation des cérémonies légales. L'opinion de Paul prévalut en cette occasion sur celle de saint Pierre; Revenu à Antioche, l'apôtre des Gentils se sépara de Barnabé et, ayant emmené Sylas, il parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine; à Athènes il convertit Denis l'Aréopagite. L'an 58 de Jésus-Christ, il revint à Jérusalem et y fut arrêté; mené prisonnier à Césarée, il y resta dans les fers pendant deux ans. Au bout de ce temps il fut envoyé à Rome par le roi Agrippa, auquel il prouva son innocence. En chemin, il aborda à l'île de Meleda, où il fit plusieurs miracles. Quoique gardé à vue par un soldat, Paul prêcha l'Evangile pendant deux ans à Rome sans être inquiété. On lui rendit alors sa liberté. Mais revenu plus tard dans la capitale du monde chrétien, après plusieurs voyages, il subit le martyre le 29 juin de l'an 66. Décapité au lieu nommé les Eaux-Salviennes, il fut enterré sur le chemin d'Ostie. On éleva ensuite sur l'emplacement de son tombeau une église qui existe encore. Ce grand apôtre nous a laissé quatorze Épîtres, monument sublime de sa sagesse et de son humilité, que les incrédules eux-mêmes ont respectées.

II. — **PAUL** ou **Paulin** (saint), premier évêque de Lucques en Toscane et martyr,

(1) *Actes des Apôtres*, c. xxii, vers. 1 à 22.

avait été sacré par l'apôtre saint Pierre, et il fut mis à mort au pied du Mont-Pise avec plusieurs chrétiens qu'il avait convertis.

III. — PAUL DE BURGOS OU DE SAINTE-MARIE descendait de la tribu de Lévi. Il était né à Burgos en 1350. Des études sérieuses et approfondies l'amenèrent à examiner les livres fondamentaux de notre religion, et la lecture de la *Somme* de saint Thomas lui révéla la vérité de la mission de Jésus-Christ. Il embrassa aussitôt le christianisme et reçut le baptême, ainsi que ses trois fils, en 1390. Régénéré par ce saint sacrement, il se rendit à Paris, où on lui conféra bientôt le titre de docteur en théologie. En passant par Avignon pour retourner dans sa patrie, il y fut retenu par Robert de Genève élu pape sous le nom de Clément VII; il sut prouver qu'il méritait la violence que le pontife venait de lui faire. En 1402, on l'éleva au siége épiscopal de Carthagène, et en 1415 à celui de Burgos. La Castille, qui venait de lui conférer la dignité de chancelier du royaume, pleura sa mort le 27 août 1435. Un de ses biographes assure que plusieurs milliers de Juifs et de Maures furent convertis par ses prédications. Il nous a laissé : 1° *Scrutinium Scripturarum*, excellent traité de controverse destiné à l'instruction des prosélytes juifs. Rome, 1470, grand in 4°; Mantoue 1475, in folio; et Burgos 1591, ou 1596. 2° Des *additions* aux *Postilles* de Nicolas de Lyra. 3° Et quelques ouvrages inédits dont Antonio a donné les titres dans la *Bibl. vetus Hisp.*, II, 237.

IV. — PAUL MICHI (saint), jésuite et martyr au Japon, sortait d'une famille distinguée. Né en 1563, il embrassa le christianisme dans sa jeunesse, et il fut élevé au sacerdoce après avoir passé quelques années chez les Jésuites, dont il embrassa l'institut. Comme il montrait de grands talents pour la prédication, ses supérieurs le chargèrent d'évangéliser ses compatriotes. Il n'avait que trente-trois ans lorsqu'il fut arrêté par ordre de l'empereur Taycosama, et conduit avec vingt-trois autres, à Méaco, pour y avoir le nez et les oreilles coupés. Ils souffrirent ensuite le martyre, le 5 février 1597.

I. — PAULET (Mlle), fille du conseiller au présidial de Montpellier, qui était retombée dans le protestantisme, s'étant fait instruire à fond des vérités catholiques, fit son abjuration entre les mains de l'archevêque de Toulouse, en présence des évêques de Lodève et de St-Papoul et du procureur général du parlement. Cette abjuration fut faite solennellement le 27 juin 1683, dans l'église métropolitaine de Toulouse, avec un concours inconcevable de monde et à l'édification de tous ceux qui purent être témoins de son repentir.

II. — PAULET (Guillaume), ministre protestant de Montpellier, se convertit, et mourut vers 1700.

PAULICIENS, sorte de Manichéens que l'empereur Jean Zimiscès avait autrefois transportés d'Asie en Thrace aux environs de Philippopolis, pour défendre cette frontière contre les incursions des Scythes. Sur la fin de son règne, l'empereur Alexis Comnène en convertit un grand nombre, tantôt cent par jour, tantôt davantage, et enfin des villes et des villages entiers.

PAULIN DE NOLE (saint), né à Bordeaux en 353, comptait une longue suite de sénateurs illustres dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel. Son père Pontius Paulinus était préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident. A cette haute naissance Paulin joignait un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer. Il cultiva ces dispositions dès son enfance, par une étude assidue des différentes branches de la littérature, Il eut pour maître d'éloquence et de poésie le célèbre Ausone, qui fut consul l'an 379. On l'éleva, quoique jeune encore, aux premières dignités et il fut déclaré consul avant Ausone, son maître. Il épousa une espagnole, nommée Thérasie ou Thérèse, qui lui apporta de grands biens, et qui était surtout distinguée par son mérite personnel et par sa piété. Il se fit un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne et dans les Gaules, où il avait déployé, durant l'espace de quinze ans, ses rares talents et sa merveilleuse capacité pour l'administration des affaires, tant publiques que particulières. Mais la mort d'un frère, les révolutions politiques qui suivirent le meurtre de l'empereur Gratien, et plus encore les entretiens qu'il eut avec saint Ambroise de Milan, avec saint Martin de Tours, avec sainte Victrice de Rouen, avec Saint Delphin de Bordeaux, de la main duquel il reçut le baptême vers l'an 380, lui donnèrent du goût pour la retraite et le pénétrèrent d'un désir sincère de mener une vie plus chrétienne. Enfin, encouragé par sa femme, ils se retirèrent l'un et l'autre dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne et s'y occupèrent uniquement de leur sanctification, depuis l'an 390 jusqu'à l'an 394. Ce fut là qu'ils perdirent le fils unique que Dieu leur avait donné. Ils l'enterrèrent à Alcala, auprès des saints Just et Pasteur. Depuis ce temps-là, ils s'engagèrent d'un consentement mutuel à vivre dans une continence perpétuelle. Bientôt après Paulin changea d'habit, afin d'annoncer au monde qu'il n'aurait plus rien de commun avec lui; il prit aussi la résolution d'abandonner le sénat, son pays, ses biens et d'aller s'ensevelir dans un monastère ou dans un désert. Ses biens devaient être considérables, puisque Ausone témoigne du regret de voir partager entre cent personnes différentes *les royaumes* de Paulin, son père. Le saint vendit toutes ses possessions, et en distribua le prix aux malheureux. Il ouvrit ses greniers et ses celliers à tous venants. Non content des pauvres de son voisinage, il les appelait de toutes parts pour les nourrir et les vêtir. Il racheta une infinité de captifs et de pauvres débiteurs réduits à l'esclavage faute d'avoir de quoi payer. Il vendit également

les biens de sa femme, qui n'aspirait pas avec moins de ferveur que lui à la pratique de la pauvreté volontaire. Une telle action fut admirée et louée par tous les grands saints qui se voyaient alors dans l'Eglise.

Elu évêque de Nole en 408, il mourut l'an 431 après avoir gouverné son troupeau pendant vingt-deux ans avec une douceur et une charité qui lui avait gagné tous les cœurs.

PAULINE (sainte), martyre à Rome et épouse de saint Adrias, se convertit avec son mari à la vue d'un miracle opéré par le prêtre saint Eusèbe, qui guérit un enfant paralytique en lui administrant le baptême. Ayant été arrêtée avec plusieurs autres, sainte Pauline fut tourmentée avec son mari par ordre du juge Secondien, et elle expira entre les mains des bourreaux vers l'an 256. (*Voy.* ADRIAS.)

PAULUS (Sergius), proconsul romain converti par saint Paul, et dont la conversion est ainsi rapportée dans les Actes des apôtres:

« Saul et Barnabé ayant été dans toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un juif, magicien et faux prophète nommé Bar-Jesu,

« qui était avec le proconsul Serge Paul, homme âgé et prudent. Ce proconsul, ayant envoyé quérir Barnabé et Saul, désirait entendre la parole de Dieu.

« Mais Elymas, c'est-à-dire le *magicien* (car c'est ce que signifie le nom d'Elymas), leur résistait, s'efforçant d'empêcher le proconsul d'embrasser la foi.

« Alors Saul, qui s'appelle aussi Paul, étant rempli du Saint-Esprit et regardant fixement cet homme,

« lui dit : « O homme, plein de toutes « sortes de tromperies et de fourberies, en- « fant du diable, ennemi de toute justice, « ne cesserez-vous jamais de pervertir les « voies droites du Seigneur?

« Mais maintenant la main du ciel est sur « vous, vous allez devenir aveugle, et vous « ne verrez pas le soleil jusqu'à un certain « temps. » Aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main.

« Le proconsul ayant vu ce miracle, embrassa la foi, et il admirait la doctrine du Seigneur (1). »

PAYET (Lady), dont la conversion fut annoncée en ces termes dans le *Morning-Herald*, reproduit le 27 février 1830 par le *London-Express* : « Lady Payet, épouse de sir Charles Payet, amiral, maintenant à Cork, et frère de lord Anglesca, vice-roi d'Irlande, vient de se convertir, ainsi que ses filles, à l'Eglise catholique. La cérémonie a eu lieu dans la chapelle de Cork; une foule considérable remplissait l'église. » Après avoir cité ce fait le journal anglais ajoute : « l'Eglise de Rome s'augmente d'une manière considérable. Un des motifs pour émanciper les papistes fut qu'ils se convertiraient et reviendraient catholiques (en se mêlant avec ceux-ci), mais il semble, au contraire, que ce sont les protestants qui deviennent papistes. »

PEADE, roi de la Grande-Bretagne, qui venait de se convertir au christianisme (VIII^e^ siècle) lorsque saint Cedde vint prêcher dans ses Etats. Bientôt on vit les populations suivre l'exemple de leur prince et renoncer en foule à leurs superstitions pour recevoir le baptême.

PEAT (Lady Elisabeth-Charlotte), nièce de Walter-Scott, se convertit, et fut reçue dans l'Eglise catholique avec cinq de ses enfants et deux de ses serviteurs, en avril 1851.

PECHE (Mme), femme d'un général de ce nom, née Charlotte Slade, et fille d'un général anglais, se convertit au catholicisme en 1818 et vint plus tard résider à Paris.

Cette conversion eut lieu en même temps que celle de six jeunes gens entrés ensuite élèves au collége de Saint-Edmond à Old-hall-Green, qui est le séminaire du district de Londres.

PEEL (Miss), sœur de sir Lawrence Peel, premier juge de la cour suprême de Calcutta, et cousine germaine de feu sir Robert Peel, abjura le protestantisme et se fit catholique en juillet 1850. Les journaux anglais, en annonçant cette conversion, exprimaient le vif regret que les anglicans éprouvent en voyant chaque jour leur Eglise abandonnée par ce qu'elle a de plus recommandable sous le rapport de la science et de la vertu. Mlle Peel fut reçue avec plusieurs autres au sein de l'Eglise catholique, par le supérieur des Oblats, de Marie, qui venait de donner la confirmation à plus de soixante nouveaux convertis.

PEFFERCORN (Jean), fameux juif converti vers la fin du XIII^e^ siècle. Il est célèbre par ses ouvrages et par le conseil qu'il donna à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébraïques à l'exception de la Bible, « parce qu'ils contiennent, dit-il, des blasphèmes, de la magie et autres choses aussi dangereuses. » D'après son avis, l'empereur fit publier en 1510 un édit qui ordonnait de brûler tous ces livres. Reuchlin s'efforça d'empêcher l'exécution de ce décret. Alors Peffercorn publia son *Miroir manuel* pour défendre son opinion. Reuchlin y répondit par son *Miroir oculaire*, qui fut condamné par les théologiens de Cologne et la Faculté de théologie de Paris. On ne sait à quelle époque mourut Peffercorn; il vivait cependant encore en 1517. Outre l'ouvrage déjà cité, il a publié : 1° *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud Judæos;* 2° *De abolendis Judæorum scriptis*, etc.

PELAGIE (sainte) était catéchumène et s'appelait Marguerite lorsqu'elle s'engagea dans une troupe de comédiens à Antioche. Sa jeunesse, sa beauté et la perfection de son jeu lui procurèrent une foule d'admirateurs. Saint Nonne, évêque d'Héliopolis, qui se trouvait dans cette ville à l'occasion d'un concile qui s'y tenait alors, ayant été chargé par le patriarche d'annoncer la pa-

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XIII, vers. 4 6 à 12.

role de Dieu au peuple en présence de ses collègues, pendant qu'il prêchait devant l'église de Saint-Julien, Pélagie, couverte d'or et resplendissante de pierreries, traversa la foule des auditeurs, et sa beauté, relevée par l'éclat de sa parure attira tous les regards. Les évêques seuls détournèrent les yeux, gémissant d'un tel scandale, à l'exception de Nonne qui, la montrant au doigt, s'écria : « Dieu fera miséricorde, même à cette femme, qui est l'ouvrage de ses mains. » A ces mots la comédienne s'arrêta pour écouter le saint évêque, et elle fut si touchée de son discours que ses yeux se remplirent de larmes. La prédication finie, elle alla trouver Nonne, afin de le consulter sur ce qu'elle devait faire pour expier ses crimes, et demanda d'être admise au bienfait de la régénération, car elle n'était encore que catéchumène. D'après ses conseils, elle distribua tous ses biens aux pauvres, et résolut de passer le reste de sa vie dans les exercices de la pénitence. Au baptême qui lui fut administré par le saint évêque, elle changea son nom de Marguerite, qui lui rappelait les perles et les bijoux qu'elle avait portés dans le monde, en celui de Pélagie. Elle se rendit ensuite à Jérusalem, où elle prit le voile de religieuse, et se retira dans une grotte sur le mont des Oliviers, revêtue d'un habit d'homme, et se faisant appeler Pélage. Elle y finit ses jours et y fut enterrée. Cette sainte florissait dans le v^e^ siècle.

PELETIER (Claude DE), l'un des membres les plus distingués de l'ancienne magistrature, né en 1631 à Paris, était par sa mère arrière-petit-fils du fameux P. Pithou. Il succéda à Colbert dans la charge de contrôleur général. Mais en 1697 il quitta la cour et se retira dans sa terre de Villeneuve pour se consacrer à toute les pratiques de piété. Il ne sortit plus de sa retraite que pour venir passer le temps du carême dans la maison des Chartreux à Paris, et mourut le 10 août 1711 à l'âge de quatre-vingts ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Saint-Gervais, où l'on voyait son tombeau décoré d'une épitaphe. On a de lui : 1° un très-grand nombre d'*Extraits* et de *Recueils* assez bien faits de l'Ecriture, des Pères, et des écrivains ecclésiastiques et profanes en plusieurs volumes in-12; 2° des éditions du *Comes Theologus* et du *Comes Juridicus* de Pierre Pithou, son bisaïeul maternel; 3° à l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes Senectutis*, Paris, 1709, et le *Comes Rusticus*, Paris, 1692, l'un et l'autre in-12, qui ne sont que des recueils des pensées des auteurs anciens et modernes. On lui doit encore la meilleure édition du corps du droit canon en latin, avec des *Miscellanea ecclesiastica* à la fin. La vie de Claude Le Pelletier a été écrite en latin par Boivin le cadet, in-4°. — Le plus jeune de ses fils, Claude, connu sous le nom de *Sousi*, mourut à l'âge de dix-sept ans, le 25 juin 1686, après avoir donné l'exemple de la plus héroïque piété.

PELETIER DE SOUSI (Michel LE), frère du contrôleur général, était né à Paris en 1640. Après avoir longtemps rempli la place de directeur général des fortifications et cultivé les lettres, dans sa vieillesse il renonça complétement aux occupations du siècle et se retira à l'abbaye de Saint-Victor pour se livrer entièrement à la méditation et à la prière. Il souffrit pendant les trois dernières années de sa vie des douleurs aigües qu'il supporta avec beaucoup de patience, et mourut dans de grands sentiments de piété le 10 décembre 1725, âgé de 86 ans. Il parlait l'italien et l'espagnol. L'Académie des Inscriptions lui avait donné en 1701 la place d'académicien honoraire. On a de lui, dans les *Mémoires* de cette compagnie, de savantes recherches sur les Curiosolites, ancien peuple de l'Armorique.

PELISSON-FONTANIER (Paul), littérateur distingué et académicien, né en 1624, à Béziers, de parents qui faisaient profession du protestantisme, avait rempli avec honneur quelques emplois. Dès l'âge de dix-neuf ans, il avait fait une traduction libre du premier livre des *Institutions* de Justinien; il devint avoué, en 1652, secrétaire royal, en 1657 premier commis de l'intendant général des finances Fouquet, et, en 1659, intendant des finances à Montpellier. Il partagea la disgrâce du surintendant Fouquet, et employa le temps de sa détention à la Bastille à étudier l'Ecriture sainte, les Pères de l'Eglise et la tradition. Il lut aussi la plupart des livres de controverse et perdit ainsi les préventions qu'il avait pu concevoir contre l'Eglise catholique. Ses qualités aimables et ses talents lui avaient procuré l'estime et l'attachement de plusieurs personnes distinguées de ce temps, entre autres, du duc de Montausier. Pélisson, étant sorti de la Bastille, mûrit pendant plusieurs années son projet de changer de religion. Il ne voulait pas qu'on pût attribuer son dessein à l'inconstance ou à l'ambition, et ayant été mis sur les rangs pour devenir précepteur du dauphin, il suspendit son abjuration par délicatesse, jusqu'à ce que la place eût été donnée à Bossuet. Il fit cette démarche à Chartres le 8 octobre 1670 entre les mains de M. de Choiseul, évêque de Cominges, et se retira immédiatement après à la Trappe pour y passer quelques jours dans les exercices de piété. Tous les ans il célébrait la mémoire de son retour à l'Eglise par des pratiques de piété et par la fréquentation des sacrements. Depuis cette époque il n'écrivit plus que sur des matières de religion ou pour le service du roi, qui se l'était attaché et qui l'employait à différents travaux. Pélisson prit le sous-diaconat, mais ne voulut pas recevoir les autres ordres. Louis XIV, qui n'appréciait pas moins son caractère que son talent, le préposa en 1676 à l'administration des économats, dont les fonds étaient employés en faveur des protestans convertis. Pélisson avait des rapports fréquents avec Bossuet; il était des conférences établies par ce savant évêque sur l'Ecriture sainte, et

il eut part au plan de réunion avec les protestants d'Allemagne. Il a laissé des livres de piété et quelques ouvrages de controverse; et il travaillait, lorsqu'il mourut, à un *Traité sur l'Eucharistie*. Une indisposition qu'il eut vers la fin de janvier 1693 ne l'empêcha pas d'aller à l'église le jour de la Purification de la sainte Vierge et d'y faire ses dévotions. Quatre jours après, Louis XIV, instruit que son état devenait inquiétant, lui envoya successivement Bossuet, Fénelon et le P. la Chaise, qui apprirent au malade le danger de sa situation. Pélisson avait marqué le lendemain pour se confesser de nouveau ; mais ce jour-là, 7 février 1693, lorsqu'on entra dans sa chambre, à six heures du matin, on le trouva expirant.

PELLANTON, (Edouard), du canton de Neuchâtel, en Suisse, luthérien âgé de trente-quatre ans, fit abjuration publique le jour de la Pentecôte de l'année 1839, entre les mains de M. l'évêque de Forli. Il avait été instruit par des jésuites; il eut pour parrain Antoine de Stockhalter, lieutenant au second régiment étranger. L'évêque, qui était M. Vincent Tomba, Barnabite, lui adressa une pieuse allocution.

PELLETIER, ministre protestant converti vers 1615.

PENDA, fils du vieux et redoutable Penda, qui lui avait donné une partie de son royaume des Middelangles, vint trouver le roi Oswi, qui montrait beaucoup de zèle pour le christianisme et qui, vers l'an 652, contribua puissamment à la conversion des Middelangles, ou des Anglais du milieu des terres et des Merciens. En effet, Penda étant venu lui demander en mariage sa fille Alfrède, Oswi ne la lui accorda qu'à condition qu'il se ferait chrétien avec tout son peuple. Penda, s'étant fait instruire et ayant conçu l'espérance de la résurrection et de l'immortalité, déclara qu'il voulait être chrétien, quand même on ne lui donnerait pas la princesse. Il fut principalement persuadé par Alfrid, fils du roi Oswi, qui avait épousé sa sœur Cyneburge. Le prince Penda se fit donc baptiser par Finan, évêque de Lindisfarne, successeur de saint Aïdan, avec tous les seigneurs et soldats qui l'avaient accompagné et tous leurs serviteurs; ils furent baptisés dans la maison royale, qui était près de la muraille bâtie par les Romains. Penda s'en retourna avec une grande joie, menant avec lui, pour instruire et baptiser ses sujets, trois prêtres anglais et un quatrième écossais. Ces quatres prêtres étant arrivés avec le prince dans la province des Middelangles, furent si bien écoutés, que tous les jours un grand nombre tant de nobles que de peuples renonçaient à l'idolâtrie et recevaient le baptême.

PENNY (William-Goodenough), maître ès-arts, student de l'église du Christ, à Oxford, vicaire inamovible de Dorton et Ashendon, Bucks, embrassa publiquement le catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise à Oxford le 18 octobre 1844. Il abandonna généreusement par sa conversion des bénéfices considérables. Partisan du puséisme, c'était, depuis peu de semaines, le huitième qui, suivant l'expression du journal anglais qui annonçait cette nouvelle, *tombait victime des traités ou publications puséistes*. La même feuille ajoutait que le docteur Pusey était dans la confidence de cette conversion dont M. Penny exposa lui-même les motifs, dans son livre intitulé : *L'exercice de la foi impossible hors de l'Eglise catholique*. Nous nous bornons à indiquer le travail de M. Penny; son étendue ne nous permettant pas d'en donner l'analyse. L'auteur se propose de venir en aide aux protestants dans l'étude de cette question importante : « Les principes de la réforme ont-ils réellement affecté la foi de ceux qui les professent? » Voici les circonstances qui ont déterminé M. Penny à publier ce remarquable travail; nous le laissons parler :

« Peu de temps après ma conversion, un de mes amis me disait : « Je pense que vos « amis ont le droit de vous demander « pourquoi vous nous avez quittés, afin « d'entrer dans une autre communion. » Il est assez naturel, même pour ceux qui, par suite d'une étude approfondie de la question, ont aperçu le peu de fondement des préjugés répandus contre les catholiques romains, il est naturel, dis-je, pour ceux qui sont convaincus de l'absurdité du cri poussé contre les *erreurs romaines*, de demander : « Pour- « quoi ne vous êtes-vous pas contenté de « rester où vous étiez? Que pouvez-vous ga- « gner en changeant de religion? N'y a-t-il pas « déjà dans l'établissement, aussi bien que « dans l'Eglise catholique, toutes les vérités « enseignées et tout ce qui est nécessaire au « salut?» Ces questions sont certainement très-raisonnables, il est bien naturel à celui qui se croit en possession de tous les privilèges de l'Evangile, et qui voit les autres se conduire envers lui comme s'il n'en jouissait pas, de leur demander : « Que me manque-t-il « donc dans ma position actuelle? »

« Nous ne saurions être surpris de ce qu'on nous prie d'expliquer nos vues; nous aurions plutôt raison de l'être, si l'on assistait avec indifférence au grand mouvement religieux qui s'opère, sans s'informer des principes ou plutôt des doctrines réelles du corps vers lequel tend le mouvement.

« Ce désir de la part de ceux dont nous nous séparons est si raisonnable, que nous devons chercher à le satisfaire par tous les moyens, autant que nous le pouvons. Je me propose donc, avec l'assistance de Dieu, d'exposer une des choses qui manquent aux corps séparés de l'Eglise catholique, et qui m'a déterminé à changer de position : la foi. »

M. Penny explique d'abord qu'en se convertissant il n'a pas abandonné la foi dans laquelle il avait été élevé. Il démontre, par de solides raisonnements, que passer du protestantisme au catholicisme n'implique pas le rejet de la foi que l'on professait au-

térieurement. En devenant catholique, le protestant, loin de renier sa foi chrétienne, l'établit au contraire sur des bases plus larges et plus solides. Le nom de protestant indique le rejet de certaines doctrines autrefois reçues, plutôt que l'adoption de doctrines oubliées; de sorte qu'un protestant qui cesse de l'être *cesse de protester*, ou, en d'autres termes, il reprend des doctrines dont il s'était éloigné. En adoptant le catholicisme, on continue à croire toutes les grandes vérités que l'on professait, mais on ajoute à sa croyance des doctrines que l'on n'admettait pas auparavant. Celui, au contraire, qui deviendrait protestant abandonnerait certains points de doctrine et de pratique. Il laisserait de côté la confession, le jeûne, et se ferait une religion plus facile que celle qu'il suivait d'abord. En devenant catholique, on retourne à ce que chacun reconnaît avoir été reçu comme le système doctrinal avant la réforme, et l'on reprend ce qui fut rejeté à cette époque.

L'auteur insiste sur la nécessité d'avoir la foi, il établit le sens de ce mot et ses distinctions de plusieurs autres expressions qui sont souvent confondues avec lui. Après avoir savamment posé la relation qui existe entre la foi et la conscience, M. Penny énumère les partis qui divisent l'église établie. Appliquant ensuite les principes qu'il a développés, il se demande lequel de ces partis a la vraie foi. En traitant des conditions nécessaires pour qu'un document écrit puisse être appelé une autorité, M. Penny examine le principe protestant d'interprétation individuelle de la Bible; il montre les vices et les difficultés que présente son application. Au lieu de donner la foi, il ne peut que produire de simples opinions. Que résulte-t-il, en effet, de ce grand principe du protestantisme? C'est que chaque personne sachant lire jouit de la liberté de chercher la doctrine dans l'Ecriture sainte avant d'être obligée de croire même les vérités les plus sacrées de l'Evangile. Ce principe ne saurait être appliqué d'une manière absolue et rigoureuse : car, en fait, chacun admet un grand nombre de vérités avant d'en avoir acquis les preuves par soi-même. Ce principe est sujet à de grandes modifications. Il est évidemment impossible de le pousser à ses dernières limites; car autrement ceux qui ne savent pas lire ne seraient pas tenus d'avoir la foi, et ils auraient le droit d'ajourner toute croyance jusqu'à ce qu'ils aient appris à lire. En attendant, ils pourraient ne croire rien du tout. Une absurdité aussi manifeste ne saurait être soutenue par qui que ce soit. Il faut nécessairement, pour se tirer de cette difficulté, dire que ces personnes doivent s'en rapporter à la probité d'autrui, aux témoignages de leurs parents et de leurs maîtres : de sorte qu'en dépit d'eux-mêmes, les protestants sont obligés de revenir continuellement au principe catholique de l'autorité pour se tirer de leurs difficultés.

Des protestants sérieux et raisonnables reconnaîtront, sans doute, qu'il serait absurde pour des gens ne sachant pas lire de dire qu'ils attendront de l'avoir appris avant de croire; et ils admettront certainement qu'il serait très-inconvenant pour certaines personnes dans certaines positions, celles même qui savent lire, de rejeter tout ce qui ne leur aurait pas été prouvé. La manière dont les personnes ignorantes doivent adopter le principe protestant est, dit-on, de suivre les opinions de gens capables que l'on peut en toute confiance regarder comme interprètes sûrs de la Bible. Mais il est certain qu'on ne saurait poser aucune règle relativement aux qualités de celui qui est ou n'est pas un interprète sûr, et encore moins pourrait-on tracer la ligne de démarcation entre ceux qui devront s'en rapporter à cet interprète et ceux qui pourront s'en passer. Quel argument invoquera un protestant pour convaincre son coreligionnaire de son erreur, si l'on suppose qu'il cherche à le persuader en revendiquant pour lui un privilége qu'il refuse à d'autres?

M. Penny expose ensuite la règle de foi catholique, en montrant qu'elle supplée aux défauts et répond à toutes les difficultés du principe protestant :

« Le principe catholique consiste à se guider par la voix de l'Eglise, contrairement au principe protestant qui n'a d'autre règle que le jugement privé; à suivre la tradition existante, de préférence aux notions que nous nous formons de la tradition primitive. Pour avoir la certitude que la tradition nous transmet la doctrine de l'Eglise, on ne saurait décider la question en se livrant à l'examen des documents des premiers siècles, et en s'efforçant d'en suivre l'origine jusqu'au temps des apôtres. En fait, une telle manière de procéder impliquerait l'exercice du jugement privé, tout aussi bien que la tentative de déterminer la doctrine par l'étude de l'Ecriture. » M. Penny est naturellement amené à traiter la question des conciles généraux, et il montre que si un catholique doit admettre tout ce qui a été décidé par les conciles, cependant notre foi ne saurait être limitée par leurs décrets. « Ainsi on pourrait être hérétique sans nier aucune des vérités affirmées par les conciles. Si vous devez admettre une doctrine ecclésiastique, ce doit être indépendamment de l'histoire de cette doctrine, c'est-à-dire indépendamment des attaques que cette doctrine a subies avant d'arriver jusqu'à nous. Nous devons admettre aussi bien les doctrines qui n'ont pas été attaquées que celles qui l'ont été. Or, les conciles ne s'assemblent pas pour décider si telle doctrine reçue dans l'Eglise doit continuer à être crue ou si elle doit être rejetée; mais seulement pour déclarer avec plus de clarté et préciser ce qui a été transmis par les générations qui ont précédé; ils se réunissent afin de porter témoignage à la doctrine enseignée par nos ancêtres, et pas du tout pour l'établir ou la prouver. Certaines vérités peuvent être bien connues et universellement reçues sans qu'aucun concile ait eu à s'en occuper. Un catholique doit

croire ce qui est universellement enseigné et cru dans l'Eglise, qu'un concile ait ou non déterminé. Un individu n'a pas le droit de rejeter ce qui est populairement accepté et enseigné par le clergé comme étant la doctrine de l'Eglise. On pourrait ici soulever la question de savoir comment on arrivera à connaître que telle doctrine proposée est réellement acceptée à l'unanimité par les membres de la communion catholique dans le monde entier! Evidemment personne n'a le droit de douter de l'unanimité avant d'avoir entendu s'élever quelque part des protestations contre cette doctrine; jusque-là, on devra croire ce qui est enseigné par l'Eglise. On voit donc clairement que *se guider d'après l'autorité de l'Eglise, c'est suivre la parole de ceux qu'elle a chargés de nous instruire. Réformer au contraire la doctrine reçue, n'est rien moins qu'une déviation de la foi.* C'est ce qu'ont fait tous les chefs du protestantisme, et tous les chefs de secte qui, à leur exemple, ont protesté contre les doctrines de l'Eglise, ou même contre certaines doctrines particulières qui avaient été, dans le principe, conservées par les réformateurs. »

Après avoir ainsi posé la règle de foi, M. Penny examine ce que c'est que l'hérésie; il la définit et applique cette définition à l'état actuel des choses.

« Une expérience de trois siècles a démontré que le principe du jugement privé, quelle que soit sa forme, est tout à fait incapable de conduire les hommes à l'unité de foi, signe caractéristique du christianisme; et cependant la réforme a eu, pour atteindre ce résultat, d'excellentes occasions. Ainsi, par exemple, dans l'église anglicane où cependant tous les moyens ont été pris pour s'assurer l'unanimité de ses membres, ces efforts ont été sans le moindre succès. Des articles de croyance ont été rédigés, et, tous ceux qui entrent dans le ministère anglican doivent y souscrire; leur adhésion est même renouvelée plusieurs fois dans le cours de leur vie. Il faut entendre ces articles dans leur sens grammatical; il n'est pas permis de leur attacher de signification particulière. Pour restreindre encore la latitude d'interprétation, il a été défendu de leur donner aucun sens nouveau. Et malgré toutes ces précautions, y a-t-il dans le monde un ministère aussi divisé que celui de l'Eglise anglicane?

« Que doit donc faire celui qui se trouve jeté dans un système où il existe de pareilles différences d'opinions, où il trouve tant d'écoles et de partis qui tous soutiennent les choses les plus opposées et les présentent comme étant l'enseignement de leur communion? Une des voies qui s'ouvrent à celui que désolera cette anarchie, c'est de revendiquer pour lui-même le droit d'examen, afin de décider par son propre jugement quel est celui des partis opposés qui enseigne réellement le système chrétien. La grande différence d'enseignement qui existe dans l'Eglise établie, et non l'amour de l'hérésie, pousse un grand nombre de ses membres à agir d'après le principe protestant, quoiqu'il répugne à leur nature, et qu'ils n'y aient recours que parce qu'ils ne voient pas d'autres issues pour échapper à l'anarchie de l'anglicanisme. »

M. Penny nous dit qu'il existe deux voies pour juger la nature d'un mouvement comme celui de la réforme. Le premier, en examinant les fruits qu'il a produits dans ceux qui l'ont suivi; le second, en nous plaçant dans la meilleure position possible d'appréciation par une vie plus régulière. Puis, mettant en regard les prétentions de l'Eglise romaine et celles de l'anglicanisme, l'auteur arrive à cette conclusion, qu'en se soumettant à l'autorité de l'Eglise de Rome les anglicans s'affranchissent du reproche de manquer à leurs devoirs envers les deux communions. Si l'Eglise anglicane, en effet, ne revendique *pour elle-même* aucune autorité dans les controverses de foi, celui qui a été élevé dans son sein ne manque pas à ses devoirs envers elle en prêtant l'oreille à l'Eglise qui revendique cette autorité. Cette circonstance amoindrit singulièrement la difficulté que les anglicans pourraient éprouver, s'il en était autrement, à abandonner la communion dans laquelle ils ont vécu. La foi, suivant les catholiques, est un don de Dieu. « Ce don, nous dit l'auteur, est en conséquence indépendant de la capacité des personnes à juger de la valeur des arguments. Le Tout-Puissant peut l'accorder à celui qui lui plaît, à quiconque lui paraîtra bon; il peut donner la foi à une personne qui possède à peine le sens commun, tandis que des hommes très-savants pourront en rester éloignés. Il peut la donner à ceux qu'il prévoit devoir s'égarer après un certain temps, ou à d'autres qui n'ont rien fait pour la mériter, et, quel que soit celui à qui cette grâce est accordée, c'est une preuve non de la piété de celui qui la reçoit, mais de la miséricorde de Dieu. Puisse-t-il ne pas se repentir de ses dons et des appels de sa grâce, qu'il daigne perfectionner en nous le bon ouvrage qu'il a commencé! Il offre en ce moment à l'Angleterre le don de la foi d'une manière dont nous n'avons pas été témoins dans ces dernières années. Il agit avec l'Angleterre comme avec Cornélius, à qui il envoya non-seulement Pierre pour l'instruire, mais à qui il accorda une vision intérieure qui le porta à envoyer chercher Pierre, et à prêter l'oreille à ses instructions. De même il plaît en ce moment à Dieu de réveiller l'esprit des protestants anglais. On a souvent remarqué que le mouvement religieux de l'Angleterre est tout à fait intérieur, c'est-à-dire qu'il n'a pas été excité par l'influence extérieure des autres communions chrétiennes. Ce mouvement est pour les Anglais ce que la vision fut pour Cornélius. Il dirige leurs yeux et leurs cœurs non vers Pierre, mais vers son successeur, et il réveille dans leur âme des sympathies et un désir de réunion à la communion catholique qui n'avaient jamais été éprouvés depuis l'époque de la malheureuse séparation. Puissent les Anglais ne pas laisser passer la vi

sion sans lui donner l'attention qu'elle mérite; mais qu'ils aillent et qu'ils s'unissent à celui qui leur dira ce qu'ils doivent faire! »

PERACHON, protestant, d'une des plus anciennes familles de la province du Lyonnais, originaire du Piémont, jurisconsulte qui excella dans les barreaux de Grenoble et de Paris, fut député pendant plus de dix ans des églises protestantes des provinces de Dauphiné, Lyonnais et France, par les nominations des synodes, et publia plusieurs ouvrages réédités en France et en Hollande. Célèbre dans plusieurs académies, et très-profond dans un grand nombre de sciences, il parlait jusqu'à dix langues et avait voyagé dans toutes les cours de l'Europe. Après un long examen, il se convainquit de la vérité du catholicisme, fit abjuration en janvier 1686, et travailla depuis tous les jours à la conversion des hérétiques; son abjuration en produisit beaucoup d'autres. Il fit, pour l'édification des nouveaux convertis, la traduction des plus belles hymnes de l'Eglise. Il mourut bon catholique en 1700.

PERDRIEUVILLE (comtesse DE), protestante, était une de ces prétendues savantes dont toute la capacité se réduit à une forte prévention, à une obstination presque invincible et à quelques passages de l'Ecriture sainte mal entendus qu'elle citait à tout propos; son attachement à la nouvelle secte ne pouvait être plus fort, et son estime pour les ministres allait jusqu'à l'admiration. Le hasard ou la curiosité la conduisirent au sermon de saint François de Sales. Elle en fut frappée : consulta les ministres protestants, qui ne la satisfirent point, retourna à saint François, et lui demanda des conférences particulières. C'était son fort : il ne faisait, pour ainsi dire, qu'ébaucher en chaire ce qu'il ne manquait jamais d'achever dans la conversation. Ceux qui ont fréquenté les calvinistes savent que la prévention et la présomption sont les plus grands obstacles à leur conviction. Accoutumés à être les arbitres de leur croyance et à ne se soumettre qu'à l'autorité de l'Ecriture sainte, dont ils sont eux-mêmes les interprètes, ils se croient au-dessus de toute instruction : disposition terrible pour quitter l'erreur et pour rentrer dans le chemin de la vérité. Saint François eut à combattre toutes ces difficultés pour l'instruction de la comtesse; mais enfin il la convertit si parfaitement qu'elle ramena à l'Eglise catholique toute sa famille, qui était des plus nombreuses.

PÉRÉGRIN-LATIOZI, naquit à Forli, en 1263, d'une famille noble et ancienne. Saint Philippe Béniti, général de l'ordre des Servites, s'était rendu, en 1274, à Forli, par ordre du pape Grégoire X, pour y rétablir la paix entre les Guelfes et les Gibelins qui se faisaient la guerre. Il y réussit, mais non sans souffrir beaucoup de la part des séditieux. Dans un moment d'irritation, un jeune homme d'un caractère violent lui donna un soufflet. C'était Pérégrin-Latiozi. La patience et la douceur du saint le désarmèrent : un entretien qu'il eut avec lui le convertit, et il quitta ses parents pour entrer dans l'ordre de celui-là même qu'il venait d'insulter. Usé de travaux et d'autérités, il termina la vie la plus sainte le 1er mai 1345, à l'âge de quatre-vingts ans et fut canonisé le 26 décembre 1726.

PÈRES, ministre protestant du diocèse de Saintes, qui se convertit vers 1628.

PEREZ, ministre protestant, converti vers 1655.

PERISSOL (Laurent DE), seigneur d'Allières et de Gière, président au parlement de Grenoble, qui avait succédé à son père dans la même charge, fut un des premiers qui se convertit de la ville de Grenoble, et presque toute la ville suivit son exemple. Il abjura le protestantisme en novembre 1685.

PERKINS (Amélie), nièce du révérend M. Jones, recteur protestant de l'église de Saint-John, partit de Stamford, le 18 février 1843, pour se rendre à Northampton, chez Mgr Bowring, vicaire apostolique. Le dimanche suivant elle fit abjuration de l'anglicanisme dans la chapelle catholique de cette ville.

PERNET (Louis), converti au catholicisme dans le XIXe siècle.

I. — PERPÉTUE (sainte), dame romaine, convertie par l'apôtre saint Pierre, qui la baptisa, convertit à son tour Nazaire, son fils, et Africain, son mari. Au nombre des bonnes œuvres par lesquelles elle se sanctifia, on cite le zèle qu'elle mettait à rendre les derniers devoirs aux corps des saints martyrs.

II. — PERPÉTUE (sainte), martyre à Carthage, était d'une des meilleures familles de cette ville, et avait épousé un homme qui y tenait un rang distingué. Lorsqu'elle fut arrêtée, avec d'autres, pendant la persécution de l'empereur Sévère, elle allaitait son enfant, et elle n'était encore que catéchumène. Son père n'eut pas plutôt appris son arrestation, qu'il vint la trouver afin de lui faire abandonner la résolution de mourir pour Jésus-Christ. Il employa d'abord les exhortations et les prières; mais voyant qu'elles ne produisaient aucun effet, il recourut aux mauvais traitements, qui ne furent pas plus efficaces. Elle put recevoir le baptême avant d'être renfermée dans la prison, où on lui apporta son enfant. Elle apprit par une vision qu'elle obtiendrait dans peu la couronne du martyre, ce qui eut lieu en effet, et l'histoire de sa mort est une des pages les plus magnifiques des *Actes des Martyrs*.

PERRÉ (Mlle DU), protestante, convertie vers 1689, et dont Desmahis fait l'éloge dans sa lettre du 31 mars de la même année.

PERRON (Jacques Davy DU), cardinal, né dans le canton de Berne, le 25 novembre 1556, descendait d'une ancienne famille de Basse-Normandie, réfugiée en Suisse pour cause de religion. Jules Davy, son père, médecin très-instruit, lui enseigna le latin et les mathématiques. Il apprit ensuite, sans le secours d'aucun maître, l'hébreu, le grec et ce qu'on nommait alors la philosophie. Sa mémoire tenait du prodige. Philippe Desportes lui conseilla de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Doué d'un esprit pé-

nétrant, il découvrit le vice du protestantisme jusque dans les écrits faits pour le défendre ; ce fut, dit-on, le *Traité de l'Eglise*, publié par Duplessis-Mornay en 1577, qui ouvrit les yeux du jeune du Perron. Attiré par la lecture des écrits de saint Thomas, il étudia surtout la *Somme*, ce qui l'engagea insensiblement à lire les Pères et particulièrement saint Augustin, lecture d'où il tira un très grand fruit, et se dégageant de ses erreurs, il s'adonna entièrement à l'étude de la théologie et fit surtout des progrès dans les questions de controverse religieuse. Pleinement convaincu de la vérité de la religion catholique, il abjura le protestantisme et embrassa l'état ecclésiastique. Lecteur de Henri III, il fut ensuite pourvu de l'évêché d'Evreux en 1591, et dès ce moment il employa tout son ascendant sur l'esprit de Henri IV pour le déterminer à rentrer dans l'Eglise catholique. Après l'avoir instruit secrètement pendant plusieurs mois, il accompagna ce prince lorsqu'il se rendit à l'église pour prononcer son abjuration solennelle. Du Perron fut ensuite envoyé à Rome pour solliciter, de concert avec le cardinal d'Ossat, la levée de l'interdit lancé sur la France. Cependant le diocèse d'Evreux souffrait de l'absence de son pasteur; le calvinisme y comptait de nombreux partisans. Du Perron se hâta de venir au secours des fidèles dont la foi commençait à être ébranlée. Ses discours, ses prédications eurent un éclatant succès. Henri Sponde, depuis évêque de Pamiers, et Sancy, général des Suisses, abjurèrent leurs erreurs entre ses mains, et cet exemple fut suivi par une foule de personnes. La réputation de Du Perron s'accrut encore dans la fameuse conférence qui eut lieu à Fontainebleau en 1600, en présence de toute la cour. L'abbé Longuerue prétend que Duplessis-Mornay se défendit mal. On raconte que Henri IV, qui assistait à cette conférence, dit à Sully : « Eh bien, que vous en semble de votre pape ? » Duplessis-Mornay fut tellement battu par Du Perron et en fut tellement humilié, qu'il refusa de se présenter à la seconde séance, prétexta une maladie et quitta Fontainebleau sans prendre congé du roi. Le résultat de cette conférence fut l'abjuration de plusieurs calvinistes, dont quelques-uns avaient été les témoins et, pour ainsi dire, les seconds de Duplessis-Mornay. Il reparut bientôt dans la lice contre d'Aubigné. Henri IV l'envoya à Rome, où il assista aux congrégations *de Auxiliis*. Ce fut lui principalement qui détermina le pape à ne point donner de décision sur ces matières. Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à diverses affaires, et l'envoya une troisième fois à Rome, pour accommoder le grand différend de Paul V avec la république de Venise. On assure que ce pape avait tant de déférence pour les sentiments du cardinal Du Perron, qu'il avait coutume de dire: « Prions Dieu qu'il inspire le cardinal Du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. » La faiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Nommé cardinal en 1604, il mourut a Bagnolet, près Paris, le 5 septembre 1618, âgé de soixante-trois ans. — Sa mère, son oncle et plusieurs personnes de sa famille lui durent leur conversion; la première vécut vingt ans dans les pratiques de la piété, depuis son retour à l'Eglise. — Parmi les ouvrages du cardinal Du Perron, les principaux sont : un *Traité de l'Eucharistie*, contre Duplessis-Mornay; plusieurs autres *Traités* contre les hérétiques ; des *Lettres*, des *Harangues* et diverses autres *Pièces* en prose et en vers. Les livres de controverse de ce célèbre cardinal offrent une vaste érudition. *Voy.* la vie de ce cardinal par l'Evêque de Burigny, Paris, 1768, vol. in-12.

PERROTTE (Michel) et sa fille Pasquette, deux protestants de Caen, convertis vers 1630 avec six cents autres, par Véron, l'un des plus fameux controversistes de ce siècle.

PERTELLE (Antoine DE LA), protestant converti à la même époque et par le même.

PESCHIER-BERTRAND (Etienne) de Genève, renonça au calvinisme et rentra dans le sein de l'Eglise, le 7 août 1815.

PETCHERINE (Waldimir), Russe, professeur de littérature grecque à l'université de Saint-Pétersbourg, fut chargé par cette université d'aller examiner les manuscrits remarquables des diverses bibliothèques de l'Europe. Les Rédemptoristes de Belgique le convertirent. Entré immédiatement dans leur ordre, il fut nommé professeur. Plus tard son ordre l'employa comme prédicateur et missionnaire en Angleterre. Il est maintenant supérieur des Rédemptoristes dans la Grande-Bretagne, comme Newman et Ignace Spencer, deux autres convertis non moins célèbres dans l'université, sont supérieurs des Oratoriens et des Passionistes de Londres. (XIX^e^ siècle.)

PETER. Deux nègres, fils du roi du grand Bassan en Afrique (côte des Dents) se convertirent et reçurent en juin 1847 le baptême, la communion et la confirmation dans l'église paroissiale de Sainte-Elisabeth à Paris. Leurs parrains furent M. Galos, député et directeur des colonies, et M. Durand, chef de bureau dans le même ministère. Ces jeunes gens, catéchisés par l'abbé Pascal, ont manifesté les plus excellents sentiments. Destinés à régner dans leur pays, encore plongé dans l'idolâtrie, ils pourront favoriser les missionnaires qui se dévoueront à la conversion de leurs sujets. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les pères de ces jeunes gens ont donné leur plein consentement à l'initiation catholique de leurs enfants.

PETERLOT, protestant, capitaine de chevau-légers à Sedan, se convertit avec plusieurs autres à la suite de conférences particulières entre les catholiques et les protestants. Ils allèrent à l'hôtel-de-ville déclarer qu'ils embrassaient la religion catholique dans laquelle ils voulaient vivre et mourir. Le lendemain ils firent leur profession de foi qu'ils signèrent tous de nouveau dans l'église, en décembre 1685. — Plus de deux cents chefs de familles, de bourgeois les plus con-

sidérables suivirent leur exemple, qui fut imité par trois cents familles des villages circonvoisins de Sedan.

PETIT (Mme Espérance Le), protestante de Caen, convertie vers 1630 par Véron. Motifs : réfutation du protestantisme par l'Ecriture sainte et les Pères de l'Eglise.

PETIT, célèbre avocat du parlement de Paris, mort en mai 1680, savait beaucoup, possédait les belles-lettres, et après avoir plaidé avec applaudissement pendant son jeune âge, avait quitté les pénibles occupations du barreau, pour se donner tout entier à son cabinet. Si sa perte a affligé ses amis, ce fut pour eux un grand sujet de consolation, de ce que trois jours avant sa mort il fit abjuration de la religion prétendue réformée. Il y a longtemps qu'il l'examinait, et qu'éclairé des lumières de M. le président de la Grange, de M. Hervé et de M. Dorat, conseillers à la Grand'Chambre, et surtout de M. Quatrehomme, conseiller en la cour des Aides, et de M. de la Tour, il tâchait d'en pénétrer les erreurs. Il n'était point obstiné et on lui avait souvent entendu dire, que n'ayant jamais cherché que la vérité, il ne doutait pas que Dieu lui fît finir ses jours dans la véritable religion. Ayant espéré avec foi, son espérance a été heureusement remplie. C'est entre les mains du curé de Saint-Louis qu'il abjura. Mme Lhuillier, sa nièce, n'a pas peu contribué à sa conversion. Rien de si concluant que les raisons dont elle se servit pour l'obliger à ouvrir les yeux pendant sa maladie.

PETRONILLE (sainte), disciple de saint Pierre, et sa fille d'après quelques auteurs dont l'opinion semble confirmée par la tradition qui nous apprend que le prince des apôtres, avant son apostolat, était marié et avait une fille qu'il guérit miraculeusement d'une paralysie. Elle mourut martyre à Rome.

PEYRALADE (Jean-Louis de), gentilhomme de Rouergue, âgé de soixante ans, abjura le protestantisme et embrassa la religion catholique le 3 juin 1703.

PEYRERE (Isaac de la), si connu par son système du *préadamisme*, était né en 1594, à Bordeaux, d'une famille noble qui avait embrassé le calvinisme. Ayant résolu d'abjurer l'hérésie, il se rendit à Rome, où il fut accueilli avec bienveillance par le pape Alexandre VII, qui lui donna un ecclésiastique pour l'aider à dresser sa rétractation. Le Souverain Pontife chercha ensuite à le fixer près de lui, par l'offre de quelques bénéfices ; mais La Peyrère préféra rejoindre le prince de Condé dans les Pays-Bas. Il se retira au séminaire de Notre-Dame des Vertus près de Paris. Il y passa les dernières années de sa vie et mourut le 30 janvier 1676, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le registre de la paroisse d'Aubervilliers, où il fut inhumé, porte qu'il avait reçu les sacrements et fait tous les actes d'un bon chrétien. Une preuve évidente que La Peyrère était rentré de bonne foi dans le sein de l'Eglise catholique, c'est qu'il chercha et parvint à y ramener le comte de La Suze, élevé comme lui dans le calvinisme. On a de lui la *Lettre contenant les raisons qui l'ont obligé d'abjurer le calvinisme*, et ses *Lettres écrites au comte de La Suze pour l'obliger par raison à se faire catholique*. Dans son ouvrage intitulé *Du rappel des Juifs*, il indique les moyens qu'il juge les plus propres à hâter leur conversion, ainsi que la réunion de tous les peuples à la communion chrétienne. (*Voy.* Niceron, xxiii, 51.)

PEYRES, ministre protestant, converti vers 1640.

PHEBÉ (sainte), diaconesse de Cenchrée, bourg de l'Achaïe, qui servait de port à la ville de Corinthe, fut promue à cette dignité par l'apôtre saint Paul, qui logea quelque temps chez elle pendant qu'il évangélisait les peuples de l'Achaïe. On croit que l'Apôtre lui confia la lettre qu'il écrivit de Corinthe aux Romains, en 58, et dont le dernier chapitre fait mention d elle.

PHILAGRE (saint), évêque et martyr en Chypre, était disciple de l'apôtre saint Pierre, et florissait dans le 1er siècle.

PHILEAS (saint), évêque de Thmnis en Egypte et martyr, né à Thmnis même d'une famille distinguée, reçut une excellente éducation, et se fit remarquer par son savoir et son éloquence. Il était marié et il occupait un poste important lorsqu'il se convertit à la religion chrétienne. Comme il ne brillait pas moins par ses vertus que par son mérite, ses compatriotes le choisirent pour leur évêque. Ayant été arrêté pendant la persécution de Maximin II, il fut conduit à Alexandrie et y souffrit le martyre après avoir résisté aux plus pressantes sollicitations.

I. — **PHILÉMON** (saint), riche bourgeois de Colosses en Phrygie, fut converti à la religion chrétienne par saint Epaphras, disciple de saint Paul. Sainte Appie, sa femme, suivit son exemple, et leur maison devint une église où se tenait l'assemblée des fidèles. Saint Paul lui écrivit une Epître. Les Grecs, que le martyrologe romain a suivis, croient que saint Philémon souffrit le martyre sous Néron, avec sainte Appie, sa femme, et que le jour de la fête de Diane, ils furent arrêtés dans l'église et fouettés par ordre du président Artoclès, qui les fit enterrer jusqu'à la ceinture et accabler de pierres.

II. — **PHILÉMON** (saint), martyr à Alexandrie, était un joueur de flûte d'Antinoé, ville de la Thébaïde. Il outrageait saint Apollone plus que tous les autres, lorsqu'on le conduisait au martyre ; il le traitait d'impie et de séducteur digne de l'exécration publique. Apollone ne répondit à toutes ces injures que par ce peu de paroles : *Dieu veuille, mon fils, avoir pitié de vous, et ne pas vous imputer tous ces discours !* Philémon fut si vivement touché de cette douceur héroïque, qu'il renonça sur-le-champ au paganisme, et déclara qu'il était aussi chrétien. Conduits tous deux devant le juge, après plusieurs tortures, ils furent condamnés à être brûlés vifs l'an 311. Les gardes qui les conduisaient au supplice furent convertis à leur tour, et

ayant confessé la foi, ils furent jetés dans la mer.

I.—PHILIPPE (saint), apôtre, natif de Bethsaïda en Galilée, suivit Jésus-Christ le lendemain de la vocation de saint Pierre. Ce fut lui qui convertit Nathanaël. Lorsque les évangélistes nommèrent les douze apôtres, il eut le cinquième rang. Après la descente du Saint-Esprit, il alla porter l'Evangile dans la Phrygie. On ne connaît point la date exacte de sa mort; mais on sait, par le témoignage de saint Polycarpe, qu'il vivait encore après l'an 80 de l'ère chrétienne.

II. — PHILIPPE (saint), dit l'*Evangéliste*, fut un des premiers sept diacres, parmi lesquels il occupait le second rang. Après le martyre de saint Etienne, il alla prêcher l'Evangile à Samarie, et opéra des conversions en grand nombre : Il baptisa le fameux Simon le Magicien, et lui permit de l'accompagner jusqu'au moment où cet homme se rendit indigne du nom de chrétien par son fol orgueil. Sur l'ordre d'un ange, il entreprit le voyage de Gaza, pendant lequel il rencontra et convertit le trésorier de Candace, reine d'Ethiopie. Le surnom d'Evangéliste lui fut donné par les apôtres, à cause de l'efficacité de ses prédications. Il fut visité par saint Paul à Césarée, lorsque l'apôtre des Gentils fit, l'an 58, le voyage de Grèce à Jérusalem. Cet apôtre nous apprend que Philippe avait quatre filles toutes consacrées au Seigneur, toutes douées de l'esprit de prophétie, et les premières qui aient donné l'exemple de la virginité dans le christianisme. On pense généralement que ce saint diacre mourut à Césarée.

III. — PHILIPPE (saint), martyr, était préfet d'Egypte, lorsqu'il renonça à cette dignité pour se faire chrétien. Térence, son successeur, lui fit percer la gorge d'un coup d'épée pendant qu'il priait. Cet illustre martyr, qui florissait dans le IIIe siècle, était père de sainte Eugénie.

IV. — PHILIPPE, ministre protestant, converti vers 1635.

I. — PHILLIPPS (Lisle-Ambroise), esquire, fils aîné de l'ancien représentant du Leicestershire, abjura l'anglicanisme, et se convertit à la religion catholique en 1822. Il eut une grande part, en 1829, à la conversion de George Spencer, fils de lord Spencer, et frère de lord Atthorp. George Spencer parle de lui très-honorablement dans une relation de sa conversion, qu'il a publiée en 1834 (*Voy.* SPENCER). On y voit quels étaient le zèle, l'instruction et la candeur de M. Phillipps. Sa ferveur ne s'est point démentie depuis. Il a bâti une chapelle dans sa résidence, encouragé l'établissement des Trapistes et donné des exemples touchants de foi et de piété.

II. — PHILLIPPS, (docteur), professeur distingué à l'université de Berlin, connu par ses *Recherches sur le droit des Anglo-Saxons*, abjura l'anglicanisme, et se fit catholique en 1828, en dépit de tous les obstacles qu'on lui opposa. Ayant perdu sa place à la suite de sa conversion, il se vit obligé de quitter sa patrie et de chercher un asile à Munich, où il continua à professer le droit.

PHILOLOGUE (saint), était disciple de l'apôtre saint Paul, qui le mentionna dans son *Epître aux Romains*. Il devint, à ce que l'on croit, évêque de Sinope.

PHILONILLE (sainte), sœur de sainte Zénaïde, et parente de l'apôtre saint Paul, qui la convertit à la foi chrétienne, était, comme lui, de Tarse en Cilicie.

PHILOTHÉE (saint), martyr à Samosate, était d'une famille distinguée de cette ville, et occupait un poste important lorsqu'il embrassa le christianisme en 294. Trois ans après, l'empereur Maximien, revenant vainqueur de la guerre qu'il venait de faire en Perse, s'arrêta quelque temps à Samosate, et ordonna des jeux publics pour célébrer sa victoire. Il fut prescrit à tous les habitants de se rendre au temple de la Fortune, pour assister aux sacrifices solennels qu'on devait offrir aux dieux. Philothée résolut de passer chez Hipparque, son ami, et qui était aussi chrétien, les trois jours que devait durer la fête. Pendant qu'ils étaient en prière devant une croix, dans la chambre d'Hipparque, cinq jeunes gens de la ville vinrent leur faire visite, et s'étonnèrent de les trouver ainsi renfermés, dans un temps où toute la ville était dans l'allégresse. Les deux amis leur expliquèrent qu'ils en agissaient ainsi parce qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils ne sortaient pas parce qu'ils détestaient l'odeur des victimes dont la ville était infectée. Les cinq jeunes gens, qui s'appelaient Jacques, Paragrus, Habide, Romain et Lollien, au sortir de cette conversation, se sentirent animés du désir de recevoir le baptême, qui leur fut administré par un prêtre nommé Jacques. Le troisième jour de la fête, l'empereur ayant demandé si tous les magistrats avaient sacrifié, on lui répondit que deux des principaux, Hipparque et Philothée, ne paraissaient plus lorsqu'il s'agissait d'honorer les dieux. Ils furent arrêtés tous les deux avec les cinq jeunes gens qu'ils venaient de convertir, et furent tous crucifiés.

PHLEGON (saint), disciple de saint Paul, est mentionné par cet apôtre dans son *Epître aux Romains*.

PIANELLA (Jacques), mari de la B. Gentile, homme barbare et cruel, qui se convertit par l'influence de la sainte, devint doux et bon, et mourut quelques années après de la mort des justes (fin du XVe siècle).

PICARD (Abraham), protestant de Caen converti vers 1630, par Véron.

PIERRE (saint), prince des apôtres, était fils de Jean, frère de saint André, et natif de Bethsaïda. Il s'appelait d'abord Simon et était pêcheur de profession. Un jour qu'il lavait ses filets en compagnie de son frère, sur le bord du lac de Génésareth, Jésus-Christ, étant venu à passer, lui ordonna de les jeter en pleine mer. Simon obéit, quoiqu'il eût passé toute la nuit à pêcher sans pouvoir rien prendre, et retira ensuite ses filets si abondamment fournis, que ses barques furent remplies du poisson qu'ils contenaient

Alors Simon adora le Sauveur, qui lui ordonna de quitter tout et de le suivre. Ainsi que l'Evangile le rapporte en ces termes : « Or Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leurs filets à la mer ; car ils étaient pêcheurs. Il leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Aussitôt ils quittèrent leurs filets, et le suivirent (1).

Depuis lors saint Pierre resta sans cesse attaché à la personne de Jésus-Christ, et fut désigné plus tard par son maître comme chef des apôtres. Jésus-Christ habitait quelquefois une maison que Simon avait à Capharnaum, et dans laquelle il avait guéri une tante de ce disciple. Or, un jour les Juifs, qui levaient le tribut pour le temple, demandèrent, dans cette ville, à Pierre, si son maître le paierait. Jésus-Christ ordonna à son disciple de jeter sa ligne, et celui-ci prit un poisson dont la gueule contenait un cicle. Ainsi Pierre paya non-seulement pour son maître, mais pour lui-même aussi. Convive de la dernière cène, Pierre fut le premier à qui Jésus-Christ lava les pieds à cette occasion. C'est lui qui, transporté de colère au moment de l'arrestation du Sauveur, coupa l'oreille à Malchus. Il suivit Jésus-Christ jusque chez Caïphe ; mais là il le renia trois fois. Le chant du coq lui ayant ensuite rappelé que son maître lui avait prédit sa défection, il sortit de la salle et pleura amèrement sur sa faute. Il fut témoin de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ. Sa première prédication, le jour même où il reçut le Saint-Esprit, couvertit d'un seul coup trois mille juifs, sa seconde cinq mille. Son premier miracle fut la guérison d'un perclus qui lui demandait l'aumône. Ensuite son ombre suffisait à rendre la santé aux malades qu'on lui amenait en grand nombre. Les juifs, jaloux des progrès du christianisme, firent emprisonner Pierre et tous les apôtres ; mais un ange les ayant délivrés, ils recommencèrent à annoncer l'Evangile, après avoir été battus de verges par les juifs, furieux de leur évasion. Pierre sortit de Jérusalem et opéra de grands prodiges et d'éclatantes conversions à Lydde, à Joppé, à Antioche, où il fonda l'Eglise chrétienne dont il fut le premier évêque, et dans différentes villes de l'Asie Mineure. Il se rendit ensuite à Rome, l'an 42 de l'ère vulgaire, et y établit son siége épiscopal. Deux ans après il retourna à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Hérode Aprippa le fit arrêter et voulut le faire mourir ; mais la veille du jour où il devait être exécuté, un ange le fit sortir miraculeusement de la prison. Il retourna à Rome, où il écrivit sa première épître, vers l'an 50. Plus tard, ayant été chassé de Rome avec tous les autres juifs, sous l'empereur Claude, il revint en Judée et présida le concile de Jérusalem. De là il se rendit à Antioche et ensuite à Rome, où il écrivit sa seconde Epître. Mais bientôt les persécutions ayant recommencé, saint Pierre fut arrêté et condamné à être crucifié. Il demanda comme une grâce d'être crucifié la tête en bas, ne se croyant pas digne de mourir comme Jésus-Christ. Il fut exécuté le même jour et au même endroit que saint Paul, l'an 66.

(1) *Matth.* c. IV, vers. 18-20.

PIERRE ALPHONSE (Rabbi Moïse-Sephardi), naquit à Huesca en Espagne, en 1062. C'était un médecin d'un grand mérite et un homme fort instruit. Ses études l'amenèrent à se convaincre de la vérité de la religion catholique, et sa vertu à braver tout respect humain pour l'embrasser. Il reçut le baptême à l'âge de quarante-quatre ans, le jour de la fête de Saint-Pierre, dont il prit le nom. Il y ajouta celui d'Alphonse pour honorer Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, qui le tint sur les fonts baptismaux et le nomma son médecin. A l'occasion de son éclatante conversion il composa un ouvrage destiné à appeler les juifs sous les étendards de la rédemption, sous le titre de *Dialogi lectu dignissimi in quibus impiæ Judæorum opiniones confutantur, quædamque prophetarum obstrusiora loca explicantur.* (Ouvrage inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. XXI p. 172-221, édit de Lyon.)

PIERRE ARMENGOL (Le bienheureux), religieux de la Merci et martyr, né vers l'an 1238 dans le diocèse de Tarragosse, était fils de don Arnaud Armengol de Moncada, de la famille des comtes d'Urgel, alliée à celle des rois de Castille. Quoiqu'il eût reçu une éducation digne de sa naissance, loin de marcher sur les traces de ses vertueux parents, il s'adonna à toutes sortes d'excès et devint même chef d'une troupe de bandits qui dévalisaient tous les voyageurs et les assassinaient même quelquefois. Après plusieurs années d'un genre de vie aussi infâme, Pierre fut tout à coup saisi de remords, et cédant à la grâce qui parlait vivement à son cœur, il vint à Barcelone se jeter aux pieds du vénérable Guillaume Le Bas, second général de l'ordre de la Merci, demanda à être admis au nombre de ses religieux. Lorsque sa vocation eut été suffisamment éprouvée, Guillaume leur donna l'habit de l'Ordre, en 1258. Employé au rachat des captifs, il passa dans la retraite les dix dernières années d'une vie consacrée à la plus austère pénitence et favorisée de tant de prodiges. Il mourut le 27 avril 1304.

PIERRE DE LÉON, Juif, savant, riche et très-considéré, vivait à Rome, dans le XI^e^ siècle. Il fut converti et baptisé par le pape Léon XI. Son fils rendit de grands services à l'Eglise romaine, et son petit-fils Anaclet fut le trop célèbre antipape qui, après la mort d'Honorius II, eut recours à la force des armes pour disputer la tiare à Innocent II.

PIGOT (Henriette), anglaise qui s'était acquis une réputation très-distinguée en littérature, embrassa la religion catholique en 1844. Elle consacra désormais son talent d'écrivain à la défense de l'Eglise qui la compte au nombre de ses enfants.

PIKEL (Jeanne-Marie-Caroline), protestante, née à Genève en janvier 1794, rentra

dans le sein de l'Eglise catholique en août 1832. Elle avait depuis plusieurs années conçu le dessein de cette démarche, qu'elle a faite de la manière la plus consolante pour ceux qui en ont été témoins.

I. — PILTON (Guillaume), capitaine d'artillerie dans l'armée anglaise, abjura le protestantisme dans la cathédrale de Bruges, le 23 septembre 1838.

II. — PILTON, née Marie Pelham, veuve de Willlam Pilton, renonça au protestantisme pour entrer dans le sein de l'Église catholique le 29 septembre. Elle avait résisté long-temps, car son mari, mort sept ans auparavant, s'était converti à l'âge de soixante-deux ans, et ses trois filles avaient depuis quelques années reçu le baptême, à l'hospice de Saint-Dominique.

PIN (Du) ministre protestant du diocèse de Rodez, se convertit vers 1625.

PINKOVICS (Caroline) se convertit au catholicisme et fit profession de foi durant la messe solennelle du saint jour de l'Assomption en 1842, en présence d'une multitude de peuple dans la principale église de Pesth (Hongrie).

PIPERNO (Isaac), juif de Rome, âgé de 29 ans, se convertit au catholicisme, le 24 février 1829. M. della Porta, patriarche de Constantinople et vice-gérant de Rome, lui administra les sacrements de baptême et de confirmation. Son parrain pour le baptême fut Mgr Olivier Kelly, archevêque de Tuam, en Irlande, et pour la confirmation M. Nicholson de Dublin, M. le vice-gérant adressa une exhortation au nouveau converti, qui fut admis à la sainte table.

PIRRUS, ancêtre de Mme de Langeric convertie, et qui avait épousé une demoiselle de la maison d'Asonville de Beauce, se convertit au catholicisme avant sa mort et fit faire abjuration à ses enfants, qui sont demeurés bons catholiques.

I.—PISTORIUS (Jean), né à Nidda en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, fut reçu docteur avec applaudissement et il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'Ernest-Frédéric, margrave de Baden-Dourlach. Il avait embrassé la religion protestante, et la quitta quelques temps après pour se faire catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur, prévôt de la cathédrale de Breslaw, et prélat domestique de l'abbé de Fulde. On a de lui entre autres : plusieurs *traités* de controverses contre les Luthériens; *Artis cabalisticæ scriptores*, Basle, 1587.

II. — PISTORIUS, savant ministre luthérien, se convertit au catholicisme et, en avril 1685, fit abjuration de ses erreurs entre les mains de l'abbé de Ralabon, grand-vicaire du diocèse, dans l'Eglise cathédrale de Notre-Dame de Strasbourg en présence des personnes les plus considérables de la ville et d'une foule extraordinaire de peuple. Le P. Dez, jésuite, recteur du séminaire, fit la controverse après laquelle ce ministre et un autre, converti avec lui, déclarèrent les motifs qui les avaient portés à ce changement, et ils le firent en des termes si touchants que cette conversion produisit les plus heureux résultats.

PITHOU (Pierre), né à Troyes le 1er novembre 1539, avocat-général à Paris, faillit périr dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Tous les huguenots qui demeuraient avec lui dans la même maison furent massacrés, lui seul se sauva par la fuite en se retirant chez des amis, et bientôt après il quitta la réforme pour se faire catholique : il mourut le 1er novembre 1596 (Nicéron, V. 190). Pithon trace ainsi son portrait dans son testament : « Dans le siècle le plus malheureux et dont les mœurs sont les plus corrompues, j'ai été, autant qu'il m'a été possible, juste, honnête et fidèle. Sincère dans mon amitié, j'ai toujours préféré l'espérance de vaincre mes ennemis par mes bienfaits, et le mépris des injures au désir de la vengeance. J'ai toujours tendrement aimé ma femme; je n'ai point eu de faiblesse pour mes enfants, j'ai respecté l'humanité dans mes domestiques. J'ai détesté le vice dans ceux qui me sont les plus chers, et j'ai aimé la vertu partout où je l'ai trouvée, même chez mes ennemis. J'ai fait tout ce qu'un homme sage doit faire pour conserver son bien, mais je me suis peu embarrassé d'augmenter le mien. Je n'ai jamais fait à autrui ce que je n'aurais pas voulu qu'on me fît à moi-même. J'ai méprisé toutes grâces injustes, difficiles à obtenir ou vénales. Ennemi de l'avarice et des bassesses, je les ai toujours abhorrées, surtout dans les ministres de la religion et de la justice. J'ai toujours respecté la vieillesse et tendrement aimé ma patrie. J'ai préféré par goût le travail aux honneurs de la magistrature; j'ai mieux aimé éclairer les hommes que les dominer. J'ai reconnu avec grand plaisir, par ma propre expérience, qu'on arrivait plus facilement et plus heureusement à son but par une droiture et une franchise éclairée que par le manége de la fourberie et l'intrigue. J'ai préféré l'art de bien penser à celui de bien dire. J'ai regardé, comme mes plus beaux jours ceux que j'ai pu donner à l'Etat et à mes amis. » On a de lui un *Traité des libertés de l'Eglise gallicane* qui sert de fondement à tout ce qu'on a écrit depuis sur cette matière. L'érudition de Pithou lui mérita le titre de Varron de France; il en était l'oracle, et son nom pénétra dans les pays étrangers. Ferdinand, grand duc de Toscane l'ayant consulté sur une affaire importante, se soumit à son jugement, quoique contraire à ses intérêts. Les lecteurs qui seront curieux de connaître plus en détail les qualités de Pithou, pourront consulter sa vie, publiée à Paris en 1756 en 2 vol. in-12 par Grosley, avocat à Troyes, sa patrie. On y voit des recherches intéressantes.

PITS (Jean), en latin *Pitscus*, biographe anglais, né vers 1560, à Southampton, était neveu du docteur Nicolas Saunders. Il fit ses premières études dans l'école de Wikeham, et, à l'âge de dix-huit ans, fut admis au collége neuf d'Oxford; mais les doutes qu'il avait conçus sur la religion anglicane s'étant

augmentés par la lecture des traités de controverse, il ne tarda pas d'abjurer entre les mains d'un prêtre catholique, et vint à Douai où il vit le savant Thomas Stapleton, dont il reçut d'utiles conseils. Après être resté un an dans le collége des Anglais à Reims, il fut envoyé à Rome, où il étudia pendant sept années, et reçut les ordres sacrés. De retour à Reims, il fut chargé d'enseigner la langue grecque et la rhétorique : mais les guerres civiles l'ayant obligé de sortir de France, il visita successivement les universités de Pont-à-Mousson, de Trèves et d'Ingolstadt dans lesquels il prit ses degrés de théologie. Ses talents lui méritèrent la protection du cardinal de Lorraine, qui lui donna un canonicat du chapitre de Verdun; et, quelque temps après, la duchesse de Clèves, sœur du cardinal, le prit pour son confesseur, emploi qu'il remplit jusqu'à la mort de cette pieuse princesse. Il fut alors nommé doyen de Liverdun, en Lorraine, et mourut en cette ville, le 17 octobre 1616.

PITT (Elisabeth), parente du célèbre ministre d'Angleterre de ce nom et née à Londres, offre l'exemple d'une conversion singulière. Ayant perdu dès le bas âge son père et sa mère, elle fut confiée à une grand'tante qui l'éleva dans les principes de la religion protestante dont elle faisait profession. Elle lui parlait souvent de la vie religieuse (vie inconnue en Angleterre depuis que la religion catholique en a été bannie) et des personnes à qui elle l'avait vu pratiquer. Quoique protestante, elle avait passé plusieurs années dans un couvent qu'on croit être de la Flandre autrichienne. Sans avoir été assez heureuse pour en rapporter le don de la foi, elle en était revenue pleine d'estime et de vénération pour le genre de vie qu'on y menait. Comme elle en parlait souvent avec complaisance à son élève, celle-ci, dès l'âge de quinze ans, conçut un grand désir de voir quelque monastère de religieuses, pour le connaître par elle-même. L'opinion avantageuse et distinguée que lui en avait laissée sa grand'tante, allait jusqu'à désirer qu'il lui fût possible d'embrasser cet état, sans renoncer à la religion de ses pères, car elle y était fort attachée. Mais il manquait à l'institutrice l'assistance et l'esprit de celui qui tient les cœurs dans sa main ; et ce n'est pas dans la bouche d'une protestante que Dieu met le don de les attirer à lui. Les paroles de la tante furent toutefois pour la nièce comme une première semence qui, par une disposition particulière de la Providence, devait produire son fruit dans son temps, semence qui demeura longtemps comme étouffée dans son cœur par l'amour du monde qui crût en elle avec l'âge et lui eut bientôt fait perdre de vue toute idée de retraite dans un monastère.

Elle se fit remarquer par sa simplicité et sa modestie, tant qu'elle vécut sous les yeux de celle qui lui tenait lieu de mère ; car, il ne manquait à celle-ci que la profession de la vraie foi pour lui servir de modèle en tout ; et quoiqu'elle ait eu le malheur de mourir hors de l'Eglise, c'en fut un pour la jeune pupille de l'avoir perdue à l'âge de vingt-trois ans. Privée de sa compagnie, de ses leçons et de ses bons conseils, elle prit le goût du grand monde et se livra à tout ce qu'il avait d'attrayant pour une personne de sa condition, avec d'autant plus de penchant et de facilité, qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour lui plaire. Jusqu'à l'âge de trente-un ans, elle ne montra pas d'autres inclinations. Voici par où commença son changement :

Le 1er janvier 1785, étant convalescente, après une maladie qui l'avait conduite aux portes de la mort, elle eut pendant son sommeil un songe, dont elle fait ainsi la description dans une lettre adressée à M. Roussen, curé de Saint-Jacques, à Abbeville. « Je m'imaginais, dit-elle, entrer dans un couvent dont toutes les religieuses portaient une croix d'argent sur leur poitrine. Je fus conduite au chœur, où je les vis toutes placées en ordre. A leur tête j'en aperçus une qui était le vrai portrait de ma grand'tante. On me dit d'entrer, et on me le dit par trois fois, en ajoutant : « Ne craignez point : c'est « une véritable amie que vous trouverez « dans cette personne. Vous aurez de la « peine à lui rendre vos sentiments, mais que « cette difficulté ne vous arrête point. » J'entrai. Du chœur, on me conduisit dans un appartement qui m'était destiné. L'escalier qui y conduisait était si mauvais, que je fus contrainte, pour m'y soutenir, de prendre une corde qui servait de guide. J'entendis alors une voix qui me disait encore que « je « mourrais dans cette maison. » Cette parole fit une grande impression sur mon esprit, et l'attention que j'y prêtais me donnait beaucoup de mécontentement contre moi-même. Ce songe me revint les deux nuits suivantes. »

Il est à propos de parler ici de ce que Mlle Pitt a omis dans cette lettre, mais qu'on a su d'ailleurs, outre ce qu'elle en a rapporté elle-même en plusieurs occasions : c'est que le jour qui suivit son songe, elle le raconta à différentes personnes qui en firent beaucoup de plaisanteries. Elle fut la première à en rire et à s'en égayer, le regardant comme un simple rêve qui n'avait rien de remarquable que la singularité de son objet, et qui ne méritait pas plus d'attention que les rêves ordinaires : aussi ne produisit-il rien autre chose dans le temps que de remplir quelques vides dans les conversations. Ce ne fut qu'au bout de huit mois que le Seigneur, voulant exécuter sur Mlle Pitt les desseins de miséricorde qui devaient en faire un enfant de l'Eglise catholique et une fille de Saint-François de Sales, lui ouvrit une route nouvelle et bien différente de celle qu'elle avait tenue jusqu'alors. « Huit mois après ce songe, reprend-elle dans sa lettre à M. le curé de Saint-Jacques, j'eus la curiosité de voir la France, et un grand désir d'y venir passer quelque temps pour en apprendre la langue. Je le communiquai à quelqu'un de ma nation, qui par ses correspondances dans plusieurs villes françaises, pouvait fa-

cilement m'aider à l'exécution de mon projet. Il entra dans mes vues. Comme il connaissait un respectable négociant de Saint-Valery-sur-Somme, il m'offrit de m'adresser à lui. J'acceptai la proposition et je m'embarquai sur le vaisseau du capitaine Lamy. Arrivée chez le négociant de Saint-Valery, je m'en rapportai à tout ce qu'il ferait pour me rendre le service que j'étais venue chercher en France. Deux de ses enfants avaient été élevés au couvent de la Visitation d'Abbeville, et il connaissait parfaitement cette maison. Il m'adressa à la supérieure en qualité d'Anglaise qui désirait y passer quelque temps avec les grandes pensionnaires. Il ne savait rien de mon songe, et moi-même je n'y pensais plus. C'était là cependant où il devait se vérifier dans tous ses points.

« J'y arrive (le 27 septembre 1785), je vois les religieuses avec leur croix d'argent. Présentée à la supérieure, qui était alors Mme de Maison, je reconnais à son visage le portrait de ma grand'tante. J'avoue que je fus si frappée de cette ressemblance, que je me sentis prête à tomber en faiblesse. Je ne fis d'ailleurs en ce moment nul cas de mon songe : tenant alors de l'incrédulité de Thomas, surnommé Didyme, je ne pus y ajouter foi. La vie religieuse que je devais embrasser, à en croire ce qui m'avait été dit, me paraissait trop contraire à la liberté anglaise dans laquelle j'avais vécu jusque-là. Bien loin de penser que je dusse mourir dans cette maison, plusieurs choses me donnèrent, dès le premier jour, envie de la quitter, entre autres la vue de l'escalier tournant par où l'on me conduisit à la chambre que je devais occuper.

« J'avais conçu d'abord tant d'aversion d'un séjour aussi pauvre et aussi simple que la chambre dont on m'avait mise en possession, que, ne pouvant dissimuler ma mauvaise humeur, mes premières pensées avaient été de repartir sans délai, et je m'en étais expliquée ouvertement. On m'engagea de différer un peu: j'y consentis. Mon éloignement diminua, et, au bout de deux jours, je pris le parti de rester, mais uniquement pour apprendre la langue. Devenue habitante de la maison, j'avais besoin d'une personne capable de me former à parler français. On m'envoya une religieuse qui m'offrit de me rendre ce service.

« Les premiers entretiens ne roulèrent que là-dessus ; mais nous ne tardâmes pas à parler religion. Je tenais trop à la mienne pour écouter favorablement les doutes qu'on voulait m'inspirer contre elle ; je la croyais la plus conforme à la raison et à l'Evangile. Persuadée que l'Eglise romaine était tombée dans l'erreur et la superstition, j'en concluais toujours que la réforme avait été nécessaire. Je ne me refusai pas néanmoins à la discussion des différents articles qui divisent l'Eglise catholique de la protestante. Celle-ci ne me fera pas un crime, je l'espère, d'avoir usé de condescendance, puisque, n'admettant point sur la terre de juge infaillible en matière de foi, elle ne peut trouver mauvais que toute personne particulière, même de notre sexe, examine si la doctrine qu'on professe est conforme à l'Ecriture sainte et à la droite raison. Je voulus donc bien entrer dans l'examen de quelques points contestés. Je les discutai avec la religieuse qui m'avait été donnée pour la langue française, et un ecclésiastique parlant assez bien l'anglais pour m'expliquer les motifs de crédibilité qui se réunissaient en faveur de la religion catholique, et résoudre les objections que je faisais pour la mienne. Je fus frappée des raisonnements qu'on me fit sur les promesses de Jésus-Christ : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre mon Eglise.* Je me déterminai dès lors à l'examen le plus sérieux ; il fut long.

« J'avais trop cru que l'Ecriture était suffisante pour fixer notre foi. On me démontra, par l'Ecriture elle-même, qu'elle ne pouvait suffire, au moins à tous les hommes. On m'allégua les paroles de saint Pierre, lorsqu'il avance que dans les écrits de saint Paul *il se trouve des endroits obscurs et difficiles, que les esprits ignorants et peu solides entendent mal ainsi que d'autres écrits, pour leur propre ruine.* Ce raisonnement et plusieurs autres me persuadèrent que Jésus-Christ avait établi une autorité permanente pour régler notre foi, et pour déterminer le sens des différents textes qui établissent nos dogmes, selon ces paroles : *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.*

« Je conçus encore que si l'Eglise catholique, avant la réforme, était tombée dans l'erreur et dans la superstition, comme je l'avais toujours pensé, dès lors il ne serait plus resté d'autorité légitime pour guider les fidèles dans leur croyance : ce que je ne pouvais concilier avec les promesses de Notre-Seigneur. Tout ceci, sans me convaincre entièrement, ne laissait pas de me troubler beaucoup. Je désirais de m'instruire de plus en plus et de connaître la véritable Eglise. Ce que je cherchais surtout, c'était où se trouvait l'unité de la foi ; car je voyais clairement qu'elle ne pouvait être dans l'Eglise protestante, chaque membre de cette Eglise s'attribuant le droit d'interpréter à sa manière les textes qui expriment les différents dogmes ; ce qui ne peut manquer de produire de la diversité dans la foi, surtout quand il s'agit d'interpréter les textes difficiles dont parle saint Pierre, inconvénient que je vis bien ne pouvoir se trouver dans l'Eglise romaine. Ce fut alors que je me sentis portée à me rendre à son autorité et à me soumettre à ses décisions.

« J'avoue cependant qu'il me restait encore une grande répugnance à croire le dogme de la transsubstantiation, ou changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, ainsi que le dogme du purgatoire. Mais, toute prête à faire ce que Dieu demandait de moi, je priais et cherchais la vérité de bonne foi. Outre l'autorité d'un juge infaillible dont je commençais à

reconnaître la nécessité pour fixer mes doutes, je désirais qu'on me montrât dans nos saintes Ecritures quelques fondements solides de ces deux dogmes.

« En faveur du premier, on me cita les promesses de Jésus-Christ, au sixième chapitre de l'Evangile selon saint Jean, et les paroles de l'institution : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang ;* paroles qui, dans leur sens naturel, n'expriment autre chose que la doctrine catholique. J'ai longtemps réfléchi sur ces textes, et, après y avoir bien pensé en la présence de Dieu, je n'ai pu résister à l'autorité de l'Eglise universelle, qui, dès avant la réforme, en avait déterminé le sens légitime, sans avoir eu recours à des interprétations figurées et spirituelles. Quant au rapport de nos sens, comme ils peuvent nous tromper, je comprenais qu'ils devaient céder à la parole de Dieu, toujours infaillible, expliquée par son Eglise.

« J'eus plus de peine à me rendre au dogme du purgatoire. Cependant, outre le texte du livre des Machabées (livre, à la vérité, que les protestants n'admettent pas, mais qui n'en exprime pas moins une doctrine très-ancienne chez les Juifs), je fus très-ébranlée par ces paroles de saint Paul et par l'interprétation que lui donne l'Eglise universelle : *Si l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il en souffrira la perte ; il sera néanmoins lui-même sauvé, mais comme en passant par le feu.*

« Il ne me fut pas difficile de reconnaître un chef ecclésiastique, successeur de saint Pierre, distingué des princes temporels, ainsi que la nécessité de la confession et des rigueurs de la pénitence.

« J'avais encore quelque inquiétude à l'égard des honneurs rendus aux images ; mais je fus rassurée quand on m'eut fait voir que ces honneurs ne se rapportaient nullement à la matière dont elles sont composées, et qu'ils se dirigeaient uniquement vers Jésus-Christ ou les saints qui règnent avec lui dans le ciel ; qu'il en était du respect que nous portons aux images à peu près comme de l'accueil que ferait un peuple reconnaissant à la statue ou à l'image d'un prince célèbre par ses vertus et ses bienfaits. Je reconnus de même que l'invocation des saints n'est point injurieuse à Dieu ni à Jésus-Christ, puisque nous les supplions seulement de joindre leurs prières aux nôtres pour obtenir de Dieu, par Jésus-Christ, les grâces dont nous avons besoin.

« Enfin, après de grands combats et de longues perplexités, je ne pus résister plus longtemps à la lumière ni aux mouvements secrets du Saint-Esprit. »

Ce fut alors que Mlle Pitt se rendit à l'église, et que, prosternée devant l'autel, elle fit cette prière avec toute l'effusion d'un cœur qui cherche ardemment la vérité : « Seigneur, je veux sauver mon âme ! Si la religion protestante est la vraie religion, faites-moi mourir avant que j'en embrasse une autre ; si, au contraire, la religion catholique est la vraie, laissez-moi la vie, et donnez-moi la force de l'embrasser, avec la grâce de suivre tout ce qu'elle enseigne. » Elle se lève comblée de joie quelques moments après, et pleinement décidée à faire profession de la foi catholique, qu'elle avait déjà dans le cœur.

« Dieu, poursuit-elle, me demandait le sacrifice de ma raison et de tout ce qui m'avait retenue dans le monde jusqu'au moment de mon voyage en France. Je le fis aux pieds de Notre-Seigneur ; je rentrai dans le sein de l'Eglise catholique romaine, la plus ancienne des Eglises, où je trouvai dès lors par ma soumission à la doctrine de cette vraie épouse de Jésus-Christ, et où je trouve encore aujourd'hui le calme parfait de la conscience, avec la plus forte persuasion que je suis dans la voie du salut. »

Mlle Pitt a supprimé dans sa lettre le détail de son abjuration ; voici ce qui en a été rapporté par des témoins oculaires. Quand on la vit ferme dans le projet qu'elle avait conçu de renoncer solennellement à la religion anglicane, on désigna, pour le jour de la cérémonie, le 22 février 1786. La Providence fit survenir un obstacle qui obligea de la remettre au lendemain. Ce délai fut un nouveau sujet de joie pour Mlle Pitt. « Quel bonheur pour moi, dit-elle, ce sera le jour anniversaire de mon baptême ! » Elle abjura donc le 23, cinq mois après son entrée au couvent.

La cérémonie commença par le *Veni, Creator*, qu'entonna M. le curé de Saint-Jacques, son catéchiste et son confesseur. Après cette hymne, il lui fit en anglais un discours très-pathétique et parfaitement analogue à la nature de l'engagement qu'elle allait prendre. Beaucoup d'Anglais étaient présents. Il lui représenta, avec toute la dignité du ministère qu'il exerçait en ce moment, les grâces singulières dont Dieu l'avait favorisée jusqu'à ce jour, et fit une allusion fort heureuse du songe qu'elle avait eu huit mois avant son entrée au couvent et treize mois avant son abjuration, à celui de saint Pierre, qui est rapporté au dixième chapitre des *Actes des Apôtres*. Il le rapporta tout au long, et fit une juste application de ses principales circonstances. Quand il eut fini son exhortation, il en adressa une autre, en langue française, au grand nombre d'assistants qui n'entendaient que cette langue, sur la nécessité des bonnes œuvres qui rendent la foi agissante, et sans lesquelles ce n'est qu'une foi morte. On récita ensuite le *Miserere*. Mlle Pitt fit son abjuration avec un courage, un air de grandeur, et tout à la fois une décence, une piété et une modestie qui frappèrent toute l'assemblée. Pendant la cérémonie, on vit fondre en larmes beaucoup de spectateurs qui y avaient été attirés par la singularité et la nouveauté d'un événement si glorieux à la religion. La curiosité y avait conduit plusieurs protestants anglais, dont quelques uns furent également attendris. Elle prononça le *Pater*, et demanda, en anglais, l'absolution des censures, qui lui fut donnée en la forme ordinaire. La cérémonie fut suivie du *Te Deum*, qu'on chanta solennelle-

ment, et de la messe, où elle communia avec les religieuses.

Après son abjuration, elle délibéra sur l'état qu'elle choisirait. Elle se sentait portée à la vie religieuse. Elle n'avait point d'obstacle à craindre de la part de ses parents, qui ne lui donnaient nulle inquiétude sur le parti qu'elle avait pris ; mais la vivacité de son caractère et la délicatesse de sa santé lui paraissaient à elle-même, autant qu'aux religieuses, résister à ce dessein. Pendant cinq à six mois, elle consulta Dieu dans la prière, et prit conseil des personnes sages qui devaient diriger la démarche importante qu'elle méditait. Au mois d'avril 1786, elle fut tourmentée d'un rhume fort opiniâtre. L'envie qu'elle avait depuis quelque temps de prendre le voile et d'entrer au noviciat ne laissa pas de s'affaiblir, et ce n'était pas sans inquiétude ni même sans frayeur qu'elle y pensait. Dieu voulait, par cette épreuve, la mieux préparer à la grâce qu'il lui réservait. Le besoin fréquent qu'elle avait d'être dispensée alors de plusieurs points de la règle dont elle faisait l'essai, donnait à ceux mêmes qui prenaient le plus d'intérêt à son entrée au cloître tout lieu de craindre que ce ne fût pas sa vocation. Mais, encouragée par les exemples qu'on lui cita de plusieurs religieuses dont la santé fort délicate s'était fortifiée, soit au noviciat, soit après avoir fait leurs vœux, elle prit le voile le 3 juillet 1786. Devenue novice, elle ne démentit point les espérances qu'on avait conçues de ses progrès dans la vertu, et sa santé allait croissant comme sa piété. Il n'y avait pas deux mois qu'elle avait quitté l'habit du siècle, lorsqu'elle reçut d'Angleterre plusieurs lettres fort pressantes, où on lui recommandait de se rendre à Londres. Quelque sérieuse que fût l'affaire pour laquelle on lui écrivait, elle s'y refusa pendant tout le mois d'août ; mais, à l'entrée de septembre, on lui fit de nouvelles instances qui lui firent douter si ce n'était pas la volonté de Dieu qu'elle fît le voyage. Il s'agissait d'aller pourvoir au sort d'une jeune Anglaise de condition, en faveur de laquelle une de ses anciennes amies qui venait de mourir l'avait constituée exécutrice de ses dernières volontés. Assurer une succession à une mineure orpheline était un service de nature à ébranler beaucoup la plus forte résolution de ne jamais sortir de son couvent ; service qu'elle ne pouvait rendre, selon les lois de l'Angleterre, sans y être présente en personne. Quelque pénible que fût pour elle un contre-temps si imprévu, elle se décida pour le voyage, si les supérieures étaient d'avis qu'elle dût l'entreprendre. Tout ayant été mûrement examiné devant Dieu, ceux-ci jugèrent qu'elle ne pouvait refuser à la jeune héritière le bon office qu'on lui demandait. Elle partit donc le 11 septembre, en habit séculier ; mais ce ne fut qu'après avoir beaucoup prié et fait prier Dieu de ne pas permettre que cette démarche de charité et d'obéissance fît échouer en Angleterre le dessein qu'elle venait de concevoir en France, et dont elle n'interrompit l'exécution qu'à regret.

Elle partit le 11 septembre, accompagnée du respectable pasteur dont le Seigneur s'était servi pour l'instruire, M. de Roussen, curé de Saint-Jacques. Arrivée à Calais, elle ne put s'embarquer pour Douvres, parce qu'il s'éleva une tempête qui dura jusqu'au 15. Pendant cinq jours qu'elle demeura dans cette ville, elle ne manqua pas de communier un seul jour à la messe de son sage guide ; celui-ci profita de ce retard pour la fortifier dans la foi. Comme elle était très-instruite, il n'eut pas de peine à lui faire parcourir les endroits de l'Écriture les plus propres à s'y affermir. Dès que la tempête eut cessé, après avoir reçu la bénédiction du saint sacrement, elle s'embarqua. Peu de temps après que le vaisseau eut quitté le port, le vent s'éleva de nouveau et devint plus violent que jamais. Les voyageurs anglais avec qui elle se trouvait étaient au nombre de cent cinquante ; tous avaient la plus grande frayeur : pour elle, on la vit toujours fort tranquille. La secousse devint si horrible, que tous crurent toucher à leur dernier moment. Personne ne montra autant d'assurance que Mlle Pitt ; quelques-uns en furent frappés et surpris. « A votre air de tranquillité, lui dit un seigneur anglais, on dirait que vous êtes catholique. — Oui, lui répondit-elle, je suis catholique et très-ferme dans ma foi. » Après avoir terminé les affaires qui l'avaient appelée à Londres, elle revint à Abbeville, recommença son noviciat, fit profession et devint, par sa piété et sa ferveur, le modèle de la communauté.

PLANCHES (DES), protestant converti en 1641.

PLANSTRON, deux sœurs de ce nom nées en Suède, firent abjuration du protestantisme à Paris, le 15 mai 1740 ; cette abjuration est signée, outre Winslow, de d'Aguesseau, de Foncemagne, de Maupertuis, de l'abbé de la Bleterie, du Père de Charlevoix, de la duchesse d'Aiguillon, etc.

I. — PLANTAVIT DE LA PAUSE (Jean), né dans le diocèse de Nîmes d'une famille ancienne, fut élevé par ses parents dans les opinions de Calvin. Il était ministre protestant à Béziers lorsqu'il abjura le calvinisme, en 1604, à l'âge de 28 ans. La suite de sa vie répondit à cette démarche ; de la Pause, soutint une conférence avec les ministres de Saumur, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il mérita l'estime du pieux cardinal de La Rochefoucauld, qui l'employa dans les affaires de l'Eglise. Elevé sur le siége de Lodève en 1623, il justifia ce choix par sa sagesse, soutint les droits de l'Eglise, réprima les abus, établit des objets d'utilité publique et trouva le temps de composer de savants ouvrages. S'étant démis de son évêché en 1648, il se retira au château de Margon, dans le diocèse de Béziers. Il y mourut le 21 mai 1651, à soixante-quinze ans. Ses

connaissances étaient très-vastes, surtout dans les langues orientales.

II. — PLANTAVIT DE LA PAUSE (Théophile-François), neveu de l'évêque de Lodève (le précédent), après avoir servi dans sa jeunesse, se retira chez son oncle, qui le convainquit, et cet officier passa les trente dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes.

PLOERNIES (Mme Louise DE), auteur d'un recueil de poésies gréco-flamandes, se convertit au catholicisme avec les autres membres de sa famille, en juillet 1851.

PLUMER (Jones-Julius), maître ès-arts du collége de Balliol à Oxford, quelque temps vicaire de Swallowfield, dans le Berkshire, le plus jeune fils de feu sir Thomas Plumer, maître des rôles, archiviste en chef de l'université, abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Eglise à Oscott, le 31 août 1846.

PLUTARQUE (Saint), martyr à Alexandrie pendant la persécution de l'empereur Sévère, était frère de saint Héraclas, qui devint dans la suite évêque d'Alexandrie. Comme ils fréquentaient l'un et l'autre la célèbre école qu'Origène avait ouverte dans cette ville, les leçons de ce grand homme les amenèrent à la connaissance de la vérité et ils embrassèrent le christianisme. Comme Plutarque était très-connu dans la ville, sa conversion fit du bruit et il fut arrêté un des premiers. Origène le visitait pendant sa détention pour l'exhorter à la persévérance ; il l'accompagna même jusqu'au lieu du supplice. Saint Plutarque fut martyrisé vers l'an 210.

POELLNITZ (baron, Charles-Louis DE), protestant célèbre, né en 1692, dans le duché de Cologne, cessa de vivre vers l'époque où mourut Georges de Spangenberg. Quand il était jeune encore il se trouva en service à la cour de Frédéric 1er, roi de Prusse ; il fréquenta souvent le collége des tabacs de Frédéric Guillaume Ier, et avait visité presque toutes les cours de l'Europe. Voici quelques détails qui peuvent trouver place ici et qu'il fournit lui-même. Il raconte qu'à l'occasion de son premier voyage à Paris, un certain duc D., qui occupa un poste important à la cour, lui aurait promis le grade et la place de lieutenant-colonel, dans le cas où il deviendrait catholique. « Je le remerciai, dit-il, de ses offres en lui faisant remarquer qu'aucun avantage temporel ne pourrait jamais me porter à faire ce pas. » Quelques années plus tard, il tomba malade dans cette capitale et eut la jaunisse par suite du dégoût que lui fit éprouver la vue des scandales dont il était témoin. « Je fus conduit au bord du tombeau, dit-il : mes amis ne m'abandonnèrent point alors, et ce fut entre autres l'abbé d'Asfeld qui me rendit le plus de services. Il me pria de réfléchir sur mon état, et comme il savait que je n'étais point catholique et que les préjugés dans lesquels j'avais été élevé me tenaient toujours loin de toute autre confession, il me conjura de lui accorder la permission de pouvoir m'entretenir pendant une heure seulement par jour sur les choses de la religion. Je consentis très-volontiers à sa demande. Tout le monde sait avec quelle onction et quelle puissance il traita ce sujet. Il continua ses visites pendant tout le temps de ma maladie, qui passa insensiblement. Je fus tellement ému de ses entretiens que je lui promis de me faire instruire exactement aussitôt que je serais guéri, et je tins parole. Il me mit en rapport avec le Père Denis de l'ordre des Carmes. Quelques discussions avec ce religieux achevèrent ce que l'abbé d'Asfeld avait commencé, au point qu'au bout de peu de temps après ses entrevues, ce même Père reçut ma profession de foi dans l'église de son couvent, en présence d'une foule de personnes de haut rang. Le marquis d'Asfeld et l'abbé d'Asfeld, son frère, signèrent avec moi, et en qualité de témoins, l'acte de ma profession de foi. Je fus assailli, après la cérémonie, de toutes sortes de personnes qui m'embrassèrent pour me féliciter et pour me témoigner la joie qu'elles éprouvèrent de mon entrée dans l'Eglise catholique. C'est durant la même semaine, le jour de la Toussaint, que je reçus la communion. Je fus présenté aussi au cardinal de Noailles, qui me fit un beau discours et qui m'exhorta vivement à rester ferme dans la voie où j'étais entré. La nouvelle de ma conversion se répandit bientôt dans toute l'Allemagne, et ma bonne cousine mit tout en œuvre pour décrier cet acte de ma vie autant qu'auraient pu le faire Luther et Calvin. Et une certaine princesse qui avait eu soin de me recommander de la même manière auprès de la dauphine, eut encore la bonhomie de lui écrire de n'être point surprise au sujet de mon changement de religion, que c'était là une affaire que j'aurais entreprise déjà pour la seconde ou la troisième fois.

« Heureusement, cette seconde communication ne fit pas plus d'impression sur la dauphine que la première. Je me souciais peu de tout ce que disaient de moi mes ennemis, et, pour ne plus en entendre parler, je pris le parti de ne plus aller au Palais-Royal, qui était la résidence de Madame depuis qu'elle avait quitté Saint-Cloud. Quand, quelque temps plus tard, je fus reçu en audience chez le roi de Prusse, ce prince me demanda si effectivement j'étais papiste, et me parla de tout le bruit qu'avait fait la nouvelle de mon changement de religion. Je répondis que je professais la foi de mes pères ; et j'avoue ici à ma honte que je n'eus pas assez de courage pour dire tout haut que j'étais catholique. Je m'imaginais qu'en attendant il me serait permis de me tirer d'embarras par un aveu à double sens. Et quand je disais que je professais la foi de mes pères, j'entendais par là la foi de mon aïeul et de mon grand-père ; et en effet tous mes ancêtres étaient catholiques, et même mon grand-père, qui n'a accepté la nouvelle doctrine que pour céder au torrent. Le roi ne poussa pas plus loin la question, parce

qu'il était porté à croire, par ce que je venais de lui dire, que je serais toujours resté protestant ou réformé. Mais le prince d'Anhalt ne fut pas si facile à contenter, et il fit observer au roi qu'il ajoutait foi aux bruits qui couraient sur mon changement de religion, et dit à Sa Majesté que pour plus de sûreté, et pour être convaincu de la vérité, il fallait me faire communier à l'église cathédrale. Le roi partagea cet avis, mais l'affaire n'eut pas d'autre suite. Quand j'étais sur le point de quitter, je fus retenu par le roi, qui voulait être renseigné d'une manière positive sur mon changement de religion. Il fit un appel à ma conscience, et me rendit confus de ce que je n'avais pas le courage d'avouer que j'étais catholique. Comme je ne savais pas où cela devait me conduire, je me gardais bien de me découvrir au prince, et je persistais à soutenir ce que j'avais avancé. (Voyez : *Nouveaux mémoires du baron de Poellnitz*, à Francfort, 1738, I, 328, 350.) Le roi reçut alors une lettre anonyme, avec l'assurance que j'étais catholique; et, pour ne point laisser subsister de doute sur cela, on avait eu soin de joindre à la lettre un témoignage authentique à cet égard, de la part du P. Denis. Le roi me fit surveiller; et lorsque j'appris que l'on devait se saisir de ma personne, je partis de Berlin pendant la nuit. » (*Mém.*, I, 334.) Poellnitz donne sur son séjour de Rome, entre autres détails, ce qui suit : « Le cardinal del Giudice me présenta au pape Clément XV, qui était de la maison des Albani. Je me conformai à l'usage reçu, et je me jetai à genoux à mon entrée dans l'appartement; je me relevai, j'avançai, et j'étais sur le point de faire une seconde génuflexion, lorsque le Pape m'en empêcha et me fit signe de la main de m'approcher, en disant : *Aventi*, *aventi*. Je me rendis à cette invitation : je m'approchai, je me jetai à ses pieds, et je baisai la croix brodée sur sa mule. Le pape me donna sa bénédiction et m'invita à me relever. Il me parla tout au long sur mon bonheur d'avoir été reçu au sein de l'Eglise catholique, s'informa sur plusieurs particularités de ma conversion, et fut tellement touché de la grâce que Dieu m'avait faite, qu'il fondait en larmes au récit de cette histoire. Il me demanda ensuite des nouvelles sur l'état de la religion en Allemagne, et loua beaucoup le zèle et le dévouement du prince électoral du Palatinat pour la propagation de la foi. Il termina son entretien en m'exhortant à rester fidèle à mes engagements. Il me fit don, au moment de mon départ, de plusieurs *Agnus-Dei*, d'une médaille en or et d'une autre médaille en argent, et m'accorda la permission de manger de la viande durant le carême. » (II, 125.) Dans la suite, Poellnitz fut retenu assez longtemps en prison à Bayonne; mais il se fait gloire de s'être résigné à son sort en philosophe. (II, 194.) Après sa mise en liberté, il se rendit en Espagne, et raconte ce qui suit au sujet de son audience à la cour du roi : « Je trouve le roi seul dans son appartement; je fais trois génuflexions, et quand je me fus approché de lui, je tombai à genoux, en disant que partout j'ai entendu faire l'éloge de la piété et du zèle de Sa Majesté pour la religion catholique, et que je croyais ne pouvoir rien faire de mieux que de lui offrir mes services, prosterné à ses pieds; que mon changement de religion m'avait fait perdre les bonnes grâces de mon souverain, et que j'avais perdu tout espoir pour un avancement dans mon pays. » (104.) En effet, Poellnitz reçut un emploi, que néanmoins il perdit bientôt. « Je voulais être témoin par moi-même, dit-il quelque part, des cérémonies religieuses qui se pratiquent en Espagne; je suivais avec ardeur toutes les processions. » Il fit la remise à Rome de sa profession de foi. Cette profession portait en tête, comme introduction, que ce n'était pas par intérêt ni par manque de pénétration qu'il était entré dans l'Eglise catholique, mais qu'il avait été conduit, par la lecture et l'intelligence d'un passage de l'*Epître aux Ephésiens*, IV, 5, à faire des recherches sur l'origine de la soi-disant religion réformée. Il énumère ensuite les différentes objections que l'on est dans l'usage de faire, et les réfute avec une forte sévérité; il démontre l'unité de l'Eglise par le *Cantique des cantiques*, VI, 8. Il reconnaît la primauté du Pape; il considère la prosternation comme un service agréable à Dieu. Il déclare que l'Eglise souffrante est au purgatoire, et que la sainte Vierge intercède pour nous auprès de Dieu.

POLYCARPE (Saint), évêque de Smyrne et martyr, était encore jeune lorsqu'il embrassa le christianisme en 80; il devint ensuite le disciple de l'apôtre saint Jean, qui l'ordonna évêque de Smyrne vers l'an 96. On croit que c'est de lui que parle Jésus-Christ, dans le second chapitre de l'*Apocalypse*. Il gouverna son Eglise pendant soixante-dix ans, et il était considéré comme le docteur de l'Asie et le chef des évêques de cette partie du monde : il devait cette considération toute personnelle à ses vertus et à l'avantage qu'il avait eu d'être disciple des apôtres. Il forma lui-même plusieurs disciples, parmi lesquels on compte saint Irénée, qui devint ensuite évêque de Lyon. Lorsque saint Ignace, évêque d'Antioche, était conduit à Rome, l'an 107, pour y être livré aux bêtes, il s'arrêta quelque temps à Smyrne, et eut un entretien avec saint Polycarpe, qui baisa respectueusement ses chaînes. Ignace lui recommanda son troupeau de vive voix, et ensuite par une lettre qu'il lui écrivit de Troade, et dans laquelle il le priait d'écrire en son nom aux églises d'Asie. Saint Polycarpe écrivit donc plusieurs lettres, dont il ne nous reste que celle adressée aux Philippiens, qu'on lisait encore publiquement dans les églises du temps de saint Jérôme, monument éternel de son humilité, de son zèle et de sa charité. Saint Polycarpe subit plus tard le martyre, et fut brûlé vif vers l'an 170.

POLYEUCTE (Saint), officier et martyr à

Mélitine, en Arménie, était encore païen lorsque la persécution de Dèce éclata; mais comme il était intimement lié avec Néarque, qui était un chrétien fervent, celui-ci le décida à embrasser le christianisme. Polyeucte après sa conversion ne soupirait qu'après le martyre et il ne craignait pas de dire partout qu'il était chrétien. Ayant été arrêté, il souffrit avec courage les tortures les plus horribles, et les bourreaux, las de le tourmenter, essayèrent de le vaincre par des raisonnements spécieux, mais sans succès. Les larmes de sa femme Pauline, de ses enfants et de son beau-père, ne purent non plus l'ébranler; en conséquence il fut condamné à mort. Pendant qu'on le conduisait au supplice, il exhortait avec force les infidèles à quitter les idoles pour adorer Jésus-Christ, et son discours en convertit plusieurs.

POMIER, ministre protestant, de Saint-Maixant, diocèse de Poitiers, se convertit vers 1675.

POMMIER (Pierre DE), professeur de théologie protestante à l'académie de Montauban, homme de grand mérite et d'une réputation considérable parmi les protestants, vint à Usez pour y assister au colloque qui s'y tenait, et, le 4 octobre 1660, fit abjuration entre les mains de l'évêque d'Usez, et publia les motifs de sa conversion qui furent imprimés aux frais du clergé.

PONCE DE LARASE (Le bienheureux), d'une famille distinguée du diocèse de Lodève, après une jeunesse dissolue, devint le fléau de sa province par ses brigandages et par ses violences, lorsqu'il se sentit tout à coup touché par la grâce, qui le changea en un homme nouveau. Sa conversion fut aussi sincère que subite, et sa pénitence dura autant que sa vie. Après avoir vendu tous ses biens, il résolut de quitter le monde. Il en fit confidence à sa femme, la priant instamment de faire de même. Celle-ci, dont le cœur était aussi noble que la naissance, y consentit volontiers. Par ses prédications il convertit six personnes. Il envoya publier par tous les marchés et toutes les églises de la province, que tous ceux à qui Ponce de Larase devait quelque chose ou avait fait quelque tort se trouvassent au village de Pegueroles, le lundi de la semaine sainte et les deux jours suivants, et que chacun serait satisfait. Le dimanche des Rameaux, à Lodève, après la procession et la lecture de l'évangile, l'évêque et son clergé étant sur une estrade, dressée exprès dans la place, au milieu du peuple, Ponce se présenta avec ses six compagnons; il était en simple tunique et nu-pieds, ayant une hart au cou, par laquelle un homme le menait comme un criminel, le fustigeant continuellement avec des verges; car il l'avait ainsi ordonné. Etant arrivé devant l'évêque, il demanda pardon à genoux, et lui donna un papier qu'il tenait à la main, priant instamment qu'on le lût devant tout le peuple. L'évêque, voulant lui en épargner la honte, le défendit d'abord; mais Ponce l'en pressa tant, qu'il l'obtint. Pendant qu'on lisait sa confession, il se faisait frapper avec des verges, demandant toujours qu'on frappât plus fort, se confessant coupable de tous ses crimes, et arrosant la terre de ses larmes, qui attiraient celles de tout le peuple. Tous l'admiraient, le respectaient et priaient Dieu de lui donner la persévérance. Sa confession fut même utile à plusieurs, qui, par mauvaise honte, avaient caché leurs péchés, et qui, animés par son exemple, eurent recours à la pénitence. Le lendemain, et les deux jours suivants, beaucoup de personnes se trouvèrent à Pegueroles, pour demander ce qu'ils avaient perdu. Ponce, se jugeant lui-même, commençait par se jeter aux pieds de chacun d'eux et leur demander pardon; puis il rendit ce qui leur était dû, soit en bétail, soit en argent, ou autres choses nécessaires à la vie, dont il avait fait provision; en sorte qu'il leur semblait retrouver les choses mêmes qu'ils avaient perdues. Ils s'en retournèrent donc chacun chez eux, le comblant de bénédictions, au lieu des malédictions dont ils le chargeaient autrefois. Enfin, voyant un paysan de ses voisins, il lui dit: « Qu'attends-tu? Que ne dis-tu aussi de quoi tu te plains? — Seigneur, dit le paysan, je n'ai aucune plainte à faire contre vous: au contraire, je vous loue et vous bénis, parce que vous m'avez souvent protégé contre mes ennemis et ne m'avez jamais fait aucun tort. — Mais peut-être ne l'as-tu pas su? N'as-tu pas perdu ton troupeau de nuit, en tel temps? C'est moi qui le fis enlever par mes gens. Je te prie de me le pardonner et de prendre ces bêtes qui restent. » Le paysan les prit comme venues du ciel, et s'en retourna avec joie, bénissant Ponce, qu'il appelait son bienfaiteur.

Après ces restitutions, Ponce distribua aux pauvres ce qui lui restait de bien, partit avec ses six compagnons la nuit du jeudi au vendredi saint, et après plusieurs pèlerinages, il fonda, en 1136, l'abbaye de Salvanès. Ponce mourut vers le milieu du XII^e^ siècle.

PONCET, avocat, calviniste, vint trouver saint François de Sales, conféra longtemps avec lui, et l'on peut dire qu'il ne se rendit que quand il ne put plus se défendre. Il voulut cependant que sa conversion fût secrète; et il exigea expressément qu'il n'y aurait que deux témoins lorsqu'il ferait abjuration de ses erreurs. Mais saint François qui prévoyait les suites avantageuses de la conversion d'un homme de sa réputation, après avoir eu pour lui cette complaisance, lui représenta si fortement qu'il ne fallait point user de ces ménagements dans les choses du salut, qu'il n'y avait qu'une mauvaise honte qui pût l'empêcher de reconnaître publiquement la grâce que Dieu venait de lui faire, que Jésus-Christ ne voulait point de ces disciples cachés qui n'osaient publiquement le reconnaître pour leur maître et qu'il n'avouerait point pour siens devant son Père ceux que des intérêts humains auraient empêchés de le confesser devant les hommes, que Poncet fit enfin une profession

publique de la foi catholique. Son exemple fut suivi de la conversion d'un grand nombre de personnes de toute sorte de conditions.

PONOLL (Henri), fils d'un magistrat de Middlesex, se convertit à la foi catholique en Angleterre, en 1847.

PONS DE LARAZE. *Voy.* PONCE DE LARASE.

PONS (Jean-Louis), calviniste, né à Genève, âgé de quarante-six ans, se convertit à la suite d'une mission qui eut lieu à Cuers. Touché des instructions de M. Paraudier, il eut ensuite des entretiens fréquents, tant avec le curé de Cuers qu'avec des chrétiens fervents et zélés de cette ville. Son abjuration eut lieu le 2 mars 1823. On fit une procession solennelle à la croix de la mission, et Pons y parut dans le maintien le plus recueilli, et se joignit à la prière que fit tout haut pour lui le vénérable pasteur. L'église était décorée avec goût, et tous les habitants avaient pris part à la joie de ce jour. Le 7 mars, le nouveau converti reçut le baptême sous condition; le parrain était M. Aurran de Pierrefeu, député de 1815, et la marraine, Mme Blaise Aurran. Un grand nombre de fidèles remplissait l'église, et la cérémonie fut pompeuse et édifiante. Le néophyte fit sa première communion plus tard.

PONSALL (Mme), anglaise, et ses quatre enfants, abjurèrent l'anglicanisme et furent reçus au sein de l'Eglise à Saint-Servan, diocèse de Rennes, en 1846.

PONT (Louis DU), écuyer, sieur de Garenières, fut converti par le prédicateur Véron et abjura le protestantisme à Caen vers 1630.

PONT-VULLIAMEZ (Mme DE), de Maudon, canton de Vaud, et son fils, plus tard secrétaire aulique, à Vienne, se convertirent au catholicisme vers 1821.

PONTIEN (Saint), martyr à Rome, avec quarante autres, fut converti par le prêtre saint Eusèbe, et souffrit pendant la persécution de Valérien.

PONTIEU (Mme DE), protestante qui se convertit au catholicisme, et fit abjuration dans l'église des Pères de l'Oratoire de Niort, avant 1680. Le mérite de cette dame rendit cette conversion très-importante. Elle ne quitta sa religion qu'après un long examen, car il y avait déjà plusieurs années qu'elle cherchait à s'éclaircir de ses doutes. Aussi ne s'entretenait-elle presque jamais d'autre chose, quand elle trouvait d'habiles gens de l'un ou l'autre parti avec qui entrer en conférence. M. le président de Frontmort, une religieuse ursuline et une personne considérable retirée à l'Oratoire, contribuèrent à cette conversion. Mme de Pontieu était d'une des maisons les plus nobles et les plus anciennes du Poitou.

POOLE (R.), esquire anglais, converti au catholicisme en 1846.

PORPHYRE (Saint), comédien et martyr, à Andrinople, l'an 362, reçut par force le baptême sur le théâtre, en présence de l'empereur Julien l'Apostat, qui applaudissait à cette parodie sacrilége. Mais Porphyre, à la fin de cette cérémonie dérisoire, fut changé subitement par un effet de la grâce divine, et déclara qu'il était chrétien. On crut d'abord qu'il continuait son rôle d'acteur, mais lorsque le prince ne put plus douter qu'il parlât sérieusement, il fut si irrité de cette conversion qu'il le fit décapiter quelques jours après.

PORTE (DE LA), gentilhomme de Saintonge et officier dans la compagnie de Morton, se convertit au catholicisme à Metz, en janvier 1686.

PORTSMOUTH (miss Alice), d'Orms Kirk, se convertit au catholicisme en 1843, et perdit par sa conversion toute prétention au riche héritage que son père lui laissait par testament.

POSTEL (Gilles), greffier héréditaire du vice-bailli de Caen, fut converti vers 1630 par le controversiste Véron.

POUGET (baron DU), à Montpellier, en bas Languedoc, se convertit au catholicisme au commencement du XVII^e^ siècle. Le premier et principal motif de sa conversion fut le même qui amena la conversion du baron d'Angel et de sa femme, etc., savoir l'autorité de l'Ecriture sainte alléguée et exposée par les SS. PP. des quatre premiers siècles, et par les conciles. Le controversiste Véron, qui le convertit, résume en ces termes les raisons par lesquelles il le convainquit : « Voici, dit-il, le sommaire de mon discours qu'il fit ensuite tellement sien, que par là il convertit tous les ministres et ses amis de la religion prétendue reformée. Nos débats, lui dis-je, ne sont pas tant de l'Ecriture sainte que du sens et de l'interprétation d'icelle. Le défaut de l'hérésie n'est pas tant de nier l'Ecriture que de la mal interpréter. Quelle voie faut-il prendre pour se résoudre judicieusement à ce débat ? Certainement il faut que vous vous en rapportiez ou à votre propre diligence, discussion et jugement après une longue étude, ou à celle de messieurs vos ministres, ou à celle de nos docteurs, ou à celle des SS. PP. des quatre premiers siècles, spécialement séant ès-conciles et parlant selon la doctrine commune de l'Eglise des quatre premiers âges. Vous n'avez presque tous ni le temps ni les longues études nécessaires pour juger vous-mêmes. S'il faut vous en remettre au jugement d'autrui, nos docteurs ont sur les vôtres d'immenses avantages en nombre, en qualité, en antiquité. Si vous nous regardez comme juges et partie, il faut donc ou désespérer de trouver la vérité ou acquiescer à la doctrine que nous prouvons être celle des Pères des quatre premiers siècles. — Ce seigneur me comprit, et après quelques objections acquiesça à cette pensée. Arrivé à cette question de fait, je prouvai facilement que la doctrine catholique est celle des SS. PP., par la simple lecture de ceux-ci. Le bruit se répandit aussitôt parmi les parents du baron du Pouget, à Montpellier, de l'agitation de son esprit; ils accoururent, lui font leurs plaintes; mais il répond franchement que s'il trouve que la religion catholique soit la vraie, il l'embrassera. » Après avoir conféré

avec les ministres protestants, il continua à recevoir les instructions de Véron, qui lui prouva par la lecture des Pères que les ministres défiguraient la doctrine des premiers siècles. Du Poujet disputa plusieurs fois en plein prêche contre Second, ministre de la baronie et le réduisit au silence. Tous ceux du prêche qui étaient ses sujets l'écoutaient fort attentivement. Enfin le baron fit abjuration de l'hérésie et profession publique de foi catholique entre les mains de l'évêque de Montpellier, et y persévéra.

POUJOL (Charles-Mathieu), né dans la religion luthérienne, désirait depuis plusieurs années se faire catholique. Le 21 novembre 1818, l'abbé Harel, vicaire de la paroisse de Saint-Germain des Prés, à Paris, reçut, avec l'autorisation des vicaires généraux, son abjuration. Le vénérable pasteur adressa au néophyte un discours plein d'onction. Le zèle que Poujol avait mis à s'instruire, et l'assurance avec laquelle il prononça la formule du rituel témoignèrent de la sincérité de sa démarche. Plusieurs personnes pieuses, entre autres Mme la duchesse douairière de Duras, étaient présentes à cet acte édifiant.

POUPART DE BEAUBOURG (Alexandre) se convertit au catholicisme et abjura le protestantisme en 1724, après avoir fait une retraite au noviciat des Jésuites.

POUSSET, qui était catéchiste protestant à Charenton, où il instruisait la jeunesse, se convertit au catholicisme vers 1641.

POWNAL (H.), esquire, fils du magistrat de ce nom, dans le comté de Middlesex (Angleterre), se convertit au catholicisme en 1846.

PRATAY, ministre protestant de Josay, converti vers 1625.

PRAUNOD (Ignace-Louis-Valérien), de Saxe, militaire protestant d'un régiment étranger au service du Saint-Siége, en garnison à Forli, témoignait depuis quelque temps le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Instruit avec six autres par le P. Colombo de Riga, jésuite ; M. Tomba, évêque de Rodiapolis et visiteur apostolique du diocèse de Forli, reçut leur abjuration dans sa chapelle le 4 mai 1834. Praunod fut baptisé sous condition, parce que, quoique luthérien, on eut quelques raisons de croire qu'il ne l'avait pas été. Le major autrichien fut son parrain. Comme ces étrangers ne parlaient qu'allemand, c'est le P. Colombo qui les assista pour leur abjuration. L'évêque leur adressa une allocution sur la grâce que Dieu leur faisait et sur le zèle avec lequel ils devaient y répondre. Le prélat leur administra ensuite le sacrement de confirmation et célébra la messe à la fin de laquelle il les admit à la communion. Treize autres militaires suisses et allemands abjurèrent également le protestantisme. Ils ont tous eu pour parrains des officiers du régiment autrichien de Kinski, qui était en garnison à Forli.

PREAUX (marquis DE), se convertit et abjura le protestantisme entre les mains de l'archevêque de Paris, en mars 1683.

PRÉCARRÉ (DE), docteur en médecine à Caen, l'un des six cents protestants convertis, vers 1630, par Véron.

PREISSACH (Jules-François DE), lieutenant au régiment Dauphin, se convertit et fit son abjuration le 3 juillet 1770, entre les mains de Duvernin, évêque d'Arath et suffragant.

PRÉTORIUS (Matthieu), pasteur protestant à Miebuzden, jusqu'en 1685, fut un savant très-versé dans l'histoire de son pays. Pendant ses années d'étude à Kœnigsberg, il montra beaucoup de sympathie pour les opinions des Salixtins, et publia un ouvrage intitulé : *Tuba Pacis*, Colon., 1685, 20 feuilles in-4°, pour expliquer les motifs de son abandon de l'Eglise luthérienne. Il l'avait dédié particulièrement au Souverain-Pontife et à l'empereur, aux rois de France, d'Angleterre, de Danemark, de Suède et de Pologne, aux princes électoraux de Saxe et de Brandebourg, et aux autres Etats et villes de l'Empire. Dans son adresse au Pape, il soutint que tous les théologiens de Kœnigsberg, savoir : Dreger, Zeidler, Werner et Pfeiffer, reconnaissaient l'entière souveraineté de l'Eglise. Ses idées principales sont : L'union est louable et nécessaire ; mais pour y parvenir il faut tenir ferme au Symbole des apôtres et aux traditions des cinq premiers siècles ; un concile général que précédera une assemblée préliminaire, doit être convoqué sous la présidence du Pape ; on se servira uniquement de la parole de Dieu, comprise dans le sens de l'Eglise universelle, pour juger toutes les questions controversées, c'est-à-dire : L'Ecriture sera juge des controverses dans le sens de l'Eglise catholique, et un juge clair à celui qui aura été instruit par l'Eglise ; la foi justifie radicalement, mais non complétement ; les bonnes œuvres sont aussi méritoires ; la loi peut être remplie par un converti, mais pas d'une manière accomplie ; l'homme est conditionnellement certain de son salut ; les saints nous voient et entendent nos prières en Dieu, ils peuvent être invoqués comme des serviteurs de Dieu ; les deux grands sacrements nous donnent la première vie spirituelle, les cinq autres engendrent la seconde ; dans l'eucharistie, il y a réellement une transsubstantiation ; la communion sous une ou deux espèces doit être facultative. Il exprime le désir que toutes les autres églises soient réunies à l'Eglise romaine. Prétorius trouva des adversaires et des contradicteurs en Melchior Zeidler (*Refut. pacis helmst.*, 1688), en Bernahrt de Sanden (*Diatr. br. opp.* Tub. pac. *Præt Theol. Symb. Luth.*, 1688) ; en Samuel Schelwig (*Disput. sex. de unione cul Tred. et Augsb. confes. adhærentium*, 1689) ; et en Techt (Petit examen de l'ouvrage *Tuba pacis*, récemment publié par Prétorius, ou de son *Discours théol.* sur l'union des Eglises romaine et protestantes, 1686. — + 1705). On était encore surpris de l'assertion établie publiquement par Prétorius qu'en Prusse, cette union des Eglises protestantes et de l'Eglise catholique allait heureusement s'effectuer lorsque Jean-Philippe Pfeiffer, docteur et professeur de théologie, et prédicateur à la

cour de Kœnigsberg, homme très-versé dans la philologie et dans les antiquités grecques, se déclara pour la même opinion (1694). (Compar. *Réponse nécessaire et amicale à quelques objections faites par plusieurs qui lui ont écrit de Kœnigsberg, après qu'il eut abandonné l'Eglise de Luther pour passer avec les siens à l'Eglise une, sainte, catholique, apostolique et romaine*, Kœnigsb. 1695. Il mourut le 10 septembre de l'an 1695. (*Vitæ selectæ quorumdam eruditissimorum ac illustrium virorum;* Vratislaw, 1700, 581.) Il avait entraîné avec lui son beau-fils Chrétien, Helwig, médecin, qui dans la suite se plaignit du défaut de consécration épiscopale dans l'Eglise de Luther (*Liber in quo demonstratur quod presbyteri destituantur facultate ordinandi presbyteros et rationes quædam selectiores ad deserendam religionem Lutheranam impellentes;* 1699.) Jean Jünther, théologien à Leipzig (*addition aux décisions prises contre les académiciens de Silésie*), prétendit contre lui qu'un simple prêtre pouvait ordonner un autre, que les sentences des docteurs de l'Eglise et des assemblées ecclésiastiques ne constituaient pas un article de foi, et qu'il y avait des raisons plus fondées de quitter l'Eglise catholique que l'Eglise protestante *Walch. a. a., O. II*, 73 *b. ff.*).

PRÉVOST DE PELLETIER, protestant, converti par Duperron, vers 1597. A son retour de Rome, où il avait été envoyé pour le service du roi, et où il fut sacré évêque d'Evreux, Duperron eut des conférences à Paris avec un fameux ministre de ce temps, Daniel Tilenus. Ces conférences (1597) furent suivies de la conversion de plusieurs des personnes qui y avaient assisté, entre autres, de Prévost de Pelletier.

PRICE (Jean), né à Londres, en 1600, d'une famille originaire du pays de Galles, fit au collége de Westminster ses premières études qu'il alla continuer à Oxford dans celui de Christ. Après avoir embrassé la religion catholique, il s'attacha à la famille d'Arundel, et passa ensuite à Florence, où il fut docteur en droit civil. A son retour en Angleterre, il suivit le comte de Strafford, nommé vice-roi d'Irlande, où il forma des liaisons avec le savant Usher. La disgrâce de son protecteur l'obligea à revenir en Angleterre. Quelques écrits, publiés en faveur de la cause royale, lui valurent une longue détention. Etant retourné à Florence, le grand-duc le nomma garde du cabinet des médailles et des antiques, puis professeur de grec à Pise. Il se rendit quelque temps après à Venise, dans le dessein d'y publier le *Lexicon* d'Hesychius, projet qui n'eut point d'exécution. De là, il se rendit à Rome, y mérita la faveur du cardinal François Barberini, et mourut en 1676, dans le couvent des Augustins, où il avait passé les dernières années de sa vie. C'était un critique savant dans la littérature sacrée et profane. On a de lui des *Notes* sur les Psaumes, sur saint Matthieu, sur les *Actes des Apôtres*, et sur quelqu'autres livres.

PRIDEAUX (Charles), anglais converti, qui reçut la confirmation, le 17 septembre 1844, des mains du révérend docteur Baggs, dans la chapelle isolée de Torr-Abbey (Angleterre).

PRIOLO (Benjamin), historien, né le 1er janvier 1602, à Saint-Jean d'Angeli, descendait d'une famille patricienne de Venise, qui a donné des doges à la République. Ant. Priolo, son bisaïeul, vint fort jeune en France, épousa la fille d'un gentilhomme de Saintonge; et ce mariage, dans lequel il n'avait consulté que son inclination, n'ayant point eu l'aveu de ses parents, qui le déshéritèrent, il se fixa dans le pays de sa femme. Julien, l'un de ses petits-fils, fut le père de Benjamin; il avait embrassé la réforme, et dépensé la plus grande partie de ses biens dans les guerres de religion : en mourant, il laissa son fils presque sans fortune : Benjamin n'avait que quinze ans, lorsqu'il perdit, à quelque mois de distance, son père et sa mère. Il alla à Leyde, à Padoue, où il étudia la philosophie, en France où il fit connaissance de Grotius, en Italie où il se fit reconnaître comme un descendant des Prioli, et se retira à Sicconai, près de Genève. Le duc de Longueville, appréciant le mérite et la capacité de Priolo, le demanda pour secrétaire, en 1648, et le conduisit au congrès de Munster. L'année suivante, Priolo revint à Genève régler ses affaires, et amena sa famille en France, où le duc de Longueville désirait le fixer. En passant à Lyon, il eut avec le cardinal Barberini quelques conférences, qui le déterminèrent à entrer dans le sein de l'Eglise catholique, et fit son abjuration avec toute sa famille, en 1641. Mêlé aux luttes de la Fronde, il eut ses biens confisqués et fut obligé de prendre la fuite. Les liaisons qu'il avait conservées à Venise, le firent choisir pour remplir une mission secrète, mais en se rendant en Italie, il mourut d'apoplexie, à Lyon, en 1667, à l'âge de soixante-cinq ans.

PRISCA, impératrice qui était d'abord païenne, se convertit avec Valérie, sa fille, vers la fin du IIIe siècle.

PRISCILLE (Sainte), femme de saint Aquila (*Voy.* cet article), se convertit au Christianisme, ainsi que son mari, dans les premiers temps de l'Eglise. Elle donna l'hospitalité à saint Paul, à Corinthe, vers l'an 51, et à Ephèse, en 58.

PRISQUE (Saint), martyr à Capoue, était l'un des plus anciens disciples de Jésus-Christ, et il avait suivi les apôtres en Italie, où il travaillait à la propagation de l'Evangile. C'est à Capoue qu'il versa son sang pour la foi qu'il prêchait, et il fut mis à mort dans le Ier siècle, sur la voie dite le *Chemin de l'Eau*.

PROBST (Jean), professeur à l'Université de Bâle, fit son abjuration du protestantisme en 1827, et publia, quelque temps après, à Spire, au bureau du *Catholique*, un écrit sous ce titre : *Du protestantisme et du catholicisme*, ou *Exposition des motifs qui ont engagé un protestant à retourner dans le sein de l'Eglise catholique*. M. Probst

montra une grande modération en cette œuvre, beaucoup de sensibilité et d'esprit, ainsi que de savoir sur les doctrines des communions catholique et protestante.

PROCESSE (Saint), martyr, était l'un des chefs de la prison Mamertine, et fut converti par les apôtres saint Pierre et saint Paul, renfermés dans cette prison. Ils lui donnèrent le baptême, après l'avoir instruit des vérités de la foi. Il fut martyrisé peu de temps après les apôtres, avec Saint Martinien. Leurs corps se gardaient du temps de saint Grégoire le Grand, dans une église de Rome, où il prêcha sa 32e homélie, et où s'opéraient par leur intercession un grand nombre de miracles.

PROCORE ou PROCHORE, converti par les apôtres, et l'un des sept premiers diacres de l'Eglise, établis à Jérusalem l'an 34. Les Grecs le font évêque de Nicomédie. On croit qu'il subit le martyre à Antioche, le 9 du mois d'août, après s'être acquis une grande réputation dans la Syrie par ses miracles.

PROUST (Jacques et Pierre), jeunes protestants de la paroisse de Saint-Sauvan, diocèse de Poitiers, qui, depuis quelque temps, suivaient les instructions religieuses de M. l'abbé Vallée, ont fait leur abjuration au commencement de février 1850, dans l'église de Saint-Hilaire, au milieu d'une foule nombreuse.

PRUDENCE (Aurelius Prudentius Clemens), poëte célèbre, né l'an 348, à Saragosse, en Espagne, reçut une éducation soignée, et s'appliqua surtout à la culture des lettres et de la poésie. Dans sa jeunesse, il exerça la profession d'avocat, et fut ensuite nommé juge ou gouverneur de quelques villes. Il quitta la toge pour les armes, et vint à la cour de l'empereur Honorius, qui le revêtit d'une charge considérable, en sorte qu'il était le premier auprès de sa personne. Jeune encore, il mena une vie licencieuse; mais enfin, dégoûté de la cour et du monde, il se retira dans la maison paternelle pour expier ses fautes passées, et n'exercer plus son talent de poëte que dans des sujets chrétiens. C'était l'année 405, la cinquante-septième de son âge. Il fit plus tard le pèlerinage de Rome, pour vénérer les reliques des martyrs, dont il célébra, dans ses hymnes, les travaux et la gloire. Il partagea le reste de sa vie qui fut longue, entre la poésie et la piété; la poésie même était pour lui un acte de piété et une prière. On ne sait rien de l'année précise de sa mort. Nous avons de Prudence : 1° un livre *Des Couronnes*, couronnes poétiques, qu'il tresse en l'honneur des principaux martyrs; 2° un livre *De la Divinité*, où il réfute les païens, les juifs et les principales hérésies; 3° un livre *De l'origine du Péché*, où il combat les Marcianites; 4° un livre *Du combat de l'Esprit*, autrement du combat spirituel où il décrit la lutte incessante entre les vices et les vertus; 5° deux livres contre Symmaque, où il réfute, comme saint Ambroise, son discours pour le rétablissement de l'autel de la Victoire; 6° une *Journée chrétienne*, où il y a des hymnes ou prières poétiques pour toutes les heures de la journée; 7° un *Manuel*, qui est un résumé en vers de tout l'Ancien et du Nouveau-Testament.

PRUGNERON (Mme DE) protestante de Nîmes, la plus considérable de la ville, fut convertie par le P. de Chevigny en juin 1686.

PRUNER (Georges), protestant du grand duché de Bade, alors militaire au 2e régiment étranger en garnison à Forli, se convertit au catholicisme et fit abjuration publique en juin 1834 en présence de l'évêque visiteur apostolique, qui l'admit dans le sein de l'Eglise et lui administra quelques jours après la communion et la confirmation.

PTOLÉMÉE (Saint), évêque de Nepi et martyr, était disciple de saint Pierre qui l'envoya prêcher l'Evangile en Toscane. Etant revenu à Nepi, il y souffrit la mort pour Jésus-Christ après le milieu du 1er siècle.

PUDENT (Saint), sénateur romain, père de sainte Praxède et de sainte Putendienne, fut converti à la foi chrétienne par saint Pierre qui logeait chez lui et qui fit de sa maison une église qu'on croit être la plus ancienne de Rome.

PUDENTIENNE (Sainte), fille de saint Pudent, sénateur, et sœur des saints Novat, Timothée, et de sainte Praxède, fut convertie avec sa famille par l'apôtre saint Pierre. Après avoir embrassé le christianisme elle ne s'occupa plus que de bonnes œuvres, consacrant ses richesses au soulagement des malheureux et rendant les derniers devoirs aux corps des martyrs.

PUIS (Denys DU), l'un des six cents protestants convertis à Caen par Véron vers 1630.

PULMER (Miss), protestante qui se convertit et fut reçue au sein de l'Eglise à Rome en 1846.

PURBRICH (Edward), de Worcester-College, à Oxford, se destinait au ministère de l'Eglise anglicane lorsqu'il se fit catholique en septembre 1850.

Q

QUADRANTINUS (Fabien), de Starrgard, en Prusse, né protestant, se convertit au catholicisme, entra chez les jésuites en 1588, devint prédicateur de la reine de Pologne, et mourut à Braunsberg, en 1605, à l'âge de cinquante-six ans.

QUADRAT (Saint), évêque d'Athènes, avait été disciple des apôtres et surtout de saint Paul. Eusèbe, qui l'appelle un *homme divin*, assure qu'il fut doué, dans un degré éminent, du don de prophétie et qu'il marcha sur les traces des apôtres, non-seulement

par l'imitation de leurs vertus, mais aussi en opérant comme eux un grand nombre de miracles. Il succéda en 125 à saint Publicius qui venait d'être martyrisé par ordre de l'empereur Adrien. Avant d'être élevé sur le siége d'Athènes, il s'était déjà rendu célèbre dans l'Eglise par le zèle qu'il avait déployé pour la propagation de l'Evangile et par le succès de ses prédications. Les païens eux-mêmes admiraient la beauté de son génie et l'étendue de ses connaissances. L'empereur Adrien se trouvait à Athènes, lorsque saint Quadrat lui adressa en 126 son *Apologie de la religion chrétienne*. On ne connaît pas l'année de sa mort.

QUARTUS (Saint), disciple des apôtres, que saint Paul appelle son frère, devint, selon la tradition des Grecs, évêque de Beryte.

QUERIERES (proposant protestant), converti au catholicisme vers 1641.

QUERON (Marie) l'un des six cents protestants de Caen convertis vers 1630 par Véron sur le témoignage de l'Ecriture sainte et des Pères.

QUESNE (Nicolas DU) protestant, diacre et ancien de l'Eglise Wallonne à Montfort, près Utrecht, fit abjuration le 26 mai 1709, ainsi que sa femme et ses enfants, entre les mains de l'abbé de Saint-Aignan.

QUETES (Henri) ministre protestant, converti au catholicisme vers 1615.

QUEUE (LA) ministre protestant qui se convertit et fit vers 1617, entre les mains de l'archevêque de Paris, abjuration de la religion réformée dans laquelle il occupait une haute position.

QUICK (Jean) anglais, fut converti vers 1830 par M. Le Marcand, directeur des Bénédictines de Winchester. M. Quick se fit prêtre depuis et fut président du collége Sainte-Marie, à Oscott.

QUINTIN (Pierre DE LIMBAU), gentilhomme breton et ancien lieutenant de gendarmerie, était né dans le diocèse de Tréguier en 1569 : il servit d'abord dans les armées, mais se dégoûta du monde, reprit ses études et s'adonna aux bonnes œuvres. Converti par Michel Le Nobletz, il l'assista dans ses missions qui eurent un très-grand succès. N'étant encore que laïque, il catéchisait et secourait les pauvres. En 1602 il entra chez les Dominicains de Morlaix et mourut à Vitré le 22 juin 1629. (*Voy. la Vie exemplaire et apostolique du vénérable P. Quintin*, Rennes, 1668 in-12.)

QUIRIN (Saint), père de sainte Balbine, tribun et martyr à Rome, était chargé de la garde du Pape saint Alexandre, et les entretiens qu'il eut avec son prisonnier le décidèrent à se faire chrétien. Sa conversion entraîna celle de sa famille et ils reçurent tous le baptême des mains du Pape. Arrêté à cause de son changement de religion, il comparut devant le juge Aurélien. Celui-ci, après plusieurs instances, voyant qu'il persistait dans la confession du nom de Jésus-Christ, ordonna qu'on le distendît sur le chevalet ; il lui fit ensuite couper la langue, les mains et les pieds, puis trancher la tête vers l'an 130.

QUOYRIEL DE SAINT-FERRIOL, d'une des premières maisons du Dauphiné, se convertit au catholicisme à la suite des prédications du P. Alexis Dubuc, Théatin, et abjura le protestantisme en juillet 1680.

R

RACHEL, courtisane juive de l'île de Minorque, convertie en 418, à l'âge vingt-quatre ans, par Ruben (*Voy.* cet article). Elle devint une excellente chrétienne, et consacra saintement au Seigneur le reste de sa vie.

RACONIS (DE), illustre famille protestante, qui se convertit tout entière vers la fin du XVI^e^ siècle, et par les soins principalement de l'abbé de Bérulle et de saint François de Salles. — Charles-François d'Abra de Raconis était cousin germain de Claire dont nous parlerons plus bas. Né dans le diocèse de Chartres, vers 1590, il devint, après sa conversion, professeur de théologie en Sorbonne, et enfin évêque de Lavaur, dans le haut Languedoc, où il mourut dans son château de Raconis, le 16 juillet 1646. — Le frère de Claire, qui paraît s'être converti le premier en 1592, entra dans l'ordre des Capucins, où il fut connu sous le nom d'Ange de Raconis (1). Il mourut en 1650, laissant quelques ouvrages de controverse. Ce religieux avait quatre sœurs qui se convertirent successivement. — Claire d'Abra de Raconis, plus tard carmélite, fit plus de résistance, et elle a laissé elle-même la relation de sa conversion (1). Elle se lia étroitement avec Mme Acarie, chez laquelle elle passa plusieurs années, et entra chez les Carmélites de Pontoise en 1605 sous le titre de Claire du Saint-Sacrement ; elle y mourut saintement le 17 juin 1666, étant âgée de cent ans. Voici comment l'auteur de la *Vie de Bérulle* rapporte la conversion de Claire d'Abra de Raconis (2) en lui empruntant sa propre relation :

« Bérulle, dit-il, convertit des maisons et des familles entières, entre autres quatre demoiselles de la savante et noble maison de Raconis. Elles étaient extrêmement opiniâtres et attachées à leurs erreurs, et néanmoins il les éclaira si pleinement, que deux d'entre elles se firent religieuses, l'une dans l'ordre des Récollets et l'autre en celui des Carmélites. Celle-ci a laissé l'histoire suivante de sa conversion : « M. de

(1) *Voyez la Vie de Bérulle*, par Habert de Cerisy, 1646, in-4°.

(1) *Vie de Marie de l'Incarnation*, par Boucher, p. 105.

(2) *Voyez la Vie de Bérulle*, citée plus haut.

« Bérulle paraissait fort jeune, et comme à « l'âge de dix-sept à dix-huit ans, lorsqu'il « plut à la divine Providence de m'amener « à Paris, où j'arrivai pleine de douleur, « ayant appris que trois de mes sœurs s'é- « taient faites catholiques, et que mon frère « unique s'était rendu capucin. Cela ne me « faisait pas peu craindre le même malheur « où je les croyais, et l'amour que je por- « tais à ma mauvaise religion, pour laquelle « j'eusse souhaité mourir comme je dési- « rais y mourir, redoublait tellement ma « crainte, que je n'avais repos ni jour ni nuit. « Mais n'ayant pu éviter une occasion qui « m'obligea de venir à Paris vers mes sœurs, « je me mis au moins si fort sur mes gardes, « et j'apportai une si grande aversion à leur « changement, que je ne les pouvais voir de « bon œil, et que j'avais bien de la peine à « les souffrir. Toutefois, Dieu, plus soigneux « et plus amoureux de mon salut que je « n'étais passionnée pour ma perte, m'arrêta « au lit par un excès de charité envers moi, « et m'envoya une maladie pleine de misé- « ricorde, qui, facilitant à son serviteur « l'affaire de ma conversion, lui donna même « espérance de quelque plus grand succès; « car il avait déjà tenté diverses voies inu- « tilement. Un peu après que je fus arrivée à « Paris, il feignit que j'étais sa parente, pour « donner prétexte à l'assiduité de ses visites; « et il les continua plus de six mois sans se « rebuter, quoique je lui en donnasse tous « les sujets que je me pouvais imaginer. « Comme je connaissais sa manière de heur- « ter à la porte, qui était de frapper loin à « loin, à cause qu'il lisait quelque livre en « attendant qu'on lui vînt ouvrir, je prenais « plaisir à le faire attendre longtemps à la « porte. D'autres fois je feignais avoir quelque « commission d'un mien oncle huguenot, et « que j'étais pressée de l'exécuter; ou je me « cachais en quelque coin du logis, sans que « personne sût où j'étais. Et toutefois sa « charité fut si forte, que rien de tout cela « ne put jamais l'affaiblir; mais qu'au con- « traire mes inventions et mes défaites, ma « résistance et mon opiniâtreté lui donnaient « de nouvelles forces. Quelque soin que je « prisse de m'échapper, il me surprenait « toujours, lorsque j'y témoignais plus de « répugnance, et se jetait à mes pieds, et me « conjurait de la part de Dieu d'écouter ce « qu'il avait à me dire; et tant s'en faut qu'il « fût lassé de tous les exercices que je don- « nais à sa patience qu'assez souvent il me ve- « nait voir soir et matin, quoique son logis « fût fort éloigné. Voyant cela, j'eus recours « à mes ministres comme à des anges tuté- « laires, les suppliant de venir à mon se- « cours et de me fortifier de leurs raisons « contre les siennes; et non contente de me « défendre de lui, j'entrepris de ramener « mes sœurs au bercail comme des brebis « égarées. Pour cet effet, je priai les minis- « tres de faire une dispute où nous serions « toutes, et proposai aussi à M. de Bérulle « de s'y trouver. Je me souviens à ce propos « que je lui demandai s'il ne se rangerait « pas de notre côté, au cas que les ministres « eussent l'avantage; et qu'il me répondit « en ces termes : *Quand ils m'auraient vaincu, « ils n'auraient vaincu qu'un pauvre petit « écolier, mais l'Eglise ne laisserait pas de « demeurer ferme et moi avec elle.* Me voyant « donc aheurtée à une conférence, il s'y offrit « volontiers, et vint avec moi auprès de la cha- « pelle du Brac, en l'hôtel de Mme la duchesse « de Bar, sœur du feu roi Henri IV, trouver son « ministre et l'attaquer jusque dans son fort. « Mais le ministre, qui n'avait pas su à qui « il avait affaire, demeura si bien renfermé « dans son appartement, quand il l'eut aperçu « par la fenêtre, qu'il ne voulut jamais ou- « vrir, quoique je fusse plus d'une demi- « heure à sa porte à heurter. Ce ministre « faible et fuyard, qui avait manqué à l'assi- « gnation et à l'heure qu'il m'avait donnée, « car je m'y rendis ponctuellement, me ren- « contra le lendemain, et feignant de n'avoir « pas vu M. de Bérulle, me demanda qui était « ce jeune homme qu'on avait vu avec moi « dans le jardin, à quoi ayant répondu que « c'était M. de Bérulle, il commença à invec- « tiver et à dire que c'était un petit mangeur « de crucifix, et qu'il ne bougeait des églises, « ne trouvant autre chose à blâmer en lui « que la rare piété qu'il y devait honorer. « Enfin Notre-Seigneur m'arrêta par cette « maladie, et ce fut lorsque M. de Bérulle « redoubla de charité et de soins, et me « pressa plus que jamais de me rendre à la « claire vérité de l'Eglise, que je ne pouvais « plus désavouer, tant ses raisons étaient ma- « nifestes et convaincantes. Il ne bougeait « presque plus du chevet de mon lit, et quasi « toujours à genoux, sans qu'on le pût faire « asseoir. De mon côté, je persévérais tou- « jours à vouloir cette dispute, craignant « comme fille ignorante d'être trompée, et « les ministres persistaient à n'en vouloir « point ouïr parler, redoutant les efforts de « celui qui tenait le parti de l'Eglise, et con- « tre lequel ils ne se pouvaient défendre. Il « se présenta toutefois un surveillant, qui « était en réputation parmi les Frères, qui « eut l'assurance d'entrer en lice avec M. de « Bérulle; mais dès la seconde réponse, il « fut tellement étonné, qu'il rendit les ar- « mes, et s'en alla, en l'appelant sorboniste, « et mondit sieur de Bérulle demeura auprès « de moi avec autant de paix que si rien ne « lui eût été dit. Il en eût bien souffert d'au- « tres pour le salut de mon âme; et la lon- « gue persévérance à le rechercher parmi « toutes les peines et toutes les résistances « que je lui faisais, en était un évident té- « moignage. Tous mes garants m'ayant man- « qué, je ne me rendis pas néanmoins en- « core; mais je lui dis que s'il me pouvait « assurer sur deux points, l'un l'infaillibilité « de l'Eglise, l'autre la réalité du Fils de « Dieu dans le sacrement de l'autel, je don- « nerais les mains et croirais tout le reste. « Il le fit aussitôt, et par écrit, et avec tant « de clarté et de force, que je ne pus m'op- « poser plus longtemps à la vérité; et fus « aussi aise de la voir victorieuse et triom-

« phante de moi, que jusques alors je l'avais « appréhendé. Sitôt que j'eus dit oui, on ne « peut exprimer les actions de grâce de ce « serviteur de Dieu, et l'humilité qu'il pra- « tiqua en cette occasion. Il alla lui-même « chercher le pénitencier, et s'appliqua jus- « ques aux moindres particularités et cir- « constances de ma profession de foi, comme « si mon salut et le sien propre y eussent « été attachés. Après que j'eus fait mon ab- « juration, il ne prit pas moins de soin de « m'instruire pour ma confession, m'appor- « tant de fois à autres quelque nouveau livre « pour m'en faciliter la pratique, qu'il en « avait pris pour m'enseigner la dévotion par « avance, pendant que je trempais encore dans « l'hérésie. Car il la mêlait tellement avec « les controverses, qu'il m'aurait encore plus « gagnée pour la piété chrétienne, que pour « la foi catholique. Il me parlait des âmes « consacrées à Dieu par les vœux solennels « de la religion avec tant d'onction et de « grâce, que j'eusse souhaité pouvoir em- « porter l'une et l'autre, comme deux riches « joyaux en ma pauvre secte ; et les discours « qu'il me tenait sur ces deux sujets enflam- « maient tellement mon cœur, que j'eusse « désiré, s'il eût été possible, me faire reli- « gieuse, sans me faire catholique.

« Aussi est-il à remarquer qu'il ne con- « vertissait jamais de personnes à la foi « sans les convertir à la piété, ou au moins « à une manière de vie qui était beaucoup « meilleure et plus dans la crainte de Dieu « que celle où elles étaient. Il me donna « aussi tant et de si bonnes dispositions « pour la communion du sacré corps de « Jésus, que je reconnais franchement lui « être obligée de toutes les miséricordes « que Notre-Seigneur m'a faites en la partici- « pation de cette divine viande, spécialement « en ma première communion. Car il daigna « l'accompagner de la sienne, et j'y reçus « une si grande assurance de la présence « réelle du Fils de Dieu, que j'ai toujours « cru depuis que s'il se pouvait faire qu'un « huguenot communiât en bon état, il re- « connaîtrait, par quelque expérience, quelle « différence il y a entre sa chétive cène et « la communion catholique.

« Alors, comme un pasteur qui remporte « la brebis égarée sur ses épaules, et con- « vie ses amis à se réjouir avec lui, il « avertit ceux aux prières desquels il avait « recommandé l'affaire de ma conversion, « afin de joindre ensemble leurs reconnais- « sances et leurs actions de grâces. Il me « donna heure dans les Capucins pour cette « première communion ; et, bien qu'il y « eût préparé mon âme à loisir longtemps « auparavant, il le fit d'abondant le jour « même, m'étant venu voir au logis dès le « grand matin, pour me remplir l'esprit de « tout ce qui se peut dire de plus dévot et « de plus saint. Après cela il me fit partir « du logis, mais quelque temps après lui ; « car il a toujours gardé inviolablement « cette coutume de n'aller jamais par la « ville avec femmes ni filles, pour pieuses « qu'elles fussent. Plusieurs personnes de « qualité et de piété se trouvèrent aux « Capucins pour témoigner la part qu'elles « prenaient, selon Dieu, en l'œuvre de ma « conversion ; entre autres, M. de Ran- « dan, abbé de Saint-Martin, et M. le car- « dinal de Sourdis, l'un et l'autre amis « intimes de M. de Bérulle, m'y vinrent « assurer avec autant d'humilité que de « charité, qu'ils avaient employé leurs « prières et leurs œuvres pour obtenir de « Notre-Seigneur qu'il me fît la grâce de « me retirer de l'erreur et de me donner la « connaissance de la vérité. Dès aussitôt « que j'eus communié, il procura que je « reçusse le sacrement de confirmation, et « alla trouver pour cet effet M. l'évêque de « Senlis, qui me la conféra dès le lende- « main. Voilà une partie des charités que « j'ai reçues de ce serviteur de Dieu, dont « mes paroles peuvent à peine exprimer ce « que tous voyaient, et combien moins le « feu d'amour et le très-grand zèle qui le « pressaient intérieurement de me gagner « à Jésus-Christ. Mais il y a encore une « chose que je n'estime pas moins que ce « que je viens de dire ; c'est que le voulant « remercier, et lui disant quelques paroles « de reconnaissance, soudain il me ferma « la bouche et me dit : Allez, un *Ave Maria* « vaut mieux que tout ce que j'ai fait ; « joignant à l'excès de sa charité une hu- « milité très-profonde, et un entier oubli « de soi-même et de ses bonnes œuvres. « Après qu'il m'eut acheminée jusqu'à ce « point, je le suppliai instamment de se « charger de la conduite de mon âme, es- « pérant qu'elle me serait d'aussi grande « bénédiction que j'y en avais éprouvé jus- « ques alors. Mais il ne le voulut pas, s'ex- « cusant sur sa jeunesse, et sur ce qu'il « n'était pas prêtre, et il me mit sous la « direction du R. P. Benoît, capucin anglais, « homme de sainte vie. Cela fait, il me quitta « comme si jamais il ne m'eût connue, pour « s'employer à d'autres conversions ; mais « néanmoins, quand ce bon Père s'en alla « en Angleterre pour y chercher le mar- « tyre, il me montra bien qu'il ne m'avait « pas mise en oubli, et me mit sous la con- « duite de la bienheureuse sœur Marie de « l'Incarnation, laquelle me prit avec elle. « Et longtemps après, l'ordre des Carmélites « étant établi en France, et la divine Pro- « vidence ayant voulu qu'il fût l'un des « supérieurs, il me procura la bénédiction « d'y être admise, et cette grâce qui, « m'ayant donné une nouvelle connais- « sance et un plus vif ressentiment de « toutes les précédentes, m'a été un ache- « minement à une infinité d'autres, des- « quelles je lui suis et serai éternellement « obligée. »

« C'est ainsi que fut convertie cette de- moiselle, appelée maintenant la mère Claire du Saint-Sacrement. M. de Bérulle convertit avec elle un de ses cousins, et en même temps encore plusieurs autres personnes. »

RADBOD. Le fils du duc de ce nom, dans

la Frise, fut baptisé par saint Vufran, et mourut portant encore l'habit blanc. — (VII^e siècle.)

RADEGONDE (Sainte), reine de France, née en 519, était fille de Berthaire, roi de Thuringe. Ce prince ayant été assassiné par Hermenfroy, son frère, qui s'empara de ses Etats, deux fils de Clovis, Thierry, roi d'Austrasie, et Clotaire, roi de Soissons, portèrent la guerre en Thuringe, battirent complétement Hermenfroy, et ramenèrent un butin immense. Parmi les prisonniers qu'ils firent se trouvait la jeune Radegonde, qui avait alors dix ans, et qui échut à Clotaire. Comme elle était née dans l'idolâtrie, et qu'elle ne connaissait pas le vrai Dieu, Clotaire la fit instruire dans la religion chrétienne. Les mystères de la foi firent sur elle la plus vive impression. A peine eut-elle reçu le baptême que, ravie d'appartenir à Jésus-Christ, elle se donna à lui sans réserve. Son cœur tendre et innocent ne se plaisait que dans les pratiques de la piété, et ne se laissait éblouir ni par l'éclat d'une cour fastueuse, ni par les éloges qu'on donnait à sa beauté, à son esprit, et à ses belles qualités. On admirait en elle une humilité profonde, un grand amour pour les pauvres, un attrait marqué pour les austérités de la pénitence, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer avec succès à l'étude des sciences, de manière qu'elle fut bientôt en état de lire dans leur langue les Pères latins et grecs. Elle épousa Clotaire en 538, et continua sur le trône la vie édifiante qu'elle menait auparavant. Ce prince ayant fait assassiner le propre frère de Radegonde, celle-ci se retira dans sa terre de Sais en Poitou, où elle fonda un monastère. Elle mourut le 13 août 587, âgée de 68 ans.

RADIQUEL (Jacques), protestant de Morières, village près de Caen, fut converti vers 1630 par Véron.

RADZIWIL (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils de Radziwil, Nicolas IV, naquit en 1549. Le père, qui était grand chancelier de Lithuanie, l'envoya en Allemagne, lorsqu'il n'avait que quatorze ans. Le jeune Radziwil fut présenté à l'empereur Maximilien II, à la diète d'Augsbourg. Il abjura le luthéranisme ainsi que ses frères, après la mort de son père, qui eut lieu en 1567, et alla ensuite en Italie, où le pape Pie V l'accueillit avec bonté. De retour dans sa patrie, Radziwil, attaqué en 1575 d'une maladie grave, contre laquelle l'art des médecins échouait, fit vœu, s'il en réchappait, de visiter le saint sépulcre. L'année suivante, il prit les eaux de Javor pour compléter sa guérison; elle n'était pas achevée en 1577. Sur ces entrefaites, la guerre avec la Moscovie éclata. Il fit la campagne de 1578. Les fatigues qu'il éprouva l'obligèrent de chercher la santé en Allemagne. Songeant cependant à l'accomplissement de son vœu, il était revenu en Lithuanie pour les préparatifs de son départ, lorsque l'arrivée d'Etienne Bathori, roi de Pologne, changea sa résolution. « Ayant embrassé l'état militaire, dit-il, je devais marcher avec mon roi contre l'ennemi de la patrie. » Il fut blessé à la tête d'un coup de feu, à la bataille de Polotsk. Dès qu'il fut convalescent, il reprit son projet de pèlerinage et s'achemina vers l'Italie, en 1580. La peste qui dévastait l'Orient le força de retourner en Lithuanie, et il accompagna le roi au siége de Pleskow. La paix permit à Radziwil d'effectuer son dessein, le 16 septembre 1582. Reçu partout avec distinction, il alla s'embarquer à Venise; visita en passant la Dalmatie, Zante, Candie et Cypre, et prit terre à Tripoli de Syrie.

Il vit le Liban, Balbek, Damas, le lac de Génésareth et Samarie. Après avoir satisfait sa dévotion à Jérusalem, il gagna les bords du Jourdain et de la mer Morte, revint à Jérusalem et se dirigea sur Tassa, puis sur Tripoli, où il appareilla pour Damiette. Ayant séjourné au Caire, examiné les Pyramides et parcouru les puits des momies, il descendit le Nil, fit voile d'Alexandrie pour Corfou, et ensuite pour Otrante. Dépouillé ainsi que ses compagnons de voyage, par des brigands, près de Monte-Silvano, sur les bords du Sala, dans la principauté citérieure, il continua son voyage le long de la côte orientale d'Italie, traversa le Tyrol, et revit ses foyers, en 1584. Il assista en 1587 à la diète d'élection, de Sigismond-Auguste III, devint maréchal de la cour, puis voïvode de Trozka et de Waida. Il mourut à Nieswies en 1616.

RÆSEWITZ (Christophe Ferdinand DE), dit *Pessel*. (*Voy.* BRUNSWICK ELRIC). Ce savant était né à Breslau, le 18 décembre 1683. Il fit sa première éducation dans sa ville natale et se rendit ensuite à Helmstadt pour continuer ses études sur la philosophie, sur la théologie et le droit; il eut tant de succès qu'il reçut le titre de docteur. Après avoir rempli la charge de grand maître dans plusieurs maisons nobles et princières, il fut appelé auprès de Henri XII, comte de Plauen, et nommé, en 1678, conseiller et directeur du consistoire à Greiz. Lorsqu'il perdit par la mort, en 1681, après trois ans de mariage, son épouse, Marie-Sophie, née de Planitz, il s'adonna entièrement à l'étude des écrits des saints Pères, parcourut les œuvres de Thomas d'Aquin et des écrivains modernes les plus célèbres; parmi ces derniers, Bellarmin et Becau attirèrent principalement son attention. Ces études eurent pour résultat de le conduire dans le sein de l'Eglise catholique. Néanmoins, il continua d'occuper pendant quelques temps encore, c'est-à-dire jusqu'en 1689, son emploi de directeur au consistoire évangélique. A cette époque, il se maria avec Eve-Suzanne-Constance de Ottengrün et donna sa démission pour pouvoir se livrer plus librement à la pratique de ses devoirs de religion. Il se rendit dans le haut Palatinat où il acheta le bien, dit Neugelhof, situé dans le comté de Leuchtenberg. Le duc Antoine-Ulrich de Braunsch-

weig l'appela au service de sa cour et le nomma, comme nous l'avons dit, son conseiller. Il ne s'occupa plus, vers la fin de sa vie, que de l'étude des saintes Ecritures et fit sa lecture de prédilection dans deux petits livres de dévotion ; la mort le surprit dans cette nouvelle habitation, le 24 avril 1720, au moment même où il faisait sa promenade au jardin. Il publia sous le nom de Zéphyrini de Pace un ouvrage qui a pour titre : *Reconstruction de l'Eglise chrétienne primitive, dans un exposé de pensées conciliantes des bons vieux temps chrétiens sur un projet de réunion entre les catholiques et les protestants.* Cet exposé, porté à la connaissance du public, par un écrit assez répandu, fut imprimé par les soins de l'auteur des lettres dites *interceptées;* 1700. Ræsewitz a publié encore les ouvrages suivants : *Rapport sur ce qui a donné lieu à la publication de l'écrit dit* DES BONS VIEUX TEMPS CHRÉTIENS ; *Epître à chrétien anonyme contre l'indigne critique qu'a faite le docteur Valentin Ernest Loescher de l'ouvrage dit des* PENSÉES DES BONS VIEUX TEMPS CHRÉTIENS ; 1713. Les manuscrits que Ræsewitz a laissés sont insérés dans le *Lexicon universel* de Zedler, et se trouvent signés du nom de l'auteur. On peut considérer comme son ouvrage principal le livre qui a pour titre : *Plan réel et sincère de toute la vraie Eglise catholique, d'après les actes sûrs et authentiques de la chrétienté et non d'après les aperçus de l'esprit humain, rédigé pour la légitime défense de l'Eglise catholique par un éminent et très-noble seigneur ;* 1714. Il était peiné de voir et d'entendre que l'on persécutait à outrance, que l'on allait jusqu'à damner ceux qui renonçaient au protestantisme pour embrasser la foi catholique, et l'on dit que c'est pour soulager son cœur qu'il composa l'ouvrage que nous venons de citer. Il y mentionne plusieurs imperfections et défauts ; il démontre clairement les tendances au protestantisme. (Cf. SINAPII SCHLES. *Curios.*, II, 905 ; *Acta erudit.*, VII, 1771 ; FABRICII *Hist. Bibl. Fabr.*, § 91, p. 220 ; *Unsch.*, ann. 1722, 465.) Fabricius connaissait le savant Ræsewitz par des relations suivies et intimes. Voici ce qu'il en dit : « Ræsewitz était un homme d'une profonde érudition, il était versé dans l'étude du droit et dans la science politique ; ses connaissances en littérature, en philosophie et en théologie étaient très-étendues ; il était honnête, franc et loyal ; il détestait du fond de son cœur tout déréglement et jugeait sévèrement le mal ; il était d'une fidélité à toute épreuve ; il n'était ni prodigue, ni ambitieux ; il affectionnait la piété, aimait la droiture et cultivait la sagesse. »

RAHKÉ (Jean-Henry) de Worms, né le 7 décembre 1791, de parents protestants, avait dès son enfance beaucoup de goût pour la religion. Aux approches de la conscription, sous Bonaparte, il se plaça, pour éviter le service militaire, dans la manufacture d'armes de Mutzig, en Alsace. Il y fit connaissance avec un peintre estimable, M. Sorg, rentré lui-même dans le sein de l'Eglise catholique. Cet artiste s'intéressa à M. Rahké, et lui donnait des leçons de dessin. Pieux, fort attaché à l'Eglise, et doué d'un caractère aimable, il gagna la confiance de M. Rahké, qui était le premier à lui parler de religion, et à lui demander des explications sur ses difficultés et sur ses doutes ; celui-ci avait déjà beaucoup lu sur ces matières. Il ne pouvait s'empêcher de trouver le protestantisme trop sec, trop vague et peu fait pour tranquilliser. Il ne voyait dans cette religion rien de touchant, rien de consolant, de fortifiant. M. Sorg, sans provoquer des entretiens sur ce sujet, répondait aux questions de son jeune ami, et lui faisait part de ses propres impressions avec franchise. M. Rahké eut beaucoup d'obstacles à vaincre : sa famille et ses amis n'omirent rien pour le détourner et l'effrayer ; mais, s'étant convaincu du vice de la réforme, il fit publiquement abjuration à Mutzig même, en 1810, y poursuivit ses études, qu'il avait interrompues, se mit en état d'entrer en philosophie. En 1812, il retourna dans sa patrie ; il entra au séminaire de Mayence où il étudia sous MM. Liebermann, Kalt et Mertian. En 1818, il reçut les ordres. Depuis il a été vicaire à Herrnsheim près Worms ; plus tard il fut aumônier à l'hôpital de Mayence, et il y remplit les fonctions du ministère avec autant de charité que de zèle, se félicitant tous les jours de la grâce que Dieu lui avait faite par sa conversion.

RAINNEVAL, née Susanne de Vez et veuve de Daniel de Rainneval, lieutenant-colonel du régiment de Souche, depuis nommé d'Arcourt, fit abjuration de l'hérésie protestante, dans une des plus considérables paroisses d'Arras, le 10 février 1686. Elle s'était mise depuis quelque temps sous la direction d'un capucin très-savant dans les controverses, et elle en avait reçu tous les éclaircissements dont elle avait besoin sur ses doutes, aussi bien que Mlle Saquier, fille d'Isaac Saquier, ministre fameux. Toutes choses étant disposées, M. de Préfontaine, président en chef du conseil d'Artois, et M. Bataille, procureur général du même conseil, allèrent les prendre, et les conduisirent à l'église. Toutes les personnes considérables de la province s'y trouvèrent, et il y en eut beaucoup qui se firent un honneur de signer l'acte de leur profession de foi ; entre autres Mme de Montmorency, la marquise d'Arancy, et la comtesse de Mauve, de la maison de Cresquy. On chanta le *Veni Creator*, qui fut suivi d'un très-éloquent discours que le P. capucin fit à ces deux dames avant que de recevoir leur abjuration.

RAINOLD, ou *Reginaldus* (Guillaume), protestant, dont le véritable nom était Gifford de Hamshire. Après avoir embrassé la foi catholique vers 1581, il devint docteur et professeur de théologie à Reims, entra chez les Bénédictins, occupa le siége archiépiscopal de cette ville, fut nommé pair de France, et mourut le 11 avril 1629, âgé de soixante-seize ans.

RAKOTZ, princes de Hongrie, qui em-

brassèrent la religion catholique au XVIIIe siècle, et eurent pour directeur le jésuite Emeric Kis, qui resta dix ans avec eux.

RAMAIS (Mlles Anne et Rose), protestantes, filles du ministre d'Argenton en Berri, abjurèrent le 5 avril 1683, entre les mains de M. Curauldin, curé d'Argenton.

RAMEZAY (Mlle DE) se convertit et fit son abjuration en novembre 1684 entre les mains du P. Thorentin, prêtre de l'Oratoire, dans la grande église de Dourdan. La grande duchesse de Toscane lui servit de marraine, selon la pratique du diocèse de Chartres.

RAMSAY (André-Michel DE), littérateur, d'une branche cadette de l'ancienne et illustre famille de ce nom, naquit, en 1686, à Aye, en Ecosse. Il montra, dès sa jeunesse, un goût très-vif pour les sciences et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les doutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire un examen attentif. Il consulta les plus célèbres théologiens de Glascow, d'Edimbourg et de Londres, mais aucun de ne put dissiper ses incertitudes. Il résolut alors de n'obéir qu'à la raison, c'est-à-dire ne reconnaître que lui-même pour juge de sa croyance, et tour à tour il passa du socinianisme à l'indifférence, et de l'indifférence au pyrrhonisme le plus absolu, sans toutefois recouvrer la tranquillité qu'il avait perdue. Fatigué de cet état, il se rendit en Hollande pour exposer ses doutes au célèbre Poiret, ministre français réfugié, dont l'éloquence ne put le convaincre. Il eut enfin le bonheur de trouver dans ses entretiens avec Fénelon la vérité qu'il cherchait de bonne foi; et, en 1709, il embrassa la religion catholique. L'illustre archevêque de Cambrai conserva jusqu'à sa mort une estime particulière pour son élève, dont il appréciait les talents et la vertu. De Ramsay resta à Cambrai jusqu'à la mort de ce prélat; ensuite il vécut quelque temps à Paris comme écrivain, puis il se rendit en qualité de gouverneur du fils aîné du prétendant au trône d'Angleterre, Jacques III, à Rome, où, après des négociations conduites sous les yeux du pape, il obtint, pour un lord anglais dont l'épouse était protestante, l'autorisation de faire baptiser sa fille, comme il avait été réglé dans leur contrat de mariage, par un ministre de l'Eglise anglicane. En 1730 il fit un voyage en Angleterre, muni d'un sauf-conduit du roi George, et il fut accueilli avec les égards dus à l'élève et l'ami de Fénelon. Il fut admis à la société royale de Londres, et il témoigna le désir d'être reçu docteur de l'université d'Oxford. La qualité de catholique y mettait un obstacle presque insurmontable; le docteur King fit cesser toute opposition en disant : « Je vous présente l'élève du grand Fénelon; ce seul titre répond à tout. » *Voy.* l'*Histoire de Fénelon*, par M. de Bausset, III, 266.) Il conserva toute sa vie une tendre vénération pour la mémoire de Fénelon, et publia plusieurs des ouvrages du prélat. De Ramsay fut le grand maître des francs-maçons de France. A l'âge de cinquante-cinq ans il se maria avec une femme distinguée par son esprit, par son érudition, par sa connaissance des langues. Elle lui apporta en dot une fortune considérable, à laquelle néanmoins des revers firent quelques brèches. Dans sa vieillesse il devint gouverneur du prince de Turenne, fils du duc de Bouillon. Cette charge lui assura une vie commode et douce au sein de sa famille. Des protestants très-estimables, qui connurent de Ramsay et eurent même avec lui des rapports intimes, le représentent comme un homme très-versé dans l'histoire tant ancienne que moderne, et louent sa franchise, sa constance en amitié, son éloignement pour tout esprit de secte et pour tout fanatisme. De Ramsay avoue lui-même que ni les rigoureux jansénistes ni les zélés jésuites n'étaient contents de lui; que ceux-là lui en voulaient pour son attachement à Fénelon, ceux-ci pour son trop peu de zèle contre les hérétiques. (BUSCHING, *Histoire de Ramsay*, 1785, Halle.) Il est auteur de plusieurs écrits parmi lesquels nous mentionnerons son *Histoire de la Vie et des ouvrages de M. de Fénelon*, et son *Traité sur la religion naturelle et révélée, démontrée géométriquement*. Il mourut à Saint-Germain en Laye, le 6 mai 1743, à l'âge de cinquante-sept ans. Nous trouvons dans l'histoire de sa Vie, publiée à Amsterdam, en 1728, l'exposé suivant des motifs et de l'histoire de sa conversion écrit par lui-même :

Entretien de M. de Fénelon avec M. de Ramsay, rapporté par M. de Ramsay lui-même.

« L'année 1710, j'eus l'honneur de voir M. de Cambrai pour la première fois. Je crois devoir raconter les entretiens que j'eus avec lui sur la religion.

« Né dans un pays libre, où l'esprit humain se montre dans toutes ses formes sans contrainte, je parcourus la plupart des religions pour y chercher la vérité; le fanatisme ou la contradiction qui règnent dans tous les différents systèmes protestants me révoltèrent contre toutes les sectes du christianisme.

« Comme mon cœur n'était point corrompu par les grandes passions, mon esprit ne put goûter les absurdités de l'athéisme. Croire le néant source de tout ce qui est, le fini éternel, ou l'infini un assemblage de tous les êtres bornés, me parurent des extravagances plus insoutenables que les dogmes les plus insensés d'aucune secte de croyants.

« Je voulais alors me réfugier dans le sage déisme qui se borne au respect de la Divinité et aux idées immuables de la pure vertu, sans se soucier ni du culte extérieur, ni du sacerdoce, ni des mystères. Je ne pus secouer mon respect pour la religion chrétienne, dont la morale est si sublime : mille doutes vinrent souvent accabler mon esprit; se précipiter tout à fait dans le déisme me paraissait une démarche hardie, s'arrêter dans aucune secte du christianisme me semblait une faiblesse puérile. J'errai ça et là dans les

principes vagues d'un tolérantisme outré, sans pouvoir trouver un point fixe. C'est dans ces dispositions que j'arrivai à Cambrai.

« Monseigneur l'archevêque me reçut avec cette bonté paternelle et insinuante qui gagne d'abord le cœur. J'entrai avec lui, pendant l'espace de six mois, dans un examen fort étendu de la religion ; je ne pourrais pas raconter ici tout ce qu'il me dit sur cette matière; j'en dirai seulement la substance. Voici à peu près comme je lui développai mes principes :

« Dieu ne demande point d'autre culte que « l'amour de sa perfection infinie, d'où dé- « coulent toutes les vertus humaines et divi- « nes, morales et civiles. Tous les philoso- « phes, tous les sages, toutes les nations, « ont eu quelque idée de cette religion natu- « relle ; mais ils l'ont mêlée de dogmes plus « ou moins vrais, et l'ont exprimée par un « culte plus ou moins propre. Toutes sortes « de religions sont agréables à l'Etre sou- « verain, lorsqu'on se sert des cérémonies, « des opinions et des erreurs mêmes de sa « secte, pour se porter à l'adoration de la « Divinité. Il faut un culte extérieur; mais « les différentes formes de ce culte sont « comme les différentes formes du gouver- « nement civil, plus ou moins bonnes selon « l'usage qu'on en fait. Je ne saurais souffrir « qu'on borne la vraie religion à une société « particulière. J'admire la morale de l'Evan- « gile, mais toutes les opinions spéculatives « sont des choses indifférentes dont la sou- « veraine sagesse fait peu de cas. » — Il me répondit ainsi :

« Vous ne sauriez rester dans votre indé- « pendance philosophique, ni dans votre « tolérance vague de toute secte, sans regar- « der le christianisme comme une imposture, « car il n'y a aucun milieu raisonnable entre « le déisme et la catholicité. »

« Cette idée me parut un paradoxe; je le priai de me l'expliquer. Il continua ainsi :

« Il faut se borner à la religion naturelle, « fondée sur l'idée de Dieu, en renonçant à « toute loi surnaturelle et révélée, ou, si l'on « en admet une, il faut reconnaître quelque « autorité suprême qui parle à tout moment « pour l'interpréter. Sans cette autorité fixe « et visible, l'Eglise chrétienne serait comme « une république à qui l'on aurait donné des « lois sages, mais sans magistrats pour les « exécuter. Quelle source de confusion ! Cha- « cun viendrait, le livre des lois à la main, « disputer de son sens. Les livres divins ne « serviraient qu'à nourrir notre vaine curio- « sité, la jalousie des opinions et la pré- « somption orgueilleuse. Il n'y aurait qu'un « seul texte, mais il y aurait autant de ma- « nières différentes de l'interpréter que de « têtes. Les divisions et les subdivisions se « multiplieraient sans fin et sans ressource; « notre souverain législateur n'a-t-il pas « mieux pourvu à la paix de sa république « et à la conservation de sa loi?

« De plus, s'il n'y a pas une autorité in- « faillible qui nous dise à tous : Voilà le « vrai sens de l'Ecriture sainte, comment « veut-on que le paysan le plus grossier et « l'artisan le plus simple s'engagent dans un « examen où les savants même ne peuvent « s'accorder? Dieu aurait manqué aux be- « soins de presque tous les hommes en leur « donnant une loi écrite, s'il ne leur avait « pas donné en même temps un interprète « sûr pour leur épargner une recherche « dont ils sont incapables. Tout homme sim- « ple et sincère n'a besoin que de son igno- « rance bien sensée pour voir l'absurdité de « toutes les sectes qui fondent leur sépara- « tion de l'Eglise catholique sur l'offre de le « rendre juge des matières qui surpassent la « capacité naturelle de son esprit. Doit-on « croire la nouvelle réforme qui demande « l'impossible, ou l'ancienne Eglise qui « pourvoit à l'impuissance humaine?

« Enfin il faut rejeter la Bible comme une « fiction, ou se soumettre à cette Eglise. « Consultez les livres sacrés, examinez l'é- « tendue des promesses que Jésus-Christ a « faites à la hiérarchie dépositaire de sa loi. « Il dit que tout ce qu'elle liera sur la terre « sera lié dans le ciel, qu'il sera avec elle « jusqu'à la consommation des siècles, que « les portes de l'enfer ne prévaudront jamais « contre elle, que celui qui l'écoute, l'écoute « lui-même, que celui qui la méprise, le « méprise, et qu'enfin elle est la base et la « colonne de la vérité. Vous ne pouvez élu- « der la force de ces termes par aucun com- « mentaire; vous n'avez de ressource qu'en « rejetant tout ensemble l'autorité du légis- « lateur et celle de sa loi. »

« Quoi ! monseigneur, lui dis-je avec im- « pétuosité, vous voulez que je regarde « quelque société sur la terre comme in- « faillible ! J'ai parcouru la plupart des sec- « tes ; souffrez que je vous le dise avec tou' « le respect qui vous est dû, les prêtres de « toutes les religions sont souvent plus cor « rompus ou plus ignorants que les autres « hommes, ils me sont tous également sus- « pects. »

« Il me répondit d'un ton doux et mo- déré : « Si nous ne nous élevons pas au- « dessus de ce qui est humain dans les plus « nombreuses assemblées de l'Eglise, nous « n'y trouverons que de quoi nous choquer, « nous révolter et nourrir notre incrédulité; « passions, préjugés, faiblesses humaines, « vues politiques, brigues et cabales. Mais « il faut d'autant plus admirer la sagesse et « la toute-puissance divine, qu'elle accom- « plit ses desseins par des moyens qui sem- « blent devoir les détruire. C'est ici que le « Saint-Esprit se montre maître du cœur « humain : il fait servir tout ce qui paraît « défectueux dans les pasteurs particuliers « à l'accomplissement de ses promesses, et « par une providence toujours attentive, « veille au moment de leur décision et la « rend toujours conforme à sa volonté. C'est « ainsi que Dieu agit en tout et partout. « Dans les puissances civiles et ecclésias- « tiques, tout obéit à ses lois, tout accom- « plit ses desseins d'une manière nécessaire

« ou libre. Ce n'est point la sainteté de nos « supérieurs, ni leurs talents personnels, « qui rendent notre obéissance une vertu « divine, mais la soumission intérieure de « l'esprit à l'ordre de Dieu. »

« Je lui demandai du temps pour peser la force de ses raisonnements, je les repassai dans mon esprit, je les examinai nuit et jour; je sentis enfin, après de longues recherches, qu'on ne peut admettre une loi révélée sans se soumettre à son interprète vivant. Mais cette vérité fit tout une autre impression sur moi qu'elle ne devait faire naturellement; mon âme s'enveloppa de nuages épais; je sentis toutes les attaques de l'incrédulité.

« Dans les temps de cette agitation extrême, j'eus une tentation violente de le quitter. Je commençai à soupçonner sa droiture. Il n'y avait qu'un moyen de surmonter mes peines, c'était de lui en faire la confidence. Quels combats ne souffris-je point avant que de pouvoir me résoudre à cette simplicité! Il faliait cependant passer par là. Je lui demandai une audience secrète; il me l'accorda. Je me mis à genoux devant lui, et lui parlai ainsi : « Pardonnez, Monseigneur, « à l'excès de mes peines; votre candeur « m'est suspecte, et je ne saurais plus vous « écouter avec docilité. Si l'Eglise est in- « faillible, vous avez donc condamné la « doctrine du pur amour, en condamnant « votre livre des *Maximes*. Si vous n'avez « pas condamné cette doctrine, votre sou- « mission était feinte; je me vois dans la « dure nécessité de vous regarder comme « ennemi ou de la charité, ou de la vérité. » —A peine eus-je prononcé ces paroles que je fondis en larmes. Il me releva, m'embrassa avec tendresse, et me parla ainsi :

« L'Eglise n'a point condamné le pur « amour en condamnant mon livre; cette « doctrine est enseignée dans toutes les éco- « les catholiques, mais les termes dont je « m'étais servi pour l'expliquer n'étaient pas « propres pour un ouvrage dogmatique. Mon « livre ne vaut rien, je n'en fais aucun cas. « C'était l'avorton de mon esprit, et nulle- « ment le fruit de l'onction du cœur. Je ne « veux pas que vous le lisiez. » Il me dit ici tout ce que j'ai raconté ci-dessus en parlant de ce livre, et m'expliqua cette matière à fond.

« Cette conversation dissipa toutes mes peines sur sa personne, cependant mes doutes sur la religion augmentèrent. Je voyais qu'en raisonnant philosophiquement il fallait devenir catholique ou déiste, mais le sage déisme me paraissait une extrémité plus raisonnable que la catholicité. La vérité s'enfuit de mon esprit, tandis que la douce paix abandonna mon cœur. Je tombai dans une mélancolie profonde. Quelques semaines se passèrent sans que je pusse lui parler. Il essaya à plusieurs fois d'ouvrir mon cœur, et il s'y prit d'une façon si insinuante que je ne pus lui résister. Enfin je lui parlai ainsi, d'une voix tremblante :

« Votre dernière conversation a fait une « étrange impression sur moi, toutes mes « lectures et recherches ne me servent plus « de rien; je vois bien qu'il n'y a aucun mi- « lieu raisonnable entre le déisme et la ca- « tholicité; mais plutôt que de croire tout « ce que les catholiques croient ordinaire- « ment, je choisis de me jeter dans l'autre « extrême; je me retranche dans ce pur « déisme qui est également éloigné de la « crédulité fade et de l'incrédulité outrée; « ma foi, dégagée de la multiplicité d'opi- « nions incertaines, subtiles et choquantes, « se réduit à la religion éternelle, univer- « selle et immuable de l'amour. Pour en « sentir la vérité, chacun n'a besoin que de « rentrer en lui-même. »

« Combien y a-t-il peu d'hommes, reprit-il, « qui soient capables de rentrer ainsi en « eux-mêmes pour consulter la pure raison? « Supposez qu'il y eût quelques hommes çà « et là qui pussent marcher par cette voie « purement intellectuelle; cependant le com- « mun des hommes en est incapable et a « besoin d'un secours extérieur. Les passions « subtiles de l'esprit n'aveuglent pas moins « que les passions grossières. Les premières « vérités échappent quelquefois aux génies « même très-philosophiques. On ne trouve « plus de principes fixes pour les arrêter « dans le torrent des incertitudes qui les « entraînent.

« Comme dans la société civile il a fallu « mettre la raison par écrit, réduire ses pré- « ceptes dans un corps de lois, établir des « magistrats pour les faire exécuter, parce « que tous les hommes ne sont pas en état « de consulter et de suivre par eux-mêmes « la loi naturelle; de même dans la religion, « les hommes ne voulant pas écouter avec « attention, ni suivre par amour la voix inté- « rieure de la souveraine sagesse, rien n'é- « tait plus digne de Dieu que de parler lui- « même à sa créature d'une manière sensible, « pour convaincre les incrédules, pour fixer « les visionnaires, pour instruire les igno- « rants, et pour les réunir tous dans la « croyance des mêmes vérités, dans la pra- « tique du même culte, dans la soumission « à une même Eglise. Pourquoi vous révoltez- « vous contre un secours si nécessaire pour « la faiblesse humaine, sans lequel les na- « tions les plus savantes et les plus polies « sont tombées dans les erreurs les plus « grossières sur la Divinité et sur la morale? »

« La philosophie de l'amour, lui dis-je en « l'interrompant avec ardeur, est commune « à tous les esprits, à toutes les nations, à « toutes les religions, on en trouve des ves- « tiges partout, jusque dans le sein du pa- « ganisme. Les âmes simples l'ont peut-être « mieux pratiquée que les philosophes n'en « ont parlé. Chaque secte y a mêlé des opi- « nions absurdes; j'en trouve dans la Bible « comme partout ailleurs. Mais, Monseigneur, « dispensez-moi de vous parler, je crains de « blasphémer ce que j'ignore. »

« Il demeura quelque temps en silence sans me répondre, puis il me dit :

« Celui qui n'a point senti tous les com- « bats que vous sentez pour parvenir à la

« vérité, ne connaît point son prix. Ouvrez-
« moi votre cœur, ne craignez pas de me
« choquer ; je vois votre plaie, elle est pro-
« fonde, mais elle n'est point sans ressource
« puisque vous la découvrez. »

« Je continuai ainsi : « Il me paraît que le
« législateur des Juifs nous représente l'Etre
« souverain comme un tyran, qui rend tout
« le genre humain malheureux, parce que
« leur premier père mangea un fruit défendu.
« Ils n'ont pu participer avant leur existence
« à cette faute légère, cependant Dieu les en
« punit, non-seulement par les souffrances
« corporelles et la mort, mais en les livrant
« à toutes les passions, et enfin aux peines
« éternelles. Selon la croyance commune,
« Dieu oublie toutes les nations de la terre
« pour ne s'occuper que d'un peuple gros-
« sier, rebelle, injuste et cruel, dont les
« dogmes et les mœurs paraissent indignes
« de la Divinité.

« Un second législateur vient. Sa morale
« est plus sublime, et ses mœurs plus pures ;
« je ne dis point avec certains esprits témé-
« raires qu'il a été un imposteur, je le crois
« un excellent philosophe qui n'a cherché
« qu'à rendre les hommes bons et heureux,
« en leur apprenant le vrai culte de l'Etre
« suprême ; mais les prétendus dépositaires
« de sa loi l'ont noyée dans une multitude
« de fictions absurdes, de dogmes obscurs,
« d'opinions frivoles, qui rendent le Créa-
« teur moins aimable pour sa créature. »

« Il m'écouta jusqu'au bout avec une tran-
quillité admirable, puis il me dit :

« Dieu a tellement tempéré la lumière
« et les ombres dans ses oracles, que
« ce mélange est une source de vie pour
« ceux qui cherchent la vérité afin de l'ai-
« mer, et un abîme de ténèbres pour ceux
« qui la combattent afin de flatter leurs pas-
« sions. La plupart des objections que vous
« venez de faire sont des tours faux et ma-
« lins que les incrédules donnent à la reli-
« gion. Ecoutez-moi de grâce un instant avec
« attention. Voici un autre plan de la Bible.

« Dieu veut être aimé comme il le mérite,
« avant que de se faire voir comme il est.
« La vue lumineuse de son essence nous
« déterminerait invinciblement à l'aimer ;
« mais il veut être aimé d'un amour libre et
« de pur choix. C'est pour cela que tous les
« êtres libres passent par un état d'épreuve
« avant que de parvenir à la suprême béa-
« titude de leur nature ; le commencement
« de leur existence est un noviciat d'amour.

« Les anges et nos premiers pères ayant
« abusé de leur liberté dans un paradis d'im-
« mortalité et de délices, Dieu changea notre
« état d'épreuve dans un état mortel, mêlé
« de biens et de maux, afin que l'expérience
« du vide et du néant qu'on trouve dans les
« créatures nous fît désirer sans cesse une
« meilleure vie. Depuis ce temps, nous nais-
« sons tous avec un penchant vers le mal ;
« nos âmes sont condamnées à des prisons
« terrestres, qui obscurcissent notre esprit
« et appesantissent notre cœur ; mais par la
« grâce du libérateur, cette concupiscence
« n'est pas une force invincible qui nous
« entraîne, elle n'est qu'une occasion de
« combat et par là une source de mérite.
« Aimer Dieu dans la privation et les peines,
« est un état plus méritoire que celui des
« anges qui aiment dans les jouissances et
« les plaisirs. Voilà le mystère de la croix,
« si scandaleux pour l'imagination et pour
« l'amour-propre des hommes profanes.

« Nous naissons donc tous malades, mais le
« remède est toujours présent pour nous
« guérir. La lumière qui éclaire tous les
« hommes venant au monde ne manque ja-
« mais à personne. Cette sagesse souveraine
« a parlé différemment, selon les différents
« temps et les différents lieux ; aux uns par
« une loi surnaturelle, et par les miracles
« de prophètes ; aux autres par la loi natu-
« relle et par les merveilles de la création.
« *Chacun sera jugé selon la loi qu'il a con-*
« *nue, et non celle qu'il a ignorée. Nul ne*
« *sera condamné que parce qu'il n'a point*
« *profité de ce qu'il a su, pour mériter d'en*
« *connaître davantage* (1).

« Enfin Dieu est venu lui-même sous une
« chair semblable à la nôtre, pour expier les
« péchés, et pour nous donner un modèle
« du culte qui lui est dû. Dieu ne peut par-
« donner au criminel sans montrer son hor-
« reur pour le crime ; c'est ce qu'il doit à sa
« justice, et c'est ce que Jésus-Christ a seul
« pu faire. Il a montré aux hommes, aux
« anges et à tous les esprits célestes l'oppo-
« sition infinie de la Divinité pour le ren-
« versement de l'ordre, puisqu'il a tant coûté
« de douleurs et d'agonies à l'Homme-Dieu.

« De plus, ce sacrifice de Jésus-Christ im-
« molé par hommage à la sainteté divine,
« son anéantissement profond devant l'Etre
« suprême, son amour infini de l'ordre, se-
« ront le modèle éternel de l'amour, de l'a-
« doration, de l'hommage de toutes les in-
« telligences. C'est par là qu'elles appren-
« dront ce qu'elles doivent à l'Etre infini,
« en voyant le culte qu'il se rend à lui-même
« par la sainte humanité.

« La religion de ce pontife éternel ne con-
« siste que dans la charité. Les sacrements,
« les cérémonies, le sacerdoce, ne sont que
« des secours salutaires pour soulager notre
« faiblesse, des signes sensibles pour nourrir
« en nous-mêmes et dans les autres la con-
« naissance et l'amour de notre Père com-
« mun, ou enfin des moyens nécessaires
« pour nous retenir dans l'ordre, l'union et
« l'obéissance.

« Bientôt ces moyens cesseront, les om-
« bres disparaîtront, le vrai temple s'ouvrira,
« nos corps ressusciteront glorieux, et Dieu
« communiquera éternellement avec ses
« créatures, non-seulement selon sa pure
« divinité, mais sous une forme humaine,
« pour nous montrer tout ensemble les mys-
« tères de son essence et les merveilles de
« sa création.

« Voilà le plan général de la Providence ;
« voilà pour ainsi dire la philosophie de la

(1) Saint Augustin.

« Bible. Y a-t-il rien de plus digne de Dieu, « ni de plus consolant pour l'homme que « ces hautes et nobles idées? Ne devrait-on « pas les souhaiter vraies, supposé qu'on ne « pût en montrer la vérité?»

« Alors je lui dis : « Moïse et Jésus-Christ « n'ont-ils pas pu supposer un commerce « avec la Divinité, non pour tromper les « hommes, mais pour donner du crédit à « leur loi, et par là nous rendre bons et « heureux, en nous apprenant la vraie mo- « rale? »

« Il me répondit ainsi : « Moïse et Jésus- « Christ ont prouvé leur mission par des « faits surnaturels, qui portent les caractères « d'une sagesse et d'une puissance infinies. « Je ne vous parlerai point des miracles de « Moïse, ni de la transmission incorruptible « jusqu'à nous, des livres qui en contien- « nent l'histoire, vous pourrez en voir les « preuves dans l'excellent discours de M. de « Meaux sur l'histoire universelle. Il a mon- « tré la chaîne de la tradition depuis l'ori- « gine du monde ; il l'a fortifiée par des ré- « flexions qui marquent également l'étendue « de son esprit et de sa science.

« Je ne vous parlerai pas des faits prédits « dans ces anciens livres, qui demandaient « non-seulement une sagesse divine pour « les prévoir, mais une puissance infinie « pour les accomplir. Telle était la conver- « sion des Gentils au christianisme, événe- « ment qui, dépendant de la coopération libre « de l'homme, marque que le Dieu qui l'a « révélée, avait un empire incommunicable « sur les cœurs.

« Je n'entrerai point, continua-t-il, dans « le détail de ces faits qui marquent visible- « ment que la loi des Juifs venait d'en haut. « Je vais droit au christianisme; en démon- « trant sa vérité, on prouve celle du ju- « daïsme, puisque le législateur des chré- « tiens l'a supposé divin.

« Les miracles de Jésus-Christ n'ont pas « été faits dans un coin, dans les retraites « impénétrables, ni dans les antres profonds; « mais à la face de tout un peuple ennemi et « incrédule, répandus ensuite et renouvelés « par les apôtres dans plusieurs nations dif- « férentes, qui avaient un intérêt puissant « de les convaincre de fausseté, s'ils avaient « été supposés. Notre-Seigneur nourrit une « multitude de peuple avec deux ou trois « pains. Il guérit les maladies incurables par « une simple parole. Il fait sortir les morts « du tombeau. Il se ressuscite lui-même. « Tout est de notoriété publique, où la « moindre imposture aurait été facile à dé- « couvrir. Il ne s'agissait pas de prestiges « qui fascinaient les yeux, de tours de sou- « plesse, ni d'opérations subtiles de la phy- « sique, mais de faits palpables, visiblement « contraires aux lois communes de la nature. « Les simples et les savants en étaient éga- « lement juges; ils n'avaient qu'à ouvrir les « yeux pour se convaincre de la vérité.

« De plus, tout porte le caractère d'une « bonté et d'une puissance infinie, qui agit « sans parade, et à qui les prodiges ne sem- « blent échapper que par compassion pour « les hommes, pour soulager leurs misères « corporelles ou pour guérir leurs esprits.

« Ces miracles n'ont été faits que pour « établir le vrai culte de la Divinité. Jésus- « Christ nous assure qu'il ne les fait que pour « ramener l'homme à son propre cœur, afin « d'y chercher les preuves de sa doctrine dont « la fin et la consommation sont la charité.

« Enfin les principaux témoins oculaires « de ces faits miraculeux ne sauraient être « suspects. Il est possible que les hommes, « par entêtement ou par préjugé, souffrent « toutes sortes de maux pour soutenir des « erreurs spéculatives, parce qu'ils peuvent « se persuader de bonne foi que ce sont des « vérités; mais que les hommes sans aucune « vue de plaisir ni d'ambition, de récom- « pense temporelle ou éternelle, s'exposent « à toutes sortes de malheurs présents, et « ensuite à la justice vengeresse d'un Dieu « ennemi du mensonge, pour soutenir qu'ils « ont entendu de leurs oreilles et vu de leurs « yeux des choses qui n'ont jamais été; cet « amour désintéressé de la malice et de l'im- « posture est absolument incompatible avec « la nature humaine, surtout en des hommes « qui passent leur vie à pratiquer et à en- « seigner la morale la plus sublime qui ait « jamais été.

« Trouve-t-on ces trois caractères de vé- « rité dans les prétendus prodiges des magi- « ciens et des imposteurs, d'Apollonius et « de Mahomet? Ils ont pu donner aux hom- « mes un spectacle d'ostentation pour sur- « prendre, pour les amuser et pour s'en « rendre les maîtres; mais ont-ils fait des « choses d'une notoriété publique, vues par « des témoins semblables, destinées à établir « une morale si pure?

« La religion de Moïse, considérée toute « seule et sans rapport au christianisme, « pourrait être suspecte de politique. On « pourrait dire que les magiciens d'Egypte « ayant imité une partie de ses prodiges, il « n'a fait que les surpasser dans l'art magi- « que ; mais dans la religion de Jésus-Christ « on ne voit aucun prétexte d'incrédulité, « aucune ombre de politique, aucun vestige « d'intérêt humain. Les miracles prouvent la « mission divine du législateur, et la pureté « de sa loi prouve que ses miracles n'étaient « point des prestiges. Quand un législateur « veut tromper les hommes par de faux prodi- « ges et abuser de leur crédulité pour s'en ren- « dre maître, invente-t-il une religion qui « détruit tout l'homme, qui le rend étranger « à lui-même, qui renverse l'idolâtrie du « *moi*, qui nous oblige d'aimer Dieu plus que « nous-mêmes, et de ne nous aimer que pour « lui? Jésus-Christ nous demande cet amour, « non-seulement comme un hommage dû à « la perfection divine, mais comme un « moyen nécessaire de nous rendre heureux.

« Exilés ici-bas, pendant un moment infi- « niment petit, Jésus-Christ veut que nous « regardions cette vie comme l'enfance de « notre être, et comme une nuit obscure, « dont tous les plaisirs ne sont que des son-

« ges passagers, et tous les maux des dé-
« goûts salutaires, pour nous faire tendre à
« notre vraie patrie. Pénétrés de notre néant,
« de notre impuissance, de nos ténèbres, il
« veut que nous nous exposions sans cesse
« devant l'Etre des êtres, afin qu'il retrace
« en nous son image et qu'il nous embellisse
« de sa propre beauté, qu'il nous éclaire et
« nous anime, qu'il nous donne le bien-être
« comme l'être, la raison comme la vie, nos
« parfaits amours comme nos vraies lumiè-
« res, et que par là il produise en nous tou-
« tes les vertus humaines et divines, jusqu'à
« ce qu'étant rendus conformes à lui, il nous
« absorbe et nous consomme dans son unité
« divine.

« Voilà l'adoration en esprit et en vérité
« que propose l'Evangile, adoration que
« l'homme trouve si conforme à ses idées
« naturelles, quand on la lui découvre ; ado-
« ration cependant dont on ne voit presque
« aucune trace dans le paganisme le plus raf-
« finé. Ce n'est que tard, et après que le
« christianisme eut éclairé le monde, que
« les philosophes païens, arabes et persans,
« ont emprunté ce langage qu'ils ont toujours
« parlé imparfaitement.

« Tout se soutient en Jésus-Christ, ses
« mœurs répondent à sa morale. Ce divin
« législateur ne se contente pas de donner
« aux hommes les préceptes nus et secs
« d'une morale sublime ; il la pratique lui-
« même et nous met devant les yeux l'exem-
« ple d'une vertu accomplie, qui n'a rien et
« qui ne prétend rien sur la terre. Toute sa
« vie n'est qu'un tissu de souffrances, une
« adoration perpétuelle, un anéantissement
« profond devant l'Etre suprême, une sou-
« mission sans bornes à la volonté divine et
« un amour infini de l'ordre. Il meurt enfin
« comme abandonné de Dieu et des hommes,
« pour montrer que la vertu parfaite, sou-
« tenue par le seul amour de la justice, peut
« demeurer fidèle au milieu des plus terri-
« bles peines, sans aucune ombre de délec-
« tation sensible, soit céleste, soit terrestre.
« Voit-on partout ailleurs un semblable lé-
« gislateur ou une telle loi ? On ne trouvera
« le vrai culte de l'amour, développé, puri-
« fié et parfaitement pratiqué que chez les
« chrétiens.

« L'établissement d'une telle religion
« parmi les hommes est le plus grand de tous
« les miracles. Malgré toute la puissance ro-
« maine, malgré les passions, les intérêts,
« les préjugés de tant de nations, de tant de
« philosophes, de tant de religions différen-
« tes, douze pauvres pêcheurs sans art, sans
« éloquence, sans force, répandent partout
« leur doctrine. Malgré une persécution de
« trois siècles qui semble devoir l'éteindre
« à tout moment, malgré le martyre perpé-
« tuel d'un nombre innombrable de person-
« nes de toutes les conditions, de tous les
« sexes, de tous les pays, la vérité triomphe
« enfin de l'erreur, selon les prédictions de
« l'ancienne et de la nouvelle loi. Qu'on me
« montre quelque autre religion qui ait ces
« marques visibles d'une Divinité qui la
« protége. Qu'un conquérant établisse par
« les armes la croyance d'une religion qui
« flatte les sens ; qu'un législateur se fasse
« écouter et respecter par l'utilité de ses
« lois ; qu'un secte accréditée et soutenue par
« la puissance civile, abuse de la crédulité
« du peuple, tout cela est possible ; mais
« que pouvaient avoir vu les nations victo-
« rieuses, savantes et incrédules, pour se
« rendre si promptement à Jésus-Christ qui
« ne leur promettait rien dans ce monde
« que persécutions et souffrances, qui leur
« proposait la croyance des mystères qui
« révoltent l'esprit humain, et la pratique
« d'une morale qui sacrifie toutes nos pas-
« sions les plus favorites ; en un mot, une
« foi et un culte qui désespèrent tout en-
« semble notre raison et notre amour-propre ?
« N'est-ce pas un miracle plus grand et plus
« incroyable (1), que ceux qu'on ne veut
« pas croire, d'avoir converti le monde à
« une semblable religion sans miracles ? »

« Je lui répliquai ainsi : « Ce que vous
« me dites, Monseigneur, me frappe et
« me pénètre ; cependant je suis toujours
« prêt à regarder des faits si éloignés com-
« me ayant pu être exagérés, altérés ou
« supposés par les prêtres et par les politi-
« ques qui se servent de la religion pour
« dominer le peuple. »

« Il me répondit ainsi : « On ne saurait
« douter de la vérité de ces faits, puisque
« les livres qui en contiennent l'histoire ont
« été reçus et traduits par un grand nombre
« de peuples divers sitôt qu'ils ont paru.
« Ils ont été lus dans les assemblées de
« presque toutes les nations de siècle en
« siècle. Personne cependant ne les a accu-
« sés de fausseté, ni les juifs, ni les païens,
« ni les hérétiques, quoiqu'ils eussent un
« intérêt puissant de les combattre et d'en
« déceler l'imposture. Les juifs disaient, à
« la vérité, que Jésus-Christ avait fait ces
« miracles par magie, mais ils ne les reje-
« taient pas comme supposés. Les païens
« n'ont pu disconvenir de ces faits non plus
« que les juifs. Celse, Porphyre, Julien
« l'Apostat, Plotin et les autres philosophes,
« qui, dès les premiers temps, attaquèrent
« le christianisme avec toute la subtilité
« imaginable, avouèrent la vérité des mira-
« cles de Jésus-Christ, la sainteté de sa vie
« et l'authenticité des livres qui en contien-
« nent l'histoire. Enfin les sectes nombreu-
« ses et successives qui ont troublé l'Eglise
« en chaque siècle prouvent invinciblement
« qu'on n'aurait pu corrompre le texte sa
« cré sans que l'imposture eût été décou-
« verte. Ainsi, en remontant de siècle en
« siècle jusqu'à Jésus-Christ, les chrétiens,
« les hérétiques, les juifs, les païens, les
« Grecs, les Romains, les Barbares, tous ren-
« dent témoignage aux mêmes faits et aux
« mêmes livres. Comme la certitude de nos
« idées dépend de l'universalité et de l'im-
« mutabilité de l'évidence qui les accom-
« pagne, de même la certitude des faits dé-

(1) Saint Augustin.

« pend de l'universalité et de l'immutabilité « de la tradition qui les confirme. Il est im- « possible qu'on fasse croire à toute une « nation, et ensuite à plusieurs nations dif- « férentes, qu'elles ont vu d'abord de leurs « yeux et entendu de leurs oreilles des cho- « ses qui n'ont jamais été ; que la mémoire « de ces faits supposés se soit perpétuée « hautement, successivement, universelle- « ment dans tous les siècles par des peu- « ples différents dont les intérêts, la reli- « gion, les préjugés sont contraires ; que « ces peuples conspirent avec leurs enne- « mis pour répandre une illusion qui les « confond et qui les condamne, et que ce- « pendant dans les temps actuels de l'im- « posture, ni dans les siècles suivants, on « ne la découvre jamais ; cela, dis-je, est « non-seulement incroyable, mais absolu- « ment impossible. »

« Je suis charmé, lui dis-je alors, de voir « cette réunion des preuves tirées des mi- « racles et de la morale, de l'esprit inté- « rieur de la loi et des prodiges extérieurs « du législateur. Les idées basses et merce- « naires qu'on a communément de la reli- « gion me paraissent trop indignes d'une « mission divine. Les miracles du législa- « teur m'étaient suspects quand je ne con- « naissais point la beauté de la loi ; mais, « Monseigneur, pourquoi trouve-t-on dans « la Bible un contraste si choquant de véri- « tés lumineuses et de dogmes obscurs ? Je « voudrais bien séparer les idées sublimes « dont vous venez de me parler d'avec ce « que les prêtres appellent mystères. »

« Il me répondit ainsi : « Pourquoi reje- « ter tant de lumières qui consolent le « cœur, parce qu'elles sont mêlées d'ombres « qui humilient l'esprit ? La vraie religion « ne doit-elle pas élever et abattre l'homme, « lui montrer tout ensemble sa grandeur et « sa faiblesse ? Vous n'avez pas encore une « idée assez étendue du christianisme. Il « n'est pas seulement une loi sainte qui pu- « rifie le cœur, il est aussi une sagesse « mystérieuse qui dompte l'esprit. C'est un « sacrifice continuel de tout soi-même en « hommage à la souveraine raison. En pra- « tiquant sa *morale*, on renonce aux plai- « sirs pour l'amour de la beauté suprême. « En croyant ses *mystères*, on immole ses « idées par respect pour la vérité éternelle : « sans ce double sacrifice des pensées et « des passions, l'holocauste est imparfait, « notre victime est défectueuse. C'est par « là que l'homme tout entier disparaît et « s'évanouit devant l'Etre des êtres. Il ne « s'agit pas d'examiner s'il est nécessaire « que Dieu nous révèle ainsi des mystères « pour humilier notre esprit : il s'agit de « savoir s'il en a révélé ou non ; s'il a parlé « à sa créature, l'obéissance et l'amour sont « inséparables. Le christianisme est un fait. « Puisque vous ne doutez plus des preuves « de ce fait, il ne s'agit plus de choisir ce « qu'on croira et ce qu'on ne croira pas. « Toutes les difficultés dont vous avez ras- « semblé des exemples s'évanouissent dès « qu'on a l'esprit guéri de la présomption. « Alors on n'a nulle peine à croire qu'il y « ait dans la nature divine, et dans la con- « duite de sa providence, une profondeur « impénétrable à notre faible raison. L'Etre « infini doit être incompréhensible à la « créature. D'un côté, on voit un législa- « teur, dont la loi est tout à fait divine, qui « prouve sa mission par des faits miracu- « leux dont on ne saurait douter par des « raisons aussi fortes que celles qu'on a de « les croire. D'un autre côté, on trouve plu- « sieurs mystères qui nous choquent. Que « faire entre ces deux extrémités embarras- « santes d'une révélation claire et d'une « obscurité incompréhensible ? On ne trouve « de ressource que dans le sacrifice de l'es- « prit, et ce sacrifice est une partie du culte « dû au souverain Etre.

« Dieu n'a-t-il pas des connaissances in- « finies que nous n'avons point ? Quand il « en découvre quelques-unes par une voie « surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner « le comment de ces mystères, mais la cer- « titude de leur révélation. Ils nous parais- « sent incompatibles sans l'être en effet, et « cette incompatibilité apparente vient de la « petitesse de notre esprit qui n'a pas de « connaissances assez étendues pour voir la « liaison de nos idées naturelles avec ces « vérités surnaturelles.

« . . . Jusqu'ici vous avez voulu possé- « der la vérité. Il faut à présent que la vé- « rité vous possède, vous captive et vous « dépouille de toutes les fausses richesses « de l'esprit. Pour être parfait chrétien, il « faut être désapproprié de tout, même de « nos idées. Il n'y a que la catholicité qui « enseigne cette pauvreté évangélique. Im- « posez donc silence à votre imagination ; « faites taire votre raison ; dites sans cesse « à Dieu : Instruisez-moi par le cœur et non « par l'esprit ; faites-moi croire comme les « saints ont cru ; faites-moi aimer comme « les saints ont aimé. Par là vous serez à « l'abri de tout fanatisme et de toute incré- « dulité. »

« C'est ainsi que M. de Cambrai me fit sen- tir qu'on ne peut être sagement déiste sans devenir chrétien, ni philosophiquement chrétien sans devenir catholique. »

RANCÉ (Armand-Jean Le Bouthilier de), l'un des plus illustres pénitents qui non-seulement eut le courage de s'arracher pour toujours au monde, mais parvint à instituer une réforme où les hommes, dégoûtés comme lui du siècle et de ses faux biens, pussent aussi expier leurs erreurs passées.

Vers l'an 1638, un enfant de douze ans, qui savait les langues grecque et latine, publia une édition magnifique des poésies d'Anacréon : ce qui indiquait à la fois et le prodige de son esprit et la tendance de son cœur. Cet enfant était né à Paris, le 9 janvier 1626, d'une famille originaire de Bretagne qui remplissait les premiers emplois et dans l'Etat et dans l'Eglise : c'était la famille des Bouthilier, qui tirait son nom de la charge d'échanson qu'elle avait exer-

cée près des ducs de Bretagne. L'enfant eut pour parrain le cardinal de Richelieu, qui lui donna le nom d'Armand-Jean. Un de ses oncles était archevêque de Tours, un autre évêque d'Aire. Son père, le seigneur de Rancé, lui donna trois précepteurs, et lui parla sur son lit de mort de la nécessité de servir Dieu : ce qui fut pour le fils un premier germe de conversion. C'était en 1650.

Devenu, par la mort de son père, seigneur de plusieurs terres considérables, outre ses revenus ecclésiastiques, Armand de Rancé obtint la première place de sa licence, fut reçu docteur en 1654 et parut avec honneur à l'assemblée du clergé de 1655, où on le vit chargé de plusieurs commissions importantes ; mais le goût de la dissipation, l'amour du monde et le soin de sa fortune, paraissaient l'absorber entièrement. Il possédait plusieurs bénéfices, et ne s'en servait que pour satisfaire son luxe et tenir un grand état dans le monde. Son principal plaisir était la chasse : il y passait les jours et les nuits, et couchait souvent dans les bois. Il faillit être tué par plusieurs accidents, ce qui lui parut autant d'avertissements de la Providence. D'un autre côté, au milieu de sa vie dissipée et mondaine, son imagination le rendait souvent à la vie monastique. Les actions des anciens solitaires, dont il avait lu les Vies, le ravissaient tellement, comme il nous l'apprend lui-même dans une lettre du 30 avril 1663, que c'était le sujet de tous ses entretiens : on était charmé de l'entendre, et il donnait aux récits qu'il en faisait des tours agréables qui édifiaient et divertissaient tout ensemble. Il refusa l'évêché de Léon, mais par vanité, comme un poste trop peu considérable. Il vivait, ainsi que les autres abbés de cour, dans le faste, la mollesse, les plaisirs du monde. Sa conversion fut le fruit lent et graduel d'une multitude de circonstances et d'événements ménagés par la Providence. Il avait de bon un grand amour de la vérité, une certaine générosité d'âme qui lui faisait repousser les voies obliques pour parvenir, enfin une compassion naturelle pour les malheureux. Un jour, en voyage, il rencontre un pauvre, malade au pied d'un arbre ; il s'arrête, le met sur son cheval et l'amène dans la ville la plus proche. Cependant Dieu lui faisait sentir peu à peu la vanité du monde : c'était la mort de quelques personnes de la cour avec lesquelles il était lié d'amitié, tantôt c'était autre chose. Ainsi, la duchesse de Montbazon, célèbre par son esprit et sa beauté, mourut de la rougeole, le 28 avril 1657 : l'abbé de Rancé, qui la connaissait particulièrement, passa toute la nuit auprès d'elle pour la disposer à une mort chrétienne.

Voici comme lui-même raconte un de ces événements providentiels : « Il m'arriva un jour de joindre un berger qui conduisait un troupeau dans une vaste campagne, et par un temps qui l'avait obligé de se retirer à l'abri d'un grand arbre, pour se mettre à couvert de la pluie et de l'orage. Il avait soixante ans. Lui remarquant un air qui me parut extraordinaire et un visage qui faisait voir que la paix et la sérénité de son cœur étaient grandes, je lui demandai s'il prenait plaisir à l'occupation dans laquelle il passait ses jours. Il me répondit qu'il y trouvait un repos profond, que ce lui était une sensible consolation de conduire ces bêtes simples et innocentes, que les journées ne lui paraissaient que des moments ; qu'il trouvait tant de douceur dans sa condition, qu'il la préférait à toutes les choses du monde ; que les rois n'étaient ni si heureux ni si contents que lui ; que rien ne manquait à son bonheur, et qu'il ne voudrait pas quitter la terre pour aller dans le ciel, s'il ne croyait y trouver des campagnes et des troupeaux à conduire. J'admirai la simplicité de cet homme et, le mettant en parallèle, avec les grands, dont l'ambition est insatiable, je compris que ce n'était point la possession des biens de ce monde qui faisait notre bonheur, mais l'innocence des mœurs, la simplicité et la modération des désirs, la privation des choses dont on peut se passer, la soumission à la volonté de Dieu, l'amour et l'estime de l'état dans lequel il a plu à Dieu de nous mettre. »

Rancé eut des avertissements d'un autre genre. Un jour il se promenait dans l'avenue de son château de Varet en Touraine ; il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse cour : il y vole ; le feu diminue à mesure qu'il en approche ; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi-corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit ; il prend en courant le chemin de la maison ; en arrivant, les forces lui manquent ; il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui qu'on ne put, dans le premier moment, lui arracher une parole. Enfin, au milieu des soupirs et des sanglots, il raconte à ses amis intimes ce qui vient de lui arriver, mais après leur avoir fait promettre le secret pendant sa vie.

« Je demeurai dans le monde, dit-il un jour à un de ses religieux, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à trente. La cause de ma conversion fut que je commençai à me dégoûter du monde et à m'en détromper. Je fus convaincu que tout ce qui y fait le fondement et le soutien de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus heureux, n'a aucune solidité ni aucune assurance. Je voyais quelle était la vie de plusieurs évêques, je faisais comme eux, et quand j'aurais même eu plus de probité, je ne faisais pas mieux qu'eux, puisque je n'entrais pas dans l'épiscopat par les voies véritables. Je fus aussi touché de l'insensibilité que je vis dans quelques personnes au moment de leur mort ; à cela se joignirent les principes de la piété et de la foi. Ainsi, je résolus de quitter le monde et de me retirer en ma maison, sans plus penser à autre chose qu'à y vivre en repos, à passer les journées dans

les lectures saintes et dans la prière, et à faire des aumônes. »

« Vous me demandez, écrit-il à une personne de qualité, quelles sont les raisons qui m'ont déterminé à quitter le monde. Je vous dirai simplement que je le laissai, parce que je n'y trouvais pas ce que j'y cherchais : j'y voulais un repos qu'il n'est pas capable de me donner. Et si, par malheur pour moi, je l'y avais rencontré, je n'aurais peut-être pas jeté mes yeux ni mes vues plus loin. Les raisons par où je pourrais y tenir davantage me déplurent de telle sorte, que je me fis honte à moi-même de les suivre et de m'y attacher. Enfin les conversations agréables, les plaisirs, les desseins d'établissement et de fortune me parurent des choses si creuses et si vaines, que je commençai à ne plus les regarder qu'avec dégoût. Le mépris que j'eus pour la plupart des hommes, en qui je ne vis ni bonne foi, ni honneur, ni fidélité, s'y joignit. Tout cela ensemble me porta à fuir ce qui ne pouvait plus me plaire, et à chercher quelque chose de meilleur.

« Enfin Dieu s'expliqua de telle sorte que je vis que sa volonté était que je renonçasse absolument à tout commerce, et que j'embrassasse, dans une solitude exacte et rigoureuse, l'état dans lequel je suis, où j'attends dans une espérance vive l'accomplissement des promesses qu'il a faites à ceux qui quittent toutes choses pour l'amour de lui. »

Il y avait deux ans qu'il était abbé commendataire de Notre-Dame du Val, diocèse de Bayeux, de l'ordre des Chanoines réguliers de saint Augustin, sans y avoir jamais mis les pieds. Il y alla dans l'année 1658. Il eut tant d'horreur et conçut tant de remords de la désolation où était cette abbaye et des grands désordres qu'il y trouva, que dès ce moment il pensa à s'en démettre entre les mains de personnes capables d'y rétablir le culte de Dieu, qui y était déshonoré depuis tant d'années. Tout ce qu'il put faire alors fut de tirer un religieux de l'Hôtel-Dieu et et un autre d'un bénéfice dépendant de cette abbaye, et de les y mettre pour faire l'office divin, avec trois autres religieux qui y étaient déjà.

Il fit ensuite une retraite à l'Oratoire, une confession générale au Père de Monchi, qui le conduisit peu à peu à quelque chose de plus parfait. Gaston, duc d'Orléans, meurt en 1660 : Rancé, son premier aumônier, l'assiste à la mort, et se retire à son château de Varet. Dès lors ce château lui déplaît par sa magnificence. « Ou l'Evangile me trompe, dit-il, ou c'est ici la demeure d'un réprouvé. » Il songe à s'en défaire et à en donner le prix aux pauvres. « En vérité, écrit-il à un de ses amis, je n'aime présentement ni à écrire ni à parler. Quand je pense que Dieu nous demandera compte de la moindre de nos paroles, je frémis de crainte. » Il congédie la plupart de ses domestiques, vend ses chevaux de carrosse et sa vaisselle d'argent, en donne le prix aux pauvres, règle sa maison d'une manière très-édifiante, n'y retient que quelques personnes de piété, se met en habit ecclésiastique pour ne le quitter plus jamais, examine avec rigueur l'usage qu'il a fait de ses bénéfices. Toutes ses occupations furent désormais la prière, la méditation de l'Ecriture sainte, la lecture des Pères propre à toucher le cœur et à le remplir de piété et de componction. Il y joignit les œuvres de charité, et fit de si grandes aumônes, que, pendant deux hivers, il nourrit plus de six ou sept cents pauvres. Son oncle, l'archevêque de Tours, le railla sur son changement de vie, et lui offrit avec instance de le nommer son coadjuteur : le neveu refusa ; il aspirait à la pauvreté et à la solitude plus qu'aux richesses et aux honneurs.

Par suite d'autres conseils reçus de quelques évêques, il se défait de ses bénéfices, vend son château de Varet et son patrimoine, et se retire dans son prieuré de Boulogne, près Chambord, où il demeure quelque temps. C'était en 1662. Là lui revenait continuellement à l'esprit l'abbaye de la Trappe, qu'il gardait encore. Il commença alors la réforme de la Trappe. Dans cette abbaye en ruine, les moines eux-mêmes n'étaient plus que des ruines de religieux. Réduits au nombre de sept, ils se soulevèrent au seul nom de réforme. L'abbé ayant insisté, ils menacèrent de l'assassiner, de le poignarder, et de le jeter dans les étangs du monastère.

La résolution de l'abbé Rancé de devenir religieux, et religieux de l'étroite Observance, étonna beaucoup le monde. Le vicaire général de l'Observance réformée fit lui-même des objections. Rancé lui dit entre autres : « Il est vrai que je suis prêtre; mais, mon Père, j'ai vécu jusqu'ici d'une manière tout à fait indigne de mon caractère. J'ai eu plusieurs abbayes; mais au lieu d'être le père de mes religieux, j'ai dissipé leurs biens et le patrimoine de l'Eglise. Je suis docteur, mais je ne sais pas l'alphabet du christianisme. Les ignorants ravissent le ciel, et moi je péris avec ma doctrine et mes connaissances, si vous n'avez pitié de moi, mon Père, et ne m'accordez la grâce que je vous demande. Il est vrai que j'ai fait quelque figure dans le monde, mais il est encore plus vrai que j'ai été semblable à ces bornes qui montrent le chemin aux voyageurs et qui ne se remuent jamais. Enfin, mon Père, c'est une affaire conclue devant Dieu, je veux faire pénitence, accordez-moi la grâce que je vous demande. »

Enfin l'abbé Rancé, résolu d'embrasser lui-même la vie religieuse, entra le 13 juin 1663 au noviciat de l'abbaye de Perseigne, et s'y assujettit à la pratique de toutes les observances régulières. Au bout d'un an il fit sa profession, le 26 juin 1664, et ayant obtenu du roi la permission de changer son titre d'abbé commendataire en celui d'abbé régulier, il reçut la bénédiction abbatiale, le 13 juillet suivant, des mains de Patrice Plunkett, évêque d'Ardagh en Irlande. Bientôt la

lecture assidue de la règle de saint Benoît et de la vie des premiers religieux de Cîteaux lui inspira le dessein de rétablir l'observance primitive dans sa pureté. Il remit peu à peu à la Trappe les pratiques les plus austères, le jeûne, le travail des mains, le silence, les veilles, s'astreignant le premier aux exercices de pénitence qu'il imposait aux autres, en retranchant de son monastère tout ce qui n'était pas conforme à la pauvreté la plus rigoureuse. Un si grand changement et l'hospitalité qu'il avait établie dans son abbaye, y attirèrent beaucoup de personnes, les unes par un motif de curiosité, les autres pour s'édifier d'un spectacle si étonnant. Plusieurs venaient se mettre en retraite pour quelques jours dans la maison.

D'autres renonçaient entièrement au siècle, et embrassaient dans cette solitude les austérités d'une règle qui domptait tous les penchants de la nature. L'abbé de Rancé accueillait tout le monde avec bonté; ses exhortations et ses exemples portèrent au plus haut point dans son abbaye la ferveur et l'esprit de pénitence. Il eut à vaincre beaucoup de contradictions et d'obstacles; mais sa persévérance et sa sagesse en triomchèrent. Le réformateur de la Trappe reçut, avant sa mort, cent quatre-vingt-dix-sept religieux, et quarante-neuf frères; et, après une vie de saint le plus sublime, il mourut à la Trappe le 26 octobre 1700. Voici comment Chateaubriand raconte les derniers moments de cette admirable vie : « Depuis longtemps malade à l'infirmerie, les derniers moments de Rancé s'approchaient. On envoya chercher l'évêque de Séez, l'ami et le confesseur de Rancé. Rancé témoigna beaucoup de joie en l'apercevant; il saisit la main du prélat, la porta à son front pour commencer le signe de la croix; il fit ensuite une confession générale. Rancé, apercevant un religieux qui pleurait, lui tendit la main et lui dit : « Je ne vous quitte pas, je vous précède. » Le Tasse avait adressé les mêmes mots aux frères qui l'environnaient à Saint-Onuphre. Rancé demanda d'être enterré dans la terre la plus abandonnée et la plus déserte....

« Plus Rancé s'était avancé vers ce terme, plus il était devenu serein; son âme répandait sa clarté sur son visage : l'aube s'échappait de la nuit. On présenta le crucifix au mourant; il s'écria : « O éternité ! quel « bonheur ! » et il embrassa le signe du salut avec la plus vive tendresse; il baisa la tête de mort qui était au pied de la croix. En remettant cette croix à un moine, il remarqua que celui-ci ne l'imitait pas; il lui dit : « Pourquoi ne baisez-vous pas la tête de « mort? C'est par elle que finit notre exil et « notre misère.... »

« Le lit de cendres était préparé; Rancé le regarda tranquille avec une sorte d'amour; puis il s'aida lui-même à se coucher sur ce lit d'honneur; l'évêque de Séez dit : « Mon- « sieur, ne demandez-vous pas pardon à « Dieu? — Monsieur, répondit l'abbé, je « supplie Dieu très-humblement, du fond de « mon cœur, de me remettre mes péchés et « de me recevoir au nombre de ceux qu'il a « destinés à chanter éternellement ses louan- « ges. » L'évêque de Séez s'étant enquis si l'on avait donné quelque chose au mourant pour le soutenir, l'abbé de Rancé fit lui-même la réponse : « Rien n'a manqué à l'at- « tention de leur charité. »

« Il s'établit par les paroles de l'Ecriture un dernier dialogue entre l'agonisant et l'évêque : « L'Évêque : « Le Seigneur est ma « lumière et mon salut. — L'Abbé : Je met- « trai en lui toute ma confiance. — L'Évêque : « Seigneur, c'est vous qui êtes mon protec- « teur et mon libérateur. — L'Abbé : Ne « tardez pas, mon Dieu, hâtez-vous de ve- « nir. » Ce furent les dernières paroles de Rancé. Il regarda l'évêque, leva les yeux au ciel et rendit l'esprit. Il fut enterré dans le cimetière commun des religieux.

« Ainsi se consomma le sacrifice : le repentir vous isole de la société et n'est pas estimé à son prix. Toutefois l'homme qui se repent est immense; mais qui voudrait aujourd'hui être immense sans être vu ! Rancé passa de sa hutte d'argile à la maison de Dieu, maison magnifique (1). »

RANCHIN, protestant, conseiller au parlement de Toulouse, connu par son savoir et environné de l'estime générale, se convertit et fit abjuration publique et solennelle du protestantisme en mai 1680.

RANTZAU (Josias, comte de), maréchal de France et gouverneur de Dunkerque, se convertit en 1645, ainsi que sa femme; ils étaient l'un et l'autre luthériens et nés dans le Holstein. Le maréchal, depuis sa conversion, pratiqua la religion sans aucun respect humain et la faisait révérer par ses troupes. Après sa mort, arrivée le 4 septembre 1650, sa veuve se retira au couvent des Annonciades de Paris, et passa dix-sept ans dans cette maison, occupée à la prière, et travaillant à la conversion de plusieurs de ses compatriotes, qui venaient la visiter. Son zèle lui inspira même la résolution d'aller fonder un couvent d'Annonciades à Hildesheim, d'où elle pourrait répandre la foi dans sa famille et parmi ses amis. Elle exécuta ce généreux projet, et quitta la France en 1666.

RANZAU (Christophe, comte de) descendait d'une vieille famille danoise, annonça dès son âge le plus tendre de grandes dispositions pour la piété et la vertu. Ses parents et ses maîtres eurent un grand soin de sa première éducation : il fréquenta les académies et se livra tellement à l'étude du droit qu'il sut par cœur en entier les *Institutes*. Il se rendit à Helmstaedt en 1649, et se consacra avec application à la théologie sous la direction de Calixte. Il parcourut la Hollande et se rendit a Rome, où il eut l'occasion de faire de plus profondes études sur ce qui forme la différence entre la doctrine catholique et la doctrine protestante. Deux hommes bien connus, Lucas Holstein et

(1) *Vie de Rancé*, pag. 271, 272, 274 et 275.

Henri-Jules Blum, de concert avec quelques autres savants et quelques jésuites qu'il fréquenta habituellement, finirent par le déterminer à se faire catholique, et un écrit de Calixte à son adresse, en date du 5 mars 1650 et imprimé plus tard, en 1652, non-seulement n'arriva pas assez tôt, mais subit une réfutation sous le nom supposé de Ranzau. Cette pièce, composée par Holstein, dit que Calixte lui-même, par ses principes, avait déterminé le comte à embrasser la religion catholique. Calixte se défendit contre ces assertions. Ranzau devint conseiller intime de l'empire, se maria, en 1679, avec Dorothée Hedwiga, duchesse née de Holstein-Neubourg, laquelle était, jusqu'à l'époque de son mariage, abbesse de l'abbaye protestante de Gandersheim. Ranzau convertit sa femme à la religion catholique, et fut jusqu'à sa mort, en août 1691, très-zélé et très-fervent pour la propagation de la foi. Amis et ennemis louent également son érudition et sa probité. (*Voy.* Moller, *Cimbria litterata*, I, 520.)

RAOUL, ministre protestant, converti vers 1617, et qui entra ensuite dans l'ordre des Cordeliers.

RAPHAEL, juif, né à Metz, avait été soldat dans les troupes françaises, puis gendarme. Chargé de garder les prêtres déportés en Corse, il fut touché de leur patience, leur rendit des services, et fut mis, pour cela, aux arrêts pendant quinze jours. Etant venu à Rome, il se convertit, éprouva sa vocation et reçut le baptême avec le nom d'Augustin, le 29 septembre 1815.

RATISBONNE (Théodore) avocat, fut converti du judaïsme par l'abbé Bautain, devint prêtre, professeur au petit séminaire et vicaire à la cathédrale de Strasbourg; il nous a laissé lui-même le récit suivant de sa propre conversion dans l'Introduction de la *Philosophie du christianisme* :

« Ma vie passée m'apparaît aujourd'hui comme un rêve pénible; il me faut des efforts de mémoire pour m'en rappeler les faits principaux.

« Appartenant à l'ancienne famille Cerfberr, qui occupait le premier rang parmi les Juifs de la province, je fus élevé sinon dans la religion, du moins selon les traditions et les mœurs judaïques; je ne reçus d'autres principes moraux que les exemples d'une mère vertueuse, et d'autres leçons dogmatiques que celles qui me parlaient de la foi en un Dieu unique qu'il fallait craindre et adorer, en attendant la venue du Messie qui devait ramener notre nation triomphante dans la terre sainte. Dans ma simplicité enfantine, j'attendais en effet ce Messie, et je désirais son avénement; mais plus tard, ne pouvant comprendre pourquoi il devait venir, ni pourquoi il ne venait point; et d'ailleurs, me trouvant fort bien sur le sol natal, je n'attachai plus d'importance à ce dogme. A mesure que ma raison se fortifia, je secouai le joug des observances religieuses; et le peu de dignité que je reconnaissais à la synagogue et aux hommes que j'y voyais réunis, donnèrent ample matière à mes sarcasmes et à ma critique. Bientôt le nom de Juif me fit rougir, et je me retirai de leur assemblée. Mon père, quoique président du consistoire, ne s'y rendait lui-même que lorsqu'il y était obligé par quelque fête solennelle. Il me laissa toujours libre. Par une protection divine toute spéciale, la première partie de ma jeunesse se passa sans écarts et sans orages : j'étais retenu par une espèce de vertu instinctive, fondée uniquement sur les paroles et les exemples de ma mère que je chérisais tendrement; son seul souvenir m'était une égide contre le mal. J'avais seize ans, quand j'eus le malheur de la perdre; et, quoique seul alors à Paris, libre et sans surveillance, dans une des principales maisons de banque, je vécus plusieurs années éloigné des plaisirs du monde et de ses dangers; je fuyais la société, je refusais toutes les distractions, tant était vive et continuelle l'affliction que m'avait causée la mort de ma mère! Ce deuil profond de mon cœur contribua beaucoup à me donner le goût des choses sérieuses, et à m'inspirer de l'aversion pour celles qui passent et ne laissent trop souvent que des remords. C'était au point que les fêtes, les spectacles, la musique, auxquels plus tard je dus prendre part, m'attristaient jusqu'aux larmes.

« Oh ! qu'à cette époque une parole religieuse m'eût été nécessaire ! Combien je souffrais d'un indéfinissable malaise ! J'avais besoin d'aimer, et j'étais facile à m'enflammer pour toute âme aimante; je m'attachais fortement à mes amis, à mes maîtres, aux personnes avec lesquelles je vivais, demandant à être aimé et compris, quoique je ne me comprisse par moi-même. J'avais dix-huit à dix-neuf ans, et ma vie s'écoulait dans une romantique mélancolie : je restais plus volontiers à la campagne qu'à Paris; j'étais souvent seul et rêvais à Dieu, à la religion, à un objet vague qui pût correspondre au besoin de mon âme. J'eusse désiré être pieux; mais je ne savais ce que c'était que la piété : j'ignorais la prière. Je ne connaissais aucun homme, aucun livre qui pût m'instruire des choses éternelles ; j'aurais d'ailleurs fui avec horreur ceux qui m'auraient parlé du christianisme, que je regardais par préjugé comme une idolâtrie; et quant au judaïsme j'en étais dégoûté, honteux, et la synagogue était comme une barrière entre Dieu et moi.

« Cependant mon père me rappela à Strasbourg, et m'employa dans sa maison, où j'étais destiné à lui succéder dans les affaires de banque. Je me plaisais à suivre les ramifications lointaines du commerce, et à lire les correspondances multipliées. Quant au but proprement dit du commerce, il ne me touchait guère; j'étais indifférent au résultat des affaires, et ne me souciais ni des intérêts, ni des bénéfices; jamais je n'ai aimé l'argent. Mais alors je commençai à rechercher la société, les plaisirs, les voyages d'agrément; et déjà à vingt ans j'étais pour-

suivi par des solliciteurs de mariage; car il y a chez les Juifs des gens qui font métier d'assortir les partis ; et ces gens me traquaient, pour ainsi dire, avec toute l'ardeur que leur inspirait l'appât du gain. J'échappai, je ne sais comment, à toutes sortes d'attaques de ce genre. Ce n'est pas que je n'eusse de l'inclination pour le mariage; cette position me semblait alors la plus digne de l'homme; j'étais assez simple pour espérer que dans la famille où j'entrerais, je trouverais une mère, car ce nom était toujours pour moi un symbole de tendresse et de pure affection. J'entrevoyais dans le mariage la perspective d'un bonheur qui me paraissait assuré; mais avant d'en jouir, je voulais connaître le monde, et je passai quelque temps au milieu de ses riantes et trompeuses illusions.

« Cependant un travail mystérieux s'opérait au fond de ma conscience. Je vivais sans religion, et je ne recherchais ni le bien ni le mal; mais je me disais souvent : J'ai vingt ans, et j'ignore pourquoi je suis au monde ! Qu'est-ce donc que ce fait singulier qu'on appelle la vie? Quel est le but pour lequel je suis posé sur cette terre? Ces questions, qui en reveillèrent mille autres et engendrèrent mille théories, s'emparèrent de mon âme, au point que bientôt elles m'occupèrent exclusivement.

« Je crus qu'il devait y avoir quelque part dans le monde une école, un sanctuaire, où le secret des choses présentes et futures me serait révélé; j'entendis parler des mystères de certaines sociétés; je me fis postulant; je demandai l'affiliation avec la bonne foi d'un ardent néophyte; mais aucune voix ne répondit à mes questions, à mes besoins.

« Je lus Rousseau, et je dévorai sans discernement toutes les opinions, tous les paradoxes de ce magique pédagogue ; je devins austère, singulier dans ma conduite; j'étais porté à désirer la science comme mon nouveau maître, non-seulement dans les spéculations, mais dans la pratique; car une fois que j'avais admis le principe, en bien comme en mal, je ne reculais devant aucune conséquence. Je crus donc que je trouverais dans la philosophie la solution de mes doutes: je m'entourai des ouvrages qu'on prônait le plus alors; je lus Locke, Voltaire, Volney, et tout ce que le XVIII^e^ siècle a produit de plus séduisant et de plus monstrueux. O tristes souvenirs ! Que j'étais loin alors de la voie vers laquelle la Providence me dirigeait à mon insu !

« L'amour de la science me captivait uniquement : j'obtins de mes parents, non sans peine, la liberté de vaquer à mes études; je me retirai complétement des affaires et des plaisirs, et m'enfermant dans la partie la plus retirée de la maison, j'essayai de vivre en philosophe, boudant le monde avec Rousseau, ne sortant point, ne dormant et ne mangeant que pour soutenir le corps; car je voulais dompter le corps comme un esclave, sans savoir pourquoi. Enfin, achevant de briser tous mes rapports avec les jeunes gens de mon âge, je n'avais plus qu'un désir, celui de trouver le but ou le pourquoi de mon existence. Mais ce but, je ne le pressentais même pas; je n'avais pour guide que ma raison délirante et de méchants livres; je lisais beaucoup, ou bien j'errais seul à la campagne, et, plus d'une fois, le point du jour me trouva debout, attendant les rayons de l'aurore, après les fatigues d'une nuit entière passée à interroger la nature muette, les étoiles qui ne me disaient rien, et le mystère des ténèbres. J'étais las de moi-même et de mes vaines théories. A force de raisonner sur le bien et le mal, sur la puissance et l'impuissance de Dieu et sur le problème de l'univers, j'étais devenu sinon athée, du moins sceptique au dernier degré : je ne pouvais croire en un Dieu sourd et muet; la vie me devint un poids, et le monde me parut une scène ridicule. J'avais murmuré avec Rousseau, maintenant je riais avec Voltaire : c'était le rire de Satan.

« Pour comble d'infortune, j'eus recours à des hommes qui passaient pour instruits, et qui me confirmèrent dans ma desséchante incrédulité (l'un d'eux était un prêtre marié, ce que je n'ai appris que plus tard). Ils m'applaudirent et ajoutèrent par leurs sarcasmes au dégoût, aux préventions que dès l'enfance on m'avait inspirées contre le christianisme. Je ne rapporte ces faits que pour montrer dans quel abîme j'étais tombé !... Dans un de ces moments de douleur profonde, je fus poussé à faire un appel au Dieu de mon enfance, et je m'écriai dans toute l'amertume de mon âme : « O Dieu ! si réel- « lement tu existes, fais moi connaître la « vérité, et d'avance je jure de lui consacrer « ma vie. » Je devins plus tranquille et plus calme.

« Je résolus de quitter Strasbourg pour achever mes études de droit à Paris, espérant trouver dans les leçons des professeurs les plus célèbres ce qui manquait à mon esprit et à mon cœur. J'y arrivai vers la fin de l'année 1822; je me logeai seul dans le quartier des études : j'étais libre, maître de moi-même et très-exalté dans mes opinions libérales. Mais à peine avais-je commencé à réaliser mes projets d'études, qu'une tourmente inexplicable s'empara de moi; et une voix intérieure, plus forte que tout ce qui jusqu'alors m'avait frappé, me criait sans cesse : « Il faut retourner à Stras- « bourg. » Je luttai contre cette singulière inspiration. Outre les motifs qui avaient déterminé mon départ récent, des raisons d'amour-propre me retenaient à Paris. Je venais d'y arriver, de m'y installer, je m'exposais au ridicule en retournant si tôt dans ma famille, à laquelle j'avais dit adieu pour longtemps; enfin, rien ne justifiait mon retour, mais ma conscience l'exigeait impérieusement, et à toutes mes raisons la voix intérieure ne répondait qu'un mot : « Stras- « bourg. »

« Je partis donc, et je dois le dire, j'en

étais confus; mais le moment était venu où la Providence allait s'emparer plus visiblement de la direction de ma vie : les peines et les mécomptes m'avaient rendu plus souple, et j'étais dans l'état désespéré d'un homme qui, après s'être longtemps débattu dans les flots, se laisse enfin emporter par le courant, et n'a plus la force de résister à la main bienfaisante qui le saisit pour l'arracher à la mort.

« A peine revenu à Strasbourg, un jeune homme que je n'avais jamais vu m'aborde à l'académie, et me propose de suivre un cours particulier de philosophie que M. Bautain voulait bien donner. Je ne connaissais M. Bautain que de vue et de réputation; je m'étais souvent senti porté intérieurement à m'adresser à lui pour lui demander quelques solutions philosophiques, mais je n'avais point osé. Quant au jeune étudiant qui venait me faire cette ouverture, je ne le connaissais point; je ne savais pas qu'il était israélite; je ne me doutais point qu'il deviendrait bientôt mon ami, mon frère en Jésus-Christ, mon collègue dans le sacerdoce ! C'était Jules Lewel, alors étudiant en droit.

« J'acceptai sur-le-champ la proposition qui m'était faite; car je regardais toujours la philosophie comme l'unique ressource qui me restât : quant à la religion, elle m'était à dégoût, et j'avais horreur de la mienne comme de toutes les autres. Nous commençâmes donc en 1823 le cours de philosophie que M. Bautain consentit à nous donner : nous n'étions dans ce premier cours que quatre élèves, un Russe grec, un Irlandais catholique et deux juifs. Tous les quatre nous reçûmes avec délices la parole simple et vivifiante qui jaillissait avec abondance du cœur de notre maître. Ce n'était point un enseignement comme un autre, c'était une véritable initiation aux mystères de l'homme et de la nature. Nous écoutions avec surprise, avec admiration, les développements de cette vérité universelle que le maître puisait à la source vivante des saintes Ecritures, d'où sa parole tirait force, vertu et puissance. Cet enseignement faisait plus qu'éclairer mon intelligence ; il échauffait mon cœur, il remuait ma volonté, il faisait fondre la glace qui couvrait mon âme, enfin, l'influence du christianisme m'enveloppait de toutes parts et me pénétrait sans que j'en eusse conscience, et heureusement ! car je n'aurais point eu le courage de l'envisager en face.

« Une excursion que je fis à la fin de ce cours, en Suisse et en Italie, me donna l'occasion d'entrer en correspondance avec mon maître, et depuis ce voyage, il s'établit entre nous un rapport plus intime, des communications plus suivies.

« Nous reprîmes le cours de philosophie en 1824. Ce second cours fut plus nombreux que celui de l'année précédente, et j'y introduisis mon ami d'enfance, Isidore Goschler, dont le sort resta désormais étroitement lié au mien. Nous entrâmes de plus en plus en union avec notre affectueux maître, et avec M. Adolphe Carl, le plus ancien et le plus digne de ses disciples... J'avais trouvé la voie qui conduit à cette vérité tant de fois invoquée, et maintenant je la voyais accessible comme la lumière à tous ceux qui se convertissent et se tournent vers elle ! Il me semblait la trouver en moi, hors de moi, autour de moi; je ne concevais plus l'insouciance des hommes qui croient en cette vérité, et cependant s'amusent comme des enfants sur la place publique de ce monde, oubliant que la vie n'est qu'un chemin, une voie, une traversée, pour atteindre un but sublime et glorieux.

« Mais comment exprimer les combats que j'eus à livrer à mes préjugés, à mes souvenirs d'enfance, à mes répugnances antichrétiennes. Ce n'étaient point des objections rationnelles qu'il fallait combattre; c'étaient les angoisses d'une conscience judaïque qu'il fallait apaiser; le christianisme était entré au fond de mon cœur à l'insu de mon esprit; le for intérieur était pris, mais la place étonnée avait peine à se rendre, et de là des luttes secrètes et qui étaient le prélude des assauts plus terribles que j'eus à soutenir au dehors.

« Chose bizarre ! je croyais déjà en Jésus-Christ; et cependant je ne pouvais me décider à l'invoquer, à prononcer son nom, tant est profonde et invétérée l'aversion des juifs pour ce nom sacré ! Une singulière circonstance mit ma foi à l'épreuve. J'étais tombé malade dans une hôtellerie en Suisse, et mon imagination, frappée par de sinistres présages, me faisait croire à une mort soudaine. De gros nuages couvraient mon esprit, et dans ce moment décisif je ne savais quel Dieu invoquer. J'étais en proie aux plus cruelles perplexités; mon intérieur était comme un champ de bataille où mon ancienne foi et ma foi nouvelle se heurtaient avec force; je n'osais prier, je craignais d'offenser le Dieu d'Abraham, en invoquant le Dieu des chrétiens. L'obscurité était grande, mais la lumière de la grâce triompha. Le nom de Jésus sortit de ma bouche comme un cri de détresse. C'était le soir, et le lendemain ma fièvre m'avait quitté, et j'étais si bien rétabli, que le jour même je continuai ma route. Dès ce jour aussi le nom de Jésus me devint doux à prononcer; je le priai avec confiance; j'osai invoquer la Vierge sainte et l'appeler ma mère.

« Mon âme était gagnée à Jésus-Christ, et je n'aspirais plus qu'au baptême, dont la nécessité m'était évidente; mais la Providence m'avait mis dans une situation délicate qui commandait une conduite réservée et prudente. Mon père désirait que je me chargeasse de la direction des écoles juives du consistoire. Il en coûtait beaucoup à ma foi naissante, et aussi à mon vieil amour-propre, d'accepter cette mission, qui allait me mettre en rapport avec tout ce que la synagogue renferme de plus ignoble; mais les encouragements de mon maître, la vue du bien que peut-être je pourrais faire, et surtout le

besoin de transmettre la lumière que j'avais reçue, me déterminèrent à accepter cette œuvre de bienfaisance à laquelle je me dévouai dès lors entièrement. J'avais fini mes études de droit, et j'étais reçu avocat à la cour royale de Colmar; mais, n'ayant embrassé ces études que par des considérations de vaine gloire et d'ambition, je crus devoir renoncer au barreau, comme j'avais renoncé au commerce, et je m'adonnai à l'étude des sciences naturelles et médicales, afin de marcher à la suite de MM. Bautain et Carl. Mes deux amis israélites en firent autant, et cette communauté d'occupations et de but resserra notre union. Notre intention était d'exercer un jour gratuitement la médecine, et de mettre en commun la somme de nos connaissances pour le soulagement des pauvres : nous avions tous un vague désir de faire le bien, et de nous dévouer à une œuvre salutaire; mais aucun de nous ne pressentait la vocation plus haute à laquelle Dieu nous préparait à notre insu.

« Je passerai sous silence les tentatives répétées de ma famille pour me fixer dans le monde. Le soin des écoles israélites me captivait presque entièrement; le succès de cette œuvre surpassa mon espérance, et l'action que j'exerçai dans la communauté juive était une espèce de puissance. Il y avait, en effet, une bénédiction visible attachée à nos institutions nouvelles : tout réussissait, tout prospérait; les écoles furent régénérées. Nous y donnions des leçons nous-mêmes. Chaque samedi nous prêchions (et le mot n'est pas trop fort), en présence d'un auditoire israélite qui se pressait dans notre salle pour entendre une parole de vérité; les parents aussi bien que les enfants la goûtaient et semblaient entrer dans une ère nouvelle. On fonda une Société d'encouragement pour le travail, qui existe encore; une autre société, composée de dames, réalisait nos vues pour l'éducation des filles; enfin, la synagogue, christianisée à son insu, comme nous l'avions été nous-mêmes, semblait obéir à notre impulsion, avec une reconnaissance dont l'histoire des Juifs n'offre pas beaucoup d'exemples. On nous regardait comme des sauveurs; on nous célébrait en vers et en prose, on exaltait notre dévouement. Hélas! en eussions-nous été capables, si la foi chrétienne n'eût germé dans nos cœurs? Nos admirateurs ignoraient l'influence puissante que donne la connaissance de Jésus-Christ, et ils ne soupçonnaient pas même le nom de cette grâce, qui nous préservait à la fois du découragement dans les difficultés, et de l'exaltation dans le succès. On peut lire les détails de ce qui s'est passé alors parmi les juifs, et l'histoire de leurs institutions, dans les discours que nous prononçâmes à l'hôtel de ville en 1826 et 1827. Les chrétiens purent dès lors reconnaître l'esprit qui nous animait, à notre langage évangélique : les juifs ne virent que les beaux discours.

« Cette œuvre se continuait donc avec un succès toujours croissant, et l'on ne pouvait prévoir tout ce qui en sortirait un jour. Mais notre foi chrétienne mûrissait aussi et nous faisait sentir plus vivement le besoin de participer au culte d'une religion vivante. Nous nous trouvions malheureusement dans la nécessité de ne pouvoir nous déclarer ouvertement chrétiens, et d'être forcés, par notre position singulière, de comprimer cette foi qui réclamait un aliment, et qui avait besoin de s'épancher au dehors. Oh! que je brûlais d'être chrétien! combien je tressaillais de joie quand j'assistais furtivement à une solennité de l'Eglise! Je n'oublierai jamais ce que j'ai éprouvé, lorsqu'un jour de fête j'assistai pour la première fois à une messe solennelle; quand j'entendis des cantiques sacrés, dont les religieux accords retentissaient dans mon âme comme un doux écho de la prière et de l'amour; quand levant mes regards timides, du fond du temple où j'étais caché, je vis tout à coup le prêtre élevé au-dessus de l'autel (il exposait le saint sacrement) : sa tête blanche se confondait avec les nuages de l'encens, et son ample et brillant vêtement me semblait tout de feu. Je ne savais d'où il était sorti, ni comment il se tenait élevé dans les airs; je croyais qu'il était porté par la nuée odorante, je le pris pour un être céleste! Ce spectacle était nouveau pour moi : je ne puis expliquer le sentiment profond qu'il a laissé dans mon âme. En sortant de l'église je croyais descendre du ciel sur la terre; j'avais vu le culte chrétien dans sa pompe. Toutes les idées du sacrifice de Jérusalem et de la magnificence du temple venaient se rattacher à la célébration du sacrifice non sanglant; des pensées singulières me travaillaient : il me semblait que le monde n'était qu'un temple d'idoles, et que c'était dans l'Eglise seule que se trouvaient les adorateurs du vrai Dieu.

« Je marchais ainsi de clartés en clartés, et chacune de mes facultés trouvait quelque chose d'analogue à son besoin dans la doctrine chrétienne; mon imagination savourait la poésie et le génie du christianisme; ma raison se complaisait dans les discours admirables de Bossuet; mon intelligence buvait à grand traits les enseignements d'une philosophie toute chrétienne; et mon âme, le centre de mon être, goûtait profondément la parole vivifiante des saints Evangiles. Mon maître, qui dirigeait mes lectures en même temps que ma conduite, ne me remit ce livre divin qu'après que j'eus terminé la lecture complète de l'Ancien Testament. Ah! je me le rappelle, il était neuf heures du soir, lorsque je lus les dernières pages des anciennes Ecritures et que tout aussitôt j'ouvris le livre du Nouveau Testament pour en lire un chapitre : mon âme s'attacha si fortement à cette lecture que je ne pus la quitter durant une partie de la nuit; et d'un seul trait j'avalai la coupe d'eau vive de l'Evangile de saint Matthieu. Il m'en arriva de même avec l'Evangile de saint Jean, et à deux reprises; je ne vous le laisser qu'après l'avoir lu tout entier.

« Telle était ma disposition, lorsqu'une tentative faillit me jeter hors de ma voie. Cette circonstance de ma vie a trop influé sur mon avenir, pour que je n'en dise point quelques mots. J'avais vingt-quatre à vingt-cinq ans, et mes parents songèrent sérieusement à me marier. On m'avait proposé l'alliance d'une jeune personne de Vienne, dont le nom, la famille, la fortune et les qualités m'avaient ébloui. Chaque jour on me pressait de partir et de réaliser ce qu'on appelait mon bonheur. Mon imagination facile se laissa séduire aux plaisirs qu'on me promettait, et le tableau d'une vie brillante, analogue à mon âge et à ma position sociale, me fut souvent offert pour faire ressortir d'autant plus la tristesse du genre de vie que je menais. Je perdis le goût de mes occupations sérieuses; je devins mélancolique et rêveur; mes désirs, mes regards se dirigeaient sur Vienne, et cependant je ne pouvais me décider à y aller; j'étais retenu, fixe, comme cloué par une puissance invincible. Tous les membres de ma famille, tous mes amis me reprochaient mon irrésolution; mon maître, que je consultais avec angoisse, s'abstenait d'exercer sur moi son influence, par respect pour ma liberté; et lorsque, lui remettant la décision de mon sort, je le pressais de me répondre, il me disait avec douceur : « Si vous vous mariez, vous « ferez bien; si vous ne vous mariez point, « vous ferez mieux; » et ainsi il me laissait à ma cruelle incertitude. Tantôt je voulais faire bien, tantôt je voulais faire mieux, et en attendant je faisais mal; car je n'écoutais que l'esprit du monde, et je devins sourd à l'esprit de Dieu. Cette violente perplexité dura trois grands mois; et Dieu seul sait par quelle grande grâce il m'en a tiré! Je reçus du ciel la force de résister à cette tentative et à plusieurs autres du même genre.

« Après ces épreuves, ma vie prit une direction plus ferme et plus droite; je trouvais mes délices dans notre petite société d'amis, et j'appris par la prière du cœur à rentrer dans un rapport plus intime avec Dieu. Nous vivions ensemble dans la joie et la simplicité des enfants de Dieu, nous occupant du présent, oubliant le passé, et ne prévoyant point l'avenir que nous abandonnions aux soins de la divine Providence.

« Le vœu le plus ardent de mon cœur fut enfin exaucé! Le jour de mon baptême arriva, et je fus régénéré par le mystère. Je me rappelle qu'en sortant de la maison paternelle, où je ne devais rentrer que comme chrétien, je rencontrai mon frère qui me dit en me serrant la main : « Où vas-tu? — Tout « près, lui répondis-je. » En effet, je n'avais qu'un pas à faire : je passais du judaïsme au christianisme, de la Synagogue à l'Eglise, de Moïse à Jésus-Christ, de la mort à la vie! Oh oui! c'était bien la vie qui me pénétrait pendant que l'eau sacrée coulait sur mon front; j'éprouvais des sentiments inexprimables de joie, de liberté, de dignité, de reconnaissance; il me semblait que toute la nature me souriait, et qu'une lumière nouvelle éclairait le monde; je voyais toutes les choses sous un nouveau point de vue, et mon bonheur de faire partie de la grande famille chrétienne fut tel, que j'avais besoin de me retenir pour ne pas l'exprimer hautement à tous ceux que je rencontrais. J'étais réellement redevenu enfant, et j'avais repris les goûts, la gaîté, la confiance, et jusqu'aux amusements de l'enfance. Quelques mois après, je fis ma première communion. On n'avait pas eu besoin de me prouver le mystère de l'Eucharistie : la foi adhère aux paroles de Jésus-Christ, sans que la raison les commente et les explique. D'ailleurs, l'esprit que j'avais reçu par le baptême me donnait comme un goût du ciel, comme une faim d'amour et d'union qui m'en disaient plus sur l'institution de l'Eucharistie que toutes les démonstrations humaines. Celui qui n'aime point ne comprendra jamais la nécessité et la vérité du sacrement d'amour, et celui qui aime ne veut pas le comprendre; il le sent, il le goûte, il en a la conviction d'expérience.

« Cependant ma famille regardait avec inquiétude ce qu'on appelait l'originalité de ma vie; ils m'aimaient et me ménageaient, à cause du bien que je faisais aux écoles, mais ils commençaient à me soupçonner de christianisme, et leurs soupçons se justifiaient chaque jour par mes imprudences à l'église. Je ne manquais jamais d'y aller de grand matin; il est vrai que je m'enveloppais d'un large manteau; mais tout le monde connaissait mon manteau, et on me montrait du doigt sans que je m'en aperçusse; car je croyais avec simplicité qu'on n'allait à l'église que pour prier.

« Quoi qu'il en soit, je sentais du côté de ma famille une vive anxiété; mon père m'avait toujours aimé d'une manière particulière, et me témoignait en toute occasion une confiance entière; il m'avait pour ainsi dire revêtu de toute son autorité parmi les juifs, et il ne savait s'il devait se plaindre ou se féliciter de l'influence que j'exerçais sur eux. Mon oncle, M. Louis Ratisbonne, second chef de la maison, prenait plus à cœur les rapports qu'il entendait et les prévisions qui alarmaient sa conscience. La Synagogue tout entière commençait à s'agiter autour de moi, à obséder mon père, à demander des explications sur mes secrets sentiments. Notre position n'était presque plus tenable. Placés entre les exigences de notre foi, que nous n'osions blesser ni par un acte, ni par une parole, et les besoins d'une multitude d'enfants, que nous n'avions ni le droit, ni le courage d'abandonner, nous étions chaque jour comme accablés par la lutte et l'opposition. Nous attendions impatiemment que la Providence nous ouvrît une issue pour sortir d'une position où la Providence elle-même nous avait engagés; notre plan était de suivre au jour le jour les indications que les circonstances nous présentaient. En effet, un événement imprévu força mon collègue, Isidore Goschler, de se retirer subitement

de la Synagogue et de se démettre de ses fonctions. Ce fut pour lui le moment de réaliser le désir qui était dans nos cœurs ; et, dégagé de tous les liens, de toutes les considérations humaines, il entra au séminaire de Molsheim.

« Qu'on juge de la stupeur et de l'indignation de la Synagogue ! Peu de jours avant, nous avions eu une séance publique à l'école, où, en présence des parents et des élèves, nous avions développé une parole grave : c'était le vingt-huitième chapitre du *Deutéronome*, où sont énumérées les bénédictions et les malédictions annoncées aux juifs fidèles et infidèles. Nous donnâmes lecture de ces terribles paroles : « Si vous ne « voulez point écouter la voix du Seigneur « votre Dieu, toutes les malédictions fon- « dront sur vous et vous accableront..... Le « ciel, qui est au-dessus de vous, sera d'ai- « rain, et la terre sur laquelle vous marchez « sera de fer..... Vous serez dispersés dans « tous les royaumes de la terre ; le Seigneur « vous frappera de frénésie, d'aveuglement « et de fureur ; en sorte que vous marcherez « à tâtons en plein midi..... Vous serez « noircis en tout temps par des calomnies et « opprimés par des violences, sans que per- « sonne vous délivre..... Vous serez comme « le jouet et la fable des peuples ; et ces « châtiments demeureront sur vous et sur « votre postérité, comme une marque éton- « nante, parce que vous n'aurez point servi « votre Dieu avec la reconnaissance et la joie « du cœur que demandaient l'abondance de « toutes choses. »

« Cette lecture, qui produisit un grand effet, avait été interrompue par un incident qui nous laissa voir la disposition de la Synagogue et la confiance qu'elle avait encore en nous. Un pharisien moderne, n'ayant pu supporter les paroles de Moïse, se leva avec fureur au milieu de l'assemblée, interrompit celui qui lisait, et déclarant que tout ce qui se passait était contraire aux traditions, il engagea vivement l'assemblée à se retirer. Je répondis avec fermeté, et la lecture continua ; mais le juif, criant de nouveau à l'assemblée de se retirer, sortit le premier, et sortit seul ; personne ne bougea. Malgré ce triomphe, nous pûmes dès lors pressentir la fin prochaine de notre mission. Aussi l'éclat fut terrible lorsqu'on connut la détermination de mon ami. Je restai alors seul pour soutenir le choc ; ma ligne de conduite était tracée, et je tins ferme ; mais mon âme était désolée. Je dus soutenir notre œuvre jusqu'au bout, et attendre l'indication providentielle pour confesser hautement ma foi. On réclamait de toutes parts ma démission. Le président du consistoire, qui était mon seul supérieur dans l'ordre de mes fonctions, pouvait seul me la demander, et ce président était mon père ! Oh ! comment me serait-il possible de retracer les peines qu'il souffrait à cause de moi et que je souffrais à cause de lui ! J'avais à vaincre tous les attendrissements de la nature ; et je compris le sens de la parole de Jésus-Christ : « Je suis venu apporter le glaive sur la « terre. »

« La démarche de mon plus intime ami, du compagnon fidèle de mon enfance, de mes études, de mes travaux et de mes peines, ne laissait plus aucun doute à ceux qui suspectaient ma foi. On m'accusait hautement d'avoir ensorcelé les enfants ; on leur inspirait de la haine contre moi ; on m'appelait hypocrite, corrupteur, séducteur, et les éloges dont j'avais été comblé naguère étaient maintenant changés en cris de rage.

« Le respect pour ma famille, et surtout la protection de Dieu, ont pu seuls me préserver de la brutalité et de la fureur des juifs. Il me fallait de la patience, du courage : Dieu m'en donna, et je restai à mon poste sans dévier de la voie où j'étais engagé. Je reçus alors plusieurs députations juives qui sollicitèrent de ma part une profession de foi publique. Un de mes parents, membre du consistoire central de France, me pressa pendant deux heures de tranquilliser la Synagogue alarmée ; mon père y joignit ses instances, et je dus enfin essayer une dernière tentative. Je pris jour, et un samedi, en présence d'une foule d'impatients, je montai en chaire, et, plein de confiance en Dieu, je parlai sous son inspiration. Je déclarai d'abord le motif pour lequel j'avais longtemps hésité de répondre aux interpellations de l'ingratitude ; exerçant gratuitement les fonctions de chef d'école parmi les juifs, je n'avais point à me justifier ; puis, consentant à aborder la question de ma foi, je fis l'énumération des œuvres qui avaient été accomplies, des fruits obtenus, des espérances conçues. Je n'étais pas encore arrivé à la fin de cette exposition, que déjà il se manifestait des mouvements d'approbation et des signes d'assentiment. Je m'aperçus de l'heureuse disposition de mon auditoire, en mettant aussitôt fin à mon discours ; je dis en concluant : « Vous approu- « vez les œuvres, cessez donc d'incriminer « la foi qui les produit. Reconnaissez l'ar- « bre à ses fruits, car l'arbre qui porte de « mauvais fruits n'est pas bon, et l'arbre « qui porte de bons fruits ne peut être mau- « vais. »

« Le Seigneur, qui dispose le cœur des hommes et les adoucit, donna un succès bien marqué à ce discours. Les juifs gardèrent le silence et me rendirent leur respect ; la confiance sembla renaître : mon père ne voulut plus entendre de nouvelles plaintes, et nos institutions chancelantes parurent se raffermir.

« La Synagogue était tranquille ; mais mon père ne l'était pas ; je ne pus méconnaître l'esprit qui l'animait, et assez longtemps il avait fermé volontairement les yeux, de peur de s'aliéner un fils qu'il chérissait, et d'être forcé de lui ôter la direction des écoles, qui étaient florissantes. Maintenant il redoutait un éclat ; et pour le prévenir, il m'invita à un entretien confidentiel. Je m'y rendis avec la crainte respectueuse d'un fils et le courage d'un nouveau chrétien. Mais

père me parla d'un ton pénétrant ; et après m'avoir rappelé toutes les marques de tendresse et de confiance qu'il m'avait données, il me demanda nettement si j'étais chrétien. « Oui, lui répondis-je, je suis chré- « tien, et c'est ma foi chrétienne qui m'a « porté à renoncer aux douceurs de la vie « pour me consacrer à la régénération de « mes frères. »

« Mon père consterné garda le silence ; et je repris en lui disant : « Je suis chrétien, « mais j'adore le même Dieu que mes pères, « le Dieu trois fois saint, le Dieu d'Abraham, « d'Isaac et de Jacob, et je reconnais que « Jésus-Christ est le Messie, le Rédempteur « d'Israël. » Mon père ne trouvait point de force pour me répondre ; il pleura amèrement ; et comme c'était la première fois que je voyais couler ses larmes, je répandis aussi des larmes brûlantes ; mon cœur était brisé, et je n'avais plus de force dans mes membres. — Mon père me regarda alors comme pour me demander si j'étais encore son fils... Il me dit enfin que de tous les maux qu'il avait éprouvés dans sa vie, c'était là le plus grand et le plus irréparable... Il invoquait ma mère, et la félicitait d'avoir quitté le monde avant cette affliction. Oh ! que mon âme frissonnait à la vue d'une douleur si vive et si aveugle ! je cherchais à l'adoucir et à exprimer les sentiments d'un chrétien, quand mon père fut saisi d'un mouvement d'indignation et de désespoir ; il allait laisser tomber sur moi des paroles de malédiction ;... mais il n'en eut pas le temps : je m'étais éloigné précipitamment et j'étais allé puiser force et conseil dans le recueillement de la prière ; et je me rappelai que celui-là n'est point digne de Jésus-Christ, qui lui préfère quoi que ce soit dans le monde. J'écrivis aussitôt à mon père ce que j'avais besoin de lui dire d'affectueux et de consolant ; mais tout en lui offrant de continuer l'œuvre commencée et d'éviter l'éclat, je lui déclarai que je renoncerais à la vie plutôt qu'à ma foi. — Mon père me fit rappeler, et les sentiments de son cœur l'emportant sur les scrupules de sa conscience, il accepta mon offre à condition que je cesserais de donner moi-même des leçons à l'école, et il me demanda excuse en quelque sorte des mouvements dont il n'avait pas été maître. Notre réconciliation fut complète, et j'eus quelques semaines d'un triste repos.

« Mon oncle depuis longtemps ne me parlait plus ; il ne pouvait cacher et n'osait exprimer ses prévisions. Il se reprochait de m'avoir laissé quitter autrefois la carrière du commerce ; et sa conscience, plus timorée que celle de mon père, s'alarmait surtout de ce qu'on appelle chez les juifs un changement de religion, comme si un juif était dans le cas d'abjurer sa religion ou de renoncer à la foi de ses pères, lorsqu'il tombe aux pieds du Seigneur promis à ses pères, attendu par ses pères, reconnu et adopté par l'élite de ses pères ! Mais mon oncle, complétement étranger à la doctrine chrétienne, quoique bien digne de la connaître et capable de l'apprécier, me jugeait selon l'esprit du monde, regardant ma conduite comme une tache pour la famille et comme un malheur pour moi. Il avait d'abord trop de sagacité pour ne point prévoir l'aboutissant de ma voie ; et à ses yeux, il n'y avait point de crainte plus fondée que celle de me voir embrasser l'état ecclésiastique. Il se décida donc à me sonder, à essayer tous les moyens pour me faire renoncer à ce projet. Il ne me demanda pas si j'étais chrétien ; mais il voulut que je m'engageasse à ne jamais devenir prêtre. Il me faisait les offres les plus généreuses, et m'engagea à voyager quelques années pour changer de lieu, de climat et d'idées. — Je le remerciai de ses bienveillantes intentions ; mais je ne pus accepter ses offres et je ne voulus point engager mon avenir. Ce refus l'attrista, et je le vis aussi, lui, mon second père, verser des larmes. Je souffrais de ne pouvoir le rassurer et d'aggraver au contraire ses inquiétudes par le langage que me dictait ma conscience. Mon oncle ne me fit alors qu'une seule prière, c'était d'éviter l'éclat.

« Mais cet éclat tant redouté de ma famille, les juifs le provoquèrent : ils assaillirent de nouveau mon père, exigèrent ma démission, m'insultèrent dans les rues et jusque dans la maison paternelle... J'en avais assez. Le moment était venu de passer outre.

« En conséquence, je fis convoquer à une séance extraordinaire les membres du consistoire, du conseil et des anciens ; et, priant mon père de présider l'assemblée, je me préparai à faire mes adieux à la Synagogue. La séance eut lieu à huit heures du soir ; elle avait quelque chose de funèbre et de solennel. Mon émotion était vive, et les membres qui arrivaient successivement se regardaient en observant un morne silence. L'assemblée était au grand complet. Mon père toujours calme se montrait pourtant profondément affecté, et, d'une voix tremblante, il me donna la parole. — Alors, résumant en peu de mots ce que j'avais fait et ce que je voulais faire, je rappelai aux juifs leur perpétuelle ingratitude ; je leur montrai la nécessité d'une régénération et l'inutilité d'une civilisation factice et plâtrée ; puis je priai le président de prendre une décision définitive pour savoir si l'œuvre commencée devait continuer oui ou non. — Mon père consulta l'assemblée, et un vieillard manifesta le vœu de continuer le bien, si je voulais m'engager à rester juif. Alors, sans rester un instant de plus que mes fonctions l'avaient exigé, je me levai, et, secouant la poussière de mes pieds, je dis un adieu éternel à la Synagogue !

« J'ai cru devoir m'étendre quelque peu sur cette partie importante de ma vie : parce qu'elle a été pour moi une préparation au saint ministère, comme aussi elle a été pour plusieurs âmes une préparation au christianisme. Non, je ne puis croire que cette terre, fécondée par tant de sueurs et tant de larmes, restera tout à fait

stérile. Le laboureur a jeté la semence; mais Dieu donnera l'accroissement, quand la saison sera venue. Je ne saurais non plus oublier la douceur que j'ai goûtée à instruire ces enfants pauvres; il y a dans le cœur de tout juif une antique racine de foi; si vous la dégagez doucement, et lui donnez l'eau vive d'une parole de charité, elle germera tôt ou tard, et produira sa fleur et son fruit. Si, au contraire, vous l'accablez de critique, d'arguments et de raisonnements, vous l'étouffez et la faites périr. C'est ce que l'expérience m'autorise à dire à ceux qui s'occupent de la conversion des juifs.

« Cependant, dès le lendemain de cette séance solennelle, la Synagogue triomphait, et ma famille était dans la douleur. J'avais quitté le même soir la maison paternelle pour habiter la maison chrétienne et hospitalière où plusieurs de mes amis étaient réunis. On vint m'y chercher, et on m'entoura de sollicitations, et les membres de ma famille désolés firent successivement toutes sortes de tentatives pour empêcher une séparation ouverte devenue indispensable. Que de scènes déchirantes se renouvelaient chaque jour! Ils me croyaient malheureux et perdu, tandis que, au contraire, j'étais sauvé et trop heureux de professer ma foi devant Dieu et devant les hommes! On me suppliait aussi de m'abstenir de publicité et de représailles; cette dernière recommandation était inutile, et quant à la publicité, elle n'était pas de mon goût. Aussi depuis dix années que notre conversion s'est effectuée, nous n'en avons jamais rien publié, et aujourd'hui encore nous garderions le silence, si les tentatives qu'on a faites pour rendre notre foi suspecte ne nous forçaient de parler hautement pour en rendre compte.

« Quand mes parents eurent reconnu la fermeté de mes convictions religieuses, ils me rendirent leur estime et tinrent à mon égard une conduite honorable. Mais leurs efforts réunis pour m'empêcher d'entrer dans les ordres ne purent ébranler ma vocation. Oh! sainte Eglise catholique, quel désir fut jamais plus fort, plus profond, plus inflexible, plus constant, que celui qu'éprouvait mon âme de te servir. Je ne sais quand ce désir s'est formé en moi, ni comment il est entré dans mon âme; il me semble aujourd'hui qu'il m'est venu avec la vie. On m'avait prévenu que ceux qui prêchent la charité aux fidèles ne la pratiquent pas toujours; qu'en qualité de néophyte je reconnaîtrais des oppositions, de la malveillance; on m'avait dit qu'en tous temps il s'était trouvé dans l'Eglise, comme autrefois dans la Synagogue, des scribes, des anciens hypocrites, qui traitent volontiers le disciple comme le Maître a été traité; et cette parole retentissait souvent dans mon cœur : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Mais ma confiance en Dieu et en son assistance resta ferme et ma résolution inébranlable. Ne m'étais-je pas consacré à la vérité avant de la connaître? Et maintenant qu'elle m'avait été montrée et que je l'adorais dans la personne du Verbe incarné, pouvais-je m'arrêter à la porte du sanctuaire? J'avais d'abord perdu le goût des choses mondaines, et j'étais dans la période de cette ferveur naïve, de cette fleur de piété qui, hélas! se fane comme toute fleur, et ne laisse souvent après elle qu'un fruit chétif enfermé dans une dure écorce!

« Sorti sain et sauf des combats du dehors, j'avais à lutter intérieurement contre moi-même, contre ma nature sauvage, qui n'avait jamais porté le joug de la discipline, contre une volonté indomptable, habituée au commandement; en un mot, j'avais le cou roide et la tête dure du peuple de l'ancienne loi, et je compris qu'avant de prétendre améliorer les autres, il fallait commencer par devenir meilleur moi-même. Je me sentais indigne d'entrer dans les ordres tel que j'étais, et je voulais m'y préparer autant qu'il dépendait de moi, par la retraite, par l'étude et la prière. Nous avions, sous la présidence de notre maître, des conférences réglées; nous lisions les Ecritures, les Pères, les historiens ecclésiastiques; nous compulsions et nous comparions les ouvrages divers de théologie enseignés dans les séminaires. Mes amis s'étaient successivement engagés dans les ordres sacrés et, seul, j'étais resté en arrière. Enfin, mon heure arriva! Ce fut au mois d'octobre 1828 que je reçus les ordres mineurs dans la chapelle épiscopale. J'étais heureux! Le manteau royal m'eût paru un lambeau à côté de ma robe blanche! Mgr de Trevern me reçut comme il avait reçu mes amis, dans la maison des hautes études, qu'il avait fondée à Molsheim, et, après six semaines de séjour dans cette nouvelle demeure, Monseigneur me conféra le sous-diaconat, sans que j'eusse osé le demander ni l'espérer de sitôt. Cette grâce, en m'attachant irrévocablement au service de Dieu et de l'Eglise, me combla de joie et de reconnaissance. Je fus élevé aux autres degrés du sacerdoce par les intervalles fixés par les canons, et après les examens d'usage, qui se firent sous la présidence de Monseigneur, ou en présence de l'un des grands vicaires ou du supérieur du séminaire. Je signale ce fait, parce qu'on se plaît à répéter que nous n'avons point fait de théologie. Ce fait, s'il était fondé, retomberait sur notre évêque, sous les yeux duquel nous avons vécu pendant deux ans, et qui a bien voulu nous examiner lui-même avec une sollicitude toute paternelle, et nous encourager par son approbation.

« Je ne parlerai point des peines intérieures et des désagréments de tous genres que j'ai éprouvés durant ces deux années de théologie. Plusieurs de mes condisciples ne pouvaient me pardonner mon origine et la religion de mes pères, et pourtant cette religion m'était commune avec les apôtres, avec les premiers disciples et avec

toute l'Eglise primitive ! — J'avais appris à voir la doctrine de Jésus-Christ dans son vaste ensemble, dans la liaison nécessaire de toutes ses parties, dans son rapport avec tous les besoins de l'humanité, et je voyais cette doctrine morcelée, présentée sans unité, sans ensemble et sans lumière. Un professeur de théologie enseignait entre autres que l'Eglise n'est qu'une commission comme une autre. (*Commission's-Anstalt*) établie pour juger sans appel toutes les questions religieuses. — Je croyais de toute mon âme aux dogmes de la religion chrétienne, et j'aurais donné ma vie pour les soutenir; et il me fallait chaque jour les entendre discuter rationnellement, tantôt attaqués, tantôt défendus, et le plus souvent par des arguments convenus sans aucune science de l'homme et de la nature ! — Ce furent deux années pénibles, et sans l'intérêt tout particulier que notre évêque daignait me témoigner, sans la prière qui soutenait mon âme défaillante, sans l'exemple de mes amis, non, je n'aurais pu persister dans ma voie.

« De retour à Strasbourg, je trouvai mon père malade et mourant. Mon entrée dans l'Eglise n'avait affaibli ni sa confiance, ni son affection. Souvent je lui avais écrit et je lui avais parlé du christianisme, et il m'écoutait avec intérêt, me répondait en m'exprimant son estime pour ma conviction, son approbation de ma conduite; j'avais l'espoir de lui faire partager mon bonheur, quand la mort l'enleva !... Mais je lui fus arraché avant même que la mort l'eût frappé, et ce fut une des crises les plus déchirantes que j'eus à subir. Un soir, on m'avait fait appeler auprès de mon père, je le trouvai agonisant et sans parole. Je me tins debout au chevet de son lit; j'invoquais sur lui, du fond de mon âme, le secours d'en haut, quand plusieurs juifs que l'obscurité m'empêcha de reconnaître se précipitèrent sur moi; ce fut un moment affreux ! je tombai à genoux à côté du lit de mon père, je crus qu'on m'assassinait, et je me défendis en criant de toute ma force : « Jésus, secourez-moi ! » Et ce cri, arraché de mon cœur brisé, ébranla mon pauvre père sur son lit de mort ! Oh ! puisse cette dernière parole qu'il a entendue en sortant de ce monde, avoir été son premier cri à l'entrée de l'éternité !... Si quelques âmes fidèles lisent ces pages, je les supplie de ne point refuser leurs suffrages à mon père, et de prier aussi pour ma mère, dont le souvenir est en bénédiction parmi les hommes, juifs ou chrétiens.

« Cette même année, vers les fêtes de Noël 1830, je reçus l'ordre de la prêtrise, et peu après je rentrai dans les fonctions du saint ministère avec le titre de vicaire libre de la cathédrale de Strasbourg. Plusieurs jeunes gens de mérite, tous sortis des rangs du monde, étaient venus se joindre à nous, et se dévouer au service de l'Eglise. Mgr de Trevern les reçut comme il nous avait accueillis, et sans que nous l'ayons jamais demandé, ni désiré, Sa Grandeur crut devoir nous conférer la direction et l'enseignement de son petit séminaire.

« Nous travaillâmes ensemble avec zèle, au milieu des tracasseries sans nombre suscitées par la jalousie. La bénédiction de Dieu était avec nous; la maison prospérait sous tous les rapports, et l'approbation était générale. Nous avions en outre la consolation de voir s'élever dans l'enceinte de l'établissement une chapelle dédiée à la sainte Vierge, monument que nous avions fait vœu d'ériger quand nous étions menacés à la fois des émeutes et du choléra. Cette chapelle était bâtie sur l'emplacement de l'ancienne maison Cerfber, la seule maison juive tolérée à Strasbourg avant la révolution de 89 ! J'allai bientôt célébrer le sacrifice de la nouvelle alliance sur le berceau de mes aïeux transformé en autel du Dieu vivant...

« Mais, au moment où j'écris ces lignes, un avertissement de Mgr de Trevern circule parmi les fidèles pour les prémunir contre nous, et l'ordre nous a été donné de quitter *sans délai* le petit séminaire. — Cet ordre a été exécuté sur-le-champ; mais les passions continuent leurs sourdes manœuvres. Ce qu'on nous reproche sous le rapport moral, c'est notre union; et, sous le rapport de la doctrine, c'est d'accorder plus à la foi qu'à la raison; c'est-à-dire que nous professons avec saint Anselme : que pour apprendre et savoir, il faut commencer par croire : *Credo ut intelligam.*

« La parole de Jésus-Christ et l'exemple de ses disciples nous justifient sur le premier point; et, quant au second, il sera éclairci dans le cours de cet ouvrage. Mais ce que j'ai besoin d'attester en finissant, c'est que la raison sans la foi m'avait conduit à l'incrédulité, à l'impiété, au blasphème, et allait me précipiter dans l'abîme du désespoir; tandis que la foi, m'élevant au-dessus de la raison et de ses arguments, m'a donné la paix du cœur, la lumière de l'esprit, la force d'accomplir les plus durs sacrifices pour rendre hommage à la vérité reconnue.

« Théodore Ratisbonne, prêtre. »

Théodore Ratisbonne publia la *Vie de saint Bernard* et reçut peu après le bref suivant du pape qui lui conféra le titre de chevalier de l'Eperon-d'Or.

« *Grégoire XVI, souverain pontife, à son cher fils Théodore Ratisbonne, prêtre.*

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Il ne peut rien exister pour nous de plus désirable que de voir les hommes, appelés à la part du Seigneur, briller par l'ornement de toutes les vertus; c'est pourquoi nous accordons de préférence les dons splendides des honneurs et des témoignages de notre bienveillance à ceux que distinguent l'esprit, la piété, la doctrine et l'érudition; qui s'attachent à étendre la gloire de Dieu, et à procurer le salut éternel des hommes. Nous savons quelles louables qualités

ornent votre cœur, combien vous avez cultivé les lettres et surtout les disciplines sacrées ; nous connaissons l'intégrité de votre vie, la gravité de vos mœurs, l'ardeur de votre piété et votre zèle pour la religion. La Vie de saint Bernard, écrite par vous avec science et sagesse, a été mise au jour par vos soins; nous savons que vous avez pour nous et cette chaire de Pierre la plus grande vénération, que vous brillez des vertus qui conviennent excellemment à l'homme voué au saint ministère, et que vous ne laissez de côté rien de ce qui peut vous être utile pour aider à la gloire de Dieu et au salut des âmes ; aussi avons-nous pensé, avec joie et avec plaisir, que nous devions vous donner quelques signes de notre bienveillance en votre faveur. Voulant donc vous décorer d'un honneur particulier, vous absolvant par ceci même, et pensant que vous devez être absous de toute excommunication et interdit, de toutes autres censures ecclésiastiques, sentences et peines portées contre vous de quelque manière et pour quelque cause que ce soit, nous vous élisons, en vertu de ces lettres et de notre autorité apostolique, chevalier de notre milice à l'Eperon-d'Or, et vous l'annonçons, vous donnant rang dans cet ordre renouvelé et enrichi par nous d'un nouvel honneur; vous accordant la faculté de jouir de tous et de chacun des priviléges, indults, droits dont les autres chevaliers de cette milice usent, jouissent ou peuvent et pourront jouir, sauf néanmoins les facultés supprimées par le concile de Trente avec l'approbation de l'autorité de ce siége. Nous voulons que, sous peine de perdre les droits de l'indult, vous portiez la croix d'or octangulaire, blanche à la surface, avec l'image de saint Sylvestre, pape, au milieu, la suspendant à la façon des autres chevaliers, par un ruban de soie de couleur rouge et noir, liseré de rouge à la partie gauche de votre habit, sur votre poitrine, ainsi qu'il a été expliqué dans nos lettres du 31 décembre 1841, concernant cet ordre. Au reste ladite vous sera donnée par nos ordres afin que vous connaissiez de plus en plus notre bienveillance à votre égard. Nonobstant toutes constitutions, sanctions apostoliques et autres contraires décisions quelconques.

« Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 8 juillet 1842, 12e année de notre pontificat.

« Le cardinal LAMBRUSCHINI. »

II. — RATISBONNE (Marie-Alphonse). Cette conversion, la plus extraordinaire et la plus miraculeuse sans contredit de ce siècle, est trop importante pour que nous essayons de l'analyser; nous laissons parler M. Ratisbonne lui-même, qui en a fait la relation suivante, dans sa lettre écrite au collége de Juilly le 8 avril 1842 :

« Ma première pensée et le premier cri de mon cœur, au moment de ma conversion, furent d'ensevelir ce secret avec mon existence tout entière au fond d'un cloître, afin d'échapper au monde qui ne pouvait plus me comprendre, et de me donner tout à mon Dieu, qui m'avait fait entrevoir et goûter les choses d'un autre monde. Je ne voulus point parler sans la permission d'un prêtre ; on me conduisit vers celui qui représentait Dieu pour moi. Il m'ordonna de révéler ce qui m'était arrivé, je le fis autant que cela m'était possible de vive voix. Aujourd'hui je tâcherai, après quelques semaines de retraite, d'embrasser plus de détails, et c'est à vous, monsieur le curé, à vous qui avez fondé l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, c'est à vous que les pécheurs doivent compter des grâces qu'ils ont obtenues.

« Si je ne devais vous raconter que le fait de ma conversion, un seul mot suffirait, le nom de *Marie !* Mais on me demande d'autres faits, on veut savoir quel est ce fils d'Abraham qui a trouvé à Rome la vie, la grâce, et le bonheur. Je veux donc, en invoquant d'abord l'assistance de ma céleste mère, vous exposer bien simplement toute la suite de ma vie.

« Ma famille est assez connue, car elle est riche et bienfaisante, et à ces titres elle tient depuis longtemps le premier rang en Alsace. Il y a eu, dit-on, beaucoup de piété dans mes aïeux ; les chrétiens aussi bien que les juifs ont béni le nom de mon grand-père, le seul juif qui, sous Louis XVI, obtint non-seulement le droit de posséder des propriétés à Strasbourg, mais encore des titres de noblesse. Telle fut ma famille ; mais aujourd'hui les traditions religieuses y sont entièrement effacées.

« Je commençai mes études sur les bancs du collége royal de Strasbourg, où je fis plus de progrès dans la corruption du cœur que dans l'instruction de l'intelligence.

« C'était vers l'année 1825 (je suis né le 1er mai 1814) ; à cette époque, un événement porta un rude coup à ma famille. Mon frère Théodore, sur lequel on fondait de grandes espérances, se déclara chrétien, et bientôt après, malgré les plus vives sollicitations et la désolation qu'il avait causée, il alla plus loin, se fit prêtre et exerça son ministère dans la même ville, et sous les yeux de mon inconsolable famille. Tout jeune que j'étais, cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère : élevé avec des jeunes chrétiens, indifférents comme moi, je n'avais éprouvé jusqu'alors ni sympathie ni antipathie pour le christianisme ; mais la conversion de mon frère, que je regardais comme une inexplicable folie, me fit croire au fanatisme des catholiques, et j'en eus horreur.

« On me retira du collége, pour me remettre dans une institution protestante, dont le magnifique prospectus avait séduit mes parents; les fils des grandes maisons protestantes d'Alsace et d'Allemagne venaient s'y former à la vie fashionable de Paris, et s'adonnaient aux plaisirs bien plus qu'à la science. Je me présentai néanmoins aux examens en sortant de cette pension, et par un bonheur peu mérité, je fus reçu bachelier-ès-lettres.

« J'étais alors maître de mon patrimoine, puisque bien jeune encore je perdis ma mère,

et, quelques années après, mon père; mais il me restait un digne oncle, le patriarche de toute ma famille, un second père, qui, n'ayant point d'enfant, avait mis toute son affection dans les enfants de son frère.

« Cet oncle, si connu dans le monde financier par sa loyauté et sa capacité peu ordinaires, voulut m'attacher à la maison de banque dont il est le chef; mais je fis d'abord mon droit à Paris, et après avoir reçu le diplôme de licencié et revêtu la robe d'avocat, je fus rappelé à Strasbourg par mon oncle, qui mit tout en œuvre pour me fixer auprès de lui. Je ne saurais énumérer ses largesses; chevaux, voitures, voyages, mille générosités m'étaient prodiguées, et il ne me refusait aucun caprice. Mon oncle ajouta à ces témoignages d'affection une marque plus positive de sa confiance, il me donna la signature de la maison et me promit en outre le titre et les avantages d'associé, promesse qu'il réalisa effectivement le 1er janvier de cette année, 1842. C'est à Rome que j'en reçus la nouvelle.

« Mon oncle ne me faisait qu'un seul reproche, c'était mes fréquents voyages à Paris: « Tu aimes trop les Champs-Elysées, » me disait-il avec bonté: il avait raison, je n'aimais que les plaisirs, les affaires m'impatientaient, l'air de bureau m'étouffait; je pensais qu'on était au monde pour jouir, et, bien qu'une certaine pudeur naturelle m'éloignât du plaisir et des sociétés ignobles, je ne rêvais cependant que fêtes et réjouissances, et je m'y livrais avec passion.

« Heureusement qu'à cette époque une bonne œuvre se présenta à mon besoin d'activité, et je la pris chaudement à cœur, c'était l'œuvre de la régénération des pauvres Israélites, comme on l'appela improprement; car je comprends aujourd'hui qu'il faut autre chose que de l'argent et des loteries de charité pour régénérer un peuple sans religion, mais enfin je croyais alors à la possibilité de cette rénovation, et je devins un des membres les plus zélés de la *Société d'encouragement au travail en faveur des jeunes israélites*, société que mon frère le prêtre avait fondée à Strasbourg, il y a une quinzaine d'années et qui toujours subsiste, malgré le peu de ressources dont elle peut disposer.

« Je parvins à remplir sa caisse, et je crus avoir beaucoup fait. » O charité chrétienne! que tu as du sourire à mon orgueilleux contentement? le juif s'estime beaucoup quand il donne beaucoup; le chrétien donne tout et se méprise; il se méprise tant, que lorsqu'il s'est donné tout entier, il se méprise encore.

« Je m'occupais donc laborieusement du sort de mes pauvres co-religionnaires, quoique je n'eusse aucune religion, j'étais juif de nom, voilà tout, car je ne croyais pas même en Dieu, je n'ouvris jamais un livre de religion, et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription de judaïsme.

« Un vide existait dans mon cœur, et je n'étais point heureux au milieu de l'abondance de toutes choses; quelque chose me manquait, mais cet objet me fut donné aussi, du moins je le croyais.

« J'avais une nièce, la fille de mon frère aîné, qui m'était destinée depuis que nous étions enfants tous les deux. Elle se développait avec grâce sous mes yeux, et en elle je voyais tout mon avenir et toute mon espérance du bonheur qui m'était réservé. Lorsque les vœux de toute ma famille, d'accord avec nos sympathies mutuelles, fixèrent enfin ce mariage si longtemps désiré, je crus que désormais rien ne manquait plus à ma félicité.

« En effet, après la célébration de mes fiançailles, je voyais toute ma famille au comble de la joie; mes sœurs étaient heureuses?... Oh! elles sont si bonnes, mes sœurs, si aimantes! Pourquoi donc ne sont-elles pas chrétiennes?

« Il n'y avait qu'un seul membre de ma famille qui m'était odieux; c'était mon frère Théodore, et cependant il nous aimait aussi; mais son habit me repoussait, sa présence m'offusquait, sa parole grave et sérieuse excitait ma colère; un an avant mes fiançailles, je ne pus retenir ces ressentiments, et je le lui exprimai dans une lettre qui dut rompre à jamais tous rapports entre nous. Voici en quelle occasion. Un enfant était à l'agonie; mon frère Théodore ne craignit point de demander ouvertement aux parents la permission de le baptiser; et peut-être allait-il le faire, quand j'eus connaissance de sa démarche. Je regardai ce procédé comme une indigne lâcheté; j'écrivis au prêtre de s'adresser à des hommes et non point à des enfants, et j'accompagnai ces paroles de tant d'invectives et de menaces, qu'aujourd'hui encore je m'étonne que mon frère ne m'ait pas répondu un seul mot. Il continua ses relations avec le reste de ma famille; quant à moi, je ne voulus plus le voir; je nourrissais une haine amère contre les prêtres, les églises, les couvents, et surtout contre les jésuites, dont le nom seul provoquait ma fureur.

« Heureusement que mon frère quitta Strasbourg, c'était tout ce que je désirais; il était appelé à Paris, à Notre-Dame-des-Victoires, où il ne cesserait, disait-il, en nous faisant ses adieux, de prier pour la conversion de ses frères et sœurs. Son départ me soulagea d'un grand poids; je cédai même aux instances de ma famille à l'occasion de mes fiançailles, en lui écrivant quelques mots d'excuses; il me répondit avec amitié, me recommandant ses pauvres, auxquels je fis, en effet, parvenir une petite somme.

« Après cette espèce de raccommodement, je n'eus plus aucun rapport avec Théodore, et je ne pensais plus à lui; je l'oubliai... tandis que lui, il priait pour moi!

« Je dois consigner ici une certaine révolution qui s'opérait dans mes idées religieuses à l'époque de mes fiançailles.

« Je l'ai dit, je ne croyais à rien, et dans cette entière nullité, dans cette négation de toute foi, je me trouvais parfaitement en harmonie avec mes amis catholiques ou protestants; mais la vue de ma fiancée éveillait

en moi je ne sais quel sentiment de la dignité humaine; je commençais à croire à l'immortalité de l'âme; bien plus, je me mis instinctivement à prier Dieu; je le remerciais de mon bonheur, et pourtant je n'étais pas heureux... Je ne pouvais me rendre compte de mes sentiments, je regardais ma fiancée comme mon bon ange, je le lui disais souvent; et, en effet, sa pensée élevait mon cœur vers un Dieu que je ne connaissais point, que je n'avais jamais prié ni invoqué.

« On jugea convenable, à cause de l'âge trop tendre de ma fiancée, de retarder le mariage. Elle avait seize ans; je dus faire un voyage d'agrément en attendant l'heure de notre union. Je ne savais de quel côté diriger mes courses; une de mes sœurs, établie à Paris, me voulait près d'elle; un excellent ami m'appelait en Espagne; je résistais aux instances de plusieurs autres qui me communiquaient de séduisants projets. Je m'arrêtai enfin à la pensée d'aller droit à Naples, de passer l'hiver à Malte, afin d'y fortifier ma santé délicate, et de revenir ensuite par l'Orient; je pris même des lettres pour Constantinople, et je partis vers la fin de novembre 1841. Je devais être de retour au commencement de l'été suivant. Oh! que mon départ fut triste! Je laissai là une fiancée bien-aimée, un oncle qui ne s'épanouissait qu'avec moi, des sœurs, des frères, des nièces, dont la société faisait mes plus chères délices; je laissais là encore ces écoles de travail, ces pauvres Israélites dont je m'occupais si activement, et enfin des amis nombreux qui m'aimaient, des amis d'enfance que je ne pouvais quitter sans verser des larmes, car je les aimais et je les aime encore!...

« Partir seul et pour un si long voyage! Cette pensée me jetait dans une profonde mélancolie: « mais, me disais-je, Dieu m'en« verra peut-être un ami sur ma route!! »

« Je me rappelle deux singularités qui signalèrent les derniers jours qui précédèrent mon départ; et aujourd'hui ces souvenirs me frappent vivement.

« Je voulus, avant de me mettre en voyage, donner ma signature à un grand nombre de quittances concernant la Société d'encouragement au travail. Je les datais d'avance du 15 janvier, et à force d'écrire cette date sur une foule de pièces, je me fatiguai, et je me disais en posant ma plume: « Dieu sait où « je me trouverai le 15 janvier, si ce jour ne « sera pas le jour de ma mort! »

« Ce jour-là je me trouvais à Rome, et ce jour sera pour moi l'aurore d'une nouvelle vie!

« Une autre circonstance intéressante fut la réunion de plusieurs Israélites notables qui s'assemblèrent pour aviser aux moyens de réformer le culte judaïque, et de le mettre en harmonie avec l'esprit du siècle; je me rendis à cette assemblée où chacun donna son avis sur les perfectionnements projetés. Il y avait autant d'avis que d'individus; on discuta beaucoup, on mit en question toutes les convenances de l'homme, toutes les exigences du temps, toutes les dictées de l'opinion, toutes les idées de la civilisation; on fit valoir toute espèce de considérations; on n'en oublia qu'une seule, la loi de Dieu. De celle-là il n'en fut pas question, je ne sache pas même que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse ni le nom de la Bible.

« Mon avis, à moi, était qu'on laissât tomber toutes les formes religieuses, sans recourir ni aux livres, ni aux hommes, et que chacun en particulier, comme tous ensemble, pratiquât sa croyance à la façon qu'il l'entendrait; cet avis prouve ma haute sagesse en fait de religion, j'étais dans le progrès, comme vous le voyez. On se sépara sans rien faire.

« Un Israélite, plus sensé que moi, avait dit cette parole remarquable, que je rapporte textuellement: « Il faut nous hâter de sortir « de ce vieux temple dont les débris cra« quent de toutes parts, si nous ne voulons « pas être ensevelis sous ses ruines. » Paroles pleines de vérité, que chaque Israélite répète aujourd'hui tout bas, mais hélas! il y a dix-huit siècles qu'ils sont sortis de leurs vieux temples, et ils n'entrent point dans le temple nouveau, dont les portes sont ouvertes devant eux.

« Je partis enfin. En sortant de Strasbourg, je pleurais beaucoup; j'étais agité d'une foule de craintes, de mille étranges pressentiments. Arrivé au premier relai, des cris de joie entremêlés de musique en plein vent me tirèrent de ma rêverie: c'était une noce de village qui était sortie joyeuse et bruyante de l'église, au son des flûtes et des violons rustiques; les gens de la noce entourèrent ma voiture comme pour m'inviter à prendre part à leur joie! « Bientôt ce « sera mon tour!... » m'écriai-je. Et cette pensée ranima toute ma gaieté.

« Je m'arrêtai quelques jours à Marseille, où mes parents et mes amis me reçurent avec fête. Je ne pus presque point m'arracher à cette élégante hospitalité. Il en coûte, en effet, de quitter les rives de France, quand on laisse derrière soi toute une vie d'affections et tant d'aimables souvenirs. Outre les chaînes qui m'arrêtaient à ces rivages, la mer elle-même semblait ne point vouloir me livrer passage, elle soulevait des montagnes pour me barrer le chemin, mais ces montagnes s'abaissèrent devant la vapeur qui me transporta à Naples. Je pus jouir bientôt du spectacle de l'immensité qui se déployait sur ma tête, mais ce qui me frappait plus que le ciel et la mer, c'était l'homme, faible créature qui brave les dangers et maîtrise les éléments. Mon orgueil, en ce moment, s'élevait plus haut que les vagues de la mer, et formait de nouvelles montagnes plus tenaces et moins flexibles que les flots qui nous battaient.

« Le navire, avant d'arriver à Naples, fit une halte à Civita-Vecchia. Au moment d'entrer au port le canon du fort tonnait avec force. Je m'informai avec une maligne curiosité du motif de ce bruit de guerre sur

les terres pacifiques du pape; on me répondit ! « C'est la fête de la conception de Ma- « rie. » Je haussai les épaules sans vouloir débarquer.

« Le lendemain, à la lumière d'un soleil magnifique qui étincelait sur la fumée du Vésuve, nous abordâmes à Naples. Jamais aucune scène de la nature ne m'avait plus vivement ébloui ; je contemplais alors avec avidité les brillantes images que les artistes et les poëtes m'avaient données du ciel.

« Je passai un mois à Naples pour tout voir et tout écrire; j'écrivis surtout contre la religion et les prêtres, qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout à fait déplacés. Oh ! que de blasphèmes dans mon journal ! Si j'en parle ici, c'est pour faire connaître la noirceur de mon esprit. J'écrivis à Strasbourg que j'avais bu sur le Vésuve du lacryma-christi à la santé de l'abbé Ratisbonne, et que de telles larmes me faisaient du bien à moi-même. Je n'ose transcrire les horribles jeux de mots que je me permis en cette circonstance.

« Ma fiancée me demanda si j'étais de l'avis de ceux qui disent : « Voir Naples et « mourir. » Je lui répondis : « Non, mais « voir Naples et vivre; vivre pour le voir « encore. »

« Telles étaient mes dispositions.

« Je n'avais aucune envie d'aller à Rome, bien que deux amis de ma famille, que je voyais souvent, m'y engageassent vivement : c'étaient M. Coulmann, protestant, ancien député de Strasbourg, et M. le baron de Rothschild, dont la famille à Naples me prodiguait toute espèce de prévenances et d'agréments. Je ne pus céder à leurs conseils.... Ma fiancée désirait que j'allasse droit à Malte, et elle m'envoya un ordre de mon médecin qui me recommandait d'y passer l'hiver, en me défendant positivement d'aller à Rome, à cause des fièvres malignes qui, disait-il, y régnaient.

« Il y avait là plus de motifs qu'il n'en fallait pour me détourner du voyage de Rome, si ce voyage s'était trouvé sur mon itinéraire. Je pensais y aller à mon retour et je pris ma place à bord du *Mongibello* pour me rendre en Sicile. Un ami m'accompagna sur le bateau et me promit de revenir au moment du départ pour me dire adieu : il vint, mais ne me trouva point au rendez-vous. Si jamais M. de Réchecourt apprend le motif qui m'y a fait manquer, il s'expliquera mon impolitesse, et la pardonnera sans aucun doute.

« M. Coulmann m'avait mis en rapport avec un aimable et digne homme qui devait faire comme moi le voyage de Malte; j'étais heureux de cette rencontre et je me disais : « Ah voilà l'ami que le ciel m'a envoyé ! »

« Cependant le bateau n'était pas encore parti le premier jour de l'an, ce jour s'annonçait pour moi sous les plus tristes conditions. J'étais seul à Naples sans recevoir les vœux de personne, sans que j'eusse personne à serrer dans mes bras ; je pensais à ma famille, aux souhaits et aux fêtes qui entourent à pareille époque mon bon oncle; je versais des larmes et la gaieté des Napolitains augmentait ma tristesse. Je sortis pour me distraire en suivant machinalement le flot de la foule. J'arrivai sur la place du palais et me trouvai, je ne sais comment, à la porte d'une église. J'y entre; on disait la messe, je crois : quoi qu'il en soit, je me tins là debout, appuyé contre une colonne, et mon cœur semblait s'ouvrir et aspirer une atmosphère inconnue. Je priais à ma manière, sans m'occuper de ce qui se passait autour de moi ! Je priais pour ma fiancée, pour mon oncle, pour mon père défunt, pour la bonne mère dont j'ai été privé si jeune, pour tous ceux qui m'étaient chers, et je demandais à Dieu quelques inspirations qui pussent me guider dans mes projets d'améliorer le sort des Juifs, pensée qui me poursuivait sans cesse.

« Ma tristesse s'en était allée comme un noir nuage que le vent dissipe et chasse au loin; et tout mon intérieur, inondé d'un calme inexprimable, ressentait une consolation semblable à celle que j'aurais éprouvée si une voix m'avait dit : *Ta prière est exaucée.* Oh ! oui elle était exaucée au centuple et au delà de toute prévision, puisque le dernier jour du même mois, je devais recevoir solennellement le baptême dans une église de Rome !

« Mais comment suis-je allé à Rome ?

« Je ne puis le dire, et je ne puis me l'expliquer à moi-même; je crois que je me suis trompé de chemin, car au lieu de me rendre au bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au bureau des diligences de Rome. J'y suis entré et je pris ma place.

« Je fus dire à M. Vigne, l'ami qui devait m'accompagner à Malte, que je n'avais pu résister à faire une courte excursion à Rome, et que je serais positivement de retour à Naples pour en repartir le 20 Janvier.

« J'eus tort de m'engager; car c'est Dieu qui dispose, et cette date du 20 janvier devait marquer autrement dans ma vie. Je quittai Naples le 5, et j'arrivai à Rome le 6, jour des Rois. Mon compagnon de voyage était un Anglais nommé Marschal, dont la conversation originale m'amusa beaucoup en chemin.

« Rome ne me fit point, au premier abord, l'impression que j'espérais; j'avais d'ailleurs si peu de jours à donner à cette excursion improvisée, que je me hâtai de dévorer en quelque sorte toutes les ruines anciennes et modernes que la ville offre à l'avidité d'un touriste ; je les entassai pêle-mêle dans mon imagination et sur mon journal. Je visitai avec une monotone admiration les galeries, les cirques, les églises, les catacombes, les innombrables magnificences de Rome. J'étais accompagné le plus souvent de mon Anglais et d'un valet de place; je ne sais à quelle religion ils appartenaient, car ni l'un ni l'autre ne se déclarèrent chrétiens dans les églises; et, si je ne me trompe, je m'y conduisais avec plus de respect que les deux autres.

« Le 8 janvier, au milieu de mes courses, j'entends une voix qui m'appelle dans la

rue; c'était un ami d'enfance, Gustave de Bussières. J'étais heureux de cette rencontre, car mon isolement me pesait; nous allâmes dîner chez le père de mon ami, et dans cette douce société j'éprouvai quelque chose de cette joie qu'on ressent sur une terre étrangère, en retrouvant les vivants souvenirs du pays natal.

« En entrant dans le salon, M. Théodore de Bussières, le fils aîné de cette honorable famille, le quittait; je ne connaissais point personnellement le baron Théodore, mais je savais qu'il était l'ami de mon frère, son homonyme; je savais qu'il avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique, c'en était assez pour m'inspirer une profonde antipathie. Il me semblait qu'il éprouvait à mon égard le même sentiment. Cependant, comme M. Théodore de Bussières s'était fait connaître par ses *Voyages en Orient et en Sicile*, qu'il a publiés, j'étais bien aise, avant d'entreprendre les mêmes courses, de lui demander quelques indications, et, soit ce motif, soit par simple politesse, je lui exprimai mon intention de lui faire ma visite. Il me fit une réponse de bon goût, et ajouta qu'il venait de recevoir des lettres de l'abbé Ratisbonne, et qu'il m'indiquerait la nouvelle adresse de mon frère. « Je la recevrai volon- « tiers, lui dis-je, quoique je n'en use point. » Nous en demeurâmes là, et, en me séparant de lui, je murmurais en moi-même de la nécessité où je m'étais engagé de faire une visite inutile et de perdre un temps dont j'étais avare.

« Je continuais à courir dans Rome tout le long du jour, sauf deux heures que je passais le matin avec Gustave, et le repos que je prenais le soir au spectacle ou en soirée. Mes entretiens avec Gustave étaient animés, car, entre deux camarades de pension, les moindres souvenirs fournissaient d'intarissables sujets de rires et de causeries. Mais il était zélé protestant et enthousiaste comme le sont les piétistes d'Alsace; il me vantait la supériorité de sa secte sur toutes les autres sectes chrétiennes, et cherchait à me convertir, ce qui m'amusait beaucoup, car je croyais que les catholiques seuls avaient la manie du prosélytisme. Je ripostais ordinairement par des plaisanteries; mais, une fois, pour le consoler de ses vaines tentatives, je lui promis que si jamais l'envie me prenait de me convertir, je me ferais piétiste; je lui en donnai l'assurance, et, à son tour, il me fit une promesse, celle de venir assister aux fêtes de mon mariage, au mois d'août. Ses instances pour me retenir à Rome furent inutiles. D'autres amis, M. Edmond Humann et Alfred de Lotzbeck, s'étaient joints à lui pour me déterminer à passer le carnaval à Rome; mais je ne pus m'y décider, je craignais de déplaire à ma fiancée, et M. Vigne m'attendait à Naples, d'où nous devions partir le 20 janvier.

« Je mis donc à profit les dernières heures de mon séjour à Rome, pour achever mes courses. Je me rendis au Capitole et visitai l'église d'Ara-Cœli : l'aspect imposant de cette église, les chants solennels qui retentissaient dans sa vaste enceinte et les souvenirs historiques éveillés en moi par le sol même que je foulais aux pieds, toutes ces choses firent sur moi une impression profonde; j'étais ému, pénétré, transporté, et mon valet de place, s'apercevant de mon trouble, me dit, en me regardant froidement, que plus d'une fois il avait remarqué cette émotion dans les étrangers qui visitaient l'Ara-Cœli.

« En descendant du Capitole, mon cicérone me fit traverser le Ghetto (quartier des juifs), là, je ressentis une émotion toute différente, c'était de la pitié et de l'indignation. Quoi, me disais-je, à la vue de ce spectacle de misère, est-ce donc là cette charité de Rome que l'on proclame? Je frissonnais d'horreur, et je me demandais si, pour avoir tué un seul homme, il y a dix-huit siècles, un peuple tout entier méritait un traitement si barbare et des préventions si interminables! Hélas! je ne connaissais pas alors ce seul homme! et j'ignorais le cri sanguinaire que ce peuple avait poussé... Cri que je n'ose répéter ici et que je ne veux pas redire; j'aime mieux me rappeler cet autre cri exhalé sur la croix! *Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font!*

« Je rendis compte à ma famille de ce que j'avais vu et ressenti; je me souviens d'avoir écrit que j'aimais mieux être parmi les opprimés que dans le camp des oppresseurs; je retournai au Capitole où l'on se donnait beaucoup de mouvement à l'*Ara-Cœli*, pour une cérémonie du lendemain. Je m'enquis du but de tant de préparatifs; on me répondit qu'on disposait la cérémonie du baptême de deux juifs, MM. Constantini, d'Ancône. Je ne saurais exprimer l'indignation qui me saisit à ces paroles; et quand mon guide me demanda si je voulais y assister : « Moi, « m'écriai-je, moi! assister à de pareilles « infamies! non, non! je ne pourrais m'em- « pêcher de me précipiter sur les baptisants « et sur les baptisés. »

« Je dois dire, sans crainte d'exagérer, que jamais de ma vie je n'avais été plus aigri contre le christianisme que depuis la vue du Ghetto; je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes.

« Cependant j'avais des visites de congé à faire, et celle du baron de Bussières me revenait toujours à l'esprit comme une malencontreuse obligation que je m'étais gratuitement imposée; très-heureusement je n'avais pas demandé son adresse, et cette circonstance me paraissait déterminante; j'étais enchanté d'avoir une excuse pour ne point effectuer ma promesse.

« C'était le 15, et j'allai retenir ma place aux voitures de Naples; mon départ est arrêté pour le 17 à trois heures du matin; il me restait deux jours, je les employai à de nouvelles courses; mais en sortant d'un magasin de librairie, où j'avais vu quelques ouvrages sur Constantinople, je rencontre au Corso un domestique de M. Bussières père; il me salue et m'aborde. Je lui deman-

dai l'adresse de M. Théodore de Bussières ; il me répondit avec l'accent alsacien : Piazza Nicosia, n° 38.

« Il me fallut donc bon gré mal gré faire cette visite, et cependant je résistai vingt fois encore. Enfin je me décidai en traçant un *p. p. c.* sur une carte.

« Je cherchais cette place, Nicosia, et, après bien des détours et circuits, j'arrive au n° 38; c'était précisément la porte à côté du bureau des diligences, où j'avais pris ma place le même jour; j'avais fait bien du chemin pour arriver au point d'où j'étais parti, itinéraire de plus d'une existence humaine; mais du même point où je me retrouvais alors, j'allais repartir encore une fois pour faire un tout autre chemin.

« Mon entrée chez M. de Bussières me causa de l'humeur, car le domestique, au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'introduisit au salon. Je déguisai ma contrariété tant bien que mal, sous les formes du sourire, et j'allai m'asseoir auprès de madame la baronne de Bussières, qui se trouvait entourée de ses deux petites filles, grâcieuses et douces comme les anges de Raphaël. La conversation, d'abord vague et légère, ne tarda point à se colorer de toute la passion avec laquelle je racontai mes impressions de Rome.

« Je regardais le baron de Bussières comme un dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser, à propos de l'état des juifs romains. Cela me soulageait, mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussières me parla des grandeurs du catholicisme ; je répondis par des ironies et des et imputations que j'avais lues ou entendues si souvent; encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour madame de Bussières, et pour la foi des jeunes enfants qui jouaient à côté de nous. « Enfin, me dit M. de Bussières, puisque « vous détestez la superstition et que vous « professez des doctrines si libérales, puisque « vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez- « vous le courage de vous soumettre à une « épreuve bien innocente ? — Quelle « épreuve ? — Ce serait de porter sur vous un « objet que je vais vous donner. Voici ! C'est « une médaille de la sainte Vierge ; cela « vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas ? « Mais quant à moi j'attache une grande « valeur à cette médaille. »

« La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puérile singularité; je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en haussant les épaules ; mais la pensée me vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à mes impressions de voyage, et je consentis à prendre la médaille comme une pièce de conviction que j'offrirais à ma fiancée. Aussitôt dit et aussitôt fait. On me passe la médaille au cou, non sans peine, car le nœud était trop court et le cordon ne passait pas. Enfin, à force de tirer, j'avais la médaille sur ma poitrine, et je m'écriais avec un éclat de rire : « oh ! oh ! oh ! me voici catholique, apostolique romain ! »

« C'était le démon qui prophétisait par ma bouche.

« M. de Bussières triomphait naïvement de sa victoire, et voulut en remporter tous les avantages.

« Maintenant, me dit-il, il faut compléter « l'épreuve : il s'agit de réciter matin et soir « le *Memorare*, prière très-courte et très-ef- « ficace, que saint Bernard adressa à la « Vierge Marie. — Qu'est-ce que votre *Me- « morare ?* m'écriai-je ; laissons ces sotti- « ses ! » car en ce moment je sentais toute mon animosité se renouveler en moi. Le nom de saint Bernard me rappelait mon frère qui avait écrit l'histoire de ce saint, ouvrage que je n'avais voulu jamais lire ; et ce souvenir réveillait à son tour tous mes ressentiments contre le prosélytisme, et le jésuitime, et ceux que j'appelais tartufes et apostats. Je priais donc M. de Bussières d'en rester là, et tout en me moquant de lui, je regrettais de n'avoir pas moi-même une prière hébraïque à lui offrir, pour que la partie fût égale ; mais je n'en avais point et n'en connaissais point.

« Cependant mon interlocuteur insista ; il me dit qu'en refusant de réciter cette courte prière, je rendais l'épreuve nulle ; et que je prouvais par cela même la réalité de l'obstination volontaire qu'on reproche aux juifs.

« Je ne voulus point attacher trop d'importance à la chose, et je dis ! « soit ! je « vous promets de réciter cette prière : si « elle ne me fait pas de bien, du moins ne « me fera-t-elle pas de mal ! » et M. de Bussières alla la chercher, en m'invitant à la copier. J'y consentis, « à la condition lui « répondis-je, que je vous remettrai ma « copie et garderai votre original. » Ma pensée était d'enrichir mes notes de cette nouvelle pièce justificative.

« Nous étions donc parfaitement satisfaits l'un et l'autre ; notre causerie en définitive m'avait paru bizarre et elle m'amusa, nous nous séparâmes, et j'allai passer la soirée au spectacle, où j'oubliai la médaille et le *Memorare*. Mais en rentrant chez moi, je trouvai un billet de M. de Bussières, qui était venu me rendre ma visite, et m'invitait à le revoir avant mon départ. J'avais à lui restituer son *Memorare*, et, devant partir le lendemain, je fis mes malles et mes préparatifs, puis je me mis à copier la prière, qui était conçue en ces propres termes !

« Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge « Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'au- « cun de ceux qui ont eu recours à votre pro- « tection, imploré votre secours et demandé « votre suffrage, ait été abandonné. Plein « d'une pareille confiance, je viens, ô Vierge, « mère des vierges, me jeter entre vos bras, « et, gémissant sous le poids de mes pé- « chés, je me prosterne à vos pieds... O « mère du Verbe, ne dédaignez pas mes « prières, mais écoutez-les favorablement « et les exaucez. »

« J'avais copié machinalement ces paroles de saint Bernard, sans presque aucune attention. J'étais fatigué, l'heure était avancée, et j'avais besoin de prendre du repos.

« Le lendemain 16 janvier, je fis signer mon passeport et achevai les dispositions du départ; mais chemin faisant, je redisais sans cesse les paroles du *Memorare*. Comment donc, ô mon Dieu, ces paroles s'étaient-elles si vivement, si intimement emparées de mon esprit? Je ne pouvais m'en défendre; elles me revenaient sans cesse : je les répétais continuellement, comme ces airs de musique qui vous poursuivent, qui vous impatientent, et qu'on fredonne malgré soi et quelque effort qu'on fasse.

« Vers onze heures, je me rendis chez M. de Bussières pour lui rapporter son inextricable prière. Je lui parlai de mon voyage d'Orient, et il me fournit d'excellents renseignements.

« Mais, s'écria-t-il tout à coup, il est « étrange que vous quittiez Rome dans un « moment où tout le monde vient assister « aux pompes de Saint-Pierre. Peut être ne « reviendrez-vous jamais, et vous regrette- « rez d'avoir manqué une occasion que tant « d'autres viennent chercher avec une si « avide curiosité. »

« Je lui répondis que j'avais pris et payé ma place, que déjà j'en avais donné avis à ma famille; que des lettres m'attendaient à Palerme; qu'enfin il était trop tard pour changer mes dispositions, et que décidément je partirais.

« Ce colloque fut interrompu par l'arrivée du facteur, qui apportait à M. de Bussières une lettre de l'abbé Ratisbonne. Il m'en donna connaissance; je la lus, mais sans aucun intérêt, car il n'était question dans cette lettre que d'un ouvrage religieux que M. de Bussières fait imprimer à Paris. Mon frère ignorait d'ailleurs que je fusse à Rome. Cet épisode inattendu devait abréger ma visite; car je fuyais même le souvenir de mon frère.

« Cependant, par une influence incompréhensible, je me décidai à prolonger mon séjour à Rome; j'accordai aux instances d'un homme que je connaissais à peine, ce que j'avais obstinément refusé à mes amis et à mes camarades les plus intimes.

« Quelle était donc, ô mon Dieu, cette impulsion irrésistible qui me faisait faire ce que je ne voulais pas? N'était-ce pas la même qui de Strasbourg me poussait en Italie, malgré les invitations de Valence et de Paris; la même qui de Naples me poussait à Rome, malgré ma détermination d'aller en Sicile? la même qui à Rome, à l'heure de mon départ, me força de faire la visite qui me répugnait, tandis que je ne trouvais plus le temps de faire aucune de celles que j'aimais? O conduite providentielle! il y a donc une mystérieuse influence qui accompagne l'homme sur la route de la vie! J'avais reçu à ma naissance le nom de Tobie avec celui d'Alphonse. J'oubliai mon premier nom; mais l'ange invisible ne l'oublia point, c'était là le véritable ami que le ciel m'avait envoyé; mais je ne le connaissais pas. Hélas! il y a tant de Tobie dans le monde qui ne connaissent point ce guide céleste et qui résistent à sa voix!

« Mon intention n'était pas de passer le carnaval à Rome, mais je voulais voir le pape, et M. de Bussières m'avait assuré que je le verrais au premier jour, à Saint-Pierre. Nous allâmes faire quelques courses ensemble. Nos conversations avaient pour objet tout ce qui frappait nos regards : tantôt un monument, tantôt un tableau, tantôt les mœurs du pays; et à ces divers sujets se mêlèrent toujours des questions religieuses. M. de Bussières les amenait si naïvement, y insistait avec une ardeur si vive, que plus d'une fois, dans le secret de ma pensée, je me disais que, si quelque chose pouvait éloigner un homme de la religion, c'était l'insistance même qu'on mettait à le convertir. Ma gaieté naturelle me portait à rire des choses les plus graves, et aux étincelles de mes plaisanteries se joignit le feu infernal de blasphèmes auxquels je n'ose penser aujourd'hui, tellement j'en suis effrayé.

« Et cependant M. de Bussières, tout en m'exprimant sa douleur, demeurait calme et indulgent; il me dit même une fois : « Mal- « gré vos emportements, j'ai la conviction « qu'un jour vous serez chrétien, car il y a en « vous un fond de droiture qui me rassure « et me persuade que vous serez éclairé, « dût pour cela le Seigneur vous envoyer « un ange du ciel. » — A la bonne heure, lui répondis-je, car autrement la chose serait difficile.

« En passant devant la Scala-Santa, M. de Bussières se prit d'enthousiasme; il se leva dans sa voiture, et se découvrant la tête, il s'écria avec feu : « Salut, saint escalier! « voici un pécheur qui vous montera un « jour à genoux! »

« Exprimer ce que produisit sur moi ce mouvement inattendu, cet honneur extraordinaire rendu à un escalier, serait une chose impossible; j'en riais comme d'une action tout à fait insensée, et quand plus tard nous traversâmes la délicieuse villa Volkonskin, dont les jardins éternellement fleuris sont entrecoupés par les aqueducs de Néron, je levai la voix à mon tour, et je m'écriai, en parodiant la première exclamation : « Salut, « vraies merveilles de Dieu! c'est devant « vous qu'il faut se prosterner et non pas « devant un escalier! »

« Ces promenades en voiture se renouvelèrent les deux jours suivants et durèrent une où deux heures. Le mercredi 19, je vis encore M. de Bussières, mais il semblait triste et abattu; je me retirai par discrétion, sans lui demander la cause de son chagrin. Je ne l'appris que le lendemain à midi, dans l'église de Saint-André des Frères.

« Cependant, au milieu de la nuit du 19 au 20, je me réveillai en sursaut; je voyais fixée devant moi une grande croix noire, d'une forme particulière et sans Christ; je fis des efforts pour chasser cette image, mais je ne pouvais

l'éviter, et je la retrouvais toujours devant moi, de quelque côté que je me tournasse. Je ne pourrais dire combien de temps dura cette lutte. Je me rendormis; et, le lendemain, à mon réveil, je n'y pensais plus.

« J'avais à écrire plusieurs lettres, et je me rappelle que l'une d'elles, adressée à la jeune sœur de ma fiancée, se terminait par ces mots : *Que Dieu vous garde !*..... Depuis, j'ai reçu une lettre de ma fiancée, sous la même date du 20 janvier; et, par une singulière coïncidence, cette lettre finissait par les mots : *Que Dieu nous garde !*..... Ce jour-là était, en effet, sous la garde de Dieu!.....

« Toutefois, si quelqu'un m'avait dit dans la matinée de ce jour : *Tu t'es levé juif, et tu te coucheras chrétien...;* si quelqu'un m'avait dit cela, je l'aurais regardé comme le plus fou des hommes.

« Le jeudi 20 janvier, après avoir déjeûné à l'hôtel et porté moi-même mes lettres à la poste, j'allai chez mon ami Gustave, le piétiste, qui était revenu de la chasse, excursion qui l'avait éloigné pendant quelques jours.

« Il était fort étonné de me retrouver à Rome, je lui en expliquai le motif: c'était l'envie de voir le pape.

« Mais je partirai sans le voir, lui dis-je, « car il n'a pas assisté aux cérémonies de la « chaire de saint Pierre, où l'on m'avait fait « espérer qu'il se trouverait. »

« Gustave me consola ironiquement en me parlant d'une autre cérémonie tout à fait curieuse, qui devait avoir lieu, je crois, à Sainte-Marie-Majeure: il s'agissait de la bénédiction des animaux, et, sur cela, assaut de calembourgs et de quolibets, tels qu'on peut se les figurer entre un juif et un protestant.

« Nous nous séparâmes vers onze heures, après nous être donné rendez-vous au lendemain, car nous dûmes aller examiner ensemble un tableau qu'avait fait faire notre compatriote, le baron de Sotzbeck. Je me rendis dans un café sur la place d'Espagne, pour y parcourir les journaux, et je m'y trouvais à peine, quand M. Edmond Humann, le fils du ministre des finances, vint se placer à côté de moi, et nous causâmes très-joyeusement sur Paris, les arts et la politique. Bientôt un autre ami m'aborde, c'était un protestant, M. Alfred de Sotzbeck, avec lequel j'eus une conversation plus futile encore. Nous parlâmes de chasse, de plaisir, des réjouissances du carnaval, de la soirée brillante qu'avait donnée la veille le duc de Torlonia. Les fêtes de mon mariage ne pouvaient être oubliées; j'y invitai M. de Sotzbeck, qui me promit positivement d'y assister.

« Si en ce moment (car il était midi) un troisième interlocuteur s'était approché de moi et m'avait dit: « Alphonse, dans un « quart d'heure, tu adoreras Jésus-Christ, « ton Dieu et ton Sauveur, tu seras prosterné dans une pauvre église, et tu te frapperas la poitrine aux pieds d'un prêtre, « dans un couvent de Jésuites où tu passeras « le carnaval pour te préparer au baptême, « prêt à t'immoler pour la foi catholique; et « tu renonceras au monde, à ses pompes, « à ses plaisirs, à la fortune, à tes espérances, à ton avenir; et, s'il le faut, tu renonceras encore à ta fiancée, à l'affection « de ta famille, à l'estime de tes amis, à « l'attachement des juifs... et tu n'aspireras « plus qu'à suivre Jésus-Christ et à porter « sa croix jusqu'à la mort...; » je dis que, si quelque prophète m'avait fait une semblable prédiction, je n'aurais jugé qu'un seul homme plus insensé que lui, c'eût été l'homme qui aurait cru à la possibilité d'une telle folie!

« Et cependant c'est cette folie qui fait aujourd'hui ma sagesse et mon bonheur.

« En sortant du café, je rencontrai la voiture de M. Théodore de Bussières. Elle s'arrêta, et je fus invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique et j'acceptai avec plaisir. Mais M. de Bussières me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André des Frères, qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission qu'il avait à remplir. Il me proposa de l'attendre dans la voiture; je préférai sortir pour voir cette église. On y faisait des préparatifs funéraires, et je m'informai du nom du défunt qui devait y recevoir les derniers honneurs. M. de Bussières me répondit: « C'est un de mes « bons amis, le comte de la Feronnays; sa « mort subite, ajouta-t-il, est la cause de cette « tristesse que vous avez dû remarquer en « moi depuis deux jours. »

« Je ne connaissais pas M. le comte de la Ferronnays; je ne l'avais jamais vu, et je n'éprouvais d'autre impression que celle d'une peine assez vague que l'on ressent toujours à la nouvelle d'une mort subite. M. de Bussières me quitta pour aller retenir une tribune destinée à la famille du défunt. — « Ne vous « impatientez pas, me dit-il, en montant au « cloître, ce sera l'affaire de deux minutes. »

« L'église de Saint-André est petite, pauvre et déserte...; je crois y avoir été à peu près seul...; aucun objet d'art n'y attirait mon attention; je promenai machinalement mes regards autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée; je me souviens seulement d'un chien noir, qui sautait et bondissait devant mes pas...; bientôt ce chien disparut, l'église tout entière disparut, je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose !!!

« Comment serait-il possible d'en parler? Oh! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable vérité.

« J'étais là prosterné, baigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussières me rappela à la vie.

« Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées, mais enfin je saisis la médaille que j'avais laissée sur ma poitrine; je baisai avec effusion l'image de la Vierge rayonnante de grâce... Oh! c'était bien elle!

« Je ne pouvais répondre

« Je ne savais où j'étais, je ne savais si j'étais Alphonse ou un autre; j'éprouvais un si total changement, que je me croyais un autre moi-même... Je cherchais à me retrouver, et je ne me retrouvais pas. La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme ; je ne pus parler; je ne voulus rien révéler; je sentais en moi quelque chose de solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre... On m'y conduisit, et ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre positif que je parlai, selon qu'il m'était possible, à genoux et le cœur tremblant.

« Mes premiers mots furent des paroles de reconnaissance pour M. de la Ferronnays et pour l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Je savais d'une manière certaine que M. de la Ferronnays (1); avait prié pour moi mais je ne saurais dire comment je l'ai su, pas plus que je ne pourrais rendre compte des vérités dont j'avais acquis la foi et la connaissance. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment du geste, le bandeau tomba de mes yeux ; non pas un seul bandeau, mais toute la multitude de bandeaux qui m'avaient enveloppé disparurent successivement et rapidement, comme la boue et la glace sous l'action d'un brûlant soleil.

« Je sortais d'un tombeau, d'un abîme de ténèbres, et j'étais vivant, parfaitement vivant... Mais je pleurais! je voyais au fond de l'abîme les misères extrêmes d'où j'avais été tiré par une miséricorde infinie! Je frissonnais à la vue de toutes mes iniquités, et j'étais stupéfait, attendri, écrasé d'admiration et de reconnaissance... Je pensais à mon frère avec une indicible joie, mais à mes larmes d'amour se mêlèrent des larmes de pitié. Hélas ! tant d'hommes descendent tranquillement dans cet abîme, les yeux fermés par l'orgueil et l'insouciance... Ils y descendent, ils s'engloutissent tout vivants dans les horribles ténèbres...; et ma famille, ma fiancée, mes pauvres sœurs !!! Oh ! déchirante anxiété ! c'est à vous que je pensais, ô vous que j'aime ! c'est à vous que je donnais mes prières... Ne leverez-vous pas les yeux vers le Seigneur du monde, dont le sang a effacé le péché originel? Oh ! que l'empreinte de cette souillure est hideuse ! elle rend complétement méconnaissable la créature faite à l'image de Dieu.

« On me demande comment j'ai appris ces vérités, puisqu'il est avéré que jamais je n'ouvris un livre de religion, que jamais je ne lus une seule page de la Bible, et que le dogme du péché originel, totalement oublié ou nié par les juifs de nos jours, n'avait jamais occupé un instant ma pensée; je doute même d'en avoir connu le nom. Comment donc suis-je arrivé à cette connaissance? je ne saurais le dire ; tout ce que je sais, c'est qu'en entrant à l'église j'ignorais tout, et qu'en sortant je voyais clair; je ne puis expliquer ce changement que par la comparaison d'un profond sommeil, ou bien par l'analogie d'un aveugle-né qui tout à coup verrait le jour; il voit, mais il ne peut définir la lumière qui l'éclaire, et au sein de laquelle il contemple les objets de son admiration : si on ne peut expliquer la lumière physique, comment pourrait-on expliquer une lumière qui, au fond, n'est que la vérité même ? Je crois rester dans le vrai, en disant que je n'avais nulle science de la lettre, mais que j'entrevoyais le sens et l'esprit des dogmes; je sentais ces choses plus que je ne les voyais, et je les sentais par les effets inexprimables qu'elles produisirent en moi. Tout se passait au dedans de moi, et ces impressions, mille fois plus rapides que la pensée, mille fois plus profondes que la réflexion, n'avaient pas seulement ému mon âme, mais elles l'avaient comme retournée et dirigée dans un autre sens, vers un autre but et dans une nouvelle vie.

« Je m'explique mal; mais voulez-vous, monsieur, que je renferme dans des mots étroits et secs des sentiments que le cœur même peut à peine contenir ?

« Quoi qu'il en soit de ce langage inexact et incomplet, le fait positif est que je me trouvais en quelque sorte comme un être nu, comme une table rase... Le monde n'était plus rien pour moi, les préventions contre le christianisme n'existaient plus, les préjugés de mon enfance n'avaient plus la moindre trace; l'amour de mon Dieu avait tellement pris la place de tout autre amour, que ma fiancée elle-même m'apparaissait sous un nouveau point de vue ! Je l'aimais comme on aimerait un objet que Dieu tient entre ses mains, comme un don précieux qui fait aimer encore davantage le donateur.

« Je répète que je conjurai mon confesseur, le R. P. de Viellefort, et M. de Bussières, de garder un secret inviolable sur ce qui m'était arrivé. Je voulus m'ensevelir au couvent des Trappistes, pour ne plus m'occuper que des choses éternelles; et aussi, je l'avoue, je pensais que, dans ma famille et parmi mes amis, on me croirait fou, qu'on me tournerait en ridicule, et qu'ainsi mieux vaudrait échapper entièrement au monde, à ses jugements.

« Cependant les supérieurs ecclésiastiques me montrèrent que le ridicule, les injures, et les faux jugements faisaient partie du calice d'un vrai chrétien ; ils m'engagèrent à boire ce calice, et m'avertirent que Jésus-Christ avait annoncé à ses disciples des souffrances, des tourments et des supplices. Ces graves paroles, loin de me décourager, enflammèrent ma joie intérieure; je me sentais prêt à tout, et je sollicitai vivement le baptême; on voulut le retarder : « Mais quoi ! « m'écriai-je, les juifs qui entendirent la pré- « dication des apôtres furent immédiate- « ment baptisés, et vous voulez m'ajourner,

(1) On sait que M. le comte de la Ferronnays, après avoir édifié Rome par ses vertus et par la piété qui éclata dans les dernières années de sa vie, mourut subitement le 17 janvier au soir. La veille, il avait dîné chez le prince Borghèse, où M. de Bussières recommanda le jeune israélite aux prières de M. de la Ferronnays, qui témoigna le plus vif intérêt pour cette conversion.

« après que j'ai entendu la reine des apô« tres ! » Mes émotions, mes désirs véhéments, mes supplications touchèrent les hommes charitables qui m'avaient recueilli, et on me fit la promesse, à jamais bienheureuse, du baptême!

« Je ne pouvais presque pas attendre le jour fixé pour la réalisation de cette promesse, tellement je me voyais difforme devant Dieu ! et cependant que de bonté, que de charité ne m'a-t-on pas témoigné pendant les jours de ma préparation ! J'étais entré au couvent des Pères Jésuites pour vivre dans la retraite, sous la direction du R. P. de Viellefort, qui nourrissait mon âme de tout ce que la parole divine à de plus suave et de plus onctueux. Cet homme de Dieu n'est pas un homme ; c'est un cœur, c'est une personnification de la céleste charité ! mais à peine avais-je les yeux ouverts, que je découvrais autour de moi bien d'autres hommes de ce même genre, dont le monde ne se doute pas. Mon Dieu, que de bonté, que de délicatesse et de grâce dans le cœur de ces vrais chrétiens ! Tous les soirs, pendant ma retraite, le vénérable supérieur général des Jésuites venait lui-même jusqu'à moi, et versait dans mon âme un baume du ciel. Il me disait quelques mots, et ces mots semblaient s'ouvrir et grandir en moi, à mesure que je les écoutais, et ils me remplissaient de joie, de lumière et de vie.

« Ce prêtre, si humble et à la fois si puissant, aurait pu ne point me parler, car sa seule vue produisait en moi l'effet de la parole; son souvenir, aujourd'hui encore, suffit pour me rappeler la présence de Dieu et allumer ma plus vive reconnaissance ; je n'ai point de termes pour exprimer cette reconnaissance ; il me faudrait un cœur bien autrement vaste et cent bouches, pour dire quel amour je ressens pour ces hommes de Dieu, pour M. Théodore de Bussières, qui a été l'ange de Marie, pour la famille de la Ferronnays, à laquelle je porte une vénération et un attachement au-dessus de toute expression.

« Le 31 janvier arriva enfin; et ce ne sont plus quelques âmes, mais toute une multitude d'âmes pieuses et charitables qui m'enveloppèrent en quelque sorte de tendresse et de sympathie. Combien je voudrais les reconnaître et les remercier ! puissent-elles toujours prier pour moi, comme je prie pour elles !

« O Rome, quelle grâce j'ai trouvée dans ton sein !

« La Mère de mon Sauveur avait tout disposé d'avance, car elle avait fait venir là un prêtre français pour me parler ma langue maternelle au moment solennel du baptême ; c'est M. Dupanloup, dont le souvenir se rattachera toute ma vie aux émotions les plus vives que j'aie éprouvées. Heureux ceux qui l'ont entendu ! car les échos de cette puissante parole, qu'on a répétée plus tard, ne rendront jamais l'effet de la parole elle-même. Oh ! oui je sentais qu'elle était inspirée par celle-là même qui faisait l'objet du discours.

« Je ne rapporterai point les choses qui regardent mon baptême, ma confirmation et ma première communion, grâces ineffables que j'ai toutes reçues en ce même jour des mains de S. E. le cardinal Patrizi, vicaire de Sa Sainteté.

« J'aurais trop à vous dire si je m'abandonnais à vous rendre mes impressions, si je redisais ce que j'ai vu, entendu et ressenti... si je rappelais surtout la charité qui m'a été prodiguée. Je nommerai seulement ici l'éminentissime cardinal Mezzofante..... Le Seigneur a doté cette personne du don des langues, comme une récompense accordée à un cœur qui se fait tout à tous.

« Une dernière consolation m'était réservée.

« Vous vous rappelez quelle était mon désir de voir le Saint-Père, désir ou plutôt curiosité qui m'avait retenu à Rome. Mais j'étais loin de me douter dans que les circonstances ce désir se réaliserait, c'est en qualité d'enfant nouveau-né de l'Église que je fus présenté au Père de tous les fidèles. Il me semble que dès mon baptême j'éprouvai pour le Souverain Pontife les sentiments de respect et d'amour d'un fils; j'étais donc bien heureux quand on m'annonça que je serais conduit à cette audience sous les ailes du R. P. général des Jésuites; mais pourtant je tremblais, car je n'avais jamais paru devant les grands du monde, et ces grands me paraissaient alors bien petits en comparaison de cette vraie grandeur. J'avoue que toutes les majestés du monde me semblaient concentrées en celui qui possède ici bas la puissance de Dieu, dans le pontife qui, par une succession non interrompue, remonte à saint Pierre et au grand prêtre Aaron, le successeur de Jésus-Christ lui-même, dont il occupe la chaire inébranlable.

« Je n'oublierai jamais la crainte et les battements de cœur qui m'oppressaient en entrant au Vatican, en traversant tant de vastes cours, tant de salles imposantes, qui conduisent au sanctuaire du pontife. Mais toutes ces anxiétés tombèrent et firent place à la surprise et à l'étonnement, quand je le vis lui-même si simple, si humble et si paternel ! ce n'était point un monarque, mais un père dont la bonté extrême me traitait comme un enfant bien-aimé !

« Mon Dieu, en sera-t-il ainsi au dernier jour, quand il faudra paraître devant vous pour rendre compte des grâces reçues ? On tremble à la pensée des grandeurs de Dieu et l'on redoute sa justice ; mais à la vue de sa miséricorde, la confiance renaîtra sans doute, et, avec la confiance, un amour et une reconnaissance sans bornes. Reconnaissance ! telle sera désormais ma loi et ma vie. Je ne puis l'exprimer en paroles, mais je tâcherai de l'exprimer par mes actes.

« Les lettres de ma famille me rendent toute ma liberté. Cette liberté, je la consacre à Dieu et je la lui offre dès à présent, avec

ma vie entière, pour servir l'Eglise et mes frères, sous la protection de Marie !

« Marie-Alphonse RATISBONNE. »

Le fait extraordinaire de la conversion subite de M. Ratisbonne a reçu l'authenticité du miracle par le document suivant :

« Au nom de Dieu. Ainsi soit-il. — L'an de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ mil huit cent quarante-deux, de l'indiction romaine le quinzième, la douzième année du pontificat de N. S. P. le pape Grégoire XVI, le troisième jour de juin.

« En présence de l'Eminentissime et Révérendissime Seigneur Constantin cardinal Patrizi, vicaire général de N. S. P. le pape, dans la ville de Rome, juge ordinaire de la cour romaine et de son ressort, a comparu le Révérendissime François Anivitti, promoteur fiscal près le tribunal du vicariat, spécialement délégué par l'Eminentissime et Révérendissime cardinal vicaire, à l'effet de rechercher et d'examiner les témoins relativement à la vérité et à l'authenticité de la merveilleuse conversion du judaïsme à la religion catholique qu'a obtenue, par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, Alphonse-Marie Ratisbonne, de Strasbourg, âgé de vingt-huit ans, alors à Rome. Lequel promoteur déclare s'être appliqué à satisfaire, avec toute la sollicitude et le zèle dont il est capable, au devoir dont il a été chargé, et qu'il a accepté avec empressement ; il dit avoir soumis à un examen formel des témoins au nombre de neuf, qui tous, juridiquement interpellés, ont montré, dans leur récit plein de sincérité, une unanimité merveilleuse en tout ce qui se rapporte, soit à la substance du fait, soit aux résultats de cet admirable événement. C'est pourquoi il assure qu'il s'est convaincu qu'il ne reste rien à désirer pour reconnaître ici le caractère d'un véritable miracle. Toutefois il remet la décision complète de l'affaire à Son Eminence Révérendissime qui, après avoir vu et examiné les actes, les interrogatoires et documents, daignera intervenir, par un *décret* définitif, selon qu'elle le jugera expédient dans le Seigneur.

« En conséquence, après avoir entendu ce rapport, et pris connaissance du procès ; vu les interrogatoires des témoins, leurs réponses et renseignements ; les ayant considérés avec attention et maturité ; après avoir recueilli les avis des théologiens et d'autres personnages pieux, suivant la forme indiquée par le concile de Trente (session XXV, *de l'invocation et de la vénération des saints, de leurs reliques et des saintes images*), l'Eminentissime et Révérendissime cardinal vicaire dans la ville, a dit, prononcé et définitivement déclaré, qu'il conste pleinement du vrai et insigne miracle opéré par le Dieu très-bon et très-grand, par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, dans la conversion instantanée et parfaite d'Alphonse-Marie Ratisbonne du judaïsme. Et, « parce qu'il est honorable de révéler et « de confesser les œuvres de Dieu (*Tobie*, « chap. XII, v. 7), » Son Eminence daigne permettre qu'à la plus grande gloire de Dieu et pour accroître la dévotion des fidèles envers la bienheureuse vierge Marie, la relation de ce miracle insigne puisse être imprimée et publiée, et qu'elle ait autorité.

« Donné au palais de Son Eminentissime et Révérendissime cardinal, vicaire de la ville et juge ordinaire, les jours, mois et an que dessus. Signé : C., cardin. vicaire. — Camille Diamilla, notaire député. — Conforme à l'original, signé : Joseph, chan., Tarnassi, secret. »

III. — RATISBONNE. Le troisième frère de l'abbé Ratisbonne se convertit au catholicisme en 1844 et entra comme novice dans la maison des Jésuites à Rome.

RATISLAS, prince des Moraves, ayant appris que les Khazars avaient embrassé volontairement le christianisme, envoya comme eux des ambassadeurs à l'empereur Michel, ou plutôt à sa mère, sainte Théodora, disant que son peuple avait renoncé à l'idolâtrie et voulait embrasser le christianisme, mais qu'il n'y avait personne capable de les instruire. Des missionnaires étant arrivés, il se fit chrétien ainsi que ses sujets.

RAVEAU (François), natif de Paris, abjura l'hérésie protestante dans l'église des Filles de Sainte-Marie du faubourg Saint-Germain, le 5 janvier 1684, entre les mains du P. Alexis Dubuc, théatin qui, depuis plus de cinq ans, travaillait à le retirer de ses erreurs, ce qui lui attira la haine de ses parents, qui étaient fort puissants parmi les prétendus réformés.

RAYNIER (Le bienheureux), de l'ordre de Cîteaux, habitait la Flandre et menait une vie peu réglée, lorsqu'il fut converti par saint Bernard. Il se fit moine et mourut saintement vers le milieu du XII^e^ siècle.

RÉAVILLE (DE), protestant converti, en novembre 1679, par Le Camus, évêque de Grenoble, qui avait déjà retiré M. Dalliez, son frère, des erreurs où sa famille était depuis près d'un siècle. M. de Réaville n'était pas seulement receveur général du Dauphiné, mais aussi de la chambre aux deniers du roi, et connu de S. M. et de tous les ministres pour homme d'esprit et propre aux affaires. Il y a plus de cent ans qu'il y avait des capitouls dans sa famille, qui, originaire de Toulouse, a passé à Montauban, où elle a toujours tenu un rang très-considérable.

I. — REBOUL, jeune homme d'Avignon, converti par Pierre Coton, vers 1595, écrivit depuis contre les erreurs du parti calviniste qu'il avait abandonné.

II. — REBOUL (Jacques-Louis), protestant, né à Genève, fit son abjuration à Lyon entre les mains de M. Julliard, curé de Saint-François de Sales de cette ville, le 7 octobre 1810.

RECCARÈDE, roi des Visigoths, fils de Légivilde, lui succéda, et suivit l'exemple de son frère, saint Herminigilde ; car s'étant fait instruire et ayant reconnu la vérité de la religion catholique, il abjura l'aria-

nisme et reçut le signe de la croix avec l'onction du saint chrême. Le dixième mois de la première année de son règne, il parla avec tant de sagesse aux évêques ariens, qu'il les obligea de se faire catholiques par raison plutôt que par autorité. En un mot, il convertit toute la nation des Visigoths, ne souffrant pas qu'aucun hérétique servît dans ses armées ou dans les fonctions publiques. Il ramena aussi tous les Suèves à la religion catholique. Ainsi, le commencement de son règne fut la fin de l'hérésie en Espagne, où elle avait dominé depuis l'entrée des barbares, c'est-à-dire depuis le commencement du v^e^ siècle, pendant environ cent quatre-vingts ans. Le roi Reccarède envoya porter les nouvelles de sa conversion dans la province narbonnaise qui était sous son obéissance. Les hérétiques qui y demeuraient se convertirent à son exemple; mais un évêque arien, nommé Athalocus, en mourut de dépit.

La conversion de Reccarède occasionna toutefois quelques mouvements qu'il réprima. Dès la seconde année de son règne, un évêque arien, nommé Sunna, avec Seggon et quelques autres d'entre les seigneurs, voulurent se révolter ; mais ils furent découverts. On envoya Sunna en exil et on bannit Seggon en Galice, après lui avoir coupé la main. La troisième année, on découvrit une autre conjuration de l'évêque Uldila et de la reine Gosvinde, belle-mère de Reccarède. Elle avait feint de se joindre à ses intérêts et même d'être catholique, aussi bien qu'Uldila ; mais on reconnut qu'à la communion ils faisaient semblant de prendre l'eucharistie et la jetaient par terre. Uldila fut envoyé en exil, et Gosvinde, toujours ennemie des catholiques, mourut dans le même temps.

Pour affermir la conversion des Goths, le roi Reccarède assembla un concile de tous les pays de son obéissance. Il le convoqua à Tolède, pour le sixième jour de mai de l'an 589, quatrième de son règne. Il s'y trouva soixante-quatre évêques et huit députés pour autant d'évêques absents. Avant que de tenir leurs séances, le roi, qui était présent, les exhorta à s'y préparer par le jeûne, les veilles et les prières. Ils passèrent trois jours entiers dans ces exercices de piété. Quand ils furent assemblés de nouveau, le roi leur demanda de faire lire, d'examiner synodalement, et puis de garder sa profession de foi sur la Trinité, souscrite de sa main et de celle de la reine, son épouse. Les évêques la reçurent de la main du roi et la firent lire par un notaire. Le roi y dit entre autres que, par la grâce de Dieu, il travaille à ramener tous ses sujets à l'unité de la foi et de l'Eglise catholique. « Vous avez ici, dit-il, toute l'illustre nation des Goths, qui, bien qu'elle ait été jusqu'à présent séparée de l'Eglise universelle par la malice de ses docteurs, y revient maintenant avec moi de tout son cœur. Vous avez aussi la nation très-nombreuse des Suèves, qui, ayant été entraînée par d'autres dans l'hérésie, a été ramenée à la vérité par nos soins. J'offre ces peuples, par vos mains, comme un sacrifice agréable à Dieu ; c'est à vous à les instruire dans la doctrine catholique. » Ensuite il reprend sa confession de foi, en déclarant qu'il anathématise Arius, sa doctrine et ses complices; qu'il reçoit le concile de Nicée, le concile de Constantinople contre Macédonius, le premier concile d'Ephèse contre Nestorius, le concile de Chalcédoine contre Eutychès et Dioscore, et généralement tous les conciles orthodoxes qui s'accordent avec ces quatre. « Recevez, en conséquence, cette déclaration de nous et de notre nation, écrite et confirmée par nos signatures, et gardez-la parmi les monuments canoniques, pour être un témoignage, devant Dieu et devant les hommes, que les peuples sur lesquels nous avons, au nom de Dieu, la puissance royale, ayant quitté leur ancienne erreur, ont reçu dans l'Eglise le saint Esprit par l'onction du saint chrême et par l'imposition des mains, en confessant que cet Esprit consolateur est un égal en puissance avec le Père et le Fils. Si, à l'avenir, quelqu'un d'entre eux veut se dédire de cette sainte et vraie foi, que Dieu le frappe d'anathème dans sa colère, et que sa perte soit un sujet de joie aux fidèles et un exemple aux infidèles. » Le roi avait ajouté à sa profession de foi les définitions des quatre conciles généraux, et l'avait souscrite avec la reine Baddo, son épouse.

A la fin de cette lecture, tout le concile s'écria : « Gloire à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, qui a daigné procurer la paix et l'unité à sa sainte Eglise catholique ! Gloire à notre Dieu Jésus-Christ, qui, au prix de son sang, a rassemblé l'Eglise catholique de toutes les nations ! Gloire à notre Dieu Jésus-Christ, qui a ramené une nation aussi illustre à l'unité de la vraie foi, et n'a fait de tous qu'un troupeau et qu'un pasteur ! Qui a mérité de Dieu une récompense éternelle, sinon le roi vraiment catholique Reccarède? A qui Dieu réserve-t-il une éternelle couronne, si ce n'est au roi vraiment orthodoxe Reccarède? A qui est due la gloire dans les temps et dans l'éternité, si ce n'est au roi Reccarède, qui vraiment aime Dieu? C'est lui qui a conquis à l'Eglise de nouveaux peuples. Il a fait l'office d'apôtre, il en mérite la récompense. Qu'il soit toujours chéri de Dieu et des hommes, celui qui a si merveilleusement glorifié Dieu sur la terre ! »

Après ces acclamations, et par ordre du concile, un des évêques catholiques, adressant la parole aux évêques, aux prêtres et aux plus considérables des Goths convertis, leur demanda ce qu'ils condamnaient dans l'hérésie qu'ils venaient de quitter et ce qu'ils croyaient dans l'Eglise catholique, à laquelle ils s'étaient réunis, afin qu'on vît, par leur confession, qu'ils anathématisaient sincèrement la perfidie arienne, avec tous ses dogmes, ses offices, sa communion, ses livres, et qu'il ne restât au-

cun doute qu'ils ne fussent de véritables membres du corps de Jésus-Christ. Alors tous les évêques, avec les clercs et les autres principaux de cette nation, déclarèrent que, bien qu'ils eussent déjà fait dans le temps leur confession, ce que l'on exigeait d'eux, ils étaient prêts à la réitérer et à confesser tout ce que les évêques catholiques leur avaient montré être le meilleur.

Là-dessus on prononça vingt-trois articles avec anathème contre les principales erreurs des ariens, et contre tous ceux qui en prenaient la défense. On dit nommément anathème à qui ne croit pas que le Fils soit engendré sans commencement de la substance du Père, ou qu'il lui soit égal et consubstantiel; anathème à qui nie que le Saint-Esprit soit coéternel et égal au Père et au Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre; anathème à qui reconnaît une autre foi et une autre communion catholique que celle qui fait profession de suivre les décrets des conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine; anathème à qui ne condamne pas de tout son cœur le concile de Rimini. Les évêques goths convertis protestèrent qu'ils abandonnaient de tout leur cœur l'hérésie arienne; qu'ils ne doutaient pas qu'en la suivant, eux et leurs prédécesseurs n'eussent erré; qu'ils venaient d'apprendre dans l'Eglise catholique la foi de l'Evangile et des apôtres; qu'ainsi ils promettaient de tenir et de prêcher celle dont leur roi et leur seigneur avait fait profession en plein concile, avec anathème à qui cette doctrine ne plairait point, étant la seule catholique. Ensuite ils souscrivirent, au nombre de huit, tant aux vingt-trois articles qu'aux formules de foi de Nicée et de Constantinople, ainsi qu'à la définition de Chalcédoine; après eux, les prêtres et les diacres, puis les grands seigneurs et les anciens des Goths.

Cela fait, le roi Reccarède proposa aux évêques de faire des statuts pour le règlement de la discipline ecclésiastique, et pour réparer les brèches que l'hérésie y avait faites. Il demanda en particulier que, dans toutes les églises d'Espagne et de Galice, l'on récitât à voix claire et intelligible le symbole dans le sacrifice de la messe, avant la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, suivant la coutume des Orientaux, afin que les peuples sussent auparavant ce qu'ils devaient croire, et qu'ayant purifié leurs cœurs par la foi, ils s'approchassent pour recevoir ces divins mystères.

RECHBERG, trois comtesses de ce nom se convertirent simultanément au catholicisme. Leur abjuration eut lieu le même jour, 4 mars 1846, à Donzdorf et à Munich.

Dans cette même ville, le 22 février précédent, cinq personnes protestantes avaient publiquement abjuré l'hérésie dans la grande et belle église de la Cour, dédiée à saint Gaëtan. Parmi les néophytes se trouvait un candidat de théologie protestante, qui a immédiatement commencé le cours des études théologiques catholiques.

RECK (Jean DE), seigneur de Dren, Stenfurt et Welpendorf, appartenait originairement à la confession des réformés; il dut sa conversion au catholicisme aux entretiens de vive voix qu'il eut avec un religieux jésuite, nommé Gerhard Wickede, en l'année 1651, et à la lecture de l'*Héliopolis* de Kedden, et d'un ouvrage qui a pour titre : *Speculum catholicæ veritatis Christiani Wilhelmi marchionis Brandenburgici.* Ces livres lui furent remis par deux jésuites. Il mourut en 1666. (*Rotermund à Joccher*, VI, 1519, qui contient les titres de ses ouvrages.)

I. — RÉGNIER (Amélie-Joséphine-Louise), femme Orval, élevée dans la religion luthérienne, fit abjuration à Rayon, entre Liége et Verviers, en Belgique, le 29 mars 1838. Elle fut baptisée sous condition, et s'est approchée du tribunal de la pénitence et de la sainte table. Le curé du lieu a béni son mariage. La piété de cettedame a fort touché les assistants.

Plusieurs conversions de protestants avaient déjà eu lieu, depuis peu de temps en Belgique.

II. — RÉGNIER (Ferdinande), depuis Mme Dumont, sœur d'Amélie-Joséphine-Louise Régnier (la précédente), se convertit à Olne, en mai 1838. C'était la troisième demoiselle Régnier qui depuis huit ans était rentrée dans le sein de l'Église.

REGNY (Eugène DE), riche propriétaire, se convertit au catholicisme et devint prêtre dans ces dernières années (XIXe siècle).

REICHENBACH-LESSONITZ (la comtesse), fille du prince électeur de Hesse-Cassel, et femme du comte Félix Zichi, se convertit au catholicisme en 1840.

REINACH (Adrien DE), descendant d'une des plus anciennes et des plus nobles maisons de l'Alsace, se convertit au catholicisme, et devint prêtre dans ces derniers temps (XIXe siècle).

REMY, de Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la délibération publique du 12 juillet 1685, par laquelle les habitants de la ville de Pau renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée. (*Voy.* l'*Introduction.*)

RENARD (Jeanne LE), l'un des 600 protestants convertis à Caen, vers 1630, par Véron et qui renoncèrent au protestantisme comme contraire à la doctrine de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise.

RENIER (Michel), protestant de Caen, converti à la même époque et par les mêmes motifs.

RENIÈRES, de Sedan, ministre protestant, qui se convertit au catholicisme vers 1655, et se fit ensuite dominicain.

RENOUF (Peter LE PAGE-), *scholar* du collége de Pembroke (Angleterre), suivit l'exemple de son collègue M. Sibthorp,

membre de l'université d'Oxford, naguère converti.

RENOUF, auteur d'un traité sur l'eucharistie, fut admis par Mgr de Wiseman au sein de l'Eglise catholique, à Pâques, le 21 mars 1842, dans la chapelle de Sainte-Marie, à Oscott.

Un autre théologien éminent de cette université se préparait, dans le recueillement, à rentrer bientôt au sein de la grande famille, au milieu de laquelle Sibthorp et Renouf sont venus goûter la paix véritable et les consolations de l'âme.

REQUEMARTINE (Abraham), avocat de Béziers, né et élevé dans la religion juive, se convertit, fit abjuration et fut baptisé dans l'église de Saint-Nazaire, à Béziers, le 27 novembre 1829. Il eut pour parrain le comte de Delort-Sevignan, ancien officier dans la garde royale, et pour marraine Mme de Villeneuve, femme du sous-préfet de Béziers. M. Lamare, curé de Saint-Nazaire, adressa un discours au néophyte et lui administra les sacrements de baptême et d'eucharistie. Cette cérémonie fut remarquable par le recueillement et la fermeté du néophyte. M. Requemartine avait trente-trois ans, et cet âge, son caractère et la constance avec laquelle il a suivi son projet de conversion, malgré les obstacles qu'il a eus à vaincre, prouvent assez la pureté des motifs qui l'ont fait agir. Il eut à combattre non-seulement les préjugés de son éducation, mais l'opposition de sa famille. Il reçut au baptême les noms d'Armand-Augustin.

RESTITUTE (Sainte), vierge et martyre à Sora, naquit à Rome, vers l'an 270, sous le règne d'Aurélien, et fut élevée dans les superstitions du pagnanisme. Mais une famille chrétienne avec laquelle elle se lia, lui fit aimer le christianisme, et lui inspira le désir de l'embrasser. Elle en parla à ses parents qui, loin de la détourner de son projet, reçurent le baptême avec elle. Restitute venait de consacrer à Dieu sa virginité, lorsque étant allée à Sora, dans la terre de Labour, elle logea chez une dame païenne dont le fils était malade, et auquel elle rendit la santé par la vertu de ses prières. La mère et le fils, touchés de ce miracle, crurent en Jésus-Christ et se firent baptiser. Le bruit de cette conversion s'étant répandu dans la ville, y convertit d'autres personnes. Le proconsul Agathius, informé de ce qui se passait, fit arrêter Restitute, et s'efforça, mais en vain, de la faire retourner au culte des faux dieux ; alors, l'ayant fait battre de verges, il ordonna qu'elle eût la tête tranchée, ce qui fut exécuté sur les bords du Tibre, vers l'an 290.

RETTE (Marie DE LA), protestante de Caen, convertie vers 1630, par Véron.

RETZ (Jean-François de Paule, cardinal DE), qui se rendit si fameux par le rôle qu'il joua lors des troubles de la fronde. Au milieu des orages de la politique il semblait avoir oublié les leçons et les exemples que, dans sa jeunesse, il avait eu le bonheur de recevoir par saint Vincent de Paul, son précepteur. Devenu coadjuteur, puis archevêque de Paris, il se trouva en opposition avec la cour, et paya de la prison, puis d'un long exil, son humeur turbulente et sa funeste habileté à ourdir des intrigues contre un ministre qu'il aspirait à remplacer. L'âge et la réflexion le ramenèrent enfin à des sentiments plus dignes de son caractère. Ayant donné, en 1662, sa démission de l'archevêché de Paris, il vécut dans la retraite, et trouva, dans une économie sévère, le moyen de payer les dettes énormes qu'il avait contractées. On ne saurait douter de son dessein d'abdiquer le cardinalat et d'entrer dans un monastère. Sa demande fut refusée ; mais le cardinal adopta un genre de vie qui ressemblait beaucoup à celui qu'il ne lui était point permis de suivre. Il faisait de fréquents séjours à l'abbaye de Saint-Michel, en Lorraine. Quand il était dans cette abbaye, il mangeait au réfectoire et voulait être servi comme les religieux. Dans ses dernières années, le cardinal vendit sa terre de Commercy, vint se fixer à Saint-Denis. Etant tombé malade, il manda dom Hennezon, en qui il avait mis sa confiance, et mourut le 24 août 1679 entre ses bras, dans les sentiments, et dans le plus vif regret de ses fautes.

REVEL (Louis-Jean-Pierre), Vaudois, protestant âgé de vingt-un ans, et caporal dans les chasseurs de Savoie, se convertit et fit son abjuration à Chambéry, le 28 juin 1825, entre les mains de M. l'abbé Billiet, chanoine de la métropole, délégué à cet effet par l'archevêque. Il eut pour parrain et marraine M. le comte d'Andezena, gouverneur de Savoie, et sa femme. La cérémonie eut lieu dans la chapelle du château royal, en présence du corps entier des officiers, d'un grand nombre de soldats et d'une multitude de fidèles. Revel était du diocèse de Pignerol.

REVOCAT (Saint), martyr à Carthage, était d'une condition servile, et n'avait pas encore reçu le baptême, quoiqu'il fut catéchumène lorsqu'on l'arrêta dans cette ville avec sainte Perpétue, sainte Félicité et plusieurs autres, pendant la persécution de Sévère. Après avoir reçu le baptême dans sa prison, il fut condamné aux bêtes, et souffrit le martyre l'an 202.

I. — RICHARD, prédicant méthodiste, eut la présomption de vouloir convertir les Sulpiciens qui dirigaient le collége et le séminaire de Montréal, dans le Canada. Ce furent les sulpiciens qui le convertirent dans le courant de 1818, et M. Richard devint prêtre catholique et professeur de théologie.

II. — RICHARD (Jean-Louis-Henri-Frédéric), jeune protestant, qui depuis plusieurs années songeait à sortir du sein de l'erreur, exécuta son projet à Guers, ville de l'arrondissement de Toulon. Richard naquit en 1807, à Guillonville, diocèse de Chartres, lieu où il y a beaucoup de protestants. Sim-

ple ouvrier et voyageant pour son état, il était à peine arrivé à Guers, qu'il alla de lui-même trouver le curé, M. Diouloufet, et lui ouvrit son cœur avec une candeur admirable. Le zélé pasteur qui, depuis sa rentrée en France en 1801, avait eu le bonheur de procurer et de recevoir quatre abjurations, accueillit le jeune Richard et l'instruisit, de concert avec ses deux vicaires. De pieux fidèles concoururent à le fortifier dans ses bonnes dispositions. Enfin, après des instructions réitérées, le jeune homme témoignant un ardent désir de se réunir à l'Eglise, le curé assigna le dimanche 18 mai 1828, pour son abjuration. Richard fit cette démarche d'un ton ferme, et néanmoins avec une émotion touchante, et le curé lui donna l'absolution publique de l'hérésie. Le 24 mai, veille de la Pentecôte, après la bénédiction des fonts, le vénérable pasteur administra le baptême, sous condition, au jeune homme, et le lendemain il l'admit à la communion. Plusieurs personnes pieuses l'accompagnèrent à la sainte table, entre autres de jeunes élèves du collége, avec le chef du pensionnat et ses professeurs. La cérémonie fut aussi pompeuse qu'édifiante, et fit verser des larmes de joie aux assistants, et surtout au digne et excellent curé, à qui la Providence semblait avoir voulu ménager cette consolation, en lui amenant de si loin cet intéressant jeune homme. Richard reçut la confirmation à Toulon, le 17 juin, des mains de Mgr Richiry, évêque de Fréjus. Ce jeune homme continua à montrer d'heureuses dispositions. Lors du baptême, qui lui fut administré sous condition, il eut pour parrain M. Haurran, vieillard respectable, président du conseil de la fabrique, et connu dans le pays par son zèle pour toutes les bonnes œuvres; et pour marraine Mme veuve Julien, née Pey, nièce du célèbre écrivain de ce nom, trésorière des dames de l'Association de Saint-François, également pieuse et charitable.

RICHARDS (M. et Mlle), de Southampton (Angleterre), abandonnèrent le protestantisme pour entrer dans l'unité de l'Eglise de Jésus-Christ, en 1837.

RICHEMOND (Duc DE), Anglais, fils naturel de Charles II, se convertit et fit abjuration à Fontainebleau, le 21 octobre 1685, entre les mains de Bossuet, et en présence de toute la cour; l'évêque de Meaux prêcha à cette occasion.

I. — RICHTER, qui avait été rédacteur d'un journal protestant hongrois, se convertit au catholisme en 1842, en Hongrie.

II. — RICHTER (Auguste), professeur protestant, se convertit et abjura le protestantisme à Presbourg, en 1843, et fit insérer dans un journal catholique un extrait des motifs de sa conversion. Cet opuscule, qui parut en Allemagne, est surtout remarquable par le tableau des terribles combats que le protestant est obligé de livrer à ses préjugés, à tous ses souvenirs, aux oppositions de sa famille et de l'amitié, avant de consommer l'œuvre de son retour à à la foi chrétienne.

RICIUS (Paul), juif, allemand de naissance, que sa grande érudition conduisit à la connaissance de la vérité de la religion catholique. Il l'embrassa au XVIe siècle. Il enseigna ensuite la philosophie avec beaucoup de réputation à Pavie. L'empereur Maximilien conçut pour lui une si haute estime qu'il le nomma un de ses médecins. Ricius est auteur de plusieurs ouvrages fort estimés, contre les juifs et sur d'autres matières : 1° *De cœlesti agricultura*, Bâle, 1587, in-fol.; 2° *Talmudica commentariola*, Augsbourg, 1510, in-4°; 3° *De 73 Mosaicæ sanctionis edictis*, Augsbourg, 1515, in-4°, etc.

RICTIOVARE (Saint), martyr en Campanie, où il exerçait les fonctions de lieutenant du gouverneur, fut converti au christianisme par sainte Lucie, qu'il avait fait arrêter et torturer cruellement. Arrêté à son tour, il fut associé à ses tourments et à son martyre.

RIEDEL (L.-H.), conseiller de régence à Erfurt, se convertit au catholicisme en 1827.

I. — RIETI (Moïse), israélite de Lugo, âgé de quarante-sept ans, et ses deux fils, Ange et Isaac, se convertirent au catholicisme, et reçurent le baptême dans la cathédrale de Ravenne, le 26 novembre 1827, des mains de l'archevêque, M. Falconieri, qui les avait fait instruire par un prêtre du séminaire, et leur donna la confirmation, en leur adressant une pieuse homélie. Le prélat ensuite célébra la messe, à laquelle Moïse communia. La cérémonie, à laquelle assistaient le chapitre, le séminaire et un grand nombre de fidèles, se termina par la procession du saint Sacrement, que l'archevêque suivait avec les néophytes, portant chacun un flambeau. Le prélat voulut qu'ils mangeassent à sa table, et les parrains des deux enfants se sont chargés de leur éducation.

II. — RIETI (Raphaël), juif, né à Sinigaglia, se convertit et fut baptisé à Fossombrone dans l'Etat de l'Eglise, le 14 juillet 1835. Il y avait sept ans qu'il était tourmenté du désir de se faire chrétien. Ayant entendu les sermons d'un prédicateur distingué, l'abbé Pellegrini, il le suivit à Fossombrone, où il fut instruit par le prévôt des Bo et par d'autres ecclésiastiques. Son baptême eut lieu dans la cathédrale. L'évêque Ugolini officiait, entouré de son chapitre. Il adressa au néophyte une touchante allocution. Après le baptême, il lui administra la confirmation et l'admit à la sainte table. La cérémonie fut remarquable par un grand concours, et surtout par la piété et le recueillement du néophyte.

RILEY (Mme), fille de M. Rambastown, membre du parlement, était restée sourde à toutes les sollicitations de son époux, qui, pendant plusieurs années, l'avait inutilement pressée d'embrasser la foi catholique. En 1846, mistriss Riley assistait au sermon, dans l'église de Windsor. Le prédicateur protestant employait des arguments d'un autre âge et s'égara en de violentes injures prodiguées à l'Eglise romaine et aux catholiques. Mistriss Riley éprouva le dégoût le plus complet pour d'aussi révoltantes décla-

mations ; elle s'irrita d'entendre des calomnies dont la fausseté lui était connue ; puis la grâce parla à son cœur, et elle sortit du temple en disant à ses amies : « Ce ministre a cru nous affermir dans le protestantisme ; il s'est trompé. Je connais beaucoup de catholiques ; mon mari même professe cette religion ; je suis accoutumée à admirer leurs vertus mieux que personne. Je puis vous assurer que toute cette diatribe que nous avons entendue, n'est qu'une infâme calomnie. Croyez-moi donc, il faut être bien faible pour avoir recours à de semblables moyens. Oui, ce ministre vient de m'ouvrir les yeux : je suis entrée bonne protestante dans ce temple, et j'en sors catholique de cœur et décidée à me faire instruire. » Elle le fit comme elle l'avait dit, et cinq de ses amies suivirent son exemple.

RINTEL (Charles-Gustave), savant distingué protestant et référendaire à la régence de Kœnigsberg, en Prusse, se convertit au catholicisme et fit son abjuration en 1839. Il avait publié, dans l'affaire de Cologne, un écrit intitulé : *Clement-Auguste, archevêque de Cologne, défendu contre les attaques du gouvernement prussien par un protestant;* puis un autre ayant pour titre : *Défense de l'archevêque de Gnesne et de Posen.* Le gouvernement prussien poursuivit l'auteur du premier écrit et le fit condamner, pour avoir dit la vérité, à la perte *de la cocarde prussienne* et à un an de prison, dans une forteresse. Avant d'entrer en prison, M. Rintel abjura le protestantisme pour embrasser le catholicisme, dont il devait plus que jamais comprendre la douceur, la vérité et la tolérance. Les brochures ci-dessus ayant paru anonymes, les protestants ont constamment nié qu'elles fussent écrites par un de leurs coreligionnaires, comme si on ne pouvait pas être protestant et défendre l'innocence opprimée. La *Gazette universelle* de Leipsick a vu dans ces publications une imposture et une mystification catholique ; et quand l'auteur se nomma, on ne trouva pas de moyen de défense plus simple et plus expéditif que d'écrouer le coupable défenseur de la vérité.

RINTOU (Mlle Marie-Georgina), née à Londres le 22 août 1819 et élevée dans l'hérésie anglicane, se convertit et fit son abjuration le 19 janvier, entre les mains de M. Préfontaine, curé doyen de Laigle, dans l'église de Saint-Martin de cette ville, au diocèse de Seez, et reçut le baptême sous condition. Le dimanche suivant, 22 janvier, la nouvelle fille de l'Eglise catholique fut admise à faire sa première communion.

RIOUVILLE DE LA MOTHE (Pierre), protestant âgé de cinquante ans, rentra dans le sein de l'Eglise catholique le 1er novembre 1710.

I. — ROBERT et DALMACE, deux soldats convertis par saint Robert ou Rupert, et qui se retirèrent avec lui dans une solitude à cinq lieues de Brioude, qui devint le monastère de la Chaise-Dieu. Cet établissement, fondé en 1052 et régi par la règle de saint Benoît, prit des accroissements si rapides que le saint fondateur y compta jusqu'à trois cents religieux.

II. — ROBERT (Françoise) de Launay, protestante de Caen, que Véron convertit vers 1630.

III. — ROBERT (Mlle Marie) se convertit, abjura la religion anglicane entre les mains en M. l'abbé Moligny, et rentra dans le sein de l'Eglise le 15 février 1840.

ROBEY, magistrat aux Etats-Unis, se convertit au catholicisme vers 1822, et servit de parrain à M. Dunton-Geoghegan, autre magistrat converti.

ROCCA (Le docteur Moïse), israélite de Trieste, médecin renommé, âgé de trente-trois ans et sa femme de vingt-cinq ans avec leur fille unique, se convertirent et furent baptisés solennellement en juin 1843, par le cardinal Patrizi, dans l'église des SS. André et Grégoire *in monte Cœlio*, desservie par les Camaldules, à un desquels cette famille avait été recommandée. Le premier eut pour parrain le comte Rodolphe de Lützou, ambassadeur d'Autriche près le Saint-Siége ; Mme la baronne Anne Grazioli fut la marraine des deux autres. Les deux époux ont ensuite reçu le sacrement de confirmation et ont été admis à la sainte table. Pour combler leur joie, le Pape les reçut, leur fit de pieux cadeaux et leur donna sa bénédiction apostolique. Après avoir reçu ces faveurs, ils retournèrent dans leur pays.

ROCHE, membre du parlement anglais pour le comté de Corck, se convertit au catholicisme vers 1836.

ROCHETTE (Jean DE LA), protestant de Troyes, fut instruit et ramené par le P. Ange de Raconis, capucin ; on a publié l'histoire de cette conversion vers 1633.

I. — RODOLPHE (Joseph), ministre protestant très-fameux dans le pays de Guyenne, Saintonge et dans les Cévennes, se convertit au catholicisme vers 1641.

II. — RODOLPHE (Charles-Frédéric), luthérien, natif du royaume de Wurtemberg, fut reçu le 11 janvier 1825 à l'hospice de la Trinité à Rome, et demanda à être instruit dans la religion catholique. Il fit abjuration le 1er février et reçut le 5 les sacrements de confirmation et d'eucharistie, qui lui furent administrés par M. Mattei, patriarche d'Antioche, primicier de la confrérie. Le prince Philippe Albani, un des gardiens, fut son parrain.

RODWEL (T.), anglais converti au catholicisme en 1846.

ROGATIEN. *Voy.* DONATIEN.

I. — ROGER (Martine), née Langlois de Louvigny, de Saint-André de Fontenay, près Caen, protestante convertie vers 1630.

II. — ROGER, imprimeur de la ville d'Orthez, converti au catholicisme en 1665.

I. — ROISSEL (Henri), jeune officier, fils d'un président de consistoire en Alsace, se convertit au catholicisme et fit son abjuration en 1827, entre les mains de M. Janson évêque de Nancy.

II. — ROISSEL (Henri-Frédéric-Guillaume),

né en Alsace, fils d'un ancien président du consistoire luthérien, rentra dans le sein de l'Eglise catholique et abjura dans la chapelle de l'hôpital Necker, à Paris, le 24 mai 1829. Il y avait longtemps que la grâce le sollicitait; enfin, ce jour-là, après les instructions et les préparations convenables, il fit abjuration entre les mains de M. de Janson, évêque de Nancy. Cet homme, qui était âgé de trente-huit ans, et qui était un ancien militaire, reçut le baptême sous condition. Les ministres protestants à Paris essayèrent de détourner Roissel de sa démarche, mais il céda à sa conviction et à un concours de circonstances où il était difficile de ne pas voir une conduite miséricordieuse de la Providence à son égard.

ROLAND (Perrine), protestante de Caen convertie vers 1630.

ROLLAND (Agnès), d'Anguernier, près de Caen, convertie à la même époque.

ROLLON ou RAOUL, premier duc de Normandie, un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans les IX^e^ et X^e^ siècles. Le roi Charles le Simple, pour avoir la paix avec eux, conclut à Saint-Clair-sur-Epté, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon, leur chef, sa fille Gisle ou Guelle en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom, à condition qu'il en ferait hommage et qu'il embrasserait la religion chrétienne. Rollon, ayant accepté les offres du roi de France, l'archevêque Francon l'instruisit, le baptisa en 912; le duc Robert le leva des fonts, lui donna son nom et lui fit de grand présents. Robert de Normandie, car c'est ainsi que Rollon fut nommé depuis son baptême, fit aussi instruire ses comtes, ses chevaliers et toute son armée. Rollon ou Robert donna surtout ses soins à dédommager la religion des maux qu'ils lui avaient faits. Il rebâtit plusieurs des églises que lui ou les autres Normands avaient ruinées et il rendit en peu de temps, dans son duché de Normandie, la religion aussi florissante qu'elle y avait été désolée auparavant. Dans le siècle suivant, ces mêmes hommes, qui avaient si longtemps désolé la chrétienté, en deviendront un des plus fermes boulevards; des seigneurs normands chasseront les Sarrasins de l'Italie et feront serment de fidélité aux Papes, comme rois de Sicile et de Naples.

I. — ROMAIN (Saint), soldat et martyr à Rome, était l'un des gardes de saint Laurent. Il se convertit à la vue du courage et de la tranquillité que l'illustre diacre montrait au milieu de ses tourments. Saint Laurent l'instruisit et le baptisa dans la prison. Ce changement de religion ayant été connu, il fut arrêté et décapité la veille du martyre de saint Laurent, c'est-à-dire le 9 août 258.

II. — ROMAIN (Saint), martyr à Samosate en Syrie, souffrit l'an 287 par ordre de l'empereur Maximien, qui se trouvait dans cette ville en revenant de son expédition contre les Perses. Il venait d'embrasser le christianisme, et le bruit de sa conversion décida le prince à le faire arrêter. Conduit devant son tribunal, comme il refusait de sacrifier aux dieux, Maximien le condamna à être crucifié avec saint Hipparque et saint Philotée, à qui il était redevable de sa conversion, et quatre autres qui étaient, ainsi que lui, des premières familles de la ville. Il vivait encore après un jour passé sur la croix, et il fut achevé d'un coup de poignard dans le cœur.

ROMILLION (Jean-Baptiste), un des fondateurs de la congrégation des prêtres de la Doctrine chrétienne, avait été élevé dans le calvinisme; il fit abjuration à Cavaillon, reçut depuis les ordres sacrés et devint un zélé missionnaire : il convertit son père et plusieurs autres protestants. (XVII siècle.)

ROOKE (S.-P.), vicaire de l'église anglicane de Saint-Sauveur, à Leeds, se convertit au catholicisme avec cinq autres ministres protestants attachés à la même paroisse. Nous trouvons leur nom au bas d'un appel public, fait le 20 septembre 1851 en faveur d'une mission catholique des Oblats de Marie, qui avait pour but de ramener leur ancien troupeau au bercail dans lequel ils avaient déjà eu le bonheur de rentrer eux-mêmes.

ROQUE-MARTIN, notaire à Vessiez, canton de Ronjau, diocèse dé Montpellier, abjura le judaïsme et entra dans le sein de l'Eglise catholique le jour de la Fête-Dieu de l'année 1838. — Déjà son frère, avocat à Béziers, lui en avait donné l'exemple peu avant la révolution de 1830. Cette démarche de deux hommes estimables fit sensation dans le pays.

ROQUERBE, négociant de Marseille, appartenant au culte réformé, se convertit et fit, le 6 août 1848, son abjuration entre les mains de Mgr de Mazenod, dans la chapelle épiscopale.

ROSETTE (Pierre), luthérien, né à Lausanne, avait pris le métier des armes et s'était trouvé à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé à la jambe gauche. Dans les voyages qu'il fit en Italie, il eut occasion d'admirer plus d'une fois la majesté du culte catholique, la pureté de ses dogmes et les vertus de beaucoup d'âmes pieuses, et commença à soupçonner qu'il n'était point dans l'Eglise véritable. La Providence lui ménagea les moyens de s'en convaincre encore plus; se trouvant à Parme en 1825, la blessure qu'il avait reçue à Austerlitz se rouvrit et le força d'entrer dans un hospice public, pour y être traité. Il fut fort touché de la charité avec laquelle les habitants distingués de la ville servaient les infirmes. Ces pieux fidèles formaient une association de charité, qui reconnaissait pour son fondateur saint Camille Leli, et qui était unie à son ordre des Clercs-Ministres des infirmes; ils allaient dans les hôpitaux et y soulageaient les infirmiers dans leurs fonctions, rendant les offices les plus pénibles, servant les malades et en même temps les consolant et les instruisant. Ces soins étonnent encore plus dans des hommes dont plusieurs sont élevés

dans l'aisance et appartiennent aux classes les plus distinguées de la société. Cette charité fit beaucoup d'impression sur Rosette, et fortifia les doutes qu'il avait déjà. Il demanda à s'instruire ; les pieux associés y consentirent avec joie, et lui expliquèrent les principes de la religion. Ce qu'il apprit le satisfit tellement, qu'il demanda à faire son abjuration, qui eut lieu le 25 septembre 1825, dans la chapelle de l'hospice. L'abbé Tacchini, professeur, qui la reçut, adressa au nouveau converti un discours solide et touchant sur la grâce que Dieu lui faisait et sur la manière dont il devait y répondre. Rosette fut admis au sacrement de pénitence et d'Eucharistie ; se trouvant guéri peu après, il ne voulut point retourner à Lausanne, où il aurait pu difficilement pratiquer sa religion, et il aima mieux se rendre à Bordeaux, où il avait pour cela tous les secours qu'il pouvait souhaiter. Ces détails sont tirés des *Mémoires* de Modène.

ROSIERS (Abraham DES), protestant de Caen, que Véron convertit, vers 1630, avec six cents autres en leur démontrant que les protestants avaient falsifié l'Ecriture sainte, qui condamnait leur doctrine, ainsi que les Pères des quatre premiers siècles de l'Eglise.

ROSNY (Maximilien DE BÉTHUNE, marquis DE), fils du célèbre ministre de Henri IV, fut converti par les soins du cardinal de La Rochefoucauld. (XVII^e siècle.)

ROSSELET (Charles-Henri), protestant suisse, né dans le canton de Neuchâtel, et âgé de vingt-sept ans ; étant sous-officier dans la 1^re compagnie du 2^e régiment étranger, se convertit et fut instruit par M. Fabbri, recteur de l'hospice de Ravenne. Il fit son abjuration le 1^er février 1834, dans la cathédrale de Ravenne, en présence de l'archevêque, M. Falcomini. Le lendemain, le prélat lui administra la confirmation, et célébra la messe, à la fin de laquelle il lui donna la communion. Le comte Godrouchi-Coccoli, prolégat de Ravenne, fut le parrain de Roslet.

ROSSILLON (Priscille DE), âgée d'environ vingt ans, fille unique de M. de Rossillon, l'un des plus célèbres ministres protestants de Lunel, ayant eu des doutes qui lui rendirent sa religion suspecte, se fit instruire par les Capucins des vérités du catholicisme. Les conférences qu'elle eut avec eux ne purent se faire avec assez de secret pour être inconnues à ce ministre. Il les découvrit, et pour empêcher la conversion qu'il craignait, il lui ôta la liberté de sortir, jusqu'à ce qu'il la pût faire conduire à Orange ou à Genève. Toute observée qu'elle était, elle vint à bout de s'évader, et les dames catholiques, entre les mains de qui elle se remit, ayant averti les magistrats, elle fut conduite à la grande église, où elle embrassa publiquement la religion catholique, en juillet 1681. A la fin de la grand' messe, on chanta le *Te Deum* et M. de Rossillon, son père, qui fut averti de cette cérémonie y courut aussitôt. Il l'aimait tendrement pour ses qualités, et lui trouvait tant d'esprit, qu'il avait dit plus d'une fois qu'il était fâché que ce ne fût pas un jeune homme pour en faire un des plus fameux ministres de France. Il lui parla sans emportement, et ayant su d'elle qu'elle avait mûrement examiné ce qu'elle faisait, il lui protesta devant toute l'assemblée que, pour s'être convertie, il ne l'aimerait pas moins, et la pria de ne point l'abandonner, l'assurant qu'il la laisserait aller, quand elle voudrait, dans un couvent de religieuses, pour achever de se faire instruire. Quelques jours après, on la conduisit à Montpellier au couvent de Saint-Charles, où Mme de Pradel, sœur de l'évêque de la même ville, et Mme de Saint-André, donnaient un soin particulier aux nouvelles converties. Les demoiselles de Nicol, filles de M. de Nicol, lui-même converti, étaient aussi dans ce couvent, où leur ferveur était d'un grand exemple.

ROSSIN (DE), gentilhomme protestant de Champagne, fort estimé de tous ceux qui le connaissaient pour les belles lumières de son esprit, se convertit et fit abjuration en novembre 1681, entre les mains du P. Alexis Dubuc, religieux Théatin, si célèbre par les innombrables conversions qu'il opéra.

ROSTY (Pierre LE), marchand à Saint-Julien, village près de Caen, et sa femme, furent convertis par Véron, vers 1630.

ROTK (Elisabeth), protestante génevoise, se convertit et fit abjuration à Turin, entre les mains de M. le chanoine Casalis, le 22 mai 1818.

ROUEN (Marguerite DE), protestante de Caen, convertie vers 1630 par Véron.

ROUSIÈRE (La marquise DE), convertie au catholicisme depuis un certain nombre d'années.

I. — ROUSSEAU, ministre protestant du diocèse de Chartres, qui se convertit et fit abjuration au commencement de 1664.

II. — ROUSSEAU (Abraham), juif, âgé de cinquante-deux ans. Le saint jour de Pâques 1844, la paroisse de Notre-Dame des Blancs-Manteaux fut témoin d'un spectacle fort édifiant. Un israélite attiré dans le sein de l'Eglise, un jeune homme arraché à la voie de la perdition, par le zèle de M. l'abbé Bugnot, prêtre de cette paroisse, se sont approchés de la sainte table, à la messe solennelle, avec la foi la plus vive, la piété la plus tendre.

Voici l'histoire de ces conversions :

Sur la fin de novembre 1843, une dame pieuse et charitable de la paroisse des Blancs-Manteaux se sentit intérieurement pressée de travailler à la conversion de Rousseau, qu'elle avait souvent occasion de voir. Ses premières tentatives ayant été couronnées de quelque succès, elle pria M. l'abbé Bugnot de s'adjoindre à elle pour cette bonne œuvre. Un cœur de prêtre ne peut être insensible à la pensée de gagner une âme à Dieu. Le vénérable ecclésiastique entreprit cette conversion de toute l'ardeur de son zèle. La grâce avait déjà merveilleusement préparé le cœur de l'israélite. Depuis plu-

sieurs années il fréquentait les églises de la capitale, et la parole de Dieu qu'il y écoutait avec attention, faisait sur lui une impression profonde. Voici quelle circonstance le poussa à ces actes de christianisme : Un jour il écrivit de Pologne à sa mère qu'il venait de recevoir la circoncision. *Malheureux*, lui répondit-elle, *qu'as-tu fait? Tu as été baptisé!* En effet, la mère d'Abraham, qui était chrétienne, l'avait fait baptiser en secret, et les pièces authentiques constatant ce baptême, furent déposées entre les mains de M. l'abbé Bugnot.

Indignés des tendances au christianisme que manifestait Abraham, ses coreligionnaires lui retirèrent les secours qu'ils lui accordaient; mais jamais Abraham ne s'en plaignit, jamais il n'essaya de se réconcilier avec les israélites, bien que sa position lui rendît leurs secours nécessaires.

Abraham promit bientôt au digne prêtre de Notre-dame des Blancs-Manteaux de se convertir, et lui avoua que depuis longtemps il eût accompli ce grand acte, sans la crainte qu'on l'attribuât à des motifs d'intérêt. L'abbé Bugnot, craignant dans son néophyte la duplicité si commune chez une race d'hommes habitués à spéculer sur tout, même sur leur conscience, crut devoir mettre Abraham à une longue épreuve; il épia sa conduite, le sonda en tous sens, et ce n'est qu'après avoir acquis la certitude de sa sincérité qu'il l'admit au sacrement de réconciliation.

Pendant plusieurs mois, aidé de l'abbé Ratisbonne, il catéchisa avec un zèle infatigable, l'homme sur qui la Providence avait des vues si miséricordieuses; sa charité trouva pour Abraham une position honorable, et pourvut à tous ses besoins avec une sollicitude vraiment paternelle.

Les instructions de l'abbé Bugnot furent en même temps suivies par un jeune homme qui, lancé sans guide au milieu du monde, était parvenu à l'âge de vingt-deux ans sans s'occuper de son âme, sans entendre parler de religion. Son jeune cœur se montra docile aux impressions de la grâce, sa piété angélique émut tous ceux qui le virent recevoir le pain des forts. Abraham, à ce moment solennel, offrit aussi un beau spectacle : il ne put contenir sa joie et versa des larmes de bonheur.

Pendant que, recueilli en lui-même, il rendait à Dieu de ferventes actions de grâces, un juif s'approcha de lui, lui murmura de grossières injures à l'oreille, et cracha même sur lui. Abraham lui répondit avec douceur : *Dieu daigne vous éclairer!*

Ces deux hommes qui venaient de tomber aux pieds de Jésus-Christ renouvelèrent avec ferveur les promesses de leur baptême. La miséricorde divine les a, pour ainsi dire, conduits par la main.

ROUTIER (Toussaint), fils de David, l'un des six cents protestants convertis à Caen par Véron vers 1630.

ROUX (Louis), né à Pont (Charente-Inférieure), étant militaire, se trouva dans la prison des Hauts-Murats, à Toulouse. Il avait, dès auparavant, conçu le dessein de quitter la religion protestante dans laquelle il avait été élevé. Le séjour qu'il fit dans la prison lui ayant donné lieu de réfléchir sur son projet, il s'en ouvrit à l'aumônier du régiment, qui était en tour de service aux Hauts-Murats. Cet ecclésiastique l'exhorta à s'examiner mûrement, et lui fit sentir que des considérations humaines ne devaient point entrer pour quelque chose dans sa résolution. Ce militaire ayant persisté dans son dessein, fut instruit pendant plusieurs mois, et fit son abjuration le 30 juin 1828, entre les mains de l'abbé Roquette, chanoine honoraire et aumônier du 8e d'artillerie, qui avait reçu les pouvoirs à cet effet de l'autorité ecclésiastique.

ROVEREA (Mme et Mlle DE), protestantes de Berne et M. de Roverea fils, officier de la légion de Hohenlohe, se convertirent au catholicisme dans le XIXe siècle.

ROWLAND (Guillaume), se rendit pendant les troubles d'Angleterre, en France, y devint catholique, et s'y fit connaître par des productions littéraires sous le nom de Roland Palingénius. Il écrivit des poésies, dont la plupart sont latines, plusieurs anglaises et quelques-unes même françaises. Il était aimé et recherché pour son humeur gaie, et mourut en 1656, dans les environs de Paris.

I. — ROY (Jean et Marguerite LE), et une troisième protestante de ce nom, firent abjuration à Caen vers 1630, converties par Véron.

II. — ROY, célèbre avocat de La Rochelle, passait pour un des plus beaux esprits de la province. Un capitaine d'infanterie l'ayant entrepris, sur la fin de janvier 1682, lui prouva si bien la fausseté du calvinisme, qu'étant resté convaincu dans les vingt-quatre heures, il abjura le lendemain son hérésie, en sorte qu'il devint depuis l'exemple, ou pour mieux dire, le fléau de ceux qui ne voulaient pas ouvrir les yeux sur les erreurs d'où lui-même était sorti.

ROYE, famille entière de protestants qui se convertirent au catholicisme, de 1684 à 1686. Le comte de Roucy, fils aîné du comte de Roye, ayant été instruit des vérités de la religion catholique par l'évêque de Meaux, fit abjuration entre les mains de ce prélat, en 1684.

Trois filles du comte Roye étaient dans le couvent de Notre-Dame de Soissons, où elles étaient entrées pour être instruites des vérités catholiques. L'abbé Huet, nommé à l'évêché de Soissons, avait été choisi pour cette mission, à cause de sa profonde érudition; il les convainquit si pleinement de la fausseté du calvinisme, qu'elles en firent abjuration entre ses mains, le 1er juin 1686, en présence d'un grand nombre de personnes de qualité. La piété qu'elles y témoignèrent édifia extrêmement toute l'assemblée

Quatre jours après, deux de leurs frères

firent aussi abjuration entre les mains du Père recteur du collége Louis le Grand.

ROZEMONT (Augustin DE), protestant du diocèse d'Orléans, converti au catholicisme vers 1675.

ROZIER (Veuve DU), née Marguerite Onfroy, protestante de Caen, convertie vers 1630.

RUANDE (Mademoiselle DU), à Caen, convertie à la même époque.

RUBEN, juif, natif de l'île de Minorque, riche, puissant et ami intime du fameux Théodore (*Voy.* cet article). Il fut un des premiers à se convertir, à la suite de la conférence publique qui eut lieu l'an 418, dans l'île de Minorque, entre l'évêque Sévère et un grand nombre de rabbins. La conduite de Ruben, après qu'il eut embrassé le christianisme, fut irréprochable. Ce fut lui qui contribua, par son zèle et par ses pieuses exhortations, à la conversion de son célèbre ami.

RUDE (Le docteur), fils d'un pasteur protestant de Leipsick, avait d'abord été entraîné par le torrent du radicalisme allemand, mais, découvrant bientôt ses tendances finales, il abandonna cette voie, se convertit et vint se réfugier dans les bras de la mère Eglise vers 1845. Il eut à soutenir deux années de combats, dont, pour son bonheur, il sortit victorieux. Abandonnant sans regret la perspective d'une situation lucrative qui était assurée, il se voua à l'étude de la théologie orthodoxe, et aspirait au sacerdoce catholique.

Parmi les personnes qui, en Allemagne, s'étaient alors récemment converties à la foi catholique, l'on remarquait principalement deux candidats de théologie protestante, dont le journal *la Sion* avait cru devoir taire les noms, en ne donnant que les initiales P. et K., tous deux aspiraient à entrer dans les ordres sacrés et méritaient d'y être admis, tant par l'instruction que déjà ils avaient acquise, que par le zèle qu'ils manifestaient. Le troisième, était le docteur Rude. Suivant la même feuille, beaucoup de conversions du même genre s'accomplissaient silencieusement en Prusse.

RUDOLPH, l'un des principaux prédicateurs de la secte de Ronge, dite *catholique allemande*, qui rentra ensuite au sein de l'Eglise. Ce jeune homme, doué de talents peu communs, suivait avec succès le cours de théologie dogmatique au séminaire de Pelphin, diocèse de Culm, en Prusse, et sa conduite régulière avait autorisé ses supérieurs à lui permettre de recevoir les ordres mineurs. Pendant qu'il ne pensait qu'à suivre la carrière où la voix de Dieu l'appelait, il eut occasion de voir quelques partisans de Ronge et de s'entretenir avec eux ; ces dangereux entretiens ébranlèrent bientôt, sinon sa foi, du moins sa vocation, et le firent tomber dans une faute plus grave encore. Il demanda un jour, de concert avec Dowiat, son condisciple, plus tard fameux acolyte de Ronge, la permission de sortir en ville, sous prétexte d'y faire quelque emplette ; mais ayant rejoint les perfides conseillers avec lesquels ils avaient eu l'imprudence de se lier, ils entrèrent avec eux dans une auberge, et y passèrent la nuit dans une orgie honteuse. A leur rentrée au séminaire, le lendemain matin, ils essayèrent de mensongères excuses pour voiler leurs désordres ; mais on n'en fut pas dupe, et on les chassa à l'instant du séminaire.

Un abîme en appelle un autre, et celui-ci fut l'apostasie. Après cet acte, ils furent reçus à bras ouverts par tous les nouveaux réformateurs, qui leur donnèrent des emplois importants et bien rétribués. Tandis que Dowiat accompagnait Ronge dans ses courses apostoliques, et remplaçait son maître sur les trétaux, lorsque celui-ci avait épuisé ses poumons en invectives contre l'Eglise romaine, son auguste et vénérable chef visible, et même contre l'autorité civile, Rudolph, choisi pour pasteur par la communauté dissidente de Dantzick, avec un salaire de 400 écus, faisant à ses ouailles des harangues d'un aussi bon goût et aussi édifiantes que celles du grand réformateur. Cependant sa conscience était révoltée du rôle infâme et criminel qu'il jouait, et ne pouvant en supporter plus longtemps les reproches amers et continuels, il résolut de s'y soustraire en demandant à sa communauté un congé de quelques semaines pour faire un voyage en Silésie. Arrivé à Breslau, il s'y logea dans une auberge écartée, espérant trouver dans de calmes réflexions quelque soulagement au poids du remords qui l'accablait. Mais les sectaires, qui épiaient toutes ses démarches, découvrirent sa retraite, et vinrent le prier de passer dans les appartements qu'une dame de la secte, riche et veuve, tient toujours prêts à l'usage des nouveaux apôtres qui passent par la ville. Rudolph s'excusa de s'y rendre, alléguant quelque indisposition. Theiner, autre prêtre apostat, indigne frère de celui dont la sainte vie et les savants écrits consolent et édifient l'Eglise, soupçonnant que la grâce agissait sur le cœur du coupable, vint alors le trouver, et fit tous ses efforts pour l'engager à y résister; il lui fit au nom de la secte l'offre d'une augmentation de 200 écus de salaire, et celle d'une paroisse à son choix dans la Silésie prussienne. Comme Rudolph n'était pas encore fixé sur la manière dont il voulait opérer son retour à l'Eglise, et qu'il craignait que le tentateur ne mît des entraves à son dessein, il ne lui fit que des réponses vagues, propres à lui donner le change, refusa tous ses offres d'offices, et se contenta de lui dire qu'il se bornerait à Nères, sa ville natale. Theiner, qui connaissait la pureté de la foi, le zèle ardent et éclairé de M. l'abbé Schneeweiss, professeur au gymnase de cette ville, recommanda au jeune homme de bien se garder des filets que ne manquerait pas de lui tendre ce jésuite. Mais c'était justement ces filets où Rudolph voulait s'engager pour recouvrer sa liberté et sa foi, et il alla s'y jeter, M. Schneeweiss accueillit l'enfant prodigue avec cette douceur, cette tendresse

et cette charité dont il trouvait le modèle dans le Père de la parabole évangélique. Comme le pauvre jeune homme était, sans s'en douter, peut-être une conquête de Marie, il fut inspiré par elle de se rendre à Piekar, célèbre sanctuaire qui lui est consacré, et où se trouve érigé, pour la conversion des pécheurs, la confrérie de son cœur immaculé. C'est là, au pied de l'autel qu'il espérait trouver le repos de sa conscience, après l'humble et sincère aveu de ses fautes. M. Schneeweiss approuva beaucoup son dessein, et l'envoya à Piekar, muni d'une lettre de recommandation pour l'abbé Fitzek, commissaire épiscopal et curé de cette paroisse, qui le reçut avec les mêmes sentiments que M. Schneeweiss lui avait témoignés à Neres. Les larmes amères du pénitent, le sacrifice entier qu'il faisait d'une position temporellement avantageuse, et de tous les offres qu'on faisait briller à ses yeux, ne permettant pas de douter de la sincérité de sa contrition, il fut admis le 13 novembre 1845, à renouveler sa profession de foi catholique. Mais comme le scandale a été public, il voulut que la réparation le fût aussi; il se rendit à Dantzick, bravant les dangers qui l'y attendaient pour faire devant l'assemblée catholique de cette ville amende honorable de son apostasie. Il écrivit à l'évêque de Culm pour lui demander pardon; il lui protesta qu'il se soumettait sans réserve a toutes les peines qu'il lui plaîrait de lui imposer. Dans d'autres lettres qu'il a publiées, il déplore son égarement, et retrace les malheureuses circonstances qui l'ont occasionné. La rentrée dans le giron de l'Eglise de ce prédicateur de la commune des dissidents catholiques de Dantzick, a causé une grande sensation, surtout en Silésie.

RUDOLPHE (Joseph), ministre protestant, de réputation, qui se convertit au XVII^e^ siècle.

RUELLE, ministre protestant, converti vers 1617.

RUF (Saint), martyr à Rome, avait été converti à la foi chrétienne par saint Chrysogone. Arrêté pendant la persécution de l'empereur Dioclétien, il fut mis à mort vers l'an 304 avec toute sa famille, qui avait imité sa conversion, et qui fut associée à son martyre.

RUFIN (Saint), martyr en Angleterre avec saint Wulfhade, son frère, était fils de Wulfère, roi de Mersie. Saint Chad, évêque de Lichtfield, les convertit au christianisme et les baptisa secrètement, vers l'an 670. Le roi leur père ayant appris qu'ils étaient chrétiens, et les ayant surpris un jour qu'ils priaient ensemble, les fit mettre à mort en haine de la religion qu'ils professaient. Quelques historiens disent cependant qu'ils furent massacrés par des païens, sans l'aveu de Wulfère, qui était alors chrétien lui-même, ou qui le devint peu de temps après.

RUFUS, frère d'Alexandre et fils de Simon le Cyrénéen, fut un des premiers juifs qui se convertirent au christianisme.

RUMOHR (Le baron DE), à Lubeck, se convertit au catholicisme en 1823.

RUMY, professeur protestant en Hongrie, se convertit au catholicisme en 1827.

RUSCOMBE POOLE (J.), avocat, sa femme et deux de ses sœurs se convertirent au catholicisme en Angleterre en 1845.

On lit dans le journal protestant *Western-Luminary* de septembre de la même année : « Nous apprenons avec douleur que la semaine dernière, M. *Ruscombe Poole of Bridgewater*, second fils de feu R. Poole, écuyer, avec sa femme, trois de ses sœurs et ses domestiques ont embrassé la foi catholique. »

RUSHTON (E.), Anglais de distinction, converti en 1846.

RUSSELL (Michael-Watts), maître-ès-arts, recteur anglican de Benefield (comté de Northampton), se convertit au catholicisme avec sa femme et sa sœur, et fut reçu au sein de l'Eglise, à Northampton, le 25 novembre 1845, par Mgr Vareing.

RUSSIAS (François), ministre protestant, converti vers 1625.

RYDE-LESTANG. La fille d'un gentilhomme de Poitou de ce nom, d'une ancienne maison de cette province, se convertit et abjura le protestantisme en avril 1680. Etant à Paris depuis deux ans avec sa mère, elle fut détrompée des erreurs que sa naissance lui avait fait suivre. Une parente qu'elle voyait fort souvent ayant commencé à l'éclairer, elle eut la fermeté d'entrer avec elle dans un couvent, où, ayant reçu une connaissance entière des vérités catholiques, elle n'hésita point à les embrasser.

RYDER (Georges Dudley), maître-ès-arts du collége d'Oriel à Oxford, curé de Easton, dans le Hants, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise, à Rome, par Son Em. le cardinal anglais Acton, le 5 mai 1846, jour de la fête de sainte Catherine. La cérémonie eut lieu dans la chapelle de Son Eminence. M. G. Ryder, sa femme, leurs cinq enfants, et mademoiselle Sophie Ryder, sa sœur, furent admis dans l'Eglise le même jour. Mme G. Ryder est belle-sœur du docteur Vilberforce, alors récemment nommé évêque d'Oxford. M. G. Ryder est fils de feu l'évêque anglican de Lichfield et Coventry, neveu du comte de Harrowby, lord président du conseil privé de Sa Majesté britannique, et cousin de M. Lisle Philipps, de Grace-Dieu-Manoir; il est auteur de quelques ouvrages estimés. Lord Shrewsbury, pair catholique d'Angleterre, fut le parrain du nouveau converti.

S

SABAT FINZI, juif, âgé de trente-deux ans, se convertit et fut baptisé à Rome le samedi saint 1814.

SABAT ROSELLI, juif romain, âgé de soixante-trois ans, se convertit au catholicisme et fut baptisé le 1^er^ juin 1816, la veille de la

Pentecôte, aux fonts de Constantin, à Saint-Jean de Latran, par M. Belli, archevêque de Nazianze.

SABINE (Sainte), veuve et martyre à Rome, était une dame d'un rang distingué. Son père, nommé Hérode, était chevalier romain et avait paru avec éclat sous le règne de Vespasien. Valentin, son mari, s'était illustré dans la carrière des armes. Elevée dans les superstitions du paganisme, elle fut redevable de sa conversion à sainte Séraphie, sa servante. Après son baptême, elle quitta Rome et les grandeurs mondaines et se retira dans une de ses terres en Ombrie pour y servir Dieu avec plus de recueillement. Quelques personnes pieuses qui partageaient ses goûts s'y réunirent avec elle, et sa maison devint une espèce de monastère. Berylle fit comparaître devant son tribunal Séraphie pour la faire sacrifier aux dieux; mais n'ayant pu l'y contraindre ni par les menaces, ni par les tourments, il lui fit trancher la tête. Berylle qui respectait Sabine la laissa tranquille, mais Elpide, son successeur, la fit charger de chaînes et renfermer dans un cachot. Elpide la condamna ensuite à être décapitée; à peine eut-elle entendu sa sentence qu'elle s'écria : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de la grâce que vous me faites et je remets ma vie entre vos mains. » Le bourreau lui trancha la tête le 29 août 126, un an après le martyre de sainte Séraphie.

SABO (Samuel), ministre protestant, de Hongrie, et prédicateur à Laevol, fit abjuration, le lundi de la Pentecôte 1830, entre les mains de l'archevêque d'Agria ou d'Erlau, M. Pirker, précédemment patriarche de Venise. M. Sabo était un homme instruit; il quitta une bonne cure où il était considéré. Sa femme et sa fille ont fait leur abjuration le même jour : celle-ci était âgée de dix-sept ans. Il paraît que M. Sabo méditait cette démarche depuis assez longtemps. Son fils aîné, à l'âge de vingt-deux ans, était entré au séminaire catholique en 1827, et le père lui-même l'avait alors présenté à l'archevêque. Depuis il présenta encore à ce prélat son second fils, pour le faire entrer au collége d'Erlau.

SACHIAH (Ali), maure de Tunis, âgé de quarante ans, qui se convertit et reçut le baptême et la confirmation le 15 septembre 1827, des mains du cardinal Zurla, vicaire du pape, dans l'église de Sainte-Marie-au-Mont. Le cardinal adressa au néophyte une exhortation à persévérer dans la route où il venait d'entrer et la cérémonie fut terminée par le *Te Deum* et la bénédiction. Quelques jours après Sachiah eut l'honneur d'être présenté au Pape par celui qui lui avait servi de parrain et par Georges Galabbada qui l'avait instruit.

SAGAN (La duchesse Catherine DE) se convertit au catholicisme en 1835.

SAGARE (Saint) évêque de Laodicée et martyr, fut converti par l'apôtre saint Paul.

SAGE (Jeanne LE), protestante de Caen, convertie vers 1630 par Véron.

SAINET (Martin), du pays de l'Ange-Pierre-Hue, village près de Caen, de Plumetot converti à la même époque et par le même.

SAINT-ALARY (Mlle Pauline), de Saverdun fit abjuration à Paris, il y a plusieurs années, entre les mains de l'abbé Carron.

SAINT-ELME (La comtesse DE), femme dont les écrits ont fait du bruit et dont la vie fut agitée, auteur des *Mémoires d'une contemporaine*, qu'elle composa au milieu des égarements de son esprit, termina sa longue carrière, le 19 mai 1845, à Bruxelles; elle est morte à l'âge de soixante-dix ans.

Mme de Saint-Elme, était née à la Haye, de parents protestants. Après la mort de son premier mari elle se rendit à Paris, où elle se fit remarquer par son esprit et sa beauté. On sait quels rapports elle eut, pendant son premier veuvage, avec différents personnages de l'époque, et entre autres avec le maréchal Ney, qu'elle regardait comme un être à part. Plus tard, elle épousa le comte de Saint-Elme, l'un des officiers de Napoléon.

Elle avait suivi *à cheval* presque toutes les grandes expéditions de l'empire. Dans une des affaires de la campagne de Russie, elle fut blessée en combattant, et elle refusa la croix de la Légion d'honneur qu'on voulait lui donner. Dans la suite, à la prière du vice-roi d'Egypte, Mme de Saint-Elme fit le voyage de ce pays qu'elle parcourut et dont elle a laissé une description. Cette femme dont les écrits ne sont que trop connus, conserva néanmoins un fond de générosité, et se montra toujours sensible aux infortunes humaines. La conduite qu'elle tint à Hambourg, pendant les calamités de la guerre qui affligèrent cette ville, mit en évidence ses qualités : elle distribuait aux malheureux tout l'argent qu'elle possédait. L'infortune vint l'assaillir elle-même. Dans cette situation que lui ménageait la Providence, ses désirs d'abandonner le protestantisme se réveillèrent. Mme de Saint-Elme, vint à Bruxelles où elle exécuta le projet qui l'avait souvent occupée. Longtemps avant sa première maladie, elle écrivit spontanément au R. P. Pilat, de la congrégation des Rédemptoristes, pour se faire instruire dans la religion catholique, qu'elle embrassa avec une énergie de conviction remarquable

Depuis sa conversion, et surtout dans sa dernière maladie, elle manifesta des sentiments de la plus vive foi; elle supporta avec une patience surhumaine les cruelles douleurs qui l'accablaient, n'ouvrant la bouche que pour édifier les personnes qui l'entouraient. Elle demanda que tout le monde sût qu'elle rétractait ses écrits, ses erreurs, qu'elle aurait voulu expier de son sang Mme de Saint-Elme ne cessait de publier les louanges de Dieu qui s'était montré si miséricordieux à son égard; ses derniers moments ont été ceux d'une âme repentante, que soutient l'espérance de passer à une vie meilleure.

SAINTE-MARIE (Alphonse DE), fils du fameux théologien espagnol Paul de Burgos et natif de cette ville, où il demeurait avec son père. Il embrassa le christianisme en 1390, monta sur le siége épiscopal de sa pa

trie après la mort de son père dont il suivit l'exemple et imita les vertus.

SAINT-SULPICE (De), mourut à l'hospice des Incurables (hommes), à Paris en 1821. Il était né à Neuchâtel, en Suisse, d'une famille protestante; mais en 1755, sa mère l'amena en France avec ses sœurs, et toute la famille rentra dans le sein de l'Eglise. Le père seul ne suivit point cet exemple, et ne se convertit que sur la fin de ses jours, dans les Etats du grand-duc de Toscane, où il se trouvait, ayant une commission du roi de Prusse à la cour de Florence. Mme de Saint-Sulpice avait une fortune considérable; mais son changement de religion et de pays ne fut point favorable à ses intérêts temporels. Le fils entra dans l'état ecclésiastique, obtint une pension du roi, et eut la confiance de Mme Louise, carmélite. Ce fut lui qui, lors de la suppression des communautés religieuses dans le Pays-Bas, en vertu des décrets de Joseph II, fut chargé d'amener en France les filles de Sainte-Colette, à Gand et qui accompagna en même temps le corps de cette sainte fondatrice, que Mme Louise avait désiré avoir. L'abbé de Saint-Sulpice eut encore une mission secrète du roi, à Rome, au sujet de la réforme des ordres religieux. La révolution le dépouilla de tout: il était retiré dans une chambre de l'hospice des Vieillards, et y vivait pauvrement, mais dans les sentiments les plus religieux, souffrant avec patience, et s'acquittant exactement de tous ces devoirs. Il est mort à l'âge de soixante-quinze ans.

SAIRA, jeune Africaine, née dans le Sennaar; la Providence l'avait conduite à Rome. Admise le 15 mai 1826 dans le pieux établissement des Catéchumènes, elle y fut instruite des mystères de la foi, et témoigna un ardent désir de devenir chrétienne. Le 7 janvier 1827, le baptême lui fut administré dans l'église de Saint-Laurent *in Lucina*, par le cardinal Zurla, vicaire du pape, qui lui donna aussi la confirmation, et adressa à la néophyte un discours plein d'onction sur le bienfait de sa vocation au christianisme. Le même cardinal célébra ensuite la messe, où la jeune baptisée reçut la communion.

SALAVERT, ministre protestant du diocèse d'Auch, converti vers 1675.

SALEM (Ali), maure de Tunis, âgé de quarante-cinq ans, se convertit au catholicisme et reçut le baptême et la confirmation des mains du cardinal Zurla, vicaire du pape, dans l'église de Sainte-Marie-au-Mont, le 15 septembre 1827, avec trois autres, un maure, un juif, et une jeune fille maure de Babylone, âgée de dix-huit ans. Tous reçurent des noms de baptême et furent présentés par des parrains et des marraines. Le cardinal adressa aux néophytes une exhortation à persévérer dans la route où ils venaient d'entrer, et la cérémonie fut terminée par le *Te Deum* et la bénédiction. Les deux Maures eurent l'honneur, quelques jours après, d'être présentés au Saint-Père par leurs parrains et par celui qui les avait instruits, D. George Gallabbada.

SALHOMÉ, fille juive, née à Paris, et âgée de trente-quatre ans, se convertit et fit abjuration, dans la chapelle de la maison du Refuge de Sainte-Marie-Egyptienne, le 19 novembre 1825, entre les mains de l'archevêque de Paris, et reçut les noms de Marie-Thérèse-Charlotte-Hyacinthe-Elisabeth. Le marquis de Rivière fut son parrain; et madame veuve Ledily, sa marraine. Elle était préparée depuis plus d'un an, par une dame pieuse qui s'était chargée de l'instruire. Aussi, quand M. l'abbé Borderies examina la néophyte pour s'assurer si elle était suffisamment instruite et en état de recevoir le sacrement, il fut très-satisfait des dispositions où il la trouva.

SALIÈRES (De), frère aîné de Gilbert, ministre protestant converti, qui écrivit à M. de Salières, gentilhomme de Die en Dauphiné, alors commissaire provincial de l'artillerie, une lettre, par laquelle, en lui expliquant les raisons qui l'avaient obligé à se convertir, il l'exhortait à examiner sérieusement les erreurs que sa naissance lui avait fait suivre. (*Voy.* Gilbert). Cette lettre eut l'effet qu'il en attendait. M. de Salières se rendit à ses raisons et fit son abjuration en août 1685, entre les mains de l'archevêque de Paris.

SALIGNAC (Le baron de), protestant converti par Bérulle, dans le XVII^e^ siècle.

SALIS (La comtesse Elisa de), se convertit au catholicisme avec sa sœur, en 1826.

SALIS-SOGLIO (Ulisse-Antoine, baron de), colonel qui commanda le 25^e^ régiment, au service de l'Autriche, chambellan de l'empereur, etc., embrassa publiquement la foi catholique à Brixen, le 5 mars 1846, et le lendemain 6 mars, reçut le sacrement de confirmation des mains du prince-évêque de cette ville. La famille de Salis la plus illustre du canton des Grisons, appartenait autrefois à la secte Zuinglienne; mais déjà elle a fourni à la religion catholique de célèbres néophytes, entre autres de la branche des comtes de Salis-Zizers et de celle de Salis-Soglio, dont le chef a rempli, depuis plusieurs années, des fonctions éminentes au service des ducs de Modène. — Le père et la mère du nouveau converti, l'avaient précédé dans la voie d'un sincère retour à l'Eglise. — Deux de ses sœurs dont l'une, la sœur Marie-Françoise, est depuis 1839 dame professe de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, à Vienne, lui avaient également montré le chemin du salut.

SALLUSTIE (Sainte), martyre à Rome, était l'épouse de saint Céréal soldat et martyr. Ils furent l'un et l'autre instruits dans le christianisme par le Pape saint Corneille, et ils souffrirent la mort pour la foi qu'ils avaient embrassée le même jour que ce saint pape, l'an 252.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, mère de saint Jacques le majeur et de saint Jean l'évangéliste, suivait et servait le Seigneur dans ses voyages. Elle demanda au Sauveur la grâce que ses deux fils, à elle, Jacques et Jean, fussent assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, lorsqu'il serait arrivé dans son royaume. Au Calvaire au pied de la croix,

elle ne quitta jamais Jésus-Christ, et fut du nombre des saintes femmes qui achetèrent des parfums pour l'embaumer et qui se rendirent dans ce but le dimanche dès le matin au Saint-Sépulcre.

I. — SALOMON (Saint), martyr à Cordoue avait eu le malheur d'apostasier pendant la persécution de Mahomet, roi de cette ville; mais étant rentré en lui-même, il s'empressa de revenir dans le sein de l'Église. Ce retour à la religion ayant été connu, on le mit en prison et il eut pour compagnon de captivité saint Rodingue. Salomon souffrit le martyre après saint Rodingue l'an 857.

II. — SALOMON (Suzanne), née Roumieu, de Genève, et élevée dans le calvinisme, fit abjuration le 12 octobre 1809.

SALUT (De) du pays des Grisons, lieutenant des gardes suisses du roi, se convertit, fit profession de la religion catholique, en présence de plusieurs personnes de qualité, en septembre 1684. Le P. Alexis Dubuc reçut son abjuration en même temps que celle de deux dames protestantes.

SAMARIAN BECCAR, juif de Constantinople, âgé de vingt-huit ans, se convertit et fut baptisé avec cinq autres par le cardinal Belcalchi le samedi saint 1845, dans le baptistère de l'église de Saint-Jean de Latran à Rome. Le cardinal donna la confirmation aux trois adultes, les admit à la communion, leur adressa une homélie touchante.

SAMUEL, savant juif de Maroc, florissait au XI^e^ siècle. De longues et profondes études l'amenèrent à la connaissance de la vérité de la religion chrétienne. Malgré l'état d'humiliation dans lequel se trouvait à cette époque la foi du Christ en Afrique, Samuel eut le courage non-seulement de se régénérer aux fonts baptismaux, mais encore d'écrire les motifs de conversion et de stimuler ses anciens coreligionnaires à suivre son exemple dans un ouvrage qui lui valut une grande réputation et qui fut ensuite inséré dans la *Bibliothèque des Pères de l'Eglise* (1). On ne sait pas en quelle année il mourut. Dans ce traité de controverse contre les juifs, Samuel s'adresse à un autre juif nommé Isaac, dont il loue extrêmement le savoir, et auquel il propose ses objections, par manière de doutes et de difficultés qui le remplissent de crainte et d'inquiétude. « D'où vient dit-il, que nous autres juifs sommes généralement frappés de Dieu dans cette captivité, qui dure depuis plus de mille ans; au lieu que nos pères, qui avaient adoré les idoles, ne furent punis que pendant soixante-dix ans de la captivité de Babylone? Toutefois, l'Ecriture marque cette punition comme le plus grand effet de la colère, et nous ne voyons aucun terme prescrit à celle-ci, ni dans la loi, ni dans les prophètes. Il faut donc que nous ayons commis, depuis lors, quelques péchés plus grands que l'idolâtrie de nos pères, car c'est sans doute cette désolation qui, suivant le prophète Daniel, doit durer jusqu'à la fin. Je crains beaucoup, ajoute-t-il, que ce péché ne soit d'avoir vendu et mis à mort ce Jésus que les chrétiens adorent. » Sur quoi il apporte plusieurs passages d'Isaïe et des autres prophètes, touchant la passion de Jésus-Christ, et marque que ce qui en est raconté dans notre Evangile s'y accorde parfaitement. Il insiste sur la prophétie de Daniel, touchant les soixante-deux semaines après lesquelles il est dit que le Christ sera tué, la ville détruite et le sacrifice aboli. — « Je ne vois point, dit-il d'évasion contre cette prophétie accomplie, il y a plus de mille ans, par les mains de Titus et des Romains. » Il distingue et prouve par l'Ecriture, les deux avénements du Messie : l'un dans l'humanité, l'autre dans la gloire. Il prouve également la réprobation des juifs et l'élection des gentils. A la fin de cet écrit, Samuel emploie contre les juifs ce qui est dit dans l'Alcoran et ses commentaires : « Les Sarasins, dit-il, reconnaissent qu'il était le Messie prédit; et qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir de faire des miracles, de guérir toutes les maladies, de chasser les démons, et de ressusciter les morts ; qu'il savait tout et connaissait le secret des cœurs, qu'il a méprisé les richesses et les plaisirs sensuels ; enfin, qu'il est le Verbe de Dieu. Or, dit-il, quoique les chrétiens ne nous allèguent point ce témoignage, qui n'a pas plus d'autorité chez eux que chez nous, il ne laisse pas d'avoir une grande force. » Ce livre du rabbin Samuel de Maroc mérite d'être connu, et pourrait se répandre utilement parmi les juifs.

SANDERS (Mlle), fille de M. Sanders, ministre protestant qui avait épousé une riche catholique de Liverpool, se convertit et fit abjuration du protestantisme en 1842.

SANDERSON ROBINS, ministre anglican converti au catholicisme en 1843 et dont le journal intitulé *Dundee Warder* annonçait la conversion prochaine en ces termes :

« Le révérend *Sanderson Robins*, qui, depuis sept ou huit ans, et jusqu'au jour où il se laissa entraîner au puséisme, était un des prédicateurs les plus populaires et les plus évangéliques de Londres, vient de résigner son bénéfice. Aucun journal n'a parlé des motifs de cette démarche; mais nous sommes pleinement autorisé à croire que c'est là seulement le premier pas d'un retour public et complet à l'Eglise de Rome. Cette défection est triste, car M. Robins était remarquable par le caractère évangélique de sa prédication, et la popularité qu'il s'était acquise le plaçait presque sur la même ligne que le ministre Henry Melville. »

SANDS, ministre protestant de Maryborough, se convertit et fit abjuration, en 1842, des erreurs qu'il avait enseignées jusqu'à ce jour. Le lendemain il assistait dans une chapelle catholique aux offices divins, et il édifiait par sa piété et son recueillement les nombreux fidèles qui y priaient avec lui.

SANGRÈ (Anselme), juif, né à Carmagnole, en Piémont, et âgé de cinquante-cinq ans; fut baptisé dans l'église Sainte-Marie *della Scala* le 12 septembre 1830, des mains du cardinal Zurla, à Rome.

(1) *Bibl. Patr.*, t. IV, p. 251.

SANKEY, du collége de la Trinité de Dublin, chef d'une secte à Edimbourg (Ecosse), se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise catholique en 1842, avec sa femme, quatre enfants et plusieurs de ses adeptes.

SANNINO (Salomon), israélite romain, âgé de vingt-cinq ans, se convertit au catholicisme et reçut le baptême le 13 novembre 1836, des mains du cardinal Odescalchi, évêque de Sabine et vicaire général de Sa Sainteté, dans l'église du couvent de Saint-Bernardin de Sienne. Il fut tenu sur les fonts par M. Selvaggiani, chapelain du pape, et par M. l'abbé Marucchi, recteur des catéchumènes.

SANTENA (Comte DE), colonel d'un régiment français, se retira à la Trappe, où il mena la vie d'un saint, sous le nom de frère Palémont, et mourut le 9 novembre 1694.

SAQUIN (Mademoiselle), fille d'un ministre protestant, se convertit à Arras au XVII^e^ siècle.

SARA (Marie), protestante de Caen, convertie vers 1630.

SARACH (Isaac), était vice-rabbin du corps israélite d'Ivrée (Italie), fonctions qu'il abandonna au mois de mai 1850, pour embrasser le catholicisme. Il reçut, des mains de l'évêque du diocèse, dans la chapelle du séminaire, le baptême, la confirmation et la communion. Il avait pour parrain le marquis de Vische; une grande affluence de fidèles assistaient à cette cérémonie.

SARANIE (Stella), juive de Toscane, âgée de dix-sept ans, se convertit et fit abjuration entre les mains du cardinal Zurla, à Rome, le samedi saint 1828. Le cardinal la baptisa, lui donna la confirmation, et l'admit à la communion. M. Rosatini, zélé recteur de la maison des Catéchumènes, assistait à la cérémonie, qui fut très-édifiante.

SARBEL (Saint), martyr à Edesse, en Syrie, était prêtre des idoles lorsqu'il fut converti au christianisme par saint Barsimée, évêque d'Edesse. Arrêté avec sainte Barbée, sa sœur, qui s'était aussi convertie, ils furent condamnés à mort par le président Lysias, pendant la persécution de Trajan. Sarbel fut scié par le milieu du corps, après avoir été lié entre deux pièces de bois.

SARRASIN, célèbre ministre calviniste à Genève, fut ramené à la religion catholique par la vue des persécutions endurées avec tant de patience par le pape Pie VI. (Voir sa Confession de foi, publiée à cette époque.) Il se convertit et fit abjuration en 1821.

SATURIEN (Saint), esclave et martyr en Afrique, vers le milieu du V^e^ siècle, pendant la persécution du roi Genseric, fut converti à la foi chrétienne avec saint Martinien, son frère, par sainte Maxime, qui était, comme eux, esclave d'un maître vandale. Ils furent d'abord déchirés jusqu'aux os, avec des bâtons pleins de nœuds, et cela à plusieurs reprises; mais chaque fois leurs blessures se trouvaient guéries. Envoyés en exil, ils convertirent un grand nombre de barbares: ce qui fut cause qu'on les attacha par les pieds à un chariot tiré par quatre chevaux, qu'on fit courir par des lieux couverts d'épines.

I. — SATURNIN (Saint), martyr dans l'île de Corfou, était un des sept voleurs qui furent convertis par saint Jason, disciple des apôtres, et qui versèrent leur sang pour la foi chrétienne, vers la fin du I^er^ siècle.

II. — SATURNIN (Saint), martyr à Carthage avec sainte Perpétue, avait été converti par saint Sature, et n'était que catéchumène lorsqu'il fut arrêté en 203, pendant la persécution de l'empereur Sévère. Après quelques jours de prison, il subit un interrogatoire, à la suite duquel il fut, ainsi que ses compagnons, condamné aux bêtes; il avait manifesté le désir d'avoir à soutenir de nombreux assauts, et obtint en partie ce qu'il désirait; car, après avoir été longtemps aux prises avec un léopard, il fut attaqué par un ours, qui lui fit de nombreuses blessures; on l'acheva ensuite par le glaive.

SAUGUINETTI (Henriette), femme juive, se convertit et fut baptisée à Modène, le dimanche de la Trinité 1835, avec ses deux filles, âgées de sept et de huit ans. Son fils, enfant de quatre ans, avait reçu le baptême la veille, *more puerorum*. La mère et les deux filles furent baptisées avec beaucoup de pompe. C'est le curé de Sainte-Agnès qui fit la cérémonie. L'abbé Boni prononça un discours, où il exhorta les néophytes à prouver leur foi par leurs œuvres. Le dimanche suivant, qui était le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu, la mère fut admise à la communion dans la même église de Sainte-Agnès, et l'évêque de Modène lui administra le sacrement de confirmation, ainsi qu'à ses deux filles. Des dames de la cour du duc de Modène furent les marraines de la mère et des deux filles.

SAURIN (Joseph), géomètre de l'Académie des sciences de Paris, naquit à Courteson, dans la principauté d'Orange en 1659. Son père, ministre protestant à Grenoble, fut son premier précepteur. Il fit, dans ses études, des progrès rapides, et fut reçu ministre fort jeune, à Eure, en Dauphiné. Saurin, s'étant emporté dans un de ses sermons, fut obligé de quitter la France en 1683. Il se retira à Genève. On le nomma pasteur à Bercher, canton de Berne, où il se maria; il y essuya des persécutions, parce qu'il se refusait à adopter les dures et décourageantes idées de Calvin, sur la prédestination. Il fit un voyage en Hollande; et ce fut de là qu'il écrivit pour la première fois à Bossuet, et lui exprima le désir et le besoin qu'il avait de conférer avec lui. Bossuet lui procura la liberté de revenir en France et les moyens de faire le voyage. Il se chargea de l'instruire lui-même à Germigny. Il voulut d'abord montrer à Bossuet qu'il était une conquête digne de lui, en faisant usage de toutes les ressources que la subtilité de son esprit, son caractère vif et pénétrant, et des connaissances réelles, lui permettaient d'employer. Mais il céda bientôt à l'ascendant accoutumé de Bossuet, qui reçut son abjuration le 21 septembre 1690.

« Désabusé, dit-il, du système dur de Calvin, je ne regardais plus ce réformateur, dont je m'étais fait une idole, que comme un de ces esprits excessifs qui outrent tout et qui vont toujours au delà du vrai. Tels me parurent en général les premiers auteurs de la réforme; et cette juste idée de leur caractère d'esprit me fit bientôt revenir d'une infinité de préjugés. Je vis, sur la plupart des articles qui font le plus de peine à nos frères séparés (comme l'invocation des saints, le culte des images, la distinction des viandes, etc.), qu'on avait exagéré les abus inévitables du peuple; que ces abus exagérés avaient été mis sur le compte de l'Eglise romaine, et donnés par les réformateurs pour sa doctrine; et que sa doctrine, même sur ces points séparés des abus, avait été mal prise et tournée d'une manière odieuse.

« Une des choses dont je fus le plus frappé, quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir, ce fut de la fausse idée, quoique en apparence pleine de respect pour la parole de Dieu; de la fausse idée, dis-je, qu'on a dans la réforme sur la suffisance et la clarté de l'Ecriture sainte; et de l'abus manifeste des passages dont on se sert pour appuyer cette idée; car cet abus est un point qui peut être démontré. Deux ou trois articles faisaient encore une profonde impression dans mon esprit contre l'Eglise romaine : la transsubstantiation, l'adoration du saint-sacrement et l'infaillibilité absolue de l'Eglise. De ces trois articles, l'adoration du saint Sacrement m'obligeait à regarder l'Eglise romaine comme idolâtre, et m'éloignait infiniment de sa communion. » Saurin trouva le livre de Poiret, intitulé *Cogitationes nationales*, qui justifie l'Eglise romaine du crime d'idolâtrie, en distinguant, dans l'adoration du saint-sacrement, l'erreur du lieu de l'erreur d'objet. Le catholique adore dans l'Eucharistie Jésus-Christ, objet vraiment adorable; nulle erreur à cet égard. Jésus-Christ n'est-il point réellement dans l'Eucharistie? Le catholique qui l'y adore, l'adore où il n'est pas : simple erreur de lieu, nul crime d'idolâtrie. « Je fus étonné, continue Saurin, que cette pensée qui se présente si naturellement à l'esprit ne se fût pas encore offerte à moi; elle me troubla; et peut de temps après, l'*Exposition* de feu Mgr l'évêque de Meaux, ouvrage qui ne sera jamais assez dignement loué, et son *Traité des variations*, achevèrent de renverser toutes mes idées, et de me rendre la réforme odieuse. » Saurin avait laissé sa femme en Suisse, pour cacher le véritable motif de son voyage en Hollande. A son retour il fut arrêté avec sa femme sur la frontière, et ne dut sa liberté qu'au crédit et à la protection de Bossuet, qui fit intervenir l'autorité de Louis XIV, à qui ce prélat voulut le présenter lui-même. Lorsqu'il eût enfin échappé à tant de contradictions, Bossuet garda chez lui Saurin et sa femme, et leur conserva jusqu'à la fin sa bienveillance et son estime. Saurin fut nommé membre de l'Académie des sciences, et survécut à Bossuet, dont il fit l'éloge funèbre dans le *Journal des savants*. Il mourut à Paris le 29 décembre 1737, âgé de soixante-dix-huit ans.

SAUSIN (Jeanne-Louise) protestante, femme du baron de Saint-Jean, se convertit, fit son abjuration entre les mains de M. Millet, curé d'Orange, le 20 mars 1820, et fut admise à la communion, après que son mariage eut été béni suivant les formes de l'Eglise.

SAXE-GOTHA (Frédéric duc DE), né en 1774, proche parent du roi d'Angleterre, se convertit au catholicisme en 1817. Il se montra toujours depuis un modèle de piété, édifiant à la fois et les protestants et les catholiques.

I.— SAXE-ZEITS. Un prince de cette maison qui renonça au luthéranisme au commencement du XVIII^e^ siècle, embrassa l'état ecclésiastique, devint cardinal-évêque de Javarin, et mourut en 1725.

II. — SAXE-ZEITS (Maurice-Adophe-Charles, duc DE) neveu du précédent, abandonna la confession d'Ausgbourg, et quoiqu'il fut l'héritier de sa branche, il entra dans l'état ecclésiastique, à l'imitation de son oncle. Le jeune duc devint aussi par la suite évêque de Konigsgratz, et mourut dans un âge peu avancé, après avoir perdu par son changement de religion presque tous les avantages temporels auxquels sa naissance lui donnait droit.

SAZAN (Saint), frère de saint Aizan, roi d'Ethiopie, fut converti avec son frère par saint Frumence apôtre des Ethiopiens. Lorsque Aizan, qui était l'aîné monta sur le trône, il s'associa Sazan, et ils gouvernèrent enfin le royaume avec un concert admirable. On ignore en quelle année mourut saint Sazan, qui est honoré chez les Ethiopiens sous le nom de saint Atzbeha.

SCALBERGE (Madeleine) de Sedan, nièce d'un ministre protestant de Chartres se convertit, et abjura le dimanche des Rameaux 1633, entre les mains du P. Alexis du Buc, en présence de plusieurs personnes considérables. — Beaucoup d'autres conversions avaient lieu en ce moment à Sedan.

SCARAMELLA (Reine), juive, qui fut instruite dans la maison de Cathéchumènes, à Venise, et baptisé par Dezan, chanoine de Saint-Marc le 15 août 1838. La marraine était Mme Martinengo, morte depuis, et qui laissa à Reine une pension viagère.

SCHACHT (Henri), protestant de Schleswick, se rendit à Braunsberg dans la Prusse polonaise pour y faire ses études au collége des Jésuites. Ces religieux qui lui avaient remarqué beaucoup de talents, réussirent à le gagner à l'Eglise catholique, et l'ayant incorporé dans leur ordre, ils l'envoyèrent à Rome où leur général Aquaviva le désigna pour l'apostolat du Nord. Il dut donc se rendre en Suède afin d'y rechercher les catholiques, les confirmer dans leur foi et propager cette croyance. Pour se garantir autant que possible contre les dangers de cette entreprise. Schacht se déguisa en voi-

turier et en colporteur. Sous cet accoutrement il parcourut tout le royaume, il découvrit dans une petite ville un bourguemestre catholique, entra comme domestique à son service, et se remit à rechercher les catholiques cachés et à les encourager à la persévérance, il convertit même en secret beaucoup de protestants, et procura à la cour de Rome plus d'une alliance en Suède. Mais trahi par un musicien de l'Italie qu'il avait mis dans ses confidences, il fut arrêté avec son maître qu'on exécuta immédiatement, suivant les lois du royaume : quant à lui, il dut à sa qualité d'étranger de n'être que banni du pays. (*Tablettes mensuelles de Berlin* t. X, p. 139.)

SCHARDT (le président DE), à Weimar, se convertit au catholicisme en 1823.

SCHEDEGGER (André), suisse, né à Hofwill dans le canton de Berne, soldat dans le 2e régiment étranger au service du Saint-Siége, et placé en garnison à Lugo, se convertit, fit, le 24 juin 1836, abjuration des erreurs protestantes à Lugo, et embrassa avec joie la foi catholique. M. Mastaï-Ferretti, évêque d'Imola, dans le diocèse duquel est Lugo, se rendit au grand hôpital de cette ville, et donna à André la confirmation. Il lui administra ensuite l'eucharistie. Le jeune soldat avait été confessé par un religieux allemand.

SCHEDEL (Mme), née à Berne, et mariée en France, se convertit lors de la mission de Louhans en 1819, après un examen attentif des preuves de la religion.

SCHEEL (Sophie, baronne DE), protestante précédemment dame d'honneur de l'électrice de Hesse-Cassel, se convertit au catholicisme en 1835. Le curé doyen, M. Ertmer, reçut sa profession de foi dans l'église catholique de Cassel, en présence des ministres plénipotentiaires français et autrichien. Cette démarche d'une personne que l'esprit, l'éducation et la vertu distinguaient éminemment et qui jouissait de l'estime générale, n'a pas fait peu de bruit en Allemagne. Elle fut le résultat d'une profonde conviction et d'un grand amour de la vérité. La baronne s'en expliqua de la manière la plus franche avec l'évêque de Fulde. Aussi n'a-t-elle point perdu l'estime de ceux dont elle partageait les erreurs, et à la cour l'électrice lui fit comme auparavant l'accueil le plus amical. Réflexions mûres, comparaisons attentives, lectures solides, prières ferventes, voilà ce qui détermina ce retour à l'unité. La charité de la baronne de Scheel pour les enfants pauvres qu'elle instruisait et qu'elle soutenait, est un éloquent témoignage en sa faveur.

SCHEFFLER (Jean), poëte chansonnier, connu sous le nom d'Ange de Silésie, se convertit en 1653. Il fut médecin du duc de Wurtemberg-Oels, en Silésie. Dès sa jeunesse il était amateur d'écrits mystiques et philosophiques, et devint prêtre à Breslau, sous le nom de Jean Angelus. Sa conversion fut cause d'un écrit, qui parut aussi en allemand, et intitulé : *Causæ fundatæ, cur abjecto lutheranismo catholicam religionem sibi capessendam fuisse animadvertit* (1653). Plusieurs écrits parurent contre le précédent : Chrétien Chemnitius (*in brevi examine*) : *Des motifs qui déterminèrent le docteur Scheffler à la conversion à l'Eglise romaine* (1655) ; Jean-Adam Scheryer (HIPEN. *Bibl. theol.*, I. p. 450). Ægidus Strauch : *Réponse nécessaire contre le D. Scheffler*, 1673. (*Voy.* SEELEN, *philocal. epist.*, p. 348.)

Scheffler rédigea d'ailleurs plusieurs écrits contre les luthériens (LIPEN., l. c.); même une justification des mesures de la cour impériale contre les protestants de la Hongrie et de la Silésie. Son ouvrage intitulé *le Voyageur chérubin*), 16 1/4, in-12, est plein des idées les plus hardies de mysticisme (NALCH., *Introd. dans les disputes relig. en dehors de l'église Evangélique*, II, 732. *Les reliques de Muller;* Leipzig, 1806, III, 234). Scheffler témoigna la sincérité de sa conversion par un grand nombre d'écrits contre le protestantisme, et mourut prêtre l'an 1677, dans le monastère de Saint-Mathias à Breslau.

SCHIMPER, protestant et naturaliste, ayant entrepris en 1835, un voyage scientifique en Abyssinie, avait pris une part assez active aux travaux des missionnaires protestants. Ceux-ci s'étant fait renvoyer du pays, furent bientôt remplacés par des missionnaires catholiques. M. Schimper entra en relations amicales avec le chef de la nouvelle mission, M. de Jacobis. Ayant reçu de ce savant et zélé missionnaire l'explication la plus étendue des dogmes de la religion catholique, de ses pratiques et de son culte, M. Schimper embrassa avec ardeur la religion que son ami lui avait fait connaître et aimer. Depuis lors, il a épousé, suivant le rite catholique, la fille d'un seigneur du pays, à la recommandation duquel le roi Oubé lui avait confié le gouvernement de l'une de ses provinces. Dans cette position élevée, M. Schimper se servit heureusement, bien qu'avec beaucoup de prudence, de son autorité pour favoriser la prédication de la foi catholique.

SCHIZTNAY et ses deux filles, convertis au catholicisme dans le XIXe siècle.

SCHLÉGEL (Frédéric DE) l'un des plus illustres convertis de l'Allemagne. Il était né à Hanovre en 1772. Comme Starck et Zoëga, comme Hamann, il devait le jour à un pasteur de la confession d'Augsbourg. Son père, surintendant consistorial, auteur de cantiques estimés et rédacteur du nouveau catéchisme hanovrien, le nourrit de la plus pure sève du luthéranisme. Il n'avait rien négligé d'ailleurs pour l'éducation de ses fils. L'aîné, Auguste Guillaume, grâce à ses liaisons avec Mme de Staël, est devenu l'un des noms les plus européens de l'Allemagne. Le second, Frédéric, se montra bientôt digne du droit d'aînesse, même avec un tel frère, et tous deux devaient encore faire oublier la triple illustration de leur famille, celle de leur père comme littérateur et poëte, celle d'un de leurs oncles comme

auteur dramatique, et de l'autre, comme historien du Danemark.

Destiné d'abord au commerce, Frédéric était entraîné vers les lettres par une vocation irrésistible et supérieure. Un morceau de lui sur les *Ecoles des poëtes grecs*, des travaux philologiques d'une richesse et d'une nouveauté remarquables, des aperçus critiques d'un ordre éminent, confiés à un journal de Berlin (*l'Allemagne*), éveillèrent une attention générale. C'était pour la littérature allemande une période d'effervescence, de richesse et de vigueur; Gœthe venait d'écrire coup sur coup ses plus merveilleuses poésies. Schiller préparait déjà sa tragédie de *Wallenstein*, Herder, Wieland, Klopstock, vieillissaient, mais brillaient encore. Voss publiait ses prodigieuses traductions d'Homère. En présence de toutes ces gloires, les Dioscures (c'est le nom que reçurent les deux Schlégel) surent fixer les regards et commander les sympathies de la jeune Allemagne. Quand Frédéric fit paraître, en 1797, son livre *des Grecs et des Romains*, l'originalité de pensée, la profondeur d'érudition, firent jeter un long cri d'admiration, et le vieux Heyne lui-même, le roi littéraire de Gœttingue, combla d'éloges le jeune homme qui venait de saisir le sceptre de l'esthétique ou de l'art de sentir et de juger le beau, et qui devait le garder jusqu'à la fin.

En 1799 parut *Lucinde*, roman épistolaire dont le succès fut grand, mais dont la tendance épicurienne ne saurait être excusée que par l'âge de l'auteur. *Hercule Massagètes*, imprimé en 1801, vint ajouter le laurier du poëte à ceux qui paraient déjà son front. A dater de cette époque, chacun de ses essais lyriques fut un argument de plus en l'honneur de cette école que la puissante critique des deux frères avait fondée, et qui puisait ses inspirations dans les souvenirs chevaleresques et les sentiments chrétiens. Une grande et austère étude dramatique, *Alarcos*, sujet moderne traité par Frédéric dans l'esprit d'Eschyle, ne démentit point l'éclat de son début poétique.

L'étonnante activité de Schlégel n'abdiquait point toutefois la direction de l'*Athenæum*, car il paraît qu'il faut lui attribuer la principale part dans l'action immense de ce receuil périodique, où sa collaboration se confondait avec celle de son frère. Ce dernier, a dit Heyne, ne subsistait que des idées de Frédéric qu'il s'entendait à élaborer artistement. Mais en Allemagne, où la littérature n'est pas ce je ne sais quoi de bavard et d'étriqué qui a usurpé ce nom en France, depuis un siècle, quiconque aspire à l'influence littéraire doit être juge compétent des grandes questions philosophiques et historiques à l'ordre du jour. Frédéric l'ignorait moins que personne. Entre les écoles publiques de sa patrie, l'université d'Iéna était alors la première; il osa y professer la philosophie à côté de Fichte et Schelling, et il ne fut point éclipsé.

Cependant son amour d'artiste pour le moyen âge avait singulièrement modifié ses préventions d'enfance contre la foi catholique. Son puissant génie entrevit bientôt que Luther et Calvin, avec leur littérature superficielle, pédantesque, avaient méconnu la grandeur et la beauté du christianisme en méconnaissant sa totalité. Il sentit bien vite et profondément que, si l'œuvre de la création et de la rédemption ne devait aboutir qu'à l'informe réforme du moine défroqué de Wittemberg, la providence divine et l'histoire humaine ne seraient au fond qu'une ignoble caricature, une moquerie sacrilége de Dieu et des hommes. Il y avait donc chez Frédéric une lutte profonde de lui-même à lui-même. Sa femme Dorothée Mendelssohn, fille du célèbre philosophe juif de ce nom, se trouvait dans un état semblable. Femme d'un grand mérite, auteur elle-même de plusieurs ouvrages distingués en littérature, capable de seconder son mari dans tous ses travaux, le judaïsme actuel fut loin de répondre à l'étendue de son esprit et de son cœur. Elle vit sans peine que depuis dix-huit siècles, ce n'est qu'un corps sans âme, une lettre morte; et que depuis dix-huit siècles, son âme et sa vie ont passé dans le christianisme. Elle eut donc la pensée d'embrasser le christianisme protestant. Mais son mari lui fit l'observation que, pour rester à moitié chemin, il ne valait pas la peine de changer. Ce fut dans cette situation d'esprit qu'ils vinrent l'un et l'autre à Paris. C'était en 1802, lorsque les temples se rouvraient au milieu d'une influence croissante, et que dix-huit siècles après la mort de son divin fondateur l'Eglise sortait du tombeau invaincue et glorieuse de ses blessures. Frédéric Schlégel assista à ce grand spectacle. Il fut dégoûté du matérialisme qui trônait à l'Institut et pérorait sans rival dans les chaires publiques. Il essaya des leçons de philosophie, mais Cabanis et Fourcroy avaient plus d'autorité que les enseignements spiritualistes d'outre-Rhin; Frédéric put écrire avec une sanglante, mais juste réprobation, qu'il n'y avait plus parmi nous, ni philosophie, ni poésie, et que la chimie et l'art oratoire étaient les deux principales branches de la littérature française. C'est dans ces dispositions qu'il quitta la France en 1803. Peu de mois après il embrassait le catholicisme avec sa femme, dans cette incomparable cathédrale de Cologne, qui est le plus sublime chef-d'œuvre de l'art chrétien, comme Saint-Pierre de Rome est la plus admirable transfiguration de l'art grec. La sincérité de cette conversion n'a point été mise en doute. « Je crois, dit Heyne lui-même, son ennemi, qu'il en agit sérieusement avec le catholicisme. » En effet, il supprima la seconde partie de sa Lucinde, et n'épargna rien pour effacer le souvenir de la première, jusqu'à en retirer tous les exemplaires qui se trouvaient encore en librairie.

Bientôt l'*Europe* succéda à l'*Athenæum* et continua la haute et éclatante protestation de Frédéric Schlégel contre le rationalisme de

Paris et de Berlin. Sans avoir assez de force d'esprit et de cœur pour imiter le catholicisme complet de son frère, A. G. Schlégel s'associait à ces protestations comme par le passé. Celui qui fut depuis le plus grand poëte et le plus grand critique de l'Allemagne, Thieck, s'unit à ce mouvement avec un abandon si intime, qu'on le crut tout à fait catholique. L'homme que l'opinion désignait comme légitime et définitif successeur de Kant, Schelling, fut gravement soupçonné dans le même sens. Un troisième, Frédéric de Hardenberg, si connu sous le nom de Novalis, se mourait de la poitrine en composant des chants religieux dont la véritable Eglise ne désavouerait point l'inspiration virginale et sainte. Ces hommes supérieurs auraient pu s'appeler les amis d'Iéna, comme ceux qui se pressaient autour du Stolberg adolescent, s'étaient appelés les amis de Gœttingue.

En dehors de ce cercle d'hommes choisis, d'autres, dignes d'être nommés à côté d'eux, cédaient entièrement à la tendance dont Frédéric Schlégel était l'expression culminante. Ce fut bientôt quelque chose de semblable à ce que le *Génie du christianisme* opérait en France : un réveil de l'imagination et une réaction salutaire du sens poétique contre l'incrédulité; et, comme aux premiers siècles de l'ère chrétienne, des philosophes, des platoniciens étaient devenus chrétiens, de même ceux-ci de romantiques devinrent catholiques. — De ce nombre furent le grand poëte Werner, dont nous parlerons, Clément Brentano, M. d'Eckstein, et le célèbre Gœrres ; enfin, le conseiller aulique Adam Muller, le disciple mais non le copiste de M. de Bonald, qui a tenté d'asseoir l'économie politique sur une base religieuse. On n'a cité ici que des écrivains ; le nombre des peintres et des hauts personnages qui abjurèrent fut beaucoup plus grand.

En 1808, Frédéric Schlégel vint a Vienne pour y recueillir des documents pour son drame historique de *Charles-Quint*, qu'il n'a point publié. Il y trouva un tel accueil, que cette capitale devint pour lui une patrie. Attaché en 1809 au quartier général de l'archiduc Charles, il réchauffa le patriotisme autrichien par des proclamations éloquentes et l'empereur lui conféra la noblesse.

La paix le rendit aux lettres, et c'est alors qu'il fit à Vienne deux cours admirables l'un sur l'*Histoire moderne*, l'autre sur la *Littérature ancienne et moderne ;* ils ont été imprimés en 1812. Ce sont deux ouvrages d'une richesse et d'une plénitude incomparables ; ils inspirent et sont inspirés. Antérieurement déjà il avait publié son livre *de la sagesse et de la langue des Indiens*, par lequel il a inauguré en Europe la plus capitale des études orientales. Il est le premier Européen qui sut le sanscrit sans avoir visité l'Asie. « Il l'avait appris, dit Heyne, de la manière la plus originale, et le petit nombre de fragments qu'il donne dans son livre sont traduits admirablement. Il n'a pas seulement introduit parmi nous l'étude du sanscrit mais encore il l'a fondée. »

Tous ces ouvrages rayonnent en quelque sorte de catholicisme. Le point de départ historique et philosophique de l'auteur, c'est la préexistence d'une civilisation primordiale, antérieure à la dernière dispersion des peuples et dont l'Asie centrale avait été le théâtre. Il couronne d'évidence ce fait fondamental, qu'après une grande catastrophe générale, trois grandes familles ont reconstitué le genre humain. Il considère cette donnée comme la base de toute vérité historique, et les deux parties de notre révélation, la tradition de Moïse et l'annonciation du Christ comme le centre de toute l'histoire de l'esprit humain.

Schlégel, d'ailleurs, était le vrai centre du mouvement catholique en Allemagne. Il avait l'œil sur tous ceux qui, n'étant pas encore en pleine possession de la vérité, servaient pourtant de loin la cause de Dieu. Non content de savoir presque toutes les langues de l'Europe, d'avoir plongé un œil d'aigle dans les profondeurs du kantisme et sondé le premier l'inanité de l'idéalisme de Fichte, son activité ne se reposait point : il publiait le *Musée allemand* et plusieurs autres écrits contre la politique napoléonienne, qui furent remarqués du prince de Metternich. Envoyé à Francfort en 1818, comme conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète, il revint bientôt à Vienne, où il fut attaché à la chancellerie.

Alors il reprit ses cours, sortes de conférences libres où se pressait la meilleure compagnie. En même temps, il commença un recueil periodique, la *Concordia*, de concert avec des savants, revenus comme lui dans le sein de l'Eglise. Son but était de contribuer à une véritable restauration sociale, par la subordination de la politique à l'autorité directive du Pontife romain. On l'empêcha de continuer. Il publia successivement deux cours : *la Philosophie de l'histoire* et *la Philosophie de la vie*. Dans ces deux ouvrages, comme dans tous les autres, il pose en principe que la parole est le caractère distinctif de l'homme, qu'avec elle toutes les vérités religieuses, morales et sociales ont été primitivement révélées à l'homme. Mais ce verbe divin, cette parole a été altérée dans l'individu et par suite dans l'humanité entière : c'est un fait clair comme le jour. La philosophie et l'histoire ne doivent pas s'arrêter à le prouver : il est en dehors de leur domaine ; ces deux sciences n'ont qu'à le poser, puis à en procéder avec confiance comme de leur principe. Rétablir la pureté de la parole primitive, la ressemblance divine, dans la conscience, dont l'unité a été rompue, et où la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté sont dans un antagonisme perpétuel : tel est le devoir de chaque individu, et l'objet de la philosophie pure. Montrer la marche de cette restauration dans l'humanité, c'est faire la philosophie de l'histoire. F. Schlégel a rempli ces deux tâches dans sa *Philosophie de la vie*, qui n'a pas encore été traduite, et dans

sa *Philosophie de l'histoire*, dont il y a une bonne traduction. Ce dernier travail de Schlégel résume tous ses travaux. C'est son ouvrage le plus beau, le plus complet, le plus utile en soi par le grand nombre de lecteurs auxquels il s'adresse. Dans sa *Philosophie de l'histoire*, Frédéric de Schlégel s'est placé immédiatement à côté de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*. L'un et l'autre embrassent d'un coup d'œil tous les grands événements de l'histoire humaine, pour y découvrir la pensée de Dieu, qui les fait servir à la régénération graduelle de l'humanité. Schlégel fait même ce que Bossuet n'a pas fait, il embrasse tous les peuples et tous les siècles, car il arrive jusqu'à notre temps, et prédit dans sa dernière leçon une restauration universelle, où l'Etat sera chrétien et la science chrétienne.

Vers la fin de 1827, F. de Schlégel fit un voyage à Dresde, et il venait d'y terminer de nouvelles conférences philosophiques, lorsque, dans la nuit du 12 janvier 1828, il fut frappé d'apoplexie entre les bras de sa nièce, la baronne de Butlar. La nouvelle de cette mort produisit une telle impression sur Adam Muller, qu'il mourut lui-même subitement de serrement de cœur d'une telle perte. Quelle oraison funèbre pouvait être plus éloquente ?

SCHLEINITZ (Frédéric-Auguste DE) baron de l'empire, nommé plus tard conseiller aulique, se convertit et rentra dans l'Eglise catholique. Il habitait Braunschweig. C'est là qu'il composa la traduction en français de l'ouvrage de Pope ayant pour titre : *Essais sur l'homme;* Helmst, 1744. Il fit remettre cet écrit au souverain pontife Benoît XIV.

SCHLEMMER (Georges), docteur de Nuremberg, candidat de théologie protestante, fit à Munich, le 18 juillet 1844, abjuration publique de l'hérésie. Cette conversion produisit une grande sensation dans la capitale de la Bavière.

SCHLOSSER (Christian), professeur à Bonn et à Francfort-sur-le-Mein, et le docteur et conseiller Frédéric Schlosser, deux frères connus comme littérateurs et publicistes, firent abjuration en 1813, ainsi que leurs femmes, à Rome, entre les mains de l'abbé Ostini, depuis cardinal. Christian publia un ouvrage intéressant sur *la constitution et le gouvernement des Etats*. Il mourut à Rome en 1830.

SCHMID (Conrad), du canton de Zurich, militaire du 2e régiment étranger, en garnison à Forli, se convertit et fit abjuration publique du protestantisme, en présence de l'évêque visiteur apostolique, qui le réconcilia et l'admit au sein de l'Eglise catholique. Quelques jours après, le 1er juin 1834 Schmid reçut, ainsi qu'un autre militaire également converti, le sacrement de confirmation dans l'église des Jésuites de Forli, et participa à la communion générale qui terminait le mois de Marie.

I.—SCHMIDT (Mme) de Berne, née Konig, se convertit au catholicisme à la suite de son mariage avec un étranger catholique, vers 1821.

II. — SCHMIDT (Valentin), professeur protestant à Berlin, se convertit au catholicisme en 1835.

SCHNEIDER (Jean-Georges), protestant alsacien, instruit par M. Lochet, se décida à rentrer dans le sein de l'Eglise en 1839. Ce jeune homme, ouvrier tailleur, eut plusieurs conférences avec M. Lochet. Il résista un peu de temps, mais enfin le flambeau de la vérité brilla à ses yeux. Il fit abjuration le lundi de la Pentecôte, entre les mains de M. l'abbé de Parade, grand vicaire, et le lendemain fut baptisé sous condition. Schneider montra la plus grande ferveur.

SCHNORR (Charles et Edouard DE) se convertirent au catholicisme en 1823.

SCHOEBEL (Pierre-Charles-Henri), protestant allemand, né dans la province de Magdebourg, et âgé de vingt-cinq ans, se convertit et reçut le baptême, la confirmation et l'eucharistie des mains de l'archevêque de Toulouse, le 29 décembre 1838, dans la chapelle de Nazareth. Ses parrain et marraine étaient le baron d'Empeaux et la comtesse de Bellissen.

SCHOEDRER (Sophie-Wilhelmine), veuve Chartier, et sa fille, toutes deux élevées dans le luthéranisme, firent abjuration le 10 juillet 1821, dans l'église Saint-Sauveur de Lille. Elles furent converties par les soins de l'abbé Bater, aumônier du 34e régiment de ligne (ci-devant Bas-Rhin). La mère était née à Hukebourg, dans le Hanovre. Toutes deux firent abjuration au milieu d'un grand concours de fidèles. On leur suppléa les cérémonies du baptême; et elles eurent pour parrains et marraines des personnes recommandables de la ville.

SCHOENBOURG-WALDENBOURG (Le prince Henri-Edouard), né Saxon, et qui, en 1817, épousa la princesse Pauline de Schwarzembergh, abandonna le protestantisme à Vienne, et fit profession de la religion catholique en 1822.

SCHOETZLER (Constantin DE), fils d'un des premiers banquiers d'Augsbourg, jeune homme plein d'instruction et de talent, se convertit à Rome au catholicisme, en décembre 1850, avec l'intention d'entrer dans les ordres.

I. — SCHONBURG-WALDENBURG (Chrétien-Henri, comte DE), né en 1682, embrassa le catholicisme à Vienne et mourut en 1753. — Le dernier descendant de cette famille est lui-même un converti. (*Voyez* sous l'orthographe moderne SCHOENBOURG-WALDENBOURG.)

II.—SCHONBURG (Albert-Chrétien-Ernest, comte DE), né à Hinlerglauchau en 1722 et mort en 1799, fit profession de foi catholique à Vienne en 1750.

SCHOONHOVEN (Florent), en latin *Schoonhovius*, né à Gonda, en Hollande, vers 1594, se fit reconnaître comme poëte latin du second ordre. Il étudia en droit à Leyde, et y reçut le bonnet de docteur en 1618. C'était une malheureuse époque de déchirement dans le sein de l'Eglise réformée ; et il paraît

que le scandale de ses dissensions décida Schoonhoven à embrasser la religion catholique. Il s'exclut volontairement ainsi des fonctions publiques, et mourut dans la vie privée en 1648.

SCHOPPIUS (Gaspar), ou *Scioppius*, comme il s'intitula plus tard à l'italienne, naquit à Neumarkt, dans le haut Palatinat, en 1576. Son père fut bailli de Dresswritz, comme l'appela son fils dans un discours public, qu'il prononça à Altdorf, non loin de son lieu de naissance. Il résulte également d'un document grec déposé dans les archives apostoliques de Rome, qu'on regardait généralement Schoppius comme issu de parents nobles et légitimement mariés.

Il étudia dans les universités d'Amberg, de Heidelberg et d'Ingolstadt, aux frais de l'électeur Palatin, avec des qualités brillantes, une mémoire heureuse, beaucoup d'esprit, d'éloquence, de feu et d'imagination. Il possédait surtout une érudition très-étendue dans les saintes Ecritures. Il se fit catholique à Rome en 1599. Il attribue lui-même sa conversion à la lecture des ouvrages de Baronius ; et, pour en expliquer les motifs, il montre, entre autres, qu'il n'existe pas un seul théologien protestant dont les écrits soient capables d'allumer, dans le cœur d'un chrétien, même le plus faible désir des biens célestes et éternels. Il devint un des plus ardents adversaires de ses anciens coreligionnaires, et s'attacha à les réfuter, dans les commencements de la guerre de Trente ans, par ses écrits, dont nous mentionnerons les suivants : 1° *Encouragement et humiliation des protestants, où on leur reproche et prouve leur assurance, leur orgueil et leur suffisance en religion et questions de foi.* — 2° *Exposition claire de la doctrine et de l'autorité de Luther, tirée de l'Ecriture sainte et des écrits de Luther ;* imprimés à Iéna et à Wittemberg ; rédigés par Gaspar Schoppi, patricien romain et conseiller de Son Altesse le grand duc Ferdinand d'Autriche ; Grætz, 1609, in-4°. — 3° *Démonstration brièvе, précise et solide, que les prédicants des luthériens, des calvinistes et des autres sectaires, ne sont ni pasteurs, ni prêtres, ni évêques, ni curés légitimes, et qu'en conséquence, ils ne peuvent remplir les fonctions sacerdotales dans la loi nouvelle, ni conserver le très-saint sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ;* Grætz, 1610, in-4°. — Enfin, Schoppi concourut à la rédaction de l'écrit intitulé : *Félicitations chrétiennes adressées aux Etats évangéliques d'Autriche, pour avoir soutenu et obtenu la confession d'Augsbourg ;* 1610, in-4°, sans indication du lieu d'impression.

Il fut décoré d'une foule de titres honorifiques, de ceux de patricien de Rome, de chevalier de Saint-Pierre, de conseiller intime de l'empereur, du roi d'Espagne, dont il avait fait le panégyrique, du grand duc, de l'électeur Palatin et du comte de Clarie-Valla. Sa vie était simple et frugale ; quelques planches avec deux minces couvertures, l'une pour s'étendre dessus, l'autre pour se couvrir, étaient sa couche ; il jeûnait fréquemment, ne mangeait jamais de viande et ne se nourrissait que de légumes. Il mourut à Padoue, le 19 novembre 1649. (*Voy.* Bayle, *Dict.* ; Flogel, *Histoire littéraire ;* Salig, *Hist. de la conf. d'Augsbourg* ; Arnold, *Hist. de l'Eglise et des hérésies.*)

SCHOUWALOFF (La princesse), femme du comte Dietrichstein, se convertit au catholicisme à Rome dans le XIX^e^ siècle.

SCHROEDER (Charles), pasteur protestant, se convertit et abjura l'hérésie en février 1844. Dix mois après, il reçut à Kalisch en Pologne, le 3 décembre, l'onction sacerdotale. Dès l'année 1841, il avait pris congé de la commune de Staviczin dont il était pasteur, en lui annonçant sa résolution de rentrer au sein de l'Eglise de ses aïeux. Après avoir, malgré sa déclaration, tout tenté pour le retenir, tous les habitants de la commune l'accompagnèrent à son départ jusqu'à deux lieues de distance. Arrivé sur un coteau boisé il leur adressa un dernier discours où il leur parla de l'espérance de les voir eux-mêmes devenir un jour catholiques.

SCHUDOW, sculpteur, fils du directeur de l'Académie des beaux-arts de Berlin, se convertit au catholicisme vers 1820, et mourut à Rome.

SCHULER (Caroline), âgée de vingt ans, née à Mulhouse de père catholique et de mère protestante, fut élevée, comme son frère et sa sœur, dans la religion de Luther. Mais la grâce éclaira cette âme innocente. Le premier dimanche du mois d'octobre 1843, elle a solennellement abjuré le protestantisme à Illfurt.

SCHULL (Henri), Prussien, fit abjuration le 12 novembre 1830 du luthéranisme, à Venise, dans la chapelle du patriarche de cette ville. Le même prélat lui administra les sacrements de confirmation et d'eucharistie.

SCHULTZ (Jean-Henri), ancien orfévre, après dix ans de réflexions et d'études de controverses, laissa le luthéranisme et entra dans le sein de l'Eglise catholique, le 11 septembre 1812, à Strasbourg, où il fut toujours depuis un sujet d'édification par la régularité de sa vie. Son abjuration se fit dans la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux. — D'autres abjurations eurent lieu dans cette paroisse et dans celle de Saint-Pierre-le-Jeune, par les soins de MM. Metrot et Scheider.

SCHULZ (Louise), demoiselle, née à Luneboug, dans le Hanovre, luthérienne, âgée de trente-quatre ans, fit son abjuration le 9 juillet 1819, à Castres, où elle résidait depuis quelques années. Elle fréquentait depuis ce temps les églises catholiques, et s'est décidée de son propre mouvement à renoncer aux erreurs dans lesquelles elle avait été nourrie. M. Maurel, curé de Saint-Benoît, assisté de M. Martin, son vicaire, reçut cette abjuration, et adressa à la nouvelle catholique un discours propre à la confirmer dans sa foi. La cérémonie eut lieu dans la maison des Sœurs de la Présentation, qui s'étaient chargées de l'instruire, et qui se félicitaient

des sentiments qu'elle montrait dans cette circonstance.

SCHUMANN (Henri), protestant, né à Magdebourg en 1807. Converti d'abord par la lecture de la lettre de M. Haller, puis par les diatribes amères du ministre de Grenoble contre les catholiques, il fit son abjuration le lundi 25 juillet 1836, dans l'église cathédrale de Grenoble. Cette cérémonie édifiante avait attiré un nombreux concours de fidèles. L'évêque reçut l'abjuration de Schumann, qui avait été préparé à cette importante action par les soins et le zèle de deux professeurs du grand séminaire. Un doute légitime s'étant élevé sur la validité de son baptême reçu dans un pays luthérien, on a cru devoir lui conférer de nouveau le sacrement de la régénération, mais sous condition. Sa réconciliation avec l'Eglise romaine suivit immédiatement; après quoi il passa dans le sacré tribunal pour recevoir le sacrement de la pénitence. A celui-ci, succéda le sacrement de la confirmation, et aussitôt le prélat commença la sainte messe, à laquelle l'heureux néophyte communia avec sa femme, en donnant des marques touchantes de piété et de ferveur.

Le sentiment de conviction profonde dont le nouveau converti était animé, le ton de fermeté avec lequel il répondit aux interrogations d'usage en pareil cas, tout montrait que la vérité avait fait en lui une conquête assurée.

SCHUTZ (Guillaume DE), converti au catholicisme en 1823.

SCHWARTZBOURG - ARNSTADT (Auguste-Dorothée, comtesse DE), sœur de Henriette-Christine de Brunswich qui abjura le luthéranisme, fit comme elle et rentra dans le sein de l'Eglise. C'est à elle qu'est adressé un bref de Clément XI où il la félicite d'avoir renoncé à l'erreur.

SCHWITZIN (Mme DE), convertie à Paris vers 1840.

SCION (André), ministre protestant dans le diocèse de Grenoble en France, ensuite à Amsterdam, puis chapelain anglican de Charles II, se convertit vers 1675, devint prieur de Réalmont, et alla à Rome.

I. — SCOTT, avocat à Baltimore, dont la conversion eut lieu en 1835, était un homme de mérite dans sa profession.

II. — SCOTT, anglais, fils du célèbre calviniste, commentateur de la Bible, se convertit au catholicisme en 1846.

III. — SCOTT (Miss), abbesse du couvent protestant de Perth, fit abjuration et fut reçue dans le sein de l'Eglise le 5 mars 1851. Le *Catholic Standard* de Londres annonçait alors que cinq religieuses du couvent anglican établi au parc du régent, à Londres, sous la direction du docteur Pusey et le patronage de l'évêque de Londres, venaient d'abjurer l'anglicanisme et d'être reçues dans le sein de l'Eglise. — En ce moment dix-huit des dames les plus illustres de Londres abjuraient le protestantisme dans l'espace de quelques mois. En présence des innombrables conversions au catholicisme dans un pays où la réforme trouvait son principal boulevard, on sent que le protestantisme est aux abois et qu'il mourra infailliblement dans quelques années. La part que prennent à l'administration publique les familles catholiques fait présager une restauration prochaine du catholicisme sur cette terre jadis appelée l'*île des Saints*.

SEAGER (Charles), maître ès arts (grade qui précède celui de docteur en théologie), ancien *scholar* du collége de Worcester, à Oxford, auteur de plusieurs ouvrages, se convertit et fut reçu au sein de l'Eglise à Oscott le 12 octobre 1843. Ami intime du docteur Pusey, il lui servait de suppléant dans son cours d'hébreu, et préparait les élèves à subir leur examen sur la langue sacrée. Il quitta Oxford et se rendit au collége de Sainte-Marie (Oscott).

La femme de ce ministre anglican se convertit et fut reçue au sein de l'Eglise en 1844.

Plusieurs organes du protestantisme anglais eurent recours au mensonge pour pallier l'effet produit par les pertes de leur Église. Non-seulement ils n'ont pas signalé au public toutes les conversions, mais encore, chaque fois qu'ils ont eu à en constater quelqu'une, ils ont insinué qu'il fallait se méfier des bruits répandus sur la conversion de telle ou telle personne, ajoutant que ces bruits étaient, pour la plupart, complétement faux. *Le Morning-Post* annonça même, sur la foi d'un *correspondant*, que plusieurs des ministres anglicans, récemment convertis, déploraient la précipitation avec laquelle ils étaient entrés dans l'Eglise romaine. Il prétendait que certains ministres (dont il ne donnait pas les noms) se proposaient de reprendre leurs fonctions dans l'Eglise anglicane, tant ils s'ennuyaient du repos auquel les condamnait l'Eglise catholique, en forçant ceux d'entre eux qui sont mariés à vivre dans la communauté laïque.

Parmi les personnes que désignait le *Post* se trouvait M. Seager, ancien assistant du docteur Pusey. M. Seager releva la calomnie du *Post* par la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous avez publié dans votre journal de samedi dernier, sur l'autorité *d'un correspondant*, une fausseté grossière et personnelle à mon sujet. Cet anonyme a prétendu que *je déplorais ma séparation* de l'établissement anglican. La moindre réparation que, pour être juste, vous puissiez me faire, est de donner la même publicité à la contradiction pleine d'indignation par laquelle je réponds à cette assertion fausse et diffamatoire. Je vous déclare, que loin d'avoir éprouvé ou témoigné des regrets touchant l'acte dont il s'agit, ma satisfaction a toujours été croissant, ainsi que la conviction de l'obligation absolue, impérative et immuable où j'étais d'agir ainsi; j'ai en outre le sentiment des bénédictions inappréciables et chaque jour plus larges que cet acte m'a procurées. Je suis certain aussi de m'être toujours exprimé

conformément à ce que je vous écris. L'assertion de votre correspondant ne peut donc être qu'une invention faite à plaisir, ou (l'on doit le penser charitablement) le résultat de quelque méprise extraordinaire, venant peut-être d'une simple conjecture qui aura été négligemment donnée comme un fait. On ne saurait oublier, cependant, qu'à l'occasion de la conversion de M. Bernard Smith, une lettre portant son nom fut imaginée et publiée par les journaux pour contredire la nouvelle qui en fut donnée; on se rappelle aussi la bulle papale, forgée, peu auparavant, pour le succès d'un *meeting* protestant tenu à Dublin. Dans l'un et l'autre cas, *la langue trompeuse* n'a été *que pour un moment* (*Prov.* XII, 19).

« Votre correspondant s'imagine que le désir d'exercer les fonctions sacerdotales, ce dont je suis privé en ce moment, peut me porter à chercher la *paix de l'esprit* (*!!!*) dans l'union avec l'établissement anglican. Hélas ! votre correspondant ne peut guère comprendre combien, aux yeux d'un catholique, les plus hautes positions, en dehors de la vérité, sont au delà de toute comparaison, inférieures aux places les plus humbles dans son sein. Quant à l'unité spirituelle d'un tel ministère, quel espoir d'attirer d'autres personnes à Dieu en m'en éloignant et en apostasiant moi-même? Mais il est inutile de pousser le sujet plus loin. Si jamais votre correspondant est amené, par la grâce de Dieu, à connaître par expérience la vérité, il comprendra que les idées qu'un esquimau peut avoir sur la nature et les goûts de la vie littéraire et policée, ne sont pas plus éloignées de la réalité, que les notions actuelles de votre correspondant sur le catholicisme de ce qu'il est réellement.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« Charles SEAGER.

« Boulogne-sur-Mer, 8 octobre 1845. »

La lettre de M. Seager ne resta pas sans réplique. L'anonyme convint de son erreur et s'excusa de son mieux. Les observations et les conseils qu'il adressa à M. Seager pour se dédommager de sa défaite, nous valurent une seconde lettre de l'ancien assistant du docteur Pusey; en voici la traduction :

« Monsieur,

« Je dois vous remercier de l insertion de ma lettre, et remercier aussi votre correspondant d'avoir rétracté, d'une manière précise et honorable, l'erreur à laquelle il s'était laissé entraîner. Quant à la personne dont il tenait ses informations, je dois supposer que le *regret* qu'elle s'est imaginée avoir découvert en moi, était le résultat de ses propres conjectures sur ce qu'elle a cru voir dans mon extérieur. Quoi qu'il en soit, comme je l'ai déjà dit, mes sentiments et mes paroles ont invariablement exprimé le contraire.

« Votre correspondant regrette que ma lettre *soit conçue en termes si violents;* mais, pour juger *avec justesse* de la force et de la convenance des termes de mon désaveu, il doit considérer l'accusation au point de vue non *anglo-catholique*, mais *catholique;* et pour se placer à ce point de vue, avant d'avoir reçu la lumière de l'expérience, l'imagination ne lui sera que d'un faible secours. J'ai du moins la satisfaction de m'être abstenu de réflexions personnelles.

« Quant à l'accusation que porte contre moi votre correspondant, d'avoir calomnié l'*Eglise anglo-catholique*, je dois demander la permission de faire remarquer que mes paroles n'avaient rapport à l'anglicanisme qu'autant qu'il entrait nécessairement dans la question agitée à mon sujet, et dont les observations de votre correspondant m'avaient obligé de parler. Votre correspondant ne saurait se plaindre avec raison de ce que, me trouvant dans cette nécessité, j'ai parlé comme tout catholique doit nécessairement le faire.

« Touchant l'ouvrage de controverse que votre correspondant me recommande, si j'étais encore loin de la seule vraie lumière, qu'il n'est plus possible de méconnaître, dès qu'on l'a réellement vue, je pourrais aujourd'hui, comme autrefois, me laisser embarrasser et prendre aux piéges des appréciations *anglo-catholiques* de l'histoire ecclésiastique ; mais actuellement, Dieu merci, il est trop tard ; car *on tend vainement les filets à la vue d'un oiseau* (*Proverbes*, I, 17). Mais je dois encore une fois rappeler à votre correspondant que, quoique le catholicisme ait de son côté tous les faits et toute la raison de l'univers, néanmoins ni ces faits, ni cette raison ne donnent la certitude infaillible, qui vient uniquement de la lumière surnaturelle émanant directement de Dieu, et résidant, pour l'accomplissement des promesses constantes de l'Ecriture sainte, dans son Eglise indivisible. Cette lumière donne à tout homme, une fois devenu véritablement catholique, une certitude dont les hommes qui sont hors de cette unique Eglise ne peuvent pas même avoir l'idée. C'est cette certitude infaillible qui, pendant tout un siècle, a rempli les prisons et surchargé les gibets de l'Angleterre, non de réformateurs qui s'environnaient de toutes les jouissances de la vie, ni de leurs fanatiques sectateurs, mais de saints prêtres pleins d'abnégation, *dont le monde n'était pas digne.* Cette certitude a rempli les mines de la Sibérie et teint le vaste empire de Russie du sang catholique; elle a, dans tous les siècles, opéré des miracles et vaincu le monde; enfin elle a peuplé le ciel de plus de onze millions de martyrs catholiques !

« Si par hasard votre correspondant croyait posséder cette même certitude dans la notion qu'il a de la vérité, il serait, bien entendu, fort peu utile de lui recommander la lecture d'un bon livre; mais comme il ne me semble guère possible qu'il ait cette prétention, et que la raison, quoique impuissante à ouvrir les yeux de la foi, peut cependant, avec le secours de Dieu, servir de guide *pour arriver à la porte* de cette Eglise

dont la gloire est *au dedans* (*Ps.* XLIV, 13), je me fais un devoir de recommander instamment à ses études les plus laborieuses, éclairées de la prière assidue, la célèbre *Fin de la controverse* du docteur Milner.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Charles SEAGER.

« Boulogne, 23 octobre 1845. »

Le correspondant du journal de Londres ne se tint pas pour satisfait; une nouvelle provocation détermina M. Seager à écrire une troisième lettre à laquelle il ne fut pas fait d'autre réplique. Voici comment s'exprimait M. Seager dans les lignes qui mirent fin à sa correspondance avec le *Morning-Post*.

« Monsieur,

« Je dirai, en réponse à la question que m'adresse votre correspondant, que nous serions vraiment inconséquents en croyant à l'infaillibilité et à l'immutabilité de l'Eglise de Rome, si nous doutions en même temps que ses dogmes *fussent connus des premiers Pères de l'Eglise de Jésus-Christ*. Votre correspondant peut donc en être sûr : les hommes qui se sont séparés de l'Eglise anglicane ne sont pas moins convaincus que les dogmes attaqués par les réformateurs partisans de la famille des Tudors étaient des dogmes crus et enseignés par les Pères, qu'ils ne le sont de l'existence des Pères eux-mêmes. Mais il n'est pas étonnant que ceux qui croient voir le protestantisme dans la Bible, et qui tirent de la *Fin de la controverse* de Milner de nouveaux *arguments pour la défense de l'anglicanisme*, soient également heureux dans leurs interprétations des Pères.

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis acescit.

S'il était possible que la logique la plus convaincante, ou que les faits les plus irréfragables de l'histoire, rendissent transparents ces verres décolorés et trompeurs qui leur donnent un nouveau caractère, votre correspondant n'écrirait pas aujourd'hui comme si l'on avait encore à prouver ce qui, de jour en jour, a été démontré sous toutes les formes et de toutes les manières, pour la centième fois, à tous ceux qui ont les yeux ouverts pour le voir. Mais, hélas ! à présent comme toujours, le *savoir est facile à celui qui comprend* (*Prov.* XIV, 6, vers. anglic.); et Notre-Seigneur disait aux Juifs ce que son Eglise répète à ceux qui rejettent sa mission : *Pourquoi ne comprenez-vous pas ce que je vous dis? par cela même que vous n'entendez pas ma parole* (*Joan.*, VIII, 43). Ce qu'il nous faut donc, ce n'est pas d'argumenter davantage, mais de prier plus ardemment, afin d'obtenir la grâce d'apprécier ces arguments dont le monde est déjà plein, d'avoir une plus abondante communication de cette unique, véritable et bienfaisante lumière, qui est toujours prête à se communiquer. *Voici que je me tiens à la porte, et je frappe* (*Apoc.* III, 20). La prière ne peut égarer personne : la prière ne peut produire que le bien; que tous ceux donc qui n'ont pas la certitude infaillible d'avoir raison, prient sans cesse d'être, dès à présent, de cette même religion, quelle qu'elle soit, dont ils désireront pendant toute l'éternité *avoir été*, et que ceux qui ont cette certitude demandent avec une ardeur dix fois plus grande la même grâce pour tous. Ainsi Dieu, qui ne manque jamais de répondre pour le bien de ceux qui le cherchent, rendra de plus en plus manifeste à tous ceux qui désirent sincèrement faire sa volonté, qu'elle est cette Eglise qu'il reconnaît pour la sienne.

« En vous renouvelant mes remercîments pour l'insertion de mes lettres, j'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« Charles SEAGER. »

« Paris, 15 novembre 1845. »

SEBASTIENNE (Sainte), martyre à Héraclée en Thrace, ayant été convertie par l'apôtre saint Paul, fut décapitée sous l'empereur Domitien, par ordre du président Serge, parce qu'elle ne voulut pas renoncer à la foi de Jésus-Christ.

SEBBA ou SEBBI (Saint), roi des Saxons orientaux, dans la Grande-Bretagne, monta sur le trône en 664; quoique encore païen, il rendit heureux ses sujets par la sagesse de son administration. En 675, il tira de sa solitude saint Erkonwald, abbé de Chertsey, pour le placer sur le siége épiscopal de Londres, et deux ans après, ce saint évêque eut le bonheur de le convertir au christianisme. Sebba avait conçu pour lui une si grande estime, qu'il se dirigeait par ses conseils. Il devint, sous un tel maître, un modèle de toutes les vertus, et pratiquait de grandes austérités. Après un règne de trente ans, il laissa sa couronne à ses deux fils, Sigeard et Sinfrid, afin de pouvoir servir Dieu plus librement et se préparer au passage de l'éternité. La reine, sa femme, ayant pris le voile, il reçut l'habit monastique des mains de Waldhère, successeur de saint Erkonwald, et le chargea de distribuer aux pauvres les biens dont il pouvait disposer. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Paul, et son tombeau fut illustré par plusieurs miracles. On lui fit cette épitaphe : « Ci-git Sebba, roi des Saxons orientaux, qui fut converti par saint Erkonwald, évêque de Londres, en 677. C'était un homme d'une grande piété envers Dieu, fervent dans les actes de religion, assidu à la prière, rempli de charité pour les pauvres. Il préféra la vie monastique à un riche royaume, et reçut l'habit religieux des mains de Waldhère, évêque de Londres et successeur d'Erkonwald. »

SECHELLE (DE), gentilhomme de distinction en Picardie, fut converti par Bérulle, dans le XVII^e^ siècle.

SECONDIEN (Saint), soldat et martyr, se trouvait à Rome lorsqu'il se convertit à la vue du courage que déployaient les martyrs pendant la persécution de Dèce. Après avoir reçu le baptême, il confessa publiquement Jésus-Christ à Rome même, où il fut arrêté et livré à diverses tortures. Envoyé ensuite en Toscane, il fut de nouveau étendu sur la

chevalet, par ordre du consulaire Promote, qui lui adjoignit deux autres martyrs, Marcellien et Vérien. Il leur fit déchirer les flancs avec des ongles de fer, et appliquer sur leurs blessures des torches ardentes ; après quoi il les condamna à être décapités. Ils furent exécutés vers l'an 251.

SECONDULE (Saint), martyr à Carthage, avec sainte Perpétue, sainte Félicité et deux autres, n'était que catéchumène lorsqu'il fut arrêté et mis en prison ; il y mourut avant le jour des jeux où il devait être exposé, l'an 203.

SEGRE (David-Dolce), juif, né à Turin, et capitaine au service de la France, se convertit, et fut baptisé le 28 août 1817, dans l'église des Capucins de Testona, près Moncalier. Il fut tenu sur les fonts par le chevalier de Vermea, gouverneur du château royal de Stupinitz, et par la comtesse de Salmatori.

SEGUIER (Pierre), chanoine, chancelier du chapitre de Saint-Denis, et grand vicaire de Versailles, mort à Saint-Denis, le 16 février 1822, était né à Uzès, le 7 janvier 1747, d'une famille protestante. La rectitude de son jugement lui fit apercevoir de bonne heure qu'il n'était pas dans la voie du salut. Découvrir la vérité et l'embrasser avec ardeur fut pour lui la même chose. Après avoir abjuré l'erreur, il eut la consolation de persuader à ses parents de suivre son exemple. Le zèle qu'il avait dès sa jeunesse pour le salut du prochain annonçait une vocation particulière. Il entra au séminaire de Sainte-Garde d'Avignon, et s'y distingua par ses progrès dans les sciences ecclésiastiques et dans la piété. Il était à peine engagé dans les ordres sacrés, que MM. de Sainte-Garde, allant faire une mission dans le comtat, l'associèrent à leurs travaux. Ses études terminées, il revint dans son diocèse, et M. Bauyn, évêque d'Uzès, prélat plein de sagesse et de piété, se l'attacha d'une manière particulière, et le fit ensuite chanoine de sa cathédrale. Cette place ne fut point pour M. Seguier une place de repos : il ne fut étranger à aucun genre de bien, à Uzès et dans le diocèse, et il rendit des services signalés, soit pour l'exercice du ministère, soit pour toutes sortes de bonnes œuvres. La révolution étant venue, il resta dans le pays tant qu'il put y être utile, et ne s'éloigna que lorsque les progrès de la persécution lui ôtèrent l'espoir de pouvoir rester caché dans des lieux où il était trop connu.

Ce fut alors qu'il vint à Paris, où il s'associa aux ecclésiastiques zélés qui se dévouaient aux dangers du ministère. Arrêté pendant la terreur, le temps qu'il passa en prison fut encore employé à l'avantage du prochain. L'abbé Seguier édifiait ses compagnons d'infortune par ses vertus, ramenait les uns à Dieu, dissipait les préventions des autres, et eut le bonheur de préparer à la mort quelques-unes des victimes du régime de ce temps. Etant sorti de prison, il se retira dans la ville de Mantes, et l'évêque de Versailles lui donna des lettres de grand vicaire, et le chargea de diriger cette partie du diocèse. Sa douceur, sa charité, son esprit de sagesse, son zèle pour la discipline furent très-utiles à tout le clergé de ce canton, qu'il administra pendant plus de quinze ans. L'âge et les infirmités lui ayant fait désirer de prendre le parti de la retraite, il fut nommé membre du nouveau chapitre de Saint-Denis, et eut le titre de chancelier, qui est une des dignités du chapitre. Il vint donc se fixer à Saint-Denis, mais sans abandonner entièrement ses fonctions de grand vicaire de Versailles. Il dirigeait en même temps des âmes pieuses et passait tous les jours plusieurs heures au confessionnal. Il faisait des conférences à de jeunes ecclésiastiques sur des matières de leur état. Il était supérieur des maisons de Carmélites de Pontoise et de la rue de Vaugirard, à Paris. Enfin tous ses moments étaient employés au service de Dieu et à celui du prochain, et les soins qu'il prenait pour le ministère extérieur ne lui firent jamais négliger ses devoirs de chanoine. Une attaque de paralysie, qu'il essuya dans les premiers jours de janvier 1822, ayant résisté à tous les moyens de l'art, il a succombé, le 16 février, après de longues souffrances, qu'il supporta avec une inaltérable résignation. Il laissa à ses amis l'exemple de ses vertus, et à ceux qu'il dirigeait de précieux souvenirs. Ses obsèques furent célébrées à Saint-Denis, au milieu des témoignages d'estime et de regrets de tous ses confrères.

SEGUIN (Pierre), protestant de Caen, converti vers 1630 par Veron.

I. — SELIG (Jean-Frédéric-Henri), célèbre par les soins qu'il apporta dans la fabrication du papier dont il était marchand à Leipsick. On sait qu'il se convertit au catholicisme, mais on ignore l'époque exacte de cet événement, qui eut cependant beaucoup de retentissement. Il a publié lui-même sa biographie, ainsi que l'histoire de sa conversion, en deux volumes (Leipsick). Il mourut en avril 1799.

II. — SELIG (Godefroi) naquit de parents juifs, à Weissenfels. C'était un homme fort instruit dans les langues orientales, et particulièrement dans l'hébraïque et la rabbinique, qu'il enseigna pendant longtemps à l'Université de Leibnitz. Ses études profondes l'amenèrent à acquérir la certitude de la vérité de la religion catholique. Loyal et désintéressé, il renonça à tous les avantages de sa position et reçut le baptême le 15 septembre 1738. Il publia plus tard, 1775-77, sa *Biographie et histoire de la conversion de Godefroi Selig* (en allemand), Leipsick, 2 vol. in-8°. Ce savant, mort en mars 1795, est auteur d'une *Méthode pour apprendre facilement la langue juive-allemande, principalement la langue parlée* (en allemand), 1767, Leipsick ; d'une publication périodique qui parut dans la même ville, de 1768 à 1772, in-8°, sous le titre : *Le Juif ;* et d'une *Traduction des passages difficiles de l'Ancien Testament avec des commentaires* (en allemand).

SELINSKI, juif, docteur en médecine, né à Wicliska, royaume de Pologne, et âgé de trente-trois ans, fit abjuration le 13 juin 1840, dans l'église de Saint-Roch, en présence de beaucoup de personnes pieuses. Le néophyte reçut le baptême et prit le nom de Joseph. Il fut destiné d'abord à être rabbin et était versé dans l'Ecriture sainte.

SEMERAC (Jean), ministre protestant, converti en 1615.

I. — SENFFT-PILSACH (Le comte Frédéric-Louis DE), ambassadeur du roi de Saxe en France, et né dans la religion luthérienne, fut converti au catholicisme par le P. Mac-Carthy et fit abjuration en 1819 avec sa femme et sa fille unique dans l'église des Missions. Le nouveau catholique communia, ainsi que son épouse, et vécut depuis ce temps dans les pratiques de la piété. Ce seigneur, qui demeurait depuis assez longtemps en France et qui y a rempli des fonctions diplomatiques importantes, s'était préparé à cette démarche par une étude approfondie de la religion, par de bonnes lectures et par de fréquents entretiens avec des ecclésiastiques distingués. Employé plus tard comme plénipotentiaire et ambassadeur à Turin, à Florence, à Modène, *cet apôtre de la vraie religion*, ainsi que l'appelle le continuateur de Bergier, fit admirer partout sa science, son zèle et sa vertu.

Le comte de Senfft-Pilsach contribua à ramener dans le sein de l'Eglise quelques-uns de nos frères égarés. Il tint sur les fonts un Turc, ancien militaire dans nos armées, qui se convertit et fut baptisé par le curé des Missions-Etrangères, dans son église; il était employé chez des ouvriers qui lui inspirèrent le désir de se faire chrétien, et qui ont commencé à l'instruire.

II. — SENFFT-PILSACH (Louise-Claire-Julie-Félicité DE), née en Saxe, fille de l'ambassadeur à Turin (le précédent), et morte à l'âge d'environ vingt-quatre ans, était de la religion luthérienne, et suivit l'exemple de son père lorsqu'il rentra dans le sein de l'Eglise. Elle habitait depuis longtemps la France, où son esprit vif et élevé, son caractère généreux et sa piété vraie l'avaient fait estimer et aimer de tous ceux qui avaient l'avantage de l'approcher. Mlle de Senfft accompagna son père à Turin, lorsqu'il entra au service d'Autriche, et qu'il fut nommé ambassadeur près la cour de Sardaigne; elle a fourni plusieurs articles aux *Mémoires de la religion*, de Modène, un entre autres sur les derniers moments du comte de Stolberg.

SERGEANT (Jean), né à Barow, dans le Lincolnshir, de parents protestants, en 1621, fit ses études à l'université de Cambridge. Thomas Morton, évêque de Durham, l'ayant pris pour son secrétaire et chargé de faire ses extraits des saints Pères, il apprit dans ce travail à reconnaître les erreurs des nouveaux réformés, et, après avoir embrassé la religion catholique, il alla, en 1642 faire sa théologie à Lisbonne, et y fut ordonné prêtre. Il revint au bout de dix ans (1652) en Angleterre, y exerça pendant quarante ans les fonctions de missionnaire, et composa un grand nombre d'ouvrages polémiques contre les théologiens anglicans les plus renommés. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il termina sa longue carrière, étant mort la plume à la main, en 1707, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ses écrits se divisent en trois classes : les uns ont pour objet ses controverses avec Hammond, Bramhall, Stillingfleet, Tillotson, et autres, sur lesquels il eut de grands avantages; les autres roulent sur les disputes avec le docteur Talbot, archevêque catholique de Dublin.

SERGIUS PAULUS (*Voyez* PAULUS SERGIUS.)

SEROTIN (Saint), diacre et martyr à Sens sa patrie, était païen lorsque saint Savinien et ses compagnons, envoyés de Rome dans les Gaules, vinrent dans cette ville, au milieu du IIIe siècle, pour y prêcher l'Evangile. Ayant entendu les instructions de ces hommes apostoliques, il embrassa le christianisme et reçut le baptême. Après sa conversion, il se joignit à saint Potentien, qui était allé porter la parole sainte à Troyes. Ils se trouvaient réunis à Sens avec saint Savinien, leur chef, lorsqu'ils y furent mis à mort par les païens.

SERRES, né dans le Vivarais, et qui en 1582 était ministre protestant à Nîmes, ou, d'après Cayet, à Orange, avait été l'un des quatre ministres qui avaient avoué à Henri IV qu'on pouvait se sauver dans la religion catholique. Lui-même s'était fait catholique, et les réformés le haïssaient pour avoir fait la proposition d'une fusion des diverses Eglises. D'autres ajoutent que, par haine, ils lui avaient fait prendre du poison. Nous avons une lettre de lui datée de 1596. (DAUBIGNÉ, *Hist.*, c. II: NICÉRON, V, 67.)

SERU (Joseph), nègre mahométan d'Alexandrie, se convertit au catholicisme et reçut le baptême la veille de la Pentecôte 1838, dans le baptistère de Constantin, près Saint-Jean de Latran, des mains de M. Piatti, patriarche d'Autriche et vice-gérant de Rome, qui baptisa en même temps Isaac Neppi, israélite de Ferrare et deux frères mahométans, Tite et Auguste Gualtieri, de Constantinople. Les deux premiers eurent pour parrain un camérier du Pape, et les deux autres, un autre noble personnage. Après le baptême, le patriarche confirma les néophytes dans la chapelle voisine, dédiée à la sainte Vierge, et leur adressa à cette occasion une pieuse exhortation. Il célébra ensuite la sainte messe, et les admit à la sainte table.

I. — SERUSI (Emmanuel), de Gênes, israélite âgé de dix-sept ans, fit son abjuration en 1838, dans l'église de Saint-Ambroise, entre les mains de M. Gualco, prévôt de Notre-Dame des Vignes, à Gênes. Le jeune Serusi nourrissait depuis quelque temps le désir d'être chrétien; il fut instruit et préparé par le P. Carli, jésuite; il a été admis

ensuite à la sainte table, le cardinal-archevêque l'a confirmé et l'a exhorté à répondre à la grâce de sa vocation par l'exercice des vertus. Le nouveau chrétien eut pour parrain le marquis Nicolas Doria et la veuve Pratolongo pour marraine.

II. — SERUSI (David), jeune israélite, voyageait, en 1849, avec un missionnaire sur les côtes de Barbarie. La conversation du saint prêtre lui ouvrit les yeux, et depuis ce temps il n'a cessé de s'occuper de la religion. Convaincu enfin de la vérité du catholicisme, il reçut le baptême le 15 août 1850, à Gênes, entre les mains du vicaire général capitulaire de cette ville.

SERVILIEN (Saint), martyr à Rome avec saint Sulpice, fut converti à la foi chrétienne par les exhortations et les miracles de sainte Domitille. Il eut la tête tranchée par ordre d'Adrien, préfet de la ville, sous l'empereur Trajan, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles.

SETON (Mme), protestante, veuve d'un négociant à New-York (Etats-Unis), fut convertie à l'âge de trente ans par le cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux, et éleva ses cinq enfants dans la religion catholique.

De ses trois filles, deux sont mortes jeunes, dans les sentiments de la plus grande ferveur. La mère elle-même, est décédée en janvier 1821. Elle eut beacoup de part à l'établissement des Sœurs de la Charité et se trouvait depuis environ douze ans à la tête d'une maison d'éducation Considérable et florissante. Cette dame n'était pas moins distinguée par son mérite et sa capacité, que par son zèle et sa piété. — Un grand nombre de femmes ont donné le même exemple aux Etats-Unis.

SEWENHAUPT, officier suédois au service de la France, fit abjuration du luthéranisme en 1724. Nous trouvons son nom dans un manuscrit authentique de conversions qui nous a été communiqué et qui contient un grand nombre d'autres noms. Il y en eut quatre cent-vingt à Saint-Sulpice, dans les trente premières années du XIX^e^ siècle. Outre les étrangers, cette liste offre aussi un assez grand nombre de Français qui rentraient dans leur patrie ; plusieurs d'entr'eux avaient été emmenés par leurs parents à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. La Providence leur ménagea les moyens de se détromper de leurs erreurs, et, au fond de l'Angleterre et de la Hollande, le souvenir du sol natal et d'heureuses circonstances les rappelèrent à la religion de leurs aïeux.

SEYMOUR (Miss Emmeline), Anglaise convertie au catholicisme en 1846.

SEZENK (Edouard, baron DE), protestant, président de la régence à Ratisbonne, fit son abjuration entre les mains du prince de Hohenlohe à Rome, en 1816.

SHADBURN, protestant d'Amérique, qui rentra dans le sein de l'Eglise catholique avant sa mort. (XIX^e^ siècle.)

SHARP, anglais d'environ vingt-cinq ans, étudiait à l'Université d'Oxford, pour devenir ministre de l'Eglise anglicane. Mais en étudiant, il aperçut bientôt le vide et l'inconsistance de l'anglicanisme ; ni son esprit ni son cœur n'étaient satisfaits ; il éprouva des doutes et des inquiétudes de conscience. Aussi, sur le point d'être reçu ministre, il recula, quitta l'Université et vint en France remplir les fonctions de précepteur dans la maison d'un général anglais qui habitait Lorient. Après un an ou deux, il retournait en Angleterre, toujours inquiet et toujours sollicité au fond de son cœur de se réunir à l'Eglise catholique. En passant à Rennes, ses inquiétudes et ses désirs devinrent si véhéments qu'il demanda absolument à parler à un prêtre catholique, quoiqu'il ne dût passer que deux fois vingt-quatre heures dans cette ville. « Nous reçûmes sa visite, dit l'abbé Rorhbacher, qui rapporte cette conversion. Les premières paroles qu'il nous dit, et il nous les dit avec l'accent d'une âme altérée qui cherche depuis longtemps la source d'eau vive, fut de nous demander en latin : *Nunquid Ecclesia catholica non est vera? Est-ce que l'Eglise catholique n'est pas la véritable?* Nous lui répondîmes que, sans aucun doute, l'Eglise catholique est la véritable Eglise du Christ. Nous lui donnâmes un catéchisme catholique en anglais. Il le lut avec attention, demanda sur quelques articles s'il avait bien compris, et enfin déclara qu'il croyait ainsi de tout son cœur. Puis il demanda s'il y aurait pour lui beaucoup de difficulté de devenir catholique. — Aucune, lui répondîmes-nous ; vous l'êtes déjà dans votre cœur. — Mais, reprit-il avec quelque embarras, combien coûtera-t-il pour être reçu dans l'Eglise ? — Rien que votre bonne volonté. — Doutant s'il avait bien entendu, il réitéra sa demande ; je réitérai ma réponse. Alors il se prit à pleurer d'attendrissement. Comme il devait partir le lendemain, il demanda s'il pourrait faire son abjuration en Angleterre, ou bien s'il fallait revenir en France. Je lui appris à son grand étonnement, qu'il y avait à Londres plus de cent mille catholiques avec un évêque, et que rien n'était plus facile que de s'adresser à lui. Il demanda encore, si, devenu catholique, il pourrait se consacrer à Dieu dans un monastère. Je lui répondis que rien ne s'y opposerait. Enfin, comme il devait s'embarquer à Saint-Malo, je lui donnai l'adresse d'un ecclésiastique des environs, avec lequel il pût s'entretenir en anglais. Il alla effectivement le voir, lui parla avec la confiance la plus intime, et apprenant de nouveau qu'il ne coûterait point d'argent pour devenir catholique, il fondit en larmes. L'ecclésiastique, craignant qu'il ne se trouvât dans quelque besoin, lui offrit généreusement pour ses frais de voyage. Le jeune homme attendri assura qu'il ne manquait de rien et ne voulut rien accepter, et partit en pleurant de joie. » Son nom était Sharp ; et sa conversion eut lieu en 1829.

SHERIDAN (Mme), protestante de Cordoff (Irlande) qui se convertit et fut reçue au sein de l'Eglise, le 12 décembre 1844.

I. — SHIRLEY (Robert), naquit vers 1570. Après avoir servi pendant cinq ans chez diverses nations de l'Europe, il accompagna en Perse son frère Antoine. Celui-ci ayant quitté ce royaume en 1599, l'y laissa avec un emploi dans l'armée. Comme Robert, témoigna au bout de quelques années le désir de revoir sa patrie, Chah-Abbas le congédia en 1604 et le chargea d'assurer les princes chrétiens de son affection, et de proposer aux Anglais la liberté du commerce dans ses Etats. Shirley vint d'abord en Italie, et passa en 1609, par Rome où le pape l'accueillit avec distinction, ce voyageur étant rentré dans la communion catholique. Il alla ensuite à Prague, près de l'empereur Rodolphe, qui le créa chevalier d'empire et comte palatin. Shirley n'arriva dans sa patrie qu'en 1612. Après un grand nombre de voyages et d'aventures il mourut le 23 juillet 1627.

II. — SHIRLEY (Jacques) naquit à Londres, en 1594, fit ses études à Oxford, puis à Cambridge. Après avoir reçu les ordres sacrés, suivant le rite anglican, il embrassa la religion catholique, et se partagea entre l'enseignement de la langue latine et la composition des pièces de théâtres, qui lui méritèrent la faveur de la reine Marie. Elles eurent, dans le temps, beaucoup de succès, et contribuèrent, avec celles de Chapman et d'Oglivy, à distraire la nation de la sombre tristesse que répandaient les funestes événements de la guerre civile. Lorsqu'elle éclata, il quitta la plume pour prendre l'épée, et combattit sous le duc de Newcastle, pour la cause royale. Shirley mourut le 29 octobre 1656, le même jour que sa femme; et ils furent enterrés dans le même tombeau.

SHORTLAND (Le Rév. J.-K.), qui avait été pendant quelque temps vicaire de Sainte-Marguerite-Leicester, à Londres, dont le pasteur avait quitté l'Eglise d'Angleterre pour celle de Rome, suivit son exemple, et abandonna sa cure. Il fit abjuration en juillet 1851.

SIBERLING (Charles), protestant, né à Brunswick, mais qui depuis longtemps demeurait en Italie, et fit abjuration en 1828, à Parme. Arrivé à l'âge de cinquante-cinq ans, et vivant au milieu des catholiques, il était cependant resté dans les erreurs de sa secte, quoiqu'il se sentît pressé quelquefois d'y renoncer. La majesté du culte catholique, et les exemples de piété qu'il avait sous les yeux le sollicitaient d'une part; mais d'un autre côté, il était retenu, à la vue de tant de mauvais catholiques, dont la conduite et les principes étaient pour lui un sujet de scandale. Etant tombé malade, et ayant été recueilli dans l'hôpital de Parme, il y trouva des personnes pieuses et de saints prêtres dont le zèle et la charité le touchèrent. On lui fit sentir que les mauvais exemples des chrétiens ne prouvaient rien contre la vérité de la religion. Il demanda donc à être instruit dans la foi catholique; et après les préparations convenables, il fit son abjuration le 14 avril 1828, entre les mains du P. Tacchini, dominicain, professeur d'Ecriture sainte, qui l'avait instruit, de concert avec le P. Louis de San Secondo, capucin. De pieux fidèles, qui vont visiter et servir les pauvres de l'hôpital, assistaient à la cérémonie, et comblèrent le bon étranger de soin et de prévenances.

I. — SIBTHORP (Le Rév. Robert), renommé par ses talents, renonça aux plus brillantes espérances pour se faire catholique en 1827.

II. — SIBTHORP, ecclésiastique anglican, de l'île de Vrigth, se convertit, fit profession solennelle de la foi catholique le 26 octobre 1841, et reçut le baptême sous condition dans la chapelle du collége d'Oscott. Mgr Wiseman, évêque de Mellipotamos, et coadjuteur de Mgr Walskia, reçut l'abjuration de ce ministre. Le prélat était assisté de l'abbé Spencer, qui était aussi ministre anglican, et qui s'était converti.

Voici une lettre d'Oscott, qui annonçait cette consolante nouvelle :

« Le révérend Sibthorp est arrivé ici il y a quelques jours, afin d'examiner, d'une manière approfondie, quelques points du dogme catholique. Il a eu de nombreuses conférences avec Mgr Wiseman et M. l'abbé Spencer. Ses méditations n'ont pas été stériles ; le ciel les a bénies. Après s'être éclairé sur notre religion, il a fait sa profession de foi dans notre chapelle, et a eu la consolation de recevoir le lendemain, de la main du pontife, la sainte eucharistie. Il se dispose à nous quitter pour aller mettre ordre à ses affaires, dans le but de revenir ensuite au milieu de nous pour faire des études théologiques, et se préparer ainsi à exercer le saint sacrifice.

« Je puis vous donner comme certain que cette conversion n'est que le prélude de plusieurs autres, qui ne tarderont pas à être connues du public, et qui étonneront beaucoup le monde protestant dans ce pays.

« Vous ne sauriez croire quel prodigieux effet produisent ici les conversions des personnages haut placés dans la société. »

Depuis sa conversion, Sibthorp reçut le diaconat et la prêtrise. Aussitôt après son ordination, il alla fixer sa résidence à Nottingham, mission qui fut confiée à son zèle apostolique. Depuis, il souscrivit la somme de 50,000 francs, pour faire bâtir une belle église dans cette ville.

III. — SIBTHORP, membre du collége protestant de la Madeleine, à Oxford, ministre de la chapelle de Saint-James, à Byde, et frère du colonel Sibthorp, membre du parlement pour la ville de Lincoln, se convertit au catholicisme en 1842. Après sa conversion, il fut ordonné prêtre catholique, et publia les *Motifs* de son retour sous ce titre : *Réponse à cette question : Pourquoi êtes-vous devenu catholique ?*

SIESTRZENCEWICZ (Stanislas) de Bohusz, évêque catholique de Mohilew (Russie), et doyen des évêques de la chrétienté, était d'une famille protestante, et naquit le 4 septembre 1731, à Zabludow, diocèse de Wilna,

Il embrassa d'abord la profession des armes. Il devint officier dans un régiment prussien. Ayant connu le prince Massalski, évêque de Wilna, le prélat le détermina à se faire catholique, et à embrasser même l'état ecclésiastique ; il lui donna un riche canonicat dans sa cathédrale et l'ordonna prêtre en 1762. Lors du premier partage de la Pologne, l'impératrice de Russie, ne voulant pas que ses nouvelles acquisitions continuassent à dépendre des évêques de Pologne, sollicita du Saint-Siége la nomination d'un évêque pour les catholiques de ces provinces. M. Siestrzencewicz fut fait évêque de Mallo *in partibus* et vicaire apostolique pour la Russie blanche. Ce fut en cette qualité que le 28 juin 1779 il permit aux Jésuites de ce pays de recevoir des novices. Peu après, Catherine, pour rompre entièrement toute communication entre les catholiques de la Russie blanche et l'évêque polonais de Wilna dont ils dépendaient, demanda que Mohilew fût érigé en archevêché. M. Siestrzencewicz fut nommé à ce siége, qui fut érigé par Pie VI, le 15 avril 1783. M. Archetti, nonce en Pologne, fut chargé des détails de cette érection ; il fit le voyage de Pétersbourg, et M. Siestrzencewicz fut transféré de Mohilew, et prêta, en 1784, son serment de fidélité au pape entre les mains du nonce, et dans la nouvelle église catholique de Pétersbourg, dont la dédicace venait d'être faite par le même prélat, Archetti. La juridiction de M. Siestrzencewicz s'étendait sur tous les catholiques des nouvelles possessions de la Russie ; il fut encore accru du vaste diocèse de Wilna. Il mourut à Pétersbourg le 13 décembre 1827, dans sa quatre-vingt-seizième année.

SIGEBERT ou SIGERBRECHT, roi des Estangles ou Anglais orientaux, et plus tard martyr, se convertit de la manière suivante : Le roi Oswi, après sa victoire, s'appliqua à la conversion des Merciens, ses nouveaux sujets. Leur premier évêque fut Diuma, l'un des quatre prêtres que le prince Penda avait amenés. Finan, évêque de Lindisforne, l'ordonna évêque des Middelanges et des Merciens, car la rareté des évêques obligeait de donner le même à deux peuples. Le roi Oswi procura aussi la conversion des Saxons orientaux, dont la capitale était Londres, et qui avaient autrefois chassé saint Mellit, leur évêque, et renoncé à la foi.

Leur roi étant alors Sigebert, ami du roi Oswi, qu'il venait souvent voir au pays des Northumbres ; Oswi l'exhortait à quitter l'idolâtrie, en lui disant : « On ne peut faire un dieu avec la pierre et le bois dont on fait les ustensiles pour l'usage de la vie, et dont on brûle les restes. Il faut plutôt croire que Dieu est d'une majesté incompréhensible, tout-puissant, éternel ; qu'il jugera tous les hommes, et donnera des récompenses éternelles à ceux qui feront sa volonté. » Ces discours persuadèrent Sigebert, roi d'Essex, et il fut baptisé par l'évêque Finan dans la maison royale de la grande muraille. En retournant chez lui, il pria le roi Oswi de lui donner des docteurs capables de convertir et de baptiser sa nation. Oswi fit venir de Middelange un saint prêtre nommé Cedde, avec un autre, et les envoya prêcher en Essex. Après avoir parcouru tous les pays et formé une grande église, Cedde retourna chez lui, et vint à Lindisforne voir l'évêque Finan, qui ayant appris le progrès de l'Evangile chez les Saxons orientaux, l'en ordonna évêque assisté de deux autres. Sigebert travailla à convertir toute la province secondé par l'évêque saint Félix, né et ordonné en Bourgogne. Etant venu trouver saint Honorius, archevêque de Cantorbéry, et lui ayant découvert le dessein qu'il avait de prêcher aux infidèles, l'archevêque l'envoya aux Anglais orientaux, où il travailla avec tant de succès, qu'il convertit toute la province, établit son siége épiscopal dans la ville de Dummoc, et, au bout de dix-sept ans, y mourut en paix. Plus tard, Sigebert, épris du royaume céleste, laissa son royaume terrestre à son cousin Egéric, en 638, entra dans un monastère qu'il avait fait bâtir, reçut la tonsure, et fut massacré en 642.

SIGISMOND, roi de Bourgogne et martyr, était fils de Gondebaud et succéda à son père en 516. Il avait été élevé dans l'arianisme qu'il abjura publiquement vers 501. Sigeric, son fils, et petit fils de Gondebaud, imita bientôt cet exemple, et saint Avit fit au peuple une homélie à ce sujet. Le seul titre qui nous en reste nous apprend qu'une princesse fille de Sigismond, avait été réconciliée à l'Eglise le jour précédent, c'est apparemment celle qui fut mariée à Thierri, roi d'Austrasie. Dès que Sigismond eut abjuré l'hérésie, il entreprit le voyage de Rome, pour révérer les tombeaux des saints apôtres et rendre ses respects au chef visible de l'Eglise, à laquelle il avait eu le bonheur de se réunir. Le Pape Symmaque reçut ce prince avec des honneurs proportionnés à la joie que lui causait sa conversion. Il lui fit présent de plusieurs reliques, et lui parlant avec la bonté et l'autorité d'un père, il lui donna de salutaires avis qui ne furent pas moins bien reçus que les présents. Sigismond à son retour en témoigna sa reconnaissance dans une lettre au pape qui fut dictée par saint Avit et portée par le diacre Julien. Il y nomme Symmaque le prélat de l'Eglise universelle ; il attribue sa conversion aux prières de ce saint pontife, le remercie des avis paternels qu'il lui avait donnés de vive voix, et le prie de lui envoyer des reliques de saint Pierre, parce qu'il n'avait pu refuser à diverses églises une bonne partie de celles qu'il avait apportées de Rome. Quoique Gondebaut demeurât dans son hérésie, il ne paraît pas avoir désapprouvé la conversion de son fils, du moins cela ne l'empêcha pas de l'associer à son royaume de son vivant. Sigismond tenait sa cour à Genève. Il donna ses premiers soins à purger cette ville, qui était dès lors comme un asile, non-seulement pour les ariens, mais encore pour les autres hérétiques et schismatiques, ainsi que nous l'apprenons d'une lettre de saint Avit. Saint Maxime, évêque de Genève, anima et sou-

tint le zèle de ce prince; il lui conseilla de faire rebâtir et augmenter le monastère d'Agaune en l'honneur des saints martyrs de la légion thébaine. Il fut jeté dans un puits par ordre de Clodomir, l'an 524.

SIGNARD, converti au catholicisme dans le XIX^e^ siècle.

SIGNER, ancien ministre protestant du canton d'Appenzel en Suisse, ayant fait une étude particulière des matières controversées entre les catholiques et les protestants, et ne pouvant plus résister à ses convictions, se transporta à Fribourg, en Suisse, et y fit, à la fin de juin 1839, abjuration du protestantisme. « Je suis vieux, dit-il en se présentant à l'évêque, et je ne puis sans être catholique descendre en paix dans la tombe. »

SIGUIER (Auguste) a consigné les motifs de son retour à la foi catholique dans son ouvrage intitulé : *Les grandeurs du Catholicisme*, dont nous extrayons les passages suivants :

« Pour devenir catholique, dit-il, *j'ai cherché*. Puisse cet ouvrage où j'ai posé les principaux résultats de mes explorations ne pas être inutiles à quelques hommes de bonne volonté? Puisse-t-il surtout ne rien contenir qui soit contraire à la foi! Je ne suis plus de ceux qui osaient se croire supérieurs à un Bossuet, à un Pascal, à un saint Thomas, à un saint Augustin, à un saint Paul.

« Le catholicisme est la doctrine qui a d'abord la plus grande et la plus noble tradition entre toutes les doctrines.... Il est de plus une doctrine toute privilégiée dans son fondateur, dans son objet, dans son but..... C'est le catholicisme qui a le mieux réalisé le beau idéal historique, le beau idéal humain..... Le catholicisme est donc évidemment une doctrine tout à fait exceptionnelle. Or, tout cela ne peut s'expliquer par des moyens naturels. Le catholicisme est donc une doctrine *surnaturelle;* il est donc une doctrine émanée de Dieu... La tradition de Moïse et la doctrine de Jésus-Christ est la meilleure entre les doctrines connues; ce fait résulte de l'histoire la plus significative de l'humanité. Dans la doctrine de Jésus-Christ, le catholicisme est la seule doctrine par excellence, la seule doctrine révélée. Le catholicisme est donc la seule doctrine qu'on doive accepter dans sa tradition, dans sa hiérarchie, dans tous ses commandements, dans toute son orthodoxie, pour avoir le meilleur régulateur social, le meilleur régulateur moral, le meilleur régulateur religieux. »

SILAS ou SILVAIN, fut un des premiers juifs convertis par Jésus-Christ, et était du nombre des soixante-douze disciples du Sauveur. Il fut choisi avec Jude pour aller porter à Antioche un décret du concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Attaché ensuite à saint Paul, il le suivit en Syrie, en Cilicie, en Macédoine où il fut battu de verges avec le saint apôtre. On croit qu'il fut évêque de Corinthe ou de Thessalonique.

SILVA (Jean-Baptiste), naquit à Bordeaux en 1684, d'un médecin juif. Il suivit la même carrière que son père, mais une étude approfondie des religions lui fit abandonner la sienne pour embrasser le christianisme. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de dix-neuf ans, il se rendit à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de la capitale. Des cures merveilleuses donnèrent à son nom une réputation européenne. La czarine Catherine lui fit offrir la place de son premier médecin, avec des émoluments considérables, mais Silva ne voulut point quitter sa patrie. Il mourut à Paris, le 18 août 1744, à soixante-un ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin consultant du roi. Il laissa une fortune très-considérable et honnêtement acquise. Son caractère était gai, son esprit brillant, il n'était ni pédant, ni charlatan. On peut voir la liste de ses ouvrages de médecine dans les Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie, publiés par Bruhier.

SILVIO PELLICO, dont la conversion est devenue si célèbre et si connue par son admirable livre intitulé *Mes Prisons*, qui contient le récit des événements de sa vie, dont nous allons retracer l'analyse.

Silvio Pellico fut arrêté à Milan, le 13 octobre 1820, et conduit à la prison Sainte-Marguerite, ancien couvent de religieuses, où plusieurs de ses amis étaient déjà détenus. Dès les premiers jours, il se résigna à son sort, et résolut de se montrer chrétien; il avait une Bible, et avait toujours aimé cette lecture, même quand il se croyait incrédule. Il étudia alors avec plus de respect, et s'accoutumait à réfléchir sur ces livres saints. Son habitude était de réciter peu de prières; mais il se tenait sans effort en la présence de Dieu, et s'appliquait à ne se plaindre de rien. Tous les matins, après un court hommage à Dieu, sa première occupation était de faire une revue de tout ce qui pourrait lui arriver dans la journée, et ce qui pouvait l'émouvoir pour s'y préparer. Dans deux visites que son père obtint de lui faire, le prisonnier s'attacha à lui cacher toutes ses inquiétudes. Son bon cœur pour ses parents paraît dans tout son récit. Il se montre d'ailleurs homme d'esprit cultivé. Il était connu en Italie par une pièce qui avait eu beaucoup de succès, *Francoise de Rimini;* et dans les premiers temps de sa prison, il s'occupait de quelques compositions littéraires. A Milan, il se trouva près d'un autre prisonnier qui se disait le duc de Normandie, fils de Louis XVI; il n'ajouta point foi à son histoire, et remarqua avec peine que cet étranger était fort léger et fort peu religieux. Silvio Pellico se reproche de n'avoir point essayé de lui faire voir la faiblesse des objections contre le christianisme. Dans la nuit du 18 au 19 février 1821, on vint le chercher pour le conduire à Venise, où il devait être jugé. Les soins de son procès le mirent, les premiers jours, dans un état d'agitation qui affaiblit un peu ses premières résolutions, cependant il prit le des-

sus, en revint à la Bible, qu'il avait négligée et y trouva une grande douceur.

Il déplora l'aveuglement ou la malice de ceux qui tournent en risée ce livre divin, parce qu'ils ne l'entendent pas ; la critique de Voltaire lui parut misérable et anti-philosophique. Il couchait par écrit les réflexions pieuses ou morales qu'il faisait sur divers sujets, et cette occupation charmait l'ennui de sa solitude. Il eut quelque temps une correspondance avec un autre prisonnier, nommé Julien, qui se montrait ouvertement impie et licencieux ; il essaya vainement de le ramener à des pensées plus solides. Au mois de décembre suivant, on publia la sentence des accusés impliqués dans le premier procès. Neuf étaient condamnés à mort, mais leur peine fut commuée en plusieurs années de captivité. Le 11 janvier 1822, on transféra Silvio Pellico dans la prison de Saint-Michel de Murano, près Venise, où étaient déjà plusieurs de ses amis. Le 21 février, on le mena devant la commission, où il apprit que la sentence était arrivée, qu'elle était terrible, mais que l'empereur l'avait mitigée ; la peine de mort était commuée à quinze ans de prison dure (*carcere duro*) dans la forteresse de Spielberg. Le prisonnier ne dit que ces mots : « Que la volonté de Dieu soit faite. Mon intention, ajouta-t-il, était véritablement de recevoir en chrétien ce terrible coup, et de ne nourrir aucun ressentiment contre qui que ce soit. » De ce moment, on le réunit à Maroncelli, un de ses amis, dont il était séparé depuis seize ans. Bientôt l'horreur de sa situation, la désolation de ses parents, la perspective d'une prison jusqu'à son tombeau, tout contribua à lui exalter la tête ; il ne priait plus, il était irrité. Ses compagnons d'infortune avaient résolu de faire leurs Pâques avant de partir ; il ne suivit point leur exemple parce qu'il ne se sentait point disposé à pardonner.

Il partit pour l'Allemagne, avec Maroncelli, la nuit du 25 au 26 mars, ils étaient enchaînés ; ils arrivèrent le 10 avril à Brunn en Moravie. La forteresse de Spielberg touche aux murailles de cette ville ; cette prison était bien plus dure que celles d'Italie, plus de livres, la chaîne au pied, des planches pour lit, une mauvaise nourriture. De plus, on sépara les deux amis, et on les mit dans une chambre obscure. Silvio Pellico étant tombé malade, fut changé de chambre. A côté de lui se trouvait un autre prisonnier, le comte Antoine Oroboni, jeune homme de vingt-neuf ans ; ils ne se connaissaient point auparavant, et trouvèrent moyen de se parler. Oroboni était plein de foi et causait de religion avec Silvio Pellico, qui en était revenu à ces mêmes doutes dont il avait si bien signalé le ridicule. Le malheureux fut tenté de se suicider et sut cependant y résister. Oroboni remontait son courage ; ce jeune homme avait d'excellents sentiments. Attaqué d'une maladie de langueur, il avait demandé un prêtre qui sût l'italien pour se confesser, on lui répondit qu'il n'y en avait pas à Brunn. « Dieu voit mon désir, dit-il, d'ailleurs je me suis confessé à Venise et en vérité, je ne crois pas avoir rien qui me charge la conscience. » Silvio Pellico s'était aussi confessé à Venise, mais dit-il avec le cœur plein de ressentiment. Touché de l'exemple d'Oroboni, il promit de se confesser et de ne plus conserver de rancune. Oroboni parut ravi de le voir dans ces sentiments, et ces deux bons jeunes gens s'étaient promis de s'entretenir surtout ensemble de sujets graves et religieux. Au commencement de 1823, Silvio Pellico essuya une maladie grave, il demanda un prêtre, se confessa, communia et reçut l'extrême-onction. L'ecclésiastique s'appelait Sturm, et le prisonnier en fait l'éloge. On le réunit à Maroncelli, qui fut chargé de le soigner, et on lui permit d'écrire à ses parents. Le pieux Oroboni mourut le 13 juin 1823 dans les sentiments les plus édifiants. Il reçut les secours spirituels du chapelain, qui se trouvait savoir le français ; une heure avant d'expirer, il pleurait en pensant à son père, vieillard octogénaire, mais se reprenant aussitôt : « Pourquoi pleurer le plus heureux de ceux qui me sont chers, puisqu'il est à la veille de me rejoindre dans l'éternelle paix ? » Ses dernières paroles furent : « Je pardonne à mes ennemis. » L'abbé Fontini son ami d'enfance, pieux ecclésiastique, lui ferma les yeux. On permit à un religieux augustin, le père Baptiste, de venir tous les mois visiter les prisonniers. Silvio Pellico en parle comme d'un ange de douceur ; ses manières étaient distinguées, ses exhortations persuasives, il apportait des livres aux prisonniers, car cette faveur leur fut accordée quelque temps, il causait avec eux et les consolait. A cette occasion, l'auteur s'étend sur les avantages de la confession, et plaint ceux qui ne peuvent en jouir. L'abbé Saulewich, prêtre dalmate, qui fut envoyé de Vienne, et qui devint évêque quelques années après, succéda au père Baptiste. C'est à lui que les prisonniers durent d'avoir la messe, qui jusque là leur avait été refusée ; un capucin venait la célébrer, et ne la terminait jamais sans y joindre une oraison pour les prisonniers. Maroncelli compagnon de prison de Pellico étant devenu infirme, obtint de pouvoir sortir dans la prison pour prendre l'air. Silvio Pellico partageait cet avantage, et les derniers temps de sa captivité furent moins rudes. Un nouveau confesseur venait les visiter, c'était M. l'abbé Wrba, professeur d'Ecriture sainte à Brunn, et élève d'un *institut* fondé à Vienne par le célèbre Frint, alors curé de la cour. L'abbé Wrba, demeurant à Brunn, pouvait voir plus souvent les prisonniers ; il causait volontiers avec Silvio Pellico, qui se félicitait beaucoup de ses entretiens, et qui en profita sous le rapport spirituel. L'abbé Wrba, étant tombé malade en 1829, fut remplacé par l'abbé Ziak, vicaire, qui aussi était un prêtre éclairé et excellent ; il est remarquable que sur cinq prêtres allemands qu'a vus l'auteur, il n'en ait trouvé aucun dont il ne fasse l'éloge pour leur zèle et leur savoir.

Enfin le dimanche 1er août 1830, les prisonniers Pellico, Maroncelli et Tonelli eurent leur grâce, ils partirent peu après pour l'Italie. Silvio Pellico rejoignit sa famille à Turin, le 17 septembre; il termine ainsi ses mémoires : « Ah de tous les malheurs passés et de toute la joie présente, comme de tout le bien et de tout le mal qui m'est réservé, bénie soit la Providence dont les hommes et les choses sont d'admirables instruments qu'elle sait faire servir, qu'ils le veulent ou non, à des fins dignes d'elle. »

Devenu enfin l'un des chrétiens les plus purs et les plus fervents de ce siècle, Silvio Pellico écrivait de Turin à un de ses amis à Paris, le 12 mars 1840, une lettre dont nous extrayons le passage suivant qui résume si bien son histoire : « Dieu m'a aussi visité par de longues douleurs; aimons et bénissons sa volonté adorable. Nous lui sommes tous redevables de tant de grâces ! Et quoique nous n'aimions pas les croix, car nous sommes faibles, ce père miséricordieux ne nous les envoie que parce qu'il nous aime. Tantôt il conserve, il épure par ce moyen la vertu la plus constante; tantôt il triomphe par là de la légèreté et de l'ingratitude des âmes les plus coupables. J'étais dans cette malheureuse catégorie. Ma jeunesse n'avait été que délire, orgueil, vaine philosophie, fluctuation d'une doctrine à l'autre, confiance dans ma misérable intelligence. Dans cette folle activité de mes pensées mondaines, le temps me manquait pour réfléchir, pour sentir Dieu. Il me fallait des jours de prison, dix années de tombeau. Dans cet affreux repos, j'eus le temps de démêler la vérité, d'aimer sa beauté divine. Je ne saurais assez louer le Seigneur, sa colère apparente n'était qu'amour. »

Pour juger de la beauté de ce noble et saint caractère, il suffit de lire son *Discours sur les devoirs des hommes*, inséré dans le tome XIV des *Démonstrations évangéliques*, publiées par M. l'abbé Migne.

I. — SIMÉON, cousin-germain de Jésus-Christ selon la chair, fils de Cléophas et de Marie sœur de la sainte Vierge. Il fut disciple du Seigneur et élevé, après la mort de Jacques son frère, au siége épiscopal de Jérusalem. Lorsque Trajan fit faire des recherches sur les descendants de David, Siméon fut conduit à Atticus, gouverneur de Syrie, qui après lui avoir fait subir de longs tourments, eut la cruauté de le condamner au supplice de la croix, quoiqu'il fût âgé de cent vingt ans. Il fut exécuté l'an 106.

II. — SIMÉON, converti des îles Sandwich, fut persécuté par les missionnaires protestants et souffrit courageusement les plus durs traitements en 1831.

III. — SIMÉON (John), membre du parlement d'Angleterre, et d'une des plus illustres familles de cette contrée, se convertit en 1851.

IV. —SIMEON NOE (Le bienheureux), enfant et martyr, était catéchumène lorsqu'il fut mis à mort par son père, juif de Prague, qui était furieux de voir que son fils allait embrasser le christianisme. Siméon n'avait que onze ans lorsqu'il versa son sang pour la foi en 1694.

V. — SIMÉON HOAI-HOA (Le Vénérable), catéchiste cochinchinois et martyr, naquit sur la fin de l'année 1775 de parents infidèles; mais il était encore très-jeune lorsqu'il embrassa le christianisme avec sa mère et sa sœur. Il fut élevé dans le collége de la Mission et il fit tant de progrès dans la vertu et dans la science, qu'il fut ensuite promu à la dignité de premier catéchiste de son district, et il en remplit les fonctions avec une intelligence et un zèle admirables. S'étant marié, il devint père d'une nombreuse famille à laquelle il inspira les sentiments de piété envers Dieu et de charité envers le prochain. Il consacrait une partie de sa fortune, qui était considérable, à d'abondantes aumônes, et sa maison était toujours ouverte aux prêtres persécutés. Pour avoir un accès plus facile auprès des païens, il avait étudié la médecine qu'il pratiquait avec une grande réputation. Il avait près de soixante-cinq ans lorsqu'il fut arrêté le 15 avril 1840. Après les plus horribles tortures les juges le trouvant invincible, portèrent contre lui une sentence capitale qui fut confirmée par le roi et exécutée le 12 décembre 1840.

I. — SIMON (Saint), apôtre, surnommé *Chananéen*, c'est-à-dire, *zélé*, peut-être à cause de son zèle pour le christianisme, ou peut-être parce qu'il appartenait à une secte de zélés. On ne sait rien de positif à ce sujet comme sur tout ce qui concerne la vie, les prédications et la mort de cet apôtre.

II. — SIMON *le Cyrénéen*, ainsi appelé parce qu'il était natif de Cyrène en Libye. Lorsque Jésus-Christ allait au calvaire, Simon se trouva sur son passage, et les soldats de l'escorte le forcèrent à aider le Seigneur à porter la croix. Simon obéit et fut récompensé par le don de la foi. On croit généralement qu'il devint ensuite évêque de Bostres, en Arabie, et qu'il mourut martyrisé par le feu.

III. SIMON *le Corroyeur*, juif converti par les apôtres, et fort considéré dans la ville de Joppé qu'il habitait, eut l'honneur de donner l'hospitalité à saint Pierre, pendant tout le temps que cet apôtre demeura dans cette ville.

IV. — SIMON *le Noir*, disciple des apôtres, fut l'un des trois prophètes qui, à Antioche, imposèrent les mains à saint Paul et à saint Barnabé pour leur conférer la mission à laquelle les destinait le Saint-Esprit. Il mourut à Antioche. On ne connaît aucune autre particularité de sa vie ni l'année de sa mort.

SIMPLICE (Saint), martyr à Rome, était un sénateur, qui fut décapité en 222 par ordre de l'empereur Sévère, avec sa femme, ses enfants et soixante-huit personnes de sa famille, pour avoir abandonné le culte des dieux de l'empire. Leurs têtes furent exposées sur diverses portes de la ville, pour intimider les chrétiens.

I. — SIMPSON (William), membre de l'université de Cambridge, du collége de la

Trinité, qui possédait une fortune honorable et une assez grande influence, abjura le protestantisme le 25 janvier 1843, dans la chapelle du collége d'Oscott. Quelques jours après, il fit sa première communion.

II. — SIMPSON (Robert), sous-gradué du collége de Saint-Jean, à l'université d'Oxford, fut reçu au sein de l'Eglise à Oscott, en janvier 1846.

III. — SIMPSON (J.), maître ès arts, curé de Mitcham, dans le comté de Surrey, frère des deux convertis de ce nom, après avoir résigné son bénéfice, fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique en 1846.

IV. — SIMPSON de l'université de Cambridge, se convertit à la foi catholique dans la première quinzaine d'août de l'année 1848.

V. — SIMPSON, converti en janvier 1851, habitait Clapham, près Londres.

SIMRON-BEGGHUM, princesse indienne de Serdanah, pays entre le Gange et la Djemma, au nord-est de Delhy, au milieu des possessions britanniques. Un Français nommé Sombre, avait formé là une petite souveraineté dans le dernier siècle, à la dissolution de l'empire du grand Mogol. Il avait pour femme Simron, Persane qui, après sa mort épousa un autre Français, Levasseur de Lorient. Celui-ci l'engagea à se faire chrétienne, ce qu'elle exécuta vers 1836. Levasseur étant mort, Simron continua à gouverner Serdanah qu'elle a donnée à la Compagnie anglaise après sa mort. Elle fit construire à Serdanah une belle église catholique et elle assura les moyens de la desservir. Elle demanda au pape un évêque, et avait dans son État des missionnaires italiens. Elle avait écrit à Louis-Philippe par le général Allard, qui était chargé de lui porter des présents. Cette princesse était riche et en même temps très-généreuse. Ses bienfaits s'étendaient à Calcutta, à Chandernagor, à Rome même. Elle avait institué pour héritier de sa fortune M. Dyce-Sombre, petit-fils de son premier mari.

SINIGAGLIA (Raphaël), juif de Lugo, âgé de vingt-cinq ans, se convertit et fut baptisé le 19 janvier 1833, par le cardinal-vicaire, dans l'église de Saint-Antoine-du-Mont-Esquilin, les cardinaux Giustiniani et Weld ont été ses parrains par procureur.

SIXTE DE SIENNE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, naquit en 1520, de parents juifs, qui l'élevèrent dans le judaïsme. Les qualités dont il était doué le rendirent cher à sa famille et en firent l'ornement de la Synagogue; mais dans un âge encore tendre, il embrassa la religion chrétienne, et se présenta de lui-même à l'Eglise, malgré ses parents, pour recevoir le baptême. Bientôt il entra dans l'ordre de Saint-François, où il apprit les saintes lettres sous le docteur Catharin, son compatriote. De l'âge de vingt ans à celui de trente, il exerça dans les principales villes d'Italie le ministère de la prédication avec beaucoup d'éclat; enseignant sur la prédestination les opinions de son maître, qu'il abandonna dans la suite, pour s'attacher aux principes de saint Augustin et de saint Thomas. Enflé par les louanges et par les applaudissements des hommes, Sixte de Sienne tomba dans des erreurs qu'il est difficile de déterminer, mais que l'on croit maintenant des erreurs judaïques. Il en fit abjuration publique, et néanmoins il eut le malheur d'y retomber. Cette fois il fut arrêté comme relaps, enfermé à Rome dans les prisons du Saint-Office, convaincu, jugé, condamné au feu. Lorsque le commissaire général de l'inquisition vint le voir, touché de sa jeunesse, de son esprit, de ses talents et des rares qualités de son cœur, Ghislieri s'efforça de le ramener à la vérité; il ne parvint qu'avec beaucoup de peine à vaincre son obstination, et surtout le point d'honneur qui lui faisait préférer la mort à une vie traînée dans l'opprobre. Aussitôt qu'il est certain du repentir de Sixte, l'inquisiteur va se jeter aux pieds du pape Jules III, pour obtenir, non-seulement la révocation de la sentence et la délivrance du prisonnier, mais encore la permission de le recevoir dans l'ordre de Saint-Dominique. Le Souverain Pontife se rend à la prière de l'inquisiteur et lui accorde tout ce qu'il demandait.

Sixte devenu libre et Frère Prêcheur, cultiva la langue grecque, la langue hébraïque, l'histoire, la philosophie et la théologie. Sa conversion parut tellement sincère à ses supérieurs, qu'ils lui ordonnèrent de reprendre les exercices du saint ministère et d'annoncer la parole de Dieu, comme s'il n'avait jamais fait de chute. Sixte s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde et répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Le jésuite Possevin, qui avait entendu quelques-uns de ses sermons, lui rendit l'honorable témoignage qu'il prêchait l'Evangile sans déguisement, qu'il instruisait et édifiait les peuples tout à la fois, qu'il faisait reconnaître et aimer la vertu, et attaquait toujours avec succès l'erreur et le vice. Chargé par Ghislieri, devenu cardinal et inquisiteur-général de la foi, de la conversion des juifs, il amena par son zèle infatigable bien des brebis égarées au bercail du bon pasteur. Ce fut lui qui, sur l'ordre du même prélat, se rendit à Crémone afin d'opérer un choix judicieux des livres que les partisans des nouvelles opinions y avaient disséminés afin de séduire la crédulité du vulgaire; et il s'acquitta de cette mission d'une manière non moins honorable. Ses travaux assidus et les austérités auxquelles il se livrait, pour effacer les fautes de sa jeunesse, enlevèrent ce saint homme au monde catholique vers la fin de 1569, dans le couvent de Sainte-Marie-du-Château, à Gênes. Il n'était alors âgé que de quarante-neuf ans. Sa modestie lui inspira la pensée de brûler la plus grande partie de ses manuscrits quelques jours avant sa mort. La postérité y perdit bon nombre d'excellents ouvrages, si on en juge par le seul qui nous reste de lui et qui est regardé par les critiques comme le meilleur qui ait paru dans ce genre. Nous voulons parler de sa *Biblio-*

theca sancta, dédiée au pape Pie V, 1586, in-4°; Cologne 1626, in-4°, ibid. 1686, in-folio, Naples, 1742, in-folio, deux volumes avec des additions par le P. Milante.

SLEOVARD (Edouard) converti au catholicisme et qui s'est fait bénédictin. (XIXe siècle.)

I. — SMITH (Mlle) protestante anglaise, fit abjuration le 9 août 1818, dans la chapelle de l'abbé Carron.

II. — SMITH (Mme) : l'abjuration de son fils, jeune protestant, avait eu lieu le 6 février 1833, à Toulouse. On avait espéré que le père et la mère témoins de cette cérémonie en seraient touchés. En effet, la mère de ce jeune homme, madame Smith, abjura bientôt aussi elle-même, dans la chapelle des Frères des écoles chrétiennes à Toulouse. L'archevêque de cette ville qui reçut l'abjuration, administra les sacrements à la nouvelle convertie et lui adressa une pieuse allocution. Le père était présent, son instruction se poursuivait, et il devait se joindre au reste de la famille.

III. — SMITH (Bernard), maître ès arts, ministre anglican de Leadenham, près Stamford, comté de Lincoln, ancien Fellow du collége de Sainte-Madeleine, à Oxford, se convertit au catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise, à Oscott, le 13 décembre 1842. Il tenait un bénéfice de 900 liv. sterling (22,500 fr.) par an, dont il n'a pas hésité à faire le sacrifice pour adopter la vraie foi.

IV. — SMITH, anglais, fit son abjuration au mois d'avril 1845, dans la chapelle du collége d'Oscott, et fut reçu par Mgr Wiseman, évêque coadjuteur du district du Milieu. M. Smith jouissait d'une belle fortune; en reconnaissance du bienfait de sa conversion; il fit construire à ses frais une chapelle catholique dans le lieu qu'il habitait, et pourvut par une fondation à l'entretien de ce sanctuaire, et aux frais du culte.

V. — SMITH (Mlle Pauline), fit abjuration, à Paris, dans le couvent Saint-Joseph, rue du faubourg Saint-Jacques, en février 1852. Son abjuration fut reçue par le Rév. J. Price, professeur de théologie, au séminaire des Irlandais.

SNOWDEN, anglais d'origine, sa femme, et six de leurs enfants, furent instruits et préparés par MM. Rouxel et Moy, et firent leur abjuration entre les mains de M. J. de La Mennais, grand vicaire du diocèse, à Tréguier; le 9 juin 1818. — L'aînée des filles a fait profession, en 1822, chez les Ursulines; et le fils fut placé dans une école ecclésiastique.

SOLMS-BAREUT (Frédérique Guillelmine-Louise, comtesse DE), veuve du comte Burgheven de Silésie. Cette dame, dont la mère était princesse d'Anhalt-Berenberg, alla à Rome, en 1789, après son veuvage, et y resta plusieurs années. Elle se fixa à Tivoli, en 1812. Depuis longtemps elle réfléchissait sérieusement sur la religion, et comparait l'Eglise catholique et les églises protestantes. Elle eut à cette occasion de rudes combats à souffrir, mais les motifs humains ne purent l'arrêter, et docile à la grâce, elle fit son abjuration le jour du Sacré-Cœur, en 1821, et embrassa la religion catholique. Toute sa vie et son testament témoignent hautement de la sincérité de cette démarche. Elle fit construire à Tivoli un hôpital confié aux soins des *Fate ben Fratelli*, et où les convalescents des deux sexes, sont reçus pendant trois jours. Elle fit réparer le Conservatoire de Saint-Gétule, et le dota d'une rente annuelle pour l'entretien de six orphelins. Elle appela dans la même ville les Frères des écoles chrétiennes, et leur acheta une maison qui était autrefois celle des Carmes, et qu'elle fit réparer pour eux. Elle leur assura des fonds pour ouvrir des écoles publiques, et pour entretenir six orphelins. Elle donnait à pleines mains aux pauvres, dotait des filles, fournissait des lits et des vêtements aux indigents, payait les dettes des gens dans l'embarras, enrichissait les églises de vases sacrés et d'ornements. Par son testament, elle ordonna que l'ancien couvent des Capucins qu'elle avait acheté et qu'elle habitait, fût consacré à une œuvre pie, qui parut de trop difficile exécution. Aussi son exécuteur testamentaire, M. l'abbé Fabri, a cru remplir ses intentions, en rendant le couvent aux Capucins. Toute la ville a applaudi à cette mesure, et a donné des regrets à la vertueuse comtesse, qui mourut le 27 décembre 1832, et qui fut enterrée suivant ses desirs, dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins, à Rome.

SOLMS-LAUBAUCH (Princes DE). Deux frères de ce nom se convertirent au catholicisme, en 1822.

SOLMS-SONNENWALD (Frédéric-Eberhart, comte DE) né en 1691, et élevé dans le protestantisme, se convertit à la religion catholique, en 1729, et mourut en 1751.

SOMPTON, nom d'une famille protestante, dont la conversion est relatée dans un ouvrage ayant pour titre : *La jeune Marie* ou *Conversion d'une famille protestante*, in-8°. C'est l'histoire d'une jeune personne, née d'un père anglais, et d'une mère française, mais tous deux protestants, et établis dans le commerce, à la Nouvelle-Orléans. La mère mourut assez jeune de la petite vérole; au lit de mort, elle fit appeler un ministre protestant, qui refusa de venir, dans la crainte de contracter la maladie. A son refus, elle demanda l'assistance d'un prêtre catholique français, qu'elle avait eu occasion de voir quelquefois. Le prêtre vint, l'exhorta, lui administra les sacrements, et la malade mourut catholique. En mourant, elle pria son mari de ne pas s'opposer au désir de sa fille, si elle voulait être catholique. Marie Sompton ne songea pas beaucoup d'abord au vœu de sa mère, et son père n'avait garde de le lui rappeler. Tous les deux vinrent en France vers 1825, pour réclamer des indemnités, la mère étant fille d'émigré. Ils s'établirent à Lyon. Là, sa fille se souvint du vœu de sa mère et d'une promesse qu'elle avait faite elle-même dans une tempête pendant la traversée. Elle allait dans les

églises et assistait aux offices et aux instructions. Elle ne connaissait point encore d'ecclésiastique. Un jour elle entra dans un confessionnal, et dit qu'elle était protestante, et qu'elle voulait se faire catholique. L'ecclésiastique, sans montrer beaucoup d'empressement, l'engagea à bien réfléchir et à prier Dieu. Quelque temps après, sur ses instances, il chargea un de ses paroissiens de l'instruire, et ne voulut pas recevoir son abjuration sans le consentement du père. M. Sompton non-seulement refusa ce consentement, mais se montra fort irrité du projet de sa fille. Il lui défendit de sortir, lui enleva ses livres catholiques, et la laissa dans une solitude désolante. Peu après, arriva d'Amérique, un jeune ministre protestant, que son père voulait lui faire épouser. Ce ministre, nommé Carline, fit ce qu'il put pour se rendre agréable à Marie. Il lui amena d'Amérique une négresse qui avait soigné son enfance, et qui était devenue catholique dans l'intervalle, mais M. Carline l'ignorait. Pendant quelque temps, la bonne négresse soutint et consola Mlle Sompton, mais sitôt qu'on sut qu'elle était catholique, on les sépara, et la jeune personne se trouva plus abandonnée que jamais. Son père la traitait avec rigueur. Elle, de son côté, se sentait une répugnance invincible pour les manières lestes et mondaines de M. Carline. Cependant le père suivait son projet et voulait conclure le mariage; le jour fut pris à la municipalité, mais là, en présence du maire et de tous les assistants, Marie déclara bien haut qu'elle ne prendrait jamais M. Carline pour époux. Celui-ci se retira et retourna en Amérique. Peu à peu le père s'adoucit, il permit à sa fille d'aller à l'église. Ses préventions contre les catholiques s'affaiblirent. La conversation du curé, qui venait le voir de temps en temps, lui donna des idées plus favorables sur la religion. Enfin il permit à sa fille de se faire catholique. Elle prononça son abjuration le jour de l'Assomption. Quelque temps après, son père la maria avec un jeune homme estimable du voisinage. Lui-même étant tombé malade, demanda à mourir catholique.

SONNET, avocat protestant, se convertit au catholicisme en janvier 1686.

SONNINI (Prosper), juif qui se convertit et fut baptisé, le 5 décembre 1817, par M. Candide-Marie Frattini, archevêque de Philippes, et vice-gérant de Rome, dans l'église de Sainte-Marie-du-Mont. L'archevêque célébra la messe, lui donna la confirmation et l'eucharistie, et lui fit une exhortation touchante.

SONORY, ministre protestant de la ville d'Annonay, converti au catholicisme vers 1675.

SORBIÈRE (Samuel), né à Saint-Ambroix, petite ville du diocèse d'Uzès, le 7 septembre 1615, de parents protestants, vint à Paris en 1639, et quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande en 1642, et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collége de la ville d'Orange en 1650, et renonça à la doctrine de Calvin à Vaison, en 1653, sur les instances de l'évêque du lieu, Suare, dont il adopta le nom lors de la confirmation; il publia peu de temps après, sur les motifs de sa conversion, un discours qu'il dédia au cardinal Mazarin. Les papes Alexandre VII et Clément IX, Louis XIV, le cardinal Mazarin et le clergé de France, lui donnèrent des marques publiques de leur estime, et lui accordèrent des pensions avec des bénéfices. Il était en commerce de lettres avec le cardinal Rospigliosi, qui fut élevé sur la chaire de saint Pierre sous le nom de Clément IX; il fit son voyage en Italie et entra ensuite dans l'Académie des sciences naturelles. Un passage dans la description de son excursion en Angleterre lui attira un bannissement de peu de durée à Nantes. A la suite d'un nouveau voyage à Rome il ne reçut de Clément IX qu'un présent de voyage et quelques bénéfices en Bretagne qui lui rapportaient peu, puisqu'ils étaient en litige. Sorbière mourut le 9 avril 1670. Son honnêteté et son art de plaire lui avaient attiré bien des protecteurs. (*Niceron*, IV, 255.)

SOSIPATRE (Saint), converti par l'apôtre saint Paul et son compagnon dans plusieurs de ses courses apostoliques, était de Bérée, en Syrie. Selon Origène, il devint évêque de Thessalonique, et selon d'autres évêque d'Icone.

SOSTHÈNE (Saint), disciple de saint Paul, était chef de la synagogue de Corinthe lorsqu'il se convertit. Il fut battu de verges pour avoir embrassé le christianisme. Il se trouvait à Ephèse avec saint Paul lorsque celui-ci écrivit sa première *Epître aux Corinthiens*, dans laquelle il est nommé son frère par l'apôtre. Selon la tradition des Grecs, il devint évêque de Colophone, dans l'Ionie.

SOUCHELLES (La marquise DE), fille de Boisguillaume, fit abjuration du protestantisme au château de Souchelles, le 21 mars 1685, entre les mains de l'évêque d'Angers, qui prononça un discours en cette occasion.

SOUCI, ministre protestant converti au catholicisme vers 1625.

SOULAS (Georges), ministre protestant, converti vers 1615.

SOURMIA, nom d'une branche de la famille impériale de Chine, dans laquelle un grand nombre de princes et de princesses embrassèrent la foi chrétienne, malgré le chef de leur branche, le prince Sourmia.—Le premier qui se convertit fut le troisième de ses treize fils qui prit au baptême le nom de Jean, et qui a exposé dans un écrit les motifs et l'histoire de sa conversion. Pour recevoir le baptême, il fallut vaincre des difficultés de la part de son père et de la part de la cour. — En 1719, son dixième frère lui donna l'exemple. Sur le point de partir pour la guerre, à six cents lieues de loin, il reçut le baptême auquel il s'était préparé depuis longtemps par une vie toute chrétienne. Il fut nommé Paul, ainsi qu'il le souhaitait, à cause de la dévotion particulière qu'il avoit pour ce saint apôtre, dont il avait lu

plusieurs fois la vie. — La princesse, son épouse, suivit son exemple, et reçut le nom de Marie. Le zèle du prince Paul ne se bornait pas à l'instruction de sa famille et des domestiques qui l'avaient suivi, il annonçait les vérités chrétiennes aux autres princes et aux seigneurs de l'armée, et il les affectionna tellement au christianisme, qu'ils déposèrent leurs anciennes préventions et devinrent de zélés défenseurs de la foi. Ayant appris qu'il y avait dans les troupes huit à dix mille soldats chrétiens, il les fit venir en sa présence et les traita avec tant de bonté et de familiarité, qu'ils en furent confus; il fit parmi eux les fonctions de missionnaire, prêchant encore plus efficacement par les grands exemples de vertu qu'il leur donnait que par les fervents discours qu'il tenait. — Son troisième frère, apprenant ces nouvelles, en fut attendri jusqu'aux larmes; il reçut le baptême le jour de l'Assomption, 1721, et fut nommé Jean; — son fils unique, qui fut baptisé en même temps, s'appela Ignace; — peu après, toute sa famille, bien instruite, imita son exemple, savoir : la princesse Cicile, sa femme, qui fut l'institutrice des autres dames; — ses belles-sœurs; — sa belle-fille Agnès, que son directeur appelait une héroïne chrétienne; — ses deux petits-fils, Thomas et Matthieu, l'un âgé de six ans et l'autre de sept, et deux petites-filles. — L'esprit de ferveur animait toute cette famille; les domestiques furent si frappés de tant d'exemples, et surtout du zèle avec lequel ce prince les instruisait, qu'ils vinrent en foule demander le baptême.

Il avait bâti une chapelle isolée et fermée d'une muraille où il n'avait laissé qu'une petite porte, en sorte que les étrangers prenaient cet édifice pour une bibliothèque : c'est là que deux fois le jour il assemblait sa famille pour réciter les prières de l'Eglise et instruire ses domestiques, qu'il traitait également bien, soit qu'ils profitassent de ses instructions, soit qu'ils négligeassent de les suivre. Il leur disait que le respect humain ne devait avoir aucune part à leur conversion, que la foi est un don de Dieu qu'il faut lui demander avec persévérance et avec une forte détermination de surmonter toutes les difficultés qui se présenteront, quand une fois ils seraient éclairés de la lumière céleste. — Le prince Paul et le prince Jean furent bientôt imités par leur onzième frère, qui fut baptisé avec toute sa famille, et reçut le nom de François. — Après la mort de Thang-hi, et dans les commencements du règne de son fils Young-tching, comme les chrétiens étaient menacés d'une persécution, le sixième et le douzième frère des princes Sourmia reçurent le baptême avec leurs familles, et s'appelèrent Louis et Joseph. — Leur frère aîné suivit leur exemple en 1724, lorsque la persécution était déjà déclarée et fut appelé François-Xavier. Toute la famille, y compris le père, fut condamnée à l'exil en Tartarie, au delà de la grande muraille. Ils y partirent au nombre de trente-sept princes, à peu près autant de princesses et environ trois cents serviteurs. Tous furent depuis confesseurs de la foi.

SOUSTOUS (André), protestant né à Saint-Hippolyte (Gard), et âgé de trente-deux ans, a, le 1er juin 18.., dimanche de la Sainte-Trinité, abjuré les erreurs de sa communion dans l'église paroissiale de Coudrieu, en présence d'un grand nombre de spectateurs. Il avait été instruit par M. Crepet, curé de la paroisse, qui lui a suppléé les cérémonies du baptême, et lui a donné la communion. L'extérieur recueilli du néophyte donnait une idée favorable de la ferveur de ses dispositions.

Le 11 du même mois un jeune protestant calviniste, âgé de vingt-un ans, faisait abjuration solennelle de l'hérésie, dans l'église cathédrale de Carcassonne, entre les mains de l'abbé de Chamon, grand vicaire de l'évêque. Ce digne ecclésiastique lui adressa à plusieurs reprises des discours pleins d'onction qui ont ému vivement son nombreux auditoire, et qui ont encore servi à affermir dans la foi ce nouveau converti, et à redoubler la joie qu'il éprouvait en rentrant dans le sein de l'Eglise. Après la cérémonie de l'abjuration, le vicaire général lui administra sous condition le sacrement de baptême. M. Rolland, ancien grand juge, depuis président du tribunal civil de la ville, et Mme Rolland-Labastile, lui servirent de parrain et de marraine. Trois jours après, il reçut la confirmation et fit sa première communion. Ce jeune homme depuis sa conversion, n'a cessé de donner des témoignages non équivoques de la sincérité de son attachement à la foi catholique, ainsi que de son courage à la professer publiquement.

SOUTHWICK (Daniel), respectable habitant de Boston (Etats-Unis), qui était précédemment de la secte des baptistes. Il avait vécu jusqu'alors comme la plupart de ses compatriotes de la Nouvelle-Angleterre, dans l'ignorance et les préjugés relativement aux dogmes catholiques. Il y avait environ trois ans il se laissa aller par pure curiosité à un sermon catholique. Là il vit avec étonnement que la religion catholique était bien différente des portraits qu'on lui en avait fait. Il commença à douter sérieusement de la vérité des croyances de son église baptiste. Peu après il s'appliqua à connaître la vérité, et, après plus de deux ans de recherches, il ouvrit les yeux à la lumière et résolut de se faire catholique. Après avoir fait son abjuration il reçut la communion et la confirmation, le 25 mai 1834, des mains de Mgr l'évêque de Boston.

SPANGENBERG (Georges, baron DE) né en 1698, était le fils aîné d'un ministre protestant, curé à Tænnenberg, dans le comté de Hohenstein. Il montra de bonne heure un maintien très-posé, et avait une grande prédilection pour les livres. Il passa à Ilefeld pour l'élève le plus docile de l'école, étudia avec ses frères à Iéna la théologie sous la direction de Buddé et de Walch. Il perdit son père et fut réduit à une telle pauvreté qu'il était obligé de subvenir à son entretien

en se faisant correcteur. Il acquit le titre de maître et devint secrétaire de cabinet auprès du duc de Munungen. Il entra plus tard en la même qualité au service du prince-prieur à Ellwangen, lequel devint prince électoral de Trèves, François-Georges, de la maison des comtes de Schoenborn, et se convertit vers cette époque au catholicisme. Il est probable que déjà à l'université il avait des doutes sur le système du protestantisme : c'était alors l'époque des disputes des théologiens de Wittemberg et autres contre les piétistes et les disciples de Hallen. Spangenberg put voir les commencements de la communauté des frères érigée par le comte de Zinzendorf, il connaissait personnellement leur fondateur, et son frère se dévoua entièrement au service de cette œuvre; un certain goût pour le mystique dominait son caractère. Il devint l'homme de confiance le plus intime du cabinet, et le ministre du prince, son seigneur ; il reçut le titre de baron et rendit pendant plusieurs années de grands services. Il était d'une belle taille, beau et bien fait, sévère et amical en même temps, sententieux et pensif, il parlait peu et avait dans tout son maintien une grande dignité. Les hommes réfléchis reconnaîtront toujours en lui un caractère juste, sage, ferme et bienveillant. Un de ses amis ayant demandé un jour comment il avait pu se maintenir si longtemps dans sa place contre le gré de ses nombreux et jaloux adversaires, il répondit : « Je me suis appliqué devant Dieu et par sa divine grâce d'agir en tout point avec justice et équité; mon maître me donna sur ma demande toutes ses résolutions par écrit. Je tenais un livre dont toutes les pages étaient pliées en deux; d'un côté se trouvait inscrite la chose dont il était question, et de l'autre côté était rédigée la réponse ou la résolution qui était toujours signée de la propre main de mon maître. » Spangenberg était marié pendant quelques années avec une dame de la noblesse des pays du Bas-Rhin, mais il n'avait point d'enfants. L'on peut trouver dans sa correspondance avec son frère quelques notions sur l'état de sa fortune et sur son genre de vie lorqu'il s'était retiré des affaires.

C'est ainsi qu'il lui écrit en date du 29 novembre 1771, de Ehrenbreitstein : « J'ai vécu ici dans ma maison pendant quarante ans comme un étranger au pays et à la ville. Celui de mes domestiques qui est en service à un tel jour est avec moi et passe seul la nuit dans la maison; les domestiques se relèvent les uns les autres. Mes domestiques ont tous et chacun leur maison et leur ménage à part. Pour moi, je ne tiens plus ménage, je ne mange qu'une fois par jour et je me fais apporter cela chez moi en trois plats. C'est ainsi que je mène une vie toute retirée; je ne donne et je n'accepte aucune visite; je me couche à neuf heures précises. Je n'apparais à la cour que très-rarement et seulement alors quand l'empereur me demande; je suis libre le reste du temps. » Une autre fois déjà il lui avait écrit : « Les affaires temporelles ne me gênent pas et ne me font aucun souci, car je n'ai rien à soigner que mon propre entretien de chaque jour et les pauvres qui sont mes frères; » et il termine ainsi : « J'ai mis ordre à mes dispositions pour ce monde; je ne laisse pour ainsi dire rien que ce qu'il faut pour faire face aux dépenses de mon enterrement, et je me suis arrangé avec Sa Majesté l'empereur de telle sorte que les correspondances de mon ministère durant mes années au service de Sa Majesté soient remises exactement à leur adresse. » Tout ce qu'il avait était partagé avec les pauvres ; il était bon et bienfaisant envers ses frères et leurs familles. Spangenberg, malgré cela, était l'adversaire des Jésuites, mais il aimait les moines et la vie religieuse. Il passait parfois des semaines et des mois entiers au couvent de Sagn, à trois lieues de Coblentz, pour suivre des exercices de piété avec un pieux religieux, qui possédait son amitié et toute sa confiance. C'est avec une extrême ferveur qu'il portait les jeunes personnes des deux sexes à se faire catholiques. Il se donna beaucoup de peines pour arriver à son but à ce sujet, et il y avait à côté de sa maison d'habitation un beau salon, orné de beaux tableaux, qui représentaient les traits des enfants des pauvres et nobles familles qu'il avait converties à la religion catholique et qu'il avait su établir pour l'avenir. Plusieurs d'entre elles passaient leur vie au couvent ou à l'abbaye des demoiselles nobles de Bappart, à quelques lieues de Coblentz, près du Rhin, où Spangenberg avait lui-même son appartement et de temps en temps sa résidence. Il écrivit à son frère en date du 16 août 1775 : « Tout l'édifice de la théologie, de l'Ecriture et de tout le salut de l'homme, consiste en ce que Dieu est devenu homme. Tout, absolument tout, doit être tiré et déduit de ce principe. Dieu sur la croix est notre missionnaire, notre justice, notre sanctification, notre rédemption, notre chemin pour aller au ciel.

« C'est par lui seul et de l'abondance de ses grâces que nous recevons tout ce qui peut contribuer à notre sanctification et à la vie de notre âme. C'est en cela que consiste l'essence et la parfaite simplicité du christianisme. Tout ce qui est puisé à d'autres sources ne nous concerne pas : Saint-Paul appelle cela *Quisquilias* (1). » Au reste, il suivit exactement la doctrine contenue dans les saintes Ecritures, qu'il lisait couramment dans les langues orientales. Son *vade mecum* était le Nouveau Testament en langue Syriaque; il s'en servit aussi longtemps que ses yeux furent assez bons encore pour en faire la lecture; Kempis, Tauler et Arndt étaient ses livres de prédilection et de tous les jours. Les agitations théologiques de son temps lui déplaisaient souverainement et il s'en plaignit à ce sujet en ces termes :

« L'on dirait vraiment que nous touchons

(1) Cette expression est d'Amos, et non pas de saint Paul. (*Note du rédacteur.*)

à la fin du monde, tellement chacun aime à suivre sa propre voie; mais pour le chemin tracé par Notre-Seigneur, personne ne veut le suivre. Chacun se fait un dieu à sa manière et le place loin de lui à une distance assez forte pour qu'il ne puisse pas trouver entrée dans le cœur. C'est là l'évangile du diable, l'évangile que prêchent les prétendus esprits forts; et malheureusement toute l'Europe et même les chefs qui sont à la tête des nations sont remplis de cette abominable doctrine. » S'il portait une affectueuse estime pour la société dite, la Communauté des Frères Moraves, ce n'est pas parce que son bien-aimé frère en faisait partie, mais parce qu'il la considérait comme une œuvre de Dieu et comme une digue contre l'impiété qui débordait de toute part. Lui-même n'était point membre de cette congrégation. Sa profession de foi, qui a été imprimée, est composée en grande partie de textes de l'Ecriture et de vers tirés des cantiques. On peut la lire, ainsi que sa correspondance avec son frère, l'évêque des Frères Moraves dans les *Archives patri.* de Moser, VII, page 197 et suiv.

I. — SPENCER (Georges), second fils de lord Spencer, frère de lord Spencer, qui fut, il y a quelques années, membre du ministère anglais, sous le nom de lord Althorp, était membre du collége de la Trinité de Cambridge, pasteur à Brigton, aumônier de l'évêque de Londres, et en voie de devenir lui-même évêque anglican. Ce jeune homme, d'une des plus illustres familles d'Angleterre, en même temps qu'il était chapelain de l'évêque de Londres, était aussi chargé d'une paroisse voisine d'une terre de son père. Ami de la vérité, et croyant qu'elle n'existait que dans sa communion, il entreprit de persuader quelques catholiques. Cette tentative tourna tout autrement qu'il ne pensait. Les réponses qu'on lui fit l'étonnèrent. Il réfléchit mûrement; il étudia l'Ecriture et l'histoire du protestantisme. Sa bonne foi fut frappée de quelques mots sensés d'un simple domestique et des objections faites en sa présence par un jeune homme à des ministres habiles. Ce n'est qu'après ces préliminaires qu'il eut des entretiens avec des prêtres catholiques. Ayant vu clairement la vérité, il n'a point hésité à lui rendre hommage. La carrière qu'il avait embrassée, les honneurs où son nom lui permettait d'aspirer, l'épiscopat auquel il serait parvenu, rien ne l'arrêta. Les considérations de famille même ne purent le retenir, et Dieu l'en a récompensé; car lord Spencer, son père, a fini par trouver bon son changement. Il a quitté sa paroisse, en conseillant à son troupeau de s'adresser au prêtre catholique le plus voisin.

Ordonné diacre en 1822, selon le rite anglican, il fit connaissance, en 1829, avec Ambroise Phillipps, qui s'était converti sept ans auparavant, et qui était fort en état d'expliquer et de défendre la doctrine catholique. Enfin, un dernier entretien avec un prêtre catholique, M. Caestric décida M. Spencer; il fit abjuration le 30 janvier 1830. Mais il rapporte lui-même l'histoire de sa conversion dans une lettre écrite de West-Brunswick, en date du 3 janvier 1834, et adressée à un prêtre catholique, M. Righy. Cette lettre, pleine de candeur, a paru dans quelques journaux anglais. La voici :

« Je fus, dit M. Spencer, ordonné diacre dans l'Eglise anglicane vers Noël 1822. Etant persuadé, à cette époque, que tout était bien dans cette église, quoique je n'eusse pas pris beaucoup de peine pour étudier les fondements et les principes de son établissement. Quand j'entrai dans le ministère actif comme ecclésiastique, je cherchai à m'en instruire plus pleinement. Je lisais et j'admirais souvent la liturgie de l'Eglise, et je m'étonnais souvent aussi comment un si bel ouvrage avait pu naître au milieu de la confusion et de la perversité, qui, comme l'apprenaient les histoires protestantes, avaient accompagné tous les procédés des principaux acteurs dans l'établissement de la réforme en Angleterre. J'avais été élevé dans l'habitude de regarder l'Eglise catholique comme un amas d'erreurs, et je ne pensais pas alors que tout ce que j'admirais dans la liturgie de l'Eglise anglicane n'était qu'un abrégé mal entendu des beaux offices de l'Eglise catholique. Ce qui commença à modifier mes vues par rapport à l'orthodoxie et à l'excellence de l'Eglise d'Angleterre, ce furent les entretiens que j'eus avec différents ministres protestants des Eglises dissidentes.

« Je recherchais volontiers leur conversation, dans l'espérance d'en amener quelques-uns, ainsi que leurs troupeaux, à l'Eglise établie, qu'à mon avis ils n'avaient pas eu de bonnes raisons de quitter.

« Mais chaque secte que j'eus occasion de connaître semblait avoir des choses assez raisonnables à alléguer en sa faveur et contre l'Eglise anglicane. Je compris bientôt que ces sectes ne pouvaient être toutes vraies et fondées dans leurs doctrines contradictoires et dans leurs règles pratiques, et je vis clairement des erreurs palpables dans leurs divers systèmes; mais en même temps je découvris par leur conversation que je ne pourrais défendre chaque partie de mon propre système, et que ces ministres pouvaient m'opposer des arguments auxquels je n'avais rien à répondre de satisfaisant. A la fin, je rencontrai, sur les trente-neuf articles, une difficulté qui me prouva que je ne pouvais rester ce que j'étais. En signant ces articles, on me demandait mon assentiment à certaines doctrines, sur ce fondement exprès qu'elles pouvaient être prouvées par des témoignages certains de la sainte Ecriture; et même, les protestants tiennent comme un principe général que la sainte Ecriture contient tout ce qui est nécessaire pour le salut, tellement, que tout ce qui n'y est pas renfermé ou ce qui ne peut se prouver par elle, on ne peut exiger de le croire comme un article de foi, ou le regarder comme nécessaire pour le salut. Maintenant je ne puis tirer de l'Ecriture seule une preuve claire et satisfaisante des doctrines dont il s'agit, et

pour les établir, je me trouve obligé de recourir aux arguments tirés de la raison et indépendants des Ecritures, ou bien d'en appeler à l'assentiment général des chrétiens dans la succession des temps, en d'autres mots, à la tradition de l'Eglise.

« Je sentis que je ne pouvais signer de nouveau les trente-neuf articles, à moins que cette difficulté ne fût résolue. Je la proposai à mes supérieurs, mais comme les explications qu'ils me donnèrent ne me satisfirent point, après avoir longtemps médité là-dessus, je déclarai à la fin ma résolution de ne plus souscrire aux trente-neuf articles. J'étais alors plus libre de chercher la vérité, quelque part qu'elle pût se trouver; mais je n'avais pas d'idée qu'elle pût être dans l'Eglise de Rome. Mes amis me détournaient d'avoir aucune communication avec les prêtres catholiques; je crus pourtant qu'ils ne devaient pas être exclus du plan général de réunion que je voulais suivre, et en conséquence, je leur parlais fréquemment. D'abord, je m'attendais à les trouver fort ignorants du véritable esprit de la religion, servilement attachés aux formes, et absolument incapables de défendre ce que j'appelais les absurdités de leur croyance; mais, à mon grand étonnement, chaque conversation que j'avais avec eux me faisait voir combien je m'étais trompé. Je trouvais qu'ils entendaient très-bien les dogmes de leur religion, et qu'ils savaient même les expliquer et les soutenir d'une manière victorieuse. Je commençai donc à songer qu'il y avait dans la religion catholique plus que je ne soupçonnais, quoique je ne fusse pas convaincu qu'on eût tort d'être séparé d'elle, et que je la crusse dans l'erreur sur plusieurs points, et en opposition avec l'Ecriture.

« La première chose qui changea matériellement mes idées sur l'Eglise catholique, ce fut une correspondance que j'eus pendant six mois avec une personne inconnue qui avait voyagé sur le continent, et qui, étant entrée souvent dans les églises catholiques, avait été surprise de la beauté et de la piété des cérémonies, et en était venue à douter de la sagesse de la réforme, et à faire des recherches sur ce sujet. Je crus la remettre dans le bon chemin en lui indiquant quelques arguments contre les catholiques, tirés, comme je le pensais de l'*Apocalypse* et d'autres livres de l'Ecriture. La personne soutint avec force que ces raisonnements n'étaient point tirés de l'Ecriture, et, effet, je me convainquis qu'ils ne m'étaient venus à l'esprit que parce qu'ils avaient été employés par des commentateurs protestants. Je me décidai donc à m'en tenir à la parole de Dieu seul. Je n'ai su ce qu'était ce correspondant, que lorsque j'allai sur le continent pour me préparer à recevoir les ordres. J'appris alors que c'était une jeune dame qui était sur le point de se faire catholique, mais qui, pour s'éclairer de plus en plus, m'écrivait, ainsi qu'à un ou deux autres ministres protestants, pour voir ce que nous pourrions alléguer, en faveur de notre Eglise.

« Nos réponses affermirent bien plus qu'elles n'ébranlèrent son attachement à la foi catholique. Elle embrassa en effet cette religion, et était sur le point de faire profession chez les Dames du Sacré-Cœur, lorsqu'elle mourut de la manière la plus édifiante.

« Cette correspondance me rendit plus disposé à écouter favorablement les catholiques, mais il se passa trois ans avant que j'en vinsse à me décider pour leur croyance. Voici comment la chose arriva. Je fis connaissance, vers 1829, avec Ambroise Philipps, fils aîné d'un membre du parlement. La conversion de ce jeune homme à la foi avait eu lieu sept ans auparavant, et m'avait beaucoup surpris quand j'en entendis parler. Son caractère et sa conversation m'intéressèrent, et j'acceptai avec plaisir l'invitation d'aller passer une semaine chez son père, à Garrenden-Park. Je ne songeais point à combattre ses sentiments, car j'étais déjà convaincu qu'on pouvait être bon chrétien étant catholique. Je partis donc pour Garrenden-Park, le dimanche 24 juillet 1830; sur le soir, après avoir prêché deux sermons dans l'église protestante de Brigton, dans le Northamptonshire, dont j'étais recteur, je ne pensai point alors que ces sermons seraient les derniers que je prêcherais dans une église protestante. Tout le temps que je passai à Garrenden fut presque consacré à des entretiens sur la religion catholique, et je m'aperçus bientôt qu'au lieu d'être capable d'apprendre à Ambroise Philipps à mieux penser en religion, j'étais obligé de reconnaître que sur plusieurs points, il pouvait être mon maître. Je le trouvai très en état de défendre la foi catholique contre moi et contre quelques théologiens protestants plus expérimentés, qui se joignirent par occasion à notre conversation. A la fin, trouvant que je disputais avec obstination et non avec la candeur dont je fais profession, je me décidai à considérer la chose sous un nouveau jour et avec une détermination sincère d'embrasser la vérité.

« Cette résolution me soulagea beaucoup et me délivra de tous mes doutes. Je devais retourner le samedi à Brigton, y reprendre mes fonctions; mais nous allâmes le vendredi à Leycester avec M. Philipps, et nous y passâmes la soirée avec M. Caestric, missionnaire, qui réside à Leycester depuis quelques années. La bonté et la patience avec lesquelles il écouta mes objections, ses explications, ses raisonnements, achevèrent de m'ôter toute incertitude, je sentis que je ne pouvais ni ne devais résister plus longtemps, et, avant la nuit, je déclarai que j'étais soumis à l'Eglise de Dieu. Mon entretien avec M. Caestric me convainquit pleinement que l'Eglise catholique était l'Eglise fondée par le Sauveur, celle à laquelle il a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle, et que lui et son Esprit-Saint résideraient au milieu d'elle, celle qu'il a ordonné d'écouter, sous peine d'être considéré comme un païen et un publicain. Je fus convaincu qu'en lui obéissant j'obéissais à celui en qui j'avais placé mon espérance, et qu'ainsi je ne cou-

rais aucun risque de m'égarer. Grâce à Dieu, je chassai la pensée qui s'offrit d'abord à moi de retourner dans ma résidence et de remettre à me décider à la semaine suivante. La démarche que je fis le jour suivant en me déclarant catholique est telle que je n'y pense jamais sans consolation. Il m'était démontré que l'Eglise catholique avait les quatre marques de l'Eglise de Jésus-Christ, qu'elle avait la parole infaillible de Jesus-Christ, et qu'elle devait durer jusqu'à la fin du monde. Les protestants nous disent bien qu'elle était d'abord l'Eglise véritable, mais qu'elle tomba ensuite dans l'idolâtrie et dans des doctrines perverses; ils le disent, mais ils ne peuvent montrer comment, quand et où elle tomba dans ces excès. Je crus donc plus prudent de m'en rapporter à la parole du Sauveur qu'à celle d'un homme, et si ma résolution de me faire catholique fut prompte, je défie de prouver qu'elle fût téméraire et inconsidérée.

« Je vis que l'occasion présente était la plus favorable. J'envoyai de nuit un messager à Brigton, pour annoncer ma résolution, et le samedi matin, 30 janvier, je fis mon abjuration du protestantisme dans la chapelle de Leycester. Je n'avais d'autre pensée que celle de servir Dieu dans le mystère de cette Eglise, que je venais de reconnaître comme la véritable. En conséquence, j'allai m'offrir au docteur Walsh, évêque catholique du district du Milieu, qui m'envoya au collége anglais, à Rome.

« J'y ai été ordonné pour la mission d'Angleterre, le 26 mai 1832, jour de la fête de Saint-Augustin, et dans l'église de Saint-Grégoire, du pontife qui donna la mission à saint Augustin pour aller travailler à la conversion de l'Angleterre. Je demande à Dieu d'être, par sa grâce, un humble instrument de la conversion de mon pays; événement qui n'est peut-être pas si éloigné, et qui est le désir le plus ardent de mon cœur.»

Depuis, Georges Spencer exerça son ministère dans sa patrie. Le 3 janvier 1834 il *demandait à Dieu d'être, par sa grâce, un humble instrument de la conversion de son pays, événement qui n'est peut-être pas éloigné et qui est le désir le plus ardent de son cœur.* Ce vœu du respectable missionnaire est toujours la pensée qui l'occupe depuis et qu'il travaille à réaliser non-seulement par son zèle et ses prières, mais par le concours des prières des catholiques. Etant venu à Paris avec M. Philipps, son ami, fervent catholique, et bienfaiteur des trappistes, auxquels il a donné des terres, il a parlé à diverses personnes d'un projet d'association de prières pour la conversion de l'Angleterre; il en a entretenu l'archevêque, qui applaudit à un vœu si catholique et recommanda cette bonne œuvre à son clergé. Le prélat invita ses prêtres à dire la messe à cette intention le jeudi, ou du moins à prier pour cela dans le *Memento*. M. Spencer conféra sur le même sujet avec quelques évêques qui se trouvaient à Paris, et qui sont entrés parfaitement dans ses vues et lui permirent de propager l'union des prières dans leurs diocèses. Il a également intéressé à son projet de pieuses communautés de la capitale, qui font à cette intention des prières spéciales. Georges Spencer, attaqué par deux journaux anglais, organes du protestantisme, le *Watchman* et le *Standard*, à l'occasion de sa conversion, répondit par une lettre en date du 25 novembre 1835, où il développa d'une manière trés-remarquable la doctrine catholique. Devenu curé catholique de West-Bromwich, en Angleterre, il prononça le 8 octobre 1838, dans l'église Saint-Jacques, à Dieppe, un discours dans lequel on lit les paroles suivantes :

« Délivré comme je l'ai été par la grâce incomparable du Seigneur, des erreurs dans lesquelles j'ai passé mes premières années; devenu, comme je le suis, prêtre de l'ancienne vraie Eglise, après avoir été pendant sept ans ministre d'un nouveau culte, je ne reconnais aucune autre affaire qui doive m'occuper en ce monde, pour ce qui me reste de vie, que de travailler à ramener dans le sein de cette mère où j'ai trouvé mon bonheur, mes compatriotes, surtout mes parents, les amis, les compagnons de ma jeunesse.

« Pour cela je me suis livré à l'évêque sous lequel j'ai été reçu dans l'Eglise, pour servir la mission en Angleterre. Après avoir passé deux ans à Rome, et y avoir reçu le sacerdoce, je me suis porté plein de foi et d'espérance à cette sainte œuvre; pensant qu'il ne faudrait qu'annoncer la vérité à mes anciens confrères, afin qu'ils l'embrassent avec empressement et en grand nombre. Il s'opère continuellement des conversions, même nombreuses. Ainsi cette année, un des quatre évêques d'Angleterre, celui qui est mon supérieur, me dit qu'en moins de six mois il avait déjà confirmé, en différents endroits, *six cents* nouveaux convertis. »

II. — SPENCER Northcote (James), maître ès arts, ex-*scholar* du collége de Corpus-Christi, à Oxford, vicaire d'Ilfracombe en Devonshire (Angleterre), abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Prior-Park, le 17 janvier 1846. Il exposa lui-même les motifs de sa conversion dans un écrit intitulé : *Quadruple difficulté de l'anglicanisme, ou l'Eglise d'Angleterre éprouvée par le symbole de Nicée;* par le révérend J. Spencer Northcote.

Dans cet écrit M. Spencer Northcote a complété et généralisé les motifs que ses amis ont exposés comme ayant déterminé leur conversion. Les lettres qu'il a publiées sous ce titre s'adressent aux membres de l'Eglise d'Angleterre qui auraient pu n'être pas entièrement satisfaits des publications antérieures à la sienne. Il renonce à tracer la voie par laquelle il est arrivé au catholicisme; car Dieu emploie pour éclairer les âmes des moyens en rapport avec les besoins de chacun, et en vain une autre personne chercherait-elle à parcourir la même route pour arriver au but qu'il a atteint. Il se borne à

nous apprendre qu'il est devenu catholique en lisant les écrits des controversistes anglicans. Il commença l'étude de Leslie et de Barrow étant ferme protestant, et il était convaincu de la validité de toutes les prétentions de Rome quand il eut achevé ces ouvrages. Afin que le lecteur anglican ne puisse pas lui dire que ses arguments sont dirigés contre une autre position que la sienne, il se place sur un terrain où son adversaire ne saurait lui échapper.

« Vous ne nierez pas, lui dit-il, que l'Église ne doive avoir certains signes extérieurs auxquels on pourra la distinguer des sociétés rivales. Dieu a sûrement donné à l'Eglise des marques simples et évidentes de sa présence, de manière à ce que l'étranger puisse être attiré vers elle, et que tout son troupeau puisse être réuni dans le même bercail. De là cette question : Quels sont ces signes, ces marques extérieures et visibles de l'Église une et vraie ?

« Mais, vous et moi, nous déclarons publiquement dans un des symboles sacrés de notre foi que nous croyons en l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Il est donc assez naturel que nous examinions nos prétentions à être considérés comme membres de l'Église de Dieu, en suivant cette simple règle : A laquelle des deux communions ces signes appartiennent-ils d'une manière non équivoque? Est-ce à la vôtre ou à la mienne? à la communion anglicane ou à la communion romaine? Ce mode de recherches devra être d'autant plus satisfaisant que les caractères dont nous parlons ici sont aisément intelligibles, et répondent pleinement au bon sens naturel et à notre propre jugement. Il est évident que *l'unité* doit être un des caractères de l'Eglise du Christ, parce que l'Eglise est dépositaire de la vérité révélée de Dieu qui doit être une avec lui, partout et toujours la même. La *sainteté* formera le second de ces caractères parce que l'objet de la venue du Christ a été de détruire les œuvres du démon, et de se purifier un peuple choisi, plein du zèle des bonnes œuvres. La *catholicité* viendra ensuite, parce qu'il est dit que *le mur de séparation sera abaissé en Jésus-Christ;* la nouvelle alliance de grâce ne devait, pas comme l'ancienne, être locale, nationale et limitée, mais elle doit être *une lumière pour éclairer les gentils, aussi bien que la gloire du peuple d'Israël.* L'*apostolicité* sera le quatrième de ces caractères, parce que c'est par ce signe que nous pouvons être sûrs que les doctrines et les sacrements de l'Eglise sont réellement ceux que Notre-Seigneur Jésus-Christ a enseignés et institués, si nous arrivons à reconnaître notre Eglise comme représentant véritablement, par succession directe, le corps des apôtres, qui a reçu de lui ces doctrines et ces sacrements, et comme partageant en conséquence cette divine garantie de leur mission : *Comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie.* A cette garantie s'ajoute cette promesse de perpétuité : *Je suis toujours avec vous, même jusqu'à la fin du monde*

« Un autre avantage de cette manière d'argumenter, c'est son caractère large et général, qui m'épargne d'entrer dans l'examen des points de détail, examen des plus difficiles, sinon entièrement impossible, parce que j'ignore qu'elle est précisément votre position actuelle. Les membres de l'Eglise anglicane, partisans de la Haute-Eglise, diffèrent tellement les uns des autres et même avec eux-mêmes, d'une époque à l'autre (ceux, du moins, *qui ont marché avec le mouvement*), que je ne sais réellement pas quels sont les points de la doctrine catholique que vous êtes prêts à accepter, quels sont ceux que vous regardez comme devant être négligés. Un *clergyman* admet le culte des saints; mais il refuse de croire au purgatoire. Un autre pense que la doctrine du purgatoire est antique et raisonnable; mais il ne peut concevoir pourquoi nous prierions pour ceux dont nous nous trouvons séparés, etc.

« Je me propose donc d'examiner quelle est, de la communion romaine ou de la communion anglicane, celle qui correspond mieux à la description de l'Eglise de Jésus-Christ donnée dans le symbole de Nicée, d'*Eglise une, sainte, catholique et apostolique.* »

M. Northcote établit, ensuite le fait de désunion dans l'Eglise d'Angleterre, désunion que les anglicans, il est vrai, expliquent comme un incident qui serait facilement écarté par une discipline ecclésiastique convenable, mais qui, indépendamment de la cause à laquelle on peut l'attribuer, n'en prouve pas moins que l'Eglise anglicane ne possède pas l'unité, un des caractères essentiels de l'Eglise de Jésus-Christ. Or, une Eglise qui n'a pas l'unité de doctrine n'a pas la vraie foi, ou du moins elle ne la possède pas pour l'avantage pratique de ses membres. L'auteur démontre que l'anarchie de l'Eglise d'Angleterre est inhérente à son essence, parce qu'elle a été depuis son origine comme son caractère distinctif. Cette Eglise n'a jamais présenté d'homogénéité, si ce n'est dans son opposition aux doctrines de l'Eglise de Rome, et même elle perd maintenant chaque jour cette unité négative, cet accord dans la désunion. Il en a été avec elle comme avec les donatistes : *Sicut Christum dividere conata est, sic ipsa a suis quotidiana concisione dividitur.*

Après avoir démontré que le caractère d'unité apparaît d'une manière claire et évidente dans l'Eglise romaine, M. Northcote passe au second caractère, celui de la sainteté, et il serait difficile d'établir avec plus de force que, sur ce second point encore, l'Eglise anglicane ne saurait subir à son avantage la comparaison avec l'Eglise romaine. La simple énumération des œuvres de sainteté, des institutions de charité produites par l'Eglise de Rome, suffit pour écraser l'anglicanisme qui, loin de posséder des institutions semblables, les a opprimées, tyrannisées et détruites en Angleterre.

En traitant des ordres religieux et de leurs œuvres, M. Northcote est amené à parler des livres de piété de l'Eglise romaine, qui ont

toujours eu une supériorité si grande sur les œuvres du même genre sorties des communions protestantes. Jacques Ier demandait à ses évêques, après avoir lu l'*Introduction à la vie dévote*, qui lui avait été envoyée par Marie de Médicis : « Comment aucun de vous n'écrit-il avec ce sentiment et cette onction? »

Il est admis partout le monde que les meilleurs écrivains spirituels de l'anglicanisme et des autres sectes protestantes se sont surtout inspirés des écrivains catholiques. L'évêque Wilson recommandait la lecture du *Combat spirituel;* Thomas A'Kempis a été édité en Angleterre, même par un protestant évangélique; Fénelon et Pascal sont presque aussi familiers aux protestants qu'aux catholiques.

Le troisième caractère de l'Eglise, la catholicité, est d'autant plus facile à établir que les protestants eux-mêmes désignent par le nom de catholiques les membres de la communion romaine.

Toutes les sectes religieuses, quelles qu'elles soient, à l'exception seulement des Irvingites et d'une petite portion d'anglicans, consentent sans contestation à nous accorder ce titre, tandis que, d'autre part, un évêque anglican l'a publiquement repoussé pour l'Eglise d'Angleterre, et a signalé l'usage qu'on en fait comme une affectation.

M. Northcote répond à l'objection des anglicans qui établissent la catholicité de leur église sur ce qu'elle est d'accord, en fait de doctrine, avec l'Eglise des premiers siècles, parce qu'elle accepte les Symboles des apôtres, de Nicée et d'Athanase. Passant ensuite au quatrième et dernier caractère de la véritable Eglise, l'apostolicité, il montre le peu de valeur de l'argument qui revendique ce titre pour l'anglicanisme, en prétendant que ses évêques lui ont transmis les ordres par une succession non interrompue depuis saint Augustin et ses compagnons. Les anglicans soutiennent en outre l'apostolicité de leurs ordres, en s'appuyant sur ce que Rome ne s'est jamais prononcée formellement contre leur validité.

Comment, touchant cette dernière assertion, pourrait-on méconnaître l'opinion de Rome sur les ordres anglicans, quand les ministres de cette Eglise, en devenant prêtres catholiques, sont de nouveau ordonnés sans condition, absolument comme s'ils étaient laïcs? L'histoire de la réforme anglaise fournit la réponse à la première objection. Les altérations qu'a successivement subies le pontifical romain, dans les cérémonies de la consécration, sont incontestablement de nature à invalider le sacrement. Ainsi, sous le règne d'Henri VIII, on commença par omettre le serment d'obéissance au pape; du temps du roi Edward, un nouveau service fut prescrit pour l'ordination des prêtres, des diacres, et pour la consécration des évêques, qui différait, sur des points de première importance, du service en usage dans l'Eglise catholique, etc. Il suffit de suivre cette histoire pour se convaincre que la succession apostolique des évêques anglicans n'est rien moins qu'incontestable. Si, de la validité des ordres, nous passons à la juridiction spirituelle, la question se complique encore davantage, car, depuis la réforme, cette juridiction ne relève que de l'autorité de la couronne.

Ainsi, loin d'être *une*, soit avec le reste de la chrétienté, soit avec lui-même, l'anarchie intérieure de l'Eglise anglicane est proverbiale. La vie spirituelle, dans ses formes les plus élevées qui méritent le nom de sainteté, lui est inconnue; loin d'être catholique, elle se vante d'être nationale, et au lieu de gouverner avec une autorité lui venant des apôtres, elle a reçu sa juridiction de la couronne britannique. Il y a cependant une Eglise et une seule Eglise à laquelle s'appliquent tous ces caractères distinctifs; son unité est la merveille du monde; elle a produit dans tous les siècles des multitudes d'hommes qui ont marché dans les voies de la perfection; elle embrasse sur son large sein toutes les nations, tous les peuples en nombre incalculables et sur une étendue de pays sans pareille; son autorité transmise de main en main n'émane d'aucune puissance terrestre, mais du prince des apôtres qui l'a reçue de Jésus-Christ lui-même. Ecoutons le témoignage que lui a rendu un protestant de l'Eglise établie, et jugez si elle n'est pas le royaume dont les prophètes ont dit qu'il *demeurera toujours*.

« Les maisons royales les plus fières ne datent que d'hier, si on les compare à la ligne des pontifes suprêmes; — la république de Venise est moderne quand on la met en regard de la papauté, et cependant la république vénitienne a passé et la papauté reste debout; — la papauté demeure, non dans un état de caducité, non comme un objet antique; mais elle est pleine de la vie et de la vigueur de la jeunesse. L'Eglise catholique envoie encore aux extrémités les plus reculées du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent à Kent avec saint Augustin; elle se montre encore en face des rois ennemis avec l'esprit qu'elle déploya en se présentant devant Attila. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent dans le monde, *et qui sait si elle n'est pas destinée a les voir tous finir*. Elle était grande et respectée avant que les Saxons n'eussent mis le pied dans la Bretagne... Elle pourrait bien exister encore, sans avoir rien perdu de sa vigueur, lorsque quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'appuiera, au milieu d'une vaste solitude, sur une arche brisée du pont de Londres pour esquisser les ruines de Saint-Paul. »

Après quelques observations de détails destinées à préparer le lecteur à la conclusion à laquelle il arrive : *la soumission à l'Eglise catholique*, l'auteur termine ainsi :

« Je sais que vous refuserez d'accepter mon témoignage; mais je vous demande de

le recevoir comme la corroboration du témoignage extérieur des faits. Je désire seulement mettre notre expérience en balance contre vos doutes. Vos impressions naissent de ouï-dire ; vous savez de l'Eglise à laquelle nous nous sommes soumis qu'en Angleterre on parle partout contre elle ; mais nous, nous savons avoir trouvé en elle un trésor caché, la perle d'un grand prix ; nous savons qu'elle nous a donné le pain de vie, l'huile de la joie ; qu'elle a répandu dans nos âmes cette paix qui passe toute intelligence ; en un mot, nous avons trouvé en elle un chez nous comme nous n'en avons jamais eu nulle part ; nous avons en elle un conseiller, un ami, un guide, une mère ; et c'est parce que nous attachons un si grand prix à ces bénédictions, que nous vous pressons, avec de si vives instances, de les partager avec nous. Nous pouvons nous écrier avec saint Augustin : « Nous « cherchons notre frère et nous intercédons « en sa faveur, et non pour dire : « Maître, « parlez à mon frère afin qu'il divise son « héritage avec moi, mais parlez-lui pour « qu'il prenne part au mien. »

III. — SPENCER, dame anglaise, d'une famille distinguée du Nottinghamshire et parente du comte de ce nom, se convertit au catholicisme vers 1842, et fut reçue dans l'ordre de la Merci, à Birr, le 21 août de la même année.

SPIÉGEL (Comte DE), frère de Kochler, de Nuremberg à Bonn, qui se voua à l'état ecclésiastique, se convertit au catholicisme en 1823.

I. — SPONDE (Jean DE), né en 1557, à Mauléon, au pays de Soule, en Basse-Navarre, était fils d'un conseiller et secrétaire de la reine Jeanne d'Albret, lieutenant général en la Sénéchaussée de la Rochelle, puis maître des requêtes. Il abandonna en 1593 le calvinisme pour se faire catholique, ce qui lui attira les traits les plus cruels de la part des protestants. Il mourut deux ans après, le 18 mars 1595, âgé seulement de trente-huit ans. Il renonça au calvinisme dans un temps où cette secte dominait encore dans sa patrie ; son âge (il avait alors trente-six ans), la lenteur avec laquelle il mûrit son projet, la résistance qu'il fit aux arguments de l'abbé Duperron, et les écrits qu'il composa contre la réforme prouvent la sincérité de sa conversion. On a de lui entre autres ouvrages, *Déclaration des principaux motifs qui induisent le sieur de Sponde... à s'unir à l'Eglise catholique*, Melun, 1594, in-8°, et *Réponse au traité de Théodore de Bèze, des marques essentiels de l'Eglise;* Bordeaux, 1595, in-8°.

II. — SPONDE (Henri DE), en latin *Spondanus*, historien, frère du précédent, naquit à Mauléon, le 6 janvier 1568, et fut tenu sur les fonts baptismaux par le jeune roi de Navarre, depuis Henri le Grand. Ayant été désigné pour accompagner Salluste de Bartas, dans ses embassades en Ecosse et en Angleterre, il apprit, en fort peu de temps, le dialecte particulier à l'Ecosse, et acquit des connaissances sur l'histoire de ce pays. A son retour en France, il étudia le droit, et s'étant fait recevoir avocat, se rendit, pour suivre le barreau à Tours, où le parlement de Paris devait être transféré. Son érudition prodigieuse dans un jeune homme, et la facilité qu'il avait à s'exprimer en public, ne tardèrent pas à le faire connaître, et Henri IV, son parrain, le nomma maître des requêtes du royaume de Navarre. La lecture des traités de controverse de Bellarmin et de Duperron, mais surtout l'exemple de son frère aîné (*voy.* l'art. précédent), le décidèrent à rentrer, le 21 septembre 1595, dans le sein de l'Eglise catholique. Il prononça son abjuration à Paris, entre les mains de Louis Gaudebert, grand pénitencier de Notre-Dame, et s'attacha au cardinal Duperron, puis au cardinal de Sourdis. Ayant résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il se rendit à Rome en 1600, à la suite du cardinal de Sourdis, et fut ordonné prêtre le 27 mai 1606. Il vit le cardinal Baronius, avec lequel il se lia d'une étroite amitié, et dont il conçut dès lors le projet d'abréger les *Annales*. Après avoir reçu les ordres sacrés, il revint à Paris, en 1606 ; mais il retourna la même année à Rome, où le pape Paul V le chargea de la révision des Brefs de la pénitencerie, et le pourvut de quelques bénéfices. Nommé évêque de Pamiers, en 1626, son zèle religieux ne manqua pas de le rendre odieux aux protestants. Il se démit, en 1639, de son évêché et il vint à Toulouse, dans l'espoir que la douceur du climat pourrait le rétablir ; mais il y mourut le 18 mai 1643, à l'âge de soixante-quinze ans.

SQUIRES (Miss), protestante, fit abjuration à Albany, diocèse de New-Yorck, aux Etats-Unis, le dimanche de Pâques de l'année 1833. Cette dame, d'un esprit distingué, connaissait parfaitement les doctrines protestantes dans lesquelles elle avait été élevée ; et ce n'est qu'après bien des études sérieuses qu'elle y renonça. Beaucoup de protestants assistaient à la cérémonie de son abjuration.

STACHS, savant ministre luthérien, fit abjuration de ses erreurs entre les mains de l'abbé de Ralabon, grand vicaire du diocèse de Strasbourg, en avril 1685, dans l'église cathédrale de Notre-Dame de Strasbourg, en présence des personnes les plus haut placées de la ville, et d'une foule extraordinaire de peuple. Le père Dez, jésuite, recteur du séminaire, fit la controverse après laquelle ce ministre déclara les motifs qui l'avaient porté à ce changement, et le fit en des termes si touchants qu'on ne douta point que cette conversion n'eût de très-heureux résultats.

STAEDEL (H. D.), un des premiers banquiers de Mayence, originaire de Strasbourg, établi à Mayence, avec sa famille, depuis environ vingt ans. Il était distingué par ses talents et sa probité, et on le regardait comme la colonne du protestantisme, à Mayence. Cependant son zèle pour la cause où il était engagé n'allait pas jusqu'à har-

coler les catholiques, diffèrent en cela du pasteur luthérien de Mayence, M. Nounweiter, qui se montrait en toute occasion l'irréconciliable ennemi de l'Eglise romaine, et qui se faisait un plaisir de l'attaquer, surtout quand il apprenait quelques conversions éclatantes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont les assertions hardies du pasteur luthérien qui jetèrent les premiers éléments du doute dans l'âme droite de M. Staedel : il était imbu, comme la plupart des protestants, des préventions les plus déraisonnables sur notre croyance et nos pratiques. Un vieux livre de prières, que le hasard ou plutôt la Providence mit sous ses yeux, et quelques écrits qui ont paru dans ces derniers temps pour la défense de la foi catholique, tels que ceux du savant Srechtt, précédemment abbé des Bénédictins de Michaelsfeld, en Bavière, le *Système théologique* de Leibnitz, les *Lettres* de M. Milner, le journal allemand, qui a pour titre *le Catholique*, lui parurent encore plus solides et plus péremptoires, quand il les compara aux dissertations froides ou aux déclamations boursouflées des protestants modernes. Deux ans se passèrent dans cette étude, que M. Staedel accompagnait de ferventes prières, conjurant Dieu de lui faire connaître la vérité. Enfin, quelques jours avant la fête de l'Assomption, vers le milieu d'août, il fit sa profession de foi dans l'église de Saint-Quentin, à Mayence.

STANDISH (Jean) suivit le torrent des nouvelles opinions sous Edouard VI. A l'avénement de la reine Marie, il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, fut fait chapelain de cette reine, chanoine de Worcester, et mourut en 1556. Il avait publié divers ouvrages contre Robert Barnis, contre les traductions de la Bible en langue vulgaire, et un traité de l'*Unité de l'Eglise*. Il montre dans tous un grand zèle contre les prétendus réformateurs.

STANIHURST (Richard), protestant qui avait vu le jour à Dublin. Dès l'âge de dix-huit ans, il publia un commentaire sur Porphyre. Il rentra plus tard au sein de l'Eglise catholique, et après la mort de sa femme, il devint prêtre, et chapelain du grand duc Albert de Bruxelles (1618).

STANLEY JERCOPP (La veuve de Robert-Henry), se convertit et fut baptisée le 24 juin 1840, dans l'église des religieuses Carmélites de Bruges, par le grand vicaire Corselis. Francois Kerrel-Amherst assistait à la cérémonie en qualité de parrain, et Jeanne Jones, en qualité de marraine. Le vicaire des Carmes Déchaussés avait instruit la convertie dans les dogmes et les pratiques de la religion. Le nom de Marie lui fut donné.

STANTON (Richard), gradué universitaire de Brasenove-College, diacre de l'Eglise d'Angleterre, fut reçu au sein de l'Eglise catholique, à Littlemore, le 9 octobre 1845, par M. Newman.

STAPHILUS (Frédéric), né à Osnabrück, le 27 août 1513, hérita de la dignité de Iwicelius, en récompense des efforts qu'il avait faits, conjointement avec lui, pour procurer la paix. Disciple de Luther et de Mélanchton, il enseigna la langue grecque à Breslaw, et épousa dans cette ville, en 1550, la fille du fameux théologien Hess. Ayant obtenu en 1552, une chaire de théologie à Kœnigsberg, il prit la défense de Mélanchton, dans la querelle que celui-ci eut avec Osiandre, au sujet de la justification. Cette affaire lui suscita de longues tracasseries. Il se convertit au catholicisme en 1553, et reçut, en 1554, la charge d'intendant dans l'université d'Ingolstadt, et divers autres emplois (1567) (Scrobes, *Vie et œuvres de Staphilus*), dans des négociations, notamment dans les conférences de Worms. A l'occasion de ces négociations, Staphilus censura, avec une grande liberté de paroles, les abus de l'Eglise romaine ; et les moyens qu'il proposa pour faire disparaître les causes de désunion entre les évangéliques et les catholiques, ne furent du goût ni du Pape ni du clergé de Rome.

STARCK (Jean-Auguste), fils du président du consistoire luthérien de Schwerin. Il fut de bonne heure professeur de langues orientales à Pétersbourg. La lecture de l'*Histoire des variations* le détermina à quitter sa chaire pour venir faire son abjuration à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice, le 8 février 1766. On conserve à Paris l'acte de son abjuration, signé de lui, de l'abbé de Bausset, de l'abbé Toubert, savant orientaliste, et d'un vicaire de Saint-Sulpice. Dans le dessein de travailler à la réunion des églises chrétiennes, il accepta la charge de surintendant général des églises réformées de la Prusse, et publia son fameux ouvrage du *Banquet de Théodule*. Ce livre célèbre eut cinq éditions en huit années. On peut le regarder comme le testament religieux de l'auteur, qui mourut en 1816, après avoir abandonné ses fonctions. On lui doit encore un autre ouvrage, *Triomphe de la philosophie*, où il montre que la révolution française, même dans ce qu'elle a eu de plus horrible, n'est que l'enfant du philosophisme, comme celui-ci l'est du protestantisme.

STEINER (Jean-Gaspar), né vers le commencement du XVII^e^ siècle, se fit catholique à la fin de sa carrière, et s'exprima avec beaucoup de force contre son ancienne croyance, surtout dans l'ouvrage intitulé : *Description allégorique de la Suisse*, Turin, 1682, in-12.

STELLA LATES, de Saluces (Etats Sardes), israélite, instruit par le chanoine Ph. None, recteur de l'hospice des Catéchumènes à Turin, reçut de ses mains le baptême le 18 janvier 1843.

STEPHANE (Saint), disciple des apôtres, est honoré chez les Grecs le 15 juin.

STEPHANI, semblait un de ceux que le malheur de sa naissance et de sa profession devait tenir pour toujours éloigné du catho-

licisme, lorsqu'il fut admis au sein de l'Eglise en 1824, par l'évêque de Montauban, qui recueillait chaque jour le fruit de son zèle et de sa charité. Stéphani, né en Turquie et élevé dans la religion mahométane, avait été transporté de bonne heure hors de son pays, et s'était enfin établi en France, où il s'était jeté dans le théâtre. Il avait depuis assez longtemps abandonné cette profession, et vivait à Montauban, lorsque étant tombé malade, et ayant ouï parler des prédications et des vertus de M. Cheverus, il témoigna le désir de l'entendre. Le charitable prélat ne put se refuser au vœu d'un homme intéressant par sa situation; il se rendit chez Stéphani, conféra avec lui, et, ayant eu lieu d'être satisfait de ses dispositions, il lui administra le baptême et la confirmation. Quelques jours après, l'évêque bénit son mariage et lui donna la communion. Le malade fut touché de la bonté comme des instructions du prélat, et parut sentir vivement la grâce que Dieu lui avait faite d'ouvrir les yeux à la vérité.

STERN (Mme veuve), anglaise, née à Arrow, dans le Warwickshire, âgée de quarante-sept ans, abjura le protestantisme en 1842 dans l'église de Saint-Eloi, à Dunkerque, entre les mains de M. de Lacter, doyen curé de cette paroisse. En 1838, elle avait consenti à la conversion de ses quatre enfants, qui tous ensemble ont abjuré dans la même église la religion anglicane.

STEVENISTES. — Depuis le commencement de ce siècle il existait au village de Thieldonck, en Belgique, une secte qui s'était séparée de l'Eglise sous prétexte que, depuis le concordat de 1801, les évêques n'étaient pas institués légitimement par le Pape. Rien n'avait pu convaincre ces hommes égarés de leur erreur, lorsque le voyage de l'archevêque de Malines à Rome, et son élévation au cardinalat, commencèrent à leur ouvrir les yeux. Ils n'ont pu résister à l'évidence de faits si éclatants, et les *stevenistes* de Thieldonck (c'est le nom qu'ils portaient) rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Le 9 juillet 1839 fut le jour de leur réconciliation publique. Le cardinal-archevêque de Malines, accompagné d'un vicaire-général et d'un de ses secrétaires, assista pontificalement à la messe solennelle qui fut célébrée à cette occasion dans l'église de la paroisse, et eut la consolation d'administrer la confirmation à ceux d'entre eux qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement.

STEVENS, anglaise, veuve, âgée de quarante-huit ans, se convertit au catholicisme et fit abjuration dans la chapelle des Catéchumènes de Saint-Louis d'Antin, entre les mains de l'abbé de Moligny, le 15 février 1840, avec une autre Anglaise également élevée dans la religion anglicane. Elle ne se décida à cette démarche qu'après un examen approfondi qui dura plusieurs mois et après de fréquentes instructions avec le même ecclésiastique. La cérémonie de son abjuration eut lieu en présence de plusieurs témoins. Mme Stevens fit sa première communion le lendemain.

STEWARD (Ambroise), ministre anglican, récemment reçu membre de l'Université de Cambridge, fit abjuration le 14 janvier 1850.

I. — STEWART (Edouard), gentilhomme converti au catholicisme en 1828.

II. — STEWART (Thomas), jeune homme d'une ancienne et noble famille d'Ecosse, distingué par ses talents et ses connaissances, fit publiquement abjuration du protestantisme à Montréal, en Sicile, le 10 février 1830, entre les mains de M. Dominique Benoît Balsamo, archevêque de cette ville. Il prit ensuite l'habit de Bénédictin dans le monastère de cet ordre à Montréal. M. Balsamo lui-même appartenait à la congrégation du Mont-Cassin.

III. — STEWART (James), ministre anglican, ainsi que sa femme et un autre jeune homme de vingt-et-un ans qui appartenait à une famille fort distinguée, ont fait abjuration le jour de l'Epiphanie, en 1850.

STODDART (Jacques-Auguste), du collége de la Trinité et de l'Université d'Edimbourg, auteur d'un ouvrage intitulé *Justorum semita*, etc. fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Edimbourg, en juillet 1844.

STOKES (Scott N.), gradué universitaire, *scholar* du collége de la Trinité, secrétaire de la Société archéologique de Camden, fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Birmingham, en décembre 1845.

STOLBERG (Frédéric-Léopold, comte de), qui se convertit au catholicisme en 1800, et dont la conversion fit tant de bruit en Allemagne. Son nom, son rang, ses talents, ses écrits, son âge, sa juste réputation d'honneur et de loyauté, donnaient un nouvel éclat à sa démarche, et les protestants eurent peine à se consoler d'une défection que l'on ne pouvait attribuer à aucun motif humain. Cette conversion fut d'abord peu connue en France.

Frédéric-Léopold, comte de Stolberg, naquit le 7 novembre 1750, à Bremstède, gros bourg du Holstein. Son père, ministre du roi de Danemarck, ne négligea rien pour l'éducation de son fils; il l'envoya faire ses études à Gœttingue, puis à Halle. Le jeune comte se distingua par ses progrès dans les lettres; il apprit, non-seulement le latin et le grec, mais le français, l'anglais et l'italien; il s'appliqua aussi à l'étude de la philosophie et de la jurisprudence, et montrait dès ce temps un amour ardent pour la vérité. Quand ses cours furent terminés, il fit, en 1775, un voyage en Suisse avec son fils aîné, Christian. Tous deux cultivaient la littérature grecque et la poésie, et ils traduisirent Platon, Homère et Sophocle. Stolberg devint bientôt l'ami intime de tous les savants et beaux esprits de l'Allemagne, tels que Klopstock, Cramer, Gléun, Voss, Gœthe, Lavater. Il fit en la compagnie de ces deux derniers son voyage dans la Suisse, le Milanais, le Piémont et la Savoie avec son frère aîné. En

1782, le comte Frédéric épousa Agnès, baronne de Witzleben, femme d'un grand mérite, qui lui donna quatre enfants, et mourut en 1788. Cette dame faisait, ainsi que son mari, profession de la religion luthérienne. Le comte de Stolberg occupa plusieurs emplois honorables; il fut gentilhomme de la chambre du roi de Danemarck, ministre de Lubeck à Copenhague, grand maître de la cour du duc de Holstein-Eutin, et en 1789, ambassadeur de Danemark en Prusse. La même année 1789, M. de Stolberg épousa, en secondes noces, Sophie, comtesse de Reedern, dont il eut neuf enfants. Il fit avec elle un voyage en Italie, de 1790 à 1793, parcourut cette belle contrée en observateur, et rédigea même un journal de son voyage où l'on admire tour à tour la pureté de son goût, le brillant de son imagination, la variété et l'étendue de ses connaissances, la rectitude de son jugement. Ce journal fut imprimé, et on en a publié une traduction en hollandais; mais il est bon de prévenir que le traducteur s'est permis des sorties fort déplacées contre la religion catholique. Le comte était incapable de se livrer à de pareilles hostilités; c'est depuis son voyage d'Italie qu'il s'occupa plus particulièrement de religion, et qu'il chercha la vérité de bonne foi. Le comte de Stolberg avait puisé, dans sa première éducation, des sentiments religieux qu'on trouve dans tous ses écrits, et qui allaient se fortifiant avec l'âge. Bien loin de se laisser entraîner à cet esprit d'irréligion et d'impiété qui, de la France bouleversée de fond en comble, se répandait en Allemagne, il travailla constamment à y mettre une digue. Dans cette vue, il publia en trois volumes une traduction des derniers discours de Socrate et des plus sublimes dialogues de Platon, avec des notes et une épître dédicatoire adressée à ses fils. Ces notes, et surtout la dédicace, excitèrent contre lui les amis de la révolution, beaucoup plus répandus alors qu'on ne le suppose dans les universités germaniques. Frédéric-Léopold avait hautement et publiquement manifesté son zèle pour la religion; on osa publiquement lui reprocher d'être chrétien.

L'esprit irréligieux avait même pénétré dans les sciences morales et théologiques. Une grande partie des ministres protestants, se laissant aller au courant des nouvelles doctrines, en proclamait les principes, soit dans des ouvrages exégétiques, soit dans les chaires des temples et des écoles, et livrait le texte des saintes Ecritures aux interprétations les plus hardies et les plus révoltantes. Au même temps, le clergé de France, pour être resté fidèle aux règles de l'Eglise, était dispersé dans toutes les contrées de l'Europe. Le nord de l'Allemagne avait reçu un assez grand nombre de ces honorables proscrits, et leur courage était un témoignage de plus en faveur de l'Eglise à laquelle ils appartenaient. Le comte de Stolberg se joignit aux âmes généreuses qui accueillirent ces fugitifs et qui s'empressèrent d'adoucir les rigueurs de leur exil. Ce fut dans ces circonstances qu'il commença de s'occuper plus particulièrement de la religion.

Il eut occasion de connaître la princesse de Gallitzin, née comtesse de Schmettau, qui, après avoir résidé à La Haye, où son mari était ambassadeur, s'était retirée à Munster, et y avait embrassé la religion catholique. Cette dame, d'un esprit élevé et d'une piété solide, avait de fréquents entretiens avec le comte, tantôt sur la religion, tantôt sur les matières de littérature et de philosophie. Elle contribua beaucoup à le fortifier dans ses recherches, et à dissiper les préventions qu'il avait conservées de son éducation. M. de Stolberg étudia l'Ecriture, les Pères de l'Eglise et les controversistes. D'abord il n'avait cherché dans les Pères que le mérite de l'éloquence et la force du raisonnement; mais leurs ouvrages lui découvrirent l'antiquité de la doctrine catholique et la nouveauté du protestantisme. Toutefois il ne se pressa point, et, mettant dans ses recherches toute la candeur et la maturité d'une âme droite, il travailla pendant plusieurs années à s'environner de toutes les lumières.

Il contracta des liaisons avec quelques ecclésiastiques distingués, et noua une correspondance avec M. Asseline, évêque de Boulogne, qui résidait aussi en Allemagne. Il exposa ses doutes au prélat dans un écrit que nous n'avons point, mais qui paraît avoir été assez long. M. Asseline y répondit par des *Réflexions*, qui ont été insérées depuis dans le tome VI de ses *Œuvres choisies*. Dans ces *Réflexions*, qui forment plus de deux cents pages, le savant évêque discute, l'une après l'autre, les difficultés proposées par M. de Stolberg, et passe en revue les principaux points controversés entre les protestants et nous. Cet écrit n'est pas moins remarquable par la précision et la solidité que par la modération et la sagesse. Aussi l'on voit par une lettre du comte de Stolberg, citée par l'éditeur des *Œuvres choisies*, combien lui, sa femme et sa sœur, étaient touchés de reconnaissance pour les soins du prélat (1).

Toutefois il lui restait bien des obstacles à vaincre; le respect humain, la perte de titres honorifiques et peut-être de la fortune, les railleries d'une famille entière, de nombreux amis et de compatriotes trop prévenus, l'éclat qu'allait faire une démarche extraordinaire, tout cela aurait arrêté peut-être une âme moins généreuse; mais le comte de Stolberg se mit au-dessus de toute considération humaine. Après sept ans d'examen et de recherches, il rendit hommage à la vérité connue. S'étant démis de toutes les places que le duc d'Olden-

(1) *Voyez* cette lettre dans les *Œuvres choisies de M. Asseline*, tome VI, page 127; elle est datée d'Eutin, le 11 janvier 1799. Le comte ne paraissait pas encore entièrement convaincu; mais il cherchait la vérité avec des dispositions si franches et si sincères qu'elles lui méritèrent la grâce de la trouver.

bourg lui avait confiées, il se rendit à Munster, ainsi que sa femme, et tous deux y abjurèrent le protestantisme en mai 1800. Deux fragments de lettres montrent quelle était la ferveur de leurs sentiments :

« Munster, 16 mai 1800.

« Mon cœur et ma chair ont tressailli de « joie dans le Dieu vivant; le passereau trouve « sa demeure, et la tourterelle se fait un nid « pour y déposer ses petits ; vos autels, Dieu « des vertus, vos autels, ô mon roi, et mon « Dieu, sont l'asile où maintenant je repose « en paix et dans l'allégresse. »

« Voilà, madame, voilà les sentiments dont mon âme devrait être pénétrée. Inondé d'un torrent de sainte joie, mon cœur devrait être un temple où la louange du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la louange du Dieu et du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ se fît entendre sans cesse; car il m'a fait miséricorde à moi et à Sophie, et il la fera à mes enfants. Il a regardé avec une complaisance indulgente le désir de connaître la vérité, désir que lui-même avait fait naître. Il a exaucé les prières ferventes que plusieurs saintes personnes lui adressaient pour moi, prosternées aux pieds des autels. Il est tombé de mes yeux comme des écailles dans le moment où mon cœur opposait une disposition d'amertume et de dégoût à la douceur d'une manne céleste que Dieu me faisait offrir. Leop.

« Eutin, 16 août 1800. »

« Je ne saurais vous exprimer combien je suis pénétré de la grande idée que Dieu a bien voulu nous faire, à Sophie et à moi, la grâce de nous faire entrer dans son Eglise; c'est un bonheur toujours nouveau pour nous. Que notre louange de ce nom ne tarisse pas, jusqu'à ce que nous entonnions le nouveau cantique! Il est bien juste que ce bonheur soit mêlé de quelque amertume; la situation dans laquelle nous nous trouvons dans ce moment-ci n'en manque pas. On nous fuit, on nous abandonne... Je voudrais déjà être à Munster ; car notre situation d'ici est pénible, au delà de ce que je pourrais vous en dire. Je sens cependant qu'il ne tient qu'à moi de recueillir des roses immortelles de ces épines. Que celui qui a bien voulu se faire couronner d'épines m'en donne la grâce ! qu'il veuille dompter ma nature rebelle, et lui faire subir volontiers le saint joug de la croix!... Quelle grâce Dieu nous a faite! que son saint nom en soit béni éternellement! »

Accueilli à la cour du duc Saxe-Weimar, par cette fâcheuse apostrophe: « Je n'aime pas les personnes qui changent de religion. — Ni moi non plus, répondit-il; car, même après trois cents ans, elles obligent leurs descendants à en changer encore. »

Voici le portrait que trace de cet illustre écrivain la *Biographie universelle:* « Plein d'ardeur pour tout ce qui est noble, honnête, juste, le comte de Stolberg était simple et doux comme un enfant; il apportait dans le commerce de la vie une grâce, un charme de bonté qu'on ne croyait pouvoir trouver qu'en lui. Aussi était-il respecté et chéri de tout ce qui l'entourait. L'offense personnelle ne l'irritait point et n'arrêtait point son obligeance; le mensonge lui était odieux, et jamais la plus légère atteinte à la vérité ne souilla sa bouche. On n'aurait point osé, en sa présence, tenir un discours qui portât un préjudice quelconque à la réputation du prochain; son intégrité, sa patience et sa générosité dans l'exercice de ses fonctions, lui avaient mérité l'affection des habitants de son baillage d'Oldenbourg, qui tous le regardaient comme un père. Ayant peu de besoins, il n'exigeait rien pour lui-même, et présentait toujours un front serein et un visage satisfait. »

Il semble qu'un homme du caractère du comte de Stolberg, qui, à cinquante ans, renonçait aux honneurs pour suivre les mouvements de sa conscience, eût dû rencontrer parmi les protestants des témoignages d'estime, ou au moins des marques de tolérance. Cependant sa démarche excita l'étonnement des uns et la haine des autres. Le comte de Schmettau, frère de la princesse de Gallitzin, lui écrivit pour lui témoigner sa surprise. M. de Stolberg, dans sa réponse, lui dit nettement qu'il avait vu crouler le protestantisme, et qu'il n'avait pu fermer les yeux à l'éclat que l'Eglise catholique répand par son ancienneté et par sa doctrine. Lavater, qui était en relation avec le comte, et qui n'était pas lui-même fort éloigné d'ouvrir les yeux, à la vérité comme on peut le voir par une prose latine pleine d'onction et de piété qu'il a composée en l'honneur de la sainte Vierge et qui a été citée dans le *Catholique* de Mayence, Lavater fut de tous les protestants celui qui rendit le plus de justice à M. de Stolberg; il paraît même qu'il applaudit à une démarche qu'il n'eut pas le courage d'imiter. Mais parmi les autres protestants il éclata un déchaînement inconcevable. Celui qui l'attaqua avec le plus de violence, et pendant sa vie et après sa mort, fut un ami de son enfance, un homme dont il avait assuré jusqu'à l'existence physique, en lui procurant un emploi honorable. Le conseiller Woss l'attaqua dans plusieurs écrits pleins de fiel et d'injures. Le nouveau converti montra dans cette occasion autant de modération que de sagesse, et ne parla de son pétulant adversaire qu'avec une générosité toute chrétienne.

Après sa conversion, le comte quitta Eutin et se fixa pendant onze ans à Munster ou dans les environs ; il habita ensuite le comté de Ravensberg, et enfin le château de Sondermulhen dans le pays d'Osnabruck. Il eut du moins la satisfaction de voir tous ses enfants suivre son exemple; ceux qui étaient en âge de raison embrassèrent aussi la religion catholique, les autres furent élevés dans les principes de cette religion. Il n'y eut qu'une fille du premier lit, qui, ayant

épousé le comte de Stolberg Wernigerode, persévéra dans le protestantisme. Nous n'avons pas besoin de dire que M. de Stolberg honora sa démarche par tout le reste de sa conduite. Il était fidèle aux pratiques de la piété. Dès lors ses travaux prirent un caractère plus grave, il s'occupa principalement de sujets de religion. Il traduisit en allemand et il fit paraître à Munster, en 1803, deux écrits de saint Augustin, *De la vraie religion et des mœurs de l'Église catholique*, in-8°: la traduction est accompagnée de bonnes notes.

Mais l'ouvrage le plus important du comte de Stolberg est l'*Histoire de la religion de Jésus-Christ*, qui parut d'abord à Hambourg en 1806; il y en eut successivement 15 volumes in-8°, qui furent reçus du public avec beaucoup de faveur. Cet ouvrage commence à la création, et va jusqu'à l'an 450 de l'ère chrétienne; il suppose beaucoup de recherches et un grand zèle pour la religion. L'histoire profane y est souvent mêlée avec l'histoire sainte. Le style en est agréable et varié, la critique saine, les réflexions courtes et justes. Les traditions des peuples, les égarements de la mythologie, les anciens usages de l'Eglise, la réfutation des erreurs et de l'incrédulité, tout cela jette dans le récit un vif intérêt: aussi cet ouvrage a confirmé beaucoup de catholiques dans leurs croyances et a ramené plusieurs protestants. On dit que c'est à cette lecture que le prince de Mecklenbourg a dû sa conversion. On imprima à Rome, sous les presses de la Propagande, une traduction de cet ouvrage en Italien.

Quoique l'*Histoire de la Religion* demandât beaucoup de recherches, et que les volumes se succédassent rapidement, cependant l'auteur trouva encore le temps de composer d'autres ouvrages. Il donna une traduction d'un *Discours de sainte Catherine de Sienne sur la perfection*, Munster, 1818, in-8°. On lui doit la *Vie d'Alfred le Grand*, Munster, 1815; la *Vie de saint Vincent de Paul*, Munster; 1818, in-8°; elle est dédiée à M. de Droste, évêque suffragant de Munster; trois dissertations, la même année, sur *Lessing*, sur *la langue allemande*, sur *l'esprit de notre siècle;* réunies, elles forment un petit in-12; une *Dissertation sur la Charité*, 1819, in-8° Ce dernier écrit, qui ne fut livré au public que quelques jours après sa mort, peut être regardé comme son testament, et est plein d'onction et de piété.

La dernière année de sa vie, se voyant attaqué par le conseiller Woss plus furieusement que jamais et jusque dans son honneur, le comte de Stolberg ne crut pas pouvoir se dispenser de lui répondre; mais il le fit avec une modération rare. Il regrettait, disait-il à ses amis, d'être obligé de montrer la fausseté des imputations de son adversaire, et il craignait qu'on ne le soupçonnât de quelque ressentiment. La maladie dont il fut atteint, et qui était provoquée, en grande partie, par la peine qu'il éprouvait de se voir aussi outrageusement calomnié par un homme qu'alors même il appelait encore son ami, l'empêcha d'achever cet écrit, qui fût terminé et publié par son frère, sous le titre de *Courte réfutation du conseiller Woss*.

La mort du comte de Stolberg fut digne de sa vie. L'abbé Kellermann, ecclésiastique estimable, qui avait été gouverneur de ses enfants, et qui occupait alors une cure à Munster, étant venu passer quelques jours à Sondermuhlen à la fin de novembre 1819, parut avoir été envoyé par la Providence pour donner au comte les dernières consolations. Dès le lendemain de son arrivée, M. de Stolberg tomba malade. Un médecin des environs d'Osnabruck, ayant jugé la maladie mortelle, le comte témoigna aussitôt le désir de recevoir les sacrements, qui lui furent administrés dans la nuit du 3 au 4 décembre. Il mourut avec la plus édifiante piété; il voulut se lever, pour adorer à genoux le saint sacrement, et édifia tous les assistants par la vivacité de sa foi. Six heures avant sa mort, il fit venir tous ses enfants, et leur adressa la parole à tous, puis à chacun en particulier. Il leur recommanda de prier pour les morts, de demeurer fermes dans la religion catholique et de conserver l'union entre eux. Souvent, avant sa maladie, il les avait exhortés à pardonner au conseiller Woss ses procédés; et répéta cette invitation avant de recevoir le viatique et l'extrême-onction: « Il ne nous est pas permis, dit-il, de nous dispenser de l'obligation de prier pour lui. » Depuis, il ne nomma plus cet adversaire, et ne s'occupa plus que de l'éternité. Sentant ses forces diminuer, il demanda lui-même les prières des agonisants, que sa fille Julie et son confesseur commencèrent auprès de lui. Leurs larmes les empêchant de continuer, le mourant continua lui-même les prières. Ses dernières paroles furent: *Loué soit Jésus-Christ*. Il mourut quelques instants après les avoir proférées, le 5 décembre 1819, vers sept heures du soir, étant âgé de soixante-neuf ans. Il avait composé lui-même son épitaphe ainsi conçue: *Ci-gît Frédéric-Léopold de Stolberg, né le 7 décembre* 1750, *mort le... Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle.* Il défendit à sa famille de rien ajouter à cette épitaphe; car, disait-il, lorsqu'il est question de l'éternité, il faut taire les choses qui passent avec le temps. Il fut enterré, sur sa demande, à Stockampen, en Prusse, auprès d'un de ses enfants, François de Stolberg, qui y était mort le 29 mars 1815, à l'âge de treize ans, ayant montré, dans un âge si tendre, une innocence de mœurs, une disposition à la piété et une résignation touchantes.

STORK (Jeanne), protestante génevoise, fit abjuration et rentra dans le sein de l'Eglise le 8 août 1819.

STRADA et sa femme, protestants, qui se convertirent et firent, en février 1682, leur abjuration entre les mains de l'évêque de Clermont, qui depuis longtemps travaillait à

leur conversion. Ils étaient tous deux nés dans l'hérésie. M. de Strada, seigneur de Serlière, à une lieue de Clermont, était originaire de Flandres, et Madame de Strada, de la famille des Fabrices. Ils étaient l'un et l'autre très-estimés dans la province; et tout le monde souhaitait leur conversion. Leur abjuration se fit, à la joie générale, dans l'église cathédrale de Clermont, avec une affluence de monde incroyable. — Mademoiselle de Strada, leur fille, suivit leur exemple, ainsi qu'une fille de leurs domestiques. L'évêque leur fit un discours qui excita les larmes de tous ceux qui l'entendirent. Le *Te Deum* fut chanté ensuite solennellement.

Les marques de piété que donnèrent M. et madame de Strada, après leur conversion, eurent quelque chose de touchant. Par une humilité surprenante, ils ont demandé longtemps à faire amende honorable la corde au cou et les pieds nus, ne pouvant croire qu'ils méritassent le pardon de leurs erreurs, s'ils n'en faisaient réparation publique. Mais l'évêque de Clermont s'y est toujours opposé. Ils n'ont voulu prendre aucun divertissement; et comme ils étaient l'un et l'autre infiniment éclairés, ces témoignages de leur repentir ont frappé tout le monde. Les fréquentes conférences qu'ils eurent avec le P. Antoine de Beaujeu, gardien des Capucins de Lyon, missionnaire alors à Clermont, ont beaucoup contribué à leur conversion. M. de Strada, qui était considéré comme le principal appui des protestants de cette province, était arrière-petit-fils du grand Strada, chancelier de l'empire. La maison des Fabrices d'où était Madame de Strada est l'une des plus illustres et des plus anciennes de l'Allemagne.

STREF (De), capitaine de cavalerie, fils du colonel de ce nom, fameux par ses services, quitta la religion prétendue réformée, et en fit abjuration le 9 mai 1681, entre les mains de Mgr de La Feuillade, évêque de Metz, en présence de M. de Cogné, président au parlement de la même ville, qui deux jours auparavant avait été recevoir sa déclaration à Pont-à-Mousson. Cette cérémonie se fit à Montigny-les-Metz, dans l'église des religieuses Bénédictines de ce lieu, dont l'abbesse était de l'ancienne maison de M. Lallemant, recommandable dans la magistrature, et connue à Paris.

STROBEL, membre du barreau de Philadelphie, remplissait à Bordeaux les fonctions de consul des Etats-Unis, lorsque la lecture des écrits de Mgr Wiseman l'inclina à la foi catholique. De retour dans sa patrie, il eut avec Mgr Hugues des entretiens qui fortifièrent ses convictions. Enfin, la grâce parla si vivement à son cœur qu'il revint à l'unité. Le P. Félix Darbelin, Jésuite, reçut son abjuration en 1843.

Depuis cinq ans, le barreau de Philadelphie avait vu plusieurs de ses membres les plus respectables rentrer au sein de la véritable Eglise.

I. — STUART (Madame), arrière-petite-fille du comte de Murray, qui avait été régent d'Ecosse sous Marie-Stuart, se convertit au catholicisme. Sa sœur fit abjuration en 1676, entre les mains de l'archevêque de Paris, et entra quelques années après dans l'ordre des Carmélites.

II. — STUART (Lord), fils du comte Castle-Stuart, se convertit à la religion catholique, et fut deux années sans rendre cette conversion publique; mais au retour de ses voyages, il parut publiquement dans les chapelles catholiques (vers 1830).

SUEL, citoyen du canton de Vaud, naquit au château de Marschlintz, au canton des Grisons, de parents luthériens. Après avoir servi avec distinction dans les armées françaises, il se retira d'abord à Livourne, où il épousa une femme catholique, et ensuite à Rome, où il fonda, en 1812, une maison de banque. Le crédit et la haute considération qu'il y avait obtenus le firent nommer par la diète Helvétique, en 1818, consul général de la confédération suisse. Toutes les bonnes œuvres qui avaient pour objet le soulagement de ses compatriotes et de ses coreligionnaires trouvèrent un ardent et généreux protecteur dans M. Suel. Il fut le fondateur du Comité suisse de bienfaisance, et l'un des principaux fondateurs de la *Casa Turpea*, hôpital des protestants à Rome. Ce fut par ses soins que s'ouvrit à Rome une souscription en faveur de la malheureuse colonie suisse au Brésil, pour laquelle il obtint du pape Grégoire XVI un secours de 4,000 fr. Ces rares qualités d'une âme si noblement charitable le préparaient heureusement à la connaissance et à l'amour de la vérité catholique. Des études longues et sérieuses, de fréquents entretiens avec un savant ecclésiastique, son compatriote, M. le chanoine Chervaz, la douce influence des exemples de piété qu'il trouvait dans sa femme et ses enfants, et une impulsion plus persuasive et plus puissante encore, l'action divine de la grâce, lui firent ouvrir les yeux à la lumière de la vraie foi. Le 21 mars 1837, M. Suel abjura les erreurs de la Réforme entre les mains du vénérable cardinal Orioli, qui lui conféra, sous condition, le sacrement de baptême. Dix jours après, il reçut encore, des mains du cardinal, dans sa chapelle particulière du couvent des Saints-Apôtres, les sacrements de la confirmation et de l'eucharistie. Tout cela s'accomplit sans bruit, sans éclat, en présence seulement d'un petit nombre d'amis, et d'une famille dont les pieuses larmes coulaient sans contrainte avec une ineffable douceur, dans le silence recueilli de cette grave et solennelle action, à la voix émue du père, de l'époux, qui répétait le symbole de foi de ses enfants et de sa femme, aux paroles touchantes du vénérable cardinal qui disait à ce vieillard : « Vous venez tard vous joindre aux travailleurs de l'Evangile; mais vous êtes appelé par un maître dont la générosité divine vous récompensera à l'égal des ouvriers qui travaillent à sa vigne depuis la première heure du jour. »

M. Suel cessa d'être consul général de la

Confédération suisse. Le directoire de Berne, pour le punir d'avoir fait don d'un beau reliquaire aux pauvres religieux du grand Saint-Bernard, et sans doute pour donner un exemple éclatant de la tolérance protestante, lui retira *proprio motu* le titre de consul.

SUENON, ou **SWEIN**, roi de Danemark, fut baptisé en 972, et fit recevoir la religion chrétienne dans le Danemark et la Norwége.

SUESBECK (Jeanne-Marguerite), protestante, revenue à la religion catholique (XVIII^e^ siècle), et qui a écrit elle-même le récit suivant de sa conversion :

« Le Seigneur, c'est ainsi qu'elle entre dans la narration de son retour à la vraie Eglise, le Seigneur qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, et dont les miséricordes sont infinies, les a fait éclater sur moi d'une manière toute particulière. Je suis cette brebis fugitive et égarée que le bon pasteur a recherchée avec un zèle infatigable, et qu'il a ramenée amoureusement dans sa charité. Née dans la religion protestante, et toute infectée des erreurs du calvinisme que j'avais sucées avec le lait, j'étais si fortement attachée à ma secte, et j'avais tant d'aversion pour l'Eglise romaine, que j'évitais tous ceux qui faisaient profession de lui appartenir, comme on évite ses plus grands ennemis. Plutôt que de les fréquenter, j'aurais fui jusqu'au bout du monde, tant le nom seul de catholique me révoltait. Parmi les pauvres que nous retirions dans la nuit par charité, si j'en voyais quelques-uns faire le signe de la croix, je courais, tout irritée, m'en plaindre à ma mère. Elle se contentait de me dire qu'il fallait faire la charité à ceux-là comme aux autres, et de ne gêner personne dans ses pratiques. Je n'avais qu'un frère, qui était plus jeune que moi. Mon père me témoignait beaucoup plus d'affection qu'à lui, parce que je lui ressemblais beaucoup, soit par les traits du visage, soit par le caractère. Il ne pouvait s'éloigner de moi, comme je ne pouvais non plus me séparer de lui. Je l'accompagnais partout. Il était vif, mais bon et plein de probité. Tout protestant qu'il était, il m'inspirait les meilleurs sentiments et ne me recommandait rien plus que la crainte de Dieu. Lorsque j'avais assisté au prêche avec lui, il me faisait rendre compte de ce que le ministre avait dit, et me reprenait, lorsque je ne l'avais pas écouté avec attention. Il n'était âgé que de trente-six ans lorsqu'il mourut, et ce fut dans les sentiments de la plus vive contrition qu'il rendit le dernier soupir. Ah ! si le Seigneur avait daigné lui ouvrir les yeux avant ce dernier moment, et lui faire abjurer ses erreurs ! Il faut adorer ses desseins les plus secrets et s'y soumettre. Peut-être la bonne foi qui l'a retenu dans une secte réprouvée, lui a-t-elle fait trouver grâce devant Dieu. Je ne pourrais exprimer la douleur que je ressentis à la mort de ce bon père. Que de cris, que de sanglots je poussai en me voyant séparé de lui ; que de larmes je répandis sur cette bière où reposent ses cendres ! On ne pouvait m'arracher de dessus ce visage que je baisais sans cesse. Ma mère, de son côté, aussi inconsolable que moi, pleurait et criait jusqu'à faire compassion à tout le monde. Elle se vit veuve à l'âge de trente-trois ans. Pour soulager sa douleur et la mienne, on me tira d'auprès d'elle, et l'on me conduisit chez un oncle qui était bailli de Lausanne. Rien ne pouvait tarir mes larmes. Ce tendre père était toujours présent à mon esprit. Après quelques semaines, j'allai rejoindre ma pauvre mère, que je trouvais toujours bien affligée. Ce fut pour moi une grande consolation de la revoir.

« Je fis ma première communion (j'avais alors dix ans et demi) ; c'est-à-dire, j'assistai à la cène qui se fait aux quatre fêtes principales de l'année. Le ministre y donne un morceau de pain en mémoire de ces paroles de Notre-Seigneur : *Faites ceci en mémoire de moi;* on me fit promettre publiquement, avec serment, de ne renoncer jamais à la religion protestante. Nous étions plusieurs que le ministre avait disposées plusieurs semaines avant la cérémonie, par les exhortations les plus touchantes. Je reprends le fil de ma narration. Ma mère, pour diminuer la tristesse où elle me voyait toujours plongée depuis la mort de mon père, me proposa d'aller passer quelque temps à Genève, chez une tante fort âgée et fort riche, dont nous étions les héritiers. J'acceptai la proposition, et je fis avec plaisir le voyage, qui n'était que de quinze lieues. Ma tante me fit le meilleur accueil. Au bout de quelques jours je liai amitié avec plusieurs personnes qui venaient souvent la voir. Elles devinrent mes compagnes les plus intimes, et j'aurais voulu les suivre dans les différentes parties de plaisir qu'elles me proposaient.

« Il y avait neuf mois que je demeurais à Genève. La divine Providence, qui avait sur moi de grands desseins de miséricorde, me conduisit par une voie bien différente de celle que je me proposais de suivre. Et voici par où la grâce commença, car c'en est une grande d'avoir quitté Genève, où j'avais passé de si tristes jours, pour n'avoir bientôt que de nouvelles tribulations à supporter. Deux demoiselles de ma religion et de mon pays, qui faisaient leur séjour à Genève depuis quelque temps, vinrent m'inviter la veille de mon départ à me joindre à elles pour faire le voyage de Lyon. Voir une belle ville, s'y amuser beaucoup, c'était ce qu'elles me promettaient, en ajoutant que ce serait l'affaire d'une quinzaine de jours, et que mes parents n'auraient connaissance de rien, parce que ma mère me croirait toujours à Genève, pendant que ma tante me croirait rendue chez moi. Je cédai à leurs instances, et le lendemain, après avoir embrassé ma tante pour la dernière fois (car elle n'était pas loin de sa fin), au lieu de prendre le bateau qui devait me ramener en Suisse, comme elle le croyait, je pris avec mes compagnes la route de Lyon, où nous arrivâmes heureusement dans trois jours. Nous logeâmes chez des dames qu'elles connaissaient,

Je n'avais pas encore eu le temps de goûter les plaisirs que je m'étais promis en allant dans cette ville, que Dieu m'affligea d'un rhumatisme qui me fit beaucoup souffrir. Il me survint au bras une tumeur d'une grosseur prodigieuse. Au lieu de me promener et de voir le monde, je me vis condamnée tout à coup à garder le lit, et à passer les jours et les nuits dans les plus cuisantes douleurs. Pour comble d'infortune, on me signifia que je ne pouvais être bien traitée qu'à l'hôpital. Jamais proposition ne me déplut tant. Je ne pouvais me résoudre à prendre ce parti, qui m'humiliait à l'excès. Lorsqu'on m'en parlait, aussitôt les larmes me venaient aux yeux et coulaient en abondance. Mais enfin j'eus beau faire mes représentations, et témoigner mon extrême répugnance, il fallut boire le calice, et quitter une maison où j'étais venue jouir d'une société riante et agréable, pour aller respirer un mauvais air sous le toit des malades et des pauvres. Ah ! combien j'eus de regret alors d'avoir fait le voyage ; et je payais bien cher la fête dont l'espérance m'avait tant flattée. Si ma mère, disais-je continuellement en moi-même, savait ma situation, ! ah, plût à Dieu que je fusse auprès d'elle! mais vœux et plaintes inutiles ! On me transporta à l'hôpital, où je demeurai près de deux mois. J'y endurai plusieurs incisions fort douloureuses ; j'en conçus une telle aversion pour les chirurgiens, que je ne pouvais même supporter leur présence. La violence du mal qu'ils me faisaient souffrir, jointe à l'ennui et au chagrin dont j'étais dévorée, m'irritait tellement que j'éclatais en injures dès que je les voyais paraître : *Démons de catholiques*, leur disais-je, *bourreaux*, et autres choses semblables. Loin de s'offenser de mes propos, ils en riaient, ce qui ne faisait qu'augmenter mon dépit et ma colère. Je faisais contre eux toutes sortes d'imprécations. J'eus pendant longtemps une violente fièvre ; mais ce n'était pas le plus grand des maux qui me tourmentaient ; rien ne me fatiguait tant que les pressantes sollicitations qu'on me faisait au sujet de ma religion. C'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui venait m'importuner et me presser d'y renoncer. Un autre sujet de peine, c'était un carton que je voyais suspendu au haut de mon lit, et qui me désignait comme protestante ; car sur un côté il n'y avait rien d'écrit, ce qui signifiait que je n'avais reçu aucun sacrement, et sur l'autre on lisait : *Instruction sur les principaux mystères*. Pour me délivrer de l'importunité des visiteurs, j'aurais voulu arracher cette inscription ; mais je n'osais le faire. On ne cessait point de venir m'offrir le salut, par des exhortations qui auraient touché et converti tout autre que moi, tant elles étaient charitables et pathétiques ; je les méprisais, et ceux qui avaient la charité de me les adresser, je les aurais tous envoyés promener, si la bienséance ne m'eût pas retenue.

« Lorsqu'on m'avait mis de l'eau bénite sur le front, je l'essuyais aussitôt. Ce qui me rendait le séjour de cette maison si insupportable, c'était de n'être visitée que par des catholiques. Je ne voulais ni voir dire la messe, ni prendre part à des cérémonies saintes. Au jour de la Fête-Dieu, l'on m'engagea de voir la procession du Saint-Sacrement. Je répondis brusquement que je ne voulais point imiter les fous ; si j'apercevais quelqu'un à genoux devant une église, je le montrais au doigt comme un homme qui me faisait pitié, et je disais : « Voyez cet extra-« vagant qui est à genoux devant une porte. » En un mot, je ne pouvais rien souffrir de ce qui avait rapport à la religion catholique.

« La vérité est que je ne puis désirer avoir plus d'attachement pour elle, que j'en avais alors pour celle dont je faisais profession. Durant mon séjour à l'hôpital, les demoiselles qui m'avaient conduite à Lyon, me firent plusieurs visites. Elles me promirent d'attendre mon rétablissement avant de partir pour la Suisse, désirant, disaient-elles, que nous fissions le voyage de compagnie. Je croyais cette promesse bien sincère, et les regardant comme mes amies, je leur parlais avec la plus grande confiance, ne leur cachant rien de tout ce qu'on tentait pour me faire changer de religion. Elles m'affermissaient dans la résolution que j'avais toujours témoignée de mourir dans celle où Dieu m'avait fait naître. « Tenez bon, di-« saient-elles, et gardez-vous bien d'é-« couter ceux qui voudraient vous sé-« duire ; au reste, ajoutaient-elles, la guerre « qu'on vous fait ne sera pas de longue « durée : encore une quinzaine, et l'on ne « vous tracassera plus. » Je comptais sur leur parole, et voici qu'au bout de quinze jours elles partent sans me le faire savoir. Ne les voyant plus revenir, je soupçonnai qu'elles m'avaient joué le tour de partir seules (trait de la Providence que je n'étais pas capable de discerner). Je les envoyai chercher, on vient me dire qu'elles sont parties. Quel coup pour moi que cette nouvelle ! Dès lors tout ce que je sus faire, ce fut de sangloter et de verser des larmes. Quoique je ne fusse pas rétablie, j'eus le courage de sortir de l'hôpital pour aller chercher quelque moyen de retourner en Suisse. Les frais de ma maladie avaient épuisé mes ressources : dépourvue de tout, je ne savais que devenir ni quel parti prendre. Je ne pouvais me résoudre à me mettre en service pour gagner ma vie. Ah ! les tristes jours que je passais à Lyon, Dans le délaissement affreux où je me voyais, je fis rencontre d'une femme que j'avais connue quelques années auparavant ; je la croyais protestante comme elle l'était alors, mais elle avait embrassé la religion catholique. Je demeurai chez elle environ l'espace d'un mois ; je m'y occupais continuellement de mon retour en Suisse, j'écrivais lettres sur lettres à ma mère, je n'avais garde d'en recevoir des nouvelles ; je trouvais toutes les lettres au bureau de la poste. Les passages pour la Suisse étaient fermés, à cause des affaires de Genève, et ni lettres, ni voyageurs ne pouvaient trouver une issue.

Chaque jour ne faisait donc qu'ajouter à mes malheurs et à mes peines. Revenant un jour avec cette pauvre femme qui me logeait, du pont de pierre, je trouvai dans mon chemin une jeune dame que j'avais connue à Genève, et qui, m'ayant abordée, me donna toutes sortes de marques d'affection. Elle alla jusqu'à me presser d'aller demeurer avec elle jusqu'à mon départ ; je refusai d'abord, mais ce qui me détermina à me rendre à son invitation, fut la promesse qu'elle me fit de me procurer bientôt un moyen sûr de faire mon voyage. Mon sort était de ne rencontrer d'une maison à l'autre que d'anciennes protestantes qui avaient abjuré sans que je le susse. Je fus bien surprise lorsque je m'aperçus, dès le premier soir que sa petite fille qui n'avait que cinq ans, faisait le signe de la croix et priait à genoux. L'impression que je ressentis en ce moment fut si violente, que je fus sur le point de tomber en faiblesse, tant j'avais les catholiques en aversion. Revenue à moi, je ne savais si je devais rester ou m'enfuir. On s'aperçut de mon trouble et on m'en demanda la raison, Vivement blessée je ne pus retenir ma langue, et le fiel dans le cœur, je m'exhalai en reproches les plus injurieux. « Je comprends « bien, dis-je du ton le plus ému, que vous « êtes catholiques, à quoi j'ajoutai les choses « les plus piquantes. » L'épouse, pour me calmer, chercha à dissimuler, en disant que c'était une fille dévote qui avait appris à son enfant à faire ce qu'elle avait vu ; mais le mari prit la parole et me dit : « Oui, made- « moiselle, nous sommes catholiques, et « nous nous réjouissons bien de l'être; quand « vous connaîtrez les avantages de notre re- « ligion, et le bonheur de ceux qui la pro- « fessent, vous l'embrasserez comme nous ; « vous regretterez de ne l'avoir pas connue « plus tôt, et vous n'aurez assez d'expres- « sions pour remercier ceux qui, en vous « détrompant de vos erreurs, vous auront « mise dans le chemin du ciel. » Ces paroles me remirent un peu, mais je n'en fis rien connaître, et parlant toujours sur le même ton, je n'eus pas de honte de leur dire que jamais ils ne me feraient changer de religion ; que s'ils avaient eu la bêtise d'en changer eux-mêmes, je ne serais pas assez folle pour les imiter, que j'étais bien malheureuse de me trouver toujours chez des catholiques ; que plus je les fuyais, plus ils semblaient me poursuivre, etc. ; c'était ainsi que je payais les bontés dont on me comblait, et les services qu'on me rendait avec la plus grande générosité. Quand cette dame me vit un peu calmée, elle me raconta sa conversion, et me dit que son mari était catholique quand il l'épousa, et que durant tout le temps qu'ils avaient demeuré à Genève, il avait tenu cachée sa religion, qu'il ne lui avait déclaré son secret que depuis leur séjour à Lyon. « C'est ici, ajouta-t-elle, qu'il m'a « persuadée que tous ceux qui vivent hors « de l'Eglise romaine sont dans l'erreur, « et ne peuvent espérer de salut. Voilà, « ajouta-t-elle, la première réflexion qui me « vint à l'esprit, lorsque mon mari s'ouvrit « à moi. Comment un homme, qui a tant « d'esprit, et j'en disais autant de son frère « qui ne lui cède ni en jugement ni en lu- « mières, comment se serait-il laissé trom- « per? Leur exemple me fit une telle impres- « sion, qu'il ne m'en fallut pas davantage « pour me faire examiner sérieusement ce « que j'avais à faire ; j'ai bientôt reconnu « par moi-même, qu'ils avaient pris le bon « parti, et que je ne pouvais me sauver qu'en « suivant leur exemple. Voilà l'histoire de « mon changement, et je m'en félicite tous « les jours. Croyez-moi, ma bonne amie, « faites comme nous, et vous serez heu- « reuse. Pour moi depuis que je suis catho- « lique, je n'ai qu'une croix, c'est de savoir « que ma mère qui vit à Genève est calvi- « niste. Quel chagrin j'aurais de la voir « mourir dans une fausse religion et hors « de la sainte ! » J'écoutai tous ces propos assez tranquillement. Je me contentai de répondre que je ne serais pas si facile à me laisser séduire ; que je prouverais toujours qu'il fallait s'en tenir à la religion protestante, comme à la meilleure, et que jamais on ne me convaincrait du contraire. On faisait venir différentes personnes pour me parler, et entr'autres plusieurs ecclésiastiques, avec qui je contestais quelquefois deux ou trois heures de suite; assez souvent je ne leur répondais rien par mépris, les laissant dire tout ce qui leur venait à l'esprit : j'espérais, par ce silence dédaigneux, les rebuter et me délivrer de leurs visites, mais leur zèle était trop pur et trop constant pour abandonner cette pauvre brebis à son sens réprouvé. J'avais beau exercer leur patience, elle ne se lassait point ; plus je repoussais la vérité, plus ils me poursuivaient, et s'appliquaient à me montrer la lumière. Il fallait que mon esprit fût bien aveuglé, et que mon cœur fût bien endurci pour ne pas me rendre. Enfin, après deux mois de résistance, me trouvant seule, j'eus la curiosité de lire quelques-uns des livres de la maison où je demeurais ; j'en ouvris un qui contenait l'histoire de la passion de Notre-Seigneur; j'en fus touchée. J'avais soin de lire sans qu'on s'en aperçût, et plus j'avançais, plus j'y prenais plaisir. Je commençai alors à chanceler sur ma religion. Les réflexions auxquelles se livra mon esprit, me jetaient dans une profonde tristesse; j'étais violemment combattue dans mon intérieur, et je ne pouvais surmonter les inquiétudes dont j'étais continuellement agitée. J'en vins à regarder les deux religions, la mienne et celle des catholiques, comme également suspectes. Je gardais le tout dans mon cœur, n'osant m'ouvrir à personne sur mes alarmes. Le démon se mettait de la partie, en m'inspirant des pensées de désespoir sur mon salut.

« A l'en croire, quelque parti que je prisse, je ne pouvais échapper à l'enfer. Malgré les efforts que je faisais pour dissimuler la tristesse dont j'étais rongée intérieurement, Mme Bart ud (c'est le nom de la dame chez

qui je demeurais) comprenait bien que je me trouvais dans un état violent ; elle compatissait à ma peine, et pour me procurer du soulagement, elle alla engager M. le curé à venir me voir. Il le fit dès le même jour jusqu'à trois fois, et me dit des choses si consolantes, que je ressentis le calme renaître dans mon âme ; j'eus dès lors un faible désir de me convertir. Quelques jours après, il arriva à Lyon un ancien Jésuite ; son séjour n'y fut pas d'une semaine entière ; mais c'en fut assez pour opérer la guérison de mon aveuglement intérieur, et me faire ouvrir les yeux à la lumière de la foi. Mme Bartaud, qui lui était redevable de sa conversion, après Dieu et la sainte Vierge, n'eut pas plutôt appris son arrivée, qu'elle le visita pour lui parler de moi et de mon endurcissement dans la religion protestante. Ce bon Père n'eut rien de plus pressé que de venir à la maison, comme pour faire une visite d'honnêteté. La conversation commença par des choses indifférentes ; mais ensuite il m'adressa la parole et m'entretint de la religion catholique. Comme je ne lui répondais rien, Mme Bartaud avait la complaisance de le faire parler pour moi, sans me témoigner nul mécontentement de mon silence. Ce n'est pas que l'entretien me déplût ; mais, quoique la grâce agît sur moi intérieurement, je ne pouvais ou je n'osais encore produire ce qui se passait au dedans de moi. Enfin le bon Père me témoigna avec douceur sa surprise de ce que je ne lui répondais rien. « Je ne sais que vous dire, » lui répondis-je. Il prit congé de nous ; je l'accompagnai jusqu'à la porte, et lorsqu'il nous quitta, je lui dis : « Mon Père, je dé- « sirerais vous parler demain. » Il comprit qu'il y avait en moi quelque changement, et me dit : « Tout à l'heure, mon enfant ; « remontons dans la chambre. » Il me sembla voir son cœur se dilater de joie ; mais comme il était tard, et que je l'avais assez fatigué ce jour-là, je ne voulus pas le retenir plus longtemps ; il me promit de revenir le lendemain, en m'indiquant l'heure ; mais je le prévins. Il me reçut avec une grande charité, et me parla avec une douceur dont je fus enchantée. Je lui fis part des impressions que m'avait faites son entretien, en lui avouant que je me sentais attirée à embrasser la religion catholique ; mais je lui exposai les difficultés qui m'arrêtaient. Le principal était le serment que j'avais fait, lorsque j'assistai à la cène pour la première fois, de ne point changer de religion. « Je « ne puis pas, lui dis-je, violer ma pro- « messe. » Cet article fut bientôt résolu ; il me demanda si je croyais que Jésus-Christ fût dans le pain que le ministre m'avait présenté à la cène. Je lui répondis que non, et que le pain n'était qu'une simple représentation, ce qui lui donna lieu de m'expliquer et de me démontrer le dogme de la sainte eucharistie. Il me parla ensuite du sacrement de pénitence ; la confession me révoltait ; j'eus beaucoup de peine à me rendre sur ces deux sacrements ; je fus moins difficile à convaincre sur le purgatoire et l'invocation des saints, particulièrement de la mère de Dieu.

« Il me fit voir que la religion calviniste était moins ancienne que la catholique ; ce fut surtout ce qui me la rendit suspecte : après avoir réfléchi sur tous les points, je crus voir, dans tout ce qu'il venait de me dire, la pure vérité, et je finis par lui dire à mon tour : « Mon père, je ne puis me dissi- « muler plus longtemps que je suis dans l'er- « reur ; c'en est fait, je me rends enfin ; je « veux être fille de l'Eglise romaine et de la « sainte Vierge. Je renonce à la religion « protestante, bien résolue de vivre et de « mourir dans la religion catholique. Priez « pour moi, mon père, afin que Dieu m'ac- « corde une parfaite conversion. » Il y avait près de quatre heures que durait notre entretien. A ces paroles si désirées par ce charitable père, tout transporté de joie, il éclata en actions de grâces, et, après avoir béni la divine miséricorde du changement qui venait de s'opérer en moi, il m'exhorta, dans les termes les plus pathétiques, à conserver la grâce inestimable que je venais de recevoir, et à garder une fidélité inviolable au service de Dieu. Il me donna quelques avis particuliers qui m'ont été très-salutaires, et qui m'ont beaucoup servi pour ma conduite soit intérieure, soit extérieure. Toutes ces paroles étaient comme autant de traits enflammés qui faisaient la plus vive impression sur mon cœur, tant j'y trouvais de charité et d'onction. Ah ! que j'ai d'obligation à ce zélé ministre du Seigneur ! Ce qui m'avait charmée le plus dans le P. Richard (c'est son nom), c'était sa douceur, sa patience et sa grande humilité ; je puis assurer même que c'est là ce qui a le plus contribué à ma conversion ; je regrettais beaucoup de le perdre presque aussitôt que je l'avais connu ; mais à peine arrivé à Lyon, il fut obligé de partir. Il me recommanda à M. Thomas, prêtre de la paroisse de Saint-Nizier ; je quittais un saint pour être confiée à un autre saint. Je le choisis pour mon confesseur ; j'aurais bien voulu qu'il eût pu m'instruire ; mais ses grandes occupations ne le lui permettaient pas. Il en chargea M. Bernard, ecclésiastique très-zélé de la paroisse de Saint-Paul, qui me fit, durant quatre mois, des leçons fort assidues. J'étais trop heureuse, et je jouissais d'un trop grand calme pour n'être pas éprouvée par de nouvelles tribulations. Le démon, jaloux de mon bonheur et furieux d'avoir perdu sa proie, me livra de terribles assauts pour me faire repentir de ma résolution : il commença par me faire naître des regrets sur la nécessité où je m'étais mise de renoncer à mon pays et à mes biens, de vivre séparée de ma mère et de mes autres parents. Les pensées qui venaient continuellement fatiguer mon esprit étaient que je ne serais donc plus rien à ma famille, et qu'elle ne me serait plus rien ; qu'elle me renoncerait, que le chagrin ferait périr ma mère, et que je serais obligée de gagner ma vie ; que tous les avantages dont mon père

m'avait favorisée en mourant, étaient perdus pour moi, et qu'enfin j'allais peut-être me voir bientôt réduite à mendier mon pain. Cruelles réflexions qui ne me laissaient pas un moment de repos ! Pendant deux jours entiers je ne fis presque autre chose que verser des larmes. Je voulais toujours sauver mon âme ; mais les conditions me paraissaient bien dures, et je ne savais pas encore m'appuyer sur la bonté de Dieu, qui m'avait appelée à lui. Je ne pensais pas cependant à retourner en Suisse. Les passages étaient libres, parce que le calme venait de renaître à Genève ; mais ce n'était plus le temps d'en profiter ; le Seigneur les avait tenus fermés jusqu'à ce que je me fusse rendue à la lumière de la vérité. Quelle amoureuse Providence ! Ayant eu besoin de passer chez un homme où nos protestants adressaient leurs commissions, il me dit en secret que depuis peu de jours deux voisins lui avaient demandé de mes nouvelles, et que ma mère les avait chargés de me ramener chez elle, et de payer toutes les dépenses que je pourrais avoir faites à Lyon. Je me mis à rire, ce qui l'étonna d'autant plus qu'à une autre époque je lui avais témoigné le plus grand empressement à retourner dans ma famille. Il soupçonna mon changement, et me dit : « Voudriez-vous vous faire « catholique ? — Oui, lui répondis-je. » Il m'en félicita, en me répliquant : « Vous « faites bien, vous prenez le bon parti ; je « garderai le secret ; lorsqu'on viendra vous « chercher, je dirai que c'est peine per- « due, que l'on ne peut vous trouver, et « que je ne sais où vous êtes. »

« Je continuai à demeurer chez M. Bartaud, qui, avec son épouse, me traitait toujours avec beaucoup d'amitié. Je travaillais pour eux, ils me nourrissaient et me fournissaient tout ce qui m'était nécessaire, car je n'avais nul autre moyen de m'entretenir. Ils auraient voulu me garder toujours, car ils me chérissaient comme leur enfant, et voulaient que je traitasse avec eux comme si je les avais eus pour père et pour mère ; j'étais chez eux comme dans ma propre famille, et j'aurais été fort contente de ne point les quitter ; mais la Providence en disposa autrement. On me donna pour marraine (car il fallut me rebaptiser sous condition, à raison du vice qu'avait eu mon premier baptême) Mme Claris, et pour parrain M. Archambaud, conseiller à la cour des monnaies. Ils voulurent se charger de ma personne, et ne trouvant pas à propos que je continuasse de travailler chez des tailleurs, ils me placèrent chez des demoiselles de mon pays, qui avaient professé autrefois ma religion. Ce fut pour moi une grande peine, et je puis dire même une pesante croix, de dire adieu à des personnes à qui j'avais tant d'obligations, et que je chérissais singulièrement.

« Je fus obligée de suivre les intentions de mes nouveaux bienfaiteurs, mais il m'en coûta bien des larmes, et j'en vis couler autant que j'en versai moi-même au jour de notre séparation ; du reste, mon âme était tranquille, il me tardait de faire mon abjuration ; à mesure que le temps approchait, mes tentations se dissipaient. On me permit d'assister à la messe, aux offices de l'église et aux processions ; ce qui me fit grand plaisir. La semaine sainte fut pour moi un temps bien précieux, par les consolations que je goûtai intérieurement. Je vis toutes les cérémonies, j'entendis le sermon de la Passion ; tout cela me pénétrait vivement ; j'aurais voulu mourir de regret de mes péchés, tant je pleurais la mort de mon Sauveur. Je soupirais sans cesse après le jour où j'aurais le bonheur de faire ma première communion ; je sentais en moi la plus grande confiance et la dévotion la plus tendre envers la sainte Vierge ; j'aimais à réciter la salutation angélique, et je le faisais avec beaucoup d'affection. Je la trouvais fort belle, et j'en goûtais beaucoup toutes les paroles. Mes sentiments pour cette bonne mère croissent tous les jours. C'est un grand sujet de douleur pour moi de voir qu'elle soit si peu honorée, si peu connue dans le monde. Je voudrais que partout on célébrât ses louanges, et que tous les cœurs lui fussent dévoués. Je n'ai pas de plus douce consolation que de la contempler et de lui offrir mes hommages. Ma confiance en elle est sans bornes, et j'espère tout de sa médiation auprès de son fils.

« J'ai beaucoup d'attrait à lire et à méditer la passion de Notre-Seigneur, je ne puis y penser sans verser des larmes ; et lorsque je fais oraison sur ses souffrances et sur sa mort, le temps me paraît toujours fort court. Un seul regard sur le crucifix adoucit toutes mes peines, et me donne un grand courage pour endurer toutes les misères de cette vie. Notre-Seigneur fait mes délices dans la sainte eucharistie. Lorsque je le vis pour la première fois dans ce divin sacrement, je fus tellement consolée et attendrie, que jusqu'à ma première communion je languissais du désir de le posséder dans mon cœur. Depuis que j'ai reçu cette grâce, s'il exigeait de moi que je fusse réduite à la nécessité de demander l'aumône de porte en porte, et si je me voyais abandonnée de tout le monde, rien ne serait capable de me faire renoncer à la religion catholique. Je ne puis être disposée autrement, quand je pense à ce que j'ai mérité par mes péchés, à tout ce que mon Sauveur a souffert pour moi, à la bonté avec laquelle il m'attire à lui, et enfin à ce qu'il me réserve dans le ciel. Je voudrais avoir de plus grands biens que ceux auxquels j'ai renoncé, pour lui en faire le sacrifice. Mon salut m'est plus cher que tous les trésors de la terre.

« Ce fut ainsi que je répondis à M. le curé, lorsqu'il me parla en particulier au jour de mon abjuration, pour m'y préparer. Comme il me représentait que j'allais sacrifier à Dieu tout ce que j'avais de plus cher au monde, et qu'il voulait s'assurer de la sincérité de mes dispositions intérieures à cet égard, je lui répondis que mon âme m'était

plus chère que tout le reste, et que de bon cœur je voulais faire à Dieu le sacrifice de ma mère, de mes parents et de mes biens. J'avais bien avancé ma confession générale, mais je ne devais la finir qu'à ma première communion. Je fis abjuration le second dimanche après Pâques, jour du Bon-Pasteur. Notre-Seigneur pouvait-il mieux en faire l'office auprès de moi, qu'en me retirant de la puissance du démon, pour me recevoir dans ses bras, et me faire entrer dans le sein de son Eglise? La cérémonie se fit dans l'église des religieuses bernardines. On chanta le *Veni, Creator*, et l'on exposa le saint sacrement; je répondis à toutes les demandes de M. le curé, avec toute l'ardeur de mon âme. Il me semblait en ce moment qu'on m'ouvrait le ciel; j'abjurai toutes mes erreurs, et je renonçai pour toujours à la religion protestante. Je fis ensuite ma profession de foi, tenant la torche d'une main et l'autre sur le saint Evangile. Les dames religieuses, qui avaient paré leur église de leurs beaux ornements, contribuèrent encore à la solennité de la cérémonie, par le chant en musique dont elles l'accompagnèrent, mais surtout par la sainte communion qu'elles firent toutes comme aux jours de leurs fêtes. Elles avaient attiré un grand concours d'assistants, qui témoignèrent une grande joie, et qui parurent pénétrés de dévotion. Quand elle fut achevée, l'on me conduisit dans le couvent où demeurait Mme de Claris. Après m'avoir gardée pendant trois jours auprès d'elle, pour délibérer sur le parti qu'elle prendrait à mon sujet, elle m'envoya au monastère de Sainte-Ursule d'Ambert, où elle voulait que je continuasse de m'instruire des vérités de la religion, et que je m'affermisse dans la foi; son dessein était encore, en m'envoyant dans cette maison, de me dérober aux poursuites de mes parents, qui me faisaient chercher partout. Ce voyage me coûta; je quittais avec peine des personnes que je connaissais, pour aller vivre avec d'autres qui m'étaient inconnues. Je perdais un confesseur en qui j'avais la plus grande confiance, et je craignais de n'en pas trouver un qui fût aussi charitable et aussi éclairé; mais enfin je devais suivre les volontés de ma protectrice, et il me le conseilla. Il me donna des avis très-salutaires, et m'offrit ses services avec une grande générosité à laquelle je fus très-sensible, jusqu'à me promettre de faire le voyage d'Ambert pour venir au secours de mon âme, si j'avais besoin de lui. Mme de Claris me confia, pour faire le voyage, à un monsieur de la ville d'Ambert, qui prit de moi tout le soin possible, et me fortifia beaucoup, durant toute la route, dans la sainte religion que je venais d'embrasser. Je descendis chez Mme Boucheron, qui me combla, avec toute sa famille, de politesses et d'amitié. Dès le lendemain j'entrai au couvent, où l'on me fit aussi l'accueil le plus gracieux; j'éprouvai tous les agréments, et j'y trouvai tous les secours spirituels que je pouvais désirer. Dieu m'y avait préparé un grand sujet de consolation et une grande source de paix dans la direction de mon nouveau confesseur. Sa douceur et sa charité m'inspirèrent toute confiance en lui; je fis sous sa conduite une retraite de sept jours pour me disposer à ma première communion. J'étais aidée encore et dirigée par une religieuse pleine de l'esprit et des vertus de son état. Ce fut alors que je goûtai surtout combien le Seigneur est doux et le plaisir dont on jouit à son service. Jamais le temps ne m'avait paru si court que pendant cette retraite. Oh! combien Dieu est bon et libéral envers ceux qui le cherchent!

« La veille de la Pentecôte, je reçus l'absolution avec des sentiments et une joie que je ne puis exprimer; l'exhortation que me fit mon confesseur avant de prononcer sur moi les paroles sacrées, me toucha si vivement, qu'il me semblait entendre Jésus-Christ lui-même, et que mon cœur semblait se partager de douleur et de reconnaissance. Le lendemain, jour de la fête, après lequel je soupirais si ardemment, je reçus, pour la première fois, la personne divine et adorable de mon Sauveur. On fit à peu près les mêmes cérémonies que pour mon abjuration; le prêtre, avant de me présenter la sainte hostie, me fit un petit discours qui me fit verser bien des larmes. On en vit répandre aux assistants du dedans et du dehors, tant leur cœur était ému des merveilles que la grâce opérait en moi. Je fis une amende honorable composée par mon confesseur, qui était comme une seconde abjuration et profession de foi. La sainte messe où j'eus le bonheur de communier, et où toutes les religieuses communièrent à mon intention, fut suivie du *Te Deum*. Du moment que je possédai Jésus-Christ dans mon cœur, je ne pus contenir mes transports; jamais je n'ai rien éprouvé de semblable à ce que je ressentis alors. Depuis que j'ai reçu une visite si sainte et si précieuse, mon unique désir est la possession de mon souverain bienfaiteur, elle m'est accordée deux fois la semaine. A chaque communion, je sens croître en moi le mépris du monde et de ses vanités, le regret de n'avoir pas été plus tôt enfant de l'Eglise catholique, et l'ardeur de mon amour pour Dieu.

« J'ai fait avec la communauté une retraite, dont j'ai suivi tous les exercices avec tant de plaisir que j'aurais voulu la prolonger pendant toute ma vie, tant j'étais contente; je bénis la divine Providence de tous les secours spirituels qu'elle m'a procurés par les mains des différentes personnes qui se sont intéressées à mon sort. Fasse le ciel que je ne perde pas le fruit de tant de grâces, et que, non contente de persévérer dans la fidélité que j'ai vouée à Dieu, je ne néglige aucun des moyens que j'ai en abondance d'arriver à la perfection dont il m'a ouvert les voies! Je supplie toutes les personnes qui liront cette relation, de se joindre à moi pour bénir le Père de miséricorde, qui a jeté sur moi un regard de prédilection, et de m'accorder le secours de leurs prières. Je leur recommande aussi mes

pauvres parents. Si elles veulent bien demander au Seigneur qu'il daigne les retirer de leur aveuglement, j'en serai éternellement reconnaissante.

« Jeanne-Marguerite SUESBECK,

« *Enfant de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.* »

SUFFIELD (Robert), anglais, du collége de Saint-Pierre à Cambridge, reçu, dans l'église de Sainte-Marie à Newcastel-on-Tyne en 1846. Une correspondance de Londres contenait à ce sujet le passage suivant : « L'université de Cambridge paraît depuis quelque temps disposée à entrer dans les mêmes voies que sa savante sœur, l'*Alma mater* d'Oxford, et à se rapprocher comme elle du centre de l'unité catholique. Tout récemment M. Suffield, membre du collége de Saint-Pierre de Cambridge, a fait profession publique de la foi catholique au séminaire d'Uschaw. »

SUFFREN DE SAINT-TROPEZ (Mme Adrienne-Victorine), anglaise d'origine, fit abjuration le 7 septembre 1822, chez les Dames du Sacré-Cœur, rue de Varenne.

SULPICE (Saint), martyr à Rome avec saint Servilien, fut converti à la foi de Jésus-Christ par les exhortations et les miracles de sainte Domitille. Sur son refus d'adorer les idoles, il eut la tête tranchée par ordre du préfet Adrien, pendant la persécution de l'empereur Trajan.

SURIUS (Laurent), né à Lubeck, en 1522, de parents Luthériens, abjura le luthéranisme, après qu'il se fut étroitement lié avec Pierre Canisius, à Cologne, où il faisait ses études. La connaissance qu'il y fit de Jean Lansperg, de l'ordre des Chartreux, eut pour résultat son entrée dans le même ordre. Il avait alors à peine vingt-un ans. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que, depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée à Cologne le 23 mai 1588, à l'âge de cinquante-six ans, il s'occupa avec un zèle infatigable de la publication d'ouvrages dont Nicéron (XXI, 320 et suiv.) nous a donné la liste. L'esprit qui respire dans ses écrits décèle un ascète accompli. Son *Recueil des conciles*, qu'il dédia au roi d'Espagne Philippe II, fut si agréable à ce prince, qu'il lui fit remettre par le duc d'Albe une gratification de 500 florins.

SUSSEX (Princesse Malthilde-Charlotte DE), convertie au catholicisme en 1828.

SUTTER (André), Suisse protestant qui se convertit et fit abjuration à Ancône, le 26 mars 1836, naquit à Semvalt, dans le canton de Saint-Gall, et était âgé de trente-huit ans. Cet homme, pour n'avoir pas retenu les emportements de sa colère, fut condamné aux travaux publics à Ancône. Il témoigna beaucoup de repentir, et demanda à être instruit de la religion catholique. Le P. Nanni, Augustin, l'a préparé pendant plusieurs mois. Le lundi de Pâques, le cardinal Nembrini, évêque d'Ancône, l'admit dans sa chapelle à la confirmation et à la sainte table.

SUZANNE était une sainte femme, qui suivait Jésus-Christ dans ses voyages. Saint Jean Chrysostome nous apprend que, parmi les Juifs, ceux qui se consacraient à la prédication prenaient avec eux quelques femmes de piété. Nous ne connaissons aucune autre particularité de la vie de Suzanne.

SUZE (Henriette DE COLIGNY, comtesse DE LA), née en 1618, morte à Paris le 10 mars 1673, fut célèbre par sa beauté, par ses aventures et par ses vers. Henriette, fille de Gaspard de Coligny, seigneur de Châtillon, maréchal de France, mort en 1646, et petite-fille de l'amiral de Coligny, fut mariée en 1643, à Thomas Hamilton, comte Hadington Ecossais, et devint veuve peu de temps après son mariage. Elle ne tarda pas à épouser en secondes noces le comte de la Suze de l'illustre maison des comtes de Champagne. Ce fut un protestant, converti depuis quatorze ans au catholicisme, le sieur de la Milletière, conseiller du roi, auteur de plusieurs ouvrages de controverse, qui, de concert avec les évêques du Mans et d'Amiens, entreprit, en 1653, la conversion de la comtesse de la Suze. Il nous apprend lui-même dans une *Lettre à M. de Courrelles sur la conversion de madame de la Suze* (Paris, Vitré, 1653, in-8°), qu'il composa pour l'exécution de son pieux dessein l'ouvrage intitulé : *Le Flambeau de la vraie Eglise, pour la faire voir à ceux qui sont en dehors ;* et l'on sait que ce livre fut imprimé aussi en 1653, avec l'approbation du clergé de France. La duchesse de La Force, la reine, et toute la cour, s'intéressèrent à cette conversion ; la comtesse voulut entendre contradictoirement La Milletière et Montpezat ; celui-ci refusa d'entrer en conférence, et ce refus paraissant une défaite à la jeune néophyte, elle n'hésita plus. *Toute notre cour* dit La Milletière, *en a été dans une joie indicible. La reine l'a conduite elle-même aux pieds du sanctuaire* (le 18 juillet 1653). L'éloge fut prodigué, dans cette circonstance, à la nouvelle catholique, à *cette héroïne fille de tant de héros.*

SVAICHER (Elie), juive de Moldavie, âgée de vingt-cinq ans, se convertit au catholicisme, et fut baptisée avec trois autres, par le pape lui-même le 22 mai 1847, dans la basilique de Latran à Rome. Pie IX leur conféra le sacrement de confirmation, et leur adressa quelques paroles pleines d'édification. Après leur avoir fait remarquer l'extrême bonté de Dieu, qui venait de les appeler au sein de son Eglise, il les félicita d'avoir su abandonner leur patrie, leur famille et leurs biens, pour obéir à cette voix de la conscience qui les pressait ; mais il ne leur laissa point ignorer que le Seigneur leur demandait encore plus en exigeant le renoncement à eux-mêmes ; triple renoncement qui doit s'étendre sur le cœur, l'intelligence et la volonté. Le pape finit en invoquant sur eux et sur tous les chrétiens les grâces du Saint-Esprit, et en donnant à l'assistance sa bénédiction apostolique. L'auditoire se retira agité de la plus vive émotion.

SWITZER, de Limerick, renonça au protestantisme, pour embrasser la foi catholique. Son abjuration fut reçue par M. Cherry, curé de la localité, en 1843.

SYBERT-VAN-GINKEL, protestant hollandais, ancien militaire dans la garde de Napoléon, et depuis maître d'équitation, vint s'établir à Ostiglia, dans la province de Mantoue. Peu après son arrivée, une maladie grave qui lui survint l'obligea d'entrer à l'hôpital civil. Il y reçut tous les soins qu'exigeait son état; le curé, M. Zapparoli, vint le voir, lui témoigna de l'intérêt, et le trouva dans des dispositions assez favorables. Sybert entrevit la vérité; ses préjugés se dissipèrent, et il comprit que l'Eglise catholique était le port du salut. Cependant les soins des médecins le rendirent à la santé. Cette circonstance ne refroidit point son zèle. Son instruction étant achevée, il demanda à rentrer dans le sein de l'Eglise. Son abjuration eut lieu le 8 septembre 1835, jour de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, dans l'église paroissiale du lieu. Le curé lui adressa un petit discours sur sa démarche. Sybert se confessa, et reçut à la grand'messe le sacrement de l'eucharistie. Il fit tous ces actes de religion avec des signes de foi et de dévotion qui touchèrent les assistants. Il voulut prendre le nom de Pierre par respect pour le prince des apôtres. Cet homme était de La Haye, et âgé de quarante ans.

SYLVAIN, moine et disciple de saint Pacôme, avait été comédien avant d'entrer dans le monastère de Tabenne. Quoiqu'il se fût retiré dans cette solitude par le désir sincère d'expier ses fautes, sa conduite dans le commencement paraissait peu édifiante aux frères, parce qu'il ne se faisait pas scrupule de transgresser en plusieurs points la règle monastique, et de faire bien des choses qui tenaient à son ancienne profession. Pacôme s'appliquait à le corriger par de sages remontrances; mais comme ce moyen produisait peu d'effet, il eut recours à la prière pour demander à Dieu sa conversion; et un jour qu'il lui représentait plus fortement qu'à l'ordinaire le compte qu'il aurait à rendre à Dieu pour les grâces dont il abusait, il parvint à toucher son cœur. Dès lors Sylvain se montra tout différent de ce qu'il avait été, et il s'accusait publiquement d'avoir vécu trop longtemps d'une manière indigne du saint état qu'il avait embrassé. Il fit de si grands progrès dans la perfection qu'il mérita d'être cité comme un modèle de pénitence et de ferveur. Il mourut vers le milieu du IVe siècle.

SYMPHORIEN (Saint), martyr à Rome avec saint Claude, et plusieurs autres qui furent convertis à la foi chrétienne par saint Sébastien, et baptisés par le prêtre saint Polycarpe. Le juge Fabien les fit arrêter pendant qu'ils étaient à rechercher les corps des saints martyrs; après les avoir fait appliquer trois fois à la torture, il les fit jeter dans le fleuve, vers l'an 286.

SYRIE ou SYRE (Sainte), martyre à Troyes, était une dame illustre de cette ville, qui fut une des premières qui se convertirent au christianisme, lorsque l'Evangile y fut annoncé. Il est probable qu'elle souffrit sous le président Rictiovare, vers l'an 287.

T

TABITHE, juive de Joppé, convertie au christianisme, et surnommée la *mère des pauvres*, au service desquels elle s'était entièrement consacrée. Cette femme étant venue à mourir, les pauvres inconsolables de cette perte se mirent à pleurer autour de son corps exposé, suivant l'usage, dans une grande salle, et envoyèrent deux disciples à Lydde, prier saint Pierre de se rendre dans leur ville. L'apôtre ne tarda pas à arriver, et fut conduit aussitôt dans la chambre de la défunte, où la douleur des assistants lui expliqua ce qu'on désirait de lui. Il fit alors retirer tout le monde, et, après avoir prié, il dit à la défunte : *Tabithe, lève-toi!* Tabithe ouvre les yeux, et aidée par le prince des apôtres, elle se lève, et se montre aux fidèles en un état de parfaite santé. La nouvelle de ce miracle s'étant répandue dans la ville, un grand nombre de ses habitants embrassèrent la foi chrétienne.

TACHAOUER (Léopold), Israélite, âgé de cinquante-cinq ans, originaire de Prague, qui se convertit au catholicisme, et reçut le baptême des mains de M. Fey, curé de Hettange, diocèse de Metz, le 25 avril 1846. On lui donna les noms de François-Marie. La conversion de Léopold Tachaouer à la vérité religieuse fut d'autant plus facile à amener qu'il avait beaucoup plus d'instruction que n'en ont communément les Juifs. Après avoir reçu le sacrement de baptême, le néophyte adressa lui-même aux assistants une allocution, dans laquelle il leur développa les motifs qui l'avaient déterminé à quitter la religion mosaïque pour embrasser celle de Jésus-Christ, et il s'appuya sur l'Ancien Testament qu'il avait étudié dans l'original. Tachaouer avait été pendant quelque temps instituteur; il n'est point d'intrigues qui n'aient été employées pour empêcher sa conversion ou pour la rendre odieuse. Mais grâce à l'autorité locale, qui l'a protégé par sa fermeté, grâce également au charitable curé qui, pour le soustraire aux sarcasmes auxquels il était en butte, l'a recueilli chez lui pendant six semaines, en consacrant à son instruction les moments dont il pouvait disposer, tout s'est bien passé, et le baptême lui a été conféré devant un grand concours de fidèles.

TADOURNEAU, protestant, qui fit abjuration au château de Souchelles, le 21 mars 1685, entre les mains de l'évêque d'Angers,

qui prononça un discours à cette occasion.

I. — TALBOT (Georges), maître ès arts, membre de Balliol-Collége, curé d'Evercreech et Chester-Blade, comté de Somerset (Angleterre), résigna ses fonctions, et ayant fait abjuration, fut reçu au sein de l'Eglise catholique, à Oscott, le 10 juin 1843. Il était dans l'intention de se préparer au sacerdoce catholique. Depuis la conversion de Sibthorp, c'était le cinquième membre de l'Université d'Oxford qui revenait à l'unité.

II. — TALBOT Bridges (Georges), avocat anglais, reçu au sein de l'Eglise catholique, en 1845.

TARLETON (F. W.) avocat, sa femme et sa sœur, se convertirent au catholicisme, en Angleterre, et furent reçus au sein de l'Eglise, en 1845.

TASSAN, ministre protestant, converti vers 1615.

TAUBÉ (Frédéric-Guillaume de), fils d'un médecin attaché à la personne de la reine Caroline d'Angleterre, épouse de Georges II. Taubé reçut le jour à London, le 12 mars 1728; il fréquenta, à l'âge de quinze ans, l'université de Göttingen, et il n'avait encore que dix-neuf ans, quand il publia un écrit contre les prescriptions du droit canon romain, en usage en Allemagne. Cet ouvrage lui attira tant d'adversaires, qu'il renonça pour longtemps à toute envie de faire le publiciste. Il devint plus tard docteur en droit, avocat et juge; le baron Philippe-Louis de Moltké, conseiller intime en activité de service auprès de Sa Majesté roy. et imp., chambellan et maréchal de camp en chef, le fit son secrétaire et l'avocat de sa maison. C'est chez ce baron que Guillaume de Taubé devint catholique. Il prit fait et cause pour la maison d'Autriche, pendant toute la durée de la guerre des sept ans, et ses sentiments de dévouement le portèrent même à partir en volontaire, et à faire en cette qualité la campagne près de Collin où il fut légèrement blessé. Il avait été en service pendant sept ans dans la maison du baron de Moltké, et ce n'est qu'après cet intervalle qu'il put trouver une place dans l'Etat de l'empire. Il devint secrétaire d'ambassade à Londres, ensuite secrétaire de cour au conseil de commerce à Vienne, se maria en 1769, avec la fille de M. Eightowler, architecte anglais, qui se trouvait alors dans cette ville. Son union fut heureuse et paisible. Son emploi l'obligea à faire toute sorte de voyages à Trieste, à Venise, en Silésie, en Sibérie et dans les Pays-Bas. Et lorsque le collége auquel il appartenait fut dissous en 1776, il choisit Bruxelles pour son lieu de séjour; mais il ne put point accomplir son dessein, parce qu'on lui avait encore réservé une autre et nouvelle mission. Effectivement, il reçut le 30 août, l'ordre de se rendre au plus tôt dans la Sclavonie et de là en Sibérie, pour assister à Carlowith, en qualité de second secrétaire impérial au synode, où se trouvaient réunis le métropolitain et les évêques de la nation Illyrienne. La place de premier secrétaire avait été donnée au palatin supérieur de la Sclavonie. De Taubé eut encore d'autres charges à remplir, et lorsque, pour l'affaire dont nous venons de parler, il crut devoir présenter quelques réflexions sur la question, l'empereur Joseph lui répondit : « Je sais que vous êtes un homme calme pour les matières de religion, et que vous traitez ces questions avec prudence et douceur, et j'ai confiance que vous saurez écarter avec bonté et bienveillance tout ce qui pourrait être quelque obstacle à la réussite, et c'est pour ce motif que je vous ai choisi. » Le synode eut des effets réels et salutaires. C'est en 1777 qu'il reçut le titre de noble, et fut nommé conseiller d'Etat pour la Basse-Autriche. Son application pour cette charge et la non observation d'une diète sévère, lui attirèrent une maladie de poitrine, dont il mourut le 16 juin 1778. Ses écrits pleins de science, tant en politique qu'en droit et jurisprudence, ainsi que ses lettres, le font connaître comme un homme profond, zélé, actif, et des témoignages certains le recommandent pour sa probité, sa franchise, sa bienveillance et ses autres qualités. La censure établie à Vienne, et qui lui porta, à lui aussi, plus d'un coup sensible, était l'objet de sa haine. Il observait strictement les lois de l'Eglise. Il écrivait à Busching dans une lettre du 17 juin 1775 : « J'ai reçu tout récemment les nouvelles bulles papales pour notre nouvel évêque de Trieste. Par la première de ces pièces, le Pape le confirme et l'installe dans sa dignité et son titre, après néanmoins qu'il aura prêté le serment de fidélité au Saint-Siége apostolique. Par la seconde lettre, il est dispensé et absous à tout égard de tous les empêchements canoniques. » (Busching, *Beitræge*, Enitmürgn, etc., La Haye, 1785, IV, 221.)

TAVERNIER de Coucy (Mme), veuve, protestante, âgée d'environ cinquante-six ans, qui se convertit au catholicisme vers le mois de juin 1686. Depuis sa conversion, toute sa conduite fit voir combien elle était fermement persuadée de la religion qu'elle avait embrassée.

TAYET, suisse, établi en France, étant sur le point de devenir ministre protestant, abjura en 1817. Son fils imita son exemple. Depuis, Tayet est mort dans de grands sentiments de piété.

I. — TAYLOR (Guillaume), né à Cloyne, fut élevé au collége de la Trinité, à Dublin, et se destinait à être ministre protestant; mais s'étant converti, il acheva son éducation à Maynooth : c'était un homme de talent. Il fut grand vicaire de M. de Cheverus, à Boston, et on dit même que le prélat l'avait proposé pour son successeur. Le saint-siége ayant fait un autre choix, M. de Taylor vint en France, où l'archevêque de Bordeaux l'avait nommé un de ses grands vicaires. Il mourut le 1er août 1828, à Paris, d'une rupture d'un vaisseau sanguin. Cet ecclésiastique, aussi distingué par ses excellentes qualités que par son instruction et son mérite, n'avait qu'environ quarante ans.

II. — TAYLOR (Mme) et sa fille, protestantes converties au catholicisme, en 1842.

TEDESCHI (Hélène), Israélite de Rovigo, se convertit au catholicisme, reçut le baptême et la confirmation des mains du cardinal Monico, patriarche de Venise, le 10 juin 1840, et fut mariée avec Antoine Turetta. — En ce moment eurent lieu à l'Institut des catéchumènes de Venise d'autres baptêmes d'Israélites.

TEISSIER et sa sœur, convertis au catholicisme depuis plusieurs années.

TELLERY (Ignace), à Zeuta (Hongrie), chirurgien israélite, sa femme et ses filles, se convertirent, et reçurent le baptême en 1842.

TENNYSON D'EYCOURT (Charles), membre du parlement anglais et député de Lembetti, abjura l'anglicanisme, et fut reçu au sein de l'Eglise, vers 1846. Toute sa famille suivit son exemple. — Mlle Tennyson d'Eycourt, sa fille, se convertit en 1846.

Le *Morning Advertiser* parlait en termes très-embarrassés et discrets de la récente conversion d'un membre du parlement qui, avec toute sa famille, avait embrassé la foi catholique. Cette réserve indiquait l'importance du fait, qui n'était autre que la conversion de M. Charles Tennyson d'Eycourt et de sa famille.

TERQUEM (Le docteur), savant médecin israélite, dont toute la famille avait embrassé le christianisme, avait manifesté, dans sa dernière maladie, le désir de mourir chrétien. Il fit hautement sa profession de foi devant plusieurs témoins, et reçut le baptême des mains de l'abbé Ratisbonne. Deux jours après il mourut, plein de joie, en exprimant à sa famille attendrie le bonheur qu'il éprouvait de reconnaître en Jésus-Christ le rédempteur promis à ses pères. Le docteur Terquem était âgé de cinquante-cinq ans, et laissa les plus honorables souvenirs à Metz, où, durant de longues années, il exerça la médecine avec la plus noble générosité. C'était un homme généralement estimé parmi les juifs comme chez les catholiques. Les journaux hostiles au clergé n'avaient pas manqué de dénaturer les faits.

La lettre suivante fut adressée par l'abbé Ratisbonne au *Siècle* et au *Constitutionnel*, qui n'ont pas jugé à propos de la reproduire, tout en convenant de l'exactitude des faits qu'ils avaient d'abord contestés.

« Paris, 3 mai 1845.

« Monsieur le Rédacteur,

« On m'a communiqué un peu tard le numéro de votre journal qui contient une note sur la conversion du docteur Terquem.

« Cette note vous a évidemment été fournie par quelque juif mal intentionné. Aussi me serais-je abstenu de répondre aux accusations fausses et ridicules dont elle me charge, si je ne tenais à exposer la vérité aux hommes de bonne foi.

« Voici le fait tel qu'il s'est passé :

« M. Terquem avait eu avec moi plusieurs conférences, dans lesquelles il me fit connaître avec une aversion profonde pour le judaïsme moderne, le désir d'embrasser le catholicisme. Déjà sa femme et ses filles étaient catholiques; son frère, savant distingué, avait de même fait baptiser ses enfants. Tombé malade, M. Terquem manifesta à son médecin le plus vif désir de mourir chrétien; on manda tout aussitôt le curé de la paroisse; mais ce digne pasteur trouvant le malade endormi, ajourna l'entrevue.

« Sur ces entrefaites, revenu de Versailles, je me rendis auprès de la famille Terquem; je fus reçu dans un salon où étaient réunis les membres de la famille, juifs ou chrétiens. J'ignorais que le malade fût en danger; on me dit qu'il dormait, et je promis de le revoir plus tard. Ma visite fut courte et au moment où je me retirais, la dame Terquem me prit à part et me dit que, par délicatesse, elle avait éloigné de son mari tout ce qui aurait pu inquiéter sa conscience, mais que Dieu lui-même avait fait naître en lui des dispositions heureuses. Elle me parlait encore quand une personne, sortant de la chambre du malade, vint nous annoncer que M. Terquem demandait si le baptême lui serait bientôt accordé.

« Nous regardâmes cette circonstance comme toute providentielle. On m'introduisit auprès du malade, qui m'accueillit avec joie, me rappela les sentiments qu'il m'avait déjà exprimés, et me demanda le baptême. Je répondis que l'Eglise exigeait de lui une profession de foi devant plusieurs témoins. Deux dames chrétiennes s'étaient trouvées avec moi pendant cet entretien auprès du malade; je fis entrer dans la chambre plusieurs autres dames, et ce fut en présence de sept ou huit témoins que M. Terquem, après avoir fait hautement sa profession de foi, reçut le baptême.

« La cérémonie était à peine achevée que je fus abordé par le frère de M. Terquem, qui venait d'arriver; il me recommanda avec beaucoup de préoccupation de ne pas influencer le malade; je le lui promis et tins parole, car je ne le revis plus. Le docteur Terquem mourut deux jours après, en exprimant à sa famille tout le bonheur qui comblait son âme.

« Voilà, monsieur, l'exposé simple et véridique des faits, tels que les médecins et plusieurs autres honorables témoins pourront l'attester. Veuillez croire qu'en vous transmettant cette réclamation, mon but n'est point de justifier mon ministère, que j'ai rempli selon ma conscience et les saintes prescriptions de l'Eglise; mais j'ai voulu rendre témoignage à la vérité.

« Je compte assez sur votre loyauté pour espérer que vous ne refuserez point l'insertion de cette lettre, et je vous prie d'agréer l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble serviteur,

« Théod. RATISBONNE, *chan. hon.* »

TERRACINI (Jacob) et **TERRACINI** (Joab et Rébecca), juifs de Rome, qui se convertirent au catholicisme, et reçurent des mains mêmes du pape le baptême, avec quatre autres, la veille de la Pentecôte de l'année 1827, dans le beau baptistère érigé à Sainte-Marie-Majeure. Les parrains ont été le prince Altur, sénateur de Rome, le prince de Viano, le prince Antoine de Piombino, et le prince Sigismond Chigi ; les marraines étaient les princesses Barberini et Collone. La cérémonie s'est faite avec beaucoup de pompe. Après l'office du jour, le saint-père se rendit à la chapelle du baptistère, et bénit les fonts. Il administra ensuite le baptême et la confirmation aux néophytes, et leur adressa une allocution paternelle sur la faveur qu'ils venaient de recevoir. Ils assistèrent tous à la messe solennelle ; le Pape bénit les mariages de Terracini et de la femme Samentani. Quatre des nouveaux chrétiens reçurent la communion, les deux autres étant encore trop jeunes.

TERTULLIEN (Quintus Septimius Florens Tertullianus), prêtre de Carthage, était fils d'un centenier de la milice sous le proconsul d'Afrique. Sa première profession fut le barreau. Il avait fait une grande étude des systèmes des différentes sectes de la Grèce, et joignit la philosophie à l'éloquence. La constance des martyrs lui ayant fait une vive impression, il se fit chrétien et défendit la foi de Jésus-Christ avec beaucoup de courage. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur Sévère, son *Apologie pour les chrétiens*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. La persécution continua et fut très-vive à Carthage où Tertullien avait publié cet écrit éloquent. L'auteur avait un génie vif, ardent et subtil. Ses livres prouvent qu'il avait étudié toutes sortes de sciences. Il rendit son nom célèbre dans toutes les Eglises par ses ouvrages. Il combattit les hérétiques de son siècle ; il en ramena plusieurs à la foi ; il encouragea par ses exhortations les chrétiens à souffrir le martyre. Il trouva que Proclus, disciple de Montan, vivait d'une manière conforme à son humeur. Ces apparences de piété le séduisirent, et il donna dans les systèmes de cette secte. Cet homme célèbre mourut sous le règne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. Les ouvrages de Tertullien sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant son hérésie, et ceux qu'il a donnés ensuite.

TEVENOT, ministre protestant converti vers 1635.

TEWLY, ministre protestant aux Etats-Unis, qui se convertit au catholicisme en 1818 ; et après sa conversion, se retira à Rome où, se vouant à l'état ecclésiastique, il se préparait à recevoir les ordres sacrés.—Un autre ministre protestant, renommé dans son parti, venait de déclarer au Père Kohlmann, jésuite au collége de Georges Town, la résolution qu'il avait prise de rentrer dans le sein de l'Eglise. Trois ou quatre autres devaient se déclarer prochainement de la même manière.

THADDÉE (Saint), qu'il ne faut pas confondre avec l'apôtre saint Jude ou Thaddée, premier évêque d'Edesse en Mésopotamie, et l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, fut envoyé dans cette ville par l'apôtre saint Thomas, peu de temps après l'ascension. Nous lisons dans Eusèbe, qui avait consulté les archives de l'Eglise d'Edesse, que Thaddée guérit Abgare, roi autopantarque de cette ville, d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps, qu'il le convertit et le baptisa avec un grand nombre de ses sujets. Thaddée mourut à Bérythe en Phénicie.

THADÉE (Saint). *Voy.* Jude, apôtre

THAIS (Sainte), pénitente, née en Egypte vers le milieu du IVe siècle, fut élevée dans la religion chrétienne ; parvenue à l'âge des passions, elle abusa de sa beauté et des autres avantages qu'elle tenait de la nature pour se livrer à des désordres publics, et exerça pendant plusieurs années l'infâme métier de courtisane. Paphnuce, célèbre anachorète de la Thébaïde, informé de la vie qu'elle menait, ne cessait de pleurer sur le triste état où se trouvait l'âme de cette malheureuse pécheresse. Un jour, après avoir consulté Dieu dans la prière, il se sentit inspiré d'aller la trouver dans ses égarements, et prenant des habits séculiers, il se rendit dans la ville qu'elle habitait. Ayant été introduit dans sa chambre, il demanda de l'entretenir dans un appartement plus retiré. « Si ce sont les hommes que vous craignez, lui répondit Thaïs, personne ne peut nous voir ici ; si c'est Dieu, il n'est pas possible d'échapper à ses regards en quelque lieu que nous soyons. — Quoi ! vous savez qu'il y a un Dieu ? — Je sais de plus qu'il y a un paradis pour les bons et un enfer éternel pour les méchants. — Comment donc, si vous croyez ces grandes vérités, osez-vous pécher en présence de celui qui vous voit et qui vous jugera ? » A ce reproche, Thaïs connut que celui qui lui parlait était un serviteur de Dieu, et qu'il n'était venu la trouver que pour la retirer du désordre. Elle se jette à l'instant aux pieds de Paphnuce ; et fondant en larmes, elle lui dit : « Mon Père, imposez-moi quelle pénitence vous voudrez, et priez pour moi, afin que Dieu daigne me faire miséricorde. Donnez-moi seulement trois heures pour mettre ordre à mes affaires, et ensuite je suis à votre disposition. » Paphnuce, lui indiqua un lieu où elle devrait le trouver, et retourna dans sa solitude. Thaïs prend son or, ses bijoux et tout ce qu'elle avait amassé par ses crimes, les porte dans la rue et y met le feu, en invitant ceux avec qui elle avait péché, d'imiter son sacrifice et sa pénitence. Après trois ans des plus grandes austérités, elle mourut vers le milieu du IVe siècle.

THAMEL (Saint), martyr avec plusieurs autres, avait été prêtre des idoles. Devenu chrétien, il confessa Jésus-Christ dans le IIe siècle, sous l'empereur Adrien, et l'on croit

qu'il fut martyrisé à Edesse en Mésopotamie.

THAMER (Théobald) de Rosheim en Alsace. Il avait étudié à Wittemberg, où on lui inocula le protestantisme, et, en 1543, le landgrave Philippe de Hesse le nomma professeur de théologie et pasteur à Marbourg. Il accompagna le landgrave dans la guerre de Smalcalde, en qualité de prédicant militaire. Comme il s'efforçait de porter remède à la vie dissolue et aux sauvages excès de la soldatesque protestante, les uns le maudirent, les autres se moquèrent de lui, d'autres enfin lui répliquèrent : « Mais vous nous enseignez que l'homme ne peut rien faire de bon pour subsister devant Dieu et devenir juste. C'est pourquoi nous devons être sauvés et devenir enfants de Dieu *uniquement* par le mérite du Christ qui nous est appliqué par la foi : pourquoi donc vouloir nous tourmenter à vos bonnes œuvres? Si nous pouvions faire quelque chose de bon, et par nos œuvres devenir justes, à quel propos Christ serait-il mort pour nous? » Ces objections firent une profonde impression sur Thamer ; à force d'y penser et de considérer l'état moral du peuple, il tomba d'abord dans une grande tristesse. Il résolut enfin de combattre dans ses sermons la doctrine de Luther sur la justification par la foi seule ; ce qui lui attira des disputes avec les autres prédicants et théologiens ; par suite de quoi le gouvernement de Hesse lui donna son congé en 1549. Thamer allait trouver le landgrave prisonnier dans les Pays-Bas, lorsque dans Anvers il rencontra Billik, provincial des Carmes, qui le recommanda à l'archevêque électeur de Mayence. Thamer rentra dans l'Eglise catholique, devint prédicateur à Francfort, plus tard à Minden, obtint un canonicat à Mayence, et mourut en 1569 professeur à Fribourg. Il publia plusieurs écrits, tant pour justifier sa conversion que pour réfuter les erreurs protestantes.

THAYER, ministre presbytérien de Boston, dont la conversion au catholicisme, l'une des plus éclatantes qui ait eu lieu aux Etats-Unis, est ainsi rapportée par M. Thayer lui-même :

« On a annoncé dans les papiers publics la conversion d'un ministre protestant, opérée à Rome, à l'occasion des miracles du vénérable Labre, et son abjuration faite le 25 mai 1783.

« Je suis ce protestant converti à la foi ; j'y ai été conduit par une providence spéciale que je ne puis méconnaître. Comme l'aveugle de l'Evangile miraculeusement éclairé, je me fais un plaisir et un devoir de publier les miséricordes du Dieu de bonté à qui je dois la lumière et la vie de la grâce. Ma conversion a été publique et mon abjuration solennelle à Rome. Ayant passé ensuite en France, j'ai raconté mon histoire, ou plutôt celle de la divine providence sur moi, à un grand nombre de personnes respectables qui désiraient d'en apprendre les particularités. D'ailleurs, quelques amis m'ont pressé d'en donner au public une relation abrégée, pour une plus grande édification et pour la plus grande gloire de Dieu.

« Je me suis rendu à leurs raisons et à leur autorité, et me suis déterminé, selon leur conseil, à la mettre en anglais et en français, en faveur de ceux qui n'entendent que l'une de ces deux langues. Quant au français qui ne m'est pas encore bien familier, j'avoue que j'ai été obligé d'emprunter du secours et de faire retoucher mon style trop incorrect.

« Je suis né à Boston, d'une famille assez fortunée, j'y ai été élevé dans la religion protestante, la seule dominante et presque la seule connue dans la Nouvelle-Angleterre. J'avais d'abord refusé de faire mes études ; mais à l'âge de seize ans, par réflexion et par je ne sais quel désir d'apprendre, je le demandai moi-même à mes parents. Alors à force d'application, je reparai le temps perdu, et avec le secours d'un bon maître, je fis des progrès assez rapides. Mes études finies, je fus fait ministre dans la secte puritaine, et j'en exerçai les fonctions pendant deux ans, m'appliquant à l'Ecriture sainte et à la prédication. Cependant je sentais une inclination secrète à voyager ; je nourrissais ce désir et je formai la résolution de passer en Europe pour apprendre les langues européennes les plus en usage, et me mettre au fait de la Constitution des Etats, des mœurs, des usages, des lois et du gouvernement des nations principales, afin d'acquérir, par ces connaissances politiques, plus de considération dans ma patrie et de lui être plus utile. Telles étaient mes vues humaines : je ne me doutais pas des desseins secrets de la Providence, qui me préparait par là des avantages infiniment plus précieux. Je m'embarquai donc pour l'Europe ; j'arrivai en France vers la fin de l'année 1781. Je me mis à lire les meilleurs auteurs, et à m'instruire des principes du gouvernement. J'essuyai alors une maladie, et comme je craignais qu'elle ne devînt grave, mon premier soin fut de défendre qu'on laissât approcher de moi aucun prêtre catholique, tant j'étais attaché à ma secte !

« Après mon rétablissement, j'allai passer trois mois en Angleterre, appliqué comme en France, à observer les mœurs et les usages du pays. On m'y invita à prêcher ; je le fis, et l'on trouva que ma doctrine n'était pas conforme à celle du pays où je parlais. Je répondis que je l'avais puisée dans l'Evangile ; c'est que les protestants trouvent dans le même Evangile bien des doctrines différentes. Je revins ensuite en France, pour aller de là à Rome, toujours occupé des mêmes vues, mais bien prévenu comme on l'imagine aisément contre la religion du pays et contre la nation que l'on m'avait représentée sous les traits les plus odieux. J'avais cependant déjà conçu dans mon séjour en France une idée moins défavorable de la religion catholique, et mon commerce avec les Italiens me fit revenir aussi de mes préventions contre eux. Dans le trajet de Marseille à Rome, nous fûmes obligés, faute de

vent, de nous arrêter plusieurs jours dans un petit port que l'on nomme *Portécole*. Le marquis d'Elmoro, vieillard respectable, major de la place, sans que j'eusse aucune recommandation auprès de lui, m'accueillit et me traita avec une bonté et une affection paternelle : sa maison, sa table, sa bibliothèque, tout fut à mon service. Quand nous nous quittâmes, il me fit promettre d'entretenir avec lui un commerce de lettres. J'ai eu le bonheur de rencontrer partout des Italiens du même caractère, et tous ceux auxquels j'ai eu affaire m'ont témoigné le même empressement à m'obliger, surtout dans la maison honnête et vertueuse où j'ai logé à Rome, et dans laquelle je me suis trouvé comme au sein de ma famille. Tant de bonté et de cordialité à l'égard d'un étranger, d'un protestant connu comme tel, me touchait et m'étonnait tout à la fois. Cette religion, me disais-je, n'est donc pas si insociable, et elle n'inspire pas, comme on me l'avait dit, des sentiments d'aversion et d'intolérance pour ceux qui lui sont étrangers. Je condamnais ainsi moi-même, de jour en jour, les injustes préventions que l'on m'avait suggérées contre elle, et Dieu disposait les choses de loin pour me conduire insensiblement au terme heureux où je suis parvenu. Dès que je fus parvenu à Rome, je n'eus rien de plus pressé que d'aller voir ces chefs-d'œuvre fameux et ces monuments antiques qui attirent les étrangers, entre autres la Rotonde ou le Panthéon, temple autrefois consacré au culte de toutes les fausses divinités du paganisme, et aujourd'hui dédié à l'honneur de la sainte Vierge et des saints.

« A la vue de ce superbe édifice, je fus frappé d'une idée qui me parut grande et qui serait, me disais-je à moi-même, bien propre à fournir la matière d'un beau discours, si la religion catholique était vraie. Voici en substance l'idée qui me vint alors à l'esprit. Ce temple autrefois consacré au culte des faux dieux, devenu un temple du vrai Dieu; la croix de Jésus-Christ élevée sur les débris de toutes les idoles réunies, comme pour lui faire un plus beau trophée, et, de là, montrée à toute la terre, cette ville, autrefois maîtresse de tout l'univers et la capitale du monde païen, devenue la capitale du monde chrétien! Voilà des monuments parlants et toujours subsistants du triomphe de Jésus-Christ sur le fort armé, et de l'établissement de son empire sur les ruines de l'empire du démon; il était digne de faire du centre de l'idolâtrie le centre de la vraie religion, de la première ville du monde la capitale de son royaume; enfin, de cette école fameuse de tous les arts, de cette ville célèbre, qui fixe tous les regards et attire les curieux et les étrangers de toutes les parties de l'univers, l'école de la vérité et le centre commun d'union entre tous les fidèles qui croient en Jésus-Christ. Alors il ne manquerait rien à la gloire extérieure de sa religion et à la visibilité de son Eglise qu'il a voulu, sans doute, mettre sous les yeux de tous les peuples, alors elle serait véritablement cette ville bâtie sur la montagne, exposée à la vue de toutes les nations, de manière à ne pouvoir être cachée. Cette idée me plaisait beaucoup, et, comme j'aimais l'éloquence de la chaire, je désirais qu'elle fût vraie, pour pouvoir traiter un si beau sujet. Ce premier trait de lumière aurait dû me conduire plus loin; mais ce n'était encore, à mes yeux, qu'une belle chimère, et je la laissai là pour m'occuper des objets que je m'étais proposés.

« J'appris l'italien beaucoup plus vite et plus aisément que le français, et je fus bientôt en état de lire les meilleurs auteurs en cette langue. J'étudiais en même temps, selon mon projet, la constitution et l'état actuel de Rome.

« Cependant la religion catholique me revenait de temps en temps à l'esprit : quoiqu'elle n'entrât point dans le plan d'études que je m'étais tracé, je désirais de m'instruire à fond, pendant que j'étais dans cette ville, comme j'aurais voulu connaître la religion de Mahomet si je m'étais trouvé à Constantinople. Du reste, j'étais bien éloigné de soupçonner que la mienne fût fausse, ou du moins de penser à en embrasser une autre; seulement je voulais apprendre la doctrine des catholiques de leur propre bouche, afin de ne leur imputer que ce qu'ils disent eux-mêmes. Je m'adressai pour cela à plusieurs ecclésiastiques, et, selon ma coutume de faire parler chacun sur sa profession, je les mis sur la religion, mais ils avaient plus de piété que de lumières. Voyant un protestant décidé, ils me condamnèrent sans m'éclairer, et nous nous quittâmes également mécontents, eux de mon attachement à mon erreur, et moi de leur zèle qui ne me paraissait pas selon la science; au reste, je ne voulais que connaître leurs opinions et non me détromper des miennes; je ne sentais pas le besoin de m'éclairer, mais je désirais de satisfaire ma curiosité, et, grâce à cette Providence admirable qui faisait tout servir à mon bien, comme le désir de voyager m'avait amené au centre des lumières sans que je le susse, le désir de m'instruire me conduisit aussi à la connaissance de la vérité sans que j'y songeasse.

« Après avoir souvent cherché l'occasion de m'entretenir avec un homme instruit, qui pût et qui voulût me mettre au fait de la doctrine catholique, je rencontrai deux ecclésiastiques dans un endroit où j'avais coutume d'aller. Je liai conversation avec eux, et leur déclarai ce que j'étais et ce que je désirais. Je pensais alors, au sujet des jésuites, ce qu'en pensent tous les protestants; cependant j'ajoutai que je serais bien aise de faire connaissance avec quelqu'un d'entre eux. « Je n'ignore pas, disais-je, qu'ils sont adroits et politiques, mais ils passent pour très-éclairés : je saurai bien profiter de leurs lumières et me tenir en garde contre leurs subtilités (c'était justement à deux jésuites que je parlais); ma franchise ne leur déplut pas; ils m'avouèrent qu'ils étaient eux-mêmes de la société. « Nous n'entreprendrons pas, me

« dirent-ils, de vous donner par nous-mêmes « les instructions que vous désirez; nous « vous adresserons à un fort habile homme, « qui est bien capable de vous satisfaire. » Ils m'introduisirent en effet chez un de leur confrères fort connu dans Rome et très-considéré pour sa science et pour sa vertu. Monsieur, lui dis-je en l'abordant, il se peut que j'aie quelques fausses idées sur votre religion, ne la connaissant que sur les rapports que m'en ont faits ses ennemis. Si cela est, mon dessein est de me détromper, car je ne voudrais avoir de préjugés contre personne. N'espérez pourtant pas de me convertir : à coup sûr vous n'y réussirez pas. Ce début un peu brusque n'empêcha pas qu'il ne me reçût avec une douceur et une affabilité qui ne pouvaient être l'effet que d'une charité véritable : il consentit à la demande que je lui fis d'avoir avec lui des entretiens sur la religion.

« D'abord il m'exposa par ordre tous les articles de la doctrine catholique; cette exposition dura plusieurs jours. Je l'écoutai attentivement et sans l'interrompre; mais de retour chez moi, je ne manquais pas chaque fois de mettre par écrit les difficultés et les raisonnements qui semblaient combattre chacun de ses dogmes et de ses articles. Quoiqu'il me vînt à l'esprit bien des difficultés, je ne laissais pas de remarquer cet accord merveilleux qui se trouvait dans l'ensemble de la religion catholique, et d'y entrevoir une sagesse qui me paraissait avoir quelque chose de divin. Quand il eut achevé cette exposition, je lui proposai, à mon tour, mes difficultés et mes doutes : nous passâmes plus de trois mois ensemble à discuter tous les articles. Je me vis plus d'une fois sans réponse, parce que j'apportais de la droiture dans cette discussion et que je voulais sincèrement m'instruire et ne pas chicaner. Il me restait néanmoins encore bien des nuages et des embarras que j'étais fort empressé d'éclaircir; et comme cet homme respectable ne pouvait me donner que quelques heures, et par intervalle, pour remplir le vide qui se trouvait entre nos conférences, j'eus recours à un autre jésuite qui n'avait pas moins de zèle ni moins de lumières. Celui-ci s'y prit avec moi d'une manière qui m'étonna d'abord : « Nous n'entrerons pas en matière « aujourd'hui, me dit-il; allez, récitez l'O- « raison dominicale trois fois et revenez « tel jour. » Je ne pus m'empêcher de sourire à ce début. « Eh quoi ! lui dis-je, je ne « suis pas encore de votre Eglise, et déjà « vous m'imposez une pénitence ? » Je le quittai après ce propos; cependant, en revenant chez moi, je fis cette réflexion, que la prière, loin de m'égarer, ne pourrait que m'être utile, et qu'une religion qui enseigne à commencer par la prière l'examen que l'on en fait, était apparemment bien sûre d'elle-même : j'exécutai donc ce qu'il m'avait prescrit, et j'allai le trouver au jour qu'il m'avait indiqué. Je savais déjà quelle était la doctrine catholique; il ne s'agissait, avec lui, que d'éclairer les différents points sur lesquels il me restait encore des nuages. A mesure que je lui proposais mes difficultés sur chacun de ces points, il m'indiquait les endroits des meilleurs théologiens et controversistes où elles étaient traitées avec étendue, et me procurait leurs ouvrages. Je les étudiais attentivement; cette étude me donna lieu d'examiner à fond chacun des articles contestés entre les protestants et les catholiques, et de peser les raisons que ceux-ci apportent pour prouver leurs sentiments. Je tirai encore beaucoup de secours d'un religieux Augustin, à qui je m'adressai dans le même temps : il s'attacha à me faire distinguer ce qui est de foi parmi les catholiques d'avec les simples opinions que l'Eglise permet de traiter dans les écoles, sans les adopter ni les rejeter. Cette distinction répandit du jour sur la matière, et contribua beaucoup à mettre de la netteté dans mes idées; car les protestants ont coutume de confondre ces deux objets, et par là ils embrouillent tout. Il y a une parfaite unité dans le dogme, la diversité n'est que dans les opinions : en mêlant ces deux choses ils en prennent occasion d'attribuer à la foi ce qui ne convient qu'aux opinions libres et indifférentes.

« Le soin que j'eus de consulter aussi plusieurs docteurs me fut doublement utile; je profitai de leurs lumières particulières, et je fus à portée de remarquer qu'ils étaient parfaitement d'accord sur la foi, qui, en effet, doit être une, comme la vérité est une. Cette uniformité de sentiments qui, dans tous les siècles, a régné entre les catholiques, me faisait une vive impression, parce que je ne l'avais jamais vue parmi nous.....

« J'avais eu des liaisons avec les chefs de nos sectes; je m'étais souvent entretenu avec eux; je connaissais bien leurs sentiments; il n'y en avait pas deux qui fussent d'accord sur les articles les plus essentiels : bien plus, il n'y en avait aucun qui n'eût varié dans sa doctrine. Je me souviens qu'un de nos plus célèbres prédicateurs m'en fit un jour l'aveu. « Quand je prêchai dans un « tel endroit, me dit-il, je passai pour hé- « térodoxe. Je l'étais effectivement alors, « j'avais des sentiments très-erronés; mais « j'ai changé depuis ce temps-là, et si je « prêchais aujourd'hui, ma doctrine serait « jugée pure et exacte. Au reste, ajou- « tait-il, cela m'est commun avec tous nos « prédicateurs; je n'en connais aucun qui « n'ait varié comme moi dans ses sentiments « sur la doctrine. » Cet aveu ne me fit point impression dans le temps qu'il me parlait, mais il me revint depuis à l'esprit, et fit naître en moi bien des réflexions : nouvelle preuve de ce que l'on dit ordinairement que les bons ou mauvais principes reçus dans la jeunesse produisent tôt ou tard leur effet.

« Cette instabilité de nos chefs dans leur doctrine me faisait peine. Je voyais qu'elle était une suite inévitable du principe fon-

damental des protestants, selon lequel chacun est seul juge de sa foi. D'après ce principe, il n'y a aucune règle fixe de croyance; de là l'éternelle contradiction des ministres entre eux, de là la fréquente variation de chacun d'eux dans sa doctrine. J'avais essayé de les concilier tous, et je n'y avais trouvé d'autre moyen que de prétendre qu'il suffisait de croire en Jésus-Christ et d'avoir intention d'honorer la divinité; mais avec ce système, qui me plaisait beaucoup, j'aurais réuni toutes les sectes, même les plus opposées: aussi je me mettais de jour en jour plus au large et je ne donnais point de bornes à la liberté de penser. J'avais des amis chez les quakers et les anabaptistes, les arméniens et autres; j'aurais peu à peu adopté le tolérantisme dans sa plus grande universalité. Les protestants ont beau dire qu'ils admettent l'Ecriture pour règle de leur foi; dès qu'ils ne reconnaissent aucune autorité vivante pour en fixer le sens, dès qu'ils en abandonnent l'interprétation à chaque particulier, il n'y a plus moyen de les convaincre d'erreur, et s'il plaît au socinien, par exemple, de dire qu'il ne trouve dans l'Ecriture rien qui démontre la divinité de Jésus-Christ, personne n'a droit d'exiger de lui qu'il croie ce dogme, ni de le condamner, parce qu'il le rejette. Ce principe mène encore plus loin, il conduit un homme qui raisonne juste à l'indifférence de toutes les religions, et il renverse les fondements du christianisme, en établissant la raison de chaque particulier arbitre suprême de sa croyance. Cette réflexion, et mille autres qui me vinrent à l'esprit, n'eurent pas alors tout l'effet qu'elles devaient produire, mais elles me disposèrent à ouvrir un jour les yeux à la vérité. Déjà mes recherches m'avaient conduit beaucoup plus loin que je n'avais pensé; je ne voulais d'abord que prendre une connaissance exacte de la doctrine catholique, et insensiblement j'en étais venu au point de n'y trouver rien que de raisonnable : je n'avais, en commençant cet examen, aucun soupçon que ma secte fût fausse; déjà j'en apercevais les endroits faibles et j'avais des doutes; il s'en fallait bien cependant que je fusse résolu de la quitter.

« Les préjugés dans lesquels j'avais été élevé avaient encore trop d'empire sur mon esprit, et mon cœur n'était pas encore disposé au sacrifice que ce changement exigeait de moi. Je crus faire beaucoup de prendre la résolution d'emporter avec moi, en Amérique, les meilleurs ouvrages de controverse composés par des catholiques, et de les lire à mon retour dans ma patrie, déterminé alors à changer de religion si je ne pouvais répondre à leurs raisonnements après y avoir bien réfléchi; car j'avais pris le parti, quelque preuve que l'on pût m'apporter, de ne point faire mon abjuration à Rome, de peur, me disais-je à moi-même, de faire une démarche précipitée. Mais la Providence, toujours attentive sur moi, ne me permit pas d'user de tous ces délais qui auraient pu m'être funestes : elle ménagea divers événements qui hâtèrent le moment de ma conversion : il me tomba entre les mains un ouvrage du Père Segneri sur l'ange gardien. Cette pieuse croyance que chacun de nous a un ange tutélaire pour témoin de toutes ses actions, n'était pas nouvelle pour moi; on me l'avait inspirée dès l'enfance, mais elle n'avait jusqu'alors influé en rien, ou du moins très-peu, sur ma conduite. La lecture de cet ouvrage réveilla les premières impressions de piété que l'on m'avait données autrefois. Je refléchis sur ma vie passée, je me reprochai d'avoir si souvent manqué au respect que je devais à mon ange gardien, et je formai la résolution de veiller désormais sur moi-même pour éviter tout ce qui pourrait lui déplaire. Cette attention à m'éloigner du péché contribua sans doute à ma conversion à la foi : c'était un obstacle de moins à la grâce que Dieu voulait m'accorder.

« J'en étais là, lorsque la mort du vénérable Labre, et les miracles que l'on disait obtenus par son intercession, commencèrent à faire du bruit dans Rome, et à devenir le sujet de presque toutes les conversations. Malgré les instructions que j'avais reçues et les lumières qu'elles m'avaient procurées, je n'étais nullement disposé à croire tout ce qu'on en racontait. De tous mes préjugés contre les catholiques, le plus enraciné était une incrédulité formelle à l'égard des faits miraculeux qu'ils disent être arrivés chez eux : j'avais été élevé dans cette persuasion comme tous les protestants, qui, bien loin d'admettre le don des miracles, le dédaignent, et prennent le parti de nier qu'il soit véritable. Je ne me contentai pas de nier absolument ceux que l'on publiait alors, j'en fis un sujet de raillerie ; je me permis, dans les cafés, des plaisanteries très-indécentes sur le serviteur de Dieu, dont la pauvreté et la malpropreté apparente me révoltaient, et, sur cet article, j'allais beaucoup plus loin que mes amis mêmes, protestants comme moi ; cependant, le nombre et le poids des témoignages croissant chaque jour, je crus que je devais examiner la chose par moi-même : je m'entretins plusieurs fois avec le confesseur du défunt, duquel j'appris une partie de sa vie. J'allai voir quatre des personnes que l'on disait avoir été guéries miraculeusement ; je m'assurai de leur état actuel et de celui dans lequel elles étaient précédemment ; je m'informai du genre et de la durée de la maladie dont elles avaient été attaquées, et des circonstances de leur guérison opérée en un instant; je recueillis les témoignages de ceux qui les connaissaient, et, d'après toutes ces informations, faites avec le plus grand soin, je restai pleinement convaincu que la réalité de chacun de ces miracles était mieux prouvée que ne le sont les faits les plus avérés. Une de ces personnes, religieuse au couvent de Sainte-Apollonie, avait un vaisseau rompu dans la poitrine ; depuis dix-huit mois, elle était tombée dans une langueur qui augmentait chaque jour : sa faiblesse était

telle qu'elle ne pouvait supporter aucune nourriture. Elle invoqua le vénérable Labre ; elle prit avec foi une liqueur où l'on avait trempé une de ses reliques, et elle se trouva guérie dans un instant. Le jour même, elle descendit au chœur avec les autres religieuses ; elle mangea sans être incommodée, et fit avec facilité les ouvrages les plus pénibles de la maison. C'est ce que la supérieure et six de la même communauté m'attestèrent. Je vis moi-même plusieurs fois la religieuse guérie, je lui parlai et la trouvai pleine de santé et de force. Je ne m'en tins pas là : je fis visite au médecin qui en avait pris soin pendant tout le temps de son infirmité ; il me confirma tout ce que la communauté avait dit à son sujet, et il ajouta qu'il était prêt à jurer sur l'Evangile que la maladie était naturellement incurable. Je continuai de voir la religieuse pendant tout le reste de mon séjour à Rome, c'est-à-dire pendant environ quatre mois : j'eus le temps de m'assurer que sa guérison était constante, et à mon départ je la laissai en parfaite santé. Persuadé comme je l'étais que les guérisons avaient quelque chose de surnaturel, je ne pouvais me défendre de faire des retours sur moi-même et sur le danger que je courais en restant dans ma secte ; ces réflexions me mettaient dans d'étranges perplexités : il serait difficile d'exprimer la situation violente où je me trouvais alors. La vérité se montrait à moi de tout côté, mais elle était combattue par tous les préjugés que j'avais sucés avec le lait ; je sentais la force des raisons que l'on oppose à la doctrine des protestants, je n'avais pas le courage de me rendre ; je voyais clairement que la vérité de l'Eglise romaine est fondée sur des preuves multipliées et sans réplique ; je voyais que ses réponses à tout ce que les protestants lui reprochent sont solides et satisfaisantes ; mais il fallait abjurer des erreurs dans lesquelles j'avais été élevé, et que j'avais moi-même prêchées aux autres. J'étais ministre dans ma secte, et il fallait renoncer à mon état, à ma fortune ; j'étais tendrement attaché à ma famille, et il fallait encourir son indignation ; des intérêts si chers me retenaient : en un mot, mon esprit était convaincu, mais mon cœur n'était pas changé. Ce fut dans ces circonstances, où j'étais flottant et irrésolu, qu'on me mit entre les mains un petit livre intitulé : *Manifesto d'un cavaliere cristiano convertito alla religione cattolica ;* livre qu'il serait bon de traduire en plusieurs langues, et de répandre partout où il y a des hérétiques. L'auteur rend compte historiquement de sa conversion, et discute brièvement tous les points controversés entre les catholiques et les protestants. Il place au commencement une prière, qui lui fut communiquée par un catholique, pour implorer les lumières de l'Esprit-Saint, que l'on ne sera pas fâché de voir ici.

« Dieu de bonté, tout-puissant et éternel, « père des miséricordes, sauveur du genre « humain, je vous supplie humblement, « par votre souveraine bonté, d'éclairer mon « esprit et de toucher mon cœur, afin que, « par le moyen de la vraie foi, de l'espé- « rance et de la charité, je vive et je meure « dans la vraie religion de Jésus-Christ ; je « suis certain que, comme il n'y a qu'un « seul Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule « foi, une seule religion, une seule voie de « salut, et que toutes les voies opposées à « celle-ci ne peuvent conduire qu'à l'enfer.

« C'est cette foi, ô mon Dieu ! que je re- « cherche avec empressement pour l'em- « brasser et me sauver. Je proteste donc « devant votre divine majesté, et je jure par « tous vos divins attributs, que je suivrai la « religion que vous m'aurez fait connaître « pour vraie, et que j'abandonnerai, quoi- « qu'il doive m'en coûter, celle où je recon- « naîtrai des erreurs et de la fausseté. Je ne « mérite pas, il est vrai, cette faveur, à cause « de la grandeur de mes péchés, dont j'ai « une profonde douleur, puisqu'ils offensent « un Dieu si bon, si grand, si saint, si digne « d'être aimé ; mais ce que je ne mérite pas, « j'espère l'obtenir de votre infinie miséri- « corde, et je vous conjure de me l'accorder « par les mérites du sang précieux qui a été « répandu pour nous, pauvres pécheurs, « par votre fils unique Jésus-Christ. Amen.

« J'avais, en recevant ce livre, un pressentiment qu'il allait me porter le dernier coup : aussi ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je pus me déterminer à le lire : mon âme était, pour ainsi dire, déchirée par deux mouvements contraires. Quels combats, quels assauts n'eus-je pas alors à soutenir ! Je parcourais surtout des yeux cette prière, sans pouvoir me résoudre à la dire ; je désirais d'être éclairé et je craignais de l'être trop ; mon intérêt temporel et mille autres motifs se présentaient en foule à mon esprit, et balançaient les salutaires impressions de la grâce ; enfin l'intérêt du salut éternel l'emporta ; je me jetai à genoux, je m'excitai à réciter cette prière avec le plus de sincérité qu'il me fut possible ; et la violente agitation de mon âme, ainsi que les combats qui venaient de s'y livrer, produisirent une abondance de larmes : je me mis donc à lire ce livre, qui est une exposition abrégée des principales preuves qui établissent la vérité de la religion catholique. L'ensemble de ces différentes preuves, que je n'avais vues jusqu'alors que séparément, tant de traits de lumière réunis dans un foyer me frappèrent vivement ; d'ailleurs, je n'opposais plus à la grâce les mêmes résistances : Dieu parlait à mon cœur en même temps qu'il éclairait mon esprit, et me donnait la force de surmonter les obstacles qui m'avaient arrêté jusque-là. Je n'avais pas achevé la lecture du livre que je m'écriai : Mon Dieu, je vous promets de me faire catholique. Le même jour, j'annonçai ma résolution à la famille chez laquelle je demeurais ; elle en eut beaucoup de joie, parce qu'elle avait une piété sincère. J'allai le soir au café, où je fis part de mon changement à tous mes amis, la plupart protestants ; et

pour réparer autant qu'il était en moi le scandale que j'avais donné; je défendis la sainteté du vénérable Labre, et je déclarai que j'avais plus de preuves de la vérité de ses miracles que je n'en exigerais pour quelque fait que ce fût. De plus, pour ne pas rougir de Jésus-Christ, j'invitai un grand nombre d'amis à être témoin de mon abjuration. Plusieurs plaignirent ma faiblesse, quelques-uns s'en moquèrent; mais Dieu, qui m'a appelé à la foi, m'a soutenu, et j'ai cette ferme confiance qu'il me soutiendra jusqu'à la mort.

« Je dois avouer ici qu'avant mon abjuration, j'eus encore quelque temps à combattre mon imagination sur le culte de la sainte Vierge et des saints. J'étais cependant éclairé sur cet article. Je ne doutais pas qu'il ne fût utile d'employer auprès du fils l'intercession de sa sainte mère, et que loin de lui faire injure en aimant et honorant celle qu'il a aimée lui-même si tendrement, c'était l'honorer davantage; cependant mes anciennes préventions me revenaient toujours à l'esprit, et me troublaient malgré moi. Le reproche d'idolâtrie, que j'avais entendu faire aux catholiques à ce sujet, m'effrayait encore quoique je le crusse très-mal fondé. Je ressemblais à ces personnes qui, ayant eu dans leur enfance l'imagination fortement frappée des contes ridicules des revenants, ne peuvent, même dans l'âge mûr, se défendre d'un frémissement involontaire, lorsque ces idées reviennent à leur esprit, en dépit de la raison qui en rougit : il fallut me faire violence; et quand je commençai à invoquer la sainte Vierge, je ne le fis qu'en tremblant. Je m'adressai d'abord à Jésus-Christ, lui protestant que je n'avais d'autre dessein que de l'honorer, et que je désirais le faire plus parfaitement par l'entremise de sa sainte mère, le priant de ne pas m'imputer les intentions idolâtriques que je désavouais de toute mon âme. Ensuite, m'adressant à la sainte Vierge elle-même : « Mère tendre, « lui dis-je, s'il est permis d'implorer votre « secours, aidez-moi dans l'état misérable « où je suis : c'est par vous que le Sauveur « est venu à nous, c'est par vous que je désire d'aller à lui. Les Ecritures m'apprennent que c'est par votre moyen que s'est « opéré le premier miracle de la foi évangélique dans l'ordre de la grâce (la sanctification de saint Jean-Baptiste), et le premier dans l'ordre de la nature (le changement de l'eau en vin); en voici un autre « à faire : ne me refusez pas d'y employer « votre crédit; je ne le mérite pas, il y a « trop longtemps que je vous méconnais, « mais je commence, quoique en tremblant, « à m'adresser à vous : intercédez pour moi « auprès de votre divin fils. » Puis revenant à Dieu : « Seigneur, ajoutai-je, je vous demande vos lumières; vous avez promis « d'exaucer ceux qui vous invoquent, c'est « de tout mon cœur que je le fais. Je cherche la vérité, à quelque prix que ce soit : « vous en êtes témoin, ô mon Dieu! Je ne « saurais me tromper en m'adressant à votre sainte mère, vous seriez vous-même « la cause de mon erreur. » La confiance et la tranquillité furent le fruit de cette prière. Depuis ce temps, j'ai toujours recouru à la sainte Vierge, et je suis sûr d'avoir obtenu et reçu des grâces par son intercession, la reconnaissance m'oblige de faire cet aveu. Je cherche à entrer dans toutes les intentions qui tendent à l'honorer; je me suis engagé, et je travaille à étendre son culte en tout ce qui peut dépendre de moi. Il se présente ici une réflexion bien naturelle. Dieu peut-il permettre qu'un homme se trompe dans le choix d'une religion, quand après une vigilance exacte sur sa conduite, après des prières ferventes, après des recherches longues et laborieuses, il se détermine à l'embrasser aux dépens de tout ce qu'il a de plus cher au monde, famille, état, fortune, réputation? Si cette religion était fausse, ne pourrait-il pas dire à Dieu, avec un célèbre théologien : « Seigneur, c'est vous qui m'a« vez trompé? » Cette réflexion acquerra un nouveau degré de force, si j'ajoute le prodigieux changement qui s'est fait en moi depuis ma conversion; j'hésite à le publier; mais il me semble que je dois le faire pour glorifier la divine miséricorde, et pour rendre hommage à la religion catholique que j'ai maintenant le bonheur de professer. Que mon état est différent de celui où j'étais auparavant! mes pensées, mes goûts, mes desseins, tout est changé; je ne me reconnais plus moi-même. Dès que j'eus pris mon parti, je renonçai aux études profanes qui m'avaient occupé jusque-là; je laissai mes livres à demi lus; je me défis de ceux qui étaient à moi. Depuis ce temps, les passions n'ont eu que peu d'empire sur moi; mes projets d'ambition et d'établissement dans le monde m'ont quitté entièrement; je n'y prétends plus rien : je n'ai plus de plaisir que dans les choses de Dieu; je sens au fond de mon cœur une paix que je n'avais jamais connue. Ce n'est plus, comme auparavant, la trompeuse sécurité d'une conscience assoupie qui présume de la miséricorde de Dieu, et qui ne voit pas le danger auquel elle est exposée : c'est la douce confiance d'un fils qui se trouve dans les bras de son père, et qui a lieu d'espérer que rien ne pourra l'en arracher, malgré les périls qui l'environnent. Oui, cette religion est faite pour le cœur, quelque solides, quelque fortes que soient les preuves qui m'ont convaincu qu'elle est la véritable religion de Jésus-Christ : le contentement, la joie pure qui l'accompagne, est pour moi une autre espèce de preuve qui n'est pas moins persuasive. Les vérités que j'ai eu le plus de peine à croire sont celles qui me donnent aujourd'hui le plus de consolation. Le mystère de l'eucharistie, qui m'avait paru si incroyable, est devenu pour moi une source intarissable de délices spirituelles. La confession, que j'avais regardée comme un joug insurmontable, me semble infiniment douce par la tranquillité qu'elle produit dans mon âme. Ah! si les hérétiques et les

incrédules pouvaient sentir les douceurs que l'on goûte aux pieds des autels, ils cesseraient bientôt de l'être! Que ne puis-je me faire entendre à tous! Je leur crierais : Goûtez et voyez par votre propre expérience combien le Seigneur est doux, combien il est bon pour ceux qui le servent dans la sainte société qu'il a formée lui-même et qu'il vivifie par son esprit.

« Voilà le désir dominant, l'unique désir de mon cœur, celui d'étendre autant que je le pourrai l'empire de la véritable foi qui fait maintenant mon bonheur; je n'ambitonne rien de plus : c'est pour cela que je désire de retourner dans mon pays, espérant d'y être, malgré mon indignité, l'instrument de la conversion de mes compatriotes ; et telle est la conviction où je suis de la vérité de l'Eglise romaine, et ma reconnaissance de la grâce signalée que Dieu m'a faite de m'appeler à la vraie foi, que je la scellerais de mon sang si Dieu m'accordait cette grâce; je ne doute pas qu'il ne m'en donnât la force. Je conjure ceux qui liront cet écrit de prier avec ferveur le père des lumières et le Dieu des miséricordes, d'accomplir ses volontés sur son serviteur, d'ouvrir un accès facile à la foi dans mon pays, de la faire germer et fructifier dans un pays où elle n'a jamais été professée. Peut-être (je m'arrête avec plaisir à cette pensée consolante), peut-être celui qui établit les empires et les détruit à son gré, qui fait tout pour ses élus et pour l'intérêt de son Eglise, n'a-t-il permis et conduit à une fin glorieuse l'étonnante révolution (1) dont nous venons d'être les témoins que pour accomplir quelque grand dessein et une révolution bien plus heureuse encore dans l'ordre de la grâce. Ainsi soit-il. »

Après sa conversion, M. Thayer revint en France, entra au séminaire, et reçut la prêtrise en 1787. Son intention était de retourner en Amérique pour faire part à ses compatriotes des grâces que Dieu lui avait faites. En attendant pour cela une époque favorable, il fit plusieurs voyages à Londres, et y demeura la dernière fois toute une année. Il y logea d'abord dans un des meilleurs quartiers, mais son amour pour les pauvres lui fit bientôt choisir un des cantons de la ville, habités par ceux qui avaient le plus besoin de secours temporels et spirituels, et où se retiraient les mendiants. C'est la partie de Londres qui s'appelle Boroughof (faubourg de Southwark). Son premier soin fut d'y rassembler les enfants qu'il trouva fort ignorants. Les catholiques y étaient en assez grand nombre, il en devint comme le curé. Tous les dimanches et fêtes, il se rendait dans un endroit qui, par sa situation, sa simplicité et son obscurité rappelait assez le souvenir des lieux souterrains où se réunissaient les fidèles au premier âge de l'Eglise. C'était autrefois une manufacture d'épingles; les catholiques aisés de l'endroit la firent réparer, à frais communs pour en faire leur église; et ce fut le lieu principal où M. Thayer exerça le ministère apostolique. L'assemblée était composée ordinairement de deux cent cinquante. Il y célébrait la sainte messe et les vêpres, prêchait et instruisait deux fois le jour et quelquefois plus. Trois jours de la semaine étaient destinés à la confession. Il lui est arrivé souvent d'être encore au confessional à onze heures du soir. La douceur et l'affabilité dont il accompagnait son zèle, sa patience infatigable, son ardent amour pour Dieu et sa tendre charité pour tous lui eurent bientôt gagné des pénitents en grand nombre. La plupart étaient de pauvres Irlandais. Le zèle du pasteur se communiquait tellement à ses brebis, que chaque jour celles-ci en amenaient de nouvelles. *Allez, allez voir M. Thayer*, disaient les pécheurs ou les hérétiques qu'il avait convertis, à tous ceux dont ils voulaient procurer le retour à Dieu : *vous ne l'aurez pas vu et entendu une fois, que vous l'aimerez comme votre père et le respecterez comme un ange venu du ciel.*

Le changement qu'il a opéré dans la croyance et les mœurs d'un grand nombre, par ses exhortations, soit publiques, soit privées, tient vraiment du prodige. Il eut la consolation de ramener trente-six hérétiques dans le sein de l'Eglise. Et combien de conversions qui, sans être consommées, étaient bien avancées lorsqu'il a quitté Londres! Un vrai apôtre est toujours un modèle de pénitence. M. Thayer était trop convaincu de cette vérité pour ne pas en faire la règle de sa conduite. Son logement était l'image de la pauvreté. Jamais il n'y usa de feu dans tout l'hiver, le plus rude cependant qu'on eût éprouvé depuis plusieurs siècles. Sa nourriture répondait à tout le reste. Du pain et de l'eau avec un peu de légumes était son repas ordinaire. Lorsqu'on lui témoignait de la surprise sur la vie dure qu'il menait, ou qu'on lui faisait à cet égard quelques représentations, sa réponse était : « Que voulez-vous, nous ne sommes pas meilleurs que notre maître. » Il s'était fait une loi de n'accepter aucune invitation à dîner ou à souper en ville. Il n'y dérogea pas une seule fois. Une des raisons qu'il alléguait, lorsque les personnes opulentes l'invitaient, était la crainte de perdre du temps, qu'il était jaloux de conserver à la gloire de Dieu et au service du prochain. Jamais personne n'a été plus avare de ses moments. Il partageait sa journée entre la méditation, la prière, l'étude et les travaux du ministère. Il se levait régulièrement à quatre heures et demie; après son lever, il faisait oraison, récitait le saint office et étudiait jusqu'à huit heures, temps où il avait coutume de célébrer la sainte messe. Deux onces de pain et un verre d'eau faisaient son déjeûner, après lequel il allait ou exhorter les pécheurs, ou visiter les malades, ou faire quelque autre œuvre de zèle. La frugalité de ses repas était extrême; ce qui le satisfaisait uniquement pendant qu'il les prenait, était la lecture qu'on lui faisait jusqu'à la fin. A peine sorti de table, il repre-

(1) L'indépendance des treize Etats de l'Amérique septentrionale.

nait ses œuvres de charité, ou donnait quelque temps à converser avec quelques amis vertueux; parlant toujours le langage qu'inspire l'esprit de Dieu, il savait toutefois assaisonner de temps en temps ses entretiens des différents traits d'histoire profane ou ecclésiastique que lui fournissait sa mémoire, ou des bons mots innocents que lui suggérait à propos la gaieté de son caractère; c'était le même qu'on avait remarqué en lui à Paris. Une grande partie de la soirée était employée à distribuer les aumônes qu'il avait recueillies dans les maisons des riches; elles étaient toujours accompagnées de quelques paroles de consolation. Ordinairement il s'annonçait aux pauvres qu'il soulageait comme un *indigne instrument de la bonté divine*: c'était par là qu'il donnait ouverture aux sages et pieuses exhortations qu'il leur adressait; de temps en temps il allait visiter les prisonniers et leur administrait les sacrements.

Il n'avait rien de plus à cœur que de donner une existence stable aux deux écoles qu'il avait formées l'année précédente. Durant son dernier séjour à Londres, il augmenta beaucoup le nombre des élèves. Il lui fallait des secours; mais la divine Providence lui faisait trouver des ressources nécessaires dans la charité des personnes riches, auprès de qui il allait plaider la cause des pauvres enfants qu'il voyait abandonnés; et, pour rendre son œuvre durable, voici un expédient que lui suggéra son zèle. Quelques jours avant son départ, il invita un certain nombre de catholiques zélés à se rendre à une maison de campagne qui n'était pas éloignée de la ville, pour y dîner tous ensemble. On n'eut pas de peine à trouver des convives. La société fut composée tout à fait à son gré. Le repas se fit avec la frugalité convenable à des chrétiens que la charité réunit à une même table, mais avec toute la cordialité qu'inspire cette vertu. Comme l'innocent festin n'était qu'une préparation à une œuvre sainte, dès qu'il fut fini, M. Thayer fit à la compagnie une exhortation familière sur l'importance et la nécessité de l'instruction des pauvres. Elle fut suivie d'un autre discours prononcé par un enfant de ses écoles, au nom de tous les autres. Il proposa ensuite le plan d'un établissement fixe et permanent; et, pour procéder efficacement à l'exécution, on ouvrit une souscription. L'espérance de notre missionnaire ne fut pas trompée, et la semence de la parole qu'il venait de répandre dans l'assemblée lui rapporta non-seulement de quoi faire subsister ses deux écoles, composées chacune de cinquante élèves, mais encore de quoi les perfectionner et les étendre.

Voici un trait propre à faire admirer les voies de la Providence et la singularité des moyens qu'elle prend souvent pour opérer la conversion des âmes. Un jeune homme, on ne sait par quel travers d'esprit, s'était mis dans la tête d'insulter le premier qu'il rencontrerait en son chemin, et qui aurait l'air d'être un prêtre. M. Thayer fut l'homme sur qui tomba l'aventure. L'Anglais, soupçonnant qu'il était prêtre, lui adresse la parole en le frappant, et lui dit entre autres choses : *Fais pénitence de tes péchés, et renonce à ta magie.* M. Thayer le regarde avec bonté, lui répond avec douceur, et lui demande les raisons qu'il avait d'en agir ainsi. Le jeune homme prend un ton plus modéré, lui dit de le suivre dans sa maison, celui-ci l'accompagne volontiers. Arrivé chez lui, l'aventurier se dit disciple d'un prophète : son maître ne s'y trouvait pas alors. M. Thayer l'engage de lui procurer une entrevue avec lui, et le quitte en disant : *Priez-le de me venir voir.* Quelques moments après, le prophète paraît, et l'on entre d'abord en conversation : elle roula sur des matières de religion. M. Thayer ne se fit point connaître pour catholique. Un des premiers propos du prophète fut qu'il avait été ravi comme saint Paul, au troisième ciel. Il ajouta que lui seul avait sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés; que le Saint-Esprit agissait en lui d'une manière toute particulière, en lui inspirant de saints gémissements qu'il ne faisait point éprouver à d'autres. Il lui en exprima plusieurs, et conclut par demander à M. Thayer s'il pouvait faire et dire les mêmes choses que lui. « Je vous avouerai, lui répondit M. Thayer, que jamais je n'ai entendu de pareils gémissements; mais je voudrais savoir quel est votre *Credo* et connaître les dogmes dont vous faites profession. » Pour toute réponse, le prophète s'excusa sur ce que son symbole n'était pas encore achevé. Ils se quittèrent en se promettant de se revoir bientôt. M. Thayer ne tarda pas à le prévenir. Après avoir conversé avec lui quelque temps, lui laissant toujours ignorer sa religion, il se déclara enfin; et ne voyant pas dans le prétendu prophète grande opposition à l'entendre, il tenta, par toutes sortes de moyens et de motifs, de lui en persuader la vérité. Le disciple était présent, et ce fut pour lui seul que M. Thayer parla efficacement; car il se rendit à la lumière que Dieu présentait à l'un et à l'autre, et le prophète demeura dans l'aveuglement. Ce fut notre missionnaire qui, dès lors, fut maître du jeune homme, et il entreprit de l'instruire à fond de la foi catholique. Le cœur étant rendu et parfaitement soumis, il fallut peu de temps pour achever en lui l'œuvre de la grâce, et le rendre capable d'abjurer. Quand M. Thayer eut bien instruit son néophyte, celui-ci retourna chez son premier maître, et après lui avoir exposé les différents points de la foi catholique, il lui demanda ce qu'il en pensait. Chose bien remarquable, le prophète, loin de contester et de le contredire le confirme dans les sentiments dont il venait d'entendre l'exposé, jusqu'à lui fournir de solides arguments en faveur des dogmes de l'Eglise romaine. Il insista en particulier sur ce que Notre-Seigneur avait laissé à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés, soutenant qu'après lui c'était à elle qu'il fallait s'adresser pour l'obtenir; car il se disait lui-même au-dessus de tout, et se regardait

comme revêtu de la puissance principale. Pour cette fois, ce nouveau Balaam prophétisa si bien, que son ancien disciple, qui ne voulut plus l'être que de M. Thayer, s'attacha uniquement à celui-ci, et fit sa profession de la foi catholique entre ses mains, le 24 octobre 1788. Ce fut une des dernières conversions dont M. Thayer a été l'instrument avant de quitter Londres : peut-être que s'il y fût resté un ou deux mois de plus, il en aurait achevé une autre qu'il n'a eu que le temps d'ébaucher. Voici le fait :

Tout prêtre catholique qu'était M. Thayer, plusieurs ministres le voyaient souvent; ils s'entretenaient toujours avec lui sur les matières de la foi dans un esprit de modération et de paix, parce qu'il savait les gagner par sa douceur, et s'en faire presque des amis. Entre ceux dont on lui parla, il s'en trouva un, nommé Wincheiter, né comme lui en Amérique, et qu'on lui donnait pour un homme de beaucoup d'esprit. Il avait été élevé et instruit par un autre ministre américain, dont la doctrine est, que Dieu, quelque temps après la fin du monde, sauvera les âmes de l'enfer. Le disciple enchérissait sur son maître, et prétendait que les démons eux-mêmes verraient aussi la fin de leurs tourments. Comme M. Thayer connaissait en Amérique plusieurs parents de ce ministre, il alla le voir en qualité de compatriote; et, après les compliments ordinaires, il lui témoigna le désir qu'il avait de l'entendre raisonner sur l'opinion qu'il enseignait touchant les âmes condamnées au supplice de l'enfer. Un des plus forts arguments du ministre fut l'autorité du grand Origène (c'était son expression), qui l'avait soutenue dans le second siècle.

« Cette doctrine, observa-t-il, a été longtemps obscurcie, et, depuis l'époque fatale de la nuit papistique, elle est demeurée comme ensevelie dans les plus épaisses ténèbres; mais la nouvelle réforme a commencé enfin de la faire reluire, et peu à peu vous la verrez reprendre son premier éclat.» M. Thayer, laissant toujours ignorer qu'il était catholique, après avoir laissé parler, sans témoigner ni mécontentement ni surprise, parla à son tour, et discuta la matière avec beaucoup de tranquillité, car il était difficile de se mieux posséder que lui dans toute espèce de discussion. Le ministre l'écouta avec intérêt et dans le plus grand calme : loin de marquer du mépris pour les raisonnements qu'il venait d'entendre, il parut estimer le controversiste qui venait de conférer avec lui; et, quoiqu'il eût avancé son sentiment avec un grand air de confiance, il n'en eut pas assez pour entreprendre de réfuter M. Thayer. L'entretien se termina donc par une promesse de se revoir. Les visites furent fréquentes, et Wincheiter témoignait toujours beaucoup d'amitié à notre missionnaire, dont il ne paraissait pas soupçonner la religion. Chaque fois c'était de nouvelles déclamations contre les papistes. Le préjugé alla jusqu'à lui faire dire que jamais il n'aurait le courage d'habiter, et ne pourrait pas même dormir dans une maison habitée par des catholiques. « Pour moi, lui répartit M. Thayer, toujours avec la même douceur, je ne vous dissimulerai point que je n'en ai pas une opinion tout à fait si désavantageuse. J'en ai fréquenté beaucoup, j'ai lu beaucoup de leurs auteurs, je m'attendais à trouver chez eux mille absurdités; leur doctrine, au contraire, m'a paru fort raisonnable. » Le ministre allégua tout ce qui put lui venir à l'esprit de plus favorable à la sienne, prit avec chaleur la défense de la réforme, et n'épargna pas les injures contre l'Eglise romaine. Après lui avoir donné tout le temps de s'expliquer, M. Thayer ne voulut pas garder plus longtemps le silence sur sa foi, et lui dit en souriant : *Eh bien ! c'est à un prêtre catholique que vous parlez.* Le ministre, frappé et presque déconcerté à cette parole, n'ose plus ouvrir la bouche. Ce qui lui fit tout à coup la plus vive impression, ce fut le contraste de ce torrent d'injures qui était sorti de sa bouche contre les papes et les papistes, avec la douceur inaltérable qu'avait montré son adversaire toutes les fois qu'ils avaient conféré ensemble. Cette réflexion l'ébranla plus elle seule que tous les arguments; et, du moment où il la fit, ce ne fut plus le même homme. M. Thayer sut profiter de la bonne disposition où il le laissa : il lui procura et lui mit lui-même entre les mains beaucoup d'excellents livres où il put étudier et reconnaître par ses propres yeux la véritable doctrine dont les catholiques font profession. Entre ces différents ouvrages, celui qui l'a touché le plus, c'est la lecture des Vies des saints. Lorsque M. Thayer lui dit adieu, il lui avoua que depuis qu'il avait commencé, il croyait aux miracles qui y sont rapportés, ajoutant qu'il ne pouvait se défendre d'un grand sentiment de respect pour la religion catholique. Il en a déjà donné une preuve éclatante. Peu de jours avant son départ, M. Thayer lui proposa d'aller assister à une confirmation. Il s'y rendit avec lui, accompagné de sa femme; et, après la cérémonie, il se jeta aux pieds de l'évêque catholique qui venait de la faire, en lui demandant sa bénédiction.

Enfin, M. Thayer ayant reçu d'Amérique des nouvelles telles qu'il les attendait depuis longtemps, il fit ses adieux à son cher troupeau de Londres. Le lieu ordinaire de l'assemblée, qui était toujours rempli autant de fois qu'il parlait, ne put contenir la moitié de ceux qui vinrent entendre son dernier discours. Il avait autant d'auditeurs au-dehors qu'au-dedans. Il eut à peine ouvert la bouche pour leur annoncer la nécessité où il était de prendre congé d'eux, et leur témoigner la douleur que lui causait cette séparation, que tous fondirent en larmes. Il leur rappela en peu de mots les leçons les plus importantes qu'il leur avait données pendant sa mission, et insista particulièrement sur les desseins de la miséricorde divine dans l'œuvre de sa conversion. « Qui sait, leur dit-il en substance, si ce n'est pas

pour votre salut que la bonté divine a daigné m'éclairer, et que la main du Seigneur m'a conduit au milieu de vous? Peut-être la Providence ne m'a-t-elle daigné retirer de l'erreur que pour m'ordonner de venir porter ici le flambeau de la foi à plusieurs, travailler à vaincre l'endurcissement de quelques-uns, ranimer la piété toute languissante des autres. Peut-être les instructions que je vous ai faites sont-elles le dernier rayon de grâce que le ciel vous a réservé; et qu'il sera terrible le compte que Jésus-Christ vous en demandera au dernier jour! car nous paraîtrons, vous et moi, au tribunal de ce grand juge : moi, pour répondre de l'usage que j'ai fait de la grâce du saint ministère, en vous enseignant, en vous exhortant en son nom; et vous, pour répondre sur les fruits que vous en aurez retirés,» etc.

Il termina sa prédication en leur recommandant, avec beaucoup d'instance et de zèle, l'invocation des saints, la prière pour leurs frères et sœurs défunts, une tendre piété pour les saints anges, et une fervente dévotion à la mère de Dieu. Ce dernier discours produisit beaucoup de fruit. On marquait le plus grand empressement à le voir encore une fois, à lui demander sa bénédiction, à se confesser à lui. Plusieurs auraient voulu le retenir encore, et venaient lui demander quelques jours de délai pour se mettre entre ses mains et exécuter enfin le projet de conversion qu'ils formaient bien sincèrement. C'était un spectacle qui retraçait celui des fidèles de Milet et d'Ephèse, se jetant au cou de saint Paul, et l'embrassant les larmes aux yeux, lorsqu'il les quitta pour se rendre à Jérusalem. Mais Dieu appelait son ministre dans une autre terre; et, quoiqu'il lui en coûtât infiniment pour s'arracher à ses néophytes et à tous ceux de son cher troupeau qu'il chérissait comme une mère chérit ses enfants, il leur dit le dernier adieu. Jamais séparation ne fut plus pénible de part et d'autre. Il ne s'en consola que dans la confiance où il était que le digne ouvrier au zèle de qui Dieu les abandonnait leur donnerait tous ses soins.

M. Thayer arriva à Baltimore en 1790, lorsque Pie VI venait d'y instituer le premier évêque des Etats-Unis, M. Caroll, jusque-là vicaire apostolique. Il se rendit ensuite à Boston, dans sa famille. Depuis longtemps, il lui avait appris sa conversion et les motifs qui l'y avaient décidé. Son frère lui ayant fait, dans une de ses lettres, une vingtaine d'objections sur cette démarche, il lui répondit par une longue lettre du 1er mai 1787, qui a été imprimée, et qui montre que toutes ces difficultés venaient des idées fausses qu'on se fait, parmi les protestants, de la religion catholique.

Voici comme il raconte à un de ses amis de France la réception qu'on lui fit à son retour : « Je suis arrivé à Boston, le 4 janvier 1791. J'ai été reçu partout de la manière la plus flatteuse. Ma famille m'a témoigné la plus grande joie de mon retour. Le gouverneur de la ville, dont j'ai été autrefois aumônier, m'a promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour seconder mes vues et favoriser l'œuvre qui m'avait appelé à Boston. Je n'ai reçu que des honnêtetés de tous les ministres de la ville, plusieurs m'ont visité, et ils l'ont fait avec un ton de cordialité auquel je ne devais pas m'attendre. Les officiers de la douane ont porté la politesse à mon égard jusqu'à ne vouloir rien prendre pour les caisses, quoique grandes et en assez grand nombre, que j'ai fait venir de France et d'Angleterre, parce qu'ils ont considéré tout ce qu'elles renfermaient comme choses destinées à des usages sacrés.

« Dès le premier dimanche après mon arrivée j'ai prêché la parole de Dieu. On est venu en foule pour m'entendre. On est fort curieux de savoir quelle est notre croyance. La tolérance entière, accordée ici à toutes les sectes, m'a donné toute liberté de la faire connaître; mais je n'ai pu satisfaire longtemps la curiosité et l'empressement du peuple de Boston. Il n'y avait pas quinze jours que je demeurais dans cette ville, et il plut à Dieu de m'envoyer une maladie qui me retint au lit durant plus d'un mois. C'était un rhumatisme dont les douleurs étaient fort aiguës. Le mal me parut si grave un jour, que je crus devoir demander un prêtre français avec qui je travaille à l'œuvre du Seigneur et de son Eglise. Je ne tardai pas à me rétablir, et, dès que j'en eus la force, j'usai de la permission qui m'avait été accordée de dire la messe dans ma chambre. Dès que ma santé me l'a permis, j'ai repris mes fonctions, prêchant, confessant et visitant le peu de brebis qui composent notre troupeau naissant. C'est toujours le même empressement à venir m'entendre de la part des protestants; mais le grand nombre s'en tient là. L'indifférence et la philosophie, qui règnent ici autant que partout ailleurs, sont un obstacle au fruit de la prédication, qu'il est bien difficile de détruire; obstacle toutefois qui ne me décourage pas. J'ai eu la joie de recevoir quelques abjurations, et nos chers néophytes me remplissent de consolation par la sainteté de leur vie. Environ une centaine de catholiques français, irlandais et américains, voilà de quoi est formée jusqu'à présent notre église. J'en vois à peu près une douzaine entendre la messe tous les jours. J'instruis quelques protestants que j'espère rendre à notre mère commune. »

Tels étaient alors les faibles commencements de l'Eglise naissante de Boston, qui, en peu d'années, devint assez nombreuse pour être érigée en évêché. M. Thayer y contribua puissamment par son zèle, ses prédications et l'exemple de sa sainte vie. Il mourut à Simmerack, en Irlande, en 1816.

THEAU (Saint), moine de Solignac, né au commencement du VIIe siècle, de parents idolâtres qui habitaient la Saxe, était à peine sorti de l'enfance, qu'il fut enlevé de la maison paternelle par des brigands qui l'emmenèrent dans les Pays-Bas, où ils le vendirent comme esclave. Saint Eloi le racheta, l'instruisit dans la religion chrétienne, et après

lui avoir procuré la grâce du baptême, il le plaça dans l'abbaye de Solignac, qu'il venait de fonder dans le Limousin. Lorsque Theau y eut passé quelque temps dans les exercices de la piété et l'étude des saintes Ecritures, il le fit venir à Paris, afin de lui apprendre l'état d'orfévre. Saint Eloi étant devenu évêque de Noyon en 639, conféra la prêtrise à Theau et le chargea de prêcher l'Evangile à Tournay et dans d'autres lieux des Pays-Bas. Après la mort du saint évêque, il revint à Solignac et se renferma dans une solitude près de l'abbaye. Il y passa plus de quarante ans dans les exercices de la vie anachorétique, et mourut vers l'an 712, âgé de quatre-vingt-quatorze ans.

THECLE (Sainte), vierge et martyre, est communément citée comme la première personne de son sexe qui ait confessé Jésus-Christ devant les persécuteurs. On croit qu'elle était originaire de la Lycaonie, et sainte Modeste dit dans son *Banquet des Vierges* qu'elle était très-versée dans la philosophie profane, qu'elle possédait les différentes branches de la littérature et qu'elle s'exprimait avec autant d'élégance que de facilité. Elle ajoute qu'elle fut convertie par l'apôtre saint Paul, qu'elle devint très-habile dans la connaissance de la religion et qu'elle la défendit avec courage, dans les combats qu'elle eut à soutenir pour la confession du nom de Jésus-Christ. Il paraît qu'elle habitait Icône au moment de sa conversion, et que pénétrée de l'excellence de la virginité, elle renonça à un mariage avantageux qu'elle était sur le point de contracter. Ses parents ainsi que le jeune homme qu'elle devait épouser, ne comprenant rien à son changement de résolution, mirent tout en œuvre pour la faire consentir à l'union projetée ; mais les promesses et les menaces n'ayant pu la déterminer, ils eurent recours au magistrat. Thècle, pour se soustraire aux assauts qu'on lui livrait de tous côtés, s'échappa secrètement et se réfugia auprès de l'apôtre. Celui à qui elle était promise, ayant fini par découvrir le lieu de sa retraite et ne pouvant triompher de sa résistance, la dénonça comme chrétienne. Elle fut, en conséquence, condamnée aux bêtes et exposée nue dans l'amphithéâtre, au milieu des léopards, des lions et des tigres ; mais ces animaux féroces vinrent, les uns après les autres, lui lécher les pieds, et quoi qu'on fît pour les exciter, ils se retirèrent sans lui avoir fait aucun mal. Ce prodige, loin de désarmer ses persécuteurs, ne les rendit que plus furieux, et ils la condamnèrent à être brûlée vive, mais elle sortit saine et sauve du milieu des flammes. Sainte Thècle accompagna l'apôtre dans plusieurs de ses courses apostoliques et se retira ensuite à Séleucie, capitale de l'Isaurie, où elle mourut en paix dans le premier siècle.

THEINER (Augustin), historien célèbre, auteur de la *Suède et le Saint-Siége*, des *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie*, et de l'*Histoire des Institutions d'éducation ecclésiastique*. Le premier volume de ce dernier ouvrage contient le récit détaillé et très-attachant des motifs qui ont décidé le retour de cet écrivain dans le sein de l'Eglise catholique. Docteur en philosophie, et tout à la fois légiste éminent, il fit son abjuration le 3 avril 1833.

Né le 11 avril 1804, d'une famille catholique, Theiner avait même commencé des études théologiques, lorsque les livres philosophiques, et peut-être des sociétés dangereuses, lui firent perdre la foi. Il arriva en France peu après la révolution de juillet, et y passa assez longtemps, puisqu'il y était encore à l'époque où le choléra envahit la capitale, en avril 1832. Il parle avec estime de notre clergé et de son dévouement pendant le choléra. D'un autre côté, il se lia avec le médecin Fabré Palaprat, qu'il appelle son ami, et dont il avait fait la connaissance chez Grégoire, l'ancien évêque constitutionnel.

Ses connaissances sur l'histoire ecclésiastique l'avaient fait regarder par les autorités de l'Allemagne comme un instrument utile pour ce qu'on appelle la réforme du clergé catholique, qui serait au lieu de cela la perte et la ruine de la religion. Theiner, imbu des fausses doctrines qui régnaient dans nombre d'universités allemandes, touché par les exemples d'une partie du clergé du pays, céda aux offres qui lui furent faites, et écrivit, en 1828, contre le célibat religieux. Voyageant ensuite en Europe pour y faire des recherches scientifiques, et visitant l'Autriche, l'Angleterre, les Pays-Bas et la France ; élevé comme il l'avait été dans la religion catholique, il fut touché de tout ce qu'il vit dans ces pays ; et par suite des entretiens qu'il eut avec quelques personnes instruites, ses préjugés commencèrent à se dissiper. Enfin il vint à Rome, et après bien des irrésolutions, il se décida à voir le P. Kohlmann, prêtre jésuite d'Alsace, déjà missionnaire en Amérique, et depuis maître de théologie à Rome, où il mourut. Après plusieurs conférences avec ce Père, Theiner ayant fait pendant quelques jours une retraite d'exercices spirituels dans la maison de Saint-Eusèbe, à Rome même, il y retrouva la paix et la liberté d'esprit qu'il ne connaissait plus. Il écrivit alors cette œuvre importante intitulée le *Séminaire ecclésiastique, ou huit jours à Saint-Eusèbe à Rome*, avec une préface en forme de lettre au professeur Mœhler, en date du 13 novembre 1833. Dans cette lettre, l'auteur fait une rétractation touchante de ses erreurs ; il y raconte les égarements de son esprit et dit comment, ayant été accueilli par le Saint-Père, poussé par une commotion intérieure, il se jeta à ses pieds, et, dans le sincère repentir de son cœur, et la vive joie de son âme, avec les yeux remplis de larmes, il fit la belle profession de foi de Fénelon envers l'Eglise romaine. Voici cet écrit presque en entier :

« Vous avez eu, monsieur et très-cher ami, une influence si décisive sur la direction de ma vie religieuse, par laquelle j'ai été ra-

mené irrévocablement dans le giron de notre sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, que je crois pouvoir compter sur toute votre indulgence, si j'entre à ce sujet dans quelques détails.

« Il y a, dans la vie de chaque individu, certains moments solennels, dans lesquels, se méfiant des impressions étrangères, il rentre en lui-même afin de soutenir la lutte de sa vie spirituelle dans la seule présence de sa conscience et de son Dieu. Figurez-vous que j'étais dans cette position; elle vous expliquera mon silence. Aujourd'hui, je puis enfin le rompre pour vous, pour ma famille, pour le public.

« Vous vous rappelez, je pense, mon cher ami, les premières lettres que je vous écrivis de Paris et d'Orléans. Je ne puis y songer sans douleur et sans honte, tant j'étais alors misérable d'esprit! Je me trouvais encore à ce point terrible et effrayant de l'intuition chrétienne, où une révolution décisive devenait inévitable. Il fallait me résoudre à maintenir ma position d'adversaire de l'Eglise, à la défendre contre toutes les attaques, et c'était là réellement mon intention; ou bien il fallait rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Eglise, pour y puiser de nouveau, avec toute humilité et toute abnégation, cette consolation et cette vie qui avaient été l'âme de ma jeunesse, et dont le seul souvenir me ramenait sans cesse vers ses années d'une inexprimable volupté. La Providence a daigné m'accorder cette dernière grâce. Les principes ecclésiastiques et sociaux du protestantisme, en admettant que le protestantisme possède des principes ecclésiastiques dans le vrai sens du mot, étaient trop contraires à ma conviction religieuse, et surtout à mes sentiments politiques, pour qu'il fût possible que je me décidasse en sa faveur; et quant à l'indifférentisme matériel, il m'avait rendu trop malheureux pour que je pusse supporter plus longtemps son joug avilissant et sa verge dédaigneuse. Je résolus de voyager, dans le but d'étendre mes connaissances par des recherches scientifiques dans les trésors manuscrits de l'antiquité, et en même temps d'étudier les hommes en les voyant agir dans le monde.

« J'étais surtout curieux de visiter l'Autriche où m'appelaient les plus doux souvenirs, et à laquelle m'attachaient les liens de famille les plus sacrés. Aujourd'hui je suis encore tout plein de l'impression que fit sur moi l'aspect de l'église de Saint-Etienne, à Vienne. Son architecture m'offrit comme le type de l'image fidèle du caractère religieux et politique de ce peuple honnête et heureux. Il est donc vrai! tous les peuples divers offrent dans leurs églises des monuments empreints de leur génie particulier. La cathédrale de Cologne s'élance majestueusement vers les cieux, le plus grand, le plus parfait ouvrage d'une gigantesque conception d'architecture gothique; mais il est resté inachevé par l'effet de l'esprit rétréci des siècles suivants, image du caractère du peuple allemand.

« Le protestantisme, toutes les fois qu'il n'a pas copié d'anciennes Eglises ou suivi d'anciens modèles, n'a su faire de ses temples que de vastes et élégants salons de compagnie, et n'est-ce pas là, en effet, leur véritable destination, la seule possible? Sous les voûtes de la vénérable maison de Dieu, à Vienne, je cherchais involontairement à nourrir mon esprit des douceurs de l'ancienne foi, dont elle offre une si belle garantie, à les y faire naître de nouveau. Là, pour la première fois, je sentis tout le dénuement de mon âme. Son aridité était si grande, qu'elle n'était pas susceptible d'accueillir la céleste rosée qui descendait avec tant d'abondance au milieu des prières réunies de prêtres pieux et d'une dévote assemblée, pour verser dans le cœur du troupeau des élus le baume fortifiant de la grâce... Elle était desséchée par les rayons ardents d'une raison fausse et orgueilleuse.

« Les heures pénibles et douloureuses que j'ai passées à Vienne, sans foi, mais avec un ardent désir d'en avoir, me sont encore aujourd'hui vivement présentes à la mémoire. En dépit des temps affreux et de l'épaisse neige de l'hiver de 1829, je ne manquais pas d'assister tous les soirs au salut, dans l'église de Saint-Etienne où je me mêlais avec la pieuse foule, afin de pouvoir du moins, appuyé contre une colonne, entendre retentir de loin ces célestes symphonies; j'espérais que leurs tons mélodieux rétabliraient l'accord détruit dans mon âme, et je versais en silence une larme de repentir sur la perte du plus précieux trésor du chrétien, de la foi.

« Oh! combien j'enviais le sort de quelque vénérable et pieux vieillard, à côté duquel il m'arrivait souvent de me placer, comme dans le voisinage d'une oasis rafraîchissante, pour lire dans ses regards paisibles et sereins le bonheur et la joie dont jouit l'esprit qui met sa confiance en Dieu! Mais je demeurais trop abandonné en moi-même pour pouvoir me réconcilier avec mon cœur par des impressions de ce genre. J'évitais tout commerce avec les ministres de votre religion, même d'après les conseils de ma famille. La vue seule d'une soutane m'était suspecte. A cette époque, j'aurais repoussé comme un fourbe Fénelon lui-même, s'il se fût présenté pour diriger ma conduite.

« Mes amis, et à quelques égards aussi ma famille, peu contents de l'impression inattendue que faisait sur moi la vie religieuse de l'Autriche, me conseillèrent d'abréger mon séjour à Vienne, et de me rendre dans le pays de la véritable liberté d'opinions religieuses, en Angleterre, remettant à un autre moment le voyage que je me promettais de faire en Italie. Une circonstance toute particulière m'engagea à prêter l'oreille à leurs avis. Deux de mes meilleurs amis de Vienne, deux hommes également respectables par leurs vastes connaissances, leur position sociale et leur noble caractère.

ne négligèrent rien pour me détourner de mon voyage de Rome.

« Nulle part je n'ai trouvé les résultats de la réformation du XVI^e^ siècle sous une forme aussi hideusement instructive qu'en Angleterre. L'orgueilleuse individualité du peuple anglais a complété l'œuvre du protestantisme, déjà par lui-même si orgueilleux, et tendant si fort à individualiser, ainsi que Luther, le patriarche de la Révolution, l'avait prédit dans des plaintes si remplies d'amertume. En Allemagne, le protestantisme ne s'est jamais décomposé d'une manière si effrayante, parce qu'il y a toujours eu, du moins dans la pensée, un lien d'union, fragile à la vérité, qui a fini par lui faire franchir les limites de tout christianisme positif. C'est dans les innombrables sectes de l'Eglise protestante d'Angleterre que j'ai trouvé, pour la première fois, l'explication des paroles dans lesquelles Luther indique lui-même avec tant de force la consécration de son œuvre.

« Quand on considère l'Eglise protestante sous ce point de vue, on se rappelle involontairement les paroles que saint Augustin adresse aux donatistes qui, de son temps, s'étaient séparés de l'Eglise.

« Si après cela on jette encore un regard scrutateur sur la conception extérieure et sociale de l'Eglise protestante d'Angleterre, on ne peut que s'étonner de la forme bizarre qu'elle y présente. Il n'est pas rare de voir les jolis petits enfants de M. le pasteur grimper sur la chaire, entourer leur papa, faisant de là toutes sortes de niches à leurs camarades placés au-dessous, tandis que leur père lit froidement un long sermon dépourvu d'onction, et qu'il interrompt seulement de temps en temps par des gestes fort peu gracieux et de gros soupirs calculés. Sa femme, assise sur les marches de la chaire, attend avec impatience la fin de l'ennuyeux discours. Quand il est terminé, le prédicateur passe, avec sa femme et ses enfants, dans une chambre que l'on appelle la sacristie, et discute avec les assistants le prix des fonctions ecclésiastiques qu'il doit remplir pour eux, tandis que Madame son épouse s'efforce d'attendrir les fidèles, en leur peignant les embarras de son ménage, qu'attestent les vêtements délabrés de ses enfants. De pareils tableaux doivent nécessairement faire frémir, pour une église qui traîne ainsi son existence dans la fange des intérêts temporels, et qui s'y est complétement abîmée. Le dogme, d'après lequel la foi suffit seule au salut, sans les bonnes œuvres, dogme monstrueux que Luther posa comme le principe fondamental de l'Eglise protestante, et qu'il défendit avec une véritable démence, a desséché à jamais la moelle de cette église sous le rapport matériel et intellectuel, et l'a condamnée à une stérilité éternelle.

« La haute Eglise épiscopale d'Angleterre, en apparence la plus solide et la mieux assise parmi tant de milliers d'églises protestantes qui errent, comme autant d'îles flottantes, sur l'Océan sans fond de l'univers, n'ayant d'autre lien d'union que cette erreur même ; l'Eglise épiscopale, dis-je, cache sa honteuse nudité sous le manteau déchiré, profané, si dépourvu de la dignité de l'ancienne hiérarchie. Elle est, à l'égard des autres associations protestantes, la grande bourse ecclésiastique de Londres, où d'orgueilleux courtiers se livrent sans conscience et avec une révoltante infamie, à la vénalité de leur commerce ecclésiastique, sans parvenir à éviter la banqueroute universelle des églises protestantes ! En aucun pays, l'Eglise protestante n'a perdu, autant qu'en Angleterre, son importance historique et son grand élément. Elle y est devenue un objet de mode, un costume de dimanche, purement de convention, auquel l'Anglais, dans son esprit de spéculation mercantile, tient avec autant d'exactitude qu'aux affaires de son comptoir les jours ouvriers. Du reste, c'est un bonheur pour lui qu'il ait pu conserver encore cette dernière force morale.

« L'Eglise d'Angleterre ne m'offrit donc pas l'image que j'espérais y trouver, et qui aurait pu fixer la direction religieuse de mon esprit. J'eus alors le désir le plus ardent de visiter les Pays-Bas, et j'appris à connaître le républicanisme sanguinaire du calvinisme dans toute sa nudité ; de là j'allai en France pour étudier l'Eglise des Bourdaloue, des Bossuet, des Fénelon et des Massillon. J'espérais y parvenir au rétablissement de ma foi religieuse, auquel j'avais jusqu'alors vivement tendu.

« On serait dans une grande erreur si l'on se faisait un tableau rembruni de la situation de l'Eglise catholique en France. Il n'y a, au contraire, pas de pays, peut-être, où l'Eglise ait jeté d'aussi profondes racines, et dans aucun pays encore elle ne s'est, à quelques égards, plus complétement fondue dans la partie solide du caractère national.

« Cette Eglise, qui se glorifie de ses Bossuet, de ses Fénelon, de ses Bourdaloue, de ses Massillon, de ses Fléchier, de ses Bridaine, a su se faire estimer même de l'école irréligieuse des encyclopédistes. Comment expliquer sans cela que, depuis la révolution de juillet, le protestantisme n'ait pas gagné un pouce de terrain en France ; qu'il n'y ait fait la moindre conquête, bien qu'il n'ait cessé de se plaindre que, sous le gouvernement précédent, il gémissait sous les griefs les plus insupportables, sous la plus funeste intolérance du clergé, et qu'il ne cessât de se livrer au rêve insensé qu'à la première révolution la France entière se rangerait sous le sceptre du protestantisme ? Que voyons-nous, au contraire ? Nous voyons le catholicisme étendre journellement son empire, non-seulement dans les diverses provinces de France, mais au sein même de la capitale ; nous le voyons compter parmi ses défenseurs et ses administrateurs, des hommes qui naguère se posaient comme ses plus ardents adversaires, ou qui du moins évitaient de se prononcer. Dans cette même capitale, qui a si souvent déversé le mépris sur toute religion quelcon-

que, nous voyons des familles entières de protestants rentrer dans le giron de l'Eglise catholique. Et tous ces signes éclatants du temps apparaissent précisément depuis cette révolution par laquelle les observateurs prévenus de notre Allemagne, ensevelis dans un philosophisme absolu de religion, avaient prédit comme prochaine et inévitable la chute complète du catholicisme.

« Mais à quoi faut-il attribuer ce spectacle si tranquillisant, si agréable pour tout catholique? Provient-il de l'indifférence? Non, certes. Ou bien serait-ce le nouveau gouvernement qui répandrait de l'argent parmi le peuple pour l'attirer dans les églises, comme les protestants en accusaient avec tant de fausseté le gouvernement ancien? Il faut bien reconnaître en ceci une décision suprême. Le Français éprouve le besoin irrésistible de la religion, et il a en même temps la conviction que l'Eglise catholique offre seule le moyen de s'unir avec le ciel, puisqu'elle seule renferme la véritable vie de la foi, et sait tirer sans cesse de cette vie son renouvellement et sa force reproductive, tandis que le protestantisme glacé est condamné à une éternelle stérilité, et ne soutient sa maladive existence qu'à l'aide des mêmes attaques et des mêmes calomnies contre le catholicisme.

« Mais aussi, comment le Ciel pouvait-il refuser son secours et sa bénédiction à un clergé aussi distingué que celui de France? Quiconque a été assez heureux pour voir de près le haut clergé français, et surtout l'épiscopat remplir les fonctions sacrées, doit se sentir animé par une sorte d'enthousiasme pour ces dignes ministres des autels. Plus les épreuves s'accumulent comme des orages sur l'Eglise, plus ils marchent avec courage dans la voie du Seigneur. Leur héroïque sacrifice, à l'époque du choléra, a saisi le monde entier d'étonnement, et leur a valu le respect des ennemis de la religion et des prêtres. Un seul esprit, l'esprit de douceur, d'humilité, d'abnégation et de charité, inspira et anima à cette époque le clergé tout entier, depuis les plus élevés jusqu'aux derniers de leurs membres. Les évêques se mirent à la tête d'associations pieuses pour procurer aux malheureuses victimes de la contagion des secours de toute espèce, et ouvrir des hospices pour recevoir et élever les pauvres orphelins qui, privés de parents et de famille par les ravages du fléau, se trouvaient abandonnés au milieu de la société. Il n'était pas rare de voir les évêques eux-mêmes venir, dans les hôpitaux, assister leurs prêtres dans la distribution des sacrements, les relayer quand la fatigue les accablait, et prononcer les dernières paroles de consolation dans l'âme des mourants, pour les soutenir dans leur passage à l'éternité. On remarqua dans le temps que les établissements pour les cholériques, fondés et desservis par les prêtres, étaient les plus signalés; que la jeunesse académique de Paris, d'ailleurs si irréligieuse, témoignait un noble désir de mourir entre les bras et avec les consolations des ecclésiastiques. Combien de belles conversions couronnèrent alors les généreux efforts des ministres de la religion! Il n'y a pas jusqu'à des personnes attachées à d'autres croyances, qui ne se jetassent exprès dans les bras d'une religion qui savait donner à ses prêtres tant de force et tant de sainte conviction.

« Je me sentais souvent profondément ému, et un jour un évêque ayant déploré l'irréligion dont la France semblait de nouveau menacée, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « La Providence ne saurait aban- « donner un pays qui a le bonheur de « posséder des prélats si respectables et si « saints, chacun desquels est digne d'être « appelé le successeur de Fénelon. »

« Et cela est parfaitement vrai! L'épiscopat français est une véritable réunion d'apôtres. Grâce à lui, l'Eglise de France a conservé dans sa pureté l'esprit auguste de l'antiquité; il peut, sans hésiter, se comparer aujourd'hui à ce qu'il était dans le XVII^e^ siècle, au temps de son plus grand éclat. Je dirai plus : il a fait même des progrès dans la connaissance des vrais principes hiérarchiques, en brisant la chaîne honteuse du gallicanisme. L'église française de notre temps demeure donc encore un modèle pour toutes les autres.

« De son sein sortiront alors de nouveau des lévites qui, comme Fénelon et Bossuet, seront la gloire éternelle de la nation. Des hommes de talent retrouveront dans l'Eglise un champ digne d'eux, et ils rempliront, dans le saint combat, des rangs restés vides jusqu'à présent. Par leurs efforts réunis, une nouvelle vie spirituelle se répandra dans la nation; la France marchera à grands pas vers sa régénération religieuse, et recevra de nouveau des mains de la religion la seule organisation sociale qui puisse être durable. La parfaite et véritable restauration et régénération de l'humanité, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, n'est possible qu'en prenant la religion pour point de départ. Toute profanation de la religion, tout préjudice qu'on lui porte, est un crime contre la société, et reçoit tôt ou tard son châtiment.

« Que la situation du clergé allemand est différente, surtout celle du clergé inférieur!

« Quiconque a éprouvé une lutte aussi pénible que moi pour parvenir à sa réconciliation religieuse doit avoir ressenti la malédiction qui pèse sur nos prêtres. J'ose à peine avouer à quel point mon âme était desséchée, mais je le dis pour servir d'avertissement à d'autres. Les scènes terribles du choléra dont je fus témoin à Paris et qui, même dans le cœur des habitants de cette ville incrédule et frivole, firent naître tant de sentiments de componction et ramenèrent tant de personnes dans le sein de l'Eglise, furent incapables de m'ébranler; j'étais résolu, dans le cas où je serais tombé victime de la maladie, de me présenter devant le seuil de

l'éternité sans m'être réconcilié avec l'Eglise, et par conséquent avec Dieu. Je me rappelle encore aujourd'hui le moment affreux, lorsque, dans la nuit du sixième jour de choléra, alors que sa fureur était la plus grande, et qu'une panique générale s'était emparée de tous les quartiers de Paris, je sentis tout à coup les symptômes de la contagion. Quoique bien convaincu que j'étais arrivé au terme de mes jours, je me mis tranquillement à écrire quelques mots d'adieu à ma famille ; après quoi, sans faire d'autres dispositions, j'envoyai réclamer les secours de la médecine de mon ami Fabre-Palaprat, le célèbre grand maître des nouveaux templiers, dont j'avais fait la connaissance par Grégoire, l'ancien évêque constitutionnel de Blois. Les remèdes employés à temps ne tardèrent pas à me tirer de danger, et je déchirai avec joie la lettre sur laquelle j'annonçais ma mort à ma famille.

« Je continuai à me tenir à cette affreuse et inflexible incrédulité, même après que j'eus fait la connaissance de M. l'abbé de Lamennais, et que m'étant rendu, sur son invitation, dans une des plus célèbres maisons d'éducation de France, au collége de Juilly, près Meaux, j'eus passé huit mois dans des relations journalières avec lui et avec plusieurs prêtres de son école. L'exemple édifiant que l'abbé de Lamennais nous offrit là, dans sa vie privée, posa dans mon cœur le premier germe qui depuis, avec l'aide de Dieu, s'est si merveilleusement développé. En attendant, quels que fussent mon estime et mon respect pour ce prêtre distingué, dont la voix prophétique avait si souvent attiré l'attention sur le danger que couvait l'Eglise de sa patrie, je ne pouvais cependant pas lui ouvrir mon cœur et lui faire connaître les besoins de mon âme. Je ne considérais, à cette époque, l'Eglise que sous le point de vue politique, et je ne la regardais que comme un simple résultat du développement de la société humaine; et ce n'est que, sous ce rapport, que je préférais l'Eglise catholique.

« Ballotté çà et là sur l'immense océan du doute, je désirais ardemment d'étudier encore une fois les chefs-d'œuvre de la littérature catholique de la France, et les étudier avec impartialité et sans préjugés. Je voulais voir s'il ne me serait pas possible de retrouver en eux l'ancien repos de mon âme, et, par leur secours, de me rattacher avec mon ancien amour à notre sainte Eglise. Je pris, d'après cela, l'héroïque résolution d'acheter, sans plus attendre, les œuvres complètes de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue et de Massillon, et je choisis les plus belles éditions de Paris. Je n'ai pas besoin de dire que cette circonstance causa un grand vide dans ma bourse qui, à cette époque, ne contenait que 400 francs. Je m'éloignai donc pendant quelques semaines de tous mes amis et de toutes mes connaissances, et je les consacrai exclusivement à l'étude non interrompue de ces ouvrages. Bourdaloue et Fénelon, mais ce dernier surtout, ne me quittaient jamais. Je les aimais tant, que, quand j'allais le soir faire ma promenade au Mont-Calvaire, près Saint-Cloud, j'emportais toujours quelques volumes avec moi, afin de ne pas laisser passer un moment sans chercher à graver profondément dans mon âme quelque passage de leurs œuvres divines. Les *Lettres spirituelles* de Fénelon, véritable mine d'or pour le chrétien qui médite, avaient surtout pour moi un charme irrésistible. C'était par elles que je commençais et que je finissais les journées. Il me serait impossible de décrire l'impression que le langage naïf et plein d'onction de cet homme si pieux et si saint faisait sur mon cœur.

« Je sortis de cette ennuyante solitude parfaitement consolé et à quelques égards réconcilié avec moi-même et avec l'Eglise. Ce qui me manquait encore, c'était le bon exemple et la conviction que d'autres, je veux dire les prêtres, étaient aussi convaincus des vérités de notre religion, ce que j'avais beaucoup de peine à croire, même après cette retraite. Je fus même un moment dans la pensée que Fénelon et surtout Bossuet n'y avaient pas cru. Ils avaient développé les doctrines les plus difficiles de l'Eglise avec une clarté si parfaite et si admirable, que ces doctrines me semblaient devoir être évidentes, même à des yeux moins pénétrants. Dès lors ils n'avaient presque plus rien laissé à la foi. Ces choses me paraissaient en même temps trop claires pour pouvoir être niées et trop claires pour pouvoir être crues. Que cet état de mon âme était horrible ! Après un combat si rude, et dont l'issue avait été si heureuse, je me trouvais en quelque sorte dans un abattement total d'esprit, et cela parce que je continuais toujours à prendre pour arbitre de ma foi ma conviction personnelle, cette conviction que Luther pose d'une part comme principe du protestantisme, et que de l'autre il combat en niant froidement et avec inconséquence le libre arbitre. Cet amour-propre, compagnon inséparable de l'incrédulité et de l'hérésie, j'appris de Fénelon à le connaître dans sa nudité et à le détester.

« Ce fut alors que je commençai à faire journellement de plus grands progrès dans la connaissance des véritables doctrines fondamentales de notre Eglise. La présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et par suite l'exposition du sacrement de l'autel, qui jusqu'à ce moment avait si fort inquiété ma conscience, me devint alors parfaitement claire, et cela seulement par les paroles de la première Epître de saint Paul aux Corinthiens, chap. XI, v. 23 et suivants; elles me parurent plus évidentes que tous les innombrables ouvrages qui ont été écrits sur ce sujet.

« Que je me sentais heureux ! Autrefois je ne pouvais comprendre comment Dieu avait pu laisser un si grand gage de sa grâce et de son amour pour les hommes, gage qui devait les changer en une société de créa-

tures pures comme des anges, s'ils voulaient seulement s'élever jusqu'à mériter une semblable grâce. Alors je me trouvais en quelque sorte au centre de la grâce divine, et je sentais les rayons vivifiants de la vérité me pénétrer de toutes parts. Cette grande conquête sur le domaine de la foi fut sur-le-champ suivie de plusieurs autres non moins importantes, jusqu'à ce qu'enfin je me retrouvai en pleine possession de l'héritage de Jésus-Christ que j'avais perdu.

« J'étais donc, mon cher ami, au plus fort de cette lutte difficile, parfaitement convaincu que l'Eglise catholique était la seule véritable; mais par suite de mon ancienne prévention, toujours trop faible pour me décider hautement en sa faveur, quand au mois d'avril de l'année passée je vous écrivis et vous dépeignis légèrement, et je le dis à regret, avec frivolité, le changement qui s'était fait en mon esprit. C'était la première fois, depuis plusieurs années, que je m'approchais de nouveau avec confiance d'un prêtre catholique, et c'était un grand pas que je faisais. Je faisais d'ailleurs par là, en quelque sorte, un appel vraiment sacrilége à la miséricorde divine. Je désirais sortir de ma pénible position. L'Eglise catholique se présentait à mon esprit dans toute sa sainteté, mais obscurcie encore par mes anciens préjugés.

« Dès lors, je n'eus plus d'autre pensée que celle de me réconcilier complétement avec l'Eglise, et d'exercer les vertus prescrites aux chrétiens. Je commençai à aller plus souvent à l'église, et je fus assez heureux pour arriver à la conviction de l'efficacité des prières que nous faisons pour d'autres que nous, ce que j'avais coutume de regarder comme une imposture lucrative des prêtres. J'entrais fréquemment dans les églises de Paris, dans le principal but de donner à des pauvres quelques sous, afin qu'ils priassent pour une certaine personne, et c'était moi que j'entendais par là.

« Dans le mois de juin de l'année dernière je m'étais rendu à Orléans et j'y restai quelques semaines pour faire des études nécessaires à la composition de l'histoire de son université, fondée par Clément V, en 1305, et qui présente tant d'intérêt pour la nation allemande. Le séjour que je fis dans cette ville me fut d'une grande utilité, et acheva, sous quelques rapports, ma réconciliation avec l'Eglise. Ce fut là que j'eus le bonheur de faire la connaissance de Sa Grandeur l'évêque d'Orléans, M. de Beauregard, prélat également distingué par sa piété noble et éclairée et par ses vastes connaissances, et l'un des hommes les plus remarquables de l'illustre épiscopat français. La bonté vraiment paternelle avec laquelle je fus accueilli par ce vieillard sublime, qui à quatre-vingt-trois ans conservait encore tout le feu de la jeunesse, et dont les cheveux blancs recevaient un double éclat de sa haute dignité, et des souffrances qu'il avait endurées pour l'Eglise, tant en France qu'au sein de sa patrie, cette bonté, dis-je, me toucha vivement. Chaque parole qu'il m'adressait avec une si sainte conviction, tombait dans mon âme émue comme une goutte de baume fortifiant. Que je trouvais de consolation dans les saints embrassements de ce digne prêtre! Dans le cours de mes fréquents entretiens, qui roulaient sur tous les sujets les plus importants de la théologie et de l'histoire ancienne et moderne, sans en excepter même les événements contemporains et la position à venir du Saint-Siége à l'égard de l'Eglise, le vénérable évêque me faisait souvent l'honneur de m'interrompre par des marques de satisfaction les plus flatteuses; quand alors je ne pouvais retenir d'abondantes larmes, il me disait ces paroles touchantes :

« On voit bien que vous êtes Allemand. » Le saint homme ne savait pas ce qui se passait dans mon âme. S'il avait pu en sonder la profondeur, il y aurait trouvé l'explication de mes larmes. Je n'oublierai jamais cet entretien surtout, plein d'onction, dans lequel j'appris à connaître l'évêque dans tout l'éclat de sa sublime et angélique piété; me conduisant en quelque façon, par une invisible main, il pénétra avec moi dans l'abîme qui s'était formé dans mon cœur. Jamais je ne m'étais trouvé dans une pareille position. Les yeux mouillés de pleurs et la langue enchaînée, je demeurais en silence sur le point culminant de la grande lutte entre l'ancienne et la nouvelle direction de mon esprit. Malgré l'immense enthousiasme que m'inspiraient en ce moment et la cause et le pieux évêque, j'eus de la peine à balbutier ce peu de mots : « Mon« seigneur! quand je serais un incrédule « ou un athée, je rougirais de honte et je « tomberais à vos pieds. Non, la France ne « mérite pas de pareils évêques. » Je fus obligé d'interrompre à l'instant même la conversation, sans pouvoir même prendre convenablement congé du prélat. Ce que je n'avais pu faire en sa présence, j'essayai de l'accomplir dans la superbe et majestueuse cathédrale qu'il a si fort embellie, et dans laquelle son sacrifice pieux et agréable à Dieu s'élève chaque jour vers le ciel. Là, je me plaçai en présence du Seigneur, et je déposai sur son autel les sentiments dont j'étais pénétré. Parfaitement heureux et comme rempli d'une force nouvelle, je rentrai après cela dans la retraite solitaire d'une maison de campagne située hors de la ville, et je pris en main mon Fénelon qui ne me quitta plus de la journée. L'évêque qui, par la manière dont je savais chaque jour diriger la conversation, avait dû selon moi jeter de profonds regards dans mon âme, fut singulièrement étonné de mes expressions, et plus encore de ma retraite précipitée. Dans la même soirée, il eut la bonté d'envoyer demander de mes nouvelles, et exprima le désir de me parler. Mais je voulais demeurer ce jour-là absolument seul avec mes pensées, et je ne retournai en conséquence chez l'évêque que le lendemain matin. Nous reprîmes alors notre conversation

avec notre gaîté ordinaire, mais en évitant soigneusement de parler de ce qui s'était passé la veille, quoique le digne prélat parût clairement avoir envie de m'y ramener.

« Des preuves réitérées de la plus touchante sympathie m'attachèrent si tendrement à l'évêque, que je l'aimais comme un père; et attendu que je n'avais tout à fait renoncé au projet favori de ma jeunesse, qui était d'embrasser l'état ecclésiastique, projet que je n'avais abandonné pour quelque temps, qu'afin d'étudier plus à fond certaines sciences secondaires dont l'application peut devenir fort utile à la théologie, je pris la résolution d'entrer dans un séminaire pour me préparer à recevoir les ordres. Mais le digne évêque me représenta si sérieusement que je n'y trouverais d'autre satisfaction que les consolations que m'offrirait la piété, que je finis par changer de plan. Il ne cessait de m'engager à aller à Rome. Mais pouvais-je alors aller à Rome?... J'aurais préféré faire le voyage de la Sibérie, tant j'étais encore rempli de préventions contre Rome. Pouvait-il en être autrement, après qu'on m'eut annoncé comme infaillible une prison perpétuelle en plein air, au pain et à l'eau, dans le château Saint-Ange?

« J'étais bien loin de croire que le désir de ce digne évêque s'accomplirait moins de six mois après. Je fus recueilli avec la même bienveillance par les autres évêques, durant le reste de mon voyage en France, et je puisai auprès d'eux les mêmes consolations de la religion. Leurs entretiens seront toujours présents à ma mémoire. Leur souvenir renouvelle et augmente l'impression qu'ils firent sur moi. Je ne cessais de remercier Dieu de m'avoir, dans sa bonté providentielle, mis en relation avec des hommes si pieux et qui travaillent avec tant d'ardeur pour son royaume. Plusieurs de ces dignes prélats, et surtout l'évêque d'Orléans, seront les objets des prières que j'adresserai à Dieu. Je leur ai déjà consacré bien des larmes de reconnaissance, et je pleurerai encore bien souvent d'attendrissement en songeant à eux. Mais que ma position était pénible, me voyant ainsi accueilli partout avec une distinction si marquée, tandis que chacun admirait mon zèle pur et ardent pour la religion, et me félicitait déjà comme le futur défenseur de la cause catholique! Dans plusieurs diocèses on me fit des offres très-séduisantes dans le cas où je préférerais d'y rester, plutôt que de suivre le conseil unanime que l'on me donnait d'aller à Rome.

« Vous me demandez sans doute, mon respectable ami, et avec raison, comment dans de pareilles circonstances, je pouvais hésiter encore à régler la situation de mon âme? Cela me coûtait à la vérité une grande résignation; mais je craignais de me confier à un de ces respectables évêques, de peur de heurter leur sainte conviction, quoique je dusse prévoir que des cas comme le mien ne pouvaient pas leur être étrangers.

« Je m'effrayais aussi de la trop grande sévérité du confessionnal français, et je tremblais que le voyage de Rome, voyage que je regarde aujourd'hui comme la cause de mon salut, et qui ne m'était encore que conseillé, ne me fût, après ma confession, imposé comme un devoir impérieux; circonstance qui, à cette époque, aurait pu faire échouer l'œuvre de ma réconciliation. Et pourtant, une fois que j'eus pris la ferme résolution d'aller à Rome, je n'eus pas de désir plus vif que d'entrer purifié dans la ville du prince des apôtres. Arrivé à Marseille, où je restai pendant quatre semaines à me consulter sur mon voyage de Rome, j'éprouvai un désir irrésistible de réconciliation. Peu de jours avant celui qui avait été fixé pour le départ, il arriva une nouvelle presque aussitôt démentie, qu'un bateau à vapeur avait péri corps et biens sur le Rhône, et ce bruit contribua beaucoup à fixer mon incertitude. En attendant, soit incrédulité, soit au contraire un vague pressentiment du grand bonheur qui attendait mon âme à Rome, je pris la résolution téméraire et antichrétienne de me confier aux flots avant d'avoir été réconcilié. Je me consolai par la sainte espérance que cette main, qui dans ma recherche sincère de la vérité divine, m'avait conduit par des chemins si merveilleux jusque dans l'étroit espace d'un navire, me ferait aussi monter dans la grande barque de saint Pierre, dont l'entrée est si facile et si majestueuse. Je ne fis d'autres dispositions que d'aller, la veille de mon départ, en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde, chapelle située hors de la ville, au haut d'un rocher escarpé, d'où la vue s'étend sur la vaste mer azurée. De là, la mère de Dieu jette souvent des regards de pitié sur les navires en danger, et là, j'allai à mon tour implorer cette auguste étoile des matelots, pour qu'elle daignât me protéger contre les vents en courroux. Je chargeai aussi mon tailleur, ancienne connaissance que j'avais faite au collége de Juilly, d'annoncer mon sort à ma famille, dans le cas où il m'arriverait malheur; car je n'avais pas encore pu prendre sur moi de lui apprendre mon voyage, nouvelle qui ne pouvait manquer de lui faire plus d'impression que celle de ma mort elle-même.

« J'arrivai sans autre accident que le mal de mer, heureusement à Rome au commencement du mois de mars. Les sensations que j'éprouvais étaient fort étranges; si j'avais suivi l'ancien dicton, que les premières impressions sont les meilleures, j'aurais dû quitter Rome sur-le-champ, de nouveau, tant cette première impression lui fut défavorable. La cause en fut dans le réveil subit et inattendu de ma manière protestante, d'envisager le christianisme, et par conséquent le catholicisme, puisque hors de l'Eglise catholique il ne saurait y avoir de véritable christianisme. Les idées que les premiers réformateurs attachaient à Rome, et qui se sont perpétuées jusqu'aujourd'hui dans toute leur bizarrerie originelle, se ranimèrent en moi. J'allais les mettre à jamais à

l'épreuve. On eût dit qu'elles voulaient se venger d'avance sur moi de la condamnation qu'elles allaient subir. Pour le moment, je cherchais autre chose qu'un beau ciel, des ruines sublimes et de magnifiques trésors de l'art. Je ne fis aucun usage de certaines lettres de recommandation dont j'étais porteur pour des personnes de distinction, des cardinaux et autres; elles m'auraient servi à fort peu de chose dans ma position. Je ne les avais prises que comme une ressource désespérée. Je voulais commencer par arranger le mieux possible les intérêts de ma conscience et voir après ce qui me restait à faire.

« Je frappais tantôt à une porte, tantôt à une autre. Elles s'ouvrirent, mais non pas de la manière que je l'aurais désiré. Nonobstant les invitations les plus pressantes, il ne m'arrivait pas de frapper plus d'une fois à la même porte. Mécontent, je retournai auprès de mes joyeux compagnons de voyage, dont je m'étais éloigné pendant quelques jours sous le prétexte d'affaires, et je résolus de passer quelques heures avec eux, dans des rêves pleins de douceur, sur les ruines de la Rome ancienne et nouvelle, et puis d'en prendre à jamais congé, emportant avec moi des matériaux pour quelque scène grotesque d'un roman philosophico-politico-religieux, intitulé : *Le Diable en voyage*, dont la composition était à cette époque un de mes projets de prédilection, et qui devait décrire les résultats de la nouvelle direction de mon esprit. De cette façon, mon séjour à Rome ne m'aurait pas été tout à fait inutile. En attendant, je fus sur le point de repartir, et je l'aurais fait si une circonstance particulière ne m'en eût empêché. Je logeais avec un jeune Français, qui partageait, sous le rapport de la religion et de la politique, toute la légèreté des vues de sa nation, et ne manquait pas aussi, avec toute la suffisance française, de les faire valoir en présence de tout le monde. A notre retour à la maison, notre hôtesse nous demandait souvent comment nous trouvions les églises de Rome, et ce que nous pensions des cérémonies du culte. Nous étions au milieu du carême, époque où Rome présente l'aspect le plus solennel. Je ne manquais pas de protéger cette bonne femme contre les railleries méprisantes de cet artiste si abandonné de l'art, circonstance qui me valut toute sa confiance. Elle se mit alors à me parler des divers étrangers qui visitaient la ville éternelle : elle donna de grands éloges aux Allemands et aux Flamands, à cause de leur caractère tranquille et religieux, et protesta qu'elle ne recevrait plus de Français dans sa maison. La conversation tomba entre autres sur M. Schlosser, de Francfort-sur-le-Mein, qui, après son retour à l'Eglise catholique, était mort précisément dans la chambre que j'occupais. Elle ne tarissait pas sur l'amabilité de son caractère et de celui d'un de ses meilleurs amis, le vénérable P. Kohlmann, de la société de Jésus, qui l'avait visitée presque tous les jours de sa maladie. Au mot de *Jésuite*, je dressai les oreilles, et, interrompant la bonne femme, je lui demandai quelques renseignements plus précis sur ce père. Ils lui furent si favorables que j'éprouvai sur-le-champ le plus grand désir de connaître ce digne homme, d'autant plus que je me rappelais encore confusément que l'archevêque de Bordeaux, comte de Cheverus, ancien évêque de Boston en Amérique, m'avait fait un éloge extraordinaire d'un jésuite allemand, autrefois missionnaire et alors professeur à Rome, et m'avait offert de joindre aux lettres qu'il me donnait pour les cardinaux Weld et Macchi, une lettre pour lui. Je n'acceptai point cette dernière, car je craignais les Jésuites plus que je ne les aimais, et j'étais d'avis qu'il ne fallait pas se brûler les doigts en approchant trop près de pareils hommes.

« Je n'avais jamais même connu de Jésuite en sa qualité de membre de l'ordre. Je dois à la vérité l'éducation de ma jeunesse à l'un des hommes les plus distingués de cet ordre, à ce Kohler, si connu de tous les Silésiens, et qui fut le premier à répandre l'étude solide des langues orientales en Silésie, dès avant la réunion de l'université protestante de Francfort avec la ci-devant académie catholique des Jésuites de Breslau. L'amitié de cet homme, que plus tard, mon frère et moi, nous payâmes d'une si noire ingratitude, demeura constante pour moi; bien que descendu à l'âge de quatre-vingt-six ans de sa chaire de théologie, il continua à lutter contre nous et notre direction spirituelle, conduite qui, malgré son âge et sa haute réputation, lui attira les jugements les plus injustes tant de la part des catholiques que de celle des protestants. Je me rappelle depuis lors avec une joie extrême, qu'un jour ce digne homme fit prier ma mère, femme d'une foi vraiment antique, de venir le voir, et qu'il la conjura, dans les termes les plus pressants, de se servir auprès de nous de toute la persuasion des discours maternels pour nous éloigner de la route dangereuse dans laquelle nous étions engagés, en ajoutant qu'une mère comme elle devait avoir beaucoup de pouvoir sur nous. Notre mère qui, dans la naïve innocence de son cœur, était d'accord avec nous sur tant de points, se sentait néanmoins si fermement convaincue de la sainteté et de la divinité de l'Eglise catholique, qu'elle nous protestait souvent en des termes qui tantôt nous irritaient, tantôt nous faisaient sourire, mais qui nous causaient toujours une grande émotion, que si jamais soit par punition, soit par tout autre motif, nous étions assez coupables pour changer de religion, elle nous abandonnerait sur-le-champ, ne nous reconnaîtrait plus pour ses fils, et que, dût-elle tomber dans la plus grande misère, elle préférerait gagner son pain par le travail de ses mains ou demander l'aumône de porte en porte, plutôt que de rien accepter de nous, à quelque haut rang que nous fussions parvenus. Elle allait tous les matins entendre la première messe à notre intention, afin que

Dieu éloignât de nous de semblables pensées.

« Après avoir balancé pendant plusieurs jours, je résolus enfin, par une voix intérieure, d'aller trouver le P. Kohlmann. La pensée que j'avais eu le bonheur d'échapper aux prétendus écueils de tant de connaissances dangereuses, m'enhardissait aussi à faire tête à celle du P. Kohlmann. Il m'en coûta pourtant beaucoup pour vaincre toutes mes préventions. Je me promenai pendant plus de deux heures de long en large devant la porte du collége des Jésuites. Je le contemplai de tous les côtés; puis je le quittai de nouveau pour quelque temps et je rentrai successivement dans plusieurs églises où j'adressai à Dieu de ferventes prières pour qu'il daignât me soutenir, par sa grâce, dans la démarche que j'allais faire; d'autant plus qu'elle devait être la dernière que je comptais faire à Rome pour l'œuvre de ma rémission. J'entrai enfin dans cette maison fameuse, bien résigné à supporter tout ce qui pourrait m'arriver. Je fus assez heureux pour trouver le Père chez lui : on me conduisit dans sa chambre en me faisant passer par deux longs corridors. Oh ! comme le cœur me battait ! Il me semblait que l'on me menait à l'échafaud. Je regardai fixement le Père, je lui adressai quelques questions insignifiantes, et ne tardai pas à me convaincre que ces pieux cénobites ne s'occupent réellement que de celui dont ils portent le nom.

« J'épanchai mon cœur tout entier dans son sein. Je trouvai dans ce sein un cœur allemand, et je n'en demandai pas davantage pour lui accorder ma confiance. Il me parla ce même langage plein de franchise, de noblesse et de sympathie que j'étais accoutumé à trouver dans les lettres que vous, mon respectable ami, m'aviez adressées dans mes moments d'épreuve. La ressemblance entre vous était si frappante, si étonnante, que si je n'avais pas su que c'était le P. Kohlmann que j'avais devant moi, j'aurais pu croire que c'était avec vous que je m'entretenais. Oh ! que cette surprise fut douce pour mon âme ! Il est donc vrai ! on trouve partout de belles âmes dans des cœurs allemands, et ils sont partout les mêmes ! Mon amitié pour le P. Kohlmann s'éleva sur-le-champ jusqu'à l'enthousiasme.

« En attendant, si la joie que je ressentais d'avoir fait la connaissance du P. Kohlmann était immense, je n'en fus pas moins douloureusement affecté à la pensée qu'un si excellent homme, avec qui mon âme sympathisait si fort, et qui pénétrait si avant dans mon cœur, fût précisément un Jésuite. Mais après l'avoir quitté, quand j'eus bien réfléchi sur ce que j'avais vu et entendu, je reconnus bientôt que l'élévation d'âme que j'avais admirée en lui tenait précisément à son ordre, et je renonçai sur-le-champ à mes préventions.

« Les visites que je lui fis après cela devinrent de plus en plus intéressantes. Je n'avais pourtant fait aucune démarche positive auprès de lui. La première était réservée à un moment solennel. Nous approchions de la semaine sainte, époque où les disciples de saint Ignace de Loyola ont coutume de faire leur retraite spirituelle. Sa durée est de huit jours, sans compter celui de l'entrée et de la sortie. Le Père reconnut à l'agitation de mon âme, qu'elle avait besoin de repos et de recueillement. Il me proposa en conséquence de prendre part à cette retraite qui devait commencer le 26 mars, et m'assura que j'y trouverais beaucoup de consolations.

« J'avais déjà été témoin, pendant mon séjour en France, des excellents effets que produisirent ces retraites spirituelles, et j'avais même été sur le point, d'après le conseil de monseigneur l'évêque d'Orléans, de prendre part moi-même à celle du séminaire de Saint-Sulpice, à sa campagne d'Issy. Mais faire une semblable retraite chez des Jésuites, et à des conditions si dures, me paraissait être l'entreprise la plus hasardeuse que j'eusse tentée de ma vie. Je saisis donc toutes sortes de prétextes pour ne pas accepter cette offre. J'alléguais tantôt mon indignité, tantôt l'impossibilité d'arriver aux dispositions nécessaires pour bien accomplir un acte si solennel, tantôt enfin des affaires importantes. Je demandai toutefois quelques jours pour réfléchir. Nous étions au mercredi, et la retraite devait commencer le lundi suivant. Mon courage remporta encore cette fois la victoire, et le samedi matin j'annonçai au Père que j'étais prêt à accepter son offre. J'entrai donc dans la maison de retraite de Saint-Eusèbe, mais dans quelle attente ! J'étais bien convaincu qu'il me serait bien impossible d'y rester trois jours. Pressé par la curiosité plutôt que par tout autre sentiment, je désirais voir un peu dans leur intérieur ces Jésuites dont j'avais tant entendu parler, et dont les maisons de retraite m'avaient été dépeintes, même à Vienne, sous des couleurs si déplorables. Je me flattais, si j'en sortais sain et sauf, d'y puiser au moins le sujet d'un article de journal fort curieux. Je chargeai en outre l'artiste français, dont je m'étais séparé sous le prétexte d'une partie de campagne, de demander avec instance de mes nouvelles à une personne que je lui indiquai, dans le cas où je n'aurais pas reparu au bout de douze jours.

« Que ma surprise fut grande en entrant dans la maison ! le saint silence qui y régnait me plut dès le premier abord.

« Le premier discours préparatoire me plut extrêmement, et dissipa sur-le-champ toute mon inquiétude. L'exposition claire et simple du grand but de ces exercices spirituels et l'invitation pleine de douceur et d'onction faite aux assistants de s'éloigner, s'ils ne se sentaient pas assez de courage et de force pour achever ces exercices dans les dispositions et dans le but qu'exigeait leur illustre fondateur saint Ignace, firent sur moi l'effet désiré. Je ne doutai point que je n'y trouvasse cette satisfac-

tion et cette force auxquelles mon âme aspirait depuis si longtemps, et que depuis quelques mois surtout j'avais fait tant d'efforts pour me procurer.

« Je ne saurais vous exprimer quel bonheur me fit éprouver la manière dont les exercices étaient dirigés. Les plus sublimes vérités de la religion sont enseignées ici dans un langage si aimable, si attrayant, si bien fait pour émouvoir le cœur du pécheur le plus endurci, tandis que, d'un côté, on évite avec tant de soin et de prudence tout ce qui pourrait tendre à aggraver le fardeau du péché, que je ne trouvai plus aucune difficulté à satisfaire aux plus grandes exigences ascétiques.

« Le quatrième jour de la retraite, je me sentais déjà dans une position que je ne puis vous décrire. J'étais complétement broyé. Mes anciennes passions renouvelèrent encore une fois le combat et s'enflammèrent de nouveau ; mais je ne craignais pas de tenter avec résolution le dernier assaut, et j'en sortis vainqueur et récompensé.

« Je me souviendrai toute ma vie de la touchante scène qui eut lieu lorsque, avec cet entier abandon qu'exige le grand acte de la confession, et que le spirituel Pascal, le plus beau génie de Port-Royal, a décrit d'une façon si admirable, je lui fis l'aveu de l'état de mon âme que, jusqu'à ce moment, il avait deviné plutôt qu'il ne l'avait connu. Je me souviendrai toujours des larmes brûlantes que nous versâmes tous deux, et qui nous soulagèrent tant l'un et l'autre.

« Le P. Kohlmann arriva le lendemain matin, ainsi qu'il me l'avait promis. Il m'ordonna sur-le-champ d'achever ma confession. Après qu'il m'eut demandé si j'étais bien convaincu du dogme de l'Eglise catholique, ce dont je lui donnai l'assurance la plus solennelle, et dont il avait du reste reçu tant de preuves dans le cours de mes entretiens avec lui, il me donna l'absolution, en me faisant toutefois observer que j'avais encouru l'excommunication, et qu'il fallait que je communiasse pour m'en faire relever. Je le savais, et je connaissais, par l'histoire, la portée de cette peine qui avait été plus d'une fois le sujet de mes plaisanteries. J'avouai pourtant mes torts, et je me soumis à cette pieuse institution.

« Que je me sentis réconforté après cet acte ! Mes forces physiques avaient éprouvé le contre-coup de la lutte et des souffrances de mon âme. Ce ne fut que quand celle-ci eut accompli sa réconciliation, et que le vénérable Père y eut apposé le sceau en me donnant le baiser de paix, dans un embrassement pieux et fraternel, que les autres recouvrèrent leur équilibre accoutumé. Pour la première fois, depuis plusieurs années, je participais de nouveau aux sacrements de notre Eglise.

« Je suis né le jeudi saint, 11 avril 1804. Depuis le 28 avril 1824, jour où je quittai mes études théologiques, pour commencer celles de la philosophie et du droit, quoique toujours entraîné par un penchant irrésistible vers le domaine de la théologie, je fus sans cesse en guerre avec moi-même et avec l'Eglise ; et enfin, le mercredi de la semaine sainte, 3 avril 1833, j'eus le bonheur de me réconcilier avec l'Église et avec moi-même.

« Mais un bonheur bien plus grand encore m'était réservé. Je devais être assez heureux pour parler au Saint-Père. Quelles furent mes sensations, quand je m'approchai de l'auguste représentant de la première puissance du monde, de laquelle et par laquelle toutes les autres existent et reçoivent leur consécration ! Jamais je n'avais éprouvé un bonheur pareil à celui que me donna la courte audience que le Saint-Père daigna m'accorder. Avec quelle affabilité je fus accueilli par le père de la chrétienté ! Pénétré à la fois de repentir, de douleur et d'une volupté inexprimable, je me jetai aux pieds de ce pouvoir auguste, et inondé de larmes, je prononçai intérieurement cette belle profession de foi que Fénelon composa peu de temps avant sa sainte mort, et qu'il a laissée au monde comme le chant du cygne.

« Je dois à la grâce divine tout ce que je suis devenu. J'ai d'ailleurs chèrement acheté mon changement. Je lui ai sacrifié, tant en France qu'en Angleterre, plusieurs positions sociales, belles et honorables ; j'ai rejeté les offres qui m'ont été faites par des académies, des colléges et autres maisons d'éducation, puis même par le prince Joseph de Chimoy, à Blois, et même par le gouvernement. Je ne voulais couler ma vie ni dans un insignifiant cynisme, ni dans un trop doux bien-être. Je préférais une existence pauvre et pythagoricienne, consacrée à la recherche de la sagesse. Je voulais agir dans le vaste domaine de la science : tel a été, tel sera toujours mon unique désir.

« *Augustin Theiner.* »

Theiner cultive aujourd'hui la partie de l'histoire ecclésiastique qui lui fournira l'occasion d'éclaircir et de défendre les institutions de l'Eglise catholique.

Il nous a fait connaître incidemment la conversion de deux professeurs de l'université de Berlin, le docteur Jarke et le docteur Philipps ; le premier, auteur d'un *Manuel du droit criminel*, dans lequel il parle avec éloges de la législation ecclésiastique ; le deuxième, connu par ses recherches sur le droit des Anglo-Saxons. Ces deux professeurs ont été conduits par leurs études à reconnaître le peu de solidité du protestantisme, et se sont résignés à perdre les avantages temporels dont ils jouissaient en entrant dans le sein de l'Eglise catholique (*Voy.* Jarke et Philipps).

THÉODON, duc de Bavière, envoya, en 694, des députés à saint Rupert ou Robert, de la race des rois francs, et évêque de Worms dont la réputation était arrivée jusqu'à lui, pour le prier instamment de venir instruire la province du Norique. Le saint

évêque y envoya d'abord des missionnaires, puis il y alla lui-même; et le duc, plein de joie, vint au-devant de lui jusqu'à Ratisbonne, où il le reçut avec un grand honneur. Saint Rupert l'ayant instruit de la morale et de la foi catholique, le baptisa avec plusieurs de sa nation, tant des nobles que du peuple. Dès le temps du roi Théodoric Ier, les Bavarois avaient reçu la religion chrétienne, comme il paraît par leurs lois; mais nous voyons en même temps, surtout par le capitulaire du pape Grégoire, qu'il n'y existait aucune organisation d'évêchés sous une métropole, ni, par conséquent, aucune succession assurée d'évêques.

I. — THÉODORE (Saint), martyr à Antioche de Pisidie avec saint Marc le Berger, fut converti à la foi chrétienne par les miracles qu'il vit opérer à ce dernier; ils souffrirent avec plusieurs autres l'an 303.

II. — THÉODORE (et CINQ CENT QUARANTE autres), savant israélite, natif de l'île de Minorque, soutint, le 3 février 418, une discussion publique sur la religion contre le pieux évêque Sévère, dans laquelle, après avoir défendu le judaïsme avec toute la force de sa haute intelligence, toute l'énergie de sa puissante éloquence, il finit par se rendre à l'évidence, et par répondre à l'appel de tout le peuple chrétien qui lui criait: «Théodore, crois en Jésus-Christ.» Cependant en voyant la désolation des juifs que sa désertion rendait inconsolables, il hésitait. Alors Ruben, le premier Israélite qui se convertit à cette occasion, s'approcha de lui, et lui dit: « Que craignez-vous, Théodore? Pour vivre en paix, tant en ce monde qu'en l'autre, le plus sûr moyen c'est de croire en Jésus-Christ. » Ces paroles le touchèrent; il se rappela en ce moment un songe prophétique qu'il avait eu quelques jours auparavant, et il dit à l'évêque et aux fidèles : « Je ferai ce que vous désirez, je vous le promets; mais, afin que ma conversion soit plus utile, donnez-moi le loisir de parler à mon peuple. » Il prouva par la suite combien il était sincère en disant cela. Tous les jours il présentait à l'évêque un grand nombre de prosélytes, qui, convertis par sa puissante parole, demandaient le baptême avec une sainte ardeur. Bientôt une troupe de juifs vint les rejoindre pour demander à l'évêque le baptême, et le lendemain et les jours suivants, même chose ayant eu lieu, il arriva qu'en une semaine le nombre des prosélytes se trouva porté à cinq cent quarante. Tous ces nouveaux chrétiens détruisirent de leurs propres mains la synagogue de la ville et bâtirent à sa place une belle église.

Voici comment Fleury rapporte cet événement remarquable dans son *Histoire ecclésiastique:* « Après quelque séjour en Afrique, Orose s'embarqua pour passer en Espagne; mais il ne put y aborder, apparemment à cause des ravages des Goths : il s'arrêta quelque temps dans l'île de Minorque, en la ville de Magone, aujourd'hui Mahon, célèbre par son port, et il déposa les reliques de saint Etienne, dont il était chargé, dans cette église qui était près de la ville, étant résolu de s'en retourner en Afrique. La présence de ces reliques excita le zèle des chrétiens, et ils commencèrent par toute la ville à disputer de la religion avec les juifs, qui étaient en grand nombre chez eux. Enfin, ils marquèrent un jour pour une conférence publique. Les chrétiens pour s'y préparer, dressèrent un mémoire des principaux points de cette controverse. Les juifs ne se contentèrent point de feuilleter leurs livres; ils amassèrent dans leurs synagogues des pierres, des bâtons, des dards et des armes de toutes sortes, et ils mandèrent Théodore, homme de grande autorité entre eux, qui était allé dans l'île de Majorque. Ils se fiaient aussi beaucoup au pouvoir d'un nommé Théodore, le plus riche de toute la ville, qui avait parmi eux la dignité de patriarche.

« Sévère, depuis peu évêque de Minorque, était alors à Jammone, autre ville de l'île, aujourd'hui Cirabella, distante de Mahon de trente milles ou dix lieues. Il n'y avait point de juifs à Jammone, et ils étaient persuadés qu'ils n'y pouvaient vivre. L'évêque Sévère en partit avec une grande multitude de peuple fidèle, qui le suivait gaiement, encouragé par des visions que l'événement fit croire divines. Le juif Théodore eut aussi un songe, qu'il raconta à plusieurs juifs et à plusieurs chrétiens : « Comme j'allais, dit-il, à la synagogue, douze hommes m'ont « tenu les mains, en disant : Où allez-vous? « il y a loin. A ces mots, saisi de peur, j'ai « cherché à m'enfuir, et, voulant entrer dans un « certain lieu, j'y ai vu des moines qui chan- « taient avec une douceur merveilleuse. Ma « peur a augmenté, et je ne m'en serais pas « remis, si je n'étais entré dans la maison de « Ruben, d'où j'ai couru de toute ma force « vers ma mère qui était proche. » — Sitôt que l'évêque Sévère fut arrivé de Magone, il envoya des clercs pour avertir les juifs de sa venue, et les prier de vouloir bien venir à l'église. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient y entrer ce jour-là, qui était un samedi. L'évêque leur envoya dire : « Atten- « dez-moi donc à la synagogue. Nous ne « voulons pas vous obliger à une œuvre « servile; il ne s'agit que d'une dispute sur « la loi; montrez-nous qu'il soit défendu « d'en conférer un jour de sabbat. » Ils refusèrent obstinément de venir à l'église, mais ils vinrent à la maison où logeait l'évêque. Il leur dit : « Je vous prie, mes frères, pour- « quoi avez-vous amassé tant de pierres et « tant d'armes, comme si vous aviez affaire « à des voleurs, principalement dans une « ville soumise aux Romains? à ce que je « vois, vous êtes altérés de notre sang, tan- « dis que nous ne le sommes que de votre « salut. » Les juifs étonnés nièrent le fait avec serment. L'évêque dit : « Qu'est-il be- « soin de serments dans les choses dont on « peut s'assurer par ses yeux? allons à la « synagogue. » Ils y marchèrent en chantant tous un psaume, chrétiens et juifs. Mais avant qu'ils y arrivassent, des femmes juives commencèrent à jeter sur eux d'en

haut de grosses pierres, qui ne blessèrent personne. Les chrétiens, quoi que pût faire l'evêque pour les retenir, attaquèrent aussi les juifs à coups de pierres, sans qu'il y en eût un de blessé ; puis, s'étant rendus maîtres de la synagogue, ils la brûlèrent avec tous ses ornements, excepté les livres et l'argenterie. On emporta les saints livres de peur qu'ils ne fussent profanés par les juifs, et on leur rendit leur argenterie afin qu'ils ne se plaignissent pas qu'on les eût pillés. Après avoir détruit la synagogue, au grand étonnement des juifs, les chrétiens revinrent à l'église, rendant grâce à Dieu, et lui demandant leur conversion. Ruben fut le premier qui témoigna tout haut vouloir quitter le judaïsme. Il reçut le signe de la croix comme catéchumène, et commença à reprocher aux juifs leur endurcissement. Trois jours après, Théodore accompagné d'une grande troupe de juifs, vint à la synagogue brûlée, dont les murailles restaient encore. Il s'y assembla aussi un grand nombre de chrétiens. Comme Théodore disputait hardiment, et se moquait de toutes les objections, le peuple chrétien se mit à crier tout d'une voix à Théodore : « Crois en Jésus-Christ. » Les Juifs crurent que l'on criait : « Théodore croit. »

« Ainsi épouvantés de se voir abandonnés par leur chef, ils se dispersèrent de tous côtés. Les femmes couraient les cheveux épars en criant : « Théodore, qu'as-tu fait? » Les hommes cherchaient à se cacher dans la ville ou s'enfuyaient sur les montagnes. Théodore demeura sur la place, et étonné de se voir abandonné de tout le monde, et voyant des moines qui chantaient suivant son songe, Ruben lui dit : « Que craignez-« vous, seigneur Théodore? Si vous voulez « vivre en sûreté, croyez en Jésus-Christ « comme moi. » Théodore, après y avoir pensé, dit à l'évêque et aux chrétiens : « Je « ferai ce que vous voulez ; je vous en donne « ma parole, mais permettez-moi de parler « à mon peuple, afin que ma conversion soit « plus utile. » Tous les chrétiens témoignèrent une joie incroyable : les uns se jetaient sur lui pour l'embrasser, les autres s'empressaient à lui parler. Il s'en alla chez lui, et les chrétiens allèrent à l'église, en chantant, selon la coutume. Après les saints mystères, comme ils sortaient, ils trouvèrent une grande multitude de juifs qui venait demander à l'évêque le signe de Jésus-Christ. On retourna à l'église, on rendit grâce à Dieu, et l'évêque les marqua tous sur le front. Un autre jour, on ne commença la messe qu'à la septième heure, c'est-à-dire à une heure après midi, tant l'évêque fut occupé à exhorter les juifs qui venaient se convertir, et à faire écrire leurs noms; et le peuple sentait tant de joie, qu'il ne songeait pas à manger. Le lendemain, on attendait avec impatience que Théodore exécutât sa parole. Il voulait auparavant amener sa femme, qu'il avait laissée dans l'île de Majorque, de peur qu'elle ne demeurât juive, et ne voulût le quitter. Les chrétiens trouvaient l'excuse raisonnable, mais les juifs convertis ne purent souffrir ce délai. Théodore se rendit et tous les juifs suivirent son exemple ; entre autres, un vieillard de cent deux ans, leurs docteurs même se rendirent sans dispute. Quelques juifs étrangers qui attendaient le vent favorable, aimèrent mieux perdre l'occasion de s'embarquer pour se convertir. Il y eut seulement quelques femmes qui demeurèrent opiniâtres durant quelques jours. Le huitième jour, depuis que l'évêque Sévère était venu de Jammone, il voulut y retourner, mais comme il était prêt à partir, une de ces femmes, qui s'était embarquée pour se retirer, ayant été ramenée à terre, vient se jeter à ses genoux, en lui demandant avec larmes de la recevoir. « Pourquoi, lui dit-il, avez-« vous quitté vos frères avec tant de légè-« reté?» Elle répondit : « Le prophète Jonas a voulu aussi s'enfuir de devant le Seigneur, dont il accomplit la volonté malgré lui. » Enfin, il y eut CINQ CENT QUARANTE personnes qui se convertirent pendant huit jours, à compter depuis le quatrième des nones de février, après le consulat d'Honorius et de Constantin, c'est-à-dire, le second de février 418. Les juifs convertis commencèrent à détruire ce qui restait de leur synagogue, et à bâtir une nouvelle église, non-seulement à leurs dépens mais de leurs propres mains. L'évêque Sévère écrivit le récit de ce grand événement dans une lettre qu'il adresse à tous les évêques, les prêtres, les diacres et les fidèles de tout le monde, et qui s'est conservée jusqu'à présent. Il paraît, par une loi d'Honorius du 10 mars de la même année 418, que les juifs avaient entrée auparavant dans les charges du palais, et même dans les fonctions militaires, puisqu'il le défendait, mais il leur permet les charges des villes et les fonctions d'avocat. »

THEODOTE (Sainte), martyre à Philippes, en Thrace, sous l'empereur Licinius, avait exercé dans sa jeunesse le métier de courtisane ; mais depuis sa conversion au christianisme, elle menait la vie la plus édifiante. Le préfet Agrippa ayant ordonné que toute la ville assistât à une fête qu'il faisait célébrer en l'honneur d'Apollon, Théodote fut accusée de ne vouloir pas prendre part à la cérémonie. Conduite devant le magistrat, elle y fit l'aveu de ses désordres passés ; mais elle déclara en même temps qu'elle n'y mettrait pas le comble en se souillant par un sacrifice idolâtrique. Son exemple encouragea sept cent cinquante chrétiens qui, comme elle, refusèrent d'obéir au préfet. Agrippa la fit mettre en prison, et vingt jours après, elle comparut de nouveau devant lui. En entrant dans le prétoire, elle se mit à pleurer, demandant tout haut pardon à Dieu de ses déréglements, et le pria de la soutenir dans les combats qui allaient lui être livrés. Aux questions que le préfet lui adressa, elle répondit qu'elle avait eu le malheur d'être courtisane, mais qu'elle était actuellement chrétienne, quoiqu'elle ne méritât pas de porter ce nom sacré. Agrippa la condamna à être fouettée. On l'étendit ensuite sur le

chevalet et on lui déchira le corps avec des ongles de fer, pendant qu'elle remerciait Jésus-Christ de l'avoir jugée digne de souffrir pour son nom. Le juge fit verser du sel et du vinaigre sur ses plaies, et l'on recommença de la déchirer avec un peigne de fer. Théotote dit aux bourreaux : « Je crains si peu vos tourments, que je vous prie même de les augmenter, afin que je puisse plus facilement obtenir miséricorde. » Agrippa, furieux, lui fit arracher toutes les dents les unes après les autres, et la condamna ensuite à être lapidée, ce qui fut exécuté hors de la ville l'an 318, 29 septembre.

I. — **THÉODULE** (Saint), martyr à Rome avec saint Symphrône, à qui il était redevable de sa conversion, fut baptisé par saint Etienne, comme on le voit dans les Actes de ce saint pape. Il perdit la vie par le supplice du feu, pendant la persécution de l'empereur Valérien.

II. — **THÉODULE** (Saint), martyr à Tripoli, en Phénicie, fut converti à la foi par saint Léonce, soldat, et après avoir subi de cruels tourments, il fut condamné à mort avec lui par le président Adrien.

I. — **THÉOPHILE** (Saint), évêque d'Antioche et Père de l'Eglise, naquit dans le commencement du IIe siècle, de parents idolâtres, qui le firent élever avec soin dans les sciences et les lettres. Il acquit une profonde connaissance de l'ancienne philosophie, et comme il avait l'esprit droit et pénétrant, il reconnut facilement que le paganisme était une religion aussi fausse qu'absurde, et résolut de l'abandonner. En examinant avec attention les créatures visibles, il en conclut qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu tout-puissant, et que sa providence s'étend à toutes les choses créées. Ayant lu nos livres saints, il fut frappé d'admiration en méditant les vérités sublimes qu'ils enseignent, et les prédictions que l'événement a confirmées. La doctrine que l'Eglise professe sur la résurrection des corps, l'arrêta quelque temps. A l'exemple des philosophes élevés dans le paganisme, ne considérant que le cours ordinaire de la nature, il ne comprenait point comment un corps pouvait reprendre les formes dont il avait été dépouillé; mais ayant admis un ordre surnaturel des choses, il en conclut que la toute-puissance divine, à laquelle il est si facile de tirer un corps du néant, peut aussi aisément en ramasser les parties éparses pour leur rendre leur premier arrangement. Enfin Théophile se convainquit parfaitement en relisant les livres saints et en réfléchissant sur les espèces de résurrection que nous offre le spectacle de la nature.

Par la pureté de sa doctrine et par la sainteté de sa vie, il mérita d'être élevé, vers l'an 168 de Jésus-Christ, sur le siége épiscopal d'Antioche. Jusqu'à sa mort il défendit avec zèle le dépôt de la foi, réprimant, par ses discours et par ses écrits, les erreurs de Marcion d'Hermogène et d'autres philosophes païens, qui n'avaient embrassé le christianisme qu'en apparence. La plupart de ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous. Nous avons encore en entier le traité qu'il adressa à son ami Autolyque. C'est une *Apologie de la religion chrétienne*, divisée en trois livres. Autolyque était un païen célèbre par son éloquence et par l'étendue de ses connaissances. Extrêmement prévenu contre la religion chrétienne, il disait à Théophile qu'il ne concevait point qu'un homme doué d'un sens aussi droit pût s'attacher à une religion aussi peu raisonnable. Pour le détromper, Théophile lui adressa un premier livre dans lequel il résout les premières questions faites par son ami. Après avoir attaqué le paganisme, il conclut ainsi : « J'adorerai donc le vrai Dieu, et j'honorerai l'empereur, mais sans l'adorer. Lui-même ne permet point que ceux qui sont au-dessous de lui se nomment empereurs. Honorez-le avec affection, soyez-lui soumis et priez pour lui ; mais n'adorez que Dieu. »

Ce premier livre fit impression sur Autolyque ; il invita Théophile à continuer. C'est à cette invitation que nous devons les deux autres livres, où, après avoir montré l'absurdité de l'idolâtrie et l'ignorance des philosophes et des poëtes, en ce qui regarde Dieu et l'homme, il relève la sainteté de la religion chrétienne. Ayant cité les historiens et les auteurs païens, il fit voir que Moïse et nos prophètes l'emportent sur eux par l'ancienneté et par la sainteté de la doctrine. Saint Théophile mourut vers l'an 181.

II. — **THÉOPHILE**, jeune avocat de Césarée, en Cappadoce, s'étant trouvé sur le passage de sainte Dorothée, lorsqu'on la conduisait au martyre, et lui entendant dire qu'elle allait trouver son divin époux, lui demanda en riant des fleurs et des fruits du jardin de ce divin époux. Sainte Dorothée, par un effet de la toute-puissance de Dieu, lui envoya en effet des fruits et des fleurs, et ce prodige frappa tellement Théophile, qu'il se convertit sur-le-champ. Aussitôt le gouverneur Fabrice le fait étendre sur le chevalet, le livre aux plus cruelles tortures, et ordonne qu'il soit décapité, ce qui eut lieu, à ce que l'on croit, pendant la persécution de Dioclétien.

III. — **THÉOPHILE VIAUD** ou plutôt **DE VIAU**, poëte et littérateur célèbre dans son temps, né en 1590, et mort le 25 septembre 1626. Son père était huguenot, et l'éleva dans cette religion. Il se fit instruire dans la religion catholique par les jésuites Athanase et Arnoux, et abjura le calvinisme entre les mains du P. Séquirand.

THÉOTIME LE PHILOSOPHE (Saint), évêque de Tomes en Scythie, avait été élevé dans les doctrines des philosophes grecs, et il fut pendant quelque temps grand partisan de leurs systèmes ; mais, éclairé par les lumières de l'Evangile, il renonça à l'idolâtrie et embrassa le christianisme. Élevé ensuite sur le siége épiscopal de Tomes, il assista, sur la fin du IVe siècle, à un synode tenu à Constantinople pour condamner les ouvrages d'Origène. La sainteté de sa vie et les mi-

racles qu'il opérait lui attiraient la vénération des fidèles et des barbares. On croit qu'il mourut avant le commencement du v^e^ siècle.

THEOTIQUE (Saint), martyr à Alexandrie, se convertit, à Antinoé, en voyant les miracles opérés par saint Apollone. Ce dernier, placé sur un bûcher, fit une prière, et les flammes s'éteignirent tout à coup. A la vue de ce prodige, le président Arien, Théotique, les soldats, le peuple, tous les spectateurs, en un mot, s'écrièrent : *Le Dieu des chrétiens est grand ; il est le seul Dieu.* Le préfet d'Egypte, informé de la subite conversion d'un si grand nombre d'idolâtres, fit amener à Alexandrie plusieurs de ces nouveaux chrétiens chargés de chaînes, parmi lesquels se trouvait Théotique. Ne pouvant vaincre leur constance, il les fit jeter à la mer, vers l'an 311, pendant la persécution de Maximin II. Leurs corps, rejetés sur le rivage, furent placés par les fidèles dans un même tombeau.

THEWLY. *Voy.* TEWLY.

THOLOMÉE (Jacques) et ses sœurs furent convertis par sainte Catherine de Sienne, dans le XIV^e^ siècle.

I. — THOMAS (Saint), apôtre, surnommé *Didyme*, qui veut dire jumeau, était de Galilée. Jésus-Christ l'appela à l'apostolat la seconde année de sa prédication. C'est lui qui, n'étant pas présent à la première apparition du Sauveur aux apôtres, ne voulut point y croire, et dit, à ce sujet, *qu'il ne croirait pas que Jésus fût ressuscité qu'il ne mît sa main dans l'ouverture de son côté et ses doigts dans les trous des clous.* Son incrédulité fut punie lorsque le Rédempteur lui accorda ce qu'il demandait. Après l'ascension, il alla porter l'Evangile dans le pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même, suivant une ancienne tradition, dans les Indes. On croit généralement qu'il subit le martyre dans la ville de Calamine.

II. — THOMAS, roi de Bosnie, l'ancienne Dardanie, envoya au pape, en octobre 1442, un ambassadeur, qui abjura en sa présence, au nom du roi et de la nation, toutes les erreurs des manichéens.

I. — THOMPSON (Edward-Healy), maître ès-arts, ministre anglican de Sainte-Marie-le-Bone, à Londres et à Ramsgate, se convertit au catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise, le samedi saint de l'année 1846. Il expose lui-même les motifs de sa conversion dans l'écrit intitulé : *Remarques sur certaines théories anglicanes d'unité*, où il retrace ainsi les diverses phases par lesquelles son esprit a successivement passé :

Il était, en 1841, occupé à préparer un sermon sur l'Eglise de Jésus-Christ, lorsque, pour la première fois, se présenta à son esprit cette question : Les anglicans sont-ils dans la véritable Eglise ? Ce doute naquit du sujet même qu'il étudiait. Il composait un sermon dont l'objet était de démontrer que l'Eglise chrétienne est la continuation et le perfectionnement du judaïsme. Il avait à établir son unité actuelle, en prouvant sa transition non interrompue d'une seule et même origine, et son identité avec ce qui fut son type et son principe, en un mot, que c'est la même Eglise transformée et développée. Mais il se trouva arrêté dans l'accomplissement de sa tâche. Il lui fut impossible de concilier le fait d'une Eglise divisée, telle que les anglicans la comprennent et l'expliquent, avec l'idée d'unité représentée par le judaïsme, unité annoncée par les prophètes, et qui, d'après les promesses et les enseignements de Jésus-Christ lui-même, doit être le caractère de son Eglise.

M. Thompson, après avoir cherché en vain à résoudre cette difficulté, la laissa quelque temps de côté ; mais ce doute n'a plus cessé de le poursuivre. Il trouva quelques instants le repos dans la théorie développée par M. Newman, dans les *Sermons sur les sujets du jour*. Plus tard, après des études curieuses sur la doctrine catholique, et un examen attentif des principes et des arguments des plus célèbres théologiens anglicans, il fut replongé dans son premier doute, et il finit par voir clairement que l'Eglise anglicane est dans le schisme, et que l'hypothèse à l'aide de laquelle les controversistes modernes cherchent à défendre sa position, est tout à fait irréconciliable avec la croyance en l'unité de l'Eglise.

Ainsi que l'indique le titre de ce travail, M. Thompson expose les diverses théories d'unité sorties de l'imagination féconde des théologiens anglicans, et il s'attache ensuite à les combattre une à une. En attaquant sur un seul point l'Eglise anglicane, il a pu donner, touchant les théories qu'il combat, des développements que ne nous ont offerts ni la lettre de M. Oakeley, ni l'examen de M. Faber.

M. Thompson comprit que l'Eglise catholique n'est pas seulement un fait historique, mais une vérité théologique. L'unité de l'Eglise est donc une doctrine essentielle ; c'est un article de foi, une vérité fondamentale. Ce n'est pas un sujet sur lequel des divergences d'opinion puissent être tolérées, ce n'est pas une théorie spéculative. Ceux qui voient d'une manière erronée l'unité catholique errent non-seulement en fait, mais ils sont hétérodoxes en matière de foi.

Les recherches de l'auteur lui démontrèrent que les théories d'unité auxquelles les anglicans ont recours pour défendre leur position, ne s'appuient non-seulement pas sur l'histoire ecclésiastique, mais qu'elles sont contradictoires en elles-mêmes, et qu'elles ne sauraient être défendues logiquement.

Les anglicans, en effet, acceptent le Symbole de Nicée, et ils professent, en le récitant, leur croyance en une *Eglise catholique et apostolique*. Ils ne prétendent pas constituer eux-mêmes cette Eglise ; mais ils croient en être membres, et ils pensent que leur établissement fait partie de cette Eglise. Ils reconnaissent, du moins en théorie, une Eglise d'Occident et une Eglise d'Orient, qui ne sont pas en communion avec eux. A l'exception de quelques théologiens angli-

cans, l'*Orbis terrarum* voit, dans ce que les anglicans prétendent être l'Eglise, non pas une église, mais diverses parties d'un tout qui sont dans un état de séparation, de contradiction et d'hostilité vis-à-vis les uns des autres. Que devient donc l'unité de l'Église enseignée par le Symbole de Nicée? Certains anglicans se tirent ainsi de cette difficulté : L'Église, disent-ils, a été une; mais son unité est détruite, et conséquemment l'article du Symbole de Nicée n'est pas vrai pour ce qui regarde notre époque; il doit être seulement appliqué au passé. Ainsi, en professant leur croyance en l'Eglise *une*, les anglicans entendent l'Eglise qui *a été* une, mais qui aujourd'hui se trouve divisée. Il leur faut convenir qu'ils ne peuvent, avec cette théorie, accepter cet article de foi dans son sens primitif. Que devient, dans cet état de division, la catholicité de l'Eglise? Un autre système tire les anglicans de cette difficulté. Il consiste à soutenir que l'Eglise, quoique divisée, ne cesse pas d'être une. Le schisme résultant de ces divisions ne fait pas sortir de l'unité catholique les portions de l'Eglise qui sont séparées. L'*essence* de l'unité resterait inviolable. Les Eglises anglicane, romaine et orientale sont les parties, les membres d'un même corps catholique. Selon cette théorie, l'Eglise romaine est l'Eglise catholique en France, en Italie, en Belgique; l'Eglise d'Orient est l'Eglise catholique en Grèce et en Russie; l'Eglise anglicane est l'Eglise catholique en Angleterre; toutes ces Eglises, qui ne sont pas en communion entre elles, forment une portion intégrante de l'Eglise une, parce qu'elles s'entendent sur les principes fondamentaux de la foi; qu'elles ont conservé les sacrements nécessaires, et descendent directement des apôtres par succession apostolique. Elles forment dans leur ensemble l'Eglise catholique du Christ, et sont, chacune dans son pays, l'Eglise catholique.

D'après ce système, le schisme ne consiste pas dans la séparation, mais dans les agressions d'une Eglise contre une autre Eglise qui se trouve sur le même territoire. Ainsi, l'Eglise anglicane ne serait pas en état de schisme, bien que séparée de l'Eglise d'Occident, et quoiqu'elle ne soit en communion avec aucun autre corps ecclésiastique. L'Eglise romaine, catholique en Italie, devient schismatique en Angleterre, parce que là, comme ailleurs, elle traite les membres de l'Eglise anglicane en schismatiques, et cherche à faire des prosélytes. L'Eglise anglicane, au contraire, n'est schismatique ni en Italie, ni en France, ni en Belgique, parce que, dans ces divers pays, elle ne travaille pas à faire des prosélytes, mais qu'elle se borne à pourvoir aux besoins spirituels des membres de sa communion. Ainsi, l'*Eglise catholique ne serait pas un corps visible et organisé, mais une aggrégation de corps indépendants et séparés, n'ayant pas entre eux de communion visible, et n'y étant pas tenus par la nécessité de leur constitution.*

Cette théorie nie l'unité visible de l'Eglise, en prétendant que l'*essence* d'unité entre les parties constituant l'Eglise catholique consiste, non dans leur union visible, mais en ce qu'elles descendent d'une origine commune. Ses partisans ont à s'entendre entre eux sur la question de savoir si, de même que les Eglises particulières peuvent se séparer sans se rendre coupables de schisme, en s'appuyant sur ce prétexte que les conditions de communion ont été violées, si, disons-nous, les diverses portions d'une même Eglise ne sont pas en droit d'invoquer le même motif d'indépendance! Pourquoi le siége d'York ou celui de Londres ne se séparerait-il pas de celui de Cantorbéry? pourquoi chaque évêque ne se constituerait-il pas en Eglise indépendante! Il est impossible de répondre à cette objection.

Certains anglicans ont encore une autre théorie d'unité. L'Eglise catholique, d'après ceux-ci, est, dans chaque pays, le culte reconnu par l'Etat, celui qui se trouve en contact immédiat avec lui. C'est la *théorie des nationalités*, d'après laquelle l'Eglise subit toutes les vicissitudes de la nation à laquelle elle est incorporée. Pour être catholique, il faut, conformément à ces principes, entrer dans la communion de la majorité des habitants du pays où l'on habite. Le catholique romain qui passe en Angleterre y sera schismatique jusqu'à ce qu'il se soit fait anglican, et le membre de l'Eglise d'Angleterre qui se trouve en France ne sera absous du péché de schisme qu'après être devenu catholique romain. D'autres soutiennent une théorie plus hardie, en prétendant que *chaque diocèse forme une Eglise parfaitement indépendante.* Ils ne voient dans l'union des siéges épiscopaux qu'un arrangement ecclésiastique, accidentel, soumis aux lois d'unité de l'Eglise universelle, qui peut être partagée à l'infini en restant *une* en essence. Ce système, poussé à ses dernières conséquences, conduit à dire que l'unité de l'Eglise ne serait pas troublée quand il n'y aurait pas dans l'univers deux évêchés en communion entre eux. Cette troisième théorie peut être appelée la théorie épiscopale; avec son secours, tout évêque suffragant peut, sans se rendre coupable de schisme, se séparer de son métropolitain, vu qu'il est évêque de droit divin, et suffragant par suite seulement d'un arrangement ecclésiastique.....

Dans ces diverses théories, toute idée d'unité est perdue; l'Eglise cesse d'être une et devient un assemblage d'unités pouvant être multipliées indéfiniment sans former jamais corps, quoiqu'elles puissent être associées par accident. Les catholiques entendent par l'*Eglise*, un corps visible et organisé, complet en lui-même et compacte dans toutes ses parties. Les anglicans, au contraire, entendent par là les *disjecta membra* d'un arbre sans tronc, les branches isolées d'un arbre dont les parties sont visibles, mais dont le tronc est invisible; des branches visibles, communiquant invisiblement avec un corps invisible; la communion est invisible comme le corps; c'est une Eglise

qui est toute branche, toute membre, sans tronc et sans tête.

La doctrine des anglicans modernes leur est particulière, et elle n'a pas pour elle, ainsi que M. Thompson le démontre, l'autorité de leurs principaux théologiens, de ceux qui sont les plus accrédités ; c'est une doctrine moderne, inventée pour répondre à une difficulté actuelle, et que ses partisans nient tous les jours dans la pratique ; elle n'est pour eux-mêmes qu'une pure fiction.

La distinction que les anglicans établissent entre l'Eglise romaine et la communion romaine en Angleterre n'a aucune réalité. La séparation locale et les distinctions nationales sont de purs accidents ; la communion romaine en Angleterre est réellement l'Eglise dans ce pays comme ailleurs.

Le schisme serait, selon la théorie anglicane, quelque chose qui varierait avec les climats, et une société catholique pourrait devenir secte en restant en communion avec l'Eglise-Mère. Ces anglicans croient venger leur Eglise du reproche de schisme en soutenant que si elle n'est pas en communion avec d'autres Eglises, c'est parce qu'on voudrait lui imposer des articles de foi, des pratiques et des cérémonies anticatholiques. Mais cette manière de se défendre renferme, contre les autres églises, l'accusation de schisme : de sorte que l'Eglise catholique et ses diverses parties seraient des corps schismatiques et hérétiques, et l'Eglise anglicane deviendrait, même dans les pays soumis à Rome, la seule orthodoxe Eglise du Christ ! Si l'Eglise de Rome a ajouté à la foi, elle a changé la foi ; si elle a cherché à répandre une idée erronée de ce qu'on doit entendre par l'Eglise, en soutenant la nécessité de communion et de la suprématie papale, comme conditions essentielles de l'unité catholique ; si les conditions d'unité imposées par Rome ne peuvent être acceptées par de vrais catholiques, des chrétiens orthodoxes ; si son culte est idolâtre, comment se fait-il que vous la reconnaissiez comme une partie de l'Eglise catholique ? Le révérend M. W. Scwell déclare que l'Eglise de Rome est, en Angleterre, l'antagoniste de la vérité et de l'Eglise catholique, tandis qu'elle forme partout ailleurs une branche de l'Eglise du Christ.

Ou l'Eglise de Rome est pure dans sa foi, ou elle ne l'est pas. Ou elle a conservé la foi, ou elle l'a perdue. Si elle l'a gardée intacte, pourquoi les anglicans refusent-ils de se soumettre à elle dans les pays où ils reconnaissent qu'on lui doit communion ? Si, au contraire, elle a perdu la foi, quels titres a-t-elle pour se faire écouter, même de ses propres membres ? Dans ce dernier cas, il serait certainement du devoir d'une Eglise qui aurait conservé la foi, toute la foi intacte et pure, de lui déclarer la guerre partout où elle a usurpé du terrain, et de faire contre elle du prosélytisme dans tous les pays de la terre. Si l'Eglise d'Angleterre est l'Eglise pure et orthodoxe de Jésus-Christ, elle trahit la cause de la vérité de Dieu et celle du salut des âmes en laissant un seul individu dans la communion romaine ignorer la vérité du Christ que l'anglicanisme possède pure, le vrai caractère de l'Eglise qui impose des termes anticatholiques de communion, et oblige en outre à se conformer à des pratiques qui sont dangereuses pour le salut. On ne saurait ici prétexter la tolérance, car quelle tolérance est due à une Eglise enseignant de fausses doctrines et excommuniant les membres d'un corps orthodoxe et catholique ?

Il y a encore une sorte de juste milieu, adopté par un grand nombre d'anglicans. D'après eux, une Eglise, tout en maintenant l'ancien Symbole dans son intégrité et les formulaires intacts dans les termes, a cependant pu introduire de nouvelles définitions de foi comme nécessaires au salut, et ajouter à ses pratiques de dévotion des doctrines dangereuses qui n'ont pour elle aucune garantie. Une Eglise qui se trouverait dans cette position peut exiger de ses membres, disent-ils, une certaine obéissance, sans cependant que ceux qui, en conscience, se se seraient cru obligés de se séparer d'elle, encourent la culpabilité du schisme, ni qu'ils aient spirituellement à souffrir des conséquences d'une excommunication, dans le cas où ils seraient formellement exclus de son sein. Cette manière de voir mène nécessairement à deux conclusions. — Les anglicans qui admettent la communion romaine, comme portion visible de l'Eglise catholique, sont forcés de soutenir cette doctrine immorale que la vérité et l'erreur ont également des droits à s'imposer aux catholiques ; ce qui revient à dire, en d'autres termes : une Eglise qui non-seulement enseigne, mais qui impose l'erreur, a des titres à l'obéissance, tout comme une Eglise orthodoxe dans la foi. — Ou bien, quand les anglicans prétendent que l'Eglise romaine est l'Eglise catholique en certains pays, ils entendent en réalité que, quoiqu'elle ait maintenu la constitution essentielle d'une Eglise, elle a néanmoins perdu la vérité, et avec elle tous ses titres à l'obéissance de ses membres en matière de foi, et qu'elle a cessé, au même degré, de faire partie de l'Eglise du Christ. Si l'on adopte la dernière de ces deux hypothèses, la prétention que la sainte Eglise catholique est formée des Eglises de Rome, d'Angleterre et des Eglises d'Orient, quoiqu'elles ne soient pas en communion entre elles, devient une pure fiction de mots ; car c'est dans *un sens* seulement que les Eglises en communion avec Rome sont reconnues comme de vraies Eglises ; de sorte que l'Eglise catholique se composerait d'Eglises vraies et d'autres ne l'étant que dans un certain sens, avec lesquelles, non-seulement il n'est pas obligatoire d'être en communion, mais même, dans certaines circonstances, cette communion deviendrait impossible, et l'on pourrait d'ailleurs s'en séparer sans devenir schismatique. Les théologiens anglicans du XVII^e^ siècle n'ont jamais établi la distinction faite par les anglicans de nos jours entre la com-

munion romaine d'Angleterre et les catholiques romains des autres pays. Ils ne regardaient pas le schisme et l'hérésie comme chose variant avec la nation ou le pays. Ils ont maintenu, sans aucune distinction, que l'Eglise de Rome n'a nulle part des titres à l'obéissance des catholiques, parce qu'elle a changé la foi par des additions et des interprétations. Il est facile de consulter Bramhall, Laud et autres. On ne saurait trop appeler l'attention des anglicans modernes sur ce point capital, que les grands défenseurs de leur Eglise se prononcent unanimement contre eux. Ils ont tous regardé Rome comme une Eglise schismatique et anti-catholique, et soutenu que les causes qui justifient, pour les Anglais, la séparation de l'Eglise romaine, autorisent aussi, non-seulement des églises nationales en particulier, mais chaque membre de l'Eglise romaine à se séparer d'elle individuellement. Les anglicans qui adoptent cette manière de voir sont seuls conséquents avec eux-mêmes.

Les opinions de Laud et de Bramhall s'expliquent, parce que, de leur temps, le protestantisme en général, et l'anglicanisme en particulier, n'avaient pas fait leurs preuves. Pour s'appuyer de leur autorité, ainsi que l'a très-bien montré M. Faber, il serait nécessaire que ces champions de l'anglicanisme eussent aussi leur jugement sur l'expérience du temps; mais, quoi qu'il en soit de leurs opinions sur les Eglises de Rome et d'Angleterre, on ne saurait invoquer leur témoignage à l'appui des théories modernes; c'est là le point important.

Quelques anglicans pensent que leurs grands théologiens se sont trompés sur ce point, et ils ne sontpas loin d'admettre la vérité des doctrines que leurs maîtres ont regardées comme anti-catholiques et dangereuses. Ils déplorent la division et soupirent après une réunion; ils sont même assez disposés à reconnaître que la faute de la séparation pèse plutôt sur leur Eglise que sur celle de Rome; ils prétendent qu'il ne s'agit pas entre eux et Rome d'un schisme positif, mais d'une suspension de rapports. Les deux Eglises, disent-ils, ont eu originairement des torts; d'ailleurs le schisme admet des degrés, et l'on peut s'en rendre coupable d'une manière partielle longtemps avant que le schisme ne soit formellement et fatalement consommé. D'après eux l'on peut rester en route en toute sûreté où l'on a été placé par la providence de Dieu; le devoir commande même d'y rester avec confiance, et ce serait faire acte de jugement privé que de changer de communion.

M. Faber a répondu à la dernière partie de cet argument; quant à la première, M. Thompson demande, l'histoire à la main, comment on peut soutenir qu'il n'y ait entre Rome et l'Angleterre qu'une simple suspension de rapports? Peut-il en être ainsi quand cet isolement existe non-seulement vis-à-vis de Rome, mais de toute la chrétienté catholique; quand, de part et d'autre, on reçoit des convertis, après leur avoir fait faire une rétractation de leurs erreurs? Il ne suffit pas de dire que ce *peut* n'être qu'une suspension de rapports; mais il faut se poser cette question : N'est-ce pas un schisme? S'il y a schisme alors, est-ce que les membres de l'Eglise coupable ne se trouvent pas dans l'obligation de la quitter afin de ne pas participer plus longtemps à son péché?

Les remarques de M. Thompson sur les théories anglicanes d'unité font ressortir toutes leurs inconséquences et leurs contradictions, dès que l'on quitte la sphère spéculative pour passer dans le domaine des réalités et de la pratique.

M. Thompson expose, en regard des monstrueuses absurdités anglicanes, la doctrine catholique de l'unité de l'Eglise, basée sur la foi, et non sur des distinctions subtiles qui datent d'hier seulement et qui n'ont pas même pour elles l'autorité de l'Eglise à laquelle appartiennent les champions de ces théories.

En considérant la situation actuelle et les divisions de la chrétienté, on ne peut s'empêcher de se demander comment, avec les principes anglicans, on pourrait jamais arriver à rétablir l'unité catholique. Est-ce que ce besoin même n'est pas la plus forte présomption possible en faveur de l'existence d'un remède? Conçoit-on que Dieu commande à tous les hommes d'écouter son Eglise, et cependant qu'il la laisse durant trois cents ans sans puissance de se faire entendre autrement que par des sons vagues et incohérents? Est-ce que l'espace de temps qui s'est écoulé depuis le schisme du seizième siècle n'est pas une preuve que Dieu a parlé, par son Eglise, d'une voix claire et distincte, et qu'il est du devoir de tout homme d'écouter et d'obéir? Est-ce que l'Eglise aurait abandonné la terre, ou bien son autorité y est-elle paralysée? Si l'Eglise de Dieu est l'organe de son Esprit, comment les hommes sont-ils abandonnés à leur jugement individuel ou aux décisions sans autorité et variables de communions locales séparées les unes des autres? Ceux qui conçoivent l'Eglise du Christ d'après les systèmes anglicans ont des notions indignes de la majesté de Dieu, des priviléges et des obligations qui découlent de la révélation de Jésus-Christ.

La doctrine romaine est claire et précise. Toute Eglise qui n'est pas en communion avec le corps catholique tel qu'il subsiste sous son chef visible, est au moins en état matériel de schisme, et encourt la culpabilité de cet état, en refusant de rentrer en communion aussitôt que le rapprochement est possible. Ainsi, l'idée primitive de l'unité de l'Eglise est conservée entière et pure, tandis que la conception anglicane d'une Eglise renferme l'idée de *confédération* et pas du tout celle d'*unité*.

Au temps de la primitive Eglise, quand les rapports entre les diverses parties du monde étaient facilement interrompus, l'isolement des Eglises, par la force des circonstances telles que l'invasion étrangère, l'op-

pression du pouvoir temporel, l'éloignement des lieux, ne constituaient pas un schisme et n'entraînaient pas les désavantages spirituels de cet isolement.

Des hommes pouvaient mourir, en étant, selon l'*apparence extérieure*, hors de la communion romaine, et cependant être innocents du péché de schisme et même mériter le titre de saints. Ainsi, tout au commencement de ce qui devient plus tard un schisme formel, on peut, en toute sûreté, rester en communion avec le corps séparé, et participer néanmoins à toutes les grâces des sacrements, jusqu'à ce que le schisme devienne suffisamment clair, qu'il ait été consommé, et que l'autorité compétente ait prononcé sur la question.

Les apôtres et les hommes apostoliques qui, au berceau du christianisme, se répandirent dans tous les pays, et qui devinrent les fondateurs d'Eglises particulières, n'agissaient pas seulement comme individus, mais comme membres et organes d'un corps. Ils n'avaient aucune puissance pour former des Eglises séparées et indépendantes, mais seulement pour propager et organiser le corps dont les divers membres, en se formant, étaient virtuellement en union les uns avec les autres et dans la nécessité, en vertu même de leur existence, de reconnaître le chef que Jésus-Christ avait établi, dès l'origine, comme le représentant de l'unité de son Eglise.

En somme donc, la doctrine romaine ou catholique est conséquente avec elle-même et inattaquable, tandis que celle des anglicans est inconséquente, contradictoire et destructive de l'existence d'une Eglise visible. Une théorie d'unité si absurde et si immorale dans ses résultats est, nonobstant son travestissement catholique, essentiellement protestante, et en la donnant comme la légitime interprétation d'un article du Symbole, on imprime un cachet d'hérésie à l'Eglise qui sanctionne cette interprétation. La vérité est que l'Eglise d'Angleterre a perdu l'unité catholique et avec elle la foi de toute la chrétienté.

Quels ont été pour l'Eglise anglicane les résultats de ses théories d'unité? Comme Eglise, elle a une existence purement nationale; elle n'a ni autorité, ni unité; elle est l'agrégation fortuite de volontés individuelles et de jugements indépendants. Les évêques et le clergé ont des sphères d'actions particulières, isolées, ils sont vis-à-vis les uns des autres dans un état de défiance, et ils vont même jusqu'à se dénoncer ouvertement; chaque diocèse forme une sorte de petite Eglise, qui est elle-même déchirée par les rivalités de communions indépendantes. Une chapelle s'élève contre une chapelle, une école contre une école; chacun veut avoir sa doctrine, son système, sa manière de louer Dieu; et au milieu de cette confusion, chaque individu est obligé de devenir sa propre Eglise, de comparer, de juger, de choisir pour lui-même. A un état de désorganisation si profonde il n'y a qu'un remède, c'est l'union avec le corps indissoluble et incorruptible de Celui qui est vie et puissance.

M. Thompson avait longtemps cherché le repos dans une doctrine qui seule peut satisfaire d'une manière temporaire le membre de l'Eglise anglicane qui désire accepter toute la vérité catholique. Cette théorie présuppose que l'Eglise anglicane n'a formellement nié aucune doctrine catholique, quoiqu'elle se taise sur certains points, et qu'elle soit fort ambiguë sur d'autres. Son langage est susceptible d'une interprétation catholique malgré ses imperfections et ses lacunes; elle est implicitement catholique dans la soumission qu'elle professe envers l'Eglise universelle chaque fois qu'elle connaît clairement ce que cette Eglise a décidé.

Tandis que M. Thompson partageait cette manière de voir, il s'efforçait d'interpréter les formulaires anglicans selon l'enseignement doctrinal, du reste, de l'Eglise universelle, par le système doctrinal de sa propre communion. Convaincu comme il l'est maintenant de la trompeuse illusion de cette tentative, la question de l'unité de l'Eglise est celle qui l'a surtout frappé.

La doctrine anglicane lui parut sur ce point tellement éloignée de celle de Rome, qu'il devenait impossible de la mettre jamais en harmonie avec elle; elle se montra même à lui comme lui étant positivement opposée et contradictoire. Si donc l'unité de l'Eglise est un article de foi, si cet article a un sens déterminé, et s'il est essentiel à l'orthodoxie de conserver ce sens, aussi bien que d'en garder l'expression, l'Eglise anglicane n'a-t-elle pas erré sur un article essentiel de la foi catholique, en lui donnant une interprétation fausse et nouvelle. Mais alors elle ne possède aucun droit à l'obéissance de ses membres, et ceux qui désavouent son autorité et abandonnent sa communion, le font parce qu'en restant dans son sein ils se rendaient coupables d'hérésie et de schisme.

« Si l'on me demande donc, dit M. Thompson en terminant, d'exposer en peu de mots pour quels motifs je quitte l'établissement anglican, afin de me soumettre à l'Eglise catholique, je répondrai : Je le fais avec la très-profonde conviction morale et intellectuelle que nulle part, si ce n'est dans cette communion, on ne peut professer les articles du symbole chrétien dans leur sens primitif et orthodoxe, car aussi longtemps que je reste anglican, je crois non-seulement mon symbole défectueux, mais la foi que je professe est positivement corrompue. Je dis que je crois *en la sainte Eglise catholique et apostolique*, et je suis, par ma position, obligé de définir cette Eglise de telle sorte qu'elle cesse d'être une et qu'elle se trouve divisée à l'infini. Je dis elle est *sainte*, et je la définis comme étant partiellement corrompue dans la doctrine, sinon hérétique dans sa foi; je la dis *catholique*, en soutenant qu'elle n'est pas répandue partout, mais que c'est une église locale, particulière, fractionnée et nationale; je la dis *apostolique*, tout en maintenant

qu'elle peut abandonner le solide fondement que Jésus-Christ a posé sur saint Pierre, le chef des apôtres ; je l'appelle l'*Eglise*, tout en niant son identité et son individualité. C'est pourquoi je vais là où je pourrai croire de cœur et confesser de bouche la sainte Eglise catholique et apostolique. Je vais où je trouve un symbole à croire et une autorité à respecter, où l'on peut entendre Jésus-Christ dans son Eglise, le recevoir dans la personne de ses ministres, lui obéir dans celle de ses prélats. Je vais m'unir à ce corps qui est l'Eglise de mon baptême, la seule où le salut est certain, où l'on trouve les eaux qui purifient, la véritable consécration, le pain vivant et l'adorable sacrifice ; où il y a non-seulement la prière pratique, mais un culte divin dont la très-sainte Trinité est l'objet; dans lequel les saints et les anges des cieux intercèdent pour l'Eglise encore militante sur la terre, et les âmes de ceux qui quittent ce monde; où par conséquent la communion des saints est non-seulement confessée en paroles, mais où elle est réalisée dans les actes; où l'intercession de Jésus-Christ n'est pas une vague doctrine abstraite, mais une sainte réalité, une œuvre aussi actuelle que celle qu'il consomma sur la croix; où le pénitent humilié et contrit peut sans aucun doute obtenir la rémission de ses péchés, la résurrection de la mort et la vie éternelle.

« Si l'on me demande encore, après cet exposé, ainsi que n'y manqueront certainement pas ces hommes que les préjugés empêchent d'accepter les plus simples déductions du sens moral et rationnel, ce qui a amené mes convictions et déterminé un acte qui est pour eux un sujet d'étonnement et de blâme, quelles ont été les influences mises en œuvre, et comment le changement s'est opéré, je ne pourrai que répondre avec l'aveugle-né, quand ses yeux furent ouverts : « Je sais une chose, c'est que j'étais aveu-« gle et maintenant j'y vois. »

La femme de M. Thompson se convertit également au catholicisme, et fut reçue au sein de l'Eglise en 1846.

II. — THOMPSON (James), écuyer, fit abjuration avec sa femme le mercredi 16 avril 1851, dans l'église de Saint-Augustin, à Tunbridge-Mells. M. James Thompson est parent de M. Edward Healy Thompson (le précédent), qui a rendu de si grands services au catholicisme par ses travaux sur l'unité de l'Eglise.

THORANLY, méthodiste anglais, et sa femme, rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique, le 26 décembre 1837, à Tamise, petite ville de la Flandre orientale, en Belgique. Ils avaient été instruits par le curé, M. Buysrogge et par un professeur du petit séminaire de Saint-Nicolas, l'abbé Dehaerne. Ces ecclésiastiques avaient dissipé les doutes de ces deux étrangers qui s'étaient toujours distingués par leur moralité, et qui avaient consenti, le 21 juin de la même année, que leurs enfants fussent baptisés suivant le rite catholique. Ils avaient même assisté à la cérémonie, et leur instruction ayant continué depuis, ils demandèrent à recevoir le baptême et à faire leur abjuration; ce qui eut lieu à l'église de Tamise de la manière la plus édifiante. Leur mariage fut béni, ils entendirent la messe et reçurent la communion après une exhortation fort touchante que leur adressa M. Dehaerne.

THORNTON, anglais, qui fit son abjuration à Nantes, et rentra dans le sein de l'Eglise vers 1822. Il y fut décidé, dit-on, par la lecture de la lettre de M. de Haller (*Voy.* HALLER.).

I. — THOUARS (Henri de la TREMOILLE) fit abjuration entre les mains du cardinal Richelieu, pendant le siége de La Rochelle. Son fils, Louis-Maurice de La Trémoille, dit le comte de Laval, donna un exemple plus éclatant encore. Ce jeune homme renonça tout à la fois au calvinisme et au monde, et étant entré dans les ordres se retira à l'abbaye de Charroux, puis à celle de Talmont, où il vivait dans la pratique de la piété, de l'humilité et de la pénitence. Il refusa l'évêché de Luçon et essaya de mettre la réforme dans plusieurs monastères. « L'abbé de la Trémoille, après avoir étudié au séminaire de Saint-Magloire, eut, en 1646, l'abbaye de Charroux, au diocèse de Poitiers, qui lui fut résignée par le cardinal Mazarin. Il s'y retira et y menait la vie pauvre et mortifiée d'un simple religieux. Son désir était de mettre la réforme dans cette abbaye; mais, n'ayant pu persuader les moines par ses instances et par ses exemples, il quitta Charroux au bout de quatre ans, et résida quelque temps à Laval, où il fut doyen du chapitre de Saint-Thugal. L'amour de la solitude lui fit quitter encore cette place, et il se retira dans une autre abbaye, celle de Talmont, au diocèse de Luçon. Il n'en sortait que pour des pèlerinages de dévotion et pour aller à Thouars voir le duc et la duchesse de la Trémoille. L'abbé de la Trémoille continua jusqu'à la fin le même genre de vie. Humble, austère, détaché des hommes, entièrement livré aux exercices de piété et aux bonnes œuvres, il opérait son salut avec crainte et tremblement, recueillait les prêtres chez lui et les assistait de sa bourse et de ses soins. Il mourut le 25 janvier 1681. » (*Extrait des manuscrits de Grandet.*)

II. — THOUARS (Duc DE), fils du prince de Tarente, ayant été instruit par son père, qui fit instruire aussi ses autres enfants, fit abjuration entre les mains de l'évêque d'Angers, vers 1670.

THYL (Baron DE), ministre de Russie au Brésil, converti au catholicisme (XIX^e^ siècle).

I. — TIBURCE (Saint), martyr à Rome, était frère de Valérien, époux de sainte Cécile qui le convertit à son tour, après avoir converti son frère. « Rentrant chez lui avec la robe blanche, Valérien vit Cécile en prière, et près d'elle l'ange du Seigneur, au visage éclatant de mille feux, aux ailes brillant des plus riches couleurs. L'esprit bienheureux tenait dans ses mains deux couronnes

entrelacées de roses et de lis. Il en posa une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien, et leur dit : « Méritez de conserver ces couronnes par la pureté de vos cœurs et la sainteté de vos corps; c'est du jardin du ciel que j'apporte ces fleurs, qui ne se faneront jamais; leur parfum sera toujours aussi suave, mais personne ne pourra les voir, qu'il n'ait mérité comme vous, par sa pureté, les complaisances du ciel. Maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au désir pudique de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. » Valérien demanda la conversion de son frère Tiburce. L'ange lui répondit : « Parce que tu as demandé une grâce que le Christ est encore plus empressé d'accorder que tu ne l'es toi-même à la désirer, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile, sa servante, ainsi toi-même tu gagneras le cœur de ton frère, et tous deux vous arriverez à la palme du martyre. »

« Valérien et Cécile, après la disparition de l'ange, s'entretenaient des choses du ciel lorsque survint Tiburce. Il donna un baiser à Cécile sur le front comme à sa parente, et dit : « D'où vient cette odeur de roses et de lis, en la saison où nous sommes? » C'était vers la fin de l'hiver. « Quand je tiendrais dans mes mains ces fleurs elles-mêmes, elles ne répandraient pas un parfum égal à celui que je respire. Cette merveilleuse senteur me transporte, il me semble qu'elle renouvelle tout mon être.» — C'est moi, répond son frère Valérien, c'est moi qui ai obtenu pour toi la faveur de sentir cette suave odeur; si tu veux croire, tu mériteras même de voir les fleurs dont elle émane. C'est alors que tu connaîtras celui dont le sang est vermeil comme les roses, et dont la chair est blanche comme le lis, Cécile et moi, nous portons des couronnes que tes yeux ne peuvent voir encore; les fleurs qui les composent ont l'éclat de la pourpre et la pureté de la neige. » Aussitôt commença entre les deux frères un dialogue sur la vanité des idoles. Cécile intervient, et dit à Tiburce : « Je m'étonne que vous n'ayez pas compris déjà que des statues de terre, de bois, de pierre, d'airain, ou de métal, ne sauraient être des dieux. Ces vaines idoles sur lesquelles les araignées tendent leurs toiles et les oiseaux déposent leurs nids et leurs ordures; ces statues dont la matière est tirée des entrailles de la terre par la main des malfaiteurs condamnés aux mines, comment peut-on les estimer des dieux, et mettre sa foi dans de tels objets? Dis-moi, Tiburce, il y a-t-il une différence entre un cadavre et une idole? Un cadavre a encore tous ses membres, mais il n'a plus ni souffle, ni vie, ni sentiment : de même l'idole a aussi tous ses membres, mais ces membres sont inhabiles à l'action, et encore au-dessous de ceux d'un homme mort. Du moins, pendant que l'homme jouissait de la vie, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, son odorat, ses pieds, ses mains, remplissaient leur office; mais l'idole a commencé par la mort, et demeure dans la mort; elle n'a jamais vécu, ni même pu vivre. » Tiburce s'écria vivement : « Oui, il en est ainsi, et qui ne le comprend pas est descendu jusqu'à la brute. » Cécile lui dit : « C'est aujourd'hui que je te reconnais pour mon frère, l'amour du Seigneur a fait de ton frère mon époux; le mépris que tu professes pour les idoles fait de moi ta véritable sœur. Le moment est venu où tu vas croire, va donc avec ton frère pour recevoir la régénération, c'est alors que tu verras les anges, et que tu obtiendras le pardon de toutes tes fautes. » Tiburce dit à son frère : « Quel est l'homme vers lequel tu vas me conduire? — Un grand personnage, répond Valérien, il se nomme Urbain, vieillard en cheveux blancs, au visage angélique, aux discours véritables et remplis de sagesse. — Ne serait-ce pas, dit Tiburce, cet Urbain que les chrétiens appellent leur pape, j'ai entendu dire qu'il a déjà été condamné deux fois, et qu'il se tient caché dans je ne sais quels souterrains. S'il est découvert il sera livré aux flammes, et nous, si l'on nous trouve avec lui, nous partagerons son sort. Ainsi, pour avoir voulu chercher une divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel. — En effet, dit aussitôt Cécile, si cette vie était la seule, s'il n'en était pas une autre, ce serait avec raison que nous craindrions de la perdre; mais s'il est une autre vie qui ne finira jamais, faut-il donc redouter celle qui passe, quand, au prix de ce sacrifice, nous nous assurons celle qui durera toujours ? » Tiburce répondit : « Jamais je n'ai rien entendu de semblable; y aurait-il donc une autre vie après celle-ci? — Mais, reprit Cécile, peut-on même appeler vie celle que nous passons en ce monde? Jouet de toutes les douleurs du corps et l'âme, elle aboutit à la mort, qui met fin aux plaisirs comme aux angoisses. Quand elle est terminée, on dirait qu'elle n'a pas même été; car ce qui n'est plus est comme rien. Quant à la seconde vie qui succède à la première, elle a des joies sans fin pour les justes, et des supplices éternels pour les pécheurs. — Mais, répliqua Tiburce, qui est allé dans cette vie? Qui est revenu pour nous apprendre ce qui s'y passe? Sur quel témoignage pouvons-nous y croire? » Alors Cécile, se levant et se tenant debout, dit avec une grande fermeté : « Le Créateur du ciel et de la terre, et de tout ce qu'ils contiennent, a engendré un Fils de sa propre substance, avant tous les êtres, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit saint : le Fils, afin de créer par lui toutes choses; l'Esprit saint, pour les vivifier. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé; tout ce qui est créé, l'Esprit saint, qui procède du Père, l'a animé.—Comment! s'écria Tiburce, tout à l'heure tu disais, ô Cécile! que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu qui est dans le ciel, et maintenant tu parles de trois dieux? » Cécile répondit : « Il n'est qu'un

seul Dieu dans sa majesté, et si tu veux concevoir comment il existe dans une trinité sainte, écoute cette comparaison. Un homme possede la sagesse : par sagesse nous entendons le génie, la mémoire, et l'intelligence, car par le génie nous découvrons ce que nous avons appris ; par la mémoire, nous conservons ce qu'on nous enseigne ; par l'intelligence, nous apercevons tout ce qu'il nous arrive de voir ou d'entendre : reconnaîtrons-nous pour cela plusieurs sagesses dans le même homme ? Si donc un mortel possède trois facultés dans une seule sagesse, devrons-nous hésiter à reconnaître une Trinité majestueuse dans l'unique essence du Dieu tout-puissant ? » Tiburce s'écria : « O Cécile! la langue humaine ne saurait s'élever à de si lumineuses explications ; c'est l'ange de Dieu qui parle par ta bouche. » S'adressant ensuite à son frère : « Valérien, dit-il, je le confesse, le mystère d'un seul Dieu n'a plus rien qui m'arrête ; je ne désire qu'une chose, c'est d'entendre la suite de ce discours qui doit satisfaire à mes doutes. — C'est à moi, Tiburce, que tu dois t'adresser, reprit Cécile. Ton frère, encore revêtu de la robe blanche, n'est point en mesure de répondre à toutes tes demandes ; mais moi, instruite dès le berceau dans la sagesse du Christ, tu me trouveras prête sur toutes les questions qu'il te plaira de proposer. — Eh bien, dit Tiburce, je demande quel est celui qui vous a fait connaître cette autre vie que vous m'annoncez l'un et l'autre ? » Cécile lui parla du Fils de Dieu fait homme, de ses prédications et de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection, de la prédication et des miracles des apôtres. Cécile parlait, Tiburce pleurait, éclatait en sanglots. « Oh! si jamais, s'écria-t-il en se jetant aux pieds de Cécile, mon cœur et ma pensée s'attachent à la vie présente, je consens à ne pas jouir de celle qui doit lui succéder ! que les insensés recueillent, s'il leur convient, les avantages du temps! Jusqu'à cette heure, j'ai vécu sans but ; je ne veux plus qu'il en soit ainsi. »

« Accompagné de son frère, il alla trouver le Pape Urbain dans les catacombes de la voie Appienne. Valérien y acheva le nombre des sept jours durant lesquels il devait porter les habits blancs, et revint auprès de Cécile. Le Pontife retint Tiburce les sept jours entiers, et, par l'onction de l'Esprit saint, il le consacra soldat du Christ. Le jeune homme était transformé; les palmes et les couronnes symboliques qu'il avait vues gravées sur les tombeaux des martyrs excitaient en lui une ardeur inconnue. Les anges de Dieu se montraient à lui continuellement, et il conversait avec eux. Tout ce qu'il demandait au Seigneur, il l'obtenait à l'instant.» Arrêté comme chrétien, il souffrit le martyre avec Valérien, l'an 229, et leur constance convertit Maxime, officier païen, qui les menait au supplice.

II.—TIBURCE (Saint), martyr à Rome, était fils de saint Chromace, qui avait été vicaire du préfet de la ville, sous les empereurs Carin et Dioclétien. Tiburce se convertit au christianisme en même temps que son père, l'an 283, et saint Sébastien eut part à leur conversion (*Voy.* NICOSTRATE). Trois ans après, il fut dénoncé comme chrétien et condamné à mort, l'an 286, par Publié, qui avait succédé à Chromace dans sa charge.

TICEHURST (Mme Thomas), Anglaise, du comté de Sussex, admise dans la sainte Eglise catholique. Le très-rév. P. R.-B. Roskell reçut son abjuration en septembre 1846, à Manchester.

TICKELL (Georges), maître ès-arts, membre de l'université d'Oxford, *scholar* du collége de Balliol, se convertit au catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise, à Bruges, dans l'automne de 1844.

I. — TIECK (Mme), femme du célèbre poëte de ce nom, se convertit avec sa fille aînée au catholicisme (XIXe siècle).

II. — TIECK, professeur de Berlin, d'abord étudiant à Bonn, et ensuite résidant à Berlin, se convertit au catholicisme vers 1820. Sa conversion fut due principalement au zèle de son professeur, M. Freudenfeld, qui alors était parti pour Rome avec un médecin westphalien, M. Brentano, et se proposait de se consacrer aux missions; M. Brentano devait embrasser également l'état ecclésiastique.

TIGERNAKE (Saint), reçut le baptême des mains de Conlathe, évêque de Kildare, fut enlevé dans sa jeunesse par des pirates qui le conduisirent en Bretagne. Instruit à l'école des afflictions, il comprit tout le néant des biens de ce monde, résolut de se consacrer au service de Dieu, se retira dans un monastère, et fut sacré évêque malgré lui, en 506. L'on place sa mort, après une vie d'édification, l'an 550.

TILT (Jean), ministre anglican, âgé de quarante ans, desservait l'église de Tous-saints, rue des Lombards, à Londres, et remplissait ses fonctions avec exactitude et bonne foi ; il avait signé les articles de la confession de foi de l'Église anglicane, et y conformait son enseignement et sa pratique, lorsqu'il entendit parler du miracle opéré par les prières du prince Hohenlohe sur Barbe O'Connor, religieuse à Newhall. Sa première idée fut de se moquer de cette guérison; mais le témoignage du médecin protestant, M. Badeley, lui donna quelques doutes. Il commença donc par s'assurer des faits, et un examen attentif de toutes les circonstances le persuada qu'il y avait une guérison surnaturelle. Il étudia ensuite la question des miracles en général, question décisive; car si l'Eglise catholique voit s'opérer des miracles dans son sein, c'est une preuve qu'elle n'a pas perdu le privilége d'être l'Eglise véritable de Jésus-Christ. Or, M. Tilt se convainquit que le pouvoir de faire des miracles n'avait point cessé dans l'Eglise, et chaque siècle lui en offrit d'illustres exemples. De là, le ministre fut réduit à conclure que l'Eglise à laquelle il était attaché n'était point la vraie Eglise ; qu'elle s'était séparée du tronc, et que le ministère qu'il exerçait était un ministère sans mission et sans auto-

rité. C'est là qu'il fut amené par les discussions auxquelles il se livra par ses entretiens avec un jeune catholique, et par ses propres réflexions. Jusque-là il n'avait conféré avec aucun prêtre catholique, et son parti était déjà pris, lorsqu'il alla voir M. Rolfe, un des ecclésiastiques attachés à la chapelle catholique de Sainte-Marie de Moorfields. Il convint avec lui de la marche qu'il avait à suivre, et fit son abjuration, le 29 juillet 1824, dans la sacristie de cette même chapelle. Sa femme, élevée pareillement dans l'Eglise anglicane, céda aussi, comme lui, à la voix de l'autorité, et ne put méconnaître dans l'Eglise catholique les caractères décisifs de l'Epouse de Jésus-Christ. Elle fit abjuration même avant M. Tilt. Rien n'arrêta ces généreux amis de la vérité, ni les préjugés de la naissance et de l'éducation, ni les avantages temporels auxquels ils renonçaient, ni les embarras où ils allaient se trouver eux et leur famille, car M. Tilt avait des enfants; et quel allait être leur sort, lorsqu'il perdait sa place avec les émoluments qui y étaient attachés. M. Tilt ne fit point ces calculs; il ne vit que l'obligation de suivre la voie que le ciel lui montrait, et il se jeta, pour le reste, entre les bras de la Providence.

Il ne voulut point cependant abandonner le poste qu'il remplissait sans prévenir des motifs de sa démarche, et il adressa le 29 juillet aux titulaires et aux marguilliers de l'église de Toussaints deux lettres pleines de franchise pour annoncer sa retraite. Il ne leur dissimula point qu'il abandonnait l'Eglise anglicane, et qu'il était fermement persuadé que l'Eglise catholique est celle que Jésus-Christ a instituée, et avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la fin. La démarche de M. Tilt a pu étonner ses amis; mais tous ont rendu justice à la pureté de ses motifs. Il reçut la confirmation des mains de M. l'évêque de Londres. Il a joint dans cette occasion le nom de François à son nom de baptême Jean. Il remerciait depuis tous les jours le ciel de lui avoir ouvert le chemin de la vérité, et il se montra digne par sa piété de la faveur qu'il avait reçue. Il vint plus tard en France, et ses sentiments, sa candeur, son dévouement et son courage furent un sujet d'édification pour tous ceux qui eurent occasion de le voir.

TIMON, un de sept premiers diacres établis à Jérusalem, l'an 34 de l'ère commune, pour veiller à la juste répartition des biens à chacun selon son besoin. Il prêcha la foi dans plusieurs villes et supporta bien des persécutions. Après avoir été évêque de Bactres en Arabie d'après quelques auteurs, à Tyr, suivant une autre opinion, il fut condamné au feu par les infidèles.

I.—TIMOTHÉE (Saint), évêque d'Ephèse et martyr, était de Lystres, en Lycaonie. Fils d'un père gentil et d'une mère juive. Il fut instruit dès son enfance dans les saintes Ecritures et embrassa de bonne heure la foi de Jésus-Christ. Saint Paul étant venu en Lycaonie, les frères de Lystres et d'Icone lui rendirent un témoignage si avantageux de Timothée que l'Apôtre le choisit pour compagnon de ses travaux à la place de Barnabé. Timothée parcourut avec saint Paul une partie de l'Asie; l'an 52 ils s'embarquèrent pour la Macédoine, et prêchèrent l'Evangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. La fureur des juifs ayant obligé l'Apôtre à quitter cette dernière ville, il y laissa son disciple pour affermir dans la foi les nouveaux convertis. Il l'envoya ensuite à Thessalonique pour soutenir le courage des fidèles, qui étaient en butte à la persécution; il revint ensuite rejoindre saint Paul, qui était à Corinthe. Celui-ci, partant pour Jérusalem, chargea Timothée d'aller en Macédoine pour y recueillir les aumônes destinées aux fidèles de la Judée. Deux Epîtres de saint Paul sont adressées à Timothée et portent son nom. Pendant que l'Apôtre était en prison à Césarée en Palestine, son disciple fut aussi arrêté pour la foi et confessa Jésus-Christ; mais on ignore en quel lieu. Après avoir récupéré sa liberté, il fut ordonné évêque en conséquence d'un ordre particulier du Saint-Esprit, et saint Paul, à son retour de Rome en 64, lui confia le gouvernement de l'Eglise d'Ephèse et l'inspection sur les Eglises d'Asie. Il continua de gouverner l'Eglise d'Ephèse jusqu'en 97 qu'il fut mis à mort par les païens, qui célébraient, en l'honneur de Diane, une fête nommée *Catagogie*. Saint Timothée, ayant voulu s'opposer à cette cérémonie idolâtrique, fut assommé à coup de pierres et de massues.

II.— TIMOTHÉE, métropolitain des Chaldéens, fit au mois d'août 1445, dans une congrégation du concile œcuménique de Latran, au nom du clergé et au nom de ses peuples, abjuration des erreurs de Nestorius, se réunit aux Latins et y reçut la foi romaine.

TITE (Saint), évêque de Crète, sortait d'une famille idolâtre et fut converti, à ce que l'on croit, par l'apôtre saint Paul, qui l'appelle son fils. l'Apôtre se l'attacha en qualité d'interprète et en fit le compagnon de ses travaux évangéliques. Vers la fin de l'année 56, Tite fut envoyé, par son maître, d'Ephèse à Corinthe, pour réprimer les scandales et apaiser les divisions qui troublaient l'Eglise de cette ville. Il y fut accueilli avec respect, et les fidèles s'empressèrent de fournir à tous ses besoins; mais il ne voulut rien accepter. Après avoir heureusement accompli sa mission, il alla rejoindre saint Paul et lui rendit compte du succès son voyage. Quelque temps après il retourna à Corinthe, pour y recueillir les aumônes que saint Paul devait porter à Jérusalem. L'Apôtre, retournant de Rome en Orient, après son premier emprisonnement, passa dans l'île de Crète pour y prêcher l'Evangile; mais comme les besoins des autres Eglises l'appelaient ailleurs, il éta-

blit Tite évêque de toute l'île, le chargeant d'achever l'œuvre qu'il avait commencée. En 64 il lui adressa l'Epître qui porte son nom et lui manda de venir le joindre à Nicopolis en Epire, après qu'il se serait fait remplacer par Artemas et Tychique, qui étaient porteurs de sa lettre. Tite s'étant rendu près de l'Apôtre en Epire, celui-ci l'envoya prêcher Jésus-Christ dans la Dalmatie. Il y opéra des conversions si nombreuses que cette province le regarde comme son premier apôtre : on croit qu'il ordonna premier évêque de Salone saint Domne avant de retourner en Crète, où il mourut âgé d'environ quatre-vingt-quatorze ans selon les Grecs modernes.

TITE OATES, ministre luthérien dans la province de Kent, qui devint catholique. Il s'était d'abord retiré au collége de Saint-Omer, dans les Pays-Bas, puis avait passé un temps notable en Espagne ; il prétendit qu'une conjuration menaçait la vie de Charles II, et mettait l'existence de toute la nation anglaise en danger. Il se fit par là des ennemis, et fut condamné à une prison perpétuelle, d'où, néanmoins, Guillaume III le fit sortir en 1705.

TODD, vicaire protestant, qui embrassa la foi catholique en décembre 1850.

TOLLIUS ou TOLL (Jacques), natif d'Inga, territoire d'Utrecht, fut élevé à Deventer et à Utrecht (1651), et devait beaucoup au célèbre Vossius. Il fut secrétaire de Hemsius, à Stockholm, en 1662. Il devint ensuite recteur à Gonde, poste qu'il perdit bientôt, puis médecin, à Noordnyk, et professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Duisbourg. Il parcourut, protégé par le prince électeur de Brandenbourg, la Hollande, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie et l'Italie, où il quitta le luthéranisme pour entrer dans le sein de l'Église catholique. On le trouve dans la maison du cardinal Barberini à Rome, qu'il abandonna. L'année 1690 il retourna en Hollande, et mourut à Utrecht (1696) dans l'indigence, connu par plusieurs écrits, particulièrement par son travail sur Longin.

TOLSTOY (Comtesse), née princesse Barastinka, convertie au catholicisme (XIXe siècle).

TOOGOOD, anglais, rédacteur et propriétaire de l'*Oxford et Cambridge Rewiew* (Revue d'Oxford et de Cambridge), se convertit à la foi catholique en 1846.

TORNELLI (Mme) de Berne, née de Graffenrield, se convertit au catholicisme, à la suite de son mariage avec un étranger catholique, vers 1821.

TORTEQUESNE DE LA CARTE (Mathieu), protestant, converti au catholicisme vers 1690.

TOSTAIN (Marguerite) protestante de Caen, convertie au catholicisme, vers 1630, par le célèbre controversiste Véron.

TOTTER (G.), jeune luthérien allemand, âgé de vingt ans, fit abjuration le 1er septembre 1835 à Grammont, en Belgique ; il fut baptisé et admis à la communion Ce jeune homme était des environs de Francfort-sur-le-Mein. Il eut pour parrain le bourgmestre de Grammont.

TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (René, marquis DE LA), lieutenant général, était fils aîné d'Hector et naquit en Dauphiné vers 1620. Elevé dans le protestantisme, il embrassa, encore jeune, la religion catholique. Il combattit en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Hollande ; nommé lieutenant général en 1677, il mourut à Besançon le 19 juillet 1687.

TOURN (Jean-Daniel.) La frontière occidentale du Piémont contiguë à la France renferme le petit pays des quatre vallées, dépendant de l'évêché de Pignerol ; la plus considérable de ces vallées, celle de Saint-Martin, est presque entièrement habitée par des Vaudois, qui s'y réfugièrent vers la fin du XVe siècle. Les évêques de Pignerol n'ont rien négligé pour éclairer ces peuplades. M. Bigex leur adressa une instruction pastorale. M. Rey, son digne successeur, ne montra pas moins de zèle pour la conversion des Vaudois ; un grand nombre d'entre eux allaient entendre le prélat lorsqu'il prêchait dans les églises, et plusieurs ont été touchés de sa douceur et de son onction. Trois Vaudois firent abjuration entre les mains de M. l'évêque, le 19 mars 1826, jour du dimanche des Rameaux. Une autre conversion remarquable est celle de Jean-Daniel Tourn, jeune Vaudois, fils du syndic ou maire de la paroisse mixte de Rora, vallée de Saint-Martin ; il fit son abjuration, en 1826, le jour de Pâques, après vêpres, dans l'église cathédrale, en présence des évêques de Moustier et de Maurienne, qui se trouvaient alors à Pignerol. Le concours des fidèles fut très-considérable, l'évêque de Pignerol, assisté de ses deux collègues et de tout son clergé, reçut l'abjuration du jeune Tourn, qui se présenta avec un air touchant de modestie et de piété. Quelques jours après, ce jeune homme exposa à son père les motifs de sa conversion dans une lettre datée du 5 avril, et qui a pour titre : *Lettre de M. Jean-Daniel Tourn à son père sur les motifs de son retour à la religion catholique.* Cette lettre, qui fut imprimée, est digne d'une mention spéciale et d'un examen attentif ; le jeune homme y parle à son père avec beaucoup de candeur et en même temps avec force : il raconte l'histoire de sa conversion, de manière à faire voir qu'elle est le résultat d'une conviction profonde. Cette lettre nous apprend que M. Tourn père, en vertu de la tolérance protestante, ne voulut plus voir son fils, et lui écrivit de ne jamais se présenter dans la maison paternelle ; nous en citerons les passages suivants :

« J'entends d'ici, mon cher père, ce que vous me répondez : « As-tu donc plus de con-« naissance en religion que tous nous autres « Vaudois, tes parents et tous nos ministres, « pour abjurer ainsi notre croyance? » Non, mon cher père, je n'ai pas autant de connaissances que tout ce monde, mais j'en ai

incontestablement acquis de meilleures. Et d'abord, s'il fallait opposer nombre à nombre, ah ! mon père, que sont quinze à vingt mille Vaudois contre tant de millions de catholiques, et que sont vos ministres comparés à tous les évêques et à tous les docteurs de la catholicité ? Vraiment, s'il ne s'agissait pas d'une chose aussi sérieuse, on aurait envie de rire d'une telle comparaison. Il ne vous servirait de rien, pour augmenter votre nombre, de me citer tous les protestants du monde ; car, outre que leur nombre serait toujours infiniment moindre, vous seriez toujours obligé de vous en tenir aux seuls Vaudois pour que votre raisonnement eût quelque poids auprès de moi. N'est-ce pas vous, mon cher père, qui m'avez dit plusieurs fois, en voyant la difficulté de répondre aux arguments invincibles que les catholiques font contre les protestants : « Oh ! ça ne « nous regarde pas, nous autres Vaudois, « nous sommes plus anciens que les autres « protestants, et nous ne devons pas répon- « dre de leurs erreurs, s'ils en ont. » Et en effet, mon cher père, d'après tout ce que j'ai déjà pu voir et lire, il m'est bien démontré que notre *foi vaudoise* diffère infiniment de la *foi genevoise* et de tant d'autres que je pourrais citer sans avoir même un grand mérite d'érudition ; car il est difficile de faire un pas à travers le sol protestant sans rencontrer plusieurs variations dans la foi, qui devrait être *une* et commune à tous. Ma conscience inquiète et mon imagination active étaient vraiment suppliciées avant ma conversion, en voyant cette diversité inconcevable d'opinions dans une chose aussi essentielle que la religion. J'étais tenté alors d'accuser le Christ d'imprévoyance, d'avoir ainsi abandonné *à tout vent de doctrine*, contre la promesse de saint Paul, l'Eglise que je croyais la sienne. Mais combien mon âme a été soulagée quand j'ai pu enfin trouver chez les catholiques cette *unité* et *universalité* de foi dont j'avais tant besoin pour dissiper mes doutes et épuiser les tourments de mon inquiétude ! Ce qui m'a aussi parfaitement soulagé de mes pénibles incertitudes, c'est d'avoir enfin trouvé une autorité légitime pour juger des controverses en matière de foi : je comprenais assez, ou même je ne comprenais que trop pour mon supplice, qu'il y avait impossibilité radicale et absolue d'arrêter une erreur nouvelle chez les protestants, chacun étant le maître de lire et d'interpréter la sainte Bible, et aucun ministre en particulier, ni réuni à ses confrères, n'ayant le droit de m'imposer une croyance que je ne trouverai pas dans la Bible, qui me semblera peut-être dire tout le contraire. Mais quand j'ai pu contempler le divin tribunal de l'Eglise catholique, l'autorité incontestable de son chef, à qui il a été ordonné de *paître*, c'est-à-dire d'*instruire tout le troupeau, pasteurs et brebis*, et de *confirmer ou affermir* dans la foi *tous ses frères* qui peuvent par conséquent chanceler quand ils sont seuls, mais qui sont infaillibles quand ils lui sont unis (j'ai lu tout cela dans notre Bible française, mon cher père, vous l'avez lu vous-même, et je suis prêt à le montrer à tout Vaudois qui voudra s'instruire) ; oui, quand j'ai pu entrevoir cet admirable édifice de l'Eglise catholique, oh ! que je me suis trouvé à l'aise ! j'ai pu respirer enfin librement comme un homme qui sort de prison pour entrer dans un vaste et magnifique palais ; ma foi a pris dès lors un tel caractère de certitude, et elle a imprimé une si forte conviction dans mon esprit qu'il me semble qu'avec la grâce de Dieu je donnerais tout mon sang pour en attester la vérité ! Et quand je songe qu'en quelque coin du monde que je puisse être porté, partout je trouverai, entre catholiques, une croyance parfaitement semblable à la mienne et sans la plus petite nuance de variété dans toutes les vérités qu'elle enseigne comme étant de foi, je ne saurais dire combien cette pensée me ravit, et quel sentiment profond de bonheur elle fait goûter à mon âme ! Oh ! oui, mon cher père, c'est en rentrant dans l'ordre que je sens toutes les douceurs d'une vraie liberté. Et jamais je n'ai été plus esclave que pendant que j'étais livré à ma seule raison, qui ne m'offrait partout qu'obscurité et contradiction ; car je vous avoue que je n'étais nullement disposé à croire sur parole le ministre de chaque paroisse protestante ; que, d'un autre côté, l'insuffisance de l'esprit particulier m'était démontrée, tandis que je comprends parfaitement que rien n'est plus raisonnable ni plus *évangélique* que de croire à l'*Eglise universelle*, qui a le droit d'enseigner et de terminer toute dispute en matière de croyance. Qu'il me semble fort, celui qui peut dire : Ma foi est absolument et de tous points la même que celle de quatre ou cinq cents évêques et de leur chef, de plus de soixante millions d'hommes (1), parmi lesquels il y en a au moins cinquante mille très-instruits et très-savants ; et toute cette immensité possède partout une même profession de foi dans tous ses articles ! Si j'ajoute à cela que cette profession de foi est celle de dix-huit siècles, ô mon père, Dieu serait l'auteur de mon erreur si ce n'étaient pas là les caractères de la vérité ! Ne soyez donc pas étonné si j'ai abandonné les *citernes percées* des protestants, *qui ne peuvent pas retenir les eaux*, c'est-à-dire leurs doctrines incertaines, pour venir m'abreuver aux fontaines toujours abondantes et toujours pleines de l'Eglise catholique, c'est-à-dire à une doctrine fixe, permanente et universelle.

« Je veux encore vous dire, mon cher père, ce qui a préparé mon retour à la seule véritable religion : c'est l'exemple de tant de personnages savants et distingués parmi les protestants, qui, depuis quelques années, rentrent dans l'*unité catholique* ; la liste n'en finit pas, car elle se grossit chaque jour, et le prince d'Anhalt comme le juge au tribunal de Nîmes, qui se sont récemment convertis, n'ont pas fermé après eux la porte par où

(1) En Europe seule il y a plus de cent quinze millions de catholiques.

l'on entre dans la maison paternelle de tous les vrais chrétiens. Quand je comparais ces conversions illustres avec la défection de quelques catholiques apostats, dont les protestants ont presque vergogne de citer les noms, tant ils sont obscurs ou peu nombreux, les doutes alors s'accumulaient dans mon esprit, et ma conscience m'a porté à réfléchir sur les motifs qui ont pu amener de pareils changements ; il m'a été impossible d'y apercevoir ni amour-propre, ni intérêt, ni ambition, ces trois grands mobiles des actions humaines. Dès-lors j'ai jugé que la conviction seule avait déterminé ces âmes droites à la démarche qu'elles ont faite, et, sans être distingué dans le monde comme tous ces hommes respectables, le désir de mon salut m'a décidé à les imiter ; j'y ai même été porté par l'extrême et inconcevable injustice avec laquelle ils ont été traités par leurs anciens coreligionnaires. J'avais lu dans l'Evangile qu'on était coupable en disant *fou* à son prochain, et voilà que nos ministres ne cessaient de répéter à chaque conversion de ces illustres personnages : *C'est un fou, il est devenu fou.* Cette phrase révoltante a été répétée après le nom des *de Haller*, des *Laval*, des *de Joux*, des *d'Aldebert* et de tant d'autres ; mais quand j'ai vu que ces hommes droits et courageux continuaient à donner, après leur conversion, les mêmes preuves de bon sens et surtout les plus touchants exemples de vertu, j'ai vu aussi de quel côté était la folie, et combien le préjugé et l'esprit de secte rendent aveugles et injustes des hommes estimables d'ailleurs sous d'autres rapports. Cette conduite, je l'avoue, m'a révolté, et, tout jeune que je suis, j'ai jugé que la vérité devait se trouver du côté de la modération et de la vertu. On ne peut rien, en effet, de plus modeste que les lettres par lesquelles ils ont rendu compte des motifs de leur conversion : elles m'ont assez touché pour comprendre l'intérêt que l'on avait à nous les tenir cachées si l'on avait pu.

« Voilà, mon cher père, comment s'est préparé dans moi ce changement qui vous afflige, et voici comment il s'est consommé. Vous vous souvenez que l'automne dernier j'allai à la rencontre de Mgr. l'évêque de Pignerol, qui venait faire sa visite dans nos montagnes ; je le trouvai à Lucerne ; et il me fit un accueil si touchant qu'il m'eût été impossible de ne pas répondre un peu à ses prévenances ! Il ne cessa de me traiter avec une bonté affectueuse, et vous savez quelle fut sa manière avec nous dans la visite dont il honora notre maison. Je sentais pour lui je ne sais quoi de tendre et de filial qui ressemblait au sentiment dont mon cœur a toujours été rempli pour vous, mon cher père ; et quoiqu'il ne me parlât point alors de religion, je me disais d'une manière vague qu'il était impossible qu'un homme qui prêchait d'une manière si paternelle, si raisonnable, et avec un ton de conviction si persuasif, conduisit à la perdition ceux qu'il venait visiter. Je remarquai même dans lui, pour tous nos Vaudois, des manières de prédilection qui ont touché, je le sais, bien d'autres cœurs que le mien, quoique tous n'aient pas suivi mon exemple. Enfin, mon cher père, j'ai vu sur les marches de l'autel d'où il prêchait, ce prélat baigné de larmes en parlant de notre séparation et en nous invitant à une réunion qui serait si belle ; et j'ai su que, dans plusieurs autres églises des paroisses mixtes, il sanglotait quelquefois en adressant la parole à ceux qu'il appelait ses chers enfants, c'est-à-dire aux Vaudois. Tout cela, je vous l'avoue encore, m'avait singulièrement prévenu en sa faveur et disposé plus facilement à passer de l'estime du pasteur à celle de sa doctrine. Ayant été ensuite dans le cas de le voir à Pignerol pour des commissions de M. le curé de Rora, il me retint pendant quelques heures auprès de lui, et, en me parlant de son affection pour moi, il ajouta qu'elle ne saurait être parfaite que lorsque nos esprits seraient d'accord aussi bien que nos cœurs, et que nos principes ne différeraient pas plus que nos sentiments : il me répétait quelques-uns des raisonnements qu'il avait faits dans les visites contre notre schisme, et, au fond, je n'eus ni le moyen ni le courage de lui répondre ; il n'abusa point de mon embarras, et, cessant de parler de controverse avec moi, il se contenta de me dire : « Mon cher Daniel, c'est « la grâce qui touche les cœurs et éclaire « l'entendement ; je demanderai donc à Dieu « qu'il achève par sa miséricorde l'œuvre « qu'il a commencée par mon amitié ; si je « dois avoir la consolation de vous voir ren- « trer dans le sein de l'unité catholique, je « ne puis devoir qu'à lui cet événement, « que j'appelle de tous mes vœux. Je ne « vous demande qu'une seule chose, Da- « niel, c'est que tous les jours vous fassiez « cette prière avec franchise et de bonne « foi : *Mon Dieu, faites-moi connaître si je « suis dans l'erreur ; c'est de tout mon cœur « que je vous en demande la grâce.* » Je fus fidèle à faire cette prière. Ah ! mon père, mon tendre père, vous souvient-il de l'état soucieux, inquiet, rêveur, où je fus pendant assez longtemps, quoique je m'efforçasse de cacher à vos yeux et à ceux de ma chère mère l'agitation de mon âme ? Dieu me poursuivait, j'en suis certain ; ce qui se passait dans moi-même avait un caractère surhumain, et chaque jour je sentais que ma prière était exaucée, je ne voyais de sécurité pour mon salut que dans mon changement, et je ne trouvais dans mon trouble un sentiment de paix qu'en tournant mes pensées vers le Dieu des catholiques. Ah ! pardon, mon cher père, cette expression m'échappe, parce qu'en effet il y aurait deux Dieux si nos deux religions, si différentes, étaient également véritables.

« Dans cet état d'agitation intérieure, j'écrivis à monseigneur l'évêque de Pignerol pour lui faire part du résultat de ses conseils et lui avouer que j'éprouvais au dedans de moi un mouvement irrésistible qui me poussait vers lui, et que je voyais assez que

le calme ne reviendrait qu'entre ses bras où je désirais vivement me jeter. Sa réponse, pleine d'une tendresse paternelle, porta la consolation dans mon cœur, et la mission qui eut lieu ensuite à Rora acheva de me déterminer. Ma mère s'étant aperçue de mon empressement à écouter, quand je le pouvais, ces dignes et pieux missionnaires, conçut quelques soupçons de mon dessein et me témoigna son chagrin et son opposition absolue; je vis bien que, puisque mes projets de conversion perçaient dans ma famille, on allait multiplier les obstacles autour de moi. En conséquence, le dimanche matin, 26 février, je quittai la maison paternelle et je me rendis à Pignerol auprès du tendre et respectable ami que la Providence m'avait ménagé. Je restai quelques jours au palais épiscopal, et je fus ensuite placé par monseigneur au petit séminaire, où je me suis livré à une étude assidue de la religion. O mon père, que de choses j'ai dû apprendre pendant ce premier mois, et avec quelle évidence j'ai compris les malheurs et l'injustice de notre séparation religieuse! Combien la religion catholique et ceux qui la professent m'ont paru différents du portrait qu'en font nos préjugés! Oui, mon cher père, j'ai acquis l'entière conviction que les Vaudois sont dans l'erreur, et qu'il est impossible de se sauver sous leur bannière. Je n'hésite pas à dire qu'il n'y a pas un de mes chers compatriotes, pas un seul Vaudois qui ne prît le même parti que moi s'il voulait réfléchir ainsi que j'ai eu le bonheur de le faire, et s'il faisait franchement la prière qui a produit en moi un si grand changement, je n'ai aucun doute que Dieu ne parlât clairement à son cœur comme il a parlé au mien. Hélas! ce n'est pas l'intérêt temporel qui m'a fait tout quitter pour suivre la voix de Dieu, j'ai abandonné tout ce que j'avais sur la terre: un père respectable que la nature, l'éducation, et les bontés constantes que j'en ai reçues rendaient si cher à mon cœur; une mère tendre que j'aimais plus que moi-même, une famille, des amis auxquels j'étais si dévoué.... Eh bien! oui, tout cela; mais le souvenir des paroles du Christ, qui dit que l'on n'est pas digne de lui quand on aime quelqu'un plus que lui, l'a emporté dans mon cœur sur les affections de la nature les plus vives et les plus légitimes. Ah! mon père, il faut une grande grâce comme une grande conviction pour surmonter de pareils obstacles et se déterminer à de tels sacrifices; mais aussi il faut, par-dessus tout, faire son salut, et il m'est démontré qu'on ne le peut pas chez les Vaudois.

« Vous avez appris, mon cher père, que j'avais fait abjuration, le jour de Pâques, entre les mains de monseigneur l'évêque de Pignerol, assisté de sesseigneurs les évêques de Tarantaise et de Maurienne, en présence de plus de deux mille personnes rassemblées dans l'église cathédrale. O mon père, quel beau jour pour moi! Ah! si la paix dont mon cœur jouit depuis cet instant vous était connue telle que je l'éprouve, elle serait pour vous un argument de plus en faveur de la vérité! Votre lettre du 31 mars, dont les reproches m'ont fait tant de peine, semble m'accuser d'avoir manqué de tendresse envers vous, en vous quittant de cette manière; ah mon père, mon tendre père, jamais je ne vous ai autant aimé que depuis que le bon Dieu à eu pitié de moi en m'appelant dans la seule véritable Eglise. Non, mon père, je n'aime personne autant que vous sur la terre; mais j'aime Dieu par-dessus tout; c'est lui seul que j'aime plus que vous, et c'est le seul dont vous ne deviez pas être jaloux. »

I. — TOWNLEY (Catherine), épouse de Townley, esquire, embrassa la religion catholique en Irlande, en 1842.

II. — TOWNLEY (Caroline), anglaise, sœur du comte de Sefton, embrassa la religion catholique et fit sa première communion en 1842.

TOWNSHEND (Mlle), fille d'un ministre anglican, se convertit et fut reçue au sein de l'Eglise catholique en 1843.

TOWRY (Le rév. William), chancelier du diocèse de Bath et de Wells (Angleterre), resigna ses fonctions pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique, en septembre 1851.

TRACY (Mme la marquise de), née Sarah Newton, petite-nièce du grand Newton, avait épousé, en 1813, le général Letort, qui fut tué à la bataille de Waterloo. En 1816, elle se remaria avec M. le marquis de Tracy, ancien député de l'Allier, ministre de la marine depuis février 1848, et plus tard représentant. Née dans l'anglicanisme, une conscience droite et une raison supérieure ne tardèrent pas à lui donner des doutes sur la vérité de la religion dans laquelle elle avait été élevée. La grâce fit le reste. Mme de Tracy embrassa la foi catholique et lui demeura attachée jusqu'à la mort. Elle s'appliqua longtemps à la lecture des premiers apologistes et de quelques Pères de l'Eglise. Elle laissa en particulier de nombreux extraits de Tertullien et de saint Ambroise, avec des commentaires qu'elle s'occupait de revoir et se promettait de livrer un jour au public. Chez Mme de Tracy le cœur était à la hauteur de l'esprit. Tous ceux qui l'approchèrent ne se rappellent qu'avec admiration le noble usage qu'elle fit toujours de sa fortune. Sa charité était si connue, que les pauvres dans leurs besoins et ses fermiers dans leurs embarras, ne manquaient pas d'aller à elle, et ce ne fut jamais en vain. Chez Mme de Tracy, la bienfaisance était tout à la fois un devoir religieux et une mission sociale : elle disait souvent que le moyen le plus efficace de discréditer les principes communistes dans les campagnes et parmi les classes ouvrières, c'est de gagner à la propriété le respect et l'amour de tous par la générosité du propriétaire. Mme de Tracy mourut dans le diocèse de l'Allier à la fin de 1850.

TRANQUILLIN (Saint), prêtre et martyr à Rome, était encore idolâtre lorsque ses

deux fils, saint Marc et saint Marcellien qui avaient embrassé le christianisme, furent condamnés à mort en 283, sous l'empereur Carin, par Chromace, vice-préfet de la ville. Tranquillin et sa femme Marcie allèrent trouver leurs fils, et tâchèrent par leurs larmes et leurs prières de les engager à sacrifier aux dieux pour racheter leur vie. Mais saint Sébastien, qui les visitait tous les jours pour les soutenir dans leur généreuse fermeté, parvint à convertir Tranquillin et Marcie, qui furent baptisés par le prêtre saint Polycarpe. Tranquillin en recevant le baptême fut guéri de la goutte; Chromace, qui était attaqué du même mal, ayant eu connaissance de ce miracle, se fit instruire dans la religion chrétienne. Il n'eut pas plus tôt été baptisé qu'il se trouva délivré de son mal. Tranquillin, que le Martyrologe romain dit avoir ensuite été ordonné prêtre par le pape saint Caïus, fut lapidé par la populace, en 286. (*Voy.* NICOSTRATE.)

TRANSON (Abel), savant mathématicien d'abord saint-simonien, puis phalanstérien, rentra en 1835, dans le sein de l'Eglise dont il fut depuis l'un des fidèles les plus fervents. Nous ne trouvons quelques détails de sa conversion que dans la lettre suivante adressée à un journal :

« 22 août 1840.

« Monsieur le rédacteur,

« L'auteur de l'article sur les *Socialistes*, inséré dans votre numéro d'hier, me range parmi les personnes qui, après la mort de M. Fourier, continuèrent de répandre ses idées dans le public. Je n'ai certainement pas lieu de m'étonner ou de me plaindre de cette assertion, puisque après avoir vu la société saint-simonienne se dissoudre au choc des questions qu'elle avait si imprudemment abordées, j'ai été pendant quelque temps l'un des propagateurs de la *théorie phalanstérienne;* mais cette seconde illusion n'a pas été pour moi de longue durée : je n'ai pas tardé à comprendre que l'ingénieux mécanisme inventé par Fourier pour procurer *l'industrie attrayante et l'équitable répartition des produits* n'était pas plus suffisant pour guérir la société de ses maux trop réels, que ne l'avait été ce principe, d'ailleurs si vrai, du saint-simonisme, que les *institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration de la classe la plus nombreuse.* Depuis longtemps j'ai été amené à reconnaître que le vice commun à ces deux doctrines était d'ignorer entièrement le principe de l'homme et sa fin, et, par suite, de ne vouloir organiser la société qu'en vue d'un bien-être purement terrestre : circonstance qui non-seulement les frappe d'impuissance au point de vue pratique, mais qui entraîne, et cela est beaucoup plus grave, l'entier obscurcissement de la notion du devoir et la négation de toute règle morale.

« Lorsque j'arrivai définitivement à ces convictions, je dus m'efforcer de les faire partager aux hommes avec lesquels j'avais été en communauté de travaux et dont je n'ai pas cessé d'apprécier les intentions généreuses; je crus d'ailleurs inutile d'entretenir le public de mon changement d'opinions. Mais aujourd'hui ce silence ne m'est plus permis, et je dois déclarer que depuis plus de cinq ans je me suis entièrement séparé de l'école pour rentrer dans l'Eglise catholique et me soumettre à ses enseignements.

« Agréez, etc.

« Abel TRANSON. »

TREIBER (Jean-Philippe), professeur de droit à l'université d'Erfurt, né à Arndstadt, le 26 février 1675, commença d'une manière brillante sa carrière dans l'enseignement du droit à l'université d'Iéna. Mais comme il s'expliquait avec trop de liberté sur ce qui tient à la religion, il fut réprimandé par le sénat académique et mis aux arrêts. Malgré cette punition, il publia peu après en allemand une feuille périodique intitulée : *Manière de confondre par la seule raison la raison qui veut aller trop loin dans les choses de la foi.* Cette publication fit une vive impression sur les ministres protestants; en conséquence, le consistoire de Gotha obtint du duc que Treiber serait emprisonné pendant six mois, ce qui fut exécuté. Treiber se rendit plus tard à Erfurt, où il se fit instruire par le P. Prudence, jésuite; et en 1706 ayant abjuré, il embrassa la religion catholique. Peu après sa conversion, il fut nommé professeur de droit romain à l'université d'Erfurt; et la ville, qui eut souvent recours à ses lumières, le choisit pour un de ses magistrats. Il y mourut le 9 août 1727.

TRELAWNY, famille nombreuse et honorable d'Angleterre convertie tout entière au catholicisme. — Le chef de cette famille, sir Henri Trelawny, baronnet, avait été élevé dans l'Eglise anglicane, et était même ministre et bénéficier; il possédait un canonicat à Cantorbéry. Sa femme était zélée protestante. — Parmi leurs enfants, Anne-Lætitia Trelawny, qui ne s'est point mariée, fut la première qui se fit catholique; et le vertueux abbé Carron, qui était alors en Angleterre, ne fut point étranger à cette conversion. — Sir Henri Trelawny, son père, voulut aussi s'instruire de la religion catholique, et en suivit assidûment les exercices. Cependant il ne se déclara pleinement que dans un voyage qu'il fit à Rome, et y prit même les ordres quoique déjà avancé en âge. Sa femme est morte protestante. — Une autre fille, Marie, suivit l'exemple de sa sœur, et s'est faite catholique; elle a épousé un Anglais, M. Harding, qui est également rentré dans le sein de l'Eglise, et qui à cause de cela a été déshérité par ses parents. — Sir Henri Trelawny, qui était resté en Italie, écrivit à sa fille, madame Harding, pour la solliciter de venir le voir. Elle se mit donc en route au printemps de 1833, et emmena avec elle une nièce nommée Lætitia Trelawny, fille de Guillaume, l'aînée des fils du baronnet. Guilaume avait été membre du parlement pour le comté de Cornouailles, où étaient les biens de la fa-

mille, et avait voté pour l'émancipation des catholiques. Miss Lætitia était fort instruite; elle cherchait depuis longtemps la vérité, et avait voulu examiner la doctrine des diverses communions protestantes, sans y trouver ce qu'elle cherchait. Elle arriva à Domo-d'Ossola, dans le Milanais, où habitait son grand-père; près de là était un calvaire où des prêtres d'une association, dite l'*Institut de charité*, avaient une maison. Ces prêtres, établis aussi à Trente, se livrent à toute sorte de bonnes œuvres. Leur fondateur est un saint prêtre du Tyrol, Antoine Rosmini-Lerbati, homme distingué par son mérite, son savoir et sa position sociale. Les prêtres de l'Institut qui demeurent près de Domo-d'Ossola, y travaillent entre autres à la conversion des protestants, qui y sont en assez grand nombre dans ces cantons, à cause du voisinage de la Suisse. Un de ces ecclésiastiques, M. Louis Gentili, eut occasion de voir Mlle Trelawny, et ils s'entretinrent ensemble de la religion. Mlle Trelawny pesait et discutait avec maturité les raisons qu'on lui donnait. Le premier dogme auquel elle souscrivit sans peine fut celui du sacrifice de la messe; elle le trouvait conforme à l'Ecriture et à la tradition. Mais combien de liens la retenaient encore! Enfin elle eut la force de les rompre; et le 6 octobre 1833, elle résolut de se réunir à l'Eglise catholique. Le cardinal Morrozo, instruit de ses dispositions, se rendit à Domo-d'Ossola; et le dimanche, 13 octobre, le cardinal donna le baptême sous condition à miss Lætitia, reçut son abjuration, et lui adressa une pieuse exhortation. La cérémonie eut lieu dans l'église collégiale de Domo-d'Ossola. Le lendemain 14, le cardinal administra la confirmation à la jeune miss, dans l'église de Saint-Joseph et de Sainte-Anne, célébra la messe, et admit Lætitia à la sainte table. — Une relation de cette conversion a paru dans la *Continuation des mémoires de religion*, de Modène, t. III, 9e cahier. Elle a été rédigée par Cavedoni, sur des renseignements envoyés par l'avocat Bianchi. Nous y avons joint des détails que nous tenons d'une personne liée étroitement avec la famille Trelawny. Sir Henri Trelawny est mort en Italie au mois d'avril 1834. Il avait 80 ans. Ses filles sont retournées depuis en Angleterre.

TREMOILLE ou TRÉMOUILLE (Charlotte-Catherine DE LA), princesse de Condé, née le 18 juin 1568, du seigneur de la Trémouille et de Jeanne de Montmorency, fille du connétable Anne de Montmorency, n'avait que neuf ans lorsqu'elle perdit son père, tué au siége de Mesle, pendant les guerres de religion. Son frère aîné, Claude de la Trémouille, servait sous les drapeaux de Henri de Bourbon, premier du nom, prince de Condé, l'un des chefs du parti protestant, ce qui donna occasion à ce prince de voir Charlotte de la Trémouille, qui embrassa, sans hésiter, son parti et sa religion. Charlotte de la Trémouille abjura au mois de mars 1595 avec grande solennité la religion protestante; son fils fut aussi instruit dans la religion catholique.

TREMOLLET DE LA CHESSERIE (Antoine DU), gentilhomme du Vivarais, âgé de vingt-six ans, fit son abjuration le 24 mai 1686.

TRENOW (Le rév.), ecclésiastique protestant, vicaire de Nolthfield, petite paroisse située à six milles de Birmingham (Angleterre), se convertit au catholicisme. C'est entre les mains de Mgr Ullathorne, vicaire apostolique du district de Birmingham, qu'il fit son abjuration en octobre 1850. Le nouveau converti se préparait à la prêtrise.

TRESORIER (Le) de Candace, reine d'Éthiopie qui professait la religion juive, rencontra saint Philippe sur le chemin qui conduit de Jérusalem à Gaza. Il lisait les prophéties d'Isaïe. « Comprenez-vous ce que vous lisez? — lui demanda le saint. — Comment le pourrais-je, répondit-il, personne n'étant ici pour me l'expliquer? » Et il pria Philippe de monter dans son char, et lui montra le passage auquel il était arrivé. *Il a été mené comme une brebis à la boucherie*, lut le saint; *il n'a point ouvert la bouche, pas plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond. Qui pourra explique sa génération?* — Et le trésorier demanda : « Je vous prie, dites-moi de qui parle ici le prophète, est-ce de lui ou d'un autre? » Philippe lui répondit qu'il était question de Jésus-Christ, et que la prophétie s'était déjà accomplie. Ils continuèrent de s'entretenir ensemble jusqu'à ce que, arrivés à un endroit où il y avait de l'eau, le juif s'écria : Voilà de l'eau; qu'est-ce qui pourrait empêcher que je reçusse le baptême? — Croyez-vous de tout votre cœur? demanda le saint. — Oui, répondit le trésorier, je crois que Jésus-Christ est vraiment le Fils de Dieu. » Le saint lui conféra alors le baptême, et le quitta. Le trésorier, étant arrivé en Ethiopie, y prêcha l'Evangile de Jésus-Christ (1).

TRESSAN (Pierre de LA VERGNE, comte DE), né en 1618, d'une ancienne famille du Languedoc, élevé dans la religion protestante, la quitta en 1638, étant âgé de vingt ans, et parut d'abord vouloir courir la carrière des honneurs, à laquelle sa naissance et son mérite semblaient l'appeler; mais ensuite il quitta la cour et se mit sous la conduite d'un évêque renommé pour son zèle (Pavillon, évêque d'Aleth), qui lui inspira le goût de l'étude, de la prière et de la pénitence. La Vergne devint prêtre, servit l'Eglise comme missionnaire et s'appliqua surtout à la conversion de ceux dont il avait partagé les erreurs. Il mourut le 5 avril 1684.

TREUIN (Esther), de Montigny, village près de Caen, protestante qui fut convertie par le prédicateur Véron avant 1630.

TREVES (Joseph), jeune israélite de Turin, âgé de vingt-deux ans, fut instruit par le chanoine Philippe None, recteur de l'archiconfrérie des Catéchumènes, et, le 16 décembre 1841, reçut le baptême dans l'Eglise du Saint-Esprit. Son parrain et sa marraine furent Joseph Hervier, prieur de la confrérie, et Mme Hervier.

(1) *Act. des Apôtres*, ch. VIII, vers. 27-40.

TREWD (William-Joseph-Paul), anglais, du comté de Sommerset, se convertit et reçut le baptême à Barcelonnette, en septembre 1850. Il avait été instruit par M. Casademunt, qui donnait en ce moment ses soins à une famille qui était sur le point de faire abjuration.

TREYTORRENS (Eugénie DE), protestante, née dans le canton de Vaud, fit abjuration à Chambéry, en 1814, entre les mains de M. Bigex, vicaire général, depuis évêque de Pignerol.

TRIQUE, gendarme protestant, à Orbec, s'était épris d'une jeune personne qui ne mit à son consentement qu'une condition, c'est que son futur embrasserait sa religion. Trique, après s'être fait expliquer les différences qui séparaient les deux cultes, consentit à se faire catholique, et, le 17 juin 1850, il reçut le baptême, le lendemain fut confirmé, et le jour suivant, recevait la bénédiction nuptiale.

TROPEZ (Saint), martyr à Rome, occupait sous l'empereur Néron un poste important. Ayant été converti par les apôtres, il était du nombre de ceux dont parle saint Paul dans son *Epître aux Philippiens* lorsqu'il dit : « Les saints vous saluent tous, et principalement ceux qui sont de la maison de César. » Il fut soufflété et battu des verges par ordre de Sabellien, pour son refus d'abjurer la foi de Jésus-Christ qu'il avait embrassée. On l'exposa ensuite aux bêtes, qui ne lui firent aucun mal. Après divers autres tourments, il fut condamné à la décapitation et exécuté vers l'an 67.

TROPHIME (Saint), disciple de saint Paul, était originaire d'Ephèse, et après sa conversion il s'attâcha à l'apôtre. On croit qu'il l'accompagna dans son premier voyage de Rome, et saint Paul en revenant le laissa malade à Milet, comme il l'écrit à Timothée. Les Grecs, qui honorent saint Trophime, prétendent qu'il fut décapité sous Néron, peu après le martyre de son maître; mais l'Eglise d'Arles, d'accord en cela avec le Martyrologe romain, assure qu'il passa dans les Gaules, et qu'il vint fonder le siége de cette ville, dont il fut premier évêque.

TROST (Jacques), suisse, militaire dans le II^e^ régiment étranger, fit avec quatre autres abjuration du calvinisme, le 7 décembre 1833, dans la cathédrale de Forli, entre les mains de l'évêque de Rodiopolis, qui les réconcilia à l'Eglise et leur administra publiquement le lendemain le sacrement de confirmation. Tous reçurent le nom de Marie. Les cinq Suisses assistèrent ensuite à la messe solennelle et y communièrent avec ferveur. L'évêque adressa en cette occasion au peuple une homélie, tant sur la fête de la conception que sur l'exemple de courage que venaient de donner ces cinq étrangers à tant de chrétiens qui profitent si peu de l'avantage d'avoir été éclairés des lumières de la vérité. La conversion de ces cinq Suisses était due au zèle de l'abbé Esslinger, chapelain du régiment et lui-même converti, qui les avait instruits et préparés.

TRUCHSES (Ehrhardt-Ferdinand, comte DE), protestant à Wetzhausen, né le 30 avril 1617, à Lossingen, en Prusse, et mort le 28 mars 1664. Il fixa sa résidence en Silésie, reçut en partage avec ses frères le titre de comte, et fut nommé chambellan impérial et lieutenant du pays de Silésie ; il était marié avec Marie, fille de Rudolphe, comte de Wagensberg. Il se convertit et fit sa profession de foi catholique à Vienne, en 1652. L'on publia sous son nom un écrit qui avait pour titre : *Scrupules en matière de religion.* Cet ouvrage fut adressé à la Faculté théologique de Wittemberg avec prière de vouloir bien y répondre. Il fut imprimé en latin et en allemand avec la réponse qui y avait été donnée peu de temps après la cérémonie de la profession de foi. Il parut encore: *Veritas Ecclesiæ universalis antiquæ summo per varia lustra studio et ardore quæsita, singulari Dei gratia, inventa, tandem prævia natura de liberatione publice recognita ab Erhardo*, etc., 1652. (Voyez WALCH. *Introd. aux discussions relig. hors de l'Eglise évang.*, II, 753.) Dans la même année encore eut lieu à Helmstædt contre cet écrit, une discussion en ordre sous la présidence de Gerhard Titius : *Erhardus, sacri imperii comes Truchses de Wetzhausen a priore Ecclesia devius.*

TRYPHENE (Sainte), était d'Icone, en Lycaonie, et instruite dans la foi par les prédications de saint Paul. Elle fit de grands progrès dans la perfection chrétienne, sous la conduite de sainte Trècle.

THYPHOSE (Sainte), était d'Icone, en Lycaonie, lorsque saint Paul vint y annoncer l'Evangile. Après sa conversion, dont elle fut redevable à l'apôtre, elle se mit sous la conduite de sainte Trècle, qui lui fit faire de grands progrès dans la pratique des vertus chrétiennes.

TUBBS (Jean), écuyer de Riverville, jeune homme estimé dans son canton, fit son abjuration publique, et embrassa la religion catholique en 1839, dans la chapelle de Carrabane, près Longhrea en Irlande.

TUIGNY VERDELLE (Mme la marquise DE), de la maison de Martel, protestante convertie en janvier 1686.

TULDO (Nicolas), fut converti par sainte Catherine de Sienne (XIV^e^ siècle).

TURCKHEIM ancien ministre anglican de Bade, se convertit au catholicisme en septembre 1851.

TURENNE (Henri de la TOUR D'AUVERGNE, vicomte DE). Le plus grand capitaine des temps modernes, naquit à Sedan, le 16 septembre 1611, de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume I^er^, prince d'Orange. Dès ses premières années ses vertus se développèrent, il montra une maturité d'esprit précoce, une grande facilité pour l'étude et beaucoup de caractère, et monta, comme soldat, de grade en grade. Par attachement pour l'Eglise réformée, il refusa, en 1630, la main d'une nièce du cardinal de Richelieu; mais longtemps après, il se maria avec Charlotte de Caumont, protestante, fille unique d Ar-

mand de Caumont, duc de la Force, pair et maréchal de France, de laquelle l'historien de Turenne, dépeint les qualités de l'esprit et du cœur, en assurant qu'elle était digne du vicomte de Turenne. Issue d'une famille toute zélée calviniste, et qui avait pris une large part aux luttes du XVI^e^ siècle, il cherchait depuis longtemps par la lecture des Livres saints et par des conversations avec les ministres des différents cultes à s'instruire des matières de religion : c'est ce qui résulte de plusieurs passages de sa correspondance. Dix ans avant sa conversion (le 10 décembre 1658), Turenne écrivait d'Ypres à la maréchale de Turenne, une lettre où il critique l'origine et l'esprit du protestantisme. Il fait un grand éloge d'un ministre nommé Brevin, qui avait donné à entendre qu'il ne se serait pas arraché si brusquement de l'Eglise catholique, comme l'ont fait les réformateurs, et qu'il partageait avec lui sa manière de voir, que dans les deux religions, au lieu de bien instruire les gens, on s'efforçait dans chaque parti, de représenter la religion des autres sous un jour défavorable.

A madame la vicomtesse de Turenne.

« Ypres, 10 décembre 1658.

« On fit la cène ici, dimanche passé; M. Brevin prêcha très-bien ; il faudrait en devenir plus homme de bien, ce qui serait le principal, mais on a de la peine à y parvenir ; et quand on se consulte au fond, il me semble que l'on ne change guère. En parlant sur ces paroles : *Sortez de Babylone*, il me fit comprendre qu'il ne serait pas allé si vite que les réformateurs. C'est un esprit qui a beaucoup de connaissances et point d'aigreur. Il est tombé d'accord avec moi que l'on n'instruit pas les gens de bonne foi dans les deux religions, et que chacun de son côté fait voir la religion de l'autre pour en donner de l'aversion ; de même que quand, dans une ville, il y a deux cabales, vous ne trouvez de naïveté de pas un côté. Je sais ce que ma sœur et vous pensez sur ce sujet; vous croyez qu'une personne qui ne donnerait pas tant dans mon sens que M. Brevin, me tiendrait l'esprit plus ferme, mais vous vous trompez; il prêcha sur ce que Notre-Seigneur dit en donnant la cène à ses disciples, et ne dit pas un mot de controverse... »

Deux ans plus tard, dans sa lettre datée d'Amiens, 12 février 1660, il critique plus vivement encore la séparation des protestants de l'Eglise catholique et s'élève surtout contre la division des sectes protestantes : « On reconnaît, dit-il, par toutes les sectes qui abondent en Angleterre, que trop d'indépendance d'esprit, quoique avec du bon sens, et peut-être de la dévotion, on a si fort défiguré la religion, que chaque personne fait une secte à sa mode, et que chaque personne qui lit la parole de Dieu et veut l'expliquer à sa fantaisie, va bien plus loin qu'on ne pense. »

Dans sa lettre du 11 juin 1660, datée de Saint-Jean de Luz, on voit qu'il s'était livré à une étude approfondie des ouvrages les plus célèbres des deux communions, qu'il trouvait « beaucoup de ministres pleins de préjugés » et qu'après avoir relu le livre de la *Perpétuité de la foi* qu'il avait déjà lu quatre mois auparavant, il s'était convaincu que la doctrine protestante était contraire à celle des Pères de l'Eglise des premiers siècles. Voici cette lettre et quelques extraits d'autres :

A madame la vicomtesse de Turenne.

« Saint-Jean de Luz, 11 juin 1660.

« On m'a remis ici un livre d'un ecclésiastique nommé Martin, qui a changé de religion, et le peu que j'y ai lu me paraît être sensé. Je vous dirai franchement que beaucoup de ministres à qui j'ai parlé, me paraissent pleins de préjugés, et n'ont point cette naïveté qui persuade; c'est qu'ils sont accoutumés de voir des gens qui se contentent de termes, et ne savent pas que, pour satisfaire l'esprit, il vaut beaucoup mieux avouer son tort que d'esquiver une raison..

« J'ai été quelque temps à entendre ce que vous vouliez me dire par un trait que vous tiriez contre moi ; je ne le mérite pas, et dans une amitié comme la nôtre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu toutes choses sont criminelles, mais devant les hommes je n'ai assurément rien à me reprocher. Je sais bien que, m'aimant comme vous faites, vous serez extrêmement affligée de ce que je suis si sensible à vos reproches; mais n'ayant, Dieu merci, pas besoin de remontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous, que de l'y garder trop, quand il est question de choses qui vous touchent de si près que la religion ; je vous dis simplement mes pensées et elles vous blessent; cela, à dire vrai, me fait regarder le grand chagrin que vous avez d'une autre façon que je ne ferais, si je vous avais trouvée bien ingénue à reconnaître des vérités que je crois claires comme le jour ; il faut que chacun agisse selon sa conscience, alors, ma sœur, vous et moi, serons tout aussi bons amis qu'auparavant. »

—

« Quand on ne veut pas se préoccuper, on voit souvent que, par les grands discours qu'on fait contre les catholiques, on cherche noise, et pensant réformer, on va bien au-delà de la charité. Il faut avoir extrêmement bonne opinion de soi pour croire que l'éducation et les discours continuels ne nous tirent pas d'un côté, et vous savez le nom que l'on mérite lorsqu'on ne s'attache pas l'esprit aux bonnes raisons pour en juger, et les comparer aux autres choses, mêlant nos recherches avec de l'humilité et de la dévotion. »

« J'ai lu ce matin un livre, que je trou-

vai chez M. Duplessi, secrétaire d'État : c'est un recueil en français, fait à Port-Royal (1), de ce que les Pères des premiers siècles ont dit de l'Eucharistie. Il y a des passages entiers avec les discours qui les précèdent et ceux qui suivent, et rien de l'auteur du livre. Si cela n'est pas vrai, on peut le contredire, mais je vous assure que ce n'est pas ce que nous disons; je pense que tous les discours que je fais dans mes lettres, m'ont attiré un peu les reproches que vous me faites, mais rien ne peut altérer ma tendresse pour vous... Croyez aussi que ce qui est naturel, et qui regarde le mouvement des esprits, je le vois très-bien; pour ce qui est au-dessus de nous, j'ai la soumission qu'il faut avoir, quoique non pas encore au degré qu'elle doit être. »

—

« Nous allons commencer la campagne; j'ai bien prié Dieu ce matin qu'il me fît la grâce de la passer en sa crainte, ne connaissant point de plus grand bien que d'avoir la conscience en repos autant que notre fragilité le peut permettre. »

—

« Je suis toujours dans les mêmes sentiments, priant Dieu qu'il me donne la continuation de sa grâce, et qu'il me rende plus homme de Dieu que je ne suis. »

—

« Je vous fais ce mot, pour dire qu'il s'est passé aujourd'hui une fort belle action dont il faut louer Dieu. M. le prince et don Juan ont été entièrement défaits; c'est une grande bénédiction de Dieu, que cette affaire ait si heureusement réussi, j'espère qu'il nous bénira en une autre chose; il faut se soumettre à sa volonté. »

Jacques II, roi d'Angleterre, qui a écrit les quatre campagnes qu'il fit sous Turenne, dit en parlant de la fameuse attaque des lignes d'Arras : « Avant l'attaque, M. de Turenne fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron, pendant plusieurs jours, pour le succès de cette entreprise. Presque tout le monde se confessa et communia, et je suis sûr qu'il ne s'est jamais vu, dans aucune armée, tant de marques d'une véritable dévotion qu'il en parut dans la nôtre. »

« Un homme (2) alors au-dessus de la fortune, et toute sa vie au-dessus de l'intérêt; attaché par le sang et par l'alliance à ce qu'il y avait de plus grand dans le parti protestant; un sage respecté pour la solidité de son génie et la probité de son cœur, un guerrier renommé par tant de glorieux travaux; qui ne pouvait monter plus haut, ni dans la confiance de son roi, ni dans l'affection de sa patrie, ni dans l'estime des nations étrangères, « UN HOMME QUI FAISAIT HONNEUR A L'HOMME (1), » Turenne, devient le disciple de Bossuet. »

Ce fut en effet pour l'instruction de Turenne que Bossuet donna à son livre de l'*Exposition de la foi catholique* la forme dans laquelle il a paru, et telle est l'impression générale qui est restée de l'influence que le livre de l'*Exposition* obtint sur la conversion de Turenne, qu'il est impossible aujourd'hui de parler de l'un sans parler de l'autre.

On ne peut douter, en lisant les *Lettres* de M. de *Turenne* à sa femme qu'il ne fût disposé de se réunir à l'Eglise catholique longtemps avant d'avoir abjuré la religion protestante. Ces *Lettres* annoncent tant de candeur et de simplicité, elles révèlent un jugement si droit et si pur, elles peignent avec tant de vérité les combats qu'il eut à soutenir dans l'intérieur de sa famille, qu'on ne peut se défendre d'une sorte d'attendrissement, en observant que ce grand homme n'était pas aussi heureux qu'il méritait de l'être, et qu'il eut souvent à lutter avec les objets les plus chers de ses affections.

Cet homme si calme, ce héros si intrépide à la tête des armées, craignait de porter la douleur dans le cœur d'une femme et d'une sœur qu'il aimait avec tendresse. Il ne pensait plus comme elles; il avait le courage de leur résister, il n'avait pas celui de les affliger.

Si l'on veut connaître toutes les anxiétés qui tourmentèrent Turenne pendant plusieurs années, il faut porter ses regards jusque dans l'intérieur de sa maison, et lever le voile qui a couvert jusqu'à présent le secret de ses chagrins domestiques.

Un homme qui lui fut constamment dévoué, Nicolas Fremont d'Alencourt, qui avait eu sa confiance dans des affaires importantes, nous a conservé ce tableau intéressant. La simplicité et l'espèce de naïveté qui se font remarquer le rendent encore plus attachant. Son témoignage est d'autant moins suspect, que sa reconnaissance et son admiration pour M. de Turenne ne purent triompher de ses préventions religieuses, ni le porter à suivre son exemple.

« L'automne de cette année (1668), écrit Fremont d'Alencourt (*Vie manuscrite de Turenne*), le vicomte de Turenne fit une action qui donna grand sujet de parler fort diversement de lui. Mais comme on a attribué à divers motifs son changement de religion, avant que de rapporter son sentiment, je dirai celui d'un homme dont il se servait dans ses négociations avec les ministres étrangers de la cour. Il dit donc, que le vicomte de Turenne, après s'être maintenu longtemps auprès du roi dans la connaissance des affaires les plus secrètes de l'Etat, à l'insu des ministres, voulut enfin agir à découvert, et faire connaître qu'il en était le maître : et pour preuve de cela, il envoya chez tous les ministres étrangers, leur insi-

(1) La *Perpétuité de la foi* de Nicole.

(2) *Eloge funèbre de Bossuet*, par le P. de la Rue.

(1) Paroles de Montecuculli.

nuer que ceux qui voudraient promptement obtenir de Sa Majesté ce qu'ils désiraient, n'avaient qu'à s'adresser à lui ; que l'ambassadeur de Venise fut le premier qui tenta cette voie, et qu'il fut suivi de tous les envoyés, et même des résidents; ce qui réveilla fort la jalousie des secrétaires d'Etat, et les obligea de mettre tout en pratique pour rompre ses mesures; que voyant ensuite qu'on le traversait plus que jamais, qu'on se déclarait même contre ses neveux, il jugea impossible qu'il se maintînt à la tête des affaires à moins de changer de religion, et que ce furent là les secrets motifs qui le portèrent à le faire.

« Pour moi (dit Fremont d'Alencourt, qui sentais mieux que personne le ridicule d'une pareille conjecture), pour moi, voici mon sentiment : Quoique le vicomte de *Turenne* fût né protestant, et qu'il fût bien instruit et persuadé de sa religion, lorsqu'il se maria, la grande piété de sa femme et de sa sœur, qui devaient le fortifier dans sa croyance, furent en quelque sorte les motifs qui le portèrent à changer de religion : voici sur quoi je me fonde. Il y avait déjà quelques années que les livres des jansénistes faisaient l'occupation et l'entretien de ceux qui aimaient les ouvrages d'esprit, et surtout de ceux qui étaient imbus de cette matière de religion ; et comme le vicomte de Turenne aimait la lecture, et que la paix des Pyrénées lui donnait du loisir, ces lectures faisaient souvent la matière de l'entretien qu'il avait avec sa famille qui, considérée par rapport à ces dames, avaient plutôt l'air d'une maison de retraite qu'une maison du monde; et comme il arrive dans les conversations que les avis sont différents ce qui les rend plus vives et plus agréables, insensiblement le vicomte de Turenne défendit sérieusement les jansénistes, et même quelquefois les catholiques contre les protestants, c'est-à-dire contre la créance de sa femme, de sa sœur, de la sienne propre : *enfin, cela avec le temps dégénéra en une espèce de chicane, qui allait quelquefois jusqu'à l'aigre; si bien, que ne pouvant plus compatir l'un avec l'autre, surtout en allant à Charenton, leur paroisse, ils prirent le parti d'y aller séparément.* Sa sœur étant morte (en 1662), et sa femme bientôt après (en 1666), il s'abandonna plus que jamais à la lecture des livres de Port-Royal; *et comme dans ces temps-là, l'évêque de Condom apportait de grands tempéraments pour passer d'une religion à l'autre, il en conféra avec lui*, et quelquefois avec l'évêque de Tournay (Gilbert de Choiseul) dont la probité, jointe au savoir, le charmaient. *On peut ajouter à cela, qu'on lui faisait espérer qu'on se relâcherait en sa faveur de quelque chose; ce qu'on ne fit pas.* »

Après la mort de sa femme, *Turenne* consacra encore deux années entières aux études les plus sérieuses, aux recherches les plus assidues, avant d'abjurer publiquement le calvinisme. La qualité dominante du génie de Turenne était la réflexion. Celui qui, dans les camps, dans les armées et dans les combinaisons politiques ne voulait jamais rien accorder au sentiment trop prompt d'une première impression, devait penser qu'un acte aussi important que celui d'un changement de religion, méritait d'être soumis à toutes les épreuves d'une longue méditation.

Aussitôt qu'il eut pris et fixé sa résolution, (1) « il se rendit à la cour, et dit au roi, qui était à table, qu'il avait un mot à lui dire, dont il suppliait Sa Majesté de ne point parler : *C'est, Sire, que je veux changer de religion. — Ah! que je suis aise*, dit le roi, en lui tendant les bras pour l'embrasser ; mais le vicomte de Turenne, se retirant un peu, le roi se souvint qu'il venait de le prier de ne rien témoigner. Ainsi, il se retint, et lui dit, après l'avoir fait entrer dans son cabinet, *que le Pape aurait bien de la joie de cette nouvelle, et qu'il voulait tout à l'heure lui dépêcher un courrier pour lui en faire part. — Ah! Sire*, dit le vicomte de Turenne, *je supplie Votre Majesté de n'en rien faire ; car si je croyais que cette occasion dût m'attirer les gants qu'elle tient, je ne la ferais pas.*

« Quelques jours après que le vicomte de *Turenne* eut fait son abjuration à l'archevêché, où il alla avec son voisin Boucherat, le roi lui demanda s'il n'avait pas encore un confesseur, et que s'il n'en n'avait pas, il voulait bien lui en donner un, et du moins le prier de n'en pas prendre dans une communauté. Cependant il fit venir Pertuis, de Courtrai à Paris, pour avoir son avis là-dessus; et comme celui-ci lui en proposa deux, l'un fort indulgent, et l'autre fort sévère, *voyons-les tous les-deux*, dit-il; et montant dans une carosse de louage, sans valets de livrée, ils furent à la *Doctrine chrétienne*, (rue des Fossés Saint-Victor,) où le vicomte, sans être connu, entretint trois ou quatre heures le P. Charles, dont il fut très-content. L'après-dîner, ils furent en même équipage à Saint-Gervais, où le curé, M. Feu, les attendait, qui connut d'abord le vicomte de Turenne, et lui parla tellement à son gré qu'il le prit pour son confesseur. »

Le biographe de Turenne rapporte ce qui suit : « Le repos dont jouissait l'Europe après la paix d'Aix-la-Chapelle, donna aussi du loisir au vicomte de Turenne; il s'abandonna entièrement à l'étude de la religion, se reprochant depuis longtemps de ne l'avoir jamais suffisamment approfondie. Depuis l'époque de la paix des Pyrénées, il avait commencé à se méfier du calvinisme. Les récits réitérés que lui avaient faits des Anglais avec lesquels il était en rapport, de la multitude des sectes qui inondaient leur pays, l'avaient frappé d'une manière extraordinaire, et ses lettres attestent combien sa méfiance et ses doutes augmentèrent; mais la haute idée qu'il avait de la supériorité d'esprit de la vicomtesse, et la crainte

(1) Frémont d'Alencourt, *Vie manuscrite de Turenne.*

de blesser la délicatesse de l'union conjugale l'enchainaient à ses anciens engagements, malgré la lueur d'une autre conviction croissante. Ce n'est qu'après avoir été rendu à soi-même par la mort de son épouse, qu'il s'abandonna à ses propres opinions. Il voyait souvent l'abbé Bossuet, aujourd'hui évêque de Meaux, qui, par ses profondes connaissances, était digne d'un tel prosélyte. On prétend que ce prélat avait écrit son admirable livre *Exposition de la foi* pour la conversion du vicomte. Quoi qu'il en soit, il reconnut bientôt par les entretiens avec un grand homme, que la multitude, incapable d'examiner elle-même, avait besoin d'être guidée par la soumission; que tout législateur sage, qui promulgue une loi écrite, doit constituer un interprète sûr pour en fixer le vrai sens, et que sans cet enseignement chacun viendrait, le code en main pour disputer selon sa raison, pour expliquer à sa manière et pour établir une religion selon sa fantaisie. Pénétré de ces maximes, Turenne fit également preuve de son caractère héroïque dans les choses qui regardent la religion, et sut distinguer entre abus et principes, entre forme et fond, entre bigoterie et piété sincère. Aussi longtemps qu'il n'était pas convaincu, rien ne pouvait le décider à un changement de religion; ni vues humaines, ni ambition, ni intérêt temporel; mais dès que la lumière eut pénétré dans son âme, il s'y abandonna et fit le sacrifice de sa réputation au soupçon injuste et si indigne d'une si grande âme de ceux qui l'accusaient d'avoir agi par politique. Il fit son abjuration en présence de l'archevêque de Paris, et n'en fit connaître la résolution que la veille, afin d'éviter le tumulte que cette solennité n'aurait pas manqué d'occasionner, si elle était parvenue à la connaissance du public. »

Turenne, avait été élevé dans le calvinisme; mais ami de la vérité il la cherchait de bonne foi et lisait volontiers les ouvrages de controverse. On voit par ses lettres à sa femme, en 1658 et 1660 que, dès cette époque, il étudiait les points agités entre les deux communions, et qu'il était loin de partager toutes les préventions de ceux de son parti. Calme et réfléchi il médita longtemps avant d'abandonner la réforme, et eut des conférences avec Bossuet, et avec un prélat savant et habile de ce temps, Gilbert de Choiseul du Plessis-Praslin, évêque de Cominges, puis de Tournay. Bossuet lui communiqua son *Exposition de la foi catholique* qui n'était encore qu'en manuscrit. Le maréchal lut aussi la *Perpétuité de la foi touchant l'Eucharistie*. Ces écrits firent sans doute une forte impression sur un esprit droit, et ce grand homme fit son abjuration à l'archevêché de Paris le 23 octobre 1668. Il en reçut aussitôt des félicitations de la cour de Rome et de celle de Saint-Germain; et ce fut, sous tous les rapports, un grand triomphe pour le catholicisme. D'un autre côté, les protestants sentirent vivement la perte qu'ils avaient faite; et, déclamant avec violence contre lui, que jusqu'alors ils avaient comblé de louanges, ils prétendirent que Turenne n'avait été conduit à un pareil changement que par des vues d'ambition et de politique. Cependant ses prétentions près du roi se bornèrent alors à demander que le chapeau de cardinal, obtenu par son neveu depuis quelque mois, fût publiquement annoncé; et Louis XIV s'y refusa positivement, disant que la conversion du maréchal était trop récente; les Huguenots ne manquèrent pas de dire que cette faveur en était la récompense : « Je suis trop connu pour craindre de pareils discours, dit Turenne; et d'ailleurs je me suis converti dans un temps non suspect. — Il est vrai, répondit le roi, que si vous aviez voulu le faire en 1660, vous auriez pu espérer autre chose qu'un chapeau rouge. »

L'âge, le caractère et toute la conduite de Turenne prouvent sa bonne foi. Le maréchal avait alors cinquante-sept ans; sa naissance et son mérite lui avaient procuré toutes les distinctions dont il pouvait jouir, et sa franchise et sa simplicité, sa candeur le rendaient incapable, non-seulement de sacrifier sa conviction personnelle à des motifs humains, mais même de paraître rechercher des avantages temporels dans la démarche qu'il méditait. Un historien récent a donné sur cette conversion des détails neufs et intéressants qui font connaître parfaitement les motifs et les circonstances de la conversion de ce grand homme (*Voy. Histoire de Bossuet*, t. I^er^, p. 114 et 450). La conduite postérieure du maréchal répondit à la pureté de vues qui l'avait animé. Il vivait dans la pratique habituelle de la piété; il faisait célébrer la messe tous les jours dans son camp. Dans les marches, il aimait à se recueillir pour prier. Il donna sa maison à Paris pour y établir un couvent de Nouvelles Catholiques, et il paraît qu'il avait communié le matin même du jour où il fut tué, le 27 juillet 1675. Le caractère et la piété de Turenne sont retracés avec autant de fidélité que de talent dans ses Oraisons funèbres, par Mascaron et Fléchier; celui-ci prononça la sienne à Saint-Eustache, le 10 janvier 1676. Le discours de Mascaron fut prononcé dans l'église des Carmélites du grand couvent, rue Saint-Jacques, où le cœur du maréchal fut déposé. — Après sa conversion Turenne s'occupa beaucoup des devoirs de sa nouvelle religion. Au comble de ses triomphes et des honneurs il forma le projet de passer le reste de ses jours dans la retraite chez les Pères de l'Oratoire, et l'arrangement qu'il fit à ce sujet est resté aux archives de la rue Saint-Honoré de cet ordre jusqu'à sa suppression, en 1792.

On lit dans les mémoires qui seront cités plus bas : « Le vicomte conséquemment convaincu que sa conduite et ses mœurs devaient répondre à la pureté de sa foi, pratiqua toutes les vertus civiles, morales et religieuses, et prouva son amour pour Dieu par son amour pour les hommes. Quand même il ne regardait pas la forme extérieure

de la religion pour la vertu même, il observait cependant ponctuellement toutes les cérémonies du culte extérieur, et donna en toutes occasion des preuves éclatantes de sa piété. Après être devenu un vrai adorateur en esprit et en vérité, il ne se contenta pas de changer d'opinion, il changea aussi de conduite. Un jour le prêtre lui demanda en confession, s'il n'était pas retombé dans une faute qui lui avait été habituelle avant sa conversion ? Le vicomte lui répondit : « Je « n'ai jamais manqué de parole à l'égard « des hommes, le ferais-je à l'égard de « Dieu ? » Son esprit devenant toujours de plus en plus éclairé par la foi et la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il éleva ses regards vers le monde invisible et vers la haute destinée de l'homme dans l'éternité; peu à peu sa manière d'envisager les choses se changea, et il les considéra sous un autre point de vue. La guerre, les conquêtes, les affaires les plus importantes qui agissent avec tant d'empire sur l'homme faible, lui apparurent comme des occupations qui se trouvent beaucoup au-dessous de la grandeur d'un être immortel créé pour l'infini. Dès lors il veut se retirer du monde pour se livrer entièrement à la méditation des vérités religieuses ; le roi s'opposa à ce dessein, et une haute piété lui fait renoncer aux mouvements de ses pieux désirs; il respecte la volonté de Dieu dans la volonté de son monarque, sans renoncer pour cela à sa prédilection pour la solitude. Libre des passions qui enchaînent l'homme à la vie de la cour, il passa ses jours dans le cercle d'un certain nombre d'amis choisis, et qu'il ne quitta que pour aller présenter ses hommages au roi. Sa vie privée n'est pas moins admirable que sa vie publique. L'étude et la conversation étaient son plaisir favori; il se plaisait dans la société d'hommes raisonnables et auxquels on peut se fier ; mais il méprisait les beaux esprits qui brillent par des bons mots et qui veulent trancher sur tout, sans avoir jamais rien approfondi; il était sensible aux productions vives et naturelles de l'esprit ; il aimait la lecture des bons livres et aimait à en parler, mais sans minauderie. Il tenait journellement une table sobre et frugale ; pendant ses repas il aimait à se divertir, il aimait la plaisanterie et plaisantait lui-même d'une manière très-polie, mais toujours avec précaution et grâce; il y en avait peu qui sussent raconter autant et mieux que lui. C'est ainsi qu'il mena à Paris une vie simple à l'instar des héros de l'ancienne Rome, qui ne se distinguèrent par aucun éclat extérieur.

« On peut juger de la loyauté de Turenne par le trait suivant : Passant un soir en voiture sur les remparts, Turenne fut attaqué par des voleurs qui l'arrêtèrent. Sur la promesse qu'il leur fit de leur payer cent louis, ils lui laissèrent une bague d'un prix beaucoup moindre. Le lendemain, au moment où il y avait grande réception chez lui, un des fripons osa se présenter pour lui dire à l'oreille de tenir sa parole. Le vicomte fit remettre la somme au brigand et lui laissa le temps de s'éloigner. Ce n'est qu'après son départ qu'il raconta cette aventure, en y ajoutant qu'il fallait inviolablement tenir ses promesses, et qu'un honnête homme ne pourrait manquer de parole même à un voleur. » (*Histoire de la vie de Turenne* par l'abbé Raguenet, à La Haye. 1738, t. IV).

Son exemple eut peu après des imitateurs dans sa famille. Son neveu Henri-Charles de la Trémouille, prince de Tarente, fit abjuration le 3 septembre 1670, entre les mains de Henri Arnaud, évêque d'Angers; c'était le fils du duc de Thouars, qui avait renoncé au calvinisme pendant le siége de La Rochelle, et le frère du pieux abbé de la Trémouille. Le prince de Tarente fit aussi instruire ses enfants dans la religion catholique, et son fils aîné, Charles, duc de Thouars, fit abjuration un mois après son père, entre les mains du même prélat.

TURKHEIM (Baron de), major au service de la Bavière, la veille de sa mort, 2 mai 1846, fit son acte d'abjuration de l'erreur luthérienne à laquelle appartient sa famille. Il en avait depuis quelque temps conçu et déclaré la résolution ; mais se sentant tout à coup mortellement attaqué, il avait demandé et reçu les sacrements de l'Eglise catholique.

TURNBULL (William) avocat, secrétaire de la Société des antiquaires d'Ecosse, fut reçu au sein de l'Eglise catholique en 1843.

TWYEROSS (Isaac), docteur médecin à Oxford; fut reçu au sein de l'Eglise en 1845.

TYCHIQUE (Saint), disciple de saint Paul, était originaire de l'Asie Mineure. Il accompagna saint Paul de Corinthe à Jérusalem, et celui-ci, dans ses Epîtres, l'appelle son *cher frère, son compagnon dans le service de Dieu, et un fidèle ministre du Seigneur.* Il le chargeait de surveiller les Eglises, de lui rendre compte de leur situation, et d'aller dans différents lieux fortifier les fidèles. Il porta aux Colossiens et aux Ephésiens les lettres qui leur étaient adressées de la part de son maître, qui le chargea de remplacer dans l'île de Crète, saint Tite, qu'il avait rappelé pour un temps auprès de lui. Il fut aussi chargé de remplacer à Ephèse saint Timothée, à qui l'Apôtre avait aussi mandé de le rejoindre.

TYLER (Miss), sœur du président des Etats-Unis, se convertit à la religion catholique, à Washington, en 1842.

TZATHIUS, fils de Dammazer, roi des Lazes, qui occupaient la Colchide, voulut embrasser le christianisme, et, après la mort de son père, au lieu de se rendre en Perse pour y recevoir l'investiture, vint à Constantinople prier l'empereur Justin de lui faire donner le baptême et de le couronner, afin qu'il ne fût pas obligé de prendre part à des cérémonies païennes, en recevant la couronne des mains du roi de Perse. Justin l'accueillit avec joie, se rendit à tous ses désirs, l'adopta pour son fils, lui donna en présents magnifiques les insignes de la cou-

ronne, et lui fit épouser Valériane, fille du patrice Nomus. Cela ce passait l'an 522, sous le consulat des deux fils du célèbre Boëce.

U

UBALD D'ADIMARI (le bienheureux), de l'ordre des Servites, né à Florence, en 1249, d'une famille noble et puissante, était devenu l'un des principaux chefs de la faction gibeline, lorsque la conversion du bienheureux Bonaventure Bonacorsi, autre chef gibelin, le toucha si vivement, qu'il résolut de l'imiter et d'entrer comme lui dans l'ordre des Servites. Ayant reçu l'habit en 1280 des mains de saint Philippe Beniti, il se retira au Mont Senario, berceau de l'institut, et il s'y livra à de grandes austérités. Lorsqu'il fut élevé au sacerdoce, saint Philippe l'associa à ses travaux apostoliques, et le choisit pour son confesseur. Après la mort de ce saint général de l'ordre arrivée en 1285, Ubald retourna au mont Senario, où il passa les trente dernières années de sa vie dans les pratiques de la pénitence. Il mourut le 9 avril 1315, à l'âge de soixante-six ans.

UJHELYI (Maurice), juif, professeur de chimie à Bude (Hongrie), homme très-érudit, et instruit dans les langues orientales, se convertit et fut baptisé solennellement à Bude en 1842.

ULENBERG (Gaspar), naquit à Lippstad, en 1549; sectateur de la religion réformée, il étudia à Wittemberg et dirigea, pendant quelque temps, une école dans le Ditmarschen (Danemarck). Il se convertit au catholicisme en 1572; et fut honoré par le Pape de plusieurs emplois, après avoir été recteur d'une université.

URBAIN (Saint), disciple de saint Paul qui l'appelle son *aide en Jésus-Christ*, fut mis à mort à Rome dans une émeute, suscitée par les juifs et les gentils réunis contre les chrétiens, quelques années après le milieu du premier siècle.

URBIQUE ou **URBICE** (Saint), évêque d'Auvergne, succéda à saint Austremoine, mais on croit que ce siége resta vacant de longues années, ce qui fait que l'on ne sait pas au juste à quelle époque il remplaça l'apôtre de l'Auvergne. Quoiqu'il en soit, il sortait d'une famille sénatoriale; et après avoir embrassé le christianisme, il fut élevé à l'épiscopat. On croit qu'il florissait dans le milieu du IV^e^ siècle.

URSICIN (Saint), martyr à Ravenne, était médecin, à ce que l'on croit. S'étant fait chrétien par suite de la prédication des apôtres, il fut condamné à mort par le juge Paulin, à cause de son changement de religion. Mais la vue du supplice fit sur lui une telle impression qu'il paraissait sur le point d'apostasier, lorsque saint Vital qui se trouvait alors à Ravenne, s'approche de lui et l'exhorte fortement à ne pas renoncer à la couronne immortelle qu'il est sur le point d'atteindre. Alors Ursicin reprend courage et reçoit avec assurance le coup mortel, vers l'an 62.

I.— **USIGLIO** (Guillelmine), jeune juive de Modène, se convertit au catholicisme et fit abjuration le 14 avril 1839, à Fanano, Etat de Modène. Dans le désir de se faire chrétienne, elle avait quitté la maison de son père et avait été recueillie dans la famille de Ricci, habitant aisé de Fanano. Là elle fut instruite assidûment pendant trois mois par les soins du chanoine Fattori, archiprêtre et vicaire forain de l'endroit. Le baptême eut lieu avec beaucoup de solennité. La catéchumène fut conduite processionnellement à l'église, et prit le nom de Joséphine-Marie-Louise. Les parrains étaient l'abbé Saetti représentant M. l'évêque de Modène, et la dame Ricci; M. Saetti prêcha, et l'archiprêtre célébra la messe. Les autorités étaient présentes.

II.— **USIGLIO IN LEVI** (Stellina), juive, née à Florence, et âgée d'environ trente-trois ans, et ses deux filles, nées à Modène, Clémentine, âgée de quinze ans et Bénédictine de onze, se convertirent au catholicisme et furent baptisées par l'évêque de Modène le 18 janvier 1840, dans l'église intérieure des religieuses Dominicaines de cette ville. Dès le 2 octobre 1839, l'évêque les avait placées dans le couvent des Dominicaines pour les y faire instruire, tant par les religieuses que par les ecclésiastiques chargés de ce soin. Les cathécumènes montrèrent beaucoup d'empressement pour profiter des instructions qui leur étaient données. Après les épreuves convenables, elles furent admises au baptême; le prélat leur administra ensuite la confirmation. Il célébra la messe, après laquelle on entonna le *Te Deum*. Le lendemain, dimanche, les trois néophytes furent admises à la sainte table; elles s'y étaient préparées par une retraite. Le chanoine Carnuri, père spirituel du couvent, leur adressa à la communion une pieuse exhortation; elles finirent leur éducation dans le couvent.

USTAZADE (Saint), martyr en Perse, avait été gouverneur de Sapor II, et occupait le poste d'arzabade ou de grand chambellan du roi; il avait professé le christianisme pendant longtemps, mais lorsque Sapor eut publié, en 304, un édit de persécution contre les chrétiens, la crainte de déplaire à ce prince qui le révérait comme un père, l'avait porté à adorer le soleil. Quelques temps après, saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphon, fut arrêté pour la religion, et comme on le conduisait en prison, Ustazade, qui était assis à la porte du palais, et qui le vit passer, se leva pour le saluer; mais Siméon détourna la tête et passa outre, pour lui faire sentir son apostasie; il la sentit en

effet, et, accablé de remords, il confessa hautement et en présence du roi la foi chrétienne. Sapor, outré de colère, ordonna qu'on l'appliquât à la question; mais la noblesse, dont il était un des membres les plus illustres, obtint qu'il fût mis à mort sans passer par cette dégradation. Comme on le conduisait au supplice, il envoya au roi celui de ses serviteurs en qui il avait le plus de confiance, pour le prier de faire annoncer par un crieur public qu'Ustazade était condamné à mort, non pour s'être rendu coupable envers son prince ou sa patrie, mais uniquement pour n'avoir pas voulu abjurer la religion chrétienne. Il fut exécuté le jeudi saint de l'année 341.

UTHON (Le bienheureux), abbé de Mettern en Bavière, était né en Italie et avait été élevé dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais il eut le bonheur, étant très-jeune, de rencontrer saint Gamelbert, qui revenait de Rome où il était allé en pèlerinage, et qui, l'ayant instruit des vertus chrétiennes, lui administra le baptême et le nomma Uthon. Il voulut l'avoir pour disciple, et lorsqu'il mourut, vers l'an 802, il l'institua son légataire universel, et le désigna pour son successeur dans la paroisse de Michelsbuch, qu'il avait administrée pendant un demi siècle. Il gouverna le troupeau dont il avait été chargé conformément aux dernières volontés de son généreux maître, sur les traces duquel il s'efforçait de marcher, en mettant à profit ses leçons. Mais les guerres qui désolaient la Bavière, et surtout le vif attrait qu'il se sentait pour la solitude, lui firent quitter sa cure pour se retirer dans un désert, où il vécut longtemps ignoré des hommes. Ayant été découvert, il lui vint des disciples, et Charlemagne le chargea du gouvernement de l'abbaye de Mettern, qu'il venait de fonder. Uthon se montra digne du choix de ce prince, et la nouvelle communauté, dont il était le modèle et le père, se fit admirer par sa ferveur et par ses progrès dans la perfection. Le bienheureux Uthon mourut vers l'an 828.

UTTING (Mme), anglaise, et ses trois enfants se convertirent et furent reçus au sein de l'Eglise catholique à Saint-Servan, en 1846.

V

VADRÉ (Mlle), protestante, âgée de vingt-sept ans, fille du baron de Vadré et native de Blegne près Mastrick, se convertit au catholicisme, et fit abjuration à Metz, en sepbre 1687, entre les mains du P. Alexis Dubuc. La cérémonie eut lieu dans l'église des Théatins, en présence de plusieurs personnes de distinction.

VÆGTLIN (Charles) se convertit au catholicisme dans le XIX^e^ siècle.

VAGES (Jeanne Le) l'un des six cents protestants convertis vers 1630 à Caen et aux environs, par le célèbre controversiste Veron.

VAINES (Mme de) avait vingt-cinq ans. Riche, heureuse, non moins remarquable par son esprit et par ses vertus que par sa rare beauté, elle faisait l'orgueil d'une noble famille. Toute cette félicité a péri en un instant, de la manière la plus soudaine et la plus effroyable : madame de Vaines fut brûlée dans un incendie en 1850. Quoique mariée à un catholique, elle était protestante. Après la catastrophe, lorsqu'on s'empressait pour lui donner des soins qu'elle sentait inutiles, elle ne songea qu'à son âme, et demanda d'elle-même les secours de la sainte Eglise romaine. Le curé de Villelouet, appelé par elle, reçut sa confession, son abjuration, et lui donna le baptême, où elle fit ajouter à son nom le nom de Marie. Ensuite, au milieu de ses tortures, qu'elle supportait avec la paix des martyrs, elle demanda et obtint la bénédiction de l'Eglise qui avait manqué à son mariage; puis elle reçut le corps de Notre-Seigneur et le sacrement des mourants, et enfin, elle expira. Son beau visage que les flammes avaient seul respecté, charmait jusque dans la mort les témoins de cette fin si terrible et si douce.

Le courage et la foi de M. de Vaines ont été dignes de l'épouse qu'il a perdue. Nous avons lu, comme les premiers chrétiens lisaient les actes des martyrs, en pleurant et en glorifiant Dieu, quelques lettres écrites du château de Villelouet, durant ces jours si douloureux et si glorieux, où s'est accomplie la conversion et la sanctification de Mme de Vaines. Elles sont pleines de détails les plus admirables. Les sentiments de cette jeune femme, son courage, sa résignation, sa douceur, sa joie passent la mesure ordinaire de la grandeur humaine dans la vie et dans la mort. En cinq jours elle a donné plus d'héroïques exemples qu'il n'en reste souvent de toute une longue et chrétienne vie. Elle avait entendu la voix de Dieu, elle est allée à lui comme une âme qui s'élance purifiée du milieu des flammes expiatrices; elle a laissé dans le cœur de tous ceux qui l'ont approchée la bonne odeur de son salut.

VAIRAN (De Saint-), protestant, dont on avait remplit l'esprit d'une infinité de fausses idées touchant nos mystères, ayant ouï le récit qu'un franciscain faisait d'une prédication, et retenu les preuves tirées des écrits mêmes des fondateurs de la religion prétendue reformée, s'obstina à vouloir contester ces preuves, et comme il avait beaucoup d'esprit, il voulut le faire avec succès. Il consulta ses ministres, et venant à une conférence particulière avec le religieux, il en fut si satisfait qu'en ayant eu plusieurs autres avec lui, il demeura convaincu dans la dernière. Les préjugés et surtout la crainte de déplaire à

son père étaient de puissants obstacles, mais la grâce les a surmontés. Il n'a rien omis pour s'instruire pleinement du nouveau parti qu'il voulait prendre, et en l'absence de l'évêque de Grenoble occupé alors à la visite de son diocèse, il abjura en juillet 1685, dans l'église des capucins de Grenoble, entre les mains de celui dont Dieu s'était servi pour le convertir.

VAL (Daniel DU), l'un des six cents protestants de Caen qui, sur l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, abandonnèrent vers 1630 le protestantisme à la voix de Veron.

VALE, ministre anglican de la chapelle du palais de Buckingham, se convertit au catholicisme et rentra dans le sein de l'Eglise en 1851.

VALÈRE (Sainte), vierge et martyre, fut convertie à la foi chrétienne et baptisée par saint Martial évêque de Limoges ; elle était de cette ville et avait pour père le sénateur Léocade, personnage distingué parmi ses concitoyens. Son refus d'abjurer la religion qu'elle avait embrassée la fit condamner à avoir la tête tranchée vers le milieu du IIIe siècle.

I. — VALÉRIEN, jeune patricien d'une des plus nobles familles, allait épouser sainte Cécile, d'une famille plus illustre encore. « Déjà un chœur de musiciens profanes chantait pendant le festin nuptial. Cécile chantait aussi, mais dans son cœur, et sa mélodie s'unissait à celle des anges. Elle redisait au Seigneur cette strophe de David : *Que mon cœur et mon corps demeurent sans tache, afin que je ne sois pas confondue.* C'est en mémoire de ce concert avec les esprits célestes, que Cécile est honorée comme la patrone de l'harmonie chrétienne. Arrivée dans la chambre nuptiale, elle dit à son époux : *Excellent et bien aimé jeune homme, j'ai un secret à vous confier ; si toutefois vous jurez de le garder de toute manière.* Valérien l'ayant juré, elle reprit : *J'ai pour ami un ange de Dieu qui veille sur mon corps avec grande sollicitude. S'il voit que, dans la moindre chose, vous osez agir avec moi par l'entraînement d'un amour sensuel, soudain sa fureur s'allumera contre vous, et sous les coups de sa vengeance vous succomberez dans la fleur de votre brillante jeunesse. Si, au contraire, il voit que vous m'aimez d'un cœur sincère et d'un amour sans tache, si vous gardez entière et inviolable ma virginité, il vous aimera comme il m'aime, et vous prodiguera ses faveurs.* Valérien répondit : *Si vous voulez que je croie à votre parole, faites-moi voir cet ange. Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour l'ange de Dieu, je ferai ce à quoi vous m'exhortez ; mais si vous aimez un autre homme, sachez que je vous percerai de mon glaive l'un et l'autre.* La vierge répliqua : *Si vous voulez suivre mes conseils, si vous consentez à être purifié dans les eaux de la fontaine qui jaillit éternellement, si vous voulez croire au Dieu unique, vivant et véritable, qui règne dans les cieux, votre œil pourra voir l'ange qui veille sur ma garde.* L'entretien eut pour résultat que Valérien alla trouver le Pape Urbain dans les catacombes, et lui expliqua le sujet de sa visite. Le vieux pontife, ravi de joie, tombe à ses genoux, et s'écrie avec larmes : *Seigneur Jésus-Christ, auteur des chastes résolutions, recevez le fruit de la divine semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Bon pasteur, Cécile, votre servante, comme une éloquente brebis, a rempli la mission que vous lui aviez confiée. Cet époux, qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, elle en a fait en un instant le plus doux des agneaux. Si Valérien ne croyait pas déjà, il ne serait pas venu jusqu'ici. Ouvrez, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles, afin qu'il reconnaisse que vous êtes son créateur, et qu'il renonce au démon, à ses pompes et à ses idoles.* Pendant que le pontife prie pour Valérien, il leur apparaît un vieillard vénérable couvert de vêtements blancs comme la neige, et tenant à la main un livre écrit de lettres d'or C'était Paul, l'apôtre des nations. A son aspect, Valérien tombe comme mort la tête contre terre. Paul le relève et lui dit : *Lis les paroles de ce livre et crois : tu mériteras d'être purifié et de contempler l'ange dont la très-fidèle vierge Cécile t'a promis la vue.* Valérien commence à lire sans prononcer de paroles. Le passage était ainsi conçu : *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* Quand il eut achevé de lire, le vieillard lui dit : *Crois-tu qu'il est ainsi?* Valérien s'écria: *Rien de plus vrai sous le ciel; rien qui doive être cru plus fermement.* Le vieillard disparut, Valérien reçut le baptême » et ayant converti Tiburce, son frère, ils souffrirent le martyre l'an 229 ; et à la vue de leur constance, l'officier qui les conduisait au supplice fut converti à son tour.

II. — VALÉRIEN, converti des îles Sandwick, fut persécuté par les missionnaires protestants, et supporta courageusement les plus durs traitements, vers 1831.

VALLAUD (Frédéric), du canton de Berne (Suisse), abjura le protestantisme pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique. Il eut pour parrain M. Tallet, vicaire de Saint-Nicolas ; et pour marraine madame Goes, femme du bourgmestre de Sodoigne. Mgr Fornari, nonce du Pape, lui administra le sacrement de la confirmation. Ensuite, il reçut la sainte communion. Cette cérémonie eut lieu dans la chapelle des Jésuites à Bruxelles, en 1843.

VALLEGRAND (Mme) et deux de ses enfants furent convertis par le P. Alexis Dubuc, théatin, qui leur démontra les erreurs du protestantisme. Ils firent abjuration entre ses mains, le 2 décembre 1680, dans l'église des Grandes Carmélites. La maison de Valle grand était une des premières de Champagne.

VALLIÉ (DU), juif, médecin à Metz, était fils d'Isaac Du Vallié qui avait exercé la même profession dans cette ville avec dis-

tinction. Le fils ayant étudié dans les universités et ayant ensuite lu l'Ecriture avec une religieuse attention, se convainquit que le Messie était venu; mais en butte à la haine des siens, il passa en Alsace, et reçut le baptême à Brisac. Il prit à cette occasion le nom de Paul, et persévéra dans la pratique de la religion. Sa mère lui écrivit de Metz pour essayer de le ramener à la synagogue; Du Vallié lui fit, le 15 septembre 1644, une réponse motivée et qui montre son attachement à la foi chrétienne. Il avait, après son baptême, exposé dans un discours les raisons de sa conversion. Il exerça la médecine à Schélestatd et à Brisac. (Voy. le *Discours aux juifs de Metz sur la conversion de Paul Du Vallié* par le P. Bedel, Metz 1651, in-8°.)

VALLIÈRE (Louise-Françoise DE LA BAUME LE BLANC DE LA) duchesse de Vaujour, avait joui longtemps d'une faveur qui n'avait éteint en elle ni les sentiments de foi ni le respect pour la vertu. Au milieu des honneurs et des plaisirs, des remords salutaires venaient troubler les fausses douceurs de sa situation, et elle ne se faisait point illusion sur les scandales de sa conduite. La Providence lui facilita les moyens de rompre ses chaînes : une nouvelle passion du roi laissa la duchesse libre. Ce ne fut point assez pour elle de quitter la cour, elle résolut d'expier ses fautes par un grand sacrifice. Bossuet, Le Camus, évêque de Grenoble, Bourdaloue, le maréchal de Bellefonds, la soutinrent par leurs conseils, et la duchesse alla le 20 avril 1674, s'enfermer aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, où Marie de Bellefonds, tante du maréchal, était prieure. Bossuet devait prêcher le jour que la duchesse prenait le voile; mais ayant été obligé de suivre le Dauphin à l'armée, il fut remplacé le 6 juin 1674, par l'abbé de Fromentière, depuis évêque d'Aire. Cet abbé était un prédicateur estimé à cet époque et il prononça le discours de prise d'habit. Bossuet prononça l'année suivante le 26 juin 1675 le discours de la profession des vœux, en présence de la reine Marie-Thérèse, qui donna elle-même le voile noir à la nouvelle religieuse. La duchesse de Longueville assistait à la cérémonie, et les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville avaient voulu être témoins de ce mémorable sacrifice, et l'entendre célébrer par l'orateur le plus éloquent de son temps. Mlle de La Vallière prit en religion les noms de Marie-Louise de la Miséricorde; dans sa ferveur elle avait demandé à être reçue simple converse, ce qui ne lui fut point accordé. Elle persévéra dans les pratiques de la pénitence ajoutant même aux austérités de la règle, et recherchant les fonctions les plus pénibles de la maison. Comme la reine venait souvent la voir, et que des personnes de la cour lui demandaient souvent des entretiens, elle craignit que ces distractions ne lui fissent perdre l'esprit de recueillement essentiel dans la vie religieuse, et elle sollicita d'être reléguée dans un couvent éloigné; ce qu'elle ne put obtenir. On lui attribue un petit écrit intitulé : *Réflexions sur la miséricorde de Dieu par une dame pénitente*, 1712, in-8°.

VALLOIGER (Mme DE CLAIREMAILLIÉ, femme), fit abjuration entre les mains du P. Alexis Dubuc, Théatin, en mai 1683, à l'issue de la controverse qu'il faisait tous les dimanches avec tant de succès. Elle était d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de Genève.

VALOIS (LE), célèbre avocat de Saint-Jean d'Angély et l'un des principaux chefs du calvinisme dans cette ville, se convertit en septembre 1685 à la suite de conférences particulières et publiques entre les catholiques et les protestants. Après une longue résistance, on lui apporta de si puissantes raisons qu'enfin il se déclara convaincu. Sa conversion et celle du ministre Durand entraîna bientôt celle de toute la ville. (*Voy.* l'Introduction p. 41 et 42.)

VAN BUREN (Mme), fille du docteur Mott embrassa la foi catholique en 1845, en Amérique.

VANDER SMISSEN (Ernest-Louis-Auguste), né au château de l'ancienne abbaye de Cortenberg, fils du général baron Vander Smissen et de Louise-Catherine-Colhton Graves, protestante, abjura les erreurs du protestantisme dans l'église de Notre-Dame de Lacken. C'est M. G. Van Thillo vicaire de la paroisse qui le baptisa sous condition après lui avoir donné l'instruction religieuse. Le néophyte fit sa première communion avec la plus grande dévotion; M. Holzemer directeur fondateur de l'école technique, et son épouse étaient parrain et marraine. Cette cérémonie eut lieu à Lacken le 12 juin 1841.

VAN DYCK (Mlle), pensionnaire aux Ursulines, abjura le calvinisme pour rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. C'est le doyen qui lui conféra le sacrement du baptême. M. le vicaire Remelmans, de Thorn, et mademoiselle H. Schoolmeesters servirent de parrains à la néophyte. Cette cérémonie touchante et consolante à la fois pour toutes les personnes qui en furent les témoins eut lieu à l'église paroissiale de Maeseyck, le 2 février 1843. Après la cérémonie, M. Bemelmans célébra une messe solennelle, pendant laquelle la néophyte communia avec une dévotion vraiment exemplaire.

VANGERMEERSCH (Louis), de Renais, dès son jeune âge s'était déclaré l'ennemi du clergé. Au lit de la mort en juillet 1841, il s'est souvenu qu'il était chrétien. Sa conversion fut sincère. Avant de recevoir son Dieu, il fit amende honorable; et non-seulement il livra à M. Declercq, les insignes de la franc-maçonnerie dont il faisait partie; mais il mit à la disposition de ce digne ecclésiastique tous les livres obscènes que contenait sa bibliothèque. De plus il légua toute sa fortune au bureau de bienfaisance, pour être employée à l'entretien des pauvres malades de l'hôpital de Renais.

VARASCHI (Jacques), mahométan âgé de vingt ans, se convertit au catholicisme, et le samedi saint 1832, reçut avec deux autres

le baptême des mains du cardinal Zurla, dans le baptistère de Constantin, église de Saint-Jean de Latran à Rome. Après le baptême, le cardinal Zurla rentra dans l'église, et administra dans la chapelle Sévérina la confirmation aux néophytes, auxquels il adressa une pieuse exhortation à la persévérance. Enfin il célébra la messe, et donna la communion aux trois nouveaux chrétiens.

VARIGNON (Jacques), de Caen qui fit abjuration du protestantisme vers 1630, converti par Véron.

VARIN (Germain) fils de David, converti à la même époque et par le même.

VARNI (Michel) de Moscou, grec schismatique, âgé de cinquante ans et qui habitait Gênes, se convertit et rentra dans le sein de l'Église en avril 1852. Son abjuration fut reçue par le P. gardien des Capucins, auquel est confié le soin des malades de l'hôpital de Pammatone, à Gênes, et que le tribunal archiépiscopal avait investi de tous les pouvoirs nécessaires à cet égard.

VASNIER (Marguerite) fille de Jacques Vasnier, convertie vers 1630 par le célèbre Véron.

VASSOR (Le) de Fonteineveille, neveu de la maison du marquis de Cognac, gentilhomme du diocèse du Mans, fit abjuration devant l'Assemblée générale du clergé de France entre les mains du président de cette assemblée, le 7 juin 1685. Le président lui fit une exhortation très-savante et très-chrétienne.

VAULOUIS (Pierre François DE), protestant âgé de quarante ans, revenu en Prusse où il était capitaine ingénieur se convertit au catholicisme et fit abjuration le 5 juin 1718.

VAUSSIEUX (La Marquise DE) abjura le calvinisme dans le monastère de Port-Royal le 6 septembre 1681; M. de Nesmond évêque de Bayeux avait beaucoup contribué à sa conversion en s'appliquant fortement à la convaincre des vérités catholiques. Il avait été secondé dans cette œuvre par les soins du M. le marquis de Beringhen, oncle de cette marquise. Elle était d'une des meilleures maisons de Normandie.

Plus tard le marquis de Vaussieux et sa sœur abjurèrent à leur tour le calvinisme. L'exemple de la marquise de Vaussieux, leur mère, qui avait fait profession de la religion catholique un an auparavant, ayant commencé à les ébranler, ils vinrent auprès de M. de Beringhen, premier écuyer du roi et leur grand oncle, qui les fit instruire pendant six mois. Après plusieurs conférences qu'ils eurent avec l'abbé du Pin, ils furent persuadés, et abjurèrent entre les mains de l'archevêque de Paris, en présence du curé de Saint-Germain l'Auxerrois (en 1684).

VÉDEL (Malachie), petit neveu d'un des plus célèbres ministres de Genève connu par ses écrits, fut converti par le P. Alexis Dubuc théatin dont les controverses opéraient un très-grand nombre de conversions. Les ministres protestants de Charenton avec qui Védel était entré plusieurs fois en conférence, n'ayant pu lui donner d'éclaircissement qui le satisfît sur les doutes que ce Père lui avait fait naître, il fit abjuration entre ses mains le 7 janvier 1683.

VÉDELLY, ministre protestant converti vers 1615.

VEITH, juif converti, qui devint prêtre, religieux de l'ordre de la Rédemption, prédicateur distingué. On le citait parmi les plus célèbres médecins de l'Allemagne, quand il était encore israélite et dans le monde. Il est en outre fort bon talmudiste. Il a fait des *Méditations pour tous les jours du Carême.* « Cet ouvrage remarqable, dit M. Drach, offre les belles oraisons d'une âme israélite qui, toute absorbée en Jésus-Christ, exprime les mouvements de sa tendre piété dans le style fleuri des Orientaux. » Sa conversion fut toute miraculeuse.

VEIT WATZER (Georges), pasteur luthérien à Cisberg, se convertit à la religion catholique, après avoir exercé pendant vingt ans le ministère protestant. Il exposa les motifs de sa conversion, et montra qu'un pasteur luthérien ne pouvait faire son salut. (*Act. hist. eccl.*, X^e^ vol., p. 602, ff.)

VENANCE (Saint) moine, d'une famille illustre, originaire de Rome, était frère de saint Honorat d'Arles. Celui-ci ayant embrassé le christianisme vint à bout non-seulement de convertir saint Venance, mais de le décider à quitter entièrement le monde à son exemple; mais leur père, qui était païen, s'opposant à leur projet, ils s'embarquèrent secrètement à Marseille pour la Grèce. Admis dans un monastère du pays, ils passèrent plusieurs années dans la pratique de la perfection. Venance mourut dans un âge peu avancé à Modon en Morée, vers l'an 400. (*Voy.* HONORAT.)

VÈNE, protestant converti vers 1621.

VENUSTIEN (Saint), martyr à Spolète, était gouverneur de l'Ombrie au commencement de la persécution de Dioclétien. Il y faisait exécuter avec une grande rigueur les édits contre les chrétiens. Ayant fait comparaître devant son tribunal saint Sabin, évêque d'Assise, il lui fit couper les mains; mais le saint évêque l'ayant guéri miraculeusement d'un mal qu'il avait aux yeux, il fut si frappé de ce prodige, qu'il se convertit à l'instant. Cette conversion ne fut pas plutôt connue de Maximien, qu'il le fit arrêter, et comme il refusait de sacrifier aux dieux, Lucius qui l'avait remplacé dans ses fonctions de gouverneur le condamna à la peine capitale. Il fut décapité avec sa femme et ses enfants qui avaient, à son exemple, embrassé le christianisme.

VERAC (Marquis DE), l'un des plus grands seigneurs du Poitou, abjura le protestantisme le 7 mai 1685, entre les mains de l'évêque de Poitiers.

I. — VERE DE VERE, et sa femme, habitants du comté de Limerick, Irlande, embrassèrent la religion catholique en juillet 1851.

II. — VERE (Aubrey DE), auteur de plu-

sieurs ouvrages, membre de l'université de Cambridge, frère de sir Vere de Vere, fut reçu au sein de l'Eglise catholique en 1851.

VERGE (Isaac DE LA), l'un des six cents protestants convertis à Caen par Véron et qui abjurèrent vers 1630.

VERGNON (Jean), ancien lieutenant de marine revenu en Hollande et qui abjura le protestantisme le 23 juillet 1713.

VERIEN (Saint), soldat et martyr en Toscane avec saint Secondien, fut arrêté à Rome pendant la persécution de Dèce, parce qu'il s'était converti au christianisme à la vue du courage des martyrs, et qu'il avait reçu le baptême. Ayant été battu de verges et étendu sur le chevalet, il fut déchiré avec des ongles de fer et on lui brûla les côtés. Il fut ensuite conduit en Toscane ou il eut la tête tranchée, l'an 250.

VERMONT (Marthe), à Caen, protestante convertie par Véron avant 1630.

VERNASSAT (Paul), de Vevey, ancien élève de l'école polytechnique, officier de la garnison de Genève, puis au service du roi de Sardaigne, fit abjuration à Cagliari en 1817, devint ensuite ingénieur dans le canton de Vaud, et entra depuis au séminaire de Fribourg pour se disposer à l'état ecclésiastique.

VERNER (Mlle), sœur du colonel Verner, député, grand maître de la Société orangiste, prononça son abjuration et se déclara catholique vers la mi-février 1837.

VERNET (François), protestant converti qui fit une *Apologie du catholicisme.*

VERNICOURT (DE), conseiller au parlement de Metz, fit abjuration du protestantisme en janvier 1686, entre les mains de l'évêque de Metz.

VEROLI (Allégra), juive romaine, se convertit, et fut baptisée en 1830, dans l'église Sainte-Catherine de Sienne, des mains du cardinal Zurla, à Rome.

VERONA (Jacques et César), et leur mère Rosa et Ermelline de Sole, se convertirent au catholicisme et furent baptisés par l'évêque de Modène, dans sa cathédrale, le 21 novembre 1838. Les deux premiers eurent pour parrain le comte de Bentivoglio, représentant les jeunes princes, fils du duc de Modène. Les deux autres ont eu pour marraine la comtesse Giacometti. Les nouveaux chrétiens furent admis ensuite à la confirmation et à l'eucharistie.

VESC (De), fils de Mary de Vesc, seigneur de Vesc, Compstruinas et autres lieux, abjura le 5 janvier 1683, aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, entre les mains du P. de la Chaise. Il avait été instruit par le P. Drouet, Jésuite. M. de Montauban, lieutenant du roi au comté de Bourgogne, et M. de Montanègre, lieutenant du roi en Languedoc, et plusieurs autres personnes de qualité y étaient présents, comme parents de M. de Vesc, qui suivait l'exemple de son frère aîné.

VETTAUX, suisse protestant, qui se convertit et abjura avec quatre autres, le 31 octobre 1833, dans la chapelle du vicaire apostolique de Forli, en présence de ce prélat, de l'évêque de Faenza et de plusieurs autres personnes pieuses. Leur zèle pour embrasser la vraie foi résista à tous les assauts qu'ils eurent à soutenir de la part de leurs anciens coreligionnaires : railleries, offres d'argent, rien ne fut épargné, mais rien aussi ne put les détourner de leur projet. Le 1er novembre, ils reçurent dans la cathédrale de Forli avec la plus fervente piété les sacrements de confirmation et d'eucharistie.

VETUME, duc de Carinthie, qui fut converti et baptisé à Salzbourg par saint Virgile, vers 770.

VEUVE DE NAÏM (la), comme Jésus approchait de Naïm, on portait un mort, fils unique dont la mère était veuve, et une grande foule de la ville la suivait. Lorsque le Seigneur l'eut vue, touché de compassion envers elle, il lui dit : *Ne pleurez point.* Il s'approcha et toucha le cercueil. Or, ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : *Jeune homme lève-toi.* Et celui-ci s'assit, et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère. Or, la crainte les saisit tous et ils glorifiaient Dieu, disant : *Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.* Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée et dans toute la région d'alentour. Et la veuve de Naïm et son fils crurent en Jésus-Christ.

VIAL (Noble-Samson), trésorier de France, fut avec plusieurs gentilhommes de Grenoble et de la campagne, le premier qui embrassa le catholicisme; et le reste de la ville suivit cet exemple. Ils se convertirent en novembre 1685.

VIALAR (Chevalier DE), capitaine de chevau-légers dans le régiment de Gassion, renonça au calvinisme, en août 1681. Il était de la famille du comte de Vialar et Domy en Béarn.

VIANDE, et Mme Rose Guérin, sa femme, tous deux protestants de Genève, firent abjuration à Milan entre les mains du grand pénitencier, M. Branca, en août 1820.

VICAT (Marie-Louise), âgée de dix-sept ans, et née de parents protestants, se convertit au catholicisme et abjura le 28 janvier 1830, dans l'église des dames de Saint-Michel, rue Saint-Jacques; cette cérémonie fut très-édifiante. L'abbé Desjardins, grand vicaire et supérieur de la maison, reçut l'abjuration. La mère de Mlle Vicat, née à Baltimore et qui professait la religion anglicane, avait consenti à la démarche de sa fille, et elle assista à la cérémonie avec deux autres de ses filles. Mlle Vicat fit son abjuration du ton le plus ferme et édifia tous les assistants. On lui administra le baptême sous condition, et elle eut pour parrain et marraine à cette occasion, l'abbé Indre, un des aumôniers de la maison, et Mme Mangin, femme du préfet de police. Elle fit aussi sa première communion. L'abbé Desjardins, lui adressa une courte et pieuse exhortation, où il montra que la jeune fille ne faisait que revenir à la religion de ses ancêtres, et où il l'engagea

à devenir l'apôtre de sa propre famille, qui paraissait avoir déjà fait un pas vers le catholicisme. Un assez grand nombre de fidèles étaient présents à cette cérémonie, et les Dames de Saint-Michel, à qui la conversion est due, ont joui du fruit de leurs soins. Cette communauté nombreuse continuait de rendre des services à la religion. — Une conversion assez semblable à celle de Mlle Vicat eut lieu le 18 février 1830, à Calais ; deux jeunes anglaises protestantes ont fait abjuration entre les mains de M. Huguet, curé, doyen de Calais. Elles avaient été mises, il y avait onze ans dans le pensionnat des religieuses Bénédictines, et y ont été abandonnées par leurs parents.

VICTOR (Saint), martyr à Brague en Portugal, n'était encore que catéchumène lorsqu'il donna sa vie pour Jésus-Christ, l'an 303. Ayant refusé d'adorer une idole, il fut livré à divers tourments, et il eut ensuite la tête tranchée.

I. — VICTORIN (Saint), martyr en Auvergne était, avant sa conversion, domestique d'un prêtre païen qui desservait un temple fameux nommé Vasse. Quelques conférences qu'il eut avec saint Cassius lui ouvrirent les yeux sur l'impiété du culte des idoles. Il embrassa donc le christianisme, et s'associa aux travaux apostoliques du saint missionnaire à qui il était redevable de sa conversion. Il partagea ensuite avec lui la couronne du martyr. Ils furent mis à mort pour la religion, vers l'an 266, pendant l'irruption que fit dans les Gaules et principalement en Auvergne, Chrocus, chef d'une tribu de Germains.

II. — VICTORIN (Saint), martyr à Rome, fut converti à la foi par saint Sébastien et baptisé par le prêtre saint Polycarpe. Comme il était occupé avec saint Castor et un autre chrétien à rechercher les corps des saints martyrs pour leur donner la sépulture, ils furent arrêtés tous les trois, mis trois fois à la torture et ensuite jetés dans le Tibre l'an 288.

III. — VICTORIN d'Afrique, dont saint Augustin rapporte en ces termes la conversion dans ses *Confessions* (1).

« J'allai donc trouver Simplicien, qui avait été, selon la grâce, le père de l'évêque Ambroise, en répandant sur lui l'eau sainte du baptême, et pour lequel celui-ci avait toute la tendresse d'un fils. Je lui racontai les égarements de mon âme, et lorsque j'en vins à lui dire que j'avais lu quelques livres des platoniciens dans une traduction latine qu'en avait faite un professeur de rhétorique nommé Victorin, lequel était mort depuis dans la foi catholique, selon ce que j'en avais entendu dire, il me félicita de n'être point tombé sur les ouvrages des autres philosophes qui, uniquement renfermés dans la contemplation des choses matérielles, n'offrent dans ce qu'ils ont écrit que des mensonges et des rêveries dangereuses, tandis que tout, dans les doctrines de Platon, tend à élever les âmes vers la connaissance de Dieu et celle de son Verbe éternel. Puis, afin de m'exciter à embrasser l'humilité de Jésus-Christ, cette humilité dont *vous avez caché le mystère aux sages et aux savants, pour le révéler aux humbles et aux petits* (1), il me proposa l'exemple de ce même Victorin, dans l'intimité duquel il avait vécu lorsqu'il était à Rome; et ce qu'il m'en raconta, je ne le tairai point, car on y voit éclater ces merveilles de votre grâce et de vos miséricordes dont les hommes ne sauraient trop, ô mon Dieu! vous louer et vous bénir.

« Il me raconta donc comment ce vieillard, si profondément versé dans l'étude des sciences et des lettres, qui avait lu, critiqué, et éclairci presque tout ce qu'ont écrit les anciens philosophes; dont tant de sénateurs illustres avaient été les disciples; à qui ses leçons publiques avaient mérité et fait obtenir ce que les hommes du siècle estiment le comble des honneurs, une statue au milieu de la place publique ; que l'on avait en même temps vu, et jusque dans cet âge avancé, adorateur des idoles, et partageant pour leur culte superstitieux et sacrilége le fanatisme auquel la noblesse presque entière et presque tout le peuple étaient également livrés, fanatisme tel qu'ils en étaient venus à adorer et le chien Anubis et une foule d'autres monstres recueillis de toutes les nations de la terre, dieux bizarres, autrefois les ennemis de leurs dieux indigènes, et à qui Rome, après les avoir vaincus, offrait alors des sacrifices; comment, dis-je, ce même Victorin, qui, pendant de si longues années, et avec une éloquence toute terrestre, avait défendu ce culte et ces divinités abominables, n'avait point rougi ensuite de se faire esclave de Jésus-Christ, d'être lavé comme un petit enfant, dans les eaux de votre fontaine vivifiante, de se courber sous l'humble joug que vous nous avez imposé, et d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

« *Grand Dieu, qui avez abaissé les cieux pour descendre jusqu'à nous ; qui avez touché les montagnes, et les montagnes se sont embrasées* (2), par où et par quels moyens entrâtes-vous dans ce cœur? Au rapport de Simplicien, Victorin lisait les saintes Ecritures et tous les livres des chrétiens, que ses recherches pouvaient lui procurer; il les lisait avec une grande attention, et s'efforçait d'en pénétrer le sens le plus profond ; puis il disait à Simplicien, non pas devant le monde, mais en secret et dans les épanchements intimes de l'amitié : *Apprenez que je suis chrétien.* — *Je ne le croirai point*, lui répondait celui-ci, *et je ne vous compterai point au nombre des chrétiens que je ne vous aïe vu entrer avec nous dans l'Église de Jésus-Christ.* Victorin, se moquant de cette réponse, lui répondait à son tour : *Sont-ce donc les murailles qui font les chrétiens?* Cependant il lui répétait souvent qu'il était chrétien, et toujours Simplicien faisait la même réponse,

(1) Livre VIII, ch. 2.

(1) Luc, x, 21.
(2) Ps. CIII, 32.

c'était toujours par le même trait de raillerie que lui répliquait celui-ci. C'est qu'il craignait de déplaire à ses amis, tous orgueilleux adorateurs des idoles, prévoyant qu'élevés, comme ils étaient, au faîte des grandeurs de la nouvelle Babylone, et *semblables à des cèdres du Liban que la main du Seigneur n'avait point encore brisés* (1), si de ces hauteurs leur haine venait à fondre sur lui, il en serait accablé.

« Mais continuant toujours de lire, et ses lectures pénétrant son cœur et affermissant sa foi, il en vint à appréhender d'être renoncé par Jésus-Christ devant les saints anges (2), s'il craignait lui-même de le confesser devant les hommes. Il reconnut que ce serait se rendre coupable d'un très-grand crime, s'il rougissait des mystères sacrés qui ont signalé l'humilité de votre Verbe, en même temps qu'il ne rougissait pas des mystères abominables des démons, et du culte apparent qu'il rendait encore à ces esprits impurs dont il imitait l'orgueil. Honteux de sa misérable vanité, saisi d'une sainte honte de trahir ainsi la vérité, voilà que tout d'un coup, et au moment où Simplicien s'y attendait le moins, il lui dit : *Allons à l'église, je suis résolu d'être chrétien.* Le saint vieillard, transporté de joie, l'y conduisit à l'instant même. On lui donna les premières instructions que reçoivent les catéchumènes ; et bientôt après il se fit inscrire au nombre de ceux qui devaient être régénérés en Jésus-Christ par les eaux du baptême. Rome en fut dans l'étonnement, l'Eglise entière s'en réjouit, *les superbes le virent et ils s'en irritèrent ; ils en eurent des frémissements de rage, et ils en séchèrent de dépit* (3), tandis que votre serviteur, ô Seigneur, mon Dieu ! mettait en vous seul son espérance, et n'avait plus que du mépris pour les vanités et les folies mensongères du siècle.

« Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi qu'à Rome sont accoutumés de faire, en présence de tout le peuple, ceux qui s'apprêtent à recevoir le saint baptême, et en certains termes qu'ils apprennent par cœur et récitent à haute voix et d'un lieu élevé, les prêtres proposèrent à Victorin de faire cette action en secret, ainsi qu'on le proposait ordinairement à ceux qui étaient jugés trop timides pour ne se pas troubler en la faisant devant tout le monde ; mais il aima mieux professer au milieu de toute l'assemblée des fidèles, la doctrine qui devait le conduire au salut. Celle qu'il enseignait dans son école de rhétorique n'était point le salut, et cependant il la professait publiquement : comment donc aurait-il pu craindre de prononcer devant votre paisible troupeau des paroles que vous-même, Seigneur, avez enseignées, lui qui ne craignait point d'exposer tous les jours les siennes au jugement d'une foule de païens insensés ?

(1) Ps. xxxvi, 35.
(2) Matth. x, 32.
(3) Ps. cxi, 10.

« A peine eut-il paru à la tribune d'où il venait rendre le témoignage de sa foi, qu'au milieu d'un murmure confus d'allégresse, on entendit son nom sortir de la bouche de tous ceux qui le connaissaient et de qui n'était-il pas connu : *Victorin ! Victorin !* disait-on de toutes parts avec un transport que l'on retenait à peine. La satisfaction que l'on ressentait de le voir avait excité ce soudain murmure ; le désir de l'entendre le fit cesser presque aussitôt. Alors, plein d'une sainte assurance, il prononça à haute voix les vérités qui sont le fondement de notre foi. Parmi ceux qui l'entendaient, il n'en était pas un seul qui n'eût voulu l'enlever et le mettre au fond de son cœur, et tous l'y mettaient en effet par ces mouvements de joie et d'amour dont ils semblaient comme l'embrasser et l'attirer en eux-mêmes avec une douce violence. »

VICTRICE (Saint), évêque de Rouen, né sous le règne de Constantin, porta les armes dans sa jeunesse. Il avait été élevé dans les superstitions païennes, et l'on place sa conversion sous le règne de Julien l'Apostat. Aussitôt qu'il eut embrassé le christianisme il s'avança à travers les troupes réunies sur le camp, et ayant pénétré jusqu'au tribun, il déposa à ses pieds son habit militaire et ses armes, en lui disant qu'il ne voulait plus servir que sous les étendards de la religion chrétienne. Le tribun, qui était païen, le fit battre cruellement. On le conduisit ensuite en prison où on le coucha nu sur des pierres aiguës ; mais ce supplice ne pouvant le faire changer de résolution, on le conduisit au comte ou général d'armée, qui le condamna à la décapitation. Pendant qu'on le menait au supplice, l'exécuteur qui marchait à ses côtés, l'insultait et lui marquait avec la main la partie du corps qu'il allait lui trancher ; mais il perdit la vue sur-le-champ en punition de sa violence. Ce miracle fut suivi d'un autre : Victrice était lié si étroitement, que les chaînes pénétraient dans la chair. Les soldats qu'il priait de le desserrer un peu, s'y étant refusés, il invoqua Jésus-Christ, et aussitôt ses chaînes se rompirent et personne n'osa enchaîner de nouveau celui que Dieu venait de délier. Le comte informé de ce qui venait de se passer, en fit son rapport à l'empereur ; sur sa demande Victrice obtint sa grâce et fut rendu à la liberté. Il en profita pour aller porter le flambeau de la foi chez les Morins et chez les Nerviens, peuples qui habitaient les contrées qui composent aujourd'hui la Picardie, le Hainaut et la Flandre. Il y trouva un grand nombre d'infidèles, dont la plupart se convertirent. Nommé évêque de Rouen, il mourut en 415 ou 417, après vingt ans des laborieux travaux d'un saint épiscopat.

VIDAL député à Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la Délibération publique du 12 juillet 1685, par laquelle les protestants de la ville de Pau, renoncèrent collectivement à la religion

prétendue réformée. (*Voy.* l'INTRODUCTION p. 37 à 40.)

VIDOUSE ministre protestant converti vers 1615.

VIE (LA), avocat à Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la Délibération publique du 12 juillet 1685, par laquelle les protestants de la ville de Pau, renoncèrent collectivement à la religion prétendue réformée. (*Voy.* l'INTRODUCTION p. 37 à 40.)

I. — VIENNA (Léon) juif, âgé de vingt-deux ans, né à Coreggio dans le duché de Modène, se convertit et reçut, le 4 octobre 1826, le baptême, la communion et la confirmation des mains du cardinal Zurla, vicaire du pape, qui lui adressa une touchante exhortation.

II. — VIENNA (Abraham et César), deux Juifs, le père et le fils, qui se convertirent au catholicisme à la suite d'une mission donnée par les Jésuites de Coreggio, Etat de Modène et furent baptisés, le 4 mars 1838, dans l'église de Coreggio, au milieu d'un grand concours, par le curé et prévôt. Le général Stranzani avait accepté le titre de parrain et fut représenté par le lieutenant Saccozzi. Le père Vienna était instruit dans les lettres et avait beaucoup étudié l'Ecriture sainte. Il a résisté à toutes les offres de la Synagogue.

VIGEAU (DU), gouverneur des pages, abjura le protestantisme vers 1660. Etant, vingt-cinq ans après, dans le haut Languedoc dont il était originaire, il convertit la femme la plus opiniâtre du pays avec toute sa famille.

VIGNAT, à Pau, se convertit au catholicisme et fut l'un des signataires de la Délibération publique du 12 juillet 1685, par laquelle les habitants de la ville de Pau renoncèrent collectivement au protestantisme. (*Voy.* l'INTRODUCTION p. 37-40.)

VIGNAU (DU), gentilhomme du Béarn, se convertit et abjura le protestantisme en août 1681. C'était un homme fort éclairé dans les belles-lettres. Quoiqu'il ne fût pas avancé en âge, il possédait entièrement les Pères et l'Ecriture, et il en tira des preuves si fortes que ceux de son parti qu'il avait quitté, ne pouvant lui répondre, furent en très grand nombre convertis par lui.

VIGNEROLLES (Baron DE) protestant converti par Bérulle dans le XVII^e^ siècle.

VIGNES était depuis vingt-ans pasteur des protestants de Grenoble ; l'autorité des conciles et de la tradition lui causait quelques inquiétudes. Il étudia l'antiquité ecclésiastique dans le dessein d'y trouver des arguments et des témoignages propres à le tranquilliser; mais la lecture des Pères produisit en lui un effet opposé, et le força de reconnaître l'enseignement des premiers siècles et l'autorité de l'Eglise. Il quitta ses fonctions et se retira au séminaire de Grenoble, auprès du savant Père Bernard Lamy, de l'Oratoire, qui avait beaucoup contribué à l'éclairer. Son abjuration eut lieu dans la cathédrale de Grenoble, le 17 décembre 1684, en présence du parlement, de la chambre des comptes, du duc de Mazarin, du prince de Wurtemberg, et devant un grand concours de fidèles. Le Camus, évêque de Grenoble, présida cette cérémonie et y prêcha. Cette conversion fit une grande impression dans le Dauphiné, où le ministre jouissait d'une considération méritée.

Nous trouvons dans un journal du temps, le *Mercure*, les deux lettres suivantes sur la conversion de M. Vignes, écrites au moment même ou celui-ci venait de se convertir.

Première lettre.

« Grenoble, ce 9 décembre 1684.

« Je viens d'apprendre que M. Vignes qui a prêché aux prétendus réformés de cette ville pendant plus de vingt ans, s'est jeté, il y a une heure, dans le séminaire dont les prêtres de l'Oratoire ont la direction. La nouvelle qui s'en répand déjà par toute la ville, étonne tous ceux qui ont été sous son ministère; et ils ne peuvent concevoir qu'un homme aussi éclairé que lui, qu'ils ont vu pénétré de leur religion, dont le profond savoir leur est connu et dont ils ont toujours publié la probité et la vertu, ait été capable d'un si prompt changement, et d'une retraite parmi des prêtres qu'ils ont toujours trouvés ennemis de leur croyance et les plus zélés à en poursuivre la destruction...

« M. Vignes, à ce que je viens d'apprendre, travaillait à chercher quelques endroits dans l'histoire, dans les Pères, et dans la tradition pour anéantir la force des conciles; mais la lecture des canons avec celle des Pères, même des quatre premiers siècles, lui ont ouvert les yeux, et inspiré l'envie de se convertir. Je me souviens d'avoir ouï dire à M. de Coras, fameux ministre de Montauban, après sa conversion, qu'ayant été commis par un synode pour répondre aux savantes controverses du cardinal de Richelieu, il avait développé la vérité de notre religion, et que c'étaient là les motifs qui l'avaient ramené à l'Eglise...

« L'abjuration de M. Vignes doit se faire publiquement le 17 de ce mois dans l'église cathédrale de Notre-Dame, en présence de notre évêque...

« Déjà la conversion de plus de dix mille personnes faite depuis un an ou deux dans les diocèses de Valence et de Die nous persuade que la divine Providence a soin de cette province. »

Seconde lettre sur l'abjuration de M. Vignes.

« Grenoble, ce 20 décembre 1684.

« Monsieur,

« Ma lettre du 9 de ce mois vous a dû apprendre la retraite de M. Vignes, ci-devant ministre de la religion prétendue réformée de cette ville, pour se préparer bien à faire son abjuration qu'il devait faire dimanche dernier, et qui a été faite avec toutes les

solennités que méritait une si belle action.

« Vous saurez donc qu'après vêpres et environ sur les trois heures, il se rendit à l'église cathédrale de Notre-Dame, avec le P. Lamy, Père de l'Oratoire, dont la grande érudition vous doit être connue par les ouvrages qu'il a donnés au public et qui par des conversations savantes et spirituelles, a beaucoup contribué à faire revenir M. Vignes de ses erreurs. Etant entrés dans l'Eglise, ils prirent place au milieu de la nef vis-à-vis de la chaire ou Mgr l'évêque devait prêcher.

« Jamais cette église n'a été remplie de tant de monde; et bien qu'elle soit grande et vaste, néanmoins outre tous les endroits qui pouvaient être occupés, les tribunes, les chapelles, les corniches mêmes, et les piliers furent d'abord si remplis, qu'à midi il n'y eut plus aucune place vide; et quelques portes assez éloignées, pour ne pouvoir de là ouïr le prédicateur, ne laissèrent pas d'avoir une si grande quantité de monde, qu'on ne put plus y entrer à l'heure que je viens de dire, tellement que, dans une grande place qui sert de cimetière et dans les rues voisines, les plus paresseux furent obligés de s'arrêter et y restèrent jusqu'à la fin de la cérémonie, quelque froid rigoureux qu'il fît alors. Mgr l'évêque monta en chaire environ à trois heures et fit une prédication qui ne surprit pas parce qu'il n'en fait jamais que de belles et de bonnes; mais qui charma tous ses auditeurs par le prix de la matière, par l'élégance du discours, par la manière de le débiter et par l'application au sujet de la conversion de M. Vignes.

« Après la prédication où assistèrent le parlement et la chambre des Comptes en corps, il passa dans le chœur de l'église revêtu de ses habits pontificaux, et précédé de son chapitre qui l'était de la croix et qui chantait le *Veni Creator*. Il alla la crosse en main au lieu où M. Vignes avait ouï sa prédication, et là il reçut son abjuration que ce sage converti fit avec une présence d'esprit, et une constance admirables, après laquelle son chapitre reprit son chemin vers le grand autel. Mgr l'évêque y conduisit toujours par la main M. Vignes et y étant arrivé, il lui donna le sacrement de confirmation en la cérémonie duquel M. de Saint-André, premier président au parlement, et Mme la comtesse de Clermont, furent le parrain et la marraine. Cette solennité finie, on chanta le *Te Deum* et on donna la bénédiction du saint sacrement; puis Mgr l'évêque, les chanoines, les prêtres et tous les clercs embrassèrent notre nouveau converti. Son illustre parrain en fit autant. On vit répandre des yeux de plusieurs personnes des larmes de joie; et M. le duc de Mazarin, et M. le prince de Vurtemberg, qui s'y trouvèrent en furent fort édifiés.

« Il n'en était pas arrivé de même au Temple protestant, le lendemain de sa retraite qui était un dimanche. Car les psaumes y furent chantés si lamentablement, qu'on connut bien que ces pauvres dévoyés avaient le cœur triste par l'éloignement de leur pasteur, qu'ils aimaient et estimaient si parfaitement qu'ils ne l'appelaient pas autrement que le bon israélite... »

Vignes publia depuis, une lettre ou il expliquait les motifs de sa conversion

I. — VIGNIER (Nicolas) né en 1530 à Bar-sur-Seine, s'acquit beaucoup de réputation dans la pratique de la médecine. Il s'appliqua aussi à l'histoire et devint historiographe de France. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français qu'on ne lit plus, mais que les savants consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et des mœurs des anciens Français*, Troyes, 1582, un vol. in-4°. Nicolas Vignier, qui était protestant, rentra dans le sein de l'Eglise avant sa mort, en 1595.

II. — VIGNIER (Nicolas), fils du précédent, fut ministre à Blois, au commencement du XVII^e siècle, et rentra après l'an 1631 dans le sein de l'Eglise catholique comme l'avait fait son père. Il a donné plusieurs *Ecrits de Controverse*.

III. — VIGNIER (Jérôme), fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le calvinisme et devint licencié en droit, puis bailly à Beaugency. Pressé par son père de se marier, il lui fit l'aveu du désir qu'il avait de se faire catholique, et prononça son abjuration. Son premier dessein avait été de faire des vœux dans l'ordre des Chartreux; mais sa santé ne le lui ayant pas permis, il entra dans l'Oratoire, n'ayant encore que vingt-quatre ans; il reçut les ordres, et fut supérieur de diverses maisons, et enfin de celle de Saint-Magloire, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 14 novembre 1661. Il eut la consolation de convertir son père, Nicolas Vignier, quoique celui-ci eût d'abord été très-affligé de sa conversion et eût écrit contre les catholiques. Jérôme s'était occupé de recherches sur l'histoire de l'Eglise gallicane, et avait préparé une édition du *Traité* de Saint-Fulgence *sur la grâce*. (*Voy.* Dict. de Moréri.)

VILETTE, chef d'escadre, gentilhomme d'une des meilleures familles du Poitou, bon marin, connu par sa valeur, qui joignait à beaucoup d'esprit une science rare, fit abjuration en janvier 1686, en présence de M. de Murcey, son fils aîné, cornette des chevau-légers de la garde, et du président de Fontmort, son beau-frère, entre les mains de son curé, dans sa maison de Murcey.

VILKIE (M.), en Ecosse, à Aberdéen, se convertit au catholicisme en 1838.

VILLAIN (Honorine), fit abjuration de l'hérésie de Calvin dans l'église de Chefrène, le dimanche 16 juin 1850. Cette conversion toute spontanée d'une jeune personne de dix-sept ans a rempli de joie de nombreux chrétiens qui étaient accourus des paroisses voisines.

VILLARS (De), seigneur de la Fay, gentilhomme d'auprès de Châlons en Bourgogne, se convertit au catholicisme. Il avait servi

dix-huit mois dans la marine, et, à son retour, l'éclaircissement qu'il demanda au P. Antoine Favie, commandeur de la Mercy de Toulon, produisit sur lui tant d'effet, que, ne pouvant résister aux mouvements de la grâce, il abjura, le 7 août 1682, dans la chapelle royale de l'infirmerie de Toulon, dont ce Père était aumônier, en présence de M. l'intendant et d'un fort grand nombre d'officiers.

VILLEBAN, ministre protestant converti, qui mourut en 1641.

VIMONT, deux protestantes de ce nom, filles d'un Ancien de Caen, abjurèrent vers 1630, converties par Véron.

VINCENT (Saint), martyr à Girone avec saint Oronte, son frère, étaient d'une des plus illustres familles de l'Espagne. Après avoir été élevé dans le paganisme, il avait embrassé la religion chrétienne ainsi que son frère. La persécution de Dioclétien ayant éclaté dans la Catalogne en 290, Vincent et Oronte se retirèrent à Roda, petite ville située dans le voisinage de Girone, et ils trouvèrent un asile chez saint Victor le *Lévite*. Arrêtés tous deux par Rufin, gouverneur de la province, ils eurent la tête tranchée.

VINGFIELD, membre de l'université de Cambridge (Angleterre), converti au catholicisme en 1845.

VIOLET (J.-J.), suisse d'origine, caporal au 3e régiment de ligne, renonça au luthéranisme, et fit son abjuration à Ath, près Mons, en Belgique, entre les mains de M. Gowie, aumônier du régiment. C'était la troisième protestant que cet ecclésiastique avait ramené. Le clergé et plusieurs personnes distinguées d'Ath, assistaient à l'abjuration. On fut touché de la foi et du recueillement de Violet. Comme on le félicitait de son retour, il dit que cela était tout simple, et qu'il avait toujours remarqué sur le clocher protestant de son village une croix qui était un témoignage de l'ancienne foi. Cette réponse naïve était pleine de sens.

I. — VITAL (Saint), martyr à Bologne, en Italie, avec saint Agricol dont il avait été l'esclave, et qui le convertit au christianisme. Arrêté en même temps que lui vers l'an 304, et appliqué à la torture, il ne cessa de louer Dieu et de confesser sa foi. Enfin, son corps tout entier n'étant plus qu'une plaie, il pria Jésus-Christ de lui donner la couronne immortelle qu'un ange lui avait montrée, et, aussitôt cette prière finie, il expira.

II. — VITAL (Clément), juif d'Alexandrie en Piémont, se convertit et fut baptisé dans cette ville le 6 janvier 1833. La cérémonie eut lieu dans l'église de la confrérie des Catéchumènes, dite de la Miséricorde. Le chanoine vicaire général, Destésani, baptisa Vital. Le néophyte avait été instruit par les soins du vicaire général et de prêtres zélés, et il donna des témoignages de la sincérité de sa démarche.

VITALI (Siméon), juif qui se convertit et fut baptisé, le 10 janvier 1828, dans l'église de Saint-Ambroise, à Milan; l'exemple d'un frère et de quelques autres coreligionnaires l'avait déterminé à embrasser le christianisme. La cérémonie fut faite par M. Charles Bianchi, prévôt et curé, en présence du chapitre. Le comte Mellerio tint le néophyte sur les fonts, et M. Mezzanotte prêcha dans cette circonstance. Siméon Vitali avait été instruit d'abord dans la religion catholique par M. Tacchini, prévôt de Castella, et depuis affermi dans son dessein par M. Giglio, chanoine de la métropole.

VITA SOVIA, juif d'Alexandrie, en Egypte, âgé de quarante ans, fit abjuration à Rome, et reçut le baptême des mains du cardinal Zurla, ainsi que la confirmation; le cardinal lui adressa une pieuse exhortation et l'admit à la communion. M. Rosatini, zélé recteur de la maison des Catéchumènes, assistait à la cérémonie, qui fut fort édifiante.

VITERBO (Jacob), juif, d'Urbin, âgé de soixante-trois ans, se convertit au catholicisme, et fut baptisé, avec un autre israélite, la veille de la Pentecôte, par M. Frattini, archevêque de Philippes et vice-gérant, qui leur adressa une exhortation, leur administra la confirmation, et les admit à la sainte table.

VITTA (Marc-Levi), juif, se convertit à la religion catholique et reçut le baptême à Novare, le 14 avril 1825, des mains du cardinal Morozzo, évêque de cette ville, qui lui administra ensuite le sacrement de confirmation, et lui adressa un discours plein d'onction. Le converti eut pour parrain le comte Galléani d'Agliano.

VLEMINX, brigadier de la maréchaussée de Looz, qui avait été élevé dans le calvinisme, rentra dans le sein de l'Eglise. La cérémonie eut lieu le 13 avril 1836, et Vleminx fit abjuration dans la paroisse de Looz, dans le Limbourg. Cette conversion était due aux instructions de M. Beelen, nouveau curé doyen de Looz.

VOGEL (Charles), professeur protestant à Dresde, se convertit au catholicisme en 1823.

VOIGT, originaire de Prusse, et qui depuis un an habitait le diocèse d'Angers avec sa famille, se convertit au catholicisme, reçut le baptême et fit son abjuration du protestantisme en mars 1852, entre les mains du curé de la Trinité. Il était assisté de M. le marquis de Monteclet, qui lui servait de parrain, et de Mme Dumans de Calais, femme de M. le maire de Laval. Nous ne saurions peindre l'expression de bonheur qui se manifestait sur le visage et dans toute l'attitude de ce nouveau converti. Dieu seul aussi peut savoir ce qui se passait dans le cœur de cette jeune femme, son épouse, si bonne catholique, qui l'accompagnait aux fonts de baptême, dans l'acte de son abjuration, et jusqu'aux pieds de l'autel, où elle a été témoin de la première communion de son mari.

VOLTZ, prédicateur protestant à la cour de Carlsruhe, étudia la religion catholique avec soin, l'embrassa et fit abjuration en 1817. Plus tard il fut ordonné prêtre et devint pro-

tesseur à Fribourg, en Brisgaw, où il exerça son zèle avec succès.

VOLUSIEN, oncle de sainte Mélanie la jeune, qui vint à Constantinople à sa prière vers l'an 437. Volusien, étant préfet de Rome, y avait été envoyé en ambassade. C'est le même, ami du tribun Marcellin, à qui saint Augustin avait autrefois écrit : il était demeuré païen. Sa sainte nièce l'exhortait à se convertir; elle lui fit parler par le saint évêque Proclus, dont les discours pleins de sagesse l'engagèrent à reconnaître la vérité. Il reçut le baptême de ses mains, et il disait depuis que ses paroles étaient si persuasives et si efficaces, que, si Rome avait trois personnes comme lui, il n'y resterait plus aucun païen.

VON BULOW (Henri-Ferdinand), protestant, né à Christiania, en Norwége, fit abjuration dans la cathédrale de Faenza, Etat pontifical, le 3 mai 1836, entre les mains de l'évêque, M. Folicaldi. Il eut pour parrain le comte Cavina. Von Bulow rédigea un exposé des motifs de sa conversion. Il remarque les moyens par lesquels la Providence l'a amené à la connaissance de la vérité. Il perdit sa mère à l'âge de trois ans. Son père se remaria, et mourut lui-même au bout de trois ans. Sa belle-mère l'envoya aux écoles. A l'âge de seize ans, il embrassa volontairement l'état militaire à Berlin, suivant en cela l'exemple de son père et de presque toute sa famille. Il suivit cette carrière jusqu'à vingt-deux ans; mais ayant perdu alors sa belle-mère, et n'ayant plus en Prusse ni parents, ni amis, il résolut d'aller à Lausanne pour y chercher les parents de sa mère. Ce voyage fut sans aucun résultat. Il ne trouva point ses parents, et eut bientôt dépensé ce qu'il avait recueilli de la succession de son père. L'occasion s'offrit de s'enrôler dans les troupes pontificales qu'on levait en Suisse. Von Bulow admire ici comment Dieu l'a conduit par la main en Italie, pour le retirer de l'erreur. Il se mit dans ce pays à réfléchir sur la religion, sur son origine, sur ses progrès, sur ses dogmes. Une mission donnée à Faenza par les Jésuites, lui fit impression. Il désira s'instruire, et l'instruction qu'il reçut le convainquit qu'il avait été jusqu'alors dans l'erreur. Il finit par une prière fort touchante à Dieu, lui demande pardon d'avoir douté de sa bonté, et le prie de l'armer de force et de courage pour résister aux attaques de l'ennemi infernal, et pour obéir à ses commandements et à ceux de l'Eglise.

VONDEL (Jusse ou Josse DU), poëte hollandais, né le 17 novembre 1587, de parents anabaptistes, quitta cette secte, et mourut dans le sein de l'Eglise catholique le 5 février 1679. La nature lui avait donné beaucoup de talents. Vondel n'eut pour maître que son génie. On peut le regarder comme le Shaskespeare des Hollandais. On trouve en lui les beautés rudes, l'énergie et les défauts du poëte anglais. Instruit à l'âge de cinquante ans de l'avantage qu'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Il s'adonna ensuite à la lecture des écrivains français. Ses écrits offrent mille traces de génie et d'une imagination aussi noble que poétique. Nous trouvons parmi ses œuvres un poëme en faveur de l'Eglise catholique, intitulé : *Les Mystères* ou *Secrets de l'autel*.

VOSLEY, ministre protestant converti au catholicisme, et qui mourut en 1690.

I. — VOULLAIRE (Georges-Louis), protestant, né à Genève, fit abjuration le 1er janvier 1808.

II. — VOULLAIRE (Jean-Louis-Alphonse), de Genève, renonça au calvinisme et rentra dans le sein de l'Eglise le 1er janvier 1816.

III. — VOULLAIRE (Jean-François-Louis), protestant, de Genève, embrassa la religion catholique entre les mains de M. Carlin, curé d'Evian en Savoie, le 4 août 1818.

W

I. — WACKERBARTH (Francis Diedrich), maître ès arts, Anglais, qui se convertit au catholicisme, et fut reçu dans l'Eglise, au manoir de la Grâce de Dieu, le 2 décembre 1841.

II. — WACKERBATH (G.), écuyer, converti en Angleterre en 1845.

WAGNER (Mme), veuve de M. Wagner, président du tribunal civil à Mayence, et sœur de M. Inther, professeur de langues étrangères à la cour de Napoléon, se convertit au catholicisme, en 1837. Née au centre du protestantisme, Mme Wagner avait pour père un ministre de la secte, qui ne négligea rien dans l'éducation de sa fille pour la prémunir contre les lumières de la foi catholique. Aussi a-t-elle résisté longtemps à la vérité qui s'était plus d'une fois manifestée à son intelligence, dès l'instant qu'elle désira connaître par elle-même la base inébranlable sur laquelle repose la religion catholique. Cependant après bien des efforts et des discussions, la prudence et les lumières de l'abbé Bouleau, vicaire de la cathédrale de Nevers, ont dissipé cet épais nuage de préjugés. Pleinement convaincue de la vérité de la foi catholique dans la dernière conférence qu'elle eut avec ce digne ecclésiastique, Mme Wagner le pria de recevoir l'abjuration de ses erreurs et de lui conférer le baptême. Mgr l'évêque, qui regretta de ne pouvoir présider une si touchante cérémonie, délégua à cet effet M. Imbert, curé de la cathédrale, si connu par sa charité et son zèle. Au jour indiqué (février 1837) pour la cérémonie, une foule innombrable de personnes de toutes les conditions s'est portée vers la cathédrale de Nevers, pour être témoin d'un si touchant spectacle Avant l'abjuration, le curé conféra le baptê-

me à Mme Wagner, qui était présentée par le comte Chabrol de Chamiane, ancien député de la Nièvre, et par Mme Lefeire Lemaine de Marne. La cérémonie se termina par un *Te Deum* solennel.

WAITE (Frédéric), anglais recommandable, qui se convertit au catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise, à Rome, le 1er août 1832, au collége anglais, avec M. Dean. Le cardinal Weld, qui présidait cette édifiante cérémonie, reçut l'abjuration de M. Waite et lui administra en particulier le baptême sous condition. Le cardinal donna ensuite à MM. Waite et Dean la confirmation, puis la communion à la fin de la messe. Plusieurs personnes de distinction étaient présentes, entre autres les ambassadeurs de Portugal et de Naples. Le 14 août, les deux étrangers furent présentés au Pape qui les accueillit avec bonté; ils étaient accompagnés du comte Hauks-le-Grince, aux soins et au zèle de qui était due en grande partie leur conversion.

WALCHER (Mme), anglaise qui se convertit et abjura le protestantisme vers 1817. Elle entra plus tard dans l'ordre des religieuses Bénédictines. Le P. Regoli de la Compagnie de Jésus a écrit le récit de sa vie.

WALDSON, protestant, converti au catholicisme à Philadelphie (Etats-Unis) au commencement de 1850, et qui, après sa conversion, prit en main la direction du *Catholic Herald*. — Dans ces six derniers mois on comptait six conversions à Rhode-Island, et l'on en attendait d'autres.

WALENBORG (Pierre et Adrien), deux frères convertis à la religion catholique et coadjuteurs l'un à Mayence, l'autre à Cologne, et natifs de Rotterdam. Ils rendirent des services réels à l'Eglise. Ils avaient pour but, comme ils l'ont déclaré, la réunion des Eglises dissidentes, et écrivaient contre Spanheim, Coccejus, Humdius, Calixte et Dannenhaner (*Tractatus generales de controversiis fidei*, colon., 1669). Ils suivaient pour cela une méthode déjà connue autrefois, et qu'ils attribuèrent à saint Augustin (*Methodus Augustiniana defendendi et probandi fidem catholicam ex solo verbo Dei*). Ils disaient que les catholiques, comme accusés, n'avaient qu'à présenter la défense sans prouver la doctrine, parce qu'ils en avaient la plus ancienne possession. Leurs adversaires devaient au contraire démontrer leurs reproches, parce qu'ils se servaient de textes bibliques sans en déduire les conséquences. (Hornii, *Hist. eccl.*, p. 545; Schroekh, *K. G. de la Réformation*, IV, 254, ff.).

WALFORD (J.-B.), membre de l'université de Cambridge, sous-gradué du collége de Saint-Jean, se convertit au catholicisme, et fut reçu au sein de l'Eglise à Londres, en janvier 1846.

I. — WALKER (Odadiah), théologien anglais, né au comté d'York, mort en 1698, était principal du collége d'Oxford sous le règne de Jacques II. Après avoir embrassé la religion catholique, il publia, contre les protestants, un *livre virulent contre la personne de Luther* Après la révolution, on lui ôta sa place de principal. Il se retira à Londres, chez le docteur Radcliffe, son ancien élève.

II. — WALKER (John), maître-ès-arts, du collége de Brasenove, auteur de la *Vie de saint Germain*, faisant partie de la *Collection des saints anglais*, abjura l'anglicanisme et fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Oxford, le 21 octobre 1845.

III. — WALKER (Robert), anglais, du collége de Lincoln, à Oxford, se convertit et rentra au sein de l'Eglise en 1845.

IV. — WALKER (H. M.) anglais, du collége d'Oriel à Oxford, fut reçu au sein de l'Eglise catholique, en décembre 1846, au collége d'Oscott, par Mgr Wiseman.

WALLENSTEIN ou Walstein (Albert-Venceslas-Eusèbe, baron de), né à Prague, le 14 septembre 1583, d'une famille protestante, mort à Eger, le 25 février 1640, dans la suite duc de Friedland, ne pratiqua jamais fidèlement les enseignements du luthéranisme dans lequel il avait été élevé. Il fréquenta l'école de Goldberg et suivit les cours de l'académie d'Alsdorf. Bientôt après il devint page à Innsbruck, à la cour du margrave Charles de Burgau, du prince de l'archiduc Ferdinand, comte du Tyrol. C'est là que le clergé catholique essaya de lui persuader de se faire catholique. Il n'avait jamais été bien fervent pour la foi luthérienne, et néanmoins il lui répugna de faire un pas pour y renoncer. Mais voici qu'un accident le décida inopinément à prendre son parti. Il assista à un sermon qui eut lieu devant la famille de son seigneur; il s'endormit à une fenêtre que l'on avait ouverte à cause des fortes chaleurs et tomba du haut du troisième étage sans se faire le moindre mal. On vit un miracle dans cet événement, et on prétendit que la sainte Vierge aurait protégé et soutenu Wallenstein dans sa chute; lui-même assura dans la suite qu'un homme inconnu l'avait pris entre ses bras et posé doucement par terre, et que c'est par suite de cette faveur du ciel qu'il fut engagé à entrer dans le sein de l'Eglise. On sait que Oxenstierne lui-même, chancelier en Suède, fit l'aveu qu'il n'aurait jamais pu deviner et découvrir les motifs de cette conversion; et d'un autre côté les historiens de sa vie affirment avec raison que la nature l'avait enrichi de grands talents. Il voyagea en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie. Général puis généralissime, il se distingua par les plus brillants exploits. Sa première femme qui était une catholique fervente, l'engagea à placer des jésuites dans les localités où l'office divin était célébré par les ministres protestants, ce qu'il exécuta. Souvent il fit des démarches pour réconcilier des personnes désunies entre elles par motif de religion; il se prononça ouvertement contre ceux qui employèrent les armes pour convertir des païens, et il eut à cœur en prenant possession de ses Etats en Bohême d'accorder à ses sujets tous leurs anciens droits, y compris la tolérance en matière de religion. Il s'était

prononcé autrefois contre ceux qui avaient adhéré à la doctrine des utraquistes. Lorsqu'il fit des efforts pour entrer en possession du duché de Mecklembourg, il se servit des jésuites; il concéda au pénitencier impérial la restitution des biens ecclésiastiques et lui fit la promesse formelle de fonder dans ce pays des couvents et des colléges importants. Le pénitencier de son côté agit de concert avec d'autres religieux de son ordre pour faire comprendre à Ferdinand qu'il était question de la propagation de la foi, d'une affaire de conscience, et l'empereur admit la proposition. La manière de vivre trop mondaine du clergé de ce temps était à ses yeux la cause du scandale, et il sollicita auprès du roi l'institution d'une commission qui devait avoir pour charge de proposer des mesures à cet égard; il voulut pour les prêtres un genre de vie plus exemplaire. Walstein fut tué le 15 février 1634, à l'âge de cinquante ans. (Voyez *Hist. d'Albert de Wallenstein* par Kirchenhahn, etc., Altinburg 1790; 3 vol.; *Lettres de Wallenstein*, Berlin, 1828, par Forster).

WALSINGHAM (François), naquit dans le Northumberland, en 1576; il fut élevé dans la religion réformée, et obtint, par la protection d'un de ses parents, secrétaire d'Etat de la reine Elisabeth, d'être reçu à l'école de Saint-Paul, à Londres, puis à l'Université de Cambridge, où il fut ordonné diacre. L'ouvrage d'un P. jésuite lui tomba sous la main; il le lut. C'était le premier pas dans le sentier qui devait le ramener à l'Eglise. Après avoir embrassé la foi de ses pères, il partit pour Rome, où il étudia la théologie. En 1609, il entra dans la Compagnie de Jésus, et retourna en 1615 en Angleterre, en qualité de missionnaire. Il y travailla avec un zèle admirable, en bon ouvrier évangélique, pendant trente-deux années, et mourut à l'âge de soixante-onze ans.

WALTEMBERG (Frédéric-Guillaume-Joseph), protestant, prononça son abjuration à l'hôpital Necker, le 13 juin 1832. Ce jeune homme était né le 11 juillet 1802, à Lerbst, en Allemagne. Après avoir séjourné dans la maison de santé de Saint-Sulpice, où on lui prodigua les plus tendres soins, il vint à l'hôpital Necker pour y être traité d'une maladie de poitrine. C'est là sans doute que la grâce l'attendait. Quelques jours après son abjuration, sa maladie ayant fait des progrès, il reçut le viatique avec de vifs sentiments de piété. Il a peu survécu à cet acte édifiant. Sa douceur et sa patience ne se sont point démenties pendant sa maladie.

WALTER (Reynard-Chrétien), organiste de l'ancienne cathédrale de Dax, fit abjuration, le 8 mars 1818, entre les mains de M. l'évêque de Bayonne. M. Vigneau, curé de la paroisse, l'avait instruit et préparé, et lui adressa une exhortation touchante, en présence du prélat, du clergé et du peuple. Immédiatement après la cérémonie, il donna la bénédiction nuptiale au nouveau converti, qui n'avait contracté que suivant les formes civiles. Walter et sa femme ont entendu la messe du prélat, qui leur a donné la communion et la confirmation. On a remarqué surtout dans le premier un air de candeur et de recueillement qui a fait bien augurer de cette démarche.

WALTER Buckle, commoner, membre du collége d'Exeter, à Oxford, se retira de cette corporation pour se faire admettre dans le giron de l'Eglise catholique, en 1847. Le père de ce jeune gentilhomme, qui occupait un emploi du gouvernement à Ramsgate, venait de faire publiquement profession de la même religion, et sa femme avait été reçue quelque temps auparavant dans la communion catholique par le cardinal Acton, à Rome.

WALTZ (Elisabeth), née à Lunéville dans la religion luthérienne, fit abjuration entre les mains de M. Gaffet, curé de Vernon, qui l'avait instruite et préparée, dans la paroisse de Vernon, canton de Moret, diocèse de Meaux (XIX^e siècle).

WANSLEB (Jean-Michel), né à Erfort en Thuringe, le 1^er novembre 1635 de parents luthériens, fut disciple de Ludolf, et devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte et en Ethiopie pour en examiner les dogmes et les rites. Wansleb les ayant trouvés conformes à ceux de l'Eglise catholique, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie et se fit dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris, en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la Bibliothèque du roi trois cent-trente-quatre manuscrits arabes, turcs et persans. Wansleb devint vicaire d'une paroisse près de Fontainebleau, où il mourut le 12 juin 1679. On a de lui plusieurs ouvrages savants.

I. — WARD. (W.-Georges), fellow du collége de Balliol, était connu par le talent et l'esprit dont il avait fait preuve depuis le début de sa carrière universitaire. Il avait pris sa part de collaboration dans les publications du parti puséiste; mais nous ne pensons pas qu'il ait attaché son nom à aucun ouvrage important, avant de livrer au public son *Ideal of a christian church* (modèle d'une Eglise chrétienne). A l'apparition de ce livre (juin 1844) remonte l'origine de la réaction ouverte qui s'est faite contre les puséistes. Jusque-là leurs antagonistes s'étaient contentés d'exprimer leur mécontentement aux chefs de l'université, aux autorités ecclésiastiques; leurs dénonciations passaient froidement des colonnes du *Standard* dans celles du *Hérald*; mais le parti en butte aux attaques gardait le silence, et les agresseurs en étaient pour leurs vaines déclamations. La faible satisfaction qu'on leur avait accordée, en ôtant, pour deux ans, la parole au docteur Pusey, ne les contentait plus. Il leur fallait une victime prise dans les rangs de l'école anglo-catholique. L'apparition du livre de M. Ward offrit une occasion favorable de donner satisfaction à ces ressentiments. Ce li-

vre était, en effet, quant au fond et à la forme, ce qui avait été publié de plus hardi par les puséistes. *L'Ideal* était un véritable acte d'accusation dressé contre l'Eglise anglicane. L'auteur, après avoir tracé le magnifique tableau d'une Eglise remplissant, au milieu de la société, la mission qu'elle a reçue de son divin fondateur, appelle à sa barre l'anglicanisme, pour le soumettre à un minutieux interrogatoire. M. Ward poursuit sa tâche avec une rude franchise et une infatigable persévérance. Il ne laisse pas un point sans examen. Il fait rendre compte à l'Eglise anglicane de l'état actuel de la société anglaise, il lui demande si elle a prêché aux riches les grandes vérités de l'Evangile, et si elle a pris soin de pourvoir aux besoins matériels, moraux et religieux des classes pauvres. M. Ward passe ainsi en revue tous les devoirs de l'Eglise anglicane envers Dieu, qui lui a confié le maintien de la vérité, envers elle-même dans ses rapports avec le pouvoir temporel, envers la société dont le salut lui était confié. Il n'est pas nécessaire de connaître à fond la situation de l'Eglise anglicane et l'état de l'Angleterre, pour comprendre quel dut être le résultat de l'enquête de M. Ward. On se rendra très facilement compte des colères que ce livre souleva, colères d'autant plus vives, que le modèle de l'Eglise du Christ, avec lequel l'Eglise anglicane n'avait aucune ressemblance, était retrouvée, par M. Ward, dans l'Eglise romaine.

L'auteur terminait son vaste travail en indiquant des remèdes aux maux qu'il avait signalés; car M. Ward était alors puséiste, et il repoussait bien loin l'idée d'entrer individuellement dans l'Eglise romaine. Il voulait montrer la nécessité de réformer les abus de son Eglise, l'imminence des dangers qu'elle courait, et l'urgence pour l'Eglise anglicane de prendre sérieusement en main la mission qu'elle avait négligée et trahie, afin de pouvoir ultérieurement, et en corps, rentrer en communion avec Rome.

Ce livre donna le signal d'une guerre de plumes des plus fécondes. M. Ward était accusé de soutenir des doctrines contraires à celles des trente-neuf articles, et partant, de trahir le serment qu'il avait prêté à l'Eglise dont il était ministre. On accusa l'auteur de l'*Ideal* de n'être qu'un jésuite déguisé, un loup qui s'était glissé dans le bercail universitaire, et qui, sous la robe de *magister artium*, entretenait de noirs projets contre l'*Alma mater*.

Les autorités universitaires, qui forment un bureau ou comité central, sous le nom de *Hebdomadal Board*, eurent à répondre à ces clameurs. Après avoir examiné l'ouvrage de M. Ward, et en avoir extrait les propositions les plus hardies, elles décidèrent que l'auteur de l'*Ideal* serait poursuivi. Le comité central arrêta, le 13 décembre 1844, qu'il soumettrait à la convocation universitaire les trois questions suivantes.

1° La condamnation de certains passages de l'ouvrage;

2° La dégradation de M. Ward et son expulsion;

3° L'adoption d'une forme de souscription, précisant le sens des trente-neuf articles.

Le comité, avant de rendre publiques ses résolutions, fit appeler M. Ward devant le vice-chancelier. Celui-ci lui demanda : 1° s'il se reconnaissait l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Ideal of a christian church*, etc., 2° s'il voulait désavouer les sentiments exprimés dans certains passages tirés du livre, passages dont on lui donna lecture. M. Ward répondit que, sur une affaire aussi grave, il croyait ne pouvoir répondre qu'après avoir pris l'avis de ses conseils, et il demanda quelques jours avant de satisfaire aux exigences du vice-chancelier. Le délai fut accordé. Au jour fixé, l'auteur de l'*Ideal* se rendit de nouveau chez le docteur Symons, et lui déclara qu'il ne pouvait répondre à aucune de ses questions, avant qu'on lui eût fait connaître la marche qu'on se proposait de suivre, et le parti que l'on voulait tirer de ses réponses. On persista dans les mesures de rigueur, et l'université fut appelée à se prononcer dans une réunion solennelle, convoquée pour le 13 février 1845.

Les passages de l'ouvrage que l'on se proposait de faire condamner, étaient les suivants :

Page 45 (note) : « Je ne connais pas dans l'Eglise une seule révolution, si l'on excepte l'arianisme au IV^e^ siècle, qui me paraisse mériter moins de sympathie et d'estime de notre part que la réforme anglaise. »

Page 473 : « Pour moi je croirais commettre une faute et manquer à un devoir, si je cachais ma ferme et profonde conviction que si, en tant qu'Eglise, nous suivions la ligne de conduite tracée dans cet ouvrage, nous arriverions, avec la grâce d'en haut, à reconnaître et à apprécier les preuves évidentes de la sagesse et de l'autorité divine dans le gouvernement de l'Eglise romaine, à pleurer amèrement le grand péché que nous avons commis en abandonnant sa communion, et enfin, à demander humblement à ses pieds notre pardon et notre retour dans son sein. »

Page 68 : « Quand on nous dit de nous conformer à l'enseignement du livre des prières (*common prayer Book*), je ne nie pas que cette phrase ne renferme un sens bien précis, car ce livre est calqué sur le Bréviaire, et, par conséquent, il est tout simple que l'esprit général en soit édifiant, orthodoxe, conforme à un seul corps de doctrine, et non à celui qui lui est contradictoire. Sans doute encore, lorsqu'on me prescrit d'enseigner les trente-neuf articles, mon esprit s'y attache, comme à une injonction très-définie et très-expresse, car si l'on excepte les cinq premiers, qui sont d'accord

avec l'ancienne théologie, tous ces articles portent en eux-mêmes un caractère fort intelligible; mais je soutiens que ces deux esprits, non-seulement diffèrent entre eux, mais se contredisent. Un disciple des écoles païennes aurait pu, tout aussi bien, professer tout à la fois le stoïcisme et l'épicurisme, qu'un membre de notre Eglise, faire du *common prayer Book*, et des trente-neuf articles la base de la foi. »

Page 100, (note) : « Il y a trois ans que j'ai nettement accusé les réformateurs d'avoir toléré, dans les articles, l'absence de toute hostilité réelle pour l'Eglise romaine, quoiqu'ils y aient conservé une apparence d'hostilité. Je réitère aujourd'hui non moins nettement, cette même accusation. »

Page 479 : « Les paroles de notre douzième article penchent évidemment du côté des évangéliques, et surtout par le mot *nécessairement*. Pour moi, je crois que l'on peut détourner cet article de son sens naturel, par des explications, et je le souscris moi-même dans ce sens non naturel. »

Page 565 : « Nous trouvons, chose admirable et imprévue ! nous trouvons, dis-je, le cercle tout entier des doctrines romaines, gagnant peu à peu un grand nombre d'ecclésiastiques anglais. »

Page 567 : « J'ai déjà dit, il y a trois ans, qu'en souscrivant les articles, je ne prétendais renoncer à aucune des doctrines de l'Eglise romaine. »

Ce sont là les chefs d'accusation sur lesquels s'appuyaient les poursuites.

On voit que M. Ward acceptait les trente-neuf articles dans le même sens que M. Newman. Ce dernier théologien, ainsi que nous l'avons dit, avait publié un curieux travail pour montrer que les trente-neuf articles de l'Eglise anglicane ne sont pas en contradiction avec les doctrines de Rome, et que s'ils paraissent en condamner quelques-unes, c'est uniquement sur les abus auxquels ces mêmes doctrines avaient donné naissance que doit porter la condamnation. Ce travail pouvait manquer au fond de quelque exactitude; mais il n'en était pas moins digne de toutes les sympathies des catholiques; car, ainsi que l'a remarqué le docteur Wiseman, ce mode d'interprétation ouvrait une voie facile de rapprochement entre les anglicans et l'Eglise romaine. D'après ce système, les trente-neuf articles de l'Eglise anglicane auraient été rédigés dans un esprit de conciliation, et afin de gagner les catholiques à l'Eglise nationale. Il suivrait de là que la rédaction de ce symbole national a été à dessein conçue dans des termes assez élastiques, pour qu'à l'époque de la réforme, des catholiques aient cru pouvoir l'accepter sans abjurer leur foi. L'école de M. Pusey soutient, en conséquence, qu'on ne saurait interpréter aujourd'hui, dans un sens étroit et exclusif, le symbole qui fut jadis offert à l'Angleterre comme moyen de rapprochement, au milieu des dissidences religieuses que fit naître la réformation. Elle accepte les trente-neuf articles; mais elle en dilate le sens de manière à les mettre en harmonie avec les doctrines de l'Eglise primitive, et même avec celles du concile de Trente. Le but de cet ingénieux système est d'abord de repousser pour l'Eglise anglicane l'accusation d'hérésie, et de la catholiser ainsi, en attendant de pouvoir faire cesser le schisme auquel l'a condamnée Henri VIII.

De tout temps les opinions des théologiens et des docteurs anglicans ont varié touchant le véritable sens des articles sur lesquels sont entées les croyances de leur Eglise. Il en résulte, quoique tous les ecclésiastiques et les membres des universités soient obligés de les accepter sur la foi du serment, que chacun les interprète à sa manière, et que l'incertitude règne dans tous les esprits. Récemment encore, et pendant que ces questions étaient débattues, à l'occasion des poursuites dirigées contre M. Ward, un des ecclésiastiques les plus distingués du diocèse de Norwich, ayant conçu des scrupules sur le point de savoir s'il pouvait concilier ses convictions avec la foi qu'il a jurée aux trente-neuf articles, poussa la délicatesse jusqu'à donner sa démission des charges qu'il occupait, en motivant sa démarche. Qu'a répondu l'évêque de Norwich? On croira peut-être qu'il ait cherché à éclairer le démissionnaire en lui précisant la doctrine anglicane sur les questions qui soulevaient des doutes dans son esprit.

Mais loin de là, l'évêque lui a répondu qu'il n'acceptait pas sa démission, et il lui écrivait, pour calmer ses scrupules : « Il est impossible qu'un nombre quelconque de personnes voient ces propositions exactement de la même manière, et souscrivent les articles précisément dans le même sens. Une certaine latitude d'interprétation est absolument inévitable. » Sur cela, le révérend Wodelrouse s'est déterminé à garder sa cure, tout en professant des doctrines que sa conscience lui permet de concilier avec l'enseignement théologique national. On comprendrait difficilement qu'une Eglise ait pu vivre dans ce chaos, si l'on savait que toute polémique religieuse fût pendant longtemps interdite en Angleterre, et que l'anglicanisme ne se trouve guère en rapport avec le continent que depuis vingt-cinq années.

Pour trancher la difficulté relative au sens des articles, l'*Hebdomadal Board* forma le projet de soumettre à l'assemblée universitaire, qu'on nomme *convocation*, un nouveau *test*, dans le but d'en restreindre le sens et d'en fixer l'interprétation d'une manière favorable aux opinions puritaines. Ce projet souleva une clameur générale, non-seulement dans le camp puséiste, mais même chez certains de leurs antagonistes. Une polémique des plus vives eut pour résultat de démontrer l'incompétence de l'université, l'impossibilité de déterminer par cette voie le sens des trente-neuf articles, et enfin l'absurdité qu'il y aurait à exiger des membres de l'université des garanties qui ne sont pas demandées aux ministres qui n'en font

pas partie. L'adoption du projet du vice-chancelier eût été l'équivalent d'une excommunication de la moitié des membres de l'Eglise anglicane, qui auraient été déclarés schismatiques de par un vote de la convocation.

L'Église et l'État, qui ont concurremment arrêté les trente-neuf articles, peuvent avoir des prétentions à en expliquer le sens; mais l'université d'Oxford n'est qu'une sentinelle chargée de veiller à la pureté de la doctrine; elle n'a aucun droit pour fixer la doctrine qu'elle est chargée d'enseigner à la jeunesse.

Parmi les nombreuses protestations qui s'élevèrent contre les prétentions du vice-chancelier, la plus importante fut celle du docteur Pusey; elle fut publiée, sous forme de lettre dans l'*English churchman*, du 19 décembre. Voici comment le célèbre professeur y formulait son opinion.

« Vous me demandez, mon cher ami, ce que je ferais, si ce nouveau *test* était accepté par la convocation. Je réponds tout d'abord que ceux dont la position est moins compromise que la mienne, n'ont pas à se décider sur-le-champ. Quant à moi, je n'ai pas de choix à faire. On ne veut pas que je souscrive cette formule, et vraiment je ne pourrais. Vous ne vous trompez nullement sur la portée de mes paroles; je continue à souscrire les articles dans le sens où je l'ai toujours fait, depuis que j'ai pu comprendre en quoi consiste l'antiquité catholique, vers laquelle notre propre Eglise dirige notre attention. Je les souscris *dans leur sens littéral et grammatical*, et quand ce sens est obscur, je me laisse guider par la foi de toute l'Eglise, telle qu'elle était avant la séparation de l'Orient et de l'Occident. En suivant cette ligne de conduite je crois fermement suivre la voix de notre Eglise elle-même.

« Le *Test* qu'on nous propose met des bornes à la liberté que l'archevêque Laud conquit pour nous. Jusqu'ici la haute et la basse Eglise se trouvaient également renfermées dans les mêmes articles, et les tristes discussions de notre Eglise m'ont fait comprendre qu'il devait en être ainsi jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous réunir tous dans le même esprit. Mais aussi longtemps que les choses resteront dans la situation présente, comment espérer que les articles seront un *certum atque indubitatum opinionum signum?* Quoi! ils deviendront un *criterium* de foi, lorsqu'un tel et moi pourront les signer? Le nouveau *test* exige que l'une des deux parties signataires soit désormais exclue; mais nous savons que les auteurs de la nouvelle formule n'en veulent pas plus que moi, et dès lors on sait aussi qui l'on veut exclure de l'Eglise. Assurément, il n'y a rien de plus vague, et pourtant rien de plus rigoureux que cette formule; je dis rien de plus vague, en ce qu'elle peut pousser une foule de gens à l'accepter; je dis trop rigoureuse dans ses conclusions, pour me permettre de la souscrire en conscience... Mais après tout, ceci est l'affaire d'autrui; maintenant, il s'agit de moi-même. Malheureusement j'ai des raisons pour croire que ma signature ne satisferait nullement certaines personnes qui l'exigent. Il y a dix-huit mois, lorsque je prêchais sur un sujet extrêmement grave, je m'offris à souscrire, *ex animo*, tous nos formulaires, et on rejeta ma proposition, parce qu'on ne se fiait pas à mon système d'interprétation. Par conséquent, quand on vient me demander ma signature comme un *certum atque indubitatum opinionum mearum signum*, évidemment on exige de moi plus qu'on avait d'abord refusé.

« Jusqu'à ce jour, j'ai souscrit les articles dans le sens où ils ont été proposés par l'Eglise depuis le temps de Laud; mais actuellement c'est l'université qui me les impose, en les interprétant à son gré. Aussi, quand je pourrais accepter le nouveau *test* dans un sens quelconque, l'expérience du passé suffirait pour me faire comprendre que je ne puis le souscrire dans le sens qu'on me propose, et dès lors ce n'est plus qu'une question de probité.

« Vous pensez bien que je sens, au milieu de l'émotion générale, toute la gravité de ma présente déclaration. Mon exemple pourrait entraîner une foule de jeunes gens, et leur susciter des difficultés de toutes sortes. Je sais aussi que certaines gens seront d'autant plus pressées d'imposer ce *test*, qu'elles espéreront par là déterminer mon éloignement de cette ville. J'ignore ce qu'il en serait; mais refuser me semble la conduite la plus droite à suivre. Il vaut mieux, dans les moments critiques, que les gens connaissent tout d'abord le résultat de leur conduite.

« Je suis honteux de tant parler de moi-même..... Je remets avec confiance ma cause entre les mains de celui qui dirige toutes choses pour le bien, et dont je ne mérite rien. « E. B. Pusey. »

Devant ces arguments et la formidable opposition qui s'organisa sous le patronage du docteur Pusey, le vice-chancelier renonça à ses prétentions; mais il chercha à s'en dédommager, en faisant condamner le système d'interprétation des articles exposé par M. Newman dans le dernier des *tracts*. C'était une manière détournée de reproduire le projet qu'il semblait abandonner; mais l'université ne s'y laissa point prendre.

Quant à M. Ward, il ne tarda pas, après avoir déclaré au vice-chancelier les motifs de son silence, à connaître les mesures dont il allait être l'objet. Il remit alors une protestation entre les mains du vice-chancelier (1), et publia bientôt après une lettre adressée aux membres de l'université qui étaient appelés à le juger (2). Dans cette brochure, il défendait avec force sa position, et démon-

(1) *Sa lettre en date du 14 décembre 1844.*

(2) *An adress to members of convocation in protest of the proposed statue.*

trait que la *convocation* n'avait ni le droit de le juger, ni celui de soupçonner sa bonne foi, et moins encore le droit d'imposer un *test* aux membres de l'université.

La passion avec laquelle on discuta de part et d'autre la question de la souscription aux articles, n'empêcha pas de traiter celle du droit de priver, dans les circonstances actuelles, un membre de l'université de ses grades et des avantages qui y sont attachés. Enfin, le projet de faire condamner le traité xc, pour frapper M. Newman, inspira une vive réaction contre les autorités universitaires. Leurs rigoureuses exigences accrurent le nombre des partisans de M. Ward, ou tout au moins, des amis de la liberté de penser; on le vit par l'imposante minorité qui protesta contre les prétentions des chefs universitaires. La polémique devenait chaque jour plus ardente, les passions s'envenimaient à mesure qu'approchait le grand jour fixé pour la solution de ce solennel débat.

Le 13 février 1845, de grand matin, la ville d'Oxford était en proie à une vive agitation. Treize cents membres étaient accourus de divers points de l'Angleterre pour se rendre à l'appel du vice-chancelier, et près de onze cents prirent part au vote. La salle choisie pour ses délibérations était le vaste local qu'on nomme le théâtre. Vers une heure, le vice-chancelier y arriva, précédé par les suisses et les huissiers; il était accompagné des dignitaires de l'université. M. Ward, l'auteur de l'ouvrage qui devait être censuré, avait déjà pris sa place dans une des chaires. On remarquait au nombre des personnages de distinction présents, les évêques de Landaff et de Chichester, lord Ashley, l'honorable M. W. E. Gladstone, le docteur Pusey, plusieurs membres de la chambre des Lords et de celle des Communes. Après quelques formalités préliminaires, le vice-chancelier ouvrit la séance en exposant l'objet de la réunion. Le docteur Bliss donna lecture des passages de l'ouvrage de M. Ward, qui avaient motivé les rigueurs universitaires.

Après la lecture de ces diverses citations, la parole fut accordée à l'auteur, qui s'exprima en anglais; il en avait obtenu la permission du duc de Wellington, chancelier de l'université; car, sans cela il aurait dû parler latin. L'accusé protesta d'abord contre la légalité des mesures prises à son égard. De l'avis de deux jurisconsultes éminents en droit ecclésiastique et universitaire, la convocation était incompétente pour déclarer que l'ouvrage de M. Ward se trouve en opposition avec les trente-neuf articles. Sir J. Ponson et M. Bethell, de *Doctor's Commons*, avaient signé et rendue publique une consultation dans laquelle ils soutenaient en outre que la convocation n'avait pas le droit, dans ces circonstances et sur le motif allégué, de dégrader M. Ward. La dégradation est cependant autorisée, dans certains cas, par l'article 8 du titre 10, sect. 2 du livre des statuts, intitulé *de Degradatione*.

M. Ward, après avoir fait ses réserves, présenta sa défense dans un discours d'une heure et demie, prononcé avec un accent de profonde conviction. En descendant de la tribune, l'accusé remit au vice-chancelier une nouvelle protestation, déclarant, sur l'avis de ses conseils, qu'il regarderait comme nul tout ce qui pourrait être décidé contre lui.

M. Ward dit, en finissant, que le jugement de l'université ne pouvait manquer de précipiter la crise de l'Eglise établie, et que le moment où l'on regretterait les mesures violentes dont on cherchait à le rendre victime, n'était peut-être pas éloigné. Quand il eut terminé son discours, un des membres voulut proposer un amendement qui déclarait l'incompétence de la convocation. Le vice-chancelier s'opposa formellement à ce qu'il fût soumis à l'assemblée.

M. Denison et M. Bode, de l'Eglise du Christ, se levèrent, et remirent au vice-chancelier deux protestations, motivées sur l'incompétence des membres de la réunion. En dépit de ces protestations, les trois questions fixées d'avance par le vice-chancelier furent proposées à l'assemblée, qui vota sur les deux premières.

Voici le résultat des votes :

Première question. Les passages cités du livre de M. Ward sont en contradiction avec les trente-neuf articles de l'Eglise anglicane; 777 membres ont accepté la proposition par leur *placet*, et 386 ont repoussé par un *non placet*. — Décision contre M. Ward à une majorité de 371 voix.

Seconde question, relative à la dégradation de l'auteur. Les voix se sont ainsi partagées : 569 *placet* et 511 *non placet*. Majorité contre M. Ward, 58 voix seulement.

Quant à la troisième question, ayant pour but la condamnation du traité de M. Newman, qui justifie l'interprétation que M. Ward donne aux trente-neuf articles, au moment où le vice-chancelier l'a proposée à l'assemblée, le plus ancien des procureurs de l'université s'est levé, au nom de ses collègues et, en vertu d'un privilége dont jouissent ces dignitaires, il a opposé son *veto* à la proposition en s'écriant : *Nobis procuratoribus non placet !* Le vice-chancelier s'est vu obligé de retirer ses prétentions, au bruit des huées d'une partie de l'assemblée qui s'est dissoute aussitôt après. A la sortie de l'amphithéâtre, M. Ward fut accueilli par les applaudissements de tous les jeunes membres de l'université qui n'avaient pas été admis dans la salle, tandis que le vice-chancelier a été peu favorablement reçu de la foule.

La résolution adoptée par la convocation d'Oxford ne tarda pas à porter ses premiers fruits. Comme l'avait observé M. G. Ward dans sa défense, le coup dirigé contre sa personne devait atteindre l'université et l'Eglise. La commotion universitaire ébranla tout l'édifice religieux de l'Angleterre, et prépara une éclatante scission parmi ses membres.

La censure et la dégradation de M. Ward, qui eussent été un événement de peu d'importance si l'auteur de l'*Idéal d'une Eglise chrétienne* eût été seul de son opinion, deve-

naient d'une gravité extrême, si l'on songe qu'au sein même de la convocation, il s'est trouvé une minorité de quatre à cinq cents membres prêts à le soutenir en dépit des efforts faits par les chefs de l'université. Parmi eux se trouvent quelques-uns de ces hommes les plus éminents : M. Gladstone, alors ministre des colonies, le célèbre docteur Pusey, le docteur Hook, M. Villerforce, qui tous ont voté contre les prétentions du vice-chancelier. L'opinion que les mesures proposées par M. Ward étaient entachées d'illégalité, gagnait du terrain, vu que la consultation légale opposée par le vice-chancelier à celle des conseils de M. Ward, était conçue en termes fort équivoques, et semblait laisser la responsabilité de ce qui s'est passé aux chefs universitaires.

En attendant que le point légal fût discuté, on contesta avec raison à l'assemblée nommée *convocation* le droit de décider le sens des trente-neuf articles. L'on pouvait dire à cette docte assemblée : *S'il n'est pas permis de les interpréter comme M. Newman et M. Ward, de quelle manière doit-on les comprendre?* L'université prétendait que M. Newman et M. Ward se trompaient, mais elle ne pouvait pas aller plus loin et répondre à la dernière partie de la question sans empiéter sur les priviléges de l'Eglise, qui seule doit fixer la doctrine.

Il devenait donc indispensable de déterminer quelles sont les croyances de l'anglicanisme, du moment où une fraction puissante de ses membres prétend les conserver pures, et où elle est condamnée comme hérétique par la fraction qui lui est opposée. La résolution prise contre M. Ward ne permettait pas d'abandonner plus longtemps les trente-neuf articles à l'interprétation de chacun. Voilà le danger que prévoyait avec sagesse M. Ward, quand il suppliait la convocation d'épargner à l'Eglise le coup qu'elle méditait contre sa personne. La polémique soulevée par le *Modèle d'une Eglise chrétienne*, et les résolutions prises contre son auteur, auraient dû faire sentir aux théologiens anglicans la nécessité de connaître la signification du symbole de leur Eglise. Or, l'Eglise et le parlement ont seuls mission d'en préciser le sens et la portée, et nous pensons que dans les circonstances actuelles, il serait impossible pour le parlement, la Reine et l'Eglise, de formuler un symbole moins équivoque que les trente-neuf articles. Rédigé dans le sens puséiste ou dans le sens puritain, ce nouvel étendard de la foi nationale aurait inévitablement contre lui la moitié des évêques, la moitié des membres du clergé et des universités, et la moitié des fidèles. De sorte que la seule solution qui pût sauver l'anglicanisme est devenue une impossibilité. Les conséquences sont faciles à déduire.

Peu après le jugement de la convocation universitaire, et lorsque M. Ward s'occupait de faire réviser par la Cour du banc de la Reine la sentence qui l'avait frappé, la presse anglaise nous apprit que le révérend M. Ward venait de contracter mariage. A cette nouvelle, ses adversaires prétendirent voir dans cet acte, la réfutation pratique des principes sur le célibat ecclésiastique, posés et soutenus dans son ouvrage. Tous les journaux plaisantèrent avec plus ou moins d'esprit sur cette résolution inattendue; *l'English churchman* lui-même fit trêve à sa gravité ordinaire. Les critiques dont le mariage de M. Ward fut le sujet, lui fournirent l'occasion de répondre avec autant d'esprit que de raison à ses antagonistes. Il leur expliqua dans une lettre datée du 1er mars :

1° Qu'il croyait fermement comme une vérité de la religion naturelle, que le célibat est un état de vie plus élevé que le mariage ;

2° Que les vœux du célibat, faits comme il convient, sont perpétuellement obligatoires;

3° Que, dans un système ecclésiastique bien organisé, les prêtres devraient, s'il était possible, être tous choisis parmi les personnes qui ont fait ces vœux.

Il exposait ensuite qu'avec ce système doit marcher l'étude sérieuse des vocations, chose inconnue dans l'anglicanisme. M. Ward justifie son mariage en déclarant que, dans une autre Eglise, on n'eût pas admis dans les ordres un homme qui, comme lui, n'y était pas appelé; et il établit que dans l'Eglise romaine, où les prêtres sont obligés au célibat, on ne reçoit dans les sacrés ordres que les personnes que leur vocation n'appelle pas au mariage. Dans l'Eglise anglicane, où l'on s'inquiète fort peu des vocations, il est naturel qu'un ecclésiastique se marie, et l'on ne voit pas que les adversaires de M. Ward fussent fondés dans le reproche d'inconséquence qu'ils lui adressaient.

Ces contradictions du système anglican ne pouvaient manquer de dissiper entièrement les ténèbres qui pesaient encore sur l'esprit de l'auteur de l'*Idéal*. Cette lumière intérieure de la grâce, que Dieu seul peut donner, fut enfin accordée à l'homme qui s'était fait avec tant de générosité le champion de ce qu'il croyait être la vérité. Le 28 août, M. Ward annonça à l'Angleterre sa conversion à la foi catholique, apostolique et romaine; il publia à cet effet une lettre qu'il adressait à un de ses amis et qu'il communiqua au journal l'*Oxford-Herald*.

Cette lettre eut du retentissement; tous les journaux de Londres crurent devoir s'occuper de la résolution que venait de prendre M. Ward, et tous laissèrent percer le dépit que leur causait cette nouvelle conquête du catholicisme. Ceux d'entre eux qui commentèrent le plus longuement la conversion de M. Ward, déclarèrent ce fait *de la plus complète insignifiance*, sans s'apercevoir que leurs réflexions prouvaient précisément le contraire. Le *Times* annonça que M. Ward avait passé le Rubicon; ce journal, qui avait été si longtemps favorable au puséisme, et à M. Ward en particulier, disait, pour toute réfutation, que sa profes-

sion de foi (celle que nous venons d'analyser) était un document dégradant pour l'intelligence d'où elle émanait. Le *Standard* croyait faire de l'esprit en exprimant l'espoir d'annoncer bientôt à ses lecteurs que M. Ward était devenu juif ou musulman. Le *Globe* félicitait l'Eglise anglicane de s'être purgée d'un être si malfaisant; en vrai philosophe, il cherchait à prendre son parti de ce qu'il ne pouvait empêcher. Telles sont, en résumé, les réflexions que la conversion de M. Ward inspira à la presse protestante de Londres; elles ne renfermaient rien qui pût lui faire regretter la résolution qu'il avait prise. L'*English Churchman* fut seul à parler de la conduite de M. Ward avec quelque convenance. Il eût été difficile à ce journal de se montrer trop sévère après les aveux qu'il avait faits, et surtout après avoir reconnu qu'il y aurait des conversions nombreuses au catholicisme, tant que l'Eglise anglicane ne se réformerait pas dans le sens où les puséistes entendent ce mot, c'est-à-dire aussi longtemps qu'elle ne se déprotestantiserait pas. Il serait difficile de comprendre comment une communion chrétienne ou un individu pourrait se déprotestantiser sans faire précisément ce que M. Ward a fait, c'est-à-dire sans se soumettre à l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Voici la lettre que M. Ward adressa à un de ses amis, et qu'il communiqua à l'*Oxford-Herald* pour annoncer sa conversion à la foi catholique :

« Monsieur,

« Il m'a toujours semblé qu'une personne qui publie un livre de théologie encourt par là même des obligations, dans le cas où certains actes de sa vie publique auraient l'apparence d'être en contradiction avec les opinions émises dans cet ouvrage. L'auteur est obligé, je pense, de rendre, soit la rétractation de ses opinions, soit l'explication de ce qui paraît être une inconséquence, aussi publique que l'ouvrage original. C'est pour cette raison, et non pour occuper de moi le public, que, sur le point de me soumettre formellement à ce que je crois être la seule Eglise catholique, je viens vous demander la faveur de publier la lettre ci-jointe que j'ai écrite à un ami, et dont j'ai fait circuler depuis une quinzaine de jours des copies parmi mes connaissances. Je relèverai aussi, avec votre permission, quelques objections faites contre la démarche que je médite, sans entrer dans leurs développements, mais simplement pour constater l'impression générale que ces objections ont produite sur mon esprit. »

Rose-Hill, Oxford, le 13 août 1845.

« Mon cher ***, je vais réaliser le dessein dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, celui de rédiger les considérations qui m'ont déterminé à entrer dans la communion de l'Eglise catholique romaine, nonobstant quelques passages de l'*Idéal* qui semblent exprimer fortement l'intention contraire. Quiconque prendra la peine de lire avec soin ce que j'ai dit à ce sujet, spécialement dans le dernier chapitre de mon livre, verra aisément que j'ai basé le (prétendu) devoir de rester dans l'Eglise anglicane sur deux circonstances principales. La première, que rien ne saurait empêcher un membre de notre Eglise de recevoir toute la doctrine catholique; la seconde, que les personnes qui, doutant des titres de l'Eglise anglicane, se sont décidés à mener dans sa communion une vie régulière, ont trouvé dans leur position une confiance croissant tous les jours.

« Il est clair maintenant que ces deux circonstances ont cessé d'exister. Il n'est pas une personne sachant ce qui est généralement connu de tout le monde, qui puisse contester que la dernière ne soit évanouie. Quant à la première, la chose n'est pas moins certaine. Si les évêques parlant avec autorité *ex cathedra* sont les interprètes fidèles du sentiment de l'Église d'Angleterre, la question est décidée depuis longtemps contre les *romanisceurs* (puséistes); si, au contraire, comme je l'ai toujours pensé, les cours ecclésiastiques remplissent cette fonction, les doctrines que je professe ont aussi été condamnées. Sans m'arrêter ici sur la décision prise contre M. Oakeley, dans l'affaire de l'autel de pierre, affaire qui a été discutée de part et d'autre avec tant de soins et jugée après de si longues délibérations, la doctrine de la messe a été expressément condamnée; or, si cette doctrine n'est pas une des parties les plus essentielles et les plus vitales de la doctrine romaine, que regardera-t-on comme tel? Mais dans l'affaire Oakeley, je dois, pour moi-même, regarder la décision comme définitive, quoique M. Oakeley ait refusé de se défendre, à moins que quelqu'un ne relève le gantelet et ne provoque une nouvelle décision avec l'intention de défendre cette cause.

« On me répondra que les laïques ne sont pas obligés de signer les articles, et qu'en interprétant ces décisions au pire, elles ne gênent en rien la personne qui accepterait dans notre communion toute la doctrine romaine, pourvu toutefois qu'elle n'eût ni emploi ni charges ecclésiastiques.

« Pour faire ressortir la futilité de cette réponse, il me suffirait de rappeler les raisons sur lesquelles je m'appuyais en soutenant qu'il devait être permis dans notre Église d'accepter toute la doctrine romaine. »

M. Ward s'attache ensuite à démontrer, en s'appuyant sur des citations de son livre, que sa résolution d'entrer dans la communion catholique n'est nullement en contradiction avec les principes posés et soutenus dans son ouvrage. Au lieu de l'accuser d'inconséquence, on doit au contraire reconnaître que les derniers événements qui se sont passés

dans l'Eglise anglicane ont miné sous ses pieds le terrain sur lequel il s'est placé, et que son seul point d'appui a été renversé par les actes mêmes de cette Eglise. C'est surtout une justification personnelle.

M. Ward fait suivre la lettre à son ami de quelques considérations dans lesquelles il s'attache à répondre aux objections soulevées par les personnes auxquelles il en avait donné connaissance. L'une est relative à l'autorité de l'établissement anglican.

« On m'a objecté, dit-il, que l'Eglise anglicane enseigne les symboles avec autorité divine parce qu'en ce qui les touche elle parle, non comme Eglise anglicane, mais comme nous transmettant la foi de l'Eglise catholique, telle qu'elle était dans le commencement. Mais, ajoute-t-il, qu'on me permette de demander comment nous savons que les symboles contiennent la foi de l'Eglise catholique telle qu'elle était dans le commencement? Si c'est dans nos recherches privées sur l'antiquité, alors notre règle de foi n'était pas l'Eglise anglaise, mais l'antiquité interprétée par le jugement privé, ce qui est une tout autre chose. L'auteur de l'objection repousse en son nom et en celui des partisans de la haute Eglise en général cette manière de voir... D'autre part, si nous recevons (parlant seulement de l'autorité extérieure) le fait de l'apostolicité des symboles, sur l'autorité de l'Eglise d'Angleterre, comme nous n'admettons pas que l'Eglise d'Angleterre soit guidée d'une manière infaillible, nous ne pouvons croire que les symboles soit infailliblement vrais. »

M. Ward réfute aussi le grand argument sur lequel s'appuie surtout le docteur Pusey et qui consiste à dire : *La vie intérieure qui se manifeste dans l'Eglise anglicane prouvant qu'elle a la présence de Dieu, l'on peut rester en toute sûreté dans une maison où Dieu habite.* On a vu comment M. Oakeley et surtout M. Faber réfutèrent cet argument. (*Voy.* Oakeley et Faber.)

Enfin M. Ward termine et se résume ainsi :

« Les arguments sur lesquels je basais jadis le devoir (supposé) d'adhésion à l'Eglise anglaise (arguments que je ne reconnais plus comme péremptoires) étaient ceux-ci : Nous ne pouvons douter de la vitalité de l'Eglise anglaise, non-seulement quand nous sommes témoins de la sainteté qu'elle a produite, mais aussi quand nous songeons à la manière remarquable dont ses doctrines ont germé dans le cycle de la doctrine romaine. Premièrement, aussi longtemps qu'on nous laissera parfaitement libres dans notre Eglise de développer les doctrines que nous avons apprises d'elle, il est naturel et légitime que nous habitions en elle. Les doctrines qui pourraient être considérées comme une cause pour la quitter, ressortent de ce que nous avons appris d'elle-même, et sont permises dans son sein. Secondement, ceux qui étaient tourmentés, par des doutes et qui ont mené une vie plus régulière, ont vu leur confiance augmenter à mesure qu'ils accordaient plus d'autorité aux commandements de leur Eglise. Maintenant, ainsi que je l'ai dit, ces deux raisons de rester dans l'Eglise anglicane ont cessé d'exister. D'abord, la libre propagation de la doctrine catholique dans notre Eglise a été contrecarrée par l'autorité, et ensuite il n'est plus vrai de dire, ainsi qu'on le reconnaît aujourd'hui, qu'une vie austère dans notre communion ait pour résultat de diminuer les doutes de ceux qui y sont le plus vivement en proie. Ainsi donc les personnes qui ont accepté comme satisfaisants les arguments que j'avançais dans mon ouvrage pour prouver que notre position offrait toute sécurité, ne sauraient s'appuyer plus longtemps sur eux ; car ils ont perdu toute la force qu'ils avaient, par cela seul que notre position a changé.

« Je n'ai pas l'intention de nier, et je ne pourrais honnêtement le faire, qu'il n'y ait eu dans ces dernières années un remarquable épanchement de vie dans l'Eglise anglaise ; et considérant les grands bienfaits que j'ai reçus des agents qui étaient à l'œuvre dans son sein, j'avoue que je n'aurais pu me séparer de sa communion sans y avoir longuement et sérieusement réfléchi. J'espère avoir pensé et délibéré suffisamment ; j'espère bien n'oublier jamais ce que je dois aux convictions qui m'ont amené à la résolution que je prends ; et je fais des vœux ardents pour voir le jour où je serai encore uni, dans une même communion, aux hommes admirables dont je ne puis suivre l'exemple, en ce qu'ils regardent l'Eglise anglaise comme une habitation offrant toute sécurité au chrétien catholique.

« Je suis, Monsieur, votre fidèle serviteur,

« W. G. Ward.

« Rose-Hill, Oxford, 28 août. »

Mme Ward suivit l'exemple de son mari, se convertit et fut reçue au sein de l'Eglise en 1845. M. Ward et sa jeune épouse ont été confirmés, le 14 septembre 1845, au collége d'Oscott, par Mgr Wiseman, ainsi que madame Camphell-Smith, qui avait tout récemment embrassé la foi catholique, à l'exemple de son mari, qui l'avait fait quelques mois auparavant. Un grand nombre de personnes assistaient à cette cérémonie; on remarquait parmi elles MM. Bernard Smith et Talbot, ministres protestants convertis, qui avaient été ordonnés diacres les jours précédents. MM. Montgommery et Capes étaient aussi présents.

II. — WARD (R.), curé anglican de la paroisse de Saint-Sauveur à Leeds en 1815 et 1816, se convertit au catholicisme avec quatre autres ministres de la même église. Nous trouvons son nom dans un appel en faveur de la mission catholique dirigée par les Rév. Pères Oblats de Marie, et destinée à ramener leur ancien troupeau au bercail, dans lequel ils avaient eu le bonheur de rentrer eux-mêmes. Voici leur lettre publiée dans le *Catholic standard.* Elle est autorisée par les signatures de l'évêque de Beverley et du cardinal Wiseman.

« Londres, 20 septembre 1851.

« Nous sommes persuadés que les amis de notre sainte religion seront heureux d'apprendre qu'une nouvelle mission est sur le point de s'établir, tout près de l'église anglicane de Saint-Sauveur à Leeds, sous la direction des Oblats de Marie-Immaculée. Ces bons pères ont été appelés par l'évêque du diocèse. On vient de louer une maison pour leur résidence; ils auront pour chapelle un édifice attenant à la maison et qui peut contenir trois cents personnes. Cet arrangement est loin de pouvoir fournir à tous les besoins présents de la nouvelle mission, mais le seul praticable dans l'état présent des choses.

« Nous croyons de notre devoir de faire tout notre possible pour favoriser cette excellente œuvre, et cela pour plusieurs raisons, parmi lesquelles nous ne pouvons passer sous silence les droits du district de Saint-Sauveur à notre gratitude et à nos efforts pour son bien spirituel, puisque c'est l'endroit où nous et tant d'autres de nos chers amis, avons reçu le don estimable de la connaissance de la religion catholique. D'ailleurs, une mission dans cette localité sera d'un avantage immense pour le grand nombre de pauvres catholiques qui y sont établis. Nous nous adressons donc à nos amis catholiques en état de nous assister, afin qu'ils nous aident par leurs largesses : nous le leur demandons pour l'amour de Dieu et de la très- sainte Vierge, au mystère de l'Immaculée Conception, à laquelle la nouvelle mission doit être dédiée. »

Ont signé : Thos. Minster, dernièrement curé de Saint-Sauveur; R. Ward, curé en 1815 et 1816; G.-S.-L. Crawley, dernièrement vicaire de Saint-Sauveur; S.-P. Rooke, idem; Henri Cowbes, dernièrement ministre officiant à Saint-Sauveur-Leeds, le 24 juillet 1851.

III. — WARD (Francis), associé de la maison Osborn-Ward et Cie, de Bristol, en Angleterre, se convertit à l'Eglise catholique ainsi que sa femme, en janvier 1851. — On parlait alors publiquement de deux ou trois autres conversions dans la haute société de cette ville.

IV. — WARD (Le Rév. Richard), ministre anglican, maître ès-arts du collége d'Oriel à Oxford, inamovible de l'Eglise de Saint-Sauveur à Leeds, se convertit et fit abjuration dans le courant de mars 1851.

WARE (DE LA), lord anglais, et sa femme se convertirent au catholicisme et firent abjuration au commencement de janvier 1851.

I. — WARNER et sa femme, protestants convertis, aux Etats-Unis d'Amérique, vers 1816. Voici ce que dit à ce sujet le P. Grassi : « Que dirai-je des triomphes de la grâce dans quelques conversions? s'écrie cet estimable jésuite. En deux ans trois ministres (Ironside, Barber et Tessly) embrassèrent la sainte foi, et l'on vit renouveler l'exemple édifiant donné en d'autres temps par lord et milady Warner qui, après avoir abjuré l'erreur et établi leurs enfants, se séparèrent d'un commun consentement pour se faire l'un religieux, et l'autre religieuse. »

Vers le même temps, une quakeresse des plus distinguées, qui tenait, pour ainsi parler, bureau d'esprit, ayant entendu dire qu'il y avait à New-York des catholiques et qu'ils étaient jésuites, dévorée par son zèle, résolut de convertir ceux que le préjugé faisait croire *The worse abbominatione of the Antechrist*, l'abomination la plus maudite de l'Antéchrist. Elle fut les trouver de suite et dit tant de choses ridicules basées sur ce principe, qu'un des missionnaires crut devoir sortir de la salle. L'autre, américain, connaissant son pays, l'écouta, lui répondit avec politesse, ne se fâcha pas lorsqu'elle l'interrompit et la rendit ainsi moins furieuse, plus attentive à ce qu'il lui répliquait. Le Seigneur la convertit et il accorda la même grâce à d'autres tenant fortement à leur religion. Elle fut détrompée, reconnut son erreur et embrassa la vérité.

II. — WARNER (Mlle), fille d'un ministre anglican, se convertit au catholicisme et fut reçue au sein de l'Eglise en 1843.

WAROL (Mme Marie-Thérèse). *V.* LEFLEM.

WASHINGTON, né aux Etats-Unis, âgé d'environ trente ans, et petit-fils du fameux Washington, était venu en Europe pour embrasser la cause des Grecs. Les journaux annoncèrent dans le temps son dévouement; il passa en effet quelque temps en Grèce, et quitta ce pays peut-être par suite de la mésintelligence et des divisions qu'il vit régner parmi les chefs. Etant venu à Paris, il eut occasion de s'instruire de la religion catholique, qu'il ne connaissait que d'après les préjugés protestants.

Il apporta à cet examen toute l'attention et le sérieux que méritait une si grande affaire, et, ayant reconnu la vérité, il l'embrassa avec un généreux empressement. Son abjuration a été précédée d'une retraite de huit jours. Elle eut lieu au château de l'abbé duc de Rohan, le dimanche 24 septembre 1826; c'est M. Tharin, l'évêque de Strasbourg qui la reçut. Le même prélat donna aussi la communion et administra le sacrement de la confirmation au jeune étranger, qui édifia tous les assistants par sa piété, sa ferveur et la fermeté de sa foi.

WASMANN, peintre distingué qui abjura le protestantisme, et embrassa la religion catholique, et que l'amour de son art fixa ensuite dans les montagnes du Tyrol. Mme Wasmann, sa femme, née Kremer de Hanovre, suivit l'exemple de son mari, et fit son abjuration dans la chapelle de la maison anglaise, à Miran, en 1847, après avoir reçu pendant un temps assez long des instructions qui lui ont enfin fait connaître la vérité.

WATSON de Long-Washton Leicestershire (J), parent du R. Baof, séparé de Holy-Trinity-Hall un mois auparavant, se convertit au catholicisme, et fut publiquement reçu au sein de l'Eglise, en avril 1852.

Cinq autres personnes rentrèrent en même temps dans l'Eglise catholique.

WATZENBORN, protestant qui se trouvait à Cigliano, diocèse de Verceil en Piémont, ayant témoigné un vif désir de rentrer dans le sein de l'Eglise, M. d'Angennes, archevêque de Verceil, chargea le prévôt de Cigliano, M. Gastaldi, ecclésiastique zélé, de prendre soin du jeune étranger. Le 1er octobre 1836, Watzenborn fut baptisé sous condition dans l'église, au milieu d'un nombreux concours. Des personnes honorables du lieu étaient ses parrain et marraine. Le dimanche 9 octobre, le néophyte fut conduit avec pompe à l'église; interrogé par le prévôt, il satisfit à toutes les questions, et prononça son abjuration. Tout le monde fut édifié de son air de joie modeste, de calme et de piété.

WEBER (Nicolas), protestant, soldat du régiment des vétérans, était né à Gollaten, dans le canton de Berne, et avait servi comme sergent dans l'armée française. Arrivé à l'âge de trente-huit ans, il trouva dans le chapelain militaire, Pescatori, un guide bienveillant. Il demanda instamment à être instruit dans la religion catholique. Le prélat, grand chapelain de la cour, chargea en effet M. Pescatori de ce soin. Weber, examiné par le pieux ecclésiastique, fut jugé digne d'être admis dans l'Eglise. Il reçut le baptême le samedi saint, dans l'église royale de Nastri. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par le syndic de Portici, et reçut le nom de Ferdinand. Il assista à la messe solennelle, et reçut la communion des mains du chapelain, qui lui adressa une pieuse exhortation.

WEHL (François-Marianne-Lazare), né à Strasbourg, de parents juifs, âgé de vingt-cinq ans, militaire dans le 34e régiment de ligne, se convertit au catholicisme. La cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Jacques de Turcoing, diocèse de Cambrai, après que Wehl eut été instruit et disposé par l'abbé Bater, aumônier du corps, en garnison à Lille. Cet ecclésiastique lui conféra le baptême, et Welh eut pour parrain et marraine M. et Mme Mazures, de Turcoing. Le nouveau converti reçut aussi la communion des mains de M. Bater. L'église était remplie de fidèles. La messe fut célébrée par le curé de Saint-Jacques, et la cérémonie terminée par le chant du *Te Deum*. (XIXe siècle.)

WEIL (Emmanuel-Paul-Nicolas-Servais), rabbin en chef à Maëstricht, se convertit au catholicisme d'une manière extraordinaire. Il exerçait les fonctions d'instituteur pour la communauté juive, à Ratingen, petite ville à deux lieues de Dusseldorf. Ses talents et ses connaissances lui avaient concilié l'estime du rabbin de Dusseldorf, Scheur, homme très-instruit et considéré lui-même. Ce fut celui-ci qui l'engagea à se présenter au concours qui allait s'ouvrir à La Haye, pour la nouvelle place de rabbin en chef à Maëstricht. Weil, qui n'avait pas encore alors trente ans, hésitait à s'offrir pour une place dont sa jeunesse semblait l'exclure. Cependant, cédant aux instances de son ami, il se rendit à La Haye, où il trouva cent-vingt rabbins qui venaient aussi concourir. A leur grand étonnement, après deux jours d'un examen soutenu de la manière la plus satisfaisante, Weil fut jugé le plus digne, et nommé à la place. Il s'en retourna aussitôt à Ratingen pour régler ses affaires. En se rendant ensuite à Maëstricht par Aix-la-Chapelle, où le congrès se tenait alors, il se trouva dans une voiture publique avec un prêtre catholique, dont les entretiens et les prévenances le touchèrent. Cet ecclésiastique lui parla de religion, et eut occasion de lui rendre quelque service. Ils se séparèrent. Weil fut bien reçu à Maëstricht, et y remplit ses fonctions de rabbin pendant les années 1818 et 1819, lorsque Dieu l'appela d'une manière inattendue. Le jour où l'on faisait à Maëstricht la procession solennelle pour la fête de saint Servais, évêque de Tongres, M. Weil se trouva dans une des rues de la ville, et vit la procession venir à lui. Son premier dessein fut d'éviter cette rencontre; mais un mouvement involontaire le força d'avancer. Il vit la procession passer sous ses yeux, et, lorsque le saint-sacrement fut près de lui, il essaya vainement de se retirer, et se trouva comme contraint de tomber à genoux. Il se sentit, en ce moment, éclairé d'une lumière soudaine, et disposé à reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, et il l'adora en cette qualité. S'étant rendu à la synagogue, et ayant fait assembler la communauté, il raconta franchement ce qui lui était arrivé. *J'étais appelé*, dit-il, *à vous montrer le chemin du salut, mais moi-même je ne le connnaissais pas. Dieu vient de me le montrer. Jésus, que nos pères ont rejeté, est le vrai Messie; en lui seul est le salut, je m'attache à lui; si vous voulez me suivre, vous trouverez aussi le salut.* Aussitôt après, il alla chez un curé catholique, lui raconta ce qui venait de se passer, et le pria de l'instruire. Le nouveau Paul fut fidèle à la grâce, reçut le baptême, et s'est vu avec joie agrégé à la grande société des fidèles. Dans une lettre datée de Maëstricht, le 16 janvier 1823, il témoigne toute sa reconnaissance à Dieu. Il se félicite d'être dans une situation où il pourra faire son salut, et remplir les vues de la Providence.

WEISBERG (Georges-Frédéric), de Lubeck, se convertit au catholicisme et fit son abjuration le 13 mai 1733 à Strasbourg.

WEISS (Jean) calviniste de Neuchâtel en Suisse, passant par Gênes, y tomba malade et fut reçu dans un hôpital où les P. P. de Saint-Philippe l'instruisirent. Il reçut le baptême le 15 août 1850, jour de l'Assomption, des mains du vicaire général capitulaire de Gênes.

WELLS (William), du collége de la Trinité à Cambridge, vicaire anglican de l'église de Saint-Martin à Liverpool, abjura l'anglicanisme et fit profession de la foi catholique dans la cathédrale de Birmin-

gham, le dimanche des Rameaux 1845. Cette conversion produisit une sensation profonde à Liverpool. Le recteur de cette ville annonça le même jour dans son église la conversion de son ami par un discours où respirait la plus profonde estime pour lui, et en même temps il rendit compte des motifs de sa démarche dans un langage qui donna à penser à ses auditeurs protestants.

Le lendemain, deux ministres anglicans arrivèrent à Birmingham, dans le même but. Ils furent admis, quelques jours après, parmi les enfants de l'Eglise.

WENCESLAS de Boscowicz, seigneur de grande autorité, à la voix de saint Jean de Capistran, abjura les erreurs de Jean Hus avec deux mille de ses sujets.

WENHAM (John Georges), maître ès-arts du collége de la Madeleine à Oxford, aumônier des forces de Sa Majesté britannique à Ceylan, district de Kandy (Sydney), après s'être démis de ses bénéfices, embrassa publiquement la foi catholique et fut reçu au sein de l'Eglise, à Kandy, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, 29 juin 1846. L'année précédente, le docteur Champman, premier évêque protestant de Colombo, avait emmené avec lui M. Wenham pour surveiller l'éducation cléricale dans son diocèse et remplir les fonctions de chapelain. L'abbé A. Reinaud, missionnaire apostolique des Indes, informa deux dignitaires de l'Eglise catholique d'Angleterre de la conversion de M. T. G. Wenham, par la lettre suivante datée de Kandy (Ceylan) :

« Cédant aux désirs d'un grand nombre d'Irlandais catholiques qui sont en garnison à Ceylan, je viens vous raconter un événement dont ce pays n'avait jamais été témoin. Le glorieux jour de la fête des saints apôtres, saint Pierre et saint Paul, le révérend T. G. Wenham, chapelain de la colonie à Kandy, est devenu membre de la sainte Eglise catholique. Chacun s'accorde à reconnaître les éminentes qualités de ce gentleman, esprit large et cultivé, d'une piété éminente et d'une modestie qui brille dans ses manières et son maintien. La veille du jour où il a été à nous, il a prononcé un touchant discours d'adieu, adressé aux anglicans dont il avait été le pasteur. Ses paroissiens furent d'autant plus surpris qu'aucun d'eux ne soupçonnait que le soir du même jour M. Wenham recevait le baptême (sous condition), et le sacrement de pénitence dans une chapelle catholique. L'étonnement fut grand aussi parmi les catholiques quand, le jour de Saint-Pierre, en se rendant à la messe, ils trouvèrent le révérend Wenham agenouillé à la porte dans l'attitude d'un suppliant. Je vins le recevoir, et après lui avoir adressé plusieurs questions auxquelles il répondit avec un accent de profonde conviction, je lui fis réciter la profession de foi de Pie V, et il jura sur les saints Evangiles d'être fidèle à ses prescriptions; je l'introduisis alors dans l'église, et après avoir chanté le *Veni Creator*, je lui donnai le fraternel baiser de paix et me revêtis des ornements pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Le nouvel enfant de l'Eglise y assista avec une touchante piété et une tendre dévotion. Ses sentiments se peignaient parfaitement sur sa physionomie au moment où il approcha de la sainte table. Cette édifiante cérémonie se termina par le chant du *Te Deum*. Les personnes qui connaissaient la brillante position qu'occupait notre nouveau frère et le superbe avenir qui s'ouvrait devant lui, apprécieront toute la générosité de sa résolution. »

M. Wenham publia une brochure dans laquelle il expose les raisons qui l'ont déterminé à abandonner l'Eglise anglicane.

I. — WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), poëte dramatique, orateur, diplomate, conseiller aulique de Hesse-Darmstadt, chanoine honoraire de Kaminiek, et membre de la Société royale de Kœnigsberg, naquit dans cette dernière ville le 18 novembre 1768. Son père y était professeur d'éloquence et d'histoire, et devint dans la suite recteur de l'université. Le jeune Werner étudia le droit, fit sa philosophie sous le fameux Kant, et donna le premier essor à son talent dans un exercice qu'il soutint en pleine université, et où il prononça deux discours latins aux applaudissements d'un nombreux auditoire. Son mérite lui procura de bonne heure un emploi honorable. En 1793, il fut nommé secrétaire de la guerre et des domaines, et, en 1805, il fut appelé à Berlin comme secrétaire intime au nouveau département de la Prusse orientale. Son goût pour s'instruire le porta aux voyages, qui étaient pour lui un moyen d'étendre ses connaissances par ses rapports avec les hommes les plus distingués dans chaque pays. Son premier voyage littéraire fut en 1790, où il visita Berlin et la Saxe. Après la mort de sa mère, en 1807, il alla successivement à Vienne, à Munich, à Francfort, à Cologne, à Iéna; en 1808, en Suisse et à Paris; en 1809, en Italie. Il se lia dans ses courses avec les littérateurs de ce temps, Schelling, Gœthe, Jacobi, A.-G. de Schlegel. Mais si ces voyages furent utiles à M. Werner sous le rapport des connaissances et du goût, ils lui procurèrent encore un avantage plus précieux. C'est à Rome, en 1809, qu'il eut le bonheur de connaître la foi catholique, et le courage de l'embrasser. La persécution dans laquelle l'Eglise gémissait alors ne l'empêcha pas de reconnaître en elle les marques de l'assistance divine. On dit que ce fut l'abbé Ostini, professeur de théologie au collége romain, qui acheva dans ses conférences particulières avec M. Werner ce que la grâce avait commencé.

Arrivé à Rome, il pensa qu'il était temps de méditer sérieusement sur la religion et d'examiner le catholicisme avec attention. Ayant demandé la permission d'assister à une première communion, il fut conduit un matin à l'église de l'Enfant-Jésus par l'abbé Ostini, depuis cardinal; placé dans un endroit où il pouvait voir sans distraction, il assista à la première communion de nombreux enfants : il en fut si ému qu'il fondit

en larmes et qu'elles ne cessèrent de couler pendant deux heures que dura la cérémonie. En sortant, il répondit à l'abbé Ostini qui lui avait dit, rempli d'étonnement et de joie : — *Vous êtes donc catholique? — Je désire l'être, mais je vois mille difficultés.* Après huit mois d'études et de réflexions, il fit secrètement entre ses mains abjuration du protestantisme, puis sa manière de vivre la rendit bientôt publique, parce qu'il fut un catholique de zèle et d'action. Sachant qu'il avait fait beaucoup de mal par ses écrits, entre autres par sa tragédie intitulée *Martin Luther*, il voulut entrer dans l'état ecclésiastique afin de réparer, par la prédication, le scandale dont il avait été cause.

Le nouveau catholique prouva par sa conduite la sincérité de sa conversion; il étudia la théologie, et finit par ne plus s'occuper que des matières de religion. En 1813, il retourna en Allemagne et témoigna à l'archevêque de Ratisbonne, M. de Valberg, son désir de se préparer plus prochainement à l'état ecclésiastique. Le prélat le plaça dans son séminaire d'Aschaffenbourg, où M. Werner reçut l'ordination sacerdotale, en 1814. Etant allé à Vienne, il s'y livra au ministère de la chaire, prêchant l'hiver dans la capitale, et l'été dans les provinces environnantes. Un grand concours se portait à ses sermons, la Hongrie, la Styrie, Venise même furent le théâtre de son zèle. Il passa une partie de l'année 1817 chez le comte Nicolas de Grokalski, vice-gouverneur de Kaminiek, dans la partie de la Pologne russe, et y connut l'évêque Makiewicz, qui le nomma chanoine honoraire de son église. C'est à son retour de Vienne que ce prédicateur entra dans la congrégation du Saint-Rédempteur, fondée en Italie par le B. Liguori. On a de Werner quinze différents ouvrages, qui l'ont placé au nombre des littérateurs distingués et qui pour la plupart sont antérieurs à sa conversion. Un des plus connus est son poëme dramatique des *Fils de la Vallée*, 1803, deux volumes; ses *Tragédies* ont eu un grand succès. En 1807, il publia son *Martin Luther* qu'il a réfuté lui-même en 1814. Il n'y avait encore eu d'imprimé en 1822 que deux de ses sermons. Depuis 1814, cet homme estimable fut continuellement en butte aux calomnies et aux sarcasmes des protestants; on ne put lui pardonner son changement et son zèle, tandis qu'il était visible que son ancien attachement au protestantisme prouvait la droiture de son cœur; il était de bonne foi, il cherchait la vérité, et s'est déclaré pour elle dès qu'il l'eut trouvée. Il mourut dans l'ordre des Liguoriens, plein de mérites devant Dieu, et de gloire littéraire aux yeux des hommes. Prêchant à Vienne, lors du congrès, en 1814, il fut présenté à un des souverains qui se trouvaient au congrès, le roi de Prusse, dit-on, et ce prince ne lui dissimula point qu'il blâmait ceux qui changeaient de religion. *Et moi aussi, Sire*, reprit M. Werner, *je trouve que Luther a eu très-grand tort de changer, et c'est parce que je suis de cet avis, que je suis revenu à la foi qu'il avait quittée.* Le souverain, qui était protestant, ne répondit rien.

II. — WERNER (Mlle), sœur du colonel Werner, député et grand maître de la Société Orangiste, se convertit au catholicisme, en 1837.

WESLEY, méthodiste d'un rang élevé, fit abjuration et reçut le baptême sous condition le 5 janvier 1845, des mains du prieur de la maison des Barnabites de Moncaleri, près de Turin. Il eut pour parrain S. A. R. le duc de Savoie.

WEST, prédicant méthodiste anglais, demeurant près de Pittsburg en Pensylvanie, rentra dans le sein de l'Eglise catholique, le 22 mai 1834, ainsi que sa femme et ses enfants. Le pasteur catholique de Pittsburg lui adressa un discours, et l'exhorta à la persévérance. Il donna le baptême aux enfants; le père et la mère avaient été baptisés, la mère appartenait à l'Eglise anglicane. Cette conversion était due au zèle d'un pieux laïque, M. Charles Kenny, qui travaillait depuis deux ans à convaincre son ami.

WESTER (Henriette-Jeanne-Marie), protestante, femme de M. Henri Gondet, négociant, fit abjuration entre les mains de M. Millet, curé d'Orange, le 20 mars 1820. Son fils, âgé de quatorze ans, et sa fille de dix-neuf, l'ont accompagnée dans cette démarche.

WETZEL (Le docteur), rédacteur de la *Gazette protestante* de Bamberg, étant tombé malade en 1819, pria le prince de Hohenlohe de venir le visiter et lui témoigna le désir de mourir catholique. Le prince lui administra les sacrements et le visita plusieurs fois. Mais à la fin, les protestants prirent l'éveil et le prince ne put pénétrer davantage auprès du malade. Les feuilles protestantes défigurèrent les faits et crièrent à cette occasion contre le prosélytisme catholique. Le prince leur répondit dans une brochure exprès et dans un sermon sur l'esprit du temps. Les prêtres libéraux, dit-il, l'appelaient un *petit Romain :* tout son ouvrage indique autant de soumission que d'attachement à l'Eglise.

WHELLIER (Sophie), anglaise âgée de quarante-cinq ans, et attachée à la secte presbytérienne, en a solennellement abjuré les erreurs le 26 juin 1843, dans l'église paroissiale de Sixt (Savoie), et reçut le baptême en présence d'un nombreux concours. L'attitude recueillie de la néophyte, la fermeté avec laquelle elle fit sa profession de foi, la ferveur de sa prière, qui trahissait la joie de son cœur, ainsi que la paix délicieuse dont son âme était inondée, frappèrent tous les assistants d'une émotion profonde. Cette conversion remarquable, résultat d'une étude longue, réfléchie et soumise à plus d'une épreuve, porta d'heureux fruits, et en promettait d'autres non moins précieux. — Déjà Mme Glover, sœur de la nouvelle baptisée, sollicitait la même faveur pour elle et pour un jeune fils que les Jésuites ont accueilli dans leur établissement de Milan.

WHILD (Elisabeth), née à Ipswich, en Angleterre et âgée de vingt-quatre ans, ayant été admise, le 30 octobre 1838, à l'hospice des Catéchumènes, à Turin, y fut instruite dans la religion catholique et fit abjuration le 22 décembre 1838, dans la chapelle de l'hospice, entre les mains de Vogliotti, chanoine de la Trinité, de la congrégation du Corps du Sauveur. Elle reçut le lendemain dans la même chapelle la confirmation et l'eucharistie des mains de l'archevêque.

I. — **WHITE** (Robert), écuyer, précédemment attaché à l'excise et demeurant dans la ville de Claremorris (Irlande), se fit catholique et reçut les sacrements vers la mi-février 1836 des mains de M. Hevran, pasteur catholique du lieu. M. White avait été ardent protestant, mais, après une mûre délibération, il comprit que pour son salut éternel il fallait mourir dans le sein de l'ancienne église.

II. — **WHITE** (Le Rév. Ferdinand-Elliot) fut reçu dans le sein de l'Eglise de la Nativité de New-York par le Rév. docteur Forbes, avec sa femme et toute sa famille, en février 1851. M. White avait toujours été considéré comme un des hommes les plus respectables de l'Eglise épiscopale de son temps. Il avait reçu son éducation à l'université d'Harvard, et s'était distingué par sa sagesse, son caractère irréprochable et sa fidélité dans toute charge qui lui a été confiée.

WICELIUS ou **WETZEL** (Georges) naquit en 1501 ou 1503 à Fulde, selon d'autres à Vach dans le Hessois, et entra de bonne heure dans un couvent. Mais il ne tarda pas à se dégoûter de la vie religieuse. En 1520, il eut pendant six mois Luther et Mélanchton pour professeurs à Vittemberg, se fit ordonner prêtre par l'évêque de Mersebourg, et fut nommé vicaire dans son endroit natal; par suite de ses lectures dans Erasme, il embrassa les nouvelles doctrines. Il prêcha dès lors avec ardeur contre l'Eglise catholique, et se maria, car cela paraissait dès lors une marque certaine d'un ecclésiastique bon luthérien. Il perdit naturellement sa place, mais il reçut, en 1525, celle de prédicant en Thuringe, et puis, sur la recommandation de Luther, devint pasteur à Niémeck, dans le voisinage de Wittemberg. Il y travailla plusieurs années avec zèle, s'appliqua aux études théologiques; mais il s'aperçut que la réformation de Luther n'était guère conforme à la primitive Eglise, et il publia des écrits à ce sujet, l'un desquels est adressé à Mélanchton. Ce qui le choquait surtout dans la doctrine luthérienne, c'est que les bonnes œuvres n'eussent aucune part à la justification devant Dieu : ce fut le principal motif de son retour. Il quitta donc, en 1531, et son emploi et la nouvelle Eglise, écrivit contre elle et contre Luther, dès l'année suivante, avec d'autant plus de véhémence qu'il les avait connus de plus près. Wicélius explique ainsi quelques-uns des motifs de sa conversion dans l'écrit qu'il publia à ce sujet :

« J'ai acquis la conviction que cette œuvre (la Réforme) n'est point cette Eglise de Dieu établie pour tout le monde, et s'étendant partout, Eglise que nous croyons et nommons catholique; mais un schisme, c'est-à-dire une branche récemment détachée d'icelle, comme il en a paru par centaines depuis la venue de Jésus-Christ. Je l'ai vu ce moine, auteur, précurseur et chef de cette œuvre; seul il l'a inventée, et seul il la soutient, la propage et la mène à sa guise. Il fait et défait, tourne et retourne, affirme et nie, élève et renverse au gré de ses caprices, favorisant, en toute occasion, ses intérêts personnels, au préjudice même de ceux de l'Eglise. J'ai vu et je continue de voir, comment ces hommes, par une administration inconstante, irrésolue, sans principes et tout humaine, arrêtent l'essor de la secte qu'ils ont eux-mêmes établie. Le désordre est partout. Ce qui est loi cette année sera rebut l'année prochaine. Ce qu'on observe aujourd'hui on le rejettera demain, sans compter qu'il ne se trouve pas deux ministres qui suivent, dans le gouvernement de leur église, une règle commune. L'arbitraire est le seul code. Telle chose qui a été déclarée strictement obligatoire, selon l'Evangile, est bientôt après abandonnée comme inutile. Un jour, c'est ceci, le lendemain c'est cela; productions éphémères de leur cerveau qui sont aussi vite oubliées que promulguées... Déjà la pénurie de ministres se fait sentir. Après avoir fait redescendre au rang de laïques ceux qui s'étaient adjoints à eux, ils sont réduits, pour ne pas laisser mourir leur secte, à accaparer pêle-mêle, qu'ils soient dans les ordres ou non, les premiers venus sachant lire, pourvu, toutefois, qu'ils aient ou veuillent prendre femme, et s'engagent à ne jamais laisser chômer la couche nuptiale, si la mort venait à leur enlever leur moitié. En effet, comment un célibataire serait-il apte à prêcher le saint Evangile!.... Celui qui se jette dans une secte ne peut plus disposer de sa personne; il est tour à tour l'esclave d'opinions et d'exigences différentes. Ne vaut-il donc pas mieux rester dans le giron de l'Eglise? Ce n'est que là que l'on trouve sécurité, certitude, vie, bonne conscience, salut éternel..... Grande fut mon inconstance, grande ma légèreté lorsque, il y a dix ans, je tombai dans la secte où vous tripotez jusqu'à ce que vous produisiez un nouveau Ziska. Heureusement la faute que j'avais commise avait son excuse dans mon extrême jeunesse. D'ailleurs, j'étais facile à séduire à une époque où je n'avais ni lu ni même vu les Pères de l'Eglise. Enfin, j'étais du nombre de ceux auxquels s'applique notre vieux proverbe : *Qui aime la danse n'est pas difficile sur la musique.* »

Plus loin il s'exprime ainsi : « Avec le temps, on se dégoûta de la Bible ainsi que des écrits des plus anciens docteurs, à la place desquels surgirent d'autres maîtres, qui ne les valaient point. L'Eglise eut

beaucoup à souffrir de cette révolution à la suite de laquelle elle finit par tomber dans l'état dans lequel nous la voyons.— Que Dieu lui vienne en aide ! — Et pour dire en peu de mots, ce que d'autres ont dit dans des volumes, il y a deux choses qui ont causé cette prostration de l'Eglise et lui ont attiré le mépris des infidèles: ce sont son obstination à repousser toute réforme dans sa liturgie, et les mauvaises mœurs. Il est temps, plus que temps qu'on procède à la guérison de ces deux plaies mortelles de l'Eglise à laquelle d'ailleurs les quelques taches qu'elle a involontairement contractées ne sauraient ôter la qualité de notre mère spirituelle. Qui sait même si Dieu n'a pas permis que cette secte fît irruption pour que l'Eglise en prît occasion de se reconnaître, de se réformer, de s'amender ? Toutefois, l'existence de cette secte n'est pas justifiée pour cela..... Dites, d'où nous vient la Bible ? Est-ce l'Eglise ou cette secte qui nous l'a donnée ? Et si c'est l'Eglise, nous l'aurait-elle mise entre les mains afin que nous nous en servions pour la combattre ? Elle nous aurait donc elle-même donné des verges pour la fouetter ! »

Wicélius possédait une certaine facilité d'élocution, il a laissé de nombreux écrits. Un de ses plus violents antagonistes fut Juste Jonas ; et lorsque Wicélius eut parlé des articles de Smalcalde, Reida publia contre lui un mémoire avec une préface de Luther. Cet écrit a pour titre : *Parallèle entre les papistes, les anabaptistes, les wicéliens, les luthériens, et l'Eglise chrétienne et catholique.* Il obtint d'abord une charge ecclésiastique à Lupenitz, puis fut conseiller des empereurs Ferdinand I^er^ et Maximilien II. Parmi ses coreligionnaires, ses plus intimes furent Masius, le franciscain Ferrus, et l'évêque Jules Pflugk .. L'an 1533, un comte catholique de Mansfeld l'appela comme prédicateur à Islèbe ; sa position y fut pénible au milieu d'une population presque toute luthérienne. En 1533, le duc Georges de Saxe, zélé catholique, le fit venir à sa cour, et se servit beaucoup de lui pour travailler à la réunion des protestants avec les catholiques. Ce prince étant mort en 1539, et l'hérésie ayant prévalu dans son duché, Wicélius se rendit en Bohême : il fut protégé successivement par l'évêque de Misnie, l'abbé de Pulde, l'électeur de Mayence, et mourut en cette dernière ville l'an 1573, étant conseiller aulique. Comme il avait été marié, il n'y eut pas moyen de lui confier des fonctions ecclésiastiques : de là peut-être, dans ses écrits, une certaine rancune contre le célibat religieux. Il rédigea dans sa vie plusieurs projets pour la réunion de tous les partis.

WIDNAM, de l'université d'Oxford, ministre de l'Eglise anglicane dans l'île de Ceylan, fut converti à la foi catholique en 1847, par les soins de Mgr Horace Bettachini, évêque de Tovona et coadjuteur du vicaire apostolique de cette mission. M. Widnam, que des études profondes et une grande droiture de cœur avaient préparé à la grâce de la foi, renonça au riche bénéfice qu'il possédait dans les Indes anglaises. De retour en Europe, il s'empressa d'aller recevoir la bénédiction du chef de l'Eglise et de s'acquitter de la mission qu'il avait reçue d'exposer à la Propagande la situation et les besoins des catholiques de Ceylan. Il traversa Paris se rendant à Londres, et les personnes qui l'ont vu conservent une précieuse impression de sa piété, de sa science et de l'aménité de ses manières.

WIEL (Ferdinand-François, comte DE), né en 1641, se convertit à la religion catholique, fut chanoine à Strasbourg, à Cologne et à Lüttich, et mourut d'un coup de fusil qu'il reçut à la chasse.

WILBERFORCE, anglais converti au catholicisme, qui entra dans l'ordre des Jésuites, et qui, à la fin de 1851, parcourut l'Irlande pour y faire des conférences religieuses. A Limerick, il insista parfaitement sur cette pensée du célèbre Gœrres, que Luther ne fut nullement un réformateur, et que le véritable réformateur est saint Ignace, qui combattait et détruisait les erreurs et les vices propagés par Luther. On sait combien les Jésuites ont contribué à ramener au sein de l'Eglise plusieurs puséistes. Cette parenté spirituelle explique la prédilection avec laquelle la plupart des nouveaux convertis s'attachent à mettre en lumière les services et les mérites de la Compagnie de Jésus. Tout le monde connaît le célèbre collége que les Jésuites dirigent à Sthonyhurst. Lorsqu'ils s'établirent en ce lieu, en 1793, il n'y avait qu'une vingtaine de catholiques. On en compte aujourd'hui plus de 2,500, soit Anglais convertis, soit Irlandais qui sont venus se fixer dans les environs. Un des derniers et des plus remarquables néophytes est M. Wilberforce.

WILCOX (Mistriss), protestante, fit abjuration le dimanche de Pâques de l'année 1833, à Albany, diocèse de New-York, aux Etats-Unis. Cette dame, d'un esprit cultivé, connaissait bien les doctrines de l'Eglise protestante, et ce n'est qu'après une mûre délibération qu'elle y renonça.

WILKIE, protestant qui se convertit au catholicisme en 1838, et dont la conversion fit du bruit en Angleterre.

I. — WILKINSON, veuve d'un ministre anglican, abjura le protestantisme et embrassa la religion catholique vers 1843.

II. — WILKINSON (T.-V.), d'une famille distinguée du comté de Durham, et qui avait reçu les grades universitaires à l'université de ce nom, se convertit et fit abjuration le 1^er^ janvier 1847 entre les mains du révérend H. Wamesley, prêtre de la chapelle de Sainte-Anne à Leeds. La position de ce nouveau néophyte donnait le plus vif intérêt à cette cérémonie.

WILLES (François), protestant irlandais, se convertit et fit abjuration avec trois autres en 1828, dans la paroisse d'Upperglamire, dans le comté de Cork, devant une assemblée nombreuse et distinguée. L'eccléi-

siastique qui les reçut au sein de l'Eglise catholique prononça un discours sur les causes, les progrès et la décadence actuelle de la réforme en Angleterre.

WILLIAMSON (David), de Baltimore, qui, à l'avantage d'une grande fortune, joignait une capacité, une sagesse et un mérite qui lui avaient concilié l'estime générale, se fit catholique en 1800, et continua à pratiquer la religion de la manière la plus édifiante : toute sa famille se fit aussi catholique.

I. —**WILSON** (Catherine), protestante dont la conversion au catholicisme est rapportée dans la lettre suivante, écrite de Boulogne-sur-Mer à un directeur du grand séminaire de Saint-Sulpice de Paris :

« Monsieur,

« Je vous envoie la relation que je vous avais promise. J'aurais pu la rédiger plus tôt ; mais, vous le savez, les événements singuliers enflamment souvent les imaginations. Comme je me défie de la mienne, j'ai voulu lui donner tout le temps de se refroidir. J'en serai moins exposé à défigurer les faits par des exagérations qui pourraient bien ajouter au merveilleux qu'ils présentent, mais qui par là même ne feraient qu'affaiblir la croyance qu'ils méritent. Je crois donc pouvoir vous répondre de mon exactitude la plus scrupuleuse à vous rendre l'œuvre de la droite du Seigneur, dont j'ai été plus que le témoin, selon la vérité. J'ai au reste assez de garants de ma fidélité, pour vous envoyer cette relation, avec la plus grande confiance de n'essuyer aucun reproche d'invention et d'embellissement. *Veritatem dico, non mentior.*

« Catherine Wilson, c'est le nom de la dame convertie, d'une famille originaire de Londres, et élevée dans les principes de la religion anglicane, avait adopté dès son enfance, et jusqu'à la révolution dont je vais vous tracer l'histoire, avait cru toutes les calomnies dont les protestants ne cessent de noircir la religion catholique et de charger l'Eglise romaine. Peu zélée, toutefois, pour sa secte, elle en négligeait beaucoup les exercices, et assistait rarement au prêche.

« Elle a même avoué que jamais elle n'avait fait la cène. Engagée dans le mariage, elle essuya de bonne heure plusieurs accidents qui portèrent atteinte à sa fortune. Après avoir délibéré sur le parti qu'elle prendrait pour tacher de la rétablir, elle conçut avec son époux le dessein de quitter sa patrie, et de se transporter aux Pays-Bas autrichiens. C'était le lieu qui lui donnait le plus à espérer les ressources qu'elle cherchait. Mais que la divine Providence est admirable dans ses voies ! Elle la conduisait dans une terre étrangère pour lui offrir d'autres richesses que celles dont elle regrettait la perte, et la mettre en possession d'un trésor que les revers de la fortune ne pouvaient lui ravir. Elle se fixa à Bruxelles. La curiosité lui fit parcourir les édifices de cette ville les plus riches en monuments remarquables. Etant entrée un jour dans une église qu'elle croyait être sous l'invocation de la très-sainte Vierge, elle sentit en elle-même une impression qu'elle n'avait jamais éprouvée, et conçut sans pouvoir s'en défendre, un grand désir d'embrasser la religion catholique. Quelque violent que fût d'abord ce mouvement secret, elle le combattit avec tant d'opiniâtreté, qu'elle vint à bout de l'étouffer dans son cœur, non que la réflexion lui eût fourni aucun motif raisonnable pour mépriser l'impression qu'elle ressentait ; mais le préjugé ordinaire lui tint lieu de raisons. *Pourquoi*, se dit-elle à elle-même, *pourquoi me ferais-je catholique, puisque ma mère est protestante?*

« L'idée néanmoins de se faire catholique demeura si profondément gravée dans son esprit, que, malgré la résistance qu'elle lui opposait, elle se réveilla souvent jusqu'à la jeter enfin dans une inquiétude et un trouble dont, au bout de quelque temps, elle ne fut plus la maîtresse. Combattue d'un côté par les poursuites secrètes de la grâce, retenue de l'autre par le préjugé de la naissance et de l'éducation, tantôt elle voulait être catholique et tantôt elle voulait demeurer protestante. Durant plusieurs mois, elle flotta ainsi entre ces deux mouvements contraires, sans jamais oser rompre les liens qui l'attachaient à la religion de ses pères.... Plusieurs fois la grâce lui livra des assauts auxquels son cœur était au moment de se rendre, toutes les forces lui manquaient pour lutter davantage ; mais autant de fois le démon gagna sur elle de remettre la première démarche au lendemain.

« Il fallait à cette âme rebelle un de ces coups que la main de Dieu a porté tant de fois sur celles que sa voix intérieure ne pouvait attirer à lui. Il la frappa d'une maladie qui la força de méditer plus sérieusement que jamais sur les moyens de faire son salut. Ayant alors tout le loisir de se livrer à ses réflexions, elle se sentit de nouveau fortement pressée d'embrasser notre religion, quoiqu'elle n'en eût qu'une connaissance vague et superficielle. Mais elle n'eut pas encore le courage de prendre une détermination. Le moment de sa conversion n'était pas encore venu. Lorsqu'elle fut rétablie, Dieu qui voulait ramener cette brebis égarée comme malgré elle, et qui semblait vouloir disputer avec son cœur jusqu'à ce qu'il en eût fait la conquête, lui inspira la pensée de retourner dans la même église où il lui avait parlé intérieurement pour la première fois. A peine y fut-elle entrée, qu'elle éprouva une secousse encore plus violente que celle dont le souvenir lui était si présent, et l'affectait si vivement. Transportée hors d'elle-même, elle ne savait comment expliquer ce qu'elle sentait, et tout étonnée de ce qui se passait dans son âme et dans ses sens, elle ne pouvait, quoi qu'elle fît, sortir de cette espèce de crise. Ce fut bien autre chose, lorsqu'une sueur froide se répandit sur tout son corps, et que tous ses membres furent saisis d'un grand tremblement. Le désir de se faire catholique lui revint, et pour cette fois il fut

efficace. A peine jusque-là avait-elle formé une demi-résolution de renoncer à sa secte : dès ce moment sa résolution fut aussi sincère et aussi pleine que généreuse et inébranlable. *Non*, se dit-elle à elle-même, toute confuse d'avoir balancé et résisté si longtemps ; *non, rien ne me fera changer, et je suis disposée à faire tous les sacrifices nécessaires pour en venir à la démarche que Dieu me demande.* Elle l'aurait entreprise dès lors, si elle eût trouvé quelque personne capable de l'instruire ; il lui fallait un guide qui sût parler anglais, la seule langue qu'elle parlât et qu'elle entendît ; et il ne s'en rencontrait point parmi les prêtres catholiques où elle le cherchait. Cet obstacle était dans les desseins de Dieu. *Levez-vous*, dit autrefois le Seigneur à Paul, prévenu de la lumière de la grâce, *et rendez-vous dans la ville de Damas. Là on vous dira ce que vous avez à faire.*

« Boulogne était le lieu où cette néophyte devait trouver Ananie ; car il faut bien que j'appelle ainsi celui que Notre-Seigneur a daigné choisir pour lui enseigner la doctrine de son Eglise. Mais plus j'ai à le bénir de m'avoir confié un ministère dont j'étais si indigne et une œuvre si précieuse, plus j'ai honte de vous dire qu'elle m'était réservée. Oh ! combien en l'instruisant j'ai reçu d'excellentes leçons pour ma propre conduite ! Dieu veuille que je sache en profiter et que je n'éprouve pas ce que redoutait pour lui-même le maître des Gentils, d'être réprouvé après avoir montré aux autres la voie du salut ! Nous n'en sommes pourtant pas encore au moment de conférer avec cette dame, ni même de la connaître. Elle demeurait toujours à Bruxelles, isolée dans un pays dont elle ne savait même pas la langue catholique. Des affaires domestiques l'obligèrent de repasser à Londres. Ce voyage fut un nouveau contre-temps et ne laissa même pas de ralentir son ardeur. Elle ne changea cependant pas de dispositions touchant le parti d'embrasser la religion catholique ; durant tout le temps de son séjour dans sa patrie, jamais elle ne mit le pied dans les temples protestants. C'était dans la chapelle de l'ambassadeur de Sardaigne qu'elle allait assidûment faire des actes de religion. Quoique résolue toujours d'abjurer ses erreurs, elle sentit renaître encore une fois ses anciennes incertitudes... Quoi qu'il en soit, au commencement de cette année 1788, elle vint à Boulogne. Elle y était à peine arrivée que la grâce livre de nouvelle attaques à son cœur. Mais vivant encore dans un pays étranger où elle était inconnue à tout le monde, elle n'osait communiquer à personne ses agitations intérieures et le dessein qu'elle se sentait fortement pressée de mettre à exécution. On la voyait triste et rêveuse sans soupçonner le motif des luttes qui étaient peintes sur son visage et dans ses yeux. Elles furent si grandes pendant trois semaines qu'elle ne passa pas un seul jour sans verser beaucoup de larmes. On s'en aperçut souvent, et l'on attribuait son chagrin à des revers domestiques. De temps en temps on la voyait à l'église, et c'était toujours avec le plus grand recueillement. Elle y était portée par celui qu'elle remarquait dans la plupart des fidèles qu'elle y rencontrait ; ce spectacle la touchait vivement ; l'air de paix et de contentement qu'il lui semblait lire sur leur front la ravissait, et lui faisait dire avec envie : *Que n'ai-je donc le bonheur de vivre aussi contente...* Cette dame ouvrit enfin son cœur à son époux et ne lui cacha rien de ce qui se passait en elle depuis le séjour qu'elle avait fait à Bruxelles. Chose étonnante ! loin que cette confiance l'indisposât contre elle, comme il était naturel de le craindre, loin même qu'il montrât la plus petite émotion, il lui laissa toute liberté de suivre son penchant. Encouragée par un accueil aussi peu attendu, elle s'empressa de faire part de ses dispositions à des personnes vertueuses qui n'eurent elles-mêmes rien de plus pressé que de m'en donner avis.

« Une affaire aussi importante ne pouvait manquer d'intéresser toutes les âmes zélées qui en eurent connaissance. Plusieurs, après l'avoir recommandée à Dieu, m'engagèrent à instruire cette dame. J'y consentis de grand cœur. Il nous fallait un interprète ; j'en trouvai un qui convenait parfaitement ; je n'eus pas de peine à le faire entrer de moitié dans la bonne œuvre. Il était trop bon chrétien pour laisser échapper une si belle occasion de contribuer au salut des âmes. On se réunit, et l'on eut bientôt fait de part et d'autre les premières avances. On ne s'était vu encore et l'on n'avait conféré qu'une fois, qu'elle se trouva fort soulagée intérieurement. A la tristesse qui jusque-là avait répandu l'amertume dans son cœur succéda une joie qu'elle nous exprima en des termes capables d'émouvoir les cœurs les plus insensibles. Elle témoigna la plus grande confiance au vertueux interprète qui lui rendait toutes mes paroles ; et, vivement touchée du désir de faire partager les douceurs de son nouvel état à son époux, elle s'occupa de sa conversion avec autant d'ardeur que de la sienne propre. Pour l'obtenir du Seigneur, elle prit la résolution de lui offrir tous les jours des prières ardentes ; dès lors elle commença d'observer fidèlement la loi de l'abstinence et d'assister au saint sacrifice de la messe où elle adorait Jésus-Christ, réellement présent dans le mystère de l'autel, avec les effusions de la piété la plus tendre. Elle savait que la foi sans les œuvres ne sert qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu : aussi elle s'appliqua avec le plus grand soin à réprimer ses penchants... Déjà toute convaincue par le simple exposé de la véritable doctrine de l'Eglise, il ne s'agissait pour nous que de lui en donner l'éclaircissement, et elle comprenait tout avec une facilité étonnante.

« Je m'attendais d'abord à trouver en elle beaucoup de répugnance à croire certains dogmes, contre lesquels les protestants ont écrit et déclament tous les jours avec une

chaleur qui tient de la fureur et de l'emportement. Je fus bien surpris au contraire de l'entendre nous dire que ces articles de notre foi la remplissaient de consolation. Dans l'Eucharistie par exemple, elle admirait la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui demeure jour et nuit dans nos églises pour écouter nos prières, et répandre sur nous toutes sortes de bénédictions. Sa modestie et ses anéantissements au pied des autels, surtout pendant la sainte messe, étaient pour les assistants un spectacle de la plus grande édification; lorsqu'on portait le saint viatique aux malades, on la voyait se prosterner dans sa maison ou au milieu de la rue, avec toutes les marques de la foi la plus vive; et en toute occasion on s'apercevait aisément que peu de catholiques croient aussi fermement et goûtent aussi sensiblement la vérité du grand mystère de l'autel. Il en était de même de tout ce que l'Eglise nous enseigne sur les autres sacrements, et je ne pourrais vous rendre les impressions que faisaient sur elle les explications que je lui en faisais successivement. Ce n'étaient que douces élévations vers Dieu, qu'actions de grâces, que témoignages de surprise et que saintes exclamations, accompagnées de regrets de n'avoir pas connu plus tôt des vérités si consolantes et si sublimes.

« La confession, qui paraît si dure et si impraticable aux protestants, ne l'arrêta point. Dès qu'elle en connut les précieux avantages, elle ne regarda plus le confesseur que comme un père tendre qui soulage nos peines, un ami charitable qui compatit à nos faiblesses, un dispensateur des trésors de la grâce qui, en appliquant aux âmes la vertu du sang de Jésus-Christ, opère en elles toutes sortes de prodiges et renvoie les plus grands pécheurs comblés des dons du ciel. Elle eut néanmoins sur cet article une inquiétude qui peut servir de leçon à un grand nombre de catholiques. Elle comptait si peu sur elle-même, qu'elle craignait de ne pouvoir jamais réformer son cœur, et de ne point assez découvrir les péchés dont elle voulait obtenir le pardon. Cette peine la fatiguait beaucoup, et nous eûmes à travailler un peu avant que d'avoir rendu le calme à sa conscience. Un jour, pendant que je lui expliquais la doctrine de l'Eglise catholique sur le culte des images, et que je m'appliquais à la prémunir contre les fausses imputations des protestants, je vis avec une extrême satisfaction combien sa foi était vive et sa piété délicate. Elle nous raconta ce qui lui était arrivé dans une église de Bruxelles, dont elle admirait les peintures; entre beaucoup d'autres choses qu'elle disait alors à son époux qui l'accompagnait, elle se souvenait d'avoir laissé échapper cette parole : *Voilà des tableaux qui conviendraient bien pour décorer une salle de spectacle.* A peine nous l'eut-elle rapportée qu'elle en témoigna ses regrets par une grande abondance de larmes; et après avoir soulagé son cœur par cette marque de repentir, elle protesta qu'elle était résolue de réparer cette injure par les témoignages les plus assidus de son respect pour les saintes images qui sont exposées à la vénération des fidèles. Ce qui la rendait inconsolable, c'était particulièrement la crainte d'avoir outragé l'image de la sainte Vierge, et irrité par là la mère de Dieu.

« Sa foi croissait et se manifestait de jour en jour, au point que je me disais à moi-même ce que disait Notre-Seigneur à la louange du centurion : *Non inveni tantam fidem in Israel.* Plus d'une fois elle me déclara ouvertement, ainsi qu'à l'interprète, que la considération du soin que nous nous donnions pour lui enseigner la foi de l'Eglise n'entrait pour rien dans les motifs de sa conversion; pour mieux m'assurer toutefois de la droiture et de la sincérité de ses dispositions, je lui fis plusieurs questions différentes auxquelles elle répondit de manière à ne rien me laisser désirer; j'allai jusqu'à lui demander si, à l'exemple des martyrs, elle était disposée à donner sa vie même pour la religion qu'elle voulait embrasser.

« Elle ne balança point à me répondre, mais avec une humble simplicité : *J'espère que Dieu m'accorderait cette grâce.* J'aurais bien désiré qu'elle fît dès lors son abjuration; elle était assez instruite, et sa foi me paraissait assez affermie pour consommer ainsi l'œuvre qu'elle désirait elle-même avec ardeur de ne pas différer plus longtemps; mais de nouvelles affaires de famille l'appelaient à Londres et sans retardement. Il fallut donc suspendre l'exécution de son projet. Ce contretemps ne laissa pas que de m'affliger; je craignais les suites de ce voyage, mais il ne lui porta aucun préjudice. Elle se mit sous la protection de la sainte Vierge, et, arrivée à Londres, elle usa de la plus grande diligence pour expédier tout ce qui mettait obstacle à son entreprise. A peine se vit-elle délivrée des soins qui l'avaient rappelée au sein de sa famille, et en toute liberté de s'occuper de son salut, qu'elle se prépara à repasser en France. Dieu voulut auparavant qu'elle subît une nouvelle épreuve. Elle tomba dans une tristesse et un dégoût dont elle ne pouvait découvrir la cause, et qu'elle ne pouvait surmonter. Ses amis, qui ignoraient son changement, ne la reconnaissaient plus, et ne savaient à quoi attribuer l'ennui qui la déchirait; car en peu de jours sa santé en fut altérée, et on la vit menacée d'une maladie sérieuse. Ce qui la désolait davantage, c'était de n'avoir pas fait son abjuration. Cependant le mal augmentait, et pour se soulager elle fit venir auprès d'elle une de ses amies qui était catholique. Après lui avoir communiqué ses peines et pris son conseil, elle se détermina à demander un prêtre. Elle eut même la pensée d'écrire à Boulogne, où elle était sans cesse en esprit, pour se recommander aux prières des personnes qui s'intéressaient à son salut. Les mesures étaient prises pour faire au plus tôt son abjuration; mais se trouvant fort soulagée intérieurement, elle changea d'avis. Son amie la pressait d'exécuter enfin sa résolution :

elle crut devoir suivre le désir qu'elle avait d'abjurer sa religion et de faire profession de la foi catholique, en présence de son époux qui était rentré en France. Il a bien paru depuis que la main de Dieu dirigeait ses pas; elle s'en tint à ce dernier parti, et s'embarqua.

« De retour à Boulogne, elle fit paraître un nouveau zèle à se faire instruire plus à fond. Dieu, qui voulait perfectionner ses dispositions, lui ménagea aussi de nouvelles épreuves, mais bien plus délicates et bien plus périlleuses que toutes les autres. Les Anglais abondent dans notre ville; ce fut de leur part qu'elle eut à essuyer toutes sortes de contradictions; elle était devenue l'objet continuel de leurs dérisions et de leurs plaisanteries. Ils allaient même de temps en temps dans sa propre maison décharger en sa présence le fiel qu'ils nourrissaient contre elle dans leur cœur et l'accabler d'injures. Déjà conduite par l'esprit de douceur qui est le propre caractère des brebis que le Fils de Dieu rassemble dans sa bergerie, elle ne répondit que par des paroles de charité, et aux menaces qu'on lui faisait, elle n'opposait qu'un vœu, celui de les voir tous entrer, à son exemple, dans la voie où elle était sûre d'avoir trouvé la vérité. Ils firent leurs efforts pour mettre son époux dans leurs intérêts; plusieurs fois ils le pressèrent d'arrêter la démarche qu'elle se proposait de faire, tantôt en le chargeant d'injures comme elle, tantôt en vomissant contre notre religion toutes sortes de blasphèmes. Mais bénissons-en la miséricorde du Seigneur qui gouvernait le cœur de l'époux au gré de celui de l'épouse : il ne fut point assez sensible aux reproches et aux outrages qu'on lui prodigua, pour apporter le moindre obstacle à l'œuvre de la grâce. Tout ce qu'on lui avait dit, il le racontait à son épouse, et loin de la détourner, il l'encourageait de plus en plus, jusqu'à lui faire espérer qu'il se ferait lui-même catholique à son exemple. C'est ainsi que l'épouse fidèle dans le cœur commençait déjà la sanctification de son époux infidèle.

« Durant les premières années de leur union ils s'étaient vus dans l'opulence, et leur fortune avait essuyé des revers qui les avaient réduits à la médiocrité. Cette décadence, qui pendant longtemps avait été pour la vertueuse néophyte un sujet continuel de chagrin et d'ennui, n'avait plus rien d'onéreux. Elle trouvait dans sa foi des trésors qui la dédommageaient amplement de ses pertes, et qui lui rapportaient bien plus qu'elle n'avait possédé. Aussi elle s'exerçait tous les jours à la pratique des vertus chrétiennes. Son humilité était profonde, mais sans gêne et sans affectation; son zèle était vif, mais sage; elle parlait sans cesse de la conversion de son époux, et s'en occupait devant Dieu avec autant d'ardeur que de son propre salut. Elle gémissait à la vue des scandales des mauvais catholiques; mais sachant bien discerner le mérite de la religion du vice de ceux qui la professent, elle se gardait bien de faire retomber sur elle la dépravation de nos mœurs, qu'elle condamne au contraire sous les plus grandes peines. Voici un trait que je ne dois pas omettre.

« Comme elle se trouvait un jour dans une boutique, l'on s'aperçut que l'on venait d'être volé : on l'accusa du larcin. Une imputation si outrageante la choqua vivement; elle ne fut pas la maîtresse de contenir sa grande vivacité, et elle repoussa la calomnie en des termes trop peu mesurés pour une âme qui, assez justifiée par le témoignage de sa conscience, devait s'en tenir au langage de l'Evangile : *Non, cela n'est pas.* De retour chez elle et rendue à elle-même, elle se ressouvint de ce que je lui avais dit en l'instruisant sur le pardon des injures; le trouble vint tout aussitôt s'emparer de son esprit; quoiqu'il n'y eût pas le plus petit levain d'aigreur dans son âme, elle ne put le calmer qu'en prenant la résolution de se réconcilier au plus tôt avec celle qui l'avait accusée. L'occasion se présenta d'elle-même; peu de jours après, ayant rencontré cette personne dans son chemin, elle s'empressa de l'aborder, la salua avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus sincère, et lui donna la plus haute idée de sa vertu, en se procurant à elle-même, par cet acte de générosité, une paix intérieure dont le sentiment la remplit de joie.

« Il y avait longtemps qu'elle désirait faire son abjuration, et d'après la connaissance que j'avais de ses dispositions, je l'y encourageais tous les jours. Elle vit approcher le jour indiqué avec la plus douce consolation : la cérémonie se fit sans éclat, mais elle n'en fut que plus édifiante. Son époux l'accompagna et se tint à sa droite pendant qu'elle récitait sa profession de foi. Ce fut un spectacle aussi curieux qu'édifiant. La piété et la modestie de Catherine Wilson d'une part, de l'autre, la présence et l'acquiescement de son époux à une démarche qu'il n'avait pas le courage de faire à son exemple, donnèrent lieu d'admirer le doux empire de la grâce sur les cœurs; et chacun, au sortir de la cérémonie, forma des vœux pour la réunion des deux époux dans la doctrine. Le lendemain, la nouvelle catholique reçut des mains de notre vénérable prélat la confirmation et la sainte communion. On ne pouvait rien voir de plus touchant que cette nouvelle cérémonie. Abîmée et comme anéantie au bas de l'autel pendant la sainte messe, on eût dit qu'elle était tout absorbée en Jésus-Christ, tant sa foi paraissait vive et sa religion profonde. Le saint évêque fondait en larmes; l'époux de la vertueuse néophyte était placé à côté de l'autel. Il fut si frappé du spectacle auquel je ne puis penser encore en ce moment sans éprouver une douce émotion dans mon âme et dans mes sens, qu'il tomba en défaillance. Il fallut le conduire hors de l'église pour le faire revenir à lui. Après son action de grâces, Mme Wilson alla se présenter à Mgr notre évêque, pour lui demander sa bénédiction et recommander son époux à ses prières. Nous espé-

rons de le voir embrasser à son tour la religion catholique ; joignez, Monsieur, vos instances auprès du Seigneur à toutes celles qu'on lui fait ici pour obtenir cette nouvelle conquête de la grâce : personne ne la sollicite mieux que celle dont je viens de tracer l'histoire ; elle édifie toutes les personnes qui la connaissent et la fréquentent, par sa grande piété et son estime singulière pour tout ce qui appartient au culte dont elle fait profession ; son désir le plus ardent, c'est que Dieu ne permette pas que deux cœurs unis par les liens du mariage demeurent longtemps séparés de religion et de mœurs. Je supplie toutes les personnes qui liront cette relation, d'adresser à Dieu quelques prières, et de lui offrir quelques bonnes œuvres pour attirer du ciel le rayon de la lumière qui peut opérer un second prodige aussi efficacement que le premier, afin que les deux époux glorifient à jamais le Seigneur dans un même esprit, et disent pendant tous les siècles des siècles :

« *Chantez avec moi les louanges du Dieu tout-puissant qui nous a fait passer des ténèbres à la lumière, et n'ayons qu'une même bouche pour exalter son saint nom.*

« J'ai l'honneur d'être avec respect,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Braure,

« *Vicaire à Boulogne.* »

II. — **WILSON** (S-S), ancien ministre anglican, se convertit au catholicisme et fit son abjuration en octobre 1847.

WILTKE, ministre protestant en Saxe, après s'être régulièrement démis de son emploi, embrassa publiquement la religion catholique en 1846. Nous apprenons sa conversion par une diatribe insérée contre lui dans la *Gazette universelle ecclésiastique de Berlin.*

WINCKELMANN (Jean-Joachin), savant dont le nom a passé à la postérité et à qui l'illustre Jothe a fondé un monument perpétuel. Fils d'un pauvre cordonnier de Stendal, dans la vieille Marche de Brandebourg, et né le 9 décembre 1717, Jean-Joachin Vinckelmann montra dès son enfance beaucoup de dispositions pour l'étude. Il passa ses années d'école dans son endroit natal et au gymnase de Cologne à Berlin. Il fut aussi élevé à l'Université de Halles, et devint ensuite précepteur dans deux familles ; enfin il alla étudier à Iéna les langues italienne et anglaise, et obtint peu après le rectorat de Leckausen. Winckelmann écrit lui-même : *Ma jeunesse fut bien pénible ; je n'oublierai jamais mes années d'étude.* Dans un autre endroit, il s'exprime ainsi : *A Rome, j'ai tâché de réparer mon jeune âge que j'avais passé dans l'abandon, la pauvreté et la misère.* Son père le destinait à être ministre protestant. Mais une passion merveilleuse pour l'étude du beau, dans les lettres et les arts, lui inspira une répugnance invincible pour le ministère si froid et si sec de pasteur luthérien, et l'amena insensiblement à cette Eglise toujours ancienne et toujours nouvelle, centre vivant et immortel du vrai, du bon et du beau. Il étudia avec ardeur tous les monuments de la littérature et de l'art antique. Dans la suite, nous le trouvons à Rothenitz, près de Dresde, où il fut, avec Franke, bibliothécaire du célèbre comte Bunau qui posséda dans cette ville une bibliothèque choisie et très-fournie. Il devait faire des extraits d'histoire au comte pour son *Histoire de l'Allemagne.* Ses trop nombreuses occupations et ses relations rien moins qu'amicales avec Franke le rendirent mécontent de sa position. De plus, chaque jour, au milieu de ses travaux et de ses études, augmentait en lui le désir de voir l'Italie. Il y fut entretenu par des prêtres catholiques, et surtout par Bianconi, médecin du roi et conseiller de la cour. Le nonce Ebrehinto arriva à Rœthenitz moins pour voir la bibliothèque que pour venir trouver le savant Winckelmann ; il lui témoigna sa surprise du peu de cas qu'on semblait faire de lui, l'invita à sa table quelques jours après et eut toutes les déférences pour lui. On parla des magnificences littéraires de Rome et des curiosités de l'art ; Winckelmann brûlait de plus en plus du désir de voir Rome. Il vint à Dresde où il embrassa la religion catholique, et fit abjuration entre les mains du nonce Garampi, au mois de septembre de l'an 1754. (*Feuille mens. de Berlin*, XII, 56e feuille, p. 391.) Il écrivait au comte Bunau, le 17 septembre 1754, en ces termes : « Je ne puis et je n'ose pas le cacher à Votre Excellence ; j'ai repris mon ancien projet et fait le dernier pas. Illustre comte ! j'ai abusé de votre indulgence à mon égard, je n'en mérite plus désormais. Je fais cependant encore un appel à votre cœur compatissant et charitable ; veuillez m'écouter : Que le Dieu de toutes les langues et de toutes les nations et tribus soit de nouveau propice à Votre Excellence ! Vers la fin de l'hiver, mon corps fut saisi d'un dérangement qui m'inspira des craintes ; mon ancien mal, cette transpiration nocturne, me reprit avec une telle force qu'une entière consomption parut me menacer, et récemment j'eus deux fois des vertiges qui durèrent quelques heures.

« Cet état de choses me fit plus que jamais songer à mon avenir. Je sens bien que ma santé affaiblie ne peut plus se soutenir avec les occupations et les études auxquelles je me suis livré jusqu'ici. Il est vrai, dans ma solitude, le travail est mon unique soulagement. Une certaine manière de penser et d'agir que je puis laisser difficilement, me défend en même temps de marcher dans la voie que j'avais coutume de suivre. Je crois Votre Excellence suffisamment instruite sur ce point. Je parle à Votre Excellence avec la franchise d'un ami : en dehors de ces principes, j'ai commencé de bonne heure à regarder l'amitié comme la plus grande des vertus humaines et comme le plus grand des bonheurs que doivent rechercher les hommes, à mon avis ;... cette amitié dotn

nous ne trouvons que dans l'antiquité quelques exemples rares. Les grands de cette terre ne connaissent pas ce bonheur, car il ne peut être obtenu que par le renoncement à tout égoïsme et à toutes les vues étrangères ; il faut une philosophie qui ne craint ni la pauvreté, ni le besoin, ni la mort elle-même.

Et je n'estime rien dans ma vie sans un ami, qui m'est un trésor au-dessus de tout prix. Sur ce grand principe repose mon changement de religion, j'en prends à témoin le Dieu de toute vérité : si quelqu'un en dehors de mes amis me connaît assez, je crois qu'il se persuadera aisément que je parle la vérité. Je désire que Votre Excellence, à laquelle seule je dois de pouvoir atteindre plus sûrement le bonheur que je rêve, veuille me croire aussi et sur des explications ultérieures connues touchant ma conversion, qui semblait être l'effet d'un cœur ingrat et inconstant. Ajoutez-y cette double considération de la brièveté de notre vie et du cercle trop restreint de nos connaissances; et moi j'ai passé ma jeunesse dans la pauvreté, j'ai perdu les années les plus fécondes de ma vie dans les fatigues et la retraite; enfin j'eus le bonheur de connaître les livres où se trouve le langage de la droite raison et de la vraie sagesse, et non le langage de la froide philosophie du jour. Ces deux considérations, dis-je, doivent fortement instruire un homme comme moi que ni haute extraction ni état brillant n'arrête, que la vie est trop courte, pour que dans sa dernière moitié on fît seulement la place du bonheur à venir, et que notre intelligence est trop noble pour qu'on l'usât jusque dans la vieillesse à des choses futiles qui n'exercent que la mémoire. Je crois que ces réflexions sont devenues mûres en moi qui ai déjà fourni la trente-sixième année de mon mon existence. Votre Excellence me permettra d'ajouter encore quelques mots pour expliquer proprement mes intentions. Depuis plusieurs années j'ai tâché de me faire deux amis, dont certainement l'un ou l'autre me protégera dans la suite. L'un d'eux, c'est Votre Excellence. D'un côté je compte sur votre générosité, d'un autre côté sur la reconnaissance que je n'ose pas exiger, mais du moins espérer. Pour n'être pas à charge à mes amis, aussi pour qu'ils fussent plus à même de soigner mieux et plus dignement pour moi, ou si tout devait me manquer, je pourrais me charger de l'éducation d'enfants de bonne maison; car le monde est plus que rempli d'hommes qui écrivent pour vivre. Cette éducation doit embrasser nécessairement la connaissance des deux langues étrangères et courantes. L'étude des anciens, particulièrement des Grecs, semble aux jeunes gens pleine de difficultés, comme cela est en effet. Serait-il possible que cette trop haute idée que j'ai de l'amitié fût méconnue ou que mes amis eussent seulement ce bonheur qu'il faut à eux. Je crois pouvoir me suffire moi-même. *Pauperiem sine dote quæro.* Mais à présent je dois chercher à me préparer à tout événement, comme un homme qui est obligé de dire : *Dextra mihi Deus.* Le soin de ma santé exige ensuite que je m'abstienne pour longtemps du travail et des livres et que je me livre à des distractions. Lors de mes nouvelles attaques, j'allai trouver l'ex-nonce, Ebrehinto à qui je n'avais plus parlé depuis longtemps ; j'allai uniquement lui annoncer ma retraite, et pour faire mes adieux, et aussi pour le prier, s'il était possible, de me procurer les moyens d'arriver à Rome. Je fus reçu avec tous les égards, je n'aurais pas demandé une pareille réception. Il employa les prières et les promesses pour m'engager à le suivre. Il vit mon corps délabré et ne me donna d'autre espoir de rétablissement qu'en changeant de vie et qu'en prenant un repos complet. Je refusai de l'accompagner, en lui observant avec raison que je ne pouvais laisser inachevé mon travail, et quant au reste je lui demandai le temps de réfléchir. Le départ du nonce fut ajourné, et dans l'intervalle et même avant d'avoir donné des explications, je pus terminer mon Catalogue de droit public et commencer celui des historiens de l'Italie, qui est sur le point d'être fini. Je pris des informations sur un de mes amis, mais rien de certain ne m'arrêta. Enfin je m'expliquai, mais je me réservai de rester dans la Saxe jusqu'à Pâques. Sa Majesté royale s'offrit à me payer les frais de voyage, et mon confesseur m'assura que pour cela rien ne me manquerait. Je me jette humblement aux pieds de Votre Excellence; je n'ai pas le courage de me prosterner en personne. Néanmoins j'espère que dans votre générosité, vous me ferez grâce de toutes mes fautes et que vous me jugerez avec indulgence. Où trouver l'homme qui ne commet jamais de faute ? *Les dieux*, dit Homère, *ne distribuent aux mortels que pour un jour leur part d'intelligence.* La résolution que j'ai prise, envisagée sous un autre point de vue, paraîtra à bien d'autres insensée, téméraire, et même impie et scandaleuse. Un œil clairvoyant dont Votre Excellence, à l'image de la Divinité, envisagera l'ensemble de la chose, m'excusera aisément. La confusion et le chagrin ne me permettent pas d'écrire davantage. Je crois à une rémunération éternelle; qu'elle soit le partage de Votre Excellence. Je n'ai proprement que commencé à vivre ; pourrai-je terminer ma vie au sein de l'amitié ? Telle est ma conviction, et ce bonheur et sa perspective, je le dois à la bienveillance du plus grand des bienfaiteurs que Dieu m'a donné dans la personne de Votre Excellence.

Je suis, » etc.

Le comte reçut cette lettre dans une de ses fermes; il manifesta en présence de plusieurs son mécontentement, qu'un savant comme Winckelmann, qui était à son service, eût fait ce changement, et l'eût fait encore dans la Saxe. Après le dîner il dit confidentiellement à un de ses amis : « qu'il avait

encore d'autres raisons de déplorer la légèreté de Winckelmann ; car il prétendait qu'on avait cherché à gagner cet homme dans le dessein de faire de lui un instrument de prosélytisme et de le faire écrire en faveur de la religion catholique. » Winckelmann resta dans la Saxe jusqu'à Pâques 1755, partit vers la fin de septembre et arriva à Rome le 18 novembre. Il devint président des antiquités de cette ville, bibliothécaire du Vatican et membre de trois académies. En 1768, il fit un voyage en Allemagne, où les princes et les ministres s'efforcèrent de le retenir.

Mais son affection pour l'Italie et pour Rome était si grande, que pour ne pas le faire tomber malade, on fut contraint de l'y laisser retourner. Le 10 avril, il quitta Rome, dans la compagnie du célèbre sculpteur romain Barth. Cavaceppi. Comme il s'approchait des frontières d'Allemagne, il dit à son compagnon de voyage : *Regardez donc, mon ami, quelles contrées affreuses ! quelles montagnes immenses se dressent devant nous ! Oh ! quelle dégoûtante architecture ! Voyez ces toits qui se terminent en pointe.* Il s'exprimait avec une telle vivacité qu'il ne restait plus de doute sur son aversion pour ce pays. Plus tard, il dit qu'il n'aurait pas de repos s'il continuait son voyage, et se mit à persuader à son compagnon de retourner avec lui en Italie. Celui-ci eut de la peine à l'emmener jusqu'à Augsbourg et à Munich. A Regembourg, Winckelmann avait pris la résolution d'abandonner le sculpteur ; néanmoins, il se rendit jusqu'à Vienne, d'où il voulut immédiatement retourner en Italie. Comme on blâmait son projet, on n'obtenait que cette froide réponse : *Je le sais, j'ai tort, mais je ne puis autrement.* Il écrivit à un de ses amis de Berlin (Vienne, 14 mai 1768) : « Ce voyage, au lieu de m'amuser, m'a rendu triste et sombre, et comme il m'est impossible de le faire et de le continuer avec toutes les commodités désirables, et que, par conséquent, je n'aurai point de jouissance, il ne me reste d'autre moyen, pour me distraire et chasser mes sombres pensées, que de retourner à Rome. Je voulus par force m'égayer en venant d'Augsbourg, mais mon cœur dit non, et mon dégoût de ce long voyage n'est pas facile à surmonter. » Arrivé à Trieste, il fut assassiné par un scélérat et eut encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels, et pour dicter son testament par lequel il nomme son légataire universel le cardinal Alexandre Albani, son protecteur et son ami. Le principal ouvrage de Winckelmann est son *Histoire de l'art chez les anciens.*

WINGFIELD (WM.-F.), maître ès-arts, auteur d'un ouvrage de dévotion intitulé, *Prières pour les morts*, fut reçu au sein de l'Eglise, au collége des jésuites, à Stonyhurst (Angleterre), le 1er novembre 1845.

La femme de ce ministre anglican suivit l'exemple de son mari et fut reçue au sein de l'Eglise en 1845.

WINNE, docteur de l'université d'Oxford, abjura l'anglicanisme et embrassa la foi catholique à Rome, en janvier 1851.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), Danois, et petit-neveu du célèbre Stenon, soutint la réputation de son oncle ; il vit le jour en 1669 à Odenzée dans la Fionie d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célèbre Verney, maître habile, qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow était protestant. La lecture du livre de l'*Exposition* et de l'*Histoire des Variations* de Bossuet commença à l'ébranler dans sa croyance ; il se proposait cependant de retourner dans sa patrie, lorsqu'il témoigna à l'imprimeur Desprez, qui lui avait prêté ces deux ouvrages, le désir qu'il aurait de conférer avec Bossuet.

Desprez lui donna une lettre pour un chanoine de Meaux, de sa connaissance, qui le conduisit à Germigny, où Bossuet l'accueillit avec la bonté la plus touchante. Dans un petit nombre de conférences il éclaircit tous ses doutes. Obligé de se rendre à Fontainebleau, il chargea l'abbé de Saint-André d'achever l'instruction de Winslow. Au retour de Fontainebleau, il reçut son abjuration le 8 octobre 1699. Dans cette cérémonie, Bossuet prononça un discours qui fit verser des larmes à tous ceux qui l'entendirent. Quelques jours après, il confessa lui-même le nouveau converti, et le dimanche suivant il lui donna la confirmation et la communion. Bossuet suspendit trois fois les différentes parties de cette cérémonie, pour adresser au nouveau prosélyte une exhortation sur la nature des engagements qu'il contractait, et des sentiments qu'il devait professer : 1° en le confirmant ; 2° au commencement de la messe ; 3° en lui donnant la communion.

Bossuet, en donnant la confirmation à Winslow, ajouta le nom de *Bénigne* à celui de *Jacques* qu'il portait déjà, et écrivit sur la première feuille d'un exemplaire de son *catéchisme*, qu'il lui donna : « *M. Winslow ayant déjà le nom de* Jacques *qui est un des miens, je lui ai donné, en le confirmant, le nom de* Bénigne, *que je porte aussi ; je lui ai donné ce témoignage le* 11 *octobre* 1699.

« *Signé :* Jacques-Bénigne, *év. de Meaux.* »

Winslow écrivit lui-même qu'à l'époque des conférences qu'il eut avec Bossuet, et qui précédèrent son abjuration, il se sentit fortement porté à lui faire très-humblement une demande, et de le prier d'y répondre comme devant le tribunal de Jésus-Christ ; c'était, *s'il croyait lui-même l'article du Purgatoire aussi indubitablement qu'il le prouvait incontestablement.* « Dans ce moment, écrit Winslow, je fus extrêmement surpris de voir couler des larmes des yeux de ce vénérable évêque, qui me répondit avec l'accent le plus touchant : *S'il m'était permis de me faire percer le cœur, et de verser mon sang devant*

vous, pour vous montrer mon entière croyance sur cet article, je serais tout prêt.»

Winslow conserva toute sa vie une tendre vénération pour celui qui l'avait instruit avec tant de bonté, et témoigna même son zèle pour la conversion de ses compatriotes.

Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la Faculté de Paris, démonstrateur au Jardin du roi, interprète de la langue teutonique à la Bibliothèque du roi et membre de l'Académie des sciences. Winslow mourut en 1760, âgé de quatre-vingt-onze ans, en laissant *la réputation d'un des plus honnêtes hommes, et l'un des plus habiles anatomistes de France.*

WITIKIND, le célèbre chef des Saxons, qui combattit si longtemps Charlemagne, invité par celui-ci à une conférence, s'y rendit, l'an 785, à Attigny. Là il fut subjugué par la bonté et la grandeur de Charlemagne. Pendant le séjour que Witikind fit à la cour du roi, il examina avec soin la religion qu'il avait jusqu'alors si cruellement persécutée. Dès qu'il la connut, il l'admira; et, ouvrant tout à coup les yeux à la lumière intérieure qui l'éclairait, il détesta le paganisme et demanda le baptême. Quoiqu'il ne fût pas encore trop instruit, on ne crut pas devoir différer de le lui administrer. Il fut baptisé en 807 avec un autre chef des Saxons, nommé Albion, et Charlemagne voulut être son parrain. Witikind, qui n'avait pas moins de franchise que de bravoure, donna des preuves éclatantes de la sincérité de sa conversion, en montrant dans la suite autant de zèle pour la propagation de la foi qu'il avait eu d'acharnement pour en retarder le progrès. Par cette conversion, toute la Saxe fut désormais soumise à Charlemagne. Witikind fut tué par Gérold, duc de Souabe, dans un combat qu'il lui livra en 810.

WITLEUS (Thomas), ministre anglican qui, pressé par Boner, archevêque de Londres, embrassa la religion catholique et remit à l'archevêque un écrit qui contenait son abjuration.

WITSAC, un des premiers de la ville de Stetin, en Poméranie, fut converti par saint Otton de Bamberg, et l'aida dans son apostolat.

WLADIMIR, roi des Russes, se convertit vers l'an 988, et reçut le baptême où il prit le nom de Basile ou Vassili. Le même jour et dans la même église, furent baptisés les boyards et les principaux officiers de l'armée. Wladimir se montra extrêmement zélé pour la conversion de son peuple. Des prêtres grecs se répandirent dans les provinces pour y prêcher l'Evangile. Un grand nombre d'habitants se firent baptiser, d'autres restèrent attachés au paganisme qui, jusqu'au XII^e^ siècle, régna dans quelques parties de la Russie. Avant sa conversion au christianisme, Wladimir se signala par de nombreux actes de cruauté et de déréglement; mais après son baptême, eut toujours une conduite exemplaire, et montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi. Il se livra, sur la fin de ses jours, à de grandes austérités, et il distribuait des sommes considérables en aumônes et en d'autres bonnes œuvres. Wladimir, qui mourut en 1015, est honoré comme saint par les Russes.

WODWARD, deux demoiselles de ce nom, nièces de l'évêque de Middleton (Angleterre), firent abjuration en septembre 1850.

WOELFELL (David), lieutenant de la gendarmerie à Espalion, né à Champey (Haute-Saône) et âgé de vingt-sept ans, fit abjuration du luthéranisme entre les mains de M. Clidon, curé d'Espalion, et en présence d'un grand nombre de fidèles. Cette cérémonie eut lieu le 9 janvier 1825, jour où l'on solennisait l'Epiphanie. Wœlfell fut admis le dimanche suivant à la communion.

I. — **WOLF**, juif, se convertit au catholicisme, fut baptisé à Saint-Eustache, le 23 mai 1818, et reçut les noms de Joseph-Marie-Louis-Jean. Il avait été instruit et préparé par l'abbé Labouderie, qui prononça deux discours qui furent imprimés : le premier avait pour but de faire voir que la morale de Jésus-Christ l'emporte sur celle de la loi mosaïque; dans le second, l'auteur déduit quelques preuves des miracles du Sauveur.

II.—**WOLF**, polonais, âgé de trente-deux ans, juif de la Lithuanie, eut le bonheur d'être converti par M. Pic, curé de Guéret et vicaire général de Limoges, dont M. Bleik transmettait, comme interprète, les instructions au néophyte. Le 14 février 1841, jour fixé pour le baptême, M. Guinet, prêtre du diocèse de Périgueux, développa, après vêpres, ces paroles du Roi-Prophète : *J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages.* Il termina son discours en faisant à celui qui était l'objet de la cérémonie l'application de cet autre texte : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum... confitebor tibi in populis, Domine, et psallam tibi in nationibus.* Le clergé, accompagné de tous les Polonais qui composaient le dépôt, ainsi que du parrain et de la marraine, s'est rendu aussitôt à la porte de l'église. Le néophyte reçut sur les fonts sacrés les noms de François et de Pardou. On sait que le saint abbé de ce nom est spécialement honoré à Guéret. Pendant la cérémonie du baptême, le néophyte édifia les assistants par son recueillement et sa piété. C'est avec un accent de conviction et de joie qu'il récita le symbole en polonais et en français. Le lendemain, 15, il fit sa première communion.

— **WOLFF** (Alexandre), jeune juif polonais, renonça aux erreurs du judaïsme, reçut le baptême en octobre 1840, et s'approcha de la sainte table dans l'église des Petits-Pères, dont le curé, M. Desgenettes, est si zélé pour la conversion des âmes.

WOLKONSKI (Zenaïde), princesse russe, embrassa le catholicisme en 1840. L'empereur Nicolas l'ayant appris, envoya aussitôt

chez elle un prêtre grec pour tenter de la ramener au schisme, mais tous ses efforts furent inutiles. Alors la princesse reçut l'ordre de se rendre dans un monastère. Toutefois, grâce à l'intercession de l'impératrice, la princesse obtint des passeports à l'étranger. Elle partit pour Rome. Ses biens furent mis sous le séquestre. Cette affaire paraît avoir déterminé l'empereur à rendre l'ukase concernant ceux qui voudraient passer de l'Eglise grecque à l'Eglise catholique.

WOLSCH, d'ILLEREIKEN (Simon), israélite en Bavière, se convertit et fut baptisé le samedi saint de l'année 1839 dans l'église de Saint-Jean de Latran, par le cardinal della Porta-Rodiani, vicaire du pape à Rome. Il eut pour parrain le comte de Castelbarco. Après le baptême, rentré dans la basilique, le cardinal administra la confirmation au néophyte, et lui adressa une pieuse exhortation sur la grâce que Dieu lui avait faite de l'appeler au christianisme, il célébra ensuite la messe pontificalement et donna la communion au converti.

WOLSELEY (Charles), d'une ancienne famille de Leicestershire, se convertit au catholicisme en 1837. Cette conversion fit beaucoup de bruit en Angleterre. Elle était due aux propres réflexions de Wolseley sur le protestantisme. Il en vit le faible en le comparant à l'ancienneté, à la durée, à l'éclat et aux bienfaits de la religion catholique.

I. — WOOD (Mme et Mlle) femme et fille du Rév. M. Wood, l'auteur, furent reçus au sein de l'Eglise en Angleterre en 1845.

II. — WOOD (Cap. G.) de la marine royale, se convertit au catholicisme en Angleterre en 1846.

WOOADMASON (Matthias), gentleman de Littlemore, se convertit au catholicisme et fut reçu au sein de l'Eglise avec sa femme et deux de ses filles le 10 octobre 1845.

Son fils fit abjuration le 25 novembre suivant; et la troisième de ses filles en 1846. Plusieurs de leurs parents imitèrent leur exemple. Paroissiens de M. de Newman, ils se convertirent en même temps que lui ainsi qu'un nombre très considérable d'autres personnes tant dans le clergé que parmi les laïques.

WOODWARD (Le Rév. J.-H.), titulaire de la paroisse de Saint-Jacques, la plus grande et la plus populeuse de Bristol (Angleterre), résigna ses fonctions pour entrer dans l'Eglise catholique en janvier 1851. M. Woodward, lorsqu'il reçut son bénéfice, appartenait à cette faction de l'Eglise nommée *évangélique;* mais dans les derniers temps il se faisait remarquer par sa manière *tractarienne* de célébrer le service divin, et récemment, il avait, malgré ses paroissiens, permis au docteur Pusey de prêcher dans son église.

WORF (le docteur) gendre de Mme Louise de Ploerniès, auteur d'un travail sur la littérature flamande, se convertit au catholicisme avec les autres membres de sa famille, en juillet 1852.

WORMS (Mme), juive déjà âgée, se convertit et fut baptisée, le 8 août 1828, à la chapelle de l'archevêché de Bordeaux, par M. de Cheverus.

WREY, anglais converti au catholicisme, vers 1846.

WRIGHT (Sir Léopold), jeune gentilhomme anglais d'une famille riche et honorable, élevé dans le protestantisme. Il fit successivement deux voyages d'Italie, et le dernier surtout, en 1818, lui laissa des impressions favorables à la religion. Etant venu à Paris en 1822, il s'y lia avec un jeune chevalier de Saint-Louis, M. d'A...., qui lui procura des instructions agréables et des connaissances utiles. M. d'A.... le mit particulièrement en rapports avec quelques ecclésiastiques, dont les entretiens et les exemples affaiblirent les préventions de l'étranger. Les deux amis se rendirent, le 18 octobre 1822, à l'abbaye du Gard, dans l'intention d'y passer quelque temps. Sir Léopold y étudia dans le silence de la retraite les preuves du christianisme d'abord, et ensuite celles de la religion catholique, et ses recherches, secondées par les conseils de son ami et par les exemples de foi, de dévouement et de courage qu'il avait sous les yeux, le conduisirent enfin à rentrer dans le sein de l'unité. Etant revenu à Paris il fit abjuration le 24 décembre 1822, entre les mains de Guillaume Poynter, évêque d'Italie et vicaire apostolique de Londres. Cette cérémonie eut lieu dans la chapelle des religieuses Recolettes établies rue d'Anjou, près l'ancien cimetière de la Madeleine. Wright eut pour parrain le pieux jeune homme qui avait contribué à l'éclairer, et pour marraine Mme la comtesse de Genlis. M. le nonce apostolique, plusieurs évêques et ecclésiastiques, des dames d'un haut rang, des protestants convertis, MM. de Haller et d'Harmansen, des Anglaises qui sont aussi rentrées dans le sein de l'Eglise, ajoutèrent par leur présence à l'intérêt de cette démarche. M. l'évêque de Londres parla en anglais et en français. Sir Léopold se retira peu après à Fontainebleau; il exposa les motifs de sa conversion dans une lettre très-touchante à sa mère, qui a été rendue publique (Paris 1824, in-8°), et qui amena la conversion de sa mère.

WURMBRAND-STUPPACH (Jean-Guillaume, comte DE), se convertit au catholicisme en 1722; il était né en 1670 et mourut en 1750; son frère Casimir Henri, qui mourut en 1729, embrassa la loi catholique en 1726.

WURMSER (Madame), israélite de Colmar, rongée d'un cancer qui présageait une mort très-prochaine, se convertit à la Salpétrière et fut administré par le pieux abbé Ratisbonne, si zélé pour le salut de ses anciens coreligionnaires. Cette dame, malgré ses horribles souffrances physiques, était rayonnante de joie, et répétait avec effusion de cœur son *Nunc dimittis : Maintenant je ne crains point de mourir*, tel fut son refrain continuel. Après la cérémonie cette bonne israélite, vraie *mère de douleurs*, assise dans un fauteuil, et sa fille aînée encore catéchumène, agenouillée devant sa mère, et lui

témoignant par ses innocentes caresses toute sa joie de la voir chrétienne, formaient un tableau si touchant, qu'il arrachait des larmes aux témoins de cette scène attendrissante. Cette jeune fille et sa sœur cadette sont devenues les enfants de la charité de M. Ratisbonne. Ces conversions sont rapportées par M. Drach dans les notes de son livre intitulé *Harmonies de l'Eglise et de la Synagogue.*

WURST (Jean-Louis M.) protestant de Genève, fit abjuration le 14 mai 1809.

I.—WURTEMBERG (Sylvius Frédéric, duc DE), de la branche Julienne Oelss, né le 21 février 1651 et mort le 3 juin 1697, se convertit au catholicisme ainsi que son épouse, Eléonore-Charlotte, fille du duc Georges de Wurtemberg de Montbéliard, née le 20 novembre 1656, mariée le 7 mai 1672. Cette princesse était, par sa mère, petite-fille du maréchal duc de Châtillon et cousine de l'impératrice, et elle avait épousé son parent le duc d'Oelss, qu'elle perdit au bout de peu d'années. Dans un voyage qu'elle avait fait à Vienne, on avait déjà essayé de la détromper des erreurs dans lesquelles elle avait été élevée; mais on n'avait encore pu triompher de toutes ses difficultés. La duchesse étant venue à Paris trouva chez la marquise de Mailly, sa parente, le P. David, prêtre de l'Oratoire, dont le ministère avait déjà été utile à d'autres protestants. Il lui proposa d'avoir en sa présence des conférences avec des ministres protestants; ceux-ci ayant refusé ces entrevues, il leur adressa par écrit quatre questions auxquelles ils répondirent d'une manière peu satisfaisante. Une protestante convertie, Mlle de la Charce-d'Allerat, secondait elle-même dans ses entretiens les instructions que le P. David adressait à la princesse. Enfin, après avoir mûri son dessein et longtemps examiné les raisons pour et contre, l'illustre étrangère ne résista plus à la voix de la grâce qui la poussait. Elle se rendit à l'abbaye de Maubuisson, où était alors Louise-Hollandine, princesse palatine de Bavière, elle-même protestante convertie. Ce fut dans cette retraite que la princesse d'Oelss prononça son abjuration entre les mains du P. David, le 3 août 1702. Elle montra les dispositions les plus édifiantes, et reçut la communion le jour de la Saint-Louis, dans l'église de l'Abbaye-aux-Bois, à Paris, et elle écrivit au Pape et au roi pour leur annoncer la démarche qu'elle venait de faire. Elle finit ses jours dans sa résidence, à Festenberg.

II. — WURTEMBERG (Charles-Alexandre DE), depuis duc régnant de la branche des Stuttgart, fils du duc Frédéric-Charles et de Eléonore-Julie, fille du margrave Albert de Brandenbourg à Ausbach, né le 24 janvier 1684, prit service dans l'armée d'Autriche, devint chevalier du Blieses-d'Or, conseiller intime, lieutenant général, général en chef commandant l'armée en Servie, préfet de l'administration, lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie, etc. Il se convertit à la religion catholique le 28 octobre 1712. Un ouvrage, imprimé en 1765, ayant pour titre : *La pure vérité*, par la princesse douairière de Wurtemberg, contient les lignes suivantes : *En bonne catholique, Madame, vous ne douterez point que la conversion du duc qui vient de mourir n'ait été un vrai coup de grâce et le fruit d'une sincère conversion. Et depuis le premier jésuite jusqu'au dernier capucin vous ne trouverez pas un seul moine dans toute l'Autriche qui ne vous affirmât point la même chose.* Il se maria le 1er mai 1727, avec la princesse Marie-Augustine de Thurn et Taxis. La cérémonie de ce mariage eut lieu en face de l'Eglise catholique sans que l'on songeât en Wurtemberg à prendre quelque mesure contre le nouveau catholique. Néanmoins, ce dernier parti eut le dessus. Avant de prendre les rênes du gouvernement, il publia un décret, daté de Wimmenthal, le 28 février 1733, où il commence par dire qu'il accède au désir du pays en établissant des garanties pour ce qui concerne la conservation et le libre exercice de l'Eglise évangélique, d'une manière conforme aux constitutions de l'Etat; 1° que dans le cas où lui et sa maison seraient appelés à succéder à son cousin, le duc Eberhard-Louis, il observerait les points suivants; 2° qu'il engageait sa parole de prince que dorénavant et pour toujours, lui et ses descendants tiendraient la main à ce que l'office divin fût célébré d'après les prescriptions de la confession d'Augsbourg, qu'en conséquence tous ceux qui seraient d'une autre religion, ne réservaient aucune autorisation, ni aucune permission de s'emparer de quelque église établie, ou de faire construire des églises pour y célébrer l'office, moins encore d'ériger un couvent ou d'approprier quelque maison particulière à ce sujet. Nous promettons aussi de ne laisser introduire aucun *simultaneum* ou office pour d'autres communions, et qu'en aucun cas, ni pour aucun motif nous n'autoriserons ni ne chargerons d'autoriser quoi que ce soit qui pourrait altérer directement ou indirectement l'état de la religion évangélique..... 6° qu'ainsi donc le collége de Tübingue et les écoles religieuses continueraient de rester sur le même pied et de percevoir leurs revenus annuels, d'après l'ancien usage; 7° que nous ne laisserons rien changer à l'état de l'université, ni au collége de Tübingue, nous ne permettrons point non plus de faire nommer à ces écoles aucun professeur qui ne fût point adonné à la religion évangélique; 8° déclarons aussi que, dans le cas où il faudrait introduire quelque changement dans la législation de la province, nous n'entreprendrons rien qui fût en opposition avec la constitution du pays ou l'état de la religion évangélique; 9° que nous ne placerons au conseil d'Etat, au gouvernement, dans les consistoires, dans les synodes, à la cour de justice, à la chancellerie, à l'église, aux écoles, aux offices religieux et civils, aux

tribunaux des villes et des campagnes, que des sujets qui font profession de la religion évangélique;.... 12° que nous éviterons et que nous combattrons tous les empiétements et tous les attentats qui seraient en opposition directe ou indirecte avec l'état de la religion dans ce pays;..... 14° que l'on se conformerait à l'usage suivi de ne nommer aux places d'ambassadeur pour le cercle de Souabe, comme pour les comices, que des sujets de la confession évangélique ; nous promettons d'observer et de suivre en tout lieu pour la gestion des affaires du directoire, et pour tout ce qui concerne le corps évangélique, les leçons et les principes contenus dans la confession d'Augsbourg. Enfin, et pour exécution de tous ses engagements, il renonça pour lui, pour les princes, ses successeurs et ses héritiers, dans le gouvernement, avec connaissance de cause et après mûre réflexion, en engageant sa foi, sa parole, son honneur de prince, sans s'en rapporter aux indults, aux dispenses, aux interprétations qui pourraient être faits par le Siége apostolique. Et lorsque le 31 octobre 1733, il arriva à la possession du gouvernement, il répéta et confirma le 27 décembre de la même année toutes ses déclarations et tous ses engagements. Le corps évangélique déclara valides ses déclarations et les accepta solennellement le 12 janvier suivant. (*Act. hist. eccl.*, I, 135.) Charles-Alexandre mourut le 12 mars 1737, si subitement, que son confesseur, le père Caspar, qui fut appelé à la hâte pour l'administrer, ne le trouva plus en vie.

III. — WURTEMBERG (Chrétien-Ulrich, duc DE), dont le neveu ; né le 27 janvier 1690, résidait à Wilhelmineort, devint catholique à Rome, le 26 janvier 1723; il mourut le 11 février 1734. Son épouse s'appelait Charlotte-Philippine, elle était fille du comte Erdmann de Redern en Silésie, et se maria le 13 juillet 1611. Son fils Charles-Chrétien Erdmann, né le 26 octobre 1716, et élevé à Stuttgart, fut envoyé à Vienne sous un prétexte quelconque; mais s'il est permis d'ajouter foi à ce que nous lisons dans l'histoire de sa vie pour laquelle il fournit lui-même les documents (*Calendrier militaire*, Berlin, 1754, 12), le vrai motif de ce voyage aurait été l'intention de le convertir à la religion catholique.

Sa mère, instruite de ce projet, envoya un courrier à sa suite et le rappela à la maison en lui faisant accroire qu'elle était à l'agonie et qu'elle désirait le voir encore une fois avant de rendre le dernier soupir.

IV. — WURTEMBERG (Léopold-Eberhard duc DE), de la branche de Montbéliard, né le 21 mai 1670 et mort le 25 février 1732, se convertit à la religion catholique. Il se maria le 1er juin 1695 avec la fille de Jean-Georges Hedwigers, seigneur justicier à Golzdorf en Silésie, Anne-Sabine, née le 20 avril 1676. Cette princesse fut élevée par l'empereur le 2 août 1701, au titre de comtesse de Sponeck ; elle fut séparée de son mari le 6 octobre 1714, et prit sa résidence à Héricourt. Son fils Georges-Léopold, comte de Sponeck, né le 12 décembre 1697, se convertit également. Le fils aîné était mort à cette époque, il avait imploré le secours de la France pour succéder à son père, mais l'empereur le détourna de l'exécution de ce projet. Il devint catholique en 1731, il s'était marié, le 22 février 1719, avec Eléonore-Charlotte, de Sandersleben, comtesse de Coligny. (*Voy.* Hübner, 20.)

V. — WURTEMBERG (Louis-Eugène), second fils de Charles-Alexandre, depuis duc régnant de Wurtemberg, rentra dans le sein de l'Eglise catholique comme son père. C'est le même qui demeura longtemps en France où il était lieutenant général des armées, et qu'on a vu à Paris livré aux exercices de la plus haute piété (XVIIIe siècle.)

VI. — WURTEMBERG (Paul-Charles-Frédéric-Auguste DE), né le 19 janvier 1785, était le seul frère du roi actuel de Wurtemberg. Sa fille aînée est la veuve du grand-duc Michel, frère de l'empereur Nicolas. Toute la famille royale de Wurtemberg professait le protestantisme. Le prince Paul manifesta pour la première fois, il y a environ quatre ans, le désir de se convertir à la religion catholique. Il éprouvait quelque hésitation. Le temps se passa. Puis vers le commencement de 1852, il se décida, après avoir eu des conférences nombreuses et suivies pendant deux ans avec le P. de Ravignan. Le prince fit abjuration. Une seule personne fut dans la confidence avec M. de Ravignan : ce fut le nonce du Pape à Paris. La volonté du prince était bien arrêtée, et l'on a trouvé dans ses papiers un écrit explicatif des causes qui l'ont amené à quitter le protestantisme.

Le mardi saint, 6 avril 1852, il communia et reçut le sacrement de confirmation des mains du nonce. Le 11 du même mois il sortit encore et se rendit à la nonciature pour remercier Mgr Garibaldi de la part qu'il avait eue à sa conversion. *Je sens que je m'affaiblis*, lui dit-il, *je n'en ai pas pour longtemps; mais j'éprouve une tranquillité d'esprit qui me rend bienheureux.*

Condamné depuis plusieurs jours par les médecins, il était entouré du prince Nicolas de Nassau, son petit-fils, de l'ex-roi de Westphalie Jérôme, son beau-frère, du prince Napoléon Bonaparte, son neveu, ainsi que du ministre de Russie et du ministre de Wurtemberg, lorsque le nonce du Pape est entré dans la chambre du malade et a appelé un prêtre de la paroisse de la Madeleine, qui a administré les derniers sacrements de l'Eglise au prince Paul, qui est mort à Paris, le 17 avril 1852, à l'âge de soixante-dix ans.

WYNNE (John-Henry), ministre anglican de Hall Souls-College, fit abjuration en juillet 1850.

X

XANTIPPE (sainte), fut convertie au christianisme par les apôtres. Elle florissait dans le premier siècle. Elle est honorée en Espagne avec sainte Polyxène, sa compagne.

Y

I. — YON (Anne), fille de Daniel Yon, de Bretheuille-sur-Bardel, village près de Caen, l'un des six cents protestants convertis par Véron, qui leur démontra que les prétendus réformateurs avaient falsifié la Bible et que leurs doctrines étaient contraires à l'Ecriture sainte, telle qu'elle avait été comprise et interprétée par les Pères et les docteurs des quatre premiers siècles de l'Eglise. Ils firent leur abjuration avant 1630.

II. — YON (Jeanne), sœur de la précédente, protestante de Saint-Nicolas, village près de Caen, convertie à la même époque et par les mêmes motifs.

YOUNG (Mlle) et sa sœur Isabelle Young, Anglaises, qui se convertirent et furent reçues au sein de l'Eglise en 1842.

I. — YSE DE SALEON (D'), président au parlement de Grenoble, qui se convertit au XVII^e^ siècle.

II. — YSE DE SALEON (Isaac D'), conseiller au parlement de Grenoble, qui se convertit au catholicisme en novembre 1685.

Z

ZAARA, jeune Ethiopienne, rachetée à Alexandrie d'Egypte par le consul sarde, et placée dans l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry par les soins de M. l'abbé Olivieri, reçut les sacrements de baptême et d'eucharistie le 25 mars 1850. Plus de soixante-dix jeunes esclaves ont, comme elle, été arrachées à la servitude, grâce au zèle de M. Vincent-de-Paul, Génois.

ZABAN (Victoire). Toute une famille juive était entrée successivement dans le sein de l'Eglise catholique, à la suite de la conversion de M. Ascoli, baptisé à Ancône en 1827. Son fils aîné et deux enfants de celui-ci avaient reçu le baptême ; il restait la femme du fils, Victoire Zaban, que ses parents avaient emmenée au loin pour l'empêcher d'imiter l'exemple de son mari. On la privait de toute communication avec lui, même par lettres, et on lui avait fait croire qu'il s'était embarqué pour Constantinople ; elle se disposait à l'y rejoindre, lorsqu'elle apprit inopinément, qu'il était à Lorette. Elle trouva le moyen de s'y rendre, et fut reçue dans la maison des Pauvres-Orphelines, fondée par M. Christianopulo, chanoine de la cathédrale. Après les instructions nécessaires, le baptême fut fixé au 5 février 1832. La néophyte fut conduite processionnellement à l'église ; elle était assistée de son beau-père, de son mari et de ses deux enfants, dont l'un était au séminaire d'Ancône. Elle répondit avec assurance à toutes les questions de l'évêque, M. A. Bernetti, qui lui administra le baptême et la confirmation au milieu d'un grand concours. Les comtesses Bernetti furent ses marraines. La cérémonie se fit dans la basilique de Lorette. M. Christianopulo célébra ensuite la messe à l'autel extérieur de la sainte maison, bénit et ratifia le mariage des deux époux, et admit toute la famille à la sainte table. Il leur adressa en cette occasion une pieuse exhortation, où il les félicita de se trouver ainsi réunis au pied des autels. La nouvelle convertie reçut les noms de Marie-Victoire-Josèphe-Agathe-Judith. L'évêque voulut recevoir toute la famille, et le soir, il y eut encore un sermon du chanoine Christianopulo et le salut.

ZACCARD (Louis), militaire protestant, condamné pour désertion à Spolète, se trouvant avec d'autres détenus qu'instruisaient dans la religion des Pères de la congrégation du Rédempteur, manifesta avec dix autres à M. Cadolini, archevêque de Spolète, le désir d'être catholique. Le prélat, qui possède leur langue, leur fit comprendre que la religion catholique est en effet la seule vraie, et la seule sûre. Il chargea un religieux franciscain, le P. Léopold, d'achever leur instruction. Quand elle fut terminée, le 6 avril 1834, la cérémonie de l'abjuration eut lieu à la cathédrale. Les néophytes firent la profession de foi en français et en allemand, et l'archevêque les baptisa sous condition, leur administra la confirmation, et leur adressa une pieuse allocution sur la vérité de la religion. Le prélat célébra ensuite la messe, où il leur donna la communion. Ils eurent pour parrains des ecclésiastiques et des hommes distingués de la ville.

ZAGAN (Sabato), de Sinigaglia, juive qui se convertit au catholicisme et reçut le baptême en 1815.

ZANDT (Louis), architecte prussien, âgé de trente-quatre ans, fit, le 18 juin 1831, abjuration du protestantisme à Paris, où il demeurait depuis quelques années. Ses propres réflexions l'ont dégoûté du protestan-

tisme, et l'ont porté à écouter les instructions d'un missionnaire américain, qui se trouvait en ce moment à Paris, M. Vincent-Marie Heuberger. Ce même missionnaire continua à préparer Zandt à recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie. La conversion de Zandt est d'autant plus remarquable, que son âge, son éducation et ses connaissances ne permettent pas de l'attribuer à d'autres motifs qu'à une conviction profonde. — Au mois de mai, M. Heuberger avait déjà reçu à Chambéry l'abjuration d'une dame anglaise et de ses deux filles.

ZARFATI (Elia), juive, née à Gibraltar, et âgée de vingt-cinq ans, se convertit au catholicisme, et le 9 mai 1827, le cardinal Zurla, vicaire général du pape, lui administra les sacrements de baptême et de confirmation dans l'église de Saint-Michel de la Rive. Elle eut pour parrain M. Jean-Marie Mastaï Ferretti, président de l'hospice Saint-Michel, et élu archevêque de Spolète. Le cardinal prononça une touchante homélie, et admit la néophyte à la sainte table.

ZEERLEDER, major de Berne, renommé par ses recherches et par ses connaissances historiques et depuis quelque temps domicilié au canton de Thurgovie, rendit publique l'abjuration qu'il avait faite en 1842, de l'erreur zwinglo-calvinienne. Ainsi l'étude de l'histoire dévoilant de plus en plus les impostures protestantes, ramène à l'antique Eglise ceux qui y apportent un cœur droit et sincère.

ZEGRI, prince maure, qui descendait en droite ligne d'Aben-Hamar, roi de Grenade, fameux dans l'histoire de cette nation, et qui s'était mesuré avec le grand capitaine Gonzalve de Courdoue, témoigna le désir d'être instruit dans la religion chrétienne. Ximenès se chargea lui-même de ce soin. A la suite de plusieurs conférences, le prince demanda de lui-même le baptême, le reçut en public avec beaucoup de solennité, et y prit les noms de Ferdinand et de Gonzalve, en l'honneur de son ami, le grand capitaine. Avant son baptême, Ximenès lui avait offert cinquante mille écus de pension sur ses propres revenus. Zegri refusa pour ne pas paraître changer de religion par intérêt. Ximenès les lui offrit encore après son baptême : Zegri persista dans son refus. Toutefois, sur de nouvelles instances, il finit par accepter, mais à condition que cette somme serait employée tout entière aux travaux nécessaires pour la conversion de ses compatriotes. Zegri fut en effet non seulement un chrétien très-sincère, mais un chrétien des plus zélés, et personne ne travailla depuis avec plus de succès à la conversion des maures, qui embrassèrent le catholicisme en si grand nombre, qu'en peu de jours les prêtres ne purent plus suffire à ceux qui demandaient le baptême. Zegri sauva la vie de Ximenès dans une révolte de Maures (1447-1517).

ZEHENDER, prédicateur de la cour du margrave Jacob de Baden-Dourlack, suivit l'exemple de ce prince, en abjurant le protestantisme et en rentrant dans le sein de l'Eglise.

ZENAIDE, sœur de sainte Philonille, et parente de saint Paul, fut convertie à la foi par cet apôtre. On croit qu'elle était, comme lui, de Tarse en Cilicie, où elle est honorée.

ZENOBE (Saint), évêque de Florence, né dans cette ville sur la fin du règne de Constantin le Grand, appartenait à des parents idolâtres ; mais ayant eu le bonheur d'être instruit dans la religion chrétienne, il fut baptisé secrètement par l'évêque.

Sa famille, irritée de cette conversion, se disposait à faire sentir le poids de son ressentiment à l'évêque et au néophyte, lorsque celui-ci parvint non-seulement à l'apaiser, mais encore à la gagner à Jésus-Christ. Se sentant appelé à exercer les fonctions d'apôtre parmi ses compatriotes, dont un grand nombre étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, il embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était encore que diacre lorsqu'il se mit à prêcher l'Evangile avec tant de succès que le Pape saint Damase, informé de son mérite et de ses vertus, l'appela près de lui, afin d'employer ses services dans le gouvernement de l'Eglise. Saint Ambroise, évêque de Milan, honorait de son estime et de son amitié le saint évêque de Florence, qui lui survécut plusieurs années et mourut après le commencement du cinquième siècle.

ZENON (Saint), converti par les apôtres, prêcha l'Evangile en Egypte et surtout à Diospolis, capitale de la Thébaïde.

ZETTER (Théophile), ministre protestant de la commune de Trebesing près de Gmünd dans la haute Carinthie, y exerçait le ministère depuis vingt-sept ans et était auteur de plusieurs ouvrages de controverse qui, dès les années 1844 et 1845, faisaient concevoir l'espérance de le voir bientôt recourir à la source de toute vérité, en détestant la source de toutes les erreurs. Il se convertit en effet au catholicisme et fit abjuration avec son fils aîné à Trebesing, en 1846. Il se fixa ensuite à Salzbourg, où sa femme et ses quatre filles l'ont suivi, sans aucun dessein d'imiter sa conversion. Mais, le 12 avril 1847 Mme et Mlles Zetter firent également abjuration publique de l'hérésie luthérienne. M. Zetter avait déjà précédemment éprouvé la joie de voir ses trois filles embrasser la foi catholique, en sorte que cette famille tout entière fait partie du bercail du bon pasteur.

ZICHY (Mme), protestante, épouse du comte Félix Zichy, née comtesse Reichenbach-Lessonitz, fille du prince électoral de Hesse-Cassel, embrassa la religion catholique à Vienne, le 2 mars 1840, peu avant ses premières couches. Cette conversion produisit beaucoup de sensation.

ZIZWIZ (Nicolas DE), seigneur de Poméranie, qui fit ses études à Helmstaedt, se convertit au catholicisme et devint abbé à Huy-

sebourg. Il avait contribué pour quelque chose à l'œuvre de réconciliation de Leibnitz, (*Voyez* LEIBNIT. *Ep. ad. divers.*, I, 457, 460 et *Histoire de la philosophie de Leibn.* dite *Ludovici histor.*, 152.)

ZOÉ (Sainte), martyre à Rome, avait épousé, étant encore païenne, Saint Nicostrate, secrétaire en chef du préfet de la ville. Elle fut convertie a la foi chrétienne ainsi que son mari par saint Sébastien. Comme elle avait perdu l'usage de la parole depuis six ans, elle se jeta à ses pieds, lui témoignant par signes qu'elle demandait sa guérison. Sébastien n'eut pas plutôt formé le signe de la croix sur sa bouche, qu'elle parla distinctement. Zoé, pleine de reconnaissance, embrassa la foi chrétienne ainsi que Nicostrate et autres. (*Voy.* NICOSTRATE.) Zoé fut arrêtée, confessa sa foi par le martyre, et fut brûlée vive en 286.

ZOEGA (Georges), Danois, un des plus célèbres archéologues du siècle dernier, qui a jeté tant de lumières sur les antiquités égyptiennes; assez désintéressé dans ses motifs, pour laisser ignorer sa conversion pendant quinze ans au cardinal Borgia, son protecteur et son ami. Zoëga, fils d'un ministre luthérien, naquit le 20 décembre 1755, à Dahler, dans le Jutland (Danemark). A seize ans, l'histoire, la géographie, les langues latine, anglaise et française, lui étaient devenues familières; il étudiait le grec avec assuidité, commençait à traduire l'hébreu et faisait dans ces diverses connaissances des progrès rapides. L'amour de l'exactitude historique, qui demeura l'un des traits les plus saillants de son esprit, s'unissait, dans les compositions de sa première jeunesse à la vivacité de l'imagination. En 1772, il alla continuer ses études dans l'école d'Altona, puis dans l'université de Gœttingue où les écrits de Winckelmann produisirent sur lui une profonde impression et développèrent en son âme le sentiment élevé du beau. Vers le printemps de 1776 il prit route à travers l'Italie dont sa famille se prétendait originaire. Venise et surtout Rome, les beautés de la nature, celles de l'art, les pompes de l'Eglise romaine laissèrent dans son imagination une trace ineffaçable. Revenu en Allemagne, et voyant le vague et le scepticisme qui régnaient en philosophie, il se rejeta dans le sein de la religion pour échapper au doute. Dans de petites compositions qu'il a faites alors à ce sujet, on entrevit déjà sa secrète préférence pour le catholicisme. En effet il n'y a de repos pour l'esprit et le cœur que là. En 1780, il fit un second voyage en Italie, revit la capitale du monde chrétien au grand jour de la fête de saint Pierre, et s'y retrouva comme dans la patrie de son cœur. Il se livra sur-le-champ, avec son ardeur accoutumée, à l'étude des monuments, dont il entreprit une revue générale, considérant son séjour actuel comme une simple préparation à un plus durable, et formant peut-être en secret, dès cette époque, le dessein de se fixer à Rome. « Ce qui me la rend doublement chère, disait-il, c'est qu'on trouve à la fois dans son enceinte la ville et la campagne, l'antique et le moderne, la simplicité et la magnificence, et l'infinie variété des formes, depuis le spectacle de la nature dans sa complète nudité, jusqu'à la misérable richesse d'un art surchargé sans but. »

En 1782, il passa six mois à Vienne en Autriche, à étudier la numismatique, sous la direction du savant abbé Eckel. Il y vivait entre les monuments et les livres, plongé dans ses études, mais toujours aspirant à l'Italie. Après les savants, il n'avait guère de société que celle du nonce apostolique Garampi, le même qui, à Dresde, avait reçu l'abjuration de Winckelmann.

En 1783, muni des lettres de recommandation du même nonce, il fit un troisième voyage à Rome. Il y fut introduit dans le palais du célèbre Borgia, depuis cardinal, secrétaire de la Propagande. Ce prélat, passionné pour les sciences et pour ceux qui s'y consacraient sans réserve, l'accueillit bientôt avec une distinction particulière entre tous les jeunes Danois qu'attiraient chez lui la libéralité éclairée de son caractère et ses précieuses collections. Dans ce troisième séjour dans la capitale du monde chrétien Zoëga abjura le luthéranisme, embrassa l'antique foi de ses pères et épousa la fille d'un peintre. Mais pour ménager la sensibilité de son père, et aussi pour éviter la persécution du Danemark, sa patrie, dont les lois défendent de tolérer quiconque embrasse le catholicisme, il garda un secret absolu de sa conversion.

Au mois de juillet 1784, il fut saisi d'une fièvre ardente, qui le mit à deux doigts de la mort. Borgia, désormais son second frère, l'entoura de tous les soins les plus délicats pendant sa longue convalescence. Ce ne fut que dans ce moment suprême qu'il apprit à son protecteur qu'il était catholique et marié. Après bien des travaux sur l'archéologie, qui l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe, Zoëga mourut à Rome, le 10 avril 1809, et fut enterré dans l'église de Saint-André delle Fratte.

ZOGGIA (Lévi), juive de Venise, se convertit au catholicisme et reçut le baptême des mains du patriarche de Venise, M. Jacques Monico, le 15 octobre 1830, dans l'église du pieux institut des Catéchumènes. Elle était dans la maison depuis plusieurs mois, et y avait été instruite des vérités de la religion. Le prélat lui administra également la confirmation et l'eucharistie.

ZONTAL (Louis), de Hanovre, luthérien, fut reçu à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles. Le curé de l'hospice, voyant le vif désir qu'il manifestait de rentrer dans la religion de ses pères, lui donna un digne ecclésiastique connaissant la langue allemande, pour lui enseigner les vérités de la religion catholique. Etant sur le point de faire son abjuration, Zontas fut renvoyé de cet hôpital malgré lui. Il persévéra dans sa résolution, dit qu'il ne voulait point rester dans la salle destinée aux protestants, et de-

manda à être reconduit à l'hôpital Saint-Jean. Enfin, le 21 décembre 1838, il fit son abjuration dans l'église de ce dernier hospice, entre les mains du curé.

ZORN DE BOULACH (Elisabeth-Henriette DE), demoiselle de famille noble, se convertit et fit son abjuration le 15 août 1726, entre les mains du cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

ZOSIME (Saint), martyr à Antioche de Pisidie, était frère de saint Marc le Berger, par qui il fut converti à la religion chrétienne, qu'ils scellèrent de leur sang l'an 303.

ZOUTELAND (Mme), protestante hollandaise convertie, écrivit cinq lettres sur sa conversion, à une de ses amies qui lui avait reproché cette démarche. Elle y répond aux principales difficultés que l'on fait aux catholiques, et montre dans cet ouvrage autant d'instruction que de foi.

ZOUTENDIK (Pierre), né d'un père protestant et d'une mère catholique, désirait depuis longtemps être admis dans le sein de l'Eglise romaine. Le 8 septembre 1842, jour de la Nativité de la Vierge, il abjura publiquement le protestantisme dans l'église de la commune de Stomproyk (Hollande).

ZSADKIVIEZ, prêtre schismatique, de Gallicie, imitant l'exemple de plusieurs autres, se présenta à l'archevêque de Posen, en 1845, pour être admis à résipiscence, et recevoir telle pénitence qu'il plairait au prélat de lui imposer.

ZUMA-ZENUBA ANIM, jeune Egyptienne, née au Grand Caire et âgée de dix-neuf ans, fut baptisée à Rome, par le cardinal Mezzofanti, visiteur de la pieuse maison des Catéchumènes, et confirmée par M. Cometti, archevêque de Nicomédie, en mai 1847.

Peu de jours après, le Pape lui-même conféra le baptême à quatre juifs convertis, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran : A son entrée dans la basilique, le Pape fut reçu par le chapitre de cette église et par le cardinal Barbérini, archiprêtre. Après avoir adoré le saint sacrement, Sa Sainteté se dirigea vers le baptistère de Constantin, et y donna le baptême aux quatre israélites. De retour à la basilique, le Pape leur administra le sacrement de confirmation à l'autel papal, et leur fit réciter le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave Maria*, qu'ils répétèrent avec la foi la plus vive. Ensuite le Saint-Père leur adressa une courte allocution, où il rappela la bonte de Dieu, qui ne cesse de recueillir les débris dispersés d'Israël, ainsi qu'ils doivent le reconnaître eux-mêmes, puisqu'ils ont été appelés à la foi par la miséricorde du Seigneur. Déjà, pour obéir à cette voix suprême, ils ont abandonné leur pays, leurs parents et leurs biens ; Jésus-Christ réclame d'eux de plus grands sacrifices encore. Il veut qu'ils fassent abnégation d'eux-mêmes, et cette abnégation doit être de trois sortes : abnégation de l'intelligence, abnégation de la volonté, abnégation du cœur ; de l'intelligence, afin d'abandonner leurs antiques croyances et de se vouer sans retour à la vérité évangélique ; de la volonté, afin de la rendre absolument conforme à la volonté de Dieu, à l'exemple de saint Paul, qui, dans le principe, avait employé tout son zèle en faveur des traditions judaïques, mais qui, illuminé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'a consacré à défendre la religion du Nazaréen, contre la Synagogue et contre l'Aréopage ; du cœur, afin de changer leurs affections et leurs sentiments, de quitter les passions de Tyr et de Sidon pour se dédier du fond de l'âme à l'amour de Jésus.

Le Saint-Père termina en invoquant le Saint-Esprit sur les néophytes et sur toute la chrétienté, et cette invocation fut si tendre, si affectueuse, que l'auditoire ne put retenir les marques de la plus profonde émotion. Le Pape, ayant revêtu les habits pontificaux, célébra le divin sacrifice, et distribua le pain des anges aux nouveaux chrétiens, dont les larmes abondantes trahissaient l'allégresse. Cette cérémonie, à laquelle se pressait une multitude innombrable, fut une des plus belles et des plus touchantes qui se puisse voir, et rien ne saurait rendre la joie chrétienne qu'elle a laissée dans tous les cœurs.

ZUZIRÉ (Pierre), protestant de Caen, converti vers 1630, par Véron.

ZYKER (Ignace), israélite qui se convertit au catholicisme, et reçut le baptême avec deux autres, à Rome, le 25 juin 1842, des mains du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, qui s'était rendu à l'église de la Trinité, au mont Pincius, dont il est titulaire. Zyker reçut les noms de Joseph-Dominique-Ignace-Marie. Les nouveaux chrétiens furent tenus sur les fonts par Mme la duchesse de Dalberg, née de Brignole-Sale, et par M. Jean Podesti. Après la cérémonie du baptême, le cardinal conféra aux nouveaux chrétiens le sacrement de confirmation.

SUPPLÉMENT

AU

DICTIONNAIRE DES CONVERSIONS.

A

ACOSTA (André) protestant, prédicateur italien à Zurich, était secrétaire d'ambassade à Lucerne quand il embrassa le catholicisme.

ALEXANDRE, empereur de Russie et prédécesseur du czar actuel. Quoique tenue secrète, sa conversion au catholicisme est un fait à peu près certain. (Voir l'*Introduction*, pag. 19-20.)

AMERBACH (Vitus), dont nous avons déjà parlé pag. 141, était devenu professeur de philosophie à Wittemberg où il avait fait ses études sous Luther et Mélanchton. En 1542, il conçut des doutes sur l'opinion de Luther, érigée en dogme, que la foi seule justifie, doutes qui s'étendirent bientôt à d'autres points fondés sur ce premier. Il est impossible, se disait-il, que l'Eglise ait pu errer dans des articles aussi importants que la justification, la messe, les vœux, la primauté du Pape, et comme là-dessus elle a toujours enseigné autrement que Luther, nécessairement les assertions de celui-ci sont fausses. Or, les protestants n'étaient pas moins attentifs que les catholiques aux écarts dans la doctrine, seulement l'hérésie consistait pour ceux-là dans l'antiquité, pour ceux-ci dans la nouveauté. Le chancelier Bruck ayant connu les propos suspects d'Amerbach, Melanchton eut ordre de l'entreprendre; mais il ne put lui faire changer de sentiments. Il quitta Wittemberg, retourna en Bavière, rentra au sein de l'Eglise catholique, devint professeur de philosophie à Ingolstadt et y mourut en 1557, auteur de plusieurs opuscules de philosophie et de littérature.

AMMON (Elisabeth-Caroline-Clémentine), fille de Bernard de Ammon, juge dans les colonies françaises et conseiller royal à Halberstadt. Elle possédait de l'esprit et de l'intelligence : elle était vive, bienveillante, ferme et noble; elle avait quelque ambition, mais sa conduite et toute sa vie étaient pleines de majesté; elle fut, pendant assez longtemps, en correspondance avec Frédéric le Grand. Elle jouissait à Berlin de la plus haute considération de la part de toutes les personnes du plus haut rang. Tout d'un coup, en 1758, elle quitta son frère, Frédéric-Georges de Ammon, établi dans cette ville, pour embrasser la religion catholique. Elle se rendit donc, pour accomplir son dessein, en qualité de pensionnaire, au couvent des religieuses, à Bonn et fit bientôt après profession de foi entre les mains du prince électoral Clément-Auguste. Son frère en fut tellement irrité qu'il fit des démarches pour faire comparaître le nonce du Pape à Cologne comme séducteur en fait de religion. Son second frère, Henri-Christophe de Ammon, assez connu comme écrivain, et qui était chambellan et conseiller français de la haute cour de justice à Berlin, lui écrivit : « Vous avez quitté un cheval borgne pour vous mettre sur un aveugle. » Elle avait servi pendant trois ans en qualité de dame de cour auprès de la landgrave de Hessen-Rothenburg; elle reçut, sur la recommandation du prince électoral, la même place auprès de la duchesse de Guastalla. C'est vers cette époque qu'elle se maria avec François de Schiller, jeune et riche colonel au service de Münster, qu'elle avait eu occasion de voir à Bonn. M. de Schiller mourut au bout de neuf mois et institua Clémentine de Ammon héritière universelle de toute sa fortune. Les parents de M. de Schiller entamèrent un procès au sujet de cette succession. On arriva à un arrangement de part et d'autre, et Clémentine reçut encore une partie assez importante en partage. Elle retourna à Berlin en 1766, et se maria de nouveau le 13 décembre 1769, avec Otton-Charles-Louis de Schwerin, comte de l'empire. Elle mourut le 18 octobre 1795. (Voy. *Nouvelle feuille mensuelle de Berlin*, III, 131.)

ANHALT-DESSAU (Chrétien-Aribert DE), fils du duc Georges Aribert de Anhalt-Dessau, et de la princesse de Krosigk, reçut le titre de comte de Beringen, se convertit à la religion catholique, et mourut en 1677, se trouvant en service dans l'armée impériale.

B

BACHELIER (Jean-Marguerite), ancien président du comité révolutionnaire de Nantes, dont nous avons déjà parlé page 82, naquit dans cette ville, le 4 décembre 1751. Nous trouvons sur lui les détails suivants, dans une notice écrite par M. Dugast, de Nantes. « Il vivait depuis longtemps en commensal, comme Robespierre, chez le menuisier Duplay, au milieu d'une famille de jardiniers. Sa fortune se composait uniquement

des arrérages d'une rente viagère annuelle de 1,100 francs. Son intelligence n'était point affaiblie, malgré son âge avancé; sa mémoire elle-même était rarement en défaut. Il manifestait habituellement de grands sentiments de religion, qu'il accordait parfaitement avec ses opinions démocratiques. Pour lui l'Evangile était synonyme de liberté et d'affranchissement. Il s'était aperçu que la politique de l'égalité était essentiellement chrétienne, et il voyait dans les premiers mots de la prière enseignée par le Christ : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, etc., la plus admirable formule de fraternité des hommes. En un mot, il croyait avec le citoyen cardinal Chiaramonti, devenu Pape sous le nom de Pie VII, que *si tous les hommes étaient chrétiens, ils seraient d'excellents démocrates;* et il disait souvent : *La religion est une république.*

« Issu d'une ancienne famille bourgeoise, fils d'un procureur au *siége présidial et comté de Nantes*, qui s'intitulait sieur du Préclos, Bachelier se destinait à l'état ecclésiastique, et avait même déjà reçu la tonsure (20 décembre 1771), lorsque, par suite de la mort d'un frère aîné, et peut-être aussi d'un changement de vocation, il rentra dans le monde, succéda à son père, et se maria (24 avril 1781). Il joignit bientôt à ses fonctions d'homme de loi proprement dit, celles de notaire dans le fief de l'évêque, appelé le fief des Reguaires. Il les exerçait cumulativement depuis près de dix ans, lorsque la révolution éclata. D'abord il se contenta de la suivre de ses vœux, parce qu'il n'avait pas encore rompu tous les liens qui l'attachaient à l'ancien régime; mais bientôt il l'embrassa avec ardeur et se jeta dans le mouvement. Il signa la délibération de la communauté des procureurs, en date du 1er juillet 1789.

« D'abord membre du club des Cordeliers, un premier comité de salut public ayant été créé à Nantes (9 août 1793), Bachelier, alors du conseil général de la commune, fut désigné par la municipalité pour en faire partie. « Je savais bien, dit-il dans un mémoire « justificatif inédit, qu'en acceptant d'être « membre d'un comité révolutionnaire, j'allais « m'exposer à la haine et aux poignards de « l'aristocratie; mais le devoir l'emporta : je « me crus trop heureux, quelque persécution « qui dût m'atteindre, d'être appelé à souffrir « pour la liberté. »

« Tous les comités de salut public de la nation ayant été bientôt après transformés en simple comité de surveillance par décret de la Convention, et le personnel de celui de Nantes ayant été renouvelé le 11 octobre suivant, par les représentants du peuple Philippeaux, Gillet et Ruelle, qui s'y trouvaient alors en mission, Bachelier et Lévêque furent les seuls anciens membres conservés dans la réorganisation. »

Nous laissons ici l'auteur chercher à atténuer, quoique souvent à bon droit, la complicité de Bachelier dans les horribles mesures de Carrier et du comité de salut public de Nantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que Bachelier mourut pauvre, après avoir été pendant plus de trente ans le modèle d'un vrai chrétien.

BARET (Mme), originaire d'Angleterre, descendante du fameux Bruce d'Ecosse, élevée dans la religion anglicane, reçut le baptême catholique et fit son abjuration du protestantisme entre les mains de M. Thiéble, curé doyen de la cathédrale de Noyon (Oise), diocèse de Beauvais, en juillet 1852. Il était assisté de M. Bourgeois, curé doyen de Saint-Jacques à Compiègne, ancien vicaire général du diocèse, du supérieur du petit séminaire et de la plupart des ecclésiastiques de la ville. M. le comte Ernest de Breda et Mme la comtesse de Thuisie, alliée de la nouvelle convertie, servaient de parrain et de marraine. Un certain nombre de personnes honorables avaient voulu prendre part à cette fête de famille. On remarquait en effet Mlle Bruce, tante de la convertie, Mme la comtesse de Béthune, Mme la comtesse de Bréda et Mlle sa fille, Mmes de Tallobre, de Devise, de Devienne, etc.

Nous renonçons à peindre l'expression de bonheur qui se manifestait sur le visage et dans l'attitude de la nouvelle convertie. Ce n'est pas la première fois que Noyon était témoin de semblables cérémonies. Déjà bien souvent les bonnes sœurs de Saint-Vincent avaient paré avec le goût qui leur est propre, la belle chapelle de leur établissement pour recevoir quelques-uns de nos frères égarés. Chose étonnante et qui doit faire réfléchir les partisans de la secte de Calvin : non-seulement cet hérésiarque n'a laissé aucun disciple dans sa ville natale, mais c'est sur son berceau que tous les protestants qui viennent à Noyon abjurent les erreurs dont il est le père.

BASSORITZ (Jean), de la ville maritime de Bukari, passa du schisme au sein de l'Eglise catholique en 1852. Son exemple promettait d'être suivi d'un grand nombre d'autres conversions.

BAYREUSTS-CULMBACH (Eléonore-Madeleine), protestante, fille de Ernest Chrétien, margrave de Bayreusts-Culmbach, était née le 12 janvier 1673, se convertit à la religion catholique, et mourut le 23 décembre 1711. Elle avait été mariée avec Herman-Frédéric comte princier de Hohenzollern.

BAYREUTH (Sophie-Chrétienne-Louise de), protestante, fille de Georges-Frédéric Charles, margrave de Bayreuth et de son épouse, qui était une princesse de Holstein-Beck. Elle était née le 4 janvier 1710; fut mariée le 11 avril 1733, avec Alexandre-Ferdinand, prince héritier de Thurn et Taxis, et fit profession de foi catholique à Mayence le 17 mars 1733.

BEDFORD, curé de l'Eglise du Christ et résident à Londres, abjura l'anglicanisme et rentra au sein de l'Eglise catholique en 1851.

BENTHEIM (Ernest-Guillaume, comte de), né en 1623, se maria en premières noces, avec Gertrude de Zelest, qui était fille d'un juge de Zollern dans la province de Zütphen

et qui fut élevée à la dignité de comtesse de l'empire. Les enfants qui naquirent de cette union, une fille et six fils, furent dispensés par l'empereur de payer le cens. L'évêque de Munster, d'un caractère naturellement belliqueux, Christophe Bernard, prit part aux différends qui s'élevèrent à Tecklenburg entre le comte Guillaume de Bentheim et entre son frère et son cousin ; le comte fut envoyé à Cœsfeld et se fit catholique. Son épouse, d'après ce que l'on raconte, lui ferma les portes de Bentheim, Le nouveau converti et l'évêque s'approchèrent de la ville avec une petite armée et quelques munitions de guerre pour en faire le siége. La position était assez bien garantie par la nature même pour pouvoir se défendre pendant quelque temps, mais Gertrude aima mieux envoyer ses enfants en sûreté en Hollande, et fit apporter à son mari les clefs de la ville. L'évêque célébra la messe à Bentheim, abolit le culte des réformés et fit ériger la place en forteresse.

Le comte ayant fait savoir aux Hollandais que son entrée dans l'Eglise catholique ne changeait en rien les droits naturels de ses enfants, Gertrude invoqua la protection de la République et déclara être dans la résolution de ne remettre les princes à leur père qu'à l'âge de dix-huit ans et après avoir fait continuer leur éducation jusqu'à cette époque par le gentilhomme auquel ils avaient été confiés dès leur jeune âge. Des négociations furent entamées de vive voix avec la Hollande dans le but de terminer les dissidences dites de mariage, mais Ernest les repoussa.

Gertrude, de son côté, trouva moyen de s'enfuire du couvent de Münster et accepta l'asile qu'on lui avait préparé à la Haye. Le comte, après avoir reçu du Pape les dispenses requises, contracta mariage, le 5 août 1678, avec Anne Isabelle, comtesse de Limburg. Gertrude protesta contre cet acte et succomba peu après, en 1679. Ernest-Guillaume mourut quatre ans plus tard; mais il eut la consolation de voir entrer dans le sein de l'Eglise catholique son neveu, Arnold Maurice, né en 1663 et fils du comte Philippe Conrad et d'une comtesse née de Tecklenburg. Arnold devint conseiller intime de l'empire et grand chambellan du Palatinat électoral. Il mourut le 14 novembre 1701.

Ayant fait, encore enfant, le voyage à Paris où son père remplissait la charge d'ambassadeur de la Suède, il prit tant de plaisir aux cérémonies de l'office divin qu'il penchait dès lors à pour se faire catholique ; il exécuta ce projet quand il fut arrivé à un âge mûr, en 1731, entre les mains mêmes du Pape Clément XII, il devint sénateur romain, et mourut en 1765. (Lebret, *Magasin pour l'hist. de l'Eglise et de l'Etat*, tom. III , 403.)

BINDER et ROEDER (Barons de). Le baron de Binder était conseiller intime de l'Empire, on l'appelait vulgairement l'indicateur de la main droite du prince Kaunitz. — Le baron de Rœder était colonel dans l'armée impériale et secrétaire de cabinet. On lit à leur sujet, dans les archives patriotiques de Moser, VII, 302, ce qui suit : « Ces deux hommes avaient quitté l'Eglise évangélique dans laquelle ils étaient nés et furent élevés pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique; ils faisaient honneur à leur profession de foi par une vie exemplaire et sans reproche. J'avais avec eux des rapports intimes, et ils me firent part l'un et l'autre de tout ce qui concernait leur conversion. Ils avaient appris, dès leur jeune âge, le catéchisme par cœur, de la manière dont cela se pratiquait alors et comme malheureusement on le fait encore aujourd'hui dans l'Eglise évangélique, sans y rien comprendre et sans en rien sentir. Ils furent confirmés et envoyés ensuite dans le monde où ils se laissèrent aller à l'entraînement général. Le baron Binder tomba dangereusement malade à Paris, et le baron Rœder fut trouvé comme mort sur le champ de bataille en Bohême, et atteint de sept blessures que l'on croyait mortelles. C'est dans cette situation entre la vie et la mort, dans ces moments si favorables pour la réflexion, que leur conscience s'éveilla et fit un retour sur la vie passée. Ils soupirèrent après le repos et demandèrent à se réconcilier avec Dieu. Les connaissances, pour ainsi dire, matérielles qu'ils avaient reçues sur la religion dans leur jeune âge s'étaient perdues; ils n'avaient plus que le nom de chrétiens évangéliques. Ils eurent le bonheur de tomber entre les mains de deux prêtres catholiques, qui appelèrent toute leur attention sur Jésus-Christ qui aime les pécheurs et leur accorde le pardon de leurs iniquités : c'est à Jésus-Christ qu'ils s'adressèrent avec un cœur contrit et humilié; c'est auprès de l'Homme-Dieu qu'ils trouvèrent la consolation et le salut. Il était dès lors tout naturel, il était conforme aux dispositions de leur cœur, de les voir passer avec reconnaissance dans le sein de cette Eglise à laquelle ils devaient le repos de leur conscience. Quiconque avait l'occasion de connaître et d'apprécier, comme moi, ces deux hommes, devait les respecter et les aimer. — Ils ont cessé de vivre, ils sont morts sans enfants; mon témoignage ne peut point être soupçonné de flatterie; je me fais gloire de rendre hommage à leur souvenir. » (*Voy.* Moser, *Sur le gouvernement des Etats ecclésiastiques en Allemagne*, Francfort et Leipzig, 1787, pag 57.)

BIONDI (Jean-François), né dans une île de la Dalmatie, prétendit descendre des anciens souverains d'Illyrie. Marc-Antoine de Dominis l'engagea à changer de religion, et le conduisit en Angleterre, où le roi Jacques Ier lui donna une pension et l'employa en négociations près du duc de Savoie. Biondi est mort à Aubonne, dans le canton de Berne, en 1644.

BOCK (Baron E. de.) Si vous êtes jamais allé à Rome, vous y avez certainement rencontré des hommes dont la soutane noire est ornée d'une grande croix rouge. On ne rencontre guère ailleurs ce costume que dans les tableaux des croisades. Ces hommes sont

les religieux de Saint-Camille de Lellis. Leur apostolat et leur croisade consistent à aider les agonisants dans leur lutte contre la mort et l'enfer. Aussi, c'est avec toute la confiance de guerriers habitués à la victoire qu'ils peuvent prononcer les paroles de Saint-Paul : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus* (1)? Aussi l'on comprend que leur propre mort doit être douce et tranquille, et n'offrir rien de saillant, car l'histoire du bonheur est toujours peu piquante. Cependant, il y a près de deux ans, malgré la multiplicité des événements qui se succédaient dans la capitale du monde chrétien, la mort d'un de ces frères postulants chez ces religieux fut aussi un événement pour cette ville. C'est que le défunt, avant d'entrer dans l'asile de Saint-Camille, avait joué un rôle actif sur la scène politique, à la cour des princes d'Allemagne, à Rome et à Constantinople. Sa conversion, que Dieu opéra dans cette dernière ville, partage sa vie en deux parts : l'une pleine d'agitation et de déception, l'autre calme, bien que soumise aux épreuves que couronne la mort de ces frères de Saint-Camille de Lellis. Le récit de ses derniers moments nous est fait par un prêtre qui vient d'arriver de Rome ; les détails de sa conversion nous sont donnés par des personnes qui ont vécu dans son intimité.

Fatigué de la cour et des salons diplomatiques, pressé par la crainte de ruiner sa famille en livrant son riche patrimoine au hasard et au plaisir du jeu, le baron de Bock était allé chercher des distractions en Orient. Dieu s'est servi pour le ramener à lui d'un instrument humiliant à l'orgueil de tout homme, et surtout pour un acte aussi solennel que la conversion, et pour un diplomate que les personnes les plus haut placées avaient vainement assayé de convertir. Voici les circonstances qui ont précédé ce fait. Un bateau allant à Constantinople luttait de toutes ses forces contre les vagues qui, paraissant s'élever jusqu'aux cieux noircis par l'orage, entr'ouvraient le fond des abîmes. Tous les passagers étaient saisis de frayeur, et interrogeaient de leurs yeux le capitaine effrayé, comme si leur dernière heure fût venue. Le baron ne trouvait d'autre consolation dans sa propre peur que la vue des effets de la peur dans les autres, quand tout à coup il aperçoit un homme, dont la soutane ne pouvait qu'exciter son mépris, montrer seul un courage plus que naturel en marchant d'un pas ferme sur le pont et jetant de temps en temps ses regards pleins de calme et d'assurance dans un livre qu'il replaçait ensuite sous son bras. C'était un prêtre lazariste, qui, avant de donner au baron Bock son adresse, l'impressionna par son calme et ses paroles, jusqu'à entendre de sa bouche l'aveu suivant : « Monsieur, je parle la première fois avec un prêtre français ; je considère tous les catholiques comme des idiots et tous les prêtres comme des charlatans aussi ignorants que lâches : désormais je dirai qu'il y a aussi des prêtres aussi savants que courageux, et aussi charitables que dignes d'être les guides des plus sages.» Arrivé à Constantinople, M. Bock oublia complétement, au milieu des distractions de la ville, et l'invitation du lazariste de venir le voir à sa maison religieuse, si admirablement située sur le Bosphore, et le lazariste lui-même, et la tempête qui lui avait procuré sa connaissance. Un jour, se promenant avec un guide dans les environs de la capitale pour jouir de la beauté de ses différents sites, le baron Bock fut obligé, par une pluie abondante qui survint au milieu de sa course, de se réfugier dans la première maison qui lui pouvait offrir l'asile désiré. Cette maison, par une providence qui veille sur l'homme dans les moments où il y pense le moins, fut précisément la maison des Lazaristes, et le premier homme qu'il rencontra fut le courageux prêtre qu'il avait tant admiré sur mer.

« Vous voilà, s'écria le lazariste en reconnaissant le baron ; j'étais sûr que vous garderiez votre promesse de venir nous voir, et j'espère que vous passerez avec nous un ou deux jours ; du reste, la pluie et le soir qui s'avance vous obligeront bon gré malgré de passer cette nuit chez nous ; je vais vous conduire dans votre cellule. » Le baron Bock, interdit par les charitables allégations et par l'hospitalité du prêtre, ne songea pas à refuser sa proposition, et il se décida à passer la nuit chez les lazaristes. La nuit venue, il se proposait déjà de dormir, quand de petits insectes très-communs dans le pays, et que nous n'osons pas nommer, le forcent à se lever et profiter des derniers instants de la journée pour demander au lazariste quelques livres qui l'aideraient à supporter patiemment les piqûres des insectes. « Vous désirez des livres, monsieur, dit le lazariste en réponse à sa demande; mais comme nous sommes religieux, nous craignons que le choix que je ferais de livres à mon goût ne soit pas du vôtre; veuillez me dire au moins de quelle religion vous êtes ? — D'aucune, répondit le baron, avec une naïveté franche qui étonna son interlocuteur, en lui inspirant en même temps une grande compassion pour lui. — Dites-moi cependant, êtes-vous protestant ou catholique? êtes-vous déiste, êtes-vous indifférent? ou peut-être vous ne croyez pas même en Dieu; dites-le moi franchement, comme je vous le demande, et alors je vous donnerai des livres qui vous seront aussi utiles qu'agréables ; car nous, religieux, nous ne pouvons séparer ces deux buts, en vous offrant des livres, dont peut dépendre quelquefois votre sort, votre bonheur ? — Ma foi, répondit le baron, donnez-moi ce que vous voudrez, je suis né protestant ; mais jamais de ma vie, je n'ai pensé sérieusement à la religion ; je ne sais pas moi-même si je crois en Dieu ou non. » Le lazariste plein de bienveillance pour la sincérité du baron, alla à la bibliothèque, et,

(1) *I Cor.*, xv, 55. Dans le texte grec on trouve : *ubi est, infernus, stimulus tuus?* Ποῦ σου, ἅδη, τὸ νῖκος ;

après avoir invoqué Jésus et Marie, et remué les livres, lui rapporta l'ouvrage de M. Rohrbacher sur les conversions de protestants. Resté seul, le baron Bock commença à diverses reprises la lecture de ce livre ; mais son peu d'habitude pour ces idées, et surtout les piqûres des insectes l'obligèrent d'abandonner le livre. Il se leva de nouveau ; mais comme tout le monde dormait dans la maison, il ne pouvait plus chercher de distractions que dans lui-même. Il prit son portefeuille, remua les notes qui s'y trouvaient ; une seule de ses notes arrêta tout à coup son attention. C'était un morceau de papier servant d'enveloppe à quelques notes, et écrit de sa main. Il le regarde, et reconnaît dans les lignes qui ont frappé son esprit l'extrait d'une copie faite par lui pour la reine de P*** à l'occasion de la conversion de la duchesse d'Anhalt-Cœthen au catholicisme. Ces lignes détachées frappent le baron comme jadis certains textes de l'Ecriture ont frappé saint Antoine, saint Augustin et tant d'autres. Il tombe à genoux, lui qui n'a jamais songé à la religion ; prie, se recueille, réfléchit sur toutes les objections qu'on fait contre elle et qu'il avait entendues durant toute sa vie, les pèse et s'écrie du fond de son cœur : « Mon Dieu, je vois. Oh, comme il est doux de connaître la vérité ! pardonnez-moi mes péchés. Oh ! non, je ne vous offenserai plus. » Ses prières ferventes et ses réflexions occupèrent toute sa nuit, qui fut passée à genoux, et il prononçait les paroles que nous venons d'indiquer, quand le lazariste s'approcha de sa porte pour le réveiller.

Il serait inutile d'exposer le reste ou d'expliquer l'action de la grâce, qui, pour abaisser l'homme, attache son salut à des occasions les plus insignifiantes, et souvent ne cède pas à l'éloquence la plus persuasive. Aussi l'expérience le prouve, les conversions où l'humilité se manifeste davantage ne sont pas les moins solides, tandis que celles qui étaient précédées par de longues discussions laissent après elles certaines traces, utiles à l'exercice du zèle, mais qui scandalisent parfois les esprits faibles. La conversion du baron Bock peut être comprise, si on partage toutes les conversions en trois espèces ; dans la troisième espèce, il y a des conversions par miracle comme celle de M. Ratisbonne, des conversions par la raison, qui sont les plus communes, des conversions par le sentiment, par la prière, par l'humilité, où les causes prochaines sont cachées, mais non moins réelles. C'est à cette classe qu'appartient la conversion du baron Bock. Nous pouvons citer du reste de nombreux exemples de cette espèce de conversion, où l'humilité et l'humiliation sont seules sensibles, quoique non moins nécessaires à d'autres espèces de conversions, car l'entrée de l'Eglise comme du tombeau du Sauveur demande qu'on s'abaisse en s'y approchant. On voit dans la conversion du baron Bock le contraste d'un homme qui par orgueil ne veut pas penser à Dieu, n'écoute pas les plus grands dans l'Eglise et à la cour, qui songeaient à sa conversion, et se convertit à l'occasion d'une circonstance aussi insignifiante. Telle est cette économie de la grâce qui enseigne aux missionnaires de ne pas se vanter des conversions qu'ils opèrent, aux grands de n'attendre leur conversion que par l'humiliation, à tous, d'adorer la conduite de Dieu sans rien ajouter de notre part à l'humiliation du prochain.

De Constantinople, le baron de Bock vint à Rome, et sauf quelques voyages dans son pays, en Suisse et en Angleterre, il resta presque toujours dans la ville éternelle. Pénétré de son indignité, sentiment qui fut le fruit solide de sa conversion, il supportait avec courage les épreuves que les liens de parenté et les circonstances où se trouvait Rome en 1847 et 1848 lui ont procurées. Ceux qui étaient dans l'intimité du baron Bock savent les mortifications qu'il recherchait et la charité qu'il exerçait comme président de la société de Saint-Vincent-de-Paul pour les étrangers, et comme chrétien. Voici du reste le récit de cette conversion, écrit par M. de Bock lui-même dans une lettre anonyme adressée à l'auteur du livre intitulé : *Motifs qui ont ramené à l'Eglise catholique un grand nombre de protestants*.

A. M. D. G.

Rome, ce 2 février 1841.

« Monsieur, sans avoir l'honneur de vous connaître, je vous ai cependant de bien grandes obligations ; car c'est un de vos ouvrages, comme vous le verrez par cette lettre, qui a été le moyen dont le Seigneur s'est servi pour opérer ma conversion, et me ramener au catholicisme. Aussi, dès que l'abbé Jandel m'a dit que vous étiez dans l'intention de publier un nouveau recueil des principales conversions opérées dans ces dernières années parmi les protestants, et que vous l'aviez prié de vous communiquer celles qui pouvaient être à sa connaissance, je me suis fait un plaisir et presque un devoir de vous adresser le récit de la mienne. C'est une dette de reconnaissance que je suis heureux d'acquitter. Je serais bien plus heureux encore si ce récit pouvait produire sur quelqu'un de mes frères les salutaires effets qu'a produits sur moi la conversion de ceux qui m'avaient devancé dans le retour au sein de l'Eglise. Des considérations de famille ne me permettent pas de publier mon nom. Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire au bien que ces détails peuvent produire ; je ne cherche que l'édification de mes frères, et loin de vouloir les occuper de moi-même, je ne veux que leur faire adorer et bénir avec moi le triomphe de la miséricorde divine et la puissance de la grâce et de la vérité de Jésus-Christ. Je ne parlerai pas des années de ma jeunesse, ni de celles qui ont précédé ma conversion : que Dieu les abîme dans sa miséricorde. Il me suffira de vous dire que j'ai passé ce temps à

l'armée ou à la cour, deux écoles peu propres à éveiller ou à développer le sentiment religieux dans les âmes. Ayant reçu, comme tant d'autres, une éducation toute mondaine, vivant sans cesse au milieu des vanités de la grandeur et du tourbillon des plaisirs, dans lesquels je cherchais inutilement le bonheur, j'en étais venu au point où en sont aujourd'hui la plupart de mes coreligionnaires, au déisme pur, à l'indifférence, au scepticisme complet en matière de religion. C'est dans ces dispositions que je m'embarquai pour passer de Smyrne à Constantinople au mois de juin 1837. Par une singulière circonstance, que j'attribuai alors au hasard, et où j'étais loin de voir la main de la Providence, qui commençait à me conduire d'une manière si admirable, je me trouvai seul sur le bâtiment avec un lazariste français, qui était envoyé en mission à Constantinople. Le premier jour, je ne lui adressai pas la parole; mais la mer étant devenue mauvaise, je vis ce prêtre prier; j'en conclus qu'il avait peur, et, par un sentiment naturel de bonté, je m'approchai de lui pour le rassurer. Il me répondit qu'il ne craignait pas, mais qu'il récitait son bréviaire, et ce fut ainsi que nous entrâmes en conversation. Je trouvai en lui, à mon grand étonnement, un homme aimable et instruit, dont la société me devint beaucoup plus agréable que celle de notre capitaine, homme rude et sans éducation.

« Je passai donc à causer avec ce jeune ecclésiastique tout le reste du temps de la traversée, et j'y trouvai une agréable diversion aux peines qui m'oppressaient. Arrivés au port, et avant de nous séparer, ce prêtre me demanda si je devais séjourner à Constantinople, et, sur ma réponse affirmative, il me témoigna le désir de cultiver ma connaissance, et m'engagea avec instance à l'aller voir dans son couvent. Ne sachant trop comment répondre à des avances si polies, je finis par lui dire tout franchement que j'étais protestant, et moins que protestant; que je ne croyais à rien, et qu'ainsi ma société ne pouvait lui offrir aucun intérêt. Il n'en insista que plus vivement, et alors: pour ne pas le désobliger, je pris son adresse, en lui promettant d'aller le voir. Nous débarquâmes, et j'eus bientôt oublié mon compagnon de voyage et le couvent des Lazaristes. Quelques jours après mon arrivée, j'étais allé chez mon ambassadeur, à Therapia, où réside une partie du corps diplomatique. Je revenais en barque par le magnifique canal de Constantinople, me rendant à Galata (1). J'aperçus à ma droite, sur une hauteur, et dans une position délicieuse, un village, dans lequel je distinguais une maison nouvellement construite à l'européenne. Je demandai à mon drogman ce que c'était que ce beau village et la maison de campagne qui le dominait. Il me répondit que le village s'appelait Bebek, et que la maison était le collége des Lazaristes français. Je me souvins alors du jeune prêtre avec lequel j'avais fait la traversée, je relus l'adresse qu'il m'avait laissée, mais c'était celle du couvent de Saint-Benoît à Galata. Cependant mon drogman s'offrait à me conduire à Bebek, me disant que c'était un des points d'où l'on jouissait de la vue la plus magnifique; qu'il n'était pas nécessaire, pour voir l'établissement, de connaître les religieux, et qu'il y avait déjà conduit bien des étrangers. J'ordonnai donc au batelier d'aborder, et nous nous acheminâmes de ce côté. Arrivé au collége, je demandai à la première personne qui s'offrit à moi si l'on ne pourrait pas voir l'abbé Fournier (1). Cette question n'était de ma part qu'un moyen de m'introduire. Grande fut donc ma surprise quand je reçus une réponse affirmative, et qu'on me montra ce monsieur à quelques pas de là. J'allai à lui, et il me témoigna le plaisir qu'il avait de me revoir, et la crainte qu'il avait eue que je ne pusse le retrouver. « On vient de m'envoyer ici contre mon attente; ajouta-t-il, mais avant de quitter notre maison de Constantinople, je vous ai dépeint de mon mieux, et j'ai bien recommandé qu'on vous adressât ici lorsque vous viendriez demander après moi; je vois que la commission a été bien faite. » Je lui avouai alors que je ne m'étais pas encore présenté à son couvent, et que c'était uniquement la curiosité qui m'avait porté à visiter leur maison de campagne, où je ne m'attendais pas à le trouver. Il vit dans cette rencontre, qui me semblait un pur effet du hasard, quelque chose de providentiel, comme il me l'apprit plus tard, et me fit l'accueil le plus gracieux. Il ne voulut pas me laisser partir sans me présenter à son supérieur, auquel il avait déjà parlé de moi. Celui-ci joignait aux vertus d'un religieux des manières distinguées et des connaissances étendues et variées. La conversation que nous eûmes ensemble fut pour moi un nouveau sujet de surprise. Je m'étais toujours figuré le prêtre catholique comme un homme ignorant et sans éducation, et je trouvais dans ces religieux, avec lesquels le hasard me mettait en rapport, des personnes éclairées, dont la conversation, pleine d'intérêt et d'agrément, révélait à la fois une instruction solide et l'usage du monde. M. Leleu [c'est le nom du lazariste qui, à cette époque, était supérieur du collége] (2) ne voulut pas me laisser partir sans que je lui promisse de venir dîner chez lui. « Si ce n'était pas aujourd'hui vendredi, me dit-il, nous vous retiendrions; mais vous seriez trop mal régalé. Convenons donc ensemble d'un jour où nous pourrons mieux vous recevoir. » Je devais retourner le di-

(1) Galata et Péra, deux quartiers de Constantinople, les seuls qu'il soit permis aux Européens d'habiter.

(1) C'était le nom du missionnaire avec lequel j'avais fait le voyage de Smyrne à Constantinople.

(2) M. Leleu fut depuis visiteur de l'ordre et préfet apostolique à Constantinople.

manche suivant à Thérapia, pour dîner le soir à l'ambassade; je promis à M. Leleu de passer à Bebek, et de venir lui demander à déjeûner vers midi. Je tins ma parole, et je fus reçu avec un empressement et une cordialité qui me charmèrent. Ce qui me fit surtout plaisir, c'est que pendant tout le repas il ne fut pas question de religion. Après le déjeûner, je me promenai quelque temps avec le supérieur: ce fut alors qu'il essaya d'aborder la question. « Monsieur est protestant, me dit-il? — Monsieur, lui répondis-je, je suis né protestant, mais au fond je ne suis rien, car je ne crois à rien. »

« Il me plaignit alors et me témoigna la peine qu'il ressentait de me voir dans une position si fausse, si contraire à la nature d'un être intelligent: « Car sans croyances, ajouta-t-il, vous ne pouvez être heureux. » Sans doute, je n'étais pas heureux: des chagrins poignants me consumaient, et peut-être la douleur sombre et profonde à laquelle j'étais depuis si longtemps en proie fut-elle, dans les vues de la Providence, une prédisposition que le ciel m'envoyait pour rendre mon âme moins rebelle à la grâce; mais jusque-là je n'avais jamais su m'élever à la pensée de la Providence. J'attribuais mes chagrins aux événements, aux hommes et surtout à mes fautes, et je ne songeais pas à demander à la foi l'adoucissement et le remède à mes maux. « Cependant, ajouta encore M. Leleu, si vous croyiez à une éternité de bonheur et de supplice après cette vie, n'agiriez-vous pas en conséquence? — Sans doute, lui répondis-je, je ferais tout pour mériter l'une et éviter l'autre; mais voilà justement ce que je ne puis croire; ainsi je vous en prie, brisons là-dessus. » — Il n'insista plus, et la conversation roula sur des choses indifférentes.

« Avant de me quitter, M. Leleu m'invita à venir une autre fois dîner avec lui, et voulut que je fixasse le jour; ce qui eut lieu. Il m'offrit aussi de mettre ses livres à ma disposition, et m'en prêta sur-le-champ deux que j'acceptai par pure politesse. L'un contenait le récit des principales conversions opérées dans ces dernières années parmi les protestants. L'autre avait pour titre : *Motifs qui ont ramené à l'Eglise catholique un grand nombre de protestants.* Prévenu dès la veille que le dîner chez l'ambassadeur était remis au lendemain, je repris le chemin de Constantinople. Fatigué de mon excursion de la journée, je me mis au lit; mais je ne pus dormir. Pour la première fois depuis que j'étais à Constantinople, où cependant j'avais toujours occupé la même chambre, je me vis assailli et tourmenté par les punaises. Afin d'échapper à ce supplice, j'appelai mon domestique pour avoir de la lumière, et je me jetai sur mon divan. Mes regards tombèrent alors sur les livres que j'avais rapportés et qui se trouvaient sur ma table. Je les pris pour les parcourir, car il faut au moins, me disais-je, qu'à ma prochaine visite chez ce bon missionnaire, je puisse lui prouver que je les ai lus, et en parler avec connaissance de cause.

« Je commençai par ce qui me paraissait devoir être le plus intéressant ou plutôt le plus amusant, c'est-à-dire par le récit de la conversion du comte de Stolberg, mon compatriote, et de quelques autres protestants. La plupart de ces hommes avaient, comme moi, vécu dans le monde; ils avaient mené une vie semblable à la mienne, et venaient de rentrer dans le sein de l'Eglise, où ils avaient trouvé la vertu, le calme et le bonheur, qu'ils n'avaient jamais connus jusqu'alors. La vie de l'un d'entre eux semblait surtout être mon histoire, tant les circonstances par lesquelles il avait passé avaient d'analogie avec celles où je me trouvais moi-même. Cette lecture avait fait sur moi une vive impression; je me sentais profondément ému et j'étais arrivé au matin sans m'en apercevoir. Comme tous ces hommes dont je venais de lire les combats, je n'avais jamais mené qu'une vie orageuse; sans prévoyance d'avenir, tout entier aux illusions du moment, j'avais depuis longtemps perdu la paix et le bonheur, et je cherchais en vain une planche de salut à laquelle je pusse me rattacher. En me repliant sur moi-même, je ne rencontrais que le doute. Mes principes, mes convictions, tout avait fait naufrage, même l'espérance! Il ne me restait de mon éducation religieuse que cette parole vague : Crois ce que tu veux. Infortuné, me disais-je, crois donc ce que tu peux. Depuis bien des années, je n'étais plus protestant et ne pouvais plus l'être. Je n'étais pas catholique, je n'étais pas athée, je n'étais rien, et cependant je commençais à comprendre que je ne pouvais pas ainsi continuer toujours à marcher au hasard; je sentais qu'il fallait un but à l'activité de l'homme, qu'il lui fallait la foi et surtout l'espérance qui pût élever son regard vers l'avenir quand le présent vient à lui manquer; mais cette espérance, je ne l'avais pas; cette foi semblait m'être devenue impossible; il n'y avait plus en moi de base pour l'asseoir; pas un rayon de lumière ne venait éclairer mes ténèbres. Pour comprendre ce qu'une pareille situation a d'horrible, il faut en avoir fait l'expérience. Dans ce moment, où, seul avec moi-même, ne voyant dans le passé, le présent et l'avenir que des sujets de douleur, de remords et d'angoisses, j'étais en proie à un sombre désespoir, tout à coup ma pensée se porte vers Dieu; pour la première fois depuis mon enfance, je tombe à genoux, je l'adore, je le prie, je lui dis du fond de mon âme : « Mon Dieu! si je puis être sauvé, sauve-moi; s'il est une religion qui puisse encore me rendre la paix et le bonheur, donne-moi un signe auquel je sache la reconnaître, et je suis prêt à l'embrasser à tout prix. » Après cette courte mais fervente prière, je me relevai calme, et le premier objet qui frappa mes regards en ouvrant un de mes tiroirs, fut le nom de la duchesse de Cœthen, sur un vieux papier qui servait d'enveloppe. Je voulus voir ce que c'était;

je le pris et je trouvai, à mon extrême surprise, le brouillon de la traduction d'une lettre de M. Haza à un ecclésiastique de Vienne, contenant le récit de la conversion de la duchesse de Cœthen. En 1830, une personne m'avait prié de lui traduire cette lettre, qui avait alors été de ma part l'objet de bien des plaisanteries et des sarcasmes. Je lui avais remis cette traduction, et depuis je n'y avais plus songé. Or, c'en était le brouillon, dont je ne soupçonnais plus l'existence, et qui, depuis sept ans, m'avait accompagné dans tous mes voyages, sans que je m'en fusse douté. Je commençai à relire cette lettre, et j'y vis que la conversion d'une âme était quelque chose de mystérieux qui se passe entre elle et Dieu ; que l'homme, quand la grâce agit sur son cœur, se trouve tout à coup changé comme malgré lui, et, subjugué par une force invisible, tombe à genoux pour se rendre à la vérité qui l'éclaire. N'était-ce pas précisément ce que je venais d'éprouver ? Ne venais-je pas de ressentir en moi ces effets incompréhensibles de l'action de Dieu sur les âmes ? Et la grâce ne m'avait-elle pas changé à mon insu et malgré la résistance que ma volonté n'avait cessé de lui opposer ? Quelques heures auparavant je ne croyais à rien ; toutes les religions m'étaient indifférentes · je les regardais indistinctement comme l'apanage des esprits faibles, et maintenant je n'étais pas encore catholique, il est vrai, mais je me sentais le courage et la disposition de l'être. Aussi, sans différer davantage, je sortis de suite pour aller retrouver M. Leleu, lui raconter ce qui venait de se passer et le prier de m'instruire, et dès ce moment, avant même d'avoir fait mon abjuration, je commençai à goûter, par ma propre expérience, ce qui m'avait tant touché dans la vie des protestants dont je venais de lire la conversion ; j'éprouvai un calme, une sérénité que je ne croyais plus faits pour moi, et qui ne m'ont jamais abandonné depuis. Je sentis dans mon âme une énergie dont j'avais été jusque-là incapable, et qui n'a cessé de me soutenir au milieu des rudes épreuves par lesquelles il m'a fallu passer pendant ces trois dernières années.

« Maintenant, que des hommes superficiels et passionnés ne voient dans toutes ces circonstances que le hasard et l'illusion, je le conçois sans peine ; mais pour quiconque croit sérieusement à l'action de la divine Providence (et il n'est pas nécessaire pour cela d'être catholique), il me semble impossible de ne pas la reconnaître à des traits si frappants. C'est aussi là, monsieur, le motif qui m'a déterminé à vous adresser le récit de ma conversion, dans l'espérance qu'il pourra servir à éclairer quelques-uns de mes frères, et les ramener à la lumière dont la grâce divine m'a mis en possession.

« Agréez, monsieur, l'expression des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-reconnaissant et très-dévoué serviteur. E. DE ***. »

BOINEBURG (Jean-Chrétien DE), né à Eisenach le 12 avril 1622. Il fit ses études à Iéna, Helmstaedt et Warburg, prit du service chez plusieurs princes et se convertit à la foi catholique en 1656; il reçut le titre de conseiller intime de l'empire et fut élevé à la dignité de grand maréchal de la cour. Pendant un certain temps on ne traita rien d'important dans l'empire romain sans sa coopération. Une lettre de sa main fut communiquée au prince-électoral de Mayence, qui déjà était jaloux de sa haute influence. Cette pièce le rendit suspect, il fut destitué de tous ses emplois et mis en prison en 1665. Cependant, comme on ne put rien découvrir d'équivoque dans les autres lettres et écrits de sa main, il fut rendu à la liberté après cinq mois de détention, et en promettant avec serment de ne songer à aucune vengeance. Plus tard, le prince électoral eut avec lui des rapports de parenté, par suite du mariage de l'un de ses neveux avec la fille aînée du baron de Boineburg. Dès ce moment, le baron vécut retiré sur ses biens ou à Francfort, cultiva une correspondance très-suivie avec les savants les plus illustres de son temps : sa bibliothèque était très-riche, et la plupart des ouvrages portaient des observations érudites et profondes, écrites de sa propre main. Il mourut en 1672. (GRUBERI, *Commerc. ipsit. Reibnit.*, I, 35, 37, 39; LEIBNITII, *opera*, V, 348.)

BOISMOREAU (DE), sa femme et ses filles renoncèrent au protestantisme et embrassèrent la religion catholique vers 1685. Les filles de M. de Boismoreau, ayant été mises, par ordre du roi, aux Nouvelles-Catholiques, y firent abjuration entre les mains de M. de La Mothe-Fénelon, en présence du premier président ; de sorte que de toute cette maison il ne restait plus dans le parti protestant que Mme de Langerie, qui se convertit peu après.

BOWDEN (D.-Jean. E.), neveu de sir H. Ward, lord haut commissaire des îles Ioniennes, se convertit au catholicisme il y a quelques années, entra dans la congrégation de l'Oratoire de Saint-Philippe de Londres, et reçut le diaconat, à Malte, le 27 avril 1852.

BRAND (Miss), fille de lord Dacre, et d'une famille distinguée d'Angleterre, se convertit au catholicisme en 1851.

BRANDEBOURG (Chrétien-Guillaume, margrave DE), né le 28 août 1587, archevêque protestant de Magdebourg en 1598, mis au ban de l'empire en 1626, fait prisonnier à la conquête de Magdebourg en 1631, fut conduit à Vienne, et de là à Neustadt, où il se fit instruire par un jésuite dans la religion catholique. Il fit profession de foi d'une manière solennelle et publique et reçut la sainte communion dans l'église du château. Après la cérémonie, Guillaume se retira dans ses appartements et demanda à être seul. Il ne voulut ni retourner dans son pays, ni même être rendu à la liberté, afin que personne ne pût soupçonner que c'eût été à ce prix qu'il eut quitté le luthéranisme. Il parut sous son nom un ouvrage, imprimé à Vienne en 1633, ayant pour titre : *Speculum veritatis, Miroir de la vérité*, dans lequel se trouvent exposés

le cours historique et fondamental de sa conversion, ainsi que les motifs pénétrants, au point de vue religieux, qui l'ont porté à renoncer au protestantisme. Comme réfutations de cet écrit, ont paru : *Introduction aux discussions religieuses hors de l'Eglise évangélique*, II, 752; *Variétés* de MOSER, vol. II, pag. 95, etc. Le chapelain qui l'avait instruit, était originaire de Meissen, et s'appelait Jean Hofer; il avait été élevé dans le protestantisme, et fut nommé recteur à Spandau. Il se chargea, en 1633, sur la demande que lui firent, à se sujet, les théologiens saxons, de réfuter le P. Joseph Mayr, et ce fut à cette commission qu'il dut sa conversion et son entrée dans l'ordre des Jésuites en 1633. Il mourut à Prague en 1646, et laissa, entre autres écrits, une histoire de sa conversion.

BRAUNSCHWEIG-WOLFENBUTTEN (Augustine-Dorothée, née comtesse DE), épouse de Antoine Günther, prince de Schwarzenbourg, entra, le printemps dernier, dans le sein de l'Eglise catholique (dit le *Théâtre européen*, XXI, 1716, 199), et fit sa profession de foi à Erfurt, en présence de l'évêque suffragant, qui lui donna la communion et ensuite la confirmation; elle eut pour marraine, à cette cérémonie, à la place et au nom de Sa Majesté impériale veuve Eléonore-Madelaine-Thérèse, Mme de Des Leyen.

BRUNON III, comte de Mansfeld, né le 13 septembre 1576, et mort en 1644, se convertit au catholicisme. Ses épouses furent Marie Manriquez de Lara, originaire de l'Espagne, et Marie-Madelaine, fille du comte Ferdinand de Torring.

BUKISCH (Godefroi-Ferdinand DE), sénateur à Strehlen, en Silésie, se fit catholique. Il fut nommé conseiller de l'Empire, et reçut le titre de noblesse. Les écrits mordants et sévères qu'il publia le contraignirent à se réfugier à Vienne; il fit paraître aussi un ouvrage intitulé : *Observations historiques et politiques sur le Traité de Westphalie.* La mort vint le surprendre, en 1697, dans un état de pauvreté complète. (ROCRISIUS, *Allg. gel. sur.*)

C

CHARLOTTE-ELISABETH, dont nous avons déjà parlé p. 371, et dont la conversion fit alors beaucoup de bruit, mérite quelques nouveaux détails. Née à Heidelberg, le 7 juillet 1652, elle était fille unique de Charles-Louis, prince électeur du Palatinat et de Charlotte, née princesse de Hessen-Cassel. Elle fut confiée à l'âge de quatre ans déjà aux soins de sa tante, la princesse électrice, Sophie du Hanovre, mère du roi, Georges Ier. Une demoiselle de Offeln, faisant partie du conseil intime, dit de Harling, fut chargée de son éducation. Une vivacité naturelle et tout à fait extraordinaire, exigea une surveillance de tous les instants, et même quelque sévérité; néanmoins Elisabeth voua à sa maîtresse, jusqu'à son dernier soupir, les sentiments de la plus sincère amitié et d'une reconnaissance inaltérable. Elle fut formée, dès le principe, à la pratique des plus hautes qualités : la franchise, la douceur, la modestie et surtout une piété sage et éclairée, la rendirent chère à tout le monde. « Tout ce qu'il y a de bon et de noble en moi, disait-elle souvent, je le dois à ma tante et à ma bonne maîtresse. » Un caractère ouvert, joyeux et content brilla en elle dès sa plus tendre enfance; sa bonne humeur ne la quitta jamais dans tout le cours de sa vie, et dans les moments les plus pénibles elle sut retrouver de suite son enjouement naturel. Deux propositions de mariages furent faites, mais n'eurent aucun résultat. C'est alors que Philippe, duc d'Orléans, frère du roi de France, Louis XIV, qui venait de perdre sa première femme, Henriette, fille du roi d'Angleterre, demanda la main de la jeune Elisabeth. La maison des Simmern allait s'éteindre, tout son espoir ne reposait plus que sur le prince Charles, qui était faible et malade. Louis XIV était désireux de devenir maître du Palatinat, et d'obtenir une plus grande influence sur les affaires d'Allemagne. Le mariage de son frère avec la princesse Elisabeth devait le conduire à ce but. Pour ce qui concerne le changement de religion d'Elisabeth-Charlotte, le prince électeur n'y eut aucune part. (*Voy.* BILOW, *Journal d'Allemagne*, 1787, pag. 10, 294.) Un homme assez important, Urbain Chevreau, qui a été pendant quelque temps le secrétaire de la reine, Christine de Suède, et qui passait une grande partie de sa vie en voyage, et à remplir diverses charges auprès des grands, dit à l'article NICÉRON : « En quittant Braunschweig, il fallait passer par Heidelberg où le prince électeur du Palatinat, Charles-Louis, me fit l'honneur de me rendre visite avec toute sa cour et ses principaux conseillers. C'est à l'occasion de cette visite qu'il m'admit à son service en qualité de son conseiller, le jour où je devais rentrer en France, à l'époque même où la princesse douairière palatine, sœur de la reine de Pologne, était occupée, en 1670, des dispositions à prendre concernant le mariage de la princesse électrice avec le frère du roi de France. Mais cette affaire ne pouvant être menée à bon terme sans la conversion de la jeune princesse à la religion catholique romaine, et le prince son père ne pouvant point se résoudre à consentir qu'un religieux de quelque ordre qu'il fût ou quelque autre prêtre vînt à sa cour, ce fut moi qui, contrairement à l'usage de ne donner entrée à aucun étranger dans les appartements des princesses, sus trouver moyen non pas seulement de la voir et de lui parler, mais encore d'avoir le bonheur de la convertir. Il va sans dire qu'il m'a fallu user en cette occasion de toute la prudence possible.

« Dix-huit à vingt jours et quatre heures d'entretien par jour suffirent pour arriver

à mon but, et cela sans que personne soupçonnât rien au monde de ce qui se passait. Quand la princesse électrice ne pouvait plus m'opposer aucun doute, ni me faire aucune objection, j'écrivis en France à la princesse palatine pour la mettre au courant des affaires, et j'eus soin de lui faire tenir une copie de l'acte d'abjuration. L'original de cette pièce fut préalablement déposé entre les mains d'un homme haut placé; cette mesure était nécessaire pour éviter toute erreur ou toute falsification. La comtesse palatine ayant fait savoir qu'elle était au moment de son départ, le prince électeur alla à sa rencontre et vint la rejoindre à Strasbourg où elle devait recevoir la princesse électrice. Elle se fit accompagner dans son voyage du P. Jourdain, jésuite, qui avait la commission de voir s'il ne manquerait rien à sa conversion complète. Mais tout avait été arrangé d'avance et de manière à ce que le pieux ecclésiastique n'eût aucune opposition à faire valoir à ce sujet. Il m'était enjoint de la part du prince d'accompagner Elisabeth dans son voyage jusqu'à Metz où l'attendait le maréchal, duc de Plessis-Pralin, qui était chargé de représenter le frère du roi de France au mariage qui allait être célébré.

« La cérémonie finie, je m en retournai à Heidelberg pour rendre compte de l'accomplissement de la mission qui m'avait été confiée. La princesse se fit recevoir dans le sein de l'Eglise catholique, à Metz, le 15 novembre 1671, et fit son abjuration entre les mains de M. d'Aubusson de la Feuillade, évêque de cette ville. Louis XIV lui écrivit que la princesse voulait se faire catholique, et le chargea de recevoir son abjuration. »

Elisabeth avait des manières honnêtes, sa conduite était sans reproches; la franchise et la fermeté étaient comme le fondement de son caractère; la vanité et la passion de plaire ne trouvaient point d'entrée dans son cœur, elle y était si peu sensible qu'elle plaisantait parfois elle-même sur ses traits qui n'étaient rien moins qu'agréables. Elle ne manqua point de grandeur d'âme le jour de sa mort, en l'année 1722. (*Voyez Anecdotes de la cour de France à l'époque de Louis XIV et du duc régent; Lettres de madame d'Orléans, Charlotte-Elisabeth, veuve du duc d'Orléans Philippe Ier*, Strasbourg [Braunschweig], 1789, in-8°; *Aveux de la princesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans, tirés de ses propres écrits*, Dantzig [Hanovre], 1790, in-8°; *Vie et caractère d'Elisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans, avec un extrait des détails les plus importants contenus dans ses lettres; Pièces relatives à l'histoire de la caractéristique de la cour de France sous Louis XIV*, par le professeur Schütz à La Haye; Leipsick, 1820, in-8°.)

Nous avons sur la duchesse d'Orléans le témoignage suivant d'un contemporain, Massillon : « La fidélité de Madame à ses devoirs, dit-il, honora son retour à la foi; entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble et constant, et de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grâce la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite. Quelques circonstances montrent quels étaient les sentiments religieux de la princesse. Déjà malade, elle voulut néanmoins aller au sacre de Louis XV à Reims, et eut soin de communier avant de partir. Elle se retirait souvent chez les Carmélites de la rue de Grenelle, et les édifiait par sa piété. »

« Quels exemples de piété, dit-il encore, n'a-t-elle pas donnés à la France, et d'une piété qui portait tous les traits de son caractère, simple et soumise, exacte et régulière, noble et héroïque? Les préjugés de l'erreur qui avait présidé à son éducation ne paraissaient plus en elle que par une docilité plus religieuse aux mystères de la foi. Ses lumières se bornaient à ses devoirs; elle respectait le nuage qui couvre toujours le sanctuaire. Avec quelle profonde religion approchait-elle régulièrement des saints mystères! Abimée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paraissaient plus qu'un atome et qu'un néant... »

Massillon loue plus loin son *humilité, son attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, une sainte avidité pour le froment des élus, une confiance sans réserve pour le ministre qui la guidait dans la voie du ciel, sa sérénité et sa constance au moment de la mort.*

CHARLOTTE B...., âgée de trente-trois ans, née à Calcutta, abjura les erreurs de Calvin entre les mains de M. le curé de Damery. Prévenue en faveur de la religion catholique, dès son jeune âge, par la lecture de bons livres, que lui avait ménagée une pieuse institutrice, elle avait nourri et entretenait dans son cœur un vif désir d'embrasser la vérité. Amenée en France, elle fut vivement impressionnée par les vertus chrétiennes d'une honorable famille d'Ay, et le zèle du digne curé de Damery seconda l'affection secrète de la grâce. Il instruisit Mlle B..., avec une ardeur apostolique, des vérités de la foi. Peu après se dissipèrent ainsi les derniers nuages qui empêchaient la néophyte d'entrevoir la vraie lumière, et bientôt elle fut en état de la saluer et de l'adopter sans réserve. Une grande affluence de peuple fut témoin de son abjuration. Chacun fut touché de l'émotion avec laquelle elle répondit aux paroles du prêtre. A voir le contentement qui brillait sur ses traits on devinait la joie qui remplissait son âme. L'assistance la partagea, et des larmes coulèrent de ses yeux. A l'exemple de M. Alph. Ratisbonne récemment converti, elle prit le doux nom de *Marie*.

CHETIMAR, païen converti en Allemagne par saint Virgile, qui fut baptisé à Salzbourg, et devint duc de Carinthie (VIIIe siècle).

COLERIDGE (Le Rév. Henry J.), maître ès arts, *fellow* du collége d'Oriel, à Oxford, vicaire d'une paroisse dans le comté de Devon, fils d'un juge distingué de la cour du banc de la reine, et petit neveu du célèbre poëte de ce nom. Fort jeune encore, il était

en 1844, à Oxford, de la première classe *in litteris humanioribus*. Il fut successivement *sholar* du collége de la Trinité et *fellow* d'Oriel, c'est-à-dire qu'il obtint trois des plus grandes directions de cette université célèbre. M. Coleridge abjura le protestantisme, et fut reçu au sein de l'Eglise catholique à Clapham, par les Pères Rédemptoristes, en juin 1852.

CREUTZ (Charles DE), originaire de Meissen, devint jésuite à Wilna, après sa conversion au catholicisme en 1627; il prêcha à Dantzick et dans quelques autres endroits; il fit paraître plusieurs écrits de controverse contre les protestants, et mourut en 1660 à l'âge de 53 ans. (Witte Diar Biogr.)

CURRO DE KETTEMBOURG (Comte) se convertit au catholicisme, et fit son abjuration en mai 1852, entre les mains de M. de Ketteler, évêque de Mayence (Allemagne). Il se rendit ensuite dans le Mecklembourg, sa patrie, pour venir en aide aux catholiques abandonnés, et leur faire bâtir une église dans sa ville natale.

D

DALECHAMPS (Jacques), savant médecin et botaniste, né à Caen en 1513, exerça la médecine à Lyon de 1532 à 1588, époque où il mourut dans cette ville. Il fut reçu dans la Faculté de Montpellier en 1545, bachelier sous Rondelet en 1546, et docteur l'année suivante. Il possédait les langues et les belles-lettres. Nous avons de Conrad Gessner, naturaliste non moins célèbre, une lettre remarquable adressée à ce même Dalechamps, qu'il avait réussi de gagner à l'Eglise catholique (*Museum Helveticum*, 133-150). « Ce n'est ni à Luther ni à Calvin que je vous adresse, ils ont été des hommes de Dieu, mais en même temps des hommes faillibles. Je vous renvoie à l'unique autorité infaillible, à l'Ecriture sainte qui seule nous rend véritables théologiens. Ecoutez un Maître d'un plus grand poids que votre raison à égarer. Il nous crie : *Je suis la vérité et la vie*. Oubliez votre science ; renoncez même pour un moment à l'étude de l'histoire naturelle, qui fait nos communes délices, pour approfondir la doctrine que ce divin Maître nous prodigue dans les saintes Ecritures. Alors l'esprit de vérité inondera votre âme d'un torrent de douceurs célestes. La jouissance que vous procuraient vos investigations dans le domaine de la nature ne vous apparaîtra plus que comme une satisfaction éphémère, en comparaison des jouissances que vous donnera la connaissance de la félicité que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » (MULLER, *Reliques*.)

DALGOROUKY, prince russe converti au catholicisme dans le XIX^e^ siècle.

DAVIS (William Little), sa femme et deux autres protestants se convertirent au catholicisme et furent solennellement reçus dans le sein de l'Eglise par le R. D. Faraut, le 9 mai 1852, dans l'église de Courtfield (Herefordshire, Angleterre). La conversion de William Little Davis fit une très-grande sensation, particulièrement parmi les ministres protestants des paroisses de Welen, Bicknor et Goodrich, qui firent tous leurs efforts pour empêcher que Dieu n'étendît son bras miséricordieux sur cette âme. Les moyens qu'on employa dans ce but étonneraient non-seulement le pieux chrétien, mais l'homme même le moins raisonnable, Mais *quis ut Deus?* qui peut lutter contre Dieu? Aussi, malgré le nombre et la force des obstacles qu'elle rencontra, la grâce obtint le triomphe le plus complet. Little maîtrisa ses passions, confondit ses ennemis, et répondit à la voie de Dieu. Personne n'avait une plus mauvaise réputation dans ce pays que ce pauvre homme, et tous ceux qui le connaissaient pensaient et disaient qu'il était impossible de le détourner de son mauvais chemin. Le Rév. pasteur D. Faraut répondit toujours que rien n'était impossible à Dieu; cependant, pour rétablir l'opinion publique à son égard, il l'obligea de se marier légitimement avant de recevoir son abjuration. Little, persuadé de plus en plus que hors de l'Eglise catholique il n'y a pas de salut, et rappelant à son esprit ces paroles de notre divin Maître : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme?* et soupirant après le moment de posséder cette paix que le monde ne peut donner, se rendit aussitôt au *Register-office* de Ross, pour la publication de son mariage. Trois semaines après, en effet, il eut le bonheur d'être marié légitimement dans la chapelle baptiste de cette ville. Non-seulement les catholiques, mais aussi les protestants rendirent à ce pauvre homme et à sa femme, dans cette heureuse circonstance, des hommages extraordinaires. L'un d'eux envoya son chariot à Ross, pour transporter les mariés à leur retour au village. A leur arrivée, ils trouvèrent le chemin couvert de peuple; la route même, jusqu'à la porte de leur humble *cotage*, était garnie d'arcs de triomphe surmontés de la croix. On battait des mains, on chantait des hymnes, et sans le refus du ministre protestant, on eût même sonné les cloches de la paroisse. Little s'exclamait continuellement : « Oui, je le confesse hautement, j'ai été jusqu'à présent un grand pécheur; mais maintenant je suis catholique, et, avec la grâce de Dieu, je réparerai à l'avenir les mauvais exemples que j'ai donnés. » Il aurait voulu même faire sa confession générale publiquement, si on le lui eût permis.

Un petit enfant fut l'instrument de cette conversion extraordinaire. William Little avait un fils âgé de huit ans, qui était semblable à une *brute* lorsqu'il fut reçu dans l'école catholique de Sainte-Marie; mais Dieu, qui voulait la conversion de ses parents, rendit en peu de temps ce pauvre enfant si vertueux, que ses parents reconnurent aisément dans ce changement la voix

de Dieu. Depuis ce moment, ils conçurent le plus ardent désir d'embrasser cette religion qui avait rendu leur enfant si parfait, et ils demandèrent à être instruits.

Le mercredi suivant, le même docteur Faraut recevait une autre jeune personne dans le sein de l'Eglise, à la chapelle de Ross.

DEKKER (P.), naguère rédacteur en chef du journal *orthodoxe* hebdomadaire d'Amsterdam, *Handwyzer*, se convertit au catholicisme, et son abjuration eut lieu le jour de l'Assomption 1852. Cette conversion prouve que les *orthodoxes* ne sont réellement rien autre que les puséistes néerlandais, et que celui qui hait avec eux le dévergondage du libre examen en matière de foi, qui sent avec eux le besoin de s'appuyer sur le principe d'autorité, mais qui, plus conséquent qu'eux, ne se contentant pas d'une autorité purement humaine, comme celle du synode de Dordrecht, cherche une autorité infaillible, aboutira nécessairement au catholicisme.

Ceci est tellement clair, même aux yeux des plus prévenus, que d'un côté les *orthodoxes* se sentent blessés à mort toutes les fois qu'on les traite de puséistes, et que, d'un autre côté, toutes les feuilles rationalistes concluent du fait de la conversion de M. Dekker à la conversion d'un grand nombre d'autres *orthodoxes*. « L'exemple de M. Dekker, dit le *Flambeau*, feuille des sociétés secrètes protestantes, sera suivi par un grand nombre d'autres orthodoxes, qui n'auront qu'à se laisser aller sur la pente de l'orthodoxie qui conduit tout droit à Rome. Qu'ils s'en aillent donc à cette Rome, à laquelle ils appartiennent bien plus qu'au protestantisme. Mieux vaut un ennemi déclaré, comme le véritable catholique, qu'un faux ami comme l'est l'orthodoxe, qui corrompt notre excellent principe de la liberté individuelle de penser et de croire ce qui nous convient. » M. Dekker se propose de rendre compte des motifs qui l'ont conduit à embrasser le catholicisme. M. Dekker est un esprit très-distingué, et fort prisé même de ses plus grands ennemis.

DEMANN (le Rév. Alfred), qui nous paraît le même dont nous avons rapporté la conversion, sous le nom de Dayman, p. 455-457. Docteur de l'université d'Oxford, il devint, après sa conversion, prêtre catholique et curé d'une paroisse en Angleterre. Il vint dernièrement en France, et le 22 août 1852, après l'office du soir de l'archiconfrérie, il prêcha à Notre-Dame-des-Victoires de Paris, et annonça qu'il se proposait de développer les motifs de sa conversion. Il nous a été impossible de nous procurer cet exposé avant l'impression de ce *Dictionnaire*.

DIGNIEN, préfet de l'empereur Dioclétien, qui, ayant fait souffrir à saint Théodore les plus horribles tortures, fut converti au christianisme par la constance de ce martyr, et quitta son rôle de persécuteur pour se faire disciple de Jésus-Christ.

E

ÉDOUARD, l'un des princes les plus distingués de la deuxième branche électorale du Palatinat, de la maison de Simmern, dont nous avons cité la conversion page 552, naquit le 5 octobre 1625, du prince électoral Frédéric V et d'Elisabeth, fille de Jacques, roi d'Angleterre. Son épouse était Anne de Gonzague, fille du duc Charles de Nevers. Edouard mourut en France, le 13 mars 1663.

EICHLER (Charles-Frédéric DE) publia en 1719 un écrit ayant pour titre : *Vingt-quatre motifs qui m'ont déterminé à renoncer au protestantisme.* (Braunschweig, 1 vol. in-4°.) Dans ces motifs nous lisons que les protestants possédaient à Weimar et à Wittenberg des écrits de Luther, qu'ils n'osaient point publier, parce que ces écrits contenaient de grossières absurdités ; qu'ils ne savaient point de quel côté se tourner ; que tantôt ils considéraient la Bible de Wittenberg, tantôt celle de Halle ou de Haes comme la meilleure ; que Frank, à Halle, était en lutte contre tous les théologiens de Leipsick. Ensuite vient l'énumération des faits les plus odieux de la vie de Luther. Cet écrit se termine par le cantique allemand, adressé à Marie, mère de Dieu, dont l'image est vénérée à Maria-Zell : « C'est par votre intercession, dit-il, que je suis devenu votre serviteur, chrétien catholique romain. Je me prosterne devant vous ; je chanterai en ce monde vos grâces et vos vertus aussi longtemps que je vivrai. » Quant à la personne et aux aventures de l'auteur, il dit dans ce livre qu'il est noble et originaire de Saxe, qu'il avait étudié à Leipsick et à Wittenberg, et qu'après avoir passé son examen devant le consistoire supérieur de Dresden, il était devenu substitut du curé en chef dans une grande ville ; qu'il avait fait paraître un ouvrage sous ce titre : *le Chrétien persécuté innocemment, ou le Protestant resté fidèle;* qu'enfin il avait donné la démission de sa place ; qu'il avait prêché, dans quelque endroit d'Eisenach, les trois sermons à l'occasion de l'année jubilaire 1717 de la réforme ; qu'il était tombé malade après le troisième sermon ; qu'il avait eu des remords de conscience et n'avait obtenu sa guérison qu'après avoir fait vœu d'aller en pèlerinage à Maria-Zell.

ELEVEIL (Madame), femme d'un ministre protestant de l'Eglise episcopale de Vincennes (Etats-Unis), rentra dans le sein de l'Eglise catholique en mai 1852.

ÉNÉE, juif de la ville de Lydde et de la tribu d'Ephraïm. Perclus de tous ses membres, il était retenu depuis huit ans dans son lit, lorsque saint Pierre se rendit dans cette ville. Le vicaire de Jésus-Christ ne put voir cet infortuné sans être touché de ses souffrances : *Enée*, lui dit-il, *le Seigneur Jésus vous guérit; levez-vous. Et, pour faire connaître à tout le monde le plein effet de sa puissance, faites vous-même votre lit.* Le mi-

lade, guéri instantanément, obéit et se convertit à Jésus-Christ, tandis que le bruit de ce miracle s'étant répandu dans la ville et aux environs, on embrassa de toutes parts le christianisme.

EUDOXIE, fille de Léonce, philosophe athénien, s'appelait Athénaïs avant de se convertir au christianisme. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences : il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Athénaïs étant venue à Constantinople pour faire casser le testament de son père, s'y fit tellement admirer par sa beauté, son esprit et ses autres belles qualités, que Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose, la jugea digne de devenir l'épouse de son frère, et la lui fit épouser le 7 juin 421. Athénaïs embrassa le christianisme et reçut au baptême le nom d'Eudoxie. Théodose déclara auguste l'impératrice, qui, retirée plus tard en Palestine, passa le reste de ses jours à Jérusalem entre la littérature et les exercices de piété. Elle mourut en 460.

EVERETT, protestant converti au catholicisme à New-York (Etats-Unis), vers le mois de mars 1852.

F

FALKEINSTEIN (Jean-Henri), écrivain dont Pierer dit (VII, 311) qu'il est né à Erfurth en 1682, et qu'il devint pro-directeur à Erlangen. Il entra dans le sein de l'Eglise catholique, fut nommé conseiller à Erchstaldt et plus tard à Anspach et à Schwabach, où il mourut en 1760. On a de lui une foule d'ouvrages.

FIRMICUS (Julius-Maternus), sénateur romain qui, après avoir embrassé la religion chrétienne, écrivit un ouvrage en faveur du christianisme, qui a pour titre : *De l'erreur et de la fausseté des religions profanes.* Il compare les cérémonies et les prières des cultes idolâtres à ceux de la religion catholique. Il raconte qu'il avait, avant sa conversion, participé aux mystères profanes : « J'ai mangé du pain sacré, j'ai bu de la timbale; je vous invite maintenant (parlant aux idolâtres) à manger un pain tout différent et à boire dans une autre coupe, qui sont le corps et le sang de Jésus-Christ, pour acquérir la vraie vie et l'immortalité. » (*Id.*, ch. 20.)

En parlant d'une certaine prière que faisaient les païens dans les calamités publiques, dans laquelle ils invoquaient l'époux, la lumière, le dieu de la prière, Julius Firmicus montre par plusieurs passages de l'Ecriture que Jésus-Christ est la lumière du monde, qu'il est l'époux, et l'Eglise son épouse; qu'il est la pierre angulaire promise de Dieu pour fonder la nouvelle Jérusalem, qu'il n'y a point de pays sur la terre où son nom ne soit connu et qui ne soit rempli de sa divinité. (*Id.*, ch. 21 et 22.)

Plus loin, Julius Firmicus traite les mystères de la Passion du Fils de Dieu, de sa résurrection, de sa naissance, de la chute du premier homme et de la rédemption du genre humain (*Id.*, ch. 23 et 24) par Jésus-Christ. (An. 354.)

FLORENCE, païenne convertie au christianisme à la vue du courage déployé par les saints martyrs Tibère et Modeste, et qui partagea leur couronne sous la persécution de Dioclétien.

FLORENCOURT (Franz DE), dont nous avons rapporté succinctement la conversion, p. 632 de ce *Dictionnaire*, vient d'en publier lui-même l'histoire pleine d'intérêt dans un écrit intitulé : *Ma conversion à l'Eglise chrétienne.*

M. F. de Florencourt, longtemps un des plus ardents défenseurs de la cause libérale en Allemagne, fut aussi l'un de ces rares écrivains dont la parole n'exprime jamais que de franches convictions, et dont l'âme est assez haute et le caractère assez ferme pour braver en toute circonstance les préjugés de l'opinion. On comprend que la conversion d'un tel homme ait vivement sollicité l'attention de tous les partis politiques et de toutes les confessions religieuses. Dans cet état de choses, M. de Florencourt a cru de son devoir de s'expliquer ouvertement sur les motifs de son retour à l'Eglise, et il l'a fait avec une noble simplicité et une grande vigueur de discussion dans la première partie d'un écrit dont nous serons heureux de relever les passages les plus frappants. Avant de commencer nos citations, nous traduirons, à titre de notice et d'appréciation générale, la lettre suivante, adressée, le 7 décembre, par un correspondant de Münster à la *Deutsche Volkshalle* de Cologne :

« J'ai lu ce soir tout d'un trait, depuis la première jusqu'à la dernière page, le livre de M. de Florencourt : *Ma conversion à l'Eglise chrétienne.* Si j'étais impatient de connaître cet ouvrage, c'était surtout par intérêt pour l'homme qui, bien avant de s'être élevé au point de vue chrétien, avait défendu autrefois avec tant de clarté et d'énergie, dans la *Bœrsenhalle* de Hambourg, les droits et les intérêts de l'Eglise catholique, en la personne de Clément-Auguste, et plus tard, dans celle de Mgr Laurent, désigné par le Saint-Siége comme vicaire apostolique de la mission du Nord, pour l'homme qui inférait du pèlerinage de Trèves que la foi n'est pas encore éteinte parmi le peuple allemand, et qui tirait de là le présage d'un meilleur avenir; pour celui enfin qui s'attacha en dernier lieu à la *Deutsche Volskshalle* et devint pour elle une véritable gloire. Que cette lecture m'a causé de plaisir! Quelle richesse et quelle variété d'enseignements dans ce petit écrit! La vie intime de la famille au commencement du XIX^e^ siècle, où l'on rencontre souvent au même foyer l'esprit moderne du scepticisme et de l'indifférentisme religieux en opposition immédiate avec la pratique héréditaire de plusieurs des vertus chrétiennes; l'influence

qu'exerce un tel contact sur un enfant et un jeune homme d'une intelligence précoce; les efforts qu'il fait pour échapper aux souffrances morales auxquelles il se sent en proie; — tout cela sera pour beaucoup de lecteurs, nés avec le siècle, comme un résumé de leur expérience et de leurs observations personnelles. D'un autre côté, pour nous, dont la vie s'est écoulée dans des pays catholiques, c'est un spectacle tout nouveau que celui d'un homme qui, voulant revenir à la foi au sortir des vains rêves de la jeunesse, et regardant la doctrine luthérienne comme le seul christianisme possible, va se heurter contre un fantôme qui ne lui offre qu'erreurs et contradictions, et ne fait que le replonger plus avant dans le scepticisme.

« Malgré son cadre restreint, cet ouvrage renferme, par rapport à l'histoire, à la psychologie, à l'éducation, un si grand nombre de vérités utiles dans tous les temps, mais surtout appropriées aux besoins de notre siècle, que nous ne saurions en recommander trop instamment la lecture. »

L'écrit de M. de Florencourt se divise en six parties, dont voici les titres : 1° Introduction; 2° Années d'enfance; 3° Epoque de la jeunesse; 4° Efforts pour se rapprocher du christianisme et leur peu de succès; 5° Retour à l'Eglise; 6° Conclusion. — Comme nous nous proposons de faire connaître tout ce que l'ouvrage contient de plus remarquable et de plus généralement utile, et que nous aurons ainsi à fournir une assez longue carrière, on nous permettra de nous borner strictement au rôle de traducteur. La parole simple et grave que l'on va entendre peut d'ailleurs se passer de tout commentaire. Si elle n'a pas le reflet, la grâce et les nombreux agréments de celle de Mme de Hahn-Hahn, qui gardait naturellement l'empreinte des habitudes littéraires et de la brillante imagination de l'auteur, elle plaira par d'autres qualités qui conviennent au caractère sérieux du sujet. On retrouvera dans ces pages l'écrivain accoutumé aux luttes austères de la pensée, qui ne se laisse point distraire par la forme et qui s'est toujours servi de la parole comme d'une arme, jamais comme d'une lyre. Mais il est des choses qui touchent de si près aux fibres les plus intimes de la conscience, qu'elles n'ont besoin, pour les remuer, d'aucun des artifices ordinaires du langage. L'intérêt naît de lui-même de la solennité des pensées, et le recueillement de l'âme et de l'esprit en regard de ces vérités, dénuées de tout prestige extérieur, ne fait que mieux ressortir leur éternelle puissance. C'est ce que nous avons éprouvé en parcourant ce livre dans son ensemble; nous espérons que les passages détachés qui vont suivre suggéreront de même à beaucoup de nos lecteurs plus d'une pensée consolante et plus d'une réflexion qui portera ses fruits.

But de l'ouvrage.

« Un écrivain depuis longtemps en rapport avec un certain nombre de lecteurs, qui ont suivi avec plus ou moins d'intérêt la marche de ses idées, ne saurait, pour rendre compte des changements qui se sont opérés en lui, recourir à une autre voie que celle de la publicité.

« Mais ce n'est pas assez pour nous, qui, en rentrant dans le sein de l'Eglise, y avons enfin trouvé la paix, de nous expliquer en général sur les motifs de ce retour. Nous sommes en outre impatients de faire partager à d'autres la joie que nous ressentons. Plus les effets de la rédemption nous rendent heureux, plus nous désirons ardemment que nos semblables participent au même bonheur. Mais nous le souhaitons avant tout pour ceux qui nous touchent de plus près. Qui peut voir ceux qu'il aime attachés sur un lit de douleur par un mal cuisant, sans compatir vivement à leurs souffrances et sans être tourmenté du désir de les alléger? Or, si cela est vrai des douleurs physiques, n'est-il pas plus naturel encore que nous cherchions à calmer les tortures morales de ceux que nous regardons comme une partie de nous-mêmes, surtout quand nous savons par expérience combien il est dur de vivre éloigné de Dieu et de son Eglise? Celui-là peut seul mesurer toute l'étendue de ce malheur, qui a déjà éprouvé en lui-même, par la grâce de Dieu, les bienfaits de l'état contraire. L'infortuné qui a été sans relâche accablé par la maladie, n'a pas l'idée de la santé et ne sait pas ce qu'il perd à en être privé. Celui qui a enfin obtenu sa guérison est seul en état de juger par comparaison de la gravité des maux sous le poids desquels il voit encore gémir les anciens compagnons de sa misère. Avant que le bandeau eût été arraché de mes yeux, je me sentais, il est vrai, en proie à ce malaise étrange et à ces poignantes inquiétudes dont souffrent nécessairement tous ceux qui, en dehors de l'Eglise, se consument en vains efforts pour trouver Dieu et se réconcilier avec lui; mais je croyais que c'était là une des conséquences fatales de la vie et la commune destinée de tous les mortels. J'ignorais tout à fait qu'il y eût un état essentiellement différent, dans lequel l'homme goûte une paix céleste et se sent affranchi des douleurs de la nature déchue, et quand j'entendais parler de cet état par d'autres, je le regardais comme une illusion, ou, du moins, comme un mieux purement relatif. De là vient que ce n'est que maintenant que je sais ce qui m'a manqué, parce que je sens que cela ne me manque plus. De là vient aussi que je suis ému de compassion sur tous ceux qui me sont chers et que j'ai besoin de prier sans cesse pour eux, parce que le sentiment de mon bonheur présent me fait comprendre tout ce qu'il y a de douloureux dans l'état où ils se trouvent encore. Il me paraît impossible que celui qui est revenu à l'Eglise et qui a remercié Dieu du fond de son cœur de cet immense bienfait ne souhaite pas ardemment que d'autres suivent son exemple, et ne travaille pas de tout son pouvoir à l'ac-

complissement de ce vœu. C'est ce qu'on a coutume d'appeler l'esprit de prosélytisme. Ceux qui entendraient désigner sous ce nom quelque chose d'illicite et d'odieux ne font pas réflexion qu'ils rejettent par là même toute exhortation, toute prédication et généralement toute fonction dont l'exercice se rapporte au salut des âmes. Pour être exempt de cet esprit de prosélytisme, qui se renferme dans l'emploi des moyens autorisés par le Christ, il faudrait ne pas aimer. Celui à qui il est indifférent que ses semblables appartiennent ou non à l'Eglise et qui ne cherche pas à faire des prosélytes, dès lors qu'il a l'espoir d'y réussir, n'est pas un membre vivant de la société chrétienne.

« Ainsi donc, en publiant cet écrit, je me propose d'abord d'exposer à mes amis et aux personnes avec lesquelles j'ai été en relation de pensées, les motifs qui m'ont décidé à embrasser le catholicisme. Mais je veux en même temps, en parcourant les différentes phases de ma vie intérieure, présenter à tous ceux qui seraient encore impliqués dans les mêmes erreurs et les mêmes combats, dont j'ai tant eu à souffrir, un miroir fidèle qui leur serve à se reconnaître et à juger de leur propre situation. Rien ne dispose mieux le malade à la confiance, que quand il remarque que son médecin a une connaissance exacte de tous les symptômes de la maladie; car il espère alors que les remèdes qu'il prescrit seront aussi les plus salutaires. »

Caractère de ma conversion.

« Je dois appeler ici l'attention sur une circonstance particulière, qui fait que ma conversion diffère essentiellement de la plupart des autres. Presque tous ceux d'entre les protestants qui ont embrassé le catholicisme étaient, comme le célèbre Hurter, depuis longtemps chrétiens avant de devenir catholiques. Ils avaient déjà renoncé à la compréhension purement physique de l'homme et du monde, et admettaient comme un fait nécessaire et certain la révélation surnaturelle de Dieu par son fils unique Jésus-Christ. Leur retour à l'Eglise n'avait donc d'importance qu'en ce qu'ils échangeaient contre le christianisme complet les fragments de vérité que toute secte possède, mais qui n'adhèrent plus entre eux, parce qu'ils ont été détachés de l'organisme divin. Pour moi, il en était autrement. Depuis plusieurs années, il est vrai, mes principes naturels sur la création étaient ébranlés ; j'avais mesuré toutes leurs conséquences théoriques et pratiques, et j'étais arrivé au terme fatal où doit aboutir quiconque se renferme dans la sphère du monde inférieur ; je n'avais rencontré que le néant, abîme silencieux et plein de ténèbres, où s'efface toute distinction entre le bien et le mal. Mais quand, altéré de foi religieuse, je frappai aux portes du luthéranisme et du calvinisme, elles refusèrent constamment de s'ouvrir devant moi. Je suis une preuve vivante de cette vérité, que les doctrines de la Réforme, à cause de leurs contradictions intrinsèques et des antinomies qu'elles rattachent à la foi au Sauveur, ne sauraient jamais introduire dans l'ordre divin l'homme qui ne juge encore qu'au point de vue des sens, mais dont les facultés spéculatives ont pris un libre essor, et à qui la considération de l'élément historique et du monde organique est déjà devenue familière. Que les lois ordinaires de la pensée ne nous suffisent pas pour embrasser l'ordre surnaturel, il est facile de s'en convaincre, surtout quand on est arrivé à l'extrême limite des investigations de l'esprit. A ce point, la foi devient une nécessité rationnelle. La raison vaincue reconnaît d'elle-même son impuissance et accepte par la foi la révélation divine comme un secours indispensable. La foi n'est ainsi que le dernier produit de l'activité intellective ; c'est la raison même, franchissant, avec l'aide d'en haut, les bornes de son étroit domaine, et se transportant, par un sublime effort, dans la sphère de la révélation divine, qui est aussi une sphère de liberté, parce que l'intelligence y est délivrée de tous ses doutes. Lorsqu'elle a atteint le dernier terme de ses recherches, la raison ne saurait se dissimuler qu'il existe au delà de cette limite un autre monde d'un ordre plus élevé, qu'elle est obligée d'admettre comme réel et nécessaire, mais dont elle ne peut, à elle seule, percevoir les phénomènes. On exprime ordinairement ce rapport en disant que la révélation surnaturelle de Dieu est non pas *contre* la raison, mais *au-dessus* d'elle ; et ces expressions sont parfaitement exactes. Ainsi, une révélation directement opposée à la raison, et qui se contredit elle-même dans ses données, est une fausse révélation, et c'est trop exiger de l'homme que de vouloir lui faire admettre comme venant du ciel une doctrine contradictoire. Telle était cependant la dure condition que l'on m'imposait, lorsque, tourmenté du besoin de croire, je demandais humblement au luthéranisme, dans lequel j'étais né, de me découvrir la source de toute vérité. Et quand je dis *humblement*, je n'exagère pas. J'étais profondément convaincu de la nécessité de la foi, et partout où un luthérien croyant portait la parole au nom de l'Evangile, je me sentais tout à coup, — moi d'ordinaire si ardent à la lutte et si intraitable dans le domaine des convictions naturelles, — transformé en un enfant docile, attentif et ne demandant qu'à être persuadé. Bien plus, chose étrange ! durant une longue suite d'années, j'ai défendu de la manière la plus énergique, contre les attaques et les insultes de leurs adversaires, toutes les confessions chrétiennes et toutes les associations religieuses, et cela souvent dans des circonstances où ceux-mêmes qui portaient le titre de ministres de l'Eglise luthérienne gardaient le silence, tandis que je n'eusse pas osé m'appeler chrétien et me placer au rang des plus simples fidèles. Pendant longtemps j'ai combattu à outrance en faveur de tous les droits du christianisme, n'ayant pour remplir ce rôle d'autres titres que l'ardent et sincère désir de m'attacher à sa foi et le

sentiment de l'impuissance absolue de la raison naturelle par rapport à l'ordre divin. Peut-être aurais-je gagné à être moins humble, et surtout à ne pas me faire scrupule d'appliquer à Luther et à ses adhérents ma critique, partout ailleurs si prompte. Peut-être aurais-je été ainsi amené plus tôt à étudier le catholicisme et son enseignement religieux, et serais-je arrivé plus vite, par l'Eglise, à la foi au Sauveur et à la rédemption. Je ne comprenais pas pourquoi la Bible était pour moi un livre inintelligible, pourquoi ma raison s'insurgeait contre le dogme luthérien de la justification par les seuls mérites de Jésus-Christ. Maintenant je le comprends : un seul coup d'œil attentif, jeté sur l'ensemble des doctrines catholiques, a dissipé le nuage qui couvrait mon intelligence. Maintenant je le comprends : ce n'était pas le luthéranisme qui pouvait m'introduire dans le sanctuaire de la foi, parce que, malgré mon vif désir de croire, il me répugnait trop de plier mon esprit à des dogmes absurdes ; parce que mon instinct naturel, qui n'était pas encore complétement perverti et qui conservait une certaine aptitude à distinguer le vrai, se révoltait contre tout ce qu'il y a d'arbitraire et d'incohérent dans les systèmes protestants ; parce qu'enfin, si j'étais en état de saisir par la foi le phénomène divin de la révélation dans sa liaison historique et organique, tel que nous le découvre la sainte Eglise, il m'était impossible de trouver un sens aux fragments détachés, par Luther, du grand symbole catholique, et de mentir à ma conscience en essayant vainement de légitimer à mes propres yeux une adhésion qui n'aurait reposé que sur l'artifice et la contrainte. Maintenant je le comprends : c'était devant le Christ, Fils du Dieu vivant, et non devant le capricieux et superbe Luther, que je devais me prosterner. Il me serait difficile de donner une idée de ce qui se passa dans mon âme, lorsque je me fus enfin résolu à étudier l'enseignement chrétien de l'Eglise. Toutes les portes de la vérité s'ouvrirent comme par enchantement devant moi ; je marchai à pas de géant de clartés en clartés ; tout ce que je lisais, tout ce que j'apprenais, me paraissait tellement nécessaire, que je ne concevais pas qu'il en pût être autrement. Tandis que, pendant le cours de tant d'années, j'étais resté plongé dans une sorte d'ébahissement stupide devant le luthéranisme, sans pouvoir acquérir la moindre intelligence des vérités religieuses, j'eus le bonheur, en suivant la voie tracée par l'Eglise catholique, de me sentir, après quelques semaines, affranchi de tous mes doutes, et de recevoir, comme complément, comme réparation et comme rénovation de mon être naturel, la foi à la révélation divine par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Jugement sur la Bible de Luther.

« Je ne crains pas de m'élever contre une assertion érigée en axiome par les littérateurs allemands, et de dire que la Bible de Luther est un des plus grands obstacles à l'intelligence de l'Ecriture sainte, pour ceux surtout qui veulent y puiser un enseignement dogmatique. Je n'examine pas quels services Luther peut avoir rendus à la langue allemande par sa traduction. A-t-elle, en effet, élevé l'idiome germanique à son plus haut point de développement, comme on le croit en général dans l'Allemagne protestante, ou ne trouverait-on pas ici, à côté de mérites incontestables, de très-graves inconvénients? Je ne veux pas décider cette question. Il est certain que, dans son état actuel, notre langue est, par rapport au raisonnement et à toutes les notions spéculatives, très-inculte, très-vague et très-obscure, et qu'à moins d'appeler à son secours une multitude de termes étrangers, elle ne peut suffire à la déduction philosophique la plus élémentaire. Mais lors même que l'on accorderait que Luther a tiré de la langue de son temps tout le parti possible, il faut du moins reconnaître que l'allemand de sa traduction n'est plus celui du XIX^e^ siècle, et qu'il est très-peu propre à nous donner l'intelligence des pensées et du sens de la sainte Ecriture. Quelles que soient l'abondance et l'harmonie de ce style, quelque prix qu'y puissent attacher ceux qui, depuis leur jeunesse, reçoivent sous cette forme l'aliment de leur foi ; la Bible luthérienne n'en est pas moins aujourd'hui très-obscure par elle-même. Elle ne fait qu'environner de nuages la parole de Dieu pour ceux qui n'ont pas étudié celle-ci dès l'enfance, et qui ne commencent qu'à un âge plus avancé à y chercher la confirmation des dogmes chrétiens, et l'on peut dire que l'usage de cette version, à une époque où la langue a subi de si grands changements, est cause que beaucoup d'emphase et de vaine phraséologie se mêle, non-seulement à nos prédications protestantes, mais encore à toutes les discussions théologiques, et que celui qui n'est pas initié à ce pompeux verbiage ne peut en extraire que des idées très-confuses. Si quelqu'un prend en main la Bible, non-seulement pour exciter en lui le sentiment religieux, mais encore pour s'instruire et se fortifier dans la foi, et s'il cherche pour cela l'expression la plus claire, la plus simple et la plus précise, je lui conseille très-instamment, dans le cas où il ne pourrait lire le texte lui-même, d'avoir recours à une traduction nouvelle. »

Préparation à la première communion dans le protestantisme.

L'occasion d'étudier la doctrine chrétienne se présenta enfin pour moi, lorsque je pris part aux instructions préparatoires, auxquelles on assiste aussi chez les protestants avant de s'approcher pour la première fois de l'autel du Seigneur et de recevoir la sainte communion.

« Cet enseignement religieux aurait dû calmer les agitations qui régnaient dès lors dans ma jeune âme. Par malheur il produisit

un effet tout contraire. Pendant les trois mois qui précédèrent ma confirmation (1), j'entendis, il est vrai, les leçons du ministre protestant que mes parents avaient jugé le plus capable de remplir cet office. Mais quelles leçons, grand Dieu ! et quel compte sévère devra en rendre au jour du jugement celui qui s'en était chargé ! L'histoire de l'Ancien Testament, laissée tout entière dans l'oubli ! Pas un mot de la chute d'Adam, pas une syllabe sur les prophéties qui annoncent le Messie futur; même silence absolu sur les rapports du Fils avec le Père et sur les éclatants miracles par lesquels le Christ a prouvé aux hommes sa divinité ! Ce n'était pas une exposition, mais bien plutôt une omission systématique de toutes les vérités importantes du salut. Et quoique le pasteur évitât avec un soin extrême de toucher le grand point de la révélation, il ne pouvait s'empêcher de nous donner parfois à entendre que tous les récits contenus dans l'Ecriture, par rapport à une intervention immédiate de la divinité, reposent uniquement sur les idées superstitieuses du peuple juif et des auteurs des livres saints, attendu que ces phénomènes sont contraires aux lois de la nature, et par conséquent impossibles. En somme, cet enseignement se réduisait à une sorte de méthode socratique, tendant à démontrer la nécessité de certaines vertus recommandées par le Christ. *Je n'ai rien retenu de tout cela*, si ce n'est l'idée qu'une action surnaturelle de Dieu ne saurait être admise que par des peuples grossiers et superstitieux, et que le Christ a été, il est vrai, le plus excellent des hommes, mais qu'il a dû, dans l'intérêt même des juifs d'alors et de ses disciples, s'accommoder à la puérile faiblesse de leurs imaginations. J'ajouterai néanmoins, pour me rendre justice à moi-même, que ma droiture naturelle s'est toujours révoltée contre cet indigne travestissement du divin Maître en un *honnête imposteur*, et de ses apôtres en autant de dupes, qui n'avaient pas assez de leurs cinq sens pour découvrir la fraude dont on les rendait complices. Le caractère de sainteté, si manifestement empreint dans chacune des paroles du Christ, me semblait répugner absolument à cette hypothèse, dans laquelle le ridicule le dispute à l'effronterie. Le peu de traits que je connaissais de la vie du Sauveur étaient plus que suffisants pour présenter à mes yeux l'image d'une grandeur surhumaine et sacrée, qui n'a jamais pu, à aucune époque de ma vie, s'effacer de mon esprit. Mes théories naturelles sur le monde, alors même que je les eus poussées jusqu'à leurs dernières limites, échouèrent toujours contre cette imposante et solennelle figure; toujours un profond sentiment de respect m'empêcha d'appliquer ma critique spéculative à ce point mystérieux de l'histoire de l'humanité. Je le laissai plus tard de côté, comme un problème que je n'osais approfondir, mais que je ne me croyais pas non plus le droit d'écarter : sous ce rapport, j'ai toujours été en contradiction avec moi-même, et mon cœur n'a jamais voulu accepter les résultats de mes investigations rationnelles. Du reste, je ne puis, sans frémir, rappeler à ma mémoire cette époque de ma confirmation. Les trois mois de l'enseignement préparatoire avaient produit sur moi un si fâcheux effet, que, deux jours avant la cérémonie, au moment où l'instruction, qui se faisait dans la sacristie, venait de finir et où nous entrions dans l'église, j'eus avec un de mes camarades, au pied même de l'autel, une dispute qui aboutit bientôt à une rixe acharnée et sanglante, dont tous les autres enfants, garçons et filles, furent témoins, et qui ne fut apaisée que par l'intervention de notre catéchiste (le ministre Wolf, prédicateur de la cathédrale). Après un pareil incident, nous aurions dû, mon adversaire et moi, être exclus de la participation à la cène luthérienne; mais, parce que nous étions des enfants de bonne famille, le pasteur se contenta de nous recommander le silence sur cette scandaleuse affaire !

« Deux jours après, nous fûmes confirmés.

« J'entendis alors pour la première fois le symbole des apôtres; nous dûmes certifier notre adhésion par un oui, bien que, durant tout le cours des instructions, il n'eût jamais été question de ce résumé de la foi chrétienne.

« J'ajouterai que la sainte communion nous fut présentée par le ministre comme un acte purement commémoratif, selon la doctrine des calvinistes, quoique cet ecclésiastique appartînt à une paroisse luthérienne. Cela en dit assez ! »

Que l'on nous permette de rapprocher de ces graves paroles le passage suivant, que nous détachons de la traduction du livre de Mme de Hahn-Hahn : *De Babylone à Jérusalem :*

« Je me souviens très-vivement du temps qui précéda ma confirmation. Je recevais l'enseignement religieux d'un vieux et digne pasteur, chez lequel je me rendais l'après-midi. Tout est encore fidèlement présent à mes yeux : sa chambre tapissée de vert, sa longue table de travail, de chaque côté de laquelle nous étions assis l'un vis-à-vis de l'autre, sa simple et bonne figure de vieillard, la petite toque de velours qui couvrait ses cheveux blancs. C'était pendant l'hiver ; de grands arbres, dégarnis de leur feuillage, s'élevaient devant les fenêtres, et le soleil du soir jetait l'ombre de leurs rameaux sur la paroi qui me faisait face. Les corneilles volaient en croassant autour de ces arbres et y cherchaient leur campement de nuit. On sentait dans la chambre cette odeur âcre et cette atmosphère pesante que la fumée du tabac laisse toujours après elle. Telle est la précision de mes souvenirs par rapport à tous ces détails ; mais, quant à ce que j'allais apprendre chez le digne pasteur et à la doctrine qu'il m'enseigna, *je n'en ai pas retenu une seule syllabe !* Dans aucun temps, ni à aucun moment de ma vie, je n'ai pu me rappeler ce que j'avais appris

(1) On sait que la Réforme, qui a tout *déformé*, n'attribue pas à ce mot le sens qu'il a dans l'Eglise catholique.

alors sur la religion. Cependant j'étais dans ma seizième année, et je ne manquais ni de mémoire, ni du désir de m'instruire, ni de sensibilité pour les choses élevées. Je crois aussi que j'écoutais mon maître avec beaucoup d'attention, et que mon âme n'était pas dépourvue de sentiment religieux ; mais je ne pouvais rien retirer de positif de ce qui m'était enseigné. Il semblait que je pressentisse dès lors que cette doctrine n'était pas la vérité !

La foi dans le protestantisme.

« Mes relations de dix années avec les hommes de foi du protestantisme, loin de me rapprocher de la vérité, me donnèrent occasion de faire une foule de remarques, qui accrurent mes défiances à leur égard, et m'ôtèrent presque tout espoir de m'attacher jamais au christianisme qu'ils professaient. Leur religion m'était suspecte, avant tout, à cause des expériences psychologiques qui résultaient pour moi de l'ensemble de leur vie. En les observant de plus près, il m'était impossible de ne pas voir qu'un grand nombre des plus pieux et des plus distingués d'entre eux perdaient de leur dignité morale, à mesure qu'ils avançaient en âge, et que, de plus, leur foi même, dont ils ne cessaient de me vanter les bienfaits, devenait avec le temps ou plus faible ou plus irritable ; et j'en vins bientôt à remarquer qu'il ne fallait pas chercher ailleurs que dans cette foi la cause de ces affligeants phénomènes. Je ne citerai aucun nom, parce que je ne veux blesser personne. Je dirai seulement que j'ai connu un très-grand nombre des protestants les plus célèbres et les plus estimés, et que je n'ai trouvé que chez bien peu d'entre eux cette candeur et cette sérénité d'une foi absolue qu'ils exigeaient des autres, et qu'ils s'efforçaient eux-mêmes de faire paraître au dehors. Il ne s'agit pas ici d'hypocrisie, mais seulement d'une certaine ostentation dont on n'a peut-être pas conscience, et à laquelle on se laisse involontairement entraîner, parce qu'on a besoin de se faire illusion sur le dépérissement intérieur. Je n'oublierai jamais une conversation dans laquelle un pasteur prussien que j'honorais comme un père, et dont le nom est connu, me fit ouvertement cet aveu : Nous tous, protestants d'aujourd'hui, nous ne croyons plus aussi fermement que Luther, Mélanchton et les autres réformateurs, ni aux articles particuliers de nos symboles, ni à la révélation en général. Non, Hengstenberg, Néander, et tous ceux que nous regardons comme les lumières du protestantisme, s'ils veulent être sincères, avoueront qu'ils ne sont plus aussi convaincus que l'étaient ceux-là. — Il aurait bien pu ajouter que les réformateurs eux-mêmes n'étaient pas très-sûrs de leur fait ; car Luther confesse qu'il en est venu très-souvent jusqu'à désespérer de l'existence de Dieu ; et, si on l'en croit, ce ne fut qu'à force d'injures vomies contre le Pape, qu'il réussit à dissiper en partie ses doutes. — Mais je devais faire une expérience plus triste encore. Celui de tous les protestants dont j'ai le plus admiré la foi et le noble caractère vint un jour me trouver, plongé dans un profond désespoir et tourmenté de l'affreuse pensée du suicide ; et il a plus tard avoué qu'il n'avait repris un peu de courage qu'après avoir écouté mes exhortations, c'est-à-dire les exhortations d'un homme qui n'était alors, par rapport à lui, qu'un rationaliste et un incrédule ! »

L'enseignement de l'histoire dans le protestantisme.

« Si, dans les pays protestants, la critique historique est entièrement faussée, cela tient surtout à l'éducation. L'enseignement de l'histoire, tel que nous le recevons, nous inculque de bonne heure l'immoralité et les principes les plus antichrétiens à l'état de système. Sans doute, nous apprenons dans les écoles les dix commandements de Dieu, ainsi que bon nombre de sentences morales empruntées à la doctrine du divin Sauveur, et il semble que ces règles chrétiennes devront aussi être appliquées à l'appréciation historique, et que l'on condamnera logiquement dans celle-ci, comme contraires à la loi de Dieu, tous les actes que l'on a réprouvés à ce titre dans les instructions religieuses. Mais il n'en est rien.

« Depuis la dernière des écoles jusqu'aux chaires académiques du plus grand renom, les professeurs protestants n'ont partout, pour juger les hommes et les événements de l'histoire moderne, qu'une seule et même méthode de critique naturelle ; et la morale chrétienne n'entre pour rien dans ce système. La force de caractère et le génie sont seuls exaltés, et, dès nos plus tendres années, on nous enseigne, par des exemples pratiques, que ces commandements : Tu ne déroberas point, tu ne tueras point, tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, tu n'auras point d'autres dieux devant ma face, etc..., ne sont pas faits pour les hommes de talent ou d'énergie qui ont accompli de grandes choses dans l'histoire. Et, pour ne signaler qu'un de ces exemples, comment un historien chrétien peut-il proposer pour modèle un homme qui prit à tâche d'insulter le christianisme, et qui s'efforça de propager parmi ses sujets l'esprit d'indifférence ou plutôt d'hostilité dont il était animé à son égard ? Et cependant tous les ouvrages, savants ou non savants, que l'on met entre les mains de la jeunesse, tendent à lui inspirer un pieux respect pour Frédéric II de Prusse. Ce n'était pas sans doute un chrétien ; mais il se distinguait, en revanche, par tant de qualités éminentes, que nous pourrons facilement l'absoudre sur ce seul point, et que c'est avec raison que nous l'appellerons le grand, et même l'incomparable Frédéric. Que si, comme on en demeure d'accord, il s'est emparé, sans la moindre apparence de droit, d'une partie de la Silésie, l'on n'a garde de nous dire, à nous écoliers, petits et grands : Il a, dans cette occasion,

convoité le bien d'autrui, et il s'est rendu coupable d'homicide, parce qu'il a tiré l'épée pour une cause injuste. — Non, mais on dit : Il a profité de l'occasion favorable pour agrandir son royaume, et bien lui a pris de ne pas s'astreindre aux commandements de Dieu! Il est permis d'ajouter que, de tous les héros les plus vantés, sur lesquels s'exercent, dans la jeunesse, nos jugements moraux, loin que l'on en puisse citer un seul qui ait aspiré à la perfection chrétienne, il n'en est pas un qui ne se soit au contraire rendu coupable d'une foule de péchés mortels. La morale chrétienne n'est que la *petite* morale. La *grande* est celle qui permet à la puissance, au talent, au génie, de tout entreprendre. Les hommes supérieurs, faits pour commander au monde, dépassent la loi du Christ, qui n'est que la loi commune. Et l'on s'étonne que les jeunes gens de notre époque se conforment, dans la pratique, à cette doctrine commode; qu'ils se moquent de la religion, foulent aux pieds le droit, et se laissent aller à tous les entraînements des passions! Où trouvera-t-on un homme si humble qu'il ne s'arroge pas aussi quelque talent, quelque puissance, quelque génie? qui a si peu de logique, qu'il ne puisse arriver à cette conclusion : Ce qui pour ceux-là n'a pas été une faute grave, ne le sera sans doute pas davantage pour nous? Oh! non, nous ne serons pas seuls jugés, nous, pauvres enfants nés dans le protestantisme, sur cette immoralité païenne qui flétrit de si bonne heure nos jeunes âmes; car tout ce qui nous est enseigné dans le bas âge exhale ce souffle corrupteur?

« Je ne veux pas dire par là que les historiens catholiques ne tombent jamais dans la même faute, et qu'il ne soit pas arrivé aussi à plusieurs d'entre eux de renier le Christ dans leurs jugements. Ces défaillances sont une conséquence de la faiblesse humaine, et il y en aura des exemples jusqu'au dernier jour. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'enseignement historique chez les protestants *ne saurait suivre une autre voie*, dès lors qu'il prétend nous montrer des héros et des modèles. Les hommes vraiment grands et saints, qui ont vécu depuis le Christ, sont tous dans le plus étroit rapport avec l'histoire et la doctrine de l'Église catholique, et les historiens protestants ne peuvent adopter, comme base de leurs appréciations, la morale positive du christianisme, sans rabaisser par là même leurs propres héros. Jeune encore, j'avais compris que les Epaminondas, les Timoléon et plusieurs autres personnages éminents de l'antiquité nous présentent des types beaucoup plus purs que nos *grands hommes* modernes, et je ne puis faire un crime à la jeunesse protestante de conclure, d'un semblable parallèle, que le paganisme a formé de plus beaux caractères que le christianisme. Cette erreur vient uniquement de ce que l'on n'est pas initié à la connaissance de l'histoire chrétienne

Récit de ma conversion.

« Rien n'est plus instructif que de considérer l'état dans lequel se trouvait l'humanité à l'époque de la naissance du Sauveur. C'était une désolation immense, dont le spectacle épouvante les regards et remplit l'âme d'horreur et de pitié. Mille tentatives avaient été faites pour asseoir, avec le secours de la raison affaiblie, des règles de vie permanentes, et pour arriver à la vérité; mais toujours ces efforts avaient été vains. D'autre part, les dernières lueurs de la révélation divine allaient chaque jour s'éteignant; la foi disparaissait, à mesure que la religion des prêtres païens se corrompait davantage, et que l'intelligence naturelle en découvrait plus clairement l'inconsistance et la folie. Quant aux systèmes philosophiques, que l'esprit humain avait essayé de faire prévaloir, ils n'excitaient jamais qu'un enthousiasme passager, car l'expérience démontrait bientôt que ces théories étaient tout aussi creuses et aussi fragiles que le culte des faux dieux. Toutes les illusions s'étaient donc dissipées, et le sentiment délicat du beau, qui avait fait l'ornement de la Grèce, aussi bien que le sentiment élevé du droit, qui avait distingué Rome, s'étaient rapidement éteints, après avoir brillé d'un vif éclat. L'humanité avait acquis la preuve empirique et palpable que, si elle n'était éclairée d'une lumière supérieure, c'en était fait de ses destinées, et qu'elle allait être plongée, dès cette vie, dans la plus affreuse misère et la plus profonde ruine. Or, cet état de décadence et de désespoir, cet état d'impuissance absolue constatée par une expérience de quarante siècles, et dont l'humanité portait désormais en elle l'effrayante certitude, était le moment marqué de Dieu pour la rédemption du monde. L'épreuve était accomplie, le sol préparé, le fruit mûr. La créature, accablée sous le poids de sa propre faiblesse, flétrie par le souffle délétère de tous les vices, soupirant ardemment, au milieu de ses angoisses et de ses indicibles terreurs, après la consolation et la délivrance, était prête à entendre la bonne nouvelle et à recevoir, reconnaître et adorer le Fils de Dieu fait homme.

« Lorsque je me représente cet état de l'humanité au temps où naquit le Messie, j'y découvre l'image de la situation déplorable dans laquelle je me trouvais moi-même à l'époque de ma vie dont il me reste à parler. L'épreuve, qui avait duré quatre mille ans pour le monde, avait été resserrée pour moi dans le court espace d'environ quarante années, et j'avais parcouru presque toutes les phases les plus essentielles de cette triste expérience. J'avais épuisé successivement et en petit toutes les illusions, les vaines idées, les folles joies, à la poursuite desquelles s'étaient acharnés les peuples d'avant Jésus-Christ, et maintenant, tout ce que l'intelligence de l'homme, livrée à elle-même, peut découvrir à force de recherches; tout ce que son cœur peut savourer de jouis-

sances naturelles, tout ce que les philosophes ont rêvé, tout ce qu'ont célébré les poëtes, toutes ces idoles, autrefois riantes et parées, étaient là, couchées à mes pieds dans la poussière, l'œil terne et le front glacé, pareilles à autant de cadavres qui exhalent une odeur de sépulcre. Une seule chose, que je ne saurais définir, vivait encore en moi : indicible mélange d'anxiété douloureuse et d'ardente soif de Dieu et de repos en Dieu, — soif d'un accomplissement sincère du devoir, soif de justice et de foi, de futur bonheur et d'une mort paisible au sein de la réconciliation et de la grâce. Ces angoisses et ces aspirations brûlantes, agissant de concert sur mon cœur, le déchiraient de mille pointes acérées. Le fruit était arrivé, dans les dernières années, à une parfaite maturité. Les conditions que doit posséder l'homme naturel, pour être régénéré dans le Christ, ne sauraient guère se trouver plus au complet ; et cependant la doctrine à laquelle j'apportais, d'une part, un cœur si bien préparé par la tristesse et par d'impatients désirs ; de l'autre, un esprit si favorablement disposé par le sentiment profond de l'impuissance des spéculations rationnelles, cette doctrine continuait de rester pour moi une énigme insoluble. Pourquoi ? Parce que ce qui m'était présenté comme la révélation divine n'était qu'une doctrine altérée par l'arbitraire, et que ce mélange terrestre tenait incessamment ma critique en éveil. Soit que je le voulusse ou non, je ne pouvais m'empêcher de relever par devers moi les contradictions et l'inconséquence de cet élément humain. En un mot, c'était le luthéranisme qui s'interposait entre le christianisme et moi, et parce que le luthéranisme se prétendait identique avec la religion chrétienne, il m'était impossible d'arriver à la foi. Le faux Evangile m'était prêché à la place du vrai, et de cette manière, si Dieu n'en eût ordonné autrement dans sa miséricorde infinie, j'aurais pu me consumer et mourir dans l'incrédulité, non que je fusse de mauvaise foi, mais parce que la bonne nouvelle ne m'avait point été annoncée dans sa vérité, et que le droit chemin ne m'avait point été enseigné. Je voudrais qu'il me fût donné de représenter, sous des couleurs assez vives et assez frappantes, ces agitations et ce supplice de l'âme, dont la violence ne faisait que s'accroître chaque jour. Pour me servir d'une image sensible, je ressemblais à un homme qui se voit entraîné sur le penchant d'un abîme, non pas d'une chute rapide, mais d'un mouvement lent et continu, et qui n'aperçoit au terme que le gouffre béant, inévitable, dans lequel il sera bientôt précipité et brisé. Je savais, je voyais clair comme le jour, toutes les fibres de ma conscience me criaient sans relâche que si je ne changeais de route, je n'arriverais jamais à résoudre le problème de mon existence, et que je devais fatalement aboutir à une mort désespérée. J'avais plus ou moins atteint les fins purement naturelles après lesquelles l'homme soupire dans l'enthousiasme et la folle ardeur de sa jeunesse, et qui lui dérobent si facilement cette vérité, que toute chose finie est vaine et fragile, ou qui, du moins, l'empêchent de s'en pénétrer. Mais je ne faisais que mieux reconnaître à cette heure le néant de ces objets, ou plutôt ils commençaient à devenir pour moi un insupportable tourment. Combien de fois ne m'arriva-t-il pas alors de penser que j'eusse voulu n'avoir ni femme, ni enfants, ni parents, ni amis, ni rien qui attachât mon cœur, afin de pouvoir, libre de ces chers liens et dominé par un seul sentiment d'horreur et de haine contre les farouches ennemis de l'ordre, m'élancer au-devant de la première barricade et chercher la fin de mes souffrances au milieu de l'acharnement passionné de la lutte.

« Ce qui aggravait encore cette situation terrible, c'était le sentiment de la décadence morale à laquelle je succombais de plus en plus. J'étais forcé de reconnaître que ma volonté perdait peu à peu de son énergie et de son ressort. Cette remarque pesait sur ma conscience comme un cauchemar, et le désespoir s'emparait de moi, à la pensée que bientôt peut-être je ne pourrais plus accomplir aucune de mes bonnes résolutions.

« D'un autre côté, le temps était très-propre à dissiper certaines illusions dans lesquelles, à défaut de la vérité immuable, je trouvais encore un faible appui. L'opinion publique exerce sur la plupart des hommes une assez grande influence relativement à leur conduite et à leur manière de penser. Lors même qu'ils ne connaissent plus l'autorité de Dieu, ils se soumettent encore à celle de l'opinion, et, de peur de soulever celle-ci contre eux, ils cherchent à conformer leurs actions à ses jugements. Je ne saurais dire, quant à moi, que j'aie jamais eu beaucoup de respect pour le vulgaire, et ce frein moral, en ce qui concerne la crainte d'être mal jugé, m'a complétement fait défaut. Bien plus, je poussais si loin la fierté à l'égard de la multitude, que je la choquais parfois de propos délibéré, et que je ne me donnais jamais la peine de lui cacher aucune de mes fautes. En revanche, j'honorais sincèrement les hommes que je jugeais meilleurs et d'un caractère plus élevé que moi, et ceux-ci étaient, il y a quelques années, très-nombreux. Je faisais et j'omettais, par égard pour eux, beaucoup de choses que je n'eusse point faites et dont je ne me fusse point abstenu de mon propre mouvement, et ce culte rendu à la vertu a toujours été pour moi un soutien, quoique très-insuffisant. Mais, avec le temps, le nombre de ceux pour qui j'éprouvais cette vénération singulière diminua sensiblement, et quand la révolution de 1848 vint à éclater, presqu'aucun de ces dieux terrestres ne sauva son crédit à mes yeux par l'accomplissement des plus simples devoirs de l'honneur et du droit. Ils firent presque tous une banqueroute morale si honteuse, ils violèrent si lâchement toutes les lois de la justice, de

la fidélité, de la loyauté chevaleresque, dont j'avais jusque-là regardé l'observation comme un devoir rigoureux et sacré, que je perdis en très-grande partie le mobile en question, cette admiration respectueuse, qui nous porte à imiter ceux que la noblesse de leur caractère et l'élévation de leurs sentiments placent très-haut au-dessus de nous.

« J'eus encore à cette époque une autre déception. Si jusque-là je n'avais pas réussi à embrasser par la foi l'ordre surnaturel, révélé par le Christ, je m'étais attaché avec d'autant plus d'ardeur et d'inflexible énergie au droit humain, tel que je le trouvais établi en Allemagne et dans d'autres pays. J'avais, il est vrai, souvent erré à l'égard des principes qui lui servent de base; mais, en somme, je le défendais avec des convictions sincères et passionnées. Je n'avais été initié que lentement et par degrés à l'histoire de l'organisation du droit public, et plus j'avançais dans cette reconnaissance historique, plus les notions qui m'étaient acquises me semblaient d'une nécessité absolue et s'identifiaient avec tout l'ensemble de mon caractère. C'est là une des étranges contradictions dont on trouve tant d'exemples dans les hommes qui ne sont pas encore en possession de la verité religieuse. Si l'on m'eût demandé pourquoi je regardais le droit comme quelque chose de sacré, comme quelque chose d'intrinsèquement obligatoire, moi, qui ne croyais ni à la révélation divine, ni à celle des majorités ou autres pouvoirs législatifs, il m'eût été difficile de trouver à cela une réponse satisfaisante. Et pourtant il en était ainsi. Le droit, ou ce qui me semblait tel, avait à mes yeux une autorité suprême et inviolable, et je ne comprenais pas que l'on pût jamais y déroger dans la vie publique, ou hésiter à se sacrifier pour toutes les conséquences qui en dérivent. Je savais du reste que ce droit est défectueux et qu'il a été, en beaucoup de points, altéré par l'arbitraire. Je savais aussi que la conscience du droit s'est complétement éteinte chez la plus grande partie du peuple allemand; mais je persistais à croire que, du moins, certains principes fondamentaux sur lesquels repose l'ordre social tout entier, ainsi que la possibilité d'une liberté légitime, avaient conservé çà et là sur les populations quelque chose de leur ancien empire. La révolution de 1848 vint encore me tirer de cette illusion, et renverser cette autre colonne sacrée sur laquelle je m'étais appuyé.

« Je devins donc de plus en plus perplexe, et la malédiction de la vie pesa sur moi de tout son poids. Je ne trouvais pas encore de soulagement dans la prière; car, comment prier, lorsqu'on se sent constamment plongé dans la plus profonde détresse et que l'on est en dehors de la foi révélée? La lutte acharnée contre la révolution, les échanges d'idées avec les hommes de parti et avec un petit nombre d'esprits guidés par les mêmes principes, me donnaient, il est vrai, quelques moments de distraction, ou me jetaient dans une sorte d'agitation fébrile. Mais mon cœur avait, au contraire, besoin de se recueillir et de s'apaiser. D'ailleurs, une fois rendu à mes amers chagrins, je n'en traînais que plus péniblement le lourd fardeau de mon infortune.

« Torturé par la conscience de cet affaissement moral, j'eus recours à toute espèce de plans, et je m'arrêtai même quelque temps à la pensée d'émigrer en Amérique. J'espérais échapper ainsi à toutes les occasions de péché; j'espérais trouver, loin des raffinements d'une civilisation en déclin et dans le simple travail de la culture du sol, plus de calme, plus de loisir pour m'occuper de Dieu et pour acquérir la foi. Je croyais aussi que, dans ce genre de vie rapproché de la nature, je pourrais donner à mes enfants une volonté plus pure et plus ferme, un sens plus droit et plus religieux. Une atmosphère moralement plus saine me ferait vite apercevoir, me disais-je, le divin soleil de la grâce. Pour un homme qui, malgré ses aspirations vers Dieu, était encore profondément impliqué dans la compréhension naturelle du monde et de l'âme humaine, cette ressource extrême pouvait bien paraître la plus convenable et la plus opportune. Néanmoins, je dois rendre à la Providence d'éternelles actions de grâce, de ce que je fus forcé d'abandonner ce projet. Dieu sait mieux que nous-mêmes ce qui nous est nécessaire. Tandis que je voulais aller chercher la vérité par delà les mers, le Christ et son Eglise résidaient tout près de moi; et qui sait si j'aurais eu le bonheur de les rencontrer, si je ne me serais pas égaré pour jamais dans de vaines chimères, en supposant que mes vues bornées eussent été réalisées?

« Pendant que cette désolation intérieure, dont je n'ai signalé ici qu'un petit nombre de symptômes, atteignait à son comble, je commençais à entrer à mon insu dans la voie qui devait me tirer des complications malheureuses dans lesquelles était plongée ma vie. Comme je l'ai déjà dit, je n'avais entendu jusque-là, sous le nom de christianisme, que la religion protestante, et d'après les préjugés irréfléchis, mais arrêtés de ma jeunesse, je regardais le dogme catholique comme un système religieux que la seule notion du christianisme suffit à réfuter. Sans connaître aucunement l'Eglise romaine, j'avais, ainsi que tout protestant, mon opinion préconçue à son égard. Cependant, une participation incessante aux affaires publiques de l'Allemagne m'avait forcé, dans les dernières années, de porter mes regards sur le phénomène extérieur de cette Eglise, sur son action manifeste et sur l'attitude qu'elle prenait à l'égard de toutes les questions morales et politiques dont notre époque cherche ardemment la solution. Sans que je puisse préciser le moment où je sentis s'accroître mon respect et mon estime pour elle, sa pensée commença cependant à intervenir de plus en plus dans mes observations sur le temps; et j'appris alors, soit dans des conversations, soit dans des ouvrages de polémique, et, à proprement par-

ler, sans étude, beaucoup de choses que j'ignorais, relativement à ses doctrines et aux divergences qui la séparent du protestantisme. Et bien que ces expositions fussent pour la plupart protestantes, et par conséquent hostiles, il me semblait toujours au premier aperçu, et indépendamment de tout examen approfondi, que les catholiques avaient raison sur tous les points. Comme je n'admettais pas le fait essentiel d'où l'on partait également de chaque côté, c'est-à-dire la révélation, je ne me rangeais naturellement dans aucun des deux camps. Mais autant qu'un incroyant pouvait se placer avec impartialité à ce point de vue d'une religion révélée, je trouvais que les catholiques avaient pour eux la vérité, et que les protestants se trompaient dans toutes les questions auxquelles on attachait de l'importance de part et d'autre.

« Sans doute, je n'apercevais pas alors le merveilleux enchaînement qui unit toutes les parties du dogme catholique, n'ayant point encore étudié ce dogme dans son ensemble. Mais chacun des points que j'avais examinés était évident pour moi et satisfaisait pleinement ma raison, dès que j'admettais pour un instant le fait surnaturel de la révélation. Si une Eglise s'élevait sur cette base de la révélation divine, si l'esprit se manifestait sous la forme d'un corps vivant, je trouvais cela très-rationnel, habitué que j'étais à tout considérer du point de vue organique. Quant à reconnaître, d'une part, une doctrine surnaturelle, et de l'autre, une constitution purement humaine et arbitraire de l'Eglise, je ne voyais là qu'une contradiction flagrante, une cause de désordre et de ruine. Je n'accordais pas non plus que l'on eût le droit de rejeter la tradition, et de réduire toute vérité révélée à un petit nombre de fragments écrits ; ce procédé me semblait même contraire à toutes les lois de l'exégèse historique. Envisageant pareillement la nature morale de l'homme au point de vue de son développement actif, je ne concevais pas que l'on séparât la foi d'avec les œuvres. Dès que l'on établissait le dogme de la vie future, et que l'on croyait à un lien perpétuel rattachant les âmes à travers la tombe, le culte des saints me paraissait une conséquence rigoureuse et nécessaire, et je ne comprenais rien aux clameurs furieuses des protestants contre ce rite de l'Eglise catholique. L'erreur dans laquelle on tombe, en confondant les abus commis par quelques membres de l'Eglise avec la doctrine clairement enseignée par l'Eglise elle-même, ne pouvait un instant me faire illusion ; bien plus, cette confusion, dont les protestants ne voulaient absolument pas revenir, ressemblait fort, à mes yeux, à un acte de déloyauté coupable. La vie religieuse, dans laquelle l'homme, après avoir dit adieu aux choses du siècle, se consacre tout entier à la prière et aux exercices de la pensée, me semblait nécessaire pour contre-balancer l'influence prépondérante que l'élément terrestre acquiert de plus en plus dans le monde, et j'y applaudissais comme à un effort sublime, tendant à rétablir l'équilibre entre les deux grands pôles de l'humanité, la contemplation et l'action. Je voyais dans le célibat une institution d'une haute convenance et qui répond de tout point à la nature des fonctions sacerdotales. Un simple examen sur le dogme et sur l'histoire ecclésiastique et l'installation par les consistoires me paraissaient remplacer très-mal le sacrement de l'ordre. Mais surtout je ne pouvais me dissimuler que la confession auriculaire, celle de toutes les institutions divines de l'Eglise que les protestants ont le plus diffamée, est la condition la plus essentielle du salut des âmes ; et je me sentais attiré par une soif de jour en jour plus ardente vers cette source d'eau vive, qui devait bientôt rafraîchir et purifier mon cœur. D'un autre côté, alors même que je ne jugeais encore que par le sens naturel, j'avais déjà compris que la constitution religieuse de l'Eglise catholique est la seule possible et la seule durable. Or, à cette première appréciation s'ajoutèrent peu à peu des convictions nouvelles, fruit de mes études sur le droit public. Plus j'étais attentif à la marche des sociétés et à l'organisation du droit politique dans le passé, plus j'apercevais clairement que ce développement historique est inséparable de l'action du catholicisme, et qu'une dissolution était inévitable, du moment que l'Eglise avait perdu sa situation politique et son influence morale. Je me persuadais de plus en plus que toutes les constitutions, sans exception, et avant tout le régime représentatif, auquel j'avais longtemps adhéré, étaient impossibles, à la longue, en dehors des doctrines catholiques. Je voyais que les efforts du protestantisme, dans le champ de la *mission intérieure*, et dans toutes les autres sphères politiques et sociales, demeuraient tout à fait stériles, tandis que l'histoire me montrait quelle grande et sainte puissance réside dans les associations et les ordres catholiques pour la régénération des masses. « S'il faut croire à un esprit sanctificateur, » me disais-je, « on le doit chercher à cette source intarissable qui coule depuis bientôt deux mille ans, et dans le sein de cette imposante unité où, malgré les orages du temps, l'organisation et la doctrine subsistent toujours les mêmes, toujours vivantes, toujours debout sur l'inébranlable rocher de la foi. Du moins une semblable organisation historique, sur laquelle les siècles n'ont point de prise, est-elle jusqu'ici sans exemple. »

« J'étais en outre fortement ébranlé par le mobile psychologique, qui avait toujours exercé sur moi une grande influence. Comme, à une époque antérieure, mes relations avec des protestants sincères, et l'expérience que j'avais acquise de leur valeur morale, très-supérieure à celle des rationalistes, m'avaient fait porter un jugement plus respectueux et plus humble sur celui des deux systèmes qui produisait les meilleurs fruits,

de même aujourd'hui la connaissance de catholiques distingués, et la comparaison que j'en faisais avec mes amis protestants me donnaient beaucoup à penser. Si j'avais souvent rencontré chez les hommes de foi du protestantisme, même les plus respectables, des contradictions, des inconséquences, de la violence, une absence de dignité, un manque d'obéissance et de soumission qui me choquaient, et, en général, un arbitraire effréné relativement à une foule de points ; si même j'avais cherché en vain parmi les plus croyants la confiance, la simplicité et la constante égalité de la foi ; si enfin, pour tous ces motifs, leur état, qu'ils appelaient un état d'affranchissement, était loin de me paraître tel en effet, je trouvai, au contraire, dans mes nouveaux amis catholiques, une si harmonieuse unité de conduite, une foi si ingénue et qui s'alliait si parfaitement avec tous les rapports et tous les devoirs de la vie, que leur seul commerce répandit un baume sur mon âme, et y fit luire un reflet de ce soleil de la charité dont ils étaient eux-mêmes comme pénétrés et illuminés. Il me serait difficile d'entrer dans le détail des innombrables causes qui contribuèrent à rehausser peu à peu l'Eglise catholique dans mon estime, à implanter, pour ainsi dire, son amour dans mon cœur, à mon insu et sans aucune coopération active de ma volonté. Tandis que, d'un côté, il faisait toujours plus sombre dans ma conscience, et que je m'enfonçais toujours plus avant dans la nuit de ma désolation et de mon désespoir, la grâce commençait à poindre comme un léger crépuscule à la partie opposée de mon horizon, jusqu'à ce que je fusse enfin forcé d'attacher mes regards sur cette divine aurore. Je ne sais plus le moment où je regardai comme possible que je devinsse un jour catholique, et que le catholicisme me tirât du réseau de contradictions qui m'avait empêché d'arriver à la foi au sein de la Réforme. Mais à partir de ces faibles commencements, mes sympathies pour l'Eglise romaine se fortifièrent chaque jour, quoique peut-être elles fussent alors plus sensibles pour d'autres que pour moi-même. Un esprit nouveau me pénétrait peu à peu ; et il m'arriva enfin, dans des conversations avec des amis, soit protestants, soit catholiques, de laisser entrevoir la possibilité d'un changement de religion. Or, cette seule perspective d'un acte aussi important, ce seul espoir d'acquérir la foi exerça sur moi une douce et salutaire influence, et servit de point de départ à la transformation morale qui allait s'opérer en moi. Je comprenais du moins que je devais me préparer, par une vie plus régulière, à entrer en possession de la vérité et à obtenir le précieux don de la foi.

« Ma situation, à cette époque, était celle-ci : tous les phénomènes, tant intérieurs qu'extérieurs, concouraient à me faire envisager la foi chrétienne comme ma dernière espérance, comme l'unique moyen qui me restât d'échapper à la malédiction de la vie. J'étais arrivé à la certitude, relativement à deux principes négatifs. Premièrement, je sentais que s'il y avait encore pour moi un port de salut, ce ne pouvait être que le christianisme. En second lieu, je savais, à n'en pouvoir douter, que je n'adhérerais jamais à la foi chrétienne, si elle n'était autre que la foi protestante.

« Ainsi donc, arrivé au terme du développement de l'homme naturel, je me trouvais ramené par une invincible nécessité à l'Eglise catholique.

« Mais là commençait, à vrai dire, la difficulté, parce que là commençait la lutte intérieure. Entre l'aspiration à la foi catholique et la foi réelle à Jésus-Christ et à son Église, il y a une distance incommensurable. Je n'aurais pu me décider à revenir à l'Eglise de guerre lasse et poussé seulement par le désespoir ; je devais être catholique de conviction, avant de le devenir par le fait. Sans doute certaines voix du dedans murmuraient souvent à mon oreille ces imprudentes paroles : Fais d'abord le premier pas, rentre d'abord dans le sein de l'Eglise, et bientôt les trésors de grâce dont elle dispose, et la douce influence de sa vie te communiqueront le don de la foi. — Mais toujours je repoussais de toute l'énergie de ma volonté ces dangereuses suggestions. Une telle démarche avait à mes yeux un caractère beaucoup trop grave, beaucoup trop sacré, pour que j'en voulusse essayer à titre de simple expérience. J'étais né dans la réforme, et ce n'était pas de mon libre choix que j'avais jusque-là extérieurement appartenu à cette religion. Si, dans ma confirmation, j'avais fait une profession de foi protestante, sans examen, et simplement parce que l'usage le voulait ainsi, je ne pouvais y trouver matière à de très-graves reproches. J'avais agi en vertu de l'autorité de mes parents, qui était la plus haute que je connusse. Le témoignage que j'avais alors rendu à l'erreur devant Dieu et devant les fidèles, était trop irréfléchi pour ne paraître pas excusable. Mais si je voulais maintenant rentrer dans l'Eglise, je ne pouvais le faire qu'en attestant, à la face des saints autels et en pleine connaissance de cause, mon adhésion aux articles détaillés du symbole catholique. Or, tant que je n'aurais pas réellement la foi, une telle déclaration n'était-elle pas le mensonge le plus impie ; et cet outrage au Dieu de vérité pouvait-il jamais amener aucun résultat salutaire ?

« ....Il s'agissait donc pour moi d'échanger les convictions négatives dont j'ai parlé contre la foi positive à la doctrine de l'Eglise.

« Il fallait qu'un renouvellement s'opérât d'abord dans mon être intérieur, pour qu'il me fût permis de franchir extérieurement le seuil du temple catholique et d'entrer dans le vrai royaume de Jésus-Christ.

« Je restai longtemps dans cette attente oisive d'une illumination soudaine de la foi, sans faire un pas en avant. Je regardais

comme vraisemblable, quelquefois même j'apercevais clairement que je deviendrais catholique ; mais je ne me sentais nullement préparé à ce changement. A qui devais-je m'en prendre ? Uniquement à moi-même, à ma nonchalance et au manque de volonté sérieuse de ma part.

« Il faut se faire violence pour arriver au royaume des cieux; et, si nous voulons que la grâce nous vienne en aide, nous devons de notre côté faire ce qui dépend de nous. Car, si l'on ne peut appartenir à l'Eglise qu'à la condition de croire, c'est aussi pour nous une obligation rigoureuse de chercher la vérité de toutes nos forces, et de mettre de côté tout ce qui serait un obstacle à cette recherche. Comment m'était-il possible d'acquérir la foi aux dogmes de l'Eglise, si je ne faisais de ces dogmes l'objet d'une étude attentive et recueillie, si je ne fuyais absolument les dissipations de la vie journalière, si enfin je ne me livrais uniquement et sans partage à la recherche de cette vérité divine, dont j'attendais aussi mon unique salut?

« Je trouvais, en outre, dans ma situation particulière, ainsi que dans mon caractère personnel, plus de difficultés à ce recueillement absolu, qu'il ne s'en rencontre pour la plupart des autres hommes. Mes occupations, comme écrivain de la presse quotidienne, supposaient un dévouement actif de toutes les heures aux questions du moment. Il n'est pas de rôle, excepté peut-être celui d'un orateur parlementaire, qui absorbe autant toutes les facultés intellectuelles et qui permette moins de se livrer aux méditations religieuses, que le rôle de journaliste. Ajoutez à cela que, me trouvant dans des conditions de fortune peu favorables, la nécessité de pourvoir à une nombreuse famille me faisait un devoir de travailler sans relâche. Je sentais que dans une telle position mon désir de connaître Dieu resterait éternellement à l'état de désir, et que je ne jouirais jamais du calme profond qui me semblait à moi-même nécessaire. C'est pourquoi, malgré la croissante agitation de mon âme, j'attendais toujours des temps plus propices, afin de me préparer et de réfléchir sérieusement. Je tâcherais, me disais-je, d'obtenir dans un pays catholique quelque emploi qui me laissât plus de liberté. Une fois ce but atteint, j'étudierais à loisir l'histoire et le dogme de l'Eglise, et, entraîné par l'influence et le contact de la vie et des idées catholiques, j'arriverais bientôt à la foi sans effort. Grâce à Dieu, ce n'est pas d'une façon si commode, ni à si bon marché, que j'ai acquis le bienfait de la réconciliation !

« Puissent mes amis, plus jeunes que moi, qui liront ces lignes, et qui seraient arrivés à ce point décisif de la lutte intérieure, qui se sentiraient tourmentés des mêmes aspirations et des mêmes désirs, puissent-ils se garder avant tout de cette dangereuse mollesse, de ces calculs d'une prudence humaine, qui n'est que folie ; de cette nonchalance présomptueuse, qui fait que l'on compte sur la faveur des circonstances et sur des grâces spéciales de Dieu !

« Qui sait pendant combien de temps je serais encore demeuré incertain et comme suspendu entre le Ciel et l'Enfer, et où m'aurait conduit cette torpeur funeste, si un événement imprévu et la rencontre d'un ami n'eussent mis un terme à mes hésitations et ne m'eussent forcé de prendre enfin une résolution

« Pendant un voyage que je fis en Mecklembourg, dans un but tout à fait étranger à mes préoccupations religieuses, j'allai visiter à sa campagne un membre de la noblesse de ce pays. Mon hôte, plus jeune que moi, mais qui m'était très-supérieur par la force de la volonté, l'énergie du caractère et la noblesse des sentiments, s'était, depuis un an, converti au catholicisme. Deux de ses amis, de même âge, l'avaient, l'un précédé, l'autre suivi de près dans l'accomplissement de cet acte solennel. Ces conversions sont surtout remarquables en ce qu'aucun des trois néophytes n'avait précédemment vécu dans un pays catholique, ni même entretenu de rapports avec des catholiques. Ils n'avaient donc cédé à aucune impulsion extérieure, à aucune influence humaine, et c'est assurément la preuve d'une générosité d'âme peu commune, et d'une très-grande force d'esprit et de volonté, que ces jeunes hommes, qui, en outre, n'avaient pas l'ombre de ce qu'on appelle une imagination exaltée, aient, avec le secours de la grâce, embrassé un tel parti, sans y être autrement poussés que par la voix de leur propre conscience.

« La plupart des conversions de ces derniers temps ont été amenées par le concours de certaines circonstances extérieures, dans lesquelles il est facile de reconnaître le doigt de Dieu. Or il arriva que, quelques minutes seulement avant mon départ, et cela dans une société occupée de tout autre sujet, je demandai incidemment à mon ami quelle est la meilleure manière de se préparer à rentrer dans l'Eglise, au cas où l'on serait résolu à cette démarche.

« Mon ami, avec la pénétration dont il était doué, avait aperçu, depuis plus longtemps et plus clairement que moi-même, ce qui se passait dans mon âme, et il savait aussi ce qui m'était nécessaire ; c'est pourquoi, au lieu d'interpréter ma question dans le sens vague et conditionnel que j'avais voulu lui donner, il la prit sur-le-champ au sérieux, la regardant comme le signe d'une résolution définitive. « Je serais trop heu-
« reux, me répondit-il, si vous vouliez ac-
« cepter pour cela ma tranquille demeure.
« Favorisé par une solitude complète, vous
« pourriez ici, avec le secours de ma biblio-
« thèque, vous livrer à une étude attentive
« des vérités catholiques, et un peu plus
« tard, lorsque vous seriez suffisamment
« avancé dans vos recherches, je ferais venir
« un prêtre distingué, de mes amis, pour
« compléter votre instruction religieuse. »

« C'en était donc fait, la première impulsion était donnée, l'occasion s'imposait à moi. Un léger frémissement effleura mon âme à cette soudaine perspective; mais ce mouvement fut tout intérieur et passa comme l'éclair : presque au même instant je pensai, le cœur pénétré de joie : A la bonne heure ! il faut enfin prendre un parti. — J'acceptai l'offre avec reconnaissance et promis de revenir sous peu.

« J'avais ainsi contracté une sorte d'engagement, quoique je restasse libre de retourner en arrière, si ma retraite et l'étude que j'allais faire du dogme catholique ne me conduisaient pas à la foi. Mais quand je venais à penser que j'allais rompre avec tout autre objet, pour me livrer uniquement à l'examen d'une doctrine qui, si elle obtenait ma pleine adhésion, devait me placer à un point de vue complétement nouveau, et faire rejeter toutes les notions, sous lesquelles j'avais jusque-là conçu le monde moral, je me sentais assailli de mille incertitudes et tourmenté d'une agitation indicible. « Es-tu vraiment dans le bon chemin? me disais-je; ne risques-tu pas de t'accommoder d'une foi de convention, et de perdre ainsi la seule chose qui te reste, la sincérité vis-à-vis de toi-même? Peux-tu négliger si absolument et pendant si longtemps tes plus impérieux devoirs, les obligations de ton emploi, les travaux nécessaires à l'entretien de ta famille, etc., et cela uniquement pour te plonger dans des méditations qui pourraient, ou ne pas amener de résultat, ou, attendu ta disposition actuelle, qui n'est peut-être qu'une surexcitation maladive, aboutir à une démarche inconsidérée, dont tu te repentiras ensuite, à des convictions chimériques et passagères? Et quelle sera l'immensité de ton malheur et la profondeur de ta ruine, si, après avoir pris cette détermination, après avoir tenté cette expérience suprême, tu viens à reconnaître trop tard que tu as été le jouet d'une illusion ? N'auras-tu pas alors perdu jusqu'à cette légitime fierté, jusqu'à cette confiance en toi-même, dont tu pouvais du moins te faire gloire aux yeux du monde ? Te sera-t-il permis de croire à la loyauté de tes sentiments et à l'honnêteté de tes principes ? Et peux-tu t'exposer à de telles conséquences et à de si graves périls ? »

« D'un autre côté je me disais : Il faut en finir ! — Tu vois clairement qu'en suivant ce chemin tu cours à ta perte; que ta décadence morale, quoique lente, devient de jour en jour plus sensible, et que ta dernière heure, qui peut sonner à chaque instant, serait en proie à un affreux désespoir. Tu comprends de même qu'en continuant ce genre de vie, tu prépares à tes enfants les malheurs terribles dont tu es accablé. Tu es fermement convaincu que la seule foi au Christ et à la révélation peut sauver l'individu, aussi bien que l'ordre social tout entier; par conséquent, c'est un devoir pour toi de travailler de toutes tes forces à acquérir cette foi. Tu reconnais que, s'il est une vérité dont on puisse s'éclairer, pour résoudre les grands problèmes de l'âme et du monde, elle ne saurait se rencontrer que là. Dès lors cette épreuve n'est plus une épreuve facultative ; c'est un effort nécessaire, impérieusement commandé par l'inutilité des recherches auxquelles tu t'es livré jusqu'ici, et il y aurait de la lâcheté à hésiter encore une minute. Tu reconnais, en outre, que la révélation surnaturelle, si elle existe, ne peut se trouver pure et intacte que dans l'Eglise catholique; tous les témoignages de la raison appuient cette hypothèse; et une longue expérience t'a démontré que les contradictions de la doctrine protestante ne te permettront jamais d'arriver à la foi au sein de la réforme. Grand Dieu ! tu lis dans mon cœur, et tu vois que je te cherche sincèrement. Le cri de ma conscience me commande cette dernière tentative; mais ne permets pas que je tombe dans l'illusion !

« Telles étaient les craintes et les angoisses dont j'étais assiégé lorsque je retournai chez moi. Je ne pouvais m'ouvrir à personne de ces troubles intérieurs, pas même à ma femme ; car c'est un des traits particuliers de mon caractère de garder, ou plutôt d'avoir toujours gardé, jusqu'à ces derniers temps, le silence sur les questions à l'égard desquelles je n'avais encore pris aucune détermination. Doutes, soucis, agitation de conscience, tant que j'ai été protestant, j'ai toujours porté à moi seul ces lourds fardeaux ; je n'ai jamais pu confier, même à l'être humain qui tenait de plus près à mon cœur, aucune de mes inquiétudes et de mes peines. Alors seulement que je m'étais arrêté à une décision, il ne me coûtait plus de parler, mais aussi je ne rendais compte de mon état que comme de quelque chose d'immuable, au sujet de quoi je n'avais plus à demander ni conseil ni consolation.

« Après avoir pourvu à ce que ma famille ne manquât pas du nécessaire pendant mon absence, je repartis pour le Mecklembourg, l'âme dévorée des mêmes anxiétés. Comment exprimer les dispositions étranges dans lesquelles je me trouvais alors ? Je savais presque certainement que, dans la solitude qui m'attendait, je serais conduit à la foi au Christ et à l'Eglise catholique. Mais, comme j'ignorais ce que c'est que croire, comme je ne vivais pas encore de la vie de la grâce, et que je n'avais aucune idée de cet état indicible de la régénération intérieure; malgré l'espèce de certitude dont je viens de parler, je n'éprouvais aucune des consolations ni des joies de la foi, et quoique je fusse intimement persuadé que je ne pourrais pas résister, je me proposais fermement de rester inébranlable et de revenir sans m'être prononcé, si je n'acquérais pas une conviction entière, absolue, et qui s'emparât, pour ainsi dire, nécessairement de mon esprit. La langue n'a pas de mots pour peindre cette situation solennelle et terrible. Toutes les fibres de mon âme frémissaient dans une mystérieuse attente, parce que je ne pouvais deviner les phénomènes qui allaient s'accomplir en moi. — Mon ami m'attendait à

Schwérin, sa rencontre me procura quelque soulagement. Le soir du même jour, j'eus une entrevue avec le curé catholique de cette ville. J'appris pour la première fois, en cette occasion, à connaître un véritable prêtre, un prêtre qui me parla, vraiment en vertu de l'autorité de Dieu, et qui me mena plus loin, en une seule heure, que n'avaient fait des relations de plusieurs années avec les ecclésiastiques protestants les plus distingués. J'avais trouvé chez ces derniers beaucoup d'éminentes qualités humaines, de l'intelligence, de la bonté d'âme, du savoir. Mais celui-ci se présentait à moi dans toute l'assurance de sa mission divine, jointe à tout le charme de la simplicité la plus ingénue, et l'on sentait qu'il était intérieurement pénétré et soutenu par l'Esprit-Saint. Il me semblait un être d'une nature supérieure, et maintenant encore je dois remercier Dieu, comme d'une grâce particulière, de m'avoir conduit au-devant d'un homme qui, plus qu'aucun de ceux dont j'ai fait depuis la connaissance, avait précisément ce dont j'avais besoin; qui était la foi, l'espérance et la charité incarnées, et qui laissait déborder de son cœur les vérités du salut avec une telle surabondance d'amour, qui me racontait, pour ainsi dire, les dogmes et les mystères de la foi avec une persuasion si naïve et une certitude si absolue, que tous les nuages de la critique protestante et rationaliste se dissipaient au souffle de cette simple et puissante parole, et que j'entrais sans effort, en l'écoutant, dans la pure lumière des manifestations divines.

« Le lendemain, mon ami et mon guide me conduisit à sa campagne et m'installa dans la paisible retraite au sein de laquelle je devais me livrer à mes sérieuses réflexions. Il m'indiqua, dans sa bibliothèque, tous les ouvrages catholiques qui pouvaient servir à mon but. Puis il repartit, afin de me laisser tout à fait seul et de ne me causer aucune distraction : quelques minutes avant son départ, il m'apporta encore un petit crucifix en bois qu'il suspendit dans ma chambre.

« Je m'étais préparé à de longues études; naturellement je ne pouvais prévoir le moment où je me trouverais suffisamment prêt, mais je croyais que plusieurs mois seraient nécessaires à ces recherches. Que je fus heureusement trompé dans mon attente! Les mois se changèrent en jours, et une semaine s'était à peine écoulée, que le voile était tombé de mes yeux. Je croyais au Christ et à son Eglise!

« Je suivis trois voies parallèles dans ma préparation. J'avais d'abord besoin, pour éclairer mon intelligence et satisfaire une critique spéculative, d'une exposition complète des doctrines *différentielles* de l'Eglise catholique; pour cela je me servis de l'excellente symbolique de Mœhler, à laquelle je consacrais la plus grande partie de la matinée. Dans l'après-midi, j'étudiais l'histoire des premiers siècles du christianisme et les écrits des premiers Pères de l'Eglise, saint Ignace, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, etc.

« Dans les moments de relâche, je lisais les relations par lesquelles plusieurs convertis des derniers temps ont rendu compte de leur retour à l'Eglise (Hurter, etc.). Ces trois occupations s'enchaînaient et se complétaient. La symbolique de Mœhler me découvrait la liaison merveilleuse du dogme catholique, et les inconséquences, la complète inanité des systèmes protestants. L'histoire de l'Eglise et les écrits des Pères me mettaient devant les yeux l'état de la société peu de temps avant et après la naissancee du Messie, les impressions victorieuses, la rénovation profonde, qui furent produites par la révélation divine, par les œuvres et la doctrine du Sauveur. Enfin, les récits des conversions récentes m'encourageaient et m'attachaient, en m'offrant des situations qui, sous plus d'un rapport, se rapprochaient de la mienne, et en soulevant plusieurs questions actuelles sur lesquelles ces néophytes avaient dû, comme moi, porter leur attention.

« La symbolique de Mœhler me démontra, jusqu'à l'évidence, que si, depuis longtemps déjà, je n'étais pas arrivé à la foi chrétienne, c'était uniquement parce que les sectes protestantes ont détruit l'harmonie qui existe entre la révélation divine et la raison humaine, et qui s'étend à toutes les parties de l'enseignement de l'Eglise, pour la remplacer par les contradictions les plus grossières. La main sur le cœur, je puis affirmer solennellement et sans témérité que, depuis plusieurs années, j'aurais cru à la divinité de Jésus-Christ si j'eusse connu la doctrine catholique, la seule vraie, la seule complète, la seule qui renferme dans sa sphère toutes les réalités, avec toutes leurs conséquences, et qui mette fin à tous les doutes et à toutes les contradictions. Je n'avais pas encore lu la symbolique à moitié, que je savais et comprenais déjà tout le reste. Chaque nouveau paragraphe résultait de lui-même, du précédent, et s'y rattachait par un lien rigoureux et nécessaire. Sans doute l'exposition de Mœhler est aussi claire et aussi savante qu'on la peut souhaiter; mais ce n'était pas elle, à proprement parler, qui faisait descendre dans mon esprit la lumière et la conviction. Comme toute exposition humaine des mystères de Dieu et de leur relation admirable avec l'entendement de l'homme, elle reste nécessairement imparfaite; mais néanmoins, elle suffisait pour me faire toucher, à travers le voile de la dialectique, la révélation de Dieu dans son imposante vérité. Une autre déduction logique, lors même qu'elle eût été moins lucide et moins habile, aurait produit sur moi le même résultat. Une grande lumière se leva tout à coup à mes yeux sur l'histoire du genre humain et sur ma propre nature. Le dogme de l'innocence primitive et de la chute ultérieure de nos premiers parents a sans doute quelque chose d'impénétrable pour notre raison, et ce n'est qu'à l'aide de notre conscience morale que nous pouvons le concevoir : mais

cette même conscience morale se révolte de toute son énergie contre la doctrine de la dépravation absolue du cœur humain et de la raison humaine, telle que l'enseignent les protestants. Le fait important que les hommes, même après le péché originel, ont encore aspiré à connaître Dieu, qu'ils ont retrouvé en eux et se sont transmis certains débris mutilés de la première révélation, qu'ils ont conservé plus ou moins d'attachement au bien, et un certain ressort d'intelligence et de volonté (quoique de tels secours fussent insuffisants sans la grâce, sans une révélation nouvelle et sans l'incarnation et l'immolation du Fils de Dieu), ce fait était toujours resté évident aux yeux de ma conscience, en dépit de tous les sophismes, et l'hypothèse contraire m'avait toujours paru une abstraction moralement insoutenable et inintelligible. Toutes les fois que j'avais voulu expliquer l'histoire ou pénétrer dans les profondeurs de mon être, en prenant pour point de départ cette théorie des sectes protestantes, j'avais complétement échoué. Mais je compris sur-le-champ, comme j'avais sans cesse été obligé de le reconnaître dans mes études historiques et à tous les instants de ma propre vie, que notre entendement est *obscurci*, que notre harmonie morale est *troublée*, et qu'une révélation d'en haut et un secours surnaturel peuvent seuls rétablir une éternelle union entre Dieu et sa créature. Chaque vérité particulière de l'Eglise catholique implique et renferme nécessairement les autres. Tel est l'organisme divin de cette doctrine, que tout y est à la fois centre et périphérie, et que c'est assez d'un point donné pour reconstruire tout le système dans son merveilleux ensemble. C'est ainsi que ce premier dogme, par lequel Mœhler commence, et avec grande raison, le dogme de la dépravation, non pas absolue, mais relative, de la nature humaine, suffit, à lui seul, pour changer tout d'un coup mes idées morales et me faire concevoir, avec un sentiment d'adoration et de profond anéantissement, l'incarnation du Fils de Dieu. Mon esprit, éclairé par ce flambeau, entrevit dès lors toute la suite de la doctrine, la Tradition, l'Eglise, etc., et je savais déjà en substance ce qui allait venir avant de l'avoir lu.

« L'étude que je fis en même temps de la situation des premières communautés chrétiennes en lisant l'histoire de l'Eglise et les écrits des Pères, dans lesquels cette situation se reflète, affermit encore le changement salutaire qui s'opérait en moi. En effet, non-seulement ces recherches me fournissaient une confirmation extérieure, et, pour ainsi dire, une preuve juridique des miracles de toute la vie du Sauveur, telle qu'elle est rapportée dans les saints Evangiles, mais j'étais, de plus, complétement subjugué par le spectacle de cette régénération profonde qui, partant du grand fait de la rédemption, s'accomplissait alors dans l'homme avec le secours du Saint-Esprit.

« Les faits historiques purement extérieurs, lors même qu'ils sont attestés par les témoins les moins suspects, ne vont guère qu'à rendre la vérité plus ou moins probable pour les esprits sceptiques, relégués en dehors de la grâce. Mais les efforts moraux produits par ces phénomènes externes et l'action vivante du Saint-Esprit, qui se manifeste dans les hommes, sont ce qu'il y a de plus propre à nous embraser des ardeurs de cet esprit d'amour et à changer pour nous la probabilité en certitude, en évidence et en inébranlable foi.

« L'Ecriture sainte m'avait paru jusque-là un livre scellé de sept sceaux; ce furent les commentaires des Pères de l'Eglise et la connaissance que j'acquis par eux du royaume de Dieu sur la terre, ce fut toute cette vie merveilleuse du christianisme, dont je découvrais pour la première fois jusqu'aux plus intimes profondeurs, qui commencèrent à vivifier pour moi la lettre de la Bible et à la compléter. Je ne rencontrais plus seulement dans ces ouvrages, comme dans les Livres saints, des faits et des dogmes isolés : j'y apercevais la vie surnaturelle tout entière et cette flamme de charité divine, que le Christ s'est chaque jour efforcé d'allumer et de propager durant les trois années de sa mission publique.

« Celui qui, par suite de son éducation ou d'autres circonstances malheureuses, est tellement privé de sens chrétien et méconnaît à ce point l'esprit de l'Eglise que la parole sainte lui est devenue tout à fait inintelligible, et qu'il ne comprend rien au récit des actions merveilleuses du Sauveur et de ses apôtres, celui-là ne recouvrera l'entendement que quand il se remettra devant les yeux l'histoire des premières sociétés chrétiennes, qu'il étudiera les œuvres des saints personnages de cette époque, et qu'il verra les recherches profondes auxquelles ils se sont livrés et leur dévouement absolu au divin Maître. La grâce de Dieu peut suivre toutes les voies ; mais, à en juger humainement, celle que nous venons d'indiquer est la plus sûre.

« L'hypothèse du docteur David Strauss, d'après laquelle l'idée d'un Christ thaumaturge ne se serait implantée que graduellement et à la longue dans la tradition humaine, comme les anciens mythes païens, — peut bien paraître aux esprits superficiels une théorie ingénieuse, et, à certains égards, plausible. Mais, outre que l'on ne comprend guère comment, dans le cas présent, l'erreur aurait pu s'accréditer, ce système ne saurait en imposer qu'à ceux qui ne connaissent absolument rien de la vie religieuse des premiers siècles. Quant à celui qui voudra seulement jeter un regard sur cette époque et interroger les écrits où se trouvent consignés à chaque pas les éclatants témoignages de sa foi il reconnaîtra sur-le-champ, avec un grand étonnement, qu'il n'y eut jamais d'assertion plus frivole ni plus contraire à toutes les données de l'histoire.

Ou le docteur Strauss n'a pas eu la plus légère idée de ces premiers siècles des Pères de l'Eglise, des martyrs, etc., et il s'est façonné à sa fantaisie, et d'après une idée abstraite, toute cette partie de l'histoire, ou c'est un homme frappé du plus inconcevable et plus complet aveuglement.

« Les choses sont précisément à l'inverse. Dans le 1er siècle, tous les faits miraculeux de l'Evangile furent crus de la foi la plus ferme par les témoins oculaires, les contemporains et les générations suivantes. Une multitude de juifs même et de païens rendit témoignage à l'évidence des miracles, et ce ne fut qu'à une époque ultérieure que cette foi s'affaiblit chez une partie des hommes, et ne se conserva plus dans son intégrité que dans le sein de l'Eglise catholique. Toutes ces vaines théories viennent de ce que la plupart des protestants instruits redoutent de se livrer sincèrement à l'étude des premiers siècles de l'Eglise chrétienne et de leur littérature. Et cette appréhension est très-naturelle; car si, d'un côté, ils n'ignorent pas que ces recherches leur fourniraient d'innombrables témoignages en faveur de la sainte Ecriture, ils savent aussi qu'ils les trouveraient inséparablement unis à tout l'ensemble de la doctrine catholique, telle qu'elle est aujourd'hui et telle qu'elle sera éternellement.

« Je m'étais attendu à des mois d'étude, et peut-être plus encore. Au lieu de cela, un changement total s'opéra en moi en peu de semaines. Sans doute j'aurais pu continuer mes recherches durant ma vie entière, dût-elle être très-longue, dans le but d'éclairer de plus en plus et d'augmenter ma foi au Christ et à l'Eglise; car les rapports de l'homme avec Dieu et son Eglise peuvent fournir aux investigations de l'esprit un éternel aliment. Mais, en reconnaissant la vérité de la doctrine catholique, j'avais du moins ressaisi, dans ses traits essentiels et fondamentaux, la vraie relation de la créature avec le Créateur. En somme, après les huit premiers jours, je ne doutais déjà plus. S'il arrivait qu'au premier aperçu tel ou tel point particulier de la profession de foi du concile de Trente ne me parût pas clair, et que je n'en découvrisse pas d'abord la liaison intime et nécessaire avec l'ensemble du dogme, j'étais bientôt forcé, après un examen plus attentif, de rendre hommage à la profonde vérité de la révélation divine. Les notions que j'acquérais autrefois une à une me laissaient toujours dans une aussi grande obscurité qu'auparavant sur les fins de l'existence. Ici c'était tout autre chose. J'avais trouvé la vérité entière, et cette vérité pénétrait et inondait de sa lumière tous les rapports de la vie et jusqu'à ses plus lointains horizons. Je savais maintenant à quel maître je devais mon humble obéissance, et quelle loi je devais suivre. Et remarquez ce merveilleux contraste: dans ma vie antérieure, lors même que j'examinais de très-près ma conduite, j'en revenais toujours à cette conclusion, qu'il n'y avait pas, à proprement parler, de péché; et néanmoins, contradictoirement à ce résultat de l'entendement naturel, un sourd murmure de ma conscience me faisait pressentir une culpabilité infinie, dont le poids m'accablait et me désespérait sans cesse. Maintenant, au contraire, que je me remettais devant les yeux la longue suite de mes fautes, et que je les détestais sincèrement comme de véritables iniquités, je sentais descendre dans mon cœur une paix et un avant-goût de félicité dont je n'avais eu jusque-là aucune idée. Cela venait de ce que Dieu m'avait montré la voie dans laquelle je devais marcher et qui allait me conduire à la rémission de mes péchés. Et quoique je comprisse qu'à cause de ma grande corruption je ne pourrais jamais m'affranchir complétement de l'inclination au mal; cependant cette immense tâche de sanctification que j'avais résolu de m'imposer ne me décourageait pas. Je savais déjà qu'avec une volonté affermie par la grâce, et sous la sage conduite de l'Eglise, je réussirais à me réformer peu à peu, et que j'aurais ainsi l'espoir de participer un jour à cette félicité suprême vers laquelle tout cœur humain, sciemment ou à son insu, s'élance de toute l'ardeur d'une aspiration infinie.

« Arrivé à ce point, c'est à dire ayant acquis en même temps la foi au Sauveur et à son Eglise, et ayant reconnu que le protestantisme n'est dans son origine, aussi bien que dans ses erreurs particulières, qu'une grande apostasie et une révolte contre la doctrine et l'autorité de Jésus-Christ, je ne crus pas pouvoir tarder plus longtemps à faire ma profession de foi. Dans ce but, je retournai à Schwérin, où le pieux prêtre dont j'ai parlé me donna encore quelques instructions sur le dogme et sur le culte extérieur; et le samedi saint j'embrassai publiquement le catholicisme dans l'église catholique de la ville.

« Dans l'intérêt de mes anciens coreligionnaires du protestantisme, qui, dociles aux avertissements de la grâce, accompliront tôt ou tard ce même acte si important, je dois rapporter une expérience psychologique que je fis ce jour-là. Plus le terme fixé pour mon abjuration approchait, plus je me sentais inquiet et découragé. La crainte que j'avais éprouvée précédemment de me laisser entraîner à une illusion m'assiégeait de nouveau à la pensée de ce moment solennel, où j'allais être obligé de confesser de point en point la foi catholique à la face des saints autels. Ce n'était pas un doute de l'entendement, car j'avais très-clairement reconnu l'incontestable vérité de la doctrine de l'Eglise. C'était le vieux levain de l'incrédulité, devenu chez moi une disposition habituelle de l'esprit, qui reparaissait une dernière fois sous la forme d'une appréhension vague et sans objet. Le démon faisait un effort désespéré pour retenir sa proie et enchaîner mon âme par la peur. Le résultat prouve que je ne me laissai point arrêter par

ces craintes pusillanimes; j'en triomphai par la méditation et la prière. Mais jusque dans l'église, elles me poursuivirent et m'obsédèrent sans relâche. Alors seulement que je fus agenouillé devant l'autel et que je prononçai à haute voix la profession de foi du concile de Trente, mon âme redevint calme et sereine. A chaque nouvel article que je lisais et dont le sens se présentait à mon esprit avec une étonnante clarté, je respirais plus librement, et lorsque j'arrivai à la fin, je me sentis le cœur léger et pénétré de la joie la plus intime. Toute agitation avait disparu, en sorte que la soirée que je passai après la cérémonie, dans la société du pasteur de Brocken et de deux de mes amis, — rentrés depuis quelque temps dans le sein de l'Eglise, et qui m'avaient accompagné à l'autel, — fut sans contredit la plus calme et la plus heureuse soirée de ma vie.

« Le lendemain, je m'approchai pour la première fois du tribunal de la pénitence. Sans doute, il faut se faire violence pour repasser en soi-même les innombrables fautes d'une vie de près de cinquante années, et surtout pour s'en accuser humblement devant un autre homme. C'est la première épreuve à laquelle l'Eglise soumet l'obéissance du nouveau converti; mais cette épreuve porte avec elle sa récompense.

« Le jour suivant, j'eus le bonheur de recevoir le corps adorable de mon Sauveur, et, ainsi fortifié et changé en un homme nouveau je partis pour aller rejoindre ma famille.

« Que mes dispositions actuelles étaient différentes de celles dans lesquelles je me trouvais six semaines auparavant, à mon arrivée dans le Mecklembourg! De violents combats troublaient alors ma conscience, et j'étais assiégé de doutes pénibles sur le résultat des réflexions et des recherches auxquelles je voulais me livrer; maintenant, mon âme était en paix et s'élevait doucement vers Dieu, car je venais d'apprendre à le prier. Alors, malgré le sérieux de mes intentions, j'étais sans cesse tourmenté par les pensées et les tentations du péché, qui avait pris racine dans le fond même de ma nature. Maintenant, au contraire, mon âme était tellement épurée que, loin que je fusse tenté de commettre aucune faute, l'idée du mal ne se présenta pas une seule fois à mon esprit. En pensant à mes proches et à ceux même de mes anciens amis dont j'avais depuis longtemps perdu le souvenir, je me sentais pour eux une affection beaucoup plus profonde que n'avait été mon attachement antérieur. Si quelqu'un de mes compagnons de voyage se laissait aller à quelque inconvenance, je le supportais sans colère; j'étais exempt d'orgueil et de désirs coupables, et je prenais plaisir à converser intérieurement avec Dieu. J'étais vraiment pénétré de la grâce du Saint-Esprit. Mais, pour que l'on ne croie point que je parle ainsi par vaine gloire, j'ajouterai que ces heureuses dispositions ne se maintinrent pas au même degré de ferveur, et que toutes mes mauvaises habitudes reparurent peu à peu, sous forme de tentations. Cependant, comme ma volonté était constamment soutenue par la grâce, j'eus le bonheur de ne pas retomber dans une seule faute grave. En somme, si je compare mon état actuel avec celui dans lequel j'étais avant ma conversion, — alors défaillances continuelles et désespérantes, maintenant prières quotidiennes du matin et du soir et fréquents retours sur soi-même; — alors impuissance presque absolue, maintenant force toujours renouvelée et bonne volonté persévérante pour la lutte, — il est impossible de ne pas reconnaître la différence, sans que je sois pour cela tenté de m'en attribuer le mérite. Je ne m'abandonne plus, comme autrefois, au torrent qui m'emportait vers l'abîme; je m'efforce, au contraire, de remonter son cours, et, si mes progrès sont lents, j'espère du moins qu'ils sont assurés.

« Lorsque je ne fus plus qu'à quelque distance de ma demeure, je commençai à m'inquiéter. Ma femme aurait-elle déjà appris la nouvelle de ma conversion? Les journaux avaient, il est vrai, rapporté le fait, en l'accompagnant de toutes sortes d'agréables commentaires; mais, comme ma femme vivait complétement retirée, il m'était impossible de savoir si ces récits étaient arrivés jusqu'à elle. En supposant qu'il en fût ainsi, quelle impression en avait-elle éprouvée? Elle avait toujours été plus religieuse que moi; peut-être avait-elle même souvent demandé à Dieu de faire descendre dans mon cœur la foi au Sauveur des hommes. Ainsi que beaucoup de femmes protestantes, elle n'appartenait, à proprement parler, à aucune confession; elle s'inquiétait peu des différences de doctrine et ne faisait point usage des moyens de salut dont l'Eglise nationale de Prusse se croit en possession. Néanmoins, par suite de sa première éducation et de nos relations avec un ami protestant d'un caractère très-élevé, la pensée du divin Sauveur lui était toujours restée présente. Quoiqu'elle ne comprît dans les Livres saints que la moindre partie, elle les lisait assidûment, cherchant autant qu'elle pouvait, à en nourrir sa piété et à y puiser de nouvelles forces. Au fond, elle était animée d'un esprit de foi; mais, en même temps, elle entretenait beaucoup de vagues préjugés contre l'Eglise catholique, et bien que, dans les dernières années, elle en fût venue à porter sur elle un jugement plus équitable, j'avais cependant lieu de craindre que si elle avait appris l'acte décisif que je venais d'accomplir, elle ne l'eût jugé à un faux point de vue, qu'elle n'en eût été surprise, peut-être même alarmée. La première impression, chez les femmes est souvent difficile à effacer, et l'on a ensuite plus de peine à s'entendre. J'avais donc peu d'espoir d'être favorablement accueilli, et je me préparais à répondre avec douceur et à rendre compte de ma conduite avec toute la netteté possible. Heureusement mes craintes, qui crois-

saient à mesure que j'approchais de ma maison, se trouvèrent sans fondement. Elle ne savait rien encore; car le seul de nos amis qui lui apportât de temps en temps des nouvelles du monde avait, à dessein, gardé le silence sur ce qu'il avait appris, espérant que j'arriverais moi-même d'un moment à l'autre. J'arrivai en effet, et, soit qu'elle remarquât dans mes traits une expression plus calme, soit que ce fût une grâce immédiate de Dieu, elle me reçut avec une telle cordialité qu'il me devenait dès lors infiniment plus facile de m'expliquer. Après avoir répondu aux premières caresses des enfants je l'invitai à une promenade, et là je lui racontai, avec une grande précision, le changement qui était survenu en moi et l'acte solennel qui en avait été la suite. Elle ne manifesta pas le plus léger étonnement. Au contraire, elle remercia Dieu d'un cœur ému de ce qui était arrivé. Elle ne considérait qu'une chose, savoir que mon incrédulité s'était changée en foi; et elle écouta très-attentivement mes paroles, lorsque je m'efforçai de lui faire comprendre que cet heureux résultat n'avait pu être opéré que par la seule Eglise établie par Jésus-Christ.

« Sans doute mon explication dut rester très-incomplète pour elle; car la partie purement spéculative et dogmatique de mes arguments était peu en rapport avec ses dispositions intérieures. Mais, avec la merveilleuse intuition du sentiment dont les femmes sont douées, elle aperçut, dès les premières heures de notre réunion, le changement total qui s'était opéré en moi, et prit aussitôt parti en faveur de l'Eglise à laquelle nous étions redevables de cet heureux événement.

« Les mariages mixtes sont en général un malheur et comportent difficilement, à la longue, l'exercice de la vie chrétienne dans la foi, l'espérance et la charité. Mais le contraire arriva pour nous; car c'est de cette époque que datent les plus beaux jours de notre union, qui avait cependant déjà duré de longues années. Ma maison commença dès lors à servir Dieu, quoique d'une manière encore imparfaite. L'usage de la prière commune fut établi, et mes enfants, ainsi que leur mère, me témoignèrent beaucoup plus d'amour et de respect, lorsqu'ils virent que je m'humiliais devant le Seigneur et que je m'efforçais de marcher dans ses voies. Une harmonie plus parfaite régnait dans notre vie intérieure, et, s'il survenait quelque légère dissonance, elle se perdait aussitôt dans l'unanime concert de nos sentiments et de nos cœurs.

« Cependant, j'avais résolu d'aller à tout prix m'établir dans un pays catholique, où j'aurais chaque jour la faculté de participer aux secours spirituels de l'Eglise. Je le jugeais indispensable pour moi-même, car je savais que la nouvelle vie qui venait de s'éveiller en moi avait besoin d'être défendue par des grâces continuelles contre les instincts dépravés de ma nature, et qu'autrement je ne ferais aucun progrès dans les voies du salut. Mais c'était aussi dans l'intérêt de ma famille que j'avais pris ce parti. Les inquiétudes qui m'avaient si fort tourmenté dans les dernières années, relativement à l'avenir temporel des miens, inquiétudes dont ne sauraient se défendre les pères tendres, mais sans foi, s'étaient évanouies et avaient fait place à cette pensée consolante que mes enfants seraient heureux, pourvu qu'ils devinssent de pieux catholiques. Or, ce but, je le comprenais, ne serait atteint qu'autant que je me fixerais avec ma famille dans un pays où l'enseignement et tous les actes religieux fussent inspirés par l'esprit catholique, et où le catholicisme servît de base et de règle constante à toute la vie. Je ne pouvais compter sur mes seules ressources spirituelles pour moi-même, à plus forte raison devaient-elles être insuffisantes pour la conversion de ma femme et de mes enfants. Sous ce dernier rapport, je sentais même que, si je pouvais m'engager plus avant dans le fond de la doctrine, je pourrais faire plus de mal que de bien. Je reconnaissais le besoin d'un prêtre qui eût reçu de Dieu la mission et l'autorité pour instruire. Les femmes et les enfants perçoivent, en général, les vérités de la foi avec d'autres organes que les hommes. Leur cœur plus pur est, par là même, mieux disposé à subir les influences immédiates de la vie religieuse, et ils peuvent aussi moins facilement se passer des impressions salutaires que l'ensemble de cette vie exerce sur eux. J'étais sans doute désolé en pensant qu'il me faudrait dire adieu à mon petit ermitage de Naumbourg, auquel ma famille était attachée par tant de liens; mais ces avantages et ces agréments naturels ne pouvaient entrer en comparaison avec les biens éternels que le chrétien doit rechercher avant tout. Il en coûte toujours à quelqu'un d'un âge avancé, et qui se voit chargé d'une nombreuse famille, de renoncer à son patrimoine et aux mille habitudes d'une vie depuis longtemps réglée pour aller contracter au loin, sur un sol inconnu, de nouvelles relations; et ce sacrifice est encore plus pénible pour ceux qui se sont accoutumés à la solitude et à une complète indépendance. L'on ne se sent plus en soi cette élasticité et ce besoin d'action qui sont le propre de la jeunesse, et la nonchalance se révolte contre de tels changements. Cependant, une position assurée m'ayant été offerte pour deux ans, dans l'antique ville impériale et catholique de Vienne, j'acceptai avec joie, par la considération de ces biens éternels dont j'ai parlé. J'écris ces lignes de Vienne même, où j'ai devancé ma famille, et où j'attends son arrivée avec la plus vive impatience. Dieu exaucera ma prière et fera bientôt suivre le bonheur de cette réunion locale d'un autre encore plus ardemment souhaité, celui de notre réunion dans le sein de son Eglise (1).»

FROMM (André) ou FROMMIUS, fils d'un

(1) Nous avons déjà annoncé, p. 632, que la femme et la fille du célèbre publiciste avaient embrassé la religion catholique à Vienne.

prédicateur protestant, à Gartz en Pommarie, chérissait la pensée d'unir dans une même confession les différents partis des réformés, dans le sens de l'opinion de Calixte. Il fut nommé professeur au gymnase de Stettin, et, de là, il fut envoyé, en 1651, en qualité de prieur, à Cologne-sur-Sprée, et fut nommé ensuite conseiller au consistoire, à Berlin. Dans le commencement il vécut en si intime intelligence avec les ministres réformés, que plusieurs membres de la confession luthérienne refusèrent de célébrer l'ordination avec lui. Mais bientôt il entra tellement en lutte contre les réformés, qu'il les attaqua publiquement et du haut de la chaire, eux, leurs projets et leur doctrine. Plus tard il quitta son emploi et le pays, et se rendit à Wittemberg, à la suite des persécutions qu'il avait subies pour avoir combattu les réformés. Il prit alors la résolution de chercher un emploi en Saxe. Il annonça en chaire, à Wittemberg, qu'il avait renoncé au syncrétisme, et prêta le serment prescrit, dit *de religion*, en présence du consistoire réuni, et se présenta au concours pour la place de surintendant à Torgau, et ensuite pour celle de Eissemberg. Il n'eut point de succès ni dans l'un ni dans l'autre concours; car les écrits que publia contre lui Gesenius, surintendant à Gardelegen, le rendirent de plus en plus suspect. Les réformés aussi se mirent en campagne contre lui, et firent imprimer ses lettres à Berg et à Stosch. Il fit alors connaître son intention de chercher une place dans les Etats de l'empire, se rendit à Prague chez les Jésuites, et entra dans le sein de l'Eglise catholique. Il fut ordonné prêtre peu après, et nommé doyen à Kemnitz, et, plus tard, doyen à Leitmeritz. Il fit, ainsi que sa femme, qui était la fille d'un ministre protestant, vœu de chasteté perpétuelle, et célébra sa première messe avec une grande magnificence. Sa conversion donna lieu à un grand nombre d'écrits et de critiques (Unsch, *Nouvelles*, 1713, pag. 383). Dans l'un de ces écrits, qui avait pour titre *Jacobi Ludowici, Epitre à C. Fromm;* Stettin, 1669, vol. VII, in-4°, un ancien condisciple lui rappelle qu'à Stettin il penchait vers le socinianisme, et avait défendu un point de doctrine des calvinistes. Vers la même époque, un homme de la cour, ancien sacellan en Bohême, et qui devint évangélique, se leva aussi contre lui; et, soutenu de différents côtés, il fit valoir, pour le perdre, ses discussions à Berlin, et aussi les plaintes qu'avaient formées contre lui les Etats de Brandemburg. Frommius avait justifié sa conversion par un traité *ex professo* (*Retour à l'Eglise catholique*, Prague, 1668, in-4°). Ce traité fut publié d'une manière plus étendue, en 1669. Frommius répondit au reproche qu'on lui faisait d'être si peu constant dans ses opinions, en assurant que depuis longtemps il avait reconnu l'impossibilité d'arriver à l'union des différents partis protestants; que le christianisme primitif des cinq premiers siècles était bien aussi une règle et une profession de foi, même d'après l'opinion des théologiens de Helmstaedt, et que l'on ne peut trouver ce christianisme primitif, ainsi que l'unité, que dans l'Eglise catholique. Six ans plus tard, Frommius fit paraître un écrit dans lequel il dit, entre autres, à Stosch, prédicateur de cour et conseiller au consistoire : « Je souffre beaucoup de voir que dans les différentes discussions et luttes qui ont lieu en ce moment, les protestants, comme les réformés, émettent des jugements peu justes et trop sévères sur notre Eglise catholique. En vous rappelant ce que je vous ai dit déjà, il y a quelque temps, je vous déclare que si jamais le prieuré de Cologne devient vacant, et que les rapports et les circonstances me permettent d'annoncer la doctrine catholique du haut de mon ancienne chaire, je me fais fort, avec la grâce de Dieu, d'exposer tous les points en discussion d'après la doctrine des cinq premiers siècles de l'Eglise, avec une telle modération et une telle sincérité, qu'aucun homme des deux partis ne pourra jamais en vouloir aux catholiques. » Comme cette lettre était datée de Leitmeritz, 25 nov. 1657, on doutait de son authenticité. (Unsch, *Nouvelles*, 1726, 733, 1105.) Mais il faut lire 1675 au lieu de 1657. Le prieuré en question était vacant à cette époque, et M. Samuel Dietrich, pasteur et inspecteur à Neu-Ruppin, prit copie de cet écrit de Frommius en l'année 1676. Il se présenta pour Frommius le cas tout particulier qu'un homme engagé dans les liens du mariage devînt prêtre catholique; mais le jésuite Mathias Jenner de Prague (1692), qui eut une grande part à sa conversion, présenta, à cet égard, le témoignage le plus satisfaisant. (Hoecké, *Allg. K. G.* IV, 304. Malch., II, 730.)

G

GALITZIN. — Depuis près d'un siècle, un grand nombre de membres de cette famille ont été convertis au catholicisme d'une manière extraordinaire. Les détails nous manquant, nous n'avons pu en citer dans ce *Dictionnaire* que trois, qui abjurèrent le schisme russe (*Voy.* p. 665-670.)

GASPARINI, fameux chef de brigands qui étaient la terreur de la contrée, fut converti à Bergame par le P. Venturin, et devint, ainsi que plusieurs de ses compagnons, un modèle de pénitence. (XIV^e^ siècle.)

GAUDENTIUS PAGANINUS, savant écrivain de la Valteline, né en 1596, dans la circonscription de Graubunsehem, et mort à Pise en 1648, où il professait les belles-lettres, fit ses études à Rome et y professa le grec. Ancien prédicateur réformé, il embrassa le catholicisme, devint pensionnaire du Pape, et plus tard docteur en théologie et professeur d'éloquence, de droit et d'histoire. (Jonsius, *De script. hist. phil.*, III, 29, 51).

GENOUDE (De), rédacteur de la *Gazette de France*, si connu par ses importantes publi-

cations telles que : 1° *La Raison au Christianisme*, ou *preuves de la vérité de la religion, tirées des écrits des plus grands hommes de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne;* 2° *la Divinité de Jésus Christ annoncée par les prophètes, démontrée par les évangélistes, prouvée par l'accomplissement des prédictions de Jésus-Christ et reconnue par les plus grands philosophes de l'univers;* 3° *la Traduction des Pères de l'Eglise*, etc., etc. Il nous a laissé le récit suivant de sa conversion :

HISTOIRE D'UNE AME.

« Mon cher ami, je ne puis mieux rassurer ceux qui ne me connaissent pas, et craignent que je sorte de la voie dans laquelle je marche depuis longtemps, et dans laquelle je veux vivre et mourir, qu'en vous disant comment je suis arrivé au christianisme. Vous saurez ainsi l'histoire de mes idées, vous assisterez au travail de mon esprit, vous comprendrez comment je suis arrivé, par l'examen et par la conviction, aux pieds de Jésus-Christ, pour lui dire comme Thomas : « Vous êtes « mon Seigneur et mon Dieu, » et vous verrez s'il est possible que rien puisse jamais m'en détacher.

« Il faut que je reprenne tous les événements de ma vie, que je recueille tous mes souvenirs, ce qui présente bien quelques difficultés, après plus de trente années; mais comme je répondrai ainsi à toutes les attaques, et que je puis être utile à des jeunes gens qui se trouveraient dans la situation ou j'ai été moi-même, je me résous à écrire cette histoire des premières années de ma vie. Ce sera l'histoire d'un siècle dans celle d'un individu; il est peu d'intelligences qui n'y trouvent leur chapitre.

CHAPITRE PREMIER.

Le premier âge. — Description de la vallée du Graisivaudan.

« Je suis né à Montélimart, dans la province du Dauphiné, à l'époque de la Terreur; et, dès l'âge de dix ans, j'ai été conduit à Grenoble, dans la belle vallée du Graisivaudan; Grenoble, ancienne ville de parlement, une des villes de France où l'esprit est le plus cultivé. Les grandes catastrophes de la révolution m'ont été inconnues, quoique tout le monde en fût occupé autour de moi. Les premiers faits dont mon imagination ait été frappée, sont l'arrivée du Pape Pie VI à Grenoble, en 99, et le concours immense de personnes qui se pressaient autour de lui; je me souviens aussi de la foule qui couvrait la place de la prison, afin de voir sortir des jeunes gens que l'on allait fusiller pour avoir accompagné des émigrés, et qui chantaient en mourant le *Réveil du peuple*. Les craintes que répandit la défaite de Schérer dans la même année sont la seule *terreur* que j'aie connue. Grenoble était rempli d'Italiens qui fuyaient devant les armées de Souvaroff. Je me rappelle encore qu'on parlait de cacher ce qu'on avait de plus précieux. Les alarmes qui s'étaient répandues une fois dissipées, je ne songeai plus à demander ce qui se passait. Voici la raison de mon indifférence pour les objets extérieurs : je vivais alors dans un monde idéal. J'aimais passionnément la lecture : j'avais lu l'*Iliade;* je pleurais sur Hector, traîné autour de Troie par Achille, et sur Priam, redemandant le corps de son fils. Après l'*Iliade*, je lus la *Jérusalem;* Tancrède était mon héros. Je savais le poëme du Tasse par cœur; l'Arioste me ravissait. Dans mes jeux avec mes condisciples, je leur donnais les noms de tous les héros de l'*Iliade* ou des chevaliers de la *Jérusalem* et du poëme de *Roland*.

« Je me souviens aussi des combats que nous nous livrions dans l'intérieur de l'école, où plusieurs fois j'ai été choisi comme négociateur. J'étais très-sensible à l'harmonie des vers de Virgile, et je me vois encore à deux lieues de Grenoble, dans la maison de campagne de mon père, au milieu d'un verger, couché sur l'herbe, au pied des montagnes de la rive droite de l'Isère, et répétant, en pleurant d'admiration, ces vers de la première églogue :

Fortunate senex! hic inter flumina nota
Et fontes sacros frigus captabis opacum.

« Heureux vieillard, ici au milieu des « fleuves qui vous sont connus, et des ruis« seaux sacrés, vous goûterez la fraîcheur de « l'ombre. »

« Et ceux-ci :

Ite meæ, quondam felix pecus, ite capellæ.
Non ego vos posthac viridi projectus in antro
Dumosa pendere procul de rupe videbo;
Carmina nulla canam, non me pascente, capellæ,
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

« Allez, ô mes chèvres, troupeau naguère « heureux, allez; couché dans un antre vert, « je ne vous verrai plus suspendues à un ro« cher couvert de buissons; je ne chanterai « plus des vers, vous n'irez plus brouter, sous « ma conduite, les cytises fleuris et les sau« les amers. »

« C'est ainsi que tout développait en moi l'imagination, après la mémoire, la première des facultés qui s'éveille en nous. Vous dire que je suis né dans la province du Dauphiné, et que j'ai grandi au pied des Alpes, sur les bords de l'Isère, au milieu de cette vallée du Graisivaudan, que tous les voyageurs admirent à l'égal des plus beaux pays de la Suisse, c'est vous rappeler que mes premiers regards se sont reposés sur des montagnes.

« Fénelon a peint quelque part ces rochers dont le sommet fend les nues. Une glace éternelle couvre leur front, et des torrents pleins de neige descendent de leurs pics. Au-dessous on voit de vastes forêts de sapins qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les cieux. Ces forêts ont à leurs pieds de gras pâturages sur la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux et les brebis; là coulent mille ruisseaux d'une eau limpide. Au-dessous de ces pâturages, le pied des montagnes est comme un jardin. Nulle part le

printemps n'est plus doux, ni l'automne plus beau. Encore aujourd'hui, quand je veux reproduire en moi les impressions les plus vives que j'ai reçues de la nature, je me reporte à ces jours où je partais de Grenoble pour aller chercher des plantes dans les Alpes ; car la botanique et la lecture ont été les passions de mon enfance. Je revois encore ces forêts si vertes, ces coteaux si fleuris, ces cascades tombant en gerbes d'eau et de lumière, ces cytises avec leurs grappes jaunes suspendues à nos rochers, ces nuages glissant à travers les pics des montagnes, ces brouillards fantastiques de nos forêts de sapins ; j'entends le chant des oiseaux et le cri des aigles, le roulement des torrents, la sonnette des troupeaux; je revois ces soldanelles et ces violettes, que je cueillais d'une main, tandis que de l'autre je prenais de la neige pour étancher ma soif ; et ces séléni et ces myosotis, qui tapissent des bancs énormes de pierre de leur couleur bleue et rose, et ces gentianes azurées, et ces anémones, et tout cet essaim brillant de plantes, dont la délicatesse et la grâce contrastent avec l'horreur des précipices où elles croissent.

« L'amour que j'avais pour la botanique m'attirait sans cesse dans les Alpes. La botanique, comme l'a dit Fontenelle, n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie et l'histoire ; elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond de cette matière ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser.

« La vallée du Graisivaudan est toute resserrée entre des montagnes. Je devançais souvent le soleil dans mes excursions: rien n'est plus beau que de le voir, en se levant, frapper les sommets de nos Alpes d'une lumière encore plus blanche que les reflets de la neige, et laissant le soir, lorsqu'il se couche, une couleur pourpre sur tous les glaciers qui couronnent notre vallée. Aucun spectacle ne peut se comparer à l'éclat de notre soleil en automne. Toutes les nuances des couleurs se fondent tour à tour dans l'azur du ciel, qui passe de la flamme la plus vive à la teinte la plus douce.

« A treize ans, je partais avec une boîte sur le dos et un livre dans ma poche, et j'allais souvent seul passer deux ou trois jours dans les châlets des montagnes, lisant et herborisant. Je renonce à peindre le plaisir que j'éprouvais à chaque nouvelle observation sur l'organisation des plantes, sur les merveilles du *drosera*, qui croît dans nos marais, et fait mourrir l'insecte qui se pose sur la fleur et menace son existence ; sur le *nymphæa*, qui monte à la surface de l'eau quand la fécondation doit s'opérer, et qui referme après sa corolle et redescend dans le lac. Les premiers sentiments d'admiration que j'ai éprouvés pour Dieu me sont venus de la contemplation de nos Alpes et des plantes dont elles sont tapissées.

« Combien de fois, suspendu sur un précipice, je me plaisais à contempler le fond de cet abîme ; ou bien, couché sur les bords d'une rivière ou d'un lac des montagnes, je jouissais de voir le soleil se jouer dans les replis de l'eau. Le moindre vent qui agitait la surface des lacs, les arbres dont les ombres se balançaient dans l'air, sur la terre et dans l'eau, suffisaient pour me plonger dans mille rêveries. Je m'asseyais, je lisais, je descendais dans les précipices, je m'attachais aux rochers ; je gravissais les rocs les plus escarpés, je pénétrais dans des grottes où les oiseaux du ciel et quelques bergers entraient seuls. Je ne pensais pas : pourrais-je donner ce nom à une succession rapide des sensations et des sentiments les plus doux ? Je ne puis comparer cet état qu'à un songe, mais à un songe comme on n'en fait jamais. Ces idées chimériques, ajoutées au sentiment de l'existence, sont bien plus vives que si elles étaient retracées dans le sommeil : je m'unissais à tous les objets extérieurs ; je prenais possession de la vie.

« Ce sentiment est bien doux ; c'est le sentiment entier de l'existence. Il ne saurait être éprouvé par toutes les âmes, ni dans toutes les situations. Pour en goûter le charme, il faut, comme l'a dit Rousseau, que le cœur soit en paix, et qu'aucune passion n'en vienne troubler le charme. Il n'y faut ni un repos absolu, ni trop d'agitation ; mais un mouvement uniforme et modéré, qui n'ait ni secousses ni intervalles. Le mouvement qui ne vient pas du dehors se fait alors au dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable quand de légères et douces idées, sans agiter le fond de l'âme, ne font, pour ainsi dire, qu'en effleurer la surface.

« Je courais quelquefois de grands dangers par le désir de trouver quelque fleur nouvelle. Un jour j'herborisais avec un jeune homme plus âgé que moi ; nous cherchions le *cypripedium calceolus* (*le sabot de la Vierge*), à Saint-Nizier. Nous arrivâmes, en nous attachant à des buissons, jusqu'à des rochers à pic. En nous aidant de nos boîtes de fer-blanc, nous parvînmes à une grande élévation ; mais nous ne pûmes jamais franchir le sommet de la montagne. Un rocher énorme s'avançait sur nos têtes et formait une grotte : impossible d'avancer. Il fallait sauter vingt pieds de haut et tomber au bord d'un précipice. La nuit s'avançait ; nous voyions déjà briller les lumières de Saint-Nizier. En vain nous jetâmes des cris répétés par tous les échos de la montagne. Personne ne nous entendit ; que faire ? La pluie commençait à tomber.

« Passer la nuit en ce lieu n'était pas prudent. Nous fîmes notre épitaphe en riant, mais le temps pressait. Nous nous résolûmes à affronter le plus grand danger. Mon ami se risqua, je sautai après lui, et il me retint par mes habits comme je commençais à

rouler dans le précipice. Je me souviens que l'idée d'une autre vie n'entra point dans mes craintes, je n'étais occupé que du danger présent. Je possédais le sentiment de l'existence au plus haut degré, je n'allais pas au delà. J'avais un père, une mère, remplis de bontés pour moi; des frères, des sœurs, des amis, que j'aimais et qui m'aimaient également. Telle fut la vie de mes premières années: je connaissais les joies de la famille et les douceurs de l'amitié. Je vivais de l'arbre de vie, je n'avais pas encore goûté l'arbre de la science. Ses premiers fruits empoisonnèrent mon bonheur. Je vais dire comment. »

CHAPITRE II.

Lecture de Voltaire et des philosophes.

« J'avais un goût prononcé pour l'étude; une curiosité insatiable. Aux travaux du collége, j'ajoutai l'hébreu (1) et le grec. Souvent, pendant la récréation, je m'enfermais chez un libraire, et je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Voltaire devint mon auteur favori. J'appris tous ses vers, je lus son *Dictionnaire philosophique*.

« Il faut que vous sachiez bien ma situation par rapport à la religion, pour que vous compreniez et tous les ravages que durent faire dans mon esprit les écrits des philosophes, et la nécessité de parler de Dieu aux enfants, parce que la foi vient de l'ouïe, *fides ex auditu*.

« Plus je repasse mes premières années, et moins j'y trouve la trace de sentiments religieux. Sous le Directoire, au temps des prêtres constitutionnels, on me conduisait à la messe dans une chambre, à un troisième étage. On me recommandait de n'en pas parler. J'allais à la Décade par curiosité, mais je n'attachais aucune idée à tout ce qui se passait autour de moi.

« Le seul souvenir religieux qui me revienne à l'esprit, c'est ce trait de la *Vie des Saints*. Je lisais l'histoire de sainte Thérèse, et je fus frappé de son désir d'aller mourir chez les Maures. Je faisais de petites chapelles, mais sans aucun sentiment ni aucune idée. Ce n'était qu'un amusement : la mort m'effrayait, et j'avais peur des esprits de ténèbres et des revenants. J'avais le sentiment de quelque chose d'inconnu plein de terreurs. Je n'allais pas au delà.

« La foi était en moi comme si elle n'était pas. J'avais appris quelques paroles que je récitais de mémoire; je répétais le *Credo* et quelques autres prières, mais je ne savais que des mots et ne concevais nullement ce qu'ils signifiaient, Les rapports de Dieu avec moi m'étaient complétement inconnus; j'allais au catéchisme, mais je n'y prenais aucun goût. Cette lettre froide, sans explication, était pour moi comme de l'algèbre. Je n'ai pas entendu un mot alors qui me donnât une idée des mystères et des preuves de la religion. Nous étions à l'époque de l'empire. La philosophie matérialiste du XVIII^e^ siècle régnait dans le gouvernement et dans les mœurs. « Rien ne peut peindre, » dit M. de Lamartine, qui cherchait alors la poésie comme je cherchais la religion, « l'orgueilleuse stérilité de cette époque. » Les hommes géométriques, qui avaient alors la parole, souriaient dédaigneusement quand ils prononçaient les mots enthousiasme, religion, liberté, poésie. Calcul et force, tout était là pour eux. Ils ne croyaient que ce qui se prouve, ils ne sentaient que ce qui se touche. La religion était morte dans leur intelligence, morte dans leurs âmes, morte en eux et autour d'eux. Le calcul seul était permis, honoré, protégé, payé. On vivait dans une atmosphère de lâcheté et de servitude, on manquait d'espace et d'air. Je ne me rendais pas compte de cette situation morale de la société, mais je la subissais à mon insu. J'ai fait en herborisant de nombreux voyages à la Grande-Chartreuse. J'admirais ses sapins, son torrent, ses montagnes, mais il n'y avait plus alors le moindre vestige de religion. A la chapelle de Saint-Bruno, pas un signe de culte. Des noms écrits sur toutes les murailles n'indiquaient que la curiosité des voyageurs. On se croyait au milieu des ruines du christianisme, comme à Thèbes ou à Persépolis on est au milieu des ruines de l'idolâtrie. A la croix du Grand-Son, qui apparaissait encore au milieu de ces déserts et dominait tout, je ne me prosternai même pas. Personne ne me donnait cet exemple. Je ne savais pas ce que voulait dire ce signe sacré. J'y inscrivis mon nom comme à la croix de Charousse, au-dessous de Revel, machinalement. L'idée de Dieu ne subsistait au fond de mon âme que par le sentiment d'admiration dont j'ai toujours été pénétré pour lui sur le sommet des montagnes.

« Telle était la situation de mon esprit, lorsque j'ouvris Voltaire pour la première fois. Je n'avais jamais entendu parler des merveilles opérées par Jésus-Christ, ou si j'en avais entendu parler, c'était sans y prêter aucune attention. Les jours d'abstinence observés par habitude, des chapelets, des prières récitées sans ferveur, des chants dans une langue qui me paraissait barbare, parce que je goûtais beaucoup le latin de Virgile, des légendes, des histoires de prodiges et de revenants; c'était là pour moi toute la religion. Je n'exagère rien. Voilà l'inconvénient terrible, dans l'éducation, de mettre la cérémonie avant l'idée.

« Voltaire me donna des idées justes de la

(1) Je me rappelle avoir été frappé d'une explication du passage de la mer Rouge donnée par un de mes professeurs, qui avait été grand vicaire à Lyon, mais qui avait abandonné le ministère. Il réfutait l'objection alors accréditée, à cause de l'expédition des Français en Egypte, que Moïse avait profité du reflux de la marée pour faire passer les Israélites à pied sec. Il fit très-bien sentir qu'il était impossible de tromper tout un peuple qui habitait les bords mêmes de la mer Rouge, et de lui faire célébrer comme un miracle, en tirant de ce prodige toute son autorité, ce qui n'aurait été qu'un effet naturel dont le peuple était le témoin chaque jour.

littérature, de la poésie; il m'apprit, je le croyais, l'histoire, la physique, la philosophie; il me fit connaître l'Europe, la France, enfin je crus savoir par lui toutes choses, et la religion m'apparut sous les couleurs qu'il lui donne. D'abord je triomphai, je me crus un esprit supérieur; je regardai en pitié tout ce qui m'entourait, je raillai tous ceux qui parlaient devant moi du christianisme. J'adoptai toutes les objections.

« Voltaire dit quelque part dans son *Essai sur l'histoire générale*, qu'il a pris les deux hémisphères en ridicule, que c'est un coup sûr. Il est certain qu'il inspire le mépris de la race humaine dans l'histoire, comme dans sa philosophie le mépris de la loi révélée. Il saisit les esprits superficiels avec ce grand nom de Dieu et les mots d'humanité et de patrie, et c'est à l'aide de maximes vraies rendues dans de beaux vers qu'il séduit les cœurs et les entraîne ensuite à croire toutes les erreurs qu'il leur présente.

« Je redisais ces vers de son *Discours sur l'Egalité des conditions :*

Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime;
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abîme.
La joie est passagère et le rire est trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur,
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue;
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

« Les vers sur l'envie me parurent admirables :

Qu'il est grand, qu'il est beau de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens!
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble,
Un suc toujours égal est préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux.
Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête;
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

« Je répétais avec transport ce morceau sur la modération :

Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance.
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit : avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cœur doit s'arrêter :
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds qui semblent inutiles
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre et ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage Du Faï, parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous ses mains, honteuse et fugitive?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi;
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères :
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré par des routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau.
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez à ce Dieu qui nous donne la vie.

« La perfection de ce style, cette simplicité qui est la grâce du génie, ce bon goût littéraire, me remplissaient d'admiration. Je ne savais pas alors que tous ces sentiments, toutes ces images étaient puisées dans les livres de Salomon ou dans l'Evangile. N'est-ce pas en effet le christianisme qui a dicté ces vers de son poème de la *Loi naturelle?*

Dans nos jours passagers de peine et de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite et toujours si chérie.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes;
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs, au moins quelques instants;
Remède encor trop faible à des maux si constants!
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

« Voltaire traduisait ici saint Paul mot pour mot; mais il avait bien soin de ne pas le dire. Il entassait des nuages autour du christianisme, et le jour qu'on trouvait en lui était emprunté à ce divin soleil. Je ne le savais pas. Le déisme de Voltaire devint ma religion. Je répétai ses vers, sa prose, ses objections contre la religion chrétienne, qui me semblait contraire aux sentiments de justice et d'humanité innés en moi. Je crus à une morale naturelle, indépendante de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur.

« Tout le venin de la philosophie de Vol-

nation, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus mobile par soi-même. Dans sa correspondance, on retrouve les mêmes idées, et de plus les impiétés de d'Alembert, et l'athéisme du grand Frédéric. A chaque instant, dans les lettres de ces deux personnages, reviennent ces mots terribles, en parlant de l'immortalité de l'âme : *non liquet*. Partout je rencontrais dans Voltaire et dans ses amis la haine du christianisme, le mépris de la Bible. La religion ne m'apparaissait qu'à travers les fautes ou les crimes des hommes. L'inquisition, la Saint-Barthélemy, les massacres des Indiens, voilà sous quels traits je voyais alors le christianisme.

« Dans son *Histoire générale*, Voltaire établit que les blancs, les nègres, les albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, sont des races entièrement différentes. Il admet pour plusieurs peuples une antiquité au delà de la chronologie de Moïse, et prétend que l'homme a pu former son langage. L'idée de l'âme lui paraît une idée de la civilisation, la connaissance d'un Dieu, le fruit d'une raison cultivée. Enfin, toutes les objections répandues en France contre la foi, et toutes les railleries contre les mystères se trouvent dans Voltaire.

« Je lisais ses *Entretiens philosophiques*, et j'y trouvais les arguments que j'avais lus dans ses vers, et qui m'avaient laissé des impressions si funestes. A propos du manichéisme, Voltaire dit :

« Pardonnons aux hommes accablés de « misères et de chagrins d'avoir justifié si mal « la Providence dans les bons moments où « quelque relâche dans leurs peines laissait « la liberté de penser. Pardonnons-leur d'a- « voir supposé un grand être malfaisant, « éternel ennemi d'un grand être favorable. « Qui peut n'être pas effrayé quand il con- « sidère que la terre entière n'est que l'em- « pire de la destruction ?

« Exceptez-en quelques sages, la foule des « hommes n'est qu'un assemblage horrible « de criminels infortunés, et le sol ne con- « tient que des cadavres. Je tremble encore « une fois d'avoir à me plaindre de l'Etre « des êtres, en portant une vue attentive sur « cet épouvantable tableau. Je voudrais « n'être pas né.

« Le mot de *Chrétien* a prévalu, il restera; « mais peu à peu on adorera un Dieu sans « mélange, sans lui donner une mère, ni « un fils, sans lui dire qu'il est mort par un « supplice infâme, enfin sans cet amas de « superstitions qui mettent des peuples po- « licés au-dessous des sauvages. Ne vantez « donc plus ni les peines, ni les consola- « tions que la religion chrétienne fait éprou- « ver. Convenez hautement qu'elle n'ap- « proche en rien du culte raisonnable qu'une « famille honnête rend à l'Etre suprême « sans superstition. Laissez là vos mystères « contradictoires et inutiles, l'objet de la « risée universelle ; prêchez Dieu et sa mo- « rale, et je vous réponds qu'il y aura plus « de vertu et plus de félicité sur la terre. »

« Je trouvais toujours Voltaire affirmatif quand il attaquait la religion chrétienne, et plein d'hésitation quand il parlait de Dieu et de l'âme.

« On est bientôt parvenu, dit-il, à ne se « jamais entendre quand on prononce le mot « âme ; il a fait naître mille questions qui for- « cent les savants à se taire et qui autorisent « les charlatans à parler. Que devient cette « âme, quand le corps n'est plus ? »

« La métaphysique de Voltaire développait celle de Locke. En établissant que la matière peut penser, il me jeta dans le doute sur notre immortalité : que devenait l'âme, avec un pareil système ? »

CHAPITRE III

Lecture de Diderot et d'Helvétius.

« Après Voltaire, je lus Diderot et Helvétius, et j'avoue que les arguments de Voltaire en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ne pouvaient me défendre contre les arguments des matérialistes et des athées. Le mystère de Dieu, le mystère de l'âme, le mal répandu sur la terre, malgré la bonté et la justice de Dieu, la certitude que je n'avais rien fait pour mériter les douleurs que je pouvais souffrir, me paraissaient des ténèbres qu'aucune lumière ne venait dissiper. Enfin une nuit immense se répandit dans mon esprit. Je perdis la foi en Dieu, en ma propre existence. Un vide affreux se fit dans mon âme à l'idée du néant.

« Plus j'avais joui du sentiment de l'existence, et plus je souffrais de la crainte de la perdre à jamais. Le néant était un cauchemar que je ne pouvais supporter. Toutes les fois qu'après mes herborisations, où j'étais poursuivi par de sombres pensées, je rentrais dans la maison paternelle, je fondais en larmes à la vue de ma mère et de ma sœur, en songeant qu'elles devaient mourir à jamais.

« La pensée que la vie pouvait finir pour moi d'un moment à l'autre, et que je ne verrais plus ceux que j'aimais, m'était intolérable. Un voile épais me semblait répandu sur toute la nature. Je voyais tous les hommes comme des automates remués par des fils. L'être me semblait manquer de toutes parts. J'ai bien senti alors que la privation de Dieu était un mal infini. Il n'y avait plus pour moi que le néant et un abîme de misères. Je ne puis comparer cet état qu'à celui d'un homme suspendu sur un précipice, dont le pied glisse, la tête tourne, et qui sent qu'il va rouler dans l'abîme. C'était un joug affreux que cette pensée, la plus dure captivité. Mon cœur se serrait à chaque instant, je versais des larmes, et vingt fois j'ai voulu mettre fin à ma vie, ne pouvant supporter l'idée que je devais la perdre ; j'ai éprouvé les tourments de l'enfer ; j'ai senti ce que veut dire le mot de ténèbres visibles, l'horreur du désespoir. Personne ne savait la cause de mes angoisses ; je me disais quelquefois que je préférerais une souffrance éternelle à l'anéantissement. Je me souviens

qu'un jour, revenant de Saint-Nizier, j'avais le Drac à traverser pour rentrer à Grenoble.

« J'étais sur le bateau, et je me sentis saisi du désir de mettre fin à mon supplice en me jetant dans le torrent. Je ne sais comment j'échappai à cette tentation. Voilà où m'avait conduit mon enthousiasme pour Voltaire, et ce qui explique tant de suicides que nous avons sous les yeux.

« J'étais au fort de mes doutes. Le désordre du monde, les vices, les crimes, les maladies, l'ignorance, la mort, le silence de Dieu au milieu de toutes les douleurs de l'homme, l'abandon où je croyais l'humanité, m'avaient fait rejeter l'idée de Dieu. Voltaire avait détruit pour moi la chaîne de la révélation. Le monde me paraissait sans sagesse. L'idolâtrie et le christianisme, qui me semblait une autre idolâtrie, la superstition, le fanatisme, voilà donc à quoi nous étions invinciblement livrés. Plus de liberté pour l'homme; Dieu, s'il y en avait un, se jouait de nous; il avait donné une âme à la douleur.

« Toute la nature, qui auparavant avait tant de charmes pour moi, était devenue une sombre prison. J'étais dans un cachot, environné de déceptions dont je n'avais pas le mot; j'étouffais.

« Au milieu de cette situation, j'ouvris un jour l'*Emile*, et quand j'arrivai aux passages de Rousseau qu'on va lire, l'émotion que j'éprouvai fut si vive, qu'elle n'est pas encore sortie de ma mémoire.

« Mon enfant, n'attendez pas de moi des « discours savants ni de profonds raisonne- « ments. Je ne suis pas un grand philosophe, « et je me soucie peu de l'être; mais j'ai « quelquefois du bon sens, et j'aime toujours « la vérité. Je ne veux pas argumenter avec « vous ni même tenter de vous convaincre; « il me suffit de vous exposer ce que je vous « demande. Si je me trompe, c'est de bonne « foi; cela suffit pour que mon erreur ne me « soit point imputée à crime; quand vous « vous tromperiez de même, il y aurait peu « de mal à cela. Si je pense bien, la raison « nous est commune et nous avons le même « intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez- « vous pas comme moi? »

« Ce début me frappa; ce langage, si différent de celui de Voltaire, me rendit attentif.

« Newton a trouvé la loi de l'attraction; « mais l'attraction seule réduirait bientôt « l'univers en une masse immobile. A cette « loi il a fallu joindre une force projectile « pour faire décrire des courbes aux corps « célestes. Que Descartes nous dise quelle « loi physique a fait tourner ses tourbillons; « que Newton nous montre la main qui « lança les planètes sur la tangente de leurs « orbites. Je crois qu'une volonté meut l'u- « nivers et anime la nature: voilà mon pre- « mier dogme ou mon premier article de foi.

« Si la matière mue me montre une vo- « lonté, la matière mue selon de certaines « lois me montre une intelligence: c'est mon « second article de foi. Où la voyez-vous « exister? m'allez-vous dire. Non-seulement « dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui « nous éclaire; non-seulement dans moi- « même, mais dans la brebis qui paît, dans « l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, « dans la feuille qu'emporte le vent.

« Je crois donc que le monde est gouverné « par une volonté puissante et sage; je le « vois ou plutôt je le sens, et cela m'im- « porte à savoir.

« Cet être qui veut et qui peut, cet être « actif par lui-même, cet être enfin, quel « qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne « toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins « à ce nom les idées d'intelligence, de puis- « sance et de volonté, que j'ai rassemblées, « et celle de bonté qui en est une suite né- « cessaire; mais il se dérobe à mes sens et « à mon entendement; plus j'y pense, plus « je me confonds; je sais très-certainement « qu'il existe, et qu'il existe par lui-même; « je sais que mon existence est subordonnée « à la sienne, et que toutes les choses qui « me sont connues sont absolument dans le « même cas.

« Après avoir découvert ceux de ces attri- « buts par lesquels je conçois son existence, « je reviens à moi, et je cherche quel rang « j'occupe dans l'ordre des choses que la « Divinité gouverne et que je puis examiner. « Quel être ici-bas, hors l'homme, sait ob- « server les astres, mesurer, calculer, pré- « voir leur mouvement, leurs effets, et « joindre, pour ainsi dire, le sentiment de « l'existence commune à celui de son exis- « tence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridi- « cule à penser que tout est fait pour moi, « si je suis le seul qui sache tout rapporter « à lui?

« Qu'on me montre un autre animal sur « la terre qui sache faire usage du feu et « qui sache admirer le soleil! Quoi! je puis « observer, connaître les êtres et leurs rap- « ports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, « beauté, vertu; je puis contempler l'uni- « vers, m'élever à la main qui le gouverne; « je puis aimer le bien, le faire, et je me « comparerais aux bêtes! Ame abjecte, c'est « la triste philosophie qui te rend semblable « à elles; ou plutôt tu veux en vain t'avilir; « ton génie dépose contre tes principes, « ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, « et l'abus même de tes facultés prouve leur « excellence en dépit de toi. »

« Ces paroles me faisaient du bien, mais elles ne répondaient pas à l'objection terrible du mal répandu sur la terre, objection qui avait jeté tant de trouble dans mon esprit. Je continuai :

« Mais quand, pour connaître ensuite ma « place individuelle dans mon espèce, j'en « considère les divers rangs et les hommes « qui les remplissent, que deviens-je? Quel « spectacle! Où est l'ordre que j'avais ob- « servé! Le tableau de la nature ne m'offrait « qu'harmonie et proportion, celui du genre « humain ne m'offre que confusion, désordre! « Le concert règne entre les éléments, et « les hommes sont dans le chaos! Les ani- « maux sont heureux, leur roi seul est mal-

« heureux! O sagesse! où sont tes lois? « O Providence! est-ce ainsi que tu régis le « monde? Etre bienfaisant, qu'est devenu « ton pouvoir? je vois le mal sur la terre! »

« Vous pouvez juger avec quelle avidité je recueillais ces paroles, dans l'état où se trouvait alors mon âme, et comme j'attendais avec impatience la réponse de Rousseau!

« Croiriez-vous, mon bon ami, » reprend Rousseau, « que de ces tristes réflexions et « de ces contradictions apparentes se formè- « rent dans mon esprit les sublimes idées « de l'âme, qui n'avaient point jusque-là « résulté de mes recherches? En méditant « sur la nature de l'homme, j'y crus décou- « vrir deux principes distincts, dont l'un « l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à « l'amour de la justice et du beau moral, et « dont l'autre le ramenait bassement en « lui-même, l'asservissait à l'empire des « sens, aux passions qui sont leurs minis- « tres. En me sentant entraîné, combattu « par ces deux mouvements contraires, je « me disais : Non, l'homme n'est point un : je « veux et je ne veux pas; je me sens à la fois « esclave et libre; je vois le bien, je l'aime, « et je fais le mal; je suis actif quand j'é- « coute la raison, passif quand mes passions « m'entraînent, et mon pire tourment, quand « je succombe, est de sentir que j'ai pu ré- « sister.

« L'homme est donc libre dans ses actions, « et, comme tel, animé d'une substance im- « matérielle; c'est mon troisième article de « foi. De ces trois premiers vous déduirez « aisément tous les autres, sans que je con- « tinue à les compter.

« Si l'homme est actif et libre, il agit de « lui-même; tout ce qu'il fait librement « n'entre point dans le système ordonné de « la Providence, et ne peut lui être imputé. « Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche « pas de faire le mal, c'est murmurer de ce « qu'il le fit d'une nature excellente, de ce « qu'il mit à ses actions la moralité qui les « ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la « vertu.

« Homme, ne cherche plus l'auteur du « mal; cet auteur, c'est toi-même. Il n'existe « point d'autre mal que celui que tu fais ou « que tu souffres, et l'un et l'autre viennent « de toi.

« Plus je rentre en moi, plus je me con- « sulte, et plus je lis ces mots écrits dans « mon âme : *Sois juste et tu seras heureux.* « Il n'en est rien pourtant, à considérer l'é- « tat des choses; le méchant prospère et le « juste est opprimé. Voyez aussi quelle indi- « gnation s'allume en nous quand cette at- « tente est frustrée! La conscience s'élève « et murmure contre son auteur; elle lui « crie en gémissant : Tu m'as trompé!

« Je t'ai trompé, téméraire! Et qui te l'a « dit? Ton âme? Est-elle anéantie? As-tu « cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne « souille point ta noble vie en la finissant; « ne laisse point ton espoir et ta gloire avec « ton corps aux champs de Philipoes. Pour- « quoi dis-tu : *La vertu n'est rien*, quand tu « vas jouir du prix de la tienne? Tu vas « mourir, penses-tu : non, tu vas vivre, et « c'est alors que je tiendrai tout ce que je « t'ai promis.

« On dirait, aux murmures des impatients « mortels, que Dieu leur doit la récompense « avant le mérite, et qu'il est obligé de payer « la vertu d'avance. Oh! soyons bons pre- « mièrement, et puis nous serons heureux; « n'exigeons pas le prix avant la victoire, ni « le salaire avant le travail. *Ce n'est point « dans la lice*, disait Plutarque, *que les vain- « queurs de nos jeux sacrés sont couronnés, « c'est après qu'ils l'ont parcourue.*

« Si l'âme est immatérielle, elle peut sur- « vivre au corps; et, si elle lui survit, la « Providence est justifiée. Quand je n'aurais « d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme « que le triomphe du méchant et l'oppression « du juste en ce monde, cela seul m'empê- « cherait d'en douter.

« Le désordre moral qui dépose contre la « Providence aux yeux des philosophes ne « fait que la démontrer aux miens; mais la « justice de l'homme est de rendre à chacun « ce qui lui appartient, et la justice de Dieu « de demander compte à chacun de ce qu'il « lui a donné.

« Plus je m'efforce de contempler son es- « sence infinie, moins je la conçois; mais « elle est, cela me suffit; moins je la con- « çois, plus je l'adore. Je m'humilie, et lui « dis : Etre des êtres, je suis parce que tu es; « c'est m'élever à ma source que de te « méditer sans cesse. Le plus digne usage « de ma raison est de m'anéantir devant toi; « c'est mon ravissement d'esprit, c'est le « charme de ma faiblesse de me sentir ac- « cablé de ta grandeur. »

« Je ne puis rendre l'effet que produisi- rent sur moi ces belles pages; mais il me semble encore aujourd'hui, à plus de trente ans de distance, qu'en les lisant un rayon de lumière entra dans l'obscurité de mon esprit. Il se fit comme une illumination soudaine en moi. Quelque chose d'intime et de doux venait de se révéler à mon cœur. Je crus en Dieu et en mon âme, je me jetai à genoux, c'était sur la montagne de la Bastille, dans un champ que je vois encore. Je fus baigné de larmes; je remerciai Dieu de s'être ainsi manifesté pour moi, et je me promis bien de ne plus abandonner cette vérité que je venais si merveilleusement de recouvrer. Je me souviens que les derniers mots de cette instruction restèrent gravés si profondément en moi, que pendant longtemps ils furent ma prière, et que je les répétai sur toutes les montagnes où j'herborisais.

« J'avais prié, j'étais calme. Je descendis à Grenoble rempli d'un sentiment nouveau, et je revis les miens, ma mère, mes sœurs, mes frères, mon père, mes amis, avec une indéfinissable tendresse. J'étais donc sûr de ne pas les perdre, de vivre à jamais avec eux. Le monde n'était qu'une épreuve, la terre un lieu de passage, et nous allions

tous vers une patrie inconnue où ceux qui s'aiment ne se sépareront plus :

Où serait sans la mort l'espoir de la vertu?
Va! l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe!

« C'est ainsi que s'est développée en moi l'intelligence. Heureusement que mon cœur n'était pas corrompu; j'aurais pu sans cela ne jamais sortir du scepticisme. »

CHAPITRE IV.

Contradictions de Rousseau. — Passages sur Jésus-Christ. — Ma détermination.

« Je menais alors une vie très-singulière. Je passais beaucoup de temps dans une solitude absolue, n'ayant aucun des amusements des jeunes gens de mon âge, toujours occupé d'études et de méditations. J'avais des amis et des sœurs que j'aimais beaucoup; je ne vivais donc que de mes idées et de mes affections.

« Je dévorai tout Rousseau. Ses contradictions me jetèrent dans de grandes perplexités. Mais le calme que j'avais recouvré me permit de reprendre mes études. Je rencontrai alors un jeune homme fort spirituel, très-occupé de littérature, et avide de se faire un nom dans les lettres. Nous mîmes nos travaux en commun. Il m'excitait à composer des vers, à écrire de la prose. Nous lisions ensemble Virgile, Horace, Racine, l'abbé Delille, les *Eloges académiques*, le *Cours de littérature* de Laharpe. Nous discutions le mérite de chacun de ces écrivains, mais rien ne m'arrachait à ma grande préoccupation.

« Je commençais à juger ceux que je lisais. J'étais étonné de trouver dans Rousseau des contradictions frappantes.

« J'avais recouvré le calme, mais je sentais que le théisme de Rousseau n'a point de sanction. Et quand je l'entendais dire, moi qui sortais à peine de l'enfer du doute : « Les plus grandes idées de la Divinité nous « viennent par la raison. Voyez le spectacle de « la nature, écoutez la voix intérieure : Dieu « n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre « conscience, à notre jugement? » ce n'était pas une réponse pour moi.

« Ce qui m'étonnait le plus dans Rousseau, c'était de voir son jugement tenu en suspens sur le christianisme, que je regardais comme une religion sans base.

« A l'égard de la révélation, dit-il, IL Y A « TANT DE RAISONS SOLIDES POUR ET CONTRE, « que ne sachant à quoi me déterminer, *je ne « l'admets, ni ne la rejette.* »

« J'étais confondu de cette incertitude de Rousseau, tant mes préjugés contre le christianisme étaient grands!

« J'arrivai enfin au passage si étonnant sur Jésus-Christ. Je l'ai relu cent fois. Je vois encore le lieu où je l'ai lu d'abord. C'était dans les bois de Prémol, non loin de Vizille. Il a été d'une si grande importance pour moi, que je crois devoir le rapporter ici :

« Je vous avoue aussi que la majesté des « Ecritures m'étonne; la simplicité de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres « des philosophes avec toute leur pompe : « qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-« il qu'un livre à la fois si sublime et si « simple soit l'ouvrage des hommes! Se « peut-il que celui dont il fait l'histoire ne « soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le « ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux « sectaire? Quelle douceur! quelle pureté « dans ses mœurs! quelle grâce touchante « dans ses instructions! quelle élévation « dans ses maximes! quelle profonde sagesse « dans ses discours! quelle présence d'es-« prit, quelle finesse et quelle justesse dans « ses réponses! quel empire sur ses passions! « Où est l'homme, où est le sage qui sait « agir, souffrir et mourir sans faiblesse et « sans ostentation? Quand Platon peint son « juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre « du crime et digne de tous les prix de la « vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: « la ressemblance est si frappante, que tous « les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas pos-« sible de s'y tromper. Quels préjugés, quel « aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser « comparer le fils de Sophronisque au fils de « Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! « Socrate, mourant sans douleur et sans « ignominie, soutint aisément jusqu'au bout « son personnage; et si cette facile mort « n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, « avec tout son esprit, fut autre chose qu'un « sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; « d'autres, avant lui, l'avaient mise en pra-« tique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient « fait, il ne fit que mettre en leçons leurs « exemples. Aristide avait été juste avant « que Socrate eût dit ce que c'était que jus-« tice; Léonidas était mort pour son pays « avant que Socrate eût fait un devoir d'ai-« mer sa patrie; Sparte était sobre avant que « Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il « eût défini la vertu, la Grèce abondait « en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-« il pris chez les siens cette morale élevée « et pure dont lui seul a donné les leçons et « l'exemple? Du sein du plus furieux fana-« tisme, la plus haute sagesse se fit enten-« dre, et la simplicité des plus héroïques « vertus honora le plus vil de tous les peu-« ples. La mort de Socrate, philosophant « tranquillement avec ses amis, est la plus « douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus-« Christ, expirant dans les tourments, injurié, « raillé, maudit de tout un peuple, est la « plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, « prenant la coupe empoisonnée, bénit celui « qui la lui présente et qui pleure; Jésus, « au milieu d'un supplice affreux, prie pour « ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et « la mort de Socrate sont d'un sage, la vie « et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-« nous que l'histoire de l'Evangile est in-« ventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas « ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, « dont personne ne doute, sont moins attes-« tés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, « c'est reculer la difficulté sans la détruire; « il serait plus inconcevable que plusieurs

« hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, « qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le « sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent « trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'E- « vangile a des caractères de vérité si grands, « si frappants, si parfaitement inimitables, « que l'inventeur en serait plus étonnant « que le héros. »

« Ce passage a fait une profonde impression sur moi. Il commençait à me faire sortir des incertitudes du théisme de Rousseau. Il a décidé de toute ma vie. Je me dis alors que puisque Rousseau parlait ainsi de Jésus-Christ, malgré les railleries de Voltaire, la religion chrétienne méritait d'être discutée, et je me promis de me livrer avec ardeur à cet examen.

« Rousseau ajoute :

« Avec tout cela, ce même Evangile est « plein de choses incroyables, de choses qui « répugnent à la raison et qu'il est impossible « à tout homme sensé de concevoir ni d'ad- « mettre. Que faire au milieu de toutes ces « contradictions ? Etre toujours modeste et « circonspect, mon enfant ; respecter en si- « lence ce qu'on ne saurait ni rejeter ni « comprendre, et s'humilier devant le grand « Etre qui seul sait la vérité. Voilà le scep- « ticisme involontaire où je suis resté, mais « ce scepticisme ne m'est nullement péni- « ble. »

« Pour moi le scepticisme ne me paraissait pas possible, et je pris la résolution de consacrer ma vie tout entière s'il le fallait à la grande question de savoir ce qu'était Jésus-Christ : homme, envoyé de Dieu, ou Dieu.

« J'ai rempli ma promesse, et je vous dirai tout ce que j'ai fait pour l'accomplir. »

CHAPITRE V.

Rencontre du curé de Saint-Ferjus.

« Je ne savais pas alors que tout ce que je lisais de beau dans l'*Emile* était emprunté au christianisme, mais toutes ces vérités faisaient sur moi une grande impression ; ces paroles allaient à mon cœur. J'étais rentré dans la vie. Chose remarquable ! Voltaire, avec ce qu'il disait de vrai, avait fondé sur moi son autorité, et cette autorité une fois établie avait servi ensuite à me pénétrer de ses funestes erreurs. Rousseau ne me fit que du bien, parce que ses contradictions m'apparurent au premier coup d'œil.

« Je ne pouvais concilier avec son scepticisme ce que dit le vicaire savoyard à Emile : « Retournez dans votre patrie, re- « prenez la religion de vos pères, suivez-la « dans la sincérité de votre cœur, et ne la « quittez plus. Elle est très-simple et très- « sainte ; je la crois de toutes les religions « qui sont sur la terre celle dont la morale « est la plus pure et dont la raison se con- « tente le mieux. »

« J'avoue que je ne partageais point de semblables idées. Je me disais que si le christianisme était vrai, je l'embrasserais à l'instant ; mais que si je n'y trouvais pas les caractères d'une religion divine, rien ne me le ferait adopter.

« Le goût des lettres m'avait lié avec un jeune homme dont j'ai parlé. Nous faisions ensemble de longues promenades, lisant les auteurs anciens et modernes. Un jour que nous étions sur les bords de l'Isère, un livre à la main, nous passâmes devant un ecclésiastique occupé à dire son bréviaire, et nous ne remarquâmes pas un moment après qu'il nous suivait. Nous étions dans ces riantes prairies arrosées par l'Isère en face de l'Ile-Verte et de nos belles montagnes couvertes de neige. Nous nous arrêtâmes tout à coup près d'une machine à rouir le chanvre, ne sachant ni l'un ni l'autre à quel usage elle servait. Le bon vieillard, qui nous avait suivis, s'approcha de nous d'un air bienveillant, et voyant notre embarras, il nous expliqua ce qui attirait notre attention. Puis, continuant sa promenade avec nous, il se mêla à notre conversation, et prit parti dans nos discussions littéraires. Tout respirait en lui la candeur et la simplicité. Son aspect était vénérable, sa physionomie pleine de douceur et de gravité. Son presbytère, entouré de berceaux de vigne et rempli de fleurs, s'élevait sur les bords de la rivière ; il nous proposa d'y entrer. Nous fûmes en un instant fort à notre aise avec lui, et il connut bientôt la disposition de nos esprits.

« Nous revînmes souvent chez lui ; sa conversation était douce et variée. Il parlait de la religion de manière à prouver que son cœur était touché. Il avait l'air calme et heureux. Nous faisions souvent quelques lectures devant la porte de son jardin, au pied de nos Alpes. Toutes les fois que je me rappelle ces promenades le long de l'Isère, le commencement de l'*Octave* de Minutius Félix me revient à la mémoire. Permettez-moi de vous rappeler ce charmant passage, qui prouve comment presque toujours le calme de la nature sert à préparer le calme de l'âme : « Nous nous dirigions un matin, dès « le point du jour, vers la mer en suivant « le rivage, pour respirer un air frais et « pur. De petites vagues, qui venaient « mourir doucement sur le sable, sem- « blaient l'aplanir pour la promenade. La « mer ne cesse pas d'être un peu agitée, « lors même que les vents se taisent ; elle « ne poussait point alors vers ses bords des « ondes blanches et écumeuses; c'étaient « plutôt des vagues doucement émues. Nous « goûtions un plaisir extrême à voir leurs « détours venir nous mouiller lorsque nous « étions au bord de l'eau, et que les flots « tantôt se jouaient à nos pieds, et que tantôt, « repliés et revenant sur eux-mêmes, ils al- « laient au sein de la mer. Nous avancions « à pas tranquilles, trompant la longueur de « la route par le charme des récits. » Le bon curé me prêta Fénelon, Bossuet et la Bible, que je voulais lire pour juger si elle méritait les mépris de Voltaire.

CHAPITRE VI.

Lecture de Fénelon.

« Je commençai par les OEuvres spirituelles de Fénelon.

« Je ne connaissais de l'archevêque de Cambrai que le *Télémaque*, les *Dialogues des morts*, les *Dialogues sur l'éloquence;* et de l'évêque de Meaux, que les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'histoire universelle*, la première partie et la troisième, celle des empires; j'avais passé la seconde sur la religion, parce que Voltaire m'avait dit que Bossuet n'était là qu'un déclamateur.

« La première lettre de Fénelon au duc d'Orléans me sembla faite pour la situation où je me trouvais :

« Je suis en ce monde, dit Fénelon, sans « savoir ni d'où je viens, ni comment je me « trouve ici, ni où je vais. Le véritable usage « de la raison qui est en moi est de ne rien « croire sans savoir pourquoi je le crois, et « sans être déterminé à m'y rendre sur un « signe certain de vérité. Mais ma raison est « bien faible et ma volonté bien exposée aux « piéges de l'orgueil et des passions; j'ai be- « soin d'une force d'en haut.

« Etre infiniment parfait ! s'il est vrai que « vous voyez et que vous entendiez les dé- « sirs de mon cœur, montrez-vous à moi, « levez le voile qui couvre votre face, pré- « servez-moi du danger de vous ignorer, « d'errer loin de vous et de m'égarer dans « mes vaines pensées en vous cherchant. « O vérité ! ô sagesse, ô bonté suprême ! s'il « est vrai que vous soyez tout ce qu'on dit, « et que vous m'ayez fait pour vous, ne « souffrez pas que je sois à moi et que vous « ne possédiez pas votre ouvrage; ouvrez- « moi les yeux, montrez-vous à votre créa- « ture ! » Cette prière, si pleine d'onction, répondait au besoin de mon âme. Je la répétais avec amour.

« Je ne rapporterai aucun des arguments de Fénelon sur l'idée de l'infini, sur l'existence de Dieu, sur la liberté de l'homme, sur l'âme et son immortalité. Rousseau m'avait laissé sans objection sur tous ces points; ce qui m'importait, c'est la question que l'archevêque de Cambrai pose sur le culte extérieur. Aussi la réponse me frappa vivement. Toutes mes douleurs étaient venues de ce que je ne croyais pas à la nécessité d'un culte, et de ce que je regardais toutes les religions comme des inventions humaines dont Dieu n'avait pas besoin.

« Dieu, dit Fénelon, n'a pu créer les « hommes avec une intelligence et une « volonté qu'afin que toute leur vie ne fût « qu'admiration de sa suprême vérité et « amour de sa bonté infinie. Telle doit être « la fin essentielle de notre création.

« La religion n'est que l'amour de Dieu, « et l'amour de Dieu est précisément cette « religion. Dieu ne veut point d'autre culte « intérieur de son amour suprême : *Nec co- « litur Deus nisi amando.* Dieu n'a aucun « besoin de nos biens. Il compte pour rien « les choses visibles, lui qui remplit l'uni- « vers, ou pour mieux dire, dans l'immen- « sité duquel l'univers n'est qu'un point. « Il ne veut ni la graisse, ni le sang des « victimes, ni l'encens des hommes profanes; « il veut non ce qui est à nous, mais nos « cœurs; il veut que nous le préférions à « nous. C'est ce sacrifice qui coûte le plus « cher à l'homme, et dont Dieu est jaloux.

« Mais ce culte d'amour doit-il être telle- « ment concentré dans mon cœur, que je « n'en donne jamais aucun signe au-dehors?

« Dieu a mis les hommes ensemble dans « une société où ils doivent s'aimer et s'entre- « secourir comme les enfants d'une même « famille, qui ont un père commun. Il faut « donc qu'il y ait entre eux une société de « culte de Dieu; c'est ce qu'on nomme re- « ligion : c'est-à-dire que tous les hommes « doivent s'instruire, s'édifier, s'aimer les « uns les autres, pour aimer et servir le « même père. Le fond de cette religion ne « consiste dans aucune cérémonie exté- « rieure; car elle consiste tout entière dans « l'intelligence du vrai et dans l'amour du « bien souverain; mais ces sentiments ne « peuvent être sincères sans être mis comme « en société parmi les hommes, par des si- « gnes certains et sensibles. Ces signes sen- « sibles du culte sont ce qu'on appelle *les « cérémonies de la religion.* Ces cérémonies « ne sont que des marques par lesquelles « les hommes sont convenus de s'édifier « mutuellement, et de réveiller les uns dans « les autres le souvenir de ce culte qui est « au-dedans. Voilà la religion inséparable « de la croyance du Créateur ! »

« Il m'était impossible de ne pas reconnaître la vérité de ce que vous venez de lire. C'était un pas de plus que faisait mon esprit, car Rousseau n'établit pas la nécessité du culte extérieur. La vérité entre dans un esprit de bonne foi comme une douce lumière dans les yeux délicats : tant l'âme est véritablement chrétienne, comme l'a dit Tertullien ! Sans doute le véritable culte est purement intérieur et se consomme tout entier dans l'âme. Adorer l'Etre souverain, contempler ses perfections, s'unir à lui par les mouvements d'un amour pur, la louange, la bénédiction, l'action de grâce, c'est toute la religion du ciel, c'était celle de l'homme avant sa chute; mais dans l'état où nous sommes, il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, et nous unissent à nos frères.

« Une observation que je dois faire encore, c'est que Voltaire et Diderot m'ayant fait haïr et mépriser les hommes et nier le Créateur, Rousseau m'avait inspiré de l'amour pour Dieu; mais Fénelon me faisait aimer les hommes. Voltaire, Diderot et même Rousseau, détruisaient pour moi mes rapports avec la tradition et la société; je dédaignais tout ce qui avait vécu avant moi, je me croyais seul éclairé. Fénelon me mettait au contraire, par la nécessité d'un culte public, en relation avec les hommes de tous les temps et de tous les pays.

« Comment me refuser aux conséquences de la nécessité d'un culte, développées ainsi par Fénelon !

« Puisque le premier être qui m'a créé, « dit-il, a fait toutes choses pour lui, et qu'il « demande des créatures intelligentes un « culte d'amour qui soit public dans la so- « ciété, il faut qu'il existe dans le monde « un culte public, pour m'y unir et pour l'exer- « cer avec les autres hommes qui l'exercent « ensemble. Mais où trouverais-je ce culte « si nécessaire? Je jette donc les yeux « sur tous les siècles et sur toutes les na- « tions pour y découvrir ce culte pur du « Créateur.

« Il me faut un culte qui soit digne du « premier Etre et qui purifie mes mœurs. « Encore une fois, où le trouverais-je, ce « culte qui doit être nécessairement sur la « terre puisque ce n'est que pour lui que la « terre est faite, et que les hommes n'ont « été créés que pour lui ? »

« Cette question était d'accord avec l'idée que je portais en moi-même et qui m'avait poursuivi de telle manière que lorsque j'avais cru qu'aucune religion sur la terre ne venait de Dieu, j'avais été jusqu'à ne pas croire en Dieu, tant il m'était impossible de penser que Dieu eût créé l'homme et ne lui eût pas parlé. Où était donc ce culte ? L'idée que Dieu avait parlé à l'homme répondait à tous mes doutes : J'écoutais avidement Fénelon :

« J'aperçois dans un coin du monde un « peuple tout singulier. Tous les autres cou- « rent après les idoles, tous les autres ado- « rent aveuglément une multitude mons- « trueuse de divinités vicieuses et méprisa- « bles; ce peuple qu'on nomme *Juifs*, « n'adore qu'un seul Dieu, créateur du ciel « et de la terre; sa loi essentielle, à laquelle « tout son culte se rapporte, l'oblige à ai- « mer Dieu de tout son cœur, de toute son « âme, de toute sa pensée, de toutes ses « forces. Mais ce peuple attend un Messie « qui doit renouveler le fond de l'homme, « répandre la connaissance et l'amour de « Dieu sur la terre.

« Il n'y a sur la terre, ajoute Fénelon, que « deux peuples, savoir, les Juifs et les chré- « tiens, qui montrent ce culte d'amour que « je cherche partout pour l'embrasser. Il « faut que je me fixe à le pratiquer chez « l'un de ces deux peuples. Or, entre ces « deux peuples, je ne puis faire aucune sé- « rieuse comparaison. Le peuple chrétien a « des traits de perfection qui sont infini- « ment au-dessus de tout ce qu'il y a de « meilleur dans le peuple juif. La perfec- « tion n'est que dans ce peuple nouveau « qui est uni à l'ancien; c'est là que j'aper- « çois du premier coup d'œil l'adoration en « esprit et en vérité, en un mot, cet amour « qui est seul la loi et les prophètes.

« Je trouve dans le peuple chrétien, com- « posé de tous les peuples du monde « connu, le peuple héritier des promesses, « qui ne fait qu'un même corps et une suc- « cession non interrompue depuis les pa- « triarches jusqu'à nous. Par là je trouve « ce que je cherche, c'est-à-dire ce culte « d'amour qui doit être aussi ancien que « le monde, et pour lequel le monde lui « même a été fait; je le vois distinctement « marqué dans tous les âges.

« La religion judaïque n'était que le com- « mencement imparfait de l'adoration en « esprit et en vérité, qui est l'unique culte de « Dieu. Retranchez de la religion judaïque les « bénédictions temporelles, les figures mys- « térieuses, les cérémonies accordées pour « préserver le peuple du culte idolâtre, il « ne reste que l'amour; ensuite, dévelop- « pez et perfectionnez cet amour, voilà le « christianisme, dont le judaïsme n'était « que le germe et la préparation. »

« Ces réflexions de Fénelon m'expli- quaient l'existence du peuple juif; elles changèrent toutes les idées que Voltaire m'en avait données. Je trouvais ainsi l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, objet d'une révélation spéciale qui remontait jusqu'à l'origine du monde. Non-seulement il y avait un Dieu, mais ce Dieu avait parlé à l'homme, et n'avait cessé d'être en relation avec lui : toutes mes angoisses étaient expliquées. Dieu a mis dans l'homme le besoin de s'unir à lui : c'est cet instinct divin qui faisait mon supplice tant qu'il n'était pas satisfait. »

CHAPITRE VII.

Une objection m'arrête : Hors de l'Eglise point de salut.

« J'étais frappé de toutes ces raisons; mais une de ces objections contre le christianisme en lui-même, que j'avais trouvée dans Voltaire et dans Rousseau, revenait se présenter avec une grande force à mon esprit. J'avais lu les *Lettres provinciales*, que Voltaire m'avait dit être un chef-d'œuvre; mais à l'aide du charme de son style, Pascal m'avait rempli de l'idée que, d'après la véritable croyance de l'Eglise, Dieu n'est pas mort pour sauver tous les hommes, et que tous ceux qui ne sont pas nés catholiques étaient perdus à jamais; cette pensée me désolait. Le Dieu des chrétiens me paraissait un tyran injuste et barbare. Je me proposais, dans une de mes promenades chez le bon curé de Saint-Ferjus, de lui dire toutes mes inquiétudes à ce sujet. J'allai le voir dans une grande anxiété; j'avais déjà peur de perdre ce qui me semblait la vérité, et cette lumière qui commençait à poindre pour moi : Avant de continuer mon examen, lui dis-je, je voudrais savoir comment vous entendez la maxime : ***Hors de l'Eglise, point de salut!*** cette maxime si dure à mes yeux, et qui ferme à tant de personnes l'entrée de la religion.

« Je ne veux pas vous parler d'après moi- « même, reprit le bon vieillard; je vais vous « lire un ouvrage de Fénelon, que vous « ne connaissez pas, et qui réfute très-bien « les *Provinciales* que vous connaissez. »

« Il me lut d'abord ce que Fénelon dit

des *Provinciales* à la tête de cet ouvrage : « L'auteur s'est servi du jeu du dialogue, « pour inspirer au lecteur les préventions « les plus sérieuses ; il donne à une erreur « affreuse, que Dieu ne veut pas sauver tous « les hommes, je ne sais quoi de touchant et « de gracieux ; il écarte toutes les épines, « et sème son chemin de fleurs. Le venin « coule de sa plume avec une douceur flat- « teuse qui enchante l'esprit. »

« Je crois, ajoute l'archevêque de Cam- « brai, que Dieu veut sincèrement rendre « le salut possible à tous les hommes, et « qu'en vertu de cette bonne volonté, il leur « donne un secours surnaturel et suffisant, « toutes les fois qu'il leur commande des « vertus surnaturelles.

« Le principe fondamental de saint Au- « gustin est que personne ne doit ce qu'il « n'a point reçu. C'est de Dieu même que « l'homme a reçu de faire le bien quand il « le veut. Personne n'est coupable de ne « pas faire le bien qu'il n'a pas reçu ; mais « il est coupable s'il ne fait pas ce qu'il doit. « Le péché proprement dit est celui qui est « commis par une volonté libre et avec « pleine science.

« Saint Augustin ajoute que les Gentils « qui ont la loi écrite dans leurs cœurs, « comme parle l'Apôtre, appartiennent à « l'Evangile ; il assure même que ces infi- « dèles, qui meurent dans l'impiété, ont une « grâce intérieure pour parvenir à la grâce « qu'ils ont rejetée. Vous voyez que l'incré- « dule n'est coupable que parce qu'il a reçu « sans fruit une grâce pour croire. Ainsi « saint Augustin se réduit sans cesse à la « règle de l'Apôtre, que tous ceux qui ont « péché sans loi périront sans loi. Saint « Thomas pense comme saint Augustin. « Dieu, plutôt que de manquer à ses enfants « et de les priver du souverain bien qu'il « leur promet gratuitement, éclairerait un « homme nourri dans les forêts d'une île « déserte ou par une révélation intérieure « et extraordinaire, ou par une mission de « prédicateurs évangélistes, semblable à « celle des Indes orientales ou occidentales « que sa providence saurait bien procurer. « Dieu fait tout pour nous sauver, excepté « de nous ôter le libre arbitre. Dieu veut « sauver tous les hommes et les amener à « la connaissance de la vérité. C'est nom- « mément pour les infidèles que saint Au- « gustin décide ainsi.

« Si l'on demande ce qu'il faut croire de « tous les hommes qui n'ont jamais embras- « sé le Christianisme ni le judaïsme, saint « Augustin répond : La volonté de Dieu n'a « jamais manqué de se manifester aux hom- « mes justes et pieux. Tous ceux donc qui, « ayant cru en lui depuis le commencement « du monde, et en ayant eu quelque con- « naissance, ont vécu dans la piété et dans « la justice, et gardé ses préceptes, ont été « sans aucun doute sauvés par lui en quel- « que temps et en quelque lieu du monde « qu'ils aient vécu. Quoique la religion ait « paru autrefois sous un autre nom et sous « une autre forme, qu'elle ait été autrefois « plus cachée, et qu'elle soit maintenant « connue d'un plus grand nombre d'hom- « mes, c'est toujours la même et véritable « religion annoncée et observée. Comme « l'Ecriture sainte marque quelques hom- « mes dès le temps d'Abraham qui n'étaient « point de sa race, ni originairement israé- « lites, ni associés à ce peuple, auxquels « cependant Dieu fit part de ce mystère, « pourquoi ne croirions-nous pas qu'il y en « a eu d'autres dans les nations répandues « çà et là, quoique nous ne lisions point « leurs noms dans les saints livres ?

« Ainsi le salut promis par cette religion « seule véritable et fidèle dans ses promesses « n'a jamais manqué à celui qui en était « digne, et s'il a manqué à quelqu'un, c'est « qu'il n'en était pas digne. Tout homme « qui aura un commencement de l'amour « pour Dieu, la vraie religion et le fond du « christianisme, aura déjà en lui un pre- « mier fruit de la médiation du Messie ; « la grâce du Sauveur opérant en lui le « mènera au Sauveur lui-même. Le prin- « cipe intérieur le conduira à l'autorité ex- « térieure (1). »

« Cette doctrine de Fénelon me satisfit pleinement. Elle me montrait en même temps la mauvaise foi de ces hommes qui m'avaient caché la vérité, car ils la savaient. Il est impossible qu'ils n'eussent pas lu Fénelon. Je témoignai cette indignation au bon curé, qui reprit aussitôt : « Ces accusations des « Philosophes sont d'autant plus inexpli- « cables, que l'Eglise n'a pas cessé depuis « près de deux siècles de répéter contre le « Jansénisme : *Dieu veut sauver tous les « hommes.* » C'était une joie indicible pour moi de voir ainsi se dissiper peu à peu toutes mes préventions, et je me promis bien de me livrer à l'examen approfondi du chris- tianisme, qui me présentait toutes les solu- tions aux difficultés élevées dans mon es- prit par les philosophes.

« Javais déjà fait un grand pas, puisque je comprenais la nécessité d'une religion révélée, et que je voyais la possibilité de son existence dans le monde depuis la créa- tion, et le moyen pour tous les hommes d'y parvenir.

« A mesure que mes objections se dissi- paient, j'éprouvais je ne sais quel bien-être. Je ressemblais à un prisonnier qui a été longtemps privé d'air et de lumière, et pour qui le jour se fait par degrés. Mon âme se dilatait. Je sentais déjà le désir que cette religion fût vraie, tant elle satisfaisait mon intelligence et mon cœur.

« Mais il y avait encore deux objections de Rousseau qui me fermaient l'entrée de cette terre promise : « Pourquoi des hom- « mes entre Dieu et moi ? Pourquoi des « mystères ? » La première objection céda à cette réflexion : Si Dieu m'a transmis la

(1) Depuis, Mgr l'évêque d'Hermopolis a porté dans la chaire chrétienne cette vérité de manière à ne laisser aucune incertitude dans les esprits.

vie par des hommes, il a pu employer le même moyen pour me transmettre la vérité ? Mais pourquoi cette vérité enveloppée de mystères ? Pourquoi n'est-elle pas aussi visible que la lumière du soleil ? »

CHAPITRE VIII.

Suite des doutes de mon esprit.

« Vous avez vu comment la nécessité d'un culte extérieur me fut révélée par Fénelon, et la manière dont le bon curé de Saint-Ferjus dissipa toutes mes inquiétudes, par rapport à la maxime : *Hors de l'Eglise point de salut.*

« Mais pourquoi des mystères et des miracles ? Pourquoi des dogmes inaccessibles à la raison et des faits contraires aux lois de la nature ? J'étais tourmenté par ces objections.

« Comment croire, dit Voltaire, ce que « nous ne concevons pas et en avoir aucune « certitude ? Comment la raison pourrait-« elle porter un jugement sur un objet in-« compréhensible ? Juger, c'est apercevoir « la liaison ou la disconvenance de deux « idées : si l'une ou l'autre passe notre « conception, comment voir s'il y a en-« tre elles de la liaison ou s'il n'y en a « pas. »

« Dieu, dit Rousseau, n'est pas un Dieu « de ténèbres : pourquoi révélerait-il à « l'homme des dogmes inintelligibles ? »

« Je ne pouvais répondre à ces raisonnements ; j'étais trop jeune, trop ignorant encore ; mon esprit ne voyait pas, mais j'avais un sentiment profond du secours que Dieu devait m'avoir préparé dans sa bonté. Il me paraissait impossible que dès le premier jour il n'eût pas parlé à l'homme, et qu'en lui donnant la vie il ne lui en eût pas révélé le but.

« J'étais évidemment soutenu par ces idées qu'on peut appeler primitives, et qui sont le fond de notre âme : *Il n'y a pas d'effet sans cause; — Je pense, donc je suis ; — Je suis, donc Dieu existe ; — Dieu m'a créé, donc il doit se faire connaître à moi ; — Dieu doit être puissant, sage et bon, et tout doit révéler à l'homme ces grands caractères de Dieu.* Voilà la lumière qui est en nous, que les sophismes peuvent obscurcir, mais qu'ils ne peuvent détruire, si la volonté de l'homme n'est pas complice par les passions de ce travail de ténèbres.

« Deux définitions me frappèrent alors : « Tout ce qui tient à la nature de Dieu doit « être incompréhensible ; or, puisque Dieu « est infini et que l'homme est fini, les mys-« tères que le christianisme propose sont « au-dessus de la raison, mais ne sont pas « contraires à la raison. » Encore aujourd'hui le mot du grand Frédéric me revient sans cesse à la mémoire :

« L'incompréhensible n'est pas l'absurde.»

« Une image qui s'offrit à mon esprit servit aussi à détruire l'idée de l'invraisemblance des mystères, et je dois la rapporter ici.

« Comment faire concevoir à un aveugle de naissance qu'une glace, dont il sent la surface plane et limitée par un cadre étroit, puisse contenir des profondeurs, un vaste espace, un nombre infini d'objets variés, avec leurs formes, leurs couleurs, leur dimension, leurs distances respectives, et des traits de réalité si forts et si frappants, qu'on a besoin d'une certitude morale pour ne pas les croire réellement existants ? Ce sont les lois géométriques de la réfraction de la lumière qui produisent ces effets. L'aveugle pourrait, à la rigueur, en comprendre la théorie ; mais livré aux sens qui lui restent, il lui est impossible de se faire une idée de ce phénomène, qui pour lui est un véritable mystère. J'avais vu ailleurs la comparaison ingénieuse d'un tableau dont la toile est unie, tandis qu'au moyen des lignes, de la perspective, des ombres et de la lumière, on y peut montrer des enfoncements et des saillies qui échappent au sens du toucher.

« Je me disais : Ne sommes-nous pas, par rapport aux mystères, comme cet aveugle ? Que nous manque-t-il en effet ? un sens intellectuel que nous n'avons pas et que nous aurons un jour.

« C'était alors le temps où dans les études tout était donné aux mathématiques. Plusieurs de mes camarades de collége se préparaient à entrer à l'Ecole polytechnique. Ils étaient tous des esprits forts. L'un d'eux me dit un jour : « Comment s'occuper en-« core de la religion ? Les dogmes catholi-« ques sont des faussetés évidentes. On dit « dans l'Eglise que trois font un ; cela est « absurde : trois font trois. D'ailleurs, ajou-« tait-il, puisqu'il n'y a pas de certitude hors « des mathématiques, comment croire à « l'histoire de l'Evangile appuyée unique-« ment sur des témoignages humains ? »

« Je me souviens très-bien de l'effet que ces paroles produisirent sur moi. Je ne laissais pas voir la souffrance morale que j'éprouvais, mais tout ce qui était ténèbres pour mon esprit me glaçait le cœur. La vie de l'âme s'arrête en effet quand l'intelligence s'obscurcit. Je voyais beaucoup Champollion, qui depuis s'est rendu célèbre par la découverte des hiéroglyphes ; nous étudiions l'hébreu ensemble. Il donnait aux monuments égyptiens, dont il était déjà fort occupé, une antiquité qu'il a reconnu depuis être erronée ; il me parlait du zodiaque de Denderah comme d'un argument contre la révélation ; ses doutes, que lui-même a détruits depuis, me troublaient et m'arrêtaient dans la voie où j'étais entré.

« Quant à l'objection de mes condisciples sur la Trinité, elle serait tombée d'elle-même si j'avais su répondre que l'Eglise ne dit pas, sous le même rapport, qu'il y a unité et trinité en Dieu, et que trois personnes font une personne, ou que trois dieux font un Dieu, ce qui serait une véritable contradiction ; elle proclame seulement l'unité de la nature divine et la trinité des personnes ; elle dit

que trois personnes font un Dieu et non pas que trois dieux font un Dieu.

« Quand on n'est pas remonté de l'incrédulité à la foi par le travail de l'intelligence, auquel j'ai été condamné à cause de l'esprit du siècle où je suis né, on ne peut se figurer la joie que j'éprouvais à chaque idée juste qui détruisait mes objections et me faisait entrevoir la vérité.

« Je n'eus pas de peine à réfuter l'objection contre la certitude historique, puisque l'authenticité de tous les livres sur lesquels se fondaient mes études, n'était pas l'objet d'un doute pour moi.

« Est-ce que l'évidence n'est pas aussi entière dans l'histoire, dans la physique, dans la métaphysique, que dans les mathématiques?

« Ne suis-je pas aussi sûr de l'existence de Rome que de l'axiome : *La ligne droite est le plus court chemin d'un lieu à un autre?* C'est une certitude d'un autre genre ; mais c'est une certitude.

« J'avais alors seize ans; quelles perplexités on m'aurait épargnées, si, dès mon enfance, en me parlant de ces grandes vérités, on m'avait montré les moyens de les défendre contre les attaques ! Je puis dire que la religion a été pour moi une conquête ; mais après quelles souffrances et à quel prix je l'ai obtenue ! »

CHAPITRE IX.

Admirable passage de Fénelon.

« Je lus alors un passage de Fénelon, que je crois devoir rapporter ici.

« Je vous prie de remarquer qu'en citant des passages de nos grands écrivains catholiques, où se trouve, pour ainsi dire, toute la substance de la vérité religieuse, je ne m'écarte point du but que je me suis proposé : *l'histoire de mon âme.* Ces lectures, s'assimilant à mon intelligence comme les aliments au corps de l'homme, comme le rayon du soleil à nos yeux, deviennent une partie intégrante de cette intelligence même, et c'est ainsi que la consistance d'un esprit se forme par les lectures et par les enseignements, mieux encore qu'elle ne pourrait le faire par les méditations et le mouvement des idées.

« La pensée qui m'a dominé, quand j'ai entrepris ce récit, doit frapper déjà la vue du lecteur attentif. J'ai voulu montrer que cette société toute catholique renferme dans ses traditions, dans sa littérature, dans ce fonds commun des esprits où les générations qui naissent viennent puiser la vie spirituelle, tout l'aliment nécessaire pour les intelligences, comme elle renferme la nourriture des corps. Les écrivains même les plus opposés à la religion contiennent une portion de ces vérités essentielles. C'est la lumière voilée d'un soleil derrière les nuages. Leurs combats entre eux servent à manifester la vérité, qu'ils ont l'intention de retenir. C'est ainsi que Rousseau même dans ses erreurs détruisait les erreurs de Voltaire, et que Fénelon et Bossuet, présentant dans leur ensemble des vérités éparses et altérées chez les philosophes, portaient la conviction en moi, et complétaient le travail de mes idées. Sans doute, il serait plus satisfaisant pour l'orgueil de l'homme qu'il pût trouver la vérité par la seule force de sa pensée. Mais les choses ne se passent pas ainsi, et c'est une raison de plus de louer et de bénir la Providence, qui a pourvu à ce que la vérité se conservât dans une nation et pût arriver à tous les hommes. Saint Paul l'a dit : *Fides ex auditu, la foi vient de l'ouïe*, et les choses sont ordonnées de telle sorte, que tout cœur droit et toute raison saine, cherchant la vérité de bonne foi, sont assurés d'y parvenir dans une société chrétienne.

« Je lisais les *Entretiens du chevalier de Ramsay et de Fénelon.* Le chevalier de Ramsay avait été livré aux mêmes combats que moi. En 1710, il avait été frappé des mêmes objections ; il avait fait les mêmes questions à Fénelon, et voici les réponses qu'il a obtenues. C'est dans ces *Entretiens* que Fénelon s'est élevé le plus haut. Platon et Rousseau n'ont jamais rien écrit de plus sublime. Voici comment parlait, il y a près d'un siècle et demi, l'archevêque de Cambrai :

« Il ne s'agit pas d'examiner s'il est né-
« cessaire que Dieu nous révèle des mystères
« pour humilier notre esprit, il s'agit de sa-
« voir s'il en est révélé ou non ; s'il a parlé à
« sa créature, l'obéissance et l'amour sont in-
« séparables. Le christianisme est un fait.
« Dès que vous ne doutez plus des preuves
« de ce fait, toutes les difficultés s'évanouis-
« sent.

« Dieu n'a-t-il pas des connaissances in-
« finies que nous n'avons point ? Quand il en
« découvre quelques-unes par une voie sur-
« naturelle, il ne s'agit plus d'examiner *le*
« *comment* de ses mystères, mais la certitude
« de leur révélation. Ils nous paraissent in-
« compatibles sans l'être en effet, et cette in-
« compatibilité apparente vient de la peti-
« tesse de notre esprit, qui n'a pas de con-
« naissances assez étendues pour voir la
« liaison de nos idées naturelles avec ces
« vérités surnaturelles. Pourquoi rejeter tant
« de lumières qui consolent le cœur parce
« qu'elles sont mêlées d'ombres qui humi-
« lient l'esprit ? La vraie religion ne doit-
« elle pas élever et abattre l'homme, et lui
« montrer tout ensemble et sa grandeur et
« sa faiblesse ?

« Le christianisme n'est pas seulement une
« loi sainte qui purifie le cœur, il est aussi une
« sagesse mystérieuse qui purifie l'esprit.
« C'est un sacrifice continuel de tout soi-même
« en hommage à la souveraine raison. En
« pratiquant *sa morale*, on renonce aux plai-
« sirs pour l'amour de la beauté suprême.
« En croyant ses *mystères*, on immole ses
« idées par respect pour la vérité éternelle.
« Sans ce double sacrifice, des pensées et des
« passions, l'holocauste est imparfait, notre
« victime est défectueuse. C'est par là que
« l'homme tout entier disparaît et s'évanouit
« devant l'Etre des êtres.

« Au reste, pourquoi ces mystères ? Vous

« allez l apprendre. Voici le plan de la Bible :

« Dieu a tellement tempéré la lumière et « les ombres dans ses oracles, que ce mé- « lange est une source de vie pour ceux qui « cherchent la vérité, afin de l'aimer, et un « abîme de ténèbres pour ceux qui la com- « battent, afin de flatter leurs passions.

« Dieu veut être aimé comme il le mérite « avant de se faire voir comme il est. La « vue lumineuse de son essence nous dé- « terminerait invinciblement à l'aimer, mais « il veut être aimé d'un amour de pur choix. « C'est pour cela que tous les êtres libres « passent par un état d'épreuves avant que « de parvenir à la suprême béatitude de leur « nature ; le commencement de leur exis- « tence est un noviciat d'amour.

« Voilà le plan général de la Providence, « au lieu de ces tours faux et malins que « les incrédules donnent à la religion ; voilà, « pour ainsi dire, la philosophie de la Bi- « ble. Y a-t-il rien de plus digne de Dieu ou « de plus consolant pour l'homme que ces « hautes et nobles idées ? Ne devrait-on pas « les souhaiter vraies, supposé qu'on ne pût « en montrer la vérité ? »

« Ce passage de Fénelon me frappa telle- ment, que je portais partout ses entretiens avec M. de Ramsay, et que je les lisais à tous mes amis, qui en étaient émus comme moi.

« Quel est le voyageur qui, en parcourant des montagnes par un temps brumeux, n'ait pas été attristé du spectacle que présentent les objets tantôt cachés par les nuages, tantôt prenant des formes bizarres et fan- tastiques ? Tout est confondu. On ne sait plus de quel côté se diriger. Les précipices sont voilés, les arbres sont des fantômes, les maisons, des rochers ; on se méprend sur les distances ; mais qu'un rayon de soleil vienne à pénétrer au milieu de tout ce chaos, les fantômes se dissipent, et l'on voit des prai- ries d'une verdure brillante, de beaux châ- lets, des sapins magnifiques et des cimes majestueuses qui vont toucher le ciel. Alors on ne craint plus les abîmes, le chemin se déploie devant vous, et l'on peut jouir en toute sécurité des beaux spectacles de la na- ture. C'est une image de l'état où je me trouvais. »

CHAPITRE X.

Retour sur le passé.

« Je vous ai peint fidèlement mes pre- mières impressions quand je pris, pour ainsi dire, possession de la vie dans notre belle vallée du Graisivaudan. J'étais né en présence de la nature la plus riche. La beauté des sites, l'imposante majesté de ces montagnes couronnées de glaces éternelles, ces cascades, qui roulent en torrents entre des sapins jetés çà et là sur des pierres énormes détachées des rochers, le soleil se levant sur la cime des Alpes et projetant la lumière et les ombres du haut de ces pics, d'où l'on voit à ses pieds s'étendre les nua- ges où gronde la foudre ; tous ces spectacles, que j'avais sans cesse sous les yeux, avaient élevé mon âme ; elle semblait s'être agrandie par la contemplation de ces merveilles. Les objets extérieurs s'ajoutent, pour ainsi dire, à notre être. Le soleil, en les éclairant, les attache à nous par ses rayons, qui frappent en même temps notre œil et tout ce qui nous environne. Le chant des oiseaux, le balance- ment des feuilles et des arbres, le murmure de l'eau, les parfums des fleurs, la fraîcheur de l'air, la brise embaumée du soir, la saveur des fruits, nous mettent en possession de tous nos sens. Les images de grâce, d'har- monie, de beauté, de grandeur, répandues dans la nature, nous révèlent toute la puis- sance de notre âme.

« Ces rochers, que je gravissais et qui me donnaient l'idée de ma force, puisque je do- minais ces masses énormes, me faisaient sentir que j'étais vraiment le descendant de celui qui fut créé le roi de l'univers. Je me connaissais moi-même ; je connaissais ce que je voyais. Je valais donc beaucoup mieux que le monde et le soleil, merveilles admi- rables, mais qui n'ont ni le sentiment ni la connaissance de leur grandeur.

« Vous avez vu comment, bientôt après, les images de la mort avaient obscurci mon esprit, comment Voltaire avait jeté le doute sur mes rapports avec Dieu, et com- ment tout ce bonheur s'était écroulé pour moi. Cette joie, que j'avais ressentie à la vue de la lumière, de la voûte des cieux, de la verdure, de la beauté des plantes, du cristal des eaux, s'évanouit ; tout fut changé : la nature me parut morte, la vie ne me sembla qu'une apparence, la mort seule était réelle, et je tombai dans l'effroi et l'anxiété. Qu'y avait-il donc de changé ? Rien dans le ta- bleau, mais le flambeau qui l'éclairait s'était éteint dans mon esprit.

« Dans la situation d'âme où je me trouvais alors, toutes les images de la mort me cau- saient une horreur inexprimable. Je ne pou- vais pas m'approcher du lit des mourants. Je détournais la tête à l'aspect d'un cime- tière ou d'un convoi funèbre. J'étais comme ces hommes qui errent à tâtons dans les té- nèbres, en s'effrayant de tous les bruits, en reculant au contact de tous les objets. La seule incertitude sur l'immortalité de l'âme me rendait la vue de la mort insupportable, et, quand je compare mes impressions d'a- lors avec celles que j'éprouve aujourd'hui, je sens profondément le bonheur de la croyance en cette révélation, qui ne fait plus de la mort qu'un passage à la vie véritable, la transition du temps à l'éternité.

« Aussi, quand mon intelligence fut entrée dans la voie de la vérité, à mesure que je trouvais la possibilité, la vraisemblance, la vérité d'une révélation, je renaissais. Il restait sans doute encore autour de cet édi- fice de la religion bien des nuages, mais la raison les dissipait peu à peu, et je voyais l'espérance se lever à l'horizon.

« Je rentrais ainsi en possession de la vie par l'intelligence. Le soleil reprit son éclat, la nature sembla revivre tout entière. Le chant des oiseaux, le bruit mystérieux des

bois balancés par le vent, le murmure des eaux, toutes les voix de la création, enfin, redevinrent douces à mes oreilles. Je retrouvais mes premières impressions, mes premières félicités, grâce à la foi. C'était une véritable résurrection. Je ne dis point assez encore, car il y avait entre ces deux joies toute la distance qui existe entre la beauté suprême des vérités intellectuelles et les beautés naturelles du monde physique qui n'en sont que l'image.

« L'intelligence me faisait découvrir des rapports entre Dieu et moi: Dieu est celui qui est, je remontais donc à la source de la vie. Le monde était un spectacle ou je ne pouvais le voir, et qui devait me servir à m'élever à lui.

« Je sentais le besoin de ce qui est éternel. Tout ce qui me parlait de Dieu, d'une autre vie, de l'immortalité de l'âme, me faisait éprouver les plus délicieuses et les plus vives émotions. Ainsi la vie, voilà le premier besoin de l'homme, voilà ce qui se développe d'abord en nous. Les yeux, l'imagination, la mémoire, sont des moyens d'étendre notre existence en nous mettant en communication avec les objets extérieurs; mais l'homme a besoin d'avenir : s'il en doute, sa vie est empoisonnée, et ses rapports avec Dieu, aliment réel de son intelligence, peuvent seuls assurer son existence future et la calmer sur la vie présente.

« Je compris alors que la vérité est aussi nécessaire à l'esprit que le soleil à la vue. La vérité, c'est toute l'intelligence; et si la vie se développe pour la nourriture, l'intelligence ne peut vivre que de la vérité, son éternel aliment.

« Quand je repasse tout ce qui m'est arrivé, et que je songe comment Dieu m'a conduit à travers tous les dangers que mon imprudence m'a fait courir; quand je pense à la manière dont il m'a guidé, et comment il a fait entrer les erreurs mêmes de Voltaire et de Rousseau dans le plan de mon instruction, comment il m'a guéri de l'un par l'autre, et comment j'ai trouvé dans Rousseau même le contre-poison au mal qu'il pouvait me faire, je ne puis assez admirer ces combinaisons si justes, si variées, si imperceptibles, par lesquelles Dieu a mené mon cœur de la religion de l'ombre de la mort jusqu'à la lumière des vivants.

« Non, je ne puis me lasser d'admirer la bonté de la Providence qui auprès du poison m'a fait rencontrer le remède. Si j'avais commencé par lire Rousseau, peut-être serais-je resté plus longtemps dans l'incrédulité? Rousseau m'a guéri du déisme de Voltaire, au lieu que Voltaire n'aurait pu me guérir du mal que m'aurait fait le théisme de Rousseau. »

CHAPITRE XI.

Lecture de la Bible.

« Après avoir entretenu des impressions que j'ai reçues du livre de la nature, je dois vous parler du bonheur que j'éprouvai à lire la Bible, le livre de Dieu.

« Je lus la *Genèse*, *Job*, *Salomon*, les *Psaumes*, *les cantiques*, *Isaïe*, d'abord en littérateur, et je fus étonné du mépris que Voltaire affectait pour l'Écriture, car cette sublime poésie des livres saints me transporta d'admiration.

« Comment pouvais-je n'être pas frappé de la simplicité de l'histoire de Joseph? Où trouver un drame plus sublime que celui de Job? des hymnes, des odes, des cantiques comparables à ceux de Débora, de David, d'Isaïe? Job m'étonna par sa profondeur, et, dès cette époque, je commençai à le traduire d'après la Vulgate? Les douleurs de l'humanité sur la terre, où sont-elles peintes avec plus d'énergie? Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée aux malheureux, la vie à ceux qui sont dans l'amertume, qui attendent la mort sans qu'elle vienne, comme ceux qui creusent la terre pour y découvrir un trésor, et qui tressaillent de joie quand ils ont trouvé un sépulcre? Les voies de l'homme lui sont inconnues, et Dieu l'entoure de ténèbres. Ces images reproduisaient tout ce que j'avais éprouvé de triste et d'amer en l'absence de la foi.

« L'homme, né de la femme, vit peu de « jours, et il est rassasié de misères. Comme « la fleur, il s'élève et il est foulé aux pieds, et « il fuit comme l'ombre et ne s'arrête jamais. « Les jours de l'homme sont courts; ô Dieu! « vous avez compté le nombre de ses mois, « vous avez marqué le terme qu'ils ne pour- « ront dépasser. L'arbre qu'on a coupé n'est « pas sans espérance, il peut reverdir, il « porte de nouveaux rejetons. Quand sa racine « aurait vieilli dans la terre, quand son « tronc serait mort dans la poussière, il « germerait à l'approche de l'eau, et ses feuil- « les renaîtraient comme au jour où il fut « planté. Mais quand l'homme est mort, dé- « pouillé, consumé, où est-il? L'eau s'écoule « d'un lac, les fleuves tarissent; ainsi l'homme, « lorsqu'il a passé, ne revient plus. Jusqu'à « ce que les cieux soient détruits, il ne s'é- « veillera pas de son sommeil. » Toute cette poésie me ravissait. Quelle profonde mélancolie et que de grâce dans toutes les images de ce drame de la vie humaine!

« Nous nous sommes lassés, disent les im- « pies, dans la voie d'iniquité et de perdition; « nous avons marché par des chemins diffi- « ciles, et nous avons ignoré la voie du Sei- « gneur. Que nous ont laissé l'orgueil et « l'ostentation des richesses? Toutes ces « choses ont passé comme l'ombre, comme « le courrier qui se hâte, comme le vaisseau « qui fend la mer agitée, et ne laisse après « lui aucune trace, aucun sentier dans les « flots, ou comme l'oiseau qui traverse les « cieux, et dont on ne peut distinguer la « voie, mais seulement le bruit des ailes « quand il frappe l'air léger et s'ouvre ainsi « une route dans le ciel; il agite ses ailes, « il a disparu, et après, nul vestige de son « passage. Ainsi nous sommes nés, et sou « dain nous avons cessé d'être, et nous n'a « vons donné aucun signe de sagesse, et nous « avons été consumés par notre malice. Voilà

« ce que disent en enfer ceux qui ont pé-
« ché, parce que l'espérance du pervers est
« comme la poussière que le vent emporte,
« comme l'écume légère poussée par la tem-
« pête, comme la fumée que le vent dissipe,
« comme la mémoire d'un hôte d'un jour
« qui s'éloigne. »

« Ce magnifique langage m'étonnait. J'avais été si longtemps nourri dans l'idée que la Bible était un livre sans grâce ni beauté. Il me semblait aussi que toutes ces paroles avaient été écrites pour moi, et c'est là un des caractères particuliers de l'Ecriture. Destinées à l'humanité tout entière, elles semblent être un dialogue intime entre Dieu et l'âme de chaque homme qui les lit.

« Le *Cantique de Débora* n'est-il pas l'ode avec tous ses transports ! Quel feu ! quel mouvement ! Quoi de plus dramatique que la mort de Sisara, et ces illusions dont on berce sa mère, tableau emprunté de la Bible par lord Byron. Le trait de la fin est le dernier coup de pinceau donné à un chef-d'œuvre de poésie lyrique.

« Le *Psaume d'Asaph* me ravissait; indépendamment de la beauté de la poésie, il répondait à mon objection : Pourquoi le mal sur la terre ?

« Mes pieds se sont presque égarés, mes « pas ont presque chancelé, parce que je me « suis indigné, comme l'insensé, en voyant « la paix des impies. Ils n'ont pas de lan- « gueur qui les traîne à la mort; leur corps « est plein de vigueur. Ils ne connaissent ni « le travail ni les douleurs de l'homme. Ils « se parent de l'orgueil comme d'un collier « d'or; ils se couvrent d'un vêtement d'ini- « quité. Leur iniquité sort de leur abondance; « les pensées de leur cœur dérobent, elles « ravagent, elles se répandent en calomnies. « Ils parlent comme d'un lieu élevé. Ils op- « posent leur bouche au ciel, et leur langue « parcourt la terre. Et voilà pourquoi ce « peuple répète sans cesse : La coupe de « l'abondance s'épanche pour les impies ; et « il a dit : Dieu les voit-il ? Dieu en a-t-il « connaissance ? Voilà que ces impies, ces « heureux du siècle, multiplient leurs ri- « chesses ! C'est donc en vain que j'ai purifié « mon cœur et que j'ai lavé mes mains dans « l'innocence. J'ai été frappé de votre verge « durant tout le jour, et châtié dès le matin. « Je disais : Je raconterai ces choses, et la « génération de vos enfants m'a nommé pré- « varicateur... Et j'ai médité pour savoir, et « mes yeux n'ont vu qu'un grand travail, « jusqu'à ce que je sois entré dans le sanc- « tuaire de Dieu, et que j'aie compris la fin « des pervers. Vous les avez placés dans des « lieux glissants; vous les avez fait s'écrou « ler dans la désolation.

« Comment sont-ils tombés soudain dans « les ruines? Ils ont défailli, ils ont été dé- « vorés de terreur. Comme un songe, après « le rêve, ils se sont évanouis. Seigneur, « quand vous réveillerez les morts vous « mépriserez leur ombre. »

« Voyez comme dès son début Isaïe s'annonce en poëte inspiré : « Cieux, écoutez ! « terre, prête l'oreille ! le Seigneur a parlé.» Avec quelle force il parle de la vanité et de la fragilité des choses humaines ! « Les mor- « tels ne sont que de l'herbe, et toute leur « beauté ressemble à la fleur des champs. « Le Seigneur a répandu un souffle brûlant, « l'herbe de la prairie s'est desséchée, sa « fleur est tombée : oui, vraiment les peuples « sont comme l'herbe de la prairie ; l'herbe « sèche, la fleur tombe, mais la parole de « notre Dieu subsiste dans l'éternité. » Que ces leçons de morale sont vives et belles ! « Malheur à vous qui joignez toujours à vos « maisons une maison nouvelle, et qui éten- « dez vos champs sans mesure ! Voulez- « vous habiter seuls au milieu de la terre ? « Malheur à vous qui, dès le matin, vous livrez « à la volupté, et ne cessez jusqu'au soir de « vous enivrer des vapeurs du vin ! Malheur « à vous qui traînez l'iniquité comme de « longues chaînes, et le péché comme les « traits d'un char ! Malheur à vous qui êtes « sages à vos yeux ! Malheur à ceux qui « croient à leur prudence ! » Isaïe va-t-il menacer un peuple fier de ses flottes nombreuses, il s'écrie : « Malheur à la ville qui fait « retentir les voiles de ses vaisseaux comme « des ailes ! » Et cette image vive et rapide est empruntée à ces troupes d'oiseaux qui traversent les mers.

« Quand ma première impression d'admiration littéraire fut passée, je fus frappé des rapports étonnants de toutes les paroles d'Isaïe avec la mission du Christ, l'établissement de l'Eglise, et la fin de la Synagogue. Rome et Jérusalem, dans l'état même où elles sont aujourd'hui, me parurent prédites à toutes les pages.

« Ce qui me frappa le plus dans Isaïe, c'est que toutes les prophéties se rapportent au Messie; les unes déterminent le temps de sa venue, les autres déclarent ce qui est relatif à sa personne. Les troisièmes annoncent quelle sera son œuvre.

« Il n'y a pas un chapitre d'Isaïe qui n'ait produit sur moi la plus vive impression. J'ai lu ce grand prophète avec transport d'un bout à l'autre. Chaque verset était une révélation, et je défie un homme de bonne foi de le lire sans devenir chrétien. Jésus-Christ y est prédit à toutes les pages.

« Que je sentis bien alors la vérité de ces paroles de Rousseau : « Je vous avoue aussi « que la majesté des Ecritures m'étonne, la « simplicité de l'Evangile parle à mon cœur. » Sublimité et simplicité sont, en effet, les deux caractères du style de la Bible, et la sublimité et la simplicité doivent être les deux traits de l'esprit de Dieu, comme la justice et la miséricorde sont les deux traits du caractère divin. La Bible me mettait donc en communication avec Dieu lui-même. Je connaissais par elle sa parole et son cœur; aussi c'est avec le cœur qu'il faut lire l'Ecriture. Si l'univers révèle la grandeur de Dieu, la Bible nous révèle sa bonté. Le sentiment de cette bonté ne se trouve exprimé et approfondi que dans ce livre admirable, et ce sentiment est celui que nous aimons le plus

à trouver en Dieu, parce que sa bonté semble surtout faite pour nous. Le spectacle de la nature m'avait donné au plus haut degré l'idée de la puissance de Dieu, la religion me révélait sa sagesse, la Bible me manifestait son amour.

« Aussi je m'engageai, pour réparer le mal que j'avais pu faire en partageant les dédains de Voltaire, en les communiquant à mes camarades de collége, à traduire les livres saints et à consacrer à ce travail tout le sentiment poétique qui était en moi. »

CHAPITRE XII.

Suite de mes impressions.

« Vous avez vu comment les premières années de ma vie se sont écoulées au pied des Alpes. Les grands spectacles de la nature, continuellement sous mes yeux dans mon enfance, avaient élevé mon imagination et agrandi mon âme. La lecture des poëtes, d'Homère, de Virgile, de Tasse me remplit ensuite d'admiration pour le génie de l'homme. Tous les personnages de l'*Iliade*, de l'*Enéide* et de la *Jérusalem*, vivaient en moi; mais c'étaient là des fictions. La nature était morte à mes yeux, lorsque je n'étais pas sûr de l'immortalité de l'âme, lorsque je ne connaissais pas mes liens avec l'auteur de l'univers; tous les personnages créés par les poëtes, et que je ne devais jamais rencontrer, étaient un amusement pour mon imagination et non un aliment pour mon cœur.

« Dans la Bible, au contraire, tout était réel; c'était mon histoire, l'histoire de l'humanité, c'était l'histoire de l'auteur de ma vie, c'était la solidarité humaine. Grâce à la Bible, je me trouvais contemporain de tous les âges, citoyen de tous les lieux, et ma vie ne se bornait pas aux courtes années que nous passons ici-bas.

« Je voyais Dieu prendre soin de l'humanité, régler le sort des individus comme celui des nations, et, par une action constante, conduire tout à un but déterminé. Je le voyais l'œil toujours ouvert sur l'homme, le récompenser et le punir même dès cette vie. Dieu n'était donc plus ce Dieu muet, ce Dieu sourd, ce Dieu étranger à ma conduite, tel que me l'avaient peint les philosophes.

« La dégradation primitive de l'homme, écrite dans la *Genèse*, me montrait la source des maux que je ne pouvais expliquer, et j'en découvrais le remède dans ce libérateur promis comme le réparateur de la nature humaine. Le mal et la Providence, voilà ce qui me paraissait inconciliable, et j'avais follement abandonné une idée saine, l'existence de Dieu, à cause d'une difficulté qui m'avait paru insoluble, l'origine du mal; et maintenant je voyais se dérouler tout le plan de la divinité sur l'homme! Le malheur, punition d'une première faute, servait à réparer le mal, à développer la vertu, les qualités de nos esprits et de nos cœurs, à montrer tout l'amour de Dieu pour nous. Ce qui m'avait troublé, c'est la pensée que sous un Dieu bon, l'homme ne pouvait pas être misérable! Tout était devenu clair pour moi depuis que la cause du mal moral, cause du mal physique, m'était révélée.

« Avec quel attendrissement je vis dans l'Ecriture les infortunes de Joseph servant de degrés à son élévation, un peuple entier associé à son innocence et à son malheur; l'envie de ses frères le faisant parvenir au plus haut degré de puissance, et le rendant ensuite le sauveur de l'Egypte et de sa famille. La Bible est vraiment l'histoire de la Providence et de l'humanité! On y lit à chaque instant que la sagesse de Dieu atteint tout avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre, et dispose tout avec douceur. Dans ce plan sublime, tout ce qui existe ici-bas se rattache à un autre ordre de choses que nous n'apercevons pas encore; ce monde visible est l'ébauche d'un monde invisible, où tout sera remis à sa place; les prospérités du méchant sont de courte durée; les combats de la vertu lui assurent une félicité éternelle; les souffrances du juste seront suivies d'un prix immense de gloire et de félicité.

« Avec quel bonheur je trouvais dans Isaïe ces paroles que le prophète met dans la bouche de Dieu :

« Une mère peut-elle oublier son enfant,
« le fruit de ses entrailles? et quand elle l'ou-
« blierait, moi, je ne vous oublierai jamais.
« Je vous porte gravé dans ma main. » Et ces autres paroles du sermon sur la montagne : « Regardez les oiseaux du ciel, ils
« ne sèment point, ne moissonnent point;
« votre Père céleste les nourrit, et vous,
« n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? »

« Dieu s'occupe donc de moi, comme de
« Joseph, de Tobie, de Job, d'Abraham; il
« est mon maître, mon père, mon roi, mon
« législateur. Etre des êtres, quelle joie de
« me sentir uni à vous et de penser que vous
« êtes ce bon génie que, dès mon enfance,
« j'avais désiré pour guide et pour protec-
« teur!

« Seigneur, dit Isaïe, vous avez connu de
« loin mes pensées, vous avez prévu toutes
« mes actions. » Et comment douter que Dieu ne voie le secret des cœurs, quand il annonce l'avenir, et qu'il le déroule devant les yeux des prophètes? Sa prescience ne prouve-t-elle pas sa providence? Voilà les idées qui remplissaient alors mon cœur.

« Quand je compare les premières impressions que j'ai reçues du spectacle de la nature à celles que m'a fait éprouver la Bible, je ne puis assez remercier Dieu du bienfait de la révélation.

« Dieu est trop loin de moi, voilà la pensée qui attristait mon âme quand je contemplais les merveilles des Alpes, ou, dans une belle nuit, la splendeur d'un ciel parsemé d'étoiles. Dieu est près de tous ceux qui l'aiment, voilà la pensée douce et consolante que je rencontrais à chaque page dans l'Ecriture. L'univers m'avait manifesté la puissance de Dieu, la Bible m'apprenait donc à connaître sa bonté.

« Aussi Dieu, dans la Bible, a été plus grand pour moi, si je puis parler ainsi, que Dieu dans l'univers. J'éprouvais une jouissance que j'appellerai intellectuelle, quand Rousseau me prouvait que Dieu a donné à l'homme le sentiment du bien, la connaissance et la raison pour démêler la vertu d'avec le vice ; mais lorsque je voyais avec quelle bonté Dieu s'occupe des hommes, puisqu'il les aime jusqu'à vouloir naître, souffrir et mourir pour eux, mon cœur était inondé de douceur et mon esprit de ravissement.

« Ce qui me frappait encore dans l'Ecriture, c'est cet ensemble imposant où tout se tient, tout s'enchaîne, tout se lie, et par conséquent cette unité de plan, cette variété dans les détails, cet accord, cette harmonie. Là, point de confusion, point de disparate, comme dans les ouvrages des hommes. C'est l'histoire de la Rédemption, et l'on voit partout que, comme l'a dit un Père, le centre de l'homme est la volonté de Dieu, parce que l'essence de la volonté de Dieu, c'est le salut de l'homme. Dans la création, nous admirons cette sagesse qui a disposé les œuvres de la puissance pour les besoins, les plaisirs et l'instruction du genre humain? Quel spectacle en effet que celui de la belle vallée où j'ai commencé ma vie ! Des montagnes couvertes de neiges, des coteaux chargés de fleurs et de fruits, des prairies avec toutes les nuances des couleurs les plus brillantes, une rivière qui coule au milieu de la végétation la plus riche, et réfléchit dans ses mille détours des ombrages verts et un ciel d'azur ; et cependant la variété des détails ne nuit jamais à l'harmonie de l'ensemble ; le même accord entre toutes les parties se fait voir dans la Bible. Tout a pour objet le Rédempteur, et par conséquent le salut de l'homme. Il n'y a pas un événement, pas un fait, pas une parole qui ne se rapporte à Jésus-Christ. On dirait que Dieu, dans le temps, a tracé un cercle dont Jésus-Christ est le centre, et tous les siècles sont des rayons qui sont venus ou qui viendront y aboutir.

« On ne peut se figurer ma joie en lisant ces pages inspirées ; je me sentais pénétré d'une conviction de plus en plus intime et profonde, lorsque je me voyais éclairé de cette lumière pénétrante et vive sur mes rapports avec Dieu et avec l'univers. Je ne puis comparer mon bonheur à la lecture de la Bible qu'au plaisir que j'éprouvais quand, après avoir gravi péniblement une haute montagne, je découvrais un vaste horizon. L'air sur les Alpes, est plus vif, on y respire plus librement, on y arrive très-fatigué, et l'on ne sent plus sa lassitude ; j'éprouvais des joies et un bien-être semblables à mesure que je m'élevais dans le monde moral. Ne vous êtes-vous trouvé quelquefois dans un lieu où la nuit vous a surpris en arrivant? Vous avez entendu un bruit monotone ; si vous avez fait quelques pas dans les ténèbres, vous vous êtes heurté contre des pierres ou des arbres, vous êtes resté enfin sous l'impression des sensations les moins agréables. Quel changement s'opère dans votre esprit lorsque, le lendemain, à votre réveil, vous voyez que ce bruit était produit par de magnifiques cascades, dont les eaux écumantes brillent aux rayons du soleil, que ces pierres ou ces arbres étaient des statues parfaitement belles et des bosquets ravissants, et que les ténèbres vous cachaient un passage majestueux et riant, et des jardins délicieux !

« J'étais dans cette situation ; tout ce qui avait été obscurité pour moi dans l'univers devenait lumière. Les événements que je ne comprenais pas me semblaient maintenant des desseins de la sagesse et de la bonté de Dieu. La Bible était l'explication de tous les événements de la vie. Ainsi la nature m'avait donné l'idée du beau et m'avait inspiré un grand sentiment d'admiration ; les ouvrages de l'homme avaient été pour moi un témoignage de son intelligence et m'avaient manifesté sa prééminence sur tout ce qui l'entoure. La Bible parlait un langage qui pénétrait mon cœur. C'était la voix de Dieu, rendue sensible à mes oreilles et à mon intelligence. Je compris alors la vérité de ces vers du poëte :

La nature est muette, on l'interroge en vain,
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible et d'éclairer le sage.

« J'ai reconnu, grâce à la Bible, que Dieu tire du mal qu'il nous a laissé faire, parce que nous sommes libres, un plus grand bien encore ; et que sa sagesse brille encore plus quand on le voit régler jusqu'au déréglement des volontés libres, et faire rentrer leur désordre dans l'ordre universel.

« Sans doute il y a loin encore de ces idées aux sentiments produits en moi par la pensée que Dieu m'a créé pour le posséder, que telle est la fin pour laquelle il m'a donné l'être, que je contemplerai la beauté infinie, que je posséderai le bien infini pendant l'éternité. Aujourd'hui je vois Dieu dans tout ce qui se passe autour de moi, je sais qu'il me regarde sans cesse et qu'il m'aime avec une tendresse inexprimable ; mais la persuasion où j'étais qu'il ne pouvait pas tomber un cheveu de ma tête sans sa permission, commença en moi ce sentiment de résignation changé depuis en un sentiment d'adoration, mais qui suffisait alors pour me soumettre sans murmure à tous les accidents de la vie.

« Toutes ces impressions que je retrace ici se sont succédées en moi ; elles n'ont pas été simultanées, mais j'ai voulu les réunir parce qu'en me repliant sur moi-même j'en retrouve tout le développement. Voilà pourquoi j'ai interrompu la suite des événements de ma vie, sur lesquels j'ai besoin de revenir. »

CHAPITRE XIII.

Ma vie de collége.

« Vous avez vu que j'avais d'abord cher-

ché à communiquer à mes condisciples mes dédains pour la Bible. J'étais externe au collége de Grenoble. J'avais pour professeur en second un prêtre très-pieux, M. Jamet, qui m'inspirait un grand respect; il ne discutait pas avec moi, il me donnait de fort bons avis, et n'avait pas l'air de s'apercevoir de la disposition de mon esprit. La pureté de sa vie et son indulgence faisaient aimer la religion et me réconciliaient comme à mon insu avec elle. Plusieurs de ses maximes ont toujours été présentes à mon esprit, et je me rappelle encore la sérénité de son visage. Le jour de sa mort, une circonstance me frappa : le ciel avait été très-sombre toute la matinée; le soleil se dégagea des nuages un seul moment; ce fut celui où l'on descendit son corps dans la fosse disposée pour le recevoir. Tous ses élèves virent là comme un rayon de son auréole de gloire qui venait luire sur sa tombe. Je le rencontrais souvent chez un de mes condisciples que j'aimais beaucoup, avec qui je passais des journées entières à lire, à écrire ou à herboriser. J'étais de très-peu d'esprit et de cœur au collége, mais bien plus dans l'intérieur de la famille de mon ami.

« Je puis dire que j'ai goûté là toutes les douceurs de l'amitié. Que de fois, mon ami et moi, nous nous sommes assis sur nos coteaux, regardant le rocher de Saint-Nizier qui les borne, et nous demandant ce qu'il y avait de caché pour nous derrière la montagne ! Notre avenir cependant nous occupait peu, notre horizon moral ne s'étendait pas beaucoup plus loin que celui de notre vallée : le bonheur de nous voir, la certitude de nous retrouver encore le lendemain, l'idée que le lendemain ressemblerait à la veille, faisaient le charme de notre vie et nous suffisaient complétement. Combien d'heures nous avons passées à cueillir des plantes et à les dessécher, heureux de nous trouver ensemble ! Cette amitié a tenu une grande place dans ma vie, elle a été pour moi d'une grande douceur. Elle a servi à me révéler les joies des affections et le trésor d'amour que nous portons dans notre cœur. Ce qui me charmait surtout dans de semblables affections, c'étaient tous nos rapports si doux, nos entretiens, les impressions, les jugements mis en commun, la bienveillance réciproque, cette joie qui s'insinue dans les âmes et n'en fait qu'une de plusieurs. C'est cette douceur de vie que l'on aime dans ses amis, quand on ne connaît pas encore cette amitié sainte, le commerce des âmes unies pour s'élever à la contemplation du beau, à l'amour du bien, et pour vivre de cette charité, l'amour même de Dieu répandu dans les cœurs.

« Je retrouve dans mes papiers une relation d'un voyage en Maurienne (c'était en 1808), relation où je retraçais quelques-unes des impressions de cette époque. J'étais sorti de mes grands combats; j'avais déjà lu la *Profession de foi du vicaire Savoyard*. Je vais reproduire ici quelques traits de ce voyage : je n'y change rien. Ils aideront à faire mieux connaître la disposition de mon âme. Voici donc ce que j'écrivais alors.

« J'ai trouvé des amis, et ces amis m'ont « donné les plus grandes joies que j'aie éprou- « vées. Comme ils se retracent avec force « à mon souvenir, ces moments heureux où « rien n'était en moi que par mon cœur, ces « jours d'une félicité si douce et si pure « qu'elle me semble encore le bonheur que « nous réserve le ciel ! O mes amis, quand « vos yeux se fixaient sur les miens, quand « votre main pressait la mienne, j'étais « heureux, et ces impressions ont fait les « délices des premiers jours de ma vie. « Combien de fois, au milieu de nos herbo- « risations, assis près d'une cascade, au « bord d'un précipice, à la vue d'un magni- « fique horizon qui se développait devant « nous, seul avec mon ami, versant des lar- « mes de joie et recueillant les siennes avec « transport, me suis-je dit, ivre de mon bon- « heur : Moments délicieux, que votre sou- « venir aura pour moi de charmes ! Quand « je serai près d'expirer, que mes derniers « regards voient encore ce bois, ces vallées, « où j'ai cueilli des plantes avec mes amis; « où nous avons parlé de notre passé, de « notre avenir, du bonheur d'être ensemble; « que je me rappelle ma jeunesse, et je « mourrai content !

« Pendant tout le temps qu'a duré mon « voyage, mes amis ne sont pas sortis un « seul instant de mon souvenir. J'aimais à « les faire juges de mes actions, à les leur « faire partager, quoiqu'ils fussent bien loin « de moi. Je traversai notre belle vallée du « Graisivaudan, et j'arrivai aux Marches « pendant la nuit; la lune blanchissait les « maisons du village. Il était dix heures du « soir. Je ne songeais pas sans émotion que « dans ce lieu mon père avait passé son « enfance. Je me rappelai les récits de son « premier âge, la gaieté du village, la bonté « des maîtres du château, ces jeux si doux « et si simples; je n'avais rien oublié. En « arrivant à Chambéry, je courus aux Char- « mettes; j'y reconnus tout ce que Rousseau « a décrit : les coteaux, le chemin creux, « le ruisseau; mais j'y trouvai quelque « chose de plus, le souvenir de Jean-Jac- « ques. Chambéry est une ville assez jolie, « les maisons sont toutes couvertes en « ardoises, ce qui leur donne, au milieu des « arbres dont elles sont entourées, un « aspect agréable quand on est sur les co- « teaux qui avoisinent les faubourgs. Tous « les voyageurs ont vanté l'accueil aisé, « l'esprit liant, la bonté de ses habitants.

« De Chambéry à Montmélian il y a deux « lieues, et l'on passe à côté des Marches. « Du château de ce village, frontière de la « Savoie et du Dauphiné, de belles terrasses « descendent en amphithéâtre jusqu'à la « prairie qu'arrose l'Isère. La vue remonte « par des coteaux riants jusqu'à la cime des « Alpes couronnées de neige.

« Les fruits de l'Italie et de la Provence, les « oranges et les grenades, croissent sur les « terrasses du château; c'est un des plus

« beaux aspects de la vallée du Graisivaudan.

« Il est peu d'endroits aussi agréables que « Montmélian, vu de la rive gauche de l'Isère. Sur la rive opposée on découvre les « riches coteaux de Saint-Jean de la Porte, « de Saint-Pierre, d'Albigny. De tous les « côtés s'élèvent des montagnes couvertes « de neiges éternelles. A gauche, l'œil embrasse une partie de la vallée ; à droite, « dans le lointain, les balmes superbes du « Mont-Blanc. A Francen, la vue est magnifique. L'Isère se déroulait devant moi, « et Saint-Nizier, dans le fond, resplendissait « de l'éclat du plus beau couchant. Une « blancheur éblouissante, répandue dans le « ciel, contrastait fortement avec l'incarnat « le plus vif, et les arbres qui se dessinaient « sur ce fond paraissaient environnés de « lumières.

« J'approchais de la Maurienne. J'allais « voir ce pays où mon père avait été élevé. « J'étais heureux de ce souvenir, il ne me « manquait que mes amis. Ces belles cascades qui tombaient à mes pieds, ces rochers suspendus sur ma tête et qui semblaient à chaque instant me menacer de « leur chute ; ces grands arbres sur des précipices, ces branches sans cesse agitées « par un torrent, image de notre vie ; ces « villages épars sur des coteaux, cette vallée « qui semble se rétrécir à chaque pas et « qui s'ouvre tout à coup, offraient à chaque « instant un nouveau spectacle à mes yeux « étonnés.

« A deux lieues de Saint-Jean de Maurienne, on trouve un joli village appelé « Saint-Julien. Il faut traverser un pont pour « en sortir : comme je le passai avec plaisir ! « J'approchais de Saint-Martin. Je courais « dans ce village avec transport ; à tous les « pas que je faisais s'offrait à moi l'image « d'un père chéri. Ces arbres, ces maisons, « tout me parlait de lui. Quand il fallut partir, il me sembla que je quittais une seconde fois mon père. »

« Je passe ici les vers qui se trouvaient mêlés à cette prose ; mais ce que je ne dois pas oublier de rappeler, puisque j'écris l'histoire de mon âme, c'est la note que je trouve à la fin. Cette note a été écrite quatre ans après, à Paris. « J'ai relu avec étonnement ce voyage en Maurienne, je n'y ai « pas trouvé un sentiment pour le Dieu à « qui je dois tout. Je le conserve pour voir « l'état où se trouvait un cœur qui pouvait « déjà aimer, et qui n'aimait pas encore le « Dieu qu'il connaît enfin. Puisse-t-il ne « jamais l'oublier ! » (Mars 1812.)

« C'est après ce voyage, entrepris au mois d'octobre (l'automne est la plus belle saison de notre vallée), que j'entrai en rhétorique. »

CHAPITRE XIV.

Ma rhétorique.

« En rhétorique j'eus encore pour professeur un prêtre. Celui-là s'irritait de mes objections, il discutait avec moi ; ses réponses ne me satisfaisaient pas. Je me rappelle qu'un jour il me dit en pleine classe : « Vous faites avec moi comme Voltaire avec « le P. Porée ; voulez-vous être, ainsi que « lui, un étendard d'incrédulité ? » J'étais alors plein de dédain et de mépris pour la religion. Je n'étais occupé que du désir de savoir. J'embrassai avec ardeur une multitude de connaissances. Je dévorai tous les ouvrages littéraires. Je suivais en outre des leçons de mathématiques, pour lesquelles je n'avais aucun goût. Un de mes professeurs, qui m'enseignait cette science, a eu cependant une grande influence sur ma vie par son départ pour Paris, où il entra au séminaire de Saint-Sulpice. C'est là un de ces soins mystérieux de la Providence, imperceptibles d'abord et plus tard plus visibles ! Je ne savais pas alors qu'en allant le voir à Saint-Sulpice je devais y rencontrer l'homme qui, après le curé de Saint-Ferjus, m'a rendu le plus grand des services, M. l'abbé Teysseyre, celui qui a guéri mon cœur comme le premier avait servi à guérir mon esprit, et à qui je dois peut-être ma vocation pour le sacerdoce. Mais n'empiétons pas sur l'avenir.

« Au sortir de ma rhétorique, j'entrai à l'Ecole de droit de Grenoble. Je ne fis pas de philosophie. J'ai complété plus tard ces études à Paris ; elles ont remplacé mes études littéraires et affermi mon esprit contre l'incrédulité. C'est surtout pendant ma rhétorique et durant le temps que je passai à l'Ecole de droit que se fit en moi le grand travail dont j'ai parlé. Je ne pris, du reste, aucun goût au droit, pas plus qu'aux mathématiques.

« Mon esprit était occupé uniquement de littérature et de l'étude de la religion ; mais pendant que je cherchais les preuves du christianisme, mon cœur, qui n'était pas défendu par la religion, se laissa prendre à l'amour de la gloire humaine ; il fut tout entier aux succès des lettres. J'essayai de tout. J'apprenais les pièces de Racine, de Corneille et de Voltaire ; je lisais sans cesse, je copiais les plus beaux ouvrages littéraires, pour les apprécier davantage. Mes jours, mes nuits, se passaient dans ce travail. J'avais commencé un poëme sur la *Colombiade;* j'avais voulu faire une tragédie sur la *mort d'Abel ;* je lisais alors les *Mémoires* de Marmontel, et je me laissais séduire par le récit de son départ pour Paris, où il était allé chercher de la célébrité sous les auspices de Voltaire. Le jeune homme dont j'ai parlé, avec qui j'avais rencontré le curé de Saint-Ferjus, m'entretenait dans ces idées de vaine gloire et me poussait à faire un voyage dans la capitale. Nous lisions ensemble tous les ouvrages qui paraissaient alors. Il travaillait à une pièce de vers dont l'Institut avait donné le sujet, en promettant un prix au meilleur ouvrage ; je m'en occupai aussi. Je me vois encore avec lui, lisant au bord du Drac la *Lettre sur l'Italie* de M. de Châteaubriand à M. de Fontanes. Dans cette *Lettre* si remarquable, ce qui me frappa le

plus cependant, c'est la prière de M. de Châteaubriand au milieu de cette petite chapelle de la campagne de Rome, pour cet inconnu qu'il ne devait jamais revoir. Le sentiment religieux était toujours le plus fort en moi. »

CHAPITRE XV.

Lecture de Bossuet.

« J'étudiais alors le *Discours sur l'histoire universelle.*

« En lisant Bossuet, je fus frappé de voir que la même religion a toujours existé sur la terre; qu'Adam, les patriarches, Moïse et les prophètes, Jésus-Christ et les Papes, ont enseigné le même culte; que Jésus-Christ, attendu ou donné, a été, dans tous les temps, l'espérance ou la consolation des enfants de Dieu, et que le Dieu créateur et le Christ sauveur sont la religion de l'humanité.

« Comme ces faits répondaient bien à toutes les pensées de mon esprit et à tous mes doutes ! Quand j'avais pu un moment imaginer qu'il n'y avait pas sur la terre une révélation divine, j'avais douté de Dieu ! Il me paraissait impossible que Dieu eût créé l'homme sans se faire connaître à lui. Si Dieu n'a pas parlé à l'homme, Dieu n'existe pas, répétais-je; et je trouvais le catholicisme une religion aussi ancienne que le monde, continuée sans interruption, sans altération, et soutenue par la main de Dieu même.

« Je voyais le bonheur du premier état de l'homme après sa création, et je n'avais pu, en effet, sans une faute primitive, le péché originel, concilier nos misères, nos faiblesses avec la bonté divine. Dieu n'a donc jamais abandonné l'homme, Dieu a toujours parlé à son esprit et à son cœur, et l'humanité et la divinité sont tellement unies, que Jésus-Christ est un homme Dieu.

« Je comprenais que tout s'explique ainsi par la religion : la fraternité humaine est dans la Rédemption comme dans notre origine.

« Je voyais toutes les traditions s'accorder avec les traditions de Moïse; toutes parlent d'une première faute, toutes disent que l'homme avait emporté l'espérance en sortant du paradis terrestre. De la femme devait naître ce Messie par qui la tête du serpent serait écrasée.

« Quand l'idolâtrie se répandit dans l'univers, Abraham fut choisi pour conserver l'unité de Dieu et la promesse du Sauveur.

« Un peuple entier, sorti d'Abraham, exista au milieu de l'idolâtrie universelle avec la croyance en un seul Dieu et la promesse du Messie. Moïse avait promis un prophète semblable à lui, et l'histoire du peuple juif a été la préparation au salut du monde.

« Je voyais ce Messie prédit à Adam au sortir du paradis terrestre, puis à Abraham, à Isaac, à Jacob. J'entendais David parler de sa naissance dans les splendeurs de Dieu, lors même qu'il le montre les pieds et les mains percés. Isaïe annonce sa génération éternelle et sa naissance d'une vierge. Michée indique le lieu de sa naissance, d'autres annoncent l'adoration des mages, sa fuite en Egypte, son retour, sa demeure dans la ville de Nazareth, ses miracles, sa mort, les outrages qu'il a reçus, sa résurrection, son ascension, la réprobation des juifs, la vocation des païens, l'Eglise établie sur les ruines de la Synagogue. J'ai vérifié toutes ces prophéties dans l'Ecriture, elles sont toutes d'une exactitude frappante.

« Les Juifs, dépositaires de ces prophéties, ne pouvant plus les expliquer, ont prononcé l'anathème contre ceux qui supputent les temps du Messie; comme on voit, dit un Père, dans une tempête qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route, le pilote désespéré abandonner son calcul et aller où le mène le hasard.

« La religion s'est ainsi développée successivement comme toutes les œuvres de l'univers; à chaque chose son temps. Regardez les créatures. Voici d'abord une faible graine, puis un germe; de ce germe naît un arbuste, les rameaux et le feuillage s'étendent et se fortifient, l'arbre paraît, les bourgeons se forment, la fleur se développe et le fruit sort de la fleur. Ce fruit lui-même croît peu à peu, s'adoucit et acquiert une saveur agréable. Rien dans la nature qui n'attende et ne reçoive sa perfection du temps.

« Cette suite de l'histoire de la religion dans Bossuet répondait à toutes mes objections. Et je ne pouvais douter de l'authenticité des Livres saints et des prophéties, puisque l'Ancien Testament est entre les mains d'un peuple entier, des Juifs, ces aveugles portant en tous lieux un flambeau qu'ils ne voient pas et qui éclaire tout le monde. »

CHAPITRE XVI.

Retour sur moi-même.

« De tout ce que je vous ai dit de mes combats contre l'erreur et de mes souffrances, il est impossible de ne pas conclure que nous sommes entraînés vers la vérité par une force irrésistible; que notre intelligence a besoin de vérité, comme notre cœur de bonheur.

« Quand je me rappelle les efforts de mon esprit luttant contre l'ignorance; quand je me souviens de cette avidité de savoir qui cherchait à connaître tout ce qui est réellement, je ne puis pas douter que Dieu ne m'ait créé pour lui, pour la religion, qui établit entre lui et moi des rapports éternels.

« Je n'ai jamais pu me contenter de cet oreiller du doute dont parle Montaigne, et les subtilités des sophistes et les déclamations des rhéteurs n'ont jamais établi complétement leur règne sur moi.

« C'est un spectacle curieux que celui d'une âme au milieu d'une atmosphère d'incrédulité, écoutant tout, éprouvant de cruelles douleurs quand elle reçoit des idées

contraires à la religion, heureuse quand elle voit luire un rayon de vérité ; choisissant, comparant, d'après des sentiments qui sont en elle, sentiments d'ordre, de beauté, de justice, de raison, de vérité.

« Notre raison est donc une participation d'une raison plus haute, de la raison divine ; notre lumière est un reflet de la lumière incréée.

« Le vrai suicide moral consiste donc à détruire en soi le sentiment de Dieu, de l'ordre, du beau, du bien, du mal, de la foi, de l'espérance, de l'amour. Ces notions primitives dominent notre intelligence, et repoussent sans cesse tout ce qui tend à les obscurcir ou à les détruire. Fontenelle a eu raison de dire : « On croit reconnaître la « vérité la première fois qu'elle nous est an- « noncée. »

« Oui, le sentiment de Dieu, de l'infini, est en nous ; car une belle nuit, la vue des Alpes et de la mer, produisent sur nous quelque chose qui ressemble à l'impression que l'idée de Dieu fait sur notre âme.

« Il y a donc des premiers principes qui sont comme une ancre de salut pour l'intelligence, et sans lesquels elle flotterait à jamais dans le vide.

« Pendant longtemps je n'avais que des idées vagues ou fausses, et je ne voyais que des préjugés populaires dans les vérités de la religion. J'avais beaucoup de ces demi-lumières qui font apercevoir les difficultés sans donner la force de les résoudre. Il est certain que la religion ne me paraissait que fanatisme, et que j'aurais voulu voir le sacerdoce disparaître de l'univers. Je regardais la religion comme une sorte de mythologie, une suite d'inventions fabuleuses, une chose surannée. La religion détruite à mes yeux, il n'y avait plus de lien entre Dieu et moi. J'étais malheureux alors, je ne pouvais supporter la vie. La lumière avait cessé de luire dans mon intelligence.

« A mesure que j'avançai dans la connaissance de la vérité, j'éprouvai l'émotion d'un voyageur qui, longtemps perdu dans les lieux bas et profonds des catacombes, et après avoir déjà renoncé à remonter au séjour des vivants, aperçoit tout à coup dans le lointain un point douteux qui lui semble moins sombre que le reste. Il marche, et le point grandit à mesure qu'il avance : quelques pas de plus, c'est une étincelle ; quelques pas encore, l'étincelle est un flambeau ; il marche toujours en laissant derrière lui les ténèbres, il marche plus librement au milieu des objets que l'aube commence à blanchir, et va tomber enfin à genoux à l'entrée du gouffre inondé de lumière par le soleil qui rayonne dans toute sa splendeur au sein du firmament.

« Quelle reconnaissance ne dois-je pas à Dieu, qui n'a pas permis que je vinsse à Paris dans l'âge des passions, avant d'avoir affermi la vérité de la religion dans mon esprit ! Si j'étais arrivé dans cette capitale du monde sans connaître Jésus-Christ, j'aurais pu me perdre au milieu de la corruption de cette grande ville.

CHAPITRE XVII.

Continuation de la lecture de la Bible et du Discours sur l'histoire universelle.

« Tout, dans la Bible, me frappait de plus en plus. La définition de Dieu donnée par Moïse : *Je suis celui qui suis*, me parut digne de l'Etre infini. Ces mots : *Il a dit : que la lumière soit, et la lumière fut*, m'étonnaient par leur grandeur. Toutes les erreurs des païens, des athées et des panthéistes sont détruites par un seul verset de l'Ecriture : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Par un seul acte de sa volonté, Dieu a tiré l'univers du néant. Dieu est la source de tous les êtres ; tout remonte à cette nature bienheureuse, à cette bonté immense, à cette beauté si désirable, à cette source de la vie, à cette spirituelle lumière, à cette sagesse inaccessible. Dieu est le principe de tout ce qui existe. Ces mots si simples détruisent tous les systèmes des sages du siècle. Ils sont la révélation de l'origine du monde, et la preuve de sa fin. Les choses visibles n'ont commencé qu'après les invisibles. Le monde spirituel a précédé le monde sensible.

« La parole de conseil dont Dieu se sert pour la création de l'homme : *Formons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, me fit profondément réfléchir. Dieu, se parlant à lui-même, parle à des personnes. L'âme, créée à l'image et ressemblance de la nature divine, doit toujours demeurer uni à celui qui l'a formée ; c'est ce que signifie le souffle divin qui l'a fait naître. L'homme porte en lui l'image de deux grands mystères : le mystère de la Trinité et le mystère de l'Incarnation. Si la Trinité nous présente un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la vie, la puissance et l'amour ; l'âme de l'homme nous offre en elle trois attributs distincts, l'être, la raison et l'amour, tous trois ne faisant qu'une seule âme. La nature humaine et la nature divine en Jésus-Christ forment une seule personne. L'homme aussi est une substance spirituelle unie à une substance matérielle. Ces deux mystères de l'homme et de Dieu se soutiennent donc et s'éclairent l'un par l'autre. La nature humaine et la nature divine sont unies dans le Rédempteur, comme en nous la nature matérielle et la nature spirituelle. Sans doute ce sont là des mystères ; mais s'ils sont au-dessus de mon intelligence ils n'ont rien de contraire à ma raison et, ils sont démontrés vrais dès qu'ils sont démontrés révélés. Tout consiste à s'assurer de la révélation. Dieu a parlé à Moïse, il parle par l'Ecriture, et l'Ecriture rend témoignage de deux grandes vérités : la création et la rédemption. Jésus-Christ est aussi visible dans l'Ecriture que Dieu dans l'univers.

« La prophétie de Daniel sur la date de la naissance du Messie m'étonna par sa préci-

sion, et le grand évêque de Meaux développe admirablement cette preuve éclatante de la religion. Daniel, pendant la captivité de Babylone, annonce que le Christ paraîtra et *sera mis à mort. Christus occidetur*, soixante-dix semaines d'années après l'édit publié par Artaxerxès pour rebâtir Jérusalem ; que le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple, et qu'un autre peuple, dépendant d'un autre chef, viendra et détruira la ville et le sanctuaire (1). Prophéties merveilleuses accomplies par la mort de Jésus et l'entrée des Romains à Jérusalem ! Comment douter de l'existence de cette prophétie antérieurement à Jésus-Christ ? Et comment expliquer sans Jésus-Christ, non-seulement les prédictions qui déterminent le temps de la venue du Messie, mais encore celles qui décrivent sa personne, l'œuvre accomplie par lui dans le monde, et les moyens qu'il devait employer pour l'accomplir ? Toutes ces prophéties, si frappantes aujourd'hui, étaient interprétées par la synagogue avant la venue du Messie, comme nous les interprétons nous-mêmes depuis sa venue ; c'est depuis la mort de Jésus-Christ que les Juifs ont cherché à les obscurcir. Comment comprendre, sans le dessein formel de Dieu de manifester le Messie à l'univers, l'état actuel des Juifs dispersés dans le monde entier, pour attester la promesse d'un Messie ?

« Dans toutes les parties du monde connu, on trouve une synagogue, et l'on voit un peuple à genoux devant le livre qui contient son histoire, devant la loi qui lui fut donnée au Sinaï, devant les oracles annonçant le Sauveur du monde. Ce livre est fermé depuis plus de deux mille ans, et le peuple qui le conserve fidèlement atteste son authenticité, ce peuple que cinq mille ans n'ont pu détruire ni même altérer, qui est à l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérants, et dont les lois, les mœurs et les rites dureront autant que le monde ; malgré les haines et les persécutions du genre humain, ce peuple était le seul, avant la venue de Jésus-Christ, qui crût à l'unité de Dieu ; les autres nations étaient alors plongées dans l'idolâtrie. Le livre des Juifs, porté par eux dans tout l'univers, et qui intéresse à un si haut degré l'humanité, contient la grande promesse faite à Adam, à Seth, à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob ; il est conservé par un grand peuple sorti de la famille de Jacob, il est le plus ancien monument de l'histoire du monde primitif. Le commencement de ce livre a été conservé par les Samaritains, quand ils se séparèrent de Jérusalem, et le texte se lit encore entre les mains de quelques débris de Samarie retrouvés au pied du Liban. Trois cents ans avant Jésus-Christ, la Bible a été traduite en grec par les Septante, et cette traduction a rendu impossibles les altérations du texte et les falsifications qu'auraient pu vouloir y introduire les Juifs et les chrétiens. Ce livre qui annonce au monde un Messie, en décrit d'avance tous les traits.

« Comment un envoyé de Dieu pouvait-il prouver sa mission autrement que par des prophéties et par des miracles ? Et je vois Jésus-Christ établissant son autorité d'abord sur des prophéties, ensuite sur des miracles. *Sondez les Ecritures*, dit Jésus-Christ ; *elles vous parleront de moi. Voyez mes œuvres, elles me rendent témoignage.* Ce n'est que plus tard que j'ai appris à soulever les voiles mystiques dont l'Ecriture est couverte, et à trouver le sens caché renfermé dans le sens littéral.

« Je m'étais dit souvent : Les miracles, pour être admis comme preuve d'une révélation, doivent être des faits publics, palpables, visiblement contraires aux lois de la nature, et non pas des prestiges propres à fasciner les yeux.

« Les témoins de ces miracles doivent être à l'abri de toute illusion et de tout soupçon d'imposture.

« Il faut que les faits miraculeux n'aient pu être exagérés, altérés ou supposés.

« Et ces miracles de Jésus-Christ, qui étaient tous des bienfaits, ont eu des témoins, et ces témoins sont morts pour attester ce qu'ils ont vu, et ces témoins sont les apôtres ! Ils assurent qu'ils ont vu Jésus-Christ, qu'ils ont mangé et conversé avec lui depuis sa résurrection, qu'ils l'ont vu monter au ciel. Leur témoignage a été scellé de leur sang. Il a reçu pendant trois siècles le sceau de la certitude historique par le témoignage de leurs disciples et les disciples de leurs disciples. Ceux-ci ont soutenu par milliers, jusqu'à la mort, qu'ils avaient vu les miracles des apôtres, et le monde a été changé, parce qu'il a vu les merveilles opérées au nom de Jésus-Christ.

« Je remarquai dès lors la grande différence qui existe entre les martyrs du christianisme et les martyrs des autres religions. Les martyrs des chrétiens sont de véritables témoins dans le sens du mot grec μάρτυρ. En effet, les apôtres ne sont pas morts pour affirmer que Jésus-Christ était Dieu, comme les mahométans ont pu mourir pour soutenir que Mahomet était un prophète ; ils sont morts pour attester des faits qu'ils ont vus et sur lesquels ils n'ont pu tromper ni être trompés. Ce ne sont pas des fanatiques séduits par un grand homme, mais des témoins de faits miraculeux, et de faits sur lesquels leur témoignage pouvait s'exercer comme sur des faits naturels. Cette distinction me frappa ; elle était de la lumière pour moi.

« Je dois dire que dans mon examen du christianisme, je n'ai jamais cédé sur aucun point, sans être arrivé à la conviction, sans avoir donné une adhésion complète à chaque point, objet de mes doutes. J'ajouterai encore qu'à mesure que j'étudiais la religion, j'avais le sentiment intérieur de sa vérité, et que ce sentiment était une impres-

(1) Les soixante-dix semaines d'années forment, depuis la captivité de Babylone, les quatre cent quatre-vingt-dix ans après lesquels le Messie devait paraître dans le monde.

sion de lumière et de force, impression vraiment irrésistible.

« Bossuet me fit encore entrevoir que l'histoire était soumise à l'action providentielle, et qu'il y avait une raison divine des événements de ce monde. Cette vérité m'apparut seulement alors. Aujourd'hui elle fait ma joie et ma contemplation. L'ensemble et la liaison secrète de tout ce qui se passe autour de nous prouvent que les caprices et les passions des hommes ne changent rien aux desseins de Dieu. Je comprends aujourd'hui que Dieu est aussi grand dans le gouvernement physique de l'univers, dans la marche des empires que dans la vie d'une âme. Mais l'histoire a été longtemps pour moi un livre fermé. »

CHAPITRE XVIII.

Mes dernières objections.

« Quelques objections me restaient encore. Je vais les parcourir ici rapidement, parce que tout ce qui inquiète les esprits qui n'ont pas examiné m'avaient arrêté aussi.

« Le *Dictionnaire philosophique* et les plaisanteries de Voltaire sur la Bible m'avaient fait beaucoup de mal. J'ai reconnu depuis que Voltaire est rempli de mensonges. Il cite un chapitre de l'historien Josèphe, et pas un mot attribué par lui à cet historien ne s'y trouve. Il parle des ixions et des griffons, animaux fantastiques interdits par Moïse, et c'est une invention. Les mariages entre frères et sœurs n'ont existé que dans son imagination. Ezéchiel dit que les animaux mangeront la chair des braves, et Voltaire prétend que les Juifs mangeaient de la chair humaine, et il cite Ezéchiel. Il fait entendre que quarante-deux mille hommes furent égorgés pour n'avoir pas bien prononcé le mot *Schiboleth*. Son ignorance dépasse toute idée; il fait du *Sadder*, poëme persan, un homme.

« J'avais lu dans Voltaire que les Juifs ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Je fus bien étonné de lire textuellement dans Daniel que de cette foule de morts qui dorment dans la poussière, les uns se réveilleront pour une vie éternelle, les autres pour un opprobre éternel. J'ai remarqué plus tard qu'une foule d'objections élevées par l'ignorance contre la Bible viennent de fausses interprétations. Ainsi, le mot qu'on a traduit par *les géants*, veut dire *des hommes puissants*. Nabuchodonosor, devenu fou et se croyant un animal, a été présenté par Voltaire comme changé en bête. La consécration de Jephté au Seigneur est devenue, pour quelques traducteurs, un sacrifice sanglant.

« Combien de fois je m'étais dit que je ne pouvais admettre une religion qui fait un devoir à l'homme de croire sans examen, et je lisais le contraire dans les apologistes de la religion : *Nous devons*, dit saint Pierre, *être toujours prêts à répondre à tous ceux qui nous demandent raison de l'espérance que nous avons.*

« Notre religion craint-elle la lumière? « dit M. de Châteaubriand dans le *Génie du « Christianisme?* Une grande preuve de sa cé- « leste origine, c'est qu'elle souffre l'examen « le plus sévère et le plus minutieux de la « raison. Veut-on qu'on nous fasse éternelle- « ment le reproche de cacher nos dogmes dans « une nuit sainte, de peur qu'on n'en décou- « vre la fausseté? Le christianisme sera-t-il « moins vrai quand il paraîtra plus beau? « Bannissez une frayeur pusillanime. Par « excès de religion, nous ne laissons pas la « religion périr. Nous ne sommes plus dans le « temps où il était bon de dire : *Croyez et « n'examinez pas*. On examinera malgré nous, « et notre silence timide, en augmentant le « triomphe des incrédules, diminuera le « nombre des fidèles. »

« L'Amérique, peuplée quand Christophe Colomb y débarqua, était une objection pour moi. La lecture de Robertson et tout ce qu'il raconte de la manière dont l'Amérique reçut les diverses peuplades du Nord et du Midi, suffit pour me détromper.

« Une autre objection se présentait souvent à mon esprit; elle avait puissamment contribué à mon éloignement pour la religion : c'est l'esprit d'intolérance imputé au clergé. Les *Incas* de Marmontel avaient fortifié les préventions que m'avaient données sur ce point l'*Essai sur l'histoire générale*. Je demandai la vérité à l'étude des faits, et je vis, dans l'*Histoire ecclésiastique*, saint Ambroise refusant de communiquer avec ceux qui poursuivaient la mort des hérétiques. J'entendais le Pape Grégoire disant à l'évêque de Terracine, qui avait chassé les juifs d'un lieu où ils s'assemblaient : « Nous « voulons que vous fassiez cesser ces plain- « tes, car c'est par la douceur, la bonté, les « exhortations, qu'il faut appeler les infidèles « à la religion chrétienne, et non par les « menaces et la terreur. Il ne faut pas les « amener malgré eux, puisqu'il est écrit : « *Je vous offrirai un sacrifice volontaire.* »

CHAPITRE XIX.

Suite des objections.

« Les objections contre le déluge et contre la chronologie ne résistèrent pas à l'examen. Je lus l'*Histoire ecclésiastique* tout entière, et je fus frappé de la marche étonnante de Dieu par rapport à l'Eglise, de la séparation des deux puissances, principe de la vraie liberté, de l'abolition de l'esclavage et de l'établissement du droit des gens, bienfaits admirables dus au clergé, ministre du christianisme. Les recherches de la Société asiatique, établie à Calcutta, ne laissèrent aucun doute dans mon esprit sur l'identité des traditions indiennes et des traditions mosaïques. Les géologues avec leurs couches de terre, les chronologistes avec leurs dynasties chinoises ou égyptiennes, les astronomes avec leurs périodes qui me glaçaient autrefois, ne me faisaient plus aucune impression.

La *Genèse* avait triomphé de ces nouvelles attaques comme elle avait triomphé des anciennes : les entrailles de la terre et les régions des étoiles n'ont pas fourni un argument solide contre la religion du Fils de l'homme et du Fils de Dieu.

« L'argument de Bayle sur la prescience et sur l'origine du mal m'avait embarrassé plus qu'inquiété.

« La lecture de la *Théodicée* de Leibnitz dissipa tous mes doutes, ainsi qu'un passage de Fénelon, où il montre très-bien que la prescience de Dieu n'influe pas plus sur les actions de l'homme que notre post-science, la science historique, sur les actions de ceux qui ont vécu avant nous. « La pierre arra-« chée aux carrières demande-t-elle compte « à l'architecte, dit Leibnitz, d'avoir été en-« levée à la terre pour y être bientôt repla-« cée et servir aux fondements d'un temple? « Les colonnes, avant que le fronton les « surmonte, doivent-elles s'étonner d'être « ainsi exposées aux vents et à la pluie, et « accuser l'architecte d'agir sans plan et sans « intelligence? Attendons aussi que l'œuvre « de Dieu soit complète, et lorsque nous « connaîtrons les raisons de toutes les cho-« ses créées, nous les trouverons pleines de « sagesse. »

« Je compris alors qu'il suffisait d'étudier la religion pour trouver des réponses aux objections, et que l'ignorance seule causait l'éloignement de tant de personnes pour elle.

« Je vis donc que, pendant quelques années, je n'avais fait que m'élever contre des imaginations fantastiques, croyant réellement combattre en elles la foi du chrétien; impie et téméraire que j'étais, de condamner ce dont il eût fallu d'abord m'instruire avant d'oser en parler!

« Je ne puis dire la réaction qui se faisait dans mon esprit contre ceux qui m'avaient trompé; car il n'est pas plus permis d'abuser de l'esprit et du talent pour corrompre que du pouvoir pour opprimer.

« Quand le breuvage est mortel, qu'importe qu'il soit présenté dans une coupe d'or? Qu'importe que Voltaire et Rousseau aient été de grands écrivains, puisqu'ils étaient de grands corrupteurs? Ce qu'il y a de plus odieux dans leur conduite, c'est qu'ils ont renouvelé les objections de tous les hérétiques, de Celse, de Julien, de Porphyre, sans citer les réponses d'Origène, de Tertullien, de saint Augustin. Ils ont copié les livres des juifs, des protestants et des sociniens, sans dire tout ce qui leur avait été répondu par Bossuet, Fénelon, Leibnitz, etc. Ils ont appelé à leur aide tous les secours des sciences, les relations des voyageurs, sans critique, sans discernement. La foi gênait leurs passions, ils ont voulu la détruire. On l'a dit depuis longtemps, si la foi était sans conséquence pour la conduite, tout incrédule deviendrait croyant.

« L'exemple de la conversion de La Harpe me toucha beaucoup, ainsi que tout ce qu'il écrit contre les philosophes, son *Discours sur la poésie sacrée* et ses *Fragments d'apologie de la religion chrétienne*, que je lus alors. Il connaissait bien Voltaire et les philosophes. Ses réponses à leurs sophismes sont péremptoires. Quand je suis arrivé à Paris, Dupuis et Volney avaient encore des partisans; le livre des *Ruines* de l'un, et l'*Origine des cultes de* l'autre, de nombreux lecteurs. Jésus-Christ était le soleil, les apôtres les signes du zodiaque, la sainte Vierge la constellation de la Vierge, Adam celle du Bouvier, la fête de Pâques l'entrée du soleil au signe du Bélier. Ce système a été livré au ridicule, et ne méritait pas une autre réfutation. On a très-bien montré que l'histoire de Napoléon pouvait être expliquée de la même manière; que ses voyages d'un bout de l'Europe à l'autre représentaient la marche du soleil autour du globe; les douze maréchaux, les douze signes du Zodiaque; enfin, que toute sa vie n'était qu'un tissu de fables renouvelées de la mythologie païenne.

« Il était enfin clair pour moi qu'il n'y a sur la terre qu'un seul culte, par lequel je puisse être agréable à Dieu; que rien ne m'importait plus que de connaître ce culte; que je ne pouvais le découvrir que par la voie de la raison ou par la voie de la révélation; que la raison, obscurcie par les passions, est insuffisante pour arriver à cette découverte; que d'ailleurs la religion consiste dans des devoirs que Dieu prescrit à l'homme; que la raison ne peut sonder les desseins de Dieu : d'où résulte la nécessité de la révélation. Je reconnus encore que la connaissance d'un Dieu imprimée dans l'âme avait été défigurée et presque anéantie avant Jésus-Christ; que toutes les nations n'avaient alors qu'une idée confuse de la Divinité; que les hommes étaient prosternés aux pieds des idoles, et que la révélation seule leur a fait connaître le principe de nos vices, l'étendue de nos maux, et le remède qui doit les guérir. »

CHAPITRE XX.

Mes études philosophiques.

« Je ne puis trop redire le bonheur que j'éprouvais de voir toutes mes objections disparaître une à une. Je me suis déjà servi de la comparaison des brouillards des Alpes, et de la lumière qui les dissipe; je la retrouve dans le Dante. Permettez-moi de la citer ici :

> Ricorditi, lettor, se mai nell' Alpi
> Ti colsi nebbia per laqual vedessi
> Non altrimenti che per pelle talpe,
> Come, quando i vapori umidi spessi
> A divadar cominciansi, la spera
> Del sol debilemente entra per essi :
> E fia la tua immagine leggiera
> In giugnere a veder, com' io vividi
> Lo sole.

« O lecteur, si jamais, dans les Alpes, tu « as été surpris par un brouillard à travers « lequel on ne peut pas plus distinguer les « objets, que certains animaux ne peuvent

« les reconnaître à travers la peau qui recou-
« vre leurs yeux, rappelle-toi comment les
« rayons du soleil pénètrent peu à peu les
« noires et humides vapeurs, quand elles
« commencent à se dissiper, et tu auras une
« faible idée de l'aspect que m'offrit le so-
« leil. »

« J'avais lu la philosophie sèche de Condillac, et je n'en avais rapporté que des doutes. Je me vois encore emportant dans mes promenades le *Traité des sensations*, que me vantaient mes camarades de collége, imbus alors de tous les préjugés philosophiques. Ce livre me glaça. Cette statue recevant l'esprit successivement par ses sens me paraissait une idée froide et triste. Mais Voltaire m'avait tant répété l'axiome d'Aristote : Rien ne peut être dans l'esprit qu'il n'ait été auparavant dans les sens, *Nihil est in intellectu quam prius fuerit in sensu*, que je subissais encore son influence, même à mon insu. Je crus donc quelque temps, avec Condillac, que nos pensées étaient des *sensations transformées*, et avec Locke, que la matière pouvait être susceptible de la faculté de penser.

« D'après Hume et d'après Locke, il n'existe ni esprit ni matière ; il n'existe que des esprits sans objet ; ombres vaines que l'imagination retient suspendues en quelque sorte sur l'abîme du néant universel.

« Locke, Berkeley et Hume anéantissaient l'esprit et la matière. Le scepticisme universel est le résultat de cette philosophie.

« J'étudiai Platon, Descartes, Malebranche, et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, de Bossuet, et toutes ces études m'amenèrent à ces conclusions philosophiques si simples et si claires :

« Il y a en dehors de nous une raison essentielle, commune à toutes les intelligences ; une lumière éternelle, supérieure à nos esprit, qui contient en elle-même tous les principes des sciences et des arts, tous les principes de la morale et des lois que nous devons suivre ; en un mot, une raison suprême, nécessairement existante.

« Il y a en nous une raison naturelle,
« commune à tous les hommes, qui est un
« don du créateur ; c'est l'œil, pour ainsi dire,
« que nous avons reçu pour contempler la lu-
« mière de la raison suprême, pour en re-
« cevoir les rayons dans notre âme et pour
« les développer par notre attention.

« Il y a aussi dans le monde une espèce
« de raison arbitraire, une raison factice ou
« de création purement humaine que chacun
« se fait à lui-même selon ses vues particu-
« lières, pour la substituer à la place de la
« raison universelle dans ses raisonnements,
« et plus encore dans sa conduite. » Notre
« raison est donc le regard de notre âme, et
« doit s'attacher à rechercher la vérité, à
« l'aide de la raison de Dieu, qui conserve
« des communications ineffables avec la rai-
« son de l'homme. »

« Voilà la philosophie à laquelle j'arrivais, après avoir traversé celle de Locke et de Condillac.

« Avec Descartes et Malebranche, j'avais trouvé un terrain solide, et je dois ajouter que les ouvrages de M. de Bonald sur la métaphysique fortifièrent en moi la philosophie spiritualiste et catholique. Ses dissertations sur cette belle question posée par Rousseau : *La parole a été nécessaire à l'homme pour inventer la parole*, me ravirent d'admiration. « Pour moi, dit Rousseau, convaincu
« de l'impossibilité presque démontrée que
« les langues aient pu naître et se former
« par des moyens purement humains, je
« laisse à qui voudra l'entreprendre la dis-
« cussion de ce difficile problème. »

CHAPITRE XXI.

De ma volonté et de mes affections.

« Pendant ce travail de mon intelligence, qui l'absorbait tout entière, que devenait la partie active de moi-même ? Où était ma volonté ? quels étaient mes sentiments ? quel était le mobile de mes affections ?

« Outre le désir invincible de connaître, désir qui existe dans l'homme, il y a en lui un besoin irrésistible d'être et d'aimer. La raison doit tout conduire en nous ; mais, pour qu'elle conduise, il faut qu'elle ait elle-même une règle, et cette règle est dans la parole, dans la volonté de Dieu, dans la religion. La religion ne pouvait pas régler mon intelligence, puisque mon esprit lui demandait compte de ses titres. La religion dirige tous les mouvements de l'âme, les sentiments, les agitations qu'elle éprouve, comme l'amour, la haine, la crainte, l'espérance, le désir, les passions, enfin. Mais quand la religion ne domine pas l'intelligence, la raison n'est plus souveraine, et l'âme ressemble à un vaisseau flottant au gré des vents et des flots, sans boussole et sans gouvernail.

« Ni Créateur, ni créature, dit le grand
« poëte de l'Italie, n'ont existé sans amour.
« Le cœur, créé pour aimer vite, se dirige
« vers tout ce qui lui plaît ; l'imagination
« nous retrace l'objet réel, et nous en déve-
« loppe tellement le charme, que l'esprit est
« captivé et se porte tout entier vers cet
« objet. Ce sentiment devient une nouvelle
« nature. De même que le feu s'élève en
« haut et tend à monter toujours, ainsi l'es-
« prit conçoit un désir qui est une conti-
« nuelle aspiration, et il ne s'arrête plus
« qu'il n'ait obtenu ce qu'il veut. La raison
« doit repousser les affections coupables ;
« elle doit conseiller, diriger, et garder la
« porte de nos pensées. » Mais quand la raison cherche elle-même des bases, elle ne peut plus servir à diriger les sentiments et les actions ; voilà pourquoi, pendant que mon esprit cherchait la vérité, mon cœur était complétement livré à lui-même.

« Nous avons tous le désir d'être heureux, nous éprouvons tous le besoin d'étendre notre existence par les richesses ou par l'opinion des hommes ; la fortune ne me tentait pas, mais la gloire, c'est-à-dire le sentiment de l'immortalité, séduisait mon ima-

gination. Les lettres m'en parurent le moyen. La volonté s'attache à tout ce qui nous paraît un bien. Cet éclat de la réputation me paraissant un bien réel, ma volonté inclinait de ce côté. Je ne songeais pas alors que ces idées de gloire ne reposent sur rien de solide.

« C'est de la vérité que dépend notre destinée éternelle; tout le reste passera, et cette vérité ne passera point. Les sciences en elles-mêmes honorent Dieu, puisqu'elles s'occupent de ses ouvrages; elles honorent l'homme, puisqu'elles signalent l'énergie de ses facultés. Il en est de même des arts, dont notre imagination a fait l'espèce de création que Dieu a voulu permettre à l'homme, l'imitation des choses créées. Mais cette imitation n'est pas au-dessus des choses mêmes, et finira comme elles. Tous ces ornements d'un édifice périssable tomberont avec lui; et si l'homme, bercé par ses illusions, oublie la nature des choses, elles ne continuent pas moins à entraîner dans leur cours, vers un terme inévitable, tout ce qu'il se plaît à éterniser dans ses chimères. Qu'importe que ceux qui ont chanté le soleil et les mers, ou qui les ont transportés sur la toile coloriée, aient appelé immortels, dans leur langage d'un jour, ces fragiles monuments d'un jour! Où seront les chants et les couleurs, quand le soleil et les mers ne seront plus? Qu'importe que ceux qui ont présenté sur la scène les actions des rois et des héros se flattent d'une gloire aussi durable que celle de leurs personnages! Que deviendra cette scène de gloire, quand le grand théâtre du monde se sera lui-même éclipsé? Enfin, qu'importe qu'un Newton ait calculé les lois du mouvement des corps célestes, sans pouvoir soupçonner même la cause de ce mouvement? Que restera-t-il à Newton, quand tous ces corps innombrables et immenses rentreront dans le néant (1)?

« C'est cependant ce sentiment de vaine gloire littéraire qui m'a fait sortir de la belle vallée où je suis né, quitter ma famille, mes amis, pour venir dans la capitale, où je ne connaissais personne.

« Mais Dieu s'est servi de ce mobile pour m'amener dans cette grande ville où je devais être conduit jusqu'au sacerdoce.

« Je ne savais pas pourquoi Dieu m'attirait à Paris : Je rêvais la vanité, j'ai trouvé la vérité.

« La bonté de la Providence sur moi s'est manifestée sans aucune participation de ma raison, et j'ai été conduit pour ainsi dire à mon insu dans la voie où elle voulait me faire entrer; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ma liberté a été entière, quoique mes plans et mes projets fussent différents des résultats où je suis arrivé.

« Je trouve dans les *Confessions* de saint Augustin les mêmes réflexions quand il parle de son départ pour Rome :

« Ce fut par un dessein de votre providence, « dit ce grand homme, que je me laissai « persuader d'aller à Rome et d'y enseigner « ce que j'enseignais à Carthage· dans ces « petites choses se découvrent la profondeur « de vos conseils et votre miséricorde tou- « jours présente pour nous secourir.

« C'était vous, mon Dieu, vous, mon es- « pérance et mon partage dans la terre des « vivants, qui, pour sauver la vie de mon « âme, m'excitiez ainsi à changer de pays; « c'était vous qui me faisiez si vivement « éprouver ces dégoûts qui me poussaient « en quelque sorte hors de Carthage; vous « encore qui me présentiez ces amorces par « lesquelles je me sentais attiré vers Rome.

« Vous seul, mon Dieu, vous seul saviez « la fin pour laquelle je partais d'ici pour « aller là. Votre miséricorde m'a conduit « sans péril au travers des flots jusqu'à cette « source des eaux vivifiantes de votre grâce « qui devait me purifier de toutes mes souil- « lures. Vous aviez résolu de m'arracher à « mes passions mêmes qui m'entraînaient. »

(1) La Harpe.

CHAPITRE XXII.

Départ de Grenoble. — Arrivée à Paris.

« Je lisais habituellement le *Mercure*. Les articles de M. de Fontanes sur madame de Staël et sur M. de Châteaubriand, *le Jour des morts*, les vers adressés à l'illustre chantre des *Martyrs*, m'avaient inspiré pour ce grand maître de l'Université la plus grande confiance. Je lui écrivis pour lui demander de me donner une place auprès de lui. Je lui fis ma demande en prose et en vers. Je reçus deux lettres : M. de Fontanes me donnait quelque espérance. Je pris la résolution de partir pour Paris, et je disposai tout pour ce voyage.

« J'obtins de mon père et de ma mère leur consentement, parce qu'ils ne croyaient pas que j'en userais sitôt; mais ma détermination était prise, je ne pensais plus qu'à l'exécuter. J'avais un parent à quelques lieues de Lyon; je devais m'arrêter quelques jours chez lui. Habitué comme je l'étais, par mes herborisations, à faire de grandes courses à pied, je me levai un jour à cinq heures du matin : c'était au mois de mars 1810; je sortis de ma chambre et je descendis l'escalier. Je trouvai ma sœur aînée, qui avait compris la veille ma résolution; elle m'attendait. Elle m'embrassa en pleurant, et voulut me donner tout ce qu'elle possédait de plus précieux pour me servir en cas que j'eusse besoin d'argent.

« Je n'oublierai jamais son émotion Je lui dis adieu en pleurant, et me voilà longeant les terrasses du jardin de Grenoble et me dirigeant vers la porte de France, traversant Voreppe, Moirans, Rives, laissant derrière moi ces montagnes et cette vallée où s'était passée mon enfance, et où j'avais commencé ma jeunesse. Quand l'horizon se développa devant moi sans être borné de tous côtés par des rochers, il me sembla que j'entrais dans un autre monde et une vie nouvelle.

« Je me retournai, et fis mes adieux à nos

montagnes. Et je me souviens moins de mon regret en les quittant que de ma joie, quand je les revis en 1812 (1).

« Combien de fois je me retournai vers Grenoble ! que de peine j'avais à m'arracher de l'aspect de cette belle vallée !

« De Bourgoing à Lyon je pris les voitures publiques, ainsi que de Lyon à Paris. Le souvenir de ce voyage le plus présent encore pour moi, c'est, près de Fontainebleau, l'aspect de toutes ces petites voitures dont les cochers criaient : Paris ! Paris ! Ce mot était magnétique. La curiosité me soutenait. Je croyais que j'allais entrer dans une ville d'or et de marbre ; tous les hommes que je devais voir m'apparaissaient comme des géants. Quelle fut ma surprise quand on me dit : *Voilà Paris*, et que je me trouvai dans le faubourg Saint-Marceau ! Je ne pouvais revenir de ma surprise. Je descendis dans un hôtel de la cour du Commerce ; je pris là une petite chambre très-modeste, et je me hâtai d'aller rue Dauphine, chez un jeune homme avec qui j'avais herborisé dans nos Alpes, et qui depuis deux ans était à Paris. Il me conduisit partout. J'étais pressé de voir mon professeur de mathématiques, et je me rendis, quelques jours après mon arrivée, au séminaire de Saint-Sulpice. Je trouvai là M. David ; il me reçut très-bien, et me présenta à un ecclésiastique qu'il me dit être notre compatriote. Je n'entreprendrai pas de peindre l'impression que me fit l'abbé Teysseyre ; je sentis pour lui un attrait irrésistible. Je promis de le revenir voir souvent et j'ai tenu ma parole. Je puis dire comme saint Augustin parlant de saint Ambroise : « C'est vous, Seigneur, qui me meniez in- « visiblement vers lui, afin que, m'ouvrant « les yeux, il me menât ensuite vers vous. Je « commençai aussitôt à l'aimer. J'étais sus- « pendu tout entier aux paroles qui sortaient « de sa bouche. »

« Je voulus être présenté aux personnages les plus marquants de cette époque, et je vis successivement MM. de Châteaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, Palissot, Andrieux, Saint-Ange, de Talleyrand, de Bonald, MMmes de Staël, de Genlis, de Laval, de Coigny.

« Paris était alors rempli du mouvement des fêtes du mariage de Napoléon. Nous étions en 1810. Je partageai ma vie entre les cours publics au Collége de France, mes travaux littéraires, le Théâtre-Français, le Théâtre-Italien, le musée, quelques promenades autour de Paris, à Bellevue, Versailles, Chantilly, Morfontaine, Ermenonville. J'allai aux Français entendre Talma, et je me rappelle encore l'impression profonde que me firent les *Horaces*. Je pleurai d'admiration en entendant ce vers du viel Horace à ses enfants :

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

« Ce sentiment de l'admiration a toujours été un des sentiments dominants de ma vie, et ce vers un de ceux que j'ai le plus goûtés.

« J'allais passer au musée, où se trouvaient alors les plus beaux tableaux de l'Italie, des journées entières en contemplation. Je recherchais surtout, dans la peinture, l'élégance.

« La beauté des formes antiques, la pureté du langage, l'harmonie des sons, mettaient mon âme en relation avec un monde idéal dans lequel j'aimais à vivre. L'année où j'arrivai était l'année de l'exposition de l'*Atala* de Girodet et de l'*Endymion*. Ces deux tableaux me charmèrent ; mais j'étais toujours ramené aux peintures de l'Italie, à la *Sainte Famille* et au *Saint Michel* de Raphaël. J'entendis aussi madame Grassini, et plus tard madame Pasta.

« La poésie et la musique me révélaient le langage de l'âme dans l'éternité ; aussi jamais je n'ai cru que les arts dussent se borner à une simple imitation de la nature ; ils peuvent servir à nous faire comprendre cette beauté idéale que l'âme perçoit, et qui n'a pas de nom ici-bas. Je n'ai jamais trouvé la moindre beauté dans l'école flamande, qui représente naïvement la nature. La beauté idéale de la forme, voilà ce que je cherchais dans les tableaux.

« Les arts m'ont toujours servi de moyens de comprendre un autre monde que celui-ci, où toutes nos imperfections et toutes nos misères disparaîtront. Que de fois je me suis dit : Dieu est bien au-dessus de Raphaël, que sera donc notre corps quand il se plaira à l'embellir ? »

« Corneille, Racine, Homère, Théocrite, Voltaire, tous les poëtes étaient sans cesse dans mes mains. Je les lisais et les relisais sans cesse. La poésie est, si je puis m'ex-

(1) Je me rappelle encore mon émotion. J'arrivai de nuit au pied des montagnes de Voreppe, et je descendis de la voiture, je courais en avant ; la lune était voilée, je cherchais avidement à reconnaître tous les lieux que j'allais revoir. Les souvenirs de mon enfance passée dans les Alpes sont si vifs, que toutes les circonstances en sont encore présentes à mon esprit. Tout ce qu'on dit de l'amour des Suisses pour leurs montagnes, et du mal du pays qu'ils éprouvent, ne m'étonne pas.

Les souvenirs de mes herborisations ont eu longtemps pour moi un charme inexprimable. Toutes les fois que j'ouvrais mon herbier, je me rappelais les lieux où j'avais cueilli telle ou telle plante, les oiseaux que j'entendais chanter en ce moment au-dessus de ma tête, le mouvement de l'air dans les feuilles des arbres, le nuage qui passait dans le ciel, tout m'était présent. Je comprends ce matelot qui, né dans un vaisseau, mourut lorsque ce vaisseau fut hors d'état de se remettre en mer, et que les planches en furent dispersées. Cette anémone me rappelle un soir où je m'étais perdu après avoir cherché des plantes toute la journée ; j'avais trouvé cette magnifique fleur près d'un précipice au-dessous d'un rocher qui dominait la Romanche. J'étais descendu dans ce pré ipice. Le jour tombait, je ne savais de quel côté me diriger. Enfin j'entendis les sonnettes de quelques vaches. Un berger me remit dans mon chemin, et je rentrai dans le châlet. A la vue de cette gentiane, je suis encore saisi de l'aspect d'un châlet de Charousse ; je vois encore le rocher qui était auprès, la prairie d'un vert admirable où paissait un beau troupeau. Je revois la Grande-Chartreuse, la prairie qui l'entoure, la chapelle de Saint-Bruno, en jetant les yeux sur ces campanules blanches que j'ai cueillies à la porte du couvent

primer ainsi, la musique de l'intelligence. La poésie est le reflet de l'univers. L'idée et la forme y apparaissent dans tout leur éclat. La poésie est l'expression du vrai et du beau; elle rend tout : l'idéal, l'image, le sentiment; elle emploie le son, le rhythme, la cadence, la mesure. Le son produit sur l'ouïe l'effet de la lumière sur la vue, de la parole sur l'intelligence; le son va réveiller dans l'âme des secrets indicibles. Platon définissait la musique l'expression de l'ordre, à cause de l'harmonie qu'elle représente; l'harmonie, le charme de l'univers. La musique est la parole de l'âme, elle nous met en communication avec le monde spirituel. Il y a des moments où, en entendant de la musique, on se croit hors du monde des corps, dans la région des esprits. La musique exprime la pensée et l'amour.

« Comment peindre les impressions délicieuses produites par ces sons prolongés, doux, flexibles, mélodieux, qui redisent à l'âme tout ce qu'elle a senti? C'est un miroir moral où l'artiste concentre toutes nos émotions pour nous les présenter tout à coup : la pitié, l'amour, la tristesse, les regrets, les souvenirs, l'abattement, la joie, la douleur. L'esprit reconnaît le lien étonnant qui existe entre ces sons et l'intime de notre âme. L'harmonie dispose aux impressions de l'amour divin.

« La musique a toujours eu beaucoup d'empire sur moi. Je me rappelle encore que je ne pouvais pas entendre chanter ou jouer du piano sans verser des larmes. Ma mère et ma sœur avaient de belles voix : je les entendais souvent dans mon enfance, et tous les chants me rappellaient ma mère et ma sœur.

« Qui ne retrouve en effet dans la musique ses joies du foyer maternel, le charme de ses affections, ses aspirations vers Dieu, et ce sentiment ineffable où l'âme se plonge et où elle trouve l'infini? Il n'y a pas jusqu'aux bruits de la forêt, aux frémissements de la nuit, au son des cloches, au vent dans les arbres, à l'éclat du tonnerre, aux gémissements des oiseaux, à l'émotion religieuse qu'on éprouve devant les Alpes, devant l'océan, ou devant une belle nuit, qu'on ne retrouve dans la musique. Jugez de l'effet qu'elle produit dans un temple où toutes ces impressions se réunissent pour s'élever à l'Eternel, d'où elles viennent toutes. Aussi la musique militaire et la musique religieuse, voilà la véritable musique!

CHAPITRE XXIII.

Visites à Saint-Sulpice.

« A cette époque, le jeune homme avec qui je me promenais sur les bords de l'Isère, quand je rencontrai le curé de Saint-Ferjus, vint à Paris; il ne pensait qu'à la gloire humaine, et je ne pus l'en détacher. Il tomba malade, et lui, dont la vie était tout entière consacrée à l'idée de laisser un nom dans la mémoire des hommes, il se leva pendant une nuit où il se sentit près de mourir; il prit une cassette où étaient ses vers, et les brûla tous. Quelle image de la vanité humaine et de ses effets! quelle leçon!

« Mes visites à Saint-Sulpice se multipliaient de plus en plus. M. Teysseyre me répétait sans cesse ces mots de saint Bernard : *O beata solitudo! o sola beatitudo!* ô heureuse solitude! ô seule béatitude! Il me disait souvent, en faisant allusion aux difficultés que certains hommes opposent à la religion! » « Si les vérités mathématiques obligeaient « dans la pratique, il y aurait peu de person- « nes qui croiraient aux vérités mathémati- « ques. » Le miel découlait de ses lèvres.

« Il faut s'engager hautement dans le monde, me disait-il sans cesse. Faites profession de vos croyances, vous serez défendu même par ce qui perd les autres, par le respect humain. » Un jour je rencontrai dans sa chambre le duc de Rohan, et il nous dit, en nous présentant l'un à l'autre : « *Faciem « euntis in Jerusalem :* Voici la figure de « quelqu'un qui va à Jérusalem. » Depuis la mort de M. Teysseyre, M. de Rohan et moi nous nous sommes tous deux faits prêtres.

« Je racontai toute ma vie à M. Teysseyre. Il me parla de la nécessité de me confesser et de communier. Je savais tout ce que les protestants et les philosophes opposent à la confession et à la communion. Mais il m'était impossible, depuis que je reconnaissais l'autorité de Jésus-Christ, de ne pas voir dans ces mots du Christ aux apôtres : *Tout ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié et delié dans le ciel*, l'établissement du pouvoir d'absoudre les péchés; et dans ces paroles : *Ceci est mon corps*, l'établissement de la communion. L'argument qui m'a le plus frappé, en faveur de la confession auriculaire et de la transsubstantiation, c'est que les Grecs, les nestoriens, et des sectes séparées de l'Eglise romaine depuis plus de douze cents ans, pensent sur ce point comme les latins. Je fis tout ce que M. Teysseyre voulut, et je trouvai une grande joie à suivre ses conseils. Il m'a donné cette grande leçon : « Faites toutes vos actions comme si « vous deviez mourir après les avoir faites. » L'Esprit-Saint était en lui : c'était un ange.

« Quand il est mort, c'était le 22 août 1818, j'étais à Toulouse... je l'ai prié... Tous ses amis ont fait comme moi, et nous lui avons tous appliqué ce verset de l'Ecriture : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

CHAPITRE XXIV.

Ma communion. — Amour de Dieu.

« C'est à la chapelle de la Sainte-Vierge, à Saint-Sulpice, que je communiai en 1811, et je puis dire que ce fut là ma première communion. Je me donnai tout à Dieu, et j'éprouvai la vérité de ce vers du Dante :

Tanto si da quanto truova d'ardore

« Dieu se donne à nous d'autant plus qu'il « trouve en nous plus d'ardeur. » La communion me fit connaître l'amour divin; je ne songeai plus qu'à servir Dieu et à être utile aux hommes. Tous les biens du monde me

parurent de la vanité ; je voulus me dévouer à soigner les malades dans les hôpitaux, je désirai entrer au séminaire et passer dans les pays de mission. Je ne pouvais plus comprendre que j'eusse aimé quelque chose en dehors de Dieu. Qu'était-ce que la grandeur des sites, la beauté que j'avais contemplée dans les tableaux de Raphaël et de Guide, à côté de la beauté infinie de Dieu ? Qu'étaient la bonté des hommes et leur puissance en comparaison de Dieu? Dieu m'aime, me disais-je; Dieu a voulu souffrir et mourir pour moi. Ces pensées me ravissaient.

« Non, je n'oublierai jamais l'amour qui se répandit dans mon cœur après ma communion de Saint-Sulpice. C'est de là que datent pour moi le désir du martyre, l'amour du séminaire, les vœux ardents pour la vie contemplative. Je me vois encore dans une des rues de Paris où je passais souvent, m'écriant : « O mon Dieu ! je voudrais « mourir pour vous! » Je me vois encore à la Charité, près du lit des malades; je me rappelle les délices que j'éprouvais dans mes promenades à Aulnay, au lever du soleil, mes lectures, mon désir de souffrir; tout cela ne venait point de moi, mais de la communion.

« Les cérémonies de l'Eglise avaient jusqu'ici été une lettre morte pour moi.

« Ce n'est que lorsque j'en connus toutes les raisons, que je compris leur langage symbolique, qu'elles devinrent une expression tendre de l'amour qui était dans mon cœur. Cependant ce n'est que bien plus tard que j'ai compris la croix, et que j'ai senti que le Calvaire était le plus grand des spectacles pour l'homme, puisqu'il nous révèle la grandeur de l'amour de Dieu pour nous; le prix que nous devons attacher à notre âme, puisque Dieu a tant souffert pour elle ; l'horreur que nous devons avoir pour le péché, puisqu'il n'a pu être effacé que par le sang d'un Dieu.

« Je ne puis mieux faire connaître les sentiments qui remplissaient mon cœur, qu'en rappelant ce que saint Augustin disait après sa conversion. J'éprouvai tout ce qu'il a si bien exprimé. Vous comprendrez, mon cher ami, que je ne vois en cela qu'un rapprochement de situation d'esprit et de cœur, et non pas un parallèle avec cet homme admirable, dont la gloire est consacrée par les siècles.

« Je vous aime, Seigneur, et ce n'est point « avec doute, mais avec certitude, que je sais « que je vous aime. Vous avez frappé mon « cœur par votre parole, et aussitôt je vous « ai aimé ; et voilà que de toutes parts et le « ciel et la terre, et toutes les choses qu'ils « renferment, me disent de vous aimer, et « ne cessent de le dire à tous les hommes, « afin que, s'ils ne vous aiment pas, ils soient « sans excuses.

« Qu'aimé-je donc, ô mon Dieu, lorsque « je vous aime ? Ce n'est ni ce qu'il y a de « beau dans le monde visible, ni ce que les « révolutions du temps nous apportent d'a- « gréable ; ce n'est ni l'éclat de la lumière « dont les yeux sont charmés, ni la douce « impression des chants les plus mélodieux, « ni l'odeur suave des fleurs et des parfums, « ni le miel, ni tout ce qui peut charmer « dans les joies du monde.

« Ce n'est rien de tout cela que j'aime « lorsque j'aime mon Dieu; et, néanmoins, « c'est comme une lumière, une voix, un « parfum, un aliment, et encore je ne sais « quelle volupté que j'aime lorsque j'aime « mon Dieu ; lumière, voix, parfum, ali- « ment, volupté que je goûte dans cette « partie de moi-même tout intérieure et in- « visible, où brille aux yeux de mon âme « une lumière qui ne borne point l'espace ; « où se fait entendre une mélodie dont le « temps ne mesure pas la durée; où s'exhale « un parfum qui ne se dissipe point par « l'air; où je me nourris d'un aliment im- « mortel que mon avidité ne peut ni dimi- « nuer, ni détruire; où je m'attache étroite- « ment à un objet aimable, sans qu'il y ait « jamais satiété dans les délices dont m'eni- « vre sa possession.

« Voilà ce que j'aime lorsque j'aime mon « Dieu. Et qu'est-ce que cet objet de mon « amour? Je l'ai demandé à la terre, et elle « m'a répondu : Ce n'est point moi; et tout « ce qu'elle contient m'a fait la même ré- « ponse. Je l'ai demandé à la mer, aux « abîmes, et à tout ce qu'ils renferment de « vivant, et ils m'ont répondu : Nous ne « sommes point ton Dieu, cherche au-dessus « de nous. J'ai interrogé l'air que nous res- « pirons, et l'air m'a répondu avec tous ses « habitants : Je ne suis pas Dieu. J'ai inter- « rogé le soleil, la lune, les étoiles : Nous ne « sommes point le Dieu que tu cherches, « m'ont-ils répondu. J'ai dit ensuite à tous « les objets qui m'environnent : Puisque « vous n'êtes point mon Dieu, apprenez-moi « du moins quelque chose de ce qu'il est; « et tous ont élevé la voix, et se sont écrié : « C'est celui qui nous a faits. J'ai donc de- « mandé à tout l'univers quel est mon Dieu, « et l'univers m'a répondu : Ce n'est pas moi, « mais celui qui nous a faits. »

« Je compris alors que l'amour est la fin de tout, que tout est vanité sur la terre, et qu'il faut aimer Dieu et ne servir que lui.

« L'image de Dieu est partout. La lumière du soleil nous présente un certain éclat de sa gloire et de sa majesté? La durée du temps, le cours perpétuel des rivières, nous offrent quelque trace de son éternité. Nous voyons quelque rayon de sa bonté dans l'émail des fleurs et dans les couleurs de l'aurore. L'instinct des animaux qui passe notre intelligence, nous retrace quelques vestiges de sa sagesse. La fécondité de la terre, qui produit toujours sans jamais se lasser, nous parle de sa bonté infinie, et la vaste étendue des cieux nous montre son immensité. Enfin toutes les créatures portent quelques traits de ses perfections, et notre âme comprend toutes ces merveilles, et s'élève jusqu'à lui.

« Qu'on ne dise donc plus qu'en aimant Dieu on aime quelque chose d'invisible ; il resplendit dans tout ce que nous aimons, ou

plutôt il est ce que nous aimons dans tous les objets créés. Tout ce qu'il y a de beau, d'aimable, de gracieux dans les créatures n'est qu'une goutte d'eau auprès de l'océan des beautés et des bontés de Dieu. Mais c'est surtout le soin de sa providence qui confond notre amour. Bonté infinie, il semble que vous n'aimiez que moi seul au monde, et que vous ayez abandonné le reste des hommes pour n'aimer que moi. *Tanquam omnium sis oblitus et de me solo sis sollicitus.*

« Je revois encore par la pensée un crépuscule d'Aulnay, qui me rappelle une des prières les plus vives que j'aie adressées au ciel, et une nuit étoilée qui m'a porté pour ainsi dire aux pieds du trône de Dieu.

« Ceux qui ont été religieux ou qui le sont, ont connu et connaissent un monde inconnu aux autres hommes.

« Ma vie peut se diviser en deux parts:

« Un premier travail de la lumière pour chasser les ténèbres de mon esprit ;

« Un travail de l'amour divin pour chasser les affections terrestres. Le récit de ce second travail sera l'objet de la seconde partie de l'histoire de mon âme. Je ne sais pas encore quand je l'écrirai et si je l'écrirai. »

Cette seconde partie n'a pas en effet été publiée.

GEOFFROY, de Leyde, entra contre la volonté de ses parents réformés dans l'Eglise catholique qu'il défendit avec un grand zèle dans les écrits : *Le chemin du Salut* et *Tableau de l'Eglise de Jésus-Christ*, qui parurent en langue hollandaise (1654).

GÉRAMB (Marie-Joseph DE), R. P. abbé procureur général de la Trappe. L'agitation des premières années de sa vie au milieu du tumulte des camps et dans les dissipations des cours, l'éclat de sa conversion dans la vigueur de l'âge et malgré les séductions d'une position brillante, l'austérité de sa vie durant les longues années qu'il a passées à la Trappe, les voyages à Rome et à Jérusalem, dont il nous a laissé les récits pleins de charme, ses ouvrages de piété, où la foi la plus vive et la charité la plus ardente, ont rendu son nom célèbre et sa mémoire précieuse dans le monde catholique. Digne fils du vénérable abbé de Rancé, avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance, le P. de Géramb représentait à Rome l'ordre des Trappistes dont il a fait longtemps l'édification, dont il sera toujours l'une des gloires les plus pures. Il mourut à Rome le 15 mars 1848, dans sa soixante-dix-septième année. Sa fin fut d'une sérénité si douce que c'est à peine s'il s'est senti mourir, tant la pensée de la mort lui était familière, tant il était parvenu à rompre l'un après l'autre tous les liens de la vie pour ne plus vivre déjà qu'en Dieu !

GERMAIN (Saint) était duc d'Auxerre, c'est-à-dire général des troupes de la province. Né dans la ville même l'an 330, d'une illustre famille, il avait étudié les lettres, principalement la jurisprudence et dans les Gaules et à Rome. Il avait épousé une femme également distinguée par sa naissance et par sa vertu ; son grand divertissement était la chasse, et il se plaisait à pendre les têtes d'animaux qu'il avait tués à un poirier qui était au milieu de la ville. L'évêque d'Auxerre, Amateur était son nom, l'en reprit souvent, comme d'un reste de superstition païenne. Germain ne voulut rien entendre ; un jour en son absence, le saint évêque fit couper l'arbre et jeter les dépouilles des bêtes fauves. Germain en fut tellement irrité, qu'il menaça l'évêque de mort, et, pour exécuter sa menace, revint subitement à la ville avec une troupe de soldats. Amateur, vulgairement Amâtre, répondit à ceux qui l'avertissaient du péril : « Je ne suis pas digne de verser mon sang comme les martyrs. » Bientôt il connut par révélation que sa fin était proche, et qu'il aurait pour successeur ce même Germain qui menaçait de le faire mourir. Il partit aussitôt pour Autun, où résidait Jules, préfet des Gaules.

Le saint évêque d'Autun, qui se nommait Simplix, ayant su que l'évêque d'Auxerre arrivait, alla au-devant de lui avec son clergé ; le préfet Jules fit la même chose avec ses officiers. Le lendemain, saint Amateur ayant demandé une audience, le préfet s'avança pour le recevoir, et commença par lui demander sa bénédiction. Le pontife la lui ayant donnée lui parla en ces termes : « Le Seigneur m'a fait connaître que ma fin n'est pas loin, et que nul ne prendra le gouvernement de la sainte Eglise que l'illustrissime Germain ; je demande donc à Votre Altesse la permission de le tonsurer. » C'est ainsi que le rapporte le prêtre Constance, qui écrivit la Vie de Germain quarante ans après sa mort, ce qui montre que dès lors les clercs étaient distingués par la coupe des cheveux, et même par un vêtement particulier, comme il se verra plus bas. Le préfet répondit : « Quoique Germain soit très-utile, et même nécessaire à notre république, cependant, puisque Dieu l'a choisi, comme Votre Béatitude l'atteste, je ne puis point aller contre l'ordre de Dieu. »

Amateur, de retour à Auxerre, assembla tout le peuple dans le parvis de sa maison, leur déclara qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre, et les pria de lui choisir un successeur. Comme il vit tout le monde garder le silence, il sortit pour se rendre à l'église ; tout le peuple l'y suivit. Germain et plusieurs autres étaient armés, et se disposait à entrer ainsi dans l'église selon la coutume des Gaulois, qui portaient partout leurs armes. Mais saint Amateur les arrêtant à la porte, leur dit: « Mes chers enfants, quittez ces javelots et ces boucliers; car c'est ici une maison de prières, et non un champ de Mars. » Ils obéirent ; alors l'évêque voyant Germain sans armes, fit fermer les portes, et, entouré d'un cortége de clercs et de nobles, mit sur lui la main, lui coupa les cheveux, lui ôta les ornements du siècle, le revêtit de l'habit de religion, l'avertissant de se rendre digne du sacré minis-

tère, parce que Dieu l'avait choisi pour son successeur. Ensuite adressant la parole à son peuple : « Mes bien-aimés enfants, dit-il, le Seigneur recevra bientôt mon âme ; je vous conjure de nous accorder à élire notre frère Germain. » Toute la multitude répondit *Amen !* non sans verser bien des larmes ; car tout le monde était affligé de perdre un tel pasteur. Ce qui le consolait en partie, c'était la pensée que son successeur ne serait pas différent.

Le premier jour de mai de la même année 418, saint Amateur, se trouvant plus mal, recueillit ses forces et fit un discours où il tâcha de consoler les assistants de sa mort. En même temps, pour rendre son esprit à Dieu là même où il avait coutume de le bénir nuit et jour, il se fit porter à l'église. Le clergé marchait devant, la foule du peuple à droite et à gauche, les femmes suivaient. A peine l'eut-on placé sur le trône épiscopal qu'il rendit l'esprit. A ses funérailles, un paralytique fut guéri par l'eau dont on avait lavé son corps avant de l'ensevelir.

Aussitôt, tout le clergé, toute la noblesse, le peuple de la ville et de la campagne, d'une voix unanime, demandent Germain pour évêque. Il fallut lui faire une espèce de guerre civile. Il s'était concerté avec quelques personnes de confiance pour résister aux vœux de tout le monde. Mais ces personnes s'étant réunies aux autres, il fut obligé d'accepter l'épiscopat malgré lui, un mois après la mort de son prédécesseur. Son ordination eut lieu le 7 de juillet, qui, cette année, était un dimanche.

Jamais on ne vit de changement plus prompt et plus entier que dans Germain, de général devenu prêtre et évêque. Il ne regarda plus sa femme que comme sa sœur et ses biens que comme ceux des pauvres. Depuis le jour qu'il fut ordonné jusqu'à sa mort il n'usa plus de pain de froment, de chair, de vin, de vinaigre, d'huile, de sel ni de légumes. Il commençait ses repas par prendre un peu de cendre ; puis il mangeait du pain fait avec de l'orge qu'il avait lui-même battu et moulu. Et cette nourriture, pire que le jeûne, il ne la prenait que le soir, quelquefois au milieu de la semaine ; le plus souvent il ne la prenait que le septième jour. Ses habits consistaient en un cilice qu'il portait toujours, en une cuculle et une tunique d'une étoffe simple et grossière, sans que la rigueur de l'hiver lui fît rien ajouter, ni la chaleur de l'été rien ôter. Un carré en planches, rempli de cendres jusqu'au bord, sur lesquelles il étendait un cilice et un sac, était son lit. Il s'y couchait tout habillé et sans chevet, le plus souvent sans ôter ses souliers ni sa ceinture ; car il portait toujours une ceinture de cuir, à laquelle était attaché un reliquaire. Il exerçait l'hospitalité envers toutes sortes de personnes, lavait lui-même les pieds à ses hôtes et leur donnait à manger sans rompre son jeûne. Pour se faire une solitude au milieu du monde même, et attirer les peuples tout ensemble à la foi catholique et à la vie religieuse, il bâtit un monastère vis-à-vis d'Auxerre, de l'autre côté de la rivière d'Yonne, en l'honneur des saints Côme et Damien. Il s'y retirait souvent, et y établit pour premier abbé saint Allode, à qui succéda saint Mamertin. Après avoir acquis la plus haute réputation de sainteté et après le plus glorieux épiscopat, saint Germain mourut le 31 juillet 448.

GILES DE SAINTE-IRÈNE était le troisième fils du duc Rodrigues Pélage, gouverneur de Coïmbre, et l'un des plus grands officiers du Portugal. Né dans le diocèse de Viseu, l'an 1190, il fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique et chargé de bénéfices dès son enfance. Mais il ne répondit pas d'abord à cette sainte vocation. Les biens considérables qu'il tenait de l'Eglise ne servirent qu'à alimenter ses passions, et il s'y abandonna sans réserve. Il s'adonna à la physique et à la médecine et vint même à Paris pour cultiver cette science avec plus de succès, et y reçut le grade de docteur. Cependant la miséricorde divine avait des vues sur lui, et pendant qu'il ne songeait qu'à continuer sa vie licencieuse, elle lui ménagea l'occasion qui devait le convertir. Giles, ayant un jour rencontré, par hasard, saint Dominique, fut si touché de sa vertu et de la piété de ses discours, qu'il résolut sur-le-champ de quitter le monde et d'embrasser le nouvel institut que ce saint venait de fonder. Il devint le modèle des religieux. A Coïmbre, qui avait été autrefois le théâtre de ses désordres, il opéra de nombreuses conversions. Deux fois provincial, il mourut le 15 mai 1265, dans sa soixante-quinzième année, et fut béatifié par Benoît XIV, le 9 mai 1748.

GILLETTE (Pierre), de Nice, prêtre qui avait apostasié, abjura vers 1608 et revint au sein de l'Eglise. Il publia avec le P. Bouchard, sur leurs conversions, un écrit qu'ils envoyèrent à la république de Berne.

GOBEL (Jean-Baptiste-Joseph), évêque constitutionnel de Paris, né à Thann, dans la haute Alsace, le 1er septembre 1727, condamné à mort et exécuté le 13 avril 1794. Il paraît avoir reconnu, avant de mourir, les écarts où l'entraînèrent l'ambition, la faiblesse et la peur. M. Lothringer, un de ses vicaires, rapporte, dans une lettre du 11 mars 1797, insérée dans les *Annales catholiques* (t. III, page 466), que Gobel, enfermé à la Conciergerie, et ne voulant voir aucun prêtre, lui envoya, par un inconnu, sa confession écrite, avec ce billet : « Mon cher abbé, je suis à la veille de ma mort ; je vous envoie ma confession par écrit. Dans peu de jours, je vais expier, par la miséricorde de Dieu, tous mes crimes et mes scandales contre sa sainte religion. J'ai toujours applaudi dans mon cœur à vos principes. Pardon, cher abbé, si je vous ai induit en erreur. Je vous prie de ne me point refuser les derniers secours de votre ministère, en vous transportant à la porte de la Conciergerie, sans vous compromettre, et à ma sortie, de me donner l'absolution de mes péchés, sans oublier le préambule : *ab omni*

vinculo excommunicationis. Adieu, mon cher abbé, priez Dieu pour mon âme, à ce qu'elle trouve miséricorde devant lui.

« J.-B-J., *évêque de Lydda.* »

GOLOVIN (DE), comte russe, converti au catholicisme dans le XIXe siècle.

GUDENUS (Maurice) fut élevé dans la confession réformée. Il était né à Cassel, devint diacre à Marburg, ensuite pasteur à Abterode. C'est en résidant à Abterode qu'il se rendit à Heiligenstadt sur le Eichsfeld, chez les jésuites, où il embrassa la foi catholique, avec toutes les personnes de sa famille. Il obtint le titre de bailli à Treffurt, dans la principauté électorale de Mayence, où il mourut en 1680, dans un âge très-avancé. Quatre de ses fils occupèrent de grandes charges, et le cinquième lui succéda dans la dignité de bailli. On lit dans l'un de ses écrits qu'il était en correspondance avec le landgrave Ernest de Hessen et avec le baron de Boineburg. (*Mensa neophyti septem panibus instructa a viro clariss. Dom Mauritio Gudeno elect. mog. Præfect. in Treffurt propria manu sive ejusdem de sua ad fidem romano-catholicam conversione et divina erga se providentia narratio:* Duderstadt, 1686, in-8°.)

H

HAHN de NEUHAUS (La comtesse de), protestante, convertie au catholicisme à Kiel (Holstein), en 1852.

HARE (Mme), veuve d'un ministre anglican, belle-sœur de l'archidiacre Here, et fille de feu sir John D. Paul, fut reçue au sein de l'Eglise, à Rome, dans le carême de 1851.

HARTMANN IV, baron de Lichtenstein, né en 1544, d'abord luthérien, se convertit. Il eut de son mariage avec Anne-Marie, comtesse de Ortenburg, quatre filles et cinq fils: deux d'entre eux moururent jeunes encore; mais les trois autres, Charles, Max et Gundaker, se marièrent, devinrent catholiques et furent élevés à la dignité de princes. Charles Florentin, Wild et Rheingrave à Neuvill, devint général hollandais, et fonda, après son retour à l'Eglise catholique, en 1676, les maisons princières de Salm-Salm et de Salm-Kyburg.

HENRIETTE et LUCIE M... (Mlles), deux sœurs. Voici comme l'aînée des deux raconte elle-même la manière, pour ainsi dire miraculeuse, dont la divine Providence voulut la ramener à l'Eglise catholique :

« Je suis née en 1791, dans l'île de Jersey, de parents calvinistes, réfugiés français: bien que cette secte diffère de celle des anglicans, ils ne firent point de difficulté, tout en conservant quelques-unes des idées de Calvin, de se réunir à l'Eglise établie; ce fut donc dans cette secte qu'on m'éleva, c'est-à-dire qu'on me donna une liturgie (1), et qu'on m'envoya de temps en temps à l'église : voilà, je crois, en quoi consiste l'éducation religieuse des protestants. Il est vrai que j'entendais souvent des personnes âgées dire qu'il y avait cinquante ans on faisait le catéchisme dans l'église pour les enfants, mais de mon temps ce n'était plus *la mode*. J'ai entendu la fille d'un ministre protestant se servir de cette expression, en parlant du jeûne et de l'abstinence si expressément ordonnés dans la liturgie anglicane. Les ministres croient apparemment que les enfants de ce siècle ont trop d'esprit pour avoir besoin de leurs instructions; car, lorsqu'à quatorze ans je me présentai avec une trentaine d'autres enfants pour être examinée et admise au sacrement, le ministre jugea à notre mine et prononça, sans nous faire aucune question, que nous étions parfaitement instruits.

« Je n'avais que six ans lorsque mes parents, qui désiraient que la langue française ne fût pas oubliée dans notre famille, reçurent et établirent chez eux un ecclésiastique français et émigré, aussi respectable qu'instruit, et qui voulut bien se charger de notre éducation. Il avait obtenu sans difficulté la permission d'arranger une petite chapelle dans son appartement et d'y dire la messe, ce qu'il faisait tous les jours, à huit heures. Plusieurs Français émigrés y assistaient avec d'autant plus d'empressement qu'à cette époque il n'était point permis aux catholiques d'avoir une chapelle publique. J'avais un grand désir de savoir ce que c'était que la messe, et la curiosité me poussa plus d'une fois à frapper doucement à la porte dans l'espoir d'être admise, mais je fus toujours renvoyée sans miséricorde; ce que j'ai attribué depuis à la promesse que ce prêtre avait sans doute faite à mon père de ne nous donner aucune idée de la religion catholique. Souvent il s'élevait entre lui et mon père des discussions sur ce point; mais on ne nous permettait jamais d'y assister. J'avais douze ans lorsque cet ecclésiastique nous quitta. J'étais alors et je restai, jusqu'à l'âge de quinze ans, dans un état complet d'ignorance et d'indifférence en matière de religion.

« Ce fut à cette époque que Dieu permit que Mlle de Martange vînt à Jersey pour rétablir sa santé altérée par le chagrin que lui avait causé la mort de son respectable père; elle vint voir ma famille et j'eus le bonheur d'attirer son attention d'une manière particulière. Elle alla même jusqu'à proposer à mes parents de finir mon éducation en me donnant les talents d'agrément qui me manquaient, et qu'elle possédait elle-même. Cette proposition fut reçue avec d'autant plus de joie et de reconnaissance qu'elle comblait les vœux de mes parents

(1) Une liturgie signifie ici un livre qui contient des croyances légales et des prières publiques, telles qu'elles sont réglées par chaque roi d'Angleterre et approuvées par le parlement.

qui s'affligeaient tous les jours que la privation de bons maîtres les empêchât de me donner une éducation complète. Ils virent donc avec plaisir naître et s'accroître mon attachement pour celle qui, depuis vingt ans, m'a tenu lieu de mère, et que je nommerai ma tante, puisqu'elle m'a permis de lui donner ce doux nom. Je découvris bientôt toutes les qualités qui la distinguent, et je l'aimai avec cet enthousiasme qu'on éprouve à quinze ans pour une personne qui vous inspire à la fois tendresse, estime et admiration. Les soins assidus qu'elle se donnait pour former mon cœur et mon esprit élevaient mon âme et me donnaient un désir extrême de l'imiter. Ces sentiments ne donnèrent aucun ombrage à mes parents, qui l'aimaient et la respectaient autant que moi; et, quoiqu'ils sussent qu'elle était catholique très-zélée, Dieu sans doute ne permit pas qu'ils eussent alors la moindre crainte de son influence sur moi. J'allais tous les jours chez elle; elle me quittait souvent pour aller à la chapelle. Cette régularité commença à m'étonner. Elle me demanda un dimanche si je ne comptais pas y aller de mon côté. Assez embarrassée à cette question inattendue, je répondis affirmativement, et j'y allai, quoique je n'en eusse pas eu l'intention, ou plutôt, à dire vrai, quoique je n'y eusse pas seulement pensé. Cette question si simple de mon amie excita dans mon cœur un sentiment pénible, causé par la crainte seule de perdre son estime, et je formai la résolution d'être plus régulière à me rendre au temple. Quelque temps après, c'était, je crois, le jour de la Toussaint, je vis mon amie se disposer à aller à l'office par un temps épouvantable; je lui en témoignai ma surprise et l'engageai à rester. « Je ne puis, me répondit-elle; c'est un devoir et une obligation pour moi.» Elle me quitta, et je restai d'autant plus frappée de cette réponse, que dans plusieurs occasions elle m'avait donné pour principe que nous ne devions jamais, par quelque considération que ce fût, transiger avec un devoir.

« C'est de ce moment que je date le réveil de mon âme. Je fus toute la journée occupée de cette pensée, que, puisque c'était un devoir pour elle d'aller à l'église, ce devait en être un pour moi. Mon amie, qui voyait clairement mon ignorance absolue, s'était contentée jusque-là de me donner les premières notions de la religion, en me prouvant l'existence de Dieu, sa puissance, sa grandeur et sa bonté infinie. Nous avions lu ensemble les premiers chapitres de la *Consolation du chrétien*, où se trouvent les preuves de la révélation; toutes ces idées revinrent dans ma tête; je sentis mon ignorance et je formai sur-le-champ la résolution de m'instruire sur un point dont je sentais enfin toute l'importance. Mais à qui s'adresser? Il me fallait un guide, et je ne puis encore m'expliquer comment ni pourquoi je n'eus pas alors la pensée d'ouvrir mon cœur à celle qui possédait toute ma confiance. Il me semble à présent que rien n'eût été plus simple. L'attachement excessif que j'avais pour elle et la certitude que j'avais de son instruction devaient m'assurer qu'elle était plus que personne en état de m'instruire sur ce point comme elle le faisait sur tous les autres. Dieu sans doute n'a pas permis que j'eusse sitôt cette consolation.

« Ce fut à mes parents que je m'adressai : ils me renvoyèrent à la Bible et à la liturgie. Je fus dans la bibliothèque et j'y découvris une vieille Bible in-folio, imprimée sans doute du temps de Calvin. La grosseur de ce livre m'épouvanta d'abord; mais, décidée à trouver la vérité, je vainquis ma répugnance et en lus quelques feuillets que je compris à peine. Je ne sais si j'aurais eu le courage de continuer mes recherches; mais il me manqua en entendant une conversation entre quelques jeunes gens de ma famille, qui, revenant un soir du temple, s'égayaient entre eux sur le chapitre de la Bible qu'ils y avaient entendu lire, disant qu'on devrait avertir les parents afin qu'ils n'y menassent pas de jeunes personnes ces jours-là. Je fus extrêmement scandalisée de ce discours, dont, après leur départ, je demandai l'explication. On me répondit qu'effectivement il y avait, dans cet admirable ouvrage, beaucoup de chapitres qui ne devaient pas être lus par tout le monde. Je me rappelai alors que j'avais souvent entendu reprocher aux catholiques de ne donner que l'abrégé de la Bible, et ce reproche me parut dès lors une inconséquence. J'abandonnai donc la lecture de cet ouvrage et je me livrai entièrement à celle de la liturgie, seul moyen qui me restât de connaître la vérité; car j'étais persuadée que, puisqu'il n'y a qu'un Dieu, il ne pouvait y avoir qu'une seule religion vraie. Je ne pouvais former aucune comparaison avec la religion catholique, puisqu'elle m'était inconnue. Je ne savais de la réforme que ce qu'en disent les protestants, et je trouvais déjà qu'ils s'étaient trompés en jugeant que la Bible devait être entre les mains de tout le monde, puisqu'elle ne pouvait pas être entre les miennes. Je compris qu'ils pouvaient fort bien s'être aussi trompés sur d'autres points.

« Je méditai avec soin les trente-neuf articles : celui qui traite de la communion fixa surtout mon attention. Les paroles de Jésus-Christ y sont rapportées avec exactitude. En les lisant, elles me parurent si claires, que je crus à la présence réelle et que je crus fermement, la seule fois que je communiai avec les protestants, recevoir le corps et le sang de notre adorable Sauveur. Ma foi ne fut point ébranlée par le paragraphe suivant qui laisse à chacun la liberté de croire ou de ne pas croire; il me semblait que sur un point aussi essentiel on aurait dû être plus positif. J'eus bientôt à ce sujet des discussions avec mon père, dont les idées calvinistes étaient toujours en opposition avec la liturgie; et la liturgie, seule autorité des protestants, toujours en opposition avec elle-même, me prouva la fausseté de cette reli-

gion. Mon âme alors n'était plus dans ce triste état d'indifférence ; l'exemple de ma tante, la grâce de Dieu, qui commençait à opérer en moi, tout me faisait vivement sentir la nécessité d'avoir une religion, d'aimer Dieu et de lui rendre le culte public que tout être raisonnable lui doit comme à son auteur. Ma tante, comme je l'ai déjà dit, s'était abstenue, par délicatesse, de traiter avec moi aucun point de controverse ; mais elle n'avait rien négligé pour réveiller en moi des sentiments religieux : elle ramenait toutes mes idées au but unique de l'amour de Dieu, qu'elle m'avait accoutumée à regarder comme le meilleur des pères.

« Ce fut à ce père adorable que je résolus de m'adresser avec confiance. Je m'étonnai de n'avoir pas eu plus tôt cette pensée : mon âme était fort triste et fort troublée.

« Je me jetai à genoux ; je demandai à Dieu avec ferveur qu'il éclairât mon ignorance, puisque je ne désirais rien que de le connaître et de le servir ; après avoir prié, je me relevai beaucoup plus calme. Je sentis que c'était le seul moyen de trouver ce que je cherchais, et, pendant plusieurs mois, je réitérai chaque jour cette prière. A la fin, je me sentis pressée du désir de la renouveler plusieurs fois dans la journée. Depuis dix-huit mois j'étais tout à fait avec ma tante. Un soir qu'elle était sortie, je me prosternai devant Dieu en lui demandant, avec plus d'instance qu'à l'ordinaire, de me faire connaître la vérité. J'avais à peine fini ces mots, que j'entendis une voix qui prononça distinctement ces paroles : *Sois catholique.*

« Je ne puis penser à ce moment sans me sentir pénétrée d'amour et de reconnaissance ; mais je ne pourrais exprimer ce qui se passa alors en moi : je me rappelle seulement distinctement que je me relevai précipitamment, regardant autour de moi, et que je fondis en larmes en reconnaissant que Dieu lui-même avait daigné parler à une créature aussi indigne que moi. L'état de mon âme n'était connu de personne, pas même de ma tante. L'idée de me rapprocher d'elle par une conformité de foi ne me vint pas seulement à l'esprit dans ce moment. Dieu m'avait fait la grâce tout entière, ne permettant pas qu'aucun sentiment humain m'eût influencée. Quand je fus plus calme, ma première pensée fut d'aller dire à mon père tout ce qui s'était passé. Il était heureusement sorti. Je rentrai à la maison, et j'y bénissais Dieu tout en larmes, lorsque ma tante rentra. Frappée de l'état où elle me voyait : « Qu'as-tu ? me demanda-t-elle vive-« ment ; as-tu vu tes parents ? est-ce pour la « religion ? — Oui, oui, lui dis-je en me « jetant dans ses bras, je suis catholique ! » Qu'on juge de l'excès de sa surprise et de sa joie, en voyant s'accomplir ainsi ce qu'elle ne cessait de demander à Dieu depuis trois ans. Aucune parole ne peut peindre ce que nous éprouvâmes alors. C'est un bonheur qu'il me semble qu'on ne peut goûter que dans le ciel. Nous avions tant de choses à nous dire, que la nuit entière se passa à bénir et à remercier le Dieu de bonté. J'exprimai à ma tante le dessein que j'avais d'aller dès le matin annoncer à mes parents que j'étais catholique. Elle m'en détourna, en m'expliquant que j'exposerais les prêtres et les émigrés à une persécution cruelle. Il fallut toute ma confiance en elle pour me persuader qu'il y eût plus de danger à se faire catholique qu'à passer d'une secte dans l'autre, comme je le voyais faire journellement, et surtout ayant entendu répéter qu'on pouvait se sauver dans toutes les religions, sans en excepter la catholique. Elle me fit observer de plus que, devenue catholique par la grâce spéciale de Dieu, je devais, avant de me déclarer, connaître à fond les dogmes de cette religion divine pour laquelle sans doute Dieu me destinait à combattre. Ma tante, ne possédant aucun livre de controverse, et sentant la nécessité du plus grand secret, s'adresse à son confesseur, un vénérable prêtre français, émigré, établi depuis bien des années dans l'île. Il fut tellement pénétré de terreur au récit qu'elle lui fit, qu'il lui déclara qu'il ne voulait jamais en entendre parler hors du confessionnal ; il ne voulut pas lui remettre lui-même les livres qu'elle lui demandait, et se contenta de lui indiquer l'endroit où elle pourrait les trouver dans la chapelle catholique. Dans une circonstance aussi délicate, ma tante crut devoir s'adresser à M. l'abbé de Latil, dont le zèle et les vertus lui étaient connus ; il décida que nous devions garder le plus profond secret jusqu'au moment où je serais parfaitement instruite. Ce ne fut qu'après quinze mois d'une étude presque continuelle, que M. l'abbé de Latil me crut en état de faire mon abjuration, quoique, n'ayant pas encore atteint ma majorité, le danger subsistât toujours. Mes parents avaient d'abord consenti à ce que je fisse un voyage à Londres avec ma tante ; mais ils le retardèrent sous différents prétextes, jusqu'à l'époque de la communion, qui n'a lieu que tous les trois mois, pendant trois dimanches consécutifs. J'éludai l'ordre qu'on me donna pour le premier, en alléguant que je n'étais pas préparée ; mais on me déclara que je ne partirais qu'après avoir rempli ce devoir le dimanche suivant. La crainte d'éveiller des soupçons ne nous permettant pas d'insister pour notre départ, ma tante ne retint nos places dans un vaisseau que pour la seconde semaine. Nous passâmes en prières celle qui précéda le jour qu'on m'avait fixé pour un acte auquel je ne pouvais refuser de me soumettre qu'en déclarant ma conversion, et j'y étais fermement résolue, si Dieu le permettait ainsi. Le matin même du jour fatal, je me réveillai incapable de sortir, ce dont on ne put douter, mon visage étant enflé de manière à me défigurer. Mes parents se flattèrent que le vaisseau serait retenu par le vent contraire, et que je pourrais communier le dimanche suivant. Tout semblait s'arranger pour cela ; car le vendredi on vint nous avertir que nous ne partirions que le lundi dans la soirée Qu'on juge de notre chagrin à cette triste

nouvelle. Ma tante et moi, ne voyant aucun moyen humain d'échapper au malheur qui nous menaçait, nous eûmes recours à la sainte Vierge, en faisant un vœu qu'elle daigna accueillir; car, le samedi au soir, le vent affreux qu'il avait fait toute la journée s'étant calmé, le capitaine voulut absolument partir sur-le-champ, et notre embarquement se fit avec tant de précipitation, que mes parents n'eurent pas le temps d'exprimer le désir qu'ils avaient de nous retenir.

« Madame la comtesse de Mansigny, si connue par sa haute piété, son zèle et sa charité, était, après M. l'abbé de Latil, la seule personne qui fût dans notre confidence. Elle avait eu la bonté de nous louer un petit logement à l'extrémité de Londres, tenant au village de ....., dans la maison même où se trouvait une petite chapelle catholique dont la situation presque isolée faisait notre sûreté. J'eus pour la première fois le bonheur d'entendre la messe. C'est là que M. l'abbé de Latil voulut bien me préparer lui-même à la réception des sacrements de baptême et d'eucharistie, que j'ai reçus de ses mains après mon abjuration, qui se fit le 15 de juillet, dans le plus grand secret, sans autre témoin que ma tante et madame de Mansigny, chez laquelle la cérémonie eut lieu. Le secret étant toujours nécessaire, nous fûmes obligés de quitter Londres. Nous nous rendîmes en Ecosse, où nous restâmes jusqu'à la restauration. Ma tante désirant alors rentrer en France, mes parents la pressèrent de passer par Jersey. Monseigneur l'évêque d'Edimbourg décida que je ne devais y aller qu'après m'être déclarée catholique; je ne trouvai pas dans la réponse qu'on me fit la sévérité que j'avais appréhendée. Nous partîmes pour Jersey où nous restâmes cinq semaines, qui furent pour moi un temps d'épreuves et de douleurs d'autant plus pénibles que je n'y étais pas préparée. Dieu me fit la grâce de persévérer dans ma foi, malgré tous les efforts qu'on crut devoir faire pour me ramener dans l'erreur. Ma tendresse pour mes bons parents, qui, au milieu de tous les préjugés dans lesquels ils ont été nourris, conservent toutes les vertus morales, m'aurait fait désirer de me rapprocher d'eux le plus souvent qu'il m'eût été possible; mais je me suis convaincue dès ce temps-là que ma présence ne leur causait que du chagrin. Je n'avais plus de patrie, j'adoptai celle de ma tante; c'était autrefois celle de mes parents. Je ne cesse d'adresser à Dieu les plus ferventes prières pour ceux qui me sont chers : j'espère les avoir convaincus qu'en devenant catholique mes sentiments pour eux n'ont point changé. »

Voici comment sa sœur Lucie raconte à son tour l'histoire de sa conversion :

« Née en 1796, dans l'île de Jersey, j'ai été élevée de la manière la plus tendre par les meilleurs des parents; bons et vertueux, ils n'ont rien négligé pour m'inspirer leurs sentiments. Mon père, ainsi que beaucoup d'habitants de mon pays, a naturellement de forts préjugés contre les catholiques, étant né de parents français réfugiés pour cause de religion.

« Nous professions la religion anglicane; mais, comme la généralité des protestants, je n'ai jamais eu d'idées fixes sur les dogmes de la foi, n'ayant jamais reçu la moindre instruction d'aucun ministre. Quand j'eus atteint l'âge d'environ quinze ans, je me présentai au temple, selon la coutume, pour y être examinée. Le doyen me fit une demande de catéchisme, après laquelle il me dit qu'il croyait inutile de m'interroger davantage; que, connaissant mes parents, il ne doutait pas qu'ils ne m'eussent élevée dans les meilleurs principes, et qu'enfin je pouvais me présenter à la sainte communion quand je voudrais.

« La conversion de ma sœur et les discussions religieuses qui eurent lieu pendant le court séjour qu'elle fit chez mon père, ne firent qu'augmenter mes préventions contre la religion catholique. Elle nous quitta pour passer en France. Je correspondis pendant environ deux ans avec elle; en 1815, elle revint en Angleterre, où je fus la trouver. Je passai près de six mois chez elle; la fermeté de ses principes, son exemple, sa piété, n'ébranlèrent pas *ma foi*, ou plutôt ne réveillèrent pas mon indifférence. Dieu ne parla pas encore à mon cœur; cependant sa grâce sans doute opéra dès lors un changement en moi; car, quand je la quittai pour retourner chez mon père, quoique toujours attachée aux opinions dans lesquelles j'avais été élevée, je n'avais plus aucun préjugé contre la religion catholique, je me serais même fait un scrupule de prendre part à aucune plaisanterie qu'on aurait pu en faire en ma présence.

« Mes parents n'en voulaient point du tout à ma sœur; mais leurs préjugés existaient toujours, et surtout pendant les premières années qui suivirent mon retour chez mon père, j'ai été exposée à entendre tout ce que les protestants les plus zélés peuvent dire contre les catholiques. Ma famille ayant éprouvé des chagrins, je cherchai longtemps des consolations dans la religion; je tâchais d'en remplir régulièrement les devoirs, et surtout de m'éclairer sur les dogmes de la foi. J'ai souvent souhaité de converser sur ce sujet avec quelque ministre; il est probable que mes amis me reprocheront de ne l'avoir pas fait; mais, je l'avoue franchement, la timidité et le respect humain, causés sans doute par le peu de relations qu'ont les protestants avec leur clergé, *sous le rapport de la religion*, m'en ont empêchée. S'il m'arrivait de faire des objections sur les principaux dogmes, on se répandait en invectives contre les catholiques; on me parlait des horreurs et des persécutions faites par eux, de l'absurdité du jeûne, de l'abus, même des dangers de la confession, qui souvent, par l'influence des prêtres, devenait un instrument de discorde et de scandale dans les gouvernements et dans les familles, etc.; enfin, on insistait surtout sur la nécessité de la réforme, pour

corriger tous les abus qui s'étaient glissés dans la religion primitive.

« Cependant je correspondais toujours avec ma sœur et Mlle de Martange, mais sans jamais entrer dans aucune discussion. Quand je déclarai, en 1826, à mes parents mon intention de satisfaire le désir que j'avais de passer quelque temps chez elles, ils furent très-affligés; ils me témoignèrent leurs craintes que je ne prolongeasse trop mon absence, et surtout que je compromisse *ma foi*, ajoutant qu'avec les scrupules et les dispositions qu'ils me connaissaient, j'avais tort de m'exposer parmi des gens si habiles à séduire. Je les rassurai en leur disant que, quelque envie que j'eusse de voir ma sœur, j'y renoncerais plutôt que de m'exposer à aucun danger sous le rapport de la religion. En effet, voyant des personnes bonnes, vertueuses, bienfaisantes envers les catholiques comme envers les protestants, qui, en remplissant leurs devoirs, me paraissaient jouir d'une *heureuse sécurité*, j'avais fini par croire que, si je ne goûtais pas le même bonheur qu'elles, c'était sans doute que je ne m'en rendais pas digne, que je manquais de zèle, de ferveur, et qu'enfin je devais m'en prendre à moi-même, mais non pas au culte que je professais.

« Ce fut dans ces dispositions que j'arrivai à Versailles le 19 du mois de mai 1826. Pendant environ une semaine, rien ne troubla mon bonheur : je voyais les personnes les plus pieuses et les plus respectables; mais je n'entendis rien qui pût porter aucun doute dans mes idées. Afin de me mettre plus à l'aise, ma sœur avait eu la précaution de me faire habiter l'appartement d'une jeune personne anglaise et protestante qui était alors chez elle. Nous causions le soir : un jour elle me dit qu'avant mon arrivée on parlait beaucoup de religion, et qu'elle trouvait singulier qu'on n'en dît plus un mot. J'en parlai à ma sœur, qui me répondit que cela était vrai, mais que désirant que le court séjour que je venais faire avec elle me fût agréable, elle avait pris (quoiqu'il lui en coutât, et malgré son extrême désir de voir tous ses amis dans la vérité) l'engagement avec Mlle de Martange d'éviter devant moi toute conversation sur ce sujet, et qu'elles-mêmes avaient prié leurs amis de n'en point parler. Sur cela je dis à ma sœur que je ne voulais point qu'on mît pour moi des entraves à la conversation; qu'il était ridicule que toute une société se gênât pour une seule personne, et que je ne me croirais point ferme dans ma religion si je ne pouvais entendre parler des catholiques. De ce jour, personne ne se contraignit. Parmi les personnes que je voyais le plus souvent chez ma sœur, étaient M. le comte O'Mahoni et des ecclésiastiques de ses amis, tous aussi distingués par leurs connaissances profondes que par leur haute piété et leurs vertus. Dieu seul convertit les cœurs; mais je ne peux me défendre de la plus vive reconnaissance envers ces personnes pieuses, qu'il choisit sans doute pour m'éclairer. J'écoutais avec le plus grand intérêt les conversations édifiantes qu'ils avaient avec ma sœur et Mlle de Martange. Je ne tardai pas à découvrir que tout ce qu'on m'avait dit, surtout contre les prêtres, était faux, et de ce moment je tombai dans le doute. Je crus d'abord que je trouverais de la force dans mon affection pour mes parents; je savais l'impression qu'avait faite sur eux la conversion de ma sœur, et je ne pouvais me dissimuler que la mienne leur porterait un coup encore plus sensible.

« Comme je n'avais jamais fait aucune observation, personne ne se doutait de ce que j'éprouvais : aussi ma sœur et Mlle de Martange furent-elles surprises lorsqu'elles s'aperçurent que, poussée par un sentiment involontaire dont je ne pouvais me rendre compte, je tâchais de les faire parler sur les choses qui m'avaient frappée. Déjà presque convaincue, j'employai les seules armes qui me restaient pour me défendre, en leur disant que le premier devoir d'un enfant était de procurer le bonheur à ses parents. Fidèle à sa promesse, ma sœur gardait un pénible silence. Mlle de Martange me dit avec calme que sans doute on devait tout faire pour ses parents, excepté perdre son âme; que personne n'avait cherché à disputer contre mes opinions, que j'étais parfaitement libre, et que, si je me croyais dans la vérité, il était naturel que je voulusse y rester; mais que si j'avais des doutes, je devais les éclaircir. Elle me conseilla surtout de bien connaître ma religion avant d'en étudier une autre. Ce conseil était presque superflu : depuis quelques jours j'avais secrètement étudié l'une et l'autre, et les comparaisons que j'avais faites n'avaient servi qu'à augmenter mes doutes. Cependant depuis cet entretien je gardai le silence sur ce sujet, quoiqu'il occupât toutes mes pensées. Je m'en voulais à moi-même de m'être exposée à perdre mon repos; j'en voulais surtout à M. le comte O'Mahoni comme à celui qui, le premier, avait dissipé mes illusions. L'aigreur fit place à la tristesse, et je n'entreprendrai pas de vous dépeindre le cruel combat que j'éprouvai, surtout pendant trois jours et trois nuits. La douleur de ma famille était toujours présente à mon imagination; c'était le seul lien qui me retînt encore dans l'erreur; aussi le démon employa-t-il pour le resserrer toutes les subtilités dont il se sert pour nous tromper et nous retenir dans ses fers. La vérité triompha enfin sur cet ennemi de notre salut, et Dieu, qui ne nous éprouve jamais au-dessus de nos forces, daigna, en m'accordant la grâce de rentrer dans la vraie foi, faire naître dans mon cœur le sentiment qui, après le bonheur de le connaître et de l'aimer, pouvait le plus contribuer à changer l'agitation que j'avais éprouvée en zèle et en ardeur pour son service; je veux dire l'espérance que, par mes prières jointes à celles de ma sœur, j'obtiendrais peut-être

un jour la conversion des êtres que j'aime... Je fus trouver ma sœur et Mlle de Martange, et je leur déclarai que je voulais être catholique. La joie que leur causa cette nouvelle ne les empêcha pas de me faire de justes observations sur l'importance de la résolution que je prenais. Je leur dis que mon cœur était touché, que mon esprit était convaincu, mais que je sentais la nécessité de connaître à fond la religion que je voulais professer. Nous eûmes à ce sujet un entretien avec M. le comte O'Mahoni, pour lequel je ne sentais plus qu'une reconnaissance qui durera autant que ma vie. Je désirais être instruite par l'un de ces ecclésiastiques dont j'ai déjà parlé : il se chargea de leur faire part de ma résolution. Toujours animé de zèle pour la gloire de Dieu et de charité pour le prochain, l'un d'eux, M. l'abbé Gerbet, voulut bien consacrer des moments précieux à m'enseigner le vrai chemin du salut. Heureux ceux qui cherchent la vérité, et qui trouvent de tels guides pour les éclairer! La confiance qu'il m'inspirait, la clarté de ses instructions, enflammèrent bientôt le désir que j'éprouvais de m'unir pour toujours à ce Dieu que j'avais si longtemps méconnu. Grâce à ses soins, dont je prie Dieu de le récompenser, je fus en état de faire mon abjuration le 29 juin, ce qui me procura le bonheur de faire mon jubilé. Je ne cesse chaque jour de remercier la Providence de ce qu'elle m'a fait rentrer dans le port du salut. Puisse-t-elle accorder la même grâce à ceux qui sont dans l'erreur, mais particulièrement à ces amis qui me sont si chers ! C'est le vœu sincère de celle dont l'unique désir est de vivre et de mourir dans le sein de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. »

HERMÈS, frère de sainte Théodore et préfet de Rome, se convertit au christianisme avec toute sa famille à la vue de la résurrection de son fils unique, opérée par le Pape saint Alexandre. Il confessa sa foi par le martyre qu'il subit sous l'empereur Adrien.

HESSE-CASSEL (Frédéric, prince héréditaire DE), dont nous avons déjà parlé p. 657, naquit le 14 août 1720. Il eut pour père le landgrave Guillaume VIII, et pour mère Dorothée-Wilhelmine, fille du duc de Saxe-Zeitz. Il épousa, le 27 juin 1740, Marie, fille du roi de la Grande-Bretagne, qui mourut le 14 janvier 1772; et il eut, pour seconde femme, Philippine-Augustine-Amélie, fille du margrave Frédéric-Guillaume de Brandebourg-Suède, qui vécut jusqu'au 1er mai 1800. En 1746, il fit la guerre aux rebelles d'Ecosse; en 1747, il marcha avec les Hessois contre la France, et, après le traité de paix conclu à Aix (1748), il se rendit à Paris, où il demeura jusqu'à l'année suivante, et visita ensuite le prince-électeur Clément-Auguste de Cologne.

C'est entre les mains de ce prince qu'il déposa sa profession de foi catholique à Neuhaus, au diocèse de Paderborn. Ce n'est que cinq ans après (1754), sur les instances de son père, qui avait été informé par des personnes princières de ce qui était arrivé, qu'il avoua son abjuration; et c'est alors que fut dressé, le 1er octobre 1754, une déclaration, sous serment, en 19 articles. Dans cette déclaration, il est arrêté que les enfants, actuellement en vie, et ceux qui verraient encore le jour, seraient élevés dans le protestantisme, et qu'il n'y aurait aucun changement, sous le rapport religieux, dans les pays qui leur échoiraient un jour, et qu'il se soumettait à accorder à cette promesse toute garantie que son père pourrait exiger ou trouver nécessaire. Le 24 octobre de cette même année, on dressa une nouvelle déclaration, qui fut également signée, et dans laquelle le landgrave promit que, dans le cas où son épouse viendrait à mourir, et qu'il convolerait à d'autres noces, les enfants qui proviendraient de ce nouveau mariage seraient également élevés dans l'Eglise réformée, et qu'ils ne pourraient recevoir les soins et l'instruction que de personnes appartenant aux deux Eglises protestantes; et qu'après que le prince héréditaire serait arrivé aux affaires, tout ce qui tient à la religion serait réglé d'après le traité de Westphalie et la Constitution religieuse actuellement en vigueur, d'après les principes du *Corporis evangelicorum*. Il fut également promis, par une convention particulière en faveur de Hesse-Rothenbourg, que la religion catholique n'y serait point introduite; qu'on n'y fonderait jamais de couvents, de séminaires catholiques, d'ordres, de communautés, d'hôpitaux, d'asiles pour les pauvres et les orphelins; qu'on n'y élèverait point d'églises ou de chapelles, ni d'autels ou d'images; qu'on n'y tolérerait point les processions, les pèlerinages, ni les cimetières; qu'on n'y exposerait jamais le saint Sacrement; qu'on n'introduirait nulle part de *simultaneum*, et, qu'à l'exception du culte privé du landgrave, on n'y souffrirait aucun acte du culte catholique. Il s'engagea encore plus loin de ne point employer au culte catholique l'église du château, mais d'y construire, à cet effet, une chapelle privée, à laquelle ne seraient attachés que des prêtres séculiers, et jamais de membres d'ordres religieux, et de n'employer dans les universités, les colléges et les gymnases, que des professeurs évangéliques. Le dixième article porte : « Nous nous soumettons par la présente à la juridiction ecclésiastique, et nous admettons tout ce qui s'y rapporte; et comme son exercice, d'après les principes protestants, ne peut être accompli par un prince catholique sur les sujets protestants, nous en abandonnons le droit à nos consistoires, sous la direction de notre ministère secret, sauf à en déterminer plus expressément le mode. » A cela se joignait encore la promesse de ne point accepter de nouveaux emplois catholiques, ni de recevoir de sujets catholiques dans l'Etat; de confier toutes les charges, même de la cour, à des protestants; de renvoyer tout serviteur qui se convertirait à la

religion catholique; de ne tolérer dans aucun régiment, que deux officiers supérieurs catholiques; de ne confier jamais le commandement des troupes, ou d'un corps d'armée quelconque, à un catholique, et de dispenser tout serviteur ou sujet, à son entrée au pouvoir, de toute autre marque d'honneur et de respect, que celle arrêtée dans la présente déclaration. Enfin il prenait l'engagement « de ne jamais se laisser détourner de l'accomplissement de ces promesses par aucune dispense du Pape, ou par quelque application des principes du clergé. » Les rois d'Angleterre, de Suède, de Danemark et de Prusse, les Etats généraux des Pays-Bas unis, et tous les princes et Etats protestants d'Allemagne, acceptèrent la caution de la stricte observance de ce pacte, qui fut signé et scellé par les deux partis.

Le 22 novembre, le landgrave régnant publia un décret, fixant une fête nationale au 17 décembre, et dans lequel il est dit: « qu'un événement déplorable était venu, Dieu le permettant ainsi, affliger S. A., ainsi que tous les sujets de son Etat, en ce que son fils unique, et l'héritier présomptif, avait abandonné la religion protestante, fondée, avec tant de peines et de sacrifices, par le zèle pour la vérité du saint Evangile, qui avait brillé dans son aïeul, et avec le secours du Très-Haut, et qu'il avait embrassé la foi de l'Eglise romaine; que la peine causée par ce malheureux événement était générale, mais qu'elle était encore plus vivement sentie par la fidèle noblesse, en ce que celle-ci sympathisait plus particulièrement avec la douleur si profonde et si juste qui broyait le cœur de son bien-aimé prince, dans sa noble vieillesse. »

Le prince héréditaire, par une promesse publique, signée du 31 décembre, s'engagea « de ne point changer le commandement dans les résidences princières ou les places fortes, et de ne le confier qu'à des officiers et des sujets attachés à la religion protestante, ni d'envoyer jamais les troupes de la maison princière, en tout ou en partie, au secours d'une puissance catholique, ou d'accepter un secours catholique contre des puissances ou des Etats protestants, dans le cas, cependant seulement, où cela puisse intéresser la religion protestante, et lui causer quelque préjudice. « Mais le Pape Benoît XIV publia une encyclique aux empereurs et impératrices, ainsi qu'à tous les prélats de l'Allemagne, par laquelle il demande que ces engagements et ces conventions soient, si non abrogées, au moins singulièrement soumises à des restrictions. Le prince-abbé Jean-Baptiste Kraus de Saint-Emeran de Regensbourg, lui-même, fit subir aux traités de paix de Westphalie mille métamorphoses, pour en déduire l'invalidité des engagements du prince héréditaire (*Pro Deo, Cæsare et imperio;* Regensbourg, 1775).

Un autre écrit: *Appréciation particulière de la profession de foi catholique, faite par le prince héréditaire de Hesse-Cassel, et le serment prononcé par lui, avec des observations privées,* 3 vol. et demi in-fol.), respire le même esprit: on y fait observer « qu'il n'aurait pas été nécessaire du tout que le prince héréditaire se fût ainsi soumis à des déclarations, des engagements, comme ceux de Cassel, et qui ont été publiés au grand détriment et à la grande déconsidération de tout le monde. »

On trouve quelques-uns des motifs de cette conversion dans les *Vers en l'honneur de S. A. S. le pieux et savant prince Frédéric, landgrave et prince héréditaire de Saxe, converti depuis peu à la religion catholique,* traduits du latin, en l'an 1755; 3 feuil. in-4°: il y est fait mention des *Lettres sur divers points de controverse,* contenant les principaux motifs qui ont déterminé S. A. S. le duc Frédéric des Deux-Ponts à se réunir à la sainte Eglise catholique, etc.

I. — HESSE-DARMSTADT (Frédéric DE), dont nous avons parlé page 765, né le 18 février 1616, devint catholique en 1636. Grand maître de l'ordre de Malte (1647), cardinal (1655), évêque à Breslau (1671), mort le 25 février 1682. (KOEHLER, *Récréations historico-numismatiques,* XVI, 25.)

II. — HESSE-DARMSTADT (Georges DE), né le 25 avril 1669, embrassa la religion catholique. Vice-roi de Catalogne, il fut tué au siége de Barcelone, le 14 septembre 1705. Il avait été fait grand d'Espagne le 28 octobre 1697. (*Théâtre européen,* XV, 369.)

III. — HESSE-DARMSTADT (Philippe DE), frère de ce dernier, né le 20 juillet 1671, catholique en 1693. Gouverneur-impérial à Mantoue jusqu'à 1734, il eut pour épouse Marie-Thérèse-Joséphine, fille du duc Ferdinand-François d'Havré. Mort le 12 août 1734, à Vienne.

IV. — HESSE-DARMSTADT (Henry DE), frère des précédents, né en 1674, embrassa le catholicisme. Il fut au service de l'empereur et résida à Buzbach. Il mourut célibataire.

V. — HESSE-DARMSTADT (Frédéric DE), né le 18 septembre 1677, catholique à Rome en 1697, chanoine à Breslau et à Cologne, ensuite feld-maréchal-lieutenant-général auprès du czar, fut blessé à la bataille de Lezno, et mourut des suites de cette blessure, le 13 octobre 1708.

I. — HESSE-HOMBOURG (Georges-Christian, landgrave DE), né le 10 décembre 1626, se convertit au catholicisme. Il fut au service de l'Espagne et de la France, et mourut le 11 août 1677. Il épousa Anne-Catherine, sœur de Detlew Pockwischy de Farbe et veuve du comte Frédéric d'Ahlefeld. Ce mariage se fit à Hombourg le 11 octobre 1666.

II. — HESSE-HOMBOURG (Louis-Georges, landgrave DE), né le 10 janvier 1693, mort le 1er mars 1728, se convertit à la religion catholique.

III. — HESSE-HOMBOURG (Marie-Sophie-Charlotte), qui fut mariée le 26 septembre 1727, à Bartenstein, à Charles-Philippe, comte de Hohenlohe, se convertit au catholicisme.

HESSE-REINFELS (Ernest DE), plus tard

auteur de la ligne collatérale de Hesse-Cassel et dont nous avons déjà parlé pag. 766-767, naquit le 6 décembre 1623, à Cassel, et fut le sixième fils du landgrave Maurice le Savant, fruit de son second mariage avec Julienne, fille du comte Jean de Nassau-Siegen. Dès sa plus tendre jeunesse, il fut habitué, par sa mère, à s'appliquer trois fois par jour à la prière, à la récitation des cantiques et à la lecture de la Bible, obligé d'assister les dimanches au prône protestant et à deux les mercredi et vendredi, comme aussi d'apprendre ensuite plus de deux cents sentences de l'Ecriture, ainsi que tout le catéchisme de Heidelberg. Même pendant ses voyages, on poursuivait son éducation religieuse dans le même esprit, et l'on ne peut douter le moins du monde de son propre aveu, lorsqu'il assure avoir lu plus de trente fois la Bible d'un bout à l'autre. Il ne laissait passer aucun soir sans faire, de son propre gré, un sévère examen de lui-même; et le dimanche était tellement saint à ses yeux, qu'il se serait fait un crime de lire en ce jour un auteur profane ou d'écrire une lettre; il le passait en méditations pieuses sur les prônes qu'il avait entendus, en lecture de l'Ecriture sainte ou de livres édifiants de Diecke, Southon A'Kempis, et déjà comme jeune homme, il avait un plaisir unique à paraphraser la Bible, et à mettre par écrit ses pensées sur des sujets de religion. Son goût pour la lecture était tellement prononcé, qu'il se fa sait même accompagner de ses livres pendant ses voyages et ses campagnes; il nous apprend lui-même que le nombre des écrits lus par lui formerait une bibliothèque sans contredit très-considérable, mais qu'il lisait aussi très-vite et avec une certaine avidité, qui dévore rapidement mais favorise peu la vraie et solide instruction; d'où Leibnitz avance de lui que son esprit était orné d'autant de connaissances, que son cœur de pureté; et Reimann l'appelle un homme savant, profond et de talents heureux; et Coccius assure qu'il fut le plus prince des savants et le plus savant des princes. Il eut, entre autres maîtres, Adolphe Fabricius, plus tard, prédicateur de la cour, et en dernier lieu métropolitain de Homberg, qui obtint de lui une rente viagère. Il accompagna le prince et son frère aîné Christian (1635), pendant leurs voyages en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie et en Suisse. Ils demeurèrent quatre ans à Paris, une année à Genève, et une à Florence, avant de retourner à Hesse (1641). C'est de cette époque que date la carrière militaire d'Ernest, si pleine de gloire. Il assista, en qualité de volontaire, à la prise de la forteresse d'Aire, dans l'Artois, et à celle de Bapaume en Picardie par les Français; fut nommé capitaine, lieutenant-colonel de cavalerie, colonel et enfin major-général, et prit part aux campagnes de 1642 à 1648. A Hallerheim (1645), il se distingua si bien avec ses Hessois contre les Bavarois, que le roi de France lui donna des marques éclatantes de sa reconnaissance, en l'honorant de riches présents. En général, Ernest se montra toujours, sur les champs de bataille, à la hauteur de la bravoure de ses aïeux; et ce ne fut pas sa faute s'il échoua (1648) dans son projet de sauver le général Gayso des mains du général de l'empire Lambres, et fut retenu pendant sept semaines prisonnier à Paderborn. Ernest refusa plusieurs offres de commandements généraux, d'autres ne furent point maintenues. Après avoir pris possession des États, qui lui étaient revenus du partage avec ses frères (23 décembre 1648), et après avoir adopté différentes mesures, tant sous le point de vue des armes que sous celui des arts, il se rendit à Vienne dans le but de veiller aux intérêts de sa famille, et parcourut ensuite la Bohême, la Hongrie, la France, les Pays-Bas et l'Italie.

A son retour à Reinfels, le bruit commença à se répandre que le germe d'un changement de religion avait pris racine dans son esprit. Son épouse et son prédicateur de cour lui conseillèrent de révoquer cette rumeur en prenant part à la communion solennelle de Pâques. Il avoua, à ce sujet, qu'il se croyait engagé en conscience à renoncer à cette action jusqu'à ce que les doutes en matière de religion, dont il se sentait travaillé, se fussent entièrement dissipés, et, afin d'éviter tout scandale, il entreprit un voyage à Gotha, Erfurth et Weimar. Mais le 29 août, il avoua par écrit ses doutes, concernant l'Eglise réformée, au célèbre théologien de Helmstadt, Georges Calixte, à Jean Crocius de Marbourg et à Pierre Haberckon de Giesen (*Acta inter Ernestum H. C. et G. Calixtus*, 1657; *Edita et opera Fil. Frid. Ulr. Calixt. recusa;* Helnest, 1651, in-4°), et manifesta le désir de les voir assister à une conférence à Francfort-sur-le-Mein, où ils devaient rencontrer le P. Valérien, capucin, avec deux autres religieux, afin de prononcer sur les points suivants : « Le P. Valérien et ses confrères devaient prouver : que Jésus-Christ avait donné à l'apôtre saint Pierre la juridiction sur toute l'Eglise, que l'évêque de Rome lui a succédé dans cette juridiction, et possédait, à ce titre, une assistance du Saint-Esprit telle, que, lorsqu'il vient à définir une chose *ex cathedra*, il soit infaillible. A ce sujet, les théologiens évangliques devaient être interrogés : Si, du temps des apôtres, il a été constant, et s'il l'est encore aujourd'hui, qu'un homme ou une réunion d'hommes ne puisse, dans la proposition ou l'explication de la doctrine révélée de Dieu, et cela par une assistance spéciale du Saint-Esprit, s'éloigner de ce qui est contenu dans l'Ecriture sainte, et à qui la communauté chrétienne s'est tenue de croire, et d'admettre que la doctrine proposée et expliquée par lui est de Dieu ou conforme à la doctrine révélée par Dieu? » Comme la réunion projetée était toujours ajournée, Ernest se décida bientôt à avoir recours à une exposition par écrit des points en litige, moyen que Calixte et Crocius préférèrent aussi à une discussion orale. (Voy. *Responsio ad theolog.*, etc.)

Néanmoins Haberkorn assista, avec l'autorisation de son prince, l'archiduc Georges, à un colloque privé, qui fut tenu à Reinfels (3 décembre 1651). Haberkorn trouva pour adversaires Valérien et plusieurs de ses frères d'ordre, savoir Barthélemy Werneasis, gardien à Cologne, et le P. Benoît d'Ellingen. Les compagnons de Haberkorn furent D. Balthazar Menger et M. George Eberhard Happelius. A la première entrevue, Ernest traita la question de la suprématie du Pape, expliqua les paroles de son institution, parla encore de la suffisance de l'Ecriture sainte, de l'apostolat, et avoua qu'il n'avait jamais pu saisir l'explication de Calvin de la présence du corps et du sang de Jésus-Christ dans la cène, parce qu'on lui avait toujours répondu là-dessus d'une manière peu claire. Les discussions suivantes avaient trait à la tradition et au canon. Lorsque Valérien et Haberkorn se rencontrèrent pour la première fois, celui-ci parla ainsi : « Notre réunion a pour but de défendre la vérité qui est fondée sur la parole de Dieu. » A quoi l'autre répondit : « Non pas, il ne s'agit pas de la défendre, mais de la rechercher. — Oui, dit Haberkorn, mais de la défendre après l'avoir trouvée. » On avait fait venir en même temps deux jésuites de Mayence, Cornée et Heinirich, qui devaient remplacer Valérien, en cas que celui-ci n'eût pu se rendre à la conférence. A la conférence principale, qui eut lieu en sept discussions écrites et une orale, on traita de la doctrine de l'Eglise, du Pape, de l'Ecriture; on mit par écrit ces discussions orales. Valérien prouva le pouvoir du Pape, parce qu'il avait été confié à Pierre par le Christ, non pas cependant dans le sens qu'il exclut le pouvoir des conciles et des évêques. Haberkorn se retira. L'archiduc essaya de le faire revenir sur sa détermination, et s'était déjà presque décidément prononcé en faveur du catholicisme. La proposition des docteurs de Darmstadt, de continuer la discussion à la manière académique, ne trouva aucun accès auprès de lui, et les invités retournèrent à Giessen le 11 décembre. Rien ne s'opposait plus à l'abjuration de l'archiduc et de son épouse Marie-Eléonore, fille du duc Philippe Reinicard de Solms. Elle eut lieu le 6 janvier, jour de la Trinité, 1652, dans l'église cathédrale de Cologne, en présence du prince électeur Maximilien-Henri. A leur confirmation assistèrent le duc de Lorraine, le prince Philippe-Guillaume du Palatinat de Neubourg, et plusieurs autres personnes de distinction. A l'issue de cette cérémonie, ils prononcèrent leur profession de foi, dont les articles furent lus par le comte de Kœnigseck. (*Théâtre européen*, VII, 130.) Le même jour, Ernest adressa au Pape la lettre que nous avons déjà citée (p. 767). En terminant cette lettre, il célèbre hautement les qualités extraordinaires d'Innocent X, et renouvelle la prière qu'il daigne lui accorder sa bénédiction. (*Voy. Recueil précis d'événements anciens et nouveaux*, 1732, p. 908.) Bientôt après parurent ses *Motifs de conversion à la foi catholique*, Cologne, 1632, in-4°, ouvrage dont il fut moins l'auteur que les frères Pierre et Adrien de Walenbourg. Parmi les motifs de sa conversion il énumère les suivants : « 1° l'amour qu'il sentait de tout temps dans son âme pour la vérité et la glorification du saint nom de Dieu; 2° la grâce que Dieu lui avait faite de le douer d'un esprit capable de ne point se laisser facilement séduire, et le rendre attentif à tout ce qui pouvait l'intéresser; 3° le bonheur qu'il avait eu de recevoir une éducation, dans laquelle on avait fait entrer la connaissance des polémiques religieuses, sans laquelle il serait demeuré, comme tant d'autres, dans l'erreur; 4° le privilége qu'il avait eu de voyager et d'apprécier la valeur des différents cultes qui se rendent à Dieu dans le monde; 5° l'amitié étroite qu'il avait contractée avec le noble et religieux comte palatin de Neubourg; 6° la fréquentation d'un grand nombre de savants, lorsqu'il assistait aux sermons de controverse du moine Augustin-Alphonse Harmois, à Vienne, et où il avait fait en même temps la connaissance des frères de Walenbourg et d'autres jésuites très-savants et très-célèbres; 7° la lecture attentive de la *Réponse du cardinal Perron au roi d'Angleterre*, du *Speculum veritatis Brandenburgium*, de la réfutation de la *Nouveauté du Pape* de Pierre Dumoulin, par le jésuite Laurent Forrer, et plusieurs autres ouvrages de controverse semblables, qui lui avaient fourni l'occasion de faire lui-même des recherches et des découvertes par rapport à son existence et à sa position; 8° les fréquentes discussions religieuses entre les théologiens des deux partis, auxquelles il avait assisté et qu'il avait lui-même provoquées; et enfin 9° la puissance de la Vérité que la miséricorde de Dieu lui avait fait ressentir par l'opération du Saint-Esprit, et qui l'avait rendu capable de faire ce grand pas, sans égard pour les nombreux inconvénients qui devaient en résulter; car quels que soient les jugements qui avaient été portés sur sa détermination, ce n'était pas moins une grande consolation pour lui de savoir que Dieu l'avait au moins choisi pour être un instrument entre ses mains, afin de faire refleurir la religion catholique dans sa partie du comté inférieur de Katzenellenborg, et qu'ainsi les catholiques, qui ont leur domicile dans les pays protestants limitrophes, trouveraient auprès de lui un service divin public pour la satisfaction et la tranquillité de leurs âmes, et qui seraient les sujets du Sauveur, sinon les siens. » Celui qui eut le plus de part à la conversion d'Ernest, ce fut le savant capucin Valérien Magni, dont il avait fait la connaissance à Vienne.

Comme il avait été employé par le Pape et l'empereur, en qualité de missionnaire de la foi, personne ne s'étonnera d'apprendre qu'il s'était acquis la réputation d'une grande habileté de gagner les non-catholiques, qu'il appelait *Biblistes*, et de les convaincre, par le souvenir de leurs différends par rapport à leur foi, qu'il leur fallait un autre juge des controverses que l'explication indivi-

duelle de l'Ecriture, pour remédier à ce mal. Valérien eut bientôt surpris l'habitude d'Ernest de se prononcer sur les points de la foi en litige, afin de lui inspirer d'abord de la défiance contre son Eglise, et de lui présenter ensuite l'Eglise catholique sous son véritable aspect. Lorsque Ernest fut une fois entré dans cette Eglise, il chercha à donner le plus de publicité possible à ce pas important. Il en fit part à Calixte, et lui conseilla de publier son avis sur cet événement, et sa conversion donna lieu à bien des écrits de la part de Dorsch, Titius, Courinez, Arndt, etc. (*Voy.* STRIEDER, IV, 433.) Pendant son séjour en France, il avait été très-assidu à l'église des protestants parisiens à Charenton, à laquelle étaient attachés cinq prédicants. Il fit aussi part à ces derniers de sa conversion à l'Eglise catholique, dans une lettre du 20 mars 1659. (*Lettre aux cinq ministres de la religion prétendue réformée à Paris, qui ont leur exercice à Charenton : Omnia ad majorem Dei gloriam*, 1659, avec sa *réplique sur la réponse de Charles Drelincourt, ministre de Charenton;* à Liége, 1663, in-8°.) Afin de donner une idée de leur jugement sur cette affaire, et de leur manière de répondre à un écrit plus récent (*Recherches chrétiennes et impartiales sur la signification des paroles du Nouveau Testament :* VIVRE ET MOURIR DANS ISRAEL, *et par conséquent hors de Babel;* Cologne, 1657, in-8°), il cita un extrait de cette réponse dans l'écrit qu'il leur adressait. Le doyen des prédicants, Charles Drelincourt, lui répondit (*Réponse à la lettre écrite par Mgr le prince Ernest landgrave de Hesse aux cinq ministres de Paris, qui ont leur exercice à Charenton;* Genève, 1662, in-8°); mais le landgrave fit une plus ample explication (*Voy. plus haut*). Drelincourt lui adressa une nouvelle réplique remplie des expressions les plus violentes (*Trois lettres à Mgr Ernest Landgrave de Hesse;* Genève, 1664, 2e éd. revue par l'auteur; Genève, 1665), et qui aurait été suivie d'une nouvelle publication plus parfaite de la part d'Ernest, si quelques fautes qui s'étaient glissées dans le manuscrit n'avaient occasionné l'ajournement, et si enfin la mort de l'adversaire n'avait été un motif de mettre un terme à la polémique. Le prince dévoile lui-même les nuances de son caractère dans ses propres écrits (notamment dans son *Portrait, ou Description du prince Ernest*, etc.). L'Epigraphe de ce livre était : *Omnia ad majorem Dei gloriam*, devise qui se trouve en tête de plusieurs de ses écrits : il aimait également le texte suivant : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam*, afin de donner à entendre par là de quelles intentions droites et de quelle loyauté il était animé, et il se servait aussi avec beaucoup de complaisance dans ses écrits et ses discours de ces paroles : *Non nisi bonis placere cupio*, afin de faire connaître qu'il n'avait d'autre désir que de plaire aux gens de bien et aux hommes sans passion. Ces vertus le distinguaient effectivement dans les affaires particulières qui étaient l'objet de ses vues individuelles, comme aussi les suivantes : Le fidèle accomplissement de promesses données, le mépris de tout orgueil, de toute prodigalité pour le luxe et la vanité, sans être pour cela avare et parcimonieux; et ces écarts lui déplaisaient même dans les autres. Il avait un tempérament très-irascible ; aussi ce n'était qu'à force de peines et d'efforts qu'il parvenait à maîtriser sa colère dans ses luttes contre la grossière ignorance unie au plus insolent orgueil, contre la méchanceté et l'erreur obstinée. Aussi disait-il ouvertement qu'il était un ennemi signalé des cabales, du mensonge, de la calomnie et de la déloyauté; ce qui le rendait très-accommodant pour ceux qui reconnaissaient franchement leurs torts et les confessaient. Il aimait mieux, comme il le disait lui-même, s'exposer à quelque malheur que « de faire banqueroute de sa parole donnée, » et il ne pouvait se résoudre à se contraindre lorsqu'il se trouvait en rapport avec des flatteurs, et il se conservait ainsi dans une parfaite indépendance des autres, de manière qu'il se gardait bien de s'engager envers quelqu'un par des complaisances, auxquelles ils n'auraient pas pu rester fidèles. Quoique ses revenus ne dépassassent pas annuellement la somme de 35,000 écus, il savait s'en contenter; il tenait exactement à maintenir une juste balance entre ses recettes et ses dépenses, pour ne point contracter de dettes; mais il était dans l'impossibilité de faire des économies, parce qu'il avait à pourvoir à l'entretien de sa maison, de deux chanceliers et camériers, des bâtiments de sa résidence, aux frais de ses correspondances et de ses voyages. Comme chef d'Etat, rien ne lui tenait plus à cœur que le bien-être de ses sujets : « Si j'étais, disait-il souvent, un grand potentat, et si je devais m'apercevoir que mes soldats sont mal payés, et deviennent ainsi les instruments barbares de ma puissance, exposés à molester et à voler les pauvres habitants innocents de la campagne, j'aimerais mieux me servir à mes repas de vaisselle en bois ou en terre. »

Il avait surtout horreur des dénis de justice, ou de la facilité à faire plier le droit selon la faveur, l'amitié ou la parenté, ou même par la corruption; ses serviteurs pouvaient toujours dans leurs besoins compter sur sa bonté et sa générosité, et il supportait aussi peu les flatteurs ou ceux qui ne se montraient fidèles que sous l'œil du maître, qu'il se montrait bon et complaisant envers ceux qui savaient captiver ses faveurs. Il excluait de ses lectures les romans et les œuvres de poésie; c'est lui qui prenait par lui-même l'initiative de toutes les affaires, et ne le pouvait-il pas, il avait au moins soin de tout contrôler; le jeu, la chasse, l'équitation ne lui déplaisaient point, il est vrai, mais il leur préférait une bonne conversation, une promenade utile, la musique, et aimait beaucoup à être en rapport avec d'habiles officiers, doués d'une précieuse expérience dans l'art de la guerre. Il avouait ingénument avoir souffert pendant dix ans

des remords de conscience, à cause de certaines fautes dans lesquelles il était tombé dans le passé, et il remerciait Dieu de l'avoir rappelé à temps à la pénitence.

Il aimait les Français, et cela, comme il le disait lui-même, à cause de leur esprit et de leurs bonnes façons, et il ne cachait point que le sens commun régnait à un plus haut degré en France et en Italie qu'en Allemagne. A l'entendre, ses paysans étaient d'une stupidité phénoménale, parce que le vice de l'ivrognerie, qu'il détestait cordialement, avait rendu encore plus inférieures en esprit les têtes allemandes qu'elles n'étaient auparavant. Cette antipathie pour eux était cause qu'il ne s'arrêtait que rarement dans son pays, et qu'il demeurait le plus souvent et avec le plus d'agrément à Venise. Son absence après sa conversion s'explique par la raison que ses rapports de famille étaient moins intimes qu'auparavant, que son goût pour les arts trouvait plus d'appas dans les pays étrangers, qu'il devait trouver plus d'agrément au milieu de ses nouveaux coreligionnaires que parmi ceux qui étaient attachés à l'Eglise qu'il avait abandonnée. Indépendamment de cela, la retenue qu'il affectait à leur égard provenait de considérations sérieuses, et elle peut même être attribuée très-naturellement à la conduite qu'ils ont quelquefois tenue envers lui, dans les moments où il mettait en oubli ces procédés. Ainsi, aux funérailles de son frère Frédéric, général et maréchal de camp à l'armée de Suède, et qui eut lieu à Eochwége, le 24 septembre 1657, le prêtre, à son oraison funèbre, se servit de ce texte (*II Sam* III, 38) : *David pleura la mort d'Abner, et s'écria qu'il avait succombé dans Israël.* L'orateur, par Israël, voulait désigner la religion réformée, et il accusa de calomnie, ceux qui osaient douter du salut de ses adhérents.

Il ajouta que chacun était obligé de fuir loin de Babylone et de rechercher Israël. Ernest, qui assistait à cette cérémonie, prit ces paroles pour lui, et publia à ce sujet un écrit : *Recherches chrétiennes et impartiales*, Cologne, 1657, in-8°. Par contre, dans sa propre biographie, il se vante d'avoir été initié à la piété et à la crainte de Dieu, dans la religion réformée, sans prétendre toutefois approuver leur hérésie. Car il reconnaissait l'Eglise catholique comme seule vraie, et protestait énergiquement contre tout soupçon qu'on pourrait faire naître, qu'il ne lui était pas sincèrement attaché, et qu'il conservait encore, une secrète inclination pour le symbole réformé; il ne négligeait jamais la prière, la confession, la communion, ni la messe; il plaignait sa mère, dont il faisait du reste de grands éloges, de n'avoir pas reconnu et professé la vérité, et souhaitait de voir l'univers entier converti au catholicisme. C'est par l'entremise de Valérien que les Capucins avaient eu, dans la conférence d'Ernest à Saint-Goarn, un puissant point d'appui.

En 1661, il fut privé de sa liberté; et durant le temps de sa captivité, il écrivit une défense, pleine de force et de conviction, et mourut peu après sa délivrance (1662). Dans un de ses traités postérieurs (*Audiatur et altera pars ;* Vienne, 1661), Ernest va jusqu'à refuser à Valérien la part qu'il avait prise à sa conversion. A Valérien succéda, en qualité de confesseur, Jean Rosenthal, jésuite, qui (7 février 1653) tint avec Haberkom une nouvelle conférence, dont les actes ont été également imprimés (*Acta, cum annot. Mich. Sirii*, Gen., 1657, in-4°), et accompagna le landgrave, dans son voyage à Rome auprès du pape Alexandre VII, et y mourut (15 octobre 1653). Il eut pour successeur, dans la même charge, Jérôme Muhlmann de Leipsick, également un converti, fils d'un savant de Leipsick Joseph Meühlmann (*Wilter, memor. Theol.*, I, 73), qui, à l'époque même où il cherchait à gagner son frère déjà à moitié converti, fut amené par lui à l'Eglise catholique et même à l'ordre des Jésuites, qui écrivit énergiquement de concert avec lui, au confesseur du comte Jean-Louis de Nassau, contre Calixte et les autres théologiens évangéliques. Ernest, enthousiasmé des Jésuites, chercha à justifier l'éloignement des Capucins de Saint-Goar, et y fonda pour eux une maison. Il plaça même ses enfants dans les colléges des Jésuites de Coblentz, de Cologne, de Pont-à-Mousson, de Metz, et au collége Clermontais de Paris, parce qu'il leur reconnaissait le talent d'éducation qu'il aimait, mais ni les uns ni les autres n'avaient de goût pour l'étude, raison pour laquelle il avait manqué son but à leur égard. L'ouvrage le plus important qui sortit de sa plume est celui-ci : *Extractum vere sinceri et discreti catholici* (sans désignation d'auteur ni de lieu ; 1673, in-4°). Il y traite l'Eglise protestante de « schismatique séparée de la vieille Eglise chrétienne, contradictoire et absurde dans ses principes, divisée dans sa doctrine et ses cérémonies; » met en relief tous les avantages de l'Eglise catholique que ses plus ardents défenseurs ont jamais préconisés. « Du reste, ajoute-t-il, je ne cache point ses vices qui ne portent aucun préjudice à sa sainteté et à sa vérité. Je les trouve dans l'abondance et l'abus des biens ecclésiastiques, dans les rapports des évêchés avec l'autorité civile, dans le manque d'instruction du peuple. » Il parle avec beaucoup de force contre la réformation, et il pense « qu'il est facile à tout hérétique de réformer à la manière de Luther et Zwingle; que l'Eglise catholique, à cette époque, n'avait été entendue par aucun concile général sur les griefs qui lui étaient reprochés; que si on voulait avoir recours à une réformation, il aurait fallu réunir des prélats distingués avec quelques théologiens et quelques princes puissants, et proposer au siége de Rome des représentations modérées, et que Dieu aurait fait un miracle plutôt que de laisser sans résultat une si bonne intention. » Enfin, il remarque « que le principal obstacle, qui empêche les protestants de se convertir à l'Eglise catholique, était l'accusation formulée contre elle, de tolérer des abus; mais

qu'il est sans importance, d'autant plus qu'il ne peut pas y avoir d'Eglise visible sans qu'il y ait des abus, qu'il y en a de plus grands chez les autres sociétés; qu'en conséquence il faut toujours savoir choisir entre deux maux le moindre. Ernest, après avoir vu, dans un incendie à Langelschwalbach, tous ses meubles dévorés par les flammes, se rendit à Cologne, où il mourut le 12 mai 1693. (*Voy.* STRIEDER, *Documents pour servir à l'histoire approfondie, etc., de Suède;* Gœttinger, 1783, tom. III, pag. 416. — *Nouv. merveilleuses*, 1710, pag. 888; 1719, pag. 426.) Son épouse était morte en 1689.

HILAIRE (Saint), d'Arles, successeur de saint Honorat. Ils étaient peut-être compatriotes de saint Loup, qui avait épousé la sœur d'Hilaire. Celui-ci avait également reçu une éducation conforme à sa naissance; mais il aima d'abord le monde, jusqu'à se mettre en danger d'y périr. Son ami Honorat quitta pour un temps l'île de Lérins, afin de le gagner à Dieu. Il lui présenta, d'un côté, la bassesse et l'instabilité des choses humaines, de l'autre la certitude et la grandeur des biens à venir. Hilaire en fut convaincu; mais plus flatté des biens dont il jouissait que de ceux qu'on lui faisait espérer, il continua à jouir des premiers. Saint Honorat eut recours à la prière, il y joignit ses larmes et ses caresses; mais rien ne put amollir le cœur d'Hilaire. Il le quitta donc sans toutefois l'abandonner, « car trois jours après, dit Hilaire lui-même, la miséricorde de Dieu, sollicitée par ses prières, subjugua mon âme rebelle. Le trouble de mes pensées avait banni le sommeil de mes yeux. Je voyais d'un côté le Seigneur qui m'appelait à lui avec bonté; d'un autre côté, le monde qui me présentait de loin tous ses plaisirs et tous ses charmes. Mon esprit comparaît l'un et l'autre parti et flottait sur le choix de celui qu'il devait suivre. Mais grâce à votre miséricorde, ô divin Jésus! fléchi par les ferventes prières de votre serviteur Honorat, vous avez rompu mes liens pour m'attacher à vous par les liens de votre amour. Assujetti à cette heureuse captivité, je ne tomberai plus dans la servitude du péché. Je reviens humilié et soumis à vous de qui je m'étais éloigné par mon orgueil. » Dès ce moment, Hilaire se défit de tous ses biens, les vendit à son frère, en distribua le prix aux pauvres, quitta son pays et alla s'enfermer dans le désert de Lérins, pour y vivre sous la conduite de saint Honorat. Quand ce dernier mourut évêque d'Arles, Hilaire n'avait que vingt-neuf ans; mais son mérite surpassait son âge.

Il s'était sauvé à la nouvelle qu'on pensait à lui pour l'épiscopat; mais Cassius, commandant des troupes romaines, ayant envoyé des soldats, ils l'atteignirent à quelques lieues d'Arles et l'y ramenèrent. Après un épiscopat glorieux, saint Hilaire succomba sous le poids du travail et des austérités, à l'âge de quarante-huit ans, le 5 mai 449. On avait une telle opinion de ses vertus que sa perte fut sensible même aux ennemis de la foi, et les juifs mêlèrent leurs chants funèbres à ceux des chrétiens dans la cérémonie de ses funérailles.

HILDBURGHAUSEN (Joseph-Marie-Frédéric-Guillaume-Hollandrue DE), né le 5 octobre 1702, devint catholique en 1727. Il fut au service de l'empereur, et se distingua par sa bravoure en Italie, 1735; il eut pour épouse Marie-Anne, princesse de Pignatelli, veuve de Jean III, comte d'Althan.

HOFER (Jean), originaire de Meissen et élevé dans le protestantisme, fut nommé recteur à Spandau. Les théologiens protestants de la Saxe l'ayant chargé de réfuter le P. Joseph Mayr, l'étude attentive qu'il fit à cette occasion du catholicisme amena sa conversion. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1633, et ce fut lui qui convertit Chrétien-Guillaume margrave de Brandebourg. (*Voy.* BRANDEBOURG.)

HOHENLOHE-BARTENSTIM (Chrétien, comte DE), né en 1627, se maria avec une comtesse de Hazfeld, se convertit au catholicisme et mourut en 1675.

HOHENLOHE - SCHILLINGS - FÜRST (Louis-Gustave, comte DE), né en 1634, se convertit au catholicisme en 1667, et mourut en 1697.

HOHLENFELD (DE), président au conseil général de la chambre des députés évangéliques, se convertit au catholicisme en décembre 1656, abjura le protestantisme et fit sa profession de foi à Vienne dans l'église des Capucins. (*Théâtre européen* VII, 872.)

I.—HOLSTEIN-BECK (Frédéric-Guillaume, prince DE), dont nous avons parlé p. 775, né le 2 mai 1682, abjura le protestantisme et se fit catholique. Il servit en qualité de général dans l'armée impériale, se maria le 8 février 1708, avec Marie-Antoinette-Joséphine, fille du comte Emmanuel de Saufré, général de la Bavière électorale, et mourut en Sicile le 26 juin 1719.

II. — HOLSTEIN-BECK (Charles-Louis DE), frère du précédent, déjà cité, p. 775, naquit le 18 septembre 1690; en service dans la Saxe électorale, il devint catholique en 1723, et se maria le 10 août 1730, avec Anne, comtesse d'Orselsebska, fille naturelle de Frédéric-Auguste, roi de Pologne; elle mourut en 1774.

HOLSTEIN-PLON (Joachim-Ernest, duc DE), né le 5 octobre 1637, résida à Retwisch et devint catholique en 1673, dans les Pays-Bas, en Espagne; il mourut le 4 Juin 1700. Son épouse Isabelle-Marguerithe-Françoise était fille du margrave Ferdinand-Philippe de Westerloo, et veuve de Maximilien de Mérode, baron de Pétersham.

I.—HOLSTEIN-SONDERBURG (Alexandre-Henri, duc DE), de la maison de Schleswig-Holstein, né le 18 septembre 1608, et mort en Silésie en 1667, se convertit au catholicisme. Il avait pris service dans l'armée impériale et était marié avec Marie-Dorothée, fille de Heshusius, prédicateur à la cour à Sonderburg. Ses deux fils étaient chanoines à Breslau et à Olmütz.

II. — HOLSTEIN SONDERBURG (Ernest-Auguste, duc DE), de la maison de Schlesvig-

Holstein, né le 3 octobre 1660, obtint un canonicat à Cologne en 1695, après avoir embrassé le catholicisme, et mourut à Hambourg en 1731. Son épouse était une baronne de Velbruck; elle mourut sans enfants.

I.—HOLSTEIN-WIESENBURG (Dorothée-Elisabeth, princesse DE), née en 1645, décédée le 8 janvier 1725, à Vienne, se convertit au catholicisme. Elle était mariée, en premières noces, avec Georges-Louis, comte de Sintzendorf, mort le 14 décembre 1680, et en secondes noces avec Louis, comte de Rabutin, général dans l'armée impériale, mort le 10 novembre 1716.

II. — HOLSTEIN-WIESENBURG (Magdeleine-Sophie DE), sœur de la précédente, née le 30 mai 1664, prieure à Quedlinburg en 1685, devint catholique en 1699. Elle entra dans un couvent à Vienne, où elle mourut le 25 novembre 1720.

III. — HOLSTEIN-WIESENBURG (Léopold, prince DE), né le 12 janvier 1674, embrassa la religion catholique et passa ses jours à Vienne. Son épouse, qui était mariée avec lui en secondes noces, était Marie-Elisabeth, fille de Jean-Adam-André, prince de Lichtenstein; elle avait eu pour premier mari son cousin Maurice de Lichtenstein.

HOPE (Mme), veuve d'un médecin distingué, venait d'achever l'*Histoire de l'Eglise protestante* au moment de sa conversion. Ses études sur ce sujet ont surtout contribué à l'éclairer sur la divinité du catholicisme. Elle fut reçue au sein de l'Eglise catholique à Londres, dans la chapelle de l'Oratoire en 1852.

HOXTON, ministre de l'Eglise anglicane, se convertit au catholicisme en 1851.

I

ISAAC, juif converti, auteur dont il est parlé dans Genade, ayant embrassé la religion chrétienne, composa un ouvrage conservé par le P. Sirmond, intitulé : *Livre de la foi, de la très-sainte Trinité et de l'Incarnation du Seigneur.*

Isaac établit par un grand nombre de raisonnements le mystère de la Trinité; il distingue les trois personnes ne formant qu'une seule divinité; il prouve que le Fils est égal et coéternel au Père; que dans l'*Incarnation* les deux natures subsistent distinctes (année 378).

ISNARD, conventionnel célèbre et girondin. Homme d'un caractère fougueux et violent, dès son arrivée à l'Assemblée législative, il se prononça contre les prêtres avec une véritable fureur, et avec une éloquence qu'on pourrait appeler celle du délire ; il essaya de soulever la nation tout entière contre eux. Dans la séance du 14 novembre 1791, après une diatribe furibonde contre les prêtres, Isnard les provoqua de nouveau en disant, avec un accent de fureur encore plus prononcé : *La loi, voilà mon Dieu; je n'en connais pas d'autre!...* Plus tard, étant président de la Convention, il répondit à la commune menaçante qui demandait la liberté de Marat, que « si Paris attentait à la Convention nationale, on chercherait bientôt sur les rives de la Seine la place où cette ville aurait existé. » Ce mot lui valut d'être mis hors la loi par un décret spécial. Tombé de la fatale tribune et poursuivi par la proscription, il vivait dans une retraite souterraine voisine du lieu même où bouillonnait la source de la révolution, au faubourg Saint-Antoine. En cet état, entendant la mort rugir autour de lui, *habitant les cavités de la terre,* comme il le dit lui-même, *manquant de tout, pouvant être égorgé sans risque pour le meurtrier, ignorant le sort de sa famille, dans l'attente journalière de se voir mener au supplice, sans être jugé ni entendu, comme l'animal qu'on traîne à la boucherie ou la victime à l'autel;* en cet état, dis-je, une révolution morale s'opéra en lui, dont les préoccupations intérieures couvrirent tous les bruits et toutes les terreurs de celles qui ébranlaient le monde sur sa tête. — *Existence de Dieu, — immortalité de l'âme, — nécessité de la vertu, — nécessité d'une religion pour pratiquer la vertu même, — divinité du christianisme et foi entière à ses mystères,* — tels furent les grands problèmes qui surgirent du fond de son intelligence solitaire, et à la solution desquels ils s'attacha avec une application qu'il compare lui-même à celle d'Archimède au milieu du sac de Syracuse. En remuant au fond de lui la cendre de son passé, quelques étincelles de foi, restes précieux d'une éducation maternelle, lui étaient apparues. Que ne peut la fidélité à la voix du ciel ! C'est avec ces faibles ressources que cette âme, dont l'activité s'était repliée sur elle-même comme un volcan qui a cessé de vomir sa lave, entreprit la prodigieuse tâche de refaire toute seule l'édifice entier de la vérité religieuse et de revenir à la foi de sa première enfance par l'immense labeur de la philosophie. Il réussit : et les trente-trois ans de vie que le ciel lui a départis depuis ce jour n'ont été qu'un long soupir de piété et de repentance. Ce fut alors (1797) qu'on le vit rentrer dans le sein de cette religion qu'il avait si violemment outragée ; depuis, sa conduite n'a pas cessé d'édifier ses concitoyens; il est mort vers 1830 dans les sentiments d'une piété et d'un repentir tout à fait exemplaires. Mais, et c'est ceci qui doit surtout intéresser notre attention, il comprit dès l'abord, grâce à un sentiment philosophique des plus exquis et à une droiture de cœur qui, malgré ses égarements, avait toujours fait le fond de sa nature, que le succès n'était pas possible et que l'entreprise était insensée sans une condition à laquelle il commença par se plier franchement, et qu'il ne cessa de remplir comme un des éléments les plus essentiels de ses recherches, et cette condition... c'est la prière.

Il faut le laisser parler lui-même, car rien

ne peut remplacer ce langage de l'expérience exprimée avec le même cœur qu'il l'a ressentie.

« Le décret qui me mit *hors la loi* sembla me mettre également *hors* les peines de la vie, et m'introduire dans une existence nouvelle et *plus réelle*. Si je n'eusse jamais été proscrit, emporté par tant d'autres par une sorte de tourbillon, j'aurais continué d'exister sans me connaître, je serais mort sans savoir que j'avais vécu. Mon malheur m'a fait faire une pause dans le voyage de ma vie, durant laquelle je me suis regardé, reconnu ; j'ai vu d'où je venais, où j'allais ; le chemin que j'avais fait et celui que j'avais à parcourir; les faux sentiers que j'avais suivi, et ceux qu'il me convenait de prendre pour arriver au vrai but.

« Il m'est impossible de peindre quelles jouissances m'ont procurées ce silence, ce recueillement absolu, cette possession continuelle de ma pensée, cette étude suivie de mon être, ces fruits de sagesse et d'instruction que je sentais éclore en moi, cet abandon de la terre, ce lointain d'où j'apercevais et jugeais les criminelles folies des hommes, cette adoration sincère et croissante de la vertu, cette élévation intellectuelle vers les objets grands et sublimes, et surtout vers l'auteur de la nature, ce culte libre et pur que je lui adressais sans cesse.

« Mes opinions sur l'immortalité de l'âme et sur les autres points de la métaphysique religieuse ne tiennent nullement, comme on pourrait le croire, à la vivacité de mon imagination et à la sensibilité de mon âme. Elles sont le fruit de la plus profonde émotion, et je peux dire que peu d'hommes se sont trouvés à même de réfléchir comme moi. Proscrit, condamné pour un acte de dévouement envers ma patrie, la Providence, sans me faire quitter Paris, me retint emprisonné dans une retraite isolée où, n'apercevant en arrière que mon échafaud dressé, devant moi que le soleil, la nuit et la nature, n'ayant plus d'autres intérêts ici-bas que de réfléchir sur Dieu, sur mon âme, sur la religion, je me livrai tout entier à une méditation qui dura seize mois pendant quinze heures par jour ; et certes on ne réfléchit jamais plus profondément qu'au pied de l'échafaud !

« Je retrouvai dans mon cœur les germes religieux qu'une saine éducation m'y avait semées dans l'enfance, et qui, si longtemps étouffés par la prospérité, se ravivaient dans le malheur.

« Mais si mon âme était entraînée vers la religion, *mon esprit répugnait à réfléchir* sur ses dogmes et ses mystères que je trouvais absurdes. Je ne pouvais les croire parce que je n'avais pu les expliquer.

« Ceux qui, en matière religieuse, ont tant fait une fois que de soumettre à l'examen rigide de leur faible raison ce que tant de gens mieux avisés croient sans même y réfléchir, ne peuvent plus trouver *vrai* que ce qui leur est assez démontré pour les frapper d'une entière conviction. Ils veulent absolument qu'on leur prouve tout, et je me trouvais dans ce cas. Il faut alors que ces sceptiques restent égarés dans le dédale de la métaphysique, ou bien qu'à force de méditation et de philosophie, ils parviennent à enlever presque tous les voiles du sanctuaire et à parcourir le cercle entier des connaissances religieuses pour revenir enfin, les yeux ouverts et un flambeau à la main, dans le même endroit où l'humble foi les aurait laissés paisiblement un bandeau sur les yeux.

« J'ai heureusement parcouru le cercle : mais encore plus heureux celui qui n'a pas besoin de faire le tour du monde pour retourner au point où il était parti.

« Avec un cœur plein de zèle, et un esprit égaré, mais résolu de ne prendre du repos qu'après avoir distingué la vérité, j'entrepris ce long pèlerinage de la pensée ; celui qui m'en inspira la résolution m'entretint dans la persévérance. »

Chacune des paroles qui vont suivre ne sauraient être assez pesées ni méditées. Ce n'est pas un théologien qui trace des règles *a priori*, c'est une âme revenue de loin qui raconte son voyage et qui signale aux âmes encore flottantes loin du port, comme elle l'a été elle-même, les *passes* de la vérité.

« Je m'aperçus d'abord qu'en matière religieuse, la solution de la vérité dépend moins de l'effet de notre esprit que de la disposition du cœur ; que sur ces questions, qui tiennent autant au sentiment qu'à l'intelligence, l'aveugle raison s'égare et tombe si elle veut marcher seule, d'un pas présomptueux ; qu'il faut que la vertu lui prête la force de son bras, et que la charité seule peut délivrer le bandeau que le vice et l'erreur retiennent sur nos yeux. Je reconnus que, dans la nuit obscure de la métaphysique religieuse, *la vérité ne se montre que par éclairs* qu'il faut saisir, *et comme une flamme que l'humble prière allume et que l'orgueil éteint*. C'est pourquoi tant de personnes sont si peu propres à cultiver cette science, tandis quelles sont si habiles dans toutes les autres. *Je commençais donc par prier*, et, plus en rapport avec Dieu, je devins meilleur, plus calme, plus au-dessus de l'infortune, *plus apte à discerner la vérité* (1). »

J

JAVSCH, ancien rédacteur du *Courrier du Bas-Rhin*, feuille qui avait longtemps attaqué la religion catholique, se convertit lui-même au catholicisme, en mars 1832.

JEAN-FRÉDÉRIC, duc de Hanovre, de la maison de Lunebourg (Hubner I, 191), né dans la maison princière de Herzberg le 25 avril 1625, était d'un tempérament robuste,

(1) Isnard, *de l'Immortalité de l'âme*, 1802, in-8°. — Voyez aussi *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, 1805, in-8°, lequel est suivi d'une nouvelle édition du discours précédent.

bien constitué, d'un aspect agréable, et doué de manières attrayantes et aimables. Il se distinguait surtout par une mémoire extraordinaire, un jugement solide, une éloquence naturelle et une réplique heureuse. A ces qualités se joignaient encore le zèle le plus constant, la patience, l'activité, la perspicacité dans toutes les recherches, la prudence, la bravoure, la conduite la plus exemplaire, la modestie, la douceur, la générosité, l'amour de la vérité, l'horreur de l'astuce et des intrigues dans tous les rapports et une connaissance profonde des hommes. Il reçut une éducation soignée dans les exercices du corps, possédait parfaitement les langues latine, française et italienne, et était versé dans la connaissance du protestantisme sa religion, à l'exercice de laquelle il était sérieusement appliqué.

Il se livrait à des lectures nombreuses et variées et toujours avec réflexion, s'entretenait avec bonheur d'objets scientifiques, préférait beaucoup les sciences naturelles et les arts, et en très-peu d'années il s'était acquis une bibliothèque très-choisie. Après la mort de son père (1641), il entreprit avec son frère aîné, le duc Georges-Guillaume, de grands voyages, pour lesquels il avait un goût très-prononcé. Il vit la Hollande, l'Angleterre, la France, le Danemark, et visita cinq fois, pendant sa vie, l'Italie. S'étant embarqué (1644) à Marseille pour se rendre à Gênes, il fut surpris par une violente tempête, et courut risque d'y perdre la vie; dans ce moment critique, il montra un courage étonnant; il assista aussi, sous le commandement des maréchaux Grammont et Châtillon, en qualité de volontaire, à plusieurs campagnes et à quelques siéges. Lorsqu'il arriva à Rome (10 avril 1644), le Pape Urbain VIII venait de mourir. Il y séjourna pour attendre l'élection d'Innocent X comme successeur du Pape défunt. Lorsqu'il arriva une seconde fois à Rome (octobre 1651), il fit la connaissance du bibliothécaire du Vatican et d'autres savants distingués, qui se prêtèrent à entamer avec lui des discussions religieuses. Elles eurent pour résultat de le déterminer (février 1651) à se rendre à Assise pour y faire profession de la foi catholique devant le célèbre P. Joseph, qui y opérait des prodiges; il fit sa confession à Lorette, afin d'établir ensuite sa résidence à Venise. Mais depuis Rome on le pressait, en septembre de la même année, d'y retourner encore; il y fit l'acquisition d'un palais, y établit un entourage princier, et eut des relations avec le Pape, à la suite desquelles il fit ses dévotions dans un couvent de Capucins, à quelques milles de la ville, et reçut, trois jours après, à Rome, la confirmation des mains du cardinal Colonna. Ce ne fut qu'après tous ces événements qu'il envoya quelqu'un dans sa patrie pour en donner connaissance à ses parents et à son frère. Ceux-ci expédièrent aussitôt à Rome, mais c'était trop tard, le capitaine Gœrz et Henry-Jules Blum, professeur de théologie à Helmbach, avec l'espoir de conserver le duc dans la religion évangélique. Tel est le récit de Nethmeyer (*A. A.*, VI, 1704). Blum se convertit lui-même (Burckhard, *Hist. bibl.*; Aug. Wolf. II, 224, et avait obtenu des titres de noblesse, puis avait été nommé *conseiller* impérial à Prague.

L'an 1665, jour de la Saint-Michel, Jean-Frédéric fut investi des principautés de Calemberg et Grubenhagen, et du pays de Gottingen, choisit Hanovre pour le lieu de sa résidence (Rethmeyer, 1712), et pendant qu'il fut au pouvoir il observa toujours scrupuleusement les traités et les conventions, professa toujours le respect le plus profond et la plus parfaite fidélité envers l'empereur et l'empire, avait su gagner l'estime et l'amitié des plus puissants potentats, insistait surtout sur l'exercice exact de la justice, conserva toujours une si parfaite administration dans les affaires publiques qu'il enrichit ses Etats de plusieurs barils d or qu'il y introduisit, fit surtout exécuter des forts magnifiques, et se montra toujours le père de son peuple. Le roi de France lui-même, auquel il adressa la parole à la première entrevue qu'il eut avec sa future épouse à Maubuisson, dit de lui : « qu'il avait parlé à un prince allemand, dont il avait souvent entendu vanter l'esprit, et dont les éloges ont été cent fois au-dessous de la réalité qu'il avait constatée lui-même. » Le 13 novembre 1668, il célébra ses noces avec la princesse Benoite-Henriette-Philippine, née princesse du Palatinat du Rhin et duchesse de Bavière, qui avait partagé sa profession de foi. L'institution du culte catholique, pour lui et sa cour, exigea l'appropriation de l'église du château de Hanovre; les serviteurs évangéliques attachés à la personne du prince furent relégués dans la nouvelle église de Saint-Jean, qui était à fonder et qui ne fut achevée ainsi que sa tour, qu'en 1670, et contraints jusqu'à cette époque de faire l'exercice de leur culte dans une salle; et l'an 1668, le cinquième dimanche après la Trinité, eut lieu le premier sermon, prêché par les Capucins dans l'église du château. Leurs altesses confièrent l'administration du service religieux (Rethmeyer, *A. A. D.*, 1715) aux PP. Capucins, auxquels ils concédèrent l'hospice, et à d'autres prêtres, qui s'en acquittèrent avec un ordre et une convenance admirables; et, pour plus de surveillance dans les affaires religieuses, ils eurent encore des *Vicaires apostoliques*, d'abord un *évêque de Maroc*, puis de *Titiopolis*. Ils veillaient surtout avec sollicitude à ce que les personnes unies par des liens de parenté, et appartenant aux deux religions, vécussent ensemble sans demêlés et sans amertume; ils employèrent les biens des ecclésiastiques et des couvents à l'entretien des églises et des écoles, à des subventions et autres œuvres pies, et loin de s'enrichir, ils avaient encore sacrifié, à leurs dépens, des sommes considérables pour des aumônes ou pour des améliorations dans les études... Le prince montra toujours un grand zèle pour le service de Dieu, ne né-

gligea aucun dimanche ni jour de fête, et fut du reste encore très-fidèle sur les commandements de l'Eglise. Reconnaissant « que le luxe, les honneurs, la gloire et tout le reste, si fort recherchés par les hommes, n'étaient que vanité, et ne pouvaient point satisfaire ceux qui les possédaient, il ne chercha son bonheur qu'en Dieu, dont l'immensité des perfections est seule capable de remplir le vide incommensurable du cœur humain. » Le 12 novembre 1679, Jean-Frédéric se rendit en Italie, et comme il paraît, non sans entrevoir les indices de sa fin prochaine, puisqu'il serra la main jusqu'au dernier de ses serviteurs, et fit ainsi à tous les adieux les plus touchants. Déjà à Augsbourg il ressentit les premiers symptômes de la maladie; ce mal put cependant pour le moment être combattu, mais il revint bientôt après avec tant de violence qu'il y succomba, le 18 décembre. Le 29 janvier 1680, l'église du château fut de nouveau fermée aux Capucins. La conséquence la plus importante de la conversion du duc fut l'établissement, dans le nord de l'Allemagne, d'un vicaire apostolique, institué par le Pape, pour le développement actuel et futur de l'Eglise (1667). Cependant, après la mort de Frédéric, ce prélat fut lui-même obligé de transférer sa résidence de Hanovre à Hambourg, et lorsque par suite de sa mort ce poste devint vacant, on joignit ce vicariat d'abord à l'évêché de Paderborn, puis à celui de Hildesheim. (Hencke, *K. G. Braunschmeig*, 1806, IV, 34.) La dignité de vicaire apostolique fut donnée en premier lieu au confesseur du duc, Valère Marchioni; ensuite à Nicolas Steno du Jütland, né en 1638, mort en 1684, qui, ayant été d'abord un médecin distingué, était devenu ensuite lui-même catholique en Italie, et qui comprenait encore dans le cercle de son activité la Suède et le Danemark.

Il expliqua les motifs de sa conversion dans un écrit qu'il publia lui-même (*Epistola de propria conversione*, 1677), et il l'attribue surtout sur la fin à son étude de la philosophie cartésienne, et à la conviction qu'il avait acquise que les catholiques, en fait de morale, étaient plus sévères que les protestants. (*Dissert. Theol., qua N. Stenonis ex medico luth. episcopi pontif. Titiopolitani argumenta præcipua quæ deserenda religione luth. evangel. et amplectenda pontificia in diversis schedis allata discutiuntur, ab Ottone a Bielefeld;* Ien., 1678.)

* JOANNICE (Saint), solitaire fameux par sa vertu et ses miracles, naquit à Marycat, village de Bithynie, l'an 765. Ses parents étaient pauvres, et d'abord il garda les porcs. Ensuite il devint soldat, et tomba dans l'hérésie des iconoclastes; mais sous le règne de Constantin et d'Irène il revint à la foi catholique par la remontrance d'un solitaire, et passa six ans dans les prières et les jeûnes, couchant sur la terre nue, sans toutefois quitter le service de l'empereur, dont il était garde. Au retour d'une campagne contre les Bulgares, où il s'était signalé, il renonça au monde, apprit à lire, et passa en trois divers monastères. Ensuite il se retira seul sur le mont Olympe, en Bithynie, et y vécut quelques années en plein air; puis il s'enferma dans une caverne, et ne vivait que de pain et d'eau. Après douze ans de cette entière solitude, il entra dans le monastère d'Eriste et y prit l'habit. Il avait le don de prophétie, et on raconte de lui un grand nombre de miracles. Sa réputation s'étendit aux extrémités de l'empire; il ramena à l'Eglise un grand nombre d'hérétiques, et mourut âgé de quatre-vingt-un ans, le 4 novembre 846.

JULICH Cleves et Borg (Guillaume, duc de), né le 28 juillet 1616, se convertit au catholicisme. On lit dans l'*Histoire des pays de Clèves, Marche, Julich, Berg et Ravensberg*, etc., par Borheck (Duisbourg, 1800, p. 517), que Guillaume chercha à réconcilier les protestants avec la doctrine catholique, et se donna toutes les peines possibles pour les réunir.

K

KETTENBOURG (De), propriétaire de biens nobles à Mecklembourg-Schwerin, se convertit et rentra au sein de l'Eglise avec toute sa famille au commencement de 1852.

KLINCKOWSTROM, capitaine suédois, qui se convertit au catholicisme. Deshérité et chassé de sa patrie pour s'être fait catholique, il entra au service de l'Autriche, et ses deux fils, Joseph et Maximilien, font aujourd'hui partie de l'ordre des Jésuites (XIX^e^ siècle).

KRIECHINGEN-RUTTINGEN (Jean-Louis, comte de) se convertit au catholicisme en 1681.

KUCHLER (Albert), ancien protestant danois, célèbre artiste, converti au catholicisme, prit, le 16 octobre 1851, l'habit de Saint-François des mains de Mgr Holenhole. Après avoir reçu la bénédiction et les encouragements de Pie IX, lui et deux autres franciscains allèrent dans le diocèse de Hildesheim, où l'évêque les avait invités à fonder leur établissement modèle, auprès de sa ville épiscopale.

L

LAMBECK (Pierre), dont nous avons déjà cité la conversion p. 831, était fils de Henri Lambeck, maître des mathématiques à l'école de Saint-Jacques à Hambourg, et auteur d'écrits arithmétiques. Des leçons privées à l'école de Saint-Jean lui préparèrent l'entrée au gymnase (18 mai 1644), où le professeur de mathématiques Tessius lui rendit surtout des services. Cependant son oncle Holstein, avec qui il était en correspondance

dès sa treizième année, exerça une influence salutaire sur lui sous le rapport religieux et scientifique (Lucæ Holstenii, v. 6, *Epistolæ XXII ad Petrum Lambecium*, Ien., 1808, 8), Il ne dissimulait pas à son neveu qu'il se promettait beaucoup de ses talents et de son application. Il lui recommanda l'étude à fond des langues grecque et latine, comme les clefs de toute érudition, et surtout la lecture incessante de Térence, de Plaute, de Cicéron et de César. Il lui conseilla de ne pas fréquenter les académies allemandes à cause des cabarets et des guinguettes qui émoussent l'intelligence et le sentiment de pudeur, et à cause du pédantisme qui y règne. Il lui recommanda par contre les universités des Pays-Bas, de la France et de l'Italie. Lambeck se rendit par conséquent (1645) à Amsterdam, muni de lettres de recommandation pour Vossius et Barläus. Il s'y occupa préférablement d'histoire et d'antiquités romaines. Dans sa correspondance avec son oncle, mentionnée plus haut, se trouvent des passages qui prouvent que celui-ci avait su de loin, selon ses forces, préparer sa conversion à la religion catholique. « Si tes parents s'opposent au voyage direct en Italie, je ne veux pas les combattre; je te conseillerais plutôt de visiter d'abord la Belgique, puis la France, d'où il te sera facile de te rendre en Italie... Remets l'incluse à Berthaud Nihusius (alors à Amsterdam), à qui j'ai recommandé tes études de la manière la plus pressante; il t'assistera de fait et de conseil. Confie-toi à lui avec la plus grande franchise... Toi, mon Pierre, aie bon courage, et si tu as abandonné la maison paternelle selon le corps, retiens également les souvenirs et désirs de ton esprit... Je me réjouis de ce que tu embrasses la jurisprudence. Celle-ci ne méprise pas les muses au même degré que pense le commun des faiseurs de lois, mais elle tend à rechercher une connaissance universelle du divin et de l'humain... Evite toujours la société des Allemands qui ont l'habitude de passer le temps consacré aux études dans les jeux et les orgies. Comme tu ne peux pas traverser cette partie de la Belgique qui est soumise à un roi catholique, à cause des troubles de la guerre, tu feras bien de prendre un autre chemin. »

Malgré tout cela Lambeck arriva à Paris, où il tomba dangereusement malade, puis à Toulouse. Il fit connaissance avec les hommes les plus célèbres de la France. Il fut surtout recommandé par Holstein au cardinal Barberini Priolus et à Petavius. A Toulouse, où il fut nommé docteur en droit, il eut des relations avec le prélat Charles de Monschal. Son oncle lui écrivit ces paroles : « Imite tout ce que tu remarques dans ce pieux prêtre, que toute la France admire comme l'homme le plus vertueux. » Son oncle, enfin, aux frais duquel il voyageait, lui accorda à sa demande de visiter l'Italie. Il traversa la Ligurie et l'Etrurie, arriva à Rome, logea avec Holstein dans le palais du cardinal Barberini, et retourna, après un séjour de deux ans, à Hambourg, en passant par la France et les Pays-Bas. Il fut d'abord nommé professeur d'histoire, puis en 1660 recteur du gymnase de cette ville. Ses envieux l'ayant accusé d'être hétérodoxe et même athée, et ayant critiqué avec des sentiments de haine autant sa manière d'enseigner que ses écrits, il se défendit contre eux dans un discours. Bientôt après (1662), il épousa une veuve du nom de Anne de Emmersen. Deux semaines après son mariage, écoutant le conseil de Christine de Suède, il se rendit à Vienne, pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique. De là il passa par Venise, d'où il écrivit à Hambourg, et déclara renoncer formellement au rectorat. Il embrassa dans cette ville ouvertement la religion catholique, qu'il avait reconnue secrètement depuis longtemps. Jean Mollerus rapporte que Claudius Sarrarius avait déjà écrit, l'an 1647, à Claude Salmasius, que Lambeck avait été gagné au catholicisme par le jésuite Sirmond; d'autres personnes s'en doutaient depuis longtemps, et Conring en fait l'aveu dans les paroles suivantes (*Epistola* LXXXIII) : « J'ai craint, depuis quelque temps, la conversion de Lambeck; car ses écrits dévoilent des opinions favorables au papisme, et il s'y plaint de sa patrie ingrate. » Le Pape Alexandre VII lui fit l'accueil le plus cordial, dans une audience qu'il lui accorda, et lui fit même voir la bibliothèque du Vatican. Il ne reçut pas un accueil moins flatteur de la reine Christine. A son retour en Allemagne, il visita à Florence la bibliothèque des Médicis, et fit à Vienne la connaissance du bibliothécaire impérial, Mathias Mauchter, qui lui montra la bibliothèque, où tout était en confusion et en désordre. Le comte de Lamberg le fit nommer vice-bibliothécaire, selon ses vœux en 1662. La bibliothèque passa ainsi sous son autorité et sous sa surveillance, ce qui lui valut les titres de reconnaissance les plus mérités. Mauchter s'étant démis de ses fonctions, Lambeck obtint le titre de conseiller et de biographe impérial.

On trouve le catalogue de ses écrits dans Nicéron (XIX, 16, ff.). Il mourut l'an 1680. (*Vie du savant* Pierre Lambeck, etc. ; Hambourg, 1724, in-8°.) On fit l'éloge encore après sa mort de ses mérites scientifiques, de sa politesse et de sa modestie. (Clarmund, *Vitæ clarissimorum in re litteraria virorum*, 147, ff.)

I.— LAW (Auguste-Henri), fils aîné de William Toury-Law, fut reçu au sein de l'Eglise catholique le 16 mai 1852, dans l'église de Sainte-Marie-Magdeleine, à Morlake, par l'évêque de Southwark.

II. — LAW (Mme William Toury-) fut reçue au sein de l'Eglise catholique, le 26 mai 1852, dans l'église de Saint-Georges, par l'évêque de Soutwark. Elle est la femme de l'ancien chancelier du diocèse de Bath et Wells (p. 842), qui est frère de lord Ellenborough, et qui s'est convertie en 1851.

LAWENSTEIN WERTHEIM (Jean-Thierri, comte), né en 1584, se convertit à la foi ca-

tholique en 1631 ; il se maria en 1610, avec une comtesse de La Mark, et mourut en 1630

LEINENGEN - HARDENBURG (Charles-Louis, comte DE), à Boekenheim, devint catholique en 1736. Il était né en 1704, et mourut en 1747. — Chrétien, comte de Erbach-Schomberg, né en 1728 et mort en 1799, de la même branche des comtes Leiningen Westerburg, se convertit également au catholicisme.

LEININGEN WESTERBURG (Philippe-Louis, comte DE), parent du précédent, né en 1652, et qui succomba à la bataille de Treviglio, en 1705, s'était converti au catholicisme, ainsi que son père Louis Ebérhard, qui épousa Charlotte, comtesse de Saarbrück, devint président à la chambre de justice à Spire, et mourut en 1688. — Georges-Ernest-Louis, né en 1718, et mort en 1765, de la même branche des comtes de Leiningen Westerburg, se fit également catholique.

LEPORIUS, prêtre de l'Eglise d'Hippone, avait été longtemps engagé dans l'erreur. Il revint à la vérité et fut reçu dans la communion des évêques. Il dressa, sur l'ordre de saint Augustin, l'acte de sa rétractation, et le signa dans l'église de Carthage.

Dans cet acte, il confesse sa présomption et son erreur ; il revient à la vérité et déclare qu'il reconnaît (LEPOR., *Retr.*, tom. I, p. 348) que Jésus-Christ est né de la sainte vierge Marie : « Nous confessons donc, ajoute-t-il, que Notre-Seigneur est Dieu Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui est né du Père avant tous les siècles, a été fait homme du Saint-Esprit et de Marie, toujours vierge, dans les derniers temps, et né de Dieu. Nous confessons de même que les deux natures de la chair et du Verbe ne font qu'une même personne, qui est Dieu et homme tout ensemble, sans que par l'incarnation du Verbe il se soit fait un mélange et une confusion des deux natures, puisque un tel mélange serait la destruction de l'une et de l'autre partie.

« Le Fils seul est incarné, non le Père ni le Saint-Esprit. Le même est Dieu et homme, un seul Fils de Dieu, Jésus-Christ, n'y ayant qu'une personne de la chair et du Verbe. C'est pourquoi nous ne craignons pas de dire que Dieu est né, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié selon la chair. Nous croyons encore qu'il est Fils unique de Dieu, non adoptif, mais proprement dit; non imaginaire, mais véritable; non pour un temps, mais éternel ; qui a tout souffert pour nous selon la chair, et non pour lui-même, puisque ce n'est pas pour lui qu'il est descendu du ciel, mais pour nous, qui étions morts par la désobéissance d'Adam. » (An 394.)

LIBRI-BAGNANO (Comte DE), si fameux en France par ses démêlés avec la justice, et en Belgique par ses écrits irréligieux et par son dévouement au roi Guillaume, mourut à Amsterdam le 12 janvier 1836. Il était malade depuis plusieurs mois, lorsqu'il se confessa et reçut les sacrements. Le 21 novembre, il avait fait devant notaire, et en présence de témoins, un acte de rétractation, où il déclare qu'il veut mourir dans la religion catholique, et qu'il rétracte tout ce en quoi il aurait offensé la religion ou ses ministres en général, soit dans ses écrits, soit dans ses expressions ou sa conduite; qu'il pardonne de tout son cœur à tous ses ennemis, comme il espère que Dieu lui pardonne. Il chargeait le vicaire qui l'a administré de donner la plus grande publicité à cet acte. Les obsèques du comte eurent lieu à Amsterdam, dans l'église catholique, le 13 janvier, au milieu d'un grand concours. Le vicaire prononça un discours dans lequel, après avoir rappelé en peu de mots ce qu'avait été Libri-Bagnano, il l'a représenté dans sa dernière maladie, sur son lit de mort, et dans les sentiments qui l'ont animé jusqu'à son dernier soupir. La rétractation du défunt a été lue publiquement.

LIMPURG-GAILENDORF (Philippe-Albert, comte DE), né en Franconie, cité par Henké (IV, 37), et que Hübner (II, tab. 610) place au rang de baron, se convertit au catholicisme. Le même Hübner fait mention encore, comme converties, de ses épouses : 1° Dorothée-Marie, fille de Wolfgang-Frédéric, comte de Hohenlohe, et morte à Gotha le 6 avril 1695; 2° la femme de chambre de cette princesse, le 4 octobre 1680. Henké raconte, au contraire, que le comte Philippe-Albert aurait gagné au catholicisme la fille du prédicateur de la cour, et se serait ensuite marié avec elle; qu'il aurait intercédé auprès de l'empereur pour son élévation au rang de la noblesse, mais qu'il serait mort en 1682, avant d'avoir obtenu cette faveur. (*Voy.* MOSER, *Staats recht th.*, XX, 506.)

LOTHIAN (Marquise DE), Anglaise convertie au catholicisme en 1851.

LOUDON (Gédéon-Ernest, baron DE), né à Trotzen, dans le Liefland, en 1716, et mort le 14 juillet 1790. Il était maréchal de camp dans les armées royales et impériales. Avant d'avoir embrassé cette carrière, et après avoir enduré tous les besoins et toutes sortes d'épreuves, et marié déjà à Poesnig en Hongrie avec Claire de Hagen, fille d'un officier croate, il entra dans le sein de l'Eglise catholique. Gellert, qui avait appris à le connaître en 1763, à Carlsbaden, écrivit de lui : « Loudon était un homme d'un caractère tout particulier : sérieux, prudent, un peu triste, presque comme moi; il parlait peu, comme je le fais aussi, mais tout ce qu'il disait était exact et vrai; il s'entretenait peu sur les affaires de l'armée, et ne disait rien de ses propres exploits; il écoutait avec attention ce que disaient les autres, et dans tout son maintien, et jusque dans sa manière de s'habiller, on remarquait la même simplicité et la même convenance que dans sa manière de parler. Il n'était pas grand de taille, mais bien fait; maigre, mais moins que moi; ses yeux, un peu gris et bleus, étaient pensifs et enfoncés dans les orbites, comme les miens. Toutes ses paroles étaient réfléchies, et j'ai toujours remar-

qué qu'il était profondément religieux. Il me chargea de lui dresser le catalogue d'une petite bibliothèque ; car sa seule plainte était qu'il n'avait point fait d'études. Mais ce qui compensait le manque d'études chez lui, c'était une intelligence profonde et sa grande attention à tout écouter. Il aimait beaucoup la lecture. — Nos adieux étaient peu longs, « Ce que je viens de vous dire, me recommanda-t-il, vous le garderez dans votre conscience. »

Loudon servit et brilla sous l'impératrice Marie-Thérèse, dont Harmager rapporte (*Oester. Plutar.*, Vienne, 1807, t. XII, 218, et XI, pag. 97) que c'était un sujet de recommandation auprès d'elle que d'appartenir à la religion dominante ; et elle s'intéressa ardemment de travailler à la conversion de protestants notables ; en cela elle agissait par conviction.

LOUISE HOLLANDINE, dont nous avons déjà parlé, p. 872, était née le 18 avril 1622; elle résidait à La Haye, avec sa mère, si durement éprouvée alors. Tout d'un coup elle quitta sa mère sans la prévenir : c'était en 1657. Quelques jours après son départ, elle lui écrivit pour lui faire savoir que la grâce de Dieu l'avait éclairée sur la vraie religion, et qu'elle avait pris la résolution de l'embrasser ; qu'elle n'avait quitté le lieu de son séjour que dans l'intention de pouvoir mieux accomplir son dessein ; qu'elle suppliait sa mère d'excuser ce que sa séparation avait de trop précipité, et qu'elle s'empresserait de lui donner de ses nouvelles aussitôt qu'elle serait arrivée dans un lieu sûr. Des mesures furent prises, mais en vain, pour faire arrêter la princesse aux frontières. Le jour même de sa fuite, un nommé Laroque, Français d'origine, s'embarqua à Schevelingue, on le crut en intelligence avec la jeune Louise, et le prince-électeur donna des ordres pour se saisir de suite d'un autre Français qui était lié d'amitié avec Laroque. L'ambassadeur d'Espagne, don Etienne de Gamaze, avait visité la princesse immédiatement avant son départ, et il fut soupçonné aussi d'avoir eu quelque connaissance de ses intentions. Mais la personne qui attira surtout sur elle l'attention du public, c'était la princesse d'Oxholder, qui avait résidé à La Haye dans le plus sévère incognito, et qui venait de disparaître le même jour. Quelques mois s'écoulèrent sans que l'on sût ce que la jeune fugitive était devenue, lorsque la princesse-électrice reçut enfin une lettre de la part de sa fille, mais cette pièce était sans date et ne donnait aucune indication, ni sur le lieu du départ, ni sur le lieu du nouveau séjour. Louise fit sa profession de foi en 1658, au couvent d'Antroff, en Angleterre ; elle reçut dans sa pieuse retraite la visite du roi d'Angleterre ; elle fut visitée aussi par les deux frères du roi et par plusieurs autres princes et princesses de haut rang. Elle se rendit, le 1er mai 1659, dans la société de l'épouse de son frère aîné, Edouard et de ses trois nièces, et accompagnée d'un grand nombre de religieux et de plusieurs ecclésiastiques, au couvent de Maubuisson, où elle prit le voile ; elle finit ses jours dans cette même communauté le 11 févr. 1709. (*Théâtre européen*, VIII, 318, 933, 1225.

M

MAASSEN, rédacteur du *Correspondant du Nord*, à Mecklembourg (Allemagne), se convertit au catholicisme et rentra au sein de l'Eglise vers 1852.

MAVIS, moine et disciple de saint Euthyme, célèbre abbé en Palestine, était beau-fils d'un prince arabe nommé Aspébétès. (*Voy.* ASPÉBÉTÈS.) Celui-ci avait un fils nommé Trésibon, qui avait la moitié du corps paralysé par suite d'une maladie. Aspèbétès, qui avait eu recours aux médecins et aux magiciens les plus célèbres sans succès, se décida, quoique idolâtre, à le conduire, vers l'an 421, à saint Euthyme, dont la réputation de sainteté était parvenue jusqu'à lui ; et le serviteur de Dieu le guérit en faisant sur lui le signe de la croix, accompagné d'une courte prière. Le prince arabe, frappé de ce prodige, se convertit sur-le-champ, fut baptisé sous le nom de Pierre, et devint ensuite évêque de ses compatriotes dont il acheva la conversion. Mavis, qui accompagnait son beau-père, reçut aussi le baptême et se plaça sous la conduite de saint Euthyme, qui lui donna l'habit monastique. Il s'illustra par ses vertus et mourut après le milieu du Ve siècle.

MAXE, prince du Hanovre, frère de Georges Ier, embrassa la religion catholique.

MECKLEMBOURG-SCHWERIN (Chrétien-Louis, duc DE) dont nous avons rapporté la conversion p. 917, naquit le 1er décembre 1623. Il était marié avec Christine-Marguerite, fille du duc Jean-Albert de Mecklembourg-Güstrow, la veuve du duc François-Albert de Saxen-Lünebourg. Le Pape annula ce mariage pour cause de parenté, et le duc contracta alliance avec Elisabeth-Angélique de Montmorency, veuve du duc Gaspard de Châtillon L'empereur lui fit garantir les droits de succession pour les enfants mâles qui naîtraient de ce mariage, considéré comme hors ligne. Mais le duc mourut sans héritiers en 1692. (*Munzbelus-agimgem* de KOHLER, V. p. 185.)

MERTZ (Philippe-Paul), protestant converti au catholicisme, qui, vers 1726, publia un écrit sous ce titre : *Ou catholique ou encore la Bible*, etc. (*Collect. cont. n. A. et. R.*,) 1728, p. 777.)

METTERNICH (Ernest DE), fils de Jean Richard, baron de Metternich à Chwrsdorf. Il était, en 1688, envoyé de Brandenbourg-Culmbach, et en 1692, envoyé au duché électoral de Brandenbourg à Regensbourg. Plusieurs cours l'employèrent comme diplomate dans différentes circonstances ; il fut élevé à la dignité de comte ; en décembre 1727, il se fit catholique. (*Voy. Soliloquium illustr. comitis de Metternich ; — Commenta-*

ria polemica donatum a Casp. Erhard. Gresb. ad St. Emmeranum, Ratisb.; Regensbourg 1728, in-8°.) Le premier de ces ouvrages contient trente-huit propositions ou motifs qui ont décidé le comte à se faire catholique. Ernest de Metternich avait déjà mis la dernière main à cet écrit six mois avant sa mort. Il parut comme réfutation : *Pensées prudentes et impartiales sur ce livre, qui a pour titre* : SOLILOQUIUM, Francfort et Leipsick, 1728, in-8°, ouvrage attribué au frère même du comte. Ensuite : Le soi-disant *Soliloquium du ministre de Regensp., devenu infidèle à Dieu et aux hommes.* Les catholiques firent paraître : *Soniloquium, opinion lancée contre le libelle dénué de toute vérité et de toute justice, de toute certitude de foi et de raison sur le livre* : SOLIL. DE METTERNICH; Stadtamhof, 1728, in-4°. Comme réfutation à ce dernier parut : *Entretiens avec lui-même du comte de Metternich* avec réponses; Berlin, 1728, in-4°. Nouvelle réplique : *Le Seigneur a jeté la hache trop loin!* ou *un petit modèle d'un second Luther. Vaniloquia sur les motifs contenus dans l'ouvrage qui a pour titre:* ENTRETIENS DU COMTE DE METTERNICH AVEC LUI-MÊME, *écrits de la propre main du comte, avec réponses plus courtes;* Stadtamhof, 1728, in-4°. (*Suite de la collection de l'ancien et du nouveau*, 1731, pag. 756 et suiv.)

MOLTKE (Gustave-Bernard, baron DE), était grand maréchal ou maréchal de cour du duc Jean-Frédéric de Hanovre. Il fut envoyé en qualité de consul du Hanovre à Vienne, où il se convertit et entra dans le sein de l'Eglise catholique. C'est à lui que l'on doit en grande partie la fondation de la dignité électorale pour la lignée principale dite Wilhelmine, de la maison Braünschweig et Lünebourg; c'est aussi lui qui, plus tard, contribua pour beaucoup au mariage de l'empereur Joseph avec la fille de ce même duc de Hanovre. Après la mort du duc de Hanovre, son successeur, le duc Ernest-Auguste, évêque d'Osnabrück se fit accompagner du baron de Moltké à Osnabrück; le laissa là en qualité de ministre, de conseiller intime et de drossart ou grand bailli à Fürstenau, et lorsque, en 1682, il eut acheté le bien dit Wulften, il lui renouvela et lui assura la jouissance de tous les anciens droits de ce domaine. Ses fils prirent service dans les armées impériales.

N

NARISCHKIN, princesse russe, proche parente de l'empereur de Russie, convertie au catholicisme, en 1852 (*Voy* NARAKI, p. 955-956.)

NASSAU en Hademard (Jean-Louis, comte DE), né le 6 août 1590 et élevé, après la paix de Westphalie, à la dignité de prince, embrassa la religion catholique. Il était marié avec Ursule, fille du comte Simon VI de Lippe, et mourut le 6 mars 1633.

NASSAU-SIEGEN (Jean le Jeune, comte DE), né le 29 septembre 1582, avait pris service en France et en Espagne. Il se fit catholique et mourut le 27 juillet 1638. Son épouse fut Ernestine, fille du prince Lamoval de Ligne.

I. — NEUBOURG-ZEITZ (Christian-Auguste). Maurice Ier, le plus jeune fils du grand duc Jean-Georges, premier du nom, fonda la branche de Neubourg-Zeitz. Il avait eu de sa deuxième femme, Dorothée-Marie de Saxe-Weimar, quatre fils, dont le second, Christian-Auguste, né le 9 octobre 1666, embrassa à Paris la religion catholique, et célébra, le 19 mars 1695, sa première messe dans la cathédrale de Cologne, en présence du nonce du Pape, du prince de Croï, des comtes de Salm, Manderscheid, Blanckenheim, Hohenzollern, Styrie, de tout le chapitre, et d'un nombre considérable d'autres personnes de distinction. Durant cette cérémonie et à son issue, on tira cent coups de canon. Après cela, Christian-Auguste porta le saint Sacrement à la procession d'usage, depuis la cathédrale jusqu'à la porte des Pêcheurs, où le reçut le prélat de Saint-Pantaléon. On tira après cela tous les canons qui se trouvaient sur les remparts de la Porte-Neuve. Le 4 novembre, il fut élu doyen du chapitre archiépiscopal de Cologne, après avoir été nommé, quelques jours auparavant, par le grand duc, à la charge de grand custode du même chapitre (*Théâtre européen*, XII, 792). Il fut promu à l'archevêché de Raab (1696), devint ensuite (1706) archevêque de Gran et primat de Hongrie, et mourut à Regensbourg, en qualité de premier commissaire impérial (23 août 1725).

Il chercha à gagner à l'Eglise catholique son frère aîné Maurice-Guillaume, né le 12 mars 1664 et marié à Marie-Amélie, fille du grand duc Guillaume de Brandebourg. (Voy. *Vie merveilleuse du prince et seigneur Maurice-Guillaume*, etc., *écrite d'après des relations particulières, et expliquée par différents actes et documents publics, ornée de gravures*, Francfort, 1719, 1 vol.) Maurice-Guillaume avait reçu une éducation brillante; il connaissait l'histoire des religions, se plaisait beaucoup à discourir avec les docteurs, de la différence des trois communions chrétiennes en Allemagne, et portait sur ces communions ce jugement, « qu'il pensait qu'il y avait dans chacune des choses à approuver, mais aussi d'autres à modifier et à perfectionner. » Ce même jugement, il le portait sur la religion catholique, trouvant, continue l'auteur de l'ouvrage indiqué plus haut, « qu'elle possède des doctrines que l'on peut facilement admettre en partie, mais les conséquences pratiques ne pourraient être reçues en sûreté de conscience. »

Son protestantisme se montrait par un zèle tellement ardent que, se trouvant à Rome, il ne voulut jamais consentir à être présenté au Pape, quoiqu'on lui eût observé que Sa Sainteté le recevrait avec bonheur. La cérémonie du baisement du pied l'offensait cruellement, et il ne vit le Pape que le jeudi saint, lorsque le Souverain Pontife

lançait une condamnation solennelle à tous les hérétiques. Le cardinal employa, comme instrument de ses vues, un certain de Roder, qui était à son service, et qui était également un converti. Celui-ci arriva à Zeitz, ayant pour secrétaire de légation le P. François-Henri Schmelzer ; et ils commencèrent leur œuvre par la conversion des pages.

D'après toute conjecture, le changement de religion de ce prince devait avoir eu lieu déjà en l'an 1715, après que le duc se fut rendu, le 17 décembre de la même année, accompagné d'une suite peu considérable, de Zeitz à Regensbourg, où le conduisaient des motifs tout différents ; et, d'après des renseignements non équivoques, le duc doit avoir rejoint alors son frère le cardinal, avec lequel il se rendit, sans bruit et dans le plus strict incognito, dans un couvent non loin de Prague, et qui porte le nom de Doxan, où il abjura la religion évangélique pour embrasser la foi catholique. C'est là, qu'on lui donna le nom de Léopold. Ce voyage, dont le but n'était connu que d'un très-petit nombre, ne dura que douze jours. D'après d'autres renseignements, le cardinal doit avoir attendu son frère à Regensbourg, et un juif doit avoir servi de courrier pour effectuer sa correspondance avec Schmelzer. L'abjuration fut tenue tellement secrète, que ce ne fut que le 14 avril 1717, que Maurice confia à son épouse le projet qu'il avait de la rendre publique. La duchesse, zélée protestante, en fut tellement consternée, qu'elle versa un torrent de larmes, lui fit les représentations les plus vives, qu'elle termina en lui disant : « qu'il n'ait point lieu de s'étonner que son amour si tendre pour un époux, qui avait renié la vérité, devait être considérablement diminué. » Le duc, prit congé d'elle.

Le jour suivant Maurice, auquel le chapitre de Neubourg avait adressé dès le premier bruit de sa conversion des lettres de félicitation, se rendit en passant par Pegau à Leipsig, où il communia publiquement dans la chapelle catholique, le dimanche de *Jubilate* (18 avril). La perte que les protestants avaient faite de sa personne leur était d'autant plus sensible, « que le changement de notre duc, disent-ils, se fit dans un temps, que les Etats évangéliques avaient choisi pour célébrer leur joie à l'occasion de la fête Jubilaire de la réformation de Luther. » Le triomphe des catholiques romains en fut d'autant plus grand et plus universel. « Aussitôt que le Pape eut connaissance de cette agréable nouvelle, il convoqua un consistoire à Rome, et annonça aux cardinaux et à tous les chefs du clergé de Rome, qu'un grand prince de Saxe, dont les précieuses qualités étaient connues de toute l'Europe, s'était converti à l'Eglise romaine, et que cette Eglise avait à s'attendre à un résultat immense d'une telle conversion. L'université de Vienne fit éclater également sa joie à la nouvelle d'un fait aussi grave ; d'autant plus que Joseph-Ferdinand-André Fetzers avait prononcé dans cette ville un discours solennel à la louange du duc Maurice-Guillaume. » Lorsque le bruit s'en fut répandu, il résigna sa charge d'administrateur de l'institut Neubourg-Zeitz, parce que, en sa qualité de catholique, il ne lui était plus possible de s'acquitter de cette fonction. Sa profession de foi parut d'abord à Mayence et se trouve aussi dans les *Recherches sur l'abjuration de S. A. S.*, etc., *Maurice-Guillaume*, parue sans son autorisation à l'imprimerie publique de la résidence archiépiscopale de Mayence ; Leipsick, 1718. Lorsque parurent ces *Recherches*, le duc protesta contre cette profession de foi, et ordonna que cet écrit fut brûlé par la main du bourreau ; mais cette sentence ne fut exécutée que dans peu d'endroits. Le duc vécut du reste un certain temps dans la retraite, se livrant à de fervents exercice de dévotion que dirigeaient Schmelzer ; il alla jusqu'à laver les pieds à douze pauvres le jour du jeudi saint. Comme ces pauvres étaient protestants, le consistoire supérieur de Dresde, leur imposa une pénitence. De ce temps, le duc se livra de plus en plus à des discussions religieuses et fournit ainsi l'occasion et le prétexte à d'ardentes polémiques entre l'Eglise luthérienne et l'Eglise catholique. Enfin, il revint au luthéranisme, et mourut peu après, 15 novembre 1718, à Werda, et l'on attribua sa mort si prompte à un jugement de Dieu.

II. — NEUBOURG-ZEITZ (Maurice-Adolphe DE), neveu de Maurice-Guillaume, et né le 1er décembre 1702, se fit catholique en 1716, devint chanoine à Cologne (1718), doyen de chapitre à Altostingen (1722), archevêque de Pharsale (1730), évêque à Kœniggræz (1731), fut transféré à Leutméritz (1733), et fut un ardent partisan du prosélytisme dès sa jeunesse.

NEWMANN (John-Henri), dont nous avons déjà parlé p. 966 à 985. L'importance de cette conversion, la plus remarquable du XIXe siècle en Angleterre, nous engage à reproduire les deux lettres suivantes. La première est adressée au R. P. Newman, par l'évêque de La Rochelle, au sujet de la conversion du savant théologien et de son ouvrage intitulé *Histoire du développement de la doctrine chrétienne*. En voici le texte :

La Rochelle ce 29 janvier 1848.

« Mon Révérend Père,

J'éprouve une douce satisfaction à vous donner cette qualité qui annonce le chemin que vous avez fait dans les voies de la perfection et qui présage celui que vous devez faire encore dans l'intérêt de votre âme aussi bien qu'à l'avantage de vos frères.

« Je vous félicite d'avoir obéi fidèlement à la grâce divine qui vous appellait et cela sans prendre conseil de la chair et du sang. (*Galat.* I, 16.). Je félicite la sainte Eglise, ma mère, d'avoir fait une telle conquête ; je félicite les âmes droites que vos exemples et vos prédications vont ramener en grand nombre, j'en ai la confiance, au sein de la vérité. Quand vous viviez encore loin d'elle, quand vous sembliez encore par fois lui dé-

clarer une certaine guerre, cette fille du ciel vous poursuivait constamment, saintement, tendrement; elle vous aimait; elle s'insinuait peu à peu dans votre cœur et votre esprit; elle vous appelait à *combattre* avec elle et sous ses étendards *les combats du Seigneur*. Lorsque, dans le silence du cabinet, vous interrogiez la tradition de tous les siècles chrétiens, depuis le berceau de l'Eglise; lorsque vous puisiez dans les trésors d'une érudition immense, vous ne vous laissiez pas séduire par les attraits de la *science qui enfle*, vous étiez guidé par la *charité qui vivifie;* et, comme il est dit d'un ancien Père, *Vous cherchiez Jésus-Christ dans les livres.* Vous l'avez trouvé: ce divin Sauveur n'est complet qu'avec son Eglise dont il ne se sépare jamais, et qui elle-même ne se sépare jamais de lui qui est la souveraine vérité, comme elle est la *colonne et le fondement de la vérité.* Il vous a montré *cette glorieuse épouse, qui est toujours sans ride et sans tache*, et vous a invité puissamment à devenir pour elle un enfant docile et soumis. Vous l'avez fait. Vous êtes pleinement à Jésus-Christ et à son Eglise. La terre s'en réjouit les anges en ont tressailli d'allégresse; l'enfer en a frémi : il a pressenti les résultats de cet heureux événement.

« Quand j'eus commencé la lecture du savant ouvrage où vous signaiez les motifs qui ont déterminé votre retour au *centre de l'unité;* vous le dirais-je? mon cœur éprouva une double crainte. J'appréhendais d'abord que la profondeur de vos pensées ne rendissent votre livre presque inaccessible aux communes intelligences, je tremblais qu'il ne s'y rencontrât trop souvent des restes d'anciens préjugés d'éducation, qui fissent naître dans l'esprit de vos lecteurs plus d'incertitude sur l'intégrité de notre foi que de propension et d'attachement pour elle. La foi est quelque chose de si délicat et de si étranger à tout mélange d'erreur! Il faut bien le dire ici, votre ouvrage ne convient guère qu'aux savants et aux hommes réfléchis; il est également vrai que ses obscurités s'éclaircissent à mesure que l'on avance dans cette lecture si intéressante; et l'on est amplement dédommagé de l'application que l'on a donnée aux principes par les consolations qui résultent des conséquences. On parcourt alors ces pages si savantes, si belles, dont chaque ligne est un nouvel hommage rendu à la vérité.

« Quand au second article qui m'avait inquiété, *j'avais craint où il n'y avait pas lieu de craindre*, ou, du moins, mes préoccupations étaient exagérées. J'ai trouvé dans votre langage l'expression d'un homme de foi et qui ne veut pas rougir plus tard de ce qu'il a avancé. Quelques points cependant m'auraient paru susceptibles d'une explication plus étendue et plus en rapport avec l'enseignement catholique. Je cite la page 413 de la traduction de M. Gondon, où vous dites *que la pratique des temps primitifs paraît avoir été que la rémission des graves offenses ne pouvait avoir lieu qu'une fois.*

« Ce n'est pas à un docte écrivain comme vous qu'il faut citer les autorités nombreuses que fournissent les saintes Ecritures, et les histoires ecclésiastiques qui établissent une rémission plusieurs fois réitérées, alors même que, suivant le langage du Seigneur, elle n'irait pas à *soixante-dix fois sept fois*, montrant que ce n'était pas en vain que Jésus-Christ avait donné à ses apôtres le pouvoir de remettre en tout temps et toujours toute sorte de péchés, quelques nombreux et énormes qu'ils pussent être; fussent ils aussi multipliés que ceux du jeune homme objet du zèle du bien-aimé disciple, jeune homme qui avait si peu profité de son baptême, et qui mérita néanmoins, par son sincère repentir et ses aveux, que saint Jean lui donnât l'absolution de ses excès dans le libertinage, de ses vols, de ses meurtres, etc.; fussent-ils aussi *scandaleux* que celui de l'incestueux de Corinthe, frappé d'excommunication, puis réconcilié par l'autorité du grand apôtre; car *Dieu est juste et fidèle*, dit saint Jean, *et il s'est engagé à pardonner tous les péchés que l'on confesse avec les dispositions requises* (*I Joan.* 1, 9). Je ne citerai pas ici Denis de Sainte-Marthe, ou le savant Scheffmacher, qui a réuni en abrégé, dans sa quatrième lettre, ce que tant d'autres théologiens ont établi beaucoup plus longuement. Vous connaissez entre autres ce qu'a écrit le savant Bellarmin (*Controv.*, t. III, *de Pœnit.*, 1, 3). Je ne révélerai pas non plus l'expression de *pain et de vin* par laquelle vous indiquez quelquefois l'adorable Eucharistie, voulant parler des saintes espèces. Le contexte indique assez que vous n'usez pas de cette manière inexacte de parler pour affaiblir le dogme de la *transsubstantiation*. Aussi n'en parlé-je qu'afin qu'on ne puisse penser qu'un évêque ait été indifférent à ce langage. Je ne saurais oublier que vous étiez censé appartenir encore à l'Eglise anglicane quand vous écriviez votre livre. C'est la raison pour laquelle je m'abstiens de quelques autres observations dont votre ouvrage pourrait être encore susceptible.

« Partout, au reste, j'y ai reconnu un esprit droit, loyal, un homme cherchant de tout son cœur la vérité, qui ne peut manquer de se manifester à lui. Vous l'avez bien prouvé par votre conduite. Vous n'avez pas été arrêté par la considération des sacrifices temporels que devait vous imposer votre entrée dans l'Eglise romaine. Génie élevé, noble et désintéressé, vous avez plané au-dessus de tout ce qui n'était que terrestre. Cette sublimité se remarque également dans toutes les parties de votre ouvrage. Votre coup d'œil est celui de l'aigle, vos pensées sont toujours grandes et surnaturelles dans leurs principes comme dans leurs développements

« Vous étiez par le cœur enfant de l'Eglise quand vous avez commencé à écrire; car, votre bonne foi, vos sentiments profondément religieux, vous plaçaient au rang de ceux pour qui le roi prophète adressait à

Dieu cette prière : Offrez votre miséricorde, Seigneur, à ceux qui vous connaissent, et votre justice à ceux qui ont le cœur droit : *Prætende misericordiam tuam scientibus te, et justitiam tuam his qui recto sunt corde.* Ainsi la lumière a brillé pour l'homme juste, et la joie qui l'accompagne a inondé un cœur qui était digne d'elle : *Lux orta est justo et rectis corde lætitia.*

« En suivant attentivement votre écrit on ne peut s'empêcher d'y remarquer que la grâce divine était à votre poursuite. Elle ne vous a pas terrassé tout d'un coup comme Saul sur le chemin de Damas; mais elle semblait vous dire : Je suis à la porte et je frappe : *Ecce sto ad ostium et pulso.* Vous lui avez ouvert avec empressement la porte de votre cœur, et vous l'avez accueillie avec joie. Elle donnait la main à la Vérité, cette compagne fidèle qui ne l'abandonne jamais, et qui ne vous a jamais paru plus belle et plus radieuse que dans ce grand jour, et il était dans l'ordre que sa présence couronnât tant de recherches que vous aviez faites pour la trouver. Ces recherches montraient déjà que vous n'étiez pas un homme à système, dont le but aurait été de faire prévaloir vos propres conceptions; car vous saviez ce que dit le grand apôtre, que l'hérétique seul s'appuie sur son propre jugement, et prouve par là même ses égarements et sa condamnation : *Sciens quia subversus est qui ejusmodi est; cum sit proprio judicio condemnatus* (*Tit.* II, 11).

« Je ne m'étonnerai pas cependant que votre merveilleux écrit trouvât des contradicteurs; il ne saurait être goûté par ceux qui ne pardonnent pas votre retour à l'Eglise. Quoi qu'il en soit, je serais encore bien plus surpris qu'un adversaire quelconque fût assez téméraire pour oser en entreprendre la réfutation suivie, et placer ses faibles épaules sous cet atlas qui ne manquerait pas de l'écraser. Le plus audacieux des écrivains doit reculer devant cette tâche, alors même qu'une grande récompense serait offerte à son succès. C'est en vain que la Prusse a promis de se montrer généreuse envers l'écrivain qui réussirait à refuter la *Symbolique* de Moehler.

« Je le répète, M. R. P., vous étiez catholique de cœur avant d'appartenir au corps de l'Eglise; et si, avant le temps qui a précédé l'ouvrage qui m'occupe, il vous est quelquefois échappé des expressions que la délicate orthodoxie romaine ne saurait admettre, on les pardonne aujourd'hui d'autant plus volontiers aux préjugés de votre éducation première qu'à peine éclairé des rayons de la pure vérité, vous avez noblement cicatrisé cette plaie par un désaveu qui nous l'a fait regarder comme une faute heureuse

« Ceux qui seront blessés de la démarche que vous avez faite, n'auront pas du moins à vous reprocher de vous y être déterminé aveuglément; vos rares talents, votre profonde doctrine leur étaient assez connus; ils savent que si vous êtes habile dans un grand nombre de sciences, la religion a fait l'objet principal de vos études et de vos recherches.

« Que votre ouvrage est beau ! qu'il devient intéressant à mesure que l'on avance dans la lecture ! La noblesse du style suit les progrès du livre. Vous avez rajeuni, présenté sous un jour tout nouveau et beaucoup plus complet, les paroles que d'autres avaient déjà comme ébauchées et insinuées. Vos aperçus étonnent et ravissent, et, à mesure que l'on vous voit montrer plus entièrement votre face catholique, on bénit le ciel qui a donné à son Eglise un apologiste dont la marche avait été jusqu'ici inconnue. On s'écrie, dans le transport de son admiration: Le doigt de Dieu est ici : *Digitus Dei est hic.*

« Nos frères séparés qui vous liront n'auront pas assurément à vous reprocher un langage amer. Si leur cœur est droit comme le vôtre, s'ils recherchent comme vous la vérité, ils diront à leur tour comme vous, en terminant la lecture de votre ouvrage : *Viderunt oculi mei salutare tuum.*

« Pour moi qui avais appris à vous estimer longtemps avant que de connaître vos savants écrits, je bénis le ciel qui vous a ouvert les yeux mille fois plus heureusement qu'à Tobie, puisqu'en vous accordant cette faveur, il n'avait pas seulement en vue votre satisfaction, mais celle de beaucoup d'âmes, dont, à l'aide de Dieu, vous allez devenir la lumière. *Præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus, ad dandam scientiam salutis plebi ejus... Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.*

« Je ne terminerai pas cette longue épître sans vous témoigner la satisfaction que j'ai éprouvée de la manière dont vous avez parlé de la très-sainte et immaculée Vierge; je la conjure instamment de vous prendre sous sa maternelle protection pendant toute votre vie, que je désire être longue et féconde en œuvres de salut, et à votre mort, que je souhaite et espère être celle d'un prédestiné.

« Agréez, je vous prie, les sentiments respectueux avec lesquels je suis,

« Mon Révérend Père,

« Votre très-humble et très-obéissant
« serviteur,

« † Clément, *év. de La Rochelle.* »

Voici la réponse de M. Newman à l'évêque de La Rochelle :

« Oratory-Birmingham, 30 octobre 1849.

« Monseigneur,

« C'est à peine si j'ose prendre quelques moments d'un temps si précieux que celui de Votre Grandeur. J'espère cependant que vous ne refuserez pas d'accepter l'expression d'une reconnaissance que le hasard seul a jusqu'ici réprimée.

« Il y a un an, j'ai vu dans un journal une lettre de votre main au sujet de mon livre sur le développement du dogme. J'ai

tout de suite expédié, par l'intermédiaire de M. Gondon, une lettre pour vous remercier des expressions bienveillantes dont vous vous êtes servi à mon égard. Malheureusement je viens d'apprendre que cette lettre n'est jamais parvenue à cette personne.

« Je me hâte donc de vous dire combien je suis sensible aux sentiments de bonté que vous avez exprimés envers moi. J'ai au moins l'avantage de pouvoir vous assurer qu'une année n'a pas diminué la reconnaissance que j'ai sentie la première fois que j'ai lu la critique que vous avez daigné faire de mon ouvrage; surtout lorsque, un rang élevé, une haute intelligence et une piété sans tache, se réunissent dans celui qui daigne s'occuper de mon essai. Je serais bien ingrat si je lui refusais l'hommage de ma reconnaissance et de mon dévouement.

« Daignez, Monseigneur, recevoir mes remerciements bien sincères, pour l'encouragement que vous m'avez donné dans la critique trop favorable que vous avez faite de mon travail.

« De Votre Grandeur,

« Le serviteur très-humble,

« JOHN NEWMAN, *congr. Orat.* »

NEWRY (Lady), anglaise convertie au catholicisme en 1851

NICOSE pénitente, qui avait été entraînée au désordre par le comédien Babylas, se convertit à son exemple, et pratiqua de grandes austérités pour expier ses fautes. Jean Mosch en fait mention dans son *Pré spirituel.*

NIGRINUS (Barthélomé), prédicateur luthérien à qui l'on doit en partie la tenue des discussions dites de Thorner, en l'an 1645, se convertit au catholicisme vers 1649. Planck fait mention de cette conversion dans son *Histoire de la théologie protestante sur la formule des concordes*, etc.; Gott., 1830, page 313.

O

OCZECHOWSKI (Stanislas), gentilhomme polonais, qui se fit un nom dans sa patrie comme historien, et que son éloquence fit surnommer le Démosthènes de la Pologne. Il avait été disciple immédiat de Luther et de Mélanchton, dont il avait embrassé la doctrine; et, après avoir obtenu un canonicat à Przemysl, il s'était fiancé, et, plus tard, uni par les liens du mariage (1551) avec une Polonaise de famille noble. Pour ce fait, et parce qu'il avait écrit contre le clergé, il fut excommunié par son évêque. Mais à l'issue du synode de Varsovie, Orzechowsky rentra dans le sein de l'Eglise catholique; et, depuis, il déploya, dans ses écrits, le zèle le plus ardent contre les hérétiques.

OSBORNE-BURGOYNE, capitaine, autrefois dans l'armée de la compagnie des Indes, neveu de feu sir Burgoyne, d'une famille distinguée dans le comté de Bedford (Angleterre), fut reçu au sein de l'Eglise catholique à l'Oratoire de Londres. Sa conversion, qui datait déjà de quelque temps, ne fut rendue publique qu'en juin 1852.

P

PALLADIE, femme de Salvien et convertie par lui au christianisme avec Hypace, son père (v^e^ siècle).

PHILIPPE, père et fils, empereurs, furent convertis à la religion chrétienne, selon quelques hagiographes, par Pons, martyr à Cimèle, l'an 258.

PINKOVICK (Caroline). *Voy.* PINKOVICS p. 1063.

Q

QUERIOLET (Pierre DE), conseiller au parlement de Rennes et prêtre, naquit le 14 juillet 1602, à Auray, en Bretagne, d'un conseiller au parlement. Il profita peu de l'éducation religieuse qu'il reçut et se laissa entraîner au libertinage le plus effréné, ainsi qu'à d'autres crimes. Il venait de terminer son cours de droit, et il était de retour dans sa famille, lorsqu'il quitta subitement la maison paternelle à la suite d'un vol considérable qu'il fit à son père; cette somme fut bientôt dissipée, et il eut recours à d'autres expédients pour subvenir aux dépenses occasionnées par ses débauches. Il devint un duelliste redoutable par sa funeste habileté dans les armes; il immola un grand nombre de victimes qu'il forçait à se battre avec lui par ses insolentes provocations. Obligé de s'expatrier, il erra dans les pays étrangers et fit le chevalier d'industrie. A la mort de son père, il revint à Rennes et acheta une place de conseiller au parlement, mais il n'en devint pas plus sage. Une nuit qu'il était couché, la foudre tomba sur son lit et en brûla une partie; une autre fois elle tomba sur lui pendant qu'il voyageait, et le renversa de cheval, sans que ces accidents le fissent rentrer en lui-même; au contraire sa corruption semblait s'accroître, et il poussa le raffinement de la dépravation jusqu'à vouloir séduire, de préférence, des religieuses consacrées à Dieu. Enfin, une espèce de vision qui dura plusieurs heures, et pendant laquelle il se crut descendu en enfer, produisit sur lui une impression telle, qu'il entra chez les Chartreux pour y faire pénitence; mais peu après, il rentra dans le monde et retourna à ses désordres. Au plus

fort de ses égarements, il avait cependant conservé un reste de dévotion pour la sainte Vierge; et l'on remarquait que, tout en blasphémant le saint nom de Dieu, il invoquait sa mère ; aussi, plus tard, attribua-t-il sa conversion à l'intercession de Marie. Cette conversion s'opéra à Loudun, où il s'était rendu pour tenter de corrompre une demoiselle huguenote; et l'un des moyens qu'il se proposait d'employer était d'abjurer le catholicisme; mais avant d'exécuter ce projet, il voulut assister à la cérémonie de l'exorcisme de jeunes filles possédées du démon, et c'est là qu'il prit la résolution de se convertir. Après avoir vendu sa charge de conseiller, il fit un pélerinage à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Rennes, et il commença une vie de pénitence qui ne se démentit plus. Après quelque temps d'épreuves, il entra dans les ordres et reçut la prêtrise en 1637. Pendant les vingt-trois années qu'il vécut encore, il ne fit qu'ajouter à ses austérités et à ses bonnes œuvres. Consacrer sa fortune au soulagement des malheureux, visiter les hospices et les prisons, jeûner, prier, telles furent ses occupations jusqu'à sa mort, qui fut celle d'un saint, et qui arriva le 8 octobre 1660, à l'âge de cinquante-huit ans. On rapporte que plusieurs personnes furent guéries par la vertu de ses prières, et que d'autres l'ont été à son tombeau.

R

RADZIWILL. Quatre princes de la famille de ce nom, qui avait pour chef Nicolas IV, surnommé *le Noir*, abjurèrent le protestantisme et rentrèrent dans le sein de l'Eglise vers la fin du XVI^e^ siècle. Nous avons déjà parlé de l'un d'eux, Nicolas-Christophe Radziwill, p. 1093—1094.

RECONATI (David), juif âgé de cinquante-cinq ans, se convertit au catholicisme avec cinq autres juifs de Sinigaglia et de Pesaro, et reçut le baptême le 28 septembre 1828, ainsi que Gentile, sa fille, dans la cathédrale de Pesaro, des mains de M. Capelleti évêque d'Ascoli. Ce prélat donna aussi la confirmation et la communion aux néophytes, qui avaient été longtemps instruits avec soin dans la maison des catéchumènes, et qui firent paraître, pendant la cérémonie, une joie et un recueillement extraordinaires.

REINHARD (Leonard), instituteur privé à Ausbourg, se convertit à la religion catholique et publia, de concert avec d'autres, et surtout d'un moine dominicain, un écrit qui eut trois éditions, et qui était intitulé : *Conclusions rigoureuses qui, appuyées sur le témoignage de l'Ecriture, démontrent clairement que l'Eglise de Jésus-Christ a su être toujours visible et infaillible, et que ceux qui, avant deux cents ans, se levaient comme les réformateurs de l'Eglise, ne possédaient nul caractère d'une mission divine*, etc. ; Augsb, 1749, in-4°, 3 demi-feuilles. Reinhard provoqua, par un traité plus étendu, une partie du clergé protestant à la controverse ; mais celui-ci ne put lui répondre.

S

SAALFELD (Charles DE), fils du duc Henri, renonça au protestantisme pour embrasser la religion catholique.

SAINT-FOLBERG (Frédéric-Léopold, comte DE) l'un des plus illustres convertis de l'Allemagne du nord dans ces dernières années.

SAPRIMANDAYE, curé anglican de Chichester, qui se convertit au catholicisme en 1851.

SAXE-LAUENBOURG (Jules-Henri), duc DE), né le 9 avril 1586 et mort le 10 nov. 1665, embrassa la religion catholique. Il eut de sa seconde femme, Sophie, princesse de Brandebourg, un fils, François-Erdmann, né le 25 février 1629 et mort le 31 juillet 1666. Celui-ci demeura dans le protestantisme. D'un second mariage avec Anne-Magioline de Loblowitz, veuve du comte de Colowrat, naquit un fils, Jules-François dernier duc de Saxe-Lauenbourg, né le 16 septembre 1641 et mort le 29 septembre 1689. — Son oncle François-Charles, frère de son père, né le 2 mai 1594, mort en 1669, et Rudolphe-Maximilien, né le 19 juin 1595 et mort en 1647, embrassèrent aussi la religion catholique.

SAXE-VEISSENFELS (Albert duc DE), né le 14 avril 1659 et mort le 9 mai 1692, se convertit à la religion catholique. Il laissa une fille nommée Anne-Christine, qu'il avait eue de son épouse Christine-Thérèse, née duchesse de Lœwenstein-Wertheim. — Anne-Christine, née en 1690, embrassa la foi de son père.

SEILER, était en 1675, conseiller d'Etat et secrétaire intime de Charles-Louis, prince électoral du Palatinat. Lorsqu'il demanda son congé, on s'empara de lui et on le retint en prison à Heidelberg, pendant près de six mois. L'on finit, au bout de ce temps, par le mettre en liberté; il passa par Augsbourg à Vienne, se convertit au catholicisme et fut élevé aux plus hautes charges par l'empereur. (MOSER, *Arch. patri.*, XI, 224.)

SIONA LEVY, juive, actrice remarquable du Théâtre-Français, qui se convertit au catholicisme, reçut le baptême, puis la confirmation, le 9 mai 1852, dans la chapelle de Notre-Dame de Sion. Elle a un frère, artiste fort distingué, qui, lisant pour la première fois l'Evangile, se sentit si profondément ému qu'il devint tout aussitôt apôtre de sa propre famille et prouva, le livre en main, que toutes les promesses de l'Ancien Testament se trouvent accomplies dans le christianisme. Il reçut le baptême à Notre-Dame de Sion, où il s'était fait instruire, et peu après il entra dans une maison re-

ligieuse pour se préparer au sacerdoce. Sa sœur, dans le but d'empêcher cette résolution, se rendit auprès du prêtre qui pouvait exercer quelque influence sur les déterminations du jeune néophyte. Mais la lumière de la vérité qui avait éclairé son frère ne tarda point à la toucher elle-même : elle reconnut en Jésus-Christ le Messie promis au monde et devint chrétienne. C'est le R. P. Marie Ratisbonne, de la Compagnie de Jésus, qui lui conféra le baptême. On assure que cette jeune chrétienne n'attend que la fin de ses engagements pour embrasser une sainte carrière.

SMOTRITSKI, évêque schismatique russe converti au catholicisme vers 1680.

Un grand nombre d'évêques russes et grecs sont rentrés dans le sein de l'Eglise catholique aux XV^e^ et XVI^e^ siècles.

STIER (Gaspard-Théophile), né le 6 mai 1702 à Irünberg dans le grand-duché de Hesse. Prédicateur luthérien à Offenbach-sur-le-Mein ; il embrassa la religion catholique le 24 août 1749, chez les Jésuites, à Hermanstadt dans la Transylvanie. Pour expliquer les motifs de sa conversion il publia : *Allocution composée et faite par moi devant une grande réunion de catholiques et de non catholiques, lorsque mon épouse et moi nous avons confessé la foi catholique romaine;* 3 f. in-4°. — Puis il publia encore : *Triomphe de la vérité, et quelques motifs graves et justes pour lesquels, après avoir surmonté tous les obstacles, j'ai abandonné les opinions de Luther et ai embrassé la foi catholique dans l'Eglise de la société de Jésus à Hermanstadt, le 24 août* 1749, *librement, publiquement, sans crainte et après avoir longtemps réfléchi, pour l'unique gloire du Très-Haut;* 1749, 15 demi-feuilles in-4°. Dans ces publications, il constate, qu'au commencement il eut beaucoup de zèle pour le luthéranisme, qu'ensuite il fit publiquement l'éloge de la bonne et vieille Eglise catholique; qu'il quitta ses postes honorables dans l'Eglise luthérienne et ses revenus, au milieu des larmes de ses parents et de ses ouailles, non pas par dégoût et par désespoir, mais par libre choix, uniquement subjugué par la vérité ; qu'ayant obtenu une honnête démission et après avoir été dépouillé de sa fortune et de son patrimoine par ses ennemis, il fit un voyage plein de périls à Moscou, dans la Suède et au Danemark, qu'il fit naufrage et fut très-maltraité par des hommes hostiles ; qu'enfin lorsqu'il eut longtemps lutté avec sa conscience et qu'il eut fait un chemin de presque 250 milles de Francfort-sur-le-Mein jusque dans la Transylvanie, il forma le projet d'abandonner le luthéranisme qui ne subsistait pas encore trois cents ans auparavant, et de vivre et mourir dans la seule vraie Eglise où l'on peut se sauver. Il dit que déjà dans sa jeunesse son père, en l'instruisant, lui avait donné de la défiance contre la doctrine de Luther, par qui tant de choses fausses et iniques étaient imputées à l'Eglise catholique. Par contre un théologien inconnu, mais qu'on assure un théologien très-célèbre, avance que le comte de Isenbourg-Bürstin, professant la religion réformée, mais néanmoins bien disposé à l'égard des habitants d'Offenbach, tous luthériens, leur avait accordé, en 1734, le libre exercice de leur culte, et pour premier pasteur, Jean-Gaspard-Théophile Stier, qui accuse les protestants de l'avoir persécuté et de lui avoir ravi sa place. Il s'était ensuite retiré à Hambourg où il donna des leçons. Il alla ensuite en Transylvanie, où son séjour ne fut pas long; on ignore la raison pour laquelle il partit. En 1750, se trouvant dans le Palatinat, il prêchait la religion catholique.

STRAFORDT (Jean), chevalier, possédait en Angleterre une fortune considérable; il en employa les revenus à parcourir les pays étrangers dans le dessein d'éclairer sa conscience sur le choix qu'il devait faire entre les différentes sectes de la religion chrétienne objet qu'il regardait comme le plus intéressant qu'il dut se proposer.

Il parcourut d'abord les pays du Nord, mais il ne put se contenter des paradoxes qu'on lui donnait pour des vérités essentielles; il n'y trouva rien qui pût calmer ses inquiétudes. Après avoir visité les différentes villes d'Italie, il reconnut avec un regret amer que la superstition y tenait lieu trop souvent de la véritable piété.

Enfin il se rendit à Rome et y fit un assez long séjour pour en observer exactement l'esprit et les mœurs. Après quelques mois de résidence pendant lesquels il avait trouvé moyen de s'introduire dans toutes les classes de la société, il rencontra un lord, son compatriote et son ami à qui il avait confié longtemps auparavant son incertitude et le motif de ses courses. Le chevalier Strafordt ne lui cacha pas combien il était scandalisé et de l'ignorance et de la corruption qu'il avait remarquées jusque dans la capitale du monde chrétien. « Eh bien ! lui dit son ami, d'après un tel tableau, vous ne serez point tenté de vous soumettre aux dogmes de ce que nous appelons les papistes? — Au contraire, répondit le chevalier, il est évident qu'une religion qui se soutient au milieu de l'impiété et d'une telle dissolution, ne peut être qu'une religion que Dieu a établie et qu'il protége. » Peu de temps après il fit une abjuration solennelle, et se retira sous un autre nom dans une ville d'Italie, où il vécut et mourut excellent catholique.

T

TALBOT (sir J.), amiral de la flotte anglaise et grand commandeur du Bain, renonça au protestantisme et se convertit à la religion catholique, en 1851.

TATIEN, disciple de saint Justin, était Syrien de naissance. Il fut élevé dans la science des Grecs et dans le paganisme. Il voyagea beaucoup, et trouva partout la religion païenne absurde et les philosophes flottants entre une infinité d'opinions et de

systèmes contradictoires. Il était dans cette perplexité lorsque les livres des chrétiens lui tombèrent entre les mains ; il fut frappé de leur beauté. « Je fus persuadé, dit-il, par la lecture de ces livres. » On sait qu'imbu des idés platoniciennes, Tatien tomba plus tard dans l'hérésie des Encratites. Il nous reste son *Discours* contre les gentils en faveur des chrétiens.

TEKELI, (Emmeric, comte DE), né en 1638 d'une famille illustre de Hongrie, devint ministre du prince Abaffi, généralissime des mécontents, fit trembler la cour de Vienne et répandit partout la terreur. Quelques-uns disent qu'il prit la couronne de Hongrie. Il épousa la veuve du prince Ragotzki, fille du comte de Serin, au commencement d'août 1682. Nommé prince de Transylvanie après la mort de Michel Abaffi, arrivée en 1690, il ne put jamais se faire reconnaître, quoiqu'il fît des prodiges de valeur contre le général Heusler ; il fut contraint de se retirer à Constantinople, où il vécut comme particulier. Il mourut catholique romain près de Nicomédie, le 13 septembre 1705.

TERIADEVEN, prince des Maravas, converti avec huit mille habitants par le jésuite de Bristo (XVII^e^ siècle).

TIMOTEO (Ibrahim), évêque d'Ourfa, l'ancienne Édesse, si célèbre dans l'histoire ecclésiastique, surtout à cause d'Abgare, roi d'Édesse dont parle Eusèbe, renonça aux erreurs d'Eutychès pour embrasser la vraie foi et s'unir à l'Église catholique, apostolique, romaine. Ce pasteur, longtemps égaré, s'est empressé d'annoncer la nouvelle de son retour au Souverain Pontife. Après les plus grands éloges décernés au Pape, l'évêque d'Ourfa ajoute « Moi, le moindre de vos serteurs, je me mets en présence de mon seigneur le Souverain Pontife, véritable vicaire de Jésus-Christ sur la terre et Père universel de tous les croyants ; et, persuadé que vous ne repousserez pas celui qui désire la vertu de votre souveraine Sainteté, je viens faire connaître à mon seigneur qu'après avoir passé mes jours plongé dans les ténèbres, éloigné du sein de ma douce, pieuse et véritable Mère la sainte Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a pas de salut, égaré dans les sombres chemins de l'erreur, confondu parmi ceux qui gisent en foule dans le dur esclavage du prince de l'enfer, le Père des lumières a daigné enfin, dans sa miséricorde et sa bonté infinies, éclairer mon esprit, fortifier mon cœur par sa divine grâce, et, me tirant de l'abîme et des ténèbres, me conduire à la sainte foi catholique. Grâces éternelles soient rendues au Très-Haut pour un si grand bienfait... » Ce prélat rapporte ensuite que les instruments dont Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est servi pour le tirer lui et les siens de l'erreur, sont les RR. PP. Joseph de Burgos, mort saintement il y a peu de temps ; Ange de Villarubia et Antoine de Novès, missionnaires capucins espagnols, envoyés par le précédent pontife Grégoire de sainte mémoire. Il ajoute que dès que son intelligence éclairée eut pénétré dans le chemin de la foi catholique, *il a abandonné le diocèse à la tête duquel il était comme un aveugle qui conduit les aveugles*, et s'est retiré à Alep, auprès du patriarche Pierre Yarné, lequel lui a donné l'absolution de l'excommunication, et l'a réuni à sa nation syro-catholique. Après les exercices de la retraite spirituelle et une confession générale, l'évêque d'Ourfa a offert la victime divine en expiation de ses erreurs et en actions de grâces de la faveur signalée que le Seigneur lui a faite. Il est resté trois mois auprès du vénérable patriarche, s'instruisant et s'affermissant dans son heureux retour, et il est enfin revenu à Ourfa, avec les missionnaires dont nous venons de parler. « Nous attendons avec eux, dit ce prélat en terminant, nous attendons les nouvelles dispositions de nos dignes supérieurs en faveur de la religion de Jésus-Christ dans cette comarque. Nous espérons aussi que votre béatitude, étendant sur nous et sur notre État vos regards et vos saintes prières, cette terre inculte donnera, pendant les jours heureux de votre Sainteté, des fruits abondants et présentera de nouveaux fils à la sainte Église de Dieu. »

Cette touchante lettre, qui est datée du 3 février 1847, et signée : *Ibrahim Timoteo*, fut bientôt suivie d'une autre, sous la date du 3 mai de la même année, adressée au R. P. commissaire apostolique des Capucins espagnols à Rome. Le pieux évêque y annonce également son retour à l'unité, et entretient ce religieux d'un présent que lui avait fait sa Sainteté Pie IX, et qui consiste en un pectoral d'or et une mitre, un anneau d'or et cent douros. (*Voy.* OURFA, p. 1026.)

TRACOL (Victor), de Privas (Ardèche), jeune calviniste de ving-cinq ans, bachelier en théologie protestante, avait déjà exercé les fonctions de pasteur suffragant à Chomerac, où sa prédication était très-goûtée. On lui offrit ensuite diverses cures qu'il refusa. Retiré depuis quelques semaines auprès de l'abbé Bourdillon, son ancien maître et ami, aujourd'hui directeur du collége de Bourgoing (Isère), M. Tracol n'a pu voir s'approcher les fêtes du très-saint sacrement, sans témoigner le vif plaisir de ne pas rester plus longtemps en dehors de l'Église et de la participation à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Aussitôt l'abbé Bourdillon l'adressa à l'évêque de Grenoble, qui l'accueillit avec bonté, et, après s'être assuré par lui-même de la sincérité de ses dispositions et des motifs qui les avaient amenées, confia à M. Guérin, curé de la cathédrale, la mission de recevoir son abjuration, et de lui donner le baptême sous condition. La première de ces cérémonies eut lieu, le 14 juin 1852, dans la chapelle de Saint-Hugues. Six chanoines et deux autres prêtres en habit, de chœur, assistèrent le curé de la cathédrale. M. de Bovet et Mme de Goultfrey étaient parrain et marraine du jeune néophyte, qui reçut à son baptême les noms de Marie-Victor. Le lendemain M. Tracol entendit la

messe de l'évêque, qui lui adressa deux touchantes allocutions avant de lui conférer la confirmation et de lui donner le pain de vie, après lequel son âme soupirait depuis longtemps.

U

URATISLAS II, duc de la Haute-Poméranie, se convertit au catholicisme et fut baptisé par saint Othon de Bamberg avec la plupart de ses sujets, vers l'an 1124.

W

WICKLOW (DE), lady Howard, fille du comte de ce nom, anglaise convertie au catholicisme en 1851.

WOLKONSKI, prince russe converti au catholicisme.

X

XERÈS (John), juif converti au catholicisme en Angleterre, vers 1760. Après sa conversion il publia un éloquent écrit à ses frères restés incrédules, dans lequel il leur exposait *ses motifs pour renoncer à la religion juive et embrasser celle des chrétiens.* L'une de ses raisons était celle-ci : l'argument que vous élevez contre le christianisme, leur disait-il, est que la divinité de Jésus-Christ renverse entièrement les principes de votre religion, lesquels ont pour base l'*unité de Dieu.* Mais cette unité doit s'entendre non de *la personne*, mais de *l'essence.* Dans l'essence, plus d'une personne peut se trouver comprise ; et, pour preuve de ce dernier argument, John Xerès cite à ses anciens coreligionnaires leur usage du mot *Eloïm* (Dieu), qui appartient au pluriel, et dont ils se servent pour exprimer l'idée de Dieu, en l'attachant à un verbe dont le sens exprime le singulier.

Y

YOUSSOUP ou Joseph, *voy.* NEBBIA p. 957 958.

TABLE DES MATIÈRES,

AVEC L'INDICATION DE L'ÉPOQUE DE CHAQUE CONVERSION

INTRODUCTION. *Col.* 1 à 102
I. — Sources et plan de cet essai. 1-14
II. — Quelques exemples de conversions générales antérieures au protestantisme. 15-26
III. — Du protestantisme. 25-32
IV. — Des conversions en France depuis le protestantisme. 33-54
V. — Des conversions récentes en Angleterre. 53-68
VI. — Des conversions en Allemagne. 67-76
VII. — Conversions dans les Pays-Bas, la Suisse, la Russie et l'Orient. 75-84
VIII. — Conversions aux États-Unis, en Afrique et dans le reste du monde. 83-88
IX. — Conversions de juifs. 87-90
X. — Des motifs de conversions. 89-102

DICTIONNAIRE DES CONVERSIONS.

A

Aaron, III. siècle. *Col.* 103
Aaron, IV. siècle. 103
Aaron Benadam, 1850. 103
Abdemessich (Athanase), 1835. 103-104
Abélard ou Abailard (Pierre), 1140. 104-108
Abercromby (Thomas), XVII. siècle. 108
Abgare, Ier siècle. 108
Abibon, Ier siècle. 108
Ablancourt (Nicolas Perrot d'), XVII. siècle. 108
Abner, 1295. 108
Aboncourt, 1829. 108-109
Abouly (Jean-Bernard), 1683. 109
I. — Abraham, 418. 109
II. — Abraham (Moïse), 1842. 109
Abramo, 1828. 109
Abulférage (Grégoire). 109
Acace, 303. 109
Accidalius (Valens), XVI. siècle. 109
Aceste, Ier siècle. 109
Achard (Marie), 1814. 109
Acheson (Lady Anabella et lady Olicia), 1845. 109
Achmet-Agreda, 1850. 109-110
Adalbert, VIII. siècle. 110
Adamantius, IV. siècle. 110
I. — Adams (Marianne), 1830. 110
II. — Adams (Thomas), 1842. 110
Adeline (Jacques), 1630. 110
Adeline (Philippe), 1630. 110
Admirault (Rachel), 1682. 110
Adorno (Julien), XV. siècle. 110
Adrets (François de Beaumont, baron des), XVI. siècle. 110
Adrias, III. siècle. 110-111
Adrien, III. siècle. 111
Adulphe, VII. siècle. 111
Æninghaus (Jules), 1812. 111
Afre, 304. 111-114
Afrique (Mademoiselle de Saint-), 1682. 114
Aga (Osman), 1822. 114
Agab, Ier siècle. 114
Agapet, III. siècle. 114-115
Agathoclie, III. siècle 115
Agathon, Ier siècle. 115
Agilane, IV. siècle. 115
Aglaé et Boniface, IV. siècle. 115-119
Aglibert, III. siècle. 119
Aglionby (Mademoiselle), 1850. 119
Agostini (Matthieu), 1829. 119
Agour (De Bonneval d'), 1635. 119
Agricola (Etienne), XVII. siècle. 119
Agricole, III. siècle. 119
Aizern (Marguerite), 1828. 119
Alecha, 1839 119-120

Alguan (La marquise de Saint-), 1686. 120
Aizan, IV. siècle 120
Ajo, 1845. 120
Alamuodar, VI. siècle. 120
Alatri (Isaac), 1845. 120
Alatri (Elie), 1827. 120
Alban, III. siècle. 120-121
Albany (Christi), 1845. 121
Alberti (Charlotte), 1803. 121
Albie, V. siècle. 121
Albion, IX. siècle. 121
Albusy ou Arbussy (Joseph), 1670. 121-122
Aldebert (Jean-Pierre d'), 1826. 122-124
Alemand (Louis-Augustin), XVII. siècle. 124
Alès (Jean), XVII. siècle. 124
I. — Alexandre, Ier siècle. 124
II. — Alexandre et deux autres, 290 124-125
III. — Alexandre, 303. 125
IV. — Alexandre, IV. siècle. 125
V. — Alexandre, seigneur de Syrie, V. siècle. 125
VI. — Alexandre Newiski ou Nufki-Newkoi, 1244 125
VII. — Alexandre de Foigny. 125
Alfonse II, 1629. 125
Alfonse de Zamora, XV. siècle. 125-126
Alga, 945. 126
Algar, 1851. 126
Alipe, 387. 126
Alkinson, 1840. 126
I. — Allais (Léon), XVII. siècle. 126
II. — Allais (Marie), 1630. 126
I. — Allard, 1685. 126
II. — Allard (Madame), 1842. 126-127
Allègre, 1788. 127-140
Allen (Miss Nancy-), 1822. 140
Allies (Le révérend J.), 1850. 140
Almiggi (Moïse), XIX. siècle. 140
Alphée et ses deux frères, III. siècle. 140
Alprou (Annette), 1833. 140
Alstice (Madame), 1846. 140
Alvare-Garcias, et son père 1390 140
Alvarès (Abraham), 1686. 140
Aly, 1842. 140
Amance, 119. 140
Ambroise, III. siècle. 140-141
Ambroise Saint-John, 1845. 141
Amédée, XII. siècle. 141
Ameland (Lady), 1828. 141
Amerbach (Vitus), XVI. siècle. 141
Amilthon, 1665. 141
Amos-Berachia, V. siècle. 141
Amos du Tixier, XVI. siècle. 141
Amperoux (du faux), 1686. 141-142
Amoux, 1685. 142
Amurat, XV. siècle. 142
Amy (Madame) et ses deux enfants, 1840. 142
Anaclet ou Clet, Ier siècle. 142
Ananie, Ier siècle. 142
I. — Anastase, III. siècle. 142
II. — Anastase, VI. siècle. 142-143
III. — Anastase, VI. siècle. 143
IV. — Anastase le Pêcheur. 143
Ancourt (Florent-Carton, d'), 1718. 143
Ancoux (Joseph) et cinq autres, 1832. 143
Andeoud (Louis), XIX. siècle. 143-144
Anderdon (Le révérend W...h), 1850. 144
Anderton (Laurence), XVII. siècle. 144
I. — André, Ier siècle. 144
II. — André et plusieurs autres, III. siècle. 144
III. — André (Jean), 1847. 144
IV. — André (Jacques), XVI. siècle. 144-145
V. — André. 145
Andresen (Mademoiselle), 1843 145
Andronic, 34. 145
Andryane (Alexandre), XIX. siècle. 145
Ange, 1225. 145
Ange Lévy, 1825. 145
Angel (Le baron de Saint-) et sa femme, XVII. siècle. 145
Angèle de Poligny, XVI. siècle. 146
Anger et ses deux serviteurs, XVII. siècle. 146
Angilbert et sa femme, 790 146-147
Angot (Suzanne), 1650. 147
Anhalt-Coethen (Frédéric-Ferdin., duc d'), et sa femme 1825. 147-148
Aniaba (Louis), XVII. siècle. 148-149
Anien, Ier siècle. 149
Anne, Ier siècle. 149
Anquitar (Le marquis d'), 1682. 149-150
Anslo (Regnier Van), 1649. 150
Anstey (H.), 1846. 150
Anstice (Madame), 1845. 150
I. — Anthoine (Esther et Catherine), 1630. 150
II. — Anthoine (Pierre), 1630. 150
Anthuse, III. siècle. 150
Antipas, Ier siècle. 151
Antoine (Jean et Eustache), XIV. siècle. 151
Apelles, Ier siècle. 151
Aper, IV. siècle. 151
Aphraate, IV. siècle. 151
Apollinaire, 287. 151
Apollone, 189. 151-152
Apollos ou Apollon, 54. 152
Appien, III. siècle. 152
Appleton (Daniel), 1840. 152
Apronien, III. siècle. 152
Apulée, Ier siècle. 152
Aquart (Daniel), 1630. 152
Aquart (Jaqueline), 1630 152
Aquila et sa femme, Ier siècle. 152-153
Aquiline et Nicète, III. siècle. 153
Aquin (Philippe d'), 1610. 153
I. — Arbaud (D'), 1685. 153-154
II. — Arbaud (Mademoiselle), 1685. 154-155
Arbouville (Théophile de Fresque d'), 1685. 155
Arbussy, *voyez* Albuzy.
Arc (De l'), XVII. siècle. 155
Ardalion, III. siècle. 155
Ardenay (Mademoiselle d'), 1683. 155
Arendt (Guillaume-Amédée), 1832. 155-156
Arent (Caroline), 1837. 156
Arien, IV. siècle. 156
Aristarque, Ier siècle. 156
Aristide, Ier siècle. 156
Armand, 1838. 156
Armeral (Denis l'), 1630. 156
Arnaud et plusieurs autres, 1681. 156-157
Arnobe l'Ancien, IV. siècle. 157
Arnoul, VI. siècle. 157
Arnsterner, XIX. siècle. 157-158
Arpent, 1685. 158
Arrives (Jean), XIX. siècle. 158
Arros d'Auriac (Le baron d'), 1682. 158
Arsacé, 320. 158
Artemas, Ier siècle. 158
Arthème et plusieurs, III. siècle. 158
Artin (Monseigneur), 1840. 158-159
Arundell (Madame), 1818. 159-160
Arundel (La comtesse), 1850. 160
Arval de Marest (D'), 1682. 160
Aschenbach, 1843. 160
Ascoli (Salomon-Vital), 1827. 160-161
Ascoli (Samuel-Vital), 1843. 161
Ashton (Madame), 1818. 161-162
Asman-Bey, 1841. 162
Asmen, 1823. 162
Aspébètès, sa famille et son peuple, V. siècle. 162
Aspren, Ier siècle. 162
Asquilk (José), 1843. 162
Assem Selim, 1835. 162-163
I. — Astère, III. siècle. 163
II. — Astère, IV. siècle. 163
Aston-Cossin (Robert), 1845. 163
Athénagore, 477. 163
Athénodore, III. siècle 163
Athumar, VIII. siècle. 163-164
Aubert de Versé (Noël), 1690 164
Aubertin (Isabelle), 1632. 164
Aubeterre (David-Bouchard, vicomte d'), XVI. siècle. 164
Aubin (de Saint-), 1686. 164
Audax, 250. 164
Auge (D') et toute sa famille, XVII. siècle. 164
Augereau (D'), XIX. siècle. 164-165
Augier, sa femme et douze enfants, XVII. siècle. 165
Augusta, 1839. 165
Augustin, 387. 165-176
Augustin (Marie), 1842. 176
Aure, 836. 176-177
Auvray (Gabrielle), 1686. 177
Auxibe Ier siècle 177
Auzou, 1839. 177-179
Avenelle (Jean), XVII. siècle. 179
Avila (Moïse d'), 1686 179
Avoud (Jacques), XVI. siècle. 179-180
Avully (Le baron d'), XVII. siècle. 180-182
Ayrolles (Le sieur d'), XVII. siècle. 182
Azade, 341. 182
Aziz (Jacob), 35.18 182

B

Bacalan (Mademoiselle), 1686. 181
Bacchi (Joseph-Benjamin), 1827. 181
Bacchus (Henri), 1846. 181
Baccio (Della Porta), xv. siècle. 181
Bachelier de Gentes (Pierre), 1650. 181-182
Bachelier (Jean-Marguerite), 1812. 182
I. — Bachman (Jean-Jacques), 1825. 182-183
II. — Bachman (Henri), 1851. 183
Bachovius ou Bachov d'Echs (Reinhard), xvi. siècle. 183
Bacoue (Léon), xvii. siècle. 183
I. — Baden (Philibert, margrave de), xvi. siècle. 183
II. — Baden (Edouard-Fortuné). 183
III. — Baden (Jacq. le Hochberg, margrave de), 1787. 183-186
I.— Baden-Dourlach (Gust.-Adolp., de la m. de), 1664. 186
II. — Baden-Dourlach (Charles-Frédéric de), 1670. 186
III. — Baden-Dourlach et plusieurs autres princes, 186
Baggs (Charles-Michel), xix. siècle. 186-187
I. — Bagshaw (Christophe), 1582. 187
II. — Bagshaw (Henriette), 1851. 187
Baian ou Baien (André), xvii. siècle. 187
Baiche (Henriette), 1845. 187
I. — Bailey (Thomas), xvii. siècle. 187
II. — Bailey (Georges), 1844. 187
III. — Bailey (J.-J.), 1845. 187-188
Baillany (Ascanio), xvii. siècle. 188
Bains (Madame de), xvii. siècle. 188
Baker (David), xvii. siècle. 188
Baldemus, 1827. 188
Ballard (C.-F. Vasbon), 1850. 188
Balliol, 1845. 188
Balthazar, 1er siècle. 188
Bancelin, 1686. 188
Banks (James), xix. siècle. 188-189
I. — Barbe (Richard) et sa sœur, 1630. 189
II. — Barbe, xix. siècle. 189
Barber et sa famille, 1818. 189
Barbey (Marin et Jeanne), 1630. 189
I. — Barbier, xvii. siècle. 189
II. — Barbier (Jacques le), 1630. 189
III. — Barbier (Jean le), 1630. 189
Bardonnenche (Alexandre de), 1682. 189
Barey (Mme de), xix. siècle. 189
Barles (Lucien), 1855. 190
Barnabé, 1er siècle. 190
Barnes (Jean) ou Barns, xvi. siècle. 190
Barocas (Jacob), 1817. 190
Baronius Justus, xvii. siècle. 190
Barraud, xvii. siècle. 190
Barry (Charles de), 1834. 190-191
I. — Barsabas (Joseph), 1er siècle. 191
II. — Barsabas, 1er siècle. 191
Barthelemy, 1er siècle. 191
Bartholmaé, 1839. 191
Bas (Etienne le) et sa mère, 1630. 191
Basilides, 1er siècle. 191-192
Basilisse, 1er siècle. 192
Bassien, iv siècle. 192
Bassille, iii. siècle. 192
Bastard (Edmond Rodney Pollexfen), xix. siècle. 192
I. — Bastide, 1686. 192
II. — Bastide, 1823. 192
Bathurst, 1850. 192-193
Baturis, 327. 193
Baudon, xvii. siècle. 193
I. — Baudouin (François), xvi. siècle. 193
II. — Baudouin, 1685. 193
Baudrière (de), 1650. 193-194
Baumblatt (Luitpold), 1833. 194
Baussan (Elie Louis de), xvii. siècle. 194
Bautain, vers 1830. 194-197
Bauvais (Mme de), 1630. 197
Bauyn (les deux frères), 1636 et 1663 197-198
Bavon, vii. siècle. 198-199
Bayeur (Salomon), 1630. 199
I. — Bayeux (Anne), 1630. 199
II. — Bayeux (Michel), 1630. 199
Bayle (Michel de), xvii. siècle. 199-200
Bayly (Thomas), xvii. siècle. 200
Bazin, 1680. 200
Beauchamp, xix. siècle. 200
Beaudronet (David), 1818. 200
Beauregard (Jean-Juste de Bouchers de), 1686. 200-201
Beckendorf, 1827. 201
Beckest (Miss), 1842. 202
Bedderole (Jean), xvii. siècle. 202
Béden, 1840. 202
Bedérine (Louis), 1836. 202
Beer, 1853. 202
Beguelin (Frédéric), 1836. 202
Beguin (François), 1854. 202
Bines (Mme) et plusieurs, 1597. 202
I. — Belin (de) et sa femme, 1603. 202-203
II. — Belin (Etienne le), xvii. siècle. 203
I. — Bell (Miss), 1844. 203
II. — Bell (le Rév. J.), 1847. 203
Bellachi (Simon), xiii. siècle. 203-204
Bellasis (Sergent), 1851. 204
Belmer (Jacques), 1630. 204
Belzunce (comte de), xvii. siècle. 204
Bempoval, 1817. 204
Bénac, xvii. siècle. 204
Benedetti (Sauveur-Léon de), 1828. 204
Bénen et sa famille, v. siècle. 204
Benett, 1835. 204
Benisen (Marien), 1827. 204
Bennet (Henri), 1685. 204
Benserade (Isaac de), xvii. siècle. 204-205
Bensimond (Abraham), 1828. 205
Berchoffen (Mme de) et sa fille, 1685. 205
Berends, 1827. 205
Bérenger (Général de), 1700. 205
Bereteze (Mlle Clara), 1841. 205
Berger, xviie siècle. 205
Bergues (Mlle de), xvii. siècle. 205
Beridon, 1845. 205
Bermay, 1846. 205-206
I. Bernard de Scammaca, xv. siècle. 206-207
II. Bernard (Isaac), 1630. 207
III. Bernard, 1681. 207
IV. Bernard (Mlle), 1685. 207
V. Bernard (Guillaume), 1827. 207
Bernardi (Mlle de), 1823. 207
Bernardin-Obrégon, 1568. 208
Bernom (Jean), xvii. siècle. 208
Bernot (Mme), 1846. 208
Bernouilli, 1798. 208
Beroald de Verville (François), xvi. siècle. 208
Berry-Walford (John), 1846. 208
Berselh, 1820. 208
Bersinet, xvii. siècle. 208
Berthollet de Frarrare, et un grand nombre d'autres, 1812. 208
Bertins (Pierre), 1620. 208-209
Berton (Charles-Joseph), 1820. 209
Bertoul ou Bertulfe, vii. siècle. 209
Bertrand (Marie), 1630. 209
Bertu, 1834. 209-210
Bertuès et toute sa famille, xvii. siècle. 210
Berylle, iiie siècle. 210
Besier (Martin), vers 1630. 210
Besold (Christophe), 1639. 210-213
Besombes, 1787. 213
Beuron (Marie), 1630. 213
Beynac (de), 1681. 213
Beynier, xviie siècle. 213-214
Biden (M.-J.-M.-X.-Ch.), 1820. 214
Bidoux (Jean), 1833. 214
Biester, 1848. 214-215
Biggs (Jean), 1822. 215
Bikart (Hayman-Léopold), 1830. 215
Billy (Pierre), 1630. 215
Binas (Marie-Antoinette-Suzanne), 1828. 215
Binder (le docteur Guillaume), 1845. 215
Binois (Catherine) et sa sœur, 1630. 215
Binto (Isaac), 1837. 215
Birié, 1842. 215
Birks (B.-Henry), 1845. 215
Biron (Mlle de), 1681. 215
Bisenil (Mlle), 1680. 216
Bizingani, 1846. 216
Blagrave (J.-H.), 1846. 216
I. — Blair (de) et beaucoup d'autres, 1682. 216
II. — Blair, 1685. 216
III. — Blair (de Fayole de) et sa femme, 1685. 216
Blanc (de), 1621. 216
Blanchard (Jacques) et dix autres, 1834. 216
Blanchet, 1665. 216
Bleds (Isabeau-Jacob et Philippe de), 1630. 216-217
Bles (Jacques de Plumetot), 1856 217
Blez (Marie de), 1630. 217
Blin (Aaron), 1825. 217
Blouet de Camilly, 1630. 217
I. — Blum (Mlle), xviii. siècle. 217-236

II. — Blum, 1843 236
Blume (Henri-Jules), 1653. 236
Blunt (Mme), cinq filles, et plusieurs autres, 1840. 236-237
Blythe (E. Cheveland) et sa famille, 1809. 237
Bo (Benjamin) (du), 1650. 237
Bocace ou Boccace, XIV. siècle. 237
Boccella (Jeanne), 1851. 237-238
Boecler (Jean-Wolgang), 1697. 238
Bœrsch (Charles), 1851. 238
Bogoris, 865. 238
Bohleng (Charles), 1686 238
Boiers (Jean de), 1625. 238
Boiget, 1843. 238-239
Boinebourg (Jean-Christian comte de), XVII. siècle. 239
Boisclair (Charlotte-Emélie de) et sa mère, 1707. 239
Boisgelin (de), XVII. siècle. 239
Boisguillaume (de), 1685. 239
Boisnier, 1682. 239
Boiterd (Marie), 1650. 239
Bolk (Elisabeth), 1818. 239
Bollé (Gustave) et un autre, 1840. 239-240
Bolsec (Jérôme-Hermès), XVI. siècle. 240
Bomez, XVII. siècle. 240
Bon (Moise Le), 1660. 240
Bonacorsi (Bonaventure), XIII. siècle. 240-241
Bondi (Rose), 1828. 241
Bonhajot (Mlle Louise-Suzanne), 1822. 241
Boniface (*Voy.* Aglaée).
Boniface, 1817. 241
Bonnaz (Jean-Marie), 1836. 241
Bonnechose (Henri de), 1833. 241
Bonnel (Mme) et ses enfants, 1630. 241
Bonnet (Nicolas), 1630. 241
Boone-Rowe (James), 1845. 242
Borach-Lévi, XVIII. siècle. 242
I. — Borastus (Grégoire-Laurent), XVII. siècle. 242
II. — Borastus (Etienne), XVII. siècle. 242
Bordage (marquis de), et deux autres, 1686. 242
Borde (La), 1695. 242
Bordenave, 1683 242
Bo.ie, 1700. 242
Borzivoy, IX. siècle 242-243
Bosanquet, 1840. 243
Bosanquet, 1843. 243
Bosch (Pierre-Jean Van den), 1838. 243
Bosenguet (de), 1681. 243
Bossin (de), XVII. siècle. 243
Bost (Miss Sara), 1822. 243
Botui le ou Botwin. 243
Bouchard (le P.), 1608. 243
Bouchart (Olive), 1630. 243
Bouchier (Laura), 1846. 244
Boudan, et beaucoup d'autres, 1606. 244
Bouet (Marie et Rachel), 1650. 244
Bouguer (Pierre), 1758. 244-276
Bouillau (Ismaël), 1632. 276-277
Bouillon (Frédéric-Maurice de la Tour, duc de), 1637. 277
Boully, 1686. 277
Bourbon (Henri de), 1647. 277
Bourbon-Laveland (Guy-Henri de), 1678. 277
Bourchier (Sir), 1836. 277
I. — Bourgeois (Catherine Le), 1630. 277
II — Bourgeois (Louis), 1834. 277
Bourguignon, 1641. 277
Bourillon (Elisabeth de), 1684. 277
Bousquet (François Paul et Catherine du), 1630. 277-278
Bousset (André), 1625. 278
Bouvier (Daniel), 1630. 278
Boux (de), XVII. siècle. 278
Bovet (Philippe), 1833. 278
I — Bowden (John-William), 1846. 278
II. — Bowden (Mme) et ses trois enfants, 1846. 278
III. — Bowden, 1848. 278
I. — Bowles (Emilie) et 14 autres, 1843. 278
II. — Bowles (Le R. Frédéric-L.), 1845. 278
Boyhmie (le docteur), 1850. 278
Boyle (Lady), 1822. 278
I. — Bozzolo (Angel-Ancona), 1828. 278
II. — Bozzolo (Jacob-Sagré de), 1836. 279
Brackespeare (Marie), 1835. 279
Brade (Charles), XIX. siècle. 279
Bramston (Jacques-York), 1790. 279-281
Brandis, 1835. 281
Braniska (comtesse Catherine), 1844. 281
Brassard, 1630. 281
Brassart (Thomas), 1630. 281
Brasser, XIX. siècle. 281
Braun (Jonathan), 1844. 281
Brawson (V.-A.), 1845 281
Brax (Julien), 1833. 281
Breilmeneu (Mlle de), 1685. 281
Brenmenn (Frédéric) et 6 autres, 1842. 281-282
Brentano, 1812. 282
Brenzius (Samuel-Frédéric), 1601. 282
Bresson (Mme de), 1839. 282
Bretueil (la comtesse de), XIX. siècle. 282
I. — Breton (du), 1628. 282
II. — Breton (Anne et Jeanne dite Le), 1630. 282
Bridges (Mlle), 1846. 282
Bridgewater (Jean), XVI. siècle. 282
Briggs, et plusieurs autres, 1845. 282-283
Briou (Jean), 1630. 283
Brisset (David) et quatre autres, 1630. 283
Bristol, 1833. 283
Brodeau (Victor) et deux autres, XVII. siècle. 283
Brook Chas Bridges, 1845. 283
Brosse (Jean-Baptiste de La), 1658. 283
I. — Brovvn (le docteur), 1822. 283
II. — Brown (Marie), 1834. 283
III. — Brown (Janne) et autres, XIX. siècle. 283
IV. — Brown (T.), 1845. 283
I. — Browne (Edward-G.), 1845. 283-285
II. — Browne (Edward), 1845. 285
III. — Browne (Madame), 1846. 285
IV. — Browne (Mademoiselle), 1846. 285
Brownson, XIX. siècle. 285-291
Bruce (W.), 1846. 291
Brucker (Raimond), XIX. siècle. 291
Brueil de Gercy (Mademoiselle de), 1680. 291
Brueys (David-Augustin), 1682. 291
Bruhl (Henri, comte de), XVIII siècle. 291
Brunihilde ou Brunehaut, VI. siècle. 291-292
Brunschwig (Samuel), 1842. 292-293
I. — Brunswick (Eric de, dit le Jeune), XVI. siècle. 293-294
II. — Brunswick (Jean-Frédéric de), 1651. 294
III. — Brunswick-Wolfenbuttel (Elisabeth-Christine de), XVII^e siècle. 294-298
IV. — Brunswick-Wolfenbuttel (Antoine-Ulric, duc de), 1710. 298 309
V. — Brunswick (Henriette-Christine de), et sa sœur, 1712. 309
Bruys (François), 1736. 309
Buchelman (Chrétien), XIX. siècle. 309
Bucher, 1821. 309
Buchez, vers 1828. 309-310
Buckland (Ralph), XVI. siècle. 310
Buckle (W.-H.), 1846. 310
Buex (Charles), 1685. 311
Buford (le révérend Henry), 1851. 311
Buguet, 1645. 311
Buhry (Jean-Jacques), 1843. 311
I. — Bukle (Walter), 1846. 311
II.— Bukle (Madame et Mademoiselle), 1846. 311
Buller-Lamond (Edouard). 1839. 311
Bulwer et 69 autres, 1843. 311
Bunger (Charles-Guillaume), 1836. 311
Burck (Elisabeth), 1732. 311
Burcke (lady), XIX. siècle. 311-312
Burkingham (comtesse de), 1622. 312
Burder (Georges), 1846. 312
Burns, sa femme et toute sa famille, 1847. 312
Burton (Thomas), 1844. 312
I. — Bus (César de), 1574. 312-313
II. — Bus (Agar de), 1842. 313-323
Bussière (de la), 1685. 323
Butland (Benjamin-Joseph), 1844. 323
I. — Butler (Joseph), XVIII. siècle. 323
II. — Butler (Sophie), 1787. 325
III. — Butler (Samuel), 1834. 325
IV. — Butler (le révérend), 1850. 323-324
Byron (Miss), 1681. 324
Bysance (Louis de), 1674. 324
Byssegger (Jean) et dix autres, 1834. 324-326

C

Cabiac (Claude de Bane, seigneur de), XVII. s. col. 325
Cacherat (Maximien), XVII. siècle. 325
Cachet (Mademoiselle), 1850. 325
I. — Cadolle (de), 1681. 325
II. — Cadolle (François de), 1681. 325
I. — Cagli (Michel), 1838. 325
II. — Cagli (Raphaël), et trois autres, 1847. 325-326
Caguon (Bertrand), 1685. 326-327
Cahaignes (Bertrand), 1630. 327
Cahn (Mademoiselle), 1842. 327

Caille (Marie-La), XVII. siècle. 327
Caissaigne (de la), XVII. siècle. 327
Caius, 1er siècle. 327
Cajalou (Daniel), 1682. 327
Cajas (Jean), XVI. siècle. 327
Calas (Antoine), XVIII. siècle. 327
Calemberg (duc de). 327
Calier, 1660. 327
Calignon (Pierre-Antoine d'Ambesieux de), 1735. 327-328
Cally, 1817. 328
Calman (John-T.), 1845. 328
Calocer, 120. 328
Caloman et Salomé, 1245. 328
Calvert (Georges), 1624. 328-329
Calvin, 1601. 329
Calvinzel (Louis), XIX. siècle. 329
Camarini (Sara), et trois de ses enfants, 1828. 329
Cambden (Lord et Lady), 1851. 329
Campbell (Miss), 1818 329
Campbell-Smith et sa femme, 1845. 329
Campian (Edmond), XVI. siècle. 329-331
Can (François), 1836. 331-332
Candide, 1er siècle. 332
Candiot-Mustapha-Verrieri, 1822. 332
Cant et deux autres, 304. 332
Caop, 1845. 332
Capel du Tilloy, 1670. 332
Capemenn, 1834. 332-333
I. — Capes (John-Moore) et sa femme, 1845. 333-336
II. — Capes (M. J.), 1845. 336
Capoue (la princesse de), 1839. 336
Capouillet, 1843. 336
Cappel (Jean), XVII. siècle. 336
Cappelli (François), 1838. 336
Carben (Victor de), 1482. 336-337
Carcossi (Elie) et ses trois enfants, vers 1566. 337
Carl (Adolphe), vers 1826. 337-338
Caroli (Philippe), 1629. 338
Carpe, 1er siècle. 338
Carpwald, VIII. siècle. 338
I. — Casaubon, 1615. 338
II. — Casaubon, XVII. siècle. 338-339
III. — Casaubon, 1685. 339
Case (Jean), XVI. siècle. 339
Case-Major, 1641. 339
Casenave (Théophile), 1615. 339
Castelberg (Baltazar de, 1825. 339-340
Castelnau, 1685. 340
Castorius ou Castore, 286. 340
Castriel-Caro, 1826. 340
Caswall (Edouard), sa femme et son frère, 1846. 340
Catel, 1685. 340
Caumon (Madame de), 1686. 340
Caumont (Anne de), XVIe siècle. 340
Causses (Jean), 1615. 340
Cavallier (Jean), 1715. 340
Cavendish, 1850. 340
Caviglio (Rose), 1838. 340
Cawley (M.), 1841. 340
Cayes, XIX. siècle. 341
Cayet (Pierre-Victor Palma), 1595. 341
Cazallet (Simon de), 1619. 341-342
Cecilius, II. siècle. 342
Cedwalla, 689. 342
I. — Céréal, 118. 342
II. — Céréal, 252. 342
I. — Chabot, 1635. 342
II. — Chabot (Mademoiselle), 1686. 342
Chabrières (de), XVII. siècle. 342
Chacun (Mardochée), 1828. 342
Chadirac (de Gacharnaut), 1681. 342
Chalier, XVII. siècle. 342-343
Challoner (Richard), XVIII. siècle. 343
Chaluet, vers 1685. 344
Chamberlayne (George), XIX. siècle. 344
Chambre-Billon, 1686. 344
Champar (Henriette-Louise-Emilie de), 1826. 344
Champlain (Madame de), XVII. siècle. 344
Champron, XVII. siècle. 344
Chanrosier, 1680. 344-345
Chanteau (Antoine), 1661. 345-352
Chanter, 1846. 352
Champperon (Veuve), 1630. 352
Chararic. 352-354
Charas (Moïse), 1691. 354
Charce (Mademoiselle d'Allerat de La), XVII. siècle. 354
I. — Chardon, 1685. 354-369
II. — Chardon (Mlle), 1636. 355-369
I. — Charles-Quint, XVI. siècle. 370
II. — Charles II, XVII. siècle. 370-371
III. — Charles (Alexandre), 1712. 371
IV. — Charles (L'archiduchesse), 1823. 371
Charleton, 1823. 371
Charlotte-Elisabeth ou Elisabeth-Charlotte, XVII. siècle. 371
Chassaigne (de La), 1682. 371-372
Chauveau (Sébastien), XVII. siècle. 372
Cheke (Jean), 1547. 372
Cheron (Elisabeth Sophie), 1663. 372-373
Chevalay, 1820. 373
Chevalier (Jean) et son père, 1685. 373
Chiol, sa femme et sa mère, XIX. siècle. 373
Chizelle (Madame), XIX. siècle 373-374
Choen (Veuve Gioyat-Tiani et ses deux fils, 1832. 374
Choiseul (la comtesse de), 1817. 374
Chownitz (Julien), 1845. 374-376
I. — Chrétien (Florent), XVI. siècle. 376
II. — Chrétien II, 1758. 376
Chrétienne (Anne-Marie), 1681. 376
Christian de Brandebourg, margrave, XVII. siècle. 376-377
Christine (reine de Suède), 1654. 377-396
Chromace et son fils, 286. 396
Ciardi, XV. siècle. 396
Cinegisle, VII. siècle. 396-397
Cingal (Denys), 1630. 397
Claget, 1817. 397
Claire de Rimini, 1296. 397
Clarck (Pierre), vers 1841. 397
I. — Clare (Marie-Elisabeth), 1819. 397-398
II. — Clare (la comtesse de), 1842. 398
Clarke (Hélène), 1833. 398
I. — Claude, 283. 398
II. — Claude, sa femme et ses enfants, 286. 398
Clausberg (Christlieb), 1733. 398-399
Clausel (de), XVII. siècle 399
I. Clément, vers 68. 399
II. Clément d'Alexandrie, 190. 399-400
III. Clément (Jean) et sa femme, 1630. 400
IV. Clément (Jean de Saint-), XVII. siècle. 400
V. Clement, 1845. 400
Cléophas, 1er siècle. 400
Clerc (Antoine Le), 16. siècle. 400
Cleremaillié (Dame de), 1683. 400
Clèves (Marie de), 1572. 400
Clifford (Thomas), XVII. siècle. 400-401
Clos (Du), 1685. 401
Clotomont (Bachelier de), XVIIe siècle. 401
Clovis, 496. 401-407
Coccius (Josse), XVI. siècle. 407
Cock (Miss), 1839. 407
Cockburn (Miss), 1840. 407-408
Codure (Philippe), XVII. siècle. 408
Coeffeteau, 1615. 408
Coen-Cagli (Léon), 1838. 408
Coen (Rose), 1838. 408
Coffin, 1847. 408
Cohen (Isaac), 1843. 408-409
Col de Vilars (Elie), XVII. siècle. 409
Colas (Anne), vers 1630. 409
Colman, 1834. 409
I. — Coligni (Charles de), XVI. siècle. 409
II. — Coligni (Gaspard de), 1643. 409
I. — Colin (Olive) 1630. 409-410
II. — Colin de Plancy, 1841. 410-412
Colley-Jenks (Elisabeth-Eugénie et Marie-Anne-Séraphine), 1832. 412-413
Collyns (Charles-H.), 1845. 413
Colmann, 1839. 413
Colom (Zacharie), XVI. siècle. 413
Colombini (Saint-Jean), XIV. siècle. 413-414
Combalasse (de), 1645. 414
Comberbach (Robert) et vingt-quatre autres, 1844. 414
I. — Comte (Pierre Le), 1617. 414
II. — Comte (Michel et Magdeleine Le), 1630. 415
III. — Comte (Le), 1641. 415
IV. — Comte, 1838. 415
Conan, Ve siècle. 415
Conard, 1685. 415
I. Condé (Louis de Bourbon, prince de), 1680. 415-417
II. — Condé (Charl.-Cath. de la Trémoille, veuve du prince de), 1595. 417
III. — Condé, XVII. siècle. 417
Connelly (Pierre), 1856. 417-418
Connor (Bernard), XVII. siècle. 418
I. — Conrad, VIII. siècle. 418-419
II. — Conrad (Jean), 1827. 419
Constance Faulkon ou Phaulkon, ou Paulkon, 1682. 419-420

Constant (Isaac), 1650. 420
Constant de Rebecque (Charles-Louis), 1828. 420
I. — Constantin, 556. 420
II. — Constantin le Grand (Caius-Flavius-Valerius-Aurelius-Claudius, IV. siècle. 420-422
III. — Constantin, 1459. 422
I. — Constantini (Anne), 1827. 422
II. — Constantini et plusieurs autres, 1842. 422-423
Constantius, IV. siècle. 423
Cooke (John-Athanas), XIX. siècle. 423
Cooke et vingt-quatre autres, 1845. 423
Coope (Henri-Georges), 1845. 423
Cooper, XIX. siècle. 423-424
Coquelart, XVII. siècle. 424
Coquenas (Mathurin), 1683. 424-425
Coras (Jacques de), XVII. siècle. 425
Corèbe, IV. siècle. 425
Corneille, 1er siècle. 425-427
Corniche (Sarah), 1847. 427
I. — Cornu (Jacques et Pierre Le), 1650. 427
II. — Cornu (Rodolphe) et dix autres, 1834. 427-428
Corbay (Michel), 1840. 428
Corrége (Marie), 1820. 428
Corriez (Albert), 1842. 428
Corsini (Saint-André), 1319. 428-429
Corvinus de Belderen (Jean-Arnold), 1644. 429
Cosin, XVII. siècle. 429
Cosnier (Marguerite Le), 1831. 429
Costantini (Anne), 1826. 429
I. — Coteau (Pierre-François), 1808. 429
II. — Coteau (Anne-Marie-Marguerite), 1846. 429
Cotelier, XVII. siècle. 429
Cotteret, 1675. 429
Cottibi, 1661. 429
Conleon. 429
Courcillon, *voyez* Dangeau. 429
Courdil (David), 1683. 429-431
Courlande (Ferdinand, duc de), XVI. siècle. 431
Court Fezli-Azemdjon, 1844. 431-432
Courtenay (Guillaume), 1816. 432
Coustellier, 1641. 432
Cousturier (Jeanne), 1630. 432
Cousturier (Thomas) et tous les protestants de la ville, 1685. 432
Cowbes (Henri), 1851. 432
Cox, 1846. 432
Crashaw (Richard), XVII. siècle. 432-433
Craton, sa femme et ses enfants. 433
Crawley, 1850. 433
Créange (Le comte de), 1681. 433
Crémieu (Elie), 1818. 433
Créqui (La maréchale de), XVII. siècle. 433
Crescent, 1er siècle. 433
Crespi (Jacques), 1615. 433
Cressey ou Cressy (Hugues-Paulin ou Sérénus), 1646. 433-434
Crispe et toute sa famille, 1er siècle. 435
Croix (Julie de La), 1834. 435
Croizet, XVII. siècle. 435
Cromwel (Thomas), 1540. 435
Cropaz et cinq autres, 1833. 435
Crosby (Pierre), 1840. 435
Crosi (Cosme-Marie), 1825. 435
Crost, XVII. siècle. 435
Croteau (Louise-Dorothée Herht), 1823. 435-436
Crozet (Simon), vers 1635. 436
I. — Crus (Laurent) et plusieurs autres, XVII. s. 436
II. — Crus (La marquise de), 1688. 436
Crussol (La marquise de), XVII. siècle. 436
Cudsemius (Pierre), XVI. siècle. 436-437
Culé (Jeanne), 1630. 437
Cussi (Marie de), 1630. 437
Cynégils et grand nombre d'autres, 635. 437
Cypræus (Jean-Adolphe), vers 1633. 437
I. — Cyprien, 1er siècle. 437-438
II. — Cyprien, vers 304. 438-439
Cyriaque, 1er siècle. 439
Cyrus (Flavius), I. siècle. 439-440
Cyz (Marie de), XVII. siècle. 440

D

Dacier (André) et sa femme, 1685. 440-442
Dacre (Mademoiselle), XIX. siècle. 442
Daen Bourou et Daen Troulolo, deux frères, 1688. 442
Daisne (Anne), 1845. 442
Dalgairns (John Dobrée), 1845. 442-448
Dallier, XVII. siècle. 448
Daly (Marie) et trois autres, 1828. 448-449
Damboit, XIX. siècle. 449
Dambrine (Pélagie), 1840. 449
Danchez, 1623. 449
I. — Dangeau (Philippe de Courcillon, marquis de), vers 1663. 449
II. — Dangeau (Louis de Courcillon, abbé de), 1668, 449-450
Daniel et sa famille, vers 1840. 450-451
Danseger (Jacques), 1830. 451
Danzigher (Abram), 1838. 451
Daure (Louis), XVII. siècle. 451
Dauros, 1628. 451
Davant, vers 1641. 451
Davenport (Christophe), 1615. 451-452
I. — David, VI. siècle. 452
II. — David (Guillaume-Joseph), 1680. 452-453
III. — David, XIX. siècle. 453
IV. — David (Elisa), XIX. siècle. 453
V. — David (Joseph), XIX. siècle. 453
VI. — David (Joseph), 1834. 453-454
Davidson (Thomas), XIX. siècle. 454
Davies (Marie-Anne), 1839. 454-455
Davoust (La baronne), 1842. 455
I. — Dayman, 1850. 455-457
II. — Dayman (Mme) et ses deux demoiselles, 1850. 457
Dean (Jean), 1832. 457
Deavis (Frédéric), 1844. 457
Debard (Charles), 1829. 457-458
Declan, V. siècle. 458
Deffens (De), 1683. 458
Degarenne, 1615. 459
Delamorte (Daniel) et sa femme, 1707. 459
Delauro-Dubez (Jean-Joseph), 1812. 459-460
Delius (Christophe-Traugott), 1756. 460
Del Mare, 1753. 460
Delon, 1817. 460-461
Demaison (Pierre), 1824. 461
Demas, 1er siècle. 461
Demazières, 1823. 461-462
I. — Denis, 51. 462
II. — Denis, III. siècle. 462
Derossi Ferrarais (Abraham), 1856. 462
Desgranges (Imbert), 1818. 462
Deslande (Michel), 1650. 462
Desmahis (Marin-Grosteste), 1681. 462-483
Despeaux, 1685. 483-484
Detlingen (Le baron de), 1823. 484
Deutz (Simon), 1828. 484-486
I. — Deux-Ponts (Gustave-Samuel-Léopold, duc régnant de la maison Palatine des), 1696. 486-487
II. — Deux-Ponts (Marie-Elisabeth des), 1700. 487
III. — Deux-Ponts (Frédéric), 1746. 487-488
IV. — Deux-Ponts (Chrétien II, duc régn. des), 1758. 488
V. — Deux-Ponts (Guillaume des), 1769. 488
Devenant (sir William), XVII. siècle. 488
Devienne (Fidèle), 1841. 488-489
Dickson (Hugues), 1830. 489
Diesbach (Nicolas-Joseph-Albert de), vers 1789. 489-490
Dieu (De), 1628. 490
I. — Digby-Kenelm, 1636. 490
II. — Digby (George), XVII. siècle. 490
III. — Digby-Kenelm, 1857. 490-491
Digne, III. siècle. 491
Dillon, 1838. 491
Dodée (Paul), 1628. 491
Dogovein, 1685. 491
Dolling (Anne), 1827. 491-492
Dominique, 1600. 492
Domuslas et son frère, XI. siècle. 492
Donnadieu, 1849. 492-493
Donatien et Rogatien, vers 287. 493
Dordsworth (William), 1850. 493
Dorfous (Marsille), 1838. 493
Dormons, 1845. 493-494
Dorthe (Mademoiselle), 1686. 494
Dory (A.), 1835. 494
Dosithée, VI. siècle. 494
Doubeveyer (Nicolas-Paul), 1851. 494
Doudoiut (Mademoiselle), 1820. 494-495
Douet (Michel du), 1630. 495
I. — Douglas-Loveday (Emilie), 1822. 495
II. — Douglas (Edward), 1842. 495
Douvre (Jean de), 1630. 495
Dozanne (Madame), 1685. 496
Drach (David) 1823. 495-859

Drago (Isaac), 1833. 511
Droz (Joseph) XIX. siècle. 516-543
Drue de Gaurus (Jean Le), 1630. 543
Drue (Martin Le), 1630. 543
I. — Drummond (Jacques), 1685. 543-545
II. — Drummond (sir Willier Stuart), 1848. 545
III. — Drummond (Gagé), 1851. 545
Dryden (Jean), XVII. siècle. 545
Ducan (Pierre), 1615. 545
Duchat, 1686. 545
Duclos (Samuel Cottereau), XVII. siècle. 545
Ducommun (Henri-Louis), 1827. 545-546
Ducroz (Charles), 1685. 546
Dufour (Gédéon), XVII siècle. 546
Dufton (Veuve) et ses enfants, 1851. 546
Duke, 1846. 546
Dully de Laval (Joseph), 1714. 546
Dumarthenais (Caroline), 1833. 546
Dumont, 1641. 546
Dumoulin (Charles), XVI. siècle. 546-547
Dupastier (Armande-Marguerite), 1832. 547
Dupuis, XIX. siècle. 547
I. — Durand (Daniel), vers 1660. 547
II. — Durand, 1685. 547
III. — Durand, vers 1630. 547
I. — Duras (Le maréchal de), XVII. siècle. 547
II. — Duras (Marie de), 1678. 547-548
Durot (Madame), 1820. 548
Durst, XIX. siècle. 548
Dymas ou Dysmas, an 33. 548

E

Eadbaud, 1er siècle. 548-549
Ebermann (Vite), XVII. siècle. 549
Ebrard, XIX. siècle. 549
Eck (Louis), XIX. siècle. 550
Eckart ou Eccard (Jean-Georges d'), 1722. 549-551
I. — Eckstein (Ferdinand, baron d'), 1822. 550-551
II. — Eckstein (Moïse), 1834. 551
Edbald ou Edelbald, XVII. siècle. 552
Edelburge ou Edilburge, 537. 551-552
Edèse, vers 306. 553
Edouard (le prince), 1615. 552-553
I. — Edwards, 1842. 553
II. — Edwards (Frédéric) et un autre, 1842. 553
III. — Edwards et toute sa famille, XIXe siècle. 554
Edwin, 627. 553-555
Effart (Michel et Anne), 1630. 556
Eisenbach (Henri-Ferdinand), 1823. 555-569
Elia, 1828. 566
Elie, 1445. 566
Elimas ou Bar-Jesu, 1er siècle. 566
Elisbaan. 566
Elkaim (Salomon), 1833. 566
Ellenborough, 1851. 567
Elnes, 1842. 567
Emden (Marie-Anne-Erskine, veuve), 1822. 567
Emsley (S.-M.), XIX. siècle. 567
Enée de Gaze, V. siècle. 567
Engheleim (prince Henri, comte de), 1826, 567
Ensore (Jean Marie-Mapes), 1841. 567-568
Eoald, III. siècle. 568
Epaphras, Ier siècle. 568
I. — Epaphrodite, 1er siècle. 568
II. — Epaphrodite, 1er siècle. 568
Ephyse, III. siècle. 568-569
Epistème, 253. 569
Eraste, 1er siècle. 569
Eremita (Daniel), 1615. 569
Erlach (Mathilde d'), 1826. 569
Erost (François d'), 1810. 569
Erouf (Jean d'), 1630. 569
Eschmann (Jean-Pierre), 1817. 569
Esfrène (de l'), 1630. 569
Eskelbrok, 1817. 569-570
Espagne (Henri-Louis d'), 1709. 570
Esplart (Jeanne), 1650. 570
Esslinger, 1851. 570-586
Estcourt (Edgar-Edward), 1845. 586
Estelle ou Eustelle, fin du III. siècle. 586
Esther, 1815. 586
Ethelbert (le roi, son peuple et les Anglo-Saxons), VII. siècle. 586-588
I. — Etienne, an 33. 588
II. — Etienne (Antoine), XVII. siècle. 588
Eude, vers 1658. 588
Eudoxie, II. siècle. 588
Eunice, 1er siècle. 588
Eunomie, vers 304. 588-589
Euphrase et six autres, fin du Ier siècle. 589
Euprepie, vers 304. 589
Eustache, II. siècle. 589
Euthalie. 589
Eutremius (Pierre), XVII. siècle. 589
Eutropie, vers 304. 589-590
Evelle, Ier siècle. 590
Everilde, VII. siècle. 590
Evilase, III. siècle. 590
Evode, an 33. 590
Evroult, VI. siècle. 590
Expert-l'Etoile (Jean-Jacques), 1821. 590
Exupérie, avec son mari et son fils, III. siècle. 590

F

Faber (Frédéric-William), 1845. 590-620
Fabiole, IV. siècle. 620-621
Facquerolle, 1635. 621
I. — Faget, 1685. 621
II. — Faget, 1685. 621
Falckenstein (Jean-Henri de), 1718. 621
Farkas (Jean), 1842. 621
Farnaby ou Farnabie (Thomas), vers 1580. 621
Faro (Justine), 1830. 621
Farr, 1854. 621-622
Farrel (Hariot), 1844. 622
Fateu, 1828. 622
I. — Fatime, XIX. siècle. 622
II. — Fatime, 1838. 622
Faucamberge (née Magdeleine de Lormeau), XVII. siècle. 622
Faugère (baronne de) et autres, 1686. 622
Fauste, II. siècle. 622
Faustien, II. siècle. 623
Fayolle (Moret de la), 1684. 623
I. — Félix, 1506. 623
II. — Félix-Polyeucte, 1527. 623
Fellger (Henri), 1839. 625
Fellows (Emélie), 1832. 623-624
Felus (Mardochée) et trois autres, 1830. 624
Fenou (Mademoiselle), 1684. 624
Fenzi (Emeraude) et autres, 1836. 624
Fereyra (Madame de Tscharner), 1821. 624
Ferguson (Madame), 1844. 624
Ferrary, 1617. 624
Ferré (Marie), 1630. 624
Ferréol, 304. 624-625
Ferret, 1850. 625
I. — Ferrier (Jérémie), 1613 625
II. — Ferrier (Isaïe), 1615. 626
Ferrières (Françoise-Marie), 1834 626-627
Feydt (Diderik), 1841. 627
Fielding (le vicomte et sa femme), 1850. 627-628
Filchiusou Filchins (Guillaume), 1584. 628-629
Filtz-Gérald (Lord), 1815. 629
Finck (Samuel), 1836. 629
Fingar, V. siècle. 629
Finien, V. siècle. 629-630
Finzi (Sabat) et deux autres, 1823. 630
Fiorentini d'Urbin (Ange et Diane), 1842 630
Firebrace, son frère et autres, 1842. 630
Firmin, III. siècle. 630
Firmus, IV. siècle. 630
I. — Fischer, père et fils, XIX. siècle. 631
II. — Fischer (Jean-Frédéric), 1834. 631
Fite-Maria (Henri-Antoine de La), XVII. siècle. 631
Fitzgérald (Edward), 1842. 631
Fitzgibbons et deux autres, 1833. 631
Flamare (l'abbé de), XVII. siècle. 631
I. — Flavia Domitille, l'ancienne et autres, Ier s. 631-632
II. — Flavia Domitille, II. siècle. 632
I. — Flavien (Clément), an 96. 632
II. — Flavien, III. siècle. 632
Fleischer (Charles) et sa femme, 1823. 632
Fleur (Madame de La), vers 1650. 632
Florence, III. siècle. 632
Forencourt (De), sa femme et sa fille, 1850. 632
Florimond de Remond, fin du XVI siècle 632-633
Foby (Pierre), vers 1665. 633
Foché, vers 1655. 633
Foley (Henri), 1846. 633
I. — Fontaine (Vieille de Cognée), 1685. 633
II. — Fontaine (Jean-Marie), 1824. 633
Fontaines (Madame Des) et deux autres, 1623. 633
Fontanas, 1820. 633
Fontcouvert (De), 1612. 633

Fontenay (Jean-Baptiste Blain de), 1685. 633-634
Foran, 1685. 634
Forbès, XVII. siècle. 634
Forbes et autres, 1849. 634
Forbin (François-Toussaint), XVII. siècle. 634
Force (duc de La) et ses fils, 1686. 634
Forest et sa fille, XVII. siècle. 634-635
Forestier (André), 1686. 635
Forkern ou Forchern, fin du V. siècle. 635
Forli (Michel), 1838. 635-636
Formby (Henry), 1846. 636
Fortescue-Wells (P.), 1845. 636
I. — Forti (Ange), 1827. 636
II. — Forti (Benjamin), 1834. 636-637
III. — Forti, 1844. 637
Fortsner (Caroline De), 1739. 637
Fosse (Jacques de La), vers 1630. 637
Foucher (Perrine), vers 1630. 637
Fouchier (Nicolas de Boisnoble), 1715. 637
Foucques (Robert et Robine), vers 1630. 637
Foulebois (De), XVII. siècle, 637
Foullon, vers 1645. 637
Foulongue de Precorbin (Madame de), 1818. 637
Fournier (Henriette), 1836. 637-638
I. — Fox, 1842. 638
II. — Fox, 1844. 638
Frances-Lewell (Elisa), 1846. 638
Franck, XVI. siècle. 638
Francke (Arthur), 1844. 638
Frebure (Anne et Suzanne), 1630. 638
I. — Frédéric-Auguste II, 1696. 638-642
II. — Frédéric-Auguste III, 1717. 642-656
III. — Frédéric, 1746. 657
IV. — Frédéric de Hesse-Cassel, 1751. 657
Freihangen (Frédéric), 1818. 658-659
I. — Fremin de Marzilly et son frère, 1681. 659
II. — Fremin (Louis), 1690. 659
French, 1833. 659
Fresne-Canaye et trente-cinq autres, 1601. 659-660
Fresne (Marie du), 1630. 660
Fresny (Deux), 1630. 660
Fresques d'Arbouville (Théophile de), XVII. siècle. 660
Fretigil, 497. 660
Freudenfeld, 1821. 660-661
Freytag (Jean-Henri), 1804. 661
Frickert (François-Louis), 1837. 661
Friderici (Daniel-Rheinold), 1752. 661
Fries (Marie-Clémentine), 1822. 661
Frist (Marie-Anne), 1807. 661
Frizell (Charles-Robert), 1818. 662
Frizes, 1685. 662
Froarst (Elisabeth), XIX. siècle. 662
Froment (De), 1681. 662
Fua (Amédée), 1838. 662
Fuchs, 1842. 662
Fullerton (Georgiana) et toute sa famille, 1846. 662-663
Fusay (Jeanne-Marie), 1801. 663
Fusque, III. siècle. 663-664

G

Gabriac (Pierre-Gérard de), 1644. 663
Gache (Suzanne), 1835. 663-664
Gaches, 1824. 664
Gagarin et sa femme, 1844. 664
Gagern (Ernest de) et son frère, 1822. 664
Gagnein (Esther), 1630. 664-665
Galichet, 1846. 665
I. — Galitzin (La princesse), 1786. 665-667
II. — Galitzin (Démétrius), 1795. 667-669
III. — Galitzin (Pierre), 1818. 669-670
Gallais (Mademoiselle des), 1681. 670
Gallican, IV. siècle. 670
Gallier (Laurent le), 1630. 670
Gallus, V. siècle. 670-671
Galsinde, VI. siècle. 671
Galtand (Marie), 1840. 671
Gamaliel, an 33. 671
Gane (Pierre), 1630. 671
Gannard (Suzanne-Marie-Sandos), 1850. 671
Gantes (Frédéric), 1850 671
Gardner (Jones), 1854. 671-672
Garitzarin, XIX. siècle 672
I. — Garnier, 1645. 672
II. — Garnier, 1683. 672
Garny, XIX. siècle. 672
Garreau, 1828. 672
Garrigues 1650. 672
Garron, XVII. siècle. 672
Garry, 1628. 672
Gas, XIX. siècle. 672
Gaspard, an 33. 672
Gassion, 1685. 672
Gasteron, 1628. 672
Gaudence, IV. siècle. 672-673
Gaudenzio (Paganini), vers 1625. 673
Gaudet (Pierre), 1625. 673
Gaugain (François), 1630. 673
Gaultier (Nicolas), 1617. 673
Gautereau, 1682. 673
Gauteron, 1685. 673-674
Gautier (Jacqueline), 1630. 674
Gay (Marie), 1838. 674
Geisa, X. siècle. 674
Geissler et six autres, 1845. 674
Gèje (Marie-Louise), commencement du XIX. s. 674
Gelasin (saint), III. siècle. 674
Gelzer, 1845. 674-675
I. — Genès, 303. 675-676
II. — Genès, commencement du IV. siècle. 676
Genst (Madame de), 1846. 676
Gentien, III. siècle. 676
Gentiluomo (Salomon), 1838 676
Geoffroi (Martin), 1837. 676
Geoghegam (Dunton) et ses filles, 1822. 676-677
Gerand (Edmond), 1831. 677-678
Gereau (La vicomtesse de), 1827. 678
Germain (De Saint-), 1640. 678
Gersan, XVII. siècle. 678
Gétule, II. siècle. 678
Gfrœrer, 1851. 679
Giarve (Michel), 1775. 679
Gibbs, 1843. 679
Gibert (Germain), 1630. 679
I. — Gibson, 1809. 679
II. — Gibson, sa femme et ses six enfants, XIX. s. 679
III. — Gibson, 1827. 679
Giffen (Hubert Van), 1604. 679
Gilbert, 1685. 679-686
Gilbert-Plomer, 1846. 686
Gilli (David) et dix autres, 1683. 686-687
Gilliers, XVII. siècle. 687
Gilliers (Gaspard de), vers 1680. 687
Giral (Paul-Abraham), 1845. 687-688
Gitro, VII. siècle. 688
Glandstone (Miss), 1842. 688
Glenie (John-Melville), 1845. 688
Glie (Madame de Saint-), vers 1686. 688
Glory (Pierre), XIX. siècle. 688
Gobert, vers 1642. 688
Godefroy (Théodore), 1602. 688
Godefroy, vers 1625. 688
Godinelaye (Madem. de la Mothe de la), 1681. 688
I. — Goertz (La comtesse de), 1826. 688
II. — Goertz (Le comte Frédéric-Guillaume de), 1839. 688-689
Goetze (Jean-Christian), XVII. siècle. 689
Goguet (Pierre, sieur de la Carrière, Alexandre-Marie Vannier) et trois autres, 1630 689
Golah (Georges) et dix autres, 1834. 689
Goldenberg, 1844. 689
Goldenstein (David-Julka) et sa femme, XIX siècle. 689-690
Goldmann (Charles-Edouard), XIX. siècle. 690
Golinduche et grand nombre d'autres, VI. siècle. 690
Goltand (Marie), 1840. 690
Gondet (Madame), 1819. 690
Gonzague-Clèves (Anne de), XVII. siècle. 690-691
Gonzalve de Sainte-Marie, 1590 691
Gordas, VI. siècle. 691
I. — Gordon de Huntly (André de), 1755. 691-692
II. — Gordon (John), 1847. 692
III. — Gordon (William-A.), 1847. 692
Gorret (Jean) et autres, 1829. 692
Goschler (Isidore), 1829. 692-710
Goslin (Abraham), XIX. siècle. 710
Gossler (deux frères), vers 1820. 710
Goter (Jean), XVII. siècle. 711
Gothescalc, X. siècle. 711-712
Gouch (Etienne), 1651. 712
Gouix (Louis, Nicolas et Philippe de), 1631. 712
Goulard, 1684. 712
Gouverna (Madame), 1818. 712
Goyer, 1641. 712
Goyon de Matignon, 1701. 712
Gozbert et grand nombre d'autres, 689. 712
Granet (Alexandre), 1844. 712

Grange (De la), 1631. 712
Grant (Johnson), 1841. 712
Grantley (Norton baron de), 1847. 713
Graphæus (Corneille), 1522. 713
Grastow (Mme Maria-Pauli, de), 1850. 713
Gratry (Alphonse), XIX. siècle. 713
Graunt (Jean), XVII. siècle. 713-714
Gray (Lucie), 1823. 714
Grazziadio (Samuel), 1815. 714
Greenville, 1819. 714-715
I. — Grégoire Thaumaturge, III. siècle. 715
II. — Grégoire l'Ancien, 325. 715
III. — Grégoire et autres, XIX. siècle. 715
IV. — Grégoire-Marie, 1845. 715
Grenus (Marie-Louise), 1810. 715
Grenville Wood, 1846. 716
Grètes et son peuple, 528. 716
Grier (Thomas), 1843. 716
Grimonie ou Germaine. 716
Grinshau, 1851. 716
Gritin (Mme de) et son mari, 1681. 716-717
Grœmer (Robert) et autres, 1700, 1702, etc. 717
Groteste de la Busière et autres, XVII. siècle. 717-718
Grotkowski (Etienne et Jean), 1857. 718
Grouvensteins (Edouard, baron de), 1820. 718-719
Gruyer, 1685. 719
Gualbert (St.-Jean), XVII. siècle. 719
Gualterio-Kennedy-Laurie, 1851. 719
Guerdon, 1655. 719-720
Guerèche, 1826. 720
Gueret (Magdeleine), vers 1630 720
Guerin (Rose), 1820. 720
Guers (François), 1819. 720
Gugot (Charles), 1840. 720
Guiannud et cinq autres, 1858. 720
Guibert, vers 1615. 720
Guichard de Peray (Mlle), XVII. siècle. 720
Guichenon (Samuel), XVII. siècle. 720
Guilbert, 1682. 720-721
I. — Guillaume, 808. 721
II. — Guillaume-Christian, 1665. 721
III. — Guillaume, 1621. 721
Guillemette (Massien et Marie), 1630. 721
Guillemin (Marthe), 1630. 721
Guillemot, 1682. 721
Guillon (Mme), XIX. siècle. 721
Guisard (Pierre), 1742. 721
Guldin (Paul), 1597. 722
Gunhilda, X. siècle. 722
Gunter ou Gontier, X. siècle. 722
Guy, XVII. siècle. 722
Guyon (Susanne de Montgomery), 1686. 722

H

Haber (Mlle de), 1843. 721
Habide, III. siècle. 721-723
Habitz (Auguste), XIX. siècle. 723
Hachins, 1843. 723
Hadegdorn (Mme de Saxe de), XIX. siècle. 723
Hadin (Maurice-Moïse), 1858. 723
Hagiemy, 1843. 723-724
Hahn-Hahn (Ida), 1850. 724
I. — Haigh (M.-D.-H.), 1847. 724
II. — Haigh, 1846. 724
Haillan (Bernard de Girard), XVI. siècle. 724
Hainach (François), 1855. 724
Haller (Charles-Louis de), 1820. 724-744
Halley (Henri), 1630. 744
Hallmann (Jean-Chrétien), XVII. siècle. 744
Hamann (Jean-Georges), 1787. 744
Hamilton (Jacques), XVI. siècle. 744
Hanly (le rév. Thompon), 1846. 744
Hanmer, 1850. 744
I. — Hardenberg (de) et autres, 1818. 744
II. — Hardenberg (de), 1844. 744-745
Harlay de Sancy (Nicolas de), 1597. 745
Harlow (Marie), 1843. 745
Harnay, 1822. 745
Harnisch (Godefroi), 1856. 745
Harold, sa femme, son fils, etc., X. siècle. 745-746
Harpe (Jean-François de la), 1795. 746
Harper et autres, 1851. 746
Harrington (John), 1851. 746
Harris, 1841. 746
I. — Harry (Philippe), 1630. 746
II. — Harry (Mme), 1846. 746
Harthaway (Frédéric), 1851. 746
Hartog (Mlle), 1840. 747
Hartwell (Louise-Thérèse) et autres, 1833. 747-749
Hartzinger (Mme) et autres, 1802. 749-751
Hatton (Mme), 1846. 751
Hauenstein (Nicolas) et autres, 1834. 751
Haut Mesnil (Philippe de), 1630. 751
Haza (Albert de), 1825. 751
Hebert (Jacques et Pasquette), 1630. 751
Hégésippe, Ier siècle. 751-752
I. — Hélène, IV. siècle. 752
II. — Hélène ou Olga et autres, 955. 752
Helsen, 1842. 752
Hemans (Charles), 1843. 752
Hemerling, 1855. 752
Heneage (Mme), 1845. 752
Henn (William), 1850. 752
Hennessy (Mme), 1842. 753
Henninghans, XIX. siècle. 753
Henri IV et soixante mille autres, 1593. 753-758
I. — Henry (Nicolas), 1834. 758
II. — Henry (Miss) et deux autres, XIX. siècle. 758
Hepburn (Jacques-Bonaventure), XVI. siècle. 758
Heraclas, III. siècle. 759
Heracle, 305. 759
Heraclia, II. siècle 759
Heraïde, 210. 759
Herbanton (Isaac-Pierre), 1727. 759
Herbert, 1839. 759
Herbin, 1685. 759
Herbet (Ferdinand), 1852. 759
Herculan, II. siècle. 760
Hercules (Mlle), 1841. 760
Herculien, 337. 760
Heriold ou Harold et un grand nombre d'autres, 826. 760
Hermann, vers 1850. 760
Hermas, Ier siècle. 760
Hermenigilde, VI. siècle. 761
Hermès, Ier siècle. 761
Hermione et trois autres, Ier siècle. 761
Hermippe et Hermolaüs, 303. 761
Heron, 210. 761
Herot (Mme), 1856. 761
Heroud (Jean D'), 1630. 761
Hers (Lazare), 1827. 761
Herschel (F.), 1857. 761
Hert (Dorothée), 1820. 761
Hervard, vers 1685. 761
Herwig (Jean-Justo), 1771. 761-764
Hess (Rodolphe), 1846. 764-765
I. — Hesse-Cassel IV, *voy.* — Frédéric. 765
II. — Hesse-Darmstadt, 1636. 765
III. — Hesse-Darmstadt et trois autres, XVIII. s. 765
IV. — Hesse-Darmstadt ((Frédéric-Auguste-Charles), 1817. 765-766
V. — Hesse-Hombourg. 766
VI. — Hesse Rhinfels (Ernest) et autres, 1652. 766-767
VII. — Hesse-Rhinfels et autres, XVIII. siècle. 767
Hext (Mlle), 1844. 767
Heymau, 1850. 767
Hiérothée, Ier siècle. 767
I. — Hilaire, IV. siècle. 767-769
II. — Hilaire (de Saint-), 1636. 769
Hilarie, 304. 769
Hilarion, IV. siècle. 769
Hill et autres, fin du XVIII. siècle. 769-770
Hillel, IV. siècle. 770
Hing (Thomas-Harper), 1844. 770
Hinsequin, 1660. 770
I. — Hippolyte, 258. 770
II. — Hippolyte (Mme de St-) et autres, 1820. 770
Hirénarque, III. siècle. 770
Hitzelberger (François-Christophe-Nicolas-Joseph), 1828. 771
Hochstrasse (Jean), 1840. 771
Hodierne, 1630. 771
Hoeninghaus, *voy.* OEninghaus. 771
Hogerdon (Mme de), XIX. siècle 771
Hohental (le comte de), 1826. 771
Hohenzollern-Sigmaringen, 1846. 771
Hoit, XIX. siècle. 771-772
Hollort (Herman), 1858. 772-773
Holland (lord et lady), 1841. 773
I. — Holstein (Luc), 1626. 773-775
II. — Holstein et neuf autres. 775
III. — Holstein Beck (Frédéric-Guillaume de). 775
IV. — Holstein Beck (Charles-Louis, duc de). 775
V. — Holstein Beck, 1820. 776
Holzwar (Georges), 1858. 776

Homberg (Guillaume), 1682. 776
Honorat et son frère, v. siècle. 776
Hood (Edward T.), 1845. 776
Hope (J.-R.), 1851. 776-777
Hormès (Jean de), 1730. 777
Horne (Éd.), 1846. 777
Horry (de la Conrade d'), XVII. siècle. 777
Horst, 1847. 777
Hospital (Jean de l'), XIV. siècle. 777
Hou (Hoïlde ou Houlde), V. siècle. 777
Houtthon (Mme) et ses deux filles, 1831. 777-778
Howel (Le rév. E.-P.), 1845. 778
Hua, (Charles), 1844. 778
Huber, 1820. 778
Hueston, 1842. 778
Hugger (Marie-Ursule) et autres, 1762. 778
Hugi (Habraham), 1688. 778
Hugues, 1832. 778
I. — Huillier (Alexandre l') 1635. 778
II. — Huillier (Mlle l'), XVII. siècle. 778-779
Huisseau (Isaac d'), 1701. 779
Hulf et trois autres, 1819. 779
Hungerle (Charles), 1839. 779
Hunnius (Helferich-Udalric) et sa femme, XVII. s. 779-781
Hunt et sa famille, 1840. 781
Hunter, 1826. 781
Huntherus ou Hontherus (Jacob), vers 1623. 781
Huntingdon, 1850. 781
Hunzinger (Esther), 1833. 781
I. — Hurter (Frédéric), 1844. 781-792
II. — Hurter (Mme), 1846. 792
III. — Hurter, 1845. 792
Huscia (Israël-Rachamin) et un autre, 1851. 792
I. — Hutchisson (William), 1845. 792
II. — Hutchisson (le R. W.), 1851. 792
Hypace. 792

Janozki (Jean-Daniel), 1750. 791
Ibrahim-Effendi, 1845. 791
I. — Ignace, 68. 792-793
II. — Ignace, 1444. 793
Im (Joseph), XIX. siècle. 793
Imecourt et sept de ses enfants, 1685. 793
Inciscole, 1er siècle. 793
Ingenheim (comte de) v. Engheleim. 793
Ionille, II. siècle. 793
Iphigénie, 1er siècle. 793
Ironside, sa femme et ses enfants, 1818. 793-794
I. — Isaac, 1830. 794
II. — Isaac Levite (Jean), XVI. siècle. 794
Isem (Thomas), 1824. 794
Israel, 1815. 794
Isrerstaedt (Chrétien), 1724. 794-796
Italia, 1816. 796

J

I. — Jacob, de Baden-Dourlac (margrave de), 1590. 795-796
II. — Jacob (Jean), 1650. 796
III. — Jacob, 1816. 796
IV. — Jacob dell' Aquila et autres, 1842. 796-797
Jacoby-Joël (Charles-François), 1839. 797
Jacornan (Nicolas), 1625. 797
I. — Jacques (dit le Majeur), 1er siècle. 797
II. — Jacques (dit le Mineur), 1er siècle. 797-798
III. — Jacques et six autres, vers 287. 798
IV. — Jacques II, 1670. 798-799
Jadik (J.-B.), 1838. 799
Jagellon, 1586. 799
Jager (Barbe), 1856. 799
Janisson, 1686. 799
I. — Janvier, 1er siècle. 799
II. — Janvier (François), 1665. 799
Jardin (Marie du) et six cents autres, 1630. 799
Jaremar, 1168. 799
Jarke, 1828. 799
Jarvice (Charlotte), 1835. 799
Jason, 1er siècle. 799
Jayet, 1817. 799-800
I. — Jean-Baptiste, 1er siècle. 800-801
II. — Jean, 1er siècle. 801
III. — Jean, 1er siècle. 801
IV. — Jean, 1er siècle. 801-802
V. — Jean, XII. siècle. 802
VI. — Jean (de Capoue), XIII. siècle. 802
VII. — Jean, 1442. 802
VIII. — Jean III, roi de Suède, 1578. 802-803
IX. — Jean (baronne de Saint-), 1820. 803
Jeanne, I. siècle. 803
Jeannin (Françoise-Gabrielle), 1809. 803
Jehou, *voy.* Nebbia, XIX. siècle. 803
Jephson, sa femme et ses enfants, 1848. 803
Jerningham (Mme), *Voy.* Middleton.
Jérôme de Sainte-Foi et cinq mille juifs, 1413. 803-804
Jersey, XIX. siècle. 804
Johnson (Henri) et seize autres, 1852. 804
Johnston (le R. A.), 1851. 804
Johnstone, 1850. 804
Jolly, 1665. 804
Joly (Jacques) et autres, 1655. 804
Jones (Miss), 1845. 804
Josaphat. 804
I. — Joseph d'Arimathie, I.. siècle. 804-805
II. — Joseph Barsabas, I.. siècle. 805
III. — Joseph de Palestine, IV. siècle. 805
IV. — Joseph-Marie-François et autres, 1828. 805-806
Josué Barouet, 418. 806
Jouet (Michel et Pierre) et six cents autres, 1630. 806
Joung et six autres, 1840. 806
Jounin (Susanne), 1854 806
I. — Joux (Pierre de), 1825. 806-813
II. — Joux (Joséphine de), 1826. 813-814
Jovien, 337. 814
I. — Juda (Samosate), 418. 814
II. — Juda (Lévi), 418. 814
Jude, 1er siècle 814
Judge (James-Robert), 1845. 814
Judith, 418. 814-815
Juillard et ses quatre frères, 1827. 815
Julien, vers 340. 815
Junia, 1er siècle. 815
Junin, XVII. siècle. 815
Junt et autres, 1854. 815
Jussul, 1845. 816
Juste. 816
Justi (Jean-Henri-Dieudonné Gottlob de), XVIII. siècle. 816-817
Justin, 132. 817-820

K

Kara, 1638. 819
Karstner, 1823. 819
Kauffmann (Bernard) et sa femme, 1840. 819
Keil (Albert), 1838. 819-820
Kellermann (J.-F.), 1842. 820
Kennedy (Nigel), 1850. 820-821
I. — Kent, XIX. siècle. 821
II. — Kent (S. A. R. la duchesse de), 1851. 821
Kerckring (Théodore), 1693. 821
Kerst Jans Van Veen, 1840. 821
Kessels (Mme) et ses sept enfants, 1837. 821
Ketteler (le baron Richard de), 1840. 821-822
Keverberg (Charles-Louis-Guillaume-Joseph baron de), 1841. 822-823
Keylau (Erberhart), 1556. 823
Keys (Richard-Henry), 1840. 823
I. — Kiaran, vers 402. 823-824
II. — Kiaran le Jeune, VI. siècle. 824
I. — King, XIX. siècle. 824
II. — King (Thomas-H.), 1844. 824
Kingdon, 1846. 824
Kircher (Jean), vers 1640. 824
Knasner-Ottveiler (Jacques), 1836. 825
Knecht (Emmanuel), 1814. 825
Knox (J. A.), 1845. 825
I. — Koehler, 1823. 825
II. — Koehler, 1823 825
Kohler (Jeanne-Frédéric), 1821. 825
Kolb, 1840. 825
Kopely (Joseph-Frédéric), 1842. 826
Krebs (Charles), XIX. siècle. 826
Krog (Nicolas), 1832. 826
Kruller (Abraham), 1837. 826
Kummer (Georges), 1838. 826
Kuper (Chrétien) et autres, XIX. siècle. 826
Kuster (Ludolphe), 1713. 826-828

L

Labe (Léon), XIX. siècle. 827
La Combe (Isaac), 1714. 827

I. — Lacoste, 1825. 827
II. — Lacoste (Jean-Baptiste), 1819. 827-828
Lactance (Lucius-Cælius-Firmianus), III. siècle. 828-829
Lafontaine (Jean de), 1692. 829-831
Lafosse (Jean), 1821. 831
Laing (P.-H.), 1847. 831
Lambeck ou Lambecius (Pierre), XVII. siècle. 831
Lambellet (Abraham), 1834. 831
Lambert (Anne de Streverne), 1843. 831
Lambrech (Marie-Elisabeth), 1843. 832
Lamentani (Stella) et trois autres, 1827. 832
Lamont (Edouard-Butler), 1839. 832
Lancaster (Raphaël), XIX. siècle. 832
Landelin, VI. siècle. 832
Landf (Louis ou Ludovic), 1831. 832
Lang (Henri), XIX. siècle. 833
Lange ou Langius (Joseph), XVI. siècle. 833
Langenau (Le baron de), 1851. 833
Langerie (M. de) et autres, 1682. 833
Languet (Simon), 1630. 833
Lannoy (lady Sussex), 1850. 833
Lantin (Samuel), 1650. 833
Laporte, 1815. 833
Lardenois, 1660. 833
Larpent, 1685. 833
Larrieu, 1685. 833
Larroque (Daniel de), 1690. 833-834
Las (Du), 1640. 834
Lasare, 1823. 834
I. — Latour (Paul), 1822. 834-835
II. — Latour-Maubourg (Madame de), XIX. siècle. 835
Launois (Matthieu), 1576. 835
Laurens (Du), 1635. 836
Lauri, ses enfants et deux parents, 1689. 836
Lauriston (H), 1846. 836
Lavabre, 1817. 836
I. — Laval (comte de), fin du XVI. siècle. 836
II. — Laval, 1821. 836-841
Lavardin (Jean de Beaumanoir), XVI. siècle. 841-842
Lavaud (Gabriel), 1615. 842
Laverdan, XIX. siècle. 842
I. — Law-Stowel, 1845. 842
II. — Law (Willian-Toury), 1852. 842
III. — Law (Thomas-Graves) et sa sœur, 1852. 842
Lawrence, 1842. 842
Lazare, an 33. 842
Leaky (Marie), 1835. 842-843
Lebizé (De), 1650. 843
Leblanc (Etienne), XVII. siècle. 843
Lebrodeur-Desmarets (Pierre), 1692. 843
Lechmore (Miss), 1847. 843
Leclerc de la Forêt (Antoine), fin du XVI. siècle. 843
I. — Lee, XIX. siècle. 843
II. — Lee, 1809. 843-844
I. — Lefebvre (Fidèle-Aimé-Augustin), 1839. 844
II. — Lefebvre (Auguste), 1841. 844
III. — Lefebvre (Charles-Edouard), 1840. 844-845
Leffard (Anne), 1650. 845
Leflem (Madame), 1817. 845
Lefort (Mademoiselle), 1834. 845
Leggues (Esther), XVII. siècle. 845
Léglise (De), 1669. 845
Leicester-Buckingham, 1845. 845
Leigh (William), 1844. 845
Lemery (Nicolas), 1686. 845
Lemmer (Guillaume), 1840. 845-846
Lendi (Madame Barbara), 1833. 846
Lennard (William) et trois autres, 1828. 846
I. — Lenoir (Pierre), XVII. siècle. 846
II. — Le Noir (Victor), XVII. siècle. 846
Lentulus, 1859. 846
Léocadius. 846
Léocritie, IX. siècle. 846
Léodice, 162. 846
Léon, 1493. 846-847
Leoyd (Le révérend William), XIX siècle. 847
Leroi, XVII. siècle. 847
Lesage-ten-Broeck (J.-G.), 1806. 847 848
Lescener (Frédéric), 1843. 848
Lescherpy (Geneviève), vers 1650. 848
Lescure (Jean de), 1683. 848
Lesdiguières (François de Bonne, duc de), 1622. 848-851
Lesigny, XVII. siècle. 851
Lespingueux (Zacharie), 1650. 851
Lethbridge, 1840. 851
Leucippe, 250. 851-852
Leuze de la Liquière, 1685. 852
Lévêque (Nicolas), 1826. 852 855
I. — Lévi (Philippe), XVII. siècle. 855
II. — Lévi de Saluzzo, 1686. 855
III. — Lévi (Lazare), 1815. 855
IV. — Lévi, XIX. siècle. 855
V. — Lévi (Jacob), 1834. 855
VI. — Lévi (Jean) et autres, 1835. 855
VII. — Lévi (Ernestine), 1838. 855
VIII. — Lévi (Benoît). 1839. 855-856
Leviston (Charlotte de), 1682. 856
Lewel (Jules), 1827. 856-867
Lewis (D.), 1846. 868
Lezignem-Lezai (Gabriel de) et autres, XVII. s. 868
Liberman et plusieurs autres, 1826 et 1857. 868
Lichty (Jean) et dix autres, 1834. 868
Lidy (Augustin), 1829. 868-869
Limbourg, 1641. 869
Limbourg-Styrum (Guillaume-Bern., comte de), 1827. 869
Lindé (Jean), 1827. 869
Lindner (N.), XVII. siècle. 869
Lippe (Octave de), 1846. 869
Lipse (Juste), 1589. 869-870
Livingston (John-Brugh), 1845. 870
I. — Lloyd (Mademoiselle), 1840. 870
II. — Lloyd (W.-H.), 1846. 870
I. — Lockhart (William) et quarante-quatre autres, 1843, 870-871
II. — Lockart (Madame), 1846. 871
III. — Lockart (Miss), 1846. 871
Loesser (Christian-Adolphe), 1831. 871
Loïde, Ier siècle. 871
Loir (Mademoiselle), 1681. 871
Lombroso (Jacob), 1844. 871-872
Lomenie (De), XVII. siècle. 872
I. — Longin, Ier siècle. 872
II. — Longin, Ier siècle. 872
Lopez (Raphael), 1832. 872
Lory (De), 1686. 872
Losinski, 1844. 872
Lostange (Le marquis de), XVII. siècle. 872
I. — Louise Hollandine (La princesse), 1658. 872
II. — Louise, 1829. 872
Lovat, 1703. 872-873
Love (W. C.-M.), 1830. 873
Loveday (Miss), 1822. 873
Lovejoy, 1853. 873
Lowendal (Ulric-Frédéric, baron de), 1723. 873
Luc, Ier siècle. 873
Lucas, 1839. 873
Luce, Ier siècle. 873-874
Luchowsky, 1844. 874
Lucien et Marcien, 250. 874
Lucillien, 273. 874
Lucine, Ier siècle. 874
I. — Lucius, Ier siècle. 874
II. — Lucius, vers 182. 874-875
III. — Lucius, III. siècle. 875
Ludmille, vers 874. 875
Luetkens (J.-J.), 1817. 875
Lugny (Zacharie-Chardon de), vers 1670. 875
Lulle (Raymond), 1265. 875-876
Lusse (Paul-Abraham), XVII. siècle. 876
Lydie, Ier siècle. 876
Lyman (Madame) et deux autres, 1840. 876-877
Lynch et un autre, XIX. siècle. 877
Lyne et quarante-un autres, 1850. 877-878
Lynes (Elisabeth) et autres, 1841. 878-879
Lysimaque, IV. siècle. 879
Lyttelton (Georges), 1847. 879-880

M

Maccregor (Alexandre-Nugent-Murray) sa femme et ses enfants, 1840. 879
Maclaurin (Le révérend), 1850. 879
Macmullen, 1847. 879
Macrine, IV. siècle. 879-880
Macull ou Mangold, V. siècle. 880
Maffre, 1850. 880-881
Magarraghy (Robert), 1837. 881
Magdeleine, Ier siècle. 881
Mahault XVI. siècle. 881
Maidaillan (Le comte de), 1686. 881-883
Maillet, 1625. 884
Mainselli (Jérome), XV. siècle. 884
I. — Maire (Célestine), 1839. 884
II. — Maire (Firmin), 1833. 884
Maladerie (Anne-Rousse de), 1650. 884
Malherbe (Perrine), 1630. 884

Maloh, 1836 884-885
Mamelte. 885
Mamertin, v. siècle. 885
Mamme, 1er siècle. 885
Man, 1851. 885
Manahem, 1er siècle. 885
Manby, XVII. siècle. 885
Mancel (Françoise), 1630. 885-886
Mancelière (Jacques de la), 1630. 886
Manchon (Madame), 1750. 886
Manecier (Madame le), 1630. 886
Mangeant (Magdeleine et Nicolas), 1630. 886
Mangeat (Jean et Eléazar), 1630. 886
Mangeot, 1686. 886
Manning et autres, 1851. 886-888
Manns Viool, 1840. 888
Manzoni (Madame) et plusieurs autres, XIX. siècle. 888
Mar (Isaïe), XIX. siècle. 888-889
I. — Marc, 1er siècle. 889
II. — Marc (Lévi) et trois autres, 1827. 889
I. — Marcel, 1er siècle. 889
II. — Marcel (L.-F.), 1849. 889
Marcellien, 250. 889-890
Marcha, dit Dupras, 1628. 890
Marchais (De), 1686. 890
I. — Marchand (Nicolas), 1615. 890
II. — Marchand (Catherine le), 1630. 890
Marchays (Isaac), 1714. 890
I. — Marcien, 250. 890-891
II. — Marcien, III. siècle. 891
Marcowis (Chrétien), 1641. 891
I. — Mare (Marie de la), 1630. 891
II. — Mare (Paul-Marcel de la), 1753. 891
Margano, 1830. 891
Marguerite de Cortone, 1273. 891-892
I. — Marie de Cléophas, 1er siècle. 892
II. — Marie, 1er siècle. 892
III. — Marie, 1er siècle. 892
IV. — Marie d'Egypte ou Marie Egyptienne, 383 892-893
V. — Marie, 1680. 893
I. — Marin (Thomas), 1630. 893
II. — Marin (Michel), 1630. 893-894
Mariotte (Mademoiselle), 1844. 894
Maris, sa femme et ses enfants, III. siècle. 894
Marot (Nicolas), et sa femme, 1630. 894
Marquet (Barthélemy), XVII. siècle. 894
Mars (De), 1650. 894
I. — Marshall (Henri-Johnson), 1845. 894
II. — Marshall (Thomas-William), 1845. 894-900
III. — Marshall (Madame), 1845. 900
Marthe, 1er siècle. 900
I. — Martin (David) et grand nombre d'autres, vers 1642, 900
II. — Martin, XVII. siècle. 900
III. — Martin (Jean), XIX. siècle. 900
IV. — Martin, 1837. 901
V. — Martin (Madame Geoffroi-), 1837. 901
Martineau de la Jalque (Pierre-Mathieu-François Saint-Avit de), 1787. 901-912
I. — Martinien, 1er siècle. 912
II. Martinien et son frère, V. siècle. 912
Mas Kell, 1850. 912
Mason, 1842. 912
Massa (Joseph), 1832. 912
Massaud et dix-sept autres, XIX. siècle. 912
Massé (madame), 1820. 912
Massinger (Philippe), XVII. siècle. 912-913
Massus, 1655. 913
Mathes (Charles-Médard), 1842. 913
Mathias, 1er siècle. 913
Mathieu (Jean-marie), 1832. 913
Mathilde, 1117. 913-914
Mathurin, IV. siècle. 914
Matthew (Tobie), XVII. siècle. 914-915
Matthieu ou Lévi, 1er siècle. 915
Mattioli Berlachini (Jacques), 1834. 915
Matur, 117. 915
Mauguerie de Benneuille (de la), 1630. 915
I. — Maure, III. siècle. 915-916
II. — Maure, 304. 916
Maville (Esther), 1826. 916
I. — Maxime, 229. 916
II. — Maxime, 256. 916
Maxwel, 1842. 916-917
May (H.), XIX. siècle. 917
Mayer et autres, 1818. 917
Mazencourt (Madame de), XVII. siècle. 917
I. — Mecklembourg-Schwerin (Christian-Louis, duc régnant de), 1663. 917
II. — Mecklembourg-Schwerin (Adolphe-Frédéric, duc de), 1818. 917-918
III. — Mecklembourg-Schwerin (Charlotte-Frédérique, fille du grand duc régnant de), 1830. 918-919
Meelführer (Rudolf-Martin), 1715. 919-920
Megiste, 1er siècle. 920
Meillars (Le marquis de), XVII. siècle. 920
Meilleraye (Madeleine de la Porte de la), XVII. siècle. 921
Melbourne (Louise), 1840. 921
Melchior, 1er siècle. 921
Mellon, 257. 921
Mendelssohn, XIX. siècle. 921
Mendès d'Acosta et son fils, 1822. 921
Menher (Georges), 1825. 921-922
I. — Mercier de Bordes (Josias), XVII. siècle. 922
II. — Mercier (Madame), 1838. 922
Meredith (Edouard), XVII. siècle. 922
Merlat (Mademoiselle), 1683. 922
Merlet, XVII. siècle. 922
Mersme (Elie), 1831. 922-923
Mertel (Daniel), 1834. 923
Mertian (Jacques), XIX. siècle. 923
Mesnil et trois autres, 1630. 923
I. — Mestayer, 1628. 923
II. — Mestayer (Marie) et son mari, 1681. 923
Meuil, 1700. 923
Meully (Georges), 1826. 923-924
Méville (Virginie), 1827. 924
Meyerbeer, 1851. 924
Meyrick (Thomas), 1845. 924
Meyssonnier (Lazare), 1648. 924
Michée, 1096. 924
I. — Michel, 1820. 924
II. — Michel, 1836. 924-925
III. — Michel, 1850. 925
Micislas, 965. 925
Middleton (Mademoiselle), 1800. 925
Miklo's (Jean), 1842. 925-926
Milet (Jean), 1630. 926
Milhey (Saint). *Voyez* Antoine.
Miller (Jean-Gaspard), 1834. 926
Milles, IV. siècle. 926
Milletière (Théophile-Brachet, sieur de la), 1615. 926-927
Mills (Henry), 1846. 927
I. — Milner (Madame) et vingt autres, 1843. 927
II. — Milner (John), 1846. 927
Minder (Albert), 1834. 927
Minois (Pierre), 1630. 927
Minster (Thos), 1851. 927
Minutius-Félix et son ami Octavius, II. siècle. 927-928
Minutoli (Joachim-Frédéric), commencement du XVIII. siècle. 928-936
Mitchell (Alexandre), 1839. 936-942
Mizlas, XI. siècle. 942
Mogsy (Michel), 1842. 942
Moeller (Nicolas), 1803. 942
Moerschell (George), 1833. 942
Mohammed et Demba, 1844. 942-943
I. — Moïse le Voleur et quatre autres, IV. siècle. 943-944
II. — Moïse Jonas, 1827. 944
Moissonniez (Mademoiselle André-Anne), 1817. 944
Molet, 1615. 944
Molinier de Saint-Etienne, 1630. 944
Moncalm (De Gouson de), 1685. 944
Monceau (Jacques de), 1701. 944-945
Mondolfo (Ruben) et sa sœur, XIX. siècle. 945
Monginot la Salle, 1686. 945
Monnier, 1675. 945
I. — Monsell (Villiam), 1850. 945
II. — Monsell (Lady Anna-Maria) et son mari, 1850. 945
I. — Mont Sainte-Marie (du), XVII. siècle. 945
II. — Mont (Anne du), 1630. 945
Montagne (Josias), 1615. 945
Montagu (Miss Helen), 1846. 945
Montaigu et sa femme, 1684. 945-946
Montaillon (De), 1683. 946
Montalembert (La marquise de), 1822. 946
I. — Montault (Philippe de Benac de) et sa famille, XVII. siècle. 946
II. — Montault (Le marquis de), 1681. 946
Montausier (Charles de Sainte-maure), 1638. 946-947
Montbel (Le chevalier de), XVII. siècle. 947
Montcop (Lucas), 1630. 947
Monte (Alexandre) et trois autres, 1841. 947
Montebello (La comtesse) et ses trois filles, 1851. 947-948
Monteith (Robert) et sa femme, 1846. 948

I. — Montel (Jacques), 1665. 948
II. — Montel (Judith), 1845. 948
Montfagean, 1681. 948
Montgomery (Georges), 1845. 948
Montier (Madame de) et un autre, XIX. siècle. 948
Montigny (Mademoiselle de), 1686 948
Montlouet (Mademoiselle de) et une autre, 1681. 948-949
Montluc (Jean de), XVI. siècle. 949
Montmorency-Debours (Jean de), XVII. siècle. 949
Montségur (Le marquis de), XVII. siècle. 949
Montveau (De), 1686. 949
Moorman (Henri), 1816. 949
I. — Morel (Ignace-Xavier), vers 1824. 949-950
II. — Morel, 1833. 950
Morgian, 1827. 950
I. — Morin (Jean), vers 1618. 950-951
II. — Morin (Pierre et Esther), 1650. 951
III. — Morin (Salomon), 1682. 951
Morlay, 1819. 951
Mornay (Pierre de), XVII. siècle. 951
Morphen (Madame Catherine-Virginie), 1829. 951
Morris (John-B.), 1846. 951
Morsgiam, 1826. 951
Mortemer (Mistriss et miss), 1847. 951
Mortimer (Robert), 1650. 951
Mosheim (Laurent), 1829. 951-952
Motel (Du), son frère et sa sœur, 1685. 952
I — Mothe (De la), 1665. 952
II. Mothe-Luchet (Madame de la), XVII. siècle. 952
Mounier, XVII. siècle. 952
Mousquet (Matthieu), 1650. 952
I. — Moutier (Thomas) et ses fils, 1650. 952
II. — Moutier (De), 1820. 952
Mtodzianowski, 1858. 952
Muce, IV. siècle. 952-953
Muche (Paul), XIX. siècle. 953
Muelser (Jean), 1831. 953
Mughch (Maurice), 1859. 953-954
Mugnat (Samuel-Paul), 1615. 954
Muir (Mademoiselle), 1815. 954
Muisson et sa femme, 1686. 954
I. — Muller (Adam), 1817. 954
II. — Muller, 1823. 954
III. — Muller (Frédéric), 1853. 954
IV. — Muller (J.-J.), 1856. 954-955
Munro (Mademoiselle), 1845. 955
Muns (Richard), 1845. 955
Murray (Charles-R.-Scott), 1844. 955
Mus tti (Alexandre) et sa fille, 1853. 955-956
Mussard (Étienne-Esaï), 1821. 956
Mvott (Madame), XIX. siècle. 956

N

Naaman, VII. siècle. 955
Namer (Joseph), 1845. 955
Namias, 1836. 955
Nannès, XIV siècle. 955
Naraki, 1852. 955-956
Narcisse, 1er siècle. 956
Nassau (Charlotte-Flandrine de), XVII. siècle. 956
Natalie, vers 852. 956-957
Nathan (Abraham), 1847. 957
Nathanael, 1er siècle. 957
Navailles (Philippe de Montault de Benac, duc de). *Voir* Montault. 957
Nazier (Joseph), 1817. 957
Nebbia et grand nombre d'autres, XIX. siècle. 957-958
Neidhardt (Jean-Erard), 1621. 958
Neil (Robert), 1846. 958
I. — Nelson (Guillaume), 1840. 958-959
II. — Nelson, 1851. 959
Neon, III. siècle. 959
Neppi (Isaac), 1858. 959
Nepveu (Adrien), 1650. 959
I. — Nessel (Martin de), 1667. 959
II. — Nessel (Daniel de), 1667. 959
Nester (Jean-Sigismond), 1715. 959
I. — Neubourg (Wolfgang-Guillaume, comte palatin de), 1614. 959-964
II. — Neubourg (Chrétien-Auguste), 1635. 964-965
Neukirch (Jean-François de), 1845. 965
Neuvillars (Suzanne de la Pommelie, dame de) et plusieurs autres, XVII. siècle. 965
Neve (Frédéric-Robert), 1845. 965
Nevolon (le B.), XIII. siècle. 965-966
New et un autre, 1847. 966
Newel (Miss) et sa sœur, 1840. 966
I. — Newman, 1840. 966
II. — Newman (John-Henri), 1845. 966-985
Ney (François), vers 1600. 985
Nicanor, 1er siècle. 985
Nicétas, IV. siècle. 985-986
Nicette, III. siècle. 986
Nicodème, 1er siècle. 986
Nicol (De), XVII. siècle. 986
Nicolai (Erasme), XVI. siècle. 986
Nicolas de Lyre, 1291. 986
Nicolle (Jean), XVI. siècle. 986
Nicomaque, IV. siècle. 986
Nicon, 303. 986-987
Nicostrate et quatorze cent soixante-dix autres, vers 280. 987-990
Nightingute (Ernest), 1851. 990
Nihus (Barthold), 1622. 990-992
Nilson, XIX siècle. 992
Nizilon ou Eustache. *Voy.* Antoine.
I. — Noble (Gilette et Marie Le), 1630. 992
II. — Noble (Isaac de Chabrières) et un grand nombre d'autres, 1685. 992
III — Noble (Jacques Dyse), 1685. 992
Noé (Thobie La), 1630. 992
Nole (Jeanne), 1630. 992
Nood (E.-T.), 1846. 992
Norbert, 1114. 992-993
Norfolk (Marie Mordaunt, duchesse de), 1686. 993
Norsa (Samuel), XIX. siècle. 993
Northesk (Lord), 1830. 993
Norzi (Benjamin), 1816. 993
Notredame (Nostradamus en latin), XVI. siècle, 994
Novat, 1er siècle. 994
Numésius (Lucile), sa fille et soixante-six autres, 253. 994
Nymphas, 1er siècle. 994

O

Oakeley (Frédéric), 1845 993-1016
Ober (François-Adolphe), 1840. 1016
Obey (Marie), 1630. 1016
Obrecht (Ulric), vers 1684. 1016-1017
O'byrne (John), 1842. 1017
Odmear. 1017
Odon. X. siècle. 1017
O'Donoghe (Madame), 1845. 1017
Oertel (Jean-Jacques-Maximilien), 1840. 1017-1019
I. — Offer (François), 1834. 1019
II. — Offer (Etienne), 1838. 1019
Oki-wi-mi, 1845. 1019-1020
Olaph ou Olaus, XI. siècle. 1020
Olaus, IX. siècle. 1020-1021
O'Lear de Blackbog, 1846. 1021
Olga. *Voy.* II. Hélène. 1021
Oliley (sir Richard) et sa fille, 1840. 1021
Olympe, sa femme et son fils, III. siècle. 1021
Olympiade, III. siècle. 1021
Onesime, vers l'an 95. 1021-1022
Onésiphore, 1er siècle. 1022
Onfroy (Marie), 1630. 1022
Oppermann, 1859. 1022
Optat, IV. siècle. 1022
Or (Louis de l'), 1836. 1022-1023
Ordre (Madame la comtesse d') et sa sœur Madame de Bresson, 1859. 1023
Orelly, 1842. 1023
Oronte, 290. 1023
Orr, 1851. 1023
Oskeley, XIX. siècle. 1023
Oster. *Voy.* Otter. 1023
Oswald et ses enfants, 634. 1023-1025
Otter (Jean), 1727. 1025
Ottley (sir Richard). *Voy.* Oliley. 1025
I. — Ottolenghi (Jacob), 1825. 1025
II. — Ottolenghi (Grazia et Stella), XIX. siècle. 1025
Oua-Ka (Un fils de), 1847. 1025
Ourfa (Monseigneur de), XIX. siècle. 1026
Ourry (Maurice.-L.-F.), 1845. 1026
Onseley (sir Frédéric), 1851. 1026
Overbeck (Frédéric), 1817. 1026
Ovon, VII. siècle. 1026-1027
Oward (Mlle) et un autre, 1844. 1027-1028
Oxenstierna (Gabrielle Thureson, comte d'), XVII. siècle. 1028
Ozanam, XVII. siècle. 1028

P

I. — Pace ou Pacio (Jules), 1620. 1027
II. — Pace (Angelo), 1687. 1027
Pacifique (Frère), XIII. siècle. 1027-1028

Pacome, IV. siècle. 1028-1029
Paezolt (Godefroy) et trois autres, XIX. siècle. 1029
Pages, 1641. 1029
Paget, 1655. 1029
Pagez (Mademoiselle et sa sœur), 1680. 1029
Paisan (Isabeau), 1630. 1029
Paisant (Abraham, Robine et sa sœur), 1650. 1029-1030
Pakenham (C.), 1850. 1030
Paley (T.-A.), 1846. 1030
Palmer (Marie-Sara de), 1822. 1030
I. — Palmer (Marie-Sara, comtesse de), 1822. 1030
III. — Palmer (John), 1842. 1030
Palpeliz (Abraham), 1852. 1030
Pamphile, III. siècle. 1030-1031
Pansemne. 1031
Pantaléon, vers 303. 1031
Pantene, II. siècle. 1031-1032
Papin (Isaac) et sa femme, 1690. 1032-1034
I. — Pappenheim (Godefroi-Henri de), XVI. s. 1034
II. — Pappenheim (Wolfgang-Philippe de), XVII. siècle. 1034
III. — Pappenheim (Jean-Frédéric-Ferdinand, 1773. 1034
Paradis (Paul), XVI. siècle. 1035
Paragre, vers l'an 297. 1035
Parascève, Ier siècle. 1035
I. — Parker-Scammon, XIX. siècle. 1035
II. — Parker (Miss) et trois autres, 1842. 1035
Paris (Jeanne), 1630. 1035
Parkinson (le révérend), 1851. 1035
Parmenas, l'an 34. 1035
Parmentier (Joseph), 1554. 1036
Parre (Claude de la), 1663. 1036
Parsons (Daniel) et sa femme, 1843. 1036
Pas (François de), marquis de Feuquières, début du XVII. siècle. 1036
Pascal (Joseph-Siffren), 1851. 1036
Pasqual (Noble-Alexandre), 1685. 1036
Pastorius de Hutemberg (Joachim), XVII. siècle. 1036
Patras de Campaigno (Thomas-Hercule de), 1844. 1036
Patrobas, Ier siècle. 1037
Patterson (James-Laird), 1850. 1037
I. — Paul, Ier siècle. 1037-1040
II. — Paul ou Paulin, Ier siècle. 1040-1041
III. — Paul de Burgos ou de Sainte-Marie et ses fils, 1390. 1041
IV. — Paul Michi, XVI. siècle, 1041
I. — Paulet (Mademoiselle), 1683. 1041
II. — Paulet (Guillaume), 1700. 1041
Pauliciens. 1041-1042
Paulin de Nole, 380. 1042-1043
Pauline, vers 256. 1043
Paulus (Sergius), Ier siècle. 1043
Payet (Lady), 1850. 1043-1044
Peade, VIII. siècle. 1044
Peat (lady Elisabeth-Charlotte) et cinq de ses enfants, 1851. 1044
Peche (Madame) et six jeunes gens, 1818. 1044
Peel (Miss) et soixante autres, 1850. 1044
Peffercorn (Jean), XIII. siècle. 1044
Pélagie, V. siècle. 1044-1045
Peletier (Claude de), 1697. 1045
Peletier de Sousi (Michel Le), XVII. siècle. 1045-1046
Pelisson-Fontanier (Paul), 1670. 1046-1047
Pellanton (Edouard), 1839. 1047
Pelletier, 1615. 1047
Penda et beaucoup d'autres, vers 632. 1047
Penny (William Goodenough), 1844. 1047-1053
Perachon, 166, 1053
Perdrieuville (comtesse de) et sa nombreuse famille, XVI. siècle. 1053
Pérégrin-Latiozi, XIII. siècle. 1053
Pères, 1628. 1053
Perez, 1655. 1053
Perissol (Laurent de) et presque toute la ville, 1685. 1053-1054
Perkins (Amélie), 1843. 1053
Pernet (Louis), XIX. siècle. 1054
I. — Perpétue, son fils et son mari, Ier siècle. 1054
II. — Perpétue, 205. 1054
Perrée (Mademoiselle Du), 1689. 1054
Perron (Jacques-Davy du), vers 1580. 1054-1055
Perrotte (Michel) et sa fille, 1630. 1055
Pertelle (Antoine de La), 1630 1055-1056
Peschier-Bertrand (Etienne), 1815. 1056
Petcherine (Waldimir), XIX. siècle. 1056
Peter (deux frères), 1847. 1056
Peterlot et plusieurs autres, 1685. 1056-1057
Petit (Madame Espérance Le), 1630 1057
Petit, 1680. 1057
Petronille, Ier siècle. 1057
Peyralade (Jean-Louis de), 1703. 1057
Peyrere (Isaac de La), XVII. siècle. 1057-1058
Peyres, 1640. 1058
Phebé, Ier siècle. 1058
Philagre, Ier siècle. 1058
Philéas, III. siècle. 1058
I. — Philémon et sa femme, Ier siècle. 1058
II. — Philémon et autres, 311. 1058-1059
I. — Philippe, Ier siècle. 1059
II. — Philippe, Ier siècle. 1059
III. — Philippe, III. siècle. 1059
IV. — Philippe, 1635. 1059
I. — Phillipps (Lisle-Ambroise), 1822. 1059
II. — Phillipps (docteur), 1828. 1059-1060
Philologue, Ier siècle. 1060
Philonille, Ier siècle. 1060
Philothée, 294. 1060
Phlégon, Ier siècle. 1060
Pianella (Jacques), XV. siècle. 1060
Picard (Abraham), 1650. 1060
Pierre, Ier siècle. 1060-1062
Pierre (Alphonse-Rabbi-Moïse-Sephardi), XI. s. 1062
Pierre Armengol (le Bienheureux), XIII. siècle. 1062
Pierre de Léon, XI. siècle. 1062
Pigot (Heuriette), 1844. 1062
Pikel (Jeanne-Marie-Caroline), 1832. 1062-1063
I. — Pilton (Guillaume), 1838. 1063
II. — Pilton et sa famille, XIX. siècle. 1063
Pin (Du), 1625. 1063
Pinkovics (Caroline), 1842. 1063
Piperno (Isaac), 1829. 1063
Pirrus (M.) et ses enfants, XVI. siècle. 1063
I. — Pistorius (Jean), XVI. siècle. 1063
II. — Pistorius, 1685. 1063-1064
Pithou, XVI. siècle. 1064
Pits (Jean), XVI. siècle. 1064-1065
Pitt (Elisabeth), 1786. 1065-1072
Planches (Des), 1641. 1072
Plaustron et sa sœur, 1740. 1072
I. — Plantavit de la Pause (Jean), 1604. 1072-1073
II. — Plantavit de la Pause (Théophile-François), XVII. siècle 1073
Ploernie (Madame Louise de) et sa famille, 1851. 1073
Plumet (Jones-Julius), 1846. 1073
Plutarque, l'an 210. 1073
Poellnitz (baron Charles-Louis de), XVIII. siècle. 1073-1076
Polycarpe, l'an 80. 1076
Polyeucte, III. siècle. 1076-1077
Pomier, 1675. 1077
Pommier (Pierre de), 1660. 1077
Ponce de Larase, vers 1156. 1077-1078
Poncet et grand nombre d'autres, XVII. siècle. 1078-1079
Ponoll (Henri), 1847. 1079
Pons de Laraze. *Voy.* Ponce de Larase. 1079
Pons (Jean-Louis), 1823. 1079
Ponsalle (Madame) et ses quatre enfants, 1846. 1079
Pont (Louis du), 1650. 1079
Pont-Vulliamez (Madame de), et son fils, 1821. 1079
Pontien, III. siècle. 1079
Pontieu (Madame de), 1680. 1079
Poole (R.), 1846. 1079
Porphyre, l'an 362. 1079-1080
Porte (de La), 1686. 1080
Portsmouth (Miss Alice), 1845. 1080
Postel (Gilles), 1650. 1080
Pouget (Aaron du), XVII. siècle. 1080-1081
Poujol (Charles-Mathieu), 1818. 1081
Poupart de Beaubourg (Alexandre), 1724. 1081
Pousset, vers 1641. 1081
Pownal (H.), 1846. 1081
Pratay, 1625. 1081
Prannod (Ignace-Louis-Valérien) et six autres, 1834. 1081
Preaux (Marquis de), 1685. 1081
Precarré (de), 1650. 1081-1082
Preeissach (Jules-François de), 1770, 1082
Pretorius (Matthieu), 1685. 1082-1083
Prévost de Pelletier, vers 1697. 1083
Prideaux (Charles), 1844. 1083-1084
Priolo (Benjamin) et toute sa famille, 1641. 1084
Prisca, III. siècle. 1084
Priscille, en l'an 51. 1084
Prisque, Ier siècle. 1084
Probst (Jean), 1827. 1084-1085
Processe Ier siècle. 1085
Procore ou Prochore, Ier siècle. 1085

Proust (Jacques et Pierre), 1850. 1085
Prudence (Aurelius-Prudentius-Clemens), 405. 1085-1086
Prugneron (Madame de), 1636. 1086
Prumer (Georges), 1854. 1086
Ptolémée, Ier siècle. 1086
Pudent, Ier siècle. 1086
Pudentienne et sa famille, Ier siècle. 1086
Puis (Denys du), 1630. 1086
Pulmer (Miss), 1846. 1086
Purbrich (Edward), 1850. 1086

Q

Quadrantinus (Fabien) 1588.] 1085
Quadrat, Ier siècle. 1086-1087
Quartus, Ier siècle. 1087
Querières, 1641. 1087
Queron (Marie), 1630. 1087
Quesnes (Nicolas du), 1709. 1087
Quetes (Henri), vers 1615. 1087
Queue (La), 1617. 1087
Quick (Jean), 1830. 1087-1088
Quintin (Pierre de Limbau), XVI. siècle 1088
Quirin et sa famille, vers l'an 130. 1088
Quovriel (de Saint-Ferriol), 1680. 1088

R

Rachel, 418. 1087
Raconis (de) et sa famille, XVI. siècle. 1087-1092
Radbod, VII. siècle. 1092-1093
Radegonde, VI. siècle. 1093
Radigue (Jacques), 1630. 1093
Radziwil (Nicolas-Christophe) et ses frères, 1567. 1093-1094
Raesewitz (Christophe-Ferdinand de), 1681. 1094-1095
Rahké (Jean-Henry), 1810. 1095 1096
Rainneval, 1686. 1096
Rainold ou Reginoldus (Guillaume), vers 1581. 1096
Rakotz, XVIII. siècle. 1096-1097
Ramais (Melles Anne et Rose), 1683. 1097
Ramezay (Mlle de), 1684. 1097
Ramsay (André Michel de), 1709. 1097-1110
Raucé, XVII. siècle. 1110-1116
Ranchin, 1680. 1116
Rantzau (Josias comte de), 1645. 1116
Ranzau (Christophe comte de), 1649. 1116
Raoul, vers 1617. 1117
Raphaël, 1815. 1117
I. — Ratisbonne (Théodore), vers 1827. 1117-1133
II. — Ratisbonne (Marie-Alphonse), 1842. 1133-1136
III. — Ratisbonne, 1844. 1136
Ratislas, IX. siècle. 1136
Raveau (François), 1684. 1136
Raynier (le bienheureux), XII. siècle. 1136
Réaville (de), 1679. 1136
I. — Reboul, vers 1595. 1136
II. — Reboul (Jacques-Louis), 1810. 1136
Reccarède, 585. 1136-1139
Rechberg et sept autres, 1846. 1139-1160
Reck (Jean de), 1651. 1160
I. — Régnier (Amélie-Joséphine-Louise), 1838. 1160
II. — Régnier (Ferdinande), 1838. 1160
Regny (Eugène de), XIX. siècle. 1160
Reichenbach-Lessonitz, 1840. 1160
Reinach (Adrien de), XIX. siècle. 1160
Remy, 1685. 1160
Renard (Jeanne Le), 1630. 1160
Renier (Michel), 1630. 1160
Renières, 1655. 1160
I. Renouf (Peter Le Page), XIX. siècle. 1160-1161
II. — Renouf et un autre, 1842. 1161
Requemartine (Abraham), 1829. 1161
Restitute (sainte), fin du III. siècle. 1161
Rette (Marie de la), 1630. 1161
Retz (Jean-François de Paule cardinal de), XVII. siècle. 1161-1162
Revel (Louis-Jean-Pierre), 1825. 1162
Revocat, 202. 1162
I. — Richard, 1818. 1162
II. — Richard (Jean-Louis-Henri-Fréd.), 1828. 1162-1163
Richards (M. et Mlle), 1857. 1163
Richemond (duc de), 1685. 1163
I. — Richter, 1842. 1163
II. — Richter (Auguste), 1845. 1163
Ricius (Paul), XVI. siècle. 1164
Rictiovare. 1164
Riedel (L.-H.), 1827. 1164
I. — Rieti (Moïse) et ses deux filles, 1827. 1164
II. — Rieti (Raphaël), 1855. 1164
Riley (Mme), 1846. 1164-1165
Rintel (Charles-Gustave), 1839. 1165
Rintou (Mlle Marie-Georgiana), XIX. siècle. 1165
Riouville de la Mothe (Pierre), 1710. 1165
I. — Robert et Dalmace, XI. siècle. 1165-1166
II. — Robert (Françoise), 1630. 1166
III. — Robert (Mlle), 1840. 1166
Robey, 1822. 1166
Rocca (Moïse) et beaucoup d'autres, 1843. 1166
Roche, 1856. 1166
Rochette (Jean de La), 1633. 1166
I. — Rodolphe (Joseph), 1641. 1166
II. — Rodolphe (Charles-Frédéric), 1825. 1166
Rodwel (T.), 1846. 1166
Rogatien. *Voy.* Donatien. 1166
I. — Roger (Martine), 1630. 1166
II. — Roger, 1665. 1166
I. — Roissel (Henri), 1827. 1166
II. — Roissel (Henri-Frédéric-Guillaume), 1829. 1166-1167
Roland (Perrine), 1630. 1167
Rolland (Agnès), 1630. 1167
Rollon ou Raoul, 912. 1167
I. — Romain, 258. 1167
II. — Romain, 287. 1167-1168
Romillion et son père, XVII. siècle. 1168
Rooke (S.-P.), 1851. 1168
Roque-Martin et son frère, 1838. 1168
Roquerbe, 1848. 1168
Rosette (Pierre), 1825. 1168-1169
Rosiers (Abraham des), 1630. 1169
Rosny (Maximilien de Béthune marquis de), XVII. siècle. 1169
Rosselet (Charles-Henri), 1831. 1169
Rossillon (Priscille de), 1681. 1169-1170
Rossin (de), 1681 1170
Rosty (Pierre Le), 1630. 1170
Rotk (Élisabeth), 1818. 1170
Rouen (Marguerite de), 1630. 1170
Rousière (marquise de), XIX. siècle. 1170
I. — Rousseau, 1664. 1170
II. — Rousseau (Abraham), 1844. 1170-1171
Routier (Toussaint), 1630. 1171
Roux (Louis), 1828. 1171-1172
Roverea (Mme et Mlle de), XIX. siècle. 1172
Rowland (Guillaume), XVII. siècle. 1172
I. — Roy (Jean et Marguerite Le), 1630 1172
II. — Roy, 1682. 1172
Roye et six de sa famille, 1684. 1172-1173
Rozemont (Augustin de), 1675. 1173
Rozier (veuve du), 1630. 1173
Ruandé (Mlle du), 1630. 1173
Ruben, 418. 1173
Rude et trois autres, 1845. 1173
Rudolph, 1845. 1173-1175
Rudolphe (Joseph), XVII. siècle. 1175
Ruelle, 1617. 1175
Ruf, 304. 1175
Rufin, 670. 1175-1176
Rufus, Ier siècle. 1176
Rumohr (baron de), 1823. 1176
Rumy, 1827. 1176
Ruscombe Poole (F.), 1845. 1176
Rushton (E.), 1846. 1176
Russell (Michaël Watth) avec huit autres. 1845. 1176
Russias (François), 1625. 1176
Ryde Lestang, 1680. 1176
Ryder (George Dudley), 1846. 1176

S

Sabat Finzi, 1814. 1175
Sabat Roselli, 1816. 1176-1177
Sabine, II. siècle. 1177
Sabo (Samuel), 1830. 1177
Sachiah (Ali), 1827. 1177
Sagan (Catherine de), 1855. 1177
Sagare, Ier siècle. 1177
Sage (Jeanne Le), 1630. 1177
Sainet (Martin), 1630. 1177-1178
Saint-Alary (Mlle Pauline), XIX. siècle. 1178
Saint-Elme (comtesse de), 1845. 1178
Sainte Marie (Alphonse de), 1390. 1178-1179
Saint-Sulpice (de) et toute sa famille, 1755. 1179
Sairan, 1826. 1179
Salavert, 1675. 1179
Salem (Ali), 1827. 1179
Salhomé, 1825. 1179-1180
Salières (de), 1685. 1180
Salignac (Baron de), XVII. siècle. 1180
Salis, 1826. 1180

Salis-Soglio (Ulysse-Antoine) et autres, 1846. 1180
Sallustie, 252. 1180
Salomé (Marie), 1er siècle. 1180-1181
I. — Salomon, IV. siècle. 1181
II. — Salomon (Suzanne), 1809. 1181
Salut (de), 1684. 1181
Samarian (Beccar), 1845. 1181
Samuel, XI. siècle. 1181-1182
Sanders (Mlle), 1842. 1182
Sanderson Robins, 1843. 1182
Sands, 1842. 1182
Sangré (Anselme), 1830. 1182
Sankey, 1842. 1183
Sannino (Salomon), 1836. 1183
Santena (comte de), 1694. 1183
Saquin (Mlle), XVII. siècle. 1183
Sara (Marie), 1630. 1183
Sarach (Isaac), 1850. 1183
Sarani (Stella), 1828. 1183
Sarbel, II. siècle. 1183
Sarrazin, 1821. 1183
Saturnien, V. siècle. 1183-1184
Saturnin, 1er siècle. 1184
Saturnin, 203. 1184
Sauguinetti (Henriette), 1835. 1184
Saurin (Joseph), 1690. 1184-1186
Sausin (Jeanne-Louise), 1820. 1186
Saxe Gotha (Frédéric duc de), 1817. 1186
I. — Saxe-Zeits, XVIII. siècle. 1186
II. — Saxe-Zeits (Maurice-Adolphe-Charles duc de), XVIII. siècle. 1186
Sazan, IV. siècle. 1186
Scalberge (Magdeleine), 1633. 1186
Scaramella (Reine), 1838. 1186
Schacht (H.), et beaucoup d'autres, XVIII. siècle. 1186-1187
Schardt (de), 1823. 1187
Schedegger (André), 1836. 1187
Schedel (Mme), 1819. 1187
Schéel (Sophie baronne de), 1835. 1187
Scheffler (Jean), 1653. 1187-1188
Schimper, 1835. 1188
Schiztnay et ses deux filles, XIX. siècle. 1188
Schlegel (Frédéric de) avec sa femme, 1805. 1188-1193
Schleinitz (Frédéric-Auguste de), XVIII. siècle. 1193
Schlemmer (Georges), 1844. 1193
Schlosser (Christian) et huit autres, 1813. 1193
Schmid (Conrad) et un autre, 1834. 1193
I. — Schmidt (Mme), 1821. 1193-1194
II. — Schmidt (Valentin), 1835. 1194
Schneider (Jean-Georges), 1839. 1194
Schnorr (Charles et Edouard de), 1823. 1194
Schoebel (Pierre-Charles-Henri), 1838. 1194
Schoedrer (Sophie-Wilhemine), 1821. 1194
Schonbourg-Waldembourg (Prince-Henri-Edouard), 1822. 1194
Schoetzler (Constantin de), 1850. 1194
I. — Schonburg-Waldemburg (Chrétien-Henri comte de), vers 1750. 1194
II. — Schonburg (Albert-Chrétien-Ernest comte de), 1750. 1194
Schoonhoven (Florent), XVII. siècle. 1194-1195
Schoppius (Gaspar), 1599. 1195-1196
Schouwaloff (princesse), XIX. siècle. 1196
Schroeder (Charles), 1844. 1196
Schudow, 1820. 1196
Schuler (Caroline), 1843. 1196
Schull (Henri), 1830. 1196
Schultz (Jean-Henri), 1812. 1196
Schulz (Louise), 1819. 1196-1197
Schumann (Henri), 1836. 1197
Schutz (Guillaume de), 1823. 1197
Shewartzbourg-Arnstadt (Auguste-Dorothée, comtesse de), vers 1700. 1197
Schwitzin (Mme de), 1840. 1197
Scion (André), 1675. 1197
I. — Scott, 1835. 1197
II. — Scott, 1846. 1197
III. — Scott (Miss), 1851. 1197-1198
Seager (Charles) et sa femme, 1843. 1198-1202
Sébastienne, 1er siècle. 1202
Sebba ou Sebbi, 677. 1202
Sechelle (de), XVII. siècle. 1202
Secondien, 251. 1203
Secondule, 203. 12 3
Segre (David-Dolce), 1817. 1203
Seguier (Pierre), XVIII. siècle. 1203-1204
Seguin (Pierre), 1630. 1204
I. — Seling (Jean-Frédéric-Henri), XVIII. s. 1204
II. — Seling (Godefroi), 1738. 1204-1205
Selinski, 1840. 1205
Semerac (Jean), 1615. 1205
I. — Senfft-Pilsach (Comte-Frédéric-Louis de) 1819. 1205
II. — Senfft-Pilsach (Louise-Claire-Julie-Félicité de), XIX. siècle. 1205
Sergeant (Jean), XVII. siècle. 1205-1206
Sergius Paulus (*Voy.* Paulus Sergius). 1206
Sérotin, III. siècle. 1206
Serres, XVI. siècle. 1206
Seru (Joseph), 1838. 1206
I — Serusi (Emmanuel), 1838. 1206-1207
II. — Serusi (David), 1850. 1207
Servilien, V. siècle. 1207
Seton (Mme) et cinq enfants, XIX. siècle. 1207
Sewenhaupt, 1724. 1207
Seymour (Miss Emmeline), 1846. 1207
Sezenk (Edouard baron de), 1816. 1207
Shadburn, XIX. siècle. 1207
Sharp, 1829. 1207-1208
Sheridan (Mme), 1844. 1208
I. — Shirley (Robert), vers 1609. 1209
II. — Shirley (Jacques), XVII. siècle. 1209
Shortland, 1851. 1209
Siberling (Charles), 1828. 1209-1210
I. — Sibthorp, 1827. 1210
II. — Sibthorp, 1841. 1210-1211
Sigebert ou Sigerbrecht, VII. siècle. 1211-1213
Sigismond, 501. 1213
Signard, XIX. siècle. 1213
Signer, 1839. 1213
Siguier, (Auguste), XIX. siècle. 1213
Silas ou Silvain, 1er siècle. 1213
Silva (Jean-Baptiste), XVII. siècle. 1213-1214
Silvio Pellico, vers 1850 1214-1217
I. — Siméon, 1er siècle. 1217
II. — Siméon, vers 1831. 1217
III. — Siméon (Solin), 1851. 1217
IV. — Siméon (Noé), XVII. siècle. 1217-1218
V. — Siméon (Hoai-Hoa), commencement du XIX. siècle. 1218
I. — Simon, 1er siècle. 1218
II. — Simon, 1er siècle. 1218
III. — Simon, 1er siècle. 1218
IV. — Simon, 1er siècle. 1218
Simplice, vers 222. 1218
I. — Simpson (William), 1843. 1218-1219
II. — Simpson (Robert), 1846. 1219
III. — Simpson (J.), 1846. 1219
IV. — Simpson, 1848. 1219
V. — Simpson, 1851. 1219
Simron-Begghum, 1836. 1219
Sinigaglia (Raphaël), 1833. 1219
Sixte de Sienne, XVI. siècle. 1219-1221
Sléovard (Edouard) XIX. siècle 1221
I. — Smith (Mlles), 1818. 1221
II. — Smith (Mme) et sa famille, vers 1853. 1221
III. — Smith (Bernard), 1842. 1221
IV. — Smith, 1845. 1221
V. — Smith (Pauline), 1852. 1221
Snowden, sa femme et ses filles, 1818. 1221
Solms-Bareut (Frédérique-Guillemine-Louise, comtesse de), 1821. 1221-1222
Solms-Laubauch et son frère, 1822. 1222
Solms-Sonnenwald (Frédéric-Eberhart comte de), 1729. 1222
Sompton, vers 1825. 12 2 1223
Sonnet, 1686. 1223
Sonnini (Prosper), 1817. 1223
Sonory, 1675. 1223
Sorbière (Samuel), 1653. 1223-1224
Sosipatre, 1er siècle. 1224
Sosthène, I.. siècle. 1224
Souchelles (marquise de), 1685. 1224
Souci, 1625. 1224
Soulas (Georges), 1615. 1224
Sourmia, famille royale et un très-grand nombre d'autres, XVIII. siècle. 1224-1225
Soustous (André), XIX. siècle. 1226
Soutwick (Daniel), 1834. 1226
Spangenberg (Georges, bar. de), XVIII. siècle. 12 6-1229
I. — Spencer, 1830. 1229-1234
II. — Spencer Northcote (James), 1846. 1234-1239
III. — Spencer (Madame), 1842. 1239
Spiegel (Le comte de), 1823. 1239
I. — Sponde (Jean de), 1593. 1239
II. — Sponde (Henri de), 1595. 1239-1240

Squires (Miss), 1833. 124
Stachs, 1685. 1240
Staëdel (H.-D.), XIX. siècle. 1240-1241
Standish (Jean), XVI. siècle. 1241
Stanihurst (Richard), 1618. 1241
Stanley Jercopp, veuve de Robert-Henri, 1840. 1241
Stanton (Richard), 1845. 1242
Staphilus (Frédéric), 1553. 1241-1242
Starck (Jean-Auguste), 1766. 1242
Steiner (Jean Gaspard), XVII. siècle. 1242
Stella Lates, 1843. 1242
Stephane, Ier siecle. 1242
Stephani, 1824. 1242-1243
Stern (Madame veuve), 1842. 1243
Stevens, 1840. 1243
Stevenistes, 1839. 1243-1244
Steward (Ambroise), 1850. 1244
I. — Stewart (Edouard), 1828. 1244
II. — Stewart (Thomas), 1830. 1244
III. — Stewart (James) et trois autres, 1850. 1244
Stoddart (Jacques-Auguste), 1844. 1244
Stokes (Scott N.), 1845. 1244
Stolberg (Frédéric-Léopold, comte de), 1800. 1244-1250
Stork (Jeanne), 1819. 1250
Strada et sa femme, 1682. 1250-1251
Stref (De), 1843. 1251
I. — Stuart (Madame), 1676. 1251-1252
II. — Stuart (Lord), 1850. 1252
Suel, 1837. 1252-1253
Suenovn ou Swem, 970. 1253
Suesbeck (Jeanne-Marguerite), XVIII. siècle. 1253-1265
Suffield (Robert), 1846. 1265
Suffren de Saint-Tropez (Madame Adrienne-Victorine), 1822. 1265
Sulpice, II. siècle. 1265
Surius (Laurent), XVI. siècle. 1265
Sussex, 1828. 1265
Sutter (André), 1836. 1265
Suzanne. 1265-1266
Suze (Henriette de Coligni), XVII. siècle. 1266
Svaicher (Elie), 1847. 1266
Switzer, 1843. 1267
Sybert-Van-Ginkel, 1835. 1267
Sylvain, IV. siecle. 1267-1268
Symphorien, vers 286. 1268
Syrie ou Syre, vers 287. 1268

T

Tabithe, Ier siècle. 1267
Tachaouer (Léopold), 1846 1267-1268
Tadourneau, 1685. 1268-1269
Talbot (Georges), 1843. 1269
Talbot-Bridges (Georges), 1845. 1269
Tarleton (F.-W.), 1845. 1269
Tassan, 1615. 1269
Taubé (Frédéric-Guillaume de), XVIII. siècle. 1269-1270
Tavernier, 1685. 1270
Tayet, 1817. 1270
I. — Taylor, 1828. 1270
II. — Taylor (Madame) et sa fille, 1842. 1271
Tedeschi (Hélène), 1840. 1271
Teissier et sa sœur, XIX. siècle. 1271
Tellery (Ignace) et quatre autres, 1842. 1271
Tennyson d'Eycourt (Charles) et sa famille, 1847. 1271
Terquem et sa famille, XIX. siècle. 1271-1272
Terracini et sept autres, 1827. 1273
Tertullien, Ier siècle. 1273
Tevenot, 1635 1273
Tewly, 1818. 1273-1274
Thaddée et un grand nombre d'autres, Ier siècle. 1274
Thaddée. *Voy.* Jude. 1274
Thaïs, IV. siècle. 1274
Thamel, II. siècle. 1274-1275
Thamer (Theobald), XVIe siècle. 1275
Thayer, 1785. 1275-1294
Theau, VII. siècle. 1294-1295
Thècle, Ier siècle. 1295
Theiner (Augustin), 1833. 1295-1314
Théodon, 694. 1314-1315
I. — Théodore, 503. 1315
II. — Théodore et cinq cent quarante autres, 418, 1315-1318
Théodote, 318. 1318-1319
I. — Théodule, 286. 1319
II. — Théodule. 1319
I. — Théophile, II. siècle. 1319-1320
II. — Théophile, III. siècle. 1320
III. — Théophile Viau, XVII. siècle. 1320
Théotime le Philosophe, IV. siècle. 1320-1321
Théotique et un grand nombre d'autres, 511. 1321
Thewly. *Voy.* Tewly. 1321
Tholomée (Jacques) et ses sœurs, XIV. siècle. 1321
I. — Thomas, Ier siècle. 1321
II. — Thomas, roi, et sa nation, 1442. 1321
I. — Thompson (Edward-Healy) et sa femme, 1846, 1321-1331
II. — Thompson (James) et sa femme, 1851. 1331
Thoranly et quatre autres, 1837. 1331-1332
Thornton, 1822. 1332
I. — Thouars (Henri de la Tremouille) et quatre autres, XVII. siècle. 1332
II. — Thouars (duc de), et ses enfants, 1670. 1332
Thyl (baron de), XIX. siècle. 1332
Tiburce et Valérien, 229. 1332-1333
Tiburce, 283. 1333-1336
Tichurst (Madame Thomas), 1846. 1336
Tickell (Georges), 1844. 1336
I. — Tick (Madame), XIX. siècle. 1336
II. — Tick, 1820. 1336
Tigernake, 506. 1336
Tilt (Jean), 1824. 1336-1337
Timon, an 31. 1337
I. — Timothée, Ier siècle. 1337-1338
II. — Timothée, 1445. 1338
Tite, Ier siècle. 1338-1339
Tite Oatès, XVI. siècle. 1339
Todd, 1850. 1339
Tollius ou Toll (Jacques), XVII. siècle. 1339
Tolstoy (comtesse), XIX. siècle. 1339
Toogood, 1846. 1339
Tornelli (Madame), 1821. 1339
Tortequesne de la Carpe (Mathieu), 1690. 1339
Tostain (Marguerite), 1650. 1339
Totter (G.), 1835. 1339-1340
Tour-du-Pin-Montauban (Réné, marquis de la), XVII. siècle. 1340
Tourn (Jean-Daniel), 1826. 1340-1346
I. — Townley (Catherine), 1842. 1346
II. — Townley (Caroline), 1842. 1346
Townshend (Mademoiselle), 1843. 1346
Towry (le rév. William), 1851. 1346
Tracy (Madame la marquise de), XIX. siècle. 1346
Tranquillin et huit autres, 284. 1346-1347
Transon (Abel), 1845. 1347-1348
Treiber (Jean-Philippe), 1706. 1348
Trelawni et dix autres, 1832. 1348-1349
Tremoille ou Tremouille (Charlotte-Catherine de la), 1595. 1349
Tremollet de la Chesserie (Antoine du), 1686. 1350
Trenow (le rév.), 1850. 1350
Trésorier (Le), Ier siècle. 1350
Tressan (Pierre de la Vergne, comte de), 1655. 1350
Treuin (Esther), 1850. 1350
Treves (Joseph), 1841. 1350
Trewd (William-Joseph-Paul), 1850. 1351
Treytorrens (Eugène de), 1814. 1351
Trique, 1850. 1351
Tropez, Ier siècle. 1351
Trophime, Ier siècle. 1351
Trost (Jacques) et quatre autres, 1833. 1351
Truchsel, 1652. 1352
Tryphène, Ier siècle. 1352
Tryphose, Ier siècle. 1352
Tubbs (Jean), 1839. 1352
Tuigny-Verdelle (Madame), 1686. 1352
Tuldo (Nicolas) XIV. siècle. 1352
Turckeim, 1851. 1352
Turenne (Henri de la Tour-d'Auvergne, comte de) et beaucoup d'autres, 1668. 1352-1362
Turkeim (baron de), 1846. 1362
Turnbull (William), 1845. 1362
Twyeross (Isaac), 1845. 1362
Tychique, Ier siècle. 1362
Tyler (Miss), 1842. 1362
Tzathius, 522. 1362-1364

U

Ubald d'Adimari, 1380. 1363
Ujhelyi (Maurice (1842). 1363
Ulenberg (Gaspard), 1572. 1363
Urbain, Ier siècle. 1363
Urbique ou Urbice, IV. siècle. 1363
Ursicien, Ier siècle. 1363-1364
Usiglio (Guillemine), 1839, 1364
Usiglio in Levi (Stellina) et ses deux filles, 1840. 1364

Ustazade, 341. 1364-1365
Uthon, VIII. siècle. 1365-1366
Utting (Madame), 1846. 1366

V

Vadré (Mademoiselle), 1687. 1365
Vaeglin (Charles), XIX. siècle. 1365
Vages (Jeanne Le), 1630. 1365
Vaines (Madame de), 1850. 1365-1366
Vairan (de Saint-), 1633. 1366-1367
Val (Daniel Du) et six cents autres, 1630. 1367
Vale, 1851. 1367
Valère, III. siècle. 1367
I. — Valérien, 229. 1367-1368
II. — Valérien, 1831. 1368
Vallaud (Frédéric), 1848. 1368
Vallegrand (Madame) et deux de ses enfants, 1680. 1368
Vallié (Du), 1644. 1368-1369
Vallière (Louise-Françoise de la Beaume Le Blanc de La), XVII. siècle. 1369-1370
Valloiget (Mme de Clairmaillie, femme), 1683. 1370
Valois (Le), 1685. 1370
Van Buren (Madame), 1845. 1370
Vander Smissen (Ernest-Louis-Auguste), 1841. 1370
Van Dyet (Mlle), 1843. 1370
Vangermeersch (Louis), 1841. 1370
Varaschi (Jacques) et deux autres, 1832. 1370-1371
Varignon (Jacques), 1650. 1371
Varin (Germain), 1630. 1371
Varni (Michel), 1852. 1371
Vasnier (Marguerite), 1630. 1371
Vassor (Le), 1685. 1371
Vaulois (Pierre-François de), 1817. 1371
Vaussieux (marquise de), 1681. 1371
Vedel (Malachie), 1685. 1371-1372
Vedelli, 1615. 1372
Veith, XIX. siècle. 1372
Veit Watzer (Georges). 1372
Venance, IV. siècle. 1372
Vèné, 1621. 1372
Venustien, sa femme et ses enfants, III. siècle. 1372
Verac (Marquis de), 1685. 1372
I. — Vère de Vère, 1851. 1372
II. — Vère (Aubrey de), 1851. 1372-1373
Verge (Isaac de la), 1630. 1373
Vergnon (Jean), 1715. 1373
Verien, 250. 1373
Vermont (Marthe), 1630. 1373
Vernassat (Paul), 1817. 1373
Verner (Mlle), 1837. 1373
Vernet (François). 1373
Vernicourt (de), 1686. 1373
Veroli (Allegra), 1830. 1373
Verona et quatre autres, 1838. 1373
Vesc, 1685. 1373
Vetume, 770. 1373
Vettaux, 1833. 1374
Veuve de Naïm (la), Ier siècle. 1374
Vial (Noble-Samson), 1685. 1374
Vialar (Chevalier de), 1681. 1374
Viande, 1820. 1374
Vicat (Marie-Louise), 1830. 1374-1375
Victor, 303. 1375
I. — Victorin, 266. 1375
II. — Victorin, 286. 1375
III. — Victorin, V. siècle. 1375-1378
Victrice et beaucoup d'autres, V. siècle. 1378
Vidal, 1685. 1378-1379
Vidouse, 1615. 1379
Vie (La), 1685. 1379
I. — Vienna (Léon), 1826. 1379
II. — Vienna (Abraham et César), 1838. 1379
Vigeau (Du), 1660. 1379
Vignat, 1685. 1379
Vigneau (Du), 1681. 1379
Vignerolles (Le baron de), XVII. siècle. 1379
Vignes, 1684. 1379-1382
I. — Vignier (Nicolas), 1595. 1382
II. — Vignier (Nicolas), 1631. 1382
III. — Vignier (Jérome), XVII. siècle. 1382
Vilette, 1686. 1382
Vilkie, 1838. 1382
Villain (Honorine), 1850. 1382
Villars (De), 1682. 1382-1383
Villeban, 1641. 1383
Vimont et un autre, 1636. 1383
Vincent, 290. 1383
Vingfield, 1845. 1383
Violet (J.-J.), XIX. siècle. 1383
I. — Vital, 304. 1383
II. — Vital (Clément), 1833. 1383
Vitali (Siméon), 1828. 1383-1384
Vita Sovia, XIX. siècle. 1384
Viterbo (Jacob) et un autre, XIX. siècle. 1384
Vitta (Jacques-Lévi), 1825. 1384
Vleminx, 1836. 1384
Vogel (Charles), 1825. 1384
Voltz, 1817. 1384-1385
Volusien, V. siècle. 1385
Von Bulow (Henri-Ferdinand), 1835. 1385-1386
Vondel (Jusse ou Josse du), 1679. 1386
Vosley, XVII. siècle. 1386
I. — Vouillaire, 1808. 1386
II. — Vouillaire (Jean-Louis-Alphonse), 1816. 1386
III. — Vouillaire (Jean-François-Louis), 1818. 1386

W

Wackerbarth (Francis-Diedrich), 1841. 1385
Wackerbath (G.), 1845. 1385
Wagner (Madame), 1837. 1385-1387
Waite (Frédéric) et un autre, 1832. 1387
Walcher (Madame), 1817. 1387
Waldson, 1850. 1387
Walembourg (Pierre et Adrien), XVII. siècle. 1387
Walford (J.-B.), 1846. 1387
I. — Walker (Odadiach), XVII. siècle. 1387-1388
II. — Walker (John), 1845. 1388
III. — Walker (Robert), 1845. 1388
IV. — Walker (H.-M.), 1846. 1388
Wallenstein, XVII. siècle. 1388-1389
Walsingham (François), vers 1609. 1389
Waltemberg (Frédéric-Guillaume-Jos.), 1832. 1389
Walter (Reynard-Chrétien), 1818. 1389-1390
Waltz (Elisabeth), XIX. siècle. 1390
Wansleb (Jean-Michel), 1665. 1390
I. — Ward (W.-Georges), 1845. 1390-1404
II. — Ward (R.) et quatre autres, 1851. 1404-1405
III. — Ward (Francis), 1851. 1405
IV. — Ward (le révérend Richard), 1851. 1405
I. Warner, 1816. 1405-1406
II. — Warner (Mademoiselle), 1845. 1406
Ware (De la), 1851. 1406
Warol (Marie Thérèse). *Voyez* Leflem. 1406
Washington, 1826. 1406
Wasmann, 1847. 1406
Watson, 1852. 1406
Watzenborn, 1836. 1407
Weber (Nicolas), XIX. siècle. 1407
Wehl (François-Marianne-Lazare), XIX. siècle. 1407
Weil, 1820. 1407-1408
Weisberg (Georges-Frédéric), 1755. 1408
Weiss (Jean), 1850. 1408
Wells (William), 1845. 1408-1409
Wenceslas et deux mille autres, XV. siècle. 1409
Wenham (John-Georges), 1846. 1409-1410
I.—Werner (Frédéric-Louis-Zacharie), 1814. 1410-1412
II. — Werner (Mademoiselle), 1857. 1412
Wesley, 1845. 1412
West, 1834. 1412
Wester et deux autres, 1820. 1412
Wetzel, 1819. 1412
Whelier, 1843. 1412
Whild (Elisabeth), 1838. 1413
I. — White (Robert), 1856. 1413
II — White (Le révérend Ferd.-Eliot), 1851. 1413
Wicelius ou Wetzel (Georges), 1531. 1413-1415
Widnam, 1847. 1415-1416
Wiel (Ferdinand-François, comte de), XVII. s. 1416
Wilberforce, 1851. 1416
Wilcox, 1833. 1416
Wilkie, 1843. 1416
Wilkinson (L.-T.-V.), 1847. 1416
Willes (François), 1828. 1416-1417
Williamson (David), 1800. 1417
I. — Wilson (Catherine), vers 1788. 1417-1425
II. — Wilson (S.-S.), 1847. 1425
Wiltke, 1846. 1425
Winckelmann (Jean-Joachim), XVIII. siècle. 1425-1429
Wingfield (Wm.-F.) et sa femme, 1845. 1429
Winne, 1851. 1430
Winslow (Jacques-Bénigne), 1699. 1430-1431
Wittikind, 807. 1431
Witleus (Thomas), XIX. siècle. 1431

Witsac, XI. siècle. 1431
Wladimir et son peuple, 988. 1431-1432
Wodward et sa sœur, 1850. 1432
Woelfell, 1825. 1432
I. — Wolf, 1818 1432
II. — Wolf, 1841. 1432
Wolff (Alexandre), 1840. 1432-1433
Wolsch d'Illereiken (Simon), 1839. 1433
I. — Wood et sa fille, 1845. 1433
II. — Wood (Cap.-G.), 1846. 1433
Woodmason (Mathias), son fils et autres, 1845. 1433
Woodward (J.-M.), 1851. 1433
Worf, 1852. 1433
Worms, 1828. 1433-1434
Wrey, 1846. 1434
Wright (Léopold), 1822. 1434
Wurmbrand Stuppach (Jean-Guill., comte de), 1722. 1434
Wurmser (Madame) et sa fille, XIX. siècle. 1434-1435
Wurst (Jean-Louis-M.), 1809. 1435
I. — Wurtemberg (Sylvius-Frédéric, duc de) et sa femme, XVII. siècle et 1702. 1435
II. — Wurtemberg (Charles-Alex. de), 1712. 1435-1437
III. — Wurtemberg (Chrétien-Ulric, duc de), 1725. 1437
IV. — Wurtemberg (Léopold-Eberhard, duc de) et ses fils, XVII. et XVIII. siècles. 1437-1438
V. — Wurtemberg (Louis-Eugène), XVII. siècle. 1438
VI. — Wurtemberg (Paul-Charles-Frédéric-Auguste de), 1852. 1438
Wynne (John-Henry), 1850. 1438

X

Xantippe, 1er siècle. 1439-1440

Y

I. — Yon (Anne), 1630. 1439
II. — Yon (Jeanne), 1630. 1439-1440
Young (Mademoiselle) et sa sœur, 1842. 1440
I. — Yse de Saléon (D'), XVII. siècle. 1440
II. — Yse de Saléon (Isaac de), 1685. 1440

Z

Zaara, 1850. 1439
Zaban (Victoire) et sa famille, 1827. 1439-1440
Zaccar (Louis) et dix autres, 1834. 1440
Zagan (Sabato), 1815. 1440
Zant (Louis), 1831. 1440 1441
Zarfati (Elia), 1827. 1441
Zeerleder, 1842. 1441
Zegri, XV. siècle. 1441
Zehender, XVI. siècle. 1441-1442
Zenaide, 1er siècle. 1442
Zenobe, IV. siècle. 1442
Zenon, 1er siècle. 1442
Zetter (Théophile) et quatre autres, 1847. 1442
Zichy (Madame), 1840. 1442
Zizwiz (Nicolas), XVII. siècle. 1442-1443
Zoé et autres, 286. 1443
Zoega (Georges), vers 1783. 1444
Zoggia (Lévi), 1830. 1444
Zontal (Louis), 1838. 1444-1445
Zorn de Boulach (Elisab.-Henriette de), 1726. 1445
Zosime, vers 303. 1445
Zouteland (Madame), XIX. siècle. 1445
Zoutendik (Pierre), 1842. 1445
Zsadriviez, 1845. 1445
Zuma Zenuba Amin et autres, 1847. 1445-1446
Zuziré (Pierre), 1630. 1446
Zyker (Ignace) et deux autres, 1842. 1446

TABLE DU SUPPLÉMENT.

A

Acosta (André). 1447
Alexandre, XIX. siècle. 1447
Amerbach (Vitus), vers 1542. 1447
Ammon (Elisab.-Carol.-Clément.), XVIII. siècle. 1447-1448
Anhalt-Dessau (Chrétien-Aribert de), XVII. s. 1448

B

Bachelier (Jean-Marguerite), XVIII. siècle. 1447-1450
Baret (Madame), 1852. 1450
Bassoritz (Jean), 1852. 1450
Bayreusts-Culmbach (Eléonore-Magdeleine), XVIII. siècle, 1450
Bayreuth (Sophie-Chrétienne-Louise de), 1733. 1450
Bedford, 1851. 1450
Benthem (Ernest-Guillaume, comte de), XVII. s. 1450
Binder et Rœder (Barons de), XVIII. siècle. 1451-1452
Biondi (Jean-François), 1644. 1452
Bock (Baron E. de), 1841. 1452-1462
Boismoreau (De), sa femme et ses filles, 1685. 1462
Bowden (D.-Jean-E.), XIX. siècle. 1462
Brand (miss), 1851. 1462
Brandebourg (Chrétien-Guill., margrave de), 1633, 1462-1463
Braunschweig Wolfenbutten (Augustine-Dorothée, comtesse de), 1716. 1463-1464
Brunon III, XVII. siècle. 1464
Bukisch (Godefroi-Ferdinand), XVII. siècle. 1464

C

Charlotte-Elisabeth, 1671. 1463-1466
Charlotte B., XIX. siècle. 1466
Chetimar, VIII. siècle. 1466
Coleridge (Henry-J.), 1852. 1466-1467
Creutz (Charles de), 1627. 1467-1468
Curro de Kettembourg, 1852. 1468

D

Dabchamps (Jacques), XVI. siècle. 1467
Dalgorouky, XIX. siècle. 1467
Davis (William Litte) et trois autres, 1852. 1467-1469
Dekker (P.), 1852. 1469-1470
Demann (Le révérend Alfred), 1852. 1470
Dignier, III. siècle. 1470

E

Edouard, XVII. siècle. 1469
Eichler (Charles-Frédéric de), XVIII. siècle. 1469-1470
Eleveil (Madame), 1852. 1470
Enée, Ier. siècle. 1470-1471
Eudoxie, 421. 1471-1472
Everett, 1852. 1472

F

Falkenstein (Jean-Henri), XVII. siècle. 1471
Firmicus (Julius-Maternus), 354. 1471
Florence, III. siècle. 1471
Florencourt (Franz de), 1851. 1471-1506
Fromm (André) ou Frommius, vers 1668. 1506-1508

G

Galitzin, XVIII. et XIX. siècle. 1507
Gasparini, XIV. siècle. 1507
Gaudentius Paganinus, XVII. siècle. 1508
Genoude, 1811. 1508-1573
Geoffroy, XVII. siècle. 1573
Géramb (Marie-Joseph), XIX. siècle. 1573
Germain (saint), 418. 1573-1576
Gilles de Sainte-Irène, XIII. siècle 1576
Gillette (Pierre) et Bouchard, 1608. 1576
Gobel (Jean-Baptiste-Joseph), 1794. 1576-1577
Golovin (De), XIX. siècle. 1577
Gudenus (Maurice), XVII. siècle. 1577-1578

H

Hahn de Neuhaus (La comtesse de), 1852. 1577
Hare (Madame), 1851. 1577
Hartmann IV et trois autres, 1676. 1577
Henriettet Lucie M... (Mesdemoiselles), 1826. 1577-1587
Hermes et toute sa famille, II. siècle. 1587
Hesse-Cassel (Frédéric de), 1749. 1587-1590
I. — Hesse-Darmstadt (Frédéric de), 1636. 1590
II. — Hesse-Darmstadt (Georges de), XVII. s. 1590
III. — Hesse-Darmstadt (Philippe de), 1693. 1590
IV. — Hesse-Darmstadt (Henry de), XVII. s. 1590
V. — Hesse-Darmstadt (Frédéric de), 1697. 1590
I.—Hesse-Hombourg (Georges-Christian de), XVII. siècle, 1590
II. — Hesse-Hombourg (Louis Georges de), XVIII. siècle, 1590
III. — Hesse-Hombourg (Marie-Sophie-Charlotte de), XVIII. siècle. 1590
Hesse-Reinfels (Ernest de), 1648. 1590-1599
Hilaire, V siècle. 1599-1600
Hildburghausen (Joseph-Marie-Frédéric-Guillaume-Hollandrue de), 1727. 1600
Hofer (Jean), vers 1633. 1600
Hohenlohe-Bartenstim (Chrétien de), XVII. s. 1600
Hohenlohe-Schillings-Furst (Louis-Gustave de), 1667. 1600
Hohlenfeld (De), 1636. 1600
I.— Holstein-Beck (Frédéric-Guillaume, prince de), XVII. siècle. 1600
II. — Holstein Beck (Charles-Louis de), 1723. 1600
Holstein-Plon (Joachim-Ernest, duc de), 1673 1600
I. — Holstein-Sonderburg (Alexandre-Henri, duc de), XVII. siècle. 1600
II. — Holstein-Sonderburg (Ernest-Auguste, duc de), 1695. 1600-1601
I. — Holstein Wiesenburg (Dorothée-Elisabeth), XVIII. siècle. 1601
II.— Holstein Wiesenburg (Magdeleine-Sophie de), 1699. 1601
III. — Holstein Wiesenburg (Léopold de), XVII. siècle, 1602
Hope (Madame), 1852. 1602
Hoxton, 1850. 1602

I

Isaac, 378. 1601
Isnard, 797. 1601-1604

J

Javsch, 1852. 1603
Jean-Frédéric, 1651 1604-1608
Joannice, VIII. siècle. 1608
Julich, Cleves et Borg (Guillaume de), XVII. s. 1608

K

Kettenbourg (De), 1852. 1607
Klinckowstrom, XIV. siècle. 1607
Kriechingen-Ruttingen (Jean-Louis, comte de), 1681, 1607-1608
Kuchler (Albert), vers 1851. 1608

L

Lambeck, 1662. 1607-1610
I. — Law (Auguste-Henri), 1852. 1610
II. — Law (madame William Toury), 1852. 1610
Lawenstein-Wertheim (Jean-Thieri, comte de) 1631, 1610-1611
Leiningen-Hardenburg (Charl.-L., comte de), 1736. 1611
Leiningen - Westerburg (Philippe - Louis, comte de) et trois autres, XVII. siècle. 1611
Leporino, 596. 1611
Libri-Bagnano (Le comte de), 1836. 1611-1612
Limpurg-Gaildorf, XVII. siècle. 1612
Lothian (La marquise de), 1851. 1612
Loudon (Gédéon-Ernest, baron de), 1763. 1612-1613
Louise Hollandine, 1657 1613-1614

M

Maasen, 1852. 1613
Mavis, 421. 1613
Maxe, XVII. siècle. 1613
Mecklembourg-Schewerin (Chrétien-Louis, duc de), XVII. siècle. 1613-1614
Mertz (Philippe-Paul, 1726. 1614
Metternich (Ernest de), 1727. 1614-1616
Molke (Gustave-Bernard, baron de), 1682. 1616

N

Naraski, 1852. 1615
Nassau (Jean-Louis, comte de), XVII. siècle. 1615
Nassau-Siegen (Jean le Jeune, comte de), 1638. 1615
I. — Neubourg-Zeitz (Christian-Auguste), 1695. 1615-1618
II. — Neubourg Zeitz (Maurice-Adolphe de), 1716. 1618
Newmann (John-Henri), 1845. 1618-1624
Newry (Lady), 1851. 1624
Nicose, III siècle. 1624
Nigrinus (Bartholome), 1649. 1624

O

Oczechowski (Stanislas), XVI siècle. 1623-1624
Osborne-Burgoyne, XIX. siècle. 1624

P

Palladie, V. siècle. 1623
Philippe et son fils, 258. 1623-1624
Pinkovick (Caroline). *Voy.* Pinkovics. 1624

Q

Queriolet (Pierre de), 1637. 1623-1626

R

Radziwill et trois autres, XVII. siècle. 1625
Reconati (David) et cinq autres, 1828. 1625-1626
Reinhard (Léonard), XVIII siècle. 1626

S

Saalfeld (Charles de). 1625
Saint-Foltert (Frédéric-Léopold, comte de), XIX. siècle, 1625
Saprimandaye, 1851. 1625
Saxe-Lauenbourg (Jul.-Henri) et autres, XVII. s. 1625

Saxe-Weissenfeld (Albert, duc de), XVII. siècle. 1625-1626
Seiler, XVII. siècle. 1626
Siona Lévy et son frère, 1852. 1626-1627
Smotritski et autres, 1680. 1627
Stier (Gaspard-Théophile), 1749. 1627-1628

T

Talbot (Sir J.), 1851. 1627
Tatien, Ier siècle. 1627
Tekeli (Emmeric, comte de), 1705. 1627-1628
Terriadeven et huit mille autres, XVII. siècle. 1628
Timotheo (Ibrahim), 1847. 1628-1630
Tracol (Victor), 1852. 1630

U

Uratislas II, 1124. 1629-1630

W

Wicklow (De), 1851. 1629
Wolkonski, XIX. siècle. 1630

X

Xérès (John), 1760 1629-1632

Y

Youssoup ou Joseph. *Voy.* Nebbio 1631-1632

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

M03
M 588
38577
MIGNE, J.P. (Ed.)
AUTHOR
Encyclopedie Theologique
TITLE
Tome 2. 33
V. 2: 33
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL

Dictionnaire des Conversions

38577